263

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/magasinthtra04desn

ACTE V.

LE

NAUFRAGE DE LA MÉDUSE,

DRAME EN CINQ ACTES,

par M. Charles Desnoyer,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 AVRIL 1839.

DÉCORS DE MM. PHILASTRE ET CAMBON.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Personnages du premier acte ou Prologue.	
PIERRE BENARD, pilote français	M. St-Ernest.
UN ÉMIGRÉ	M. St-Hilaire.
MATHIEU LOUCHARD, matelot de la république française	M. Roger.
ANDRÉ, matelot	M. Cullier.
JEAN, matelot	M. Monnet.
UN CAPITAINE de vaisseau anglais	M. Barbier.
Personnages des quatre derniers actes.	
PIERRE BENARD, lieutenant de vaisseau	M. St-Ernest.
ARTHUR DE MARSAY, lieutenant de vaisseau	M. Albert.
MATHIEU LOUCHARD, maître d'équipage	M. Roger.
ANDRÉ, matelot	M. Cullier.
JEAN, matelot	M. Monnet.
LE PARISIEN, matelot	M. Boutin.
LE CHAMPENOIS, matelot	M. Ch. Pérey.
LE COMMANDANT de la Méduse	M. Delaunay.
GRAINDESEL, mousse	Mlle Héloise.
GENEVIÈVE, mère de Pierre Bénard	Mme E. Lambquin.
MARIE, jeune fille élevée par Pierre	Mlle Fierville.

Le premier acte se passe en 1799; le deuxième acte, en 1814, et les suivans, en 1815 et 1816.

ACTE PREMIER.

PIERRE LE PILOTE.

La scène se passe à bord d'un brick anglais, dans la chambre du conseil.

SCENE PREMIERE.

LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT, DES OFFICIERS, UN PILOTE *et* DES MATELOTS; UN ÉMIGRÉ, *en costume à la Louis XVI, se tient assis à l'écart.*

LE CAPITAINE.

Messieurs, le conseil est levé... Lieutenant

Johnson, nous adopterons le moyen que vous avez proposé... Faites arborer le pavillon français à la place de celui de la Grande-Bretagne, c'est une humiliation qu'il nous faut subir pour échapper aux suites funestes que peut entraîner une imprudence.

L'ÉMIGRÉ, *s'approchant.*

Capitaine, sommes-nous donc entièrement séparés de la flotte anglaise?

LE CAPITAINE.

Depuis une heure elle n'est plus en vue, et nous ne sommes qu'à trois milles des côtes de France... La flotte de vos compatriotes est maintenant à deux portées de canon, et si quelqu'un de ses vaisseaux nous approche et nous reconnaît, tout est perdu.

L'ÉMIGRÉ.

Mais ne peut-on, à force de voiles?...

LE CAPITAINE.

Cette chance nous reste encore. Jacob, vous êtes un bon pilote, et plus d'une fois déjà par votre habileté vous avez sauvé notre brick... A votre poste, ne quittez le gouvernail que lorsque nous aurons rejoint l'escadre, et si le combat est inévitable, eh bien, camarade, à nous seuls appartiendra la gloire d'un succès qu'il eût fallu partager avec d'autres. Si le sort nous est contraire, si le nombre nous est contraire, je connais votre courage, et je sais que le dernier de mes matelots se fera tuer comme moi pour défendre le pavillon anglais. Lieutenant, faites amener devant moi ce Français que vous avez surpris dans une barque près du bâtiment.

Tous sortent.

SCENE II.

LE CAPITAINE, L'ÉMIGRÉ.

L'ÉMIGRÉ.

Capitaine...

LE CAPITAINE.

Encore ici, monsieur le comte?

L'ÉMIGRÉ.

Oui, capitaine; je désire vous parler de cet homme qui, dans un instant, sera amené devant vous...

LE CAPITAINE.

De cet espion français qu'on a saisi se dirigeant vers les vaisseaux de guerre qui nous menacent de toutes parts, et cherchant par des signaux à prévenir ses compatriotes? Si avant la fin du jour nous sommes attaqués par des forces supérieures aux nôtres, c'est à ce misérable pêcheur que nous le devrons. Oh! il paiera cher son audace.

L'ÉMIGRÉ.

Mais songez, capitaine, que cet homme n'était pas seul dans sa barque: on a pris avec lui un jeune enfant à peine âgé de cinq années, et cet enfant, il ne l'eût pas exposé aux dangers qu'entraîne l'espionnage. Je vous le répète, il n'y a nul danger pour vous à lui faire grâce.

LE CAPITAINE.

N'insistez pas davantage, monsieur le comte: si cet homme nous a livrés, je me rendrais, en l'épargnant, coupable envers mon pays, envers tous ceux que je commande. Le voici! je vais l'interroger.

SCENE III.

LES MÊMES, PIERRE, OFFICIERS.

L'ÉMIGRÉ.

Ainsi, le premier de mes compatriotes que j'aurai revu après un long exil, sera voué à la mort sans que je puisse le sauver!

PIERRE.

Un Français!

LE CAPITAINE.

A bientôt, monsieur le comte; je ne tarderai pas à vous revoir.

PIERRE.

Monsieur le comte! un ci-devant... alors mon affaire est faite.

L'ÉMIGRÉ, *sortant.*

Le malheureux! il est perdu!

PIERRE.

Le scélérat! il ne rougit pas d'être au milieu de nos ennemis.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT, PIERRE, DEUX OFFICIERS.

LE CAPITAINE.

Approche, et dis la vérité. Un mensonge ne te sauvera pas.

PIERRE.

Un mensonge! pour qui me prenez-vous? Est-ce que j'ai l'air de vouloir sauver ma vie par un mensonge?

LE CAPITAINE.

Oh! n'espère pas nous tromper.

PIERRE.

Comment? vous doutez encore de moi!... attendez, je vais vous donner une preuve de ma franchise... D'abord, messieurs les Anglais, je vous déteste de tout mon cœur, et d'une... Ensuite, quand vous m'avez arrêté, je ne venais pas pêcher des salicoques, ou admirer la construction de votre trois-mâts... je m'étais tout bonnement glissé dans vos eaux pour reconnaître le navire, m'assurer du nombre de vos hommes, de vos moyens de défense; le tout pour en faire part à mes amis et connaissances; ensuite, quand on m'a surpris, je transmettais tout cela au moyen de signaux à mes concitoyens: s'ils m'ont compris, j'en suis content; s'ils vous attaquent, ça me fera plaisir, et s'ils vous coulent, j'en serai bien aise. Est-ce assez de franchise comme ça, et me croyez-vous encore capable d'un mensonge?

LE CAPITAINE.

Ainsi ce n'est pas un ennemi ordinaire que nous avons en toi ?

PIERRE.

D'abord, si l'ennemi se mesure à la haine qu'il éprouve, vous pouvez vous flatter d'avoir devant vos yeux un ennemi extraordinaire; ensuite votre bâtiment n'est pas le premier que j'aurai fait capturer.

LE CAPITAINE.

Comment?

PIERRE.

Je suis fils d'un pilote, et nul ne sait mieux que moi faire glisser un canot au travers des écueils, et passer inaperçu entre deux navires ennemis... Or, telle est ma vie depuis quatre ans, vie périlleuse, mais la seule qui me plaise. Que voulez-vous?... voilà comme je suis, moi ; à terre je m'ennuie, je m'ennuie à périr; ce n'est qu'en plein Océan, entre les flots et la voûte du ciel, que je respire, que je suis heureux!.. Et vainement, cette vocation a été combattue par la perte de mon père mort à mes côtés, par les prières et les larmes de ma mère, dont j'étais le seul appui. Chaque jour, sous prétexte d'aller à la pêche, je me suis jeté dans mon canot, et j'ai gagné le large, au risque d'être surpris et arrêté, pour en venir à l'accomplissement de mes projets ; aujourd'hui j'ai réussi enfin, et je puis mourir. L'espoir de l'Angleterre est déçu, et chacun de ses navires, attaqué à l'improviste comme le sera bientôt le vôtre, verra flotter sur sa poupe notre pavillon tricolore, que déjà vous avez eu le soin de faire arborer sur la vôtre... Je puis mourir : car si ma mère déplore ma perte, du moins, en songeant au service que j'aurai rendu à la France, un peu de fierté et d'orgueil viendra se mêler à son désespoir.

LE CAPITAINE.

Assez... Non, je ne te crois pas, et mon bâtiment est le seul que le danger menace; et quel que soit ce danger, il ne saurait nous épouvanter; notre marine anglaise n'est pas habituée à se laisser battre par la vôtre... Mais pourtant, malheur à toi, si ta prédiction venait à s'accomplir ! au premier avantage remporté sur nous par les Français...

PIERRE.

Je serai fusillé ou pendu à la grande vergue, n'est-ce pas?... Alors, faites charger les armes ou hisser le bout de fil... je suis prêt.

LE CAPITAINE.

Si contre ton attente nous sommes vainqueurs, je pourrai peut-être alors écouter ma clémence et te laisser la vie.

PIERRE.

Vous serez vaincus, et vous me tuerez... Oh ! je ne songe pas à reculer devant la destinée que je me suis faite.

LE CAPITAINE.

Prends garde !... il n'y a pas seulement courage... il y a imprudence à nous braver en face.

PIERRE.

Vous savez bien que je ne crains pas la mort.

LE CAPITAINE.

Pour toi, cela peut être... Mais on ne t'a pas arrêté seul dans la chaloupe.

PIERRE.

Grand Dieu !... Mais vous n'êtes pas un peuple de barbares ; vous ne faites pas la guerre aux enfans ou aux femmes... et celui qui était près de moi est un pauvre petit enfant qui ne connaît pas encore le danger et ne sait pas même demander grâce...

LE CAPITAINE.

Ah ! te voilà moins fier maintenant.

PIERRE

Capitaine... oui, vous avez raison... oui, j'ai eu tort, je ne devais pas vous braver, je ne devais pas oublier mon frère... Ma mère, ma pauvre mère, c'est elle, il y a deux jours, c'est son aveugle confiance qui m'a jeté cet enfant dans les bras... Quand je le mets sous ta protection, m'a-t-elle dit, tu seras moins prompt à risquer ta vie. A ce soir, mon fils, à ce soir... Et moi, j'ai répété : A ce soir ! J'ai eu le courage de la tromper... Entraîné par le désir de venger mon père et de servir mon pays, je lui ai enlevé à la fois son soutien d'aujourd'hui et l'espoir de son avenir... le premier et le dernier de ses enfans... Oh ! grâce pour lui, capitaine... grâce pour ma pauvre vieille mère !...

LE CAPITAINE.

Soit, pitié pour eux... Tu l'as dit, nous ne faisons la guerre ni aux enfans ni aux femmes.... Nous avons à bord quelqu'un que je vais t'envoyer, et qui consentira peut-être à se charger de ton frère... Pour toi, tu n'as pas à te plaindre; car tu as toi-même prononcé ton arrêt.. Tu attendras ici notre sort et le tien, notre victoire ou la mort.

Il sort.

SCENE V.

PIERRE, *puis* L'ÉMIGRÉ.

PIERRE.

Que Dieu sauve ma mère et le pauvre enfant !... Puis après, qu'il prenne ma vie... Mais cette personne qui doit veiller sur mon frère, quelle est-elle donc ?... (*Ici, rentre l'Émigré.*) L'émigré !... Serait-ce lui ?... Oh ! je ne veux pas... je ne veux pas...

L'ÉMIGRÉ.

C'est vers vous que m'envoie le capitaine... Vous avez à me confier...

PIERRE

Rien du tout, monsieur.

L'ÉMIGRÉ.

Comment ?...

PIERRE.

Non, je ne veux pas que mon frère porte un jour les armes contre son pays... Je ne le veux pas...

L'ÉMIGRÉ.

Si je vous jure que jamais il ne servira contre notre... contre votre patrie...

PIERRE.

C'est quelque chose ; mais je ne vous cache pas qu'il m'en coûtera de vous devoir de la reconnaissance, et d'obtenir de vous un si important service.

L'ÉMIGRÉ.

Vous ne me devrez rien... Je viens vous proposer un marché.

PIERRE.

Un marché !...

L'ÉMIGRÉ.

Il y a trois ans, ma tête était proscrite, et si j'ai fui dans les colonies anglaises, c'était moins pour me soustraire à l'échafaud que pour sauver ma femme et une fille que Dieu venait de m'envoyer... Depuis deux mois, ma femme est morte, et j'ai voulu revoir la France... Mais, non moins imprudent que vous, j'ai confié à l'Océan la frêle existence de cette enfant... Vos inquiétudes sont maintenant les miennes ; vos angoisses, je les ressens aussi.

PIERRE.

Eh bien ?

L'ÉMIGRÉ.

Que la bataille s'engage, et les Français vous délivreront peut-être, alors qu'ils me tueront, moi, l'émigré, le proscrit... ma fille sera sans appui, et vous pourrez lui accorder le vôtre....

PIERRE.

Et je le ferai, monsieur, je le ferai.

L'EMIGRÉ.

Si les Anglais vous tuent, je pourrai à mon tour adopter votre frère, ou le rendre à celle qui pleure et vous attend, et je le ferai aussi, monsieur, je vous le jure; vous voyez bien que ce n'est pas un service que je viens vous rendre... ce n'est qu'un marché que je vous propose et que vous pourrez accepter sans lâcheté.

PIERRE.

Oui, un marché sacré et qui vous ennoblit, monsieur, car, je le vois bien, ce n'est qu'un prétexte pour colorer votre bienfait, c'est moi seul que menace la mort... mes concitoyens victorieux ne trouveront que mon cadavre, les Anglais ne m'épargneront pas, ils me l'ont dit... Il n'importe, j'accepte pour l'enfant votre offre généreuse... Monsieur, si quelque jour vous revoyez la patrie, si vous voyez ma mère, dites-lui de pardonner à son pauvre fils mort les tortures qu'il lui a fait subir... Si vous voyez grandir l'enfant, dites-lui d'entourer la pauvre vieille de soins et de tendresse... qu'il l'aime pour nous deux à lui seul : car elle est bien bonne, et elle a bien souffert pour l'amour de nous deux...

L'ÉMIGRÉ.

Je ferai tout cela, je vous le jure encore... De ce pas, je vais chercher votre frère, à qui je promets, jusqu'à mon dernier soupir, appui et protection... et si le ciel me seconde...

PIERRE.

Ah! quelques mots encore, monsieur... tout républicain que je suis, je porte sans cesse suspendu à ma poitrine une image qui vous est bien chère, sans doute...

Il tire de son sein une médaille.

L'ÉMIGRÉ.

Une médaille en or!

PIERRE.

Mon père avait eu le bonheur de sauver dix infortunés d'un naufrage; celui qui régnait alors, et qui depuis est mort sur l'échafaud, lui envoya cette médaille en souvenir de sa belle action... Regardez...

L'ÉMIGRÉ

Le portrait de Louis XVI! (*Lisant sur le revers.*) « Le roi de France à Jacques le pilote... Que Dieu protége le sauveur des naufragés... »

PIERRE.

Cette médaille, mon père la regardait comme une relique, un talisman précieux, qui devait protéger sa vie, il ne l'a quittée que pour la placer sur ma poitrine.. l'instant d'après il était mort; eh bien, monsieur, le matelot de la république a gardé pour cette image d'un roi la croyance religieuse de son père; elle est demeurée là, toujours là, cachée aux yeux de tous, car aux yeux de tous, dans ce temps-ci, la porter était un crime; elle est demeurée l'objet d'un culte sacré, d'une vénération constante et profonde, et, sans cesse, j'en suis certain, je lui ai dû la conservation de ma vie... Aujourd'hui, peut-être, elle me sauverait encore ; mais je suivrai l'exemple de Jacques le pilote, et ce talisman, cette relique précieuse, je vous la confie pour que vous la placiez sur la poitrine de mon frère...

L'ÉMIGRÉ.

Comptez sur moi ; à l'instant même votre volonté sera remplie.

PIERRE.

Et, pendant ce temps, je vais écrire ici quelques mots qui vous aideront, après ma mort, à retrouver ma mère, à lui rendre un de ses fils, et à lui porter les derniers adieux de l'autre. (*Il lui serre la main, et le reconduit jusqu'à la porte de la cabine; on entend le bruit du canon.*) Ah ! le combat, le combat, et je ne puis rien pour eux... prisonnier...

L'ÉMIGRÉ.

Mon bras n'est-il pas enchaîné comme le vôtre? je ne puis combattre, ni contre la France, ni contre ceux à qui je dois l'hospitalité... Fatale destinée... la victoire des républicains doit à tous deux nous coûter la vie.

PIERRE.

Écoutez... écoutez... le feu redouble.

L'ÉMIGRÉ.

Les vôtres seront vainqueurs : que le ciel protége les deux enfans qui resteront sans appui !...

PIERRE.

Oui, monsieur, oui, nous serons vainqueurs, notre cause est la plus juste.

L'ÉMIGRÉ, *entr'ouvrant la porte de droite placée au fond de la cabine, et qui donne sur le pont du navire.*

Ah! d'ici... on aperçoit...

PIERRE.

Mon Dieu!... ce sont les Anglais qui ont l'avantage.

L'ÉMIGRÉ.

Ils ajustent votre commandant; ils vont le tuer... Non, non, il leur échappe...

PIERRE.

Vous avez tremblé pour lui... c'est bien, parce que c'est un Français, n'est-ce pas?

L'ÉMIGRÉ.

Non... parce que... c'est un homme... Mais voyez, les Anglais avancent encore... oh! sans doute, ce sont eux qui l'emporteront... Ils sont si jeunes, ces marins de la France!... Regardez celui-là... c'est presque un enfant...

PIERRE.

Oh! celui que j'aperçois là-bas, le pistolet au poing sur la dunette de notre beau navire... Ciel... on fait feu sur lui!...

On entend une détonation.

L'ÉMIGRÉ.

Mort, ils l'ont tué... ils l'ont tué... pauvre jeune homme!...

PIERRE.

Oui, tué; et de cette cabine je n'ai pu le défendre, je ne puis le venger... Ah! vous le pleurez aussi, vous.

L'ÉMIGRÉ.

Non, non.

PIERRE.

Si fait.

L'ÉMIGRÉ.

Non pas.

PIERRE.

Je vous dis que vous pleurez, je le vois bien; allons, ne le cachez pas, il y a encore du bon sang français dans ce cœur-là.

L'ÉMIGRÉ.

L'attaque recommence plus vive, bientôt ils en viendront à l'abordage... Ah! nos compatriotes les repoussent; voyez, voyez de ce côté!

PIERRE.

Et de celui-là donc, j'espère que ça marche joliment... ils avancent au pas de course... dam! ça doit avoir de bonnes jambes... ils sont si jeunes, ces marins de France là!

L'ÉMIGRÉ.

Oui, oui, vous avez raison, l'avantage est maintenant pour eux; ils vont jeter les grapins sur le brick.

PIERRE.

C'est en vain qu'on voudra les repousser, ils avançent... nous avançons!

L'ÉMIGRÉ.

Oui, oui, nous avançons, nous gagnons du terrain... Oh! le brave peuple, le brave peuple!... Regarde, regarde, camarade, les Anglais commencent à fuir; frère, nous sommes victorieux... vienne la mort pour nous à présent, mais victoire à la France!

PIERRE, *l'embrassant.*

Ah! je le savais bien, moi, qu'il y avait toujours du bon sang français dans ce cœur-là... mais ô ciel, j'avais oublié... Ah! monsieur, songez à mon frère!

L'ÉMIGRÉ.

Et mon enfant! mon enfant! puissé-je encore les sauver tous les deux!

Il sort, un factionnaire anglais referme la porte et empêche Pierre de le suivre.

SCENE VI.

PIERRE, *seul.*

Le bruit du combat a cessé, je n'entends plus rien! rien!... Et mes ennemis ne rentrent pas dans cette cabine pour m'arracher la vie... O mon Dieu! mon Dieu! que se passe-t-il donc?... Me serais-je abusé, et la victoire serait-elle demeurée aux Anglais?... Ah! quoiqu'il arrive, n'oublions pas cet écrit, ces derniers adieux que je dois adresser à ma mère... peut-être cet émigré pourra-t-il arriver jusqu'à elle... peut-être...

Violente explosion d'artillerie. Une partie des planches qui servent de toiture et de murailles à la chambre où se passe l'action tombent renversées et laissent voir le pont du navire. Les Anglais reviennent en désordre sur le devant de la scène, et couchent en joue Pierre, qui s'est levé et attend avec résignation.

SCENE VII.

PIERRE, LES ANGLAIS.

CRI GÉNÉRAL DES ANGLAIS.

A mort! à mort! le Français! à mort, l'espion!

LE CAPITAINE, *s'élançant entre ses soldats et Pierre.*

Arrêtez! arrêtez! un instant encore épargnez cet homme, il peut nous être utile... nous avons perdu les plus braves de nos camarades, les plus habiles de nos marins, et Jacob lui-même, notre pilote, vient de mourir... (*A Pierre.*) Toi seul peux le remplacer à la barre.

PIERRE.

Jamais! tuez-moi.

LE CAPITAINE.

Toi seul peux diriger la manœuvre qui nous rapprochera de la flotte anglaise avant que les Français aient pu jeter les grapins sur notre navire.

PIERRE.

Tuez-moi donc!

LE CAPITAINE, *lui montrant l'extrémité du navire.*

Regarde, vois-tu là-bas, ce Français qui était auprès de toi tout-à-l'heure, et qui tient dans ses bras deux enfans?

PIERRE.

O ciel! mon pauvre Marcel! mon frère!...

LE CAPITAINE.

Ton frère est mort si tu ne vas pas te placer à l'instant à la barre.

PIERRE.

Ah! malheureux enfant!... et toi, ma mère, toi à qui je dois compte de sa vie...

LE CAPITAINE.

Décide-toi, je n'ai qu'à faire un geste, et il va périr ta victime.

PIERRE,

Eh bien! puisqu'il le faut, pour lui, pour lui seul... (*En marchant vers le fond, il aperçoit et saisit le pavillon tricolore que le capitaine a fait arborer à la première scène.*) Ah! ce pavillon, vous avez eu tort de l'arborer sur votre navire; moi, je le trahirais!... moi, je vous servirais contre mon pays!... oh! même pour le sauver, lui, tu ne le voudrais pas, ma mère!... Non, périssent tes deux enfans, et vive la France!

De nouveau on le couche en joue, et il tombe à genoux en découvrant sa poitrine; mais un cri multiplié de VIVE LA FRANCE! A L'ABORDAGE! répond à celui de Pierre; dans un instant, le brick est envahi par les Français, soldats et marins de la République, qui viennent délivrer Pierre en renversant ses ennemis; plusieurs matelots français s'approchent de lui, le relèvent et l'embrassent.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MATHIEU LOUCHARD, ANDRÉ, JEAN, d'AUTRES MATELOTS *de la République.*

MATHIEU LOUCHARD.

A nous la victoire, à nous le brick anglais!... Camarades, je viens de jeter à la mer un émigré, un noble, un ci-devant, que j'ai rencontré sur le tillac, au moment où je montais à l'abordage.

PIERRE.

Grand Dieu! qu'as-tu dit?

MATHIEU.

Qu'il aille servir de pâture aux requins! Point de pitié pour les traîtres qui cherchent un refuge chez les ennemis de leur patrie... Allons, à fond de cale les Anglais!

D'AUTRES MATELOTS.

A fond de cale!

Mathieu Louchard et d'autres emmènent les Anglais. Pierre reste seul en scène avec un autre matelot (Jean).

PIERRE, *suivant des yeux Mathieu Louchard qui s'éloigne.*

Ah! le misérable! il a tué le plus loyal, le plus généreux des hommes; mais lui, lui, mon frère, qu'est-il devenu?... où est-il?

JEAN.

Un enfant, n'est-ce pas? il est sauvé, rassure-toi.

PIERRE.

Sauvé!

JEAN.

Oui, lorsque l'émigré a été renversé du tillac par cet enragé-là, un de nos camarades, André, a retenu l'enfant que le noble allait entraîner avec lui... tiens, regarde, le voilà.

Paraît André, matelot, tenant un enfant dans ses bras.

PIERRE, *courant à lui, regardant l'enfant, et jetant un grand cri.*

Ah! ce n'est pas lui!... ce n'est pas mon frère; et l'autre enfant, parle, réponds-moi donc?

ANDRÉ.

L'autre!... je n'ai pu en sauver qu'un seul.

PIERRE.

Marcel! mon frère! mort!... O ma mère, ma mère! de quel front te reverrai-je, lorsque j'ai perdu mon frère?... Oh! je veux le suivre, je veux mourir!...

Il marche vers les bastingages comme pour se jeter à la mer. Tous les matelots républicains sont remontés sur le pont et le retiennent.

ANDRÉ, *tombant à ses genoux et lui montrant la petite fille.*

Camarade, et cette enfant?

PIERRE.

Cette enfant!... ah! tu as raison, toi, j'allais oublier mon devoir, mes sermens... Pour toi, pauvre orpheline, pour toi, je dois avoir le courage de vivre... le noble royaliste avait promis appui et protection au frère du matelot républicain, et le matelot jure encore, à la face du ciel, qu'il servira de protecteur et de père à la fille de l'émigré.

Il étend les mains sur la tête de la petite fille; la toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

L'AUBERGE DE LA MARINE.

La scène se passe en 1814 à Rochefort, dans une auberge servant de rendez-vous à la marine et tenue par Geneviève, mère de Pierre. Un jardin fermé au fond seulement par une barrière de trois pieds à peu près de hauteur. A l'extérieur, un vaste chantier, au milieu duquel on voit, soutenue par des échafaudages, la frégate la Méduse, dont la construction est à peine achevée.

SCENE PREMIERE.

JEAN *et* PLUSIEURS AUTRES MATELOTS; UN MOUSSE.

Au lever du rideau, ils sont attablés et boivent ensemble.

GRAINDESEL.

Et vous dites donc, monsieur Jean, qu'il y a de cela...

JEAN.

Quinze ans, ni plus ni moins, mon petit Graindesel; car nous étions à la fin de 1799.

GRAINDESEL.

Et le brick anglais?

JEAN.

Nous a ramenés en triomphe dans le port de Brest.

GRAINDESEL, *avec enthousiasme.*

Et il avait arboré sur tous ses mâts le pavillon tricolore!

JEAN.

Tais-toi, gamin; j' te dis qu'il s'est passé quinze ans, c'est-à-dire qu'il s'est éclipsé une république et un empire; ce qui fait qu'à présent... suis bien mon raisonnement, moussaillon, ce qui fait qu'à présent nous v'là redevenus bel et bien le royaume de France et de Navarre, par la grâce de Dieu, ce qui fait encore qu'on va nous envoyer aujourd'hui à Rochefort des officiers tout nouveaux, tout frais fabriqués, à qui le pied trébuchera et qui auront le mal de mer à la première mise à la voile; ce qui fait enfin que je suis forcé, dans ton intérêt, de te défendre de parler tout haut de rien qui soie tricolore; ne perds pas ça de vue, blanc-bec, et tâche d'amarrer ta langue, si c'est possible, et si tu ne veux pas recevoir de tes nouveaux chefs une gratification de coups de pied dans ton gaillard d'arrière.

GRAINDESEL.

Suffit, monsieur Jean, je ne suis pas intéressé, et je ne tiens pas à la gratification. Pour en revenir au brick anglais, c'est donc grâce aux signaux d'un pilote côtier qu'il est tombé au pouvoir de la France?

JEAN.

Juste, mon garçon; et ce pilote n'était autre que le fils de cette bonne madame Geneviève.

GRAINDESEL.

La maîtresse de cette auberge?

JEAN.

Comme tu dis, une brave et digne femme, sacredié... et que nous aimons tous, comme nous l'aimions, lui, son fils, le lieutenant Pierre; car il était déjà lieutenant de vaisseau il y a deux ans, lorsqu'il est venu passer un trimestre auprès de sa vieille mère, et qu'il est reparti après l'avoir mise à la tête de l'auberge de la marine. Il fallait voir, mes enfans, comme tous ses anciens camarades crevaient de rage de ne pas le suivre lors de son dernier départ. Mais pas moyen... l'obéissance, la discipline... notre poste était ici, et le sien, à bord... et dire qu'il s'est battu sans nous, pendant que nous étions là, tranquillement, à nous gâter le pied en terre ferme, à fumer notre pipe et à lamper de l'arack et du schnick chez la mère Geneviève! Son fils, notre intrépide lieutenant, s'est battu sans nous, et maintenant, le v'là encore prisonnier dans les pontons d'Angleterre! Les Anglais sont nos alliés à ce qu'on dit, et on ne nous renvoie pas notre lieutenant, on l'oublie... Ah! mille sacrés tonnerres!... si j'osais parler politique, mais je ne l'ose pas; je suis comme toi, Graindesel, j'ai peur des gratifications... A la santé du lieutenant Pierre!

TOUS.

A sa santé!

SCENE II.

LES MÊMES, NARCISSE *dit le* PARISIEN.

LE PARISIEN, *entrant par le fond, en fredonnant.*

Allons à Lorient
Pêcher des sardines;
Allons à Lorient
Pêcher du hareng.

Tout le monde s'est levé à l'entrée du Parisien et se groupe autour lui.

TOUS.

Ah! c'est le Parisien!

GRAINDESEL.

Bonjour, Parisien, bonjour.

LE PARISIEN.

Bonjour, les enfans, il me semble que ce matin vous avez le vin un peu triste... vous avez des chagrins... raison de plus, faut rire... faut faire des farces; je suis pour les farces, moi, je suis Parisien, et j'ai été surnommé le loustic de la marine française.

JEAN.

Et ton élève le Champenois, où est-il donc? qu'est-ce qu'il devient?

LE PARISIEN.

Ah! ah! mon petit matelot Daniel Riboulard, celui qui est arrivé de Sézanne, sa patrie, avec d'autant plus d'écus de six livres dans sa poche qu'il a moins de cervelle dans sa tête... Figurez-vous, mes enfans, une bonne farce...

TOUS.

Quoi donc?... quoi donc?

LE PARISIEN.

Je lui ai promis, je lui ai fait accroire...

JEAN.

Eh bien!

LE PARISIEN.

Silence! le v'là... attention, vous autres, et secondez-moi. (*Daniel paraît au fond du théâtre.*) Regardez-moi un peu cette frimousse-là... je vous donne mon ami le Champenois pour le roi des jobards. (*Allant à lui.*) Bonjour, Champenois, bonjour.

TOUS, *excepté Jean, allant à lui et riant aux éclats.*

Bonjour, Champenois.

SCENE III.

LES MÊMES, DANIEL *dit* LE CHAMPENOIS.

DANIEL.

Messieurs... certainement... j'ai l'honneur...

LE PARISIEN.

Approchez, mon jeune et intéressant ami... il est fait à savoir à tout un chacun, que l'être ci-présent est venu se placer sous ma protection particulière, que je lui ai promis de le délurer, de le dégourdir, et de lui tirer son horoscope par rapport à son avenir dans la marine et à ses triomphes futurs auprès des petites femmes aimables qu'il est appelé par son physique charmant à fréquenter et à séduire... cric...

TOUS.

Crac...

DANIEL.

Hein! plaît-il? cric, crac!... je comprends pas.

LE PARISIEN.

Assieds-toi là, mon garçon... et vous tous... ne perdez pas un mot de ma prédiction.

JEAN.

Tu es donc magicien, toi?

LE PARISIEN.

Lieutenant dans la magie, rien que ça, mon fiston.

DANIEL.

Ah! il y a donc aussi des lieutenans dans ce corps-là, comme dans la marine ?

PARISIEN.

C'est tous les mêmes grades, Champenois; mais, par exemple, jamais d'injustice dans la magie, jamais: si vous êtes bon magicien, eh bien, vous passez de droit meilleur magicien, qu'est comme qui dirait lieutenant de la chose. Si vous êtes meilleur magicien, vous passez très-bon magicien, qu'est comme capitaine de corvette de la chose; si vous êtes très-bon magicien, vous passez fameux magicien, et ainsi de suite.

DANIEL.

Et quel est le plus bas grade? par exemple, le grade de matelot dans c' régiment-là?

LE PARISIEN.

C'est tout simple, Champenois : puisque les plus hauts grades de la chose, c'est fameux, excellent, excellentissime magicien; eh bien, le plus bas grade, c'est fichu magicien.

DANIEL.

Est-ce que je ne pourrais pas être fichu magicien, moi?

Tous rient aux éclats.

LE PARISIEN.

Voyez-vous? voyez-vous l'ambition? Plus tard, je ne dis pas... après que je t'aurai fait ton horoscope, nous verrons, c'est possible; et même tu te devras ça à toi et à ta respectable famille... mais d'abord, il faut commencer par le commencement... Donne-moi ta main.

DANIEL.

Voilà.

LE PARISIEN.

La belle main!

GRAINDESEL.

Superbe!

LE PARISIEN.

Cric!

TOUS.

Crac!

DANIEL.

Encore cric, crac!

LE PARISIEN.

Daniel Riboulard, je lis dans cette main-là que tu veux connaître ton horoscope.

DANIEL.

Précisément... comme il devine!...

LE PARISIEN.

Je lis dans cette main-là que tu es né à Sézanne en Champagne, d'une famille honnête, mais cossue et considérée dans ton endroit.

DANIEL.

Juste... maman est blanchisseuse, et papa portier; comme il devine, comme il devine!

LE PARISIEN.

Je lis dans cette main-là que tu as de dix-neuf à vingt-sept ans.

DANIEL.

Juste; j'en ai dix-huit... oh! mais comme il devine!...

LE PARISIEN.

Est-il bête! est-il bête !

DANIEL.

Comme il devine!

LE PARISIEN.

Je lis dans cette main-là que pour bien connaître le reste de ta destinée, tu devras me fournir à l'instant tous les ingrédiens nécessaires à la confection d'une magie de première qualité... à savoir : tu devras me fournir un écu de six livres.

DANIEL.

Ce n'est pas trop cher.

LE PARISIEN.

C'est pour rien.

DANIEL.

Voilà.

LE PARISIEN.

Ensuite, une poule.

DANIEL.

Une poule!

LE PARISIEN.

Noire, mais noire comme de l'encre, à moins... à moins que n'y en *avant* pas de noire, une poule blanche comme la neige serait absolument la même chose.

DANIEL.

Tant mieux encore... j'ai le choix... comme ça se trouve! Nous disons donc un écu de six livres et une poule.

LE PARISIEN.

Ensuite...

DANIEL.

Ah! il y a encore quelque chose!

LE PARISIEN.

Ensuite, cinq pages d'un livre de messe, un petit fromage de Hollande, trois bouts de filin, sept boujarons d'eau-de-vie, une paire de bas de laine, encore deux écus de six livres et une pièce de vingt-quatre sous : c'est le tarif pour une magie de première qualité.

DANIEL.

Mais ça coûte les yeux de la tête, cette magie-là !

LE PARISIEN.

C'est un prix fait, mon garçon; c'est à prendre ou à laisser... mais à ce prix-là, je lis dans cette main que tu passeras fichu magicien dans deux ans trois mois et un jour.

DANIEL.

En vérité!

LE PARISIEN.

Que tu es appelé aux aventures les plus fantastiques et les plus mirobolantes; que tant plus que tu verras sur ton passage des femmes charmantes, tant plus tu seras leur vainqueur.

DANIEL.

Vrai! vrai!... oh! des femmes! des femmes!

LE PARISIEN.

Tu en posséderas un sérail de toutes les couleurs, depuis le bois d'ébène ou le cirage anglais jusqu'au blanc de céruse... blanches comme toi z'et moi, Champenois.

DANIEL.

Pas possible !

LE PARISIEN.

Je lis encore dans cette main-là que tu deviendras le fameux des fameux dans la marine; que tu seras inondé de grades, de croix et de très-grands honneurs; que tu auras pour ta pension de retraite des royaumes et même des empires romains... pourtant, faut pas compter sur être empereur romain, parce que c'est rare depuis la révolution; mais pour des royaumes, c'est du pain sur la planche... cric!

TOUS.

Crac!

DANIEL.

Merci! merci! Parisien, adieu, mes bons amis, adieu.

GRAINDESEL.

Eh bien, où vas-tu donc?

DANIEL.

Je vas... je vas acheter une paire de bas de laine et tordre le cou à une grosse poule; noire ou blanche... cric-crac! je l'extermine.

Il sort par la gauche, tous rient encore aux éclats.

LE PARISIEN.

Je vous dis qu'il crèvera dans la peau d'un imbécile, si on ne le dépiaute pas tout vivant.

Ici deux hommes paraissent au fond à droite. Ce sont André et Mathieu Louchard; le premier est toujours simple matelot, le second est maître d'équipage. Ils entrent en se querellant.

SCENE IV.

JEAN, GRAINDESEL, ANDRÉ, MATHIEU LOUCHARD, MATELOTS, MOUSSES.

ANDRÉ.

J'en suis fâché, mais c'est comme ça... j'y tiens, et je ne céderai pas, entends-tu, Mathieu Louchard!

MATHIEU.

Ni moi non plus, je ne céderai pas.

JEAN, *allant s'interposer entre eux.*

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? que diable avez-vous donc?

LE PARISIEN.

Une querelle, une dispute! entre deux amis, deux vieux camarades!... en v'là une mauvaise farce!

ANDRÉ.

Deux amis... c'est vrai, j'ai un faible pour Mathieu Louchard. Nous ne nous sommes jamais quittés: il a été mon matelot avant d'être mon supérieur; et puis c'est un malin, et même lorsqu'il a tort, il trouve encore moyen de me prouver qu'il a raison; mais cette fois-ci je n'entends pas de c't' oreille-là... Pourquoi qu'il est égoïste? pourquoi qu'il veut que tout *soie* pour lui et rien pour les autres?

MATHIEU.

Et pourquoi, matelot, te permets-tu de me tenir tête, à moi, maître d'équipage?

ANDRÉ.

Il n'y a pas de maître d'équipage qui tienne, et le grade ne fiche rien a la chose... c't honneur-là m'appartient, je le réclame.

MATHIEU.

Du tout, c'est moi qui l'aurai.

ANDRÉ.

C'est moi!

MATHIEU.

C'est moi!

SCENE V.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *entrant par le pavillon, à gauche.*

Quoi donc? qu'est-ce que vous avez, monsieur Mathieu?

TOUS, *se découvrant avec respect.*

Ah! mamselle Marie!

MARIE, *allant à André, et lui serrant la main.*

Bonjour, mon bon André, bonjour! votre servante, monsieur Jean, et vous aussi, monsieur le Parisien. Eh bien! parlez... Mme Geneviève veut absolument savoir le motif de votre discussion, et moi, je le veux aussi, entendez-vous... Parlez vite, je le veux.

ANDRÉ.

Voici le fait, mamzelle Marie.

MATHIEU.

Laisse-moi parler, animal.

ANDRÉ.

Du tout, c'est moi.

MATHIEU.

C'est moi.

MARIE.

Encore!... allons, l'un après l'autre; toi, d'abord, André:

ANDRÉ.

M'y v'là. C'est pour vous dire que les ouvriers du port viennent d'achever hier la construction de la frégate la Méduse (*il indique le fond du théâtre; tous se retournent, et regardent le navire en construction*), et aujourd'hui, en réjouissance, ils donnent ici même chez la bonne Mme Geneviève, la mère des marins et des ouvriers, une fête...

TOUS.

Une fête!

ANDRÉ.

Une grande fête à laquelle ils invitent tous les matelots de Rochefort, et c'est moi, comme le plus ancien de tous les matelots, y compris les maîtres d'équipage, entends-tu, Mathieu Louchard, c'est moi qu'ils ont choisi pour inspecter, visiter, et... comment disent-ils donc ça?... et critiquer leur ouvrage. C'est moi qui le premier mettra le pied sur le pont de la Méduse, en attendant que le navire soit mâté, gréé, armé et goudronné; enfin,

c'est moi qui sera aujourd'hui le commandant de la frégate et le roi de la fête.

TOUS.

Oui, oui, c'est André!

MATHIEU.

Et moi, je soutiens que ce doit être moi, que mon grade...

MARIE.

Et moi, je soutiens que ce ne sera ni l'un ni l'autre.

TOUS.

Comment?...

MARIE.

Ce sera votre ami à tous, votre chef, le lieutenant Pierre, qui doit être de retour ici avant une heure.

TOUS.

Le lieutenant!

JEAN.

Avant une heure!

ANDRÉ.

Est-il possible!

MARIE.

Oui, nous allons le revoir; il l'a écrit à sa mère... quel bonheur! n'est-ce pas que vous êtes tous de mon avis, et qu'à lui, André, vous céderez sans peine l'honneur qui vous attendait?

ANDRÉ.

Fichtre oui! à celui-là, je ne dis pas... si quelqu'un a le droit de commander la frégate, c'est lui, et ça leur portera bonheur à tous les deux, au lieutenant et au navire.

MARIE.

Et vous, monsieur Mathieu, vous ne dites rien! est-ce que vous n'approuvez pas?...

MATHIEU.

Si fait, si fait, mademoiselle; du moment que vous l'ordonnez... va donc pour M. Pierre!... (*A part.*) Que le diable emporte le lieutenant.

MARIE.

Ainsi c'est convenu, je vous laisse, et je vais tout dire à Mme Geneviève, qui va venir tout-à-l'heure avec moi vous remercier tous de votre amour pour son fils. Au revoir, mes amis, au revoir!...

Elle sort.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* MARIE.

JEAN.

Est-elle gentille! est-elle gentille!

LE PARISIEN.

La jolie petite corvette! comme on aimerait à en être le pilote, quitte à se laisser gouverner au *lieur* de gouverner soi-même! Hein! les enfans, n'est-ce pas que ça vous irait assez d'avoir un camarade de hamac comme celui-là?

GRAINDESEL.

Certainement, ça m'irait.

TOUS.

A moi aussi! à moi aussi!

ANDRÉ.

Un moment! pas de bêtise, c'est un oiseau trop huppé pour vous, mes camarades... Telle que vous la voyez, c'est la fille d'un grand seigneur, d'un duc et pair pour le moins.

GRAINDESEL.

Plaît-il?

ANDRÉ.

Oh! c'est une histoire qui remonte à quinze ans.

JEAN.

Et qui se rattache à celle du brick anglais dont je vous parlais tout-à-l'heure.

ANDRÉ.

Ça serait trop long à vous raconter; seulement, je vous réitère que ce n'est ni moi, ni vous, ni toi, ni lui qui épousera Mlle Marie. Fichtre, il lui faut mieux qu'ça, à c'te jeunesse.

MATHIEU.

Mieux qu'ça! Cependant je connais quelqu'un qui n'est pas bien loin et qui est décidé à la demander en mariage.

TOUS.

En mariage! quelqu'un!

MATHIEU.

Oui, quelqu'un que vous n'aimez pas trop, vous autres, et qui s'en fiche parce qu'il est arrivé, et qu'il arrivera toujours, malgré vous tous; quelqu'un à qui tout a réussi jusqu'à ce jour, et qui a mis de côté de bonnes petites rentes pour les offrir à sa prétendue; quelqu'un enfin...

ANDRÉ.

Est-ce que ça serait toi par hasard?

MATHIEU.

Moi-même; c'est toi qui l'as nommé.

ANDRÉ.

Toi, l'époux de Mlle Marie! fichtre!

LE PARISIEN.

Excusez! c'te chance!

JEAN.

Plus souvent!

MATHIEU.

Et pourquoi pas? elle a beau être, comme tu dis, la fille d'un grand seigneur, elle n'a pas le sou, pas d'autre dot que ses beaux yeux, je m'en contente, et je la défie de trouver un mari qui vaille mieux pour elle que moi.

LE PARISIEN.

En v'là un qui ne s'égratigne pas.

MATHIEU.

Vous allez voir; la v'là qui revient avec Mme Geneviève, je vais leur faire ma demande à l'instant même.

LE PARISIEN.

Fameux!.. nous allons rire.

SCENE VII.

LES MÊMES, GENEVIEVE, MARIE.

Tout le monde salue respectueusement Geneviève.

GENEVIÈVE.

Eh bien, mes enfans, nous avons donc aujour-

d'hui une fête; elle arrive tout juste pour le retour de mon fils. Merci, André, de l'honneur que vous lui faites, et vous aussi, monsieur Mathieu, merci!

MATHIEU.

Il n'y a pas de quoi, madame Geneviève. (*A part.*) Elle paraît assez bien disposée, je me risque. (*Haut.*) Madame Geneviève, je causais tout-à-l'heure, avec les camarades, d'un projet que j'ai en tête depuis long-temps, et que je voudrais vous communiquer.

GENEVIÈVE.

Un projet, vous! mais je suppose que cela ne me regarde pas.

MATHIEU.

Au contraire, cela vous regarde particulièrement, vous et Mlle Marie.

MARIE.

Moi!

GENEVIÈVE.

Madame Geneviève, je n'y vais pas par quatre chemins, j'ai dix-huit cents livres de rentes; votre fils, le lieutenant Pierre, prisonnier depuis quinze mois bientôt, n'a pas dû faire de grandes économies; les matelots sont pauvres; ce qui fait que l'auberge de la Marine ne va pas trop bien, surtout depuis le nouvel ordre de choses; vous, vous êtes la bonté même, vous faites crédit avec un peu trop de facilité, d'où il résulte que ça va mal, ça va très-mal.

LE PARISIEN.

Hein! qu'est-ce que tu dis donc, toi?

JEAN.

Mme Geneviève ne perdra rien, entends-tu... tous nous lui en répondons.

GENEVIÈVE.

Assez, assez, mes amis; laissez continue M. Mathieu Louchard.

MATHIEU.

Enfin, madame Geneviève, je propose de réparer le malheur général, de donner des fonds pour remettre à flots votre auberge, et de la diriger moi-même avec Mlle Marie, qui deviendrait alors, madame...

ANDRÉ.

Madame Mathieu Louchard?

LE PARISIEN.

V'là une petite femme bien heureuse!

MARIE, *bas à Geneviève.*

Ah! jamais, jamais, n'est-ce pas, ma mère?

GENEVIÈVE.

N'aie pas peur, mon enfant.

MATHIEU.

J'attends votre réponse.

Mouvement général de curiosité.

GENEVIÈVE.

Pardon, je suis vieille, et j'ai peine à rejoindre, à rassembler toutes mes idées... m'y voilà : Vous avez le malheur de ne pas vous être fait beaucoup d'amis; à tort ou à raison, dans le pays, à l'exception de ce bon André qui aime tout le monde, et qui ne se défie de personne, on se défie de vous, et l'on ne vous aime guère.

MATHIEU.

Madame Geneviève...

GENEVIÈVE.

Laissez-moi parler; je vous ai écouté sans vous interrompre. D'où viennent toutes ces préventions contre vous, je l'ignore, et je ne veux pas chercher à le savoir; mais je sais que vous fûtes autrefois l'ennemi de mon mari, et que constamment depuis vous avez été celui de mon fils; je sais enfin, et cette pensée ne m'a pas quittée depuis quinze ans, je sais que le plus jeune de mes enfans... Tiens, Marie, parle pour moi, les larmes m'étouffent; rappelle-lui, rappelle-lui devant tous ce qu'il n'aurait pas dû oublier non plus depuis quinze ans.

MARIE.

Le dernier de ses fils, Marcel, celui qu'alors elle chérissait le plus peut-être, a été précipité dans les flots presque sous les yeux de son frère... Vous savez, monsieur, comment cela s'est passé. Quelques jours après, M. Pierre, en annonçant à sa mère cette affreuse nouvelle, lui présenta un autre enfant, une petite fille qu'il avait juré de secourir, de protéger jusqu'à son dernier soupir; d'abord, vous me l'avez dit, madame Geneviève, vous repoussâtes bien loin de vous l'enfant qu'on vous apportait, lorsque vous veniez de perdre le vôtre; mais peu à peu vous vous êtes laissée prendre à l'aimer et à la chérir aussi, cette orpheline, à l'aimer, n'est-ce pas, de tout l'amour d'une mère?

GENEVIÈVE.

Oui, de tout l'amour d'une mère. C'est ma fille, entendez-vous... ma fille! et aujourd'hui celui qui fut, sans le vouloir peut-être, mais toujours parce qu'il obéissait à un instinct aveugle de cruauté, celui qui fut coupable de la mort du dernier de mes fils, celui-là ose me proposer d'être le mari de ma fille! Jamais, monsieur, jamais!... oh! je n'oublie pas, je ne pardonne pas, je suis mère! et je hais, je hais jusqu'à la mort, le meurtrier de mon enfant, le mauvais génie de toute ma famille... Marie est promise.

TOUS.

Promise!

MARIE.

Que dites-vous, ma mère?

GENEVIÈVE.

Bientôt, je l'espère, tous nos amis seront invités à la fête de son mariage.

MARIE.

Mon mariage!

GENEVIÈVE.

Elle sera la femme d'un brave et honnête homme... c'est assez vous dire, monsieur Mathieu Louchard, qu'elle ne sera jamais la vôtre.

En disant ces mots, elle tombe sur un fauteuil, épuisée par l'effort qu'elle vient de faire; tout le monde vient se grouper autour d'elle, Marie leur serre la main à tous, et leur fait signe de s'éloigner; ils sortent tout doucement.

PARISIEN, *s'en allant au milieu des autres matelots.*

Eh bien! moi qui m'attendais à rire, voilà que je pleure à présent... c'est égal, Mathieu Louchard, enfoncé!

TOUS.

Enfoncé...

Ils sortent, Mathieu reste seul sur le devant de la scène.

MATHIEU, *à part, en regardant les deux femmes.*

Madame Geneviève, je vous prouverai, en effet, que je suis le mauvais génie de votre famille.

Il sort lentement par le fond, regarde bien autour de lui si on l'observe, examine attentivement le navire en construction, puis disparaît derrière les échafaudages.

SCENE VIII.

GENEVIÈVE, MARIE.

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas été maîtresse de moi, je me suis emportée... j'ai eu tort; mais toujours à la vue de cet homme...

MARIE.

Allons, ne songez plus à lui; vous voyez bien que nous sommes seules à présent... Mon Dieu! vous étiez si joyeuse ce matin! Pourquoi faut-il...

GENEVIÈVE.

Oui, ce matin... et ça va revenir, je l'espère bien.

MARIE.

Avec lui, avec votre fils.

GENEVIÈVE, *se levant.*

Pierre!... il tarde bien!... je suis d'une impatience. .

MARIE.

Et moi donc!... il a été si bon pour moi, M. Pierre; avec vous, il a pris soin de mon enfance... de près comme de loin, il n'a pas cessé un instant de songer à la pauvre Marie... et lorsqu'il est venu ici, il y a deux ans, pendant les six mois qu'il a passés auprès de nous, que de soins, quelle affection tendre et généreuse!... aussi, jamais ses bienfaits ne sortiront de ma mémoire... je vous aime comme une mère... et lui, lui qui est votre fils, mais qui m'appelle, ainsi que vous, sa fille, je ne sais si je dois l'aimer comme un frère, ou comme un père.

GENEVIÈVE, *à part.*

Un frère ou un père!... ce n'est pas mal; mais il faudra qu'elle l'aime encore autrement.

MARIE.

Plaît-il? je n'entends pas...

GENEVIÈVE.

Rien, rien, mon enfant. (*A part.*) Pierre, tu l'as voulu... je t'ai promis de ne pas lui dire un mot de notre projet, et, quoi qu'il m'en coûte, je tiendrai ma promesse.

MARIE, *à part.*

Qu'a-t-elle donc à se parler ainsi? (*Haut.*) Ma mère, expliquez-moi donc une parole, une seule, que je n'ai pas bien comprise dans ce que vous avez dit tout-à-l'heure à M. Mathieu.

GENEVIÈVE.

Une parole!... quoi donc?

MARIE.

Vous avez dit, oh! oui, je me le rappelle, j'en suis bien sûre, vous avez dit: Marie est promise.

GENEVIÈVE, *avec embarras.*

Promise!... ah! j'ai dit cela?

MARIE.

Oui, ma mère; et vous avez ajouté: Elle sera la femme d'un brave et honnête homme.

GENEVIÈVE, *à part.*

Ah! sainte Vierge!... comment me tirer de là? Et ma promesse!...

MARIE.

Eh bien! oh! parlez, parlez vite, cela me regarde un peu, ma mère, et j'ai bien le droit d'être curieuse.

GENEVIÈVE.

C'est juste, c'est juste, mon enfant. (*Elle lui fait signe de regarder si personne ne peut les entendre, et dit à part:*) Au moins, ne lui disons que la moitié du secret, ce sera toujours autant de sauvé pour l'acquit de ma conscience.

MARIE.

Personne ne nous écoute... j'attends.

GENEVIÈVE.

Apprends donc que Pierre m'annonce dans sa dernière lettre qu'il veut te donner un mari.

MARIE.

Ah! un mari... et il vous annonce en même temps, sans doute, quel est celui qu'il a choisi?

GENEVIÈVE.

Oui, il me l'annonce...

MARIE.

Un marin, peut-être.

GENEVIÈVE.

Précisément, un marin... un lieutenant de vaisseau.

MARIE.

Ah! comme M. Pierre.

GENEVIÈVE.

Juste... comme lui.

MARIE.

Et... c'est... un jeune homme?

GENEVIÈVE.

Dame!... oui, c'est un jeune homme. (*A part.*) Quarante-deux ans, c'est le plus bel âge pour se marier.

MARIE.

Et je vais le voir bientôt?

GENEVIÈVE.

Oui, bientôt.

MARIE.

Aujourd'hui.

GENEVIÈVE.

Dans un instant.

MARIE.

Ici?...

GENEVIÈVE.

Ici.

MARIE.

Mais, ma mère, vous n'y songez pas... nous n'avons plus que la chambre réservée à M. Pierre.

Elle montre le petit pavillon à la droite du public.

GENEVIÈVE.

Eh bien! il la partagera.

MARIE.

Ah! c'est juste... entre amis...

GENEVIÈVE.

Oui, ton prétendu est le meilleur ami de mon fils.

MARIE.

Son nom?

GENEVIÈVE.

Son nom?.. (*A part.*) Oh! ma foi, Pierre en dira ce qu'il voudra, mais je n'y tiens plus. (*Haut.*) Apprends donc, ma chère amie...

MARIE.

Quoi?

GENEVIÈVE.

Rien, rien, tu es trop curieuse.

Elle rentre.

SCENE IX.

MARIE, *seule, puis un instant après* MATHIEU LOUCHARD.

MARIE.

Ah! mon Dieu! qui m'aurait dit ce matin que l'on songeait à me marier, et que je me trouverais aujourd'hui même en présence de celui qu'on me destine!

Elle s'assied et demeure un instant immobile et rêveuse; dans ce moment, on voit Mathieu très-pâle et très-agité paraître sur un des échafaudages.

MATHIEU, *à part.*

Personne ne m'a vu... non, personne. Pierre, (*montrant Marie*) elle a voulu que tu sois le roi de la fête, et ce n'est pas moi qui te disputerai cet honneur.

Il disparaît de nouveau.

MARIE.

Un marin!... oui, cette profession est noble et belle, et j'ai appris ici à l'estimer, à l'admirer depuis mon enfance; pour arriver à ce grade de lieutenant de vaisseau, que d'intrépidité, que de courage et de dévouement il faut déployer, que de dangers on doit courir!... et c'est un jeune homme! et déjà il a pu l'obtenir, ce grade! et c'est lui, c'est M. Pierre, mon généreux bienfaiteur, mon père, l'arbitre de ma vie, qui l'honore assez pour en faire son ami, et qui me l'a choisi pour époux! Oh! je dois obéir, je dois être fière d'être sa femme.

Pendant ces derniers mots, on a vu paraître au fond un jeune officier de marine; il a descendu la scène, et se trouve tout auprès de Marie à l'instant où elle termine son monologue.

SCENE X.

MARIE, ARTHUR.

ARTHUR.

Ma belle enfant, n'est-ce pas ici l'auberge de la Marine?

MARIE, *se retournant et poussant un cri à la vue du jeune homme.*

Ah! pardon, monsieur... oui, c'est ici, c'est ici.

Elle le regarde et demeure immobile.

ARTHUR.

Qu'a donc cette jeune fille à me regarder de la sorte? Est-elle folle? (*Haut en s'approchant d'elle.*) Mademoiselle, comme j'ai long-temps, je crois, à demeurer à Rochefort et dans cette auberge...

MARIE, *à part.*

Long-temps...

ARTHUR.

Je dois, suivant l'usage, dire à mes hôtes qui je suis; je me nomme Arthur de Marsay, et je suis lieutenant de vaisseau.

MARIE, *à part.*

Lieutenant de vaisseau! oh! je suis toute tremblante! (*Haut.*) Monsieur, ne précédez-vous pas ici de quelques instans M. Pierre?

ARTHUR.

M. Pierre! un lieutenant de vaisseau comme moi, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, monsieur.

ARTHUR.

J'ai été son compagnon de voyage, et même nous avons eu ensemble, mademoiselle, un entretien que je n'oublierai de ma vie.

MARIE, *à part.*

Ah! c'est lui, c'est lui!

ARTHUR, *à part.*

Non, certes, je ne l'oublierai pas, car j'ai vu le moment où tous les deux nous allions nous sauter à la gorge; et pour lui comme pour moi, je ne souhaite pas que nous nous retrouvions souvent ensemble. (*Se retournant vers Marie qui le regarde toujours, et détourne seulement les yeux lorsqu'il reporte les siens sur elle.*) Ah çà, mais elle me regarde toujours... c'est que je ne l'avais pas remarquée d'abord, elle est fort jolie!

MARIE, *à part.*

Il ne me dit rien... sans doute il attend le retour de son ami pour s'expliquer en sa présence, et chaque instant augmente mon émotion, mon embarras... Je retourne auprès de Mme Geneviève.

Elle s'éloigne.

ARTHUR.

Un instant, un instant encore, de grâce, mademoiselle; vous me laissez ici seul, moi, qui arrive à peine et qui suis étranger dans cette maison.

MARIE.

Pardon, monsieur, je vais prévenir ma mère.

ARTHUR.

Votre mère... à la bonne heure, mademoiselle, quoique en vérité je préférerais mille fois...

MARIE.

Monsieur...

ARTHUR, *à part.*

Quel air de dignité!.. (*Haut.*) Je n'insiste pas; seulement, mademoiselle, ne puis-je pour écrire quelques lignes disposer d'une chambre dans cette auberge?

MARIE, *montrant la porte à droite.*

Celle-ci, monsieur, c'est la vôtre.

ARTHUR, *avec surprise.*

La mienne!

MARIE.

Mme Geneviève l'a fait préparer pour son fils.

ARTHUR.

Mme Geneviève... son fils...

MARIE.

Mais elle sait d'avance qu'il sera heureux de la partager avec vous.

ARTHUR.

Ah! elle sait cela!

MARIE.

Oui, monsieur, elle me l'a dit.

ARTHUR.

Ah! elle vous l'a dit! (*De nouveau Marie lui fait un signe de tête affirmatif, il entre dans la chambre en disant à part :*) Décidément elle est folle, mais elle est charmante.

SCENE XI.

MARIE, *puis* GENEVIÈVE.

MARIE, *marchant vers la porte à gauche et appelant.*

Ma mère! ma mère! venez, oh! venez donc... si vous saviez...

GENEVIÈVE.

Eh bien! que me veux-tu, Marie?

MARIE.

Plus bas, plus bas, ma mère; je l'ai vu, je lui ai parlé...

GENEVIÈVE.

Tu l'as vu? Qui donc?

MARIE.

Lui... mon prétendu!...

GENEVIÈVE.

Comment!... il est ici!... il est de retour?

MARIE, *stupéfaite.*

De retour?

GENEVIÈVE.

Et il n'a pas encore embrassé sa mère!

MARIE.

Sa mère!

GENEVIÈVE.

Ah! c'est mal! c'est bien mal!... et je le gronderai bien fort tout-à-l'heure... Mais d'abord, que je l'embrasse... Où est-il donc?... Mon Dieu!... où est-il donc?

Elle regarde le fond du théâtre.

MARIE, *montrant le pavillon à droite.*

Par ici, ma mère.

GENEVIÈVE, *regardant toujours vers le fond.*

Par là?... Oui, en effet, je le reconnais, entouré, porté en triomphe par tous ses vieux amis. C'est lui... c'est mon fils... c'est Pierre!...

Elle court se jeter dans les bras de Pierre, qui entre entouré de Jean, d'André et d'autres matelots.

MARIE.

Monsieur Pierre!... Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait?

SCENE XII.

LES MÊMES, PIERRE, ANDRÉ, JEAN, MATELOTS.

PIERRE.

Ma mère! ma bonne mère!... je vous revois enfin... je ne l'avais pas espéré... Je vous revois... et vous tous, mes anciens compagnons de gloire! (*Se retournant vers Marie, qui demeure interdite et confuse en sa présence.*) Et toi, Marie, toi... Eh bien! as-tu peur de me regarder, de me tendre la main?... Allons donc!... après deux ans d'absence, est-ce que c'est ainsi qu'on reçoit son vieil ami Pierre?... Viens! viens donc!... (*Il l'attire à lui et l'embrasse sur le front; Geneviève a paru surprise de l'embarras de Marie et des paroles de Pierre.*) Ah! j'ai oublié toutes mes souffrances!... J'ai revu ma patrie, ma mère, et ce que j'ai de plus cher au monde!

GENEVIÈVE.

Mais dis-moi donc, tu parles là à Marie comme si tu ne l'avais pas déjà vue tout-à-l'heure!

PIERRE.

Tout-à-l'heure?

MARIE.

Ma mère!...

GENEVIÈVE.

Sans doute, et je me disposais à t'adresser des reproches... Je suis jalouse d'elle au moins... et j'aurais voulu, j'aurais dû être la première... Mais je te revois, et je n'ai plus la force de songer qu'à mon bonheur.

PIERRE.

Ma mère, je vous en prie, expliquez-vous; car je ne devine pas... J'arrive à l'instant, j'ai été forcé de m'arrêter sur le port par ordre de l'amiral, et avant vous, je n'avais vu, je n'avais embrassé que mes amis...

JEAN.

C'est vrai.

ANDRÉ.

J'en lève la main, madame Geneviève.

GENEVIÈVE, *regardant Marie avec inquiétude.*

Ah! voilà qui est étrange!...

PIERRE.

Quand je dis que je n'avais vu qu'eux, je me trompe... J'ai eu sur le port un entretien avec une autre personne... Mais ce n'était pas un ami celui-là... et je crois bien que dès aujourd'hui il y a entre lui et moi une haine qui ne doit pas finir de si tôt.

Mouvement de curiosité de tous les personnages.

GENEVIÈVE *et* MARIE.

Comment?

PIERRE.

Un officier de marine avec qui je voyageais depuis près de vingt-quatre heures, un tout jeune homme, un enfant à qui l'on donne le droit de commander à des hommes!... Ma foi, je vous l'avouerai, tout le temps que nous nous sommes trouvés ensemble, je souffrais, j'étais mal mon aise... Je me rappelais tous les désastres

de notre pauvre France, tous les combats que nous avions livrés, tout le sang que nous avions versé pour elle... et je me disais : Pour tout cela peut-être nous ne recueillerons qu'outrages et que persécutions!... A d'autres, à de nouveaux venus le prix de nos services... Je ne sais si ce jeune homme a deviné ce qui se passait dans mon ame; mais son regard, son regard insolent semblait me demander compte même de mes pensées... De ce moment, nous étions ennemis ; et quelques phrases assez vives, que nous avons échangées ensemble sur le port, ont achevé la déclaration de guerre... Puis, il a été accosté, fêté par l'amiral et son état-major... Tandis que moi, on me donnait dédaigneusement des ordres... et l'on semblait reprocher à mes matelots, à mes soldats, d'avoir reconnu leur vieil officier!... Ah! j'ai la faiblesse de croire aux présages, aux pressentimens... et je vous le dis, ma mère, ce nouveau venu me portera malheur.

Pendant cette tirade, Marie a regardé avec inquiétude du côté du pavillon à droite; ici Arthur en sort.

MARIE, *à part.*

O ciel!... c'est lui !

GENEVIÈVE, *bas.*

Marie, qu'avez-vous?... et quel est donc cet officier?

SCENE XIII.

LES MÊMES, ARTHUR, *puis* MATHIEU-LOUCHARD.

PIERRE, *le regardant avec colère.*

Ah! vous ici, monsieur!

JEAN, *bas à André.*

C'est le nouveau venu.

ANDRÉ.

Marin d'eau douce... connu! connu!

ARTHUR, *regardant avec fierté tous les marins qui lui tournent le dos, puis s'inclinant devant la jeune fille.*

Je vous remercie, mademoiselle, de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'offrir... C'est ici le rendez-vous de la marine française, et mon uniforme vous a semblé une garantie suffisante pour que j'y fusse bien accueilli : vous ignoriez qu'entre ceux qui portent cet uniforme il existe désormais des haines cruelles, qui doivent les séparer pour long-temps, pour toujours peut-être... Je me retire... En reconnaissant tout-à-l'heure la voix de mon compagnon de voyage, j'ai dû comprendre, moi, que ce n'était pas ici ma place.

PIERRE.

Soit! Aujourd'hui, monsieur, c'est une fête entre de vieux amis, de bons et fidèles camarades. Voyez, ces bonnes gens dont je suis entouré ne vous paraissent-ils pas une compagnie digne de vous?... Et moi, je n'en ai pas qui me soit plus chère et plus précieuse... Nous avons, il est vrai, vous et moi, des épaulettes qui se ressemblent ; mais les vôtres sont toutes neuves encore, et les miennes ont tellement vieilli, que bientôt sans doute elles seront jetées au rebut; ce ruban m'a été donné par un homme dont il nous est défendu à tous de prononcer le nom... vous, c'est la croix de Saint-Louis que vous portez à votre boutonnière... Mon grade, je l'ai gagné après plus de vingt années de bons et loyaux services... et vous avez obtenu le vôtre par le fait seul de votre naissance. Enfin, vous venez de la cour, vous... et moi, j'arrive des pontons d'Angleterre... Vous voyez bien, monsieur le chevalier de Marsay, que nos goûts, nos opinions ne sauraient être les mêmes, et que jamais, non, jamais nous ne pouvons nous entendre.

Pendant cette tirade, on voit Mathieu entrer doucement au fond, il écoute.

ARTHUR.

Monsieur... je ne demande au ciel qu'une seule occasion où nous ayons à nous retrouver auprès l'un de l'autre, c'est au moment d'un danger, d'un danger qui menace le pavillon de France... Et alors, j'en suis sûr, le vieux marin et le jeune officier, le chevalier de la Légion-d'Honneur et celui de Saint-Louis, le favori de la cour et le bonapartiste, s'entendront ensemble, quoi que vous en disiez... Oui, monsieur, ils s'entendront.

PIERRE, *à part.*

Que dit-il ?

ANDRÉ, *à part.*

Au fait, il a peut-être du cœur tout comme un autre.

JEAN, *à part.*

Ça s'est vu.

MARIE, *à part.*

Ah! je me disais bien, moi, qu'on ne lui rendait pas justice.

ARTHUR.

Jusque là, vous l'avez dit... entre nous point d'amitié ni de sympathie... Vous et les vôtres, vous me haïssez sans me connaître... à votre aise... Pour ma part, je ne me sens pas disposé à vous aimer... Seulement, que le service ne souffre pas de cette dissension... Et vous, qui savez depuis plus long-temps que moi ce que c'est que la discipline, n'habituez pas vos matelots à me manquer de respect et à me désobéir... Adieu, monsieur... mademoiselle, je vous salue.

Marie s'incline et Arthur s'éloigne lentement. Pierre et tous les marins lui tournent le dos.

GENEVIÈVE, *à part, regardant Marie et Arthur.*

Je ne sais pourquoi, mais voilà que je partage les pressentimens de mon fils.

MATHIEU, *accostant Arthur et lui parlant bas.*

Lieutenant, je vous rendrai un compte exact de tout ce qui sera dit et fait en votre absence... je vous dirai...

ARTHUR, *à demi-voix.*

Monsieur, je puis ne pas aimer ceux qui ont d'autres opinions que les miennes; mais je déteste les traîtres, mais je méprise les dénonciateurs.

Il sort par la droite; au même instant, on voit arriver par la gauche tous les ouvriers du port avec leurs femmes et leurs enfans ; puis Parisien, Daniel, Graindesel, d'autres matelots et d'autres mousses.

SCENE XIV.

GENEVIÈVE, MARIE, PIERRE, ANDRÉ, LE PARISIEN, DANIEL, GRAINDESEL, OUVRIERS, MATELOTS *et* MOUSSES, FEMMES *et* ENFANS.

LE PARISIEN.

Ohé! ohé! les autres, par ici, par ici; tout le monde sur le pont... ohé! ohé! branle-bas général de boissons et de comestibles.

TOUS.

A table!.. à table!

On apporte plusieurs tables toutes dressées, et le repas commence.

JEAN.

Buvons d'abord au retour de notre brave lieutenant.

TOUS.

Vive le lieutenant!

ANDRÉ.

A la prospérité, à la gloire de la frégate la Méduse!

TOUS.

A la gloire de la Méduse!

DANIEL.

Ah! dis donc, Parisien, à propos de la frégate, si tu y rendais le même service qu'à moi ?

LE PARISIEN.

Comment?

DANIEL.

Si tu y tirais son horoscope ?

GRAINDESEL.

Approuvé, Champenois, approuvé.

TOUS.

L'horoscope de la Méduse!

Mathieu reparaît sur le devant de la scène dans un coin isolé du jardin. Il écoute.

LE PARISIEN.

Attention... suif au chapeau, pipe à la bouche et du grog à discrétion pour les bons enfans; boutons de guêtres, cire à giberne et des cors aux pieds pour les pousse-cailloux; c'est la rocambole du matelot. Attention : La Méduse, par une belle journée d'été, met à la voile sous les ordres du brave lieutenant Pierre, qui est nommé coup sur coup capitaine de frégate, vice-amiral, amiral et grand amiral.

ANDRÉ.

Fichtre!... vive le grand amiral Pierre!

TOUS.

Vive le grand-amiral!

LE PARISIEN.

Lui et son équipage, dont j'ai celui de faire partie, se couvrent de gloire et de lauriers en coulant à fond toute une flotte anglaise; l'étranger nous demande grâce, et nous sommes bons enfans, nous lui tendons la main, et nous emmenons leurs épouses en captivité, où nous leur prodiguons toutes les douceurs de la vie.

Mouvement bruyant de joie parmi tous ceux qui écoutent.

DANIEL, *un peu gris.*

Oh! les épouses ! les épouses !

LE PARISIEN *leur fait signe de se taire, et continue à demi-voix d'un air de mystère, pendant que Mathieu Louchard écoute plus attentivement.*

Après deux années de navigation et de combats, nous parvenons, à bord de la Méduse, à tirer le grand homme de l'île Sainte-Hélène, et nous achevons sous ses ordres la conquête du monde.

TOUS.

Bravo! bravo! fameux!

DANIEL.

Oh! sacré mille tonnerres, la belle horoscope!

ANDRÉ.

Fichtre!... vive l'emp...

PIERRE.

Tais-toi.

TOUS.

Vive l'emp...

PIERRE.

Arrêtez, arrêtez, mes amis... je vous en prie, je vous l'ordonne, un seul cri désormais, un seul, qui est de tous les temps... vive la France!

TOUS.

Vive la France!

Mathieu écrit quelques mots sur un petit agenda. On s'est tout-à-fait levé de table. Les ouvriers viennent présenter à Pierre un énorme bouquet.

ANDRÉ.

Oui, lieutenant, c'est convenu, à vous l'honneur de monter le premier sur le pont de la frégate.

PIERRE.

Merci, mes amis, merci!

Il marche vers le fond du théâtre avec les ouvriers, et met le pied sur l'échelle.

MATHIEU, *sur le devant de la scène, à part.*

Ah! l'instant est venu!... qu'est-ce que j'ai donc?... des remords... Ma foi, non... tant pis pour lui... et moi aussi, j'aurai tiré à ma manière l'horoscope de la Méduse.

Tout le monde a les yeux sur Pierre; à peine a-t-il mis le pied sur la frégate qu'une planche se détache, Pierre chancelle et tombe renversé du haut du navire.

CRI GÉNÉRAL.

Ah!

Tout le monde se porte en foule vers l'endroit où est tombé le lieutenant.

MARIE.

Pierre!

GENEVIÈVE.

Mon fils!

La toile tombe.

ACTE TROISIEME.

LE DÉPART.

Une chambre d'auberge. Au fond, les bords de la Charente, et plusieurs barques amarrées.

SCENE PREMIERE.

MARIE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ainsi, mamselle Marie, je puis l'annoncer aux camarades, nous n'avons plus à trembler pour les jours du lieutenant; le v'là tout-à-fait rétabli?

MARIE.

Oui, tout-à-fait; mais combien il a souffert!... que de fois, depuis un an, Mme Geneviève et moi, nous avons cru qu'il allait expirer entre nos bras! c'est il y a six semaines seulement que les médecins ont déclaré que sa vie n'était plus en danger, et maintenant enfin il ne lui reste plus que le souvenir de ses souffrances.

ANDRÉ.

Ah! dam! c'est qu'il était joliment fêlé lors de sa descente sans parachute du haut de la frégate... et dire que toutes nos recherches ont été inutiles, impossible de découvrir d'où le malheur était venu. Les charpentiers soutiennent que la besogne était solide et construite dans toutes les regles. Faut que le diable s'en *soie* mêlé... le diable... ou bien...

MARIE.

Ou bien...

ANDRÉ.

Tenez, tous les marins du port ont eu c't' idée-là, et moi, tout le premier, mamselle Marie, c't' infamie-là, cette scélératesse a dû nous venir...

MARIE.

De qui donc?

ANDRÉ.

Eh bien! de c' tas d' parvenus, de nouveaux officiers qui nous ont été expédiés de Paris pour remplacer les anciens.

MARIE.

Ah! que dites-vous là, André?

ANDRÉ.

Fichtre! nous n'avons pas de preuves, sans ça, nous avons bien juré qu'on trouverait moyen de leur faire passer un mauvais quart d'heure; mais, faute de mieux, nous les détestons de toute notre ame, et surtout le petit. Oh! là-dessus, je suis tout-à-fait comme mon vieil ami Pierre, le petit, je l'exècre, je l'abomine.

MARIE.

M. Arthur! Ah! c'est affreux, monsieur André, c'est horrible de faire de pareilles suppositions, et vous ne connaissez pas celui que vous accusez.

ANDRÉ.

Je ne dis pas, vous avez peut-être raison, et moi, je bats la campagne; mais, fichtre, je n'aime pas ces gens-là, v'là tout. Ce qu'il y a d'intéressant pour nous, aujourd'hui, c'est que le lieutenant Pierre va bien, très-bien, et la frégate aussi, et que tous les deux pourront encore voguer long-temps, l'un portant l'autre.

MARIE.

Je l'espère... c'est lui qui sera lieutenant à bord de la Méduse, et qui commandera en second l'expédition qui se prépare.

ANDRÉ.

Nous filons du câble aujourd'hui: à dix heures précises du matin, la flotte partira de la rade de l'île d'Aix; et dès à présent, il faut que nous songions tous à rejoindre dans les chaloupes. Adieu la patrie et les amis! en route pour le Sénégal. Dans quelques jours, plus rien que le ciel et la mer; le bischoff et la côtelette feront place au biscuit de mer et à la bonne eau claire; au lieu de jolies filles comme vous, mamselle Marie, on ne saluera plus au passage que des requins, des baleines et des marsouins... fichus physiques, sans parler du moral.

MARIE.

Ici, nous penserons souvent à vous.

ANDRÉ.

A lui, surtout, n'est-ce pas? notre brave Pierre?

MARIE.

Sans doute, André, vous veillerez toujours sur lui, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Toujours: vous avez vu comme il est aimé et comme toute la marine de Rochefort, à part les nouveaux, a compati à son infortune; sa mère était ruinée par suite de cette longue maladie et de l'arriéré de solde de Pierre, que l'empereur avait négligé de payer dans les derniers temps, à cause que ses affaires avec la Russie lui avaient fait oublier de régler son petit compte. Eh bien! tout le monde a voulu faire une *suscription*, comme ils disent, et chacun y a mis du sien, les officiers et mesdames leurs épouses, les matelots et les matelottes.

MARIE.

Et quelqu'un qui ne s'est pas nommé, et qui a donné à lui seul plus que tous les autres.

ANDRÉ.

Quelqu'un !... connu !... il l'a avoué... ce matin même, ou du moins, il n'a dit ni oui, ni non... alors, nous avons deviné que c'était lui.

MARIE.

Comment! et qui donc?

ANDRÉ.

Le maître d'équipage, mon ancien matelot, Mathieu Louchard.

MARIE.

M. Mathieu Louchard!

ANDRÉ.

Lui, que Mme Geneviève avait si maltraité quand il a eu la bêtise de demander à être votre mari. Eh bien! c'est lui qui a fait le bienfait anonyme... voilà un beau trait. Enfin, nous sommes tous ses amis maintenant, et à sa place, c'est les officiers blancs que nous avons pris en grippe.

MARIE.

Encore!... oh! ces préventions sont trop cruelles, et il faut bien qu'enfin je fasse connaître la vérité.

ANDRÉ.

La vérité! plaît-il?

MARIE.

Je sais tout, moi; car j'étais là, j'ai surpris la personne qui venait, en l'absence de Mme Geneviève, placer sur la liste de souscription un portefeuille, qui devait suffire à lui seul pour payer tous les frais de la maladie et pour relever cette auberge. Je l'ai vu, et il m'a suppliée de me taire. Mais, puisque c'est lui, toujours lui et les siens qu'on accuse, moi, je dois le défendre; moi, je dois vous dire encore, André, que les haines de parti sont injustes et aveugles; je dois vous dire que tel que vous détestez, parce qu'il n'a pas les mêmes opinions que vous, parce qu'il est trop jeune pour avoir combattu au service de la France, n'a pas le cœur moins loyal et moins généreux que le vôtre; je dois vous dire...

ARTHUR, *paraissant au fond, suivi d'un aspirant de marine.*

C'est bien, monsieur, j'attendrai les ordres du commandant.

MARIE.

Ah! monsieur Arthur.

SCENE II.

LES MÊMES, ARTHUR.

ANDRÉ, *bas.*

C'est lui, n'est-ce pas? c'est lui! (*Marchant rapidement vers le lieutenant, qui, après avoir quitté l'aspirant, va s'éloigner d'un autre côté, le saluant avec respect.*) Lieutenant, oh! je vous en prie... ne vous éloignez pas sans m'avoir entendu... sans avoir reçu les excuses du pauvre André.

ARTHUR, *entrant dans l'auberge.*

Vos excuses!... que voulez-vous dire?

ANDRÉ.

Oui, pardonnez-moi... je suis un misérable qui vous a mal jugé, qui vous a méconnu; je faisais comme tout le monde... mais, fichtre, je vous réponds que tout le monde fera bientôt comme moi... nous aimons notre vieil officier Pierre; mais nous aimerons et nous adorerons aussi celui qui lui a fait du bien, celui qui a contribué avec nous à lui sauver la vie, celui... oh! je vous en supplie, lieutenant, dites-moi donc que vous me pardonnez...

ARTHUR, *lui tendant la main, et se retournant vers Marie.*

Mademoiselle, vous ne m'avez pas tenu votre parole.

MARIE.

Et le pouvais-je, lorsque je voyais la haine qu'on vous portait ici... après ce que vous avez fait pour mon ami... pour mon frère?

ARTHUR.

Plus bas! au nom du ciel, plus bas!... car lui, du moins, ne doit jamais le savoir... Lorsque chacun de vous apportait le denier du pauvre à la mère de votre chef malheureux, Pierre l'a toujours ignoré... qui sait s'il n'eût pas rougi même des secours de ses amis?... que serait-ce, s'il apprenait qu'un ennemi (car je suis le sien, ne me l'a-t-il pas dit?) a été assez heureux pour lui être utile?... Oh! vous ne voudriez pas m'affliger, n'est-ce pas, mademoiselle? Et toi, qui viens de me témoigner un peu d'estime et d'amitié, je vous le demande en grâce, que ce secret soit mort entre nous trois. (*Tous deux lui tendent la main comme pour lui faire cette promesse.*) Je n'ai rien fait d'ailleurs qui ne soit effacé par la conduite, par les sacrifices du dernier de vos matelots... et puis, vous le dirais-je, je me sentais porté malgré moi vers cette femme et cet officier qui m'avaient repoussé, chassé de chez eux, pour ainsi dire, le jour de mon arrivée à Rochefort... un instant, j'avais juré de me venger.

MARIE.

Vous venger!..

ARTHUR.

Puis, quand je l'ai vu, cet homme, renversé, baigné dans son sang, quand j'ai vu le désespoir de sa mère... il m'a semblé que j'étais frappé moi-même de toutes les douleurs qui les accablaient, et j'ai trouvé du plaisir à faire un peu de bien à celui dont les outrages m'avaient fait beaucoup de mal... Maintenant, il est sauvé, et nous sommes, comme par le passé, étrangers l'un à l'autre.. notre haine est éteinte, je l'espère, puisque nous devons cesser de nous voir... Désormais, c'est lui qui est plus heureux que moi; il part, et je reste; il part, et vous qui l'aimez, mademoiselle, vous, sa fiancée, m'a-t-on dit, vous alliez le suivre, sans doute...

MARIE.

Le suivre!

ANDRÉ, *à part.*

Au fait, si ça se pouvait...

ARTHUR.

Tandis que moi... ceux qui me protégent sont

un peu de l'avis de M. Pierre... Ils ne m'ont pas jugé digne de faire partie de cette expédition... il me faut attendre ici l'arrivée de mon père, dont l'ardente sollicitude m'a fait obtenir, au sortir de l'école de marine, ces épaulettes que Pierre m'a reprochées, lui, et que je n'ai pas encore méritées, cette épée, dont l'inaction me fait rougir, cette épée, qui bientôt peut-être recevra son baptême de sang dans mon propre cœur, ou dans celui d'un railleur insolent.

MARIE.

Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi!

ARTHUR.

Parce que je ne suis ni impudent ni lâche, et qu'il y a là une mesure déjà pleine, que fera bientôt déborder la première insulte ou le premier désespoir... parce qu'il n'y a plus pour moi, qui viens si tard, ni guerre, ni combats, et que, lorsqu'il va partir, lui, à bord de *la Méduse*, lorsqu'il aura encore à courir des dangers, et peut-être de la gloire à obtenir! moi, je reste inactif! Voilà les faveurs dont on m'accable, et qui me font tant de jaloux!... On m'a nommé officier de marine, et l'on ne veut pas même que je fasse sur mer l'apprentissage de ma profession!... on m'enchaîne à terre, moi, qui sens trop bien, depuis mon enfance, qu'il y a du sang de marin dans mes veines! Enfin, on me confie la garde des forçats de Rochefort, à moi jeune, et qui réclame une occasion de me distinguer à mon tour; à moi qui donnerais toute ma fortune pour un danger, mes titres et mon grade pour une seule bataille, et ma vie, ma vie toute entière pour un seul jour de gloire.

ANDRÉ.

Brave jeune homme! ah! vous étiez digne de mourir à l'abordage.

ARTHUR.

Vous avez lu dans mon cœur, mes amis, et vous savez à présent que, s'il en est qui me portent envie, je puis à mon tour être jaloux de leur sort... s'il en est qui souffrent et qui se plaignent, ils sont encore moins malheureux que moi... Adieu, mademoiselle, je ne vous reverrai pas, sans doute... Soyez heureuse!... adieu!... Ta main, mon brave!

Il sort d'un côté; entre de l'autre Mathieu Louchard, qui l'observe en souriant, puis regarde les deux autres avec le même air d'ironie.

SCÈNE III.

MARIE, ANDRÉ, MATHIEU, *au fond.*

MARIE.

Pauvre jeune homme... ce qu'il dit est vrai...

ANDRÉ.

Supérieurement vrai!... Quel dommage qu'il soit venu une dix-huitaine d'années trop tard, e qu'il n'ait pas eu l'avantage de perdre une jambe ou un œil dans un combat naval!

MARIE.

André, vous convenez enfin qu'on est bien injuste envers lui?

ANDRÉ.

A qui le dites-vous?... moi qui l'exécrais tout-à-l'heure.

MARIE.

Et Mme Geneviève, si bonne d'ordinaire, semble toujours trembler de colère à son approche... Mais pourquoi lui en veut-elle?

ANDRÉ.

Oui, le motif!... on demande le motif.

MATHIEU, *s'avançant.*

Le motif!... je vais vous le dire.

MARIE.

Ah! monsieur Mathieu!

ANDRÉ.

Tu étais là, toi?

MATHIEU.

J'arrivais, et je ne suis pas fâché de vous être bon à quelque chose... Mme Geneviève n'a qu'un rêve, une idée fixe, le mariage de son fils avec vous, mademoiselle Marie, et son plus grand ennemi, c'est toujours celui qui lui paraît un obstacle à cette union... Voilà pourquoi elle déteste aujourd'hui M. le chevalier Arthur, autant qu'elle me détestait il y a un an, lorsque je vous ai demandée en mariage.

MARIE.

Mais je ne vous comprends pas.

ANDRÉ.

Ni moi non plus.

MATHIEU.

Il lui a été facile de voir que je n'étais pas pour Pierre un rival bien dangereux; aussi, elle ne songe plus à moi... mais pour M. Arthur, c'est différent, il vous aime.

MARIE.

Il m'aime!

ANDRÉ.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu dis là, toi?

MATHIEU.

Et de plus, vous l'aimez aussi, mademoiselle.

ANDRÉ.

Serait-il possible!

MARIE.

Moi, je l'aime!... André, ne le croyez pas; je vous jure...

MATHIEU.

Ne jurez pas, ça porte malheur!... vous l'aimez sans vous en douter, peut-être; mais je m'y connais, moi, et j'en suis sûr, et Mme Geneviève qui s'y connaît aussi en a peur... Du jour même où vous avez vu M. Arthur pour la première fois, où vous lui avez donné, sans consulter personne, la chambre destinée à Pierre, la bonne vieille a tremblé pour les amours de son fils; elle a oublié ça pendant les premiers mois de sa maladie, mais ça lui est revenu depuis la convalescence... On a vu le jeune homme rôder souvent du côté de cette auberge, on a voulu savoir ce qu'il venait y chercher; et l'on s'est assuré qu'il n'y parlait jamais qu'à une seule personne... ce n'était ni le fils ni la mère, c'était la fiancée... on a remarqué que la jeune fille était triste, rêveuse, toutes les fois que

l'officier venait de s'éloigner d'elle... on a remarqué enfin mille autres choses... innocentes, parfaitement innocentes... M. Arthur est un bon jeune homme, et Mlle Marie est la vertu même; mais c'est égal, ils sont tous deux du même âge. Elle est jolie, il n'est pas trop mal, on ne peut pas s'empêcher de dire que c'est dangereux, c'est très-dangereux.

ANDRÉ.

Au fait, sais-tu que tu me fais peur, Louchard? Pauvre Pierre, je le connais, il vous aime tant, mamselle Marie!... Savez-vous bien que ne pas le payer de retour ce serait le tuer?

MARIE.

Le tuer! Pierre, mon bienfaiteur!... pour prix de tant de soins et de tendresse!... le tuer! oh! mais je vous répète, André, que je l'aime, et que je n'aime que lui; j'ai pu défendre devant vous celui que tout le monde avait méconnu; j'ai pu être émue, comme vous, à l'instant, lorsqu'il nous a parlé de ses souffrances; mais puisqu'on peut soupçonner que je l'aime, je ne veux plus le revoir, je ne veux plus songer à lui.

MATHIEU.

Est-ce que ça se commande, l'amour?

MARIE.

Mais pour vous rassurer, quel parti prendre?... que faire?

ANDRÉ.

Dam! voilà, quel parti prendre?

MATHIEU.

Il y en a bien un, c'est de partir avec Pierre et sous sa protection à bord de la Méduse.

MARIE.

Partir!

ANDRÉ.

Et pourquoi pas?

MATHIEU.

Dam! voyez, ça vous regarde; vous aimez le chevalier Arthur, ou vous aimez Pierre... choisissez.

MARIE, *apercevant Pierre qui entre.*

Le voici... André, je vous prouverai bien que c'est lui seul que j'aime.

ANDRÉ.

Bien, bien, mademoiselle; merci, Louchard.

MATHIEU.

Il n'y a pas de quoi... Tu ne peux pas deviner quel plaisir j'aurais à la voir à bord du navire... Au revoir, mon vieux.

Il sort par le fond.

SCENE IV.

ANDRÉ *et* MARIE, *à la gauche du public;* GENEVIÈVE *et* PIERRE, *paraissant sur le seuil de la porte à droite.*

ANDRÉ, *bas à Marie.*

Allons, mamselle, faut lui parler tout de ite.

MARIE.

Oui, oui, André, je vais le faire.

GENEVIÈVE, *à Pierre.*

La voici; allons, du courage, mon fils, il faut lui parler à l'instant.

PIERRE.

Oui, ma mère, oui, à l'instant.

ANDRÉ, *à Marie.*

Eh bien, vous avez l'air de grelotter.

MARIE.

C'est que je pense à son chagrin, si j'en aimais un autre.

GENEVIÈVE.

Voyons donc, Pierre, tu sembles tout tremblant.

PIERRE.

Dam! ma bonne mère, c'est que je n'ai pas l'habitude de parler d'amour.... et commencer à mon âge...

GENEVIÈVE.

Va donc, il le faut; avant ton départ, il faut bien qu'elle apprenne de toi-même que tu dois être son mari.

PIERRE.

Vous croyez?

GENEVIÈVE.

Oui, oui; va donc, va donc.

ANDRÉ, *à Marie.*

Allez ferme, ça lui fera fichtrement de plaisir.

MARIE.

Vous pensez?

ANDRÉ.

Oh! oui, oh! oui.

GENEVIÈVE, *poussant Pierre.*

Du courage!

ANDRÉ, *poussant Marie.*

Ferme donc! ferme donc! et de l'hardiesse!

Pierre et Marie se trouvent tout près l'un de l'autre et se prennent la main.

MARIE.

Pierre!

PIERRE.

Chère Marie!

ANDRÉ.

Fameux! les y voilà.

GENEVIÈVE, *à part.*

Je me trompais, il n'y a personne au monde qu'elle puisse préférer à mon fils.

André et Geneviève se trouvent nez à nez et se regardent.

ANDRÉ.

Mère Geneviève, y fait bigrement beau temps, si le cœur vous dit d'un bout de promenade, je vous offre mon bras.

Ils sortent ensemble en faisant des signes, l'un à Marie, l'autre à Pierre.

SCENE V.

PIERRE, MARIE.

PIERRE, *à part.*

A présent que nous sommes seuls, je suis encore plus embarrassé qu'avant.

MARIE.

Je n'ose pas lui parler. (*Moment de silence, puis ils disent ensemble :*) Pierre, je voulais...

PIERRE.

Marie, j'avais espéré...

MARIE.

Qu'avez-vous à me dire, mon ami?

PIERRE.

Toi-même, qu'as-tu donc à m'apprendre?

MARIE.

Vous d'abord : car je vous ai interrompu.

PIERRE.

Non, toi la première, car tu avais commencé à me parler.

MARIE.

C'est que vous allez partir.

PIERRE.

Oui; et avant, je voudrais être bien sûr, à mon retour, de te trouver toujours auprès de ma mère, et toujours n'ayant avec elle qu'une seule pensée.

MARIE.

Une seule... vous, mon ami.

PIERRE.

Moi! ah! s'il était vrai, bien vrai, Marie...

MARIE.

En doutez-vous?

PIERRE.

Non, non, je serais trop malheureux. Depuis long-temps tu le sais par ma mère, et il faut bien que je te le dise à mon tour, moi, quoi qu'il m'en coûte, quoique auprès de toi, à l'instant de le dire, je tremble comme un enfant, je vous... je t... eh bien! oui, je t'aime, Marie, comme autrefois j'aimais la gloire; je t'aime autant que ma mère et ma patrie. Tu es une brave et digne fille, et dès que tu as connu les projets qu'on avait formés sur toi, tu as accepté cette destinée; tu as consenti à être la femme du vieux soldat, mais ce titre, tu ne le portes pas encore, et je vais te quitter... et je me connais, moi; je sais que ce front qui grisonne et cette brusquerie, cette rudesse de caractère que toi seule pourrais vaincre, doivent laisser des souvenirs peu séduisans au cœur d'une jeune fille, et si en mon absence un autre... mieux vaudrait pour moi, vois-tu, qu'en tombant du haut de ce navire je me fusse brisé la tête.

MARIE.

Ah! mon ami, calmez-vous, je vous en conjure. Il est un moyen, un moyen certain de rassurer votre tendresse : Pierre, emmenez-moi avec vous.

PIERRE.

T'emmener! que dis-tu?

MARIE.

Ne dois-je pas être votre femme? eh bien! je veux dès à présent partager tous vos périls, toute votre destinée.

PIERRE.

Toi qui jusqu'à ce jour as témoigné tant de frayeur pour le moindre voyage sur mer?

MARIE.

Je ne tremble plus, je veux partir, partir avec vous, Pierre : si le ciel me réserve quelque péril, vous serez là, toujours là, pour le conjurer; près de vous, je me sentirai plus forte, et j'aurai du courage pour combattre et surmonter ma frayeur... (*à part*) et mon amour.

PIERRE.

L'ai-je bien entendu? Tu veux me suivre, partir avec moi, Marie! chère Marie! c'est trop de bonheur, oh! oui, trop de bonheur! et l'égoïsme allait me faire oublier les sermens que j'ai faits à ton père.

MARIE.

Vos sermens! que dites-vous?

PIERRE.

Le jour où je l'ai vu, lui, de fatales circonstances l'avaient forcé à exposer ta vie à bord d'un navire... et moi, cette vie sur laquelle je me suis chargé de veiller à sa place, je l'exposerais à mon tour sans motif, sans que rien m'y contraigne! oh! ce serait commettre un parjure... je ne le dois pas, je ne le veux pas.

MARIE.

Mais écoutez-moi, de grâce

PIERRE.

Non, non, plus un mot, tu vaincrais peut-être cette volonté que moi-même je suis trop prêt à combattre. Ce que tu me demandes, Marie, m'a donné du bonheur pour tout le temps de mon absence; maintenant reçois mon dernier adieu avec ce baiser; mais, par grâce, par pitié, que je ne te revoie plus avant mon départ, mon courage faiblirait peut-être, et, encore une fois, je ne veux pas être parjure... Dieu et ton père me regardent! Adieu! adieu!

Il sort par le fond.

SCENE VI.

MARIE, *puis* ANDRÉ *et* MATHIEU LOUCHARD.

MARIE.

Il a refusé de m'entendre; et pourtant je vois trop, je comprends trop bien maintenant que ce homme, cet ennemi de Pierre a dit la vérité; je vois qu'il a deviné ce qui se passait dans mon ame, ce dont je voulais douter encore... Mon Dieu, mon Dieu, il n'y a plus que toi maintenant qui puisse me sauver de moi-même.

ANDRÉ, *rentrant avec Mathieu Louchard.*

J'ai laissé Pierre avec Mme Geneviève; il était transporté de joie, ainsi je ne doute pas. ah! le voilà! Eh bien! mademoiselle?

MATHIEU, *à Marie.*

Il a consenti?

MARIE.

Il a refusé.

MATHIEU.

Refusé!

MARIE.

Oh! il était bien ému, et son courage était près

de faiblir, mais il s'est rappelé un serment qu'il avait fait autrefois à mon père... alors il m'a fait ses adieux en pleurant. Il ne veut pas me revoir avant son départ.

MATHIEU.

Il a pleuré! c'est qu'il aurait été heureux, bien heureux de vous avoir près de lui.

MARIE.

Sans doute.

MATHIEU.

Il comprend les dangers que vous courez ici... et ce serment le retient seul... tandis que si, une fois en mer, il vous trouvait à bord...

ANDRÉ.

Oh! fameux! bien trouvé, Louchard; comme c'est arrivé il y a dix-huit mois au capitaine Giraud : à deux journées du port... qu'est-ce qui sort d'une satanée cabine? mame son épouse.

MATHIEU.

Oui, pour échapper aux persécutions d'un amant, elle s'était embarquée secrètement, afin de rester toujours auprès de son mari.

ANDRÉ.

Comme vous auprès de Pierre.

MATHIEU.

Le mari s'emporta d'abord, puis il s'adoucit et finit par remercier sa femme.

ANDRÉ.

Toujours comme ferait Pierre.

MATHIEU.

Mais le courage vous manquerait peut-être.

MARIE.

Le courage!

ANDRÉ.

Ah! dame, il en faudrait.

MATHIEU.

Ou bien votre amour pour le lieutenant vous enchaînera ici.

MARIE.

Mon amour! Ah! si je croyais en effet que ce projet pût s'accomplir..

ANDRÉ.

Acceptez-vous? Eh bien! je me charge de l'affaire.

MATHIEU.

Toi! à merveille; il faudrait...

ANDRÉ.

Rien du tout; c'est moi qui avais emmené à bord la femme du capitaine Giraud, je connais les moyens.

MARIE.

Seulement que j'écrive quelques lignes à la bonne Geneviève, à ma mère... qu'elle ne m'accuse pas d'ingratitude.

Mathieu lui offre une plume et du papier; elle s'assied et écrit avec beaucoup d'agitation.

MATHIEU.

Je me charge de la lettre; maintenant partez avec André, il vous portera à bord tout ce qui vous sera nécessaire.

ANDRÉ.

Et je saurai bien, aussi long-temps qu'il le faudra, vous dérober aux regards de tout l'équipage. Allons, en route; dans un instant il serait trop tard

MARIE.

Oui, partons... C'est une enfant qui va se mettre sous la protection de son père.

Elle sort avec André par la gauche.

SCENE VII.

MATHIEU, *seul.*

Partez, partez, et que ma bonne étoile vous conduise! Pars, jeune imprudente! sous la garde d'un vieillard mille fois plus imprudent que toi-même. Ah! ah! pauvres sots que les honnêtes gens! en vérité, il y a trop peu de mérite à se jouer d'eux... Oui, c'est bien pour le lieutenant de la Méduse que cette jeune fille est conduite à bord; mais ils ne savent pas que bientôt, tout-à-l'heure, ce lieutenant, ce sera moi... oui, moi, on me l'a promis; moi, qui plus adroit et plus souple que tant d'autres, ai su me ployer aux exigences d'un nouveau règne et d'une nouvelle bannière... moi qui ai su profiter habilement des fautes de mon ennemi, des paroles séditieuses proférées par les siens et par lui le jour où l'on fêtait le bâtiment. Mon brave ennemi Pierre, ce jour-là vous avez occupé une place que j'avais désirée, moi... aujourd'hui, à moi cette place et votre fiancée... Ainsi je marche au travers de tout ce monde qui ne demanderait pas mieux que de s'aimer et de s'entendre... je marche avec bonheur, moi qui les déteste tous, et je les mets en guerre les uns contre les autres, officiers et soldats, bonapartistes et royalistes, profitant de tout, arrivant par le malheur et les querelles de tous à mon but et à ma fortune. Ah! déjà les matelots et les soldats de marine... Allons, c'est l'expédition qui se prépare, c'est mon grade qui m'arrive.

A l'extérieur, on voit sur les bords du fleuve des matelots et des soldats de marine.

SCÈNE VIII.

MATHIEU, PIERRE, GENEVIÈVE, UN COMMANDANT DE VAISSEAU, ARTHUR *et* D'AUTRES OFFICIERS, MATELOTS, ETC.

PIERRE, *rentrant par le fond avec Geneviève.*

Allons, ma mère, depuis long-temps n'êtes-vous pas résignée à cette nouvelle séparation? il le faut.

Roulement de tambour à l'entrée de l'état-major.

MATHIEU.

Ah! enfin! il était temps.

LE COMMANDANT.

Que les chaloupes partent sur-le-champ, et se dirigent sur la rade de l'île d'Aix.

PIERRE.

C'est bien, commandant; je vais ordonner.

LE COMMANDANT.

Non, restez. Lieutenant Arthur de Marsay, faites la lecture de ces dépêches.

PIERRE.

Qu'est-ce donc?

ARTHUR, *lisant.*

« Par ordre supérieur, le lieutenant Pierre cesse » dès aujourd'hui d'être en activité de service. »

PIERRE, *tombant sur une chaise, avec désespoir.*

Ah! ma mère!

GENEVIÈVE.

Mon pauvre enfant!

MATHIEU, *à part.*

Bien, bien!

ARTHUR, *à part.*

Une dénonciation! infamie!

MATHIEU, *à part.*

Maintenant, ma nomination.

ARTHUR, *lisant bas.*

« Le lieutenant Pierre perd à jamais le droit » de faire partie de la marine royale. » (*Au commandant.*) Oh! je ne lirai pas cela, monsieur... dispensez-moi.

LE COMMANDANT.

Soit; lisez ce qui suit.

PIERRE, *montrant Arthur.*

Oh! oui, ma mère, c'est lui, ce doit être ce misérable qui m'a perdu.

ARTHUR, *lisant haut.*

« Le commandement en second de la Méduse » est confié... au chevalier Arthur de Marsay. » Qu'ai-je lu? serait-il possible!

MATHIEU, *à part.*

Hein? plaît-il?

GENEVIÈVE

A lui!

PIERRE.

Vous le voyez, ma mère! Ah! c'est une atroce perfidie.

ARTHUR, *à part.*

Enfin, à moi des dangers, de la gloire peut-être! (*regardant Pierre*) mais lui! lui! ce brave officier, dont je vais prendre la place... Ah! je n'ose plus être heureux.

LE COMMANDANT.

Achevez donc, monsieur; l'heure s'avance.

ARTHUR, *continuant.*

« Le maître d'équipage Mathieu Louchard tou- » chera sur la caisse de la trésorerie une somme de » deux mille francs en récompense de ses bons » services, et sera de plus chargé de l'enrôlement » des matelots qui voudront s'engager dans la » marine royale. »

LE COMMANDANT.

Lieutenant, donnez des ordres pour que le reste de l'équipage gagne à l'instant le navire. Maître, vous garderez une chaloupe pour amener les nouvelles recrues.

ARTHUR, *à part.*

Pauvre Pierre! comme il doit me haïr!... Et que n'ai-je le pouvoir, moi, de lui rendre ses épaulettes, dût-on m'enlever les miennes jusqu'au moment où j'aurai prouvé que j'en suis digne!

LE COMMANDANT.

Lieutenant, et vous, messieurs, suivez-moi.

Sortie générale.

SCENE IX.

MATHIEU LOUCHARD, PIERRE, GENEVIÈVE.

MATHIEU, *à part.*

Ce n'est pas moi qu'ils ont nommé... et je ne suis parvenu qu'à jeter Marie dans les bras du chevalier de Marsay!... Oh! mais j'oubliais... cette lettre qu'elle m'a laissée...

Il la parcourt.

PIERRE.

Eh bien! ma mère, vous déploriez tout-à-l'heure de me voir partir... je reste... et je suis heureux... bien heureux de rester auprès de vous, auprès de Marie, auprès de ma femme... Marie... mais où est-elle donc?... Pourquoi, lorsque je souffre, n'est-elle pas là, comme vous, pour me consoler?

MATHIEU, *s'avançant.*

Marie?... elle est partie.

PIERRE *et* GENEVIÈVE.

Partie!...

MATHIEU.

Dans ce moment, elle est à bord de la Méduse; elle y attend celui qu'elle aime.

PIERRE *et* GENEVIÈVE.

Celui qu'elle aime!...

MATHIEU.

Ton rival, entends-tu, Pierre? ton rival de gloire et d'amour... celui qui t'enlève ton grade et celui qui t'enlève ta prétendue!

PIERRE.

Ah! tu mens, tu mens, infâme!... et tu me rendras raison de cette horrible imposture!

MATHIEU.

Tiens, vois si j'ai menti.

PIERRE.

Une lettre!... une lettre d'elle!... Pour vous, ma mère.

GENEVIÈVE.

Pour moi?...

PIERRE.

Attendez... attendez... (*Il lit.*) « Adieu, ma » mère! pardonnez-moi si je pars sans vous avoir » embrassée; mais il le fallait... Pardonnez-moi; » je l'aime... je l'aime trop pour consentir à me » séparer de lui. »

MATHIEU.

De lui, qui était d'accord avec elle... lui, qui lui avait dit à l'avance qu'on devait lui confier le commandement du navire... Et c'est pour cela que tantôt elle te suppliait, Pierre, de consentir à son départ.

PIERRE.

Ah! pas un mot de plus... Ta barque, où est-elle?... Je m'engage comme matelot... ta barque, à l'instant!...

MATHIEU.

Pourquoi?

PIERRE.

Pour aller me venger, pour aller le punir, lui!

GENEVIÈVE.

Que dis-tu, mon fils?

PIERRE.

Loin de moi, loin de moi cet uniforme que j'ai couvert de quelque éclat, et qu'ils m'ont défendu de porter!... (*Prenant une veste de matelot accrochée à la muraille.*) A moi, ma mère, à moi la veste de matelot que portait jadis Jacques le pilote, Jacques le pilote, mon père, qui m'a appris qu'à un homme de cœur il faut du sang pour laver une injure!

GENEVIÈVE.

Du sang!

PIERRE.

Oui, le sien! le sien!... De tous mes insignes d'officier de marine, je ne garde que ce poignard!...

GENEVIÈVE.

Ce poignard!

MATHIEU.

Me voilà prêt... partons!

GENEVIÈVE.

Ah! mon fils... arrête, je t'en conjure... Pitié, pitié pour moi!

PIERRE.

Ma mère!...

GENEVIÈVE.

Il faut bien qu'une pauvre femme comme moi ne reste pas seule au monde; il faut bien qu'il y ait là quelqu'un pour lui fermer les yeux... Pierre, oublie, il le faut, oublie une ingrate qui t'abandonne... après tout ce que tu as fait pour elle!... après que nous lui avons donné la place de ce pauvre Marcel!... après que tu lui as servi de père!

PIERRE.

De père!... oui, vous avez raison, et c'est pour cela même que je veux, que je dois partir... Ce n'est plus un amant, un époux outragé, c'est un père... un père qui va demander compte à cet infâme de la séduction, du déshonneur de sa fille!

MATHIEU.

Partons!... partons!

PIERRE.

Adieu, adieu, ma mère!... Arthur, malheur à toi!

Il sort avec Mathieu. Geneviève est à genoux.

La toile tombe.

ACTE QUATRIEME.

LE NAUFRAGE.

L'action se passe sur un pont de vaisseau. Vue prise de l'arrière.

SCENE PREMIERE.

LE PARISIEN, GRAINDESEL, JEAN, MATELOTS, MOUSSES.

Au lever du rideau, les matelots et les mousses sont diversement groupés autour du grand mât.

GRAINDESEL.

Eh! dis donc, Parisien, si tu nous chantais la ronde du matelot?

LE PARISIEN.

Volontiers, les enfans, volontiers; je vas vous conter de ma voix mélodieuse une petite histoire de marine qui a été mise en chanson sur une air nouvelle par un aspirant de seconde classe. Ça vous prouvera comme quoi ça porte bonheur de naviguer, et qu'à la fin de notre expédition, si nous ne laissons pas notre peau dans le garde-manger aux requins, nous trouverons sur le plancher des vaches notre fortune toute faite, et les alouettes toutes rôties. C'est la morale de la chanson. Écoutez plutôt!

TOUS.

Écoutons, écoutons.

Ils se groupent autour du Parisien; André seul demeure éloigné d'eux, appuyé sur une pièce de canon, et semble rêver profondément.

PARISIEN.

AIR *nouveau de M. Adolphe Vaillard, chef d'orchestre des Folies Dramatiques.*

Il était un matelot
Qui partait pour le Congo.

CHOEUR.

Il était, etc.

PARISIEN.

A terre il avait laissé
Son tendre objé, (*bis.*)
Margot, Margot, femme adorée:
Et vous allez voir comment
Le bien vient en naviguant.

CHOEUR.

Et vous allez voir, etc.

PARISIEN.

Le jour qu'à la voile il mit,
Faut-il partir, qu'il lui dit...

CHOEUR.

Le jour qu'à la voile, etc.

PARISIEN.

Sans t' laisser à mon départ,
Un p'tit moutard (*bis.*)
Qu'ait ma tournure et mon regard,
Qui m' rappelle à sa maman,
Si j' trépasse en naviguant!

CHOEUR.

Qui m' rappelle, etc.

PARISIEN.

Margot répond : Beau mat'lot,
Pars bien vit' pour le Congo.

CHOEUR.

Margot répond : etc.

PARISIEN.

Va gagner l'or du Pérou ;
Adieu, bijou. (*bis.*)
Au retour tu s'ras mon époux,
Tu s'ras l' pèr' de mes enfans.
Le bien vient en naviguant.

CHOEUR.

Tu s'ras l'pèr', etc.

PARISIEN.

La belle attendit trois ans,
Il revint en lui disant :

CHOEUR.

La belle, etc.

PARISIEN.

Me revoilà, Margoton,
Embrass' moi donc, (*bis.*)
Et plus de navigation,
Car j' n'ai pas un sou vaillant,
L' bien n' vient pas en naviguant.

CHOEUR.

Car j' n'ai pas, etc.

PARISIEN.

Mais réponds-moi donc, Margot...
Qu'est-c' que c'est qu' ces deux marmots?

CHOEUR.

Mais réponds-moi, etc.

PARISIEN.

La bell' lui dit : Pour ta part,
A ton départ, (*bis.*)
Tu ne voulais qu'un p'tit moutard ;
En v'là deux, mon cher amant ;
Le bien vient en naviguant.

CHOEUR.

En v'là deux, etc *.

Au théâtre, on supprime le quatrième couplet de cette chanson. Dans les villes de province où l'on n'aura pu se procurer le joli air de M. *Adolphe Vaillard*, on le remplacera par celui de : *C'était un conscrit d' Corbeil*, du répertoire du théâtre des Variétés.

LE PARISIEN.

Ah çà! les enfans, v'là le jour qui baisse... à demain la crême des farces; demain, c'est notre mardi gras, à nous autres marins; car, au dire du maître pilote, nous passons la Ligne, et nous administrons à tout un chacun des nouvel embarqués la cérémonie du baptême.

SCENE II.

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, *paraissant sur le pont; il est pâle et marche avec peine, comme s'il avait le mal de mer.*

Un baptême!... qui donc c' qu'on va baptiser?

TOUS.

Ah! ah! v'là le Champenois...

GRAINDESEL, *criant avec les autres.*

Ah! ah! ah! regardez donc comme il est pâle!

JEAN.

Il ne se fait pas au métier; il n'a pas encore le pied marin.

LE PARISIEN.

Eh bien! mon élève, est-ce que ça ne va pas? est-ce que nous avons encore besoin des soins du docteur?

DANIEL.

Du tout, du tout... attendez un peu... ça va... ça va très-bien... seulement... oh! c'est singulier, le drôle d'effet que ça me fait! j'ai comme qui dirait des éblouissemens... des étourdissemens... il me semble que je vois tout pirouetter autour de moi... et puis au moment où je commence à me remettre, où je me figure que je suis bien solide sur mes jambes...(*Il culbute et va tomber auprès du grand mât.*) C'est égal, sacristie! j'étais né pour la marine.

Tous, riant aux éclats, le ramassent et viennent le faire asseoir.

JEAN.

Allons, allons, reviens à toi, mon garçon... v'là l' roulis qui s'apaise, et il n'y a plus de danger.

DANIEL, *respirant.*

Ah!... mais qu'est-ce que vous disiez donc? Vous parliez de baptême, n'est-ce pas?

PARISIEN.

Oui, Champenois, le baptême du bonhomme Tropique... Il ne te manque plus que ça pour être bon matelot.

DANIEL.

Est-ce qu'il faudra encore abouler des ecus de six livres?

LE PARISIEN.

Tant plus que t' en auras, tant plus que tu voudras en aveindre, tant plus que le père la Ligne en acceptera.

DANIEL.

Et pour mon argent, qu'est-ce qu'il me donnera ?

LE PARISIEN.

Le baptême.

JEAN.

Un petit verre d'eau sur la tête.

GRAINDESEL.

C'est moi qui m'en charge, sois tranquille.

DANIEL.

Un petit verre d'eau?

LE PARISIEN.

Un tout petit, pas davantage. Cric!

TOUS.

Crac!

DANIEL, *se levant et tapant sur le ventre du Parisien.*

Ah! satané de farceur de Parisien, avec tes cric-crac!

LE PARISIEN.

Hein! qu'est-ce que c'est, Champenois!

DANIEL.

Et tes magies! et tes poules noires et blanches! M'en as-tu fait assez avaler de toutes les couleurs?

LE PARISIEN.

J'espère bien que ça n'est pas fini, mon élève, et qu'aujourd'hui même...

DANIEL.

Non, non, j'en ai assez comme ça; merci, Parisien, merci; je n'en veux plus...

PARISIEN.

Plaît-il? je crois que le Champenois commence à se dégourdir.

DANIEL.

Un peu, mon fiston! Cric!

TOUS.

Crac!

Il lui frappe encore sur le ventre, et tous les matelots se mettent à rire.

LE PARISIEN.

Prends donc garde, animal.

DANIEL.

Je vas t'expliquer ça... je suis à sec... tous les écus de six livres... disparus ..

LE PARISIEN.

Ah! bah!

DANIEL.

Plus personne... alors tu comprends... j'ai assez dépensé pour n'être plus un jobard, pour être déluré et dégourdi, comme tu dis... (*Ici le mal de mer commence à le reprendre. On rit; il se retient, et continue:*) Aussi, à part que je chancelle encore de temps en temps comme si j'avais lampé un petit verre de trop, et que j'ai un horrible mal... de tête, je m'habitue à l'état; je deviens farceur comme toi, Parisien, loustic et blagueur comme toi, sacristie! Cric!

TOUS.

Crac!

LE PARISIEN.

Voyez-vous! voyez-vous, mon élève; c'est l'effet de la magie.

DANIEL.

Juste .. elle m'a joliment profité, va, la magie, surtout auprès de ce sexe enchanteur à qui tout rend hommage.

LE PARISIEN.

En vérité?... Conte-nous donc un peu ça, Champenois.

Tout le monde se groupe autour de lui.

DANIEL.

Oh! les femmes! les femmes! Tu avais bien prédit, Parisien: tant plus que j'en ai rencontré sur mon passage, tant plus que j'ai été leur fortuné vainqueur.

LE PARISIEN.

C'est l'effet de la magie.

DANIEL.

Écoute plutôt: le jour de cette fameuse horoscope, je sais, mon bon Parisien, que tu as partagé bravement mes écus de six livres avec les camarades. Toi, mon petit Graindesel, tu as acheté avec ça une jolie bague à ton objet, Madeleine Bazu... la blonde.

GRAINDESEL.

Qu'est-ce qui te l'a dit?

DANIEL.

Tiens, v'là la bague.

GRAINDESEL.

Comment! elle te l'a donnée?

LE PARISIEN.

C'est l'effet de la magie.

Ils rient tous.

DANIEL.

Vous, mon brave monsieur Jean, vous avez donné une épingle d'or à votre adorée, la veuve Thomas... belle brune, sans me flatter.

JEAN.

D'où sais-tu ça?

DANIEL, *montrant l'épingle à sa chemise.*

Tiens! regarde, l'ami.

JEAN.

Mon épingle, à toi... sacré tonnerre!

LE PARISIEN.

C'est l'effet de la magie. Cric!

DANIEL.

Enfin, toi, Parisien, tu as fait cadeau d'un très-beau foulard à la grosse Jacqueline... la rouge.

LE PARISIEN.

Eh bien!

DANIEL.

Eh bien!... reconnais-tu ça, mon maître?

LE PARISIEN.

Sacré nom! c'est mon foulard.

DANIEL.

C'est l'effet de la magie. Cric!

TOUS.

Crac!

Daniel se sauve.

JEAN.

Champenois, tu me le paieras...

GRAINDESEL.

Et moi aussi, j'aurai soin de toi au baptême.

LE PARISIEN.

Champenois, fais-moi souvenir que je te dois une grandissime ration de calottes.

DANIEL.

Enfoncé! le Parisien, enfoncé!

Il sort en lui faisant des deux mains un geste de dérision. Pendant ce temps, André, qui était de quart à droite, se retourne, et adresse la parole aux matelots qui ont remonté le théâtre pour suivre Daniel.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* DANIEL.

ANDRÉ.

Que le Père éternel vous bénisse!... Vous êtes donc bien heureux, vous autres, pour rire et crier comme vous faites, depuis une heure.

LE PARISIEN.

Eh bien! et toi... tu es donc bien malheureux, l'ancien? Depuis que tu es de quart à l'arrière de la frégate, tu es resté là-bas dans ton coin, comme un ours, et sans nous regarder, sans nous dire un mot... Excusez... qu'est-ce que tu as donc?

ANDRÉ.

J'ai... j'ai... rien du tout, fichez-moi la paix... c'que j'ai... c' n'est pas votre affaire, c'est la mienne.

JEAN.

C'est un peu la nôtre aussi, mon vieux. Vous ne savez pas, vous autres, notre ancien lieutenant est à bord?

TOUS.

Pierre!...

ANDRÉ.

Veux-tu te taire?...

JEAN.

Ah! bah! c'est des amis, c'est des bons... on peut leur confier ça... oui, Pierre, engagé comme matelot par Mathieu Louchard... Pourquoi? Dans quel but?... Inconnu... Mais c'est un fait... Vous vous rappelez qu'à un quart environ de la rade de l'île d'Aix, le feu a pris à la cambuse; mais il a été éteint presque sur-le-champ... Par qui?... Par Pierre... et alors, après l'incendie, c'était à qui voudrait embrasser son lieutenant, se jeter à ses genoux. Nous n'étions pas là, nous autres, ni vous, ni moi; c'est p't-être heureux, sacristie!... ça nous aurait menés à une révolte complète contre les officiers blancs... Mathieu Louchard est survenu au moment où ça commençait à devenir sérieux... et c'est alors qu'il a fait mettre aux fers huit ou dix matelots pour quinze jours... aujourd'hui le quatrième.

GRAINDESEL.

Et notre brave lieutenant...

ANDRÉ.

Aux fers comme les autres... seulement il avait trouvé le moyen de glisser quelques mots à l'oreille d'un soldat de marine, qui est venu nous les redire de sa part, à Jean et à moi... Il nous recommande à tous... écoutez bien, camarades; il recommande à ses amis, à ses frères (c'est comme ça qu'il nous appelle), de ne plus voir en lui qu'un matelot, rien qu'un simple matelot comme nous tous, et d'obéir sans murmurer à nos chefs d'à présent, comme nous lui avons toujours obéi à lui-même... Il faut ça, qu'il a ajouté, pour conserver la vieille gloire de notre marine, et puis aussi pour la sûreté de la frégate, qui court des dangers, à ce qu'il paraît... lesquels, je n'en sais rien... enfin, c'est convenu, n'est-ce pas? on obéira.

TOUS, *à voix basse et avec un sentiment de regret.*

Oui, on obéira.

PARISIEN.

Sans murmurer, mais en crevant dans sa peau.

JEAN.

Silence! v'là l'maître d'équipage!...

GRAINDESEL.

M. Mathieu Louchard...

PARISIEN.

Tu te trompes de nom, gamin, c'est M. Mathieu... Mouchard.

GRAINDESEL.

Comme il nous regarde!... Est-ce qu'il va faire un rapport sur nous?

JEAN.

Ses rapports!... j'm'en fiche!

PARISIEN.

Et moi, j'm'en contrefiche!

Il se trouve presque nez à nez avec Mathieu Louchard, et se remet à fredonner d'un air indifférent le refrain qu'il chantait au lever du rideau.

En v'là deux, mon cher amant,
Le bien vient en naviguant.

Tous les matelots répètent ce refrain en s'éloignant. André seul est resté. Il a brusquement tourné le dos à l'aspect de Louchard, et il est allé se replacer à son poste.

SCENE IV.

ANDRÉ, MATHIEU LOUCHARD,

On ne voit plus à l'arrière de la frégate que Mathieu Louchard, et André, qui est assis au fond sur un canon, et fume.

MATHIEU, *à part, en regardant André.*

A merveille!... ils me laissent seuls avec lui. c'est ce que je voulais. D'abord, en consentant à conduire Pierre à bord de *la Méduse*, je ne songeais qu'à mettre les deux rivaux aux prises l'un avec l'autre, et à me venger du moins de tous les deux, puisque Marie ne pouvait être à moi... Le hasard m'a mieux servi que je ne pouvais l'espérer. Le lieutenant de Marsay est occupé dans la chambre du conseil; Pierre est prisonnier... Plus tard, quand il le faudra, je les mettrai en présence... maintenant, ils me laissent le champ libre; j'en profiterai. (*Montrant André.*) Il n'y a plus que lui, lui seul qui puisse mettre obstacle à mon projet... Essayons... un peu d'eau-de-vie et quelques gouttes d'opium, mêlés ensemble dans cette

gourde, me délivreront de sa surveillance, au moins pour une heure ou deux.

Il va frapper sur l'épaule d'André.

ANDRÉ, *se retournant et le regardant d'un air de mauvaise humeur.*

Ah! c'est vous?

MATHIEU.

Est-ce que tu ne me tutoies plus?

ANDRÉ.

Ma foi, non.

MATHIEU.

Pourquoi?

ANDRÉ.

Pourquoi? parce que...

MATHIEU.

Enfin!

ANDRÉ.

Parce que, d'abord, un matelot ne doit pas tutoyer le maître d'équipage.

MATHIEU.

V'là la première fois que tu y songes.

ANDRÉ.

Ensuite, parce que vous avez jeté aux fers notre ancien lieutenant et le vôtre, au moment même où il venait de nous sauver tous d'un incendie... Après un trait pareil, on me dirait que vous vous êtes toujours fichu de moi, que vous avez toujours été un traître, et que, moi, je me suis prêté à toutes vos trahisons comme un imbécile... fichtre! je le croirais... voilà, monsieur, voilà pourquoi je ne vous tutoie pas.

Il lui tourne le dos et s'éloigne.

MATHIEU, *à part.*

Il a de l'instinct dans ses momens de colère... heureusement ça ne dure pas, et il va me demander pardon tout-à-l'heure!... (*Haut.*) Et c'est André, mon pays et mon matelot, celui à qui, depuis vingt-cinq ans, j'ai ouvert toute mon ame, le seul homme de l'équipage dont l'estime me soit chère... c'est celui-là qui me soupçonne et m'accuse de perfidie... Ah! c'est affreux, et voyez comme je tremble! Ce n'est pas de colère, allez, c'est de chagrin.

ANDRÉ, *se rapprochant.*

Hein! qu'est-ce que vous dites?

MATHIEU.

Quand j'ai agi tout bonnement, tout franchement, d'après ma conscience, dans le bien, dans l'intérêt de tous...

ANDRÉ.

En v'là une sévère! Comment, notre brave lieutenant, prisonnier à bord de la frégate...

MATHIEU.

Est-ce ma faute si quelques mauvaises têtes ont essayé de se révolter pour votre ami? Moi, en le confondant ainsi avec huit ou dix coupables obscurs et sans même que son nom ait été prononcé devant les officiers, je l'ai empêché de se compromettre davantage, de se perdre... je lui ai sauvé la vie.

ANDRÉ.

Est-il possible?

MATHIEU.

Ai-je eu tort, et mérité-je pour cela d'être si cruellement outragé par le plus ancien de mes amis?

ANDRÉ.

C'est vrai! c'est vrai! j'ai été injuste envers vous, envers toi, Louchard, mon bon Louchard? Pardonne-moi.

MATHIEU.

Mon cher André! (*A part.*) Allons donc, jobard, j'en étais sûr. (*La nuit est venue tout-à-fait; mais il fait un demi-clair de lune, ce qui empêche une obscurité complète à bord de la frégate. Mathieu reprend, en allant s'asseoir sur deux cordages auprès du grand mât et emmenant avec lui André.*) Tiens! un verre de schnick à notre réconciliation.

Il tire de sa poche deux petits verres d'étain et verse à boire à André.

ANDRÉ.

Volontiers, mais je ne m'asseois pas; mon poste est là-bas, vois-tu.

MATHIEU.

Là bas ou ici, ou dans tout l'arrière du navire... que diable! je sais bien où il est ton poste.

ANDRÉ.

Celui qu'on m'a donné, c'est vrai; mais celui que je me suis donné, moi; il est seulement où je te disais, aux bastingages, entre la cinquième et la sixième pièce.

MATHIEU.

Explique-moi ça.

ANDRÉ.

C'est qu'à cette place, vois-tu, mes yeux peuvent être fixés sans cesse sur la chambre de mamselle Marie.

MATHIEU.

Ah! ah!

ANDRÉ.

Tant que Pierre ne sera pas libre, je réponds d'elle, et je veille sur elle.

MATHIEU.

Et tu fais bien, mon garçon; à ta santé.

ANDRÉ.

A la tienne!... Je suis parvenu à la dérober à tous les regards... je ne me soucie guère que le lieutenant de Marsay, quoique ce *soie* un brave et honnête jeune homme, soupçonne qu'elle est dans le bâtiment; je me soucie encore moins que les camarades veuillent la faire assister demain matin, à la fête du bonhomme Tropique... Je les connais; dans ces momens-là, les gueusards ne respectent rien; pas même l'innocence, quand par hasard il s'en trouve à bord, et j'y mettrai bon ordre.

MATHIEU.

Parfaitement raisonné.

ANDRÉ.

J'ai la clef de sa chambre, et moi seul je puis y entrer.

MATHIEU.

Toi seul!... Eh! eh! comme un amant, mon vieil André.

ANDRÉ.

Comme le plus dévoué des serviteurs, tout prêt à mourir pour elle, si je pouvais la préserver d'un danger.

MATHIEU.

Quel danger peut-elle courir?

ANDRÉ.

Je n'en sais rien; on ne se rend pas compte de ça, vois-tu... mais il y a des instans où l'on craint un malheur, sans qu'on puisse se dire pourquoi on le craint... C'est moi qui a sauvé la pauvre petite Marie lorsque, il y a dix-huit ans, elle allait tomber à la mer... il me semble qu'aujourd'hui je suis encore là, éveillé, lorsque les autres dorment, et de quart à cette place... pour la sauver comme autrefois.

MATHIEU, *le retenant par la main et le faisant asseoir près de lui sur les cordages.*

Tu es fou! Bois donc!

ANDRÉ.

Je ne dis pas... encore ce verre-là! Et puis après, bonsoir; je continuerai de veiller sur Marie.

Il boit. Pendant toute cette scène, Mathieu remplit sans cesse le verre d'André, mais le sien reste toujours vide.

MATHIEU, *à part.*

Je te réponds, moi, que tu ne veilleras pas longtemps.

ANDRÉ.

Diable! voilà de l'eau-de-vie qui porte diantrement à la tête... je sens là... sur mon front, sur mes yeux... quelque chose de lourd et qui m'accable. (*Se relevant à moitié, puis retombant sur les cordages.*) Fichtre! Qu'est-ce que c'est donc?

MATHIEU.

Rien, rien. (*A part, en l'observant.*) Bientôt cette clef aura passé de ses mains dans les miennes... et Marie...

ANDRÉ, *relevant la tête.*

Marie!... Qu'est-ce que c'est? qu'as-tu dit de Marie?

MATHIEU.

Rien! bois donc!

ANDRÉ.

Non, je ne veux plus boire, maître; d'ailleurs ton schnick est trop raide... et moi qui suis un dur à cuire, j'ai peine à relever la tête.

MATHIEU.

Au moins encore un coup, un seul, à la santé de Pierre et à son mariage avec Marie.

ANDRÉ.

Ah! pour ça, je ne puis pas refuser. (*Il boit.*) A la santé, au bonheur de ce pauvre Pierre, et à son mariage avec... avec Marie.

Il boit encore, puis chancelle, fait quelques pas, et tombe à gauche, entre les deux pièces de canon.

MATHIEU.

Enfin! (*Il s'approche de lui et lui prend la clef.*) Je la tiens, cette clef! et malgré ta croyance aux pressentimens, André, malgré ton obstination à vouloir veiller sur elle, moi, moi seul, je suis maître de Marie.

Il sort.

SCENE V.

LE COMMANDANT, ARTHUR.

Dans le moment où Mathieu sort, Arthur et le commandant sortent de la chambre du conseil, au fond, suivis d'un aspirant.

LE COMMANDANT, *à l'aspirant.*

Allez, monsieur, que les matelots prisonniers soient libres à l'instant même. Eh bien, lieutenant, êtes-vous content de moi? je fais tout ce que vous voulez.

ARTHUR.

Tout ce que je veux... non pas, commandant, et j'ai bien de la peine à vous faire écouter un seul de mes conseils.

LE COMMANDANT.

Ah! vous allez me parler encore de vos craintes pour la sûreté de la frégate? Permettez-moi, mon jeune ami, de ne pas les partager. Le maître d'équipage, un vieux loup de mer, qui sait où sont les dangers mieux que vous, sans doute, car vous n'avez pu les apprendre qu'à l'école de marine, et lui, il a navigué pendant vingt-cinq ans, Mathieu Louchard me répond que vous êtes dans l'erreur.

ARTHUR.

Mathieu Louchard, ce misérable!

LE COMMANDANT.

Un homme puissamment recommandé, et qui, je l'espère, nous sera fort utile.

ARTHUR.

Dieu veuille que vous n'ayez pas à vous repentir de votre confiance!

LE COMMANDANT.

C'est mon affaire, monsieur.

ARTHUR.

Soit... et moi, votre second, je ne puis que vous obéir... Tous mes avis sont repoussés!... Toujours on me reproche mon âge et mon inexpérience... ennemis et amis n'ont que ce mot à me jeter lorsque je veux hasarder un conseil: Vous êtes trop jeune. Pourtant, monsieur, rien, rien au monde ne pourra m'ôter cette conviction terrible: ces signaux qui nous ont été faits par le brick l'Argus, au moment où nous l'avons perdu de vue avec le reste de la flotte, ces signaux nous avertissaient que la frégate était mal dirigée et que nous courions au-devant d'un écueil. Oh! je vous en supplie, faites donner l'éveil à tout l'équipage, et qu'au moins on soit prêt, par une habile manœuvre, à parer le danger qui nous menace.

LE COMMANDANT.

Je vous ai dit mon opinion, celle de tout l'état-major et celle de...

ARTHUR.

De M. Mathieu Louchard, n'est-ce pas?

LE COMMANDANT.

Pardonnez-moi donc si je n'adopte pas la vôtre, et si je vais tranquillement présider le souper où m'attendent ces messieurs. Allons, vous aussi, bannissez donc toutes vos inquiétudes, que rien ne justifie, et suivez-moi.

ARTHUR.

Veuillez au moins m'en dispenser, commandant... cette frayeur qui vous semble ridicule me poursuivrait toujours auprès de vous, et je serais un fort mauvais convive.

LE COMMANDANT.

A votre aise, monsieur, à demain donc.

ARTHUR.

A demain, commandant.

Le commandant sort.

SCENE VI.

ARTHUR; *puis un instant après*, PIERRE; ANDRÉ *est toujours endormi dans un coin du navire.*

ARTHUR.

Demain, peut-être, ces avis qu'il rejette, il ne sera plus temps de les suivre... Et moi, je mourrai sans gloire, loin de mon pays, de ce noble vieillard qui m'a appris à l'aimer comme un père... et de tout cet équipage, personne ne survivra, peut-être, pour lui porter mes derniers adieux, pour lui rendre cette médaille... (*Il tire de son sein une médaille en or. Ici Pierre, en matelot, paraît sur le pont, et semble se diriger vers l'endroit où est Arthur. Celui-ci continue sans le voir et sans en être vu.*) Cette médaille qu'il a placée, il y a seize ans, sur ma poitrine, le jour où il m'a sauvé la vie... mon pauvre père!... Eh! qu'importe après tout, qu'importe que je meure? Ne sera-t-elle pas la femme d'un autre, d'un autre à qui j'ai fait bien du mal sans le vouloir, et qui a tant besoin de consolation! Résignons-nous... le reste de ma vie, je le dévoue à la sûreté de ce navire...

Ici Pierre est tout près de se trouver auprès de lui, mais toujours sans le voir. La voix des officiers le fait retourner vers le fond du théâtre.

LES OFFICIERS, *en dehors.*

A la santé du commandant!

Arthur, qui s'était assis en rêvant au pied du grand mât, se lève à ce bruit, et s'éloigne à l'avant de la frégate.

PIERRE, *resté seul.*

Ce sont les nouveaux officiers qui boivent, qui s'enivrent!... Ah! si mon grade ne m'avait pas été pris par cet infâme... on n'oublierait pas maintenant, au sein de l'orgie, les périls qui nous environnent... Oui, lorsque je suis libre enfin, lorsque je voudrais être tout entier à mes projets de haine et de vengeance; lorsqu'il approche, cet instant que j'ai tant attendu, surprendre, attaquer, punir le traître, il y a là une voix impérieuse qui me crie: Est-ce donc là ce qui doit avant tout préoccuper ton ame, lorsque deux cents hommes à bord de la Méduse, deux cents Français sont maintenant en danger de périr... Que vois-je? le matelot de quart endormi!... André! c'est André? endormi à son poste... ô mon Dieu! mais c'est donc un vertige qui vient les frapper tous à la fois, chefs et subordonnés... Lui-même, lui le plus sobre, le plus exact et le plus dur à la fatigue de mes anciens matelots... André! André! réveille-toi! Rien! rien! il ne m'entend pas! Est-il mort? ô ciel!... Non, son cœur bat toujours... et cependant... Oh! mais réveille-toi, réveille-toi donc enfin, malheureux!

ANDRÉ, *rouvrant un instant les yeux.*

Laisse-moi, laisse-moi, Mathieu... Marie! malheur! malheur!

Sa tête retombe.

PIERRE.

Oh! si d'autres que moi le surprenaient ainsi! il serait perdu, fusillé!... prenons sa place au moins, puisque je ne puis l'arracher à cet affreux sommeil.

Il se met à la place d'André sur l'affût d'un canon. Ici, Marie échevelée paraît sur le pont, poursuivie par Mathieu Louchard. L'obscurité est complète.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIE, MATHIEU LOUCHARD.

MARIE.

Laissez-moi... laissez-moi, je vous défends de me suivre.

PIERRE.

Qu'entends-je?

ARTHUR.

Marie! est-il possible?

PIERRE.

C'est elle! c'est sa voix!

Louchard a fait encore deux pas vers Marie.

MARIE.

A mon secours! André, à mon secours! Viens donc! viens me défendre contre cet infâme...

Mouvement de tous les personnages à la fois. Arthur a marché vivement du côté de la jeune fille; Pierre en a fait autant; Mathieu Louchard, au contraire, s'éloigne par le fond, et entre dans la chambre du conseil. Tous ces mouvemens s'exécutent en un clin d'œil.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* MATHIEU LOUCHARD.

ARTHUR.

Marie, calmez-vous, au nom du ciel! calmez-vous!

MARIE.

Monsieur Arthur!

PIERRE, *à part.*

C'était lui! c'était lui!

Marie se trouve dans les bras d'Arthur, au moment où Pierre s'approche d'eux.

MARIE.

Pierre!

ARTHUR.

Ici! à bord de la Méduse!

PIERRE, *au lieutenant.*

Ah! vous ne m'attendiez pas, monsieur; lieutenant Arthur de Marsay, je vous tiens pour le plus lâche et le plus misérable de tous les hommes...

ARTHUR.

Monsieur, cette insulte...

MARIE, *tombant à genoux.*

Pierre, écoutez-moi, je vous en supplie...

PIERRE.

Oui, je le répète, un lâche et un misérable... ces épaulettes, il les déshonore; cette croix, il est indigne de la porter.

Il lui arrache sa croix et ses épaulettes. Marie pousse un cri de terreur.

ARTHUR.

Ah! monsieur, monsieur, vous venez de dicter mon arrêt de mort ou le vôtre.

Pendant toute cette fin de scène, le jour a commencé à revenir. Le commandant et les autres officiers sont entrés, conduits par Mathieu. Ils ont vu arracher la croix. Le commandant fait un signe à deux soldats de marine qui s'approchent de Pierre. Puis, sur un autre geste fait par lui, un officier veut emmener Marie.

MARIE, *bas à Pierre, en lui serrant la main.*

Mon ami, vous avez été abusé, et celui que vous venez d'outrager ainsi... Ah! votre funeste erreur nous aura perdus tous.

PIERRE.

Que dit-elle?

Marie sort, emmenée par un officier.

SCENE IX.

PIERRE, ARTHUR, LE COMMANDANT, MATHIEU LOUCHARD, OFFICIERS.

LE COMMANDANT.

Qu'on arrête cet homme, qui vient d'être surpris par nous tous portant la main sur le lieutenant du navire : qu'il soit à l'instant dressé procès-verbal de son crime, et qu'on le livre au supplice.

Un officier écrit le procès-verbal.

ARTHUR.

Au supplice! non, commandant, non, vous ne le ferez pas, vous n'arracherez pas à ma colère celui qui vient de m'insulter en votre présence; c'est à moi, à moi seul qu'il appartient; et le conseil, en punissant une infraction aux lois de la discipline, ne lavera pas mon honneur outragé. Pas un de vous ne voudrait plus toucher cette main qui n'aurait pas su venger un tel affront; pas un de vous ne voudrait se dire l'ami, le camarade d'un officier qui se serait laissé impunément arracher ses épaulettes... Oh! par pitié, par grâce, commandant, et vous tous, messieurs, laissez-moi, laissez-moi la vie de cet homme.

LE COMMANDANT.

Lieutenant, la loi est formelle, et je n'ai pas plus que vous le droit de m'y soustraire. (*Prenant le papier que vient d'écrire l'aspirant, et le montrant aux autres officiers.*) Signez, messieurs, et vous aussi, maître.

MATHIEU, *signant.*

La loi est formelle, la mort!

PIERRE.

Ah! ma mère! ma pauvre mère! (*Le commandant a signé à son tour, et fait signe d'emmener Pierre, qui se retourne vers eux avec énergie en leur disant :*) Marchons, je suis prêt.

ARTHUR, *se récriant, comme frappé d'inspiration.*

Arrêtez, arrêtez! messieurs, Pierre ne peut être jugé et condamné par vous... Pierre n'appartient pas à l'équipage.

LE COMMANDANT.

Comment! que voulez-vous dire?

MATHIEU, *s'avançant.*

Pardon, mon lieutenant, Pierre est matelot, je l'ai engagé, et l'ordonnance royale qui est restée entre vos mains m'en avait donné le droit.

ARTHUR.

Et l'ordonnance royale avait ôté à tout jamais à Pierre le droit de faire partie de la marine française. (*Tirant le papier de son sein.*) Tenez, voyez plutôt, monsieur le commandant... c'est donc tout simplement un passager qui a fait la plus sanglante injure à un lieutenant de vaisseau, et le lieutenant et le passager se retrouveront à terre et se battront jusqu'à la mort de l'un des deux.

PIERRE.

Oui, jusqu'à la mort! Merci, lieutenant Arthur, merci de la vie que tu viens de me rendre avec l'espoir de ma vengeance.

LE COMMANDANT, *après avoir parcouru l'ordonnance.*

M. de Marsay avait raison, messieurs. Pierre, retirez-vous dans une chambre de passager; vous êtes libre, et c'est au lieutenant à se faire justice

lui-même, puisque nous ne pouvons la lui rendre.

Pierre se retire lentement, sans perdre de vue Arthur, qui de son côté le dévore toujours des yeux. Dans ce moment, le jour est tout-à-fait venu. On entend dans le dessous du vaisseau le bruit du tambour et le son de la cloche.

LES MATELOTS, *criant.*

Ohé! ohé! tout le monde sur le pont! le baptême! le baptême!

A ce bruit, Pierre s'arrête et redescend le théâtre:

LE COMMANDANT.

Entendez-vous, messieurs?... Aujourd'hui nous ne serons pas maîtres à bord; nos matelots vont célébrer la cérémonie du baptême.

PIERRE.

Une fête! une fête! et dans quel moment! (*Se rapprochant vivement des officiers.*) Messieurs, le passager, lorsqu'il y va du salut de tout un équipage, peut avoir le droit de donner son avis à l'état-major de la marine royale... Oui, mes passions, mes injures personnelles, je l'avoue à ma honte, m'avaient fait oublier cette pensée qui n'aurait pas dû me quitter un instant, le danger du navire, il est réel, affreux, et je vois qu'ici tout le monde l'ignore.

ARTHUR.

Non pas tout le monde, non pas moi, monsieur; nous sommes à trente milles environ sud-sud-ouest de l'île de Madère; nous gouvernons sur des rescifs, et tout ce que j'ai appris depuis mon enfance me trompe, ou à cette heure la frégate n'est pas bien loin de toucher le banc de sable d'Arguin.

TOUS LES OFFICIERS.

Le banc de sable!

MATHIEU.

Rassurez-vous, messieurs; j'ose garantir, et vous pouvez m'en croire, que M. le chevalier de Marsay est dans l'erreur.

PIERRE.

Et je vous jure, moi, qu'il a dit la vérité.

LE COMMANDANT, *à Mathieu.*

Maître, qu'on s'assure à l'instant si leurs craintes ont quelque apparence de réalité. Un pilote à la sonde!

MATHIEU.

Un pilote à la sonde!

LE PILOTE, *après avoir sondé.*

Quatre-vingts brasses!

MATHIEU.

Quatre-vingts brasses! aucun danger! je le savais bien, moi: nous sommes dans une direction toute opposée au banc de sable.

LE COMMANDANT.

Allez, monsieur le passager, et vous, mon jeune lieutenant, nous n'avons rien à craindre.

ARTHUR.

Rien! que Dieu protége le navire!

PIERRE.

Vous serez responsables à la France de la destinée de tout un équipage.

Tous deux sortent tristement chacun de son côté.

LE COMMANDANT.

Allons, maître, donnez le signal, et de ce moment j'abdique mon pouvoir jusqu'au coucher du soleil.

MATHIEU, *donnant un coup de sifflet.*

Tout le monde sur le pont!

A ce commandement succède une explosion de mousqueterie, au milieu de laquelle les matelots arrivent de toutes parts en foule sur le pont du navire. Ils sont tous grotesquement accoutrés, la plupart en tritons et en dieux de la fable. L'un représente Neptune : il est à moitié nu, couvert seulement d'une tunique de roseaux, et tient le trident à la main; près de lui, un mousse déguisé en amour, ayant sur les épaules un carquois de carton avec trois flèches énormes, un bandeau sur les yeux et une chandelle à la main. Quatre autres représentent les quatre parties du monde personnifiées par le beau sexe de ces diverses parties. Une femme blanche, l'*Europe;* une femme noire, l'*Afrique;* une femme rouge, l'*Amérique;* une femme jaune, l'*Asie.* Chacun de ces matelots déguisés en femmes et avec les costumes parodiés des différentes contrées qu'ils représentent, ont sur la poitrine un énorme écriteau, indiquant leur personnage, l'*Asie*, l'*Afrique*, l'*Europe*, l'*Amérique*. Puis viennent un ours blanc, un ours noir, un bœuf, un tigre; puis on voit le perruquier du navire, habillé et cravaté ridiculement; un énorme peigne dans les cheveux; un grand rasoir de bois dans une main et tenant dans l'autre une boîte de fer blanc pleine de noir de fumée, dont il saupoudre tous ceux qui l'entourent. Ils entrent tous en désordre, chantant, ou plutôt criant à tue-tête le refrain indiqué dans la scène suivante; vient enfin un groupe de démons, portant une grande cuve qu'ils placent au milieu du théâtre. Puis après tous, entrent traînés sur l'affût d'un canon par un autre peloton de diables, le père la Ligne et son épouse, représentés par le Parisien et Jean; le Parisien est affublé d'une peau de mouton, il a une énorme chevelure blanche et une barbe également longue et blanche; Jean est en toilette de femme, robe rose avec des guirlandes de fleurs, spencer noir, une couronne sur la tête, et dans ses bras un gros poupard couronné comme lui.

On va placer l'affût au pied du grand mât; et il est bientôt surmonté du pavillon de toutes les nations, que les démons placent au-dessus de la tête du père la Ligne.

SCENE X.

LE COMMANDANT, MATHIEU LOUCHARD, TOUS LES OFFICIERS, TOUT L'ÉQUIPAGE, PARISIEN, DANIEL, GRAINDESEL.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR *de Han d'Islande* *.

Ah! quel honneur! ah! quel plaisir!
Voici l'heure du baptême.
Il vient à bord, il vient lui-même;
Sur ses pas, hâtons-nous d'accourir.
Oui, le pèr' la Lign' va nous convertir.
Tra, la, la, la; tra, la, la, la,
Voici l'heure du baptême.
Ah! quel honneur! ah! quel plaisir!
Le bonhomme à bord vient tous nous bénir.

A la fin de ce chœur, et après l'entrée de tous les personnages, nouvelle explosion de coups de pistolets et de fusils, le père la Ligne se lève debout sur l'affût qui lui sert de trône.

GRAINDESEL.

Silence! silence!... Écoutons le père la Ligne!

TOUS.

Écoutons! silence! écoutons!...

LE PARISIEN.

Mes enfans, officiers, matelots et mousses de la marine royale, dieux et déesses, tritons et tritonnes, salut! salut!

* Pour remplacer cet air, on peut exécuter crescendo à l'orchestre, le chœur infernal de *Robert le Diable*, pendant la danse bruyante des matelots.

TOUS.

Salut! salut!

DANIEL.

Oh! le père la Ligne! c'est ce gueusard de Parisien!

LE PARISIEN.

Silence, Champenois!.:. Pour lors... avant de procéder à la cérémonie pour laquelle j'arrive exprès du firmament, autrement dit de la calotte des cieux, j'ai à vous faire un petit discours soigné et ficelé... Soyez tranquilles, je vois que vous êtes pressés d'en venir au fait, je serai bon garçon, et je tâcherai...

DANIEL.

Il tâchera de ne pas blaguer trop long-temps.

LE PARISIEN.

Silence! Champenois!... Il n'est pas, mes enfans, que vous n'ayez entendu parler plus ou moins de la création du monde... A cette époque, le soleil, chargé par le Père éternel d'éclairer la terre, ne dut d'abord parcourir autour d'elle qu'une ligne droite... C'est ce que vous appelez l'équateur.

DANIEL.

J' connais pas.

LE PARISIEN.

Mais à peine avait-il une fois fait ce chemin, que de toutes parts on lui adressa des plaintes, des reproches, des réclamations et des pétitions.

DANIEL.

Des pétitions au soleil...

LE PARISIEN.

Silence, Champenois!... Personne n'était content; les uns avaient trop chaud, les autres grelottaient! ici des jours sans nuit, là des nuits sans jour; d'un côté on voyait trop clair, de l'autre on n'y voyait pas du tout... Alors le soleil trouva un moyen très-adroit de remédier à tout ça, de répartir également sa *clarté* et sa chaleur; pour lors, il inventa deux jumeaux qui sont les tropiques... en vertu desquels nous allons administrer à ce jeune Champenois...

DANIEL.

Plaît-il ?

LE PARISIEN.

Un baptême abondant pour le corps, et salutaire pour l'ame... moyennant quoi, mes enfans... deux millions de milliards de tonnerres dans le lit de tous vos ennemis, et les plus belles femmes des quatre parties du monde dans vos hamacs; c'est ce que vous souhaite le père la Ligne et ma'me son épouse, qu'il a celui de vous présenter.

JEAN.

Sacré nom! mes enfans, je suis *enchantée* de faire votre connaissance.

DANIEL.

Vive le père la Ligne et son épouse!

TOUS.

Vive le père la Ligne!

Des démons viennent se saisir de Daniel, et le placent sur la cuve, qui est recouverte d'une planche.

DANIEL.

Qu'est-ce que vous me voulez, vous autres?... Allons donc, pas de bêtises... Tiens, on n'est pas mal là-dessus! (*On enlève la planche, et il tombe dans la cuve. Daniel, tout inondé, relève la tête.*) Ah! que c'est mauvais cette farce-là, Parisien!... Dieu! que vous êtes bête, père la Ligne!

LE PARISIEN.

Silence, Champenois!... Tu fais serment d'être toute ta vie un bon et franc matelot?

DANIEL.

Je le jure!

GRAINDESEL, *dirigeant sur sa tête la pompe à incendie.*

Cric!

TOUS.

Crac!

A mesure qu'il prononce un serment, on le replonge dans la cuve, et toutes les fois qu'il relève la tête, la pompe à incendie, dirigée par Graindesel, placé dans les hautbans, lui lance de l'eau à la figure, ou bien un matelot placé auprès de lui lui jette un seau d'eau sur la tête.

LE PARISIEN.

Tu jures de supporter en riant et en chantant les bourrasques, les tempêtes, les coups de sabre et les biscaïens, la faim, la soif et toute la sacrée séquelle des tribulations maritimes?

DANIEL.

Je le jure!

GRAINDESEL.

Cric!

TOUS.

Crac!

Même jeu de scène*.

LE PARISIEN.

Tu fais serment de ne jamais faire la cour ni à la femme, ni à la maîtresse d'un matelot?

DANIEL, *allongeant tout le corps et une jambe hors de la cuve, et cherchant à s'échapper.*

J'ai assez juré comme ça, j' n'en joue plus. (*On le replonge et on l'inonde plus fort que jamais.*) Eh bien, si, je le jure... Parisien, père la Ligne, tout ce que vous voudrez, sacré père la Ligne, je le jure.

LE PARISIEN.

A la bonne heure! te v'là suffisamment baptisé, et avant de passer à un autre, j'ordonne une réjouissance en ton honneur.

Daniel se trouve bientôt entouré de tous les personnages, dieux, tritons, gendarmes, animaux, etc., qui exécutent une danse grotesque en répétant de toutes leurs forces le chœur du galop infernal. Vers la fin du chant et de la danse, des éclairs brillent, et bientôt le ciel est tout en feu, on entend un violent coup de tonnerre qui domine tout le bruit fait à bord du navire. La danse et la musique s'arrêtent tout-à-coup. Pierre et Arthur, tous deux pâles et dans la plus violente agitation, entrent, l'un par le fond, venant du dessous du navire, l'autre, par l'extrême gauche, venant de l'avant.

SCENE XI.

LES MÊMES, PIERRE, ARTHUR.

PIERRE.

Arrêtez, arrêtez! malheureux!... je l'avais prévu et l'on n'a pas voulu me croire; la frégate échoue!

* Cette scène est la reproduction fidèle du tableau de M. BIARD, le Baptême sous les tropiques, exposé au Louvre en 1834.

ARTHUR.

Oui, commandant, nous sommes perdus, les courans nous entraînent, et la vague nous roule sur des bancs de rochers.

Cri général. Mouvement terrible de tout l'équipage. Les mâts se balancent de manière à indiquer un tangage très-prononcé. Dans un moment, une partie des matelots jettent à la mer leurs dégnisemens; les autres vont s'en débarrasser au dehors, et il ne reste bientôt plus aucune trace de mascarade. On revoit André au milieu des autres matelots. Pendant ce temps, le commandant a fait un signe à Mathieu, et de nouveau des pilotes sondent la mer.

ANDRÉ.

Dix brasses! fond de sable!

LE COMMANDANT.

Essayons de virer de bord... changeons de position, et que notre énergie du moins répare les tristes effets de notre imprudence.

Il donne tout bas divers ordres à ceux qui l'entourent.

PIERRE.

Je suis à vos ordres, monsieur; vous laisserez peut-être au passager le droit de mourir en cherchant à sauver l'équipage.

ANDRÉ.

Six brasses! sable partout! eau trouble!

MATHIEU.

Plus d'espérance! malheur! malheur!

LE COMMANDANT, *le porte-voix à la main*

Pare à virer!

La foudre éclate et vient frapper le grand mât: une vergue se brise et menace de tomber sur la tête de Marie, qui vient de reparaître sur le pont, suivie de quelques passagers; puis en tombant la vergue change de direction, et va écraser le commandant. Tous les personnages en scène tombent à genoux, et lèvent les mains vers le ciel.

MARIE.

O mon Dieu! pitié! pitié, mon Dieu!

Pierre est à genoux comme les autres.

ARTHUR, *touchant le cœur du commandant, qui vient de tomber auprès de lui.*

Mort! (*Marchant à Pierre, et lui touchant légèrement l'épaule.*) Monsieur, il n'y a plus que vous maintenant qui puissiez relever leur courage; ma voix, ils ne l'entendraient pas... Tant que durera le péril, oublions, il le faut, notre haine et nos injures; commandez-les à ma place, et je vous obéirai à mon tour comme le dernier des matelots.

JEAN *et* ANDRÉ.

Oui, Pierre! c'est lui qui est notre chef, c'est lui qui nous sauvera!

TOUS.

Pierre! Pierre!

PIERRE, *se relevant avec énergie.*

Ah! à moi donc, à moi le commandement du navire!... Tous debout sur le pont, et chacun à son poste... Aide-toi, le ciel t'aidera. (*Donnant avec énergie des ordres que répète Arthur, et qu'exécutent tous les matelots.*) Sonnez la cloche!... tout le monde aux pompes!... Attention à gouverner, timonnier!... La barre au vent! Allons, enfans! en haut les gabiers!... Laisse arriver!... Bon plein nord, et ne ralinguons pas!

MATHIEU, *avec désespoir.*

La barre est au vent, et le navire n'arrive pas! tout est largue, et rien n'amène... rien! la frégate est perdue!

ARTHUR.

Au lieu de trembler après avoir fait le mal, aidez-nous donc à le réparer, monsieur.

PIERRE.

Que toutes les embarcations soient mises à la mer, la grande chaloupe, les canots... on sauvera d'abord les femmes, les enfans; puis les soldats de marine, les matelots; puis enfin après tout, l'équipage, les officiers. (*On jette au dehors une chaloupe qui était amarrée contre le grand mât. Pierre remet Marie évanouie entre les mains d'André qui l'emmène; on fait partir les passagers par les bastingages et de tous les côtés du navire. Mathieu va les suivre, et déjà il a un pied hors de la frégate; Pierre le retient et le ramène vivement en scène.*) Restez, monsieur, restez! vous êtes le chef des matelots, donnez l'exemple, et comme nous, attendez votre tour, attendez!

Nouveau coup de tonnerre. Cri général. Le navire commence à sombrer à l'extrémité, et la poupe est près de disparaître. Pierre, un pistolet en main, tient toujours Mathieu en respect et l'empêche de fuir. La toile tombe.

ACTE CINQUIEME.

LE RADEAU.

L'action se passe en pleine mer. De tous côtés, l'horizon. Le radeau, par l'effet de la perspective, semble se perdre dans cette immensité. Il est ballotté par les flots. Les vents sifflent avec violence. Le ciel est sombre; les naufragés qui ont survécu sont au nombre de quinze; on remarque plus particulièrement les figures de Pierre, Arthur, tous deux placés à l'avant du radeau, ainsi qu'André qui soutient sur ses genoux la tête de Marie. Un peu plus loin, debout et se cramponnant après le petit mât surmonté d'une voile qui domine cette embarcation, Jean et Mathieu. Les traits de tous ces malheureux sont pâles et livides, leurs vêtemens en lambeaux, et tout annonce chez eux un excès de misère et de désespoir qui va jusqu'au délire. — Les personnes qui n'auront pu voir l'admirable décor de MM. Philastre et Cambon, et tout ce prestige de mise en scène qui a si puissamment contribué au succès de la pièce à l'Ambigu-Comique, devront consulter, pour se faire une idée de ce lever de rideau et de tous les détails de ce dernier acte, la belle gravure de M. Jazet, d'après le chef-d'œuvre de Géricault.

L'ouragan, violent d'abord se calme peu à peu; le mouvement de tangage diminue pendant quelques instans.

MARIE.

Mon Dieu! quatorze jours de cet épouvantable

supplice!... nous sommes épuisés par la soif et la faim... nos ames abattues ne trouvent même plus assez de force pour implorer votre clémence... (*Se soulevant sur les genoux.*) On souffre et l'on se meurt ici... Un regard de pitié et de miséricorde, mon Dieu!

PIERRE.

Ne prie plus, pauvre Marie, le ciel ne nous entend pas.

ARTHUR.

Non, il ne nous entend pas... Sans cela, est-ce qu'il aurait laissé périr tant de braves embarqués avec nous sur ce misérable radeau?

MATHIEU.

Et rien, rien pour guider notre marche... ni instrumens, ni boussole.

PIERRE.

Et qui donc aurait le courage de nous diriger, de nous conduire? Les uns, saisis de fièvre ou de vertige, se sont élancés à la mer croyant mettre le pied sur le rivage, et ceux qui restent maintenant sont aussi accablés que nous...

ARTHUR.

Oh! la mort, la mort, qu'elle vienne donc enfin, puisque le suicide est un crime.

MATHIEU.

Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de nous, ne nous laissez pas mourir.

PIERRE.

Silence, misérable!... ne rappelle pas au ciel que tu es parmi nous, sa colère deviendrait plus terrible encore.

ARTHUR.

Et ceux des barques et de la chaloupe, comme ils nous ont lâchement abandonnés, et cela sans nous jeter un peu de ces vivres qu'ils avaient en abondance!

PIERRE.

Et pendant ces quatorze jours, rien, rien pour nous rendre du moins un peu de force et de courage... Pas une goutte de pluie, pas une seule pour apaiser un instant du moins ce feu qui nous dessèche la poitrine!... et cette eau, cette eau de la mer qui nous entoure, lorsque dans notre désespoir nous la portons à nos lèvres, ne fait qu'irriter encore la soif horrible qui nous dévore.

MARIE.

Ah! ce supplice est trop cruel, je succombe... de l'eau, par pitié, de l'eau, je me meurs.

Elle tombe évanouie. Pierre et Arthur s'élancent vers elle.

ARTHUR, *à part.*

Ah! je puis encore la rappeler a la vie.

PIERRE.

Arrière! arrière!... c'est à moi, à moi seul qu'il appartient de la secourir.

ARTHUR.

Et que ferez-vous pour elle?

PIERRE.

Oh! misérable que je suis!... Non, je ne puis rien... rien pour Marie... pour mon enfant!...

ARTHUR.

Eh bien! ôtez-vous donc... Ne voyez-vous pas que je puis la sauver, moi?... J'ai gardé pour elle ma dernière ration d'eau... (*Sortant une petite gourde de son sein.*) La voilà... elle vivra... je ne la verrai pas mourir.

PIERRE.

Ah! Marie!... il t'aimait plus que moi, lui!

Arthur cherche toujours à s'approcher de Marie.

JEAN, *poussant un grand cri.*

Ah! une... une voile... une voile!...

TOUS.

Une voile?...

ARTHUR.

Que dit-il?

JEAN.

Là... là... vous dis-je... je la vois bien, moi... je la vois... je...

Un petit bâtiment presque imperceptible paraît à l'horizon, vers la droite.

PIERRE.

Oui... oui... regardez... regardez...

ARTHUR.

Marie... chère Marie!... reviens à toi... Un navire qui vient nous sauver!...

PIERRE.

Un signal... Tâchons qu'il nous voie...

Ils se soutiennent et se hissent les uns sur les autres. André parvient à monter sur un tonneau, et agite une toile en poussant des cris de détresse.

ANDRÉ, *criant.*

Au secours! au secours!... France! France! au secours!

Ce cri est répété par tous.

PIERRE, *poussant un grand cri.*

Ah!... il s'éloigne... il s'éloigne... Tenez... tenez... il ne nous voit pas... Plus rien!... plus rien!...

Le navire a tout-à-fait disparu. Tous retombent accablés sur le radeau. Le langage recommence aussi violent qu'au lever de la toile.

ANDRÉ.

C'est fini... cette dernière chance de salut nous échappe!... Nous sommes condamnés!...

ARTHUR.

Oui, condamnés sans ressource...

PIERRE.

Oh! cette cruelle souffrance est plus horrible encore après cet espoir mensonger; notre supplice va recommencer plus épouvantable que jamais!...

MATHIEU.

Eh bien! ayons le courage d'en finir d'un seul coup... et mourons tous ensemble!

ANDRÉ.

Que dis-tu?

MATHIEU.

Anéantissons ce radeau, qui ne sert qu'à prolonger notre agonie.

PLUSIEURS MATELOTS.

Oui, la mort pour tous!

MARIE, *s'élançant de leur côté.*

Arrêtez! arrêtez!...

MATHIEU, *frappant les cordages de sa hache.*

S'il n'y a pas de salut pour tous, qu'il n'y en ait pour aucun.

PIERRE.

Au nom de l'autorité que je tiens de vous-mêmes, je vous ordonne...

MATHIEU, *tandis que d'autres continuent à briser le radeau.*

Il n'y a plus de chef quand on va mourir... Il n'y a plus d'autorité ici... Nous sommes tous égaux à bord du radeau de la Méduse!

Un morceau de radeau sur lequel Marie se trouve est détaché du reste; il flotte sur les vagues et l'emporte.

PIERRE *et* ARTHUR.

Marie!...

Ils vont s'élancer; le radeau fait un mouvement de tangage qui les rejette de l'autre côté.

ANDRÉ.

Je la sauverai... ou je mourrai avec elle!...

Il s'élance à la mer, et disparaît à la suite de Marie.

PIERRE.

Morte!... elle est morte!...

ARTHUR.

Marie!... chère Marie!... Oh! je ne veux pas... je ne veux pas te survivre... (*A Mathieu.*) Misérable! tu l'as assassinée, quand je pouvais, moi, prolonger ses jours... quand j'avais gardé là un trésor pour elle... un peu d'eau pour la faire vivre!

TOUS.

De l'eau!...

Tous vont se précipiter sur lui; mais ils s'arrêtent mutuellement, chacun voulant empêcher l'autre de se saisir de la gourde.

ARTHUR.

Oui... et puisqu'elle n'est plus, moi qui veux mourir, je vous en fais le sacrifice... à vous, mon ennemi, à vous, Pierre!

PIERRE.

A moi!

ARTHUR.

Notre haine a dû finir avec sa vie à elle... Ah! si jamais vous revoyez la France, tâchez de retrouver le comte de Valbrun, qui m'a servi de père... Dites-lui que je suis mort en conservant le souvenir de ses bienfaits, et reportez-lui...

La voix lui manque; il tire de son sein la médaille, et la présente à Pierre.

PIERRE.

Une médaille d'or!... O mon Dieu! mon Dieu! (*Lisant.*) « Le roi de France, à Jacques le pilote. » Que Dieu protége le sauveur des naufragés!... » Ah! Marcel!... mon frère! mon frère!...

Arthur relève machinalement la tête, et se laisse embrasser par Pierre, sans paraître comprendre.

MATHIEU, *s'écartant du groupe qui l'a contenu jusque alors, et s'élançant sur Pierre et Arthur la hache à la main.*

A moi cette eau qu'il gardait!...

TOUS.

A moi! à moi!

PIERRE.

Ah! que personne n'approche de lui!... car je me retrouve plein de force et de vie; car je ne sens plus ni la soif, ni la faim, lorsqu'il faut défendre mon frère!

MATHIEU.

Es-tu donc en délire?... A moi cette eau, te dis-je!...

Il lève sa hache, et Pierre s'en empare.

PIERRE.

A toi!... à toi la mort, lâche!...

Il le tue, tous les autres reculent. Dans ce moment, on entend un coup de canon, le navire reparaît à gauche, mais plus grand qu'avant; il tire plusieurs coups de canon.

ARTHUR.

Le navire!...

PIERRE.

Encore?... Oui... et cette fois, il nous a aperçus... Marcel, tu ne mourras pas!

ARTHUR.

Il a mis une barque à la mer...

JEAN.

Elle vient!... elle approche!...

TOUS.

Sauvés!... nous sommes sauvés!... Merci, mon Dieu! merci!...

Ils tombent à genoux en s'embrassant. On voit sur le sommet d'une vague une barque dans laquelle se trouvent plusieurs marins et une femme.

PIERRE *et* ARTHUR.

Marie!...

La barque les aborde.

ANDRÉ, *paraissant parmi les marins qui sont dans la barque.*

Je vous l'avais bien dit... La sauver, ou mourir avec elle!...

MARIE.

Pierre!... Arthur, mon ami!...

PIERRE.

Et ton époux, Marie!

MARIE.

Comment?

ARTHUR.

Mais, au nom du ciel, explique-moi...

PIERRE.

Frère... je te dirai tout dans les bras de notre mère!...

D'autres chaloupes arrivent; les naufragés sont au moment de quitter le radeau. La toile tombe.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE II, SCÈNE X.

LONGUE-ÉPÉE LE NORMAND,

DRAME EN CINQ ACTES.

Par M. J. Bouchardy,

REPRESENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 1er DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LONGUE-ÉPÉE LE NORMAND.	M. Guyon.
EMMANUEL COMNÈNE.	M. Saint-Firmin.
ANDRONIC COMNÈNE.	M. Saint-Ernest.
LE MINISTRE NICETAS.	M. Cullier.
LE PATRICE PHOCIUS.	M. Armand.
BARDAS.	M. Salvador.
LE PATRICE NICÉPHORE.	M. Delaunay.
LE PATRICE AGATHES.	M. Paulin-Menier.
UN PATRICE.	M. Gilbert.
PREMIER SÉNATEUR.	M. Monet.
DEUXIÈME SÉNATEUR.	M. Duvillard
LE CAPITAINE LASCARIS.	M. Farbier.
STYPIOTE.	M. Saillard.
MICHEL, serviteur de la comtesse.	M. Danguin.
LA COMTESSE DE MONTFORT.	Mme Danguin.
AGNÈS DE MONTFORT.	Mme Blès.
UN TRÉSORIER.	M. Prosper.
UN GARDE.	M. Garcin.

SÉNATEURS, PATRICES, GARDES, PAGES, HÉRAUTS, etc.

ACTE PREMIER.

—

LA COMMUNION.

—

Le théâtre représente une salle du palais de Blaquernes, à Constantinople, en 1180 : un escalier à gauche de l'acteur conduit aux appartemens. Porte au fond : porte secrete à gauche ; une draperie à droite qui ferme une galerie. Une table, sur laquelle est une torche allumée : des siéges, etc.

SCENE PREMIERE.

BARDAS, *puis* ANDRONIC.

Au lever du rideau, Bardas regarde avec attention par une fenêtre.

BARDAS, *regardant par la fenêtre.* Sans cesse ils passent et repassent... que veulent-ils?.. Ma foi, je suis las d'espionner... c'est un pénible emploi. (*Il s'assied.*) Pour une galère à brûler... un parchemin à voler, le sébast Andronic promet des lettres de marque à Bardas le pirate. Je vole et brûle avec succès.... mais voici qu'en

attendant la récompense promise, le sébast me fait gardien d'une maison déserte; quelques heures après mon installation, un vieillard et deux femmes voilées viennent mystérieusement l'habiter sans soupçonner qu'Andronic a mis ainsi près d'elle un homme qui les espionne fidèlement.

ANDRONIC, *entrant par la porte secrète, appelant.* Bardas!

BARDAS. C'est vous, monseigneur?

ANDRONIC. Quoi de nouveau?

BARDAS. Rien, monseigneur, les femmes dorment et le vieillard veille et prie.

ANDRONIC. Vieux pécheur qui fait pénitence... Les femmes qu'ont-elles fait hier?

BARDAS. Elles sont allées remplir leurs devoirs de chrétiennes, voilà tout.

ANDRONIC. Que feront-elles aujourd'hui?

BARDAS. Aujourd'hui jour de Pâques, elles iront recevoir la communion sainte. La dona Lucretia à l'église de Saint-Jean-Baptiste, et sa nièce au monastère des Servantes de la Vierge.

ANDRONIC. Et le ministre Nicétas n'est point revenu?

BARDAS. Non, monseigneur...

ANDRONIC. Il reviendra... il a découvert en même temps que moi la présence de la comtesse de Montfort à Constantinople; malgré son incognito, il viendra ici pour l'y retenir, et moi pour l'en chasser. Cette maison est un champ de bataille où nous devons nous rencontrer...Le plus tard vaudra le mieux...

BARDAS. Depuis une heure environ, monseigneur, j'aperçois deux hommes qui passent et repassent en regardant les fenêtres de ce palais... et l'obscurité m'empêche de distinguer leurs traits.

ANDRONIC. Prends cette lumière et tiens-la devant la fenêtre (*Bardas prend la torche et se met devant la fenêtre.*) C'est bien.... maintenant écoute à cette porte... (*Bardas va prêter l'oreille à la porte.* N'entends-tu rien?

BARDAS. J'entends des pas.

ANDRONIC. Ces deux hommes sont à moi... qu'ils entrent!

Bardas ouvre la porte.

SCENE II.

LES MÊMES, STYPIOTE *puis* PHOCIUS, *à mi-voix.*

STYPIOTE, *entrant.* Monseigneur, le cavalier latin que vous m'avez désigné et qui a mystérieusement suivi la comtesse a parcouru toute la nuit les rues de Constantinople. Enfin, accablé de fatigues, il vient de s'endormir sur un banc de pierre au forum du cheval d'airain.

ANDRONIC. Il faut l'épier sans cesse, Stypiote, et le retenir à tout prix dans cette ville, s'il se disposait à la quitter.

STYPIOTE. C'est bien, monseigneur...

ANDRONIC, *à part.* J'aurai peut-être avant peu besoin de le mettre sur la trace qu'il cherche.

PHOCIUS, *entrant précipitamment.* Monseigneur!...

Il doit jouer toute cette scène à mi-voix.

ANDRONIC. Quelle nouvelle?

PHOCIUS. Mauvaise...

ANDRONIC. Explique-toi donc?

PHOCIUS. Cette nuit, monseigneur, j'ai pu gagner un soldat de l'empereur, et vêtu de son costume, je me suis mis en sentinelle à la porte de la chambre d'Emmanuel Comnène malade...il causait avec son ministre Nicétas... et prêtant attentivement l'oreille... j'ai entendu leur conversation...

ANDRONIC. Que disaient-ils?

PHOCIUS. Le ministre disait à l'empereur... Oui, mon souverain... une femme, qui maintenant se cache à Constantinople sous le nom de dona Lucretia est la comtesse de Montfort, votre épouse autrefois répudiée... Je veux la voir, s'écriait l'empereur... C'est Dieu qui l'envoie, continuait le ministre, pour éloigner du pouvoir, de la tutelle de votre fils le cruel Andronic...

ANDRONIC. Ah! il disait cela!

PHOCIUS. Puis, après de longs discours, le ministre ajoutait qu'il fallait dès demain fiancer le prince Alexis à la jeune Agnès la nièce de la comtesse... et que ces fiançailles, faisant la comtesse tante d'une future impératrice, vous enlevait tout espoir de tutelle...

ANDRONIC. Et l'empereur?...

PHOCIUS. Il semblait consentir... monseigneur. Et bientôt, disait Nicétas, à l'église de Saint-Jean-Baptiste..... lorsque je me sentis violemment frapper sur l'épaule. C'était le soldat qui venait me réclamer ses habits, il était déjà l'heure de relever la sentinelle... Je lui rendis alors sa place, et depuis une heure j'attendais le signal pour venir vous raconter tout cela.

ANDRONIC. Ah! Nicétas, prêtre parvenu, malheur à toi... Lorsqu'après vingt années de lutte, d'exil et de patience, la mort de l'empereur va me donner enfin ce pouvoir, la comtesse surgit tout-à-coup, tu veux faire ressusciter en elle une impératrice oubliée... et l'empereur! mais ils n'ont donc pas songé que si le prince Alexis mourait le lendemain de son avéne-

ment, le trône m'appartiendrait par légitime héritage... Je crois, Phocius, qu'il faudrait que j'allasse révéler à l'empereur qu'il y a vingt ans j'ai fait noyer son premier né, pour qu'il se convainquît que les fils d'empereur sont mortels... Eh bien! non, ce n'est pas la tutelle que je veux.... c'est le trône... La tutelle me conduisait au meurtre, et le meurtre au trône. Eh bien! s'il le faut, j'irai droit au meurtre... cela m'épargnera bien des retards, des ennuis, et... ce sera le chemin le plus court... mais la comtesse n'est pas rentrée dans le palais des Césars... et le ministre n'est pas vainqueur encore!.. Ah! Nicétas, tu est fort par le sénat, je le serai par moi-même... Tu appelles le Saint-Père à ton aide... (*désignant un parchemin*) mais ce parchemin dont je suis possesseur.... m'assure que le Saint-Père n'entendra pas ta voix... et que ton empereur se meurt... Nicétas! prends garde à ta puissance!.. Toi, comtesse de Montfort, on a vu le mystérieux cavalier qui t'a suivi dans ton voyage..... on connaît ton mystérieux amour!...Prends garde à ton honneur!... Et toi, Prince Alexis... pauvre et chétif enfant.... que l'on veut couronner... prends bien garde à ta vie!...

BARDAS. Monseigneur, je viens d'apercevoir au bout de la galerie Michel le serviteur de la dona Lucretia ; sans doute il va passer par ici...

ANDRONIC. Michel!... sortez...

PHOCIUS. Mais vous, monseigneur?

ANDRONIC, *impatienté*. Laissez-moi.

Ils sortent tous trois.

ANDRONIC, *seul*. Michel... si je pouvais m'attacher cet homme... autrefois je l'ai pu... oui, la guerre se déclare, et je veux tout tenter!

Il se masque et se retire au fond.

SCENE III.

ANDRONIC, MICHEL.

MICHEL, *entre lentement*. Je ne puis oublier ces mots de Nicétas... Je ne trahirais l'incognito de ta maîtresse... que s'il le fallait pour le bien de l'empire... mais que peut-elle aujourd'hui pour l'empire. Rien sans doute... Dieu veuille qu'elle n'ait pas à se repentir d'avoir voulu revoir Constantinople.

ANDRONIC, *masqué, l'arrêtant*. Deux mots!

MICHEL. Qui êtes-vous?

ANDRONIC. Un homme qui vient, au nom d'Andronic Comnène, t'offrir bonheur et fortune, si tu veux le servir.

Il se dirige vers l'escalier.

MICHEL, *épouvanté*. Andronic!.. (*Se contenant*) Je ne le connais pas... moi... je suis serviteur de la dona Lucretia.

ANDRONIC, *l'interrompant*. Trève de railleries... il n'y a point ici de dona Lucretia, mais la comtesse de Montfort mariée dans sa jeunesse à l'empereur Emmanuel et répudiée par lui... mais la comtesse de Montfort qui mit au monde, il y a vingt-deux ans, un enfant mâle qui fut secrètement noyé dans le Bosphore par des assassins auxquels l'avait livré pour de l'or... Michel... serviteur de l'impératrice...

MICHEL, *suppliant*. Oh! grâce!

ANDRONIC. Michel, qui ne veut pas se vendre aujourd'hui, et qui a vendu jadis l'héritier futur du trône des Césars... je t'ai dit ton histoire... maintenant voici la mienne... Je suis un des assassins qui reçut l'enfant que tu venais d'arracher des bras de sa mère endormie... Je suis resté fidèle au sébast Andronic, qui a généreusement pris soin de ma fortune... et maintenant, mon vieux complice, asseyons-nous et parle-moi sans détour...

MICHEL. Et Dieu ne vous a pas écrasé!

ANDRONIC. Dieu ne t'a-t-il pas épargné, toi?

MICHEL. Non! il a rejeté sur moi toute sa juste colère, sur moi le plus coupable... et, pour me punir, il a jeté sur mes pas le fantôme du remords... et l'image de l'enfant assassiné m'est apparue vivante, saisissable... et bien des fois, hélas! quand plusieurs années s'étaient écoulées sans que j'eusse été tourmenté de l'horrible vision... je me croyais pardonné.... Mais Dieu m'envoyait ce fantôme, qui avait grandi dans l'ombre.... et Dieu, me le montrant maintenant sous la face d'un homme, semble me dire : Regarde, criminel!...Voilà comme eût germé le sang que tu as refroidi dans les veines d'un enfant, et moi, tremblant sans cesse... je m'accuse, je souffre sans oser montrer au prêtre le mal qui me dévore.. Et tu viens, toi, au nom d'Andronic, de l'infâme qui m'a conduit au crime par les promesses, les philtres, la séduction des femmes... tu viens en son nom m'offrir de l'or... Oh!... mais Dieu vous a donc bien marqué du sceau de la damnation éternelle, qu'il ne prend pas le soin de vous punir en ce monde!

ANDRONIC, *avec calme*. A ton tour, écoute-moi, vieillard...

MICHEL. Pas un mot... va-t'en!...

ANDRONIC. Ecoute-moi d'abord...

MICHEL. Tes paroles seraient perdues... laisse-moi...

ANDRONIC. Un seul mot...

MICHEL. Tais-toi! la voix du meurtrier vient de l'enfer...

ANDRONIC. Meurtrier?... nous le fûmes ensemble.

MICHEL. Moi! j'ai le châtiment.... toi! la malédiction.... Va-t'en dire à ton maître que Michel s'est enfui pour ne pas entendre la voix de son serviteur maudit....

ANDRONIC, *impatienté*. Tu m'écouteras.

MICHEL, *fuyant avec frayeur*. Va-t'en.... laisse-moi... va-t'en!...

Il s'échappe.

SCENE IV.

ANDRONIC, *seul et le regardant fuir*.

Au diable les pauvres d'esprit!.... le royaume des cieux leur appartient, dit-on. Mensonge... le pauvre homme est la preuve que Dieu les abandonne au diable... (*Réfléchissant.*) Il fallait gémir et pleurer avec ce vieillard... et non pas menacer... n'importe! il aura manqué sa fortune, sans m'empêcher de marcher à la mienne... Déjà la comtesse!... Eloignons-nous... je veux moi-même épier son départ.

Il sort sans bruit par la petite porte.

SCENE V.

LA COMTESSE DE MONTFORT, AGNÈS.

Elles ont paru sur le balcon et descendent sur la scène.

LA COMTESSE. Viens t'asseoir près de moi, mon enfant... laisse-moi te regarder... une jeune fille est comme une fleur au printemps, chaque matin on la trouve embellie... Tu es pâle aujourd'hui.... Qu'est-ce donc? sans doute la fatigue des longues heures passées au monastère.... pauvre enfant!... Pour nous, la dévotion, c'est la consolation, l'espoir!... mais pour vous, c'est un devoir... Aujourd'hui, jour de Pâques, tu recevras la communion sainte; et demain purifiée, libre, tu redeviendras folle, et la belle parure de seize ans te rapportera la gaîté.

AGNÈS. Jamais, tant que nous serons dans cette ville.

LA COMTESSE. Ne sommes-nous pas sous le beau ciel de Constantinople?...

AGNÈS. Beau ciel, sous lequel, depuis trois jours, je vous ai vue souvent pleurer...

LA COMTESSE. C'est que j'y retrouve, moi, de douloureux souvenirs..... mais être, comme toi, triste dans une cité que l'on voit pour la première fois... c'est regretter celle que l'on a quittée... Dis-moi, mon enfant, que regrettes-tu?

AGNÈS. Oh! rien!...

LA COMTESSE. Rien! tu vas communier aujourd'hui, et mentir, c'est un péché.

AGNÈS. Que Dieu me pardonne le mensonge... mais mon regret est si étrange, que je n'ose l'avouer... Et pourtant il est bien profond... et je vais vous le dire; car pour une jeune fille qui n'a pas de mère... une tante, c'est une mère... et vous êtes plus encore pour moi.

LA COMTESSE. Hélas! mon enfant, la Providence a donné le même jour un enfant à la femme isolée, une mère à l'orpheline... Dis-moi donc ton secret.

AGNÈS. Vous souvenez-vous, ma mère, qu'il y a bientôt un an, un jeune soldat normand arrêta courageusement la mule qui m'emportait.

LA COMTESSE. Oui... ce fut un jour marqué par un danger.

AGNÈS. Depuis ce jour, ma mère, je ne suis jamais sortie, sans apercevoir ce jeune homme qui me suivait de loin... Chaque soir, je le voyais toujours triste, seul et semblant m'attendre. Nous partîmes pour la Palestine, et je le vis parmi les pèlerins. Oh! ma mère, je crois que si vous l'aviez vu comme moi, vous ne pourriez plus vivre sans le voir encore... Car il y a dans son maintien quelque chose...

LA COMTESSE. De noble et de majestueux, n'est-ce pas?

AGNÈS. Oui, ma mère!

LA COMTESSE. Dans son regard... quelque chose de fier... d'entraînant, d'incompréhensible, n'est-ce pas?

AGNÈS. Vous l'avez donc vu?

LA COMTESSE. Oui, quand j'avais ton âge... Et depuis que nous sommes à Constantinople...

AGNÈS. En vain je suis montée sur les balcons qui bordent ce palais... En vain je me suis efforcée pour voir aussi loin que la vue peut atteindre... Toujours en vain... et je ne sais quel sentiment inexplicable me l'a fait prendre en haine, cette cité que l'on admire... (*La comtesse soupire avec tristesse.*) Pourquoi soupirez-vous ainsi, ma mère?

LA COMTESSE. Parce que je pense que l'innocence qui s'enfuit emporte toujours avec elle le bonheur de l'enfance... (*Entendant venir.*) Mais qui vient?

Elle ferme son voile.

AGNÈS. C'est Michel.

SCENE VI.

LES MÊMES, MICHEL.

LA COMTESSE, *rassurée*. Ah ! c'est toi, Michel... Je puis rouvrir mon voile.

MICHEL. Ce voile, madame, ne suffirait plus pour vous dérober aux regards.

LA COMTESSE. Que veux-tu dire ?

MICHEL. Que votre séjour à Constantinople n'est plus un secret, madame. Le ministre Nicétas l'a publié sans doute, car le cruel Andronic en est instruit.

LA COMTESSE. Grand Dieu !

MICHEL. Et maintenant, madame, Nicétas va s'efforcer de vous rappeler au pouvoir ; Andronic luttera pour vous en faire tomber... et votre présence à Constantinople aura causé une guerre dont vous serez le flambeau, madame, et sans doute la victime.

LA COMTESSE. Avant demain nous aurons quitté Constantinople.

MICHEL. Il le faut, madame. Que le prêtre se hâte de vous donner le saint sacrement de la communion, et Dieu conduira ses fidèles.

AGNÈS, *avec joie*. Nous allons donc partir !

LA COMTESSE. Ce soir, mon enfant ; hâte-toi de préparer ton ame au recueillement... va te couvrir de ton voile, et Michel te conduira bientôt au monastère de la Vierge.

AGNÈS. Oh ! ma prière à la Vierge sera fervente et sincère... elle est si bonne, si si belle !

Elle s'approche de la comtesse qui l'embrasse au front, puis elle sort joyeuse.

LA COMTESSE, *la regardant*. Pauvre enfant ! Moi, Michel, je vais me mêler à la foule qui se presse à l'église de Saint-Jean Baptiste. (*Elle se voile.*) Je te confie mon enfant, tu veilleras bien sur elle.

MICHEL. Doutez-vous, madame, de mes soins, de ma sollicitude pour elle ?

LA COMTESSE. Oh ! jamais... (*Revenant sur ses pas.*) Et partir sans avoir même entrevu... l'empereur... lui... malade... condamné !...

MICHEL. Dieu nous montre de loin la tempête... évitons-la.

LA COMTESSE. Nous partirons ce soir, il le faut. Garde bien mon Agnès.

MICHEL. Je me hâte près d'elle.

La comtesse sort.

SCENE VII.

MICHEL, *seul*.

Et c'est avec regret que la comtesse va s'éloigner de Constantinople... elle y braverait volontiers de nouveaux dangers... Heureux qui ne craint que les hommes !...

Il monte lentement l'escalier.

SCENE VIII.

ANDRONIC, *puis* BARDAS, PHOCIUS, STYPIOTE.

ANDRONIC. La comtesse vient de partir !... maintenant, à l'œuvre... (*Il fait signe devant une fenêtre.*) Voici ma première tentative ; Dieu veuille qu'elle réussisse et pour eux et pour moi ! car si j'échoue, au lieu de larmes répandues, il y aura du sang... (*Bardas, Phocius, Stypiote entrent.*) Stypiote, approche... où m'as-tu dit que le cavalier normand s'était endormi ?

STYPIOTE. Au forum du cheval d'airain, monseigneur.

ANDRONIC. C'est bien... maintenant, écoute. Une jeune fille, la nièce de la comtesse, sortira bientôt d'ici pour se rendre au monastère des Servantes de la Vierge... Tu lui arracheras son voile... puis tu traverseras aussitôt les places et marchés de Constantinople, en te vantant adroitement de l'avoir reçu en gage d'amour de la jeune comtesse Agnès de Montfort... Et demain je t'échangerai ce voile contre une fortune... Va... tu m'as bien compris ?

STYPIOTE. Parfaitement, monseigneur.

Il sort.

ANDRONIC, *à Bardas et Phocius*. Vous deux, attendez ici mes ordres... (*A part.*) Comtesse de Montfort !... et toi, jeune Agnès, les femmes déshonorées n'entrent pas au palais des Césars... Et maintenant, rum !...

Il sort.

SCENE IX.

BARDAS, PHOCIUS.

BARDAS. Vous paraissez pensif, patrice Phocius ?... Croyez moi !... laissons tranquillement venir les événemens, et pour engloutir les heures de l'attente et de l'anxiété, tenez, voici des dés, jouons... Venez.

PHOCIUS. Je suis noble et patrice... je ne puis ni ne veux jouer avec toi.

BARDAS. Il est vrai que votre père était un sénateur; et que le mien n'était qu'un plébéien... Il est vrai que vous naquîtes au sommet de l'échelle sociale, et moi tout au bas... Mais quand celui du sommet descend et que celui d'en bas monte, ils se heurtent en route; et quand leurs pieds sont sur le même échelon, leurs têtes, croyez-moi, ne sont pas loin du même niveau. Nous avons perdu, moi mes épargnes, et vous votre grande fortune, dans la même maison de jeu. Le jour où je me suis élevé au rang des serviteurs du protosébaste, toi, tu t'y es abaissé. Depuis ce jour, nous servons même maître et suivons même étoile, et je crois, compagnon, que le valet peut toujours, sans se compromettre, jouer avec le valet.

PHOCIUS. Le hasard, à toi propice, à moi fatal, nous a maintenant confondus; mais quand notre maître aura la couronne...

BARDAS. Oh! alors, je me contenterai de lui demander une bonne galère, quelques païens déterminés, le droit d'attaquer les bâtimens européens et de les piller tout à mon aise... et pendant ce temps-là, toi, plus ambitieux, toi, devenu ministre ou questeur du palais, tu pilleras sans armes et sans dangers dans le trésor public. (*Phocius hausse dédaigneusement les épaules.*) Et si notre maître échoue, cela peut arriver. Dans ce cas, l'empereur me fera couper le nez et la langue, vous accordant à vous le privilége de la noblesse, il se contentera de vous faire crever les yeux... Et tous deux mutilés, dépouillés, nous serons peut-être heureux de nous rencontrer, seigneur, car le muet conduira l'aveugle, qui mendiera pour le muet, et si les deux mendians peuvent alors ramasser quelques oboles, le patrice Phocius ne fera pas tant de difficultés pour les jouer aux dés sous le porche de la basilique avec Bardas le plébéien.

PHOCIUS, *à part.* Ce misérable a raison... son éloquence m'a persuadé. (*Haut.*) Bardas, jouons!

BARDAS. Allons donc... allons donc!

PHOCIUS. Que jouons-nous?

BARDAS. L'honneur!

PHOCIUS. Voilà tout?

BARDAS. C'est tout ce que nous possédons.

PHOCIUS. Nous serons bientôt riches... jouons sur parole.

BARDAS. Combien?

PHOCIUS. Cent onces d'or.

BARDAS. Volontiers... commencez.....

(*Phocius jette les dés.*) As!... A mon tour.

Il agite le dé dans sa main. La petite porte s'ouvre, Andronic paraît avec Longue-Epée.

SCENE X.

LES MÊMES, ANDRONIC, LONGUE-ÉPÉE.

ANDRONIC. Entre!

LONGUE-ÉPÉE. Quelle est cette maison?

ANDRONIC. Tu l'apprendras.

LONGUE-ÉPÉE. Mais que veux-tu donc de moi?

ANDRONIC. D'abord savoir ton nom.

LONGUE-ÉPÉE. Je ne l'ai jamais caché... les soldats mes frères d'armes m'appellent Longue-Epée.

ANDRONIC. Où est ta patrie?

LONGUE-ÉPÉE. Partout où me conduit mon étoile.

ANDRONIC. Quel est ton dieu?

LONGUE-ÉPÉE. Le hasard

ANDRONIC. Ta religion?

LONGUE-ÉPÉE. Je n'en ai pas.

ANDRONIC. Et pourtant, durant le voyage qui t'a conduit ici... tu es entré dans tous les mêmes temples, dans toutes les mêmes chapelles qu'une femme que tu suivais; et tu es maintenant à Constantinople, parce qu'elle est à Constantinople.

LONGUE-ÉPÉE. Qui t'a si bien informé?

ANDRONIC. Le dieu que tu vénères... le hasard... Mais tu l'as perdue dans la grande ville, cette femme: car depuis trois jours tu parcours inquiet les promenades et les églises; depuis trois nuits tu interroges toutes les fenêtres éclairées, tu y cherches un indice, une trace, une ombre... une ombre aimée, car tu l'aimes, cette femme?...

LONGUE-ÉPÉE. Comme vous, chrétiens, vous aimez votre vierge Marie...

ANDRONIC. Et si tu ne la retrouves pas?

LONGUE-ÉPÉE. J'en mourrai.

ANDRONIC. Tu la reverras.

LONGUE-ÉPÉE, *avec exclamation.* Comment!

ANDRONIC. Cette maison est celle qu'elle habite, et bientôt tu seras près d'elle, seul, avec ton amour.

LONGUE-ÉPÉE. Que dis-tu?

ANDRONIC. Silence!... (*Pause. Stupeur de Longue-Epée. Andronic s'approche de Phocius.*) Cours réunir les patrices et sénateurs du palais, et tu leur diras qu'avant une heure un homme masqué les attendra au pied de la colonne de Justinien pour leur révéler un grand secret. Toi, Bardas, tu distribueras cet argent aux soldats du palais qui consentiront à te suivre... Partez!... (*Ils partent: au cavalier.*) Maintenant, adieu!

LONGUE-ÉPÉE. Tu me laisses seul?

ANDRONIC. As-tu peur ?

LONGUE-ÉPÉE. Peur... non... mais... écoute.

ANDRONIC. Je ne puis t'en dire davantage.

LONGUE-ÉPÉE. Au moins, ton nom?

ANDRONIC. Tu le sauras dans une heure.

LONGUE-ÉPÉE. Où donc?

ANDRONIC. Ici, je reviendrai.

LONGUE-ÉPÉE. Tu m'en fais le serment ?

ANDRONIC. Je te le jure.

Il sort.

SCENE XI.

LONGUE-ÉPÉE, *seul.*

Quel est cet homme! Pourquoi m'a-t-il conduit ici ? si c'était un piége! (*Il met la main à la garde de son épée.*) Insensé, à qui donc au monde pourrait importer ma vie ou ma mort?.. Cette maison, m'a-t-il dit, est celle qu'elle habite... quoi! si près d'elle. . Pourquoi ce battement de cœur qui m'étouffe?... Oh! femme... loin de toi, l'on doit mourir... et près de toi, le bonheur fait parfois souffrir...

Agnès et Michel paraissent sur l'escalier, Agnès est couverte d'un voile blanc semé d'étoiles d'argent.

SCENE XII.

LE MÊME, AGNÈS, MICHEL.

AGNÈS. Non, Michel, je ne t'oublierai pas dans ma prière.

LONGUE-ÉPÉE, *à part.* C'est sa voix!

AGNÈS. Et Dieu te délivrera de cette pâleur qui fait deviner ta souffrance.

LONGUE-ÉPÉE. La voici!

Il se retire près d'un pilier et la contemple avec extase. Michel descendant lentement avec Agnès.

MICHEL. Oui, priez pour moi : les prières qui se disent au monastère des Servantes de la Vierge, toutes prières de jeunes filles qui n'ont pas encore péché, montent plus vite à Dieu... priez pour moi...

LONGUE-ÉPÉE. Qu'elle est belle! (*Agnès et Michel sortent lentement par la porte du fond.*) Elle vient de sortir... (*Courant à une fenêtre.*) Elle s'éloigne... ah! si j'allais la perdre encore!... je t'ai retrouvée, belle Agnès, et je puis te suivre et te contempler de loin... (*S'arrêtant près de la porte.*) Mais cet homme que je dois attendre ici... cet homme que je veux connaître... Dans une heure, m'a-t-il dit, dans une heure je reviendrai. (*Près de la porte.*) Cette porte est fermée... ah! cette galerie!... quelqu'un s'approche... la comtesse de Montfort!... par où sortir?... Ah! la porte par laquelle je suis entré...

Il sort.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, UN CAVALIER, *la visière baissée.*

LE CAVALIER. En vain, madame, vous voudriez m'éloigner... j'ai bravé vos menaces, je serai sourd à vos prières.

LA COMTESSE. Et que veut donc l'empereur ?

LE CAVALIER. Se justifier à vos yeux, madame, et vous rendre aujourd'hui votre part du trône.

LA COMTESSE. Son trône... l'empereur a-t-il donc oublié tout ce que j'ai souffert, pour n'avoir pas craint, moi, pauvre comtesse de Normandie, de m'asseoir autrefois sur le trône de l'empire! A-t-il donc oublié que la femme qui avait eu par lui trois années de bonheur... fut malheureuse et condamnée sitôt qu'il hérita de la couronne. Car alors... elle fut, avec son enfant, reléguée dans le palais de Blaquernes, tandis que l'orgie régnait avec l'empereur au palais de ses pères... L'empereur a-t-il donc oublié qu'elle perdit son enfant... qu'on le lui enleva, son fils, sa consolation, son pauvre enfant, et qu'enfin elle fut répudiée... et contrainte de s'éloigner seule et le cœur brisé... de cet empire qui avait ceint son front du diadème impérial, et qui l'avait appelée l'Impératrice Hélène?

LE CAVALIER. Et vous avez condamné l'empereur, madame, sans accuser d'abord les jalousies, les ambitions, l'envie, la haine, le vol, toutes les passions enfin qui se groupaient autour du jeune empereur... sans accuser d'abord les courtisans aux perfides conseils, les ministres ambitieux qui le plongeaient dans l'ivresse des plaisirs .. et les valets qui cachaient par l'éclat du dedans la misère du dehors.. Pourtant le plaisir, la débauche le fatiguèrent avant de l'avoir tué, et l'empereur Emmanuel voulut un jour voir son empire, et que vit-il, hélas!... D'un côté, ceux de l'Occident prêts à envahir ses états, de l'autre les barbares saccageant ses frontières... son armée dispersée, son trésor épuisé, son enfant perdu... enlevé par le torrent qui devait l'engloutir aussi... puis

il vit enfin sa femme condamnée... car il se vit forcé de demander à son ennemi, Conrad III, sa fille pour l'associer à son empire. Avec la dot de sa nouvelle épouse, il racheta son armée et chassa les barbares jusqu'au fond de leur désert... puis, chassant de son cœur l'amour et la pitié, il se fit un règne de terreur et de conquête durant lequel il châtia les fourbes, raffermit la religion et gagna cent batailles. La fille de Conrad III mourut, il ne la pleura pas, car il ne l'avait point aimée. Elle lui laissa un fils, le prince Alexis, qui doit lui succéder, il n'eut jamais pour lui cette tendresse aveugle d'un père, et le tint toujours éloigné de lui ; mais aujourd'hui qu'il se repose de vingt ans de fatigue et de contrainte, aujourd'hui qu'il a tout réparé, tout conquis, et qu'il vient d'apprendre que vous êtes près de lui, à l'heure où il souffre d'une blessure qui peut le conduire à la tombe, il m'envoie vous dire : Venez, comtesse Hélène, venez maintenant, si Dieu me conserve, partager avec moi le trône solide et sûr... venez, si Dieu me rappelle, recueillir votre héritage...

LA COMTESSE. C'est l'empereur qui vous a chargé de me parler ainsi ?

LE CAVALIER. Je vous ai dit ses paroles.

LA COMTESSE, *avec amour et crainte*. Le revoir !

LE CAVALIER, *avec insinuation*. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, que vous l'avez aimé ?

Bruit de voix au dehors.

LA COMTESSE. Quelles sont ces voix !... (*Elle court près d'une fenêtre.*) Une foule de sénateurs et d'hommes d'armes viennent de ce côté... ils franchissent le vestibule...

LE CAVALIER, *à part*. Que viennent-ils faire !

LA COMTESSE. Ils montent !

LE CAVALIER. Je ne veux pas qu'ils me rencontrent ici... je pars... Et que dirai-je à l'empereur ?

LA COMTESSE. Vous partez... je vais rester seule... et je tremble... je ne sais quel peut être leur dessein.

LE CAVALIER. Oh ! je reste, madame, pour vous protéger et vous défendre au besoin... mais comment éviter leurs regards ? Ah !... cette draperie. (*Entrant derrière la draperie.*) Je veille sur vous, comtesse.

Il laisse tomber la draperie. La porte du fond s'ouvre, Andronic masqué entre suivi d'une foule de sénateurs et de Phocius.

SCENE XIV.

LES MÊMES, ANDRONIC, PHOCIUS, SÉNATEURS, *puis* BARDAS, SOLDATS.

ANDRONIC. Suivez-moi, messeigneurs...

Il court ouvrir la seconde porte, des soldats entrent à la suite de Bardas.

LA COMTESSE. Que veut tout ce monde ?

ANDRONIC. Je vous ai promis, messeigneurs, de vous mener auprès de dona Lucretia, et de vous y révéler un secret... je tiendrai ma parole... Cette femme, que vous voyez ici, cache son véritable nom sous celui de dona Lucretia ! cette femme se nomme Hélène de Montfort, épouse répudiée de l'empereur Emmanuel... et le ministre Nicétas qui vient de confesser, d'éblouir et de tromper l'empereur, doit demain la conduire au palais ; mais il n'a pas dit à l'empereur que la comtesse Hélène traîne à sa suite un amant, un cavalier de vingt ans, qu'elle cache à cette heure dans cette maison.

LA COMTESSE. C'est faux, messeigneurs.

ANDRONIC. Et ce cavalier, dont elle veut agrandir la fortune, n'est qu'un misérable soldat normand, sans foi, sans religion, sans nom qu'il puisse avouer... son amant, messieurs, n'est qu'un impie, qu'un bâtard.

LA COMTESSE. Ne le croyez pas !...

ANDRONIC. Et si vous en voulez la preuve, messeigneurs... regardez ce rideau qui s'agite. Soldats !... qu'on arrache cette draperie.

LA COMTESSE. N'approchez pas.

LE CAVALIER, *ouvrant le rideau*. Celui qui s'est caché dans cette maison n'est ni impie, ni bâtard.

ANDRONIC, *déconcerté*. Quel est cet homme ?.. Ah !... mort et sang !... malheur à l'insensé qui a voulu briser le piége... il y tombera lui-même : car tout homme qui se cache la nuit chez une femme la déshonore, et l'empereur connaîtra son rival en retrouvant sa femme. Toi ! je t'arrête et te condamne.. Et maintenant ton épée !

LE CAVALIER. Je ne la rendrai qu'à un plus noble que moi... Qui es-tu, toi, misérable aventurier qui te caches sous le masque ?

ANDRONIC. Si je te disais mon nom, tu me demanderais grâce !...

LE CAVALIER. Peut-être, ose donc le dire ?

ANDRONIC. Tu me défies ! (*Ôtant son masque.*) Regarde... je suis Andronic Com-

nène, de la famille des Césars... ton épée!

LE CAVALIER, *levant sa visière.* Et moi, je suis Emmanuel Comnène, César!...

TOUT LE MONDE. L'empereur!

On se découvre.

L'EMPEREUR, *s'approchant d'Andronic, avec rage.* Vous avez voulu déshonorer la comtesse de Montfort, protosébaste Andronic!... (*Lui arrachant son bonnet et le jetant à terre.*) Saluez l'impératrice!

SCENE XV.

LES MÊMES, AGNÈS, *accourant par la galerie, sans voile et ses cheveux en désordre.*

AGNÈS. Ma mère! ma mère!

LA COMTESSE. Mon enfant!

Elle court à elle.

AGNÈS, *effrayée.* Quels sont ces hommes?

LA COMTESSE. Ne crains rien, mon enfant!... et dis quelle est la cause de ton effroi, de ta pâleur... Tu souffres... ah! parle! parle!

AGNÈS. Comme je sortais du monastère, ma mère, un homme se jetant sur moi m'arracha mon voile; puis il allait terrasser Michel qui luttait contre lui, quand un cavalier latin se précipita sur cet homme; Michel aussitôt s'enfuit à sa vue; et moi, restée seule... effrayée, je me mis à courir... oh! mais, je ne dois plus trembler... car je suis dans les bras de ma mère...

LA COMTESSE, *pleurant.* Pauvre enfant! (*A part.*) L'ont-ils donc déjà condamnée?

L'EMPEREUR. Ce n'était pas assez d'une victime, Andronic Comnène, il vous en fallait deux à vous, insensé qui croyez que le crime aura l'impunité, vous avez voulu perdre aussi la nièce de l'impératrice; et moi, je la déclare ici princesse de Constantinople, et ferai proclamer que je donnerai bonne récompense à celui qui l'a défendue. Merci à vous, mon cousin, qui avez conduit ici tout ce monde, car il faut à cette heure des sénateurs et patrices pour accompagner jusqu'au trône la femme de leur empereur... et des soldats pour conduire le traître et l'infâme dans les prisons du palais... et malheur à vos complices!.. Soldats! vous m'avez entendu... vous ferez votre devoir... (*Aux sénateurs:*) Vous, messieurs... suivez-moi...

AGNÈS, *à sa mère.* Vous pleurez, ma mère!...

HÉLÈNE, *avec amour.* Viens, mon enfant, que la comtesse Hélène t'embrasse encore une fois!

L'EMPEREUR. Donnez-moi votre bras, madame... ma blessure semble s'agrandir.

LA COMTESSE. Vous souffrez?...

L'EMPEREUR. Oui, je souffre... j'ai besoin d'un appui... soyez le mien. (*A Agnès.*) Vous, jeune fille, votre main! (*Il lui prend la main.*) Celui qui promet de vous aimer ne tiendra peut-être pas bien long-temps sa parole; mais son affection sera sincère. (*Il se retourne vers Andronic, semble souffrir et se contraindre... Aux sénateurs:*) Venez, messieurs...

Il sort accompagné de la comtesse, Agnès et suivi des sénateurs.

SCENE XVI.

ANDRONIC, SOLDATS, PHOCIUS ET BARDAS.

UN DES GARDES, *brutalement.* Suivez-nous, c'est l'ordre de l'empereur... (*Andronic ne bouge pas.*) Suivez-nous...

ANDRONIC. Et si je refusais?

LE GARDE. Vous céderiez à la force.

ANDRONIC, *tirant un parchemin de sa poitrine.* Savez-vous quel est ce parchemin? c'est une missive du ministre Nicétas au pape..... Ecoutez tous: « Saint-Père, le » très-auguste empereur Emmanuel s'est » blessé lui-même à la chasse d'une flèche » empoisonnée; le savant Strozzas et moi, » nous avons jusqu'à ce jour pu cacher, au » peuple et aux grands de l'état, à l'em- » pereur lui-même, l'arrêt que la Provi- » dence a prononcé contre lui. A sa mort » prochaine, la tutelle du jeune Alexis » doit échoir par droit de parenté au sé- » baste Andronic...aidez-nous, Saint-Père, » à chasser du pouvoir cet homme impie, » qui renverserait notre schisme et nos in- » stitutions. » Or, moi, je me suis emparé de ce message, j'ai brûlé la galère qui le portait à Rome; le Saint-Père ne viendra pas à l'aide du ministre insolent!... et dans quelques jours, tandis que vous suivrez le convoi de l'empereur mort, je viendrai saisir la tutelle qui doit m'appartenir..... je serai le maître, et alors, je le jure, je ferai couper les mains qui auront rivé mes fers!... Allons, qu'on me lie les mains!... qu'on me traîne en prison!... venez, soldats fidèles, c'est l'ordre de l'empereur... Personne ne s'avance, vous n'osez pas... Oh! vous avez raison de redouter la haine et la vengeance du souverain à venir. (*A part, en s'avançant.*) Qui verra mauvaise herbe en son pré, aussitôt la fauchera; cette maxime est d'un pape, Emmanuel Comnène, empereur papiste et très-chrétien.... tu ne la

connais pas. Soldats, voici de l'or pour fêter mon avénement... et maintenant place et passage... (*Il va pour sortir, la porte s'ouvre; reculant à la vue de Longue-Epée, qui paraît.*) Lui!

SCENE XVII.

LES MÊMES, LONGUE-ÉPÉE *portant en écharpe le voile blanc d'Agnès.*

LONGUE-ÉPÉE. Moi!... qui me hâte au rendez-vous, pour savoir à qui je dois payer une dette de reconnaissance... Ton nom?..

ANDRONIC. Dis-moi donc, toi, d'abord, quelle est la femme que tu aimes?

LONGUE-ÉPÉE. Et ne le sais-tu pas, toi qui m'as mis sur la trace de la belle Agnès, et qui as permis que je puisse la suivre au monastère?... la suivre et la défendre, car on l'outrageait et je viens de la venger... Et maintenant, où est-elle? où est-elle?.. dis, toi, mon guide, mon bienfaiteur!

ANDRONIC. Où elle est? au milieu d'un cortége qui la conduit au palais de l'empereur... de l'empereur qui vient de la déclarer princesse de Constantinople...

LONGUE-ÉPÉE. Que dis-tu?

ANDRONIC. Et tu oses l'aimer, toi, pauvre soldat de fortune?... Et tu n'as pas craint de me dire : Je mourrai si je la perds! eh bien! elle est perdue pour toi... perdue!

LONGUE-ÉPÉE. Mais qui es-tu donc, toi qui sauves et qui tues... toi qui tour à tour ravis et tortures?... Qui es-tu?

ANDRONIC. Je suis Andronic Comnène, à qui il faut la couronne des Césars, comme il te faut cette femme!... Tous deux, aujourd'hui le destin nous repousse, luttons ensemble, et si je parviens à l'empire, je te donnerai des trésors... je te ferai patrice et ministre du palais... je te ferai si noble, si grand, que tu pourras prétendre à la main de la princesse de Constantinople.

LONGUE-ÉPÉE. En échange de tout cela, que vas-tu me demander?

ANDRONIC. Seulement que tu me révèles les secrets... les pensées de la comtesse de Montfort, maintenant impératrice.

LONGUE-ÉPÉE. Comment les saurai-je?

ANDRONIC. En te faisant son confident intime.

LONGUE-ÉPÉE. Et comment m'approcher d'elle, moi, pauvre soldat de fortune?

On entend deux sons de trompe.

ANDRONIC. Ecoute : cette trompette annonce une proclamation.

UNE VOIX, *en dehors*. « A celui qui a dé- » fendu la comtesse Agnès de Montfort! le « très-auguste empereur, Emmanuel César, promet récompense, s'il se présente au palais, apportant pour preuve le voile blanc de la jeune princesse.

ANDRONIC, *désignant le voile qu'il porte en écharpe*. Ce voile, le voici... Les portes du palais s'ouvriront devant toi, tu gagneras la confiance de l'impératrice... dont tu as défendu la nièce... tu me serviras, je t'anoblirai... consens-tu?... A moi, la couronne... à toi, la princesse!

LONGUE-ÉPÉE. A moi, la princesse!...

ANDRONIC. Jure qu'à toutes les questions qui te seront faites par celui qui te présentera cette bague... tu répondras sans détour.

LONGUE-ÉPÉE. Jureras-tu, toi, de me faire assez grand... pour devenir l'époux d'Agnès? car cette femme, vois-tu, je te l'ai dit... c'est ma vie!...

ANDRONIC. Par la croix, je le jure!..

LONGUE-ÉPÉE. Par les mânes des chevaliers, moi, je jure à mon tour...

ANDRONIC. Maintenant.... tous deux au palais... toi, par la porte d'or, moi par celle de fer... Soldats! qu'on me traîne en prison... venez, ce n'est plus l'empereur qui se meurt qui commande..... c'est l'empereur qui commence!.. malheur à qui n'obéira pas! (*On lui attache les mains.*) Phocius, à toi cette bague... Bardas, à toi ce parchemin... Suivez-nous... (*A part.*) Ma défaite aura conduit dans ton palais un rival à ton fils..... Emmanuel Comnène, le coup que tu crois m'avoir donné au cœur n'a percé que mon manteau!..... (*Haut.*) Longue-Epée, à demain.

LONGUE-ÉPÉE. A demain!

Andronic sort avec tous les gardes, Bardas et Phocius.

SCENE XVIII.

LONGUE-ÉPÉE, *seul.*

Elle est princesse de Constantinople! le palais m'est ouvert... et quand Andronic aura la couronne, moi.... Mais cette couronne appartient maintenant... mais la comtesse est impératrice... Comment donc? Oh! tant de pensées se heurtent dans ma tête... que je crains de devenir insensé! (*Avec invocation.*) Hasard qui m'as jeté dans ce monde, hasard qui m'as conduit au combat et qui m'as protégé dans les batailles... toi, qui m'as poussé sur les pas de cette femme, et qui m'as mis tant d'amour au cœur... hasard qui m'as conduit dans ce grand empire... conduis-moi maintenant au palais des empereurs d'Orient!

Il monte lentement la scène.

Le rideau tombe.

ACTE DEUXIÈME.

L'EXTRÊME-ONCTION.

Une salle du palais Porphyrogénète.

SCENE PREMIERE.

BARDAS, PHOCIUS, *jouant aux dés.*

BARDAS, *jetant le dé.* Huit... gagné ! à moi les cent onces d'or !

PHOCIUS. Ma revanche !

BARDAS. Volontiers. (*Phocius jete le dé ; Bardas se précipite dessus.*) As !..

PHOCIUS. Encore !.. mais il n'y a que des as sur ton dé d'enfer !

BARDAS. Voyez vous-même.

PHOCIUS, *regardant le dé.* Maudite soit la chance !

BARDAS. A mon tour !

PHOCIUS. Voici du monde... cache ce dé.

BARDAS. Déjà !.. écartons-nous et continuons.

PHOCIUS. Écartons-nous, mais ne jouons plus... car nous sommes au palais de l'empereur, et d'autres soins doivent nous occuper.

BARDAS. Tu ne t'en souviens que quand tu perds, patrice Phocius.

PHOCIUS Silence !

BARDAS. Tu es un mauvais joueur !

PHOCIUS. Silence !..

Ils se retirent au fond.

SCENE II.

LES MÊMES, DEUX SÉNATEURS, UN PATRICE, LE PATRICE AGATHÈS.

PREMIER PATRICE. Salut au sénateur !...

PREMIER SÉNATEUR. Salut à vous, patrice !

PREMIER PATRICE. Pourquoi sitôt au palais ?

DEUXIÈME SÉNATEUR. Nous nous rendons au sénat convoqué par Nicétas... Et vous ?

LE PATRICE. Moi, je vais à la chapelle entendre la messe ordonnée par Nicétas pour le salut de l'empereur.

PREMIER SÉNATEUR. Quelle nouvelle de l'empereur ?

LE PATRICE. J'allais vous en demander.

PREMIER SÉNATEUR. Que Dieu nous le conserve ! Après lui, qui gouvernera l'empire ?

DEUXIÈME SÉNATEUR. Le prince Alexis, son fils.

LE PATRICE. Le prince Alexis... ou le protosébaste Andronic.

PREMIER SÉNATEUR. Andronic est maintenant captif et sans pouvoir... Nicétas est puissant...

LE PATRICE. Déjà les matelots du port s'enivrent, les mendians ont de l'or, et ne voyez-vous pas ici le patrice Phocius, espion dévoué du protosébaste ?

Il désigne Phocius.

LE PATRICE AGATHÈS, *entrant.* Salut, messeigneurs !... quoi de nouveau ?

DEUXIÈME SÉNATEUR. Rien encore, patrice... le ministre Nicétas et l'impératrice n'ont point encore paru ce matin.

AGATHÈS. Voici, messeigneurs, le cavalier latin, le zélé défenseur de la nouvelle princesse, et qui seul peut approcher de l'impératrice... Sans doute, il sait des nouvelles !

SCENE III.

LES MÊMES, LONGUE-ÉPÉE.

PREMIER SÉNATEUR. Je vais l'interroger. (*A Longue-Epée.*) Salut au cavalier normand !

LONGUE-ÉPÉE. A vous, prospérité, messeigneurs !

PREMIER SÉNATEUR. Vous sortez de l'antichambre de l'empereur ?

LONGUE-ÉPÉE. J'en sors.

PREMIER SÉNATEUR. Sa santé ?

LONGUE-ÉPÉE. Semble se rétablir.

PREMIER SÉNATEUR. Le ministre et l'impératrice ?

LONGUE-ÉPÉE. Espèrent tous deux.

PREMIER SÉNATEUR. Espérons aussi, messeigneurs !

PREMIER PATRICE, *au deuxième*. Allons prier pour l'empereur!

PREMIER SÉNATEUR, *au deuxième*. Nous, au sénat!

Ils sortent.

PHOCIUS, *arrêtant Longue-Epée, qui va sortir*. Deux mots !

LONGUE-ÉPÉE. Qui es-tu? que me veux-tu?

PHOCIUS. Tu as juré par les lois de la chevalerie de répondre à toutes les questions de celui qui te présenterait cette bague et de ne dire que la vérité... L'empereur a-t-il souffert ?

LONGUE-ÉPÉE. Toute la nuit.

PHOCIUS. Et maintenant?

LONGUE-ÉPÉE. La fatigue l'a assoupi.

PHOCIUS. A-t-il fait un testament ?

LONGUE-ÉPÉE. Pas encore.

Il sort lentement.

PHOCIUS. Bien ! je vais tout apprendre à mon maître... la bague qui fait ainsi parler fait aussi tomber les verroux de la prison d'état. (*A Bardas.*) Toi, Bardas, ne quitte pas cet homme... reste au palais, s'il y reste ; s'il en sort, suis-le.

BARDAS. C'est mon devoir.

Phocius sort.

SCENE IV.

BARDAS, *seul*.

Triste devoir !.. épier... toujours épier! faire sans cesse agir les yeux, jamais le bras... j'aimerais pourtant mieux... (*Il met la main à la garde de son épée.*) Ça viendra peut-être...

Il sort par le même chemin que Longue-Epée.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE CAPITAINE LASCARIS, *puis* NICETAS.

LE CAPITAINE. En vain, madame, nous avons cherché par toute la ville.

LA COMTESSE. Pauvre Michel, où peut-il être?

LE CAPITAINE. Quant aux matelots, deux compagnies de Varangues, qui viennent de partir, les auront bientôt dissipés.

LA COMTESSE, *voyant entrer Nicétas*. Eh bien, Nicétas?..

NICÉTAS. Il faut nous hâter, comtesse, de faire parvenir au palais le prince Alexis. Toutes les haines se tournent déjà vers l'héritier d'un empereur qui doit succomber... Ici seulement nous pourrons le mettre en sûreté.

LA COMTESSE. Il faut que plusieurs bataillons l'accompagnent et l'entourent...

NICÉTAS. Plus nous enverrons de monde auprès de lui, madame, plus nous devrons redouter de traîtres... Ah! si je pouvais quitter l'empereur... mais c'est impossible; il faudrait, croyez-moi, que le prince soit instruit secrètement... qu'il vienne secrètement...

LA COMTESSE. Si Michel était près de nous !

NICÉTAS. Il n'y est pas, madame.

LA COMTESSE. Ecoutez : le cavalier latin qui a défendu ma fille ne voudrait pas la perdre avec moi... et d'ailleurs il est trop étranger dans ce palais pour être déjà l'ami de nos ennemis.

NICÉTAS. C'est vrai ; son ignorance peut nous servir.

LA COMTESSE, *au capitaine*. Capitaine Lascaris, hâtez-vous de prévenir Longue-Épée le Normand que je l'attends ici... puis vous irez vous-même vous assurer de l'ordre rétabli parmi les matelots révoltés.

LE CAPITAINE. Comptez sur moi.

Il sort.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* LE CAPITAINE.

LA COMTESSE. Partout la terreur... Ah! Nicétas ! pourquoi donc avez-vous révélé ma présence?.. pourquoi suis-je devenue l'instrument de votre ambition?

NICÉTAS. Mon ambition?

LA COMTESSE. Oui, cette ambition qui de simple prêtre vous a élevé à la dignité de premier ministre.

NICÉTAS. Le prêtre n'a pas abandonné l'église pour le palais, madame; car le ministre est resté prêtre... Autrefois, madame, je portais mes secours et mes consolations à tout homme coupable ou souffrant, et toujours la misère et le vice renaissaient, et m'élevant un jour au-dessus de la foule, j'ai vu l'empire d'Orient s'étendre devant moi... J'ai vu ce grand colosse, dont une main touche à la Palestine et l'autre à l'Italie... je l'ai vu sombre, agité, souffrant. J'ai vu ce grand géant se débattre à l'agonie, et je me suis dit : Voici le grand coupable qu'il faut consoler, voici le souffrant qu'il faut guérir,

défendre ; et comme les ennemis envahissaient les frontières, je me suis fait soldat, madame, et j'ai combattu pour mon pays. Plus tard, j'ai vu que le foyer de son mal était dans la cour de ses empereurs, et je n'ai pas craint de venir adresser publiquement mes reproches et mes conseils à l'empereur Emmanuel, dont la bonté m'a fait premier ministre ; c'est mon dévouement à mon pays qui m'a élevé, madame, et non mon ambition... Et maintenant que la mort de l'empereur viendra trop tôt pour qu'il puisse rétablir la légitime existence d'un mariage, qu'il a détruite autrefois, et que son testament seul peut nous sauver ensemble... il s'effraye à l'idée de le faire... sans cesse il me repousse, vous l'avez vu, madame.

LA COMTESSE. Hélas !

NICÉTAS. Eh bien ! comtesse, s'il mourait sans l'avoir fait, ce testament... je cacherais sa mort jusqu'au lendemain... ce temps suffirait pour assurer votre fuite, votre salut... et je resterais seul, moi, seul à lutter contre Andronic Comnène, à lutter pour en délivrer l'empire... je lutterais jusqu'au dernier soupir, je succomberais, madame, et quand je monterais noblement sur l'échafaud, tout le monde pourrait dire : Autrefois son dévouement pour son pays a fait le prêtre premier ministre... et ce même dévouement le fait maintenant mourir.

LA COMTESSE, *lui tendant la main.* Pardonnez-moi, j'étais injuste.

NICÉTAS. Mais ce testament, je l'obtiendrai peut-être... à l'heure où je confesserai l'empereur... J'aperçois Longue-Épée, je vous laisse avec lui, et je cours épier le réveil de l'empereur Emmanuel... Soyez prudente, madame, et mettons notre confiance en Dieu.

Il s'incline et sort.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LONGUE-ÉPÉE.

LONGUE-ÉPÉE *s'approchant.* Vous m'avez fait appeler, madame ?

LA COMTESSE. Oui, dis-moi... Depuis combien de jours es-tu à Constantinople ?

LONGUE-ÉPÉE. Depuis deux jours.

LA COMTESSE. As-tu des amis dans ce palais ?

LONGUE-ÉPÉE. Aucun.

LA COMTESSE. Tu es bon chrétien ?

LONGUE-ÉPÉE. Chrétien !... je ne le suis pas, madame. Je n'ai pas eu de père ou de mère pour me porter enfant au prêtre et me faire baptiser...

LA COMTESSE. Mais tes parens ?

LONGUE-ÉPÉE. Je n'ai point de parens.

LA COMTESSE. Qui donc prit soin de ton enfance ?

LONGUE-ÉPÉE. Je me souviens vaguement d'un coup de tonnerre qui frappa un vieux laboureur qui m'appelait le fils de la tempête, que seul alors je suivais des hordes de Patzinaces, pour ramasser à leur suite quelque reste de pain d'orge, et que, tout enfant, ils m'accueillirent dans leur tente... Voilà mes seuls souvenirs d'enfance.

LA COMTESSE. Sans mère pour t'aimer... sans parens pour te plaindre... sans espoir, car la religion, c'est l'espoir.

LONGUE-ÉPÉE. Oh ! je m'en suis fait une, madame ; j'ai aussi ma Vierge, j'ai aussi mes saints.

LA COMTESSE. Et quels sont tes saints ?

LONGUE-ÉPÉE. Mes saints sont les preux, les vaillans dont j'ai entendu raconter les exploits... les Robert, les Tancrède... Mes saints, madame, sont encore le comte de Montfort, votre père, qui portait une armure de géant, et le brave Hugues de Montfort votre frère, qui mourut le dernier dans une citadelle qu'il défendait avec cent hommes contre toute une armée... J'ai souvent évoqué leurs ombres au milieu du combat, et j'ai plus d'une fois, enivré de leur souvenir, décidé la victoire.

LA COMTESSE. Et pourquoi n'es-tu pas capitaine ?

LONGUE-ÉPÉE. Parce que je ne suis pas chrétien ; j'ai pu gagner l'estime des chefs, mais jamais leur confiance.

LA COMTESSE. Et si je t'accordais la mienne aujourd'hui ?

LONGUE-ÉPÉE. Elle ne serait pas trompée, madame.

LA COMTESSE. Si je te chargeais d'une mission importante ?

LONGUE-ÉPÉE. Je la remplirais fidèlement.

LA COMTESSE. Écoute : tu iras en grande hâte au monastère de Gallatta... C'est la résidence du prince Alexis... tu lui diras que l'empereur ordonne qu'il se revête de l'habit d'un de ses gardes, qu'il entre seul à Constantinople, à minuit, par la porte Orientale, et qu'il garde l'incognito jusqu'à ce qu'il soit dans l'intérieur de ce palais.

LONGUE-ÉPÉE. Je ne connais pas les chemins, madame : comment trouver ce monastère ?

LA COMTESSE. Dès que tu seras sur l'hippodrome, regarde à l'occident : tu l'apercevras devant toi, de l'autre côté du

Bosphore... Son dôme est de bronze et ses tours sont dorées..... Va par ce chemin, pour éviter les regards.

LONGUE-ÉPÉE. Merci à vous, madame, qui faites un homme d'un maudit!

LA COMTESSE. Tu seras muet pour tout le monde?

LONGUE-ÉPÉE. Comme la tombe.

LA COMTESSE, *le suivant des yeux.* Pauvre jeune homme! Ah! je veux qu'il soit heureux!.. j'ai du bonheur à le voir, à l'entendre... c'est qu'il a l'âge qu'aurait mon fils! (*Apercevant Agnès qui entre.*) Ah! te voilà, ma fille!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, AGNÈS *puis* MICHEL.

AGNÈS. Oui, ma mère, et vous me voyez joyeuse en venant vous annoncer...

LA COMTESSE. L'arrivée de Michel... sans doute?

AGNÈS. Le voici, ma mère...

LA COMTESSE. Michel!... Oh!... j'étais bien inquiète... mais je te vois... et je suis heureuse...

MICHEL. Heureuse, madame... Et savez-vous quelle nouvelle je vous apporte?

LA COMTESSE. Laquelle?

MICHEL. Les cris des matelots et mendians qui se révoltaient m'ont seuls appris votre nouvelle grandeur; j'ai vu bientôt vos soldats leur livrer un sanglant combat et s'emparer d'un parchemin que les rebelles avaient attaché sur un drapeau en proclamant tuteur de l'empire le protosébaste Andronic. (*Présentant le parchemin.*) Et je me suis chargé de le remettre à l'impératrice.

LA COMTESSE. Quel est ce parchemin?..

MICHEL. Lisez.

LA COMTESSE, *après avoir parcouru le parchemin.* Une lettre du ministre, où tout est dévoilé...

AGNÈS. Qu'avez-vous donc, ma mère?

LA COMTESSE, *à Michel.* Et ce que contient cet écrit?

MICHEL. Est maintenant connu de tout Constantinople...

LA COMTESSE, *dans une grande agitation.* Pour nous plus d'espoir de fuite.... plus d'espoir de cacher la mort d'un empereur à tout un empire qui la devine ou l'attend.

AGNÈS. Qu'y a-t-il donc d'horrible, ma mère?

LA COMTESSE, *éloignant le parchemin.* Tu l'apprendras trop tôt, peut-être... (*A part.*) Oui... son testament seul peut nous sauver... sans lui perdue... condamnée... (*Regardant sa nièce.*) Elle aussi!..

Elle l'embrasse.

AGNÈS. Ma mère...

LA COMTESSE, *avec frayeur.* S'il ne se réveillait plus! (*On entend des voix.*) La foule sort de la chapelle, on vient de ce côté!... Evitons, mon enfant, les questions, les regards... venez.

AGNÈS, *à part.* Oh! je découvrirai bien ce qui la fait souffrir ainsi!

Ils sortent.

SCENE IX.

SÉNATEURS, LES PATRICES NICÉPHORE *et* AGATHÈS.

NICÉPHORE. Oui, messieurs, la blessure de l'empereur est mortelle, et bientôt l'empire aura changé de maître.

PREMIER SÉNATEUR. Selon vous, qui sera le nouveau?

NICÉPHORE. Le protosébaste Andronic.

PREMIER SÉNATEUR. Dieu nous en garde!

AGATHÈS. Quant à moi, messieurs, peu m'importe, attendu que quel que soit le maître, il n'aura pas le pouvoir d'ôter à Constantinople son beau ciel, son bon vin, et ses jolies filles. Les vieux Romains sont morts, et nous sommes les jeunes... nos pères se battaient, nous chantons... ils avaient des épées, nous avons des guitares... ils se faisaient tuer, nous nous enivrons : chaque chose a son temps.

PREMIER SÉNATEUR. Je parierais moi, messieurs, qu'avant peu nous verrons l'empereur debout!

NICÉPHORE. Moi, j'offre de parier qu'à cette heure Nicétas cache son trépas, et qu'il est mort.

PREMIER SÉNATEUR. Parions donc mon château contre le vôtre.

NICÉPHORE. J'y consens.

PREMIER SÉNATEUR. Vous êtes témoins, messieurs!... Maintenant comment éclaircir?...

UNE VOIX, *annonçant.* Le très-auguste empereur Emmanuel César...

TOUS. L'empereur!

PREMIER SÉNATEUR. A moi votre château, patrice!

NICÉPHORE. L'empereur! c'est impossible!... (*L'apercevant.*) Comme il est pâle!

SCENE X.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, *soutenu par* NICETAS, LA COMTESSE, AGNÈS.

L'EMPEREUR. Salut à vous, messieurs!.. merci de vos prières et de votre sollicitude... (*Faisant un effort.*) Je suis mieux. (*Bas à Nicétas.*) Nicétas, fais sortir tout ce monde.

NICÉTAS. L'empereur veut être seul, messieurs.

Tout le monde sort.

L'EMPEREUR. Je craignais de m'évanouir devant eux.

Il tombe dans leurs bras, on l'assied.

LA COMTESSE. Vous souffrez donc beaucoup?

L'EMPEREUR. Si fort que mes mains se portent convulsivement à l'appareil qui couvre ma blessure pour arracher la douleur avec la vie.

LA COMTESSE *et* NICÉTAS, *se jetant sur lui.* Seigneur!

L'EMPEREUR. Oh! j'aurai du courage. . je lutterai contre le mal jusqu'à ce qu'il m'abandonne.., j'ai tant envie de vivre... maintenant que vous êtes près de moi... J'ai tant de choses encore à faire dans l'empire... Oh! je veux agrandir le temple de Sainte-Sophie... je veux en faire la huitième merveille du monde... (*Se tournant vers Agnès.*) Quand le printemps reviendra, jeune fille, je veux que nous allions habiter les jardins d'Alexandrie, et les faire plus splendides que ceux de Babylone.

NICÉTAS. Ne serait-il pas prudent, mon maître, d'assurer d'abord à ceux que vous aimez l'héritage d'un si bel empire par un testament?

L'EMPEREUR. Un testament!.. tu m'en reparles sans cesse... un testament... ce mot est fatal... mon père venait à peine de dicter le sien, qu'il expira... mais je ne vais pas mourir, moi... je suis fort encore, regarde... (*Il se lève debout.*) Va me chercher la couronne des Césars, ma tête peut la porter... et je veux marcher jusqu'à mon trône...Va!

NICÉTAS. Songez au repos, seigneur.

L'EMPEREUR. Il faut être indulgent pour les malades, et faire leurs volontés.

NICÉTAS. J'obéis, mon maître... (*A demi-voix, en passant près de la comtesse.*) Plus d'espoir, comtesse.

LA COMTESSE, *à demi-voix.* Prions Dieu.

L'EMPEREUR, *les observant.* Ils semblent se concerter... il y a du mystère. (*Remarquant que la comtesse s'essuie les yeux.*) Et des larmes!

AGNÈS, *observant la comtesse.* Pauvre mère!

L'EMPEREUR, *à la comtesse.* Vous, comtesse Hélène, faites appeler les hommes d'armes qui doivent accompagner leur empereur à la salle du trône.

LA COMTESSE, *tristement.* J'obéis...

Elle sort.

L'EMPEREUR, *à Agnès.* Il y a, mon enfant, des pleurs dans les yeux de votre mère.

AGNÈS. Je les ai vus.

L'EMPEREUR. En connaissez-vous la cause?

AGNÈS. Je la connaîtrai bientôt.

L'EMPEREUR. Et comment?

AGNÈS, *montrant un parchemin.* En lisant ce parchemin qui contient la triste nouvelle qui la fait souffrir ainsi. Je m'en suis emparée malgré sa défense... mais il faut bien que je connaisse son mal, pour le calmer ou le partager.

L'EMPEREUR. Nous y trouverons à nous deux le remède... Lisez.

AGNÈS. Au moins je ne serai pas seule coupable.

L'EMPEREUR. Non, je prendrai la moitié de la faute... hâtez-vous!

AGNÈS, *lisant.* « Le très-augustre empereur Emmanuel Comnène s'est blessé » lui-même, à la chasse, d'une flèche... »

Elle reste interdite.

L'EMPEREUR. Eh bien, ensuite? Vous tremblez... (*S'emparant du parchemin.*) Mais qu'y a-t-il donc d'horrible?

AGNÈS, *voulant s'opposer.* Ne lisez pas!

L'EMPEREUR, *la repoussant.* Laissez-moi. (*Il lit.*) « S'est blessé lui-même, à la » chasse, d'une flèche empoisonnée!... J'ai » pu jusqu'à ce jour cacher au peuple, à » à l'armée, à l'empereur lui-même, l'ar- » rêt que... » Mais cela est faux... Et qui a osé... (*Lisant la signature.*) Stéphanius Nicétas!... Lui! lui, qui n'a jamais menti! c'est donc la vérité? Quoi! blessé à mort... blessé... oh! le sang m'étouffe... de l'air! de l'air!

Il tombe anéanti.

AGNÈS, *effrayée.* Au secours! au secours! sauvez l'empereur!

SCENE XI.

LES MÊMES, PATRICES, GARDES, SÉNATEURS, *accourant précédés de* NICETAS, LA COMTESSE, PHOCIUS.

NICÉTAS, *courant vers l'empereur.* Mon maître!... mon empereur!

L'EMPEREUR, *revenant à lui.* Ah! c'est toi, Nicétas... et vous aussi comtesse? Le ciel m'a condamné.

NICÉTAS. Non, mon maître.

L'EMPEREUR, *lui présentant le parchemin.* Lis toi-même.

NICÉTAS. Ma lettre au Saint-Père... (*Tombant à genoux.*) Pardonnez-moi, César!

L'EMPEREUR. Te pardonner, à toi qui m'as laissé l'espoir jusqu'à ma dernière heure... à toi, qui sacrifiais ton salut... (*Lui tendant les bras.*) Viens m'embrasser. (*Le serrant contre lui.*) Adieu, mon vieux ministre... adieu, mon bel empire... je vous sauverai tous les deux. (*Élevant la voix.*) Que l'on annonce aux grands de l'empire que l'empereur se rend à la chapelle pour dicter son testament, et recevoir le Saint-Viatique... Encore une fois, ma couronne... (*Il la met; à la comtesse.*) Vous êtes revenue bien tard, comtesse. (*A Nicétas.*) Ton bras, mon vieil ami! (*Il monte la scène; s'arrêtant au fond.*) J'avais tant espéré, mon Dieu, mourir sur un champ de bataille! (*A tous ceux qui l'entourent.*) Venez, messieurs, suivez l'empereur.

Tout le monde sort à sa suite, excepté Phocius.

SCENE XII.

PHOCIUS, *seul.*

Un testament... Nicétas l'a obtenu... Nicétas est le maître... nous avons lutté, nous sommes vaincus... Ce testament va sans doute donner tout le pouvoir aux ennemis d'Andronic .. peut-être le condamner à mort avec ses complices... Je crois qu'il est prudent de ne pas attendre, et d'abandonner la partie... chacun pour soi... Bardas ne revient pas, béni soit son retard... profitons de son absence et fuyons. Cette bague est d'une grande valeur, je la vendrai, et puis... Commençons d'abord par sortir de Constantinople... et nous verrons ensuite.

Il va pour sortir et heurte Bardas qui entre.

SCENE XIII.

PHOCIUS, BARDAS.

BARDAS. Où courez-vous donc?

PHOCIUS, *déconcerté.* Moi, je te cherchais, j'étais inquiet... je...

BARDAS. Me voici... j'ai suivi le cavalier normand, je l'ai vu entrer au monastère de Gallatta, la résidence du prince Alexis. Et que s'est-il passé dans ce palais pendant mon absence?

PHOCIUS. L'empereur dicte son testament.

BARDAS. Diable! et quelles en sont les clauses?

UNE VOIX. A tous salut et prospérité.

PHOCIUS. Ecoute, on en fait la lecture.

LA VOIX. « L'empereur Emmanuel Com-
» nène laisse à son fils son sceptre et
» sa couronne, à la condition par lui
» d'épouser la jeune comtesse Agnès de
» Montfort; concédant la tutelle de l'em-
» pire à la comtesse de Montfort, devenue
» par ce mariage mère d'adoption de l'im-
» pératrice .. Puis il nomme Stéphanius
» Nicétas, patriarche de Constantinople.
» Que Dieu protége le trône et l'église!»

BARDAS. Décidément, ça se complique, je n'en suis pas fâché, je m'ennuyais dans l'inaction... Hâtons-nous de prévenir le protosébaste.

PHOCIUS. Ne vois-tu pas qu'il est perdu?

BARDAS. Pourquoi?

PHOCIUS. Ne sais-tu pas que sa perte entraînera la nôtre!

BARDAS. Je le sais.

PHOCIUS. Ecoute, le temps passe... dans une heure peut-être nous ne pourrons plus fuir, maintenant nous le pouvons, partons.

BARDAS. Moi, monseigneur, j'ai toujours, en guerre, égorgé les fuyards.

PHOCIUS. Que veux-tu dire?

BARDAS. Que qui combat près de moi, combattra jusqu'au bout... maintenant, marchez ou je vous tue.

PHOCIUS. Insensé!... je voulais éprouver ton courage.

BARDAS. Vraiment! eh bien, vous allez dire à Andronic que tandis que vous feigniez de trembler pour m'éprouver, moi, je vous appuyais la pointe de mon poignard sur la poitrine, pour vous guérir de la peur.

PHOCIUS, *à part.* Maudit sois-tu!

BARDAS. Maintenant, venez.

PHOCIUS. Marche, je te suis.

BARDAS. C'est à l'homme du peuple à suivre le seigneur, passez.

PHOCIUS, *a part.* Ces manans n'ont que du courage.

Il sort.

BARDAS. Mauvais patrice, mauvais joueur et lâche... je serai derrière toi, si tu recules!

Il sort derrière Phocius.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, AGNÈS, *entrent du côté opposé; puis* MICHEL *et* LONGUE-ÉPÉE.

LA COMTESSE. Viens par ici, mon enfant, calme-toi.

AGNÈS. Oh ! l'on n'exigera pas de moi, ma mère, un si grand sacrifice.

LA COMTESSE. Non, mais on te le demandera comme une grâce.

AGNÈS. Mais qui donc ?

LA COMTESSE. Moi, mon enfant.

AGNÈS. Vous !.. c'est impossible !

LA COMTESSE. C'est seulement en devenant mère de l'impératrice que je puis devenir régente et éloigner à jamais de la tutelle le cruel Andronic.

AGNÈS. Oh ! laissez-le gouverner, ma mère !

LA COMTESSE. Lui ! lui, qui commencerait par faire mettre à mort celle qu'il accuserait d'avoir voulu lui ravir le pouvoir!

AGNÈS. Oh ! je n'y avais pas songé. Oui, j'accepterai... il vous tuerait, ma mère, j'accepterai tout ; j'épouserai le prince Alexis... que je n'ai jamais vu... je me marierai sans amour.

LA COMTESSE. Oh ! tu l'aimeras, mon enfant!

AGNÈS. Oh ! non, jamais... mon ame ne m'appartient plus... vous le savez, vous, je vous l'ai dit.

LA COMTESSE. Insensée ! tu songes encore à ce cavalier normand, qui a déjà perdu ton souvenir ?

AGNÈS. Oh ! non, ma mère, je l'ai retrouvé, je l'ai revu.

LA COMTESSE. Où donc ?

AGNÈS. Ici !

LA COMTESSE. Ici !

AGNÈS. Et quel autre que lui pouvait être sur mes pas, pour me protéger au sortir du monastère ?

LA COMTESSE. Quoi ! ce cavalier normand ?

AGNÈS. C'est lui, ma mère.

LA COMTESSE. Lui ! grand Dieu !

MICHEL, *entrant.* Madame, l'empereur vient d'arracher l'appareil qui couvrait sa blessure ; il vient d'expirer sur les marches de l'autel.

LA COMTESSE. Mort !

MICHEL. Le ministre Nicétas vous cherche.

LA COMTESSE, *à Agnès.* L'instant est venu, mon enfant.

AGNÈS, *pleurant.* Qu'on me proclame impératrice, ma mère !

LA COMTESSE, *se détachant de ses bras.* Du courage, mon enfant... (*A part avec inquiétude.*) Mais Longue-Epée va revenir; comment éviter qu'il rencontre Agnès?... Il l'aime, sans doute, et la nouvelle de ce mariage...

Elle s'approche d'une table et écrit à la hâte.

AGNÈS, *à part.* Mariée, pas à lui... O mon Dieu !

Elle s'assied en pleurant.

LA COMTESSE, *lisant ce qu'elle vient d'écrire.* « L'impératrice ordonne que Longue-» Epée ne rentre au palais qu'à la nuit. » (*Parlant.*) Et alors je saurai le récompenser et l'éloigner à jamais. (*A Michel, à mi-voix.*) Ecoute, Michel, un cavalier normand doit bientôt arriver au palais ; cours l'attendre au passage, et tu lui remettras cet ecrit.

MICHEL, *effrayé.* Un cavalier normand, dites-vous?

LA COMTESSE. Oui, tu le reconnaîtras facilement... c'est celui qui t'a défendu dans cette lutte, au sortir du monastère. Il se nomme Longue-Epée... Hâte-toi ; moi, je cours vers Nicétas.

Elle sort.

MICHEL, *épouvanté.* Que vient-elle de me dire ?... Quoi! ce cavalier, ce fantôme... Mais non... Ma tête est si fatiguée que j'ai mal entendu ses paroles... Non, c'est impossible. (*Il remonte la scène, Longue-Epée paraît au fond; d'une voix étouffée.*) Encore lui !... Grâce, grâce, mon Dieu !

Il s'enfuit.

LONGUE-ÉPÉE, *dans le fond.* L'empereur vient de mourir, et dans ce palais tout est rumeur, tumulte, rien n'est tristesse... et c'est là ce grand peuple... peuple usé, peuple flétri, peuple d'ingrats. (*Il descend la scène; apercevant Agnès.*) Agnès !

AGNÈS, *se levant précipitamment.* Lui ! lui, près de moi!

LONGUE-ÉPÉE. Moi, princesse.

AGNÈS. Oh ! merci au hasard qui vous y a conduit ; j'ai une grâce à vous demander.

LONGUE-ÉPÉE. J'allais moi-même vous en demander une.

AGNÈS. Parlez, que voulez-vous?

LONGUE-ÉPÉE. Ce voile que vous portez.

m'appartenait hier... il était mon bien, mon trésor à moi... ne me le rendrez-vous pas ?

AGNÈS. Ce voile... n'appartient pas à moi seule, maintenant qu'il est mon voile de fiancée.

LONGUE-ÉPÉE. De fiancée!

AGNÈS. Et bientôt il sera mon voile d'épouse.

LONGUE-ÉPÉE. Et qui sera votre époux?

AGNÈS. Le prince Alexis Comnène, qui doit arriver cette nuit même au palais.

LONGUE-ÉPÉE. Oui, cette nuit.

AGNÈS. Et je voulais vous supplier, vous qui avez toujours été pour moi comme un ami discret, comme un ange gardien; je voulais vous supplier de ne pas m'abandonner, quand les jalousies, les haines, vont de tous côtés se dresser contre moi... Oh! n'est-ce pas que je vous trouverai toujours pour me défendre?... Vous ne me répondez pas... votre regard m'effraie.

NICÉTAS, *accourant*. Venez, princesse... il faut que la fiancée de notre jeune empereur vienne saluer les sénateurs.

AGNÈS, *à part*. Mon règne commence déjà!

Elle sort tristement.

SCENE XV.

LONGUE-ÉPÉE, *seul*.

Mariée... elle... elle devenir l'épouse d'un homme qui vivra de son regard... Agnès mariée... Oh! non, c'est impossible, mort à lui! mort à tous... J'ai trouvé le trésor, et qui voudrait y toucher me tuera s'il veut vivre, ou mourra... Je sais, prince Alexis, la route que tu dois suivre... c'est moi qui te l'ai désignée... tu me rencontreras... et alors!.. Mais ce prince de quinze ans n'est pas encore un homme; l'appeler au combat serait infâme et lâche; l'attendre secrètement au passage et le tuer serait un crime... Et que me fait le crime, à moi! Ai-je donc à craindre que mon déshonneur fasse pleurer ma mère? D'ailleurs je ne connais, moi, ni le bien ni le mal... je n'ai que l'instinct qui défend et qui garde ma vie. (*Tirant son épée.*) Quand l'instinct me pousse, je marche. . Il faut qu'il meure!

SCENE XVI.

LE MÊME, PHOCIUS, BARDAS.

PHOCIUS. Reconnais-tu cette bague?

LONGUE-ÉPÉE. Quelle est cette bague?

PHOCIUS. Celle du protosébaste...

LONGUE-ÉPÉE. Oui, je me souviens... Que veux-tu?

PHOCIUS. Quand le prince Alexis doit-il venir au palais?

LONGUE-ÉPÉE. Cette nuit...

PHOCIUS. Cette nuit... Qui l'accompagnera?

LONGUE-ÉPÉE. Personne!

PHOCIUS. Il y viendra donc déguisé?

LONGUE-ÉPÉE. Oui.

PHOCIUS. Son costume?

LONGUE-ÉPÉE. Celui d'un des gardes.

PHOCIUS. Par quelle porte entrera-t-il dans la ville?

LONGUE-ÉPÉE. Par la porte Orientale.

PHOCIUS. A quelle heure?... à quelle heure? réponds!

LONGUE-ÉPÉE. A minuit.

BARDAS. Si tôt! Déjà la nuit s'avance... hâtons-nous, patrice.

PHOCIUS. Je n'ai pas mes armes.

BARDAS. Il y a deux lames dans ce fourreau, partageons!

PHOCIUS. Elles sont empoisonnées?

BARDAS. Fi donc! quand elles atteignent juste et fort, elles tuent. Cela doit nous suffire.

PHOCIUS. Partons!

Ils sortent.

SCENE XVII.

LONGUE-ÉPÉE, *seul*.

Ils vont l'assassiner!... Deux infâmes contre un enfant... Agnès restera l'ange au front pur... Merci à toi, destin qui les charges du meurtre.

SCENE XVIII.

LE MÊME, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant, à un garde qui la suit*. Déposez cette épée sur cette table...

LONGUE-ÉPÉE. La comtesse... Oh! malheur!

Le garde dépose l'épée et sort.

LA COMTESSE. Mes ordres ont-ils été exécutés?

LONGUE-ÉPÉE. Oui, madame.

LA COMTESSE. Mes vœux seront-ils accomplis?

LONGUE-ÉPÉE. Oui, madame; le jeune empereur entrera cette nuit dans Constantinople.

LA COMTESSE. Merci... Dès qu'il sera venu, je lui rappellerai que son père te

devait une récompense... et le jeune empereur te signera l'ordre de rejoindre les troupes d'Alexandrie avec le grade de capitaine...

LONGUE-ÉPÉE. M'éloigner de ce palais...

LA COMTESSE, *à part*. Il l'aime aussi! (*Haut.*) Mon élévation à la souveraine tutelle excitera sans doute des troubles dans cette ville où le protosébaste Andronic a beaucoup d'amis. J'aurai besoin de soldats braves et fidèles pour défendre ma cause, et j'ai confiance en ton courage. A la pointe du jour, deux chevaux arabes et l'armure damasquinée seront prêts pour ton départ... cela sera le présent de l'empereur... voici le mien, regarde cette épée, c'est celle du brave Hugues de Montfort, mon frère.

LONGUE-ÉPÉE. Son épée!. .

LA COMTESSE. Je te la donne.

LONGUE-ÉPÉE. A moi?

LA COMTESSE. Long-temps j'ai conservé ce précieux héritage pour un fils que j'espérais retrouver un jour. Aujourd'hui de longues années ont tué tout mon espoir, et je ne puis remettre cette épée à un plus brave que toi.

LONGUE-ÉPÉE. L'épée du vaillant Montfort! oh! mais... j'en suis indigne, madame.

LA COMTESSE. Pourquoi? n'es-tu pas homme loyal?

LONGUE-ÉPÉE. Cette épée... madame... c'est l'héritage d'un héros... c'est le souvenir d'un grand homme... et qu'ai-je donc fait, moi, pour mériter tout cela?

LA COMTESSE. Sais-tu que, si je ne t'avais pas rencontré dans ce palais, j'aurais été forcée de charger un autre de la mission que tu viens de remplir, et que cet autre m'aurait trahie peut-être, qu'il aurait pu livrer le secret de l'arrivée du jeune empereur et diriger contre lui les amis du protosébaset, des assassins? (*Il fait un mouvement.*) Sais-tu qu'Andronic, empereur, ferait demain tomber ma tête?

LONGUE-ÉPÉE, *effrayé*. Que dites-vous?

LA COMTESSE. Oh! n'est-ce pas que cette idée glace d'horreur... et je viens, moi, te payer la discrétion qui m'aura sauvée.

LONGUE-ÉPÉE, *se jetant sur l'épée*. J'accepte cette épée, madame.

LA COMTESSE. Qu'elle ne te serve que contre mes ennemis...

LONGUE-ÉPÉE. Oui, contre vos ennemis.

Il va pour sortir.

LA COMTESSE, *l'arrêtant*. Où veux-tu donc aller? (*Minuit sonne.* Minuit! entends-tu... (*Avec joie.*) Le jeune empereur entre dans Constantinople.

LONGUE-ÉPÉE, *avec épouvante*. Minuit!

LA COMTESSE. Ne t'éloigne pas... je veux te présenter à lui sitôt son arrivée. (*Lui tendant la main.*) Viens avec moi l'attendre à la salle du trône.

Elle monte la scène.

LONGUE-ÉPÉE. Oh! malheur! je suis un traître!...

Dans la plus grande agitation, il la prend par la main et sort avec elle.

Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

LA CONFESSION.

Le théâtre représente une salle du palais Porphyrogénète.

SCENE PREMIERE.

BARDAS, UN SOLDAT.

Bardas est assis mollement sur un sopha, un jeune page l'évente pour chasser les insectes. Il est entouré des soldats du 1er acte.

BARDAS. Çà, vous autres, vous m'avez compris?

LE SOLDAT. Parfaitement!

BARDAS. Pour se rendre sur la grande terrasse, l'empereur Andronic... va traverser cette salle... et sitôt qu'il y entrera, regardez-moi, tous, et chaque fois que je me découvrirai, vous crierez : Vive l'empereur!

LE SOLDAT. C'est entendu; et je crois que nous n'attendrons pas long-temps: voici déjà les hérauts qui précèdent l'empereur.

BARDAS. Eh bien donc, attention!

SCENE II.

Un cortége passe. ANDRONIC, BARDAS, PHOCIUS, PATRICES, *puis* AGNÈS.

Andronic est vêtu de la pourpre, coiffé de la couronne et porte le sceptre. Costume éblouissant. Bardas se découvre.

LES SOLDATS. Vive l'empereur !...

ANDRONIC. Assez, assez, messieurs... plus bas, plus bas... merci, soldats, de vos marques d'attachement; mais mes oreilles ne sont pas accoutumées à ces cris.

BARDAS. Il faut, très-auguste César, qu'on les y habitue... car votre peuple et votre armée n'oublieront jamais de témoigner à votre grandeur leur attachement sincère.

En disant ces derniers mots, il salue.

LES SOLDATS. Vive l'empereur !

AGNÈS, *entrant effarée.* L'empereur?... (*L'apercevant après l'avoir cherché des yeux.*) Grâce! monseigneur... grâce!

Elle tombe à ses genoux.

ANDRONIC. Quelle est cette femme?

PHOCIUS. La princesse Agnès, monseigneur!...

ANDRONIC, *à part en la relevant.* Elle est bien belle...

AGNÈS. Grâce pour la comtesse de Montfort, pour ma mère adoptive .. Oh! ce n'est pas son ambition, sa volonté qui l'a conduite ici, monseigneur, elle qui n'a jamais eu de mauvaises pensées...

ANDRONIC. En effet, princesse... je cherche en vain le crime de la comtesse... et, fût-elle coupable, jeune fille, je sais que la clémence est le premier devoir d'un nouvel empereur... rassurez-vous... et d'ailleurs... des yeux aussi beaux que les vôtres doivent tout obtenir...

AGNÈS. Monseigneur!...

ANDRONIC. Je n'avais rien entendu dire, princesse, de votre extrême beauté, et je remercie à cette heure ceux qui m'ont ménagé la surprise...

AGNÈS. Que dit-il?

ANDRONIC, *aux seigneurs.* Que tout le monde, messieurs, entoure de respect la princesse de Constantinople. Phocius, conduis-la toi-même à ses appartemens... et vous, jeune fille, ne pleurez plus.

AGNÈS. Je ne sais pourquoi je suis tremblante.

Elle sort avec Phocius.

ANDRONIC. On ne m'avait pas dit qu'elle fût si belle!

Il sort pensif.

BARDAS, *aux soldats, en ôtant sa toque.* Allons, mes enfans!...

LES SOLDATS. Vive l'empereur!

BARDAS. C'est bien; je suis content de vous. Maintenant, courez par cette galerie, au bout de laquelle vous crierez : Vive l'empereur!... et ne craignez pas de vous échauffer la gorge, voici de l'or que l'empereur vous donne pour vous rafraîchir... (*Il leur jette une bourse.*) Surtout n'allez pas le jouer aux dés, et désaltérez-vous sans vous enivrer.

UN SOLDAT. Comptez sur nous... Compagnons, c'est l'empereur qui triple la solde.

TOUS. Vive l'empereur!

Ils sortent en courant.

BARDAS, *seul.* Allons, les soldats de l'empereur Emmanuel... gagnent déjà consciencieusement l'argent de l'empereur Andronic...

Il voit entrer Phocius.

SCENE III.

BARDAS, PHOCIUS.

BARDAS. Eh bien! patrice, nous voilà donc sur la route de la fortune... (*s'asseyant*) nous pouvons donc nous reposer sur le duvet de nos fatigues d'hier... Mais qu'avez-vous? vous semblez soucieux...

PHOCIUS. J'ai lieu de l'être!...

BARDAS. Et pourquoi?

PHOCIUS. Je crains, Bardas, que nous ayons déjà perdu tout ce que nous croyions si bien tenir.

BARDAS. Pourquoi cela?

PHOCIUS. Ne vois-tu pas que l'empereur n'est plus cet Andronic ardent, vigilant, vindicatif et cruel?...

BARDAS. Oui, il me semble changé.

PHOCIUS. Ne vois-tu pas que Nicétas est encore ministre, que la comtesse de Montfort n'est pas emprisonnée... que la princesse de Constantinople est entourée d'hommages et que le capitaine des gardes est encore capitaine?...

BARDAS. Mais l'empereur n'a pas encore eu le temps...

PHOCIUS. Le temps!... il lui en a fallu bien peu pour condamner le prince Alexis...

BARDAS. Il est vrai qu'il a eu plus tôt fait de le condamner que nous de le tuer.

PHOCIUS. Pour faire parvenir les nouveaux, Bardas, il faut détruire les anciens.

BARDAS, *se levant.* Vous avez raison...

PHOCIUS. Tiens, regarde, voici la comtesse qui vient de ce côté sans chaînes aux mains, sans gardes qui l'accompagnent.

BARDAS. Quelquefois, Phocius, le tigre fait semblant de dormir.

PHOCIUS, *confidentiellement*. Ce matin j'ai vu l'empereur qui pleurait et se meurtrissait la poitrine en faisant sa prière.

BARDAS. Ah! s'il devient dévot, nous sommes perdus.

PHOCIUS. Rapprochons-nous de lui, Bardas, pour bien l'examiner.

BARDAS. Oui, venez!...

Ils sortent.

SCENE IV.

LA COMTESSE, MICHEL, *puis* NICÉTAS.

MICHEL. Partir, m'éloigner, dites-vous, madame, quand vous êtes toutes deux en butte à la haine, à la vengeance d'Andronic!

LA COMTESSE. Tes efforts seraient impuissans pour nous défendre... Va-t'en, pauvre Michel, tu le peux, toi, retourne en France.

MICHEL. Il y a quelques heures, madame, l'impératrice Hélène régnait encore et me faisait partager son triste triomphe; croyez-vous qu'elle puisse me refuser maintenant ma part de son malheur?

LA COMTESSE. Oh! si je t'avais rencontré plus tôt, durant mon règne d'un jour, Michel, il durerait encore... mais Dieu en avait autrement décidé!

MICHEL. Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE. Que j'eusse chargé ta fidélité d'un devoir dont dépendait ma destinée, et que ta présence m'eût épargné la trahison qui m'a perdue.

MICHEL. Mais qui donc avez-vous choisi? qui donc vous a trahie?

LA COMTESSE. Un jeune homme au visage plein de franchise, au cœur dénaturé... mais tu l'as vu, Michel... et tu trouveras, toi, l'excuse à mon imprudence... c'est ce cavalier normand.

MICHEL, *effrayé*. Lui! Grand Dieu!

LA COMTESSE. A celui qui avait défendu son enfant... la femme a donné toute sa confiance. Imprudente... ou plutôt malheureuse... car chaque fois que je vois un jeune homme de vingt ans avec des yeux ardens et noirs, un air noble, je me dis : Voilà comme eût été mon fils... et celui-là, Michel, avait des yeux ardens et noirs, un front noble, et je me plaisais à le voir... enfin je ne sais quelle fatalité m'entraînait vers lui...

MICHEL, *tremblant*. Mais où est-il donc, madame?... qu'est-il devenu?

LA COMTESSE. Je ne sais... depuis sa trahison, je l'ai vainement cherché dans ce palais. Il y a passé comme l'ange du malheur... il y a jeté le désespoir... puis il a disparu.

MICHEL. Quoi! le fantôme du crime n'a donc pas assez de mes souffrances, il se venge donc aussi sur ceux que j'aime!...

LA COMTESSE. Que dis-tu? ta raison s'égare...

MICHEL. Non, je me souviens...

LA COMTESSE. C'est de la folie!

MICHEL. C'est de l'épouvante... Oh! je suis un grand criminel!...

LA COMTESSE. Quel est donc ton crime?

MICHEL. Ne le demandez pas... vous l'apprendrez au tribunal de Dieu!

LA COMTESSE. Mais il est donc bien grand?

MICHEL. Vingt ans de prières et de pleurs n'ont pu apaiser la colère divine...

Il tombe dans le délire.

LA COMTESSE, *l'arrêtant*. Michel! tout crime a son pardon.

MICHEL. Le pardon... non, Dieu punit et poursuit sans cesse...

LA COMTESSE. Notre Dieu, c'est un Dieu de clémence...

MICHEL. C'est un Dieu de vengeance!

LA COMTESSE. Malheureux, tu blasphèmes!... Dieu nous a dit : La confession accueille tout criminel, la pénitence absout et la communion purifie.

MICHEL. La confession, madame... vingt fois je me suis agenouillé et vingt fois l'horrible révélation s'est arrêtée sur mes lèvres...

LA COMTESSE. Qui a failli s'humiliera! Quoi, malheureux coupable, depuis vingt ans tu traînes une ame souillée?...

MICHEL. Grâce!

LA COMTESSE. Ne sais-tu pas qu'ici la mort peut venir et t'étreindre à chaque pas, et qu'à ton âge enfin...

MICHEL, *l'interrompant*. Je le sais.

LA COMTESSE. Et tu n'as pas racheté le salut de ton ame?...

NICÉTAS, *entrant*. Je vous cherchais, comtesse... Je sors du sénat, et je puis vous prédire que vous et votre nièce reverrez bientôt la France...

LA COMTESSE, *avec joie*. Je puis l'espérer?

NICÉTAS. Oui, madame.

LA COMTESSE. Mais vous, Nicétas... partirez-vous aussi?

NICÉTAS. Je n'ai songé qu'à vous, madame, à vous, la femme de mon empereur; et si ma souveraine a besoin de ma vie, vous pouvez en disposer, madame...

LA COMTESSE. Je n'ai rien à demander à Nicétas le ministre, mais je veux adresser une dernière prière à Nicétas le prêtre.

NICÉTAS. Que voulez-vous ?

LA COMTESSE, *interrogeant Michel du regard.* De l'indulgence et de la pitié pour un pauvre pécheur!

NICÉTAS. Dieu nous a commandé la charité, madame.

LA COMTESSE. Quand pourra-t-il s'approcher du tribunal de la pénitence?

NICÉTAS. A l'heure des funérailles impériales, je prierai dans cette salle; qui viendra, sera écouté... qui sera repentant, sera absous!

LA COMTESSE. Merci.

On entend des cris.

NICÉTAS, *montant la scène.* Quels sont ces cris?

MICHEL, *à la comtesse.* Je me confesserai, madame, et vous serez bénie...

NICÉTAS. L'empereur revient... éloignez-vous, comtesse... je vous reverrai bientôt... allez.

La comtesse et Michel sortent.

NICÉTAS, *relisant un parchemin.* Excepté deux sénateurs... tous ont signé... les ennemis sont trop nombreux pour que l'empereur ne cède pas.

SCENE V.

NICÉTAS, ANDRONIC, STROZZAS, PEUPLE, BARDAS, PHOCIUS.

ANDRONIC, *entrant suivi d'une foule et causant avec Strozzas.* Je veux que le corps de l'empereur Emmanuel soit déposé dans un cercueil d'or, et que son mausolée soit fait d'agathe et de porphyre.

LE TRÉSORIER. Les dernières guerres de l'empereur ont presque épuisé les trésors de l'état.

ANDRONIC. Trésorier Strozzas, vous ôterez à ce palais ses marbres et ses dorures, à Sainte-Sophie sa coupole de pierreries, et si cela ne suffit pas pour subvenir aux frais des funérailles, nous vendrons les diamans et les perles de la couronne... Les Romains nos ancêtres conservaient dans des châsses d'or les reliques des conquérans et des sages... L'empereur Emmanuel fut sage comme Titus, victorieux comme César.... et l'empire lui doit une belle tombe... allez... Non; écoutez... Je veux encore que la statue de bronze du malheureux prince Alexis soit placée sur la porte orientale, afin que chaque passant puisse, au souvenir de l'infortuné jeune homme, si traîtreusement assassiné, le plaindre et prier pour son ame... J'ai dit.

Strozzas s'incline et sort.

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* STROZZAS.

NICÉTAS, *à part.* Est-ce bien lui qui parle ?

ANDRONIC, *l'apercevant.* Le ministre Nicétas !

NICÉTAS. Lui ! monseigneur.

ANDRONIC. Approchez... Quel intérêt vous a guidé près de moi ?

NICÉTAS. Je viens, au nom du sénat, vous adresser une demande.

ANDRONIC. Le sénat !... parlez.

NICETAS, *lui présentant le parchemin.* Lisez, seigneur...

ANDRONIC. « La sagesse et la justice du » sénat demandent au très-auguste empe- » reur Andronic Comnène que la com- » tesse de Montfort et sa nièce la prin- » cesse de Constantinople soient embar- » quées demain sur un bâtiment de l'état, » qui les conduira dignement en France, » et que, jusqu'à l'heure de son départ, la » comtesse Hélène ait le droit de se reti- » rer au Palais de Blaquernes, sous la » garde exclusive du premier ministre.

Cette méfiance du sénat devrait me blesser, Nicétas; mais je la lui pardonne.

» Il demande aussi que les assassins du » prince Alexis soient poursuivis sans re- » lâche. »

Par l'ordre de l'empereur, j'ajoute ici, moi, qu'eux et tous leurs complices sont condamnés d'avance à mort, et que leurs restes inanimés seront jetés aux bêtes, fussent-ils des plus nobles familles, fussent-ils issus du sang même des Comnène.

NICÉTAS, *à part.* Il n'est donc pas complice...

ANDRONIC. Et de cette demande, Nicétas, je fais un ordre exécutoire, je signe, et le remets entre vos mains...

NICÉTAS. Seigneur ! tant de justice et de bonté...

ANDRONIC. Vous étonnent, n'est-ce, pas? soyez franc... (*Confidentiellement.*) Nicétas, quand un mortel a passé sa jeunesse dans l'insouciance et la débauche, quand, cédant à tous mauvais conseils, à toutes mauvaises pensées, il s'est fait une vie criminelle, il souffre quand vient l'âge. Et si alors Dieu lui donne un empire avec... une vie nouvelle... il veut racheter les crimes de sa vie passée... Il se fait l'esclave de la vertu, pour regagner sa place au ciel!... C'est ainsi, croyez-moi que souvent de mauvais princes sont devenus de bons empereurs...

NICÉTAS. O bienheureux le ministre

qui peut travailler à la gloire d'un si noble souverain !...

ANDRONIC. Ministre... Nicétas, vous ne l'êtes plus !...

NICÉTAS, *effrayé*. Quoi !... monseigneur !

ANDRONIC. Avez-vous donc oublié la dernière volonté de l'empereur? Croyez-vous qu'elle n'est pas sainte et sacrée pour tous? A Stéphanius Nicétas le patriarchat de Constantinople, a-t-il dit en mourant... C'est qu'il avait compris qu'après sa mort il faudrait à l'Eglise un guide sûr et fidèle... C'est vous qu'il a choisi, Nicétas, et nous recevrons ce dernier signe de sa sagesse comme un dernier bienfait.

NICÉTAS. Moi ! patriarche !

ANDRONIC. Oui, nous marcherons tous deux de front dans l'empire : moi, conduisant les affaires et l'armée, vous, conduisant l'Eglise... (*aux assistans.*) Qu'on se prosterne, messieurs, devant le patriarche de Constantinople... que chacun de vous l'accompagne à la basilique de Sainte-Sophie, qu'on se hâte de le vêtir de la robe patriarchale; car le convoi de l'empereur s'apprête, et c'est au patriarche de Constantinople à bénir le premier sa cendre...

NICÉTAS, *s'agenouillant*. Je vous rends grâce, ô mon maître !

ANDRONIC, *le retenant*. A mes genoux !.. c'est à moi, pauvre pécheur, à me courber aux vôtres... Hâtez-vous, Nicétas, Dieu vous attend.

NICÉTAS, *sortant*. Dieu ! Dieu protége l'empire !

Il sort accompagné de tous, excepté Bardas et Phocius.

SCENE VII.

ANDRONIC, PHOCIUS, BARDAS.

ANDRONIC, *à Phocius*. Les portes sont-elles fermées?

PHOCIUS. Oui, monseigneur!

ANDRONIC, *jetant son écharpe de crêpe*. Enfin! Satan cachant ses cornes fut un jour pris pour un saint; la prière fut trop longue; Satan se trahit... je suis plus habile que lui... moi, j'ai lutté jusqu'au bout, mais je suis fatigué, brisé... mes forces sont à bout... Ah! je suis bien accablé!...

Il tombe dans un fauteuil.

BARDAS, *à part, à Phocius*. Je vous disais, patrice, qu'il aurait son réveil.

PHOCIUS, *à demi-voix*. Nous sommes sauvés.

ANDRONIC. Ah! messieurs du sénat, vous me déclarez la guerre... je ne la soutiendrai pas... Tous les chefs de l'armée sont vos fils ou vos frères... vous seriez les plus forts... mais la seule vertu d'Andronic est la patience... et je vous jouerai tous... Bardas, tu trouveras Longue-Epée dans la galerie des statues, fais-le venir... Avant tout, je veux que tu m'apportes une toge de ministre... Je viens de défaire un ministre, il faut que j'en fasse un autre... va!

Bardas sort.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* BARDAS.

ANDRONIC, *à Phocius*. Que disait-on, Phocius, de ma conduite avec Nicétas?

PHOCIUS. Tout le monde en paraissait joyeux, mon maître... moi, j'en tremblais de tous mes membres... et votre extrême pâleur...

ANDRONIC. Ma pâleur, insensé, c'est de la peinture !

PHOCIUS. Dites-vous vrai?

ANDRONIC. La fausse pâleur, Phocius, appelle l'intérêt et cache la pensée. J'ai ouï dire que Julius César avait toujours un visage empreint de force et d'espoir au milieu du danger, et qu'il était pâle comme un mort quand il passait triomphant devant le Capitole! Peinture que tout cela, Phocius, peinture!

PHOCIUS. Votre grandeur ressemble en tout à Julius César.

ANDRONIC. Prends garde, Phocius, ce mot pourrait me porter malheur : César mourut assassiné.

SCENE IX.

LES MÊMES, BARDAS.

BARDAS, *rentrant*. Voici, seigneur, la toge que vous m'avez demandée... Déjà les torches sont allumées, et le convoi de l'empereur va sortir du palais...

ANDRONIC. Sitôt la nuit!... et Longue-Épée?

La nuit commence.

BARDAS. Il attend vos ordres.

ANDRONIC. Qu'il entre.

Bardas fait entrer Longue-Epée.

SCENE X.

LES MÊMES, LONGUE-ÉPEE.

ANDRONIC, *absorbé*. Non, comtesse, tu ne m'échapperas pas!... Une impératrice exilée... serait un flambeau qui pourrait rallier les mécontens, éclairer les ennemis de l'empire... une impératrice exilée serait un flambeau qu'il faut éteindre... (*Apercevant Longue-Epée.*) Approche, mon noble ami... Et, dis-moi, pourquoi ne t'ai-je pas rencontré parmi mes courtisans?

LONGUE-ÉPÉE. Le chagrin cherche la solitude.

ANDRONIC. Quel est la cause de ton chagrin?

LONGUE-ÉPÉE. Vous le demandez!... vous... qui m'avez fait traître!

ANDRONIC. Tu prends la lutte pour la trahison.

LONGUE-ÉPÉE. Oui, quand la victoire s'achète au prix du crime.

ANDRONIC. Et quel est le crime?

LONGUE-ÉPÉE. La mort du jeune empereur.

ANDRONIC. Tu n'aimes donc plus la belle Agnès?

LONGUE-ÉPÉE. Si je ne l'aimais plus... je me serais tué...

ANDRONIC. Et tu appelles crime une mort qui la fera ton épouse?

LONGUE-ÉPÉE. Mon épouse!... quand j'ai trahi sa mère...

ANDRONIC. Pour étouffer ton rival, Longue-Épée, ne fallait-il pas arrêter au passage celui qui venait pour épouser Agnès? Crois-moi, l'amour a toujours pardonné les crimes de l'amour, et la princesse, qui n'aimait pas le jeune empereur, ne t'a pas condamné!

LONGUE-ÉPÉE. Agnès pourrait me pardonner... Oh! si je pouvais vous croire!

ANDRONIC. Mais à quoi bon te faire entrevoir son pardon?.. Va, Longue-Epée, crois plutôt à sa haine, maintenant que tu n'as plus que quelques heures à jouir de sa présence.

LONGUE-ÉPÉE. Et pourquoi?

ANDRONIC. Par ordre du sénat, demain la comtesse Hélène et sa nièce Agnès seront embarquées sur un bâtiment de l'état qui doit les conduire en France.

LONGUE-ÉPÉE. Demain?

ANDRONIC. Sans retard.

LONGUE-ÉPÉE. Demain... moi, je veux partir aussi.

ANDRONIC. Tu veux donc assister un jour au mariage de la jeune comtesse avec un comte ou baron de France?

LONGUE-ÉPÉE. Mais ces titres que vous m'avez promis?..

ANDRONIC. Je ne puis te les donner que dans mon empire.

LONGUE-ÉPÉE. Mais vous pouvez, vous, l'empereur, empêcher leur départ.

ANDRONIC. Il faudrait pour cela que mes zélés serviteurs pussent s'approcher de la comtesse... mais enfermée déjà dans le palais de Blaquernes, elle est sous la garde du premier ministre, et moi-même, l'empereur, je n'ai pas le droit d'y pénétrer... . il faut te résigner, Longue-Epée.

LONGUE-ÉPÉE. Me résigner?

ANDRONIC. Nous trouverons bien dans mon empire une femme qui te consolera de la perte d'Agnès...

LONGUE-ÉPÉE. Le corps ne peut avoir qu'une ame... et quand l'ame s'en va... la tombe reçoit le corps.

ANDRONIC. Insensé! tu veux mourir!... et ceux qui t'aiment?

LONGUE-ÉPÉE. Où sont-ils donc?

ANDRONIC. Moi, je te plains, je t'aime!

LONGUE-ÉPÉE. Vous êtes le seul au monde...

ANDRONIC. Et si je parvenais à t'ennoblir, à te donner le pouvoir de me guider auprès de la comtesse... si je pouvais alors prolonger son séjour, et faire renaître ton espoir... accepterais-tu la vie?

LONGUE-ÉPÉE. Oh! alors, vous seriez la divinité!

ANDRONIC. Alors saurais-tu m'obéir aveuglément... et sans te laisser aller à mille conjectures vaines ou fausses... attendrais-tu en pleine confiance l'issue de mes actions, sans chercher à les deviner ou les prévoir?

LONGUE-ÉPÉE. Alors, vous, le maître... moi, l'esclave... vous, la volonté, la pensée... moi, le dévouement, l'obéissance.

ANDRONIC. C'est bien... Holà! gardes... (*Le capitaine et des gardes paraissent.*) Ecoutez: pour faire droit à la dernière volonté de l'empereur Emmanuel, nous avons fait le ministre Nicétas, patriarche de Constantinople... nous nommons en sa place, premier ministre, le libérateur de la jeune princesse; mettant ainsi la comtesse de Montfort sous la garde du fiancé de sa nièce Agnès... Phocius, qu'on revête Longue-Epée de sa robe.

LONGUE-ÉPÉE. Premier ministre!

ANDRONIC, *à part.* Maintenant, je puis aller pleurer l'empereur. (*Il monte la scène; s'arrêtant.*) Faire un patriarche et faire un ministre furent choses difficiles... (*Il réfléchit; sortant rapidement de sa réflexion.*) Il me sera plus facile de les défaire.

Il sort.

LE CAPITAINE DES GARDES. Le premier ministre n'a pas d'ordres à nous donner?

LONGUE-ÉPÉE. Aucun... laissez-moi.

Les gardes sortent.

SCENE XI.

LONGUE-ÉPÉE, *seul.*

La rampe baisse.

Premier ministre dans l'empire d'Orient!.. et pas d'ivresse dans le cœur; pas de joie... Pourtant j'ai quelquefois rêvé silencieusement la grandeur... Ah! je rêvais

un pouvoir qui mettrait entre mes mains la destinée de plusieurs bataillons... mais non pas seulement celle d'une pauvre femme... N'importe! je suis assez grand pour avouer mon amour.... Je suis ministre et favori d'un empereur... Sans cet empereur... Agnès serait mariée... sans lui.... demain, peut-être... et par lui, je pourrais l'aimer... ma vie tout entière; mais à quel prix?.. sans doute. Allons!.. j'ai promis de ne plus songer, de ne pas chercher à prévoir.. Agnès doit m'appartenir!... et que me fait l'orage qui peut gronder autour de moi, pourvu que j'arrive au port avec elle! Je fermerai les yeux pour ne pas voir agir la main qui me protége, et ne les rouvrirai que pour conduire Agnès à l'autel..... et alors je l'emmènerai bien loin de cette cour maudite, où les poignards ont des poisons... et les hommes et les femmes... des secrets... J'en tuerai le souvenir, j'oublierai le ciel et la terre pour ne voir qu'elle, n'adorer qu'elle... Laissons donc s'engloutir les heures... attendons... attendons...

Il s'assied, Michel entre par le fond.

SCENE XII.

LONGUE-ÉPÉE, MICHEL.

Nuit complète.

MICHEL. La nuit est venue... . la nuit si tardive et si prompte, c'est l'heure où le saint ministre va venir prier ici.... et pour moi, c'est l'heure terrible et suprême! (*Apercevant Longue-Epée.*) Le voici!..... déjà!... Seigneur, mon Dieu! Seigneur, maintenez l'obscurité qui cachera ma terreur... Seigneur, donnez au coupable la force de parler à son juge..... (*Il se traîne jusqu'auprès de Longue-Epée, qui est assis dans l'abattement, et s'agenouille auprès de lui.*) Pitié pour celui qui s'agenouille..... qui se repent et qui souffre.

LONGUE-ÉPÉE. Quel est cet homme?

MICHEL. Et qui vient vous demander pour un crime.... la pénitence et l'absolution...

LONGUE-ÉPÉE, *à part.* Le crime peut donc s'absoudre?

MICHEL. Il y a vingt ans, mon père, je fus complice du meurtre d'un enfant!..... Oh! ne m'accablez pas!... j'ai déjà tant souffert... le ciel a dirigé contre moi l'image de ma victime pour me glacer d'horreur!... et m'ôter le repos.

LONGUE-ÉPÉE, *à part avec frayeur.* L'image d'une victime poursuit donc le coupable?

MICHEL. Quelques années après le crime, mon père, son image m'est apparue sous les vêtemens d'un enfant païen, endormi sur la poussière, dans les plaines de la Patzinacie. J'ai prié! j'ai fui vers la France, et là, la colère divine me l'a montré parmi les soldats normands qui marchaient au combat, triste et rêveur comme la vengeance!

LONGUE-ÉPÉE, *cache son visage dans ses mains. A demi-voix.* Et plus tard?

Il écoute avec stupeur.

MICHEL. J'ai voulu me rendre à Jérusalem... je l'ai trouvé muet et silencieux sur la route... Je suis venu à Constantinople, et je l'ai rencontré dans les rues, dans le palais, partout, sans cesse. Et maintenant je viens vous dire en tremblant, vous, mon père, vous, qui pouvez absoudre, exorciser, délivrez mon ame du démon... faites, mon père, qu'elle ne soit pas maudite... et que je puisse, en mourant, voir passer devant moi la bonté du Seigneur... Pitié pour moi... pitié! Il tombe la face contre terre.

LONGUE-ÉPÉE, *se levant.* Destinée! viens encore à mon aide... comment faire?.. Ah! (*Prenant Michel par la main. A demi-voix.*) Suis-moi, pauvre coupable... viens...

MICHEL, *tremblant.* Où me conduisez-vous, mon père?

LONGUE-ÉPÉE, *l'entraînant par la main.* Viens!... (*Il ouvre une draperie qui cachait une fenêtre à droite. Le théâtre s'éclaire comme par la lune.*) Et maintenant à la lueur des étoiles, regarde mon visage!...

MICHEL, *épouvanté.* Malheur!.. grâce...

Il tombe à la renverse.

LONGUE-ÉPÉE. Merci, hasard, qui as fait vivre l'enfant immolé... et qui me met aujourd'hui face à face avec mon meurtrier... (*A Michel.*) Et toi, misérable... dis-moi, dans quel palais ou chaumière était né cet enfant... réponds!... Mais la frayeur l'a glacé... le frisson le saisit... et le secret de ma naissance est tout entier dans cette tête froide et sans voix... Oh! s'il allait mourir... Rappelle tes sens, vieillard... vois, je viens pour chasser ton erreur et briser ta chaîne... vois, je ne suis ni spectre, ni fantôme... tu trembles encore!. (*Saisissant le livre de prières de Michel.*) Tiens, regarde, j'ai ouï dire par ceux de ta religion que si le démon touchait un livre saint, il serait foudroyé: regarde... moi, j'embrasse celui-ci... ton Dieu ne me frappe pas, car je ne suis, tu le vois, ni spectre ni fantôme.

MICHEL, *se redressant.* Grand Dieu!...

LONGUE-ÉPÉE. Mon cœur bat... ma tête pense... et ma voix supplie... comme toi je suis mortel... ton crime n'a pas pu s'accomplir... Dieu ne t'accablait pas d'un horrible anathème... je n'étais pas l'image menaçante et terrible, mais un homme

qui passait, mais un enfant cru mort, et que la mort avait épargné...

MICHEL. Serait-il vrai?

LONGUE-ÉPÉE. Et maintenant, toi qui as voulu me donner la mort, tu peux racheter ton crime en me donnant la vie... Dis-moi, dis-moi d'où je viens, qui je suis; dis-moi, mon père est-il vivant?

MICHEL. Il vient de mourir.

LONGUE-ÉPÉE. Quand donc?

MICHEL. Hier.

LONGUE-ÉPÉE. Où donc?

MICHEL. Dans ce palais.

LONGUE-ÉPÉE. Dans ce palais?... et il se nommait...

MICHEL. Emmanuel Comnène César!

LONGUE-ÉPÉE. L'empereur!

MICHEL. L'empereur.

LONGUE-ÉPÉE. Lui! mon père... moi... fils d'un empereur... et je l'ai vu froidement s'éteindre... et ma mère... ma mère morte aussi, sans doute... l'empereur... mon père... quel soupçon!... il y a vingt-deux ans... la comtesse de Montfort... le nom de ma mère... son nom?...

MICHEL. Vous venez de la nommer, monseigneur.

LONGUE-ÉPÉE. La comtesse de Montfort... ma mère... vivante encore... vivante!...

Il pleure de joie.

MICHEL. Oh! mon Dieu! que d'espoir dans mon cœur!

LONGUE-ÉPÉE. Quoi! le comte Gontran, le brave Hugues de Montfort sont mes aïeux... Agnès... Agnès est ma parente... je suis fils des Montfort... fils de guerriers normands qui ont dans de saintes chapelles leurs images de pierre couchées sur leurs tombeaux... Oh! je pressentais bien qu'il y avait dans mon sang quelque chose de vaillant et de noble...

MICHEL, *entendant les pas de Phocius et de Bardas.*) On vient de ce côté.

LONGUE-ÉPÉE. Qui vient?.. Où suis-je donc?

PHOCIUS, *s'approchant.* L'empereur Andronic vous commande à vous, premier ministre, d'ordonner aux gardes qui ne doivent obéir qu'à votre voix, de nous conduire au palais de Blaquernes.

LONGUE-ÉPÉE. Qui es-tu, toi?

PHOCIUS. Le patrice Phocius.

LONGUE-ÉPÉE. Et toi?

BARDAS. Bardas...

LONGUE-ÉPÉE, *à part.* Deux assassins!... (*Réfléchissant.*) Elle... ma mère...

PHOCIUS. Nous attendons...

LONGUE-ÉPÉE. Holà, gardes!... (*Des gardes paraissent.*) Le premier ministre ordonne que deux de vous conduisent ces deux hommes au palais de Blaquernes... Partez!..

PHOCIUS. Allons, Bardas...

BARDAS. Je vous suis... Vilaine mission que la nôtre...

Il sort lentement avec les autres.

SCENE XIII.

LONGUE-ÉPÉE, MICHEL.

LONGUE-ÉPÉE, *appelant.* Capitaine Lascaris... (*Le capitaine paraît*) écoutez: Vous allez choisir trois hommes déterminés et courir à toute bride au palais de Blaquernes, et là, vous arrêterez sans bruit les deux hommes que j'y fais conduire... ce sont les assassins du prince Alexis.

LE CAPITAINE. Ses assassins!

LONGUE-ÉPÉE. Vous les enfermerez secrètement au palais de Blaquernes, secrètement, même pour l'empereur; vous attendrez mes ordres, et je vous prouverai demain ce que peuvent la justice et la munificence d'un premier ministre.

LE CAPITAINE. Comptez sur moi.

LONGUE-ÉPÉE. Si je ne vous croyais pas fidèle, capitaine... je ne vous eusse pas choisi.

LE CAPITAINE. Merci, monseigneur...

LONGUE-ÉPÉE. Allez!

SCENE XIV.

LONGUE-ÉPÉE, MICHEL.

LONGUE-ÉPÉE, *à Michel.* Toi, pauvre vieillard, en signe de pardon, voici ma main, tu as assez souffert...

MICHEL, *lui baisant la main.* O mon maître.

LONGUE-ÉPÉE. Encore une question: Quel est le nom de celui qui a dû payer ma mort? son nom?

MICHEL. C'est un nom qu'il faut prononcer bien bas dans ce palais.

LONGUE-ÉPÉE. Quel est-il?

MICHEL. Andronic.

LONGUE-ÉPÉE. Andronic!..(*On annonce.*) Le très-auguste empereur Andronic Comnène... (*Longue-Épée furieux.*) Le voici!..

MICHEL, *le retenant.* Soyez prudent; votre mère est captive...

LONGUE-ÉPÉE. Oui, j'ai ma mère à sauver...

SCENE XV.

LES MÊMES, ANDRONIC, LE PATRICE NICÉPHORE, *puis* AGNES.

LE PATRICE NICÉPHORE. A quelle heure, monseigneur, les combats dans le cirque?

ANDRONIC. Vers le milieu de la nuit.

LE PATRICE NICÉPHORE. Qui vous accompagnera ?

ANDRONIC. Tous ceux de ma cour et surtout la princesse de Constantinople, car c'est un ange de beauté que cette jeune fille. (*S'approchant de Longue-Epée.*) Ah ! te voici, mon fidèle !

LONGUE-ÉPÉE. Oui, votre fidèle...

ANDRONIC. Phocius et Bardas ?

LONGUE-ÉPÉE. Sont sur la route du palais de Blaquernes...

ANDRONIC. C'est bien. (*A haute voix.*) Qu'on ouvre les draperies, je veux de l'éclat, du bruit, de la musique...

Les draperies s'ouvrent, on voit une salle somptueuse. Musique dans le fond.

ANDRONIC, *se rapprochant de Nicéphore, à demi-voix.* Dès que je partirai cette nuit pour le cirque, vous répandrez la nouvelle de l'élevation de Longue-Epée. Je veux qu'alors Nicétas l'apprenne, vous m'entendez.

LE PATRICE NICÉPHORE. Oui, monseigneur.

ANDRONIC, *à Longue-Epée.* Il faut que cette nuit même tu ailles veiller au palais de Blaquernes, je le veux.

LONGUE-ÉPÉE. Moi !... (*Se contenant.*) Vous, seigneur, la volonté.... moi, l'obéissance...

ANDRONIC. Et maintenant mon premier ministre à table en face de moi !

LE PATRICE NICÉPHORE. Place au très-auguste empereur Andronic Comnène !

LONGUE-ÉPÉE, *à part.* Tu l'as dit, Andronic ; j'irai veiller moi-même au palais de Blaquernes. (*A Michel.*) Dans une heure, Michel, j'ai à te parler.

Il monte la scène.

UN HÉRAUT. Place au premier ministre ! (*Michel regardant Longue-Epée qui entre dans la salle du festin.*) Notre Dieu, c'est un Dieu de clémence !

Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

LE BAPTÊME.

Le théâtre représente une salle du palais de Blaquernes.

SCENE PREMIERE.

PHOCIUS *et* BARDAS, *les mains liées, sont de chaque côté de la scène.*

PHOCIUS, *appelant avec frayeur.* Bardas !

BARDAS. Eh bien !

PHOCIUS. Que fais-tu ?

BARDAS. Je tâche de m'endormir.

PHOCIUS. Je t'en supplie... ne dors pas... parce qu'alors je me crois seul... et j'ai peur...

BARDAS. Mais il me semble que vous n'avez pas l'air trop rassuré quand je suis éveillé...

PHOCIUS. Non... je tremble... je l'avoue.

BARDAS. Vous auriez mauvaise grâce à le nier...

PHOCIUS. Comprends-tu, toi, Bardas, que le nouveau ministre nous ait fait arrêter ?

BARDAS. Plus j'y pense... et moins je le comprends.

PHOCIUS. Et tu ne penses pas qu'Andronic nous delivrera ?...

BARDAS. L'arrestation des assassins du prince Alexis doit être déjà connue de tout le monde, et nous délivrer serait s'avouer coupable.

PHOCIUS. Mais il doit craindre nos révélations ?

BARDAS. Sans doute.

PHOCIUS. Il ne peut pas nous faire juger ?

BARDAS. Non.

PHOCIUS. On ne pourra donc pas dresser un échafaud et nous faire décapiter ?

BARDAS. Assurément non ; mais l'empereur prendra le soin de nous faire étrangler entre quatre murs.

PHOCIUS. C'est consolant !

BARDAS. Il est bien douloureux, Phocius, de quitter une vie qui se préparait si belle, surtout quand on a commis de grandes fautes.

PHOCIUS. De bien grandes fautes !

BARDAS. Et pour lesquelles on sera damné.

PHOCIUS, *tremblant.* Damné !...

BARDAS, *se levant.* Moi, je connais, patrice, un moyen de sauver nos deux ames et la vie d'un de nous...

PHOCIUS, *se levant.* Sauver nos deux ames... et la vie d'un de nous ?... Dites... mais comment ?...

BARDAS. Écoutez bien... Si l'un de nous écrit ou déclare au sénat qu'il est seul coupable, que seul il a frappé le prince,

son dévouement sauve son complice, et Dieu juste l'épargne en faveur de cette belle action.

PHOCIUS. Tu as raison.

BARDAS. L'autre, libre alors, se fait raser la tête, s'en va pieds nus à Jérusalem, vit de racines et d'eau claire, dit pieusement son chapelet depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et fait ainsi, s'il le peut, sa paix avec le Seigneur.

PHOCIUS. Merveilleusement pensé, Bardas, déclare ici que suis innocent, sauve ton ame, et moi je te ferai brûler des cierges.

BARDAS. Je ne vois pas de raison pour que ce ne soit pas moi qui vous en fasse brûler des cierges... J'ai trouvé le moyen... il est juste que j'en aie les avantages. Écrivez donc, patrice, et vous éviterez l'enfer.

PHOCIUS. Évite-le, toi.

BARDAS. Non... je ne veux pas.

PHOCIUS. Ni moi non plus.

BARDAS. Alors, soyons damnés.

PHOCIUS. Soyons damnés.

Ils se rasseyent.

BARDAS. Je connais, patrice, un moyen de décider qui devra sauver l'autre.

PHOCIUS. Et comment?

BARDAS. Avec ce dé.

PHOCIUS. Quoi, impie, tu veux jouer!...

BARDAS. Le perdant sauvera le gagnant.

PHOCIUS. En combien de coups?

BARDAS. Un seul.

PHOCIUS. J'y consens.

BARDAS. Jurons d'abord que qui perdra...

PHOCIUS. Paiera... C'est entendu.

BARDAS. Commencez donc... et ne trichons pas.

PHOCIUS. Franc jeu... (*Agitant le dé.*) Voilà mon dernier coup de dé.

Il le jette.

BARDAS. As!

PHOCIUS. Tu mens.

BARDAS. Voyez!...

PHOCIUS, *crossant le dé.* Je ne joue plus.

BARDAS. Je m'en doutais... ce qui me console... misérable! c'est que je te verrai mourir...

PHOCIUS. Nous nous verrons l'un l'autre.

BARDAS. Non pas... Devant le bourreau comme partout ailleurs, patrice Phocius, l'homme du peuple suit le noble... vous passerez le premier.

PHOCIUS, *tremblant.* Merci de l'honneur.

BARDAS. Et ça ne tardera pas... J'entends venir.

PHOCIUS, *épouvanté.* On vient... ô mon Dieu!... mon Dieu!

SCENE II.

LONGUE-ÉPÉE, MICHEL, HOMMES D'ARMES, LE CAPITAINE.

UN DES HOMMES D'ARMES. Suivez-nous!

Bardas et Phocius sortent avec les gardes.

LONGUE-ÉPÉE, *au capitaine.* Capitaine, veillez à ce que ces deux hommes soient enfermés dans les salles souterraines du palais. Puis vous annoncerez à la comtesse de Montfort l'arrivée du premier ministre... (*Le capitaine se dispose à sortir.*) Et surtout que pas un de vos soldats ne puisse porter au dehors la nouvelle de l'arrestation de Phocius et de Bardas.

LE CAPITAINE. Aucun d'eux, monseigneur, ne peut sortir de ce palais sans la permission de leur capitaine, qui ne la leur donnera que quand le premier ministre l'aura ordonné...

Il sort.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* LE CAPITAINE.

LONGUE-ÉPÉE, *à Michel.* Maintenant, Michel, toi qui as vécu dans ce palais, hâte-toi de m'en montrer les issues, les détours... il faut que je le connaisse en entier pour pouvoir y préparer la fuite de ma mère...

MICHEL, *avec inquiétude.* Par ici... monseigneur... par cette porte... suivez-moi.

LONGUE-ÉPÉE, *remarquant son inquiétude.* Mais que crains-tu donc encore?... tu sembles inquiet.

MICHEL. Je crains, monseigneur, l'arrivée d'Andronic.

LONGUE-ÉPÉE. Il vient, tu le sais, de partir avec toute sa cour pour voir combattre dans le cirque les lions et les tigres... et tandis qu'il s'enivre de cet horrible spectacle, il croit qu'un crime se commet au palais de Blaquernes... les tyrans, comme l'empereur, commandent le meurtre, mais ils n'y prennent point part. Andronic ne viendra pas, rassure-toi, Michel, et conduis-moi.

MICHEL. Par ici, monseigneur.

Ils sortent par la porte à gauche au fond.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CAPITAINE.

Ils entrent par la droite.

LE CAPITAINE. Oui, madame, le premier ministre vient d'arriver.

LA COMTESSE. Vous l'avez vu?

LE CAPITAINE. Il n'y a qu'un instant, madame, je l'ai laissé dans cette salle.

LA COMTESSE. O mon Dieu! j'avais tort de désespérer!... De grâce, capitaine, courez vers Stéphanius Nicétas.... Ditez-lui de se hâter près de moi... mon impatience est mortelle...

LE CAPITAINE. Stéphanius Nicétas, dites-vous, madame? mais il n'est plus ministre!

LA COMTESSE. Quoi!... ce n'est pas lui?

LE CAPITAINE. Non, madame, c'est le nouveau ministre...

LA COMTESSE. Et le nouveau ministre se nomme?

LE CAPITAINE. Longue-Épée le Normand.

LA COMTESSE. Longue-Épée! Et c'est lui qui vient d'arriver ici?

LE CAPITAINE. Lui-même, madame.

LA COMTESSE, *avec frayeur*. Quoi! mon seul défenseur est tombé... et sa chute est mon arrêt de mort...

LE CAPITAINE. Qu'avez-vous donc, madame?

LA COMTESSE. Capitaine, on veut m'assassiner! Vous le savez...

LE CAPITAINE, *avec indignation*. Madame!...

LA COMTESSE. Écoutez! dévorée d'inquiétude, j'étais cette nuit près d'une fenêtre... épiant tout, observant tout, et j'ai vu entrer dans ce palais, parmi vos soldats.... deux hommes, dont l'un est le patrice Phocius... un infâme qui porte un poignard que l'empereur dirige à son gré... Ces deux hommes, que venaient-ils faire ici?

LE CAPITAINE. Je l'ignore, madame.

LA COMTESSE. Ils n'en sont point sortis, ils y sont encore?

LE CAPITAINE. Madame...

LA COMTESSE. Vous ne répondez pas?

LE CAPITAINE. Je ne puis vous répondre. J'ai juré discrétion... madame... et je ne puis manquer à mon devoir.

LA COMTESSE. Laissez-moi.

Le capitaine sort.

SCENE V.

LA COMTESSE, *seule*.

Oh!... ma mort sera vengée... ma mort... ah! mon Agnès... morte déjà peut-être... et Michel... et Nicétas... personne auprès de moi... rien que des assassins... des poignards... du poison... rien que l'agonie de la mort... Oh! mon Dieu... encore un peu de force... essayons de lutter... si je pouvais écrire au sénat... si... je... On vient!... lui! lui! déjà... (*Avec désespoir.*) Oh! mais je suis perdue!

SCENE VI.

LA COMTESSE, LONGUE-EPÉE.

LONGUE-ÉPÉE. Vous serez sauvée, madame... Un de vos amis vous attend pour vous conduire... une barque est prête au rivage... partez.

LA COMTESSE. Vous voudriez pouvoir dire au sénat : La comtesse a trouvé la mort en cherchant à fuir... n'est-ce pas?

LONGUE-ÉPÉE. Andronic vous a condamnée, madame... ce palais est une prison mortelle... hâtez-vous d'en sortir.

LA COMTESSE. Andronic veut que ma mort passe pour une justice et non pour un assassinat... mais on m'assassinera!

LONGUE-ÉPÉE. La mort est dans ces murs!

LA COMTESSE. Qu'elle vienne donc!... je ne veux par marcher au-devant d'elle... Non, tu ne réussiras pas, toi, qu'un premier crime a fait ministre, et qui veut qu'un second t'élève encore... Hier, tu as livré un enfant à des meurtriers, et maintenant tu veux livrer une femme!

LONGUE-ÉPÉE, *cherchant à lui prendre les mains*. Oh!... ne m'accablez pas, madame... et venez...

LA COMTESSE, *le repoussant*. Jamais!

LONGUE-ÉPÉE, *avec précipitation*. Hier, le prince Alexis venait pour épouser votre nièce Agnès, que j'aime, moi, madame; c'est mon amour qui vous a perdue, et c'est un autre amour qui vient vous sauver à cette heure.

LA COMTESSE. Et quel amour?

LONGUE-ÉPÉE. Un amour aussi grand que le monde... Oh! venez... venez... Mais que dire!... que faire!... Oh!... je suis sincère, et je jure...

LA COMTESSE. Jurer!... et sur quoi? ta religion!.. tu n'en as pas; ta loyauté!... tu as trahi.

LONGUE-ÉPÉE. Je vous jure sur la tête de ma mère!

LA COMTESSE. Ta mère!... tu n'en as pas non plus. (*Longue-Épée reste interdit.*) Si tu en avais une, malheureux, elle te maudirait!...

LONGUE-ÉPÉE, *pleurant*. J'ai retrouvé ma mère, madame, et ma mère m'a maudit!... Oui... je vous ai parlé d'un laboureur qui m'appelait l'enfant du rivage... ce pêcheur, madame, m'avait arraché des eaux du Bosphore, où m'avaient jeté des assassins, qui, pendant le sommeil de ma mère, m'avaient secrètement arraché de ses bras!... oui, madame, de ses bras, dans ce palais...

dans ce palais, madame, où ma mère avait été reléguée par son impérial époux.

LA COMTESSE. Grand Dieu !...

LONGUE-ÉPÉE. Mais regardez-moi, madame, ne retrouvez-vous pas dans mes traits ceux de votre époux ou de votre jeune enfant ?... Oh !... dites ! une mère doit reconnaître son enfant, car en vous regardant, moi, je reconnais ma mère.

LA COMTESSE. Toi ! mon fils ! toi !... Oui.... ces traits... (*Avec précipitation.*) Ah !... mon enfant avait au bras un signe que l'âge ne peut avoir effacé.

LONGUE-ÉPÉE, *jetant sa toge et découvrant son bras.* Ce signe... je l'ai, ma mère, voyez... voyez donc !

LA COMTESSE. Ce signe... ces traits... ces larmes... Oh !... mon enfant... mon enfant !..

Elle se précipite dans ses bras.

LONGUE-ÉPÉE, *pleurant.* Ma mère, ma mère !... (*Chancelant.*) Oh ! je ne savais pas que le baiser d'une mère puisse faire pleurer ainsi. (*Avec ravissement.*) J'ai retrouvé ma mère ! (*S'éloignant tristement.*) Et ma mère... m'a maudit !

LA COMTESSE. Non !... Je me disais tout-à-l'heure, en parlant de malédiction..... mais c'est le tigre... c'est Andronic qui s'est emparé de sa jeune ame et qui l'a perdue..... ce n'est pas... le crime..... le crime...

LONGUE-ÉPÉE. Ma mère ! vous ne pouvez me trouver une excuse.

LA COMTESSE. Une excuse... si je puis... si... je... Ah !... tu n'étais pas chrétien, tu n'avais pas reçu le baptême, qui conduit dans la voie du Seigneur.... tu n'avais aucune lumière pour éclairer ta vie... tu marchais seul.... isolé... tu n'étais pas chrétien, mon enfant... mais tu le deviendras.

LONGUE-ÉPÉE. Oh !... oui !... Je veux adorer votre Dieu.. ma mère....

LA COMTESSE. Oui !... le baptême effacera tes fautes passées... et quand Dieu t'aura reçu dans sa grande famille... alors seulement tes actions seront comptées, et ta mère aura le droit de maudire... Mais à présent toute malédiction tombe, il ne peut y avoir dans le cœur que de l'espoir, que de l'amour... (*Après une pause.*) Vois... Andronic a juré ma mort... Eh bien ! je ne le crains plus... j'ai mon fils près de moi... et mon fils... défendra sa mère.

LONGUE-ÉPÉE. Qu'ils viennent donc vous arracher de mes bras, ces hommes qui versent tant de sang !.. (*Avec rage.*) Qu'ils viennent !... (*Avec amour.*) Oh ! je vous sauverai... ma mère... je vous sauverai ! (*Entendant des pas.*) Qui vient ?... Ah ! Michel...

SCENE VII.

LES MÊMES, MICHEL, *puis* LE CAPITAINE.

MICHEL. En vain je vous attendais. Dieu veuille que vous n'ayez pas laissé passer l'heure !.. Je viens d'apercevoir des hommes qui se dirigent vers ce palais...

LONGUE-ÉPÉE. Partez, ma mère, si c'était le tyran !...

MICHEL. Venez, comtesse.

LA COMTESSE. Et si les gardes nous voient ?

LONGUE-ÉPÉE. Tout est prévu... partez...

LA COMTESSE. Mais toi, viens aussi...

LONGUE-ÉPÉE. J'aime Agnès, ma mère, elle n'est pas libre encore...

LA COMTESSE. On t'accusera.

LONGUE-ÉPÉE. Vous me délivrerez, fuyez.

LA COMTESSE. Un dernier baiser !

MICHEL, *se mettant entre les deux.* Ce dernier baiser pourrait vous coûter la vie.

Il entraîne la comtesse.

LONGUE-ÉPÉE, *refermant la porte sur eux.* Dieu de ma mère.... conduis-la.... Et moi... moi... je n'ai que mon poignard... Si c'était Andronic... (*Appelant.*) Capitaine !... (*Au capitaine qui paraît.*) Une épée !

LE CAPITAINE. Voici la mienne.

LONGUE-ÉPÉE. Merci !... Quels sont ces hommes qui viennent ici ?

LE CAPITAINE. Plusieurs sénateurs et le patriarche Nicétas demandent à voir la comtesse.

LONGUE-ÉPÉE. Nicétas !... Qu'ils s'adressent d'abord au premier ministre... Allez... je les attends. ((*Le capitaine sort.*) Oui, je dois les tromper... et m'exposer à leur indignation... il faut que l'horrible nouvelle soit répandue par les défenseurs mêmes de ma mère... Nicétas seul doit avoir le secret... (*Il ramasse sa toge et se drape.*) A mon aide aussi la ruse et le mensonge, ce sont ici les armes qui blessent et qui tuent !

SCENE VIII.

LONGUE-ÉPÉE, NICÉTAS, QUATRE SÉNATEURS.

NICÉTAS, *à Longue-Épée.* Bientôt... monseigneur... la comtesse de Montfort doit monter sur le vaisseau qui l'emportera

loin de l'empire, et quelques-uns de ses amis viennent pour lui adresser leur dernier hommage et leur dernier adieu.

LONGUE-ÉPÉE, *froidement.* La comtesse de Montfort n'existe plus.

TOUS. Que dit-il?

LONGUE-ÉPÉE. Aidée de son serviteur Michel, elle fuyait, quand mes soldats vigilans l'ont tuée.

NICÉTAS. Tuée!...

LONGUE-ÉPÉE. L'empereur et le sénat l'avaient confiée à la garde du premier ministre, et le premier ministre devait la garder morte ou vive...

PREMIER SÉNATEUR. Infâme!

LONGUE-ÉPÉE. Je rendrai compte au sénat de ma conduite, messeigneurs, et seulement alors vous aurez le droit de me juger.

PREMIER SÉNATEUR. Et de te condamner.

LONGUE-ÉPÉE. Peut-être!

PREMIER SÉNATEUR. Courons donc... messieurs... assembler le sénat... répandons l'horrible nouvelle... Et demain... Longue-Epée... nous vengerons la comtesse...

NICÉTAS, *à part.* Morte!...

PREMIER SÉNATEUR. Venez, sénateurs!

Ils sortent.

SCENE IX.

LONGUE-ÉPÉE, NICÉTAS.

NICÉTAS, *absorbé.* Oh! l'empereur!... l'empereur!...

LONGUE-ÉPÉE, *au patriarche.* Patriarche de Constantinople, la comtesse est en fuite...

NICÉTAS. Que dis-tu?

LONGUE-ÉPÉE. Plus bas... Les deux assassins Phocius et Bardas, envoyés par l'empereur, sont enfermés par mes ordres... La comtesse et son serviteur Michel aborderont dans une heure à Gallatta.

NICÉTAS. Elle, sauvée par toi!

LONGUE-ÉPÉE. Par moi...

NICÉTAS. Et pourquoi tant de dévouement... que t'importe son salut à toi, favori de l'empereur?...

LONGUE-ÉPÉE. Je l'ai sauvée, parce qu'elle est ma mère... parce que je suis fils de la comtesse de Montfort et de l'empereur Emmanuel.

NICÉTAS. Vous!

LONGUE-ÉPÉE. Et j'ai pu la sauver... parce que ceux qui m'ont arraché, il y a vingt ans, de ses bras, m'ont jeté dans le Bosphore, sans pressentir que le Bosphore me rejetterait au rivage; et ma mère vient de reconnaître son fils à ce signe que la nature m'a mis au bras... Voyez, voyez!... mon bras est encore tout humide de ses larmes.

NICÉTAS, *se courbant.* Je vous salue, mon souverain.

LONGUE-ÉPÉE. Et je n'ai confié cela qu'à vous seul, Nicétas... parce qu'il faut que l'empereur croie le crime accompli, et que nous puissions profiter de sa tranquille insouciance pour lui ravir aussi la princesse Agnès, ma parente, ma fiancée...

NICÉTAS. Votre fiancée... Mais la passion de l'empereur pour elle...

LONGUE-ÉPÉE. La passion de l'empereur... dites-vous?

NICÉTAS. Vous ne savez pas?

LONGUE-ÉPÉE. Quoi donc?... Achevez... achevez...

NICÉTAS. On m'a dit qu'il ne faisait mystère ni de son amour pour la princesse, ni de ses projets de mariage avec elle.

LONGUE-ÉPÉE, *hors de lui.* Son amour!... ses projets!..

NICÉTAS, *effrayé.* Je n'ai rien vu par mes yeux... On m'a dit... mais peut-être m'a-t-on trompé.

LONGUE-ÉPÉE, *courant au fond.* Et maintenant, elle est en son pouvoir!

NICÉTAS, *l'arrêtant.* Où voulez-vous aller?

LONGUE-ÉPÉE. Au palais de l'empereur.

NICÉTAS. L'empereur n'est pas dans son palais...

LONGUE-ÉPÉE. Mais où donc... où donc est-il?

NICÉTAS. Dans les appartemens du Cirque.

LONGUE-ÉPÉE. Oui... sans doute avec elle... Eh bien donc, au Cirque!..

NICÉTAS, *s'opposant.* Attendez!

LONGUE-ÉPÉE. Laissez-moi...

NICÉTAS. Et votre mère?..

LONGUE-ÉPÉE. Ma mère!... Oh! oui... ma mère... faut-il donc que la vie de l'une coûte la vie ou l'honneur à l'autre?

NICÉTAS. Calmez-vous, monseigneur, réfléchissez... Il faut du sang-froid, de la réflexion pour les protéger toutes les deux.

LONGUE-ÉPÉE. Du sang-froid, de la réflexion... quand la fureur m'entraîne... Jusqu'à présent... j'ai pu dissimuler, maîtriser... mais maintenant mes forces sont à bout... il me faut la vengeance... Oh!... conseillez-moi... guidez-moi, vous, Nicétas, vous dont la tête est calme... vous qui n'aimez pas d'amour... conseillez-moi... Tenez (*lui donnant son poignard*),

emparez-vous de ce poignard... car je le le sens... ma folie pourrait nous perdre tous...

NICÉTAS. Laissez-moi vous conduire... monseigneur, livrez-vous au vieillard...

LONGUE-ÉPÉE. Oui, je m'abandonne à vous... Mais avant tout, mon père... c'est la confession chrétienne qui m'a montré ma mère... et je me suis écrié : Gloire au Dieu des chrétiens!... Et pour qu'en ce moment suprême ce Dieu ne détourne pas de moi ce regard bienfaisant, pour qu'il me secoure et me protège... pour qu'il nous inspire tous les deux... faites-moi chrétien, mon père, (*se découvrant*) donnez-moi le baptême.

NICÉTAS. Fils d'un empereur chrétien, humiliez-vous...

Longue-Epée s'agenouille devant le patriarche, qui commence la prière à voix basse.

ACTE CINQUIÈME.

LE MARIAGE.

Le théâtre représente une salle des appartemens du Cirque.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, *seul en costume impérial, assis devant une table, achève d'écrire. Lisant ce qu'il vient d'écrire.*

« Par testament de l'empereur Emma-
» nuel, la princesse de Constantinople de-
» vait être impératrice régnante; la com-
» tesse de Montfort, sa mère d'adoption,
» impératrice-mère... L'empereur Andro-
» nic, son successeur, promet aujourd'hui
» d'épouser la princesse, et de rappeler la
» comtesse de Montfort aux plus hautes
» dignités de son empire... » C'est cela... maintenant, la signature.

Il signe.

SCENE II.

LE MÊME, LE PATRICE NICÉPHORE.

LE PATRICE. Je viens du palais, monseigneur, et vos prévisions étaient justes. A peine ai je eu proclamé l'élévation de Longue-Epée, que Nicétas et plusieurs sénateurs se sont rendus en grande hâte au palais de Blaquernes, où ils ont appris la mort de la comtesse... Furieux alors, ils se sont rassemblés pour traduire le nouveau ministre à leur tribunal, et leur exaspération, monseigneur, est maintenant au comble, car ils viennent d'apprendre de Nicétas, que Longue-Epée, Phocius et Bardas ont profité de la nuit pour s'échapper.

ANDRONIC. Ils sont en fuite?

LE PATRICE. Tous les trois.

ANDRONIC. Tant mieux... je redouterai moins leurs révélations... dont au reste cet acte eût annulé l'effet... Et quel parti paraissent prendre les sénateurs?

LE PATRICE. Aucun, monseigneur... ils s'agitent indécis, et semblent ne savoir que résoudre... Quand je les ai quittés, le plus grand nombre se dirigeait inquiet vers votre palais.

ANDRONIC. J'ai bien fait de rester cette nuit dans les appartemens, au Cirque, et d'y amener avec moi la princesse de Constantinople. Faites venir la princesse, patrice, hâtez-vous; puis, vous ordonnerez, pour demain, un nouveau combat dans le Cirque, une nouvelle fête au palais..

LE PATRICE. Occupez-vous d'abord, monseigneur, de tromper et d'apaiser le sénat; puis nous songerons à la fête.

ANDRONIC. Quand j'aurai vaincu les ennemis que j'ai dans ma cour, patrice, il me faudra combattre ceux que j'ai dans ma cité... Les descendans des Langes, des Ducas, n'ont pas oublié que leurs pères ont occupé le trône... et je veux prévenir leurs révolles. Quand j'aurai vaincu les Langes, les Ducas... il me faudra sortir de mon empire pour attaquer et châtier quelques ennemis voisins qui m'ont repoussé, jadis dans mon exil, et dont je veux maintenant me venger... Ainsi, vous le voyez, partout la guerre, toujours la guerre. Et si l'empereur ne rencontrait souvent le repos, le plaisir, à travers inquiétudes et tourmens... s'il ne jetait, s'il n'oubliait souvent le fardeau de l'empire, le fardeau l'écraserait à la longue... J'ai dit, patrice, demain, fête au palais, combat dans le Cirque, et j'attends la

princesse de Constantinople. Exécutez mes ordres... (*Le patrice sort.*) Oui, demain, je veux revoir le tigre attaquer le lion, le lion sortir de sa majestueuse indolence, et, l'œil en feu, la crinière raidie, se précipiter sur le tigre, qui, plus souple et plus rusé, finit toujours par triompher de son superbe adversaire... Voici la princesse, pas un mot d'admiration ou d'amour... mais de l'effroi, de la peur.

SCENE III.

LE MÊME, AGNÈS.

ANDRONIC, *feignant l'agitation et la frayeur.* Arrivez donc, princesse, mon impatience vous supplie, vous appelle.

AGNÈS. Qu'avez-vous donc, monseigneur?

ANDRONIC. Vous ne savez donc pas?... Répondez-moi, princesse. Après la lecture du testament de l'empereur Emmanuel, l'idée de régner venait-elle satisfaire votre ambition?

AGNÈS. Elle m'effrayait, monseigneur.

ANDRONIC. Aimiez-vous d'amour le prince Alexis?

AGNÈS. Je ne l'avais jamais vu.

ANDRONIC. Et pourtant vous aviez tout accepté? d'où venait cette résignation? d'où venait-elle? répondez....

ANDRONIC. Je m'étais résignée, monseigneur, parce qu'on m'avait dit...

Elle reste interdite.

ANDRONIC. Achevez!.. vous ne répondez pas... parce qu'on vous avait dit, princesse, que sans cela, mon injustice, ma tyrannie mettraient en danger les jours de votre mère adoptive, n'est-ce pas? on vous l'avait dit, je le sais... et je sais aussi tout le mal que m'ont fait mes ennemis. Eh bien! princesse, ces hommes qui me calomnient viennent de la condamner, votre mère.

AGNÈS. La condamner!

ANDRONIC. Ces mêmes hommes veulent flétrir le commencement de mon règne par une action épouvantable, inouïe.

AGNÈS, *effrayée.* Ils ont condamné ma mère?

ANDRONIC. Oui! sans penser que l'empereur pourrait donner à sa fille le pouvoir de la protéger.

AGNÈS, *vivement.* Moi! la protéger! ah! dites comment? que faut-il que je fasse?..

ANDRONIC. Que vous acheviez un sacrifice autrefois commencé... que vous promettiez d'épouser un empereur pour qui vous n'avez pas d'amour... de monter sur un trône qui vous effraie... et le sénat, qui a prononcé l'arrêt de la comtesse, n'osera le faire exécuter contre la mère de l'impératrice... (*Avec inquiétude.*) Pourvu qu'il soit temps encore, mon Dieu!

AGNÈS, *avec précipitation.* Oh! de grâce! qu'on me conduise au sénat... je veux promettre et jurer... mais qu'on me rende ma mère!

ANDRONIC. Écrivez donc ici, ne perdons pas un instant.

AGNÈS. Que faut-il que j'écrive?

ANDRONIC. « Et la princesse fait le vœu » solennel d'épouser l'empereur Andronic Comnène.» Maintenant, signez de votre nom. Cet écrit, jeune fille, nous le détruirons plus tard, si, à défaut d'amour, vous ne pouvez me donner de la reconnaissance. Mais ne songeons pas à demain, ne songeons qu'au présent. Les minutes sont des heures. (*Elle signe. Il frappe sur une cloche, le patrice paraît.*) Patrice, que le contenu de ce parchemin soit publié de suite au sénat.... (*A la princesse.*) Vous, princesse, allez prier le ciel ou plutôt le remercier, car le jour ne s'achèvera pas sans que vous ayez embrassé votre mère.

AGNÈS. Je me rappellerai en l'embrassant que je vous devrai sa vie.

Elle sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* AGNES.

ANDRONIC. Maintenant patrice, faites que ce parchemin tombe dans les mains de Nicétas, et tout soupçon, toute accusation contre moi, tombera comme par enchantement, quand il aura lu que, tandis qu'un meurtre se commettait sur la comtesse, moi, je m'occupais de la rappeler à ma cour et d'épouser sa nièce.

LE PATRICE. Soyez tranquille, monseigneur.

ANDRONIC. Avant votre départ, donnez ordre pour que personne ne puisse s'approcher de moi... Je suis souffrant, malade.. et puis après trois jours de fatigue et deux nuits d'insomnie, le sommeil vient me rappeler sans cesse qu'il veut qu'un empereur soit son tributaire, comme les autres hommes; enfin j'ai besoin de calme, de repos; je suis accablé de lassitude.

Il s'assied sur un sopha et s'endort.

LE PATRICE. Je trouverai sans doute Nicétas au palais des Césars... donnons d'abord des ordres.... (*Il ouvre la porte du fond, revenant sur ses pas.*) Ah! pardon, monseigneur... mais la fatigue l'a déjà assoupi... Il dort profondément, ne le réveillons pas... Mais qui vient? le patriarche.. il arrive à propos.

SCENE V.

LES MÊMES, NICÉTAS, MICHEL.

NICÉTAS. Que l'on m'annonce à l'empereur...

LE PATRICE. L'empereur souffrant vient de s'endormir.

NICÉTAS. Ah! il dort.

LE PATRICE. Et son sommeil ne peut être interrompu.... mais le patriarche de Constantinople ne sera pas vainement venu jusqu'ici, car je suis chargé par l'empereur de lui annoncer la prochaine célébration d'un important mariage.

NICÉTAS. Lequel?

LE PATRICE. Celui de l'empereur.

NICÉTAS. Et qui sera notre impératrice?

LE PATRICE. Tenez... lisez...

NICÉTAS, *après avoir parcouru le parchemin, à part.* Agnès!.. je le redoutais... il a su l'effrayer... elle a consenti. (*A Michel.*) Tiens, vois, Michel, le nom de ta souveraine!

MICHEL. Grand Dieu!

NICÉTAS. Du calme.

LE PATRICE. Je m'attendais à leur émotion..

MICHEL. Nous avons donc eu tort de réprimer l'impatience de Longue-Épée?

NICÉTAS. Non... mais maintenant Dieu nous dit d'agir sans retard. (*Au Patrice, en lui rendant le parchemin.*) Cette journée serait mal choisie pour annoncer à l'empereur la triste nouvelle que j'apportais. Patrice, je n'attendrai pas son réveil.

LE PATRICE. Le patriarche de Constantinople se chargera-t-il d'apprendre au sénat le nom de la jeune impératrice?

NICÉTAS. Je m'en charge... Partons, Michel.

Ils sortent.

SCENE VI.

ANDRONIC, LE PATRICE.

LE PATRICE, *seul.* En effet, l'instant n'est pas favorable pour parler d'enterrement un jour d'hyménée.

ANDRONIC, *se réveillant épouvanté.* Patrice! patrice! ah! vous voilà...

LE PATRICE. Qu'avez-vous, monseigneur, quel effroi?

ANDRONIC. Nous avons des gardes autour de nous, n'est-ce pas?

LE PATRICE. Tous ceux qui vous ont accompagné cette nuit.

ANDRONIC. Et Longue-Épée n'a point paru?

LE PATRICE. Non, monseigneur, mais Nicétas est venu.

ANDRONIC. Plongé tout-à-l'heure dans l'assoupissement... je ne sais quelle fièvre ou cauchemar me montrait Longue-Épée, il allait me frapper... et moi...

LE PATRICE. Les rêves sont mensonges, monseigneur...

ANDRONIC. N'est-ce pas?

LE PATRICE. Longue-Épée songe à son salut... Longue-Épée se cache et n'oserait s'approcher de vous.

ANDRONIC. S'il s'en approchait... vous voyez ce poignard, patrice, le poison de sa lame donne la mort... mais non pas une mort lente comme celle de l'empereur Emmanuel, une mort prompte, rapide... Ce poignard ne me quitte pas, et qui voudrait prendre ma vie y perdrait la sienne. Nicétas est venu, disiez-vous?

LE PATRICE. Oui, monseigneur; il était accompagné de Michel, le serviteur de la comtesse.... et quand ils ont lu ce parchemin... aucun d'eux n'a pu dissimuler son agitation, sa surprise... puis ils se sont hâtés de partir pour en porter la nouvelle au sénat.

ANDRONIC. C'est bien, je récompenserai votre zèle, patrice... Laissez-moi.

Le patrice sort.

SCENE VII.

ANDRONIC, *seul.*

Tout me réussit, tout.... et pourtant ce rêve!.. ce rêve me semble de mauvais augure... Oui, la nouvelle de mon prochain mariage va se répandre avec la rapidité de l'éclair.. et Longue-Épée, qui l'apprendra, bravera tout pour se venger... Je connais son audace!... et que peut-il craindre?.... Agnès était tout pour lui... Qui peut-être plus audacieux que l'homme qui ne tient plus à la vie... Il est encore ministre; l'ordre de l'arrêter n'a pas encore été publié par le sénat... S'il allait venir... il faut que je jette des obstacles sur son chemin... et cet ordre, je vais le donner, moi.... (*Il va pour sortir à gauche, la porte du fond s'ouvre, Longue-Epée entre lentement. Andronic voulant ouvrir une porte qui lui résiste.*) Pourquoi cette porte est-elle fermée? (*Il se dirige vers la porte du fond et rencontre Longue-Épée. Reculant avec frayeur.*) Lui!

SCENE VIII.

ANDRONIC, LONGUE-ÉPÉE.

LONGUE-ÉPÉE. Tu ne m'attendais plus, n'est-ce pas ?

ANDRONIC. Non! pas ici, où le sénat, qui veut ta mort, peut si facilement t'atteindre.

LONGUE-ÉPÉE. C'est ici qu'est ma fiancée?

ANDRONIC. Malheureux !... ton amour t'aura perdu !

LONGUE-ÉPÉE. Avec mon amour, c'est ma haine qui m'a conduit ici.

ANDRONIC. Ta haine ?

LONGUE-ÉPÉE. Oui ! contre l'époux d'Agnès.

ANDRONIC. Tu sais donc...

LONGUE-ÉPÉE. Je sais qu'hier il me la fallait jeune fille... et maintenant qu'elle est ta femme, Andronic Comnène... (*tirant froidement son épée*) il me la faut veuve.

ANDRONIC. Imprudent ! qui ose menacer l'empereur... A moi, patrice Nicéphore, à moi !

LONGUE-ÉPÉE, *l'arrêtant.* Le patrice Nicéphore vient d'être arrêté par ordre du premier ministre, et tous tes gardes renvoyés au palais... et maintenant que cette robe m'a servi pour assurer ma vengeance... maintenant qu'elle me gênerait pour combattre... (*se débarrassant de sa toge et la jetant à terre*) je te la rends... Il n'y a plus ici d'empereur et de ministre, mais deux hommes, dont l'un va mourir .. Allons... prends ton épée.

ANDRONIC, *cherchant autour de lui.* Je n'ai point d'épée.

LONGUE-ÉPÉE, *jetant la sienne et prenant son poignard.* Eh bien donc! au poignard.

ANDRONIC, *mettant la main sur la poignée de son poignard empoisonné.* Au poignard... nous péririons tous deux ou je te survivrais.

LONGUE-ÉPÉE. Viens donc me tuer !

Bruit au dehors.

ANDRONIC. Les sénateurs accourent... et je veux bien te laisser fuir... va-t'en.

LONGUE-ÉPÉE. Fuir ? et pourquoi ?

ANDRONIC. Sais-tu ce qu'ils veulent ?...

LONGUE-ÉPÉE. S'emparer du meurtrier de la comtesse...

ANDRONIC. Malheur à toi !...

LONGUE-ÉPÉE. Mort à l'empereur !

ANDRONIC. Mort à l'insensé ministre qui s'est jeté dans le piége et qui n'échappera pas... (*De toute la force de sa voix.*) Par ici... sénateurs... par ici...

Il ouvre violemment la porte du fond et recule épouvanté à la vue de la comtesse de Montfort.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE; *puis* AGNÈS, NICÉTAS.

LA COMTESSE, *courant dans les bras de Longue-Epée.* Mon fils !... mon enfant !...

LONGUE-ÉPÉE. Ma mère !...

ANDRONIC, *épouvanté.* Sa mère !!...

LA COMTESSE. Et mon Agnès... où est-elle?.. Oh ! dites...

Elle jette un cri en la voyant entrer, conduite par Nicétas.

AGNÈS. Ma mère !. .

Elle se jette dans les bras de la comtesse. La scène se remplit de patrices et de sénateurs.

LONGUE-ÉPÉE, *soutenant Andronic qui chancelle.* Allons donc, Andronic, regardez donc votre belle-mère en face!

ANDRONIC. Sa mère !... *Jetant un regard farouche sur tous les assistans.* Trahi !... trahi !... par tous...

LONGUE-ÉPÉE. Trahi... dis-tu ? parce que l'enfant que tu as voulu faire mourir, il y a vingt ans, a survécu pour sauver aujourd'hui sa mère condamnée par toi deux fois, infâme... Trahi !... parce que je viens t'arracher ma fiancée... parce que j'ai combattu, parce que je suis vainqueur... A ton tour, Andronic Comnène, (*l'imitant*) tu prends la lutte pour la trahison...

ANDRONIC. Quoi ! le cœur saignant bat donc encore... La tempête n'engloutit donc plus ?... La mer n'est donc plus discrète et profonde... Vivans tous deux !... (*Convulsivement.*) Et je n'ai rien à broyer dans mes mains... Longue-Epée, tout-à-l'heure tu m'offrais un combat... et moi, je te défie à mon tour.

LONGUE-ÉPÉE. Lâche, celui qui défie le fils devant sa mère !

ANDRONIC. Longue-Épée ! j'ai voulu tuer ta mère !... j'ai voulu, non pas épouser... mais déshonorer ta fiancée...

LONGUE-ÉPÉE. Infâme !

La comtesse se précipite entre eux deux.

ANDRONIC. Fils d'un empereur... j'outrage la mémoire de ton père... et toi, qui te caches derrière ta mère pour te mettre à l'abri de l'insulte... fils d'un Comnène, tu es un lâche !

LONGUE-ÉPÉE, *furieux.* Ah ! laissez-moi, ma mère, Dieu sera pour moi... (*A Andronic.*) Viens donc !

ANDRONIC, *tirant son poignard.* Enfin !

NICÉTAS, *arrêtant Longue-Épée.* Chrétien d'hier, ta religion défend le meurtre.

LONGUE-ÉPÉE. Mais la vengeance ?

NICÉTAS. Aussi !

LONGUE-ÉPÉE. Et la justice ?

NICÉTAS. Dieu n'attend pas que les hommes la fassent, et Dieu la fait toujours... Ecoutez tous... (*Lisant un parchemin.*) « J'ajoute ici, moi, que les assassins du » prince Alexis et tous leurs complices sont » condamnés à mort, fussent-ils issus du » sang même des Comnène. Signé, Andronic Comnène. » Et le patrice Phocius vient de déclarer qu'il a frappé le prince par ordre d'Andronic... Que maintenant la sentence s'exécute ; que meurrent l'assassin et le complice, car Dieu qui fait toujours justice a permis que l'empereur... signât lui-même son arrêt de mort.

TOUT LE MONDE. A mort ! à mort !

ANDRONIC, *riant convulsivement.* A mort! dites-vous ?... Et je vous défie tous... Vous voulez ma vie... vous ne la prendrez pas... (*il se frappe*) car le poison de ce poignard aura glacé mes sens avant que vous ayez posé la première planche de mon échafaud... Que vous faut-il encore ?... ma couronne... (*courant vers la fenêtre et la jetant*) je la jette dans la fosse aux lions... prenez-la donc !... Et maintenant le manteau des Césars... il est taché du sang de l'empereur maudit... nul de vous n'oserait y toucher... qu'il m'enveloppe donc dans le cercueil... Andronic s'était promis de monter sur le trône et d'avoir la pourpre impériale pour linceul.... Andronic s'est tenu parole... car la pourpre est sur mes épaules... et... déjà... la mort... le froid... Oh !... je ne savais pas que ce poison... Oh! grâce... sont-ce donc déjà les tourmens de l'enfer ?... (*Tombant à terre.*) Oh !... grâce... un prêtre... un... un prêtre !...

Il expire.

NICÉTAS. Mort !...

SCENE X.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, *accourant à Longue-Epée.* Seigneur, la galère vous attend au port... Déjà les esprits s'agitent, les rues se remplissent de gens armés... et des proclamations excitent d'horribles querelles...

LA COMTESSE. Partons... mon fils... hâtons-nous...

LONGUE-ÉPÉE. Oui, ma mère... en France !... en France !...

NICÉTAS. En France, dites-vous, quand la gloire est à Constantinople... Déjà les Langes, les Ducas se forment des partis... les ambitions se lèvent... mais à vous, dernier des Comnène, les varangues et le sénat, à vous la gloire et le trône de l'empire...

La comtesse, Agnès et Michel se pressent autour de Longue-Epée avec inquiétude.

LONGUE-ÉPÉE. Moi! monter sur un trône où mon père n'a pu rester qu'en répudiant ma mère... Moi! régner dans une cour où j'ai vu condamner ma mère et ma fiancée.. Je ne m'appelle point Comnène, mais le comte de Montfort dit Longue-Epée... Je ne veux pas un trône que je ne pourrais défendre que par la trahison et d'où je tomberais par la trahison, mais un bon château fort que je pourrai défendre avec l'épée.. c'est Dieu qui me conseille... En France... ma mère... (*à Agnès.*) en France !...

NICÉTAS. Et qui donc, mon Dieu ! régnera demain sur l'empire d'Orient ?...

LONGUE-ÉPÉE. Qui donc? Une reine qui toujours punit et décime les peuples insoucians et blasés... (*Cris et tocsin au dehors.*) Entendez-vous : ces cris de la foule sont ses concerts... Ce tocsin ! c'est la voix de cette reine impitoyable.

NICÉTAS. Grand Dieu !... la guerre civile...

LONGUE-ÉPÉE. La guerre civile !

Tumulte au dehors, tocsin, effroi des sénateurs.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46.

ACTE IV, SCÈNE XVI.

L'OUVRIER,

DRAME EN CINQ ACTES,

par Frédéric Soulié,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 18 JANVIER 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LOMBARD, menuisier.	M. SAINT-ERNEST.
AUGUSTE, ses fils.	M. ALBERT.
VICTOR, ses fils.	M. PAUL LABA.
M. DE MONNERAIS.	M. SAINT-HILAIRE.
JULES DE MONNERAIS, son fils.	M. ANATOLE GRAS.
ROUSSILLON.	M. BOUTIN.
JACQUES.	M. MONNET.
UN DOMESTIQUE.	M. EUGÈNE.
Mme DE GÈVRES.	Mme LAMBQUIN.
EUGÉNIE, sa petite-fille. . . .	Mme FIERVILLE.
JULIENNE, nièce de Lombard.	Mlle ROUGEMONT.
OUVRIERS MENUISIERS.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour. On voit, à droite et à gauche, des ateliers vitrés avec des outils de menuiserie. Parmi ces constructions, une espèce de petite maisonnette où est un bureau. Au fond, une porte cochère et la loge du concierge.

SCENE PREMIERE.

JULIENNE, JACQUES, *puis* AUGUSTE.

JULIENNE.

Mon oncle n'est pas rentré ?

JACQUES.

Non, mamzelle... M. Lombard est sorti à midi... mais il y a loin du faubourg Saint-Symphorien à la grande place de Lille, chez l'entrepreneur de la nouvelle caserne... et puis c'est le jour où M. Lombard doit toucher le montant de la menuiserie qu'il a fournie; et avant que le compte ne soit reconnu, discuté, arrêté... ça sera long, tout le monde ne traite pas les affaires rondement comme votre oncle.

JULIENNE.

Tu as raison!... et il ne rentrera pas sans avoir terminé, car c'est après demain, lundi, la fin du mois... c'est le jour où il a à régler tous nos mar-

chands, et il faut qu'il rapporte des fonds pour ce paiement...

JACQUES.

Et avec ça ceux de la paie, puisque c'est aujourd'hui le second samedi de la quinzaine...

JULIENNE.

Il n'est que cinq heures... j'aurai le temps de finir mes comptes... Voyons!... donne-moi ta feuille d'entrée et de sortie pour aujourd'hui.

JACQUES.

Tout de suite...

Il va à la loge près de la porte du fond.

JULIENNE.

Je n'ai pas aperçu mon cousin Victor de la journée... mon oncle n'est pas content de lui... Je voudrais prévenir mon cousin de ne pas sortir comme il fait tous les soirs dès que la journée est finie... son père finira par se fâcher...

AUGUSTE, *arrivant à pas de loup, prend la taille de Julienne et l'embrasse.*

V'lan tarabisco!

JULIENNE, *avec un cri.*

Oh!

AUGUSTE.

C'est moi, Auguste Lombard!

JULIENNE.

Ah! c'est toi!... viens un peu que je te parle. (*Elle lui donne un soufflet avec son livre de comptes.*) V'lan, battant meynaud!

AUGUSTE.

Merci! je l'aurais autant aimé au naturel.

JULIENNE.

Et la première fois que ça arrivera, je le dirai à mon oncle...

AUGUSTE.

A mon père... j'aime encore mieux les battans meynaud.

JULIENNE.

Voyons!... Que viens-tu faire ici, paresseux?

AUGUSTE.

Paresseux!... je n'ai pourtant pas mal employé mon temps...

JULIENNE.

Auguste, prende-y garde! mon oncle Lombard n'est pas plus content de toi que de Victor...

AUGUSTE.

Ah! bah! je te voudrais à notre place, tu verrais si c'est facile de le contenter, mon père!...

JACQUES, *qui s'est approché.*

C'est tout de même vrai que M. Lombard a des idées singulières. Certainement c'est le plus honnête homme et le meilleur maître du pays... (*Il donne la liste.*) Voilà! mamzelle... mais il a une drôle de manière de faire élever ses fils. Il leur fait apprendre les mathématiques, le dessin, toutes les sciences, quoi!... et puis il les fait travailler a l'atelier comme de simples ouvriers...

AUGUSTE.

Et puis parce que mon frère Victor aime mieux tenir un livre qu'une varlope, mon père n'est pas content...

JULIENNE.

Et il a raison.

AUGUSTE.

Et parce que j'aime mieux pousser une feuillure que de pâlir sur la géométrie de M. Legendre, il me tarabuste...

JULIENNE.

Et il a raison.

AUGUSTE.

Bon!... ça t'est facile à dire, à toi, Julienne, à qui il ne demande rien que ce qu'il te plaît de faire...

JULIENNE.

C'est que je ne suis que sa nièce et qu'il n'a pas d'ambition pour moi...

JACQUES.

Ça n'empêche pas qu'il oblige mamzelle Julienne à tenir les comptes de la maison comme un commis...

JULIENNE.

Et il ne faut pas qu'il y ait d'erreur...

AUGUSTE.

C'est ça que la quinzaine dernière, quand tu t'es trompée de vingt francs de trop sur le compte de Victor, au lieu de te gronder, mon père t'a tendu la main et t'a embrassé en te disant : Tu es une bonne fille, Julienne...

JULIENNE, *à part.*

Pauvre Victor

AUGUSTE.

Si mon frère ou moi nous en avions fait autant, il y aurait eu un beau tapage... mais toi, tu n'as jamais tort .. même quand tu fais les comptes de travers...

JULIENNE.

Et comme je veux les faire justes aujourd'hui, je vais rabattre sur ta journée une heure que tu viens de perdre là au lieu de travailler.

AUGUSTE.

Hein!... ne vas pas t'aviser de ça, au moins: j'ai besoin de tout mon argent...

JULIENNE.

Pourquoi faire?

AUGUSTE.

Tiens!.. pourquoi faire!... Tu verras... la sainte, quelque chose approche... et ..

JULIENNE.

Ah! pour ça, je ne veux pas... entends-tu!... Auguste...

AUGUSTE.

Ah! tu ne veux pas... Mais je veux, moi! Demain, 8 juillet 1816, c'est la fête de quelqu'un... et il y aura du tarabisco malgré toi.

Il lui envoie un baiser.

JULIENNE, *à part.*

Oui, demain, c'est ma fête... il s'en souvient, lui!...

AUGUSTE.

Et je ne dis que ça... De ce côté là je suis sûr au moins de contenter mon père...

JULIENNE, *à part.*

Mais Victor ne pense plus à rien... Allons, il faut finir ce compte.

AUGUSTE, *à part.*

Roussillon m'a promis que ce serait soigné et cossu.

Roussillon paraît et se glisse du côté des ateliers.

JULIENNE, *qui a gagné la porte du bureau en lisant la feuille de Jacques.*

Jacques!

JACQUES.

Mamzelle!

JULIENNE.

Comment aujourd'hui encore Roussillon est arrivé si tard?

JACQUES.

Oui, mamzelle, plus de deux heures après la journée commencée; et il n'est pas rentré depuis l'heure du déjeuner.

SCENE II.

ROUSSILLON, AUGUSTE, JACQUES, JULIENNE.

ROUSSILLON, *à part, du fond.*

Tu mens, vieux Cerbère, je suis rentré.

JULIENNE.

Mon oncle n'aime pas les ouvriers paresseux, et il se fera renvoyer

ROUSSILLON, *de même.*

Je m'en irai bien tout seul!

AUGUSTE.

Voyons, Julienne, sois gentille, remets-lui cette demi-journée-là; c'est moi qui lui avais donné une commission.

JULIENNE.

Eh bien! tu la lui paieras...

AUGUSTE.

Tu es bien méchante aujourd'hui.

JULIENNE.

Si je l'étais... j'aurais beaucoup de choses à te dire, Auguste: tu ne quittes plus ce Roussillon, et Dieu sait s'il ne finira pas par t'entraîner dans quelque méchante affaire.

ROUSSILLON, *de même.*

Et s'il y va, tu pourras bien l'y suivre, la belle blonde!

AUGUSTE.

Quand elle sera ma femme, c'est moi qui tiendrai les comptes.

Julienne sort, Jacques la suit.

SCENE III.

ROUSSILLON, AUGUSTE, *puis* JACQUES.

ROUSSILLON.

Je vous cherchais, monsieur Auguste!

AUGUSTE, *vivement.*

Eh bien!

ROUSSILLON, *lui donnant un écrin et regardant autour de lui.*

Voilà!

AUGUSTE.

Voyons un peu! (*Il ouvre l'écrin.*) Qu'est-ce que c'est?

ROUSSILLON.

Ça ne vous plaît pas?

AUGUSTE.

Au contraire; mais je t'avais demandé du gentil, et tu m'apportes des bijoux de duchesse, des boucles d'oreilles en rubis; merci!

ROUSSILLON.

Comment, vous refusez!... et vous dites que vous êtes amoureux de votre cousine... Allons donc!... Ne savez-vous pas que les femmes sont comme les alouettes, ça se prend à ce qui brille.

AUGUSTE.

Avec quoi veux-tu que je te paie ça?

ROUSSILLON.

Cinquante écus! c'est donné!

AUGUSTE.

C'est possible, car c'est d'un fameux goût, et ça irait à Julienne comme un bijou que ça est... Mais j'aurai beau faire suer les soixante francs de ma quinzaine, ça n'ira jamais à cinquante écus, car malheureusement les pièces de cent sous ne font pas de petits... Or, voilà.

Il lui tend l'écrin.

ROUSSILLON, *à part.*

Mille tonnerres! il me faut pourtant de l'argent!

AUGUSTE, *lui tendant toujours l'écrin.*

Prends donc! J'irai demain à Lille, je ferai mon emplette moi-même.

ROUSSILLON.

Voyons, je vous le laisse pour cent francs.

AUGUSTE.

Tiens!... tu voulais donc gagner sur moi?

ROUSSILLON.

Eh! non, je vous l'ai dit, j'ai trouvé ça chez un vieux brocanteur de ma connaissance, et il m'a chargé d'en avoir le plus que je pourrais...

AUGUSTE.

Eh bien! Roussillon, pas plus de cent francs que de cinquante écus. Je vais toucher ma quinzaine; c'est soixante francs cinquante centimes à prendre ou à laisser.

ROUSSILLON, *à part.*

Ça vaut toujours mieux que rien! et pour ce que ça me coûte... (*Haut.*) Eh bien, tope, a soixante francs comptant; vous me paierez plus tard le reste.

AUGUSTE.

Comme ça, je ne dis pas, c'est quarante francs que je te redevrai.

ROUSSILLON.

C'est juste! quand vous m'en aurez donné soixante.

AUGUSTE.

Ça va sans dire.

Il sort.

ROUSSILLON, *à part.*

Et pour les autres, n'aie pas peur que je vienne te les demander. Et maintenant, il faut me faire renvoyer d'ici, pour n'avoir pas l'air d'avoir filé sans raison.

JACQUES, *reparaissant.*

Ah! c'est vous! Depuis quand êtes-vous rentré?

ROUSSILLON.

C'est votre affaire de le savoir, concierge...

JACQUES.

J'ai quitté un moment la porte...

ROUSSILLON.

Et moi un moment l'atelier, partant quitte, mon vieux, va sonner la cloche... car voilà l'heure de la clôture définitive et sans remise...

JACQUES, *s'éloignant.*

Ah! quel garnement!

ROUSSILLON, *seul.*

Ce gueux de logeur! il veut absolument les cent francs pour laisser sortir ma malle... avec ce qui me reviendra de ma quinzaine, ça fera l'affaire; et demain à pareille heure, bien fin qui me rattrapera en France!... Il n'y a pas de temps à perdre; car l'affaire sera bientôt éventée... et alors...

Jacques sonne, tous les ouvriers arrivent

SCENE IV.

LES OUVRIERS, *sortant en foule des ateliers;* ROUSSILLON, JULIENNE *qui reparaît; puis* AUGUSTE *et* VICTOR.

LES OUVRIERS.

Bonjour, mamzelle Julienne, bonjour!

JULIENNE.

Bonjour, bonjour!

ROUSSILLON.

Eh bien! ça commence-t-il, la paie?

JULIENNE.

J'attends mon oncle, il ne va pas tarder à rentrer...

ROUSSILLON.

Ah! il paraît qu'on est plus pressé de nous demander de l'ouvrage que de nous donner de l'argent...

JULIENNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Roussillon, vous n'oseriez pas parler ainsi devant mon oncle.

JACQUES.

Vous êtes donc bien pressé, que vous ne puissiez attendre une minute?

ROUSSILLON, *blaguant.*

C'est que je n'ai pas encore mangé la soupe, et que je l'adore, la soupe!

Il chante à tue-tête:

Potage à la Julienne!

JACQUES.

Méchante canaille, te tairas-tu?

ROUSSILLON.

De quoi! de quoi!... est-ce qu'on ne peut pas chanter, ici?

JACQUES.

Eh bien! avise-toi de recommencer...

ROUSSILLON, *reprenant en chantant.*

Potage à la Julienne!

LES OUVRIERS.

Veux-tu te taire?

ROUSSILLON, *se posant pour tirer la savate.*

Eh ben! après... allons! voyons! qu'est-ce qui veut que je lui prenne sa mesure sans règle ni compas?... Potage à la...

VICTOR, *paraissant en costume d'ouvrier.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

TOUS LES OUVRIERS, *s'écartant.*

M. Victor!

ROUSSILLON, *à part.*

Ah! c'est le muscadin!

VICTOR.

Encore vous, monsieur!

ROUSSILLON.

Toujours.

JACQUES.

Et plus insolent que jamais... il a insulté mamzelle Julienne.

VICTOR.

Vous avez insulté ma cousine, misérable! Si vous n'étiez pas le dernier des hommes, je vous en demanderais raison.

ROUSSILLON, *se posant.*

Raison!... en voici des raisons, et je m'en vante! Voilà! voilà!... qu'est-ce qui en veut?... servez chaud!

VICTOR.

Il y a d'autres armes pour les gens d'honneur.

ROUSSILLON.

J'aime mieux celles-là... il n'y a pas besoin de les huiler de peur de la rouille.

VICTOR.

Et vous prétendez avoir été soldat, avoir porté une épée?...

ROUSSILLON.

Je suis rentré dans le civil... qui en veut?

VICTOR, *avançant sur lui.*

Misérable!

JULIENNE, *l'arrêtant.*

Victor, je vous en prie, laissez là cet homme. Jacques s'est trompé, il ne m'a point insultée.

VICTOR.

Ah! c'est vous, ma cousine?... rentrez, ce n'est ici la place d'une femme, et mon père, du moins, ne vous force point à vivre au milieu de ces gens grossiers et brutaux.

ROUSSILLON, *aux autres.*

Vous l'entendez. Parce qu'il s'endimanche tous les jours de la semaine, il se croit un bourgeois! Ça n'a pas pour deux liards de terre, et ça fait pour six sous de poussière. Va donc mettre ton pantalon collant et tes bottes à la russe, et tâche de bien épousseter les copeaux...

VICTOR.

Mais cet homme est donc ici pour nous insulter tous?...

ROUSSILLON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?... ou vous êtes ouvrier, et je ne vois pas qui de nous deux doit le respect à l'autre; ou vous êtes notre bourgeois, et alors payez-moi, et mettez-moi à la porte.

VICTOR, *à Julienne.*

Et voilà à quoi mon père nous expose en nous forçant à cet ignoble métier.

JULIENNE.

Voyons, Victor, calmez-vous! je vais rentrer dans le bureau; venez avec moi, j'ai à vous parler...

Pendant ce temps, Roussillon rentre dans l'atelier, où il va mettre sa redingote et son chapeau. Les ouvriers causent au fond.

VICTOR.

Pardon, ma cousine, plus tard... il faut que j'aille m'habiller, je suis forcé de sortir.

JULIENNE.

Ce soir?

VICTOR.

Oui, ce soir même.

JULIENNE.

Pas ce soir, Victor, je vous en prie.

VICTOR.

Julienne, je n'ai pas oublié que c'était votre fête demain; vous trouverez mon bouquet dans votre chambre, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

JULIENNE.

Ce n'est pas moi, mais votre père, Victor!

VICTOR, *avec impatience.*

Ah! mon père...

JULIENNE.

Aujourd'hui restez, je vous en prie.

VICTOR.

Je ne puis pas... non, j'ai promis...

AUGUSTE, *entrant.*

Tiens! c'est toi!... bonjour, frère... Est-ce que tu n'attends pas la paie?

VICTOR.

Je vais revenir tout-à-l'heure.

AUGUSTE.

Dis donc, pourras-tu me rendre quarante francs sur ta quinzaine? (*A part.*) Je ne me soucie pas de devoir rien à ce gars de Roussillon.

VICTOR, *embarrassé.*

Quarante francs!...

AUGUSTE.

Si tu ne peux pas, ne te gêne pas.

Il va à Julienne.

VICTOR, *s'éloignant.*

Ah! mon Dieu! être misérable à ce point!... Ah! je suis fou de ne pas éteindre cet amour dans mon cœur... mais elle m'attend, et j'irai... j'irai.

Il sort.

ROUSSILLON, *reparaissant.*

Au plaisir de vous revoir, monsieur de la Lombarderie!

AUGUSTE, *à Roussillon.*

Dis donc, dis donc, toi, qu'est-ce que vient de me dire ma cousine, que tu t'es permis de la mécaniser en chansons?

ROUSSILLON.

Moi, incapable d'insulter le beau sexe, surtout quand vous en êtes amoureux, monsieur Auguste.

AUGUSTE, *bas.*

Veux-tu te taire?

ROUSSILLON.

C'était une simple romance d'occasion qui se chante dans les meilleures sociétés de Paris : (*Il chante.*) Potage à la Julienne!...

SCENE V.

LES MÊMES, LOMBARD.

LOMBARD, *prenant Roussillon à la gorge.*

Prends garde de te donner une entorse au gosier, mon gars!

Tout le monde se découvre.

LES OUVRIERS.

Monsieur Lombard!

AUGUSTE.

Mon père!

ROUSSILLON.

Si c'est pour ça que vous revenez si tard, vous auriez tout aussi bien fait de vous presser encore moins.

LOMBARD.

Julienne!

JULIENNE.

Mon oncle!

LOMBARD.

Quel est le compte de cet homme?

JULIENNE.

Je vais vous le dire.

LOMBARD, *à des portefaix.*

Entrez ces sacs là-dedans, vous autres!...

Ils entrent un gros sac plein d'autres sacs d'écus.

ROUSSILLON, *à part.*

J'aimerai mieux ça que des bijoux... c'est plus lourd, mais ça ne se reconnait pas.

JULIENNE, *reparaissant sur la porte du bureau.*

Roussillon... six journées et demie à quatre francs, vingt-six francs.

ROUSSILLON.

Vingt-six francs! Merci, ce n'est pas mon compte.

LOMBARD.

Mais c'est le mien! vingt-six francs!

Il lui tend la somme.

ROUSSILLON.

Il me faut quarante-huit francs... Douze jours à quatre francs... c'est juste comme un bas de soie.

LOMBARD, *remettant l'argent dans sa poche.*

C'est bien! Tu me feras assigner chez le juge de paix.

ROUSSILLON.

Il n'y a pas besoin de juge de paix!... il me faut quarante-huit francs... et je les aurai.

LOMBARD, *aux ouvriers.*

Rangez-vous un peu, vous autres. (*A Roussillon.*) Vois-tu cette porte! regarde-la bien pour n'y jamais repasser... et maintenant file, que je voie si les talons de tes souliers sont bien cirés.

ROUSSILLON.

Plaît-il?

LOMBARD.

Que je voie si les talons de tes souliers sont bien cirés.

ROUSSILLON.

Et vous renvoyez comme ça vos ouvriers sans les payer?

LOMBARD, *le prenant au collet.*

M'as-tu entendu?

ROUSSILLON.

Est-ce que vous voulez m'assassiner par-dessus le marché?

JULIENNE.

Mon oncle, mon oncle, je vous en prie...

AUGUSTE.

Mon père...

JULIENNE.

O mon oncle, ne vous compromettez pas avec ce mauvais sujet... donnez-lui son argent.

LOMBARD.

Non.

ROUSSILLON,

Vous me paierez au moins mes vingt-six francs?

LOMBARD.

Ni quarante-huit, ni vingt-six... Je ne veux pas qu'il aille dire que je ne lui ai pas payé ce que je lui devais. Le juge de paix prononcera.

ROUSSILLON, *d'un ton pleurard.*

Eh ben! avec quoi que je mangerai jusque là!

LOMBARD.

Ah! tu n'as pas de quoi manger! Eh bien, tiens! voilà cinquante francs! mais je ne te paie pas, entends-tu? je te fais l'aumône. Il y a des mendians qui valent mieux que toi, et à qui je n'en ai pas tant donné.

AUGUSTE, *qui a pris les cinquante francs, et qui les passe à Roussillon.*

Allons! prends et file!

ROUSSILLON.

Et mes soixante francs?

AUGUSTE.

Attends-moi derrière le mur du chantier, j'irai te le porter.

ROUSSILLON.

Bon! (*A part.*) Ça te coûtera plus cher qu'au marché ce que tu viens de dire.

LOMBARD.

Eh bien! m'as-tu entendu?

ROUSSILLON.

Adieu, monsieur Lombard! (*Du fond.*) Les bons comptes font les bons amis... Tenez, v'là quarante sous que vous m'avez donnés de trop...Au plaisir...

Il sort.

LOMBARD.

Ah! le misérable! il me rendra sans pitié pour tout le monde... Il s'est présenté ici comme un pauvre soldat qui revenait de l'étranger... et vous savez, vous autres, s'il en manque... Mais enfin, n'y pensons plus!... Allons, mes enfans, à votre tour!... (*A Auguste.*) Auguste, j'ai à te parler, à toi et à Victor après la paie.

AUGUSTE.

Victor va venir!

JULIENNE.

Les comptes sont sur le bureau, mon oncle.

LOMBARD.

Bien.

SCENE VI.

JULIENNE, AUGUSTE.

La nuit tombe pendant cette scène; les ouvriers entrent les uns après les autres, sortent du bureau et quittent la cour.

AUGUSTE, *montrant l'écrin.*

Julienne, vois-tu ça?

JULIENNE.

Tiens! la jolie boîte!

AUGUSTE.

Ce n'est rien, la boîte... c'est ce qui est dedans.

JULIENNE.

Voyons un peu!

AUGUSTE.

Bon! si tu vois un peu, tu verras tout-à-fait...

JULIENNE.

Puisque c'est pour moi.

AUGUSTE.

Tu en es sûre?

JULIENNE.

Est-ce que ce n'est pas des brimborions de femme?

AUGUSTE.

Est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes que toi en ce monde?

JULIENNE.

Bah! est-ce qu'il y en a d'autres pour toi?

AUGUSTE.

Jamais, jamais. Et pourtant, vois-tu! si j'étais jaloux, je croirais que mon frère Victor...

JULIENNE.

Oh! oui, il pense bien à moi, lui!

AUGUSTE.

C'est possible! Mais tu penses à lui, toi!

JULIENNE.

C'est vrai! parce qu'il devient tous les jours plus triste, plus sombre. Je suis sûre qu'il a un amour malheureux dans le cœur.

AUGUSTE.

Et c'est pour ça que tu le plains... Et moi donc, alors, pourquoi est-ce que tu ne me plains pas?

JULIENNE.

Ah! ça ne t'empêche pas de dormir.

AUGUSTE.

Ah! les femmes! ça a toujours pitié des amoureux des autres, et quand elles en ont un tout petit, elles n'ont pas de plus malin plaisir que de le faire enrager.

JULIENNE.

Ça distrait de l'ennui de les écouter.

AUGUSTE.

Ah! c'est comme ça! Eh bien! ça, vois-tu! je le donnerai à la grande Jeannette.

JULIENNE.

A ton aise... Fais voir toujours si ça lui ira bien!

AUGUSTE.

Tu veux voir?

JULIENNE.

Dépêche-toi donc!

AUGUSTE.

Eh bien ! ferme les yeux.

JULIENNE.

Comment?

AUGUSTE.

Ferme les yeux, si tu veux voir.

JULIENNE.

Voilà !

AUGUSTE, *lui attache les boucles d'oreilles, l'embrasse.*

V'lan tarabisco... regarde maintenant comme ça te va!

JULIENNE.

Tu es bête! Comment veux-tu que je voie!

AUGUSTE, *riant.*

Ah! c'est vrai! C'est égal! tu es jolie comme tout.

SCENE VII.

LES MÊMES, VICTOR, *habillé avec élégance; puis* LOMBARD.

VICTOR.

Ils s'aiment!... ils sont heureux !...

AUGUSTE.

Ah! te voilà, frère! Mon père a à nous parler.

VICTOR.

Je vais l'attendre!

JULIENNE.

Merci de votre bouquet, Victor... il est charmant.

AUGUSTE.

C'est ça, quatre méchantes fleurs!... Et elle ne m'a pas seulement remercié!...

LOMBARD, *sortant du bureau.*

Ah! vous voilà, vous autres!... (*A part en regardant Victor.*) Toujours le même!...

AUGUSTE.

Est-ce que la paie est finie, mon père?

LOMBARD.

Tout-à-fait finie!

AUGUSTE.

Ah!

VICTOR.

Permettez-nous de vous rappeler qu'en nous forçant à travailler comme des ouvriers, vous avez consenti à nous payer comme eux.

LOMBARD.

C'est juste! Votre compte se monte à quatre-vingt francs... voilà une quittance de pareille somme de votre tailleur.

VICTOR.

Mais, mon père!...

LOMBARD.

Voilà deux mois que vous lui promettez de l'argent sans lui en donner... Je me suis chargé de le satisfaire... Je ne veux pas que mes fils fassent des dettes, entendez-vous?

AUGUSTE, *à part.*

Oh! si c'est comme ça, gare à mes soixante francs!

VICTOR.

Vous avez raison, mon père.

LOMBARD.

Si cependant vous avez besoin d'argent, j'ai un travail extraordinaire à vous donner. Il s'agi d'aller vérifier des travaux à faire dans un château voisin... Il faut que cela soit fait demain dimanche.

VICTOR.

Excusez-moi, mon père... j'ai engagé toute ma journée.

LOMBARD.

Et votre soirée aussi, à ce qu'il paraît!

VICTOR.

Ne nous avez-vous pas laissés libres d'en disposer?

LOMBARD.

C'est juste!

VICTOR.

Si cependant vous me défendez de sortir, je resterai.

LOMBARD.

Je ne vous le demande pas. (*A part.*) Ah! il cassera plutôt que de plier. Non ce n'est pas là mon fils, mais il faut être juste pour tout le monde. (*Haut.*) Quant à toi, Auguste, voilà aussi ta quinzaine!...

Il lui passe un papier.

AUGUSTE, *regardant.*

Oh! le mémoire du traiteur! comme c'est régalant... et Roussillon qui m'attend!...

LOMBARD, *à Julienne.*

Diable! tu as de bien belles boucles d'oreilles.

JULIENNE.

C'est le cadeau d'Auguste!

AUGUSTE.

Prends garde de le perdre...

LOMBARD, *bas à Julienne.*

J'ai laissé de l'argent sur le bureau... prête-lui quelque chose...

JULIENNE, *bas.*

A Victor?

LOMBARD, *bas.*

A Victor?... oui, à tous les deux... (*Haut.*) Jacques, je sors... veille bien sur la porte,..

VICTOR.

Voulez-vous me permettre de vous accompagner?

LOMBARD.

Oh! nous n'allons pas probablement du même côté.

JULIENNE, *bas à Victor.*

J'ai à vous parler.

AUGUSTE, *dans un coin du théâtre.*

Quel guignon!... chien de sort! quel guignon!

LOMBARD.

Eh bien! qu'est-ce que tu as pour te démener comme ça?

AUGUSTE.

Pardieu! c'est parce que je n'ai rien que je me démène.

LOMBARD.

Est-ce que par hasard les boucles d'oreilles attendent après la quinzaine?

AUGUSTE.

Juste!... il faut les rendre ou les payer; et cherche... ça sonne comme une mie de pain dans un bonnet de coton.

LOMBARD, *à part.*

Je ne peux pourtant lui laisser emprunter de l'argent à sa cousine pour payer son cadeau.

AUGUSTE, *à part.*

Il met la main au gousset.

LOMBARD, *bas.*

Pas devant Victor... (*Haut.*) Voyons! veux-tu aller au château à la place de ton frère?

AUGUSTE.

Tout de suite, si c'est pour gagner de l'argent...

LOMBARD.

Eh bien! viens me faire la conduite un bout de chemin... je te dirai où c'est et ce qu'il y a à faire.

AUGUSTE, *à part.*

Je tiens mes soixante livres.

LOMBARD.

Jacques, je vais chez le voisin Bonnard pour lui dire que son argent est prêt pour lundi. Je rentrerai tout-à-l'heure; fais bien attention à la porte...

JULIENNE.

Bonsoir, mon oncle!

LOMBARD.

Bonsoir, ma fille, bonsoir!

VICTOR.

Bonsoir, mon père.

LOMBARD, *à Auguste, sans regarder Victor.*

Allons! viens-tu, toi?

VICTOR.

Ah! toujours la même dureté!

SCENE VIII.

VICTOR, JULIENNE.

VICTOR.

Oh! assez!... j'en ai assez de cette vie à laquelle mon père me condamne... oh! je partirai... j'irai chercher ailleurs la fortune et l'affection que je ne trouverai jamais ici.

JULIENNE.

Victor, pouvez-vous parler comme ça? quitter votre père!...

VICTOR.

Mon père! mais je lui déplais... ma présence le gêne... car tout ce qui ne cède pas à sa volonté de fer l'irrite... et vous savez si cette volonté est fantasque et capricieuse. Après nous avoir fait élever au collége, mon frère et moi parmi les fils de famille les plus riches, il semble avoir eu regret de l'instruction qu'il nous a donnée, et nous a réduits à redevenir ses manœuvres...

JULIENNE.

C'est que votre père ne méprise pas l'état qui l'a mis à même de vous donner de l'éducation.

VICTOR.

Alors il aurait dû nous y laisser toujours.

JULIENNE.

Auguste l'a repris sans répugnance.

VICTOR.

Sans doute!... mais peut-être cela lui est-il plus facile qu'à moi; car tout le monde l'aime ici; les ouvriers, mon père, vous, Julienne et se sentir aimé, voyez-vous! cela donne du courage ou de la résignation.

JULIENNE.

Mais vous en aviez autrefois, Victor... ces occupations qui vous déplaisent tant vous les avez d'abord acceptées avec gaîté, avec plaisir... et dans ce temps-là, s'il y avait une préférence pour quelqu'un dans le cœur de mon oncle, elle n'était pas pour votre frère.

VICTOR.

Mais cela n'a pas duré long-temps.

JULIENNE.

Cela a duré jusqu'au jour où vous-même avez pris votre travail en haine, la maison de votre père en aversion, notre société en mépris.

VICTOR.

Ah! ma cousine! que dites-vous là?

JULIENNE.

C'est vrai, Victor... ne me démentez pas... mais moi pourtant je ne vous en veux pas... moi je sui femme, je vous comprends; je vous excuse et je vous plains, car vous devez être bien malheureux...

VICTOR.

Ah! oui, je suis bien malheureux...

JULIENNE.

Aimer quelqu'un au-dessus de soi, et qu'on ne pourra jamais obtenir... c'est cruel, n'est-ce pas?

VICTOR.

Julienne, d'où savez-vous...?

JULIENNE, *à part.*

Ah! j'en étais sûre... (*Haut.*) Votre conduite me l'a dit depuis long-temps... mais vous êtes aimé au moins...

VICTOR.

Oui, je le crois... mais c'est parce qu'on ignore qui je suis.

JULIENNE.

Vous êtes aimé, et vous vous plaignez... ah! vous n'avez pas de courage.

VICTOR.

Non, je n'en ai pas devant un malheur qu'aucune persévérance ne peut vaincre.

JULIENNE.

Il y a pourtant des personnes qui en ont eu de plus cruels à supporter, et qui en ont triomphé.

VICTOR.

Vous vous trompez... il n'y a pas de pire douleur que de se voir mépriser par celle qu'on aime, et c'est ce qui m'attend.

JULIENNE.

Être méprisé parce que l'on est pauvre, ce n'est rien, croyez-moi... mais je connais quelqu'un qui a aimé plus que vous... ni fortune, ni naissance ne la séparaient de celui qu'elle aimait; seulement elle était simple et résignée, et il était ambitieux et plein de vanité. Ce ne fut pas parce qu'elle était pauvre qu'il la méprisa; c'est parce qu'elle n'était rien pour lui, parce qu'il ne daignait pas la regarder, parce qu'elle eût été la servante de la maison, qu'il n'y eût pas fait plus d'attention.

VICTOR.

De qui voulez-vous parler ?

JULIENNE.

Eh bien! Victor... cette femme qui n'avait ni nom, ni fortune, ni éducation brillante; elle était fière... Elle combattit cet amour; elle parvint à le vaincre... elle n'y pense plus, elle est calme, heureuse... et personne ne sait, personne ne saura jamais ce qu'elle a souffert.

VICTOR.

Ah! c'est d'un noble cœur!

JULIENNE.

Eh bien, Victor, un homme comme vous ne peut-il pas faire ce qu'a fait une pauvre fille comme moi ?

VICTOR.

C'était vous, Julienne, vous! et quel était celui qui a pu vous méconnaître à ce point?

JULIENNE.

Je ne vous demande pas quelle est celle que vous aimez!

VICTOR.

Oh! si vous la connaissiez, ma cousine, c'est l'ame la plus pure, l'esprit le plus fin, la beauté la plus gracieuse.

JULIENNE, *à part.*

Ah! que j'ai été folle d'espérer!...

VICTOR.

Sa vue me trouble, son regard me fait trembler, et quand j'entends sa parole, je voudrais me mettre à genoux devant elle pour l'écouter parler...

JULIENNE, *à part.*

Oh! comme il l'aime!

VICTOR.

Qu'avez-vous? vous pleurez!

JULIENNE.

Non, non, continuez... vous me faites du bien. (*A part.*) Il me donne du courage.

VICTOR.

C'est mal! ce que je vous dis là!... je vous parle de mon amour quand vous êtes cent fois plus à plaindre que moi.

JULIENNE.

Non, Victor, car je suis guérie maintenant, tout-à-fait guérie... et Auguste ne ne trouvera plus une ingrate.

VICTOR.

Aimez-le, Julienne; c'est un noble cœur sous une apparence grossière... c'est un caractère sûr sous un air frivole... il est bon! aimez-le!

JULIENNE.

J'essaierai... de votre côté, essayez de nous aimer un peu... vous verrez que ça console...

VICTOR.

Adieu, Julienne, adieu!...

JULIENNE.

Victor, vous partez donc?...

VICTOR.

Oui... j'ai affaire à près de trois lieues d'ici... J'arriverai trop tard ce soir; mais il me faudrait y retourner demain, et je passerai la nuit dans une auberge...

JULIENNE, *le retenant.*

Victor...

VICTOR.

Eh bien!

JULIENNE, *avec hésitation.*

Si vous vouliez, puisque vous partez...

VICTOR.

Quoi!...

JULIENNE.

C'est mon oncle qui m'a chargé de vous dire que...

VICTOR.

Qu'est-ce donc?

JULIENNE.

Si vous aviez besoin d'argent...

VICTOR, *vivement.*

Merci, Julienne... non... non... je...

JULIENNE.

Mais, mon cousin...

VICTOR, *avec désespoir.*

Ah! tenez Julienne, vous êtes bonne, je ne vous en veux pas... Mais en être réduit là.. Oh! je vous jure que je ne vivrai pas long-temps ainsi.

Il sort vivement et laisse la porte ouverte.

SCENE IX.

JULIENNE, *seule.*

Pauvre Victor... Il aime une autre femme, c'est pour elle, sans doute, qu'il sort ainsi tous les soirs, qu'il nous quitte tous les dimanches? Elle est bien heureuse celle-là! Allons, allons, est-ce que ce n'est pas fini? est-ce qu'il peut jamais m'aimer?... Ah! je sais mieux qu'un autre que c'est difficile d'oublier; et pourtant il a raison, Auguste est un brave et digne garçon, et je dois l'aimer... je l'aimerai...

Roussillon entre et se cache pendant ce monologue.

SCENE X.

JULIENNE, LOMBARD; *puis* AUGUSTE.

LOMBARD, *entrant vivement.*

Qu'es-ce que c'est que ça? la porte ouverte... à cette heure!... A-t-on envie de me faire voler, quand le pays est plein de vagabonds!

JULIENNE.

Mais, mon oncle...

LOMBARD.

Où est Jacques?

JULIENNE.

Il visite les ateliers.

LOMBARD.

Et Auguste! (*On frappe.*) Qui est là?

AUGUSTE, *en dehors.*

Ouvre donc, vieux serin!

LOMBARD.

Qu'est-ce que c'est?

JULIENNE.

Il croit parler à Jacques.

LOMBARD.

Et quand il parlerait à Jacques... depuis quand ce freluquet se croit-il le droit de se moquer d'un brave homme?

AUGUSTE, *frappant.*

Ouvriras-tu, Jacquot?

LOMBARD, *ouvrant et le prenant à l'oreille.*

As-tu déjeuné, mon gars?

AUGUSTE.

Mon père...

LOMBARD.

Continue donc ton ramage...

AUGUSTE.

C'est que je ne savais pas... d'ordinaire vous ne rentrez que pour l'heure du souper.

LOMBARD.

Je ne souperai pas...

JULIENNE.

Vous avez de l'humeur, mon oncle.

LOMBARD.

Oui, j'en ai... quand je vois que personne ici ne fait son devoir...

JACQUES, *sortant des ateliers une lanterne à la main.*

Mais, monsieur... c'est monsieur Victor.

JULIENNE.

Tais-toi!

LOMBARD.

Savez-vous ce que je viens d'apprendre? C'est que, la nuit dernière, un vol considérable a eu lieu au château de Gèvres.

AUGUSTE.

Là où je vais demain matin.

LOMBARD.

Précisément... Allons! Jacques, puisque tout le monde est rentré, ferme la porte...(*A Auguste.*) Et toi, appelle Victor, puisqu'il veut bien souper avec nous...

AUGUSTE.

Victor! mais...

JULIENNE.

Il est malade, mon oncle, et m'a dit qu'il ne souperait pas...

LOMBARD.

Malade!... il ment!... il ne l'est pas pour sortir tous les soirs... c'est que notre compagnie lui déplaît... eh bien! qu'il la quitte tout-à-fait! qu'il s'en aille... je vais...

JULIENNE.

Mon oncle...

LOMBARD, *à part.*

Oh! non, ce n'est pas là mon fils!... (*De la porte de la maison à Auguste.*) Eh bien! viens-tu, toi? est-ce que tu restes là pour étudier l'astronomie?

AUGUSTE, *à part, en sortant.*

Je vous suis, mon père... Roussillon s'est ennuyé de m'attendre... demain je lui donnerai ses soixante francs.

ROUSSILLON, *paraissant.*

Demain, mon gars, je n'en aurai plus besoin, de tes soixante francs.

ACTE DEUXIÈME.

Un salon dans le château de Mme de Gèvres.

SCENE PREMIERE.

Mme DE GÈVRES, EUGÉNIE.

Mme de Gèvres est assise sur un canapé, à gauche; Eugénie près d'une table. L'une et l'autre travaillent.

Mme DE GÈVRES.

Eh bien! ma chère Eugénie, nous allons mener une vie moins solitaire que de coutume... hier ton oncle, M. de Monnerais, est arrivé avec son fils Jules qui a l'air d'un jeune homme accompli; j'ai été très-contente de lui.

EUGÉNIE, *se levant.*

En ce cas, ma mère, je vous crois tout-à-fait de son avis.

Mme DE GÈVRES.

De l'avis de qui?

EUGÉNIE.

Mais de l'avis de M. Jules qui me paraît parfaitement content de lui-même.

Mme DE GÈVRES.

Tu te trompes: Jules a été élevé à Paris; il a plus que les jeunes gens de ce pays l'habitude du monde, il y porte plus d'aisance.

EUGÉNIE.

Il est vrai qu'il s'y met très-aisément à son aise.

Mme DE GÈVRES.

Eugénie...

EUGÉNIE, *se levant.*

Ma mère!

Mme DE GÈVRES.

Tu es bien sévère pour ce jeune homme.

EUGÉNIE.

Et vous, n'êtes-vous pas bien indulgente pour lui?...

Mme DE GÈVRES.

Est-ce donc parce qu'il doit être ton mari, que tu le vois avec une prévention fâcheuse?

EUGÉNIE.

N'est-ce pas pour cela, ma mère, que vous le voyez d'un œil si favorable?

Elle s'assied près de sa grand'mère.

Mme DE GÈVRES.

Eugénie, ton tuteur, M. de Monnerais, avait raison quand il me disait que je t'élevais mal, que tu étais une enfant gâtée, et que tu deviendrais une jeune fille très-capricieuse et très-volontaire... il m'a souvent grondée à ce sujet.

EUGÉNIE.

C'est le rôle des tuteurs de gronder toujours.

Mme DE GÈVRES.

Et c'est le rôle des grand'mères de gâter leurs petites-filles, n'est-ce pas, mademoiselle?

EUGÉNIE.

Certainement, et c'est le rôle des petites-filles de bien aimer leur bonne grand'mère, de la soigner, d'être toujours près d'elle et de ne pas se marier pour ne la quitter jamais.

Elle l'embrasse.

Mme DE GÈVRES.

Chère enfant!... Et pourtant je ne suis pas contente de toi...

EUGÉNIE.

Parce que je vous dis que je ne veux pas me marier?

Mme DE GÈVRES.

Précisément pour cela.

EUGÉNIE.

Oh! j'ai horreur du mariage.

Mme DE GÈVRES.

Eugénie...

EUGÉNIE.

Je vous jure que c'est la vérité.

Mme DE GÈVRES.

Je t'affirme que c'est un mensonge.

EUGÉNIE.

Ah! maman...

Mme DE GÈVRES.

Oui, Eugénie, ou tout au moins la moitié d'un mensonge.

EUGÉNIE.

Comment ça?

Mme DE GÈVRES.

Tu ne veux pas te marier avec M. Jules de Monnerais, je le crois... mais s'il s'agissait d'un autre prétendu, le mariage ne t'inspirerait peut-être pas tant d'horreur!

EUGÉNIE.

Je ne vous comprends pas, maman.

Mme DE GÈVRES.

S'il s'agissait, par exemple, de M. Victor?

EUGÉNIE, *baisse les yeux, se détourne, et va pour se lever.*

Ah! maman...

Mme DE GÈVRES, *la retenant.*

Eh bien! Eugénie...

EUGÉNIE.

M. Victor?

Mme DE GÈVRES.

Oui, tu m'en parles souvent.

EUGÉNIE, *se levant tout-à-fait.*

Dame, je ne peux pas oublier avec quel courage il se précipita à la tête de nos chevaux au risque d'être écrasé, et lorsque nous allions périr toutes deux, et si je vous parle souvent de lui, c'est qu'il nous sauva, et que je lui suis reconnaissante pour vous... et pour moi aussi.

Mme DE GÈVRES.

Est-ce tout? et depuis qu'il vient au château, n'as-tu pas pensé à lui plus que tu n'aurais dû? la reconnaissance mène vite à l'amour...

EUGÉNIE.

Ah! ça ne va pas si loin... il me plaît, je lui trouve de l'esprit, un air distingué, et quoique je sois bien folle, son caractère sérieux ne me fait pas peur; sa mélancolie m'intéresse... il cause si bien et avec tant de cœur, que je l'écoute avec plaisir... mais de là à aimer quelqu'un, il y a bien de la différence.

Mme DE GÈVRES, *à part.*

La naïveté de cet aveu me rassure; mais lui, il l'aime peut-être... c'est ce dont je m'assurerai.

Elle se lève.

EUGÉNIE.

Ainsi donc, maman, il est bien convenu que je n'aime pas M. Victor.

Mme DE GÈVRES.

Sans doute, car tu es trop raisonnable pour penser à un jeune homme dont nous savons à peine le nom.

EUGÉNIE.

Certainement, et il est bien convenu aussi que je n'épouserai pas M. Jules.

Mme DE GÈVRES.

Ce qui est convenu, Eugénie, c'est que tu obéiras à ta grand'mère et à ton tuteur... nous voulons tous deux ce mariage... tu sais qu'il est arrêté depuis long-temps?

EUGÉNIE, *plus sérieuse.*

Mais je ne suis pas une enfant pour obéir ainsi à tout ce qu'on veut... sans qu'on me consulte.

Mme DE GÈVRES.

Sans doute, Eugénie, et c'est pour cela que je te dois les raisons qui m'ont déterminée à conclure cette union sur-le-champ.

EUGÉNIE.

Oh! maman, je ne les trouverai pas bonnes, vos raisons.

Mme DE GÈVRES.

C'est ce dont tu pourras juger quand tu les au-

ras entendues... tu sais, Eugénie, que, très-jeune encore, je demeurai veuve avec deux enfans, Lucien de Gèvres, mon fils aîné, et ta mère, ma chère Adélaïde. D'après les lois de l'ancien régime, mon fils, en sa qualité d'aîné, avait hérité de toute la fortune de notre famille, et par conséquent, ta mère n'avait aucune chance de se marier, lorsque le comte de Monnerais me demanda sa main que je lui accordai.

EUGÉNIE.

Et vous fîtes bien; il ne cherchait pas la fortune, mon père, il n'était pas comme d'autres que je connais.

Mme DE GÈVRES.

De son côté, mon fils Lucien s'était marié, et sa femme allait bientôt lui donner un héritier, lorsque la révolution éclata. Lucien était attaché à la maison du comte de Provence, et quand le prince eut quitté la France, il le suivit et me confia sa femme Laura. Lucien, mon fils, était à peine depuis deux mois à l'étranger, lorsque nous apprîmes qu'il avait été grièvement blessé... Sa femme, ma bru, malgré l'état assez avancé de sa grossesse, voulut absolument aller le rejoindre. M. de Monnerais, ton oncle et maintenant ton tuteur, s'offrit à l'accompagner... et tu n'as pas oublié sans doute le récit qu'il nous a fait de cette scène de carnage, où, malgré son état, l'infortunée Laura fut cruellement massacrée sous ses yeux.

EUGÉNIE.

Oh! oui, je me le rappelle... noble cœur! devait-elle trouver la mort pour récompense de son dévouement?

Mme DE GÈVRES.

Mon fils mourut de ses blessures. Je restai donc seule avec ma pauvre Adélaïde, ta bonne et sainte mère, qui te donna le jour quatre ans après cette funeste catastrophe... et c'est ici que je te prie de bien suivre ce que je vais te dire.

EUGÉNIE.

Oui, maman, oui...

Mme DE GÈVRES.

Ta mère, qui n'avait aucune fortune à prétendre, si son frère eût vécu, ou s'il eût laissé un héritier de son nom, se trouva recueillir toute cette immense fortune, et c'est comme son héritière que tu es aujourd'hui l'un des plus riches partis de la France.

EUGÉNIE.

Si c'est une raison pour me faire épouser mon cousin, M. de Monnerais, j'aimerais autant n'avoir pas cette grande fortune.

Mme DE GÈVRES.

C'est que cette grande fortune n'est pas à l'abri d'un procès, et si tu n'épouses pas Jules, son père deviendra peut-être ton plus cruel ennemi.

EUGÉNIE, *à part.*

Hélas! je ne le sais que trop. (*Haut.*) Mais vous me restez, et vous pouvez me défendre.

Mme DE GÈVRES.

Hélas! ma pauvre enfant, c'est moi qui te manquerai la première, car je suis bien vieille, bien faible... Aie donc pitié de ta pauvre grand'mère, tu ne la laisseras pas mourir avec le chagrin de t'abandonner en ce monde, sans appui, sans protection.

EUGÉNIE.

Oh! maman, maman, ne parlez pas de ça.

UN DOMESTIQUE.

M. Victor demande à présenter ses respects à madame la comtesse.

EUGÉNIE, *à part.*

Oh! il n'y a plus que lui qui puisse me protéger!

Mme DE GÈVRES, *à part.*

Voici le moment de m'assurer de la vérité... (*Haut.*) Faites entrer.

SCENE II.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, *entrant et saluant.*

Madame, mademoiselle...

Mme DE GÈVRES.

Bonjour, monsieur Victor, je suis charmée de vous voir...

VICTOR.

Votre accueil a toujours été si bienveillant, madame, qu'il m'a peut-être rendu indiscret.

Eugénie lui fait un signe d'intelligence.

LE DOMESTIQUE.

Je dois dire aussi à madame la comtesse, que M. de Monnerais désire avoir un entretien avec elle, et lui fait demander si elle peut le recevoir.

VICTOR, *avec un vif étonnement, et regardant Eugénie.*

M. de Monnerais...

EUGÉNIE.

Oui, M. de Monnerais, mon tuteur.

Mme DE GÈVRES, *au Domestique.*

Priez-le de m'attendre dans mon appartement, je vais m'y rendre.

VICTOR, *à part et troublé.*

M. de Monnerais ici!

EUGÉNIE, *à part.*

Mais qu'a-t-il donc?

Mme DE GÈVRES, *à part.*

Il paraît troublé. (*Haut.*) Oui, il est arrivé hier soir avec son fils, et vous m'excuserez de vous laisser un moment, nous avons à causer de beaucoup d'affaires... c'est tout naturel, la veille d'un contrat de mariage.

VICTOR, *troublé, et regardant Eugénie.*

D'un contrat de mariage!

Mme DE GÈVRES, *à part.*

Ah! j'avais deviné juste! (*Haut.*) Oui, Eugénie épouse M. Jules de Monnerais.

VICTOR.

Ah! j'ignorais...

Mme DE GÈVRES.

C'est une union arrêtée depuis long-temps.

VICTOR.

Depuis long-temps...

Mme DE GÈVRES.

Mais aujourd'hui, je puis l'annoncer à nos amis, car dans quelques jours j'espère que ce mariage sera accompli.

VICTOR.

Je félicite mademoiselle.

Mme DE GÈVRES.

Je vous crois... tout-à-l'heure, j'aurai à vous parler, monsieur Victor. (*A part.*) Il est temps de pren re un parti décisif.

SCENE III.

VICTOR, EUGÉNIE.

VICTOR, *à part, pendant qu'Eugénie reconduit Mme de Gèvres.*

M. de Monnerais, cet homme si fier de son nom, si vain de sa naissance, il voudra savoir qui je suis, et s'il le découvre, on me chassera peut-être... Chassé! oh! non, non... il vaut mieux partir.

Il va pour sortir.

EUGÉNIE.

Eh! mais où allez-vous donc?

VICTOR.

Oh! laissez-moi quitter ce château!

EUGÉNIE.

Et pourquoi donc?

VICTOR.

C'est que je suis bien malheureux!

EUGÉNIE.

Malheureux!... Et voilà tout ce que vous trouvez pour venir à mon secours?

VICTOR.

A votre secours!... et que puis-je faire? et en quoi puis-je vous secourir, moi?

EUGÉNIE.

Il est certain que celà vous est très-indifférent, ce n'est pas la peine de chercher un moyen...

VICTOR.

Moi, indifférent?... Ah! pouvez-vous le penser?

EUGÉNIE.

Je puis penser... Et je pense que vous venez d'apprendre que je suis menacée d'épouser M. de Monnerais, et qu'au lieu de me consoler, vous me répondez d'un air désolé... Hélas! mon Dieu, qu'y puis-je faire?... je suis bien malheureux!...

VICTOR.

Ce mariage vous le refusez donc?

EUGÉNIE.

Il me semble que je n'ai pas l'air d'en être ravie. Mais, si l'on me laisse toute seule, il faudra bien que j'y consente.

VICTOR.

Mme de Gèvres n'est-elle pas là pour vous protéger?

EUGÉNIE.

Ma grand'mère!... elle a trop peur de M. de Monnerais.

VICTOR.

Peur de M. de Monnerais!... c'est donc un homme bien redoutable?...

EUGÉNIE.

Il le faut bien, car vous-même... je vous vois tout déconcerté depuis qu'il est arrivé au château...

VICTOR.

Ah! moi, c'est que... c'est que...

EUGÉNIE.

C'est que vous avez peur de lui aussi, voilà tout.

VICTOR.

Ah! que quelque danger vous menace... et que le secours d'un ami prêt à donner sa vie... puisse vous être utile... et vous verrez si j'ai peur.

EUGÉNIE.

Venez donc à mon aide, Victor... car j'essaie de rire, et je tremble... c'est que vous ne savez pas combien ma position est affreuse.

VICTOR.

Votre position!...

EUGÉNIE.

Ce mariage qu'on me propose n'est pas même une union de convenance : c'est une obligation terrible!

VICTOR.

Que voulez-vous dire?

EUGÉNIE.

Ma grand'mère elle-même est loin de savoir tout ce qu'il y a d'odieux dans la conduite de M. de Monnerais... Elle n'a jamais été témoin des scènes affreuses qui avaient lieu jadis entre mon père et mon oncle... que de fois j'ai entendu celui-ci dire à mon père qui était cependant son frère aîné!... « Cette fortune que vous avez, vous me la devez, vous la partagerez avec moi... ou bien... »

VICTOR.

Votre père lui devait sa fortune... Comment cela se fait-il?

EUGÉNIE.

Hélas! voilà ce que je n'ai pu découvrir... mais il fallait que ce fût un terrible secret... car, sans cela, mon père n'eût jamais enduré les odieuses menaces de son frère... Ce fut ce chagrin qui conduisit mon pauvre père au tombeau, et ce fut sur son lit de mort que, pour calmer les ressentimens de son frère, il me fit jurer que je deviendrais la femme de M. Jules de Monnerais.

VICTOR.

Mais vous étiez très-jeune, alors... et un pareil serment...

EUGÉNIE.

J'y pourrais manquer, et peut-être perdre aussi ma fortune.

VICTOR.

Grand Dieu!

EUGÉNIE.

Ah! ce n'est pas la pauvreté qui m'épouvante, mais s'il fallait que l'honneur de mon père...

VICTOR.

L'honneur de votre père!

EUGÉNIE.

Que voulez-vous que je vous dise? Je ne sais que croire, que penser; mais ce qui est certain, c'est que, comme mon malheureux père, je serai la victime des projets de mon oncle, si personne ne me soutient contre lui...

VICTOR.

Oh! comptez sur moi! je puis manquer de courage pour mon bonheur, mais j'en aurai pour le vôtre.

EUGÉNIE.

Je vous crois. . Je vois mon oncle... je vais près de ma grand'mère savoir ce qu'il a pu lui dire; car je redoute son influence sur elle. Il est avec son fils, évitez-les, je vous en prie, jusqu'à ce que j'aie parlé à ma mère. Allez au jardin, je vous y retrouverai, ne quittez pas le château sans m'avoir parlé.

Elle sort.

VICTOR.

Je vous le promets.

SCENE IV.

VICTOR, *seul.*

Il y a donc des choses honteuses dans les plus nobles maisons! Il y a donc des enfans abandonnés et persécutés dans les familles les plus riches! O Eugénie, Eugénie, je vous défendrai contre les avides projets de votre tuteur, dût votre haute fortune vous séparer à jamais de moi! Mais que pourrai-je, moi, fils d'un misérable ouvrier, contre un des noms les plus puissans de France?... me laissera-t-on même le droit de revoir Eugénie? Hélas! quand j'ai senti cet amour naître dans mon cœur, j'aurais dû ne plus la revoir. Oh! qu'elle ne sache pas qui je suis, elle repousserait mon appui. Mais quand je l'aurai sauvée encore une fois, peut-être alors comprendra-t-elle que j'ai le droit de l'aimer. Mais voici M. de Monnerais et son fils.

Victor sort en saluant M. de Monnerais.

SCENE V.

JULES, M. DE MONNERAIS.

JULES, *qui a lorgné Victor.*

C'est donc là le sauveur de ces dames... le héros de la calèche, le vainqueur des chevaux emportés... Je croyais qu'il avait reçu son congé.

M. DE MONNERAIS.

Il va l'avoir tout-à-l'heure: je viens de faire comprendre à Mme de Gèvres combien la présence de ce jeune homme était peu convenable dans sa maison; et elle s'est chargée du soin de le lui expliquer à lui-même.

JULES.

J'aurais été charmé d'être chargé de la commission.

M. DE MONNERAIS.

Vous vous en seriez probablement fort mal acquitté.

JULES.

En tout cas, j'y aurais mis moins de ménagemens et de délais.

M. DE MONNERAIS.

Vous oubliez que le héros de la calèche, comme vous l'appelez, a sauvé la vie à Mme de Gèvres et à Eugénie, et qu'elles ont le droit de ne pas trouver cet héroïsme aussi ridicule que vous voulez bien le dire.

JULES.

Ce M. Victor est bien heureux, et voilà que vous allez partager l'enthousiasme qu'il inspire à tout le château!

M. DE MONNERAIS.

Jules...

JULES.

C'est que, depuis mon arrivée, je n'entends parler que de M. Victor, ce beau jeune homme, ce charmant jeune homme, cet excellent jeune homme. C'est un concert d'admiration depuis l'antichambre jusqu'au salon, et je ne serais pas fâché d'y joindre ma voix et de dire ce brave jeune homme.

M. DE MONNERAIS.

Je vous prie de ne pas vous occuper de lui, et je vous prie aussi de vous défaire ici de ce ton de légèreté suffisante qui peut être de très-bon goût dans certains salons de Paris, mais qui, je crois, séduirait peu Mme de Gèvres, et surtout votre cousine Eugénie.

JULES.

Oui, je crois qu'elle se plaît mieux aux airs passionnés de M. Victor.

M. DE MONNERAIS.

Encore!... Jules, vous êtes incorrigible.

JULES.

Si cela vous fâche, je me tairai; mais permettez-moi de vous faire observer que vous êtes aujourd'hui d'une tristesse... d'une humeur!...

M. DE MONNERAIS.

Je vous en ai déjà dit la raison...

JULES.

Quoi!... le vol de quelques misérables bijoux!

M. DE MONNERAIS.

Ce n'est pas seulement ces bijoux... la cassette qui les contenait renfermait aussi des papiers.

JULES.

Des papiers?

M. DE MONNERAIS.

Des papiers auxquels je tenais beaucoup.

JULES.

Mais s'ils étaient si précieux, pourquoi n'avoir pas fait près de l'autorité les démarches nécessaires pour découvrir le coupable?

M. DE MONNERAIS.

Près de l'autorité, dites-vous? (*A part.*) Dieu

fasse que rien ne l'avertisse et qu'on ne cherche pas l'auteur de ce vol : au reste, j'espère qu'il n'aura pas compris l'importance de ces papiers et qu'il les aura détruits.

JULES.

Si vous voulez, je me chargerai des démarches à faire.

M. DE MONNERAIS.

C'est inutile... quelques bijoux sans valeur, quelques papiers sans importance, n'en parlons plus, n'en parlez même à personne... occupons-nous plutôt de votre mariage, et songez qu'il faut qu'il s'accomplisse sur-le-champ ; tâchez que rien ne vienne s'y opposer.

JULES.

Maintenant que je n'ai plus à craindre, grâce à vous, la rivalité de M. Victor, j'ose espérer que ma belle cousine voudra bien me faire l'honneur de m'apercevoir.

M. DE MONNERAIS.

Craignez qu'elle ne vous regarde de trop près... la fatuité n'est pas une séduction en ce pays.

JULES, *à part.*

C'est étonnant comme mon père est devenu de sa province !

SCENE VI.

LE DOMESTIQUE, M. DE MONNERAIS, JULES.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le baron, l'ouvrier menuisier que vous avez fait demander vient d'arriver à l'instant.

M. DE MONNERAIS.

C'est bien, faites-le venir ici.

JULES.

Mais vous voulez donc faire un palais de ce château ? J'ai vu des peintres, des maçons. Quels travaux avez-vous donc à faire exécuter ?

M. DE MONNERAIS.

Mais ceux de l'appartement que vous occuperez au château après votre mariage avec Eugénie..

JULES, *à part.*

Après mon mariage avec Eugénie, je me dispenserai d'y demeurer long-temps.

LE DOMESTIQUE, *à Auguste.*

Voilà M. le baron.

SCENE VII.

JULES, M. DE MONNERAIS, AUGUSTE.

M. DE MONNERAIS, *assis sur le canapé.*

C'est toi, mon garçon, qui viens ici pour voir les travaux qu'il y a à faire.

AUGUSTE, *au fond, à part.*

C'est toi... c'est toi... il est familier, le monsieur; mais c'est un vieux, ça lui est permis.

JULES, *lorgnant.*

Eh bien ! répondras-tu ?

AUGUSTE, *à part.*

Répondras-tu... Pour celui-là, merci... merci, nous n'avons pas gardé...

M. DE MONNERAIS.

Voyons, qu'est-ce que tu as à nous considérer l'un après l'autre comme un imbécile ? Ce n'est pas pour cela que tu es venu ici... ce me semble?

AUGUSTE, *à part.*

Imbécile... attends... attends, je m'en vas te faire aussi mon prince... (*D'un ton prétentieux, haut et vite.*) Vous avez raison, monsieur le baron, je suis venu ici pour des travaux que mon père m'a dit très-pressés, et comme je suppose que vous n'avez pas plus de temps à perdre que moi, je vous serais fort obligé de vouloir bien me montrer le'ndroit où je dois lever mes plans et prendre mes mesures.

M. DE MONNERAIS.

Ah ! tu es le fils de M. Lombard ; il me semble qu'il eût pu venir lui-même..

AUGUSTE, *du même ton pincé.*

Les occupations nombreuses de mon père et l'importance de ses immenses travaux ne lui permettent pas de tout voir par lui-même, monsieur le baron ; mais s'il m'a envoyé près de vous, c'est qu'il m'a jugé capable de le remplacer convenablement.

JULES.

Je crois que tu fais de grandes phrases ?

AUGUSTE, *de même.*

J'essaie de les rendre polies, voilà tout, monsieur.

M. DE MONNERAIS.

C'est bien, vous allez me suivre, mon ami.

AUGUSTE, *à part.*

Celui-là a compris.

M. DE MONNERAIS.

Songez qu'il faut que ces travaux soient exécutés avant huit jours.

AUGUSTE, *avec prétention.*

Si c'est possible... vous pouvez regarder cela comme fait, monsieur le baron.

JULES.

Et si ce n'est pas possible, monsieur le menuisier ?

AUGUSTE, *de même.*

Je vous répondrai comme M. de Maurepas à la reine Marie-Antoinette : Si c'est impossible, ça se fera.

JULES.

Diable... c'est beaucoup de prétention.

AUGUSTE.

C'est le secret du métier, monsieur !... Vous ne savez pas encore tout ce qu'on peut faire avec du courage et de la bonne volonté. (*A part en s'en allant.*) Et si jamais je puis te travailler les côtes, à toi, je te montrerai comment on expédie la camelotte.

Il sort avec M. de Monnerais.

JULES.

En vérité, ça parle comme si ça pensait... Je ne

sais... mais les gens de ce pays ont le don particulier de me déplaire. (*Victor paraît.*) Pardieu, en voici un à qui je ne serais pas fâché de l'apprendre!

LE DOMESTIQUE, *à Victor.*

Oui, monsieur, Mme la comtesse désire vous parler un instant et vous prie de l'attendre dans ce salon.

Il sort.

VICTOR, *à part, vivement.*

Eugénie n'est pas venue au jardin, Mme de Gèvres me fait demander, que vais-je apprendre!

JULES, *le lorgnant.*

C'est sans doute pour son audience de congé...

VICTOR.

Je suis d'une inquiétude.

Il va et vient.

JULES, *à part.*

Il paraît qu'il se doute de quelque chose...

VICTOR.

Si je pouvais du moins voir Eugénie...

JULES.

En vérité, il y a charité à le tirer tout de suite d'embarras. (*Il s'approche.*) Monsieur attend Mme de Gèvres?

VICTOR.

Oui, monsieur...

JULES.

Si monsieur veut bien me le permettre, je lui tiendrai compagnie jusqu'à son arrivée...

VICTOR.

Vous êtes trop bon, monsieur, je ne veux pas vous déranger...

JULES, *d'un ton impertinent.*

Cela m'arrange, au contraire, infiniment, monsieur.

VICTOR, *le regardant en face.*

Ah!.. (*A part.*) Ce ton, ces manières... c'est une querelle, eh bien, soit... (*Haut.*) Ah! cela vous arrange?...

JULES.

Oui, monsieur, et peut-être trouverez-vous que je ne suis pas trop indiscret, quand vous saurez que je puis vous épargner l'ennui d'attendre trop long-temps.

VICTOR.

J'ai de la patience, monsieur.

JULES.

C'est une vertu inutile entre nous; car j'ai peu de chose à vous dire.

VICTOR.

Dépêchez-vous donc, car lorsqu'on a commencé, on a plus vite fini...

JULES.

Ceci est fort bien dit, monsieur, et c'est pour cela que j'espère que, lorsque vous aurez commencé à sentir que votre présence est inutile dans ce château, vous aurez vite fini de le quitter.

VICTOR, *se coiffant.*

De le quitter?

JULES.

Oui, monsieur.

VICTOR.

Et quelle est la volonté qui me le fera quitter?

JULES.

Je ne suis encore que l'interprète de celle de Mme de Gèrves... mais au besoin...

VICTOR.

Eh bien! monsieur, puisque vous connaissez si bien la volonté de Mme de Gèvres, pourriez-vous m'en dire les motifs?

JULES.

Vous ne les devinez pas?...

VICTOR.

Non, monsieur: car comme elle n'en avait aucun hier, elle ne peut aujourd'hui en avoir d'autres que ceux qui lui ont été suggérés par certaines gens.

JULES.

Que vous voudriez connaître?...

VICTOR.

Oui, monsieur, afin d'être sûr que ce n'est pas seulement l'insolence d'un fat...

JULES.

D'un fat!...

VICTOR.

Mais encore la lâcheté d'un dénonciateur que j'ai à punir.

JULES.

Soit, monsieur, l'un ou l'autre est à vos ordres.

VICTOR.

Et l'un ou l'autre a besoin d'une leçon et je vais vous la donner.

JULES.

Ou la recevoir...

SCENE VIII.

JULES, Mme DE GÈVRES, EUGÉNIE, VICTOR.

Mme DE GÈVRES.

Qu'y a-t-il donc, messieurs?. . Vous semblez bien animés l'un contre l'autre.

JULES.

Ce n'est rien, madame: c'est monsieur qui se trouve insulté de ce que j'ai bien voulu lui dire le motif de l'entretien que vous lui aviez accordé.

Mme DE GÈVRES.

Mais je ne vous avais pas chargé de parler pour moi, monsieur.

JULES.

Je me retire... Désolé d'avoir mal interprété vos intentions... J'attendrai monsieur quand il sera libre...

VICTOR.

Vous n'attendrez pas long-temps.

EUGÉNIE.

Vous l'entendez, ma mère, ils se sont querellés; ils sortaient pour se battre, j'en suis sûre.

JULES.

Et vous tremblez sans doute pour moi, vous qui connaissez le courage de M. Victor?

Mme DE GÈVRES.

Monsieur, je dois la vie à ce courage, et je vous

déclare que j'estime fort peu celui dont vous faites parade.

Ici M. de Monnerais paraît et Jules va à lui et lui parle bas.

VICTOR.

Je vous remercie, madame; mais je dois croire que si monsieur a fait ce qu'il n'était pas autorisé faire, il a dit du moins la vérité en annonçant que je ne devais plus paraître dans ce château; et comme cette vérité me serait encore plus cruelle de votre bouche que de la sienne, permettez-moi de m'éloigner sans être forcé de l'entendre.

EUGÉNIE.

Non, restez. (*A Mme de Gèvres.*) Oh! maman, maman...

M. DE MONNERAIS, *au fond, à son fils.*

Il est temps d'en finir avec ce petit monsieur, laissez-moi faire.

Mme DE GÈVRES.

Non, monsieur Victor... non, je ne veux pas que nous nous quittions ainsi... je voulais avoir un entretien avec vous, et je le veux encore.

VICTOR, *apercevant M. de Monnerais qui s'approche..*

Je vois d'où le coup est parti, madame; et toute explication serait inutile, en ce lieu du moins.

M. DE MONNERAIS.

Vous vous trompez, monsieur, car d'après ce que vient de me dire mon fils (*à Mme de Gèvres*) dont je vous prie de vouloir bien excuser la conduite, madame, (*à Victor.*) vous paraissiez craindre qu'il y eût eu de notre part une dénonciation portée contre vous?

VICTOR.

Pour que je puisse craindre une dénonciation, monsieur, il faudrait que j'eusse quelque faute à me reprocher, je me suis seulement étonné que la bienveillance que madame la comtesse avait daigné me témoigner jusqu'à ce jour eût cessé depuis que vous êtes arrivés dans ce château.

Mme DE GÈVRES.

La reconnaissance que je dois à M. Victor sera éternelle; mais il est des circonstances, des motifs...

M. DE MONNERAIS.

Sur lesquels j'ai appelé l'attention de madame de Gèvres, je dois vous le dire, et je vous crois trop d'honneur et trop de bon sens, monsieur, pour ne pas trouver qu'à ma place vous en eussiez fait autant.

VICTOR.

C'est ce dont je doute.

M. DE MONNERAIS.

Cependant, monsieur, supposez que vous fussiez le tuteur ou le frère de Mlle Eugénie, et par conséquent chargé de la protéger, supposez qu'après une longue absence, vous trouviez dans la maison de sa mère un jeune homme dont l'air distingué semble dire le rang, votre premier soin serait de savoir quel est ce nouvel ami et comment on l'a connu.

VICTOR.

Vous le savez, je suppose, monsieur?

M. DE MONNERAIS.

Sans doute, monsieur; et jusque là tout est bien. Mais si vous étiez ce tuteur ou ce frère, vous désireriez savoir le nom de ce libérateur courageux.

VICTOR.

Mon nom?

M. DE MONNERAIS.

On me l'a dit. Vous vous nommez monsieur Victor; mais permettez-moi de vous faire observer que Victor est un nom qui ne dit pas la famille à laquelle appartient celui qui le porte.

VICTOR.

Monsieur...

M. DE MONNERAIS.

Soit que cette famille manque...

VICTOR.

Monsieur!...

M. DE MONNERAIS.

Soit que son nom ne puisse pas être avoué sans honte...

VICTOR, *vivement.*

N'allez pas plus loin, monsieur; malgré le respect que je dois à Mme de Gèvres, je ne supporterais pas un mot de plus à ce sujet.

M. DE MONNERAIS.

Comme il vous plaira, monsieur; mais si vous trouvez que ma prudence est injurieuse, et que nos soupçons ont été offensans pour votre famille, il ne tient qu'à vous de me prouver que j'avais tort en vous nommant.

EUGÉNIE.

Oui, parlez! parlez! monsieur Victor, car j'en suis sûre, vous ne peuvez appartenir qu'à une noble famille.

VICTOR, *à part.*

A une noble famille!

EUGÉNIE.

Vous vous taisez?

VICTOR, *à part.*

Oh! non! non!... avouer que je suis... rougir devant elle... jamais, jamais.

Mme DE GÈVRES, *allant à lui.*

Eh bien, monsieur Victor?

VICTOR.

Madame, excusez-moi... je ne puis.

EUGENIE, *à part.*

O mon Dieu!... me serais-je trompée?

Mme DE GÈVRES.

Monsieur Victor, je vous en prie...

M. DE MONNERAIS,

Il ne parlera pas, j'en étais sûr.

VICTOR,

Madame, vous m'avez permis de garder le silence jusqu'à ce jour; permettez-moi de le garder encore en quittant votre maison. Il vous importe peu de savoir le nom de celui qui fut assez heureux pour vous sauver. Le premier passant l'eût fait à ma place. Supposez que vous ne m'avez jamais revu, et permettez-moi de vous faire des adieux éternels.

EUGÉNIE.

Mais c'est impossible! et moi!... moi!

Mme DE GÈVRES, *la retenant.*

Eugénie !...

EUGÉNIE.

Ah!... maman... maman...

M. DE MONNERAIS.

Il était temps.

VICTOR, *à part.*

Et n'être rien qu'un misérable ouvrier!.. (*Haut.*) Adieu, madame, adieu !

Il va pour sortir.

SCENE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE, *entrant.*

C'est vérifié et toisé! Monsieur, une semaine et tout sera fait... Pardon, mesdames!

VICTOR.

Auguste!

AUGUSTE.

Tiens! te voilà, toi!

Mme DE GÈVRES *et* EUGÉNIE.

Toi! a-t-il dit!

VICTOR, *à part.*

Ah! que faire?

M. DE MONNERAIS, *à Auguste.*

Ah! vous connaissez monsieur?

AUGUSTE.

Tiens! si je connais mon frère!

TOUS.

Son frère!

JULES.

Le fils de Matthieu Lombard, menuisier...

M. DE MONNERAIS, *à Mme de Gèvres.*

Qu'en dites-vous, madame?

AUGUSTE, *les regardant avec étonnement.*

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc tous? (*Pendant ce temps M. de Monnerais cause bas avec Mme de Gèvres, Eugénie pleure, Jules ricane, Victor se détourne.*) Et lui aussi... Ah! je comprends! l'amour malheureux dont me parlait Julienne... la demoiselle qui pleure, les grands parens qui sont furieux. (*Bas à Victor.*) J'ai fait une bêtise, n'est-ce pas?

VICTOR.

Ah! tu m'as perdu!

AUGUSTE.

Faut voir! faut voir!

JULES, *à Auguste, insolemment.*

Ah! M. Victor est le frère de M. Auguste Lombard, le menuisier!

AUGUSTE.

Oui, monsieur... frère de nom et de cœur, c'est vrai! mais il y a de la différence entre nous... Je suis tout juste un bon ouvrier, voilà tout! mais Victor, c'est un homme distingué et comme il faut, lui!

VICTOR.

Auguste!

AUGUSTE.

Laisse-donc tranquille, ce qui est vrai est vrai! Moi, j'ai été toute ma vie un paresseux et un ignorant... Mais lui, il était le roi du lycée et le plus instruit de tous ses camarades, nobles ou bourgeois.

VICTOR.

Assez, Auguste, assez.

AUGUSTE.

Et pourquoi ne veux-tu pas que je parle? Je ne dis rien de mal quand je dis que je suis tout au plus bon à mener un atelier et à épouser une ouvrière... Mais lui, voyez-vous, il deviendra tout ce qu'il voudra, avocat, député, général, et il fera honneur à toute famille dont il épousera la fille, si huppée qu'elle soit, entendez-vous? (*Bas à Victor.*) J'arrange ton affaire.

EUGÉNIE, *à part.*

Bon jeune homme! comme il aime son frère!

JULES.

Mais vous feriez déjà un excellent avocat, monsieur le menuisier!

VICTOR, *avec colère, à Jules.*

Monsieur, avant de dire un mot d'insulte à mon frère, n'oubliez pas que vous avez à me donner raison de ceux que vous m'avez adressés.

JULES.

Vous? Allons donc, monsieur... je ne me bats pas à l'équerre ou au compas.

VICTOR.

Misérable!

M. DE MONNERAIS, *vivement.*

Qu'est-ce à dire? Oubliez-vous, monsieur, comment on peut traiter un homme de votre sorte qui s'est introduit dans une noble maison! Tâchez donc de m'éviter la peine de vous faire chasser par un valet.

VICTOR *et* AUGUSTE.

Nous chasser!

EUGÉNIE.

Ah! maman! maman!

SCENE XI.

LES MÊMES, JULIENNE.

JULIENNE, *en dehors.*

Il faut que je le voie... il faut que je lui parle sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE, *à Mme de Gèvres.*

C'est une jeune fille qui veut absoulment parler à M. Auguste Lombard.

JULIENNE.

Laissez-moi entrer.

AUGUSTE.

C'est Julienne, ma cousine.

JULES.

C'est une assemblé de famille!

JULIENNE.

Ah! pardon, messieurs, madame... Auguste, viens, viens, si tu savais quel malheur...

VICTOR *et* AUGUSTE.

Un malheur!

JULIENNE, *s'arrêtant.*

Victor ici!

AUGUSTE.

Eh bien, oui, Victor... Après?

JULIENNE, *regardant autour d'elle.*

Dans cette maison!

AUGUSTE.

Oui, je te dirai pourquoi.

JULIENNE, *regardant encore et voyant Eugénie.*

Pourquoi!... Ah! cette là la jeune fille si belle!

EUGÉNIE.

Comme elle me regarde!

AUGUSTE.

Eh bien, voyons! Qu'est-ce qu'il est donc arrivé?

JULIENNE.

Eh bien! il est arrivé que mon oncle Lombard... (*En regardant Eugénie.*) C'est elle sans doute!...

VICTOR.

Eh bien, mon père!

JULIENNE.

Votre père, monsieur Victor, est perdu, ruiné... Tout l'argent qu'il avait rapporté hier lui a été volé.

AUGUSTE *et* VICTOR.

Volé!

AUGUSTE.

Et qui soupçonne-t-il?

JULIENNE.

Personne encore! Mais il se désole, et je venais, je suis venue... (*Elle regarde Eugénie.*) Mais il vous attend!... Allons-nous-en!

AUGUSTE.

Oui, courons, courons!

VICTOR, *à Mme de Gèvres.*

Adieu, madame... oubliez l'insensé qu'avait égaré le charme d'un monde pour lequel il n'était pas né... pardonnez-lui, car il n'oubliera pas qu'il lui est interdit de jamais vous revoir.

AUGUSTE.

Allons! Victor!

JULIENNE.

Elle! même avant son père!

Mme DE GÈVRES.

Ce n'est pas ainsi que je le veux! Retournez près de votre père, et si le malheur qui le frappe devait porter atteinte à sa fortune et à la vôtre, souvenez-vous qu'il y a ici quelqu'un qui a une dette sacrée à acquitter envers vous, et s'il le faut, j'irai vous le rappeler.

AUGUSTE.

Merci, madame... Il vous a rendu quelques services, j'en suis sûr... ça ne m'étonne pas de lui, allez! Mais soyez tranquille, je retrouverai notre voleur d'ici à demain, j'ai idée que celui qui m'a vendu les bijoux de la fête ne les possédait pas légitimement; car il n'est pas venu chercher le prix ce matin.

M. DE MONNERAIS.

Des bijoux, dites-vous?

AUGUSTE.

Rien, rien... c'est une affaire qui ne concerne que moi. Allons! allons! partons...

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Mais dans laquelle il faut que je voie clair, moi aussi!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Lombard; chaises, table, secrétaire; porte au fond et à gauche.

SCENE PREMIERE.

JACQUES, MATHIEU LOMBARD.

LOMBARD.

Eh bien, Jacques, as-tu vu le procureur du roi?

JACQUES.

Oui, monsieur Lombard, je lui ai donné le signalement de notre homme, et il recevra votre déclaration aujourd'hui même.

LOMBARD.

Ruiné, perdu... Oh! la justice des hommes n'est pas assez sévère contre ceux qui volent le pauvre, car ce n'est pas seulement son argent qu'on lui dérobe, c'est son nom, sa réputation, son honneur, la vie et l'avenir de ses enfans... ce n'est pas un vol, Jacques, c'est un assassinat!

JACQUES.

Oh! monsieur, calmez-vous, vous retrouverez votre argent, car le voleur ne peut manquer d'être arrêté.

LOMBARD.

Et si on ne l'arrête pas! s'il a des complices à qui il a déjà confié le fruit de ce vol, je serai ruiné, déshonoré, déclaré banqueroutier... et plutôt que de subir cette infamie, je me tuerai, vois-tu?

JACQUES.

Monsieur, monsieur...

LOMBARD, *reprenant.*

Je me tuerai... et pourtant, cet homme ne sera condamné que comme voleur!

JACQUES.

Mais à supposer, monsieur, que vous ne deviez pas retrouver votre argent, est-ce une raison pour vous désespérer ainsi?... Si vous ne pouvez payer demain, personne n'osera se montrer exigeant en face d'un tel malheur; on vous sait honnête

homme, on vous accordera du temps... A force de travail tout se réparera, vos ouvriers vous aiment, et vos fils...

LOMBARD, *l'interrompant.*

Oh! mes fils...

JACQUES.

Ne sont-ce pas des braves jeunes gens?

LOMBARD.

Oui, Auguste est un bon et digne garçon.

JACQUES.

Et M. Victor?

LOMBARD.

Ah! celui-là... celui-là, comme il m'a trompé! J'étais si fier de lui quand je voyais les progrès qu'il faisait dans ses études, je le préférais à Auguste, je le lui donnais toujours pour exemple; mais j'ai été cruellement puni de ma préférence, et ce qu'il a le mieux appris, c'est à mépriser sa famille... Son état...

JACQUES.

Vous êtes bien sévère pour lui!

LOMBARD.

C'est que je l'aime, vois-tu?... et que je sais qu'il ne m'aime pas.

JACQUES.

Oh! monsieur...

LOMBARD.

Non; c'est un ingrat, il rougit de nous... il rougit de son père... Eh bien, je vais lui donner aujourd'hui la chance de le renier... qu'il en profite!... Ah! j'aime mieux en finir que de vivre ainsi... (*Avec éclat.*) Où est-il?... maintenant, aujourd'hui que le malheur est dans la maison, il est sans doute tout à ses plaisirs, à sa vanité.

JACQUES.

Voyons, monsieur, le voilà avec Mlle Julienne et M. Auguste.

SCENE II.

MATHIEU LOMBARD, JACQUES, VICTOR, AUGUSTE, JULIENNE.

AUGUSTE *et* VICTOR, *en entrant.*

Mon père!... mon père!...

JULIENNE.

Mon oncle...

LOMBARD, *donnant la main à Auguste et à Julienne.*

Merci, Auguste... Merci, Julienne.

VICTOR.

Mon père, nous avons appris le malheur qui vous frappe, nous sommes accourus.

LOMBARD, *ému, se maîtrisant.*

Merci, monsieur, merci.

VICTOR, *à part.*

Chassé de ce château... repoussé dans cette maison... Oh! c'est trop!

AUGUSTE, *qui a parlé bas à Jacques.*

Eh bien, mon père, qu'est-ce qu'il me dit donc Jacques?... vous vous désespérez, et vous parlez de vous tuer... Et pourquoi?... pour quelques milliers de francs que vous avez perdus; vous les aviez gagnés pour nous, c'est notre tour, nous les gagnerons pour vous, n'est-ce pas, frère?

VICTOR, *avec tristesse.*

Oui, nous ferons notre devoir.

LOMBARD, *à part.*

Son devoir... pas un mot du cœur. (*Haut.*) Oui, oui, Auguste, je compte sur toi, tu n'es pas un faraud, toi... tu ne mets pas de gants de peur que le travail ne te gâte les mains.

JULIENNE, *bas à Victor qui fait un geste d'impatience.*

Victor, contenez-vous, votre père est si malheureux!

VICTOR, *bas.*

Ne craignez rien, je saurai tout supporter.

LOMBARD, *éclatant après avoir observé Victor.*

Vous voyez bien que ça ne peut pas durer comme ça, il est temps d'en finir... Jacques, laisse-nous. (*Jacques sort, et Julienne fait un mouvement pour le suivre.*) Reste, Julienne, car toi seule tu es véritablement de ma famille, toi seule, ma pauvre enfant, tu es comme moi, la fille d'un ouvrier, et je n'en peux pas dire autant de...

JULIENNE.

Que voulez-vous dire, mon oncle?

AUGUSTE.

Est ce que vous nous renieriez pour vos enfans?

LOMBARD, *regardant Victor.*

Dieu fasse que l'un de vous deux ne me renie pas tout-à-l'heure pour son père.

VICTOR, *avec douleur.*

Ah! mais, qu'ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi?

LOMBARD.

Je ne parle pas pour vous seul, car ce mystère vous regarde tous deux.

VICTOR.

Tous deux!

AUGUSTE.

C'est donc un secret bien terrible?

LOMBARD.

Vous allez le savoir, et peut-être vous expliquera-t-il bien des choses qui vous ont paru si extraordinaires dans ma conduite envers vous.

AUGUSTE *et* JULIENNE.

Nous vous écoutons.

LOMBARD.

Je n'ai pas toujours habité ce pays, et en 1793, je demeurais au petit village de Saunoy, à quelques lieues à peine de la frontière Prussienne; à cette époque, notre village était occupé par les troupes françaises, et la plupart des habitans l'avaient abandonné pour chercher un refuge dans les bois voisins, car nous étions menacée à chaque instant d'être attaqués. J'aurais dû faire comme les autres, mais je ne le pouvais plus, car ma femme, ma bonne Marie, était depuis deux heures en proie aux douleurs de l'enfantement... La

nuit était venue, et je craignais de voir expirer ma pauvre femme dans mes bras, malgré les soins du chirurgien du bataillon, qui avait bien voulu venir près d'elle; lorsque nous entendons tout-à-coup éclater une vive fusillade: c'étaient les prussiens qui attaquaient notre village à l'improviste, et déjà ils l'avaient presque envahi, qu'on ne soupçonnait pas leur présence. Le chirurgien voulut courir à son poste... «Ah! m'écriai-je alors en lui montrant ma pauvre Marie, restez, restez, le poste du médecin est au chevet du mourant, et comme c'est l'heure de se battre, un soldat vaut bien un médecin sur le champ de bataille, et j'y serai.» Là-dessus, je prends mon fusil et je m'élance dans la mêlée...

AUGUSTE.

C'est bien ça, mon père, très-bien!

LOMBARD.

Oui, c'était mon devoir, et cependant j'en ai été cruellement récompensé... A peine avais-je fait quelques pas hors de ma maison, que je fus enveloppé, entraîné par un groupe de soldats ennemis: peut-être allaient-ils me tuer, mais nos troupes, surprises et étonnées un moment, avaient déjà repris l'avantage, et le chef de la petite troupe qui s'était emparée de moi, ayant reconnu à mes habits que je devais être un habitant du pays, me fit épargner, et me garda comme prisonnier; aussitôt il m'ordonna de le conduire par des sentiers détournés, afin de se retirer de la fâcheuse position où il s'était si imprudemment engagé. Je fus donc forcé de servir de guide à sa troupe, et je restai avec elle tant que dura cette longue nuit. Ce ne fut qu'au point du jour qu'on me permit de regagner notre village. Jugez de mon effroi, lorsque des hauteurs voisines je vis l'incendie allumé sur plusieurs points différens, et qui menaçait de dévorer notre hameau tout entier... Je m'élançai, la terreur dans l'ame; je courus, soutenu par cette force infatigable que Dieu donne à l'homme dans ces momens désespérés, et j'allais arriver, haletant, brisé de fatigue, lorsque je fus arrêté de nouveau par un avant-poste français, dont le chef m'interrogea sur la position de l'ennemi... J'avais beau le supplier, il ne voulait pas me relâcher, et comme je me désespérais, un soldat me dit que je n'avais rien à craindre, que le chirurgien était sans doute encore dans ma cabane, car on ne l'avait pas revu, et que d'ailleurs j'y trouverais nombreuse compagnie.

AUGUSTE.

Que voulait-il dire?

LOMBARD.

Le voici. Pendant mon absence, et lorsque les Français étaient redevenus maîtres du village, une riche voiture était arrivée dans le pays; un homme et une femme l'occupaient: cette femme, dans un état aussi désespéré que celui de Marie, réclamait comme elle les soins d'un médecin, et les soldats lui avaient indiqué ma maison, où se trouvait le chirurgien du bataillon; elle y était descendue, me dit-on, et devait s'y trouver encore. Heureux de cette nouvelle, qui me rassurait, je m'échappe; je cours... j'arrive à la porte de ma maison, et sur le seuil, je trouve le corps du chirurgien frappé d'une balle au front... Epouvanté, j'entre dans ma maison en appelant Marie... aucune voix ne me répond... je me précipite vers le lit où je l'avais laissée: un drap sanglant le recouvrait; je l'arrache, et sur ce lit où j'avais laissé Marie seule, je trouve deux cadavres étendus, deux cadavres de femme... celui de Marie et celui d'une étrangère... toutes deux jeunes, toutes deux belles, toutes deux mortes en donnant le jour à un fils.

TOUS.

Grand Dieu! est-ce possible?

LOMBARD.

Oui; car à côté du lit où reposaient les deux cadavres était le berceau où reposaient deux enfans nouveau-nés.

AUGUSTE *et* VICTOR.

Continuez, mon père!

LOMBARD.

Je vous l'avoue, en ce moment, je crûs que je perdrais l'usage de la raison. J'appelai, je courus; la voiture avait disparu. J'interrogeai les soldats; personne n'avait été témoin de cet affreux événement... je demandai quel était mon fils, et rien ne pouvait me le dire... Enfin, je restai seul en face de ce lit où étaient deux femmes mortes, et de ce berceau où étaient deux enfans, l'un qui était mon sang, l'autre qui ne m'était rien. Je me mis à genoux entre ce lit et ce berceau, je priai Dieu de m'éclairer, je lui demandai quel était mon fils... alors, il me sembla entendre sa voix qui m'enseignait mon devoir, et quand je me relevai, je n'avais plus d'incertitude... je ne choisis pas, je vous pris tous les deux.

AUGUSTE *et* VICTOR.

Mon père!... mon père!...

LOMBARD.

Oui, tous les deux, et voilà pourquoi depuis vingt-quatre ans que cela s'est passé, ignorant encore quel est celui de vous qui doit être le fils de l'ouvrier, et celui qui de vous est le fils du riche, j'ai travaillé avec toute la persévérance pour vous donner à tous deux le moyen de porter le nom qui vous appartient; c'est pour cela que j'ai voulu faire à la fois de vous deux des hommes instruits et des ouvriers laborieux, afin que lorsque le jour arrivera où la fortune sera pour l'un et la misère pour l'autre, l'un soit digne de sa fortune, et l'autre fort contre la misère.

AUGUSTE.

Et nous qui vous accusions... mon père!

VICTOR.

Pardonnez-nous... pardonnez-nous!

LOMBARD.

Trouvez-vous maintenant ma conduite si imprévoyante et si injuste, et ne pensez-vous pas que j'ai bien accompli la mission que je m'étais imposée?

VICTOR *et* AUGUSTE, *pleurant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

JULIENNE.

Oh! mon oncle, c'est de l'honneur et de la vertu, ça, voyez-vous; et je suis plus fière d'être votre nièce que d'être celle d'un prince.

LOMBARD.

Mais peut-être ne pensent-ils pas ainsi, eux?

AUGUSTE *et* VICTOR.

Mon père!

LOMBARD.

Aujourd'hui que nous sommes en face d'un malheur... aujourd'hui que ce nom de Lombard peut devenir celui d'un banqueroutier, je ne veux pas les obliger à le porter, et je permets à celui des deux qui le voudra de le quitter.

JULIENNE.

Oseriez-vous donc aujourd'hui faire un choix que votre cœur a refusé de faire depuis vingt-quatre ans?

LOMBARD, *avec douleur et colère.*

Ah! le sang et le cœur l'ont fait depuis longtemps entre nous... regarde-les tous les deux, (*montrant Auguste*) lui, simple, bon et loyal ouvrier comme nous; (*montrant Victor*) lui, plein de vanité, fier et honteux de son état; (*montrant Auguste*) lui qui nous aime, (*montrant Victor*) lui qui nous méprise! Ah! tu vois bien que je n'ai pas besoin de choisir; tu vois bien lequel des deux est mon fils.

Il embrasse Auguste.

AUGUSTE, *en embrassant son père.*

Mon père!

JULIENNE, *à part.*

Pauvre Victor!

Pendant ce temps-là Victor arrache ses gants avec colère et les jette par terre.

LOMBARD, *à Victor.*

Maintenant, monsieur, c'est à vous de prendre un parti.

VICTOR.

Il est pris. Monsieur, je ne demanderai pas à mon père d'accepter le dévouement d'un fils; mais j'ai le droit de demander à mon bienfaiteur de me permettre de m'acquitter envers lui. Si, plus malheureux qu'Auguste, je ne dois pas, selon votre cœur, travailler pour celui qui m'a donné le jour, je travaillerai du moins pour celui qui m'a nourri. (*Il ôte son habit et son gilet.*) Vous avez choisi, je choisis donc à mon tour.., et maintenant, monsieur, il y a un orphelin de plus en ce monde, et si vous daignez y consentir, il y aura un ouvrier de plus dans votre maison.

LOMBARD.

Est-ce vrai, Victor?

VICTOR.

Vous me jugerez à l'œuvre, monsieur.

LOMBARD, *lui tendant les bras.*

Monsieur!... ah! non, non, ton père...

VICTOR, *l'embrassant.*

Mon père!

AUGUSTE.

Oui, mon frère, à moi, quoi qu'il puisse arriver.

LOMBARD.

Oh! oui, mes enfans, tous les deux, car ce serait pour moi un affreux malheur que de savoir lequel de vous deux je n'ai pas le droit d'appeler mon fils.

JULIENNE.

Ah! c'est un heureux jour que celui-ci.

JACQUES, *entrant.*

Monsieur Lombard, une lettre du procureur du roi.

Il sort.

LOMBARD, *prenant la lettre.*

Oui, un heureux jour pour le cœur, mais pas pour la bourse... Mais maintenant que nous sommes unis, maintenant que j'ai retrouvé mes deux fils, je reprends tout mon courage. Allons, mes enfans, il faut d'abord penser à retrouver notre voleur.

AUGUSTE.

Et là-dessus j'ai une idée qui pourra nous faire aller droit dans notre recherche.

LOMBARD.

Voyons, qu'est-ce que c'est?

AUGUSTE.

Julienne, où sont les bijoux que je t'ai donnés hier?

JULIENNE.

Ces bijoux...

AUGUSTE.

Oui, c'est Roussillon qui me les a vendus... je ne sais pas ce qu'ils valent au juste; mais ils valent sûrement plus de soixante francs. Or, pour les vendre si bon marché, il fallait qu'ils ne lui coûtassent pas cher, et comme il n'en est pas même venu chercher le prix, il y a à parier que c'est parce qu'il s'était payé par ses propres mains.

LOMBARD.

Je n'avais pas besoin de cette histoire pour soupçonner ce garnement... N'importe! vous allez m'accompagner chez le procureur du roi pour lui faire cette déclaration. Toi, tu vas nous remettre ces bijoux, pour que nous les déposions entre ses mains; ce sera peut-être un indice qui servira à le faire découvrir.

JULIENNE.

J'y vais, mon oncle.

Elle sort.

LOMBARD.

Et nous, mes enfans, préparons-nous à sortir. (*Regardant Victor qui rêve, et puis bas à Auguste.*) Eh bien! qu'est-ce qu'il a, ton frère? est-ce qu'il m'en veut toujours?

AUGUSTE.

Non, non, père; mais il n'est pas heureux, voyez-vous... il est amoureux.

LOMBARD.

D'une femme plus riche que lui, sans doute?

AUGUSTE.

Oh! c'est toute une histoire, imaginez-vous...

Ils causent tout bas.

VICTOR, *à part.*

L'un de nous deux n'est pas son fils... et si jamais... Non, non, c'est un espoir insensé, et ce serait une horrible ingratitude... Oh! Eugénie... c'en est fait, je ne dois plus vous revoir.

LOMBARD, *qui s'est approché doucement.*

Eh bien! Victor, qui sait! nous redeviendrons peut-être riches, et alors...

VICTOR.

Oh! merci, mon bon père, merci... je vous comprends; Auguste vous a tout dit.

LOMBARD.

Il n'y a pas de mal à ça, il n'y a de mal qu'à se désespérer. L'avenir est grand, mon garçon, et il y a place pour tout le monde.

SCENE III.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Monsieur Lombard...

LOMBARD.

Qu'est-ce que c'est?

JACQUES.

Une vieille dame qui vient d'arriver en voiture et qui voudrait vous parler sur-le-champ.

LOMBARD.

C'est pour quelque commande... je n'ai guère le cœur à parler d'affaires!... C'est égal, nous ne sommes pas en position de renvoyer les pratiques... qu'elle entre.

Jacques sort.

VICTOR, *qui est allé au fond.*

C'est Mme de Gèvres.

LOMBARD, *à Auguste.*

Mme de Gèvres, chez qui tu as été hier.

AUGUSTE, *bas.*

Oui, la grand'mère de la jeune personne.

LOMBARD.

Ah! je comprends! (*A Victor.*) Eh bien! voyons, qu'as-tu? ça te poigne le cœur de te montrer comme ça devant elle; ça se conçoit très-bien, et je ne t'en veux pas... laisse-nous, je vais la recevoir.

VICTOR.

Non, mon père... non, c'est ma première épreuve, je veux la supporter devant vous, ce serait une lâcheté que de me retirer.

LOMBARD.

Merci Victor... tu vaux mieux que moi, je n'aurais pas eu ce courage.

SCENE IV.

LOMBARD, VICTOR, AUGUSTE, Mme DE GÈVRES.

Mme DE GÈVRES.

Vous êtes, monsieur Matthieu Lombard.

LOMBARD.

Oui, madame, et voici mes deux fils.

Mme DE GÈVRES.

J'ai déjà eu l'occasion de les voir tous les deux, et je connais M. Victor.

LOMBARD.

En ce cas, vous connaissez un digne et honnête garçon, madame.

Mme DE GÈVRES.

J'aurais pourtant quelques reproches à lui faire.

LOMBARD.

De ce qu'il ne vous a pas dit qu'il était le fils d'un pauvre menuisier... Ah! dame! que voulez-vous, c'est jeune, c'est amoureux... ça sent ce que ça vaut... ça se monte la tête... il faut lui pardonner : il en est plus puni que personne, e je ne le laisserais pas humilier devant moi.

Mme DE GÈVRES.

Je n'en ai ni le droit ni la volonté, monsieur; et quand vous m'aurez entendue, vous verrez que je ne suis venue ici que dans des intentions bienveillantes.

LOMBARD.

Nous vous écoutons, madame.

Mme DE GÈVRES.

Puisque vous savez que M. Victor venait dans ma maison, vous devez savoir aussi qu'il m'a sauvé la vie, ainsi qu'à ma petite-fille.

LOMBARD.

Non; il ne s'était pas vanté de ça.

AUGUSTE.

C'est vrai... il a sauvé madame, et Mlle Eugénie.

LOMBARD, *à Auguste.*

Tu ne m'en as rien dit, toi... là, tout-à-l'heure?

AUGUSTE.

Vous savez bien que ça n'est pas la première fois que ça lui arrive de sauver quelqu'un, et c'est ennuyeux de toujours raconter la même chose.

Mme DE GÈVRES.

Je vous l'apprends donc, monsieur, et vous ne vous étonnerez pas que je veuille reconnaître ce service lorsque le hasard m'en offre l'occasion.

VICTOR, *à part.*

Que veut-elle dire?

LOMBARD.

Je ne vous comprends pas.

Mme DE GÈVRES.

Le hasard m'a fait apprendre le malheur qui vous a frappé ; j'ai pensé que dans une circonstance si cruelle le secours d'un ami pourrait vous être utile, et ce portefeuille...

VICTOR, *tombant sur une chaise.*

Ah! une aumône! quelle humiliation!

LOMBARD.

Ce portefeuille... (*Il va à Victor.*) Qu'en dis-tu, Victor?

VICTOR, *se relevant.*

Je dis... je dis, madame, que ce n'est pas pour de l'argent que je vous ai sauvée, et que si la reconnaissance vous pèse, je vous en tiens quitte sans qu'il soit besoin de me payer.

LOMBARD, *bas.*

Bien répondu, Victor.

Mme DE GÈVRES.

Sa générosité l'égare, monsieur.

LOMBARD.

Pardon, madame, ce n'est pas mon affaire... je ne puis pas le forcer.

Il s'éloigne.

Mme DE GÈVRES, *à Auguste.*

Mais vous, son frère, vous lui ferez comprendre que ce n'est pas un salaire, mais un don.

AUGUSTE.

Merci! cet argent-là nous pèserait sur l'amour-propre.

Mme DE GÈVRES.

Mais si un étranger vous offrait cette somme.

AUGUSTE.

Un étranger, ça serait différent... et puis il nous la prêterait, lui...

Mme DE GÈVRES, *souriant.*

Eh bien! je vous le prête, moi.

AUGUSTE.

Il nous prendrait de gros intérêts.

Mme DE GÈVRES, *avec bonté.*

Eh bien! je vous en demanderai de même.

AUGUSTE.

Et si nous ne payons pas à l'échéance, il nous poursuivrait.

Mme DE GÈVRES.

Je vous poursuivrai.

AUGUSTE.

Il nous enverrait en prison.

Mme DE GÈVRES, *souriant.*

J'en ferai autant.

AUGUSTE.

Diable!...

Mme DE GÈVRES.

Je vous jure que je serai un créancier très-exigeant. Et vous acceptez de cette manière?

AUGUSTE.

De cette manière... c'est trop cher... c'est trop bon marché de l'autre; tenez: croyez-moi, madame, il n'y a pas moyen de conclure l'affaire.

Mme DE GÈVRES.

Je n'insiste pas davantage, et je me retire avec le regret d'avoir vu méconnaître le sentiment de reconnaissance qui m'avait conduite ici.

LOMBARD.

Ne vous offensez pas de notre refus, madame; c'est notre noblesse à nous, de rendre service pour rien; il ne faut pas nous l'envier.

SCENE V.

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *accourant.*

Maman... maman, oh! ne partez pas encore.

Mme DE GÈVRES.

Eugénie, tu m'avais promis de ne pas quitter la voiture.

EUGÉNIE.

Et je l'aurais fait; mais j'ai vu arriver de loin la calèche de M. de Monnerais; alors j'ai fait cacher la nôtre derrière cette maison, et je suis venue vous avertir.

Mme DE GÈVRES.

Mais pourquoi toutes ces précautions?

EUGÉNIE.

C'est que vous ne savez pas, maman... Ce matin, quand M. Auguste a parlé de bijoux qu'on lui avait vendus, mon oncle a eu l'air tout surpris... puis, quand ces messieurs ont été partis, j'ai entendu son fils qui disait: «Il serait singulier que ce fussent ceux qu'on vous a volés.»

AUGUSTE.

Ça n'est pas impossible.

EUGÉNIE.

Oui; mais savez-vous ce que mon oncle disait: «Oh si je pouvais retrouver ces bijoux dans leurs mains, je leur ferais payer cruellement leur insolence; car il serait facile alors d'expliquer comment ils ont pu m'être dérobés.»

LOMBARD.

Quand ce serait nous qui les aurions, ça ne me paraîtrait pas plus clair pour ça.

EUGÉNIE.

C'est qu'il a ajouté... C'est affreux... mais c'est un homme si méchant!

AUGUSTE.

Eh bien! qu'a-t-il ajouté?

EUGÉNIE, *hésitant.*

Que lorsqu'une personne qui ne veut pas dire son nom s'introduit dans une maison...

TOUS.

Quelle horreur!

VICTOR, *avec éclat.*

Ah! l'infâme!... Ah! merci, mon père, de n'avoir pas accepté les bienfaits de cette noble famille... je pourrai me venger de son chef.

AUGUSTE.

Un moment; un moment; ça me regarde; c'est moi qui ai acheté les bijoux. (*Il appelle.*) Julienne! Julienne! voyons, donne un peu ces bijoux que je t'ai demandés.

SCENE VI.

LES MÊMES, JULIENNE.

JULIENNE.

Pardon, je vous savais en affaire... je ne suis pas entrée... les voilà...

AUGUSTE, *prenant les bijoux et les montrant à Mme de Gèvres.*

Belle affaire!... il n'y a pas là de quoi se faire voleur; regardez.

Mme GÈVRES.

Grand Dieu!... ces bijoux...

TOUS.

Qu'y a-t-il?

Mme DE GÈVRES, *les prenant à son tour.*

Ces bijoux... c'est bien cela...

AUGUSTE.

Est-ce qu'ils appartiennent à M. de Monnerais?

Mme DE GÈVRES.

A M. de Monnerais? (*A part et comme si elle cherchait un souvenir.*) En effet, lui seul pouvait les avoir... mais alors... oh! mon Dieu!... que faire? que penser?... serait-ce un crime que je vais apprendre?

EUGÉNIE.

Mais, maman, qu'avez-vous donc? quels sont ces bijoux?

Mme DE GÈVRES.

Ces bijoux sont ceux...

AUGUSTE, *vivement.*

Juste...voici M. de Monnerais... je vais le traiter comme il le mérite.

Mme DE GÈVRES, *avec anxiété.*

Non, non; laissez-moi faire, et gardez le silence.

AUGUSTE.

Mais...

Mme DE GÈVRES.

Faites-le taire, monsieur, je vous en supplie.

LOMBARD.

Allons! tais-toi, tais-toi.

VICTOR.

Nous ferons ce que vous voudrez, madame.

Mme DE GÈVRES.

Si vous saviez ce que sont ces bijoux?

LOMBARD, *à Auguste, qui se démène.*

Allons! tiens-toi donc tranquille! ça ne peut pas nous regarder.

AUGUSTE.

Faut voir... faut voir...

SCENE VII.

LES MÊMES, M. DE MONNERAIS.

M. DE MONNERAIS, *du fond et à part en entrant.*

Madame de Gèvres... de la prudence.

Mme DE GÈVRES, *avec un calme affecté.*

Bonjour, monsieur le baron; je suis charmée de vous rencontrer ici...

M. DE MONNERAIS.

Je devine aisément le motif qui a dû vous y conduire; et je ne m'étonne pas de cette démarche dictée par votre générosité.

Mme DE GÈVRES.

Si j'en crois quelques propos qui m'ont été rapportés, la vôtre serait moins bienveillante pour cette famille...

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Que veut-elle dire? (*Haut.*) Je vous jure qu'elle n'a rien que de bien simple et de bien naturel.

Mme DE GÈVRES, *examinant M. de Monnerais.*

En effet, on vous a dérobé des bijoux; ce jeune homme se trouve en avoir acheté qu'il soupçonne avoir été volés; et il est très-naturel de supposer que ce peuvent être les vôtres.

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Elle le sait... de l'assurance, ou je suis perdu! (*Haut.*) C'est une supposition bien peu vraisemblable; et il faudrait un hasard bien extraordinaire! Mais enfin j'ai voulu savoir à quoi m'en tenir, et voir ces bijoux...

Mme DE GÈVRES, *vivement.*

Ces bijoux... les voici.

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Ce sont eux...

Mme DE GÈVRES, *avec force.*

Eh bien! monsieur; vous voyez que ce n'était pas une supposition si invraisemblable, un hasard si extraordinaire; car ces bijoux...

M. DE MONNERAIS, *froidement.*

Ne sont pas ceux qui m'ont été dérobés.

Lombard, ses fils et Julienne, qui jusque là ont écoutés, se retirent à l'écart.

Mme DE GÈVRES, *plus vivement.*

Ce ne sont pas eux... quoi! vous ne les reconnaissez pas?...

M. DE MONNERAIS.

Non, madame, non, je ne les ai jamais vus.

Mme DE GÈVRES.

Vous ne les avez jamais vus, monsieur? mais ce sont ceux que portait l'infortunée Laura... dans ce triste voyage où elle fut assassinée sous vos yeux, au village de Sautnoy.

LOMBARD, *du fond, à part.*

Au village de Sautnoy!

M. DE MONNERAIS.

Vous avez raison, en effet... mais depuis vingt-quatre ans que cet affreux événement s'est passé, j'ai pu oublier la forme de ces bijoux, et ne pas les reconnaître au premier coup d'œil.

LOMBARD, *à part en s'approchant.*

Depuis vingt-quatre ans...

Mme DE GÈVRES.

Oui, monsieur. Et après vingt-quatre ans, ce serait un hasard bien plus extraordinaire de retrouver ici ces bijoux, qui ont été volés par des soldats prussiens, que de croire qu'ils sont restés dans vos mains.

LOMBARD, *vivement, à Mme de Gèvres.*

Il y a vingt-quatre ans, à Sautnoy, une jeune dame, dites-vous, a été assassinée et volée par des soldats prussiens?

Mme DE GÈVRES.

Sans doute!

LOMBARD.

Mais la date... la date certaine de cet événement?

Mme DE MONNERAIS.

Ah! pour cela je ne l'ai pas oublié; c'était le 20 novembre 1793.

LOMBARD.

Le 20 novembre 1793!

AUGUSTE, JULIENNE, VICTOR.

Grand Dieu!...

LOMBARD.

C'était une jeune femme de vingt ans?

Mme DE GÈVRES.

Oui.

LOMBARD.

D'une taille élevée?

Mme DE GÈVRES.

Oui.

LOMBARD.

Les cheveux blonds ?

Mme DE GÈVRES.

Oui... oui...

LOMBARD.

Voyageant en voiture avec un homme ?

Mme GÈVRES.

C'était M. de Monnerais.

LOMBARD.

Et elle était sur le point d'accoucher ?

Mme DE GÈVRES.

D'où le savez-vous ?

LOMBARD, *à M. de Monnerais.*

Et vous dites qu'elle a été assassinée par des soldats prussiens avec son enfant.

M. DE MONNERAIS.

Oui, monsieur.

LOMBARD.

Vous mentez, monsieur !

M. DE MONNERAIS.

Elle est morte assassinée, monsieur; je vous dis qu'elle est morte.

LOMBARD.

C'est vrai ; mais elle est morte sans doute d'épouvante et de douleur, morte pour avoir été lâchement abandonnée par celui qui l'accompagnait ; (*à Mme de Gèvres*) mais elle n'est morte, madame, qu'après avoir donné le jour à un enfant.

Mme DE GÈVRES.

A un enfant?

LOMBARD.

Oui, madame, et cet enfant, c'est...

Il se retourne, et reste immobile et éperdu en regardant Victor et Auguste.

Mme DE GÈVRES.

Eh bien !... c'est...

LOMBARD.

C'est... regardez, madame... les voilà tous deux, depuis vingt-quatre ans que je les ai retrouvés dans ma cabane, couchés dans le même berceau près du lit où était ma femme et cette étrangère, mortes toutes deux. Je n'ai pas osé choisir; voyez si vous avez plus de courage que moi.

Mme DE GÈVRES.

Mais que voulez-vous dire? mon Dieu! je ne puis vous comprendre.

Lombard va à un secrétaire qu'il ouvre.

M. DE MONNERAIS.

Eh! madame, ne rougissez-vous pas d'écouter les mensonges de ce misérable? et lui-même, oserait-il les dire devant vous s'il en comprenait toute la portée?

LOMBARD.

Je ne sais, monsieur, ce qui peut en arriver, mais sans doute je le savais encore moins lorsqu'il y a vingt-quatre ans je fis dresser cet acte par le maire du village de Santenoy... Lisez, madame !

Mme DE GÈVRES.

Donnez, monsieur...

LOMBARD, *pendant que Mme de Gèvres lit.*

Vous voyez, madame... « Le 20 novembre 93. »

Mme DE GÈVRES, *tout en lisant.*

Oui, oui.

LOMBARD.

« Une femme arrivée en voiture. »

Mme DE GÈVRES.

Oui.

LOMBARD.

Voyez son signalement... retrouvée morte dans ma cabane.

Mme DE GÈVRES.

Oui, oui.

LOMBARD.

Voyez les deux enfans.

Mme DE GÈVRES.

Grand Dieu !... écoutez !

M. DE MONNERAIS.

Que va-t-elle apprendre?

Mme DE GÈVRES, *lisant.*

« Nous avons remarqué que, par une précaution » bien naturelle, le chirurgien qui avait accouché » la femme de Lombard et l'étrangère avait mar- » qué chaque enfant d'un signe particulier.

VICTOR *et* AUGUSTE.

O ciel!

Mme DE GÈVRES.

« L'un d'eux portait au bras droit une incision » cruciale. »

VICTOR.

La voilà...

Mme DE GÈVRES.

« L'autre en portait une au bras gauche. »

AUGUSTE.

La voilà !

Mme DE GÈVRES.

Ainsi l'un de vous deux serait...

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Ah! c'est vrai !

LOMBARD.

Oui, madame, l'un d'eux n'est pas mon fils ; mais achevez... (*Il reprend le papier et lit.*) « Mais nous n'avons pu découvrir le secret de » cette marque; car le chirurgien qui l'avait faite, » et qui seul pouvait dire à quelle mère appar- » tenait chacun de ces enfans, a été trouvé mort » sur le seuil de la cabane, et l'homme qui ac- » compagnait cette femme étrangère avait dis- » paru. »

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Je respire !

LOMBARD.

Ainsi, madame, malgré tous mes efforts, nous resterons tous dans la même ignorance.

Mme DE GÈVRES, *regardant Victor et Auguste.*

L'un d'eux !

EUGÉNIE.

Oui, ma mère.

Mme DE GÈVRES, *allant à Victor.*

Ah! c'est lui sans doute, ou peut-être... Oh !

venez tous deux, venez que je vous regarde, mon cœur devinera... Mais ma vue se trouble, je pleure, je ne puis voir... Ah! mon Dieu, éclairez-moi... (*Allant à M. de Monnerais.*) Mais vous, monsieur, vous devez savoir...?

M. DE MONNERAIS.

Je ne sais rien, madame, que ce que je vous ai dit, et je ne me laisse pas abuser par des imposteurs qui voudraient usurper l'une des plus riches fortunes et l'un des plus beaux noms de France; et il faudra d'autres preuves que ces misérables allégations avant que l'un des fils de M. Lombard soit reconnu marquis de Gèvres.

LOMBARD, SES FILS, *et* JULIENNE.

Marquis de Gèvres!

Mme DE GÈVRES.

Oui, car cette infortunée était ma bru, la femme de mon malheureux fils.

VICTOR, *à part.*

Marquis de Gèvres!

AUGUSTE, *à Eugénie.*

Ça doit être lui.

EUGÉNIE, *à part.*

Ah! mon Dieu, quel espoir!

JULIENNE, *à part.*

Pauvre Julienne!

LOMBARD, *à part.*

Comme ils ont l'air content!

Mme DE GÈVRES.

Ah! rien, rien pour nous éclairer!

SCENE VIII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Enfin, je vous trouve, mon père... (*A Mme de Gèvres, qu'il salue.*) Pardon, madame.

M. DE MONNERAIS.

Qu'y a-t-il?

JULES.

Un homme s'est présenté au château après votre départ; il a tellement insisté pour vous voir, que je l'ai reçu, et alors il m'a remis cette cassette en me disant de vous la faire parvenir immédiatement, et qu'il y allait de notre fortune...

Mme DE GÈVRES.

Cette cassette, encore...

M. DE MONNERAIS.

Ah! donnez, donnez.

Mme DE GÈVRES.

Non, non, c'est celle qui renfermait ces bijoux.

M. DE MONNERAIS.

Donnez, donnez donc, mon fils.

AUGUSTE, *s'en empare au moment où M. de Monnerais va la prendre.*

Un moment!

M. DE MONNERAIS.

Qu'est-ce à dire?

JULES.

Cette violence!

AUGUSTE.

On vous en rendra compte.

Mme DE GÈVRES.

Voyons, peut-être y trouverons-nous une preuve.

Victor, Auguste, Mme de Gèvres et Eugénie vont vers la table de droite; Julienne y veut courir aussi.

LOMBARD, *à Julienne, en la retenant.*

Reste au moins, toi.

VICTOR.

Tenez, madame, ce papier.

M. DE MONNERAIS.

Je suis perdu!

Mme DE GÈVRES.

Donnez, donnez... (*Lisant.*) « Le nom de l'en-
» droit où j'ai caché les papiers que renfermait
» cette cassette vaut dix mille francs... que M. de
» Monnerais me les compte dans une heure, ou
» bien dans deux j'irai les demander à Mme de
» Gèvres. »

VICTOR.

Et cet homme, quel est-il?

AUGUSTE, *qui regarde par dessus l'épaule de Mme de Gèvres.*

C'est Roussillon, je reconnais son écriture.

VICTOR.

Oui, oui, c'est bien cela.

JULES, *bas à son père.*

Par précaution, je l'ai fait retenir prisonnier au château.

M. DE MONNERAIS.

Silence!

Mme DE GÈVRES.

Mais où le retrouver?

M. DE MONNERAIS.

Ce n'est pas moi qui suis chargé de vous le dire... Venez, Jules.

VICTOR, *courant à la porte du fond.*

Non, monsieur, non, vous ne sortirez pas.

JULES.

Qu'est-ce à dire?...

VICTOR.

Vous ne sortirez pas, vous dis-je!

AUGUSTE.

Laisse passer, laisse passer! Messieurs, donnez-vous donc la peine de sortir.

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Je l'aurai vu le premier, je suis sauvé!

Ils sortent.

AUGUSTE.

Enfoncé, le tuteur!

Mme DE GÈVRES.

Mais il va retrouver cet homme!

AUGUSTE.

Oui, mais je connais ses repaires. Toi, Victor, à l'auberge du Vieux-Cerf. Vous, mon père, au bouchon de la Tête-Noire.

LOMBARD, *tristement.*

Il faut faire mon devoir, j'irai.

VICTOR.

Et toi?

AUGUSTE.

Moi, à la piste de ceux-ci, si par hasard le rendez-vous était ailleurs.

Mme DE GÈVRES.

Mais ils sont en voiture.

AUGUSTE.

Et moi, sur deux bonnes jambes que je ne craindrai pas de fatiguer pour faire le bonheur de Victor, car c'est lui qui est le marquis, j'en suis sûr...

Mme DE GÈVRES.

Vous nous retrouverez au château de Gèvres, avec votre cousine.

AUGUSTE.

C'est dit!

EUGÉNIE.

Venez! venez!

AUGUSTE.

Allons... allons.

Ils sortent tous.

ACTE QUATRIEME.

Une salle du château de Gèvres. Porte au fond, fenêtre à gauche à côté; portes à droite et à gauche; cheminée à gauche sur le premier plan. Une table devant la cheminée, à deux pieds environ.

SCENE PREMIERE.

ROUSSILLON, *seul, assis près d'une table avec une bouteille de vin.*

Il paraît que la course est longue pour retrouver le baron de Monnerais... Est-ce que j'aurais fait une bêtise?... Pas moyen de sortir... une fenêtre pour tout chemin... et trente pieds d'ici en bas sans chaussée ni trottoir... Si j'avais encore la corde de ce badigeonneur qui pend à la fenêtre à côté... mais pas moyen de l'agripper... J'aurais peut-être tout aussi bien fait de filer avec l'argent des Lombard... mais c'est si lourd, ce gueux d'argent! j'en avais ma charge à le porter pendant la nuit, et c'est tout au plus si j'ai pu arriver jusqu'à la Tête-Noire et entrer sans qu'on devinât ce que j'avais sur le dos... C'est de l'or qu'il me faut, et le baron de Monnerais m'en donnera... Non, non, il ne sera pas assez bête pour me livrer à la justice... on s'entend mieux que ça entre honnêtes gens... S'il en sait assez sur mon compte pour me faire faire de la peine, j'en ai trop appris sur le sien pour qu'il ne perdît pas plus gros que moi à ce jeu-là. J'ai eu une bonne idée de lire les papiers que contenait cette cassette au moment où j'allais les jeter au feu... (*Il montre le papier.*) C'est dix mille francs que le bon Dieu m'a envoyés avec cette idée-là. Dix mille francs d'une part, et quinze mille de l'autre... vingt-cinq mille francs... et une fois de l'autre côté de la frontière... oui; mais ça ne vient pas vite, l'autre côté... et ça commence à m'embêter d'écouter sonner les pendules... encore si c'était une montre, on la mettrait dans sa poche pour s'occuper. Si ça doit durer long-temps encore, j'aime autant y renoncer. (*Il appelle.*) Garçon, garçon! Comment personne!...Attends! attends! je le ferai bien venir.

Il tire tous les cordons de sonnette.

SCENE II.

ROUSSILLON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Vous faites un tapage... on dirait que le feu est au château.

ROUSSILLON, *à part.*

Tiens! il a une idée, ce gaillard-là... c'est un moyen pour m'esquiver auquel je n'avais pas encore pensé.

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que vous dites?

ROUSSILLON.

Je dis, mon loulou, que puisque ton maître est si lent à rentrer, j'aimerais autant aller l'attendre dehors.

LE DOMESTIQUE.

Il sera ici dans un quart d'heure.

ROUSSILLON.

D'où le sais-tu?

LE DOMESTIQUE.

Du chasseur de M. le baron, qui est revenu sur le cheval de M. Jules, et qui a pris les devans sur la voiture.

ROUSSILLON, *à part.*

Bon! il paraît que mon poulet a opéré! (*Haut.*) Et ce laquais n'a rien apporté pour moi?

LE DOMESTIQUE.

Mille pardons, il a apporté l'ordre exprès de vous casser les reins si vous tentiez de vous échapper.

ROUSSILLON.

Ah!

LE DOMESTIQUE.

Qu'en dites-vous?

ROUSSILLON.

C'est une attention qui prouve combien le baron désire me voir! Et il n'y a pas autre chose qui me concerne?

LE DOMESTIQUE.

Du reste, il nous est ordonné d'avoir les plus grands égards pour vous.

ROUSSILLON.

Eh bien! apporte-moi une bouteille d'égards, et soignée.

LE DOMESTIQUE.

Plaît-il?

ROUSSILLON.

Et meilleur que celui-ci.

LE DOMESTIQUE.

Comment! vous voulez encore du vin! voilà déjà la seconde bouteille...

ROUSSILLON.

Et ça fera la troisième!... N'aie pas peur, tu diras à M. le Baron de les rabattre sur mon compte.

LE DOMESTIQUE.

Voulez-vous encore du Bourdeaux?

ROUSSILLON.

Merci. Tu n'aurais pas du vin de la barrière?

LE DOMESTIQUE.

Qu'est-ce que c'est que ce crû-là?

ROUSSILLON.

Crû ou cuit, ça m'est égal, pourvu que ça se sente boire; mais ton Bordeaux, ça ne gratte pas du tout à la gorge, c'est de la vraie lavasse.

LE DOMESTIQUE.

Vous êtes difficile! Du vin à cent sous la bouteille...

ROUSSILLON.

Cent sous, cette loque de vin! Comme on les floue, ces bourgeois!... Tiens, apporte-moi plutôt plusieurs espèces de petits verres... il y a chance que ça m'ira mieux.

LE DOMESTIQUE.

C'est bon!

Le Domestique sort.

SCENE III.

ROUSSILLON, *seul.*

Diable! diable! me casser les reins si je tente de fuir! ce n'est pas adroit! Monsieur le baron, vous chauffez trop vite le four. Ah! vous voulez me faire casser les reins!... Vous avez donc bien peur que je m'en aille? ceci commence à me rassurer... Et il envoie un chasseur en courrier, et il revient au galop... J'ai demandé trop peu, dix mille francs!... Allons donc! c'est une bêtise! c'est quinze mille francs qu'il me faut! Qu'est-ce que je dis, quinze mille? C'est... (*On entend le bruit d'une voiture; il va à la fenêtre.*) C'est lui! il est avec le jeune homme... Hum! il n'a pas l'air commode... ça sera peut-être plus dur à arracher que je ne pensais. Je ne sais pas; mais je croyais que c'était quelque vieux à ailes de pigeons et doux à plumer comme miel! (*Le Domestique paraît.*) C'est le baron qui vient d'arriver?

LE DOMESTIQUE.

C'est lui!

ROUSSILLON.

Et il ne vient pas?

LE DOMESTIQUE.

Non; il s'est arrêté en bas pour écrire un mot. Voilà ce que vous avez demandé.

ROUSSILLON.

Merci. Et qu'est-ce qu'il a écrit, ton baron?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas... mais il a dit à un domestique de monter à cheval pour aller à Lille, chez le procureur du roi.

ROUSSILLON, *épouvanté.*

Chez le procureur du roi!

LE DOMESTIQUE.

Qu'avez-vous donc?

ROUSSILLON.

Rien, rien... C'est ce Bordeaux qui m'a tout affadé le cœur... Je vas me remettre un peu. (*Le Domestique sort, Roussillon se verse un petit verre et boit.*) C'est que c'est vrai, je crois que j'ai eu peur. (*Autre petit verre.*) Allons donc, Roussillon! (*Autre petit verre.*) Un peu de toupet, mon fils! (*Autre petit verre.*) Voilà qui me remet. (*Il en boit deux autres, et près de se verser à boire, il regarde la bouteille et la remet.*) Et d'abord, mettons le trésor à l'abri d'une visite domiciliaire... (*Après avoir regardé de tous cotés.*) Là, dans le manteau de la cheminée, en plein juillet, il n'y a pas à craindre qu'on le grille. (*Il cache les papiers dans la cheminée.*) C'est fait! Encore un coup... encore... non; ni trop, ni trop peu... en voilà assez. (*Il pose la bouteille.*) Faut voir clair pour marcher droit, et ne pas bredouiller pour s'entendre... D'ailleurs, si je suis dans la souricière, je n'ai pas encore mordu au lard, et tant qu'il n'aura pas le papier en question, la trappe ne s'abaissera pas.

SCENE IV.

ROUSSILLON, M. DE MONNERAIS, JULES.

M. DE MONNERAIS.

C'est vous, monsieur, qui avez eu l'impudence de m'écrire le billet que j'ai trouvé dans ma cassette?

ROUSSILLON.

C'est moi qui ai eu cette attention délicate.

M. DE MONNERAIS.

Savez-vous que je puis vous faire arrêter?

ROUSSILLON.

C'est vrai! car vous avez écrit au procureur du roi.

M. DE MONNERAIS.

Et vous n'avez pas tremblé?

ROUSSILLON.

Si, si, j'ai tremblé, mais pour vous.

JULES.

Pour mon père!... Drôle!

M. DE MONNERAIS, *après un moment de silence.*

Laissez-nous, Jules. (*A part.*) Cet homme est plus dangereux que je ne pensais.

JULES.

Mais, mon père, vous voulez rester seul avec un pareil misérable?

M. DE MONNERAIS.

Je n'ai rien à craindre de lui.

ROUSSILLON.

Ni moi rien à craindre de monsieur votre père; vous pouvez être tranquille, jeune homme.

Jules sort.

SCENE V.

ROUSSILLON, M. DE MONNERAIS.

M. DE MONNERAIS.

Ah! tu crois donc n'avoir rien à craindre de moi?

ROUSSILLON.

Pour le moment, j'en suis sûr ; plus tard, je ne dis pas.

M. DE MONNERAIS.

Et pourquoi pas maintenant?

ROUSSILLON.

C'est que maintenant, voyez-vous, j'ai en ma possession quelque chose qui pourrait bien vous envoyer aux galères, tout baron que vous êtes.

M. DE MONNERAIS.

Misérable!

ROUSSILLON.

Si votre fils avait été là, je ne vous aurais pas dit ça... j'ai des procédés et des principes... Je sais qu'il ne faut pas humilier les pères devant les enfans; mais nous sommes seuls, j'ai d'autres affaires que la vôtre à terminer, et vous m'avez déjà fait perdre assez de temps. Acceptez-vous ma proposition?

M. DE MONNERAIS.

Mais avant de faire un pareil marché, il faut que je sache ce que tu veux me vendre.

ROUSSILLON.

Oh! le catalogue n'est pas long... deux chiffons de papier... Primo, une lettre de M. le comte de Monnerais, votre frère, qui...

M. DE MONNERAIS, *l'interrompant.*

Bien!

ROUSSILLON.

Bien!... Secondo, une déclaration datée du village de Saunoy, et signée de la marquise Laura de Gèvres et du chirurgien qui l'a accouchée, attestant...

M. DE MONNERAIS.

Assez, assez.

ROUSSILLON.

Ça n'est pas gros, mais c'est superfin, et je ne vous ai pas surfait en vous demandant quinze mille francs.

M. DE MONNERAIS.

Tu as dit dix mille.

ROUSSILLON.

J'ai dit ça, moi?

M. DE MONNERAIS.

Si tu ne l'as pas dit, tu l'as écrit.

ROUSSILLON.

C'est possible; mais comme je ne sais pas l'orthographe, j'ai pu me tromper... mais c'est quinze mille que j'ai voulu mettre.

M. DE MONNERAIS.

Quinze mille, soit.

ROUSSILLON.

En or.

M. DE MONNERAIS.

En or?

ROUSSILLON.

Oui, et le plus tôt sera le mieux.

M. DE MONNERAIS, *après un moment de réflexion.*

Tu dois bien penser qu'on n'a pas chez soi quinze mille francs en or... Dis-moi l'endroit où sont ces papiers, et je te donnerai un bon sur mon banquier à Lille.

ROUSSILLON.

C'est pas ça...

M. DE MONNERAIS.

Comment ce n'est pas ça?

ROUSSILLON.

J'ai une autre manière que je préférerais.

M. DE MONNERAIS.

Laquelle?

ROUSSILLON.

Donnez-moi les quinze mille francs, et je vous dirai où sont les papiers quand j'aurai quitté le pays.

M. DE MONNERAIS.

Et tu me crois assez niais pour me fier à toi quand tu auras l'argent?

ROUSSILLON.

La confiance ne se commande pas, n'en parlons plus ; cherchons autre chose.

M. DE MONNERAIS.

Il est bien plus simple de me dire où sont ces papiers, et je t'enverrai ton salaire.

ROUSSILLON.

Et vous me croyez assez godiche pour croire...

M. DE MONNERAIS.

Misérable!

Ici on voit se déplacer la corde du badigeonneur et celui-ci paraît. Le jour baisse.

ROUSSILLON.

C'est que c'est difficile de s'entendre quand on a une égale confiance l'un dans l'autre.

M. DE MONNERAIS.

Il faut pourtant en finir.

ROUSSILLON.

Je suis tout aussi pressé que vous.

M. DE MONNERAIS.

Quel danger as-tu à courir de ma part, puisque tu as ces papiers?

ROUSSILLON.

De votre part, non... mais, entre nous, je ne me soucie pas de flâner long-temps dans les environs...

M. DE MONNERAIS.

En effet, j'y pense... C'est toi qui as volé les Lombard...

ROUSSILLON.

Bah! on les a volés?... Eh bien! monsieur le baron, ils sont assez mauvaises langues pour avoir été dire à la police que c'était moi, et la police sera peut-être assez bon enfant pour les croire.

M. DE MONNERAIS, *à part.*

S'ils te faisaient arrêter je serais perdu.

ROUSSILLON, *à part.*

S'ils m'empoignent, je suis flambé!

M. DE MONNERAIS.

Allons, voyons, il s'agit de prendre un parti...

ROUSSILLON.

Eh bien ! tenez, croyez-moi, si nous voulons arriver, partons d'un principe : donnant, donnant.

M. DE MONNERAIS.

Soit ! Où veux-tu que je te retrouve?

ROUSSILLON.

Je n'ai pas encore arrêté d'appartement, et d'ailleurs je ne voudrais pas vous déranger... (*A part.*) Et j'ai besoin de repasser par ici.

M. DE MONNERAIS.

Mais enfin que veux-tu ?

ROUSSILLON.

Tenez, je suis bon homme, et je n'y mets pas tant de finesse.

M. DE MONNERAIS.

Voyons.

ROUSSILLON.

Ce soir, à dix heures dans le château.

M. DE MONNERAIS.

Tu oserais y rentrer ?

ROUSSILLON.

J'ai bien osé y venir. Mon argent sera prêt?

M. DE MONNERAIS.

Et tu apporteras les papiers?

ROUSSILLON.

Vous les aurez. (*A part.*) Quand je les aurai repris.

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Enfin, il se livre a moi!

ROUSSILLON, *à part.*

Tant pis pour lui s'il rechigne ou s'il fait le méchant; ce soir il y aura ici quelqu'un qui me le paiera plus cher que lui.

SCENE VI.

JULES, ROUSSILLON, M. DE MONNERAIS.

JULES.

Mon père, la voiture de Mme de Gèvres vient d'arriver... La comtesse vous a demandé, on lui a dit que vous étiez ici, elle va venir.

M. DE MONNERAIS.

Il ne faut pas qu'elle voie cet homme.

JULES.

Voici également la réponse du procureur du roi.

ROUSSILLON.

Au fait, c'est vrai, j'avais oublié...

M. DE MONNERAIS.

Je puis te la montrer, et te prouver qu'elle ne te concerne pas.

ROUSSILLON.

Je vous le conseille; car si vous le faisiez venir pour moi, il pourrait bien être arrivé pour vous.

M. DE MONNERAIS, *à Jules.*

Retiens Mme de Gèvres un instant... toi, suis-moi, je vais te conduire par ce passage.

ROUSSILLON.

Ne vous dérangez pas, je connais les êtres.

M. DE MONNERAIS.

Il faut que je te donne la clef du petit bois pour rentrer au château.

ROUSSILLON, *à part.*

Pas si bête de le quitter, pour rencontrer les Lombard !

M. DE MONNERAIS.

Viens, viens, tu n'as pas de temps à perdre.

ROUSSILLON.

Je n'ai pas loin à aller.

Ils sortent.

SCENE VII.

JULES, *seul un moment; puis* Mme DE GÈVRES, EUGÉNIE *et* JULIENNE. *Un domestique apporte des lumières.*

JULES.

Il était temps... voici Mme de Gèvres... Ah! la cousine de M. Victor l'accompagne.

EUGÉNIE, *à Julienne.*

Pourvu qu'elle ait le courage de faire ce qu'elle vous a promis!

JULIENNE.

N'est-elle pas la maîtresse ici?

EUGÉNIE.

Oui ; mais si vous saviez comme elle craint mon tuteur!

Mme DE GÈVRES, *à Jules.*

On m'avait dit que je trouverais M. de Monnerais dans ce salon.

JULES.

Vous voyez, madame, qu'on vous a trompée...

Mme DE GÈVRES.

Je vois, monsieur, qu'il évite ma présence.

JULES.

Vous pouvez être assuré que dès qu'il connaîtra votre désir de le voir, il s'empressera de s'y rendre.

Mme DE GÈVRES.

Tu vois, Eugénie, il ne se cache point.

EUGÉNIE.

Mais il était ici, il est sorti.

Mme DE GÈVRES.

Entrez chez lui, monsieur, et veuillez l'avertir que je l'attends.

JULES.

Mon père n'est pas chez lui, madame.

EUGÉNIE.

Il vous trompe, je suis sûr qu'il est avec cet homme.

Mme DE GÈVRES.

Vous dites que M. de Monnerais n'est pas chez lui; c'est ce dont je vais m'assurer.

SCENE VIII.

LES MÊMES, M. DE MONNERAIS.

M. DE MONNERAIS, *paraissant à la porte du fond.*

C'est inutile, madame!

Mme DE GÈVRES, *bas à Eugénie.*

Il avait raison, tu vois?

EUGÉNIE.

Du courage, ma mère.

M. DE MONNERAIS, *à part.*

Maintenant, il faut frapper un coup désisif et en finir de ce côté. Jules, allez tout faire préparer pour notre départ, nous quittons le château ce soir même.

Mme DE GÈVRES.

Vous quittez ce château, monsieur?

M. DE MONNERAIS.

Je n'y puis demeurer plus long-temps, en présence des soupçons que vous m'avez montrés et en compagnie des nouveaux amis dont il vous plaît d'écouter les indignes suggestions; je ne puis non plus laisser ma pupille exposée à des intrigues qui ont pour but de lui enlever sa fortune, et auxquelles votre crédulité, madame, prête un appui dangereux.

EUGÉNIE.

Je vous remercie de votre protection, monsieur; mais je ne l'accepte pas.

M. DE MONNERAIS.

Vous me forcerez donc à vous l'imposer : car j'ai résolu que dès ce soir vous quitterez le château avec moi.

EUGÉNIE.

Me séparer de ma mère!

Mme DE GÈVRES.

M'enlever Eugénie!... Ah! monsieur, jamais... jamais... vous ne l'oseriez pas!... vous ne seriez pas si cruel!

M. DE MONNERAIS.

J'avais prévu cette résistance, et j'ai déjà prévenu les magistrats, afin d'obtenir d'eux l'appui nécessaire au maintien de mes droits de tuteur: j'ai une lettre du procureur du roi.

Mme DE GÈVRES.

Quoi! monsieur, dans ma maison, une violence!

M. DE MONNERAIS.

Un acte légal, madame.

Mme DE GÈVRES.

Et vous auriez recours à un pareil éclat?

M. DE MONNERAIS.

Je puis encore vous l'épargner, si vous voulez me permettre d'avoir avec ma pupille un entretien qui la persuadera, j'en suis sûr, de la nécessité d'écouter mon avis. De cette façon, madame, je ne vous enlèverai pas votre petite-fille.

EUGÉNIE.

O ma mère, vous ne le permettrez pas!

Mme DE GÈVRES.

Il en a le droit, mon enfant, et alors je resterai seule... toute seule...

EUGÉNIE.

Mais, ma mère... .

Mme DE GÈVRES.

Il faut d'abord l'écouter... c'est ton devoir ; je ne te demande pas de te sacrifier... mais songe à ta pauvre vieille grand'mère... Sois soumise ; je te laisse un moment avec lui; je vais venir te reprendre.

EUGÉNIE, *à Julienne.*

Ce que je craignais est arrivé sa ; volonté n'a duré qu'un moment, et l'ascendant de mon tuteur l'a emporté facilement!

JULIENNE.

Mais vous...

EUGÉNIE.

Oh! moi!... je résisterai... je vous jure... n'eussé-je que moi pour me protéger.

JULIENNE, *à part.*

Oh! oui, elle l'aime bien.

Mme DE GÈVRES.

Reste, mon enfant... songe que, si tu devais partir, je n'aurais plus qu'à mourir.

EUGÉNIE, *à Julienne.*

Je vous en prie, ne la quittez pas.

SCENE IX.

EUGÉNIE, M. DE MONNERAIS.

M. DE MONTERAIS.

Eugénie, c'est parce que je sais que vous avez plus de volonté et de raison qu'on n'en a ordinairement à votre âge, que j'ai voulu vous parler seule.

EUGÉNIE.

Je vous écoute, monsieur...

M. DE MONNERAIS.

Vous avez été trop souvent témoin des scènes violentes qui avaient lieu entre moi et votre père, pour ne pas comprendre qu'il y avait dans ses obligations envers moi un mystère qui devait toucher à sa fortune et à son honneur...

EUGÉNIE.

Monsieur, je respecte sa mémoire, et je ne permettrai à personne, pas même à vous, de l'insulter devant moi...

M. DE MONNERAIS.

C'est parce que je pense que vous voulez que tout le monde la respecte que j'espère que vous ne voudriez pas la voir déshonorer publiquement.

EUGÉNIE.

Si vous aviez ce pouvoir, ce que je ne crois pas, vous n'oublieriez pas que son nom est le vôtre, et que vous seriez le premier à subir la flétrissure que vous lui jetteriez. Que Dieu me pardonne ce que je vais vous dire; mais je suis sûre que si mon père a quelque faute à se reprocher,

il n'a d'autre complice que vous, et vous êtes trop prudent pour porter une accusation dont vous prendriez la moitié...

M. DE MONNERAIS.

Vous oubliez que vous parlez à votre tuteur?...

EUGÉNIE.

Vous oubliez, monsieur, que c'est de mon père que vous parlez.

M. DE MONNERAIS.

Eugénie.

EUGÉNIE.

Vous êtes le maître d'agir maintenant...

M. DE MONNERAIS.

Mais si je n'en étais plus le maître?...

EUGÉNIE.

Que voulez-vous dire?...

M. DE MONNERAIS.

Si votre honneur, votre fortune, dépendait de ces misérables qu'encourage la crédulité de votre mère et votre folle inexpérience.

EUGÉNIE.

Mais enfin, monsieur, ces papiers dont on vous offrait de vendre la restitution dix mille francs et que vous paraissiez si ardent à reprendre?

M. DE MONNERAIS.

Ils sont les preuves du crime de votre père soustraites par eux avec cette cassette et ces diamans que je n'ai pas voulu reconnaître par pitié pour un homme qui vous avait sauvé la vie.

EUGÉNIE.

Non, monsieur, ils sont la preuve de l'existence de l'héritier du marquis de Gèvres.

M. DE MONNERAIS.

L'héritier du marquis de Gèvres a disparu, et vous savez aussi bien que moi à qui la disparition a pu profiter.

EUGÉNIE.

Quoi! vous osez accuser mon père?

M. DE MONNERAIS.

Ne m'en demandez pas davantage, ne me forcez pas à dire ce que votre cœur aurait horreur d'entendre.

EUGÉNIE.

Mais si cet héritier existe, et si véritablement c'est un de ces jeunes gens?

M. DE MONNERAIS.

Quoi! Eugénie, vous aussi?... que M. de Gèvres, dont l'âge peut excuser la crédulité, croie à cette fable; mais vous? il faut que la passion vous aveugle bien pour n'avoir pas déjà deviné le secret de cette intrigue. Mais pensez-vous que des hommes dont l'un est assez adroit pour se faire passer pour un homme du monde n'aient pas compris tout le parti qu'ils pouvaient tirer de la possession de ces papiers? et leurs prétentions ne se sont-elles pas déjà montrées?

EUGÉNIE.

Quoi! vous osez penser...!

M. DE MONNERAIS.

Malheureusement pour eux, ces papiers sont restés dans les mains de leur complice... qu'ils ont voulu perdre pour agir plus sûrement en l'accusant d'un vol d'argent qui n'a pas été commis.

EUGÉNIE.

Mais tant de duplicité est impossible!...

M. DE MONNERAIS.

Et ce qu'il faut que vous sachiez aussi, c'est que, cette preuve, je ne la possède pas encore, et que leur complice ne doit me la livrer que ce soir, et que si d'ici là ils parviennent à s'en ressaisir, vous ne pourrez savoir à quel prix ils vous la vendront.

EUGÉNIE.

Mais c'est affreux!

M. DE MONNERAIS.

Et jugez de ce qui peut arriver si dans ce honteux trafic d'accusations, ces preuves tombaient dans les mains de l'autorité, car alors personne ne pourrait arrêter le cours de la justice... l'honneur de votre père serait flétri...

EUGÉNIE.

Flétri!... l'honneur de mon père!...

M. DE MONNERAIS.

Vous n'en doutez pas, vos souvenirs vous l'assurent... ses craintes vous épouvantent encore.

EUGÉNIE.

Oh! monsieur, monsieur.

M. DE MONNERAIS.

D'une autre part, M. Victor sera arrêté et condamné...

EUGÉNIE.

Lui aussi!!!

M. DE MONNERAIS.

Eh bien! tout peut se réparer... Que ces misérables renoncent à la possession de ces papiers, et dans une heure je les obtiens de leur complice. Qu'ils cessent leur poursuite, et je préviens la plainte portée contre eux; mais à tout cela il y a une condition, c'est que votre contrat sera signé ce soir même, et que votre mariage sera célébré dans quinze jours. Maintenant, réfléchissez, il y va de l'honneur de votre père... du vôtre... il y va du salut de celui à qui vous avez accordé une préférence insensée, c'est à vous de prononcer...

EUGÉNIE.

Ah! malheureux... malheureux!...

M. DE MONNERAIS.

Eh bien! Eugénie, le temps presse, un moment de retard peut tout perdre.

EUGÉNIE.

O mon père, votre mémoire ne sera pas flétrie; j'obéirai, monsieur, j'obéirai...

M. DE MONNERAIS.

Dites-le donc à votre mère, qui revient près de vous; et faites en sorte que je n'aie pas à me montrer plus sévère que je ne veux l'être...

SCENE X.

EUGÉNIE, *seule.*

Il me trompe! je le sens... mais ma tête s'égare dans cet affreux dédale de crimes et de perfidies... Mais qu'importe, puisque c'est moi seule qui en serai la victime?...

SCENE XI.

EUGÉNIE, Mme DE GÈVRES, JULIENNE.

Mme DE GÈVRES.

Eh bien! Eugénie!!!

JULIENNE.

Eh bien! mademoiselle!

EUGÉNIE.

Il faut obéir, ma mère... il faut céder.

Mme DE GÈVRES.

Que veux-tu dire?

JULIENNE.

Et Victor?

EUGÉNIE.

Tout cela est un crime... une intrigue odieuse!

Mme DE GÈVRES.

Serait-il possible!

JULIENNE.

Mademoiselle...

EUGÉNIE.

Oh! je ne le dis pas, moi... mais mon tuteur... enfin... j'épouserai M. Jules... et vous, dites à votre oncle, à ses fils de cesser une poursuite inutile et coupable.

JULIENNE.

Coupable! dites-vous? ah? j'en ai assez entendu.

SCENE XII.

VICTOR, LOMBARD, Mme DE GÈVRES, EUGÉNIE, JULIENNE.

LOMBARD.

On n'a pas vu Roussillon à l'auberge du Vieux-Cerf.

VICTOR.

Ni à la Tête-Noire... Je ne sais que penser. Mais où est Auguste?

JULIENNE, *courant vers eux.*

Ah! mon oncle... Victor, tout cela est inutile... quittons cette maison; allons-nous-en; vous n'avez plus ici que des ennemis.

LOMBARD, VICTOR.

Des ennemis?...

EUGÉNIE.

Oh! non... non; mais il faut renoncer à vos projets.

LOMBARD.

Renoncer à nos projets!

JULIENNE.

On vous soupçonne maintenant.

EUGÉNIE.

Cet homme qui a écrit à mon tuteur... votre complice veut vous dénoncer.

LOMBARD.

Notre complice!

EUGÉNIE.

Et vous, Victor, fuyez! fuyez!...

VICTOR.

Fuir!

LOMBARD.

Restons, alors.

VICTOR.

Quoi! vous aussi, Eugénie!

JULIENNE.

Oui... elle, qui se disait si forte contre son tuteur; elle que vous disiez vous aimer!...

EUGÈNIE.

Oh! ne m'accusez pas et plaignez-moi... vous êtes innocens, je le crois; mais si vous saviez... (*A Victor.*) Victor, je vous l'ai dit; il s'agit de l'honneur de mon père.

VICTOR.

De l'honneur de votre père!... mais nous saurons le défendre.

EUGÉNIE.

Il n'y avait qu'un moyen de le sauver, et j'ai promis...

VICTOR.

Vous avez promis?

EUGÉNIE.

J'ai promis d'épouser M. Jules.

VICTOR.

Vous avez promis de l'épouser... ah! alors... venez, venez, mon père; je ne veux pas que le déshonneur d'un autre soit le marchepied de notre fortune; je renonce à un avenir d'où le bonheur s'est enfui.

LOMBARD.

Mais ce n'est pas tout pour moi!... j'ai dit la vérité; tant pis pour ceux qu'elle peut compromettre!

VICTOR.

Mon père, je porte votre nom, et je n'en veux plus d'autre... venez, venez.

SCENE XIII.

LES MÊMES, AUGUSTE, *sautant de la fenêtre dans la chambre, en blouse.*

Chut! si tu y renonces, j'en veux, moi!

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

AUGUSTE.

Moi...

VICTOR.

Auguste...

LOMBARD.

Dans cet état...

AUGUSTE.

Oui, je vous avais promis de ne pas les quitter; mais quand je les ai vus entrer dans l'allée du château, j'ai compris que je n'y serais pas facilement admis... je ne savais plus que faire; mais le bon Dieu n'est pas bon Dieu pour rien... voilà que je vois passer Lorrain, le badigeonneur... Tiens! lui dis-je, voilà dix francs, et je fais ta journée; donne-moi ta blouse, ta culotte, ton

bonnet; il accepte; j'entre, et voilà trois heures que je badigeonne.

LOMBARD.

Mais pourquoi?...

AUGUSTE.

Pour mieux entendre... quand on badigeonne, on peut grimper sur un balcon... si la fenêtre est ouverte, on peut y passer le bout de l'oreille, on écoute, on entend...

LOMBARD.

Mais qu'as-tu entendu ?

AUGUSTE.

J'en ai assez entendu pour mon plan...(*Il écoute.*) Voici M. de Monnerais, Roussillon va venir, cachez-vous, bon courage, Victor... je tiens le renard dans son terrier; va faire sentinelle en bas.

EUGÉNIE.

Oh! dites-lui qu'il y va de l'honneur de mon père.

AUGUSTE.

Si ce n'était pas ça, je ne descendrais pas à l'ignoble comédie que je vais jouer.

LOMBARD.

Quel est ton projet?

AUGUSTE.

Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, allez !...

VICTOR.

Et toi?

Ils sortent tous par la porte de gauche.

AUGUSTE, *à lui-même.*

Moi, j'ai mon affaire ici... j'ai besoin d'y voir de près.

Auguste ressort par la fenêtre et s'attache à la corde.

SCENE XIV.

AUGUSTE, M. DE MONNERAIS, JULES.

M. DE MONNERAIS.

Une heure encore avant que cet homme n'arrive; la nuit sera tout-à-fait close, et il pourra entrer dans le château sans qu'on l'aperçoive. Fermez toutes les portes... retirez les clefs. (*Jules ferme; il va à une porte d'angle.*) Pas celle-ci, c'est par là que cet homme doit arriver pour entrer dans mon cabinet.

JULES.

Vous lui avez donc donné la clef du petit parc?

M. DE MONNERAIS.

Oui. Et maintenant suivez-moi. Vous oubliez cette fenêtre...

JULES.

Cet homme ne fera que passer dans ce salon pour venir dans votre cabinet, et il est inutile...

M. DE MONNERAIS, *sortant avec son fils.*

N'importe, fermez-la... Je n'ai rien oublié?

AUGUSTE, *passant la tête par un carreau.*

Tu as oublié le vasistas. (*Il passe son bras, tourne l'espagnolette et entre.*) Et maintenant, à nous deux, maître Roussillon! Il n'a pas quitté le château, et alors, ou il a un papier sur lui, ou il l'a caché quelque part. Il insistait trop pour y revenir; il est trop fin pour s'être remis dans la gueule du loup sans nécessité. Diable! ils ont emporté les clefs... c'est égal! (*Il écoute.*) On vient... ce doit être lui. A mon poste, et ne le perdons pas de vue!

Il reprend sa place.

SCENE XV.

AUGUSTE, *en dehors,* ROUSSILLON.

ROUSSILLON.

J'arrive de bonne heure, mais je n'ai pas de temps à perdre.

AUGUSTE.

C'est bien lui.

ROUSSILLON.

Reprenons d'abord mon affaire.

AUGUSTE.

Il ne faut pas qu'il m'échappe.

Il saute dans la chambre.

ROUSSILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

AUGUSTE.

Tu ne me reconnais pas...

ROUSSILLON.

Auguste! (*Il veut le prendre à la gorge.*) Ah! tant pis pour toi!

AUGUSTE.

A bas les mains, et écoute-moi!

Il renverse Roussillon.

ROUSSILLON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que tu veux ?

AUGUSTE.

Il y a que je suis poursuivi comme ayant volé les diamans que tu m'as vendus.

ROUSSILLON.

Tiens! cette idée de la justice!

AUGUSTE.

Ce que je veux?... c'est que tu as une bonne affaire, et que j'en veux la moitié.

ROUSSILLON.

La moitié?

AUGUSTE.

Allons, voyons... tu as grinché l'argent de mon père... tu viens ici vendre des papiers au baron... je veux la moitié du marché, sinon...

ROUSSILLON.

Sinon...

AUGUSTE.

Sinon j'appelle, je te fais arrêter, et tu verras ce qui te restera de tes quinze mille francs.

ROUSSILLON.

Mille tonnerres!... Et d'où sais-tu tout ça?

AUGUSTE.

Regarde le costume; j'ai tout vu, tout entendu.

ROUSSILLON.

Ah çà! voyons, entendons-nous. Aussi, est-ce que, par hasard...

AUGUSTE.

Eh bien! oui, c'est dur de voir regarder dans

ses affaires pour ce qu'on n'a pas fait... mais enfin c'est comme ça... tu comprends bien que ce n'est pas avec ma paie que je faisais si souvent la noce. Or, j'ai demandé du crédit à plus d'une bonne maison, et ça, en sous-main.

ROUSSILLON.

Bah! je m'en suis quelquefois douté, mais tu n'as pas eu de confiance.

AUGUSTE.

Autant que toi. Toujours est-il que je commence et toujours est-il qu'il faut que je m'esbigne, et rapidement. C'est toi qui m'as compromis, c'est à toi à me tirer d'affaire.

ROUSSILLON.

Et tu veux la moitié?

AUGUSTE.

Oui, la moitié de ce que tu vas demander; car je te préviens d'une chose, c'est que tu es floué, mon cher.

ROUSSILLON.

Comment, floué?

AUGUSTE.

Eh! oui, floué... et je peux te faire faire un bien meilleur marché, moi!

ROUSSILLON.

Comment ça?

AUGUSTE.

Tu vas vendre à M. de Monnerais un papier qui dit que la marquise de Gèvres est accouchée au village de Saunoy d'un garçon.

ROUSSILLON.

Oui, mais qui t'a dit... ?

AUGUSTE.

J'en sais bien d'autres... tu t'imagines, toi, que M. de Monnerais ne veut avoir ce papier que pour sauver son honneur?

ROUSSILLON.

Il y a assez de quoi le compromettre; car ce papier dit que M. de Monnerais a abandonné la pauvre femme, et qu'elle a fait cette déclaration entre les mains du chirurgien, pour qu'on puisse reconnaître cet enfant.

AUGUSTE.

Et cet enfant?...

ROUSSILLON.

Il doit être mort. Quand le baron, poursuivi par les Prussiens, est retourné du côté de la cabane, et qu'il a trouvé sur le seuil le chirurgien qui venait d'être tué et qui tenait encore ce papier à la main, comme je l'ai lu dans la lettre de son frère, il aura expédié le petit.

AUGUSTE.

Erreur!... le petit existe.

ROUSSILLON.

Bah!

AUGUSTE.

Et je le connais.

ROUSSILLON.

Toi?

AUGUSTE.

Et penses-tu que si tu allais lui vendre un papier qui lui rendrait le titre de marquis de Gèvres et une immense fortune, il ne te paierait pas çà trente mille, quarante mille francs?

ROUSSILLON.

C'est possible, mais le marché est fait... et je n'ai pas le temps de recommencer.

AUGUSTE.

Il ne faut pour ça qu'une minute. Mme de Gèvres est en bas... tu as ces papiers sur toi?

ROUSSILLON.

Eh! non.

AUGUSTE.

Comment?

ROUSSILLON.

C'est-à-dire, oui, je les ai.

AUGUSTE, *à part.*

Il ne les a pas.

ROUSSILLON.

Et maintenant que je suis ici, je ne suis pas le maître.

AUGUSTE.

Allons donc, tu n'as pas plus de ressource que ça?... c'est pourtant bien simple: tu me remets ce papier, je reprends mon poste en dehors, et je ne le lâche que lorsque tu as tes trente mille francs.

ROUSSILLON.

C'est-à-dire que tu files tes nœuds, et que tu vas le vendre à Mme de Gèvres. J'aime mieux te donner la moitié des quinze mille francs. Reprends ta place et laisse-moi seul.

AUGUSTE, *à part.*

Il veut me faire sortir: ils sont cachés ici. (*Haut.*) Eh bien! alors je veux tout ou rien... j'ai mis dans ma tête d'avoir quinze mille francs; je les aurai.

ROUSSILLON.

Eh bien! alors, il n'y aura rien ni pour moi ni pour toi, et quand je devrais déchirer ce papier...

Il fait semblant de chercher dans ses poches.

AUGUSTE.

Déchire donc! je t'en défie.

ROUSSILLON.

Tu m'en défies?... oh! si je te tenais quelque part...

AUGUSTE, *se posant.*

Tâche de me prendre.

ROUSSILLON.

Ah! tu m'as perdu... voici M. de Monnerais.

AUGUSTE.

M. de Monnerais!... où me cacher?

Il va vers la cheminée.

ROUSSILLON.

Pas par là!

AUGUSTE, *à part.*

J'en étais sûr, c'est là qu'il a mis les papiers.

ROUSSILLON.

Allons, file.

AUGUSTE.

Attends, qu'on ne voie pas.

Il souffle la bougie.

ROUSSILLON.

Y es-tu?

AUGUSTE, *crie à la fenêtre.*

Oui.

Aussitôt il se jette à quatre pattes, et se glisse vers la cheminée. Roussillon ferme la fenêtre.

SCENE XVI.

AUGUSTE, M. DE MONNERAIS, ROUSSILLON.

M. DE MONNERAIS.

Qui est là?

ROUSSILLON.

Moi!

M. DE MONNERAIS.

Eh bien! hâtons-nous; je vais te chercher ton argent. (*Il ressort.*) Maintenant, je suis sauvé!

ROUSSILLON.

Prenons mes papiers. Je tiens donc mes quinze mille francs; et pour ce qui en reviendra à Auguste... (*Il va à la cheminée, et il sent les jambes d'Auguste.*) Ah! gredin!...

AUGUSTE, *bas.*

Pas un seul mot, ou j'avale le trésor.

M. DE MONNERAIS, *entrant.*

Roussillon.

ROUSSILLON, *bas à Auguste.*

Va donc pour les trente mille francs.

M. DE MONNERAIS, *entrant avec une bougie.*

Eh bien! où sont ces papiers?

ROUSSILLON.

Où est mon argent, d'abord?

M. DE MONNERAIS.

Mon argent?.. As-tu pensé un moment que je souscrirais à cet infâme marché?

ROUSSILLON.

Qu'est-ce que ça veut dire?

M. DE MONNERAIS.

Que, si tu ne me rends pas ces papiers, je te fais sauter la cervelle!

AUGUSTE, *accroupi derrière la table, bas.*

Tu vois... tu vois...

ROUSSILLON.

Me faire sauter la cervelle! mais c'est un assassinat!

M. DE MONNERAIS.

Tu t'es introduit ici comme un voleur!... je te surprends! et c'est en me défendant que je t'aurai frappé... je ne crains plus rien!... Allons, vite, obéis.

ROUSSILLON, *bas à Auguste.*

File à la fenêtre (*Haut.*) C'est comme ça?.. Eh bien! ces papiers, je ne les ai pas.

M. DE MONNERAIS.

Tu ne les as pas?

ROUSSILLON, *allant de l'autre côté de la scène.*

Retournez mes poches... cherchez bien... ils n'y sont pas. Ah! je me doutais de ce que vous vouliez faire, monsieur le baron; entre gens du métier, on est prudent.

M. DE MONNERAIS.

Quoi! tu n'as pas ces papiers?

AUGUSTE.

Non; car les voici.

LE BARON.

Misérable!

AUGUSTE, *ouvrant la fenêtre.*

Pas un geste, pas un pas.

LE BARON.

Oh! j'aurai ta vie, du moins!

AUGUSTE.

Et moi, je jette ce papier à mon frère, à Mme de Gèvres, à tous ceux qui l'attendent en bas.

LE BARON.

O rage!

AUGUSTE.

C'est dur, mais c'est comme ça... maintenant, soyez prudent; tout s'arrangera en famille, sans que personne se doute de rien.

ROUSSILLON.

Nous sommes volés tous les deux.

LE BARON.

Jamais... jamais...

AUGUSTE.

En ce cas, à la garde de Dieu.

M. DE MONNERAIS.

Arrêtez.

VOIX, *en dehors.*

Auguste, est-ce toi? ouvre-nous.

AUGUSTE.

Décidez!... décidez-vous... et comme je ne peux pas tout faire... Allons! soyez aimable... allez ouvrir la porte à Mme de Gèvres, à mon frère, qui s'ennuient d'attendre.

M. DE MONNERAIS.

Oh! je me vengerai!

AUGUSTE, *à Roussillon.*

Et toi, file dans la bagarre, et va te faire pendre ailleurs.

ROUSSILLON, *ôte la bougie des chandeliers d'argent, la met dans le goulot de la bouteille, et emporte le chandelier en disant :*

Pour voir si on ne m'a pas dérobé l'argent de Lombard.

SCENE XVII.

TOUS, *moins Roussillon.*

Mme DE GÈVRES.

Eh bien! cette preuve, ces papiers...

AUGUSTE.

Les voilà.

Mme DE GÈVRES.

Ah! donnez... donnez...

LOMBARD.

Arrêtez un moment encore, madame!

Mme DE GÈVRES.

Mais pourquoi?

LOMBARD.

Pardon, madame... Vous allez retrouver un fils, et moi, je vais en perdre un.

VICTOR *et* AUGUSTE.

Jamais! jamais!

LOMBARD.

Oui, je crois que vous m'aimerez encore... Mais avant ce moment, si doux pour vous, si cruel pour moi, madame, il faut que tous deux rendent témoignage à votre noble famille, que je ne leur ai

jamais appris que la probité, la fidélité à sa parole, le dévouement au malheur, le respect pour la vieillesse et les devoirs les plus rigoureux de l'honneur.

JULIENNE.

Ah! oui, c'est vrai!

LOMBARD.

Et permettez-moi, madame, puisque je puis encore leur parler comme à mes fils, de leur dire que, dans la haute position qui attend l'un d'eux, ces vertus sont encore celles qui honorent le plus celui qui les possède, et que ce qui fait l'honnête homme du peuple fait aussi le noble gentilhomme.

Mme DE GÈVRES.

Vous avez raison, monsieur, et je vous remercie de ces dignes sentimens.

LOMBARD.

Et maintenant... (*il leur tend les bras*) mes enfans... (*il les embrasse*) soyez forts tous deux. Achevez, madame.

Mme DE GÈVRES.

O mon Dieu! quel est mon fils?

JULIENNE *et* EUGÉNIE.

Ce doit être Victor!

Mme DE GÈVRES, *ouvrant le papier.*

Oh! c'est bien l'écriture de l'infortunée Laura, quoique altérée par la souffrance. O mon Dieu! mon Dieu!

VICTOR.

La force me manque.

AUGUSTE.

Ah! je tremble aussi!

Mme DE GÈVRES, *lisant.*

« Prêt à comparaître devant Dieu, abandonnée » dans une cabane où règne la mort... » Pauvre Laura!

EUGÉNIE.

Continuez!

Mme DE GÈVRES.

« Comprenant que l'abandon de M. de Monne- » rais est un acte calculé pour faire disparaître » l'enfant que je viens de mettre au monde, as- » sistée du chirurgien qui m'a secourue, et que » son devoir force à me quitter, je lui ai confié » ce papier, où je déclare que l'enfant qui est né » de moi... »

TOUS.

Eh bien!

Mme DE GÈVRES.

« Est celui qui porte une incision cruciale. »

TOUS.

Achevez!

Mme DE GÈVRES.

Je ne puis.

M. DE MONNERAIS, *d'une voix forte.*

Est celui qui porte une incision cruciale an bras gauche!

TOUS.

Au bras gauche!

AUGUSTE.

C'est moi!

TOUS.

Lui! Auguste?

VICTOR, *à part.*

Je suis perdu!

EUGÉNIE, *à part.*

Plus d'espoir!

AUGUSTE.

Ça n'a l'air d'enchanter personne!

M. DE MONNERAIS.

Je vous félicite, madame, du fils que vous venez de retrouver et de l'illustration qu'il promet à votre nom.

AUGUSTE.

Faudra voir, monsieur... faudra voir.

ACTE CINQUIEME.

Le salon du second acte.

SCENE PREMIERE.

Mme DE GÈVRES, AUGUSTE.

Mme DE GÈVRES.

Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, mon fils?

AUGUSTE.

Oui, ma mère... je suis tout oreilles.

Mme DE GÈVRES.

Vous devez avant toutes choses penser à la grandeur du nom que vous portez, vous souvenir que vous êtes le chef d'une famille dont il faut maintenir la dignité; et pour cela il est nécessaire de rompre les habitudes qui ne feraient que la compromettre.

AUGUSTE.

Quoi, ma mère! vous voulez que j'oublie la reconnaissance que je dois à la famille qui m'a recueilli?

Mme DE GÈVRES.

Cette pensée est loin de moi, mon fils; mais cette reconnaissance, si grande qu'elle soit, doit avoir ses règles... Vous savez les sentimens de M. Victor pour Eugénie : vous devez comprendre que jamais ils ne peuvent avoir d'espérance.

AUGUSTE, *d'un ton dégagé et ironique.*

C'est vrai, ma mère; il ne serait pas convenable que la fille du comte de Monnerais pût penser au fils du menuisier Lombard.

Mme DE GÈVRES.

Surtout, si, comme vous ne l'avez pas oublié, c'est à vous que je la destine... Votre existence, mon fils, lui enlève toute la fortune qu'elle ne possédait qu'en l'absence d'un héritier direct du marquis de Gèvres. Vous comprenez donc que votre mariage avec Eugénie est le seul moyen de lui rendre cette fortune qu'elle a cru long-temps être la sienne; d'ailleurs, je mets tout mon bonheur dans l'accomplissement de cette union; et je suis sûre qu'Eugénie y trouvera le sien.

AUGUSTE, *à part.*

Ça ne m'est pas prouvé. (*Haut.*) Tout cela

me paraît fort juste, et je vous prie de croire que je ne ferai pas honte au nom de Gèvres, et que personne n'aura de reproches à me faire de la façon dont j'entends la noblesse.

Mme DE GÈVRES.

Toutes ces raisons doivent vous faire sentir que la présence de M. Victor dans ce château...

AUGUSTE, *sérieusement.*

Que voulez-vous dire ?

Mme DE GÈVRES, *ironiquement.*

Il est amoureux d'Eugénie!

AUGUSTE, *ironiquement.*

Oui, c'est vrai.

Mme DE GÈVRES.

Il serait donc peu convenant et peut-être dangereux pour son repos et nos projets....

AUGUSTE, *de même.*

Qu'il vînt ici tous les jours lui faire la cour. Nous y mettrons ordre... (*Se levant.*) Je le prierai de nous dispenser de ses visites.

Mme DE GÈVRES.

Il y faut mettre des ménagemens... des précautions que le monde où vous allez entrer vous apprendra aussi.

AUGUSTE.

Laissez faire, laissez faire; je les mettrai très-poliment à la porte. (*A part.*) Faudra voir, faudra voir.

Mme DE GÈVRES.

Quant à M. de Monnerais...

AUGUSTE.

Ah! celui-là... il a voulu me chasser, et je vais prendre ma revanche.

Mme DE GÈVRES.

Non, mon fils : quels que soient ses torts envers vous, n'oubliez pas qu'il est de notre famille, qu'il porte le nom de Monnerais, et qu'en définitive, il est le tuteur d'Eugénie.

AUGUSTE, *du même ton d'ironie.*

Très-bien, très-bien! M. de Monnerais est un homme à craindre, et par conséquent à ménager... je lui parlerai avec douceur... avec circonspection... d'ailleurs j'ai besoin de lui.

Mme DE GÈVRES, *à part.*

Il est plus docile et plus raisonnable que je ne pensais.

AUGUSTE, *à part.*

Je vais faire un joli métier... mais tout ce que je pourrais lui dire ne l'amènerait pas à ce que je veux obtenir d'elle; ayons l'air de lui obéir. Quant à mon père et à Victor, ils me connaissent, ils ne se tromperont pas sur mes intentions.

Mme DE GÈVRES.

Voici M. Lombard avec son fils et sa nièce.

AUGUSTE, *à part.*

Reprenons mon rôle. (*Haut.*) Je vais leur dire leur affaire.

Mme DE GÈVRES, *à part.*

Il va faire quelque gaucherie, quelque imprudence!... (*Haut.*) Vous allez me suivre; je crois que le parti que j'ai à vous proposer sera moins cruel pour eux et pour vous.

AUGUSTE.

Comme il vous plaira : je m'abandonne à vos conseils.

SCENE II.

Mme DE GÈVRES, AUGUSTE, LOMBARD, VICTOR, JULIENNE.

LOMBARD.

Eh! bonjour, toi; voilà une heure que nous te cherchons dans le château.

Mme DE GÈVRES, *bas.*

Vous sentez que ce ton de familiarité...

AUGUSTE.

Sans doute. (*A Lombard.*) Monsieur, j'étais avec ma grand'mère...

VICTOR, *et* JULIENNE.

Monsieur!...

LOMBARD.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

VICTOR.

Ah çà! Auguste...

AUGUSTE.

J'ai aussi à vous parler.

VICTOR.

Eh bien! parle.

Mme DE GÈVRES.

Plus tard... j'ai encore beaucoup de choses à dire au marquis de Gèvres, et vous nous permettrez d'aller achever ailleurs cet entretien; dans quelques minutes je vous le rendrai.

AUGUSTE.

Oui, messieurs, je reviens dans un instant.

Ils sortent.

SCENE III.

JULIENNE, LOMBARD, VICTOR.

LOMBARD.

Ah çà!... est-ce que je rêve?

VICTOR.

C'est Auguste qui vient de nous parler ainsi.

JULIENNE.

Il ne m'a pas seulement regardée.

LOMBARD.

Est-ce que déjà la noblesse et la fortune lui ont porté à la tête?

VICTOR.

Je n'ose le croire.

LOMBARD.

Auguste qui m'appelle monsieur... Auguste qui semble rougir de te tutoyer.

JULIENNE.

Non, c'est impossible: vous savez comme il est bon, loyal... c'est quelque idée...

VICTOR.

Julienne a raison, il ne peut être changé à ce point.

LOMBARD.

Ah! c'est que vous ne savez pas, vous autres enfans, ce que c'est que la richesse et le pouvoir...

j'en ai tant vu, moi, commencer humbles et petits, grandir rampans et flatteurs, et, une fois arrivés, se retourner et cracher à la face de ceux qui les avaient poussés... que je tremble qu'il ne soit comme tant d'autres! Mais j'avoue que je n'en aurais jamais vu de cette force-là...

JULIENNE.

Tout cela est une plaisanterie. Je vous réponds d'Auguste.

VICTOR.

Oui, je suis sûr de son cœur.

LOMBARD.

Vous avez raison, je suis fou... je connais Auguste... je l'ai élevé... c'est mon enfant, après tout... je l'accuse à tort... il nous aimait autrefois, il t'aimait, Julienne, je le sais, et quand je lui aurai dit nos projets de bonheur, nos rêves d'avenir, il se mettra de moitié avec nous, il nous aidera.

VICTOR.

Ah! mon père, c'est un espoir insensé.

LOMBARD

Insensé, aujourd'hui sans doute; mais non pas dans un an ou deux... Mlle Eugénie n'est plus riche maintenant... il n'y a donc que la naissance qui vous sépare... Eh bien! tu mettras la fortune de ton côté pour égaliser la balance... (*Bas.*) Et toi, Julienne, je ne désespère pas de te voir un jour marquise, si tu le veux bien.

JULIENNE.

Moi... quelle folie!

LOMBARD.

Sois donc tranquille! Dieu est juste, nous sommes d'honnêtes gens, et Auguste est des nôtres, malgré son marquisat d'hier.

SCENE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Pour monsieur Lombard.

LOMBARD.

Une lettre! de quelle part?

LE DOMESTIQUE.

De la part de M. le marquis de Gèvres.

Il sort.

SCENE V.

JULIENNE, LOMBARD, VICTOR.

LOMBARD.

De la part d'Auguste! c'est étrange!

VICTOR.

En effet! il vous écrit...

LOMBARD.

Il n'ose donc pas me parler?

JULIENNE.

Vous vous trompez... Lisez, mon oncle, lisez donc!

LOMBARD, *à Julienne, après avoir hésité.*

Cette lettre... non, je n'ose pas...

VICTOR.

Comment, vous n'osez pas?...

LOMBARD.

Non, je ne veux pas te dire, mais quand je l'ai touchée, ce papier satiné... ce cachet à armoiries... il m'a semblé qu'elle me brûlait les doigts... il y a là-dedans quelque infamie!

JULIENNE.

Ah! il vous écrit, j'en suis sûre, parce qu'il ne peut quitter sa grand'mère, et c'est pour vous expliquer pourquoi il nous a tout-à-l'heure parlé si froidement...

LOMBARD.

Eh bien! lis donc, toi! qui as tant de confiance en lui!

JULIENNE.

Vous allez voir. (*Lisant.*) « Monsieur. »

LOMBARD *et* VICTOR.

Monsieur!

Ils se regardent.

JULIENNE, *lisant des yeux.*

Ah! mon Dieu!

LOMBARD.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

JULIENNE, *voulant cacher la lettre.*

Ah! mon oncle! non! non! ne lisez pas!

LOMBARD.

Mais qu'est-ce donc?

JULIENNE.

Plus tard... plus tard! quand nous aurons quitté ce château.

LOMBARD.

Quitté ce château!... Mais donne donc! donne donc! (*Il lui arrache la lettre.*) Quitté ce château!...

JULIENNE.

O mon Dieu! je tremble!...

LOMBARD, *lisant.*

O mon Dieu! mon Dieu!...

VICTOR.

Eh bien! mon père!...

LOMBARD.

Lui, Auguste!

VICTOR.

Mais qu'y a-t-il?

LOMBARD, *lisant.*

Il nous chasse!

VICTOR.

Mon père, c'est impossible!

LOMBARD.

Il nous chasse, te dis-je?

JULIENNE.

Non! non! il vous dit que des raisons qu'il va vous expliquer dans sa lettre le forcent à vous prier...

LOMBARD.

Julienne! assez, assez...

VICTOR.

Mais enfin, quelles sont ces raisons? achevez...

LOMBARD, *déchirant la lettre.*

Je ne veux pas les savoir.

VICTOR.

Mon père.

LOMBARD.

Oh! le misérable! déjà... si vite... en quelques heures, lui que je croyais bon... lui... je te l'avoue, Victor, sur qui j'aurais peut-être compté

plus que toi! lui... (*Il sanglotte.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est affreux!

JULIENNE.

Ah! mon oncle, c'est l'ivresse d'un premier mouvement, ne vous désolez pas ainsi.

VICTOR.

Ne pleurez pas, mon père.

LOMBARD.

Est-ce que je pleure? et qu'est-ce que ça me fait à moi? Ce n'est pas mon fils... c'est un enfant abandonné, que j'ai recueilli par pitié, nourri par charité... j'ai voulu en faire un honnête homme, je me suis trompé, je n'ai pas réussi... je n'ai pas à rougir de ce que j'ai fait... je n'ai pas même à rougir de ce qu'il est un ingrat et un infâme!... Ce n'est pas mon fils... il ne porte pas mon nom... il ne lui est pas permis de le déshonorer!

VICTOR.

Mais il y a quelque chose qui le domine... il doit être forcé à agir ainsi... il faut le voir, lui parler.

LOMBARD.

Le voir, lui parler! mais tu ne penses donc pas que, s'il était là, devant moi, je le souffletterais, et je le tuerais?

JULIENNE.

Mon oncle!

LOMBARD.

Car si c'était mon fils qui fût lâche et vil à ce point, je le tuerais!

VICTOR.

Mais il ne l'est pas!

LOMBARD.

Tu as raison, il ne l'est pas. Je n'ai donc que le droit de le mépriser... Mais ce mépris, je ne serais pas assez maître de moi pour le lui montrer... ma colère m'emporterait, ma douleur, mon désespoir éclateraient devant lui... je pleurerais, peut-être! Car, je l'aimais, vois-tu, Victor? je l'aimais comme mon enfant, et il me chasse... il me chasse.

VICTOR *et* JULIENNE.

Calmez-vous! calmez-vous!

LOMBARD.

Allons-nous-en! allons-nous-en! Est-ce que nous avons besoin de lui? Ne pouvons-nous pas être heureux? N'êtes-vous pas mes enfans? ne me restez-vous pas? Allons-nous-en! allons-nous-en! je ne répondrais plus demoi si je le rencontrais, lui, ou quelqu'un de cette noble famille.

SCENE VI.

LES MÊMES, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Restez.

VICTOR.

Eugénie!

LOMBARD.

La nièce de cette comtesse.

VICTOR.

O mon père! épargnez-la!

JULIENNE.

Elle aime Victor, elle doit être aussi malheureuse que nous!

LOMBARD.

Pardon, mademoiselle; mais il faut que nous partions.

EUGÉNIE.

Vous partez?

LOMBARD.

Oui, mademoiselle... de pauvres gens comme nous ne sont pas à leur place dans cette maison. On nous fait comprendre qu'il faut cesser des relations devenues impossibles, des visites trop fréquentes.

EUGÉNIE, *hésitant.*

Et savez-vous quel en est le motif?

VICTOR.

Ils étaient sans doute dans cette lettre; mais mon père n'a pas voulu en lire davantage.

JULIENNE.

Ah! ce devrait être la justification d'Auguste!

EUGÉNIE.

Non, mademoiselle, non; c'était une trahison de plus.

LOMBARD.

Et que peut-il faire encore, après avoir traité ainsi la famille qui l'a élevé?

EUGÉNIE.

C'est qu'il ne l'éloigne, monsieur, que parce qu'elle gêne ses projets... Car vous n'êtes pas les plus malheureux, vous autres! tandis que moi, promise hier à M. de Monnerais parce que j'étais riche, il faut aujourd'hui que j'épouse le marquis de Gèvres parce que je suis pauvre.

VICTOR.

Vous! épouser Auguste!

EUGÉNIE.

Et comme il sait que vous m'aimez, il veut vous éloigner.

JULIENNE.

Non, vous dis-je, ça n'est pas possible! Trahir Victor à ce point-là! lui, qui l'aimait tant!

LOMBARD.

Et qui t'aimait aussi, n'est-ce pas?

JULIENNE.

Ah! ce n'est pas à moi que je pense; mais je ne puis croire à cette perfidie d'Auguste.

EUGÉNIE.

Mais ce mariage m'a été annoncé devant lui.

VICTOR.

Devant lui?

EUGÉNIE.

Oui, par ma mère, il n'y a qu'un instant, là, tout-à-l'heure.

VICTOR.

Et il a consenti!

EUGÉNIE.

Mais ne m'avez-vous donc pas comprise, et ne voyez-vous pas que je ne pleurerais pas ainsi si ce n'était pas vrai?

VICTOR.

Eh bien! ce ne sera pas vrai, je vous le jure! ce ne sera pas vrai?

JULIENNE.

Victor!

LOMBARD.

Mon fils!

VICTOR.

Mais ce n'est pas votre fils, ce n'est pas mon frère, vous l'avez dit, c'est un infâme! un lâche que je veux punir:

SCENE VII.

LES MÊMES, M. DE MONNERAIS.

M. DE MONNERAIS, *paraissant, et à part.*

Ah! les conseils que j'ai donnés à M. de Gèvres ont fructifié... Ma vengeance commence.

LOMBARD.

Tais-toi, enfant, c'est ma faute... je l'ai maudit et injurié tout-à-l'heure, quand il a brisé mon cœur, et tu l'injuries maintenant qu'il frappe le tien... mais tout cela, c'est plus qu'il ne mérite... c'est de la colère... et je te l'ai dit, il ne vaut que du mépris. Venez, allons! allons!

EUGÉNIE.

Oh! ne partez pas! Que voulez-vous que je devienne, moi!

LOMBARD.

Et que pouvons-nous faire pour vous?

EUGÉNIE.

Je suis pauvre maintenant, rien ne nous sépare.

VICTOR.

Que dites-vous?

JULIENNE, *à part.*

Oh! elle l'aime bien!... elle est digne de lui!...

EUGÉNIE.

Victor, protégez-moi! voyez ma mère... Elle est bonne... elle vous doit la vie... allons nous jeter à ses pieds, et elle ne persistera pas à me condamner à cette alliance.

M. DE MONNERAIS, *se montrant.*

Allez... Et elle vous apprendra que je viens de remettre à M. Auguste un consentement formel à votre prochain mariage avec lui.

EUGÉNIE.

Oh! vous ne le ferez pas!

M. DE MONNERAIS.

Il n'y manque que les noms, car nous ne sommes pas encore très-bien informés de tous ceux de l'illustre marquis à qui M. Lombard a si bien enseigné les vertus qui font le noble gentilhomme.

LOMBARD.

Il est certain que ce serait un misérable de moins en ce monde, si vous l'aviez assassiné tout-à-fait, comme c'était votre intention, monsieur le baron.

M. DE MONNERAIS.

Monsieur...

LOMBARD.

Ah! tenez, monsieur, sur ce chapitre, nous ne pourrions rien avoir d'agréable à nous dire l'un à l'autre... et nous ferons tout aussi bien de rompre l'entretien.

M. DE MONNERAIS.

J'en aperçois le héros, et peut-être vous conviendra-t-il mieux de le continuer avec lui...

LOMBARD.

Auguste! ah! qu'il ne vienne pas! qu'il n'approche pas!...

JULIENNE.

Mon oncle, vous oubliez...

LOMBARD.

Oui, j'oublie que c'est le marquis de Gèvres, que je suis chez lui... et que nous y sommes restés trop long-temps.

EUGÉNIE.

Ah! vous ne partirez pas ainsi...

VICTOR.

Il faudra qu'Auguste s'explique avec moi!...

JULIENNE.

Oh! je le verrai; non, tout cela ne peut être vrai...

LOMBARD.

Mais, venez, venez donc, sortez; je vous défends de le regarder...

EUGÉNIE.

Je ne vous quitte pas...

SCENE VIII.

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Je suis libre enfin... mon père! Victor!

VICTOR, *allant à lui.*

Monsieur, vous avez chassé mon père de chez vous, celle que j'aime, vous me l'enlevez!... vous êtes un misérable et un lâche.

AUGUSTE.

Ah! Victor! Victor!

LOMBARD, *à Victor.*

Mon fils, je vous défends de rester plus long-temps dans cette maison; je vous défends de venger l'injure que nous avons reçue; la vie d'un homme d'honneur ne doit se risquer que contre celle d'un homme d'honneur.

AUGUSTE.

C'est donc ainsi qu'ils me jugent!

VICTOR.

Ne craignez rien, mon père; il a sans doute tout oublié de vos leçons, même le courage qui lave les insultes dans le sang!

AUGUSTE.

Ah! faites-le taire, mon père!...

LOMBARD.

A qui parlez-vous, monsieur? je ne vous connais pas... Venez.

AUGUSTE, *tombant sur une chaise.*

Ah! c'est trop... c'est trop!...

M. DE MONNERAIS.

Je salue monsieur le marquis de Gèvres. (*A part, en sortant.*) Je suis vengé!...

SCENE IX.

AUGUSTE, *seul.*

Et ils disaient qu'ils m'aimaient! et sans m'avoir entendu... quand je leur avais dit au bas de

cette lettre, que j'ai écrite sous les yeux de M. de Gèvres, que, malgré tout, ils avaient encore en moi un frère et un fils... ils doutent de moi... ils m'insultent... eux... lui, Victor... mon père... car il était encore mon père pour moi... Ah! ils le veulent ainsi!... eh bien! soit! qu'ils partent! qu'ils s'en aillent, qu'ils souffrent... que m'importe? Non, ils ne m'aimaient pas; car moi, à leur place, j'aurais vu Victor me trahir, je l'aurais vu de mes yeux, que j'aurais encore crié : Non, ce n'est pas vrai! ce n'est pas possible... c'est mon frère... Ah! ils ne m'aimaient pas comme je les aimais, moi!

SCENE X.

AUGUSTE, JULIENNE.

JULIENNE.

Le voilà!... Ah! je suis sûre qu'il se repent!

AUGUSTE.

Julienne!... vous, mademoiselle!

JULIENNE.

Moi!

AUGUSTE.

Venez-vous aussi me reprocher mes trahisons, mes lâchetés?...

JULIENNE.

Non, non, je ne suis rien pour vous, moi; et ce que je souffre vous importe peu.

AUGUSTE.

Vous souffrez donc aussi?

JULIENNE.

Oui, car mon oncle pleure, Victor se désespère.

AUGUSTE.

Et vous me maudissez tous!...

JULIENNE.

Oh! pas moi! car moi seule...

AUGUSTE.

Vous seule?...

JULIENNE.

Moi seule... je n'ai pas voulu croire qu'Auguste...

AUGUSTE.

Eh bien!...

JULIENNE.

Notre frère...

AUGUSTE.

Votre frère?...

JULIENNE.

Que toi enfin...

AUGUSTE.

Toi, as-tu dit?

JULIENNE.

Oui, toi, toi... je n'ai pas voulu croire que tu nous avais abandonnés.

AUGUSTE, *avec explosion.*

A la bonne heure, donc!... à la bonne heure!

JULIENNE.

Auguste!

AUGUSTE.

Merci, Julienne, merci... j'ai donc trouvé enfin un cœur qui m'a compris! qui n'a pas douté de moi!... Julienne!... Oh! embrasse-moi!... j'ai tant souffert tout-à-l'heure!... mais je me vengerai.

JULIENNE.

Que dis-tu?

LOMBARD *et* EUGÉNIE, *en dehors.*

Julienne! Julienne!...

JULIENNE.

Oh! les voilà qui me cherchent... je vais leur dire...

AUGUSTE.

Non, laisse-les venir... il faut que j'aie mon tour!

SCENE XI.

Mme DE GÈVRES, LOMBARD, VICTOR, EUGÉNIE, M. DE MONNERAIS, AUGUSTE, JULIENNE.

Mme DE GÈVRES.

La voici, monsieur; elle est avec mon fils.

AUGUSTE.

Venez, ma mère. Entrez, monsieur; avant de quitter ce château, pour long-temps peut-être, il faut que vous sachiez au juste ce que vous devez penser de celui que vous appelez votre fils.

JULIENNE.

Oui, mon oncle, venez, je vous en supplie.

LOMBARD.

C'est pour toi, ma fille, pour toi!

Mme DE GÈVRES.

Mon fils, je vous prie de ne pas oublier dans cette explication que vous parlez à un homme à qui vous devez respect et reconnaissance.

AUGUSTE.

Quand j'aurai fini, vous jugerez si je l'ai oublié. Ce matin, madame, vous paraissiez alarmé de la manière dont je porterais le nom illustre qui m'appartient : ignorant les devoirs de cette haute position, j'ai écouté vos conseils, et je m'y suis soumis. Vous m'avez dit que l'amour de M. Victor Lombard pour Mlle Eugénie de Monnerais ne devait jamais avoir d'espérance, et qu'il fallait mettre un terme à des relations peu convenables entre eux.

Mme DE GÈVRES.

Je vous ai dit cela, c'est vrai!

LOMBARD.

Et de vous, madame, c'était justice!

Mme DE GÈVRES.

Et je ne départs pas de cette opinion.

AUGUSTE.

Tout ce que j'aurais pu vous dire pour la combattre eût donc été inutile, et j'ai dû obéir.

Mme DE GÈVRES.

Mais je vous avais dit d'apporter à cette explication avec vos premiers amis des ménagemens...

AUGUSTE.

Qui n'ont pu leur déguiser la vérité, madame: et cette vérité qui leur a paru une basse ingratitude...

LOMBARD.

Et c'en est une d'avoir chassé celui qui vous a nourri.

AUGUSTE.

Vous l'entendez madame!...

VICTOR.

Et c'est une lâcheté d'abuser de sa position pour tyranniser une femme sans défense.

AUGUSTE.

Vous l'entendez... Eh bien, madame, si l'honneur du nom de Gèvres doit me coûter si cher! s'il faut être lâche et ingrat pour eux, afin de le porter dignement pour vous, je vous avoue que je n'ai pas le courage d'une si haute position, que j'en suis indigne et que je la refuse.

Mme DE GÈVRES.

Ah! c'est impossible! Vous êtes le dernier de ce nom prêt à s'éteindre...

LOMBARD.

Et qu'il gardera; car il nous trompe encore, et veut rejeter sur vous tout ce qu'il a fait de lui-même.

AUGUSTE.

Je vous trompe, dites-vous?

LOMBARD.

Et pourquoi donc solliciter avec tant de chaleur ce consentement de M. de Monnerais à ce mariage? Y allait-il de l'honneur de votre nom?

AUGUSTE.

J'ai sollicité ce consentement pour le remettre à Mlle de Monnerais, pour qu'elle puisse y écrire le nom qu'elle voudra choisir.

Il lui donne le consentement.

VICTOR.

Est-ce possible, mon Dieu!

LOMBARD.

Que dit-il?

M. DE MONNERAIS.

Et vous devez lui être d'autant plus reconnaissant, qu'il a pris soin de dépouiller Mlle Eugénie de toute sa fortune; et ceci est d'une noblesse rare.

AUGUSTE.

Oui, monsieur, j'ai dépouillé Mlle de Monnerais de toute sa fortune, pour que la famille de Gèvres accueille le riche prétendu que je veux lui présenter, et à qui j'assure une fortune plus considérable que celle que vous destinez à votre pupille. N'est-ce pas d'un noble gentilhomme, monsieur le baron?

M. DE MONNERAIS.

Ce qui n'est pas d'un noble gentilhomme, c'est de vous être laissé insulter par cet homme.

AUGUSTE.

Et de ne lui pas avoir répandu, comme votre fils, qu'un homme comme moi ne se bat ni à l'équerre ni au compas.

M. DE MONNERAIS.

Monsieur...

AUGUSTE.

Voilà ce que je lui aurais dit, si j'avais été à votre école! Mais comme je n'ai pas reçu vos leçons... je lui dis, moi: Mon frère, tu t'es trompé, je te pardonne, embrasse-moi!

VICTOR.

Ah! Auguste!... Auguste! Il l'embrasse.

AUGUSTE.

Voilà ta femme.

JULIENNE.

Ah! j'en étais sûre!... moi!...

LOMBARD.

Et moi, qui l'ai traité d'ingrat et de lâche!

AUGUSTE, *à Lombard.*

Et vous, monsieur...

LOMBARD.

Est-ce que tu m'en veux encore, toi?

AUGUSTE.

Mon père...

Ils s'embrassent.

LOMBARD.

Ah! tenez, madame la comtesse, nous avons là un fils qui est un brave garçon!

Mme DE GÈVRES.

Vous avez raison, monsieur... et il a été plus sage que nous tous!

LOMBARD.

Eh bien! toi, Julienne, qu'est-ce que tu fais là dans ton coin?

JULIENNE.

Je suis heureuse de votre bonheur.

Auguste va la prendre et la mène devant sa mère.

AUGUSTE.

Ma mère... voyez cette jeune fille... elle seule, quand tout le monde doutait de mon honneur et de mon cœur, quand tout le monde me maudissait, elle seule est venue à moi avec confiance, elle seule m'a dit: Non, tu ne nous as pas trompés, tu es toujours un honnête homme.

JULIENNE.

Oh! oui, un honnête homme!

AUGUSTE.

Et pour qu'elle n'ait pas menti, ma mère, il faut que je tienne la promesse que je lui ai faite. Elle était ma fiancée depuis long-temps.

M. DE MONNERAIS.

Et elle sera?...

AUGUSTE.

Marquise de Gèvres.

LOMBARD.

Et elle ne s'en tirera pas plus mal que le marquis.

Mme DE GÈVRES.

Mon fils...

JULIENNE.

Mais je ne veux pas, moi, être un sujet de désunion.

AUGUSTE.

Julienne, je ne t'ai jamais demandé si tu m'aimais: je me suis trompé, peut-être?

JULIENNE.

Oh! si je t'aime!... je t'aime! car tu es bon et généreux!

AUGUSTE.

Eh bien! ma mère?...

Mme DE GÈVRES.

C'est Dieu qui, sans doute, a voulu tout cela.

M. DE MONNERAIS.

Et tout cela me prouve que je n'ai plus rien à faire ici.

LOMBARD.

Pardon, monsieur le baron; cela devrait vous prouver aussi qu'il n'y a pas deux honneurs, deux probités, deux vertus, et que ce qui fait l'honnête homme du peuple fait aussi le noble gentilhomme. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES GARÇONS DE RECETTE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. ADOLPHE D'ENNERY ET É. BERTHET,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 23 mai 1846.

DISTRIBUTION :

MARIGNON	MM. ROGER.	MARIE	Mmes FIERVILLE.
JOSEPH DUVAL	ALBERT.	LOUISE MARIGNON	LAMBQUIN.
DOMINIQUE	ARMAND.	HENRIETTE	BARVILLE.
FAGEROLLES	CULLIER.	UN MÉDECIN	MM. GILBERT.
MOULINET	CH. PERREY.	UN SERGENT de chiourmes	ALEXANDRE
CHAMBORAN	BOUTIN.	PREMIER GARÇON	MEDER.
JULES BIDAUT	ANATOLE.	DEUXIÈME GARÇON	EDME.
DURAND	MONET.	IVAN, domestique	EUGÈNE.
TRUBERT, adjudant	CLAIRVILLE.	UN COMMISSAIRE	AUGUSTE.

ACTE I.

Le théâtre représente la grande salle des garçons de la Banque. Au lever du rideau, plusieurs garçons, chargés de sacs d'argent, entre dans les bureaux, tandis que d'autres en sortent. Quelques individus viennent solder des effets.

SCÈNE I.

DURAND, JEUNES HOMMES, GARÇONS.

UN JEUNE HOMME.

M. André, s'il vous plaît?

DURAND.

Le septième bureau, rangée du milieu.

LE JEUNE HOMME.

Merci. (Il remonte la scène.)

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Numéro 3! c'est ici le bureau de M. Durand?

DURAND.

C'est moi, Monsieur.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Il s'agit d'un billet que je viens acquitter pour la maison Rouvière et compagnie.

DURAND.

Il est trop tard; le billet n'est plus entre nos mains.

TROISIÈME JEUNE HOMME, à un garçon.

Voudriez-vous m'indiquer le bureau de monsieur Marignon?

LE GARÇON.

Numéro 2. (Désignant le premier bureau sur le devant de la scène.) Le voilà.

DURAND.

Revenez dans un quart-d'heure, Monsieur. Marignon n'est pas encore arrivé, mais il ne peut tarder. Marignon est le plus exact des garçons de recette.

LE JEUNE HOMME.

On m'avait dit pourtant... J'attendrai.

(Il s'éloigne.)

DURAND.

C'est la première fois que Marignon n'est pas le premier à son poste.

DEUXIÈME GARÇON.

Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose.

DURAND.

Oui, certes; car depuis vingt ans que nous sommes employés tous les deux à la Banque, jamais une plainte ne s'est élevée contre lui, jamais un reproche ne lui a été adressé, et je m'étonne souvent qu'il ne soit pas devenu brigadier comme moi.

PREMIER GARÇON.

Il a toujours eu du malheur.

DURAND.

C'est vrai; depuis quelque temps, surtout, il a fait de grandes pertes d'argent, et au lieu d'avoir cette aisance dont nous jouissons presque tous, le pauvre Marignon est, je le crains, bien près de la misère.

PREMIER GARÇON.

Il est vrai qu'il a eu tant de charges!.. D'abord, son fils Dominique qui commence à peine à gagner quelque chose, et dont l'apprentissage lui a tant coûté... Ensuite, Mlle Marie, sa nièce, une bien jolie fille, ma foi!

DURAND.

Mais aussi bien vertueuse, et par conséquent bien pauvre... Et notre confrère Joseph Duval, que vous ne comptez pas! Marignon a pris soin de lui depuis la mort du père Duval, c'est-à-dire depuis vingt ans, jusqu'au jour où il a fait obtenir à Joseph une place parmi nous. Oh! dans le temps, Marignon a rendu de fameux services au père Duval! il l'a empêché d'être déshonoré! Ce fut tout une histoire, à la Banque... Vous êtes trop jeunes, vous, pour avoir entendu parler de cela!

DEUXIÈME GARÇON.

Ce que je sais, c'est que Joseph est un brave garçon, quoiqu'un peu fier peut-être, et surtout un peu trop triste.

DURAND.

Cette tristesse est causée par le souvenir des malheurs de sa famille!.. Mais Marignon, Marignon qui n'arrive pas!

PREMIER GARÇON.

Tenez, voici sa nièce, Mlle Marie.

DEUXIÈME GARÇON.

Et elle est accompagnée d'un jeune drôle qui demeure dans sa maison, et qui paraît tout fier de donner le bras à une aussi jolie fille.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE, MOULINET.

(Marie et Moulinet vont droit au bureau de Marignon et s'arrêtent, étonnés de ne pas voir le garçon de recette à sa place ordinaire; Moulinet entre en donnant le bras à Marie, avec des apparences un peu comiques du plus profond respect.)

DURAND.

Vous veniez voir Marignon, Mademoiselle?

MARIE.

Oui, Monsieur; je voulais parler à mon oncle. Il a laissé, ce matin, sa femme assez souffrante, et il m'a prié de venir ici lui donner de ses nouvelles... Je m'étonne qu'il ne soit pas encore arrivé.

MOULINET.

Mademoiselle et moi, nous nous étonnons qu'il ne soit pas encore...

DURAND.

Il avait sans doute quelques billets à recevoir en route... il ne tardera pas,

MARIE.

Alors, je vais l'attendre.

MOULINET.

Mademoiselle et moi, nous allons l'attendre.

DURAND.

Est-ce que vous êtes déjà de la famille, jeune homme?

MOULINET.

Moi?.. au contraire.

DURAND.

Comment, au contraire?

MOULINET.

Je le voudrais, que je ne le pourrais pas; et je le pourrais, que je ne le voudrais pas.

DURAND.

Vous ne le voudriez pas?

MARIE, à Moulinet.

Que signifie, Monsieur?..

MOULINET.

Minute! on demande à exhiber le motif... Pour faire partie de cette honorable famille, à laquelle je suis étranger, il faudrait nécessairement que je m'y mariasse...

(Marie s'assied à l'écart.)

DURAND.

Eh bien?

MOULINET.

Eh bien! la branche féminine ne se compose, pour la moitié, que de la demoiselle Marie, ici présente, qui est déjà chérie de son cousin Dominique et de votre confrère Joseph Duval, qui veut l'épouser entièrement; donc, celle-là je le voudrais, que je ne le pourrais pas; l'autre personne de la famille, est la nommée Mme Marignon, atteinte d'une quarante-*neuvaine* d'années, celle-là je le pourrais, que je ne le voudrais pas; donc, aucun moyen de m'allier aux Marignon.

DURAND.

Alors, vous êtes une connaissance, un ami?

MARIGNON.

Connaissance, jamais! ami, toujours!.. Je suis le nommé Moulinet Folichon, dit Belle-Boule, ainsi appelé à l'atelier, à cause de mon regard enchanteur, de mon nez séducteur et de ma bouche... en cœur.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

MOULINET.

On peut rire à son aise, on ne paie rien pour ça.

DURAND.

Et votre état, jeune homme?

MOULINET.

Fabricant de passe-lacets et auteur dramatique.

DURAND.

Ah bah! Vous faites donc des pièces?

MOULINET.

Toujours.

DURAND.

Et on les joue?

MOULINET.

Jamais.

PREMIER GARÇON, à Marie.

Voici votre oncle, Mademoiselle.

TOUS.

Marignon!

PREMIER GARÇON.

Il vient avec Duval.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIGNON, DUVAL.

MARIGNON.

Ah! te voilà, Marie! eh bien?

DUVAL.

Votre tante, comme se trouve-t-elle, ce matin?

MARIE.

Mieux, beaucoup mieux... Elle sommeillait paisiblement quand je l'ai quittée pour venir vous rassurer un peu.

MARIGNON.

Merci, ma bonne enfant!.. (Il l'embrasse.) Cette nouvelle va me donner du cœur pour toute la journée... les sacs de mille francs ne pèseront pas un quarteron. Et maintenant, (Allant à son bureau.) excuse-moi, ma nièce; parce que, vois-tu, il y a là quelque chose de sacré qui m'appelle.

DUVAL, à Marie.

Et vous avez laissée seule votre tante malade?

MARIE.

Non, Joseph; j'ai prié Henriette de rester près d'elle.

DUVAL.

Encore Mlle Henriette! (Avec un accent de reproche.) Je vous avais prié, Marie, de ne plus la voir!

MARIE.

Mais... après tous les services qu'elle m'a rendus, puis-je, sans ingratitude, rompre avec elle?

DUVAL.

Des services!.. Convenez plutôt, Marie, que vous aimez Henriette, parce qu'elle flatte vos rêves de grandeurs, de coquetterie, de luxe!..

MARIE.

Ce soupçon, M. Duval...

DUVAL.

Est injuste, peut-être!.. soit; pardonnez-moi ma sévérité. (L'examinant.) Comme vous êtes parée, aujourd'hui, Marie!.. Qui penserait, à vous voir ainsi, que vous êtes une pauvre ouvrière?

MARIE, embarrassée.

C'est que... c'est que je devais aller...

(Duval se dirige vers son bureau sans l'écouter.)

MARIGNON, sortant de son bureau, à Moulinet.

Eh bien! et toi, garçon, tu ne dis rien... qu'est-ce qui t'amène?

MOULINET.

D'abord, père Marignon, j'ai accompagné votre nièce en qualité de porte-respect, pour la garantir des voitures, des gants serins, et autres cannes à pommes d'or...

MARIGNON.

Je comprends.

MOULINET.

Ensuite, j'attends votre fils Dominique, pour la chose de la mairie.

MARIGNON.

Oui, c'est aujourd'hui que vous tirez tous les deux à la conscription.

MOULINET.

Il m'a donné rendez-vous ici... Dans une heure, je plonge ces cinq doigts-là dans le chapeau de Monsieur le Maire.

MARIGNON.

Tu ne crains donc pas de devenir soldat?

MOULINET.

Je ne l'ai jamais craint.

MARIGNON.

Tu es brave, mon ami!

MOULINET.

Je suis brave... et exempt du service. Mon père m'a fait assurer le jour de ma naissance.

MARIGNON.

C'est une précaution que j'ai prise à l'égard de mon Dominique.

MOULINET.

Il ne se presse guère, le Dominique en question!.. Je vais me promener en l'attendant; je vais regarder les piles d'écus, ça me divertira... Moi, il n'y a que deux sortes de boutiques devant lesquelles je m'arrête, les changeurs et les marchands de comestibles; deux états qui m'auraient bien convenus! les comestibles, surtout!

MARIE, regardant du côté de Duval, à part.

Il est fâché contre moi... Je ne voudrais pourtant pas m'en aller sans lui parler. (A Marignon.) Allons, mon oncle, je retourne auprès de votre femme.

MARIGNON.

Va, mon enfant; ne la quitte pas, surtout. (Elle s'éloigne en regardant toujours du côté de Duval.) Eh bien! tu ne dis rien à ce pauvre Duval?

MARIE, timidement.

Il paraît bien occupé... je crains de le déranger...

MARIGNON.

Bah! Joseph!..

DUVAL, sortant d'une profonde rêverie.

Hein?.. que me veut-on?

MARIGNON.

Eh! pardieu! c'est Marie qui s'en va, et cette enfant est toute chagrine de voir que son fiancé ne lui dit rien.

DUVAL.

Mlle Marie !.. oui, me voilà... je croyais...

(Il sort de son bureau.)

MARIGNON.

Va donc, mais va donc... Moi, je vais examiner ta caisse... Je sais bien qu'il n'y a pas d'erreur, mais c'est égal. (Bas.) Ça me donnera une contenance plus respectable pour moi, et... (Souriant avec bonhomie.) et moins gênante pour vous...

(Il va au bureau de Joseph et compte de l'argent avec préoccupation. Duval se dirige vers Marie, puis s'arrête étonné en voyant Bidaut qui s'approche d'elle et lui parle cavalièrement.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BIDAUT.

BIDAUT, à Marie.

Eh ! je ne me trompe pas, c'est la charmante Mlle Marie que j'ai l'honneur de saluer !

MARIE, à part.

Ciel ! M. Bidaut ! (Haut.) En effet, Monsieur ; mais, veuillez m'excuser, il faut que je m'éloigne...

DUVAL, à part.

Quel est cet homme ?

BIDAUT.

Déjà ! quand je m'applaudissais de rencontrer un plaisir, un bonheur, où je ne venais chercher que des affaires !

MARIE.

C'est par hasard, Monsieur, que je me trouve ici. Mon oncle est...

BIDAUT.

Garçon de recette, je sais cela... Mon frère est un des principaux administrateurs de la Banque, et si vous désirez obtenir par sa position, par son crédit...

DUVAL, se plaçant entre eux deux.

Mlle Marie n'a rien à solliciter, Monsieur. Son oncle n'attend d'avancement que de ses services, et non de la faveur...

MARIE.

Joseph !..

BIDAUT, le regardant avec son lorgnon.

Qui êtes-vous, mon ami ?

DUVAL.

Je suis...

BIDAUT.

Ah ! je vous reconnais ! vous êtes un de nos employés, le numéro un, je crois... Eh bien ! monsieur le numéro un, vous aurez à toucher aujourd'hui chez nous une très forte somme, et je vous recommande...

DUVAL.

Je ne reçois, Monsieur, de recommandations que de mes chefs. Je me nomme Joseph Duval et je suis le fiancé de Mlle Marie.

BIDAUT.

Son fiancé ! je vous en félicite.

DUVAL.

Trève de complimens, Monsieur !

BIDAUT, à Marie.

C'est la première fois, Mademoiselle, que j'entends parler de ce mariage ; Henriette, notre amie commune, me l'a toujours laissé ignorer.

DUVAL.

C'est qu'apparemment, Monsieur, Henriette, votre amie commune, a sagement pensé que cela ne vous intéressait pas.

BIDAUT.

Tout le monde n'est peut-être pas de votre avis, monsieur le numéro un !

DUVAL, avec colère.

Encore une fois, Monsieur, je me nomme Joseph Duval.

MARIE, se plaçant entre eux.

Messieurs !.. (A Bidaut.) J'ignore ce qu'a pu vous dire Henriette... C'est une bonne fille, dont le cœur est excellent, mais dont la tête est souvent légère... et sans la reconnaissance que m'imposent des services...

DUVAL, à part.

Encore !

BIDAUT, avec empressement.

Des services que votre noblesse d'âme exagère. Vous ne devez rien à Henriette, je vous jure !..

MARIE.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

BIDAUT.

Rien, sinon qu'elle est assez payée par le bonheur de vous être utile... (Bas.) et que je m'estimerais trop heureux de pouvoir faire pour vous... mille fois plus... que n'a fait Mlle Henriette.

MARIE.

Monsieur, je ne sais...

DUVAL.

Marie, vous oubliez que votre tante est malade et qu'elle vous attend. Vous désirez, j'en suis sûr, que cet entretien finisse ; et je désire, moi, (A Bidaut.) qu'il ne se renouvelle pas.

(Il prend Marie par la main, Bidaut la salue.)

BIDAUT, à part.

Décidément monsieur le numéro un est jaloux !.. Tant mieux ! j'aime les obstacles ; c'est plus piquant !.. Maintenant, vienne cet homme qui m'a promis son aide, et je suis sûr du succès ! (Il sort après avoir salué de nouveau.)

SCÈNE V.

MARIE, DUVAL.

DUVAL.

Marie, vous connaissez cet homme ?

MARIE.

Je l'ai rencontré une ou deux fois... chez...

DUVAL.

Chez Mlle Henriette, n'est-ce pas ?

MARIE.

Non.

DUVAL.

Où donc, alors ?

MARIE.

Chez la dame à qui appartient le magasin de lingerie où travaille Henriette ; elle donne de brillantes soirées.

DUVAL.

Et... et vous avez assisté à ces bals, à ces fêtes, vous, Marie ?

MARIE, avec hésitation.

Une fois seulement...

DUVAL.

Cette fête était bien brillante, n'est-ce pas? Il y avait là sans doute des femmes bien belles, bien parées, des hommes bien riches, bien élégans?

MARIE, naïvement.

Et comme ce monde est différent de celui que nous voyons tous les jours!.. comme il est aimable, gracieux!.. Oh! je n'oublierai jamais cette soirée passée dans ce beau salon! on y respirait un parfum de joie et de bonheur qui enivrait!

DUVAL, avec un peu d'amertume.

Vous avez raison, Marie! il enivre! (Reprenant le ton caressant.) Et au milieu de cet entraînement de la fête, vous écoutiez sans colère les propos galans, les paroles d'amour de quelqu'adorateur?

MARIE.

Un seul a osé se permettre...

DUVAL, souriant.

M. Bidaut, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui; mais je vous jure que je l'ai toujours mal accueilli.

DUVAL.

Mais les autres... ces hommes si polis et si riches, attachaient aussi sur vous des regards d'admiration.

MARIE.

Ce n'était que pour vous que j'en étais fière, Joseph!

DUVAL.

Et les femmes enviaient votre beauté, comme peut-être vous enviiez leur toilette.

MARIE, avec chaleur.

Et leur envie me rendait si heureuse! Oh! si un seul moment j'avais eu leur robe si belles et leurs bijoux, pour les éclipser tout-à-fait... je le sens, mon ami, rien n'eût manqué à mon bonheur, à mon triomphe!

(Duval s'éloigne d'elle brusquement et porte une main à ses yeux.)

DUVAL, d'un ton déchirant.

Oh! mon Dieu! voilà ce que je craignais pour elle!

MARIE, effrayée.

Mon ami, qu'avez-vous?.. mais il n'y a pas de mal à tout cela, n'est-ce pas?.. Qu'importe que le souvenir de ce monde éblouissant, que je n'ai vu qu'une fois, revienne par momens à ma pensée, si je vous aime de toute mon âme, si...

DUVAL.

Ce qu'il importe, Marie, c'est que votre vie tout entière ne soit pas malheureuse ou coupable.

MARIE.

Coupable!

DUVAL.

C'est que notre union ne devienne jamais funeste à l'un et à l'autre. (S'approchant d'elle, d'une voix sourde.) Pendant quelques semaines, quelques mois, peut-être, l'amour de votre époux éteindra cet amour de plaisir et d'éclat qui vous dévore; puis, viendront les souvenirs, puis, les regrets, puis, les larmes... Et vos larmes, Marie, je mourrais rien que de les voir couler.

MARIE.

Duval!

DUVAL.

Oh! vous n'avez pas encore su me connaître. Élevé à l'école du malheur, j'ai appris à renfermer dans mon cœur toutes mes passions, tous mes désirs, toutes mes souffrances... et quand, tremblant de fléchir, je détournais mes regards de ce monde qui me fascinait... vous vous disiez: «Heureux Duval! qui n'a pas de désirs!» Et lorsque je vous reprochais, avec une froideur calculée, votre ambition, votre amour pour les plaisirs et les grandeurs, vous vous disiez encore: «Il est sévère et cruel, lui; il ne connaît ni cette ambition, ni cet amour.»

MARIE.

Eh bien?

DUVAL.

Eh bien! vous vous trompiez, Marie. Ils se trompaient tous ceux qui, s'arrêtant à la surface, admiraient le calme apparent de mon âme! car c'est la main de la misère qui m'a enchaîné à cette profession que j'exerce; car je rêvais à vingt ans toutes ces joies, tout ce bonheur que vous rêvez aussi... car maintenant ma pauvreté me pèse, m'écrase!.. Vous aimez le luxe, et je ne puis pas vous donner de luxe; vous aimez l'éclat et les richesses, et je ne puis vous donner ni éclat, ni richesse, moi qui suis obscur, pauvre!.. pauvre!.. Oh! prenez pitié de moi, Marie; car j'avais mes propres douleurs qui m'accablaient depuis long-temps, et voilà que les vôtres sont venues mettre le comble à mon supplice.

MARIE.

Duval! Duval!.. oui, je vous méconnaissais, oui, j'étais bien injuste envers vous.

DUVAL.

Ce n'est pas tout encore: dans cette salle, sans relâche, une nouvelle torture se joint à mes tortures secrètes... j'entends le bruit de l'or et de l'argent; ce bruit, je l'entends le soir quand je suis seul dans ma chambre, je l'entends la nuit, quand je rêve; il me réveille en sursaut!.. Ce bruit, Marie, il me poursuit ici, dehors, dans mes douleurs, dans mes plaisirs, partout, toujours!.. Quand je suis pauvre, quand je songe à votre pauvreté... autour de moi de l'or, sous ma main de l'or, toujours de l'or!.. Il éblouit mes yeux; plusieurs fois le jour, il fatigue mes deux mains à le compter, il pèse sur mes épaules comme un fardeau... et je suis pauvre! Et pour compenser tant de supplices, j'ai seulement le droit de porter la tête bien haute et de dire avec orgueil: «Voyez! voyez! je suis un honnête homme!»

MARIE.

Et cette récompense, Joseph, vous suffira, j'en suis certaine... Moi, je vous promets de ne plus m'abandonner à mes folles illusions, à mes désirs insensés!.. Bon courage, Duval! et puis, qui sait, vous pourrez peut-être devenir riche!

DUVAL.

Riche! Mais songez donc à ce que je suis!.. Riche! c'est impossible! jamais!

MARIE.

Jamais!.. Eh bien! nous nous résignerons.

Mais l'heure me presse; adieu, adieu, mon ami.

DUVAL, accablé.

Adieu, Marie!

MARIE.

Adieu. (A part.) Jamais!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins MARIE.

DUVAL.

Se résigner, mais c'est dévorer ses larmes, c'est toujours souffrir.

MARIGNON, venant à lui gaîment.

Eh bien! garçon, à quand ce mariage? avez-vous arrêté ça, toi et ma nièce? Vous venez de causer un bon bout de temps, j'espère. Mais cela ne prouve rien, les amoureux, après onze heures de conversation, ça ne s'est encore dit qu'une chose : Je t'aime!.. A moins qu'ils ne se disent rien du tout... C'est pourtant comme ça que j'étais, il y a vingt ans, avec ma pauvre femme, qui répondait en rougissant jusqu'aux oreilles... ce qui ne nous a pas empêché de bien nous aimer; ce qui ne l'a pas empêché, elle, de me rendre bien heureux et de me donner, après quelques années de mariage, le grand garçon qui vient là... mon Dominique.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DOMINIQUE, MOULINET.

DOMINIQUE.

Bonjour, mon père... M. Duval, je vous salue.

DUVAL.

Bonjour, Dominique.

MARIGNON.

M. Duval! qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Tu ne peux pas l'appeler Duval tout court, et lui serrer la main?

MOULINET, bas.

Le papa ne se doute pas de la rivalité d'amour.

MARIGNON.

Eh bien?

DUVAL.

En effet. Auriez-vous quelque sujet de m'en vouloir, Dominique?

DOMINIQUE.

Moi! aucun, aucun assurément.

DUVAL, lui tendant la main.

Mais, pourquoi donc, alors?..

MOULINET, bas à Dominique.

Mais prête-lui donc ta main... il te la rendra, bêta!

(Ils se donnent une poignée de main; Moulinet en donne une aussi à Duval.)

MARIGNON.

A la bonne heure... Ainsi, vous allez à la mairie?

DOMINIQUE.

Oui, mon père.

MOULINET.

Nous y allons au pas de charge, comme des braves qui n'ont rien à craindre.

MARIGNON.

Ah ça, n'allez pas tirer de bons numéros, dites donc?

DUVAL.

Comment! pourquoi?

MOULINET.

Au fait, oui, comment! pourquoi?

MARIGNON.

D'abord, parce que ça me ferait presque regretter d'avoir fait assurer Dominique, s'il doit être exempt par le sort... et ensuite parce qu'il faut laisser les gros numéros pour les pauvres diables qui ne peuvent payer de remplaçans.

MOULINET.

C'est juste! Mon choix est fait, le premier après le zéro, autrement dit, le *un*. Voilà ce que je veux.

DOMINIQUE.

Vous avez eu tort, mon père, de consacrer à mon rachat une si forte somme. Il eut mieux valu peut-être me laisser partir.

DUVAL.

Que dites-vous, Dominique?

MARIGNON.

Partir!

MOULINET, à part.

A cause de sa malheureuse amour!

DOMINIQUE.

Vous ne comprenez pas, M. Duval, ce désir de quitter Paris, vous qui êtes heureux ici, vous qui aimez et qui êtes aimé?

MOULINET, à part.

Allusion du même à la même!

MARIGNON.

Ah ça! qui donc ne t'aime pas, ingrat?

DOMINIQUE.

Demandez plutôt de qui je suis aimé, mon père?

MARIGNON.

Hein? eh bien! et moi donc! et votre mère, Monsieur, votre pauvre mère!.. Vous parlez de vous faire soldat, mais ne savez-vous pas que la séparer de vous ce serait la tuer? ne sais-tu pas que je mourrais, Dominique, si tu n'étais plus près de moi?

DOMINIQUE.

Oui, vous avez raison; maudissez-moi, mon père, car vous l'avez dit, je suis un ingrat!

MARIGNON.

Allons, je te pardonne; mais plus de ces idées-là, mon garçon, je t'en prie.

MOULINET.

Certainement! imite mon exemple. Est-ce que j'ai des idées, moi?.. jamais. Image du pinson, j'en ai les mœurs et la chanson.

MARIGNON.

Allons, en route! ne faites pas attendre le gouvernement; les affaires de la Banque nous réclament.

DOMINIQUE.

Adieu, mon père.

MOULINET.

En avant, marche! Allons-nous en voir des mines déconfites et des nez allongés, des nez de vingt-cinq centimètres. Adieu, père Marignon et la compagnie.

DUVAL.

Adieu, mes amis, adieu.

SCÈNE VIII.

MARIGNON, DUVAL.

DUVAL.

Votre fils a quelque chagrin secret?

MARIGNON.

Je m'en suis aperçu, et il faudra que j'en découvre la cause... quelque amourette, sans doute? car du reste, il est comme son père, qui s'est toujours contenté de son sort, et à qui son travail a toujours suffi pour vivre tranquille et heureux, jusqu'au jour où j'ai perdu mon plus cher ami, ton pauvre père, Joseph... Ce n'est pas pour te le reprocher, garçon, mais il m'a fallu faire de grands sacrifices pour conserver intacts son honneur et son nom.

DUVAL, ému.

Oh! oui, je le sais, Marignon; et si, quelque jour, vous aviez besoin de ma vie...

MARIGNON.

Ta vie! que veux-tu que j'en fasse?.. Enfin, mon garçon, pour en revenir à mes affaires, tout est réparé maintenant... Grace au ciel, j'ai fait des économies, et si je n'ai pas, comme tous nos confrères, une petite fortune, j'ai pu du moins compléter hier, chez M. Dermont le banquier, le prix de l'assurance de mon fils Dominique, et les douze cents francs pour lesquels j'ai été poursuivi, il y a trois mois.

DUVAL.

Ainsi, vous ne craignez plus rien?

MARIGNON.

Non; et sans la maladie de ma femme, je serais aussi complètement heureux que tous nos camarades.

DUVAL.

La probité, voilà toute notre gloire.

MARIGNON.

Et cette réputation de probité est bien connue, bien méritée. Depuis vingt ans, je n'ai pas vu un seul d'entre nous la démentir... pas un!.. tiens, excepté cet homme qui vient là.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FAGEROLLES, qui se dirige vers un bureau au fond, où il s'arrête et paie.

DUVAL.

Cet homme! Mais il n'est pas garçon de recette; c'est Fagerolles; il est, je crois, clerc d'huissier.

MARIGNON.

Et c'est une profession qu'il déshonorera, sans doute, comme il a déshonoré la nôtre.

DUVAL.

Lui!

MARIGNON.

Dix mille francs ont manqué un jour dans ses comptes et il a soutenu qu'il avait perdu cette somme. Nous nous sommes cotisés et nous avons remplacé ces dix mille francs, en le renvoyant de notre corps.

FAGEROLLES, venant à eux.

Ah! Marignon, je désirais te parler.

MARIGNON.

Et moi je m'en allais; je désirais ne pas vous voir.

FAGEROLLES.

Ah ça! mais un autre que moi pourrait appeler cela une impolitesse.

MARIGNON.

Un autre, c'est possible. (A Duval.) Pour lui, c'est une justice.

FAGEROLLES.

M'expliqueras-tu, du moins...

MARIGNON.

Rien du tout. Quand le passé n'est flatteur pour personne, je n'aime pas à en parler.

FAGEROLLES.

Bon! tu as sur le cœur la part que tu as fournie lors de la perte que j'ai faite il y a quatre ans! mais je compte te rendre bientôt cela.

MARIGNON.

Cette part, je l'ai oubliée il y a long-temps, et je donnerais encore autant pour que cette perte n'eût pas eu lieu.

FAGEROLLES.

Douterais-tu par hasard de la réalité de l'accident qui m'est arrivé, de ma probité, enfin?

MARIGNON, à part.

Sa probité! (Haut.) Écoutez, je vais vous dire une bonne fois mon opinion. Perdre son propre argent c'est une maladresse, une bêtise; perdre l'argent d'un camarade, d'un ami, c'est une faute... mais perdre l'argent de la Banque, pour nous autres, Monsieur... c'est un crime.

FAGEROLLES.

Un crime!

MARIGNON.

C'est un crime!.. voilà mon opinion.

(Il lui tourne le dos et cause bas avec Duval.)

FAGEROLLES, bas.

Toujours le même! toujours de l'insulte et du mépris pour moi! patience! je me vengerai. (Haut.) M. Marignon, si je suis venu vous trouver, ce n'est pas pour écouter votre morale, encore moins pour vous tendre la main. Je voulais seulement vous prévenir que nous avons reçu l'ordre de reprendre les poursuites pour les douze cents francs que vous devez...

DUVAL.

Que dit-il?

MARIGNON.

Demain, Monsieur, l'effet sera soldé.

FAGEROLLES, à part.

Demain; aujourd'hui peut-être il apprendra le coup qui le menace.

MARIGNON.

J'irai porter moi-même les fonds à M. Delahaye.

FAGEROLLES.

Ce n'est plus entre les mains de M. Delahaye que se trouve l'effet.

MARIGNON.

Comment?

FAGEROLLES.

Quelqu'un a payé, et c'est au nom de cette personne que je poursuis.

MARIGNON.

Et qui donc?

FAGEROLLES.

Qu'importe! puisque vous êtes prêt à payer,

SCÈNE X.

LES MÊMES, DURAND, LES GARÇONS DE RECETTE.

DURAND.

Attention, messieurs!.. M. André, voici les traites, les billets que vous aurez à toucher dans votre quartier... total, 32,000 francs.

ANDRÉ.

C'est bien.

DURAND.

Vous, Jovinet, voici les vôtres. (Il lui donne une liasse de papiers.) Vous, Duval, 60,000 francs, dont trente dans la maison Bidaut.

DUVAL, à part.

Chez cet insolent qui, tout à l'heure...

DURAND.

Pour toi, mon vieil ami Marignon, c'est autre chose... 50,000 francs chez divers banquiers, et 120,000 chez un seul... rue Lafitte... aux autres, maintenant.

(Il remonte la scène et parle bas aux garçons qui l'entourent. Chaque garçon va à son bureau faire ses préparatifs de départ.)

MARIGNON.

170,000! rien que cela! (Regardant Fagerolles.) n'importe, tout ça rentrera sans erreur et surtout sans perte. (Passant devant lui.) On ne perd pas l'argent de la Banque.

DURAND.

Allons, partons.

TOUS.

Partons, partons!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIE, accourant.

MARIE.

Mon oncle! mon oncle! ah! venez, venez vite!..

DUVAL.

Marie, pourquoi ce trouble?

MARIGNON.

Qu'y a-t-il?

MARIE.

Depuis ce matin, vous le savez, ma pauvre tante se trouvait mieux; elle était plus calme surtout, et mes frayeurs commençaient à se dissiper, quand, tout à l'heure, on a apporté une lettre. A peine en avait-elle parcouru quelques lignes, que je l'ai vue pâlir... puis des larmes se sont échappées de ses yeux. Elle s'est tournée vers moi, elle a voulu parler, mais il semblait qu'une grande douleur l'oppressât et elle n'a pu prononcer que des mots entrecoupés et sans suite... «Marignon... mon ami... mon fils, mon pauvre fils...» disait-elle. Et elle est enfin tombée à mes pieds, froide, inanimée, presque morte.

MARIGNON.

Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé?

MARIE.

J'ai fait appeler le médecin; je l'ai supplié, à mains jointes, de ne pas la quitter, et je suis accourue, mon oncle, car elle veut vous voir; et je tremble qu'à chaque instant...

MARIGNON.

Ma pauvre Louise! oui, oui, me voilà... me voilà!.. mais cette lettre... que peut-elle donc contenir?

FAGEROLLES, à part.

Je le sais, moi.

DUVAL.

Hâtez-vous, mon ami; il faut courir près d'elle.

MARIGNON.

Oui, oui; mais mon devoir!.. ma tournée à commencer! que faire, que devenir? oh! ma tête, ma tête!.. écoute, Duval... mon ami, il faut que tu te charges d'une partie de mes courses... il n'y a que toi au monde à qui je confierais une pareille mission, au moins! il y a surtout les 120,000 francs de la rue Lafitte... pour recevoir une si forte somme, il faut avoir toute sa raison, tout son sang-froid, et moi, vois-tu, Duval, ma femme... ma pauvre femme malade... mourante, peut-être... je ne sais plus, je ne vois plus ce que je fais, et si j'allais me tromper! oh! tu te chargeras de cette somme, n'est-ce pas.

DUVAL.

Je m'en charge.

MARIGNON.

Moi, je vais courir chez moi, voir ma pauvre malade! puis je ferai les recouvremens du quartier... tout ce que je pourrai enfin... ce n'est pas assez, peut-être, mais on ne doit pas exiger davantage d'un malheureux dont la femme se meurt!.. tiens, tiens, mon garçon!

(Il lui donne les lettres de change.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BIDAUT.

MARIGNON, à Duval qu'il conduit à son bureau.

120.000 francs, tu vois!.. ah! prends aussi ce portefeuille.

BIDAUT, bas à Marie.

Mademoiselle, veuillez lire cette lettre, quand vous serez seule.

MARIE.

Une lettre! de vous, Monsieur?

(Elle la repousse.)

BIDAUT.

Un grand malheur semble menacer votre famille; prenez, Mademoiselle, c'est d'elle aussi qu'il s'agit, et songez que vous avez un ami prêt à secourir ceux qui vous sont chers.

MARIE.

Un grand malheur les menace, dites-vous? mais, Monsieur...

DUVAL.

Encore lui!

(Duval vient se placer entre eux et regarde Bidaut avec défiance, tandis que Marie cache la lettre.)

MARIGNON, à Duval.

Tu ne négligeras rien, n'est-ce pas, Joseph? une si forte somme! aie du sang-froid, de la tête, tout ce qui me manque, enfin, dans ce cruel moment.

DUVAL.

Soyez tranquille.

MARIGNON.

Allons, viens, viens, Marie; courons près de

notre pauvre malade... Mon Dieu, mon Dieu pourvu que nous arrivions encore à temps.

(Ils sortent.)

FAGEROLLES.

Tout marche comme je l'avais prévu.

BIDAUT.

Silence.

FAGEROLLES.

Quand recevrai-je vos ordres, Monsieur?

BIDAUT.

A l'instant... suis-moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre chez Marignon.

SCÈNE I.

LE MÉDECIN, LOUISE, MARIE, DUVAL, HENRIETTE, MARIGNON.

(Le Médecin écrit une ordonnance à l'écart, tandis que Duval, Marie, Henriette, Marignon, entourent Louise évanouie dans un fauteuil.)

MARIGNON.

Monsieur le Docteur, est-ce que ce long évanouissement ne va pas cesser?

LE MÉDECIN.

Calmez votre inquiétude, elle reprendra bientôt ses sens.

HENRIETTE.

En effet... son cœur bat avec plus de force... ses joues se colorent...

MARIE.

Elle rouvre les yeux...

MARIGNON.

Enfin.... enfin.... ah! j'ai eu bien peur, ma pauvre Louise, ma pauvre femme!

LE MÉDECIN.

Silence, cachez-lui vos craintes et surtout vos larmes...

MARIGNON.

Oui, Docteur, oui... d'ailleurs, je ne crains plus rien... je ne pleure plus, le danger a cessé, n'est-ce pas?..

LE MÉDECIN.

Peut-être...

MARIGNON.

Comment?

HENRIETTE.

Attendez, père Marignon, ôtez-vous de là.... que je fasse boire la malade.

MARIGNON.

Oui, Henriette... vous êtes une bonne fille.

HENRIETTE.

Je le sais bien; mais tout le monde ici ne dit pas ça.

MARIGNON, s'approchant du médecin.

Monsieur, vous semblez douter de son rétablissement... que craignez-vous donc?

LE MÉDECIN.

Je suis loin de désespérer de son état.... mais souvenez-vous bien de mes paroles. Cette ordonnance, que je viens d'écrire, peut certainement contribuer à sa guérison..... mais ce qui doit surtout la sauver, ce que je vous recommande, Monsieur, c'est le plus grand calme, l'absence de toute émotion pénible ou violente. C'est une organisation que le chagrin n'a que trop affaiblie, et que l'annonce d'un malheur pourrait briser.

MARIGNON.

Heureusement, je n'ai plus rien à redouter... mes affaires sont arrangées... et...

LOUISE.

Marignon... mes amis.... Dominique.... mon fils... mon pauvre fils.

MARIGNON.

Tout à l'heure, Louise, tout à l'heure, il va revenir...

MARIE.

Il n'était pas instruit de votre état, sans cela, il serait déjà de retour.

LOUISE.

Comme il tarde, mon Dieu!

LE MÉDECIN.

Souvenez-vous de ma recommandation.

MARIGNON.

Soyez sans inquiétude, Docteur, je m'en souviendrai.

LE MÉDECIN.

Et s'il survenait quelqu'accident, venez me chercher; mais du calme surtout, ne l'oubliez pas.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, hors LE MÉDECIN.

MARIGNON, revenant près de Louise.

Eh bien, Louise, comment te trouve-tu?

LOUISE.

Mieux, bien mieux...

DUVAL.

Votre état ce matin était si rassurant.... qui donc a pu causer cette nouvelle crise?

HENRIETTE.

Cette lettre qu'elle a reçue.

MARIGNON.

Mais, cette lettre, que contenait elle donc de si terrible? tu te seras effrayée à tort.

LOUISE.

A tort, dis-tu... mais tu ne l'as donc pas lue? tu ne sais donc pas quels malheurs nous menacent?

MARIGNON.

Non.

LOUISE.

Tu ne sais pas que ces 4,200 francs que nous devons, on les exige aujourd'hui même.

MARIGNON.

Je les ai réalisés.

LOUISE.

Mais on nous les vole.

MARIGNON.

Comment?

TOUS.

Que dit-elle?

LOUISE.

Tu ne sais pas, enfin, que Dominique, mon fils chéri, mon seul enfant, est peut-être en ce moment condamné par le sort, que la conscription peut me l'arracher pour sept ans, pour toujours, car s'il revient alors... je serai morte.

MARIGNON.

Mais je l'ai assuré contre le sort.... et cet argent, comme celui de mon billet, est déposé depuis plusieurs jours chez le banquier Dermons.

LOUISE.

Et le banquier Dermons a pris la fuite.

MARIGNON.

Grand Dieu!.. qui dit cela? quelle preuve?

LOUISE.

Tiens, lis. (Elle lui remet une lettre.)

MARIGNON, lisant.

« Le banquier Dermons a déposé son bilan, hier, et depuis ce matin il est en fuite... » Oh!..

LOUISE.

Et, maintenant, crois-tu que mes craintes soient vaines, que je me sois alarmée à tort... ton premier cri, à toi, a été pour ton honneur compromis... le mien a été pour mon fils.

DUVAL.

Ah! que de malheurs, mon Dieu!

MARIGNON, pleurant.

Mon pauvre Dominique.

LOUISE.

Oh! il est perdu, va... car le ciel est sans pitié pour nous! tout à la fois... tout en un seul jour... et on me demande qui a pu me désespérer, me briser ainsi; je me demande moi, comment il se fait que j'existe encore.

MARIE.

Oh! ne dites pas cela ma tante, le ciel peut vous venir en aide.

MARIGNON.

Non, non; tout est fini.

DUVAL, bas.

Songez aux paroles du docteur! et n'ajoutez pas vous-même un malheur à tous ceux qui vous frappent.

MARIGNON.

Tu as raison, Duval, je serai courageux pour elle!.. pour elle, je lutterai jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous secourir ou de m'écraser tout-à-fait. (S'approchant de Louise.) Louise, nous avons tort de nous alarmer ainsi, rien n'est encore désespéré.

LOUISE.

Tu veux me tromper, pour me rendre de la force et du courage.

MARIGNON.

Non... d'abord, mon nouveau créancier ne sera peut-être pas inexorable... et puis il me reste des ressources... des amis.

LOUISE.

Des amis... à nous qui sommes malheureux! et quand cela serait, quand tu parviendrais à obtenir des délais pour cet argent.... n'ai-je pas un autre sujet de craintes mille fois plus cruel... le départ de notre fils.

MARIGNON.

Le sort lui sera favorable.

LOUISE.

Non... le malheur est entré dans cette pauvre demeure, il n'en sortira que lorsqu'il n'y trouvera plus de victimes à frapper.

MARIGNON.

C'est impossible; chaque jour, dans nos prières, ne demandons-nous pas à Dieu de nous laisser à nous tous les chagrins, toutes les douleurs, et de garder pour notre enfant tous les bonheurs et toutes les joies... eh bien, le ciel nous a entendus, il exauce nos vœux, et tandis que nous pleurons ici, j'en suis certain, Louise, Dominique est heureux là-bas.

LOUISE.

Puisse-tu dire vrai! puissent tes espérances se réaliser bientôt.

MARIE.

Cette crise funeste vous a fatiguée, ma tante... et il faudrait....

(Elle fait signe à Duval de tâcher de l'éloigner.)

LOUISE.

Quoi donc?..

DUVAL.

Il faut rentrer dans votre chambre, tâcher de prendre un peu de repos.... le médecin l'a recommandée.

LOUISE.

Soit, j'obéis.

MARIE, bas à Henriette

Attends-moi, il faut que je te parle.

HENRIETTE.

C'est bon!

LOUISE.

L'espérance me soutiendra jusqu'à ce que je sache l'arrêt de mon fils... le mien!

MARIGNON.

Tout peut se réparer... nous serons heureux encore.

LOUISE.

Heureux!..

MARIGNON.

Oui, oui, heureux... (A part.) Si vous voulez, mon Dieu, faire un miracle pour une pauvre mère!..

(On conduit la malade jusqu'à sa chambre.)

SCÈNE III.

HENRIETTE, puis MARIE.

HENRIETTE.

Pauvres gens! leur désespoir me navre le cœur!.. oh! la misère, la misère!.. ce mot me fait peur... je ne connais rien de plus affreux.

MARIE, entrant.

Rien, excepté la honte!

HENRIETTE.

Encore les grandes phrases de M. Duval! Ma chère, on est moins en danger de se déshonorer, lorsqu'on est à l'abri du besoin, lorsqu'on est riche.

MARIE.

Mais on s'avilit souvent pour le devenir! Ecoute-moi, Henriette; aujourd'hui, je ne veux rien entendre de tes conseils de chaque jour... Duval est bien grave, bien sévère, mais je l'aime... il est pauvre enfin, mais je te le répète, je l'aime, et je préfère la misère avec lui...

HENRIETTE.

A l'opulence avec un autre.

MARIE.

Oui, et surtout à l'opulence que je payerais de mon honneur.

HENRIETTE.

Mais qui te parle de cela? M. Bidaut ne peut....

MARIE.

C'est pour t'entretenir de M. Bidaut que je t'ai priée de rester.

HENRIETTE.

Eh bien, je t'écoute.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL, à part.

Ensemble! je m'en doutais.

MARIE.

Jusqu'ici, cet homme que je rencontrais par hasard, disais-tu, chaque fois que j'allais te voir, cet homme ne s'était montré qu'empressé ou galant.

HENRIETTE.

Et malgré son amour, il a toujours été plein de respect et soumission.

MARIE.

Oui, jusqu'aujourd'hui qu'il a osé m'écrire et me contraindre, pour ainsi dire, à prendre sa lettre, afin de la soustraire aux regards de mon oncle et de Duval!

HENRIETTE.

Et cette lettre?

MARIE.

Je l'ai lue, car il m'avait dit qu'un malheur menaçait ma famille... mais il n'avait pas osé me dire quel sacrifice il m'imposait pour la sauver. Cette lettre, la voici; je veux que tu la lui rendes, que tu lui dises que je repousse avec horreur ces brillantes parures qu'il met à mes pieds, ce luxe dont il veut m'entourer.

HENRIETTE.

Soit; je lui remettrai sa lettre. Cependant, pourquoi exiger?..

MARIE.

Pourquoi?.. Parce que cette richesse, que j'aurais repoussée naguère avec mépris, pourrait m'éblouir, me rendre folle, maintenant que la misère vient à nous terrible et menaçante, maintenant que tous ceux que j'aime sont en proie aux plus affreux malheurs. Henriette, il faut, entre cette fortune et moi, une barrière infranchissable.

HENRIETTE.

Et tu veux que je dise à monsieur Bidaut?..

MARIE.

Que toutes deux, désormais, nous refusons de le voir.

HENRIETTE.

Mais...

MARIE.

Tu hésites?

HENRIETTE.

C'est que, je te le répète, c'est impossible.

MARIE.

Et pourquoi... pourquoi?

HENRIETTE.

Parce que... au fait, il faudra toujours que tu le saches... parce que M. Bidaut m'avait, depuis long-temps, prise pour confidente de ses chagrins, de son amour; parce que je lui avais avoué, moi, votre misère et tes besoins.

MARIE.

Eh bien!

HENRIETTE.

Et ces services que je te rendais souvent...

MARIE.

Achève... je crains de deviner!

HENRIETTE.

Tu sais bien, Marie, que je ne suis qu'une simple ouvrière; mes économies n'auraient pu suffire à mes dépenses et aux tiennes; et ces robes, ces bijoux, ces toilettes, dont le prix s'élève à près de mille francs, et que tu croyais ne devoir qu'à moi seule...

MARIE.

Malheureuse! c'était...

HENRIETTE.

Eh bien oui, je te l'avoue, c'était lui.

DUVAL, avec désespoir.

Infâme!

MARIE.

Duval!..

DUVAL, s'approchant, à Henriette.

Veuillez vous retirer, Mademoiselle.

MARIE, bas.

Duval...

DUVAL.

Vous ne craignez plus, je pense, de vous montrer ingrate envers elle, de blesser cette amie si dévouée, si généreuse... vous savez bien que c'est à un autre qu'appartient votre reconnaissance; c'est un autre qui l'a payée.

MARIE.

Oh! mon Dieu!

HENRIETTE, sortant.

Pauvre Marie! j'ai eu tort de lui dire cela, ou de le lui dire si tard.

SCÈNE V.

DUVAL, MARIE.

MARIE.

Joseph, vous avez tout entendu?

DUVAL.

Oui, tout; et vous disiez vrai, Marie, cet homme creuse sous vos pas un abîme dans lequel vous poussera la misère de votre famille.

MARIE.

Non, tout n'est pas perdu encore! Duval, je serai toujours digne de vous; car vous ne m'abandonnerez pas, et vous soutiendrez mon courage. A chaque nouveau malheur qui viendra nous frapper, c'est près de vous, mon ami, c'est

dans vos bras que je chercherai un refuge contre leurs larmes, contre moi-même ! et puis, il reste encore des chances de salut : mon oncle le disait tout à l'heure, le sort peut sauver Dominique, et on lui donnera du temps, à lui, pour payer ces douze cents francs qu'on lui vole.

DUVAL.

Et vous, Marie, qui vous sauvera?

MARIE.

Moi!

DUVAL.

Mais vous ne songez donc plus à ce qu'a fait pour vous l'hypocrite générosité de cet homme? vous ne songez plus, Marie, qu'il peut à chaque instant vous aborder avec un sourire de bienveillance et de protection sur les lèvres, si vous vous montrez humble et reconnaissante, ou avec un air de dédain et de raillerie insolente, si vous le repoussez?

MARIE.

Comment! il oserait me reprocher ?..

DUVAL.

Il le peut, Marie; il a payé ce droit, et, si vous voulez vous éloigner de lui, il vous retiendra de force par cette robe qu'il ne craindra pas de froisser; car il l'a payée !.. Mais il faut lui rendre cet argent, à cet homme... fût-ce au prix de mon sang, de ma vie... je ne sais pas comment, mais il le faut, il le faut.

MARIE.

Oh ! oui, sauvez-moi, mon ami, sauvez-moi!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIGNON.

MARIGNON.

Ca va mieux ; elle est plus tranquille, plus calme... mais toujours attentive au moindre bruit.

DUVAL.

Elle attend le retour de Dominique, n'est-ce pas?

MARIGNON.

Et, si lui aussi allait être frappé par le sort... j'en suis sûr, vois-tu, ma pauvre Louise en mourrait.

DUVAL.

Mais, que faire ?

MARIGNON.

Il faudrait du moins lui laisser ignorer, pendant quelque temps, ce nouveau coup... jusqu'à ce que sa santé...

DUVAL.

Et pour cela...

MARIGNON.

Pour cela, tu vas courir au-devant de Dominique, à la mairie; tu lui apprendras tout ce qui se passe ; et, si la chance a été contre nous, s'il doit partir, que je le sache seul, moi, que je sois seul à souffrir, et qu'il la trompe pour la sauver... Va vite.

DUVAL.

Oui, je cours...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, entrant précipitamment.

Le voilà... je l'ai vu, mon fils, mon Dominique. Écoutez... il monte l'escalier.

MARIGNON.

Déjà.

DUVAL.

Il est trop tard.

MARIGNON, allant à elle.

Du courage, Louise.

LOUISE.

Oh ! j'ai de la force... il m'en reste pour entendre mon arrêt.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DOMINIQUE, MOULINET.

(Tous deux tiennent, en entrant, leurs chapeaux à la main et les jettent sur une table. D'un coup-d'œil, Marignon a distingué les numéros qu'ils portent.)

DOMINIQUE, s'élançant vers Louise.

Ma mère, qu'ai-je appris? Depuis mon départ, une crise funeste... oh ! mais tu es mieux, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui, mieux... mieux... mais parle, parle vite, toi... le sort... mais réponds-moi, parle donc : ton silence me tue !

MARIGNON, à part.

Perdu ! tout est perdu !

DOMINIQUE.

Pourquoi ce trouble, ma mère ? qu'importent les numéros qui nous sont échus, puisque...

MOULINET.

Certainement, puisque nous sommes exempts ! pas par le physique au moins, mais par le *quibus*.

LOUISE.

Ah ! oui... tu ne sais rien encore... enfin, ces numéros, dites-les moi ; je veux les connaître...

MOULINET.

A nous deux, nous avons extrait presque les deux extrêmes, le 5 et le 423... un bon et un mauvais.

MARIGNON.

Ah ! quelle idée !

(Il s'approche sans être vu, des deux chapeaux et change furtivement les numéros.)

LOUISE.

Mais à qui le 423 ? à qui l'autre, enfin ?

MOULINET.

A qui ?..

MARIGNON.

Parbleu ! montrez-nous-les, et nous verrons bien... (Leur présentant leurs chapeaux.) Allons, allons, dépêchez-vous.

MOULINET.

Ca va ! (Ils mettent leurs chapeaux.) Vous voyez, père Marignon, j'ai fait la boulette, je n'ai pas tenu ce que je promettais.

LOUISE.

Oui, mon fils, mon Dominique, a été plus heureux... sauvé... sauvé... O mon Dieu! mer-

ci!.. qu'importe nos autres malheurs, tout le reste est juste, tout le reste est bien, mon fils est sauvé!.. Oh! tenez, je me sens mieux, je ne souffre plus, mes forces reviennent... mon fils est sauvé! (Elle l'embrasse.)

MOULINET.

Lui, il a amené le beau numéro... (Regardant le chapeau de Dominique.) Tiens!.. (Il ôte le sien et le regarde.) Ah ça!..

DUVAL, s'approchant de lui.

Silence, malheureux.

MOULINET.

Quoi donc? mais c'est qu'il a...

MARIGNON, de l'autre côté.

Tu ne voudrais pas la tuer! n'est-ce pas?

MOULINET.

La tuer... jamais de sa vie.

DOMINIQUE.

Mais expliquez-moi, ma bonne mère...

LOUISE.

Tu ne sais donc pas que le banquier Dermons a pris la fuite avec l'argent que nous lui avions remis pour ton assurance, et si tu n'avais pas été favorisé par le sort, tu aurais été obligé de partir.

DOMINIQUE.

Le banquier Dermons... lui!.. oh! c'est un affreux malheur!

MOULINET.

Dermons!.. mais c'était mon assureur aussi, à moi.

MARIGNON, bas à Moulinet.

Tu comprends donc, alors...

MOULINET, de même.

La crémisette de nos numéros! Oui, père Marignon, vous ne pouvez pas conter la parabole à la pauvre vieille, et vous voulez lui faire croire... suffit.

DOMINIQUE.

Ma mère, si cependant le sort...

MARIGNON, bas à Dominique.

Il faut la tromper, à tout prix.

LOUISE.

Maintenant que le danger est passé, oublions-le, mes amis, car je frémis rien que de penser... (A Dominique.) Mon Dominique! mon fils chéri! ton père disait vrai, pour nous les larmes, pour toi le bonheur. Dieu nous a entendus.

MARIE, à part.

Pauvre femme!

MOULINET, s'approchant.

Eh bien! et moi, Mme Marignon! vous ne me dites rien, à moi qui vais partir... J'ai pourtant une vieille mère aussi, moi, et à qui j'apporte de temps en temps quelques secours pris sur mon travail.

LOUISE.

Je plains sincèrement votre mère, M. Moulinet, et je voudrais pouvoir...

MARIGNON, à part.

Elle va tout découvrir. (Bas à Moulinet.) Tais-toi donc.

MOULINET, parlant plus haut.

Eh bien! si le sort eût voulu (ce qu'il n'a pas voulu) que ce fût Dominique qui fût soldat et moi qui fusse pékin, rien qu'à voir combien vous aimez votre fils et combien il vous aime, rien qu'à voir votre désespoir à tous lorsque vous craigniez de le perdre, j'aurais dit au conscrit susnommé : « Voyons, mon garçon, il paraît que les grands parens ne veulent pas te lâcher; si tu pars, ils se livreront à un chagrin indéterminé; eh bien! les amis ne sont pas des Turcs... il y a du cœur là-dessous, vois-tu... depuis long-temps, la mère Moulinet désire entrer à la Vieillesse, voilà une bonne occasion pour moi de la rendre heureuse... trouve-moi seulement cinq cents francs, et je pars pour toi! »

DUVAL.

Pour Dominique?

MARIGNON.

Pour mon fils?

DOMINIQUE.

Comment, tu aurais fait cela?

MOULINET.

Cinq cents francs, ce n'est pas cher un homme au grand complet! Je crois, sans me flatter, que, vue prise du physique, on mettrait un chiffon de mille de plus, sans trouver aussi bien.

LOUISE, souriant.

Brave jeune homme! et cependant, dans un cas pareil, nous ne pourrions profiter de vos bonnes intentions... Où trouverions-nous cinq cents francs, nous qui sommes ruinés?

MOULINET.

Aussi, n'est-ce qu'une supposition. (Bas à Dominique.) Songe à ce que je viens de dire, cinq cents francs et tu restes... mais il faut les trouver... ce soir même.

DOMINIQUE, bas.

Impossible!

MOULINET, de même.

Et la caisse commune des garçons de recette?

MARIGNON, de même.

Nous y avons eu trop souvent recours.

MOULINET, bas.

Et vos amis?

DOMINIQUE, bas.

Nous n'en avons plus.

MOULINET.

Et votre cautionnement?

MARIGNON.

Il appartient à un tiers, et d'ailleurs, en disposant de ce cautionnement je perdrais ma place.

DUVAL, à part.

Aucun moyen de les sauver!

MOULINET.

Allons! il est temps que j'aille annoncer à la mère Moulinet le résultat.

(On entend un coup de sonnette.)

MARIGNON.

Qui peut venir ici dans un pareil moment?

(Il va ouvrir et se trouve face-à-face avec Fagerolles, qui entre suivi de deux hommes.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FAGEROLLES, DEUX HOMMES.

TOUS.

Fagerolles!..

DUVAL.

Un nouveau malheur, sans doute.

MOULINET, à part.

Encore! Ça peut devenir contagieux, je file. (Il sort.)

FAGEROLLES.

Vous m'avez dit, M. Marignon, que vous étiez en mesure d'acquitter cet effet de douze cents francs, et je viens en toucher le montant.

LOUISE.

O mon Dieu!..

MARIGNON.

Ah! tu savais, ce matin, le coup qui devait me frapper... et j'aurais dû le deviner à tes paroles railleuses dont je me souviens en ce moment.

FAGEROLLES.

Ce matin, je savais qu'un débiteur a la voix bien haute le jour d'un paiement et le ton bien humble le jour de la saisie... et c'est pour opérer une saisie, dans le cas où vous refuseriez de payer, que je me suis fait accompagner par ces Messieurs.

DUVAL.

Une saisie!

DOMINIQUE, se plaçant devant la porte de la chambre.

Ici, en présence de ma mère! non, non, vous ne le ferez pas.

FAGEROLLES.

Oseriez-vous résister à la loi?.. Il faut que nous voyions, que nous estimions tout par nous-mêmes.

LOUISE.

Malheureux enfant! que vas-tu faire?

DOMINIQUE, à Marignon.

Eh quoi! mon père, vous souffrirez que ces misérables portent les mains sur ce qui a appartenu à votre femme, qu'ils souillent sa chambre de leur présence!.. (A Fagerolles.) Et moi je te dis, Fagerolles, que tu n'entreras pas, que tu ne verras rien... et si tu avances d'un pas...

MARIGNON.

Arrête!.. Mon fils, tes menaces sont inutiles, car cet homme manquera de courage pour te répondre; un misérable tremble toujours devant un honnête homme, un fripon est toujours un lâche!

FAGEROLLES.

Monsieur!..

(Les deux hommes se rapprochent de lui, en même temps que Marignon et Duval de Dominique.)

LOUISE, s'élançant entre eux.

Messieurs, entrez si bon vous semble, et faites votre devoir. (A Dominique.) Mon fils, tu as tort de redouter pour moi la présence de ces Messieurs... c'est un malheur, sans doute, qu'une saisie faite chez nous... mais, que m'importe que ces hommes prennent tout ce qui se trouve ici, maintenant que je sais que tu me reste!..

FAGEROLLES.

Si vous avez le moyen de faire d'exempter votre fils, M. Marignon, il vaudrait mieux peut-être acquitter cet effet; il y a de l'honneur à être soldat, il n'y a que de la honte à ne pas payer une dette.

MARIGNON.

Que vous importe!

LOUISE.

La fuite de Dermons nous a tout enlevé, Messieurs, et le hasard seul pouvait sauver mon fils.

FAGEROLLES.

Mais le tirage, auquel j'assistais, lui a fait échoir le numéro...

DUVAL.

Silence! Monsieur.

LOUISE.

Achevez... lequel?.. (A part.) M'aurait-on trompée?

FAGEROLLES.

Je l'ai déploré pour vous; mais c'est le numéro 5 que votre fils...

DOMINIQUE.

Malheureux...

LOUISE.

Que dites-vous?

MARIGNON.

Silence, infâme! tu es ici pour nous dépouiller, et non pour assassiner.

LOUISE.

Ainsi, on m'avait abusée... et toi aussi, Dominique, perdu... perdu pour moi... Oh! j'en mourrai, j'en mourrai!..

(Elle tombe dans un fauteuil.)

DOMINIQUE.

Ma mère, reprends courage... peut-être...

LOUISE.

Oh! pas de consolations, elles n'arriveraient pas jusqu'à mon cœur... Mais aussi, mon ami, pas de désespoir, pas de larmes! moi, je vivrai jusqu'à ce qu'on vienne m'arracher mon enfant!.. toi, Marignon, tu seras fort jusqu'à ce que tu aies accompli tout entière ta tâche d'honnête homme... C'est l'heure de la recette, Marignon, ton devoir t'appelle... Messieurs, faites votre métier, nous sommes prêts.

(Marie et Duval se sont rapprochés l'un de l'autre.)

MARIE.

Que de malheurs!..

DUVAL, lui prenant la main.

Et pas un espoir!

MARIGNON.

Oui, il faut que je te quitte; Marie, mes enfans, je vous la confie... ce n'est plus l'instant de songer à nous... je vais faire quelques courses dans le quartier. Louise, dans quelques instans je serai de retour. Adieu... adieu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, hors MARIGNON.

FAGEROLLES.

Messieurs, procédons à la saisie. (Lisant un papier.) « Au nom de la loi, de par le tribunal de commerce, et à la requête de M. Jules Bidaut... »

(Il inspecte les meubles et écrit.)

MARIE.

Jules Bidaut!.. (Mouvement de Duval qui la regarde avec anxiété.) Jules Bidaut, dites-vous... Mais il ignore que vous venez saisir ici; dans ma famille!.. il ignore cela, Monsieur.

DOMINIQUE.

Vous le connaissez donc, cet homme?

MARIE.

Oui, et je sais que pour lui c'est une misérable somme que celle que nous lui devons, je sais qu'il peut vous racheter, Dominique, et sauver votre mère.

LOUISE.

Racheter mon Dominique, me le rendre! qui dit cela? qui donc nous prendrait ainsi en pitié? Mais non, on veut me tromper encore et prolonger ma vie avec un peu d'espoir... Tu ne peux rien pour nous, n'est-ce pas?

MARIE.

Je peux... je peux vous sauver tous.

(Elle s'approche de la table et saisit une plume.)

DUVAL, allant à elle.

Et qui portera cette lettre, Marie... Sera-ce votre oncle ou votre fiancé?

MARIE.

Duval! (Elle rejette la plume.) Mais je ne peux pas la laisser mourir, voir son fils arraché de ses bras, et son mari déshonoré... je vous jure que toute pensée de fortune pour moi-même me fait horreur en ce moment... mais au prix de mon avenir, je voudrais les tirer de l'abîme! Ma vie, ma vie tout entière, je la donne à qui les sauvera...

DUVAL.

Souvenez-vous de ces paroles, Marie; moi, je ne les oublierai pas!.. et maintenant achevez.

MARIE.

Vous voulez...

DUVAL.

Oui, mettez l'adresse, « à M. Jules Bidaut...» bien... ce sera moi qui lui porterai cette lettre.

MARIE.

Vous!..

DUVAL.

Oh! ne redoutez de ma part, ni emportement ni violence! Avant de la remettre à son adresse, j'aurai frappé à la porte de tous mes amis, j'aurai imploré la pitié de l'homme dont l'argent répond à la Banque de ma fidélité, j'aurai épuisé enfin tout ce qui me reste de ressources et d'espérances; et si tout me fait faute, si ce recours est le dernier, le seul qui nous reste, je me soumettrai, Marie; j'irai trouver Bidaut, je lui donnerai votre lettre; mais comme je le connais bien, moi! comme je le sais sans cœur et sans miséricorde, dès qu'il aura franchi le seuil de cette maison, j'aurai cessé de vivre!

MARIE.

Cette lettre, Duval, rendez-moi cette lettre!

DUVAL.

L'un de nous deux vous la rapportera!.. Priez Dieu, Marie, pour que ce soit moi!..

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, hors DUVAL.

FAGEROLLES, à part.

Si je ne m'abuse, tout marche au gré de M. Bidaut. (Haut.) Maintenant, nous pouvons, je suppose, entrer dans cette chambre.

LOUISE.

Entrez, Monsieur, entrez! (Ils entrent dans la chambre de Louise.) Que se passe-t-il donc, Marie? Duval est sorti bien pâle, bien agité!..

MARIE.

C'est qu'il va dans ce moment tenter deux grandes chances de salut... les dernières!

DOMINIQUE.

Mais à quel prix, Marie?

MARIE, à part.

Au prix de sa vie, ou de la mienne.

LOUISE.

Tu ne nous réponds pas...

MARIE.

Ma bonne tante, vous m'avez toujours tenu lieu de mère, votre tendre affection ne s'est jamais démentie, et, quoi qu'il arrive, vous ne cesserez pas de m'aimer?

DOMINIQUE.

Que dites-vous là, Marie?

LOUISE.

Ne plus t'aimer! toi qui as partagé nos joies, si rares, et nos peines de chaque jour?.. Mais explique-toi! parle, parle donc...

(La porte s'ouvre et Marignon paraît.)

MARIE.

Mon oncle! oh! pas un mot... pas un mot!..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIGNON, chargé d'une lourde sacoche.

MARIGNON.

Je suis remonté en passant, Louise, pour avoir de tes nouvelles, et puis pour mettre un peu d'ordre dans mes comptes... car mon esprit est bouleversé, et je crains qu'une erreur... (S'approchant de Marie et de Dominique.) J'ai revu ce pauvre Moulinet : « Père, Marignon, m'a-t-il dit, j'attendrai Dominique jusqu'à demain avec ses 500 francs; passé ce délai, je serai forcé d'accepter les 1,500 francs d'un autre.»

MARIE.

Encore tout un jour! j'ai bon espoir...

MARIGNON.

Où trouver cet argent? je ne possède rien, moi...

(Il secoue la sacoche et la dépose sur la table.)

DOMINIQUE.

Et n'avoir pas même la ressource de me vendre! car mon départ tuerait ma mère!

FAGEROLLES, en dehors.

Plus, une commode d'acajou en bon état...

UNE VOIX.

Une commode...

MARIGNON.

Ah! encore là!.. et Duval à sa recette? Allons! (Il tire des billets de banque et les compte.) Sept, huit, neuf, neuf mille... neuf et quinze, vingt-quatre... vingt-quatre mille francs...

FAGEROLLES.

Un lit en noyer!

UNE VOIX.

Un lit en noyer!

LOUISE.

Le lit de mon pauvre fils!

MARIGNON.

Vingt-quatre et douze, trente-six... trente-six mille cinq cents.

FAGEROLES.

Plus, un secrétaire...

MARIGNON, se levant.

Oh ! ce misérable me rend fou !..

LOUISE.

Mon ami...

(Marignon se rassied, essuie une larme et compte de nouveau, mais à voix basse.)

FAGEROLLES, sortant.

Voilà qui est fini.

MARIGNON.

Comment... une erreur dans mes comptes !

FAGEROLES, s'approchant de Marignon.

Oh ! que d'argent !

MARIGNON, le repoussant violemment.

Arrière, Monsieur, c'est l'argent de la Banque... (Se remettant à table.) Cette erreur, il faut que je la trouve... (Fagerolles s'éloigne.)

FAGEROLLES, aux recors.

Je crois que nous avons oublié cette table ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUVAL.

DUVAL, s'approchant de Fagerolles.

Monsieur, à combien s'élève la somme qui est due ?

FAGEROLLES.

A quinze cents francs avec les frais.

DUVAL, lui prenant le dossier et lui donnant deux billets de banque.

Prenez, et partez.

TOUS, excepté Marignon.

Ciel !

FAGEROLLES.

Comment, Monsieur ?

DUVAL.

Sortez d'ici.

(Fagerolles sort avec ses recors.)

LOUISE.

Mon ami...

DUVAL.

Silence ! pas un mot en ce moment à Marignon, je l'exige; il refuserait peut-être un si grand service de moi.

LOUISE.

Soit, nous attendrons.

MARIE.

Vos amis ont donc écoutés vos prières ?

DUVAL, avec calme.

Oui... Dominique, prenez ces cinq cents francs, et courez chez ce jeune homme qui vous attend.

LOUISE.

Mon fils... sauvé !

DOMINIQUE.

Je vous resterai, ma mère. (Regardant Marie.) Duval, vous méritez tous les bonheurs, vous.

(Il sort; Louise le suit des yeux, de la fenêtre.)

DUVAL.

Allez, allez vite !

SCÈNE XIV.

DUVAL, MARIE, LOUISE, MARIGNON.

MARIGNON, à part.

J'ai enfin trouvé mon erreur. (Haut.) Ah ! te voilà, Duval, il est bientôt l'heure de rentrer à la Banque, n'est-ce pas ?

DUVAL.

Je vous suis.

MARIE, bas.

Et ma lettre ?

DUVAL, de même.

Je l'ai remise moi-même chez M. Bidaut.

MARIE.

Mais puisque le danger a cessé, pourquoi voulez-vous donc qu'il vienne, cet homme ?

DUVAL.

Vous le saurez. Chez vous, dans une heure.

MARIE.

Mais...

DUVAL.

Il le faut, il y va de la vie !

MARIE.

J'y serai.

MARIGNON.

Allons, Duval, à la Banque !

DUVAL.

A la Banque !

(Ils sortent tous les deux.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une mansarde chez Marie dans la maison de Marignon. Il est nuit.

SCÈNE I.

MARIE, seule.

Comme la nuit est noire et triste ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il se passer ? Duval devrait déjà être ici. « Dans une heure, m'a-t-il dit, il y va de la vie ! » Et ces terribles paroles résonnent sans cesse à mon oreille : Que fait-il ? où est-il maintenant ? Oh ! je ne sais pourquoi cette soirée, ce silence, ce retard de Joseph, tout m'inquiète, tout m'épouvante ! et pourtant, folle que je suis, il va venir ; il me l'a promis... Sans doute quelque affaire pressante l'a retenu... Le noble jeune homme ! il a sacrifié, pour sauver ma famille, ce cautionnement, sans lequel il ne peut plus conserver sa place à la Banque ; et, peut-être maintenant, il en recueille les restes, qui sont désormais toute sa fortune. Pauvre Duval !

SCÈNE II.

MARIE, HENRIETTE.

MARIE.

Ah ! c'est toi, Henriette ?

HENRIETTE.

C'est moi, ma bonne amie ; je t'ai vue aujourd'hui si triste, si malheureuse, que je me suis échappée, aussitôt que je l'ai pu, pour venir passer un moment avec toi, pour te consoler.

MARIE, froidement.

C'est trop de bonté ; mais on n'offre de consolations qu'à ceux qui ont des chagrins ; et moi... je n'en ai plus.

HENRIETTE, piquée.

C'est-à-dire que tu ne me juges plus digne d'être la confidente de tes peines, depuis que tu sais l'affaire de M. Bidaut. (Étourdiment.) Eh bien ! Marie, vrai, tu as tort de m'en vouloir ; car tout ce que j'ai fait, ce n'était que par amitié ; pouvais-je penser que tu prendrais la chose si à cœur ? Je te voyais humiliée de porter de pauvres toilettes, et M. Bidaut semblait avoir des intentions si honnêtes, si délicates... Que veux-tu, j'ai cédé. Si j'ai mal fait, pardonne-moi.

MARIE, lui tendant la main.

Ce bon sentiment me réconcilie avec toi ; ne parlons plus du passé ; si tu as été trop légère, j'ai été peut-être trop imprudente.

HENRIETTE.

Maintenant, dis-moi comment s'est terminée cette entrevue, dont je souffrais presque autant que toi ? cette pauvre famille...

MARIE.

Cette pauvre famille, Henriette, est à présent au comble de la joie ; au moment le plus inattendu, un ange consolateur est venu à son secours.

HENRIETTE.

Et cet ange consolateur était...

MARIE.

Joseph Duval.

HENRIETTE.

Lui... Duval ! mais je croyais qu'il était pauvre aussi, et qu'il devait tout aux bienfaits de Marignon.

MARIE.

Mais il avait le cautionnement de sa place, et sans doute...

HENRIETTE.

Son cautionnement ? mais il me semble avoir entendu dire qu'il n'était pas à lui, qu'il avait été déposé en son nom, à la prière de Marignon, par Monsieur...

MARIE, vivement.

En es-tu sûre, Henriette ?

HENRIETTE.

Mais... je n'ose affirmer.

MARIE.

Oh ! cela n'est pas, cela ne peut pas être ! D'où aurait-il tiré tout l'argent nécessaire pour sauver ces malheureux ? à moins que ses amis, les connaissances que lui a acquises sa probité bien avérée...

HENRIETTE.

Mais, d'où vient ce trouble, Marie ? on dirait que tu crains...

MARIE.

Je ne crains rien... Duval ! une âme si noble, si généreuse ! Mon Dieu ! il ne vient pas ! lui seul peut m'expliquer... (Courant vers la poste.) Oh ! si c'était !..

SCÈNE III.

MARIE, HENRIETTE, DOMINIQUE, MOULINET.

MARIE, tristement.

Non... ce n'est pas lui.

MOULINET.

Salut, mademoiselle Marie... et la compagnie !

MARIE.

Dominique, M. Moulinet...

MOULINET.

Eux-mêmes... qui viennent vous faire mes derniers adieux.

MARIE.

Déjà... et vous n'avez pas vu, M. Duval ?

MOULINET.

Néant, disparu, évanoui...

DOMINIQUE.

Il se cache sans doute, pour se dérober à nos remercîmens.

MARIE.

Et votre mère, Dominique, ma bonne tante ?

DOMINIQUE.

Elle est calme ; je la quitte à l'instant. Le bonheur est le meilleur des médecins. Et, maintenant que, grace à Duval, elle n'a plus rien à

redouter, maintenant que je ne dois plus partir...

HENRIETTE.

Ah! vous ne partez pas?

MOULINET.

Eh! non, il ne part pas, puisque c'est moi qui endosse, à sa place, l'habit du gouvernement constitutionnel et le pantalon garance de la nation française. Voilà pourquoi nous venons vous faire nos adieux, attendu que, d'un moment à l'autre, les fia et les ra du tapin peuvent m'appeler sous les drapeaux.

HENRIETTE, avec un sourire.

Déjà, monsieur Moulinet?

MOULINET, minaudant.

Voilà, Mademoiselle, un mot qui vous acquiert à jamais mon estime... Et, puisque vous êtes si bien disposée en ma faveur, examinez ce physique. (Se posant.) Voyez si on peut trouver une plus belle tête de voltigeur, une plus jolie jambe et un plus magnifique torse de grenadier... enfin, un fantassin d'un plus beau modèle? et tout ça pour la somme de cinq cents francs!

DOMINIQUE.

Moulinet, te repentirais-tu déjà de ton marché?

MOULINET, pressant la main de Dominique.

De quoi?.. du tout. Vois-tu, Dominique, quand j'ai vu ta pauvre mère se désoler comme ça, et ton vieux bonhomme de père pousser des soupirs à fendre la butte Montmartre, j'aurais voulu pouvoir leur dire tout rondément: « Vous le voulez, votre Dominique, eh bien! gardez-le; je pars pour lui... une poignée de main, et bon jour! à revoir. » Mais cela n'était pas possible; il fallait cinq cents francs pour assurer l'existence de ma pauvre vieille mère. Ainsi, tu comprends... pour toi, n'en parlons plus.

MARIE.

Oui, vous êtes un bon fils, un bon ami.

MOULINET.

Quant aux avantages physiques que j'énumérais tout à l'heure, c'était histoire de faire comprendre à Mlle Henriette qu'on peut revenir caporal ou général...

HENRIETTE.

L'un des deux, c'est possible.

MOULINET.

Et comme, alors, plusieurs grandes dames pourraient bien aspirer à obtenir ma main, il n'y aurait pas de mal à prendre son rang tout de suite et à se faire inscrire... Si le cœur vous en dit, les bureaux sont ouverts.

HENRIETTE, souriant dédaigneusement.

En vérité, M. Moulinet, je ne me soucie pas de me faire écraser dans la foule...

MARIE, à Dominique.

La gaîté de votre ami me fait mal, ne pourriez-vous l'emmener?

MOULINET, à Dominique, bas.

Eh bien! lui as-tu dit la chose?

DOMINIQUE, bas.

Non; mais je vais... (Haut.) Marie, j'étais venu pour remplir un devoir sacré. (Timidement.) Vous vous souvenez peut-être que je vous aime...

MARIE, sévèrement.

Je l'ai oublié, monsieur; et vous, vous, savez que j'aime Duval, votre ami... votre bienfaiteur?

DOMINIQUE.

Je le sais, Marie; et je ne viens pas vous parler d'un sentiment que je veux étouffer en silence dans mon cœur. Vous aimez, Duval, dites-vous? oh! aimez-le de toutes les forces de votre âme, car il est digne de toute affection, de tout respect. Cette journée, Marie, a changé bien des choses! autrefois, je ne vous le cacherai pas, j'avais une haine profonde contre Duval; moi qui vous aimais, je ne pouvais lui pardonner d'être aimé de vous; mais depuis que je l'ai vu se sacrifier avec tant de noblesse et de générosité pour nous, depuis qu'il nous a rendu, à moi la liberté, à mon père l'honneur, à ma pauvre mère la vie, à tous la tranquillité, l'aisance, le bonheur... toute ma haine s'est brisée, et je suis venu vous dire: Marie... si vous vous souvenez encore que, quelquefois, en secret, je vous ai adressé tout bas des paroles d'amour, oubliez-les, Marie, et pardonnez-moi...

HENRIETTE.

Pauvre garçon!

MOULINET.

Il me pourfend le cœur!..

MARIE.

Dominique, vous êtes un bon et honnête jeune homme; vous savez que je n'ai jamais encouragé votre passion. Tout ce que je puis et dois vous dire, pour vous prouver combien j'apprécie votre générosité...

DOMINIQUE.

Marie, oh! Marie, ne me donnez pas de regrets... des regrets seraient déjà de l'ingratitude envers notre bienfaiteur.

MOULINET, se rapprochant.

Allons, puisque M. Duval n'est pas ici... impossible de lui offrir la poignée de main de l'estime et les adieux de l'amitié... partons.

MARIE.

Il m'avait promis de venir, je ne puis comprendre ce retard...

HENRIETTE.

Oh! il viendra, j'en réponds...

DOMINIQUE, à part.

Il sait qu'on l'attend toujours, lui...

MARIE.

Ah! le voici, enfin...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUVAL.

(Duval est enveloppé dans un manteau; il est rêveur et sombre.)

DUVAL, à part, d'un air contrarié.

Elle n'est pas seule!..

MARIE.

Soyez le bienvenu, Duval; je commençais à être inquiète...

DUVAL, d'un ton grave.

Inquiète, Marie? pourquoi?.. tous vos vœux ne sont-ils pas comblés?

HENRIETTE, à Marie.

Il est bien mieux qu'avec son chapeau à trois cornes... mais comme il est pâle!

DOMINIQUE, tendant la main à Duval.

Oui, Joseph, grâce à vous, nous sommes tous heureux aujourd'hui et je veux vous remercier en ce qui me regarde.

DUVAL, brusquement.

Vous ne me devez pas de remercîmens. Votre famille, Dominique, m'avait chargé de bienfaits, je devais acquitter une dette, je l'ai acquittée, voilà tout.

DOMINIQUE.

Non, votre devoir ne pouvait vous prescrire un si grand dévouement, un si généreux sacrifice... mais, puisque votre modestie repousse les éloges et l'expression de notre gratitude, je ne vous dirai qu'une chose... vous vous êtes acquis aujourd'hui un ami sûr, fidèle, durable; et si vous avez besoin de lui, appelez-le, il viendra.

(Il lui serre la main.)

DUVAL.

Bon Dominique! (A part.) Oh! je ne croyais pas que mon supplice dût commencer sitôt!

MOULINET, à Duval.

Et moi, je veux vous dire, M. Duval, que si jamais vous aviez besoin de quelqu'un.... là.... pour un coup de main solide, voici mon adresse. Moulinet, dit *Belle Boule*, 3me régiment, 1er bataillon, 3me compagnie; que je sois simple tapin, ou tambour-major, maréchal, ou caporal de France, vous n'aurez qu'à parler... présent! (Lui prenant la main.) Je n'ajouterai qu'un mot : c'est que la brave femme qui vous a donné la lumière n'a pas fait une bêtise.

MARIE, à part.

Ils ne partiront pas!

DUVAL, embarassé.

Mes amis, merci, pour toutes ces marques d'intérêt, mais, excusez-moi... j'ai à m'entretenir avec Marie d'une affaire importante... ici... à l'instant même...

DOMINIQUE.

Alors, c'est à vous de nous pardonner, Joseph; nous partons.

MOULINET, bas à Henriette.

Il ne faut pas lui en vouloir de nous mettre ainsi à la porte... (Désignant Marie.) Vous comprenez l'affaire importante.

DOMINIQUE.

Allons, adieu, Duval, adieu, Marie... à demain.

MARIE.

Bon soir, messieurs... à revoir, Henriette.

HENRIETTE, bas à Marie qui les reconduit.

Il a l'air bien préoccupé!.. oh! il a quelque chose, bien sûr... tu me le diras.

MARIE.

Oui, oui.

(Elle referme la porte et vient rapidement vers Duval, qui s'est mis à une table et écrit sur le devant de la scène.)

SCÈNE V.

DUVAL, MARIE.

MARIE.

Nous voici seuls enfin. Oh! l'impatience me dévorait! mais pourquoi ces traits bouleversés, cet air de mystère qui m'épouvante?.. et cette lettre?..

DUVAL.

Vous la lirez, Marie.

MARIE, à part.

Oh! mon Dieu! quel ton froid et solennel! jamais je ne l'ai vu ainsi, serait-il arrivé quelque nouveaux malheur? les Marignon peut-être ne sont pas encore sauvés! (Courant vers Joseph.) Oh! par pitié, mon ami, ne prolongez pas mes angoisses! Dites-moi la vérité, telle qu'elle est! je ne sais pourquoi, mais... je tremble... j'ai peur!

DUVAL, continuant d'écrire.

De cette lettre dépend l'honneur d'un honnête homme, la sûreté de toute une famille.

MARIE.

Je ne puis comprendre?.. (Bidaut dit quelques mots dans la coulisse.) C'est la voix de M. Bidaut. (Courant vers la porte.) Je vais fermer la porte... refuser de le recevoir...

DUVAL, se levant.

Arrêtez... oubliez-vous, Marie, que vous lui avez écrit aujourd'hui? On ne peut chasser un créancier insolent, qu'après l'avoir payé et vous avez encore à acquitter votre dette envers M. Bidaut!.. qu'il entre... nous réglerons nos comptes.

MARIE.

Tous me promettez du moins...

DUVAL.

Silence!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BIDAUT, entrant sans voir Duval.

BIDAUT, à la cantonnade.

Mais je vous dis qu'elle y est, moi, qu'elle m'attend, qu'elle désire me voir, entendez-vous! (Apercevant Marie.) Ah! je vous trouve enfin! ma charmante amie! en revenant du bois j'ai reçu votre délicieux petit billet et je suis accouru avec toute la rapidité de Zéphirine, c'est ma jument que j'appelle ainsi.... J'accourais donc, palpitant d'amour et de joie, quand votre concierge est venu m'arrêter dans votre escalier... il voulait à toute force me persuader que vous n'y étiez pas.

(Il veut prendre la main de Marie qui la retire.)

MARIE, froidement.

Il avait tort, monsieur...

BIDAUT, à part.

Elle est tout-à-fait apprivoisée! (Haut.) Ma toute belle, j'espérais bien que tôt ou tard mon amour, ma constance parviendraient à vous toucher; mais je ne saurais vous peindre ma joie, lorsque j'ai reçu il y a quelques instans ce bienheureux billet dans lequel vous me priez de venir...

DUVAL, qui est resté dans l'ombre.

Pour recevoir l'argent qu'elle avait accepté

à son insu, monsieur? c'est bien.... jamais créancier n'a été si ponctuel.

BIDAUT, à part.

Encore le numéro 1! d'où diable sort-il?

DUVAL.

Avouez, monsieur, que vous ne vous attendiez guères à me trouver ici? vous croyiez vos plans bien combinés, et vous espériez que la misère finirait par jeter dans vos bras cette pauvre jeune fille que vous aviez entourée de piéges? Savez-vous, monsieur, que vous êtes bien lâche et bien infâme? Ce n'est pas assez des avantages que vous donne l'usage du monde, l'éducation, la politesse menteuse de vos manières!... vous avez recours encore à cette richesse insolente, à cet or dont vous cherchez à éblouir nos femmes, pour leur faire commettre des fautes, et les flétrir après!.. mais du moins cette fois vos honteux projets seront déjoués! on vous doit de l'argent! (Jetant une bourse sur la table.) Le voici, et maintenant, vous êtes payé!

BIDAUT.

Monsieur, je ne vous reconnais pas le droit de me chasser d'ici, et je ne sortirai pas, (Se tournant vers Marie.) avant de savoir...

DUVAL.

Si la somme qui vous est due est tout entière dans cette bourse! comptez, comptez, monsieur, tout y est bien!

(Marie s'approche lui.)

BIDAUT, à part.

Mais où donc, monsieur le numéro 1 a-t-il trouvé cet argent?.. Allons, il paraît qu'il commande ici... la petite ne fait rien pour me retenir... partons! (Il s'approche de la table.) Mais prenons toujours cet argent, je me sens peu disposé à doter sa femme... où diable a-t-il pu trouver... (Regardant la lettre qui est resté sur la table.) Que vois-je... « à M. le régent de la Banque! » Quelle est cette lettre...

(Il lit le dos tourné à Duval et Marie.)

DUVAL.

Eh bien, monsieur?

BIDAUT, souriant.

Qu'ai-je lu... (Haut.) Je compte, M. Duval; puisque je ne suis qu'un créancier, il faut que je m'assure au moins qu'on acquitte toute ma créance... vous devez savoir cela, vous qui êtes un fidèle garçon de Banque.

(Il continue de lire.)

DUVAL, à Marie.

L'âme d'un usurier et l'insolence d'un fat!

BIDAUT, à part.

Oh! je vais prendre ma revanche!

(Il met la lettre dans sa poche sans qu'on s'en aperçoive.)

DUVAL.

Il n'y manque rien?

BIDAUT, ironiquement.

Rien... et je me retire... (Il s'avance lentement vers la porte.) Mais je viens de contracter ici deux dettes dont je me souviendrai, l'une (regardant Marie) envers une personne folle et aveuglée qui a prêté la main à l'humiliation que l'on m'a fait subir; l'autre (regardant Duval) envers un héros de probité... que je compte revoir bientôt...

(Il entr'ouve la porte.)

DUVAL,

Comment? monsieur abaisserait son orgueil jusqu'à consentir à se battre avec moi, à m'appeler sur le terrain...

MARIE.

Duval, au nom du ciel...

BIDAUT, à Marie.

Rassurez-vous, mademoiselle, ce n'est pas là que lui et moi nous devons nous revoir?

DUVAL.

Mais où donc, alors?

BIDAUT, d'une voix éclatante.

A la Cour d'Assises... misérable...

(Il s'élance dehors et tire sur lui la porte qu'il ferme à double tour.)

SCÈNE VII.

MARIE, DUVAL.

DUVAL.

Mon Dieu! est-ce que déjà...

MARIE.

Duval... que s'est-il donc passé? que signifient les terribles paroles de cet homme....

DUVAL, courant à la table.

Ah! ma lettre... oui, disparue... oh! c'en est fait, il sait tout.

MARIE.

Eh bien!.. parlez, parlez vite.

DUVAL.

Marie, il n'y a pas un instant à perdre... il faut courir après cet homme.... il faut fuir..... (Secouant la porte.) Fermée! fermée! ah! je suis perdu!

MARIE.

Perdu!.. dites-vous... pourquoi?

DUVAL.

Parce que dans un instant on sera sur mes traces... on viendra m'arrêter...

MARIE.

Oh! vous me rendez folle... répondez donc, monsieur, répondez... qu'avez-vous fait....

DUVAL.

Ne me repoussez pas avec horreur Marie.... C'est pour vous que j'ai été coupable. (Avec explosion.) J'ai volé la Banque...

MARIE.

Malheureux!

DUVAL.

Il fallait vous sauver... J'ai vainement épuisé ma dernière chance de salut; j'ai vu s'évanouir mes dernières espérances... Je croyais avoir des amis; mes amis m'ont repoussé.

MARIE.

Grand Dieu!

DUVAL.

Un seul moyen restait encore, cette lettre maudite pour votre insolent adorateur... la lui porter et mourir, était la seule idée qui me restait en ce moment... Le cœur brûlé de jalousie, de désespoir et de rage, je sortis de chez cet homme... et seulement alors, je m'aperçus que j'étais écrasé sous le poids de l'or et de l'argent que je devais rapporter à la Banque... Je m'arrêtai, je regardai cet éblouissant trésor... Puis, ma tête s'est perdue... je me suis mis à courir,

sans savoir où j'allais... sans projet... sans pensée... sans écouter je ne sais quelle voix de la conscience qui me parlait au dedans de moi-même, et je suis arrivé assez à temps pour sauver mon père et ma mère adoptifs, pour vous arracher des bras de cet infâme!

(Il veut s'approcher d'elle.)

MARIE.

Un vol! un vol horrible!.. Mais bientôt tout sera découvert.

DUVAL.

Oui, car cette lettre qui était là, il n'y a qu'un instant, contenait l'aveu de mon crime; je l'avais écrite pour mettre le vieux Marignon à l'abri de tout soupçon, pour qu'on n'accusât que moi... Cette lettre, Bidaut l'a lue, l'a emportée, et vous pouvez juger, par ses dernières paroles, de l'usage qu'il en veut faire.

MARIE.

Eh bien! que faites-vous ici? Partez, partez vite.

DUVAL.

Je ne partirai qu'avec vous.

MARIE.

Jamais!

DUVAL.

N'avez vous pas promis d'appartenir à celui qui sauverait votre famille et vous-même?

MARIE.

Je ne savais ce que je promettais, dans ce moment affreux!

DUVAL, se rapprochant.

Écoutez, Marie... vous aimez la richesse, le luxe, et je puis maintenant vous donner luxe et richesse... (Tirant de sa poche un portefeuille et une bourse.) Voici de l'or, des billets de banque, toute une fortune... Voyez, voyez!

MARIE.

Laissez-moi!.. plutôt mourir que vous suivre, que partager votre crime!

DUVAL.

Eh bien! viennent la honte, l'infamie, le bagne; je les attends! (Il s'assied.)

MARIE.

Réfléchissez, Duval, puis-je partir avec vous, quand vous êtes encore chargé d'une somme volée...

DUVAL.

Eh bien! je jure solennellement que je restituerai cette somme à la Banque.

MARIE.

Et moi, Duval, je jure alors de n'appartenir jamais à un autre! Dieu a entendu nos sermens, qu'il vous pardonne vos fautes... et maintenant, fuyez!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIGNON.

(Marignon s'arrête sur le seuil de la porte et les regarde un moment.)

MARIE et DUVAL.

Marignon!

MARIGNON.

C'est ça, mes enfans, ne vous gênez pas... un tête-à-tête... enfermés.

MARIE.

Mon oncle!

DUVAL, à part.

Il ne sait rien.

MARIGNON.

Allons, allons! je ne veux pas gronder ce soir; je suis trop heureux... (A Duval.) Ah ça, te voilà donc, enfin, mauvais sujet? je te cherche depuis une heure, sans pouvoir te trouver... Monsieur rend à un pauvre vieillard les plus grands services qu'un homme puisse rendre à un autre, et il se réfugie chez sa fiancée, espérant qu'on ne sera pas assez hardi pour venir le chercher là... C'est mal, Joseph, c'est très mal! de ne pas vouloir que ton vieil ami te dise tout le bonheur dont tu es la cause.

DUVAL, à part.

Mon Dieu! mon Dieu!

MARIGNON.

J'avais laissé ma pauvre famille dans la désolation, et, en rentrant chez moi, je trouve que nos meubles sont à leur place, plus d'huissier; Dominique me montre l'acceptation en bonne forme de son remplaçant... Ma pauvre femme elle-même est toute joyeuse, et la joie lui a presque rendu la santé... Et c'est toi qui a fait tout cela, et tu ne veux pas que je te dise que tu es un brave et généreux garçon, que j'aime autant que mon fils. Tu ne veux pas que je te serre dans mes bras... que je t'embrasse enfin?

DUVAL, embarrassé.

Mon ami...

MARIGNON.

Eh! viens donc! viens donc!

(Duval se jette dans ses bras, après un mouvement d'hésitation.)

MARIE, à part.

Comme il doit souffrir! (Haut.) Mon oncle, Duval allait sortir, lorsque vous êtes entré... une affaire pressante.

DUVAL.

En effet, mon ami, j'allais...

MARIGNON.

Je ne crois pas aux affaires pressantes... (Souriant.) Que diable, Marie, je te le rendrai, ton fiancé! il ne faut pas que la femme fasse oublier les amis!.. (A Duval.) Eh bien! Joseph, explique-moi comment tu es parvenu...

MARIE.

Mon oncle, Duval vous expliquera tout cela demain... mais dans ce moment...

DUVAL.

En ce moment, il faut que je m'éloigne, il le faut.

MARIGNON.

Encore!.. (Les examinant.) Au fait, qu'avez-vous donc tous les deux? je vous trouve l'air tout bouleversé... Mais je devine, (A Duval.) tu crains des reproches, pour n'avoir pas rempli ton devoir avec ton exactitude ordinaire. J'ai arrangé cette affaire; j'ai obtenu que tu ne rendrais tes comptes que demain matin; j'ai répondu de tout, moi, le plus ancien des garçons de recette. Et sachant quelles sommes tu as dû toucher pour moi, j'ai écrit, comme reçus, sur mon registre, les cent-cinquante mille francs que je t'avais confiés.

DUVAL, avec force.

Malheureux! vous n'avez pas fait cela! Oh! dites-moi que vous n'avez pas fait cela?

MARIGNON, tranquillement.

Eh bien! pourquoi pas? puisque ces fonds c'est à moi qu'on les avait confiés.

DUVAL, avec égarement.

Pourquoi?.. Mais ils vous accuseront d'être mon complice! vous êtes perdu avec moi.

MARIGNON.

Perdu!.. Tu es donc coupable?.. que signifie?

MARIE.

Mon oncle, ne l'écoutez pas... il souffre... il ne sait pas mesurer ses paroles... les émotions de la journée...

MARIGNON.

Laisse-moi... tu ne sais pas quels horribles soupçons cette parole a fait naître.

(On entend frapper violemment à la porte de la rue.)

MARIE, avec terreur.

Joseph, fuyez!.. les voici... la petite porte qui donne sur la cour.

MARIGNON.

Ciel! on le poursuit, dis-tu?

DUVAL, s'élance pour sortir.

Adieu, Marie.

MARIGNON.

Misérable! tu as volé la Banque!

(Il saisit Duval au collet et le terrasse.)

MARIE.

Grace! grace! mon oncle.

MARIGNON.

Grace pour ce crime infâme?

MARIE.

Mais s'il l'a commis, n'est-ce pas pour nous sauver tous?.. vous, votre femme, votre fils et moi-même?

MARIGNON.

Malheureux... Oh! pourquoi nous as-tu secourus au prix de notre honneur?.. Mais ne valait-il pas mieux nous laisser mourir de faim que de nous faire mourir de honte?

DUVAL.

Le délire s'est emparé de mon esprit, ma tête s'est perdue... Et maintenant, que justice soit faite... Livrez-moi donc!

MARIGNON.

Te livrer?.. Eh bien...

MARIE.

Écoutez... ils accourent.

(Elle s'élance vers la porte.)

MARIGNON.

Eh bien! que le ciel te châtie ou te pardonne, mais, moi, je ne peux pas te dénoncer, je ne peux pas livrer celui qui fut presque mon fils.

DUVAL.

Marignon!

MARIGNON.

Cet argent de la Banque?

DUVAL, lui remettant les billets.

Le voici.

MARIE.

Hâtez-vous! là, par la petite porte... hâtez-vous!

MARIGNON.

Mais fuis donc! fuis donc!

DUVAL.

Mon père... Marie... adieu, adieu, pour toujours! (Il sort par la petite porte.)

MARIGNON, accablé.

Pardonnez-moi, mon Dieu! mais je ne pouvais livrer le fils de mon pauvre Duval.

SCÈNE IX.

MARIE, MARIGNON, DOMINIQUE, LOUISE, LE COMMISSAIRE DE POLICE, RECORS ET SOLDATS.

DOMINIQUE.

Mon père, que se passe-t-il donc?.. on vient de faire une perquisition chez vous.

LOUISE.

On parle de t'arrêter.

MARIGNON.

Moi?

LE COMMISSAIRE, aux soldats.

Faites garder cette porte, cet homme est un des auteurs du vol commis aujourd'hui à la Banque.

MARIGNON.

Que dites-vous, Monsieur?

LOUISE.

Mon mari?

DOMINIQUE.

Mon père?

MARIE.

Lui?

MARIGNON, tranquillement.

Il y a ici une erreur, Messieurs, et je vous prie de m'entendre.

LE COMMISSAIRE.

Un faux matériel a été commis, sur les registres de la Banque, par vous, Marignon.

MARIGNON.

Ah! ce soupçon infâme...

LE COMMISSAIRE.

Tout ce qu'a dit M. Bidant est vrai... (Aux soldats.) Qu'on le fouille.

(Les soldats obéissent.)

MARIGNON.

Arrêtez!.. j'ai en effet sur moi l'argent qui a été volé... le voici... (Il remet le billet au commissaire.) Mais cet argent, je l'avais arraché des mains de Duval, pour le restituer moi-même.

LE COMMISSAIRE.

Oui, il ne manque que les sommes employées à payer vos dettes... Allons, emmenez le prisonnier!

LOUISE.

Lui! Marignon, coupable, déshonoré!

(Elle tombe accablée sur une chaise.)

MARIE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARIGNON.

Ma pauvre Louise! (Avec force, en levant les yeux au ciel.) Ah! Dieu sait bien que je n'ai pas volé la Banque.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le bagne de Brest.

SCÈNE I.

PLUSIEURS FORÇATS, GARDES CHIOURMES, UN SERGENT et un ADJUDANT DES CHIOURMES, FAGEROLLES.

L'ADJUDANT.

Sergent, vous enverrez, après l'heure du repos, six rouges au grand chantier de la marine, et quatorze verts à la corderie.

LE SERGENT.

Oui, Adjudant.

L'ADJUDANT.

Qu'on surveille les bruns avec soin, plusieurs projets d'évasion m'ont été signalés.

LE SERGENT.

Par qui?

FAGEROLLES, s'approchant.

Par moi, sergent?

LE SERGENT.

Ah! ah! c'est bien... je sais qu'on peut compter sur toi.

FAGEROLLES.

Depuis quatre ans que je suis ici, je fais ce que je peux pour me rendre utile.

LE SERGENT.

Tu seras récompensé.

FAGEROLLES.

Sergent, je suis bien malade... j'aurais besoin de me refaire un peu à l'infirmerie.

L'ADJUDANT.

C'est bon, nous verrons ça après la visite du docteur.

FAGEROLLES.

Adjudant... c'est que je crains...

L'ADJUDANT.

Quoi? que crains-tu?

FAGEROLLES.

Je crains qu'on ne soupçonne les petits services que je vous rends, et vous connaissez les forçats... s'ils étaient sûrs de leur affaire...

LE SERGENT.

Eh bien?

FAGEROLLES.

Je serais bientôt sûr de la mienne...

L'ADJUDANT.

Attention, voici de nouveaux pensionnaires qui reviennent du chantier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PLUSIEURS FORÇATS ET GARDES, MARIGNON et CHAMBORAN. Quelques-uns sont chargés de divers fardeaux; Marignon porte une poutre, il la laisse tomber et s'arrête accablé.

L'ADJUDANT.

Eh bien! est-ce là qu'on t'a dit de porter cette poutre?

MARIGNON.

La force m'abandonne.

L'ADJUDANT.

Allons, allons, recharge tes épaules et marche, ou sinon...

(Il va pour frapper; Chamboran vient se placer entre eux deux et reçoit le coup de canne.)

CHAMBORAN.

Bravo!

L'ADJUDANT.

Que viens-tu faire ici, toi?

CHAMBORAN.

Allez toujours, mon Adjudant; lui, voyez-vous, c'est un brave et honnête homme... moi, au contraire, je ne suis qu'un mauvais garnement fini, et puisqu'il faut que votre colère se passe, autant vaut que ça soit sur moi que sur ce vieux débile.

L'ADJUDANT.

Va-t'en!

MARIGNON.

Oui, retire-toi, malheureux... laisse-moi souffrir seul.

CHAMBORAN.

Non, ne vous gênez pas, mon Adjudant; voyez-vous, vos coups de canne, ça ne me touche que les épaules, à moi, tandis que le vieux père chose ça lui retombe sur le cœur, et c'est plus malsain. Voyons, passons c'te petite colère, j'ai les reins solides...

L'ADJUDANT.

Encore une fois éloigne-toi, je ne châtie qu'avec justice, et tu n'es coupable de rien en ce moment.

CHAMBORAN, lui enlevant son mouchoir par la poche de derrière de sa redingote et le lui présentant.)

C'est ce qui vous trompe, mon bon Adjudant, voilà un peu de mouchoir que je vous avais subjugué.

L'ADJUDANT.

Mon mouchoir...

CHAMBORAN, à Marignon.

Et toi, file donc, vieux... tu vois bien qu'il t'a oublié.

MARIGNON.

Je me rappellerai que tu m'as épargné cette honte...

(Il s'éloigne.)

L'ADJUDANT, à Chamboran.

Prends garde que je ne te mette à la double chaîne et que je ne t'enferme au cachot.

CHAMBORAN.

Merci du petit cadeau, faut garder ça pour ceux qui l'adorent; j'en mange pas, moi, du tout...

L'ADJUDANT.

Ah! tu raisonnes... eh bien, demain...

CHAMBORAN.

Demain, mon Adjudant, si vous avez des commissions pour les Grandes-Indes, je m'en charge avec reconnaissance.

L'ADJUDANT.

Ce ne sera que dans dix ans que ton temps sera fini.

CHAMBORAN.

Oui, mais j'ai, pour dans trois mois, un rendez-vous d'amour avec une bayadère, et j'essaierai de m'y rendre...d'ailleurs, ma santé s'altère ici.

L'ADJUDANT.

Vraiment!.. et quand tu parviendrais à t'enfuir, crois-tu qu'on ne te reprendrait pas?

CHAMBORAN.

Si fait... oh! je sais bien que la justice a l'œil grand et le bras très long... je sais bien qu'on nous repince toujours, et que chaque fois le châtiment s'aggrave... témoin moi, qu'un vol avait conduit ici pour cinq ans, et que mes tentatives de promenades ont fait condamner à vingt... mais enfin, c'est plus fort que moi, et malgré les obstacles sans nombre, et la peine qui m'attend au retour, j'ai toujours des espèces de fourmis dans les jambes... il faut que je déménage... l'évasion, c'est ma maladie, c'est mon infirmité; le cachot, voilà le médicament; par malheur le mal est plus fort que le remède.

L'ADJUDANT.

C'est bon; merci de l'avis, nous te surveillerons.

LE SERGENT.

C'est qu'il tenterait de s'évader comme il le dit.

L'ADJUDANT.

On y aura l'œil.

(Il s'éloigne suivi du sergent.)

MARIGNON.

Espérez-vous réellement vous enfuir?

CHAMBORAN.

Un peu... je dirai même beaucoup...

FAGEROLLES.

Alors, il n'est guère malin de les prévenir... demain, ils veilleront sur toi.

CHAMBORAN.

Demain, c'est possible, mais je file aujourd'hui.

TOUS.

Aujourd'hui?

CHAMBORAN.

Ou du moins j'essaie encore une fois.

FAGEROLLES.

Et comment?

CHAMBORAN.

Comment? d'abord je...

MARIGNON.

Arrêtez... ne dites pas votre secret à cet homme.

FAGEROLLES.

Pourquoi donc?

MARIGNON.

C'est sa lâcheté, sa perfidie, qui l'ont conduit au bagne... comme il m'a trahi, moi, son collègue, son ami, il vous trahirait aussi, vous...

CHAMBORAN.

Ah! ça se pourrait une infamie pareille... ah! nous voudrions vendre les amis!.. Fagérolles, Fagérolles, prends garde.

TOUS.

Vengeance! vengeance! (On va l'entourer.)

FAGEROLLES.

Non, grace! grace! je vous prie... au secours!.. au secours!..

(Plusieurs gardes chiourmes s'approchent.)

LE SERGENT.

Qu'est-ce?.. qu'y a-t-il?

CHAMBORAN.

Rien du tout, mon djudant. A

FAGEROLLES.

Sergent, on voulait...

CHAMBORAN, bas.

Silence!.. ou nous te repécherons.

FAGEROLLES, à part.

N'importe, je l'ai échappé belle. (Il s'esquive, et les gardes remontent la scène.) Et moi, je me vengerai, va.

SCÈNE III.

LES MÊMES, hors FAGEROLLES.

CHAMBORAN.

Nous v'là débarrassés du Fagérolles; c'est ce que je voulais... Écoutez tous, j'ai à vous parler...

TOUS.

Ah!

(Ils s'approchent tous de Marignon avec les apparences du plus grand respect.)

CHAMBORAN.

D'abord, vieux père chose, je vous dirai que, moi et les autres, nous vous avons pris en affectation... et pourtant il n'y a qu'un mois que vous êtes parmi nous.

MARIGNON.

Il est vrai, il n'y a qu'un mois que je suis au bagne de Brest, mais condamné à vingt ans, j'ai subi déjà huit années de fers à Toulon... j'ignore pourquoi on m'a transféré ici.

CHAMBORAN.

Je l'ignore également; mais, en tout cas, vous faites disparate au milieu de l'assemblée... répondez franchement, la main sur le côté gauche de la veste... de quel droit êtes-vous au bagne?

MARIGNON.

Un malheureux que j'avais élevé, que j'aimais presque autant que mon fils, avait commis un vol. Ce vol, je l'avais découvert et j'allais livrer le coupable à la justice, quand je me souvins que son père avait été mon meilleur ami... mon âme fut émue de compassion, j'arrachai de ses mains l'argent volé à la Banque... et je fis évader le coupable... Mais déjà on était sur ses traces... c'était moi qui l'avais laissé fuir... l'argent que je lui avais enlevé, on le saisit entre mes mains... et, par une circonstance fatale, des sommes inscrites sur mon registre avant leur rentrée, firent supposer un faux, et on m'accusa de complicité dans ce crime. Vainement, je protestai de mon innocence, vainement, j'invoquai le souvenir de trente années de services et de probité. Tant de preuves s'élevaient contre moi, que je dus subir un arrêt infamant. J'ai vu mon pauvre fils, la tête courbée sous notre déshonneur commun, leur demander la grace de partager mon sort; j'ai vu la jeune fille à qui je tenais lieu de père, se traîner aux pieds de mes juges...

et ma Louise, ma femme, la compagne de toute ma vie, elle, qui avait eu le courage de partager mes longs combats contre la misère et la douleur... la force lui a manqué pour supporter l'infamie, et je l'ai vue mourir... mourir de désespoir et de honte...

CHAMBORAN, essuyant une larme.

Vieux père... chose, vous m'attendrissez!

MARIGNON.

Et j'ai pu, durant huit années, supporter cette vie affreuse, résister à ces terribles souvenirs!

CHAMBORAN.

Huit années, en voilà assez... Il faut vous en aller, père Marignon; allez-vous-en! allez-vous-en!..

MARIGNON.

Partir!.. mais je suis pour douze années encore enchaîné dans ce bagne... et ce n'est que dans douze ans...

CHAMBORAN.

Allons donc! j'ai encore mes dix ans à faire, c'est vrai... mais j'ai pas le temps de payer, je fais faillite aujourd'hui... Faut m'imiter... enfin, voulez-vous êtes libre?

MARIGNON.

Si je le veux!.. revoir mon fils, embrasser ma pauvre Marie... Mais comment parvenir?

CHAMBORAN.

Je m'en charge... Je n'ai besoin de sortir que dans un mois... et d'ici là...enfin, suffit!.. Mes petits moyens d'évasion, tout ce que j'avais préparé à mon usage... eh bien! eh bien... je vous l'offre... ça vous va-t-il?

MARIGNON.

A moi... la liberté, l'air, la vie!..

CHAMBORAN.

Et trois francs dix sous que j'ai là, dans le tiroir de mon secrétaire... voilà.

(Les gardes chiourmes redescendent; le Sergent, l'Adjudant et Fagerolles entrent en scène.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FAGEROLLES, L'ADJUDANT, LE SERGENT, GARDES CHIOURMES.

FAGEROLLES, à part.

Ils ont causé bien long-temps... il se prépare quelque chose...

MARIGNON.

Silence! on vient.

L'ADJUDANT.

Monsieur l'Inspecteur accorde, pour aujourd'hui, une heure de repos aux travailleurs.

TOUS.

Ah!

L'ADJUDANT.

La ration de vin sera doublée si, pendant la visite qui va avoir lieu, on observe le silence et une tenue convenable...

CHAMBORAN.

Des visiteurs!.. fameux... Des milords, peut-être?..

MARIGNON.

Encore une nouvelle humiliation!

L'ADJUDANT.

Il s'agit de deux grands personnages : un consul de Russie, et son ami, M. Arthur de Barloff.

CHAMBORAN.

Oui, oui, des milords russes! compris...

(Tous les forçats se placent, les uns debout, d'autres assis ou couchés.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CONSUL, entouré de nombreux valets; il donne le bras à JOSEPH DUVAL, qui est richement vêtu, mais son visage pâle, ses cheveux rares, sa taille courbée accusent de longs chagrins.

L'ADJUDANT, désignant les forçats.

Jean Mardoché!

CHAMBORAN.

Dit le gai Chamboran.

L'ADJUDANT.

Il a déjà tenté de s'évader quatre fois.

CHAMBORAN.

Cinq, si ça vous est égal, mon Adjudant.

LE CONSUL.

Passons, Monsieur, passons!

L'ADJUDANT.

Pierre Marignon!

DUVAL.

Marignon!.. (Il s'éloigne avec épouvante.)

L'ADJUDANT.

Ancien garçon de recette... Il a volé la Banque.

MARIGNON.

Non, cela est faux! cela est faux!..

DUVAL, à part.

Lui...lui, ici!

L'ADJUDANT.

Allons, silence!.. Si on les croyait, ils seraient tous innocens.

MARIGNON.

Mon Dieu! mais n'est-ce donc pas assez de mes tortures de chaque jour... faut-il qu'on m'accable sans cesse de honte et d'infamie... et que je n'aie pas le droit de crier : Je ne suis pas coupable!.. je ne suis pas coupable!..

L'ADJUDANT.

Silence, encore une fois!

DUVAL, s'élançant de manière à dérober ses traits à Marignon.

Arrêtez!.. et... si en effet ce malheureux... avait été injustement condamné?..

L'ADJUDANT.

C'est ce qu'ils disent tous, Monsieur.

MARIGNON, à Duval, qui détourne la tête.

Je vous remercie, Monsieur, de l'intérêt que vous daignez me témoigner... Vous êtes le premier, le premier depuis plus de huit ans!.. Entouré de respects et d'honneurs, vous prenez pitié du pauvre galérien... c'est au ciel seulement qu'il appartient de vous récompenser!..

DUVAL, à part.

Oh! quelle épreuve, mon Dieu!.. je sens que la force et le courage m'abandonnent.

LE CONSUL, allant à Duval.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

DUVAL.

Rien... je suis si souffrant, Monseigneur! et

puis la vue de ces malheureux... me fait mal!

LE CONSUL.

Celui-ci surtout paraît produire sur vous une impression étrange...

DUVAL.

C'est que le sort de cet homme me touche en effet bien vivement... Je vous ai dit qu'autrefois, avant mon voyage en Russie, avant que les services que j'ai rendus à votre pays m'eussent enrichi, je vous ai dit que je n'étais qu'un pauvre enfant du peuple, et que j'avais vu condamner injustement...

LE CONSUL.

Un galérien dont je sollicite la grace près du gouvernement français... Mais ce galérien était, il me semble, à Toulon.

DUVAL.

Et c'est ici que je le retrouve... Le voilà!.. Oh! comme la douleur l'a brisé! voyez, cette grace arrivera trop tard.

LE CONSUL.

Mais il faut relever son courage, lui apprendre que bientôt il sera libre peut-être... libre par vous...

DUVAL.

Oh! non... non!

LE CONSUL.

Que craignez-vous donc?

DUVAL.

Je ne veux pas lui donner un espoir qui peut encore s'évanouir... et puis... et puis je vous le répète, l'horrible mal qui me tue est trop violent en ce moment... Oh! emmenez-moi, Monseigneur, emmenez-moi!..

L'ADJUDANT.

Si ces Messieurs désirent continuer...

LE CONSUL.

Non... (A un valet.) Faites avancer la voiture, votre maître est souffrant... (Le domestique sort.) Venez, venez, mon ami,..

DUVAL.

Oh! nous le sauverons, n'est-ce pas, Monseigneur?..

LE CONSUL, à l'Adjudant.

Monsieur, nous nous retirons.

(Il lui donne une bourse.)

DUVAL, à part.

S'il m'avait reconnu, mon Dieu! je sens que je serais mort à ses pieds.

LE CONSUL, à l'Adjudant.

Veuillez distribuer ceci aux plus nécessiteux, et aux moins coupables.

(Il sort avec Duval et les valets.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, hors DUVAL et LE CONSUL.

CHAMBORAN.

La visite a été courte, mais fructueuse, que je crois... (Il regarde la bourse.)

L'ADJUDANT, la mettant dans sa poche.

Aux moins coupables, a dit le seigneur russe.

CHAMBORAN.

Et aux plus nécessiteux, a ajouté l'idem, mon Adjudant... et je le suis fièrement, nécessiteux! J'aurai besoin de monnaie pour mon voyage des Grandes-Indes.

L'ADJUDANT.

Tu viendras m'en demander au moment de ton départ.

CHAMBORAN, à part.

C'est ça... prends garde de le perdre...

L'ADJUDANT.

Allons, rentrons dans la grande salle, et après... aux travaux du port!

CHAMBORAN, bas.

Père Marignon, j'emporterai mes petits ouvrages en coco, pour augmenter le boursicot de voyage... A tout à l'heure, je vous expliquerai mes plans...

MARIGNON, sortant d'une profonde rêverie.

Hein?.. vos plans... que voulez-vous dire?..

CHAMBORAN.

Chut donc!.. Est-il bête, il est trop maladroit! Décidément, c'est un honnête homme.

(Tous les galériens sortent de scène.)

FAGEROLLES, sortant.

Il lui a parlé bas!..

(Marignon se dispose à les suivre; l'Adjudant l'arrête.)

L'ADJUDANT.

Reste ici, toi.

MARIGNON.

Comment?

L'ADJUDANT.

Il y a là quelqu'un qui a sollicité et obtenu l'autorisation de te voir, de te parler... Je vais donner l'ordre de laisser entrer. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MARIGNON; puis MARIE, DOMINIQUE et MOULINET, en uniforme de soldats.

MARIGNON.

Quelqu'un pour moi, a-t-il dit?.. Et qui peut donc s'intéresser à mon sort?.. ceux qui me sont chers gémissent accablés sous le poids de la honte, bien loin d'ici, Quelque curieux, peut-être... ou plutôt cet homme se sera trompé, ce n'est pas de moi qu'il s'agit...

L'ADJUDANT, reparaissant suivi de Dominique et de Marie.

Tenez, le voilà.

MARIGNON.

Ciel! qu'ai-je vu?..

DOMINIQUE.

Mon père!..

MARIE.

Mon oncle!.. (Ils se jettent dans ses bras.)

MARIGNON.

Vous... vous, mes enfans!.. ce n'est pas un rêve... une illusion... oui, ce sont eux... ce sont eux!.. Je vous revois, je vous embrasse, après huit années... Oh! de la force, mon Dieu!.. donnez-moi de la force pour supporter ce bonheur!..

DOMINIQUE.

Calmez-vous, mon père...

MARIGNON.

Oh! tu ne sais pas, Dominique, tu ne peux pas savoir ce que j'éprouve... Ce n'est pas seu-

lement une famille que je retrouve, que j'embrasse... mais il n'y a que vous au monde devant qui je n'ai pas à rougir, devant qui je ne courbe pas honteusement la tête...

MARIE.

Vous... vous, si généreux, si pur...

MARIGNON.

Oui, mes enfans; oui, depuis huit ans que je suis ainsi confondu au milieu des criminels, la foi et le courage m'ont abandonné; la foi s'est éteinte sous cet habit flétrissant; le courage s'est anéanti sous les coups de nos gardiens... que vous dirai-je, hélas! les erreurs de la loi sont si rares, que nul ne pouvait croire que je fusse innocent... Ils m'ont tant prodigué d'insultes et de railleries, ils se sont moqués tant de fois de mes protestations, qu'ils ont presque vaincu ma mémoire et ma raison, et que j'ai fini par me demander si je n'étais pas réellement coupable, si je n'avais pas commis ce crime que j'expie depuis si long-temps.

MARIE.

Oh! non, non, je le sais bien, moi!

DOMINIQUE.

Nous le savons tous!

MOULINET, pleurant.

Oui... tous! cré coquin!.. J'en mettrais ma main... partout où on voudrait, père Marignon.

MARIGNON.

Ah! c'est toi, mon garçon... Moulinet!..

MOULINET.

Oui, Moulinet... vous savez... Ah! vous avez de la peine à me reconnaître! Je suis grandi de trois pouces, au régiment.

MARIGNON.

Au régiment?.. en effet... (Les examinant.) Et toi aussi, Dominique, soldat!

DOMINIQUE.

Il l'a bien fallu, mon père; j'espérais que dans un régiment, confondu dans la foule, on ne connaîtrait pas notre cruelle histoire! Car vous n'étiez pas le seul qui proclamiez votre innocence, et dont la voix était étouffée par l'incrédulité... « C'est le fils d'un forçat, » disait-on, et peu à peu j'ai vu s'éloigner de moi tous ceux qui me serraient la main, puis après, tous ceux qui me fournissaient les moyens de vivre... Je demandais du travail, et il ne s'en trouvait plus pour moi... j'aurais demandé une aumône qu'ils me l'eussent aussi refusée, peut-être, en me repoussant avec mépris et en disant: C'est le fils d'un forçat!..

MARIGNON.

Mon pauvre Dominique!.. Oh! Joseph Duval... nous aurons un terrible compte à régler devant Dieu!..

DOMINIQUE.

Alors, je retrouvai Moulinet...

MOULINET.

Présent!.. C'est moi qui lui ai conseillé d'endosser le pantalon garance... et nous sommes partis pour Alger, où nous avons mangé un peu de Bedouins.

MARIGNON.

Et ma bonne Marie?

DOMINIQUE.

Oh! oui... toujours bonne, toujours vertueuse, comme autrefois... Lorsqu'elle sut que notre régiment venait à Brest: « Je serai du voyage, » s'est-elle dit...

MOULINET.

Et alors, elle passait les jours, les nuits et tout le reste du temps, à tricotter de l'aiguille, pour amasser son voyage.

MARIE.

Le ciel a secondé mes efforts!

MOULINET.

Le ciel et votre travail... c'est-à-dire que l'abeille et la fourmi n'étaient que des flâneuses auprès de vous...

MARIE.

Et ne suis-je pas aujourd'hui bien payée de mes peines?

MARIGNON.

Chère enfant!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHAMBORAN.

CHAMBORAN.

Excusez... si je vous dérange.

DOMINIQUE.

Que nous veut cet homme?

MARIGNON.

C'est le seul qui s'intéresse à mon sort... qui n'a pas douté de mon innocence; et, bien qu'enchaîné comme moi, son dévouement a souvent adouci mes souffrances.

CHAMBORAN.

Nous avons de la société... je m'évapore.

MARIGNON.

Ce sont mes enfans.

CHAMBORAN.

Ah!.. vous m'aviez dit que vous n'aviez qu'un fils... un fils qui se compose de deux garçons et d'une fille... c'est rare.

MARIGNON.

Ce jeune homme est un ami... et voilà...

(Il montre Marie.)

CHAMBORAN.

Votre amour de nièce... je devine... dans ce cas... (A Moulinet.) Jeune homme... pist.

(Il lui fait signe de s'éloigner.)

MOULINET.

De quoi?

CHAMBORAN.

Je vous dis: Jeune homme... pist.

MOULINET.

Je ne sais pas parler étranger.

CHAMBORAN.

Alors, je vais m'expliquer... j'ai à causer d'objets que vous êtes libre de ne pas entendre, et pour jouir entièrement de cette liberté... je vous engage...

MOULINET.

Ah oui!.. pist... j'y suis... ça veut dire: Allez vous promener.

CHAMBORAN.

C'est ça même... vous y êtes.

MARIGNON.

Mais, ne pouvez-vous, devant lui?..

CHAMBORAN.

Jamais, c'est des secrets de famille.

MOULINET.

Ne vous gênez pas, je rentre au poste et je reviendrai.

CHAMBORAN.

A votre aise, guerrier... à votre aise.

(Moulinet entre dans le corps-de-garde.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, hors MOULINET.

CHAMBORAN, vivement.

A présent, père Marignon du bon Dieu... c'est l'instant, c'est le moment, c'est la véritable heure... à ce soir l'école buissonnière.

DOMINIQUE.

Que voulez-vous dire?..

CHAMBORAN.

Que ce vieil âgé ne peut pas rester plus longtemps dans le bocal... il commence à moisir, il lui faut du grand air.

(En ce moment Fagerolles paraît au fond, les observe, et se blottit derrière un bloc de pierre.)

MARIGNON.

Mais le moyen de fuir?..

FAGEROLLES, à part.

Un projet de fuite!.. écoutons.

CHAMBORAN.

Le moyen! je vas vous l'octroyer... tout était prêt pour moi, il ne me manquait plus qu'un ami au dehors, vous le tenez dans la personne de votre fils... à la besogne donc.

MARIGNON.

Mon fils... mais s'il y avait du danger!..

DOMINIQUE.

Ne craignez rien, mon père; il s'agit de vous, de votre liberté.

CHAMBORAN.

Du danger... jamais... au contraire, les sentinelles ôtent respectueusement leur bonnet à ceux qui s'évadent, et les gardes chiourmes leurs souhaitent des bons voyages. Ah ça! père chose, voudriez-vous pas sortir du bagne les mains dans les poches... et en disant tout bonnement au concierge: Cordon, s'il vous plaît?.. ça serait trop commode.

MARIE.

Mais enfin, ce moyen, Monsieur?

CHAMBORAN.

M'y voici... écoutez bien... vous savez qu'au bagne nous n'avons tous qu'une seule pensée, la liberté!.. on la préfère généralement aux coups de bâton...or, je m'étais dit la nuit, en rêvassant sur mon banc... s'il existait un souterrain, qui, traversant toute la largeur de la cour, aurait une issue sur le port, il ne serait pas impossible avec un peu d'hardiesse de faire dans la muraille une petite saignée qui me donnerait la clé des champs.

TOUS.

Eh bien?

CHAMBORAN.

Eh bien! le souterrain n'existait pas.

MARIGNON.

Mais alors...

CHAMBORAN.

Alors, je me mis à le confectionner moi-même.

MARIE.

Il se pourrait!

CHAMBORAN.

Trente-cinq pieds de long à creuser, rien que ça, et pour outil un vieux clou à crochet... Marcot était défunt, c'est sous son banc que je me glissais chaque nuit, et que, chaque nuit pendant cinq mois, j'avançais d'un pas dans ma besogne qui, à cette heure, est achevée.

FAGEROLLES, à part.

Bon! j'en sais assez.

(Il rampe jusqu'au fond et disparaît.)

DOMINIQUE.

Ainsi, maintenant... en se glissant sous le banc...

CHAMBORAN.

En soulevant la dalle...

MARIGNON.

En pénétrant dans ce souterrain...

CHAMBORAN.

On arrive tout droit à la guérite n. 3, où le garde chiourme vous empoigne, ou bien vous descend, à son choix.

MARIE.

Comment?..

CHAMBORAN.

Je m'étais trompé dans mon calcul.

MARIGNON.

Mais alors, pourquoi nous dire...

CHAMBORAN.

Pourquoi?.. (Se retournant.) Parce que le Fagérolles était là qui nous espionnait... vous n'avez pas vu ça, vous autres?.. Mais ce gredin-là sent une odeur de pendu que je flaire de très loin.

MARIGNON.

Ce passage n'existe donc pas?

CHAMBORAN.

Si fait, mais l'endroit où il mène m'a contraint d'y renoncer... le Fagérolles a pris le change, il emporte le vieux plan que j'ai lâché, à c't'heure voilà le nouveau, le bon, (Lui remettant un papier.) je l'ai écrit là... lisez-le avec attention, vous verrez où se trouvent des limes, un passeport, des habits pour remplacer ceux qu'on vous a donnés, et des cheveux pour remplacer ceux qu'on vous a ôtés.

DOMINIQUE.

Mais, moi...

CHAMBORAN.

Vous, ayez une échelle de six mètres soixante-huit millimètres, et à huit heures sonnant, après la rentrée générale, trouvez-vous au bas du grand mur, derrière la corderie... c'est de là qu'il faudra faire descendre Monsieur votre père.

MARIGNON.

Mais s'il était découvert... mon fils serait perdu.

DOMINIQUE.

Qu'importe, mon père... le devoir du fils avant tout; vienne après le châtiment du soldat.

CHAMBORAN.

Il sera prudent et adroit, d'ailleurs il n'y a plus à reculer... dans deux heures, père chose, vous serez dehors, vous serez libre, enfin.

MARIGNON.

Libre, mon Dieu!.. mais lui... oh! non, non, je ne dois pas accepter...

MARIE.

Vous devez vivre, mon oncle, pour nous qui vous chérissons tous.

MARIGNON.

Mes enfans!..

CHAMBORAN.

Allons, c'est dit, c'est convenu... mais, silence... v'là du monde. (A part.) Diable d'honnête homme, va... je me donne autant de mal pour le faire filer à ma place que s'il s'agissait de lui faire finir mon temps ici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES GARDES CHIOURMES, L'ADJUDANT, LES FORÇATS, FAGEROLLES.

L'ADJUDANT.

L'heure de la rentrée est sonnée. (A Dominique et Marie.) Éloignez-vous.

DOMINIQUE, bas.

A huit heures, mon père.

MARIGNON.

Eh bien!.. eh bien! soit, à huit heures.

MARIE.

Adieu... (Bas.) Au revoir, mon oncle.

MARIGNON, leur faisant un signe d'adieu.

Mon Dieu!.. frappez-moi, s'il le faut, d'un nouveau malheur, mais épargnez mon fils... veillez sur lui, mon Dieu!

L'ADJUDANT.

Allons, allons, en route...

CHAMBORAN.

Bonne nuit, compère Fagérolles.

FAGEROLLES.

Merci, l'ami Chamboran.

CHAMBORAN.

Fais pas de mauvais rêves, mon garçon... c'est malfaisant pour la santé.

(Les Forçats sortent par la droite; Marie s'éloigne par la gauche; Dominique entre au corps-de-garde. La nuit vient graduellement.)

SCÈNE XI.

LE SERGENT et DUVAL, entrant par le fond.

LE SERGENT.

Veuillez m'attendre un instant ici, Monsieur, je vais savoir si l'on peut vous accorder votre demande.

DUVAL.

Comptez, Monsieur, sur ma reconnaissance. (Le Sergent entre au bagne.) Je n'ai pu résister au désir d'intercéder en faveur de ce pauvre Marignon... oui, je veux obtenir un adoucissement à son sort, pendant le temps de captivité qu'il doit subir encore en attendant sa grace. (Le Sergent reparaît, accompagné de l'Adjudant.) Eh bien, Monsieur?

LE SERGENT.

Personne, en ce moment, ne peut approcher des condamnés.

DUVAL.

Comment?

L'ADJUDANT.

Excusez-nous, Monsieur, mais le temps est mal choisi; une tentative d'invasion vient de nous être signalée, c'est l'instant de sévir et non d'être indulgent.

DUVAL.

Une évasion!..

L'ADJUDANT.

Sergent, vous allez vous rendre dans la petite corderie, accompagné de deux hommes; vous y attendrez le coupable, et vous le saisirez au moment où, revêtu d'un costume d'emprunt, il se dirigera vers l'infirmerie; vous le mettrez aux fers, c'est le nommé Marignon.

DUVAL.

Marignon... Marignon!.. ce malheureux qui, tout à l'heure...

L'ADJUDANT.

Avait eu l'adresse de vous intéresser, grace à sa feinte résignation... depuis long-temps nous savions que le nommé Chamboran se ménageait des moyens de fuite; nous connaissions le lieu où se trouvaient déposés par lui des habits, des limes et un faux passeport... depuis plus de huit jours, un de nos gardiens était là, toujours en observation, épiant le moment où le coupable se livrerait lui-même en s'emparant de ces objets.

DUVAL.

Mais Mari... ce Marignon dont vous parliez...

L'ADJUDANT.

C'est lui qui tout à l'heure, de concert avec son complice, est venu tout enlever, c'est à lui, sans doute, que doivent servir ces moyens d'évasion... nous attendons maintenant qu'il les mette en usage, et alors il paiera cher cette tentative.

DUVAL.

Grand Dieu!.. mais... mais ne serait-il pas plus humain, Monsieur, de lui dire que son plan est divulgué, de lui faire reconnaître sa faute?

L'ADJUDANT.

Impossible!

DUVAL.

Enfin, personne ne peut-il lui parler? (A part.) Oh! si je pouvais le revoir... dût-il me reconnaître!

L'ADJUDANT.

Je viens de recevoir les ordres les plus formels, les instructions les plus sévères... nul ne pénétrera dans le bagne sans l'ordre du Commandant.

DUVAL.

Eh bien! ce Commandant sera plus humain, sans doute. J'irai le trouver, et, s'il le faut, j'emploierai l'influence du Consul...

L'ADJUDANT, sans l'écouter.

Sergent, vous ordonnerez qu'en même temps trois hommes veillent au dehors près de la corderie; un jeune soldat, le fils du coupable, doit, dit-on, seconder son projet. (Saluant.) Monsieur... (Il sort.)

DUVAL.

Un soldat... son fils...son fils, a-t-il dit... non, Dominique n'est pas ici, Dominique n'est pas soldat... mais, s'il était vrai, pourtant. Oh! que faire, que résoudre, mon Dieu!

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XII.

DUVAL, UN CAPORAL, MOULINET.

LE CAPORAL.

Numéro 5.

MOULINET.

Présent.

DUVAL, à part en s'arrêtant.

Ciel! Moulinet!

LE CAPORAL.

En faction.

DUVAL.

Moulinet!.. je ne m'abuse pas. (Il l'observe, tandis que le Caporal relève le factionnaire et met Moulinet à sa place.) Oui, c'est bien lui; la nuit est venue, il ne pourra me reconnaître... et puis ne dois-je pas tout entreprendre pour les sauver? (Le Caporal et le soldat rentrent; Duval s'approche de Moulinet.) Camarade...

MOULINET.

Hein?.. de quoi, qui vive!.. Capo...

DUVAL.

Silence, je suis votre ami.

MOULINET.

Mon ami... que je ne connais pas... mon ami, à l'heure qu'il est... n'approchez pas, ou j'appelle... Capo...

DUVAL.

Silence, vous dis-je... un malheur menace ceux que vous aimez, et je viens les sauver.

MOULINET.

Ceux... que j'aime.

DUVAL.

Un mot d'abord, car le temps presse... Dominique, qu'est-il devenu?

MOULINET.

Do... Dominique... c'est drôle, j'ai entendu c'te voix quelque part.

DUVAL.

Mais parles donc.

MOULINET.

Dominique est ici au poste, soldat comme moi.

DUVAL.

Il est donc vrai... Veux-tu le préserver d'un grand malheur?

MOULINET.

Toujours.

DUVAL.

Eh bien! dans un instant il se rendra derrière la corderie, sous les murs du bagne... c'est là que l'attend ce danger, c'est là qu'il faut l'empêcher d'aller... car, au soldat qui favorise une évasion, c'est la dégradation, c'est la peine du boulet qu'on inflige.

MOULINET.

Hein?.. Dominique dégradé, condamné au boulet.

DUVAL.

Et tu peux, toi, l'arracher à ce péril.

MOULINET.

Moi!

DUVAL.

Écoute, Moulinet....

MOULINET.

Il sait mon nom.

DUVAL.

Celui qui te parle est un pauvre mourant usé par la souffrance et le malheur... Eh bien! c'est l'espoir de sauver ton ami, d'arracher Marignon à son supplice, qui ranime en ce moment son courage, qui lui donne assez de force pour courir au-devant du coup qui les menace... mais toi, tu me seconderas, n'est-ce pas?

MOULINET, à part.

Encore... la satanée voix. (Haut.) Mais si vous me trompez?

DUVAL.

Quoi! tu doutes encore?

MOULINET.

Non, je vous crois... je ne sais pas trop pourquoi; mais enfin je vous crois.

DUVAL.

Tu feras ce que tu m'as promis?

MOULINET.

Oui.

DUVAL.

Tu l'empêcheras de s'éloigner, n'est-ce pas?

MOULINET.

Oui.

DUVAL.

Fut-ce au prix de ta vie.

MOULINET.

Oui... c'est-à-dire, non... si, si... enfin, je vous jure qu'il ne passera pas.

DUVAL.

Oh bien! bien, mon ami, puissions-nous les sauver tous deux... je cours chez le Consul, chez le Gouverneur... et le ciel fera le reste.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

MOULINET, puis DOMINIQUE.

MOULINET.

Oui, le ciel fera le reste... quoi?.. je n'en sais rien, mais enfin c'est égal, je suis convaincu de la chose, et Dominique restera ici... (Regardant du côté du corps-de-garde.) Tiens, l'homme à la voix ne m'a pas trompé... le voilà déjà qui sort en tapinois... Qui vive?

DOMINIQUE.

Eh! c'est moi... Dominique.

MOULINET.

Eh! c'est toi, Dominique... possible, mais on ne sort pas du poste à c't'heure.

DOMINIQUE.

Qui te dit que je veux sortir?..

MOULINET.

Ah! tu ne vas donc pas sous les murs du bagne, derrière la corderie.

DOMINIQUE.

Comment, tu sais cela?

MOULINET.

Oui, je sais cela!

DOMINIQUE.

Et d'où le sais-tu?

DOMINIQUE.

D'où je le sais? je ne sais pas.

DOMINIQUE.

Explique-toi.

MOULINET.

M'expliquer, impossible.

DOMINIQUE.

Alors, ôte-toi de là, il faut que je passe.

MOULINET.

Du tout, rentre là-dedans ; faut que tu reste.

DOMINIQUE.

Tu voudrais t'opposer...

MOULINET.

A tout... car si tu vas là-bas... c'est la dégradation, la peine du boulet qui t'attendent...

DOMINIQUE.

Si on me découvre, peut-être ; mais qui me verra ?

MOULINET.

Ah ! c'est donc vrai... il ne me trompait donc pas ?.. Alors, à présent, je n'hésite plus... et tu ne passeras, et tu ne bougeras pas, et tu ne t'en iras pas !

DOMINIQUE.

Eh bien ! oui, oui, je veux sortir... mais il le faut, entends-tu, il le faut ! il y va de ma vie, de mon honneur...

MOULINET.

Il y va de ta vie que tu te fasses tuer ? il y va de ton honneur que tu te fasses dégrader ? allons donc ! l'homme à la voix m'a dit que tu te perdais en y allant... je le crois, et tu resteras.

DOMINIQUE.

Mais de quel homme parles-tu donc ?

MOULINET.

Est-ce que je sais ! Je ne connais qu'une chose, faut que tu passes par là, et je ne le veux pas !

DOMINIQUE.

Et moi... moi, je le veux !

MOULINET.

Cré coquin ! je ne le veux pas ! quand je devrais te fourrer ma baïonnette n'importe où... quand je devrais faire feu sur n'importe quoi !..

DOMINIQUE.

Encore une fois, passage, passage ! te dis-je !..

MOULINET.

Non, sept fois non ! quatre-vingt-dix-neuf fois non !

DOMINIQUE.

Malheureux !.. (Un bruit d'arme à feu.) Ah !..

MOULINET.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

DOMINIQUE.

Il est trop tard ! mon père, mon pauvre père ! c'est toi qui l'auras tué !..

MOULINET.

Moi ? qu'est-ce qu'il dit donc ?..

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GARDES, FORÇATS, L'ADJUDANT, puis LE SERGENT ; puis TOUT LE MONDE.

L'ADJUDANT.

Qu'y a-t-il ? d'où vient ce bruit ?

LE SERGENT, entrant.

Adjudant, un forçat vient en effet de tenter de s'évader, la sentinelle a vainement essayé de l'arrêter... elle a été contrainte de faire feu, et le malheureux expire en ce moment.

TOUS.

Grand Dieu !..

DOMINIQUE.

Mon père !..

CHAMBORAN, vêtu d'un uniforme d'officier, s'approchant de lui.

Eh ! non, pas Marignon, jeune homme ; c'est Fagérolles.

DOMINIQUE.

Fagerolles ; que dites-vous ?

MARIGNON, sortant du groupe des forçats.

Mon Dominique !..

DOMINIQUE.

Mon père ! il est donc vrai ?..

MOULINET.

Marignon !..

MARIGNON.

Oui, le courage m'a manqué pour braver un danger qui te menaçait aussi...

DOMINIQUE.

Et ce coup de feu ?..

CHAMBORAN, bas.

C'est le Fagérolles qui s'est pris au traquenard...

MARIGNON.

Chamboran !

CHAMBORAN.

Motus, je file à mon rendez-vous d'amour, je vais rejoindre ma bayadère, le tumulte me favorise ; si je réussis, vous entendrez bientôt les trois coups de canon qui annonceront mon départ.

(Il va pour s'éloigner, mais l'Adjudant qui l'observait l'arrête.)

L'ADJUDANT.

Halte-là, mon gaillard !

CHAMBORAN.

Bon ! pincé !.. Ca me fait trois ans de plus !..

MARIGNON.

Du moins, mon fils, je n'ai pas exposé tes jours...

DOMINIQUE.

Mais vous restez enchaîné dans ce bagne...

DUVAL, qui s'est approché de Moulinet, lui parlant bas et faisant signe de répéter ses paroles.

Ce ne sera plus pour long-temps.

MOULINET.

Hein ? encore la voix... Ce... ce ne sera plus pour long-temps...

DOMINIQUE.

Comment ?

MARIGNON.

Que dis-tu ?

DUVAL, même jeu.

Bientôt, peut-être, il obtiendra sa grace.

MOULINET.

Bientôt, peut-être, il obtiendra sa grace.

DOMINIQUE.

D'où le sais-tu ?

MARIGNON.

Qui dit cela ?..

MOULINET.

Qui ?.. parbleu ! c'est...

(Il se retourne, Mais Duval a disparu, il est près de sortir, lorsqu'il se rencontre face à face avec Marie qui entre.)

MARIE, poussant un cri.

Ah !...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente un riche appartement chez Duval. Un bureau, une table, fauteuils, etc.

SCÈNE I.

DUVAL, seul; il est placé devant le bureau et cesse d'écrire.

Aurai-je la force d'accomplir jusqu'au bout ce dernier sacrifice ? Mon Dieu ! que de remords pour une seule faute, que de tortures pour un seul jour d'égarement et de délire ! Allons, du courage : ne laissons pas inachevée l'œuvre de mon expiation. (Il sonne. Ivan paraît.)

SCÈNE II.

DUVAL, IVAN, qui entre. Deux valets se tiennent à la porte.

IVAN.

Monsieur a sonné.

DUVAL.

Écoute-moi bien, Ivan... regarde ces lettres que je place là, dans ce bureau : l'une est pour le régent de la Banque; l'autre pour mon notaire; la dernière, enfin, pour monseigneur le Consul... Eh bien! lorsqu'un jour... bientôt sans doute... l'horrible mal qui me consume aura fini de me tuer...

IVAN.

Comment!

DUVAL.

Alors, tu prendras ces lettres et tu feras porter chacune à son adresse.

IVAN.

Mais, Monsieur...

DUVAL.

Ah !.. Il se présentera un jeune soldat du nom de Moulinet... tu l'introduiras.

IVAN.

Il s'est déjà présenté; mais, n'osant déranger Monsieur, je lui ai dit d'attendre; il est là, dans l'antichambre.

DUVAL.

Qu'il entre; je veux le voir... à l'instant, à l'instant même. (Ivan sort.) Il me parlera de Marignon, de son fils... de... oh! de Marie, surtout de Marie, dont le cri déchirant retentit encore à mon oreille! elle seule m'a reconnu... Mais ce cri, est-ce l'épouvante, l'horreur qui le lui ont arraché?.. ou bien, mon Dieu, avez-vous gardé un peu de bonheur au pauvre proscrit? est-ce la pitié qui a touché l'âme de Marie, est-ce une plainte qui s'exhalait de son cœur?

SCÈNE III.

IVAN, suivi de MOULINET; DUVAL à la cheminée.

(Ivan fait signe à Moulinet d'entrer et sort.)

MOULINET.

Me voilà chez le bienfaiteur des Marignon, et avec qui j'ai causé sans le voir... heureusement qu'aujourd'hui je vais l'envisager... Excusez, c'est un peu mieux ficelé qu'à la caserne Mouffetard, ici... comme c'est doré sur tranches! des robes de soie le long des murs... et on marche sur des châles de cachemire !.. Ah ça! où est-il donc, le propriétaire de la chose ?.. (Allant à la cheminée et apercevant Duval.) Ah! voilà son dos! (Il tousse.) Hum! hum!

DUVAL, sans se retourner.

Ah! c'est vous, Moulinet?

MOULINET.

Présent... mon Colonn... mon Génér... Monseigneur... (A part.) Ça me fait de l'effet de me trouver comme ça devant un riche étranger!.. je vais donc voir sa figure...

DUVAL.

Je vous ai fait venir pour vous demander des renseignemens qui sont pour moi du plus haut intérêt.

MOULINET.

Des renseignemens?.. (A part.) Un Russe... s'il allait me demander les secrets de la France!.. heureusement que je ne les sais pas...

DUVAL.

Marignon est libre enfin?

MOULINET.

Comme vous et moi; il est arrivé de Brest hier au soir, et nous avons obtenu une permission de quinze jours, son fils et moi, pour l'accompagner.

DUVAL.

Vous voyez que j'ai tenu ma promesse... mais, dites-moi, il y a bien long-temps que vous connaissez la famille Marignon?..

MOULINET.

Y a mieux que ça, Monsieur... (A part, et cherchant à le regarder.) Et je voudrais bien te connaître aussi, toi...

DUVAL.

Vous assistiez à la mise en liberté de Marignon?..

MOULINET.

Oui, j'y assistais... fallait voir les larmes du père, la joie des enfans et les houras des autres condamnés! (A part.) Je dis houras pour le flatter, le Russe; c'est un mot de son climat. (Haut.) Car, voyez-vous, tout le monde connaissait l'innocence du brave homme; tout le monde savait qu'il était là à la place de ce scélérat de Duval. (Mouvement de Duval, qui se lève.)

MOULINET.

Ah! je vas donc le dévisager... (Il s'approche.) Pour lors, Monsieur... (Duval lui tourne le dos et va s'appuyer sur la cheminée.) Impossible!.. faut qu'il ait quelque avarie dans la figure.

DUVAL.

Et vous ne me parlez pas de Mlle Marie?

MOULINET.

Mlle Marie? Pauvre fille, elle a rendu bien malheureux mon camarade Dominique!

DUVAL.

Comment... Dominique?

MOULINET.

Figurez-vous qu'il l'aimait... à pierre fendre.

DUVAL.

Et Marie?

MOULINET.

Ah dame !.. bien sûr qu'elle ne pensait plus au filou... c'est-à-dire non... au voleur... mais cependant, toutes les fois qu'il se présentait un monsieur à canne à pomme d'or, comme vous, ou bien un simple tourlourou comme moi, elle fourrait tout à la porte, et, quand mon Dominique lui racontait son chagrin et ses amours, elle lui disait avec sa petite voix douce et triste: Dominique, je ne puis que vous plaindre... je ne puis pas être à vous... je suis engagée à un autre par serment.

DUVAL.

Par serment?.. Oh ! pauvre Marie !

(Il pleure.)

MOULINET, à part.

Tiens, qu'est-ce qu'il a donc? il paraît que mon éloquence l'impressionne. J'aurais dû être avocat, moi ; j'aurais fait larmoyer les jurés comme des moulins à eau!

DUVAL.

Je vous remercie, mon ami, des renseignemens que vous m'avez donnés.

(Il sonne. Ivan paraît à la porte.)

MOULINET.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

DUVAL.

Je sais que vous avez une mère pauvre et âgée ; (Lui donnant une bourse.) offrez-lui cela de ma part.

MOULINET.

De l'argent... jamais. Tiens, c'est de l'or... C'est différent, j'accepte pour ne pas l'humilier... (A part.) Plus que ça de louis d'or russes... je suis vexé de n'avoir pas aperçu sa figure.

DUVAL, à Ivan.

Reconduisez... Adieu, mon ami ; nous nous reverrons.

MOULINET, à part.

Nous revoir... mais je ne l'ai pas vu du tout. Faut qu'il soit borgne ou qu'il n'ait qu'un œil, c'est sûr. (Il sort.)

SCÈNE IV.

DUVAL, seul.

Elle m'a attendu huit ans, en proie à la misère, sourde à l'amour de ce bon Dominique! Oui, le serment est resté gravé dans sa mémoire ; mais l'amour, elle l'a chassé de son cœur... elle ne peut plus, elle ne doit plus m'aimer. Allons, il faut la rendre libre ; il faut achever l'œuvre.

SCÈNE V.

DUVAL, MARIE, qui paraît au fond, repoussant les domestiques qui veulent la retenir.

MARIE.

Laissez-moi, il faut que je le voie, que je lui parle...

DUVAL.

Ciel! Marie.

MARIE, entrant et déguisant son émotion sous une apparence de froideur et de respect.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je pénètre jusqu'à vous, malgré vos valets... votre porte, m'a-t-on dit, est ouverte à tous les malheureux... je suis bien malheureuse, moi... et j'ai voulu vous voir.

IVAN.

Qu'ordonnez-vous, Monsieur?...

DUVAL.

Un siége... que tout le monde s'éloigne... (Les valets sortent.) Marie!

MARIE.

Duval!... pauvre Duval!... (Regardant son visage.) Oh ! comme vous avez souffert!..

DUVAL.

Votre première parole a été une parole de consolation et de pitié... Marie, oh ! que Dieu vous accorde autant de bonheur que vous m'en donnez en cet instant...

MARIE.

Je vous ai plaint, Duval, quand out le monde vous maudissait... et cependant en vous voyant revenir riche et honoré, vous que j'ai vu partir pauvre et fugitif...

DUVAL.

Arrêtez, Marie, ne souillez pas votre bouche par de cruelles paroles de défiance et de soupçon!..

MARIE.

Expliquez-moi donc...

(Elle s'assied.)

DUVAL.

Vous vous souvenez de cette épouvantable soirée où je pris la fuite... je partis sans savoir où j'allais, car je voyais toujours la misère et l'infamie au bout de mon voyage... et je ne pouvais revenir sur mes pas crier au juges de Marignon : je suis seul coupable ! trop de preuves l'accablaient... je n'eusse fait que partager sa captivité et sa honte, et je n'aurais pu revenir, comme aujourd'hui, l'enrichir et le sauver.

MARIE.

Continuez, Joseph !

DUVAL.

Errant pendant deux années dans des contrées dont j'ai même oublié le nom, enfin je parvins à Orembourg, à l'autre extrémité de l'Europe... là vivait un riche et puissant seigneur qui venait d'organiser de vastes entreprises ; je me présentai à lui... je ne sais comment le sceau de la fatalité, empreint sur mon visage, ne l'a pas effrayé comme tant d'autres.... il daigna m'accueillir. Grace à lui, j'amassai l'argent nécessaire pour rembourser la Banque ; et de ce jour, je ne sais comment le succès est venu couronner une entreprise où le désespoir m'avait jeté, je ne sais enfin comment la fortune est venue me chercher, moi qui ne la cherchais plus... mais ils m'ont entouré d'honneurs, accablé de richesses. Cependant au milieu de ces biens, de cette opulence que j'avais tant désirés, je gardais le souvenir de mon crime, et mes nuits restaient sans sommeil. Sans cesse j'entendais une voix sévère qui me demandait compte de

ma faute et prononçait sur moi des malédictions... vainement je cherchais à me réfugier dans le travail; je devenais plus riche et jamais plus heureux! et j'ai mené cette vie pendant huit ans... huit ans sans vous voir, Marie, huit ans avec la pensée du pauvre Marignon, mourant sous le poids de ma propre honte.... huit ans qui ont fait de moi un vieillard usé par la souffrance et tout prêt pour la tombe, car le fatal souvenir usait à la fois mon corps et mon âme... car ce que j'entendais dans mes nuits d'insomnies, ce n'était plus comme autrefois le bruit de l'or de la Banque, c'était le bruit des fers de Toulon.

MARIE.

Tant de douleurs, tant de remords pourront peut-être effacer vos fautes, Duval... et l'avenir.

DUVAL.

Il n'y a pas d'avenir pour moi, Marie; pour moi, il n'y a plus que la mort.

MARIE.

La mort, dites-vous? et moi...

DUVAL.

Vous, Marie! il y a huit ans, vous vous êtes donnée à moi par un serment aussi solennel que celui prononcé devant un prêtre à la face des autels?

MARIE.

Je m'en souviens...

DUVAL.

J'ai pu briser les fers de Marignon, mais je n'ai pas effacé la honte empreinte au front de cette famille... quelles joies leur ai-je préparées dans l'avenir pour racheter les douleurs passées?.. Marie, vous seule pouvez rendre le fils au bonheur et rattacher le père à la vie... eh bien, il faut que vous, qui avez été une des causes de mon crime, vous en soyiez aussi l'expiation... Dominique vous aime, Marie, et je vous demande votre main pour Dominique Marignon.

MARIE.

Ma main!..

DUVAL.

Oh! laissez-moi espérer que la veuve d'Arthur de Barloff respectera la dernière volonté de Joseph Duval!..

(Il s'approche de la cheminée et agite le cordon de la sonnette.)

MARIE.

Que dit-il?..

(Ivan paraît.)

DUVAL.

Faites porter ces lettres... une à chacun de mes gens... à l'instant, à l'instant même.

IVAN, qui a pris les lettres sur le bureau.

Oui, Monsieur; mais il y a là un vieillard qui demande instamment à entrer; il se nomme Marignon.

DUVAL.

Lui, oh! non, non, qu'il n'entre pas.

MARIE.

Songez à ce que ce refus a de cruel; il vient plein de reconnaissance bénir celui qui l'a rendu à la vie, à la liberté.

DUVAL.

Mais s'il allait me reconnaître...

MARIE.

Non, ses yeux sont usés par les larmes, et vous êtes vous-même si changé, que mon cœur seul pouvait vous reconnaître, un ennemi ne vous eût pas deviné.

DUVAL.

Ainsi, vous voulez...

MARIE.

Un refus déchirerait son cœur... et il est le seul homme au monde à qui vous ne puissiez rien refuser.

DUVAL.

Qu'il vienne donc..... (Ivan sort.) Après tout, c'est encore un châtiment.... c'est encore une justice...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIGNON et DOMINIQUE, paraissant sur le seuil de la porte du fond.)

DUVAL, tombant assis et se cachant la figure dans ses deux mains.

Le voilà... oh! mon courage, mon courage!

MARIGNON, à Marie.

Et toi aussi, mon enfant, tu es venue payer à notre bienfaiteur ton tribut de bénédictions. (Il cherche Duval des yeux; d'un geste, Marie le lui montre; allant à lui.) Monsieur, excusez un pauvre vieillard qui vient vous importuner de sa reconnaissance... mais... mais c'est que, voyez-vous, il n'y a pas d'homme si flétri, si honteusement dégradé par l'injustice, qui ne conserve un peu d'orgueil, et j'ai voulu que vous sachiez que celui que vous avez arraché à l'infamie était innocent.

DUVAL, à part.

Innocent... oh! oui, oui...

MARIGNON.

Oh! Monsieur, je vous le jure, ils m'ont injustement condamné.... j'ai subi la peine d'un malheureux que j'ai abrité sous mon toit et nourri de mon pain...

DUVAL.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARIE.

Mon oncle, Monsieur sait déjà...

MARIGNON.

Il ne sait pas combien sont douloureux les supplices qu'on n'a pas mérités, combien est écrasante la honte qui devait tomber sur un autre... et cet autre, je l'aimais tant... j'aurais donné ma vie pour racheter la sienne. Eh bien! il n'a pas eu le courage de revenir sur ses pas, de proclamer mon innocence; il nous a lâchement abandonnés!

DUVAL.

Assez, Monsieur, assez!

MARIGNON.

Ah! je le vois bien, l'arrêt terrible, solennel, qui me frappe, est toujours là, plus puissant que mes paroles, plus imposant que mes protestations. (Avec douleur.) Vous ne me croyez pas... Du moins, Monsieur, ne me refusez pas une dernière consolation; je suis vieux, brisé par les chagrins, et je mourrai bientôt... que je puisse, à mon heure dernière, me rappeler les traits de

l'homme généreux qui m'a rendu à mes enfans, à la liberté. (Se mettant à genoux près de lui et lui touchant le bras qu'il dérange peu à peu.) Monsieur, fussé-je réellement coupable, vous ne sauriez me refuser cette consolation... Ah! j'ai senti une larme tomber sur ma main. Vous pleurez; mais vous me croyez donc enfin... (Examinant la figure de Duval.) Ah!

(Duval se lève précipitamment.)

IVAN, entrant.

M. le Consul attend M. de Barloff.

MARIGNON.

Un Consul!

(Duval jette sur Marignon et Marie un dernier regard, puis entre précipitamment dans la chambre à droite, où Ivan le suit.)

MARIGNON.

Ce luxe... cette richesse... Oh! non, non, je suis fou!

MARIE, à part.

Et lui aussi, il l'a reconnu.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MOULINET.

MOULINET, entrant précipitamment.

Ouf! me voilà... Tiens, les Marignon.

MARIE.

Vous ici?

MOULINET.

Moi z-ici, oui.

DOMINIQUE.

Que viens-tu y faire?

MARIGNON.

Qui t'amène?

MOULINET, montrant une lettre.

Voilà!

TOUS.

Une lettre!

MOULINET.

Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que je l'ai reçue au moment où je sortais d'ici.

DOMINIQUE.

Comment?

MOULINET.

Le colonel russe, car c'est un colonel au moins, m'avait déjà fait appeler.

MARIGNON.

Toi?

DOMINIQUE.

Que pouvait-il y avoir de commun entre vous?

MOULINET.

Voilà : Le Général, car c'est un général, désirait des renseignemens sur vous, les Marignon; je lui ai fait mon rapport dans les règles, si bien qu'en m'écoutant ce brave maréchal pleurait comme un enfant.

MARIE, à part.

Pauvre Duval!

MOULINET.

Après quoi, il m'a renvoyé en me donnant un tas de louis d'or cosaques, pour Mme veuve Moulinet, et je venais de quitter le prince russe, quand je trouve ceci cacheté de grandes armes, je me transfère à l'hôtel, et je trouve à la porte je ne sais combien de garçons de recette.

TOUS.

Des garçons de recette?

MOULINET.

En uniforme, même que j'en ai reconnu plusieurs; ils ont reçu des lettres comme moi... Eh! tenez, les voilà qui montent.

MARIGNON.

Oh! partons, mes enfans, partons!

IVAN, entrant.

M. de Barloff vous prie de demeurer.

DOMINIQUE.

Que signifie?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES GARÇONS DE RECETTE.

(La famille Marignon et Moulinet remontent la scène et se tiennent à l'écart.)

IVAN, aux garçons.

Veuillez attendre ici, Messieurs.

(Il sort.)

DURAND.

Eh bien! que pensez-vous que nous soyons venus faire chez ce riche étranger?.. Il s'agirait de transporter à la Banque tous les millions de la Russie qu'on n'aurait pas mis plus d'importance et de mystère à nous faire venir.

PREMIER GARÇON.

Je pense qu'il faut un bien puissant motif, puisque cet ordre nous est venu de M. le Régent.

DURAND.

Et nous sommes ici toute l'ancienne quatrième brigade.

DEUXIÈME GARÇON.

Oui, tous, excepté deux.

DURAND.

Joseph Duval... et ce pauvre Marignon.

MARIGNON.

Mon nom... ils se sont souvenus de moi.

PREMIER GARÇON.

L'un a pris la fuite, et l'autre...

DURAND.

Le malheureux est mort peut-être de désespoir.

MARIGNON, s'approchant.

Non, non, mes amis!.. (S'arrachant des mains de son fils et de Moulinet.) Me voilà!.. j'existe encore!

TOUS.

Marignon!

MARIGNON.

Je vous revois... Oh! vous ne m'avez pas condamné, vous?.. (Ils détournent la tête et s'éloignent de lui.) Ils s'éloignent de moi... ils ne veulent plus me croire... Et je pensais, en revoyant cet habit que j'ai porté vingt-cinq ans avec honneur... en retrouvant ceux que j'appelais mes frères; je pensais qu'eux, du moins, me rendraient justice... et pas une main n'a pressé la mienne... Ils me repoussent, ils me croient coupable... Oh! ce coup est le plus terrible de tous!

DURAND, bas à Marignon.

Marignon, innocent ou coupable, (Lui tendant la main de côté, et sans être vu des autres qui causent entre eux.) je n'ai jamais été que ton ami, ton frère, et non pas ton juge.

MARIGNON, embrassant sa main qu'il baigne de ses larmes.

Oui, mon ami, mon frère... Oh! merci! merci!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, LE CONSUL. Tous deux vont s'asseoir près d'une table, les garçons de recette font demi-cercle autour; les Marignon et Moulinet forment un groupe à part.

LE CONSUL, déposant sur la table un paquet.

Messieurs, mon ami, M. de Barloff, a déposé entre mes mains des papiers importans, dont la communication doit vous être donnée par le plus ancien des garçons de recette de la quatrième brigade, par le nommé Pierre Marignon.

MARIGNON.

Moi!.. je suis à vos ordres, Monsieur.

(Il prend le paquet et déchire l'enveloppe.)

DOMINIQUE.

Que signifie?..

MARIGNON, lisant.

« Testament de Joseph Duval, ancien garçon »de recette de la Banque... »

TOUS.

Joseph Duval!

MARIE.

Un testament!..

MARIGNON.

« Au moment de paraître devant Dieu, je dé»clare que je suis seul coupable du vol commis »à la Banque... Pierre Marignon était innocent.»

TOUS.

Innocent!

MARIGNON.

« En attendant la réhabilitation légale de celui »qui a été injustement condamné, vous pouvez, »vous, ses anciens camarades, trouver pour »Pierre Marignon une réhabilitation aussi gran»de, aussi respectable que celle de la loi, en »le recevant encore une fois parmi vous, en »l'appelant encore votre ami. Et pour que »tout soupçon disparaisse, pour que nul doute »ne subsiste, je dépose ici toute la relation »exacte de mon crime. » (Leur donnant un papier qu'ils parcourent entre eux.) Tenez, lisez, lisez, camarades!.. Il se pourrait! oh! mon Dieu! je ne resterai donc pas couvert de honte, écrasé de leur mépris?

DURAND.

Ah! je le disais bien, moi, qu'il était innocent!..

(Il embrasse Marignon; tous s'empressent autour de lui et lui serrent la main.)

MARIGNON.

Oh! mes amis, mes frères! j'en mourrai de joie et de bonheur!..

MOULINET.

Non, non, pas de bêtises, père Marignon! on pleure, mais on ne meurt pas.

DOMINIQUE.

Mon père réhabilité, rendu à l'honneur!..

MARIE.

Mais lui, lui! mon Dieu?..

MARIGNON.

Attendez, il y a encore quelques lignes... « Je »supplie mes anciens camarades de me pardon»ner ma faute, je l'ai expiée par de cruels re»mords, et quand on lira cet écrit, justice sera »faite du malheureux Joseph Duval. Arthur de »Barloff.»

TOUS.

Arthur de Barloff!.. (On entend un coup de pistolet; Duval paraît, la poitrine ensanglantée, il vient tomber aux genoux de Marignon.) Ah!...

DUVAL.

Vous ne pouviez plus être à moi, Marie, j'avais perdu l'honneur, je ne pouvais plus vivre! Dominique, je vous confie son bonheur!..

MARIGNON.

Ah! qu'as-tu fait, malheureux?..

DUVAL.

Pardonnez-moi, Marignon, pour que Dieu me pardonne!..

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Lacombe, rue d'Enghien, 17.

ACTE III, SCÈNE VIII.

JEANNE HACHETTE,

OU

LE SIÉGE DE BEAUVAIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX PARTIES,

par MM. Anicet Bourgeois et A. Dennery,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 7 JANVIER 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LOUIS XI, roi de France.	M. Roger.
SIRE HUGONNET, gouverneur de Beauvais.	M. Danguin.
SIRE DE VILLIERS, gentilhomme beauvoisien.	M. Delaunay.
JACQUES DE VILLIERS, son fils.	M. Albert.
MATTHIEU LAINÉ.	M. Cuiller.
NICOLAS GALLAND, gardien d'une des portes de la ville.	M. Coquet.
BONAVENTURE GALLAND, son neveu.	M. Armand.
RENÉ, au service du duc de Bourgogne.	M. Salvador.
ANDRÉ, paysan beauvoisien	M. Barbier.
TRISTAN.	M. Monnet.
PREMIER AFFIDÉ.	M. Clairville
DEUXIÈME AFFIDÉ.	M. Garcin.
UN BOURGEOIS de la ville.	M. Duvillard.
JÉROME, paysan.	M. Dauxy.
PREMIER HÉRAUT.	M. Guyon.
DEUXIÈME HÉRAUT.	M. Ferdinand.
UN VIEILLARD.	M. Toucher.
OLIVIER LEDAIM.	M. Merle.
UNE SENTINELLE.	M. Chauvin.
JEANNE, fille de Matthieu Lainé. . .	Mlle Martin.
MARCELINE, paysanne.	Mlle Adit.
PREMIÈRE PAYSANNE.	Mlle Laure.
DEUXIÈME PAYSANNE.	Mlle Balthazar.
UN ENFANT.	La petite Zoé.

Chevaliers et Hommes d'armes français, Garde bourgeoise, Officiers et Soldats bourguignons, Paysans, Ecoliers, etc

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour de la ville de Beauvais ; à droite du spectateur, la maison de Lainé, maison de simple apparence ; à gauche, le porche d'une église ; au-delà des rues çà et là quelques bornes servant à soutenir les chaînes qui ferment les rues la nuit.

SCENE PREMIERE.

UN AFFIDÉ DU DUC DE BOURGOGNE, HUGONNET.

Au lever du rideau, deux personnages enveloppés de manteaux sont sous le porche; l'un d'eux est appuyé sur une borne. Il fait nuit.

HUGONNET.

N'êtes-vous donc porteur pour moi d'aucune lettre, d'aucun message?

L'AFFIDÉ.

Ni lettre ni message, monseigneur; dans le métier que nous faisons tous les deux en ce moment, il ne faut aucun écrit qui puisse compromettre...

HUGONNET.

C'est donc de vive voix que tu me feras connaître les conditions du duc de Bourgogne?

L'AFFIDÉ.

De même que de vive voix tu me diras les tiennes.

HUGONNET.

Misérable! qui t'a rendu si hardi que tu oses parler de la sorte à un gentilhomme?

L'AFFIDÉ.

Qui vous dit que je ne le suis pas comme vous?

HUGONNET.

Toi! choisi pour une telle mission!

L'AFFIDÉ.

Quand un baron vend son pays, celui qui vient l'acheter peut bien être comte ou duc.

HUGONNET.

Venons au fait!

L'AFFIDÉ.

Soit! pour vous le commandement d'une province à votre choix, dix mille écus d'or et l'estime des honnêtes gens... qu'offrez-vous en échange?

HUGONNET.

La ville de Beauvais dans trois jours.

L'AFFIDÉ.

Sitôt?

HUGONNET.

Toute la noblesse est mécontente de Louis de France, dont la politique est de flatter le peuple en humiliant les grands. Gouverneur de la ville, j'ai en réserve certains édits que je publierai dès demain, et qui mettront le mécontentement à son comble!

L'AFFIDÉ.

Bien, mais le populaire?

HUGONNET

La famine commence à le ronger, la garnison est faible et se décourage... Demain aussi je ferai lever de nouvelles dîmes et de nouveaux impôts.

L'AFFIDÉ.

A merveille! et vous laisserez courir par la ville les promesses écrites que j'ai fait répandre, et par lesquelles monseigneur de Bourgogne offre aux bourgeois et manans l'abolition des corvées et redevances.

HUGONNET.

Que ce matin l'armée de Bourgogne soit en vue de Beauvais, les portes lui seront bientôt ouvertes.

L'AFFIDÉ.

Elle y sera.

HUGONNET.

Silence! on vient de ce côté.

L'AFFIDÉ.

En effet.

HUGONNET.

C'est la garde bourgeoise... éloignez-vous; si l'on vous surprenait..

L'AFFIDÉ.

Bah! qu'ai-je à craindre? le gouverneur de la ville répondrait de moi; ne serait-ce pas caution suffisante?

HUGONNET.

Moi, je ne vous connais pas, et je vous ferais pendre.

L'AFFIDÉ.

C'est juste! au revoir, alors

Il sort.

SCENE II.

HUGONNET, DE VILLIERS, JACQUES, BONAVENTURE, BOURGEOIS *armés*.

HUGONNET.

Il était temps qu'il s'éloignât. (*Allant aux Bourgeois.*) Qui vous commande, messieurs les bourgeois?

DE VILLIERS.

Moi, sire Hugonnet.

HUGONNET.

Ah! ah! messire de Villiers! et n'est-ce pas votre fils que je vois à vos côtés? oui, vraiment... vous voilà tous deux donnant l'exemple et faisant bonne garde pour conserver au roi Louis sa ville de Beauvais, c'est bien!

DE VILLIERS.

Dites plutôt, monseigneur, que nous veillons pour maintenir le bon ordre dans notre ville.

JACQUES.

Le Bourguignon peut dans quelques jours assiéger nos portes; alors nous nous ferons tous tuer s'il le faut, mais pour le pays seulement.

BONAVENTURE, *dans les rangs.*

Noël au sire de Villiers!

DE VILLIERS.

Qui parle ici?

BONAVENTURE.

Moi!

HUGONNET.

Qui, vous?

BONAVENTURE.

Eh bien, moi donc, Bonaventure Galland, le neveu de mon oncle, le gardien de la porte d'Amiens.

DE VILLIERS.

Silence!

HUGONNET, *à de Villiers.*

Vous vous plaignez à tort du roi Louis; ne montre-t-il pas grande confiance dans sa noblesse de Beauvais? il sait que son courage suffira pour défendre la ville, c'est pour cela qu'il garde près de lui sa nombreuse armée.

DE VILLIERS.

Oui, certes, il faut qu'il ait en nous une confiance sans bornes, puisqu'il nous laisse maîtres ici en même temps qu'il nous dépouille de nos fiefs et priviléges

HUGONNET.

Baron de Villiers, j'oublie les paroles que je viens d'entendre, mais gardez-vous de les prononcer de nouveau... la volonté du roi est toute-puissante, et tous doivent baisser la tête devant elle.

DE VILLIERS.

Tous?

HUGONNET.

Le roi devra d'ailleurs récompenser votre fidélité; car si vous pouvez lui être un utile serviteur, vous lui seriez aussi un bien puissant ennemi; bourgeois et paysans n'obéissent guère qu'à vous ici.

DE VILLIERS.

Que Louis se rappelle mieux que Charlemagne faisait soutenir sa couronne par ses douze pairs qui représentaient la noblesse de l'empire; si Louis la veut porter seul, elle pourra devenir trop pesante et lui glisser du front.

HUGONNET.

Sire de Villiers, prenez garde!

DE VILLIERS.

Nous défendrons le pays, sire gouverneur; que Dieu protége le roi!

HUGONNET, *à part.*

Bien, le voilà tel que je le voulais. (*Haut.*) Continuez votre ronde, messire; je vais prendre connaissance de nouveaux édits que le roi m'a fait transmettre.

Il sort.

SCENE III.

LES MÊMES, *hors* HUGONNET.

JACQUES.

Demeurez-vous donc ici, mon père?

DE VILLIERS.

Achevez sans moi de parcourir ce quartier... je me rends chez notre ami le seigneur de Morey, dont vous devez épouser la fille à la première trêve que nous laissera cette guerre.

JACQUES.

Mais pourquoi maintenant?

DE VILLIERS.

J'ai besoin de me concerter avec lui sur nos moyens de défense... allez, allez.

JACQUES.

J'obéis!

Il sort suivi des autres.

BONAVENTURE, *sortant.*

Allons, encore une petite promenade de nuit!... Ah! la belle invention que la garde bourgeoise, surtout quand il pleut!

SCENE IV.

DE VILLIERS, *puis* LAINÉ.

DE VILLIERS.

Non, je n'irai pas chez Jehan de Morey, c'est ici que je vais attendre... Pauvre Lainé! tout entier à des préoccupations politiques, j'ai mal rempli le devoir que je m'étais imposé... mais l'heure s'écoule, et il ne vient pas au rendez-vous donné. (*Allant vers la porte de Lainé.*) Aucune lumière, aucun bruit... il n'est pas de retour

LAINÉ

Me voilà, monseigneur!

DE VILLIERS.

Enfin!

LAINÉ.

J'ai bien tardé, n'est-ce pas? c'est qu'il y avait là bas plus à faire que je ne pensais; c'est qu'il y avait pour moi plus de honte et de malheur que nous ne le soupçonnions tous deux.

DE VILLIERS.

Explique-toi.

LAINÉ.

Monseigneur, votre famille avait toujours été la providence de la mienne, vous me traitiez non pas en vassal, mais en ami, et lorsque la guerre m'appela, je n'hésitai pas à vous confier mon unique enfant. Laissé pour mort sur le champ de bataille, je fus fait prisonnier et trois années s'écoulèrent sans qu'il me fût possible de faire savoir à Jeanne que son père existait encore... Ah! pourquoi le hasard a-t-il voulu que vous en fussiez instruit par un déserteur bourguignon? vous n'auriez pas racheté le pauvre prisonnier, et Lainé serait mort dans les fers sans avoir rougi de son enfant.

DE VILLIERS.

A ton arrivée, je dus te faire part de mes craintes, de mes soupçons; je dus t'apprendre que l'an dernier Jeanne me demanda comme une grâce la permission de passer quelque temps chez dame Inès, sa tante, qui habite un des faubourgs de la ville. Elle était pâle, amaigrie par la douleur que lui causait ta perte, et je consentis... Là, sans doute, elle connut celui qui l'a perdue.

LAINÉ.

Vous vous trompez. Là, monseigneur, elle allait cacher à tous les regards son malheur, sa honte et son enfant.

DE VILLIERS.

Son enfant!

LAINÉ.

Oui, c'est un secret que j'ai su arracher à ma pauvre vieille sœur, que les larmes et le désespoir de Jeanne avaient faite sa complice. Éplorée, suppliante, ma sœur m'a tout appris, tout, excepté le nom du séducteur qu'elle ignore... J'ai voulu le voir, cet enfant; Inès craignait pour lui mon désespoir et ma haine, car cette horrible révélation avait bouleversé mon ame... à sa vue cependant, la raison me revint tout-à-coup. L'amante, me suis-je dit, ne voudra pas me révéler le nom de son complice; mais une mère aime plus qu'une amante, mais un enfant est plus cher qu'un époux; et j'emportai dans un village voisin l'enfant, que je confiai aux soins d'une pauvre paysanne. C'est mon otage à présent, et, pour le racheter, il me

faudra le nom de son père. Voilà ce que j'ai fait, monseigneur.

DE VILLIERS.

Et maintenant nous connaitrons l'infâme... s'il est d'égale condition, il réparera son outrage en donnant son nom à ta fille.

LAINÉ.

Et si c'est un noble, il refusera.

DE VILLIERS.

Eh bien! ton poignard fera ce que ne pourra faire le prêtre; tu le tueras.

LAINÉ.

Voilà ce que vous feriez à ma place, monseigneur?... aussi ferai-je. Je suis venu en toute hâte, et voyez, je suis armé.

DE VILLIERS.

Sais-tu donc déjà ...?

LAINÉ.

Parmi les aveux de ma sœur, il en est un que je me suis rappelé. C'était toujours le matin, un peu avant le lever du soleil, que le séducteur se rendait ici pendant mon absence. Or on me croit absent aujourd'hui: voilà pourquoi je suis accouru, voilà pourquoi j'ai pris cette arme. J'attends.

DE VILLIERS.

Mais il est jeune, son bras serait plus fort que le tien; peut-être... je reste avec toi.

LAINÉ.

Vous, monseigneur!

DE VILLIERS.

Je suis père aussi, moi... je reste, te dis-je.

LAINÉ.

Parlez plus bas, j'aperçois dans l'ombre un nomme qui se dirige vers nous. Si c'était... il approche. Vous ici, monseigneur, et moi de ce côté.

Lainé se blottit derrière un des piliers de sa porte et de Villiers sous le porche.

SCENE V.

LES MÊMES, JACQUES, *enveloppé d'un manteau.*

JACQUES, *à voix basse.*

Ils m'ont retenu bien tard, le jour va paraître, elle ne m'attend plus sans doute. Entrons!

LAINÉ, *lui arrêtant le bras.*

Où vas-tu, misérable?

Il le terrasse et lève sur lui sa dague.

JACQUES.

Que voulez-vous?

LAINÉ.

Ton sang pour laver ma honte.

JACQUES.

Si je vous ai fait injure, je suis gentilhomme et prêt à vous donner réparation.

DE VILLIERS.

Grand Dieu! cette voix...

LAINÉ.

Tu es gentilhomme, dis-tu? je n'ai plus rien à espérer de toi. Je suis Matthieu Lainé, je suis le père de Jeanne... meurs donc!

JACQUES

Trahison!

DE VILLIERS, *s'élançant*

Arrête, malheureux!

JACQUES.

Mon père!

DE VILLIERS.

C'est Jacques de Villiers.

LAINÉ.

Lui!

DE VILLIERS.

C'est mon fils!

LAINÉ.

Son fils!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEANNE, *paraissant tout-à-coup.*

JEANNE.

Jacques!

JACQUES

Jeanne!

JEANNE.

Mon père, messire Jacques et le comte de Villiers sur cette place, à cette heure? que se passe-t-il donc?

JACQUES.

C'est que votre père...

LAINÉ, *bas.*

Silence! je le veux. (*Haut.*) Quand l'ennemi approche de nos foyers, ne devons-nous pas songer à la défense de notre honneur et de nos enfans? Les seigneurs de Villiers daignaient me consulter, et voilà tout.

JEANNE.

Je ne vous attendais pas aujourd'hui, mon père.

LAINÉ.

Et d'où vient que vous êtes sitôt debout, ma fille?

JEANNE.

Ma tante est encore malade, et j'allais comme chaque matin...

LAINÉ, *bas à Jacques.*

Embrasser votre enfant, monseigneur.

JACQUES

Grand Dieu! vous savez...

LAINÉ.

Allez donc, Jeanne; allez et revenez bientôt... J'ai hâte de vous revoir et de vous parler... allez, allez vite!

JEANNE.

Comme il me dit cela! et tous trois réunis dans un pareil moment! Mon Dieu! j'ai peur.

Elle sort.

SCENE VII.

LES MÊMES, *excepté* JEANNE.

LAINÉ.

Eh bien! chacun de vous garde le silence!.. et

cependant j'ai à rappeler à chacun des paroles qu'il vient de prononcer. Messire Jacques, tout-à-l'heure, quand le fer de cette arme effleurait votre poitrine, vous vous êtes écrié : Si je vous ai fait injure, je suis gentilhomme et prêt à réparer ma faute... J'attends.

JACQUES.

Lainé, vous aviez laissé ici un ange de candeur et de vertu, par moi cet ange est déchu de sa gloire; mais sa faute, qui fut mon ouvrage, me le rend plus cher et plus sacré; à défaut de la noblesse du nom, Jeanne a la noblesse du cœur, et jamais la couronne des comtes de Villiers ne se sera posée sur un front plus pur. Matthieu Lainé, moi, Jacques de Villiers, je vous demande la main de Jeanne, votre fille.

LAINÉ.

L'ai-je bien entendu? Jeanne, mon enfant, tu pourras encore lever la tête, je pourrai encore m'enorgueillir de toi!... Oh! messire Jacques, vous m'avez payé d'un seul mot tout ce que vous m'avez fait souffrir.

DE VILLIERS.

Vous oubliez trop tous deux qu'il faut mon consentement à ce mariage.

JACQUES.

Vous le donnerez, mon père?

DE VILLIERS.

Jamais!

JACQUES *et* LAINÉ.

Jamais!

DE VILLIERS.

Cette union serait une mésalliance. La famille de Morcy a d'ailleurs ma parole, et je n'y manquerai pas.

LAINÉ.

A Dieu ne plaise, monseigneur, que j'oublie vos largesses et la liberté que je vous dois; mais n'oubliez pas à votre tour ce que vous me disiez tout-à-l'heure.

DE VILLIERS.

Je n'ai rien oublié... le poignard peut faire ce que ne fera point un prêtre... voilà ce que je t'ai dit. Au lieu d'un poignard, prends ton épée, et celle des de Villiers ne refusera pas de se croiser avec la tienne.

JACQUES.

Oh! que dites-vous, mon père?

LAINÉ.

Messire, le soldat vous doit remercier de la réparation que vous lui offrez. Le sang de votre fils répandu jusqu'à la dernière goutte, satisferait ma vengeance peut-être, mais ne rendrait pas l'honneur à ma fille... Sire de Villiers, pour ma liberté que vous m'avez donnée, je vous laisse votre fils... nous sommes quittes, n'est-ce pas? et maintenant, messire Jacques, je ne vous demande que votre parole de laisser enseveli entre nous trois ce funeste secret; il ne restera, je vous jure, aucune trace de la faute de Jeanne.

JACQUES.

Il en est une cependant...

LAINÉ.

Je vous comprends. Celle-là, je l'ai fait disparaître.

JACQUES.

Malheureux! qu'avez-vous fait de mon enfant?

LAINÉ.

Il est mort pour le monde et pour vous.

JACQUES.

Mort!

LAINÉ.

Pour ne revivre et ne vous être rendu que le jour où vous me rendrez l'honneur que vous m'avez pris.

JACQUES.

Oh! pauvre Jeanne, quelle sera sa douleur!... Oh! grâce, grâce, mon père, pour nous tous!

DE VILLIERS.

Encore une fois, cette union est impossible, j'ai engagé ma foi de gentilhomme.

JACQUES.

Eh bien! je cours tout avouer au sire de Morey, et il sera moins inflexible que vous; cette parole que vous ne voulez pas lui reprendre, c'est lui qui vous la rendra... Et vous, Lainé, avant de briser le cœur de la pauvre Jeanne, attendez encore!... (*il sort*) attendez!...

SCENE VIII.

LAINÉ, DE VILLIERS, *puis* GALLAND, BONAVENTURE, PEUPLE.

DE VILLIERS.

Jacques!... Que va-t-il faire?

LAINÉ.

Remerciez Dieu, monseigneur, qui vous a donné un fils dont l'ame n'est pas sans pitié comme la vôtre, et qui ne sacrifie pas à sa gloire l'honneur et la vie de ceux qu'il a perdus...

BONAVENTURE.

Tenez, tenez, voici le seigneur de Villiers; c'est de lui, de lui seul qu'il faut prendre conseil.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui.

PLUSIEURS AUTRES.

Non, non, chez le gouverneur, chez le gouverneur.

DE VILLIERS.

Qu'y a-t-il?

BONAVENTURE.

D'abord vous autres, silence!... Parlez, mon oncle...

GALLAND.

Du tout, ça pourrait me compromettre!

BONAVENTURE.

Eh bien!... voilà... nous venons d'apercevoir, à deux petites lieues au plus... un gros de gens armés... Or, comme ce n'est pas sur la route de Paris... ce ne peut être l'armée de monseigneur le roi que nous attendons.

DE VILLIERS.

Mais les soldats de Bourgogne ne sauraient se trouver déjà si près de nous.

LAINÉ.

Eh bien... que quelques braves m'accompagnent, et nous irons reconnaître ces gens-là...

PLUSIEURS.

Oui, oui...

Ils sortent des rangs.

GALLAND.

Très-bien !...

BONAVENTURE.

Est-ce que vous allez avec ces braves gens, mon oncle ?

GALLAND *bas.*

Certainement !... Je vais leur ouvrir la porte.

DE VILLIERS.

Mais si ce sont des Bourguignons, c'est courir à la mort...

LAINÉ, *bas.*

Que votre fils rende l'honneur à mon enfant, et son bras lui sera un meilleur appui que le mien. S'il doit l'abandonner... mieux vaut pour moi mourir sur un champ de bataille que mourir ici de honte et de désespoir... Venez, venez, camarades...

Il sort suivi de plusieurs hommes.

SCENE IX.

LES MÊMES, *hors* LAINÉ.

BONAVENTURE.

Et nous, monseigneur, que ferons-nous ? me voilà pour attendre vos ordres, et voici les autres qui attendront les miens.

DE VILLIERS.

Bien que le roi Louis de France nous abandonne en pareil péril, et semble avoir oublié la ville de Beauvais, bien que ses édits et impôts aient souvent dépouillé la noblesse et accablé le peuple... nous combattrons encore pour lui garder Beauvais.

UN BOURGEOIS.

Le gouverneur !... voici le gouverneur.

SCENE X.

LES MÊMES, HUGONNET, GARDES.

HUGONNET.

Messire de Villiers, j'ai pris connaissance du message du roi... Il renferme des instructions auxquelles je dois me conformer, quoi qu'il m'en puisse coûter... Voici les ordres du roi... « On » m'apprend que le duc de Bourgogne compte de » nombreux partisans parmi les chevaliers et ba- » rons de notre province de Picardie... Si les » Bourguignons paraissent en vue de Beauvais, » le sire Hugonnet, gouverneur de ladite ville, » prendra seul le commandement, et défense sera » faite aux hommes d'armes, bourgeois et serfs, » de reconnaître aucun autre chef que le sire gou- » verneur... Signé LE ROI ! »

DE VILLIERS.

Ai-je bien entendu ?

HUGONNET.

Vous vous soumettrez, nous n'en doutons pas, à la volonté royale, vous engagerez vos nombreux vassaux à obéir sans murmurer... J'ai pouvoir de désarmer tout bourgeois rebelle; enfin, messire de Villiers, tant que les Bourguignons seront en vue de la ville, vous devez avoir votre hôtel pour prison.

DE VILLIERS.

Ah ?

Murmure général.

HUGONNET.

Silence et respect !... sire de Villiers, donnez l'exemple de l'obéissance; ordonnez à cette foule de se dissiper, et renfermez-vous dans votre hôtel; si vous tardez encore, il me faudra employer la force pour vous y contraindre... Ne m'y obligez pas... Je vais signifier les mêmes ordres aux sires de Lansac et de Morey.

UN HOMME D'ARMES.

Place, place au sire gouverneur !

SCENE XI.

LES MÊMES, *hors* HUGONNET.

DE VILLIERS.

Vous l'avez entendu, mes amis, on désarme ce bras qui vous aurait aidé à défendre vos remparts... Oh ! le duc de Bourgogne ne traiterait pas ainsi la noblesse de France, il sait trop bien ce qu'elle vaut sur un champ de bataille.

BONAVENTURE.

Sans compter que ce duc de Bourgogne est un magnifique seigneur qui nous offre d'abolir nos dîmes.

GALLAND, *vivement.*

Veux-tu te taire ?

BONAVENTURE.

Justement, voilà mon oncle qui a lu avec moi les promesses écrites que le Bourguignon a fait répandre par la ville; et tenez, j'en ai plein mon escarcelle

DE VILLIERS *à lui-même.*

Serait-ce donc trahir le pays que de renverser un tyran ?... Charles de Bourgogne est un noble et un valeureux chevalier...

BONAVENTURE.

Hein ! dites donc, vous autres... plus de dîmes, de redevances, plus de corvées ?... Un gouvernement à bon marché, c'est rare.

UN BOURGEOIS

Messire, la garnison est faible, et dans ces temps de trouble et de guerre chaque bourgeois a chez lui son arquebuse ou son épée; dites un mot, et tout-à-l'heure le véritable gouverneur de Beauvais sera le sire de Villiers, le véritable maître de la ville sera le duc de Bourgogne

BONAVENTURE.

Tiens, mais il parle comme un livre, le compère Dominé.

LE BOURGEOIS

Eh bien, messire?

DE VILLIERS.

Le roi Louis XI abandonne son peuple et persécute sa noblesse!... Eh bien!... Noël au duc de Bourgogne!

TOUS.

Noël au duc de Bourgogne!

BONAVENTURE.

Eh bien! criez donc, mon oncle.

GALLAND.

Pas encore, nous verrons plus tard.

DE VILLIERS.

Le sort en est jeté! (*Tirant son épée.*) Aux armes!

BONAVENTURE.

C'est ça, du tapage et des coups, nous allons rire.

DE VILLIERS.

Courez dans les différens quartiers de la ville; faites sonner le tocsin, faites armer et amenez-nous les ouvriers des faubourgs, nous ferons bonne contenance ici.

BONAVENTURE.

Oui, c'est ça! tendons les chaînes! Vive Dieu, je vas m'en donner... Où allez-vous, mon oncle?

GALLAND.

Je vas ameuter mon quartier et je reviendrai.

BONAVENTURE.

Quand tout sera fini... Dieu vous bénisse, mon oncle!

Galland sort.

DE VILLIERS.

Un homme de bonne volonté pour porter à mon fils le billet que je vais écrire!

UN HOMME.

Me voilà, messire!

A ce moment deux étrangers paraissent et s'arrêtent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DEUX ÉTRANGERS.

PREMIER ÉTRANGER.

Ouais, que se passe-t-il ici?

BONAVENTURE.

Voilà du renfort. (*Bas aux Bourgeois.*) Dites donc, ils ont de bonnes têtes. (*Haut.*) Vous n'êtes pas de la ville?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Non.

BONAVENTURE.

C'est égal, vous serez des nôtres.

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Pourquoi faire?

BONAVENTURE.

Ne savez-vous pas que les Bourguignons sont aux portes de la ville?

PREMIER ÉTRANGER.

Et vous courez les défendre.

BONAVENTURE

Nous allons les ouvrir.

PREMIER ÉTRANGER.

Les ouvrir?

BONAVENTURE.

La partie est bonne, et vous en serez.

L'ÉTRANGER.

Ça n'est pas fait encore.

BONAVENTURE.

Oh! ça se fera, nous venons de le décider. Louis de France est un vieux poltron qui adore sa Vierge de plomb au lieu de prendre sa bonne épée; il enrichit Tristan le bourreau son compère, et ruine sa noblesse, qu'il cherche à faire toute petite pour la descendre à sa taille. Louis n'est pas le roi qu'il nous faut, nous voulons un prince brave qui marche avec nous. Au duc de Bourgogne la couronne de France, à Louis une couronne de moine.

TOUS.

Oui! oui!

PREMIER ÉTRANGER.

Ouais! vous allez livrer à l'étranger une ville de France; vous allez vous rendre à Charles de Bourgogne, et pas une voix ne vous a crié: Ce que vous faites là est une félonie, une lâcheté!... Mais ce projet n'a pas été conçu par vous, il part d'une tête plus haute et plus noble; quel est votre chef?

DE VILLIERS, *qui a fini son billet.*

Qu'y a-t-il donc?

PREMIER ÉTRANGER.

Je demande à connaître le chef de la révolte.

DE VILLIERS.

Ce chef, c'est moi!

PREMIER ÉTRANGER.

Ne t'appelles-tu pas Laurent, comte de Villiers?

DE VILLIERS.

Oui.

PREMIER ÉTRANGER.

Et c'est toi qui vas vendre Beauvais au duc de Bourgogne?

DE VILLIERS.

Je ne lui vends pas la ville, je la lui donne.

PREMIER ÉTRANGER.

Ouais! un si beau désintéressement mérite grande et haute récompense.... et voilà celui (*montrant le deuxième étranger*) qui se chargera de te l'octroyer.

BONAVENTURE, *bas.*

C'est un envoyé du Bourguignon... son argentier, peut-être?

PREMIER ÉTRANGER.

Ce qui t'est dû, comte de Villiers, c'est un juge, une potence et un bourreau.

TOUS.

Hein?

DE VILLIERS.

Qui donc es-tu, pour m'oser tenir un pareil langage?

PREMIER ÉTRANGER.

Ton juge.

DE VILLIERS.

Et qui es-tu, toi qui portes la main sur un gentilhomme?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Ton bourreau!

DE VILLIERS.

A moi, mes amis!

PREMIER ÉTRANGER.

Que nul ne bouge! Tandis que la révolte s'agite ici, la potence se dresse là-bas.

Mouvement de surprise.

DE VILLIERS.

Insolent!

PREMIER ÉTRANGER.

A genoux, vassal! nul ne porte la tête haute devant Louis de France.

TOUS.

Le roi!

Grand silence. Des archers, conduits par un troisième étranger, paraissent en grand nombre.

LOUIS.

Olivier, cet homme est à vous.

Il désigne de Villiers que les archers entourent.

LE BOURGEOIS.

Amis, laisserons-nous entraîner notre chef?

TOUS.

Non! non!

LOUIS.

Qui donc élève la voix ici pour protéger un traître? Peuple insensé! tu défends tes seigneurs, tu n'as donc pas compris que dans chacun d'eux tu avais un tyran? Tu m'accuses de vouloir abaisser leur puissance, mais leur puissance était ton asservissement. Si ces insolens despotes te font moins sentir le poids de leur masse d'armes, c'est qu'ils ont senti le poids de mon sceptre. S'ils ne dévastent plus tes terres, s'ils ne ravagent plus tes fermes, c'est que j'ai fait tomber les hautes murailles qui servaient de refuge à ces nobles pillards. Et quand j'ai brisé avec la hache les mille réseaux qui t'enchaînaient, peuple, quand aujourd'hui tu peux lever la tête et remuer les bras, c'est contre moi que tu tournes la force que je t'ai donnée! Tu m'accuses de manquer de courage, parce que, confiant en Notre-Dame et en mon bon droit, je n'apparais pas toujours bardé de fer, comme mon cousin de Bourgogne! Est-il sans courage, celui qui entend hurler la révolte et qui vient droit à elle? mérite-t-il une couronne de moine, celui qui d'un mot, d'un regard, a fait tomber l'épée du rebelle? N'est-il pas le digne chef d'un brave peuple, celui qui, ne pouvant assez tôt rassembler son armée, est venu presque seul s'enfermer dans vos murs? et celui-là ne vous dira pas : Rendez la ville... il vous dira : Courons aux murailles... combattons, mourons tous, s'il le faut, avant de livrer à l'étranger le sol sacré de la patrie! Et maintenant qui parle de désobéir au roi?

Moment de silence et d'hésitation.

BONAVENTURE.

J'en suis fâché pour messire de Villiers, mais le roi Louis est un grand roi! Vive le roi!

TOUS.

Vive le roi!

LOUIS, *montrant Bonaventure.*

Ils hésitaient, et c'est peut-être à ce garçon-là que je devrai ma ville de Beauvais.

DE VILLIERS.

Tu l'emportes, Louis!

LOUIS, *à Tristan.*

Compère, la journée sera moins bonne pour toi que tu ne le croyais d'abord; je ne te donne qu'une tête, mais c'est la plus haute.

DE VILLIERS.

Grâce!

LOUIS.

Point de grâce pour les traîtres. Tristan, emmène cet homme. Olivier, fais préparer l'hôtel de ville pour me recevoir. Allez!

Plusieurs archers entourent de Villiers et l'emmènent; Tristan les suit.

SCENE XIII.

LES MÊMES, GALLAND.

GALLAND.

Allons, c'est fini, je cède aux instances de mon neveu, je me décide... Vive Bourgogne! vive Bourgogne!

BONAVENTURE.

Hein! qu'est-ce qu'il dit donc?

LOUIS.

Quel est cet homme?

GALLAND.

J'ai réfléchi... et je suis des vôtres, moi! Vive Bourg...

BONAVENTURE.

Mais, malheureux oncle que vous êtes, voilà monseigneur le roi.

GALLAND

Hein!... quoi!.. comment... le... le roi!... je suis un homme mort.

BONAVENTURE.

Sire, c'est mon oncle.. il est fou!

GALLAND.

Oui, oui, sire; je suis parfaitement ce qu'il dit.

LOUIS

Remercie le ciel de ce que mon compère Tristan n'est plus là, et retire-toi!...

GALLAND.

Oui, oui, monseigneur... Ah! me voilà bien corrigé du goût des émeutes.

A ce moment des hommes paraissent portant sur un brancard le corps de Lainé.

BONAVENTURE.

Lainé!...

LOUIS.

Quel est cet homme?

UN BOURGEOIS.

Un brave qui vient d'être tué par les Bourguignons, qu'il était allé reconnaître. Pauvre Lainé ! il devait être la première victime de cette guerre.

LOUIS.

Lainé... Je n'oublierai pas ce nom. Messieurs les bourgeois, je vais à l'hôtel de ville donner les ordres nécessaires... Dans une heure des armes vous seront distribuées... bon courage ! un peuple qui veut se défendre est presque invincible... Nous nous reverrons sur vos remparts...

TOUS.

Vive le roi !

Il sort suivi de plusieurs gardes.

BONAVENTURE.

Voilà une terrible journée... Pauvre Matthieu Lainé !... Et que dira demoiselle Jeanne ?

GALLAND.

Ah ! grand Dieu ! la voilà qui vient de ce côté !

JEANNE, *entrant.*

Il a tout découvert... Et mon enfant, mon pauvre enfant ! il me l'a pris.

BONAVENTURE.

Camarades, qu'elle ne le voie pas tout d'abord !...

On cache en l'entourant le corps de Lainé.

JEANNE.

Je me jetterai à ses genoux, j'implorerai sa pitié, je lui demanderai grâce... Oh ! il me le rendra... Mais pourquoi tout ce monde ? qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ?... Vous détournez les yeux... Mon Dieu ! ma honte et mon malheur seraient-ils connus déjà ?... (*S'approchant d'eux.*) Pourquoi cette émotion... ce trouble que je lis dans vos regards ?...

BONAVENTURE.

Jeanne, n'approchez pas.

JEANNE.

Pourquoi m'éloignez-vous ? que me cachez-vous donc ?... Ah ! qu'ai-je vu !... Mon père... mon pauvre père !...

Elle se jette sur son corps.

BONAVENTURE

Tué par les Bourguignons.

SCENE XIV.

LES MÊMES, JACQUES, *accourant.*

JACQUES.

Le sire de Villiers... Où est le sire de Villiers ?

TRISTAN, *paraissant et lui montrant la potence.*

Mort.

JACQUES, *tombant.*

Mort !...

TRISTAN.

Pendu par ordre du roi... Regarde.

JACQUES.

Ah ! mon père !...

JEANNE.

Et mon fils !... qui me dira maintenant où il est ? Oh ! les Bourguignons m'ont pris à la fois mon père et mon enfant !

JACQUES

O mon père ! je te vengerai de ton infâme meurtrier.

JEANNE, *se relevant.*

Haine aux Bourguignons !

JACQUES, *se relevant.*

Haine au roi Louis XI !

ACTE DEUXIÈME.

Une porte de la ville de Beauvais; à droite, le château de Jacques ; à gauche, la maison de Jeanne, dont une fenêtre est éclairée.— Le jour se lève

SCENE PREMIERE.

BONAVENTURE ET JACQUES, *sortant par une grille que ce dernier referme après lui.*

JACQUES, *à Bonaventure.*

Je te remercie, bon jeune homme, tu as compris la douleur d'un fils ; tu as compris qu'il ne laisserait pas jeter hors la ville le cadavre de son père. Et quand le malheureux est rentré chez lui, tu l'as suivi... Quand il cherchait dans son parc une place obscure et discrète pour y cacher une tombe, tu lui as dit : Maître, il faut creuser là !... Encore une fois, merci !

BONAVENTURE.

Vous ne me devez rien, messire... Au point du jour, la sentence du roi aura reçu sa complète exécution, et on ne pourra vous refuser les nobles restes du sire de Villiers... Je vais rassembler quelques amis pour former un cortége convenable... A tout-à-l'heure, maître, et du courage !

Il sort.

SCENE II.

JACQUES, *seul.*

Oui. du courage... Il m'en faudra pour la

tâche que je me suis faite... O mon père, au pied de ton infâme échafaud, je t'ai promis vengeance de ton meurtrier... On obéit ici à Louis de France, ce n'est plus ici qu'est ma place... Mais je ne peux quitter cette ville sans revoir Jeanne, sans lui dire un éternel adieu peut-être... Elle est là... Elle aussi pleure... elle aussi, veille auprès d'un cadavre... mais elle a du moins notre fils auprès d'elle... Notre fils... pauvre enfant!... Quand tu interrogeras le passé, tu n'y trouveras que des souvenirs de honte et de sang... Hâtons-nous!... (*Il frappe à la porte de Jeanne.*) Jeanne, c'est moi... c'est Villiers.

La porte s'ouvre, et Jeanne paraît, pâle et triste.

SCENE III.

JEANNE, JACQUES.

JEANNE.

Je t'attendais, Jacques.

JACQUES, *lui prenant la main.*

Oh! c'est que toi aussi tu m'as compris, pauvre femme!... Tu as deviné qu'un saint devoir m'était imposé, et tu as préparé ton ame à cette nouvelle épreuve; tu attendais le dernier adieu de Jacques.

JEANNE.

Ton adieu!...

JACQUES.

Avant de te quitter, Jeanne, j'ai voulu te dire encore une fois, qu'entre toutes les femmes, tu seras toujours pour moi la plus belle et la plus aimée... Si je triomphe dans la lutte que je vais engager, le nom de Villiers, purifié par la vengeance, sera le tien... Si je succombe, ton souvenir sera ma dernière pensée... Et maintenant, Jeanne, prends ce parchemin, il assure à notre enfant toute la fortune des Villiers.

JEANNE.

Notre enfant... sais-je seulement s'il existe?...

JACQUES.

Que dis-tu?

JEANNE.

Tu ne me croyais pas si malheureuse, n'est-ce pas?... Mon père est mort, Jacques, et je n'étais pas là pour apprendre de sa bouche quelle retraite il avait choisie à notre enfant... Mon père est mort, et nul de ses compagnons n'a reçu de lui cet aveu; le vieillard a emporté son secret dans la tombe, afin que son honneur ne s'y ensevelît pas avec lui...

JACQUES.

Eh quoi! personne ne peut-il nous dire...

JEANNE.

Non... personne... Et à chaque nouveau massacre dont l'annonce parvient ici, je sens mon cœur se briser, j'entends les cris de notre fils qu'on égorge... Oh! oui, je les entends, te dis-je, car chaque gémissement d'un pauvre enfant qui se meurt a son écho dans les entrailles de sa mère.

JACQUES.

Non, ton père était un homme de bien... et le soin de son honneur ne l'a pu rendre cruel à ce point... un de ses frères d'armes a reçu sa confession... je les interrogerai tous...

JEANNE.

Je l'ai fait déjà... à tous j'ai demandé en tremblant: « Mon père, avant d'expirer, ne vous a-t-il rien dit pour sa fille?... » Ils m'ont répondu: « Nul de nous n'était près de lui, car il nous devançait tous; car il semblait que, poussé par le désespoir, il courût au-devant des coups ennemis... Et quand nous avons pu l'atteindre... c'est qu'il était tombé... c'est qu'il était mort...» Et maintenant, veux-tu encore partir?... me laisseras-tu seule chercher notre fils?...

JACQUES.

Non... je resterai... avec toi, Jeanne, je visiterai tous les villages voisins, je fouillerai toutes les chaumières... Dieu, qui nous a si cruellement éprouvés, ne nous réserve pas une douleur plus amère encore... dès ce soir, nous commencerons nos recherches; car, ce matin, nous avons l'un et l'autre de tristes devoirs à remplir...

JEANNE.

Toute cette nuit, Jacques, j'ai veillé près du corps de mon père, j'ai donné au vieillard tout ce que j'avais de sanglots et de larmes; j'ai gardé pour l'enfant tout ce que j'ai de force et de courage! (*On entend un son de trompe.*) Qu'est-ce que cela?

SCENE IV.

LES MÊMES, BONAVENTURE, DEUX HÉRAUTS D'ARMES.

Deux hérauts d'armes, suivis de soldats et de peuple, paraissent. Derrière les hérauts d'armes on distingue Bonaventure et quelques jeunes gens.

PREMIER HÉRAUT, *déroulant un parchemin.*

« Aux habitans de notre bonne ville de Beau-
» vais, faisons savoir qu'en récompense des si-
» gnalés services de Pierre-Matthieu Lainé, mort
» en combattant pour nous, nous avons ordonné
» que tous honneurs seraient rendus à sa mémoire,
» que sa compagnie prendrait les armes, et que les
» cloches de la cathédrale sonneraient à grande
» volée comme pour un chevalier ou baron...

» Signé LE ROI! »

JACQUES, *à Jeanne, qui pleure.*

Jeanne, ton père, du moins, sera honoré après sa mort, tandis que le mien, abandonné de ses amis et serviteurs, ne sera suivi que de son fils.

BONAVENTURE, *bas à Jacques.*

Nous sommes là, maître, et ce n'est pas pour Matthieu Lainé que nous sommes venus.

LE HÉRAUT, *à Jeanne, lui faisant écouter le son des cloches qui s'agitent.*

On nous attend, nous sortirons par votre jardin.

JEANNE, *bas à Jacques.*

Jacques, je vais prier pour les deux vieillards.

Elle entre dans la maison, suivie du héraut, des archers et de quelques hommes du peuple. Bonaventure et les jeunes gens sont restés, ainsi qu'un deuxième héraut d'armes, qui déroule à son tour un parchemin.

BONAVENTURE.

Qu'a-t-il donc à nous lire encore celui-là ?

DEUXIÈME HÉRAUT.

« Pour châtier et flétrir la trahison du seigneur » et chevalier sire de Villiers...

JACQUES.

Grand Dieu !

DEUXIÈME HÉRAUT.

« Ordonnons que son corps détaché de la po- » tence sera traîné sur une claie par toute la » ville, et jeté hors de terre sainte. Signé LE ROI. »

Il sort.

TOUS, *avec effroi.*

Ah !

JACQUES.

Mon père, mon père, voué à cette honte, à cette infamie... oh ! non, c'est impossible !

BONAVENTURE.

Chut ! voici le roi.

JACQUES.

Le roi ! il a rendu la sentence, il peut la rapporter; et s'il fait grâce à mon père... oui, j'abjurerai ma haine, je renoncerai à ma vengeance... mes amis, vous prierez avec moi, vous tomberez, s'il le faut, aux genoux du roi.

TOUS.

Oui, oui !

SCENE V.

LES MÊMES, LOUIS XI, TRISTAN *et* HUGONNET.

Le roi va traverser la rue et s'éloiguer ; Jacques va au-devant de lui.

JACQUES.

Sire ! daignez m'entendre... un seul instant, de grâce !

HUGONNET, *à part.*

Jacques de Villiers !

LOUIS.

Quel est cet homme ? que nous veut-il ?

JACQUES.

Sire, on a égaré votre justice.

LOUIS.

Comment ?

JACQUES.

Laurent de Villiers, eût-il été réellement coupable, ne devait pas mourir par la corde, c'est le supplice des manans et des serfs, et de Villiers était gentilhomme.

LOUIS.

Là, là, Tristan en a pendu de plus nobles.

JACQUES.

Sire !

LOUIS, *avec force.*

Nous avons infligé ce supplice à ce traître, parce que la trahison avilit et dégrade, parce que celui-là n'est plus gentilhomme qui tente de livrer son pays.

JACQUES.

Eh bien ! n'est-ce pas assez de sa vie pour expier son crime ? et ne lui pardonnerez-vous pas, même après sa mort ? Sire, pitié sur terre pour celui que Dieu juge en ce moment !

LOUIS, *à Tristan.*

Qu'en penses-tu, compère ? Dieu commande le pardon, et le pardon rachète bien des fautes.

TRISTAN.

Sire, la prière les rachète aussi, et vous avez tant prié ce matin !

LOUIS.

Allons, nous songerons à ta requête plus tard.

JACQUES, *l'arrêtant encore.*

Non, non, sire ! c'est maintenant qu'il me faut, que j'implore votre pitié... dans un instant, songez-y, il sera trop tard; dans un instant, les bourreaux s'empareront du corps du sire de Villiers, l'attacheront sur une claie infâme, et le traîneront ignominieusement par la ville... et moi, moi, mon Dieu ! il me faudra voir cela, calme et impassible, car ils diront encore : c'est la justice du roi... Je verrai ses membres brisés, je verrai ses cheveux blancs traînés dans la fange... Oh ! non, non, sire ; ce supplice, vous pouvez l'infliger à ceux qui ne laissent en mourant ni parens ni amis... mais le seigneur de Villiers n'était pas le seul qui portât ce nom, il lui reste un fils pour pleurer, pour venger sa honte. Sire, je me nomme Jacques de Villiers, moi !

LOUIS.

Jacques de Villiers, son fils ! (*A Tristan.*) Approche, approche, compère... nous avons fait aujourd'hui longue promenade, nous avons besoin de ton bras pour appui. (*Il le place entre Jacques et lui.*) Là, là, demeure de ce côté !

JACQUES.

Sire, j'avais juré de venger la mort de mon père... mais vous pouvez encore faire d'un ennemi mortel un serviteur fidèle et dévoué. (*Mettant un genou en terre.*) Sire, prononcez, j'attends.

LOUIS.

Seigneur Hugonnet, votre avis... que me conseillez-vous ?

HUGONNET.

Moi ! tant que messire de Villiers est demeuré fidèle serviteur du roi, je lui fus un sincère ami, et cependant il est de mon devoir d'élever la voix contre sa mémoire.

JACQUES, *se relevant.*

Parlez donc, sire Hugonnet, j'aurai deux tâches à accomplir au lieu d'une.

HUGONNET.

La trahison se propage, et il faut un exemple... la noblesse d'aujourd'hui méprise la mort, et la honte seule châtie bien... c'est avec la honte qu'il faut frapper.

JACQUES.

L'exemple profitera, je le jure.. Sire, faites choix d'un autre commandant de la ville, car celui-ci vous manquera bientôt.

HUGONNET.

Misérable ! (*Aux gardes.*) Saisissez ce rebelle !

BONAVENTURE

Non, non !

TOUS.

Non, non !

LOUIS.

Arrêtez! (*Bas.*) Ne voyez-vous pas qu'ils sont nombreux? (*Haut.*) Jacques de Villiers, je te laisse la vie sauve et t'accorde tout aujourd'hui le droit de maudire les juges de ton père... la douleur d'un fils est grande et peut égarer sa raison... je te pardonne.

TOUS.

Vive le roi !

LOUIS, *bas.*

Qu'on le surveille avec soin, et s'il se sépare de ces manans, que l'on s'empare de lui !

Ils sortent.

SCENE VI

LES MÊMES, *hors* LOUIS XI, HUGONNET *et* TRISTAN.

JACQUES.

Et maintenant, des armes... oh! donnez-moi des armes.

BONAVENTURE.

Du tout, un eustache et une échelle, voilà tout ce qu'il faut.

JACQUES.

Que veux-tu dire?

BONAVENTURE.

Une échelle pour arriver en haut de la potence, un eustache pour couper la corde... puis, messire, Jacques emportera pour les ensevelir les restes de son père, et mes amis et moi ferons bonne contenance pour empêcher les archers d'arriver jusqu'à lui... n'est-ce pas, vous autres?

TOUS.

Oui, oui !

JACQUES.

Oh ! bien, bien, mes amis ! j'accepte le secours que vous m'offrez, car je ne veux pas mourir sans vengeance.

NICOLAS, *sortant de chez lui.*

Qu'entends-je? une révolte contre les ordres du roi?

BONAVENTURE.

Justement ! et vous arrivez bien pour en être.

NICOLAS

Du tout ! je suis employé du gouvernement.

BONAVENTURE

Nous agirons sans vous alors; en avant !

TOUS.

En avant !

Ils sortent.

SCENE VII.

NICOLAS, JEANNE.

JEANNE.

Ah ! que se passe-t-il?... pourquoi ce bruit?

NICOLAS.

C'est pourtant mon neveu qui est cause de tout ce remue-ménage... c'est lui qui a mis la populace en mouvement... il en fait ce qu'il veut de la populace.

JEANNE

Vous ne l'avez pas retenu? vous ne l'avez pas suivi?

NICOLAS.

Il n'y a là bas que gens qui tuent et gens qui se font tuer; je ne veux être ni des uns ni des autres.

JEANNE.

Oh ! mes pressentimens ne me trompent pas... Jacques doit être dans tout ceci... oh ! pour Dieu, répondez-moi, où est Jacques?

SCENE VIII.

LES MÊMES, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Jacques se porte bien; il est en sûreté, du moins pour le moment.

JEANNE.

Comment?

NICOLAS.

Et toi, malheureux...

BONAVENTURE.

C'est de Jacques qu'il s'agit. Nous étions partis pour nous emparer du corps du sire de Villiers.

NICOLAS.

Après !

BONAVENTURE.

Cinq ou six archers entouraient la potence... nous les mettons en fuite; rien de plus simple.

NICOLAS.

Des archers du roi... quelle audace !... ensuite ?

BONAVENTURE.

Nous approchons pour détacher le patient; mais alors nous apercevons à la potence et aux pieds du défunt le sceau royal. A cette vue tout le monde recule ou hésite... briser le sceau royal !...

FRANÇOIS.

Il y a peine de mort...

JEANNE.

Peine de mort?...

BONAVENTURE.

Rien que ça... Pourtant Jacques s'avance hardiment et brise la cire; à ce moment de nombreux arquebusiers ont débouché de la place Saint-Pierre.

JEANNE.

Et Jacques, qu'est-il devenu ?

BONAVENTURE.

Nous avons pu l'entraîner et dépister pour un instant la poursuite ; mais il a été reconnu ; et il sera sûrement arrêté aujourd'hui s'il ne trouve un moyen de sortir d'ici.

NICOLAS.

Briser le sceau royal ! mais savez-vous bien que le moins qui lui puisse arriver, c'est d'être pendu ?

BONAVENTURE.

Du tout ! car si vous le protégez, mon oncle, il n'a rien à redouter du roi lui-même.

JEANNE.

Comment ?

NICOLAS.

Tu vas encore me compromettre.

BONAVENTURE.

Pas le moins du monde... Jeanne, rassurez-vous... mon digne oncle, vous allez rentrer chez vous.

NICOLAS.

Je ne demande pas mieux.

BONAVENTURE.

Vous écrirez à Christophe Bardou, de Compiègne, pour lui recommander le sire de Villiers.

NICOLAS.

Écrire !... je refuse... ça compromet toujours.

BONAVENTURE.

Puis vous reviendrez avec vos clefs.

NICOLAS.

Mes clefs ?... pourquoi faire ?

BONAVENTURE.

Presque rien ; ouvrir le guichet, voilà tout.

JEANNE.

Hâtez-vous, par grâce, hâtez-vous !

BONAVENTURE.

Eh bien, mon oncle, vous n'êtes pas encore parti ? allons, voyons, un bon mouvement.

NICOLAS.

Il fait de moi tout ce qu'il veut.

BONAVENTURE.

Vous allez revenir ?

NICOLAS.

Je vais... je vais réfléchir...

Il rentre chez lui.

SCENE IX.

LES MÊMES, *hors* NICOLAS.

JEANNE.

Il hésite... il ne le sauvera pas.

BONAVENTURE.

Je devais m'y attendre ; eh bien, alors, un homme de bonne volonté ?... (*Six hommes sortent des rangs.*) C'est ça, j'en demandais un, mais je savais qu'il m'en viendrait cinq ou six.

JEANNE.

Mais quel est votre projet ?

BONAVENTURE.

Fiez-vous à moi ; une corde passée autour du corps, retenue par ces gaillards-là, qui ont de bons bras, je vous le jure, laissera descendre le sire de Villiers du haut des remparts. Ne perdons pas un instant ; il y a là-bas, derrière la vieille tour, une brèche qui nous servira.

JEANNE.

Oh ! mais je veux le revoir encore.

BONAVENTURE.

Hâtons-nous, car j'aperçois là-bas des arquebuses.

JEANNE.

Mon Dieu ! vous aurez pitié de moi, vous ne frapperez pas en un seul jour mon père, mon époux et mon fils !

BONAVENTURE.

Venez, Jeanne, venez, nous n'avons qu'un moment.

Ils disparaissent en longeant le rempart.

SCENE X.

HUGONNET, TRISTAN, GARDES.

TRISTAN.

Messire Hugonnet, le roi ordonne que le jeune sire de Villiers soit remis entre mes mains.

HUGONNET, *aux gardes.*

Voici sa demeure !

Ils entrent chez de Villiers.

TRISTAN.

Le roi ordonne en outre que les portes de la ville soient ouvertes aux habitans des campagnes, qui se pressent dans les faubourgs.

HUGONNET.

Les ordres du roi seront exécutés. (*A part.* C'est d'après mon conseil que Louis a pris cette résolution ; elle assure la réussite de mon projet.

UN GARDE, *sortant de la maison de Villiers.*

La maison est déserte, et nous avons aperçu d'une fenêtre le sire de Villiers fuyant à travers la campagne ; il était déjà hors de la portée de nos arquebuses.

TRISTAN.

Qui donc a protégé sa fuite ?

JEANNE, *sur le rempart.*

Sauvé ! il est sauvé !

SCENE XI.

LES MÊMES, NICOLAS, *une lettre et les clefs à la main.*

NICOLAS.

Allons, je me décide.

HUGONNET

Holà ! messire gardien, d'où venez-vous donc avec ces clefs ?

NICOLAS

Ah ! je suis perdu !

Il cherche à cacher la lettre et les clefs.

HUGONNET.

Pourquoi ce trouble? quel est ce papier que vous essayez de cacher? Nicolas Galland, un coupable vient de sortir de la ville, il n'a pu sortir que par cette porte dont on vous a fait gardien... Au nom du roi, je vous arrête.

NICOLAS.

Je suis innocent; je n'ai ouvert à personne, je le jure sur les cendres de mon saint patron !

TRISTAN.

Voyons, voyons, mon ami, donnez-nous ceci de bonne volonté, il ne vous sera fait aucun mal.

NICOLAS, *le lui donnant.*

Vous me le promettez, seigneur ?

TRISTAN.

Certainement. (*Lisant avec Hugonnet.*) Ah ! ah ! une lettre pour recommander le rebelle ! et vous tenez encore en main les clefs qui devaient lui ouvrir les portes... Ceci n'est pas bien, l'ami.

NICOLAS.

Je vous atteste...

TRISTAN.

Par votre fait la potence aurait pu chômer, mais heureusement que vous êtes resté pour l'occuper un peu.

NICOLAS.

La potence!... miséricorde!... si jamais je rends des services, je veux être...

TRISTAN.

Vous le serez bientôt. Faites ouvrir le guichet aux manans que monseigneur de Bourgogne a pourchassés jusqu'ici...moi, j'emmène cet homme.

NICOLAS.

Et mon neveu qui n'est pas là pour prendre ma place !

TRISTAN.

Marchons !

On emmène Nicolas.

HUGONNET.

Qu'on ouvre le guichet... tenez vous prêts à relever le pont-levis et à baisser la herse, car les Bourguignons tenteront peut-être de poursuivre les fuyards jusqu'ici.

Il sort.

SCENE XII.

TOUS LES PAYSANS *entrent dans la ville*; JEANNE *se place près de la porte.*

JEANNE.

Qu'ai-je appris?... les portes de la ville vont s'ouvrir aux habitans des campagnes voisines... au milieu de cette foule qui se presse dans les faubourgs se trouvera peut-être la femme à qui fut confié mon enfant... oh ! oui, elle doit être là. (*On a ouvert le guichet; on entre précipitamment.*) Je vais le revoir... le retrouver... Pas encore, mon Dieu... pas encore... et là, sur cette route... plus personne... (*Bruit au dehors.*) Ah ! l'ennemi a pénétré dans le faubourg.

UN BOURGEOIS.

Baissons la herse.

JEANNE.

Arrêtez ! ne voyez-vous pas cette femme qui accourt à nous?

UN BOURGEOIS.

Il y va du salut de tous.

JEANNE.

Cette femme porte un enfant... cet enfant est le mien peut-être... Ah ! vous ne baisserez pas cette herse.

Elle retient la main de celui qui allait la laisser tomber.

MARCELINE *entre en courant et en tenant son enfant dans ses bras.*

Ah !

Elle tombe épuisée par la fatigue.

JEANNE, *courant à l'enfant.*

Ce n'est pas lui !

MARCELINE.

Ils ne me poursuivront pas jusqu'ici... ils ne tueront pas le dernier enfant qui me reste !

JEANNE.

Les Bourguignons sont sans pitié, n'est-ce pas? et la pauvre créature qu'ils trouveront abandonnée...

LA PAYSANNE.

Ils la tueront comme ils ont massacré le frère de celui-là. Oh ! c'est un châtiment du ciel, peut-être; mais devais-je abandonner un de mes enfans pour sauver l'étranger ?

JEANNE.

Un étranger ! que voulez-vous dire ?

LA PAYSANNE.

Qu'ils étaient trois dans ma chaumière, lorsque se firent entendre les arquebusades et les cris de Vive Bourgogne ! le village brûlait et chacun fuyait à la hâte, emportant ce qu'il avait de plus précieux. Remplie d'épouvante, je saisis dans chacun de mes bras chacun de mes deux enfans... mon Dieu, la force m'aurait manqué pour emporter l'autre.

JEANNE.

Et celui-là vous fut confié, dites-vous ?...

LA PAYSANNE.

Par un habitant de cette ville.

JEANNE.

Le nom, le nom de cet homme?

LA PAYSANNE.

Il s'appelle Matthieu Lainé

JEANNE.

Mon père ! ah ! ah ! malheureuse, cet enfant, c'est le mien !

LA PAYSANNE.

Le vôtre !

JEANNE.

Mais qu'avez-vous dit? car ma tête se perd...

vous parliez d'enfant abandonné, d'un autre tué par l'ennemi... parlez, parlez donc... lequel existe? lequel est mort?

LA PAYSANNE.

Celui qu'ils ont tué était mon fils; celui que vous pleurez...

JEANNE.

Eh bien!

LA PAYSANNE.

Je vous l'ai dit, Dieu m'a cruellement punie de l'avoir abandonné.

JEANNE.

Abandonné!... oh! mais nous le sauverons! Venez, vous me guiderez.

LA PAYSANNE

Retourner là-bas!

JEANNE.

Vous laisserez votre enfant ici, vous n'aurez plus peur alors.

LA PAYSANNE.

Que je passe encore sur cette route maudite, pour y rencontrer le corps inanimé de mon enfant!...

JEANNE.

Malheureuse! vous voulez donc que je ne retrouve aussi qu'un cadavre!... Venez, les Bourguignons égorgent les enfans, dites-vous? eh bien! qu'ils prennent aussi la mère!... Venez, venez, et que Dieu nous protége!

Elle l'entraîne.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une place de village. A gauche du spectateur, une maison praticable, occupant les deux premiers plans; au premier plan, un mur en ruine, formant la cour de la maison; au deuxième plan, la maison, fermée par une grosse porte en chêne; au-dessus de la porte, une fenêtre avec balcon donnant sur la place; au-dessus du mur, au deuxième plan, une fenêtre donnant sur la cour; aux troisième et quatrième plans, d'autres maisons. Au fond, une route ouverte sur un chemin escarpé. A droite, une métairie dans laquelle on entre par une porte charretière. Le rideau du fond doit représenter l'église du village; quelques maisons, et au-delà la campagne.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, on voit arriver de la route et déboucher par la rue du village, à droite des spectateurs, une foule de paysans emportant ce qu'ils ont de plus précieux; les hommes traînent des meubles dans de petites charrettes, les femmes portent leurs enfans, les vieillards des sacs et des coffres; toute cette population fait une halte sur la place; les femmes, les hommes, les vieillards et les enfans paraissent excédés de fatigue.

UN VIEILLARD, *qui tombe.*

Ne vous arrêtez pas, mes enfans, laissez-moi mourir ici.

ANDRÉ.

Vous abandonner, vous, notre digne pasteur! Si Dieu le permet, nous entrerons tous dans Beauvais; nous n'en sommes pas loin maintenant, un dernier effort...

Le vieillard essaie de se relever, mais il retombe

LA FEMME.

Par grâce, André, laisse-nous reprendre haleine; la force nous manque à tous.

ANDRÉ.

Si chacun de nous était en état de porter une arquebuse, nous ferions face aux Bourguignons, et nous n'entrerions pas dans Beauvais comme des lièvres au gîte. Mais nous ne voulons pas que l'ennemi insulte nos vieillards, déshonore nos femmes, massacre nos enfans. Voyez, la croix rouge de Bourgogne a passé par ici... plus personne dans ce village, partout la trace du pillage et de l'incendie.

LA FEMME.

A l'heure où nous parlons, le feu dévore aussi nos chaumières, sans doute.

ANDRÉ.

Que la volonté de Dieu soit faite!

LA FEMME.

Ce village n'est pas complètement abandonné, j'ai entendu...

ANDRÉ.

Quoi donc?

LA FEMME.

Là, comme le pas d'un homme.

ANDRÉ, *saisissant son arquebuse.*

Un Bourguignon peut-être!

Mouvement général d'effroi.

SCENE II.

LES MÊMES, BONAVENTURE, GALLAND.

BONAVENTURE.

Vous pouvez vous montrer, mon oncle; ce sont des compatriotes.

GALLAND.

En es-tu bien sûr?

ANDRÉ.

Vous êtes de ce pays?

BONAVENTURE.

Nous sommes de Beauvais. Mon oncle, que voilà, possède ici une métairie; il a voulu la revoir une

dernière fois avant que le Bourguignon en fit un feu de joie. (*Bas.*) Comme vous voyez, je suis discret et je ne dirai jamais à personne que vous, mon oncle, qui êtes prudent comme un chat, vous avez quitté la ville, au risque d'être pris et pendu, pour venir enterrer ici une cassette pleine d'écus.

GALLAND.

Mais tais-toi donc !

BONAVENTURE.

Et vous, mes compères, d'où venez-vous ?

ANDRÉ.

Du hameau de Marycels, que nous avons abandonné.

BONAVENTURE.

Comme on a abandonné Troissereux. Vous avez fait sagement, et vous ferez plus sagement encore en ne restant pas ici. L'ennemi, qui veut cerner la ville, ne peut manquer d'établir un poste dans ce village, et malheur à ceux qu'il y rencontrera !

GALLAND, *tenant une bêche.*

Il a raison, partons ! partons !

LE VIEILLARD.

André, quand tu voudras, nous nous remettrons en route.

GALLAND, *bas à Bonaventure.*

Bonaventure, au premier chemin nous nous séparerons de ces gens-là... chacun pour soi.

BONAVENTURE.

Et Dieu pour tous heureusement. (*A part.*) Quel vilain homme que mon oncle !

ANDRÉ.

En marche !... Qui t'arrête, femme ?

LA FEMME, *montrant la maison à gauche.*

C'est qu'il m'a semblé entendre là encore comme un gémissement... une plainte.

ANDRÉ.

Quelque pauvre malade qu'on aura oublié peut-être; il faut s'en assurer.

Au moment où il va entrer dans la maison, un cri se fait entendre au fond.

JÉROME.

Les Bourguignons.

Mouvement.

GALLAND

Hein !

ANDRÉ.

Ne te trompes-tu pas, Jérôme ?

JÉROME.

Ils nous ont aperçus et nous ferment la route.

GALLAND.

Il me semble que je passerai par un trou de souris.

ANDRÉ, *saisissant son arme.*

Défendons-nous.

TOUS.

Oui ! oui !

GALLAND.

Sauve qui peut !

Désordre général; chacun saisit à la hâte ce qu'il emporte, et veut fuir ; mais les Bourguignons paraissent sur la hauteur.

SCENE III.

LES MÊMES, RENÉ, L'INCONNU *du premier acte*, OFFICIERS, SOLDATS BOURGUIGNONS.

RENÉ.

Vive Bourgogne !

BONAVENTURE, *à André.*

Là résistance est inutile... pour une balle que vous leur adresseriez, ils vous en enverraient cent.

RENÉ.

Manans, il nous faut votre or et vos filles.

ANDRÉ.

C'est notre déshonneur qu'ils veulent... imitez-moi, camarades.

Il tire sur René, qu'il manque.

LES BOURGUIGNONS.

A mort ! à mort !

Et aussitôt ils s'élancent sur ces paysans désarmés, les renversent. René frappe André, qui tombe dans les bras de sa femme. Le vieillard lui fait un rempart de son corps; Bonaventure s'est élancé et retient le bras de René, qui veut frapper encore André, qui n'est que blessé. Sur toute la place, chaque soldat bourguignon tient sous son genou une femme ou un vieillard ; d'autres pillent les voitures. Galland s'est laissé glisser dans un soupirail de cave. Tableau général.

SCENE IV.

LES MÊMES, JACQUES, DE VILLIERS, *avec la croix rouge de Bourgogne.*

JACQUES.

Arrêtez, soldats, arrêtez !

BONAVENTURE.

Jacques de Villiers !

RENÉ.

Notre nouveau capitaine.

BONAVENTURE.

A nous, messire Jacques; venez en aide à vos compatriotes.

RENÉ.

Messire de Villiers n'est plus du parti de Louis de France, il est Bourguignon comme nous, et ce n'est pas pour protéger nos ennemis qu'on l'a fait notre chef.

JACQUES.

Ce n'est pas non plus pour autoriser le meurtre et le pillage.

RENÉ.

Pendant toute cette guerre, le pillage a été promis aux soldats.

LES BOURGUIGNONS

Oui, oui !

JACQUES.

Pendant les dangers de la bataille, peut-être... alors que l'enivrement du combat excuse l'enivrement de la vengeance; mais égorger froidement des malheureux sans défense, qui pleurent et qui

prient... nul de ceux que je commande ne le fera impunément; si le sang d'un seul de ces infortunés coule ici par vos mains, je briserai cette épée que votre maître m'a donnée, car le duc de Bourgogne m'avait promis des soldats et non pas des bourreaux.

Les Bourguignons s'éloignent des paysans, qui se relèvent pour courir embrasser les genoux de Jacques.

BONAVENTURE.

Il est bon d'avoir des amis partout.

SCENE V.

LES MÊMES, UN HOMME D'ARMES DE BOURGOGNE.

L'HOMME D'ARMES.

Pour messire de Villiers, de la part de monseigneur de Bourgogne.

JACQUES.

Donne.

BONAVENTURE.

Ah çà! qu'est donc devenu mon oncle?

JACQUES.

Braves gens, vous pouvez continuer votre route. (*Murmures des soldats.*) Qu'on leur livre passage, je le veux! (*Bas à Bonaventure.*) Ami, je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi; mais avant de t'éloigner, parle-moi de Jeanne: tu l'as revue depuis mon départ... elle était seule, toujours seule? tu n'as rien appris?... La douleur de Jeanne était toujours aussi vive?

BONAVENTURE.

La pauvre fille n'a-t-elle pas tout perdu dans un jour?... son père et vous.

JACQUES, *à part.*

Il ne sait rien... Oh! qui m'instruira du sort de mon enfant? (*Haut.*) Partez, mes amis. (*Bas à Bonaventure.*) Partez; et toi, ne dis pas à Jeanne ce que tu as vu.

BONAVENTURE.

Non, messire. En route, camarades; vous arriverez à Beauvais avec tous vos bagages; moi, j'ai perdu mon oncle.

Ils se mettent en marche; pendant ce temps Jacques a lu le message du duc de Bourgogne.

SCENE VI.

JACQUES, RENÉ, BOURGUIGNONS.

JACQUES, *après avoir lu.*

Et maintenant, soldats, j'ai pour vous une bonne nouvelle. (*Les soldats se rapprochent.*) Un riche butin vous attend : ce message m'annonce que Louis de France, suivi de quelques hommes d'armes, vient de quitter secrètement la ville pour joindre son armée et presser sa marche... Le roi Louis XI, voilà la proie qu'il faut saisir!... Hâtons-nous; et si je vous ai arrêtés au moment du pillage, je vous devancerai tous au moment du combat... A Louis de France!

TOUS.

A Louis de France!

Ils sortent vivement.

SCENE VII.

GALLAND, *passant sa tête par le soupirail.*

Il me semble que je n'entends plus hurler ces loups de Bourgogne; je donnerais la moitié des écus que je suis venu enterrer, oui, j'en donnerais le tiers pour être loin d'ici; pourtant, si je peux me sauver sans qu'il m'en coûte rien, j'en rendrai doublement grâce à saint Nicolas, mon vénéré patron... Décidément, je ne vois personne, je me risque... (*Au moment de s'élancer hors du soupirail, il s'arrête.*) Un moment... on marche là-bas, je crois même que l'on court... eh! vite, vite! redescendons... Ah! je voudrais que cette cave eût trois cents pieds de profondeur.

Il disparaît.

SCENE VIII.

JEANNE, MARCELINE.

JEANNE, *entrant précipitamment.*

Nous sommes arrivées, n'est-ce pas?

MARCELINE

Oui, c'est ici.

JEANNE.

Eh bien! conduisez-moi vite à votre maison, où nous arriverons peut-être trop tard.

MARCELINE.

Attendez; ce n'est pas dans ma chaumière que j'ai laissé celui que vous cherchez; à la première alarme, je m'étais réfugiée avec mes pauvres enfans...

Elle s'arrête tout-à-coup, et son regard s'arrête sur une pierre ensanglantée

JEANNE.

Où donc?

MARCELINE, *s'approchant de la vierre, et jetant un cri.*

Ah!

JEANNE.

Qu'avez-vous?

MARCELINE, *montrant la pierre.*

Là... là... Voyez-vous ce sang?... c'est celui d'Étienne, de mon fils, qu'ils ont tué dans mes bras, d'une balle au cœur... c'est sur cette pierre qu'il est tombé, en appelant encore sa mère... Oh! oh! mon enfant!...

Elle tombe à genoux devant la pierre.

JEANNE.

Pauvre mère!... nul mieux que moi ne peut comprendre votre douleur; mais, à votre tour, ayez

pitié de mes angoisses : femme, nous prierons ensemble pour l'enfant qui n'est plus ; mais sauvons, sauvons celui qui souffre... (*Marceline reste immobile.*) Mon Dieu, que faites-vous là?... ne m'entendez-vous plus?

MARCELINE, *la repoussant.*

Que me voulez-vous ?

JEANNE.

Quel égarement dans ses yeux !... Ne me reconnaissez-vous plus? ne savez-vous plus où vous êtes? (*Marceline garde le silence, et s'attache à la pierre ensanglantée. Avec effroi.*) Ah ! la douleur a troublé sa raison ; ce malheur me manquait encore !... Si près du but et ne pouvoir pas l'atteindre !... (*Courant à Marceline.*) Femme, rappelle tes souvenirs, entends-moi, regarde-moi... Ah ! que je meure, mon Dieu ! que je meure, mais qu'elle se souvienne !

Bruit en dehors.

JEANNE, *allant au fond.*

Je ne me trompe pas, c'est un étendard aux armes de Bourgogne qui flotte sur cette route... Femme, les Bourguignons approchent... ils nous tueront, et je ne veux pas mourir encore, moi.

MARCELINE, *se levant avec effroi.*

Les Bourguignons, dites-vous? il faut fuir.

JEANNE.

Sans mon enfant... jamais !

MARCELINE.

Mes enfans... oh ! je les porterai jusqu'à Beauvais, s'il le faut, mais l'étranger...

JEANNE.

Qu'en as-tu fait?

MARCELINE.

Ah ! chez Hubert.

JEANNE.

Hubert?

MARCELINE.

Oui, il y sera plus en sûreté ; car la porte ferme bien chez Hubert.

JEANNE.

La maison de cet Hubert, où est-elle ?

Les cris se rapprochent

MARCELINE.

Les voilà, les voilà.

JEANNE.

Conduis-moi chez Hubert.

MARCELINE.

Mais ils nous tueront.

JEANNE.

Chez Hubert, te dis-je.

MARCELINE, *qui veut fuir.*

C'est la mort qui vient à nous.

JEANNE.

Eh bien ! elle nous frappera toutes deux, car tu ne passeras pas.

Elle lui ferme la route.

MARCELINE.

Oh ! vous me faites peur.

JEANNE.

Peur? .. Ah ! non, je ne menace plus, je suis à tes genoux et je te supplie... Seigneur, Seigneur, donnez-moi des accens qui lui arrivent au cœur et qui réveillent sa raison ! Demeure, te dis-je. Oh ! je te forcerai bien à te souvenir ; oui, j'aurai ce cruel courage : tiens, regarde autour de toi ; reconnais cette place ; c'est là qu'une balle est venue frapper ton Etienne... c'est sur cette pierre qu'il est tombé... ce sang est celui d'Etienne, n'est-ce pas?

MARCELINE, *revenant à elle.*

Ah ! vous voulez donc me faire mourir?

JEANNE.

Tu pleures? Ah ! tu me comprends enfin, et maintenant tu me conduiras chez Hubert, n'est-ce pas?

MARCELINE.

Oui, oui, venez. (*Au moment où Marceline saisit la main de Jeanne, des cris de* Vive Bourgogne ! *très-rapprochés se font entendre.*) Ce sont eux.

JEANNE.

Dieu nous garde... viens. (*Un coup de feu part, et la balle vient frapper Jeanne à l'épaule ; elle tombe en poussant un cri.*) Ah !

MARCELINE.

Ils l'ont tuée, ils me tueraient aussi, et il me reste un enfant.

En apercevant les Bourguignons qui traversent le fond en courant, Marceline fuit et abandonne Jeanne, qu'elle croit morte. Les Bourguignons ont traversé le fond sans apercevoir Jeanne.

SCENE IX.

JEANNE, *seule.*

Elle se relève à demi ; elle est blessée à l'épaule.

Femme, femme... ne m'abandonne pas... Je ne la vois plus ; elle a eu peur et m'a laissée seule... Eh bien ! seule, je parcourrai ce village, j'ouvrirai chacune de ces portes, je visiterai chacune de ces chaumières... allons. (*Elle essaie de se relever, puis retombe.*) D'où vient que la force me manque? d'où vient cette douleur? (*Elle porte la main à son épaule.*) Ah ! du sang ! du sang ! je me souviens, une balle m'a frappée là... Mais c'est affreux ! Mon enfant à quelques pas de moi, se meurt de froid et de faim, et je ne puis rien... rien pour le sauver... Oh ! il le faut cependant. (*Elle s'arrête.*) Ah ! la douleur est plus forte que ma volonté. Le sang coule toujours, un froid mortel me glace. Mon Dieu, je suis mère... mon Dieu, laissez-moi vivre encore une heure ! Mon enfant ! mon enfant !

Elle tombe évanouie.

SCENE X.

JEANNE, RENÉ, SOLDATS BOURGUIGNONS.

RENÉ.

Qu'on se batte là-bas ; nous, camarades, achevons ce que le seigneur de Villiers est venu interrompre : au pillage toutes ces maisons!

TOUS.

Oui, oui, au pillage !

Ils se dispersent dans les différentes maisons; deux entrent dans la métairie; René se dispose à entrer dans la maison d'où Jeanne a cru entendre sortir la voix de son enfant; mais René et les siens s'arrêtent en apercevant Jeanne évanouie près du seuil.

RENÉ.

Une femme, blessée mortellement, peut-être... une balle perdue sera venue la frapper.

UN SOLDAT.

Laissons là cette femme.

RENÉ.

Non pas, mordieu ! elle est jolie. Aidez-moi, vous autres.

Ils posent Jeanne sur un banc en face la maison d'Hubert; en ce moment quelques Bourguignons reviennent avec Bonaventure.

LE SOLDAT.

Voilà un prisonnier, c'est le seul que nous ayons pu ressaisir des fuyards de tantôt.

BONAVENTURE.

Si j'avais eu seulement un bâton, vous ne me tiendriez pas encore, mes maîtres; c'est pourtant par bonté d'ame que je me suis fait prendre : j'ai voulu retourner sur mes pas pour m'assurer que mon oncle n'était plus dans ce village... fameuse idée que j'ai eue là !

LE SOLDAT.

Qu'est-ce que c'est que ton oncle?

BONAVENTURE.

Un vieil égoïste qui ne donnerait pas un écu pour me racheter; un oncle parfaitement inutile.

RENÉ.

Elle est toujours dans le même état; ce jeune manant sera peut-être plus avisé que nous pour soigner cette belle évanouie.

BONAVENTURE.

J'essaierai du moins... que vois-je? Jeanne !

RENÉ.

Tu connais cette jeune fille?

BONAVENTURE.

Jeanne, blessée... morte.

RENÉ.

Non, elle respire encore, et j'espère que nous n'aurons pas fait une prise inutile.

BONAVENTURE.

Cette femme est votre prisonnière... Oh ! mais on peut la racheter, n'est-ce pas?

RENÉ.

Sans doute.

BONAVENTURE, *à part.*

La cassette de mon oncle... mais... où est-elle? Oh ! je retournerai tout son jardin s'il le faut. (*Haut.*) Messieurs les Bourguignons, n'approchez pas de cette jeune fille, je vous paierai sa rançon.

RENÉ.

Cette jeune fille est à moi, elle me plaît, et je ne l'échangerai que contre de bons écus comptant.

BONAVENTURE.

Je vous donnerai tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi la secourir d'abord.

Bonaventure retourne près de Jeanne; à ce moment on entend la voix de Galland, puis on le voit sortir par le soupirail.

SCENE XI.

LES MÊMES, GALLAND, *sortant par le soupirail.*

GALLAND.

A l'aide ! à l'aide ! je suis pris ! je me rends à discrétion !

BONAVENTURE.

Mon oncle ! voilà la première fois qu'il arrive à propos.

GALLAND.

Bonaventure ! oh ! sauve-moi, mon garçon !

RENÉ.

Quel est cet homme? que faisait-il là-dedans?

GALLAND.

J'avais peur, je tremblais de tous mes membres, quand on est venu me déranger.

BONAVENTURE.

Rassurez-vous, mon oncle; si vous le voulez, nous sortirons d'ici sans y laisser un cheveu.

GALLAND.

Tu crois?... oh ! ce garçon-là est mon bon génie !

BONAVENTURE.

Elle revient à elle. Oh ! d'ailleurs, je la porterai s'il le faut. Voyons, messieurs de Bourgogne, que vous faut-il pour la rançon de cette jeune fille?

GALLAND.

Tiens ! c'est Jeanne !

RENÉ.

Vingt écus d'or !

BONAVENTURE.

Et pour la mienne?

RENÉ.

La moitié.

BONAVENTURE.

Quant à mon oncle, en l'estimant trois écus, je crois que je ne vous vole pas. Total, trente-trois écus d'or qu'on va vous donner.

GALLAND.

Quel est l'homme généreux...?

BONAVENTURE.

Vous, mon oncle.

GALLAND.

Moi?...

BONAVENTURE.

N'hésitez pas, car si vous m'y forcez, je dirai que votre cassette contient le double de cette somme.

RENÉ.

Allons, brave homme, payez et partez.

GALLAND.

Mais ce garçon vous trompe; je n'ai rien, absolument rien.

BONAVENTURE.

Oh ! pauvre Jeanne ! il la sacrifierait... Messieurs les Bourguignons. Bonaventure Galland n'a jamais menti... mon oncle m'y force, je parlerai.

GALLAND.

Pendez-le pour notre rançon, voilà tout ce que je puis faire

BONAVENTURE.

Merci, mon oncle; votre cassette conviendra beaucoup mieux à ces braves gens que ma chétive personne.

RENÉ.

Il a une cassette!

BONAVENTURE.

Oui, qu'il a enterrée dans le jardin de cette métairie.

GALLAND.

Ça n'est pas vrai.

RENÉ.

Camarades, conduisez ce vieil avare dans son jardin et frappez le du cuir de vos ceinturons jusqu'à ce qu'il s'exécute.

GALLAND.

Vous me tuerez plutôt.

RENÉ

Entraînez-le.

On emmène Galland.

SCENE XII.

LES MÊMES, *excepté* GALLAND.

BONAVENTURE.

Comme d'ordinaire, il se décidera trop tard.

JEANNE.

Où suis-je?

BONAVENTURE.

Vous êtes près d'un ami.

JEANNE.

Un ami!

BONAVENTURE.

Oui, Bonaventure Galland, qui vous ramènera à Beauvais, qui vous conservera au seigneur de Villiers.

RENÉ.

Vive Dieu! qu'elle est belle! le marché ne tient pas... je n'avais pas vu ses yeux.

BONAVENTURE.

J'ai votre parole et vous n'y manquerez pas... Oh! mon oncle!... que fait mon oncle? l'amour de l'or lui aurait-il donné du courage?

SCENE XIII.

LES MÊMES, GALLAND, UN SOLDAT, RENÉ.

LE SOLDAT, *revenant.*

Voilà la cassette! le vieux n'a cédé qu'au vingtième coup de ceinturon.

GALLAND.

Au vingt-cinquième! je les ai comptés.

BONAVENTURE.

Je vous reconnais bien là, mon oncle. Messieurs les Bourguignons, cette cassette renferme le double de la somme convenue: nous sommes libres, n'est-ce pas?

RENÉ.

Oui, oui.

GALLAND.

Un moment! je veux qu'on me rende la différence.

RENÉ.

Tout est à nous.

BONAVENTURE.

Une autre fois vous vous déciderez plus vite. Partons! venez, Jeanne, appuyez-vous sur moi.

JEANNE.

Où me conduisez-vous?

BONAVENTURE.

A Beauvais.

JEANNE.

Non, non, je veux rester ici.

BONAVENTURE

Y pensez-vous?

JEANNE.

Je veux rester, vous dis-je.

GALLAND.

Alors c'est une rançon de moins à payer!

BONAVENTURE.

Oh! elle est en délire, et, s'il le faut, j'emploierai la force.

RENÉ.

Un moment... cette jeune fille est libre, nous ne la retenons pas; mais nous ne souffrirons pas qu'on l'emmène contre son gré. Elle refuse de te suivre, pars donc sans elle.

BONAVENTURE.

Jamais!

RENÉ

Oh! que de façons! camarades, chassez d'ici ces deux hommes.

BONAVENTURE, *à part*

Laisser Jeanne en leur pouvoir!... oh! je reviendrai, je reviendrai!

GALLAND.

Et moi, je ne reviendrai pas.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* BONAVENTURE *et* GALLAND.

JEANNE.

Ah! que je souffre! Mon Dieu! donne-moi la force d'accomplir le devoir qui m'amène ici.

RENÉ.

Eh bien! la belle, comment nous trouvons-nous?

JEANNE.

Des Bourguignons! je suis au pouvoir des Bourguignons!

RENÉ.

Votre rançon a été payée; vous pouviez partir tout-à-l'heure avec ceux qui vous ont rachetée.

JEANNE

Partir, oh! non pas.

RENÉ

Vous nous êtes restée, et vive Dieu j'en ai l'ame joyeuse... car vous me plaisez, la belle, et

je donnerais les écus d'or de votre rançon pour un baiser de vous. Où allez-vous donc?

JEANNE.

Ma rançon est payée... je suis libre, avez-vous dit... livrez-moi passage.

RENÉ.

Faible et blessée comme vous êtes, vous ne pourrez faire dix pas sans l'appui d'un bras ferme et dévoué; je vous offre le mien, la belle.

Il veut l'embrasser.

JEANNE, *lui arrachant sa dague.*

Arrière... infâme... arrière...

RENÉ.

Voyez-vous, camarades, cette héroïne qui me refuse un baiser et qui me prend ma dague?... Rends-moi ce poignard, qu'en feras-tu?

JEANNE.

Je m'en frapperai, si je trouve sur ma route un soldat assez lâche pour insulter une femme.

RENÉ.

Eh bien! je te le laisse en souvenir de moi. A la besogne, nous autres! voilà une maison d'assez belle apparence, je vais la visiter... Ah! je n'ai pas besoin de vous pour voir ce que les manans nous ont laissé.

Il entre seul dans la maison d'Hubert

JEANNE.

Que Dieu me seconde maintenant dans mes recherches!

RENÉ, *paraissant au balcon.*

Dites donc, vous autres, grande trouvaille! les manans n'ont pas tout enlevé, ils nous ont laissé un trésor.

TOUS.

Un trésor!

RENÉ.

C'est un enfant.

JEANNE, *qui allait partir.*

Un enfant! un enfant, avez-vous dit?

RENÉ.

Il était là, endormi, épuisé par le besoin... Tenez, le voilà... qui en veut?

Il s'apprête à le jeter.

JEANNE, *poussant un cri et tombant à genoux.*

Ah! arrêtez! cet enfant, cet enfant est à moi.

RENÉ.

A toi, si orgueilleuse et si prude!...

JEANNE.

Il est à moi, vous dis-je... c'est mon enfant que j'étais venu chercher ici... il existe... il existe... Oh! vous ne le tuerez pas sous les yeux de sa mère! non, vous ne ferez pas cela.

RENÉ.

Eh bien! viens me le reprendre.

JEANNE, *portant la main à son poignard.*

Attends-moi donc, misérable... j'y vais, j'y vais.

Jeanne, comme si une pensée soudaine l'éclairait, traverse le théâtre et entre dans la maison; d'un regard imposant elle a retenu les soldats bourguignons qui d'abord la voulaient suivre.

SCENE XV.

SOLDATS BOURGUIGNONS, JEANNE *et* RENÉ, *dans la maison.*

UN BOURGUIGNON.

Diable! quel regard de reine!... elle m'a cloué à ma place...

UN AUTRE.

Bah! René ne s'effraiera pas, lui, et je gage que la belle sortira de la maison douce comme une brebis. (*On entend un cri.*) Qu'est-ce que cela?

JEANNE, *dans la maison.*

Arrière, misérable! (*Un second cri se fait entendre. René paraît sur le balcon, poussé par Jeanne qui le poignarde.*) Tiens, voilà sa rançon...

RENÉ.

A moi!... à moi!... vengeance!...

LES SOLDATS.

Vengeance!...

Ils se pressent vers la porte.

UN SOLDAT.

Fermée... impossible de l'ouvrir...

UN AUTRE.

Eh bien! brûlons la maison

Dans ce moment Bonaventure paraît sur la montagne suivi des soldats de Beauvais.

UN SOLDAT.

Oui, le feu! le feu!

TOUS.

Le feu!... le feu!...

Quelques-uns entrent dans la cour de la maison.

SCENE XVI.

LES MÊMES, BONAVENTURE, SOLDATS DE BEAUVAIS.

BONAVENTURE.

A moi, camarades! sauvons Jeanne Lainé...

UN SOLDAT, *qui a mis le feu.*

Elle est dans cette maison qui brûle, et vous n'arriverez pas jusqu'à elle.

TOUS.

Non, non...

BONAVENTURE.

En avant pour Jeanne Lainé...

On se bat: les Beauvoisiens sont repoussés d'abord, et les combattans disparaissent un moment; c'est alors que Jeanne paraît à une fenêtre placée sur l'avant-scène.

JEANNE.

Le feu!... le feu!... Mon Dieu, protégez mon enfant... oh! cette fumée l'étouffe... oh! le sauver ou mourir avec lui!

L'ENFANT.

Maman, j'ai peur.

JEANNE.

Ne crains rien, mon enfant, et tais-toi, tais-toi.

Elle l'embrasse, l'attache à un drap, et le descend dans la cour; puis, elle se suspend à ce drap, et disparaît à son tour derrière le mur. Bonaventure paraît, repoussant à son tour les Bourguignons, qui se replacent devant la maison pour en défendre l'entrée; la route se trouve ainsi libre et protégée par les Beauvoisiens.

BONAVENTURE.

Courage, amis! c'est là qu'est Jeanne, c'est là qu'il faut arriver.

LE BOURGUIGNON.

Vous ne passerez pas.

En ce moment le toit de la maison se brise et s'abîme; cri d'effroi des Beauvoisiens, qui s'arrêtent.

UN SOLDAT DE BOURGOGNE.

René est vengé! Jeanne est morte.

JEANNE, *paraissant au fond.*

Amis... sauvez, sauvez mon enfant.

Jeanne gravit la route; elle est protégée par les Beauvoisiens, qui se trouvent alors entre elle et les Bourguignons.

TOUS LES BOURGUIGNONS

La voilà! la voilà!

Les Soldats de Beauvais leur barrent le passage.

BONAVENTURE.

A notre tour, mes gaillards, de vous dire : Vous ne passerez pas.

TOUS.

Vous ne passerez pas.

La mêlée devient générale.

ACTE QUATRIEME.

Premier Tableau.

Le même décor qu'au deuxième acte : c'est-à-dire, à gauche de l'acteur, la maison de Jeanne, au premier plan; plus loin, une boutique de boulanger. A droite, au premier plan, l'hôtel de de Villiers; au troisième plan, la maison de Galland. Au fond, la porte de Presles avec herse et pont-levis; le rempart. Un placard est collé sur la porte du boulanger.

SCENE PREMIERE.

LA SENTINELLE, *puis* SIRE HUGONNET, DEUX INCONNUS *vêtus misérablement.*

Au lever du rideau il fait encore nuit. Une sentinelle paraît de temps en temps sur le rempart.

LA SENTINELLE.

Sentinelle, veillez! (*A la cantonnade.*) Sentinelle, veillez!

Ce cri se répète au loin, et puis s'éteint. La sentinelle continue à se promener et ne remarque pas trois hommes qui arrivent sur la place; l'un de ces hommes est couvert d'un manteau de couleur brune; son visage est caché sous un masque de velours noir; l'un des inconnus conduit l'homme masqué jusqu'à la porte du boulanger.

PREMIER AFFIDÉ, *montrant le placard.*

Voyez, maître.

HUGONNET.

Bien.

PREMIER AFFIDÉ.

Ainsi que vous avez pu vous en assurer vous-même, vos ordres ont été scrupuleusement exécutés.

HUGONNET.

Qui de vous s'est chargé du message au duc de Bourgogne?

PREMIER AFFIDÉ.

Lui. Il a vu le duc en personne.

HUGONNET.

La preuve de ce que tu dis?

PREMIER AFFIDÉ.

La voilà.

Il lui montre une bague.

HUGONNET.

Oui. Cette bague est bien marquée aux armes du duc Charles. Quelle a été la réponse de monsieur de Bourgogne?

DEUXIÈME AFFIDÉ.

Que le signal soit donné, nous serons prêts.

PREMIER AFFIDÉ.

Vous êtes content, maître?

HUGONNET, *lui jetant une bourse.*

Voilà la récompense promise.

PREMIER AFFIDÉ.

Vous payez bien, messire, c'est une justice à vous rendre... mais vos écus d'or ne nous empêcheraient pas d'être pendus si nous étions découverts... et si pour nous votre fortune est une réalité, votre pouvoir est encore un doute.

HUGONNET.

N'est-il pas tout-puissant celui qui est allé chercher dans le fond de leur cachot deux misérables bandits et qui leur a pu dire : Vous êtes libres? Que craignez-vous à me servir? la potence! sans moi vous y seriez déjà tous deux, car vous étiez condamnés.

PREMIER AFFIDÉ.

C'est vrai, mais cependant nous voudrions connaître celui que nous servons.

HUGONNET.

Mieux vaut pour vous voir son or que son visage... Il faut nous séparer.

PREMIER AFFIDÉ.

Ce sera prudent... car cette place sera bientôt couverte de monde... les premiers bourgeois qui mettront le nez à l'air feront piteuse mine en lisant ce placard, et le sire gouverneur aura beau vacarme à son réveil.

HUGONNET.

Hâtez-vous de rentrer dans l'asile que je vous ai trouvé, et attendez là de nouveaux ordres.

PREMIER AFFIDÉ.

Ainsi vous nous promettez protection contre le sir gouverneur, par exemple.

HUGONNET.

Oui, je vous la promets... allez.

Les affidés sortent.

SCENE II.

HUGONNET, *seul.*

Je suis seul... (*Otant son masque.*) Respirons... Peu confiant dans le zèle de ces deux ames vendues, je suis sorti de mon hôtel; à la faveur de la nuit et caché sous ce masque, j'ai pu surveiller l'exécution des ordres que j'avais donnés... tout va bien... Avant de quitter la ville et suivant mon conseil, le roi a fait ouvrir les portes aux habitans des campagnes qui demandaient un asile à l'abri de nos remparts. Ainsi que je l'avais prévu, les provisions de vivres faites pour un mois ont été dévorées en quelques jours par ces nombreux défenseurs... ce matin tous ces pauvres paysans apprendront qu'il n'y a plus de vivres dans les magasins: que feront-ils alors? ceux-là n'ont pas ici leurs foyers à défendre; de tous leurs biens, ils n'ont sauvé que leurs femmes et leurs enfans; avant de vouloir conserver une ville à Louis XI, ils voudront donner du pain à leurs familles, et, voyant le roi de France hors d'état de leur en donner, ils en iront demander au duc de Bourgogne. Si, contre mon attente, ils n'exigent pas la reddition de la ville, je sais que les Bourguignons ont un poste avancé au bois de Presles; je sais qu'ils sont prêts à attaquer au signal convenu... Eh bien, ce signal, je le donnerai... car l'armée de Louis de France approche, et il faut à tout prix que demain je puisse demander au duc Charles l'accomplissement de ses magnifiques promesses. Le jour se lève, évitons les regards et rentrons.

Il sort par une des rues à droite.

SCENE III.

LA SENTINELLE, *sur le rempart; puis* JEANNE *et* BONAVENTURE.

LA SENTINELLE.

Par saint Jean! la nuit a été froide.

BONAVENTURE, *sortant de la maison de Jeanne et s'arrêtant sur le seuil de la porte.*

Je vous le répète, Jeanne, vous n'avez plus rien à craindre pour la vie de votre enfant. Depuis trois jours et trois nuits vous n'avez pas quitté son chevet... maintenant que sa fièvre s'est éteinte, que le sommeil répare ses forces, prenez à votre tour quelques instans de repos.

JEANNE.

En veillant sur mon fils, je n'ai fait qu'accomplir un devoir... mais vous, bon jeune homme...

BONAVENTURE.

Pouvais-je vous laisser souffrir et pleurer seule? L'existence de votre enfant est encore un secret pour tous, et ce secret, le hasard me l'a fait découvrir à Troissereux; j'ai compris qu'une mère seule pouvait faire ce que vous avez fait; j'ai compris encore que vous n'osiez appeler personne pour vous aider à secourir l'enfant que vous veniez d'arracher faible et mourant aux mains des Bourguignons; j'ai compris tout cela, et je suis venu à vous; je vous ai dit : A mon âge, on n'est ni calomniateur ni méchant; laissez-moi franchir le seuil de votre porte; devant moi ne retenez plus vos larmes; devant moi couvrez de caresses, entourez de soins votre pauvre enfant malade. La mort vous a enlevé votre père, l'exil vous a pris votre époux, votre infortune vous donne un frère. vous avez eu confiance, vous m'avez tendu la main, et vous avez moins souffert, car quelqu'un était là qui souffrait avec vous.

JEANNE.

Oui, votre présence, vos franches et loyales paroles ont soutenu mon courage.

BONAVENTURE.

Rentrez, Jeanne; car cet air du matin est froid et humide.

JEANNE

Non, cette fraîcheur me ranime, et ma bonne tante est auprès de mon fils. Ami, nous ne nous séparerons pas sans que vous ayez éclairci le doute affreux qui m'est venu... vous m'avez dit hier que Jacques vous avait sauvé la vie : où donc? comment? à quel titre? comme hier votre regard se détourne encore... mon Dieu! ai-je deviné l'affreuse vérité? Jacques est-il donc dans le parti de Bourgogne?

BONAVENTURE, *vivement.*

Jeanne, je ne vous ai pas dit que cela fût.

JEANNE.

Mais vous n'avez pas voulu jurer que cela n'était pas... Ainsi donc mon amour, mon orgueil, ma gloire, Jacques enfin est un traître; entraîné par un aveugle désir de vengeance, il a manqué au plus saint des devoirs.. il s'est fait déserteur et

infâme... Oh ! les Bourguignons ! les Bourguignons! ils ont tué mon père, et ils déshonorent mon époux. Oh ! pourquoi ne suis-je qu'une femme ?

BONAVENTURE.

On vient à nous, c'est une troupe de gens armés... rentrez, Jeanne, et n'accusez pas trop le sire de Villiers, c'est un loyal et brave gentilhomme!

JEANNE.

Ami, cette nuit tu me guideras, nous irons chercher Jacques jusque dans le camp de Bourgogne; nous l'en arracherons; oui, nous trouverons encore de l'écho dans son ame en y jetant les mots sacrés d'honneur et de patrie.

BONAVENTURE.

Nous irons, Jeanne; car c'est ici, c'est dans nos rangs qu'est la place du sire de Villiers. Mais on vient ; rentrez, Jeanne, rentrez.

Jeanne rentre; André et quelques soldats de la garde bourgeoise entrent en scène.

SCENE IV.

BONAVENTURE, ANDRÉ, LA SENTINELLE, GARDES, BOURGEOIS.

BONAVENTURE.

Je ne me trompe pas, c'est André.

ANDRÉ.

Oui, camarade.

BONAVENTURE.

Ta blessure t'exemptait de tout service.

ANDRÉ.

Le Bourguignon m'a laissé encore du sang dans les veines, et jusqu'à la dernière goutte il appartient maintenant à la ville hospitalière qui s'est ouverte pour ma femme et pour mon vieux père.

On voit arriver de différens côtés des hommes et des femmes se dirigeant vers la boutique du boulanger qui est restée fermée : ces hommes et ces femmes s'arrêtent en lisant le placard.

BONAVENTURE, *après avoir serré la main d'André.*

Comme il fait grand jour, et que mon oncle dort encore, il faut que je l'aille éveiller.

Il frappe à la porte.

GALLAND, *sortant de chez lui.*

D'où viens-tu, garnement?

BONAVENTURE.

Je viens vous féliciter, mon cher oncle : j'ai appris que le sir gouverneur vous avait rendu les clefs de la porte de Presle.

GALLAND.

Que, grâce à toi, j'avais perdues comme j'ai perdu ma pauvre cassette.

BONAVENTURE.

Ne parlons pas des absens, mon oncle, et donnez-moi à déjeuner.

UNE FEMME.

A déjeuner?... tu n'as donc pas lu la pancarte?... en voilà du beau!... plus de pain.

TOUS.

Hein !

BONAVENTURE.

Allons donc!...

LA FEMME, *lui donnant le placard qu'elle vient d'arracher.*

Lis ça tout haut, mon fils.

BONAVENTURE, *lisant.*

« Habitans de Beauvais, une plus longue résis-
» tance serait inutile; n'attendez pas l'assaut que
» doit vous livrer le duc de Bourgogne ; il n'y a
» plus de blé dans les greniers de la ville. Dans
» deux jours vous serez tous sans pain. »

TOUS.

Ah !

GALLAND, *à Bonaventure.*

Et tu as le front de venir me demander à déjeuner ?

BONAVENTURE.

C'est un mensonge affiché là par quelque agent du Bourguignon.

LA FEMME.

Vois : la boutique de maître Bernard reste fermée ; preuve qu'il n'y a rien à vendre.

D'autres hommes et d'autres femmes arrivent.

LA DEUXIÈME FEMME.

Dites donc, vous autres, pas de pain chez le compère Baudouin.

LA PREMIÈRE FEMME.

Il n'y en a plus nulle part. La pancarte disait vrai.

BONAVENTURE

Diable ! mourir de faim; c'est triste.

ANDRÉ.

Il est un moyen d'avoir des vivres.

TOUS.

Quel est-il ?

ANDRÉ.

C'est d'aller en prendre aux Bourguignons.

GALLAND.

Je n'aurais pas trouvé celui-là.

ANDRÉ.

La généreuse hospitalité que vous avez donnée à vos frères des campagnes a causé ce qui arrive : eh bien! ils tenteront de réparer le mal qu'ils ont fait. Plus de trois mille paysans sont entrés avec moi dans Beauvais : qu'ils se dévouent, qu'avec moi ils s'élancent dans les retranchemens ennemis, ils y trouveront la mort pour eux, mais du pain pour vous.

BONAVENTURE.

Brave André, je serai des vôtres... il a raison, mes compères... une vigoureuse sortie peut faire lever le siége.

TOUS.

Oui, oui, il a raison.

SCENE V.

LES MÊMES, MARCELINE, *tenant son enfant par la main et suivie d'autres femmes et d'autres enfans.*

MARCELINE.

Au secours!... défendez-nous!

BONAVENTURE.

Qu'avez-vous, femme? qui vous menace?

MARCELINE, *à elle-même.*

Non, ce n'est pas un nouvel accès de folie... (*Aux femmes.*) Vous l'avez entendu comme moi, n'est-ce pas!... on nous chasse, nous et nos pauvres enfans!

ANDRÉ.

Vous chasser... et pourquoi?

MARCELINE.

Tout-à-l'heure nous étions devant l'hôtel de ville, attendant la distribution de vivres qu'on nous faisait d'ordinaire. Un homme est venu, et cet homme nous a dit: Il n'y a plus ici de pain pour vous; sortez donc de la ville, si vous ne voulez pas qu'on vous en chasse. Je ne pouvais croire ce que j'entendais; mais sur un geste de cet homme, des soldats nous ont brutalement repoussées, en nous criant: Allez prendre vos enfans et partez avec eux. Nous n'étions là que des femmes, et nous avons fui devant la menace; mais vous, vous êtes des hommes, et vous résisterez.

BONAVENTURE.

C'est une des lois de la guerre; ils appellent cela renvoyer les bouches inutiles.

MARCELINE, *avec effroi.*

Tenez, le voilà, le voilà, cet homme.

SCENE VI.

LES MÊMES, UN HÉRAUT D'ARMES *suivi d'archers.*

LE HÉRAUT.

Au nom du gouverneur, et pour conserver à la garnison le peu de vivres qui restent à délivrer, ordre est donné aux vieillards, aux femmes et aux enfans étrangers à la ville de sortir de Beauvais à l'instant même. Ordre est aussi donné aux archers du roi de contraindre par la force tous ceux qui refuseront d'obéir. Soldats, que la volonté du gouverneur soit faite.

Les archers font un mouvement vers les femmes, celles-ci se jetteut toutes du côté de la maison de Jeanne en prenant leurs enfans dans leurs bras; André, Bonaventure et quelques bourgeois se sont jetés entre les archers et les femmes.

SCENE VII.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *paraissant sur le seuil de la porte.*

Que se passe-t-il?

LE HÉRAUT.

Soldats, entrez dans ces maisons, et faites-en sortir toutes les personnes désignées par le gouverneur.

Deux soldats veulent entrer dans la maison de Jeanne.

JEANNE.

Que voulez-vous?

BONAVENTURE.

Jeanne!

LE HÉRAUT.

Visiter cette maison.

JEANNE.

Qu'y cherchez-vous donc?

MARCELINE, *reconnaissant Jeanne et courant à elle, à voix basse.*

Ah! femme! femme! si tu l'as pu sauver, cache bien ton enfant.

LE HÉRAUT.

Jeanne, on nous a dit qu'un enfant était depuis quelques jours dans votre maison. Si cela est vrai, n'essayez pas de le soustraire à nos recherches. Cet enfant doit sortir de la ville comme les autres, livrez-le-nous.

JEANNE.

Vous livrer cet enfant?

MARCELINE.

Pour qu'ils le jettent avec les nôtres aux Bourguignons. Le pain qui leur reste, disent-ils, appartient aux soldats, et ils n'en ont plus pour nous.

ANDRÉ.

Des soldats! où en trouveront-ils? Si cet ordre odieux s'exécute, je ne me bats plus.

JEANNE, *comme frappée d'une pensée soudaine.*

Ah! (*Courant à André.*) Mais si ta femme, qu'on veut chasser, restait dans la ville si elle combattait à tes côtés, ne sentirais-tu as doubler ton courage et tes forces?

BONAVENTURE.

Que dit-elle?

JEANNE, *au Héraut.*

Par grâce! suspendez l'exécution de l'ordre cruel que vous avez reçu. Cet ordre sera rapporté par le gouverneur lui-même. Ce que désire messire Hugonnet, c'est le salut de la ville... eh bien! la ville sera sauvée... oui, Dieu le veut, car c'est Dieu qui m'éclaire et m'inspire. Écoutez-moi tous; et d'abord pour bien me comprendre, connaissez-moi bien; ne vous étonnez plus d'un pareil langage dans la bouche d'une jeune fille; le secret de sa force et de sa résolution est dans un mot: cette jeune fille est mère!

TOUS.

Mère!

JEANNE.

Si vous ne voyez pas monter la rougeur à son front en vous faisant cet aveu, c'est que l'honneur de la jeune fille n'est plus rien auprès de la vie de son enfant.

TOUS.

Son enfant!

JEANNE.

Et cet enfant, je suis allée l'arracher moi-même aux mains des Bourguignons, je le leur ai payé de mon sang. On ne vous a pas trompés; il est là, cet enfant; mais n'espérez pas que je me soumettrai à l'arrêt barbare du gouverneur. Au nom de toutes les mères que frappe cet arrêt, je vous crie : Nous ne livrerons pas aux bourreaux de Bourgogne l'enfant que Dieu nous a donné. Il ne reste plus, dites-vous, que pour deux jours de vivres; c'est assez pour qui veut vaincre ou mourir. Si l'ennemi nous donne enfin cet assaut dont il nous menace, qu'il trouve des soldats déterminés là où il ne croira trouver qu'une faible résistance; ou, s'il attend que la faim lui livre sa proie sans combat, ouvrez alors toutes les portes de votre ville; élancez-vous sur les retranchemens ennemis, et pour repousser l'assaut comme pour attaquer le camp de Bourgogne, vous aurez, je vous le jure, d'énergiques auxiliaires. Ces femmes, qu'on veut chasser comme un embarras inutile, ces femmes seront près de vous; sur le champ de bataille ou sur la brèche, elles marcheront à vos côtés; elles combattront s'il le faut. Je leur donnerai l'exemple, moi. Rappelez-vous qu'une femme a déjà sauvé la France; comme cette femme je m'appelle Jeanne, et plus que cette femme, j'ai mon enfant à défendre.

BONAVENTURE.

Qu'allez-vous faire, Jeanne?

JEANNE.

Femmes, me suivrez-vous?

MARCELINE.

Oui, Jeanne, partout.

JEANNE.

Eh bien donc! à l'hôtel du gouverneur; nous lui demanderons non pas du pain, mais des armes. Une mère ne fera pas moins pour son enfant qu'un soldat pour son drapeau. Si vous savez combattre, nous saurons mourir. Des armes!

TOUTES.

Des armes!...

Elle sort, suivie de Bonaventure, des hommes et des femmes du peuple.

SCENE VIII.

GALLAND, ANDRÉ, SOLDATS *de la garde bourgeoise qui défendent la porte de Presle.*

ANDRÉ.

Je n'espérais plus; mais quelque chose me dit à présent que cette femme nous sauvera.

GALLAND.

Pauvre fille!... elle se trouvera mal au premier coup d'arquebuse... je connais ça, moi... Oh! tout ça finira mal... C'est donc vous qui gardez la porte de Presle aujourd'hui, compère Dominé?

DOMINÉ.

Oui, maître Galland; c'était le tour du quartier Saint-Jean de fournir les hommes de ce poste.

Ici on entend une cloche d'alarme.

GALLAND.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ANDRÉ, *qui est sur le rempart.*

C'est le tocsin... L'ennemi nous attaquerait il?

SCENE IX.

LES MÊMES, PREMIER AFFIDÉ.

PREMIER AFFIDÉ.

Le feu, le feu!

TOUS.

Le feu!

GALLAND.

Où ça?

PREMIER AFFIDÉ.

Dans le quartier Saint-Jean.

DOMINÉ.

C'est le nôtre.

PREMIER AFFIDÉ.

Il est en flammes.

DOMINÉ.

Miséricorde! que faire?... Laisserons-nous brûler nos maisons et nos marchandises?... Non, non... La porte de Presle est bien fermée; elle se gardera toute seule... Au feu, mes amis! au feu!...

Ils sortent en courant, André seul est resté.

GALLAND.

C'est ça... courez au feu... je vais rentrer chez moi.

Il sort.

PREMIER AFFIDÉ, *regardant André.*

Tous, m'avait-on dit, habitaient le quartier Saint-Jean; d'où vient que celui-là reste impassible?... (*Haut.*) Eh! camarade, vous n'êtes donc pas de la paroisse Saint-Jean?

ANDRÉ.

Toute ma famille y a trouvé un asile... Que Dieu la protége!

PREMIER AFFIDÉ.

Pourquoi n'y courez-vous pas comme les autres?...

ANDRÉ.

Parce que ma place est ici, et non là-bas.

PREMIER AFFIDÉ.

Mon brave, il n'y a pas de consigne qui tienne en pareille occurrence... Vous ne voulez pas abandonner votre poste?... Eh bien! j'y resterai à votre place.

ANDRÉ.

Ah! je n'ai pas le courage de refuser votre offre... Tenez, tenez, camarade, voilà ma hallebarde... je viendrai vous la redemander tout-à-l'heure... Merci, merci!...

PREMIER AFFIDÉ.

C'est bien!... Allez... allez!

André sort en courant.

SCENE X.

PREMIER AFFIDÉ, *puis* DEUXIÈME AFFIDÉ.

PREMIER AFFIDÉ.

Me voilà maître du poste... Le placard n'ayant pas eu le succès qu'on en attendait, nous avons reçu de nouveaux ordres... Robert en ce moment doit s'emparer des clefs de cette porte... Le gardien est un vieux poltron qui n'a dû faire aucune résistance... Ah! te voilà!

DEUXIÈME AFFIDÉ.

Tout le monde est occupé, soit sur la place, où l'on distribue des armes aux femmes de Beauvais, soit dans la rue Saint-Jean, où notre feu fait merveille... et pendant ce tumulte, j'ai pu facilement m'emparer des clefs.

PREMIER AFFIDÉ.

Le gardien?...

DEUXIÈME AFFIDÉ.

Garrotté, bâillonné; nous pouvons agir.

PREMIER AFFIDÉ.

Hâtons-nous... La nuit nous favorise... Levons la herse d'abord... Peste, elle est lourde!... Abattons le pont-levis.. et maintenant, Robert, cours au-devant des Bourguignons... dis-leur qu'ils se hâtent... un instant de retard peut tout perdre... Je vais placer sur la porte le drapeau aux armes de Bourgogne... Nous jouons gros jeu; mais si nous réussissons, la récompense sera bonne. Va!

Le deuxième Affidé sort; le premier Affidé disparaît pour gravir un escalier qui mène au rempart et qui est supposé être dans la coulisse.

SCENE XI.

BONAVENTURE, JEANNE, *armée d'une hachette*

La nuit est tout-à-fait venue.

JEANNE.

Je te l'ai dit: au prix de tout mon sang, je veux effacer la honte que la trahison de Jacques imprimerait au front de notre enfant... Un dernier baiser à mon fils, un adieu à ma bonne tante; et puis Jeanne ne sera plus qu'un soldat.

Elle entre chez elle.

BONAVENTURE.

Son exemple a électrisé tout le monde, et le Bourguignon n'a qu'à se bien tenir... Dieu me pardonne... ce poste est abandonné!... la herse est levée... le pont-levis abattu... Que veut dire cela? (*A ce moment, le premier Affidé paraît sur le rempart, et déploie son drapeau.*) Un drapeau aux armes de Bourgogne!... Ah! traître!... à toi d'abord.

Il disparaît à son tour par le chemin qu'a pris l'Affidé; aussitôt arrivent des Bourguignons, qui s'avancent avec précaution sous la conduite de l'autre Affidé; un chef à la visière baissée le précède.

SCENE XII.

DEUXIÈME AFFIDÉ, LE CHEF BOURGUIGNON, SOLDATS BOURGUIGNONS.

DEUXIÈME AFFIDÉ.

Vous vous êtes trop pressé, capitaine; les autres sont encore loin; il faut les attendre.

LE CHEF BOURGUIGNON.

Emparons-nous d'abord de cet hôtel; c'est le mien... Nous pourrons nous y retrancher et nous y défendre.

Il entre dans l'hôtel suivi de quelques Bourguignons, les autres attendent avec anxiété leurs camarades.

JEANNE, *sortant de chez elle et à part.*

Que vois-je?... la croix de Bourgogne! .. Trahison!... trahison!

PREMIER AFFIDÉ, *sur la porte.*

J'arbore le signal.

BONAVENTURE, *paraissant derrière l'Affidé et le frappant de sa dague.*

Ils ne le verront pas.

L'Affidé tombe en dehors, et Bonaventure arrache le drapeau et le renverse.

DEUXIÈME AFFIDÉ.

Voilà du renfort!

JEANNE, *à haute voix*

Il arrivera trop tard...

Et renversant tout ce qui veut l'arrêter, elle arrive à la porte, et d'un coup de sa hachette tranche la corde qui retenait la herse, la herse retombe.

BONAVENTURE, *encore sur le rempart.*

Bravo, Jeanne!... ils sont à nous!

A ce moment, le Chef bourguignon sort de l'hôtel.

DEUXIÈME AFFIDÉ, *au Chef.*

Capitaine, nous sommes perdus!... Mort à cette femme!

BONAVENTURE, *s'élançant à corps perdu du haut du rempart, et se plaçant à côté de Jeanne.*

Mort à tous deux, alors!

Les soldats vont s'élancer sur Jeanne.

LE CHEF BOURGUIGNON, *avec exaltation.*

Arrêtez!... arrêtez!

DEUXIÈME AFFIDÉ.

Que faites-vous, capitaine?... On accourt... sauve qui peut!

Il disparaît.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, SOLDATS *et* BOURGEOIS.

Les Bourgeois arrivent avec des armes et des torches, et s'élancent sur les Bourguignons; après une lutte d'un instant, les Bourguignons sont renversés; le Chef bourguignon seul est encore debout, et repousse tous ceux qui veulent s'emparer de lui.

JEANNE, *accourant.*

Je demande la vie de cet homme; car il pouvait me tuer, et il ne l'a pas fait.

JACQUES.

Arrière tous!... (*levant la visière*) ce n'est qu'à cette femme que je rendrai mon épée.

JEANNE.

De Villiers!

TOUS.

De Villiers!

BONAVENTURE.

Gloire à Jeanne, qui nous a sauvés!

DOMINÉ.

Mort au sire de Villiers, qui nous a trahis!

Les épées se lèvent sur de Villiers; mais Jeanne lui fait un rempart de son corps.

Deuxième Tableau.

L'intérieur d'une salle basse de l'hôtel-de-ville.

SCÈNE PREMIERE.

JACQUES, BONAVENTURE, ANDRÉ, GARDES BOURGEOISES.

Au lever du rideau, un grand tumulte se fait entendre, Jacques est jeté dans la salle par Bonaventure et André, comme si ces derniers venaient de l'arracher à la foule qui le poursuit.

BONAVENTURE.

Grâce à Dieu et à Jeanne, nous sommes arrivés. (*Aux Gardes bourgeoises.*) Camarades, repoussez avec vos hallebardes ces endiablés criards. (*Le bruit s'éloigne et s'éteint.*) Ici vous n'avez rien à craindre, messire. Les murs de l'hôtel-de-ville sont solides, et toutes les portes en sont closes et bien gardées.

JACQUES.

Pourquoi cherches-tu à me rassurer? m'as-tu vu changer de visage quand cette foule s'est ruée sur moi en proférant des cris de mort? Pourquoi t'es-tu jeté entre ma poitrine et les poignards de ces hommes?

BONAVENTURE.

Ces hommes vous auraient assassiné.

JACQUES.

Eh bien! ils auraient fait justice: n'ai-je pas déserté leur cause? n'ai-je pas la croix de Bourgogne sur le cœur? de quelles autres preuves avaient-ils besoin pour me condamner; et quand l'arrêt est équitable, qu'importe que le juge se fasse bourreau?

BONAVENTURE.

Vous étiez désarmé et sous notre garde; André et moi nous nous serions fait tuer avant qu'on vous eût pu faire une égratignure. Quoi que vous en disiez, messire, la colère juge mal. Aussi, par ordre du gouverneur, les notables de la ville vont s'assembler pour prononcer sur votre sort. Ceux-là du moins vous entendront.

JACQUES.

Je n'ai rien à leur dire... rien d'ailleurs ne peut me justifier à leurs yeux... la sainte mission que je m'étais imposée ne sera pour eux qu'une lâche apostasie. Dans le fils qui voulait venger son père, ils ne devront voir que le rebelle armé contre son pays; et ce que mérite un rebelle, c'est la mort.

BONAVENTURE.

Si vous refusez de vous défendre, d'autres élèveront la voix pour vous. Je serai de ceux-là, lui aussi (*montrant André*); car vous nous avez sauvés.

ANDRÉ.

Messire, je vous dois la vie de mon vieux père, de ma femme; je ne l'oublierai pas.

JACQUES.

Ne tentez rien pour moi... qui lève l'étendard de la révolte doit vaincre ou savoir mourir.

BONAVENTURE, *bas.*

Viens, André; avec l'aide de Jeanne, nous le sauverons malgré lui.

Il sort.

SCENE II.

JACQUES, *seul.*

Jeanne! c'est le nom de Jeanne qu'ils ont prononcé! n'était-ce donc point un rêve? Etait-ce donc bien Jeanne qui s'est dressée devant moi à la porte de Presle? Est-ce bien Jeanne que j'ai vue? En pénétrant en ennemi dans cette ville qui fut mon berceau, mon cœur battait à m'étouffer; j'avais baissé la visière de mon casque pour qu'on ne vît pas la rougeur qui me montait au front. En vain la voix de mon père me criait: Vengeance

Une voix plus forte me criait : Trahison ! Et pour ne plus l'entendre, cette terrible voix, il me fallait le tumulte d'un combat. J'appelais de tous mes vœux un adversaire; un obstacle enfin s'offre à moi, je m'élance pour le briser; et cet adversaire qui m'attend et me brave... cet adversaire, c'est Jeanne... non plus la timide jeune fille, mais Jeanne haletante et furieuse comme moi... Jeanne altérée comme moi de sang et de carnage... Jeanne opposant enfin sa hache d'armes à mon épée. Oh! mon Dieu, l'aviez-vous donc placée là, cette femme, pour m'arrêter dès les premiers pas sur la route où je me suis jeté! Ne devais-je donc pas venger le meurtre de mon père?... ne devais-je donc pas tenter d'effacer avec du sang la tache imprimée sur notre nom?

SCENE III.

JACQUES, JEANNE.

JACQUES.

Jeanne... c'est elle! Ah! tu viens à moi, pour me dire : Jacques je ne te connais plus.

JEANNE.

Je viens te dire : Jacques, notre enfant existe.

JACQUES.

Il existe! O mon Dieu, vous me deviez ce bonheur au milieu de tant d'afflictions, entre la tombe flétrie de mon père et l'échafaud qui se dresse pour moi, vous me deviez montrer mon enfant. Oh! Jeanne, avant de mourir je le verrai, je l'embrasserai, n'est-ce pas?

JEANNE.

Tu ne mourras pas, Jacques.

JACQUES.

Que dis-tu?

JEANNE.

Au conseil des notables réunis pour prononcer sur ton sort, j'ai demandé ta grâce.

JACQUES.

Ils ne pourront pas te l'accorder.

JEANNE.

Ils ne peuvent rien me refuser, car ce peuple qui te menaçait tout-à-l'heure, et te voulait égorger, ce peuple viendrait à ma voix briser tes fers... car je suis l'héroïne et l'idole de ce peuple. Oh! je le vois à présent, c'est la main de Dieu qui a conduit tout cela... c'est Dieu qui m'a mis au cœur la force et le courage; c'est Dieu enfin qui a permis que moi, pauvre femme, je pusse à la fois sauver mon pays, mon enfant, et ton honneur à toi.

JACQUES, *après un long silence.*

Jeanne, hâte-toi de me dire que tu ne maudiras pas ma mémoire... hâte-toi de me faire amener notre fils pour que je l'embrasse une dernière fois. Car cette grâce que l'on t'accordera, dis-tu, je la refuserai, moi.

JEANNE.

Tu la refuseras?

JACQUES.

Oui, car je ne puis vivre à présent que pour accomplir une seule mission; car je n'ai pas oublié le supplice de mon père, ni l'outrage fait à son cadavre.

JEANNE.

Il est aussi un supplice qu'on réserve à la France, l'asservissement; un outrage dont on la menace, l'obéissance à un maître étranger, et notre première famille, Jacques, c'est la patrie; notre honneur le plus cher, c'est le sien... Tu veux relever d'une honte ton écusson de gentilhomme, et tu ne vois pas que ton alliance avec la Bourgogne y imprime une bien autre tache; tu ne vois pas que c'est une chaîne qu'on y gravera... Chez un peuple vaincu il n'y a plus ni nobles ni seigneurs, il n'y a que des esclaves... je ne suis qu'une femme, et je connais mal les devoirs des citoyens; mais mon cœur m'avait appris que discordes et querelles se taisaient devant le péril commun... et qu'une haine devait étouffer toutes autres... la haine de l'étranger.

JACQUES.

Les Bourguignons ne sont plus des étrangers pour moi, ils m'ont tendu les bras, et quand je ne leur demandais qu'un poignard, ils m'ont offert une épée.

JEANNE.

Cette arme parricide, je te l'ai arrachée des mains, et c'est une épée française que je te rendrai.

JACQUES.

Je la refuserai, te dis-je, car je la tournerais encore contre Louis XI.

JEANNE.

Et pour frapper un homme tu frapperas tout un peuple! pour venger un vieillard qui fut coupable peut-être, tu livreras ton pays! Eh bien! tu seras deux fois traître et rebelle. Car, noble et généreuse, ta patrie te rendra tout-à-l'heure tes armes et ta liberté... en retournant au camp des Bourguignons, tu chercheras en vain sur ton passage ta femme et ton enfant, car ils ne te connaîtront plus. Si grâce à ton courage nous sommes vaincus, si nos murs écroulés te livrent enfin passage, tu relèveras fièrement la tête et tu diras : Je t'ai vengé, mon père! Marche droit alors à ton triomphe, ne baisse pas les yeux, si tu ne veux pas que ton regard rencontre, sous les débris fumans de ta ville natale, les restes inanimés de Jeanne et le corps de notre enfant.

Elle sort.

SCENE IV.

JACQUES, *seul.*

Mon Dieu! vous me mettez à une trop rude épreuve. Est-ce donc vous qui me parlez par la voix de Jeanne... O mon père!... mon père!...

Il tombe en sanglotant.

SCENE V.

JACQUES, HUGONNET, *masqué.*

Une porte cachée dans la boiserie s'ouvre; Hugonnet entre, couvert de son manteau; un Affidé paraît après lui sur le seuil de la porte.

HUGONNET, *à voix basse.*

Tiens-toi là prêt avec ta dague et ton épée. Tu viendras à mon premier appel. (*L'Affidé disparaît. La porte se referme. Hugonnet se place derrière Jacques, et, lui frappant sur l'épaule.*) Un mot, messire ?

JACQUES, *avec surprise.*

Qui êtes-vous? que me voulez-vous? d'où vient que vous êtes ici sans que j'aie entendu le grincement des verroux ni le bruit de vos pas?

HUGONNET.

C'est que, lorsque les verroux se tirent avec fracas, ils rappellent à lui-même le prisonnier qui se croyait seul avec sa douleur, et font rentrer dans son sein les paroles de désespoir et de haine qui s'en échappaient.

JACQUES.

Qu'est-il besoin d'un espion pour entendre ce que je crierai à mes juges?

HUGONNET.

Un espion cherche à deviner les secrets d'un ennemi qu'on redoute, et l'on n'a rien maintenant à craindre de vous... vous n'avez plus qu'une lutte à soutenir.

JACQUES.

Contre le bourreau, n'est-ce pas? J'y suis préparé.

HUGONNET.

Oui, celle-là, si je ne vous en offre une plus glorieuse et plus belle... Le bourreau ou Louis XI, devant lequel de ces deux hommes voulez-vous que je vous place?

JACQUES.

Oh! qui que tu sois, tu me connais bien... tu me donneras donc la liberté?

HUGONNET.

Je te donnerai mieux que cela..... la vengeance.

JACQUES.

Oh! parle vite alors...

HUGONNET.

Jeanne Lainé sollicite en ce moment ta grâce, je la lui ferai obtenir.

JACQUES.

Toi! Tu n'es donc pas Bourguignon, puisque tu as ici pouvoir et liberté?

HUGONNET.

Ce n'est pas un Bourguignon qui t'avait ouvert la porte de Presle... Mais que te fait cela? n'étais-tu pas sujet du roi Louis il y a sept à huit jours à peine? Avant huit jours je serai comme toi peut-être sujet du duc de Bourgogne.

JACQUES.

Mais moi... j'ai quitté les rangs de mes frères en même temps que leur cause... Continue...

HUGONNET.

Ta grâce une fois obtenue par Jeanne, je te ferai rendre ton épée... on te confiera même un poste important, celui de la porte d'Amiens.

JACQUES.

Un poste dans Beauvais... je ne te comprends plus.

HUGONNET.

Écoute encore... sous un prétexte d'échange, de rachat de prisonniers... le duc de Bourgogne enverra aujourd'hui même un convoi de vivres à la ville affamée, et tandis que la foule appelée sur la grande place se disputera cette trompeuse rançon, toi, gardien de la porte...

JACQUES.

Je profiterai de cet instant.

HUGONNET.

Oui, par un signal convenu tu appelleras les Bourguignons sous cette partie des remparts... puis, pour donner à tes soldats une preuve de ton courage et de ton zèle, tu ordonneras une sortie pour repousser l'ennemi, tu feras ouvrir la porte d'Amiens; les Bourguignons, prévenus qu'ils ne trouveront là qu'une faible résistance, s'empareront alors facilement de ce poste, voyant, d'ailleurs leur chef passer à l'ennemi, les hommes de Beauvais lâcheront aussitôt pied.

JACQUES.

S'il s'en trouvait pourtant de braves et résolus?

HUGONNET.

Eh bien! ne seras-tu pas armé?

JACQUES.

Je tournerai contre eux l'épée qu'ils m'auront rendue?

HUGONNET.

Que t'importe... qu'elle traverse la poitrine de quelques-uns de ces manans, si elle doit arriver plus tard jusqu'au cœur de Louis XI?

JACQUES.

Misérable! tu me crois donc bien lâche... et tu es bien infâme pour me venir offrir un semblable marché.

HUGONNET.

Vous vouliez une vengeance pourtant?

JACQUES.

Oui, une vengeance de soldat, et non pas d'assassin.

HUGONNET.

Les hommes de Beauvais ne sont-ils pas vos ennemis?

JACQUES.

Je les aurais combattus... je ne les trahirai pas.

HUGONNET.

Sire de Villiers...

JACQUES.

Mon nom... il sait mon nom, et il est venu me proposer une semblable félonie! Mon Dieu! étais-je donc descendu si bas que cet homme ait pu me croire à sa taille?

HUGONNET.

Prenez garde... messire, vous ne savez pas qui vous outragez.

JACQUES, *voulant le démasquer.*

Je le saurai.

HUGONNET, *le repoussant.*

Malheureux! c'est ton arrêt de mort. (*Courant à la porte secrète.*) A moi...

A ce moment, la porte secrète s'ouvre, et l'Affidé paraît.

JACQUES.

Un assassin! qu'il vienne... il tue, lui... et toi, tu déshonores.

HUGONNET, *à l'affidé.*

Cet homme est à toi.

A ce moment, on entend du bruit à la porte extérieure.

JACQUES.

A moi, soldats de Beauvais!

L'AFFIDÉ.

Il est trop tard, fuyons.

Ils disparaissent par la porte secrète.

SCENE VI.

JACQUES, BONAVENTURE, JEANNE, UN ENVOYÉ DE BOURGOGNE, SOLDATS *et* HABITANS.

Jacques a voulu s'élancer à la poursuite d'Hugonnet; mais la porte s'est aussitôt refermée, et Jacques en a cherché en vain la trace, quand la porte du fond s'ouvre.

BONAVENTURE.

Messire, le duc Charles, qui sait ce que vous valez, a fait offrir de vous racheter, vous et les soldats que vous commandiez... Il propose en échange un convoi de vivres et vingt-quatre heures de trève.

JACQUES, *regardant du côté de la porte secrète.*

Il ne me trompait donc pas.

JEANNE.

On a accepté l'offre du duc de Bourgogne; vous êtes libre, messire de Villiers.

JACQUES.

Libre!

JEANNE.

Il ne manque plus que la signature du gouverneur.

JACQUES.

Et quand cette signature sera donnée... je serai maître de moi-même.

BONAVENTURE.

Tout-à-fait.

UN HOMME D'ARMES.

Le sire gouverneur.

SCENE VII.

LES MÊMES, HUGONNET, *sans masque et sans manteau.*

HUGONNET.

L'échange demandé par M. de Bourgogne est consenti par moi... Monsieur l'envoyé, tous les prisonniers vont vous être remis.

JACQUES, *à lui-même.*

Mon Dieu! mon Dieu! inspirez-moi.

HUGONNET.

Messire de Villiers, voici votre épée, vous pouvez partir.

JACQUES.

Cette épée m'est-elle rendue sans conditions?

HUGONNET.

Sans conditions.

JACQUES.

Du haut de votre cathédrale, on n'aperçoit donc pas à l'horizon les étendards de l'armée que Louis vous devait amener?

BONAVENTURE.

Ou le roi Louis nous a oublié, ou il ne peut nous secourir; on ne voit rien dans la plaine que les croix rouges de Bourgogne

JACQUES.

Et pourtant vous êtes déterminés à ne capituler jamais.

TOUS.

Jamais.

JACQUES, *à lui-même.*

Ainsi donc, au dehors, des ennemis nombreux, au dedans la famine, le désespoir et la trahison... oh! je n'hésite plus. (*Haut.*) Monsieur l'envoyé, dites à votre maître qu'un miracle seul peut sauver la ville de Beauvais, et qu'il n'aura pas besoin de mon bras pour vaincre un aussi faible ennemi... Reportez-lui cette épée qu'il m'a donnée, et qui, grâce à Dieu, ne s'était pas encore trempée dans le sang de mes compatriotes; et maintenant je n'appartiens plus qu'à moi-même... et maintenant, vous que j'appelais autrefois mes frères, vous qui ne pouvez plus que vous ensevelir sous les débris de nos remparts, voulez-vous encore de moi pour mourir avec vous?

JEANNE.

Que dit-il?

JACQUES.

Oh! tu disais vrai, Jeanne. Mon culte pour la mémoire de mon père m'avait aveuglé; ce que je croyais un devoir était une honte. Mes yeux se sont ouverts enfin: j'ai pu voir tout-à-l'heure la profondeur de l'abîme où j'étais tombé. Mais pour que je pusse sans lâcheté revenir à vous, il fallait que cette cause fût bien désespérée, il fallait n'avoir à partager avec vous que le martyre. Par pitié, mes frères, ne me repoussez pas; une mère pardonne toujours au repentir, et la patrie est notre mère à tous. A qui veut mourir pour elle ne refusez pas une épée.

JEANNE, *courant à Jacques.*

Oh! bien, bien cela!

HUGONNET.

Mais doit-on se fier à vous?

JACQUES.

Interrogez, messire, mon visage et ma main. (*Il lui prend la main.*) D'où vient que c'est la vôtre qui tremble?

HUGONNET.

La mienne!

JACQUES, *à part.*

Oh! non, non, c'est impossible.

HUGONNET, *vivement.*

Habitans de Beauvais, acceptez-vous l'offre que le sire de Villiers vous fait de ses services?

BONAVENTURE.

Oui, par Dieu! je réponds de lui comme de moi-même.

JEANNE.

Amis, je réponds de Jacques de Villiers sur la tête de mon enfant.

ANDRÉ.

Messire, il vous manque une épée, voici la mienne!

JACQUES.

Monsieur l'envoyé, dites à votre maître ce que vous avez vu, dites-lui surtout que c'est Jacques de Villiers qui défendra la porte d'Amiens.

HUGONNET, *à part.*

Et la porte d'Amiens sera le tombeau de Jacques de Villiers.

L'Envoyé se retire en saluant le gouverneur; Jeanne est près de Jacques, qu'entourent les habitans de Beauvais.

ACTE CINQUIEME.

La porte d'Amiens occupant le premier plan de droite; aux deuxième, troisième et quatrième plans de droite, les remparts; au-delà la campagne et les tentes des Bourguignons, au fond; les remparts disparaissent à gauche derrière les premières maisons de la ville faisant saillie sur les cinq premiers plans à gauche au-delà de la ville vue en panorama.

SCENE PREMIÈRE.

BONAVENTURE, ANDRÉ, GARDES BOURGEOISES.

Au lever du rideau, il fait encore jour; mais la nuit approche. André et les gardes bourgeoises, debout devant la première maison à gauche, semblent attendre avec anxiété que quelqu'un en sorte; Bonaventure paraît sur le seuil.

TOUS.

Eh bien!

BONAVENTURE.

Rien.

ANDRÉ.

Vous avez cherché partout?

BONAVENTURE.

Le compère Dominé et moi, nous avons visité la maison depuis la cave jusqu'au grenier; nous n'avons trouvé personne.

ANDRÉ.

Voilà qui est étrange. Il m'avait semblé entendre toute la nuit dernière comme un bruit sourd qui sortait de là.

Il montre la maison.

BONAVENTURE.

Vous vous serez endormi, et vous aurez rêvé cela, car toutes ces maisons ont été abandonnées depuis trois jours par l'ordre du gouverneur. Messire Hugonnet a voulu qu'elles pussent servir de refuge et de retranchement dans le cas où l'ennemi pénétrerait dans la ville, ce qui a bien failli nous arriver hier, si Jeanne et messire de Villiers ne nous étaient venus en aide. Les Bourguignons nous auraient, avec leurs poignards, gravé leur croix rouge sur le cœur; mais ils ont été rudement renversés, et tous ceux qui avaient quitté leur tente le matin n'y sont pas rentrés le soir; la preuve en est dans notre fossé qui est jonché de cadavres. Triste voisinage et qui donne à réfléchir. Voilà peut-être ce que nous serons demain.

DOMINÉ.

Qui nous commande cette nuit?

BONAVENTURE.

Messire de Villiers, qui depuis trois jours qu'il est redevenu des nôtres, suppliait le gouverneur de lui confier ce poste comme étant le plus dangereux.

ANDRÉ.

A ce titre, le gouverneur aurait dû se le réserver.

BONAVENTURE.

Messire Hugonnet n'est pas précisément un homme de guerre, et j'ai lu plus d'une fois sur sa figure le désir mal déguisé de voir finir ce siége.

ANDRÉ.

Que faisait-il pendant le combat d'hier?

BONAVENTURE.

Ce qu'il fait depuis deux jours qu'il ne sort plus. Du haut de son hôtel, il cherche dans la plaine l'armée du roi Louis, dont enfin nous avons eu des nouvelles, elle est en marche et arrivera demain peut-être en vue de la ville. Le Bourguignon en doit être instruit, et il tentera probablement cette nuit un effort désespéré.

ANDRÉ.

Eh bien! nous le battrons encore.

BONAVENTURE.

Oui, mais de manière à lui faire lever le siége,

car si nous ne le délogeons pas cette nuit, je ne sais pas ce que nous deviendrons demain; nous sommes depuis deux jours au régime du Vendredi-Saint, et ça ne pourra pas durer long-temps : il n'est pas juste que les vaincus fassent bombance et que les vainqueurs fassent diète. Qui vient là-bas?

ANDRÉ.

C'est notre chef, c'est messire de Villiers.

BONAVENTURE.

Avec Jeanne, notre héroïne, Jeanne, le bon ange de la ville. D'un coup de sa hachette elle a sauvé Beauvais l'autre jour, en faisant retomber la herse de la porte de Presles; aussi ne l'appelle-t-on plus que Jeanne Hachette! C'est presque un titre de noblesse que le peuple lui a donné là.

SCENE II.

LES MÊMES, JACQUES, JEANNE, *armée, suivis du peuple.*

LE PEUPLE.

Vive Jeanne! gloire à Jeanne Hachette!

JEANNE.

Mes amis, en défendant son pays et son enfant, Jeanne n'a fait que son devoir. Demain l'armée du roi renversera les tentes des Bourguignons, demain Beauvais sera libre, et Jeanne déposera son armure, Jeanne ne sera plus qu'une mère, qu'une épouse très-heureuse.

Elle donne la main à Jacques.

DOMINÉ.

Qui sait si l'armée du roi arrivera demain? Le sire gouverneur en a paru douter, et quand on lui a demandé de distribuer les dernières provisions qu'il tenait en réserve, il s'y est refusé.

BONAVENTURE.

On ne peut pourtant pas se battre toujours et ne se jamais rien mettre sous la dent.

JACQUES.

J'ai voulu demander au gouverneur que ces distributions fussent faites ce soir pour ranimer les forces de ceux qui sans doute auront encore un combat à livrer cette nuit, je n'ai pu parvenir jusqu'à lui.

JEANNE.

Eh bien! j'irai, moi.

LE PEUPLE.

Nous irons avec vous.

JEANNE.

Puis je reviendrai, Jacques, car ton poste doit être le mien.

JACQUES.

Non, Jeanne, reste cette nuit auprès de notre enfant, laisse-moi défendre seul cette porte d'Amiens qu'on a commise à ma garde.

JEANNE, *après un silence en regardant Jacques.*

D'où vient qu'au moment de reconquérir l'estime de tous en défendant ce poste que toi-même tu as sollicité, d'où vient que je vois la pâleur sur ton front et le doute dans tes yeux? Je te connais, Jacques, ce n'est pas l'approche du péril qui trouble ton ame... qu'as-tu donc?

JACQUES.

Pardonne-moi de laisser aller mon cœur à de vains pressentimens... tout-à-l'heure, quand je pressais notre fils dans mes bras, il me semblait que je ne devais plus le revoir.

JEANNE.

Ne plus le revoir!

JACQUES.

Encore une fois, Jeanne, promets-moi de ne le pas quitter.

JEANNE.

Je te comprends, Jacques ; tu sais que la ville recevra cette nuit son dernier assaut, que cet assaut sera terrible, que ce poste sera le plus vivement attaqué, et tu veux garder pour toi seul les chances de ce dernier combat, tu veux me faire une égide du berceau de notre enfant; mais je ne t'obéirai pas, Jacques : j'ai juré de ne déposer cette arme qu'après avoir vu fuir les Bourguignons, j'ai juré de combattre jusque là à tes côtés, et tu le sais, Jeanne tient tous ses sermens; Je cours chez le gouverneur, puis, je te le répète, je reviendrai; entends-tu, Jacques, je reviendrai. (*Au peuple.*) Venez, mes amis, venez.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* JEANNE.

JACQUES.

Non, il ne faut pas qu'elle revienne ici. (*A Bonaventure.*) Tu es notre ami, toi, eh bien, au nom de cette amitié sainte que tu nous as vouée, suis les traces de Jeanne, trouve un prétexte quel qu'il soit pour la retenir; si elle était là, vois-tu, elle m'ôterait tout mon courage.

BONAVENTURE.

Je ne vous comprends pas.

JACQUES.

Ne perds pas un instant, et promets-moi...

BONAVENTURE.

Je vous promets d'éloigner Jeanne de la porte d'Amiens, et je vous promets en outre d'y revenir au plus vite, car je veux ma part de tous vos dangers. Compère, je ne vous quitte pas pour long-temps, pour courir plus vite, je laisse là mon arquebuse; c'est un présent de mon oncle; aussi n'est-elle bonne à rien. On ne peut plus la charger, c'est une arme excellente pour assommer celui qui la porte. (*Il la pose contre le mur.*) Au revoir, messire.

Il sort en courant.

JACQUES, *à part.*

Ah! maintenant que je n'ai plus à craindre pour

Jeanne, viennent nos ennemis, et ils trouveront bonne et ferme résistance. (*Haut.*) Camarades, la nuit arrive, redoublons de surveillance, que nos arquebuses soient chargées, que nos épées sortent à demi du fourreau : songez que le soldat qui se laisse surprendre est presque vaincu déjà.

ANDRÉ.

Vous ne doutez pas de notre zèle; mais voilà la troisième nuit que nous passons sous les armes.

DOMINÉ.

A veiller le ventre vide...

Galland et l'Affidé paraissent en débouchant par la rue à gauche.

SCENE IV.

JACQUES, ANDRÉ, GALLAND, L'AFFIDÉ *portant un panier de vin*, GARDES BOURGEOISES.

GALLAND, *qui a entendu les derniers mots de Dominé.*

Eh! eh! compère, je vous apporte de quoi vous reconforter.

TOUS.

Du vin!

DOMINÉ.

C'est vous qui nous l'offrez?

GALLAND.

Oui, mes chers amis, je vous l'offre au nom du gouverneur.

TOUS.

Du gouverneur?

GALLAND.

Il m'a attaché à sa personne; ceci vous explique comment il se fait que je sois chargé de la mission que je remplis en ce moment.

DOMINÉ.

Ce vin sera le bien venu, qu'il nous arrive du gouverneur, de vous, ou du diable. Allons, André, quittez votre faction et venez boire le vin de messire Hugonnet.

JACQUES.

Prenez garde, camarades, vous aurez bientôt besoin de tout votre courage, de toute votre énergie.

ANDRÉ.

Ce jour est le dernier qui nous reste peut-être; entrons et buvons.

DOMINÉ, *et les autres.*

Oui! oui! buvons!

Ils entrent dans la boutique abandonnée servant de corps-de-garde et boivent; Galland donne le panier.

L'AFFIDÉ.

Allez, compère, je n'ai plus besoin de vous; retournez chez le gouverneur.

JACQUES, *en montant sur le parapet.*

Je ne distingue aucun mouvement dans le camp de Bourgogne... je n'entends rien dans la plaine, et pourtant cet homme m'avait annoncé...

L'AFFIDÉ, *à part.*

J'ai renvoyé cet homme; car il ne faut pas de témoin pour ce qui va se passer ici. A merveille, déjà l'ivresse, bientôt le sommeil... Quelques-uns cherchent en vain à lutter, ils succomberont aussi, je pourrai revenir tout-à-l'heure.

Il sort.

JACQUES.

André, André, n'allez-vous pas reprendre votre poste? pas de réponse. André, André. (*Il entre dans la boutique.*) Que vois-je? endormis tous! Camarades! camarades! Endormis tous! ce sommeil si prompt... ah! c'est un piége infâme. (*Il sort de la boutique.*) Seul, je suis seul... car ce quartier séparé de tous les autres est abandonné, car personne n'entendra mes cris... eh bien, je veillerai seul. Oh! mon Dieu! double mes forces comme tu as doublé mon courage, l'heure de la trahison est venue, je n'en puis plus douter... pourtant je n'entends rien... rien que le battement de mon cœur. Assurons-nous encore qu'on ne nous menace pas au dehors. (*Il monte sur le parapet.*) Je ne me trompe pas, c'est du village occupé par les Bourguignons que s'élève cette flamme, ce feu doit être un signal. (*On aperçoit une lueur lointaine briller dans la campagne; bientôt on voit paraître, au faîte de la maison abandonnée et derrière les vitraux, une lumière.*) On répond à ce signal, c'est là que sont les traîtres, c'est là qu'il les faut aller chercher. (*Il va s'élancer dans la maison et s'arrête tout-à-coup.*) Il m'a semblé que là, sous mes pieds... oui, ce bruit est celui qu'on ferait en creusant une mine. Camarades, camarades... immobiles comme si la mort les avait frappés... Que faire? abandonner ce poste pour demander des secours... impossible; entrer dans cette maison, mais les traîtres sont nombreux sans doute... N'importe, je suis armé, et l'épée d'un soldat fait toujours tomber le poignard d'un assassin. (*Il se dispose à mettre le pied dans la maison et s'arrête encore.*) J'entends marcher; quelqu'un va sortir de cette maison; si je donne l'alarme, ceux qui nous veulent vendre nous échapperont, et je ne saurai pas quel piége ils nous tendent, si au contraire; ils ne trouvent ici que des hommes endormis, ils seront sans défiance, et je pourrai surprendre leur secret. Les voici... Mon Dieu, protége-moi, protége-moi.

Il s'éloigne de la maison en se laissant tomber sur un banc ou sur une pierre, il feint d'être endormi comme les autres; en ce moment la porte s'ouvre et l'Affidé paraît, la nuit est tout-à-fait venue.

SCENE V.

JACQUES, L'AFFIDÉ; *puis* SIRE HUGONNET, *la figure couverte de son masque.*

L'AFFIDÉ, *entre et regarde avec précaution; il pénètre dans la boutique, et s'assure que tout le monde dort.*

Sortez, maître, votre vin a produit l'effet que vous attendiez... ils dorment tous.

HUGONNET.

Je veux m'en assurer.

Il entre dans la boutique éclairée par une lampe; il en sort bientôt.

JACQUES, *au moment où il a passé près de lui pour entrer dans la maison.*

C'est lui !

L'AFFIDÉ.

Il faut éteindre cette lampe.

HUGONNET.

Attends... je n'ai pas reconnu, parmi ces hommes, celui qui les commande.

L'AFFIDÉ, *l'apercevant.*

Le voilà... endormi comme les autres... Si vous craignez plus celui-là que les autres, il est facile de s'en débarrasser.

HUGONNET.

Tue-le... non... son sommeil me suffit...

L'AFFIDÉ.

Et son sommeil est profond... car il n'a pas remué.

HUGONNET, *à lui-même.*

Si, contre toute apparence, cette tentative est encore infructueuse, j'éloignerai les soupçons de moi en les jetant sur lui... si je réussis, la même tombe ensevelira le chef et les soldats... (*A l'Affidé.*) Tu as ton échelle de corde pour descendre dans le fossé ?

L'AFFIDÉ.

La voilà.

HUGONNET.

Dis à monseigneur de Bourgogne qu'il ordonne à l'instant même une fausse attaque devant la porte de Presle; mais qu'il réserve toutes ses forces pour enlever la porte d'Amiens... L'explosion de la mine que j'ai creusée lui ouvrira une large brèche... Enfin, dis-lui que l'armée du roi de France avance à grands pas, et que si la ville n'est pas aux Bourguignons au lever du soleil, elle leur échappera.

L'AFFIDÉ.

Qui mettra le feu à la mine ?

HUGONNET.

Moi.

L'AFFIDÉ.

Adieu donc !

L'Affidé attache son échelle à l'un des créneaux, et il commence à descendre.

HUGONNET.

Fais diligence, et sois prudent. (*Pendant ce temps, Jacques s'est soulevé; il s'est emparé de l'arquebuse de Bonaventure, placée au dehors de la boutique; puis il se traîne sans bruit vers le rempart. Suivant des yeux son Affidé.*) Le voilà en bas du rempart; il traverse le fossé, il sera bientôt dans le camp du duc de Bourgogne.

JACQUES, *se dressant derrière Hugonnet, et ajustant l'Affidé.*

Il n'y arrivera pas. (*Il tire; mais l'arme n'étant pas chargée, le coup ne part pas, et Hugonne prévenu se retourne vivement.*) Malheur !

HUGONNET.

Jacques de Villiers !

JACQUES, *s'élançant sur Hugonnet e le ramenant sur le devant du théâtre.*

Oui, Jacques de Villiers, qu'il ne fallait pas laisser vivre, et qui va te tuer... mais après t'avoir démasqué, traître !... (*Il arrache le masque d'Hugonnet.*) Le gouverneur !

HUGONNET.

Tais-toi !

JACQUES.

Hugonnet !... celui qui flétrit la dépouille de mon père !

HUGONNET

Tais-toi, te dis-je !

JACQUES, *lui tenant les deux mains.*

Non, non, monseigneur; il faut que l'on m'entende au contraire... il faut qu'on vienne... La noblesse ne redoute pas la mort; la honte seule châtie bien... voilà ce que vous avez dit... Eh bien ! je vais te prendre l'honneur avant de te prendre la vie... A moi... à moi, camarades !

HUGONNET.

Insensé ! aucun ne te répondra... Écoute, Jacques... La cause de Louis de France est perdue; le véritable bourreau de ton père, c'est Louis XI. Venge-toi donc de lui... aide-moi à lui enlever la ville de Beauvais !

JACQUES, *le tenant toujours.*

J'ai fait à mon pays le sacrifice de ma haine, et par moi Louis XI conservera la ville que tu as lâchement vendue... Car si ton complice m'est échappé, je te tiens en mon pouvoir, toi... qui t'es réservé l'exécution de ton abominable projet... Toi seul, tu peux mettre le feu à la mine que tu as creusée... Oh ! je sais bien tous tes secrets, n'est-ce pas ?... Et celui qui te tuerait là comme on tue un voleur de grands chemins, celui-là ferait bonne justice...Mais je ne suis pas le bourreau, moi, et je ne tue qu'avec mon épée... Relève-toi donc, Hugonnet, et défends-toi ?

HUGONNET, *se relevant et poussant un cri de joie.*

Ah !

Il s'élance sur Jacques, et le frappe de sa dague.

JACQUES.

Infâme !... infâme !

HUGONNET.

En te laissant la vie tout-à-l'heure, j'avais compromis la réussite de mon entreprise... Tu m'as laissé prendre ma revanche, merci...

JACQUES, *cherchant à se soulever.*

A moi !... à moi !

Il retombe.

HUGONNET.

Vains efforts ! (*A part.*) Il faut en finir... le fossé est près de nous... Allons ! maintenant, mon projet réussira... (*Il soulève Jacques, dont les forces paraissent épuisées; il le traîne jusqu'au*

parapet. Tenant Jacques presque suspendu sur l'abîme.) Messire Jacques, ce fossé sera votre tombeau.

JACQUES, *se cramponnant à Hugonnet.*

Ce sera le nôtre!

HUGONNET, *se débattant.*

Ah!... il m'entraîne!...

JACQUES, *l'entraînant et disparaissant.*

Ah! Dieu est juste!

On entend le bruit de la chute d'un cadavre, un cri d'Hugonnet; puis plus rien.

SCENE VI.

BONAVENTURE, JEANNE, ANDRÉ, DOMINÉ, GARDES *endormis.*

JEANNE.

Je te le répète, ami... c'est ici qu'est ma place; mais je ne vois personne.

BONAVENTURE, *montrant la boutique.*

Les camarades sont là sans doute à... Dieu me pardonne, ils dorment tous!

JEANNE.

Quelle imprudence!

BONAVENTURE, *prenant une arquebuse.*

Je vais les réveiller ensemble et d'un seul coup. (*Il fait feu.*) Aux armes!

André, Dominé et les autres se lèvent et courent à leurs armes.

BONAVENTURE.

Pardieu, mes gaillards, voilà une façon commode de passer la nuit; dormir entre deux bouteilles!

JEANNE.

Mais je ne vois pas le sire de Villiers!

ANDRÉ.

Le sire de Villiers... il était avec nous tout-à-l'heure; je me souviens même qu'il a refusé de boire... Il était là, sur le rempart.

JEANNE.

Où peut-il être?... (*Elle va sur le rempart.*) Ah!... qui a placé là cette échelle?

TOUS.

Une échelle!

ANDRÉ.

Pas un de nous... j'en suis sûr.

BONAVENTURE, *ramassant l'épée de Jacques.*

Cette épée n'est-elle pas celle que tu as donnée à messire de Villiers?

ANDRÉ.

Oui, c'est elle.

DOMINÉ.

Tenez, tenez... voyez donc là-bas, dans la plaine... on distingue un homme qui se dirige en courant vers le camp de Bourgogne.

TOUS.

Oui.

BONAVENTURE.

Voilà qui est étrange!

DOMINÉ.

Oh! ça serait infâme!

ANDRÉ.

Nous avoir trahis... lui!... Oh! c'est horrible!

JEANNE, *tombant à genoux.*

J'avais répondu de la fidélité de Jacques sur la tête de mon enfant et sur ma vie... Tuez-moi; car Jacques est un traître!

BONAVENTURE, *la relevant.*

Relevez-vous, Jeanne; vous êtes la plus noble comme la plus malheureuse des femmes... La honte n'est que pour celui qui nous trompe et nous abandonne; mais pour vous, Jeanne, qui nous avez sauvés, pour vous tout notre amour, tout notre respect, toute notre admiration!

ANDRÉ.

Oui, oui, honneur et respect à Jeanne.

En ce moment, on entend un bruit de canonnade, puis des arquebusades.

SCENE VII.

LES MÊMES, GALLAND.

GALLAND.

Nous sommes perdus; on attaque la porte de Presle; les soldats qui la défendent, mourans de fatigue ou de faim, ne tiendront pas longtemps; on a reconnu le duc de Bourgogne, il est à cheval dans le faubourg de Presle, et dirige lui-même l'attaque. C'est notre dernier jour.

On entend sonner le tocsin.

PLUSIEURS HABITANS, *accourant.*

Jeanne! Jeanne! les Bourguignons.

JEANNE, *revenant à elle.*

Oh! puisque vous me laissez vivre, amis, j'effacerai, je vous le jure, la honte de Jacques. Bourguignons maudits, vous avez tué mon père et flétri mon époux! vous m'allez rendre compte du sang de l'un et de l'honneur de l'autre.

Elle sort, Bonaventure veut la suivre. Le tocsin sonne toujours.

ANDRÉ, *à Bonaventure.*

Où vas-tu?

BONAVENTURE.

A la porte de Presle.

ANDRÉ.

Assez de braves la défendent; si tu crois que la porte d'Amiens puisse se passer de toi, tiens, regarde... vois-tu cette troupe de Bourguignons qui débouche du bois? les vois-tu mettre leurs pièces en batterie pour nous foudroyer? et maintenant, veux-tu nous quitter encore?

BONAVENTURE.

Dieu protége Jeanne... une arquebuse, André, et mort aux Bourguignons.

On entend des cris rapprochés.

ANDRÉ.

Ils veulent ouvrir la brèche.

BONAVENTURE.

Il faut leur répondre, André.

André et quelques autres se placent aux pièces d'artillerie qui défendent le rempart.

ANDRÉ.

Les boulets et la poudre nous manqueront.

BONAVENTURE.

On nous en fournira. Agitez la cloche d'alarme, on l'entendra du quartier Saint-Remi; il nous enverra du renfort et des provisions.

On agite la cloche d'alarme, qu'on entend par-dessus le tocsin qui est plus éloigné; aussitôt on voit accourir des écoliers et quelques soldats, des femmes et des enfans.

BONAVENTURE.

Voici les Bourguignons. De la poudre, des balles et des pierres; faites une barricade à l'entrée de cette rue; c'est le dernier assaut, il faut aujourd'hui vaincre ou mourir.

Les hommes vont sur le rempart, et se joignent à André pour charger les pièces et tirer des coups d'arquebuses, les femmes et les enfans font rouler des tonneaux de poudre ou portent des pierres. Galland a monté dans une des maisons et paraît à la fenêtre la plus éloignée. Le canon des Bourguignons fait écrouler une partie du rempart, et chasse un moment André et les autres, qui redescendent pour ne pas être mitraillés.

GALLAND.

On apporte des échelles, ils vont monter à l'assaut.

BONAVENTURE.

Tant mieux... Camarades, à l'abri derrière ces murs à moitié écroulés, faites un feu continuel; vous, retranchez-vous dans ces maisons; démolissez-les pour en jeter les débris à la tête de ceux qui pénétreront ici... On combat toujours à la porte de Presle... les Bourguignons ne forceront pas celle-là; car c'est Jeanne Hachette qui la défend; ferons-nous moins qu'elle?

TOUS.

Non, non.

BONAVENTURE

Aux barricades, mes amis, aux barricades, et nous aux remparts.

GALLAND.

Les voilà, les voilà.

Pendant que les ordres de Bonaventure s'exécutent, et que l'on voit se garnir chaque maison de femmes et d'enfans roulant des pierres sur les balcons, on a vu se planter des têtes d'échelles sur les débris du rempart; les premiers Bourguignons qui se présentent sont renversés; mais ils reviennent toujours plus nombreux à la charge; enfin la porte est brisée à coups de hache, et René entre le premier, suivi de quelques Bourguignons.

RENÉ.

Nous y voilà; en avant!

Bonaventure et les siens en voyant tomber la porte d'Amiens, ont quitté le rempart et se sont retranchés dans les maisons.

BONAVENTURE, *à un balcon.*

En avant, dis-tu? mais le passage sera difficile, je t'en avertis.

En effet, les Bourguignons cherchent à pénétrer dans la rue; mais de toutes les croisées partent des coups d'arquebuses ou tombent des pierres et des meubles. Les Bourguignons reculent; à ce moment quelques coups de canon très-rapprochés se font entendre.

RENÉ.

Un dernier effort, amis; c'est le canon du duc; de Bourgogne qui enfonce la porte de Presles.

JEANNE, *paraissant au bout de la rue, suivie d'écoliers, de femmes et de soldats.*

Tu te trompes, c'est le canon du roi Louis XI; en avant.

Jeanne, armée de sa hachette, s'élance la première au milieu des Bourguignons. Bonaventure et les siens quittent leurs retranchemens, et se joignent à la troupe de Jeanne. On combat corps à corps. Jeanne et René sont en présence et sur le devant de la scène; Jeanne est un moment renversée, René va la frapper; mais Bonaventure s'élance et détourne le coup; entraîné par les combattans, obligé de se défendre lui-même, il laisse Jeanne en face de René. Jeanne s'est relevée, elle évite le coup que veut lui porter René, lui lance un coup de hachette qui le renverse; elle se jette sur lui alors, et lui arrache l'étendart qu'il portait. C'est le signal de la défaite des Bourguignons, qui sont partout mis en fuite ou terrassés.

TOUS.

Victoire!

GALLAND, *à sa fenêtre.*

Victoire!... je ne me trompe pas, c est le roi.

TOUS

Le roi!

On entend sonner la trompette des hérauts. Ceux-ci paraissent suivis d'une troupe d'archers; après eux quatre hommes d'armes; le roi à cheval, suivi de quatre autres hommes d'armes, puis une seconde troupe de soldats, enfin du peuple criant: *Vive le roi!*

LOUIS.

Peuple, ce n'est pas vers moi que doivent s'élever vos actions de grâce... Pour vous sauver et me garder ma bonne ville, qu'un traître avait vendue... Notre-Dame Marie a fait choix d'une pauvre jeune fille. Jeanne Laisné... où êtes-vous?

BONAVENTURE.

La voilà, sire; vous l'auriez dû reconnaître à cet étendard de Bourgogne qu'elle vient d'arracher à nos ennemis.

LOUIS.

Approche, jeune fille... et ce que tu demanderas en récompense de ta belle action, je jure Dieu de te l'accorder.

JEANNE.

Sire, j'ai un fils, un fils qui n'a plus de nom, car son père l'a déshonoré. Sire, donnez un nom à mon...

JACQUES.

Arrêtez... notre fils s'appellera de Villiers, car c'est un noble nom.

TOUS.

Jacques!

On court à lui et on le transporte entre Louis et Jeanne.

JACQUES.

Sire, un traître nous avait tous vendus à Charles de Bourgogne; ce traître, c'est Hugonnet.

LE ROI.

Hugonnet!

JACQUES.

Pour accomplir sa félonie, que j'avais découverte, il m'a frappé; mais, lorsqu'il voulut me précipiter du haut des remparts, je l'entraînai avec moi dans ma chute, et Dieu aidant, je l'ai tué.

LE ROI.

Bien, jeune homme; c'est ainsi qu'on réhabilite la mémoire de son père. (*A Jeanne.*) Jeanne, je ne pourrais trouver pour ton enfant un plus noble nom que celui de Villiers.

JACQUES.

Merci, mon Dieu, merci!

TOUS.

Vive le roi!

LE ROI, *faisant signe de se taire.*

Gloire à Jeanne!

TOUS.

Gloire à Jeanne!

FIN.

PARIS — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, nº 46, au Marais.

ACTE II, SCÈNE XIV.

L'ÉLÈVE DE SAINT-CYR,

DRAME EN CINQ ACTES PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Par MM. Francis Cornu et Hyacinthe,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JANVIER 1838

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE GÉNÉRAL.	M. DELAUNAY.
LE COLONEL DERNEVAL (premier rôle).	M. ROGER.
ANATOLE, son fils, lieutenant au 115e de ligne (jeune premier.)	M. ALBERT.
JOLIBOIS, sergent dans la compagnie d'Anatole (premier comique).	M. SAINT-FIRMIN.
UN AIDE-DE-CAMP.	M. BARBIER.
UN VIEUX GRENADIER. . . .	M. MONNET.
LE CHIRURGIEN-MAJOR, personnage muet.	
LE CORRÉGIDOR de Tarragone.	M. GILBERT.
JOSÉ, révérend du couvent des Bénédictins.	M. CULLIER.
PEREZ, bourgeois de Tarragone (premier rôle marqué).	M. SAINT-ERNEST.
JEPPO, jeune barbier (deuxième comique).	M. FRANCISQUE Jne.
UN HOMME DU PEUPLE. . . .	M. GARCIN.
UN MOINE.	M. SAILLARD.
LÉONOR, fille de Perez (première amoureuse).	Mme FIERVILLE.
PAQUITA, jeune camériste. . . .	Mme MÉLANIE.
LA SUPÉRIEURE du couvent de la Visitation.	Mme ST.-FIRMIN.
PREMIÈRE PENSIONNAIRE. .	Mme BAUBÉE.
DEUXIÈME PENSIONNAIRE. .	Mlle HÉLOÏSE.
UNE SOEUR TOURIÈRE. . . .	Mlle LAURE.
OFFICIERS, SOLDATS, MOINES, PEUPLE.	SOLDATS ESPAGNOLS

La scène se passe à Tarragone, en 1811.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la grande place de Tarragone : un couvent au fond ; à gauche, une maison avec une large terrasse, fermée par des jalousies. Plusieurs rues aboutissent à la place.

SCENE PREMIÈRE.

LE CORRÉGIDOR, PEREZ, MOINES, PEUPLE.

LE PEUPLE.

Viva Fernando! muere los Franceses!

PEREZ, *sortant de chez lui.*

Qu'entends-je! quels sont ces cris ?

LE CORRÉGIDOR, *allant à lui.*

Arrivez donc, sénor Perez, arrivez donc, et réjouissez-vous avec nous... Plus de Français! plus

de mise en état de siége !... Tarragone est libre.

PEREZ.

Plus de Français, plus de blocus, et Tarragone est libre?

LE CORRÉGIDOR.

Lassés, découragés par la résistance héroïque de nos braves défenseurs, les soldats du *grand Napoléon* renoncent à leur tentative insensée de nous prendre d'assaut, et cette nuit ils ont commencé leur retraite.

PEREZ.

Plus de Français sous nos murs? Plus d'ennemis aux portres de notre ville!... Mais je n'ose encore y croire.

LE CORRÉGIDOR

Par saint Pancrace mon patron, vous êtes bien incrédule! mais ce que je vous dis est vrai, on ne peut plus vrai... J'ai des renseignemens certains... Eh! tenez, demandez-leur, demandez-leur à tous si cette nouvelle ne court pas toute la ville, si toute la ville n'est pas dans l'allégresse!

JEPPO, *entrant.*

Dans l'allégresse! dites donc dans le délire!

SCENE II.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, PEREZ, PEUPLE.

JEPPO, *continuant.*

Tout Tarragone en masse se précipite aux fenêtres et dans les rues... Le Prado est encombré de monde qui crie, qui saute et qui s'embrasse.

PEREZ.

Ainsi les Français...?

JEPPO.

Decampaverunt gentes...

LE CORRÉGIDOR.

Pedibus cum...

JEPPO.

Jambis

PEREZ.

Mais Jeppo, mon ami, donne-nous au moins quelques détails sur ce grand événement.

SCENE III.

LE CORRÉGIDOR, PAQUITA, PEREZ, JEPPO, PEUPLE, JEUNES FILLES.

PAQUITA, *accourant avec des jeunes filles portant des fleurs et des rubans.*

Viva Fernando! muere los Franceses!

JEPPO.

Tenez, demandez à la Senoretta de mon cœur, à Paquita, la plus capricieuse, la plus folle et la plus gentille du quartier.

PAQUITA.

Viva! viva! Tarragonais! des rubans à tous les chapeaux, des offrandes à tous les saints, des fleurs à toutes les églises! la ville est sauvée.

LE CORRÉGIDOR, *à Perez.*

Hein! qu'en dites-vous seigneur Perez?

PEREZ.

Je dis gloire à Dieu! car il n'y a que Dieu qui ait pu nous sauver des Français... des Français, qui, parés des couleurs de la liberté, ne viennent en Espagne que pour renverser nos autels et faire courber nos têtes sous le joug de l'esclavage!

Le son des cloches se fait entendre.

JOSÉ, *paraissant à la porte du couvent.*

Écoutez, mes frères, écoutez...

SCENE IV.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, JOSÉ, PEREZ, PAQUITA, PEUPLE, MOINES.

JOSÉ, *continuant.*

Un *Te Deum* va être chanté dans toutes les églises de Tarragone en réjouissance du départ de nos ennemis; rendez-vous tous dans la maison du Seigneur, et tous avec ferveur remerciez le ciel de nous avoir délivrés des infâmes Français.

LE CORRÉGIDOR.

Ainsi soit-il!

PEREZ.

Oui, il en sera ainsi; nul de nous ne manquera au pieux appel du révérend père José, nul de nous qui ne s'empresse de porter ses prières et ses offrandes au pied des saints autels. Quant à moi, en mémoire de ce beau jour, je fais vœu de fonder une messe à perpétuité dans la chapelle de Notre-Dame-del-Pilar.

José et les moines rentrent dans le couvent; Perez rentre chez lui; le peuple se retire.

SCENE V.

PAQUITA, JEPPO.

JEPPO.

Hein! tu as entendu ton maître... Une messe à perpétuité! Peste! c'est ça un patriote! Eh bien! tiens, vrai, ça me fâche presque... que les Français aient pris comme ça d'eux-mêmes la poudre d'escampette. J'aurais voulu qu'ils restassent encore quelques jours sous nos murs, car nous étions las de leur envoyer du plomb dans les yeux, seulement à portée de carabine; et tous les bons vivans de la ville, moi compris, nous étions décidés à faire briller sur leur poitrine la pointe de nos couteaux.

PAQUITA, *riant.*

Vraiment!... O le vaillant guerrier!

JEPPO.

Virginetta mia! le jour où le caporal de ces voltigeurs maudits est venu à travers les balles jusqu'au faubourg de Villa-Franca, tu te rappelles ma colère et ma fureur... Ah! si l'on avait voulu m'ouvrir les portes!...

PAQUITA.

Tu serais peut-être en route pour la France.

JEPPO.

Je serais votre époux bienheureux, cara amica, car j'aurais amené le mécréant pieds et poings liés aux genoux de votre gentillesse, et vous n'auriez pu refuser plus long-temps à mon courage votre jolie petite main.

PAQUITA.

Allons, allons, trève de balivernes : voici ma maîtresse qui descend avec son père pour se rendre à l'église du couvent.

JEPPO.

Déjà?

PAQUITA.

Est-ce que tu n'entends pas les cloches, mauvais chrétien?

JEPPO.

Quand je t'écoute, je n'entends plus rien; quand tu es là, je ne vois plus que toi : il faut que tu sois une sainte, car tu me fais comprendre l'adoration perpétuelle, foi de barbier aragonais.

PAQUITA, *lui donnant une petite tape sur la joue.*

Voulez-vous bien ne pas blasphémer, barbier du démon?

SCENE VI.

JEPPO, PAQUITA, PEREZ, LÉONOR.

PEREZ, *à Léonor.*

Allons, ma fille, hâtons-nous d'aller nous agenouiller devant l'image du Christ et de prier le ciel d'être toujours en aide à l'Espagne !... Donnez-moi le bras, Léonor.

LÉONOR.

Oui, mon père.

Elle donne le bras à Perez, et tous deux s'acheminent vers le couvent.

PAQUITA, *les suivant, et à Jeppo.*

Eh bien! Jeppo, ne viens-tu pas avec nous?

Tous trois entrent dans le couvent avec le peuple, qui afflue de toutes parts.

SCENE VII.

JEPPO, *seul.*

Oui, va, va t'enrhumer dans cette vieille église des bénédictins, qui est plus froide qu'une glacière des Alpes! Et puis j'aime bien mieux aller sur les remparts voir la retraite des Français. Ça doit faire un joli coup d'œil que la défilade d'une armée... d'une armée vexée; car, au fait, ils doivent être joliment vexés d'être obligés de filer doux devant notre vaillance, ces hérétiques, ces réprouvés de Dieu, que le diable puisse emporter jusqu'au fond du golfe de Biscaye avec armes et bagages!

SCENE VIII.

JEPPO, LE CORRÉGIDOR.

LE CORRÉGIDOR, *accourant pâle et tremblant.*

O mon Dieu, préservez-nous de ce malheur!... Ah! Jeppo, Jeppo, si tu savais!...

JEPPO.

Eh bien! seigneur corrégidor, qu'avez-vous donc?

LE CORRÉGIDOR.

Je n'en puis plus... Soutiens-moi, mon garçon, soutiens-moi.

JEPPO.

Sainte Vierge!

LE CORRÉGIDOR.

Je crois que je vais m'évanouir.

JEPPO.

Vous évanouir! au fait, vous êtes très-pâle.

LE CORRÉGIDOR.

On le serait à moins... Ah! si tu savais, mon ami!...

JEPPO.

Remettez-vous d'abord.

LE CORRÉGIDOR.

Oui, oui, tu as raison. Ah! voilà mes sens qui se raniment; je me trouve mieux. C'est que, vois-tu, j'accours des remparts

JEPPO.

Ah! je conçois : la course est longue.

LE CORRÉGIDOR.

Oui.

JEPPO.

Et vous avez été suffoqué par la chaleur?

LE CORRÉGIDOR.

Oui; et puis par...

JEPPO.

Par?

LE CORRÉGIDOR.

C'est inouï, inouïssime. Imagine-toi...

JEPPO.

Quoi donc?

LE CORRÉGIDOR.

Imagine-toi... O les enragés!

JEPPO.

Les enragés! qui?

LE CORRÉGIDOR.

Les Français!

JEPPO.

Les Français!

LE CORRÉGIDOR.

Ah! mon pauvre Jeppo!

JEPPO

Je ne sais pas, mais je sens comme un frisson.

LE CORRÉGIDOR.

Encore une fois, c'est inouï.

JEPPO.

Seigneur, ne me tuez pas en détail, assommez-moi de suite de votre nouvelle.

LE CORRÉGIDOR

Voilà. J'avais été sur les remparts pour observer par moi-même les mouvemens de l'armée française, et pour y mieux voir, j'avais pris cette longue-vue.

JEPPO.

Enfin?

LE CORRÉGIDOR.

Enfin il m'a semblé que les bataillons de ces damnés avançaient sur la ville au lieu de s'en éloigner.

JEPPO.

Sancta Maria!

LE CORRÉGIDOR.

Deux fois j'ai nettoyé les verres de ma lunette, et deux fois j'ai vu la même chose.

JEPPO.

Et puis?

LE CORRÉGIDOR.

Et puis me voilà, ne sachant que penser, que croire. Est-ce une vision, une réalité? avons-nous été joués, trompés, dupés? Cette retraite de l'armée ennemie a-t-elle été une feinte, une ruse de guerre?

JEPPO.

Oui, oui, c'en est fait de nous.

LE CORRÉGIDOR.

Ce général Suchet est malin comme un singe; ne pouvant nous prendre par la force, il aura tenté de le faire par adresse.

JEPPO.

Mais courons vite donner l'alarme.

LE CORRÉGIDOR.

Certainement. Et nous, confians, niais que nous sommes, nous avons chanté victoire, nous avons quitté les armes pour prendre des livres de messe.

JEPPO.

Aux armes!

LE CORRÉGIDOR

Oui, crions aux armes.

JEPPO *et* LE CORRÉGIDOR.

Aux armes, aux armes, Espagnols!

SCENE IX.

LES MÊMES, UN HOMME DU PEUPLE.

L'HOMME DU PEUPLE.

Aux armes! aux armes, Espagnols!

LE CORRÉGIDOR.

Hein! quoi? est-ce que...?

L'HOMME DU PEUPLE.

Les Français!

JEPPO.

Déjà!

LE CORRÉGIDOR.

Nous sommes perdus!

SCENE X.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, PEREZ, LÉONOR, PAQUITA, JOSÉ, MOINES, PEUPLE.

JOSÉ, *sortant du couvent avec tout le monde*

Pourquoi ces cris?

LE CORRÉGIDOR.

Les Français!

TOUS.

Les Français!

LE CORRÉGIDOR.

Ils nous attaquent.

PEREZ.

Mais, seigneur corrégidor, vous assuriez tout-à-l'heure.

LE CORRÉGIDOR.

J'assurais, j'assurais...

VOIX *éloignées*

Aux armes!

LÉONOR.

Malheur sur nous!

PEREZ.

Rentrez, Léonor, rentrez.

JEPPO.

Oui, oui, rentrons; car si l'ennemi a déjà pénétré par quelque endroit...

LE CORRÉGIDOR.

Qui a dit cela?

JEPPO.

Peut-être un alarmiste, c'est vrai.

PAQUITA.

Pourvu qu'il ne soit pas dans ta peau, cet alarmiste-là!

VOIX *plus rapprochées.*

Aux armes!

PEREZ.

Allons, Léonor, Paquita, vite au logis!

JEPPO.

Je vais conduire la senora.

LE CORRÉGIDOR.

La senora se conduira bien toute seule.

PEREZ.

D'ailleurs ne suis-je pas là, barbier, mon ami?

LE CORRÉGIDOR, *à Jeppo.*

L'absence d'un gaillard taillé en force comme toi tournerait au détriment de la patrie.

PEREZ, *à Jeppo en lui frappant sur l'épaule.*

Je ne serai pas long-temps, maître Jeppo, et j'apporterai pour nous deux de quoi tenir tête à qui nous menace.

JEPPO, *à part.*

Bien des remerciemens.

PEREZ.

Allons, ma fille.

LÉONOR, *en sortant.*

Ah! mon Dieu! prends-nous en pitié.

Elle rentre avec son père.

PAQUITA, *à Jeppo, en s'en allant.*

Aie du cœur, Jeppo, conduis-toi comme un digne Espagnol.

JEPPO.

Aie du cœur! Elle en parle à son aise; et toi, magistrat du diable, Lucifer t'emporte avec ton zèle! la ville y gagnera grand'chose quand je me serai fait casser la tête! (*Cris et tumulte.*) Trahison! trahison! ils entrent de tous les côtés.

SCENE XI.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, JOSÉ, *au fond*, MOINES, PEUPLE, *puis* PEREZ.

Des soldats et des gens du peuple se réunissent devant le couvent et forment une espèce de barricade. A travers les croisées de l'édifice, sur le balcon, sur le toit, on aperçoit des moines armés de fusils.

LE CORRÉGIDOR.

Courage, mes amis! Ah! ah! voilà du renfort, ça me rassure un peu

GENS DU PEUPLE, *à la porte du couvent.*

Des armes! des armes!

JOSÉ, *du haut du balcon.*

En voici, mes braves.

LE PEUPLE.

Viva el padre Jose! Vive l'Inquisition! Mort aux Français!

LE CORRÉGIDOR.

C'est ça, c'est ça, mort aux Français!

José est au balcon. Les moines, répandus sur la place, distribuent des armes au peuple; Pérez revient de sa maison avec deux carabines.

PEREZ, *à Jeppo.*

Tiens, maître barbier, à toi cette carabine; et je compte sur ta bravoure pour marcher en éclaireur avec moi.

JEPPO, *à part.*

Allons, bon gré malgré, me voilà soldat.

JOSÉ, *du balcon.*

Armez-vous, catholiques fidèles. (*Tous les regards se portent vers lui.*) Le moment est venu de soutenir la vieille renommée tarragonaise : défendez pied à pied le terrain. Vous n'êtes plus les habitans d'une cité florissante, mais la garnison d'une forteresse qu'il faut rendre imprenable. Combattez tous : que chaque rue soit une tranchée, chaque maison une redoute; combattez tous : femmes, vieillards, Dieu soutiendra les forces débiles. Espagnols, levez vos regards vers le ciel : voyez assis dans la gloire du Seigneur, voyez les martyrs de Saragosse qui vous contemplent et qui vous crient : Combattez sans crainte comme nous, comme nous ensevelissez-vous, s'il le faut, sous votre ville; il y a place dans le ciel pour toutes les gloires et bénédiction des peuples pour tous les dévouemens! (*En achevant ces paroles, il tire un crucifix qu'il a à sa ceinture, étend les mains sur l'assemblée, qui se met à genoux aux accords d'une pieuse harmonie; après quelques instans de silence, interrompus par une bruyante décharge d'artillerie, il s'écrie :* Au combat!

TOUS.

Au combat!

LE CORRÉGIDOR.

Et que ceux qui n'ont pas besoin en ces lieux me suivent à la maison communale. (*A part.*) Une escorte est toujours utile en temps de guerre

Il sort avec les femmes.

SCENE XII.

JEPPO, PEREZ, PEUPLE.

JEPPO *à Perez; il pose sa carabine à terre.*

Et vous croyez, senor Perez, qu'il est bien utile ue nous restions là, tout à découvert?

PEREZ, *occupé de charger son fusil.*

Ces braves gens n'y sont-ils pas avec nous?

JEPPO.

Là ou ailleurs, ça leur est bien égal à eux, qui pour la plupart n'ont d'autre gîte que les marches d'une église ou les dalles de la place publique pour se coucher; mais vous qui avez votre maison, et moi ma boutique..

PEREZ.

Serais-tu par hasard tout-à-fait un poltron?

JEPPO.

Tout-à-fait, non; mais je suis loin d'être un brave, je l'avoue en toute humilité : plus les coups de fusil approchent, plus je sens un je ne sais quoi...

PEREZ.

C'est le premier moment.

Décharge nouvelle.

JEPPO.

Ah! (*A mi-voix.*) Mon Dieu, mon Dieu! il me semble que je vais me trouver mal; j'ai le cœur...

PLUSIEURS FUYARDS

Les voilà! les voilà!

PEREZ, *les arrêtant.*

Lâches, où courez-vous?

Jeppo, à ce cri : les voilà! perd la tête et se jette derrière un saint qui est dans sa niche, au coin d'une des maisons de droite.

JEPPO.

Saint François, protégez-moi!

PEREZ, *regardant autour de lui.*

Jeppo, allons, voici l'instant... Par où est-il donc passé? (*Il l'aperçoit derrière le saint.*) Comment?

JEPPO.

Chut! ne dites rien, je suis en embuscade. (*Il appuie son fusil sur l'épaule du saint, et lui dit à l'oreille.*) O mon grand saint François, tenez-vous ferme et cachez-moi bien.

JOSÉ, *sur le balcon.*

Amis, amis, ne restez pas à découvert; retranchez-vous dans vos logis, la guerre est plus sûre et moins meurtrière; ne laissez rien au hasard.

JEPPO.

Digne homme, va! pourquoi n'avoir pas dit cela plus tôt? tu m'aurais sauvé déjà bien des frissons; à chaque éclat de fusillade, je reçois le contre-coup dans les coudes et au milieu du dos.

PEREZ, *à la barricade, aux gens du peuple qui restent près de lui.*

Il sera toujours temps de nous replier après avoir brûlé la moustache aux plus pressés. A vous l'exemple!

Il fait feu sur un soldat qui paraît au bout de la rue. Fusillade. Des voltigeurs français paraissent.

JEPPO.

Attendez donc, voilà des balles qui passent, je n'ai pas envie de les rencontrer en route. (*Au moment où Jeppo baisse le nez, arrive une balle qui brise la tête du saint; Jeppo tombe à genoux derrière.*) Ah! grand saint François, ils vont te démolir : la place n'est plus tenable.. les mécréans! ils ne respectent pas même les saints.

SCENE XIII.

JEPPO, PEREZ, LÉONOR *et* PAQUITA, *sur le balcon*, PEUPLE.

LÉONOR.

Mon père, mon bon père, rentrez, je vous en supplie.

JEPPO, *derrière la statue brisée.*

Elles ont raison, seigneur.

PAQUITA, *au balcon.*

Venez, venez, vous allez vous faire égorger.

PEREZ.

Battre en retraite, jamais!

JEPPO.

Il est entêté comme une mule de Ségovie. (*La cloche du couvent sonne, la charge bat, les Espagnols de tout sexe et de tout âge accourent en criant.*) Les voilà! les voilà!

PEREZ.

Les malheureux! ils lâchent déjà pied.

JEPPO.

Il faut faire de même, seigneur, c'est prudent.

Il se glisse, de la statue, à la porte de Perez, à quatre pattes.

LÉONOR *sort de la maison, et se jette après son père.*

Mon père chéri, vous rentrerez, ou je reste à vos côtés, sur la place, et la première balle qui vous sera destinée sera pour moi.

PAQUITA.

Rentrez, monsieur, vous vous devez à votre famille comme à l'Espagne.

JEPPO, *au soupirail de la cave, il avance la tête.*

Et d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux défendre sa maison que de la laisser au premier venu qui pourra s'en emparer?

PEREZ, *entraîné par sa fille.*

Oh! malheur! malheur!

JEPPO.

Allons donc. (*Rentrant sa tête pendant que Paquita ferme la porte de la maison.*) Maintenant, ils seront bien malins s'ils m'attrapent.

SCENE XIV.

JOLIBOIS, UN VIEUX GRENADIER, GRENADIERS FRANÇAIS.

JOLIBOIS, *se montrant à l'angle de la maison de Perez avec deux ou trois grenadiers, et arrêtant ceux-ci, qui veulent riposter aux coups de fusil qu'on tire sur eux du couvent.*

Eh bien, qu'allez-vous faire? jeter votre poudre au vent; c'est un jeu d'enfant, ça. Allons, embusquons-nous de ce côté, et l'œil aux aguets, l'index sur la gâchette; feu seulement quand vous verrez les moineaux.

Paquita, Perez, Léonor, Jeppo.

SCENE XV.

JOLIBOIS, *caché derrière la niche du saint*, PEREZ, *sur son balcon.*

PEREZ, *paraissant.*

Diable soit des femmes! mais ici, sur ce balcon, je verrai de plus loin.

JOLIBOIS, *qui l'a aperçu d'abord, le mettant en joue.*

Tiens, voilà pour t'éclaircir la vue.

Il tire et le manque.

PEREZ, *tranquillement.*

Mal visé, mon maître.

JOLIBOIS, *à part.*

Il se moque de moi, il a raison.

PEREZ, *regardant.*

Mais où est-il donc embusqué? (*L'apercevant un peu.*) Ah!

Il l'ajuste, le tire et le manque aussi.

JOLIBOIS, *tout en chargeant son fusil.*

Eh bien, l'ami, tu n'es pas plus adroit que moi.

PEREZ.

Mais du moins je suis plus brave, je me montre, et tu te caches.

JOLIBOIS, *venant de charger son fusil et s'avançant vivement.*

Ah! tu veux me voir, tiens, me voilà! Je m'appelle Jolibois, je suis sergent de grenadiers au 115me de ligne, et j'ai été aux Pyramides avec le Petit Caporal; allons, salue-moi!

PEREZ, *chargeant sa carabine.*

Attends un peu.

JOLIBOIS.

C'est juste, mais je suis trop poli pour ne pas te rendre ton salut. (*Il finit de charger son fusil, et tout en le chargeant.*) Après tout, nous nous sommes manqués tous deux, nous sommes manche à manche; à la belle!

Il arme son fusil.

PEREZ, *armant aussi sa carabine.*

A la belle! (*En ce moment un coup de fusil tiré de l'une des rues qui font face à la demeure de Perez, frappe celui-ci à l'épaule gauche, et lui fait tomber l'arme des mains.*) Malédiction! (*Portant la main droite à son épaule.*) Je suis blessé!

JOLIBOIS.

Allons, il paraît qu'un autre a joué pour moi.

PEREZ.

Va, va, je n'ai pas quitté la partie, tu peux tirer.

JOLIBOIS.

Fi donc! un soldat français se bat loyalement, mais il n'assassine pas.

SCENE XVI.

JOLIBOIS, PAQUITA, LÉONOR, PEREZ.

LÉONOR, *qui est accourue.*

Ah! mon père.

PAQUITA, *accourant.*

Senora, senora, n'allez pas sur ce balcon.

LÉONOR.

Ciel! il est blessé!

JOLIBOIS, *à lui-même en apercevant Léonor et Paquita.*

Tiens, mais v'là de jolies filles.

On tire sur Jolibois du couvent.

PAQUITA.

O mon Dieu!... ah!

Elle laisse tomber la alousie par dessus le balcon. On tire encore.

JOLIBOIS.

Hein? c'est qu'ils ne crieraient pas: Gare là-dessous.

SCENE XVII.

JOLIBOIS, ANATOLE, GRENADIERS.

ANATOLE, *dans la coulisse.*

En avant, grenadiers, en avant!

JOLIBOIS.

C'est la voix de mon lieutenant; oui, je ne m'étais pas trompé, le v'là qui accourt de ce côté à la tête de ses grenadiers. C'en est ça un luron que ce petit gaillard-là! à peine âgé de vingt ans, sorti il y a pas un mois des bancs de l'école de Saint-Cyr, il se bat avec l'aplomb et le sang-froid d'un vieux troupier... Cré coquin! aussi le soldat qui rebaptise tous les braves a-t-il nommé celui-là l'élève de Saint-Cyr.

VOIX *dans la coulisse.*

Vive l'élève de Saint-Cyr!

JOLIBOIS.

Tenez, tenez, les entendez-vous?

GRENADIERS FRANÇAIS, *entrant à la suite d'Anatole.*

Vive l'élève de Saint-Cyr!

ANATOLE, *à ses grenadiers.*

Au couvent! au couvent des Bénédictins!

JOLIBOIS.

Eon, ça va chauffer.

On tire de nouveau du couvent; les grenadiers restent en suspens.

ANATOLE.

Eh bien, camarades, qu'attendez-vous? la bénédiction de ces messieurs?

JOLIBOIS.

Ils nous envoient là une drôle d'eau bénite.

ANATOLE.

Allons, allons, puisqu'ils font notre métier, faisons le leur.

JOLIBOIS.

Bravo! lieutenant, bravo!

ANATOLE.

Au couvent! grenadiers! au couvent!

TOUS

Au couvent!

VOIX, *dans le lointain.*

Vive la France!

ANATOLE, *à ses grenadiers, en prenant le drapeau du régiment.*

Grenadiers, qui m'aime me suive!

Il se précipite vers le couvent, et il y entre suivi de ses grenadiers.

SCENE XVIII.

LE GÉNÉRAL, LE COLONEL DU 115me DE LIGNE, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS DE TOUTES ARMES, *puis* JOLIBOIS, ANATOLE.

TOUS *entrent ensemble de droite et de gauche.*

Vive l'empereur!

LE GÉNÉRAL.

Soldats! nous sommes vainqueurs! Tarragone est à nous.

On entend une vive fusillade dans l'intérieur du couvent.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que cela?

LE GÉNÉRAL.

C'est votre fils, colonel, c'est l'élève de Saint-Cyr qui met à la raison les révérends pères bénédictins... Retranchés dans leur couvent, ces apôtres du fanatisme nous menaçaient d'une guerre perpétuelle; j'ai donné l'ordre à l'intrépide Anatole de marcher sus à la tête de ses grenadiers, de leur faire crier à tous grâce et merci. Et à l'heure qu'il est sans doute il a dignement rempli la mission dont je 'avais chargé.

JOLIBOIS, *paraissant au balcon du couvent.*

Camarades! aide et secours à l'élève de Saint-Cyr.

LE COLONEL.

Juste ciel!

LE GÉNÉRAL.

Au couvent!

TOUS.

Au couvent!

Des soldats se précipitent dans le couvent.

LE COLONEL.

Courons, courons sauver mon fils.

ANATOLE, *paraissant au balcon du couvent et y arborant le drapeau tricolore.*

Vive l'empereur!

LE COLONEL, *avec joie.*

Ah!

ANATOLE.

Général, les rebelles sont soumis; le couvent est à nous!

LE COLONEL.

Maintenant nous sommes réellement vainqueurs; maintenant Tarragone est réellement à nous!

TOUS.

Vive l'empereur!

Tableau général. — La toile tombe.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse ouvrant sur un vestibule. A droite et à gauche sont des portes qui conduisent aux appartemens de la maison.

SCENE PREMIERE.

PEREZ, LÉONOR, PAQUITA.

Léonor et Paquita travaillent à l'aiguille ; Perez, assis la tête appuyée dans ses mains, est absorbé dans ses réflexions. Moment de silence.

PEREZ, *frappant du poing le bras de son fauteuil.*

O lâches Espagnols que nous sommes! nous voilà esclaves, esclaves des Français. Mais que pouvions-nous faire? Vendus, trahis de toutes parts. (*Il se lève.*) Opprobre et mépris sur vous, grands du royaume, auteurs de toutes nos misères, sur vous seuls opprobre et mépris! Les infâmes! les infâmes! pour de l'or, des titres, des places à la cour d'un fantôme de roi, ils ont livré nos villes à Napoléon... Que Napoléon leur promette encore des places, des titres, de l'or, et ils livreront nos fortunes, nos familles à cette soldatesque effrénée, qui ne rêve que carnage et butin.

PAQUITA.

Ah! il ne faut pas médire des Français... Seigneur Perez, ils ne pillent ni n'égorgent personne.

LÉONOR.

Et même on doit des éloges à leur conduite.

PAQUITA

Enfin, depuis trois jours qu'ils ont pris notre ville, depuis trois jours qu'ils sont dans Tarragone, qu'ils bivouaquent sur nos places publiques, est-il quelqu'un qui ait à se plaindre d'eux?

PEREZ.

Non, sans doute, ils ont droit à nos éloges, à notre reconnaissance! Pauvres femmes... Ah! ne comprenez-vous pas que ces vainqueurs généreux sont encore incertains de leur victoire; qu'ils nous craignent, qu'ils nous redoutent, qu'ils n'auraient garde maintenant d'exciter une plainte, un murmure? Défians, ils sont prudens et réservés, ils respectent nos propriétés, ils nous traitent avec égard et bonté... Mais laissez-les s'assurer de notre faiblesse, de notre désunion, laissez-les se convaincre de leur puissance, et vous verrez alors comme ils en agiront avec nous... Alors plus de bivouacs sur les places publiques, plus de nuits en plein air, plus de dalles froides et dures pour reposer leur tête... Ils envahiront nos maisons, s'asseoiront à nos foyers, ils sommeilleront dans nos lits .. et, maitres absolus chez nous, ils ne nous épargneront ni larmes, ni regrets: chaque jour, à chaque instant, l'insulte à la bouche et le sabre à la main, ils nous traiteront comme de vils esclaves... Oh! c'est à se briser la tête, c'est à se déchirer le cœur.

SCENE II.

JEPPO, PEREZ, LÉONOR, PAQUITA.

JEPPO, *entrant vivement.*

Dieu vous garde! (*Avec mystère.*) J'apporte de bonnes nouvelles.

PEREZ.

Que dis-tu? que parles-tu de bonnes nouvelles?

JEPPO.

Chut! pas si haut; voulez-vous donc me faire fusiller?... (*Avec un grand mystère.*) Mina s'est mis à la tête des guérillas de la Catalogne. Palafox s'est échappé des mains des Français; il est maintenant au milieu des insurgés de l'Aragon.

PEREZ.

Il se pourrait! mais d'où sais-tu cela?

JEPPO.

Je tiens ces nouvelles de la bouche même du révérend père José.

PEREZ.

Oh! tout n'est pas désespéré.

JEPPO.

De la prudence surtout; il en faut et beaucoup pour faire réussir leurs projets.

PEREZ, *étonné.*

Leurs projets!

JEPPO.

Chut! (*Très-bas.*) J'ai entendu quelques mots significatifs de la conversation des pères bénédictins, il est question d'un complot contre les Français.

PEREZ.

D'un complot! et je n'ai point été prévenu! et l'on n'a pas demandé l'appui de mon bras... Oh! n'importe, je serai des leurs... à moi aussi leur gloire et leurs dangers!

Il va vivement prendre son chapeau posé sur une chaise dans un des coins de la chambre.

LÉONOR, *quittant son ouvrage et courant à Perez.*

Mon père, qu'y a-t-il donc? de quoi s'agit-il?

PEREZ.

Il s'agit du salut de l'Espagne.

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE III.

PAQUITA, JEPPO, LÉONOR.

LÉONOR.

O mon Dieu! je suis toute tremblante.

JEPPO.

Rassurez-vous, senora, ne craignez rien

LÉONOR.

Mais où va mon père?

JEPPO.

Au couvent du révérend père José.

PAQUITA.

Et qu'y va-t-il faire?

JEPPO.

Conspirer.

PAQUITA.

Conspirer?

JEPPO.

Contre les Français.

LÉONOR.

Et vous me dites, Jeppo, de me rassurer, de ne rien craindre!

JEPPO.

Certainement; les pères bénédictins sont trop prudens pour s'aventurer au hasard. Ils tiendront bien des conciliabules dans leur cloître, mais du diable s'ils se risquent au dehors tant qu'ils ne seront pas certains du succès; et ce n'est pas de sitôt qu'ils auront cette certitude-là. Les Espagnols sont découragés et désunis; ils ne sont pas en état de secouer le joug des Français. Je n'ai pas tenu ce langage-là au seigneur Perez parce que j'ai voulu flatter un peu sa marotte, au digne homme... Il n'est content, il n'est heureux que quand on l'entretient de complots contre les Français, de trames ourdies contre les oppresseurs de notre belle patrie; mais pardon, senora, la matinée s'avance et j'ai de la besogne par-dessus la tête.

LÉONOR.

Que nous ne vous retenions pas, mon cher Jeppo. Allez à vos occupations.

Elle va s'asseoir et se remet à son ouvrage.

JEPPO, *à Paquita.*

C'est vrai, pourtant, cara amica; depuis hier, les barbes pleuvent comme grêle dans ma boutique. Officiers et soldats, tous accourent chez moi, et pour peu que ça continue, je ferai la barbe à toute l'armée française.

PAQUITA.

Voilà une faveur bien étrange!

JEPPO.

Voyez-vous ça! mon talent ne justifie-t-il pas la préférence que les Français me donnent sur mes confrères? et puis, il faut tout dire, je dois beaucoup à un jeune lieutenant du 115e de ligne que le hasard m'avait amené, et qui a été si content de la manière dont je l'ai accommodé qu'il m'a envoyé tous ses amis, *indè* la foule. Ah! le bon jeune homme! je ne l'oublierai jamais... avec ça que c'est un garçon d'une espèce toute particulière, un vrai phénomène militaire.

PAQUITA.

Comment cela?

JEPPO.

Tout jeune encore, tout frais émoulu sur ce qui est du militaire, c'est déjà un guerrier modèle; toujours le premier à la tranchée, le dernier de retour au bivouac. Il marche sur les traces de nos plus grands héros; aussi, chefs et soldats, tous ils aiment et chérissent l'élève de Saint-Cyr; c'est le nom qu'on lui a donné au régiment. Eh bien! le croiras-tu? ce garçon si brave, si intrépide sur un champ de bataille, est d'une timidité sans pareille quand il se trouve dans un salon... Oui, pour un rien, il rougit et baisse les yeux ni plus ni moins qu'une nonne du Saint-Sacrement.

PAQUITA.

Voilà en effet un militaire bien extraordinaire.

JEPPO.

Aussi, ma foi, si celui-là fait son chemin auprès des femmes de Tarragone, il faudra qu'elles y mettent de la bonne volonté.

PAQUITA.

Elles en ont toujours pour le courage et les beaux yeux, vilain poltron.

JEPPO.

C'est rassurant pour moi, ton futur époux. Enfin nous verrons quand nous y serons.

Il sort.

SCÈNE IV.

PAQUITA, LÉONOR.

PAQUITA.

Eh bien! senora, avez-vous entendu ce que me disait ce bavard? Je crois qu'il me parlait de lui.

LÉONOR.

De lui?

PAQUITA.

Vous ne me comprenez pas? ce jeune officier qui du soir au matin est de planton sur la place des Bénédictins, toujours en face du balcon de votre chambre.

LÉONOR.

Ah!

PAQUITA.

Quel air d'indifférence! un pauvre jeune homme qui est épris de vos charmes! qui vous aime...

LÉONOR.

Qui m'aime?

PAQUITA.

Vous en doutez? Ah ça, mais vous ne le voyez donc pas tourner sans cesse la tête du côté de votre fenêtre, lever langoureusement les yeux sur vous et les baisser en rougissant aussitôt qu'il s'aperçoit qu'on le remarque. Allez, allez, je suis certaine de mon fait, et veux être damnée si ce jeune homme n'est pas amoureux de vous.

LÉONOR.

Folle! il ne me connait pas.

PAQUITA.

Il vous a vue.

LÉONOR.

Cela suffit-il?

PAQUITA.

Eh! mon Dieu! que de cœurs enchaînés l'un à l'autre, que de destinées à jamais fixées par un premier regard! Mais voyons, n'ai-je plus votre confiance? ne suis-je plus votre fidèle Paquita? votre camériste discrète et dévouée?

LÉONOR.

Paquita?

PAQUITA.

Senora.

LÉONOR.

Eh bien! oui, je crois que ce jeune officier français m'aime.

PAQUITA.

Et vous l'aimez aussi?

LÉONOR.

Je n'oserais pas dire non.

PAQUITA.

A la bonne heure! voilà une franchise qui me plaît.

LÉONOR.

Oh! si je t'ai caché mon secret, ce n'est pas par défiance; mais c'est qu'il est si étrange!... et pourtant cet amour n'est pas aussi romanesque qu'il le paraît.

Elle s'arrête un moment.

PAQUITA.

Je vous écoute.

LÉONOR.

Avant-hier, levée dès le point du jour, je me mis au balcon, derrière ma jalousie, pour respirer librement l'air frais et pur du matin. Le bruit que je fis en ouvrant ma fenêtre avait été sans doute entendu sur la place; car j'aperçus plusieurs militaires qui regardaient attentivement de mon côté. Persuadée que je ne pouvais être vue de ces étrangers, je demeurais au balcon; mais bientôt ces mots frappent mon oreille: Une femme! j'ai entrevu sa figure! elle est jolie! Et soudain ils s'écrièrent tous ensemble: Une femme! elle est jolie et elle se cache! à l'assaut, mes amis, à l'assaut!

PAQUITA.

O mon Dieu.

LÉONOR.

Effrayée, je quitte vivement ma jalousie et cours me réfugier au fond de ma chambre, et je les entendais monter au balcon en s'excitant les uns les autres; en vain je veux courir chez toi, chez mon père, ma porte était fermée à double tour par mon père lui-même.

PAQUITA.

Bonté divine, quelle aventure!

LÉONOR.

Juge de mes larmes, de mes cris, de mon désespoir; abîmée, accablée sous le poids de ma détresse, je tombai sur le parquet en criant grâce et pitié : car un homme venait de s'élancer sur le balcon!

PAQUITA, *jetant un cri.*

Ah! me voilà toute tremblante.

LÉONOR.

Oh! jamais la figure de cet homme ne s'effacera de ma mémoire; et pourtant je n'ai fait que l'apercevoir : car il n'avait pas franchi le seuil du balcon que je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien; j'étais tombée anéantie, presque morte! Quand je revins à moi, le bruit avait cessé, le calme s'était rétabli, et j'étais seule dans mon appartement.

LÉONOR.

Seule?

Oui; mais près de moi je trouvai un papier où je lus ces mots tracés au crayon « Un jeune officier un Français, qui vous est inconnu et qui » vous le sera toujours peut-être, vous a protégée, sauvée d'un vrai danger; pensez à lui quelquefois, pensez-y, car c'est là la seule récompense qu'il désire obtenir de vous. »

PAQUITA.

En voilà du désintéressement!

LÉONOR.

Qui pourrait me reprocher les douces émotions de mon cœur au souvenir de tant de générosité, me blâmer des larmes qui ont mouillé ma paupière lorsque le lendemain j'ai reconnu sur la place, confondu avec ses frères d'armes, celui à qui je dois l'honneur et peut-être la vie. Oh! non, je ne suis pas coupable; il n'y a pas faute à contempler de loin les traits de mon ange sauveur, à le bénir en secret; il n'y a pas crime à le chérir, à l'aimer; car l'homme généreux qui m'a protégée, qui m'a sauvée, c'est lui, c'est ce jeune officier dont tu me parlais tout-à-l'heure.

PAQUITA.

Voilà beau temps, ma foi, que vous me l'avez fait deviner.

LÉONOR.

Mais, ma chère Paquita, il est Français, ennemi de ma patrie, et jamais...

PAQUITA.

Bah! bah! qui sait? rien n'est impossible aux dieux, et l'amour en est un.

LÉONOR.

Silence, on vient.

PAQUITA, *apercevant Jolibois qui entre.*

Sainte Vierge!

LÉONOR.

Un militaire!

SCENE V.

PAQUITA, JOLIBOIS, LÉONOR.

JOLIBOIS.

Pardon, mes petites bourgeoises.

LÉONOR, *à Paquita.*

Sauvons-nous!

JOLIBOIS, *les retenant*

Eh! mais avez-vous peur de moi? Rassurez-vous, je ne suis pas un pirate, un corsaire qui veut faire main basse sur vous pour aller vous vendre au Grand-Turc ou au schah de la Perse. Je suis un troupier français, un vrai troupier français, mauvaise tête et bon cœur, brusque et poli, jamais méchant, toujours sensible, le cauchemar des époux et la coqueluche des belles! Ah! à la bonne heure, vous voilà tout-à-fait remises de votre panique.

PAQUITA.

Aussi pouvons-nous maintenant vous demander ce que vous voulez?

JOLIBOIS.

Ce que je veux, voilà.

Il présente un papier.

PAQUITA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOLIBOIS.

Un billet de logement.

LÉONOR.

Un billet de logement!

JOLIBOIS.

Oui, charmante indigène, à dater d'aujourd'hui, nous sommes tous casernés chez le bourgeois. Voyez, lisez, c'est signé de votre corrégidor.

LÉONOR.

Mon père est sorti pour le moment.

JOLIBOIS.

Vous ou lui, c'est tout comme.

LÉONOR.

Non, non, veuillez l'attendre.

Elle sort par la gauche.

JOLIBOIS.

Mais, senora...

PAQUITA, *à Jolibois.*

Le seigneur Perez ne peut tarder à rentrer.

Elle suit sa maîtresse.

JOLIBOIS.

Elle aussi! Oh! par exemple, pour celle-là...

Il court après Paquita, et il reçoit la porte sur le nez.

SCENE VI

JOLIBOIS, *seul.*

Merci! Eh bien! ça s'annonce bien! nous serons choyés et fêtés ici d'une drôle de façon, à ce qu'il paraît. C'est pas l'embarras, je m'en doutais, et j'en avais prévenu le colonel quand il m'a dit que nous étions logés chez ce vieux patriote, qui, l'autre jour, de dessus son balcon, faisait avec moi le coup de feu sans reculer d'une semelle, l'enragé! Ah ça! mais me fera-t-il droguer long-temps à l'attendre? ça m'amuse déjà tout juste; et puis le colonel et mon petit lieutenant ne peuvent tarder d'arriver, et le colonel chanterait une drôle de gamme s'il ne trouvait pas son appartement disposé à le recevoir; il est patient que ça fait trembler, le colonel! avec ça, sans gêne du tout. Il serait capable de faire un sabbat d'enfer, de mettre tout sens dessus dessous dans la maison; et puis faudrait l'entendre lâcher les sacredieu: c'est qu'il n'a pas la parole dorée du tout. Après ça, parti dans le temps le sac sur le dos, soldat encore à Marengo, il n'a guère eu le temps de penser à s'éduquer; mais ça ne l'a pas empêché de monter de grade en grade jusqu'à celui de colonel; et les graines d'épinard, ça vaut bien une perruque de savant. Mais il me semble que je l'entends; il est en colère. Eh bien! gare les sacredieu et le bacchanale.

SCENE VII

JOLIBOIS, ANATOLE, LE COLONEL, DEUX SOLDATS *portant des bagages.*

LE COLONEL, *entrant et s'adressant à Anatole.*

Oui, monsieur, oui, sacredieu, je me fâche. Je vous demande un peu, un gaillard comme ça, grand comme père et mère, qui grelotte la peur, parce qu'on lui a dit que dans cette maison il y avait une jeune et jolie fille, l'imbécile!

JOLIBOIS, *à part.*

Pauvre garçon! à l'approche du sexe, son cœur bat toujours la générale.

LE COLONEL

Mais, sacredieu, voyez donc cette allure. Dirait-on que voilà un soldat, un brave militaire, qui ne craint ni boulets ni mitraille, qui, au milieu de la mêlée, défie la mort cent fois en une heure!

JOLIBOIS, *bas à Anatole.*

Voyons, lieutenant, du moral.

LE COLONEL, *continuant.*

Allons, sacredieu, de l'aplomb, de l'assurance; ne sois plus bête comme ça. (*Changeant de ton.*) Jolibois!

JOLIBOIS.

Mon colonel!

LE COLONEL.

Fais porter ces bagages dans ma chambre.

JOLIBOIS, *à part.*

Nous y voilà!

LE COLONEL.

Allons, voyons! presto!

JOLIBOIS.

Oui, mon colonel; mais ne vous emportez pas trop, mon colonel; et puis il n'y a qu'un peu de patience à avoir.

LE COLONEL.

Au fait, sacredieu, au fait.

JOLIBOIS.

Voilà! eh bien! c'est que...

LE COLONEL.

C'est que... quoi?

JOLIBOIS.

Vous vous fâchez.

LE COLONEL, *impatienté.*

Oh!

JOLIBOIS.

Eh bien! vos bagages, je ne puis pas encore les faire porter dans votre chambre.

LE COLONEL

Hein! tu dis?

JOLIBOIS.

Le bourgeois est absent, et sa fille n'a pas voulu nous ménager avant qu'il soit de retour.

LE COLONEL.

Elle n'a pas voulu! en voilà une sévère, par exemple! et nous allons faire le pied de grue en attendant l'arrivée du papa de mademoiselle?... Oh! non, sacredieu non, je ne suis pas de cette pâte-là, moi...

JOLIBOIS.

Le bourgeois ne doit pas tarder à rentrer.

LE COLONEL, *sans lui répondre et criant.**

Holà! hé! la maison!

ANATOLE.

Mon père...

LE COLONEL.

Tu m'ennuies. (*Criant.*) Quelqu'un, sacredieu, quelqu'un, ou je casse tout.

JOLIBOIS, *à part.*

Qu'est-ce que je disais?

LE COLONEL.

Ah ça! mais ils sont donc sourds? (*Prenant une chaise et la lançant contre la porte de gauche.*) Maître, maîtresse, soubrettes, valets, toute la séquelle, sacredieu! ici toute la séquelle!

PEREZ, *entrant par le fond.*

Par l'enfer!

SCENE VIII.

JOLIBOIS, LE COLONEL, PEREZ, ANATOLE, LES DEUX SOLDATS.

JOLIBOIS.

Voilà le bourgeois.

LE COLONEL.

Ah! c'est le bourgeois? il arrive à temps.

PEREZ.

Oui, j'arrive à temps pour me convaincre qu'en France, sous le règne de Napoléon, on peut sans éducation et sans savoir-vivre prétendre aux épaulettes de colonel.

LE COLONEL.

L'insolent!

PEREZ.

L'insolent, ici, c'est vous!

LE COLONEL, *furieux, s'avançant sur lui.*

Misérable!

ANATOLE *et* JOLIBOIS, *qui ont arrêté de suite le colonel.*

Mon père, mon colonel! **

LE COLONEL.

Laissez-moi, sacredieu, laissez-moi!

ANATOLE.

Au nom du ciel, mon père, je vous en prie, point de bruit, point d'esclandre. Autant que vous je suis jaloux du respect qu'on vous doit, autant que vous j'aurais à cœur de punir une insulte qui vous serait faite... Oh! oui, croyez-moi bien, si tout-à-l'heure je vous avais trouvé offensé, je ne vous aurais pas donné le temps de vous venger vous-même... Prompt comme l'éclair, je me serais élancé à la gorge de cet homme, et il vous eût demandé pardon à genoux, ou il aurait reçu la mort pour prix de son offense. Mais soyez juste, mon père, où sont ses torts? Qu'a-t-il fait qui ait pu vous choquer, vous blesser? C'est vous qui portiez le trouble dans sa maison; et devait-il sans rougeur au front, sans indignation au cœur, recevoir l'injurieuse apostrophe que l'emportement seul vous avait arrachée?... Non, non, mon père; honte à tout citoyen qui d'un œil sec et calme voit l'étranger dans sa patrie, et qui est assez lâche, assez vil pour souffrir chez lui sans mot dire les humiliations et les injures de son arrogant vainqueur!

LE COLONEL.

Bien, Anatole, bien, mon fils, tu es un noble jeune homme. (*A Perez.*) Monsieur, je reconnais que ma conduite envers vous a été coupable; mais que voulez-vous? j'ai une diable de tête; toujours je cède au premier mouvement; et puis, sacredieu, un vieux soldat de la république ça n'a pas de formes, de manières polies; c'est un peu brutal, mais ça n'empêche pas que le cœur ne soit bon... Oh! sacredieu, sous cette enveloppe dure et raboteuse il y a autant d'ame, autant de sensibilité que chez qui que ce soit. Enfin, tenez, voulez-vous que nous oublions tout ce qui vient de se passer? vous ne dites rien; voyons, pas de rancune, touchez là *.

Il lui tend la main.

PEREZ.

Je n'ai jamais pressé que la main d'un ami; et vous n'êtes pas le mien, et vous ne le serez jamais. (*Allant à la porte de gauche et appelant.*) Paquita! Paquita!

LE COLONEL, *à part.*

Eh bien! sacredieu, voilà un homme qui a du caractère; j'aime ça, moi.

PEREZ, *au colonel.*

Mais je dois me soumettre à la nécessité; je partagerai ma maison avec vous... Vous allez être installés de suite. (*Appelant de nouveau.*) Paquita! Paquita!

PAQUITA, *en dehors et d'une voix tremblante.*

Est-ce vous, notre maître?

PEREZ, *brusquement.*

Allons, voyons, accourez vite.

SCENE IX.

LES MÊMES, PAQUITA.

PAQUITA, *rentrant.*

Pardon, c'est que, voyez-vous, j'avais peur que ce ne fût ce soldat... Ah! mon Dieu, voilà tout un régiment, à présent.

PEREZ, *à Paquita, en lui montrant la porte de droite.*

Conduisez ces messieurs dans cette partie du logis, c'est là qu'ils habiteront.

Il sort par la gauche.

SCENE X.

ANATOLE, JOLIBOIS, LE COLONEL, UN AIDE DE CAMP, PAQUITA, LES DEUX SOLDATS.

PAQUITA.

Allons, venez, messieurs. (*Voyant entrer un aide de camp.*) Eh bien! en voilà encore un

* Jolibois, le Colonel, Anatole.

* Jolibois, le Colonel, Anatole, Perez.

* Jolibois, Anatole, le Colonel, Perez

JOLIBOIS, *à part.*

Tiens, un aide de camp du général.

PAQUITA.

Notre maison va donc être une vraie caserne?

L'AIDE DE CAMP.

Monsieur le colonel, M. le général commandant de la place vous demande à l'instant même.

LE COLONEL.

A l'instant même? c'est donc bien pressé? C'est que je ne suis guère présentable comme ça... Ah! bah! tant pis, sacredieu; et puis le général est comme moi, il n'aime pas à attendre. Allons, marchons, monsieur l'aide de camp. Je te retrouverai ici, Anatole?

ANATOLE, *conduisant son père et l'aide de camp.*

Oui, mon père.

PAQUITA, *qui a remarqué Anatole.*

Ah! mon Dieu, est-ce bien possible? je n'y avais pas fait attention d'abord; ce jeune officier, c'est lui!

JOLIBOIS, *qui a fait reprendre aux deux soldats les bagages qu'ils avaient déposés et qui se trouve auprès de Paquita.*

Qui, lui?

PAQUITA.

Hein! je me parlais à moi-même, c'est-il défendu par les lois françaises? (*A part.*) Eh bien! avais-je tort tantôt de dire à la senora d'avoir confiance en l'amour?

Elle entre à droite, suivie de Jolibois et des deux soldats; le colonel et l'aide de camp sortent par le fond.

SCENE XI.

ANATOLE, *seul.*

Ah! me voilà seul, je n'en suis pas fâché. Grâces soient rendues au général, qui me met à même de me livrer en toute liberté à mes douces pensées. C'est donc ici qu'elle habite! me voilà donc près d'elle, sous le même toit, dans sa maison!... Je la verrai souvent, je pourrai lui parler, lui dire l'amour qu'elle m'a inspiré, car, je le sens, j'aurai de la hardiesse, de l'assurance. Mais me sera-t-il permis de me trouver avec elle? son père ne sera-t-il pas là sans cesse pour la dérober à mes regards. Oh! oui, le caractère et les opinions de cet homme me font craindre que mes rêves de bonheur ne s'évanouissent bientôt, et que la joie d'un délicieux avenir ne cède la place à l'amertume d'un espoir déçu.

SCENE XII.

ANATOLE, JOLIBOIS, PAQUITA, LES DEUX SOLDATS, *qui ne reparaissent que pour sortir de suite par le fond.*

JOLIBOIS, *revenant avec Paquita, et tout en lui prenant la taille.*

Allons, au revoir, ma petite mère... nos hommages à ton vieux fagot d'épines de bourgeois.

PAQUITA.

Voulez-vous bien vous taire et laisser ma taille?

JOLIBOIS.

C'est qu'elle est soignée, tout d'même, ta taille .. et ça me donne des petits frémissemens jusqu'au bout des doigts quand je touche ces choses-là.

PAQUITA, *riant.*

Voyez-vous ça? (*A part, en s'en allant.*) Il est drôle ce sergent; mais allons bien vite prévenir ma maîtresse.

Elle sort par la gauche.

SCENE XIII.

ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Elle est jolie, n'est-ce pas, la bonne? c'est dommage que ça soit une patriote du premier numéro; oh! mais n'importe, il faudra qu'elle s'apprivoise avec moi ou qu'elle dise pourquoi... Tenez, mon lieutenant, une idée... à moi la bonne et à vous la maîtresse!.. Hein! ça va-t-il... c'est-il dit?... parce qu'enfin vous êtes taillé pour plaire, et il est incohérent à votre nature de rester plus long-temps sans inclination. Allons, lieutenant, faites ici vos premières armes en amour... l'objet en vaut la peine... une brune charmante! jamais votre cœur n'aura une plus belle occasion pour étrenner.

ANATOLE.

Ah! mon ami... si tu savais... cette jeune fille dont tu me parles... eh bien! je l'aime déjà!

JOLIBOIS.

Vous l'aimez?

ANATOLE.

Autant qu'on peut aimer!

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

ANATOLE.

Je te surprends, n'est-ce pas?

JOLIBOIS.

Comment! vous, simple et timide, vous avez déjà fait une conquête en cette ville?

ANATOLE.

Ce n'est point une conquête... j'aime, voilà tout... L'autre jour, cet ange de candeur et de beauté s'est montré à mes regards, et soudain mon cœur s'est rempli de son image; que veux-tu? j'ai été charmé, entraîné... j'ai cédé malgré moi à une influence secrète et irrésistible.

JOLIBOIS.

Au fait, il y a des exemples de ça; on ne commande pas au sentiment; le sentiment, c'est comme un boulet de canon, ça vous arrive souvent sans crier gare.

ANATOLE

Depuis ce moment je ne pense qu'à elle, je ne vis que pour elle... Au bivouac, sur la place des Bénédictins, j'avais sans cesse les yeux sur le balcon où elle m'avait apparu la première fois... je la désirais, je l'attendais avec impatience; de temps en temps elle y venait respirer le frais... j'étais heureux alors... et pourtant je l'entre-

voyais à peine à travers les planchettes de sa jalousie toujours baissée entre elle et moi; mais juge de la joie que j'ai éprouvée quand j'ai appris que nous étions logés dans cette maison

JOLIBOIS.

Je conçois ça; mais un conseil en passant, mon lieutenant... ici n'allez pas vous amuser aux œillades, aux soupirs langoureux... c'est de la crême fouettée, ça, voyez-vous... tout de suite la déclaration en avant, une déclaration franche et nette, et je vous réponds de votre affaire. . vous êtes sûr de réussir... parce que le militaire français, gradé ou non, mettez-vous bien ça dans la tête, c'est des mangeurs de cœurs... aussi, lieutenant, hardi! toujours au pas de charge, comme à l'assaut, et on enlève la position!

ANATOLE.

Oui, si l'on enlevait le cœur d'une femme comme une batterie.

JOLIBOIS.

C'est pas plus difficile. Après ça, lieutenant, s'il s'agissait ici d'une de ces choses qu'on puisse faire pour son voisin, je vous dirais : Jolibois est là; mais...

ANATOLE.

Va, va, sois tranquille... tu seras content de moi, je ne serai pas craintif... honteux comme par le passé; j'oserai avec elle.

JOLIBOIS.

A la bonne heure!

ANATOLE.

Mais il y a une chose qui m'inquiète.

JOLIBOIS.

Quoi donc?

ANATOLE.

Il ne doit rester à Tarragone qu'un seul régiment pour tenir garnison, et je crains que ça ne soit pas le nôtre.

JOLIBOIS.

Dam, on sait que le 115e de ligne se plaît mieux à la tranchée qu'à la caserne.

ANATOLE.

Sans doute; mais il a beaucoup souffert, et il a besoin de repos.

JOLIBOIS.

Si vous n'étiez pas amoureux vous ne parleriez pas comme ça; mais ne vous tourmentez pas d'avance... les ordres du général en chef n'arriveront pas encore aujourd'hui; nous avons bien au moins deux ou trois jours devant nous, et c'est plus qu'il n'en faut pour faire capituler la place que vous allez assiéger.

SCENE XIV.

ANATOLE, LE COLONEL, JOLIBOIS.

LE COLONEL, *entrant.*

Ah! vous voilà! Eh bien! mes enfans, le 115e de ligne n'est plus bon à rien, à ce qu'il paraît, on le met sous la remise, sacredieu!

JOLIBOIS.

Comment ça, mon colonel?

LE COLONEL.

Oui, mon vieux camarade, c'est nous qui restons en garnison dans cette ville.

ANATOLE.

Qu'entends-je?

LE COLONEL.

Ça t'indigne aussi, toi, n'est-ce pas, mon garçon?... au fait, c'est une horreur!... nous qui nous sommes toujours si bien conduits, si bien battus!... nous voilà condamnés à faire un service de vétérans!... Sacredieu! aux autres les combats, la gloire, les grades et la mort! à nous les parades, les patrouilles et tout l'embêtement du métier!

JOLIBOIS.

Et nous casernons toujours chez le pékin?

LE COLONEL.

Toujours; après ça, c'est prudent.

JOLIBOIS, *bas à Anatole.*

Et commode, n'est-ce pas, lieutenant?

ANATOLE, *à Jolibois.*

Je pourrai la voir, lui parler... je suis le plus heureux des hommes!

SCENE XV.

JOLIBOIS, ANATOLE, LE COLONEL, PEREZ, LÉONOR; *puis* PAQUITA.

PEREZ, *paraissant de gauche, suivi de Léonor, et apercevant le colonel; à lui-même.*

Encore là!

ANATOLE, *à Jolibois, en apercevant Léonor.*

C'est elle!

PEREZ, *à Léonor.*

Baissez votre voile et hâtons-nous.

Ils se dirigent tous deux vers la porte du fond.

ANATOLE.

Il l'emmène déjà!

PAQUITA, *s'avançant de gauche et sanglotant*

Adieu, senora, adieu, ne vous ennuyez pas trop au couvent.

PEREZ, *à sa fille.*

Venez! la maison de vos pères ne peut plus vous servir d'asile; Dieu seul peut vous défendre contre l'insolence de l'étranger; au couvent, ma fille, au couvent!

ANATOLE, *à Jolibois.*

Au couvent!

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Nous sommes fumés!...

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le parloir d'un couvent de femmes. A droite de l'acteur, deux portes : l'une conduisant à la chambre de Léonor et l'autre conduisant aux dortoirs des pensionnaires ; au-dessus de celle-ci on lit DORTOIRS. A gauche, et sur le dernier plan, une porte au-dessus de laquelle est écrit : RÉFECTOIRE. Plus haut, et sur le premier plan, une croisée grillée avec des barreaux de fer et garnie de ses volets fermant en dedans. Au fond, une autre porte qui va dans la cour du couvent et une fenêtre qui donne sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, LA SUPÉRIEURE

Elles entrent toutes les deux par la porte de droite.

LA SUPÉRIEURE.

Oui, ma fille, vous devez savoir gré à votre père de vous avoir confiée encore une fois à mes soins. Ah! plût au ciel que toutes les filles de Tarragone eussent comme vous l'enceinte d'un cloître pour s'y réfugier contre la séduction ou l'insolence des étrangers sans foi comme sans pudeur. Après tout, vous serez traitée ici avec égard et ménagement, vous ne serez point assujettie aux exigences de la maison; libre de votre temps, vous aurez une chambre particulière ainsi que les dames qui viennent chez nous en retraite... vous continuerez d'habiter celle-là. (*Elle lui montre la porte à droite.*) Je l'ai choisie moi-même; elle est agréable, elle doit vous convenir.

LÉONOR.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Ma bonne Léonor, je ne négligerai rien pour rendre notre réunion momentanée aussi douce que possible.

LÉONOR.

Vous avez toujours été si excellente pour moi!

LA SUPÉRIEURE.

Mais vous serez raisonnable, vous ne vous abandonnerez plus au chagrin, comme vous le faites depuis votre arrivée. Descendons au jardin, nous y trouverons vos anciennes compagnes qui sont en récréation, et qui se plaignent de ne vous avoir pas encore embrassée. Eh! tenez, je les entends, elles montent sans doute vous chercher. Accueillez-les avec votre riant visage d'autrefois.

SCENE II.

LES MÊMES, LES PENSIONNAIRES.

Les pensionnaires entrent du fond, et elles s'empressent d'entourer Léonor.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE. *

Ah! c'est toi! te voilà! nous pourrons te voir, t'embrasser... méchante, qui restes enfermée dans ta chambre au lieu de descendre au jardin avec nous!

* Deuxième pensionnaire, Léonor, première pensionnaire, la Supérieure assise.

LÉONOR.

Excusez-moi, mes bonnes amies; mais j'étais un peu souffrante.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Souffrante! pauvre Léonor! Au fait, après tous les événemens qui se sont passés sous tes yeux... Tu nous feras le récit de tout cela, n'est-ce pas?

LA SUPÉRIEURE.

Non, mesdemoiselles... je ne veux pas que Léonor retrace à vos imaginations des scènes de meurtre et de carnage; c'est déjà trop qu'elle ait été forcée d'y assister elle-même.

SCENE III.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE, LÉONOR, PREMIÈRE PENSIONNAIRE, LA TOURIÈRE, LA SUPÉRIEURE, PENSIONNAIRES, SŒURS SURVEILLANTES.

LA TOURIÈRE.

Ma mère, le marchand colporteur qui s'est présenté ce matin, pendant que ces demoiselles étaient à l'office, est en bas... il revient, selon vos ordres.

LA SUPÉRIEURE.

Apporte-t-il le Nouveau-Testament et les agnus-Dei que je lui ai demandés?

LA TOURIÈRE.

Oui, ma mère; je l'ai fait entrer dans le petit parloir.

LA SUPÉRIEURE.

Je vais descendre.

LA TOURIÈRE.

Il s'est muni de petites provisions de soies, de plumes, d'aiguilles à tapisseries, de chapelets, de crochets à broder... toutes choses dont ces demoiselles sont privées depuis l'entrée des troupes.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

O ma mère, nous allons descendre avec vous, ou plutôt veuillez ordonner que ce marchand monte ici, dans ce parloir... Léonor est souffrante, elle ne voudrait peut-être pas nous accompagner, et nous regretterions de la laisser seule.

LES PENSIONNAIRES.

Oui, oui, ma mère, laissez monter ici ce marchand.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! j'y consens.

Elle fait un signe à la tourière, qui sort et revient un instant après avec le marchand colporteur.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *à Léonor.*

Je veux faire au petit point pour le maître-autel un joli portrait de sainte Catherine... tu m'aideras à choisir la soie et le canevas, n'est-ce pas?

LÉONOR.

Je le veux bien.

LES PENSIONNAIRES, *voyant entrer le marchand.*

Quel bonheur! voilà ce marchand.

SCENE IV.

LÉONOR, PREMIÈRE PENSIONNAIRE, JOLIBOIS, DEUXIÈME PENSIONNAIRE, LA TOURIÈRE, LA SUPÉRIEURE, PENSIONNAIRES, SŒURS SURVEILLANTES.

LA TOURIÈRE, *à Jolibois, à demi-plié sous une énorme balle.*

Entrez, entrez, bonhomme.

LES PENSIONNAIRES, *courant à lui.*

Ah! voyons, monsieur le marchand, voyons ce que vous nous apportez.

LA TOURIÈRE.

Un instant, mesdemoiselles, un instant... donnez-lui le temps de se débarrasser de son fardeau.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Tenez, monsieur le marchand, mettez votre balle là, sur ce banc.

JOLIBOIS, *qui a déposé sa balle sur un long banc qui se trouve placé auprès de la porte de droite.*

Ah! ça soulage.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Allons, maintenant, ouvrez-nous vite votre boutique.

JOLIBOIS, *à part.*

Quel joli petit troupeau de béguines!

LES PENSIONNAIRES, *à Jolibois.*

Eh bien! voyons donc.

JOLIBOIS.

Tout de suite, mes petites mères.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Me voilà!

JOLIBOIS, *à part.*

Elle est là, bon! (*Haut aux pensionnaires en leur montrant sa balle, qu'il vient d'ouvrir.*) Tenez, choisissez là dedans, mes charmantes pratiques; et pourtant j'aurais pas dû vous servir les premières, car à tout seigneur tout honneur... c'est comme ça du moins au régiment. *

LA TOURIÈRE.

Au régiment?

JOLIBOIS.

Sans comparaison... (*A part.*) J'ai dit là une bêtise.

LA SUPÉRIEURE

Vous avez donc été soldat, brave homme?

JOLIBOIS.

Un peu, ma commandante.

* Léonor *assise à droite*, Jolibois, la Tourière, la Supérieure.

LA TOURIÈRE.

Dites donc madame la supérieure.

JOLIBOIS.

Excusez, c'est juste. (*A part.*) Ah ça! mais prenons garde à nous. (*Haut.*) Après ça, voyez-vous, il n'y a pas long-temps que je porte la balle, j'ai pas encore l'usage.

LA SUPÉRIEURE

Ça ne fait rien... vous êtes bon catholique?

JOLIBOIS.

Si je suis bon catholique! mille tonner... (*Se reprenant vivement.*) Je suis un excellent catholique. (*A part.*) Heureusement que je me suis mordu la langue à temps. (*Haut.*) Je voudrais que vous eussiez pu vous informer de moi à mon cousin Jareccio, le portier du couvent de la sainte Inquisition, qui a eu le malheur de tuer hier un Français d'un coup de couteau dans les fausses côtes.

LA SUPÉRIEURE.

Le malheur!

JOLIBOIS.

J'dis le malheur parce qu'il s'en est suivi qu'il a été fusillé après vêpres. Pauvre cousin! Dieu veuille recevoir son ame dans son saint paradis; mais voilà le livre que vous m'avez demandé.

LA SUPÉRIEURE.

Et les agnus-Dei.

JOLIBOIS.

Oui, je sais bien, agnus-Dei; les voilà, excusez-moi, s'il vous plaît, j'ai encore la tête si troublée de ce qui est arrivé à mon cousin.

LA SUPÉRIEURE.

Consolez-vous, mon ami, votre parent est mort pour la bonne cause, je ferai dire une messe à sa mémoire.

JOLIBOIS.

Je vous en serai bien reconnaissant. (*A part.*) Allons, il n'y a rien à dire, je ne me suis pas tout-à-fait perdu dans les feux de file, mais pendant que cette vieille bigote a ses yeux dans ce livre d'offices, tâchons de couler deux mots à la bonne amie de mon lieutenant. Pauvre chère amour, comme elle parait triste. (*Haut à Léonor.*) Eh bien! senora, trouvez-vous quelque chose à votre goût dans la boutique du colporteur?

LÉONOR.

Je n'ai rien à acheter pour moi, mon brave homme.

JOLIBOIS, *à mi-voix.*

Quand vous ne prendriez qu'un petit bouquet d'immortelles pour placer devant l'image de saint Anatole.

LÉONOR, *surprise.*

Saint Anatole!

JOLIBOIS, *bas.*

Le protecteur des belles filles affligées.

LÉONOR.

Qu'entends-je?

JOLIBOIS

Chut! tâchez que je puisse vous parler un instant sans que nous ayons tout ce monde-là autour de nous.

LÉONOR, *à part, avec étonnement.*

Eh quoi! cet homme...

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *accourant.*

Tiens, Léonor, trouves-tu ce dessin-là joli? (*On entend le son d'une cloche.*) Ah! mon Dieu, déjà l'heure d'aller au réfectoire.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mesdemoiselles, le souper.

JOLIBOIS, *à part.*

Le diable emporte le souper! (*Bas à Léonor, tout en recevant des pensionnaires le prix de leurs achats.*) N'allez pas au réfectoire, faites que je reste avec vous.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mesdemoiselles, au réfectoire.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

O mon Dieu, ma mère... je voudrais bien acheter un canevas... mais...

LÉONOR.

Eugénie, je ne souperai pas, et si madame la supérieure le permet, je choisirai ton canevas en achetant pour moi quelques petits objets, dont je pense maintenant avoir besoin.

LA SUPÉRIEURE, *à Léonor.*

Eh bien! mon enfant, faites vos emplettes; vous, mes filles, venez.

Les pensionnaires sortent par la porte de gauche.

SCENE V.

JOLIBOIS, LÉONOR.

LÉONOR.

Nous sommes seuls, parlez, éclaircissez un mystère que je ne puis comprendre.

JOLIBOIS.

D'abord je ne suis qu'un colporteur postiche; j'ai pris ce déguisement pour arriver jusqu'à vous.

LÉONOR.

Juste ciel!

JOLIBOIS

Vous rappelez-vous ce troupier français qui s'est présenté chez vous avec un billet de logement?

LÉONOR.

Vous seriez...

JOLIBOIS.

Précisément.

LÉONOR.

Imprudent!

JOLIBOIS.

On n'a pas le moindre soupçon.

LÉONOR.

Mais pourquoi?... dans quel but avez-vous osé pénétrer en ces lieux?

JOLIBOIS.

Voilà la chose. Lorsque votre père vous eut emmenée de la maison, mon lieutenant me dit comme ça: Jolibois, il faut que je connaisse la retraite de cette belle demoiselle; je veux qu'elle sache mon chagrin, mon désespoir pour le désagrément que je lui cause... là-dessus, je me suis mis en campagne, j'ai appris que vous étiez renfermée dans ce couvent, alors je me suis procuré ces habits, cette balle, et avec l'audace caractéristique du troupier français, j'ai pris le lieutenant sur mon dos.

LÉONOR.

Que dites-vous?

JOLIBOIS

Ah! imbécile que je suis, je voulais dire la balle sur mon dos et le lieutenant dans la balle.

LÉONOR.

Grand Dieu!

JOLIBOIS.

J'vous ai dit ça plus vite que j'voulais; mais c'est que, voyez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.

LÉONOR, *à part.*

Miséricorde!

ANATOLE, *s'élançant hors de la balle*

Enfin!

SCENE VI.

JOLIBOIS, LEONOR, ANATOLE

LÉONOR, *courant à Anatole.*

Malheureux, fuyez, fuyez...

ANATOLE.

Fuir! sans vous avoir parlé.

LÉONOR.

Partez! partez!

JOLIBOIS, *bas à Anatole, qui paraît intimidé et indécis.*

Chaud... chaud, lieutenant, ne vous laissez pas démoraliser.

LÉONOR

O mon Dieu, mon Dieu...

JOLIBOIS, *à Anatole*

Allons, vivement, j'vas faire le guet.

LÉONOR, *à Anatole.*

Mais, au nom du ciel, monsieur, ne restez pas un instant de plus ici.

ANATOLE.

Il n'y a pas le moindre danger.

LÉONOR.

Oh! par grâce, par pitié, voyez l'état où je suis, vous me faites mourir de frayeur

ANATOLE.

Calmez cet effroi, mon fidèle sergent veille sur nous; et puis, quoi qu'il puisse arriver, il faut que je vous parle. Allons, c'est ça, de l'aplomb.

LÉONOR.

Mais, monsieur, votre conduite...

ANATOLE.

Est toute naturelle; l'occasion est trop favorable pour que je la laisse échapper.

JOLIBOIS.

Hardi, lieutenant, courage!

LEONOR.

Monsieur, je n'ai fait entendre jusqu'ici que des prières... je commanderai maintenant; sortez, je vous l'ordonne

ANATOLE, *intimidé.*

Vous exigez?

LÉONOR.

Sortez, monsieur, sortez, ou j'appelle.

ANATOLE, *avec embarras.*

Non, non, vous ne ferez pas cela

LÉONOR.

Eh! pourquoi donc? Qu'ai-je à craindre? suis-je la complice de votre témérité, de votre audace?

ANATOLE.

Léonor!

LÉONOR, *continuant.*

Vous ai-je donné le droit de violer la sainteté de cet asile, de vous introduire ici?

ANATOLE.

Daignez m'écouter.

LÉONOR.

Pour la dernière fois, sortez, ou les habitans de cette maison vont accourir à mes cris, et en présence de tous j'appellerai sur votre tête la colère et la vengeance de mon père.

ANATOLE.

Arrêtez... oui, j'ai eu tort, je suis coupable, mais mon cœur, mon esprit, tous mes sens bouleversés, et puis, désespéré, croyant que vous daigneriez... Je ne sais plus ce que je dis, pardon, c'est que, voyez-vous, sans usage du monde, je n'ai pas l'habitude... et malgré moi je me trouble, je me... Oh! je me soufletterais volontiers...

JOLIBOIS, *accourant.*

Eh! vite, vite, assez causé, voilà du monde.

ANATOLE.

Eh quoi!

JOLIBOIS.

Partons, partons...

ANATOLE.

Mais...

LÉONOR.

Partez sur-le-champ, sans délai; je consens à me taire.

JOLIBOIS.

Hâtons-nous!

ANATOLE.

Mais je ne lui ai rien dit encore.

JOLIBOIS.

Ça s'ra pour une autre fois; en route.

LÉONOR.

On monte l'escalier.

ANATOLE, *s'adressant à Léonor.*

Mais sachez au moins...

JOLIBOIS, *poussant Anatole jusqu'à la balle.*

Rentrez au nid.

ANATOLE, *avec dépit.*

Oh! s'il n'y a pas de quoi...

Il entre dans la balle, et Jolibois pousse sur lui les deux battans de la balle sans les fermer au crochet.

LÉONOR, *à elle-même*.*

La peur me glace le sang.

JOLIBOIS, *accourant à Léonor qui s'est laissé tomber sur un siége.*

Et vous, senora, du calme, de la présence d'esprit, ne laissez apercevoir aucun trouble.

* Anatole *dans la balle*, Jolibois, Léonor.

LÉONOR.

Les forces m'abandonnent...

JOLIBOIS.

Voyons, voyons, soyez raisonnable.

Il cherche à la rassurer.

ANATOLE, *entr'ouvrant les deux battans de la balle*

Oh! ma foi tant pis, je ne m'en irai pas ainsi; ils ne me voient pas; mais où me cacher? (*Montrant la porte de droite.*) Cette chambre... (*Il sort de la balle, dont il repousse les deux battans, et s'élançant dans la chambre de droite, il s'écrie:*) Dieu me soit en aide!

JOLIBOIS, *à Léonor qu'il n'a pas quittée.*

Ah ça! voyons, ne grelottez donc pas comme ça, ils vont croire que je vous ai donné la fièvre. (*Apercevant la tourière qui entre du fond avec Perez*) Les voilà!

SCENE VII.

JOLIBOIS, LA TOURIÈRE, PEREZ, LÉONOR.

LA TOURIÈRE, *introduisant Perez.*

Entrez, entrez, seigneur Perez.

JOLIBOIS.

Que vois-je? notre hôte!

LÉONOR, *apercevant son père et se levant vivement.*

Mon père!

JOLIBOIS.

Oh! attends, va... je ne serai pas long à tirer mes guêtres.

Il court mettre le crochet aux deux battans de la balle.

LÉONOR.

Qui l'amène?... que penser?...

PEREZ, *à la tourière.*

Quel est cet homme?

LA TOURIÈRE.

Un marchand colporteur de divers petits objets à l'usage de nos jeunes pensionnaires.

LÉONOR, *avec intention.*

Et qui se disposait à s'en aller quand vous êtes entré, mon père.

JOLIBOIS.

O mon Dieu, oui, je pars. (*A part.*) Je voudrais déjà être bien loin d'ici.

LÉONOR, *à part.*

Je tremble qu'il ne le reconnaisse.

LA TOURIÈRE.

Mais je vais aller prévenir Mme la supérieure que vous êtes là, seigneur Perez.

PEREZ.

Non, reconduisez cet homme; ma fille ira m'annoncer à la supérieure.

LÉONOR*.

Dépêchez-vous donc, brave homme, dépêchez-vous donc.

JOLIBOIS.

Voilà! tout de suite. (*A part.*) Au fait, ce vieux hibou-là me regarde avec des yeux qui me font frémir. (*Mettant sa balle sur ses épaules.*) Ah! mon Dieu!

* Jolibois, Léonor, Perez, la Tourière.

LA TOURIÈRE*.

Qu'avez-vous donc?

JOLIBOIS.

Rien, rien, le pied m'a tourné, et la douleur... (*A part.*) C'est pas possible, mon lieutenant n'est pas sur mon dos.

LA TOURIÈRE.

Voyons, venez-vous?

JOLIBOIS.

J' vous suis, j' vous suis. (*A part.*) Est-ce qu'il aurait osé... Oh! j' peux pas croire ça... pourtant c'est bien léger.

LA TOURIÈRE.

Eh bien?

JOLIBOIS.

Eh! mon Dieu, me voilà. (*A part.*) Je ne sais pas, mais je serais plus tranquille si je pouvais emporter le couvent sur mes épaules.

Il sort suivi de la Tourière.

LÉONOR.

Enfin je respire!

Sur un geste de Perez, elle sort par la porte de gauche.

SCENE VIII.

PEREZ, *puis* LA SUPÉRIEURE

PEREZ.

Pauvre enfant! va, va, dans quelques jours ta liberté te sera rendue... dans quelques jours cette belle et noble cité sera libre et affranchie du joug de l'étranger. (*Apercevant la Supérieure qui vient d'entrer, et allant à elle.*) Ah! cet empressement...

LA SUPÉRIEURE.

Vous ici, seigneur Perez! Qui vous amène à cette heure avancée?

PEREZ

Un saint devoir, ma mère. (*Légère pause.*) Sans doute vous n'avez pas cru que de braves Espagnols souffriraient en silence un honteux esclavage; sans doute vous avez espéré que des bras généreux se lèveraient bientôt pour frapper et anéantir nos oppresseurs? Eh bien! votre confiance et votre espoir ne seront point déçus... Les Français laissés en garnison dans cette ville doivent tous périr!

LA SUPÉRIEURE.

Qu'entends-je?

PEREZ.

Oui, ma mère, ils périront tous! A cet effet, le conseil supérieur de la junte apostolique de Tarragone a désigné votre couvent comme le plus commode pour tenir à l'abri des soupçons les amis fidèles qui doivent coopérer à cette grande œuvre.

LA SUPÉRIEURE.

Je remercie le conseil apostolique de l'honneur qu'il veut bien faire à ma maison.

PEREZ.

Je n'en attendais pas moins de votre dévouement. Une réunion aura lieu ce soir.

LA SUPÉRIEURE.

Ce soir!

PEREZ.

Ce soir même, à minuit, dans la chapelle du couvent.

* Jolibois, la Tourière, Léonor, Perez.

LA SUPÉRIEURE.

Que la volonté du conseil supérieur soit faite.

PEREZ.

Un pacte d'alliance sera déposé sur le maître-autel, et chacun des conjurés sera tenu de le signer en jurant de frapper sans pitié comme sans remords.

LA SUPÉRIEURE.

Mais ne craignez-vous pas d'être découverts?

PEREZ.

Nos amis viendront séparément par des chemins différens; et à intervalles, ils franchiront un à un la porte du couvent...

LA SUPÉRIEURE

Que j'ouvrirai moi-même au premier et refermerai sur le dernier.

PEREZ.

Bien pensé! pas de confidence inutile; il y va de notre vie à tous!

LA SUPÉRIEURE.

Lorsque dix heures sonnent tout le monde est couché dans ce couvent; ainsi donc à minuit le calme régnera partout, et nul ici ne soupçonnera notre réunion.

PEREZ.

Alors à minuit!

LA SUPÉRIEURE.

A minuit!

Elle accompagne Perez, qui sort par le fond.

SCENE IX.

ANATOLE, LA SUPÉRIEURE, *puis* LÉONOR, LES PENSIONNAIRES, LES SŒURS SURVEILLANTES.

ANATOLE, *entr'ouvrant la porte de la chambre où il s'est caché.*

Ah çà! mais voyons donc; j'ai beau coller mon oreille contre cette porte, je n'entends rien du tout; est-ce qu'il n'y a personne ici? (*Apercevant la Supérieure qui ferme à clef la porte du fond sur Perez.*) Ciel! la supérieure!

Il rentre vivement dans la chambre dont il tient la porte entrebâillée.

LA SUPÉRIEURE, *à elle-même.*

Allons maintenant presser le coucher des élèves

En ce moment les pensionnaires sortent tumultueusement du refectoire avec Léonor, les sœurs surveillantes les suivent.

LES PENSIONNAIRES, *avec désordre.*

Mais oui, sans doute, c'est de droit, nous l'obtiendrons.

ANATOLE, *à part.*

Hein! une révolte!

La Tourière allume une lampe en scène.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! qu'est-ce donc, mesdemoiselles? que signifie cette étrange conduite?

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

C'est que, ma mère... nous désirerions ..

LA SUPÉRIEURE, *sévèrement.*

Achevez.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *avec embarras.*

Pardon...mais quelquefois, dans une circonstance semblable, vous nous avez accordé... sans cela... nous n'aurions pas osé... car le respect... l'obéissance...

ANATOLE, *à part.*

Allons, la voilà qui s'embrouille aussi ; c'est comme moi tout-à-l'heure.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, mademoiselle, vous restez muette... parlez, je veux savoir...

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Oui, ma mère... c'est que, voyez-vous... (*A Léonor.*) Dis-lui ça, toi, Léonor ; hein... veux-tu ?

LA SUPÉRIEURE.

Ah çà, en finirez-vous ?

LÉONOR, *s'avançant.*

Ma mère, voici le fait...

ANATOLE, *à part.*

C'est elle !

LÉONOR.

Mes jeunes amies, heureuses de me revoir au milieu d'elles, vous supplient de différer ce soir, par extraordinaire, la rentrée dans les dortoirs, et de leur accorder une heure de récréation.

LA SUPÉRIEURE.

Une heure de récréation !

ANATOLE, *à part.*

Eh bien ! et moi, je resterai donc en retenue ?

LÉONOR.

Nous la passerons ici dans ce parloir sous les yeux des sœurs surveillantes.

LA SUPÉRIEURE.

C'est impossible !

ANATOLE, *à part.*

A merveille ! elle refuse.

LA SUPÉRIEURE.

Demain, quoique ces demoiselles ne le méritent pas, je consentirai peut-être en votre faveur, Léonor, à prolonger la récréation du matin, mais ce soir, j'entends et je veux que le coucher ait lieu sans retard.

LÉONOR *et* LES PENSIONNAIRES.

O ma mère !

LA SUPÉRIEURE.

Qu'on m'obéisse !

ANATOLE, *à part.*

On dirait qu'elle me protége.

LA SUPÉRIEURE, *aux sœurs surveillantes.*

Et vous, mes sœurs, veillez à ce que dans un quart d'heure toutes les lumières soient éteintes dans les dortoirs. Quant à vous, Léonor, vous allez rentrer aussi !

LÉONOR.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE, *aux pensionnaires.*

Eh bien ! qu'attendez-vous ?

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Votre bénédiction accoutumée, ma mère.

Elle s'agenouille, toutes les autres l'imitent.

LA SUPÉRIEURE.

Dieu juste et bon, prenez toujours en pitié ces faibles jeunes filles, et que votre divin esprit soit toujours avec elles ! (*Les pensionnaires et les sœurs se relèvent, puis elles sortent par la droite. La Supérieure, qui a reçu les adieux de Léonor, lui dit :*) Adieu, ma fille. (*A part.*) Maintenant, à la chapelle du couvent.

Elle sort par la porte du réfectoire, qu'on entend fermer au verrou.

SCENE X.

ANATOLE, LÉONOR.

LÉONOR.

Me voilà seule !

ANATOLE, *à part.*

Ne nous montrons pas encore.

LÉONOR.

Pourquoi la supérieure a-t-elle été si sévère ?... J'aurais eu du plaisir à passer une heure avec mes amies, mes compagnes... c'eût été une distraction, un besoin... Oui, je ne sais, mais j'ai des idées tristes ; il me semble qu'un grand malheur pèse sur moi.

Elle va s'asseoir du côté de la fenêtre de gauche et de manière à ne pouvoir apercevoir Anatole.

ANATOLE, *à part.*

Que d'attraits, que de charmes dans toute sa personne !

LÉONOR.

C'est qu'aussi la témérité de ce Français m'inquiète et me cause de vives alarmes ; qui sait ce qu'il peut encore oser...

ANATOLE, *à part.*

Allons ! et un peu de courage.

Il s'approche doucement.

LÉONOR.

Anatole ! Anatole !

ANATOLE, *à part, s'arrêtant.*

Qu'entends-je ?

LÉONOR.

Ah ! j'avais conçu de vous une toute autre opinion.

ANATOLE, *à part.*

Que dit-elle ?

LÉONOR.

Mais pourtant j'ai peine à croire qu'il ait tramé ma perte, mon déshonneur. Oh ! non, c'est impossible ; et puis son trouble, son embarras, sa confusion quand je l'ai menacé de ma colère, tout me dit que sa démarche n'était pas coupable. Il venait pour me donner du courage ; peut-être aussi pour me faire l'aveu de son amour.

ANATOLE, *à part.*

J'ai peine à me contenir.

LÉONOR.

Ah ! s'il m'aimait comme je l'aime !

ANATOLE.

Léonor ! chère Léonor !

LÉONOR, *se levant.*

Ah !*

* Léonor, Anatole.

ANATOLE.

Silence!

LÉONOR.

Vous! encore vous!

ANATOLE.

Je n'ai pas quitté ces lieux; et j'ai bien fait : car j'ai appris que vous m'aimiez.

LÉONOR.

Eh quoi?

ANATOLE.

J'étais là; j'ai tout entendu. O bonheur! et moi qui croyais que je vous aimais seul et sans espoir. Oui, je vous aime, Léonor, je vous aime de toutes les forces de mon ame.

LÉONOR.

Anatole!

ANATOLE

Mon sang, mon existence, tout est à toi! mais tu m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimes, car tu l'as dit tout à l'heure. O mon Dieu! mon Dieu! je suis aimé, aimé de Léonor! L'avoir entendu de sa bouche, sentir sa main trembler dans la mienne! oh! je suis le plus heureux des hommes!

LÉONOR.

Hélas! pourquoi faut-il que nous ne puissions jamais être l'un à l'autre.

ANATOLE.

Et pourquoi?

LÉONOR.

Vous êtes Français et je suis Espagnole.

ANATOLE.

Votre père ne me refusera pas pour fils. Je suis jeune, je suis riche, j'ai un bel avenir devant moi. Encore quelques campagnes, et je serai capitaine, colonel, qui sait... on marche si vite avec l'empereur. Oh! oui, Léonor, oui, je serai digne d'être votre époux.

LÉONOR.

Vain espoir! Oh! mais il vous faut sortir d'ici.

ANATOLE.

J'ai le temps.

LÉONOR.

Non, non, pas de retard. On peut venir, et vous seriez perdu.

ANATOLE.

Perdu! Oh! non, non, rassurez-vous. Je suis craintif, timide auprès d'une femme; mais quand il s'agit de braver un danger, d'affronter un péril, je ne redoute rien. Oui, ici, sous vos yeux, je défierais tous les guérillas de l'Espagne, et, dussé-je succomber, je ne m'en plaindrais pas; je mourrais aimé de vous et à vos côtés.

LÉONOR.

Malheureux! Si vous ne tremblez pas pour vous, craignez au moins pour moi, pour moi, qui serais déshonorée à jamais, méprisée, si l'on vous surprenait en ces lieux.

ANATOLE.

Déshonorée! méprisée! vous! Oh! oui, vous avez raison. Eh bien! conduisez-moi, guidez-moi. Par quelle porte puis-je sortir?

LÉONOR.

Hélas! à l'heure qu'il est, toutes les portes sont fermées à double tour.

ANATOLE.

Toutes! mais celle-là *?

Montrant celle de la chambre de Léonor.

LÉONOR.

Mène dans ma chambre sans issue au dehors.

ANATOLE.

Oh! deux fenêtres. Où donne celle-ci **?

Montrant celle de gauche.

LÉONOR.

Sur le carrefour des Cordeliers.

ANATOLE.

Eh bien! je sauterai dans le carrefour des Cordeliers.

LÉONOR.

Mais ne voyez-vous pas que cette fenêtre est garnie de barreaux de fer, et que même c'est par un oubli inconcevable que les volets n'en ont pas été fermés ce soir.

ANATOLE.

Alors reste donc celle-ci à ma disposition.

LÉONOR.

Au bas sont les jardins du couvent.

ANATOLE, *qui a ouvert la fenêtre.*

Diable, c'est un peu haut ***.

LÉONOR.

Trente pieds, environ.

ANATOLE.

Trente pieds? mais c'est à se casser le cou. Oh! ma foi, mourir pour mourir, j'aime mieux mourir ici. Ne craignez rien, rassurez-vous; ma vie n'est pas en danger, et votre honneur est à l'abri de toute atteinte. A présent nul ne viendra dans ce parloir, et demain nous trouverons bien moyen... (*On entend un roulement de tambour.*) Qu'est-ce que cela? Ah! je me souviens, des rondes de nuit.

LÉONOR.

Des rondes de nuit?

ANATOLE.

Oui. Pour rassurer vos compatriotes et effrayer nos soldats, le général en chef a ordonné ce matin que pendant un mois et toutes les nuits on lirait à haute voix dans les rues de Tarragone une proclamation sur l'hospitalité, le droit des gens.

UNE VOIX *au dehors.*

Au nom du commandant en chef de l'armée de Catalogne.

LÉONOR.

Écoutez!

LA VOIX *au dehors.*

« Espagnols, vos biens, vos personnes, vos fa-
» milles, sont sous la sauve-garde de l'honneur
» français; ne voyez en nous que des amis et des
» frères! S'il arrivait qu'atteinte fut portée à vos
» fortunes, qu'insulte vous fût faite, que vos
» femmes ou vos filles devinssent les victimes
» d'une lâche séduction, venez vous plaindre sans
» crainte, et les coupables seront fusillés dans les
» vingt-quatre heures. »

* Anatole, Léonor.

** Léonor, Anatole.

*** Anatole, Léonor.

LÉONOR.

Ah! malheureux!

ANATOLE.

Quoi donc?

LÉONOR.

Ne l'avez-vous pas entendu? Vous pouvez être accusé de séduction

ANATOLE

Accusé de séduction, moi! Mais l'amour le plus pur, le plus tendre...

LÉONOR

Mais quand je le dirais, voudrait-on le croire? A tout prix, à tout prix, il faut que vous sortiez de ces lieux.

ANATOLE.

Mais enfin, comment? il n'y a que cette route-là, et... Après ça, au fait, le général ne plaisante pas; il me ferait fusiller sans pitié, et alors plus de Léonor, plus de bonheur. Non, je n'hésite pas; trente pieds à sauter, qu'est-ce que c'est que ça? D'ailleurs je suis léger comme une plume; je tomberai sans me faire de mal; et puis l'amour me protégera. Adieu, Léonor, adieu et bon espoir!

SCENE XI.

LÉONOR, ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *paraissant à la fenêtre de gauche*

Lieutenant! mon lieutenant!

ANATOLE, *l'apercevant.*

Jolibois!

JOLIBOIS.

Oui, c'est Jolibois, votre ami, qui aurait un fameux chapelet à vous défiler; mais les momens sont trop précieux pour ça. (*Lui jetant une échelle de soie et un masque à travers le grillage en fer.*) Tenez, cette échelle de soie vous servira à descendre dans le jardin, et à franchir ensuite le mur de clôture; ce masque vous empêchera d'être reconnu en cas d'alerte; car j'ai vu entrer beaucoup de monde dans le couvent. Adieu, dépêchez-vous; je cours vous attendre sous les murs du jardin.

Il disparaît.

SCENE XII.

LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE.

Ce bon Jolibois! (*Montrant l'échelle.*) Ah! maintenant c'est un jeu d'enfant de sortir d'ici.

LÉONOR

Attachons vite cette échelle.

Tous deux vont à la fenêtre du fond, et ils attachent l'échelle.

ANATOLE.

Là

LÉONOR.

Allons, hâtez-vous, partez. Ah! et le masque!

ANATOLE.

Précaution inutile.

LÉONOR.

Non, non, vous ne pouvez être trop prudent.

ANATOLE.

Eh bien! soit. (*Il met son masque.*) Et actuellement adieu, et sois sans crainte pour moi. Mais écoute, convenons d'un signal qui t'annoncera que je suis à l'abri de tout péril.

LÉONOR.

Oh! merci.

ANATOLE.

Quand je serai hors de l'enceinte du couvent, je m'écrierai : A toi, pour toujours!

Il lui baise la main et il descend par la fenêtre

LÉONOR, *l'aidant.*

Prenez garde, descendez doucement.

ANATOLE.

Ne crains rien... (*Lui baisant encore les mains.*) Adieu! adieu!

Il disparaît.

LÉONOR, *le suivant des yeux.*

Adieu! allez doucement... (*Avec un léger cri.*) Anatole! (*Se remettant.*) Sans accident, le voilà qui a touché terre. (*Elle détache l'échelle et la laisse tomber dans le jardin.*) Tenez, votre échelle... Adieu! adieu! et n'oubliez pas le signal convenu.

SCENE XIII.

LÉONOR, *toujours à la fenêtre.*

Il est déjà bien loin... Mon Dieu, protége-le... Ah! il est près de la chapelle... un instant encore, et il sera hors de tout danger. (*On entend un coup de feu.*) Juste ciel!

VOIX *dans le jardin*

Arrêtez! arrêtez!

LÉONOR.

O mon Dieu!

VOIX *dans le jardin*

Mort! mort à lui! Feu!

On entend plusieurs coups de feu.

LÉONOR, *éperdue.*

O malheur! malheur!

VOIX *dans le jardin.*

Il n'a pas été blessé, il va nous échapper.

LÉONOR.

Il se pourrait?.. (*Courant à la fenêtre.*) Oui... oui, je l'aperçois... il touche au mur de clôture... (*Criant.*) Hâtez-vous, malheureux! hâtez-vous... ils accourent... Anatole! Anatole! (*Avec désespoir.*) Ah! mais il ne peut m'entendre. (*Regardant de nouveau à la fenêtre.*) Ah! il escalade le mur... Ciel! cet homme avec une hache à la main... il va le frapper. (*Jetant un cri.*) Ah! l'assassin! il l'a tué!

Moment de silence.

ANATOLE, *dans l'éloignement.*

A toi! pour toujours!

LÉONOR.

Il existe! (*Tombant à genoux.*) Merci, mon Dieu, merci! il est sauvé.

PEREZ, *une hache à la main, paraissant à la porte du fond et entendant les derniers mots de Léonor.*

C'était la coupable!

SCENE XIV.

PEREZ, LÉONOR.

LÉONOR, *apercevant son père et voulant se relever.*

Mon père!

PEREZ, *la forçant à demeurer à genoux.*

Reste, reste à genoux! Tu disais tout-à-l'heure: Merci, mon Dieu! il est sauvé! Tiens, vois s'il est sauvé.

Il lui montre sa hache encore rougie de sang.

LÉONOR.

Ce sang...

PEREZ.

C'est celui de ton amant.

LÉONOR.

Juste ciel! oh! mais il n'est pas mort?

PEREZ.

Non, il n'est pas mort, et même il a pu nous échapper; mais je l'ai marqué de manière à le reconnaître... Prie, prie pour lui, demain je serai vengé... demain il sera fusillé.

LÉONOR.

Ah!

Elle tombe évanouie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la place des Bénédictins, sur laquelle donne la maison de Perez. Même décor qu'au Prologue.

SCENE PREMIERE.

PAQUITA, *seule.*

Au lever du rideau, elle sort de la maison de Perez.

Il faut convenir qu'avec sa haine patriotique le seigneur Perez est bien l'homme le plus atroce que la terre ait porté. Rester toute une nuit sans rentrer au logis... il est je ne sais où à inventer je ne sais quoi. Depuis que les Français sont maîtres de cette ville, il ne mange ni ne dort... il ne se nourrit que de projets de carnage et d'incendie... j'en ai une peur!... Mais voilà le colonel, ne lui disons rien de tout ça.

SCÈNE II.

PAQUITA, LE COLONEL.

LE COLONEL, *sortant de la maison de Perez, sans voir Paquita.*

Sacredieu! quelle bête de nuit!

PAQUITA.

Bonjour, monsieur le colonel! déjà levé?

LE COLONEL.

Je crois bien!

PAQUITA.

C'est qu'il ne fait pas encore grand jour... vous n'êtes pas indisposé?

LE COLONEL.

Ah ben! oui... Après ça, au fait, c'est possible, je n'en sais sacredieu rien.

PAQUITA.

Comment! vous n'en savez rien?

LE COLONEL.

Ma foi non! jamais je n'ai éprouvé de ces choses-là. Oui, moi qui d'habitude dors comme une souche, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; j'avais beau me tourner à droite, à gauche, dans tous les sens, impossible de trouver le sommeil.. et pourtant, j'en avais une envie!... De temps en temps je m'assoupissais, mais je me réveillais aussitôt, poursuivi par des rêves épouvantables. . quand je pis des rêves, j'ai tort, c'était toujours le même.

PAQUITA.

Vraiment!

LE COLONEL.

Dix fois, peut-être, j'ai vu mon fils, mon Anatole, pâle, livide, couvert de sang et prêt à rendre le dernier soupir.

PAQUITA.

O mon Dieu!

LE COLONEL

Juge si j'étais à mon aise. Je souffrais comme un damné, je jurais comme un païen .. aussi quand j'ai aperçu le jour, je me suis jeté bien vite à bas de mon lit et me voilà!

PAQUITA.

Je suis toute saisie, toute suffoquée.

LE COLONEL.

Est-ce que par hasard tu serais supersticieuse, toi, comme tant d'autres? Mais croirais-tu donc aux songes, aux pressentimens, à toutes les balivernes de ce genre-là? Pauvre sotte! Malgré ça, je suis franc; dès que j'ai été levé, mon premier mouvement a été de courir à la chambre de mon fils; mais, sur le point d'ouvrir la porte, la réflexion m'est venue. Comment, sacredieu, me suis-je dit, je serais assez nigaud... allons donc! Et j'ai laissé Anatole dormir en paix.

PAQUITA.

Avec ça qu'il devait avoir besoin de repos, car je crois qu'il est rentré tard hier au soir.

LE COLONEL.

Comment?

PAQUITA.

Oui, il m'a parlé d'une partie de punch avec des camarades, et pour lui donner la facilité de revenir à l'heure qu'il lui plairait, je lui ai remis la clef de la petite porte du jardin.

LE COLONEL.

Ah! oui dà!... il a été d'une partie de punch... Eh ben! ça me fait plaisir... qu'il s'amuse, sacredieu, qu'il s'amuse! il a raison, c'est de son âge. Je ne suis pas, moi, de ces pères qui ne veulent pas se rappeler qu'ils ont été jeunes... au contraire, sacredieu, au contraire, je suis le premier à dire à mon fils : Tu n'es pas une fille, mon garçon, courage, hardi! vive la joie!

JEPPO, *au lointain.*

Paquita! Paquita!

PAQUITA.

C'est la voix de Jeppo.

JEPPO, *plus rapproché.*

Paquita! Paquita! (*Accourant et apercevant Paquita.*) Ah! c'est toi! te voilà!

SCENE III.

PAQUITA, JEPPO, LE COLONEL.

PAQUITA.

Qu'y a-t-il donc?

JEPPO.

Il y a... ouff!... je suis tout essoufflé... je suis venu si vite!

PAQUITA.

Voyons, parle, explique-toi.

JEPPO.

Point de phrases inutiles. Cours, cours sur-le-champ au couvent de ta maîtresse.

PAQUITA.

O mon Dieu! pourquoi?

JEPPO.

Pourquoi? pourquoi? c'est toute une aventure à laquelle se rattachent tant de variantes que je ne saurais guère comment te la raconter. (*A part.*) Avec ça, je n'ai pas envie que ma langue compromette ma tête... si l'on savait notre conspiration de cette nuit, on me donnerait une drôle de cravate... (*Il fait le signe comme s'il était pendu.*) Merci! mais qu'attends-tu? pars donc, pars donc, ta chère maîtresse se meurt.

PAQUITA, *jetant un cri.*

Ah!

JEPPO.

Quand je dis qu'elle se meurt, j'exagère un peu... elle a perdu connaissance deux ou trois fois de suite, voilà tout Au fait, après ce qui lui est arrivé... mais plus de retard, tourne les talons, et toujours courant au couvent de la Visitation.

PAQUITA.

Jeppo, tu es un infâme, un monstre.. tu as pris plaisir à me torturer le cœur et l'esprit... je t'arracherais les yeux si j'en avais le temps... mais nous nous reverrons... O mon Dieu!... mon Dieu! n'appelez pas encore à vous ma chère et bonne maîtresse!

Elle sort en courant.

SCENE IV.

LE COLONEL, JEPPO.

JEPPO, *regardant aller Paquita, à lui-même.*

Elle s'en va fâchée contre moi, sans doute... je conçois ça... mais je me connais... je cause assez volontiers... j'aurais pu lui en dire plus que je n'aurais voulu, et... j'ai été prudent et sage... Il se fait tard... les mentons doivent déjà se presser dans ma boutique.. ne les laissons pas s'impatienter... rentrons...

Il se retourne et va pour sortir par la droite, le Colonel le retient.

LE COLONEL.

Un instant donc!

JEPPO, *surpris, et qui n'avait pas encore aperçu le colonel.*

Hein! quoi!

LE COLONEL.

Voyons! qu'est-il donc arrivé à la fille du seigneur Perez?

JEPPO.

Comment?

LE COLONEL.

J'étais là tout-à-l'heure.

JEPPO, *étonné.*

Ah!

LE COLONEL.

Oui, sacredieu, j'étais là... et je ne sais pas comment j'ai eu la patience de me taire... comment je ne t'ai pas forcé de t'expliquer catégoriquement... mais voyons, dépêchons... qu'est-il arrivé à cette pauvre enfant?

JEPPO.

Mais, seigneur colonel, je ne sais rien... que de simples on dit... (*A part.*) La moindre parole indiscrète, et je suis perdu... (*Haut.*) et puis le temps me presse... voilà l'heure de mes barbes, et...

Il veut s'en aller.

LE COLONEL.

Reste, sacredieu! reste là!

JEPPO.

Mais..

LE COLONEL.

Je le veux, je l'ordonne!

JEPPO.

Ah! du moment que vous m'en priez... (*A part.*) Que lui dire?

LE COLONEL.

Allons, allons, en deux temps, qu'as-tu entendu raconter? qu'as-tu appris? que s'est-il passé d'extraordinaire à ce damné couvent de la Visitation.

JEPPO.

Eh ben, mon colonel, il y a eu, à ce qu'on prétend... violation de domicile... dans la jeunesse, la tête se monte... les audacieux se moquent des obstacles les plus grands...

LE COLONEL.

Comment, sacredieu! un homme se serait-il introduit dans le couvent?

JEPPO.

Je ne sais pas au juste... la nuit est mystérieuse... elle couvre tout de son grand manteau noir... mais s'il fallait en croire les bruits du voisinage, toute la ville serait entrée de force dans le couvent de la Visitation.

LE COLONEL.

Mais la vérité, dans tout cela?

JEPPO.

La vérité... la vérité... c'est que la supérieure du couvent ne veut plus garder chez elle la pauvre Léonor, et que le seigneur Perez, exaspéré, furieux de tout cela, est allé porter sa plainte au général commandant de la place.

LE COLONEL.

Au général commandant de la place!

JEPPO.

Mais, encore une fois, l'heure me presse... mes pratiques m'attendent... mille excuses, mille pardons... (*A part.*) Décampons... ne nous exposons pas à lui donner de plus amples renseignemens.

Il sort par la droite en courant.

LE COLONEL, *s'apercevant que Jeppo est parti.*

Eh bien!... ah! oui, je t'en souhaite!

Il redescend la scène.

SCENE V.

LE COLONEL, *seul.*

Que croire? que penser? le seigneur Perez a porté plainte au général commandant de la place! Il s'agit donc d'un militaire français... Sacredieu! c'en est fait de ce malheureux!... il est perdu!... Après ça, tant pis pour lui... il ne l'aura pas volé; ça lui apprendra à se moquer des ordres de ses supérieurs... En pareil cas, point d'indulgence, point de pardon!... fusillé sans pitié! c'est comme ça, et il faut que ça soit comme ça!

SCENE VI.

JOLIBOIS, LE COLONEL.

JOLIBOIS, *entrant de gauche.*

Ah! mon colonel... c'est vous... vous voilà... je suis bien aise de vous rencontrer.

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

JOLIBOIS.

Il y a... mon colonel... je ne sais pas trop comment vous dire ça; pourtant il faut que vous le sachiez.

LE COLONEL.

Parleras-tu, sacredieu, parleras-tu?

JOLIBOIS.

Eh ben, mon colonel... mais ne vous fâchez pas trop, ça ne servirait à rien... ce qui est fait est fait.

LE COLONEL, *hors de lui.*

Mais en finiras-tu?

JOLIBOIS.

Tout de suite... voilà ce que c'est: imaginez-vous que votre fils est amoureux... tout ce qu'il y a de plus amoureux.

LE COLONEL.

Et c'est pour m'apprendre une niaiserie comme celle-là que tu me bouleverses le sang!

JOLIBOIS.

Eh! mon Dieu, attendez donc... s'il n'y avait que ça, ça ne serait rien... mais, voyez vous, celle qu'il aime, c'est la fille du seigneur Perez.

LE COLONEL.

Eh bien, où est le mal? n'en vaut-elle pas la peine?

JOLIBOIS.

Je crois bien... jolie comme un ange... mais elle a été mise au couvent, et pour lui parler de son amour, le lieutenant s'est introduit dans le cloître des religieuses.

LE COLONEL.

Qu'entends-je? ce militaire qui cette nuit a jeté le trouble et l'alarme dans le couvent de la Visitation...

JOLIBOIS.

C'était lui!

LE COLONEL.

Lui! oh! mais ça ne peut pas être... on t'a trompé... Anatole a passé une grande partie de la nuit avec des camarades... à boire du punch... et il est là... dans sa chambre.

Il désigne la maison de Persz.

JOLIBOIS.

Plût au ciel que ça fût comme vous le dites!... mais ça n'est pas ça; et j'en sais quelque chose, vu que c'est moi qui ai mené le loup dans la bergerie.

LE COLONEL

Qu'as-tu fait?

JOLIBOIS.

Battez-moi... tuez-moi... coupez-moi en morceaux comme un brochet au bleu... je le mérite... j'ai été une bête de consentir à ça... mais il m'a tant prié... tant prié que je l'ai porté sur mon dos à ce maudit couvent, dans une balle de marchand de reliques... et puis je ne m'attendais pas qu'il me brûlerait la politesse, et qu'au lieu de ressortir il resterait au parloir.

LE COLONEL.

Et il a été arrêté, reconnu?

JOLIBOIS.

Ni l'un, ni l'autre.

LE COLONEL, *avec joie.*

Il a pu se sauver!

JOLIBOIS.

Vous pensez bien que je n'ai pas lambiné, et que dès que je l'ai vu dans la nasse j'ai cherché à l'en dépêtrer.

LE COLONEL.

Oh! je respire!

JOLIBOIS.

Avec une échelle de soie que j'ai pu lui faire

passer, il est descendu dans les jardins du couvent... trente pieds de haut pour le moins... moi, je l'attendais dans la rue, au pied du mur de clôture... mais voilà que j'entends des cris, des coups de feu... Il y avait, à ce qu'il paraît, chez les religieuses une assemblée secrète... bref, on avait aperçu le lieutenant, et on le poursuivait comme un voleur... Jugez de mes transes... j'allais voler à son secours, mourir ou le sauver... je le vois qui grimpe à la muraille... alors je reste à mon poste... je me mets en position de lui faire la courte échelle... déjà il avait un pied sur mon épaule... il ne tenait plus le haut du mur qu'avec la main gauche... quand tout-à-coup j'entends un cri à faire frémir la nature... là-dessus, je sens mon homme qui fléchit... ses genoux plient comme du coton... le voilà à cheval sur ma caboche, et en le recevant dans mes deux mains, j'ai vu qu'il n'en avait plus qu'une.

LE COLONEL.

Oh!

JOLIBOIS.

Un coup de hache avait séparé le poignet de l'avant-bras; et, pendant que le lieutenant tombait d'un côté, la gueuse de main tombait de l'autre.

LE COLONEL.

Sacredieu! sacredieu! la mort était préférable... mais enfin qu'en as-tu fait?

JOLIBOIS.

De la main? pas moyen de la ravoir.

LE COLONEL, *criant.*

Anatole! Anatole! qu'est-il devenu?

JOLIBOIS.

Je l'ai conduit chez le chirurgien-major du régiment.

LE COLONEL.

Imprudent!

JOLIBOIS.

Ne craignez rien, le major est discret! et puis c'est un habile homme... En regardant la chose, il a d'abord hoché la tête... mais quand il a vu le lieutenant avec la mine aussi tranquille que s'il se fût agi du bras de son voisin, il a dit comme ça : Le moral est bon, il y a de la ressource... Faut dire que votre fils a montré un courage...

LE COLONEL.

Mais il est perdu, sacredieu! il est perdu! Perez a porté plainte, le général sera sans pitié. Mon Dieu, mon Dieu, sauvez mon fils!

JOLIBOIS.

Dites donc, mon colonel, il y a un mot qui me revient parce que vous parlez du bon Dieu; je ne sais pas au juste s'il est de lui ou de ses saints; mais il dit comme ça : Aide toi, le ciel t'aidera; Qu'est-ce que vous en pensez?

LE COLONEL.

Mais quel parti prendre? comment dérober aux yeux...

JOLIBOIS.

C'est vrai qu'un poignet de moins, ça ne paraît pas plus que le nez qui manquerait au milieu du visage; mais n'y aurait-il pas moyen de faire filer le lieutenant hors barrières?

LE COLONEL.

Quelle idée! le général doit envoyer aujourd'hui des dépêches au quartier général de l'armée de Catalogne; je suis bien avec le général, Anatole s'est distingué à la prise de Tarragone, et s'il est en état de supporter la route...

JOLIBOIS.

En état ou non, il faut lui faire avoir cette mission; je le porterai plutôt sur mes épaules jusqu'au terme du voyage... Soyez tranquille, ça sera la seconde fois; mais ça réparera la première.

LE COLONEL.

Oui, oui, tu l'accompagneras, tu veilleras sur lui

JOLIBOIS.

Comptez sur moi, mon colonel, comptez sur moi! mais à propos, tout-à-l'heure, en passant devant la maison du général, on m'a remis cette lettre pour vous, mon colonel.

LE COLONEL, *prenant la lettre.*

Cette lettre!

JOLIBOIS.

Oui, il paraît même que c'est par oubli si l'on ne vous l'a pas apportée hier au soir.

LE COLONEL, *qui a lu la lettre.*

Qu'ai-je lu! Jolibois, mon fils est sauvé!

JOLIBOIS.

Comment!

LE COLONEL.

Écoute :

Il lit haut.

« Colonel,

» Je vous avais dit hier que j'avais des dépêches » à envoyer au commandant en chef de l'armée » de Catalogne. Vous les trouverez ci-jointes, car » je vous charge de les faire porter par celui de » vos officiers qu'il vous plaira de choisir.

» La faveur de cette mission étant une récom- » pense que je donne à votre régiment pour sa » brillante conduite à la prise de Tarragone, vous » voudrez bien la rendre publique par votre plus » prochain ordre du jour. Je suis, etc, etc. »

JOLIBOIS.

Vive le général!

LE COLONEL.

Oh! oui, sacredieu, vive le général, vive le sauveur de mon enfant! car ces dépêches, tu comprends bien que c'est Anatole qui les portera. Mais viens, suis-moi, que je le voie, que je l'embrasse, et qu'il parte sur-le-champ! plus tard je recevrais peut-être contre-ordre. (*Apercevant un aide de camp qui entre du fond suivi de Perez.*) Ciel!

JOLIBOIS.

Cet aide de camp...

LE COLONEL.

Jolibois, tout-à-l'heure mon devoir pourrait m'empêcher de sauver mon fils; prends ces dépêches, cours, hâte-toi, emmène Anatole, et tous deux au plus tôt sortez de la ville; va... va...

JOLIBOIS.

Allez, allez, ne craignez rien.

Il sort par la droite, tandis que l'aide de camp et Perez arrivent du fond.

SCENE VII.

LE COLONEL, UN AIDE DE CAMP, PEREZ.

L'AIDE DE CAMP.

Colonel, vous n'ignorez pas sans doute qu'un grave délit a été commis cette nuit dans Tarragone.

LE COLONEL.

Je viens d'en être instruit.

L'AIDE DE CAMP.

Et, comme nous tous, vous avez été indigné, n'est-ce pas? comme nous tous, vous avez demandé prompte et bonne justice ?

LE COLONEL, *à part.*

Que le diable t'emporte!

L'AIDE DE CAMP.

Mais soyez tranquille, le général sera sans pitié pour le coupable, qui ne tardera pas d'être connu de lui.

LE COLONEL, *vivement*

Eh quoi?...

L'AIDE DE CAMP

Il a pris des précautions en conséquence

LE COLONEL, *à part.*

O mon Dieu! aurait-il donné l'ordre de ne laisser sortir personne de la ville?

L'AIDE DE CAMP.

Et à cet effet le général m'a chargé de vous dire...

LE COLONEL, *l'interrompant.*

De me dire... ?

L'AIDE DE CAMP.

Que vous ayez à venir vous joindre à tous les chefs de corps qu'il a convoqués chez lui, dans le but de se concerter sur les mesures à prendre pour découvrir l'auteur du crime dénoncé à sa justice.

LE COLONEL.

Et c'est le seul ordre que vous soyez chargé de me transmettre?

L'AIDE DE CAMP

Le seul, mon colonel.

LE COLONEL.

Très-bien. (*A part.*) Je craignais que le départ des dépêches ne fût ajourné. (*Haut.*) Monsieur l'aide de camp, dans quelques minutes je serai chez le général; ce n'est pas l'embarras, il me faut la grande tenue; mais moi, sacredieu! je ne suis pas long à me parer. (*A part.*) D'ailleurs j'ai une sortie par le jardin de la maison, j'en profiterai; par là le chemin est plus court. (*A l'aide de camp.*) Vous pourrez dire au général que je vous suis.

L'AIDE DE CAMP

Il suffit, colonel.

LE COLONEL, *à part.*

Allons, allons, sacredieu! courage et bon espoir! (*Désignant Perez.*) Oui, oui, ce vieux vautour-là cherchera vainement sa proie.

Il entre dans la maison de Perez et l'officier sort par le fond.

SCENE VIII.

PEREZ, *seul.*

Ah! me voilà seul, je puis respirer enfin, exhaler en liberté la joie qui m'étouffe... Oh! oui, la joie! N'avoir laissé la vie à ma victime palpitante que pour la faire achever par les siens! associer leur justice à ma haine; les forcer, ces Français maudits, d'immoler un des leurs, de l'offrir en holocauste aux mânes des nôtres! Ah! jamais joie plus vive n'a fait bondir mon cœur. Mais ce général ne m'a-t-il pas bercé d'un vain leurre? s'il n'avait assemblé ses officiers que pour soustraire leur frère d'armes à la mort qui l'attend... Ah! ce serait à le démasquer aux yeux de tous, ce général parjure et félon, à le traiter d'infâme, à frapper son visage avec la croix qu'il porte sur la poitrine, à le poignarder comme complice du lâche qui m'a déshonoré!

Il va rentrer chez lui; mais il est arrêté par Léonor, qui arrive de droite avec Paquita.

SCENE IX.

PAQUITA, LEONOR, PEREZ.

LÉONOR, *à genoux.*

Ah! mon père, mon père...

PEREZ, *brusquement*

Laissez-moi.

Il rentre chez lui.

SCENE X.

PAQUITA, LÉONOR.

LÉONOR.

Oh! il ne me pardonnera jamais; toujours il m'accablera de sa haine et de son mépris.

PAQUITA, *courant à elle*

Ma bonne maîtresse!

LÉONOR.

O Paquita, Paquita, que je suis malheureuse!

PAQUITA.

Pensez que dans votre malheur vous avez une consolation, celle de savoir que ce pauvre jeune homme n'a rien à craindre pour sa vie

LÉONOR.

En es-tu bien certaine?

PAQUITA.

Son père, que nous venons de rencontrer, ne s'est-il pas empressé de nous donner cette bonne nouvelle?

LÉONOR.

Oui, il nous a parlé de dépêches dont Anatole avait été chargé; mais, hélas! n'aura-t-il pas été

vaincu par les souffrances de sa blessure? aura-t-il pu partir?

PAQUITA.

N'en doutez pas, il est jeune, mais il a un courage au-dessus de son âge; et puis il aura pensé à son père, à vous qu'il aime... Oh! il est parti! oui, oui, à l'heure qu'il est ce brave jeune homme et son fidèle sergent doivent être déjà bien loin de cette ville.

LÉONOR.

Dieu le veuille!

PAQUITA, *apercevant Jolibois qui entre.*

Ciel!

SCENE XI.

PAQUITA, JOLIBOIS, LÉONOR.

LÉONOR, *courant à Jolibois.*

Vous! vous ici! mais le colonel nous avait dit que vous deviez accompagner son fils?

JOLIBOIS.

C'est vrai, je devais accompagner le lieutenant s'il partait.

LÉONOR

Il n'est pas parti?

JOLIBOIS.

Non.

LÉONOR.

Et pourquoi? pourquoi? parce qu'il était trop souffrant, n'est-ce pas?

JOLIBOIS.

Du tout! c'est pas ça; mais c'est le général qui nous a bloqués dans la ville... Oui, n'a-t-il pas fait donner la cousigne à toutes les portes de ne laisser sortir personne sans exhiber une permission signée de lui? et comme il ne veut pas en signer jusqu'à nouvel ordre, force nous a été d'attendre son bon plaisir.

LÉONOR.

Mais Anatole! Anatole est perdu!

JOLIBOIS.

Perdu! il le serait si l'on découvrait que c'est lui qui s'est introduit cette nuit dans votre couvent; mais on ne le découvrira pas.

LÉONOR.

Comment?

JOLIBOIS.

Au fait, je vais vous conter ça, parce qu'enfin je peux vous le dire à vous...

PAQUITA.

Parlez, parlez vite, nous vous écoutons.

JOLIBOIS.

Aussitôt après son accident, j'avais conduit le lieutenant chez le chirurgien major du régiment... un malin fini, comme vous allez le voir; mon petit lieutenant en sûreté, j'étais venu en toute hâte prévenir le colonel, afin de nous entendre tous deux sur les moyens de sortir d'embarras; nous les avions trouvés ces moyens-là, vous savez? des dépêches à porter... mais à mon retour chez le chirurgien major, jugez de ma surprise. . mon lieutenant avait deux mains! (*Étonnement de Léonor et de Paquita.*) Oui, pendant mon absence, le major avait profité du sang-froid et du courage de son malade, et au moyen de je ne sais quel appareil de sa façon, il lui avait ajusté une main d'acier

LÉONOR.

Qu'entends-je!

JOLIBOIS.

Il faut voir ça comme c'est fait, une vraie main naturelle, sauf qu'on ne peut pas s'en servir... mais, en mettant des gants, pas moyen de deviner la chose. Si bien que le lieutenant n'a rien à craindre ici, et qu'il n'a pas besoin d'aller se morfondre d'ennui loin de vous, qui êtes tout son bonheur. Je venais dire ce qui en est au colonel, le tranquilliser un peu, ce pauvre cher homme... je vous ai trouvées là; j'ai pensé que je ne vous ferais pas de peine en vous mettant du secret, et voilà.

LÉONOR.

Oh! merci, merci de la confidence.

PAQUITA.

Mais où est-il en ce moment ce bon jeune homme?

JOLIBOIS.

Toujours chez le major; parce que, voyez-vous, cette chienne d'opération, elle a été douloureuse; le lieutenant souffre encore pas mal; mais il paraît que dans quelques heures il lui sera possible d'aller et venir ni plus ni moins que nous faisons tous dans l'état physique où se trouvent nos individus. (*On entend des roulemens de tambour.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

JEPPO, *accourant.*

Seigneur Perez! seigneur Perez!

SCENE XII.

PAQUITA, LÉONOR, JOLIBOIS, JEPPO.

JEPPO, *qui a aperçu Jolibois.*

Eh bien, sergent, qu'est-ce que vous faites donc là? A quoi pensez-vous? Et la revue!

JOLIBOIS.

La revue!

JEPPO.

Oui, il va y avoir tout-à-l'heure, ici, sur cette place, une grande revue par ordre du général.

PAQUITA.

Et à quel propos cette revue?

JEPPO.

A propos de l'événement de cette nuit.

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que tu dis là?

JEPPO.

Oui, sergent; le général veut vous inspecter tous, officiers et soldats; il sait votre nombre au juste, et celui qui manquera à l'appel, eh bien! ce sera l'homme au poignet coupé.

JOLIBOIS, *à part.*

Ciel! (*Haut.*) Et cette revue va avoir lieu tout de suite?

JEPPO.

Tout de suite!... Écoutez les tambours qui battent le rappel.

Il remonte la scène et il regarde au dehors.

LÉONOR, *bas à Jolibois.*

Tout est perdu!... Anatole ne sera pas en état de paraître à cette revue.

JOLIBOIS, *de même.*

Je le crains! quoique ça, ne vous désolez pas encore, il n'est pas dit qu'il ne pourra pas venir; je cours auprès de lui... et pour remonter le moral, je lui dirai qu'il vous verra, que vous serez là sur votre balcon.

Il sort. Les tambours battent maintenant le pas de charge.

SCENE XIII.

PAQUITA, LÉONOR, JEPPO, PEREZ.

PEREZ, *sortant de chez lui.*

Ces bruits de tambour...

JEPPO, *redescendant la scène; apercevant Perez.*

Ah! seigneur Perez...

LÉONOR, *à part.*

O mon Dieu! protégez Anatole!

PEREZ, *à Jeppo, qui est censé lui avoir tout appris.*

Vraiment!

JEPPO

C'est une bonne idée, n'est-ce pas, que le général a eue là?

PEREZ, *sans lui répondre, allant à Léonor.*

Rentrez*.

JEPPO.

Et comme personne ne peut sortir de la ville, on ne tardera pas à mettre la main sur notre manchot, et alors...

Il fait le geste du soldat qui fusille.

PAQUITA, *pinçant le bras de Jeppo en passant auprès de lui pour suivre sa maîtresse.*

Oh! le méchant cœur!

Elle rentre au logis avec Léonor.

SCENE XIV.

LE GÉNÉRAL, L'AIDE DE CAMP, ÉTAT-MAJOR, PEREZ, JEPPO, SOLDATS, *puis* LÉONOR, PAQUITA, *sur le balcon,* LES HABITANS *aux fenêtres de leurs maisons; et ensuite* LE COLONEL.

A peine Léonor et Paquita sont-elles rentrées au logis, que la compagnie de grenadiers du colonel débouche sur le théâtre, musique militaire en tête, et vient prendre position à droite. D'autres compagnies occupent ensuite la gauche et le fond, de manière à ce que la colonne semble se prolonger dans la coulisse de droite. Bientôt on entend les tambours battre au champ.

JEPPO.

On bat au champ, le général arrive; la revue va commencer.

Il remonte la scène avec Perez.

PAQUITA, *qui a paru sur le balcon avec Léonor et*

Léonor, Perez, Paquita, Jeppo

montrant à celle-ci les grenadiers stationnés devant la maison de Perez

Voilà sa compagnie.

LÉONOR, *tristement*

Oui, mais il n'est pas là, lui.

On voit le général, passant devant la ligne du fond, suivi de son état-major.

PEREZ, *descendant la scène.*

Encore quelques minutes, et je serai vengé!

Le général continue d'inspecter la ligne du fond et celle de gauche; il marche lentement, et il examine officiers et soldats avec la plus scrupuleuse attention. Perez ne le perd pas de l'œil.

LE COLONEL, *accourant de droite et se plaçant à la tête de ses grenadiers.*

Et vite! vite à mon poste; sacredieu! je suis arrivé à temps.

LÉONOR, *à elle-même*

Il ne vient pas!

LE COLONEL, *continuant, et toujours à lui-même.*

J'ai laissé en arrière Jolibois avec mon fils et le major, notre sauveur; mais, sacredieu! le pauvre enfant, je tremble que ses forces ne trahissent son courage!

LE GÉNÉRAL*, *qui a fini de passer en revue la colonne de gauche, et à Perez en passant près de lui.*

Rien encore! tous les rangs sont au complet.

PEREZ.

Patience, général, patience!

LE GÉNÉRAL.

Il ne me reste plus à inspecter que cette compagnie de grenadiers.

PEREZ.

Alors, c'est dans cette compagnie que vous trouverez une place vide.

SCENE XV.

LES MÊMES, ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *entrant avec Anatole et le major.*

Tu crois ça, mon vieux? eh ben! tu te trompes*.

LÉONOR, *apercevant Anatole.*

Ciel!

PAQUITA.

C'est lui!

LE COLONEL.

Mon fils!

ANATOLE.

Bon espoir, mon père, bon espoir!

JOLIBOIS.

Silence! on nous observe.

Ils se séparent, et chacun va prendre sa place.

LE GÉNÉRAL, *continue sa revue, il examine encore avec plus de soin que les autres tous les hommes de la compagnie du colonel; arrivé près d'Anatole, il s'arrête***.

Eh bien, lieutenant, qu'avez vous donc, vous êtes bien pâle?

*Le Colonel, le Général, Perez, Jeppo, Paquita, Léonor

** Le Chirurgien-major, Jolibois, Anatole, le Colonel, le Général, Perez, Jeppo, Paquita, Léonor.

ANATOLE.

Moi, général, je n'ai rien. (*Anxiété du colonel, de Jolibois, de Léonor et Paquita. Anatole continuant après avoir regardé Léonor.*) Jamais je ne me suis mieux porté. (*A part.*) Oh! que je souffre! que je souffre!

LE GÉNÉRAL, *à Anatole qu'il examine toujours attentivement.*

Bonne tenue! mais ce bras-là ne tombe pas assez d'aplomb sur la cuisse gauche.

LÉONOR, *poussant un cri.*

Ah!

LE GÉNÉRAL, *qui a placé lui-même le bras d'Anatole.*

Là, comme ça, à la bonne heure! Maintenant deux pas en avant.

LE COLONEL, *à part.*

Sacredieu! que va-t-il faire?

JOLIBOIS.

Je n'ai pas une miette de salive dans le gosier.

ANATOLE, *à part.*

O mon père! ô Léonor!

PAQUITA.

Pauvre jeune homme!

JEPPO, *à Perez.*

Dites donc, est-ce que le général croirait?... mais non, ce garçon a deux bras et deux mains comme vous et moi.

LE GÉNÉRAL.

Anatole Derneval, en présence de vos frères d'armes assemblés, je me plais à vous témoigner toute la satisfaction que m'a fait éprouver votre jeune courage à la prise de cette ville; je vous donne les épaulettes de capitaine et vous attache à ma personne en qualité d'aide de camp.

ANATOLE.

Ah! général!

LE GÉNÉRAL.

De plus, en vertu des pleins pouvoirs que l'empereur a daigné me concéder, je vous nomme membre de la Légion d'Honneur!

LE COLONEL*.

Qu'entends-je!

ANATOLE

A moi, à moi la croix des braves!

LE GÉNÉRAL, *arrachant sa croix.*

La voilà!

Anatole met un genou en terre, et le Général lui attache la croix sur sa poitrine.

JOLIBOIS.

Capitaine et décoré! c'est ficelé ça!

LE GÉNÉRAL, *tirant son épée et remplissant le cérémonial d'usage.*

Anatole Derneval, je vous fais chevalier.

Anatole se relève, et le Général lui donne l'accolade aux cris répétés de vive l'empereur! le Général continue sa revue.

* Le Chirurgien-major, Jolibois, le Colonel, Anatole, le Général, Perez, Jeppo, Paquita et Léonor.

LE COLONEL*.

Sacredieu! j'en pleure de joie. Mais, mon Dieu, mon Dieu! à quelles rudes épreuves on l'a mis! Ciel! il chancelle! (*Courant à lui.*) Mon fils!

JOLIBOIS, *qui s'est avancé aussi.*

Mon lieutenant!

ANATOLE, *à mi-voix.*

Ne craignez rien, j'ai de la force encore!

LÉONOR.

Je respire!

Anatole regagne sa place, accompagné de son père et de Jolibois.

LE GÉNÉRAL, *qui a terminé sa revue, est revenu en scène, et s'adressant à Perez.*

Seigneur Perez, vous étiez venu me dénoncer un crime et je vous avais promis justice : j'ai passé une revue générale de tous les hommes qui devaient être présens sous les armes; des officiers délégués par moi ont fait en même temps l'inspection des malades et des blessés; et je l'atteste sur l'honneur, le coupable que vous cherchez n'est point parmi les soldats français.

PEREZ**.

Il y est, je vous le jure!

LE GÉNÉRAL.

Seigneur Perez!

PEREZ.

Oh! je ne suspecte pas votre loyauté, général; mais, comme moi, vous êtes le jouet d'une affreuse machination. Général, deux heures encore de délai, deux heures encore sans que nul puisse sortir de la ville, et j'engage ma foi, ma foi d'Espagnol et de chrétien, que d'ici là je vous aurai nommé l'auteur du crime de cette nuit.

LÉONOR, *à part.*

Juste ciel!

LE GÉNÉRAL.

Soit, je consens.

JOLIBOIS.

Et nous allons droguer comme ça deux heures!

ANATOLE.

Oh! mon courage, mon courage, ne m'abandonne pas!

LE GÉNÉRAL.

Pourtant j'ai des dépêches pressées à faire parvenir à l'armée de Catalogne, et je veux excepter de la consigne générale celui de mes officiers chargé de cette mission.

LE COLONEL, *s'avançant vivement.*

Général, c'est mon fils.

PEREZ.

Eh bien! le fils du colonel peut porter vos dépêches, général! je ne m'oppose pas à ce qu'il soit privilégié, celui-là.

JOLIBOIS, *à part.*

Bonne pâte d'homme, va!

PEREZ.

Qu'il sorte de la ville, mais qu'il en sorte seul.

LE GÉNÉRAL.

Il en sortira seul

* Le Chirurgien-major, Jolibois, le Colonel, le Général, *passant dans les rangs*, Perez, Jeppo, Paquita et Léonor, *toujours au balcon.*

** Le Chirurgien-major, Jolibois, Anatole, le Colonel, le Général, Jeppo, Paquita, Perez, Léonor.

ANATOLE, *à part et avec souffrance.*

Si je peux!

JEPPO, *à Perez.*

Ah çà! seigneur Perez, quel est donc votre projet? Comment vous y prendrez-vous pour découvrir votre homme? Ça n'est pas aisé, ça!

PEREZ.

Ma fille m'aidera.

JEPPO, *à part.*

Je n'en crois rien.

ANATOLE, *jetant un cri.*

Ah!

LE COLONEL.

Sacredieu!

ANATOLE, *à son père et à Jolibois.*

Mes amis, j'ai long-temps lutté; mais je cède, je suis vaincu!

Il tombe évanoui entre les bras de son père et de Jolibois.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Rien, général, rien.

JOLIBOIS.

Mon général, la joie, la satisfaction de son nouveau grade, de sa croix, tout ça a tourné sur le cœur du lieutenant; et voilà!

JEPPO, *à Perez.*

C'est drôle, hein?

PEREZ, *s'avançant rapidement vers Anatole.*

Mais peut-être que des soins...

JOLIBOIS, *se jetant au-devant de Perez et lui montrant le major qui s'était empressé d'accourir auprès d'Anatole.*

Merci, seigneur Perez, merci, c'est pas la peine; le chirurgien-major est là. (*A part.*) Cré coquin! tu n'avanceras pas, va, ou je t'avalerais plutôt en travers!

LÉONOR.

Ah! Paquita, Paquita, il est perdu!

PAQUITA.

Qui sait!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un boudoir élégamment meublé; une porte à droite de l'acteur, qui conduit aux appartemens de Léonor; une autre, à gauche, qui mène au jardin; une troisième, dans le fond, servant de porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, *seule, tombant épuisée sur une causeuse.*

Et toi aussi, mon Dieu, Dieu de miséricorde, tu es sourd à mes prières! autrefois, dans mes plus amères douleurs, dès que j'avais invoqué ton saint nom, je sentais la paix rentrer dans mon ame; aujourd'hui rien ne saurait calmer le tourment que j'endure! Je donnerais mon sang le plus pur, dix années de ma vie pour savoir ce qui s'est passé après cette fatale revue! et Paquita... Paquita ne revient pas!... n'a-t-elle encore rien appris? (*Se levant.*) Mais peut-être elle n'ose plus revenir... tout est découvert... Anatole n'est plus! mon père l'aura poignardé. Eh bien! qu'on vienne me l'annoncer, au moins... quand ce serait mon père, un couteau sanglant à la main... il n'a rempli que la moitié de sa tâche, il lui reste encore ma vie à prendre... il me semble, hélas! que je la sens qui s'échappe... mes idées se confondent... (*Se laissant retomber sur la causeuse.*) Ah! si Paquita tarde encore, elle me trouvera folle ou morte au retour.

SCÈNE II.

PAQUITA, LÉONOR.

PAQUITA, *entrant vivement du fond.*

Senora, Dieu vous protége!

LÉONOR, *se levant.*

Ah! te voilà!

PAQUITA.

Bonne nouvelle! on ne sait rien.

LÉONOR.

Il se pourrait!

PAQUITA.

On n'a pas même le plus léger soupçon. Cet évanouissement a paru tout naturel; et, comme l'avait dit si à propos ce spirituel sergent, chacun a répété à son voisin que c'était la joie qui avait tourné sur le cœur du pauvre jeune homme. Votre père lui-même a partagé cette croyance-là. Bref, le colonel et quelques amis ont transporté de suite au logis notre gentil cavalier qui n'a pas tardé à reprendre connaissance, et aussitôt après, tous les indiscrets congédiés, le chirurgien-major a visité son malade, et tout joyeux, il a déclaré qu'il pouvait sans danger se mettre en route et porter au commandant de l'armée de Catalogne les dépêches du général.

LÉONOR.

Il va déjà partir!

PAQUITA.

Hélas! oui... mais il ne partira pas sans vous avoir fait ses adieux.

LÉONOR.

Que dis-tu là?

PAQUITA.

J'en ai pris l'engagement avec lui.

LÉONOR.

Grand Dieu!

PAQUITA.

Oh! ne vous fâchez pas. Et puis, ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir, c'est à ce damné sergent. (*Étonnement de Léonor.*) Oui, je l'avais aperçu, j'avais couru l'interroger; et tout en me répondant, tout en me contant ce que je vous ai appris tout-à-l'heure, il marchait et moi je le suivais... si bien que sans m'en douter, sans savoir comment, je me suis trouvée tout-à-coup face à face avec le jeune capitaine... Oui, je l'ai vu... Dieu! si vous saviez comme il est gentil avec son costume d'aide de camp! Puis je lui ai parlé; il était seul pour le moment... ah! il fallait l'entendre : « Ma Léonor, ma toute belle! l'ame de ma vie! et il faut partir, la quitter.. ne plus la revoir jamais! » Et là-dessus des larmes, des sanglots à ne plus finir... alors j'ai été touchée, attendrie, et je lui ai promis qu'il vous reverrait avant de partir.

LÉONOR.

Mais c'est impossible. Non, non, Paquita, non... ça ne se peut pas.

PAQUITA.

Que craignez-vous? votre père! il n'est point au au logis, il n'y est pas rentré depuis tantôt; aussitôt après la revue, à ce que m'a dit encore ce sergent, il est entré dans l'église des Bénédictins; sans doute, il a été trouver le père José, comploter encore avec lui; possédé par son idée fixe de vengeance, il ne reviendra pas de si tôt.

LÉONOR.

N'importe, quelqu'un de nos gens peut voir Anatole monter à mon appartement.

PAQUITA.

Non, si je l'amène par l'escalier qui conduit au jardin.

Elle indique la porte de gauche.

LÉONOR*.

J'ai peur, Paquita... c'est une imprudence, une faute

PAQUITA.

C'est que vous ne songez pas qu'il va s'éloigner, quitter Tarragone.

LÉONOR.

Peut-être pour jamais! ne plus le revoir! oh! qu'il vienne! qu'il se hâte! le temps vole... cours le chercher...

PAQUITA.

Oui, oui... (*En sortant.*) Pauvre garçon! va-t-il être heureux!

Elle disparaît par la porte de gauche.

LÉONOR.

O mon Dieu! prends-nous en pitié, veille sur nous! (*Apercevant Perez qui entre du fond avec démarche et l'attitude d'un homme qui réfléchit fondément.*) Oh! mon père!

PEREZ, *apercevant Léonor.*

La voilà!

* Léonor, Paquita

SCENE III.

LÉONOR, PEREZ.

LÉONOR, *à part.*

Je n'ose m'éloigner et je me sens perdue

PEREZ, *s'approchant d'elle.*

Léonor!

LÉONOR, *timidement.*

Mon père!

PEREZ, *cherchant à paraître calme.*

Tout à ma colère, tout à ma vengeance, je vous ai méconnue, outragée... j'ai douté de votre soumission, de votre obéissance. Vous êtes une fille bien élevée, vous... esclave de votre devoir, vous n'auriez pas refusé de répondre à votre père... oui, sans peine, sans retard, j'aurais su de vous ce qu'il m'importait de savoir... (*Il lui prend la main.*) Vous m'auriez dit la vérité. (*Silence de Léonor.*) N'est-ce pas que vous me l'auriez dite? n'est-ce pas que vous allez me la dire? (*Léonor fait un geste d'effroi, Perez reprend avec plus de calme.*) Oh! ne craignez rien, je n'ai plus de haine pour vous... (*La regardant avec tendresse et lui prenant les deux mains.*) Vous, Léonor, vous êtes l'enfant unique de mon amour pour votre mère, vous êtes ma fille toujours chérie... vous avez été étonnée, je le comprends, émue peut-être par l'audacieuse tentative, par les protestations brûlantes d'un... (*bien bas*) d'un misérable... (*plus haut*) qui se disait entraîné jusqu'à vos pieds par le délire de sa passion.... et, quand vous avez vu sa vie menacée, parce qu'il était venu vous dire : Je vous aime, une pitié naturelle à votre âge, à votre faiblesse, vous a prise au cœur malgré vous. Cette pitié, je vous la pardonne! vous ne pouviez pas savoir... je ne vous avais pas dit encore que ces étrangers qui pillent nos temples saints, qui brûlent nos villes, qui se parent de nos dépouilles, pour mettre le comble à leurs insultes et à nos misères, se font un jeu... (*mouvement de Léonor*) oui, ma fille, se font un jeu cruel de séduire nos épouses ou nos filles. Ils pouvaient leur faire violence après les fureurs d'un assaut; mais ils aiment à se vanter de n'en avoir pas eu besoin. (*Amèrement.*) Ils vous méprisent assez, femmes, pour croire que vous trompez sans remords vos maris, vos pères tout sanglans encore des blessures qu'ils ont reçues à vous défendre... oui, que vous nous trompez sans honte, que vous n'avez ni retenue ni pudeur, et que votre nature, à vous, femmes Espagnoles, c'est la débauche et le déshonneur!... les infâmes!

LÉONOR

Ah! mon père, mon père! (*On entend du bruit à la porte de gauche. Léonor comme frappée d'un souvenir.*) Et le malheureux qui va venir! O mon Dieu! mon Dieu! que m'a-t-il dit?

PEREZ, *qui l'examine.*

Tu frissonnes d'horreur! c'est bien, c'est bien, Léonor! le sang d'une véritable Espagnole coule dans tes veines, la voix de ton père a trouvé de l'écho dans ton cœur,,, ah! qu'elle y étouffe cette

pitié mal entendue qui n'est qu'un encouragement pour le crime, car c'est un crime que le mensonge, et ces gens-là sont tous des imposteurs... Leur amour qui n'est qu'une profanation de l'amour véritable, ils le promènent de ville en ville, ils en flétrissent chaque jour des victimes nouvelles pour se délasser du meurtre et de l'incendie.

LÉONOR, *à part.*

S'il arrivait en ce moment, il serait perdu.

PEREZ.

Nomme-le-moi donc, le misérable !

LÉONOR.

Mon père !

PEREZ.

Rien ne doit plus te retenir.

LÉONOR.

C'est impossible.

PEREZ.

Impossible !

LÉONOR.

J'ai fait un serment.

PEREZ.

Le père José t'en déliera.

LÉONOR.

Il ne le saurait, mon père. J'ai juré par la sainte Vierge, ma patronne, que ce nom resterait renfermé dans mon sein.

PEREZ, *furieux, la saisit ; Léonor tombe à ses pieds.*

Et moi, j'ai juré par le salut de mon ame que je l'en arracherais.

LÉONOR.

Grâce, mon père, grâce pour votre fille !

PEREZ.

Le nom, le nom de ce misérable?

LÉONOR.

Jamais !

PEREZ, *exaspéré et tirant un poignard*

Jamais !

JEPPO, *entrant du fond.*

Seigneur Perez...

SCENE IV.

LÉONOR, PEREZ, JEPPO.

PEREZ, *à part et avec impatience.*

Oh ! (*Allant à Jeppo et avec colère. haut.*) Que veux-tu ?

JEPPO, *interdit.*

Mais...

PEREZ.

Que viens-tu faire ici?

JEPPO, *un peu remis.*

Vous croyez peut-être que c'est votre barbe? Non, non, ce n'est pas le jour.

PEREZ

Va-t'en.

JEPPO.

C'est impossible ! avant que je vous aie appris une chose bien importante; si importante ! que pour vous la dire au galop, j'ai planté là, dans ma boutique, et la serviette au cou, une pratique à moitié rasée...

PEREZ.

Eh bien ! parle, maudit écorcheur ; mais dépêche-toi.

JEPPO.

Je voudrais bien obéir à votre gracieuse seigneurie ; mais il faut être seuls et sans témoins (*Bas à Perez.*) Il y va de notre tête à tous deux; renvoyez la senora, vous saurez ce qu'il en est.

PEREZ, *à Léonor.*

Rentrez, je vous rejoindrai tout-à-l'heure. (*Bas en lui montrant la porte de droite.*) Là, nul ne viendra plus suspendre ma justice. Réfléchissez-y bien ! votre secret ou votre mort !

LÉONOR, *s'arrêtant à moitié chemin et les yeux tournés vers la porte de gauche.*

Sainte Vierge, que Paquita ne l'amène pas !

PEREZ.

Allons, rentrez.

LÉONOR.

Oui, mon père. (*A part et les yeux encore tournés vers la porte de gauche.*) Ah ! qu'il ne le voie pas !

PEREZ.

Que cherchent donc vos yeux vers cette porte ? Que cherchent-ils ?

LÉONOR.

Rien, mon père, rien. (*A part.*) Prenez pitié de moi, grand Dieu !

Elle sort par la droite.

SCENE V.

PEREZ, JEPPO.

PEREZ.

Nous voilà seuls !

JEPPO.

Eh bien ! vous saurez donc que ces démonios de Français ont connaissance de notre conspiration de cette nuit.

PEREZ.

Qu'entends-je !

JEPPO.

C'est Piquillo, le sonneur, qui est venu tout soufflant m'avertir à l'oreille. D'effroi j'en ai laissé tomber mon rasoir sur les doigts de la pratique que je tenais par le nez, et je viens vous en faire part.

PEREZ.

Et il ne t'a donné aucun détail ?

JEPPO.

Aucun ; et puis il n'en a pas eu le temps : au premier mot d'alarme, j'ai pris mes jambes à mon cou, sans m'inquiéter du reste.

PEREZ.

Oh ! c'est impossible ; nos ennemis ne peuvent rien savoir de ce qui s'est dit, de ce qui s'est fait dans l'assemblée du couvent de la Visitation. Non, non, ils ne savent rien ; des doutes, des soupçons, voilà tout.

JEPPO.

C'est déjà bien assez.

PEREZ.

Va, va, poltron, sois tranquille.

JEPPO.

Oh! pourquoi l'avons-nous laissé s'échapper cet amoureux maudit ?

PEREZ.

Oui; que ne lui ai-je abattu la tête ?

JEPPO.

Ah! oui, les nôtres seraient plus solides sur nos épaules; car c'en serait fait de nous si ces enragés parvenaient à se rendre maîtres du pacte d'alliance où tous les conjurés ont apposé leurs noms. Pourquoi mon digne père a-t-il eu la malheureuse idée de me faire apprendre à écrire? Si je n'avais fait qu'une croix comme Piquillo, je tremblerais moins dans ma peau.

PEREZ.

Sans doute, cet écrit dont tu parles ferait notre perte à tous s'il tombait entre les mains de nos ennemis; mais il n'y tombera jamais.

JEPPO.

Vous en êtes sûr?

PEREZ.

Penses-tu qu'il puisse leur venir à l'esprit d'aller le chercher sur la poitrine du révérend père José ?

JEPPO.

Comment, le révérend père José l'a caché sur sa poitrine! C'est égal, s'il était dedans, ça serait encore mieux. A sa place, j'en ferais des boulettes. S'il veut, je l'aiderai, moi, et quand je devrais en avaler la moitié pour ma part...

PEREZ, *qui n'écoute plus Jeppo et qui marche lentement du côté de la porte secrète*.*

Ah! ce qui m'allume le sang, ce n'est pas la prétendue découverte d'une conspiration introuvable, c'est le mystère qui enveloppe encore l'intrigue impie dont ma hache n'a pas tranché le nœud.

JEPPO, *à part.*

Le patron fait bonne mine en apparence, mais ça lui donne à réfléchir. Il n'a pas l'air beaucoup plus rassuré que moi.

PEREZ, *à lui-même.*

Mais allons retrouver Léonor, et malheur à elle si son obstination ose encore se heurter contre ma volonté!

SCENE VI.

PEREZ, JEPPO, PAQUITA.

PAQUITA, *entrant vivement de gauche.*

Senora... (*A l'aspect des deux hommes.*) Juste ciel!

Elle referme promptement la porte.

PEREZ, *à lui-même.*

Que signifie?

PAQUITA, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

JEPPO.

Eh bien! mia cara, qu'avez-vous?

* Jeppo, Perez.

PAQUITA, *tâchant de se remettre.*

Rien, rien du tout.

JEPPO, *lui prenant la main.*

Rien, Paquita de mon cœur? Mais tu me trompes, te voilà toute tremblante.

PEREZ, *à part.*

En effet!

PAQUITA, *à Jeppo.*

Tremblante, et pourquoi?

JEPPO.

Que sais-je, moi, puisque je te le demande?

PEREZ, *à part.*

Quelle idée!

JEPPO.

L'on dirait, à ta pâleur, mon beau cœur d'ange, que tu as commis quelque mauvaise action?

PEREZ.

Allons, silence, maître Jeppo; n'est-il pas naturel que cette jeune fille ait été troublée en nous apercevant ici, au lieu de sa maîtresse qu'elle croyait y trouver? (*A Paquita.*) Léonor est chez elle: allez lui tenir compagnie; nous, Jeppo, sortons. (*A part.*) Je reviendrai.

Il entraîne Jeppo.

SCENE VII.

PAQUITA, *seule.*

Enfin les voilà partis! Ce vilain Jeppo, avec son interrogatoire, me jetait la mort dans l'ame. Heureusement, le seigneur Perez ne soupçonne rien! (*Elle retourne à la porte.*) Pauvre jeune ho- (*Elle l'ouvre.*) Entrez, entrez, beau cavalier. (*Anatole paraît.*) Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle!

ANATOLE.

Et qu'on ose dire qu'il n'y a pas un Dieu pour les amans!

Léonor paraît chancelante sur le seuil de la porte de droite.

SCENE VIII.

PAQUITA, LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE, *courant à Léonor.*

Juste ciel!

PAQUITA, *courant également à elle.*

Elle va perdre connaissance.

LÉONOR.

Non, je me sens mieux; mais un instant de plus, et je crois que je serais morte.

ANATOLE.

Chère Léonor!

LÉONOR.

La peur glaçait mon sang, enfin, je les ai entendus s'éloigner.

PAQUITA.

Et ils se sont éloignés sans se douter de rien.

LÉONOR.

Tu en es bien certaine?

PAQUITA.

Oui, oui, il n'y a pas de danger; d'ailleurs, pour plus de sécurité, je cours veiller au dehors, ne craignez rien, ne craignez rien.

Elle sort par le fond.

SCENE IX.

LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE.

Ah! ma Léonor, je vous revois, je puis vous parler, vous dire que je vous aime, vous le répéter avant de partir, avant de vous quitter; vous quitter! oh! voilà mon tourment, mon malheur!

LÉONOR.

Mais ce départ est pour nous une faveur du ciel!

ANATOLE.

Une faveur du ciel, parce que je pouvais être découvert, reconnu comme l'auteur du crime dénoncé par votre père; parce que je pouvais être condamné, fusillé! mais quelques jours, quelques heures, libre dans cette maison... près de vous... avec vous... puis mourir! et je ne me serais pas plaint. D'ailleurs je n'aurais pas été reconnu... j'aurais pu braver impunément la vengeance de votre père et la justice du général.

LÉONOR.

Insensé, tout-à-l'heure, il n'y a qu'un instant, à cette fatale revue, la douleur et les souffrances ont failli vous trahir et vous perdre.

ANATOLE.

Sans doute, la force du mal a triomphé de mon courage, mais maintenant je souffre moins, beaucoup moins; à la vérité, vous êtes là près de moi, et votre présence me ferait oublier les plus cruelles tortures. Croyez-moi, je vous ai dit vrai, mes douleurs sont moins vives, et s'il fallait me soumettre à de nouvelles épreuves, je serais sans crainte; nul ne soupçonnerait que c'est moi dont la main est tombée sous la hache du seigneur Perez.

LÉONOR.

Pauvre Anatole, si jeune, et déjà...

ANATOLE.

Eh! ne suis-je pas militaire, n'est-ce pas mon état d'être blessé, mutilé, tué?... mais cette blessure, elle ne m'est pas moins chère que si je l'eusse gagnée dans un combat, elle me rappellera sans cesse la nuit fortunée où pour la première fois j'ai reçu l'aveu de votre amour, car vous m'avez dit que vous m'aimiez, Léonor, vous me l'avez dit?

LÉONOR.

Hélas!

ANATOLE.

Pourquoi ce soupir? est-ce un regret?

LÉONOR.

Un regret! Eh bien, non; mais là, tout-à-l'heure, mon père a jeté dans mon cœur un doute qui m'épouvante; il me disait que les Français n'avaient ni foi, ni sincérité; il me disait que vous ne m'aimiez pas.

ANATOLE.

Mensonge! mensonge! Moi ne pas vous aimer! ah! j'en jure par Dieu, par le ciel, vous êtes ma bien-aimée, l'ame de ma vie; je ne respire que pour vous, que par vous.

LÉONOR.

O mon père, vous me trompiez, il m'aime!

ANATOLE.

Et quand je reviendrai, car je reviendrai bientôt, tu auras la preuve, la preuve certaine de cet amour saint et sacré; mon père connait mes sentimens pour toi, il les approuve; oui, il m'a promis ta main, il la demandera à ton père, il l'obtiendra...il l'obtiendra, te dis-je, nous serons unis, nous serons heureux.

LÉONOR.

Eh bien! oui, peut-être, espérons en l'avenir. (*A part.*) Oh! ne lui disons pas qu'il me trouvera morte à son retour, morte de la main de mon père, car mon père l'a juré, il me tuera si je ne lui nomme pas le coupable, et mon père n'a jamais fait un vain serment.

ANATOLE.

Léonor...

LÉONOR, *sans lui répondre et à elle-même.*

Mais s'il arrivait en ce moment...

ANATOLE.

Léonor, qu'est-ce donc? qu'avez-vous? que dois-je penser?.

LÉONOR.

Anatole, le ciel nous a favorisés...mais il en est temps... séparons-nous... partez...

ANATOLE.

Déjà?

LÉONOR.

Un plus long retard pourrait vous devenir fatal. (*A elle-même.*) Je ne sais... mais j'ai comme le pressentiment d'un malheur. (*A Anatole.*) Anatole, je vous en prie... je vous en supplie... partez... partez...

ANATOLE.

Eh bien! remettez-vous, calmez-vous, je vous obéis, je pars.

SCENE X.

LÉONOR, PAQUITA, ANATOLE.

PAQUITA, *entrant.*

Et vite, et vite, le seigneur Perez est sur mes pas.

LÉONOR.

Ciel!

ANATOLE, *lui baisant la main.*

Rassurez-vous, il viendra trop tard. (*Il court à la porte de gauche et veut vainement l'ouvrir.*) Grand Dieu!

LÉONOR.

Qu'est-ce donc?

ANATOLE.

Cette porte est fermée?

LÉONOR.

Fermée!...

PAQUITA, *indiquant la porte du fond.*

Par ici... il serait rencontré par votre père...

LÉONOR, *montrant la porte de droite.*

Ah ! par là, par ma chambre, vous pourrez fuir... fermée aussi !

Perez paraît sur le seuil de la porte du fond, enveloppé dans un grand manteau ; à sa vue, tous restent immobiles et consternés. Moment de silence.

SCENE XI.

LÉONOR, PEREZ, PAQUITA, ANATOLE.

PEREZ, *à Paquita.*

Sortez, Paquita ! *Elle hésite.*) Sortirez-vous ?

PAQUITA.

J'obéis ! (*A part.*) O mon Dieu, que va-t-il se passer ?

Elle sort.

PEREZ.

Enfin !

Il ferme la porte.

LÉONOR.

Anatole, nous sommes perdus

ANATOLE.

A la volonté du ciel !

SCENE XII.

LÉONOR, PEREZ, ANATOLE.

PEREZ.

Nous voilà seuls, nous pouvons causer librement. (*Il ôte son manteau, et tout en l'ôtant, il dit.*) Toutes les portes sont bien fermées. (*Se retournant de manière à ce que le public voie bien la paire de pistolets suspendus à sa ceinture.* Nul ne viendra nous déranger ; mais d'abord, seigneur capitaine, recevez mon salut : je vous croyais déjà parti pour cette mission dont vous avait chargé votre général ; mais je vois que, scrupuleux observateur des devoirs de l'hospitalité, vous n'avez pas voulu partir sans présenter à ma fille vos hommages et vos respects d'adieu... c'est bien... *Moment de silence. Il continue après les avoir bien examinés.*) Pourtant une chose m'étonne, capitaine, c'est que vous ne m'ayez pas demandé la faveur de venir prendre congé de la senora, c'est que vous vous soyez introduit chez elle furtivement et par des chemins dérobés... à son insu sans doute... N'est-ce pas Léonor, que la visite du capitaine vous a paru franche et loyale ? n'est-ce pas que vous avez cru qu'elle avait été autorisée par votre père ?

LÉONOR, *à part.*

Ah ! qu'il est cruel !

Elle se couvre la figure de ses deux mains et tombe sur un siége.

PEREZ.

Eh bien ! seigneur français, vous ne dites rien.. vous ne répondez rien... ma présence en ces lieux vous aurait-elle rendu muet ?... Mais non, ce n'est pas ma vue qui te cloue la langue et te force au silence... c'est la honte ! la honte, n'est-ce pas, complaisant messager du séducteur de ma fille ?... Il est ton ami, n'est-ce pas, cet homme ? Et confident loyal de leur tendresse, tu as voulu rassurer la senora, calmer ses inquiétudes sur le sort du blessé souffrant, car il souffre, n'est-ce pas ? il doit souffrir beaucoup... je l'espère... eh bien, mon jeune capitaine, je suis bien aise de te le dire, tu as joué là un rôle infâme !

ANATOLE.

Je pardonne aux injures d'un père offensé.

PEREZ.

Tu es généreux... mais je le suis aussi, moi, généreux... car qui dit confident, dit complice, qui dit complice dit coupable, et tu devrais être déjà mort !

ANATOLE.

Vous êtes le maître... vous pouvez me tuer.

PEREZ.

Eh bien ! non, je ne te tuerai pas.

LÉONOR, *à part.*

Qu'entends-je !...

PEREZ.

Je te laisserai vivre pour que tu puisses retourner auprès de ton ami, le blessé souffrant, et lui apprendre sa perte ou son salut.

ANATOLE, *à part*

Que veut-il dire ?

PEREZ.

Aprochez, Léonor. (*Elle ne bouge pas.*) Approchez, (*elle se lève*) approchez donc !

LÉONOR.

Me voilà, mon père.

PEREZ.

Vous vous rappelez sans doute ce que j'étais venu vous demander tantôt ?

LÉONOR.

Oui, mon père.

PEREZ.

Eh bien ! qu'avez-vous résolu ? êtes-vous disposée à m'obéir ?

LÉONOR.

Eh quoi ! vous exigeriez encore...

PEREZ.

M'obéirez-vous ?

LÉONOR, *tombant à genoux.*

Plutôt mourir !

PEREZ, *arrachant un pistolet de sa ceinture.*

Malheureuse !

ANATOLE.

Ah ! seigneur !...

PEREZ, *saisissant de la main gauche l'autre pistolet et le dirigeant sur Anatole.*

Un pas de plus, j'oublie la promesse que je t'ai faite, et je te tue. (*A Léonor.*) Léonor ! le nom, le nom de l'infâme qui m'a déshonoré !

ANATOLE, *à part.*

Juste ciel !

PEREZ, *exaspéré.*

Parleras-tu !

LÉONOR

Frappez !...

ANATOLE.

Arrêtez ! je parlerai pour elle.

LÉONOR, *se relevant et à Anatole.*

Ah !

PEREZ, *à Anatole.*

Qu'as-tu dit, jeune homme? qu'as-tu dis?

LEONOR, *suppliante, à Anatole.*

Taisez-vous, taisez-vous!

ANATOLE, *à Perez.*

Elle doit nommer son amant ou mourir?

PEREZ.

Oui.

LÉONOR, *avec larmes.*

Que je sois seule sa victime!

ANATOLE, *à Perez.*

Et si le nom de cet homme vous est révélé, elle n'aura rien à craindre de votre colère... elle vivra!

PEREZ.

Je le jure!

ANATOLE.

Eh bien!

LÉONOR.

N'achevez pas.

ANATOLE.

Eh bien, cet homme... ce coupable... il est devant vous.

PEREZ.

Eh quoi!.. tu serais...

ANATOLE.

Celui dont le sang a rougi votre hache!

PEREZ.

C'est toi... toi?...

ANANOLE, *qui arrache le gant dont est couvert sa main d'acier.*

Voyez!

PEREZ, *laissant tomber ses pistolets, que Léonor ramasse aussitôt.*

O bonté divine! (*Pause.*) Oui, le voilà cet infâme... il est là... là sous ma main! en mon pouvoir!... et je ne suis pas encore vengé!

ANATOLE.

Voilà ma poitrine! frappe droit au cœur!

PEREZ.

Va... va, tu seras satisfait.

LÉONOR.

Grâce... grâce pour lui!

PEREZ, *lui arrachant les pistolets qu'elle cache derrière elle.*

Vaines instances... lui faire grâce à lui.. jamais!

LÉONOR.

Au secours! au secours!

PEREZ.

Cris inutiles... nul ne viendra le soustraire à mes coups.

LÉONOR, *se jetant au-devant d'Anatole*.*

Eh bien, il ne mourra pas seul!

PEREZ.

Arrière, femme, arrière!

ANATOLE, *à Léonor.*

Laisse-moi...

LÉONOR.

Vivre ou mourir avec toi!

PEREZ.

Eh bien! qu'il en soit ainsi.

Il arme ses pistolets; en ce moment la porte du fond est enfoncée par le colonel qui se précipite entre les jeunes gens et Perez.

* Perez, Léonor, Anatole.

SCENE XIII.

PEREZ, LE COLONEL, LÉONOR, ANATOLE, PAQUITA, *au fond.*

LE COLONEL.

Sacredieu! ta balle me traversera le cœur avant de les frapper!

PEREZ.

O rage!... eh bien! d'autres mains que les miennes verseront son sang.

Il remet ses pistolets à sa ceinture.

LE COLONEL *.

Là... à la bonne heure! vous êtes redevenu raisonnable! car il fallait que la colère et la vengeance vous eussent troublé le cerveau pour vous porter à cette extrémité... un assassinat! fi donc!

PEREZ.

Un assassinat! oui, des ennemis aussi corrompus qu'avides viendront, après avoir pillé nos biens, nous flétrir dans nos affections les plus intimes, les plus sacrées; et nous autres pères, nous serons des assassins si nous versons le sang qui souille le nôtre! Ah! c'est que tu n'as jamais donné de sœur à ton fils, si tu ne comprends pas que le meurtre est justice, et le crime vertu, lorsque l'on venge la flétrissure de sa maison.

LE COLONEL.

C'est très-bien parlé, sacredieu!... très-bien! mais avec eux les Français ont apporté des lois qui sont faites pour les pères comme pour les autres citoyens; et ces lois défendent de se faire justice soi-même sous peine de devenir criminel d'offensé que l'on était. Voulez-vous être dans votre droit? courez chez le général... dénoncez-lui le coupable... car, je le vois, vous le connaissez maintenant... tout est découvert!

PEREZ.

Oui, et comme vous me le conseillez, je cours chez le général.

LE COLONEL, *le retenant.*

Attendez encore, sacredieu!... voyons, écoutez-moi... Si le cœur de mon fils a parlé plus haut que la consigne, ça n'en est pas moins un brave garçon, un officier distingué, un honnête homme... qu'est-ce que vous gagnerez à le faire fusiller?... de me mettre la mort dans l'ame et de détruire la santé à cette superbe enfant que vous avez là. (*Perez veut parler.*) Attendez votre tour, sacredieu, j'ai fini tout-à-l'heure! comme ennemis vous nous avez maudits... nous nous sommes battus, voilà les affaires réglées, partant quittes... mais après la bataille nous sommes redevenus pères de famille et rien de plus... nos enfans sont jeunes. et dans les jeunes cœurs il n'y a pas encore de place pour la haine... mon fils a eu le tort de dire à votre fille qu'il l'aimait... votre fille a eu le malheur d'entendre cette langue-là tout de suite... donnons-nous la main... unissons nos enfans, et tout sera réparé, sacredieu!

* Perez, le Colonel, Paquita, Léonor, Anatole.

PEREZ.

Jamais Perez l'Espagnol ne s'alliera avec une famille française.

LE COLONEL.

Comment, sacredieu, tu rejettes la demande d'un vieux soldat?

PEREZ.

Du fond de la tombe la voix de mon père s'élèverait pour me fléchir, je résisterais à la voix de mon père. Haine éternelle aux Français!

LE COLONEL.

Eh bien, ce n'est plus un Français qui te prie... ce n'est plus un soldat, c'est un père... oui, un père au désespoir (*très-ému*), un père que la fermeté abandonne tout-à-fait à l'idée de voir un pauvre enfant, sa gloire et son espérance, mourir encore plein de jours et d'avenir; et mourir fusillé... eh! n'est-ce pas assez pour toi de l'avoir mutilé?

PEREZ.

Ce n'est pas assez.

LE COLONEL.

C'est sa mort qu'il te faut?

PEREZ.

Sa mort!...

LE COLONEL

Comment, ton cœur de bronze ne s'amollira pas? Tu vois bien que je pleure, sacredieu, tu le vois bien!

ANATOLE, *courant au colonel.*

Mon père... jusqu'à présent j'ai gardé le silence... mais je serais coupable si je souffrais que vos larmes coulassent devant cet homme.

LÉONOR, *qui a couru à son père*.*

Ah! ne soyez pas sans pitié.

PAQUITA, *qui supplie aussi Perez.*

Allons! un bon mouvement.

LE COLONEL, *embrassant Anatole.*

Mon fils! mon enfant cheri... ils vont te tuer!

PEREZ, *se dégageant de Léonor et de Paquita.*

Me laisserez-vous sortir?

LE COLONEL, *quittant brusquement son fils, et allant à Perez**.*

Perez! Perez! arrête, ah! je t'en supplie, laisse-moi mon fils... laisse-le-moi! qu'il vive! je te le demande à genoux... oui, moi qui n'ai jamais ployé devant personne... me voilà à tes genoux... mais une bonne parole... une parole de paix, et j'oublie ta rudesse pour t'appeler mon ami et te presser sur mon cœur...

PEREZ.

Je suis inexorable... il sera fusillé.

SCENE XIV.

PAQUITA, LÉONOR, PEREZ, JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *entrant.*

Eh bien, mille tonnerres! il ne le sera pas seul, seigneur Perez, car vous le serez aussi, vous, fusillé!

LÉONOR, *se jetant au cou de Perez.*

Mon père!

PAQUITA, *à part*

Fusillé!

LE COLONEL, *qui s'est relevé aussitôt l'entrée de Jolibois.*

Qu'entends-je... qu'as-tu dit là, mon brave... qu'as-tu dit là?

JOLIBOIS.

Voilà la chose... j'étais assis sur une borne, dans la rue d'Abrantès, en face d'une jalousie derrière laquelle il me semblait voir quelque chose qui brillait... je fumais tranquillement ma pipe en cherchant à deviner si c'était l'œil luisant d'une bayadère de la Péninsule qui allumait le soldat impérial, ou le canon lustré de quelque chenapan qui me tenait en joue pour me mettre un peu à l'ombre sans que cela paraisse; il n'y avait personne autour de moi... Le galop d'un cheval vint me distraire de mes idées... je regarde... c'était un grand escogriffe de moine gris qui allait être jeté sur le pavé avec son capuchon, les quatre fers en l'air... la bête avait pris le mors aux dents... je veux lui barrer le passage... parce qu'un moine même qui est en danger... c'est un homme, voyez-vous, mon colonel... je sauverais le diable en péril, vrai comme il n'y a qu'un empereur au monde. Faut que mon mouvement effarouche la sacrée bête... elle se cabre, manque des quatre pieds, roule à terre et envoie mon capucin la tête la première contre l'angle d'une maison qui lui fait un atout au crâne large comme la bouche de Gargantua, pas plus... v'là mon robin qui fait la carpe... et votre serviteur... plus personne!... faut pourtant pas laisser un chrétien dans l'embarras... et pensant qu'il n'était qu'évanoui... je veux le mettre à son aise, je le relève... je le déshabille un peu... voyez l'instinct, aussitôt que je touche du côté de l'estomac, une espèce de grognement sort de l'intérieur de l'individu plus aux trois quarts mort, et sa grande main sèche presse un reliquaire suspendu à son cou sous sa chemise... en disant: Non... non... non... ce qui ne voulait rien dire du tout... d'abord pour moi... Eh bien, v'là ce qui s'y trouvait dans son reliquaire...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOLIBOIS.

Une pancarte en façon de pacte d'alliance, comme c'est intitulé, dont par lequel ils sont là un tas d'oiseaux qui s'engagent à faire une fricassée générale de tous les Français qui sont dans la ville.

PEREZ, *à part*

Serait-il possible!

JOLIBOIS.

Vous allez y voir les tenans et les aboutissans. Signé José, Perez, etc., etc.

* Paquita, Perez, Léonor, le Colonel, Anatole.

** Paquita, Léonor, Perez, le Colonel, Anatole.

LE COLONEL, *lui prenant le papier.*

Donne donc, sacredieu, donne donc...

PEREZ, *à part.*

Je suis perdu!

LÉONOR.

Ah! mon père, qu'avez vous fait?...

PAQUITA, *à part.*

Maudit papier, va!

JOLIBOIS.

Je vous avais apporté ça tout de suite, moi, pour en faire votre affaire avec le général.

LE COLONEL, *qui a jeté les yeux sur le papier.*

Oui, c'est un pacte d'alliance signé de tous les conjurés... Ce moine, ce père José se sauvait... le général qui soupçonnait cette conspiration avait sans doute ordonné d'arrêter le révérend bénédictin... oh! la mort... la mort pour tous les signataires de ce pacte infernal!... mais quelle pensée! (*Haut.*) Jolibois...

JOLIBOIS.

Mon colonel...

LE COLONEL.

As-tu montré ce papier à quelqu'un?

JOLIBOIS.

Non, mon colonel.

LE COLONEL.

Personne ne t'a vu le prendre au père José?

JOLIBOIS.

Personne.

LE COLONEL.

Eh bien! advienne que pourra!

ANATOLE.

Mon père, quel est votre projet?

LE COLONEL.

Tu vas le savoir. (*Courant à Perez*.*) Perez, ce papier, c'est l'arrêt de ta mort.

PEREZ.

Je ne l'ignore pas.

LE COLONEL.

Eh bien! la vie de mon fils pour la tienne et celle de tous les conjurés?

LÉONOR, *à Perez.*

Ah! vous êtes sauvé!

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Et vous aussi, mon lieutenant, car il acceptera la proposition.

LE COLONEL.

Dis un mot, et j'anéantis ce fatal papier.

PEREZ, *à part.*

Sa vie pour celle de tous.

LE COLONEL.

Consens-tu?

PEREZ

Eh bien!...

* Paquita, Léonor, Perez, le Colonel, Jolibois, Anatole.

PAQUITA.

Il est homme à dire non.

LE COLONEL.

Réponds donc! Consens-tu?

PEREZ.

Oui!

ANATOLE, *arrêtant le colonel qui va déchirer le papier.*

Et moi, je n'y consens pas.

LE COLONEL.

Insensé! tu veux donc être fusillé?

JOLIBOIS.

En voilà une idée!

LE COLONEL.

Veux-tu mourir?

ANATOLE.

Plutôt la mort que votre déshonneur!

LE COLONEL.

Mon déshonneur!

ANATOLE.

Oui, votre déshonneur! Tôt ou tard on saurait à quel prix vous auriez racheté ma vie; tôt ou tard chefs et soldats diraient de vous : Pour sauver son fils, ils nous a trahis, livrés au poignard des assassins! C'est un lâche! Et je consentirais pour vous et pour moi à cet excès de honte! Mon père, mon noble père, illustré dans vingt batailles, serait exposé à baisser le regard et à rougir devant ses frères d'armes! Jamais! Jamais! Vous êtes père; mais vous êtes un des principaux chefs de ces Français confiés par l'empereur à votre garde, et que d'infâmes conspirateurs ont voués à la mort. Faites votre devoir, dénoncez-les ces infâmes, livrez-les tous à la justice; vous y perdrez votre fils, votre fils chéri; mais vous y gagnerez, non l'estime et le respect qui vous sont déjà dus, mais l'immortalité d'un beau nom; et cela vaut bien un fils, mon père, cela vaut bien un fils!

LE COLONEL, *vivement ému.*

Anatole! mon enfant!... (*Essuyant ses larmes et avec résignation.*) Perez, courons chez le général, toi pour demander la tête de mon fils! moi, pour demander la tienne!

PEREZ.

Je te suis.

LÉONOR, *se jetant toute en larmes au cou de son père.*

Mon père! mon père! je ne vous reverrai plus!

PEREZ.

Le peuple est là pour défendre ceux qui se sont dévoués pour lui!

LE COLONEL.

Chez le général!

PEREZ.

Chez le général!

Tableau général. — FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle d'armes du palais occupé par le général en chef. Une porte à droite de l'acteur, une autre à doubles battans ouvrant au fond et servant d'entrée principale; au-dessus de deux faisceaux d'armures flottent les drapeaux conquis sur les Espagnols à la prise de Tarragone.

SCENE PREMIERE.

UN VIEUX GRENADIER, JOLIBOIS, ANATOLE, AUTRES GRENADIERS.

Au lever du rideau, Anatole est endormi dans un fauteuil à gauche de l'acteur ; Jolibois et ses camarades le contemplent en silence.

JOLIBOIS, *à ses camarades, en leur montrant Anatole.*

Regardez-moi un peu cet air calme et tranquille; ne dort-il pas là d'aussi bon cœur que si le conseil de guerre l'avait acquitté ?

LE VIEUX GRENADIER.

Eh ben! vrai, ça me passe, moi! Oui, je suis un vieux troupier, j'ai bravé la mort cinquante fois pour une, et si j'étais à sa place, j'avoue que je n'aurais pas ce courage et ce sang-froid-là!

JOLIBOIS.

Ah! dam! il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une ame aussi bien trempée que celle de ce brave jeune homme; et pour preuve (*montrant la porte de droite*), ouvrez cette porte, descendez sous cette salle d'armes, entrez dans le caveau où est le seigneur Perez, qu'ils ont aussi condamné à être fusillé demain matin, au point du jour, et vous verrez s'il dort tranquillement comme ça, lui. Cré coquin! j'étais là quand on le liait et le garrottait par mesure de précaution; et il m'a fait voir une drôle de comédie, allez! Il trépignait, il se tordait, il faisait des grimaces comme s'il avait avalé le diable, et que la queue lui soit restée dans les dents.

LE VIEUX GRENADIER.

Ah çà! au fait, pourquoi-t-est-ce qu'on ne les a pas enfermés dans les prisons de la ville, lui et ce trembleur de barbier, ce Jeppo, qui a l'air d'un conspirateur comme moi d'un cerf-volant?

JOLIBOIS.

Mais si on les avait menés dans les prisons de la ville, les autres gredins, leurs complices, qui se sont soustraits pour le moment à nos recherches, auraient bien pu soulever le peuple et venir les délivrer; tandis qu'ici, dans cette partie du palais du général en chef, il n'y a pas mèche. Il faudrait des malins autrement ficelés que les épiciers de Tarragone pour oser faire de la gymnastique face à face avec nous. Oh! que ça me ferait du bien d'en tapoter une douzaine de douzaines avec la lame de mon briquet pour soulager mon cœur! (*Il s'approche d'Anatole.*) Je les enverrais devant toi préparer les logemens là-bas. Pauvre jeune homme! (*S'éloignant tout-à-coup de lui et s'adressant à ses camarades.*) Ah çà! mais à propos, vous vous êtes bien rappelés que votre ancien lieutenant n'a pas obtenu seulement la faveur d'être gardé par vous; que c'est encore vous qui, demain matin... Vos armes sont en bon état? vous ne le manquerez pas? (*Tous se taisent.*) D'ailleurs je serai là aussi, moi.

LE VIEUX GRENADIER.

Toi!

JOLIBOIS.

Il m'a demandé d'en être, et je le lui ai promis. Oui, capitaine, que je lui ai dit en lui serrant la main, j'y serai, comptez sur moi! c'est le dernier service à vous rendre, soyez tranquille, je ne vous ferai pas souffrir.

LE VIEUX GRENADIER, *ému.*

Mais, nom d'un p'tit bonhomme! est-ce qu'il n'y a pas du tout d'espoir?

JOLIBOIS.

Le général est trop dur à cuire pour ça; et pourtant il n'aurait qu'un mot à dire pour sauver le capitaine. Mais non, il est sans pitié; il n'a seulement pas voulu voir le colonel. Pauvre cher homme! il ne s'est pas découragé : il y est encore retourné; mais, voyez-vous, c'est peine perdue, il n'aura pas été plus heureux que la premiere fois!

LE VIEUX GRENADIER.

Je l'entends; le voilà!

SCENE II.

LE VIEUX GRENADIER, JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE

JOLIBOIS, *au colonel entrant du fond.*

Eh bien! mon colonel?

LE COLONEL.

Plaignez-moi, mes amis, plaignez-moi; je n'ai plus de fils.

ANATOLE, *se réveillant.*

Mon père! mon père!

LE COLONEL

Anatole! mon enfant!

Il l'embrasse.

JOLIBOIS, *à ses camarades.*

Laissons-les seuls. (*Il regarde Anatole avant de partir.*) Mon pauvre petit lieutenant! (*Au vieux grenadier.*) Et dire que c'est pour les beaux yeux

d'une femme. Vois-tu, l'amour, au jour d'aujourd'hui, je l'exècre, je le foule aux pieds. Canaille d'amour, va !

Il sort avec ses camarades.

SCENE III.

LE COLONEL, ANATOLE.

ANATOLE.

Bon père, c'est vous que je revois, que j'embrasse.

LE COLONEL, *à part.*

Voyons, sacredieu, voyons, remettons-nous, et cachons-lui le plus long-temps possible l'affreuse vèrité.

ANATOLE.

Mon père, pourquoi cet abattement, cette tristesse? Vous ne l'avez pas oublié, mes juges m'ont recommandé à la clémence du général, et le général ne sera pas sans pitié pour moi. Oui, j'aurai ma grâce, mon père, j'aurai ma grâce. Il y a quelques instans encore, je ne pensais pas ainsi; mais maintenant tout me dit que votre fils ne vous sera pas enlevé. Oui, je ne sais; mais, pour moi, ce n'est pas un simple pressentiment, c'est comme une certitude.

LE COLONEL, *à part.*

Sacredieu, il me fend le cœur !

ANATOLE.

Tenez, là, tout-à-l'heure, je m'étais endormi... eh bien ! dans mon sommeil, j'ai vu le général... oui, il était troublé, agité ; il murmurait mon nom, il vous a appelé, vous avez paru; il vous a dit : Ton fils te sera rendu ! ton fils vivra !

LE COLONEL.

Anatole !

ANATOLE.

Mon père !

LE COLONEL.

La mort te ferait-elle donc peur?

ANATOLE.

Peur ! Ah ! mon père, vous ne pensez pas ce que vous dites... qu'elle arrive, la mort, et je saurai l'affronter sans pâlir... Mais loin de nous toute idée de malheur et de deuil... Oui, oui, croyez-moi, mon père, croyez-moi, bientôt, dans un instant, tout-à-l'heure peut-être, le général va vous faire appeler, et il vous rendra votre enfant.

LE COLONEL.

Mais je viens... je viens de chez le général... et tu le vois, tu le vois... je pleure.

ANATOLE.

Ah !

LE COLONEL

Il a été inexorable.

ANATOLE.

Malheureux père !

LE COLONEL.

Je ne voulais pas te dire ça tout de suite, mais mon cœur s'est brisé, et je n'ai pu te cacher plus long-temps la vérité.

ANATOLE.

Eh bien ! je mourrai, mon père; je vous l'ai dit, je vous le répète, la mort ne me fait pas peur... Mourir ! qu'est-ce donc après tout? C'est la chance de tous les jours qui m'arrive aujourd'hui ! douze balles au lieu d'une, qu'importe ! mon père ne sera pas déshonoré pour cela... je n'aurai pas laissé une tache sur sa vie noble et glorieuse; l'honneur est sauf ! Mon père, allons, allons, n'affaiblissez pas mon cœur par trop de tendresse; songez que je dois à tous l'exemple du courage, et qu'il faut que je tombe digne de vous.

LE COLONEL, *essuyant ses larmes.*

Oui, oui, tu as raison, pas de faiblesse; après tout, sacredieu, se quitter un instant plus tôt, un instant plus tard... et puis on dit que là-haut on se retrouve, et si je ne t'y rejoins pas aussi vite que je le désire, c'est que les boulets et les balles de l'ennemi y mettront de la mauvaise volonté.

SCENE IV.

JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *accourant du fond*

Colonel ! entendez-vous le tocsin?

On entend sonner le tocsin dans le lointain.

LE COLONEL.

Le tocsin !

JOLIBOIS.

Il sonne à toutes les églises de la ville; et puis on entend des cris, des clameurs... je gage que ce sont les complices de cet enragé de Perez qui soulèvent le peuple et organisent une révolte générale.

SCENE V.

JOLIBOIS, LE COLONEL, L'AIDE DE CAMP, ANATOLE, GRENADIERS *de service.*

L'AIDE DE CAMP, *entrant du fond, l'épée à la main*

Aux armes, colonel ! aux armes, on nous attaque de toutes parts.

LE COLONEL.

Sacredieu ! courons ! aux armes, camarades, aux armes !

TOUS.

Aux armes !

ANATOLE*.

Mon père, mes amis, emmenez-moi... que je combatte avec vous, que je me fasse tuer, que je meure en soldat, en Français, sur un champ de bataille... Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, emmenez-moi, emmenez-moi !

LE COLONEL.

Anatole, mon fils, ce que tu demandes est impossible, le devoir le défend : mais va, va, je me battrai pour nous deux... Aux armes, grenadiers ! aux armes !

LES GRENADIERS.

Aux armes !

Ils sortent tous, et les portes se referment sur Anatole.

* Jolibois, le Colonel, Anatole, l'Aide de camp.

SCENE VI.

ANATOLE, *seul.*

Seul! enfermé, captif! quand mes frères combattent! Oh! malheur! malheur! (*On entend la fusillade et le canon.*) Mon Dieu! mon Dieu, fais que les Français triomphent! fais que dans ma prison je puisse au moins répéter avec eux ce cri de victoire : Vive l'empereur! vive l'empereur!

VOIX, *au dehors.*

Viva Fernando! viva Fernando!

ANATOLE.

Qu'entends-je! les Espagnols l'emporteraient-ils?... serions-nous déjà vaincus? (*Nouvelle fusillade, nouveaux coups de canon.*) O boulets et mitraille, frappez sur ces murs, frappez! qu'ils tombent! qu'ils s'écroulent!... que je puisse m'échapper, rejoindre mes grenadiers, me mettre à leur tête et leur dire : En avant! en avant! c'est votre ancien lieutenant, c'est l'élève de Saint-Cyr, qui veut vaincre ou mourir avec vous!... Mais rien, plus rien! ce bruit... ces pas précipités... on marche de ce côté... (*il désigne la porte de droite*) des Espagnols peut-être?... Ah! je leur vendrai cher ma vie.

Il arrache une épée à l'un des faisceaux d'armes ; pendant ce temps la porte de droite tombe en éclats, et Perez accourt les vêtemens en désordre et des liens rompus flottans encore à ses bras.

SCENE VII.

ANATOLE, PEREZ

PEREZ

Aux armes! aux armes!

ANATOLE.

Lui!

PEREZ.

Je suis libre! j'ai pu les briser ces liens odieux qui me retenaient captif; j'ai pu me frayer un passage jusqu'ici... Oh! mais, point de retard, courons, courons au secours de mes frères.

ANATOLE.

Vain espoir!

PEREZ.

Qui a dit cela? (*Apercevant là seulement Anatole et le reconnaissant.*) Ciel! toi!

ANATOLE.

Oui, moi qui voudrais comme toi combattre avec mes frères, et qui comme toi ne peux sortir d'ici.

PEREZ.

Oh! mais j'en sortirai, moi; ces portes, je les briserai.

ANATOLE.

Oui, peut-être, je t'aiderai.

PEREZ, *qui a vainement tenté de faire céder les portes du fond.*

Inutiles efforts! (*Nouvelle détonation.*) O rage! ô fureur! ne pouvoir combattre, ne pouvoir verser le sang des Français!... Oh! mais, que dis-je?... (*A Anatole.*) Capitaine, Espagnols et Français vident la querelle là-bas; nous ici, nous bornerons-nous à former des vœux, toi pour Napoléon, moi pour Ferdinand? Non, non, que la lutte ici soit entre nous comme elle est là-bas entre eux... la France, c'est toi; l'Espagne, c'est moi... combattons, combattons à mort.

ANATOLE

Perez, écoutez-moi.

PEREZ, *qui a arraché une épée de l'un des faisceaux d'armes.*

Ta vie ou la mienne!

ANATOLE.

Dans le combat, dans la mêlée, je ne connaîtrais pas le père de Léonor; je pourrais le frapper... mais ici, il m'est sacré!

PEREZ.

Que le père disparaisse à tes yeux comme l'amant disparaît aux miens... plus de querelle de famille, plus de vengeance; c'est la lutte entre deux peuples ennemis; c'est la guerre, la guerre franche et loyale... Allons défends-toi, défends-toi...

ANATOLE.

Jamais!

PEREZ.

Défends-toi donc, lâche!

ANATOLE.

Lâche! tu as dit lâche! oh! je te ferai voir si l'élève de Saint-Cyr est un lâche*.

PEREZ.

Ah! j'aurai donc aussi ma part de la victoire!

Ils se battent avec acharnement, mais bientôt l'épée d'Anatole est brisée et Perez va lui plonger la sienne dans le cœur, quand il est arrêté par Jolibois qui entre suivi de plusieurs grenadiers.

JOLIBOIS.

Misérable!

Les grenadiers entourent Perez et le désarment.

PEREZ, *avec rage.*

Enfer!

SCENE VIII.

PEREZ, *entouré de grenadiers*, JOLIBOIS, ANATOLE.

JOLIBOIS.

Capitaine, nous venons vous chercher pour combattre avec nous.

ANATOLE.

Qu'entends-je!

JOLIBOIS.

Le colonel et tous ses officiers ont sollicité le général de vous accorder la faveur de mourir les armes à la main.

ANATOLE, *avec joie.*

Et il a consenti?

JOLIBOIS, *prenant une épée des mains d'un grenadier.*

Voilà votre épée.

ANATOLE, *saisissant son épée*

Oh! donne, donne.

JOLIBOIS, *à part.*

Quant à toi, vieil hibou, qui étais sorti de ton nid pour venir faire rendre l'ame à mon capitaine, tu peux dire ton *Pater noster*... (*Aux grenadiers.*) Mort, mort à lui!

ANATOLE, *s'avançant.*

Arrêtez**!

JOLIBOIS.

Laissez-nous, capitaine, laissez-nous le tuer.

ANATOLE.

Le tuer! l'assassiner! arrière, malheureux, arrière!

Jolibois et les grenadiers s'éloignent de Perez.

ANATOLE, *à Perez.*

Perez, je vais aller mourir avec les Français. (*Arrachant un sabre des mains d'un grenadier et le lui donnant.*) Toi, va mourir avec les Espagnols.

* Perez, Anatole.

** Perez, Anatole, Jolibois.

PEREZ.

Merci! merci!

ANATOLE, *aux grenadiers.*

Passage, grenadiers, passage à cet homme!

JOLIBOIS.

C'est dit, capitaine.

Lui et ses camarades laissent le chemin libre à Perez.

PEREZ.

Espagnols! Espagnols! attendez-moi, j'accours dans vos rangs pour défendre nos droits et notre liberté.

Il sort.

ANATOLE, *aux grenadiers.*

Et maintenant, mes amis, au combat! au combat!

TOUS.

Au combat!

Ils sortent.

SCENE IX.

JEPPO, *seul, se montrant à moitié derrière un des panneaux de la porte brisée par Perez.*

Oui, au combat! au combat! allez, allez! grand bien vous fasse! (*Venant en scène.*) Moi, pendant qu'ils sont à s'égorger les uns les autres, je vais un peu me remettre ici du mauvais sang que j'ai fait dans ce maudit cachot où l'on nous avait enfermés... Tudieu! quand j'y pense... quel homme que ce Perez? des liens, des portes le gênent, pan! pan! des pieds, de la tête! j'en suais sang et eau, j'en avais une courbature à le regarder faire... il n'en avait pas assez, il lui faut des plaies et des bosses... (*Fusillade.*) En veux-tu? en voilà! à ton aise, mon brave homme, et par la savonnette de mon père, j'aime mieux que tu t'en donnes le plaisir que moi.

CRIS *divers en dehors.*

Au secours! aux armes! aux armes! au feu!

JEPPO.

Ah! mon doux Jésus! quelle bagare! c'est le sac de la ville qui recommence... et j'irais me jeter au milieu de ce chaos-là! mais je serais moulu, pilé, broyé, haché... merci! ce n'est pas mon genre.

VOIX, *au dehors.*

Viva Fernando! viva Fernando!

JEPPO.

Viva Fernando! nous sommes les plus forts, nous sommes vainqueurs... Eh! mais je ne me trompe pas, on accourt de ce côté... ah! sainte Cothurne, patronne de ma mère, ayez pitié de moi, je crois qu'ils viennent me chercher.

SCENE X.

JEPPO, LEONOR, UN HOMME DU PEUPLE, DEUX MOINES, AUTRES GENS DU PEUPLE

LÉONOR, *accourant.*

Mon père! mon père! sauvez mon père, brisez ses chaînes!

JEPPO.

C'est fait, senora, c'est fait, il est libre.

LÉONOR.

Libre!

JEPPO.

Il a pris sa volée, et je suis sûr qu'il se bat à l'heure qu'il est comme s'il était payé pour ça.

LÉONOR.

Qui donc a brisé ses fers?

JEPPO

Lui, lui tout seul! (*à voix basse*) et il a trouvé ici le jeune capitaine.

LÉONOR.

Ciel!

JEPPO.

Qui l'a couvert de son corps et qui lui a donné une arme pour se défendre.

LÉONOR.

Tu as vu cela?

JEPPO.

Comme je vous vois, j'étais là... (*à part*) derrière cette porte.

LÉONOR*.

O mon Dieu! vous m'avez exaucée et je puis sans honte faire des vœux pour le sauveur de mon père!

JEPPO, *aux hommes du peuple.*

Mais puisque vous voilà, mes amis, comment vont les affaires? Nous sommes donc les plus forts?

L'HOMME DU PEUPLE.

Les Français sont battus sur tous les points; poursuivis de toutes parts, ils courent en désordre se réfugier dans la citadelle.

SCENE XI.

JEPPO, UN MOINE, L'HOMME DU PEUPLE, LÉONOR, MOINES, GENS DU PEUPLE.

LE MOINE.

Trahison! mes amis, trahison!

L'HOMME DU PEUPLE.

Trahison!

LE MOINE.

Oui, d'indignes Espagnols, des parjures... les infâmes Josephinos se sont tournés avec les vaincus contre nous et la victoire va nous échapper.

L'HOMME DU PEUPLE.

Courons! aide aux vrais Espagnols!

JEPPO**.

Oui, oui, courez! ne perdez pas un instant.

L'HOMME DU PEUPLE.

Et ne viens-tu pas?

JEPPO.

J'en meurs d'envie, mon brave; mais je ne peux pas laisser le senora seule ici.

L'HOMME DU PEUPLE.

Quand les hommes se battent, les femmes se gardent bien toutes seules.

JEPPO.

Mais...

L'HOMME DU PEUPLE, *le prenant au collet.*

Tu viendras de gré ou de force.

JEPPO.

C'est qu'il croit que j'ai peur. Senora***, je vous quitte pour la défense de la patrie... (*A voix basse.*) mais au premier détour de rue, je les plante là pour venir vous tenir compagnie.

TOUS.

Marchons!

JEPPO.

Marchons!

L'HOMME DU PEUPLE.

Et mort aux traîtres!

Ils vont pour sortir; mais ils sont retenus par l'arrivée de Perez qui entre mortellement blessé.

* Jeppo, l'Homme du peuple, Léonor.

** Le Moine, Jeppo, l'Homme du peuple, Léonor.

*** Le Moine, l'Homme du peuple, Jeppo, Léonor.

SCENE XII.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO, L'HOMME DU PEUPLE, MOINES, GENS DU PEUPLE.

PEREZ.

Tout est perdu!

LÉONOR.

O mon père!

PEREZ.

Les Français l'emportent!

Il se soutient à peine.

LÉONOR.

Vous êtes blessé?

PEREZ, *sourdement.*

Blessé à mort, grâce au ciel!

LÉONOR.

Oh! non, non, le ciel ne l'aurait pas permis... (*Perez chancelle et tombe.*) Mes amis, du secours à mon père!

PEREZ, *la tête tombant sur sa poitrine.*

C'est inutile. (*Il relève sa tête par un mouvement convulsif.*) Si encore c'était une balle française qui m'eût frappé! mais non! c'est le poignard d'un assassin, d'un lâche Espagnol!

TOUS

Un Espagnol!

PEREZ.

Oui, si l'on peut donner ce nom à l'un de ces infâmes qui nous ont lâchement vendus. Nous tenions la victoire, ils nous l'ont arrachée... mais j'ai aussi moi-même arraché la vie à l'un d'eux, à mon assassin! oui, la tête fendue par mon sabre, il est tombé devant moi sur ses deux genoux, comme un lâche, et je lui ai jeté à la face le sang qui jaillissait de ma blessure, et je l'ai vu se ployer dans la boue... et je lui ai pressé du pied sa poitrine... et je lui ai crié pour prière pendant son agonie: Maudits, maudits les traîtres, la boue à leur cadavre, et leur ame à l'enfer!

Tout en disant cela, il se traîne sur le devant de l'avant-scène à droite de l'acteur, où il retombe épuisé.

SCENE XIII.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO *et* L'HOMME DU PEUPLE; *un peu derrière*, LE GÉNÉRAL, JOLIBOIS, GRENADIERS FRANÇAIS, MOINES *et* GENS DU PEUPLE, SOLDATS, *avec des torches; puis* LE COLONEL.

LES FRANÇAIS, *entrant**

Victoire! victoire!

JOLIBOIS.

Les gredins! a-t-il fallu en descendre! il en sortait de dessous tous les pavés!

LE GÉNÉRAL.

Les rebelles ont payé cher leur audacieuse tentative.

PEREZ, *se soulevant.*

Rebelles! ceux qui veulent chasser l'étranger de chez eux!

LÉONOR.

Taisez vous, mon père!

LE COLONEL, *entrant.*

Mon fils, mon fils! a-t-on vu mon fils?

* Le Moine, Perez, Léonor, Jeppo, l'Homme du peuple; *un peu derrière*, le Général, le Colonel, Jolibois.

LE GÉNÉRAL.

Dans la mêlée, au plus fort du carnage, je l'ai vu deux fois à la tête de son ancienne compagnie, faisant des prodiges de valeur.

JOLIBOIS.

J'étais à ses côtés, au moment où nous cherchions à enlever ces deux pièces de quatre qui nous mitraillaient dans la rue de Tolède; mais une volée de boulets a fait une trouée dans nos rangs, et je ne l'ai plus aperçu; il n'était plus là! je l'ai cherché, je l'ai appelé... personne ne m'a répondu!

LE COLONEL.

Ah! sacredieu! sacredieu, il a été tué!... Eh bien, du moins sa mort sera celle d'un soldat!... je pleurerai son trépas, mais j'en serai fier et glorieux!

ANATOLE, *paraissant sur le seuil de la porte du fond.*

Hélas, mon père, la mort n'a pas voulu de moi.

SCENE XIV.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO, L'HOMME DU PEUPLE, *en arrière avec les Espagnols;* LE GÉNÉRAL, ANATOLE, LE COLONEL, JOLIBOIS, LE VIEUX GRENADIER, AUTRES GRENADIERS.

LE COLONEL.

Lui!

ANATOLE, *qui s'est approché du colonel.*

Et pourtant, mon père, pourtant, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas été tué; demandez à tous ceux qui m'entouraient, demandez-leur... ils vous diront que votre fils n'a pas fui le danger; mais je ne devais tomber que frappé par une balle fondue dans un conseil de guerre. (*Allant au général.*) Général, voilà l'épée que vous m'aviez fait rendre.

LE GÉNÉRAL.

Gardez-la, capitaine.

LE COLONEL.

Eh quoi! mon général...

LE GÉNÉRAL.

Votre fils est libre; la mitraille ennemie a respecté ses jours... il a sa grâce!

JOLIBOIS, *et* TOUS.

Vive le général!

PEREZ, *soulevant la tête.*

Français! (*Tous les regards se dirigent sur lui; continuant.*) Français! vous triomphez; les Espagnols ont voulu subir votre joug... les lâches! eh bien! que ce joug soit pour eux un joug de fer... qu'il les écrase, et que de là-haut où Dieu m'appelle, j'entende leurs cris de rage et de désespoir! Oh! je meurs!

Il expire.

LÉONOR.

Mon père... mort! mort!

ANATOLE, *voulant s'élancer vers Léonor.*

Léonor!

LE COLONEL, *l'arrêtant*

Respecte sa douleur; plus tard tu lui diras qu ton père la nommera sa fille.

LE GÉNÉRAL.

Soldats! deux fois vous avez conquis Tarragone deux fois vous avez bien mérité de l'empereur!

TOUS.

Vive l'empereur! vive la France!

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

PARIS.—IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, no 46, au Marais.

ACTE IV, 2me TABLEAU, SCÈNE IV.

L'ABBAYE DE CASTRO,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. P. Dinaux et Gustave Lemoine,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 AVRIL 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JULES BRACHIOFORTE. . . .	M. ALBERT.
LE CAPITAINE RANUCCIO. .	M. SAINT-ERNEST.
LE CARDINAL MONTALTE. .	M. CHILLY.
LE COMTE CAMPIREALI. . .	M. SAINT-HILAIRE.
FABIO, son fils.	M. ANATOLE GRAS.
UGONE, chef de bravi.	M. CULLIER.
LE GOUVERNEUR de Rome. .	M. CLAIRVILLE.
LE PRIEUR du Monte-Cavi. . .	M. MONNET.
SCIOTTI, hôtellier.	M. GILBERT.
UN CHEF DE BRAVI.	M. EDME.
MARIO.	M. ALFRED ALBERT
PREMIER BRAVI.	M
LUIDGI, } valets du Comte. .	M. ALEXANDRE.
MATTEO, } valets du Comte. .	M. EUGÈNE.
LA COMTESSE CAMPIREALI.	Mme DARCEY.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
HÉLÈNE, sa fille.	Mlle VIRGINIE M.
L'ABBESSE DE CASTRO. . . .	Mme L.
LA SUPÉRIEURE du couvent de l'Ave-Maria.	Mme BARVILLE.
LA DIRECTRICE de l'abbaye de Castro	Mme DAUSSION.
MARGARITA, gouvernante de Jules. . . . . } LA TOURIÈRE de l'abbaye de Castro. . . . . }	Mme SAINT-FIRMIN.
UNE RELIGIEUSE du couvent de l'Ave-Maria. . . . . } UNE RELIGIEUSE de l'abbaye de Castro. . . . . }	Mlle HÉLOISE.

TROIS PARENS DU COMTE CAMPIREALI, BRAVI, RELIGIEUSES, SBIRES, PAYSANS.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Le théâtre représente la demeure de Jules Brachioforte. Elle est construite dans les deux arcades d'un aqueduc en ruines sur le penchant d'une colline conduisant au petit village d'Albano qu'on aperçoit dans le fond, à gauche. Sur la droite des rochers escarpés formant près de la cabane, et dans la deuxième arcade, un precipice. L'interieur offre un aspect misérable. Quelques toiles de tableaux commencés sont eparses çà et là, au milieu d'armes de chasse et de guerre. Les deux arcades servent de fenêtres, et sont couvertes de lierre et de pampre. La porte, dans la premiere arcade, n'est fermee que par un battant, a hauteur d'appui. Entre les deux arcades, une vieille rapière appendue.

SCENE PREMIERE.

RANUCCIO, MARGARITA *.

RANUCCIO, *sur le seuil.*

Holà! hé! y a-t-il quelqu'un?... Ma foi, entrons... (*Il entre*) Personne!... la porte ouverte! Il est vrai qu'il n'y a rien ici qui puisse tenter les désirs de l'homme... Holà! hé! je demande un joli garçon...

La vieille Margarita accourt par la gauche.

* Les personnages sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène, en prenant la droite de l'acteur

MARGARITA.

Voilà! voilà!

RANUCCIO, *riant.*

Vous, la vieille!... Ça n'est pas tout-à-fait mon compte. Est-ce que c'est vous qui habitez ici?

MARGARITA.

C'est moi qui fais le ménage.

RANUCCIO.

Il me semble que vous n'avez pas grande besogne. Mais, qui est le maître du ménage?

MARGARITA.

M. Jules.

RANUCCIO, *à part.*

On ne m'avait pas trompé, c'est bien ici... Enfin je vais le revoir, après douze ans!... (*Haut à Margarita.*) Il est donc absent?

MARGARITA.

Parti dès l'aube, pour la chasse, comme tous les jours; mais il ne peut tarder à revenir de ce côté.

Elle montre les rochers.

RANUCCIO.

Continuez votre ouvrage, ma bonne, j'attendrai... (*Il va au fond, et regarde le paysage.*) Oui, Albano là-bas; (*montrant à gauche*) les rochers du Giogo, ici; là, un joli petit précipice à donner des vertiges; charmante position!... Oh! il avait du goût, mon capitaine... (*redescendant la scène, et ôtant son chapeau.*) Mon pauvre Peretti, quand après ta dernière oraison tu m'as dit: « Je te lègue mon fils, » j'ai accepté, tout en faisant la guerre; car moi, vieux soldat d'aventure, je ne savais pas d'autre métier; mais de loin j'ai veillé sur lui comme un père; aujourd'hui, assez de l'étranger... je reviens, et je ne le quitte plus... Du paradis, où tu es maintenant (et tu ne l'as pas volé), si tu es content de moi, mon ami, mon héros, mon saint Peretti, accorde-moi la grâce de mourir comme toi d'un coup de mousquet... (*Revenant à Margarita qui range.*) Eh! la ménagère!... donnez-moi donc quelques nouvelles: il y avait pas bien loin d'ici, si je ne me trompe, une croix en bois, sur la route, comme on en élève où quelqu'un a été tué?

MARGARITA.

Auprès du couvent de Monte-Cavi, à cent pas de l'auberge du vieux Sciotti.

RANUCCIO.

Juste... Y est-elle encore?

MARGARITA.

Non.

RANUCCIO, *à part.*

Pauvre ami, plus rien de toi!

MARGARITA.

Mais il y a une petite chapelle.

RANUCCIO.

Une chapelle!... et qui l'a fait bâtir?

MARGARITA, *confidentiellement.*

On ne sait pas.

RANUCCIO.

Et on y dit la messe?

MARGARITA, *confidentiellement.*

Tous les ans, le jour de l'accident.

RANUCCIO.

J'irai l'entendre.

MARGARITA.

Mais vous savez bien, puisque vous me parlez de tout cela... (*Ranuccio fait un signe affirmatif.*) Un prêtre y vient en secret.

RANUCCIO.

Et sait-on quel est ce prêtre?

MARGARITA.

Toujours enveloppé dans une longue robe et couvert du capuce, il arrive à la chapelle, et part, sans qu'on sache comment; mais on dit dans le pays que c'est le père Anselme.

RANUCCIO.

Qu'est-ce que c'est que le père Anselme?

MARGARITA

Ah! je l'ignore, et tout le monde est comme moi... on dit même qu'il fait des miracles.

RANUCCIO

Voilà qui est étrange... Mais j'entends quelqu'un sur la montagne, c'est Jules sans doute; laissez-nous seuls, ma bonne, nous avons à causer.

Marguerite sort, et l'on voit un petit vieillard descendre, en boitant, la montagne, à droite.

SCENE II.

MONTALTE, RANUCCIO.

RANUCCIO, *allant à la balustrade de la deuxième arcade qui le sépare du précipice.*

Eh! non, ce n'est pas lui; c'est un petit vieillard boiteux, qui descend tout en clopinant... (*Montalte s'arrête un instant pour tousser à la passerelle jetée sur le précipice.*) Oh! le pauvre petit vieux! on dirait qu'il n'a que le souffle... (*S'appuyant sur la balustrade.*) Eh! mon brave homme!... vous ne battez que d'une aile!... et d'ici à Albano, l'étape est un peu longue pour vous...

MONTALTE, *sur la passerelle* *.

Hélas! oui; je suis si vieux! ma santé est si frêle!...

RANUCCIO.

Tenez, je n'ai rien à faire pour le quart d'heure, voulez-vous mon bras pour vous aider?

MONTALTE.

Merci, mon brave, merci; mais je suis obligé de me reposer à chaque instant, et je craindrais d'abuser de votre complaisance.

Il descend la colline.

RANUCCIO.

Eh bien, alors, entrez ici un instant, et vous

* L'acteur chargé de ce rôle important doit le jouer sans *charge*, avec profondeur quand il est seul, parfois avec l'habitude du commandement, toujours avec distinction. Sixte-Quint fut le Bonaparte de la papauté.

vous reposerez. Allons, allons, pas de cérémonie, je suis ici chez un ami qui ferait comme moi, j'en suis sûr... (*Montalte entre.*) Entrez, entrez, et asseyez-vous là... (*Montalte s'asseoit sur un escabeau.*) Diable! je suis heureux de n'avoir pas eu pendant mon voyage une paire de jambes comme celle-là.

Il montre la béquille.

MONTALTE.

Vous arrivez de loin?

RANUCCIO.

Des Pays-Bas.

MONTALTE.

Vous étiez au service?

RANUCCIO, *ouvert, et d'une franchise militaire qui doit faire contraste avec la dissimulation de Montalte.*

J'y ai toujours été, tantôt de l'un, tantôt de l'autre... partout où il y avait quelques bons coups à donner ou à recevoir; ce n'est qu'alors qu'on se sent vivre!... mais il n'y avait plus rien à faire en Italie; il y a douze ans, je fus rejoindre don Juan d'Autriche, surnommé l'Invincible, et quoique la mer ne soit pas mon élément, je lui ai prêté un bon coup d'épaule à Lépante.

MONTALTE, *avec intérêt.*

Ah! vous étiez à Lépante!

RANUCCIO.

En personne... et les Turcs n'ont pas dû être très-contens de nous deux, car nous leur avons donné une fameuse poussée... de là, nous avons été rendre visite aux Maures d'Afrique; son frère, le roi d'Espagne, le rappela. Ma foi, ce don Juan était un vaillant compère! il payait bien; je ne voulus pas le quitter: toujours ensemble, nous avons été tenir un peu en bride messieurs des Pays-Bas, qui grognaient contre notre sainte mère l'Eglise; mais là, mon invincible don Juan est mort, dans la toile!... Pauvre diable! il méritait mieux que ça!

MONTALTE.

C'est vrai!

RANUCCIO.

Après lui, j'ai dit: Le capitaine Ranuccio a fait sa part; à d'autres, enfans... et je me suis mis en route pour revoir l'Italie. Le voyage était long, je m'ennuyais... toujours marcher... De temps en temps, quand je passais dans des pays où on se battait, je faisais ma partie, pour ne pas me rouiller la main... (*Riant.*) Si bien, que je suis resté quatre ans en route... Mais, me voilà arrivé; dans une heure, j'embrasserai un pupille, un élève, à qui je voudrais donner mes principes et ma bonne épée, car il doit avoir des dispositions, le gaillard! s'il tient de son père, qui était un vaillant soldat... voilà mon histoire, et la vôtre?

MONTALTE, *à part, en souriant.*

Il est ouvert, le capitaine... (*Haut.*) Moi, je viens du couvent des Capucins, et je vais à Albano.

RANUCCIO.

Après?

MONTALTE, *froidement.*

C'est tout.

RANUCCIO.

Ça peut être vrai... mais ça n'est pas long.

MONTALTE.

Et vous ne pensez pas à prendre du service ici, capitaine?

RANUCCIO.

Ma foi, non; d'abord, voyez-vous, les soldats du pape n'ont pas une brillante réputation... Pardon, vous êtes peut-être dans les ordres?

MONTALTE, *souriant.*

Cela n'y fait rien.

RANUCCIO.

Après cela, je crois que notre saint pontife Grégoire n'a pas besoin d'officiers.

MONTALTE.

Pourquoi cela?

RANUCCIO.

Ah! parce qu'il est trop faible pour s'en servir.

MONTALTE.

Vous parlez hardiment!

RANUCCIO, *vivement.*

Et j'agis de même; quoique je n'aie mis le pied que depuis trois jours dans les états de l'Église, est-ce que je ne sais pas déjà que c'est toujours la même chose... toujours comme autrefois? Par le temps où nous vivons, voyez-vous, en Italie il n'y a de respecté que ceux qui ont le cœur solide et le poignet ferme; tout le reste doit plier sous quelques grands voleurs... Pardon, j'ai voulu dir grands seigneurs... Et au-dessus de tous ces misérables en manteaux et en robes pavanent Orsini.

MONTALTE, *se levant, à voix basse.*

Silence, malheureux!... Savez-vous de qui vous parlez là?... les Orsini!... leur puissance est au comble, et vous feriez mieux d'aller leur offrir vos services.

RANUCCIO.

Aux Orsini, moi! jamais!... je me ferais couper le poing plutôt.

MONTALTE.

Pourquoi?

RANUCCIO, *avec une colère sourde.*

Pourquoi? je vais vous le dire pourquoi. (*Il se rapproche de lui.*) Il y avait un homme, mon ami, mon frère, un soldat comme moi... mais une autre tête que la mienne!... un homme pour moi au-dessus de tous les hommes, au-dessus de don Juan lui-même, surnommé l'Invincible, un homme enfin qu'on n'appelait jamais inutilement, et qui, lui tout seul, leur faisait peur à tous!... Eh bien, cet homme, cet ami, ce frère d'armes, les Orsini l'ont tué! ils ont lâchement assassiné mon brave Peretti!

MONTALTE, *vivement et avec une voix forte.*

Peretti!...

RANUCCIO, *étonné.*

Tiens, comme vous avez dit cela chaudement! Vous l'avez connu?

MONTALTE, *se remettant et souriant.*

J'ai souvent entendu parler de lui.

RANUCCIO, *l'examinant.*

Ah!

MONTALTE.

Tenez, capitaine, vous êtes un excellent homme, à ce que je vois; ouvert, franc... enfin comme je les aime, et j'accepte la proposition que vous me faisiez tout-à-l'heure de m'accompagner jusqu'à Albano. Voulez-vous me donner votre bras?

RANUCCIO.

Volontiers... Sur ce chemin-là, je rencontrerai peut-être mon jeune homme.

MONTALTE.

Et surtout, vous parlerez plus bas, sur la route.

RANUCCIO, *donnant le bras à Montalte, et appelant.*

Eh! la bonne, je sors un instant; mais je vais revenir... si Jules rentrait, dites-lui de m'attendre, entendez-vous? qu'il m'attende.

Montalte sort soutenu par Ranuccio; tous deux descendent vers Albano.

SCENE III.

MARGARITA, *sortant par la gauche quand ils ont disparu et courant à la porte.*

Mais dites donc! et votre nom? votre nom, monsieur le capitaine? Ah! bah! il ne m'entend plus!... Qui donc peut être ce soldat? je ne le connais pas, et jamais personne ne vient voir mon maître... Enfin, il a dit qu'il reviendrait, nous verrons bien... Tiens, tandis qu'ils s'en vont, en voilà deux autres qui montent le chemin de traverse, tout en examinant la maison... est-ce qu'ils viendraient encore ici?

Le comte Campireali arrive du même côté, mais par un chemin qui vient d'en-bas.

SCENE IV.

FABIO, LE COMTE CAMPIREALI, MARGARITA.

LE COMTE.

Dites-moi, la vieille... pourrait-on s'arrêter quelques instans ici? cette montée est rude ..

MARGARITA, *avec respect.*

Comme il vous plaira, monseigneur?

FABIO, *examinant la chambre, avec dédain.*

Il ne faut pas être exigeant ici... Pouvez-vous nous donner de l'eau fraîche?

MAGARITA, *avec volubilité.*

Oui, messeigneurs; nous avons là tout près une source bien connue dans le pays! c'est là que viennent puiser toutes les jolies filles d'Albano! et Dieu merci, il n'en manque pas!... notre eau est si claire, si limpide!... et puis M. Jules est is beau garçon!... pur cristal de roche!...

FABIO.

Eh bien! allez! allez donc!

MARGARITA.

J'y cours. Ah! dam! c'est que je tiens à la réputation de notre eau!...

Elle sort.

LE COMTE, *examinant la cabane.*

Mais il y a erreur, Fabio.

FABIO.

Non, mon père, non; ce sont bien ici les rochers du Giogo; c'est bien la maison qu'on nous a indiquée.

LE COMTE.

Mais il est impossible que ce soit là la demeure d'un homme qui aurait osé lever les yeux jusqu'à votre sœur, jusqu'à la fille des Campireali. (*Margarita rentre, apportant des verres et une bouteille d'eau en grès.*) Qui habite cette maison, bonne femme?

MARGARITA.

M. Jules, monseigneur.

FABIO.

Jules qui?

MARGARITA.

Dam! M. Jules!

LE COMTE.

Il n'a pas un nom de famille?

MARGARITA.

Je ne lui en connais pas d'autre.

FABIO.

Qui sont ses parens?

MARGARITA.

Je ne lui en connais pas non plus... C'est un pauvre orphelin, élevé, je crois, par le vieux peintre Tonio, à qui il avait été confié.

FABIO, *avec impatience.*

Mais enfin, qui est il?

MARGARITA.

Ah! c'est un joli garçon, dont toutes les filles raffollent et qu'elles aimeraient s'il voulait.

LE COMTE.

Ce n'est pas là ce qu'on vous demande.

MARGARITA.

Il est très-bon au pauvre monde, souvent triste, mais toujours brave.

FABIO.

Vous êtes bien sotte de ne pouvoir comprendre qu'on vous demande quelle est sa position dans le monde.

MARGARITA.

Sa position?

FABIO.

Oui, ce qu'il fait!

MARGARITA.

Ah! c'est différent. Il chasse, monseigneur, il chasse... quelquefois aussi il peint... il peint des madones... Dernièrement encore, il a fait mon portrait.

Jules, son fusil sur l'épaule, paraît sur la montagne. Musique en tremolo jusqu'à la sortie des Campireali.

LE COMTE, *bas à Fabio.*

Mais c'est incroyable d'audace!... Et voilà

l'homme qui, dit-on, vient rôder tous les soirs sous les fenêtres de ma fille Hélène!...

MARGARITA, *apercevant Jules.*

Tenez, messeigneurs, le voila lui-même.

SCENE V.

LES MÊMES, JULES, *déposant son fusil.*

JULES, *à part.*

Les Campireali chez moi! quelle bonne fortune! Oh! accueillons-les comme des messagers de bonheur.

Le Comte et Fabio se lèvent. Le Comte passe devant lui en le toisant avec mepris et s'arrête sur le seuil.

FABIO, *raillant avec insolence.*

Eh! l'ami... toi qui n'as pas de nom... il ne serait pas juste que nous eussions pris pour rien, chez toi, la seule chose que tu puisses offrir à tes hôtes Quand tu viendras rôder autour du palais Campireali, avec cela du moins tu pourras t'acheter un autre pourpoint.

En disant cela, il jette aux pieds de Jules une bourse, puis il s'éloigne avec son père. Jules reste petrifié, les yeux fixés sur la bourse. Margarita emporte tout ce qu'elle avait mis sur la table.

SCENE VI.

JULES *seul, sortant de sa stupeur.*

Et je venais à eux avec joie!... et j'allais leur offrir mon dévouement et ma vie!... Hélène! Hélène! ton frère m'outrager ainsi!... me traiter en mendiant!... m'accabler de son orgueilleux mépris!... Oh! l'insulte!... l'insulte!... et je l'ai dévorée en silence!... et je n'ai pas brisé!. . Oh! Hélène, Hélène, qu'il faut que je t'aime!... (*Il tombe sur un escabeau.*) Toi, qui n'as pas de nom, m'a-t-il dit! .. et il a dit vrai!. . Est-ce que j'ai un nom, moi? une famille? un seul ami? Est-ce que la vue et la parole d'Hélène ne me sont pas interdites? est-ce que depuis quinze jours j'ai pu seulement entrevoir sa robe, le soir, à la croisée? est-ce qu'une seule fois elle m'a jeté son bouquet avec de douces paroles d'amour? non, non... j'ai tout perdu. C'était un rêve! un rêve des cieux!... Je m'éveille aujourd'hui misérable, inconnu, enfant perdu que ne réclame nulle affection, nulle pitié! mendiant repoussé, à qui on jette une aumône... Adieu, illusion! adieu, bonheur espéré. (*Se levant avec explosion.*) Mais aussi, adieu la vie!... je ne la supporterai pas!... Pardonnez-moi, mon Dieu, vous qui m'avez donné un cœur trop haut pour souffrir et trop d'amour pour me venger. (*Ranuccio paraît et témoigne sa joie de le revoir; mais bientôt il l'écoute avec étonnement.*) La mort est là... (*il montre le précipice*) facile, ignorée... je disparaitrai dans ce gouffre sans laisser de trace après moi, sans laisser de souvenir... C'en est fait, Hélène, Hélène, adieu!...

Il court vers le précipice, mais Ranuccio s'est jeté devant et lui barre le passage.

SCENE VII.

RANUCCIO, JULES.

RANUCCIO.

Et moi donc! est-ce que tu ne me diras pas adieu?

JULES.

A vous?

RANUCCIO.

Tu peux bien dire toi au capitaine Ranuccio.

JULES, *le reconnaissant et lui sautant au cou.*

Ranuccio!... mon ami!.. mon père!

RANUCCIO.

Allons donc!. . diable! il paraît que j'arrive à temps pour te retrouver entier... Qu'est-ce que c'est que des idées pareilles?... Ta vieille ne t'avait donc pas dit de m'attendre?

JULES, *le pressant dans ses bras.*

Ah! pardon, mille fois pardon! je suis un ingrat: mais si tu savais comme je suis malheureux!

RANUCCIO, *regardant autour de lui.*

Tu n'as pas l'air en effet... Mais pourquoi rester ici avec ces couleurs, ces vieux morceaux de toile?... pourquoi avoir quitté le bon métier, le seul métier! celui des armes? Brûle-moi tes livres, tes toiles, tes pinceaux, et viens avec moi... tu mèneras joyeuse vie... et tu pourras faire fortune.

JULES.

Eh! que m'importe la fortune!

RANUCCIO.

Que veux-tu donc?

JULES, *s'approchant de lui et l'entourant de ses deux bras, comme un fils.*

O! mon ami, j'aime!...

RANUCCIO.

Eh bien! qui t'en empêche?

Toute cette fin de scène très-vive et très-serrée.

JULES.

J'aime avec transport Hélène!

RANUCCIO.

Va pour Hélène!

JULES.

Qui m'aime également!

RANUCCIO.

Te voilà bien à plaindre!

JULES.

Mais c'est une noble personne!

RANUCCIO.

Tant mieux!

JULES.

Mais on nous sépare!

RANUCCIO.

Ne vous laissez pas séparer.

JULES.

Ils m'ont insulté.

RANUCCIO.

Tue-les...

JULES.

Ils m'ont appelé mendiant!

RANUCCIO.

Ils ont menti! car don Juan n'a pas été ingrat! et voici de l'or...

JULES.

Homme sans nom! sans famille!

RANUCCIO.

Qui a dit cela?

JULES, *avec fureur.*

Les Campireali!

RANUCCIO.

Les Campireali!... j'ai un souvenir de ça, des nobles! des richards! (*Avec résolution.*) Ah! ils disent que tu n'as pas de nom? Laisse-moi faire... où est ton plus bel habit?

JULES

Je n'en ai qu'un.

RANUCCIO.

Choisis celui-là... on pourrait trouver mieux... (*Lui frappant sur la poitrine.*) Mais la doublure est bonne... ton épée!

JULES, *allant la décrocher à la muraille.*

La voici!

RANUCCIO, *la faisant ployer.*

Bonne lame!... Attache-moi ça ferme à ta hanche. (*Jules ceint sa rapière.*) A présent, ton chapeau!... bien, un peu plus sur l'oreille... (*L'embrassant.*) Je t'aime ainsi... tu es beau!... Maintenant, viens avec moi.

JULES.

Où donc?

RANUCCIO.

A Albano.

JULES.

Chez qui?

RANUCCIO.

Chez les Campireali.

JULES.

Pourquoi faire?

RANUCCIO, *avec force.*

Pour leur apprendre ton nom... le nom de ton père!

JULES, *voulant l'arrêter.*

Mon père!

RANUCCIO.

A Albano, te dis-je, chez les Campireali!

Il l'entraîne, et tous deux sortent par le fond.

Deuxième Tableau.

Riche salon de la villa Campireali. Porte à gauche, et, au fond, à droite, grande fenêtre avec appui intérieur.

SCENE PREMIERE.

HÉLÈNE, LA COMTESSE.

Au lever du rideau, la comtesse Campireali, assise, regarde avec attention sa fille, qui, occupée d'un paysage qu'elle dessine d'après nature par la fenêtre, oublie son crayon et contemple la campagne avec un triste intérêt.

LA COMTESSE.

Est-ce que vos yeux, ma chère Hélène, n'ont pas assez contemplé ce paysage et cette maison située au milieu des rochers du Giogo?

HÉLÈNE.

Pardon, madame, je m'oubliais dans une rêverie sans objet.

LA COMTESSE.

Sans objet! je voudrais le croire, ma fille! Etrangère au monde jusqu'à présent, vous n'y avez pas appris à dissimuler votre pensée, et il est facile de voir que votre esprit n'est point aux lieux où vous êtes venue nous rejoindre depuis un mois seulement.

HÉLÈNE.

Excusez cette inhabitude de la vie où je me trouve.

LA COMTESSE.

S'il n'y avait qu'inhabitude, je ne m'affligerais pas, mon enfant; mais il y a froideur, et je souffre.

HÉLÈNE.

Il est cependant bien loin de ma pensée de vous causer un seul chagrin, madame.

LA COMTESSE.

Et ce mot seul, *madame,* qui revient sans cesse dans vos discours, ne suffirait-il pas pour me désoler?... Hélène, écoutez-moi. Quand je vous mis au monde, ma fille, j'avais déjà donné au comte Campireali un héritier de son nom. Votre naissance ne fit pas battre son cœur... je me réjouis, moi, car j'avais désormais une compagne, dans la solitude que faisaient autour de moi ses préoccupations ambitieuses; vous m'aimiez bien alors!... j'étais heureuse!... Mais à peine touchiez-vous à l'âge où l'affection, qui n'était encore qu'un instinct, allait devenir le plus doux des sentimens, qu'un ordre sévère fut porté contre nous deux, notre fortune suffisait à peine à soutenir le haut rang que le comte prévoyait dans l'avenir de son fils; vous deviez me quitter pour entrer pensionnaire au couvent de l'Ave Maria, et après y avoir fait des vœux, aller, selon la règle, vous ensevelir pour toujours à l'abbaye de Castro, sombre retraite dont le nom seul m'épouvante!... A l'âge que

vous aviez, un enfant oublie même sa mère!... Quelques jours plus tard, vous jouiez avec vos compagnes, et moi, depuis dix ans, je vous pleurais, lorsqu'un matin... ah! ce fut un beau jour dans ma vie!... je vous vis arriver tout-à-coup dans cette triste demeure; je vous tendis les bras, je vous couvris de baisers!... Mais, hélas! mes caresses semblaient vous surprendre... vous aviez désappris ce que c'est qu'une mère!

HÉLÈNE, *avec abandon.*

Ah! comment ai-je pu vous faire tant de chagrin sans le sentir?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas tout, Hélène... bientôt je pus voir que votre cœur n'était pas insensible, mais qu'il était ailleurs qu'auprès de moi.

HÉLÈNE, *avec quelque effroi.*

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Je vous ai vue triste, préoccupée; le soir, bien des fois, je vous ai vue me fuir pour venir ici, seule, dans l'ombre, comme si vous attendiez quelqu'un... Cette nuit, quand je suis allée dans votre chambre...

HÉLÈNE.

Vous êtes venue ainsi près de moi!...

LA COMTESSE.

Eh! j'y vais toutes les nuits, malheureuse enfant!... et quand je me suis penchée pour vous donner encore un baiser, que vous ne sentiez pas, deux larmes suspendues à vos cils m'ont dit qu'avant de vous endormir, vous aviez pleuré...

HÉLÈNE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! ma mère! ma mère! je suis bien coupable!

LA COMTESSE, *avec bonheur.*

Oui, appelle-moi ainsi... ce nom est si doux, quand tu le dis! (*La tenant embrassée.*) Je ne veux pas être exigeante, mon enfant: si tu ne peux pas m'aimer encore, j'attendrai; mais tu es malheureuse, mais tu souffres seule, en silence; c'est là ce qui me désespère... je ne veux pas forcer ta tendresse, ma fille, mais, au moins, donne-moi ta confiance.

HÉLÈNE.

Ma mère, pardonnez-moi; vous saurez tout, je vous dirai tout, car on n'aime pas ainsi sans être indulgente.

LA COMTESSE, *la faisant asseoir près d'elle.*

Oh! parle-moi, ma fille, ne crains rien, mets-toi bien près de moi, que je t'entende, que je te regarde!...

Elles s'asseoient toutes deux sur un canapé.

HÉLÈNE.

Ma vie, vous le savez, s'écoulait dans le silence du couvent, quand un accident, causé à la chapelle de l'Ave-Maria par le feu du ciel, endommagea la fresque de la coupole et celle qui me faisait face dans le chœur. Des échafauds, environnés de toiles, furent établis pour les travaux d'un jeune peintre que l'abbesse avait choisi, et dont nos pensionnaires racontaient d'étranges choses. Un jour que je levais les yeux vers notre sainte patronne, j'aperçus à travers les toiles entr'ouvertes une jeune tête, avec de beaux cheveux noirs, dont le regard plongeait sur le chœur et restait attaché sur moi .. je reportai vite mes yeux sur mon livre; mais plusieurs fois encore, malgré moi, ils se levèrent vers cette figure si ardente, que je retrouvai toujours immobile à la même place, toujours tournée vers moi... Cette apparition me suivit toute la journée; je la revis en rêve; et, le lendemain, quand je revins à la chapelle, je n'osai plus regarder en haut, et mes yeux se portèrent sur le tableau qui était en face de moi, dans le chœur... mais (ce n'était point une illusion) j'y retrouvai la même tête que j'avais vue la veille dans les toiles de la coupole. Alors, ma mère, j'eus peur! . les jours suivans, je priai avec ferveur; mais un soir, à l'office, je m enhardis, je regardai le tableau... je revis sur la toile la belle figure qui m'avait tant frappée... ses yeux, cette fois, étaient voilés par la tristesse et semblaient me supplier!... je crus comprendre alors... (*avec embarras*) je ne tins pas la tête toujours baissée, et j'osai regarder...

LA COMTESSE, *achevant sa pensée.*

Vers l'atelier où se tenait toujours le jeune peintre?

HÉLÈNE, *vivement.*

Oui, ma mère, et le lendemain, la figure du tableau, si triste la veille, était illuminée de joie et d'espoir... Jules, (il avait signé sa fresque avant même de l'avoir achevée) Jules avait trouvé moyen de correspondre avec moi en silence, et de m'apprendre ainsi son amour et son nom! Je ne dis rien à personne de ce que j'éprouvais; mais, ma mère, je compris que je l'aimais!

Elles se lèvent.

LA COMTESSE, *sévèrement.*

Et jamais depuis il ne t'a parlé?

HÉLÈNE, *baissant les yeux.*

Je mentirais, ma mère, si je disais non. Jules sut arriver jusqu'à la grille du jardin, et là, souvent...

LA COMTESSE.

Malheureuse enfant! si ton père soupçonnait... ton père, si terrible, devant qui je tremble moi-même!

HÉLÈNE, *effrayée.*

Silence! silence!... je l'entends!

SCENE II.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, LE COMTE CAMPIREALI, FABIO.

LE COMTE.

Madame, nous attendons ici quelques-uns de nos parens et le cardinal Montalte, à qui j'ai donné rendez-vous pour une affaire qui intéresse notre famille...

LA COMTESSE.

Nous nous retirons. (*Bas à Hélène, en sortant avec elle.*) Viens; désormais nous ne serons plus seules dans notre solitude; désormais, j'ai une fille, et toi une mère!

Elles rentrent à gauche.

SCENE III.

FABIO, LE COMTE.

FABIO, *avec violence.*

Non, mon père, je n'en puis plus douter; d'après les nouveaux renseignemens que je viens de prendre, c'est bien le même mendiant que l'on voit la nuit rôder autour de ce palais; c'est lui qui, il y a quelques jours, à l'église, a osé ramasser le missel de ma sœur, l'insolent! Mon père, il faut qu'il cesse cette poursuite, ou qu'il périsse!... l'honneur de la famille l'exige.

LE COMTE.

Calmez-vous, Fabio. Quel que soit l'insensé, lui ou tout autre, dans quelques jours, je l'espère, il ne sera plus à craindre.

FABIO.

Comment donc?

LUIDGI, *entrant.*

Les personnes que monsieur le comte a mandées attendent dans la pièce voisine qu'il vous plaise de les recevoir.

LE COMTE.

Faites entrer. (*Le Domestique sort. A Fabio.*) Vous allez entendre les projets que j'ai voulu soumettre à notre famille.

SCENE IV.

TROIS MEMBRES DE LA FAMILLE CAMPIREALI, LE COMTE CAMPIREALI, FABIO, LE CARDINAL MONTALTE, DES VALETS, *apportant des candélabres, et disposant des siéges.*

LE COMTE.

Salut, nobles parens! (*Au Cardinal.*) Comment va la santé de monseigneur?

MONTALTE.

Toujours bien faible, et approchant à grands pas du dernier terme... je marche, comme vous voyez, un pied dans la tombe.

Il tousse et va s'asseoir à l'avant-scene de gauche.

LE COMTE.

Nous vous aimons trop pour vouloir vous croire. Messeigneurs, je vous ai convoqués pour une affaire de la plus haute importance. (*Montrant le Cardinal.*) Monseigneur nous a rendu de trop grands services, avant qu'il ne se fût ainsi obstinément retiré des affaires, pour ne pas le considérer comme des nôtres. Voici une lettre dont je veux avant tout vous donner communication; elle est du duc de Bracciano, le comte Paul Orsini.

MONTALTE, *avec un mouvement très-prononcé.*

Orsini?...

LE COMTE.

Il me demande ma fille Hélène pour son fils Octave... (*Le cardinal fait un léger mouvement.*) Cette proposition vous étonne, monseigneur?

MONTALTE, *avec empressement.*

Elle me comble de joie pour votre famille!

LE COMTE.

J'ai voulu vous consulter sur cette alliance, qui, en prêtant à notre maison un sûr et brillant appui, l'éléveau premier rang, et ne mettra plus de bornes à sa puissance; est-ce votre avis, mes nobles parens? (*signe d'assentiment*) et vous, monseigneur?

MONTALTE, *après avoir toussé.*

Octave Orsini est le premier parti d'Italie. (*Finement.*) Sa vie, il est vrai, n'a pas été exempte de désordres et des abus du pouvoir, auxquels s'abandonne un jeune homme qui peut tout... mais vous nous appelez à discuter l'avantage d'une telle union, et non le bonheur de votre fille. Les Orsini n'avaient dans leur parti qu'une famille, dont le crédit pût faire contrepoids à la leur; cette famille, c'était la vôtre; ils effacent adroitement son éclat en le confondant dans le leur... mais, ainsi unis, il n'y a plus d'opposition possible à vos volontés... (*Avec intention.*) Toutes les fois que vous voudrez ce que voudront les Orsini... seigneur comte, c'est un noble et puissant mariage!

LE COMTE.

Monseigneur, je découvre dans vos discours au-delà même de votre pensée... A présent, mes amis, écoutez-moi: notre saint pontife Grégoire XIII va tous les jours s'affaiblissant; peut-être touchons-nous au moment de lui nommer un successeur... mais parmi tous nos cardinaux, je ne vois personne... Monseigneur d'Est est trop jeune.. (*Montalte se courbe et tousse*) monseigneur Alexandrini trop hautain. (*Montalte tire des pastilles et vient en offrir au Comte.*) Ah! si nous étions assez puissans par nous-mêmes, je vous dirais tout de suite: Restons isolés dans notre force, et portons au saint-siége l'homme de notre cœur, vous, cher cardinal.

MONTALTE, *se levant et avec une fausse bonhomie, en passant au milieu d'eux.*

Moi, bon Dieu!

LE COMTE.

Vous-même!

MONTALTE.

Mais songez donc que je ne suis qu'un moine! un pauvre moine!... que j'ai à peine la force de me gouverner moi-même; et comment, en cet état, songer à gouverner le monde chrétien?

LE COMTE.

Je vous le répète, et je suis sûr de l'assentiment de mes nobles parens, vous auriez toutes nos voix.

MONTALTE.

Mais si le ciel, pour me punir, m'imposait un pareil fardeau, avec une main si débile!... une santé si déplorable!... il faudrait que j'eusse autour de moi des amis dévoués qui consentissent à administrer pour le faible vieillard!... (*Souriant avec finesse.*) Vous ne me nommeriez souverain pontife que pour vous nommer vous-même...

LE COMTE, *à ses Parens.*

Vous l'entendez!... notre part eût été belle! mais malgré notre inclination, si les Orsini ont un candidat... (*Un domestique entre. Le Comte, allant à lui avec impatience.*) Qu'y a-t-il? pourquoi nous interrompre?...

LUIDGI.

Ce sont deux étrangers qui demandent à être introduits; l'un d'eux dit que c'est pour affaire urgente.

LE COMTE, *à son fils.*

Serait-ce déjà quelque envoyé des Orsini!

FABIO.

Il faut les recevoir...

LE COMTE.

Messeigneurs, permettez-vous qu'on introduise ces étrangers? (*Signe d'assentiment. Au domestique.*) Faites entrer!

MONTALTE, *à part, sur l'avant-scène de gauche.*

Ce mariage avec les Orsini détruit tous mes plans... renverse toutes mes espérances!.. mais comment empêcher ce malheur?... qui jeter à la traverse de ce projet?...

SCENE V.

FABIO, LES PARENS *en arrière,* LE COMTE CAMPIREALI, RANUCCIO, *que le domestique introduit avec* JULES, MONTALTE.

FABIO, *à son père.*

C'est notre homme de ce matin!

LE COMTE.

Ici! chez moi!... quelle audace!

MONTALTE, *à part, en souriant.*

Eh! c'est mon brave soldat de Lépante! Que vient-il faire ici?

LE COMTE, *allant à eux.*

Que puis-je pour vous, messieurs?

RANUCCIO, *s'avançant résolument.*

Nous faire plaisir et honneur, seigneur comte; à charge de revanche!

LE COMTE, *avec impatience.*

Expliquez-vous promptement, vous voyez que nous sommes ici en famille...

RANUCCIO, *d'un ton bref et décidé.*

C'est justement d'une affaire de famille qu'il s'gait; je serai concis, et j'irai droit au but... je n'aime pas les préambules... Je suis Ranuccio, le capitaine Ranuccio, (*avec intention*) ami assez distingué de feu don Juan d'Autriche, surnommé l'Invincible, de retour depuis ce matin de la Turquie... par les Pays-Bas. Ce garçon est mon pupille, Jules!... qui n'est pas trop mal, je m'en flatte, et manie également bien le pinceau et l'espadon. Or, c'est pour ce beau garçon que je viens, sans cérémonie, vous demander la main de votre fille. J'ai dit; à vous de répondre.

MONRALTE, *à part, en riant.*

Quelle mouche a donc piqué mon brave ami Ranuccio?

LE COMTE.

Je ne reviens pas encore de mon étonnement?

FABIO, *s'avançant furieux près de Ranuccio.*

Quelle est cette insolence, messieurs?

RANUCCIO.

Un instant, jeune homme; ne nous fâchons pas, et pesez vos mots, s'il vous plaît. (*Se posant.*) Nous sommes ici des négociateurs... vous dites que nous sommes des insolens?... Qui donc?... est-ce moi? Don Juan, frère du roi d'Espagne, était d'assez bonne maison je pense, et il a cent fois serré cette main-là, que je ne donne pas à tout le monde, entendez-vous?... Est-ce lui? (*Montrant Jules.*) Oh! c'est que vous ne le connaissez pas!... eh bien, je vais vous dire qui il est, moi, et à lui aussi, car il ne s'en doute pas, le pauvre garçon... Vous rappelez-vous un brave entre tous, dévoué pour tous, terrible aux bandits (*appuyant*) de tout rang et de toute espèce... que l'on adorait ici... que les Orsini redoutaient, quoiqu'il fût seul contre toutes leurs bandes?

LE COMTE.

Voudriez-vous parler de Brachioforte?

RANUCCIO.

Justement... Peretti Brachioforte!

MONTALTE, *à part.*

Que dit-il?

RANUCCIO.

Eh bien! comte Campireali, je vous demande votre fille en mariage pour le fils de Brachioforte, que voici!

JULES.

Moi, son fils! dis-tu vrai, Ranuccio?

Ranuccio lui serre la main.

MONTALTE, *à part, regardant Jules.*

Lui! lui!...

A partir de ce moment, il ne doit plus le quitter du regard.

RANUCCIO, *souriant.*

A présent, messeigneurs, je crois que vous nous connaissez!

FABIO.

C'est donc alors le fils d'un misérable!

JULES, *arrêtant du bras Ranuccio, qui veut répondre et prenant le milieu de la scène.*

Que ce nom vous soit sacré, monsieur, car c'est celui de mon père!

RANUCCIO.

Bravo!

JULES.

Vous m'avez cru ce matin un de ces caractères sans ressort et sans énergie qui ne peuvent repousser le pied dont on veut les écraser; détrompez-vous, j'ai ma force dans mon cœur, dans mon épée!

RANUCCIO, *se frottant les mains.*

Il parle comme un ange, ce gaillard-là!

JULES.

J'ignorais en venant ici quelle était l'intention de mon ami.

RANUCCIO, *vivement.*

Ah! ça, c'est vrai; je ne la lui avais pas communiquée.

JULES.

Mais quoi qu'il ait pu dire et faire, je le tiens pour bien dit et fait, j'ai maintenant un appui, un nom que je révère... (*A Ranuccio.*) Merci, ami, merci de m'avoir révélé cette gloire! (*Au Comte, avec noblesse.*) Et c'est moi qui vous dis à présent: Comte Campireali, je vous demande Hélène pour femme.

FABIO, *à ses Parens.*

Pardon, seigneurs, de cette scène de folie et de dérision!

Il passe derrière Jules.

JULES, *arrêtant du geste le Comte, qui veut remonter la scène.*

Un dernier mot, monsieur le comte: J'aime Hélène, et je suis aimé d'elle.

FABIO, *qui se trouve à la gauche de Jules.*

Tu mens!

Silence.

JULES, *froidement.*

Celui qui dit un mot pareil sans mourir aussitôt ne peut être que le frère de celle qui vous aime. (*Se tournant vers le Comte.*) Comte Campireali, je veux une réponse.

LE COMTE.

Hélène!... plutôt morte cent fois!

JULES.

La guerre donc pour la sauver!... la guerre, Fabio, à votre avidité, qui convoite les dépouilles d'une sœur; la guerre, comte, à votre ambition qui veut immoler votre fille; la guerre, vous dis-je, à tous, et recevez le serment que je fais de vous arracher votre victime.

Il sort le premier.

RANUCCIO, *saluant avec politesse.*

L'ami de feu don Juan d'Autriche l'y aidera de tout son pouvoir.

MONTALTE, *regardant Jules sortir.*

Lui!... oh! c'est le ciel qui me l'envoie... les Orsini auront fort à faire.

SCENE VI.

LES MÊMES, *hors* JULES *et* RANUCCIO.

LE COMTE.

Chers parens, cette étrange scène met trève à mes irrésolutions. Cardinal, faites-moi le plaisir de passer chez Mme la comtesse et de la préparer à nos projets. (*Montalte entre chez la Comtesse.*) Vous, mes chers parens, il se fait tard, vous restez au château cette nuit; demain nous nous reverrons.

Les Parens sortent.

LE COMTE, *revenant rapidement à Fabio et très-vite.*

Il viendra ce soir!

FABIO, *de même.*

Qu'il vienne pour la dernière fois!

LE COMTE.

Il faut feindre un voyage, un départ subit!

FABIO, *appelant.*

Matteo! Luidgi! (*Les deux domestiques entrent; à Matteo.*) Nos chevaux à l'instant; mon père et moi nous sommes obligés de partir.

LE COMTE.

Prévenez la comtesse et ma fille que cette nuit nous serons absens.

Matteo sort.

FABIO, *à Luidgi, en confidence.*

Toi, Luidgi, nous pouvons compter sur ton dévouement... va chercher ton arquebuse et fais bonne garde autour du château... cache-toi derrière les arbres de la route, sous les saules du bord du lac, et sur quiconque tenterait de pénétrer ici fais feu sans pitié; va.

LUIDGI.

Oui, monseigneur!

Il sort.

LE COMTE.

Hâtons-nous; nous rentrerons par le parc. En descendant, Fabio, prenez vos armes et apportez-moi les miennes.

FABIO.

Nous serons vengés, mon père!

Les valets ont emporté les candélabres.

SCENE VII.

HÉLÈNE. *La nuit est venue; elle sort avec précaution de sa chambre, tenant une petite lampe allumée.*

Ils s'éloignent!... Ces ordres que j'ai entendu répéter dans le palais sont bien réels, les chevaux sont prêts. (*Elle va à la porte du fond et l'entr'ouvre.*) Oui, les voilà tous deux à cheval... ils sont partis... Oh! le cœur me bat en pensant qu'après quinze jours d'attente, d'angoisses, il va

pouvoir enfin s'arrêter sous cette fenêtre!... que j'entendrai sa voix!... O Jules! Jules!... mon Dieu, comme tu t'es emparé de mon cœur!... Ma mère est avec le cardinal... je puis lui faire connaître qu'il peut s'approcher sans danger; donnons-lui le signal convenu! (*Musique en sourdine; elle s'approche en tremblant, prend sa lampe et la montre à la croisée, à plusieurs reprises, en écoutant si l'on vient. Elle entend du bruit du côté de la fenêtre.*) Mon Dieu! j'ai frissonné!... qu'est-ce donc?... C'est à cette fenêtre!... Déjà lui peut-être qui m'annonce sa présence sous ce balcon... ah! oui... il aura aperçu la lumière!... oh! comme il est fidèle... jetons-lui mon bouquet, qu'il sache que je pense à lui, que je l'aime toujours. (*Elle va à la croisée et se dispose à jeter son bouquet; mais Jules, qui vient de l'escalader, se présente subitement à Hélène, qui jette un cri d'effroi.*) Ah!...

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, JULES.

JULES, *escaladant.*

Silence!... rassure-toi, Hélène, c'est moi!

HÉLÈNE, *avec un effroi marqué.*

Vous! vous ici... comment?

JULES.

Cette échelle de corde lancée d'une main sûre jusque sur ce balcon.

HÉLÈNE, *s'éloignant.*

Oh! j'ai peur, si près de vous!

JULES.

Ah! repoussez-moi donc aussi, pour qu'aucun malheur, aucune honte ne me manque aujourd'hui!

HÉLÈNE, *se rapprochant un peu.*

Que dites-vous, la honte?

JULES.

Oui, la honte qui fait rougir le front et brise toute énergie!... Ce matin votre frère et votre père sont venus chez moi, dans ma demeure, au délabrement de laquelle je n'avais jamais pensé, moi, et là, ils m'ont offert... ô souvenir plein de rage!...

HÉLÈNE, *allant à la chambre de sa mère.*

Mon ami, mon ami, calmez-vous!

JULES.

Ranimé par la présence d'un ami, qui m'a appris le nom de mon père, un nom pur, Hélène, un nom glorieux dans toute l'Italie, je suis venu demander votre main pour le fils du pauvre, mais courageux Bracchioforte! Eh bien! ils ont insulté le nom de mon père.

HÉLÈNE.

Ah! pardon, pardon!

JULES.

En leur présence, l'indignation m'a soutenu; mais quand j'ai été seul avec Ranuccio... oh! alors, j'ai été lâche, Hélène, j'ai pleuré... (*Après une pause.*) Et je pleure encore!

HÉLÈNE.

Oh! je comprends les douleurs qui font pleurer une femme; mais celles qui arrachent des larmes à un homme, et à un homme comme vous, mon ami, elles doivent être bien horribles!

Elle s'asseoit sur le canapé.

JULES.

Eh bien! pourtant... il est une pensée... une pensée atroce, qui me fait plus souffrir encore.

HÉLÈNE, *naïvement.*

Laquelle, mon ami?

JULES, *s'agenouillant près d'elle.*

C'est qu'un jour, toi, si noble, si riche, Hélène, tu pourras aussi reprocher au pauvre Jules...

HÉLÈNE.

Oh! n'achevez pas, n'achevez pas!... Jules! mon Jules... ô! lisez dans mes yeux combien je vous préfère à toutes les fortunes, à toutes les grandeurs de la terre!... ne doutez pas de mon cœur, ami!... Oh! si je pouvais ramener la joie sur ce visage!... Jules, mon Jules, ne doute plus! (*après une pause*) car je t'aime!

Silence.

JULES, *relevant la tête avec une surprise mêlée de joie et de bonheur.*

Et mon obscurité, Hélène!

HÉLÈNE.

Je t'aime...

JULES.

Et ma misère!

HÉLÈNE.

Je t'aime...

JULES, *se relevant avec fierté.*

Orgueil des puissans, insolence des riches, levez-vous à présent contre moi!... je vous brave, car Hélène m'aime! Hélène vous dédaigne pour moi... (*Venant avec elle sur le devant de la scène.*) Oh! regarde, regarde à ton tour, comme il y a du bonheur sur ce front, de l'ivresse dans mes yeux.

HÉLÈNE, *résistant.*

Jules, Jules!...

JULES.

Oh! ne cherche pas à te soustraire à ma tendresse! Tu l'as dit, tu m'aimes!... tu m'aimes malgré ma pauvreté; à présent, tu es à moi, Hélène, mon Hélène adorée!

Il l'attire à lui.

HÉLÈNE.

Oh! grâce, grâce! je suis sans force contre ta joie comme contre tes larmes!

JULES, *à voix basse.*

Oh! laisse-moi te voir... laisse-moi te contempler... que tu es belle!... Hélène!... Hélène!...

En ce moment, on entend tinter au loin la cloche de l'*Angelus* qui se fait entendre en mourant jusqu'à la fin de la scène.

HÉLÈNE, *l'arrêtant avec un effroi religieux.*

Jules, écoute... c'est l'*Angelus!*... l'*Angelus*, qui sonne au couvent de Monte-Cavi... mon Jules, respecte celle que tout-à-l'heure tu as juré de protéger!... Oh! fais ce sacrifice à la mère de toute pureté... écoute!... les anges du ciel te prient avec moi... avec la sainte madone!

Elle tombe à genoux.

JULES, *indiquant la croisée et écoutant.*

La madone, dis-tu!... oui, c'est elle... elle me prie!... je reconnais sa voix! (*Avec enthousiasme.*) Eh bien! oui, ce sacrifice, je le ferai!... Tu es là, à mes genoux, ton cœur est sans défense... ta bouche n'oserait me refuser; mais, pauvre et inconnu, je n'avais rien à te donner, à toi qui m'as sacrifié titres et grandeurs, à toi qui m'as donné ton cœur et un amour qui rendrait un roi jaloux! Eh bien! moi, je te donnerai plus que titres et grandeurs!... je te donnerai ce que tu me demandes, et je te le donnerai sur une prière, sur un mot de toi!... Et dis maintenant, Hélène, si mon cœur sait aime reomme le tien!

HÉLÈNE, *avec reconnaissance.*

Oh! oui, mon Jules, tu est un pur et noble cœur!

JULES, *d'un ton solennel et montrant la croisée d'où arrivent les sons lointains de l'*Angelus.

Mais à ton tour, jure ici, toi, que si jamais la violence voulait nous séparer, à mon premier appel tu viendrais te remettre en mon pouvoir, comme tu t'y trouves en ce moment!

HÉLÈNE.

Sur mon âme, je le jure!

JULES.

Et moi...

Bruit d'un corps qui tombe sourdement.

HÉLÈNE, *se relevant avec effroi.*

Silence!... N'as-tu pas entendu sur le lac un bruit... comme celui d'une chute?

JULES *court à la fenêtre, et, après avoir regardé, revient à Hélène.*

Non... le ciel est pur, et le lac est paisible...

En ce moment Ranuccio enjambe le balcon.

SCENE IX.

RANUCCIO, JULES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Ah!

Jules tire son poignard.

RANUCCIO.

Fuyez!

JULES, *à Hélène.*

C'est Ranuccio!

RANUCCIO.

J'ai entendu des voix sur la terrasse, au-dessus de ce balcon...

JULES.

Ce sont des serviteurs de la maison.

RANUCCIO.

Non, je crois plutôt que c'est une embuscade.

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

RANUCCIO.

En bas un homme, près du lac, semblait épier ce qui se passait du côté de cette fenêtre.

HÉLÈNE.

Je tremble!

JULES.

Et cet homme...?

RANUCCIO.

Oh! celui-là n'est plus à craindre; puisse un père prévoyant lui avoir appris à nager!

HÉLÈNE.

Jules, il faut nous quitter!

JULES.

Tu le veux?... Adieu donc, mon amour!

HÉLÈNE.

N'oublie pas qu'à présent tu défends ma vie!

JULES, *solennel.*

Et toi, n'oublie pas tes sermens... (*Ranuccio est descendu le premier par l'échelle de corde; Jules le suit; lorsqu'il est déjà dehors du balcon, il adresse un dernier adieu à Hélène.*) Hélène, avant de te quitter, sur ce front que ta main a touché, un baiser, un seul!...

Hélène s'approche en tremblant, sa bouche va effleurer le front de Jules, lorsqu'un coup de feu part au-dessus de leurs têtes; Jules disparaît. Hélène, qui s'est vivement rejetée en arrière, reste un moment glacée de terreur.

HÉLÈNE, *douloureusement.*

Oh! ils l'ont tué, ils l'ont tué!...

Elle tombe sur le fauteuil.

SCENE X.

HÉLÈNE, LA COMTESSE.

Au bruit de la détonnation, la Comtesse est entrée rapidement et s'est dirigée d'abord vers sa fille, puis vers la fenêtre, et, au cri d'Hélène, elle répond:

Non, ils ne l'ont pas tué, car la balle a frappé là!... (*Elle montre l'angle de la fenêtre*) Cette échelle!... Oh! imprudente! imprudente!

Elle rejette l'échelle au dehors.

HÉLÈNE, *revenant à elle.*

Vous, ma mère!

LA COMTESSE.

Viens, viens!

FABIO, *ébranlant la porte du fond qu'Hélène a fermée.*

Ouvrez, Hélène, ouvrez!

LA COMTESSE, *entraînant Hélène dans la chambre.*

Viens avec moi, chère enfant, car c'est toi qu'ils tueraient.

SCENE XI.

FABIO *seul d'abord, puis* LE COMTE, LA COMTESSE *et* HÉLÈNE.

La porte cède aux efforts de Fabio, qui ne doit entrer que quand celle de la Comtesse est tout-à-fait fermée.

FABIO, *regardant.*

Personne!... (*Ouvrant la croisée.*) Point d'échelle!... par quel moyen...? (*Au Comte, qui entre suivi de domestiques portant des flambeaux.*) Eh bien, mon père...?

LE COMTE.

Nulle trace!... pas une goutte de sang!

FABIO.

Et Ludgi?

LE COMTE, *avec fureur.*

Disparu!... Mais la malheureuse qui nous déshonore, où est-elle? où est-elle?...

FABIO.

Partie!... partie avec son ravisseur!

LE COMTE.

Enfer!

LA COMTESSE, *entrant avec Hélène, qui se soutient à peine sur son épaule, dit avec beaucoup de calme et de sang-froid.*

Qu'y a-t-il donc, monsieur le comte?... quel est ce bruit?... Vous avez failli faire mourir de peur cette pauvre enfant, qui reposait près de moi; voyez comme elle est pâle et tremblante!

Moment de silence et de surprise.

LE COMTE, *se tournant vers son fils, a l'air de lui dire.*

Nous sommes joués. (*Puis, il s'avance vers Hélène, et d'une voix grave.*) Hélène, dans huit jours, vous épouserez le comte Octave Orsini.

Hélène tombe sur le canapé, accablée par cette parole.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur découvert d'une hôtellerie d'Italie, sur la route d'Albano à la villa Orsini. A l'extérieur, petite haie; au-delà, chemin creux taillé dans des gorges arides, qui mène en montant au couvent de Monte-Cavi. A droite, cabinet avec madone en saillie. A gauche, deuxième plan, porte masquée.

SCENE PREMIERE.

MONTALTE, *puis* SCIOTTI.

MONTALTE, *entrant par la porte masquée, après avoir regardé de tous côtés avec précaution, va frapper à la porte à droite.*

Sciotti! Sciotti!

SCIOTTI, *sortant.*

C'est vous, monseigneur!...

MONTALTE.

Oui; je suis venu par cette entrée secrète, connue de toi seul et de moi.

SCIOTTI, *respectueux et dévoué.*

Que votre sainte présence fasse descendre la bénédiction du ciel sur ma maison.

MONTALTE, *sévère pendant toute la scène.*

Ma commission?

SCIOTTI.

Est faite.

MONTALTE.

Le jeune homme?

SCIOTTI.

Il viendra.

MONTALTE, *à part.*

Dieu soit loué!

SCIOTTI.

Il viendra, mais accompagné.

MONTALTE.

Comment?

SCIOTTI.

De son fidèle condottiere... Après la surprise d'hier, ils craignent une nouvelle embuscade.

MONTALTE.

Peu m'importe... (*Réfléchissant; après une pause.*) Ce vieux soldat lui est donc bien attaché?

SCIOTTI.

Il adorait le père; il adore le fils.

MONTALTE.

Est-ce que tu l'as connu ce Ranuccio?

SCIOTTI.

Autrefois, nous avons servi ensemble... (*plus bas, avec intention*) sous l'autre...

MONTALTE, *l'interrompant.*

J'entends... et ce matin...?

SCIOTTI.

Nous avons renouvelé connaissance.

MONTALTE, *sévèrement.*

Mais tu n'as pas dit un mot?...

SCIOTTI, *grave.*

Monseigneur connait ma discrétion.

MONTALTE, *sévèrement.*

Oui, et surtout je sais que je puis compter sur elle.

SCIOTTI.

Monseigneur a donné au vieux Sciotti cette hôtellerie, à ses enfans du pain, et la vie de leur père; le vieux Sciotti ne l'oubliera jamais.

MONTALTE.

C'est bien.

Il remonte la scène.

SCIOTTI.

Monseigneur permettra-t-il à son serviteur dévoué de lui faire une question, à son tour?

MONTALTE.

Parle!

Il redescend.

SCIOTTI, *bas.*

C'est aujourd'hui le 25 juillet!

MONTALTE, *sombre.*

Je le sais.

SCIOTTI, *avec mystère.*

L'anniversaire de la mort de notre malheureux capitaine Bracchioforte.

MONTALTE, *sombre.*

Il y a quinze ans, lâchement assassiné par les Orsini!

SCIOTTI, *après avoir regardé de tous côtés, et baissant la voix.*

Nos paysans demandent si le père Anselme viendra, comme tous les ans, dire la messe à la chapelle expiatoire, pour le repos de son âme?

MONTALTE.

Il y viendra.

SCIOTTI.

Mais les Orsini ont juré de connaître le prêtre audacieux...

MONTALTE, *avec force.*

Il viendra, te dis-je... malgré les Orsini... (*après une pause*) seulement, dis à tes amis d'être prudens, et de se tenir prêts à tout.

SCIOTTI.

Soyez tranquille; tous nos paysans font partie de quelque confrérie, ils seront bien armés, sous leurs habits de pénitens... Ma femme, qui est là (*il montre la chambre dont la croisée fait face au public*), prépare le mien et celui de mon fils.

MONTALTE.

Voici Jules et son fidèle compagnon; laissez-nous, et va tout préparer pour l'entière exécution de mes projets.

Sciotti, avant de sortir, montre à Jules et à Ranuccio Montalte qui les attend.

SCENE II.

MONTALTE, RANUCCIO *et* JULES, *armés tous deux.*

MONTALTE, *après avoir toussé à plusieurs reprises, et repris son sourire habituel; à Jules.*

Pardon, seigneurs cavaliers, de vous avoir dérangés...(*Voyant Ranuccio qui regarde avec défiance.*) Oh! vous pouvez avancer sans crainte... je suis seul, absolument seul... n'ayez nulle défiance!

Il leur fait signe de s'asseoir à tous deux, et recommence à tousser.

RANUCCIO, *à part et passant à gauche.*

Oh! tu as beau tousser, béquillard!... depuis que je t'ai rencontré chez les Campireali, je te connais... Hier, j'ai bavardé avec toi; aujourd'hui tu seras bien fin si tu me fais desserrer les dents.

MONTALTE, *à Jules.*

Me reconnaissez-vous, jeune homme?

JULES, *avec respect.*

Parfaitement, mon père: vous étiez hier chez le seigneur Campireali; vous avez été témoin de l'outrage qu'ils m'ont jeté à la face.

MONTALTE.

J'ai été témoin de l'outrage et de la réponse que vous y avez faite; votre noble hardiesse m'a gagné le cœur.

RANUCCIO, *à part.*

Ah! tu crois nous prendre avec tes cajoleries. (*Haut et se posant.*) Enfin, monseigneur, où voulez-vous en venir?

MONTALTE, *souriant.*

Patience, mon frère, patience!... avec la patience on arrive à tout. (*Il recommence à tousser. Ranuccio se croise les bras avec un mouvement d'impatience. Montalte se rapproche un peu.*) Voici ce dont il s'agit: le vieux Campireali désire avoir une entrevue avec vous aujourd'hui, et je me suis chargé de venir vous la demander.

RANUCCIO, *vivement.*

Nous refusons.

MONTALTE.

Pourquoi?

RANUCCIO, *avec force.*

Un rendez-vous avec un Campireali! c'est un guet-apens!

MONTALTE.

Après ce qui s'est passé votre défiance est naturelle; mais un événement arrivé depuis hier dans sa famille a tout changé.

JULES, *vivement.*

Un événement?...

MONTALTE.

Dont il veut vous faire part lui-même en ce lieu; c'est un terrain neutre, comme vous voyez, et n'offrant aucun motif de crainte à chacun des deux partis... D'ailleurs vous êtes bien accompagné et assez bien armé, à ce que je puis voir.

RANUCCIO, *avec intention.*

D'après mon conseil, monseigneur; c'est plus sûr!

MONTALTE, *à Jules.*

Ainsi donc, vous consentez?

JULES.

Soit.

Il fait un signe à Ranuccio pour le calmer.

MONTALTE.

Il va venir.

JULES.

J'attendrai.

MONTALTE, *se rapprochant encore.*

Puisque nous avons encore quelques instans, permettez une question à un vieillard qui s'intéresse à vous... (*avec intention*) plus que vous ne pensez.

RANUCCIO, *à part.*

Mielleux, va!

JULES.

Je vous écoute.

MONTALTE, *avec dignité.*

Avez-vous songé, mon jeune ami, à ce que vous alliez entreprendre? Avant d'engager la partie où vous allez jouer le repos d'une maison, le bonheur d'une jeune fille, vous êtes-vous interrogé la main sur le cœur? vous êtes-vous demandé si vous aviez pour elle toute la loyale affection qui peut seule payer tant de sacrifices?

JULES.

Monseigneur!

RANUCCIO, *se levant.*

Laisse-moi répondre. Tu serais peut-être modeste. (*Il passe entre eux deux.*) Monseigneur, je l'ai questionné, moi, et je vous réponds que je crois plus à la loyauté de son amour qu'à l'infaillibilité du... (*Se reprenant.*) Non, ce n'est pas cela que je voulais... (*S'embrouillant.*) Ah! si c'était... je ne dis pas, et ma foi... Pardon, vous ne savez peut-être pas ça dans votre état; mais c'est comme ça, voyez-vous, et quand une honnête fille vous a frappé dans la main en disant: Je compte sur vous!... Par Lépante et par don Juan! c'est sacré, ça... N'est-ce pas, Jules?

JULES, *lui serrant la main.*

Merci. Tu as deviné ma pensée.

MONTALTE, *à part en se levant et passant entre eux deux.*

Sa loyauté me décide. (*Haut.*) Pourtant j'ai connu autrefois, il y a bien vingt-cinq ans de cela.

RANUCCIO, *haussant les épaules.*

Allons, bon! voilà qu'il va nous raconter des histoires... pauvre tête, va!

MONTALTE.

Dans ce pays même deux jeunes gens; ils s'aimaient aussi d'un amour véritable... (*indiquant Jules*) comme le vôtre.... La jeune fille appartenait à l'une des familles les plus riches et les plus considérées d'Albano... (*même jeu*) comme Hélène... Par malheur le jeune homme, qui était de votre âge, n'avait pour lui que sa bonne mine et un caractère plein de résolution... ce n'était pas assez aux yeux du père; il refusa la main de sa fille.

Il tousse.

JULES, *avec le plus vif intérêt.*

Continuez, continuez, mon père, je vous prie.

MONTALTE.

Notre jeune amoureux comprit tout de suite qu'il n'y avait qu'un mariage secret qui pût les sauver et lui assurer la possession de celle qu'il aimait... il s'adressa à tous les couvens d'Italie, à tous les prêtres...

JULES, *vivement.*

Eh bien?...

MONTALTE.

Tous refusèrent, redoutant le courroux de la famille.

RANUCCIO.

Les capons!

JULES, *tristement.*

Et les amans ne purent être unis?

MONTALTE.

Pardonnez-moi! Il se trouva un moine, qu'on nommait, je crois, le père... le père Anselme.

RANUCCIO.

Le père Anselme!

MONTALTE.

Qui osa, lui, les marier!...

RANUCCIO.

Ah! il n'avait pas peur, celui-là!

MONTALTE, *souriant.*

Grande fut d'abord la colère des deux familles, comme bien vous pensez; mais après avoir jeté feu et flamme, le père finit par se calmer... (*Souriant*) car avec le temps tout s'arrange. (*Jules est resté pensif.*) Mais cette histoire est une exception, et n'a pas le moindre rapport avec la vôtre!

RANUCCIO, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc? c'est-à-dire que c'est absolument la même chose!

JULES.

Et ce moine, mon père, existe-t-il encore?

MONTALTE, *légèrement.*

Mais je ne pense pas qu'il soit mort; car il doit habiter les environs, et j'aurais su... (*Souriant.*) Mais je conte, je conte... la vieillesse est causeuse.

RANUCCIO.

Je m'en aperçois.

MONTALTE.

Adieu, mon jeune ami; le seigneur Campireali va venir; je vous invite de nouveau à être fort, à vous raidir contre la destinée, et à savoir supporter les épreuves qu'il plaira au ciel de vous envoyer.

RANUCCIO.

Ainsi soit-il!

MONTALTE, *à part, en sortant.*

Saura-t-il me comprendre?

Il dit adieu et sort par la droite. Ranuccio reconduit Montalte et revient ensuite à Jules, qui paraît méditer profondément.

SCENE III.

RANUCCIO, JULES.

RANUCCIO.

En voilà-t-il un qui est bavard!... Hier on ne pouvait pas lui tirer une parole du ventre, aujourd'hui...

JULES, *vivement.*

Ranuccio...

RANUCCIO.

Eh bien?

JULES.

As-tu entendu?

RANUCCIO.

Quoi? le sermon de ce pauvre homme?

JULES.

Non... ce qu'il a dit de ces deux amans! Sais-tu quel est ce père Anselme?

RANUCCIO.

Est-ce que tu crois que j'ai été moine?

JULES.

As-tu entendu prononcer ce nom?

RANUCCIO.

Attends donc... il me semble... Mais pourquoi?

JULES.

Voici Campireali et sa suite, tais-toi... je te le dirai plus tard.

SCENE IV.

RANUCCIO, JULES, FABIO CAMPIREALI, VALETS, *arrivant par la droite.*

JULES.

Que vois-je!... Fabio!... Mais c'était votre père que l'on m'avait annoncé!...

FABIO, *avec une colère sourde.*

Mon père viendra à son tour; mon père parlera comme il convient à son âge... mais nous sommes jeunes tous deux... avant de causer avec le vieillard, vous devez désirer, il me semble, vous expliquer avec le jeune homme.

RANUCCIO.

Est-ce un piége?

FABIO.

Non, mais un duel!... Car tu ne penses pas, sans doute, que je laisse impuni ton insolent amour. Hier la présence de mon père m'a empêché de venger comme je le voulais l'outrage fait à ma famille; mais aujourd'hui je viens te demander satisfaction.

RANUCCIO.

Ah! c'est un cartel! Oh! c'est bien différent... jamais nous n'avons refusé pareille partie de plaisir. Où est votre second? (*faisant le geste de ferrailler*) nous ferons partie carrée.

JULES, *à Ranuccio, sévèrement.*

Ranuccio, tais-toi; c'est à moi qu'a été porté ce défi, c'est à moi de répondre. (*A Fabio, avec modération.*) Seigneur Fabio, votre fureur, je la conçois, et je l'excuse; mais à toutes vos injures, à toutes vos provocations, je ne répondrai qu'un mot: Vous êtes le frère d'Hélène, je ne me battrai pas avec vous.

RANUCCIO, *vivement.*

Ne pas te battre!... y penses-tu?

JULES.

Tais-toi, te dis-je!

FABIO.

Oh! laissez-le!... ne voyez-vous pas qu'il a trouvé un excellent prétexte pour colorer sa lâcheté?

JULES.

Seigneur Fabio!

FABIO, *ne pouvant plus se contenir.*

Oui, tu es un lâche, un misérable, et tu me prouves aujourd'hui que ton sang n'est pas plus noble que l'étoffe de ton pourpoint.

JULES.

Eh bien... (*Se maîtrisant, et avec une intention marquée.*) Eh bien, soit, je me battrai!

RANUCCIO.

Ah! à la bonne heure! je n'y comprenais plus rien.

JULES.

Vos armes?

FABIO, *à un valet.*

Piétro, mes pistolets de voyage!

Un valet apporte deux paires de pistolets *.

RANUCCIO, *passant au milieu, et prenant deux paires de pistolets des mains de Piétro.*

Un instant! comme témoin, c'est moi qui dois régler les conditions du combat. Il s'agit de savoir ici qui tirera le premier.

JULES, *vivement.*

C'est inutile; le seigneur Fabio est l'offensé; à lui de tirer le premier!

RANUCCIO.

Ah çà! mais...

JULES.

Je le veux.

FABIO.

A moi donc!

Ils se placent à distance.

RANUCCIO, *passant à l'avant-scène de gauche.*

Qu'est-ce que j'éprouve donc?... Est-ce que j'aurais peur?... Oui, j'ai peur, peur pour lui!

FABIO, *ajustant Jules.*

Que Dieu ait pitié de ton âme!

RANUCCIO, *sans regarder.*

Et la madone de sa tête! (*Le coup part; Jules est immobile. Ranuccio se retourne et fait son compliment à Fabio.*) Ah! bravo! bien visé! c'est tout ce que je vous demandais. A nous, à présent!

Il remonte au fond en se frottant les mains.

FABIO.

Damnation! ma main tremblait de colère, et cette arme a mal servi ma haine.

JULES, *lentement.*

Voyons si c'est la faute de l'arme ou de celui qui ne sait pas la manier.

FABIO, *furieux et relevant fièrement la tête.*

Fais donc, et jusqu'à la mort de l'un de nous deux!

JULES, *avant de lever son pistolet.*

Seigneur Fabio, vous portez la tête bien haute; quand j'ai essuyé votre feu, j'étais découvert.

FABIO, *renfonçant son feutre.*

Et moi, je resterai couvert en face de toi, manant!

* Il est important de donner à Jules et à son adversaire deux pistolets, dans le cas où l'un des deux ferait long feu. (*Note de l'Auteur.*)

JULES, *l'ajustant.*

Fabio Campireali, saluez-moi!

Le coup part et renverse le chapeau de Fabio.

RANUCCIO, *vivement.*

Il a salué!

JULES.

Et à présent, croyez que celui qui a touché le feutre pouvait aussi facilement toucher la tête, si la tête lui eût servi de but.

Un valet a ramassé le chapeau de Fabio.

FABIO, *furieux.*

Une grâce! une grâce, à moi! et de toi!... oh! défends-toi, défends-toi, mendiant, car j'ai soif de ton sang.

Il tire son épée.

JULES, *froidement.*

Vous m'assassinerez donc, car je ne tirerai jamais mon épée contre vous.

FABIO, *hors de lui.*

Défends-toi, te dis-je!

RANUCCIO, *prenant Fabio à bras-le-corps.*

Halte-là, mon gentilhomme! Si vous avez tant envie de batailler, eh bien! me voilà! moi! et je vous le jure, je ne m'amuserai pas à vous faire de quartier!

Il se place, l'épée à la main, en face de Fabio; Campireali paraît au milieu d'eux.

SCENE V.

RANUCCIO, JULES, LE COMTE CAMPIREALI, FABIO.

LE COMTE.

Que vois-je? un duel!

JULES, *froidement.*

Un duel, non; mais une leçon de politesse que je donne à votre fils.

FABIO, *furieux.*

Oh! laissez-moi châtier comme il le mérite ce misérable qui insulte à l'honneur de notre famille.

LE COMTE.

Silence, mon fils, c'est moi que cet honneur regarde, et j'en suis meilleur juge que vous!

RANUCCIO, *à part.*

Eh bien! à la bonne heure! le vieux coq a du bon.

FABIO, *à part, et remettant son épée dans le fourreau.*

Une trève, puisqu'il le faut; mais je saurai te rejoindre.

LE COMTE, *froidement et avec dignité.*

Vous devez être étonné de ma modération, jeune homme. Certes, l'homme qui a osé lever les yeux sur la fille des Campireali devait s'attendre à payer de sa vie pareille audace; mais à présent je puis sans danger vous laisser vivre. De ce pas, je vais à la villa Orsini, où mon fils va m'accompagner pour conclure le mariage de notre fille Hélène avec le jeune duc de Bracciano,

JULES, *à part.*

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Vous avez dit hier chez moi, devant tous, que vous étiez aimé d'Hélène Campireali... c'était un outrage, un outrage sanglant, que notre fille s'est chargée de repousser elle-même, pour l'honneur de sa famille et de l'illustre alliance que nous allions conclure. (*Étonnement de Fabio.*) Lisez! (*Il lui remet une lettre.*) Vous connaissez son écriture?

JULES.

Oui, seigneur.

LE COMTE, *avec fureur, à Fabio.*

J'en étais sûr.

Signes d'intelligence entre les deux Campireali, pendant que Jules ouvre la lettre d'une main tremblante.

JULES, *lisant.*

« Dans huit jours, je serai la femme d'un au-
» tre; cessez, je vous prie, toutes vos poursuites;
» nous ne pouvons être qu'étrangers l'un à l'au-
» tre, et puissiez-vous oublier jusqu'au nom
» d'HÉLÈNE CAMPIREALI. »

Il demeure accablé.

LE COMTE.

Vous le voyez, vous étiez au moins dans l'erreur; à présent, persistez-vous toujours à soutenir vos singulières prétentions?

JULES, *parlant à peine.*

A présent, seigneur, je le reconnais, je n'ai plus aucun droit... J'avais cru à l'amour, à l'honneur... c'était un rêve!... A présent, vous n'entendrez plus parler de moi.

LE COMTE, *après un léger mouvement de joie.*

Que Dieu vous assiste! (*Bas à Fabio.*) Nous en voilà débarrassés pour toujours! (*Haut.*) A présent, mon fils, à la villa Orsini, où nous sommes attendus!

Ils sortent par la gauche.

RANUCCIO.

A la villa Orsini!... Oh! je le saurai, car je ne les perds pas de vue.

Il les suit sans qu'ils s'en aperçoivent.

SCENE VI.

JULES, *seul.*

O mon Dieu! mon Dieu!... A présent qu'ils ne sont plus là, je puis pleurer sans honte... en leur présence, j'étouffais, et il me semblait que ma poitrine allait s'ouvrir, brisée par les sanglots. Étrangers l'un à l'autre, a-t-elle dit! (*Pleurant.*) Hélène étrangère à Jules!... est-ce possible? et pourtant c'est écrit! écrit de sa main... voilà bien les caractères chéris que tant de fois j'ai pressés de mes lèvres, lorsqu'ils m'assuraient de son amour, et aujourd'hui, ils proclament sa déloyauté et l'oubli des sermens les plus saints! (*S'adressant à la madone.*) O sainte madone, comme tu m'as trompé!... Mais pourquoi t'en prendre à la madone, pauvre fou? c'est toi qu'il faut accuser, toi qui

as cru à la parole, à l'honneur d'une femme, toi, qui l'as laissée échapper, lorsque tu la tenais à ta merci et discrétion!

Il retombe près de la table et pleure, la tête dans ses deux mains.

SCENE VII.

HÉLÈNE, JULES.

En ce moment, on voit Hélène qui, faible, haletante, brisée de fatigue et de terreur, s'avance avec peine et vient tomber aux pieds de Jules.

HÉLÈNE.

Jules! Jules!... toi! toi!...

JULES, *se retournant.*

Grand Dieu! Hélène! toi! toi! seule en ce lieu!

Il la soutient dans ses bras.

HÉLÈNE.

Oui, moi, moi, qui te disais hier : Si la violence me menace, je saurai m'y soustraire et me remettre en ta puissance; et qui, menacée aujourd'hui par la violence, viens te dire : Jules, me voilà à tes genoux, comme hier, à l'heure de l'*Ave-Maria.*

Elle s'agenouille.

JULES.

Mais cette lettre!... cette lettre!

HÉLÈNE.

Oh! arrachée par les menaces de mon père!... (*Lui montrant son poignet meurtri.*) Tiens... vois!... ils m'ont brisée!...

JULES, *couvrant de baisers le bras meurtri d'Hélène.*

Oh!... et je t'accusais!... Oh! sois bénie pour ta présence! sois bénie, et pardonne-moi de t'avoir méconnue. (*Vivement.*) Mais qui t'a dit, pauvre ange, que je fusse en ce lieu?

HÉLÈNE.

Un moine.

JULES.

Un moine!

HÉLÈNE.

Oui, un moine inconnu, que j'ai rencontré près de ta demeure, et qui m'a indiqué cette hôtellerie.

JULES.

Voilà qui est étrange!... quelque espion sans doute, encore quelque trahison! Mais que m'importe, à présent que je te vois, que je suis sûr de toi, de ton cœur? que me font Campireali et Orsini réunis? que me font les trahisons de ton père... les menaces de ton frère? Ton frère!... tiens, il était là tout-à-l'heure, m'adressant les injures les plus violentes, les provocations les plus amères... il brûlait de répandre mon sang; l amenacé ma vie, ton frère!...

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

JULES.

Oh! rassure-toi. (*Avec tendresse.*) Il ne sait pas les liens qui m'attachent à lui; en vain il me provoquerait; ton nom et ton image sont là pour le défendre. (*Avec exaltation.*) Ton frère, je l'aime! oui, je l'aime en toi; ton frère, je lui pardonne! j'oublie ses torts, ses menaces, ses outrages, j'oublie tout pour toi, sa sœur, toi qui m'aimes!... (*Avec explosion.*) Est-ce que je ne suis pas payé de tout par ton amour?

HÉLÈNE.

Mais Orsini, Jules, Orsini!... dans huit jours je serai sa femme!

JULES.

La femme d'Orsini!... oh! que non pas!

HÉLÈNE.

Non, dis-tu?

JULES.

Non... si tu es la mienne aujourd'hui.

HÉLÈNE.

Ta femme!...

JULES, *avec force.*

Oui, il faut qu'un saint mariage...

SCENE VIII.

HÉLÈNE, JULES, RANUCCIO.

RANUCCIO, *vivement.*

Un mariage!... et avec qui?

JULES, *la découvrant.*

Avec elle, Ranuccio!

Il lui montre Hélène.

RANUCCIO.

Hélène Campireali!

JULES.

Non; mais mon Hélene, à moi, mon Hélène, qu'ils ont voulu me voler, et qui malgré eux m'appartient encore! mon Hélène, qui a tout quitté pour son époux!... Oui, ton époux!... car je le suis déjà devant Dieu! et il faut que je le sois, aujourd'hui, à la face des saints autels!

HÉLÈNE.

Aujourd'hui!...

JULES.

Il le faut, vois-tu, il n'y a plus que ce moyen de nous sauver!

HÉLÈNE.

Jules!...

JULES.

Hésiterais-tu?

HÉLÈNE, *très-émue.*

Non... mais cette union, qui la bénira?

JULES.

Oh! la madone nous viendra en aide!...

RANUCCIO.

Mais quel prêtre oserait braver la colère des Orsini?... O père Anselme, toi qui n'avais peur de rien, où es-tu?... voilà une belle occasion pour toi de montrer ton courage!

SCENE IX.

HELÈNE, JULES; UN RELIGIEUX *de haute taille et encapuchonné paraît à la porte du fond, et doit être vu de profil;* RANUCCIO *à l'avant-scène de gauche.*

LE RELIGIEUX, *d'une voix grave et sonore.*

Me voici; qui m'a appelé?

Mouvement.

RANUCCIO, *stupéfait.*

Le père Anselme!

HÉLÈNE.

Le moine de tout-à-l'heure!...

Hélène et Ranuccio s'inclinent pendant toute cette scène.

JULES, *remontant un peu et d'une voix émue.*

Qui que vous soyez, mon père, je vous adjure ici de m'entendre Je suis Jules Brachioforte, un soldat! un homme du peuple! celle que j'aime, la fille des Campireali... on veut la sacrifier à une politique ambitieuse, à l'alliance des Orsini! oserez-vous la sauver et nous unir?... oserez-vous assumer sur votre tête la vengeance de deux familles?

LE RELIGIEUX.

Je l'oserai.

Mouvement.

JULES, *avec joie.*

Et dans quel lieu?

LE RELIGIEUX.

A la chapelle expiatoire!

JULES.

A quel moment?

LE RELIGIEUX.

Dans une heure.

JULES.

Mon père, nous y serons.

Jules s'avance vers lui, le religieux le retient d'un geste et s'éloigne du côté du couvent.

RANUCCIO.

O brave homme, va!... brave homme de père Anselme!... je ne t'oublierai pas dans mes prières!...

Il le suit avec admiration, et reste un moment au fond du théâtre.

HÉLÈNE, *ramenant Jules, et vite.*

Jules, je n'irai pas.

JULES.

Que dis-tu?

HÉLÈNE, *vite.*

Je ne le puis.

JULES.

Pourquoi?

HÉLÈNE, *avec force.*

Et ma mère!... grand Dieu! ma mère! voudrais-tu d'un bonheur qui ferait son désespoir?... ma mère! si tu savais comme elle m'aime!... hier mon père m'aurait tuée; elle a menti, Jules, menti pour me sauver! aussi, avant de venir ici, je lui ai écrit...

JULES.

A ta mère!

HÉLÈNE, *vivement.*

Oui, elle sait que je fuis la tyrannie, mais non pas sa tendresse; que, fidèle à mon serment, j'ai cherché un refuge près de toi. Oh! qu'elle ne puisse pas t'accuser de lui avoir pris son enfant! laisse-moi retourner près d'elle et lui dire: Ma mère, venez; Jules nous attend; venez bénir une union qui sans vous ne saurait être heureuse!

Musique.

RANUCCIO, *rentrant vivement.*

Votre père! votre père!...

HÉLÈNE.

Mon père!...

RANUCCIO.

Avec votre frère; ils sont sur mes pas.

HÉLÈNE.

Je suis morte!

JULES, *tirant son poignard.*

Ne crains rien, chère Hélène, je suis là pour te défendre.

HÉLÈNE, *égarée.*

Où nous cacher?

RANUCCIO, *montrant le cabinet.*

Là!... là!...

HÉLÈNE, *entraînant Jules.*

Oh! viens, viens!...

RANUCCIO.

Vite... les voici.

SCENE X.

JULES, *armé de son poignard,* LES CAMPIREALI, *au fond, parlent à leurs valets;* RANUCCIO *est devant la porte du cabinet.*

RANUCCIO, *tirant son épée.*

Qu'ils essaient maintenant de passer!

CAMPIREALI, *au fond.*

Avant de gravir la montagne, arrêtons-nous un instant dans cette hôtellerie.

FABIO, *aux valets.*

Qu'on prenne soin de nos chevaux.

RANUCCIO, *à part.*

Nous sommes traqués... comment les faire sortir? (*A Sciotti, qui se dirige vers la porte de la chambre.*) Où vas-tu?

SCIOTTI, *bas.*

C'est ce soir l'anniversaire...

RANUCCIO, *de même.*

Eh bien?

SCIOTTI, *bas.*

Pour aller à la chapelle, il faut à mon fils et à moi nos habits de pénitens.

RANUCCIO.

Vos habits de pénitens!... (*Comme frappé d'une idée.*) Voilà mon affaire... (*A Sciotti.*) Va-t'en.

SCIOTTI.

Mais...

RANUCCIO, *le poussant.*

Va-t'en!

FABIO, *apercevant Ranuccio.*

Ah! encore ici!

RANUCCIO.

Oui, seigneur, oui, encore ici.

FABIO.

Et votre protégé?...

RANUCCIO.

Il a renoncé à tout.

FABIO, *raillant.*

Il était si fier!

RANUCCIO, *avec intention.*

Il est bien malheureux!

FABIO.

Je ne le plains guère.

RANUCCIO.

Ni moi non plus.

Les deux Campireali viennent s'asseoir à la table.

CAMPIREALI.

Orsini a désiré avancer ce mariage; je l'aime mieux ainsi... demain tout sera terminé.

RANUCCIO, *avec intention.*

Demain!

JULES, *bas à Hélène, qu'on ne voit pas.*

Tu l'entends, Hélène... demain, la femme d'Orsini... Et tu hésites encore?...

FABIO.

Il me semble qu'on a parlé... (*La fenêtre se referme aussitôt.*) Qui donc est là?

RANUCCIO, *élevant la voix.*

Là!... oh! sans doute ces deux bons religieux, venus pour voir la femme du pauve Sciotti, qui est bien malade, et qui se rendent au couvent ici près, (*appuyant*) où on les attend... il faut qu'ils se dépêchent, car la nuit vient, et ils arriveraient trop tard.

FABIO.

Et pourquoi ne sortent-ils pas?

RANUCCIO.

Je ne sais... le respect... et puis, sans doute, la crainte de déranger vos seigneuries...

LE COMTE.

Pourquoi?... qu'ils sortent; c'est à nous de leur livrer passage.

La nuit est venue; en ce moment la porte du cabinet s'ouvre, et deux religieux vêtus de blanc paraissent. Les Campireali se lèvent et se découvrent.

JULES, *bas à Hélène.*

Du courage!

LE COMTE, *saluant.*

Bon voyage, mes pères.

Hélène seule salue. Fabio fait un mouvement; Jules va se trahir. Ranuccio, qui les suit et qui s'en aperçoit, les sépare vivement des Campireali, qui redescendent la scène.

RANUCCIO.

Il est tard, mes pères; si vous le permettez, je vous accompagnerai, moi, pour qu'il ne vous arrive rien en route.

LE COMTE, *à Ranuccio.*

Ah! que votre ami se rappelle la promesse qu'il m'a faite... qu'il s'éloigne surtout!

RANUCCIO.

Messeigneurs, si ça ne dépendait que de moi, il serait déjà bien loin. (*Bas à Sciotti, en sortant.*) Occupe les valets... moi, j'emmène leurs chevaux, nous irons plus vite.

Il disparaît vivement par la gauche.

SCENE XI.

LE COMTE, FABIO.

FABIO.

Mon père, n'avez-vous rien trouvé d'étrange dans les manières de ces deux moines?

LE COMTE.

Pourquoi?

FABIO.

N'avez-vous pas remarqué comme moi, que le plus grand a passé fièrement, et sans nous rendre notre salut?

LE COMTE.

Sans doute absorbé qu'il était par ses prières.

FABIO.

Je croirais plutôt que, de sa part, ç'a été méchante intention; car, sur un mouvement que j'ai fait vers lui, je l'ai vu porter vivement la main à sa ceinture, comme s'il cherchait un poignard.

LE COMTE.

Quelle idée!

FABIO.

J'ai regret à présent de n'avoir pas levé leurs capuces, nous aurions vu leurs visages.

LE COMTE.

La nuit est venue; il est temps de partir et de retourner au palais.

Ils se disposent à sortir.

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FABIO, VALETS, *armés de flambeaux.*

LA COMTESSE.

Arrêtez, monseigneur!

FABIO.

Ma mère!

LE COMTE.

Que signifie, madame... ?

LA COMTESSE, *d'une voix émue.*

Avant de rentrer, il faut que je vous fléchisse, monseigneur: avant de rentrer, il faut que vous m'accordiez une grâce!

LE COMTE.

Une grâce!... et pourquoi venir me la demander ici?... est-ce le temps? le lieu, madame?... et ne pouviez-vous attendre mon retour dans notre palais d'Albano?

LA COMTESSE, *avec intention.*

Non, car alors il eût été trop tard... (*appuyant*) c'est ici qu'il faut que je vous parle; c'est ici qu'il faut que vous m'entendiez... (*Avec autorité.*) Campireali, vous m'entendrez.

LE COMTE, *étonné.*

Eh bien! voyons, madame, finissons; que me voulez-vous?

LA COMTESSE, *avec prière.*

Je veux que vous me promettiez ici de renoncer à cette alliance avec les Orsini, alliance qui fait aujourd'hui le malheur de votre enfant, et qui, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, fera notre malheur à tous!

LE COMTE.

Madame, il n'est plus en mon pouvoir de vous faire cette promesse.

LA COMTESSE.

Et pourquoi?

LE COMTE.

Mon fils et moi, nous revenons de la villa Orsini; à l'heure qu'il est, le duc Bracciano a ma parole.

LA COMTESSE, *avec énergie*

Eh bien! vous la reprendrez!

LE COMTE.

Reprendre ma parole!

LA COMTESSE.

Oui, vous la reprendrez!... et vous sauverez votre fille... (*Avec entrainement.*) Vous direz à Orsini: Cette alliance, je la voulais, parce que je la croyais possible, parce que je la croyais bonne et heureuse pour nos deux familles; mais ma fille souffre, ma fille est malheureuse... et je viens rompre avec vous... parce que je ne suis pas le bourreau de mon enfant!... (*Très-simplement.*) Voilà ce que vous lui direz.

LE COMTE.

Madame, la tendresse maternelle vous égare, et je m'étonne...

LA COMTESSE, *s'animant par degrés.*

Ah!... vous vous étonnez!... Comment donc! dans vos calculs ambitieux, un jour, vous me prenez ma fille... puis vous me la rendez... puis vous me la reprenez encore... et je me plains! et je réclame!... certes, je suis une mère bien folle, bien déraisonnable!... (*Avec résolution.*) Campireali, vous avez cru que cette seconde séparation se passerait comme la première?... vous avez pensé qu'une longue absence aurait isolé la mère de la fille, la fille de la mère, et qu'elles ne se retrouveraient pas?... (*Avec force.*) Eh bien! non, monseigneur, elles se sont retrouvées toutes deux... J'ai pressé dans mes bras mon enfant, ma précieuse enfant; elle m'a tout dit, tout avoué... elle m'a ouvert son cœur en pleurant, et nous avons pleuré ensemble!

Elle pleure.

FABIO.

Eh quoi! madame, vous ne craignez pas de faire un pareil aveu devant mon père!... vous, vous, ma mère, la confidente de ma sœur et de sa honteuse passion!

LA COMTESSE, *avec autorité, à son fils.*

Et à qui donc, je vous prie, une fille doit-elle se confier, de préférence à sa mère? et d'ailleurs, avait-elle au monde un autre sein pour pleurer, pour appuyer sa tête?... Son père, jamais elle n'a reçu de lui la moindre caresse... son frère... ah! depuis long-temps elle sait qu'elle n'en a plus... Mais sans moi, sans sa mère, mon Dieu! depuis long-temps elle serait morte!

LE COMTE.

Eh! non, madame, elle ne serait pas morte!... une fille ne meurt pas pour céder à la volonté de ses parens.

LA COMTESSE.

Prenez-y garde, Campireali; Hélène est douce et bonne, mais sa tête est ardente, et elle est votre fille!... Croyez-moi, ne la réduisez pas au désespoir... Voyons, écoutez-moi: cet homme que vous repoussez et qu'elle aime, eh bien! je vous promets, moi, qu'elle y renoncera... je vous promets même qu'il s'éloignera... je l'obtiendrai!... Mais de votre côté, je vous en conjure, n'imposez pas à votre fille un lien qu'elle déteste!... Donnez-nous du temps, mon Dieu! que je puisse lui parler, calmer sa jeune tête, lui faire entendre la voix de sa mère!... Un délai, monseigneur, accordez-nous un délai!

LE COMTE.

Demain, madame, tout sera terminé.

LA COMTESSE, *stupéfaite et tremblante.*

Demain!... que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Que demain notre fille Hélène épousera Octave Orsini.

LA COMTESSE.

Demain!... demain! mais c'est impossible... mon Dieu! Mais vous ne savez donc pas! (*Avec désespoir.*) Mais c'est votre enfant aussi... et vous ne voudriez pas la sacrifier! (*Courant à son fils.*) Fabio, mon fils, c'est votre sœur!... Mais aidez-moi donc à fléchir votre père, aidez-moi donc à trouver des paroles qui aillent jusqu'à son cœur!

FABIO.

Moi! que je demande à mon père de rétracter

sa parole, de céder aux caprices d'une malheureuse qui déshonore notre famille! Jamais, madame, jamais...

LA COMTESSE.

Oh! vous êtes bien cruel, Fabio!... et Dieu ne bénit pas les enfans qui n'entendent pas la prière de leur mère!

LE COMTE, *remontant la scène.*

Assez, madame, assez! j'ai bien voulu écouter vos plaintes, parce qu'elles ne devaient rien changer à ma détermination... A présent, il se fait tard, il est temps de partir... et demain, de retour dans notre palais d'Albano, j'appellerai ma fille.

LA COMTESSE, *raillant.*

Oui... oui... Et demain, de retour dans votre palais d'Albano, vous appellerez votre fille... et la voix de votre fille ne vous répondra pas, car votre palais est désert, et vous n'avez plus de fille!

LE COMTE, *redescendant vivement avec son fils.*

Que voulez-vous dire, madame!

LA COMTESSE.

Je veux dire que, réduite au désespoir par vos rigueurs, poussée à bout par vos violences, votre fille a fui ce matin et vos rigueurs et vos violences!

FABIO.

Quelle audace!

LE COMTE.

O rage!

LA COMTESSE.

Voilà, voilà le malheur que je voulais vous épargner à tous deux. Quand je suis venue ici, si vous m'aviez entendue, j'aurais été lui porter votre pardon!... je lui aurais tendu les bras de loin, moi, et fût-elle en marche avec son ravisseur, vous auriez vu de quel côté elle aurait couru... (*Raillant.*) Mais non, vous n'entendez rien! vous ne voulez rien entendre! j'ai beau vous crier: Pitié pour moi, pour vous, pour l'orgueil de votre nom!... vous êtes impitoyables! (*Avec explosion.*) Eh bien! recueillez donc ce que vous avez semé!

FABIO.

Mon père, elle ne peut être qu'avec son Jules! lui seul peut l'avoir enlevée!

LA COMTESSE, *les bravant.*

Oui, oui, elle est avec lui!... je le sais, moi! moi, à qui elle l'a écrit!... car ce n'est pas moi qu'elle a trompée, ce n'est pas moi qu'elle a fuie! (*venant au Comte*) c'est vous!... c'est votre effroyable tyrannie!

LE COMTE, *furieux, la prenant par le bras.*

Madame...

LA COMTESSE, *pleurant.*

Oh! quel mal pouvez-vous me faire à présent? vous m'avez pris ma fille.

LE COMTE.

Mais où donc s'est-elle réfugiée l'infâme!

MATTEO, *entrant.*

Madame, je viens...

Il s'arrête en voyant le Comte.

LA COMTESSE.

Tais-toi!

LE COMTE.

Parle, je te l'ordonne.

MATTEO, *après avoir hésité.*

Monseigneur, j'ai fait des perquisitions comme Mme la comtesse me l'avait commandé.

LE COMTE.

Eh bien?

MATTEO.

On a vu la signora gravir la montagne.

FABIO, *vivement.*

La montagne!... elle a dû passer par ici... (*Se rappelant.*) Oui, oui, elle était là... ce matin...

Sur un geste du Comte, Luidgi entre chez Sciotti.

LA COMTESSE, *allant à la table.*

O mon Dieu, toi qui sais où elle est, daigne protéger ses pas.

LUIDGI, *ressortant.*

Monseigneur, je suis sûr que la signora n'est pas là... mais ce bracelet trouvé...

Il remet le bracelet au Comte.

FABIO.

Le bracelet de ma sœur! (*A Matteo.*) Vite, nos chevaux! (*Revenant à son père.*) Plus de doute... l'air railleur de ce vieux soldat en nous quittant... la démarche insolente du plus grand des deux moines... mon père, c'étaient eux!

LE COMTE.

Et à présent il l'enlève!

Il donne des ordres à Luidgi.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il arriver?

MATTEO, *rentrant, à Fabio.*

Monseigneur, les brides sont coupées, et vos chevaux ont disparu.

LE COMTE.

Mais c'est donc un enfer!

FABIO.

Mon père, je saurai bien les atteindre, moi... et toi Jules, tu vas me payer l'affront de ce matin. A moi, mes amis!

Il sort par la gauche, au premier plan, avec ses valets.

LE COMTE, *criant de loin à Fabio.*

Si tu la trouves, tue-la, Fabio.

LA COMTESSE, *se levant avec épouvante et courant à son époux.*

Au nom du ciel! révoquez cet ordre.

LE COMTE.

Laissez-moi, madame!

LA COMTESSE, *s'attachant à lui.*

Non, j'irai, moi... je lui parlerai... je la ramènerai.

LE COMTE.

Vous! vous!... vous voulez y aller!... Mais vous oubliez donc qu'elle n'est pas seule, madame! et moi, votre seigneur et maître, je vous ordonne de rester ici et d'attendre notre retour.

La Comtesse tombe à genoux sous la main du Comte, qui sort vivement par la gauche.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, *seule, à genoux devant la porte et d'une voix mourante.*

Campireali! mon époux!... Fabio! mon fils... mais ils sont partis... ils ne m'entendent plus!... s'ils la trouvent, oh! je suis sûre qu'ils vont la tuer, et je n'ai pas la force... O malheureuse... malheureuse mère! (*Elle pleure; en ce moment on entend des cris et des arquebusades dans la montagne.*) Grand Dieu! l'aurait-il déjà trouvée!... Oh! c'est impossible... Allons!... Je ne le puis!... Mais à quoi donc me sert d'être mère, si je ne puis courir défendre mon enfant! (*A la madone.*) O sainte mère du Seigneur, il n'y a plus que toi qui puisses la sauver!

Musique. Elle tombe à genoux devant la madone. Nouvelles arquebusades. En ce moment on aperçoit Jules, qui, la dague au poing, descend la colline en soutenant Hélène.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Je ne puis aller plus loin.

JULES.

Reviens à toi, ma bien-aimée!

HÉLÈNE, *sur le seuil.*

Oh! dans quel moment nous venons d'unir nos destinées!... Oh! Jules, du sang! du sang!

LA COMTESSE, *se retournant.*

Ah!

HÉLÈNE.

Ma mère!

Elle vole dans ses bras.

LA COMTESSE.

Mon enfant! mon enfant! (*Avec joie, en descendant la scène.*) Ils ne l'ont pas tuée!

HÉLÈNE, *montrant Jules.*

Grâce à lui, ma mère, grâce à lui!

LA COMTESSE.

Oh! soyez béni, vous qui me la rendez!... mais fuyez, fuyez leur colère; car ils vont revenir.

La Comtesse remonte au fond.

HÉLÈNE.

Ma mère a raison; fuis, Jules... à présent, tu es sûr de moi; fuis, mon bien-aimé!

LA COMTESSE, *au fond.*

Il n'est plus temps.

VOIX, *du côté de la montagne.*

Vengeance! vengeance!

LA COMTESSE.

Ils accourent!

HÉLÈNE.

Ma mère, ma mère, sauvez-le!

JULES, *passant entre elles.*

Laisse-moi, je saurai bien me frayer un passage.

Cris à droite.

HÉLÈNE, *se cramponnant à lui.*

Mais c'est courir à la mort!

LA COMTESSE.

Et s'il reste, il est perdu!

HÉLÈNE, *avec désespoir, et venant sur l'avant-scène, à droite.*

Mais qui donc le sauvera, mon Dieu?

LE PÈRE ANSELME, *entrant par la porte masquée.*

Moi! (*Saisissant Jules, et lui montrant le passage secret.*) Par ici!

Il l'entraîne; les deux femmes restent stupéfaites.

HÉLÈNE, *volant dans les bras de sa mère.*

Sauvé, ma mère, sauvé!

On voit les valets de Campireali traverser le théâtre en courant, armés de flambeaux.

SCENE XV.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, LE COMTE COMPIREALI, *l'épée à la main.*

LA COMTESSE, *tremblant pour sa fille, et se jetant au-devant de lui.*

Grâce! grâce!

Silence.

LE COMTE, *se croisant les bras avec une rage concentrée.*

Savez-vous que je n'ai plus de fils, madame?

LA COMTESSE, *éperdue.*

Fabio!

LE COMTE.

Et savez-vous qui l'a assassiné?

LA COMTESSE, *avec horreur.*

Assassiné!

LE COMTE.

Brachioforte!

LA COMTESSE, *faisant un pas vers la porte masquée.*

Lui!

LE COMTE, *vivement.*

Vous l'avez vu?

Il regarde de tous côtés.

HÉLÈNE, *très-bas à sa mère.*

Ma mère, ce n'est pas lui!... s'il meurt, vous n'avez plus d'enfant.

LE COMTE.

Eh bien! madame, vous ne répondez pas? l'avez-vous vu?

LA COMTESSE, *d'une voix éteinte.*

Non, non, je n'ai rien vu.

Elle regarde sa fille, qui lui baise les mains.

LE COMTE, *à ses valets.*

A la montagne! (*Avec intention.*) Le meurtrier ne nous échappera pas.

TOUS.

Vengeance! vengeance pour Fabio!

Ils sortent tous en courant par la gauche, excepté le Comte, qui regarde sa femme et sa fille.

ACTE TROISIÈME.

Intérieur des jardins du couvent de l'Ave-Maria, grille au fond; à droite, entrée d'une chapelle moyen âge avec plusieurs marches ; à droite, jardin et banc.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE CAMPIREALI, UNE RELIGIEUSE, *puis* LA SUPÉRIEURE, *en costume bleu et blanc.*

LA RELIGIEUSE, *à la Comtesse.*

Voici Mme la supérieure du couvent de l'Ave-Maria.

LA SUPÉRIEURE, *entrant.*

Pardon, chère et illustre parente, de vous avoir fait attendre, mais je faisais mes derniers adieux à l'une de mes enfans, qui m'est presque aussi chère que notre Hélène.

LA COMTESSE.

Une pensionnaire qui retourne dans sa famille.

LA SUPÉRIEURE.

Oh ! je le voudrais, cette pensée adoucirait l'amertume de notre séparation; mais la pauvre Lucia de Mendello; ne quitte le couvent de l'Ave-Maria que pour entrer à l'abbaye de Castro, dont relève cette sainte maison; aujourd'hui, elle prononce ses vœux, et ce soir elle part pour aller s'ensevelir dans la sombre abbaye.

LA COMTESSE.

Ce soir ?

LA SUPÉRIEURE.

Tels sont les ordres de l'abbesse souveraine; j'ai voulu obtenir un délai, elle a été inexorable.

LA COMTESSE.

Quelle rigueur!

LA SUPÉRIEURE.

Mais vous, chère parente, vous venez pour notre bonne et douce Hélène... (*A la Religieuse.*) Avertissez Hélène Campireali. (*La Religieuse sort.*) Oh ! qu'il y a long-temps qu'elle ne vous a vue, qu'elle vous désire !... que votre présence va être du bonheur pour elle !

LA COMTESSE.

Puissiez-vous dire vrai ! et je l'espère comme vous, si elle consent à se rendre aux vœux du comte... qui maintenant sont devenus les miens.

LA SUPÉRIEURE.

M. le comte n'a donc pas renoncé à ses plans de famille ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui, moins que jamais, l'alliance avec les Orsini, long-temps le rêve de son ambition, est devenue chez lui une idée fixe; une idée de haine et de vengeance, qu'il n'a pu satisfaire sur l'homme qu'il croit le meurtrier de son fils, et qu'il poursuit jusque sur sa fille, cause innocente de ce cruel malheur !... et puis, une lettre du cardinal Montalte, dont depuis un an nous n'avions pas entendu parler, est arrivée subitement de Venise, où il voit dans la retraite la plus profonde; à certains mots que le comte a laissé échapper en la lisant, j'ai cru comprendre que le souverain pontife n'avait plus que quelques jours à vivre... Le comte lui a répondu sur-le-champ, et en même temps un courrier a été envoyé aux Orsini; il faut qu'Hélène se prononce aujourd'hui même; il faut qu'elle consente à épouser Orsini, ou, je tremble d'y penser, une réclusion ternelle...

LA SUPÉRIEURE.

A Castro !... Oh ! qu'elle consente, qu'elle consente, plutôt que d'entrer dans cette épouvantable abbaye !... Vous savez ce que naguère, et sous le sceau du plus profond secret, je vous ai raconté, en vous priant de m'en faire sortir ?

LA COMTESSE.

Oui, et le souvenir seul de ces affreux mystères me glace de terreur.

LA SUPÉRIEURE.

J'aperçois notre Hélène; puisse son cœur se rendre à vos prières !

Elle sort ; Hélène paraît.

SCENE II.

LA COMTESSE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *en habit de pensionnaire.*

Ah ! ma mère ! ma mère !

LA COMTESSE.

Remets-toi, mon enfant, et par ton émotion, n'ajoute pas à celle que me cause cette entrevue.

HÉLÈNE, *avec bonheur.*

Ah ! qu'il y a long-temps !... Oh ! vos mains, vos mains !

Elle les baise à plusieurs reprises.

LA COMTESSE, *vivement émue.*

Mon Hélène chérie, combien je suis sensible à tes douces caresses !... Mais retiens le charme que tu as pour m'attendrir, car je serais faible, je pleurerais avec toi, et je suis venue, tu le sais, pour une affaire grave et sérieuse !

HÉLÈNE.

Oh ! ma mère, si généreuse, si dévouée, en vous voyant, en sentant vos bras autour de moi !... vos lèvres sur mon front, j'avais tout oublié ; je n'avais plus qu'une pensée... ma mère... du bonheur par ma mère !...

LA COMTESSE, *la faisant asseoir près d'elle sur un banc.*

Eh bien! s'il est vrai que tu m'aimes, prouve-moi-le donc aujourd'hui; tu le peux, Hélène, écoute-moi... Ton père, qui avait juré de ne plus te voir, ton père va venir!

HÉLÈNE, *tremblante.*

Mon père!

LA COMTESSE.

Sa présence, n'est-ce pas toi qui l'as réclamée?

HÉLÈNE, *caressante.*

Oh! c'était pour avoir la vôtre, dont j'étais privée depuis si long-temps!

LA COMTESSE.

Songe, ma fille, que de cette entrevue solennelle va dépendre ton bonheur, le mien, notre repos à tous... Ton père est irrité; ton père est malheureux; il pleure tous les jours son fils bien aimé, un fils que ta funeste passion...

HÉLÈNE, *vivement.*

Oh! ma mère, ce n'est pas lui, je le jure!

LA COMTESSE.

Je le crois, mon enfant; nous serions trop coupables, toi de l'aimer encore, moi, de ne pas le maudire!

HÉLÈNE.

Oh! ma mère! ma mère!

Elle sanglote dans ses bras.

LA COMTESSE.

Hélène, ma fille, pourquoi donc nourrir encore de folles espérances?... Tu sais bien qu'à présent cet homme a fui l'Italie, qu'il n'y peut jamais reparaître?... lui-même par sa conduite ne t'a-t-il pas tracé la tienne? .. il a bien compris qu'à présent, tout était brisé entre vous, et jamais une lettre...

HÉLÈNE.

Oh! c'est vrai! (*Avec désespoir.*) Et pourtant, il ne peut m'avoir oubliée, c'est impossible!

LA COMTESSE.

Eh! malheureuse enfant, qu'espères-tu donc? je ne puis te le cacher, si aujourd'hui ton père te trouve rebelle à ses volontés, il est décidé à te faire prononcer des vœux!

HÉLÈNE, *avec terreur.*

Des vœux!... à moi, des vœux!...

LA COMTESSE, *se levant.*

Oui, des vœux éternels, irrévocables!... Hélène, songe donc, séparée de moi, de ta mère, toujours!... par un cloître, où jamais personne n'a pénétré!... Et sais-tu quelle est la femme qui commande dans cette abbaye de Castro?... la femme dont les volontés sont des lois, dont chaque arrêt souvent est un arrêt de mort?... c'est l'aïeule des Orsini!... des Orsini, dont tu repousses l'alliance... c'est l'âme, et comme le génie redoutable de cette puissante famille, dont, du fond de sa retraite, elle règle et dirige à son gré les plans ambitieux... Oh! malheur, malheur sur toi, ma fille, si, après un refus, qui serait un outrage pour sa famille et pour elle, tu tombais entre les mains de sa vengeance!

LUIDGI.

Monsieur le comte arrive à l'instant au couvent de l'Ave-Maria.

LA COMTESSE.

Lui!... déjà!...

LUIDGI.

Il a demandé madame la supérieure!

LA COMTESSE, *tremblante.*

O mon enfant, il n'y a plus à balancer. Écoute, écoute ce que j'avais juré de ne jamais dire, et ce que la nécessité me force à te révéler. Tu sais que notre parente, avant d'être nommée, par le crédit de notre famille, supérieure de cette pieuse maison, était à l'abbaye de Castro?... Hé bien! elle y avait une amie, une amie d'enfance, qui osa braver l'abbesse souveraine... Trois jours après, un mal inconnu la saisit; sous prétexte de lui prodiguer des soins, on la transporta dans une cellule écartée... l'infortunée! sa maladie fut bientôt mortelle; notre parente obtint de la veiller une nuit, la dernière de sa vie!... Agenouillée près de son lit de mort, elle priait en pleurant, lorsque tout-à-coup la malheureuse victime, recouvrant un éclair de force et de raison, pâle, amaigrie, dévorée par la souffrance, se tourna vers elle, et d'une voix dont l'agonie rendait les accens prophétiques: «Fuis, lui dit-elle, fuis les murs de ce cloître, car ces murs sont meurtriers! fuis cette cellule surtout, car cette cellule donne la mort!»

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

LA COMTESSE.

Juge, après cette affreuse révélation que je tiens de notre parente elle-même, juge de mon effroi, en pensant que toi, mon Hélène, toi, mon enfant chéri...

HÉLÈNE, *faisant un effort.*

Eh bien! ma mère... eh bien! vous saurez tout.

LUIDGI, *annonçant.*

Monsieur le comte!

HÉLÈNE.

Mon père!

LA COMTESSE.

Silence!

Le Comte paraît; il est sombre et vêtu d'habits de deuil. Hélène court au-devant de lui et fléchit le genou.

SCENE III.

LE COMTE CAMPIREALI, HÉLÈNE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *sévère.*

Je conçois qu'en me voyant vous fléchissiez le genou, Hélène; je conçois que cette tête blanchie depuis un an, ce visage creusé par la douleur, vous ne puissiez les contempler sans honte... (*du-*

rement) car cette douleur, Hélène, c'est vous qui l'avez faite; car ces noirs vêtemens de deuil, c'est vous qui m'en avez couvert!

HÉLÈNE, *timidement.*

O mon père, mon père, pardonnez-moi!

LE COMTE.

Levez-vous! (*Elle se lève.*) Avant de vous pardonner, je veux vous entendre.

HÉLÈNE, *bas à sa mère.*

O ma mère, je tremble!

LA COMTESSE.

Du courage, mon enfant, je suis près de toi!

LE COMTE.

C'est vous, Hélène, qui avez désiré ma présence... Parlez, qu'avez-vous à me dire?

HÉLÈNE.

Mon père, votre voix n'a jamais retenti si sévère à mon oreille, et dans des circonstances si terribles... Oh! je suis bien coupable, si c'est moi qui suis la cause première de votre douleur profonde et du coup affreux...

LE COMTE.

Dites l'assassinat!

HÉLÈNE, *avec de douces larmes.*

O mon père, que faut-il donc que je fasse pour adoucir le chagrin de cette perte cruelle? Je sais que je ne puis remplir dans votre cœur la place que mon malheureux frère occupait; je sais qu'en le perdant vous avez perdu l'héritier de votre nom, l'enfant sur lequel reposaient vos joies et vos espérances... mais laissez-moi croire que cette blessure ne sera pas éternelle, qu'un jour elle pourra se fermer sous mes soins, sous mes caresses... mon père, mon père, pleurez votre fils, mais n'oubliez pas qu'il vous reste une fille!...

LE COMTE, *sévèrement.*

Je puis m'en souvenir encore.

HÉLÈNE.

Oh! merci! merci!

LE COMTE.

Hélène, vous pouvez encore rentrer dans un palais (*avec intention*) que vous n'auriez pas dû quitter, et reprendre votre place près de moi et de votre mère.

LA COMTESSE.

Tu l'entends, ma fille, ton père revient à toi... Sois bonne aussi, nous avons tant souffert!

LE COMTE.

Mais écoutez quelle est ma condition. Ce nom de Campireali, ce nom qui va s'éteindre dans une tombe par votre faute, peut du moins mourir avec éclat. Orsini...

HÉLÈNE.

Orsini!

LE COMTE, *sévèrement.*

Hélène!

HÈLÈNE, *suppliante.*

Mon père, le ciel m'est témoin que je voudrais pouvoir vous satisfaire, même au prix de tout mon sang; mais vous le savez...

LE COMTE, *plus sévèrement.*

Hélène!

HÉLÈNE.

Ce cœur que vous me demandez...

LE COMTE.

Hélène!

HÉLÈNE.

Il n'est plus à moi.

LE COMTE, *avec un cri de colère.*

Eh bien, vous oublierez!..... (*Sombre.*) Et moi, n'ai-je pas aussi à oublier?...

HÉLÈNE, *avec désespoir.*

Mais moi, mais moi, c'est impossible.

LE COMTE, *avec colère.*

Impossible!

LA COMTESSE.

Oh! non, pas impossible, si tu songes à nous, si tu songes à ta mère qui te supplie.

HÉLÈNE, *se dégageant de ses bras, et avec égarement à sa mère.*

Ma mère... si je ne pouvais plus obéir?

LE COMTE, *la prenant par le bras.*

Oh! prends bien garde à ce que tu vas dire... Je l'ai juré, vois-tu, Orsini sera mon gendre, et si tu refusais de nous suivre aux autels...

HÉLÈNE, *d'une voix éteinte.*

Avant d'y arriver, je mourrais...

LE COMTE, *hors de lui.*

Eh bien! je t'y traînerai morte!

HÉLÈNE.

Préparez donc ma tombe, car depuis un an...

LE COMTE.

Depuis un an...?

HÉLÈNE, *après avoir hésité, en regardant sa mère.*

Je ne suis plus libre!

LE COMTE.

Que dis-tu?

HÉLÈNE.

Je suis... je suis mariée.

LE COMTE, *tirant son épée en poussant un cri terrible.*

Mariée, mariée au meurtrier!

LA COMTESSE, *passant entre sa fille et son époux, en poussant un cri.*

Oh! ne la tuez pas! (*Revenant à sa fille.*) A présent, c'est le seul enfant qui nous reste. Oh! vous êtes sans pitié!... voyez! voyez!

Hélène, pâle et brisée, tombe dans les bras de sa mère.

LE COMTE.

Sans pitié, dites-vous... et pourtant elle vit!... sans pitié!... et je ne l'ai pas écrasée de ma colère!... (*A sa fille.*) Réponds-moi! quand s'est fait ce mariage?

HÉLÈNE.

La nuit... mon père... la nuit... où j'avais fui!...

LE COMTE.

La nuit du meurtre de ton frère, infâme!... mais non, tu mens!

HÉLÈNE.

Ah!...

LE COMTE, *avec fureur.*

Aucun prêtre, dans l'Italie entière, n'aurait été assez hardi!... son nom, son nom, à ce prêtre!

HÉLÈNE, *à voix basse.*

Le père Anselme!

LE COMTE.

Le père Anselme!

HÉLÈNE.

Du couvent de Monte-Cavi...

LE COMTE.

Du couvent... (*Frappé d'une idée subite.*) Le prieur est ici... oui... je l'ai aperçu... en entrant... il venait pour la prise du voile de Lucia de Mendello... il saura te confondre. (*Remontant la scène.*) Holà! quelqu'un! (*Entre Luidgi.*) Qu'on dise au prieur du couvent de Monte-Cavi de se rendre ici à l'instant même. (*Luidgi sort, le Comte redescend.*) Oh! oui, c'est une fable que tu inventes, là, sur l'heure, pour nous tromper, ta mère et moi.

HÉLÈNE.

Mon père, je vous jure...

LE COMTE, *s'avançant sur elle avec menace.*

Ne jure pas!... mais prie Dieu alors que ce soit un mensonge de ton amant!... une odieuse comédie qu'il a jouée pour t'abuser... car si c'était vrai! oh! malheur! malheur sur toi!

SCENE IV.

LE PRIEUR, LE COMTE, LA COMTESSE, HÉLÈNE.

LE PRIEUR, *digne et calme.*

Vous m'avez fait demander, monseigneur?

LE COMTE, *pouvant se contenir à peine.*

Vous êtes prieur de Monte-Cavi?

LE PRIEUR.

Oui, monseigneur!

LE COMTE.

Vous connaissez tous les noms de vos religieux?

LE PRIEUR.

Tous!

LE COMTE.

Le père Anselme?...

Hélène attend sa réponse avec anxiété.

LE PRIEUR.

Ce nom m'est inconnu!

LE COMTE, *avec joie et regardant sa fille.*

Ah!

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

Elle continue à écouter.

LE PRIEUR.

Il y avait autrefois un religieux qui s'appelait ainsi... (*Hélène espère.*) Mais il est mort il y a deux ans; depuis lors aucun de nos frères n'a porté ce nom.

LE COMTE, *regardant sa fille.*

Et vous êtes bien certain de ce que vous affirmez?

LE PRIEUR.

C'est moi qui, chaque année, envoie au cardinal Farnèse le relevé de tous les ordres religieux qui existent dans les états romains, pour être mis sous les yeux de sa Sainteté; je le répète, ce nom n'est pas sur nos tables de recensement.

HÉLÈNE, *avec désespoir.*

Oh! c'est impossible!... mon Dieu!

LE COMTE.

Et vous signeriez cette déclaration?

LE PRIEUR.

Quand vous le désirerez, monseigneur!

LE COMTE.

A l'instant même; mes tablettes, Luidgi.

Luidgi donne les tablettes du Comte, le Prieur écrit, le Comte regarde sa fille.

HÉLÈNE, *tombant sur le sein de sa mère en sanglotant.*

Oh! ma mère, ma mère, on nous a donc trompés!

LE COMTE, *revenant au Prieur, qui écrit, et indiquant de la main.*

Signez! (*Le Prieur signe et rend les tablettes.*) Je vous remercie... (*Élevant la voix, au Prieur.*) Voulez-vous dire à Mme la supérieure que deux pensionnaires, au lieu d'une, prendront le voile aujourd'hui?

HÉLÈNE.

Le voile!

LE COMTE, *sans la regarder.*

Je lui ai parlé en entrant, elle me comprendra. (*Il descend la scène; le Prieur sort; à la Comtesse.*) Vous, madame, allez tout préparer pour cette sainte cérémonie. (*La Comtesse veut faire une observation.*) Madame, m'avez-vous entendu?

LA COMTESSE.

Mais Hélène...

LE COMTE.

Hélène m'obéira.

Il lui ordonne de sortir.

SCENE V.

HÉLÈNE, LE COMTE.

LE COMTE, *venant à Hélène, la saisissant par le bras et à demi-voix.*

A présent, tu vas tout savoir... Ah! tu as cru que, comme toi, j'oublierais les morts! tu as cru que, quand la tombe serait fermée, le sang de ton frère ne crierait plus?... Non, non, ma vengeance veillait dans l'ombre et guettait l'assassin; du fond de mon palais, je le suivais, ton Jules!... en Espagne, à Naples, à Venise!... Partout, loin de lui, j'avais l'œil sur lui; partout je semais les espions sur ses pas .. Les lettres qu'il tentait de te faire parvenir, interceptées par moi, venaient en-

core nourrir et réchauffer ma colère... long-temps il s'est soustrait à ma vengeance... long-temps il a trompé ma haine... mais enfin, il vient de remettre les pieds dans les États romains.

HÉLÈNE, *avec un cri de joie.*

Il revient!

LE COMTE.

Oui, il revient!... et malédiction sur son retour! car c'est un piége que je lui tendais, et il y est tombé... il revient... non pas en Italie seulement, mais ici... au couvent de l'Ave-Maria, pour te voir à jamais perdue pour lui! pour être livré aux sbires qui, par mon ordre, entourent déjà ces lieux.

HÉLÈNE.

O ciel!

LE COMTE, *tirant un parchemin scellé.*

Tiens, vois-tu ce papier?... c'est son arrêt de mort!

HÉLÈNE.

Sa mort!... O mon père, grâce! grâce!

LE COMTE, *lui prenant les deux mains, dit lentement et comme s'il réfléchissait.*

Grâce, dis-tu? grâce!... Ecoute, il peut vivre encore; oui, il vivra! (*Avec solennité.*) Je le jure par le sang répandu de mon fils!... mais il faut qu'il perde à jamais l'espoir d'être à toi... il faut qu'il te retrouve mariée à Orsini.

HÉLÈNE.

Mariée à Orsini!

LE COMTE, *vivement.*

Ou à Dieu!... choisis à l'instant... à l'instant même.

HÉLÈNE, *après une douloureuse hésitation.*

Eh bien! que ce soit à Dieu, mon père, et que Jules vive!

LE COMTE, *après une pause.*

Il vivra!... j'ai juré par le sang de mon fils!... (*Avec rage.*) Mais la douleur de ton Jules, à qui je te ravis pour toujours... mais les regrets, les éternels regrets qui attendent ta vie, et que tu as préférés à la gloire de ton père... voilà ce qui me vengera de toi.

HÉLÈNE, *se cramponnant à lui.*

Mon père, mon père!

LE COMTE.

Laissez-moi.

HÉLÈNE.

Mon père!

LE COMTE, *la rejetant.*

Vous n'êtes plus rien pour moi!

SCENE VI.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, *rentrant de l'autre côté de la chapelle;* LE COMTE, *à l'avant-scène de gauche.*

LA COMTESSE.

Eh bien! ma fille!

LE COMTE.

A Castro! madame... à Castro!... c'est elle qui l'a voulu!

LA COMTESSE.

O mon enfant, c'est la mort!... Rétracte-toi, il en est temps encore.

HÉLÈNE, *pleurant.*

O ma mère, il me semble qu'ainsi je serai moins séparée de lui.

SCENE VII.

HÉLÈNE, LA COMTESSE, LE PRIEUR, LA SUPÉRIEURE DU COUVENT, LE COMTE, *sombre et rêveur.*

Hélène paraît sur les degrés de la chapelle, deux religieuses la couvrent du voile et de la couronne de mariée.

LA SUPÉRIEURE, *venant à Hélène.*

Pauvre Hélène!

HÉLÈNE, *à sa mère, qui la soutient en pleurant.*

O ma mère, si je ne dois plus vous revoir, pitié et pardon!

LA COMTESSE.

Si tu es malheureuse, ce n'est pas toi qui souffriras le plus.

On entend sonner les cloches du couvent; bientôt Hélène, soutenue par sa mère, s'avance vers la chapelle; le vieux Campireali passe pour aller au-devant de ses parens qui arrivent par la droite, et entre avec eux dans la chapelle; on ouvre les grilles du fond; le peuple, selon l'usage, se précipite en foule avec toutes les marques du plus profond respect, pour être témoin de la prise de voile, et l'on ferme les portes de l'église. Musique. En ce moment, deux étrangers enveloppés de leurs manteaux paraissent au fond, examinent quelque temps la grille du couvent restée ouverte, et s'avancent, avec précaution dans les jardins; c'est Jules et Ranuccio.

SCENE VIII.

JULES, RANUCCIO.

JULES.

C'est ici, Ranuccio! si l'on ne m'a pas trompé, c'est ici que nous devons la retrouver, après un an d'exil et de combats.

RANUCCIO.

Ah! tu es un peu changé! blessures de batailles... mais tu n'en es que plus terrible, plus martial, les femmes aiment ça.

JULES, *ôtant son chapeau.*

Salut, sainte demeure! salut, asile de calme et d'innocence où je vais revoir mon Hélène, mon épouse chérie, dont je ne serais pas séparé aujourd'hui sans toi, cruel ami.

RANUCCIO.

C'est à dire, sans moi, ce n'est pas exact; car sans moi Fabio te tuait; et c'est alors que vous étiez bien-séparés!... Heureusement j'étais là!... Tiens, ça me fait de la peine qu'il soit mort!... mais franchement, j'en aurais davantage si c'était toi... ou moi.

JULES, *avec bonheur.*

Ranuccio, qui l'aurait dit, que je reviendrais lorsqu'il y a un mois à Venise...?

RANUCCIO.

Tu paraissais vouloir te faire moine!... Un capitaine des armées d'Espagne!... Par Lépante! belle idée que tu avais là, et pour laquelle tu avais eu soin de ne pas me consulter!

JULES.

Que veux-tu? la vie pour moi était devenue un fardeau. Désespéré et cédant à la fatalité qui me poursuivait, j'entre un soir au couvent des Dominicains, et là, au fond d'un sombre confessional, j'entends une voix que je crois reconnaître, la voix du moine qui m'avait sauvé dans l'hôtellerie, et qui me dit : Jeune homme, pourquoi désespérer de la vie? Tu te plains, et ton Hélène est vivante! Fils de Brachioforte, lève-toi, car le temps de ton exil va finir; le saint pontife Grégoire voit sa fin arriver, lève-toi!... et à la faveur des désordres de l'interrègne, retourne dans les états romains. Là, pendant que tes amis travailleront à obtenir ta grâce, cache-toi, et attends dans l'ombre l'occasion de reprendre ta bien-aimée.

RANUCCIO, *regardant de tous côtés.*

C'était un bon conseil!... et tu le suis joliment.

JULES.

A peine ai-je mis le pied sur les états romains, qu'une main inconnue, la même sans doute qui a semé ses bienfaits sur ma route pendant tout ce temps d'exil et de guerres, m'écrit qu'Hélène est pensionnaire au couvent de l'Ave-Maria. (*Avec bonheur.*) Et voilà que je suis au couvent de l'Ave-Maria!... et voilà que je suis près d'Hélène!... Oh! Ranuccio, que la vie est belle et qu'il fait bon de vivre!...

RANUCCIO.

Surtout quand on n'est pas moine.

En ce moment, on entend l'orgue de la chapelle.

JULES, *qui a été écouter à la porte de la chapelle.*

Ranuccio, écoute... Elles sont à la chapelle.

RANUCCIO.

Pour cette prise de voile sans doute.

JULES.

C'est là que je la vis pour la première fois; c'est là que je vais la revoir encore.

RANUCCIO, *l'arrêtant.*

Imprudent!... attends la nuit du moins... si l'on allait te reconnaître!... cette condamnation qui plane sur ta tête!...

JULES.

Ils n'oseraient pas, pendant la maladie de Grégoire et dans un pays tout plein du nom de mon père!...

RANUCCIO, *vivement.*

Mais où tout tremble devant les Orsini!

JULES.

Si le saint père meurt, mille bras se lèveront pour me défendre!

RANUCCIO.

Mais si le saint père ne meurt pas?...

JULES.

Il faut que je la voie, te dis-je! il faut qu'elle sache que j'ai touché le sol d'Albano.

RANUCCIO.

Va donc, puisque tu le veux, mais sois prudent!

JULES.

Sois tranquille.

Il entre dans la chapelle. Musique.

SCENE IX.

RANUCCIO, *et bientôt après* MONTALTE, *venant de l'intérieur à droite.*

RANUCCIO, *redescendant.*

Moi, je reste ici, à l'arrière-garde, pour protéger la retraite. Mais qui vient là?

MONTALTE, *avec la plus grande agitation et un papier à la main.*

Grand Dieu! que viens-je d'apprendre! Campireali en ces lieux!

RANUCCIO, *à part.*

Eh! c'est le petit béquillard!

MONTALTE, *se retournant.*

Vous ici!

RANUCCIO.

Pourquoi pas?

MONTALTE.

Comment êtes-vous entré?

RANUCCIO.

Avec tout le monde... par la porte.

Il montre la grille.

MONTALTE, *regardant la grille.*

Ouverte?

RANUCCIO.

A cause d'une prise de voile.

MONTALTE.

Une prise de voile!... Oh! c'est elle! c'est elle!...

RANUCCIO.

Qui? elle?

MONTALTE.

Hélène Campireali!

RANUCCIO, *avec un cri.*

Hélène!... elle prend le voile!...

MONTALTE, *montrant une lettre.*

Cette lettre de son père.

RANUCCIO.

Grand Dieu! et mon pauvre Jules!

MONTALTE.

Où est-il?

RANUCCIO.

Là!

MONTALTE.

Dans la chapelle!... Oh! il est perdu!

RANUCCIO.

Perdu!... C'est ce qu'il faudra voir!...

MONTALTE.

Les Campireali y sont pour l'arrêter.

RANUCCIO, *avec force.*

Et j'y serai, moi, pour le sauver.

Il s'élance dans l'église; toute cette scène doit être dite vivement.

SCENE X.

MONTALTE.

Mon Dieu, puisse-t-il réussir!... Mais j'y songe! la mort de Grégoire! si l'on pouvait... (*Bruit et rumeur dans la chapelle.*) Grand Dieu! quel tumulte, quelle confusion!... Lui!... lui!... il arrache le voile!... Oh! il est perdu!...

Dans l'intérieur de la chapelle on entend les cris du peuple, qui se précipite épouvanté.

RANUCCIO, *courant se mettre devant la grille, leur barre le passage.*

Arrêtez, lâches! arrêtez!... c'est votre ami à tous, c'est le défenseur du peuple, le fils de Brachioforte que vous abandonnez!...

Mais le tumulte continue; les parens, les valets descendent en désordre les marches de l'église, et garnissent la gauche de la chapelle, puis la comtesse, puis Campireali tenant sa fille par le bras.

VOIX, *dans l'intérieur.*

Arrêtez!... arrêtez!... c'est la fille de Dieu!...

LE COMTE.

Elle a prononcé ses vœux!...

JULES, *pâle, les cheveux épars, tenant son épée d'une main et le voile d'Hélène de l'autre, s'écrie d'une voix tonnante, du haut des marches de la chapelle.*

Ses vœux, je les brise!...

LES PARENS *et* LE PEUPLE.

Oh!... impiété!...

JULES.

Elle n'avait pas le droit de les faire.

TOUS.

Oh!

JULES, *avec force.*

Non, elle ne l'avait pas!..... (*Mouvement général.*) Hélène Campireali, je vous adjure ici, en présence de tous, de dire si dans la nuit du 25 juillet, dans la chapelle expiatoire, un prêtre n'a pas uni nos mains et nos destinées?

LE COMTE, *s'avançant vers les degrés de la chapelle.*

Mensonge, vil imposteur, mensonge! Tiens, ose donc renier ce témoignage sacré!

Il lui donne les tablettes signées par le Prieur.

HÉLÈNE, *pleurant.*

O Jules, Jules! on nous avait trompés!

JULES, *après avoir lu et jetant les tablettes du Comte que ramasse un valet, passe vivement près d'Hélène, ce qui force le Comte à descendre à l'avant-scène de gauche, où il est retenu par ses parens et par Montalte. Les sbires garnissent les degrés de la chapelle.*

Et que m'importe à moi la trahison des hommes? Ne sommes-nous pas unis dans le ciel? Que m'importe qu'un moine n'existe pas? en as-tu moins reçu mes sermens devant Dieu, moi les tiens? Non, non, tu es à moi, comme je t'appartiens, et à présent nulle puissance sur la terre ne peut nous séparer!... Ose, Hélène, ose dire que tu n'es pas mon épouse dans ton cœur?

HÉLÈNE, *tombant à genoux devant lui.*

Oh! grâce, grâce! Si tu savais tout ce que j'ai souffert!

JULES.

Oh! oui, je le devine, il a fallu bien te torturer pour t'amener là. Oh! n'est-ce pas, ils t'ont bien tourmentée? (*Avec douceur à la Comtesse, qui pendant toute cette scène le supplie avec anxiété.*) Pas vous, madame! pas vous!... (*Regardant les Campireali et plantant fièrement son épée entre eux et lui.*) Mais ils n'en ont pas encore fini avec moi, si tu m'aimes encore.

Mouvement d'indignation des Parens.

LE COMTE.

Que dit-il?

JULES.

Hélène, ne regarde pas ton père... tu es ici devant moi... M'aimes-tu encore?

LE COMTE.

Insolent!

HÉLÈNE, *se jetant devant lui.*

O mon père, vous avez juré qu'il vivrait!

JULES.

Hélène, laisse-les. M'aimes-tu?

HÉLÈNE.

Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi!

JULES, *la pressant.*

Hélène, m'aimes-tu?

HÉLÈNE, *avec explosion.*

Oui... oui, je t'aime!... mais fuis... fuis leur colère.

Et rougissant de l'aveu qu'elle vient de faire, elle cache sa honte dans le sein de sa mère.

JULES.

A présent je puis partir!...

LE COMTE, *hors de lui et s'échappant des mains qui le retiennent.*

Ah! son insolence m'a délié de mes sermens!

Il fait un mouvement vers Jules.

MONTALTE, *qui pendant toute cette scène a essayé vainement de calmer le Comte, se jette entre lui et Jules.*

Arrêtez!... (*A voix basse.*) Grégoire est mort! et l'interrègne commence!

RANUCCIO, *s'avançant vers eux, dit à l'oreille de Montalte.*

Et vous ne seriez peut-être pas les plus forts!

JULES, *profitant de ce moment d'hésitation pour gagner la grille.*

Hélène, ils t'ont jetée dans un cloître; mais je saurai bien t'en arracher!

Il sort fièrement avec Ranuccio.

ACTE QUATRIEME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente un corps-de-garde de Bravi, attenant à l'abbaye de Castro, avec lequel il communique au fond par une vaste porte à guichet, armée de solives et de barres de fer. A droite, au troisième plan, porte des autres corps-de-garde. Même côté, deuxième plan, fenêtre donnant à l'extérieur. A gauche, un lit de camp surmonté d'un porte-manteau, qui règne dans toute la longueur du mur, et auquel sont suspendus les manteaux et les arquebuses des Bravi.

SCENE PREMIERE.

UGONE, MARIO, BRAVI, RANUCCIO, *sur le lit de camp.*

Au lever du rideau les Bravi, rassemblés autour d'une table, jouent aux dés. Ranuccio dort sur le lit de camp, enveloppé dans son manteau.

MARIO.

Est-ce que ça t'amuse beaucoup de jouer aux dés, Ugone ?

UGONE.

Pas beaucoup, mais que faire?... la provision de liquide est épuisée, et nous ne pourrons pas la renouveler avant ce soir.

MARIO.

Quand Sciotti l'hôtellier passera sous la fenêtre!

UGONE.

J'ai bien vu quelquefois des garnisons de château ennuyeuses, mais jamais comme celle-ci.

MARIO.

Alors, pourquoi nous as-tu fait quitter le service de notre maître, le comte Orsini?

UGONE.

Ah! pourquoi?... parce qu'il me l'a commandé; parce que, pendant l'interrègne, chacun en Italie, veut prendre sa revanche... (*avec mystère*) et qu'avec l'abbaye de Castro, il y en a plus d'une à reprendre... Depuis surtout que ce démon de Bracchioforte a menacé d'enlever sa belle, il fallait bien se mettre en mesure; mais du diable si on me reprend à louer mes services, et à enrégimenter des hommes pour une abbaye!

MARIO.

Dans d'autres, ne faut pas dire; mais dans celle Castro!...

UGONE.

Avec ça que, pour couronner la fête, vous êtes tous gais comme des saints de pierre qui ont perdu leur nez... (*Il va au lit de camp.*) Hohé, Ranuccio!

RANUCCIO, *sans bouger, et d'une voix dolente.*

Malade!

UGONE.

Mon pauvre ami, comme te voilà geignant!... ce n'est pas là ce que tu m'avais promis quand, il y a quinze jours, tu es venu me demander de t'enrôler comme nous au service de Mme l'abbesse; j'étais si content de te revoir, après douze ans de séparation!... un ancien camarade, un boute-en-train, un joyeux compère... Ah! comme tu es changé! (*Se retournant, aux autres.*) Bonne lame, mais rouillée... (*A Ranuccio.*) Allons, parle-nous donc, vieux!

RANUCCIO, *même jeu.*

Malade!

UGONE, *aux autres.*

Je crois que c'est le manque d'air qui le rend comme cela.

Il revient sur le devant de la scène, et tous les Bravi se lèvent et l'entourent.

MARIO.

Et ce pauvre Griso, qui est aussi sur le flanc (*il montre la porte à droite*), et qui a l'air de vouloir tourner de l'œil!

UGONE.

Écoute donc; depuis un mois que nous sommes ici, dans ce couvent fortifié, crénelé comme une citadelle, et que sa position sur une haute montagne rend inattaquable; dans ce corps-de-garde où l'on n'arrive que par d'autres corps-de-garde... dans ces bâtimens, qui ne sont plus dehors, et qui ne sont pas encore dedans... casernés au deuxième étage, parce que la prudence a fait murer les fenêtres, les portes du rez-de-chaussée et du premier... Est-ce que tu trouves ça bien récréatif?

UN BRAVO.

Bah! l'abbesse fait bien, et elle peut compter sur nous.

MARIO.

Tant qu'elle paiera bien.

UGONE.

Silence! un des chefs.

SCENE III.

LES MÊMES, LE CHEF DES BRAVI.

LE CHEF.

L'ordre du soir, camarades... (*Tous les Bravi se rangent militairement pour écouter.*) Eh bien!

voilà un homme qui est resté sur le lit de camp!

RANUCCIO, *piteusement.*

Malade!

LE CHEF, *revient au milieu de la scène.*

« De par haute et puissante dame, abbesse de » Castro, les sentinelles seront placées aux mêmes » lieux que les jours précédens, et l'on redoublera » de surveillance. Voici encore ce que la souveraine » abbesse fait savoir aux braves enrôlés à son ser- » vice : parmi les hommes chargés de veiller à la » défense de l'abbaye, il s'est trouvé un traître! »

LES BRAVI, *avec étonnement.*

Qui donc? qui donc?

LE CHEF, *lisant.*

« Le plus vieux serviteur de cette maison, » l'homme sur le dévouement duquel on devait le » plus compter, le seul qui pût pénétrer dans » l'intérieur, et qui fût chargé des relations au » dehors, n'a pas craint de servir une correspon- » dance établie entre une religieuse et l'audacieux » Bracchioforte... (*Mouvement.*) Cette criminelle » intrigue a été découverte; une des lettres a été » surprise, et le traître qui servait d'agent sera » puni du châtiment qu'il mérite, s'il échappe à » la maladie dont Dieu l'a frappé. »

LES BRAVI, *étonnés.*

Tiens, c'est Griso, c'est Griso!

Le Chef sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, *hors* LE CHEF.

MARIO, *riant.*

As-tu entendu?... De par haute et puissante dame... en voilà un drôle de général!

UGONE.

Ne ris pas; tu n'en as jamais eu un aussi sévère, et qui fit aussi peur à tous ceux à qui il commandait... Une femme, c'est vrai, mais une maîtresse femme... et Griso n'a pas mal fait d'être malade.

UN BRAVO.

Ah çà, est-elle jolie cette abbesse?

UGONE.

Elle ne se montre jamais!

UN BRAVO.

Alors, elle est laide!

MARIO.

Mais quel âge peut-elle bien avoir?

UGONE.

Cent dix ans, au moins.

LES BRAVI, *riant.*

Merci!

UGONE.

Les anciens du pays ne se rappellent pas l'avoir vu nommer abbesse... invisible pour tous, elle n'apparaît jamais que pour annoncer un malheur.

MARIO.

Comme les comètes alors... (*Baissant la voix avec mystère.*) Moi, je croirais assez qu'il se passe ici des choses extraordinaires... Je ne suis pas peureux, vous le savez... mais la nuit dernière, (*il se frotte le ventre*) j'ai fait une mauvaise faction...

UGONE.

C'est vrai, en rentrant, tu étais blanc comme un linceul.

MARIO.

J'ai entendu tout le temps des plaintes et des gémissemens qui semblaient sortir de terre...

UGONE, *riant.*

Bah! c'est quelque nonne qui aura manqué à sa consigne et qu'on aura mise à la salle de police...

MARIO.

Mais les religieuses doivent au moins le connaître, leur capitaine!

UGONE.

Pas plus que nous.

UN BRAVO.

Comment fait-elle donc savoir ses ordres?

UGONE.

Tous les matins, dans le chœur, après la prière, la directrice vient lire comme qui dirait l'ordre du jour, (*avec intention*) et il y en a d'un peu aimables. (*Plus bas.*) Ainsi, la tourière qui est là, à la grille, derrière ce guichet (*montrant la porte du fond; d'un air avantageux*), et qui me voudrait du bien, m'a raconté que la semaine dernière, on en avait lu un qui disait : « Toute religieuse de Castro qui forme la pensée de se soustraire à ses vœux meurt dans les trois jours. »

MARIO.

C'est court, mais c'est sec!... Fameuse discipline!

UGONE.

Et il n'y a pas à dire, tout le monde y est soumis. (*Riant.*) Tenez, ce pauvre cardinal lui-même, qui n'a que le souffle, il se trouvait ici, quand, en une nuit, on a muré portes et fenêtres... eh bien, depuis ce temps-là, il peut jouir de sa liberté, mais modérément, et dans l'intérieur de l'abbaye; aussi, quand il vient tous les jours faire sa visite au pauvre Griso qui se meurt, il faut voir comme il ouvre les narines, pour humer l'air du dehors par cette fenêtre, (*il montre la fenêtre à droite, en remontant la scène*) la seule par où il puisse voir au-delà des murs de l'abbaye!

MARIO.

Pourquoi donc l'abbesse le retient-elle, ce pauvre bonhomme?

UGONE.

D'abord pour sa santé; il paraîtrait que l'air de la campagne lui est malsain; puis, on dit que le béquillard, comme l'appelle Ranuccio...

RANUCCIO, *sans bouger.*

Malade!

Tous les Bravi se retournent.

UGONE, *à Ranuccio.*

C'est bon, c'est bon, on ne te parle pas. (*Re-*

venant aux Bravi, avec mystère.) Il paraît, voyez-vous, qu'il aurait bien voulu faire partie du conclave où l'on va nommer le saint Père, mais le comte Orsini, notre puissant seigneur et maître (*ils se découvrent tous*), ne le veut pas, lui; il en a glissé un mot à l'oreille de madame l'abbesse, sa parente, et monseigneur, jusqu'à nouvel ordre, coffré!..

Tous les Bravi se mettent à rire, on entend un roulement de tambour à l'intérieur du corps-de-garde.

LES BRAVI, *se levant.*

L'appel! l'appel! Ranuccio, l'appel!

RANUCCIO.

Malade!

UGONE, *allant au lit.*

Pauvre Ranuccio! Demain, nous enterrerons Griso, et lui, dans huit jours!

Ils sortent.

SCENE V.

RANUCCIO, *seul, regardant si les Bravi sont éloignés, et se levant avec rapidité.*

Enterré! pas encore, bravi mes amis... et, avec l'aide de Dieu, je saurai bien vous prouver qu'on n'enterre pas ainsi les soldats de l'invincible don Juan d'Autriche. Qu'ai-je entendu?... Griso surpris! la correspondance découverte!... Alerte! Ranuccio, alerte! car Hélène doit être en danger. Redoublons d'ardeur... cette pierre que depuis quinze jours je travaille à desceller doit bientôt céder à mes efforts et nous ouvrir un passage... Profitons de ce que je suis seul pour aller jeter en dehors les traces de mon travail et vider mon sac. (*Il va à la croisée, et fait voler la poussière qui remplit un sac de peau.*) A présent, à l'œuvre!... une demi-heure encore, et tout sera fini! (*Il travaille avec son poignard.*) D'après les renseignemens que j'ai pu me procurer, ce passage doit me conduire dans les jardins de l'abbaye. Une fois là, je pourrai parvenir jusqu'à Hélène... mais après, comment la délivrer?... comment la faire sortir?... Jules, de son côté, qu'aura-t-il fait?... comment lui faire savoir... (*Bruit du guichet.*) On ouvre... vite, à mon rôle!

Il fait retomber le manteau qui cache la pierre à laquelle il a travaillé et se recouche enveloppé dans le sien.

SCENE VI.

LA TOURIÈRE, *tenant des clefs,* MONTALTE, RANUCCIO.

LA TOURIÈRE.

Monseigneur, avant d'aller donner vos dernières consolations à ce pauvre Griso, pourriez-vous dire quelques mots à celui-ci?... C'est bien le plus mauvais malade!... il ne veut jamais boire de tisane.

RANUCCIO, *à part.*

De la tisane de madame l'abbesse... merci Griso en a goûté... je m'en méfie!

LA TOURIÈRE.

Et souvent il dit des mots...

MONTALTE, *raillant.*

Eh! eh! ma chère sœur, quand on veut être défendue, il faut bien passer quelque chose à ses défenseurs... Allez avertir Griso de ma visite; je vous suis.

La tourière sort par la droite.

SCENE VII.

MONTALTE, RANUCCIO.

Montalte regarde autour de lui, et ne voyant pas bouger Ranuccio, qui est toujours couché, il se dirige rapidement vers la croisée.

RANUCCIO, *se soulevant pour le regarder.*

Tiens, tiens, comme il est alerte, le béquillard! Depuis que je ne l'ai vu, il s'est donc passé quelque chose d'extraordinaire dans ses jambes?

MONTALTE, *près de la croisée.*

Oh! l'air du dehors, l'air libre me frappe au visage... D'ici je vois Rome... j'aperçois le Vatican où s'agitent sans doute, en ce moment, les destinées du monde, et je ne sais rien, (*frappant sur la croisée*) et je suis prisonnier!... prisonnier des Orsini!... pris au piége au moment décisif!.. tant de beaux rêves détruits!... tant de magnifiques projets renversés!... Oh! qui donc me délivrera?... qui donc me donnera des ailes et la liberté?

RANUCCIO, *l'observant.*

Comme il gesticule! il n'a plus la goutte à présent.

MONTALTE.

Chaque jour qui s'écoule, irréparable pour moi, amène un danger de plus pour Hélène.

RANUCCIO, *écoutant.*

Hélène a-t-il dit...

MONTALTE, *avec impatience, et regardant en dehors.*

Sciotti, Sciotti ne vient pas!... une seule fois j'ai pu le voir... aura-t-il remis mon billet à Jules?... Jules lui-même aura-t-il foi au nom dont je l'ai signé!... (*Regardant au loin dans la campagne.*) Les travaux sont-ils commencés?... ou bien, désespérant de vaincre tant d'obstacles, aura-t-il renoncé à son projet... oh! viendra-t-il? viendra-t-il!...

RANUCCIO.

Mais à qui diable en a-t-il?

Il fait du bruit en descendant du lit de camp.

MONTALTE, *apercevant Ranuccio qui se plaint en se frottant les jambes.*

Ranuccio ici!... Jules viendra! (*Il s'avance vers lui en toussant beaucoup; d'un air railleur.*) Eh! eh!... je vous croyais plus malade, mon brave?...

RANUCCIO, *avec malice et du même ton.*

Je vous croyais moins ingambe, monseigneur.

Mouvement de Montalte.

MONTALTE, *sèchement.*

Je ne vous savais pas ici!...

RANUCCIO, *raillant.*

Vous y êtes donc aussi?

MONTALTE, *de mauvaise humeur.*

Eh!... eh!... eh!... on ne fait pas toujours ce qu'on veut!

RANUCCIO, *l'imitant.*

Eh!... eh!... on tâche de faire ce qu'on peut!

Ils se regardent tous deux avec défiance et se tournent le dos brusquement; Ranuccio va du côté de la porte, et Montalte du côté de la fenêtre.

RANUCCIO.

Si par lui je pouvais avoir des nouvelles d'Hélène...

MONTALTE.

Si par cet homme je pouvais savoir ce qui se passe au conclave.

RANUCCIO, *à la porte.*

Maudite porte!... pas moyen!

MONTALTE, *à la fenêtre.*

Trente pieds de haut! (*Il regarde au dehors.*) Pas moyen!...

Ils se retournent tous deux en même temps, se surprennent mutuellement, l'un près de la croisée, l'autre près de la porte, et restent un moment à se regarder avec embarras.

RANUCCIO, *vivement.*

Vous voulez sortir?

MONTALTE, *même jeu.*

Vous voulez entrer?

RANUCCIO, *finement.*

Le conclave!... hein?

MONTALTE.

Hélène!... n'est-ce pas?

RANUCCIO.

Vous l'avez vue?

MONTALTE.

Est-il assemblé?

Une pause.

RANUCCIO, *découragé.*

Ah! si nous allons toujours comme ça, nous n'avancerons pas beaucoup!

MONTALTE, *très-serré.*

Que voulez-vous?... Toutes nos réponses sont des questions.

Seconde pause.

RANUCCIO, *se rapprochant.*

Si vous me disiez un mot, monseigneur, je pourrais peut-être vous en dire deux!

MONTALTE, *après avoir réfléchi.*

Eh bien, donnant, donnant!

RANUCCIO.

Tope! (*Ils redescendent sur le devant de la scène.*) Vous lui avez parlé...

MONTALTE.

Il y a trois jours. (*Vivement.*) Vous avez quitté Rome?

RANUCCIO.

Depuis quinze jours! (*Vivement.*) Que faisait-elle?

MONTALTE.

En passant près de moi, elle m'a dit: Ne m'abandonnez pas. (*Vivement.*) Qui portait-on?

RANUCCIO, *cherchant à se rappeler.*

Un Orsini!... un Colonna. (*Vivement.*) Mais serait-elle menacée?

MONTALTE.

Je n'ai pu parvenir jusqu'à elle. (*Vivement.*) Mais ne parlait-on pas d'un troisième parti?

RANUCCIO.

Ah! je n'ai pas mes entrées au conclave. (*Vivement.*) Mais elle est libre encore, n'est-ce pas?... elle est libre?...

MONTALTE.

Demain elle peut ne plus l'être. (*Vivement.*) Et l'élection?... l'élection?...

RANUCCIO.

Demain, je crois, elle sera décidée!...

MONTALTE, *à part, en s'éloignant.*

Il faut sortir cette nuit!

RANUCCIO, *de même.*

Cette nuit, il faut entrer...

Il se recouche vivement en entendant revenir deux Bravi, Ugone et Mario.

SCENE VIII.

LA TOURIÈRE, *au fond*, MARIO, MONTALTE, UGONE, DEUX BRAVI.

Les Bravi rentrent et se rangent en se découvrant pour laisser passer Montalte.

UGONE.

Monseigneur, ne nous oubliez pas... dans vos prières!...

MONTALTE, *leur donnant de l'argent et toussant.*

Mes enfans, n'oubliez pas dans les vôtres la santé d'un vieillard bien souffrant!

Il entre avec la tourière par la porte de droite; Ugone, pendant ce temps, montre furtivement à Mario l'argent du cardinal.

UGONE, *joyeux et en se découvrant.*

Saint Janvier, mon patron, qui nous envoyez de l'argent, ajoutez-y les moyens de le dépenser.

MARIO.

Par Dieu! Sciotti ne doit pas tarder.

UNE VOIX, *en dehors.*

Aqua fresca!... aqua fresca!

UGONE, *bas en riant.*

Entendez-vous le vieux farceur?... il crie de l'eau fraîche.

MARIO, *courant à la fenêtre.*

C'est lui!... il demande à monter comme à l'ordinaire.

Les deux Bravi vont prendre le panier.

UGONE, *les arrêtant.*

Non pas... non pas... il est trop tôt; le cardi-

nal va repasser par ici : il n'aurait qu'à le voir, et la tourière ! c'est que l'abbesse ne plaisante pas !

MARIO, *à la fenêtre, faisant des signes.*

Attends un instant... tout-à-l'heure...

UGONE, *regardant à la porte de droite.*

Vous pouvez toujours apprêter la corde et le panier, pour pêcher notre brave approvisionneur !

MARIO, *prenant le panier et la corde qui doivent être cachés tout près de la fenêtre.*

Voici la corde... le panier... où est le crampon de fer?

UN BRAVO.

Voilà, voilà !

Ils font les préparatifs indiqués.

UGONE, *à la porte de droite.*

Chut!... le cardinal!

Il redescend.

SCENE IX.

MARIO, *tenant le panier en dehors de la fenêtre, et le cachant avec son chapeau;* PREMIER BRAVO, LA TOURIÈRE, MONTALTE, UGONE, RANUCCIO.

MONTALTE, *aux Bravi, qui se sont rangés de manière à cacher leurs apprêts.*

Bonne nouvelle, mes amis, Griso va mieux... *Regardant Ranuccio qui soulève la tête.*) Et j'espère que demain il y aura encore un heureux changement.....

RANUCCIO.

Qu'est-ce qu'il veut dire, le vieux renard à trois pattes ?

On entend le son d'une cloche funèbre dans l'intérieur de l'abbaye. Un silence.

MONTALTE, *à la tourière.*

Qu'annonce cette cloche?

LA TOURIÈRE, *se signant.*

Elle annonce qu'une sœur vient de mourir.

Tous les Bravi se signent, le cardinal tressaille.

MONTALTE, *à part.*

Une sœur vient de mourir!... Oh ! rentrons... rentrons! il faut que je voie Hélène ! il le faut, quand, pour la voir, je devrais pénétrer jusqu'à cette invisible abbesse.

Il sort par le fond avec la Tourière ; les Bravi le reconduisent avec respect ; la nuit est venue.

SCENE X.

RANUCCIO, MARIO, UGONE, DEUX BRAVI; *puis* JULES, *sous les habits de Sciotti.*

UGONE, *avec un hourra de joie.*

Ah!... il est parti!... à présent la nuit est à nous, montons le marchand d'ambroisie... (*Les Bravi descendent vivement le panier, qui doit être très-petit, avec la corde, armée du crampon de fer, et se mettent à deux pour le remonter; Ugone roule la corde à mesure qu'elle remonte.*) Nous avons l'argent... le vin et les liqueurs arrivent, ma foi, joyeuse vie jusqu'à demain!

En ce moment le panier est remonté, et avant qu'on le retire Jules saute dans le corps de garde.

MARIO.

Tiens ! ce n'est pas Sciotti ?

JULES, *en paysan.*

Non, mes maîtres, non... le vieux Sciotti marie aujourd'hui sa fille ; mais il est trop honnête homme pour vous laisser à sec!

RANUCCIO, *à part.*

Oh ! oh ! l'oreille au guet!

UGONE.

Tiens... depuis quand a-t-il donc une fille?

JULES.

Depuis dix-huit ans !

UGONE.

Il ne nous avait jamais parlé d'elle.

JULES.

Ah! parce qu'elle est très-jolie!

MARIO.

Voyez-vous! le vieux sournois !

UGONE.

Eh bien! nous boirons à sa santé !

TOUS LES BRAVI.

C'est dit ! c'est dit !

UGONE.

Et ton baril y passera...

JULES, *avec intention.*

Oh! vous en êtes bien capables. (*A part, cherchant Ranuccio.*) Où donc est-il ?

UGONE.

Et Ranuccio sera de la fête! (*Il va au lit de camp.*) Oh ! eh ! Ranuccio !

JULES, *à part, vivement.*

Il est là!

UGONE, *près du lit de camp, avec les autres.*

Eh! lève-toi, sang-Dieu! viens boire avec nous, ça te guérira !

RANUCCIO, *se levant sur son séant.*

Au fait, puisque la tourière se plaint de ce que je ne bois pas... il faut lui obéir...

UGONE.

Un instant, prenons nos précautions... la nuit est venue... toi, des lumières, toi, des brocs et des verres. (*A un troisième.*) Toi, va chercher les camarades... moi, je vais voir si le capitaine dort sur ses deux oreilles. (*A Jules.*) Pour toi, l'ami, attends-nous, ce ne sera pas long.

Ils sortent, la porte reste ouverte.

JULES, *avec nonchalance.*

Oh ! à votre convenance, mes maîtres... à votre convenance...

A peine les Bravis sont-ils sortis, que Jules et Ranuccio se rapprochent vivement et s'embrassent. Toute la scène qui va suivre doit être dite très-vivement et à voix basse, sans que Jules s'éloigne un moment de la porte des Bravi.

SCENE XI.

RANUCCIO, JULES.

RANUCCIO.

Toi enfin! le danger presse... Hélène...

JULES.

Je l'enlève!

RANUCCIO.

Mais cette nuit?...

JULES.

Oui, cette nuit. Elle m'a écrit, elle m'attend!

RANUCCIO.

Où?

JULES.

A la chapelle!

RANUCCIO.

Comment y arriver?

JULES.

Depuis quinze jours on creuse sous terre!

RANUCCIO.

On creuse!... En quel endroit?

JULES.

D'après les indications données par ce billet!

RANUCCIO.

De qui?

JULES, *lui donnant le billet.*

Lis.

RANUCCIO, *lisant vite sous la lampe.*

« On pourrait attaquer l'abbaye en creusant » dans la direction de la chapelle, par l'ancienne » voie romaine : malgré les difficultés, avec de la » patience, on arriverait. Signé le père Anselme. » (*A Jules.*) Mais on le disait mort!

JULES.

Mensonge! il existe, et j'ai foi en son nom.

RANNUCCIO.

Et ces difficultés?

JULES.

Effroyables!

RANUCCIO.

Et nos amis?

JULES.

Arriveront cette nuit... peut-être!

RANUCCIO, *vivement.*

Comment peut-être?

JULES.

Oh! il faut que j'y sois, moi!

RANUCCIO, *allant au lit de camp.*

J'ai bien un moyen...

JULES, *s'avançant.*

Lequel? parle.

Bruit à droite.

RANUCCIO, *vivement et lui faisant signe de s'éloigner.*

Les bravi!... silence!

JULES, *très-vite.*

Fais-les boire, mon vin est préparé!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UGONE, BRAVI.

Les Bravi rentrent, portant des verres, des lumières qu'ils posent sur la table, et des brocs qu'ils donnent à Jules, assis au milieu du théâtre. Toute cette scène doit être très-gaie et très-animée.

UGONE.

Tout va le mieux du monde!... et le capitaine ronfle à faire trembler l'abbaye. (*Apercevant Ranuccio debout sur le lit de camp.*) Ah! à la bonne heure, sang-Dieu! voilà Ranuccio sur pied!

Tous les Bravi vont au lit de camp et séparent Ranuccio de Jules.

RANUCCIO, *debout sur le lit de camp et avec joyeuseté.*

Oui, et je veux vous tenir tête à tous... car il faut, cette nuit, en crever ou me tirer de là.

UGONE, *riant.*

Et ce n'est pas nous qui t'en empêcherons.

Il l'entraîne à la table.

RANUCCIO, *finement.*

Je l'espère bien. (*A part.*) Comment lui faire savoir...?

JULES.

Quel peut être son moyen?

RANUCCIO, *assis.*

Passez-moi les brocs, c'est moi qui verse!... (*versant*) et que le feu de saint Antoine brûle le ventre et les côtes du premier qui fait la moue à son verre! (*Il est placé à table très près de la croisée, en face d'Ugone, et de manière à bien voir Jules, à qui deux Bravi portent consciemment les brocs que l'on vide.*) Première santé... la nôtre!...

LES BRAVI, *riant.*

A nous!... à nous!...

Ils boivent.

RANUCCIO.

Deuxième santé!...

LES BRAVI.

Ah! voyons, voyons!...

RANUCCIO.

A mes camarades!...

LES BRAVI, *riant.*

A ses camarades!...

UGONE.

Ah çà! mais un instant, c'est la même chose!

RANUCCIO.

Eh! non, puisque c'est un autre verre. (*Tous les Bravi rient.*) Troisième santé!

LES BRAVI, *vivement.*

A qui donc?

RANUCCIO.

A moi!

LES BRAVI.

Ah! oui, c'est vrai, à lui!

UGONE, *se levant.*

A Ranuccio, qui n'est plus malade!

Tous boivent, excepté Ranuccio, qui chaque fois a soin de lancer son vin par la croisée.

RANUCCIO, *à part.*

Quelle idée!... Si je pouvais... essayons

Haut.) Tantôt en dormaillant, je vous entendais lire que jamais âme qui vive n'avait pénétré dans l'abbaye!

UGONE.

C'est vrai!

RANUCCIO.

Eh bien, mon père à moi y est entré!

UGONE, *incrédule.*

Ton père?

RANUCCIO.

Et dans une fameuse occasion encore!

TOUS.

Conte-nous donc ça! conte-nous donc ça!

JULES.

Que va-t-il faire?

RANUCCIO, *frappant sur la table.*

Attention à ce que je vais dire, et buvons. (*Ils boivent.*) Il va sans dire qu'il s'agissait d'une amourette, d'un père taquin!

TOUS.

Comme ils sont tous!

RANUCCIO.

Le père avait mis sa fille dans ce couvent pour qu'elle restât célibataire; mais la jeune fille n'avait pas de goût pour l'état...

MARIO, *avîné.*

Cela se voit!

RANUCCIO, *regardant Jules.*

L'amant était un gaillard; il dit: Il faut la tirer de sa cage... Il va trouver mon père, son ami à mort!... mes deux vigoureux compères pénètrent dans un bâtiment extérieur, comme qui dirait celui-ci... Attention de plus en plus!

UGONE.

Et buvons de même... l'histoire de ce gars m'intéresse. Les Bravi dorment.

RANUCCIO.

Dans l'endroit où ils se trouvaient, il y avait bien une porte conduisant dans l'abbaye... (*Jules va à la porte et l'examine*) mais partout, en dedans, des madriers, des solives, des barres de fer, une porte à l'épreuve du canon; puis, si on la franchissait, au bout d'une galerie, nouvelle porte, et ainsi de suite!

UGONE.

Rien à faire par là...

RANUCCIO.

C'est aussi ce que dit mon père; à droite, autre porte.

MARIO.

Ah! voyons un peu!

Jules est allé à la porte désignée.

RANCCIO.

Mais là une enfilade de corps-de-garde... (*Jules frappe du pied avec impatience.*) Un moment.. restait encore le mur de ce côté... (*les Bravi se retournent, Jules reprend sa place sur son escabeau*) qui dans toute sa longueur, sans porte ni fenêtre, sépare les bâtimens extérieurs des jardins de l'abbaye... (*Les autres, couchés çà et là, dorment tous. Ugone et Mario résistent encore.*) C'est là qu'il faut percer, dit mon père...

Jules monte sur le lit de camp.

UGONE.

Ah! bah!... à travers le mur?...

RANUCCIO.

A travers le mur!... Et il le fit comme il l'avait dit; le jour, il cachait avec son manteau la pierre... (*en ce moment Jules soulève le manteau, et découvre avec joie la pierre*) et la nuit, à l'aide de son poignard... (*Jules saisit le poignard d'un Bravo qui est venu se coucher sur le lit de camp, et travaille avec ardeur*) il travaillait à la desceller...

MARIO, *s'endormant.*

Voyez-vous ça!...

Jules fait des efforts pour soulever la pierre.

RANUCCIO, *qui suit tous ses mouvemens avec anxiété.*

Enfin, après quinze jours de peine et de persévérance, il avait si bien travaillé... qu'en poussant de toute sa force, avec son épaule... la pierre céda... et tomba.

En ce moment la pierre que Jules pousse avec force tombe au dehors, et forme une large ouverture; au bruit, les Bravi se retournent; Jules laisse retomber le manteau qui cache le trou, et présente son Baril aux Bravi qui le regardent.

JULES, *assis sur le lit de camp et riant.*

Ne faites pas attention, mes maîtres, c'est... c'est mon baril qui m'est échappé.

RANUCCIO, *les ramenant.*

Mais écoutez-moi donc, vous autres, et buvons... (*Ils boivent, et Jules ne sait plus que faire. Mais Ranuccio lui fait des signes.*) Alors, au moyen de cordes...

UGONE.

Des cordes!...

RANUCCIO.

Oui, des cordes qui se trouvaient là... par hasard... (*Jules ramasse les cordes qui ont servi à le hisser*) environ trente pieds de cordes que nos deux amis attachent bien solidement...

UGONE.

Comment?...

RANUCCIO, *avec la plus grande anxiété.*

Comment!... ma foi, je l'ai oublié... mais peu importe... (*Pendant ce temps, Jules, qui a regardé autour de lui, cherche, puis tout-à-coup saisit une arquebuse qu'il passe dans le nœud coulant de la corde, et qu'il place vivement en travers du trou; joie de Ranuccio.*) Puis le jeune gars entre, les pieds les premiers dans l'ouverture... se laisse glisser... et disparaît!

Tout ce jeu de scène, pour être complet, dépend beaucoup de la pantomime de Jules, qui doit disparaître au dernier mot de Ranuccio. Tous les Bravi dorment excepté Ugone, qui lutte encore.

UGONE.

Eh bien! et puis?...

RANUCCIO, *qui s'est levé, et qui va s'assurer si tous les Bravi dorment.*

Et puis... quand il fut au bout de la corde, il sauta...

UGONE, *presque endormi.*

Il sauta!... Ah çà! un moment, un moment... Tu m'as dit... que les cordes avaient trente pieds?

RANUCCIO.

Oui, trente pieds!

UGONE.

Eh bien! ton père est un hâbleur, il n'est jamais venu ici.

RANUCCIO, *au fond du théâtre, se retournant.*

Pourquoi?

UGONE, *s'endormant.*

Tu me fais des contes à dormir debout, Ranuccio, et je dors... Ah! il a sauté...

RANUCCIO, *inquiet, le secouant avec force.*

Et pourquoi?... pourquoi n'aurait-il pas sauté?

UGONE, *avec force.*

Parce que ce mur-là a quatre-vingts pieds.

Il tombe sur la table. Musique.

RANUCCIO, *poussant un cri de terreur.*

Grand Dieu! (*Les Bravi relèvent un peu la tête et retombent; Ranuccio court à l'ouverture, se place de manière que l'on aperçoit la pâleur et l'agitation de son visage.*) Jules, ne quitte pas la corde, ou tu es mort!

JULES, *en dehors.*

Mon poignard, en tombant, m'a averti du danger... sous mes pieds, j'ai un gouffre.

RANUCCIO, *très-agité.*

Remonte!...

Moment d'attente.

JULES.

Impossible!...

RANUCCIO.

Encore un effort!... O mon Dieu, que faire?... que faire?... Ah!...

Il dénoue vivement sa ceinture, qui doit être double, court à Ugone, lui tire doucement la sienne, qui doit être double aussi, et les attache.

JULES.

Mes forces s'épuisent... Ranuccio!

RANUCCIO, *attachant les ceintures.*

O mon Dieu! mon Dieu! donnez-lui force et courage!

JULES, *d'une voix éteinte.*

A moi!... Ranuccio!

RANUCCIO, *courant à l'ouverture, et faisant glisser les ceintures le long de la corde au moyen d'un nœud coulant.*

Tiens, vois-tu ces ceintures que je fais glisser vers toi?

JULES.

Oui!

RANUCCIO.

Les as-tu?

JULES.

Je les tiens!

RANUCCIO.

Soutiens-toi d'une main, et, de l'autre, attache le nœud coulant au crampon de fer... Eh bien?

JULES.

Oui... et maintenant à la grâce de Dieu!

Silence interrompu par le bruit d'une chute; Ranuccio tombe à genoux en faisant le signe de la croix; puis se relevant avec résolution.

RANUCCIO.

A moi maintenant!... à moi de le suivre! mort ou vivant, je serai avec lui!

Il s'élance par l'ouverture; toute cette scène doit être dite avec chaleur, mais sans cris, et avec une sorte de mystère, à cause des Bravi.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente l'abbaye de Castro; au fond, à droite, grande porte, qui, en s'ouvrant, laisse voir l'intérieur de l'abbaye. A côté de cette porte, toujours au fond, est une chapelle ardente voilée de rideaux noirs. A droite, au premier plan, niche d'un saint qui fait face au public; à gauche, autre porte plus petite. De tous côtés, fenêtres qui laissent pénétrer la lumière à travers leurs vitraux coloriés.

SCENE PREMIERE.

LA DIRECTRICE DE L'ABBAYE, UNE RELIGIEUSE.

Au lever du rideau, on entend les sons graves et religieux de l'orgue, qui joue un motif funèbre. La Directrice est sur le devant de la scène, une Religieuse arrive par la porte du fond.

LA RELIGIEUSE.

Vous m'avez fait appeler, sœur directrice?

LA DIRECTRICE.

Au nom de souveraine abbesse... (*la Religieuse tombe précipitamment à genoux et écoute dans l'attitude de la plus profonde soumission*) cette nuit, à deux heures, vous prendrez la sœur qui sera seule dans cette chapelle, et vous la porterez sous les voûtes souterraines de l'abbaye, près des sœurs dont vous êtes chargée de soutenir la longue agonie... Allez, et que Dieu vous garde de la colère de souveraine abbesse!

La Religieuse sort par la petite porte.

SCENE II.

MONTALTE, LA DIRECTRICE.

MONTALTE, *très-agité.*

L'abbesse de Castro, madame, je veux la voir!

LA DIRECTRICE.

Impossible, monseigneur!

MONTALTE, *avec insistance.*

Je veux la voir, vous dis-je. Si, depuis huit ans, j'oublie que je suis prince de l'Église, si, depuis un mois, je ne me suis pas plaint d'être retenu prisonnier ici, je puis m'en souvenir enfin, et l'abbesse doit l'apprendre de moi!

LA DIRECTRICE.

Monseigneur n'ignore pas que personne ne peut parvenir jusqu'à notre souveraine abbesse, et que moi seule ici je la remplace. Pourquoi voulez-vous la voir?

MONTALTE.

Pour me plaindre de vous!

LA DIRECTRICE.

De moi!

MONTALTE.

De vous, qui, sous divers prétextes, depuis huit jours, m'éloignez d'Hélène Campireali, d'Hélène, pour qui j'ai supporté l'injuste captivité qu'on m'impose... Hélène n'a que moi pour appui; son père n'est plus... D'après vos odieux statuts, sa mère ne peut pénétrer jusqu'à elle; je lui reste seul, et je ne lui manquerai pas! Ordonnez, madame, qu'on me conduise vers elle!

LA DIRECTRICE.

Monseigneur, il est trop tard.

MONTALTE.

Trop tard!

LA DIRECTRICE.

N'avez-vous pas entendu la cloche des morts?

MONTALTE.

Morte! (*Vivement.*) Vous me trompez!

LA DIRECTRICE.

Monseigneur!

MONTALTE.

Vous me trompez, vous dis-je!... Tenez, madame, ne me forcez pas à parler plus haut que je ne voudrais; ne me forcez pas à déchirer le voile qui couvre cette mystérieuse abbaye. Hélène Campireali! conduisez-moi vers elle... Morte ou vivante, je veux la voir à l'instant!

LA DIRECTRICE.

Vous allez être satisfait.

La Directrice conduit Montalte vers la chapelle, dont les rideaux à portière se relèvent et laissent voir Hélène exposée, selon l'usage d'Italie, le visage découvert, sur un lit de parade et entourée de religieuses qui prient à genoux.

MONTALTE, *avec un cri de douleur.*

Hélène! Hélène! (*Il se voile le visage de ses mains; la Directrice va se mettre à genoux près des nonnes*) Pauvre fleur, battue de tant d'orages, avant de tomber!... O Orsini! Orsini! sous le masque du fanatisme, je reconnais votre haine et votre vengeance... Que dirai-je à sa mère, à sa mère, qui me l'avait confiée?... (*Frappé d'une idée subite.*) Et Jules, Jules, qui, d'après mon conseil, va venir demain... aujourd'hui peut-être!... Oh! courons! il en est temps encore. (*Vivement.*) Cet homme que j'ai vu parmi les bravi, je puis le revoir: il trouvera le moyen de le prévenir... Oh! qu'il ne vienne pas! qu'il ne vienne pas!... que je ne sois pas la cause de sa mort, et d'une mort à présent inutile!... Périssent tous mes projets, s'il le faut, mais que Jules soit sauvé!

Il sort, en se hâtant, par la petite porte. Lorsqu'il est sorti, la directrice se lève, et alors seulement l'orgue ne se fait plus entendre.

LA DIRECTRICE.

Nonnes de Castro, récitons en silence les dernières prières avant de quitter cette chapelle et la sœur que nous ne devons plus revoir.

SCENE III.

JULES, *au fond,* LA DIRECTRICE *et* LES RELIGIEUSES.

JULES, *entrant avec précaution par la porte du fond, les vêtemens en désordre.*

C'est ici!... (*Avec énergie.*) Mes membres sont meurtris!... mes mains en sang!... mais ma vie, ma vie pour venir en ce lieu!... (*l'orgue reprend jusqu'à:* Seul ici!) Grand Dieu! il y a du monde dans cette chapelle! (*Il se cache derrière la statue du saint.*) Que se passe-t-il donc?... une cérémonie funèbre! à cette heure!... et Hélène, pourra-t-elle venir?... oui, car voilà qu'on se retire... (*L'une des nonnes prend un éteignoir, éteint les cierges; puis les nonnes sortent, suivies de la Directrice, par la petite porte. Le fond de l'abbaye et le lit de parade ne sont plus éclairés que par les rayons de la lune qui projette ses lueurs bleuâtres à travers les vitraux de la chapelle, et par une lampe suspendue. L'effet de cette décoration doit-être très-pittoresque.*) Seul ici!... avec la mort!... Malgré moi mon cœur se serre et tressaille!... Mais l'heure est passée, et Hélène ne vient pas!... qui peut donc la retenir?... Oh! voilons ce visage, qu'elle ne soit pas frappée de cette image funeste... (*Il fait quelques pas vers le tombeau.*) Mon Dieu!... il m'a semblé... Oh! mais non... c'est une vision, une horrible vision!... Oh! qu'Hélène vienne donc!... qu'elle se hâte!... Cette terreur est insensée, je veux convaincre ma folie!..... je veux..... (*Il s'approche du lit de parade, et recule en poussant un cri de d'horreur.*) Ah!... (*Il revient de nouveau, et de sa poitrine s'échappent par intervalles des cris, des sanglots; puis il s'approche du visage d'Hélène; il l'appelle.*) Hélène! Hélène!... (*Tombant à genoux et pleurant.*) Morte, mon Dieu! morte!... Hélène, je t'appelais, et tu étais là... morte!... quand je venais t'arracher à tes bourreaux, quand j'avais tout bravé!... (*Se relevant et parcourant le théâtre.*) Oh! rage! maintenant je suis vaincu!... rien! plus rien pour elle!... car à présent, c'est le pouvoir de la mort

qui la tient!... (*Avec désespoir.*) Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Il tombe accablé près du lit de parade. Musique.

SCENE IV.

RANUCCIO, HÉLÈNE, JULES.

RANUCCIO, *entrant par la porte principale, qu'il referme sur lui.*

C'est bien ici la chapelle... (*Appelant.*) Jules!... Il devait y venir... (*Jules sanglote.*) Ah! le voici! Jules, réponds-moi donc!

JULES, *relevant la tête.*

Qui m'appelle?

RANUCCIO, *allant vers lui et le cherchant.*

Moi, Ranuccio!... (*Très-vite et à voix basse.*) Nos hommes sont là, j'en suis certain... Je viens d'entendre les coups qui annoncent leur travail... ils vont déboucher dans le jardin, près de cette chapelle... (*Jules sanglote.*) Mais qu'as-tu donc?... (*Lui touchant la main.*) Êtes-vous prêts? Hélène...?

JULES, *avec un cri terrible.*

Hélène?

RANUCCIO.

Est-elle venue?

JULES, *l'entraînant, en passant à la gauche du tombeau.*

Tiens, regarde!

RANUCCIO, *se signant.*

Morte!

JULES.

Oh! oui, morte! Ah! Ranuccio! Ranuccio!

Il tombe à genoux près d'Hélène.

RANUCCIO.

Jules, arrache-toi à cet horrible spectacle, fuyons.

JULES.

Fuis seul... je reste!

RANUCCIO.

Rester! mais c'est la mort!

JULES, *exalté.*

Oui, la mort avec elle!... car la mort même ne pourra nous séparer. (*En disant cela, il saisit sa main avec force; mais il s'arrête étonné et se relève avec terreur.*) Ranuccio!...

RANUCCIO.

Qu'as-tu donc?

JULES, *debout sur la première marche.*

Ma main captive dans la sienne!... Ranuccio, elle me retient!...

RANUCCIO, *reculant avec une sorte de terreur superstitieuse jusqu'au milieu du théâtre.*

La main d'une morte?

JULES, *délirant de joie.*

Mon Dieu, m'appelle-t-elle à la tombe avec elle, ou faites-vous un miracle en faveur de mon amour?

RANUCCIO, *à genoux en face du public.*

O mon Dieu! je ne vous ai peut-être pas prié assez souvent... mais jamais personne ne vous aura tant aimé que moi, si vous rendez cette pauvre enfant à mon fils!

Pendant cette prière de Ranuccio, Jules s'est penché vers Hélène; il a mis la main sur le cœur d'Hélène, qui n'a pas encore fait un mouvement.

JULES, *s'écriant avec explosion.*

Vivante!... Ranuccio, vivante!

RANUCCIO, *se relevant et regardant le ciel avec reconnaissance.*

Ah! vous êtes bien puissant, mon Dieu!... et bien bon pour un pauvre soldat! (*Il court à Hélène.*) Oui, mon ami, oui, elle est vivante!

JULES.

Elle ouvre les yeux! (*Avec amour.*) Hélène!... Hélène!... regarde-moi... que ton premier regard soit pour moi...

RANUCCIO, *aidant Hélène à se soulever.*

Oui, la voilà, ma foi, qui se lève!

HÉLÈNE, *revenant à elle.*

Comme tout est grand autour de moi!... Ce n'est plus ma cellule!

JULES, *doucement.*

Hélène!... Hélène!

HÉLÈNE.

Ah! cette voix... (*Elle baisse les yeux vers Jules et le reconnaît.*) Ah! Jules!... mon Jules!

Elle tombe dans ses bras.

JULES, *à genoux et les bras suspendus à son cou.*

Oui, c'est moi, Hélène, c'est moi!

HÉLÈNE, *rappelant ses idées, mais encore dans une espèce de somnambulisme.*

Oh! je me souviens... ce papier où tu m'avais écrit: *A l'heure fixée, je viendrai,* on me l'a surpris... arraché!... l'on m'a enfermée... et moi, je pleurais de savoir que tu viendrais et que tu ne pourrais arriver jusqu'à moi... et puis un breuvage... et puis, un froid glacial qui parcourait mes veines... Alors, il m'a semblé qu'une main de plomb pesait sur ma tête, et... je me suis endormie!

JULES.

Oh! les infâmes! les infâmes!

HÉLÈNE, *apercevant le tombeau sur lequel elle est couchée, pousse un cri d'horreur, et s'élance dans les bras de Jules, qui l'entraîne sur le devant du théâtre, pâle d'effroi.*

Une tombe!... O Jules, sauve-moi!... sauve-moi!...

JULES.

Oui, je te sauverai, mon ange, car à présent tu es à moi... bien à moi!

RANUCCIO.

Fuyons! fuyons! (*Il va à la porte principale.*) Eh mais! c'est bien par ici que je suis entré... oui... (*Il l'ébranle.*) Mais c'est fermé!...

On aperçoit des lumières de flambeaux à travers les vitraux de la chapelle.

RANUCCIO.

Ce mouvement!... ces lumières... Oh! l'alarme est donnée...

JULES, *à Hélène.*

Y a t-il une autre issue ?...

HÉLÈNE.

Là... là...

Elle montre la petite porte.

JULES.

Fermée aussi !...

HÉLÈNE.

Fermée !... Oh ! nous sommes perdus !...

Des coups très-sourds et prolongés se font entendre sous terre.

RANUCCIO, *qui a écouté quelque temps contre la niche du saint.*

Non !... nous sommes sauvés !... car c'est là, entendez-vous ? c'est là que nos amis travaillent. Ce n'est pas dans les jardins, c'est ici qu'ils vont paraître... écoutez !...

JULES.

Oui... je les entends !

RANUCCIO, *la bouche contre la muraille.*

Courage ! amis !... hâtez-vous !... hâtez-vous !... car c'est la mort qui nous presse.

UNE VOIX *souterraine.*

Reculez-vous !... la muraille est sapée ! elle va s'écrouler de votre côté... (*Ils s'éloignent avec effroi, le pan de muraille sapée tombe avec fracas derrière la statue. Des paysans, en costume de travailleurs, armés de pioches, de haches et de torches, s'élancent dans l'abbaye, et courent à Jules.*) Venez !... venez, mes amis !...

Mais au même instant, par la porte principale, pénètrent les Bravi avec la Directrice, les religieuses, Montalte, qui se trouvent maîtres de l'issue qui vient d'être pratiquée.

MONTALTE.

Hélène !... vivante !...

UGONE, *un pistolet au poing.*

Bas les armes, Brachioforte, et laisse cette femme !...

JULES, *arrachant une hache à l'un des paysans.*

Qui de vous osera venir me la ravir ?...

Mais du fond de la chapelle s'avance une grande figure couverte d'un voile noir.

L'ABBESSE DE CASTRO.

Téméraires !...

LES NONNES, LES PAYSANS *et* LES BRAVI, *tombent à genoux en criant :*

L'abbesse !... l'abbesse !...

L'ABBESSE, *saisissant Hélène, qui s'est prosternée à ses pieds et la faisant passer à sa droite, dit à Jules :*

Viens donc la disputer à l'abbesse de Castro.

JULES, *se précipitant.*

Rien ne m'arrêtera...

Mais un coup de feu tiré par Ugone l'atteint au bras. Jules pousse un cri et tombe dans les bras de Ranuccio.

MONTALTE, *montrant l'ouverture qu'il vient d'apercevoir.*

Je les sauverai !... mais à Rome, au conclave !

ACTE CINQUIEME.

Une magnifique salle attenante au Vatican.

SCENE PREMIERE.

UGONE, MARIO.

MARIO, *qui a l'air de guetter quelqu'un au fond du théâtre.*

Ugone ?

UGONE, *appuyé sur le dos d'un fauteuil et regardant à droite.*

MARIO.

L'as-tu vu ?

UGONE, *sans détourner les yeux.*

Qui ?

MARIO.

Eh bien ! celui que nous guettons !... le démon Brachioforte ?

UGONE.

Non.

MARIO.

Que fais-tu donc là ?

UGONE.

J'attends.

MARIO.

Quoi ?

UGONE.

Le jugement de la nonne de Castro.

MARIO.

On va donc le prononcer ?

UGONE.

Aujourd'hui, là (*il montre le premier plan à droite*), dans cette salle voisine du Vatican, où le tribunal est assemblé.

MARIO, *venant regarder à la porte.*

Ah ! que de monde !...

UGONE.

Je crois bien, pour voir condamner une religieuse.

MARIO.

Mais comment la souveraine abbesse a-t-elle consenti à rendre la coupable ?

UGONE.

Il l'a bien fallu, l'Inquisition l'a réclamée.

MARIO.

Alors qu'a-t-elle gagné à s'échapper des griffes de madame l'abbesse ?

UGONE.

Du temps d'abord... Et puis, dans les cachots de l'abbaye, sa mère ne pouvait rien pour elle, tandis qu'ici avec ses doublons et pistoles d'Espagne...

MARIO.

Et on dit qu'elle en est cousue.

UGONE.

Une fière femme!... qui mettrait le feu à Rome pour sa fille!... (*Montrant la salle à droite.*) Elle est là qui s'agite, qui intrigue, qui va de l'un à l'autre... mais elle a beau faire, la nonne sera condamnée.

MARIO.

Tu crois ?

UGONE.

Le comte Orsini, notre maître, le veut.

MARIO, *froidement.*

Alors, son affaire est claire.

UGONE.

Il est furieux du refus qu'elle a fait de son fils (*baissant la voix et amenant Mario sur le devant de la scène*) et des voix que son parti perd au conclave depuis deux jours.

MARIO.

Les voix des Campireali ?

UGONE.

Oui... c'est la mère qui intrigue encore par là.

MARIO.

Mais c'est donc un diable que cette femme-là?

UGONE, *à voix basse.*

Et le comte se venge sur la fille...

MARIO.

Et sur son amant.

UGONE.

Oh! celui-là, je croyais bien lui avoir donné son affaire; mais il a l'âme chevillée... il est parvenu à s'échapper et nous ne le tenons pas encore!

MARIO.

Peut-être...

UGONE.

Comment ?...

MARIO, *à voix basse.*

Tout-à-l'heure j'ai cru l'apercevoir rôdant par ici... (*Il regarde de tous côtés.*) Si tu m'en crois nous ferons bien de préparer nos stylets... il viendra ici, te dis-je, pour tenter de délivrer la religieuse!

UGONE, *froidement.*

Ma foi, s'il fait ça, je ferme les yeux.

MARIO.

Je ne te croyais pas le cœur si tendre, trahir notre maître pour une jolie fille!

UGONE, *froidement.*

Elle!... que m'importe?

MARIO.

Alors, quel intérêt ?

UGONE, *à voix basse.*

C'est mon pauvre Ranuccio!

MARIO, *avec joie.*

Ranuccio!... il a donc été pris avec elle?...

UGONE.

Pardieu! il s'est dévoué pour faire échapper le Brachioforte, et sans moi les camarades l'auraient écharpé.

MARIO.

Ils auraient bien fait.

UGONE.

Pourquoi?...

MARIO.

Je lui en veux; il nous a mis dedans.

UGONE, *riant.*

Eh c'est de bonne guerre.

MARIO.

C'est humiliant!

UGONE, *haussant les épaules.*

Laisse-moi donc tranquille... est-ce qu'on tire sur les amis?... nous en avons vu bien d'autres!... tiens, il y a douze ans, avec lui, dans le Milanais, nous étions quatre mille Condottieri... nous allâmes offrir nos services au duc; Visconti n'en voulait que deux mille; les deux autres allèrent s'enrôler dans l'armée du duc de Florence, son ennemi... Ranuccio se trouvait d'un côté, moi de l'autre... Eh bien! ça ne nous empêcha pas de gagner bravement notre argent. On se battit toute la journée consciencieusement, disputant le terrain pied à pied... on se poussait... on avançait... on reculait... ça dura comme ça jusqu'au coucher du soleil.

MARIO.

Furieuse mêlée!... (*Vivement.*) Et combien y eut-il de morts?

UGONE.

Un!... c'était un cavalier étouffé dans la presse.

MARIO, *remontant.*

On vient!... ne nous montrons pas. (*Entraînant Ugone.*) Viens donc! viens donc!...

UGONE, *regardant la salle du tribunal.*

J'aurais pourtant bien voulu savoir si Ranuccio...

MARIO.

C'est le cardinal Montalte qui monte le grand escalier du palais.

UGONE, *au fond avec Mario.*

En voilà un saint homme!... et modeste!... et pas intrigant du tout... on ne dira pas qu'il a brigué les suffrages, celui-là!... enfermé avec nous dans l'abbaye pendant toute la durée du conclave!... si jamais il a pensé au trône pontifical, c'est pour prier Dieu de lui en fermer le chemin!...

Ils sortent avec précaution et sans être vus par le cardinal.

SCENE II.

MONTALTE *seul, en proie à la plus vive agitation.*

Rien! rien encore!... depuis ce matin, j'attends... et pas de nouvelles!... Oh! mon cœur bat, mon sang bouillonne!... l'abbé Guerra m'oublie!... (*Réfléchissant.*) Il était temps d'arriver... les Orsini obtenaient la majorité... Grâce à l'activité de la comtesse, la chance a tourné... (*Cris sur la place. Il va à une croisée qui est au deuxième plan à gauche et où l'on arrive en montant deux marches.*) Le peuple est toujours sur la place... attendant avec autant d'impatience que moi le résultat du nouveau scrutin... (*Un homme paraît au fond, et semble chercher quelqu'un. Montrant à droite.*) Le tribunal du Saint-Office va bientôt prononcer le jugement d'Hélène, et un miracle seul peut la sauver!... (*Avec explosion.*) Mais secondez-moi donc, mon Dieu, car je ne veux que la ruine du mal et la gloire de mon pays! (*Apercevant l'inconnu et le regardant avec défiance.*) Quel est cet homme?

SCENE III.

MONTALTE, UN INCONNU *enveloppé d'un manteau et couvert d'un grand chapeau rabattu.*

L'INCONNU, *apercevant Montalte, s'avance avec mystère, lui présente un billet, et lui dit à voix basse.*

Dieu et patience!

MONTALTE, *vivement et avec joie.*

Le mot de passe de l'abbé Guerra!... donne... (*Il prend le billet et lit.*) «Rien de décidé : deux » voix, qui s'obstinent à rester aux Orsini, em- » pêchent la majorité et la fin du conclave!... » (*Parlé. A part.*) Oh! ils triompheront!... (*Il lit.*) « Je vais essayer de les détacher, mais j'ai » peu d'espoir. En tout cas, si les Orsini triom- » phent, suivant la coutume, un coup de canon » parti du château Saint-Ange vous avertira... » mais si nous l'emportons, au lieu d'un, vingt » coups annonceront notre victoire...» (*Avec la plus vive agitation.*) Deux voix!... deux voix!... O que faire, mon Dieu! que faire?... (*L'Inconnu reste immobile, tout-à-coup on entend un long cri de douleur dans la salle à droite.*) Quel est ce cri!... c'est la voix de la comtesse!... grand Dieu!... le jugement serait-il rendu?

SCENE IV.

MONTALE, L'INCONNU, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à l'intérieur.*

Ma fille!... ma fille!... (*Elle entre, pâle, égarée, et voyant Montalte.*) O monseigneur, rendez-moi ma fille!... condamnée!... condamnée!...

Mouvement et agitation de l'Inconnu, qui est resté immobile près de la croisée.

MONTALTE.

Rassurez-vous, madame, rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Elle va périr!... et c'est vous qui l'avez conduite à la mort!... c'est vous qui l'avez dénoncée au tribunal du saint office.

MONTALTE.

N'était-ce pas le seul moyen de l'arracher aux vengeances de l'abbesse de Castro?

LA COMTESSE.

Mais vous l'avez livrée à des juges plus implacables!...

MONTALTE.

Tout n'est pas perdu, madame, tout n'est pas perdu... avant l'exécution du jugement, nous avons encore trois jours, et d'ici là le conclave...

LA COMTESSE, *avec véhémence.*

Et que me font à moi le conclave et toutes vos intrigues?... c'est ma fille que je veux, c'est ma fille qu'il me faut... vous me l'avez promise, et, sur la foi de ces promesses, n'ai-je pas fait tout ce que vous avez voulu?... Faites agir votre famille, m'avez-vous dit, intriguez, priez, menacez, et nous la sauverons!... Intrigues, prières, menaces, rien ne m'a coûté; je n'ai pas craint même de rompre avec les Orsini, qui la poursuivent aujourd'hui de leur vengeance! je vous ai donné mon crédit, je vous ai donné mes trésors!... je vous aurais donné mon sang, si vous me l'eussiez demandé, car vous disiez que c'était pour ma fille!... car vous aviez promis de me la rendre... et vous juriez par le Dieu vivant!...

MONTALTE, *qui pendant tout ce temps a réfléchi comme un homme qui combine un plan.*

Ah! si vous pouviez m'écouter... si vous vouliez me seconder encore...

LA COMTESSE.

Oh! parlez, parlez, monseigneur!

MONTALTE, *la prenant par le bras.*

La nomination du saint père peut seule sauver votre fille; mais cette nomination dépend de deux voix!... deux voix qui s'obstinent à rester encore aux Orsini... deux voix que vous pouvez leur enlever... Médicis et Alexandrini, tous deux unis par alliance à votre famille.

LA COMTESSE.

Et que faut-il pour cela?

MONTALTE, *réfléchissant.*

Ah! il faudrait de l'or, beaucoup d'or!

LA COMTESSE, *avec exaltation.*

Vous en aurez, monseigneur, vous en aurez; ma fortune entière pour sauver ma fille!

MONTALTE, *cherchant toujours dans sa pensée, sans regarder la Comtesse.*

Mais ce n'est pas tout... il faudrait, car le temps

presse, il faudrait presser aussi... (*Avec colère.*) Ces cardinaux qui ne veulent pas en finir... trouver un moyen de les forcer de terminer le conclave, (*S'animant.*) Le peuple souffre de toutes ces lenteurs, il murmure contre l'interrègne... il faudrait un homme dévoué... (*l'Inconnu écoute avec attention*) intelligent, brave, qui se mêlât parmi les masses, qui sût les travailler, les soulever... et entraîner le mouvement populaire dont nous avons besoin.

L'INCONNU, *s'avançant résolument.*

Cet homme, ce sera moi!

MONTALTE.

Toi!

LA COMTESSE, *émue.*

Quel est cet homme à qui nous allons confier le sort de mon enfant?

L'INCONNU, *n'osant pas encore se découvrir.*

Cet homme, madame, est un homme dont l'enjeu est aussi grand que le vôtre, dans la partie que nous allons engager!

MONTALTE.

Cette voix!...

L'INCONNU.

Car si vous voulez sauver votre fille... (*après avoir regardé de tous côtés*) moi, je veux sauver celle que j'aime!

Il se découvre.

LA COMTESSE.

Jules!...

MONTALTE, *avec un mouvement de joie marqué, mais à part.*

Ah!

JULES.

Avez-vous donc cru que par la fuite c'était ma vie que je voulais protéger?... non; quand j'ai profité du dévouement de Ranuccio, c'était pour les délivrer tous deux... j'ai voulu conserver à Hélène une force pour le jour du danger, un appui qui ne lui manquerait pas quand tout le reste lui manquerait.

LA COMTESSE.

Ah! soyez béni, brave jeune homme!

JULES, *baissant la voix.*

J'ai rassemblé mes amis, les paysans... les Transtévérins; cette nuit, ils sont entrés dans Rome, par différentes portes; tous me sont dévoués, tous sont armés, tous ont juré de périr, ou de sauver Hélène et Ranuccio.

MONTALTE, *les ramenant tous deux sur le devant de la scène.*

Oh! c'est à présent, madame, que nous pouvons tout espérer!... (*Très-vite.*) Vous, Jules, courez rassembler vos amis sur la place; qu'ils demandent à grands cris la fin du conclave... Vous, madame, courez près de l'abbé Guerra, vous pouvez vous fier à lui.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Oui, monseigneur.

MONTALTE.

Remettez-lui vos trésors, vos valeurs, tout l'argent enfin dont vous pouvez disposer... il en fera bon usage.

LA COMTESSE.

Oui, monseigneur.

MONTALTE.

Vous m'avez bien compris tous deux?

LA COMTESSE.

Il faut renverser les Orsini au conclave!

JULES.

Il faut armer nos amis!

LA COMTESSE.

Pour sauver ma fille!

JULES.

Pour sauver Hélène!

LA COMTESSE.

Adieu, monseigneur... Adieu, Jules; (*avec effusion*) adieu, mon fils!

JULES, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère! ma mère!... votre fille vivra, ou j'aurai cessé de vivre!

Ils sortent tous deux, Jules par la gauche, la mère par la droite.

SCENE V.

MONTALTE, *seul.*

Et puis, s'ils échouent, eh bien! le vieillard saura tout déclarer, et renoncer à ses plans d'ambition, plutôt que de laisser périr la jeune fille... (*avec fierté*) mais avant ce moyen suprême, il faut tenter de vaincre, il sera toujours temps de mourir...

Il reprend aussitôt ses allures de vieillard. Pendant tout ce dernier acte l'acteur doit se voûter le plus qu'il pourra.

SCENE VI.

MONTALTE, LE GOUVERNEUR DE ROME.

LE GOUVERNEUR.

Monseigneur, de la part du saint office...

MONTALTE, *avec calme.*

Qu'y a-t-il, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Le condamné Ranuccio demande à parler à monseigneur...

MONTALTE, *très-étonné.*

A moi?

LE GOUVERNEUR.

A vous-même.

MONTALTE.

Et pourquoi?

LE GOUVERNEUR.

Nous l'ignorons.

MONTALTE, *après une pause.*

Qu'il vienne. (*Le Gouverneur sort.*) Que peut-il me vouloir? (*Entre Ranuccio, pâle et brisé; il*

marche avec peine, soutenu par deux sbires, qui le conduisent jusqu'au fauteuil.) Quelle pâleur effrayante!... serait-ce déjà la crainte de la mort?

RANUCCIO, *s'appuyant sur le dos du fauteuil; au chef des sbires.*

Vous êtes bien sûrs que je ne m'enfuirai pas, vous autres; laissez-moi donc seul un moment avec monseigneur.

Le chef des sbires se retire au fond avec ses hommes, et se promène dans la galerie; il doit reparaître de temps en temps.

SCENE VII.

MONTALTE, RANUCCIO, LES SBIRES, *au fond dans la galerie.*

RANUCCIO, *appuyé sur le dos du fauteuil; à part.*

A nous deux, mon petit béquillard!

MONTALTE, *froidement.*

Parlez, que me voulez-vous?

RANUCCIO, *après une pause.*

Monseigneur me reconnaît bien?

MONTALTE.

Vous êtes Ranuccio.

RANUCCIO.

Monseigneur sait-il que je suis condamné?

MONTALTE.

On vient de me l'apprendre.

RANUCCIO.

A une mort un peu compliquée... mais ce n'est pas l'affaire. Monseigneur sait-il aussi qu'un nouveau personnage compromis dans l'attaque du couvent vient d'être découvert?

MONTALTE, *étonné.*

Comment?

RANUCCIO, *appuyant.*

Par un billet que j'avais eu l'imprudence de conserver sur moi.

MONTALTE, *froidement.*

Et ce billet?

RANUCCIO.

Est signé du père Anselme.

MONTALTE, *après un léger mouvement.*

Et connaît-on ce père Anselme?

RANUCCIO, *l'examinant.*

Ah! voilà ce qu'on voudrait bien savoir, et ce qu'on ne sait pas. (*Léger mouvement de Montalte.*) Mais je le sais, moi.

MONTALTE.

Vous!

RANUCCIO.

Et vous avouerez, monseigneur, que, pour racheter une vie à laquelle on tient toujours un peu, (*appuyant*) il serait tentant de le livrer... (*baissant la voix*) surtout quand on est si près de lui...

MONTALTE, *après une pause.*

Expliquez-vous.

RANUCCIO.

Cela ne vous paraît pas assez clair?

MONTALTE.

Que pouvez-vous donc croire?

RANUCCIO, *résolument.*

Que c'est vous, monseigneur.

MONTALTE, *souriant, sans montrer la plus légère émotion.*

Moi!... Ah! voilà une idée qui n'est venue qu'à vous!

RANUCCIO, *vivement.*

Ah! c'est que personne n'avait autant d'intérêt à la trouver que moi. La première fois que j'ai entendu le nom du père Anselme, c'est vous qui l'avez prononcé; quand il s'est présenté pour marier Jules et Hélène, vous seul pouviez savoir qu'ils étaient réunis; ces secours répandus sur notre route pendant notre exil, ces avis mystérieux, anonymes, dont le dernier, à notre arrivée en Italie, était un piége, tout cela vient de la même main... Enfin, ce billet trouvé sur moi, c'est encore vous qui l'avez jeté à Sciotti par la fenêtre du corps-de-garde de bravi... (*Dénégations de Montalte.*) C'est vous!... car vous vouliez sortir... (*Montalte tousse et se courbe davantage.*) Oh! vous allez me dire que le père Anselme était droit et vert, et que vous êtes courbé par l'âge et la maladie; que sa démarche était assurée, et que vous boitez; que sa voix était ferme, et que la vôtre est chevrotante... tout cela est vrai, comme il est vrai qu'il y a là-dessous un mystère que je ne devine pas, et (*observant Montalte qui est impassible*) que l'Inquisition éclaircirait mieux que moi peut-être... Pour conclure, êtes-vous une âme damnée des Campireali? êtes-vous un bon ange déguisé?... vouliez-vous nous perdre? vouliez-vous nous sauver? je ne suis pas assez fin pour démêler tout cela; (*avec force*) mais ce que je sais, ce que je sens, ce dont j'ai la conviction, c'est que vous êtes le père Anselme, et, la tête sous le couteau, la main sur le Christ, je le jurerais...

Un silence.

MONTALTE, *qui pendant tout ce couplet est resté impassible, se tournant vers lui avec le plus grand sang-froid.*

Et par ce serment, si vous perdiez tout?

RANUCCIO, *vivement.*

Eh bien! alors, monseigneur, cartes sur table; car encore faut-il que je sache pourquoi je me tairai. Pour ne pas déchirer le voile qui vous couvre, vous avez donc un bien grand intérêt?

MONTALTE, *se rapprochant et après avoir regardé autour de lui.*

Oh! oui, un intérêt puissant, sacré! une sainte vengeance, que je poursuis depuis quatorze ans! mais avant tout, deux innocens à sauver, et je ne puis le faire, Ranuccio, qu'à une condition; c'est que le secret me sera gardé deux jours encore!

RANUCCIO, *très-vite.*

Et ces innocens?

MONTALTE, *même jeu.*

Jules et Hélène.

RANUCCIO, *très-vite.*

Et il vous faut deux jours ?

MONTALTE, *même jeu.*

Deux jours !

RANUCCIO, *avec feu.*

Et vous les sauverez?

MONTALTE, *de même.*

Je le jure, et tu vas voir si je puis violer mon serment. (*Avec feu.*) Ce Peretti, ton frère d'armes, ce Peretti, dont tu aimes le fils parce que tu aimais le père, ce Peretti enfin, lâchement assassiné par les Orsini...

RANUCCIO.

Eh bien ?...

MONTALTE.

Ce Peretti, c'était mon frère !...

RANUCCIO, *se soulevant.*

Votre frère ! (*Il retombe sur la chaise en contemplant avec une joie muette Montalte, qui lui fait signe de se taire.*) Oh ! à présent je vous crois... à présent je vous comprends... je n'ai plus besoin d'autre garantie au monde... vous les sauverez! (*Aux gardes.*) Et maintenant, qu'on me ramène.

MONTALTE.

Où donc ?

RANUCCIO, *retombant assis, en écartant son manteau, qui laisse voir ses jambes couvertes de linges sanglans.*

A la torture !

MONTALTE.

A la torture, grand Dieu !

RANUCCIO, *souriant en baissant la voix.*

Ils veulent savoir qui est ce père Anselme.

MONTALTE.

Vous n'irez pas, vous n'irez pas!... j'aime mieux tout révéler.

RANUCCIO, *l'arrêtant.*

Et qui sauvera Jules et Hélène? (*Bruit sur la place.*) Quel est ce tumulte?

Montalte va à la croisée.

CRIS, *au dehors.*

Plus d'interrègne! la fin du conclave!

MONTALTE, *regardant à la fenêtre.*

C'est Jules, Jules à la tête du peuple!

RANUCCIO.

Jules! oh! je savais bien qu'il ne nous abandonnerait pas!

SCENE VIII.

RANUCCIO, *assis,* LA COMTESSE, MONTALTE.

LA COMTESSE, *égarée, et avec le désespoir d'une mère.*

Oh! monseigneur, monseigneur, secourez-la! (*Pleurant.*) J'ai rempli ma promesse, moi, et vous, vous m'avez indignement trompée !... Oh! voyez, ma fille ! ma fille ! ils l'entraînent au supplice... O monseigneur, pitié, pitié pour mon enfant!

Elle tombe presque évanouie aux pieds de Montalte.

MONTALTE.

Relevez-vous, madame, relevez-vous.

SCENE IX.

LE GOUVERNEUR DE ROME, *paraissant le premier; puis* HÉLÈNE, *en robe de condamnée, et soutenue par un franciscain, au milieu des sbires,* MONTALTE, LA COMTESSE.

MONTALTE, *allant au gouverneur.*

Monsieur le gouverneur de Rome, que signifie cela?... pourquoi avancer l'exécution du jugement?

LE GOUVERNEUR.

Monseigneur, le peuple vient de se soulever... (*En ce moment on entend les cris du peuple qui augmentent.*) Vous l'entendez ?

MONTALTE, *à part.*

Grand Dieu ! et c'est moi !

LE GOUVERNEUR.

Il menace le conclave... il menace d'enlever les coupables de Castro !... le Saint Office a résolu d'avancer l'exécution.

MONTALTE, *insistant.*

Mais cette mesure...

LE GOUVERNEUR.

Est devenue nécessaire pour prévenir de plus grands excès ; le salut de l'état avant tout !

Cris plus furieux. Le peuple, armé de bâtons, de haches, pénètre en foule sur le théâtre avec Jules, qui le guide. On distingue parmi le peuple les Transteverins, armés de leurs poignards.

JULES, *les animant.*

A moi, mes amis, à moi !... arrachons-la à ses bourreaux !... arrachons-la aux Orsini !

TOUS, *avec des cris de rage.*

Mort aux Orsini !... mort aux Orsini !...

LE GOUVERNEUR, *tirant son épée.*

Gardes, faites votre devoir !

Les gardes baissent leurs arquebuses et mettent le peuple en joue; des seigneurs alliés des Orsini mettent l'épée à la main. Le sang va couler.

MONTALTE.

Arrêtez !... je vais parler.

Tout le monde s'avance avec curiosité pour entendre ce que Montalte va dire. Coup de canon. Silence.

LE GOUVERNEUR.

Le pape est nommé !

Mouvement de joie générale.

MONTALTE, *à part, avec la plus grande anxiété.*

Ah! mon destin s'achève... je respire à peine.

Deuxième coup. Le canon se fait entendre jusqu'à la fin de la pièce. Tout le monde témoigne son étonnement.

LE GOUVERNEUR, *étonné, aux seigneurs.*

Que veut dire ce deuxième coup?

MONTALTE, *se redressant de toute sa hauteur et d'une voix forte et vibrante.*

Il veut dire qu'il n'est plus besoin de feindre... (*jetant sa béquille*) et que je puis jeter enfin le masque dont il a fallu trop long-temps me couvrir! il veut dire! (*aux seigneurs qui reculent avec étonnement*) qu'à présent Rome a un maître, qui saura détruire tous les repaires du crime, tous les refuges de bravi et d'assassins! (*avec intention,*) qu'ils s'appellent palais Orsini ou abbaye de Castro!... (*avec solennité et grandeur*) et rendre à la justice et à la religion toute sa force et sa dignité!... (*Avec effusion à Jules, qui est à sa gauche.*) Il veut dire enfin, fils de Peretti, fils de mon frère!

JULES.

Moi!

TOUS.

Son frère!

MONTALTE, *à Hélène, qui est encore au milieu des gardes.*

Et vous, Hélène Campireali, que vous êtes libres tous deux. (*Elevant la voix et s'adressant au peuple.*) Car tous deux vous êtes innocens de tout crime, et vos vœux étaient nuls!... (*Mouvement.*) Je le sais, moi! moi qui vous ai mariés! (*Hélène et Jules se prosternent. A Jules, qu'il relève.*) Dans mes bras!... dans mes bras!

RANUCCIO, *étourdi de la métamorphose subite de Montalte.*

En voilà un miracle du père Anselme! (*Essuyant une larme.*) Mon pauvre Peretti... là-haut... tu dois être content...

MONTALTE, *prenant Hélène par la main et la conduisant à sa mère.*

J'avais promis de vous la rendre, madame.

HÉLÈNE.

Ma mère!... (*Elle se jette dans les bras de sa mère, qui la couvre de baisers; puis elle se tourne vers Jules.*) Jules!... mon Jules!

JULES.

Hélène!...

MONTALTE.

Et toi, mon brave soldat de Lépante, que puis-je faire pour toi?... que puis-je te donner?

Silence.

RANUCCIO.

Votre béquille, père Anselme... à présent, j'en ai plus besoin que vous.

LE GOUVERNEUR, *après avoir écouté un officier qui entre et lui parle bas, s'avance avec respect.*

Quel nom prendra sa sainteté?

MONTALTE, *d'une voix sonore.*

Sixte-Quint!...

Sur ce mot, les femmes, les enfans, les vieillards tombent à genoux; le gouverneur, la Comtesse, Jules, Hélène, les gardes s'inclinent avec respect; les Transteverins, montés sur les marches, élèvent leurs chapeaux ornés de rubans, en poussant de longs et joyeux cris de *Vivat!... Vivat!...*

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE III, SCÈNE XI.

LA CROIX DE MALTE,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. PAUL FOUCHER ET ALBOIZE,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 7 juillet 1840.

DISTRIBUTION :

DON BALTHAZAR D'AYAMONTE, gouverneur espagnol de Palerme.....	M. CULLIER.
DONA JUANA, sa fille.....	Mlle MARTIN.
DON LUIS D'AYAMONTE, son neveu.....	M. ANATOLE GRAS.
GIOVANNI LANCIANO, grand-prieur de l'ordre de Malte (langue d'Italie)...	M. ROGER.
DON LÉON DE CABRERA.....	M. ROBERT.
OTTAVIO D'ALTAVILLA, italien, chevalier de Malte.....	M. LEMADRE.
PANDOLFO, bravo.....	M. CHILLY.
BÉATRIX, duègne de dona Juana.....	Mme SAINT-FIRMIN.
UN DOMESTIQUE de don Balthazar.....	M. EUGÈNE.
UN CHEVALIER DE MALTE.....	M. ALEXANDRE.

La scène est à Palerme, vers l'an 1622. La Sicile gouvernée par le duc de Lenios, vice-roi de Naples.

ACTE I.

Une galerie ouverte, donnant sur un jardin, dans le palais du gouverneur, à Palerme.

SCÈNE I.

DONA JUANA, BÉATRIX.

DONA JUANA, à la fenêtre.

Encore cet homme devant ma fenêtre... C'est le même qui me suit opiniâtrement depuis longtemps déjà.

BÉATRIX.

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela, Senora, que la plus jolie femme de Palerme, la fille du gouverneur espagnol, inspire de l'amour à un jeune homme?

DONA JUANA.

Mais ce n'est pas un jeune homme, c'est un chevalier de Malte... Comment supposer qu'il veuille faire la cour à une femme?

BÉATRIX.

Pourquoi pas?

DONA JUANA.

Oh! il n'oserait, lui!.. Il est vrai que dans

les réunions d'étiquette que mon père a données dans ce palais, et auxquelles il assistait, son regard était toujours fixé sur moi; plusieurs fois il s'est approché comme pour m'adresser la parole, mais je l'ai toujours évité... Je ne sais, cet homme m'épouvante d'autant plus que je ne puis deviner dans quel but il me cherche et m'épie sans cesse.

BÉATRIX.

C'est qu'il guette l'instant favorable pour vous trouver seule, et pour le motif que je vous ai dit.

DONA JUANA.

Quoi! tu es certaine...

BÉATRIX.

Pas plus tard que ce matin, il m'a donné de l'argent pour l'introduire ici, quand votre père serait absent.

DONA JUANA.

Et tu as refusé.

BÉATRIX, à part.

Non de prendre l'argent. (Haut.) Mais de l'introduire. D'ailleurs, quand même il ne serait pas chevalier de Malte, il perdrait ses pas... Votre cousin don Léon de Cabrera a marché plus vite que lui.

DONA JUANA.

Ah! oui, Béatrix... et je suis déjà bien coupable!.. J'ai consenti à voir mon jeune parent à l'insu de mon père, à le rencontrer aux promenades... Mais toi, qui es toujours là, tu sais quelle est mon excuse. Le pauvre gentilhomme est repoussé par mon père de notre famille, et pourtant il n'a plus que nous au monde! Qui ne s'intéresserait à tant de bonté, de candeur et de souffrance.

BÉATRIX.

Et vous l'aimez par esprit de conciliation, vous avez donné votre cœur pour unir deux familles.

DONA JUANA.

C'est qu'il faut convenir que mon père est bien injuste!.. Il a un neveu à Palerme, qui est, dit-on, un très mauvais sujet... eh bien! il consent à le recevoir... il lui ouvre sa maison, il paie quelquefois ses dettes... tandis qu'impitoyable pour l'autre, son neveu d'Espagne, qui a tant de droits à son estime, il n'a jamais voulu entendre parler de lui.

BÉATRIX.

Oui... mais Dieu est juste, et il a envoyé à l'honnête jeune homme une bien charmante compensation, et je lui ai promis de l'introduire ici... Il n'a eu besoin de me rien donner pour cela, lui...

DONA JUANA.

Ici! mais quand donc?

BÉATRIX.

Mais... aujourd'hui, à l'instant même, et aussitôt que Monseigneur le gouverneur sera parti.., et, tenez, dans ce moment, votre père monte à cheval... le voilà qui sort de la grande cour.

DONA JUANA.

Quelle imprudence!.. si mon père...

BÉATRIX.

Soyez tranquille... je ferai bonne garde.

DONA JUANA.

Il n'importe, ma bonne Béatrix, tu as tort; j'ai si peu d'espoir de ramener mon père à des sentimens plus justes!..

BÉATRIX.

Ah! Senora!.. Si vous aviez vu ses larmes, son désespoir...

DONA JUANA.

Il pleurait?.. Ah! tu as bien fait, alors...

(On frappe à une petite porte à gauche.)

BÉATRIX.

Le voici!

DONA JUANA.

Ouvre-lui, puisqu'il le faut; mais qu'il ignore, jusqu'à des temps meilleurs, tout ce que j'éprouve pour lui. (Béatrix sort.)

SCÈNE II.

DON LÉON, DONA JUANA.

Vous ici, don Léon!.. Ah! je meurs d'épouvante!

DON LÉON.

Pardonnez-moi, dona Juana, mais voilà près de deux jours que je ne vous avais vue!.. vous, ma seule famille, la seule image de Dieu pour moi sur la terre!..

DONA JUANA.

Quoi! il n'y a que moi au monde...

DON LÉON.

Hélas! oui.. Pourtant ma mémoire est injuste... car il y a ici, en Sicile, quelqu'un qui s'intéresse à moi et que je ne connais pas. Quand je descendis à l'hôtel du Soleil, je fus dévalisé par un des domestiques qui s'enfuit avec mon bagage; le lendemain de cet événement, qui fit du bruit dans la ville, une bourse contenant cent doublons me fut remise avec une lettre, portant que le créancier se ferait connaître lorsqu'il aurait besoin de son argent... Deux jours après, je reçus une permission pour visiter le prieuré de l'ordre de Malte, qui fait, surtout à Palerme, l'objet de la curiosité des étrangers... Je n'en ai pas profité encore.

DONA JUANA.

Oh! je devine, alors... Cet ami inconnu, c'est le grand-prieur de l'ordre de Malte... dont la bienfaisance est vénérée dans toute la Sicile... C'est un ami de mon père qui, si je ne me trompe, a déjà plaidé avec chaleur votre cause auprès de lui.

DON LÉON.

Vous vous trompez, dona Juana... cet ami inconnu, c'est un jeune chevalier qui est venu au-devant de moi dans mon isolement, qui s'est enquis avec empressement de mon nom, de ma famille, de mes espérances... J'ai confié à sa discrétion tout l'amour que j'avais pour vous... Il n'a pas voulu m'avouer que les témoignages d'intérêt, dont je cherchais l'auteur, venaient de lui... mais j'ai su le comprendre; d'ailleurs, quel que soit ce protecteur mystérieux, il ne peut faire naître que de la reconnaissance, et non du bonheur en mon âme. A vous seule, dona Juana, de décider de ma vie entière.

DONA JUANA.

Don Léon!

DON LÉON.

Mais si vous refusiez de m'aimer, dona Juana, vous prononceriez l'arrêt de mon exil, comme votre père autrefois prononça celui de ma mère! Oh! j'ai tant besoin d'être aimé! J'ai tant souffert! Ma pauvre mère!.. J'étais bien jeune quand je la perdis... je m'en souviens pourtant! Près d'elle j'avais été heureux; mais elle ne l'était pas... elle ne m'embrassait jamais sans pleurer!... Alors, au contraire, je faisais l'orgueil de mon père, encore plus que son bonheur!.. Mais quand ma mère mourut, je perdis à la fois deux parens. Depuis ce jour, mon père, triste et austère, m'éloigna de lui... Rien ne manqua à mon éducation, à mes besoins, à mes plaisirs même, mais je ne retrouvai plus son affection d'autrefois, et, chaque jour, l'élan de la mienne se glaçait devant sa sombre et inexorable bienveillance!.. Enfin, il y a deux mois, vous le savez, je le perdis!.. Le seul parent de mon père que nous voyions, s'éloigna brusquement sans que je pusse savoir ce qu'il était devenu. Je restai seul au monde... Je me souvins alors que j'avais en Sicile des parens qui ne se souvenaient pas de moi, eux... Mais je me dis, quelque soit le motif de cette inexplicable aversion qui commença dans le cœur de don Balthazar d'Ayamonte, contre sa sœur, le jour de son mariage, elle doit s'éteindre sur deux tombes!.. Et je suis venu vers vous, dona Juana; et, comme ce voyageur dont nous parle l'Écriture, en allant à la maison de mes derniers parens j'ai trouvé un ange sur le seuil.

DONA JUANA.

Pauvre Léon!.. nous ignorons le secret de l'aversion de mon père pour sa sœur, mais il ne résistera pas, j'espère, à mes supplications, à mes larmes.

DON LÉON, lui prenant la main.

Chère Juana!..

DONA JUANA.

Mais songez-y, Léon, ce n'est qu'une cousine qui vous reçoit ici à l'insu de son père.

DON LÉON.

Ainsi, toujours le même langage!.. vous ne m'accordez que l'affection d'une parente, tandis qu'à cette affection se mêle dans mon âme un amour insensé!.. par grace!.. par pitié! un mot!.. quelque chose qui me donne une espérance, quelque chose qui m'encourage à vivre encore jusqu'à demain... repousserez-vous un malheureux orphelin qui vous demande si peu.

DONA JUANA.

Eh bien!..

BÉATRIX, paraissant tout-à-coup.

Voici Monseigneur qui revient... sortez sur-le-champ.

DONA JUANA, à part.

Je vous rends graces, mon Dieu! j'allais tout avouer.

DON LÉON.

Juana!..

DONA JUANA.

Si mon père vous voyait... vite, vite, disparaissez de ce côté.

DON LÉON.

Mais pourtant...

DONA JUANA.

Fuyez, vous dis-je!.. je vais parler à mon père, et bientôt vous saurez sa réponse; Béatrix vous l'apportera.

DON LÉON.

Non, non, c'est de votre bouche seule que je veux apprendre...

DONA JUANA.

Eh bien! oui, je vous le promets... mais, fuyez! fuyez!

DON LÉON.

J'obéis!.. (Il sort.)

SCÈNE III.

DONA JUANA, puis DON BALTHAZAR.

DONA JUANA.

Voici mon père!.. je vais tant le supplier qu'il faudra bien qu'il pardonne.

BÉATRIX.

Oh! Senora, si vous voyiez votre père... comme il a l'air sombre!..

DON BALTHAZAR apparaît au fond, et donne ses gants et son chapeau à un page.

Dès que mon neveu, don Luis d'Ayamonte, sera venu, vous m'avertirez. (Il s'asseoit.)

DONA JUANA, à part.

En effet, quelle physionomie sévère!.. il ne me voit seulement pas... (S'approchant.) Mon père!..

DON BALTHAZAR, d'un ton glacé.

Ah! c'est vous!.. que voulez-vous?

DONA JUANA, à part.

Le moment ne paraît pas favorable pour don Léon... (Haut.) Vous ne m'embrassez pas, mon père?

DON BALTHAZAR.

Si. (Il l'embrasse d'un air distrait.) Mais, en ce moment, j'ai besoin d'être seul.

DONA JUANA, à part, en sortant.

Je l'avais déjà remarqué cet abattement... cette tristesse... se repentirait-il de sa conduite envers don Léon?.. oh! j'espère et je reviendrai. (Elle sort.)

SCÈNE IV.

DON BALTHAZAR, UN DOMESTIQUE, puis PANDOLFO.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur!.. l'homme que vous avez envoyé chez monseigneur don Luis d'Ayamonte est là, et demande à vous parler.

DON BALTHAZAR.

Qu'il entre... qu'il vienne à l'instant.

(Pandolfo entre; le domestique se retire.)

DON BALTHAZAR.

Eh bien! mon neveu?

PANDOLFO.

Il n'y était pas. Un de ses gens est parti pour le chercher et l'avertir de se rendre aux ordres de votre seigneurie... Mais Monseigneur le gouverneur ne m'avait donc pas compris, lorsque tout à l'heure sur la place de Palerme je lui avais offert mes services?..

DON BALTHAZAR.

Tes services... mais je les ai acceptés, puisque je t'ai envoyé chercher mon neveu... Ah! je comprends, tu n'es pas content de la recompense qu'on t'a donnée... tiens, voici encore quelques ducats... (Il lui jette sa bourse.) Et laisse-moi!..

PANDOLFO, avec dignité.

Monseigneur, ce n'est pas pour l'argent que je suis venu ici... (Il met la bourse dans sa poche.) mais pour l'honneur.

DON BALTHAZAR.

Pour l'honneur!..

PANDOLFO.

Je ne suis point un lazzarone, je suis un bravo, artiste en châtimens, et professeur en vengeances!..

DON BALTHAZAR.

Un bravo!.. toi!.. et tu oses?..

PANDOLFO.

Que voulez-vous, Monseigneur... j'ai une femme et quatre enfans à nourrir... et mon père ne m'avait laissé pour tout héritage qu'une excellente lame... un autre aurait mendié... mais, moi, j'ai trop de fierté dans l'âme.

DON BALTHAZAR.

Un bravo!.. je croyais avoir chassé de Sicile tous ces artisans de vols et de crimes, qu'un lâche abus y faisait tolérer...

PANDOLFO.

Monseigneur, je n'ai jamais volé mon prochain, et si on avait pu douter de la nécessité de l'état que j'exerce, ce jour en aurait fournit une preuve éclatante.

DON BALTHAZAR.

Comment?..

PANDOLFO.

Aujourd'hui, un vieillard, revêtu des plus éminentes dignités, entouré du respect de tous, a été accosté et insulté grièvement sur la place de Palerme par un gentilhomme espagnol... La vengeance n'est-elle point, de sa part, toute simple et bien légitime?

DON BALTHAZAR.

Il était plus simple encore d'empêcher qu'on touchât à un cheveu de cet homme, et c'est ce que j'ai fait.

PANDOLFO.

Votre seigneurie a pardonné en public, et elle a bien fait... en public, on pardonne toujours; mais cela ne tire pas à conséquence... on fait grace à ses ennemis, mais on s'en défait... sans quoi l'humanité jouerait trop gros jeu et la pitié reviendrait trop cher... que diable! il est impossible de gouverner si vous ne rentrez pas un peu en secret dans vos frais de clémence officielle.

DON BALTHAZAR.

Insolent!..

PANDOLFO.

Excusez-moi, Monseigneur... j'ai été si indigné de voir un seigneur castillan abuser de sa force et de sa jeunesse pour insulter un vieillard, que j'ai cru juste de vous proposer, pour punir cette lâcheté, de m'embusquer un soir au coin d'une rue, d'y attendre votre ennemi, et...

DON BALTHAZAR.

Silence, misérable!.. rends graces à mon indulgence; le palais de don Balthazar d'Ayamonte ne sera jamais sur la route des prisons de Palerme; je veux bien oublier ta figure... je ne te demande pas ton nom, mais, sors... sors, ou j'appelle mes gens.

PANDOLFO.

C'est inutile, Monseigneur, je me retire... (A part.) Oh! ces Espagnols qui viennent opprimer la Sicile et nous imposer leurs préjugés féroces... oh! comme j'aurais du plaisir à immoler un de ces tyrans, pour peu qu'il y eût récompense honnête!

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur don Luis d'Ayamonte.

DON BALTHAZAR.

Ah! enfin!..

PANDOLFO, à part.

Je comprends pourquoi il a envoyé chercher son neveu... un vil duelliste!.. Il fera faire ses affaires gratis... vieil avare!.. C'est bien indigne d'un gouverneur de protéger si peu les arts.

(Il passe devant don Luis sans le saluer et sort.)

SCÈNE V.

DON BALTHAZAR, DON LUIS D'AYAMONTE.

DON LUIS, à part.

Quel est cet impertinent?

DON BALTHAZAR.

Don Luis, j'ai à te parler; assieds-toi.

DON LUIS, à part.

C'est un sermon... j'aurais préféré aller directement à l'église... Enfin, je n'ai pas le choix.

DON BALTHAZAR.

Don Luis, tu es le plus mauvais sujet de Palerme.

DON LUIS, à part.

Qu'est-ce que je disais?..

DON BALTHAZAR.

J'espérais, en toi, un successeur dans mes fonctions et dans mes dignités, et tu as fait une tache à ma race au lieu d'en continuer l'éclat.

DON LUIS.

Que voulez-vous, mon oncle?.. Je reconnais bien mes torts; mais l'intention a beau être bonne, ma conversion n'a jamais survécu à une bouteille de Xérès.

DON BALTHAZAR.

Don Luis... tu as osé, autrefois, me demander ma fille...

DON LUIS.

Oui. C'était dans un de mes bons momens, et peut-être n'auriez-vous pas si mal fait de me la donner... Alors, la vertu aurait revêtu une si charmante forme pour m'amener au repentir, qu'elle eût été cent fois plus séduisante que le vice; mais, depuis ce temps, je le confesse, je me suis rendu bien indigne de dona Juana.

DON BALTHAZAR.

Eh bien! si indigne d'elle que tu sois, tu l'auras aujourd'hui... tu succéderas à mes fonctions et à mes dignités, si tu fais ce que je te demande.

DON LUIS, vivement.

Quoi! mon oncle, il se pourrait?..

DON BALTHAZAR.

Oui... je sais que, malgré tes fautes, on cite de toi des traits qui t'honorent; c'est au nom de l'honneur que je réclame de toi, quoi qu'il arrive, un secret inviolable sur ce que je vais te révéler.

DON LUIS.

Mon oncle, vous avez mon serment.

DON BALTHAZAR.

Tu as entendu parler, n'est-ce pas, d'une sœur plus jeune que moi, qui resta sous ma garde à la mort de nos parens?

DON LUIS.

Oui; dona Elvire d'Ayamonte qui, il y a vingt ans à peu près, épousa, malgré vous, un gentilhomme espagnol, don Carlos de Cabrera, et qui alla vivre avec lui en Castille.

DON BALTHAZAR.

Ce n'est point malgré moi, mais par mon ordre, que ce mariage fut conclu subitement; et il le fut pour empêcher le déshonneur de ma famille. Pendant un voyage que je fis, dona Elvire fut séduite... par un homme... que je ne connus jamais. Cet homme, seulement, m'a-t-elle dit, ne pouvait, ou plutôt ne voulait pas l'épouser... Don Carlos de Cabrera était, alors, amoureux de ma sœur. Je la forçai de lui écrire qu'elle consentait à l'épouser malgré moi, et j'exilai dona Elvire pour jamais en Espagne, avec l'enfant né de sa faute et l'époux que je lui avais imposé. En vain ma fille... en vain quelques amis sûrs, et, entre autres, le révérend prieur de Malte, m'ont demandé de me rapprocher de ma sœur, et, ensuite, de son enfant!.. L'honneur était blessé, j'ai été inexorable.

DON LUIS.

Je le sais.

DON BALTHAZAR.

Mais dona Elvire, expirante, ne pouvant résister à ses remords, a tout avoué à son mari en le suppliant de pardonner à son fils. Don Carlos est mort sans avoir parlé... mais l'un de ses parens a tout su... Il est venu à moi ce matin, sur la place de Palerme, a saisi la bride de mon cheval... « Don Balthazar d'Ayamonte, a-t-il dit, tu as introduit, par trahison, le bâtard de ta sœur dans la pure et honorable famille de Cabrera... Je te dis tout bas que je le sais... et, pour cela, j'ajoute tout haut : Don Balthazar d'Ayamonte, gouverneur de Palerme et futur gouverneur de Naples, grand d'Espagne, chevalier des ordres de la Toison-d'or et d'Alcantara, j'ajoute tout haut que tu es un lâche et un infâme!.. » Et il m'a jeté son gant au visage.

DON LUIS.

Grand Dieu!

DON BALTHAZAR.

Oh! je ne me souvins pas, alors, que, blessé autrefois, je ne savais plus me servir d'une épée... je portai la main à la mienne... Déjà la foule s'était jetée sur lui... des archers étaient accourus... un mot de moi, et on allait le mettre à mort... Mais c'était un assassinat!.. et un crime n'en expie jamais un autre... J'ordonnai qu'on réservât cet insolent à ma vengeance... à la seule vengeance que puisse vouloir un Castillan... et puis, insensé, j'ai pensé que cette vengeance m'était impossible... Alors, j'ai songé à toi, don Luis; je t'ai envoyé chercher. Je ne t'aurais pas fait ainsi l'aveu de cette honte de famille, que j'ai ensevelie vingt ans au plus profond de mon cœur, si, dans une heure, don Luis, tu ne devrais être, ou mort, ou mon fils... Don Luis, comprends-tu maintenant?

DON LUIS.

J'avais déjà compris, mon oncle, et je ne sais comment vous remercier... Vous m'offrez votre fille et une part dans vos dignités, et tout cela pour faire mon devoir... un de ces devoirs que jamais on n'oublie, vous mettez tout cela au prix d'un coup d'épée, pour moi qui en ai tant donné et reçu pour rien!.. Le nom de cet homme?..

DON BALTHAZAR.

Don Léon de Cabrera.

DON LUIS.

Je saurai le découvrir... Comme vous l'avez dit, mon oncle, avant une heure, je serai mort ou je serai votre fils. (Il sort.)

SCÈNE VI.

DON BALTHAZAR, DONA JUANA.

DON BALTHAZAR.

Oh! je pourrai encore lever le front!

DONA JUANA, à part, en entrant.

Il me semble plus calme et moins triste, à présent... Le moment est peut-être favorable... essayons!

DON BALTHAZAR, apercevant Juana.

Juana!.. (A part.) Je n'avais pas songé à elle; il faut que je la prépare... mais ne l'inquiétons pas sur les jours de don Luis... (Haut.) Te voilà, ma fille; j'ai à te parler.

DONA JUANA.

A moi, mon père? (A part.) Mon Dieu! saurait-il qu'en secret... ah! je tremble malgré moi!

DON BALTHAZAR.

Juana, voici le moment où je dois songer à ton avenir, à ton mariage... (Mouvement de Juana.) Et, puisque l'occasion que je cherchais se présente...

DONA JUANA.

O mon père! je vous en supplie, attendez encore pour me séparer de vous. (A part.) Être à un autre qu'à Léon...

DON BALTHAZAR, à part.

Je ne m'attendais pas à cette résistance. (Haut.) Juana, votre langage m'étonne, songez qu'il suffit de la volonté d'un père...

DONA JUANA.

Oh! vous ne me l'imposerez pas!

DON BALTHAZAR.

Peut-être, si vous m'y forcez. Mais, avant, je te dirai, ma fille... si, pour acquitter envers un de tes parens une dette immense, une dette sacrée...

DONA JUANA.

Une dette envers un de nos parens!

DON BALTHAZAR.

Oui, une dette acquise à une réparation.

DONA JUANA.

A une réparation! (A part.) Mais c'est de Léon qu'il s'agit!

DON BALTHAZAR.

Si j'ajoutais que je n'avais pas cru, jusqu'à présent, ce mariage possible.

DONA JUANA, à part.

Oh! tout s'explique! (Haut.) Et celui que vous me destinez...

DON BALTHAZAR.

Est assez proche parent des d'Ayamonte pour me succéder dans mes charges, dans mes dignités, dans ma fortune qui, du moins, ne sortira pas de ma famille.

DONA JUANA, à part.

Plus de doute! c'est lui! c'est Léon, dont il a appris l'arrivée à Palerme... Oh! que je suis heureuse!.. (Haut.) Mon père!

DON BALTHAZAR.

Ainsi donc, si, pour s'acquitter de cette obligation, ton père avait besoin de disposer de ta main, tu la donnerais sans hésiter?

DONA JUANA.

Oh! avec bonheur, mon père! avec bonheur! Je le jure devant Dieu!

DON BALTHAZAR, l'embrassant.

Bien, mon enfant! je reçois ton serment, et tu ne serais plus une d'Ayamonte si tu y manquais.

DONA JUANA.

Mais, mon père, vous savez donc...

DON BALTHAZAR.

Silence! on vient. (Un domestique paraît.) Ce n'est pas lui!

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, un courrier extraordinaire, expédié de Naples par le vice-roi, attend votre seigneurie dans son cabinet.

DON BALTHAZAR.

Un courrier du vice-roi?.. Peut-être ma nomination de gouverneur à Naples!.. A bientôt, ma fille, à bientôt! (Il sort.)

SCÈNE VII.

DONA JUANA; puis ALTAVILLA.

DONA JUANA.

Oh! oui! c'est à Léon que mon père veut me donner... C'est le repentir de sa conduite avec la mère qui lui impose cette dette envers le fils! Ah! plus d'inquiétudes, plus de tourmens!.. (On frappe à la petite porte masquée.) On frappe à la porte par où Léon a été introduit ce matin... Ce ne peut être que lui... il revient sitôt, quelle imprudence! mais je suis trop heureuse pour lui en vouloir... Je puis bien lui dire à présent ce que je lui aurais écrit tout à l'heure. (Elle va ouvrir; paraît Altavilla en brillant costume de chevalier de Malte; dona Juana recule épouvantée.) Ciel! encore cet homme!

ALTAVILLA, la saluant profondément.

Pardonnez, Senora, si c'est don Ottavio d'Altavilla qui se présente, et non un autre... Mais enfin, depuis assez long-temps je cherche cette occasion... Ce matin, en guettant le moment où je pourrais vous parler sans témoins... j'ai découvert cette entrée secrète en voyant un autre en profiter... Elle était restée ouverte par hasard... A présent, il est bien juste que ce soit mon tour.

DONA JUANA.

Seigneur, ce n'est pas à moi, sans doute, que s'adresse votre visite?

ALTAVILLA.

Si fait... c'est à vous; seulement ce n'est point par moi qu'elle devait être faite... Vous voyez que j'en ai appris assez pour avoir le droit d'être écouté.

DONA JUANA.

Et que pouvez-vous avoir à me dire, qui motive votre présence dans la maison de mon père?

ALTAVILLA.

J'y suis venu pour vous rendre un service... Écoutez-moi: Il est deux gentilshommes qui vous suivent partout comme si votre ombre était divisée, l'un est admis à vous parler, l'autre pas même à vous entrevoir. L'un franchit en secret votre porte, et l'autre y reste ouvertement... Celui qui reste à votre porte, c'est moi; quant à l'autre, c'est...

DONA JUANA.

Oh! de grace, Seigneur...

ALTAVILLA.

Je vois qu'il n'est pas besoin de dire son nom; nous le savons tous deux. Ces deux gentilshommes vous aiment.

DONA JUANA.

Quoi! vous osez?.. Avez-vous donc oublié la croix que vous portez?

ALTAVILLA.

Non, Senora; mais comme en mettant la croix de Malte sur mon berceau, on ne m'a pas désensorcellé de toutes les passions humaines, j'ai dû chercher à reprendre un peu dans mon existence des droits qui ne me laissassent pas trop me repentir d'avoir eu l'idée malheureuse de venir au monde après mon frère aîné. Amoureux souvent, je dois l'avouer en toute humilité, cette fois, je me contente d'être jaloux, mais vous ne trouverez pas mauvais que je me rattrape un peu sur la manière.

DONA JUANA.

Ah! c'est infâme!.. Un chevalier de Malte!..

ALTAVILLA.

Je vous répète, Senora, que ce chevalier de Malte s'est conservé le seul droit d'être jaloux, et qu'il en usera largement... Dès ce jour, il veille sur vous comme l'avare sur son trésor, et il s'est promis la satisfaction de se défaire, n'importe à quel prix ou par quel moyen, de quiconque sera bien accueilli de vous, époux, fiancé ou amant; fut-il le plus cher de ses amis... C'est un serment qu'il s'est juré à lui-même, et ceux-là il les tient toujours, car il les fait en connaissance de cause. Senora, si votre jeune adorateur réussit, il est mort!.. Que voulez-vous?.. ce sera une petite consolation, et on n'est pas en ce monde pour se tout refuser... Si vous n'êtes point à moi, du moins je vous garantis que vous ne serez à personne... Vous prévenir du danger qui menace une existence qui vous est si chère, c'est, je crois, vous rendre un service; et voilà pourquoi je suis venu, espérant que vous ne me forcerez

pas à des extrémités bien éloignées de mon caractère.

DONA JUANA.

Seigneur gentilhomme, vous avez bien lâchement abusé de la faiblesse d'une femme, en lui faisant écouter tant d'insultes. Maintenant, laissez-moi, ou j'appelle à mon secours.

ALTAVILLA.

Pour demander justice contre l'amant rebuté qui ose se présenter à la place d'un adorateur plus heureux?

DONA JUANA.

Mon Dieu! l'on vient... oui, j'entends des pas...

ALTAVILLA.

C'est don Luis! un de mes plus chers amis... Eh bien! je reste pour lui serrer la main.

DONA JUANA, à part.

Tant d'audace!.. O mon Dieu! veillez sur Léon!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON BALTHAZAR, DON LUIS.

DON BALTHAZAR.

Viens, mon neveu, tous tes torts sont oubliés; celui qui a su si bien venger le nom des d'Ayamonte, est le plus digne de le porter.

DON LUIS.

Ah! il ne voulait pas absolument se laisser toucher... Mais, enfin, à l'aide de la botte secrète que m'a apprise mon ami Altavilla... Eh! le voilà, ce cher Ottavio!.. (Il lui prend la main.)

DON BALTHAZAR.

Ma fille, tu m'as juré que je pouvais disposer de ta main pour payer la plus sacrée de toutes les dettes, c'est une dette d'honneur!..

DONA JUANA, tremblante.

Oui, mon père! mais...

DON BALTHAZAR.

Eh bien! cette promesse, tu vas la tenir sur l'heure, car ma nomination de gouverneur à Naples, que je reçois à l'instant, nous force à partir cette nuit, et je veux, auparavant, conclure ton mariage avec don Luis.

DONA JUANA.

Quoi! c'était don Luis?..

DON BALTHAZAR.

Depuis qu'il a adopté l'honneur de mon nom au péril de sa vie, don Luis n'est plus mon neveu, il est mon fils!.. A lui ma succession, dans mes dignités, dans mon gouvernement de Naples, que je lui dois de pouvoir accepter sans honte; à lui, l'amour de ma fille qui peut embrasser son père sans retrouver une flétirssure sur sa joue.

DONA JUANA, à part.

Et Léon! mon Dieu!

DON BALTHAZAR, montrant Juana.

Don Luis, voilà ta femme!

ALTAVILLA, à part.

Sa femme!.. Oh! tout est changé!..

DONA JUANA.

Mon père!.. mon père!.. Oh! par pitié!.. pardonnez-moi!..

DON LUIS, à part.

Elle refuserait!..

DON BALTHAZAR, sévèrement.

Je n'ai rien à pardonner à une fille qui m'obéira comme elle doit obéir à son père, et qui a juré...

DONA JUANA, à part.

Ah! c'est moi qui me suis perdue!..

DON BALTHAZAR.

Dans une heure, ma fille, vous serez l'épouse de don Luis. Je vais donner des ordres. Juana, suivez-moi. (Il sort.)

DONA JUANA, à part.

Dans une heure!.. Que faire, mon Dieu!.. Ah! Don Luis!.. (Bas à Don Luis.) Don Luis... il faut que je vous parle... à l'insu de mon père...

DON LUIS, bas.

Dans un instant, je serai près de vous. (Juana sort.—A part.) Voilà un entretien qui ne présage rien de bon... mais je ne me laisserai pas attendrir. (Riant.) En conscience, cela me coûterait trop cher.

ALTAVILLA.

Quoi! la plus belle femme de Palerme avec une dot superbe?..

DON LUIS.

Oui, comme tu le vois.

ALTAVILLA.

Et la succession de ton oncle dans sa fortune?..

DON LUIS.

Dans sa fortune!

ALTAVILLA.

Dans ses dignités?..

DON LUIS.

Et dans ses dignités.

ALTAVILLA.

Ah! mon pauvre ami... j'en suis bien fâché pour toi.

DON LUIS, riant.

Ah! ah! ah!.. tu dis cela parce que tu as vu Juana pleurer... mais tu te trompes. Du moment qu'elle pleure, c'est signe de mariage.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ALTAVILLA, seul.

Oui!.. rira bien qui rira le dernier!.. Don Luis épouser Juana... Et je le permettrais... et je resterais ici seulement pour signer au contrat!.. Altavilla, mon ami, vous me faites l'effet d'une grande dupe et d'un malhonnête homme; car vous manquez aux sermens que vous vous êtes faits... Mais comment empêcher un duel avec don Luis!.. les préceptes de notre ordre me défendent de me faire tuer... Je me croyais délivré auprès de dona Juana d'un amant, et je n'avais pas prévu un mari... Oh! celui-là, d'abord, il faut que, dès ce soir... mais comment faire?.. quel moyen employer?

SCÈNE X.

PANDOLFO, ALTAVILLA.

PANDOLFO, sans voir Altavilla.

C'est une infamie!

ALTAVILLA, à part.

Le bravo!.. c'est mon démon familier qui me l'envoie...

PANDOLFO.

Saint-Janvier étouffe toute cette famille d'Ayamonte... depuis l'oncle, qui est gouverneur, jusqu'au neveu qui va épouser sa fille.

ALTAVILLA, à part.

Que dit-il?.. (Haut et s'approchant.) A qui en as-tu donc, maître Pandolfo?.. que t'ont fait ces gens-là?..

PANDOLFO.

Ce qu'ils m'ont fait? vous allez en juger. Vous savez ce qui est arrivé ce matin?.. Si jamais affaire a dû rentrer dans mes attributions, à moi, redresseur public des torts, et soutien patenté de l'opprimé, ce fut celle-là!.. Eh bien!.. le Gouverneur a fait chercher son neveu, et, connaissant sa force à l'épée, l'a envoyé, sans pudeur, défier son ennemi que ce maudit neveu a tué ignoblement en duel... Vous comprendrez facilement, Monseigneur, qu'il ne faudrait pas plus d'un gaillard comme celui-là dans chaque famille pour que je perdisse toute ma clientelle... et, s'il vous plaît, j'ai une femme et quatre enfans, et je n'ai pas de quoi payer le baptême du dernier.

ALTAVILLA, avec intérêt.

Continue...

PANDOLFO.

Enfin... j'avais tout oublié!.. Je savais don Luis d'Ayamonte duelliste, et je lui pardonnais ce vice odieux en faveur de son extrême jeunesse, mais, tout-à-coup, j'apprends qu'il se marie... Je me dis alors qu'il va se ranger... il épouse sa cousine, la plus jolie femme de Palerme... Les adorateurs ne manqueront pas autour d'elle, quand ce ne serait qu'à titre de représailles contre la vie de garçon de don Luis... Je suis venu lui offrir mes services, et, vu le besoin fréquent qu'il en aurait, je voulais même lui faire une remise sur la quantité et m'arranger avec lui au mois... Eh bien! pas du tout! je viens de lui parler à l'instant; il m'a envoyé à tous les diables; il veut continuer à faire ses affaires lui-même, et sa femme, eût-elle trente amans de suite, il aime mieux les tuer tous l'un après l'autre ou par eux être tué, que de laisser paisiblement gagner sa vie au pauvre monde. Oh! ce n'est pas vous, Monseigneur, qui commettriez ces infâmes lésineries... vous à qui les saints préceptes de votre ordre défendent le duel, et qui êtes le protecteur né de la veuve, de l'orphelin... et du bravo...

ALTAVILLA.

Oh! c'est inexcusable!..

PANDOLFO.

Il n'y a plus d'eau à boire dans l'état; aussi, voyez-vous, je prendrai un parti désespéré... je quitterai Palerme pour Naples.

ALTAVILLA.

Mais puisque la famille d'Ayamonte va s'embarquer pour Naples... tu y trouveras toujours la même concurrence.

PANDOLFO.

Oh! si je vais à Naples, je changerai d'état... j'ai un oncle dans la police du Saint-Office, un digne homme, dont les cheveux ont blanchi dans l'espionnage. Mais je ne voudrais pas attendre pour me venger de don Luis.

ALTAVILLA.

Oh! tu voudrais te venger...

PANDOLFO.

Si quelqu'un avait besoin de se défaire de don Luis, j'aurais tant de joie à le servir, que je lui passerais cela pour un morceau de pain; je ne sais même pas si je résisterai long-temps à la démangeaison que j'ai de le tuer... pour mon plaisir... oui... pour mon plaisir, comme si j'étais un gentilhomme... Je me permettrai peut-être ce luxe-là.

ALTAVILLA.

Et qu'est-ce qui te retient alors? on peut bien, quand on n'a qu'une fantaisie dans sa vie...

PANDOLFO.

Oh! vous savez, il y a un principe de l'état, un statut de la profession... Nous ne tuons pas gratis... nous y mettrions du nôtre... et puis, ensuite, j'ai une femme et quatre enfans... je n'ai pas le temps de m'amuser à la bagatelle. Il faut que j'aille chercher quelque occasion lucrative.

ALTAVILLA.

Comment! ta famille est dans le besoin, et tu ne t'adresses pas à tes amis?.. Je t'aurais prêté quelque argent.

PANDOLFO.

Comment! vous daigneriez... J'avais bien envie de vous demander... quelques avances... et vous venez vous-même... Ah! Monseigneur... tout ce qui pourra vous être agréable!.. Tenez, je crois que si vous en vouliez à l'archevêque de Palerme lui-même...

ALTAVILLA.

Moi! Du tout, mon ami... si je t'oblige de cet argent, c'est uniquement pour te donner la liberté d'esprit de faire tes affaires, de suivre tes fantaisies... Fais comme pour toi, mon ami, fais-toi un instant gentilhomme, et considère cet argent comme reçu pour le motif qui te plaira le plus.

PANDOLFO.

Je comprends... Vous aurez donc la charité de m'avancer une poignée de ducats?

(Il lui tend la main.)

ALTAVILLA.

Silence! on vient de ce côté... Je ne me trompe pas... c'est dona Juana, et Léon qui la suit... Qu'est-ce que cela veut dire? oh! je le saurai... Viens! viens!..

PANDOLFO.

Mais, Monseigneur, ce que vous m'avez promis...

ALTAVILLA.

Reviens ici dans une heure, et peut-être je te prêterai le double. Mais, à présent, sortons!

(Il l'entraîne par la porte secrète.)

PANDOLFO.

Comme il paraît occupé de la Senora... Ah! je commence à comprendre... mais, chut!.. ce n'est pas mon métier. (Il sort.)

SCÈNE XI.

DONA JUANA, DON LÉON, ALTAVILLA, qui reparaît derrière la porte secrète.

DONA JUANA.

Laissez-moi... laissez-moi, don Léon.

DON LÉON.

Ce billet que vous venez de m'écrire, ce mariage qu'on m'annonce, tout cela n'est pas vrai... Oh! parlez! parlez!..

DONA JUANA.

Tout cela est vrai, don Léon! (A part.) Don Luis a été sans pitié.

DON LÉON.

Que dites-vous?.. Vous, à un autre!.. vous, perdue à jamais pour moi!..

ALTAVILLA, à part.

Je l'entends bien ainsi.

DON LÉON.

Vous!.. hier, libre encore; hier, bonne et compâtissante pour un malheureux... aujourd'hui, froide et cruelle pour lui!..

DONA JUANA.

Don Léon, vos reproches, que je suis bien loin de mériter, me blessent et m'affligent surtout... Ce mariage est ordonné par mon père; je ne puis qu'obéir.

DON LÉON.

Ainsi, c'est par obéissance seulement que vous allez épouser votre cousin don Luis!.. Si vous étiez libre...

DONA JUANA, d'une voix brisée.

Don Léon, je n'ai rien à vous dire...

DON LÉON.

Juana, un mot, un mot encore... Au nom de ma mère, déjà morte victime de sa famille!.. dites-moi, non que vous m'aimez, ce serait trop de bonheur, mais qu'on vous contraint à cette union... dites-le moi, et je cours trouver votre père. Soit menaces, soit prières, je saurai bien empêcher ce lâche mariage, imposé par violence. Et si votre père est inexorable... eh bien! don Luis, un spadassin, ne refusera pas mon défi... et je ne vous dis pas que je survivrai à cette horrible lutte, dona Juana; je ne vous dis pas que je vaincrai Don Luis, mais je vous jure que je le tuerai.

ALTAVILLA, à part.

Il vient d'avoir là une idée excellente pour moi.

DONA JUANA.

Et en quoi mes paroles ont-elles pu vous autoriser?..

DON LÉON.

Ah! dites-moi, alors, que vous vous êtes joué à plaisir de mon amour et de mon malheur... dites-moi que ce que j'ai cru surprendre dans votre âme n'était pas même de la pitié... dites-moi que vous me haïssez... et donnez-moi, du moins, la mort d'un seul coup.

DONA JUANA, à part.

Moi, le haïr!.. Oh! mon Dieu! c'est trop souffrir!.. prenez pitié de moi!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BÉATRIX.

BÉATRIX, accourant.

Senora! en ce moment, votre père vous cherche partout; on n'attend que vous pour partir.

DONA JUANA.

Mon père!.. grand Dieu!.. s'il me trouvait ici avec don Léon... Ah! perdue!.. déshonorée!..

DON LÉON.

Je ne vous quitte plus!

DONA JUANA, à part.

Du courage! il le faut. (Haut et cherchant à déguiser son émotion.) Seigneur don Léon, vous vous êtes trompé sur le sentiment que vous avez cru m'inspirer... Je ne vous portais que l'attachement qu'on doit à un parent malheureux, et, puisque vous insistez avec tant de persévérance pour savoir mon secret, je vous déclare ici que je ne vous aime pas, que je ne vous ai jamais aimé.

DON LÉON, reculant.

Grand Dieu!

DONA JUANA.

Viens!.. viens, Béatrix!.. (A part.) Maintenant, j'ai le droit de mourir!

(Elle sort avec Béatrix.)

SCÈNE XIII.

DON LÉON, ALTAVILLA.

ALTAVILLA, à part.

Enfant qui ne voit pas que cette femme l'adore!.. J'allais faire un beau chef-d'œuvre... d'abord, j'allais éloigner l'amant au profit du mari, et maintenant la survivance du mari, je l'assurais à l'amant... Oh! que non pas.

DON LÉON.

Elle ne m'aime pas!.. elle ne m'a jamais aimé!.. Et moi qui croyais avoir surpris dans ses regards, dans l'émotion de sa voix... tout cela était un jeu, une illusion perfide!.. Oui, hier, elle m'a refusé jusqu'à une espérance... elle!.. Oh! j'étais fou!.. insensé!..

ALTAVILLA, s'approchant.

Mais vous ne le serez plus long-temps.

DON LÉON.

Vous!.. c'est vous, chevalier!.. vous, désormais, le seul qui me reste au monde... vous, un ami!.. car, je le sais, vous êtes mon ami, puisque je vous trouve près de moi dans ce moment d'angoisses, puisque déjà votre main, sans se faire connaître, est venue si noblement à mon secours, et, d'avance, m'attirait dans le lieu où nous devions nous rencontrer.

ALTAVILLA.

Ce n'était pas moi, vous vous trompez; je vous l'ai déjà dit.

DON LÉON.

Et moi, j'ai besoin de le penser pour croire au moins à un ami.

ALTAVILLA.

Croyez-le, si vous en avez besoin... (A part.) Je ne peux pas le désabuser... il n'y a rien au monde qui trompe mieux que de dire la vérité.

DON LÉON.

Eh bien ! Altavilla, mon ami, conseillez-moi, guidez-moi dans ce que je dois faire ; car, vous ne savez pas... ici, à l'instant même, elle vient de me dire... Elle ne m'aime pas !.. elle ne m'a jamais aimé !

ALTAVILLA.

Je le sais, et voici ce qu'il vous faut faire... l'oublier et en aimer une autre.

DON LÉON.

En aimer une autre !.. On voit bien que vous ne la connaissiez pas...

ALTAVILLA.

Si fait, si fait.

DON LÉON.

Ah! vous ne me comprenez pas, alors... mais je devine pourquoi. Vous êtes si heureux, vous, étranger à toutes les fautes, à toutes les souffrances de ce monde... (Avec enthousiasme.) Cette croix qui couvre votre poitrine est un talisman chrétien qui conjure tous les maléfices, qui vous défend contre tous les piéges de la société... Soldats de Dieu, vous ne connaissez qu'une passion, sa gloire !.. vous restez gentilshommes et chevaliers en devenant religieux... Les démons contre lesquels vous luttez, ce sont les ennemis de la foi. Votre cloître, c'est l'univers entier ; votre cellule, c'est le rempart d'une forteresse ou le bord d'un vaisseau de guerre... et votre chapelet est encore une épée.

ALTAVILLA, à part.

Cet enthousiasme !.. ah ! s'il pouvait... ce serait encore plus sûr que de lui en faire aimer une autre... (Haut.) En effet, plus d'un amant déçu comme vous, a trouvé sous cet habit l'oubli de ses peines et des consolations dans la gloire sainte de nos combats... et qui vous empêcherait de porter aussi cette croix qui vous semble si puissante contre toutes les passions et toutes les souffrances ?

DON LÉON.

Cette croix, je pourrais la porter aussi ?

ALTAVILLA.

Toutefois, ce n'est pas dans ce moment que je vous engagerais à entrer dans notre ordre... On m'a informé secrètement que l'Ottoman rassemble toutes ses forces, et va mettre de nouveau le siége devant Malte... toutes les commanderies y seront rappelées ; mais la flotte de l'ennemi sera si considérable, qu'il ne nous reste guère d'espoir ; c'est la mort de presque tous les chevaliers et peut-être l'anéantissement de l'ordre tout entier, et malgré votre désespoir, vous êtes bien jeune pour mourir.

DON LÉON.

Que dites-vous ? je pourrais partager cette dernière et héroïque mission ? je pourrais aller défendre Malte, disputer ces nobles rochers aux infidèles, retrouver presque du bonheur à vivre pour faire acheter chèrement ma mort à ces bourreaux de notre religion?.. ah ! dites-moi, seigneur, que faut-il faire pour avoir le droit d'employer si glorieusement mon épée qui ne pourrait plus me servir qu'à un suicide sacrilége ?.. je ne rêvais plus qu'une fin honteuse et coupable, pourvu qu'elle fût prompte... et Dieu m'offre le martyre... ah ! par pitié ! par pitié ! faites-moi chevalier de Malte.

ALTAVILLA, à part.

Il y vient ! (Haut.) En ce moment, où l'ordre a besoin de se recruter, on admettrait plus facilement et plus promptement un gentilhomme... vous l'êtes ?

DON LÉON.

Je suis noble et riche.

ALTAVILLA.

Vous êtes riche... alors, vous aurez toutes les dispenses de noviciat, et vous pourriez entrer dans l'ordre aujourd'hui même si vous le voulez.

DON LÉON.

Aujourd'hui... à l'instant, s'il est possible.

ALTAVILLA.

Mais je ne veux pas décider de votre existence sur une résolution trop prompte pour qu'on puisse la croire une vocation. Plus tard, nous en reparlerons.

DON LÉON.

De grace ! écoutez-moi !.. (Bruit de cloche.)

ALTAVILLA.

Non, je ne puis en ce moment... tenez, cette cloche annonce que dona Juana est mariée ; et je vais...

DON LÉON.

Mariée ! mariée !.. maintenant je ne prie plus, j'exige... car il n'est plus d'espoir pour moi sur la terre !.. oh ! je ne vous quitte pas que vous ne m'ayiez promis...

ALTAVILLA.

Vous le voulez ?..

DON LÉON.

Je le veux.

ALTAVILLA.

N'accusez donc que vous, si un jour vous vous en repentez... dans une heure, trouvez-vous à la commanderie de Malte.

DON LÉON.

Avant une heure, j'y serai. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

ALTAVILLA, puis PANDOLFO, entrant par la porte secrète.

ALTAVILLA.

Et de deux !.. l'un mort au monde... et l'autre... Voici Pandolfo !

(Le cortége de la noce défile au fond pendant que Pandolfo et Altavilla sont sur le devant de la scène. Clergé, noblesse, officiers, seigneurs, dames, etc., etc. Cette marche dure pendant toute la petite scène finale.)

PANDOLFO.

Eh bien ! Monseigneur ?

ALTAVILLA.

Eh bien ! il paraît qu'une des maîtresses de don Luis d'Ayamonte, Jacintha, cette religieuse qu'il a enlevée au couvent d'une manière si coupable...

PANDOLFO.

Tandis que vous enleviez, vous, la supérieure... (Mouvement d'Altavilla.) Mais la supérieure était, dit-on, beaucoup plus jolie.

ALTAVILLA.

On m'a calomnié... Pour l'instant, on dit que cette Jacintha vient d'arriver réellement à Palerme, à l'hôtel du Soleil... elle va crier et faire scandale...

PANDOLFO.

Eh bien ?

ALTAVILLA.

Eh bien! quand le jour baissera, ne pourrais-tu rendre à don Luis le service de le faire prévenir, afin qu'il aille calmer la fureur de cette Médée embéguinée ?.. don Luis alors sortirait seul, et pour se rendre auprès d'elle serait obligé de passer par ce quartier si désert qui avoisine le prieuré de Malte... A propos, voici les ducats que j'ai promis de te prêter; tu viendras en chercher autant ce soir... je ne te presse pas pour le remboursement, tu me les rendras quand tu pourras.

PANDOLFO, à part.

Les lui rendre... j'aime mieux les gagner.

(Il s'esquive. En ce moment, don Luis paraît au fond donnant la main à dona Juana. Altavilla va au-devant d'eux. La toile baisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La grande salle du prieuré de Malte, à Palerme. Un trône, élevé sur trois marches, pour le Prieur.

SCÈNE I.

LE PRIEUR, UN CHEVALIER.

LE PRIEUR.

Avez-vous prévenu le Chapitre que, forcé de m'absenter sur l'heure, j'avais ajourné la réunion à demain ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monseigneur... mais le Chapitre a tenu cependant pour une affaire extrêmement urgente, et le Bailli a pris la présidence à votre place.

LE PRIEUR.

Et quel est ce motif si impérieux ?..

LE CHEVALIER.

Je l'ignore, Monseigneur... la séance n'est pas encore terminée.

LE PRIEUR.

Il suffit: veuillez informer le Chapitre que je suis de retour et à ses ordres, si ma présence est nécessaire. (Le Chevalier sort.)

SCÈNE II.

LE PRIEUR, seul.

Ainsi, c'en est donc fait!.. Don Balthazar d'Aymonte, sourd à mes prières, a été inexorable pour don Léon... Don Léon a disparu, j'ai parcouru Palerme... j'ai interrogé... personne n'a pu me répondre... Il n'a point reparu à la maison qu'il habitait, et depuis que le cortége nuptial est rentré au palais du Gouverneur, nul ne sait ce que don Léon est devenu... (On entend une cloche qui sonne à grande volée.) Mais ce bruit m'annonce que le Chapitre a levé sa séance... On vient sans doute me communiquer sa décision; n'oublions pas qu'ici je ne suis plus que Grand-Prieur de la langue d'Italie.

SCÈNE III.

ALTAVILLA, LE PRIEUR.

ALTAVILLA.

Révérend Prieur, je viens vous apporter la décision du Chapitre, pour vous prier, selon l'usage, de la ratifier par votre signature.

LE PRIEUR.

Chevalier Altavilla, une affaire de la plus haute gravité m'a empêché de présider le Chapitre; l'objet de sa délibération était-il donc tellement urgent qu'on ne pût remettre la séance à demain ?..

ALTAVILLA.

Il s'agissait d'une dispense de noviciat pour un jeune gentilhomme très riche.

LE PRIEUR.

Et le Chapitre a accordé les dispenses ?..

ALTAVILLA.

Sans difficulté! je vous ai déjà dit que le novice est très riche... En entrant dans la religion, ses biens appartiennent à l'ordre... or, il faut bien que l'ordre s'enrichisse, sans cela, à quoi lui serviraient ses vœux de pauvreté ?

LE PRIEUR.

Chevalier Altavilla, ce n'est pas la première fois que j'ai douté, en vous écoutant, si j'entendais un chevalier de Malte... Malgré ce que vous dites, j'ai peine à croire que ce soient de pareils motifs qui aient déterminé le Chapitre; s'il en était ainsi, je flétrirais de toute mon indignation cette précipitation cupide qui abuse d'un moment de désespoir ou d'enthousiasme pour faire prononcer en un instant des vœux terribles, irrévocables...

ALTAVILLA.

Voici la décision de la majorité, elle doit être revêtue de votre signature.

LE PRIEUR.

Je sais que je voudrais résister en vain; la majorité fait loi dans notre ordre, elle enchaîne ma main, je dois signer. (Il signe.) Mais je puis protester, du moins, et je me réserve le droit de recevoir moi-même le postulant; je l'interrogerai avant la cérémonie, et je ne permettrai pas qu'il s'engage contre sa volonté; quel est le nom de ce gentilhomme?.. (Lisant.) Don Léon de Cabrera!.. c'est don Léon de Cabrera qui veut être chevalier de Malte ?

ALTAVILLA.

Lui-même! et sa résolution est irrévocable.

LE PRIEUR, à part.

Ah! tout s'explique maintenant!..

ALTAVILLA, à part.

Les scrupules du Grand-Prieur m'effraient;

je les avais prévus, tâchons d'en paralyser l'effet.

LE PRIEUR.

Je veux voir don Léon, à l'instant.

ALTAVILLA.

J'ignore s'il est dans le Prieuré... la cérémonie ne doit avoir lieu que dans une heure.

LE PRIEUR.

N'importe; qu'on le cherche, qu'on l'amène.

ALTAVILLA.

Mais je ne sais où il peut être en ce moment.

UN CHEVALIER, entrant.

Le seigneur don Léon de Cabrera demande à parler à son éminence le Grand-Prieur.

LE PRIEUR ET ALTAVILLA.

Don Léon !..

LE PRIEUR.

Qu'il vienne, qu'il vienne sur-le-champ. Chevalier, laissez-nous. (Le Servant sort.)

ALTAVILLA, à part.

L'entretien est impossible à éviter, tâchons, du moins, de le rendre très court.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON LÉON.

ALTAVILLA, bas à Léon.

Don Léon, le Prieur va vous parler selon l'usage... c'est un vieillard timoré, il va chercher à vous faire changer de résolution.

LÉON, de même.

La mort ou la croix de Malte, telle est ma ferme volonté !

ALTAVILLA, de même.

Du courage !.. (A part.) Je vais avancer l'heure de la réception. (Il sort.)

LE PRIEUR, à part en voyant don Léon.

C'est lui ! c'est Léon; pour la première fois, je puis le voir en face... je puis le contempler à loisir... Il vient de lui-même s'enfermer dans ces murailles, où nos deux existences peuvent s'écouler ensemble... et il faut que je l'en éloigne !.. mon Dieu ! soutiens-moi !.. (Haut.) Don Léon de Cabrera, approchez; vous avez demandé des dispenses de noviciat pour entrer dans la religion; le Chapitre vous les a accordées; avant de prononcer des vœux dont la rigueur vous est inconnue, je dois, comme chef de la langue d'Italie, me convaincre pleinement que vous avez, non-seulement la volonté, mais que vous aurez la force d'accomplir vos devoirs.

LÉON.

Monseigneur, les vœux que je prononcerai, quels que sévères qu'ils puissent être, seront fidèlement observés par moi; j'engage, non-seulement le salut de mon âme dans l'autre vie, mais mon honneur dans celle-ci; et ceux de ma race connaissent la sainteté d'un serment.

LE PRIEUR.

Mais, malheureux enfant, qaand vous le tiendriez fidèlement, ce serment terrible qui va vous lier, savez-vous ce qu'il vous en coûterait de souffrances et de douleurs à chaque heure de votre vie ! un chevalier de Malte n'a ni affections, ni famille !.. il ne pense pas, il n'aime pas, il ne vit pas... c'est une statue à joindre aux qui décorent les piliers des églises... Croyez-moi, don Léon, à votre âge, cette croix que nous portons, est lourde comme était celle du Sauveur, et le Sauveur a plié sous le poids de la sienne !..

LÉON.

A mon âge, il n'y a plus d'existence, lorsqu'il n'y a plus d'espoir ! La religion est un tombeau, dites-vous, c'est pour cela que je veux y entrer. La seule affection que j'avais sur cette terre est brisée à jamais ! celle que j'aime est perdue pour moi; je viens de lui écrire que j'étais mort pour elle, je vais mourir en prononçant mes vœux... Ce ne sera plus que mon âme qui survivra pour de nobles devoirs, et dans ces devoirs que vous m'avez faits si terribles, vous en avez oublié un surtout dont la pensée fait bondir mon cœur d'une dernière joie... c'est la guerre ! la guerre sainte qui mène à la gloire ou au martyre.

LE PRIEUR.

Malheureux !.. tu rêves la gloire !.. tu ne sais pas que, dans les triomphes des chevaliers, les périls sont pour eux... mais la gloire est à Dieu seul... un chevalier de Malte, sur le champ de bataille, n'a plus de nom... toutes les croix s'y ressemblent... mais quand tu l'aurais acquise, cette gloire, pour toi seul, elle ne serait plus qu'un poids insupportable... après la victoire, tu chercheras un père... une famille... une femme peut-être... quelqu'un dont le nom aura manqué sur tes lèvres pour t'encourager dans les dangers, quelqu'un qui puisse se parer de tes succès, et tu te sentiras éternellement seul... tes douleurs seront comme tes joies... tu ne pourras les dire... alors, cet amour que tu crois éteint se rallumera plus ardent et plus implacable !.. Tu ne sais pas que le cloître silencieux ne vous laisse écouter que la voix intérieure de ces passions qui, peu à peu, s'alimentent par votre oisiveté et ressaisissent enfin l'homme tout entier. Alors, tu maudiras tes vœux, qui ne t'auront servi qu'à te faire commettre deux crimes au lieu d'un !.. tu invoqueras la Providence en pleurant des larmes de sang, et la Providence restera muette au ciel pour te punir d'avoir cédé à un moment de désespoir... Oh ! tu ne peux savoir quelles seront alors tes tortures, et de quelles jouissances, saintes et légitimes pour tout autre, ton imprudence t'aura privé pour jamais.

LÉON.

Ah ! pour croire qu'un cœur brisé comme le mien puisse un jour se ranimer, vous n'avez jamais senti, je le vois, ce que c'est qu'une semblable souffrance...

LE PRIEUR.

Insensé !.. écoute, Léon, je veux te citer un exemple terrible que la Providence a placé sous mes yeux; il fut un chevalier de Malte plus fort et plus courageux que toi, il reçut la croix de Malte en naissant et vécut toujours dans un cloître, cependant il vit une femme, il l'aima malgré lui... épouvanté de sa passion, il voulut l'oublier, mais en vain !.. une force surhumaine retint ses pas; emporté par sa démence, il osa parler d'amour à cette femme, s'en faire aimer enfin, et il devint parjure à sa foi, à son honneur, à son Dieu.

LÉON.

Le malheureux!..

LE PRIEUR.

Ce n'est pas tout, Léon, quoique ses remords eussent expié déjà ses erreurs!.. le ciel lui réservait une punition plus terrible encore. Cette femme devint mère et ne survécut pas long-temps à sa faute. Mais l'enfant qui naquit de cet amour impi est resté sur la terre... et si ce fils, qu'il est obligé de fuir, se trouve en sa présence, il sera forcé de se glacer le cœur, de rendre sa bouche muette; Léon, est-il un supplice égal à celui-là ?.. en comprends-tu toutes les tortures ? voir son fils, là, devant soi, sentir son âme déborder d'amour et de tendresse et n'oser lui dire!.. Oh! par pitié, Léon, crois-en un vieillard dont le front s'est ridé, dont les cheveux ont blanchi avant l'âge, ne prononce pas ces vœux terribles qui entraînent avec eux les angoisses et les remords; par pitié, Léon, ne te fais pas chevalier de Malte!..

DON LÉON.

Monseigneur! monseigneur!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALTAVILLA.

ALTAVILLA.

Grand-Prieur, tout est prêt pour la réception, et je ne précède le chapitre que de quelques instans.

LE PRIEUR, à part.

Déjà! (Haut.) Don Léon de Cabrera, avez-vous bien réfléchi, et persistez-vous encore?

DON LÉON.

Je suis prêt à prononcer mes vœux.

ALTAVILLA, bas à Léon.

Bien... je vous reconnais là...

LE PRIEUR.

Mais songez...

DON LÉON.

Je veux être chevalier de Malte.

LE PRIEUR, à part.

O mon Dieu! prenez pitié de lui.

ALTAVILLA, à part.

Il est à nous.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES MEMBRES DU CHAPITRE.

(Le Prieur monte sur un trône élevé de trois marches, les Commandeurs et les Chevaliers se rangent autour de lui.)

ALTAVILLA.

Voici les titres et parchemins qui prouvent que la noblesse de don Léon de Cabrera remonte à plus de deux siècles dans ses quatre familles, comme le veulent les statuts de l'ordre, et qu'aucune de ces familles ne descend de juifs ou de mahométans. Voilà le reçu des 333 écus d'or pour droit de passage, et faisant don de tous ses biens à l'ordre, le novice n'a gardé que 100 écus d'or pour s'équiper.

LE PRIEUR.

Don Léon de Cabrera, êtes-vous suffisamment instruit des devoirs que vous impose l'ordre dans lequel vous voulez entrer?

DON LÉON.

Le chevalier Altavilla, mon parrain, ne m'a rien laissé ignorer à cet égard.

LE PRIEUR.

Ainsi, vous savez que le chevalier de Malte est le défenseur de l'église, le champion des femmes, veuves et orphelins... (Il prend une épée nue.) Vous ne tirerez cette épée ni pour vous ni pour personne au monde que de l'ordre de vos chefs et pour la défense de la Foi... En mettant la pointe de ce glaive sur votre cœur, je vous montre que vous donnez votre âme à Dieu et votre corps aux dangers pour son service. Vous renoncez à tous les biens de la terre, vous abandonnez les vôtres... la religion ne vous offre en échange que pain et eau que voici, simple vêtement que voilà, travail et peines qui augmenteront de jour en jour. Persistez-vous?

DON LÉON.

Je persiste.

LE PRIEUR.

Dès cette heure, abjurez votre liberté tout entière devant vos supérieurs, quels qu'ils soient... s'ils l'ordonnent, vous jeûnerez quand vous aurez faim, vous veillerez quand vous aurez sommeil, vous fuirez quand vous voudrez combattre, et pour vous annoncer les humiliations que vous souffrirez sans murmure et sans vengeance, devant si noble compagnie, je vous jette mon gant au visage. (Il lui jette son gant.) Don Léon de Cabrera, persistez-vous?

DON LÉON, après un silence.

Je persiste.

LE PRIEUR.

Y a-t-il une femme au monde à laquelle vous soyez uni en mariage, ou à qui vous ayez promis votre foi?

DON LÉON.

Non.

LE PRIEUR.

En est-il une que vous aimiez encore?

DON LÉON, après un instant de silence.

Non.

LE PRIEUR, prenant la robe de réception.

Ce vêtement est le simulacre de celui que saint Jean-Baptiste, notre patron, portait dans le désert. Cette croix nous a été ordonnée blanche en signe de pureté... vous devez la porter ostensiblement en tous lieux et ne la quitter jamais... ce vêtement doit être votre linceul... Don Léon de Cabrera, il en est temps encore, n'avez-vous pas un regret... n'aurez-vous pas un remords... Une dernière fois, persistez-vous?

DON LÉON.

Plus que jamais, je persiste.

LE PRIEUR.

Selon l'usage, nous allons prier Dieu pour qu'il vous éclaire... priez-le avec ferveur, don Léon, car ce moment est le dernier de votre liberté.

(Ils se mettent tous à genoux et prient à voix basse; au même instant, Pandolfo paraît sous le costume d'un servant et va droit à Altavilla.)

ALTAVILLA, de même.

Eh bien? as-tu prévenu don Luis?

PANDOLFO, de même.

Mon coup de miséricorde, juste le temps de demander pardon à Dieu.

ALTAVILLA, de même.

Ce soir, ici, dans cette salle, j'y suis de veille toute la nuit, tous seront retirés dans leurs cellules, je te prêterai le surplus de l'argent.

PANDOLFO, de même.

Ce soir?.. mais je ne puis rester ici sans risquer d'être reconnu... comment ferai-je pour rentrer?

ALTAVILLA, de même.

Prends cette clé... c'est celle de la petite porte du côté de l'hôpital.

PANDOLFO, de même.

Bien. (Il sort.)

ALTAVILLA, à part.

Elle est veuve, mais don Léon.

(Tout le monde se lève.)

DON LÉON.

Je suis prêt à prononcer mes vœux.

ALTAVILLA, à part.

Enfin!

(Il se hâte de faire apporter l'Évangile; fait mettre don Léon à genoux, la main étendue sur l'Évangile.)

LE PRIEUR, à part.

Il le faut! ô mon Dieu! donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout.

DON LÉON, prononçant le serment.

Moi, don Léon de Cabrera, jure et promets au Tout-Puissant, à monseigneur saint Jean-Baptiste, notre patron, moyennant sa grace, de garder vraie obéissance à celui qui me sera commandé par Dieu et ma religion, de vivre sans biens qui m'appartiennent, et observer mes trois vœux, ainsi qu'il convient à tout vrai chevalier de Malte.

LE PRIEUR, s'avance tandis que don Léon est toujours à genoux; il le frappe trois fois du plat de l'épée.

Je vous fais chevalier au nom du Tout-Puissant, de monseigneur saint Jean-Baptiste, notre patron, et de monseigneur saint Georges, vigilant et pacifique en l'honneur de la chevalerie. (Il le relève et lui ceint l'épée. On revêt don Léon de la robe où est brodée la croix; le Prieur lui met une corde au cou.) Je vous mets cette croix au côté gauche, près du cœur, pour que son amour seul le fasse battre désormais, et je vous laisse la main droite libre pour la défendre... je vous lie au cou ce cordon en signe de servitude. Chevalier don Léon de Cabrera, vous avez dit adieu à toutes les passions, à toutes les fragilités de l'humanité... Une barrière éternelle est entre vous et le monde... vous pouvez la franchir comme un combattant, comme un voyageur, mais pour revenir dans nos cloîtres; votre patrie est entre ces murs, votre tombe au-dessous, votre avenir au-dessus; vous n'êtes plus un homme, vous êtes un soldat de Dieu!..

(Il tombe affaibli sur son trône; les chevaliers entourent don Léon et lui donnent l'accolade.)

ALTAVILLA, à part.

Et de deux! mais au lieu de coûter de l'argent, ceci en rapporte.

LE PRIEUR, descendant de son trône, à part.

Oui, c'est cela!.. je fus autrefois son ami... il prendra pitié de mes remords... il comprendra mes inquiétudes... (Haut.) Chevalier Altavilla, c'est votre tour d'être envoyé en mission... vous allez me suivre à l'instant, attendre les dépêches que je vais vous donner, et partir immédiatement après les avoir reçues.

ALTAVILLA.

Mais, Monseigneur, oubliez-vous que je suis de veille ce soir dans cette salle?

LE PRIEUR.

Je vous en dispense.

ALTAVILLA, à part.

Et Pandolfo qui doit venir ce soir pour chercher... Oh! après tout, il n'y perd qu'une banqueroute, et sa complicité me répond du silence... (Haut.) Et où m'envoie le révérend Prieur?

LE PRIEUR.

A Rome.

ALTAVILLA, à part.

On y va et on en revient par Naples, et Juana qui va habiter cette capitale... (Au Prieur.) Monseigneur, je suis prêt à vous obéir... je vais tout préparer pour mon départ... et vous retrouver immédiatement. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Monseigneur, un homme qui vient d'être mortellement blessé, s'est traîné jusqu'à la porte du prieuré et demande des secours.

LE PRIEUR.

Qu'on l'amène à l'instant même. (Le servant sort.) Souvenons-nous que les chevaliers de Malte sont toujours les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et qu'ils doivent surtout leurs soins et leurs consolations à ceux qui vont mourir. Je serais le premier à m'acquitter de ce pénible devoir, si je m'en sentais la force, mais en ce moment je ne le pourrais... chevalier don Léon de Cabrera, selon l'usage, c'est à vous, le dernier novice, qu'il appartient de remplir cette noble mission.

DON LÉON.

Je suis prêt à obéir.

LE PRIEUR.

Don Léon de Cabrera... vous serez de veille cette nuit dans cette salle... nouveau chevalier, ce sera pour vous une veille des armes... voici le blessé que l'on transporte... vous allez commencer le pieux et cruel apprentissage qui vous met en contact avec toutes les douleurs!.. (A part, en sortant.) Oh! Rome! Rome!

SCÈNE VIII.

DON LÉON, DON LUIS, porté par des Servans; on l'étend sur un fauteuil.

DON LÉON, s'approchant pour panser sa blessure.

Seigneur, du courage!.. votre blessure n'est peut-être pas mortelle... et de prompts secours...

DON LUIS.

Ils sont inutiles... mon âme seule peut être encore sauvée... qu'on nous laisse, je vous prie... (Les servans sortent.) Je ne voulais que vous confier une mission... qui rentre dans les

devoirs de votre ordre... Mon frère, ne me plaignez pas, car j'ai versé bien des fois le sang. Mais je meurs assassiné à mon tour... et dans l'obscurité de la nuit, un bravo sans doute, a puni le duelliste... Cependant, il est une de mes fautes qui peut être réparée encore.

DON LÉON.

Parlez et disposez de moi.

DON LUIS.

Par ambition plutôt que par amour, j'ai épousé aujourd'hui même une jeune fille qui n'aura porté mon nom que quelques heures.

DON LÉON.

Aujourd'hui?..

DON LUIS.

Cette femme, elle s'était traînée à mes pieds pour me supplier de rompre un mariage qui ne me faisait que riche et qui la rendait malheureuse... j'ai ri de ses larmes, j'ai raillé sa douleur... je n'ai pas craint de faire acquitter la dette d'un père par le malheur de sa fille... et Juana d'Ayamonte.

DON LÉON.

Juana!.. qui, vous!..

DON LUIS.

J'étais son époux et je vais mourir; je l'ai fait supplier de venir recevoir mes adieux... elle aura cette pitié sans doute.

DON LÉON.

C'est une horrible illusion... c'est un rêve affreux!.. dont je me réveillerai... Juana... et moi qui croyais ne plus l'aimer.

DON LUIS.

On vient... c'est elle!..

DON LÉON.

Juana!.. je vais être sacrilége à ses yeux... oh! je ne veux pas qu'elle me voie... comment me soustraire... me cacher... (Frappé d'une idée.) Oh!.. (Il baisse son capuchon.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DON JUANA, BEATRIX, au fond.

(Nuit pendant cette scène.)

JUANA.

Don Luis! Don Luis! se peut-il!.. vous, frappé!.. frappé mortellement?..

DON LUIS.

Oh! que je vous remercie d'être venue... du moins, je puis vous demander pardon.

JUANA.

Pardon... à moi!..

DON LUIS.

Oui, n'est-ce point par la violence que je suis devenu votre époux?.. je vous ai imposé ce mariage et vous en aimez un autre.

JUANA.

Don Luis, j'eusse été votre épouse fidèle et dévouée.

DON LUIS.

Je le sais, mais... ne m'avez-vous pas vous-même noblement avoué ce que vous inspirait don Léon... cet infortuné parent que j'aurais dû moi-même protéger.

JUANA.

Eh bien! oui, je vous en demande pardon à mon tour, don Luis... il est trop vrai... je l'aimais...

DON LÉON, à part.

Misérable!..

JUANA.

Mais je serais morte plutôt que de trahir mon devoir.

DON LUIS.

Je pourrai encore réparer la plus grande de mes fautes... je sais d'où vient la rigueur de votre père pour don Léon... cette rigueur cédera devant le vœu sacré d'un mourant!.. Juana, dites à don Balthazar, que, devant ce chevalier de Malte, à mes derniers momens, je lègue à don Léon de Cabrera ma veuve et ma place au foyer de la famille!.. Mon oncle ne refusera pas de me réconcilier avec le ciel. (A don Léon.) Mon frère, j'ai votre promesse; dites à don Balthazar ce que vous avez vu, mettez-vous à la recherche de don Léon de Cabrera, dites-lui qu'il peut aimer Juana comme il en est aimé, et mettez-lui au doigt cet anneau qui n'appartient plus qu'à lui désormais...

JUANA.

Assassiné!.. mais qui donc a frappé ce coup infâme?.. ô mon Dieu! je me souviens... Il y a un chevalier de Malte dont j'ai repoussé l'amour et qui a juré de me poursuivre toute sa vie, de frapper tous ses rivaux...

DON LÉON, à part.

Un chevalier de Malte!..

JUANA.

Plus de doute! c'est par lui que vous mourez, don Luis!.. le nom de ce chevalier, c'est...

DON LÉON.

C'est...

DON LUIS.

Silence, je ne veux pas le savoir... je ne pourrais plus le sauver! Juana, qu'il vive, quel qu'il soit, je lui pardonne... vous m'avez bien pardonné, vous!.. Juana! plus près! plus près de moi!.. votre main!.. adieu!.. (Il meurt.)

JUANA, tombant à genoux.

Mort!

DON LÉON.

Non, non... je ne puis résister à tant de tortures... il faut que je parle... il faut qu'elle sache... Dieu! le Gouverneur!

SCÈNE X.

LES MÊMES, DON BALTHAZAR, suivi de SERVANS et de CHEVALIERS DE MALTE, qui entourent et masquent le mourant.

DON BALTHAZAR.

Juana!..

JUANA.

Mon père!..

DON BALTHAZAR.

Viens... viens... suis-moi... que les restes de mon pauvre neveu soient portés au tombeau de nos pères... que sa mort soit vengée!.. tout est prêt pour le départ... nous allons quitter pour jamais cette ville qui ne nous rappelle qu'un souvenir du sang!.. viens à Naples!.. à Naples!..

(Les serviteurs qui l'ont suivi emportent don Luis.)

SCÈNE XI.

DON LÉON, seul.

J'étais aimé d'elle !.. elle l'a dit devant moi !.. elle m'aime encore !.. elle est libre... et je suis enchaîné... j'eusse attendu un jour, une heure, et l'éternité dans ses bras !.. maintenant, je suis un soldat de Dieu... ce cœur ne battra plus... ce corps ne vivra plus !.. Elle m'aime encore ! ah ! maudite soit l'heure qui a sonné mes vœux éternels ! ah ! maudit soit l'ennemi qui m'a poussé dans cette tombe où l'on vit encore pour souffrir... maudit soit mon aveuglement, qui a repoussé les prières du noble et bon vieillard qui m'avait fait entrevoir toutes mes souffrances... Mais ce qu'il m'annonçait n'approche pas de la réalité... Elle m'aime encore !.. et cet amour que je croyais éteint... éteint !.. il ne l'a jamais été !.. mais, en ce moment, un souffle terrible vient de le rallumer plus ardent, plus torturant que jamais ! il me dévore... il me consume !.. c'est une flamme qui circule en mes veines, qui bouillonne dans mon cerveau... qui palpite dans mon cœur !.. Où est l'eau salutaire... où est le marbre glacé où je pourrai rafraîchir mon front brûlant... ma poitrine embrasée !.. (Il tombe à genoux.) Hélas ! l'eau brûle comme l'air... ces murs, ces dalles... tout cela est devenu ardent, rien que de me toucher... Grace, mon Dieu !.. si je me consacre à toi... viens à mon secours !.. grace !.. entends mes cris et mes sanglots !.. calme cette fièvre dévorante ! grace ! grace !.. non ! non !.. il me l'a dit, le vieillard ; la Providence restera muette au ciel, ni pitié ! ni pardon ! ni merci ! la malédiction de Dieu dans cette vie, et son châtiment dans l'autre.

(Il tombe sur les dalles.)

SCÈNE XII.

PANDOLFO, DON LÉON.

PANDOLFO.

C'est ici... malgré l'obscurité... je crois retrouver la salle... je ne vois pas le chevalier.

DON LÉON, se soulevant à demi.

Toujours ! toujours ce cloître ! un affreux soupçon me revient... quel est donc ce chevalier de Malte qui s'est attaché à Juana... et qui a juré la perte de tous ses rivaux ?..

PANDOLFO.

Un homme étendu... ce doit être lui... je reconnais sa manière de faire la veille... il dort profondément.

DON LÉON.

Mais quel est donc l'assassin ?..

PANDOLFO.

Chevalier Altavilla !

DON LÉON, à part.

Altavilla !.. (Il se lève rapidement.)

PANDOLFO.

Il s'est éveillé à ce nom... plus de doute... tenez, voici la clé de la porte du côté de l'hôpital... (Il donne la clé à Léon, qui la prend machinalement.) maintenant mes trente écus d'or.

DON LÉON.

Trente écus d'or !..

PANDOLFO.

Vous ne répondez rien ?.. pourtant c'est un des plus beaux coups de ma vie... J'avais affaire à un homme qui était presque du métier, à un duelliste... J'y ai mis de l'amour-propre.

DON LÉON.

Misérable !.. tu as assassiné don Luis d'Ayamonte par ordre d'Altavilla !..

PANDOLFO, à part.

Ce n'est pas sa voix...

(Léon saisit Pandolfo, qui le saisit à son tour, et tous deux arrivent en luttant jusqu'à une croisée au travers de laquelle brille un clair de lune.)

PANDOLFO.

Seigneur... je vous ferai observer que vous êtes sans armes, et que vous avez affaire à un un poignard très exercé.

(Il lui montre un poignard.)

DON LÉON.

Oh ! tue-moi, si tu le veux, mais réponds.

PANDOLFO, avec indignation.

Vous tuer ?.. pour qui me prenez-vous ? est-ce que je suis payé pour cela ?

DON LÉON.

Mais réponds donc...

PANDOLFO.

Silence !.. vous allez nous trahir... j'ai intérêt à n'être pas vu... Du bruit sous la fenêtre... le Grand-Prieur et le chevalier Altavilla...

DON LÉON.

Altavilla !..

PANDOLFO.

Le Grand-Prieur le reconduit et lui remet des dépêches... Altavilla monte à cheval... ne vous arrêtez qu'à Rome, dit le Prieur... le Prieur rentre.

DON LÉON.

A Rome...

PANDOLFO.

Ah ! il va auparavant me remettre mes trente écus... Eh bien ? il part au grand galop... au voleur ! au voleur !.. (Il va pour sortir.)

DON LÉON.

Tu ne sortiras pas.

PANDOLFO.

Par exemple ! voulez-vous qu'il m'emporte à Rome mes trente écus d'or...

DON LÉON.

Tu ne sortiras pas, te dis-je.

PANDOLFO.

Je ne veux pas les perdre, moi, que diable !

DON LÉON.

Trente écus d'or... ah ! j'y pense... tout ce qui me reste... Tiens, en voilà cent.

PANDOLFO.

Cent !.. vous voulez vous défaire de quelqu'un de considérable ?

DON LÉON.

Non. Il faut me répondre si Altavilla t'a ordonné le meurtre de don Luis, et pour quel motif.

PANDOLFO.

Au fait, puisque vous savez tout... et puisque, d'autre part, Altavilla y met si peu de délicatesse, je vous dirai, si vous voulez me promettre le secret en ce qui me concerne, que c'est lui qui m'a commandé cette affaire... quant au mo-

tif... la discrétion dont nous nous piquons dans l'exercice de notre emploi, m'a empêché de m'en informer au juste... cependant je puis vous dire pour cent écus d'or... Y a-t-il bien le compte ?

DON LÉON.

Oh ! parle donc !..

PANDOLFO.

Que je le crois amoureux de dona Juana, la veuve de don Luis.

DON LÉON.

Oh ! plus de doute... c'était ce misérable que Juana voulait dénoncer à son mari expirant !.. D'une main il poignardait don Luis... de l'autre il m'enterrait vivant sous cette croix. Altavilla !.. oh ! vengeance ! vengeance !..

PANDOLFO.

Voyons si je n'ai pas été trompé, car je me défie maintenant des chevaliers de Malte. (Il s'asseoit et compte.) Un, deux, trois...

DON LÉON,

Mais où le retrouver maintenant? il est parti... mais, j'y songe... Il a dit à Juana qu'il la poursuivrait toute sa vie... il va à Rome... et Rome est près de Naples... Oh ! il n'a accepté cette mission, sans doute, que pour se rapprocher de Juana... et moi, je ne serais pas là pour la défendre... et je l'abandonnerais aux piéges de cet infâme ?.. jamais !.. mais comment sortir ?.. comment fuir ?.. ah ! cette clé... cette clé c'est le ciel qui me l'envoie... Non, je n'ai pu cesser d'être homme puisque j'en ai toujours les passions au cœur... tout ce que j'ai cru voir, cette réception, ces chevaliers, ces vœux... rêve, erreur, folie, je me réveille... je renais à l'existence... je puis déchirer ce linceuil... (Il déchire sa robe.) Je puis briser ce lien meurtrier. (Il arrache la corde qui entoure son cou.) Non, rien ne peut plus m'engager... A moi encore les regards, les consolations de Juana... à moi l'air du ciel et la liberté. (Il sort rapidement.)

PANDOLFO, achevant de compter.

97, 98, 99, 100. Le compte y est. Allons, je puis faire habiller de neuf ma femme et mes quatre enfans, et je trouverai encore dessus le baptême du dernier.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un pavillon au milieu du jardin. On voit, à travers les croisées, le jardin illuminé. Portes et fenêtres, au fond et latérales.

SCÈNE I.

ALTAVILLA, PANDOLFO, tous deux enveloppés dans des manteaux.

PANDOLFO.

Entrez, entrez, Seigneur, il n'y a personne. Je connais ce palais que je suis chargé spécialement de surveiller.

ALTAVILLA.

Où sommes-nous donc?

PANDOLFO.

Ne m'avez-vous pas demandé de vous faire pénétrer dans le réduit secret où Juana reçoit son mystérieux amant ?.. nous y sommes.

ALTAVILLA.

Ah ! c'est ici.

PANDOLFO.

Ici même. Dans ce pavillon isolé au fond du jardin, où personne n'a d'accès que les deux amoureux et leur confidente. J'ai attendu que monseigneur d'Ayamonte donnât au vice-roi une fête splendide en l'honneur de son installation, comme gouverneur de Naples, pour vous introduire ici. Le tumulte de ce bal masqué nous a bien servis ; vous avez pu pénétrer dans le palais sous un déguisement, et moi j'ai ordre du Saint-Office de tout voir, et de lui rapporter s'il ne s'est rien passé dans la fête que d'orthodoxe.

ALTAVILLA.

Je suis reconnaissant du service que tu veux bien me rendre.

PANDOLFO.

Ce n'est pas un service, Monseigneur, c'est un devoir. J'avais des torts à réparer envers vous... oui, Monseigneur, je l'avoue franchement, lorsque vous êtes parti pour Rome, j'ai osé penser que vous vouliez me faire perdre ces trente misérables écus d'or que j'avais si loyalement gagnés, comme si nous n'étions pas gens de revue, nous autres hommes d'esprit... mais aussi je vous jure que, depuis que vous m'en avez rendu le double, je ne me sens pas la moindre inquiétude sur le reste.

ALTAVILLA.

Je ne bornerai pas là ta récompense... il est très heureux pour moi que tu aies quitté ton premier état, et que tu sois devenu familier de l'Inquisition.

PANDOLFO.

Et pour moi donc !.. ces maudits Espagnols popularisaient davantage chaque jour en Sicile ce moyen économique de se venger, le duel !.. c'est tout au plus s'il m'advenait en un mois une pauvre petite haine de rencontre, un malheureux ressentiment d'occasion... sur ces entrefaites, mon oncle, l'un des doyens des familiers, de la Très Sainte-Inquisition a pris sa retraite et ma donné sa survivance à Naples ; j'ai accepté, c'était une fin honorable.

ALTAVILLA.

Tu vois que tu n'as rien perdu avec moi... En revenant de Rome, où j'ai porté les dépêches du Prieur au Saint-Père, je suis venu attendre la réponse à Naples, où j'avais dessein de m'arrêter quelque temps... on ne se presse guère de m'envoyer cette réponse, ce qui, par parenthèse, sert admirablement mes projets... mes frais de voyage m'avaient remis en fonds, et dès que j'ai retrouvé un ancien ami...

PANDOLFO.

Ah ! Monseigneur,,, moi, votre ami!

ALTAVILLA.

Pourquoi pas?.. un proverbe dit qu'il est bon d'en avoir jusqu'en enfer... moi, je suis de l'avis de ce proverbe, en me ménageant un protecteur dans la Sainte-Inquisition.

PANDOLFO.

Ceci n'est pas mal avisé, surtout lorsqu'on a eu la faiblesse d'enlever des religieuses.

ALTAVILLA.

Silence! ceci est une peccadille oubliée depuis long-temps, et dont le Saint-Office n'a jamais eu connaissance, je le suppose.

PANDOLFO.

C'est probable... (A part.) Je ne suis pas assez payé pour lui répondre.

ALTAVILLA.

Quoi qu'il en soit j'ai trouvé à t'employer utilement pour le service de l'ordre de Malte.

PANDOLFO.

Et pour le vôtre.

ALTAVILLA.

J'en conviens; mais en me servant comme tu le fais, tu n'es pas inutile à l'Inquisition.

PANDOLFO.

Ah!.. à qui le dites-vous?.. mais quel intérêt si grand avez-vous de faire arrêter ce don Léon de Cabrera, échappé du prieuré, ce chevalier de Malte, qui avait des qualités... des qualités d'un grand poids?..

ALTAVILLA.

Je lui ai servi de parrain, et comme tel j'en suis responsable devant l'ordre.

PANDOLFO.

Mais, en résumé, quel est votre dessein? comme vous m'en avez prié, je n'ai pas encore remis au gouverneur l'ordre de se joindre à la Sainte-Inquisition pour faire arrêter don Léon partout où il se trouvera.

ALTAVILLA.

Tu as bien fait... le moment n'est pas venu encore... Il faut d'abord que je trouve l'occasion de le surprendre, car ce mystérieux amant, qui ne peut être que don Léon...

PANDOLFO.

Cette occasion ne peut tarder, je suis bien sûr qu'après la fête... or, voici que la musique cesse... les lumières commencent à s'éteindre... le jardin est silencieux et désert...

ALTAVILLA.

Bien! nous n'avons pas de temps à perdre... Pandolfo! je puis compter sur toi?

PANDOLFO.

Ah! Monseigneur!

ALTAVILLA.

Je ne te demande pas de serment.

PANDOLFO.

Vous avez dit tout à l'heure que nous n'avions pas de temps à perdre...

ALTAVILLA.

Ainsi, tu es à mes ordres toute la nuit, quoi que je te demande?

PANDOLFO.

Quoi que vous me demandiez; la nuit, le jour... comme vous voudrez... je ne vous quitte plus, Monseigneur, que quand votre affaire sera faite.

ALTAVILLA.

Je te remercie.

PANDOLFO.

Il n'y a pas de quoi. (S'approchant de la fenêtre.) Eh, tenez, si je ne me trompe, voici la confidente qui se dirige de ce côté avec le jeune inconnu.

ALTAVILLA.

Voyons... à la clarté de la lune, je crois reconnaître..... oui, c'est lui!.. plus de doute..... c'est don Léon!.. et dona Juana va venir, dis-tu?..

PANDOLFO.

Oh! j'en suis certain.

ALTAVILLA.

Je les tiens, enfin!.. retirons-nous, et nous agirons selon les circonstances et notre fantaisie.

PANDOLFO.

Cette porte ouvre sur le jardin, venez. (A part.) C'est une bonne journée pour ma femme et mes quatre enfans. (Ils sortent par une porte latérale.)

SCÈNE II.

BÉATRIX, DON LÉON.

BÉATRIX.

Quelle imprudence!.. venir quand la fête n'a pas encore pris fin!.. paraître dans ces jardins où passent tous les invités qui se retirent... où vous pouvez être vu à chaque instant.

DON LÉON.

Je ne pourrais plus long-temps demeurer éloigner d'elle, Béatrix... elle dont la présence suffit à peine pour calmer mes souffrances... pour étouffer un instant mes remords! je veux la voir, je le veux.

BÉATRIX.

Elle va venir!

DON LÉON, à part.

Tout ce que j'ai osé lui cacher... mes vœux, mon sacrilége, il faut qu'elle l'apprenne aujourd'hui... dût-elle me maudire... pourtant si elle veut ne vivre que pour moi... quelque bonheur encore...

BÉATRIX.

La voici... la voici..,

DON LÉON.

Enfin... (S'approchant d'une fenêtre.) Mais un homme l'arrête... lui parle... et se dirige avec elle vers ce pavillon... cet homme, c'est son père!.. son père!.. oh! que faire! où me cacher?..

(Il se cache précipitamment derrière une tapisserie, qui masque une fenêtre latérale.)

SCÈNE III.

DON BALTHAZAR, DONA JUANA, BÉATRIX.

DON BALTHAZAR, à Béatrix.

Laissez-nous.

BÉATRIX, bas à Juana.

Il est là. (Elle sort.)

DON BALTHAZAR.

Mais pourquoi venir chercher, pour te reposer, ce pavillon si éloigné du palais?

DONA JUANA, troublée.

Mon père! il faisait une chaleur étouffante dans les salons... Je suis descendue pour respirer un peu... et je suis arrivée jusqu'ici sans but... sans intention... (A part.) Oh! mon Dieu! se douterait-il...

DON BALTHAZAR.

Juana, tu ne peux regretter l'époux que tu

n'avais accepté que par contrainte, dis-tu... d'où vient donc cette paleur, cet abattement?

DONA JUANA.

Mon père!.. je ne suis point malheureuse!.. seulement le souvenir des événemens terribles qui nous ont frappés à Palerme, du spectacle sanglant qui a épouvanté mes regards...

DON BALTHAZAR.

Oui, mon pauvre neveu!.. et je n'ai pas encore découvert son assassin.

DONA JUANA.

Mon père, la vengeance serait coupable, car don Luis a demandé en mourant qu'on pardonnât à son meurtrier... mais il a exprimé un autre vœu qui lui était plus cher encore, et ce vœu ne s'est pas réalisé... mon père, si le chevalier de Malte qui assista aux derniers momens de mon mari s'était acquitté fidèlement de sa mission, il vous aurait dit comme moi, que don Luis n'espérait se réconcilier avec le ciel qu'en léguant sa veuve et sa place au foyer de la famille, à don Léon de Cabrera.

DON BALTHAZAR.

Pas un mot de plus, Juana.

DONA JUANA.

Il est inexorable!..

(Elle tombe assise sur un siége près de la tapisserie derrière laquelle est caché Léon.)

DON BALTHAZAR.

Juana!.. la force lui manque, je crois!.. oh! de l'air!.. (Il veut tirer la tapisserie.)

DONA JUANA, l'arrêtant.

Non, je me sens mieux... Laissez-moi encore un instant ici, et je rentrerai chez moi.

DON BALTHAZAR.

Soit: je vais t'envoyer Béatrix et congédier le peu de personnes qui restent. (Il sort.)

SCÈNE IV.

DONA JUANA, DON LÉON, sortant de derrière la tapisserie.

DONA JUANA.

Léon! ah! que j'ai souffert!.. ne pas te voir, et ne pouvoir pleurer!..

DON LÉON.

Juana! ma Juana!.. (A part.) Suis-je condamné à lui faire éprouver de nouvelles tortures.

DONA JUANA.

Je pensais bien que tu viendrais à ce pavillon... aussi mes yeux, mon attention, tout en moi se dirigeait vers cette partie du jardin... et je voyais déjà qu'on me regardait de tous côtés; oui, tôt ou tard la vérité sera connue... la vérité implacable... Et, pour comble d'effroi, cet homme affreux qui a juré de me poursuivre... cet homme que je soupçonne d'avoir fait assassiner don Luis d'Ayamonte... il est à Naples...

DON LÉON, à part.

Je le sais... et je n'ai pu me montrer à cet infâme!..

DONA JUANA.

Il est ici, dans ce palais...

DON LÉON.

Dans le palais!..

DONA JUANA.

Oui... ici... dans cette foule... sous un domino... il a osé me parler... et j'ai reconnu sa voix... sa voix!.. une malédiction éternelle sur ma destinée!.. Il a voulu prendre ma main dans sa main encore souillée de sang...

DON LÉON.

Lui!.. il a osé... Juana!..

DONA JUANA.

Comme si son amour n'était pas assez sacrilége, même sans être celui d'un assassin! comprends-tu, Léon?.. un chevalier de Malte!.. un homme voué à Dieu!.. oser lever les yeux sur une femme... oser l'aimer... oser le lui dire...

DON LÉON.

Mais cette passion, infâme dans le misérable qui t'en persécute, ne serait-elle pas excusable, Juana, dans le cœur de celui de ses frères qui t'aurait connue trop tard... qui n'aurait pas eu assez de forces pour renoncer à toi...

DONA JUANA.

Que dis-tu, Léon!.. mais tu ne songes donc pas que la femme qui a écouté un de ces coupables amours, n'a dans son avenir que honte irréparable, que remords et désespoir sans fin... le chevalier de Malte qui se sent une passion au cœur doit l'étouffer et la vaincre... s'il ne le peut, il doit mourir. DON LÉON, à part.

C'est vrai.

DONA JUANA.

Et je n'aurai jamais que du mépris pour ces séductions impies.

DON LÉON, à part.

Comment voulez-vous que je parle, à présent, mon Dieu!..

DONA JUANA.

Mais pourquoi penser encore à cet homme... n'avons-nous pas assez de tourmens, assez d'inquiétudes?.. Léon, si mon père est inexorable, plutôt le crime que la honte... je me tuerais, Léon. DON LÉON.

Te tuer!.. ah! tu ne m'aimes pas!..

DONA JUANA.

Je ne t'aime pas... moi!..

DON LÉON.

Eh bien! il faut vivre pour moi! il faut fuir!

DONA JUANA.

Fuir!..

DON LÉON.

Juana!.. cette existence qui te pèse et te flétrit, elle m'est intolérable, à moi!.. Le jour, n'oser avouer ma présence à Naples... la nuit, trembler sans cesse qu'on ne nous surprenne... n'oser dire que je t'aime, que je suis aimé de toi!.. sentir mon cœur sans cesse dévoré par l'inquiétude et la jalousie, sans garantie du passé, sans espoir dans l'avenir... ce supplice est au-dessus de nos forces... il faut fuir ce pays maudit; il faut fuir si loin, que nous ayons, du moins, assez d'espace pour respirer librement, assez de calme pour pouvoir demander grace à Dieu. DONA JUANA.

Fuir, dis-tu!..

DON LÉON.

A l'instant même!.. Le jour commence à poindre, n'attendons pas qu'il se lève... J'ai tout prévu, tout préparé... des chevaux nous attendent... Viens, viens.

DONA JUANA.

Mais mon père!.. Mais tu ne comprends

donc pas que tu me demandes d'abandonner mon père?..

DON LÉON.

Préfères-tu le déshonorer? Il vaut mieux qu'il te regrette que de te maudire!

DONA JUANA.

Me maudira-t-il moins, si je pars!

DON LÉON

Tu ne l'entendras pas, du moins.

DONA JUANA.

Je l'entendrai dans ma conscience... Je ne fuirai pas, c'est impossible!

DON LÉON.

Eh bien! alors, adieu Juana!.. c'est trop long-temps lutter contre une destinée inexorable... Tout me manque, à présent, pour ce combat, et force et patience; si tu veux mourir à présent, je ne t'en empêche plus... je ne te suivrai pas, moi, car je te précéderai. Adieu, Juana.

DONA JUANA.

Léon!..

DON LÉON.

C'est pour jamais!

DONA JUANA.

Pour jamais!.. Eh bien! non, je vivrai, s'il le faut, pour que tu vives!.. Non! je le sens!.. je ne peux me séparer de toi, même pour mourir... Misère, exil et déshonneur, nous partagerons tout ensemble!.. Léon!.. tu le veux... eh bien! eh bien! partons!

DON LÉON.

Partons!..

(Il s'élancent vers le fond, la porte s'ouvre; don Balthazar d'Ayamonte paraît; à ses côtés est Pandolfo; des domestiques armés, sont en dehors dans le jardin.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON BALTHAZAR, PANDOLFO, LE CHAPELAIN.

PANDOLFO, à Balthazar.

Vous voyez?..

DON BALTHAZAR.

On ne m'avait pas trompé!

DONA JUANA.

Ah! mon père!.. des gens armés!.. grace pour lui!.. grace pour sa vie!..

DON BALTHAZAR.

Vous êtes bien audacieuse d'oser me prier pour tout autre que pour vous!

DONA JUANA.

Mais, mon père!..

DON LÉON.

Mon...

DON BALTHAZAR.

Silence, tous deux, silence!.. Quel est cet homme?

DON LÉON.

Je me nomme don Léon de Cabrera.

DON BALTHAZAR.

Léon de Cabrera!.. le fils de dona Elvire d'Ayamonte! cet enfant que j'ai repoussé de ma famille, qui ne devait jamais souiller le seuil de mon foyer... Toi! c'est toi, misérable!.. (Il porte la main à son épée; dona Juana s'élance au milieu d'eux et pousse un cri; don Léon reste à la même place; don Balthazar continue à part.) Insensé!.. Ce bras a été trop faible pour venger une injure qui m'a été faite pour lui, sera-t-il plus fort aujourd'hui pour punir celle qu'il me fait lui-même!.. Léon de Cabrera!.. Lui! toujours lui!.. Pour conserver intact l'honneur de ma race, j'ai introduit un bâtard dans une noble maison, et maintenant, comme une punition vivante, ce bâtard vient déshonorer la mienne!.. Ah! il y a une destinée...

(Il fait signe à Pandolfo et à ses gens de s'éloigner.)

PANDOLFO, à part en sortant.

Allons savoir ce que veut encore Altavilla.

DONA JUANA.

Mon père! écoutez-moi, je vous en supplie!

DON BALTHAZAR.

Oh! je comprends, maintenant, le secret de ces larmes, en épousant don Luis; je comprends ces supplications pour cet homme à qui on voulait ouvrir ma maison... Ce n'était pas pour le parent malheureux et orphelin qu'on me priait... Fille indigne!.. tu demandais à ton père de rappeler ton suborneur!..

DON JUANA, se relevant.

C'en est trop!.. Mon père, n'insultez pas votre fille; car, après tout, il y a quelquefois des momens où la faiblesse qui succombe peut accuser à son tour l'inflexible vertu qui l'écrase. (Mouvement de don Balthazar.) Oh! je ne crains plus rien!.. rien!.. voyez-vous, à ce degré de désespoir où je suis arrivée, je me sens presque calme... Vous voulez me faire tomber si basque malgré moi je me relève... Don Léon est mon époux... (Nouveau mouvement de don Balthazar.) Oui, il l'est devant Dieu! et peut-être, en oubliant mes devoirs, ai-je accompli les vôtres.... Mon père! j'ai souillé l'honneur des d'Ayamonte... et pour cela, vous avez le droit de me tuer... mais ne me maudissez pas!.. car don Luis d'Ayamonte se lèverait dans son linceul et viendrait vous demander compte de son vœu suprême que vous avez méprisé au péril de son âme.... et, peut-être, y a-t-il au monde quelque chose de plus fatalement sacré que la malédiction d'un père... c'est le dernier anathème d'un mourant!

DON BALTHAZAR, avec colère.

Juana!.. (A part.) Mais il le faut!.. (Haut.) Vous êtes tous deux en mon pouvoir, et si je le voulais, je prendrais votre sang... Mais quand on est venu me dire... votre fille a reçu cette nuit un séducteur, et ce séducteur est encore avec elle, j'ai fait préparer la chapelle du palais, et j'ai répondu: Quel que soit cet homme, elle l'épousera à l'instant; ce sera une réparation pour son honneur et peut-être un châtiment pour son crime. Mais ma présence ne santionnera pas cette union qui récompensera la trahison... Je n'ai point assisté au mariage de ma sœur... je n'assisterai point à celui de ma fille. Don Léon de Cabrera! dona Juana d'Ayamonte!.. à l'instant, vous allez être unis!

DON LÉON.

Unis!

DON BALTHAZAR.

Après le mariage, éloignés de moi tous deux pour jamais!.. Je veux mourir dans l'isolement et la douleur.

DON LÉON, avec espoir.

Fuir avec elle!.. (Avec effroi.) Mais être son

époux... moi! moi!.. Oh! mon Dieu! que devenir? que faire?.. (Haut.) Juana!..

DONA JUANA.

Tu hésites?..

DON BALTHAZAR.

Oui... il est lâche comme tous les séducteurs qui ne voient dans la femme qu'ils déshonorent, qu'une victime et qu'un jouet d'un instant! Juana, soyez satisfaite en connaissant celui que vous aimiez!.. Juana, votre châtiment commence.

DONA JUANA.

Dit-il vrai?.. dit-il vrai, Léon?...

DON LÉON.

Juana!.. Juana!.. il me calomnie!.. Je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimée, peut-être!.. Mais si tu savais... si tu savais...

DONA JUANA, à mi-voix, à Léon.

Je sais que si ce comble d'opprobre était mon partage, si cette dernière fatalité m'était réservée, rien ne retarderait plus ma mort d'un instant. Ce poison, dont je t'ai parlé, je l'ai là... et si tes lèvres hésitaient encore, les miennes n'hésiteraient pas!

DON LÉON.

Arrête!.. (A part.) Elle! Juana!.. mourir!.. Quoi qu'il arrive, je ne dirai rien! (Haut.) Monseigneur, je suis prêt.

DONA JUANA.

Oh! enfin!..

DON BALTHAZAR.

Partez donc!

(Il fait signe à un officier qui entraîne don Léon et dona Juana.)

SCÈNE VI.

DON BALTHAZAR, seul.

Oui, qu'ils soient unis, et qu'ils s'éloignent à jamais!.. Juana a voulu être heureuse malgré son père, qu'elle le soit loin de lui! Le fils de l'homme qui a déshonoré ma sœur vient aujourd'hui flétrir ma fille; je ne veux plus supporter sa vue, qui réveillerait en moi deux haines!.. Mais, du moins, comme son père, lui, il n'a pas refusé à sa victime la réparation qu'il pouvait lui donner. (On frappe trois coups à la porte.) Quel est ce bruit?.. qui ose se permettre... dans mon palais?.. (On frappe de nouveau.) Grand Dieu!.. on dirait le signal de l'Inquisition!.. (Il court à la porte, l'ouvre, et voit un parchemin cloué avec un poignard.) Je ne me trompais pas... l'Inquisition!.. Que me veut ce pouvoir sinistre dont les ordres sont des arrêts?.. (Il lit.) « La très »Sainte-Inquisition informe don Balthazar d'Aya»monte, gouverneur de la ville, qu'un chevalier »de Malte, au mépris de ses vœux, s'est échappé »du Prieuré de Palerme, et s'est, dit-on, réfu»gié à Naples, où il se tient caché. La très Sainte»Inquisition ordonne au gouverneur de joindre »ses recherches à celles du Saint-Office, et de »lui livrer le coupable, s'il le découvre; ce »chevalier apostat appartenant désormais à la »juridiction du saint Tribunal. Le nom du cou»pable est don Léon de Cabrera. » Don Léon de Cabrera!.. oh! j'ai mal lu, ou ma tête s'égare!.. J'ai mal lu... (Lisant.) « Don Léon de »Cabrera!.. » Infamie! oh! j'aurais dû le deviner... il ne pouvait sortir que des trahisons d'un tel sang... et dans ce moment, ma fille, perdue! perdue!.. Oh! peut-être il en est temps encore... Courons!

L'OFFICIER, paraissant au fond.

Monseigneur!.. don Léon de Cabrera et votre fille sont mariés.

DON BALTHAZAR.

Mariés!.. trahison!.. mariés!.. Ah! la vengeance me reste, du moins. La Sainte-Inquisition ne réclame que le chevalier apostat, je vais lui livrer le rénégat, l'impie... Il faut un bûcher pour expier ce crime!.. un bûcher!.. dussé-je y porter moi-même la flamme... Don Léon de Cabrera, qu'on le cherche, qu'on l'amène, et qu'il soit à l'instant traîné aux cachots de l'Inquisition!.. A moi, à moi, mes gens!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE PRIEUR.

LE PRIEUR.

Arrêtez!..

DON BALTHAZAR.

Vous ici!.. vous, à Naples!..

LE PRIEUR.

Moi-même!.. trop tard pour empêcher les fautes de Léon.., assez tôt pour obtenir de vous sa grace.

DON BALTHAZAR.

Sa grace!.. la grace de celui qui a perdu ma fille, déshonoré mes cheveux blancs!.. lui pardonner... le sauver!.. Ah! dût l'univers se soulever contre ma colère, Dieu dût-il me foudroyer, je jure que je me vengerai.

LE PRIEUR.

Vous le sauverez, vous dis-je!.. car il n'est pas seul coupable, et ceux qui ont fait à Léon une destinée si funeste...

DON BALTHAZAR.

Quels sont-ils? parlez!..

LE PRIEUR.

Vous, d'abord, vous, don Balthazar!.. et puis, un autre... un autre qui se repent depuis vingt ans.

DON BALTHAZAR.

Moi!.. moi... dites-vous?

LE PRIEUR.

Vous-même!... Rappelez-vous dona Elvire, votre sœur... coupable, comme dona Juana, elle vous demanda grace aussi; vous fûtes impitoyable!..

DON BALTHAZAR.

Quoi!.. vous savez...

LE PRIEUR.

Je sais tout, Monseigneur. Plutôt que de consentir au mariage que vous lui imposiez, dona Elvire vous avait offert de passer pour morte, d'aller vivre pauvre, isolée, mendiante, avec son enfant, de l'élever dans l'obscurité qui convenait à son malheur... vous n'avez répondu à ses larmes et à ses prières qu'en mettant la main à votre poignard. Elvire allait être mère, elle n'aurait pas succombé seule... pour sauver la vie de son enfant, elle consentit à tromper un honnête homme. Don Balthazar, qui a jeté, malgré sa mère, cet infortuné dans le monde?.. qui lui a donné un nom, une fortune?... qui lui a permis de lever ses regards jusque sur sa noble parente?.. qui lui a donné le droit de

l'aimer jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'à la démence, jusqu'au crime?.. N'est-ce pas vous, don Balthazar?... n'est-ce pas votre main qui a préparé tous ces malheurs?

DON BALTHAZAR.

Ah! si je fus impitoyable pour Elvire, c'est que le lâche qui l'avait séduite et abandonnée, n'eut pas même le vulgaire courage de rendre au frère la réparation qu'il devait à la sœur... c'est qu'Elvire ne voulut jamais dire le nom de cet homme que j'ignore toujours.

LE PRIEUR.

Et si je vous le nommais, moi, m'accorderiez-vous d'assouvir sur lui une haine qui respecterait son enfant?

DON BALTHAZAR.

Lui!.. le lâche!.. Conduisez-moi... guidez-moi... que je le tue!..

LE PRIEUR.

Frappez donc... il est devant vous.

DON BALTHAZAR, reculant.

Devant moi!..

LE PRIEUR.

Frappez, vous dis-je!..

DON BALTHAZAR.

Vous!.. vous!.. et vous avez osé...

LE PRIEUR.

Oui, oui... c'est moi!.. Don Balthazar, je comprends votre colère... frappez donc... mais, par pitié, songez que cet enfant, né d'un crime, je l'aime pour tout ce qu'il me coûte... mon repos dans cette vie, et mon salut dans l'autre!.. Hélas! j'ai veillé sur lui depuis sa naissance, mais dans l'ombre, et comme le malfaiteur qui en voudrait à ses jours. Je ne l'ai vu qu'une fois... je n'ai contemplé qu'une fois ses traits, qui me rappelaient ceux de sa mère!.. Je ne pus l'empêcher d'entrer vivant dans cette tombe dont il m'a fallu rejeter, de ma main, la pierre sur sa tête. Alors, j'ai écrit au Saint-Père, dont je fus autrefois l'ami; je lui ai dit ma faute et l'imprudence de Léon... je lui ai demandé pour moi un châtiment... pour mon fils, des conseils et un appui... Mais le pontife ne m'a point répondu... il me maudit et m'abandonne sans doute!.. Don Balthazar... vous seul pouvez sauver mon fils!.. grace pour lui!.. Voyez mes larmes!.. c'est un père qui parle à un père!.. Si vous ne me comprenez pas, don Balthazar, je suis bien malheureux! (A genoux.)

DON BALTHAZAR.

Vous!.. c'était vous!.. Malgré moi, ma colère expire devant les remords et les douleurs empreints sur ce front blanchi... mais quand vous me demandez grace pour votre fils... qui fera grace à ma fille?.. L'honneur de ma maison est souillé!.. et ce n'est pas trop de la flamme d'un bûcher pour le purifier.

LE PRIEUR.

Mais le bûcher que l'Inquisition allume dans ses auto-da-fé porte inscrit le nom du criminel et la cause du châtiment... Oui, don Léon sera puni, mais votre fille sera déshonorée!

DON BALTHAZAR.

Que dit-il?..

LE PRIEUR.

Et je ne vous parle pas de son désespoir, quand elle saura tout; car Léon, que je viens de voir, n'a pas osé lui faire cette révélation terrible... Infortunée Juana, frappée par la main de son père!.. car, seul, il peut lui sauver l'honneur et la vie... et il ne le veut pas!..

DON BALTHAZAR.

L'honneur et la vie!.. Oui elle en mourrait... et notre nom à jamais souillé...

DON BALTHAZAR.

Pour ma fille, seulement, je veux bien épargnez cet homme que je déteste.

LE PRIEUR.

Oh! Monseigneur!.. mais le temps presse, et l'Inquisition... est instruite de tout! on ne peut tarder à venir l'arrêter... à cette heure, sans doute, le palais est cerné...

DON BALTHAZAR.

Gouverneur de Naples et Espagnol, j'ai dû me prémunir contre le pouvoir occulte qui nous épie et nous menace sans cesse. (Il ouvre une porte et parle bas à un domestique; haut, au Prieur.) Les jardins de ce palais touchent à la porte de la ville. (Appelant.) Nunez... Cet homme, qui a toute ma confiance, fera évader don Léon. Dès qu'il sera hors de Naples, qu'un coup de feu m'en avertisse... à vous seulement de préparer Léon à ce départ... qui le sépare pour jamais de Juana... Allez, ne perdez pas un instant.

LE PRIEUR.

Monseigneur le gouverneur, que Dieu veille sur vous et vous récompense. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

DON BALTHAZAR, puis DONA JUANA.

DON BALTHAZAR, au domestique.

Prévenez dona Juana de se rendre auprès de moi... Oui... il faut qu'à l'instant les murs d'un couvent se ferment sur elle... et ne lui laissent jamais parvenir cette révélation qui la tuerait. La voici. (Dona Juana entre.) Approchez, Juana... j'avais résolu que vous et votre époux vous vous éloigneriez de moi... vous partirez en effet tous deux, mais séparément... vous, un couvent vous attend...

DONA JUANA.

Mais, mon père!..

DON BALTHAZAR.

Ne m'interrogez pas.

DONA JUANA.

Dans un couvent!.. moi!.. mais Léon!.. Léon!..

DON BALTHAZAR.

Ne prononcez plus son nom... cet homme est mort pour vous... vous ne le reverrez jamais.

DONA JUANA.

Jamais!..

DON BALTHAZAR.

Dans quelques instans un coup de feu se fera entendre. Ce signal vous annoncera que don Léon a franchi pour les dernières fois la porte de la ville, et que vous allez partir pour la retraite que je vous destine.

DONA JUANA.

Mais, enfin, cette rigueur...

DON BALTHAZAR.

Cette rigueur, Juana, est encore de la clémence pour vous... (A part.) Du moins, elle ignorera toujours l'excès de notre opprobre et de son malheur. (Il sort.)

SCÈNE IX.

DONA JUANA, seule.

Me séparer de Léon!.. c'est toujours cette inexplicable haine que son cœur nourrit contre la famille de mon époux; mais quels que soient ses malheurs, j'ai le droit de les partager; oh! je cours le chercher, mon sort sera le sien, et ce n'est que morte qu'on m'arrachera de ses bras. (Elle va à toutes les portes.) Mais je suis prisonnière... ah! toutes ses portes fermées!.. fermées!..

SCÈNE X.

ALTAVILLA, entrant par la petite porte, DONA JUANA.

ALTAVILLA.

Excepté celle-ci, Signora!..

DONA JUANA.

Altavilla!.. ah! je comprends maintenant le malheur de Léon!.. mais quel est donc le crime dont l'espérance vous amène ici?..

ALTAVILLA.

Quelle espérance?.. une bien légitime!.. Juana!.. A Palerme, je vous avais dit que je me bornais à être jaloux!.. mais ici!.. ici! je ne prie plus, je commande... je ne forme plus de vœux, je fais parler des droits.

DONA JUANA.

Des droits!.. ah! je doute si je veille!.. et je ne croyais pas que ma haine et mon indignation pussent croître encore... des droits... vous... chevalier de Malte?

ALTAVILLA.

C'est surtout à cause de ce titre!.. tant que j'ai cru que d'être chevalier de Malte cela pouvait être un obstacle pour réussir auprès de vous, j'ai renoncé volontairement à toute autre espérance que celle d'éloigner mes rivaux... mais maintenant qu'un chevalier a été aimé de vous... maintenant qu'il est devenu votre mari...

DONA JUANA.

Mon mari! quoi! Léon!..

ALTAVILLA.

Est chevalier de Malte.

DONA JUANA.

C'est impossible! tu le calomnies!.. son nom ne s'est déshonoré qu'en passant par ta bouche.

ALTAVILLA.

Signora, des gens de l'Inquisition entourent déjà le palais.

DONA JUANA.

En effet!... le trouble, l'effroi de Léon... son hésitation au moment du mariage... et tout à l'heure la colère de mon père, le départ subit de Léon... Oh! trompée, perdue par lui!..

ALTAVILLA.

Mais, dès demain un auto-da-fé!..

DONA JUANA.

Lui! Léon, condamné à ce supplice infâme!

ALTAVILLA.

Il ne peut être sauvé que par moi.

DONA JUANA.

Par vous?

ALTAVILLA.

Un familier de l'Inquisition m'est tout dévoué... il fera évader don Léon, si votre clémence donne l'exemple à la mienne!.. Juana, cette seule ressource vous reste... Il faut me suivre à présent, croyez-moi...

DONA JUANA.

Vous suivre... vous!.. oh! plutôt la mort!..

ALTAVILLA.

Ce n'est pas la vôtre qui se prépare...

(Mouvement de dona Juana.)

DONA JUANA.

Oh! que faire, mon Dieu!.. que faire?.. Léon, traîné au bûcher avec infamie... Léon, mourant dans les tortures!.. Eh bien! eh bien!.. (On entend le bruit d'un coup de feu.) Ah!.. ce coup de feu... je me souviens... oui... mon père m'avait dit qu'au moment où je l'entendrais Léon serait éloigné pour jamais de Naples... Sa rigueur, a-t-il ajouté, était encore de la clémence... Oh! oui, je comprends tout... Léon était coupable, mais il est sauvé!.. Misérable! tu es venu, sans péril, insulter une femme... cette femme peut te dire à présent sans danger qu'elle te maudit comme elle te méprise.

ALTAVILLA.

Sauvé!.. Léon!.. eh bien!.. soit!.. lui! Mais tu ne l'es pas, toi!.. Juana!.. tu ne sais pas ce que c'est qu'Altavilla... tu ne connais pas ce que c'est qu'une passion terrible, qui brise les grilles des cloîtres, qui s'affranchit du frein de tous les vœux!.. Mais qu'importe ce titre de chevalier?.. Je l'ai déjà dit, et tu l'as déjà prouvé, Juana, un chevalier de Malte comme un autre peut aimer, comme un autre peut être heureux...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DON LÉON.

DON LÉON.

Et, mieux qu'un autre peut se venger.

ALTAVILLA.

Don Léon!..

DONA JUANA.

Malheureux!.. mais tu n'as donc pas fui?

DON LÉON.

J'ai feint de me prêter à ce départ. Mais je voulais rentrer ici pour demander grace à ma Juana, et pour la refuser à l'infâme qui nous a perdus!

DONA JUANA.

Léon!.. ici le bûcher t'attend.

DON LÉON.

Je le sais bien... et je ne cherche pas à m'y soustraire, car je l'ai mérité... Mais ce sacrilége, je ne l'ai commis que pour te sauver!

DONA JUANA.

Eh bien! je te pardonne!.. mais fuis! fuis à l'instant!..

DON LÉON.

Fuir?.. oh! non pas!.. (A Altavilla.) A nous deux, Altavilla!.. J'ai un compte terrible à te demander!.. Assassin de don Luis, lâche persécuteur de Juana! toi, qui m'as rendu indigne d'elle par une infâme trahison; toi, qui nous as dénoncés à son père par une lâcheté plus grande encore... Altavilla, tu n'as plus ici de bravo que tu fasses ton instrument de vengeance... Il faut te défendre toi-même... l'épée en main, misérable!

ALTAVILLA.

Moi, te tuer?.. Je n'ai jamais envié leur tâche, aux bourreaux de l'Inquisition.

DONA JUANA.

Léon, ce palais est entouré... ils vont venir, songes-y... l'opprobre, les tortures...

DON LÉON.

Te défendras-tu?..

DONA JUANA.

Léon! par grace... je t'aime toujours... je fuierai avec toi!..

DON LÉON.

Défends-toi donc!..

ALTAVILLA.

Don Léon, vous oubliez que les préceptes de votre ordre vous défendent le duel?

DON LÉON.

Tu oses me parler des préceptes de notre ordre!.. Ni l'un ni l'autre nous n'avons le droit de rappeler le souvenir de cette croix que nous avons déshonorée tous deux... Cette croix, j'ai cessé de la porter, et à toi, misérable, je te l'arrache!.. (Il l'arrache.) Et maintenant, nous pouvons nous égorger sans remords... maintenant, nous sommes dignes l'un de l'autre... moi, j'ai violé mes vœux, et toi, tu n'as jamais tenu les tiens.

ALTAVILLA.

Tu le veux donc?.. eh bien! au lieu de mourir dans les flammes, tu vas périr par le fer!

(Ils mettent l'épée à la main.)

DONA JUANA.

Ah! vous me frapperez auparavant.

(Elle s'élance entre eux.)

PANDOLFO, paraissant au fond, en costume d'Inquisiteur, et suivi de Pénitens et de Familiers.

Au nom de la très Sainte-Inquisition, arrêtez!..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PANDOLFO, FAMILIERS, DON BALTHAZAR, accourant au bruit, suivi de Domestiques.

DON BALTHAZAR.

Léon!.. encore ici!.. Ah! il faut que ma honte soit publique!..

PANDOLFO.

Don Léon de Cabrera, accusé d'avoir osé profaner à la fois et la sainteté de vos vœux et celle du mariage, suivez-nous.

DON LÉON.

Tout est fini, Juana!. Ma mort achevera d'expier tous mes crimes envers toi... elle te rendra libre... Adieu! que tes prières m'obtiennent grace devant le ciel, et après, tu m'oublieras. Monseigneur d'Ayamonte, vous êtes vengé!..

DONA JUANA.

Mon père!.. oh! mon père!.. grace pour lui!.. défendez-le!.. ils vont le faire expirer dans les tortures!..

PANDOLFO.

Le gouverneur de Naples, avec tout son pouvoir, le vice-roi, le roi d'Espagne lui-même, ne peuvent rien devant la volonté de la très Sainte-Inquisition!..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE PRIEUR, accourant un papier à la main.

LE PRIEUR.

Mais la très Sainte-Inquisition ne peut rien à son tour devant la volonté du Saint-Père!.. Au nom du Pontife, qui est sur la terre l'image de Dieu, je vous défends de toucher à cet homme!.. Il n'est plus justiciable de l'Inquisition, car au moment où il a épousé dona Juana, il n'était plus chevalier de Malte... une dispense l'avait déjà relevé de ses vœux!.. Voyez, signé Grégoire XV, daté du Vatican, 14 septembre 1622, et le mariage n'a été célébré que le lendemain... Familiers de l'Inquisition, l'anathème du Saint-Père défendrait cet homme contre vous, n'approchez pas! n'approchez pas!

(Grand mouvement de joie.)

DONA JUANA.

Il est sauvé!

DON LÉON.

Juana!.. mon nom pour toi n'est plus un déshonneur!

ALTAVILLA.

Et c'est moi qui étais allé cherché les dispenses.

PANDOLFO.

Oui, le pouvoir qui protége ce jeune homme est au-dessus du nôtre... et, au fait, (A part.) je n'en suis pas fâché!.. j'ai la mémoire dans la bourse et il me reste quelques-uns de ces cent écus d'or... Je vous rends ce bref, révérend Prieur...

LE PRIEUR.

Prieur... je ne le suis plus! (Bas à d'Ayamonte.) Je dois renoncer à tout honneur; aller vivre loin de Léon, et ne jamais embrasser mon fils!.. telle est la pénitence que m'impose le Pontife. (Haut.) Adieu! je m'éloigne pour jamais!..

DON LÉON.

Vous partez!.. ah! vous qui m'avez toujours protégé... vous qui, maintenant, venez m'apporter le salut au fond de l'abîme où je me suis précipité, quel intérêt mystérieux vous attache à un coupable, indigne de vos bienfaits?.. Vous ne répondez pas! ah! permettez-moi, du moins, de vous presser sur mon cœur, avant de vous perdre pour toujours.

LE PRIEUR.

Vous!.. sur mon cœur!.. Léon!.. toi!.. mon... non... je ne le puis pas... je ne le dois pas... (A part.) Ah! sortons... je n'aurais plus la force de tenir mon serment!.. adieu, Léon! lui, du moins, sera heureux!.. (Il s'éloigne en pleurant.)

ALTAVILLA.

Une place vacante!

PANDOLFO.

J'ai un autre ordre relatif à monseigneur Ottavio d'Altavilla, accusé d'avoir violé les portes d'un couvent, et qui va rendre compte de sa conduite au Saint-Office!

ALTAVILLA.

Qui!.. toi!.. mon ami... tu m'arrêtes?..

PANDOLFO.

Que voulez-vous?.. un devoir pénible!.. mais j'ai une femme et quatre enfans.

FIN.

Imprimerie de Madame DE LACOUR, rue d'Enghien, 12

ACTE IV, SCENE IV.

LE

CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Léon Halevy et Francis Cornu,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 6 DÉCEMBRE 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES*	*ACTEURS.*
LE BARON DE CADENET. .	M. SAINT-HILAIRE.	UN VALET.	M. FERDINAND.
LE COMTE DE MAULÉON. .	M. LEMADRE.	LAURE DE NANGIS. . .	Mlle VIRGINIE MARTIN.
GIULIO DE LARA.	M. CHILLY.	CHRISTINE.	Mlle DAVENAY.
LE CHEVALIER DESGRAVAUX.	M. SALVADOR.	LÉONA.	Mlle BARVILLE.
LE CHEF DES SBIRES. . . .	M. DELAUNAY.	LA PRIEURE.	Mme SAINT-FIRMIN.
UN OFFICIER DES GARDES.	M. DUVILLARD.	SOEUR MADELEINE. . .	Mlle LAURE.
1er COURTISAN.	M. EMILE.	SOEUR MARIE.	Mlle BAUBÉ.
2e COURTISAN.	M. EUGÈNE.	LA TOURIÈRE.	Mlle HÉLOÏSE.
3e COURTISAN.	M. BERTHOLET.	SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, COURTISANS, SOLDATS, VALETS.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de Cadenet servant de bibliothèque. Ameublement et arrangement gothiques. Porte au fond, à droite de l'acteur, une fenêtre devant laquelle est placé un grand pupitre chargé d'écritures. A gauche, une porte conduisant à la chapelle du château.

SCENE PREMIERE.

LÉONA, LAURE DE NANGIS.

Au lever du rideau, Laure de Nangis est assise dans un grand fauteuil à bras, près d'une petite table, à gauche, sur laquelle sont plusieurs livres placés sans ordre et une grande coupe remplie de bouquets de hyacinthes et de violettes. Laure tient un livre ouvert, mais elle ne lit pas ; elle paraît plongée dans une profonde rêverie.

LÉONA, *entrant du fond et n'apercevant pas Laure de Nangis**.

Voyons... voyons... ce doit être ici que j'ai oublié ces maudites cartes... (*Elle cherche du côté*

* Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

du pupitre.) Ah! les voilà sur ce pliant. (*Elle les prend.*) Bon Dieu! qu'aurait dit le vieux baron de Cadenet s'il avait trouvé cela dans sa bibliothèque ! (*Elle met les cartes dans sa poche.*) Il aurait fallu parler... lui tout avouer... et, dans sa colère, il eût chassé la pauvre Léona comme une misérable bohémienne... une bohémienne!... moi!... non! mais une faible femme qui n'a que quelques légères notions dans la science des devins, et qui consulte ses cartes moins pour connaître l'avenir que pour oublier quelquefois le présent. (*Apercevant Laure.*) Mais que vois-je?... Mlle Laure! (*Allant à Laure.*) Mademoiselle, vous encore ici!

LAURE.

Oui... oui... Léona...

LÉONA.

Comment... depuis deux grandes heures que je vous ai laissée dans cette bibliothèque pour me rendre auprès de madame votre tante qui m'avait fait appeler, vous n'avez pas bougé de ce fauteuil... vous êtes toujours restée à lire... mais ces longues lectures vous abîmeront les yeux; et vous les avez si beaux!

LAURE, *après avoir souri à Léona.*

Comment se trouve ma tante ?

LÉONA.

Toujours de même.

LAURE.

Toujours souffrante?

LÉONA.

Je crains bien qu'elle ne quitte son lit de douleur que pour aller se jeter aux genoux du Très-Haut, et lui demander la récompense de tout le bien qu'elle a fait sur cette terre; car ce fut toujours une noble dame que Mme la marquise de Faverney.

LAURE.

Oh! oui; mais, malgré son grand âge, elle a encore assez de force pour lutter contre ses souffrances... pour en triompher. Tu as pu l'observer comme moi... rien de fâcheux, rien de sinistre dans l'état de la marquise... son regard, sa voix, son courage, tout en elle annonce la puissance de la vie. Oui, oui, nous la conserverons encore long-temps... long-temps encore nous pourrons nous asseoir à son chevet pour la consoler et lui dire, moi que je l'aime comme une mère, toi, que tu la chériras, que tu la béniras comme la plus noble des bienfaitrices.

LÉONA.

Oh! oui, tant que je vivrai je ne cesserai de chérir, de bénir celle qui me voyant délaissée de tous, pauvre et sans appui, m'a recueillie et traitée non comme une fille destinée à son service, mais comme un enfant d'adoption. Oh! oui, oui, je le promets, je le jure ici : mon sang et ma vie a la marquise de Faverney; et après elle, mon sang et ma vie à sa noble et belle nièce, Laure de Nangis.

LAURE.

Chère Léona! mais ne pensons plus à toutes ces choses-là... Viens un peu promener au jardin.

LÉONA.

A vos ordres.

LAURE.

Fait-il beau ?

LÉONA.

Un temps superbe... Après vos longues heures d'étude, cela vous fera du bien de vous promener et de prendre le grand air... et puis vous trouverez au jardin le chevalier Desgravaux et le jeune Italien qu'il nous a amené ici il y a six semaines environ.

LAURE.

Ah! le chevalier Desgravaux est au jardin avec le seigneur Giulio?

LÉONA.

Je viens de les y apercevoir par cette fenêtre... Tenez... les voyez-vous... dans l'allée qui nous fait face... on dirait qu'ils regardent de ce côté... Venez-vous?

LAURE.

Non... tiens, restons ici...

LÉONA.

Voudriez-vous par hasard vous mettre encore à lire?

LAURE.

Non, mais je pense que c'est à peu près l'heure où mon oncle, le baron de Cadenet, vient rendre visite à ses livres, et je veux mettre un peu d'ordre ici... Tu le sais, le baron de Cadenet est un vieillard rigide et sévère.

LÉONA.

Dites donc, mademoiselle, voulez-vous que pendant ce temps...

Elle lui montre le jeu de cartes qu'elle a tiré de sa poche.

LAURE.

Pauvre folle!... allons, serre ces cartes... je le veux!

LÉONA.

Pourtant, si vous saviez ce qu'elles m'ont dit tantôt... là... vers ce grand pupitre... tandis que vous lisiez de ce côté...

LAURE.

S'il est permis!... Mais enfin voyons, que t'ont-elles dit, ces cartes si savantes?

LÉONA.

Eh bien, elles m'ont dit... elles m'ont dit que vous épouseriez ce jeune Italien... le seigneur Giulio.

LAURE.

Vraiment! Et tu n'as pas jeté loin de toi ces cartes menteuses... tu n'as pas renoncé, et pour toujours, à ajouter foi à l'art nécromantique... car enfin ce mariage dont tu parles... eh bien, il n'est pas même dans les choses possibles.

LÉONA.

Parce que ?

LAURE.

Ne suis-je pas la fiancée du comte de Mauléon?

LÉONA.

Sa fiancée... oui... mais sa femme, pas encore.

LAURE.

Silence... on vient.

SCENE II.

LÉONA, LAURE, LE CHEVALIER DESGRAVAUX, GIULIO.

LE CHEVALIER, *en entrant.*

Eh! je vous le disais bien, seigneur Giulio, que ma charmante cousine devait être ici. (*A Laure.*) Nous ne sommes pas importuns... nous ne vous dérangeons pas? Dites... nous nous retirons.

LAURE.

Demeurez, messieurs, demeurez.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure!

GIULIO.

Mille remercîmens, mademoiselle, de cette gracieuse faveur.

LAURE, *à Giulio.*

Au surplus, monsieur, vous disiez hier que vous ne connaissiez pas encore la bibliothèque du château de Cadenet... vous y voilà... voyez... visitez nos faibles richesses...

GIULIO.

Vos faibles richesses!... j'ai rarement vu une aussi nombreuse collection de livres que celle-ci.

LAURE.

Et ce sont tous ouvrages choisis.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est que mon cousin le baron de Cadenet a toujours su séparer l'ivraie du bon grain.

GIULIO *qui a pris un livre sur un des rayons**.

Les œuvres de Pétrarque!

LAURE.

C'est un beau livre; le nom de celle qui l'a inspiré ne mourra jamais.

LE CHEVALIER.

Bien des femmes lui ont envié cette gloire frivole; c'est pourtant peu de chose pour l'orgueil d'une noble dame que les chansons d'amour d'un pauvre poète.

LAURE.

Ah! chevalier... l'ami du cardinal Colonna!... l'ambassadeur que Rome envoyait au saint père! le poète couronné au Capitole!

LE CHEVALIER.

L'amant d'une femme qui ne fut célèbre que par sa beauté.

LAURE.

Elle fut aussi une femme sage, une femme forte.

LE CHEVALIER, *à Giulio, en lui montrant un portrait suspendu à un des panneaux de la salle.*

Mais tenez, seigneur Giulio, voici le portrait de cette Laura.

GIULIO.

Eh quoi! ce charmant portrait... mais je l'aurais pris pour un portrait de famille.

* Léona, Laure, Giulio, le chevalier Desgravaux.

LE CHEVALIER.

Mais c'en est un aussi... cette madonna Laura était fille d'Audibert de Nangis, chevalier; elle épousa Hugues de Sades*. Vous vous nommez aussi Laure de Nangis... vous êtes belle... ne pensez-vous pas que quelque jour vous aurez aussi votre poète?

LAURE.

Tous ces rêves d'amour et de poésie ne sont que dans les livres; il n'y a rien de tel dans la vie.

GIULIO, *à part.*

Pauvre fille! elle doute encore de ma sincérité. Oh! mais je lui reparlerai, et elle ne doutera plus de moi.

UN VALET, *entrant.*

Mademoiselle, madame la marquise, votre tante, vous fait appeler.

LAURE.

J'y vais. (*A Giulio et au chevalier.*) Pardon, messieurs, veuillez m'excuser.

LÉONA, *à part.*

Je ne sais pas, mais il me semble qu'elle obéit a regret aux ordres de la marquise; j'éclaircirai cela.

Elle sort avec Laure.

SCENE III.

GIULIO, LE CHEVALIER DESGRAVAUX.

LE CHEVALIER.

Par ma foi! c'est une charmante personne que ma jeune parente, n'est-ce pas, seigneur Giulio?

GIULIO.

Grâces, esprit, beauté!

LE CHEVALIER.

Et toutes les vertus... c'est une femme accomplie... Aussi le comte de Mauléon sera bien coupable, s'il ne la rend pas heureuse.

GIULIO.

Ce mariage est-il donc chose convenue et arrêtée?

LE CHEVALIER.

Tout-à-fait.

GIULIO.

Cependant la marquise de Faverney est contraire à cette alliance?

LE CHEVALIER.

Sans doute: parce que le comte de Mauléon est partisan de M. le cardinal... car c'est le seul motif de la désaffection, je dirai même de la haine que lui a vouée la marquise... Mauléon est un noble et brave militaire, capitaine au régiment d'Auvergne... Il est jeune, riche, de grande maison, dévot et de bonnes mœurs; mais que fait tout cela à la marquise?... Elle pourrait lui pardonner d'être athée, hérétique, mauvais sujet, tout chargé de dettes et de maîtresses; mais partisan de M. le cardinal, jamais... Quoi qu'il en soit, et malgré la volonté de la marquise, malgré même les secrètes répugnances du vieux baron de Ca-

* Léona, Laure, le chevalier Desgravaux, Giulio.

denet qui, bien qu'il n'en dise rien, déteste cordialement le comte de Mauléon par le même motif que sa noble belle-sœur, comme depuis le jour où votre ami, le fils unique du baron de Cadenet, s'est fait tuer en duel dans votre ville de Rome, le comte de Mauléon est devenu l'héritier de tous les biens... substitués de la maison de Cadenet, les fiefs, les terres d'alleu, les cens, les biens seigneuriaux, il aura tout, tout, jusqu'à la belle Laure de Nangis.

GIULIO.

Mais Mlle Laure de Nangis n'est pas un bien substitué.

LE CHEVALIER.

Elle n'a rien, que sa beauté, sa sagesse et sa noblesse, monsieur! elle avait été élevée pour devenir baronne de Cadenet, et elle doit épouser M. de Mauléon.

GIULIO.

Mais si elle refusait cet homme?

LE CHEVALIER.

Impossible!

GIULIO.

Elle l'aime donc?

LE CHEVALIER.

Pas trop, je crois: ceci soit dit entre nous... mais la jeune fille a de la religion, des principes. Elle s'est engagée avec le comte de Mauléon son fiancé, et, fidèle à son engagement, elle épousera le comte de Mauléon.

GIULIO, *à part.*

Si je le veux!

LE CHEVALIER, *se croisant les bras.*

Mais vous, monsieur Giulio de Lara, pour quel parti tenez-vous?

GIULIO.

Moi? je vous l'ai déjà dit, je ne suis d'aucun parti: étranger à ce pays, je n'ai vu que de loin les querelles auxquelles vous avez pris part.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pris part à rien; je n'ai jamais été assez mal avisé pour me compromettre dans toutes ces turbulences qui ont coûté cher à beaucoup de mes amis. Le cardinal est un colosse contre lequel, moi chétif, je ne peux prétendre à m'élever... Aussi suis-je fort son serviteur; tenez, soyez franc... nous sommes seuls, et je n'en dirai rien à personne... avouez, seigneur Giulio, que vous penchez pour le cardinal.

GIULIO.

J'entends, je crois, le baron de Cadenet.

Il remonte la scène.

LE CHEVALIER.

Depuis six semaines, je cherche à savoir ce que pense ce gaillard-là... et je ne puis y réussir... Il est rusé, dissimulé, c'est bien là l'Italien!

Le baron de Cadenet entre par le fond.

SCENE IV.

GIULIO, LE BARON DE CADENET, LE CHEVALIER DESGRAVAUX.

LE BARON, *qui en entrant a pris la main de Giulio.*

Bonjour, mon jeune hôte, bonjour... (*Au chevalier.*) Chevalier, votre serviteur.

LE CHEVALIER.

Mon cousin, je suis bien le vôtre.

LE BARON.

Ah çà! chevalier, qu'ai-je appris? Vous nous quittez?

LE CHEVALIER.

Demain dès l'aube du jour, mon cousin.

LE BARON.

Et pourquoi partez-vous?

GIULIO.

Monsieur le chevalier est sans doute obligé de retourner dans ses terres... inspecter ses domaines, ses paysans?

LE BARON.

Ses domaines!... ses paysans!

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas que monsieur veut railler... Il sait bien que mes terres sont de vraies roches pelées, que mes domaines sont des masures en ruines, et que je n'ai pas un seul paysan... Je lui ai tout dit... Et pourquoi lui aurais-je caché la vérité? Je suis sans vanité, moi: je dis à qui veut l'entendre. (*Tirant un vieux portefeuille de sa poche.*) Voyez-vous ce portefeuille... là-dessus est brodé mon écusson .. il porte un chardon de simple en champ de sable. Eh bien! on peut dire, en toute vérité, que ce sont des armes parlantes: car dans toute l'étendue de mes domaines il ne croît que de mauvaises herbes; j'ai un château, mais je n'ose plus y demeurer, tant il menace ruine: depuis bientôt deux années il pleut dans ma chambre à coucher, et c'est pourtant la seule qui soit un peu habitable... Qu'y ferais-je, n'ayant ni sou ni maille pour relever ces décombres? Je laisse la pluie et le vent démolir mon bien, et je m'en vais errant de côté et d'autre, en prenant ma vie chez les nobles parens qui veulent accueillir un pauvre cousin aussi noble qu'eux, mais mal accommodé par la fortune. Voici longues années que je passe ainsi ma vie, me tenant à l'abri des calamités qui ont frappé de plus heureux que moi. J'ai mis toute ambition sous les pieds; c'est le moyen de ne se heurter contre aucun ennemi: personne n'en veut à quiconque ne veut rien de personne... mais comme mes parens hospitaliers doivent avoir tous des droits égaux à ma reconnaissance, je reste six semaines chez chacun d'eux, ni plus ni moins... ce soir même il y aura six semaines que je suis au château de Cadenet; et voilà, mon cousin, voilà pourquoi je pars.

LE BARON.

Mais vous, monsieur Giulio de Lara, vous ne pensez pas encore à nous quitter, n'est-ce pas?

GIULIO.

Enhardi par vos bontés, monsieur le baron, j'ai formé le projet de différer les affaires qui m'appellent à Paris et de rester auprès de vous deux ou trois semaines encore.

LE BARON.

Dix, si vous voulez; puissiez-vous nous quitter le plus tard possible!

LE CHEVALIER.

Mais, grand Dieu! mon cousin! voilà que je m'en aperçois seulement! Que se passe-t-il donc céans, que vous voilà habillé comme pour un enterrement?

LE BARON.

Aujourd'hui on va célébrer là, dans la chapelle du château, un service pour l'ame de monseigneur Henri de Montmorency. (*A Giulio.*) Voulez-vous y assister, monsieur?

GIULIO.

Si je le veux... j'ai en grande vénération la mémoire du dernier duc de Montmorency: c'est un martyr et un saint dans le ciel.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et moi qui le croyais pour le cardinal!

GIULIO, *d'un ton pénétré.*

Il existe donc encore quelques amis fidèles à la mémoire de cette noble victime! On prie ici pour celui dont personne n'ose prononcer tout haut le nom.

LE BARON, *d'une voix sombre.*

Jusqu'à mon dernier jour, je ferai prier solennellement pour l'ame de Henri de Montmorency, assassiné par la jalousie de Richelieu et la lâcheté de Gaston.

GIULIO.

Vous avez été l'ami et le fidèle partisan de Montmorency, monsieur le baron; vous l'avez servi de vos conseils et de votre épée jusqu'au dernier jour de sa vie; mais comment se peut-il que vous l'ayez laissé se sacrifier imprudemment aux intérêts d'un prince si peu ferme en ses amitiés, et qui toute sa vie a si mal tenu sa parole? Vous sage et prudent, vous vieilli dans la guerre et les affaires d'état, vous vous êtes fié aux promesses de Gaston!

LE BARON.

Les promesses de Gaston!.. la parole de Gaston!.. Mais qui s'y serait fié? Il fallait d'autres garanties, il les donna...

GIULIO.

Il les donna!.. Mais alors pourquoi ne s'en est-on pas servi? Ce manifeste à la main, pourquoi n'a-t-on pas forcé Gaston à sauver Montmorency?

LE BARON *étonné.*

Qu'entends-je? (*Au Chevalier.*) Chevalier, veuillez me laisser avec monsieur.

LE CHEVALIER.

Je suis de trop, j'obéis. (*A part.*) Enfin je sais ce qu'il pense, l'Italien... à moins pourtant que ce ne soit un jeu, pour plaire au vieux baron.

Il sort.

SCENE V.

GIULIO, LE BARON DE CADENET.

LE BARON.

Vos dernières paroles, monsieur, m'ont étrangement surpris... vous m'avez dit : ce manifeste à la main, pourquoi n'a-t-on pas sauvé Montmorency? Ceci était un secret, monsieur,.. un secret d'état, qui vous l'a appris?

GIULIO.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils!

GIULIO.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais été son meilleur, son plus intime ami? Ne vous ai-je pas dit qu'il mourut dans mes bras; et qu'avant d'expirer, il voulut que je devinsse le dépositaire de ses pensées les plus secrètes?...

LE BARON.

Votre parole, monsieur, votre parole que pas un mot de ce qu'il vous a confié ne sortira de votre bouche; votre parole, il me la faut.

GIULIO.

Je vous la donne, monsieur.

LE BARON.

J'y compte, il y va du repos de mes derniers jours. Savez-vous, monsieur, que, si l'on se doutait que je suis le détenteur de cette pièce importante, je ne me croirais plus en sûreté ici, ni nulle part en France!

GIULIO, *à part.*

Nos soupçons étaient bien fondés.

LE BARON.

Savez-vous que pour l'anéantir, pour brûler cette feuille de papier au bas de laquelle Gaston a signé son nom, il pourrait faire mettre le feu à mon château! Mais personne ne sait que je tiens dans ma main ce brandon de discorde, cette preuve de haute trahison, qui ferait à jamais bannir du royaume le propre frère du roi.

GIULIO.

Ce serait une juste vengeance de la mort de Montmorency.

LE BARON.

Non, non, elle ne frapperait pas tous ceux qui y ont trempé, Richelieu en triompherait; elle aurait renversé son plus puissant ennemi.

GIULIO, *à part.*

Ainsi ce sera!

LE BARON.

Non, la mort du martyr ne sera point vengée; non, il n'aura d'autres prières que celles de sa triste veuve, de sa noble sœur, de son vieux serviteur... si vous aviez été témoin, monsieur, de cette grandeur, de cette constance en face de la mort... si vous aviez vu cette fière agonie!

GIULIO.

Peu de gens ont été témoins de son supplice;

on avait éloigné de sa prison tous les amis et serviteurs du duc.

LE BARON.

J'y étais, moi! J'ai tout vu! Ce souvenir est est toujours devant moi! je vois toujours le duc tout pâle et languissant des blessures dont plût à Dieu qu'il fût mort sur le champ de bataille de Castelnaudary!... Je le vois dans cette grande chambre qui lui servait de prison en l'hôtel-de-ville de Toulouse; cent vingt Suisses en gardaient la porte; huit compagnies étaient postées aux environs : Richelieu tremblait en son ame que quelque émotion populaire lui arrachât son prisonnier; mais ce peuple laissa faire la justice du parlement et la clémence du roi : Montmorency fut décapité! J'étais devant l'échafaud, j'ai ramassé le mouchoir qui lui bandait les yeux, et le livre de prières qu'il lisait en allant à la mort!... Saintes reliques! je les eusse léguées à mon fils, je veux qu'on les enterre avec moi! Mais il faut que vous soyez bien convaincu de l'iniquité et de l'infamie de ce misérable Gaston; attendez...

Il va pour ouvrir une armoire en fer scellée dans le mur.

GIULIO, *à part.*

Là, dans cette armoire en fer scellée dans la muraille.

LE BARON *est sur le point de mettre la clef de l'armoire dans la serrure, mais il s'arrête tout-à-coup en entendant un grand bruit qui se fait au dehors; puis il dit:*

Quel est ce bruit?...(*A Giulio.*) Plus tard!

Il va voir à la porte du fond.

GIULIO, *à part.*

Fatalité! un instant de plus et j'allais être convaincu que l'écrit de Gaston existe encore, et que c'est là, (*montrant l'armoire*) là qu'on le tient caché!

LE BARON, *evenant avec une sorte d'indignation.*

Lui! lui!

GIULIO.

Qu'avez-vous, monsieur le baron? qu'avez-vous?

LE BARON.

Ce bruit de voix... ces portes ouvertes avec fracas... c'est le comte de Mauléon qui arrive au château.. Lui! (*Avec un froid sourire.*) C'est bien! je ne l'attendais pas si tôt. Mais allons, allons recevoir M. de Mauléon, le futur seigneur de Cadenet; il ne faut pas que personne puisse croire que je vois avec peine mon héritier de droit. (*D'une voix sourde.*) Mon pauvre fils!

GIULIO.

Monsieur le baron, cette agitation... cette pâleur...

LE BARON.

Ce n'est rien, absolument rien! Mais venez... venez trouver M. de Mauléon.

M. de Mauléon paraît avec le chevalier Desgravaux.

SCENE VI.

LE CHEVALIER DESGRAVAUX, LE BARON DE CADENET, LE COMTE DE MAULÉON, GIULIO.

LE COMTE.

Monsieur le baron me permettra-t-il de lui faire agréer mes respectueuses salutations?

LE BARON.

Soyez le bien venu, monsieur le comte.

LE COMTE.

J'avais appris que vous étiez souffrant, et je m'étais empressé de venir vous offrir mes soins et mes consolations... mais monsieur Desgravaux m'a rassuré en me disant que votre santé était meilleure depuis que vous aviez près de vous bonne et divertissante compagnie.

LE BARON.

Oui, en effet.

GIULIO, *au Comte, en le saluant.*

Jouirons-nous pendant quelques jours de la société de monsieur?

LE COMTE.

Je craindrais d'être importun en restant plus d'une semaine.

GIULIO.

C'est peu pour le plaisir que vous faites aux gens qui habitent ce château.

LE COMTE.

Monsieur, vous êtes bien honnête et je suis fort votre serviteur.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LAURE, LÉONA, LE COMTE, GIULIO.

LAURE, *entrant avec Léona et s'arrêtant sur le seuil de la porte.*

Ciel! le comte de Mauléon.

LÉONA, *bas.*

Prenez garde, mademoiselle; il vous regarde!

LE BARON.

Avancez ma nièce, avancez.

Il fait signe à Léona de sortir; celle-ci obéit.

LE CHEVALIER.

Ma belle cousine, comme vous voilà pâle et défaite! Est-ce avec ce visage que l'on reçoit un fiancé?

LE BARON, *à Laure.*

Est-ce la présence de monsieur de Mauléon qui vous a troublée ainsi? Mais il aurait droit de s'en plaindre comme d'une injure, et moi, votre oncle et tuteur, je ne dois pas la souffrir. Souvenez-vous que dans quelques mois vous devez épouser monsieur de Mauléon, et dès à présent excusez-vous de l'accueil inconcevable que vous venez de lui faire.

LE COMTE.

Assez, monsieur, assez! mademoiselle ne me

doit point d'excuses; c'est moi qui lui en devrais peut-être pour m'être présenté aussi inopinément dans ce château. A Dieu ne plaise que je veuille la tourmenter du moindre souci!

LAURE.

Pardon, monsieur, mais en ceci il n'y a rien qui vous regarde; je suis souffrante, malade, voilà tout, et je vous demande la permission de me retirer.

LE BARON.

Mademoiselle, je ne tolère pas volontiers les caprices; restez, je le veux.

LAURE, *à part.*

O mon Dieu!

Elle va s'asseoir dans le grand fauteuil, à droite.

LE BARON, *à part.*

Va, pauvre enfant! achève ton sacrifice, il le faut! cet homme doit recueillir tout l'héritage de notre maison... tout lui appartient de droit, tout, et toi même, notre plus riche joyau.

LE COMTE, *qui a gardé un morne silence, semble prendre son parti, et s'approchant de Laure, il lui dit d'une voix basse, mais décidée.*

Mademoiselle, j'ai lieu de craindre que ma présence ici vous soit en ce moment peu agréable... je compte repartir très-promptement; mais avant, je réclamerai la faveur d'un entretien particulier, si monsieur le baron le permet.

LE BARON, *à Desgravaux et à Giulio.*

Venez, messieurs, retirons-nous. (*Au comte de Maulêon.*) Monsieur, vous pouvez entretenir ici sans témoin Mlle de Nangis.

LE CHEVALIER, *à part.*

Tout cela me paraît fort étrange!

GIULIO, *bas au Baron.*

Mais, monsieur, vous sacrifiez votre nièce en la mariant à cet homme.

LE BARON, *bas.*

J'ai donné ma parole, je la tiendrai.

Le Baron, le Chevalier et Giulio sortent par le fond.

SCENE VIII.

LAURE, LE COMTE.

LAURE, *au Comte.*

Parlez, monsieur; je suis ici pour vous écouter.

LE COMTE.

Mademoiselle, je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà; mais peut-être est-il bon de vous le rappeler. Il y a trois mois, nous avons été fiancés par l'église et par un contrat. Vous avez obéi aux ordres de M. le baron, je veux le croire; mais vous avez obéi sans haine et sans répugnance. Depuis, de malicieux conseils se sont mis entre vous et moi, et ils ont porté leurs fruits, je le vois bien. Ce n'est pas vous que j'accuse de ce changement; mais Mme de Faverney, que de mal ne m'a-t-elle pas fait dans votre esprit!... Comment donc ai-je mérité cette haine et cet acharnement? Que s'est-il passé ici, que vous me receviez avec une contenance si morne, et les larmes dans les yeux?

LAURE.

Vous êtes injuste, monsieur le comte; Mme de Faverney ne vous a pas nui dans mon esprit.

LE COMTE.

Elle l'a tenté, du moins.

LAURE.

Les volontés de M. le baron ne sont pas changées... j'obéirai.

LE COMTE.

Sans haine et sans répugnance?

LAURE, *baissant les yeux.*

Sans haine!

LE COMTE.

C'est assez. Vous le voyez, je ne suis pas exigeant. C'est que j'ai confiance en votre caractère, en votre vertu. Un autre à ma place s'effrayerait de trouver un cœur si indifférent, une volonté si résignée, et contrainte peut-être... Soit présomption, soit imprudence, je me confierai à l'avenir; pour être mieux dans votre affection, je rendrai votre vie si belle et si heureuse; je l'environnerai de tant d'éclat, de tant de soins, qu'il faudra bien m'aimer un peu... ne fût-ce que par reconnaissance.

LAURE.

Je vous remercie de cette bonne volonté pour moi... Hélas! j'en profiterai mal!

LE COMTE.

Pourquoi? Une jeune et belle femme est toujours sensible à ces vanités-là... C'est quelque chose de porter un beau nom, d'être la première entre toutes les dames de la noblesse... quand on n'a point de passion dans le cœur, ceci suffit pour remplir la vie de satisfaction. Je suis le plus riche gentilhomme de la province, et toute ma fortune servira à vous épargner un désir.

LAURE.

Je ne désire, monsieur, que la retraite et une vie tranquille.

LE COMTE.

Alors vous vous trouvez heureuse ici, mademoiselle?

LAURE.

Si heureuse, que tous mes vœux se borneraient à n'en sortir jamais!

LE COMTE.

Pourtant, il y a trois mois, vous ne redoutiez pas ainsi un changement de position; je vous ai vue sourire de loin au monde dans lequel vous allez entrer; et le séjour de ce château ne vous semblait pas le plus beau et le plus agréable de la terre. Une douce gaîté, une parfaite sérénité d'ame se reflétaient sur votre front; aujourd'hui vous êtes triste, soucieuse; pourtant vous êtes toujours ici près de ceux que vous aimez: votre bonheur n'est pas fini encore, et maintenant que je suis averti, je ne me presserai pas d'y mettre un terme... (*Légère pause.*) Cette assurance doit

ous plaire, mademoiselle; vous devez être contente de moi?

LAURE.

Je suis sincèrement reconnaissante de tous vos procédés, monsieur.

LE COMTE.

Et maintenant vous voilà heureuse, tranquille comme il y a trois mois?

LAURE.

Oui, monsieur, fort heureuse!

LE COMTE.

Et cependant vous retenez des pleurs; dans ce moment même j'en vois sous vos paupières baissées.

LAURE, *passant son mouchoir sur ses yeux.*

Ce n'est rien, monsieur; n'y faites pas attention.

LE COMTE, *à part.*

Quel soupçon! (*A Laure.*) M. le baron est sorti avec M. Desgravaux et M. de Lara... Vous plaît-il, mademoiselle, que je vous ramène près d'eux?

LAURE.

Je vous remercie, monsieur; en attendant le service funèbre que l'on va bientôt célébrer, je vais prier dans la chapelle.

LE COMTE.

Oui, priez Dieu pour nous!

Laure sort par la porte de gauche.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

Elle ne m'aime pas! elle ne m'aime pas! et je suis assez lâche pour l'épouser sans posséder son amour... Mais quels soupçons tourmentent mon ame... O mon Dieu! si elle aimait cet étranger! (*Il sonne, un valet paraît.*) Priez M. de Lara de me dire s'il peut m'entendre un instant... Ajoutez que, s'il ne peut venir, j'irai le trouver. (*Le valet sort.*) Oui, plus de doute! c'est cet homme, c'est cet étranger, c'est cet Italien qui m'a enlevé l'amour de Laure! Quel est-il? que veut-il ici? Oh! je le forcerai bien de s'expliquer!... Le voici!

SCENE X.

GIULIO, LE COMTE.

GIULIO.

Monsieur, je me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Vous avez pris la peine de vous déranger... j'en suis fâché... c'était à moi de vous aller trouver... j'ai deux mots à vous dire.

GIULIO.

Je vous écoute, monsieur.

LE COMTE.

Monsieur, vous êtes dans ce château depuis six semaines?

GIULIO.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Votre projet est-il de partir bientôt?

GIULIO.

C'est selon...

LE COMTE.

Il faut pourtant vous y décider: je compte partir demain, moi.

GIULIO.

J'en suis sincèrement fâché, monsieur; j'avais espéré jouir plus long-temps de l'honneur de votre compagnie.

LE COMTE.

Je compte partir demain, et je ne veux pas vous laisser derrière moi.

GIULIO.

Ah! Et pourrais-je savoir, monsieur, d'où vient cette soudaine résolution?

LE COMTE.

Je vais vous le dire. Je suis le fiancé de Mlle de Nangis: dans quelques mois elle sera ma femme... je me fie en ses promesses, en sa vertu... j'ai la parole du baron de Cadenet... Mais il y a ici une vieille dame dont je me méfie; elle a tenté de me nuire dans l'esprit de Mlle de Nangis; elle me hait; elle est, dit-on, pleine de bon vouloir pour vous... voilà pourquoi, lorsque je pars, je ne veux pas vous laisser derrière moi.

GIULIO.

Il y a beaucoup de franchise et de modestie dans une telle explication; elle vous honore, monsieur. J'avoue cependant que je ne m'y attendais pas. Vous avez le cœur sur la main, monsieur.

LE COMTE.

Je ne suis ni diplomate, ni courtisan.

GIULIO.

Et vous avez pensé que je souscrirais sur-le-champ aux exigences de votre susceptibilité?

LE COMTE.

Au contraire, monsieur; j'ai jugé que vous me refuseriez cette satisfaction.

GIULIO.

Eh bien, alors, pourquoi me l'avez-vous demandée?

LE COMTE.

Parce que cela me convenait pour en venir au point de vous en proposer une autre... Vous êtes gentilhomme, monsieur?

GIULIO.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Alors vous pouvez prévoir comment ceci va se passer. Vous partirez demain matin, monsieur; vous partirez avant moi, sinon nous nous battrons... nous nous battrons sans témoins, et l'un de nous deux restera dans ce château pour y être enterré. Je ne pense pas que vous ayez la condescendance d'accepter la première de ces deux propositions; je vous la fais pour l'acquit de ma conscience; quant à la seconde, je tiens son ac-

complissement pour inévitable. Votre arme est sans doute l'épée, monsieur?

GIULIO.

Ceci est une plaisanterie, monsieur?

LE COMTE.

J'ai parlé fort sérieusement, monsieur. Demain nous nous battrons à l'épée, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

GIULIO.

Non ; car votre défi est celui d'un fou.

LE COMTE.

Et votre refus serait celui d'un lâche. Vous êtes mon rival, monsieur; vous aimez Mlle de Nangis, et la proposition que je vous fais doit vous mettre à l'aise.

GIULIO.

Vous oubliez, monsieur, que les édits défendent le duel sous peine de mort. Le baron Drouet, Bouchavannes et bien d'autres ont été traînés sur la claie et pendus par les pieds, pour avoir failli aux ordres du roi notre maître.

LE COMTE.

Cette considération ne saurait m'empêcher de vous donner toute satisfaction après vous avoir insulté. D'ailleurs nous sommes sur la frontière de Provence, à quelques lieues seulement d'Avignon : si vous me tuez, vous vous sauverez en terre papale. Votre arme, monsieur, votre arme?

On entend le son des cloches.

GIULIO.

Pardon, monsieur... c'est le service funèbre qui va se célébrer.

LE COMTE, *avec colère.*

Monsieur, vous ne m'avez pas répondu.

Le Baron entre, suivi du chevalier Desgravaux, de Léona et des valets.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE BARON, LE CHEVALIER, LÉONA, SERVITEURS DU CHATEAU.

LE COMTE, *bas.*

Pour la dernière fois, votre arme?

GIULIO, *à part.*

Mais ce duel, je ne puis l'accepter!

LE COMTE, *avec le dernier emportement.*

Répondez... ou une insulte publique!...

GIULIO, *l'œil fixé sur l'armoire de fer.*

L'épée, monsieur. (*A part.*) Mais ce duel, mon devoir, mes sermens... je partirai.

Le Baron entre dans la chapelle, suivi de tout le monde. Guilio et le comte de Mauléon y entrent après lui.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une des salles du château du baron de Cadenet. A droite, une haute cheminée surmontée de son manteau sculpté et dans laquelle un grand feu est allumé. En face, une alcôve devant laquelle retombent de grands rideaux en laine verte. Du côté de l'alcôve, dans le fond, une porte allant dans une chambre contiguë. Plus loin, une petite porte secrète. Pour meubles, des bahuts recouverts de cuir, rangés le long du mur ; un grand fauteuil à bras, des siéges plians, une table et un morceau de glace encadré dans un riche travail d'incrustation. Du côté de la cheminée, est une fenêtre avec des rideaux de même étoffe que ceux de l'alcôve. Au fond, la porte d'entrée. L'appartement est éclairé par deux bougies en cire jaune qui brûlent sur une table placée en avant de l'alcôve.

SCENE PREMIERE.

LAURE, *est assise et pleure;* GIULIO.

GIULIO.

Retirez-vous, Laure, au nom du ciel! si l'on vous surprenait ici!

LAURE.

Eh! qu'importe maintenant? Ah! pourquoi m'avoir annoncé ce soudain départ? Moi, la tête perdue, je suis venue; je t'ai avoué mon amour!... je suis tombée à tes pieds!... j'étais seule, sans défense!... et maintenant... ah! malheureuse!... j'étais la fiancée de Mauléon!...

GIULIO.

Laure, calmez-vous!...

LAURE.

Depuis que vous étiez ici, ma vie a été pleine de quelque chose qui m'était inconnu! je me trouvais heureuse, et pourtant chaque jour je pleure avec des angoisses, avec des remords qui me tuent! chaque jour je demandais à Dieu de retirer de moi cet amour!... je voulais l'expier dans d'austères pénitences... je me croyais le courage de fuir ta présence... et l'annonce de ce départ m'a rendue folle!... il m'a perdue!... O mon Dieu, fais-moi mourir avant que je sorte d'ici!...

GIULIO, *lui montrant une porte masquée à droite.*

Laure, vous pouvez partir par cette issue secrète... Elle conduit dans les caveaux... les caveaux communiquent à la chapelle par une grille qui, vous le savez, n'est jamais fermée à clef... de la chapelle vous pouvez remonter chez vous en passant par la tour des archives.

LAURE, *se levant.*

Mais, au nom du ciel, qui vous fait nous quitter? qui vous force à vous éloigner? Mon oncle

et Mme de Faverney m'ont parlé de lettres pressantes qui vous rappellent à Paris.

GIULIO.

Oui, Laure, on vous a dit vrai.

LAURE.

Et votre absence, n'est-ce pas, ne doit pas se prolonger long-temps?

GIULIO, *avec embarras.*

Je reviendrai le plus promptement possible.

LAURE.

Ah! oui!... et à ton retour, Giulio, tu trouveras bien du changement... la marquise t'est dévouée... elle gagnera son frère... elle le fera consentir à notre union.

GIULIO.

Laure, le baron sera inflexible.

LAURE.

Inflexible! (*Légère pause.*) Oh! non! Giulio, réponds-moi; tu m'aimes, n'est-ce pas?

GIULIO.

Pourquoi cette question? Douterais-tu de moi?

LAURE.

Réponds-moi; tu m'aimes, n'est-ce pas?

GIULIO.

Oui, Laure, oui, je t'aime!

LAURE.

Et tu serais heureux d'être mon époux!

GIULIO.

Oh! si cela était possible!

LAURE.

Eh bien, réjouis-toi! nous serons l'un à l'autre.

GIULIO.

Hélas! vain espoir!

LAURE.

Là, tout-à-l'heure, il m'est venu une idée... une idée hardie, mais heureuse!... Au revoir, Giulio, au revoir!... Ah! ne m'interroge pas!... mais tu sauras tout!... Adieu! adieu! mon Giulio!

Elle sort par la porte secrète.

SCENE II.

GIULIO, *seul.*

Que veut-elle dire?... Ah! n'importe... Ah! M. de Mauléon, vous n'avez pas voulu me laisser derrière vous!... Suffisante précaution!... L'amour de Laure l'a rendue inutile!... Ainsi donc, il le faut! partir! partir demain... dans quelques heures!... mais pouvais-je faire autrement? Oh! non!... ce duel... j'avais dû l'accepter pour éviter un éclat... mais Dieu sait s'il m'était permis d'y répondre!... il m'a donc fallu rougir devant M. de Mauléon, lui dire que je consentais à m'éloigner... Après tout, je puis partir maintenant... et surtout je suis certain, bien certain d'avoir en ma puissance, avant le lever du jour, cet écrit que le baron de Cadenet garde si soigneusement, et qui doit être la pierre angulaire de ma fortune. Oui, oui... cet écrit, mis sous les yeux du roi... Monsieur est convaincu de haute trahison envers la personne de son frère... les deux reines sont exilées... Richelieu devient régent du royaume; et moi, son émissaire, son confident, j'arrive au sommet des dignités de l'état. Oh! ce papier... il me le faut à tout prix, il me le faut; mais je l'aurai!

SCENE III.

GIULIO, DESGRAVAUX.

DESGRAVAUX, *entr'ouvrant la porte de gauche.*

Voisin, êtes-vous déjà couché?

GIULIO, *à part, avec impatience.*

Desgravaux!

DESGRAVAUX, *entrant.*

Mais ces bougies qui brûlent... il ne peut pas être au lit.

Il soulève un peu les rideaux de l'alcôve.

GIULIO, *à part.*

Ah! que n'ai-je mis le verrou à cette maudite porte!

DESGRAVAUX, *laissant retomber les rideaux.*

Personne! (*Apercevant Giulio.*) Ah! vous voilà! Que faites-vous donc là?

GIULIO.

Vous voyez, je me chauffe.

DESGRAVAUX.

Au fait, il fait froid ce soir; mais notre valet commun vous a mieux servi que moi... je n'ai trouvé dans ma cheminée que deux mauvais tisons de bois vert... et vous, vous avez un feu de prince. (*Prenant un pliant et s'asseyant.*) Vous permettez qu'un instant je fasse comme si j'étais chez moi? (*Mouvement d'impatience de Giulio.*) Ah çà! pourquoi nous avez-vous donc quittés si vite... pourquoi n'êtes-vous pas resté après le souper, comme d'habitude, pour causer avec nous auprès du lit de Mme de Faverney?

GIULIO.

J'étais souffrant...

DESGRAVAUX.

Ah! en effet, vous ne paraissez pas à votre aise.

GIULIO.

Oh! ce ne sera rien...

DESGRAVAUX.

C'est peut-être ce prompt départ qui vous produit cet effet-là... Vous étiez bien vu dans ce château... vous y étiez traité comme un ami, comme un proche parent... Voilà qu'il ne reste plus personne pour la partie d'échecs; car moi, je pars aussi, je pars comme vous, demain matin.

GIULIO, *à part.*

Le maudit bavard!

Il se lève.

DESGRAVAUX, *se levant.*

C'est à Paris que vous allez, n'est-ce pas*?

GIULIO.

Je l'espère.

DESGRAVAUX.

Vous n'en êtes pas sûr?

* Desgravaux, Giulio.

GIULIO.

Non.

DESGRAVAUX.

C'est à Paris cependant que Mme de Faverney compte vous adresser ses lettres... elle m'a paru fort contrariée de recevoir vos adieux.

GIULIO.

J'ai été au désespoir de les lui faire.

DESGRAVAUX.

Et mademoiselle de Nangis est devenue toute pâle et toute tremblante quand vous lui avez baisé les mains.

GIULIO.

Il me semble qu'elle était fort gaie et fort tranquille ce soir à souper.

DESGRAVAUX.

N'importe... ce n'est pas elle ici qui vous regrettera le moins... écoutez, monsieur, je vais vous parler clairement... je ne suis pas diplomate; dans ma jeunesse, on m'avait surnommé Saint-Jean Bouche-d'Or, tant je disais nettement les choses. Vous partez à temps pour vous et pour tout le monde, car vous mettiez en péril ici votre propre fortune et celle de toute la famille... figurez-vous que Mme de Faverney avait imaginé de vous faire épouser sa nièce... elle aurait éloigné M. de Mauléon, fléchi le baron de Cadenet... êtes-vous riche, monsieur?

GIULIO.

Au contraire!

DESGRAVAUX, *lui tendant la main.*

Alors nous pouvons nous donner la main... et cet heureux état de choses n'aurait pas changé; car ma cousine, Mlle de Nangis, est la plus noble et la plus pauvre demoiselle de la province... il n'y a qu'une vieille tête branlante et radoteuse comme celle de Mme de Faverney qui ait pu songer à un pareil mariage.

GIULIO.

Vous êtes un homme positif en toutes choses, monsieur.

DESGRAVAUX.

Je suis un philosophe; c'est pourquoi je n'ai jamais voulu me marier... et vous, monsieur? Si vous n'avez pas trop peur d'engager votre liberté par des nœuds irrévocables, prenez un meilleur parti, faites-vous prêtre... un prêtre arrive à tout... voyez l'exemple de monseigneur le cardinal de Richelieu!...

GIULIO, *légèrement troublé.*

Merci de vos bons avis, monsieur, j'en profiterai; et maintenant recevez mes adieux les plus affectueux et les plus reconnaissans.

DESGRAVAUX.

Je les recevrai demain matin au point du jour... car je serai là pour vous tenir l'étrier et vous souhaiter un bon voyage... Bonsoir, seigneur Giulio.

Il sort.

GIULIO, *mettant le verrou à la porte de Desgravaux.*

Voici qui t'empêchera de revenir, si jamais l'envie t'en prenait!

SCENE IV.

GIULIO.

Enfin, le voilà parti! me voilà débarrassé de lui!... Mais le baron ne vient pas... voici l'heure où le silence règne dans le château, et il m'avait dit qu'aussitôt ce moment arrivé il monterait chez moi... S'il ne venait pas!... Oh! mais je ne me trompe pas!... j'entends marcher, c'est lui!... toutes mes précautions sont prises... C'est lui!... Un instant encore, et la clarté de ces bougies dira au dehors : Il en est temps, accourez!

SCENE V.

LE BARON, GIULIO.

LE BARON.

Me voilà, mon ami, me voilà... j'ai un peu tardé; mais c'était pour avoir la certitude que nul ne viendrait nous déranger... maintenant ils dorment tous dans le château.

GIULIO, *lui montrant le grand fauteuil.*

Monsieur le baron, veuillez donc vous placer dans ce fauteuil.

LE BARON.

Je le veux bien, d'autant que mes pauvres jambes me portent difficilement ce soir. (*Il s'assied.*) Oui, je suis tout faible, tout malade; oh je me fais vieux, monsieur de Lara, et ma vie ne tient plus qu'à un fil... fil bien léger qu'un rien pourrait briser.

GIULIO.

Ah! monsieur le baron, quelles idées vous avez là!

LE BARON.

J'aurais pourtant bien du regret de mourir avant monsieur le cardinal!

GIULIO.

Il est plus à bout de ses jours que vous, monsieur... Santa Maria! on lui donnerait cent ans : jaune, ridé, sans voix, le corps voûté, l'œil éteint, il ressemble à un sac de parchemin rempli d'ossemens.

LE BARON.

J'aurais quelque satisfaction à le voir ainsi un pied dans le sépulcre et se cramponnant pour ne pas y aller tout entier. Ah! c'est qu'on ne meurt pas volontiers, chargé de tant d'iniquités et laissant derrière soi tant de puissance, tant d'honneurs en héritage à ses ennemis!... Comme ils vont s'abattre sur cette curée!

GIULIO.

Gaston y aura la plus belle part.

LE BARON.

Oui. (*Tirant un papier de son sein.*) Mais ceci pourrait mettre cette belle part au néant. C'est le manifeste de Béziers... c'est ce brevet de lâcheté

dont j'avais promis de vous donner communication!

GIULIO, *à part.*

Oh! si je n'écoutais que mon impatience!

LE BARON.

Vous verrez s'il était imprudent, comme vous le prétendiez tantôt, de se fier à la parole de Gaston, quand on avait ceci pour gage... prêtez bien attention... Mais la chambre du chevalier Desgravaux est là... contiguë à la vôtre.

GIULIO.

Soyez sans inquiétude, le chevalier dort, et personne ne peut entrer ici; j'ai mis le verrou à cette porte.

LE BARON.

Très-bien. (*Ouvrant le papier et lisant.*) « Nous, » Gaston, fils de France, faisons savoir qu'après » nous être adressé au roi notre frère et au parle- » ment de Paris, pour demander justice contre » Armand, cardinal de Richelieu, perturbateur » du repos public et tyran de la noblesse et du » peuple, nous invitons tous nos bons serviteurs » à se joindre à nous, déclarant que notre inten- » tion est de prendre le gouvernement du » royaume et d'en chasser celui qui, contre nos » droits, s'est emparé de toute autorité; sans per- » mettre qu'il soit fait aucun déplaisir aux bons » et fidèles sujets qui se lèveront avec nous pour » le salut de l'État. Fait en notre camp de Bé- » ziers, le premier juillet seize-cent trente-deux. » GASTON. »

GIULIO.

Oui, c'est bien là sa signature.

LE BARON.

Eh bien! qu'en dites-vous?

GIULIO.

Je dis que la trahison est patente, et que Richelieu ferait la fortune de celui qui lui livrerait cet écrit.

LE BARON.

Oh! oui, certes on le ferait riche, celui-là. (*Se levant.*) Mais nul ne sera celui-là *.

GIULIO, *à part.*

Tu te trompes... celui-là, ce sera moi!

Il ouvre les rideaux de la fenêtre.

LE BARON.

Non, non, Richelieu; non, jamais tu ne posséderas cet écrit.

Il remet le parchemin dans son sein. On entend dehors le son d'un cor.

GIULIO, *à part.*

C'est le signal!

LE BARON.

Qu'est-ce que cela?

GIULIO, *avec une espèce d'étonnement.*

Quoi, monsieur le baron?

LE BARON.

Comment! vous n'avez rien entendu?

GIULIO.

Rien.

* Giulio, le Baron.

LE BARON.

C'est étrange... Me serais-je donc trompé? Mais il m'a bien semblé entendre le son d'un cor, là... sous cette fenêtre. (*Il court à la fenêtre.*) Ciel! que vois-je?

GIULIO.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Des hommes... des hommes en armes qui entrent dans le château... Ce son de cor... c'était un signal, un appel... oui... mais ces hommes sont des malfaiteurs. Courons, seigneur Giulio, courons à eux.

LÉONA, *accourant à moitié habillée.*

Monsieur le baron! (*Apercevant le baron.*) Ah! monsieur... si vous saviez!

On voit entrer plusieurs hommes armés.

SCENE VI.

LE BARON, LÉONA, LE CHEF DES SOLDATS, GIULIO, SOLDATS.

LE CHEF, *à ses soldats.*

Qu'on ne laisse entrer personne!

LE BARON.

Des soldats du roi!

LE CHEF.

Monsieur le baron de Cadenet?

LE BARON.

C'est moi! que voulez-vous?

LE CHEF, *lui présentant un parchemin.*

Voila qui vous l'apprendra.

LE BARON, *prenant le parchemin.*

Que penser? (*Lisant.*) « Nous, cardinal de Ri- » chelieu. » (*Parlant.*) Que me veut-il? (*Reprenant la lecture.*) « Nous, cardinal de Richelieu, » premier ministre de sa majesté chrétienne, » Louis XIII, roi de France, ordonnons au por- » teur des présentes d'aller au château du baron » de Cadenet, de s'en faire ouvrir les portes à » toute heure de jour ou de nuit... de faire per- » quisition partout, fouiller tout meuble, voir et » lire tout papier, à l'effet de trouver et saisir un » manifeste daté du camp de Béziers et portant » la fausse signature de son altesse royale mon- » sieur, frère du roi. Lequel manifeste, cacheté » et scellé aux armes du baron de Cadenet, devra » nous être remis dans le plus bref délai. RICHE- » LIEU. » Oh! mais je doute encore... Ai-je bien lu?

LE CHEF.

Et maintenant, monsieur le baron, permettez que nous nous acquittions de notre mission.

LE BARON.

Je ne permets rien, monsieur! Au contraire, je proteste hautement contre la nouvelle tyrannie de votre maître!

LE CHEF.

Pourtant il vous faut obéir.

LE BARON.

Obéir! Céder à la force, ce n'est pas obéir!... On vous a ordonné de visiter, de fouiller ce château... Faites donc!... mais je dois vous en prévenir, vous prendrez une peine inutile; vous ne trouverez pas ce que vous cherchez.

LE CHEF.

Je ne m'occupe que de l'exécution des ordres que j'ai reçus.

LE BARON.

Eh bien, exécutez vos ordres!

LE CHEF.

Guidez-nous donc!

LE BARON.

Vous guider, moi!... (*Montrant Léona.*) Cette fille a toute ma confiance; elle vous conduira!... (*Donnant ses clefs au chef.*) Voici mes clefs, allez!

LÉONA, *à part.*

Eh bien, ils ne sont pas au bout de leurs peines, je leur ferai faire une promenade dont ils se souviendront!

Pendant l'à-parté de Léona, Giulio fait un signe au chef des sbires, qui lui indique que le manifeste de Béziers est sur le sein du Baron.

LE CHEF, *au Baron.*

Mais tous vos papiers ne sont peut-être pas enfermés sous ces clefs... vous pouvez en avoir sur vous.

LE BARON.

Voudriez-vous par hasard mettre la main sur moi?

LE CHEF.

Mais...

LE BARON.

N'approchez pas... O mon Dieu, mon Dieu!... me voir à ce point humilié!

LÉONA, *à part.*

Et le seigneur Giulio, qui ne dit rien.

LE BARON, *à lui-même.*

Porter la main sur moi, lui!... Oh! ni lui ni personne ne serait assez osé pour cela! Venez, mes maîtres, venez, je vous défie tous!

GIULIO.

Juste ciel!

LE BARON.

Mais qu'ai-je dit? O mon Dieu! je suis un insensé! (*Avec calme au chef.*) Monsieur, vous avez reçu l'ordre de venir dans ce château chercher un écrit qui fait tache à l'honneur du frère du roi, et qu'on soupçonne être en mes mains... Eh bien! cet écrit, le voilà! (*Il le tire de son sein; mouvement de joie de Giulio.*) Oui, le voilà! voyez c'est bien celui qui vous a été désigné... daté du camp de Béziers, signé Gaston; et cette signature, monsieur... cette signature n'est pas fausse, elle est authentique... vous pourrez l'affirmer à Richelieu; mais vous ne lui direz que ce qu'il sait déjà... Aussi adroit que fourbe, il devait mentir, vous tromper, pour rester seul maître d'un secret d'état qu'il taira ou divulguera selon sa position et son crédit à la cour... L'infâme! moi aussi, j'aurais pu me servir de cet écrit comme d'un levier de fortune et de puissance... Mais j'avais trop de noblesse et de dignité dans l'ame pour en agir de la sorte.. Gage certain de la fidélité du martyr qui est dans le ciel, tu me rappelais tout le passé... tu me redisais le nom du bourreau de mon maître, de mon vieux général, il faut que je me sépare de toi, il le faut!

GIULIO, *à part.*

Enfin!...

LE BARON.

Mais te donner à Richelieu, jamais!

Il le jette au feu.

GIULIO, *à part.*

Ah! détruit! anéanti!

LE BARON.

Et maintenant avouez-le, monsieur, en me voyant hésiter à soutenir le défi que vous aviez tous reçu de moi... vous avez dit: Le vieillard a peur!... Peur!... mais la pensée m'était venue que j'avais sur mon sein le manifeste de Béziers, et vous le disputer, c'était vous le livrer, le laisser à Richelieu... Oh! plutôt mille fois passer pour le plus lâche des lâches... C'est que vous ne savez pas combien je l'exècre, cet homme... c'est que vous ne savez pas qu'en haine de lui, je donnerais ma fortune, mon sang, ma vie, mon honneur!... Ah! que ne suis-je jeune, que n'ai-je encore la force de faire la guerre! d'une main je prendrais une bannière, de l'autre une bonne épée, et je crierais: Aux armes! mort à Richelieu! Et je serais écouté, (*passant à Giulio, et lui serrant la main*) et de nombreux amis marcheraient avec moi... et l'infâme tomberait sous nos coups!... Mais je suis vieux, souffrant... je ne puis exhaler ma rage qu'en cris impuissans; je ne puis plus que maudire!... O malheur! malheur!

LE CHEF, *bas à Giulio.*

Qu'ordonnez-vous?

GIULIO, *bas.*

J'ordonne que ce vieillard soit libre et respecté!

LE BARON, *à Giulio.*

Oh! sortons, sortons... je ne veux pas que ces hommes puissent dire à Richelieu qu'ils m'ont vu sans force et près de tomber devant eux.

Il sort avec Giulio; puis le Chef et les soldats sortent.

SCENE VII.

LÉONA, *puis* DESGRAVAUX.

DESGRAVAUX, *frappant à sa porte.*

Monsieur de Lara!

LÉONA, *à elle-même.*

En voilà un événement!

DESGRAVAUX.

Mais ouvrez-moi donc!

LÉONA, *entendant frapper pour la première fois.*

Qui est-ce qui frappe donc comme ça? Seraient-ce encore des soldats du roi?

DESGRAVAUX.

Monsieur de Lara! monsieur de Lara!

LÉONA.

C'est la voix de M. Desgravaux.

Elle ouvre la porte.

DESGRAVAUX, *entrant avec son pet-en-l'air et coiffé d'un bonnet de coton.*

C'est bien heureux!

LÉONA, *riant de le voir ainsi costumé.*

Ah! ah! ah! est-il drôle comme ça!

DESGRAVAUX, *apercevant seulement Léona.*

Léona!

LÉONA, *riant encore.*

Oui, monsieur le chevalier.

DESGRAVAUX.

Toi! dans cette chambre! Ah çà! suis-je bien bien éveillé! ne suis-je pas somnambule?

LÉONA.

Non, non, vous n'êtes pas somnambule, allez, vous êtes bien éveillé?...tout ce qu'il y a de plus éveillé.

DESGRAVAUX.

Mais pourquoi est-tu là? Pourquoi M. de Lara n'y est il pas? pourquoi ces cris que j'ai entendus et qui m'ont presque fait croire qu'on s'égorgeait ici?

LÉONA.

On ne s'égorgeait pas; mais peu s'en est fallu... mais pardon, je me sauve...

DESGRAVAUX, *voulant la retenir.*

Mais dis-moi donc ce qui est arrivé?

LÉONA.

Vous saurez ça plus tard... je cours bien vite auprès de monsieur le baron... Après ce qui s'est passé, il a peut-être besoin de moi.

Elle sort par le fond.

SCENE VIII.

DESGRAVAUX, *seul.*

Elle me laisse là sans m'avoir rien appris... Que diable dois-je penser... Ah! je me creuserais la cervelle jusqu'à demain matin, je n'en serais pas plus avancé... Léona est allée chez monsieur le baron, suivons-la. (*Il va pour sortir par le fond, et il s'arrête tout-à-coup.*) Mais (*montrant la porte de gauche*) passons par ma chambre; par là (*indiquant la porte du fond*) j'aurais l'air de courir après Léona; et si l'on nous rencontrait, on pourrait supposer... une chambrière! fi donc!

Il sort par la gauche, et dans le même moment Giulio rentre par le fond.

SCENE IX.

GIULIO, *entrant triste et pensif et allant s'asseoir dans le grand fauteuil. Moment de silence.*

Adieu ce brillant avenir! ces honneurs! ces dignités! adieu tous mes beaux rêves d'ambition! (*Se levant.*) Je m'y étais si bien pris pour arriver à bonne fin! Depuis près de deux mois nul n'avait pu me deviner: nul n'avait même soupçonné que des hommes armés, venus avec moi de Paris, étaient cachés dans les environs, obéissant à mes ordres, et prêts, au premier signal, à faire irruption dans le château... Oh! je n'ai manqué ni de souplesse ni d'habileté, ni de ruse, ni de persévérance! mais c'est un fait accompli! il n'y faut plus songer!... je suis jeune... peut-être une occasion nouvelle se présentera pour me jeter sur le chemin de la fortune... et puis après tout, la fortune, les grandeurs, la puissance... est-ce là le bonheur? Le bonheur n'est-il pas de vivre obscur, oublié des hommes, en n'ayant au cœur qu'une seule pensée, celle de l'amour!... l'amour!... Ah! quel souvenir! Laure! pauvre enfant!... Oh! mais chassons de mon esprit cette triste et pénible idée... et bénissons le ciel de pouvoir m'éloigner de ces lieux sans la revoir... Mais ce projet dont elle me parlait!... (*Apercevant Laure qui entre par la porte du fond.*) Laure! grand Dieu!

SCENE X.

LAURE, GIULIO.

LAURE.

Giulio!

GIULIO.

Vous!... ah! les jours du baron sont en danger.

LAURE.

Non, oh! non, mon oncle est bien, tout-à-fait bien maintenant. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Giulio, je t'ai demandé si tu m'aimais, si tu serais heureux d'être à moi? et tu m'as répondu que ce serait ton vœu le plus cher!... je t'ai dit qu'il m'était venu une idée hardie, mais heureuse, et que nous serions unis... Eh! bien, voici l'instant!

GIULIO.

Que veux-tu dire?

LAURE.

Je veux dire, mon Giulio, que dans un moment, tout-à-l'heure, le comte de Mauléon me rendra sa parole, et mon oncle consentira à notre union.

GIULIO.

Mais tu es folle!

LAURE.

Oh! non, mais je t'aime!

GIULIO, *avec effroi, écoutant.*

Oh! mon Dieu!

LAURE.

Qu'as-tu donc?...

GIULIO.

Je ne me trompe pas... ce bruit...

LAURE.

Eh bien!...

GIULIO.

On vient ici... on s'approche...

LAURE.

Et tu trembles!... Mais tu ne m'as donc pas comprise? C'est mon oncle et M. de Mauléon... un avis secret...

GIULIO.

Va-t'en! va-t'en! malheureuse, tu te perds!

LAURE, *se jetant à son cou.*

Je me sauve!... car c'était le seul moyen d'être à toi!

SCENE XI.

MAULÉON, LE BARON, LAURE, GIULIO.

LE BARON, *à la vue de Laure.*

On ne nous avait pas trompés!

MAULÉON.

C'est bien elle! c'est bien Laure de Nangis!

LAURE.

Oui, Laure de Nangis, qui ne vivait, qui ne respirait que pour lui, et qui, désespérée, éperdue, en apprenant qu'il partait, est venue le supplier de ne la pas abandonner, de ne la pas livrer au plus affreux désespoir; car cet homme, voyez-vous... eh bien! je suis à lui!

LE BARON, *la saisissant par le poignet avec force.*

Infâme! infâme! (*Puis, la repoussant brusquement, il va droit à Giulio.*) Je t'avais reçu chez moi; je t'avais recueilli comme un ami... et, lâche séducteur, tu as couvert mon nom de honte et d'opprobre... Oh! prie Dieu! prie Dieu! car tu vas mourir!

Il tire son poignard.

LAURE, *se jetant aux genoux du Baron.*

Mon oncle, grâce, grâce pour lui!

LE BARON, *la repousssant.*

Grâce! non, non, vengeance!

LAURE, *toujours à genoux.*

Mais il n'est pas coupable!... c'est moi, moi seule!... Oui, j'accepterai ma honte toute entière, et je me soumets d'avance à tous vos mépris... Il partait! il s'éloignait sans me revoir!... Et c'est moi qui, dans mon fatal égarement, ai couru moi-même à ma perte, à mon déshonneur!... j'ai mérité la mort! je vous la demande à genoux! Tuez-moi, par pitié, tuez-moi!

LE BARON.

Laure, tu ne m'as pas dit vrai! n'est-ce pas? tu ne m'as pas dit vrai?

LAURE.

Ma honte vous répond assez!...

LE BARON.

Un serment! je veux un serment! Jure-moi que tu viens de me dire la vérité! ou je le tue!

GIULIO.

Elle s'accuse... mais je suis seul coupable... frappez-moi!

LAURE, *se cachant la tête dans ses mains.*

Oh! j'ai dit vrai... je le jure par le ciel que j'outrage et qui m'entend.

LE BARON *laissant tomber le poignard.*

Elle seule est coupable! oh!

Il reste un instant absorbé par sa douleur.

LAURE, *pleurant et à elle-même.*

Malheur! malheur sur moi!

MAULÉON, *montrant Laure et à part.*

Infortunée!

Il va à elle et veut la relever.

LE BARON, *en forçant Laure à demeurer à genoux.*

Reste à genoux, malheureuse, reste à genoux! (*A Mauléon.*) Auriez-vous pitié d'elle? vous!... Mais vous ne l'avez donc pas entendue?

MAULÉON.

Monsieur le baron, hier à mon arrivée je m'étais aperçu qu'un autre était l'objet des secrètes pensées de Mlle de Nangis, et que moi son fiancé j'étais oublié; mais je ne désespérais pas de reconquérir la tendresse de celle qui m'avait donné sa foi et ses sermens.... j'ai trop présumé de moi, je me suis mal jugé.. je rends à mademoiselle de Nangis sa parole, sa liberté, et je lui pardonne.

Il la relève.

LE BARON.

Et moi, je ne lui pardonne pas... demain, les portes d'un couvent s'ouvriront et se refermeront à jamais sur elle.

LAURE.

Qu'avez-vous dit? un couvent! ah! grâce! grâce!

LE BARON.

Laissez-moi!

LAURE.

Un couvent c'est un saint asile... c'est la maison de Dieu.. et Dieu me repoussera, me rejettera comme indigne... je le fléchirai, me direz-vous, à force de le prier.. mais la prière qui monte jusqu'à lui, la prière qui le fait nous absoudre.. elle ne sera pas dans mon cœur... Eh! comment y trouverait-elle place?... Mon cœur sera plein, toujours plein de cet amour qui me cause tant de maux et qui pourtant fait ma joie et mon bonheur. Ah! mon oncle, ne m'enfermez pas dans ce fatal couvent, ne m'ôtez pas tout espoir de me réconcilier un jour avec le ciel, ne me livrez pas au courroux éternel de Dieu!

LE BARON.

Assez! assez!

LAURE.

Et puis, dans ce couvent, je mourrai, oui je mourrai... car je ne le verrai plus, lui! et lui... c'est mon sang, c'est ma vie .. Mourir dans les larmes, dans la douleur! dans des tortures horribles... et par votre volonté.. oh! non! là, tout-à-l'heure, quand je vous disais : Tuez-moi!, vous

m'avez épargnée, vous m'épargnerez encore... mon oncle, mon bon oncle.. Ah! votre main frémit dans la mienne... vous soupirez... vous pleurez...(*avec élan*) vous pleurez!.. vous m'avez pardonné!..

LE BARON.

Relève-toi! (*Laure se relève et regarde le baron avec anxiété, mouvement de silence.*) Voici l'heure où nous allons nous incliner devant le Dieu qui a de l'indulgence pour tous les coupables et un pardon pour toutes les fautes... (*A Laure et à Giulio.*) Suivez-moi tous deux à la chapelle!

LAURE, *à part, avec joie.*

Ciel!

GIULIO, *tout troublé.*

Monsieur...

LE BARON.

Ne m'avez-vous donc pas compris?.. ne voyez-vous pas que je veux sauver l'honneur de ma famille?...

GIULIO.

Eh bien! monsieur... ce mariage...

LE BARON.

Achevez!..

GIULIO.

Il est impossible!..

LAURE.

Juste ciel!

LE BARON

Impossible, avez-vous dit? ce mariage est impossible!

GIULIO.

Oh! monsieur, si vous saviez...

LE BARON, *avec la dernière violence.*

Expliquez-vous donc?

LAURE, *avec exaltation et désespoir.*

Marié! marié!

GIULIO.

Non!.. oh! non!.. (*S'approchant du Baron.*) Monsieur... oh! la parole me manque... elle expire sur mes lèvres... jamais je n'aurai la force de faire cet aveu...

LE BARON.

Parlerez-vous, enfin?

GIULIO.

Eh bien! (*Puis, comme frappé d'un souvenir, il arrache une lettre de son sein.*) Tenez, monsieur, tenez, lisez... vous saurez tout.

LAURE, *au désespoir.*

O mon Dieu! mon Dieu! perdue, déshonorée!

LE BARON.

Qu'ai-je lu!... Oh! horreur, horreur!

MAULÉON, *au Baron.*

Mais qu'est-ce donc?

LE BARON, *sans leur répondre, courant à Giulio.*

Lâche! misérable!.. Ainsi tu apportes le déshonneur, et tu ne peux donner la réparation!... Oh! faut-il que ma rage soit impuissante...Tu le sais, lâche, tu le sais, je ne puis verser ton sang! mais, va-t'en.. va-t'en!.. je te voue à l'exécration des hommes et à la vengeance du ciel! Ah!... à moi!... à moi!...

LAURE.

Mon oncle!

LE BARON, *à Laure et à Mauléon.*

Cet homme! écoutez tous... ah! Dieu... Dieu le punira!...

LAURE.

Mon oncle! Du secours! (*Elle lui met la main sur le cœur.*) Mort!

MAULÉON.

Mort!

Tout le monde entre. Moment de silence.

GIULIO, *apercevant à terre le papier qu'il a remis au Baron, et qui s'est échappé de sa main.*

Ciel! ce papier!... (*Mauléon veut s'en emparer, Giulio le devance et le ramasse avant lui.*) A moi cet écrit, monsieur! c'est mon secret!...

MAULÉON.

Oh! je vous l'arracherai!

GIULIO.

Vous me tuerez plutôt! Venez, monsieur.. derrière la chapelle de Bon-Secours!

MAULÉON, *avec joie.*

Ah! le courage vous vient enfin!.. (*Saisissant Giulio par le bras.*) Partons! partons à l'instant! vous pourriez changer encore d'avis! et ce serait trop de lâchetés en un jour!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un petit salon meublé avec beaucoup de luxe. Des tableaux, de riches tentures, un tapis, des meubles élégans ; à droite de l'acteur, une porte allant dans l'intérieur de la maison ; plus loin, de ce côté et en biais, une fenêtre de laquelle on découvre la campagne et au loin le château de Saint-Germain ; dans le fond, une large porte-fenêtre ouvrant sur un joli jardin au milieu duquel, et un peu dans le lointain, on aperçoit un élégant pavillon praticable ; à gauche, et faisant pendant à la fenêtre de droite, une porte-fenêtre ouvrant sur une autre partie du jardin.

SCENE PREMIERE.

LÉONA, LAURE.

Au lever du rideau, Léona, assise près d'une table à droite, arrange ses cartes ; Laure est assise du côté de la fenêtre.

LÉONA.

Là... voici mon jeu de cartes tout préparé. Si la fantaisie vous en reprend, je pourrai me souvenir de mon ancien métier, et vous dire votre bonne aventure...

LAURE.

Giulio!.. Giulio!.. viendra-t-il donc aujourd'hui ?

LÉONA.

Mais il n'est pas tard... quatre heures viennent de sonner à l'église du Pecq ; et quelquefois le seigneur Giulio vient à minuit... vous savez qu'il ne quitte guère la cour, et que son service le retient souvent dans les appartemens de la reine!

LAURE.

Oui, son service le retient à la cour... Oh! quand je regarde les fenêtres de ce royal château de Saint-Germain, qui le soir resplendissent de clartés mouvantes ; quand, apportés par le vent les sons d'une musique éloignée s'élèvent par intervalle, répétés par les échos de la forêt, mon cœur se sent, il me semble que mon malheur doit venir de là.

LÉONA.

Quelles pensées, madame!

LAURE.

Si tu savais combien je voudrais me reposer enfin de ces terribles agitations! quelles peines amères, quels doutes déchirans m'assiégent! oui, il est riche, il est puissant ; il vit à la cour, et pourtant on t'a dit que personne n'y connaissait Giulio de Lara... O mon Dieu, mon Dieu! qui m'éclairera!

LÉONA, *riant.*

Mes cartes! (*D'un ton majestueux.*) Vous l'avez voulu, madame... l'oracle va parler.

Elle étale son jeu de cartes sur la table.

LAURE.

Je le veux bien... va, je suis folle!

Elle va s'appuyer sur la chaise de Léona.

LÉONA, *d'un ton grave.*

Et d'abord ce roi de cœur entre le sept de pique et l'as de carreau vous annonce d'une manière certaine que le seigneur Giulio s'appelle véritablement Giulio de Lara, qu'il occupe un emploi près de la reine, qu'il vous aime et qu'il ne vous a jamais trompée!

LAURE.

Oh! puisses-tu dire vrai!

LÉONA, *gravement.*

Les cartes ne trompent jamais... Oh! oh! voici de tristes nouvelles de quelqu'un que vous avez oublié, sans doute!

LAURE.

Eh! qui donc?

LÉONA.

Votre cousin Desgravaux.

LAURE.

Et que te disent les cartes?

LÉONA.

Que le pauvre homme est mort en se rendant au château d'un de ses parens!

LAURE.

Mon pauvre cousin!

LÉONA.

Dieu veuille avoir son ame, s'il en avait une! (*Continuant d'examiner ses cartes.*) Ah! mes cartes ne sont point de mon avis sur un autre point!

LAURE.

Que veux-tu dire?

LÉONA.

Oh! ceci est un secret à moi! une chose dont je ne vous ai pas parlé... quelqu'un que j'avais cru reconnaître à Paris, la dernière fois que j'y suis allée.

LAURE.

Mais qu'est-ce donc?

LÉONA.

Puisque je vous dis que je me suis trompée... que c'était une folie!

LAURE, *baissant les yeux.*

N'as-tu donc rien à m'apprendre sur M. le comte de Mauléon!

LÉONA.

Vous savez que, blessé dans son duel avec le seigneur Giulio et ramené au château, M. de

Mauléon n'avait pu découvrir le fatal secret... Vous, désespérée, la tête perdue, pour le connaître, ce secret, vous êtes partie pour Paris!

LAURE.

Et ce secret... il le possède toujours... Depuis cinq ans jamais il n'a voulu le livrer à mes prières.

LÉONA.

Votre voile, qu'en votre fuite vous laissâtes tomber sur les bords de la Sorgue, fit croire que vous y aviez cherché la mort; et moi, j'accréditai ce bruit, en attendant qu'il me fût permis d'aller vous rejoindre!

LAURE.

Tu voulais me sauver l'honneur!

LÉONA.

Quand, à mon tour, je quittai le château, M. de Mauléon, rétabli de sa blessure et persuadé de votre mort, avait reçu l'ordre de rejoindre en Catalogne son régiment. (*Examinant ses cartes.*) Maudites cartes! je les consulte en vain... elles sont muettes sur tout le reste... je n'y découvre qu'une chose...

LAURE, *vivement.*

Quoi donc?

LÉONA.

Eh! ce que nous savons, c'est que Mme de Faverney a succombé à ses souffrances, et que maintenant le château de Vaucluse est désert, abandonné, et qu'il n'y reste plus rien.

LAURE, *avec désespoir.*

Rien... que le souvenir de mon déshonneur!

LÉONA, *lui montrant deux cartes.*

Allons! tenez... voici deux cartes qui vont chasser toutes vos idées noires!

LAURE, *avec empressement.*

Et qu'annoncent-elles?

LÉONA.

Que monseigneur va venir.

LAURE, *avec joie.*

Tu le crois?

LÉONA.

J'en suis sûre.

LAURE, *se levant.*

Il va venir! Oh! il ne faut pas qu'il voie que j'ai pleuré... et pour lui plaire, je vais mettre cette parure qu'il aime tant... Viens, Léona, tu vas m'aider.. Christine est toujours dans le jardin, n'est-ce pas?

LÉONA.

Ne la voyez-vous pas d'ici?

LAURE, *vivement.*

Et tu es bien sûre qu'il va venir?

LÉONA.

Faut-il donc vous le répéter? (*A part.*) Si mes cartes m'en ont dit un mot, je veux mourir!... Mais bah! ne fallait-il pas la consoler?... j'ai de plus gros péchés sur la conscience.

Laure sort; Léona va la suivre, quand elle est arrêtée par Giulio.

GIULIO.

Préviens ta maîtresse que je suis ici.

LÉONA.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Tiens! j'avais deviné juste.

Elle sort.

SCENE II.

GIULIO, *seul.*

Il faut que je la décide à partir aujourd'hui pour Paris, avec Léona et Christine... Il faut qu'elle parte dans une heure... j'ai besoin de cette maison pour le reste du jour... J'ai donné secrètement mes ordres pour que le pavillon du jardin fût décoré avec luxe, avec élégance. (*Allant à la fenêtre.*) Bien... on a sablé la grande allée et disposé ces caisses d'orangers... Tâchons surtout de détourner les soupçons de Laure... Pauvre femme! Mais en l'attendant, voyons ces rapports. (*Lisant.*) « Le régiment d'Auvergne vient de rentrer en » France après avoir fait les guerres de Catalogne; » le major de Mondurand est parti pour Paris, où » il est arrivé: je le fais surveiller avec soin, et » s'il lui prend fantaisie de sortir de la ville par » la route qui conduit au Pecq, il sera arrêté sur- » le-champ. » Arrêté! qui vous a dit cela, monsieur? Ces gens pèchent toujours par excès de zèle... surveiller, c'est bien; mais arrêter! Du reste, je n'en doute point... Ce major du régiment d'Auvergne n'est autre que le comte de Mauléon qui a pris ce nom de Mondurand d'un fief de sa famille. (*Lisant d'autres papiers.*) Qu'est-ce ceci?... « Demandent à entrer dans la police » secrète de votre seigneurie : 1e Deux révérends » pères jésuites, très-vivement recommandés par » monseigneur le nonce de sa sainteté et sa ma- » jesté la reine Anne d'Autriche. » (*Vivement.*) Accordé! accordé!... « 2e Un gentilhomme du » comtat d'Avignon, le chevalier Desgravaux, que » des malheurs de famille obligent à prendre ce » parti désespéré. » (*S'interrompant.*) Desgravaux!... mais je ne me trompe pas, c'est le cousin du château de Vaucluse, qui, il y a cinq ans... Diable! s'il allait me reconnaître un jour... voir Laure!... ceci mérite réflexion. (*Continuant de lire.*) « Et pour mettre sur-le-champ à l'épreuve le » zèle et les dispositions de M. le chevalier Des- » gravaux, l'un de vos fidèles serviteurs se trou- » vant subitement empêché par maladie grave, » j'ai confié au dit Desgravaux une mission se- » crète et d'urgence... je l'ai muni de toutes les » instructions nécessaires, et j'ai tout lieu de » croire qu'il s'en tirera avec succès. » C'est aller un peu trop vite, monsieur! et je vous blâmerai de ne pas attendre mes ordres..... mais voici Laure!

SCENE III.

GIULIO, LAURE.

LAURE, *entrant, et apercevant Giulio.*

Enfin, vous êtes venu! oh! combien je vous ai attendu!

GIULIO, *la baisant au front.*

Comment avez-vous passé le temps depuis que je vous ai vue?

LAURE.

Tristement; vous le savez, je n'ai de joie qu'en votre présence!

GIULIO.

Je vous en remercie, bel ange.

LAURE.

Mais toutes mes joies sont courtes et rares comme vos visites.

GIULIO.

Je viendrais plus souvent si j'avais plus de temps; mais si vous saviez, Laure, comme les heures, les jours, les semaines s'envolent!... j'ai des obligations dont je suis esclave; ma vie s'écoule au milieu de mille soins qui m'ôtent à moi-même; je ne m'appartiens pas.

LAURE, *s'asseyant sur un coussin à ses pieds.*

Ne vivrez-vous donc jamais pour vous et un peu pour moi? Ne renoncerez-vous donc pas à ces chaînes si lourdes que vous traînez toujours avec plus de fatigue et d'esclavage?

GIULIO.

Oh! il y en a pour long-temps encore, et peut-être mourrai-je à la peine!

LAURE.

Mais pourtant tu n'es pas heureux ainsi, Giulio! Tes jours se passent dans je ne sais quelles arides et pénibles occupations! Et quel est le but de tant d'efforts? que veux-tu de plus que ce que tu as? Vois comme ta vie serait bonne ici, avec moi et ta fille! N'est-ce pas, Giulio que tu voudras vivre enfin pour nous deux?

GIULIO, *souriant.*

Plus tard.

LAURE.

Plus tard... Y a-t-il du nouveau à la cour?... Quitterons-nous bientôt Saint-Germain?

GIULIO.

Pas avant le nouvel an, je crois; le cardinal de Richelieu est fort mal de sa toux; il change à vue d'œil, le pauvre homme! il y a des paris qu'il n'ira pas aux fêtes de Noël.

LAURE.

Ce sera un grand politique de moins en ce monde; et le roi aura grand'peine à démêler sans lui les affaires de son royaume.

GIULIO.

Surtout s'il s'y applique lui-même.

LAURE.

Après trente-deux ans de règne, il en serait à son apprentissage?

GIULIO, *étonné.*

Vous êtes fort au courant des affaires politiques, à ce qu'il me paraît? (*Souriant.*) Et vous avez déjà songé sans doute au successeur de Richelieu?

LAURE.

Mais ce pourrait bien être une autre éminence, le cardinal de Mazarin.

GIULIO.

Vous croyez? (*Passant ses mains dans les cheveux de Laure.*) Vous êtes merveilleusement belle aujourd'hui, madonna Laura!

LAURE.

Mais dites-moi, Giulio, les changemens qui surviendront à la mort du cardinal ne feront-ils rien à votre position?

GIULIO.

Qui peut prévoir les événemens? de plus habiles que moi ne peuvent dire ce qui doit arriver. Quelle belle place va laisser vide celui qui depuis vingt-deux ans est le véritable roi de France! Que de pouvoir, de richesses, de grandeurs il va échanger contre six pieds de terre! Voilà ses vastes projets finis: il meurt avant son maître, sans avoir atteint le dernier terme de son ambition! Richelieu ne sera pas régent du royaume! Ah! ah! quelle pauvre figure il fera dans son linceul quand monsieur viendra lui jeter de l'eau bénite! l'astre d'Anne d'Autriche se lève, et déjà tous les courtisans tournent le dos au roi et au ministre moribond pour saluer de loin le nouveau pouvoir.

LAURE, *timidement.*

Vous êtes attaché à la maison de la reine? mais je ne sais pas au juste quel est votre emploi!

GIULIO, *haussant les épaules.*

Et quand vous le sauriez, cela le rendrait-il plus brillant et plus sûr? A quoi bon vous tourmenter de toutes ces choses? Laissez-m'en le souci. Vous êtes curieuse, Laure; c'est égal, je vous aime! vous êtes si belle!

LAURE.

Oh! si vous me parliez toujours ainsi!... Ah! Giulio, vous seriez plus heureux, si vous me donniez toujours votre confiance!

GIULIO, *lui baisant les mains.*

Que tes mains sont admirablement belles! je veux qu'un peintre les mette dans un de ses tableaux.

LAURE.

Mais alors il verrait mon visage.

GIULIO.

Tu garderais ton masque.

LAURE.

Tu es donc jaloux, mon Giulio?

GIULIO.

Jaloux! non!

LAURE.

Alors pourquoi me tenir ainsi cachée?

GIULIO.

Parce qu'il est inutile de t'exposer aux regards,

aux fleurettes des raffinés de la cour; je suis homme de précaution : ce soir, par exemple, je t'éloigne d'ici.

LAURE, *toute émue.*

Comment! encore! Vous voulez que je parte! que je retourne à Paris, dans cette rue étroite et sombre où il n'y a ni air ni soleil!... Ah! lais-laissez-moi ici!

GIULIO.

Vous ne vous en irez que pour un jour! mais ce soir il ne doit y avoir personne dans cette maison.

LAURE.

Et pourquoi ?

GIULIO.

Le roi, tout faible et tout malade qu'il est, veut se donner le plaisir d'une chasse aux flambeaux dans la forêt du Vésinet; toute la cour y sera, car la reine doit suivre la chasse. Il serait possible qu'en passant devant cette maison quelque seigneur, quelque dame eût la fantaisie d'y entrer...

LAURE.

Eh bien, restez, vous serez là pour en faire les honneurs; (*scrutant Giulio*) on dirait que c'est à cette intention que vous avez fait décorer le petit pavillon et sabler l'allée du jardin!

GIULIO.

Folle! y penses-tu?... ces apprêts, tu le sais, ne sont que pour toi.

LAURE, *avec une résignation affectée*.*

Je m'en irai donc, je retournerai à Paris.

GIULIO.

Dans une heure un carrosse viendra te chercher, ainsi que Christine et Léona.

LAURE.

Des gens à vous ?

GIULIO.

Non; ce sera comme la première fois... tu ne dois pas même leur dire mon nom.

LAURE, *de même.*

Alors, je n'aurai garde... et quand devrai-je revenir ?

GIULIO.

Quand tu voudras... dès demain; n'es-tu pas la maîtresse ici?... Surtout garde bien ton masque, et ne parle à personne le long de la route... Adieu. Ah! j'oubliais... un point important (*lui donnant un anneau*) tiens, prends cet anneau... Dans ces temps de trouble, et surtout un jour de chasse, la route de Saint-Germain est soigneusement observée... Si par hasard les gens de la police arrêtaient ton carrosse, montre-leur cet anneau; ce sera ton sauf-conduit!

LAURE, *prenant l'anneau.*

Merci... Quand vous reverrai-je?

GIULIO.

Dans quelques jours sans doute.

LAURE, *tristement.*

J'attendrai donc!... Giulio, vous partez sans embrasser votre fille?

* Laure, Giulio.

GIULIO.

Oh! non... je l'aperçois qui joue dans le jardin, je vais lui dire adieu... (*Souriant.*) Elle va me gronder encore, me dire que je vous fais pleurer... C'est vous qui lui apprenez cela, tête folle!

LAURE.

Je t'accompagne jusqu'à la petite porte du jardin.

GIULIO.

Non, non, reste ici, je le veux, je t'en prie. (*Il lui baise la main.*) Au revoir, Laure, au revoir... surtout, soit prête dans une heure, ne l'oublie pas! Adieu, ma belle Laure ! adieu.

Il l'embrasse et sort.

SCENE IV.

LAURE, *seule.*

Je ne partirai pas! Oh! je saurai enfin pourquoi il m'éloigne!... Cette partie de chasse, cette jalousie supposée!... cette crainte qu'on m'aperçoive!... vains prétextes dont je ne serai point plus long-temps la dupe! Il me trompe! il me trahit!... Plus de doute, j'ai une rivale! mais je saurai tout... je la connaîtrai !... Je reste !... oui, je reste. Ah! c'est Léona!

SCENE V.

LAURE, LÉONA.

LÉONA, *toute agitée.*

Ah! madame!...

LAURE.

Eh bien, qu'as-tu ? Quel est ce trouble?

LÉONA.

Monseigneur Giulio venait à peine d'embrasser Christine, et de sortir par la petite porte du jardin, quelqu'un s'est présenté à la grande entrée, et j'ai cru reconnaître...

LAURE.

Qui donc?

LÉONA.

M. le comte de Mauléon.

LAURE, *dans le plus grand trouble.*

Le comte de Mauléon!

LÉONA.

Oui, madame.

LAURE, *avec épouvante.*

Il ne t'a pas reconnue? il ne t'a pas vue?

LÉONA.

Au contraire, il m'a appelée par mon nom!... il m'a dit de lui ouvrir la grille...

LAURE.

Eh bien !

LÉONA.

J'ai obéi... et suis accourue près de vous!

LAURE, *éperdue.*

Qu'il n'entre pas ! qu'il n'entre pas! je mour-

rais de honte !... Oh ! mon Dieu ! cette voix ! cette voix !...

LÉONA.

C'est lui !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAULÉON.

MAULÉON, *au fond.*

Laure de Nangis, est-ce vous que je vois ?

LAURE.

C'est moi, monsieur de Mauléon !

Légère pause.

MAULÉON.

Cet enfant que j'ai vu jouer dans le jardin...

LAURE, *tombant dans un fauteuil et se cachant le visage dans ses mains.*

Ah !...

Léona sort.

SCENE VII.

LAURE, MAULÉON.

MAULÉON.

Ce que je vois est-il bien réel? Mais je vous ai crue morte, ensevelie pour jamais dans le gouffre de Vaucluse !

LAURE.

Ah! plût à Dieu que je fusse véritablement morte alors! Mon agonie n'eût duré qu'un moment, et depuis cinq ans! est-ce vivre, de n'oser paraître à la face du monde, et de traîner misérablement sa honte sous la volonté d'un homme? Est-ce vivre d'avoir renoncé à sa famille, à son nom, à cette estime de soi-même qui soutient et qui console? Mais si vous saviez tout, vous auriez encore pitié de moi, monsieur!

MAULÉON.

Oh! l'Italien! l'Italien!... Giulio de Lara!...

LAURE.

Il m'a déshonorée... et il aime à présent une autre femme... il me quitte pour elle !...

MAULÉON.

Traître et lâche! Oh! je le reconnais bien là. Il n'a eu dans sa vie qu'un seul moment de courage... c'était pour défendre son secret... dans ce fatal duel où le sort a trahi mon bras! Mais j'irai le trouver, cet homme, et il faudra bien qu'il vous épouse, il le faudra! Car maintenant, Laure, vous avez un appui, un protecteur!... Voyons, Laure, voyons... il faut tout me dire, et nous aviserons ensuite aux moyens de réparer votre malheur... Courage!

LAURE.

Oh! vous saurez tout un jour... Mais d'abord ne songeons qu'à la trahison qui me menace.

MAULÉON.

Mais cette trahison, qui vous l'annonce?

LAURE.

Depuis cinq ans je me fie aux promesses de Giulio... mille fois, il m'a déclaré que tout son désir était de m'épouser, mais qu'il fallait attendre .. Au commencement de cet été, il nous a fait quitter l'asile retiré que nous occupions à Paris, pour nous faire habiter cette campagne... Depuis que nous sommes ici, ses visites deviennent plus rares de jour en jour, et il me donne pour prétexte son service qui le retient à Saint-Germain, près de la reine.

MAULÉON.

Mais quel emploi y occupe-t-il?

LAURE.

Je l'ignore... Il ne souffre pas volontiers les questions, et il n'y répond jamais... Mais ce qui augmente mes soupçons, ce qui annonce un mystère que je veux éclaircir à tout prix, c'est que depuis quelque temps, à certains jours, et sous les plus légers prétextes, il nous fait mystérieusement partir pour Paris, Léona, Christine et moi. Aujourd'hui encore, nous devons quitter cette maison... et un air de fête et de luxe, des préparatifs dans le pavillon du jardin, me donnent l'assurance qu'il reçoit une femme en ce lieu... Oui, tout me présage cette abominable trahison.

MAULÉON.

Quand devez-vous quitter cette maison, partir pour Paris ?

LAURE.

Avant une heure, une voiture doit venir nous prendre... Ah! tenez, tenez, j'oubliais... (*Présentant à Mauléon la bague que lui a donnée Giulio de Lara.*) Grâce à cet indice, vous pourrez me dire peut-être quel est Giulio de Lara, quelle charge il remplit à la cour?

MAULÉON.

Quelle est cette bague?

LAURE.

C'est Giulio qui me l'a remise! Il m'a dit que, si notre voiture était arrêtée sur la route par les gens de la police, cet anneau me servirait de sauf-conduit.

MAULÉON, *examinant la bague avec attention.*

Des armes!... un chiffre inconnu!... Quel mystère!...

Il rend la bague à Laure.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, *accourant.*

Une voiture s'arrête à la porte... ce sont des valets à livrée noire... Le cocher dit qu'il vient chercher deux dames et un enfant.

LAURE, *vivement.*

C'est la voiture qui doit nous emmener... elle est envoyée par Giulio.

MAULÉON.

Eh bien, Laure, partez... partez à l'instant avec Christine et Léona... Indiquez-moi où je pourrai vous rejoindre à Paris. Moi, je reste ici! caché dans cette maison, je verrai tout.

LAURE.

Oh! non, je l'ai juré, je veux rester, je resterai... il me croira partie... d'ici on peut tout voir; car c'est là dans le pavillon, j'en suis certaine.

MAULÉON, *donnant une bourse à Léona.*

Eh bien, Léona, cette bourse au cocher, pour être sûr de sa discrétion, et qu'il parte à l'instant pour Paris.

LÉONA.

J'y cours. (*Fausse sortie.*) J'ai un autre sujet d'inquiétude... il m'a semblé voir plusieurs hommes armés rôder aux environs de la petite grille du jardin... Je renvoie le cocher, je reviens à l'instant, et je ramène Christine; car ces hommes me font peur.

Elle sort.

SCENE IX.

LAURE, MAULÉON.

MAULÉON, *regardant par la fenêtre, avec inquiétude.*

Léona ne s'est pas trompée... il y a du monde à la petite grille... ce sont des hommes de mauvaise mine.

LAURE.

O mon Dieu!

MAULÉON, *regardant toujours.*

Plus de doute... ce sont des exempts de la police.

LAURE.

Des exempts de la police!

MAULÉON, *revenant à Laure.*

Ne vous effrayez point, Laure! ne suis-je pas là pour vous défendre?

SCENE X.

LES MÊMES, DESGRAVAUX, EXEMPTS *et* GARDES; *puis* LÉONA, CHRISTINE.

DESGRAVAUX, *au fond, parlant aux exempts.*

Gardez toutes les issues, et que personne ne sorte d'ici!... (*Allant à Mauléon.*) Monsieur de Mondurand, je vous arrête! (*Le reconnaissant.*) Ah! mon Dieu!...

Il fait un pas en arrière.

LÉONA, *reconnaissant à son tour Desgravaux.*

Mais je ne me trompe pas... cette voix... cette tournure...

LAURE.

C'est le chevalier Desgravaux!...

DESGRAVAUX, *se retournant tout épouvanté, à la voix de Laure.*

Mademoiselle Laure de Nangis!... Mais vous n'êtes donc pas morte!

LÉONA, *secouant Desgravaux.*

Mais vous n'êtes donc pas mort!...

DESGRAVAUX.

Mort!... j'en serais bien fâché...

MAULÉON, *avec mépris.*

Mon cousin Desgravaux, je vous fais bien mon compliment, vous faites là un joli métier!

LÉONA.

N'avez-vous pas de honte?... Moi qui ne suis qu'une pauvre fille, je rougirais de manger de ce pain-là...

Elle sort par la droite, emmenant Christine.

SCENE XI.

LES MÊMES, *hors* LÉONA *et* CHRISTINE.

DESGRAVAUX.

Écoutez donc... écoutez donc... Quand on n'en a pas d'autre, et qu'on tient à soutenir l'honneur de son nom... et puis il y a bien un peu de la faute de tous mes nobles parens... Ne voilà-t-il pas qu'ils s'avisent tous de mourir ou de s'en aller je ne sais où!.. Quand j'ai eu mangé jusqu'à la dernière pierre de mon château, où il pleut toujours, jusqu'à la dernière broussaille de mes champs où il ne pousse rien, je me suis dit: Desgravaux, mon ami, tous tes amis sont morts, ta belle cousine, mademoiselle de Nangis, s'est jetée à l'eau... pardon, je le croyais. M. de Mauléon fait la guerre en Castille, tu ne peux pourtant pas souffrir que le dernier des Desgravaux meure de faim... alors c'est au gouvernement à te nourrir... Et aussitôt...

MAULÉON, *avec dédain.*

Vous vous êtes fait le vil agent de Richelieu?

DESGRAVAUX, *vivement.*

Ou d'un autre... ceci est mon secret... Du reste, mon cousin, je suis charmé de voir qu'il y a erreur..... je venais arrêter M. de Mondurand, major du régiment d'Auvergne, et non pas M. de Mauléon...

MAULÉON.

Faites donc votre devoir!.. je ne devrai pas ma liberté à un mensonge... je suis le major du régiment d'Auvergne, j'ai pris le nom de Mondurand d'un de mes fiefs de Touraine...

DESGRAVAUX.

Vraiment, mon cousin, vous me désolez, je ne demandrais pas mieux que de vous laisser partir, de m'en aller en Touraine avec vous... et voilà maintenant qu'il faut que je vous arrête!

LAURE, *bas à Mauléon.*

Sauvez-vous!... sauvez-moi!... (*lui glissant l'anneau dans la main.*) Tenez... cette bague!

MAULÉON, *prenant la bague, à part.*

Oui, c'est un moyen de savoir la vérité!.. (*haut avec ironie.*) Monsieur Desgravaux, j'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'accomplissement de vos devoirs, et si vous sauriez, pour les remplir, étouffer toutes vos affections... je vois que

l'état possède en vous un bon serviteur... mais cette fois il n'exige pas de vous un si cruel sacrifice... je suis à l'abri de toute poursuite, monsieur Desgravaux... j'ai un sauf-conduit dont vous reconnaîtrez sans doute la valeur... (*lui présentant tout-à-coup l'anneau*) et cette bague !...

DESGRAVAUX, *reculant avec respect.*

Ah ! mon Dieu !

LAURE *à part.*

Il est sauvé !

MAULÉON, *à part.*

Quel est donc ce Giulio ?... (*Haut.*) Eh bien ! monsieur Desgravaux, vous reconnaissez, n'est-ce pas, la toute-puissance de ce sauf-conduit ?

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Sans aucun doute.

MAULÉON, *à part.*

Oh ! si je pouvais savoir ! (*Haut.*) Vous avez reconnu les armes, le chiffre de monseigneur...

DESGRAVAUX, *bas à Mauléon.*

Chut !.. chut !.. ne le nommons pas.

MAULÉON, *à part avec rage.*

Je ne saurai rien encore. — Oh ! mais demain il faudra bien qu'il me dise tout.

DESGRAVAUX.

Et maintenant, mon cousin, il ne me reste qu'à m'excuser, qu'à vous prier d'oublier le souvenir de cette petite scène désagréable... (*Bas à Mauléon.*) Nous nous verrons sans doute... chez lui... chez monseigneur... (*Aux exempts qui sont restés au fond.*) Messieurs nous allons partir... il y a eu méprise. (*A Laure.*) Au revoir, ma charmante cousine. (*A Mauléon.*) Mon cousin, si vous allez jamais habiter votre fief de Touraine...comptez sur moi ! (*A Léona qui rentre avec des lumières.*) Et toi, ma belle Léona...

Il veut lui prendre la main.

LÉONA, *le repoussant.*

Mes cartes m'avaient pourtant dit que vous étiez mort !... c'est égal, allez, vous ne vivrez pas !

Elle sort en poussant devant elle Desgravaux et les exempts.

SCENE XII.

LAURE, MAULÉON.

LAURE.

Eh bien ! douterez-vous encore de sa puissance ?...

MAULÉON.

Mais quel est donc cet homme ?... ce mystérieux Giulio !... Oh ! mais tout-à-l'heure il doit venir en ces lieux, tout-à-l'heure nous saurons tout... Patience, Laure patience... et ayez bon espoir ; car, je vous l'ait dit, vous avez maintenant un appui, un protecteur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LÉONA.

LÉONA, *rentrant.*

Silence ! silence !..

Elle éteint les lumières.

LAURE.

Mais qu'as tu donc ?

LÉONA.

Parlez bas, vous dis-je... je les ai fait sortir par la petite porte... et en revenant j'ai vu, du côté de la grille, un brillant cortége... des pages avec des flambleaux... des dames... des courtisans... des seigneurs qui se dirigeaient de ce côté.

LAURE, *vivement.*

Ce sont eux !

LÉONA, *à la croisée du fond.*

Oh ! venez... venez... la grille s'ouvre !

LAURE, *à la croisée.*

Ils entrent ici !...

MAULÉON, *de même.*

Que de monde !...

On voit des pages qui portent des flambeaux et se dirigent vers le pavillon ; ils sont suivis de plusieurs dames et seigneurs derrière lesquels marchent Giulio donnant la main à une dame jeune, belle et richement parée.

LAURE, *hors d'elle.*

Oh ! ne voyez-vous pas !... là... donnant la main à cette dame ; si belle, si noble, si majestueuse !...

MAULÉON.

Eh bien ?...

LAURE.

Vous ne le reconnaissez pas !... c'est lui !... c'est Giulio !...

MAULÉON.

Giulio !... ah ! mon Dieu !.. ce costume... ce nombreux cortége !...

LAURE.

Qu'est-ce donc ?

MAULÉON.

Malheureuse !... cette femme ! c'est la reine... cet homme ! c'est le cardinal Mazarin !

Laure pousse un cri et tombe evanouie dans les bras de Mauléon et de Léona qui la soutiennent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le couvent des Carmélites. Au second plan est une grille qui sépare le parloir des religieuses de celui des personnes séculières ; cette grille est voilée d'un rideau de toile noire. A droite de l'acteur, la porte qui communique du couvent au parloir des religieuses ; à gauche, une fenêtre avec des barreaux, fermée par un rideau; de chaque côté de la grille du fond on doit voir deux tableaux de sainteté; pour meubles, quelques chaises de paille, comme dans une église.

SCENE PREMIERE.

SOEUR MADELEINE, SOEUR MARIE.

Au lever du rideau, elles sont assises et elles travaillent à l'aiguille.

SOEUR MADELEINE, *à sœur Marie qui cesse de travailler, et qui devient tout-à-coup triste et rêveuse.*

Qu'avez-vous donc, sœur Marie? pourquoi cet air triste et pensif?... Vos idées seraient-elles encore au passé, ma sœur?

SOEUR MARIE.

Eh bien, oui, oui, je suis coupable. (*Montrant la fenêtre à gauche.*) Par cette fenêtre, nous arrivent de temps à autre, à travers les barreaux, quelques bruits éloignés du monde... et alors, je ne sais quels regrets me viennent au cœur... Oui, je pense à ce monde que j'ai quitté... et je le regrette, je crois.

SOEUR MADELEINE.

Pauvre enfant!... Votre faute est-elle donc sans excuse? Il y a si peu de temps que vous êtes parmi nous... Ce n'est pas au bout d'une année seulement qu'on devient une vraie carmélite. Allons, ma sœur, de la résignation, de la persévérance... le cloître est un asile où se retrempe le courage, où la vie s'épure et se renouvelle.

SOEUR MARIE.

Eh bien, ma sœur, je ne faiblirai pas... je prierai avec ferveur, et bientôt, je l'espère, je serai digne de Dieu. Et puis, comment ne deviendrais-je pas meilleure en suivant vos leçons, en vous prenant pour exemple et pour guide!

SOEUR MADELEINE.

Oh! non, pas moi, ma sœur... Mais voulez-vous un guide sûr... un guide qui vous instruise dans la pratique de toutes les vertus... ayez toujours devant les yeux notre sœur de la Miséricorde... c'est une sainte, celle-là!

SOEUR MARIE.

Sœur de la Miséricorde n'a donc pas, comme on me l'a dit, de grandes fautes à expier?

SOEUR MADELEINE.

Oh! oui, cette femme fut coupable un jour!... Mais, perdue devant le monde, elle qui avait volontairement rayé son nom d'entre les vivans, et qui, dominée par un amour sans bornes, lui avait sacrifié ses remords, son honneur et la fierté de son rang, cette femme s'est relevée de son avilissement par une éclatante conversion... Oh! oui, depuis douze années de retraite et d'austère pénitence, sœur de la Miséricorde a su réconcilier avec Dieu la coupable Laure de Nangis.

SOEUR MARIE.

On m'avait dit aussi que cette Laure de Nangis était mère quand elle vint aux Carmélites.

SOEUR MADELEINE.

On vous a dit vrai, elle avait une fille.

SOEUR MARIE.

Qu'elle a perdue!...

SOEUR MADELEINE.

Non, ma sœur... un noble et digne gentilhomme a été l'appui de cet enfant, son protecteur... Proscrit par le cardinal pendant nos troubles, il veille sur elle du fond de l'exil... il lui tient lieu de père; car il n'est plus, cet homme qui a porté le malheur et la honte dans toute une famille... c'est du moins ce qu'on m'a raconté.

SOEUR MARIE, *se levant.*

Ainsi plus de parens, puisque sa mère est, pour ainsi dire, morte pour elle! Mais quelquefois sans doute, sœur de la Miséricorde voit la jeune orpheline?

SOEUR MADELEINE.

Depuis douze ans, elle ne l'a jamais vue.

SOEUR MARIE, *avec étonnement.*

Jamais!...

SOEUR MADELEINE.

Souvent la jeune fille a sollicité la faveur d'être admise auprès de sa mère... (*montrant la grille du fond*) de lui parler sans la voir, à travers cette grille et ce rideau, selon la règle de notre couvent; mais elle a toujours refusé. « Ma fille, disait-elle, Dieu sait si je l'aime, Dieu sait, si avant de m'ensevelir dans ce cloître, j'ai assuré son bonheur et son avenir; mais je ne veux pas entendre sa voix... oh! je craindrais trop de ne pouvoir imposer silence à une affection irrésistible!... Cependant aujourd'hui, plus sûre d'elle-même sans doute, ou vaincue par son amour, elle a consenti à recevoir la visite de son enfant... car c'est sœur de la Miséricorde que nous attendons ici, dans ce parloir, et suivant la règle de notre maison, nous devons assister à cet entretien.

SOEUR MARIE.

Que m'apprenez-vous? (*Montrant la grille du*

fond.) Et la jeune orpheline est peut-être déjà là, n'est-ce pas?... là, derrière cette grille toujours voilée, dans le parloir des visiteuses!... Pauvre jeune fille, comme le cœur doit lui battre de joie et de bonheur!

SOEUR MADELEINE.

J'entends, je crois, sœur de la Miséricorde!

SOEUR MARIE.

Oui, c'est elle... La voilà!...

SCENE II.

LES MÊMES, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Pardon, mes sœurs, si je vous ai fait tant attendre... mais ce jour est pour moi un jour d'épreuve. Là, tout-à-l'heure, la religion et le monde vont se disputer mon cœur, et pour faire triompher Dieu, il m'a fallu chercher des forces dans une fervente prière... et ces forces, je les ai, mes sœurs, du moins, je le crois. (*Avec inquiétude.*) Mais la sœur tourière tarde bien à m'amener ici ma fille!

SOEUR MADELEINE.

Ici... Que dites-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *avec un élan de joie.*

Ici, oui, mes sœurs, ici! ma fille va venir dans notre parloir.

LA TOURIÈRE.

Dans notre parloir?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Vous êtes surprises... Ah! sans doute, il ne nous est pas permis de montrer notre visage à ceux qui ne sont pas des nôtres... il ne nous est pas permis de parler a nos amis, à nos parens, à tout ce qui nous est cher sans que ce long voile de deuil ne soit là sur cette grille pour intercepter un coupable regard... Oh! mais j'ai été trouver la prieure... je me suis jetée à ses genoux... je l'ai suppliée de faire taire aujourd'hui la règle de la maison... C'est ma fille, lui ai-je crié! ma fille que je n'ai pas vue depuis douze années... Vous le savez, lui ai-je dit, plusieurs fois, je l'ai renvoyée, cette pauvre enfant, sans vouloir l'entendre... je doutais de moi... j'avais peur de la préférer un instant à Dieu. Aujourd'hui, ce danger n'est plus, je suis forte... je sortirai victorieuse de la lutte. Oh! accordez-moi la grâce que je vous demande... Et vaincue par mes prières, par mes larmes, la prieure a consenti... Oui, je verrai ma fille, je pourrai la presser sur mon sein, la couvrir de mes baisers... je pourrai lui dire : Mon enfant, c'est moi, moi, qui ne t'ai pas vue depuis douze ans, moi qui pleure, moi qui souffre, moi qui suis ta mère!...

SOEUR MADELEINE.

Ainsi donc, la prieure consent...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui... Mais n'entendez-vous pas? on vient, c'est ma fille. (*A la tourière qui entre.*) Voyez, voyez la tourière me l'amène. (*A la tourière qui referme la porte.*) Eh quoi! seule?

LA TOURIÈRE.

Seule, ma sœur!

SCENE III.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et ma fille... ma fille!...

LA TOURIÈRE.

Elle est là, là, derrière cette grille.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Mais c'est ici, ici qu'elle doit venir, la prieure l'a dit! Ne le savez-vous pas? elle l'a dit.

LA TOURIÈRE.

Je le sais, ma sœur, j'avais même reçu l'ordre d'aller prendre votre fille au parloir des visiteurs et de l'amener en ces lieux; mais les sœurs qui forment le chapitre du couvent se sont élevées contre cette violation de nos réglemens; elles ont porté leurs plaintes à la prieure, qui a révoqué l'ordre qu'elle m'avait donnée.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Ma fille, mon enfant, je ne la verrai pas... Oh! mais ces femmes... elles ne comprennent donc pas ce que c'est qu'une mère!... mon Dieu! mon Dieu!

SOEUR MADELEINE.

Calmez-vous, ma sœur, calmez-vous!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *avec un mouvement d'exaspération.*

Que je me calme! (*Se modérant tout-à-coup.*) Oh! mais pardon... pardon, je suis folle!... oui. (*S'essuyant les yeux.*) Il faut savoir souffrir sans un murmure dans le cœur, sans une larme dans les yeux!

SOEUR MARIE, *à part.*

Pauvre mère...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Eh bien! qu'il en soit ainsi.

Elle remonte la scène.

SOEUR MADELEINE, *à la tourière.*

Vous avez rempli votre mission, vous pouvez vous retirer, ma sœur. (*A sœur Marie.*) Nous, il faut que nous restions... vous le savez, il le faut!

La Tourière sort, sœur Madeleine et sœur Marie retournent s'asseoir, et silencieusement elles reprennent leur travail à l'aiguille.

SCENE IV.

LES MÊMES, *hors* LA TOURIERE, CHRISTINE *derrière la grille.*

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *près de la grille et appelant d'une voix tremblante.*

Christine!...

CHRISTINE, *derrière la grille et en pleurant.*

Qui m'appelle? est-ce vous, ma mère?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Elle pleure! (*Haut.*) Oui, mon enfant; oui c'est moi, moi, votre mère!

CHRISTINE.

Vous! ah! je ne vous espérais plus! je croyais qu'il ne me serait pas même permis de vous parler à travers cette fatale grille... et je pleurais.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Séchez vos larmes... je suis là.

CHRISTINE.

Oh! je ne pleure plus... je suis heureuse! Mais, ma mère, parlez, parlez-moi... toujours, toujours! que j'entende votre voix... Hélas! il y a si longtemp qu'elle n'a retenti à mon oreille, cette voix si douce et si chère à mon cœur!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, il y a douze ans que nous sommes séparées, mon enfant, il y a douze ans que je vous ai dit adieu, en appelant sur votre tête la bénédiction du ciel!

CHRISTINE.

Depuis ce triste jour, je suis venue bien souvent vous demander au parloir... mais sans doute on ne vous l'a jamais dit... Oh! non... et vous alors, vous m'accusiez... vous me reprochiez de vous avoir oublié... Vous oublier!... vous, ma mère... non... non!... tous les jours je pense à vous; tous les jours je prie Dieu pour votre bonheur.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Chère enfant!

CHRISTINE.

C'est que je vous aime, ma mère! cet amour est ma force, ma consolation, ma vie... mais que je voudrais vous voir... vous voir seulement un instant!... Hélas! si vous écartiez ce rideau...

Sœur Madeleine et sœur Marie tournent aussitôt leurs regards du côté de sœur de la Miséricorde.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *s'apercevant de leur mouvement.*

Rassurez-vous, mes sœurs, rassurez-vous... la règle m'ordonne de ne pas ouvrir ce rideau, j'obéirai. (*A part.*) O mon Dieu, c'est à toi que je dois ce courage!

CHRISTINE.

Mais que je voie du moins quelque chose de vous, ma mère, votre main, votre robe.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Chistine, mon enfant, agenouillez-vous, baisez ce rosaire.

SOEUR MARIE, *à sœur Madeleine.*

Que de résignation, que de calme!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *retirant vivement sa main d'entre les plis du rideau et la portant à ses lèvres.*

Ah! sa main, je crois, a touché la mienne!

CHRISTINE.

Ma mère, ce rosaire est le vôtre; donnez-le-moi, par grâce, par pitié, donnez-le-moi!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *détachant son chapelet et le faisant glisser entre les barreaux de la grille.*

Tenez, mon enfant!

CHRISTINE.

Merci, merci mille fois, ma mère... ce rosaire ne me quittera jamais... Hélas! vous n'avez rien de moi, vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

J'ai votre image; elle ne s'est pas effacée de mon cœur durant tant d'années d'expiation et de repentir. Il y a douze ans que je ne vous ai vue, mon enfant; mais je vous ai toujours devant les yeux... telle que je vous embrassai pour la dernière fois, toute petite, innocente et belle comme un ange du ciel!

CHRISTINE, *avec désespoir.*

Ma mère! ma mère; je ne vous verrai donc jamais! je mourrai donc sans vous avoir vue!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *froissant le rideau et à part.*

Ah! si j'osais!... si j'osais!

CHRISTINE, *avec larmes.*

Ne pas se souvenir des traits de sa mère! ne pas la voir au moins dans sa pensée... Oh! c'est affreux!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Sa douleur me tue; mon Dieu, mon Dieu, double mon courage.

CHRISTINE, *d'un ton suppliant et avec des sanglots.*

Ma mère, vous voir un instant! ou je meurs!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Je n'y résiste plus; Christine! (*Arrachant le rideau.*) Voilà ta mère!...

Sœur Madeleine et sœur Marie se sont soudain levées et recouvertes de leurs voiles.

SOEUR MADEDEINE, *entraînant sœur Marie.*

O profanation... profanation!

SCENE V.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Ma mère! ma mère!... c'est vous, vous que je vois!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, c'est ta mère! ta mère! (*A part.*) Ah! qu'elle est belle, ma fille! ma Christine!

CHRISTINE, *portant la main sur son cœur.*

Oh! maintenant, vos traits sont gravés là! maintenant, j'ai du bonheur pour toute ma vie...

SCENE VI.

LES MÊMES, LA PRIEURE, SOEUR MADELEINE, SOEUR MARIE, RELIGIEUSES.

LES RELIGIEUSES, *entrant tumultueusement à la suite de la prieure.*

Point de grâce, point de pitié!

LA PRIEURE.

Du calme, mes filles, du calme!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à elle-même.*

Ah! je me souviens, j'ai violé la loi du couvent; toute à ma fille, j'avais oublié mon crime.

LA PRIEURE.

Approchez, sœur de la Miséricorde, approchez!

Sœur de la Miséricorde s'avance lentement, les yeux baissés, dans un morne silence.

CHRISTINE, *avec désespoir.*

Ah! ma mère! ma mère, je vous ai perdue!

Deux sœurs entraînent Christine, qui disparaît aux yeux du public.

LA PRIEURE.

Sœur de la Miséricorde, quelle accusation pèse sur vous! Là, tout-à-l'heure, au mépris des réglemens qui nous régissent, au mépris de vos devoirs et de vos sermens, vous auriez dépouillé la barrière du cloître de son voile sacré; mais peut-être on s'est trompé, peut-être on attribue à votre volonté ce qui n'a été que l'effet d'un accident, d'un hasard malheureux, peut-être n'êtes-vous pas coupable.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Je suis coupable!

LA PRIEURE.

Il est donc vrai. Ah! je doutais encore: ainsi, vous qui depuis douze ans n'avez pas cessé de nous édifier par vos vertus... vous qui étiez la joie et l'orgueil de ce couvent, vous, qu'en ce moment même, notre saint protecteur, monseigneur l'archevêque, qui visite aujourd'hui cette maison, cite en exemple à nos jeunes novices, vous n'aviez pas encore ravi votre cœur au monde! Vous avez violé nos lois et attiré sur vous un terrible châtiment.

SŒUR DE LA MISÉRICORDE.

Vos reproches sont justes; ce châtiment, quel qu'il soit, je l'ai mérité!

LA PRIEURE.

Je vous plains, et je ne puis l'écarter de vous; écoutez, sœur de la Miséricorde, écoutez... (*ouvrant un livre et lisant.*) « Ni grâce ni pitié pour » la carmélite qui déchirerait le voile saint et sa- » cré du parloir; à cette femme parjure et sacri- » lége, un noir cachot pour demeure, de la » paille pour lit, du pain pour nourriture, et » cela, toujours jusqu'a son trépas! mais avant » que l'arrêt s'exécute, la prieure en fera la » lecture à la coupable... puis, elle lui ordon- » nera de s'agenouiller au milieu de ses an- » ciennes sœurs; puis, quand elle aura dit que » justice se fasse! la sœur des pénitences jettera » sur la condamnée un crêpe funèbre! et elle ne » comptera plus au nombre des vivans...

LA PRIEURE, *à une religieuse qui porte un grand voile noir.*

Avancez et préparez-vous à faire votre devoir; à genoux, sœur de la Miséricorde, à genoux.

Sœur de la Miséricorde se met à genoux.

SCENE VII.

LES MÊMES.

LA PRIEURE (*à part.*)

Soutiens-moi, mon Dieu!... *Haut à la religieuse qui porte le voile noir.*) Que justice se fasse!... (*En ce moment, la religieuse jette le voile noir sur sœur de la Miséricorde, à part.*) Ah! la malheureuse!

SCENE VIII.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE, *en dehors.*

Ma mère, ma mère... (*A ces cris, les religieuses étonnées entourent sœur de la Miséricorde.*) Ma mère... elle a sa grâce!

LA PRIEURE.

Sa grace!

CHRISTINE, *à la prieure.*

Lisez, madame, lisez cet écrit... (*Elle lui donne un papier.*) Il est de monseigneur l'archevêque que j'ai vu, à qui j'ai parlé, et qui, cédant à mes larmes, à mes prières, m'a accordé la grâce de ma mère!

LA PRIEURE, *arrachant le voile qui couvre Sœur de la Miséricorde.*

Levez-vous, sœur de la Miséricorde, levez-vous, votre crime vous est pardonné.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se relevant.*

Ah! béni sois-tu, mon Dieu!

CHRISTINE (*courant à sa mère et se jetant dans ses bras.*)

Ma mère!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *la pressant sur son cœur.*

Ma fille!

LA PRIEURE, *aux religieuses.*

Oui, monseigneur pardonne à la coupable, il lui fait grâce, et de plus, il permet que pendant quelques instans cette enfant reste seule avec sa mère! Venez, mes filles, venez, obéissons à monseigneur!

La prieure et les religieuses sortent.

SCENE IX.

CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, *toujours dans les bras de sa mère.*

Ah! ma mère, que je suis heureuse! Être là comme je suis dans vos bras; mais c'est trop de bonheur! mais c'est trop de joie!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

O mon Dieu, il m'est donc permis d'être mère. Eh! bien, assieds-toi, assieds-toi... là... près de moi, j'ai tant de choses à te demander...

Elle s'assied.

CHRISTINE, *avançant une chaise.*

Me voici, ma mère!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Christine, mon enfant, je ne veux ignorer rien de ce qui te concerne... Léona, notre bonne Léona ne te quitte jamais, n'est-ce pas?

CHRISTINE.

Jamais, ma mère! Ah! Léona a été une seconde mère pour votre enfant.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et M. de Mauléon? il ne laisse pas passer une semaine sans vous faire parvenir ses lettres, n'est-il pas vrai?... De loin il veille sur toi, comme un ami, comme un père...

CHRISTINE.

O ma mère! que je vous dise! je suis si heureuse de vous avoir revue, que j'oublie une importante nouvelle.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

M. de Mauléon revient... il nous l'a écrit, du moins.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Il revient; mais le peut-il? un arrêt de proscription l'a frappé.

CHRISTINE.

Il revient, ma mère! il a écrit à Léona qu'il braverait tous les dangers pour me revoir, pour m'emmener peut-être hors de France.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

S'il le veut ainsi, Christine, il faut obéir... C'est un guide sûr.. un ami à toute épreuve, que M. de Mauléon! Dieu me donnera le courage de supporter cette dernière séparation .. Mais, dis-moi, mon enfant, quand Léona et toi vous avez fait trêve à vos travaux, quelles sont vos distractions, vos plaisirs?...

CHRISTINE.

Nos distractions, ma mère, nos plaisirs: Léona me mène hors Paris, quelquefois dans la forêt de Saint-Germain, et lorsque je me trouve dans l'air libre de ces vastes campagnes dont ma vue n'atteint pas les limites, mon cœur bondit comme d'espérance et de joie; il me semble que quelque grand bonheur va m'arriver.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Eh! quel bonheur si grand imagines-tu donc, mon enfant?...

CHRISTINE.

Je ne pourrais le dire... c'est quelque chose de vague, d'impossible... Je pense à vous, ma mère...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *souriant tristement, et prenant les mains de Christine dans les siennes.*

A moi, Christine, à moi seulement?...

CHRISTINE.

D'autres fois aussi, ma mère, je pense à ma position, à mon avenir; mes idées sont plus tristes alors... je me vois seule, presque abandonnée dans le monde; je songe aux dangers que je puis courir, aux insultes qui peuvent atteindre une pauvre jeune fille sans appui.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *inquiète.*

Qu'est-ce donc, Christine? Que parles-tu d'insultes?

CHRISTINE.

Oh! tenez, ma mère, je ne dois plus rien vous cacher... Il y a quelque temps, Léona et moi, nous sortions de Saint-Étienne-du-Mont... nous nous trouvions sous le porche... il y avait foule... tout-à-coup, je suis séparée de Léona... deux hommes m'adressent d'outrageans propos et veulent me saisir... Déjà ils m'entraînent... lorsqu'un jeune seigneur d'une tournure noble, imposante, s'élance à mes cris, fait fuir mes agresseurs, me réunit à Léona éperdue, et nous propose de nous reconduire jusqu'à notre porte dans son carrosse...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *effrayée.*

Et vous avez accepté?...

CHRISTINE.

Nous étions si émues, si troublées!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Et depuis, tu as revu ce jeune homme!

CHRISTINE.

Quelquefois, ma mère... a l'église, à la promenade... il est venu s'asseoir auprès de nous... Son nom, je l'ignore, mais il est d'une famille noble et puissante... Une de ses sœurs est une grande dame qui occupe un des premiers emplois dans la maison de la reine... Il veut me faire entrer chez cette dame, qui me traiterait, dit-il, comme sa propre sœur!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se levant effrayée.*

Ah! Christine, ce qu'il faut craindre maintenant, ce n'est pas le danger que tu as couru, c'est celui qui t'a sauvée du danger. Tu ne le reverras plus.

CHRISTINE.

Je vous le jure... Oh! rassurez-vous, votre fille n'aura jamais à rougir!... j'ai de la fierté dans l'ame... Je sens que j'appartiens à une noble maison!... Et pourtant, suis-je noble, moi? Quel était mon père?...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part.*

Juste ciel!

CHRISTINE, *se jetant à ses pieds.*

Oh! je vous afflige... Ma mère... ma mère, pardonnez-moi!...

SCENE X.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE.

Le jour baisse.

LA TOURIÈRE.

C'est à regret que je vous sépare... (*à Sœur de la Miséricorde,*) mais je dois vous annoncer, ma sœur, que le temps est expiré.

CHRISTINE.

Oh!... un instant encore!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *pressant Christine dans ses bras.*

Quoi !... déjà !...

On entend sonner la cloche du couvent.

LA TOURIÈRE, *à Christine.*

Entendez-vous... c'est l'heure... il faut vous retirer... la prieure l'ordonne, la règle du couvent l'exige !...

CHRISTINE.

Oh ! ma mère, si j'osais... je ne vous ai pas encore tout dit.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Qu'as-tu donc, ma fille !...

CHRISTINE.

J'ai craint de vous causer quelque inquiétude !...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Au nom du ciel, parle, tu m'épouvantes.

CHRISTINE.

C'est une lettre que j'ai apportée pour vous la faire lire... (*Cherchant sur elle.*) O mon Dieu... mon Dieu... je ne l'ai plus...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Une lettre !...

La cloche du couvent se fait entendre de nouveau.

LA TOURIÈRE, *à Christine.*

Allons, ma fille... il faut partir... il le faut !...

CHRISTINE, *cherchant toujours.*

Perdue !... perdue !...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Quelle est cette lettre ?... Quels sont ces périls, réponds-moi ?...

CHRISTINE, *essayant de se remettre pour rassurer sa mère.*

Oh ! je suis une enfant, ce sont des périls imaginaires !... et si des dangers réels me menaçaient, Dieu les détournerait de moi... J'ai eu tort de vous alarmer... Calmez-vous, ma mère, calmez-vous !... Au revoir, et priez pour moi.

La cloche sonne toujours. Christine s'éloigne, emmenée par la religieuse.

SCENE XI.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *seule.*

Qu'a-t-elle voulu dire? Quelles sont ces craintes?... Quel est ce danger qui la menace?... Cette lettre qu'elle voulait me faire lire !... elle était toute émue, toute tremblante... et moi-même je frissonne... Qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc?... Quel est ce jeune homme qui s'attache à ses pas?... Oh ! mais j'ai tort de m'inquiéter...

SCENE XII.

LA PRIEURE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

LA PRIEURE, *agitée, un papier à la main.*

Sœur de la Miséricorde, votre fille, où est-elle ?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Mais elle est partie !...

LA PRIEURE.

Partie !... O mon Dieu, il est donc trop tard ?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *effrayée,*

Trop tard !... Mais qu'avez-vous donc ?...

LA PRIEURE, *lui montrant la lettre.*

Ce papier que votre fille a laissé tomber dans le cloître, et qu'une de nos sœurs vient de m'apporter à l'instant !

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *saisissant vivement l'écrit.*

Oh ! donnez, donnez !... elle voulait me montrer cette lettre !...

LA PRIEURE.

Un danger la menace... Lisez, ma sœur... lisez...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *déployant la lettre en tremblant et lisant.*

« Mademoiselle... je vous ai dit quel était mon » espoir... J'ai parlé de vous à ma sœur... la » comtesse de Soissons... (*s'arrêtant effrayée*) la » comtesse de Soissons... (*Continuant de lire.*) » Chez elle, vous trouverez un asile honorable et » sûr... Ne rejetez pas ma prière !... il y va de » votre bonheur, de votre avenir !... Si vous re- » fusez, si cette lettre reste sans réponse, je ne » prendrai plus conseil que de mon désespoir... » et demain, aujourd'hui peut-être, Christine, » vous serez à moi, ou je serai mort ! Philippe. » (*Après avoir lu.*) Philippe !.. point d'autre nom !.. (*Examinant le cachet de la lettre.*) Ah ! mon Dieu !... Je ne me trompe pas ! Ce cachet... ces armes... cette devise !... (*Poussant un cri.*) Le nom de Mancini !... c'est le neveu de Mazarin !... Ah ! je reconnais le sang de Giulio !...

En ce moment, on entend du bruit au dehors du côté de la fenêtre et la voix de Christine.

CHRISTINE, *en dehors.*

Ma mère, ma mère, au secours !...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

C'est elle !... c'est Christine !... Je me meurs !...

Elle tombe évanouie.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA TOURIÈRE, TOUTES LES SOEURS.

LA TOURIÈRE, *accourant effrayée.*

Ah ! madame !...

LA PRIEURE.

Qu'est-ce donc ?... Parlez...

LA TOURIÈRE.

Cette jeune fille... (*montrant la fenêtre grillée et ouvrant le rideau,*) tenez... tenez... on l'entraîne !...

Toutes les religieuses courent aux carreaux de la croisée.

CHRISTINE, *au dehors, d'une voix affaiblie.*

Ma mère!... ma mère!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *se relevant tout-à-coup.*

Christine!... C'est sa voix... elle m'appelle... (*Courant à la fenêtre, et écartant vivement les sœurs pendant qu'on entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne; secouant les barreaux.*) Et prisonnière!... mon Dieu!... prisonnière!... Mais non, ma fille est en danger! je suis mère! je suis libre! Dieu le veut! Dieu le veut!

Elle écarte les religieuses et disparaît en courant.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente une salle du château de Saint-Germain : c'est une vaste pièce meublée avec un luxe sévère, et décorée de tableaux. Il fait nuit, la salle est faiblement éclairée ; l'orage gronde, et les éclairs pénètrent à travers les rideaux soigneusement fermés.

SCENE PREMIERE.

MAZARIN, LE CHEVALIER DESGRAVAUX, SEIGNEURS *et* COURTISANS.

Mazarin est assis sur un fauteuil à grand dossier. Il porte une longue robe de damas violet, fourrée d'hermine; il joue aux échecs avec Desgravaux, les courtisans font cercle. Au lever du rideau, dix heures sonnent à l'horloge du château.

MAZARIN.

Dix heures... heureusement que la partie est avancée; ce sera la dernière, monsieur Desgravaux.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Comme il plaira à monseigneur!

UN COURTISAN, *bas aux autres.*

M. Desgravaux est plus que jamais en faveur... faire la partie de monseigneur Mazarin... un homme de rien.

UN AUTRE COURTISAN, *bas.*

Homme de rien... au temps où nous vivons, c'est une raison pour devenir quelque chose.

UN AUTRE *bas.*

N'est-ce pas un espion! avec ce titre-là on arrive à tout.

UN AUTRE.

Vous n'y êtes pas!... Il connaît sans doute un bon petit secret de famille, bien délicat, bien honteux; il n'y a rien de pareil pour faire son chemin auprès d'un grand!

MAZARIN.

Je prends votre cavalier!

DESGRAVAUX, *à part.*

Il triche comme un enragé.

MAZARIN.

Vous défendez mal votre reine, je la prends...

DESGRAVAUX, *à part.*

Laissons-nous battre; c'est ici le jeu à qui perd gagne.

MAZARIN.

Savez-vous, monsieur Desgravaux, que j'ai tout avantage à jouer avec vous... ma nièce Marie Mancini, qui m'a fait défaut ce soir, me gagne toujours...

UN COURTISAN.

Mme Marie de Mancini n'est point malade?

MAZARIN.

Un peu de migraine... (*à part*) causée par le futur mariage du roi avec Mme l'infante d'Espagne. (*Haut à Desgravaux.*) Je prends votre tour.

DESGRAVAUX.

Monseigneur est d'une force irrésistible... (*A part.*) On n'a jamais triché comme ça... c'est-à-dire que c'est scandaleux!

MAZARIN.

Échec et mat... (*Remettant les pièces dans l'échiquier.*) Je vous croyais plus fort, monsieur le chevalier.

DESGRAVAUX.

Avec d'autres, monseigneur!... (*A part.*) Quel escamoteur!

Desgravaux se lève, et va se mêler au groupe de courtisans.

MAZARIN.

Monsieur le chevalier Desgravaux!

DESGRAVAUX, *accourant avec empressement.*

Monseigneur!

MAZARIN.

La nuit est noire... l'orage gronde... prenez quelques gardes de la prevôté, et faites une ronde dans la forêt de Saint-Germain... vous pourrez peut-être porter secours à quelque voyageur en péril.

DESGRAVAUX.

J'y vais de ce pas, monseigneur. (*A part.*) Hum!... hum!... porter secours à quelque voyageur en péril!... Monseigneur n'a pas habituellement de ces idées-là.

Fausse sortie.

MAZARIN, *le rappelant.*

Monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX.

Monseigneur...

Il s'approche.

MAZARIN.

Je n'ai pas de nouvelles de mon neveu Philippe de Mancini... Vous irez voir s'il ne se passe rien du côté de la petite maison du Pecq... (*à part*) que j'ai eu grand tort de lui donner.

DESGRAVAUX, *à part.*

Voilà... voilà... c'est plus naturel que de porter secours à quelque voyageur en péril... (*Haut.*) Vous serez obéi, monseigneur!

MAZARIN.

Et vous me rendrez compte sur-le-champ.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Selon mon habitude, monseigneur... (*A part.*) Rendre compte, je ne fais que cela... Allons, ne nous plaignons pas, c'est un bon métier.

Il va pour sortir.

MAZARIN, *le rappelant de nouveau.*

Monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX, *revenant.*

Monseigneur!

MAZARIN.

Tâchez surtout d'être plus diligent que de coutume, et de ne pas venir me rendre compte de choses que j'aurai apprises depuis deux heures!

Les courtisans rient.

DESGRAVAUX, *s'inclinant.*

Ah! monseigneur! (*A part.*) Il est vrai que depuis quelque temps j'ai un guignon!... (*Haut.*) Monseigneur, cette fois je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Il sort.

MAZARIN, *aux autres courtisans qu'il congédie.*

Vous m'excuserez, messieurs... je désire me retirer de bonne heure ce soir... je pars demain pour les Pyrénées, après les fiançailles de mon neveu Philippe de Mancini avec Mlle de Thianges. Au revoir, messieurs... à demain; à la signature du contrat.

Les courtisans se retirent.

SCENE II.

MAZARIN, *seul.*

Oui, ce mariage du roi avec l'infante d'Espagne assure mon pouvoir et ma grandeur! Si je mène à bien cette négociation importante, ce sera le triomphe de ma politique; et ce grand acte couronnera dignement ma vie. Ah! ma belle et ambitieuse nièce, vous avez cru que je laisserais à la merci de vos projets la gloire du roi et le bien de l'état; non, vous n'épouserez pas Louis XIV, vous ne serez pas la femme du roi de France!... je quitterais plutôt le poste glorieux d'où je gouverne depuis tant d'années ce royaume; je l'ai déclaré ce matin au jeune roi, et cette alternative l'a touché, et cette noble abnégation l'a rempli pour ma personne d'une nouvelle estime; croyez-le bien, ma nièce, il renoncera plutôt à une femme comme vous qu'à un ministre comme moi!... Allons, tout conspire au succès de mes entreprises!... Ce mariage de mon neveu Philippe de Mancini avec la jeune et riche comtesse de Thianges; ce mariage, voulu par la reine, me mettra plus haut que jamais dans sa faveur. Mais pourquoi donc ne suis-je pas heureux au milieu de tant de grandeurs? Le vulgaire m'envie... ah! sait-il combien de rêves brisés, d'affections foulées aux pieds, de sermens trahis ont servi de marche-pied à ma puissance? (*Marchant avec agitation.*) Voici l'heure où, il y a de longues années, je m'acheminais vers cette maison du Pecq où m'attendaient une mère et son enfant... (*Entr'ouvrant un rideau.*) L'orage s'est calmé; le ciel est pur... Je vois se dessiner au loin ce massif d'arbres où se cachaient pour moi tant d'affections, tant de sentimens intimes et purs pour jamais évanouis!... (*Marchant de nouveau.*) Ah! laissons là ces souvenirs... chez moi ils dorment enfouis sous la pourpre et la grandeur; ailleurs le silence du cloître les a pour jamais ensevelis.

SCENE III.

MAZARIN, UN OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Monseigneur!

MAZARIN.

Que me veut-on?

L'OFFICIER, *avec embarras.*

Une religieuse qui a bravé tous les ordres... toutes les défenses... elle est entrée au château.

MAZARIN.

Une religieuse!

L'OFFICIER.

Oui, monseigneur, sa raison paraît troublée... des mots sans suite sortent de sa bouche... elle veut parler au roi... Tenez, l'entendez-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *écartant ceux qui veulent l'empêcher d'entrer, d'un air égaré.*

Le roi!... je veux parler au roi!

L'OFFICIER.

La voilà!... c'est elle!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *aux genoux de Mazarin.*

Ah! sire, justice! justice!

MAZARIN, *à part.*

Grand Dieu!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Pitié, pitié pour une pauvre mère!...

MAZARIN, *à part.*

Laure de Nangis... (*Haut à l'Officier.*) Sortez!

L'Officier sort.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

N'est-ce pas, sire, n'est-ce pas que je ne suis pas une folle?

MAZARIN, *la relevant avec bonté.*

Relevez-vous, madame, relevez-vous.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oh! vous aurez pitié de moi!. . vous ne ferez pas comme ces hommes et ces femmes qui couraient après moi sur la route en m'appelant la folle! la folle!... (*Avec terreur.*) Ils me suivent encore, monseigneur... défendez-moi!... (*Pleurant.*) Moi, une folle... parce que j'ai perdu ma fille!...

MAZARIN, *troublé.*

Que dites-vous?

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oh! vous êtes grand! vous êtes puissant! vous êtes le roi; faites-moi rendre ma fille!... elle m'a été enlevée... sous mes yeux...malgré mes cris... et le coupable... Ah! mon Dieu!... le nom, le nom... Ah! le coupable... c'est Philippe de Mancini!

MAZARIN.

Philippe de Mancini!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, c'est le neveu de Mazarin!... Il a enlevé ma fille... mon seul bien, ma consolation!... et ce n'est pas tout, monseigneur!... O sire, vengez-moi!... Ce Mazarin, votre ministre, vous ne savez pas, mon Dieu, tout le mal qu'il a fait à une pauvre femme!

MAZARIN, *avec pitié.*

Laure de Nangis, revenez à vous...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *le regardant avec surprise.*

J'étais jeune, heureuse, tranquille... Mazarin est venu, il m'a aimée, il me l'a juré... puis il m'a abandonnée lâchement... et j'étais mère!... J'ai tout quitté... tout trahi pour le suivre... lui, Mazarin!... et maintenant, il m'enlève tout, jusqu'à mon enfant!... Et cet homme est puissant!... et il règne... et il gouverne la France!... Ah! n'est-ce pas, sire, que c'est un misérable, et que vous le chasserez!

MAZARIN, *lui prenant les mains.*

Laure de Nangis, écoutez-moi!... Je ne suis pas le roi... je suis cet homme... ce misérable qui vous ai trompée... qui vous ai perdue!.. je vous ai trahie sans pitié, sans remords, et maintenant par une inexplicable fatalité, ma famille encore vient vous arracher la paix du cloître. Il semble que moi et les miens nous soyons nés pour votre malheur, et pour votre ruine!...Laure de Nangis, venez avec moi!... là est l'appartement du roi, venez démasquer l'homme qui a voué vos jours au désespoir et à l'opprobre. (*Tâchant de se faire reconnaître d'elle.*) Laure de Nangis, au nom du ciel, regardez-moi bien... reconnaissez-moi, mon Dieu, pour vous venger et pour me maudire.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *le regardant avec surprise et égarement.*

Que dis-tu? Toi... toi... Mazarin. (*Elle lui prend la main et le considère quelque temps avec stupeur.*) Il se pourrait... grand Dieu!... je te reconnais maintenant... oui... oui. (*Se reculant avec effroi.*) Tu es Giulio de Lara... tu es Mazarin. (*La main à son front.*) Oh! la raison me revient maintenant!... c'est toi que je cherchais pour ravoir ma fille. (*Se jetant à ses genoux.*) Rends moi mon enfant... et j'oublie tout, et je pardonne tout!... Mazarin, rends-moi mon enfant!

SCENE V.

LES MÊMES, L'OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Monseigneur, le chevalier Desgravaux rentre à l'instant au château, et m'a chargé d'une importante nouvelle...

MAZARIN.

Parlez!

L'OFFICIER.

Contrairement aux édits de sa majesté, un duel vient d'avoir lieu dans la forêt de Saint-Germain... votre neveu Philippe de Mancini a été blessé.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Philippe de Mancini!

MAZARIN.

Blessé!...

L'OFFICIER.

Peu dangereusement, monseigneur: son adversaire est un gentilhomme qui n'a point voulu se faire connaître, et M. le chevalier Desgravaux l'interroge avant de le conduire devant le grand prevôt... Une jeune fille a été trouvée évanouie sur le lieu du combat!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Une jeune fille... c'est elle!... c'est mon enfant... c'est Christine!... Mais où est-elle, mon Dieu!

L'OFFICIER.

Rassurez-vous, madame; de prompts secours l'ont ranimée... elle redemande sa mère... elle veut paraître devant monseigneur... Eh! tenez, la voici!

L'Officier se retire.

SCENE VI.

MAZARIN, CHRISTINE, SOEUR DE LA MISERICORDE.

CHRISTINE, *entrant et reconnaissant sa mère avec un cri de joie.*

Ma mère... vous ici!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *la pressant dans ses bras.*

Mon enfant, ma Christine!... je te retrouve!... Que s'est-il passé, ô mon Dieu!

MAZARIN, *à part, regardant Christine.*

C'est elle! (*Haut.*) Parlez, mon enfant!

CHRISTINE.

Je venais de vous quitter, et je sortais du couvent... j'allais retrouver Léona qui m'attendait dans l'église... Tout-à-coup des hommes masqués se jettent sur moi, m'entraînent malgré mes cris, et me placent dans une voiture qui s'éloigne au grand trot... L'orage grondait au ciel... épouvantée, je pleurais, j'appelais ma mère!... bientôt, à la lueur des éclairs, je m'aperçois que nous traversons une forêt!... ma frayeur redouble; enfin le carrosse s'arrête devant une petite maison dans laquelle on me fait entrer... On me conduit dans une salle où un grand feu était allumé... tout y était riche, élégant; on me laisse seule... encore toute saisie, et tremblante, je m'approche du feu pour sécher mes vêtemens mouillés... le frôlement léger d'une porte me rend toute ma crainte; sans oser tourner la tête, je regarde dans un miroir placé en face de la porte... je pousse un cri... ce jeune homme, ma mère, qui m'avait protégée à Saint-Étienne-du-Mont! et qui depuis m'avait suivie partout... je le reconnais!... c'était lui!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *les yeux fixés sur le cardinal.*

Oui, c'était Philippe de Mancini.

CHRISTINE.

Où suis-je, monsieur? lui demandai-je... où m'avez-vous fait conduire? Demain, me répondit-il, vous serez chez ma sœur, la comtesse de Soissons... aujourd'hui il est trop tard, vous resterez ici cette nuit... Je voulais fuir, il me retint, il s'agenouilla près de moi, il me dit qu'il m'aimait, qu'il ne vivait que par moi et pour moi!... Ces paroles que je n'avais jamais entendues me troublèrent d'émotions inconnues... Je levai la tête, je promenai sur tout ce qui m'environnait un rapide coup d'œil!... Puis, mes yeux s'arrêtèrent avec étonnement sur une madone suspendue en face de la cheminée... Mon Dieu, m'écriai-je, c'est étrange!... Il me semble qu'autrefois, quand j'étais toute petite, je voyais tous les jours ce tableau.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à part, regardant le cardinal.*

Qu'entends-je?

MAZARIN, *à part.*

O supplice!

CHRISTINE.

C'était une vierge du Corrège!... Vous souvenez-vous, ma mère? il me sembla alors que déjà j'étais venue dans cette salle... Je me mis à examiner les meubles... je les reconnaissais tout-à-coup... Cette femme... cette madone, m'écriai-je, c'était ma mère!... C'est dans cette maison que nous demeurions avec Léona. Mon père venait ici, il s'asseyait sur ce fauteuil, il était grand, tout habillé de noir, je le vois encore... là, ma mère me prenait sur ses genoux en pleurant, quand il était parti. (*Pendant ce récit, le cardinal essaie en vain de maîtriser son émotion; Sœur de la Miséricorde tombe sur un fauteuil en fondant en larmes.*) Qu'avez-vous, ma mère? .. vous pleurez!

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Ce n'est rien, mon enfant.

CHRISTINE.

M. Philippe me dit que cette maison lui avait été donnée par son oncle, un seigneur puissant! Il me dit que je pourrais être à lui, devenir sa femme!... Il voulut me prendre dans ses bras; je le repoussai... Je voulus fuir, il me poursuivait... mes cris furent entendus sans doute; car une fenêtre qui donnait sur le jardin s'ouvrit tout-à-coup violemment! un homme parut, un inconnu, couvert d'un manteau de voyage, il le jeta, tira son épée... les fers se croisèrent... je ne vis, je n'entendis plus rien... car j'étais tombée évanouie, et quand je revins à moi, j'étais dans ce château, et l'on me conduisait devant vous... et je suis heureuse maintenant, oh! oui, bien heureuse... car vous me ferez justice, monseigneur, et j'ai retrouvé ma mère!...

Elle se jette de nouveau dans ses bras.

SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

Oui, tu as retrouvé ta mère!... mais quelle justice peux-tu espérer? quelle réparation peux-tu attendre...? Pauvre enfant, va, si tu savais!... Crois-moi, Christine... il ne te reste qu'un refuge... car tu es morte comme moi pour le monde! viens partager l'asile où ta mère a trouvé l'oubli passager de ses maux... viens avec moi, viens.

Elle veut entraîner Christine.

MAZARIN.

Arrêtez, madame: vous ne pouvez vous éloigner ainsi, et à cette heure! après un pareil événement... laissez-moi me recueillir quelques instans. (*Leur indiquant une porte à droite.*) Entrez dans cet appartement, vous saurez bientôt ce que j'ai résolu.

CHRISTINE.

Ah! monseigneur, vous pouvez tout!... si mon père fut un bon et brave gentilhomme comme je l'ai toujours entendu dire, vous sauverez une pauvre jeune fille déshonorée!... Je ne vous demande rien pour moi... mais, au nom du ciel, monseigneur, pensez, pensez à ma mère!

Laure et Christine sortent par la droite.

SCENE VII.

MAZARIN, *seul.*

Pauvre enfant! Pensez à ma mère! elle ne connaît pas toute la portée de ces paroles!... Que faire? que répondre?... Imprudent Philippe de Mancini!... un duel, un éclat! à la veille de ce mariage qui fixe sur lui tous les yeux de la cour!... Quel est cet homme, cet inconnu, qui l'a blessé dans cette funeste rencontre, un rival sans doute! Et demain, cet homme paraîtra devant ses juges! Pour se justifier, il dira tout, il racontera cette

scène de séduction et de violence... Je veux le voir, l'interroger...

SCENE VIII.

DESGRAVAUX, *avançant mystérieusement la tête par une porte*, MAZARIN.

DESGRAVAUX, *avec le plus grand mystère.*

Monseigneur!... monseigneur!...

MAZARIN, *avec impatience.*

Qu'y a-t-il? Ah! c'est vous!...

DESGRAVAUX, *entrant en regardant autour de lui très-mystérieusement.*

Monseigneur... Cette fois, je ne serai pas en retard. J'ai tout lieu de croire que la jeune fille trouvée évanouie près de M. Philippe de Mancini n'est autre que Christine de Lara!...

MAZARIN, *impatienté.*

Eh! je le sais, monsieur Desgravaux!...

DESGRAVAUX, *avec le même mystère et regardan autour de lui à chaque mot.*

J'ai autre chose à vous apprendre. La religieuse qui vient d'entrer au château, et qui demandait à voir le roi, c'est Laure de Nangis!...

MAZARIN, *au comble de l'impatience.*

Eh! je le sais, monsieur Desgravaux!

DESGRAVAUX, *à part.*

Décidément, j'ai du guignon... Et dire que je sais autre chose... mais que ça, j'ai juré de n'en pas parler.

MAZARIN.

Monsieur Desgravaux...

DESGRAVAUX.

Monseigneur

MAZARIN.

Cet inconnu, qui s'est battu avec M. de Mancini, et qu'ont arrêté les gardes de la prevôté...

DESGRAVAUX, *à part.*

Précisément, il m'en parle. (*Haut.*) Eh bien, monseigneur?

MAZARIN.

Je veux le voir, l'interroger!...

DESGRAVAUX.

Justement, monseigneur; il sollicitait la faveur d'être introduit près de vous... (*Montrant la porte du fond.*) Il est là, dans cette galerie.

MAZARIN.

Qu'il entre.

Desgravaux introduit l'inconnu. Mazarin fait signe à Desgravaux de sortir, celui-ci obéit.

SCENE IX.

MAZARIN, MAULÉON.

MAULÉON, *à part.*

C'est lui!...

MAZARIN.

Approchez. C'est vous qui avez tiré l'épée aux environs d'une résidence royale et contrevenu aux édits de sa majesté contre le duel?

MAULÉON.

C'est moi, monseigneur!

MAZARIN.

C'est vous qui avez blessé mon neveu Philippe de Mancini?

MAULÉON.

C'est moi. J'ignorais que mon adversaire fût votre neveu, monseigneur. Je n'ai vu qu'un homme qui voulait faire violence à une femme... J'aurais connu M. de Mancini, que j'aurais agi de même.

MAZARIN.

La loi est inexorable, vous le savez... Avez-vous réfléchi aux périls de votre position!... je sais que Philippe de Mancini est comme vous en état de rébellion aux ordres du roi... mais il est blessé, et la loi se laisse quelquefois fléchir pour le vaincu.

MAULÉON, *souriant.*

Surtout, quand le vaincu est le neveu de monseigneur Mazarin.

MAZARIN.

Demain, vous comparaîtrez devant le grand prevôt... vous savez que ses jugemens sont sans appel et qu'ils s'exécutent sans délai... Que pourrez-vous dire pour votre défense? En supposant que vos juges soient disposés à se laisser fléchir, qui prouvera que vous avez agi en loyal adversaire, que ce duel sans témoins n'a pas été un assassinat?

MAULÉON.

Qui le prouvera? une déclaration de mon adversaire, qu'il a de lui-même fait adresser à mes juges.

MAZARIN.

Et que direz-vous devant le tribunal? Comment expliquerez-vous ce duel avec un homme que vous n'aviez jamais connu... (*L'examinant.*) Et pour une jeune fille?

MAULÉON.

Que je ne connais pas non plus, monseigneur, je vous le jure ici sur l'honneur... ce que je dirai devant mes juges, la vérité, et rien de plus... monseigneur. Il y a d'étranges rapprochemens!... Cette maison où m'avaient attiré les cris d'une femme fut de tout temps vouée à la séduction et à la honte... Là une autre femme avait longtemps souffert, tenant un enfant dans ses bras... là, long-temps après, une jeune fille se débattait encore sous l'étreinte et dans les bras d'un ravisseur... n'est-ce pas, monseigneur, qu'il y a des lieux prédestinés?

MAZARIN, *à part.*

Quel est donc cet homme? (*Haut.*) Vous avez refusé de faire connaître votre nom?

MAULÉON.

J'ai dit qu'il ne serait connu que de vous.

MAZARIN.

Êtes-vous prêt à tenir votre parole?

MAULÉON.

Sans doute, monseigneur!

MAZARIN.

Qui êtes-vous donc?

MAULÉON.

Je suis le comte de Mauléon!

MAZARIN, *à part, avec trouble.*

Mauléon! (*Haut.*) Il y a contre vous un arrêt de proscription... Vous aviez pris parti pour les princes contre le roi, vous ne pouviez rentrer en France.

MAULÉON.

Aussi, monseigneur, ne voulais-je confier qu'à vous le motif secret de mon retour.

MAZARIN.

Parlez, monsieur, je vous écoute.

MAULÉON.

Une pauvre fille, nommée Christine de Lara, n'a plus dans le monde que moi pour appui... proscrit, errant à l'étranger, je ne l'avais pas vue depuis dix ans; ses lettres, où je voyais grandir et se développer son intelligence, m'exprimaient l'amour d'une fille pour son père... La pauvre enfant me peignait aussi son désespoir... car elle était seule dans le monde, et le cloître s'était pour jamais fermé sur sa mère! Elle n'avait ni nom, ni famille; car ce nom de Lara n'était qu'un mensonge, et c'est là tout ce que lui avait légué son père!... Que pouvais-je lui donner? moi... de l'or, rien de plus! Tout-à-coup, une crainte immense vint me saisir : si j'allais mourir, et laisser cette pauvre enfant sans nom, sans fortune, sans avenir! Alors, l'idée me vint de rentrer en France malgré tous les dangers que je pouvais courir, de me confier à votre générosité, monseigneur, et de vous dire : «Suspendez pendant huit jours seulement, l'arrêt qui m'a proscrit; il s'agit de donner un nom à une pauvre enfant et de l'enrichir!...Laissez-moi huit jours ici, monseigneur, et supprimez de mon arrêt de proscription cette clause cruelle qui me défend d'aliéner mes biens et d'en disposer à mon gré... Monseigneur, vous aurais-je dit, il y a un temps pour le pardon et la clémence, je ne vous demande qu'une grâce, laissez-moi adopter Christine pour mon enfant, et lui faire donation de tous mes biens! Qu'elle soit après moi riche et heureuse! et qu'elle se nomme Christine de Mauléon!... Voilà ce que je voulais obtenir de vous, monseigneur, et voilà pourquoi je rentrais en France.»

MAZARIN, *ému, se remet.*

Continuez, monsieur!

MAULÉON.

Arrivé à Paris, ma première pensée fut d'aller vous trouver sur-le-champ, monseigneur, au château de Saint-Germain... Je traversais à cheval la forêt, il faisait nuit. Arrivé devant cette petite maison du Pecq dont je vous ai parlé, je sentis mon cœur se briser, et je fus arrêté par une force irrésistible; tout-à-coup des cris frappent mon oreille... c'était la voix d'une jeune fille qui semblait se débattre contre la violence... Au secours, criait-elle... laissez-moi!... je m'élance vers une fenêtre d'où partaient ces cris... La fenêtre cède à mes efforts... Une jeune fille toute éperdue se précipite vers moi comme vers un sauveur envoyé du ciel!... Je tire l'épée pour la défendre... A cette vue, elle tombe sans mouvement, vous savez le reste, monseigneur. Arrêté presque aussitôt par les gardes de la prevôté, j'appris que l'homme que j'avais trouvé attentant à l'honneur d'une femme, dans cette maison de si funeste souvenir, était le neveu de monseigneur le cardinal Mazarin.

MAZARIN *dans le plus grand trouble.*

Que voulez-vous de moi maintenant, monsieur?

MAULÉON.

Le vœu que j'avais formé comme proscrit, je viens vous l'exprimer, monseigneur, avec plus d'instance encore, à la veille d'une condamnation capitale... (*Présentant un portefeuille à Mazarin.*) Dans ce portefeuille est un acte d'adoption par lequel je reconnais Christine de Lara pour ma fille, et je lui lègue tous mes biens... ne vous refusez pas, monseigneur, à exécuter cette volonté dernière, à assurer le sort d'une malheureuse orpheline... et maintenant, monseigneur, encore une grâce.

MAZARIN.

Parlez!

MAULÉON *remettant une lettre à Mazarin.*

Cette lettre est adressée à Mlle Christine de Lara... Je l'instruis du malheur qui m'a frappé... veuillez la lui faire parvenir, et si elle vient à Saint-Germain, monseigneur, laissez-moi la consolation de l'embrasser avant de mourir...

MAZARIN, *prenant la lettre.*

Cette lettre, monsieur, lui sera remise...

SCENE X.

LES MÊMES, CHRISTINE, SOEUR DE LA MISÉRICORDE.

CHRISTINE, *entrant dans le plus grand trouble.*

Qu'ai-je appris, monseigneur? Ma mère n'a pu me le cacher plus long-temps... Philippe de Mancini est votre neveu!... Oh! mais alors vous pouvez tout sur lui, monseigneur!... et vous comblerez les vœux d'une pauvre fille... (*voyant Mauléon.*) O mon Dieu, un étranger! ma mère, c'est l'homme qui m'a sauvée!

MAULÉON, *à part, regardant Sœur de la Miséricorde.*

Sa mère!...

SOEUR DE LA MISÉRICORDE, *à Mauléon.*

Recevez, monsieur, les vœux et les bénédictions d'une pauvre mère... (*A part, le regardant avec attention.*) O mon Dieu!

MAULÉON, *à part, regardant Laure.*

Cette voix, ce costume; c'est étrange!...

MAZARIN, *à Mauléon.*

Vous m'avez chargé, monsieur, d'une lettre pour Mlle Christine de Lara...

LAURE, *à part.*

Qu'entends-je!

MAZARIN.

Cette lettre, je puis la remettre à l'instant... (*Il la remet à Christine.*) Prenez, mademoiselle.

MAULÉON, *hors de lui.*

Christine de Lara...

CHRISTINE, *après avoir lu, avec transport.*

Ma mère, c'est M. de Mauléon... (*Elle se jette dans les bras de Mauléon, et Laure tombe à ses pieds.*) Mais il va mourir, mon Dieu! il va mourir, et c'est pour moi*...

MAULÉON, *pressant dans ses bras Christine.*

Christine!... déshonorée!... déshonorée!... et par le neveu de Mazarin!... (*Hors de lui.*) Giulio de Lara, tu as rempli ta tâche jusqu'au bout!

LAURE, *se relevant vivement et serrant la main de Mauléon.*

Oh! silence!... silence!... Qu'elle ignore à jamais ce mystère! ne le faites pas rougir devant sa fille!

CHRISTINE, *étonnée à Mauléon.*

Giulio de Lara, avez-vous dit?... Vous parlez de mon père!... Oh! ne l'accusez pas! Il ne m'a jamais vue si malheureuse!... S'il vivait encore, il aurait pitié de moi! N'est-ce pas, ma mère, qu'il aurait pitié de son enfant?

SCENE XI.

LES MÊMES, DESGRAVAUX, UN OFFICIER DE LA REINE, *paraissant à la porte de l'appartement de la Reine, suivi de Pages portant des flambeaux.*

DESGRAVAUX.

Monseigneur, vous êtes attendu chez la reine*.

* Mazarin, Christine, Mauléon, Laure.

** Mazarin, Desgravaux, Christine, Mauléon, Laure.

Sa Majesté part demain avant le jour pour Fontainebleau, elle désire avant son départ, et cette nuit même, signer le contrat de mariage de M. Philippe de Mancini avec Mlle de Thianges.

CHRISTINE, *poussant un cri et tombant aux genoux de Mazarin.*

Ciel!

LAURE.

Plus d'espoir!

MAULÉON.

Elle est perdue!

LAURE.

Grâce, monseigneur, grâce pour ma fille!... Elle perd tout à la fois! Philippe de Mancini en épouse une autre, et M. de Mauléon va mourir!

MAULÉON.

Il lui laisse son nom, un nom sans tache, pur de toute souillure, et dans lequel il y a de l'honneur pour toute une famille!

DESGRAVAUX, *à Mazarin qui semble se recueillir.*

Monseigneur, la reine attend!

MAZARIN, *après un silence.*

Monsieur de Mauléon, vous êtes libre!... Relevez-vous, Christine, comtesse de Mancini.

Mouvement général; Christine pousse un cri de joie et se jette dans les bras de sa mère.

DESGRAVAUX, *à part.*

Je donne ma démission... J'irai au château des Mancini.

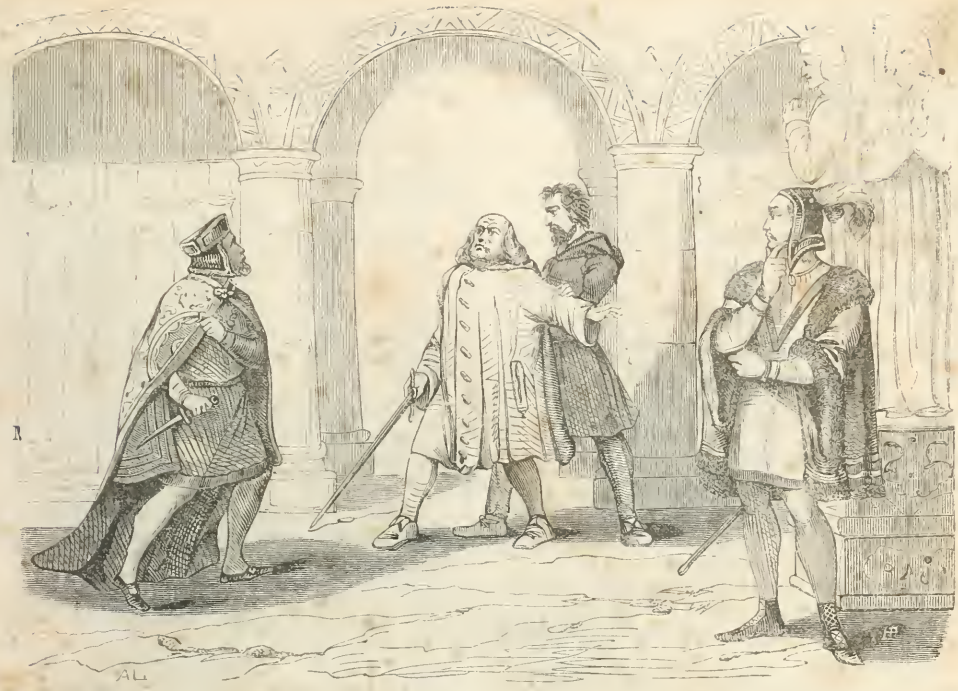
MAZARIN, *à part, regardant Laure, Christine et Mauléon.*

Et moi seul!... toujours seul!... Sans amis!... Détesté des miens!... Oh! quelle expiation!...

* Mazarin, Christine, Laure, Mauléon, Desgravaux, dans le fond.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



ACTE V, SCÈNE III.

CHRISTOPHE LE SUÉDOIS,

DRAME EN CINQ ACTES.

par M. Joseph Bouchardy,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 29 OCTOBRE 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PIERRE, mineur (2me 1er rôle ou 1er amoureux)	M. ALBERT.
ANDRÉ, bûcheron (père noble)	M. ST-ERNEST.
CHRISTOPHE (jeune 1er rôle)	M. BOCAGE.
FRÉDAGE (1er rôle)	M. LEMADRE.
OLAUS PETRI (3me rôle)	M. A. GRAS.
ARVIDE (1er comique)	M. CHILLY.
ÉRIC BANNER, (rôles de tenue et de convenance)	M. ST-HILAIRE.
SEVERIN, (rôles de tenue et de convenance)	M. SALVADOR.
MAGNUS, (rôles de tenue et de convenance)	M. DELAUNAY.
INGELL, (rôles de tenue et de convenance)	M. BARRIER.
PETERS, (rôles de tenue et de convenance)	M. GILBERT.
UN OUVRIER	M. ÉMILE.
MARGUERITE	Mlle ROUGEMONT.

OFFICIERS, NOBLES, SOLDATS, PEUPLE.

ACTE PREMIER.

La cabane d'André le bûcheron, pauvre et misérable habitation. Une porte à droite, une fenêtre en face. Au fond, grande porte. Quand cette porte s'ouvre, on voit un paysage couvert de neige. A droite de cette porte, une grande fenêtre; à terre et devant cette fenêtre; une natte de paille. A gauche, au troisième plan, porte élevée de trois pieds, à laquelle on monte par une échelle à demeure. Deux tables et des escabeaux, à droite et à gauche au premier plan. Sur le premier plan à gauche, petite fenêtre latérale*.

SCENE PREMIERE

ARVIDE, SEVERIN.

Au lever du rideau, Severin, soldat danois, s'étonne du geste de ne trouver personne dans la cabane, et monte l'échelle qui le conduit à la petite porte au troisième plan.

SEVERIN, *frappant et appelant.*

Arvide !

ARVIDE, *ouvrant la porte.*

Ah! c'est toi, camarade !... Eh bien !...

SEVERIN, *descendant.*

Je suis éreinté.

ARVIDE *, *le suivant.*

Que veux-tu ? Il faut bien avoir l'air de faire son métier... On nous paie pour découvrir un fugitif

* La *droite* et la *gauche* sont toujours celles de l'acteur.

* Severin, Arvide.

que l'on dit se cacher dans la montagne... et pour avoir l'air de le chercher, faut bien venir de temps en temps dans la montagne, et... Éric?...

SEVERIN.

N'est point revenu.

ARVIDE, *le suivant.*

Que le diable l'emporte!

SEVERIN.

Ou plutôt le ramène.

ARVIDE.

Oui, lui et ses florins surtout, car depuis trois jours que leur absence nous empêche de boire de la bière ou du vin de France, j'ai le gosier malade.

SEVERIN.

Bois de la neige fondue.

ARVIDE.

Merci, ça altère.

SEVERIN.

Et tu ne l'as pas trouvé ce fugitif?

ARVIDE, *désignant la petite porte.*

J'ai dormi là toute la journée... Quelle heure est-il ?

SEVERIN.

Le jour va tomber.

ARVIDE, *regardant au fond.*

Oui, et la neige aussi... Qui vient donc là?... un ouvrier mineur...

SEVERIN, *regardant.*

Mais Éric est avec lui.

ARVIDE.

Oui, le voici, enfin!...Dis donc,Severin, l'endroit est mal choisi pour lui faire payer sa bienvenue.

SEVERIN.

On la lui fera payer demain.

ARVIDE.

Ah! mais j'y compte bien.

SCENE II.

LES MÊMES, PIERRE, ÉRIC *.

ARVIDE, *allant à Éric.*

Te voilà donc enfin, compagnon?

ÉRIC.

Me voici.

SEVERIN, *avec affection.*

Ce cher Éric... Et les usuriers?

ÉRIC, *faisant sonner son escarcelle.*

Il y en a toujours pour celui qui est le neveu d'un homme d'église.

ARVIDE.

Ah! c'est un beau privilége.

PIERRE, *qui, après avoir regardé par toute la scène, vient d'ouvrir et de refermer la porte à droite.*

Et le père André n'est pas encore de retour?

SEVERIN.

Il arrivait seulement à Hédémora, avec sa fille, comme j'en sortais, il y a environ deux heures.

* Pierre, Arvide, Éric, Severin.

PIERRE.

Et son fils Christophe n'a point reparu?

ARVIDE.

Christophe! voilà un fils qu'on attend toujours et qui ne revient jamais... ce n'est pas comme ce brave Éric.

PIERRE.

Oui, Christophe est souvent en route.

Il s'assied près de la table à droite.

ARVIDE, *à Éric.*

Eh bien! camarade, qu'as-tu vu de nouveau à Stokholm ?

ÉRIC.

Des revues et des processions.

ARVIDE.

Et puis? che

ÉRIC.

Et puis j'ai vu déporter deux mille Suédois, et puis beaucoup de malheureux morts de la peste ou d'inanition.

ARVIDE.

Il paraît que c'est là-bas comme ici... Tu n'as vu que cela?

ÉRIC.

J'ai vu aussi pendre et brûler un homme.

ARVIDE.

Et cet homme était un voleur?

ÉRIC.

Non.

SEVERIN.

Il avait tué?

ÉRIC.

Non.

PIERRE.

Qu'avait-il donc fait?

ÉRIC.

Il avait écrit.

ARVIDE.

Qu'avait-il écrit?

ÉRIC.

Je ne sais; tiens, si tu es plus curieux que moi, lis... (*Il lui présente un petit livre.*) Voici un exemplaire de son libelle prohibé.

ARVIDE, *parcourant.*

Voyons!... Oh! c'est cela, toujours des insultes au gouvernement du roi danois. (*Lisant.*) « Le » roi Christiern n'a pas conquis la Suède, il l'a » volée... » (*Parlant.*) Belle nouvelle! (*Lisant.*) « La conquête se fait par les armes, et non par » la trahison : il ne veut pas l'asservir, mais la » tuer. Malheur à toi, roi, qui, comme un meur- » trier tue un homme, tues un peuple! malheur à » toi, peuple que la misère torture, affaiblit, que » la peste ravage librement sans redouter un seul » de tes efforts !... » Mais c'est un vrai sermon.

PIERRE, *se levant.*

Continuez.

ARVIDE.

Cela vous intéresse, l'ouvrier? volontiers... (*Il continue.*) « Malheur à toi, peuple que l'on dé- » cime encore par la déportation, et qui n'as plus

» un battement, plus une pensée, plus un souvenir... » (*Parlant.*) Je vous le disais, c'est un prêche.

SEVERIN.

C'est le portrait fidèle de ce peuple demi-mort, que l'on dit vouloir se soulever pour un prince Gustave que l'on nous fait chercher.

PIERRE.

Mais il existe donc vraiment ce prince?

ARVIDE.

Il faut le croire, puisque des écrivains se dévouent à sa cause.

PIERRE.

Mais comment a-t-on découvert l'écrivain ?

ÉRIC.

Il a signé de son nom, voyez... (*Lisant.*) « Pe- » ters-Owell... »

SEVERIN.

Celui-là, sans doute, aimait mieux mourir par la corde que par la faim.

ARVIDE.

Adroit seulement celui qui sait éviter l'une et l'autre et qui peut s'endormir dans l'ivresse tandis que les autres ont faim. (*Tapant de la main sur l'escarcelle d'Éric.*) N'est-ce pas, Éric?

ÉRIC, *gaiement.*

C'est pardieu bien mon avis.

ARVIDE.

Et si tu m'en crois, nous partirons de suite pour Hédémora; la nuit est triste et froide ici, et sitôt le jour, nous éveillerons l'aubergiste de l'abbaye.

ÉRIC.

En route! (*S'approchant de Pierre.*) Nous suivras-tu, Pierre?

PIERRE, *avec intention.*

Non, je reste.

ÉRIC.

Mais j'ai bien des choses à te dire.

PIERRE.

Parle avant de partir.

ÉRIC, *à Arvide et Severin.*

Partez devant, compagnons, je vous aurai bientôt rejoints.

SEVERIN.

Ne tarde pas, Éric, car sans toi nous sommes le corps sans l'ame.

ÉRIC.

Dans un instant.

ARVIDE.

Tu nous le promets ?

ÉRIC.

Voulez-vous une garantie?

ARVIDE

Laquelle?

ÉRIC.

Mon escarcelle et mes florins.

SEVERIN, *prenant vivement l'escarcelle.*

Bien parlé! Viens Arvide. (*Bas à Arvide.*) Quel imbécile!

ARVIDE, *bas*

Mon ami, c'est aux pauvres d'esprit qu'appartient le royaume des cieux.

SEVERIN, *bas.*

Éric ira tout droit.

ARVIDE.

Ainsi soit-il!

Ils sortent.

SCENE III.

PIERRE, ÉRIC.

ÉRIC, *les suivant des yeux.*

Dans trois heures, il seront tous deux morts-ivres et ne nous inquiéteront point cette nuit... nuit décisive, nuit de bataille...

PIERRE.

Nuit terrible peut-être, ami... elle vient; vois, le jour disparaît... Nuit de mort ou de vengeance, (*se découvrant*) je te salue... je t'attends depuis cinq ans. (*A Eric.*) Dans cinq heures d'ici, les trois cents vieux soldats que j'ai vus moi-même viendront par différens chemins se réunir dans la vallée de Geval, où je dois les joindre avec Peterson et quelques hommes encore.

ÉRIC.

Peterson... j'ai toujours craint la trahison de cet homme.

PIERRE.

En me confiant à lui, Éric, j'ai voulu plus d'espoir et de plus grands dangers, j'ai doublé l'enjeu dans cette partie sanglante. Qui la gagnera ? Dieu le sait déjà... Demain nous le saurons tous...

ÉRIC.

Dieu sera pour nous!... et maintenant, sans retard... je cours chez le prieur de l'abbaye.

PIERRE.

Et moi, je retourne aux mines.

ÉRIC.

Où vous reverrai-je avant l'heure ?

PIERRE.

Avant la grande heure, n'est-ce pas? Ici, car je sens que j'y reviendrai, pour y revoir encore une fois le vieil André et sa fille Marguerite... une fois, pour la dernière peut-être...

ÉRIC.

Ici, donc? (*Ils montent la scène.*) Mais Arvide revient; que veut-il ?

ARVIDE, *entrant accompagné de Frédage.*

C'est encore moi, compagnon; tu partais; va, et en te hâtant tu atteindras facilement Severin... Moi je viens de rencontrer un mien frère de Bohème, un compatriote qui veut se reposer; le temps seulement de lui serrer la main, et je serai des vôtres.

ÉRIC.

Tu sais, Arvide, que le rendez-vous est à l'auberge de l'abbaye.

ARVIDE.

Et je ne vous laisserai pas boire sans moi...

ÉRIC, *à Pierre.*

Viens, Pierre.

Pierre et Eric sortent et prennent chacun une route, après s'être fait quelques signes d'intelligence.

SCENE IV.

ARVIDE, FRÉDAGE.

FRÉDAGE.

Et tu me disais donc que c'est dans cette cabane même qu'habite ce paysan que je cherche ?

ARVIDE.

Je le pense, si j'en juge par le portrait que tu m'en as fait... C'est un grand fainéant, pâle, usé par la paresse et la misère... et toujours marchant de village en village en se traînant comme l'ennui.

FRÉDAGE.

Quel âge?

ARVIDE.

Vingt-sept ans.

FRÉDAGE.

C'est bien cela... Et maintenant où est-il ?

ARVIDE.

Je ne sais ; son père et sa sœur, qui demeurent ici, l'y attendent tous les jours. Mais que peux-tu vouloir à ce mendiant?

FRÉDAGE.

Oh ! c'est une bien étrange histoire... Mais asseyons-nous, je suis fatigué. (*Ils s'asseyent près de la table à gauche*.*) Et, dis-moi d'abord, toi, mon cher compatriote, depuis près de deux ans que je ne t'ai vu, qu'as-tu fait de ta vie dans ce pays-ci ?

ARVIDE.

Rien de bon ! Tu le sais, Frédage, j'ai vu les prisons de Pise et de Florence, et je ne suis venu ici qu'après m'en être échappé... Eh bien ! je les ai souvent regrettées tant j'ai jeté de malédictions sur ce pays de misère et de glace.

FRÉDAGE.

Mais que fais-tu dans ces montagnes ?

ARVIDE.

Après m'être engagé dans les volontaires étrangers, j'y ai été envoyé par les ordres secrets d'Olaüs le médecin ministre, pour en interroger et fouiller tous les habitans, afin de découvrir un dernier rejeton des Éricson-Wasa qui, dit-on, s'y cache.

FRÉDAGE.

Oui... je sais que l'on le dit... et tu ne l'as pas trouvé ?

ARVIDE.

Je ne l'ai pas cherché... j'ai préféré passer mes jours à Hédémora, où j'ai, depuis deux mois, aidé un volontaire, comme moi, à manger à l'avance un héritage.

FRÉDAGE.

Un soldat héritier ?

* Arvide, Fredage.

ARVIDE.

Oui, c'est le neveu d'un prieur. Comme tu le penses bien, le petit héritage a fort augmenté notre solde à tous... et nous a garantis des fondrières et des avalanches... Mais il avance, hélas ! et dès qu'il sera dépensé, je veux changer de condition; car la solde est légère, et ce pays est si pauvre, si pauvre...

FRÉDAGE.

Qu'il n'y a rien à prendre.

ARVIDE.

Que la peste ou des rhumatismes.

FRÉDAGE.

Ce n'est pas assez.

ARVIDE.

Bien obligé, c'est trop... Et toi, Frédage, qu'as-tu fait? Qui t'amène en Suède ?

FRÉDAGE.

Il y a quinze ans à peu près, j'ai rendu au roi Christiern un service... pour lequel il m'a largement récompensé.

ARVIDE.

Il y a quinze ans!. . C'était à l'époque des premières guerres et de la mort d'Éricson-Wasa.

FRÉDAGE.

C'était précisément de ce temps-là. J'allai alors en Italie, où je dépensai noblement mes florins danois.

ARVIDE.

Je me souviens : c'est alors que je te connus.

FRÉDAGE.

Ruiné bientôt, je voulus reconstruire ma fortune... et je travaillai à recomposer des poisons que je vendis fort cher... aux princes de Venise, de Toscane et de Calabre... Mais, après m'avoir donné leurs secrets et leur argent pour ma science, les princes m'ont chassé.

ARVIDE.

Les ingrats!

FRÉDAGE.

Je me suis alors retiré en France. Mais là, mon ami, pour les empoisonneurs...

ARVIDE.

C'était la morte saison.

FRÉDAGE.

Complètement. Je fus alors forcé de revenir en Suède, où le roi m'a accueilli, et je suis devenu le confident, l'intendant secret d'Olaüs, son ministre et son médecin.

ARVIDE.

C'est une bonne condition. .

FRÉDAGE.

Mais je vais la perdre sans doute.

ARVIDE.

Et comment ?

FRÉDAGE.

Le roi Christiern est, tu le sais, affligé d'une maladie chronique qui réclame les soins continuels et le dévouement d'un médecin, il a fait le sien premier ministre, lui permettant de fouiller à pleines mains dans le trésor, afin que le médecin fût interressé à prolonger la vie de son roi pour

conserver cette admirable position qu'il perdrait indubitablement le lendemain de la mort de son maître; mais Olaüs, avare, parcimonieux et grand voleur, est maintenant possesseur de cinq cent mille florins; et comme il craint toujours les caprices du roi...les révolutions du peuple, il se trouvait assez riche pour mener désormais une bonne vie et se préparer à fuir avec son trésor, quand le roi s'en est aperçu.

ARVIDE.

Diable!

FRÉDAGE.

Le roi, qui avait permis le vol et le luxe, n'avait ni permis ni prévu l'épargne; il s'est alors souvenu que la déportation entraînait la confiscation et pensant qu'avec les florins d'Olaüs il achèterai aisément le dévouement d'un nouveau médecin...

ARVIDE.

Il a déporté Olaüs.

FRÉDAGE.

Non; mais il a juré de le faire, ce qui me laisse pour toute perspective le titre de confident secret d'un ministre en disgrâce.

ARVIDE.

C'est triste.

FRÉDAGE.

Et surtout peu lucratif.

AVIDE.

Mais si l'exil n'est pas signé, on peut peut-être faire changer les dispositions du roi.

FRÉDAGE.

Et c'est pour en arriver là que je cherche ce paysan.

ARVIDE.

Je ne comprends pas.

FRÉDAGE.

Et moi je comprends à peine; il y a dix jours environ qu'un paysan, après une inconcevable persévérance, parvint jusqu'à moi et me supplia de remettre au ministre un grimoire illisible; je le fis. Olaüs passa toute la soirée à le lire, le relire, et ne m'en dit rien. Le lendemain, le paysan revint; et comme je trouvai ce manuscrit sur la table, je le lui rendis et le chassai, croyant délivrer ainsi le ministre d'un importun, d'un mendiant ou d'un fou. Mais quand Olaüs en fut instruit : «Malheureux s'écria-t-il; de ce grimoire dépendait peut-être mon salut, le tien, notre fortune enfin... Ce paysan, où est-il? je ne sais; d'où vient-il? A son langage, à son misérable costume, je le crois habitant des environs de Geval ou d'Hédémora. Cours vite, me dit-il; trouve cet homme; voilà cent florins, donne-les-lui pour ce livre, et promets-lui-en, s'il le faut, trois fois autant.» Je partis le même jour, et me voici.

ARVIDE, *vivement, en se levant.*

Avec les cent florins?

FRÉDAGE.

Hélas! Arvide, l'homme est faible souvent.

ARVIDE.

A qui le dis-tu? Tu les as joués en chemin.

FRÉDAGE.

Joués et perdus.

ARVIDE.

La chance est quelquefois mauvaise.

FRÉDAGE*.

A qui le dis-tu? (*Il se lève.*) Si bien que voilà ma position présente : il me faut l'homme d'abord, et le grimoire ensuite; et pour acheter l'un ou l'autre...

ARVIDE.

Tu n'as plus que les florins qu'on t'a dit de promettre.

FRÉDAGE.

Voilà tout ce qui me reste.

ARVIDE.

C'est une mauvaise monnaie Mais quel est ce grimoire?

FRÉDAGE.

Oui, qu'est-ce? je me le suis toujours demandé.

ARVIDE.

Mais tu l'as vu, toi?

FRÉDAGE.

J'ai vu sur quelques pages des dessins de montagnes, des plans géographiques, puis beaucoup d'écriture que je n'ai pas lue. Est-ce un vieux manuscrit déterré? est-ce un plan de bataille, de conspiration? qu'est-ce enfin? Oh! si je le savais!

ARVIDE.

Il faut le découvrir.

FRÉDAGE.

Et comment?

ARVIDE.

En faisant causer le père André, le bûcheron, qui va sans doute rentrer avant peu avec Marguerite sa fille.

FRÉDAGE.

Non; ils pourraient soupçonner qu'on y attache; autant d'importance... Si je pouvais me cacher ici et surprendre leur conversation... Oh! oui, je saurai tout; car un papier qui vaut cent florins pour eux doit fort inquiéter de misérables gens comme ceux qui consentent à vivre ici... Mais où me cacher?

ARVIDE, *désignant la petite porte par laquelle il est entré en scène.*

Tiens, au haut de cette échelle est un grenier dans lequel on met les provisions quand on en a; mais la famine en a chassé les provisions, et j'y ai souvent passé la nuit; on y dort mal, mais on entend très-bien. Du monde... c'est André; le voilà sur la route.

FRÉDAGE, *montant l'échelle.*

J'entre là... toi, ne retourne pas à la ville... reste aux environs, j'aurai besoin de toi.

ARVIDE.

Oui, je resterai près d'ici.

FRÉDAGE, *ouvrant la porte.*

Dieu!... mais on ne peut pas entrer debout là-dedans.

* Frédage, Arvide

ARVIDE.

Non; mais on a droit de s'y asseoir.

FRÉDAGE, *au haut de l'échelle.*

Te souviens-t-il, Arvide, du temps où les marches de mon palais de Reggio étaient de marbre rose?

ARVIDE.

Les temps sont bien changés, mon ami.

FRÉDAGE.

Hélas!

ARVIDE, *montant l'échelle.*

Dépêche-toi, et bon voyage. (*Frédage entre; Arvide ferme la porte et redescend.*) C'est égal, il y a dans tout ceci quelque chose de sérieux et de mystérieux dont je veux voir la fin... Qu'est-ce que ce grimoire?... je veux le savoir aussi, moi... Voici André... par où sortir?... Ah! cette fenêtre...

Il met un banc près de la fenêtre et sort, tandis qu'André dit la premier mot dans la coulisse.

SCENE V.

ANDRÉ, MARGUERITE.

ANDRÉ.*

Oui, ma pauvre fille!... tous ces malheurs n'arriveraient pas si Christophe était avec nous.

MARGUERITE.

Et que ferait son travail? Mon père, aujourd'hui les bourgeois d'Hédémora sont si pauvres, qu'ils se servent eux mêmes.

ANDRÉ.

Peut-être qu'en arrivant plus tôt j'aurais vendu mon bois, (*à part*) ne fût-ce que pour un morceau de pain. (*Haut.*) Mais ma vieillesse s'affaisse sous le fardeau; je me traîne, j'arrive trop tard; je supplie, j'attends... on me repousse; et quand, après une journée de fatigue et de vain espoir, je rentre ici, je n'ai pas même un morceau de pain à donner à ma fille.

MARGUERITE.

Pierre va venir sans doute, comme tous les soirs.

ANDRÉ.

Pierre!... oui, Pierre; et c'est là ce qui augmente encore mon mal.

MARGUERITE.

Et pourquoi donc, mon père?

ANDRÉ.

Pourquoi? parce que c'est humiliant pour moi de voir que, depuis un mois, c'est lui qui nous a nourris. Et quand pourrons-nous le lui rendre? Pierre, un étranger qu'il y a trois mois nous n'avions jamais vu, un ouvrier à qui nous prenons la moitié de la faible part que la famine accorde à chacun! Et pourtant il nous l'apporte généreusement, parce qu'il est bon, parce qu'il a compris sans doute que je suis un père incapable de nourrir mon enfant, et qu'il a pitié de toi.. (*Avec désespoir.*) De la pitié!... (*Il s'assied près d'une table à droite.*) A moins que ce ne soit de l'amour; ce qui serait plus malheureux encore.

MARGUERITE.

Il ne me l'a jamais dit.

ANDRÉ.

Et quand il t'aimerait, il est si naturel de t'aimer! et quand il te l'aurait dit, il en a presque le droit: il te fait vivre.

MARGUERITE.

Mon père!...

ANDRÉ.

Et c'est cruellement vrai, ma fille, et je n'ai pas encore pu lui refuser un jour.

MARGUERITE.

Il faut refuser, mon père... la faim n'est pas une aussi grande souffrance que l'humiliation.

ANDRÉ.

Refuser... mais quand?

MARGUERITE.

Aujourd'hui... je ne me sens pas tourmentée par la faim; mais... mais... vous, mon père?

ANDRÉ.

Oh! ne pense pas à moi, et si tu dis vrai, Marguerite, permets que je refuse, et demain, dès le point du jour, j'irai te chercher du pain, dussé-je en mendier... Permets que je refuse, Marguerite...

MARGUERITE.

Oui, mon père, je ne veux plus rien accepter de lui; et d'ailleurs, à cette heure, il ne viendra plus sans doute; il est très-tard. (*Pierre paraît au fond.*) Mon Dieu, le voici!

SCENE VI.

LES MÊMES, PIERRE, *ayant une gourde en bandoulière et un morceau de pain noir sous le bras.*

PIERRE.

Je vous trouve enfin... et Christophe?

ANDRÉ, *allant s'asseoir près de la table à droite.*

Pas de nouvelles!

PIERRE*.

Il reviendra demain, père André.

ANDRÉ.

C'est ce que tu me dis tous les jours, Pierre.

PIERRE, *déposant son pain et sa gourde sur la table près de laquelle est assis André.*

Vous êtes resté tard à la ville, et je craignais d'être obligé de souper seul. (*Voyant Marguerite qui s'appuie sur une chaise, et courant à elle.*) Qu'avez-vous donc, Marguerite? vous êtes bien pâle!

MARGUERITE.

Rien... je n'ai rien.

PIERRE.

Que Dieu soit avec vous, Marguerite, et vous guérisse des souffrances que vous cachez!... (*A part.*) C'est peut-être la faim. (*A André.*) Eh bien! père André, vous n'avez pas encore partagé le pain...

* André, Marguerite.

* André, Pierre, Marguerite.

ANDRÉ, *se levant et allant s'asseoir à la table du côté opposé.*

Merci, mon garçon... mais tu le vois, nous arrivons seulement de la ville, où nous avons soupé...

PIERRE, *à part.*

Dit-il vrai ? (*Haut.*) Tant pis! car j'apporte aujourd'hui par hasard de la bière de Hollande... c'est un don du prieur de l'abbaye, à qui j'ai pu rendre un service, et je me faisais une joie de la partager avec vous... mais cette joie, vous ne me l'ôterez pas, père André... D'ailleurs, depuis que vous avez mangé à Hédémora, vous avez fait deux lieues pour revenir ici... (*il porte son pain et sa bière sur la table près de laquelle est assis André*) et puis, dans ce temps de famine, comme on n'est pas sûr de pouvoir souper le lendemain, on peut souper deux fois quand ça se trouve, n'est-ce pas?

André se lève de la table et s'en va au fond.

PIERRE, *avec surprise.*

Il me quitte, et pourquoi?

ANDRÉ.

Je n'accepte pas ce soir, vois-tu, Pierre, parce que, dans ce temps de famine, il ne faut pas prendre la part des autres, quand on a, soi, mangé la sienne.

PIERRE, *à part**.

Ils ont peut-être soupé. (*Il se met à souper seul. Haut.*) Oh! cette misère cessera, André; les Danois nous l'ont faite, et les Danois s'en iront.

ANDRÉ.

Qui les chassera?

PIERRE.

Gustave.

ANDRÉ.

S'il vit encore. Et d'ailleurs nous n'arriverions, là que par la mort et la guerre civile. Ne le souhaitons pas, Pierre.

PIERRE.

Ne pas le souhaiter! mais tu ne rêves donc pas toi, ces jours de vengeance où Gustave devra revenir et ranimer ce cadavre du nord; où Gustave renversera les traîtres enrichis, chassera l'usurpateur, et fera périr le meurtrier de son père, ce Wolgann, qui a, par un assassinat, traîtreusement préparé la victoire de Christiern, devenue depuis dix ans si fatale et si cruelle?

ANDRÉ, *troublé.*

Wolgann est mort.

PIERRE.

Qui sait? rien ne le prouve; il y a des infâmes qui survivent au remords.

ANDRÉ, *tristement.*

Mais Wolgann a été faussement accusé; le sénateur Ericson s'est tué lui-même... bien des gens le disent.

PIERRE.

Oh! non, le suicide, au moment du danger, eût été une lâcheté; les Wasa n'en ont jamais commis, et Dieu, qui est juste, a laissé vivre Wolgann sans doute; car il faut qu'il meure publiquement un jour pour effacer cette tache dont plusieurs hommes et toi-même, vous voulez flétrir la mémoire du sénateur Ericson Wasa.

MARGUERITE, *courant à André, qui chancelle.*

Mon père, qu'avez-vous?

PIERRE.

André! mais il s'évanouit!

MARGUERITE.

Oh! c'est la faim qui le tue.

PIERRE.

La faim!

ANDRÉ, *revenant à lui.*

Non, mes enfans, non, je suis mieux.

MARGUERITE.

C'est la faim, Pierre, c'est la faim; je le sais, moi. (*A André, en se jetant dans ses bras.*) Pardonnez-moi, mon père, je ne puis vous voir souffrir ainsi.

PIERRE.

La faim! et vous me disiez tout-à-l'heure que. . André, vous ne m'avez jamais cru votre ami.

ANDRÉ.

Si, Pierre, si... mais chaque jour, tu apportes tu donnes toujours, toi, depuis douze jours...

PIERRE.

Je ne les ai pas comptés, moi.

ANDRÉ.

Je le sais bien, tu ne comptes pas, toi, mais nous avons usé plus de la moitié...

PIERRE, *l'interrompant.*

Et quand il y a trois mois je vins tomber exténué de fatigue et de faim dans ta cabane, as-tu pesé le pain que tu m'as donné, toi? as-tu compté les heures de veille que tu as passées à me secourir?

ANDRÉ.

Un pauvre jeune homme qui se mourait!

PIERRE.

C'était triste, n'est-ce pas? Et crois-tu qu'il ne soit pas aussi affreux de voir une jeune fille amaigrie par la misère... une jeune fille, si bonne, Marguerite, Marguerite que j'aime enfin? Oui, je puis le dire maintenant, car je vais partir.

MARGUERITE, *vivement.*

Partir!...

PIERRE.

Oui... et pour la dernière fois que je viens ici, où je n'avais eu qu'amitié, que repos, je ne m'attendais pas à y trouver un chagrin.

MARGUERITE.

Un chagrin, Pierre?

PIERRE.

Oui, Marguerite, un horrible chagrin: car si je venais ici, ce n'était ni pour vous aider, ni pour payer ma dette, tout mon sang n'y suffirait pas... j'y venais parce que... est-ce que je sais pourquoi, moi?... J'y venais parce que le cœur m'entraînait; j'arrivais heureux, sans réflexion, sans arrière-pensée, et je vois aujourd'hui que vous ne

* André, Marguerite, Pierre.

m'avez jamais reçu de même, vous... et ça me fait mal, ça me fait horriblement mal.

Il tombe assis près de la table à gauche de l'acteur.

MARGUERITE.

Pauvre Pierre !

ANDRÉ, *pleurant et allant à Pierre.*

Voyons, Pierre, oublie tout, je t'en supplie, et partageons, veux-tu?

PIERRE, *se levant et allant s'asseoir à l'autre table.*

Merci, je n'ai plus faim.

ANDRÉ, *à part.*

Je l'ai cruellement offensé... lui... si bon. (*Il déménage la gourde et le pain, et va trouver Pierre.*) Oublie tout, Pierre... à mon âge, vois-tu, faut pardonner. (*Pierre se lève et va au fond, André reste interdit.*) Il me rend la pareille, je l'ai bien mérité. (*Allant trouver Pierre.*) Pierre, j'ai assez souffert pour le mal que je t'ai fait; et vois donc, tu fais pleurer Marguerite.

PIERRE, *courant à elle.*

Marguerite !...

ANDRÉ.

Viens, Pierre, et si tu le veux, en bons Suédois, nous allons boire cette bière au retour de Gustave.

PIERRE, *avec chaleur.*

Au retour de Gustave... oui, je le veux bien !...

ANDRÉ, *se hâtant de remplir des gobelets.*

Tout est oublié. (*Donnant un gobelet à Marguerite.*) Tiens, Marguerite, prends ce gobelet; toi, Pierre, celui-ci, et au retour de Gustave.

PIERRE.

Oui, mon vieil André; peut-être bien que ça lui portera bonheur.

Ils boivent.

ANDRÉ.

Oh ! la bonne bière ! (*Allant à Marguerite.*) N'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE.

Oh ! bien bonne, mon père !

PIERRE, *à part.*

Pauvre gens, c'est la bière de tous les jours... C'est la faim qui trompe, et la foi qui sauve.

Il leur remplit leur verre, et après avoir bu, il donne du pain à André et il en offre à Marguerite. *

MARGUERITE, *le prenant.*

Et vous allez partir, Pierre ?

PIERRE.

Oui, Marguerite, mais je reviendrai plus heureux, peut-être.

ANDRÉ, *à part.*

Si Christophe était là !... (*Il verse son second verre dans une gourde qu'il a pendue à sa ceinture; et glisse la moitié de son pain dans son sac.*) Il reviendra peut-être bientôt.

MARGUERITE, *montant rapidement la scène.*

Il me semble avoir entendu... (*Elle ouvre la porte.*) Je ne me trompe pas, voici Christophe.

Elle sort.

ANDRÉ *et* PIERRE.

Christophe !

Ils montent la scène. Pierre sort.

* André, Marguerite.

ANDRÉ, *s'arrêtant près de la porte.*

Allons, André, cache ta faiblesse et ta joie pour recevoir ton mauvais fils.

Ils redescendent la scène; Christophe paraît, au fond, entre Pierre et Marguerite.

SCENE VII.

LES MÊMES, CHRISTOPHE *.

CHRISTOPHE, *à Marguerite.*

Embrasse-moi donc encore, Marguerite.

MARGUERITE, *l'embrassant.*

Mon frère...

CHRISTOPHE, *avec inquiétude.*

Et mon père ? Ah ! (*Il s'en approche.*) Salut, mon père !

ANDRÉ, *s'essuyant les yeux.*

Vous avez donc enfin pensé, monsieur, que vous ne deviez pas laisser toujours votre père dans l'appréhension de votre mort... Merci, mon fils... quand repartez-vous ?

CHRISTOPHE.

Mon père...

ANDRÉ.

Qu'avez-vous fait depuis quinze jours ?

CHRISTOPHE, *allant s'asseoir en chancelant à droite.*

J'ai souffert...

ANDRÉ.

Et vous ferez tout aussi bien de repartir aussitôt; car ici l'on souffre aussi; vos peines et les nôtres, le fardeau serait double.

CHRISTOPHE.

Oh ! ne m'accablez pas ainsi !

ANDRÉ.

Oh ! soyez tranquille... le vieillard n'y sera pas toujours... et quand vous reviendrez un jour, vous trouverez votre pauvre sœur pleurant, abandonnée, vous entendrez des soupirs, des sanglots, mais non pas la voix du vieux qui se plaint et gronde toujours... le vieux sera mort.

CHRISTOPHE.

Épargnez-moi, mon père.

ANDRÉ, *s'approchant de lui* **.

Oui, mort, Christophe !... car si je vis à cette heure, c'est que Pierre est généreux et bon.

PIERRE.

André !...

ANDRÉ.

C'est la vérité, Pierre, et sans le morceau de pain que tu nous as apporté tous les jours, nous serions morts de faim, elle et moi; et je t'en remercie, Pierre... non pas pour moi, mais pour elle, qui est trop jeune pour mourir. Je n'en rougis pas, va... nous n'en rougissons pas... nous deux. Christophe, lui dont tu as pris la place... et rempli le devoir, il n'en rougira pas non plus... Va, il n'a pas de cœur...

CHRISTOPHE, *pleurant.*

Pitié, mon père...

ANDRÉ, *s'animant.*

Non, tu n'as pas de cœur... il n'a pas de cœur,

* Marguerite, Christophe, André, Pierre.

** Christophe, André, Marguerite, Pierre.

celui qui laisse pleurer et souffrir sa sœur; il n'a pas de cœur, celui qui, refusant un honnête labeur, se livre au vagabondage, et qui, pour manger, trompe et fait des dupes... sans doute.

CHRISTOPHE, *pleurant.*

Et maintenant l'humiliation...

ANDRÉ.

Enfin, comment vis-tu? quelles sont tes ressources? (*Christophe lui montre une mandoline qui est pendue sous sa cape.*) Une mandoline. (*La prenant.*) Oui, c'est la clef avec laquelle le mendiant ouvre la porte du riche qu'il veut implorer. Une mandoline à mon fils!... Sais-tu, Christophe, comment on appelle cela... quand on a ton âge et que l'on a du cœur?... on l'appelle le gagne-pain du lâche. (*Il la brise en la jetant à terre; avec désespoir.*) Mon Dieu, que vous ai-je donc fait?

CHRISTOPHE, *à part.*

Seigneur, ce n'est donc pas assez de tout le courage qu'il m'a fallu déjà! Oh! mes forces sont à bout.

MARGUERITE, *à son père.*

Soyez clément, mon père.

ANDRÉ.

Oui, tout cela te fait mal, à toi, pauvre fille, si douce, si sensible; mais je ne dirai plus rien... je ne veux pas t'affliger, et, pour être forcé de me taire, comme je veux aller à la ville dès le point du jour, je vais préparer mon ouvrage.

MARGUERITE.

Y pensez-vous, mon père?... travailler à cette heure, fatigué comme vous l'êtes?...

PIERRE.

Comme vous devez l'être, André, après cette triste scène...

ANDRÉ.

Oh! cette scène m'a fait mal... il est vrai. (*A demi-voix.*) Mais pas tant que vous croyez, mes enfans... je vous le dis tout bas. (*Après avoir regardé Christophe.*) Je suis bien content de l'avoir revu... Viens, Marguerite, viens m'aider, ma fille.

Il sort avec Marguerite; en sortant, il prend une cognée

SCENE VIII.

PIERRE, CHRISTOPHE.

PIERRE.

Le brave homme!... Et ce pauvre Christophe... quelle résignation!... Il y a là-dessous quelque chose d'étrange! (*S'étant approché de Christophe, qui est absorbé.*) Christophe!

CHRISTOPHE, *comme se réveillant.*

Ah! c'est toi, Pierre?... Que veux-tu?

PIERRE.

Tu as, Christophe, dans le cœur un grand courage et dans la tête un grand projet?

CHRISTOPHE, *se levant.*

Qui te l'a dit?

PIERRE.

Je l'ai deviné.

CHRISTOPHE, *le fixant.*

Pierre, toi qui as deviné cela, tu n'es pas un ouvrier comme les autres.

PIERRE.

Peut-être ai-je aussi dans la tête un grand projet.

CHRISTOPHE.

Que veux-tu faire?...

PIERRE.

Venger bien des hommes. Et toi?...

CHRISTOPHE.

En sauver un grand nombre.

PIERRE.

Veux-tu échanger nos secrets?

CHRISTOPHE.

Volontiers; car il faut que je confie le mien...

PIERRE.

Écoute... la nuit est venue dans une heure, personne ne pourra nous déranger : Marguerite et son père seront endormis. (*Lui tendant la main.*) Dans une heure je reviendrai...

CHRISTOPHE, *lui serrant la main.*

Dans une heure, Pierre...

Pierre sort par le fond, Christophe l'accompagne.

SCENE IX.

CHRISTOPHE; *puis* MARGUERITE.

CHRISTOPHE.

Une heure, c'est bien long... et pourtant j'ai attendu cinq ans... Oui; mais le reste de mon courage vient d'être usé par mes dernières souffrances.

MARGUERITE, *entrant.*

Christophe, mon pauvre frère!

CHRISTOPHE, *lui prenant la main.*

Marguerite! Oh! merci, sœur, qui tends la main au frère coupable.

MARGUERITE.

Je suis si heureuse de ton retour!

CHRISTOPHE.

Oui, heureuse quand je suis près de toi... Mais quand je suis éloigné, quand tu souffres, n'est-ce pas que tu me méprises?

MARGUERITE.

Christophe!...

CHRISTOPHE.

Il en doit être ainsi, Marguerite; car il est infâme le frère qui ne sait pas être le soutien de sa sœur; et pourtant, va, je ne suis ni insouciant, ni fainéant, ni lâche : je puis... je veux te le prouver, Marguerite; car il faut que tu m'excuses. Je t'ai laissée manquer de pain, et je veux que tu saches enfin pourquoi. Depuis cinq ans, Marguerite, j'ai gardé dans mon cœur un rêve, une ambition qui s'échappent aujourd'hui... Jamais je n'ai pu me confier à mon père : il y a dans sa vie passée, ma sœur, un secret qui ne lui permettrait pas d'approuver un projet qui doit me rapprocher des villes, des puissans, de la cour peut-être; mais je puis tout te dire, à toi, qui seras discrète.

MARGUERITE.

Je t'ai deviné, frère.

CHRISTOPHE.

Non, sœur...

MARGUERITE.

Oh! si! tu conspires pour Gustave.

CHRISTOPHE.

Je ne le puis... Le retour de Gustave serait peut-être funeste à mon père.

MARGUERITE.

Pourquoi?

CHRISTOPHE.

Tu le sauras plus tard... Mais écoute-moi...

MARGUERITE, *prenant un escabeau, et s'asseyant tout près de lui.*

Oui, oui, je t'écoute.

CHRISTOPHE.

Je conspire contre deux grands ennemis de mon pays...

MARGUERITE.

Je n'en connais qu'un, moi, le roi...

CHRISTOPHE.

Celui-là... ses vices le tueront assez tôt : j'en combats deux plus forts et plus terribles.

MARGUERITE.

Lesquels ?

CHRISTOPHE.

La misère et la peste impitoyable!

MARGUERITE.

Que veux-tu dire?

CHRISTOPHE.

Je veux dire que l'on attribue au gouvernement de Christiern ces deux implacables fléaux; mais les rois n'ont pas le pouvoir de jeter dans le royaume ce spectre horrible, qui, d'ailleurs, pourrait les étouffer eux-mêmes : ils peuvent seulement le combattre et le détruire; car Dieu a dit à l'homme : Tu pourras te garantir de l'ouragan, de l'inondation, du tonnerre; mais tu ne pourras faire naître l'ouragan, l'inondation et le tonnerre...

MARGUERITE.

Mais, frère... la peste naît de ces immenses marécages qui baignent les forêts de la Suéonie... de ces lacs profonds qui se forment chaque année, et se sèchent pendant l'été en répandant dans l'air tous leurs miasmes mortels.

CHRISTOPHE.

Aussi faut-il sécher les lacs et les marais...

MARGUERITE.

Y songes-tu?... Quelle force humaine...? Et tu oublies donc, frère, que qui s'approche des lacs ou des forêts humides est soudain saisi d'une fièvre qui tue?...

CHRISTOPHE.

Écoute-moi donc, Marguerite... Pendant neuf mois d'hiver, les neiges s'amassent sur nos montagnes, dont la chaîne nous sépare de la Norwège, et sur les monts Géta, qui dominent tous les autres; quelques jours de chaleur les fondent, et bientôt les torrens accumulés s'échappent, roulent, s'étendent dans les forêts qu'ils inondent, formant ces lacs qu'on appelle lacs de mort. Eh bien! sœur, qui détournerait le cours de ces torrens sauverait le pays, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oh! oui; mais pour cela il faudrait presque renverser les monts Géta, qui s'élèvent dans le ciel.

CHRISTOPHE.

Non pas, sœur, mais les gravir...

MARGUERITE.

Ils sont inaccessibles.

CHRISTOPHE, *se levant.*

Et je les ai franchis, moi!

MARGUERITE, *se levant.*

Christophe, tu t'égares...

CHRISTOPHE.

Oh! ne crois pas, ma sœur, que je sois insensé; non... le malheur n'a pas un seul instant affaibli ma pensée... Oui, j'ai gravi la montagne, et pour cela, sœur, il m'a fallu deux années, deux années, pendant lesquelles j'ai chaque jour creusé une marche dans le roc... pendant lesquelles j'ai fait une route sur les bords glissans des précipices, marchant ou me traînant sur la pointe des rochers, chancelant, suspendu sur les abîmes... tantôt repoussé par les vents ou glacé par le froid... redescendant quand la faim m'entraînait... et retournant toujours quand le courage semblait me défier et m'appeler du haut de la montagne; enfin pendant deux ans, j'ai lutté, combattu, non pas comme le soldat contre un ennemi qui l'attaque... mais contre les élémens qui tordent et broient un homme comme nous le ferions d'un insecte... Et seul, sans espoir de secours, sans espoir de victoire, j'ai cent fois lutté contre une mort certaine. Crois-tu maintenant, Marguerite, que Christophe soit un lâche?...

MARGUERITE, *interdite.*

Christophe!

CHRISTOPHE.

Enfin Dieu m'a guidé, car je suis arrivé jusqu'au sommet... et quand j'y fus, Marguerite, je vis sous moi les nuages, sous les nuages les monts Offrines; sous les monts Offrines, la Suède, la Norwège, et près de moi l'Éternel!... Oui, du haut de la montagne, qui voit son pays tout entier et la mer qui l'enveloppe voit aussi Dieu près de lui; et après m'être agenouillé devant Dieu, je mis trois jours à redescendre ce qu'il m'avait fallu deux années pour gravir; et alors, ébloui, fou, brisé, je marchai jusqu'ici; j'arrivai près de vous étourdi, accablé, mourant; et quand vous me portiez secours, quand vous cherchiez à réchauffer mes membres glacés et demi-morts, j'entendis mon père qui te disait : Voilà, ma fille, voilà les résultats du vagabondage et de la fainéantise.

MARGUERITE.

Que ne lui disais-tu?

CHRISTOPHE.

Impossible, sœur; je ne pouvais le lui dire; et depuis ce temps-là, une année s'est écoulée, pendant laquelle j'ai fait vingt fois le chemin devenu facile, et j'ai vu dans la montagne des gouffres immenses protégés par des rochers autour desquels passent et serpentent les torrens qui nous inondent; et pour diriger les torrens

dans ces gouffres sans fond, il ne faut qu'y faire tomber d'abord les rochers qui leur font un rempart; ce qui échapperait alors aux gouffres devenus des ruisseaux amoindris pourrait facilement être conduit par l'homme loin des forêts et des vallées, car, ainsi que j'ai étudié la montagne, sœur, j'ai étudié la plaine, j'en ai sondé les profondeurs, mesuré les hauteurs, et j'y ai trouvé le lit d'une rivière que Dieu semble avoir préparée, que les hommes peuvent achever, et qui conduirait ces eaux passagères jusque dans le fleuve le Dala', qui les emporterait aussitôt dans la mer. Et tout cela, sœur, je l'ai écrit, (*il prend un livre dans la poche de sa cape*) tracé dans ce livre; tiens, vois... tout y est, la plaine, la montagne, les dangers, les moyens, les ressources. Oh! quand tu pourras le lire, tu verras, sœur, que la peste et la famine y sont vaincues; et que pour accomplir tout cela il ne faudrait que deux années de travail, dans ce pays où cinq cent mille hommes sont à cette heure sans travail et sans pain. Mais, pour les appeler à l'œuvre, il fallait, tu le conçois, une voix plus forte que la mienne.

MARGUERITE.

Et alors?

CHRISTOPHE.

Je suis allé à Stockholm, et après plusieurs jours de persévérance, j'ai pu faire remettre ce grimoire au ministre Olaüs, si riche, si puissant. Il pouvait dire au roi, lui : Sire, appelez tout un peuple; et chacun sera fier d'apporter sa pierre et son travail. Eh bien, sœur, il ne m'a pas compris; il m'a fait ignominieusement chasser comme un mendiant; et désespéré, alors, je suis resté deux jours sans nourriture, trois nuits sans sommeil pour revenir ici. Et voilà pourquoi, sœur, quand mon père me disait tout-à-l'heure : Qu'as-tu fait depuis quinze jours? je lui ai répondu : J'ai souffert!

MARGUERITE.

Ils ne t'ont pas compris, frère!

CHRISTOPHE.

Non, sœur. (*Il remet le livre dans la poche de sa cape. S'animant.*) Et s'ils m'avaient compris, au lieu de déporter en Laponie, ils déporteraient aux Offrines; ils assembleraient des hommes que je conduirais jusqu'au sommet des monts Géta; et là, chaque coup de pioche ou de hache chasserait la famine et la peste... bientôt la montagne obéirait à l'homme; les forêts assainies seraient abattues, les sapins centenaires, emportés par les canaux et le fleuve, iraient jusqu'à Stockholm; les vallées se couvriraient de bestiaux et de pâturages; toutes ces misérables familles auraient enfin du pain à se partager. La Suède, dont les entrailles cachent tant de mines de fer, aurait sa mine d'or à sa surface; car elle pourrait dire aux nations voisines : Vous, pays du sud, qui voulez agrandir vos flottes, il vous faut nos beaux sapins du nord pour en faire des mâtures; donnez-nous en échange votre or et votre alliance. Vous, nations appauvries du nord, vous voulez le secours de la Suède ressuscitée... donnez-nous vos soldats et vos sermens; payez, payez tous. La Suède enfin pourrait dire à l'Europe entière, du haut de sa grande montagne : Respecte nous, Europe, car nous sommes grands et forts! Et que demanderait le paysan qui a conçu tout cela?... Rien, rien; ou peut-être, à cause de toi, un denier pour chaque marc d'or dont s'enrichirait la nation; et ce denier, Marguerite, me ferait assez riche pour te doter et t'embellir, pour faire oublier à mon père sa misère d'aujourd'hui; nous serions riches enfin... mais...

MARGUERITE.

Christophe, ta voix s'éteint.

CHRISTOPHE, *d'une voix affaiblie.*

Ils ne m'ont pas compris.

MARGUERITE, *épouvantée.*

Frère!...

CHRISTOPHE.

Oh! je souffre, sœur; quelle chose horrible que la faim! Sœur, ne le dis pas à mon père, car je ne pourrais rien lui confier: mais si tu pouvais, Marguerite!... Oh! la soif, la soif dévore!... A boire, à boire!

Il se traîne vers la table de droite, sur laquelle sont des gobelets vides, et s'évanouit.

MARGUERITE.

Christophe... mon Dieu! que faire?... et nous n'avons rien... Seigneur, ne le laissez pas mourir; il doit sauver tant d'hommes!

SCENE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *paraissant au fond.*

Dis donc, fille?

MARGUERITE.

Mon père!

Elle court à lui.

ANDRÉ.

Il est endormi... Tiens, voilà un peu de pain.

MARGUERITE, *le saisissant.*

Du pain!...

ANDRÉ, *lui donnant sa gourde.*

Et dans cette gourde un peu de bière que j'ai gardée, moi; mets ça près de lui, et quand il se réveillera, peut-être bien que ça lui fera plaisir; il y a peut-être long-temps qu'il n'a mangé.

MARGUERITE.

Merci, merci, mon père.

Elle court à son frère.

ANDRÉ, *l'arrêtant.*

Ne l'éveille pas; je retourne à ma besogne. Ne lui dis pas que ça vient de moi; je ne veux pas avoir l'air d'avoir sitôt pardonné. Je vas revenir.

Il sort rapidement.

MARGUERITE.

Mon bon père! et je n'y avais pas songé, moi, sa sœur. Christophe! mon frère!...

Elle court lui donner à boire, lui met la gourde sur les lèvres. Christophe la saisit convulsivement et boit.

CHRISTOPHE, *après avoir bu.*

Oh! merci, merci, sœur... Mais d'où me vient donc ce secours?

MARGUERITE.

Hélas! mon frère, c'est mon père qui t'avait gardé cela.

CHRISTOPHE, *le cherchant des yeux.*

Mon père!... mais où est-il donc?

MARGUERITE.

Il travaille sur la route.

CHRISTOPHE.

Oh! je veux courir...

MARGUERITE.

Attends; il m'avait défendu de te dire... n'importe, je lui dirai que je n'en ai pas eu la force; viens, Christophe.

CHRISTOPHE.

Viens, Marguerite.

Ils sortent en courant; on voit s'ouvrir la petite porte au-dessus de l'échelle; Frédage, pâle, agité, chancelant, descend.

SCENE XI.

FRÉDAGE, *puis* ARVIDE.

FRÉDAGE.

Oh! voilà ce que contenait le grimoire du paysan; cet homme m'a fait peur...

ARVIDE, *paraissant à la fenêtre à gauche.*

Frédage! eh bien! sais-tu ce qu'est ce grimoire?

FRÉDAGE.

Oui.

ARVIDE *entre par la fenêtre.*

Ça vaut-il cent florins?

FRÉDAGE.

Ça vaut cent millions.

ARVIDE.

Cent millions!

FRÉDAGE.

C'est un monde.

ARVIDE.

Et comment l'achèteras-tu?

FRÉDAGE.

Ces choses-là, Arvide, il faut, pour les posséder, les avoir inventées ou les avoir volées.

ARVIDE.

Et tu veux les voler.

FRÉDAGE.

Silence.

ARVIDE.

Où le met-il, son grimoire?

FRÉDAGE.

Dans la poche de sa cape.

ARVIDE.

C'est difficile à prendre.

FRÉDAGE.

Peut-on rentrer ici la nuit?

ARVIDE.

Facilement; ces portes ferment mal et ces fenêtres ne ferment pas.

FRÉDAGE.

Viens, Arvide, qu'on ne nous rencontre pas ici.

ARVIDE.

Et tu veux y revenir?

FRÉDAGE.

Oui, je veux revenir, et tu vas le comprendre; suis-moi.

LA VOIX D'ANDRÉ, *dans la coulisse.*

Dépose ça là, mon garçon, (*ils s'arrêtent et se sauvent par la fenêtre. André ouvrant la porte*) et maintenant, viens te reposer.

SCENE XII.

ANDRÉ, CHRISTOPHE, MARGUERITE.

André entre avec Christophe et Marguerite; Christophe à ôté sa cape, Marguerite la porte sur son bras.

CHRISTOPHE.

Oui, mon père, je m'asseoirai volontiers...

Il s'assied.

ANDRÉ.

Tu m'assures que tu ne m'en veux pas trop... parce que...

CHRISTOPHE.

Mon bon père...

MARGUERITE.

Oublions tout cela, mon père.

ANDRÉ, *allant à Marguerite.*

Tu as raison, Marguerite, ne songeons qu'au bonheur d'être tous ensemble... il semble, vois-tu, que, quand on est réuni, les tristes idées le sont moins... (*Il embrasse sa fille; se retournant.*) N'est-ce pas, Christophe? (*Allant à lui, et s'en étant approché.*) Il ne répond pas... pauvre garçon, il dort déjà...

MARGUERITE.

Il m'a dit, mon père, qu'il avait passé trois nuits sans sommeil.

ANDRÉ.

L'insensé!... Arrange un peu cette natte, il est mal sur cet escabeau. (*Prenant Christophe sous les bras.*) Viens, fils, viens t'étendre à terre, tu seras mieux.

CHRISTOPHE, *se réveillant un peu.*

Mon père, pardonnez,..

ANDRÉ, *le soutenant, et le conduisant près de la natte.*

Il est bien naturel que tu dormes après les trois nuits que tu viens de passer; d'ailleurs, c'est l'heure. (*Christophe se laisse tomber sur la natte.*) Maintenant, fille, mets sa cape sur ses pieds.

MARGUERITE.

Oui, mon père.

Elle le couvre avec la cape.

ANDRÉ, *le regardant.*

Trois nuits sans sommeil! il est fou vraiment! (*Remarquant que sa fille allume une petite bougie sous un Christ accroché à la muraille, près de la*

porte au fond.) C'est ça, fille, allume un cierge, ça porte bonheur ; et maintenant, viens, le sommeil me gagne aussi, viens, fille, et qu'à lui comme à nous la nuit apporte d'heureux rêves ! (*Sortant par la droite avec Marguerite.*) Oh ! nous dormirons bien cette nuit.

SCENE XIII.

CHRISTOPHE *endormi*, PIERRE, *puis* ERIC.

Comme ils viennent de sortir, Pierre entre sans bruit par le fond.

PIERRE.

Christophe ! Où est-il donc ? Ah ! étendu là... il dort, oui !... Christophe est un de ces hommes de courage et de volonté comme il m'en faut, et je veux l'attacher à ma fortune... Christophe ! (*le secouant*) Christophe ! Quel profond sommeil !

ÉRIC, *entrant précipitamment.*

Pierre ! Dieu soit loué ! je vous trouve ici !

PIERRE.

Qu'y a-t-il ?

ÉRIC.

Peterson vous a trahi.

PIERRE.

Trahi !

ÉRIC.

Toute la garnison d'Hédémora entoure les mines, et si le hasard ne vous en avait pas fait sortir, vous y seriez arrêté.

PIERRE.

Trahi ! perdu !...

ÉRIC.

Il faut vous hâter de courir trouver les soldats de la vallée de Geval.

PIERRE.

L'on va barrer les chemins sans doute.

ÉRIC.

En effet, et tout ouvrier mineur doit être arrêté... Mais, tenez, prenez cette arme, que Christophe s'arme aussi, et tous trois, décidés à mourir, nous ferons peut-être un passage... Il faut éveiller Christophe.

PIERRE.

Arrêtez !

ÉRIC.

Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez vous confier à lui ?

PIERRE.

Oui, je le voulais quand j'avais une chance de victoire, mais maintenant c'est une chance de mort, et je ne veux pas y condamner mes amis... ni lui, ni toi, Éric... D'ailleurs nous ne serions pas assez forts et nous serons peut-être assez adroits ; séparons-nous, au contraire... tu as rendez-vous à Stochkolm, vas-y ; moi ; j'arriverai peut-être à Geval.

ÉRIC.

Mais ce costume va vous perdre.

PIERRE.

Quand il le fallut, je le pris pour me sauver... je le quitterai s'il doit me perdre.

Il arrache sa veste.

ÉRIC.

Mais ainsi, mon prince, vous êtes encore l'ouvrier mineur.

PIERRE

Ah ! c'est vrai... Que faire ? Ah ! cette cape de Christophe, ce bonnet... (*Eric les lui donne ; il les met ; ramassant ses habits.*) Emporte ces habits... tu les perdras sur la route... car s'ils étaient demain trouvés ici, ils compromettraient la famille d'André... Adieu, Éric...

ÉRIC.

Que Dieu vous veille, mon prince !

PIERRE.

Éric Banner, toi, noble de Suède, qui as perdu ta fortune à servir ma cause, et qui vas maintenant exciter l'émeute à Stockhom, la hache du bourreau peut t'atteindre, tandis que je marcherai sous les balles des soldats danois... La hache ou les balles nous empêcheront peut-être de nous revoir plus tard... Avant de nous séparer, ami, ta main...

ÉRIC, *se jetant dans ses bras.*

Mon prince !...

PIERRE.

Et maintenant, nuit décisive, enveloppe-nous dans ton obscurité... Adieu...

Ils sortent, la porte du fond reste ouverte ; on les voit s'embrasser encore une fois et prendre deux routes différentes.

SCENE XIV.

ARVIDE, *puis* FRÉDAGE.

ARVIDE, *paraissant à la fenêtre.*

Je croyais avoir entendu parler... (*Il entre.*) Entrons... (*Secouant son bonnet.*) Maudite neige... Ah ! voici Christophe endormi... bien... dans la poche de sa cape, m'a dit Frédage... Voyons... Frédage veut sans doute vendre bien cher ce fameux grimoire à Olaüs... Si je pouvais, moi, vendre à Frédage... Il y a une maxime qui finit par ces mots : « Dieu pour tous, » et qui, si j'ai bonne mémoire, commence par ceux-ci : « Chacun pour soi. » Où est donc cette cape ?... (*Il cherche ; entendant du bruit.*) Quelqu'un !...

Il veut fuir par la fenêtre.

FRÉDAGE.

Arvide !...

ARVIDE, *se retournant.*

Frédage !...

FRÉDAGE, *entrant, à demi-voix.*

Viens !...

ARVIDE.

Eh bien ! et le grimoire ?

FRÉDAGE, *le lui montrant.*

Je l'ai.

ARVIDE.

C'est impossible!...

FRÉDAGE.

Vois toi-même... Le voici. Il était temps... Christophe repartait encore... je l'ai vu passer sur la route de Geval, je l'ai étendu à terre d'un coup de poignard.

ARVIDE.

Christophe!... Mais le voici!...

FRÉDAGE, *le voyant.*

Grand Dieu!... Mais qui donc ai-je frappé?... Est-ce que je me serais tompé?.., Voyons... (*Il va examiner le grimoire sous la bougie allumée.*) Non, c'est bien cela... je reconnais bien le manuscrit... oui... c'est bien lui-même... je l'ai... A qui donc l'avait-il confié?... N'importe, il est à moi.

ARVIDE.

Mais demain Christophe le réclamera, (*tirant son poignard*) et je crois qu'il faut...

FRÉDAGE, *l'arrêtant.*

Non... ce serait pour nous un meurtre bien dangereux... (*montrant le manuscrit*) et maintenant inutile. Olaüs se chargera de nous débarrasser de ce paysan, et je veux, moi, qu'Olaüs devienne mon complice.

ARVIDE.

Et tu vas lui vendre le grimoire, au ministre?

FRÉDAGE.

Oh! nous avons un long compte à régler ensemble, et tu seras de la partie... toi. Prends vite la route de Stockholm.

ARVIDE.

Et toi?...

FRÉDAGE.

Moi, je prendrai le chemin d'Upsal, où est maintenant le roi Christiern... Il faut que je voie le roi.

ARVIDE.

Que veux-tu faire?

FRÉDAGE.

Tu le sauras si je réussis.

ARVIDE.

Tu viendras donc ensuite à Stockholm?

FRÉDAGE.

J'y serai presque aussitôt que toi.

ARVIDE.

Mais, dis-moi donc, le grimoire?

FRÉDAGE, *impatienté.*

Au diable tes questions! nous n'avons plus rien à faire ici, Arvide, partons...

A la sortie de Frédage et d'Arvide, Christophe a un mouvement de somnambulisme qui le fait se dresser, puis retomber aussitôt accablé. Ils sortent et ferment la porte du fond. La porte de droite s'ouvre; Marguerite entre et la referme avec précaution.

SCENE XV.

MARGUERITE, CHRISTOPHE.

MARGUERITE.

Oh! je ne puis pas dormir, moi: tout ce que Christophe m'a dit repasse sans cesse dans ma pensée... Il faut que je me rapproche de lui... (*Elle le regarde.*) Christophe, qui tient le salut d'un peuple! et je n'avais rien deviné, moi, ni son courage, ni sa générosité, ni son génie... Pauvre frère, qui fait tout pour le monde, et qui n'a dans le monde qu'une petite place dans la cabane de son père! (*Christophe s'agite.*) Comme il est agité!... (*Christophe parle en dormant.*) Que dit-il? Il souffre! Christophe!

Elle le secoue vivement.

CHRISTOPHE, *se réveillant.*

Arrêtez... Que voulez-vous?

MARGUERITE.

Mais c'est moi, frère...

CHRISTOPHE.

Toi sœur, toi!...

MARGUERITE.

Oui, ton visage se contractait, et je t'ai réveillé! j'ai vu que tu souffrais!...

CHRISTOPHE.

Merci, Marguerite; oui, je souffrais... (*Il se lève.*) Il me semblait que des hommes étaient entrés (*il regarde partout*), et me volaient ce travail qui m'a coûté tant de peine; j'entendais le bourdonnement de leurs voix, le bruit de leurs pas; et je ne pouvais ni les fixer ni les saisir... il me semblait que la torpeur du sommeil me clouait à cette place...

MARGUERITE.

Oh! tu devais bien souffrir?...

CHRISTOPHE.

Horriblement, sœur...

MARGUERITE.

Mais ce n'était qu'un rêve?

CHRISTOPHE, *souriant.*

Oui... oui, heureusement!... mais je suis fataliste, et je crois que c'est un avertissement du ciel, qui me conseille de me tenir sur mes gardes... on l'a vu maintenant à Stockholm, cet écrit, il a passé par plusieurs mains; (*avec chagrin*) mais personne ne l'a compris, sans doute... N'importe, je crois qu'il est imprudent de le porter toujours avec moi; je veux le cacher ici jusqu'au jour où je devrai m'en servir...

MARGUERITE.

Oui, Christophe... songe que c'est un trésor. Veux-tu me le confier?

CHRISTOPHE.

J'allais te l'offrir.

MARGUERITE.

Donne, je le cacherai bien, moi.

CHRISTOPHE.

Je vais te le donner. Où est donc ma cape? Ah! je te l'ai donnée, sœur, quand je me suis chargé du fardeau de mon père.

MARGUERITE.

Oui, et je l'ai étendue sur toi quand tu dormais.

CHRISTOPHE, *regardant sur sa natte.*

Où est-elle donc?

MARGUERITE, *avec frayeur.*

Mais elle était là... elle y était.

CHRISTOPHE.

Attends, attends, ne t'impatiente pas, nous allons la trouver... c'est toujours comme cela; quand on cherche les choses, on ne les trouve jamais tout de suite... pourtant je ne la vois pas.

MARGUERITE.

Mais où est-elle donc?

CHRISTOPHE.

Souviens-toi bien, sœur.

MARGUERITE.

Je l'ai mise là, j'en suis sûre. (*Elle cherche.*) Grand Dieu!

CHRISTOPHE.

Qu'as-tu donc?

MARGUERITE.

Christophe! il y a de la neige et des pas marqués ici.

CHRISTOPHE, *suivant les traces qui le mènent à la fenêtre.*

Cette fenêtre ouverte... encore des traces... on est entré par ici. (*Avec effroi.*) Sœur, as-tu trouvé ma cape?

MARGUERITE.

Elle n'est plus ici, frère.

CHRISTOPHE.

On m'a volé!...

MARGUERITE.

Volé!...

CHRISTOPHE.

Oui, sœur... ce n'était donc pas un rêve... et je ne pouvais crier!

MARGUERITE, *pleurant.*

Dieu t'a donc abandonné, frère!...

CHRISTOPHE.

Oui, Marguerite, oui... (*Après un silence.*) Mais non, non, rassure-toi... ne pleure pas ainsi. Ils m'ont volé! Ah! je craignais que les hommes ne comprissent pas ma pensée; mais ils la comprennent, puisqu'ils sont venus de Stockholm pour me l'arracher, puisqu'ils ont joué leur vie pour s'en emparer; car sans ce sommeil que la fatigue avait rendu presque mortel, j'eusse étranglé le voleur, et le voleur n'eût pas fait tant de chemin s'il n'avait vu dans mon livre un espoir de gloire et de fortune. Et si jusqu'à présent je n'ai pas osé attendre le roi dans les galeries de son palais et me jeter au-devant de lui en disant: Sire, j'ai fait tout cela, écoutez-moi... maintenant, j'oserai lui crier: Sire, on m'a volé, faites-moi justice; et je veux arriver à Stockholm en même temps que ces voleurs.

MARGUERITE.

Tu veux déjà partir?

CHRISTOPHE.

Ne comprends-tu pas qu'il le faut?

MARGUERITE.

Mais comment vivras-tu?

CHRISTOPHE.

Comme j'ai souvent vécu. Où est ma mandoline?

MARGUERITE.

Mon père l'a brisée.

CHRISTOPHE.

Oui, je me souviens, la mandoline est brisée... mais j'ai toujours dans la voix le cantique du Seigneur: on m'a volé mon livre, mais la pensée est toujours dans le cerveau qui l'a conçue... Adieu, sœur.

MARGUERITE, *le retenant.*

Mais cette nuit est affreuse!

CHRISTOPHE.

Oh! laisse-moi partir... car ceux qui ont volé l'œuvre voudront peut-être anéantir le créateur... c'est ici qu'ils viendront me chercher peut-être pour m'assassiner... Laisse-moi fuir.

ANDRÉ, *dans la coulisse.*

Marguerite!

MARGUERITE.

Il s'éveille. (*Allant près de la porte.*) Je suis ici, mon père; près de Christophe.

ANDRÉ, *dans la coulisse.*

C'est avec lui que tu parles?

CHRISTOPHE, *courant près de la porte.*

Oui, mon père... dormez tranquille.

ANDRÉ.

Bonne nuit, mes enfans.

CHRISTOPHE.

Bonne nuit, mon père. (*Tendant les bras à sa sœur.*) Adieu, ma sœur... (*Marguerite tombe dans ses bras.*) Tu consoleras mon père, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oui, frère... mais l'inquiétude... oh! je ne pourrai la supporter.

CHRISTOPHE.

Souviens-toi de mon courage, Marguerite, et ne me retiens pas; car on viendrait m'assassiner, et je ne veux pas mourir, et tu ne veux pas que je meure, n'est-ce pas?

Il s'arrache de ses bras, s'échappe par le fond; la neige tombe avec abondance; on le voit disparaître dans le chemin. Marguerite tombe à genoux près de la porte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

L'intérieur d'une salle d'attente dans le palais du roi, à Stockholm. Portes latérales; grande porte au fond ; une petite porte latérale dans le mur à gauche, au second plan; une fenêtre à droite, dont quelques vitres sont brisées. Une cheminée à gauche en face de la fenêtre. Quand on ouvre les portes du fond, on voit un vestibule. Table à droite, siéges près de la table et devant la cheminée.

SCENE PREMIERE.

LE CAPITAINE MAGNUS *est en scène;* LE MINISTRE OLAUS *entre par le fond en marchant lentement et en lisant des papiers.*

OLAUS.

Oui, ce parti secret de Gustave est fort... tous ses plans sont bien établis; mais il est confiant... c'est un bien grand défaut quand on conspire... (*Apercevant Magnus.*) Ah! te voici, Magnus!

MAGNUS.

Toujours à mon poste.

OLAUS.

Frédage n'est pas de retour?

MAGNUS.

Non, monseigneur.

OLAUS, *à part.*

Quand reviendra-t-il donc? (*Haut.*) Aucun messager nouveau n'est entré dans le palais?

MAGNUS.

Si cela était, monseigneur, je vous en eusse prévenu déjà.

OLAUS.

Je sais que tu es fidèle... Le peuple est encore venu m'insulter, n'est-ce pas?

MAGNUS.

Oui, monseigneur, vous le voyez, il a brisé ces vitres.

OLAUS.

Et il espère pouvoir bientôt venir pour enfoncer les portes... De quoi m'accuse-t-on aujourd'hui?

MAGNUS.

On dit encore que vous avez pris dans le trésor des sommes que le roi destinait au soulagement du peuple.

OLAUS.

Et que demande-t-on pour réparation?

MAGNUS.

Toujours votre exil... Mais aujourd'hui même le roi doit revenir à Stockholm, et le roi fera châtier et déporter tous ces perturbateurs.

OLAUS.

Eh! c'est le roi qui les excite!

MAGNUS.

Le roi!

OLAUS.

Eh! ne vois-tu pas, Magnus, que l'on veut ma chute?...

MAGNUS.

Oui, le peuple!

OLAUS.

Eh! non... le roi!... et quand il veut se défaire d'un ministre, il sait si bien exciter secrètement le peuple contre lui, que cette foule aveugle, indolente, approuve sa vengeance sans entrevoir son injustice... Mais je ne suis pas encore tombé, et ce soir peut-être le roi m'appellera son ami le plus fidèle... Quant au peuple... vienne seulement Frédage, que j'attends avec une horrible anxiété, et dans quelques jours le peuple me divinisera... (*S'asseyant près d'une table.*) Oui, relisons encore cette confidence de Peterson... (*le capitaine, comme par discrétion, se retire au fond*) que j'ai si prudemment attaché à ma fortune... car je prévoyais que l'on voudrait entraîner d'abord ce chef de tant d'ouvriers turbulens... et Peterson vient de me confier tous les plans du prince Gustave... il me trace ici sa route... Oui... (*Lisant.*) « C'est par Sundswal qu'il doit faire » son chemin... il y est attendu, et les forteresses » d'Arbaga doivent être mal défendues... Quant à » Stockolm, une révolte doit y être excitée par un » soldat volontaire appelé Éric, et qui n'est autre » que le fameux Banner, si dévoué jadis au père » de Gustave... Pour se préparer des ressources » dans votre palais même, il doit bientôt se pré- » senter à vous pour vous demander que vous » lui accordiez la faveur de le faire enrôler dans » les gardes du palais... » (*Par ant.*) Celui-là sera facile à saisir... et je veux, Éric Banner, te livrer moi-même au roi... Quant à Gustave, il arrivera jusqu'à quinze lieues de Stockholm pour y être battu par les troupes que dès demain nous enverrons à sa rencontre... et quand j'aurai livré les deux victimes à Christiern, nous serons bons amis... mais le peuple, il me haïra toujours, car il me regarde comme une des causes de son affreuse pauvreté... Ah! vienne donc Frédage avec le livre du paysan, et je dirai au peuple : Tandis que je délivrais le roi d'un ennemi, je travaillais à te délivrer de la peste et de la famine, toi, peuple affamé... l'or que l'on m'accuse d'avoir enlevé du trésor, voici ce à quoi je l'ai employé...

voici ce que j'ai fait pour toi... Et je veux préparer à l'avance des proclamations... (*Il va pour rentrer à droite; s'arrêtant.*) Ah! capitaine Magnus...

MAGNUS, *s'avançant.*

Me voici, monseigneur...

OLAUS.

Un soldat volontaire se présentera aujourd'hui même au palais, il demandera à me voir, tu me l'amèneras aussitôt.

MAGNUS.

Son nom, monseigneur?

OLAUS.

Éric... ne l'oublie pas... Éric!

MAGNUS.

Je ne l'oublierai pas.

OLAUS.

Tu me l'amèneras, et tu entreras avec lui... surtout sois bien armé.

MAGNUS.

C'est bien, monseigneur. (*Olaüs sort par la porte à droite. Seul.*) Le ministre et le roi ne sont plus d'accord... si le roi chassait le ministre, qui deviendrait mon second maître? Que m'importe? je ne dois pas m'en inquiéter, moi qui ai juré en recevant ici mon épée de capitaine de toujours agir et de ne jamais songer...

SCENE II.

MAGNUS, SEVERIN *paraît dans le vestibule au fond avec* MARGUERITE; *il la quitte, la laisse dans le vestibule, et entre en scène.*

SEVERIN, *apercevant le Capitaine et lui présentant un rouleau cacheté.*

Pour le ministre Olaüs, et de la part du capitaine des volontaires. (*Le Capitaine prend le rouleau, et entre à droite. Appelant Marguerite.*) Venez, jeune fille, venez; vous pouvez sans crainte arriver jusqu'ici... cette chambre est une salle d'attente dans laquelle vous pouvez entrer.

MARGUERITE.

Mais où sont donc les appartemens du roi?

SEVERIN, *lui désignant une galerie qui semble être à droite du vestibule.*

Au bout de cette galerie... cette porte... (*désignant celle par laquelle est entré le Capitaine*) donne dans les appartemens du médecin-ministre... cette autre, dans la chapelle... et cette salle est ouverte à tous; le ministre et le roi même la traversent quelquefois, et tous ceux qu'ils y rencontrent sont écoutés... Tenez, approchez-vous de ce feu; on n'en trouve pas de si bon dans vos cabanes, n'est-ce pas?

MARGUERITE, *s'approchant du feu.*

Je suis transie... Et comment se fait-il que nous soyons seuls ici?... il doit y avoir tant de gens qui ont à se plaindre et à réclamer!...

SEVERIN.

Depuis que l'on a remarqué que plusieurs mécontens, qui étaient entrés ici, n'en étaient pas sortis... l'on a facilement perdu l'habitude d'y venir...

MARGUERITE.

Vous me faites frémir... Est-ce qu'il pourrait y arriver malheur à mon frère?... car, je vous l'ai dit, il doit y venir, lui.

SEVERIN.

Ça dépend de ce qu'il vient y faire; que veut-il?

MAGNUS, *paraissant à droite.*

Soldat volontaire, le ministre vous fait appeler.

SEVERIN, *désignant Marguerite.*

Capitaine, cette jeune fille m'attend.

MAGNUS, *avec indifférence.*

Qu'elle attende!...

Il sort par le fond, tandis que Severin entre à droite.

SCENE III.

MARGUERITE, *puis* CHRISTOPHE, *et plus tard* SEVERIN.

MARGUERITE, *seule.*

Et maintenant, Christophe arrivera-t-il?... O mon Dieu! faites qu'il vienne... ce qu'il doit demander au roi ne peut exciter ni haine ni colère... Demander au roi sa protection quand on a été cruellement dépouillé, c'est honorer sa justice.

Elle s'appuie en pensant contre la cheminée.

CHRISTOPHE, *paraissant au fond et entrant.*

Le roi est maintenant à Upsal, je veux y aller sans retard... oui, seulement un instant de repos; mais le repos va sans doute amener la réflexion, et je ne voudrais pas réfléchir... Oui, je vais partir... quelques voituriers me prendront peut-être sur leurs traîneaux... La route d'Upsal est fréquentée et n'est pas longue comme celle que je viens de faire. (*S'approchant du feu.*) J'ai les mains glacées... (*Apercevant Marguerite.*) Grand Dieu!

MARGUERITE.

Christophe!

Elle court dans ses bras.

CHRISTOPHE.

Oh! c'est un rêve, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Non, Christophe... Oh! pardonne-moi, frère... je vais repartir; Dieu soit loué, je te vois... Oh! ne m'accuse pas.

CHRISTOPHE.

Mais pourquoi es-tu venue?

MARGUERITE.

Parce que tu m'as en partant parlé de meurtre; parce que tu m'as dit que les voleurs deviendraient peut-être tes assassins, et que je t'ai vu, moi, t'éloigner sans défense; et je ne pouvais rester immobile en attendant; vois-tu, frère? Mais je vais repartir; le soldat Severin, qui m'a amenée, va me reconduire à mon père. (*Se jetant dans ses bras.*) Oh! je suis une folle, une insensée!... Pardonne-moi, Christophe!

CHRISTOPHE.

Pauvre sœur il m'a suffi de prononcer quel-

ques mots pour te jeter toutes mes terreurs dans l'ame... c'est de l'égoïsme... Eh bien! sœur, cet égoïsme, ta vue ne l'a pas détruit... non, car il me semble que c'est Dieu qui, t'inspirant ces craintes et cette incroyable résolution, permet que je puisse te parler à cette heure, et je me sens un grand désir de te confier quelque chose de plus terrible encore.

MARGUERITE.

Parle, frère : l'affection veut tous les partages. Dis, qu'as-tu fait, toi?

CHRISTOPHE.

En entrant dans ce palais, je viens d'apprendre que le roi est à Upsal; il faut donc que j'aille à Upsal... mais, avant de partir, j'hésite, sœur, comme j'ai déjà tant de fois hésité.

MARGUERITE.

Et pourquoi?

CHRISTOPHE.

Tu veux le savoir? je vais te le dire, car il faut que tu me conseilles; oui, sœur, il faut que le cœur prenne conseil du cœur.

MARGUERITE.

Je t'écoute, frère.

CHRISTOPHE.

Et surtout conseille-moi... Mais rapproche-toi de ce feu. (*Ils se rapprochent.*) Je t'ai dit, sœur, qu'il y avait un secret dans la vie de mon père, je t'ai dit aussi que je n'avais jamais osé me confier à lui. En apprenant son secret, tu comprendras pourquoi. Il y a quinze ans, sœur, mon père avait accompagné en Danemarck le sénateur Éricson Wasa, qui y fut arrêté tandis que la guerre se préparait. Dans ce temps-là le roi Christiern, qui règne sur nous, régnait sur le Danemarck, et mon père ne s'appelait pas André le bûcheron, mais le capitaine Wolgann.

MARGUERITE, *effrayée.*

Wolgann!

CHRISTOPHE.

Attends, sœur; mon père est innocent. Le roi de Danemarck refusa de rendre à la Suède son sénateur, et la guerre éclata bientôt terrible et sanglante, quand, pour arrêter l'effusion du sang, l'on décida de part et d'autre que le sénateur serait conduit dans le château Saint-Jean, qui est situé sur les frontières des deux nations, et qu'il serait jugé par un sénat composé de douze membres dont six fournis par la Suède et les autres par le Danemarck. Mais, en attendant le jour du jugement, la Suède avait exigé que la garde du sénateur serait confiée à un Suédois, et l'on choisit pour cela le capitaine Wolgann, le plus brave et le plus loyal de son temps. J'étais âgé de douze ans alors, et j'avais accompagné mon père avec ma mère, qui venait de te mettre au monde. Les travaux des universités, que j'avais suivis avec trop d'application, m'avaient appris bien des choses déjà, mais causé une maladie désespérante; un médecin fut appelé, c'était un savant Bohémien, qui, avec l'aide de Dieu, me sauva; mais, tandis que mon pauvre père prodiguait à son débile enfant ses soins et ses prières, il oublia pendant une heure entière l'auguste prisonnier, qui, seul, sans conseils, sans secours peut-être, eut un instant de désespoir et de folie; car il s'empoisonna... et alors, sœur, le roi Christiern, voulant offrir une réparation à la Suède au désespoir, assembla un tribunal qu'il présida lui-même, et qui, déclarant Wolgann traître et empoisonneur, le condamna à mort comme assassin du sénateur. Aidés de quelques amis, nous prîmes alors la fuite; ma pauvre mère mourut bientôt dans nos bras, et quelques années plus tard, à la faveur des guerres qui ont fait triompher Christiern, nous rentrâmes en Suède, espérant y trouver quelques preuves de l'innocence de mon père; mais la famine nous y a courbés aux travaux les plus durs, mon père y est devenu, pour te nourrir, le bûcheron qu'on appelle André, et moi, sœur, pour tout le monde, excepté pour toi, Christophe, que l'on appelle le fainéant voyageur.

MARGUERITE.

Et je ne savais rien, moi... et je ne vous plaignais pas pour toutes vos souffrance...

CHRISTOPHE.

Comprends-tu, sœur, pourquoi je n'ai rien pu confier à mon père?... comprends-tu que j'eusse été forcé de lui dire : Je cherche à accomplir une œuvre impossible peut-être, et qui, si je puis l'achever, ne pourra recevoir son exécution qu'en attirant sur nous les regards de tous les hommes de la cour et de l'armée, qui vous reconnaîtront, vous, mon père, qui se souviendront que vous êtes un contumace?...

MARGUERITE.

Grand Dieu!

CHRISTOPHE.

Oui, sœur : si mon père était découvert, les échafauds sont toujours prêts à Stockholm, et les sentences durent la vie d'un homme.

MARGUERITE.

Et quel moyen, frère, as-tu donc trouvé pour pouvoir réussir sans compromettre notre père?

CHRISTOPHE.

C'est devant celui-la que j'hésite.

MARGUERITE.

Quel est-il?

CHRISTOPHE.

Il faut que je me résigne à pouvoir dire à tous ceux qui me demanderont le nom de mon père : « Je ne l'ai jamais su, moi, je suis orphelin. » Oh! je puis avoir eu cette pensée sans honte et sans reproche de conscience; car je jure Dieu que si j'ai tant fait pour mériter d'entrer peut-être un jour à la cour de Christiern, c'est que j'ai vu que la puissance de Christiern sur nous n'a commencé que depuis la mort du sénateur; c'est que je suis sûr, moi, que l'on sait à la cour de Christiern d'où venait le poison qui a tué le sénateur Wasa; c'est que je suis certain, sœur, que là seulement sont les preuves de l'innocence de mon père; et je veux les y trouver, moi.

MARGUERITE.

Oui frère; et si tu vois le chemin qu'il faut

prendre pour cela, quelque dangereux qu'il soit, nous devons le faire sans hésiter.

CHRISTOPHE.

N'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE.

Mais il faut que mon père sache tout, vois-tu, qu'il t'admire et se résigne... et je lui dirai tout, moi; je le consolerai de ton absence, et tandis que tu entreras, toi, l'orphelin, dans la cour du roi, moi, je veux dire à mon père : « Voici ce que Christophe a osé, et maintenant il a le courage de te désavouer parce qu'il espère pouvoir dire un jour en te montrant à tous : Voici mon père, qui ne s'appelle plus André le pauvre, mais le capitaine Wolgann, dont je prouverai l'innocence.»

CHRISTOPHE.

Oh! Marguerite, que tu as bien compris ma pensée!

SEVERIN, *venant des appartemens à droite avec un parchemin à la main.*

Marguerite!

CHRISTOPHE.

Qui t'appelle?

MARGUERITE.

C'est Severin.

SEVERIN.

Venez; il faut que je reparte à l'instant.

CHRISTOPHE.

Je vous la confie, Severin.

MARGUERITE, *pleurant.*

Adieu, Christophe.

CHRISTOPHE.

Du courage! songe à ta grande mission.

MARGUERITE.

Oui, frère.

Christophe l'accompagne sous le vestibule; il semble la recommander à Severin. Marguerite et Severin disparaissent.

CHRISTOPHE, *rentrant en scène.*

Ah! ma force et mon espoir sont revenus.

Frédage paraît à la petite porte de gauche.

SCENE IV.

CHRISTOPHE, FRÉDAGE.

FRÉDAGE, *à part.*

Christophe!... Arvide ne s'était pas trompé.

Il reste silencieusement près de la porte.

CHRISTOPHE.

Et maintenant, en route pour Upsal!...

Il monte la scène pour sortir.

FRÉDAGE, *l'arrêtant par la main.*

Arrêtez

CHRISTOPHE, *surpris.*

Que voulez-vous?

FRÉDAGE, *l'examinant.*

Non, je ne me trompe pas, vous êtes le paysan... oui, je vous reconnais; c'est vous qui m'avez remis un manuscrit pour le ministre Olaüs.

CHRISTOPHE.

Oui... pourquoi cette question?

FRÉDAGE.

Pourquoi? pourquoi? dites-vous?... Mais vous ne savez donc pas que depuis dix jours le ministre vous fait chercher?

CHRISTOPHE, *surpris.*

Que me veut-il?

FRÉDAGE.

Ce qu'il vous veut?... il veut vous redemander ce manuscrit; il veut le relire pour savoir avec combien d'hommes vous pourrez commencer les travaux dans la montagne; il veut vous présenter au roi Christiern; il veut enfin mériter la gloire d'avoir aidé le génie.

CHRISTOPHE.

Mais pourquoi m'a-t-on rendu ce livre en me chassant de cette même salle? Et vous-même, je vous reconnais aussi, moi.

FRÉDAGE.

Oui, moi-même, parce que j'étais un insensé, parce que, ignorant la valeur de ce livre... (et qui pouvait la deviner?) je vous ai pris pour un aventurier... votre livre pour une importune demande... parce que je vous ai confondu avec tant d'autres; mais quelques heures après, le ministre avait amené le roi, et tous deux demandaient le manuscrit... C'est alors que, dans leur fureur, ils m'apprirent ce qu'il contenait; aussitôt on dirigea des hommes par toute la Suède pour y chercher votre trace, pour vous ramener dans ce palais... Oh! mais ne le cachez pas, ce sont eux qui vous y ont envoyé, n'est-ce pas?

CHRISTOPHE, *avec joie.*

Non, monsieur, non!... Et vous me disiez que le roi lui-même approuve déjà mes efforts?

FRÉDAGE.

Je dis que votre livre est un talisman qui doit vous ouvrir aujourd'hui toutes les portes de ce palais.

CHRISTOPHE.

Et voilà deux jours qu'on me l'a volé.

FRÉDAGE.

Volé!...

CHRISTOPHE.

Oui.

FRÉDAGE.

Volé, dites-vous?

CHRISTOPHE, *vivement.*

Oui... mais en quelques jours je puis le récrire, car j'ai la mémoire et la science... Mais déjà peut-être a-t-on remis ce manuscrit au roi. Je veux courir à Upsal et lui prouver que c'est moi...

FRÉDAGE, *l'arrêtant.*

Attendez... vous n'y trouveriez pas le roi... Dans une heure il arrive ici... j'ai des ordres pour l'y recevoir... et voyez... (*Il le conduit près de la fenêtre.*) Les soldats qui vont l'attendre

aux portes de la ville se met ent déjà en route.

CHRISTOPHE.

En effet... je vais l'attendre ici... et dès qu'il paraîtra dans cette galerie, je veux me jeter à sa rencontre et lui demander justice et protection.

FRÉDAGE.

Ne faites pas cela, imprudent... Vous ne savez donc pas que plusieurs tentatives d'assassinat ont eu lieu contre le roi, et que ses gardes ont ordre de frapper à l'instant quiconque tenterait de s'en approcher?... On pourrait vous tuer sans vous entendre.

CHRISTOPHE.

Mais ailleurs qu'ici il est impossible de parvenir jusqu'à lui.

FRÉDAGE.

Non pas, avec mon aide, et je veux, moi, vous présenter bientôt au roi.

CHRISTOPHE.

Mais quand le verrai-je?

FRÉDAGE.

Sitôt son arrivée... (*Lui donnant une clef.*) Prenez cette clef... (*Désignant la petite porte à gauche.*) Elle ouvre cette petite porte, qui vous conduira hors du palais... dans une heure le roi arrivera ici... quelques minutes après, il doit venir dans cette chambre m'y demander la réponse d'un secret message... Que les cris des soldats soient le signal qui vous y ramènera : j'aurai déjà moi, appris au roi votre retour, annoncé votre présence... et peut-être alors tiendrons-nous déjà le voleur.

CHRISTOPHE.

A qui donc devrai-je tant de reconnaissance?

FRÉDAGE.

A un homme que l'intérêt guide et qui ne fait rien pour rien; à un homme qui a encouru la disgrâce royale pour vous avoir repoussé, et qui espère reconquérir cette faveur perdue en vous ramenant lui-même auprès du roi.

CHRISTOPHE.

C'est bien! merci!... (*Il ouvre la porte.*) Les cris des soldats seront le signal...

FRÉDAGE.

Et n'apportez aucun retard.

CHRISTOPHE.

Soyez tranquille.

Il sort.

SCENE V.

FRÉDAGE, *seul.*

Qu'un honnête homme est facile à tromper! Cependant il était temps que je l'empêchasse d'aller au-devant du roi, ou de rencontrer le ministre... Jusqu'à présent tout va bien. Ne perdons pas une minute... (*Réfléchissant.*) Dans tout ceci je joue gros jeu... Bast!... j'ai souvent eu du bonheur en jouant mon tout... Songeons bien pourtant qu'avec Olaüs la moindre faute serait irréparable... Il vient... jouons serré...

SCENE VI.

FRÉDAGE, OLAUS.

OLAUS, *entrant.*

Frédage! (*Au capitaine Magnus, qui l'accompagne.*) Laissez-nous. (*Le capitaine sort par le fond et ferme les portes. A Frédage*.*) Avec quelle horrible impatience je t'attendais!... Eh bien! et ce manuscrit du paysan?

FRÉDAGE.

Je l'ai.

OLAUS.

Je suis sauvé... Donne-le-moi vite, et ta récompense...

FRÉDAGE.

Ma récompense... oh! nous y songerons plus tard... Tout n'est pas encore bien en règle; car je n'ai pu avoir le livre qu'en attirant ici le paysan.

OLAUS.

Il est à Stockholm?

FRÉDAGE.

Il y est?

OLAUS.

Il faut qu'on le cherche, qu'on me l'amène.

FRÉDAGE.

Que voulez-vous faire?

OLAUS.

Lui donner maintenant de l'or pour qu'il m'en déclare l'auteur... et avec quelques écrits que je lui ferai faire, et que j'ai bien combinés d'avance, je m'arrangerai si bien, que, s'il voulait le nier plus tard, on ne pourrait le croire. Ah! combien l'as-tu payé?

FRÉDAGE.

C'était folie que de vouloir l'acheter, il ne l'aurait jamais vendu.

OLAUS.

Et qu'as-tu donc fait?

FRÉDAGE.

Je l'ai volé.

OLAUS.

Volé!

FRÉDAGE.

Vous m'aviez dit, monseigneur, que votre salut dépendait de la possession de cet écrit; je n'ai songé qu'à vous sauver, moi!

OLAUS, *lui tendant la main.*

Merci, Frédage! mais comment ce paysan est-il à Stockholm?

FRÉDAGE.

Il vient demander justice au roi.

OLAUS.

Il peut nous perdre!

FRÉDAGE.

Non, monseigneur... Les galères de déportation partent dans une heure du port de Stokcolm, et vous avez le pouvoir de déporter sans jugement.

* Frédage, Olaüs.

OLAUS.

Le déporter! tu as raison... oui... mais s'il revient plus tard..,

FRÉDAGE.

On ne revient pas du fond de la Laponie.

OLAUS.

C'est vrai... je vais chercher un parchemin.

FRÉDAGE, *tirant un parchemin de sa poche.*

J'en ai un tout prêt... l'acte est écrit... il n'y manque plus que votre signature.

Il le met sur la table à droite.

OLAUS.

Tu es l'homme de la prévoyance... donne... tu le déportes au Cap-Nord.

FRÉDAGE.

Oui, c'est plus loin encore que Tornéo, et plus dangereux. Maintenant donnez-moi cet acte, et je m'en charge.

OLAUS, *après avoir signé.*

Le voici. (*A part.*) Il est entre bonnes mains. (*Haut.*) Et toi, donne-moi ce livre.

FRÉDAGE.

Écoutez : savez-vous ce que j'ai fait, moi, pour m'en emparer?... j'ai joué ma vie.

OLAUS.

Tu veux parler de ta récompense; je te la ferai belle.

FRÉDAGE.

Non, pas de ma récompense, mais de ma part.

OLAUS.

Je ne te comprends pas.

FRÉDAGE.

Je vais m'expliquer... vous voulez m'offrir de l'or, n'est-ce pas? Et si je ne parais pas satisfait d'abord... vous augmenterez la somme.

OLAUS.

Combien veux-tu?

FRÉDAGE.

Je veux surtout la moitié de la gloire qui doit rejaillir sur le faux créateur de ce grand travail.

OLAUS.

Tu sais donc ce que contient ce livre?

FRÉDAGE.

Je sais qu'il est assez immense pour avoir pu occuper deux hommes et deux pensées; je sais que nous sommes complices dans le vol et le meurtre; car cette déportation, c'est un meurtre. En un mot, le temps est précieux, et je serai concis. Je veux que dans quelques jours on dise par toute la Suède : Olaüs et Frédage ont gravi les monts inaccessibles, ils ont osé tous deux livrer combat aux fléaux qui désolent le pays.

OLAUS.

Tu es insensé.

FRÉDAGE.

Non pas, monseigneur... je suis possesseur d'un manuscrit précieux, et je ne vous le vendrai pas pour de l'or... de l'or! mais j'en ai dépensé vingt fois plus que vous ne pourriez m'en donner... Tout ce que l'or peut procurer, je l'ai acheté, usé : haine, amour, orgie, ivresse, j'ai usé tout cela, moi, jusqu'à m'en fatiguer. Mais je ne connais pas les émotions que procure le mérite; celles-là seules ne s'achetent pas, et celles-là peuvent seules me ravir et m'émouvoir. Or il y a dans ce livre humanité, génie; et je n'ai pas encore eu, moi, les applaudissemens d'une foule, je n'ai eu que ses huées. Je ne sais pas ce que c'est que l'adoration, le respect, la reconnaissance, et tout cela est attaché à ce livre comme le parfum l'est à la fleur. C'est tout cela qu'au péril de ma vie j'ai volé sans aide et sans peur; c'est là ce que généreusement j'offre de partager avec vous, Olaüs... mais ce que pour ton palais rempli d'or je ne te vendrais pas.

OLAUS, *stupéfait.*

Quoi!... tu espères, Frédage, que je mettrai ton nom près du mien, dans une page que l'histoire devra conserver?

FRÉDAGE, *froidement.*

A moins que la page ne manque dans l'histoire.

OLAUS.

Mais tu oublies donc que tu es un damné, toi!... un empoisonneur... par profession?

FRÉDAGE.

Vous êtes plus habile que moi, vous... vous vous faites appeler médecin...

OLAUS.

Est-ce que tu oses nous confondre?

FRÉDAGE.

J'ose dire, monseigneur, qu'il y a peu de distance entre celui qui tue et celui qui fait mourir... et tous deux, par différens moyens, nous avons détruit des ennemis du roi... et dans ce moment, je l'avoue, si j'avais voulu me parer seul de la gloire d'un autre, après avoir volé le livre... j'en eusse empoisonné l'auteur... C'est vrai... Vous, vous l'eussiez forcé à vous le vendre, et bientôt, pour quelques florins de plus, avec des écrits embrouillés, mais raisonnés et calculés d'avance, vous eussiez paralysé tous ses efforts à venir, si bien qu'à l'heure de votre gloire usurpée, le malheureux en serait mort de désespoir... Or, monseigneur, chacun de nous eût dans l'un ou l'autre cas, sans haine et sans pitié, couché le même homme dans la tombe, n'est-ce pas? Et savez-vous où serait la différence?... Le voici : vous eussiez ménagé la loi, je l'eusse bravée, moi. Or, j'ose nous confondre, et je dis que nos noms peuvent parfaitement s'allier; car, damné pour damné, nous le sommes autant l'un que l'autre... il y en a seulement un plus lâche, c'est celui qui risque le moins... et maintenant que j'ai dit, monseigneur, répondez, hâtez-vous... Sera-ce la paix? sera-ce la guerre?

* Olaüs, Frédage.

OLAUS, *après une courte réflexion.*

J'aime mieux la guerre.

FRÉDAGE.

Vous avez tort, vous n'avez pas le temps de la faire.

OLAUS.

Je puis vaincre sans combat, moi tout-puissant ici, pendant l'absence du roi.

FRÉDAGE.

Vaincre!... je ne serais vaincu que si vous m'aviez pris ce livre... et pour l'avoir, moi, j'ai tué un homme.

OLAUS.

Et si je te faisais tuer pour l'avoir à mon tour?

FRÉDAGE.

Et pour me faire tuer, de quoi m'accuseriez-vous donc?

OLAUS.

Au moins de désobéissance.

FRÉDAGE.

Cela n'entraîne pas la mort.

OLAUS.

Non, mais la prison.

FRÉDAGE.

Et vous me ferez enfermer?

OLAUS.

Dans un cachot, d'abord.

FRÉDAGE.

Et plus tard?

OLAUS.

Dans un cercueil.

FRÉDAGE.

On n'y met que les morts, et je suis invulnérable.

OLAUS.

Tu railles...

FRÉDAGE.

Je ne raille point, monseigneur... et je perds patience, et je vous défie, moi...

OLAUS.

Tu me défies? (*Appelant.*) Capitaine Magnus?

FRÉDAGE, *se jetant au-devant de lui.*

Arrêtez... vous vous perdez, Olaüs! Partageons; il en est temps encore.

OLAUS.

Je veux tout.

FRÉDAGE.

Vous n'aurez rien, monseigneur.

OLAUS, *le regardant.*

Ah! tu trembles déjà?

SCENE VII.

LES MÊMES, MAGNUS.

LE CAPITAINE, *paraissant par le fond.*

Qui m'appelle?

OLAUS.

Moi, le ministre.

FRÉDAGE, *vivement.*

Et moi, Frédage, au nom du roi tout-puissant, qui m'a chargé de remettre entre vos mains, Magnus, cet acte qui déporte à l'instant Olaüs Petri, son médecin-ministre, déclaré traître et accapareur.

OLAUS.

C'est faux.

FRÉDAGE, *avec calme.*

Voyez, monseigneur, voyez... vous connaissez le sceau royal... C'était la cuirasse qui me rendait invulnérable. (*Olaüs reste interdit.*) J'ai passé par Upsal en revenant ici... il manquait une preuve au roi, je la lui ai fournie, moi... maintenant que vos vols sont prouvés, vous auriez pu avec une part de manuscrit en justifier l'emploi... Et Christiern eût révoqué son arrêt, dont j'eusse rendu l'exécution tardive... Mais maintenant, monseigneur...

OLAUS*.

Oh! je ne suis pas encore parti...

FRÉDAGE, *à Magnus, qui du geste vient d'appeler des gardes.*

Souvenez-vous, capitaine, que pour avoir retardé d'une heure l'exécution d'un arrêt, celui que vous avez remplacé...

MAGNUS.

A eu la tête tranchée, je le sais... (*A Olaüs.*) Monseigneur, suivez-nous.

OLAUS.

Attendez! (*Prenant des papiers qu'il a dans sa ceinture.*) J'ai là des révélations importantes, que je dois remettre au roi.

MAGNUS, *s'approchant d'Olaüs.*

Je m'en charge.

OLAUS.

Il faut que je voie le roi.

MAGNUS.

C'est impossible.

OLAUS.

Mais de ces révélations dépend le salut du roi... C'est un complot... la marche d'une révolte, d'une révolution, qui peut-être éclate à cette heure... en me conduisant près du roi, vous l'aurez sauvé, Magnus.

MAGNUS.

Je ne connais que mon devoir.

OLAUS.

Mais dans quelques jours il sera perdu peut-être.

MAGNUS.

Si le roi le commande, nous combattrons alors pour sa défense... Qu'on entraîne le ministre.

OLAUS.

Arrêtez, je vous suivrai... pas de violence; seulement le temps d'écrire au roi.

MAGNUS.

Je ne puis le permettre, vous le savez bien... Venez, et si vous le voulez, je ferai parvenir au roi ces papiers qui, dites-vous, révèlent une trahison.

OLAUS, *furieux.*

Ces papiers, je les brûle. (*Il les jette au feu.*) Et maintenant, Suède, qui me repousses, couvre-toi de combattans et de morts... viens, guerre civile... viens aussi, prince Gustave... viens chas-

* Olaüs, Frédage, Magnus.

ser l'usurpateur qui me chasse...Et toi, Frédage...

FRÉDAGE.

Monseigneur...

OLAUS.

Mesure d'avance ton échafaud, peut-être naîtra-t-il de ces cendres... car si Gustave revient, il découvrira, sans doute qu'il y a quinze ans tu as assassiné son père.

FRÉDAGE.

Je ne crois pas plus au retour de Gustave qu'à la fin du monde.

OLAUS.

Et moi, je le prédis.

FRÉDAGE.

Et moi, je ne vous ai jamais cru prophète.

OLAUS.

Souviens-toi cependant qu'en partant je te prédis malheur.

FRÉDAGE.

Et moi, monseigneur, je suis moins haineux: je vous souhaite un bon voyage.

OLAUS, *à Magnus, qui paraît s'impatienter.*

Je vous suis.

Il sort avec les gardes.

SCENE VIII.

FRÉDAGE, *puis* ARVIDE.

FRÉDAGE.

Il avait raison, il n'a pas voulu le partage, et je rends grâce à sa rapacité, tout me reste... à moi seul ; et je comprends maintenant comme Olaüs que deux noms s'entremêlant se brouillent dans la mémoire des hommes... Un seul s'y fixe, s'y grave... et celui-là sera le mien, Frédage...

ARVIDE, *entrant précipitamment.*

Frédage !

FRÉDAGE.

C'est toi!

ARVIDE.

Sais-tu, frère, ce qui se passe?...

FRÉDAGE.

Quoi donc?

ARVIDE.

On conduit Olaüs aux galères de déportation.

FRÉDAGE.

C'est moi qui viens de l'y envoyer.

ARVIDE.

Toi!

FRÉDAGE.

Oui... (*Arvide fait un geste d'indignation.*) Oh! je ne l'ai fait que parce qu'il m'y a forcé... Je lui ai d'abord généreusement offert la moitié de la prise: mais il la voulait toute entière, et, pour détruire mes justes prétentions, il voulait me faire assassiner... Lui, misérable intelligence, qui n'a pas compris que, pour bien cacher la fraude, et conquérir la gloire, il fallait avoir à ses côtés un homme habile et sûr, partageant les succès, les trophées, mais aussi les dangers, les veilles et les combats!

* Frédage, Arvide.

ARVIDE.

Tu es plus clairvoyant que lui, Frédage.

FRÉDAGE.

Plus habile aussi.

ARVIDE.

Et surtout plus sage... Toi, qui comprends si bien que, pour cacher la fraude, et conquérir la gloire, il faut être deux hommes habiles et sûrs... sais-tu que tu es né sous une heureuse étoile?

FRÉDAGE.

Moi?

ARVIDE.

Oui. Ne vois-tu pas qu'à l'instant même où le destin t'enlève Olaüs, qui devait t'assister, il t'envoie un homme sûr et dévoué, qui sait tout, et qui jure, lui, de te prêter assistance et de partager en bon frère avec toi tous les bénéfices et tout le poids du fardeau?

FRÉDAGE, *s'éloignant d'Arvide, et à part.*

Je viens de faire une faute... j'ai parlé comme un imprudent.

ARVIDE, *l'observant.*

Il ne répond pas.

FRÉDAGE, *se rapprochant et faisant le bon homme.*

Je te remercie, Arvide...

ARVIDE, *lui donnant une poignée de main.*

Il n'y a pas de quoi.

FRÉDAGE, *embarrassé.*

Mais, vois-tu, la position n'est plus tout-à-fait la même...

ARVIDE.

Tu crois?

FRÉDAGE.

J'en suis sûr, et tu vas le voir... Tu ne te fâcheras pas si je te dis tes vérités.

ARVIDE.

Jamais... Ne te gêne pas.

FRÉDAGE.

Je sais bien que moi-même je ne suis pas un saint...

ARVIDE.

Entre nous tu peux l'avouer... Ensuite...

FRÉDAGE.

Et la compagnie d'Olaüs devait être en tout point honorable pour moi : car Olaüs, qui ne valait certes pas mieux qu'un autre, avait toujours eu l'adresse de cacher ses fautes, tandis que toi... tu t'es souvent laissé prendre et mettre en jugement...

ARVIDE.

Je n'ai pas eu de chance.

FRÉDAGE.

Si bien qu'à cette heure même bien des gens... Tu m'as permis de te dire tes vérités...

ARVIDE.

Va toujours.

FRÉDAGE.

Bien des gens savent que le nom d'Arvide est celui d'un échappé de prison.

ARVIDE.

J'y ai bien songé, et je suis bien décidé à en prendre un autre.

FRÉDAGE, *embarrassé.*

Oui; mais... sais-tu si je puis avoir confiance en toi, moi?

ARVIDE.

J'en aurai bien en toi!... Tiens, Frédage, je vais au fait, et je serai franc, moi, qui sais qu'avec des armes différentes nous avons fait le même métier; toi, tu t'es servi du poison, arme lâche... moi du poignard, arme plus noble, et surtout plus dangereuse pour celui qui l'emploie. Et, entre nous soi dit, nous nous valons, mon frère; car le crime n'a qu'un échelon, et tous ceux qui y sont montés se trouvent au même niveau... L'on n'y admet ni grade ni distinction, et quand à l'heure d'une bonne aubaine on retrouve un compagnon qu'on a coudoyé jadis sur l'échelon dangereux... ce qu'il y a de plus sage à faire, et surtout de plus prudent, c'est de lui dire franchement, en lui tendant la main : A nous deux.

FRÉDAGE, *à part.*

Il a raison... D'ailleurs il pourra me servir... autrement il me perdrait... (*Tendant le main à Arvide.*) A nous deux, compagnon.

ARVIDE, *lui donnant la main.*

A la bonne heure!

FRÉDAGE.

Quel nom prendras-tu?

ARVIDE.

Peu m'importe!

FRÉDAGE.

Et passeras-tu pour mon disciple, ou mon égal?

ARVIDE.

Comme tu voudras.

FRÉDAGE.

Cependant il importe à ta gloire...

ARVIDE.

De la gloire!... Dieu m'en préserve!

FRÉDAGE.

Et que veux-tu donc?

ARVIDE.

Beaucoup d'argent.

FRÉDAGE.

Voilà tout?

ARVIDE.

Rien de plus.

FRÉDAGE, *lui sautant au cou.*

Ah! mais, il fallait donc le dire tout de suite... Nous nous entendrons parfaitement.

ARVIDE.

Ça me fait plaisir.

FRÉDAGE, *lui tendant la main.*

Et dès ce moment nous pouvons jurer de nous être dévoués jusqu'à la mort.

ARVIDE, *lui donnant la main.*

A la vie, à la mort!... Seulement nous ne boirons jamais ensemble.

FRÉDAGE, *étonné.*

Mais si tu redoutes mon poison, je dois donc craindre ton poignard?

ARVIDE.

Toi, non pas! Frédage, tu pourrais beaucoup sans moi... mais moi, qui suis ignorant et maladroit, je ne pourrais rien sans toi... Tu as le trésor, je ne devrais donc me servir de mon poignard que pour te défendre.

FRÉDAGE.

C'est juste. Et nous sommes, tu le vois, bien maîtres de ce livre puissant.

ARVIDE.

Oui, puissant... Depuis une heure il a déjà fait déporter un ministre, condamner un paysan, et par lui deux hommes pluspauvres que Job peuvent déjà caresser à l'avance une fortune.

FRÉDAGE.

Et des honneurs. Le destin, Arvide, a fait la part de tous... il a fait du paysan l'inventeur, et il fera de nous...

ARVIDE.

Les exploiteurs.

FRÉDAGE.

Précisément... les inventeurs, vois-tu, ne sont bons que pour inventer...

ARVIDE.

Et les exploiteurs sont très-bons pour s'enrichir.

FRÉDAGE.

C'est la loi commune. (*Apercevant Eric qui entre lentement par le fond.*) Quel est donc cet homme qui rôde?

SCENE IX.

LES MÊMES, ÉRIC.

ARVIDE.

Mais, c'est Éric!

ÉRIC, *surpris.*

Arvide! ici!

ARVIDE.

Que viens-tu donc faire à Stockholm?

ÉRIC.

Et toi?

ARVIDE.

Moi, fortune *.

ÉRIC.

Moi, j'ai moins d'ambition : je viens demander au ministre-médecin, qui se nomme... Olaüs, sa protection pour entrer au service du roi.

ARVIDE.

Tu arrives une heure trop tard.

ÉRIC.

Pourquoi?

ARVIDE.

Il vient d'être déporté...

ÉRIC.

Oh!... malédiction!...

ARVIDE.

Ne te désole pas... Je t'ai toujours regardé comme un bon camarade; j'ai de l'influence au palais, et je te promets qu'à ma recommandation Frédage, que voici, te protégera. (*A Frédage.*) Fais cela pour lui, Frédage! c'est un joyeux frère... le volontaire à l'héritage.

* Frédage, Arvide, Eric.

FRÉDAGE, *le regardant.*

Ah! c'est lui qui payait toujours!... Ton nom, mon brave?

ÉRIC.

Éric.

FRÉDAGE.

Tu commenceras dès demain ton service dans les gardes du roi...

ÉRIC.

Je puis l'espérer?...

FRÉDAGE.

Je te le promets.

ÉRIC.

Ah! que de reconnaissance! (*A part.*) Que l'on me confie un seul des postes, Gustave régnera dans huit jours.

Cris au dehors.

FRÉDAGE.

Les cris des soldats! Le roi arrive au palais!... il faut que je coure prévenir Magnus!... (*Bas à Arvide.*) Toi, Arvide, entraîne cet homme hors de cette chambre, et fermes-en les portes... il le faut.

ARVIDE, *bas.*

Sois tranquille!...

FRÉDAGE, *à Eric.*

Il le faut!... (*A part.*) Et maintenant, Magnus, à nous deux. (*A Eric, en sortant.*) A demain, mon brave.

Il sort par le fond.

ARVIDE.

Éloignons Éric.

SCENE X.

ARVIDE, ÉRIC.

ÉRIC.

Et c'est à toi, Arvide, que je dois la protection qui m'est promise...

ARVIDE.

As-tu encore quelques florins?...

ÉRIC.

Quelques-uns... mais ce sont les derniers...

ARVIDE.

Je connais dans la ville un tavernier qui vend d'excellent vin, et je veux vous faire faire connaissance.

ÉRIC.

Sitôt que tu le voudras.

ARVIDE.

Éric!... voici le chemin... (*Il indique.*) Passe le premier...

Il sort après Eric, et ferme la porte du fond. La petite porte s'ouvre; Christophe paraît.

SCENE XI.

CHRISTOPHE, *avec émotion, puis* MAGNUS.

Personne encore!... c'est étrange... Je ne sais pourquoi je tremble presque; et pourtant je touche au but de tous mes désirs... Allons, allons, un roi n'est qu'un homme... il faut que l'émotion se dissipe... il ne faut pas que la mémoire m'abandonne... Je n'ai plus mon manuscrit... je ne puis plus expliquer en lisant... il faut que je me souvienne... que je raconte... tout cela... Cette porte s'agite... Le roi de Suède va m'écouter...

Les portes s'ouvrent. Magnus paraît avec des gardes.

MAGNUS, *à Christophe.*

Suivez-nous!...

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous?

MAGNUS.

Exécuter les derniers ordres du ministre Olaüs (*Il lui donne un parchemin.*) Lisez.

CHRISTOPHE, *lisant.*

« De par le roi Christiern, roi tout-puissant de Danemarck, de Norwège et de Suède, et en son nom, Olaüs Petri, son sujet et son ministre, condamne, et fait déporter au Cap-Nord, le paysan nommé Christophe. »

Le parchemin lui échappe des mains. Il reste pétrifié.

MAGNUS.

Suivez-nous!

CHRISTOPHE, *apercevant Frédage qui entre par la droite.*

Oh!... Dieu soit béni!... Venez, monsieur, venez à mon aide, vous qui avez été si bon pour moi, vous qui m'avez promis de me présenter au roi... vous.

FRÉDAGE, *froidement.*

Qu'on exécute les ordres du ministre.

CHRISTOPHE, *anéanti et saisi par les soldats.*

Oh!... trahison!... trahison!...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Une des salles basses de l'abbaye d'Hédémora. Grandes grilles au fond qui s'appuient sur des piliers et séparent cette salle d'une galerie qui fuit à gauche et qui conduit dehors. Grandes portes à droite et à gauche ; l'une donnant dans la partie de l'abbaye qu'habite momentanément Gustave Wasa, l'autre dans la partie où se repose Frédage. Ces deux portes sont fermées par des draperies. Près de la porte, à droite et sur le premier plan, une fenêtre. Une table à droite. Siéges.

SCENE PREMIERE.

GUSTAVE, INGELL, OFFICIERS.

Au lever du rideau Gustave est assis à gauche : plusieurs officiers l'entourent ; un autre officier est assis à droite et écrit.

GUSTAVE, *à l'officier qui écrit.*

Avez-vous écrit, capitaine?

INGELL.

J'achève, mon prince. (*Il écrit. Se levant.*) J'ai fini.

GUSTAVE.

Relisez-nous, capitaine, cette proclamation... Écoutez, messieurs! nous ne proclamerons jamais un projet de conquête plus utile pour notre pauvre peuple.

INGELL, *lisant.*

« Après la lecture d'un livre écrit par l'homme » illuminé qui, ayant osé gravir seul les montagnes, a trouvé sur leurs lointains sommets la » lumière, et dans leurs gouffres inconnus le tombeau de la peste et de la misère, le commandant » Gustave Wasa s'est hâté de transmettre son radieux espoir à la Suède... Ce n'est plus l'espoir » qu'il apporte aujourd'hui, c'est la conviction ; » car le prince, assisté des savans de son pays, » vient de prendre avec eux tous les chemins tracés ; ils ont ensemble supporté ces climats » contre lesquels la force humaine peut résister, » car douze ils sont partis, douze ils sont revenus... tous déclarent la grande œuvre possible, » exécutable. Six mille soldats partiront sous la » conduite du grand créateur de ce livre, qu'on » appellera désormais livre divin; et que Dieu » nous vienne en aide! Fait à l'abbaye d'Hédémora, le quinze septembre 1527. »

GUSTAVE.

Le quinze septembre!... il y a trois mois, jour pour jour, que j'ai été trahi près de cette ville, et qu'avec mes combats a commencé l'indépendance de la Suède.

INGELL.

En trois mois que de batailles et que de victoires!

GUSTAVE.

C'est que nous avions le bon droit pour nous, (*allant tendre la main aux officiers*) et la bravoure aussi. (*Au capitaine qui a lu la proclamation.*) Maintenant, capitaine Ingell, après avoir fait imprimer cette proclamation, vous la ferez lire à haute voix dans toutes nos villes, nos bourgs et nos villages. (*S'adressant à un autre.*) Vous, commandant, vous la lirez à l'armée; vous, Sivard, vous choisirez dans peu six mille soldats parmi nos fantassins de l'extrême nord, tous gens courageux et robustes.

INGELL.

Quand partirons-nous pour Stockholm?

GUSTAVE.

A la fin du jour, messieurs.

INGELL.

Et nous ne proclamerons pas avant le départ le nom de Frédage à cette foule avide d'Hédémora?

GUSTAVE.

Si; mais le plus tard possible, car la fatigue et l'émotion l'ont brisé... Il repose là, près d'ici; laissons-lui ce repos jusqu'à ce soir. Adieu, messieurs.

INGELL.

A ce soir, prince.

Il salue et se retire; Gustave entre à droite, les officiers sortent par la galerie. Arvide sort de la porte à gauche.

SCENE II.

ARVIDE, *puis* FRÉDAGE.

ARVIDE, *entrant.*

Il repose près d'ici, disiez-vous, prince... non, pas, il écoutait, Frédage, et moi aussi. Allons, voici la proclamation partie... ce jeune prince est actif, audacieux; j'aime cela, moi : sitôt pris, sitôt puni; sitôt honoré, sitôt récompensé! (*Apercevant Frédage qui entre*.*) Ah! le voici, Frédage. Mais qu'as-tu donc? tu es pâle comme la frayeur; et pourtant tout nous réussit à merveille...

FRÉDAGE, *l'interrompant.*

Arvide! j'ai peur...

ARVIDE, *l'observant.*

Je le vois bien... et cela me surprend : car

* Arvide, Frédage.

nous n'avons rien à craindre... Le roi Christiern, à cause de la révolution, redoutait autant que nous le retour des déportés, et tu as, en t'emparant de cette missive secrète que lui envoyait l'amiral Nederbi, appris depuis long-temps qu'il a, d'après les ordres du roi, bombardé et coulé toutes les galères... Tu ne dois plus redouter Olaüs ni Christophe... Quant au vieil André et à sa fille Marguerite, tout porte à croire qu'ils ont voulu suivre Christophe; car, avant de brûler par ton ordre leur misérable cabane, je l'avais trouvée déserte, abandonnée.

FRÉDAGE.

Oh!... ce ne sont pas eux qui m'inquiètent!

ARVIDE.

Et qui donc?

FRÉDAGE.

J'ai heureusement intercepté, ce matin... plusieurs papiers adressés au régent Gustave, et parmi lesquels j'ai trouvé une lettre ainsi conçue: « Prince, Wolgann.... injustement condamné » comme assassin de votre père, vous redemande » un jugement: il viendra se livrer lui-même à » Hédémora... »

ARVIDE.

Et que t'importe cet homme?

FRÉDAGE.

Tu ne comprends donc pas que je n'ai pas été étranger, moi, au meurtre du sénateur Wasa?

ARVIDE.

Ah! ce service que tu as, il y a quinze ans, rendu au roi Christiern...

FRÉDAGE.

C'était cela, mon ami...

ARVIDE.

Ah! c'était cela?... Mais quelles preuves as-tu laissées?...

FRÉDAGE.

Je ne sais... Les révolutions sont terribles pour révéler les choses que l'on croit les mieux cachées... Et je me dis judicieusement que le vieux soldat ne viendrait pas se livrer ainsi... s'il n'avait pas quelques preuves ou quelques indices... Mais j'ai pris toutes mes mesures... et il n'arrivera pas facilement jusqu'au roi... C'est près de moi qu'il sera conduit d'abord...

ARVIDE.

C'est Severin qui doit l'amener, n'est-ce pas?

FRÉDAGE.

Oui; et cependant j'ai peur... D'un côté, ce Wolgann... et de l'autre, tant de gloire à saisir...

ARVIDE.

Et d'argent... oui, oui, nous avons beaucoup à perdre...

FRÉDAGE.

Et nous devons tout craindre...

ARVIDE.

Les voleurs sont si adroits!...

FRÉDAGE.

Voici le régent, laisse-nous...

ARVIDE.

Prends garde que ta pâleur te trahisse...

FRÉDAGE.

Tu sais bien que le régent la croit causée par l'émotion, la modestie...

ARVIDE.

Tu as raison; j'oubliais.

Il sort en riant. Gustave est entré et va droit à Frédage.

SCENE III.

FRÉDAGE, GUSTAVE.

GUSTAVE*.

Eh bien! ce repos vous a-t-il soulagé?

FRÉDAGE.

Oui, mon prince...

GUSTAVE.

Pourtant la pâleur est restée...:

FRÉDAGE.

Elle s'en ira, maintenant que l'inquiétude est détruite.

GUSTAVE.

La lecture de la proclamation que nous avons signée vous convaincra complètement de votre glorieux succès.

FRÉDAGE.

Vous êtes généreux...

GUSTAVE.

Généreux! Je ne suis pas assez puissant pour pouvoir être juste avec vous!

FRÉDAGE.

Si, mon prince; car vous m'avez promis votre amitié.

GUSTAVE.

Oui, monsieur; et j'allais vous trouver pour vous en donner une preuve, en vous priant de me remplacer ici quelques heures; si, pendant mon absence, des malheureux venaient pour me demander justice et protection...

FRÉDAGE.

Votre absence, dites-vous?...

GUSTAVE.

Oui, mon cheval m'attend, et je vais m'éloigner pour deux heures peut-être... Oh! ce pays est rempli pour moi de bien chers souvenirs, et je veux, en le traversant, vivre deux heures seulement de la vie de l'homme et non pas de celle du chef ou du conquérant... Nous venons d'achever nos examens dans la montagne... ce soir, je repartirai pour Stockholm; mais je suis à deux lieues d'une cabane dans laquelle j'ai laissé jadis un vieillard, un jeune homme et une jeune fille que j'aimais, et que j'aime encore d'amour; et je veux arriver chez eux comme l'ouvrier, leur ancien ami devenu soldat; je veux retrouver leur amitié pure et désintéressée d'autrefois, et leur dire seulement en les quittant: Que souhaitez vous? Parlez... je suis Gustave Wasa... Oh! n'est-ce pas que je vais être heureux?

* Gustave, Frédage.

FRÉDAGE, *inquiet.*

Oui, mon prince; mais vous dites à deux lieues d'Hédémora, et les environs en sont complètement déserts : sur quelle route est donc cette cabane?

GUSTAVE.

Sur la route de Geval.

FRÉDAGE, *à part.*

Grand Dieu!

GUSTAVE.

Vous la connaissez, sans doute?

FRÉDAGE.

Bien au contraire, je n'y vois aucune habitation.

GUSTAVE.

Il y en a une, monsieur; car j'y suis entré jadis, fugitif, exténué, mourant, et l'on m'y a sauvé la vie; et cette cabane fut pour moi non seulement un asile, un refuge, mais presque une providence.

FRÉDAGE.

Comment cela?

GUSTAVE.

Vous allez le comprendre : la nuit même de la trahison de Peterson, j'étais entré dans cette cabane pour y confier mon secret au fils de la maison, quand Éric Banner vint m'y annoncer notre mauvaise fortune; épouvanté, cerné, je m'emparai de la cape et du bonnet de Christophe endormi. (*Frédage fait un mouvement.*) Je me jetai sur la route de Geval.

FRÉDAGE, *vivement.*

Et alors?

GUSTAVE.

Alors je fus découvert par je ne sais quel espion, qui, m'attaquant traîtreusement, me frappa d'un coup de poignard dans la gorge et me laissa pour mort. (*Montrant son cou.*) Voyez, monsieur, l'énorme cicatrice.

FRÉDAGE.

Oui, la blessure devait être profonde.

GUSTAVE.

Oh! celui qui me l'a faite a bien cru m'avoir tué.

FRÉDAGE.

Je le pense; mais je ne vois pas, jusqu'à présent, ce qu'il y avait de providentiel.

GUSTAVE.

Et ne comprenez-vous pas que, si je ne fusse venu, cette nuit-là, dans la cabane, j'eusse été arrêté dans les mines et conduit à Christiern?

FRÉDAGE.

Mais ce coup de poignard valait bien une arrestation.

GUSTAVE.

Ce coup de poignard?... Mais sans cela, je n'eusse jamais été vainqueur, ni vengeur, ni vengé, car trois cents soldats courageux m'attendaient à la vallée de Geval, et déja la nouvelle de la trahison les avait découragés. Les prévisions et le calcul avaient remplacé chez eux le fanatisme et la colère, et le courage diminuait quand le danger grandissait. Mais, après une heure d'évanouissement, je m'étais traîné jusqu'au rendez-vous, et quand j'arrivai pâle et ensanglanté, quand le fils du sénateur se dressa mourant et traîtreusement blessé, il n'y eut plus qu'un cri de vengeance : le calcul et la crainte disparurent, l'exaltation se réveilla furieuse, et mes trois cents guerriers, ranimés et me portant à leur tête, prirent en cinq heures trois villes et deux villages. L'ardeur de leurs attaques effrayait la lâcheté, enflammait le courage; la vue de mon sang qui m'inondait m'attirait pour soldats les Suédois indignés; si bien qu'après avoir, au lever du jour, commandé trois cents hommes, quand le soleil se coucha, j'en commandais dix mille. Le reste, vous le savez : dix-sept jours de trève on guéri ma blessure, et j'ai conduit mon armée triomphante jusqu'au palais de Stockholm. Mais sans la cabane d'André, sans cette cape, sans ce coup de poignard, que serais-je maintenant?... prisonnier, fugitif ou mort. Vous voyez bien, monsieur, qu'il y a eu dans tous ces hasards que le sort semble avoir préparés d'avance quelque chose de divin, de miraculeux, ou tout au moins de providentiel.

FRÉDAGE.

Oui, sire... et vous devez presque de la reconnaissance à celui qui vous a frappé.

GUSTAVE.

Non, monsieur, non : j'honore toujours, quels qu'ils soient, les caprices du sort; mais je pèse à part les actions de chaque homme... et pour toute action lâche je veux un châtiment. Celui qui m'a frappé dans l'ombre était infâme et lâche, n'est-ce pas?

FRÉDAGE, *embarrassé.*

Oui, prince.

GUSTAVE.

Et tout lâche doit être écrasé sans pitié... Mais je ne veux songer à cette heure ni à la haine ni même à la justice : je veux courir sur la route de Geval... A bientôt...

FRÉDAGE, *l'accompagnant.*

A bientôt, mon prince... pendant deux heures, soyez heureux.

GUSTAVE.

Je vais l'être.

Il sort par la galerie du fond. Frédage redescend la scène après l'avoir suivi des yeux.

SCENE IV.

FRÉDAGE, *seul.*

Quoi! c'est lui que j'ai frappé, que j'ai volé... lui, le régent! Oh! maudites soient les révolutions, qui changent les destinées des hommes!... Il cherche André, il aime sa fille... S'il les rencontrait! Oh! dans quel affreux abîme me suis-je engagé, moi!... La lutte est-elle trop grande, ou suis-je trop faible?

SCENE V.

FRÉDAGE, SEVERIN.

SEVERIN, *entrant à gauche.*

Maître?

FRÉDAGE, *épouvanté**.

Qui vient là?

SEVERIN.

C'est moi, maître.

FRÉDAGE.

Ah! c'est toi! quelle nouvelle?

SEVERIN.

Bonne, monseigneur: Wolgann et sa fille sont ici.

FRÉDAGE.

Wolgann! Tu les as trouvés, dis-tu?

SEVERIN.

Je viens de les amener, et tous deux sont dans la chambre que vous m'avez désignée.

FRÉDAGE.

Tu as pu les y attirer?...

SEVERIN.

Facilement, en leur promettant qu'ils verraient le régent... D'ailleurs, ils ont été sans méfiance: nous nous connaissons depuis plusieurs mois, et je les croyais de simples paysans.

FRÉDAGE, *à part.*

Ah! ceux-là, du moins, n'arriveront jusqu'au régent que si je le permets... Gustave est absent... (*A Severin.*) Fais venir Wolgann...

SEVERIN.

Oui, maître...

FRÉDAGE.

Puis tu diras à Arvide de ne pas s'éloigner.

SEVERIN.

Est-ce tout?...

FRÉDAGE.

C'est tout.

Severin sort par la galerie.

SCENE VI.

FRÉDAGE; *puis* ANDRÉ.

FRÉDAGE.

Allons, je ne puis être vaincu avant la fin du combat... Il me semble que mon énergie revient parce que je vois le danger plus en face... Et le régent m'a donné deux heures... Oh! si tu ne me reconnais pas d'abord, Wolgann, je me ferai bientôt reconnaître; car je veux savoir aussitôt si tu as une preuve contre moi... Et s'il en est ainsi, le poignard d'Arvide est prompt et sûr... Et tous ceux qui voient ensevelir un cadavre aujourd'hui maudissent et accusent la peste en bénissant Frédage, qui a promis de la détruire. (*Apercevant Wolgann.*) Le voici... Approche, vieillard...

* Frédage, Severin.

ANDRÉ, *l'examinant.*

Vous n'êtes pas le régent, vous!...

Il veut se retirer.

FRÉDAGE*.

Non; mais pendant son absence, car il est absent, le régent m'a chargé de t'interroger.

ANDRÉ, *se rapprochant.*

Avant tout, écoutez-moi... Ma fille est restée là, dans une chambre de l'abbaye... Quel que soit le résultat de mon interrogatoire, vous savez qu'elle est innocente, elle, et...

FRÉDAGE, *l'interrompant.*

Elle sera respectée... je m'en charge; et, tu le sais, Wolgann, je ne perds pas tes enfans, moi... je les sauve.

ANDRÉ, *surpris.*

Que voulez-vous dire?...

FRÉDAGE.

Qu'il y a quinze ans, ton fils se mourait dans le château Saint-Jean; qu'alors tu fis appeler un médecin...

ANDRÉ, *surpris.*

Et ce médecin... Je vous reconnais! C'était vous?

FRÉDAGE, *le fixant.*

C'était moi...

ANDRÉ.

Vous!... vous, qui vous êtes si promptement arraché à nos remerciemens... ou plutôt à la vue de nos désastres! car c'est alors que le sénateur s'empoisonna... C'est dès lors que date ce grand malheur, qui a, depuis quinze ans, tant pesé sur ma vie.

FRÉDAGE.

Oui, c'est dès lors qu'on te condamna et que l'on te marqua de cette tache de déshonneur que tu veux effacer aujourd'hui en apportant des preuves de ton innocence, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Des preuves? Je n'en ai pas... j'ai la force de ma conscience... et la conviction que le sénateur s'est empoisonné.

FRÉDAGE.

Mais, malheureux, le prince Gustave ne consentira jamais ni à croire ni à avouer que son père s'est tué.

ANDRÉ.

Alors, je lui dirai: Prince... je ne peux plus vivre ainsi... moi, je veux vivre innocent pour tous... ou mourir condamné... Jugez et décidez!

FRÉDAGE, *à part.*

Il n'a pas même un soupçon!

ANDRÉ.

Quand pourrai-je paraître au tribunal?

FRÉDAGE.

Avant de te livrer, as-tu bien calculé les chances?...

ANDRÉ.

Je ne tiens pas assez à la vie pour cela.

FRÉDAGE.

Mais ta femme?

ANDRÉ.

Morte.

* Frédage, André.

FRÉDAGE.

Et ton fils?

ANDRÉ.

Déporté par l'injustice de Christiern.

FRÉDAGE.

Comme tant d'autres... Qu'avait-il fait?

ANDRÉ.

Ce qu'il a fait? Si je vous le disais, viendriez-vous à son secours, vous qui l'avez autrefois si généreusement sauvé?

FRÉDAGE.

Tu le sais, j'ai fait mes preuves...

ANDRÉ, *lui serrant la main.*

C'est vrai; et je veux vous le dire, à vous, qui m'avez autrefois tendu une main secourable, à vous, qui avez autrefois arraché mon enfant à une mort certaine! Oh! oui, je veux vous le dire, à vous, le seul au monde de qui j'ai reçu dans ma vie une preuve de dévouement, et que je retrouve à la droite du régent, de qui j'attends justice... Vous me la ferez faire, n'est-ce pas?

FRÉDAGE.

Quel fut donc son crime?

ANDRÉ.

Son crime est d'avoir, pendant cinq années, exposé sa vie tous les jours... Son crime est d'avoir voulu chasser la peste, d'avoir voulu donner des moissons à son pays stérile et du pain à ses habitans affamés!

FRÉDAGE.

Que dis-tu?

ANDRÉ.

La vérité... Vous frémissez, je le vois... en apprenant que la pensée d'une victime emporte des voleurs au triomphe. Et comprenez-vous, maintenant, pourquoi Wolgann vient se livrer sans preuves?... C'est qu'il espère aussi comparaître devant les juges assemblés, les juges qui le condamneront peut-être à mort, mais qui ne pourront pas l'empêcher de leur crier en plein tribunal: Suédois, on vous a trompés: l'auteur du livre que vous appelez divin, c'est mon fils déporté; et le traître à qui vous allez confier six mille de vos soldats... les fera périr tous: oui, les neiges les engloutiront; car la montagne n'obéira qu'à celui qui a eu la force de s'en faire le maître... et celui-là, c'est mon fils... mon enfant, volé, déporté... Et si l'on me condamne alors, quand ma tête tombera devant la foule, la foule silencieusement laissera couler une larme, en disant: Il ne pouvait être coupable, lui, qui est venu se livrer, mourir pour révéler la vérité, lui qui a donné son sang pour épargner le nôtre... Et la foule redemandera mon fils, qui reviendra, glorieux et réhabilité, reconquérir sa place et sa grandeur, remplacer le père impuissant auprès de sa pauvre sœur abandonnée... Et quand, du haut des cieux, moi, je verrai tout cela... loin de me plaindre d'une destinée passée... je veux dire à Dieu: Merci, Seigneur; veillez sur mes enfans!

FRÉDAGE.

Mais sous quel nom te cachais-tu donc en Suède?

ANDRÉ.

Sous celui d'André.

FRÉDAGE.

André?...

ANDRÉ.

Oui; mais aujourd'hui je suis Wolgann l'accusé, qui vous demande, à vous, que vous hâtiez son jugement... (*Cris au dehors.*) Quels sont ces cris?

FRÉDAGE, *courant à la fenêtre.*

Je ne sais.

ANDRÉ.

Sans doute, ils annoncent le retour du régent...

FRÉDAGE, *épouvanté.*

Déjà!

ANDRÉ.

Je veux le voir...

FRÉDAGE, *lui barrant le passage.*

Attends, malheureux! tu te perds.

ANDRÉ.

Que m'importe, si je sauve mon fils?

FRÉDAGE.

Tu ne le sauveras pas.

ANDRÉ.

Et pourquoi?

FRÉDAGE.

Pourquoi? parce qu'il est mort.

ANDRÉ.

Mort!...

FRÉDAGE.

Oui, mort... et la preuve, la voici!... Tiens, prends cette lettre de Nederbi l'amiral; vois, elle annonçait à Christiern le bombardement des galères, et la mort de tous les déportés.

ANDRÉ, *pleurant.*

Mort! mon Christophe!

FRÉDAGE.

Je ne dois plus te le cacher dans ce moment suprême; évite la vue du régent, qui ne croira jamais au suicide de son père; va m'attendre dans cette chambre... viens, je te ferai fuir... viens, et tu béniras ma prudence... Va donc! (*Bruit.*) Voici le régent... viens donc!... Mais tu veux donc faire Marguerite orpheline?

ANDRÉ, *comme se réveillant.*

Ma fille!...

FRÉDAGE.

Pitié pour elle!... Voici le régent, fuis... Mais va donc! va donc!

Il l'entraîne par la porte de gauche au moment où Gustave paraît au fond, entre et s'assied tristement Aussitôt Frédage reparaît et ferme la draperie qui est devant la porte.

SCENE VII.

FRÉDAGE, GUSTAVE.

FRÉDAGE, *observant Gustave, à part.*

Sitôt de retour!... Oh! je ne crains plus, prince, ton amour pour André ni ta justice pour Wol-

gann... je les tiens là tous deux dans un seul homme. (*Il s'approche de Gustave.*) Déjà revenu, mon prince?

GUSTAVE.

Hélas, monsieur! à peine au départ, j'ai appris que la cabane d'André le bûcheron a été depuis un mois détruite par l'incendie... et je n'ai pas eu la force d'aller m'en convaincre... et André, Marguerite, que sont-ils devenus? On ne les a pas revus?

FRÉDAGE.

Mais la destruction de leur cabane justifie leur départ...

GUSTAVE.

Et la peste et la guerre justifient mes terreurs... morts peut-être!... Morts! oh! c'est affreux à penser!...

FRÉDAGE.

Revenez à vous, mon prince, la Suède vous appartient.

GUSTAVE, *se levant.*

Et j'appartiens à la Suède, n'est-ce pas? et je n'ai pas le droit de pleurer, je le sais; j'ai déjà repris ma royauté... (*Cris en dehors.*) Entendez-vous ces cris? ce sont ceux du peuple et des soldats qui vous saluent.

FRÉDAGE.

Moi?

GUSTAVE.

Oui; car sur mon passage des groupes m'ont demandé le nom de l'homme au génie protecteur, et je vous ai proclamé.

FRÉDAGE.

Proclamé?

GUSTAVE.

Vous voyez bien que, malgré les souffrances de l'homme, le régent ne vous a pas oublié... (*Nouveaux cris.*) Mais entendez-vous? on vient jusqu'ici vous applaudir... j'ai séché mes larmes, je suis régent, moi, je suis heureux...

La foule entre par le fond en criant *Vivat!* elle se compose d'officiers, de soldats et de gens du peuple.

SCENE VIII.

LES MÊMES, OFFICIERS, SOLDATS, PEUPLE.

GUSTAVE, *à Frédage.*

Recevez, monsieur, les acclamations, c'est une sainte récompense.

FRÉDAGE, *dans une horrible anxiété.*

Prince, mon émotion me le dit assez.

GUSTAVE.

Et de cette émotion que je partage je veux perpétuer le souvenir. (*S'adressant à tous.*) J'ordonne que tous les ans, à pareil jour, des réjouissances publiques auront lieu dans toute la Suède; j'ordonne aussi notre départ pour Stockholm; des courriers partiront aussitôt pour annoncer partout, sur notre chemin, l'arrivée de Frédage... (*A Frédage.*) Nos soldats vous serviront d'escorte, et comme à tout général vainqueur les Wasa, mes ancêtres, ont toujours accordé ce qu'ils pouvaient souhaiter, parlez, que voulez-vous?

FRÉDAGE.

Votre signature sur un parchemin.

GUSTAVE.

Vous voulez m'engager?

FRÉDAGE.

Non, mon prince.

GUSTAVE.

Une condamnation!

FRÉDAGE.

Non plus.

GUSTAVE.

Une grâce?

FRÉDAGE.

Je veux seulement éviter un malheur.

GUSTAVE.

Je m'en rapporte à votre humanité, je serai discret. (*A un capitaine.*) Capitaine Ingell, un parchemin.

FRÉDAGE, *à part.*

Wolgann est perdu!

Le Capitaine en met un sur la table; et pendant que Gustave écrit, Arvide s'est approché de Frédage.

ARVIDE.

Eh bien! ta frayeur?

FRÉDAGE.

Disparue, tu le vois.

ARVIDE.

Et Wolgann?

FRÉDAGE.

Je le tiens.

ARVIDE.

Et André?

FRÉDAGE.

Aussi. Va-t'en!

Arvide rentre dans la foule. Gustave remet le parchemin à Frédage, qui s'incline.

GUSTAVE, *aux officiers.*

Et maintenant, en chemin pour Stockholm; nous traverserons à pied la ville d'Hédémora. Suivez-nous, messieurs. (*A Frédage.*) Votre main...

Il prend Frédage par la main et sort avec lui; la foule applaudit et sort à leur suite en criant: *Vive Frédage!* L'on voit un homme resté sur un banc de pierre qui est près d'un pilier; il a la tête appuyée dans ses deux mains, il la soulève lentement, et l'on reconnaît Christophe.

SCENE IX.

CHRISTOPHE, *seul.*

Ils sont partis, et je n'ai pas même eu la force de lever la tête et de les regarder au passage, car tout-à-l'heure je me sentais défaillir... Et pourquoi suis-je venu jusqu'ici? pourquoi? parce qu'un passager délire m'entraînait avec la foule active et joyeuse; je suis venu parce qu'il y a de ces tourmens de l'ame que l'on aime, de ces tortures que l'on veut défier, parce qu'après tout c'est

moi, l'homme dépossédé, qui ai mis tout le peuple en joie. (*Cris au dehors.*) Ils sont heureux! et seul je dois pleurer, moi, qui n'ai retrouvé ni mon père ni ma sœur... Seigneur! j'ai la patience.. (*Nouveaux cris.*) Encore des cris!... (*Il écoute. Cris plus près.*) Mais non, ce ne sont plus les cris de la foule. Que disent-il donc?

Il écoute.

CRIS *au dehors et rapprochés.*

Mort à l'espion! mort au Danois!

CHRISTOPHE.

Mort au Danois! (*Il va à la fenêtre.*) Des soldats, des épées nues! ils poursuivent un homme... ils s'arrêtent... ils ont perdu sa trace... et la foule qui accompagnait le voleur... elle est tout-à-fait disparue. (*S'éloignant de la fenêtre.*) Allons, Christophe, marche encore au hasard... Dieu, qui te dit que tu seras vengé plus tard, te guidera.

Comme il monte la scène, un homme entre effaré et regarde en arrière.

SCENE X.

CHRISTOPHE, OLAUS*.

OLAUS, *l'apercevant.*

Qui que vous soyez, ne me perdez pas.

CHRISTOPHE.

Que crains-tu donc?

OLAUS.

J'étais poursuivi tout-à-l'heure.

CHRISTOPHE.

Et pourquoi?

OLAUS.

Parce qu'on m'a reconnu pour un Danois... mais les soldats ont perdu ma trace... Oh! ne me livrez pas, vous!

CHRISTOPHE.

Et que viens-tu faire en Suède, toi, proscrit?

OLAUS.

Dieu seul le sait avec moi.

CHRISTOPHE.

Et moi, je le devine. Tu viens, satellite de Christiern, pour y frapper le régent Gustave.

OLAUS.

Non pas.

CHRISTOPHE.

Tout Danois apporte la trahison. Et c'est à moi que tu recommandes le silence!... Mais tu ne sais pas, toi, ce que les Danois m'ont fait de mal et ce que j'ai souffert par eux?

OLAUS.

Oh! je ne suis ni l'espion ni l'ami de Christiern... Je vais te le prouver; et si tu as souffert par lui, peut-être ai-je encore plus souffert, moi; car il m'a chassé, déporté... Tiens, vois, je ne te trompe pas; regarde sur mes bras la place où on avait rivé mes fers.

CHRISTOPHE, *surpris.*

Déporté! et quand donc?

OLAUS.

Il y a trois mois.

CHRISTOPHE.

C'est impossible; toutes les galères d'alors ont été bombardées, brisées, et tous les déportés sont morts.

OLAUS, *vivement.*

Excepté moi, qui fus le seul sauvé du grand massacre. L'amiral Nederbi venait d'être blessé, quand on me reconnut parmi ceux qu'on égorgeait. Ma science me fit conduire près de lui; le médecin sauva l'amiral, l'amiral a protégé la fuite du médecin... et si je mens, que je meure!

CHRISTOPHE.

Je ne te perdrai pas, non, quel que soit ton pays. Nous fûmes, sans le savoir, compagnons d'infortune. Regarde, je puis te montrer aussi, moi, la place où l'on avait rivé mes fers, et pour échapper, il m'a fallu la lutte, le naufrage et la bonté de Dieu, qui m'a jeté vivant encore sur les rochers du rivage... Non, je ne te perdrai pas!

OLAUS, *rassuré.*

Oh! merci!

CHRISTOPHE.

Et que viens-tu faire ici?

OLAUS.

J'y viens parce que j'y serai bientôt possesseur de secrets et de papiers qui me vengeront d'un traître et m'assureront dans quelques jours une place à la cour même du régent de la Suède.

CHRISTOPHE, *à part.*

Oui; c'est toujours la trahison qui ramène un Danois en Suède, seulement c'est l'ancien maître qu'il vient trahir.

MARGUERITE, *dans la coulisse, à gauche.*

Au secours!

OLAUS.

Du monde!... je veux éviter les regards...

CHRISTOPHE, *l'arrêtant.*

Mais non, reste; on ne crie plus vengeance, on appelle au secours.

MARGUERITE.

Au secours!

MARGUERITE, *toujours en dehors.*

Et personne pour le secourir!... O mon Dieu! personne!

CHRISTOPHE.

Eh! mon Dieu! cette voix... (*Il court ouvrir la draperie et recule.*) Marguerite!

* Olaüs, Christophe.

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant effarée.*

Du monde! (*Apercevant Christophe.*) Grand Dieu!

CHRISTOPHE.

Ma sœur! ma sœur!

la prend dans ses bras.

MARGUERITE, *avec transport.*

Mon frère!

OLAUS, *étonné.*

Sa sœur!

CHRISTOPHE, *la soutenant.*

Marguerite!... mais tu demandais des secours, sœur, et pour qui?

MARGUERITE.

Pour mon père, mon père qui se meurt.

CHRISTOPHE.

Où est-il donc?

MARGUERITE.

Ici.

CHRISTOPHE, *à Olaüs.*

Oh! venez, vous, le médecin qui avez sauvé l'amiral, venez, mon père a besoin de vos secours. Conduis-nous, sœur.

MARGUERITE, *l'arrêtant.*

Attends, frère... mon père est trop faible pour pouvoir supporter une émotion si grande.

CHRISTOPHE.

Que veux-tu dire?

MARGUERITE.

Que, s'il te voyait, la joie le ferait mourir peut-être.

OLAUS.

Oui, avant de vous approcher d'un père que la faiblesse semble accabler, attendez que je l'aie vu d'abord; conduisez-moi, jeune fille.

MARGUERITE.

Par ici, venez!

Elle entraîne Olaüs dans la galerie.

CHRISTOPHE, *resté seul.*

Ne pas le voir!... mais peut-être ne m'appelleront-ils que lorsqu'il aura cessé de vivre... Seigneur, sauvez-le! mon Dieu, vous savez qu'à l'heure même de mes plus grandes souffrances je n'ai jamais douté de votre justice; ma prière est celle d'un homme qui n'a jamais péché... accueillez-la Seigneur, et conservez mon père. Oh! si je pouvais au moins l'apercevoir!... Mais, non, ma présence le tuerait peut-être... allons, patience! patience!

Il s'éloigne de la porte.

MARGUERITE, *reparaissant.*

Christophe!

CHRISTOPHE, *courant à elle.*

Eh bien?

MARGUERITE.

Quand nous nous sommes rapprochés de mon père, il avait rouvert les yeux; le médecin m'a dit d'espérer, et je viens te le dire à mon tour.

CHRISTOPHE.

Est-ce qu'il est blessé?

MARGUERITE.

Non, la lecture d'une lettre qu'on lui a donnée et qu'il a déchirée, broyée, pour que je ne pusse la lire, semble avoir causé son affreux désespoir et paralysé ses sens. Un instant je le croyais mort.

CHRISTOPHE.

Et le médecin t'a dit d'espérer?

MARGUERITE.

Oui, frère; mais je tremble encore que ta vue ne réveille cet affreux délire.

CHRISTOPHE.

Oh! j'attendrai, sœur, oh! j'attendrai que mon père soit plus calme et plus fort.

ANDRÉ, *dans la coulisse.*

Marguerite!

MARGUERITE.

Il vient, éloigne-toi, frère!

CHRISTOPHE.

Cours au-devant de lui, sœur.

Christophe se sauve dans la galerie du fond, s'y arrête pour voir entrer son père, qui paraît aussitôt.

SCENE XII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

MARGUERITE, *courant à lui.*

Mon père, quelle imprudence!

ANDRÉ.

Il n'y a pas de repos possible pour nous, ma fille... Severin, le soldat, vient de m'annoncer que notre exil est signé, et que nous n'avons que douze heures pour sortir de la Suède; et je n'aurai pas même une tombe dans mon pays, ni la main de mon fils pour me fermer les yeux!

CHRISTOPHE, *avec amour.*

Vous vous trompez, mon père!

ANDRÉ*.

Christophe!

Il chancelle et tombe dans ses bras.

CHRISTOPHE, *le soutenant dans ses bras.*

Du courage! ne voyez-vous pas qu'à l'heure de l'exil, Dieu vous renvoie votre enfant.

ANDRÉ, *revenant à lui.*

Christophe vivant!... mon fils en Suède... en Suède, où les voleurs triomphent!

CHRISTOPHE.

Oh! ne parlons pas d'eux, mon père!... oublions... oublions...

ANDRÉ, *comme dans le délire.*

Mais tu ne sais pas, toi, mon enfant, tu ne sais pas que la Suède entière applaudit maintenant à ta pensée. Oh! tu ne sais pas ce qui se passe.

CHRISTOPHE.

Je sais, mon père, que le règne de Gustave est

* Marguerite, André, Christophe.

aussi inique que celui de Christierne; je sais qu'il exile, qu'il condamne aussi sans juger; je sais que la Suède nous repousse; la Suède, pour qui j'ai tant fait, moi! Maintenant elle nous chasse comme ses enfans maudits... eh bien! je veux l'oublier, je veux la fuir, cette patrie! Oui! partons, mon père; mais avant de la quitter, cette marâtre à qui j'ai follement donné mes sueurs et mes veilles, quand je vous laissais à vous, mon père, à toi, ma sœur, la misère et la faim, avant de la quitter, pardonnez-moi, mon père; je tombe à vos genoux.

ANDRÉ, *le retenant.*

Christophe, ne t'agenouille pas, enfant, sur le sol de la Suède; tu dois t'y tenir debout et la tête bien haute; et malgré son ingratitude, je veux, moi, qu'un Suédois s'y incline devant toi comme devant un demi-dieu! (*Le saluant avec adoration.*) Je te salue, génie!

CHRISTOPHE.

Et moi, j'ouvre les bras pour t'embrasser, martyr. (*Ils s'embrassent en pleurant.*) Et maintenant, père, partons sans retard... hâtons-nous; douze heures seulement... douze heures!... songez que chaque minute qui s'écoule vous arrache une goutte de sang... Conservez votre existence, mon père, car vous la devez à vos enfans... venez, venez.

Il les entraîne par la galerie.

OLAUS, *entré pendant cette phrase, s'est approché de Christophe.*

Je te cherchais.

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous?

OLAUS.

Un mot.

CHRISTOPHE.

A moi!

OLAUS.

Il faut absolument que je te parle.

CHRISTOPHE.

C'est le médecin, mon père... permettez...

ANDRÉ.

Oui, nous allons l'attendre. (*A part.*) Que lui veut-il?

CHRISTOPHE.

Je vous rejoins, mon père.

André sort.

SCENE XIII.

CHRISTOPHE, OLAUS.

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous?

OLAUS.

Je viens de te rendre un service, et je veux t'en demander un.

CHRISTOPHE.

Je ne pourrais rien pour vous, moi; il faut que je parte.

OLAUS.

Oh! je ne puis compter que sur toi, car il me faut le secours d'un Suédois. Moi, Danois, je ne puis dans ce pays me confier à aucun de ses enfans sans redouter sa rapide vengeance, si ce n'est à toi, qui viens de me tendre la main parce que nous avons été tous deux déportés; et je veux te donner, si tu veux me servir, l'occasion de faire ta fortune.

CHRISTOPHE.

Je n'attends rien des hommes.

OLAUS.

Pourtant si l'homme peut tout?

CHRISTOPHE.

Il ne pourra jamais assez... Je pars en exil avec mon père.

OLAUS.

J'aurai sa grâce.

CHRISTOPHE.

C'est impossible.

OLAUS.

Son crime?

CHRISTOPHE.

Aucun.

OLAUS.

J'aurai justice alors.

CHRISTOPHE.

Il faudrait pour cela la toute-puissance de Dieu.

OLAUS.

Et si je deviens un dieu pour la Suède?

CHRISTOPHE.

Vous! et comment?

OLAUS.

Quand tu traversais cette ville, as-tu vu passer un homme que la foule reconnaissante enveloppait dans ses cris d'enthousiasme et d'admiration?

CHRISTOPHE.

Oui, je l'ai vu.

OLAUS.

Eh bien, ces cris, ces acclamations, cette vénération, ce triomphe enfin, tout cela devrait m'appartenir.

CHRISTOPHE.

A vous?

OLAUS.

Oui, parce que c'est moi qui ai créé le livre divin dont Frédage, qui me croit mort, a osé se dire l'auteur.

CHRISTOPHE.

Vous?... et qui êtes-vous donc?

OLAUS.

Olaus Petri.

CHRISTOPHE.

L'ancien ministre?

OLAUS.

Lui-même.

CHRISTOPHE, *à part.*

C'est lui qui a signé ma condamnation. (*Haut.*) Mais comment ce livre est-il en son pouvoir ?

OLAUS.

Il me l'a volé !

CHRISTOPHE.

Volé ! à vous ? quand donc ?

OLAUS.

Il y a trois mois.

CHRISTOPHE.

Et que ne l'avez-vous accusé de vol ?

OLAUS.

L'ai-je pu ?... le voleur m'a fait traîtreusement déporter.

CHRISTOPHE.

Ah ! oui. (*A part.*) Comme moi.

OLAUS.

Comprends-tu maintenant quelle sera ma puissance ?... Et ton père et toi, pouvez m'aider à la conquérir.

CHRISTOPHE.

Et comment ?

OLAUS.

Ceux qui m'ont vu tenter et accomplir secrètement cette grande œuvre ont été tués par la peste ou la guerre, il vous suffira de déclarer que vous en avez été les témoins.

CHRISTOPHE.

Mon père et moi ?

OLAUS.

Tous deux.

CHRISTOPHE.

Mais Frédage pourra peut-être prouver le contraire.

OLAUS.

Il sera tombé d'abord.

CHRISTOPHE.

Et qui le renversera ?

OLAUS.

Toi.

CHRISTOPHE.

Moi ?

OLAUS.

Oui, en l'accusant d'un grand crime.

CHRISTOPHE.

Que ne le faites-vous ?

OLAUS.

J'ai des raisons pour ne vouloir paraître à la cour que lorsqu'il en sera disparu.

CHRISTOPHE, *à part.*

Les deux voleurs se craignent. (*Haut.*) Mais de quoi l'accuserai-je ?

OLAUS.

Tu l'accuseras d'avoir, il y a quinze ans, assassiné par le poison le sénateur Éricson Wasa.

CHRISTOPHE.

D'avoir assassiné... Répétez, j'ai mal entendu...

OLAUS.

Le sénateur Éricson Wasa, le père du régent Gustave.

CHRISTOPHE, *rapidement.*

Mais le sénateur Éricson Wasa a été tué par un capitaine infidèle.

OLAUS.

Wolgann, n'est-ce pas ?... Wolgann, condamné par des juges vendus au roi.

CHRISTOPHE.

Je n'ai pas souvenance de son nom... mais personne pourtant n'a pu pénétrer dans le château qu'il gardait.

OLAUS.

Si, car Wolgann avait un enfant malade...

CHRISTOPHE.

Et alors ?...

OLAUS.

Il fit entrer un médecin de Bohème qui empoisonna traîtreusement la boisson préparée pour le sénateur.

CHRISTOPHE.

Et ce médecin ?

OLAUS.

C'était Frédage.

CHRISTOPHE.

Oh ! vous dites cela, vous... Mais qui pourrait le prouver ?

OLAUS.

Moi.

CHRISTOPHE.

Vous ?... Mais vos preuves, quelles sont elles ?...

OLAUS.

Une lettre de Frédage dans laquelle il raconte au roi son succès criminel en demandant sa récompense.

CHRISTOPHE.

Et cette lettre ?... vous l'avez...

OLAUS.

Je l'aurai.

CHRISTINE.

Où la trouverez-vous ?

OLAUS.

A Stockholm... parmis des papiers secrets du roi.

CHRISTOPHE.

Mais ces papiers doivent avoir été anéantis pendant cette révolution.

OLAUS.

C'est impossible, je les ai jadis cachés moi-même dans un lieu secret et sûr.

CHRISTOPHE.

Mais cette lettre accusatrice quand me la donnerez-vous ?

OLAUS.

Dans deux jours, à Stockholm, place des Chevaliers, au lever du soleil.

CHRISTOPHE.

J'y serai, monseigneur... Et alors, preuves en mains, je ferai tomber l'assassin. Bientôt mon père et moi viendrons attester vos travaux dans la montagne... et vous rentrerez au palais.

OLAUS, *glorieux.*

Avec une auréole de gloire, n'est-ce pas ?

CHRISTOPHE.

Bien méritée, monseigneur... bien méritée.

OLAUS.

Et alors, je ferai faire justice à ton père.

CHRISTOPHE.

Je n'en doute pas, monseigneur.

OLAUS, *montant la scène.*

Je pars... car je veux arriver le premier à Stockholm.

CHRISTOPHE, *l'arrêtant.*

Un mot encore.

OLAUS.

Que veux-tu?

CHRISTOPHE.

Vous êtes proscrit... l'on pourrait vous arrêter ou vous tuer sur le chemin, vous que l'on poursuivait tout-à-l'heure... dites-moi où sont cachées ces preuves... car alors même je vous vengerais en empêchant Frédage de triompher impunément. Et vous voulez être vengé, n'est-ce pas?

OLAUS.

Oh! oui.

CHRISTOPHE.

Eh bien! dites-moi donc où sont ces preuves?

OLAUS.

Je ne le puis... Avec cette lettre sont d'autres papiers que personne ne doit voir.

CHRISTOPHE, *à part.*

Les preuves de ses crimes à lui. (*Haut.*) Alors, que Dieu protége votre vie et vous garde de la vengeance des Suédois.

OLAUS.

Une fois sorti secrètement d'Hédémora, je serai sauvé.

CHRISTOPHE.

Hâtez-vous.

OLAUS.

Adieu... Dans deux jours.

CHRISTOPHE.

Dans deux jours, à Stockhom...

OLAUS.

Place des Chevaliers.

CHRISTOPHE, *l'accompagnant.*

Place des Chevaliers.

OLAUS.

Tu y seras?

CHRISTOPHE.

Oh! soyez tranquille, monseigneur.

Olaüs s'échappe.

CHRISTOPHE, *descendant la scène.*

Enfin... enfin... c'est mon heure... c'est mon heure!... Ah! revenez, revenez illusions dorées, gloire, puissance, patrie... réveillez-vous, espérances endormies... mon cœur peut vous contenir ensemble... Et l'innocence de mon père... sa vie, son honneur, son salut, j'aurai tout cela... C'est mon heure... c'est mon heure... Oh! ma raison, ma raison! le malheur ne m'a pas rendu fou, le bonheur ne doit pas m'accabler; mais tant de joie... tant de joie... quand on a tant souffert... Mon Dieu!... mon Dieu!... mon Dieu!...

Il tombe sur un siége.

SCENE XIV.

CHRISTOPHE, MARGUERITE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *paraissant avec sa fille; il va à Christophe.*

Viens, Christophe, l'heure s'écoule!

CHRISTOPHE.

Mon père... (*Se levant.*) Capitaine Wolgann, vous n'êtes plus exilé!

ANDRÉ.

Que dis-tu?...

CHRISTOPHE.

Non, mon père, vous n'aurez pas l'exil...

ANDRÉ, *effrayé.*

Malheureux enfant, ta folie va nous perdre!...

CHRISTOPHE.

Oh! je ne suis pas fou; mais je suis un élu, moi... Nous ne partirons pas, parce que je sais, à cette heure, que le sénateur Wasa ne s'est point tué, et que le médecin bohémien était un empoisonneur envoyé par Christiern.

ANDRÉ *et* MARGUERITE.

Grand Dieu!...

CHRISTOPHE.

Oui, mon père... et la Suède ne nous chasse plus : elle nous appelle...

ANDRÉ.

Mais qui t'a dit cela?

CHRISTOPHE.

Olaüs!...

ANDRÉ.

Lui, qui t'a déporté?

CHRISTOPHE.

Pour me voler!... oui... et qui vient de me révéler l'assassinat de Frédage, qui triomphe à sa place; mais ne voyez-vous pas que le voleur a été volé: que les deux voleurs s'attaquent et se dévorent... et que, lorsqu'ils se seront étouffés dans leur commune étreinte, nous pourrons, nous, crier : Place au capitaine Wolgann, le brave et l'innocent!... place à son fils Christophe, l'enfant de la montagne... place à nous!... Oh! venez!... venez!

ANDRÉ.

Où veux-tu nous conduire?...

CHRISTOPHE.

Au palais du régent!

ANDRÉ.

Prends garde!...

CHRISTOPHE.

Oh! ne craignez rien, mon père : le régent a été trompé par Frédage; mais je veux vous dé-

fendre... et je sens qu'un rayon d'en haut m'inspire et me conduit.

ANDRÉ.

Oui... je m'abandonne à toi, choisi par le Seigneur... Conduis-nous... conduis-nous...

CHRISTOPHE.

Suivez-moi!...

ANDRÉ.

Sur quelle route?...

CHRISTOPHE.

La grande, mon père .. A Stockholm!

ANDRÉ.

A Stockholm! mes enfans... à Stockholm!

Ils sortent rapidement; on les voit disparaître par la galerie tandis que le rideau tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Une place publique à Stockholm sur laquelle donne, à droite, le palais du régent, dont toutes les fenêtres sont éclairées. Au fond, deux rues praticables venant en ligne oblique de droite et de gauche; une seule maison à trois façades fait l'angle des deux rues. A gauche, une autre aile du palais; ces deux ailes du palais sont jointes par une grille qui n'a que trois pieds de haut; elle a une porte au milieu. La porte du palais, à droite, est élevée sur plusieurs marches. Tout l'acte se joue avec un demi-jour.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau OLAUS *est debout, appuyé au fond; faisant un pas vers le palais et désignant une fenêtre éclairée.*

Va, Frédage, va, ta gloire sera passagère.,. Un des déportés a été sauvé... un seul... mais celui-là t'a prédit malheur... et Olaüs était prophète... Tu n'as d'autre complice qu'Arvide... Arvide ne veut que de l'or... et je l'attends... (*Il entend du bruit.*) Qui vient?... Soyons prudent...

Il s'éloigne par la rue de gauche; Severin paraît par celle de droite. Arvide sort du palais. On entend des acclamations dans l'intérieur.

SCENE II.

ARVIDE, SEVERIN.

ARVIDE, *entre deux vins.*

C'est cela... criez... applaudissez Frédage... Vive Dieu!... nous sommes en pleine réussite... (*A Severin.*) Ah! te voici!...

SEVERIN.

Voilà une heure que je rôde autour du palais et que je t'attends!

ARVIDE.

Que n'entres-tu?

SEVERIN.

Et la grille?

ARVIDE.

Elle n'est pas fermée cette nuit... c'est fête...

SEVERIN.

Je commençais à m'impatienter.

Il entre.

ARVIDE.

Que veux-tu?... je suis cette nuit de toutes les corvées... et de tous les écots...

SEVERIN, *se levant.*

Tu es donc bien intimement lié avec cet illustre Frédage?...

ARVIDE.

Très-intimement... C'est un compatriote...

SEVERIN.

Et une excellente connaissance...

ARVIDE.

Oui... lui et le régent sont aujourd'hui les deux puissans de la Suède... Et toi, qu'as-tu fait?

SEVERIN.

J'ai été lire la proclamation du régent dans les quartiers de l'amirauté, de l'île du Roi et du Saint-Esprit... et j'ai partout annoncé le triomphe qui doit avoir lieu dans quelques heures; si bien que les ouvriers, les pêcheurs, les bourgeois et les commis du comptoir de Stockholm attendent impatiemment le jour...

ARVIDE.

Nous aurons, je le vois, de nombreux spectateurs...

SEVERIN.

Tous les plus malades seront mis aux premiers rangs... Quelques superstitieux assurent déjà que la présence de Frédage devra guérir comme la vue du saint-père...

ARVIDE.

Ni plus, ni moins... Ils ont raison. Et que te reste-t-il à faire?

SEVERIN.

A voir ce qui se passe dans les faubourgs...

ARVIDE.

Remets-toi vite en route... Qu'attends-tu?... Je parie que tu n'as plus d'argent...

SEVERIN, *tendant la main.*

Tu as gagné... Voilà pourquoi je t'attendais..

ARVIDE.

Qu'as-tu donc fait de ta bourse?

SEVERIN.

Je l'ai donnée au vieil André, qu'on exilait...

ARVIDE.

Tu as bien fait... Tiens, prends la mienne...

SEVERIN, *prenant la bourse.*

Tout cela?

ARVIDE.

Oui... le surplus paiera ta bonne action... Pars... Qu'attends-tu encore?

SEVERIN.

Je pense...

ARVIDE.

Que penses-tu?

SEVERIN.

Je pense, Arvide, entre nous soit dit, que tu es un fripon bien honnête homme...

ARVIDE.

Que veux-tu, mon ami!... il y a tant d'honnêtes gens bien fripons...

Il conduit Severin jusqu'au coin de la rue de gauche. Olaüs sort de la rue de droite et entre par la grille.

SCENE III.

ARVIDE, OLAUS.

OLAUS, *à part.*

Il ne me faut plus maintenant que le silence de cet homme... (*Se mettant sur le chemin d'Arvide, qui a quitté Severin et qui veut rentrer au palais.*) Arvide!... un mot!...

ARVIDE, *reculant.*

Olaüs!...

OLAUS.

Silence!...

Il regarde avec méfiance autour de lui.

ARVIDE, *à part.*

Olaüs vivant!... Oh! ça me dégrise... (*Allant à lui.*) Mais on n'a donc pas massacré les déportés?...

OLAUS.

J'ai été sauvé.

ARVIDE.

Vous avez du bonheur, vous!...

OLAUS.

Tu as été complice de Frédage, qui a voulu me perdre, je le sais...

ARVIDE.

Je ne le nie pas.

OLAUS.

Mais... ne tremble pas à ma vue.

ARVIDE.

Trembler!... Pourquoi donc?... Moi, j'aime les aventures... et je suis déjà rassuré...

OLAUS.

D'ailleurs, ce n'est pas à toi que j'en veux... Frédage t'a promis de t'enrichir quand il sera riche... Moi, je le suis déjà... car j'avais enfoui des trésors...

ARVIDE.

Bonne précaution!...

OLAUS.

Et si tu le veux... tu en auras ta part...

ARVIDE.

Ce n'est pas de refus...

OLAUS.

Mais ici... je puis être reconnu... Frédage, qui règne au palais cette nuit, pourrait m'apercevoir... et je veux qu'il ignore mon retour... Suis-moi par cette rue sombre... viens...

ARVIDE.

Je vous suis... (*A part.*) Je vaux peut-être plus que tu ne penses, Olaüs, prends-y garde!...

OLAUS, *au coin de la rue.*

Eh bien!

ARVIDE.

Me voici... (*Apercevant du monde dans l'autre rue.*) Du monde!

OLAUS.

Éloignons-nous!...

Ils disparaissent rapidement tous deux par la rue de droite. Le capitaine Ingell entre par la rue de gauche accompagné d'un autre officier.

SCENE IV.

INGELL; *puis* GUSTAVE.

INGELL.

Oui... nous avons souvent, nous autres vieux soldats, vu la ville vivante ainsi la nuit, lorsque arrivait à Stockholm la nouvelle d'une grande victoire... Les chefs de l'état étaient alors les parens du prince Gustave... Il fallait le retour d'un Wasa pour que nous puissions, après quinze ans d'exil, retrouver ces mêmes émotions... Mais qui sort du palais?... (*Voyant Gustave.*) Le prince!...

Ils se découvrent.

GUSTAVE.

Vous arrivez les derniers, messieurs?...

INGELL.

Prince, les ordres que nous avons eus à donner pour réunir tous les régimens qui doivent accompagner le triomphateur au point du jour... ont seuls retardé...

GUSTAVE, *l'interrompant.*

Oh! je ne vous accuse pas, messieurs... j'ai seulement entendu quelques conviés se plaindre de votre absence... Mais, entrez... et vous les trouverez tout prêts à vous prouver qu'à toute heure vous êtes les bienvenus... Allez!...

Ils entrent; Gustave reste seul sur la place. Musique du bal dans le palais.

* Arvide, Olaüs.

SCENE V.

GUSTAVE, FRÉDAGE*.

GUSTAVE.

Cette fête n'a pas le pouvoir de m'étourdir... j'ai besoin d'un peu de solitude...

Il traverse la scène en réfléchissant.

FRÉDAGE, *sortant d'une porte du palais, et regardant Gustave, à part.*

Le voici!... Non, mon prince, je ne veux pas vous laisser cette nuit le loisir de songer... (*Il s'en approche. Haut.*) Mon prince!

GUSTAVE, *impatienté.*

Qui vient donc? (*Reconnaissant Frédage.*) Ah! c'est vous, monsieur!...

FRÉDAGE.

Oui, mon prince... je viens de vous voir sortir du palais... et je vous ai suivi, espérant pouvoir vous trouver seul et vous demander la cause d'une grande tristesse que vous voulez en vain dissimuler...

GUSTAVE.

Hélas! monsieur... si tout autre que vous m'avait dit qu'André le bûcheron était Wolgann l'assassin... je l'eusse hautement accusé d'imposture... et j'eusse au moins espéré pouvoir lui prouver son erreur...

FRÉDAGE.

Vous doutez encore, mon prince?...

GUSTAVE.

Non pas, monsieur... vous m'avez convaincu...

FRÉDAGE.

Et si tout autre que moi l'eût exilé... vous le feriez rappeler pour le juger, n'est-ce pas?

GUSTAVE.

Peut-être!

FRÉDAGE, *à part.*

C'est là ce que je crains...

GUSTAVE.

Mais enfin, monsieur, expliquez-moi donc pourquoi vous n'avez pas voulu qu'il fût remis entre mes mains.

FRÉDAGE.

Puisque vous l'exigez...

GUSTAVE.

Oh! oui, monsieur.

FRÉDAGE.

C'est parce que vous ne pouviez l'épargner, lui qui vous a sauvé la vie... et dont vous aimez la fille... sans outrager la Suède entière, qui demanderait le sang de Wolgann.... si elle apprenait qu'il est encore vivant...

GUSTAVE.

S'il est coupable... la Suède serait satisfaite...

FRÉDAGE.

Mais vous ne pourriez, régent Gustave, tuer le père sans frapper aussi la fille innocente... Et, dites-moi... le feriez-vous sans pitié, sans remords?...

GUSTAVE.

Non, monsieur... non...

FRÉDAGE.

Que fallait-il donc résoudre?... A cause de sa fille, la mort du père vous eût fait souffrir... son salut vous eût fait nombre d'ennemis dans vos états... Que fallait-il donc faire? sinon cacher à la Suède son retour et l'exiler secrètement?...

GUSTAVE.

Vous avez raison...

FRÉDAGE.

Je vous ai demandé votre nom pour éviter un malheur... Dites-moi, prince, ai-je tenu ma promesse?...

GUSTAVE.

Oui, monsieur... pardonnez-moi ma faiblesse...

FRÉDAGE.

Je la comprends, mon prince... J'ai détruit le malheur, mais non pas le chagrin... que Dieu, qui vous l'a fait, vous en console...

GUSTAVE.

J'oublierai... monsieur... j'oublierai... (*Cris dans le palais.*) Mais entendez-vous?... On vous salue, monsieur... rentrez à la fête... Laissez-moi sécher une larme dont j'ai honte... et quand le jour sera venu... quand nous vous accompagnerons triomphant dans notre capitale... peut-être pourrai-je déjà vous dire que j'aurai tout oublié...

FRÉDAGE.

Qu'il en soit ainsi, mon prince!... A bientôt!... au palais!...

GUSTAVE.

A bientôt!...

FRÉDAGE, *en rentrant au palais.*

Mes craintes sont dissipées...

Il rentre.

SCENE VI.

GUSTAVE; *puis* CHRISTOPHE.

GUSTAVE, *seul.*

Oui... il faut que je sèche cette larme dont j'ai honte... Et pourquoi?... Ce ne sont pas eux que je pleure... c'est ma joie perdue... ma dernière illusion qui s'en va... Je souffre, parce qu'il est cruel de sentir toute amitié, toute consolation, vous échapper et glisser dans vos mains... A vous, jeune homme avide de sympathies... Éric Bauner est mort en combattant... Marguerite est la fille de Wolgann... Marguerite, mon seul amour... Oh! je ne puis le briser sans souffrir...

Il s'appuie sur la rampe de l'escalier du palais. Christophe paraît dans la rue de droite et entre sur la place.

* Gustave, Frédage.

CHRISTOPHE.

Me voici donc au palais de Stockholm, d'où je fus déporté jadis ; et je ne le trouve plus entouré de sombres sentinelles; c'est qu'il est habité maintenant par un régent suédois, qui permet que le pauvre puisse s'approcher de lui... Mais cette fête l'occupe sans doute... et je ne puis attendre; et il m'a fallu même venir avant, car mon père est sans asile, est hors la loi, à cause de cette révélation que l'on m'a faite et que je viens faire... Le régent le protégera, j'en suis sûr... Mais comment pénétrer dans ce palais?... Oh! je dois, je veux le tenter...

Il monte l'escalier du palais.

GUSTAVE, *comme réveillé par le bruit de ses pas.*

Du monde?... (*Reconnaissant Christophe.*) Grand Dieu!

CHRISTOPHE, *se retournant à sa voix.*

Quelqu'un!... mais... (*Il redescend les marches.*) Pierre!

GUSTAVE, *surpris.*

Christophe ici!

CHRISTOPHE.

Pierre!... non, je ne me trompe pas... Pierre, portant aujourd'hui ce riche costume et l'épée!

GUSTAVE.

Oui... Pierre n'est plus ouvrier...

CHRISTOPHE.

Et depuis quand donc as-tu quitté les mines?

GUSTAVE.

Depuis la première bataille de Gustave...

CHRISTOPHE.

Ah! tu l'as dignement gagnée, cette épée... Tant mieux, mon frère...

Il lui tend la main.

GUSTAVE, *feignant de ne pas l'apercevoir.*

Oui... je l'ai échangée contre mon sang, et le ciel a secondé mes efforts.

CHRISTOPHE.

Tu as bien mérité d'être heureux; mais le bonheur t'a bien changé, Pierre!

GUSTAVE.

Pourquoi?

CHRISTOPHE.

Parce que je t'ai déjà vainement tendu deux fois la main.

GUSTAVE, *lui donnant la main.*

Christophe!... (*A part.*) Ce n'est pas lui le coupable!... (*Haut.*) Et tu n'as pas combattu pour Gustave, toi?

CHRISTOPHE, *tristement.*

Non, je ne le pouvais pas.

GUSTAVE, *à part, en lui quittant la main.*

En effet, le fils de Wolgann...

Il veut rentrer au palais.

CHRISTOPHE, *l'arrêtant*.*

Tu as, toi, le droit d'entrer à cette fête?...

GUSTAVE.

Oui.

* Gustave, Christophe.

CHRISTOPHE.

Et tu vas t'approcher du régent?

GUSTAVE.

Oui; pourquoi?

CHRISTOPHE.

Pierre, conduis-moi près de lui.

GUSTAVE.

Toi?

CHRISTOPHE.

Oh! que je le voie un instant!...

GUSTAVE.

Mais, insensé, qu'espères-tu donc?... toi qui oses en ce moment te montrer à Stockholm!... Tu veux t'approcher du régent... mais s'il te demandait tes noms, que lui répondrais-tu?

CHRISTOPHE.

Je les lui dirais.

GUSTAVE.

Et tu te nommes?

CHRISTOPHE.

Christophe Wolgann.

GUSTAVE.

Wolgann!... et c'est à moi que tu oses le dire?

CHRISTOPHE.

Conduis-moi près de Gustave.

GUSTAVE.

Attends!... Tu viens de me dire tes noms, et tu ne m'as pas demandé les miens.

CHRISTOPHE, *surpris.*

Tes noms!...

GUSTAVE.

André m'a bien caché son nom jadis; qui te dit que je ne vous ai pas caché le mien?

CHRISTOPHE.

Et tu te nommes?

GUSTAVE.

Gustave Wasa.

CHRISTOPHE.

Gustave!... Oh! mon père est sauvé... Pierre... oh! j'ai toujours pressenti que tu serais un grand homme un jour... Toi, le régent!... Oh! pardonnez, mon prince... Qui vous demande justice doit l'obtenir, n'est-ce pas?

GUSTAVE.

Justice?

CHRISTOPHE.

Mon prince, Wolgann est innocent... Le sénateur votre père a été tué par un traître envoyé par Christiern; je vous le prouverai.

GUSTAVE.

Que dis-tu?

CHRISTOPHE.

Je vous montrerai l'assassin de votre père.

GUSTAVE.

L'assassin?

CHRISTOPHE.

Je vous le montrerai, j'en aurai toutes les preuves.

GUSTAVE.

Mais quand donc?... quand donc?

CHRISTOPHE.

Bientôt, mon prince; mais avant d'attaquer le

coupable, songez à l'innocent, d'abord; voilà quinze ans qu'il souffre... Et vous le savez, mon prince, cet acte d'exil signé de vous a déjà mis mon père hors la loi.

GUSTAVE.

Un acte signé de moi?

CHRISTOPHE, *vivement.*

On a abusé de votre nom, n'est-ce pas?

GUSTAVE.

Oui, Christophe... mais André, Marguerite, où sont-ils?

CHRISTOPHE.

Je viens de les laisser aux portes de la ville... car ceux qui doivent redouter la présence de Wolgann pourraient l'y rencontrer, et ceux-là savent qu'il est hors la loi... et je voulais m'approcher du régent, moi, pour lui demander pour mon père innocent un asile jusqu'à demain... Oh! si je n'étais pas sûr de pouvoir prouver l'innocence de mon père, je ne demanderais pas à le mettre entre vos mains, à vous l'amener en otage.

GUSTAVE.

André n'est pas coupable! tu peux le prouver... il réclame un asile... il aura mon palais. Hâte-toi, Christophe; car la réhabilitation d'André, c'est ma joie. Je souffrais trop à vous haïr, après vous avoir tant aimés. Viens; mais viens donc, j'ai déjà vainement ouvert deux fois les bras pour t'embrasser... Va, ramène-moi vite André, Marguerite; je veux déclarer en présence de tous que je les prends sous ma sauve-garde.

CHRISTOPHE.

Oh! ne faites pas cela, mon prince; celui qui a préparé le poison de votre père pourrait fuir ou combiner une nouvelle infamie.

GUSTAVE.

Il est donc au palais?

CHRISTOPHE.

Il y est!

GUSTAVE.

Son nom?

CHRISTOPHE.

Oh! vous ne pourriez le croire; mais au point du jour je vous le nommerai, car alors j'aurai des preuves.

Il veut sortir.

GUSTAVE, *l'arrêtant.*

Son nom, Christophe... son nom?... Oh! tu n'as pas pu croire que je pourrais attendre une minute la révélation d'un homme qui sait le nom du meurtrier de mon père... Son nom, dis-moi son nom...

CHRISTOPHE.

Vous le voulez, mon prince?

GUSTAVE.

Oui, oui, je le veux... je te l'ordonne...

CHRISTOPHE.

C'est Frédage!...

GUSTAVE.

Frédage!

CHRISTOPHE.

A empoisonné le sénateur Wasa...

GUSTAVE.

Tu es insensé!...

CHRISTOPHE.

Non, mon prince, non...

GUSTAVE.

Frédage... Mais où donc est le crime, où donc est la vertu?... Sont-ils donc si bien confondus qu'on ne peut les distinguer?... Frédage accuse André, qui m'a sauvé la vie; André accuse Frédage, dont la sainte humanité se révèle toute entière dans sa pensée sublime et son puissant courage...

CHRISTOPHE.

Frédage n'a jamais eu ni pensée ni courage...

GUSTAVE.

Lui!...

CHRISTOPHE.

Il n'a eu que l'audace de voler le fruit du courage et de la pensée...

GUSTAVE.

Qui le prouvera?

CHRISTOPHE.

La montagne... car un homme a gravé son nom sur les plus hauts rochers des monts Geta... et la neige qui les couvre à cette heure ne l'aura pas effacé quand le soleil chassera la neige du sommet des rochers...

GUSTAVE.

Mais ce nom... tu le sais donc, toi?...

Fin de la musique dans la coulisse.

CHRISTOPHE.

Vous souvient-il, mon prince, de la cabane d'André... et des longues absences de Christophe qui désolaient son père?...

GUSTAVE.

Oui...

CHRISTOPHE.

Ne vous souvient-il plus qu'une nuit vous aviez promis d'échanger vos secrets contre les siens... et qu'alors Christophe vous confia que l'accomplissement de son projet sauverait bien des hommes?...

GUSTAVE.

Ah! le souvenir de cette nuit-là ne me quittera jamais!

CHRISTOPHE.

Ni moi non plus, mon prince... car ce fut cette même nuit qu'on m'a volé le livre que Frédage a signé de son nom...

GUSTAVE.

A toi?...

CHRISTOPHE.

A moi, Christophe Wolgann.

GUSTAVE.

Ce livre...

CHRISTOPHE.

Était le fruit de mon travail et de ma pensée...

GUSTAVE.

Grand Dieu!

CHRISTOPHE.

Et mon nom est celui que vous dira la monta-

gne... et cette même nuit, mon prince, on m'a enlevé pendant mon sommeil... ma cape et mon livre avec elle...

GUSTAVE.

Ta cape; mais c'est moi qui m'en suis revêtu...

CHRISTOPHE.

Vous?...

GUSTAVE.

Oui, pour échapper aux recherches... moi, trahi!... moi, perdu!... Oh! ce n'était pas Gustave qu'ils ont cru tuer... mais Christophe; c'est toi que l'on a volé, frère... c'est moi qu'ils ont frappé... Nous nous vengerons ensemble, n'est-ce pas?... Mais que n'es-tu venu plus tôt?...

CHRISTOPHE.

J'avais les fers aux mains...

GUSTAVE.

Prisonnier?...

CHRISTOPHE.

Non... déporté... par les voleurs...

GUSTAVE.

Déporté!... Oh! ils mourront, ces hommes infâmes... qui, s'enveloppant dans la sublime dépouille de leur victime, s'en sont fait un manteau qui cachait le sang de mon père et le mien... car l'assassin, l'espion et le voleur...

CHRISTOPHE.

C'est Frédage... mon prince... toujours Frédage...

GUSTAVE.

Lui!... Mais tu m'as promis des preuves... il m'en faut de convaincantes, vois-tu? car Frédage est à cette heure l'idole du peuple et de l'armée... la Suède l'appelle aujourd'hui son sauveur.

CHRISTOPHE.

Et pour renverser une idole sans exciter la rumeur, il faut frapper un coup bien sûr... je le sais! Dans quelques heures, nous le pourrons, mon prince, et si je n'ai pu attendre jusque alors pour m'approcher de vous, c'est que mon père est en danger de mort...

GUSTAVE.

Cours le chercher, Christophe! va, cette porte s'ouvrira pour vous, mais secrètement encore; va, nous avons été frères par le malheur... nous le sommes par le danger... nous le serons par la puissance... Puisque nous sommes frères... ta famille, c'est la mienne... et voilà trois mois que je n'ai vu ma famille...

CHRISTOPHE.

Régent Gustave Wasa... vous défendrez Wolgann... et puis après, Pierre... tu me feras justice aussi.,. n'est-ce pas?

GUSTAVE, *lui serrant la main.*

Comme à mon frère... (*Se dirigeant vers le palais.*) Je vais vous attendre.

Christophe, qui l'accompagne, lui serre encore une fois la main; Gustave rentre au palais.

SCENE VII.

CHRISTOPHE; *puis* FRÉDAGE.

CHRISTOPHE, *seul sur les marches.*

Pierre est le régent!,.. Ah!... mon père et Marguerite vont d'abord refuser de le croire... (*Il descend, traverse la scène. S'arrêtant.*) Mais voyons... Oui, c'est bien par cette porte qu'il m'a dit d'entrer avec eux... J'entends encore ses derniers mots: Hâte-toi, Christophe... Oh!... c'est que mon cœur bat si fort après tant d'émotions... ma tête est si agitée, que je crains d'être imprudent... Voyons! soyons calme... et rappelons-nous bien...

Il reste pensif. Frédage paraît sur la place par une petite porte du palais.

FRÉDAGE, *descendant la scène.*

Le régent n'est pas rentré dans le palais... Est-il donc encore sur cette place?... (*Il cherche du regard, fait un pas vers Christophe, qu'il vient d'apercevoir.*) Grand Dieu!...

Il reste comme pétrifié. Christophe, sans le voir, sort de réflexion, se détermine du geste, monte la scène, jette encore un regard sur le palais, et prend la rue de gauche. Frédage, chancelant rapidement, court au coin de la maison qui fait l'angle des deux rues, et s'appuie sur le mur en le regardant s'éloigner.

SCENE VIII.

FRÉDAGE, *seul.*

Quand on enterre les morts... ils ne sortent plus de la tombe... Ceux que l'on engloutit dans le fond de la mer reviennent donc!... Amiral Nederbi, tu as donc trompé Christiern!... Mais non... ce n'était pas le déporté... c'était une vision... fantôme enfanté par les terreurs de mon ame... Mais les fantômes ne marchent pas... ils glissent.. et j'ai entendu le bruit de ses pas résonner sur la dalle. (*Cris de joie dans le palais.*) On m'applaudit au palais... on va remarquer mon absence... (*Il se dirige vers le palais; s'arrêtant tout-à-coup*) Mais je ne puis rentrer... si j'allais y retrouver le fantôme devant tous... je me trahirais dans mon délire... Et si l'on vient me chercher jusqu'ici... si le régent...: (*Entendant des pas.*) Quelqu'un!... (*Il aperçoit Arvide qui vient par la rue de droite.*) Arvide!...

Il court lui prendre la main, et lui fait rapidement descendre la scène.

SCENE IX.

FRÉDAGE, ARVIDE.

ARVIDE.

J'allais entrer au palais pour t'y chercher... Mais qu'as-tu donc?

FRÉDAGE.

Arvide!... que t'ai-je promis pour ta part? et que m'as-tu demandé?

ARVIDE.

Pour ma part de la bonne capture?

FRÉDAGE.

Oui.

ARVIDE.

Des florins tant qu'il y en aura... et tu m'as dit qu'il y en aurait toujours.

FRÉDAGE.

Et si demain j'avais tout perdu?

ARVIDE.

Et comment?

FRÉDAGE.

Arvide! de tous les déportés massacrés, il en reste un qui est maintenant à Stockholm, et qui n'a qu'un mot à dire pour prouver que j'ai menti.

ARVIDE

Je le sais bien... je l'ai vu.

FRÉDAGE.

Toi aussi!... Tu l'as bien vu?

ARVIDE.

Comme je te vois... car il m'a parlé ici... à cette même place.

FRÉDAGE.

Il t'a parlé?... Que t'a-t-il dit?

ARVIDE.

En peu de mots... qu'il veut se venger de toi, te faire trancher la tête et m'enrichir.

FRÉDAGE.

Et tu as refusé?

ARVIDE.

Moi, je ne sais pas trahir un frère... j'ai de la vertu dans mon métier, et j'ai rapidement compris ce que tu dois comprendre...

FRÉDAGE.

Quoi donc?

ARVIDE.

Qu'il faut absolument qu'il soit mort avant demain... et je lui ai préparé un piége...

FRÉDAGE.

Lequel?

ARVIDE.

Je lui ai donné cette nuit rendez-vous dans la maison isolée que j'habite à l'extrémité du faubourg du Nord, et j'accourais pour te dire qu'il va bientôt se livrer en insensé, et qu'il faut se hâter pour arriver avant lui... Viens!...

FRÉDAGE, *l'arrêtant.*

Mais on s'étonnera de mon absence au palais.

ARVIDE.

Tu la justifieras plus tard.

FRÉDAGE.

Je crois qu'il vaut mieux que je rentre au palais... oui... pour distraire... pour occuper toutes les pensées.

ARVIDE.

Non pas... Nous devons tout partager, frère... et je ne veux pas me charger de la besogne, tandis que toi tu seras au bal... Et d'ailleurs ce n'est pas au palais qu'il faut veiller... car Severin a, d'après tes ordres, si bien animé tous les citoyens, que pour te fêter cette nuit toute la ville est en éveil... et à deux, en pareil cas... tandis que l'un agit. l'autre doit veiller pour la sûreté commune... Viens... je frapperai... tu veilleras... dépêchons.

FRÉDAGE.

Mais demain l'on retrouvera son cadavre...

ARVIDE.

Et l'on ne cherchera pas son assassin... N'était-il pas proscrit?

FRÉDAGE.

Il est hors la loi.

ARVIDE.

Sa mort ne peut nous inquiéter... mais ses révélations nous perdraient... Tu hésites encore!... Mais tu veux donc attendre que demain cet homme soit rencontré par le régent?

FRÉDAGE.

Non.

ARVIDE.

Qu'est-ce donc alors? la peur! Tu es bien brave avec le bras des autres... Allons, allons... je ne veux pas m'arrêter en si bon chemin.

FRÉDAGE, *s'animant.*

Ni moi non plus, Arvide... et si tu le veux, je frapperai...

ARVIDE.

Non pas... j'ai meilleure confiance en moi.

FRÉDAGE.

Où est ta maison?

ARVIDE.

Par ici.

FRÉDAGE.

Conduis-moi.

ARVIDE.

Non, par cette rue.

FRÉDAGE.

Laquelle?

ARVIDE.

Celle-ci.

FRÉDAGE.

Elle est bien noire!

ARVIDE.

Tant mieux.

Il l'entraîne; tous deux montent, en causant avec agitation, la rue de droite; au même instant Christophe, André, Marguerite paraissent dans la rue de gauche, et Christophe, leur désignant du doigt le palais, les amène sur la place. Les deux autres ont disparu. Marguerite s'appuie sur le bras de son père; elle est presque défaillante.

SCENE X.

CHRISTOPHE, ANDRÉ, MARGUERITE, *puis* GUSTAVE.

CHRISTOPHE, *au coin de la rue.*

Nous n'avons plus que cette place à traverser, ma pauvre sœur... et nous aurons un asile dans le palais du régent...: Venez.

Il traverse la scène pour aller ouvrir la porte.

ANDRÉ, *marchant en soutenant Marguerite.*

Courage, fille!...

MARGUERITE.

Vous le savez, vous, mon père... j'aimais Pierre l'ouvrier.

ANDRÉ, *avec commisération.*

Pauvre fille !...

UN SOLDAT, *en dehors, à Christophe, qui vient d'ouvrir la porte du palais.*

Que voulez-vous?

GUSTAVE, *dont on entend la voix.*

Place, faites place. (*Il paraît sur le seuil; apercevant André et Marguerite, il descend rapidement.*) André !... Marguerite !...

ANDRÉ *et* MARGUERITE.

Mon prince !...

GUSTAVE.

Oh ! nommez-moi comme autrefois... N'est-ce pas, Marguerite?... (*Il lui prend les mains.*) Comme elle a froid !... (*Cherchant à les entraîner.*) Oh ! venez, venez !

ANDRÉ.

Nous, si misérables... entrer dans le palais?

GUSTAVE.

Quand j'étais misérable, tu m'as ouvert ta porte, André!... c'est à mon tour à vous ouvrir la mienne.

ANDRÉ.

Viens, fille, viens... Il y a quinze ans, comme capitaine des gardes, j'entrais dans ce palais... le vieux soldat qui n'a jamais failli à l'honneur devait y rentrer un jour.

Ils entrent.

CHRISTOPHE, *resté sur les marches et les regardant entrer.*

Seigneur, il y a dans le bonheur des larmes inconnues à qui n'a pas souffert.

Il entre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Un vestibule du palais de Stockholm. A droite, une grande porte en arc de triomphe, marbre, bronze et or. Colonnades. Au fond, porte latérales ; une fenêtre latérale sur le premier plan.

SCENE PREMIERE.

DEUX OUVRIERS ; *puis* GUSTAVE *et* MARGUERITE.

Au lever du rideau, deux ouvriers travaillent sous la porte triomphale.

UN OUVRIER.

Eh bien ! Peters, as-tu achevé?...

Il va près de la fenêtre.

PETERS.

J'ai fini .. (*Il ramasse ses outils.*) Allons, en route, viens.... Et qu'attends-tu donc?...

UN OUVRIER, *près de la fenêtre.*

Je regarde tous ces régimens qui sont déjà rangés dans la grande rue de Stockholm.

PETERS, *regardant.*

Oui... Et ce groupe de seigneurs, vois-tu ?... ils étaient tous cette nuit à la fête... Que de monde déjà !

Il reste à regarder, Gustave paraît avec Marguerite et entre du fond.

GUSTAVE.

Venez, Marguerite, c'est par ici que Christophe et votre père doivent rentrer au palais... C'est ici que nous devons les attendre...

MARGUERITE.

Oui, pour les voir plus tôt... (*Désignant les ouvriers.*) Nous n'y sommes pas seuls...

GUSTAVE.

Que faites-vous ici ?...

PETERS, *surpris.*

Nous partons, monseigneur... Nous venons, d'après les ordres du régent, de desceller la porte triomphale qui doit bientôt s'ouvrir pour le grand Frédage.

GUSTAVE.

Oui, je sais que le régent a donné pour cela des ordres... Vous avez fini?...

PETERS, *désignant la porte.*

Vous voyez...

GUSTAVE.

Vous a-t-on donné votre salaire?...

PETERS.

Un salaire !... nous n'en voulons pas... Nous sommes fiers d'avoir travaillé à faire un passage à l'homme qui doit donner à nos enfans le pain et la santé.

GUSTAVE, *leur donnant une bourse.*

Prenez cette bourse...

PETERS, *refusant.*

Merci, monseigneur...

GUSTAVE.

Prenez, ce n'est pas la Suède qui vous paie... c'est le régent qui vous la donne...

PETERS, *s'inclinant en prenant la bourse.*

Le régent !...

GUSTAVE.

Allez...

Peters et l'ouvrier sortent.

SCENE II.

GUSTAVE, MARGUERITE.

GUSTAVE.

Vous voyez, Marguerite, combien ces hommes du peuple seront dévoués à votre frère quand justice aura été faite...

MARGUERITE.

Mais, dites-moi, mon prince, et pardonnez mon inquiétude... où donc est allé Christophe ?

GUSTAVE.

A la place des Chevaliers... C'est là qu'Olaüs Petri lui a donné rendez-vous, Olaüs, qui, pour se venger de Frédage, doit lui donner ces preuves irrécusables au moyen desquelles seulement nous pourrons faire passer dans le cœur de tout un peuple idolâtre cette conviction et ce besoin de vengeance qui nous anime...

MARGUERITE.

Et mon père?...

GUSTAVE.

Il a voulu suivre Christophe... L'amour paternel l'a fait l'ombre de son fils...

MARGUERITE.

Ils ne courent aucun danger?...

GUSTAVE.

Aucun... Ils vont bientôt revenir, et pour ne plus nous quitter... car un lien solennel et sacré doit bientôt, je l'espère, nous unir plus fortement encore.

MARGUERITE.

Un lien solennel?...

GUSTAVE.

Oui, Marguerite... Et ce lien, vous comprendrez facilement comment il doit être formé... si Gustave vous nomme aujourd'hui comme autrefois vous nommait Pierre... sa bien-aimée...

MARGUERITE.

Mais vous êtes aujourd'hui régent...

GUSTAVE.

Et dans trois mois Marguerite sera la fille du commandant Wolgann... et la sœur du gouverneur de la Suéonie...

MARGUERITE.

Et dans trois mois le régent Gustave sera Gustave Ier, roi de Suède.

GUSTAVE.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Oh! n'est-ce pas que vous l'avez rêvé?...

GUSTAVE.

C'est vrai...

MARGUERITE.

Et vous le savez, les mariages des rois font les alliances des royaumes... Mais je rends grâce au ciel qui vous a fait une destinée si glorieuse, et qui m'en a fait une si belle à moi, qui pourrai voir à la fois mon père au milieu de ses compagnons d'armes, mon frère victorieux, récompensé... et Gustave couronné... Oh! je veux vivre heureuse de toutes vos joies... et me retirer dans un couvent calme et silencieux, où je pourrai prier Dieu pour vous trois ensemble...

GUSTAVE.

Dans un couvent!...

MARGUERITE.

Oui; mais je n'y prononcerai pas mes vœux.

GUSTAVE.

Oh! jamais, n'est-ce pas, Marguerite?...

MARGUERITE.

Jamais...

GUSTAVE.

Et pourquoi veux-tu garder ta liberté?...

MARGUERITE.

Parce que celle qui ne peut devenir la compagne d'un roi... veut pouvoir plus tard devenir celle de Gustave, s'il perdait un jour sa puissance.

GUSTAVE.

Et si, au contraire... je parvenais par ma seule force à conquérir l'alliance des rois de France et d'Espagne... si, après plusieurs années, j'avais enfermé la Suède dans des frontières solides et sûres... et si pouvant alors imposer mon épouse... j'allais à toi... que dirais-tu, Marguerite?...

MARGUERITE.

Moi, Pierre, (*se jetant en pleurant dans ses bras*) je t'aimerai toute ma vie...

GUSTAVE, *la prenant dans ses bras.*

Merci, Marguerite!.. Oh! merci, ma fiancée...

Fanfares éloignées.

MARGUERITE.

Qu'est cela?...

GUSTAVE, *à la fenêtre.*

L'arrivée d'une compagnie d'élite qui vient grossir le cortége, déjà... l'heure du triomphe va bientôt sonner, et Christophe ne revient pas.

MARGUERITE.

Mais j'entends venir.

GUSTAVE, *montant la scène.*

C'est lui sans doute... (*S'arrêtant.*) Non, c'est Frédage!... Frédage, déjà paré pour la cérémonie... et Christophe, Christophe!... Oh! venez, Marguerite, je ne puis attendre ainsi... Voici Frédage : je veux courir à la place des Chevaliers... Venez, venez.

Ils sortent par la droite. Frédage paraît, accompagné de Severin.

SCENE III.

SEVERIN, FRÉDAGE, *puis* ARVIDE.

FRÉDAGE.

Bien; on a descellé cette porte qui doit me servir de passage. (*A Severin.*) Approche... Et que

me disais-tu au sujet de ce cadavre trouvé ce matin ?

SEVERIN.

Un meurtre pendant cette nuit de fête étonne tout le monde.

FRÉDAGE.

Tu n'as pas vu l'homme assassiné?

SEVERIN.

Non, monseigneur.

FRÉDAGE.

On ne dit pas son nom?

SEVERIN.

Non, monseigneur.

FRÉDAGE.

Je vais te le dire.

SEVERIN.

Vous le savez?

FRÉDAGE.

Oui, et tu t'empresseras de l'apprendre à tous... C'est Christophe Wolgann, paysan condamné et qui était hors la loi. Va, et répands rapidement cette nouvelle.

SEVERIN.

C'est facile.

FRÉDAGE.

Fais ce que je t'ai commandé. (*Severin salue et sort.*) J'avais prévu que ce meurtre serait aussitôt découvert... Peu m'importe; les morts ne parlent pas, et Christophe est mort. (*A Arvide, qui entre par le fond.*) Ah ! te voici, Arvide? tu sais que j'ai moi-même fait publier le nom de notre ennemi mort?

ARVIDE.

Toi !...

FRÉDAGE.

Oui, j'ai pensé qu'il fallait que le nom du proscrit fût aussitôt connu, pour être plus tôt oublié. Mais as-tu peur?

ARVIDE.

Non ; il paraît qu'il y a peu de danger... Tu ne trembles pas, toi?... et je redoute si peu la mort, que je songeais tout-à-l'heure à ce que je vais faire de ma vie.

FRÉDAGE.

Oui, toutes les terreurs sont évanouies maintenant... et nous pouvons faire des projets...

ARVIDE.

Et j'en fais déjà.

FRÉDAGE.

Lesquels?

ARVIDE.

Je veux bientôt acheter le prieuré d'un monastère.

FRÉDAGE.

Tu veux devenir prieur?...

ARVIDE.

J'y suis décidé.

FRÉDAGE.

Par goût?

ARVIDE.

Non, par raison. Vois-tu, Frédage, j'ai trente-cinq ans passés : une fois les trente-cinq ans accomplis, les rides commencent à se dessiner, les cheveux s'en vont, l'embonpoint arrive...

FRÉDAGE.

L'embonpoint!...

ARVIDE.

Ça peut venir... et quand on prévoit ces infirmités, il faut prendre une condition où elles sont de rigueur... car un prieur devient plus vénérable à mesure qu'elles augmentent... A chaque ride qui se marque, à chaque cheveu qui tombe, il voit ses inférieurs se courber plus bas devant lui, et, laissant avec calme arriver la vieillesse, il peut faire à la fois bonne chère, bon somme, et sa paix avec le Seigneur.

FRÉDAGE.

Et, de plus, il a le droit de donner l'absolution.

ARVIDE.

Qu'il tient toujours au service de ses amis.

FRÉDAGE.

C'est sagement pensé.

ARVIDE.

Et toi, qu'ambitionnes-tu?...

FRÉDAGE.

Moi, c'est bien différent : je songeais tout-à-l'heure à cette immense influence que j'ai acquise sur les Suédois, et je me disais que le prince Gustave s'aventure souvent dans les batailles, que son étoile pourrait le trahir un jour...

ARVIDE.

Et qu'alors ?...

FRÉDAGE.

Qu'alors il mourrait sans postérité, sans parens... que la régence ou la royauté deviendrait élective...

ARVIDE.

Est-ce que tu rêverais la royauté?

FRÉDAGE.

Pourquoi pas?...

ARVIDE.

A chaque danger qui naît, Frédage, ta frayeur augmente... mais après chaque danger passé, ton ambition grandit...

FRÉDAGE.

L'ambition s'arrêtera... les dangers sont finis... et c'est bientôt l'heure du triomphe!

ARVIDE.

Je veux te voir triompher, et puis partir aussitôt...

FRÉDAGE.

Où veux-tu donc aller?...

ARVIDE.

Très-loin d'ici... Moi, je n'ai plus d'ambition; tu peux maintenant parfaitement te passer de moi... Nous devions partager, et je t'abandonne ma part des brillans résultats à venir...

FRÉDAGE.

Mais tu es donc insensé?... Le travail était rude... il est achevé... et tu veux maintenant perdre ta part des bénéfices... Attends donc au moins que ton escarcelle soit bien garnie d'or.

ARVIDE.

De l'or, j'en aurai sans cela.

FRÉDAGE.

Et comment?...

ARVIDE.

Je sais où il avait enfoui ses trésors...

FRÉDAGE.

Qui donc?...

ARVIDE.

Celui que j'ai tué cette nuit; et ses trésors me suffiront... tout le reste est à toi...

FRÉDAGE.

Des trésors!... il en avait donc trouvé sur les galères d'exil?...

ARVIDE.

Non; mais il avait eu soin d'en cacher avant sa déportation...

FRÉDAGE.

Tu deviens fou.

ARVIDE.

Pourquoi?

FRÉDAGE.

Comment! des trésors cachés par ce paysan qui mourait de faim et de misère?...

ARVIDE.

Quel paysan?

FRÉDAGE.

As-tu donc perdu la mémoire?

ARVIDE.

Non, pardieu! j'ai bonne souvenance, et je ne te comprends pas; car, comme moi, tu l'as bien vu, le ministre...

FRÉDAGE.

Quel ministre?

Ici Christophe paraît au fond.

ARVIDE.

Tu le demandes?... ah çà! mais qui donc m'as-tu désigné cette nuit?

FRÉDAGE.

Arvide, tu me fais frémir...

ARVIDE.

Réponds.

FRÉDAGE.

Et qui donc as-tu frappé, toi?

CHRISTOPHE, *s'avançant.*

Olaüs Petri!

FRÉDAGE, *reculant d'effroi.*

Grand Dieu!

ARVIDE.

Je le savais bien.

CHRISTOPHE.

Et ce dernier meurtre, Frédage, a consommé ta perte... Olaüs revenait t'accuser d'avoir empoisonné le sénateur Wasa; il en portait sur lui toutes les preuves : vous l'avez tué au passage... ces preuves ont été trouvées sur son cadavre, et sont à cette heure entre les mains du régent, et tu es perdu.

FRÉDAGE, *regardant autour de lui.*

Perdu!...

CHRISTOPHE.

Toutes les issues sont gardées; la fuite est impossible.

FRÉDAGE, *épouvanté.*

Impossible!... alors elle le sera pour nous deux. (*Avec rage.*) Insensé, qui es follement venu te livrer au tigre pris au piége!... Allons! (*tirant son poignard*) une arme! prends donc ton poignard... (*Christophe reste immobile avec une fureur qui augmente par degrés.*) Mais ne vois-tu pas que ma rage veut du sang?... une arme! ou d'un duel je fais un assassinat!

ANDRÉ, *se jetant à sa rencontre l'épée à la main.*

Et j'aime mieux un duel, moi.

CHRISTOPHE.

Mon père!... un duel avec cet homme!

FRÉDAGE.

Wolgann!

Il laisse tomber son poignard, et reste pétrifié*.

ANDRÉ.

Oui, fils; mais non par l'épée, car ton père ne s'est armé que pour ta défense : tu es la pensée, le génie, toi; moi, je suis le bras qui protége, et s'il fait un pas vers toi, cet homme, il est mort. Assassinat pour assassinat. Mais l'épée du capitaine Wolgann ne doit pas se croiser avec celle de l'empoisonneur Frédage. Notre duel à nous doit avoir lieu devant des juges... nous, tous deux accusés du même crime, moi depuis quinze ans, toi depuis deux heures... et ce duel, tu ne l'attendras pas long-temps.

SCENE IV.

LES MÊMES, GUSTAVE, NOBLES, JUGES, SEIGNEURS *et* SOLDATS.

Marguerite, qui entre avec la foule, vient, joyeuse, se placer à la droite de son père**.

GUSTAVE.

Venez, Suédois, c'est l'heure de la justice : venez tous... Capitaine Ingell, ouvrez la porte triomphale; qu'on l'ouvre pour Christophe Wolgann, que moi je reconnais pour l'auteur de ce livre de salut, et non pas pour Frédage, convaincu d'avoir volé cette œuvre de génie... oui, convaincu et, de plus, accusé d'avoir assassiné le sénateur Wasa, mon père. Et jusqu'à l'heure du jugement, capitaine Ingell, vous m'en répondez sur votre tête! (*Le capitaine Ingell ôte le manteau de Frédage. Les gardes le saisissent et l'entraînent. Fanfares au dehors.*) Mais voici le cortége... Viens, Christophe... et vous, messieurs, faites place à Christophe le Suédois; faites place au paysan qui passe.

CHRISTOPHE, *à son père et à sa sœur.*

Oh! ne me quittez pas...

Il monte la scène, accompagné de la foule qui reste au fond. Gustave est resté dans un groupe d'officiers.

LA FOULE.

Vive Christophe!

* Frédage, André, Christophe, Arvide.

** Frédage, Gustave, Christophe, André, Marguerite, Arvide.

SCENE V.

SEVERIN, ARVIDE.

ARVIDE, *qui s'est mêlé dans la foule, paraissant près de la porte par laquelle on emmène Frédage qu'il a regardé partir.*

L'affaire de Frédage est sûre.

SEVERIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Et la tienne?

ARVIDE, *se retournant.*

La mienne?

SEVERIN.

Oui.

ARVIDE.

Il paraît, mon ami, que j'en serai quitte pour la peur: je me suis contenté de travailler au triomphe de Christophe.

SEVERIN.

Oui, sans t'en douter.

ARVIDE.

J'en conviens.

SEVERIN.

Mais tu as tué Olaüs.

ARVIDE.

Oui, pour le bonheur de la Suède... si bien que maintenant elle est complètement heureuse... et je crois, Severin, que je n'ai plus rien à faire pour son bonheur.

SEVERIN.

Et tu feras bien de la quitter.

ARVIDE.

J'y songeais...

SEVERIN.

Et par le chemin le plus court.

ARVIDE.

C'est bien celui que je compte prendre.

SEVERIN.

La Suède est un pays bien froid.

ARVIDE.

C'est un vilain climat... Adieu.

Il sort en courant.

SEVERIN.

Il sera pendu ailleurs.

SCENE VI.

GUSTAVE, ANDRÉ, CHRISTOPHE, PEUPLE, ETC.

LE PEUPLE.

Vivat!... le voici.

Le cortége commence. — Musique.

GUSTAVE.

Nobles, guerriers, peuple et soldats, c'est le roi de la montagne qui vient... saluez!

Tout le monde se découvre. — Forté à l'orchestre.

ANDRÉ, *le montrant à Marguerite.*

Le voici... O mon Dieu! tu veux donc que nos joies dépassent toutes nos souffrances. Le voici! (*A la foule.*) Voyez!... Voyez!...

Christophe paraît a cheval, suivi du cortége, qui se dirige sous la porte triomphale qui conduit sur la place de Stockholm. Christophe, entouré de hérauts portant des bannières, est monté sur un cheval chaperonné, caparaçonné, panaché, que des pages richement vêtus conduisent. Il s'arrête en cherchant son père, et le rideau tombe quand André et Marguerite viennent en pleurant s'agenouiller devant lui, qui leur tend la main.

TOUT LE MONDE.

Vive Christophe!...

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme VEUVE DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

GLENARVON,

OU

LES PURITAINS DE LONDRES,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR

M. FÉLICIEN MALLEFILLE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 24 février 1835.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LORD GLENARVON	M. THÉNARD.
LADY MARGUERITE, sa femme	Mme DARCEY.
GEORGES, leur fils aîné	M. GUYON.
HARRY, frère cadet de Georges	M. ALBERT.
CHARLES II, roi d'Angleterre	M. FOSSE.
LORD CAMPBELL	M. SAINT-ERNEST.
MISS CLARY CAMPBELL, sa fille	Mme GAUTIER.
BETTY, femme de chambre de lady Marguerite	Mlle SOPHIE.
JENKINS, domestique du palais	M. CULLIER.
PETERS, domestiques de Campbell	M. GILBERT.
DICKSON, domestiques de Campbell	M. PROSPER.
UN OFFICIER	M. BARBIER.
LE LIEUTENANT de la Tour de Londres	M. BARBIER.
GARDES, COURTISANS, etc., etc.	

La scène se passe en 1661.

ACTE PREMIER.

Londres. — L'hôtel des Glenarvon, la chambre de lady Marguerite. — Neuf heures du soir.

SCÈNE I.

MARGUERITE, en grande toilette; BETTY.

MARGUERITE.

Betty, il n'est arrivé aucune lettre d'Écosse pour moi?

BETTY.

Aucune, milady.

MARGUERITE.

Pourtant mon fils, mon noble Georges, n'a pas coutume de négliger ses devoirs, sur-tout ses devoirs envers sa mère. Et du pays de Galles, Betty, il n'est rien venu?

BETTY.

Rien, milady.

MARGUERITE.

C'est étrange!... rien de mon mari, rien de mes enfants.

BETTY.

Milady sait bien que lord Glenarvon et sir Harry ont dans l'Ouest de grandes affaires à terminer, de même que sir Georges dans le Nord.

MARGUERITE.

Sans doute, sans doute : cependant ils pourraient bien trouver le temps de me donner un peu de leurs nouvelles... Un pareil silence peut devenir inquiétant.

BETTY.

Milady sait le proverbe : Point de nouvelles, bonnes nouvelles.

MARGUERITE.

Dans des temps ordinaires, oui, Betty; mais pas dans une époque comme celle-ci, où un jour ne se passe pas sans amener avec lui une conspiration ou une révolte; où les tribunaux ordinaires ne suffisent pas aux procès politiques; où le roi s'est cru obligé de créer un tribunal extraordinaire chargé de juger les causes graves et imprévues: terrible tribunal, qui siége nuit et jour, qui condamne presque sans entendre, et qui tue aussi rapidement que la foudre... Je sais que mon mari et mes enfants, malgré leurs opinions républicaines, sont fidèles observateurs des lois et de leurs devoirs; mais enfin ils sont connus par leur attachement à la secte puritaine, et à la cause populaire; et, en séjournant dans des provinces éloignées et peut-être rebelles, ils prêtent le flanc à la malice de leurs ennemis... Ah! que j'aimerais mieux les voir près de moi venir occuper à la cour le rang que leur assigne leur naissance, et que moi seule je soutiens par ma présence!

BETTY.

Il me semble que milady a tort de s'alarmer: si les choses allaient aussi mal que certains le disent, on ne serait pas aussi tranquille et aussi joyeux à la cour.

MARGUERITE.

Après tout, vous avez raison, mon enfant: puisque l'on se réjouit ici, l'on ne conspire pas là-bas... Il y a bal ce soir à Westminster, il n'y aura donc point bataille à la Cité... La fête sera, dit-on, magnifique... Betty, m'a-t-on apporté mon voile et ma mantille?

BETTY.

Pas encore, milady.

MARGUERITE.

Mais à quoi donc pense la marchande de rubans? croit-elle qu'il ne s'agisse que d'un raout insiguifiant ou d'une promenade à Hyde-Parck?... Elle ne sait pas qu'avec sa lenteur elle peut me faire manquer le quadrille du roi, dont je dois être, et que c'est là un honneur que l'on accorde rarement, même aux femmes les plus nobles... Mais c'est très important, cela... allez lui dire, Betty, qu'elle quitte tout pour cette mantille, et qu'elle me l'envoie dès qu'elle sera prête.

BETTY.

J'y vas de ce pas, milady.. Miss Glower, dans Bound-Street, je crois?

MARGUERITE.

Oui, cela même... allez... dites à Williams qu'il vienne à l'instant m'annoncer lord et miss Campbell, quand ils arriveront... Je les attends.

(Betty sort.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, seule.

La belle et brillante nuit qui va se passer! tout ce que l'Angleterre possède de plus pure et de plus haute noblesse se pressera dans les salons de Westminster... Les Northumberland, les Devonshire, les Warwick, tous y seront, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens. Cette fête, la première où Charles II ait voulu voir réunie l'élite des trois royaumes, est une espèce de banquet royal où tout ce qui porte un nom illustre viendra prendre sa place... Pourquoi faut-il que les Glenarvon n'y soient représentés que par une femme? pourquoi mes enfants ne sont-ils pas là pour soutenir l'honneur de la famille dont ils seront un jour les chefs?... Que je serais heureuse si je les y voyais tous deux à côté de moi!... Harry, si jeune et si gracieux, dont la beauté efface celle de tous les pages de la cour... et Georges, cet enfant de vingt ans, qu'à la pâleur de son visage, à la majesté de sa démarche, à la gravité de sa parole, on prendrait pour un homme de trente... Tous les regards seraient pour eux... pour lui sur-tout... Oh! je serais heureuse et fière, plus heureuse et plus fière que quand c'est moi que l'on regarde!... Mais s'ils étaient ici... peut-être refuseraient-ils de m'accompagner, tant ils sont imbus de la rigidité puritaine de leur père!... Oh! non, ils aiment trop leur mère pour la repousser quand elle les appellerait à garder l'honneur de leur maison. Que Betty est long-temps! Ah! j'entends... mais ce sont des pas d'homme: sans doute lord Campbell.

(Elle va à son miroir.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, LORD GLENARVON, HARRY.

MARGUERITE.

Je vous demande pardon... Ah! c'est vous! (Allant à lord Glenarvon, qui l'embrasse gravement sur le front.) Milord, Dieu vous garde! (A Harry en l'embrassant.) Ah! mon enfant, que je suis heureuse de te voir!

HARRY.

Ma mère! ma bonne mère!

MARGUERITE.

Mon pauvre Harry! il y avait bien long-temps que ta mère ne t'avait embrassé. (Elle l'embrasse encore.) Vous arrivez du pays de Galles?

GLENARVON.

Oui, milady.

MARGUERITE.

A cheval, sans doute?

HARRY.

Oui, ma mère.

MARGUERITE.

Vous devez avoir besoin de repos? toi, surtout, mon Harry, tu dois être bien fatigué?

HARRY.

Un homme ne doit pas connaître la fatigue.

MARGUERITE.

Tu es si jeune!

HARRY.

Si jeune! Dans ces temps d'orage où nous vivons, les hommes mûrissent vite, ma mère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GEORGES.

MARGUERITE.

Et toi aussi, mon noble Georges!

GEORGES, fléchissant un genou devant sa mère.

Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, milady!

MARGUERITE.

Relève-toi, Georges, relève-toi! ce n'est pas aux genoux de ta mère, c'est sur son cœur qu'est ta place. (Elle l'embrasse.) Il me semble que tu as encore changé depuis que je ne t'ai vu; ton visage est plus pensif encore, et plus grave qu'autrefois.

GEORGES.

Ah! ma mère, c'est que des pensées graves aussi sont entrées dans ma tête; c'est qu'il s'est passé autour de moi de ces choses qui vous rendent l'œil sombre et le front pâle.

MARGUERITE.

Cependant j'espère que tu es revenu ici pensant toujours à ta mère?

GEORGES.

Oui, pensant toujours à ma mère comme ce que je dois le plus aimer après Dieu, le plus vénérer après mon père.

HARRY.

Et ton frère, Georges, l'as-tu donc oublié?

GEORGES, lui serrant la main.

Oh! n'en doute pas, frère, je t'ai toujours gardé l'amitié la plus tendre et la plus dévouée...

HARRY.

Et tu as raison, car jamais homme n'a été chéri d'un homme, comme Georges l'est de Harry.

MARGUERITE.

Mais comment se fait-il que tu sois arrivé à Londres, le même soir, presque au même instant que ton père et ton frère?

GEORGES, s'inclinant devant Glenarvon.

Que milord veuille bien dire cela à ma mère.

(Tous s'asseyent.)

GLENARVON.

Vous savez, milady, que nous étions allés, Harry et moi, dans le pays de Galles, et Georges en Écosse, pour mettre ordre aux biens que nous possédons dans les deux contrées, et observer en même temps quelle y était la situation des esprits... Toutes les promesses faites au peuple anglais par le roi Charles II, au moment de la restauration de 1660, sont, en cette année 1661, encore inexécutées et déja méconnues : tant les rois oublient vite les serments de l'exil! L'Angleterre, qui n'a fait que changer de maîtres, sans changer de condition, commence à se lasser de son roi, au bout d'une année de règne... De tous côtés le pays s'agite... Il y a maintenant dans l'air un souffle de rébellion... Plusieurs comtés du pays de Galles sont en pleine insurrection... Je mandai ces choses à Georges, qui me répondit qu'au contraire tout était tranquille en Écosse... alors je lui donnai l'ordre de venir me joindre à Oxford. Là, nous devions nous consulter sur la conduite à tenir pour nous mettre à l'abri de ces misérables échauffourées politiques... car, si les révolutions ont toujours raison, les émeutes ont toujours tort... A Oxford, il fut résolu que Georges nous devancerait d'un jour pour sonder nos amis de Londres et des environs, et qu'il se retrouverait ici avec nous ce soir... c'est ce qui a été fait... Et maintenant, Georges, dis-nous ce que tu sais.

GEORGES.

Milord, il règne aussi à Londres un grand mécontentement... les classes pauvres souffrent et se plaignent... l'armée s'indigne de voir préférer de jeunes courtisans aux vieux soldats... les saints gémissent de voir assis sur le trône, dans la personne du roi Charles II, le blasphème et la débauche... tous regrettent le temps où gouvernait Cromwell, et où Dieu régnait... Un grand complot s'organise, dit-on.

GLENARVON.

Le séjour de Londres n'est pas plus sûr que celui des comtés de l'Est... il faut nous retirer vers le Nord. Qu'en pensez-vous, mes enfants?

GEORGES.

Que la volonté de notre père soit faite.

HARRY.

Nous sommes prêts.

GLENARVON.

Nous allons partir à l'instant pour Glenarvons'-House, en Écosse.

MARGUERITE.

Me quitter déja!

GLENARVON.

Rassurez-vous, milady, vous nous accompagnerez.

MARGUERITE.

En Écosse!

GLENARVON.

Oui, en Écosse... J'ai vu tout-à-l'heure dans la cour de l'hôtel votre coche attelé; vous allez y monter et nous suivre... Dans des temps con-

ceux-ci, il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

MARGUERITE.

Partir ce soir!... et moi qui suis attendue au bal de la cour!

(Les trois hommes se lèvent ensemble.)

GEORGES et HARRY.

Au bal de la cour!

GLENARVON.

Vous allez, milady, au bal de la cour?

MARGUERITE.

Sans doute.

(Se levant ensuite.)

GLENARVON.

Certes!... c'est là une chose bizarre, et qui ne pouvait être vue que dans ces jours de folie, que la femme d'un élu de Dieu, d'un soldat de Maaston-Moor et de Worcester, d'un vieux lord républicain, allant rire et danser aux fêtes de Charles II; que la femme d'Abraham allant se réjouir aux orgies de Sodôme et de Gomorrhe!

MARGUERITE.

Milord, tant que l'Angleterre a été livrée à la guerre et à l'anarchie, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'épouse de me renfermer loin du tumulte avec mes enfants, à l'éducation desquels je me dévouai... Mais, aujourd'hui que le roi appelle autour de lui toute sa noblesse, je crois de mon devoir, comme fille des Gordon et comme mère des Glenarvon, d'aller tenir à la cour le rang de mes aïeux, qui furent pairs d'Angleterre, et celui de mes enfants, qui le seront un jour.

GLENARVON.

C'est-à-dire, milady, que vous regrettez le temps que vous avez passé dans le vieux château des Glenarvon, à n'avoir d'autre compagnie que votre époux et vos enfants, d'autre passe-temps que la prière et la lecture de la Bible?

MARGUERITE.

Je ne regrette rien, milord; mais je dis que je ne veux pas retourner dans les tristes montagnes de l'Écosse, lorsque je puis, en restant à Londres, veiller à l'avenir de mes deux fils.

GLENARVON.

Vous ne voulez pas, milady?

MARGUERITE.

Non, milord.

GLENARVON.

A votre aise!... pourtant...

GEORGES.

Milord mon père me permettra-t-il d'élever la voix?

GLENARVON.

Parle, mon fils.

HARRY, doucement.

Georges, prends garde d'affliger notre mère.

GEORGES.

Je ferai observer à milady qu'il n'est peut-être pas fort convenable qu'on la voie paraître dans une cour où brille au premier rang notre ennemi mortel et héréditaire, le tout-puissant ministre, comte Campbell, favori du roi.

MARGUERITE.

Je ferai observer à mon fils Georges que sa mère est en âge et en état de savoir ce qui convient et ce qui ne convient pas, et que si lord Campbell était en Écosse l'ennemi mortel et héréditaire de lord Glenarvon, il s'est montré à Londres l'ami noble et dévoué de lady Glenarvon.

GEORGES.

Que ma mère me pardonne!

GLENARVON.

Puisque milady veut aller au bal, elle ira; mais, comme nous voulons partir, nous partirons: que Dieu l'ait en sa sainte garde!

(Il sort.)

MARGUERITE, froissant un gant.

Adieu, milord! (Georges la salue et veut sortir.) Toi aussi, Georges, tu me quittes!

GEORGES.

Madame, le fils doit aller où va son père.

(Il sort. Harry salue et veut sortir.)

MARGUERITE.

Et toi aussi, Harry!

HARRY.

Madame, je vais où va mon frère.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, seule.

Allons!... ils m'abandonnent tous... le père et les enfants... on dirait que c'est un complot... Ils veulent me faire sentir leur supériorité sur moi, en me montrant le vide qu'ils laissent autour de moi... Oh! oui... un vide... un grand vide!..... Ils me manqueront bien souvent. Quand je serai joyeuse, — et pourrai-je l'être? — je ne verrai pas mon bonheur se refléter dans leurs yeux... Quand je serai triste, — et je le serai bien souvent, — je ne pourrai pas reposer ma vue sur leurs traits bien-aimés... Cette idée me fait mal... Je serais trop isolée et trop malheureuse ainsi... je veux les rappeler... (elle fait quelques pas.) mais ce serait m'avouer vaincue, ce serait demander grace à mon mari pour un tort que je n'ai pas... Non, non... je ne veux pas: ils ont engagé la lutte; je la soutiendrai, moi; nous verrons... Et d'ailleurs n'aurai-je pas de quoi me consoler? les plaisirs, les fêtes... Oui, oui, je tiendrai bon; et ce sont eux qui seront obligés de faire le premier pas.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Milord Campbell.

MARGUERITE.

Faites entrer.

SCÈNE VI.

CAMPBELL, MARGUERITE.

CAMPBELL regarde par-tout avec soin, puis à part.

Enfin la voilà cette occasion que j'ai tant attendue... nous voilà seuls. (Haut.) Milady me permettra-t-elle de lui offrir mon hommage?

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE.

Bonsoir, milord. Je suis désolée : il manque quelque chose encore à ma toilette, et je serai obligée de vous faire attendre.

CAMPBELL.

C'est un plaisir d'attendre, madame, quand on attend près de vous.

MARGUERITE.

Vous êtes trop bon. Pourquoi ne pas avoir amené, comme de coutume, votre aimable fille, miss Clary?

CAMPBELL.

Elle était attendue à Westminster, et n'a pu venir vous chercher. Je la plains de n'avoir pas partagé mon bonheur.

MARGUERITE.

Votre bonheur?

CAMPBELL.

Oui, un bonheur d'autant plus grand, qu'il m'arrive bien rarement de pouvoir me trouver seul ainsi près de vous.

MARGUERITE.

Qu'importe que vous me voyiez seule ici, ou là-bas, au milieu de tout le monde?

CAMPBELL.

Oh! il m'importe beaucoup.

MARGUERITE.

Pourquoi donc?

CAMPBELL.

Parcequ'ici nulle autre voix que la mienne ne répond à votre voix, nul autre regard ne rencontre votre regard.

MARGUERITE.

Eh bien?

CAMPBELL.

Eh bien! cela me rend heureux; au lieu que là-bas, je suis toujours inquiet et agité, parceque je ne puis souffrir cette foule d'hommes qui se pressent autour de vous comme des abeilles autour d'une rose, se disputant sans cesse un regard, une parole de vous; qui sont là, écoutant parler votre voix, regardant battre votre cœur, touchant votre main, respirant votre haleine... Je suis jaloux d'eux!...

MARGUERITE, très sérieuse.

Je ne vous comprends pas.

CAMPBELL.

O qu'il est heureux cet homme qui a le droit de vous dire sans cesse toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses desirs, toujours sûr que vous les partagerez et que vous les satisferez! et cet homme, c'est un vieillard, un puritain, qui n'a ni le cœur assez chaud, ni la tête assez intelligente pour comprendre tout ce que le sort lui a départi de bonheur en lui donnant une telle femme!... Cet homme, c'est lord Glenarvon!

MARGUERITE, se levant.

Monsieur...

CAMPBELL.

Et moi, moi qui comprends et qui sens toute la félicité qu'il y aurait dans une telle vie! moi qui donnerais ma part du ciel pour obtenir ce bonheur sur la terre; moi, je n'ai pas le droit de vous dire : Je vous aime!

MARGUERITE.

Êtes-vous venu ici pour m'outrager?

CAMPBELL.

Non! non! pas pour vous outrager, Marguerite, mais pour vous dire tout ce qu'il y a de douleur et d'amour dans mon cœur; pour vous dire que vous êtes mon seul desir et ma seule espérance, et que, si vous ne m'aimez pas, je mourrai!

MARGUERITE.

Monsieur... c'en est assez.

CAMPBELL, à genoux.

Oh! par pitié! par pitié! Marguerite, ne me chasse pas! il y a si long-temps que je t'aime, et je t'aime tant, Marguerite! Aie pitié de moi!... Si tu savais comme je t'aime! Pense que pour toi, pour t'aimer, j'ai refusé la main de la plus riche héritière des trois royaumes... pense donc que pour toi j'ai renoncé à la haine héréditaire des Campbell pour les Glenarvon... Oh! tais-toi! ne prononce pas contre moi des paroles de colère... Écoute! je suis ministre tout-puissant, j'ai entre les mains le sceau royal qui, apposé sur un parchemin, a force de loi; s'il est une chose que tu veuilles, n'importe laquelle, demande-la-moi : tu l'auras, quand ce seraient toutes mes richesses, quand ce seraient mes honneurs, quand ce serait ma vie!

MARGUERITE.

Je ne veux qu'une chose, c'est que vous sortiez... Sortez!

CAMPBELL, se mettant à genoux.

Oh! laisse-moi! laisse-moi rester!

MARGUERITE.

Sortez!... ou je vous fais chasser!

CAMPBELL, se levant.

Eh bien, faites!... mais je vous avertis que je suis décidé à tout, que je vous aime trop pour reculer devant quoi que ce soit, quand ce serait un crime. Et d'ailleurs vos domestiques sont trop éloignés d'ici pour entendre votre voix; le seul qui soit assez près m'est vendu... Nul ne peut venir à votre secours, vous êtes en ma puissance; et, puisque les prières m'ont si mal réussi, nous verrons si la force ne me réussira pas mieux.

MARGUERITE.

La force?

CAMPBELL.

Oui, la force!

MARGUERITE, reculant.

Milord Campbell, vous êtes un lâche!

CAMPBELL.

Lâche!... soit!... mais je vous aime, je vous veux... vous serez à moi!

MARGUERITE.

Prenez garde! mon mari est ici!

CAMPBELL.

Lord Glenarvon et Harry sont arrivés?

MARGUERITE.

Oui, et, si je les appelais, ils ne vous laisseraient pas sortir vivant d'ici.

CAMPBELL.

Et toi, Marguerite, tu as cru que je ne serais pas en garde contre un pareil obstacle? tu t'es trompée. (Il tire de son pourpoint deux pistolets.) Qu'ils viennent maintenant, tes puritains, je les enverrai prier au paradis! Tu n'oseras plus rien dire maintenant, milady, et nous allons être seuls.

(Il pose ses pistolets sur la table et va fermer la porte du fond.)

MARGUERITE.

Mon Dieu, mon Dieu! je suis perdue! — Ah! (Elle prend les pistolets et les tire en l'air.) J'oserai maintenant, milord!

HARRY, au dehors.

Ma mère!

CAMPBELL.

La voix de Harry! malédiction! Ah! lady Marguerite Glenarvon, vous me paierez cher vos dédains et votre audace.

(Il ramasse les pistolets et s'enfuit.)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, seule.

O que j'ai peur maintenant!... je me sens défaillir... De l'air. . de l'air!... Ah! mon Dieu!...

(Elle s'évanouit.)

SCÈNE VIII.

GEORGES, MARGUERITE; un peu après, GLENARVON et HARRY.

GEORGES.

Ma mère évanouie! Du secours! holà! du secours!...

HARRY.

Ma mère, ma pauvre mère!

GLENARVON.

Qu'y a-t-il?

MARGUERITE, revenant à elle.

Où suis-je?... Georges! ah! mon enfant... (Elle l'embrasse; aux autres.) Et vous aussi, mes bien-aimés!...

HARRY.

Vous n'êtes pas blessée, ma mère?

MARGUERITE.

Non, mon enfant, non... vous n'étiez donc pas encore partis?

GLENARVON.

Non, milady.

HARRY.

Nous étions à faire seller nos chevaux, et, quand nous avons entendu ce bruit, nous sommes venus.

MARGUERITE.

Oui, vous avez tout quitté pour venir près de moi: c'est que vous m'aimez tous bien, n'est-ce pas? comme je vous aime.

HARRY.

O paroles douces et vraies! vous avez été mise sur la terre pour notre bonheur.

MARGUERITE.

Comme vous pour le mien, mes enfants.

GLENARVON.

Quelle est donc cette explosion?

MARGUERITE.

Je ne sais; un homme, un voleur de nuit sans doute... qui a tiré un coup de pistolet près de cette fenêtre... Milord, voulez-vous m'attendre quelques instants, le temps de me remettre de ma frayeur?

GLENARVON.

Vous attendre?

MARGUERITE.

Oui; je vous accompagne en Écosse.

GLENARVON.

Vraiment?

MARGUERITE.

C'est-à-dire, si vous voulez bien me le permettre et me pardonner ma folle désobéissance de tout-à-l'heure.

GLENARVON.

Que vos paroles me font de bien, milady!

MARGUERITE, à voix basse.

Es-tu content, Georges? (Georges lui baise la main; Harry s'approche de l'autre côté et fait de même.) Et toi, mon enfant?

HARRY.

Oui, ma mère.

MARGUERITE.

Nous serons heureux là-bas; nous vivrons en famille; nous aurons les promenades du matin dans les campagnes, et les promenades du soir sur les lacs, et les douces causeries du foyer... oh! tout cela vaut bien les plaisirs brillants, mais vides, de la cour; et puis la concorde sera dans la famille des Glenarvon.

(On entend frapper fortement à la porte de l'hôtel.)

GLENARVON.

Qui peut frapper à cette heure?

VOIX, au dehors.

Ouvrez au nom du roi!

TOUS.

Au nom du roi!

MARGUERITE.

C'est quelque trahison; il faut vous enfuir, mes amis!

HARRY.

Il faut nous défendre l'épée à la main!

MARGUERITE, par la fenêtre.

N'ouvrez pas!

GLENARVON, de même.

Ouvrez aux gens du roi!... et toi, Harry, ne tourmente pas ainsi la garde de ton épée; imite, enfant, la patience de ton frère Georges, qui attend, immobile, les ordres du roi et la volonté de Dieu.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN OFFICIER, HUIT SOLDATS.

L'OFFICIER.

Ordre du roi.

(Il tend un papier à Glenarvon.)

GLENARVON, lisant.

« Ordre d'arrêter par-tout où on les trouvera, « lord Glenarvon et sir Harry Glenarvon, ac- « cusés du crime de haute trahison et de conspi- « ration envers l'état, dont ils auront à répon- « dre devant le tribunal extraordinaire, qui por- « tera son arrêt et le fera exécuter, s'il y a lieu, « dans les vingt-quatre heures... *Signé* CHAR- « LES II d'Angleterre. » (Il tire son épée, la remet à l'officier, et donne le papier à Georges.) La volonté de Dieu soit faite!

HARRY, rendant aussi son épée.

Oui, que la volonté de Dieu soit faite!

L'OFFICIER.

Allons!

HARRY, embrassant sa mère, qui pleure.

Adieu, ma mère! (Serrant la main de Georges, qui demeure immobile et les yeux fixes.) Adieu, Georges!

GLENARVON.

Je ne sais ce qui adviendra, mais je prie Dieu qu'il vous garde, mes enfants.

(Harry et lui partent.)

MARGUERITE, à part.

Voilà sa vengeance qui commence.

SCÈNE X.

MARGUERITE, GEORGES.

MARGUERITE.

Hélas! ce tribunal n'a jamais absous un accusé, n'est-ce pas?

GEORGES.

Jamais, ma mère!

MARGUERITE.

Et ceux que l'on y conduit sont toujours condamnés d'avance?

GEORGES.

Toujours, ma mère!

MARGUERITE.

Mon Dieu!... mon Dieu!... n'y a-t-il donc plus d'espoir?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BETTY.

BETTY.

Milady, voici votre voile et votre mantille que mis Glower vient d'achever... ils sont vraiment très bien, très bien.

MARGUERITE.

Remporte-les, Betty!... je n'en ai plus besoin à cette heure, remporte-les.

GEORGES.

Pardon, milady; il faut mettre ce voile et cette mantille.

MARGUERITE.

Georges...

GEORGES.

Je vous en prie au nom de mon père!

MARGUERITE, mettant le voile avec étonnement.

J'obéis!... mais...

GEORGES.

Bien!... essuyez vos larmes maintenant, et partons.

MARGUERITE.

Où allons-nous donc?

GEORGES.

Nous allons au bal chez le roi Charles II d'Angleterre!...

(Le rideau baisse.)

ACTE SECOND.

Westminster. — Une chambre écartée.

SCÈNE I.

CAMPBELL, JENKINS.

CAMPBELL.

Le lieutenant de la Tour a-t-il envoyé ici une lettre pour moi?

JENKINS.

Oui, milord; la voici.

CAMPBELL, ouvrant la lettre.

« Selon vos ordres... un coup de canon s'ils sont absous... deux s'ils sont condamnés. » Ils le seront. — Bonsoir, Jenkins.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JENKINS, seul.

Ah! je suis tranquille, tout va bien!... les salles sont pleines de belles femmes et de brillants cavaliers... Le roi doit être content, d'autant plus que miss Clary Campbell est là... et quand miss Clary est là... oh! je sais à quoi m'en tenir. Après ça, le lord son père est fier, dit-on, comme un honnête homme, et il veille toujours des deux yeux sur le roi et sur sa fille, quoique ce soit à l'amour de l'un, et à la beauté de l'autre, qu'il doit sa toute-puissance... Enfin honni soit qui mal y pense... ce n'est pas là mon affaire... mon affaire à moi, c'est de veiller à ce que personne ne pénètre dans cet appartement secret, dont le roi a besoin pour travailler au bonheur de ses sujets... et... de ses sujettes. Ah! si cet appartement pouvait parler!... (On frappe à petits coups à une porte à gauche.) Déja?... mais ce ne peut pas être le roi! (On frappe encore. Voix en dehors.) « Jenkins?... « Jenkins?... » Qui êtes-vous? et que voulez-vous?

LA VOIX.

Je veux te parler, Jenkins!

JENKINS, allant ouvrir.

C'est sir Georges!...

SCÈNE III.

GEORGES, JENKINS.

JENKINS.

Bonsoir, mon noble seigneur! Mais qui vous fait venir ici, à cette heure, par cette petite porte?...

GEORGES.

J'ai besoin de toi...

JENKINS.

Croyez-moi tout à vos ordres, votre honneur... après ceux du roi.

GEORGES.

Il s'agit de lord Glenarvon, mon père.

JENKINS.

Du bon vieux lord Glenarvon, qui m'a fait obtenir, sous son protectorat, la garde de cet appartement secret!

GEORGES.

De cet appartement qui servait aux méditations de Cromwell, et qui sert maintenant aux débauches de Charles II... Eh bien, Jenkins, puisque tu te souviens des services qui te furent rendus par ma famille, il faut nous prouver ta reconnaissance.

JENKINS.

J'attends!...

GEORGES.

J'en étais sûr, mon brave vieillard! Ma mère est en bas, dans la première cour, t'attendant dans sa voiture; car elle compte sur toi comme j'y ai compté. Il faut que toi, qui connais tous les passages de Westminster, tu l'introduises dans la salle où est maintenant le roi, sans lui faire traverser les appartements qui la précèdent.

JENKINS.

Mais votre honneur...

GEORGES.

Oh! il le faut!... il le faut absolument, mon bon Jenkins, si tu veux sauver la vie de ton bienfaiteur.

JENKINS.

Que dites-vous?...

GEORGES.

Mon père et mon frère sont en ce moment, peut-être, devant le tribunal extraordinaire, à se défendre d'une infâme accusation de haute trahison et de conspiration contre le roi.

JENKINS.

Grand Dieu!... et qui donc a pu...?

GEORGES.

Ma mère paraît le savoir et ne veut pas le dire; moi, je l'ignore... mais il faut que ce soit quelqu'un de puissant, puisqu'il a réussi à nous interdire l'entrée de Westminster. Quand nous nous sommes présentés, les gardes ont croisé leurs piques, et l'officier nous a dit qu'il avait ordre de ne laisser entrer personne de la famille des Glenarvon; et ce n'était pas là, tu vois, une consigne générale... c'était une consigne qui ne regardait que nous, les Glenarvon, les accusés, dont on ne voulait pas laisser arriver la voix jusqu'aux oreilles de Charles II... Voilà, certes, un plan bien perfide et bien combiné, dont mon épée récompensera un jour l'auteur, si la hache du bourreau m'en laisse le temps... Eh bien! Jenkins, il faut que la fidélité d'un pauvre homme honnête renverse les infâmes projets d'un scélérat puissant; il faut que tu conduises ma mère auprès du roi... elle connaît le langage de la cour où elle s'est fait aimer; elle pourra peut-être sauver du glaive la tête blanche de mon père, et la blonde tête de mon frère... Veux-tu, Jenkins?

JENKINS.

Je ferai ce que vous voulez.

GEORGES.

Oh! merci!... merci, mon vieux, mon bon Jenkins, merci! Mais as-tu songé que, pour faire cela, tu quitterais un poste qui t'est confié par le roi?

JENKINS.

Oui, sir Georges; et j'ai pensé qu'il valait mieux obéir à la voix de ma conscience qu'aux ordres de mon souverain.

GEORGES.

As-tu songé que tu pouvais attirer sur toi le courroux d'un homme sans doute puissant?

JENKINS.

Oui, et j'ai pensé que Dieu protégeait ceux qui faisaient bien.

GEORGES.

As-tu songé que, pour sauver la vie de ton bienfaiteur, tu t'exposais à mourir?

JENKINS.

Oui, et j'ai pensé que la mort d'un homme reconnaissant valait mieux que la vie d'un ingrat.

GEORGES.

Oh! embrasse-moi! embrasse-moi! va!... je ne m'étais pas trompé sur toi; je savais bien que dans cette vieille poitrine battait un noble cœur.. Oui, quand la vertu semble exilée de la terre, on la retrouve toujours dans le cœur d'un homme du peuple!... Allons, quittons-nous! va... va! et bonne chance!

JENKINS, sortant.

Comptez sur moi, sir Georges.

SCÈNE IV.

GEORGES, seul.

Celui-là sera aussi infatigable à nous servir que notre ennemi l'est à nous persécuter... mais cet ennemi, quel est-il? je ne sais... mais il y a dans tout ceci une coïncidence étrange qui me fait rêver... Cette terreur de ma mère... cette explosion... l'arrestation de mon père... tout cela dans une heure!... il y a là-dessous un complot ou une malédiction... Oh! qui me dira ce qui est, ou ce que je dois croire?... Si je pouvais questionner Betty... Mais on vient. — Le roi!... Il ne faut pas que le roi me voie ici!... Ah!... là...

(Il se cache derrière la tapisserie de gauche.)

SCÈNE V.

CLARY; GEORGES, caché; CHARLES.

CLARY.

Mais où me conduisez-vous, sire?

CHARLES, souriant.

Ne craignez rien, chère miss; nous sommes toujours à Westminster, et Westminster est lieu d'asile.

GEORGES, à part, montrant sa tête.

Le roi avec miss Clary!...

CLARY.

Sans doute, sire, je n'ai pas peur; mais cet endroit est bien écarté.

CHARLES.

On y est mieux pour se dire des choses qui ont besoin, pour être dites, de silence et de solitude.

CLARY.

Je ne sais, sire, quelles sont ces choses; mais il n'en est point qu'une fille puisse plus convenablement écouter qu'à côté de son père.

(Elle veut s'en aller.)

CHARLES.

Comment, miss, vous voulez me quitter! ah! ce n'est pas être de la famille des Campbell que d'abandonner son roi en péril de mort.

CLARY.

Comment, sire?

CHARLES.

Eh! oui, chère miss, c'est votre présence qui me fait vivre; vos yeux, c'est le soleil qui m'éclaire... votre haleine, c'est l'air que je respire... si vous me quittez, je mourrai.

CLARY.

Je remercie votre majesté de sa galanterie; mais j'espère que son mal est moins grave qu'elle ne veut bien le dire, et je la prierai de me laisser...

(Elle veut encore sortir.)

CHARLES.

Non pas... non pas!... s'il vous plaît, belle Clary!... il ne sera pas dit que je me sois donné tant de peine à vous amener ici pour que vous m'échappiez aussitôt après votre arrivée. Je suis heureux auprès de vous, je m'y trouve et je voudrais y rester un peu... pourquoi me fuir? Les rois ont-ils donc sur leur front une croix de feu qui fait peur aux belles femmes? je ne le crois pas... des palais pleins de plaisirs et de fêtes la nuit; des parcs pleins d'ombre et de fraîcheur le jour; des richesses à paver d'or les chemins que suit leur bien-aimée; des diamants à la rendre brillante comme un ange: voilà ce que possède toujours un roi; un cœur plein d'amour et de desirs, voilà ce qu'il possède en outre quand il s'appelle Charles II, et que la femme qu'il aime s'appelle Clary Campbell.

CLARY.

Sire, vous abusez de la fausse situation où je me trouve vis-à-vis de vous pour me parler...

CHARLES.

Allons, allons, ma belle enfant! laissez là votre courroux!... la colère sied mal aux jolies femmes... et d'ailleurs pourquoi vous fâcher? Y a-t-il ici un roi qui cherche à abuser de son pouvoir? Non, chère miss; il n'y a ici qu'un homme dont le cœur est plein d'amour et de passion; un homme pour lequel tous vos desirs sont des lois; qui ne vous désobéira que dans une circonstance, quand vous lui ordonnerez de vous quitter; qui ne vous défendra qu'une chose, de faire venir les larmes dans ces beaux yeux; car une larme de vous, c'est un malheur pour moi; car je vous aime et je voudrais vous voir heureuse... laissez-vous donc aimer, laissez-vous rendre heureuse!

CLARY.

Sire, il y a des femmes à la cour à qui vous avez sans doute le droit de parler ainsi; mais vous vous êtes étrangement mépris en me ju-

geant comme elles... je suis riche et n'ai pas besoin de vos richesses; je serais pauvre que je n'en aurais pas envie; et, pour vous ôter tout espoir, apprenez, sire, que j'aime ailleurs.

GEORGES, à part, entr'ouvrant la tapisserie.

Qu'entends-je?

CHARLES.

Oh! non, c'est une défaite pour m'empêcher de vous aimer, de vous le dire... non, non, vous me trompez!

CLARY.

Vous ne me croyez pas, sire?

CHARLES.

Dites-moi quel est cet homme que vous aimez, et je vous croirai.

CLARY.

Et vous cesserez près de moi des démarches qui peuvent me compromettre auprès de lui et de mon père, et de toute la cour?

CHARLES.

Je vous le promets.

CLARY.

C'est un jeune homme avec lequel j'ai été élevée en Écosse, pendant que nos pères à tous deux étaient à combattre loin de nous, l'un pour Cromwell, l'autre pour le roi Charles II.

CHARLES.

Son nom?

CLARY.

Son nom... c'est le jeune sir Glenarvon.

GEORGES, à part.

Moi!... moi!... c'est moi qu'elle aime! ô bonheur!

CHARLES.

Sir Glenarvon!

GEORGES, à part.

Georges, pense à ton père, qui va mourir!

CHARLES, cherchant dans sa tête.

Aimer un Glenarvon... un puritain!... mais vous oublierez cette folie de jeunesse, et, au lieu de se donner aux ennemis de votre famille, votre cœur reviendra à celui qui fut toujours votre ami, et qu'un mot peut faire votre esclave.

VOIX au dehors.

Ma fille!... où est ma fille?

CLARY.

Mon père! Sire, vous me perdez!

CHARLES.

Non, non; cachez-vous là au fond, derrière cette tapisserie.

(Il l'entraîne.)

CLARY.

Me cacher, sire, serait m'avouer coupable; je ne veux pas me cacher.

CHARLES.

Si... si... cachez-vous là... Il y a quelqu'un là?

GEORGES.

Oui, sire.

CLARY, à part.

Grand Dieu!... c'est Georges!...

CHARLES.

Vous nous avez entendus?

GEORGES.

Oui, sire.

CHARLES.

Vous avez tout entendu?

GEORGES.

Tout.

CHARLES.

Monsieur, vous connaissez le secret de miss Campbell et le mien; vous me promettez de vous taire?

GEORGES.

Et vous, sire, que me promettez-vous?

CHARLES.

Qui êtes-vous?

GEORGES.

Un honorable gentilhomme.

CHARLES.

Si cela est, je jure de vous accorder ce que vous me demanderez.

GEORGES.

Par quoi votre majesté me jure-t-elle cela?

CHARLES.

Par la tête de mon père Charles Ier, qui est mort sur l'échafaud.

GEORGES.

Je me tairai.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CAMPBELL.

CAMPBELL.

Le roi!... Ma fille était seule ici avec votre majesté?

CHARLES.

Non, milord; l'aimable miss est venue ici accompagnée du roi et de ce jeune homme qui est, ainsi qu'il le dit lui-même, un honorable gentleman.

CAMPBELL, à part.

Georges revenu d'Écosse!... (Haut.) Je demande pardon à votre majesté; mais elle sait que l'honneur de ma fille m'est plus cher que tout au monde.

CHARLES.

Que votre seigneurie soit tranquille, nous respectons l'honneur de nos amis comme le nôtre même.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE, JENKINS, LES GENS DE LA COUR.

MARGUERITE, accourant.

Le roi! je veux parler au roi... (On cherche à l'arrêter.) Arrière!... laissez-moi!

CAMPBELL, à part.

Elle ici! l'on m'a trahi!

CHARLES.

Qu'on laisse passer milady! je ne sache pas

avoir jamais refusé accès à une dame... Voyons, milady, que puis-je faire pour vous, et qu'avez-vous à me dire?

MARGUERITE.

Sire, je viens vous demander la vie de mon époux et de mon fils, que l'on vient de livrer au tribunal extraordinaire sur un ordre de votre majesté.

CHARLES.

Sur un ordre de moi? vous vous trompez, milady; je n'ai écrit sur aucune liste de proscription le nom des Glenarvon, et ce n'est pas...

(Espoir de Marguerite.)

CAMPBELL, bas au roi et vite.

Sire!...

CHARLES, de même.

C'est toi?... Arrêter un pair d'Angleterre sans la permission du roi, c'est cas de mort, sais-tu?

CAMPBELL, de même.

Sire...

CHARLES, de même.

C'est bon!... Songe que ta vie est entre mes mains. (A part.) J'aurai Clary! (Haut.) Ce n'est pas moi, le roi, qui signe les mandats d'arrêt, mais c'est au nom du roi que la loi s'exécute. (Étonnement de Marguerite.) Accusés devant la loi, que votre époux et votre fils se défendent devant la loi.

MARGUERITE, désespérée.

Sire, vous méprisez ma prière... vous voulez les laisser mourir!

CHARLES.

Non, milady; je veux laisser la loi s'exécuter.

MARGUERITE.

Grace! grace pour eux, sire! la clémence est la vertu des rois.

CHARLES.

La clémence après la justice!

GEORGES, s'avançant.

Et la justice après la bonne foi, sire!... Vous m'avez juré de m'accorder ce que je vous demanderais... eh bien, je vous demande la vie de mon père et de mon frère.

CHARLES.

Quoi! vous êtes?...

GEORGES.

Sir Georges Glenarvon.

CHARLES, à part.

Celui qu'elle aime! que n'est-il avec les autres!

CAMPBELL, à part.

Ils m'échappent! (Bas au roi.) Sire, je veux la mort de ces hommes.

(Même jeu que précédemment.)

CHARLES, de même.

Et moi j'ai promis leur vie!

CAMPBELL, de même.

Sire, ce sont mes ennemis mortels.

CHARLES, de même.

Tu auras leur tête, et moi...

(Il sourit en regardant Clary.)

CAMPBELL, à part.

Insensé!... si j'avais perdu ma fille!

GEORGES.

Eh bien! sire, faut-il donc tant de temps à un roi pour dire qu'il tiendra sa parole?

CHARLES.

Non, monsieur; mais il lui en faut autant pour dire qu'il ne la tiendra pas.

MARGUERITE et GEORGES.

Grand Dieu!

CHARLES.

Je ne puis accorder la grace de ces hommes.

GEORGES.

Sire! vous avez juré...

CHARLES.

N'importe.

GEORGES.

Sire! vous avez juré par la tête de votre père!

CHARLES.

Je ne puis...

GEORGES.

Sire! vous avez juré par la tête de votre père, qui a été coupée sur l'échafaud!

TOUS.

Oh!

GEORGES.

Vous voyez! votre cour, votre cour elle-même, à vous Charles II, a honte et horreur de votre parjure!... Vous ne répondez pas, sire! Mais savez-vous qu'il y a là de quoi ternir le règne du plus grand des rois de la terre? savez-vous qu'il y a là de quoi faire exécrer et mépriser encore votre règne, que tant d'hommes exécrent et méprisent déja?

TOUS.

Oh!

GEORGES.

Car ce n'est pas seulement nous qui avons à souffrir de cette étrange domination que vous nous imposez; je me tairais si je n'avais à me plaindre que pour moi, si je n'avais pas à me plaindre pour l'Angleterre; car mon père n'est que mon père, et l'Angleterre c'est mon pays! Or l'Angleterre est maintenant un pays de désolation, où la mort se promène en grande joie, fauchant au nom du roi; où les soldats sont en oubli et les bourreaux en honneur; où les épées se rouillent et où les haches s'aiguisent; où les maisons se dépeuplent pour peupler les tombeaux; où le roi par la grace de Dieu fait si bien le bonheur de sa nation qu'en voyant un gibet debout ou une tête en bas, l'on se dit: Charles II a passé par-là!

CHARLES.

Insolent!... Holà, mes gardes!

GEORGES.

Il est vrai, certes, que ces choses ont leur compensation. Tandis que la Cité gémit et pleure, la cour danse et rit; l'un balance l'autre... Le sang coule à grands flots là-bas... mais le vin déborde ici... le peuple meurt de faim dans les rues... qu'importe? les courtisans ont bien dîné... le bourreau a coupé deux têtes hier; oui, mais le roi a dansé deux menuets aujourd'hui.

CHARLES.

O rage!

CAMPBELL.

Mais qu'on arrête donc cet homme!

GEORGES.

Oh! je sais bien que pour ces paroles-là vous me tuerez : faites! faites! mais je veux avant cela vous dire ma pensée tout entière. Sire! un jour l'Angleterre, trouvant son roi trop lourd, voulut lui rendre peine pour peine, et mort pour mort; elle lui bâtit un échafaud, le fit monter dessus, et le tua d'un coup de hache. Ce roi s'appelait Charles Ier : c'était votre père... Charles II! prenez garde que l'Angleterre ne vienne un jour à vous trouver trop lourd; car ce jour-là elle aurait encore assez de bois pour un second échafaud, assez de fer pour une seconde hache. Maintenant que Dieu me soit en aide! j'ai fait mon devoir.

CHARLES.

Gardes! à la Tour de Londres!

MARGUERITE.

Georges!

GEORGES.

Ma mère, priez pour nous!

(Il est emmené.)

CHARLES.

Allons, milords et mesdames, que les folies d'une Tête-ronde ne troublent pas davantage la fête des joyeux Cavaliers... Au bal!... au bal!... Miss Campbell, daignerez-vous accepter ma main?

CLARY.

Sire... (A part.) Moi, au bal! lui, à la Tour!...

(Elle donne la main au roi. Toute la cour sort.)

CAMPBELL.

O ma fille! ma fille!

(Il reste dans le fond à méditer.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, CAMPBELL.

MARGUERITE.

O mon Dieu! Georges me restait seul, et voilà qu'il vient de se condamner lui-même! O malheureuse que je suis! malheureuse femme! malheureuse mère!

CAMPBELL, s'avançant. A part.

Ce soir, ou jamais! (Haut.) Eh bien, milady?

MARGUERITE, avec un mouvement nerveux.

Vous, près de moi, milord! Venez-vous encore vous réjouir des larmes que vous me faites verser?

CAMPBELL.

Non; je viens vous demander si j'ai la puissance de me venger de ceux qui m'ont offensé?

MARGUERITE.

Vous avez bien eu celle de vous venger horriblement d'une pauvre femme qui ne vous avait rien fait.

CAMPBELL.

Qui ne m'avait rien fait! Vous oubliez donc bien vite, milady, tout ce qui s'est passé?... Mais rappelez-vous donc que ma famille est l'ennemie mortelle de la vôtre... que les aïeux des Glenarvon ont tué les aïeux des Campbell; rappelez-vous que, pour vous aimer, j'ai oublié toutes ces haines, que j'ai mis à vos pieds cette puissance dont je pouvais me servir pour écraser les vôtres... rappelez-vous avec quel dédain vous avez rejeté l'aveu de mon amour, avec quel mépris, avec quelle colère vous en avez repoussé les offres, et vous ne direz plus que vous ne m'aviez rien fait, milady! Mais tout cela n'a pu calmer cette passion qui me dévore; je vous aime, je vous aime encore, Marguerite, et, si vous vouliez, je pourrais tout oublier.

MARGUERITE.

Oui, vous... mais moi, puis-je oublier qu'ils vont mourir?

CAMPBELL.

Le mal que j'ai eu la puissance de faire, j'ai aussi la puissance de le guérir; et, si j'ai pu me venger, je puis aussi pardonner.

MARGUERITE.

Pardonner!... Vous pourriez leur pardonner?

CAMPBELL.

Voulez-vous leur grace?

MARGUERITE.

Si je la veux!... Oh! leur grace!... leur grace!... Eh bien! non!... non!... vous me la feriez payer trop cher!

CAMPBELL.

Vous trouvez leur grace trop chère, vous ne savez pas ce que peut me coûter leur condamnation, vous!

MARGUERITE.

Quoi donc?

CAMPBELL.

L'honneur de ma fille, peut-être!

MARGUERITE.

Oh! tu es bien à plaindre, Campbell.

CAMPBELL.

Garde ta pitié pour toi, Marguerite, et pour les tiens, qui vont mourir!

MARGUERITE.

Qui sait?... ils ne seront peut-être pas condamnés!

CAMPBELL.

Insensée!... tu crois cela?... Tiens, il est minuit, et à minuit on doit prononcer l'arrêt... J'ai ordonné au lieutenant de la Tour de m'avertir par un coup de canon s'ils sont absous, par deux s'ils sont condamnés.

MARGUERITE.

Grand Dieu! protége-nous.

CAMPBELL.

Minuit vient de sonner... Écoute!

(Ils écoutent.)

MARGUERITE, joyeuse.

Je n'entends rien! l'arrêt n'a pas été prononcé.

(Un coup de canon.)

CAMPBELL.

Un!

MARGUERITE.

Un seul, Campbell!

(Un second coup.)

CAMPBELL.

Deux, Marguerite!

MARGUERITE.

O mon Dieu! (Elle sanglote.) Leur grace, Milord!

CAMPBELL, s'en allant.

Adieu, milady!

MARGUERITE.

Leur grace!

CAMPBELL.

Le sceau royal est chez moi.

MARGUERITE.

Je ne vous quitte pas!

CAMPBELL.

Venez! venez! (A part.) Ah! mais ma vengeance n'est pas finie.

MARGUERITE.

Leur grace! nous perdons du temps, leur grace!

CAMPBELL, l'entraînant.

Mais venez donc! venez donc!

(Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME.

La Tour de Londres. — Une prison, porte au fond, porte à droite; une lampe. — Cinq heures du matin

SCÈNE I.

HARRY, GEORGES.

GEORGES, lisant la Bible.

« Et la voix de Rama se faisait entendre « dans le désert, gémissant avec de grandes « plaintes. »

HARRY, doucement.

Georges?...

GEORGES, continuant.

« C'était la voix de Rachel, qui pleurait ses « enfants, et elle ne voulait pas être consolée, « parcequ'ils ne sont plus. »

HARRY, plus haut.

Georges?...

GEORGES.

Qui m'appelle?

HARRY.

Moi, ton frère.

GEORGES.

Harry, je fortifiais mon cœur par la lecture du livre... Pourquoi m'as-tu appelé?... est-ce que tu as besoin de consolations?...

HARRY.

Oui, frère.

GEORGES.

Est-ce que tu as sué le sang et l'eau, comme Christ sur la montagne, à la vue de ton supplice?... Est-ce que tu veux comme lui prier Dieu de détourner ce calice de devant ta face?

HARRY.

Mon ame est triste jusqu'à la mort.

GEORGES.

Que ton cœur se fortifie et s'exalte dans le Seigneur... Ce sont les vils instincts de la terre qui cherchent à y retenir ton ame...

HARRY.

Non, tu me comprends mal... ce n'est pas sur moi que je pleure, c'est sur les miens, qui me survivront; ce n'est pas ma mort qui m'afflige, c'est leur vie... Partir!... partir avec mon père, et te laisser ici, mon frère!

GEORGES.

Nous partirons ensemble.

HARRY.

Tu n'es pas condamné...

GEORGES.

Espérons que je le serai.

HARRY.

Et notre mère?

GEORGES, ému.

Elle nous rejoindra au ciel.

HARRY.

Oui, mais jusque-là...

GEORGES.

Ma pauvre mère! (Ils pleurent ensemble.) Allons, Harry, soyons hommes et soyons chrétiens!

HARRY.

Mais ce n'est pas encore là tout ce que je

pleure de quitter. Il y a encore sur la terre un autre cœur dont les battements répondent aux battements de mon cœur.... Cela t'étonne, Georges?

GEORGES.

Non; quel homme n'a pas dans l'ame une affection secrète dont lui seul connait l'objet? Et moi aussi, Harry, je laisserai ici-bas, si je meurs, un être que rien ne pourra consoler de ma perte, et qui n'aura pas, comme nous autres hommes, la force de porter sa douleur.

HARRY.

C'est donc une femme?

GEORGES.

Oui, une femme que j'ai aimée de l'amour le plus ardent et le plus pur, que j'ai aimée en silence et sans espoir, jusqu'au jour d'hier où j'ai su qu'elle m'aimait aussi.... Étrange caprice du sort qui me fait connaître sur le bord de la tombe ce qui devait faire le bonheur de ma vie!

HARRY.

Georges, nous n'aurions jamais dû avoir de secrets l'un pour l'autre; pourquoi ne m'avais-tu pas confié le tien?

GEORGES.

A quoi bon te parler d'un desir sans espoir, d'un malheur sans issue? Mes joies, je les partage avec vous; mes douleurs, je les garde pour moi seul... Mais toi-même, Harry, pourquoi m'avoir caché si long-temps un secret que les approches seules de la mort te forcent à me révéler?

HARRY.

Je n'osais... Crois-tu que les fils doivent épouser les haines paternelles, et les conserver fidèlement pour les transmettre à leur postérité?

GEORGES.

Certes! tout bon Écossais doit le croire.

HARRY.

Tu vois qu'il t'aurait paru bien coupable, celui qui serait venu te dire qu'il avait placé ses affections dans une famille ennemie de la sienne.

GEORGES.

Oui, bien coupable; mais, au lieu de le blâmer, je me serais humilié avec lui, car j'aurais partagé sa faute; — la femme que j'aime est d'une famille contre laquelle les Glenarvon professent une haine mortelle.

HARRY.

Moins mortelle assurément que contre la famille dont est celle que j'aime; la famille des Campbell.

GEORGES.

Des Campbell!

HARRY.

Tu vois bien, Georges!

GEORGES.

Et quel est le nom de cette femme?

HARRY.

Oh! ne me maudis pas!

GEORGES.

Mais le nom... le nom de cette femme?

HARRY.

C'est... c'est Clary Campbell.

GEORGES.

Malheureux!... c'est elle aussi que j'aime!

HARRY.

Elle!... Pardonne-moi!... pardonne-moi, mon frère!

GEORGES.

Au lieu de te pardonner, je dois te plaindre, pauvre enfant! car tu n'emporteras pas, comme moi, en mourant, l'assurance d'être aimé d'elle.

HARRY.

Toi, aimé d'elle!... que veux-tu dire?

GEORGES.

Hier, ne l'ai-je pas entendue qui disait: Celui que j'aime... c'est le jeune sir Glenarvon?

HARRY.

Pauvre Georges! ce n'était pas toi, c'était moi qu'elle voulait dire.

GEORGES.

Toi? impossible!

HARRY.

Impossible? mais depuis plusieurs mois...

GEORGES.

Eh bien?

HARRY.

Elle est à moi.

GEORGES, se levant.

Harry, tu me trompes!...

HARRY, de même.

Tu doutes de ma parole, frère?

GEORGES.

Oui, Harry.

HARRY.

Georges! Georges!

GEORGES, calme.

O mon Dieu! est-ce là le langage de deux frères qui vont mourir? Je t'ai offensé, pardonne-moi, et viens là.

(Il l'attire sur son cœur.)

HARRY.

C'est moi qui ai été seul coupable de ceci en te parlant d'elle... mais il fallait bien que je t'en parlasse; je vais mourir et laisser isolée la pauvre Clary qui sera mère dans quelques mois.

GEORGES.

Mère!

HARRY.

Oui; l'inimitié de nos deux familles nous empêchait de nous unir, et nous ne pouvions vivre sans être unis; nous fûmes l'un à l'autre, et demain Clary sera veuve sans avoir été femme; et dans quelques mois mon enfant sera orphelin sans avoir seulement à porter le nom de son père.

GEORGES.

Si tu as commis une faute, Dieu t'en a bien puni... sa main s'appesantit sur toi !

HARRY.

Et tout-à-l'heure je voulais te prier, toi qui as encore la chance de ne pas mourir, d'avoir pitié d'eux et de moi ; de veiller sur eux quand je ne serai plus ; de servir, en un mot, de protecteur à Clary et de père à mon enfant ; car jamais lord Campbell ne pardonnera à l'une sa faute et à l'autre sa naissance... Mais à présent je ne veux plus te demander un service qui te briserait le cœur à chaque instant de ta vie ; je ne te demande plus qu'une bénédiction avant ma mort, et quelques larmes après.

GEORGES.

Et Clary?... et ton enfant ?

HARRY.

Dieu a pitié du coupable qui se repent et de l'orphelin qui pleure.

GEORGES.

Eh bien ! prie-le qu'il me fasse vivre, comme je le priais tout-à-l'heure qu'il me fît mourir... car, si je vis, tu pourras mourir tranquille ; j'aurai soin d'eux.

HARRY, l'embrassant.

Ah, merci ! merci ! mon noble et généreux frère ! merci !... que je t'aime !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLARY, voilée ; UN GUICHETIER, un flambeau à la main.

LE GUICHETIER, bas.

Miss, quelque considération que j'aie pour vous et pour votre noble père, je ne puis vous laisser ici plus d'un quart d'heure.

CLARY, bas.

Oui, merci !

GEORGES, à Harry.

C'est notre mère?

HARRY.

Non, c'est Clary.

CLARY, accourant.

Harry ! Harry !...

(Elle se jette à son cou.)

HARRY, l'embrassant.

Ma bonne Clary !

GEORGES.

Clary ! dans ce costume !

CLARY.

Moi-même ! n'écoutant ni la haine héréditaire qui divise nos deux familles, ni la crainte d'un scandale, je suis venue ici seule au milieu de la nuit, pour vous voir. Les guichetiers, qui me connaissent pour m'avoir vue souvent visiter la Tour avec mon père, m'ont laissée pénétrer jusqu'à vous.

HARRY

Bonne Clary !

GEORGES.

Oh ! oui, bien bonne ! mais dites-moi, chère miss, ce voile et ce manteau sont-ils les vôtres ?

CLARY.

Sans doute.

GEORGES.

Ah ! c'est qu'il me semblait les avoir vu porter à une autre femme.

CLARY, s'approchant de la lampe.

Vous avez raison, voilà un chiffre étranger. Ces vêtements ne sont pas les miens ; mais qu'importe?

GEORGES.

Pardon ! mais... il m'importe de savoir à qui ils appartiennent : vous le rappelez-vous ?

CLARY.

Non ; mais j'ai bien des choses à vous dire.

GEORGES.

Celle-là est plus importante pour moi que toutes les autres... Cherchez dans votre mémoire... ne pourriez-vous...? (A part.) Ces vêtements étaient encore hier au soir sur les épaules de ma mère.

CLARY.

C'est en vain que... Ah ! pourtant, attendez... je crois me souvenir... Oui, ce voile et ce manteau appartiennent à une femme qui vint cette nuit à la maison.

GEORGES.

Ah !... cette nuit, il est allé chez vous une femme ainsi vêtue ! comment cela se fit-il ?

CLARY.

Mais, Georges...

GEORGES.

Clary, peu importe à votre père qu'un pauvre prisonnier sache ce qui s'est passé cette nuit dans sa maison ; et, voyez-vous? cette question que je vous fais importe plus au pauvre prisonnier qu'une question de vie et de mort !... Répondez-moi, comment cela se fit-il ?

CLARY.

Je ne puis ainsi...

GEORGES.

Vous échangerez peut-être un aussi mince secret contre le grave secret que je vais vous révéler... Ce qui me fait vous demander cela, c'est le desir de savoir si je dois emporter en mourant la certitude d'une horrible trahison ; car cette femme sur qui je vous interroge, Clary... c'est la femme que j'aime.

CLARY.

Ciel !

HARRY, bas.

Georges !...

GEORGES, de même.

Silence ! (Haut.) Et maintenant que vous avez commencé, miss Campbell, achevez... Comment vint-elle ?

CLARY.

Oh ! je vous plains bien, Georges ; car vous avez été trahi.

GEORGES.

Dites!... dites!...

CLARY.

Rentrée à l'hôtel Campbell quelques instants après votre arrestation, et laissée seule par mon père, qui s'en était retourné, je résolus de venir en secret vous visiter dans votre prison... Je me dirigeais vers la chambre d'entrée où j'avais laissé mon voile et ma mantille, quand la porte s'ouvrit... C'était mon père qui rentrait avec une femme couverte de ce voile et de ce manteau que voici... J'éteignis ma bougie pour n'être pas vue, et ils passèrent sans m'avoir aperçue, mais sans que je pusse reconnaître l'étrangère... Arrivée au milieu de la chambre, elle se laissa tomber tout-à-coup dans un fauteuil d'où elle se leva brusquement, abandonnant contre les miens son voile et sa mantille, puis ils disparurent tous deux.

GEORGES, avec angoisse.

(A part.) O ma mère! ma mère!

(Il arrache le chiffre qui est au bas de la mantille.)

CLARY.

Georges!

GEORGES, à part.

Harry ne doit pas voir cela.

CLARY.

Que faites-vous?

GEORGES.

Rien... rien... continuez.

CLARY.

Émue, tremblante, je pris en tâtonnant les premiers vêtements qui me tombèrent sous la main, et je partis pour la prison, résolue de tout faire pour vous sauver... mais, hélas! j'ai tout employé en vain: prières, menaces, tout a échoué contre la crainte des guichetiers qui ne veulent pas, disent-ils, jouer leur tête contre de l'or. Tout ce que j'ai pu obtenir, ç'a été de parvenir jusqu'ici.

HARRY.

Et nous sommes trop heureux encore de vous voir dans un tel moment, Clary, dans un moment où l'on ne peut pas douter de l'affection de ceux qui viennent à nous.

CLARY, vivement.

Pouvais-tu...? (Revenant à elle.) Pouviez-vous tous deux douter de mon amitié? moi qui constamment enfreins les ordres de mon père pour vous voir quelquefois et vous chérir toujours.

GEORGES.

Oh! merci, Clary! merci de cette bonne amitié... J'avais besoin de cela.

CLARY, à part.

Pauvre Georges!

HARRY, de même.

Pauvre frère!

CLARY.

Mais écoutez-moi donc, mon Dieu! quand je vous dis que je viens vous sauver... Que l'un de vous prenne ce manteau et ce voile, et qu'à la faveur de la nuit il s'échappe... Georges!...

(Elle dit ce nom avec le presque desir d'un refus.)

GEORGES, souriant tristement.

Non, pas moi; pour qui et pourquoi vivrais-je? non, pas moi, mais lui, lui qui n'a là (au cœur.) ni amour malheureux, ni secret horrible qui le dévore.

CLARY, joyeuse.

Toi donc, Harry!

HARRY.

Pouvez-vous sauver Georges?

CLARY, tristement.

Non!...

HARRY.

Pouvez-vous sauver mon père qui dort là, à côté de nous, de l'avant-dernier sommeil des justes?

CLARY, de même.

Non!...

HARRY.

Eh bien! Clary, répondez-moi, le fils peut-il se sauver sans son père, et le frère sans son frère?

CLARY, désespérée.

Mais, Harry, tu sais bien qu'il faut que tu vives.

HARRY.

Je ne le puis...

CLARY.

Mais moi, que deviendrai-je? malheureuse que je suis!... Harry! Harry!... ne te laisse pas mourir!...

(Elle se jette à son cou.)

GEORGES.

Harry! je t'en prie.

HARRY.

Non! non!...

GEORGES.

Au nom de notre père je te l'ordonne!

HARRY, hésitant.

Georges, tu n'en as pas le droit.

CLARY.

Par ton père! par ta mère! je t'en supplie, Harry, ne m'abandonne pas (tout bas.) avec mon enfant... sauve-toi! sauve-toi! pour moi et pour lui, sauve-toi!

HARRY.

Notre enfant! eh bien! que mon père me le pardonne! (Se levant.) Allons!...

CLARY, se dépouillant du voile.

Ah! mon Dieu, que je te remercie! (Elle va pour le lui mettre.) (Bruit de verrous.) Ah!...

LE GUICHETIER.

Ma noble miss, il faut que vous sortiez.

HARRY, se rasseyant. Bas.

Dieu ne le voulait pas!

CLARY.

Encore un instant!

LE GUICHETIER

Impossible!

CLARY.

Plus d'espoir!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Georges!... Harry! (Elle embrasse Harry.) Je ne vous reverrai plus!

GEORGES.

Si fait! là-haut!

CLARY, sanglotant.

Ah! ah!...

GEORGES, regardant à droite.

Mon père! Emmenez-la!... Ce voile... je veux ce voile... Maintenant allez!... allez!...

(Le guichetier sort. Georges cache le voile dans son pourpoint.)

SCÈNE III.

GEORGES, HARRY.

HARRY.

O que la présence de cette femme m'a fait souffrir, moi qu'elle aime!

GEORGES.

Et moi qu'elle n'aime pas, donc! Mais nous ne souffrirons pas long-temps.

HARRY.

C'est étrange! on devait nous lire notre arrêt à cinq heures; il est déja cinq heures et demie, et le lieutenant ne vient pas.

GEORGES, à part.

Cinq heures et demie! et ma mère n'est pas encore venue!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GLENARVON.

GLENARVON.

Dieu soit avec vous, mes fils!

GEORGES.

Milord mon père a-t-il bien sommeillé?

GLENARVON.

Bien, Georges! et vous, qu'avez-vous fait?

GEORGES.

Nous avons prié...

GLENARVON.

Il n'est venu personne nous voir?

HARRY, bas à Georges.

N'empoisonnons pas ses derniers instants en lui avouant que nous avons méprisé nos haines de famille.

GEORGES, de même.

Dieu a dit: Tu ne mentiras pas. (Haut.) Il est venu la jeune miss Campbell nous proposer de nous sauver.

HARRY, vivement.

Et nous avons refusé, mon père.

GLENARVON, joyeux.

A la bonne heure, mes enfants! Quand un Campbell offrirait le ciel à un Glenarvon, celui-ci devrait refuser.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT, DEUX SOLDATS.

LE LIEUTENANT.

Milord et messieurs, je viens vous lire l'arrêt du tribunal.

GLENARVON.

Nous écoutons.

LE LIEUTENANT, lisant.

« Le tribunal extraordinaire, créé par sa majesté Charles II, pour juger sans appel et en « dernier ressort des crimes politiques, après « avoir écouté l'accusation portée contre milord « Glenarvon, sir Georges et sir Harry Glenarvon, et ouï la défense présentée par eux, « condamne milord Glenarvon et sir Harry « Glenarvon à la peine de mort pour crime de « haute trahison et de conspiration contre l'état; « condamne à la même peine sir Georges Glenarvon pour crime de lèse-majesté, et ordonne que l'arrêt sera exécuté à six heures du « matin... Que Dieu soit en aide à la vieille « Angleterre! »

LES TROIS GLENARVON.

Que Dieu soit en aide à la vieille Angleterre!

GLENARVON.

Comment devons-nous mourir?

LE LIEUTENANT.

Fusillés.

GLENARVON.

Vous remercierez pour nous le tribunal de nous avoir accordé la mort des soldats.

(Le lieutenant sort.)

SCÈNE VI.

GEORGES, GLENARVON, HARRY et MARGUERITE.

GLENARVON.

Ils nous ont fait une autre grace, mes enfants, celle de nous faire mourir comme nous avons vécu, ensemble; mais nous n'avons plus qu'un quart d'heure; agenouillez-vous, mes fils, afin que je puisse vous bénir... (Ils s'agenouillent.) Il ne manque là qu'une seule tête.

MARGUERITE, qui est entrée la tête basse, s'agenouille doucement.

Il ne manque personne, milord!

GEORGES, se levant et se ragenouillant.

Oui, bénissez-la, mon père, elle en a besoin.

MARGUERITE, à part.

Oh! oui, bien besoin!

GLENARVON.

Je vous bénis, mes enfants, et je prie Dieu qu'il reçoive dans le ciel ceux qui meurent, et qu'il soutienne sur la terre celle qui vivra.

(Tous se relèvent.)

MARGUERITE.

Espérons qu'il n'aura qu'à les soutenir tous sur la terre !

GLENARVON.

Ne vous bercez pas d'une vaine espérance, milady, nous sommes tous condamnés.

MARGUERITE.

Mais pas encore exécutés.

GLENARVON.

Nous le serons dans un quart d'heure.

MARGUERITE.

Dieu est grand, il aura pitié de vous.

GLENARVON.

De nos ames.

MARGUERITE.

Vous manquez de foi, milord !

GLENARVON.

Faites-nous vos adieux, milady.

MARGUERITE.

Pas encore !

GLENARVON.

Le lieutenant de la Tour vient nous chercher.

MARGUERITE.

N'importe, espérons !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE LIEUTENANT, LE GREFFIER, SOLDATS.

LE LIEUTENANT.

Messieurs, êtes-vous prêts?

LES TROIS GLENARVON.

Oui.

LE LIEUTENANT.

Allons donc !

(On commence à se mettre en marche.)

MARGUERITE, remettant un paquet cacheté.

Arrêtez! voilà leur grace!

TOUS.

Leur / Notre grace!

MARGUERITE.

Oui, leur grace accordée par le roi, scellée du sceau royal. Lisez!

LE LIEUTENANT.

« Nous, le roi, accordons à lady Marguerite « Glenarvon la grace de l'un des condamnés de « sa famille... Elle choisira. »

MARGUERITE.

Un seul ! grand Dieu ! Mais non, c'est impossible, vous avez mal lu!

LE LIEUTENANT.

Lisez vous-même, milady !

MARGUERITE.

L'un des condamnés... C'est vrai ! c'est horriblement vrai! Ah! mon Dieu! l'infâme et odieuse trahison ! Monsieur, accordez-moi une heure ! le temps d'aller à Westminster et de revenir.

LE LIEUTENANT.

Il m'est impossible de retarder l'exécution d'une minute.

MARGUERITE.

Mais que faire?... que faire, mon Dieu?

GLENARVON.

Se résigner !... C'est au plus vieux de mourir le premier... Adieu, mes enfants.

(Il sort précipitamment.)

GEORGES et HARRY, s'élançant.

Mon père !..

MARGUERITE, les retenant. Bas.

Restez ici !... restez ! (Silence.) Pauvre Glenarvon! Maintenant, monsieur le lieutenant, que vous en avez un à tuer, laissez-moi, laissez-moi l'autre ! je vous en prie, je vous en supplie à genoux. Oh! ne repoussez pas une mère, qui vous prie à genoux !

(Elle se traîne à ses genoux.)

LE LIEUTENANT.

Impossible !

MARGUERITE.

Mais vous n'avez donc pas de mère, vous?

LE LIEUTENANT.

Choisissez vite, madame, le temps presse.

MARGUERITE, debout.

Choisir... lequel?... Mais lequel voulez-vous que je choisisse? Est-ce qu'une mère peut choisir entre ses deux enfants?

LE LIEUTENANT.

Il le faut pourtant!

MARGUERITE, embrassant ses enfants.

Ah! mes enfants!... mes pauvres enfants! mes enfants ! mes enfants !...

LE LIEUTENANT.

Madame !

MARGUERITE, les embrassant encore.

Ayez donc pitié d'une pauvre mère!

LE LIEUTENANT.

Choisissez !

MARGUERITE.

Mais lequel, mon Dieu?

GEORGES.

Pas moi, car la vie m'est à charge, et vous savez que je vais où va mon père... Adieu.

(Il s'éloigne.)

MARGUERITE.

Georges !... Non, Georges... je ne veux pas...

HARRY.

Adieu, ma mère !

MARGUERITE.

Mais pas toi, non plus !

LE LIEUTENANT.

Lequel donc?

MARGUERITE.

Eh bien ! tous les deux !... Emmenez-les tous les deux. (Elle se couvre le visage avec ses mains. On commence à s'éloigner.) Non! non! qu'ils reviennent.

LE LIEUTENANT.

Un seul, madame!

MARGUERITE.

Georges!

HARRY, s'en allant.

Adieu! adieu!

(Georges et Marguerite s'élancent après lui : la porte se ferme sur eux.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, GEORGES.

MARGUERITE, après un très long silence.

Je n'ai plus de force.

GEORGES.

Toutes nos angoisses ne sont pas finies cependant.

MARGUERITE.

Ah! c'est horrible! Pauvre Harry!

GEORGES.

Pauvre frère!

MARGUERITE.

Est-ce que quelqu'un ne les sauvera pas?

GEORGES.

Personne!

MARGUERITE.

Je sais... je sais bien qu'on ne les a arrachés de mes bras que pour les conduire au supplice... et cependant je ne puis croire qu'ils mourront... Oh! n'ai-je rien entendu?

GEORGES.

L'horloge sonne six heures.

(Une détonation.)

MARGUERITE, tombant à genoux.

Ah!

(Elle sanglote.)

GEORGES, s'appuyant sur une chaise, puis se relevant.

Ils sont heureux!

MARGUERITE.

Que dis-tu?

GEORGES.

Je dis qu'ils sont heureux, ceux-là qui meurent à temps. Pourquoi n'avez-vous pas voulu me laisser mourir?

MARGUERITE.

Georges!...

GEORGES.

Si vous aviez su tout ce que la vie me gardait de profondes et d'horribles douleurs, vous eussiez rappelé Harry.

MARGUERITE.

Tu me reproches de t'avoir appelé, et cependant tu es venu.

GEORGES.

C'est qu'alors je n'étais que le fils aîné de la famille, et que je devais vous obéir en tout... c'est que je n'étais pas encore le chef de notre maison, comme je le suis à présent!... A présent ce n'est plus à moi d'obéir; c'est à moi de veiller sur tout et sur tous! c'est à moi de commander et d'interroger, et de juger et de punir... et c'est là une prérogative bien malheureuse, quand on la paie du sang de son père; plus malheureuse encore, croyez-moi, quand on est obligé d'en commencer l'exercice par sa mère.

MARGUERITE.

Que veux-tu dire?

GEORGES.

Je veux dire que je dois demander compte à tous ceux qui portent le nom de Glenarvon, de la manière dont ils portent ce nom. Ma mère! pendant que votre époux et vos fils entendaient leur sentence de mort, où étiez-vous cette nuit?

MARGUERITE.

Georges! tu me fais peur.

GEORGES, tirant le voile de son sein et le jetant devant elle.

Ce voile, où l'avez-vous laissé, ma mère?

MARGUERITE.

Ton regard me glace... je ne puis répondre.

GEORGES.

Ah! vous ne pouvez pas me le dire!... Eh bien! je vais vous le dire, moi! Vous avez laissé ce voile dans la maison de lord Campbell, madame!

MARGUERITE.

Ah! grace! grace!

GEORGES.

Vous voyez maintenant que vous auriez bien fait de me laisser mourir, vous nous auriez épargné à chacun un horrible malheur : à vous, la mère, celui de rougir devant votre fils; à moi, le fils, celui de voir rougir ma mère.

MARGUERITE.

Georges, pardonne-moi!

GEORGES.

Cependant vous avez raison de rougir, car c'est là, ô mon Dieu! une chose bien infâme!

MARGUERITE.

Oh! tu n'as pas de pitié!

GEORGES.

Pas de pitié?... et pourtant j'ai laissé mon père vous bénir à côté de nous; je ne lui ai pas dit : Père, cette femme a déshonoré ton nom et le nôtre, maudis-la! Je ne lui ai pas dit : Elle a brisé le lien sacré qui unissait l'épouse à l'époux, les enfants à la mère; écrase-la sous tes pieds et maudis-la! Je ne lui ai rien dit de tout cela, parceque même alors je vous aimais encore... O ma mère! ma mère!... que vous m'avez fait de mal!

(Il pleure à chaudes larmes.)

MARGUERITE, se relevant.

Oui, j'ai été bien coupable; mais que voulais-tu que je fisse? il n'y avait pas d'autre moyen de vous sauver.

GEORGES.

Comment?

MARGUERITE.

C'était à ce prix qu'il m'avait promis votre grace à tous, l'infâme!

GEORGES.

Quoi! c'était... ma mère, c'était pour nous sauver?

MARGUERITE.

Ah! Georges!... Georges! tu ne l'avais pas deviné!

GEORGES, à genoux.

A ton tour pardonne-moi, ma mère!

MARGUERITE.

Tu me pardonnes donc, toi?

(Georges lui baise ardemment la main.)

GEORGES.

Je t'admire et je t'aime, ma mère! O noble et généreuse entre toutes les femmes! toi qui, pour nous sauver, n'as pas reculé devant le déshonneur; toi qui as assez aimé tes enfants pour te livrer, jusque-là si pure, aux caresses d'un débauché tout-puissant. Tiens, ici, en ce moment même, où ils viennent de mourir, je suis plus heureux que jamais je ne le fus de pouvoir encore t'embrasser, te bénir encore et te vénérer comme ma mère. O toi, mon père, qui es maintenant dans le ciel, jette du haut de ta gloire les yeux sur ta sainte compagne... car elle est digne de toi... car elle aussi est une martyre!

MARGUERITE.

Oui, une martyre, qui n'a pas même recueilli le prix de ses larmes, car il m'avait promis votre grace à tous les trois, le misérable! et, par une atroce dérision, il ne l'a accordée qu'à un seul.

GEORGES.

C'est là une odieuse trahison dont je tirerai vengeance; mais ce n'est pas la seule que j'aie à punir: je sais le nom de celui qui t'a trompée, maintenant, le nom de celui qui nous a accusés.

MARGUERITE.

C'est lui aussi!

GEORGES.

Campbell! encore Campbell! deux vengeances à tirer de toi! C'est trop d'une, milord, car je n'ai qu'une vie à te prendre; mais cette vie, cette vie damnée, avant la fin du jour, je l'aurai arrachée... Mais que dis-je?... (A part.) Et Clary... Clary, que je ferais orpheline encore, après qu'elle est veuve... et ma mère qui resterait déshonorée!... (Haut.) Non, non, je ne veux pas le tuer encore!

MARGUERITE.

Georges! quel sentiment t'agite?

GEORGES.

Je pense, ma mère, qu'il faut... oui, il faut écrire...

MARGUERITE.

Écrire!... à qui?

GEORGES.

A lord Campbell.

MARGUERITE.

Et que lui écrire à cet infâme?

GEORGES.

Deux mots.

MARGUERITE, prenant la plume.

Lesquels?

GEORGES.

« Milord, je vous attendrai ce matin chez « moi à neuf heures; je serai seule. »

MARGUERITE, s'arrêtant.

Un rendez-vous?

GEORGES.

Oui, ma mère.

MARGUERITE.

Vous raillez, Georges!

GEORGES.

Non, je parle sérieusement.

MARGUERITE.

Je n'écrirai jamais cela.

GEORGES.

Écrivez! Georges vous en prie, le chef des Glenarvon vous l'ordonne.

MARGUERITE.

Allons...

(Elle écrit.)

GEORGES.

Ajoutez-lui qu'il montre, en passant, la lettre, parcequ'il y a ordre de ne laisser entrer que lui seul... Bien... maintenant, signez. (Elle signe.) Merci, merci, ma mère; rentrez à votre hôtel; moi, je vais porter cette lettre à son adresse, et que Dieu nous protége!

(Ils sortent. — Le rideau baisse.)

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement de Clary. Hôtel Campbell.

SCÈNE I.

DEUX DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE.

Quelle heure, Peters?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Cinq heures.

PREMIER DOMESTIQUE.

Cinq heures du matin! et miss Clary n'est pas rentrée!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Hélas! non; sa chambre (il montre une chambre à droite.) est vide.

PREMIER DOMESTIQUE.

Milord est-il instruit de cela?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Qui le lui aurait appris?

PREMIER DOMESTIQUE.

Pas moi, toujours; j'aime trop miss et je crains trop milord pour me faire le porteur d'une pareille nouvelle. Aller lui dire que sa fille est sortie seule au milieu de la nuit, autant vaudrait s'aller jeter dans la Tamise. Personne n'aura voulu s'y hasarder.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Et puis milord n'est pas rentré non plus.

PREMIER DOMESTIQUE.

Milord est sorti?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Sans doute.

PREMIER DOMESTIQUE.

Cependant j'ai veillé toute la nuit à la porte de l'hôtel, et je ne l'ai pas vu sortir.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Je le crois bien; il a passé par la porte dérobée que voici. (il montre une petite porte à gauche.) et dont il a pris la clef sur lui.

PREMIER DOMESTIQUE.

Ah çà, qu'est-ce que tout cela veut dire? A une heure, environ, milord ramène miss de la cour et la laisse dans son appartement; puis il ressort pour chercher une dame inconnue qu'il introduit dans le sien. Une heure après, miss Clary sort de l'hôtel, sans dire où elle va. Au bout de quelque temps, la dame inconnue en fait autant; et voilà que milord aussi se remet en course au milieu de la nuit.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Dikson, tout cela n'est pas notre affaire; je ne cherche pas à le deviner; je sais seulement que milord est parti tout de suite après avoir reçu cette lettre que l'on a apportée pour lui de Westminster.

PREMIER DOMESTIQUE.

Et moi, je sais aussi bien deux choses: la première, c'est que cela n'est pas très amusant pour moi que l'on fait rester toute la nuit debout sur mes deux jambes, comme un païen que je ne suis pas, au lieu de me laisser dormir dans mon lit comme un chrétien que je suis.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Crois-tu que j'aie fait un meilleur somme que toi?

PREMIER DOMESTIQUE.

La seconde: c'est que je vais en conséquence, et sans plus tarder, me coucher en attendant mieux.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Et moi aussi.

PREMIER DOMESTIQUE.

Il faut cependant bien que quelqu'un veille pour attendre milord.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Ce ne sera pas moi.

PREMIER DOMESTIQUE.

Ni moi.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Bonsoir.

(Il sort.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Peters!... attends donc, Peters... arrangeons-nous... Il m'abandonne... il va se coucher... l'égoïste!... et cependant je suis sûr qu'il a bien moins envie de dormir que moi. Moi, je tombe... je suis malade de sommeil.. (Il s'appuie sur un fauteuil.) Ah! la bonne idée... et le bon fauteuil!... (Il s'arrange pour dormir.) Ah! qu'on est heureux de dormir!

SCÈNE II.

LE DOMESTIQUE; TROIS HOMMES MASQUÉS, entrant par la fenêtre.

LE DOMESTIQUE.

J'ai entendu... (Il regarde à droite et voit un homme masqué tenant un poignard.) Ah!... (Il se retourne effrayé et en voit autant à gauche.) Bon Dieu!

UN DES MASQUES, se promenant.

Silence!... voilà pour ne pas crier.

(Il lui donne une bourse.)

LE DOMESTIQUE, tremblant et étonné.

Milord...

LE MASQUE.

Pas de remercîments et réponds.—Milord Campbell est-il sorti?

LE DOMESTIQUE.

Oui.

LE MASQUE.

Bien. (A part.) Il a donné dans le piége. (Haut.) Par où va-t-on à la chambre de miss Clary?

LE DOMESTIQUE.

Cette porte y donne.

LE MASQUE.

Très bien. (A ses deux compagnons.) Emmenez-le avec vous, et tuez-le, s'il bouge. (Le domestique tremble.) Gardez bien la porte de l'hôtel et venez m'avertir dès que quelqu'un frappera. Allez.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE MASQUE, seul.

Maintenant je ne puis pas être surpris: le succès est sûr. Le père que je fais sortir de sa maison par une lettre pressante, la fille que

je prends dans son lit; deux hommes qui gardent la porte de l'hôtel; deux autres là, au pied de l'échelle, pour me prêter main-forte au cas que la belle ne veuille pas se laisser enlever... tout cela est bien combiné... Mais ne perdons pas de temps; en amour comme en guerre les instants sont précieux... (Il va à la porte de droite.) Cette porte doit être fermée... nous la forcerons... Ouverte!... il y a un dieu pour les amants... Allons.

(Il entre à droite.)

SCÈNE IV.

CAMPBELL, entrant à gauche par la porte dérobée.

Personne d'éveillé à Westminster! personne pour me dire le motif de ce message étrange qui me fait quitter ma maison à quatre heures du matin... Il y a là-dessous quelque mystère que j'approfondirai, et malheur...

SCÈNE V.

CAMPBELL, LE MASQUE.

LE MASQUE, entrant sans voir Campbell.

Lit et chambre vides!... Où donc est-elle?

CAMPBELL.

Un homme ici!

LE MASQUE.

Campbell!

CAMPBELL, appelant.

Holà, mes gens!

LE MASQUE.

N'appelez pas; ce seraient les miens qui viendraient.

CAMPBELL.

Misérable!... (Il va fermer la porte du fond.) Qui es-tu?...

(Il s'avance un poignard à la main.)

CHARLES, se démasquant.

Regarde!

CAMPBELL, reculant.

Le roi!

CHARLES.

Maintenant rangez-vous, que je sorte.

CAMPBELL.

Pardon, sire; vous ne sortirez pas que je n'aie parlé à ma fille!... à ma fille, peut-être déshonorée!

CHARLES.

Vous êtes fou!... votre fille n'est pas ici.

CAMPBELL.

La raillerie après l'outrage.

CHARLES, ouvrant la porte de droite.

Voyez vous-même.

CAMPBELL, y allant.

Personne... Clary! Clary!

CHARLES.

Eh bien?

CAMPBELL.

Clary! ma fille!... ô Clary! Clary!

CHARLES.

A cette heure, me laisserez-vous sortir?

CAMPBELL.

Sortir!... Par où donc es-tu entrée, majesté? (Il va à la fenêtre.) Par-là, sans doute... Une échelle!... tu l'as enlevée, brigand!

CHARLES.

Monsieur!

CAMPBELL.

Réponds! où est-elle?

CHARLES.

Monsieur, je suis le roi!

CAMPBELL.

Tu es roi!... je suis père!... égalité... Où est-elle?

CHARLES.

Je vous jure par ma couronne que je ne le sais pas.

(Il s'en va.)

CAMPBELL.

O mon enfant! mon enfant!

CHARLES, revenant.

Écoutez, vous êtes premier ministre; mais votre pouvoir a des bornes: le mien n'en a pas; eh bien! je le mets tout entier entre vos mains jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre fille.

CAMPBELL.

Ah! sire!

CHARLES.

Mais à une condition.

CAMPBELL.

Laquelle?

CHARLES.

Laquelle!... Bah! aussi bien il fallait vous le dire tôt ou tard. J'aime votre fille: je veux qu'elle soit à moi.

CAMPBELL.

Sire!

CHARLES.

Ah! vois-tu, Campbell, ce n'est pas là un caprice d'un jour, comme j'en ai tant éprouvé; c'est un amour profond, ardent, un amour qui me tuera s'il n'est satisfait!

CAMPBELL.

Sire!...

CHARLES.

Ce que tu voudras, je te le donnerai.

CAMPBELL.

Rien ne peut payer à un père l'honneur de sa fille.

CHARLES.

Le comté d'Oxford et la baronnie de Torn-Hill reviennent à la couronne par la mort du vieux lord Oxford: Oxford et Torn-Hill seraient deux beaux fleurons à une couronne de duc; les veux-tu, milord?

CAMPBELL.

Non, sire!

CHARLES.

Campbell, il est maintenant en Angleterre une jeune et belle princesse, du sang royal, qui a besoin d'un époux, et une vieille et magnifique épée qui a besoin d'un connétable; les veux-tu?

CAMPBELL.

Non, sire!

CHARLES.

En vérité, tu es un homme bizarre... Pour rien, tu commets crime sur crime, et tu recules devant une complaisance qui te ferait, après moi, le premier homme d'Angleterre.

CAMPBELL.

Quels crimes? Des ennemis trompés, outragés, tués... des Glenarvon mourant ensemble ou vivant d'une vie pire que la mort; ce ne sont pas là des crimes, ce sont des vengeances. Les bons Écossais sont bons haïsseurs. Mes ennemis en feraient autant à ma place, et feraient bien. Il y a des haines qui sont des vertus, et des complaisances qui sont des forfaits... Quant à vos dons, ils ne valent pas encore ce que vous me demandez : il y a en Europe trois royaumes aussi beaux que l'Angleterre, et il n'y a pour moi au monde qu'une Clary Campbell.

CHARLES.

Ah çà, milord, songes-tu que ta fille est perdue pour toi, et que, si je puis te la faire retrouver, je puis aussi t'en empêcher?

CAMPBELL.

Je l'aime mieux perdue, sire, que déshonorée.

CHARLES.

Un homme peut-il donc être ainsi à-la-fois si vicieux et si fanatique?

CAMPBELL, amèrement.

Raison de plus, sire, si je n'ai que cette vertu, pour me la laisser. Les tigres aiment bien leurs enfants, Campbell peut bien aimer sa fille.

CHARLES.

Tu railles et tu me braves, milord!... Prends-y garde! nous sommes roi, et roi par la grace de Dieu; je peux ce que je veux : gare que je veuille ce que je puis! Parceque je suis bon homme d'ordinaire, il n'est pas dit que je ne serai pas tyran quelquefois. Dieu travailla six jours et se reposa le septième : mon bourreau a dormi toute la semaine, il pourrait bien travailler dimanche.

CAMPBELL, avec hauteur.

Sire, cet homme-là travaille quelquefois pour moi, mais il ne travaillera jamais sur moi.

CHARLES.

Tu te trompes, orgueilleux lord, tu te trompes, Dieu merci! Hier tu as fait, sans ma permission royale, arrêter, juger, exécuter un pair d'Angleterre, lord Glenarvon; et c'est cas de mort, je te l'ai dit. De toi tout m'appartient maintenant, biens, honneurs, existence... Campbell! ta fille!

CAMPBELL.

Jamais! sire.

CHARLES.

Donc, quand aurai-je tes ordres?

CAMPBELL, se dépouillant de tous ceux qu'il porte.

A l'instant, sire.

CHARLES.

Et ton portefeuille?

CAMPBELL.

Dans une heure.

CHARLES.

Et ta tête?

CAMPBELL.

Quand vous voudrez.

CHARLES.

C'est bien. Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CAMPBELL, seul.

Tout! tout perdu! plus d'honneurs, plus de richesses, plus de puissance! plus rien... rien que ma fille! ma fille — le seul amour et la seule vertu que j'aie sur la terre! le seul bon ange qui combatte pour moi contre tant de mauvais démons qui m'assiègent. Mais j'avais oublié... Perdue! perdue! elle aussi! pour toujours peut-être. La savoir loin de moi, seule, sans défense, malheureuse!... qui sait? peut-être coupable... Non! non! c'est impossible. Dieu punit les criminels, mais il a pitié des pères.

SCÈNE VII.

CAMPBELL, CLARY.

(Elle est pâle et comme inanimée, puis elle se laisse tomber sur une chaise.)

CAMPBELL.

Ma fille!... Ah! te voilà, Clary!

CLARY, à voix basse.

Il est mort.

CAMPBELL.

Clary, écoute-moi. Il n'y a plus en Angleterre ni salut pour moi, ni honneur pour toi : le roi veut te flétrir, ou me tuer. Il faut partir à l'instant. Viens.

CLARY, immobile.

Oui, mon père.

CAMPBELL.

De l'or, des diamants, un navire! Dans quatre heures nous serons à Douvres, et dans huit à Calais. Viens donc!

CLARY, de même.

Quoi?

CAMPBELL.

Tu ne m'entends pas!. Mais qu'as-tu donc?

CLARY.

Moi?

CAMPBELL.

Oui. Tu es bien pâle.

CLARY.

C'est que j'ai bien souffert.

CAMPBELL.

D'où viens-tu, malheureuse enfant?

CLARY.

De la Tour.

CAMPBELL.

Qu'allais-tu faire à la Tour?

CLARY.

Voir un prisonnier qui devait mourir il y a une heure et qui est mort maintenant.

CAMPBELL.

Le nom de ce prisonnier?

CLARY.

Harry Glenarvon.

CAMPBELL.

Harry Glenarvon! — Mais tu ne sais donc pas que les Glenarvon sont nos ennemis mortels?

CLARY.

Je ne sais rien... sinon que je l'aimais et qu'il est mort.

CAMPBELL.

En vérité, Clary, tu aimais un homme de cette race?

CLARY.

Oui.

CAMPBELL.

Alors je te plains... car moi, je l'extermine, cette race.

CLARY.

Eh bien! soyez heureux, mon père; — vous avez fait votre fille veuve et mon enfant orphelin.

CAMPBELL.

Ah! mon Dieu!

CLARY.

Veuve sans nom d'époux, orphelin sans nom de père; car ces haines de familles, — ces haines maudites, — nous empêchaient de nous unir; et je n'étais que sa maîtresse.

CAMPBELL.

Malheureuse! — Et tu l'avoues!

CLARY.

Oui, — je l'avoue; car, si je n'étais pas son épouse devant les hommes, je l'étais devant Dieu; et je m'inquiète moins des hommes que je vais bientôt quitter, que de Dieu devant lequel je vais bientôt paraître.

CAMPBELL, prenant son poignard.

Oui... tu vas bientôt y paraître; — pour avoir déshonoré le nom de ton père, tu vas mourir, infâme!

CLARY, immobile.

Tuez-moi... seulement vous vous rappellerez ce que vous avez fait cette nuit, et ce que vous avez fait ce matin.

CAMPBELL.

Que veux-tu dire?

CLARY.

Je veux dire que le père tuera la fille pour une faute que le père avait commise lui-même.

CAMPBELL, reculant.

Clary!

CLARY.

Oh! tuez-moi... j'irai rejoindre celui qui est mort.

CAMPBELL, jetant son poignard.

Eh bien! non, non, tu ne mourras pas... bien que j'aie le droit de te tuer... devant Dieu... Car, pour te conserver cet honneur auquel tu tenais si peu, toi, lâche Clary, j'ai refusé les plus grands honneurs et les plus grandes richesses que puisse desirer un homme, quand il n'est pas né roi; — j'ai perdu tout ce que je possédais, même la certitude de vivre... Tu vivras, toi, mais ce sera pour me servir de marchepied à la fortune, et pour me voir achever mon œuvre de haine et de vengeance; car je veux persécuter jusqu'à la fin ces Glenarvon que tu aimes, toi, et que moi, je hais d'une implacable haine.

CLARY.

Il y a donc encore des Glenarvon?

CAMPBELL.

Encore un homme et une femme... La femme, c'est celle que tu as vue cette nuit, c'est milady Marguerite, qui est venue chercher la grace de son mari et de ses deux fils...

CLARY.

Juste ciel!

CAMPBELL.

Et qui n'a remporté que la grace d'un seul, qu'elle devait choisir... L'homme, c'est celui qu'elle a choisi.

CLARY.

Et lequel est-ce?

CAMPBELL.

Je n'en sais rien.

CLARY.

O mon Dieu! fais que ce soit Harry!

CAMPBELL.

Que ce soit Harry ou l'autre, tu ne le reverras jamais... Non que je veuille le tuer; il serait trop heureux: il vivra comme toi, et ma vengeance durera autant que sa vie; et ce sera bien peu, — cette famille maudite n'a pas cessé un instant d'être le mauvais génie de la nôtre; — elle nous a toujours rendu haine pour haine, déshonneur pour déshonneur... Seulement le nôtre sera secret, le leur sera public; personne ne saura que Clary Campbell a été la maîtresse de Harry Glenarvon, tout le monde saura que milady Marguerite Glenarvon a été la maîtresse de lord Campbell... Car dans une heure je serai plus puissant que jamais; dans une heure ils seront partis pour les déserts de l'Amérique!

CLARY.

Déportés!

CAMPBELL.

Oui, je veux les envoyer, par le navire infâme des déportés, vivre sur les côtes de l'Amérique : le fils parmi les assassins, la mère parmi les prostituées !

CLARY.

O mon père! mon père !

CAMPBELL.

Laissez-moi !

CLARY.

Pitié pour eux et pour moi, mon père !

CAMPBELL, s'en allant.

Ni pour les uns ni pour les autres!

CLARY.

Grace pour Harry !

(Campbell sort précipitamment, la laissant étendue par terre.)

SCÈNE VIII.

CLARY, seule.

Il ne m'entend plus, et il s'en va me laissant livrée à une horrible terreur, et à un doute plus horrible encore... Pourquoi m'a-t-il dit qu'il y avait encore un Glenarvon? Je n'espérais plus; je n'aurais pas été trompée... Mais maintenant mon tourment recommence comme à l'instant du supplice... Si c'était Harry! mais si ce n'était pas lui! Ah! je suis une folle... Mon père m'a dit cela pour m'effrayer davantage; cela n'est pas, ne peut pas être : il n'y a plus de Glenarvon.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Milord Glenarvon.

CLARY.

Lequel, mon Dieu?

SCÈNE IX.

CLARY, GEORGES.

CLARY, poussant un cri.

Ah! et Harry?

GEORGES.

Mort!

CLARY.

Je n'ai donc plus qu'à mourir aussi.

GEORGES.

Clary, vous n'en avez pas le droit.

CLARY.

Pourquoi?

GEORGES.

Et votre enfant?

CLARY.

Vous savez tout?

GEORGES.

Oui.

CLARY.

Et vous ne me méprisez pas?

GEORGES.

Vous le voyez bien.

CLARY.

Ah! vous êtes bon, vous!

GEORGES.

Vous me promettez de vivre pour votre enfant?

CLARY.

Oui... mais si je vis, cet enfant lui-même vivra malheureux, accablé qu'il sera sous la honte de sa naissance.

GEORGES.

Cette honte sera effacée.

CLARY.

Comment?

GEORGES.

Clary, c'est un Glenarvon qui a causé votre malheur; c'est à un Glenarvon de le réparer.

CLARY.

Je ne vous comprends pas.

GEORGES.

Dans une chapelle voisine, un ministre nous attend pour nous unir.

CLARY.

Nous unir!

GEORGES.

Oui; c'est pour cela que je suis venu.

CLARY.

Mais... Georges...

GEORGES.

Oh! ne craignez rien... Je sais bien que la maîtresse de Harry ne peut pas être la femme de Georges; nous serons un frère et une sœur portant le même nom : voilà tout... Quand le ministre nous aura donné sa bénédiction, sans déposer seulement un baiser sur votre front, je vous quitterai... (tristement.) pour ne plus vous revoir; vous resterez ici, et vous tâcherez d'oublier qu'il y a des Glenarvon au monde, et moi, j'irai me cacher à l'autre bout de la terre, où je n'oublierai pas qu'il y a une Clary Campbell.

(Il pleure.)

CLARY.

Vous pleurez, Georges!

GEORGES.

Ah! que voulez-vous? je suis homme... La religion a beau faire, elle ne peut étouffer la nature; et, quand le cœur est brisé, les yeux pleurent.

CLARY.

Vous souffrez bien!

GEORGES.

Si je souffre!... tu le sais, ô mon Dieu! toi qui lis dans mon cœur... Mon père est mort, mon frère est mort, et vous... demain vous serez morte pour moi.

CLARY.

Eh bien! non, ne nous quittons pas... vivons comme frère et sœur, et nous nous consolerons ensemble.

GEORGES

Rester ensemble!... mais, Clary, vous ne voyez donc pas que je vous aime!

CLARY.

Vous!

GEORGES.

Oui, moi. Le ciel m'est témoin que je voulais à jamais enfermer ce secret dans mon cœur, quand il eût dû m'étouffer; mais mon ame était trop pleine, elle a débordé. Oui, oui, je vous aime... je suis fou d'amour! le jour, je pense à vous; la nuit, je rêve de vous! vous! vous! toujours vous! vous par-tout! Oh! je vous aimais plus que lui, allez!

CLARY, gravement.

Georges!

GEORGES.

Oh! je sais bien qu'il est mort et que je le calomnie... Mais, tenez, il m'a tant fait souffrir en me prenant votre cœur, que vous pouvez bien me pardonner une parole de jalousie contre lui... Pauvre frère!

CLARY.

Pauvre Georges aussi!

GEORGES.

Oui, pauvre Georges! qui n'a plus rien au monde, pas même le courage de se résigner.

CAMPBELL, au dehors.

Un constable! qu'on aille chercher un constable!

CLARY.

Mon père!... sauvez-vous!

GEORGES.

Pourquoi?

CLARY.

Parceque, s'il vous trouve ici, il vous tuera.

GEORGES, dédaigneusement, la main sur la garde de son épée.

Lui?

CLARY.

Eh bien! il vous fera tuer alors.

GEORGES.

Je ne souffrirai plus.

CLARY.

Mais, mais le prêtre nous attend, Georges!

GEORGES.

Vous avez raison : il me reste un grand devoir... deux grands devoirs à remplir.

CLARY.

Le voilà... Par ici! par ici!

GEORGES.

Un instant! la lettre, j'oubliais la lettre! (Il jette la lettre sur une table.) Je vous suis.

CLARY.

Venez donc!

(Ils sortent par la porte dérobée.)

SCÈNE X.

CAMPBELL, entrant seul, agité.

Le duc Campbell! je suis duc, et comte d'Oxford, et baron de Torn-Hill, et connétable d'Angleterre... Je viendrai après le roi, avant les princes; je marcherai entre la terre et le ciel... Mais ma fille! ma fille!... Oh! elle était perdue sans cela... perdue par sa faute... et mieux vaut une honte royalement habillée qu'une infamie toute nue... Pourtant... Oh! l'ambition, le remords, la joie, le désespoir... Oh! je suis fou... la tête me tourne... je ne puis ni vivre avec cela ni vivre sans cela... Que faire, ô mon Dieu! Qu'est cela? (Il prend la lettre.) « Ce matin... neuf heures... je serai seule... Ne laisser entrer que vous... » Folle! qui croit que je l'aime encore... Dans une heure elle aura pour réponse un ordre de déportation que je lui ferai porter par un constable... Qu'ai-je entendu? le roi! — Non. — Je tremble... Il me semble à chaque instant voir arriver cet homme pour me prendre ma fille sous mes yeux... Horreur! — Je ne sais que devenir. — Ah! si je voyais ma fille... peut-être qu'à sa vue mon ame se calmerait et qu'une résolution me viendrait. — Holà, Peters! Peters! (Peters entre.) Priez miss Clary de se rendre ici.

PETERS.

Milord, miss Clary est sortie.

CAMPBELL.

Encore sortie!... seule?

PETERS.

Non, milord, avec le lord Glenarvon.

CAMPBELL.

Glenarvon! mille malédictions!... toujours ce nom! toujours cette famille!... Il l'aura emmenée dans son hôtel, sans doute... mais c'est une proie qu'il ne gardera pas long-temps. (Il prend son chapeau.) Ah! la lettre! (Il la ramasse.) Cela m'ouvrira toutes les portes... Ah! milady Glenarvon! tu avais raison : il était écrit que j'irais à ton rendez-vous.

(Il fait quelques pas.)

PETERS.

Milord, vous allez à l'hôtel Glenarvon?

CAMPBELL.

Oui.

PETERS.

Seul?

CAMPBELL.

Oui... eh bien?

PETERS.

Permettez-moi, milord, de prendre ma grande épée à deux mains et de vous suivre.

CAMPBELL.

Merci; c'est inutile.

PETERS.

Milord, ces gens-là vous joueront quelque mauvais tour.

CAMPBELL.

Ils n'oseraient; sois tranquille.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

CLARY, seule; puis CHARLES.

CLARY.

Nous voilà pour toujours unis au ciel et séparés sur la terre... Étrange et malheureuse destinée qui empêche de rester près de moi les deux seuls hommes qui m'aient véritablement aimée! Car mon père m'a fait une menace que je ne m'explique pas, mais qui me laisse voir plus de haine que d'amour... Je servirai de marchepied à sa fortune, m'a-t-il dit... je ne comprends pas... (Le roi entre.) Le roi!... (Bas.) Je comprends, maintenant.

CHARLES.

Non... il n'y a pas ici de roi... il n'y a qu'une reine qui voit devant elle le plus soumis et le plus dévoué de ses sujets.

CLARY.

Sire!

CHARLES.

Qui a voulu apporter à miss Campbell, pour lui prouver son zèle, la première faveur que lui a demandée son père après sa rentrée en grace.

CLARY, amèrement.

Ah! mon père est rentré en grace?

CHARLES.

Oui... miss, grace à vos yeux bleus.

(Il lui présente le parchemin.)

CLARY, sérieusement.

Je remercie votre majesté; mais je desire peu me mêler des affaires d'état.

CHARLES.

Ceci est plutôt, je crois, une affaire de famille... un ordre de déportation pour...

CLARY.

Pour l'Amérique!

CHARLES.

Vous le saviez?

CLARY.

Oui, sire... (A part.) O Georges!... j'avais oublié. (Haut.) Oui, mon père... si votre majesté voulait me confier ce papier?...

CHARLES.

Ma belle Clary est sûre d'obtenir tout ce qu'elle me demandera.

(Il le lui donne.)

CLARY, le prenant.

Je remercie votre majesté, et je...

(Elle veut sortir.)

CHARLES.

Vous partez!... — Et moi? et ma récompense?

CLARY.

Quelle récompense?

CHARLES.

Il me faut la promesse d'un rendez-vous.

CLARY.

Sire, je ne dois pas vous entendre plus longtemps.

CHARLES.

Ce n'était pas là ce que m'avait fait espérer votre père... Pensez-vous...?

CLARY.

Je ne pense rien, sinon que Dieu maudit les rois qui achètent aux pères l'honneur de leurs enfants.

CHARLES.

Quoi qu'il en soit, votre père m'a cédé tous ses droits sur vous, et vous appartenez à votre père.

CLARY.

Non, sire.

CHARLES.

Pourquoi?

CLARY.

Parceque je ne m'appelle plus miss Clary Campbell; parceque je m'appelle milady Georges Glenarvon.

CHARLES.

Milady Glenarvon!

CLARY.

Oui, sire; et, puisque la maison de mon père ne peut plus me protéger contre les insultes, je cours chercher un asile dans celle de mon époux. — (A part.) J'ai sauvé Georges!

(Elle sort.)

CHARLES.

Ah çà, voilà long-temps que l'on se joue du roi. — Campbell et Glenarvon! mes dignes lords, vous me le paierez tous les deux.

(Il sort.)

ACTE CINQUIÈME.

Hôtel Glenarvon. — Chambre commune.

SCÈNE I.

MARGUERITE, BETTY.

MARGUERITE, pensive.

Georges ne revient pas...

BETTY.

Milady, j'ai tout fait préparer dans cette chambre (à droite.) suivant vos ordres, et j'ai fait entrer dans celle-ci (à gauche.) les hommes qui se sont présentés au nom de milord.

MARGUERITE.

Tu as bien fait, Betty ; je te remercie.

BETTY, timidement.

Pourrais-je demander à milady pourquoi tous ces préparatifs?

MARGUERITE.

Mon enfant, ils se font par l'ordre de milord Georges; mais je ne sais pas plus que toi pourquoi ils se font.

BETTY.

C'est que jamais je ne vis ici chose pareille, et que jamais il n'entra dans l'hôtel Glenarvon aucune de ces figures féroces qui remplissent cette chambre.

MARGUERITE.

C'est qu'aussi jamais notre famille ne s'était trouvée dans de pareilles circonstances... Betty, il y a un malheur qui pèse sur les Glenarvon.

SCÈNE II.

MARGUERITE, BETTY, GEORGES.

MARGUERITE.

Ah! te voilà enfin!

GEORGES.

Oui, enfin, ma mère... Betty, sortez.

BETTY, à part.

Il va se passer ici quelque chose d'étrange.

(Elle sort.)

GEORGES.

Milady, a-t-on exécuté mes ordres?

MARGUERITE.

Oui, mon fils.

GEORGES, montrant la chambre à droite, au fond.

Tout est prêt là?

MARGUERITE.

Tout.

GEORGES, montrant la chambre à gauche.

Et là?

MARGUERITE.

Tout.

GEORGES.

Bien.

(Il dépose son épée.)

MARGUERITE.

Georges, à présent que j'ai accompli aveuglément tous tes ordres, me permettras-tu de te demander la raison de ces choses?

GEORGES.

Oui, ma mère.

MARGUERITE.

Pourquoi ce billet que tu m'as fait écrire à lord Campbell.

GEORGES.

Pour l'attirer seul ici, pour le tenir entre mes mains et le forcer de faire la seule chose que je veuille lui demander.

MARGUERITE.

Quelle est-elle?

GEORGES.

Oh! une chose bizarre assurément... une chose monstrueuse et intolérable en toute circonstance, mais nécessaire et juste dans celle-ci... Je veux que lord Campbell épouse lady Marguerite Glenarvon.

MARGUERITE.

Moi, Georges!

GEORGES.

Vous, ma mère!

MARGUERITE.

Georges, je ne puis te croire.

GEORGES.

Par la tête de mon père, qui est mort, je vous jure que cela est vrai.

MARGUERITE.

Mais, Georges, tu n'y penses pas!... moi, lady Glenarvon, épouser lord Campbell!... moi, épouser l'ennemi de notre famille!... moi, épouser l'assassin de mon époux et de mon fils!... moi, épouser Campbell!... Non, non! par le ciel, non!... c'est là une chose odieuse et infâme que je ne puis pas faire et que je ne ferai pas.

GEORGES.

Ma mère...

MARGUERITE.

Non, te dis-je!... quand même je pourrais à ce prix faire revivre les deux autres; non, quand on devrait pour cela te tuer sous mes yeux... non, non!... mille fois non!...

GEORGES.

Vous voulez donc, ma mère, qu'après le malheur vienne l'infamie?... Vous voulez donc que ce qui reste des Glenarvon porte un nom déshonoré?... Vous voulez donc que lord Campbell puisse dire : Lord Glenarvon, c'est un bâtard, peut-être, et lady Glenarvon est à coup sûr ma maîtresse.

MARGUERITE.

Ciel!...

GEORGES.

Car il a le droit de le dire et il le dira, ma mère.— Il dira : Cette lady Glenarvon, si fière et si dédaigneuse, lady Glenarvon, la noble et la puritaine, c'est ma maîtresse!... — Et, si quelqu'un doute, il appellera ses valets en témoignage, et ils répondront : C'est vrai!... c'est sa maîtresse!

MARGUERITE.

Mais c'est qu'il a raison, mon Dieu!

GEORGES.

Oui, j'ai raison; et j'ai raison encore quand je vous dis d'épouser cet homme; car, sans cela, il y aura sur nous tant de honte que nous courberons la tête plus bas que des courtisans; que chacun s'écartera à notre approche, comme à l'approche des pestiférés; que l'air sera à l'entour de nous plein de moqueries et d'injures; et que, quand nous nous présenterons morts au

ciel, mon père détournera de nous sa face et dira : « Je ne vous connais pas! »

MARGUERITE.

Mais que faire ?

GEORGES.

Et, prenez-y garde ma mère, il laisse, mort, sa réputation vivante; et il ne faut pas que nul y vienne porter des mains sacrilèges. — Sa tête a pu tomber, son honneur doit rester debout! — Et, si un homme a eu la puissance de lui dresser un échafaud, il faut veiller à ce que personne, personne ne puisse cracher sur sa tombe.

MARGUERITE.

Georges!

GEORGES.

Car nul ne doit avoir le droit de mépriser la veuve du comte Glenarvon; et, si vous me refusez, tout le monde aura ce droit, ma mère.

MARGUERITE.

Mais, Georges, c'est une chose bien odieuse que ce mariage.

GEORGES.

Odieuse, mais nécessaire; il le faut, il le faut, je vous le dis.

MARGUERITE.

Allier le nom des Glenarvon à celui des Campbell!

GEORGES.

Eh bien, ce ne sera pas vous qui commencerez.

MARGUERITE.

Comment?

GEORGES.

Harry Glenarvon avait rendu mère Clary Campbell, et Georges Glenarvon vient d'épouser Clary Campbell, parceque cela était juste; or lord Campbell a déshonoré lady Marguerite Glenarvon, et il épousera lady Marguerite Glenarvon, parceque cela est juste.

MARGUERITE.

Mais je ne pourrai pas vivre un jour avec cet homme.

GEORGES.

Aussi vous n'y vivrez pas une heure, je vous jure.

MARGUERITE.

Nous partirons?

GEORGES.

Oui, vous partirez, ma mère. — La bénédiction du prêtre une fois donnée, vous quitterez à l'instant l'Angleterre, emportant avec vous la seule chose qui désormais nous intéresse, l'honneur de notre famille. — Et vous ne serez jamais pour moi la femme de lord Campbell, mais la veuve de lord Glenarvon, ma mère chérie et vénérée.

MARGUERITE.

Georges!

GEORGES.

Allons, ma mère, vous me le promettez; cela se fera, n'est-ce pas? — Vous me jurez d'épouser lord Campbell, n'est-ce pas?... ma mère!...

MARGUERITE.

Mais cela dépend-il de moi seule? — S'il refusait!...

GEORGES.

S'il refuse, vous appellerez, nous serons là!

MARGUERITE.

Quoi!... c'était...?

GEORGES.

Oui, ma mère.

MARGUERITE.

Mais, s'il ne venait pas?

GEORGES.

Il viendra.

MARGUERITE.

Il doit se défier...

GEORGES.

Tenez... le voilà!... le voilà!...

MARGUERITE.

Peut-être.

GEORGES.

J'en suis sûr... j'en suis sûr, à la colère qui me saisit, à la soif de sang qui me dévore... Mais je m'égare... il vient: ma mère... il vient. — Je vous laisse, et malheur à nous tous si ce mariage ne se fait pas!...

(Il entre dans la chambre du fond à gauche.)

MARGUERITE.

O vous qui êtes là-haut, donnez-moi du courage!

SCÈNE III.

MARGUERITE, CAMPBELL.

CAMPBELL, sans voir Marguerite.

Ma fille n'est pas ici?

MARGUERITE.

Votre fille, milord?

CAMPBELL.

Pardon, milady; je ne vous avais pas vue

MARGUERITE.

Vous parliez, je crois de votre fille?

CAMPBELL.

Oui, j'espérais la trouver ici.

MARGUERITE.

Est-ce donc pour elle que vous êtes venu?

CAMPBELL.

Vous ne le croyez pas!... vous avez bien voulu me donner un rendez-vous, je n'aurais eu garde d'y manquer. (A part.) O comme je vais enfin leur rendre tous leurs outrages!

MARGUERITE.

Vous devinez pourquoi je vous ai prié de venir?

CAMPBELL, souriant.

Je le présume, belle lady.

MARGUERITE.

Vous savez bien que je suis veuve?

CAMPBELL.

Oui... et je conçois que vous en êtes d'autant plus libre.

MARGUERITE.

En effet... je suis libre, et vous voyez... (à part.) ô mon Dieu!... (haut.) vous voyez que le premier acte de ma liberté a été de penser à vous.

CAMPBELL, lui baisant la main.

Que vous êtes bonne!

MARGUERITE.

Et vous!... pensez-vous toujours à moi?... m'aimez-vous toujours?...

CAMPBELL.

Plus que jamais.

MARGUERITE.

Alors mes vœux doivent être les vôtres.

CAMPBELL.

Assurément.

MARGUERITE.

Rien ne nous empêche plus d'être l'un à l'autre, n'est-ce pas?

CAMPBELL.

Rien que je sache.

MARGUERITE.

Eh bien, milord, vous allez m'épouser?

CAMPBELL.

Vous épouser... moi!...

MARGUERITE.

Vous!...

CAMPBELL.

Milady raille.

MARGUERITE.

Railler... mais vous oubliez donc que c'est vous qui m'avez ravi mon mari, et mon fils et mon honneur?... que si vous pensiez à tout cela, milord, vous ne trouveriez pas que c'est trop de demander en échange votre main et votre nom.

CAMPBELL.

Mais vous, vous oubliez donc nos haines, vos dédains et ma vengeance, et cette nuit!... (Mouvement de Marguerite.) Songez un peu à tout cela, milady; rappelez-vous bien qui vous êtes et qui je suis, et venez ensuite, si vous l'osez, me demander de vous prendre pour femme!

MARGUERITE.

C'est parceque j'y pense que je vous demande cela; et il faut que j'y pense bien pour surmonter l'horreur et le mépris que j'ai pour vous, milord.

CAMPBELL.

Ah! je vous rends bien tous vos sentiments pour moi, milady, ma belle maîtresse.

MARGUERITE.

Sa maîtresse!... Milord, vous savez que là où ne réussit pas la prière, il faut employer la force... Ouvrez les portes!...

(La porte du fond s'ouvre, et laisse voir un autel dressé et le ministre en habits sacerdotaux; celle de gauche s'ouvre aussi et montre une foule d'hommes armés d'épées, de haches et de poignards, et à leur tête Georges, qui regarde les bras croisés.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GEORGES; LE MINISTRE, au fond; HOMMES ARMÉS.

MARGUERITE.

Vous voyez... le ministre d'un côté, les meurtriers de l'autre... là l'autel, ici la tombe... Choisissez!

CAMPBELL.

C'est une infâme trahison... mais vous en serez les victimes... Au secours!

GEORGES.

Pas un cri! pas un mot, ou vous êtes mort! Ceci n'est pas une trahison; c'est une justice... Et voyez!... nous ne nous cachons pas, nous autres; l'on sait ce que nous faisons, et pourquoi nous le faisons... (A tous.) Cet homme qui est devant vous a, par violence, ravi l'honneur de ma mère, et, par violence, ma mère se fait rendre son honneur... Écoutez, milord, chacun fait suivant ses forces : vous vous servez de l'échafaud pour le crime, je me sers du poignard pour la justice. Vous avez des bourreaux, j'ai des assassins : chacun sa part, chacun son tour! (Lui prenant le bras violemment.) Donc, vous allez épouser ma mère à l'instant, ou, par mon père que vous avez fait tuer, je vais vous tuer!... Allez! vous autres, vous servirez de témoins... Allons, milord, la main à votre fiancée, et que Dieu vous soit en aide.

(Il étend le bras vers la porte du fond à droite, Campbel lui lance un regard de rage, saisit brusquement la main de lady Glenarvon, et entre avec tout le monde dans la chapelle.)

SCÈNE V.

GEORGES, seul.

Saints du ciel, je vous remercie d'avoir touché de crainte le cœur de cet homme! Maintenant ma mère est sauvée du déshonneur et moi de l'assassinat; car, si Campbell eût refusé ou lutté, je l'eusse fait assassiner certainement. A présent je n'ai plus besoin que de moi-même. Nous voilà seuls, égaux, face à face; il a sa haine, j'ai ma vengeance; c'est bien. (Allant à la porte.) Hâte-toi, hâte-toi, ministre de Dieu! car moi aussi, j'ai hâte, et je veux accomplir un sacrifice... Que les instants sont longs!... Ah! que d'idées vous viennent entre une pensée de mort et son exécution! comme je me rappelle toute ma vie, toutes mes joies, toutes mes douleurs! O mon enfance! ô mes amours! ô mon père! ô Clary! — Clary!... mais si je meurs dans ce combat, Clary, que fera-t-elle, et que deviendra son enfant? et si c'est son père!... car cet homme-là est son père, après tout. Chose horrible! être entre deux devoirs égaux, en-

tre la vengeance et la pitié, et ne pouvoir choisir! O mon Dieu! éclaire moi; que faire? que faire? (Regardant au dehors.) Qui vient là? Clary! eh bien, j'en accepte le présage. O Seigneur, j'aurai pitié de la pauvre femme... j'étouffera dans mon cœur la rage qui le dévore et la haine qui le brûle... je pardonnerai. Pardonner! oui... dussé-je mourir... et, quand mon heure sera venue, j'irai avec confiance vers toi, mon père, et je te demanderai si une bonne action ne vaut pas mieux que le sang d'un ennemi.

SCÈNE VI.

GEORGES, CLARY.

CLARY.

Ah! Dieu soit béni! Georges, je vous rencontre.

GEORGES.

Clary, nous nous étions promis de ne plus nous revoir.

CLARY.

Et je voulais tenir ma promesse, malgré la douleur que m'aurait causée votre absence... mais les circonstances m'ont forcée de venir.

GEORGES.

Comment?

CLARY.

Mon père, ennemi acharné de votre famille, ne veut pas qu'il reste un seul Glenarvon en Angleterre.

GEORGES.

Est-ce ma mort qu'il veut?... ô mon Dieu, si ce n'est que cela, laissez-le faire, Clary; je ne le maudirai pas maintenant.

CLARY.

Non, ce n'est pas cela.

GEORGES.

Veut-il que ma mère et moi nous disparaissions de la face de ce pays comme une race exterminée?... Eh bien, il sera satisfait! car nous voulons abandonner pour jamais cette terre qui est pour nous toute pleine de douleurs, tout ensemencée de tombeaux, toute peuplée de fantômes.

CLARY.

Non, non; ce n'est pas cela.

GEORGES.

Qu'est-ce donc?

CLARY.

Il vient de demander et d'obtenir contre vous et votre mère cet ordre de déportation en Amérique.

(Elle lui tend le parchemin.)

GEORGES, le prenant.

Nous, déportés!

CLARY.

Oui; mais, pendant qu'il erre dans Londres, à la recherche de cet ordre, vous avez le temps de vous échapper et de gagner la mer.

GEORGES, absorbé.

Déportés!...

CLARY, doucement.

Georges!

GEORGES, se réveillant.

Ah! oui... oui... Clary, vous avez raison... il faut... oui, nous allons nous échapper... Adieu!

CLARY.

Georges, laissez-moi rester encore.

GEORGES.

Non... non... Clary... c'est impossible... il faut nous séparer...

CLARY.

Pourquoi?

GEORGES.

Eh bien, je vous l'ai déja dit: votre présence ici pourrait éveiller les soupçons... Adieu.

CLARY.

Georges, vous ne me donnez seulement pas le baiser d'adieu?

GEORGES.

Pauvre femme! dans un instant, elle n'aura peut-être plus personne. (Haut.) Adieu donc, (il l'embrasse au front.) Clary! quoi qu'il arrive, pardonnez-moi et priez pour moi.

CLARY.

Que voulez-vous dire, Georges?

GEORGES.

Rien, rien! je ne sais, mais... au moment de nous quitter... Allez!... allez!

CLARY.

Eh bien! eh bien, non! je resterai; je sens qu'il y a un malheur qui pèse sur vous et sur moi... Non! quoi que vous puissiez dire et faire, je resterai.

GEORGES.

Clary! (A part.) O mon Dieu! (Haut.) Mais, Clary, vous oubliez qu'en restant ici vous me perdez, et qu'en partant vous pouvez nous sauver peut-être.

CLARY.

Ah! pardon! pardon! Georges! je cours chez mon père.... Tout!... tout pour vous! même mon dernier moment de bonheur... Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

GEORGES, puis CAMPBELL.

GEORGES, seul.

Le misérable!... et moi qui allais lui pardonner!... (Il va à la porte du fond à gauche et la ferme, puis il se place devant l'autre porte par où est sortie Clary.) Là!...

CAMPBELL, à part, sortant de la chapelle.

C'est fini!... les traîtres!... mais bientôt je serai vengé... (Il va à la porte où est Georges.) Monsieur!...

GEORGES.

Vous savez bien que l'on m'appelle milord, maintenant.

CAMPBELL.

Eh bien, milord, pourquoi me barrez-vous le chemin?

GEORGES.

Parceque je ne veux pas que vous sortiez, apparemment.

CAMPBELL.

Encore!... Mais cette fois vous êtes seul... et il y a plus d'une porte...

(Il va à celle de gauche au fond.)

GEORGES.

Fermée!

CAMPBELL, allant à la petite porte de droite.

Celle-ci?...

GEORGES.

Pas d'issue...

CAMPBELL.

Que me voulez-vous donc enfin?

GEORGES.

Oh! bien des choses... Je veux d'abord vous demander où vous allez de ce pas!

CAMPBELL.

Je m'en vais au conseil, à Westminster.

GEORGES.

Vous mentez, milord Campbell!

CAMPBELL.

Milord Georges!...

GEORGES.

Vous alliez chercher un ordre de déportation contre moi et contre votre femme... car ma mère est votre femme à présent.

CAMPBELL.

Eh bien, oui, j'allais chercher un ordre de déportation, parceque je vous hais de toute la haine de mon cœur; parceque je ne puis souffrir que vous viviez sur la même terre que moi; parceque je ne veux pas que vous viviez heureux, quelque part que ce soit; parceque je veux appeler sur vos têtes toutes les malédictions et tous les opprobres du monde; parceque je ne serai pas content jusqu'à ce que j'aie vu vos yeux s'éteindre dans les larmes et votre cœur se sécher dans la douleur.

GEORGES.

Eh bien, moi, je te remercie, Campbell, de ta haine et de ton infamie... Ma mesure de colère était pleine, tu viens de la faire déborder; et je t'en remercie!... Tu avais tué mon père et mon frère, et j'allais te pardonner; tu avais déshonoré ma mère, et j'allais te pardonner; parceque tu avais le droit de m'appeler ton fils... mais, à cette heure, tu veux nous déporter, moi, parmi les assassins, ma mère parmi les femmes perdues... Ah! je ne te le pardonnerai pas... et tu mourras!...

CAMPBELL.

Mais je ne mourrai pas sans vengeance, du moins; dans quelques instants l'on viendra vous chercher, l'ordre de déportation à la main.

GEORGES.

Détrompe-toi, milord!... cet ordre... le voilà!...

(Il le déchire.)

CAMPBELL.

O malédiction!... pas de vengeance!... tue moi donc!

GEORGES.

N'aie pas peur!... je veux te tuer, je ne veux pas t'assassiner.

CAMPBELL.

Un duel!

GEORGES.

Oui, un duel!... un duel à mort, sans pitié ni merci... un duel où l'un des deux restera... et si tu as besoin d'un défi... le voilà!...mon beau père!

(Il lui jette les morceaux de papier à la figure.)

CAMPBELL.

Oh! du sang! du sang! battons-nous!

GEORGES.

A l'instant.

CAMPBELL.

Le lieu?

GEORGES.

Cette chambre.

CAMPBELL.

Des armes?

GEORGES, décrochant deux épées à deux mains.

En voici!

CAMPBELL.

Des témoins?

GEORGES.

Dieu et mon père...

(Ils ramassent chacun une épée.)

CAMPBELL.

En garde!

(Ils se portent un coup violent.)

VOIX au dehors.

Mon père! mon père!

GEORGES.

On vient!... ils nous sépareraient peut-être... entrons là tous les deux! il n'en sortira qu'un.

CAMPBELL, passant le premier.

Oui, oui, qu'un seul.

(Ils entrent dans la chambre de gauche au fond et ferment la porte en dedans.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, CLARY.

MARGUERITE.

Qu'ai-je entendu?

CLARY, accourant échevelée.

On m'a dit que mon père était ici.

MARGUERITE.

C'est vrai... eh bien?

(On entend le cliquetis des épées.)

CLARY.

Eh bien, ils se battent!

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!

CLARY, secouant la porte.

Georges!... mon père!...

MARGUERITE, de même.

Georges!... Campbell!... mon fils!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGES.

La porte s'ouvre, Georges apparaît, sanglant, appuyé sur son épée.)

CLARY.

Georges!... mon sauveur!...

MARGUERITE.

Georges!... mon enfant!...

CLARY.

Et mon père?

GEORGES.

Je l'ai tué!...

CLARY, allant à la porte de droite, et revenant.

Lui!... tué par vous!

GEORGES.

Et moi par lui!...

MARGUERITE.

Toi aussi!... toi mourir!

GEORGES.

J'ai accompli mes destinées sur la terre : toutes deux vous étiez déshonorées; à toutes deux je vous ai rendu l'honneur, et maintenant je vous laisse veuves toutes deux.

CLARY et MARGUERITE, pleurant.

Ah! mon Dieu!...

GEORGES.

Le dernier des Campbell vient de mourir près de lui va mourir le dernier des Glenarvon... qu'avec nous meurent aussi nos haines de familles... Pour l'amour de moi... aimez-vous... l'une l'autre... Adieu!

(Il meurt.)

CLARY et MARGUERITE.

Ah!

(Elles se baissent sur lui.)

MARGUERITE, se relevant.

Il est mort!

CLARY, se relevant et lui tendant les bras.

Ma mère!...

MARGUERITE, la pressant dans les siens.

Ma fille!... nous!... vivons pour notre enfant!

FIN DE GLENARVON.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

ACTE II, SCÈNE VI.

MATÉO,

OU

LES DEUX FLORENTINS,

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Laurencin

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 1er MAI 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MATÉO	M. Raucourt.	UN JARDINIER	M. Marchant.
LE MARQUIS DE FIERAMONTE	M. Marius.	STELLA	Mme Blés.
JULIANI, jeune peintre	M. Surville.	MICHELA	Mme Astruc.
VENETTI	M. Tournan.	THÉRÉSA	Mme Cordier.
BONESCO	M. Charles Cabot.	LA SUPÉRIEURE	Mme Georges Cadette.
JÉRONIMO	M. Moessard.	DEUX PENSIONNAIRES.	Mme Aimée. Mme Joubert.
GIACOMO	M. Hippolyte.		

L'action se passe, vers le milieu du XVIIe siècle, à Florence pendant les quatre premiers actes, à Livourne au cinquième.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre ; les indications sont prises de la droite du spectateur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre modeste, servant d'atelier de peinture. Au fond une porte ouvrant sur un palier ; à gauche de cette porte une fenêtre donnant sur la rue ; à droite sur le côté une fenêtre ouvrant sur un jardin ; à gauche une porte conduisant à d'autres appartemens ; à droite, sur un chevalet, un tableau représentant un saint Michel ; à gauche, sur une chaise, un autre tableau représentant l'intérieur d'un atelier.

SCENE PREMIERE.

JULIANI, GIACOMO, MICHELA.

Au lever du rideau, Juliani est debout près de la fenêtre; il passe machinalement son pinceau sur sa palette et regarde à l'extérieur ; Giacomo ôte sa fausse barbe, la houppelande et le bonnet flamand avec lesquels il vient de poser et les met sur une chaise.

MICHELA, *entrant par la gauche.*

Me voilà, signor; je vous ai fait attendre... (*A Giacomo.*) Eh bien ! où est-il donc?

JULIANI, *regardant toujours au dehors.*

Ah !... la voici, je crois... non, non...

MICHELA, *à qui le modèle montre Juliani, allant à lui.*

Signor...

JULIANI, *sans la regarder*

Tu peux te retirer...

MICHELA.

Hein?... comment?

JULIANI, *la reconnaissant.*

Ah! pardon, ma chère Michela, je croyais parler à Giacomo...

Il fait signe à celui-ci, qui reprend ses vêtemens pendant ce qui suit.

MICHELA, *à part.*

Sa chère Michela... à la bonne heure, donc!... (*Haut.*) J'ai été bien long-temps; mais je viens du couvent.

JULIANI.

Oui, je sais, je vous ai aperçue...

MICHELA.

Ah! oui, au fait... de cette fenêtre, et si vous aviez eu besoin de moi, vous pouviez me faire un signe, ça m'aurait obligée, car on n'a pas trop chaud, même à Florence, quand on cause dans un jardin, au cœur de l'hiver... et il y avait déjà près d'une heure que Thérésa... (*Juliani va encore regarder à la croisée.*) Thérésa, vous savez la femme du jardinier; je suis la marraine de son dernier, et, quand je vais voir mon filleul, impossible de m'en aller; c'est comme avec toutes les sœurs et leurs pensionnaires.

JULIANI, *vivement.*

Ah!... vous causez aussi quelquefois...

MICHELA.

Ah! je crois bien!... ah! ah! je crois bien! dès qu'elles me voient entrer, c'est une joie... Ah! voici Michela! bonjour, Michela!... et alors elles me font jaser, babiller... il faut leur raconter tout ce qui se passe dans Florence.

On entend le bruit du canon.

JULIANI.

Ecoutez!...

GIACOMO, *prenant vite son chapeau.*

C'est le canon...

MICHELA, *allant à la fenêtre du fond.*

Et voici les juges du concours qui se rendent au palais du grand-duc.

JULIANI.

Allons, une heure encore, et mon sort sera décidé.

GIACOMO.

C'est vrai... bonne chance, signor!...

Il sort.

SCENE II.

MICHELA, JULIANI

MICHELA.

Oui, dans une heure tout Florence célébrera votre triomphe et viendra vous couronner du laurier d'or.

JULIANI, *tristement.*

Moi!

MICHELA.

Sans doute: le tableau que vous avez envoyé au concours est un chef-d'œuvre... Hier encore je m'étais glissée dans la foule qui se pressait au palais Pitti... un groupe nombreux s'était arrêté devant votre superbe descente de croix, et j'entendais répéter de tous côtés: Quelle vérité!... quelle vigueur! quelle richesse de coloris!...

JULIANI.

Ils disaient cela!... ah! s'il était vrai!... (*regardant le jardin*) je pourrais espérer peut-être... (*A part.*) Ah! Stella!...

MICHELA.

Espérer!... mieux que cela!... vous dis-je... Un tableau admirable, pour lequel j'ai posé dix fois en Madeleine et soixante pour la Vierge...

JULIANI.

Bonne Michela!... que ne vous dois-je pas pour tant de complaisance!...

MICHELA.

Oh! ne parlons pas de cela; je l'ai fait de bon cœur, et je suis toute prête à recommencer; j'oubliais même que j'étais rentrée pour cela.

JULIANI.

C'est inutile, je vous remercie, il me serait impossible de travailler en ce moment; l'incertitude, l'espoir, la crainte..

MICHELA.

Allons, allons, du courage donc!...

JULIANI.

Ah! c'est que vous ignorez, Michela, que pour moi cet arrêt qu'ils vont prononcer... (*d'une voix sombre*) c'est la vie ou la mort!...

MICHELA.

Bonté divine! que dites-vous?

JULIANI.

N'importe, cette incertitude me tue, il faut que je sache...

MICHELA.

Où allez-vous?

JULIANI, *avec résolution.*

Au palais.

Il sort précipitamment.

SCENE III.

MICHELA, *seule, puis* VENETTI.

MICHELA, *courant au fond.*

Ah! signor... signor Juliani!... ah! bien oui? il ne m'entend pas, je voulais lui proposer d'aller m'informer moi-même... car on ne sait pas ce qui peut arriver, son tableau est magnifique; mais les juges se trompent si souvent sans le vouloir, même lorsqu'ils ne se trompent pas exprès... et alors je ne lui aurais appris son malheur qu'avec des ménagemens; pauvre jeune homme!... il aime tant son art, et la gloire, c'est sa passion... (*soupirant*) sa seule passion, hélas! car il ne s'aperçoit seulement pas que je l'aime, moi!... Ah! la gloire!... elle nous fait bien du tort: je ne sais ce qu'en pensent les autres femmes; mais moi, je la déteste de tout mon cœur...

Elle reste pensive et rêveuse.

VENETTI, *entrant par le fond.*

Peut-on entrer? (*il s'avance jusqu'à Michela*) peut-on entrer?

MICHELA.

Ah! c'est vous, signor Venetti?

VENETTI.

Moi-même; je croyais trouver ici le signor Juliani; savez-vous s'il a terminé?

MICHELA, *lui montrant le tableau.*

Voyez.

VENETTI, *s'approchant.*

Oh!... oh!... très-bien!... oh! très-bien! je défie l'œil le plus exercé de s'apercevoir maintenant... quel bonheur!... un Rubens, où ce grand peintre s'est représenté lui-même dans l'atelier de son élève Van-Dich... un tableau qui a coûté quatre mille ducats!...

MICHELA.

Quatre mille ducats!...

VENETTI.

Pas moins; aussi jugez de mon effroi lorsque le valet maudit à qui j'avais donné l'ordre de le suspendre dans le cabinet de monseigneur le laissa choir... Dieu me préserve de jamais me rompre un membre... je ne suis pas né d'hier, et je me fais une idée de ce qu'on peut souffrir en pareil cas... mais j'aurais préféré cent fois...

MICHELA.

Vous en rompre un?

VENETTI.

Voir cet homme se casser les deux bras et les deux jambes, j'en aurais éprouvé moins de douleur.

MICHELA, *avec ironie.*

Vraiment?...

VENETTI.

Je crois pouvoir l'affirmer; mais enfin, grâce au pinceau de votre jeune hôte, tout est réparé. (*Regardant autour de lui.*) Savez-vous qu'il a du talent, et que voilà un archange saint Michel, je suis sûr que c'est encore vous qui aurez posé.

MICHELA.

Le signor Juliani n'est pas riche, et depuis quelque temps les modèles sont hors de prix.

VENETTI.

C'est tout-à-fait bien... de la verve, des idées, et qui n'en aurait pas auprès de vous, des idées et du talent? vous en donneriez à l'homme le plus stupide... et tenez, moi, tout le premier, je n'ai jamais touché un crayon, ni un pinceau... eh bien! dès que je vous regarde je me sens capable de vous peindre (*mouvement de Michela*) ma flamme sous les couleurs les plus séduisantes.

MICHELA.

Signor Venetti, vous m'aviez promis qu'il ne serait plus question...

Elle veut se retirer.

VENETTI, *l'arrêtant.*

Eh bien... non!... je me tairai, ingrate!... mais vous vous repentirez plus tard de m'avoir préféré ce petit Juliani.

MICHELA.

Que voulez-vous dire?

VENETTI.

Oh!... oh!... croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçu? vos attentions, vos complaisances...

MICHELA.

Je ne fais que mon devoir, le signor Juliani habite chez moi...

VENETTI.

Ah! signora, vous ne savez pas ce que c'est que d'être la femme d'un artiste, et jeune encore.. croyez-moi... je ne suis pas né d'hier...

MICHELA.

Que voulez-vous?... mon premier mari avait soixante ans...

VENETTI.

Et vous ne seriez pas fâchée de faire la différence?

MICHELA.

Dam!...

VENETTI.

Eh bien! moi...

MICHELA, *avec ironie.*

Oh! vous, vous n'êtes pas né d'hier.

VENETTI.

Je cours encore après mes quarante-six printemps.

MICHELA.

Oui; mais vous allez assez vite pour les attraper avant trois mois, malgré vos rhumatismes...

VENETTI, *avec mystère.*

Et puis je suis riche, j'ai des économies...

MICHELA.

Un majordome, ça va sans dire...

VENETTI.

Et je vous apporterais en mariage un magot... assez... un fort joli magot...

MICHELA.

Oh! joli, c'est-à-dire...

VENETTI.

Enfin un magot fort agréable.

MICHELA.

Je n'en doute pas; mais je veux épouser un homme libre...

VENETTI.

A cela ne tienne, je quitterai monseigneur...

MICHELA.

Monseigneur, c'est facile; mais les rhumatismes?

VENETTI.

Encore? mais non... une fraîcheur, une simple fraîcheur, suite d'un accident... et tenez, Michela, étonnez-vous que j'abhorre les artistes; c'est encore un de ces êtres-là qui fut la cause de la catastrophe...

MICHELA.

Comment?

VENETTI.

Vraiment, oui... il y a de cela dix-huit ans, j'étais au service du comte de Castellano; ce seigneur allait épouser la fille du marquis de Fieramonte.

MICHELA.

Votre maître actuel...

VENETTI.

Précisément: le marquis, enthousiaste des beaux-arts, avait accueilli chez lui un jeune peintre anglais dont on vantait l'immense talent; ce monstre, qui était doué de l'extérieur le plus agréable, séduisit la fille du marquis.

MICHELA.

Ah!...

VENETTI.

Le comte mon maître conçut des soupçons, et un soir nous surprîmes le suborneur au moment même où il allait pénétrer dans le palais; nous l'attaquons vaillamment...

MICHELA.

Deux contre un...

VENETTI.

Deux, non, nous étions trois; le lâche séducteur se défendait comme un lion; et je ne sais pas ce qui serait arrivé, lorsque je vis accourir Matéo.

MICHELA.

Matéo!...

VENETTI

Oui, un jeune drôle, élevé dans le palais de monseigneur, et qui était d'intelligence avec les amans; comme il n'avait pas d'armes, je me précipitai sur lui.

MICHELA.

Vaillamment...

VENETTI.

Mais il m'arrache mon glaive, me saisit, m'étreint dans ses bras, en me disant, l'insolent, que je ne valais pas un coup d'épée; et m'entrainant vers l'Arno qui coulait près de là... plof! dans le fleuve! au mois de décembre! je sortis de l'eau avec une fluxion de poitrine.

MICHELA.

Et la fraîcheur en question...

VENETTI.

Vous l'avez dit, et sans des bateliers qui m'aperçurent, ma foi... Quant au comte, mon maître, percé d'outre en outre... mort... on fit chercher son meurtrier et le mien; mais l'artiste et Matéo avaient disparu pour jamais, car depuis ce temps...

MICHELA.

Et la fille du marquis?

VENETTI.

La signora Angela... chut! je ne puis vous en dire davantage, car c'est afin de garder à jamais le secret sur les suites de cet événement lugubre que le marquis de Fieramonte, m'a pris à son service.

MICHELA, *remontant la scène.*

Alors...

VENETTI, *la retenant.*

Mais ce que je ne puis confier à une étrangère, je le dirais à ma femme, donc, si vous tenez absolument à le savoir...

MICHELA.

Je ne suis pas curieuse.

VENETTI.

Charmante Michela!

Il lui prend la taille.

MICHELA, *se dégageant.*

Voulez-vous que je fasse porter votre tableau?

VENETTI.

Non, non, merci... (*il va prendre le tableau*) je vais moi-même... (*Fausse sortie.*) Ah! j'oubliais: dites-moi, signora, dans sa dernière lettre, monseigneur me charge de trouver une personne de votre sexe, respectable, discrète, dont les principes, les mœurs et l'âge...

MICHELA.

J'entends, une duègne; votre maître voudrait-il donc se remarier... et... craindrait-il...?

VENETTI.

Ne plaisantons pas...

MICHELA.

Attendez... oui, je crois que j'ai votre affaire, une vieille dame, qui a élevé les deux filles de la duchesse de Villabella.

VENETTI.

Eh bien! voyez-la... je reviendrai tantôt.

MICHELA.

Ah! encore un prétexte...

VENETTI.

Voulez-vous donc me priver même de votre vue, cruelle?...

Il lui prend la taille.

SCENE IV.

LES MÊMES, JULIANI

JULIANI, *avec colère.*

Saverino!... Saverino vainqueur!...

MICHELA.

Ciel!...

JULIANI, *se plaçant entre eux.*

C'est Saverino qu'ils ont proclamé!... Saverino, ce plat intrigant, cet homme sans talent, sans imagination et sans ame; ils ont couronné son portrait de la courtisane Olivia!

MICHELA

Il serait possible!...

JULIANI.

Oui, parce que la courtisane Olivia est la maîtresse du prince Pandolfo.

MICHELA.

Quelle indignité!...

JULIANI.

Oui, n'est-ce pas? Ils n'ont pas craint de flétrir par cette lâche flatterie le noble nom d'artiste! (*Riant de rage.*) Ah! ah! Saverino artiste! Saverino couronné! vainqueur!... c'est à briser sa palette et ses pinceaux!

Il s'élance vers la table où est sa palette.

MICHELA.

Grand Dieu!...

VENETTI, *le retenant.*

Jeune homme, modérez-vous!...

JULIANI.

Non! non!...

VENETTI.

Jeune homme, vous êtes jeune, vous avez du talent, permettez un conseil, je ne suis pas né d'hi...

JULIANI.

Laissez-moi!... ah!...

Il tire son stylet et déchire un de ses tableaux placé près de la porte du fond à droite.

MICHELA.

Que faites-vous?...

Juliani court au tableau de Venetti qui l'a remis sur la chaise.

VENETTI, *le retenant.*

Grand Dieu! mon tableau!...

JULIANI.

Laissez-moi, vous dis-je!

VENETTI.

Du tout, je m'y oppose; les vôtres tant qu'il vous plaira; mais celui-ci, ce précieux Rubens, jamais!...

JULIANI.

Retirez-vous! sortez!...

VENETTI, *mettant son tableau sous son bras.*

Volontiers... (*Juliani a été au tableau de l'archange. Michela s'est placée devant et l'arrête.*) Prenez garde, signora, le chagrin le rend fou...

Juliani va vers lui, Venetti se sauve à toutes jambes, Juliani jette son stylet sur la table et tombe anéanti sur un siége.

SCENE V.

JULIANI, MICHELA.

MICHELA.

Eh bien, signor, eh bien!... est-ce qu'il faut se désespérer ainsi?

JULIANI, *accablé.*

Ah! Michela!...

MICHELA.

Voyons, soyez raisonnable, je vous en prie, calmez-vous, vous serez plus heureux une autre fois.

JULIANI, *d'une voix sombre.*

Une autre fois!... oui, dans quelques années, n'est-ce pas? lorsqu'il sera trop tard... Ah! Michela!... laissez-moi... je veux... je désire être seul.

MICHELA.

Non, signor, non, je crains trop pour notre saint Michel... mais regardez, regardez-le donc, et dites-moi si ce ne serait pas grand dommage de l'avoir traité comme cette étude de Reynolds? sans me flatter, c'est ce que nous avons fait de mieux...

JULIANI.

Oui, oui; mais que m'importe maintenant, Michela?

MICHELA.

Je ne vous quitterai pas, vous dis-je: voyons, vous m'avez dit cent fois que pour une ame d'artiste il n'y avait pas de chagrin qui ne disparût pendant la création de son œuvre... Eh bien! faites un effort sur vous-même, prenez vos pinceaux...

JULIANI.

Moi!

MICHELA, *les lui présentant.*

Oui, vous...

JULIANI, *frappé d'une idée, à part.*

Ah!... (*A Michela.*) Eh bien, soit, vous avez raison...

MICHELA.

Vous consentez?

JULIANI.

Oui... (*A part.*) Je n'ai que ce moyen de l'éloigner. (*Haut.*) Allez vous préparer...

MICHELA.

C'est cela, faudra-t-il encore prendre l'épée et le bouclier... (*Juliani redevient pensif et ne répond pas.*) Signor!

JULIANI.

Oui, oui, allez, je vous attends...

MICHELA.

Je descends chez moi, et je reviens bien vite... (*A part en s'éloignant.*) Le premier moment est passé, le travail fera le reste... mais quelle passion que celle de la peinture!...

SCENE VI.

JULIANI, *seul.*

C'en est donc fait, l'arrêt est prononcé! Ah! mes rêves de gloire et d'amour... est-ce donc ainsi que vous deviez finir?... Allons, point de faiblesse? le moment prévu depuis long-temps est arrivé, n'hésitons pas... (*Allant à la fenêtre.*) Mais du moins qu'elle sache que ma dernière pensée fut pour elle... (*Il prend une feuille de papier et écrit au crayon.*) « Stella, pour briser » l'obstacle qui nous sépare j'ai combattu sans » repos et sans relâche; pour m'élever jusqu'à » toi j'ai voulu de mon nom plébéien et obscur » faire un nom glorieux et illustre : le sort m'a » vaincu, j'ai succombé dans la lutte, et mainte- » nant je vais mourir... adieu, noble fille, ma » Stella, adieu!... » (*Il écrit encore quelques mots, ploie le papier et va à la fenêtre.*) Ah! oui! oui, c'est elle... O mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné encore ce dernier instant de bonheur... Stella... (*Il lui jette le papier. La porte s'ouvre avec précaution, Matéo paraît et examine l'appartement.*) Stella!... adieu?...

Juliani va pour prendre son stylet; mais Matéo s'élance vers la table et le lui arrache.

SCENE VII.

MATÉO, JULIANI.

MATÉO.

Pardon, signor; après moi, s'il vous plaît...

JULIANI.

Que signifie...?

MATÉO, *prêtant l'oreille.*

Chut!... vous aurez toujours le temps de vous tuer; d'ailleurs, si vous y tenez absolument, les moyens ne manquent pas; moi, c'est différent, je tiens à ma vie, et je n'ai que votre stylet pour la défendre, ainsi vous permettez?

JULIANI.

Mais qui êtes-vous?

MATÉO.

Que vous importe?

JULIANI.

Mais...

MATÉO.

Est-ce que je vous demande qui vous êtes, moi? (*Mouvement de Juliani.*) Silence, je crois entendre... (*il court à la porte*) non, rien... Les sbires auront enfin perdu ma trace.

JULIANI.

Les sbires?

MATÉO, *à lui-même.*

Quant à l'autre, je ne le crains pas, avant qu'on ne l'ait repêché, j'aurai le temps...

JULIANI.

Vous êtes poursuivi?

MATÉO.

Précisément... oh! rassurez-vous, je suis un honnête homme, un de vos confrères.

Il montre les tableaux.

JULIANI.

Un artiste?...

MATÉO.

Oui.

JULIANI.

Et comment?

MATÉO.

Sauvez-moi d'abord, et je vous expliquerai tout plus tard; écoutez... (*Il court à la fenêtre du fond.*) La foule entoure cette maison, les sbires y pénètrent. (*Il ferme la porte.*) Ah! ils ne me prendront pas vivant.

Il brandit son stylet.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MICHELA.

Elle a mis une cuirasse par-dessus ses habits, elle est coiffée d'un casque et tient une longue épée.

MICHELA, *entrant et poussant un cri d'effroi.*

Ah!

MATÉO.

Rassurez-vous, signora, vous n'avez rien à craindre, je suis un ami du signor. . (*A Juliani.*) Dites comme moi, je vous prie.

MICHELA, *tremblante.*

Un... un ami?

JULIANI.

Oui, ma chère Michela.

MATÉO, *qui cherchait des yeux autour de lui, prenant la fausse barbe de Giacomo et se la posant.*

Eh! vite, donnez-moi ce chapeau, et ce surtout...

Il montre la houppelande.

JULIANI.

Quel est votre dessein?

MATÉO, *s'habillant à la hâte.*

Ne vous ai-je pas dit que j'étais un confrère? je vais vous le prouver; ils peuvent arriver, je les défie bien maintenant de reconnaître...

MICHELA.

Qui?

MATEO.

Qui? (*Prenant la palette et les brosses.*) Si gnora, je suis pour le moment un peintre hollandais, maître Van-Brick, Van-Brock, comme vous voudrez... Chut! je les entends; attention, vous mon brave saint Michel, à votre poste (*il la fait monter sur un gradin placé à droite du chevalet*), e ne tremblez donc pas ainsi; est-ce que je tremble moi?

On frappe à la porte du fond.

SCENE IX.

LES MÊMES, BONESCO.

BONESCO.

Ouvrez, de par la justice!...

MATÉO, *à Juliani.*

Ouvrez, à la justice.

BONESCO, *paraissant, aux sbires.*

Visitez toutes les chambres, qu'on le saisisse et qu'on me l'amène; je veux l'interroger immédiatement, mort ou vif, allez...

JULIANI, *qui suit avec inquiétude le pinceau de Matéo.*

Prenez garde, ce n'est pas le ton...

MATÉO.

Soyez tranquille... (*A part.*) Ce n'est pourtant pas si mal pour un peintre d'enseignes; je me sens en verve.

BONESCO, *descendant la scène.*

Ah! voyons un peu!... (*A Michela, mettant ses lunettes.*) Qui êtes-vous? (*Il s'approche d'elle. Michela l'écarte avec son épée, il recule effrayé.*) Une arme! (*Appelant.*) Holà!

MICHELA.

Pas si près, signor Bonesco.

BONESCO, *levant la tête et la reconnaissant.*

Ah! c'est vous, signora? (*Regardant autour de lui.*) Eh! mais, au fait, je me reconnais. (*A Juliani.*) Serviteur, pardon, mais la vue de ce glaive, et puis je suis si troublé en ce moment...

Il cherche autour de lui, va regarder à la porte de gauche et y fait entrer des sbires.

JULIANI.

Que faites-vous?... (*A Matéo, en l'arrêtant.*) Ne touchez pas à la figure.

MATÉO.

Il me semble pourtant qu'un peu de vermillon sur les joues..

JULIANI.

Arrêtez, vous dis-je... travaillez à la tunique, à l'épée, si vous voulez...

MATÉO.

A l'épée, bien c'est ma spécialité..

JULIANI, *à part.*

C'est un peintre de batailles...

MATÉO, *à part.*

J'en ai tant fait... A l'épée d'or, à l'épée d'argent, on loge à pied...

BONESCO, *aux sbires qui paraissent au fond.*

C'est inconcevable! nous l'avons pourtant vu entrer dans cette maison...

MICHELA.

Qui donc?

BONESCO.

Un infâme meurtrier que nous poursuivons.

MICHELA *et* JULIANI.

Un meurtrier!

MATÉO *à Juliani.*

N'en croyez rien... (*A Michela, qui tremble.*) Que faites-vous donc? tenez mieux votre épée, ne l'agitez pas ainsi.

JULIANI.

Vous disiez, signor...

BONESCO.

Ah! oui, il s'agit, dis-je, d'un misérable qui en passant sur le pont Saint-Jean vient de précipiter le majordome du marquis de Fieramonte dans l'Arno...

MICHELA.

Bah! le signor Venetti?

BONESCO, *faisant le signe de plonger*

Je l'ai vu...

MICHELA, *riant.*

Ah! ah! ah!...

BONESCO.

Vous riez, signora; savez-vous que du froid qu'il fait l'infortuné pouvait perdre la vie.

MICHELA.

Eh! non!.. le signor Venetti a l'habitude de prendre des bains dans l'Arno.

BONESCO.

En décembre?

MICHELA.

Oui, une fois tous les dix-huit ans.

MATÉO, *étonné.*

Que signifie...?

MICHELA.

Vous verrez qu'il en sera quitte pour une fraîcheur, (*à part*) cela fera deux...

BONESCO.

Je le désire; au reste nous l'avons transporté à l'infirmerie du couvent voisin, où il reçoit les premiers secours pendant que nous cherchons l'audacieux... (*A Juliani.*) Quel est cet étranger?

JULIANI.

Un peintre hollandais, maître Van...

ENSEMBLE.

JULIANI.

Brick!

MICHELA.

Brock!

BONESCO.

Hein?

MATÉO, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, signor, si je n'interromps pas mon travail pour vous présenter mes civilités; mais ce que je fais en ce moment exige toute mon attention... la position est difficile, et je ne m'en tirerai qu'avec beaucoup de prudence.

BONESCO.

Je conçois... faites, signor, je serais désespéré... (*Aux sbires, qui entrent par la gauche.*) Eh bien! personne encore? alors il faut y renoncer; suivez-moi, nous interrogerons le signor Venetti, qui nous donnera le signalement exact.

MATÉO.

Pardon, si je ne vous reconduis pas, signor.

BONESCO.

Ne vous dérangez pas... Arche donc

Ils sortent.

SCENE X.

JULIANI, MATÉO, MICHELA.

MATÉO, *jetant ses brosses, sa barbe et ôtant la houppelande.*

Ah! enfin...

MICHELA, *descendant du piédestal.*

Ouf!...

Elle quitte la cuirasse et le casque pendant ce qui suit.

JULIANI, *l'interrompant.*

Nous sommes seuls, et j'espère que vous allez nous apprendre...

MATÉO.

Je vous dois bien cela. Oui, signor, pour reconnaître votre généreuse hospitalité, je vous dirai avec franchise qui je suis et même ce que j'ai vu ; car pour justifier ma conduite envers ce Venetti, il faudra vous parler d'un temps fort éloigné de nous.

MICHELA, *avec curiosité.*

C'est égal, c'est égal. (*A part.*) J'en ai des impatiences.

MATÉO.

J'avais six ans à peine lorsqu'un jour que j'errais dans Florence, seul, abandonné, mourant de faim; une jeune fille, belle, noble et riche eut pitié de moi : grâce à la signora Angela, je trouvai un asile dans le palais de son père.

MICHELA, *frappée.*

Angela!

MATÉO.

Pardon; mais je viens de prononcer un nom qui réveille en moi tant de souvenirs douloureux... quinze années s'écoulèrent, et durant ces quinze années il ne se passa pas un jour qui ne fût marqué par un bienfait de la signora envers le pauvre orphelin... et moi dont le seul bonheur eût été de donner ma vie pour l'ange qui me l'avait conservée, je reprochais au ciel de ne pas m'en offrir l'occasion...elle se présenta pourtant, et maudit soit ce moment!

Il s'arrête de nouveau.

JULIANI.

Poursuivez.

MATÉO.

Pendant une absence de son père, la signora avait épousé secrètement un étranger, artiste comme vous...

JULIANI.

Un artiste !

MICHELA, *le regardant avec étonnement.*

Ah!

MATÉO.

Je prévoyais que cette liaison lui serait fatale, et je tentai de l'en détourner; mais elle me dit : «Je l'aime, et je meurs si je ne suis sa femme.» Je ne songeai donc plus qu'à veiller sur eux pour écarter le danger qui les menaçait. Le sort trahit mon zèle, et ce fut en vain que j'arrachai l'homme qui lui était si cher au fer des assassins et que son rival perdit la vie dans ce combat qu'il avait provoqué.

MICHELA.

Plus de doute... c'est lui.

MATÉO.

Le père de la signora sut tout : sévère, impitoyable, il fut sourd à ses supplications et la jeta dans un couvent, tandis que sir Reynolds (*mouvement de Juliani*) était condamné à mort pour avoir tué le rejeton d'une famille puissante.

Il s'arrête encore.

JULIANI.

Et vous?

MATÉO.

Moi? il ne me restait plus qu'un moyen de prouver mon dévouement à la signora; je m'attachai à la fortune de l'artiste malheureux et fugitif, je jurai de lui consacrer ma vie, et j'ai tenu mon serment.

JULIANI, *lui serrant la main.*

Bien! bien!

MICHELA, *attendrie.*

Oh! oui, c'est bien!

MATÉO.

Nous errâmes long-temps aux environs de Florence; mais, poursuivis sans relâche, il fallut partir enfin... le cœur brisé, l'ame déchirée, quelques heures après avoir reçu de la signora une lettre... la dernière!

MICHELA.

Ah! pauvre femme!

MATÉO.

Oui, morte! en donnant le jour à une fille que nous avions le projet de soustraire à nos ennemis lorsque notre retraite fut découverte : forcés de quitter précipitamment la Toscane, une inconcevable fatalité nous en a toujours éloignés depuis.

JULIANI, *à part, en regardant le jardin.*

Ah! Stella, est-ce donc le sort...?

MATÉO, *pressant sa narration.*

Après mille événemens, mille traverses qu'il est inutile de vous raconter, nous nous étions embarqués à Calcutta pour gagner l'Angleterre, lorsque nous fîmes naufrage sur les côtes du Brésil. Ce dernier coup anéantissait toutes nos espérances, mon maître en fut accablé; une maladie cruelle le mit aux portes du tombeau, et depuis lors, toujours faible, souffrant, il ne dut plus compter que sur moi, et Dieu sait! cependant, à force de broyer ses couleurs, de préparer sa palette, j'avais acquis quelques notions... (*A Juliani.*) Au reste, je viens de vous montrer un échantillon de mon talent.

Juliani, plongé dans une profonde réflexion, ne répond pas.

MICHELA.

Oui, oui, et je comprends maintenant...

MATÉO, *reprenant son air franc et presque enjoué.*

Cela m'a pourtant suffi, signora, pour lui donner du pain... en six mois j'ai fait toutes les enseignes de Rio-Janeiro.

MICHELA.

Des enseignes! miséricorde! notre saint Michel l'a échappée belle!

Juliani est allé à la fenêtre du jardin.

MATÉO.

Oh! j'ai peint aussi de très-grandes toiles pour des géans, des rhinocéros, des dromad... enfin je tentai le décors, des coulisses je passai bientôt sur la scène et je devins comédien. Cela me réussit, et, après deux ans de succès, mes économies me permirent de payer le passage de mon maître et le mien sur un navire qui nous a débarqués à Londres il y a trois mois. Là, mon maître trouva une somme assez considérable que lui avait laissée un parent mort depuis peu de temps.

MICHELA.

A la bonne heure!

MATÉO.

Vous devinez sans doute maintenant ce qui nous a ramenés à Florence; je voulais partir seul; mais malgré son état de souffrance, malgré la condamnation qui pèse toujours sur sa tête, mon maître a voulu me suivre.

MICHELA.

Je conçois ça... un père...

MATÉO.

Mais, à peine arrivés, ma mauvaise étoile a conduit Venetti sur mon passage : il m'a reconnu, et se doutant que je n'étais pas venu seul à Florence, le misérable m'a menacé de me faire jeter dans un cachot où les tortures me forceraient à dire où est mon maître. Déjà la foule s'assemblait, le désespoir, la fureur se sont emparés de moi, et...

MICHELA.

Et vous vous êtes emparé de Venetti, et pour qu'il ne vous fît pas jeter au cachot, vous l'avez... très-bien! à votre place, j'en aurais fait autant... (*se reprenant*) si j'avais pu, bien entendu. Touchez là, mon brave Matéo!

MATÉO, *étonné.*

Matéo!

MICHELA.

Oui, oui, vous êtes un digne garçon, et le ciel n'est pas juste, ou vous réussirez dans votre entreprise. Si pour cela vous avez besoin d'auxiliaire, je m'appelle Michela, j'ai l'œil vif, l'oreille fine, la langue leste, le pied léger et tout ça à votre service.

MATÉO, *lui prenant la main.*

J'accepte.

MICHELA, *montrant Juliani qui est revenu à sa place.*

Et voilà le signor Juliani qui, j'en suis sûre... eh bien! à quoi pense-t-il donc?

Elle va à lui.

MATÉO, *baissant la voix.*

Je m'en doute... et si vous vous intéressez à lui, laissez-nous seuls un instant.

MICHELA.

Que voulez-vous dire? quelque danger le menacerait-il?

MATÉO.

Allez!

MICHELA.

J'obéis, oui. (*Regardant Juliani avec inquiétude.*) Oui, mais... (*A Matéo.*) Vous me promettez..... (*Il lui fait signe de sortir.*) Je m'en vais, je m'en vais.

Elle sort par la gauche.

SCENE X.

JULIANI, MATÉO.

MATÉO, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien! signor, vous savez qui je suis. Pour répondre à votre confiance, je ne vous ai rien caché, je n'ai pas hésité à vous dire un secret qui vous rend maître de ma vie. (*Juliani lui donne la main.*) Oh! je suis bien tranquille pour moi, et si je tremble maintenant, c'est pour vous. (*Mouvement de Juliani.*) Ne craignez rien, nous sommes seuls... (*Avec amitié.*) Signor Juliani, ne me direz-vous pas à votre tour le secret de votre douleur? vous vouliez mourir?

JULIANI.

C'est vrai.

MATÉO.

Et pourquoi? A votre âge faut-il donc ainsi désespérer de l'avenir?

JULIANI.

L'avenir! ah! je ne le prévois que trop... vous me l'avez montré vous-même.

MATÉO.

Moi!

JULIANI.

Oui, pour moi la proscription, la misère, et pour elle, la mort!

MATÉO.

Pour elle? ah! malheureux! que dites-vous? quoi! vous aussi?

JULIANI.

Oui, moi aussi, j'aime une jeune fille riche et noble.

MATÉO.

Son nom?

JULIANI.

Stella.

MATÉO.

Celui de ses parens?

JULIANI.

Je l'ignore, elle l'ignore elle-même; mais il doit être illustre, car on ne reçoit à l'abbaye de Sainte-Rosalie (*il montre la fenêtre du jardin*) que les enfans des premières familles de Florence.

MATÉO.

En effet.

JULIANI, *avec désespoir.*

Vous voyez donc bien qu'elle ne peut être à

moi... adieu, laissez-moi, car j'ai écrit à Stella que j'allais mourir, et je serais un lâche...

Un bouquet lancé de l'extérieur, par la fenêtre qui donne sur le jardin, tombe à ses pieds ; le jour baisse peu à peu.

MATÉO.

Hein? (*Il court à la fenêtre.*) Personne.

JULIANI, *ramassant le bouquet, et trouvant un billet qui y est attaché.*

Un billet! ah! d'elle, sans doute.

MATÉO.

Lisez.

JULIANI, *hésitant.*

Ah! je ne sais, peut-être n'aurais-je plus le courage d'accomplir ma résolution, et il le faut!

MATÉO, *prenant le billet.*

Il faut... il faut lire ce billet. (*Il lit.*) «Vivez,» (*S'interrompant.*) J'en étais sûr; en pareil cas, les femmes ont cent fois plus de bon sens que nous. (*Reprenant la lecture.*) « Au nom du ciel, » vivez, vivez pour moi... » (*A Juliani.*) Vous entendez? mais écoutez, ce n'est pas tout encore... (*Il parcourt quelques lignes.*) Ciel! qu'ai-je lu! est-il possible!

JULIANI.

Qu'avez-vous?

MATÉO.

Ce que j'ai... ce que... (*Il veut lire, son émotion l'en empêche.*) Ah! tenez, tenez, à votre tour, lisez, car moi, je...

Il court à la fenêtre.

JULIANI, *lisant.*

« Une lettre de ma mère, et qui devait m'être » remise le jour où j'atteindrais ma dix-septième » année, a été déposée aujourd'hui dans ma cel- » lule par une main inconnue et m'a révélé enfin » le secret de ma naissance. Ma mère était la » fille du marquis de Fieramonte, mon père un » étranger nommé Reynolds. » (*S'interrompant.*) Reynolds!

MATÉO, *avec transport.*

Oui, Reynolds l'artiste, Reynolds mon maître, mon ami : comprenez-vous à présent? et sa fille est là, près de moi, sa fille, son enfant! et vous l'aimez, elle vous aime... quel bonheur!... Ah! maintenant je suis sûr de réussir.

Il se jette au cou de Juliani.

JULIANI.

Comment! que voulez-vous dire?

MATÉO, *se calmant.*

Oui, c'est juste, du calme... en vérité, je ne me reconnais plus, voilà que je perds la tête comme un enfant (*mouvement de Juliani*) un amoureux. Ah! elle est là, dans cette abbaye... eh bien, nous l'enlèverons, nous la rendrons à son père, nous partirons tous ensemble pour l'Angleterre, et vous l'épouserez.

JULIANI.

Moi!

MATÉO, *riant.*

A moins pourtant que vous ne vous obstiniez, (*il fait le geste de se poignarder*) car alors...

JULIANI.

Ah! quand vous m'offrez le bonheur...

MATÉO.

J'ai donc bien fait de vous arrêter?

JULIANI, *lui serrant la main.*

Ah! vous m'avez sauvé deux fois la vie... (*mouvement de Matéo*) oh! si...

MATÉO.

Eh! mon Dieu, trois fois même, si vous voulez; mais n'en parlons plus; au reste, vous n'êtes pas le seul à qui cela va rendre service.

JULIANI.

Comment?

MATÉO.

Sans doute; en venant à Florence, sir Reynolds et moi, nous éprouvions un doute cruel: en supposant que nous puissions arriver jusqu'à sa fille, voudrait-elle quitter les lieux qui l'ont vue naître, renoncer aux avantages, à l'éclat d'une fortune brillante? n'était-il pas à craindre que les instances d'un père, dont on ne lui avait parlé qu'avec colère et mépris, sans doute, n'eussent aucun pouvoir sur son cœur?

JULIANI.

Eh bien, alors, sir Reynolds pourrait invoquer l'appui des lois.

MATÉO.

Vous oubliez que lui-même est proscrit, condamné, forcé de se cacher! Non, non, tout dépend de la signora et de vous.

JULIANI.

De moi!

MATÉO.

Assurément : elle vous aime, si la voix d'un ami dévoué et celle d'un père ne suffisaient pas, la vôtre achèverait de la décider; ainsi, vous le voyez, il est heureux pour tous que je vous aie rencontré (*avec intention*) et empêché... Encore une fois, je réponds du succès, nous parviendrons jusqu'à elle.

JULIANI.

Comment?

MATÉO.

Comment, comment! je n'en sais rien; mais Matéo ne fait jamais une promesse sans la tenir: (*reprenant la fausse barbe*) c'est une originalité, une bizarrerie de mon caractère. Le jour tombe, venez, suivez-moi.

JULIANI.

Où cela?

MATÉO.

Auprès de son père.

JULIANI.

Son père... ah! voudra-t-il...

MATÉO.

Rassurez-vous... un jeune confrère, ce sera double bonheur pour lui.

JULIANI.

Ah! partons, partons!

SCENE XI.

LES MÊMES, MICHELA, *avec un flambeau.*

MATÉO, *la prenant par le bras, l'amène sur le devant de la scène.*

Ah! signora!

MICHELA.

Qu'est-ce que c'est?... voici la nuit, et j'apportais...

MATÉO.

Merci. (*Avec gravité.*) Signora Michela!

MICHELA, *de même.*

Signor Matéo!

MATÉO.

Chut! pas si haut... vous m'avez offert votre secours...?

MICHELA.

Certainement.

MATÉO.

Le signor Juliani vient de m'accorder le sien, vous me promettez... zèle?

MICHELA.

Oui.

MATÉO.

Dévouement?

MICHELA.

Oui.

MATÉO.

Prudence?

MICHELA.

Oui.

MATÉO.

Et discrétion?

MICHELA, *machinalement.*

Ou... plaît-il?

MATÉO, *répétant.*

Et discrétion?

MICHELA.

Ça va sans dire.

MATÉO.

Bien! Avez-vous accès dans le couvent voisin?

MICHELA.

A toute heure.

MATÉO.

Fort bien.

MICHELA.

Pourquoi?

MATÉO, *mettant son doigt sur sa bouche.*

Et discrétion! (*A Juliani qui a mis son manteau.*) Partons.

MICHELA.

Où allez-vous?

MATÉO, *même jeu.*

Et discrétion!

MICHELA.

Mais...

MATÉO.

Bonsoir.

Il fait signe à Juliani de le suivre, ils s'éloignent ensemble; au moment de sortir, Matéo se retourne, regarde Michela et répète le signe.

MICHELA, *lui faisant la révérence.*

Et discrétion!

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de l'abbaye. Au fond, une porte et des fenêtres à vitraux ouvrant sur le jardin. A droite et à gauche des portes conduisant dans l'intérieur du couvent. A droite, un siége; à gauche, une table et un siége.

SCENE PREMIERE.

STELLA, *seule, assise à droite.*

Elle essuie des larmes, et, après un moment de silence, poursuit la lecture d'une lettre.

« Et maintenant, mon enfant, que tu connais le » secret de ma vie, la cause de mes douleurs, si » ma mort n'a pas désarmé la colère de ta fa- » mille, pardonne-moi, ma Stella, pardonne-moi » les chagrins et les tourmens que ta mère aura » attirés sur toi, ne la maudis pas. » (*S'interrompant.*) O ma mère!...(*Continuant.*) « Adieu, Stella, » adieu, ma fille chérie, adieu, je vais mourir... » mes forces... Adieu! » Ma pauvre mère! (*Regardant une autre lettre.*) Et puis cette lettre de mon père...

SCENE II.

STELLA, VENETTI.

VENETTI, *entrant par la droite, et allant regarder par la porte du fond.*

Ah çà!... ah çà, mais...

STELLA, *cachant ses lettres.*

Ciel!

VENETTI.

On ne déjeune donc pas dans cette sainte maison?

Il va à la porte de gauche.

STELLA, *l'examinant.*

Je ne me trompe pas, j'ai déjà vu cet homme, c'est lui qui accompagne le marquis de Fieramonte chaque fois qu'il vient ici.

VENETTI, *l'apercevant.*

Ah! enfin, voici quelqu'un, une pensionnaire... Eh! mais c'est la signora Stella; attention, tenons-nous sur nos gardes.

STELLA, *à part.*

Que vient-il faire? les craintes de ma mère vont-elles donc se réaliser?

VENETTI, *à part.*

N'oublions pas qu'il m'est expressément défendu de rien dire devant elle qui puisse lui faire soupçonner le secret que monseigneur s'est réservé

réservé de lui apprendre lui-même. Pardon, signora, j'aurais désiré savoir, la matinée avance, et j'ai l'habitude chez mon maître...

STELLA.

Le marquis de Fieramonte?

VENETTI, *à part.*

Hein! elle me reconnaît. (*Haut.*) Oui, je suis son majordome.

STELLA.

Et il vous envoie... vous venez...

VENETTI.

Non, je suis venu hier, c'est-à-dire, on m'a transporté dans cette pièce (*il montre la droite*) destinée à recevoir les pèlerins, les pauvres voyageurs ou les êtres qui souffrent et réclament des soins pressans, (*chancelant*) et vous voyez en moi...

STELLA, *avançant un siége.*

Vous souffrez?

VENETTI, *s'asseyant.*

Beaucoup, là, j'éprouve un grand vide, une profonde faiblesse dans la région de l'estomac : ce n'est pas étonnant, depuis hier je n'ai pris qu'un bain, un bain froid et de l'eau, une grande quantité d'eau, et je sens que s'il me fallait attendre une heure encore le déjeuner...

STELLA.

Vous oubliez, signor, que c'est aujourd'hui vigile et jeûne.

VENETTI, *se levant.*

Et jeûne... (*se laissant retomber*) et jeûne!

STELLA.

Sans doute, la veille de Noël!

VENETTI, *avec découragement.*

Ah! c'est juste! cela m'avait échappé. Pourtant hier dans le fleuve, j'en faisais la réflexion, oui, je me disais tout en... (*il fait le geste de se débattre dans l'eau en frissonnant*) ah! ah! nous devons être bien près de Noël.

STELLA, *à part.*

Ah! si j'osais l'interroger, peut-être connaît-il les projets.

VENETTI.

Et vous croyez que pour un pauvre malade on ne pourrait pas enfreindre la règle... oh! seulement d'une ou deux tranches de jambon?

STELLA.

Je ne ne sais; mais il sera bientôt midi...

VENETTI.

Bientôt! ah! vous me consolez, signora, et si en attendant j'avais seulement un peu de cette liqueur, de ce cordial si souverain dont quelques gouttes ont suffi pour me ranimer hier...

STELLA.

Attendez, le flacon doit être placé dans la salle des secours, je le connais; désirez-vous...

VENETTI.

Ah! siguora, tant de bonté...

STELLA

Attendez, attendez.

Elle entre à droite.

VENETTI.

C'est un ange, douce, belle, charitable comme sa mère, et je ne conçois pas la rigueur de M. le marquis; après ça il a sans doute quelques projets; avec son immense fortune, son ambition, je soupçonne même que son voyage à Bologne où il est encore...

On aperçoit Matéo, Juliani et quelques religieuses qui traversent le jardin.

MATÉO, *en dehors, en costume de Van-Brock.*

Je m'estimerais trop heureux, signora...

Il disparaît.

VENETTI, *qui a tressailli, prêtant l'oreille avec effroi.*

Ah, mon Dieu! cette voix! j'ai cru entendre... (*Il regarde autour de lui.*) Non, personne, ce sont les ouïes qui me tintent d'inanition.

STELLA, *accourant.*

Tenez, tenez.

Elle lui donne un petit flacon.

VENETTI.

Oh! merci! oh! merci! (*il le débouche et en prend quelques gouttes*) oh! merci!

STELLA.

Cela vous donnera peut-être assez de forces pour retourner auprès de votre maître... (*avec intention, en l'observant*) qui doit être fort inquiet.

VENETTI.

Oh! non, M. le marquis ignore mon sinistre, il est absent.

STELLA, *de même.*

Absent... pour... long-temps?

VENETTI, *qui buvait.*

Hem! hem! ça dépend. (*A lui-même.*) Je lui trouve un arrière-goût de vespétro.

STELLA.

Comment peut-il se séparer d'un serviteur qui lui est attaché depuis tant d'années... dix ans, je crois?

VENETTI.

Oh! il y a bien plus long-temps que cela.

STELLA.

Bien plus!. . alors vous avez connu la signora Angela?

VENETTI, *étonné.*

La signora Angela!

STELLA.

Oui, sa fille.

VENETTI, *effrayé, mettant le flacon dans sa poche.*

Sa... Qui vous a dit?... ce n'est pas moi, toujours.

STELLA.

Non, non, je le sais. Ah! signor, vous l'avez connue, vous avez connu ma mère?

VENETTI, *plus effrayé, se levant.*

Sa mère!... Quoi! vous savez... elle sait qu'elle a... Vous savez que vous avez eu une mère? mais comment, comment! par qui?

STELLA.

Ah! de grâce, signor, parlez-m'en, parlez-moi de ma mère!

VENETTI, *s'éloignant.*

Moi! le ciel m'en préserve! c'est déjà trop de vous entendre, je me compromets horriblement!

STELLA, *l'arrêtant.*

Signor, écoutez-moi; que pouvez-vous craindre? Cédez à mes prières... hélas! ce sera la première fois...

VENETTI.

Impossible, signora.

STELLA.

Eh bien! de lui, du moins... de mon père?

VENETTI, *se laissant retomber.*

Ah! mon Dieu!

STELLA.

De sir Reynolds.

VENETTI.

Je suis perdu! tout est perdu, et monseigneur qui croira... Signora, je vous en prie, avouez-le, vous étiez présente hier quand on m'a amené ici, n'est-ce pas? j'aurai eu le délire, le transport, j'aurai dit des absurdités; oh! je me connais, c'est mon habitude dans ces cas-là; mais croyez-moi, la vérité est que vous n'avez jamais eu...

STELLA.

Encore une fois, rassurez-vous, ce que je sais je l'ai appris par un autre que vous.

VENETTI.

Un autre! (*A part.*) O ciel! ce scélérat de Matéo serait-il déjà parvenu... (*Haut.*) Ce secret, signora, vous l'avez su...

STELLA.

Par ma mère elle-même.

VENETTI, *regardant autour de lui avec épouvante.*

Votre mère, c'est votre mère qui vous a dit... (*Se tâtant et se frottant les yeux.*) Ah çà!... mais voyons donc, voyons donc, c'est la suite de mon accident, j'ai le cauchemar.

STELLA.

Non. (*A elle-même.*) Mais cette lettre qu'une amie sûre et dévouée lui avait promis, à son lit de mort, de me remettre secrètement...

VENETTI, *respirant.*

Ah! à la bonne heure, aussi je me disais : Que diable, je ne suis pas né d'hier, et il n'est pas possible que votre mère... du moins, ça me paraissait bien invraisemblable... (*A part.*) Et monseigneur qui ne se doute de rien...

STELLA.

Eh bien! refuserez-vous encore?

SCENE III.

LES MÊMES, MICHELA.

MICHELA, *entrant par le fond.*

Signora... (*Apercevant Venetti.*) Ah! le seigneur Venetti... (*A part.*) Quel contre-temps! Comment la prévenir!...

Stella, à l'arrivée de Michela, a passé à droite où elle s'occupe de relire les lettres qu'elle avait cachées.

VENETTI.

Vous n'aviez donc pas appris...?

MICHELA.

Si fait... mais, je...

VENETTI.

Eh! mon Dieu, oui... hier, en sortant de chez vous... (*baissant la voix*) et c'est encore par lui, Matéo.

MICHELA.

Quelle idée!

VENETTI.

Je l'ai parfaitement reconnu, il est rentré à Florence.

MICHELA.

Vrai? alors je vous conseille d'apprendre à nager.

VENETTI.

C'est cela, plaisantez; au surplus, hier je commençais déjà...

Il fait le geste de nager.

MICHELA.

Eh bien! qu'il vous y jette une troisième fois, et vous saurez tout-à-fait...

Elle l'imite. Béatrix et Antonia entrent et vont à Stella.

VENETTI.

Bien obligé... mais qu'il prenne garde, je suis Florentin comme lui, et je sens ma soif de vengeance augmenter.

MICHELA.

Bah! j'aurais cru, au contraire, qu'à force de...

VENETTI.

Vous raillez toujours... dites-moi plutôt... vous êtes-vous occupée de ma commission.... cette duègne...

MICHELA.

Oui, j'ai été chez la duchesse.

Ils continuent de parler bas.

ANTONIA, *à Stella.*

Mais oui, ma chère... un peintre hollandais, maître Van-Brock, il visite en ce moment les tableaux de la chapelle.

BÉATRIX.

Et il vient de promettre à madame la supérieure de faire une sainte Rosalie pour son oratoire.

ANTONIA.

Viens donc, Stella, il est si rare de voir une figure étrangère ici!

BÉATRIX.

Et puis, son jeune compagnon a une tournure très-distinguée, viens...

STELLA.

Non, je préfère rester ici...

ANTONIA, *qui regardait au fond.*

Tiens, les voilà qui sortent de la chapelle!...

STELLA.

Que m'importe?

Elle reste pensive pendant que ses compagnes courent au fond.

VENETTI, *à Michela.*

Sortir d'ici? impossible, vous dis-je, je suis... d'une faiblesse... je devrais en ce moment galoper sur la route de Bologne, pour prévenir mon maître de l'apparition de ce Matéo... et dès que je me serai reconforté...

MICHELA.

Eh bien! il est midi, pourquoi ne sonnez-vous pas?... (*Elle va tirer un cordon près de la porte de droite et sonne.*) Trois coups, et l'on viendra... (*Apercevant Matéo qui paraît au fond, en dehors.*) Matéo! (*A Venetti en lui montrant la porte de droite.*) Tenez, voici déjà la sœur Jacinthe avec un consommé.

VENETTI, *se levant vivement.*

Vraiment, alors je suis sauvé. (*Il tressaille tout-à-coup et s'arrête.*) Ciel! écoutez! écoutez!

MICHELA.

Quoi donc?

VENETTI.

Encore cette même voix... celle de Matéo..

Il va regarder.

MICHELA.

Ciel!

VENETTI.

Non, non, ce n'est pas lui... je suis absurde.

MICHELA.

C'est ce que je vous dis depuis un quart d'heure. (*Il s'arrête encore et se retourne au moment où Matéo entre dans la salle, Michela le pousse à droite.*) Mais entrez donc...

Elle entre derrière lui.

SCENE IV.

STELLA, MATÉO, LA SUPÉRIEURE, SŒURS *et* PENSIONNAIRES.

LA SUPÉRIEURE.

Voyez, signor, cet endroit et ce jour vous conviennent-ils?

MATÉO.

Tout-à-fait, signora, je les trouve on ne peut plus favorables, et dès que mon compagnon aura fait transporter ici la toile et les couleurs qu'il est allé chercher, je commencerai, (*regardant les pensionnaires*) quant au modèle, vous m'avez autorisé...

LA SUPÉRIEURE.

Sans doute, et celle que vous choisirez, maître Van-Brock, sera, j'en suis sûre, heureuse et fière d'une telle préférence.

Elle va aux jeunes filles qui paraissent enchantées.

MATÉO, *à part.*

Juliani ne revient pas, comment savoir?

LA SUPÉRIEURE, *aux jeunes filles.*

Approchez... (*A Matéo, en les lui montrant.*) Signor peintre... (*Il les regarde en les saluant. La supérieure appelle deux pensionnaires qui parlent à Stella.*) Beatrix, Antonia.

BÉATRIX, *à Stella.*

Viens donc...

Stella s'avance lentement avec préoccupation.

MATÉO, *à part.*

Laquelle? je ne sais... c'est en vain que je cherche... (*Il aperçoit Stella.*) Ciel! ces traits... oh! oui, la voilà, la voilà!...

LA SUPÉRIEURE, *à Stella.*

Eh bien! Stella, approchez...

MATÉO, *à part.*

Stella... oh! j'en étais sûr, mon cœur l'avait deviné... oui... c'est elle... c'est bien elle... voilà bien le regard noble et doux de sa mère, il me semble encore... ah!

LA SUPÉRIEURE, *voyant son agitation.*

Qu'avez-vous?

MATÉO.

Rien, signora, rien... la fatigue d'un long voyage...

LA SUPÉRIEURE.

Vite, un siége...

MATÉO.

Je vous rends grâce, je puis commencer, ou plutôt, si vous le permettez, je supplierai la signora...

LA SUPÉRIEURE.

Stella!

MATÉO.

Oui, oui... (*Apercevant Juliani et Jacopo qui entrent avec un chevalet, une toile et tout ce qu'il faut pour peindre.*) Et voici précisément...

SCENE V.

LES MÊMES, JULIANI, JACOPO, MICHELA.

MICHELA.

Le voilà à table pour une heure au moins, je puis...

JACOPO.

Où faut-il placer ça?

MATÉO, *montrant la gauche.*

Ici.

JACOPO, *à Michela qui va à lui.*

Ah! bonjour, voisine, aidez-moi donc un peu.

MICHELA.

Volontiers!

JULIANI, *qui s'est approché de Stella.*

Chère Stella?

STELLA.

Ciel!

MATÉO, *lui faisant signe.*

Silence!

JACOPO, *à Michela.*

Vous savez que vous venez souper avec nous ce soir; et après la messe, réveillon complet?

Il sort.

MICHELA.

C'est convenu.

MATÉO, *avec gravité, à la supérieure, pendant que Juliani place le chevalet, etc*.*

Signora, vous devez concevoir tout ce qu'il faut de recueillement et de calme pour traiter un pareil sujet avec la perfection qu'il mérite... chaque peintre a ses habitudes... Retirée, calme et austère, ma vie d'artiste s'est écoulée tout entière dans la paix, dans la solitude des cloîtres et des lieux saints...

MICHELA.

Il parle comme un bénédictin!...

MATÉO.

Il me faut donc, avant tout, l'isolement, la retraite, le silence, et...

Il regarde autour de lui.

MICHELA.

Et le signor craint, sans doute, que nous ne puissions pas?

MATÉO.

Je l'avoue.

MICHELA.

Pourtant, j'aurais été bien curieuse de voir...

MATÉO.

Vous êtes curieuse, signora, raison de plus, car je ne puis travailler lorsque des yeux étrangers suivent mon pinceau .. Croyez-en mon expérience, il faut vous corriger de ce défaut, signora : la curiosité est un vilain péché, c'est la sœur de l'indiscrétion, et cela peut entraîner...

MICHELA.

Bien, bien...

LA SUPÉRIEURE, *à Michela et aux jeunes filles.*

Le signor a raison... retirez-vous... (*A Stella.*) Stella, demeurez... je resterai avec vous.

MICHELA, *à Matéo.*

Vous prêchez avec un aplomb! il ne vous manque qu'un froc et un capuchon.

MATÉO.

Ne vous ai-je pas dit que j'avais été comédien? Revenez dans un instant, et faites en sorte de nous débarrasser de la supérieure, au moins pour quelques minutes; cherchez un prétexte, un mensonge...

MICHELA.

Eh! ce ne sera pas facile à trouver...

MATÉO.

Un mensonge?

* Juliani, Michela, Matéo, Stella, la Supérieure, Religieuses et Pensionnaires.

MICHELA.

Non... un mensonge, ça se trouve toujours; mais un bon prétexte...

MATÉO.

Je m'en rapporte à vous.

MICHELA, *fausse sortie, passant à droite.*

Ah! soyez prudent... Venetti est là, songez que s'il vous découvrait...

MATÉO.

Que je puisse la sauver, je ne crains rien pour moi.

MICHELA, *à part.*

Brave Matéo!... Et le signor Juliani, quel cœur généreux, s'exposer ainsi pour une jeune fille qu'il ne connait pas. (*Regardant Stella.*) Hum! elle est bien jolie... pourvu que la reconnaissance...

LA SUPÉRIEURE, *qui a fait sortir les jeunes filles, venant à Michela.*

Michela!

MICHELA, *sortant de sa rêverie.*

Ah! oui, oui, pardon, signora... (*Passant près de Stella.*) Bon courage! vos amis veillent sur vous.

Elle sort.

STELLA, *à part.*

Elle aussi, qu'est-ce que cela signifie!

SCENE VI.

JULIANI, MATÉO, STELLA, LA SUPÉRIEURE.

MATÉO, *à Stella qu'il fait asseoir à gauche sur le devant.*

Veuillez vous placer ici... (*A la supérieure.*) Vous signora, là... (*au milieu, un peu plus loin, entre le chevalet et Stella*) de cette manière, vous verrez le modèle sans apercevoir le peintre.

LA SUPÉRIEURE.

Dès que cela vous convient mieux, signor...

MATÉO.

Juliani, mes brosses, ma palette... (*il les prend lui-même et les lui donne*) bien... maintenant, broyez mes couleurs... (*il les broye lui-même*) vite à l'œuvre...

Il lui fait signe de peindre.

JULIANI.

Oui, oui.

MATÉO, *à Stella.*

Tournez-vous vers moi, signora. (*A la supérieure qui fait un mouvement.*) Pas vous, signora. (*A Stella.*) Encore... encore...

JULIANI, *avec tendresse, s'avançant vers Stella.*

Oh! oui, encore...

MATÉO, *le retirant en arrière.*

Taisez-vous donc... (*Haut.*) Broyez les couleurs, Juliani. (*A Stella.*) Levez les yeux et tenez-les constamment fixés sur les si... (*se reprenant*) sur les miens; parfaitement, signora... il y a dans votre regard une douceur, une expression...

JULIANI, *avec bonheur, et quittant son travail.*

Oh! oui!

MATÉO, *le forçant à travailler.*

Mais restez donc... (*Haut.*) Si je suis assez heureux pour faire passer dans mon tableau le charme, la grâce angélique... du modèle... (*A Juliani qui s'arrête en contemplation.*) Broyez donc les couleurs, Juliani... (*A la supérieure.*) Je crois pouvoir vous promettre un chef-d'œuvre.

LA SUPÉRIEURE, *se retournant.*

Vraiment!

MATÉO, *se jetant vivement entre elle et Juliani dont il prend le pinceau en le poussant vers la table.*

Oui, oui, signora... mais de grâce, restez... (*A Juliani.*) Broyez toujours.

LA SUPÉRIEURE.

C'est juste, pardon.

MATÉO, *regardant au dehors.*

Michela n'arrive pas, et le temps s'écoule... Ah! tâchons toujours de savoir... (*A Juliani qui fait des signes à Stella.*) Eh bien! (*Haut.*) Nous sommes à la veille d'une grande fête, et la pieuse cérémonie de cette nuit va jeter un grand trouble dans votre vie si calme et si régulière... Toutes les personnes qui habitent cette sainte maison se rendront, sans doute, à la chapelle, pour assister à la célébration de l'office divin?

LA SUPÉRIEURE.

En effet.

MATÉO, *à part.*

Bien. (*Haut à Stella, en écrivant derrière le tableau.*) Veuillez me regarder... (*La supérieure fait un mouvement.*) Pas vous, signora.

Il achève d'écrire et montre la toile à Stella.

STELLA, *lisant.*

Minuit!

LA SUPÉRIEURE, *se retournant.*

Hein?

MATÉO, *s'avançant vivement au milieu et lui montrant le côté peint par Juliani.*

Cependant, si vous le désirez, signora, je puis...

LA SUPÉRIEURE.

Oh! parfait! oh! quelle netteté, quel aplomb.

MATÉO.

L'aplomb... oui... c'est une des qualités de mon genre.

LA SUPÉRIEURE.

Quelle touche!...

MATÉO.

Oui, je crois avoir touché juste, et assez bien compris mon modèle, (*à demi-voix à Stella, en replaçant le tableau sur le chevalet*) et si à son tour mon modèle m'a compris...

On entend la voix de Michela appeler au dehors.

SCENE VII.

LES MÊMES, MICHELA.

MICHELA, *entrant brusquement avec désordre.*

Non... pas ici... nulle part... Ah! mon Dieu, quel événement! ah, signora!

LA SUPÉRIEURE.

Qu'est-ce donc? ce trouble...

MICHELA.

La signora Béatrix a disparu.

LA SUPÉRIEURE.

Ciel!

MICHELA.

C'est en vain que nous l'avons cherchée, j'accourais ici, espérant que vous saviez...

LA SUPÉRIEURE.

Nullement. (*A Matéo.*) Signor, excusez-moi, mais il faut interrompre, je ne puis...

MATÉO.

Vous savez, signora, que je n'ai que le temps rigoureusement nécessaire.

MICHELA, *à la supérieure.*

Eh bien, signora, allez donner vos ordres, moi je resterai ici.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, oui.

Une sœur se présente au fond; puis quelques autres arrivent successivement pendant ce qui suit et parlent à la supérieure.

MICHELA, *se plaçant les bras croisés devant le chevalet, à Matéo qui feint de peindre, et en lui tournant le dos.*

Êtes-vous content de moi?

MATÉO.

Comment! ce que vous venez de dire...

MICHELA.

Prétexte.

MATÉO.

Bah! la signora Béatrix...

MICHELA.

Surprise par moi au moment où elle entrait dans la chapelle pour lire un billet, et crac, un tour de clef...

MATÉO.

Alors je vous fais mon compliment, vous mentez avec une vérité...

MICHELA.

Vrai?

MATÉO.

Tout ce qu'il y a de plus vrai. (*Voyant la supérieure s'éloigner.*) Tenez-vous à cette porte, et veillez bien.

SCENE VIII.

MATÉO, STELLA, JULIANI, MICHELA, *au fond en dehors.*

MATÉO, *à Juliani qui allait à Stella, se jetant entre eux.*

Arrêtez! les momens sont précieux, on peut revenir, et nous n'avons pas une minute à perdre.

STELLA, *troublée.*

Signor!

MATÉO.

Oh! rassurez-vous; c'est un ami qui vous parle, un ami qui donnerait son sang et sa vie pour vous, et tenez, lisez, lisez cette lettre.

Stella regarde Juliani.

JULIANI.

Ah! lisez, chère Stella.

STELLA, *lisant.*

« Ma fille... » Que vois-je?... cette écriture...

JULIANI.

Est celle de votre père.

STELLA.

Mon père, oui, oui, je reconnais.

MATÉO, *pendant qu'elle lit.*

Vous le voyez, il vous attend.

STELLA, *avec joie.*

Mon père! il existe!

JULIANI.

Il sait que je vous aime, et...

MATÉO, *l'interrompant.*

Assez, nous parlerons de cela plus tard. (*A Stella.*) Il vous conjure, il vous supplie de lui rendre sa fille; oh! ne le refusez pas, signora; car s'il vit, c'est que l'espoir d'embrasser son enfant le soutient encore; voyez, ces lignes tracées d'une main tremblante vous apprennent assez qu'il faut vous hâter.

STELLA.

Que dites-vous?

JULIANI.

La triste vérité, Stella. Sans cela, vous l'auriez vu venir lui-même vous arracher aux mains de nos ennemis; hélas! sa santé affaiblie par tant de chagrins et de misère ne lui permet pas de joindre ses efforts aux nôtres; mais qu'importe? si vous nous secondez, nous triompherons de tous les obstacles; venez, et votre présence lui rendra la vie et le bonheur.

STELLA.

Parlez, que faut-il faire?

MATÉO.

Cette nuit, à la faveur du désordre que cette solennité jettera dans l'abbaye, et quand toutes vos compagnes et les sœurs seront réunies à la chapelle...

MICHELA.

Hâtez-vous! la signora Béatrix est retrouvée...

Juliani va regarder.

MATÉO, *à Stella.*

Alors gagnez le jardin, nous y serons, tout sera prêt pour notre fuite.

STELLA.

Mais si l'on nous découvrait, nous serions tous perdus, et mon père lui-même, je l'exposerais. (*A Juliani.*) Oh! non.

MATÉO, *à Juliani.*

Elle hésite, voilà le moment... Eh! vite, à votre tour.

JULIANI.

Chère Stella, refuserez-vous la seule voie de salut qui nous reste? ne m'avez-vous ordonné de vivre que pour me condamner à un éternel désespoir?

STELLA.

Hélas!

JULIANI.

Stella, je vous en supplie, cédez, je vous en conjure, ma Stella!

MICHELA, *qui accourait, à elle-même.*

Qu'entends-je?

JULIANI, *tombant aux pieds de Stella.*

Au nom de notre amour!

MICHELA, *se jetant entre eux.*

De notre amour! (*A Juliani.*) De votre... vous l'aimez? (*avec chagrin*) il l'aimait!

MATÉO.

Eh! sans doute! depuis long-temps!

MICHELA.

Et moi qui croyais...

MATÉO.

Une rivale! ah! mon Dieu! qu'avons-nous fait? en voici bien d'une autre! (*A Juliani.*) Et vous ne me disiez pas...

JULIANI.

J'ignorais...

MICHELA.

Ingrat! mais je me vengerai!

Elle va vers le fond.

JULIANI.

Michela! de grâce!

MICHELA.

Laissez-moi, laissez-moi, il faut qu'on sache...

STELLA.

Ciel!

Juliani va à elle et cherche à la calmer.

MATÉO, *se jetant au-devant de Michela.*

Arrêtez!

MICHELA.

Eh bien!

Elle s'élance à la porte de droite, saisit le cordon et sonne.

MATÉO.

Mais malheureuse, vous allez nous perdre tous, et vous la première.

MICHELA.

Cela m'est égal.

MATÉO, *l'empêchant de sonner.*

Vous voulez donc que Juliani meure?

MICHELA.

Juliani!

MATÉO.

Eh! vraiment oui, hier, sans moi il se tuait.

MICHELA.

Pour elle! ah!

JULIANI.

Michela!

MICHELA, *le regardant avec émotion.*

Se tuer! oh! non, je ne le veux pas.

MATÉO.

A la bonne heure... Ah! Michela, vous avez un cœur!

MICHELA.

Hélas! à qui le dites-vous?

MATÉO.

Et voilà un trait... *(il s'arrête)* ce bruit...

JULIANI.

Tout le couvent accourt ici.

MATÉO.

C'est cette maudite cloche! Que faire? que leur dire?... Allons, Michela, encore un petit mensonge, un prétexte, vous êtes en verve.

Ils se précipitent tous à leurs places; Matéo, ne trouvant plus les brosses, peint dans son trouble avec tout ce qui lui tombe sous la main.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE, LES PENSIONNAIRES.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, qu'y a-t-il, Michela?

MICHELA.

Ma sœur, pardon, c'est que c'était...

MATÉO, *trouvant une idée, à part.*

Ah! *(Bas à Michela, en se baissant de manière à ne pas être vu des autres.)* Pour demander du secours.

Il se jette dans un fauteuil.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien?

MICHELA.

Pour demander du secours.

LA SUPÉRIEURE.

Pour qui donc?

MICHELA, *embarrassée.*

Pour...

MATÉO, *la tirant par sa robe.*

Pour moi.

Il feint d'être évanoui.

MICHELA.

Pour le signor.

LA SUPÉRIEURE.

O ciel!

MICHELA.

Oui, la fatigue, le travail...

LA SUPÉRIEURE.

Eh! vite, qu'on aille chercher... *(une ou deux sœurs sortent par la droite)* courez à mon oratoire; non, non, j'y vais moi-même.

Elle sort par la gauche.

SCENE X.

LES MÊMES, VENETTI, *entrant par la droite, la serviette à la main.*

VENETTI.

Eh bien, qu'est-ce donc? *(Apercevant Matéo.)* Qu'apercois-je? un homme privé de tous sens... *(Fouillant dans sa poche.)* Attendez, attendez, j'ai précisément là...

MICHELA, *voulant lui prendre le flacon et l'empêcher d'approcher.*

Donnez.

VENETTI, *la repoussant.*

Non, non, laissez-moi faire, je connais la dose.

Il va à Matéo et approche le flacon de ses lèvres.

MATÉO, *les yeux fermés, lui prenant la main.*

Merci, ma sœur.

VENETTI, *le reconnaissant.*

Ah! ah! grand Dieu!

Il tremble et chancelle; Matéo, le reconnaissant à son tour, se lève, le jette à sa place et lui met le flacon sous le nez.

MATÉO, *bas à Venetti, pendant que Michela occupe les pensionnaires et les empêche d'approcher.*

Si tu dis un mot, Venetti, foi de Matéo, si tu prononces seulement mon nom... lève-toi.

VENETTI, *se levant.*

Moi!

MATÉO, *haut.*

Oui, oui, signor, je me sens tout-à-fait remis, donnez-moi votre bras... *(bas)* donne donc ton bras... *(haut, en le conduisant au fond)* car je vous crois en ce moment beaucoup plus mal à votre aise que moi; vous êtes d'une pâleur...

TOUS.

C'est vrai.

MATÉO.

Venez, l'air extérieur achèvera de nous remettre.

MICHELA.

C'est cela, et vous pourrez vous reposer chez moi en passant.

MATÉO, *arrivé au seuil de la porte.*

Vous demeurez peut-être loin?

MICHELA.

Tout près, il n'y a que le pont à traverser.

VENETTI, *épouvanté.*

Le pont!

La supérieure paraît, il veut parler; mais Matéo l'entraîne brusquement.

JULIANI, *bas à Stella.*

A minuit!

STELLA.

O mon Dieu! que dois-je faire?

ACTE TROISIÈME.

Le jardin du couvent. A droite, au second plan, la maison du jardinier ; une fenêtre au premier ; un arbre et un banc devant. A gauche, un mur, et dans ce mur une petite porte ; plus loin, adossé au mur, un banc. Un autre banc au pied d'un arbre dans le fond. Allées, charmilles, bosquets, etc.

SCENE PREMIERE.

JACOPO, MICHELA, THERESA.

JACOPO, *sortant de la maison, une lampe à la main.*

Par ici, voisine, par ici... prenez bien garde aux arbres. (*Il se heurte contre un.*) Oh!

THERESA.

C'est bien fait, si tu regardais devant toi...

JACOPO, *un peu gris.*

Je montrais le chemin à la voisine.

THERESA.

La voisine le connaît aussi bien que toi. Ah! la clef?

MICHELA, *vivement.*

Oui, la clef?

JACOPO.

La voici, je les ai toutes, attends... tiens un peu la lampe, que je voie... (*Il cherche parmi plusieurs clefs qu'il tient.*) C'est singulier, je ne sais pas ce que j'ai dans les yeux, ce soir ; il me semble pourtant qu'à souper nous n'avons rien mangé d'extraordinaire.

THERESA.

Non; mais en revanche tu as tant bu à la santé de Michela...

JACOPO.

C'était mon devoir : quand on invite ses parens... car une marraine...

MICHELA.

C'est juste, je suis presque de la famille.

JACOPO.

La seconde mère de mon fils, rien que ça... et (*d'un ton galant à Michela et avec mystère*) je donnerais beaucoup pour que la seconde fût la pre...

Il lui prend la taille.

MICHELA, *lui frappant sur la main.*

Voyez-vous ça!

THERESA.

Mais dépêche-toi donc, il est onze heures et demie.

JACOPO, *se frottant les yeux.*

C'est singulier... ah! enfin la voici! éclaire-moi.

Ils vont à la petite porte.

MICHELA, *prêtant l'oreille du côté du mur.*

Je n'entends rien.

JACOPO, *cherchant à mettre la clef dans la serrure.*

Approche donc la lampe! (*Elle lui met la lampe sous le nez.*) Mais éclaire donc!

THERESA, *lui donnant la lampe et prenant la clef.*

Voyons, donne-moi ça!

Elle ferme la porte.

JACOPO.

Bien!

THERESA, *avec impatience.*

Et les verroux?

JACOPO.

Ah! oui, très-bien... maintenant nous sommes tous en sûreté, nous pouvons aller à la chapelle.

THERESA.

C'est ça, rentrons pour nous préparer... Va donc vite... hâte-toi. (*Il prend à gauche.*) Mais par ici, par ici donc! il ne sait même plus où il demeure. (*Elle le conduit jusqu'à la porte et le pousse dans la maison. A Michela.*) Je ne veux pas qu'il vienne à la chapelle : si la supérieure le voyait dans un pareil état.... une autrefois, voisine, il faudra mieux le ménager.

Elle rentre dans la maison.

MICHELA, *la suivant.*

Personne encore! l'heure approche pourtant. (*Michela va rentrer et s'arrête en entendant frapper deux coups dans la main.*) Le signal!

Elle le répète.

THERESA, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce?

MICHELA.

C'est moi, voisine... la nuit est si fraîche, je me frappe dans les mains pour me réchauffer.

THERESA.

Eh bien! rentrez. (*On entend tinter une cloche dans le lointain.*) Voici la cloche, dépêchons-nous. Faut-il aller vous éclairer?

MICHELA, *apercevant Matéo qui paraît sur le mur.*

Non, non, c'est inutile.

Elle entre dans la maison.

SCENE II.

MATÉO, JULIANI.

MATÉO, *jetant une corde à nœuds du côté du jardin.*

M'y voici! attendez, et ne commencez à monter que lorsque je serai de l'autre côté. (*Il descend et saute légèrement dans le jardin. A lui-même.*)

Pourvu maintenant que Michela ait réussi dans son projet! (*A Juliani qui paraît.*) Doucement!

La corde se rompt et tombe.

JULIANI.

Ah!

MATÉO.

Eh bien!

JULIANI.

La corde s'est rompue.

MATÉO, *la ramassant.*

En effet, coupée par les pierres du mur. N'importe! attendez... (*Il monte sur le banc et se place au-dessous de Juliani, le dos appuyé contre la muraille.*) Vite, un pied sur mon épaule... c'est cela! l'autre dans ma main... très-bien! (*Juliani saute un peu lourdement.*) Chut! on voit bien que vous n'avez pas, comme moi, serré les perroquets six mois à bord d'un corsaire, ni joué le rôle de l'*Homme-singe* dans la découverte du Nouveau-Monde, pantomime où j'ai obtenu un succès d'agilité, un succès à tout rompre. Ah çà! orientons-nous, (*tirant une lanterne sourde de dessous son manteau*) et prenons connaissance du terrain... et d'abord, Michela nous a parlé d'une maison de jardinier...

JULIANI.

En effet.

MATÉO, *s'arrêtant.*

Vous n'avez pas entendu?

JULIANI.

Oui, de ce côté.

SCENE III.

LES MÊMES, MICHELA.

MICHELA, *sortant de la maison et parlant à la cantonnade.*

Cela suffit, voisine; je vous attendrai.

MATÉO.

C'est Michela.

MICHELA.

Êtes-vous là?

MATÉO.

Oui... eh bien! la clef?

MICHELA.

La voici... la petite porte est là.

Elle la leur montre.

MATÉO.

Très-bien.

MICHELA.

Et sir Reynolds?

JULIANI.

Il nous attend avec une voiture, et dès que la signora Stella...

MICHELA.

Je vais la prévenir et nous reviendrons ensemble.

MATÉO.

A merveille; on ne s'apercevra de sa disparition qu'après la cérémonie, et alors nous serons déjà loin sur la route de Livournes.

MICHELA, *apercevant Theresa.*

Voici Theresa, retirez-vous.

Ils se retirent à droite, sur le flanc de la maison qui donne sur la scène.

SCENE IV.

LES MÊMES, THERESA.

MICHELA.

Eh bien! dort-il?

THERESA.

S'il dort? approchez.

MICHELA, *écoutant.*

Bah! (*Élevant la voix de manière à être entendue de Matéo.*) C'est votre mari qui ronfle comme cela! alors, vous ne devez pas fermer l'œil de la nuit?

THERESA, *mettant la clef dans la serrure.*

Que voulez-vous? l'habitude... ah! la lampe!

Elle rentre.

MICHELA.

C'est égal, l'habitude... dormir avec un carrosse qui roule dans votre chambre...

THERESA, *sortant.*

La lampe est éteinte... et maintenant (*elle ferme la porte à clef*) qu'il se réveille, s'il le veut. Partons.

MICHELA, *élevant la voix.*

Partons.

SCENE V.

MATÉO, JULIANI.

MATÉO, *qui les a suivies des yeux, revenant à Juliani.*

Venez. (*Juliani pensif ne répond pas.*) Eh bien! que faites-vous? à quoi songez-vous donc?

JULIANI.

Matéo, si elle refusait de venir? si nous allions échouer?

MATÉO.

Si, si... voilà bien les amans! si nous échouons, eh bien! mais nous n'échouerons pas. Suivez-moi, ouvrons d'abord la porte, et si vous avez peur, vous pourrez...

JULIANI.

Ah!

MATÉO.

Moi, je reste ici, je l'attends, et si elle ne peut pas venir, j'irai plutôt la chercher moi-même à la chapelle.

JULIANI.

Comment! vous qui me recommandez toujours d'être prudent!

MATÉO.

En général, oui, sans doute... mais il y a des momens de crise où la témérité devient de la prudence; et moi, je ne réussis jamais mieux qu'en faisant de la prudence à force d'audace. Je le répète, si la siguora...

JULIANI.

Y pensez-vous?

MATÉO.

Et pourquoi pas? me voyez-vous surgir subito

comme un noir fantôme parmi cette foule timide et superstitieuse, saisir la signora d'un bras nerveux, l'enlever et disparaître au milieu de la confusion, de l'épouvante et des signes de croix de toutes ces bonnes ames! (*Avec chaleur.*) Quel coup de théâtre! quel beau cinquième acte! ça me rappelle... qu'en dites-vous? si nous essayions!...

JULIANI.

Encore une fois, songez donc à l'effroi de Stella!

MATÉO.

Ah! oui, vous avez raison... la terreur, cela pourrait... mais alors suivez-moi donc... c'est pourtant dommage... vencz, et puisqu'il le faut, que le lion se fasse renard. (*Il se dirige vers la porte.*) Écoutez! (*On entend ronfler Jacopo.*) Non, c'est Jacopo qui dort d'un sommeil paisible. Ah! voici la porte. (*Il tire les verroux.*) Quels verroux! voilà. (*Il cherche à mettre la clef.*) Eh bien! (*Il approche sa lanterne.*) Ah çà! (*Avec colère.*) Mille démons!

JULIANI.

Qu'est-ce?

MATÉO.

Michela s'est trompée de clef.

JULIANI.

Vous croyez?

MATÉO, *essayant encore.*

Voyez.

JULIANI.

Que faire alors?

MATÉO.

Ah! que faire? que faire?

Il réfléchit.

JULIANI, *avec chagrin.*

Que devenir? ah! je vous disais bien, mon cher Matéo!

MATÉO, *avec impatience.*

Mais laissez-moi donc réfléchir... vous gémirez plus tard. Chut!

JULIANI.

Non, non, c'est encore...

MATÉO.

Jacopo... cet homme a une manière de dormir effrayante. (*Frappé.*) Ah!

Il va vers la maison.

JULIANI.

Où allez-vous?

MATÉO.

Chercher la clef chez le jardinier.

JULIANI.

Impossible, sa femme a fermé la porte.

MATÉO.

Eh! qui vous parle de porte? (*Lui montrant celle du mur.*) Vous voyez à quoi cela sert! comptez donc sur les portes pour sortir d'embarras! vieux moyen, usé, détestable... quand on n'a pas de clef... je vais en prendre une

JULIANI.

Comment?

MATÉO, *s'élançant vers la maison gagne la fenêtre et entre dans la chambre.*

Voici comment.

Il disparaît.

JULIANI, *regardant le fond.*

Ah! qu'elle tarde à venir! c'est en vain que Matéo montre tant de confiance... malgré moi, je crains...

MATÉO, *paraissant à la fenêtre.*

Ne vous impatientez pas; Jacopo s'est endormi en tenant les clefs, il faut de l'adresse et du soin. Veillez toujours.

JULIANI.

Il suffit; mais hâtez-vous, car je crois entendre...

Il va vers le fond, Matéo a disparu.

SCENE VI.

LES MÊMES, STELLA, MICHELA.

JULIANI.

Oui, on vient... oh! mon Dieu! mon Dieu! comme mon cœur bat! ce pas léger... cette voix.... c'est celle de Michela. (*Avec joie.*) Elle n'est pas seule.

STELLA, *entrant.*

Juliani!

JULIANI.

Stella! oh! merci, merci, ma Stella, d'être venue à moi! Je n'osais... je n'ose encore croire à tant de bonheur.

STELLA.

Juliani, vous m'avez juré de me conduire auprès de mon père, je suis venue me confier à votre honneur et à votre foi.

MICHELA.

Vite, l'office est terminé, on ne tardera pas à découvrir votre absence.

JULIANI.

Nous ne pouvons partir encore, il faut attendre Matéo.

MICHELA.

Matéo? n'est-il pas ici!

JULIANI, *qui regardait au fond.*

Michela, voyez ces lumières, ces gens qui parcourent le jardin... écoutez!

STELLA.

Mon nom!

JULIANI.

Stella...

STELLA.

Ils ont prononcé mon nom, vous dis-je!

MICHELA, *accourant.*

Fuyez, fuyez! ils vous cherchent, ils viennent de ce côté, fuyez donc!

JULIANI.

Impossible! (*Appelant.*) Matéo! Matéo!

STELLA.

Ah! fuyez, Juliani, séparons-nous

JULIANI.

Jamais !

STELLA.

Malheureux! si l'on vous surprenait ici... au nom du ciel ! partez, abandonnez-moi.

JULIANI.

Moi, vous abandonner ! renoncer...

MICHELA.

Il le faut... votre présence l'accuserait et exciterait des soupçons faciles à détruire lorsqu'elle aura été trouvée seule. Éloignons-nous, afin de pouvoir la servir plus utilement après.

MATÉO, *à la fenêtre*

J'ai les clefs.

JULIANI.

Ah ! partons.

On distingue la clarté des flambeaux et le bruit des voix qui approchent de toutes parts.

MICHELA,

Il n'est plus temps.

Elle pousse Juliani à droite derrière la maison, et fuit à gauche ; Matéo, qui se préparait à descendre, s'arrête.

SCENE VII.

STELLA, LE MARQUIS, VENETTI, LA SUPÉRIEURE, QUELQUES RELIGIEUSES, MATÉO *et* JULIANI, *cachés;* UN VALET, *portant des torches.*

VENETTI, *entrant précipitamment.*

Par ici, de ce côté, monseigneur... voici la signora.

LE MARQUIS.

En effet.

LA SUPÉRIEURE, *allant à Stella.*

Je vous disais bien, monseigneur, qu'elle ne pouvait être loin. (*A Stella, avec intérêt.*) Mon Dieu, Stella, cette pâleur... (*Au marquis.*) Il faisait si chaud dans la chapelle ! la foule, l'encens, les lumières...

STELLA.

Oui, oui, signora, c'est cela.

LA SUPÉRIEURE.

Vous voyez, monseigneur, que vos soupçons...

LE MARQUIS.

Des soupçons ? je vous le répète, ma sœur, j'ai la certitude qu'hier dans la matinée...

LA SUPÉRIEURE.

C'est une erreur.

LE MARQUIS.

Parlez, Venetti.

Matéo commence à descendre de la fenêtre.

VENETTI.

Je puis affirmer à madame la supérieure que ce peintre hollandais qui s'était introduit hier...

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien?

VENETTI.

C'est un fourbe.

LA SUPÉRIEURE, *au marquis.*

Ne le croyez pas, ce valet vous trompe.

VENETTI, *offensé, à part.*

Valet ! (*Haut.*) Ma sœur, je n'ai pas l'habitude de mentir, certes je ne suis pas né...

LA SUPÉRIEURE.

Et moi qui l'ai vu à l'œuvre, je suis certaine que c'était...

VENETTI, *s'inclinant profondément.*

Matéo. (*En ce moment, Matéo, qui descendait de la fenêtre, met le pied sur le dos de Venetti saute à terre et disparaît derrière la maison. Venetti pousse un cri.*) Oh !

LE MARQUIS

Qu'avez-vous !

VENETTI.

Je... je ne sais .. une secousse... une commotion. (*Cherchant à terre.*) Vous n'avez rien vu tomber ?

LA SUPÉRIEURE.

Encore une fois, monseigneur...

Elle lui parle bas.

VENETTI, *à lui-même.*

C'est-à-dire que je ne pourrai bientôt plus prononcer son nom sans courir le risque d'être assommé.

STELLA, *au marquis.*

Quoi, monseigneur !

LA SUPÉRIEURE.

Oui, Stella, vous allez quitter cette maison où fut élevée votre enfance, pour habiter le palais de votre père.

Juliani et Matéo traversent le fond pour gagner la petite porte.

STELLA.

Ma sœur !... de grâce !...

LE MARQUIS.

Hésiterait-elle ?

LA SUPÉRIEURE.

Ah ! monseigneur... excusez-la... mais un départ si brusque, si précipité .. peut-être conviendrait-il de différer...

LE MARQUIS.

Des raisons, des motifs graves ne permettent pas de retard.

STELLA, *allant au marquis.*

Ah ! monseigneur...

LE MARQUIS.

Vous pouvez désormais m'appeler votre père : oui, Stella, à compter de cet instant, vous reprendrez le nom et le rang que des circonstances (*plus bas*) qui vous ont été révélées hier (*Stella tressaille*), je le sais.

STELLA.

Eh bien... mon... mon père... quelques jours... accordez-moi quelques jours seulement.

LE MARQUIS.

Je le voudrais en vain... il y va de votre avenir... j'ai promis à son altesse le grand-duc qu'aujourd'hui même vous lui seriez présentée... il s'agit pour vous d'une alliance illustre.

STELLA.

Ciel !...

JULIANI, *qui écoutait au fond pendant que Matéo ouvre la porte.*

Grand Dieu!

LE MARQUIS, *à Stella.*

Ce trouble!... Stella...

MATÉO, *entraînant Juliani vers la porte qu'il a ouverte.*

Partez, partez donc!

Il le pousse en dehors et va le suivre; mais Juliani rentre repoussé et tenu par Bonesco et des sbires.

SCENE VIII.

LES MÊMES, BONESCO, SBIRES.

BONESCO.

Halte-là! (*Les pensionnaires qui se trouvent à gauche courent à droite auprès des religieuses qui s'y trouvent.*) Tenez-le ferme... pas de résistance... ce serait inutile.

MATÉO *au fond, avec fureur.*

Arrêté! et pas d'armes!

STELLA, *à part.*

Juliani!...

LA SUPÉRIEURE.

Un homme arrêté!... des sbires ici!...

BONESCO, *montrant l'échelle.*

Une tentative d'enlèvement, sans doute... cette corde trouvée par nous au pied de ce mur... la porte ouverte... ce jeune homme qui fuyait...

VENETTI.

Je le reconnais... c'est le signor Juliani.

LA SUPÉRIEURE, *à Juliani.*

Signor, est-il vrai?

JULIANI.

Non, ma sœur, un autre motif...

LE MARQUIS.

Mensonge!... (*A la supérieure.*) Si vous doutez encore, ma sœur, regardez Stella.

LA SUPÉRIEURE, *allant à Stella qui se soutient à peine.*

Stella!

LE MARQUIS, *furieux.*

Et toi, misérable... tu le nierais en vain... c'est pour elle que tu avais pénétré ici!

JULIANI, *avec une fermeté digne et calme.*

Non, signor!

LE MARQUIS.

Et pour qui donc?...Répondras-tu?... je saurai bien te faire parler et t'arracher ton secret!

JULIANI.

Non, signor.

LE MARQUIS, *à Bonesco.*

Emmenez cet homme.

BONESCO, *se prosternant.*

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS.

Veillez sur lui.

BONESCO.

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS.

Vous m'en répondez... (*Bonesco s'incline*) sur votre tête!

BONESCO, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Oui, monseigneur.

LE MARQUIS, *à Stella.*

Et vous, suivez-moi.

Le marquis s'éloigne par le fond avec Stella, la supérieure et les religieuses qui semblent l'implorer; Bonesco et Juliani que les sbires emmènent sortent par la petite porte; Venetti les accompagne pour les éclairer en dehors avec une torche.

SCENE IX.

MATÉO; *puis* MICHELA *et* VENETTI.

MATÉO, *ayant fait le tour par derrière la maison, et les suivant des yeux.*

La signora Stella entre les mains du marquis; (*il montre la droite*) Juliani dans les griffes de la justice.., (*il montre la gauche*) la premièr, dans un palais, l'autre au fond d'un cachot... Si c'est ainsi que tu tiens ta promesse de les unir!... je le ferai pourtant... oui, je... mais avant de songer à les rapprocher, commençons par les sauver... car je les sauverai, ou que je ne m'appelle plus Matéo!... Mais comment?... par quel moyen?... emploierai-je la violence ou l'adresse?... ferai-je de la tragédie ou de la... enfin redeviendrai-je corsaire ou comédien? Si je... non, mauvais... il vaudrait mieux... allons donc!... pitoyable... (*Avec dépit.*) Ah! Matéo! Matéo!... (*Trouvant une idée.*) Ah! oui... c'est cela! non... oui... oui, par tous les saints, c'est bien cela. (*Apercevant Michela.*) Michela!...

MICHELA.

Eh bien!... vous savez...

MATÉO.

Tout.

MICHELA.

Ils sont perdus!

MATÉO.

Nous le sauverons.

MICHELA, *élevant la voix.*

Il serait possible!

MATÉO, *montrant la petite porte.*

Chut! puisque je vous le dis.

MICHELA.

Comment?

MATÉO.

Vous le saurez.

MICHELA.

Quand?

MATÉO.

Bientôt.

Il se dirige vers la petite porte.

MICHELA.

Nous nous reverrons?

MATÉO.

Demain!

Il va sortir au moment où Venetti rentre, et se trouve face à face avec lui

VENETTI.

Ah!

MATÉO, *le saluant profondément.*

Pardon, signor!

Venetti recule vivement, en criant, et en tremblant jusqu'au milieu du théâtre, et se laisse tomber, sur le banc de gazon, anéanti, atterré.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans le palais du marquis de Fieramonte ; deux portes au fond ouvrant sur une galerie ; deux portes latérales à droite, conduisant dans les appartemens ; à gauche, une table avec tapis et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, VENETTI.

Au lever du rideau, le marquis se promène d'un air soucieux ; il se retourne au bruit que fait Venetti en entrant.

LE MARQUIS.

Eh bien... Matéo ?...

VENETTI.

Il faut que ce soit Satan en personne, monseigneur. (*Mouvement du marquis.*) Ah ! pardonnez, impossible de le trouver ; cependant tous les sbires de Florence sont sur pied depuis cette nuit, pour moi... je suis sur les... je n'en puis plus.

LE MARQUIS.

Et l'autre ?

VENETTI.

Le signor Juliani ? On l'a déjà interrogé deux fois... mais il persiste à garder le silence ou à nier...

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Ah ! qu'il parle ou qu'il se taise, que m'importe, après tout ? Je ne le crains plus... il faudra bien que Stella m'obéisse !

VENETTI.

Quant à la personne que monseigneur désire placer auprès de la signora, jusqu'à ce que l'époux qu'il lui destine...

LE MARQUIS.

Eh bien ?

VENETTI.

Elle devait arriver dans la matinée et se rendre immédiatement ici... j'ai envoyé demander...

LE MARQUIS.

Il fallait y aller vous-même ; nous saurions maintenant la cause de ce retard.

VENETTI, *à part.*

Moi-même !... non pas... pour aller chez Michela, il faut encore passer la rivière... et tant que je ne saurai pas Matéo entre quatre bons gros murs, bien lié, garrotté, avec de bonnes grosses chaînes, de bons gros fers aux pieds, aux mains et au cou...

Il s'en va.

LE MARQUIS, *le rappelant.*

Le directeur du couvent de Sainte-Rosalie est-il venu ?

VENETTI.

Pas encore.

LE MARQUIS.

Eh bien, retournez-y. (*Venetti hésite.*) Ne m'avez-vous pas entendu ?

VENETTI.

Si fait, si fait, monseigneur ; au couvent, de l'autre côté... de... c'est qu'en ce moment j'ai tant d'ordres à donner pour votre fête de ce soir... et si je m'éloigne...

LE MARQUIS.

Envoyez quelqu'un.

VENETTI.

Tout de suite.

Fausse sortie.

LE MARQUIS, *le rappelant.*

Ah ! Venetti...

VENETTI, *s'arrêtant effrayé.*

Mons... (*A part.*) Ah ! mon Dieu !...

LE MARQUIS.

Allez dire à la signora Stella que je l'attends ici.

VENETTI, *s'élançant hors du salon.*

Oui, monseigneur.

SCENE II.

LE MARQUIS, *puis* STELLA.

LE MARQUIS, *à la cantonnade.*

Surtout qu'on dise au révérend... (*A lui-même en descendant la scène.*) Oui... je crois que cela suffira. Stella, élevée au couvent, doit être pieuse ; si elle résiste à ma volonté, les exhortations de son directeur auront sans doute quelque pouvoir sur elle... et, avant d'employer la contrainte, je veux essayer... (*Apercevant Stella.*) La voici.

Il s'assied près de la table.

STELLA, *à part.*

Que me veut-il ?... ah !... je tremble !...

LE MARQUIS.

Approchez, approchez, ma chère Stella.

STELLA.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Et quoi... encore ?...

STELLA.

Oh ! pardonnez...

LE MARQUIS, *la faisant asseoir.*

Asseyez-vous ; allons, remettez-vous, et écoutez-moi sans crainte. Croyez que votre bonheur m'est cher, et que rien ne me coûtera pour l'assurer.

STELLA, *soupirant.*

Ah !

LE MARQUIS.

Stella... ma fille... j'aurais désiré ne jamais vous parler du secret douloureux qui vous a été révélé hier, et aujourd'hui encore il m'en coûte d'évo-

quer devant vous ces souvenirs de malheur et de honte.

STELLA.

Mon père...

LE MARQUIS.

Mais il le faut, je le dois, afin que vous sachiez bien tout ce que peut entraîner de malheurs un penchant indigne... une passion déshonorante...

STELLA.

Mon père, je vous comprends... mais, au nom du ciel, par les souffrances de celle même qui vous offensa et qui a payé cette offense de son bonheur et de sa vie, oh! ne parlez pas ainsi... ne parlez pas ainsi de ma mère! (*Mouvement du marquis.*) Dieu lui a pardonné, ne lui pardonnerez-vous pas aussi?

LE MARQUIS.

Que je...

STELLA, *suppliante.*

Ah!

LE MARQUIS.

Eh bien, cela dépend de vous, Stella.

STELLA, *avec bonheur.*

De moi!

LE MARQUIS.

Oui, car vous seule pouvez effacer aujourd'hui les traces du passé; vous seule pouvez rendre à mon nom tout son éclat, toute sa splendeur; dites, Stella, le voulez-vous?

STELLA, *avec enthousiasme.*

Moi!... oh! s'il vous faut mon sang, ma vie... eh bien... parlez... que désirez-vous?...

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déjà dit, l'avez-vous oublié?... une alliance illustre m'est proposée pour vous. Éloigné depuis long-temps de la cour, votre union avec le fils du premier ministre me rendra la faveur du prince et la haute position que l'intrigue et l'envie m'avaient arrachée et qu'une fois déjà j'étais à la veille de ressaisir, lorsque... (*Il s'arrête.*) Pour vous, Stella, passant de la solitude du cloître aux fêtes splendides de la cour du grand duc, brillante de jeunesse et d'attraits, entourée de considération et d'hommages, heureuse...

STELLA.

Heureuse! oh! non mon père, non, ne le croyez pas.

LE MARQUIS.

Comment?...

STELLA.

Je ne le serais pas, mon père; cette agitation, cet éclat, ce bruit de fêtes m'épouvante, moi, habituée depuis mon enfance à la vie douce et calme que vous m'aviez choisie.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

STELLA.

Rendez-la moi; c'est la seule qui me convienne.

LE MARQUIS.

Assez, je vous entends.

STELLA.

Oh! par grâce, par pitié, laissez-moi retourner auprès de mes compagnes, de mes sœurs, près de la tombe de ma mère; de ma mère que vous avez maudite, et qui n'a pu survivre à votre colère!

LE MARQUIS.

Stella!

STELLA.

Ah! pardon, pardon! je vous irrite sans le vouloir; mon père, vous l'avez dit... mon bonheur vous est cher; eh bien, permettez que je rentre...

LE MARQUIS, *avec ironie.*

A Sainte-Rosalie, n'est-ce pas?... songez-y bien: si vous y rentrez, Stella!

STELLA.

Ah! dussent les portes s'en refermer pour toujours sur votre fille...

LE MARQUIS, *se levant.*

Ah? tu l'aimes donc bien, ce Juliani?

STELLA.

Juliani!...

LE MARQUIS.

Réponds...

STELLA, *tombant à genoux.*

Plus que ma vie!...

LE MARQUIS, *avec fureur.*

Malhe... (*A part, s'arrêtant.*) Qu'allais-je faire?... j'oublie que Juliani séparé d'elle pour jamais...

Il revient à elle.

STELLA.

Mon père!...

LE MARQUIS, *la forçant de se relever, avec calme.*

Relevez-vous; je consens à oublier les paroles imprudentes qui vous sont échappées... le temps, la réflexion, le souvenir de mon indulgence... et, s'il le faut, celui du passé, vous inspireront, je l'espère, des sentimens plus dignes de vous.

SCENE III.

LES MÊMES, VENETTI, *puis* MATÉO.

VENETTI.

Monseigneur... le révérend est là...

LE MARQUIS.

Ah!... très-bien... je vais...

VENETTI.

Et voici une lettre que l'autre personne...

LE MARQUIS.

Elle est arrivée?...

VENETTI.

Elle attend... Monseigneur désire-t-il que je l'introduise sur-le-champ?

LE MARQUIS, *ouvrant la lettre.*

Sans doute; et vous êtes bien sûr...

VENETTI.

Oh! très-sûr... elle m'a été recommandée par une dame qui l'a connue chez la duchesse de Villabella dont elle a élevé les deux filles.

LE MARQUIS, *lisant la lettre.*

En effet...

VENETTI.

D'ailleurs il suffit de la voir... une figure... tout ce qu'il y a de mieux pour... épouvanter.

LE MARQUIS, *finissant de lire.*

Faites entrer...

VENETTI, *allant à la porte du fond.*

Entrez, entrez, signora.

Matéo entre d'un air grave et fait une profonde révérence *.

LE MARQUIS.

Soyez la bienvenue, signora.

Matéo salue de nouveau.

VENETTI.

A la bonne heure! voilà ce que j'appelle une tête de duègne.

LE MARQUIS, *montrant la lettre.*

L'éloge que la duchesse fait de vous, de vos principes et de votre haute vertu, (*Matéo salue*) ne laisse rien à désirer, signora Barbara.

VENETTI, *à part.*

Barbara! voilà un nom assorti au physique.

LE MARQUIS.

Il ne me reste plus qu'à vous demander pour ma fille, que voici (*il montre Stella, Matéo la salue*) le même zèle, le même dévouement...

MATÉO, *contrefaisant sa voix.*

Monseigneur peut y compter.

LE MARQUIS, *à Stella.*

Stella!

Il lui parle bas.

VENETTI, *voyant Matéo ouvrir une tabatière.*

Ah! elle prend du tabac. (*Il avance et y plonge les doigts.*) Signora, voulez-vous me per... (*Matéo sans le regarder, ferme la tabatière et lui prend les doigts.*) Aïe!

Matéo remet la tabatière dans sa poche, sans faire attention à Venetti.

LE MARQUIS.

Vous entendez, Stella? (*Allant à Venetti qui a remonté la scène.*) Et vous, Venetti, rappelez-vous bien qu'il faut que chacun ici ait les plus grands égards pour la signora; j'entends qu'on lui obéisse comme à moi-même.

VENETTI, *s'inclinant.*

Monseigneur sait que le révérend...

LE MARQUIS.

Oui. (*A Matéo.*) Excusez-moi, signora; mais une affaire...

MATÉO.

Que monseigneur ne se gêne pas, je profiterai de ce moment pour donner à la signora une idée de mon plan...

LE MARQUIS.

Très-bien, je vous laisse. (*A Venetti.*) Souvenez-vous bien...

Il sort.

VENETTI, *saluant.*

Il suffit que monseigneur l'ordonne...

* Le personnage de la duègne doit être joué avec beaucoup de réserve et de dignité.

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* LE MARQUIS.

MATÉO, *à part.*

Je ne sais trop comment... je crains sa première surprise. (*Il s'approche de Stella et la tire par sa robe.*) Signora! (*Venetti s'approche, il l'aperçoit*) tenez-vous plus droite, signora, (*Stella le regarde*) et ne nous regardez pas ainsi, la modestie sied aux jeunes personnes: lorsque mon père me permit de lever les yeux sur lui, pour la première fois, je touchais à ma trente-troisième année.

STELLA.

Signora, je...

MATÉO, *l'arrêtant d'un geste solennel.*

Hein! eh quoi! vous vous permettez de m'interrompre avant de m'en avoir demandé l'autorisation?

STELLA, *avec effroi.*

Oh! la méchante femme!

VENETTI.

La signora allait peut-être la demander, et il fallait bien...

MATÉO.

Paix! vous me répondrez quand je vous interrogerai, bonhomme.

VENETTI, *à part, offensé.*

Bonhomme!

MATÉO, *à part.*

Il faut pourtant que je m'en débarrasse. (*Haut.*) Donnez-nous des siéges. (*S'asseyant près de Stella.*) La route m'a tellement fatiguée, et je désirais tant montrer mon empressement à monseigneur, que je n'ai pas même voulu accepter le léger repas qui m'a été offert à mon arrivée.

VENETTI.

Si la signora le désire, je vais...

MATÉO.

Oui.

VENETTI.

Que ferai-je apporter?

MATÉO.

Oh! la moindre chose.

VENETTI.

Un peu de chocolat?

Il s'éloigne.

MATÉO, *l'arrêtant du geste.*

Oui, avec...

VENETTI.

Avec le verre d'eau?

MATÉO.

Oui, et..

VENETTI.

Un peu de sucre?

MATÉO.

Oui, et un biscuit, une perdrix froide, quelques côtelettes, la moindre chose...

VENETTI, *à part.*

La moindre chose!

Il sort.

MATÉO.

J'ai pour habitude de ne rien prendre le soir; mais aujourd'hui.... (*Voyant que Venetti s'est*

éloigné, il se rapproche de Stella qui fait un geste de frayeur.) Ne craignez rien, je viens ici pour vous sauver.

STELLA

Vous!

MATÉO.

Je suis Matéo.

STELLA.

Matéo!

MATÉO, *apercevant le marquis.*

On vient, silence!

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *entrant par le fond.*

LE MARQUIS.

Pardon, signora. (*A Stella.*) Rendez-vous dans votre oratoire.

MATÉO.

Je vous suis.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Pardon, demeurez, signora, je désire vous parler. (*A Stella.*) Allez, Stella.

SCENE VI.

LE MARQUIS, MATÉO.

LE MARQUIS.

Signora, vous êtes discrète, prudente, je puis donc m'ouvrir à vous sans réserve... (*geste d'assentiment de Matéo*) je marie Stella au marquis de Velozza, qui sera ici dans quelques heures.

MATÉO.

Dans quelques heures?

LE MARQUIS.

Ce soir, en présence du grand-duc, qui veut bien signer au contrat, les deux fiancés, conduits à la chapelle...

MATÉO.

Ce soir! (*se reprenant*) une telle précipitation, monseigneur...

LE MARQUIS.

Est nécessaire : cette alliance devant contrarier certaines ambitions, j'ai le plus grand intérêt à la conclure sans délai; or, je ne vous cacherai pas que Stella...

MATÉO.

Voudrait-elle résister à la volonté de monseigneur?

LE MARQUIS.

Oui.

MATÉO, *avec joie.*

Elle refuse!... (*se reprenant d'un ton sévère*) elle ose refuser!

LE MARQUIS.

D'autres sentimens, un penchant secret pour un homme obscur.

MATÉO.

Il serait possible!

LE MARQUIS.

Stella ignorait hier encore sa haute naissance, et devait passer ses jours au couvent; mais des circonstances, et puis j'ai réfléchi qu'il valait mieux dans l'intérêt de son bonheur...

MATÉO, *à part.*

Dis plutôt de ton ambition.

LE MARQUIS.

J'ai donc voulu la rendre au monde par cette alliance qu'elle rejette : élevée loin de moi, j'ai peu d'empire sur elle ; mais j'ai fait appeler le directeur du couvent de Sainte-Rosalie, qui la connaît depuis son enfance ; le frère est éloquent, persuasif...

MATÉO.

Vraiment! (*A part.*) Hum! pourvu que le franciscain ne parvienne pas à changer...

LE MARQUIS.

Stella est habituée à lui obéir, et j'espère...

MATÉO.

Et si elle refusait encore?

LE MARQUIS, *avec violence.*

Si elle refusait! alors je me vengerais sur ce Juliani qui s'est fait aimer d'elle; les lois punissent sévèrement ceux qui, comme lui, osent pénétrer dans l'enceinte sacrée d'un couvent; je l'ai fait arrêter cette nuit, et je jure...

MATÉO.

Eh! non, monseigneur, mauvais moyen, celui qu'elle aime n'en deviendrait que plus intéressant aux yeux de votre fille; à votre place, j'agirais autrement.

LE MARQUIS.

Parlez.

MATÉO.

Et d'abord, je commencerais par obtenir aussitôt un ordre d'élargissement pour ce... (*Feignant de chercher*) Fabiani, je crois.

LE MARQUIS.

Juliani.

MATÉO.

Juliani, bien; puis, au moment de signer le contrat, je ferais voir à la signora, d'une part, la condamnation, le supplice de ce... Salviati, je crois.

LE MARQUIS.

Juliani.

MATÉO.

Juliani, très-bien ; et de l'autre l'ordre en question... « Stella, lui dirais-je, si tu refuses l'époux que je t'ai choisi, Juliani expire dans un cachot; signe, et il est libre, et je lui donne vingt mille ducats, à la seule condition de quitter Florence et la Toscane à l'instant même. »

LE MARQUIS.

Vous avez peut-être raison, et si je ne craignais qu'il revînt, et qu'aidé par Matéo...

MATÉO, *avec dédain.*

Matéo! Qu'est-ce que cela?

LE MARQUIS.

Un misérable, qui paraît d'intelligence avec ce

Juliani, et que je ferai mourir sous le bâton, si jamais il tombe entre mes mains.

MATÉO.

Et vous ferez bien, ça lui apprendra (*à part*) à se laisser prendre. (*Haut.*) Mais rassurez-vous, une fois la signora unie à celui que son père lui destine, il est probable que ce Matéo ne songera guère à troubler... d'ailleurs tant que je serai dans ce palais, je réponds qu'il ne cherchera pas à y pénétrer, ce serait inutile.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vais envoyer chez le magistrat. (*Il sonne; puis il écrit. Voyant entrer Venetti.*) Venetti, vous allez porter ce billet sur-le-champ au signor Boneseo.

VENETTI.

Oui, monseigneur. Le notaire que monseigneur a fait demander vient d'arriver.

LE MARQUIS, *lui donnant le billet.*

Faites entrer dans mon cabinet. (*Venetti sort, à Matéo.*) Vous, dès que Stella aura quitté son confesseur, exhortez-la à votre tour, achevez son ouvrage, et si vous réussissez, vous pouvez compter sur ma reconnaissance; une pension de mille ducats.

MATÉO.

Ah! monseigneur! non, non, que je réussisse, voilà tout ce que je désire; trop heureuse de prouver que je suis un ho... (*mouvement du marquis, Matéo se reprend et feint de tousser*) hom! hom! que je suis une femme de bon conseil. Obtenez l'ordre du magistrat, et quelques heures après, vous ne trouverez plus ici que des personnes soumises à votre volonté... (*à part*) les autres seront bien loin.

LE MARQUIS, *le quittant.*

Je l'espère.

MATÉO, *faisant une révérence.*

Et moi, j'en suis sûr.

Le marquis sort.

SCENE VII.

MATÉO, *puis* MICHELA.

MATÉO, *seul.*

Ah! je respire enfin! (*il élargit un peu le devant de son corsage*) il y a si long-temps que je n'ai joué un rôle de ce genre; je ne me sentais pas à mon aise, et puis ce diable de corset me gêne des entournures; mais enfin le plus fort est fait, et maintenant quelques lignes à Michela, pour la prévenir de ce qui se passe. Ne pas oublier de mettre dans la voiture...

La porte du fond s'ouvre, il s'arrête, prend une contenance et feint d'arranger sa robe.

MICHELA, *à part.*

C'est lui! (*Elle avance.*) Signora... (*Matéo lui fait une grave révérence, elle l'imite*) signora Barbara, j'ai bien l'honneur...

MATÉO, *la reconnaissant et quittant son air guindé.*

Ah! c'est vous, Michela; vous ne pouviez pas arriver plus à propos: qui vous amène ici?

MICHELA, *fouillant dans sa poche*.*

Une lettre que j'ai reçue, elle est à mon adresse; mais comme elle vient de Livourne...

MATÉO, *regardant l'adresse.*

En effet, c'est de sir Reynolds; voyez si personne...

MICHELA, *pendant que Matéo lit la lettre.*

Non; d'ailleurs qu'importe? il n'est sans doute pas défendu à la signora Barbara de recevoir ses connaissances? Eh bien, que vous dit-il?

MATÉO.

Tout va bien, sir Reynolds nous attend demain à Livourne.

MICHELA.

Demain!

MATÉO.

Oui, et nous y serons. (*Mouvement de Michela.*) Vous êtes sûre que votre oncle...

MICHELA.

Mon oncle Jéronimo, je réponds de lui... (*faisant le geste de payer*) avec... Mais vous parlez d'être demain à Livourne, et demain c'est un peu tôt.

MATÉO.

Il n'y a que soixante milles d'ici à Livourne, et avec une voiture, de bons chevaux et de l'argent; si vous en manquez, dites-le; sir Reynolds m'a laissé...

MICHELA.

Eh! ce n'est rien de tout cela qui m'embarrasse, des voitures, des chevaux, ça ne manque pas, ça court les rues.

MATÉO.

Eh bien?

MICHELA.

Mais vous ne comptez probablement pas partir tout seul?

MATÉO.

Allons donc!

MICHELA.

Vous ne m'abandonnerez pas?

MATÉO.

Pour qui me prenez-vous?

MICHELA.

Eh bien! alors...

MATÉO.

Alors, alors, partez, revenez me dire dans une heure: La voiture est là, au bout de l'avenue, et moi, je me charge du reste.

MICHELA.

Bah! le signor Juliani...

MATÉO.

Allez...

MICHELA.

Vous êtes donc sorcier?

MATÉO.

Pourquoi pas le diable tout de suite?

MICHELA, *reculant.*

Ah! mais, ah! mais ne jouons pas avec ça, je suis bonne chrétienne.

* Cette scène doit être jouée très-vivement et à demi-voix.

MATÉO.

Calmez-vous, ma chère Michela.

MICHELA, *le menaçant comme pour le dévisager.*

Ne me touchez pas ! n'approchez pas !

MATÉO.

Peste ! je m'en garderai bien, je vois que vous êtes femme à vous défendre, et que Satan lui-même n'aurait pas beau jeu avec vous ; encore une fois, rassurez-vous, faites ce que je vous dis, je vous expliquerai tout ensuite, et vous serez la première à dire que Matéo est un fort bon diable.

SCENE VIII.

LES MÊMES, VENETTI, DEUX DOMESTIQUES, *apportant une table servie.*

VENETTI, *aux domestiques, montrant la droite.*

Placez cela ici...

MATÉO, *à part.*

Venetti... avec l'ordre... (*A Michela.*) Demeurez..

VENETTI.

Signora, voici votre souper... (*Apercevant Michela.*) Ah ! que vois-je ! la signora Michela ici ! vous êtes venue faire une visite à votre excellente amie?... Mais pardon, je cherchais monseigneur...

MATÉO.

Il s'est renfermé avec son notaire.

VENETTI.

Ah ! oui, oui, c'est vrai, je l'avais oublié...

MATÉO.

Vous aviez quelque chose à lui dire?

VENETTI.

Non ; mais ce papier que le signor Bonesco...

MATÉO, *prenant le papier.*

Ah ! très-bien, très-bien... je sais ce que c'est...

VENETTI.

Signora, permettez...

MATÉO.

Chut !... (*avec beaucoup de mystère, en le conduisant à droite du théâtre*) c'est l'ordre de laisser sortir de prison...

VENETTI.

Quoi ! monseigneur vous a dit...

MATÉO, *même jeu.*

Oui ! c'est d'après mon conseil qu'il a demandé.

VENETTI.

Bah ! quelle idée de...

MATÉO.

Chut ! une ruse...

VENETTI, *cherchant.*

Une ruse?

MATÉO.

Chut !... oui .. un stratagème, pour faire consentir la signora Stella au mariage, vous comprenez?

VENETTI.

Je commence.

MATÉO.

Et comme c'est moi qui dois faire usage...

VENETTI.

Ah ! oui... c'est-à-dire... pourtant, monseigneur ne m'avait pas dit...

MATÉO, *avec beaucoup de dignité*

Monseigneur vous a dit de m'obéir...

VENETTI.

C'est juste.

MATÉO, *avec intention, de manière à être entendu de Michela dont il se rapproche.*

Et si je garde ce papier, qui contient l'ordre de rendre la liberté au signor Juliani...

VENETTI.

Chut !

MICHELA.

Que dit-il ?

MATÉO, *à Venetti, regardant Michela.*

Vous avez raison, ce n'est que pour le remettre en bonnes mains... (*Il tend le papier à Michela de la main gauche, elle hésite.*) Prenez donc !

VENETTI.

Hein ?

MATÉO, *lui offrant du tabac de la main droite.*

Je dis, prenez donc, signor...

Venetti obéit.

MICHELA.

En voilà de l'effronterie !...

MATÉO, *à Michela, bas.*

Courez à la prison...

MICHELA.

Oui. (*Elle s'en va, Matéo la retient par sa robe, elle pousse un cri d'effroi.*) Ah !

VENETTI, *qui prisait.*

Hein ?

MATÉO, *feignant d'écouter Michela.*

Comment dites-vous ?

MICHELA.

Plait-il ?

MATÉO, *lui faisant des signes, comme s'il l'écoutait.*

Vraiment? cela vous ferait donc bien plaisir? (*Allant se mettre à table.*) Eh bien, pourquoi ne pas en demander la permission au signor Venetti?

VENETTI.

A moi, signora ?

MICHELA, *bas.*

La permission de quoi ?

VENETTI.

Parlez...

MICHELA, *à part.*

Parler, parler, je ne demande pas mieux, mais...

MATÉO.

Allons donc, du courage ; et puisque vous désirez tant voir la fête de cette nuit...

MICHELA.

Moi... (*Matéo lui fait des signes.*) Ah ! oui... oui... c'est vrai, et si vous étiez bien aimable, signor Venetti, vous me permettriez de revenir plus tard pour jouir du coup d'œil...

VENETTI.

Comment donc, mais avec plaisir, je vous le permets avec les plus vifs transports, ma chère, ma charmante Mi...

MATÉO.

Signor, un tel langage devant moi!...

VENETTI

Ah... pardon!... (*A Michela.*) Vous avez une amie bien insupportable!...

MICHELA.

Vous dites ça, mais quand je ne serai plus là...

VENETTI.

Qui, moi!... vous préférer ce...

MICHELA.

Au revoir... (*Allant à Matéo.*) Signora...

MATÉO.

Ma chère enfant, un avis... (*Bas.*) Allez, et dès que Juliani sera libre, laissez-lui le soin de tout préparer... je retiendrai ici cet imbécile...

VENETTI, *à part.*

Je suis sûr qu'elle lui parle de moi.

MATÉO, *haut.*

Vous m'entendez, défiez-vous du signor Venetti, ne causez pas trop avec lui.

MICHELA.

Oui, signora. (*A Venetti.*) J'en étais sûre, vous avez fait sa conquête, elle est jalouse de moi.

VENETTI, *la conduisant.*

Fi donc!...

MATÉO, *à Michela qui sort.*

N'oubliez pas ma caisse, Michela, car je ne saurais paraître à la fête avec cette robe.

MICHELA.

Voyez-vous? quand elle aura sa belle robe, elle vous fera tourner la tête...

VENETTI.

Oui, de votre côté...

Michela sort.

SCENE IX.

VENETTI, MATÉO, *à table.*

MATÉO, *à Venetti qui suit Michela.*

Signor, un mot, s'il vous plaît, j'aurais quelques renseignemens...

VENETTI.

Ce serait bien volontiers; mais...

MATÉO.

Mais... vous aimeriez mieux accompagner Michela...

VENETTI.

Non... mais mon maître... monseigneur...

MATÉO, *à part.*

Diable!... (*Haut.*) Signor Venetti, venez, ça...

VENETTI.

Hein?

MATÉO.

Prenez un siége, mettez-vous là, près de moi... allons, allons, je l'exige... (*Venetti va prendre un fauteuil*) Je saurai bien t'empêcher de rejoindre monseigneur.

VENETTI, *à part.*

Quel changement! est-ce que Michela aurait raison? Après ça, je remarque une chose, ce flacon de vin était plein jusqu'aux bords, et...

MATÉO, *d'un air affable.*

Puisque nous devons désormais vivre ensemble, causons un peu à cœur ouvert: je ne suis pas toujours la femme qui, pour se faire craindre et respecter de son élève, doit conserver devant elle un maintien grave et sévère; j'ai aussi mes momens d'abandon et d'épanchement dans l'intimité; vous verrez... nous sommes seuls...

VENETTI, *effrayé.*

Oui, oui, nous sommes seuls...

MATÉO, *lui présentant un verre de vin.*

Avec un biscuit... allons, allons, vous ne pouvez pas refuser, de ma main...

VENETTI, *acceptant.*

Signora...

MATÉO.

Vous me paraissez posséder la confiance de monseigneur?...

VENETTI.

Je m'en flatte.

MATÉO.

Cela ne m'étonne pas: il suffit de vous voir, vous avez une de ces physionomies qui inspirent du premier abord...

VENETTI, *à part.*

Ça devient fort affligeant... au dehors Matéo... ici...

MATÉO.

Que parlez-vous de Matéo, n'est-ce pas cet homme dont monseigneur m'a entretenu?

VENETTI.

Oui. (*Le regardant.*) C'est singulier, maintenant que je vous vois de plus près...

MATÉO, *tendant son verre vivement.*

Veuillez...

VENETTI.

Voilà...

Il veut lui verser de l'eau.

MATÉO.

Merci...

Il boit le vin pur.

VENETTI, *se rapprochant de Matéo.*

Monseigneur, dites-vous, vous a parlé de Matéo? saurait-il où il est?

MATÉO, *avec mystère.*

Oui, on l'a vu...

VENETTI.

Où cela?

MATÉO.

Ici.

VENETTI.

Ici!

MATÉO.

Oui, dans Florence même..

VENETTI.

Dans Florence... belle nouvelle!

MATÉO.

Vous saviez?

VENETTI.

Si je le sais... vous me demandez cela à moi!

MATÉO, *à part.*

Pourvu que Michela ait le temps d'arriver à la prison. (*Il se verse du vin, Venetti veut lui donner de l'eau.*) Merci, ça m'est défendu... Mon Dieu, comme vous aimez l'eau! vous avez un bien grand penchant pour l'eau, mon bon ami. Dites-

moi, pensez-vous, comme monseigneur, que ce Matéo soit capable...?

VENETTI.

Je le crois capable de tout, il ne respecte rien.

MATÉO.

O ciel! vous m'effrayez!...

VENETTI.

Oh! rassurez-vous, quand je dis rien, c'est une manière de parler, il est des personnes...

MATÉO.

N'importe, il faut nous tenir sur nos gardes, nous entendre, nous concerter ensemble pour déjouer ses projets; vous me protégerez, vous me défendrez contre cet homme, mon ami, mon cher Venetti.

VENETTI.

Je... certainement... après ça, je ne puis pas trop vous promettre... (*à part*) quand c'est tout au plus si, lorsqu'il s'agit de moi-même...

MATÉO, *se rapprochant de Venetti.*

Et d'abord... quelles sont les issues?

VENETTI.

Les... il y a d'abord... Ah! mais c'est étonnant, plus je vous examine, et plus il me semble que ce n'est pas la première fois...

MATÉO, *se levant et jetant sa serviette.*

Vous pouvez faire enlever.

VENETTI.

Il sonne.

Oui, oui...

MATÉO.

Eh bien! dites-moi donc les issues par lesquelles on pourrait entrer ou sortir... (*à part*) sortir surtout.

VENETTI.

Cette galerie et tout ce côté du palais donnent...

MATÉO.

Sur la cour et les jardins...

VENETTI, *étonné.*

Comment!

MATÉO, *se reprenant.*

Oui, j'ai remarqué ça en arrivant.

VENETTI.

Ici l'appartement de la signora.

MATÉO, *à part.*

Celui de sa mère.

VENETTI.

Qui communique avec le vôtre.

MATÉO.

Bien. (*A part.*) Absolument comme autrefois, rien de changé. (*Haut.*) Vous concevez qu'il est essentiel...

VENETTI, *qui l'examine toujours avec curiosité.*

Oui, oui; mais, pardon, si à mon tour je me permets une question?

MATÉO.

Parlez.

VENETTI.

Signora, n'auriez-vous pas eu un fils, par hasard?

MATÉO, *jouant la pudeur offensée et cachant son visage avec son éventail.*

Signor!

VENETTI.

Oh! pardon, non... je...

MATÉO, *remontant la scène.*

Vous oubliez que jamais..

VENETTI, *le suivant.*

Ah! oui, oui, c'est juste .. pardon! ni un petit-fils non plus! alors il faut que nous nous soyons rencontrés quelque part.

MATÉO.

C'est possible. (*Les domestiques entrent et enlèvent la table.*) Mais la signora va venir, et j'ai promis à monseigneur... laissez-nous.

VENETTI.

Avec plaisir.

MATÉO.

Veuillez aller me chercher la caisse que Michela a dû envoyer.

VENETTI, *à un domestique.*

Francesco, allez.

MATÉO

Non, vous, je tiens à ce que vous y alliez vous même, j'y tiens absolument.

VENETTI.

C'est différent. (*A part.*) Lorsqu'elle prend ses grands airs...

MATÉO.

Allez donc.

Il sort.

SCENE X.

MATÉO, STELLA, *puis* MICHELA

MATÉO, *apercevant Stella qui entre par la seconde porte du fond, à droite.*

Ah! venez, signora, venez; combien il me tardait...

STELLA.

Que me voulez-vous encore? laissez-moi.

MATÉO.

Qu'entends-je? ah! je m'en doutais... les discours de ce religieux auront ébranlé votre résolution, vous ne voulez plus nous suivre, vous renoncez à votre père, à Juliani.

STELLA.

Juliani? il s'est perdu pour moi.

MICHELA, *qui a entendu les derniers mots.*

Eh! non, il est sauvé.

STELLA.

Juliani!

MICHELA.

Oui, libre, sauvé par Matéo et par moi!

STELLA.

Libre! sauvé! ô mon Dieu, je vous remercie!

MATÉO.

Eh bien! refuserez-vous encore?

STELLA.

Oui, oui, Matéo.

MICHELA.

Comment!

MATÉO, *à Michela.*

Laissez-nous, je vais tenter un dernier effort. Entrez dans cette chambre et attendez.

Michela sort par la seconde porte latérale à droite.

SCENE XI.

MATÉO, STELLA, *puis* LE MARQUIS.

MATÉO.

Signora, je vous en supplie... écoutez-moi, oh! je vous en conjure, ayez pitié de sir Reynolds, ayez pitié de votre père.

LE MARQUIS, *entrant et s'arrêtant au fond.*

Ah!

MATÉO.

Eh quoi! lorsqu'après tant d'années passées loin de sa fille...

LE MARQUIS.

Hein?

Il descend un peu à droite.

MATÉO.

Il vient à elle, lorsqu'il vous ouvre ses bras et vous rend un père, un nom, une famille...

LE MARQUIS, *à part.*

Très-bien.

MATÉO.

Songez-y, songez à son chagrin, à sa douleur, si vous résistez plus long-temps.

STELLA.

Non, non, je ne puis.

MATÉO.

Au nom de ce que vous avez de plus cher, par la mémoire de votre mère!

STELLA.

Ma mère! c'est pour avoir oublié son devoir...

MATÉO, *à part.*

Ah! franciscain maudit! si je te tenais... (*Apercevant le marquis.*) Ciel! le marquis! (*Haut, du ton grave de la duègne.*) C'est aussi au nom de votre devoir et de l'obéissance que vous devez à votre père que je vous parle, signora. Je vous ai fait connaître sa volonté, et la volonté d'un père, on a dû vous le dire, c'est celle de Dieu lui-même.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien!

MATÉO.

Et pourquoi lui résister, lorsqu'il veut assurer votre bonheur et vous donner un époux (*plus bas*) que vous aimez, (*haut*) un époux digne de vous, signora?

LE MARQUIS, *enchanté.*

Je porterai sa pension à deux mille ducats.

Il va vers le fond.

STELLA, *à Matéo qui lui parle bas.*

Il serait vrai... ah!

MATÉO.

Prenez garde! monseigneur nous écoute.

LE MARQUIS, *s'arrêtant.*

Je n'entends plus.

MATÉO.

Pensez à ce qu'il a souffert pendant une si longue séparation.

LE MARQUIS.

Que dit-elle?

Il va parler à un domestique à l'entrée de la galerie.

MATÉO.

Au peu de jours qu'il lui reste à jouir de votre présence... votre refus va le réduire au désespoir, (*bas*) et le signor Juliani aussi.

STELLA.

Ah! qu'il parte, lui!

MATÉO.

Vous céderez à ses désirs, (*bas, avec émotion et entraînement*) il en mourrait, signora.

STELLA.

O mon père!

MATÉO, *avec chaleur.*

Oh! je vous en supplie à genoux... vous aviez promis de le rejoindre. Si vous trompez son espérance, sir Reynolds ne supportera pas ce coup affreux.

STELLA.

Mon père! non, non, qu'il vive... je partirai. (*Plus haut.*) J'obéirai.

MATÉO, *haut.*

Ah! vous cédez enfin!

STELLA.

Oui.

LE MARQUIS, *redescendant.*

Qu'entends-je!

MATÉO, *la conduisant à sa chambre, la seconde latérale.*

Eh bien! rentrez dans votre chambre achevez votre toilette... (*Bas.*) Vous y trouverez Michela. (*Haut.*) Et je vous rejoindrai dans un instant, lorsque j'aurai appris à monseigneur...

Stella sort.

SCENE XII.

MATÉO, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

C'est inutile.

MATÉO, *feignant une surprise extrême.*

Quoi! monseigneur, vous étiez ici?

LE MARQUIS.

J'ai tout entendu. Signora, je ne serai point ingrat, votre zèle et votre dévouement auront leur récompense.

MATÉO, *à part.*

Je l'espère. (*Au marquis.*) Monseigneur...

LE MARQUIS.

Vous êtes une habile femme.

MATÉO, *à part, souriant.*

Habile femme! (*Haut.*) Monseigneur est trop bon (*à part*) de moitié.

LE MARQUIS.

Eh! non... vous avez une facilité, une éloquence...

MATÉO.

Celle du cœur.

LE MARQUIS.

Enfin, je suis fort content de vous.

MATÉO, *à part.*

Ce n'est pas difficile.

LE MARQUIS.

Je doublerai la pension promise, et en attendant, acceptez ceci (*il lui présente un anneau avec brillant*) comme un gage de ma satisfaction.

MATÉO.

Monseigneur, je ne sais si je dois...

LE MARQUIS.

Prenez...

MATÉO.

Puisque monseigneur l'exige... (*A part.*) Mais il y a conscience; enfin, puisqu'il est content...

SCENE XIII.

LES MÊMES, VENETTI.

VENETTI.

Signora, voici la caisse.

MATÉO.

Très-bien, je vous remercie, veuillez la déposer.

Il lui montre sa chambre, la première de côté, à droite.

VENETTI.

Ah! monseigneur, la voiture de son excellence vient d'entrer dans la cour.

LE MARQUIS.

Eh quoi! déjà! et Stella... (*A Matéo.*) Signora, pressez-la un peu, je vais recevoir son excellence. (*Fausse sortie.*) Ah! si elle hésitait de nouveau, Venetti a dû obtenir l'ordre...

MATÉO.

Il suffit, monseigneur. (*Apercevant Venetti.*) Mais... le bruit d'un autre carrosse, je crois, celui du grand-duc, peut-être?

LE MARQUIS.

Il se pourrait! je cours.

Il sort.

SCENE XIV.

MATÉO, VENETTI.

MATÉO, *arrêtant Venetti qui va suivre le marquis.*

Où allez-vous, signor? vous n'avez donc pas entendu les ordres de monseigneur?

VENETTI.

Quels ordres?

MATÉO.

Venetti restera ici, et vous m'enverrez prévenir par lui dès que Stella sera prête. La signora est à sa toilette, je vais à la mienne. Eh bien! signor, vous ne m'offrez pas votre main?

VENETTI.

Si fait.

Il la conduit jusqu'à la porte.

MATÉO.

Ah! vous regardez ce brillant... c'est un présent de monseigneur... (*Retirant vivement sa main et poussant un cri.*) Ah! signor, une telle liberté...

VENETTI.

Plaît-il?

MATÉO.

Vous m'avez pressé la main.

VENETTI.

Moi! je puis vous affirmer...

MATÉO.

Je devrais peut-être... (*lui faisant baiser sa main*) mais non, je suis trop bonne, j'aime mieux vous pardonner.

Il entre dans sa chambre.

VENETTI, *après lui avoir baisé la main.*

Elle appelle cela pardonner!

MATÉO, *reparaissant.*

Surtout, n'entrez pas.

VENETTI.

Non, non. (*A part.*) Elle peut être bien tranquille.

SCENE XV.

VENETTI, *seul.*

Elle peut être fort tranquille, je me garderai bien d'une pareille indiscrétion. (*Matéo ferme la porte en dedans.*) Ah! je crois qu'elle s'enferme. (*Riant.*) Ah! ah! ah! elle met les verroux, ne craint-elle pas que je... Ah! ah! ces duègnes ont un amour-propre effrayant. (*Prêtant l'oreille.*) Hein! il me semblait entendre chuchoter. (*Il écoute.*) Non, le plus grand silence! (*Voyant les domestiques qui traversent rapidement la galerie, et allant au fond.*) Où vont-ils donc? Ah! c'est le grand-duc qui entre dans les salons; je suis sûr que monseigneur s'impatiente. (*Allant à la porte de Matéo.*) Hâtez-vous, signora. (*Il écoute.*) M'entendez-vous, hein? elle sera passée chez la signora Stella. (*Il va frapper à l'autre porte.*) Signora! ah çà, mais... (*Il retourne à la porte de Matéo.*) Signora Barbara!... quand ces vieilles femmes sont à leur toilette... (*Il se baisse et regarde par la serrure; poussant un cri.*) Oh!

SCENE XVI.

VENETTI, LE MARQUIS, *puis* LES INVITÉS *et* LES DOMESTIQUES, *qui entrent successivement.*

LE MARQUIS.

Eh bien, que faites-vous là? qu'avez-vous?

VENETTI.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Avez-vous prévenu la signora?

VENETTI.

J'allais le faire, mais la porte est fermée, et j'ai frappé et appelé en vain, on ne répond pas.

LE MARQUIS.

Eh! frappez plus fort.

VENETTI.

C'est inutile, je viens de regarder, et j'ai vu...

LE MARQUIS

Eh bien ?

VENETTI.

La plus profonde obscurité...

LE MARQUIS.

Que signifie?... (*Il va à la porte de Stella, frappe et appelle.*) Stella! Stella!... (*Il l'ouvre.*) Personne!

VENETTI.

Personne! ceci devient de plus en plus ténébreux.

LE MARQUIS, *allant au grand-duc qui entre.*

Pardon, monseigneur... mais... (*A Venetti.*) Voyez, voyez donc, si elle n'est pas chez la signora Barbara? (*Venetti entre chez Stella.*) Ceci est étrange! Eh bien?

VENETTI.

La porte de communication est fermée aussi en dedans.

LE MARQUIS, *avec violence.*

Eh! brisez-la donc! (*A part.*) Je ne puis concevoir... (*Au prince.*) Je prie votre altesse de m'excuser, mais un événement inexplicable. (*On entend briser une porte, il va à celle de Stella.*) Eh bien, Stella... la signora Barbara?...

VENETTI, *se précipitant dans le salon avec les habits de la duègne.*

La voici, monseigneur.

LE MARQUIS, *reculant de surprise.*

Hein!

VENETTI.

Partie, disparue, en laissant...

LE MARQUIS.

Ah! quel soupçon!... Venetti, ce papier que vous a remis le signor Bonesco...

VENETTI.

Je l'ai donné à la signora Barbara, qui m'a dit que monseigneur...

LE MARQUIS.

C'est cela... plus de doute... cette duègne...

VENETTI.

Elle l'a gardé.

LE MARQUIS, *haussant les épaules.*

Imbécile!

VENETTI, *fouillant dans les poches de la robe.*

Attendez, je le lui ai vu mettre dans... ah! le voici! (*Il tire la lettre de Reynolds et la donne au marquis.*) Tenez, monseigneur.

LE MARQUIS, *l'ouvrant*

Eh! non, c'est une lettre. (*Lisant.*) Que vois-je! Matéo. (*Avec explosion, montrant les habits.*) C'était Matéo!

VENETTI, *rejettant la robe avec effroi*

Matéo!

LE MARQUIS.

Oui, misérable! Matéo, qui a délivré Juliani, enlevé Stella, et qui fuit avec eux.

Il lit la lettre.

VENETTI, *furieux.*

De quel côté? Ah! quand je devrais galoper soixante-douze heures et plus... ah! c'était lui, aussi je disais bien que cette face de duègne... (*Avec indignation.*) Et moi! moi qui lui ai baisé la main... ah! Matéo! (*Il saisit les habits avec colère.*) Ah! Matéo... (*Il se pique et pousse un cri de douleur.*) Oh!

Il laisse retomber la robe, et porte son doigt à sa bouche comme pour en étancher le sang.

LE MARQUIS, *froissant la lettre avec colère.*

Reynolds! (*Au duc.*) Reynolds les attend à Livourne. (*A Venetti, avec violence.*) Si tu ne les atteins pas...

VENETTI, *avec énergie en se précipitant vers le fond.*

A Livourne!

LE MARQUIS, *à tous ses domestiques.*

A Livourne!

Le duc paraît donner des ordres à ceux qui l'entourent. Tous s'élancent hors du palais.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une cour d'auberge formant terrasse au bord de la mer; à droite, un pavillon; à gauche, une maison à deux portes, allant jusqu'au parapet; au fond, la pleine mer. Au bord de la terrasse, un parapet sur lequel on arrive par trois marches qui le prolongent; au bout du pavillon à droite, un arbuste; entre le pavillon et le parapet une allée qui conduit dans la cour d'entrée. On est censé voir du parapet, à droite, un navire et le port et à gauche des rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉRONIMO, *puis* VENETTI.

JÉRONIMO, *il est occupé à raccommoder un filet suspendu à l'arbuste du pavillon; on entend frapper en dehors.*

Hein! cette fois je ne me trompe pas, on a frappé. (*A la cantonnade.*) Marinetta, ouvrez donc, on frappe; quelque voyageur sans doute: il est cependant plutôt l'heure de se mettre en route que de rentrer au gîte.

VENETTI, *couvert d'un grand manteau sous lequel il cache un paquet.*

Vous êtes l'hôtelier?

JÉRONIMO.

Pour vous servir.

VENETTI.

Vous vous appelez Jéronimo?

JÉRONIMO

Oui, signor.

VENETTI.

Bien... Vous avez à Florence une nièce nommée Michela?

JÉRONIMO.

En effet.

VENETTI.

Très-bien ; vous l'attendez ce matin?

JÉRONIMO.

Moi, non.

VENETTI, *déconcerté.*

Ah! vous ne... hum!... c'est différent, j'avais supposé...

JÉRONIMO.

Mais pourquoi?

VENETTI.

Je vais vous le dire. (*Avec précaution.*) Signor Jéronimo, peut-on compter sur votre silence?

JÉRONIMO.

Toujours, quand on...

VENETTI, *fouillant dans sa poche.*

Quand on vous le demande.

JÉRONIMO.

C'est cela.

VENETTI.

Et qu'on vous le paie. (*Mouvement de Jéronimo.*) Oh! je suis dans une auberge.

JÉRONIMO.

Les loyers sont si chers, le fisc si exigeant, l'impôt si...

VENETTI, *lui montrant une bourse.*

Cette bourse contient cent ducats, (*mouvement de Jéronimo*) et si vous me promettez...

JÉRONIMO.

Ah! signor, je ne suis qu'un pauvre hôtelier; mais je professe la plus grande délicatese.

VENETTI.

Et le le désintéressement le plus... (*Il lui met la bourse dans la main*) touchant.

JÉRONIMO.

Il s'agit donc?

VENETTI.

Cette nuit, deux ravisseurs, aidés par votre nièce Michela, ont enlevé la fille unique du marquis de Fieramonte, mon maître.

JÉRONIMO.

Il serait possible! quoi, Michela!

VENETTI.

Dès que la fuite de la signora a été connue, je me suis élancé sur un cheval, et quel cheval! je ne suis pas né d'hier, et jamais je n'ai... enfin, c'est au point que je suis... vous concevez dans quel état? De Florence à Livourne, en cinq heures, lorsqu'on n'a pas l'habitude...

JÉRONIMO.

C'est vrai.

VENETTI, *à part.*

Depuis trois jours, ce Matéo me fait faire une foule d'exercices plus exorbitans les uns que...

JÉRONIMO.

Ainsi vous avez parcouru soixante milles...

VENETTI.

Ventre à terre, c'est-à-dire, pas moi, la bête.

JÉRONIMO.

Oui, oui.

VENETTI.

Aussi je vous demande un peu si je dois être indisposé ; mais ça m'est égal, pourvu que je réussisse, et que je me venge enfin de ce scélérat.

JÉRONIMO.

Enfin?

VENETTI.

Enfin, j'ai rejoint les fugitifs à quelques lieues d'ici, un peu avant le jour, au moment où ils changeaient de chevaux; j'ai cru un instant que je me trompais; car les deux ravisseurs et la signora étaient déguisés.

JÉRONIMO.

Déguisés!

VENETTI.

Oui; mais j'ai reconnu Michela.

JÉRONIMO.

Encore une fois, comment ma nièce se trouve-t-elle mêlée...?

VENETTI.

Ah! comment! voilà bien ce qui me confond moi-même: protéger la fuite de la signora avec ce Juliani qu'elle devrait détester maintenant; mais ces femmes ont des têtes et des cœurs... en vérité, ça n'a pas le sens commun. Bref, j'ai galopé derechef, et je suis arrivé avant eux à Livourne, où ils viennent s'embarquer : or, je suppose que Michela amènera ses compagnons chez vous; la position de votre auberge située hors de la ville, au bord de la mer, favoriserait leurs projets.

JÉRONIMO.

En effet, la mer bat au pied de cette terrasse.

VENETTI, *regardant le fond avec inquiétude.*

Oui, oui, je l'entends... je... (*se levant sur la pointe des pieds*) elle me paraît même assez en train de...

JÉRONIMO.

Oui, elle est fort agitée.

VENETTI, *s'éloignant de la mer.*

Vous avez choisi là un emplacement bien dangereux; ne pouviez-vous pas en trouver...

JÉRONIMO.

Un meilleur? vous êtes difficile... une vue, une perspective superbe...

VENETTI, *à part.*

Oui, belle perspective!

JÉRONIMO, *allant au fond.*

Tenez, d'ici on aperçoit une partie de la ville, les quais, l'entrée du port, la rade; si vous désirez monter sur ce parapet?

VENETTI.

Merci, non, plus tard; je suis venu ici pour découvrir les fugitifs.

JÉRONIMO.

Et les arrêter?

VENETTI.

Moi! et comment, je suis seul. (*Avec mystère.*) Non, mais je compte rester ici en observation, pour entraver leurs desseins et retarder leur dé-

part jusqu'à l'arrivée de monseigneur qui a dû se mettre en route avec des ordres.

JÉRONIMO.

Très-bien; mais si les autres vous aperçoivent, vous reconnaissent?

VENETTI, *avec effroi.*

S'ils me... (*Regardant autour de lui.*) Ne dites donc pas de ces choses-là; au surplus... (*montrant le paquet*) je viens de prendre mes mesures; procurez-moi seulement une chambre, un cabinet, d'où je puisse tout voir, tout entendre.

JÉRONIMO, *ouvrant une porte à gauche.*

Je pense que d'ici...

VENETTI.

Parfait! je vais prendre à mon tour l'enveloppe de ces astucieux ravisseurs, puis empruntant leurs manières, leur ton, leur langage...

JÉRONIMO.

Je comprends.

VENETTI.

Que voulez-vous! ça répugne à mon caractère; mais si la brebis veut vivre parmi les loups, il faut bien qu'elle fasse comme eux.

JÉRONIMO.

C'est juste.

VENETTI, *allant pour sortir.*

Surtout pas un mot à votre nièce, car alors... (*Regardant le fond.*) Je suis bien fâché que vous demeuriez... après ça, je sens que le désir de me venger me donne un courage... et Matéo serait là...

MICHELA, *en dehors.*

Dans la cour.

VENETTI, *s'arrêtant effrayé.*

Écoutez.

MICHELA.

Sur la terrasse! (*Elle entre.*) Bien, bien.

VENETTI.

Michela! Eh! vite!

Il se précipite dans la maison, première porte à gauche.

SCENE II.

VENETTI, *caché*; JÉRONIMO, MICHELA.

MICHELA, *apercevant Jéronimo.*

Ah! le voici. (*Courant à lui.*) Mon oncle...

JÉRONIMO, *l'embrassant.*

Comment, c'est toi... et qu'est-ce qui t'amène ici?

MICHELA.

Le désir de vous voir, mon oncle, et de passer quelques jours avec vous.

JÉRONIMO.

Ah! vraiment... c'est très-bien, et... tu es venue seule?...

MICHELA.

Oh! non... avec deux ou trois connaissances...

JÉRONIMO.

Tu ne me les as pas amenées?

MICHELA.

Non.

VENETTI, *qui écoute.*

Non?

MICHELA.

Elles descendaient toutes chez des amis ou des parens.

VENETTI, *de même.*

Ah! diavolo... comment savoir à présent?...

MICHELA.

Mais, en revanche, je vous annonce d'autres voyageurs que nous avons rencontrés aux portes de Livourne, des pèlerins... (*Mouvement de Jéronimo et de Venetti*) qui arrivent de la terre sainte et de Rome, d'où ils rapportent...

JÉRONIMO.

Plus d'indulgences que de ducats.

MICHELA.

Eh bien... des indulgences... c'est déjà quelque chose; mais soyez tranquille, vous serez bien payé... ce ne sont pas des mendians. Le plus âgé des trois, celui qui nous a parlé, est un noble espagnol.

VENETTI, *à part.*

Ah! Matéo est noble à présent.

MICHELA.

Du moins je le suppose; ses deux compagnons l'appelaient don Re... don Retor... attendez donc. (*A part.*) Voilà que j'ai oublié ce que Matéo...

VENETTI, *à part.*

Va toujours, va toujours...

MICHELA, *trouvant.*

Ah! don Retortillo, (*appuyant*) don Retortillo... je ne peux jamais le dire du premier coup; ce nom-là m'embrouille... comme ils étaient très-fatigués et qu'ils désiraient ne pas traverser toute la ville, je leur ai donné votre adresse, en leur disant qu'ils trouveraient ici un bon gîte.

JÉRONIMO.

Assurément.

MICHELA.

Et un bon déjeuner. Ils vont arriver sans doute; mais j'ai déjà prévenu Marinetta, et si vous voulez, mon oncle, je puis lui donner un coup de main. (*Elle va au fond et regarde à droite.*) Eh! mais tenez, justement... (*A la cantonnade.*) Par ici, de ce côté, signor don Retortillo... entrez, on vous attend.

VENETTI, *à Jéronimo.*

Ce sont eux.

SCENE III.

LES MÊMES, MATÉO, JULIANI, STELLA.

MATEO, *en pèlerin très-vieux, barbe blanche, air patriarcal.*

Plaît-il, signora?

Il se retourne et fait signe à Juliani et à Stella d'entrer.

MICHELA *à Jéronimo.*

Il ne me reconnaît pas... après ça il ne m'a vue qu'une minute...

VENETTI, *à part.*

Ment-elle! mon Dieu! ment-elle! et moi qui voulais épouser ce serpent...

MICHELA, *à Matéo.*

Vous ne me reconnaissez pas?... c'est pourtant moi qui vous ai indiqué cette auberge.

MATÉO, *descendant la scène.*

Ah! oui, oui, c'est vrai... pardon, signora... mais l'ardent soleil... les sables de la Palestine et de la Judée ont tellement affaibli ma vue... nous vous renouvelons, mes enfans et moi, toutes nos actions de grâces... (*Il lui parle bas.*) Quel est cet homme?...

MICHELA.

C'est mon oncle.

VENETTI, *à part.*

Ses enfans... fourbe que tu es... je t'apprendrai... vite, un mot à monseigneur. (*A Jéronimo.*) Attendez un instant...

Il rentre.

JÉRONIMO, *à part.*

Il suffit...

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* VENETTI.

MATÉO, *à Stella, qu'il conduit au bord de la terrasse.*

Tenez, voyez ce bâtiment où flotte le pavillon britannique; c'est celui qui doit nous conduire à Londres... c'est là que nous attend sir Reynolds.

STELLA.

Vous croyez?... quoi... mon père... oh! mon Dieu... là, si près de moi!...

MATÉO, *la ramenant.*

Contenez-vous. (*A part.*) Maintenant voyons...

Il retourne au fond et examine la terrasse.

JÉRONIMO, *allant à Juliani.*

Votre compagnon serait-il indisposé?

JULIANI, *l'arrêtant.*

Non... non... mais l'aspect de la mer... ce coup d'œil est si imposant... si majestueux... et lorsqu'on le voit pour la première fois...

JÉRONIMO.

Ah! c'est... (*A Michela.*) Tu disais qu'ils avaient été en Palestine...

MICHELA.

Certainement... eh bien!

JÉRONIMO.

Eh bien alors... pour y aller et pour revenir à Rome... ces pèlerins ont dû traverser...

MICHELA.

Bah! bah! pourquoi donc ça? tout chemin ne mène-t-il pas à Rome? Ils auront pris une autre route...

JÉRONIMO.

Michela...

MICHELA.

Mon oncle...

Jéronimo la prend par la main et la conduit à l'écart.

MATÉO, *à lui-même.*

Ici l'entrée du port... plus loin... un embarcadère... c'est cela...

Il tire du papier, un crayon et se prépare à écrire.

JÉRONIMO, *à Michela, avec ironie.*

Vous m'avez dit, je crois, que ces pieux personnages rapportaient beaucoup d'indulgences.

MICHELA.

Oui, mon oncle.

JÉRONIMO.

Eh bien, ma nièce, croyez-moi... profitez de l'occasion...

MICHELA.

Pour?

JÉRONIMO.

Pour renouveler votre provision.

MICHELA.

Mon oncle... je n'en ai pas besoin.

JÉRONIMO.

C'est égal.

MICHELA, *à part.*

Hein!... qu'est-ce que... comme il m'a dit ça...

JÉRONIMO.

Eh bien... et ce déjeuner...

MICHELA.

Ah! oui, oui; tenez, voici Marinetta. Seigneurs pèlerins, votre déjeuner est prêt; si vous voulez entrer là, vous y serez seuls et tranquilles.

Elle montre le pavillon à droite.

JULIANI.

Volontiers.

STELLA, *à Matéo qui cesse d'écrire.*

Vous lui avez dit de ne pas s'exposer?

MATÉO.

Chut!

Il lui montre Jéronimo. Juliani et Stella entrent à droite.

MICHELA.

Marinetta, veillez à ce que rien ne manque... (*A Matéo.*) Moi, pour plus de sûreté, je reste dans la salle d'entrée.

MATÉO.

Bien.

Elle sort.

SCENE V.

MATÉO, JÉRONIMO, *puis* VENETTI.

MATÉO.

Vous voyez ce bâtiment... le premier sur la droite?...

JÉRONIMO.

Le bâtiment anglais?

MATÉO.

Cinquante ducats si cette lettre est remise au capitaine dans vingt minutes... vous m'entendez?

JÉRONIMO.

Très-bien.

MATÉO.

Et si quelques sbires viennent flairer de ce côté, cinquante autres ducats pour vous taire.

JÉRONIMO, *calculant.*

Cinquante et cinquante font cent... (*à part et regardant la droite*) la partie est égale.

MATÉO.

Est-ce convenu?

JÉRONIMO.

Certainement.

MATÉO, *lui remettant l'argent.*

Je puis compter sur vous?

JÉRONIMO.

Signor, je ne suis qu'un pauvre hôtelier; mais j'ai la conscience d'un... d'un pèlerin.

MATÉO.

Je n'en demande pas davantage; deux lignes encore, et vous pourrez partir.

Il écrit.

JÉRONIMO, *à lui-même, tenant une bourse de chaque main.*

Cent pour garder le silence... cent pour ne rien dire... total... deux cents ducats pour me taire; je me tairai .. la probité avant tout... j'obéirai à tous les deux, parce que je l'ai promis; qu'un honnête homme n'a que sa parole; et qu'enfin, dans la position où ils m'ont placé, mon devoir est de rester neutre, de recevoir leurs ordres, et... et tout ce qui s'en suit.

Il met les deux bourses dans ses poches.

MATÉO, *fermant la lettre, à lui-même.*

Voilà... dans une heure... ils peuvent être rendus au quai... avec une bonne embarcation... des hommes bien armés...

SCENE VI.

LES MÊMES, VENETTI, *en pèlerin.*

VENETTI.

Voilà... monseigneur doit être arrivé.!. (*Il va à Jéronimo sans voir Matéo.*) Jéronimo... ceci au marquis de Fieramonte chez l'amiral.

Il lui remet une lettre.

JÉRONIMO, *bas.*

Oui, signor.

MATÉO, *de même de l'autre côté.*

Au capitaine de la corvette.

JÉRONIMO.

Oui, signor.

Il se retire, pendant que Matéo et Venetti regardent de l'autre côté pour voir si on ne les épie pas. Ils se retournent en mettant leur doigt sur la bouche, d'un air de mystère, croyant Jéronimo encore là.

SCENE VII.

MATÉO, VENETTI.

MATÉO *et* VENETTI.

Et surtout!...

Il s'arrêtent, se regardent étonnés et se mettent à marmoter leur rosaire.

MATÉO, *à part.*

D'où diable sort celui-là?

VENETTI, *à part, enfonçant son chapeau.*

Hum! et moi qui ne savais pas... (*Haut.*) Vous paraissez surpris de ma présence?

MATÉO, *se faisant très-vieux.*

J'en conviens... je ne... il est vrai que mes yeux...

VENETTI, *à part.*

Plût à Dieu qu'il fût aveugle tout-à-fait.

MATÉO.

Mes pauvres yeux affaiblis...

VENETTI.

Oui, oui, par le soleil de la Judée. (*Mouvement de Matéo.*) Je vous ai entendu de ce réduit où j'étais en prière, lorsque vous êtes arrivé avec vos deux compagnons... vos enfans même, avez-vous dit... je crois...

MATÉO.

En effet... (*à part*) pourvu que Jéronimo se hâte!

VENETTI, *à part.*

Pourvu que Jéronimo soit exact! (*Haut en retenant Matéo qui allait vers le fond.*) Savez-vous... savez-vous que c'est fort édifiant de les voir, si jeunes encore, se soumettre aux chances, aux périls d'un tel voyage?...

MATÉO.

Quand il s'agit d'accomplir un devoir...

Il veut encore s'éloigner.

VENETTI, *le retenant.*

Et...

MATÉO, *à part.*

Ah çà! est-ce qu'il va me retenir long-temps?

VENETTI.

Et vous songez sans doute, senor don Retortillo, à revoir notre chère patrie?

MATÉO.

Ah! vous êtes...

VENETTI.

Je suis de Cadix... (*Il retient encore Matéo.*) Il doit bien vous tarder de quitter la Toscane?

MATÉO.

Beaucoup, et j'attends...

VENETTI, *le retenant.*

Je conçois ça.

MATEO, *à part, avec impatience.*

Que le ciel le confonde!

VENETTI.

Je juge de votre impatience par la mienne. (*A part.*) Jéronimo tarde bien. (*Matéo va au fond; le voyant près du parapet.* Si j'en avais le courage pourtant, ce serait le véritable moment de prendre ma revanche... pendant que ce scélérat ne se défie pas... je pourrais à mon tour le culbuter... dans l'abîme.

MATÉO, *à lui-même.*

Ah! enfin une barque sort du port et se dirige vers le navire.

VENETTI, *à lui-même, s'encourageant.*

Allons, Venetti! allons, Venetti, courage... pendant qu'il te tourne le dos... allons, Venetti!...

Il va marcher vers le fond; mais, voyant Matéo près de lui, il s'arrête tout tremblant et se met à dire son chapelet.

MATÉO.

Qu'avez-vous donc? .. Ce trouble... cette agitation.

VENETTI.

C'est l'émotion, mon frère... la crainte que vous ne m'octroyiez pas la faveur que je viens vous demander.

MATÉO.

Laquelle?... (*A part.*) Ah! le canot aborde le navire. (*Haut.*) Vous voudriez...

VENETTI.

Revoir aussi mes foyers... et si vous daigniez me permettre de me joindre à vous?

MATÉO.

Ce serait volontiers; mais nous allons partir

VENETTI, *à part.*

Ah! mon Dieu... (*Haut.*) Je ne vous demande qu'une heure.

MATÉO.

Une heure!

VENETTI.

Une demi-heure, le temps de prier le ciel de nous accorder une traversée propice.

MATÉO, *s'oubliant brusquement.*

Eh! vous le prierez... (*se reprenant et très-dévotement*) nous le prierons ensemble à bord: vous voyez cette embarcation?

VENETTI, *avec effroi.*

Une embarcation!

MATÉO, *lui prenant le bras.*

Oui, celle qui déborde du bâtiment anglais... avancez un peu...

VENETTI, *résistant.*

C'est inutile; je vois, je vois très-bien...

SCENE VIII.

LES MÊMES, MICHELA, *entrant avec désordre.*

MATÉO.

Qu'y a-t-il?

MICHELA.

Le... (*Apercevant Venetti.*) Ah!

MATÉO.

Ne craignez rien, c'est un pèlerin comme moi.

VENETTI.

Oui... (*A part.*) Voilà peut-être sa première vérité.

MATÉO, *à Michela qui lui parlait bas.*

Ciel! que dites-vous? le marquis...

Venetti écoute.

MICHELA.

Est ici avec toute sa maison, une nuée de sbires parcourent les auberges, les quais et doivent visiter toutes les barques qui sortiront du port.

MATÉO.

Ah!

MICHELA.

Nul doute que Venetti ne rôde de ce côté, il sait que Jéronimo...

MATÉO, *éclatant.*

Venetti! Venetti!... s'il osait se présenter, si sa mauvaise étoile le jetait encore sur mon passage, par mon âme, je jure Dieu que, cette fois, signora, le misérable ne sortirait pas vivant de mes mains.

VENETTI, *tombant à genoux et priant avec ferveur.*

Pater... Credo in Deum omnipotentem.... Mon... mon Dieu, pro... protégez-moi, je n'ai pas une goutte... de sang...

MATÉO, *qui réfléchissait.*

Ainsi donc, impossible d'aller nous embarquer. (*Avec fureur.*) Échouer au port!... (*Frappé.*) Si... (*Il va au bord de la terrasse et revient.*) Oh! non, il ne faut pas y songer... si j'étais seul, ce serait bientôt fait.

MICHELA.

Vous, oui; mais la signora ne peut pas.

VENETTI.

Je crois bien, un saut de vingt-cinq pieds au moins!

MATÉO, *qui examine le fond.*

Michela, pourrions-nous arriver facilement à ces rochers?

Il montre la gauche.

MICHELA.

Sans doute, par le jardin.

MATÉO.

Le dernier n'a guère que douze pieds au-dessus de la mer; laissez-moi faire, tout n'est pas perdu encore...

VENETTI, *à part.*

Ah! mon Dieu! que va-t-il faire?

MATÉO, *à Michela.*

Allez avertir...

MICHELA.

Oui, oui...

MATÉO.

Mais ne leur parlez pas du marquis; il est inutile d'alarmer la signora... (*Michela sort.*) Ah! j'oubliais... nouvel obstacle, l'équipage du canot n'est pas prévenu, et... (*Allant à Venetti.*) Signor?

VENETTI, *tressaillant.*

Hein... plaît-il?

MATÉO.

Désirez-vous toujours venir avec nous?

VENETTI.

Oui, certainement, si vous voulez m'attendre.

MATÉO, *à part.*

Prends garde. (*Haut.*) C'est bien; mais alors un danger qui nous menace, des raisons que vous saurez plus tard; bref, vous pouvez nous être utile, et service pour service...

VENETTI.

C'est juste.

MATÉO.

Eh bien! le canot qui vient nous chercher se dirige sur le port; s'il y entre, nous ne partons pas; il nous faut une vigie pour l'avertir, servez-nous-en, montez sur ce parapet.

VENETTI.

Moi! permettez, je crains...

MATÉO.

Venez, vous dis-je... ah! venez, car à présent que vous savez une partie de notre secret, venez...

VENETTI, *le suivant.*

Je vous suis. (*A part.*) Obéissons pour éviter ses soupçons. (*Voyant Matéo monté sur le parapet.*) Oh!... (*Il s'élance vers lui, et va le pousser dans la mer quand Matéo se retourne; il reste les bras en l'air et joint les mains.*) Sainte Vierge, accordez-nous...

MATÉO.

C'est bien; mais montez, montez donc.

VENETTI.

Êtes-vous sûr que ce soit bien solide, il me semble que ça tremble...

MATÉO.

Eh non! c'est vous qui tremblez; montez encore, encore...

VENETTI.

Il fait bien du vent...

Juliani entre.

MATÉO.

Là, et dès que vous verrez l'embarcation à distance, vous lui ferez signe de changer de route et de gouverner sur ces rochers à gauche. (*A Juliani.*) Vous avez entendu, veillez-y, je suis à vous. (*A Venetti.*) Eh bien! les signaux...

Venetti obéit. Matéo sort par la seconde porte à gauche, Juliani y va et le suit des yeux.

SCENE IX.

VENETTI, JULIANI; *puis* MICHELA *et* STELLA.

VENETTI.

Quelle position... si monseigneur arrivait et qu'il me surprît ainsi, il croirait que je suis du complot; d'un autre côté, je n'ose pas avoir peur;

si je tremble, le moindre mouvement peut me faire choir dans cette mer furibonde...

JULIANI, *qui regarde au fond.*

Ah! ils s'arrêtent indécis. (*A Venetti.*) Appelez-les donc...

VENETTI, *faisant des signaux.*

Dire que ce Matéo a réussi à faire de moi un instrument de rapt! si je pouvais...

Il fait signe à l'embarcation de s'éloigner,

JULIANI, *courant à Stella qui entre avec Michela vivement.*

Stella, on vient à nous; encore quelques minutes, et nous serons en sûreté, nous aurons quitté cette terre pour toujours; et sans regrets, n'est-ce pas?

MICHELA, *tristement à elle-même.*

Sans regrets!...

JULIANI.

Ah! Michela, pardon, j'oubliais que nous y laissons une amie généreuse et dévouée.

STELLA.

A qui nous aurons dû notre bonheur.

VENETTI, *à part.*

Ils m'ont compris, ils s'arrêtent... ah! que vois-je! Matéo sur les rochers... il les rappelle, pose une échelle... C'en est fait; si monseigneur tarde encore, ils vont nous échapper.

Il descend du parapet avec précaution et sort par la droite.

MICHELA.

Eh bien! une lettre... quelques lignes... que je sois la première à apprendre que vous êtes heureux, bien heureux; et moi alors, moi... (*pleurant presque*) je le serai aussi... (*leur tendant la main*) et maintenant...

SCENE X.

LES MÊMES, MATÉO.

MATÉO.

Maintenant, partez, on vous attend...

JULIANI, *à Michela.*

Signora...

STELLA.

Adieu!

MICHELA.

Adieu!

JULIANI, *entraînant Stella.*

Stella...

MICHELA.

Matéo, veillez bien sur eux.

MATÉO, *à Michela qui essuie ses yeux.*

Oh! je réponds d'eux maintenant. Adieu, Michela, vous êtes bien la plus digne femme... Et, tenez, si cette grande vilaine barbe ne vous effrayait pas trop...

MICHELA, *montrant la porte par où sont sortis Juliani et Stella.*

Vous voyez que j'ai du courage.

MATÉO.

Eh bien!

Il l'embrasse.

VENETTI, *entrant et faisant des signes à la canonnade.*

Vite, vite.

SCENE XI.

MATÉO, VENETTI, DEUX SBIRES, *puis* JÉRONIMO.

VENETTI, *courant à Matéo et le retenant par son manteau qui tombe.*

Halte là!

MATÉO, *se retournant, fermant la porte et lui barrant le passage.*

Hein!

VENETTI.

A nous deux, Matéo...

Il lève le chapeau de Matéo et lui arrache sa fausse barbe.

MATÉO, *même jeu.*

Ah! qui donc!... (*Le reconnaissant.*) Venetti!

VENETTI.

Oui, Venetti qui ne te craint plus. (*Aux sbires.*) Entrez-là, emparez-vous...

MATÉO, *se débarrassant de son manteau.*

Je vous le défends.

Il tire la clef.

VENETTI, *aux sbires.*

Obéissez!

MATÉO.

Vous ne passerez pas, vous me tuerez avant!

VENETTI.

Prends garde, Matéo!

MATÉO.

Vous ne passerez pas!

VENETTI.

Eh bien! exécutez vos ordres.

Les sbires préparent leurs armes, Matéo s'élance sur Venetti et le place devant lui.

MATÉO.

Joue! feu!

VENETTI, *épouvanté.*

Ne tirez pas, ne tirez pas... saisissez-le... (*Les sbires avancent; Matéo entraîne Venetti vers l'allée à droite et disparaît.*) Arrêtez-le, arrêtez-nous... Matéo, grâce...

Matéo reparaît poursuivi par d'autres sbires, il jette Venetti (un mannequin) sur son épaule, monte sur le parapet et s'élance dans la mer avec lui. Les sbires courent au parapet, Jéronimo les arrête.

MICHELA, *s'élançant au milieu sur le parapet.*

Arrêtez, vous allez les tuer tous les deux... (*A Matéo.*) Grâce, Matéo, grâce pour lui... (*A Jéronimo.*) Ce pauvre Venetti, il l'enfonce... (*elle fait le geste de plonger plusieurs fois*) il l'enfonce... assez, assez; ah! enfin... mon oncle, vite une corde.

On jette une corde à Venetti.

JÉRONIMO.

Courage, signor...

MICHELA.

Courage, c'est qu'il nage très-bien à présent...

VENETTI, *montant sur le parapet et s'y s'asseyant en secouant ses habits.*

Ah! ah! enfin!... ah! signora, que cette eau de mer est détestable! pouah! j'aime mieux l'autre...

En ce moment le navire a gagné le milieu de la mer; Matéo qui nageait monte sur le pont où paraissent Juliani et Stella qui sont censés y être montés de l'autre côté.

MICHELA, *à Venetti.*

C'est égal, votre soif de vengeance doit être un peu calmée.

VENETTI, *se levant.*

Non, non, je cours chez l'amiral...

MATÉO.

Sauvés!

Coup de canon.

MICHELA, *à Venetti.*

Il est trop tard! (*Agitant son mouchoir.*) Adieu! adieu!

VENETTI, *furieux.*

Ah! Matéo!

Le navire continue sa route en tirant le canon et disparaît. Le rideau tombe.

Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA TOUR DE NESLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN NEUF TABLEAUX,

PAR

MM. FRÉDÉRIC GAILLARDET ET ALEXANDRE DUMAS;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 29 mai 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

BURIDAN	M. Bocage.
GAULTIER DAULNAY	M. Lockroy.
PHILIPPE DAULNAY	M. Delafosse.
ORSINI	M. Auguste.
SAVOISY	M. Provost.
LOUIS X	M. Chili.
DE PIERREFONDS	M. Monval.
RICHARD	M. Moessard.
ENGUERRAND DE MARIGNY	M. Auguste Z.
LANDRY	M. Serres.
SIMON	M. Heret.
Sire RAOUL	M. Davesne S.
JEHAN	M. Marchand.
Un Arbalétrier	M. Lainé.
Un Garde	M. Vissot.
Un Page	M. Ernest.
MARGUERITE DE BOURGOGNE	Mlle Georges.
CHARLOTTE	Mlle Lainé.
Une Femme voilée	Mlle Oudry.
Pages.	
Gardes.	
Manants.	

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

La taverne d'Orsini à la porte Saint-Honoré, vue à l'intérieur. Une douzaine de manants et ouvriers à des tables à droite du spectateur; à une table isolée, Philippe Daulnay, écrivant sur parchemin: il a près de lui un pot de vin et un gobelet.

SCÈNE I.

PHILIPPE DAULNAY, RICHARD, SIMON, JEHAN, Manants, puis ORSINI *.

RICHARD, se levant.

Ohé! maître Orsini, notre hôte, tavernier du diable, double empoisonneur! il paraît qu'il faut te donner tous tes noms avant que tu répondes.

ORSINI.

Que voulez-vous, du vin?

SIMON, se levant.

Merci, nous en avons encore; c'est Richard le savatier qui veut savoir combien ton patron Satan, a reçu d'ames ce matin.

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier occupe la droite de l'acteur.

RICHARD.

Ou, pour parler plus chrétiennement, combien on a relevé de cadavres sur le bord de la Seine, de la tour de Nesle aux Bons-Hommes.

ORSINI.

Trois.

RICHARD.

C'est le compte! et tous trois, sans doute, nobles, jeunes et beaux?

ORSINI.

Tous trois nobles, jeunes et beaux.

RICHARD.

C'est l'habitude. Étrangers tous trois à la bonne ville de Paris?...

ORSINI.

Arrivés tous trois depuis la huitaine.

RICHARD.

C'est la règle; du moins ce fléau-là a cela de bon, qu'il est tout le contraire de la peste et de la royauté : il tombe sur les gentilshommes et épargne les manants. Cela console de la taxe et de la corvée. Merci, tavernier; c'est tout ce qu'on voulait de toi, à moins qu'en ta qualité d'Italien et de sorcier tu ne veuilles nous dire quel est le vampire qui a besoin de tant de sang jeune et chaud pour empêcher le sien de vieillir et de se figer?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

SIMON.

Et pourquoi c'est toujours au-dessous de la tour de Nesle et jamais au-dessus qu'on retrouve les noyés?

ORSINI.

Je n'en sais rien.

PHILIPPE, appelant Orsini.

Maître!

SIMON.

Tu n'en sais rien? Eh bien! laisse-nous tranquilles, et réponds à ce jeune seigneur qui te fait l'honneur de t'appeler.

PHILIPPE.

Maître!

ORSINI.

Messire?

PHILIPPE.

Un de tes garçons tavernier peut-il, moyennant ces deux sous parisis, porter ce billet?

ORSINI.

Landry... Landry!

LANDRY, s'avançant.

Voici.

(Il se tient debout devant Philippe, tandis que celui-ci scelle la lettre et met l'adresse.)

ORSINI.

Fais ce que te dira ce jeune seigneur.

(Il s'éloigne.)

RICHARD, retenant Orsini par le bras.

C'est égal, maître; si je m'appelais Orsini ce dont Dieu me garde! si j'étais maître de cette taverne, ce que Dieu veuille! et si mes fenêtres donnaient comme les tiennes sur cette vieille tour de Nesle, que Dieu foudroie! je voudrais passer une de mes nuits, une seule, à regarder et à écouter, et je te garantis que le lendemain je saurais que répondre à ceux qui me demanderaient des nouvelles.

ORSINI.

Ce n'est pas mon état. Voulez-vous du vin? je suis tavernier et non veilleur de nuit.

RICHARD.

Va-t'en au diable!

ORSINI.

Lâchez-moi alors.

RICHARD.

C'est juste.

(Orsini sort.)

PHILIPPE.

Écoute, gars, prends ces deux sous parisis et va-t'en au Louvre; tu demanderas le capitaine Gaultier Daulnay, et tu lui remettras ce billet.

LANDRY.

Ce sera fait, messire.

(Il sort.)

RICHARD.

Dis donc, Jehan de Montlhéri, as-tu vu le cortége de la reine Marguerite et de ses deux sœurs, les princesses Blanche et Jeanne?

JEHAN.

Je crois bien.

RICHARD.

Il ne faut pas demander maintenant où a passé la taxe que le roi Philippe-le-Bel, de glorieuse mémoire, a levée le jour où il a fait chevalier son fils aîné, Louis-le-Hutin; j'ai reconnu mes trente sous parisis sur le dos du favori de la reine : seulement, de monnaie de billon ils étaient devenus drap d'or frisé et épinglé. As-tu vu le Gaultier Daulnay, toi, Simon?

(Philippe lève la tête et écoute.)

SIMON.

Sainte Vierge! si je l'ai vu?... son cheval du démon caracolait si bien, qu'il a mis une dese pattes sur la mienne, aussi d'aplomb que s'il jouait au pied-de-bœuf; et, comme je criais miséricorde, son maître pour me faire taire, m'a donné...

JEHAN.

Un écu d'or?

SIMON.

Oui, un coup de pommeau de son épée sur la tête en m'appelant cagou.

JEHAN.

Et tu n'as rien fait au cheval et rien dit au maître?

SIMON.

Au cheval, je lui ai vertueusement enfoncé trois pouces de ce couteau dans la culotte, et il s'est en allé saignant; quant au maître, je l'ai appelé bâtard; il s'est en allé jurant.

PHILIPPE, de sa place.

Qui dit que Gaultier Daulnay est un bâtard?

SIMON.

Moi.

PHILIPPE, lui jetant son gobelet à la tête.

Tu en as menti par la gorge, truand!

SIMON.

A moi, les enfants!

LES MANANTS, se jetant sur leurs couteaux.

Mort au mignon!... au gentilhomme!... au pimpant!

PHILIPPE, tirant son épée.

Holà! mes maîtres! faites attention que mon épée est plus longue et de meilleur acier que vos couteaux.

SIMON.

Oui; mais nous avons dix couteaux contre ton épée.

PHILIPPE.

Arrière!

TOUS.

A mort! à mort!

(Ils forment un cercle l'entour de Philippe, qui pare avec son épée.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BURIDAN.

(Il entre, dépose tranquillement son manteau; s'apercevant que c'est un gentilhomme qui se défend contre du peuple, il tire vivement son épée.)

BURIDAN.

Dix contre un!... Dix manants contre un gentilhomme, c'est cinq de trop.

(Il les frappe par-derrière.)

LES MANANTS.

Au meurtre!... au guet!

(Ils veulent se sauver; Orsini paraît.)

BURIDAN.

Hôtelier du diable, ferme ta porte, que pas un de ces truands ne sorte pour donner l'alarme: ils ont eu tort... (Aux manants.) Vous avez eu tort.

TOUS.

Oui, monseigneur, oui.

BURIDAN.

Tu le vois, nous leur pardonnons. Restez à vos tables; voici la nôtre... Fais apporter du vin par mon ami Landry.

ORSINI.

Il est en course pour ce jeune seigneur, j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

BURIDAN.

Comme tu le voudras; mais dépêche. (Se retournant vers les manants.) Est-ce qu'il y en a un qui parle là-bas?

LES MANANTS.

Non, monseigneur.

PHILIPPE.

Par mon patron! messire, vous venez de me tirer d'un mauvais pas, et je m'en souviendrai en pareille occasion si je vous y trouve.

BURIDAN.

Votre main?

PHILIPPE.

De grand cœur.

BURIDAN.

Tout est dit. (Orsini apporte du vin dans des pots.) A votre santé!... Porte deux pots de celui-là à ces drôles, afin qu'ils boivent à la nôtre... bien. C'est la première fois, mon jeune soldat, que je vous vois dans la vénérable taverne de maître Orsini; êtes-vous nouveau venu dans la bonne ville de Paris?

PHILIPPE.

J'y suis arrivé il y a deux heures, justement pour voir passer le cortège de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Reine? pas encore.

PHILIPPE.

Reine après-demain; c'est après-demain qu'arrive de Navarre pour succéder à Philippe-le-Bel, son père, monseigneur le roi Louis X, et j'ai profité de son avènement au trône pour revenir de Flandre, où j'étais en guerre.

BURIDAN.

Et moi d'Italie, où je me battais aussi. Il paraît que la même cause nous amène, mon maître?

PHILIPPE.

Je cherche fortune.

BURIDAN.

C'est comme moi; et vos moyens de réussite?

PHILIPPE.

Mon frère est depuis six mois capitaine près de la reine Marguerite.

BURIDAN.

Son nom?

PHILIPPE.

Gaultier Daulnay.

BURIDAN.

Vous réussirez, mon cavalier, car la reine n'a rien à refuser à votre frère.

PHILIPPE.

On le dit: et je viens de lui écrire pour lui annoncer mon arrivée et lui dire de me joindre ici.

BURIDAN.

Ici au milieu de cette foule?

PHILIPPE.

Regardez.

BURIDAN.

Ah! tous nos gaillards sont disparus.

PHILIPPE.

Continuons, puisqu'ils nous laissent libres. Et vous, puis-je vous demander votre nom?

BURIDAN.

Mon nom?... dites mes noms; j'en ai deux: un de naissance qui est le mien, et que je ne porte pas; un de guerre qui n'est pas le mien, et que je porte.

PHILIPPE.

Et lequel me direz-vous?

BURIDAN.

Mon nom de guerre, Buridan.

PHILIPPE.

Buridan; avez-vous quelqu'un en cour?

BURIDAN.

Personne.

PHILIPPE.

Vos ressources?

BURIDAN.

Sont là! (il frappe son front.) et là! (il frappe son cœur.) dans la tête et le cœur.

PHILIPPE.

Vous comptez sur votre bonne mine et sur l'amour, vous avez raison, mon cavalier.

BURIDAN.

Je compte sur autre chose encore; je suis du même âge, du même pays que la reine... j'ai été page du duc Robert II, son père, lequel est mort assassiné... la reine et moi n'avions pas, à nous deux, l'âge que chacun de nous a seul maintenant.

PHILIPPE.

Quel est votre âge?

BURIDAN.

Trente-cinq ans.

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! il y a depuis cette époque un secret entre Marguerite de Bourgogne et moi... un secret qui me tuera, jeune homme, ou qui fera ma fortune.

PHILIPPE, lui présentant son gobelet pour trinquer.

Bonne chance!

BURIDAN.

Dieu vous la rende! mon soldat.

PHILIPPE.

Mais cela ne commence pas mal.

BURIDAN.

Ah!

PHILIPPE.

Oui, aujourd'hui, comme je revenais de voir passer le cortège de la reine, je me suis aperçu que j'étais suivi par une femme. J'ai ralenti le pas, et elle l'a doublé... le temps de retourner un sablier, elle était près de moi. Mon jeune seigneur, m'a-t-elle dit, une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes-vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave? — S'il ne faut à votre dame, ai-je répondu, qu'un cœur qui passe sans battre à travers un danger pour arriver à un amour... je suis son homme, pourvu toutefois qu'elle soit jeune et jolie; sinon, qu'elle se recommande à sainte Catherine, et qu'elle entre dans un couvent. — Elle est jeune et elle est belle. — C'est bien. — Elle vous attend ce soir. — Où? — Trouvez-vous à l'heure du couvre-feu, au coin de la rue Froid-Mautel; un homme s'approchera de vous, et dira : Votre main? Vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez. Adieu, mon soldat, plaisir et courage... Alors elle m'a mis au doigt cet anneau, et a disparu.

BURIDAN.

Vous irez à ce rendez-vous?

PHILIPPE.

Par mon saint patron! je n'ai garde d'y manquer.

BURIDAN.

Mon cher ami, je vous en félicite... il y a quatre jours de plus que vous que je suis à Paris, et, excepté Landry, qui est une vieille connaissance de guerre, je n'ai pas rencontré un visage sur lequel je pusse appliquer un nom... Sang-Dieu... je ne suis cependant d'âge ni de mine à n'avoir plus d'aventures.

SCÈNE III.

BURIDAN, PHILIPPE DAULNAY, UNE FEMME VOILÉE.

LA FEMME VOILÉE, entrant et touchant de la main l'épaule de Buridan.

Seigneur capitaine...

BURIDAN, se retournant sans se déranger.

Qu'y a-t-il, ma gracieuse?

LA FEMME.

Deux mots tout bas.

BURIDAN.

Pourquoi pas tout haut?

LA FEMME.

Parcequ'il n'y a que deux mots à dire, et qu'il y a quatre oreilles pour entendre.

BURIDAN, se levant.

C'est bien... prenez mon bras, mon inconnue, et dites-moi ces deux mots... (A Philippe.) Vous permettez?...

PHILIPPE.

Faites!

LA FEMME.

Une dame qui aime l'épée vous trouve bonne mine; êtes vous aussi brave que joli garçon? êtes-vous aussi confiant que brave?

BURIDAN.

J'ai fait vingt ans la guerre aux Italiens, les plus mauvais coquins que je connaisse; j'ai fait vingt ans l'amour aux Italiennes, les plus rusées ribaudes que je sache... et je n'ai jamais refusé ni combat, ni rendez-vous, pourvu que l'homme eût droit de porter des éperons et une chaîne d'or... pourvu que la femme fût jeune et jolie.

LA FEMME.

Elle est jeune, elle est belle.

BURIDAN.

C'est bien.

LA FEMME.

Et elle vous attend ce soir.

BURIDAN.

Où, et à quelle heure?

LA FEMME.

Devant la seconde tour du Louvre... à l'heure du couvre-feu.

BURIDAN.

J'y serai.

LA FEMME.

Un homme viendra à vous, et dira: Votre main? Vous lui montrerez cette bague, et vous le suivrez... Adieu, mon capitaine; courage et plaisir.

(Elle sort. La nuit commence à venir doucement.)

BURIDAN.

Ah çà, c est un rêve ou une gageure.

PHILIPPE.

Quoi donc?

BURIDAN.

Cette femme voilée...

PHILIPPE.

Eh bien?

BURIDAN.

Elle vient de me répéter les paroles qu'une femme voilée vous a dites.

PHILIPPE.

Un rendez-vous?

BURIDAN.

Comme le vôtre.

PHILIPPE.

L'heure?

BURIDAN.

La même que la vôtre.

PHILIPPE.

Et une bague?

BURIDAN.

Pareille à la vôtre.

PHILIPPE.

Voyons.

BURIDAN.

Voyez.

PHILIPPE.

Il y a magie... et vous irez?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Ce sont les deux sœurs.

BURIDAN.

Tant mieux, nous serons beaux-frères.

LANDRY, à la porte.

Par ici, mon maître.

(Après avoir introduit Gaultier Daulnay, il passe chez Orsini. — Nuit.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GAULTIER DAULNAY.

PHILIPPE.

Ihut! voici Gaultier... A moi, frère, à moi!

(Il lui tend les bras.)

GAULTIER, s'y jetant.

Ta main, frère... Ah! te voilà donc! c'est toi et bien toi?

PHILIPPE.

Eh! oui.

GAULTIER.

M'aimes-tu toujours?

PHILIPPE.

Comme la moitié de moi-même.

GAULTIER.

Et tu as raison, frère. Embrasse-moi encore... Quel est cet homme?

PHILIPPE.

Un ami d'une heure, qui m'a rendu un service dont je me souviendrai toute la vie: il m'a tiré des mains d'une douzaine de truands à qui j'avais jeté une malédiction et un gobelet à la tête, parcequ'ils parlaient mal de toi.

GAULTIER.

Ah! merci pour lui, merci pour moi. Si Gaultier Daulnay peut vous être bon à quelque chose, fût-il à prier sur la tombe de sa mère, et Dieu veuille qu'il la connaisse un jour! fût-il aux genoux de sa maîtresse, et Dieu lui garde la sienne! à votre premier appel il se lèvera, ira vers vous, et, s'il vous faut son sang ou sa vie, il vous les donnera comme il vous donne sa main.

BURIDAN.

Vous vous aimez saintement, mes gentilshommes, à ce qu'il parait?

PHILIPPE.

Oui: voyez-vous, capitaine, c'est que nous n'avons dans le monde, lui, que moi; moi, que lui; car nous sommes jumeaux et sans parents, avec une croix rouge au bras gauche pour tout signe de reconnaissance; car nous avons été exposés ensemble et nus sur le parvis Notre-Dame; car nous avons eu faim et froid ensemble, et nous nous sommes réchauffés et rassasiés ensemble.

GAULTIER.

Et depuis ce temps-là, nos plus longues absences ont été de six mois; et lorsqu'il mourra, lui, je mourrai, moi; car, ainsi qu'il n'est venu au monde que quelques heures avant moi, je ne dois lui survivre que de quelques heures. Ces choses-là sont écrites, croyez-le; aussi, entre nous, tout à deux, rien à un seul: notre cheval, notre bourse, notre épée sur un signe, notre vie sur un mot. Au revoir, capitaine. Viens chez moi, frère.

PHILIPPE.

Non pas, mon féal; il faut que je passe cette nuit quelque part où quelqu'un m'attend.

GAULTIER.

Arrivé il y a deux heures, tu as un rendez-vous pour cette nuit? Prends garde, frère (deux garçons taverniers passent et vont fermer les volets.), depuis quelque temps la Seine charrie bien des

cadavres, la grève reçoit bien des morts; mais c'est sur-tout de gentilshommes étrangers qu'on fait chaque jour, aux rives du fleuve, la sanglante récolte. Prends garde, frère, prends garde.

PHILIPPE.

Vous entendez, capitaine; irez-vous?

BURIDAN.

J'irai.

PHILIPPE.

Et moi aussi.

GAULTIER.

Depuis quand êtes-vous arrivé, capitaine?

BURIDAN.

Depuis cinq jours.

GAULTIER, réfléchissant.

Toi depuis deux heures, lui depuis cinq jours... toi tout jeune, lui jeune encore... N'y allez pas, mes amis, n'y allez pas!

PHILIPPE.

Nous avons promis, promis sur notre honneur.

GAULTIER.

La promesse est sacrée... allez-y donc; mais demain, demain, dès le matin, frère...

PHILIPPE.

Sois tranquille.

GAULTIER, se retournant et prenant la main de Buridan.

Vous, quand vous voudrez, messire.

BURIDAN.

Merci.

(On entend la cloche du couvre-feu.)

ORSINI, entrant.

Voici le couvre-feu, messeigneurs.

BURIDAN, prenant son manteau et sortant.

Adieu, on m'attend à la deuxième tour du Louvre.

PHILIPPE, de même.

Moi, rue Froid-Mantel.

GAULTIER.

Moi, au palais.

ORSINI, seul.

(Il ferme la porte et donne un coup de sifflet; Landry et trois hommes paraissent.)

Et nous, enfants, à la tour de Nesle.

DEUXIÈME TABLEAU.

Intérieur circulaire. Deux portes à droite de l'acteur, au premier plan: une à gauche; une fenêtre au fond avec un balcon; une toilette, chaises, fauteuils.

SCÈNE V.

ORSINI, seul, appuyé contre la fenêtre.

(On entend le tonnerre et l'on voit les éclairs.)

La belle nuit pour une orgie à la Tour! Le ciel est noir, la pluie tombe, la ville dort! le fleuve grossit comme pour aller au-devant des cadavres... C'est un beau temps pour aimer: au dehors le bruit de la foudre, au dedans le choc des verres et les baisers et les propos d'amour... Étrange concert où Dieu et Satan font chacun leur partie! (On entend des éclats de rire.) Riez, jeunes fous, riez donc; moi, j'attends; vous avez encore une heure à rire, et moi une heure à attendre comme j'ai attendu hier, comme j'attendrai demain. Quelle inexorable condition! parcequ'ils sont entrés ici, il faut qu'ils meurent! parceque leurs yeux ont vu ce qu'ils ne devaient pas voir, il faut que leurs yeux s'éteignent! parceque leurs lèvres ont reçu et donné des baisers qu'elles ne devaient ni recevoir ni donner, il faut que leurs lèvres se taisent pour ne se rouvrir, comme accusatrices, que devant le trône de Dieu!... Mais aussi, malheur! malheur cent fois mérité à ces imprudents qui se lèvent au premier appel d'un amour nocturne! présomptueux! qui croient que cela est une chose toute simple que de venir la nuit, par l'orage qui gronde, les yeux bandés, dans cette vieille tour de Nesle, pour y trouver trois femmes jeunes et belles, leur dire: Je t'aime, et s'enivrer de vin, de caresses et de voluptés avec elles.

UN CRIEUR DE NUIT, en dehors.

Il est deux heures, la pluie tombe, tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ORSINI.

Deux heures déja!

SCÈNE VI.

ORSINI, LANDRY.

LANDRY.

Maitre!

ORSINI.

Que veux-tu?

LANDRY.

Il est deux heures du matin: le crieur de nuit vient de passer.

ORSINI.

Eh bien! nous sommes encore loin du jour.

LANDRY.

Mais les autres s'ennuient.

ORSINI.

On les paie.

LANDRY.

Sauf votre bon plaisir, maitre, on les pai

pour frapper et non pour attendre. S'il en est ainsi, qu'on double la somme : tant pour l'ennui, tant pour l'assassinat.

ORSINI.

Tais-toi; voici quelqu'un : va-t'en.

LANDRY.

Je m'en vais ; mais ce que j'ai dit n'en est pas moins juste.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ORSINI, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Orsini!

ORSINI.

Madame?

MARGUERITE.

Où sont tes hommes?

ORSINI.

Là.

MARGUERITE.

Prêts?

ORSINI.

Tout prêts, madame, tout prêts... La nuit s'avance.

MARGUERITE.

Est-il donc si tard?

ORSINI.

L'orage se calme.

MARGUERITE.

Oui; écoute le tonnerre.

ORSINI.

Le jour va venir.

MARGUERITE.

Tu te trompes, Orsini, vois comme la nuit est encore sombre... Oh!

(Elle s'assied.)

ORSINI.

N'importe, madame; il faut éteindre les flambeaux, relever les coussins, renfermer les flacons. Vos barques vous attendent; il faut repasser la Seine, rentrer dans votre noble demeure, et nous laisser les maîtres ici, les seuls maîtres.

MARGUERITE.

Oh! laisse-moi : cette nuit ne ressemble pas aux nuits précédentes; ce jeune homme ne ressemble pas aux autres jeunes gens : il ressemble à un seul, si au-dessus de tous!... Ne trouves-tu pas, Orsini?

ORSINI.

A qui ressemble-t-il donc?

MARGUERITE.

A mon Gaultier Daulnay. Parfois je me suis surprise, en le regardant, à croire que je voyais Gaultier; en l'écoutant, que j'entendais mon Gaultier : c'est un enfant tout d'amour et de passion; c'est un enfant qui ne peut être dangereux, n'est-ce pas?

ORSINI.

O madame! que dites-vous là? Songez donc que c'est un jouet qu'il faut prendre et briser; que plus vous avez eu avec lui de bonté et d'abandon, plus il est à craindre... Il est bientôt trois heures, madame; retirez-vous, et abandonnez-nous ce jeune homme.

MARGUERITE, se levant.

Te l'abandonner, Orsini? non pas; il est à moi. Va demander à mes sœurs si elles veulent t'abandonner les autres; si elles le veulent, c'est bien; mais celui-là, il faut le sauver... Oh! je le puis; car toute cette nuit je me suis contrainte; toute cette nuit j'ai gardé mon masque; il ne m'a donc pas vue, Orsini, ce noble jeune homme : mon visage est resté voilé pour lui; il me verrait demain, qu'il ne pourrait me reconnaître. Eh bien! je lui sauve la vie; je veux que cela soit ainsi. Je le renvoie sain et sauf; qu'il soit reconduit dans la ville; qu'il vive pour se rappeler cette nuit, pour qu'elle brûle le reste de sa vie de souvenirs d'amour; pour qu'elle soit un de ces rêves célestes qu'on a une fois sur la terre; pour qu'elle soit pour lui enfin ce qu'elle sera pour moi.

ORSINI.

Ce sera comme vous voudrez, madame.

MARGUERITE.

Oui, oui, sauve-le; voilà ce que j'avais à te dire, ce que j'hésitais à te dire. Maintenant que je te l'ai dit, fais ouvrir la porte, fais rentrer les poignards dans le fourreau : hâte-toi, hâte-toi!

(Orsini sort.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, puis PHILIPPE.

PHILIPPE, dans la coulisse.

Mais où es-tu donc, ma vie? — où es-tu donc, mon amour? — Ton nom de femme ou d'ange? que je t'appelle par ton nom!...

(Il entre.)

MARGUERITE.

Jeune homme, voici le jour.

PHILIPPE.

Que me fait le jour, que me fait la nuit? — Il n'y a ni jour ni nuit... Il y a des flambeaux qui brûlent, des vins qui petillent, des cœurs qui battent, et le temps qui passe... Reviens.

MARGUERITE.

Non, non; il faut nous séparer.

PHILIPPE.

Nous séparer!... eh! qui sait si je vous retrouverai jamais? Il n'est pas temps de nous séparer encore. Je suis à vous comme vous êtes à moi; séparer les anneaux de cette chaîne, c'est la briser.

MARGUERITE.

Ah! vous aviez promis plus de modération... Le temps fuit; mon époux peut se réveiller, me chercher, venir... Voici le jour.

PHILIPPE.

Non, non, ce n'est pas le jour; c'est la lune qui glisse entre deux nuages chassés par le vent. Votre vieil époux ne saurait venir encore... La vieillesse est confiante et dormeuse. Encore une heure, ma belle maîtresse; une heure, et puis adieu...

MARGUERITE.

Non, non; pas une heure, pas un instant; partez! c'est moi qui vous en prie... Partez sans regarder en arrière, sans vous souvenir de cette nuit d'amour, sans en parler à personne, sans en dire un mot à votre meilleur ami... Partez! quittez Paris, voyez-vous; quittez-le! je vous l'ordonne, partez!

PHILIPPE.

Eh bien! oui, je pars... mais ton nom?... Dis-moi ton nom, qu'il puisse bruire éternellement à mon oreille, qu'il se grave à jamais dans mon cœur... Ton nom! pour que je le redise dans mes rêves. Je devine que tu es belle, que tu es noble; tes couleurs, que je les porte; je t'ai trouvée parceque tu l'as voulu; mais depuis long-temps je te cherchais. Ton nom dans un dernier baiser! et je pars.

MARGUERITE.

Je n'ai pas de nom pour vous! Cette nuit passée, tout est fini entre vous et moi; je suis libre, et je vous rends libre. Nous sommes quittes des heures passées ensemble. Je ne dois rien à vous, et vous rien à moi... Obéissez-moi donc si vous m'aimez... Obéissez-moi encore si vous ne m'aimez pas; car je suis femme, je suis chez moi, je commande. Notre partie nocturne est rompue, je ne vous connais plus... Sortez!

PHILIPPE.

Ah! c'est ainsi... j'adjure, et l'on se raille; je supplie, et on me chasse... eh bien, je sors! Adieu, noble et honnête dame, qui donnez des rendez-vous la nuit, à qui l'ombre de la nuit ne suffit pas et qui avez besoin d'un masque; mais ce n'est pas moi dont on peut se faire un jouet pour une passion d'une heure; il ne sera pas dit que, moi parti, vous rirez de la dupe que vous venez de faire.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

PHILIPPE, arrachant une épingle de la coiffe de Marguerite.

Ne craignez pas, madame, ce sera moins que rien... un simple signe auquel je puisse vous reconnaître. (Il la marque au visage, à travers son masque.) Voilà tout.

MARGUERITE.

Ah!

PHILIPPE, riant.

Maintenant, dis-moi ton nom ou ne me le dis pas; ôte ton masque ou reste masquée, peu m'importe! je te reconnaîtrai par-tout.

MARGUERITE.

Vous m'avez blessée, monsieur!... Cette marque-là, c'est comme si vous aviez vu mon visage... Insensé que je voulais sauver et qui veut mourir! Cette marque, voyez-vous, cette marque... Priez Dieu!... qu'on ne se souvienne que de mes premiers ordres.

(Elle sort.)

(Orsini, qui est entré sur la dernière phrase de Marguerite, va à la fenêtre, la ferme et emporte la lumière. Nuit complète jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, BURIDAN.

(Buridan sort lentement de la porte à gauche, étend les bras, se glisse dans l'ombre et met la main sur le bras de Philippe.)

BURIDAN.

Qui est là?

PHILIPPE.

Moi.

BURIDAN.

Qui, toi?

PHILIPPE.

Que t'importe?

BURIDAN.

Je connais ta voix.

(Il l'entraîne vers la fenêtre.)

PHILIPPE.

Buridan!

BURIDAN.

Philippe!

PHILIPPE.

Vous ici!

BURIDAN.

Oui, sang-Dieu, moi ici! et qui voudrais bien vous rencontrer ailleurs.

PHILIPPE.

Pourquoi cela?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas où nous sommes?

PHILIPPE.

Où sommes-nous?

BURIDAN.

Vous ne savez donc pas quelles sont ces femmes?

PHILIPPE.

Vous êtes tout ému, Buridan.

BURIDAN.

Ces femmes... N'avez-vous pas quelques soupçons de leur rang?

PHILIPPE.

Non.

BURIDAN.

N'avez-vous pas remarqué que ce doivent être de grandes dames? Avez-vous vu, car je pense qu'il vient de vous arriver à vous ce qui vient de m'arriver à moi; avez-vous vu dans vos amours de garnison beaucoup de mains aussi blanches, beaucoup de sourires aussi froids? avez-vous remarqué ces riches habits, ces voix si douces, ces regards si faux? Ce sont de

grandes dames, voyez-vous : elles nous ont fait chercher dans la nuit par une femme vieille et voilée qui avait des paroles mielleuses. Oh ! ce sont de grandes dames ! A peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud à enivrer, qu'elles nous ont accueillis avec mille tendresses, qu'elles se sont livrées à nous sans détour, sans retard ; à nous, tout de suite, à nous inconnus et tout mouillés de cet orage. Vous voyez bien que ce sont de grandes dames. A table, et c'est notre histoire à tous deux, n'est-ce pas ? à table, elles se sont abandonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'emportement et d'oubli; elles ont blasphémé; elles ont tenu d'étranges et d'odieuses paroles, elles ont oublié toute retenue, toute pudeur; oublié la terre, oublié le ciel. Ce sont de grandes dames, de très grandes dames, je vous le répète.

PHILIPPE.

Eh bien ?

BURIDAN.

Eh bien ! cela ne vous fait-il pas quelque peur ?

PHILIPPE.

Peur, et quelle peur ?

BURIDAN.

Ces soins qu'elles prennent pour rester inconnues.

PHILIPPE.

Que je revoie la mienne demain, et je la reconnaîtrai.

BURIDAN.

Elle s'est donc démasquée ?

PHILIPPE.

Non ; mais avec cette épingle d'or, à travers son masque, je lui ai fait au visage un signe qu'elle gardera long-temps.

BURIDAN.

Malheureux ! il y avait peut-être encore quelque espoir de nous sauver, et tu nous tues !

PHILIPPE.

Comment ?

BURIDAN, le conduisant à la fenêtre.

Regarde devant toi.

PHILIPPE.

Le Louvre.

BURIDAN.

A tes pieds.

PHILIPPE.

La Seine.

BURIDAN.

Et autour de nous, la tour de Nesle.

PHILIPPE.

La tour de Nesle !

BURIDAN.

Oui, oui, la vieille tour de Nesle, au-dessous de laquelle on retrouve tant de cadavres.

PHILIPPE.

Et nous sommes sans armes ! car on vous a demandé en entrant votre épée comme on m'a demandé la mienne.

BURIDAN.

A quoi nous serviraient-elles ? il ne s'agit pas de nous défendre, mais de fuir. Voyez cette porte.

PHILIPPE, secouant la porte de gauche.

Fermée... Ah ! écoute... Si je meurs et si tu vis, tu me vengeras.

BURIDAN.

Oui, et si je meurs et que tu vives, à toi la vengeance ; tu iras trouver ton frère Gaultier, ton frère qui peut tout ; tu lui diras... Écoute, il faut écrire, il faut des preuves.

PHILIPPE.

Ni plume, ni encre, ni parchemin.

BURIDAN.

Voici des tablettes ; tu tiens encore cette épingle : sur ton bras il y a des veines et dans ces veines du sang ; écris, pour que ton frère me croie, si je vais lui demander vengeance pour toi ; écris, écris : J'ai été assassiné par... je mettrai le nom, moi, car je saurai qui, oui, je saurai qui... et signe ; si tu te sauves, fais pour moi ce que j'aurais fait pour toi. Adieu... tâchons de fuir chacun de notre côté .. Adieu.

PHILIPPE.

Adieu, frère ; à la vie... à la mort.

(Ils s'embrassent ; Philippe rentre dans l'appartement dont il est sorti. Buridan va pour essayer de sortir ; il recule devant Landry qui entre.)

SCÈNE X.

BURIDAN, LANDRY.

BURIDAN.

Ah !

LANDRY.

Faites votre prière, mon gentilhomme.

BURIDAN.

Cette voix m'est connue.

LANDRY.

Mon capitaine !

BURIDAN.

Landry ! il faut me sauver, mon brave ; on veut nous assassiner... (On entend un cri.) Un cri !... quel est ce cri ?

LANDRY.

C'est celui de votre troisième compagnon, qui est avec la troisième sœur... et qu'on égorge.

BURIDAN.

Tu ne me tueras point, n'est-ce pas ?

LANDRY.

Je ne puis vous sauver ; je le voudrais cependant.

BURIDAN.

Cet escalier ?...

LANDRY.

Il est gardé.

BURIDAN.

Cette fenêtre ?...

LANDRY.

Savez-vous nager?

BURIDAN.

Oui.

LANDRY, ouvrant la fenêtre.

Alors, hâtez-vous. Dieu vous garde!

BURIDAN, sur le balcon.

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi.

(Il s'élance : on entend le bruit d'un corps pesant qui tombe dans l'eau.)

ORSINI, entrant.

Où est-il?

LANDRY.

Dans la rivière... c'est fini.

ORSINI.

Il était bien mort?

LANDRY.

Bien mort.

PHILIPPE, entrant à reculons et tout ensanglanté.

Au secours! au secours, mon frère! à moi, mon frère! (Il tombe.)

MARGUERITE, entrant, une torche à la main.

Voir ton visage et puis mourir, disais-tu; qu'il soit donc fait ainsi que tu le desires. (Elle arrache son masque.) Regarde et meurs!

PHILIPPE.

Marguerite de Bourgogne! reine de France! (Il meurt.)

LE CRIEUR, en dehors.

Il est trois heures. Tout est tranquille. Parisiens, dormez.

ACTE SECOND.

TROISIÈME TABLEAU.

Appartement de la reine.

SCÈNE I.

MARGUERITE, CHARLOTTE, ensuite GAULTIER.

(Au lever du rideau, la reine est couchée sur un lit de repos. Elle se réveille et appelle une de ses femmes.)

MARGUERITE.

Charlotte! Charlotte! (Charlotte entre.) Fait-il jour, Charlotte?

CHARLOTTE.

Oui, madame la reine, depuis long-temps.

MARGUERITE.

Tirez les rideaux lentement, que la clarté ne me fasse pas mal. C'est bien. Quel temps?

CHARLOTTE, allant à la fenêtre.

Superbe. L'orage de cette nuit a balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage; c'est une nappe d'azur.

MARGUERITE.

Que se passe-t-il dans la rue?

CHARLOTTE.

Un jeune seigneur, enveloppé de son manteau, cause devant vos fenêtres avec un moine de l'ordre de Saint-François.

MARGUERITE.

Le connais-tu?

CHARLOTTE.

Oui; c'est messire Gaultier Daulnay.

MARGUERITE.

Ah! ne regarde-t-il pas de ce côté?

CHARLOTTE.

De temps en temps; il quitte le moine, il bitre sous l'arcade du palais.

MARGUERITE, vivement.

Charlotte, allez vous informer de la santé de mes sœurs, les princesses Blanche et Jeanne. Je vous appellerai quand je voudrai avoir de leurs nouvelles. Vous entendez, je vous appellerai?

CHARLOTTE, s'en allant.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Il était là attendant mon réveil, et n'osant le hâter, les yeux fixés sur mes fenêtres... Gaultier, mon beau gentilhomme.

GAULTIER, paraissant par une petite porte derobée au chevet du lit.

Tous les anges du ciel ont-ils veillé au chevet de ma reine, pour lui faire un sommeil paisible et des songes dorés?

(Il s'assied sur les coussins de l'estrade.)

MARGUERITE.

Oui, j'ai eu de doux songes, Gaultier; j'ai rêvé voir un jeune homme qui vous ressemblait; c'étaient vos yeux et votre voix; c'étaient votre âge, vos transports d'amour.

GAULTIER.

Et ce songe?..

MARGUERITE.

Laissez-moi me rappeler... A peine si je suis éveillée encore... mes idées sont toutes confuses... Ce songe eut une fin terrible, une douleur comme si on m'eût déchiré la joue.

GAULTIER, voyant la cicatrice.

Ah! en effet, madame, vous êtes blessée!

MARGUERITE, rappelant ses idées.

Oui, oui... je le sais; une épingle... une épingle d'or... une épingle de ma coiffure qui a roulé dans mon lit et qui m'a déchirée... (A part.) Oh! je me rappelle...

GAULTIER.

Voyez!... et pourquoi risquer ainsi votre beauté, ma Marguerite bien-aimée? Votre beauté n'est point à vous; elle est à moi.

MARGUERITE.

A qui parliez-vous devant ma fenêtre?

GAULTIER.

A un moine qui me remettait des tablettes de la part d'un étranger que j'ai vu hier, qui ne connaissait personne à Paris, et qui, tremblant qu'un malheur ne lui arrivât dans cette grande ville, m'a fait promettre par son intermédiaire de les ouvrir si j'étais deux jours sans entendre parler de lui : c'est un capitaine que j'ai rencontré avec mon frère hier à la taverne d'Orsini.

MARGUERITE.

Vous me le présenterez ce matin, votre frère; je l'aime déja d'une partie de l'amour que j'ai pour vous.

GAULTIER.

O ma belle reine! gardez-moi votre amour tout entier; car je serais jaloux, même de mon frère... Oui, il viendra ce matin à votre lever : c'est un bon et loyal jeune homme, Marguerite; c'est la moitié de ma vie, c'est ma seconde ame!

MARGUERITE.

Et la première?...

GAULTIER.

La première, c'est vous; ou plutôt vous êtes tout pour moi, vous : ame, vie, existence; je vis en vous, et je compterais les battements de mon cœur en mettant la main sur le vôtre... Oh! si vous m'aimiez comme je vous aime, Marguerite! vous seriez tout à moi, comme je suis tout à vous.

MARGUERITE.

Non, mon ami, non; laissez-moi un amour pur. Si je vous cédais aujourd'hui, peut-être demain pourrais-je vous craindre... une indiscrétion, un mot est mortel pour nous autres reines : contentez-vous de m'aimer, Gaultier, et de savoir que j'aime à vous l'entendre dire.

GAULTIER.

Pourquoi faut-il que le roi revienne demain, alors?

MARGUERITE.

Demain!... et avec lui...adieu notre liberté; adieu nos doux et longs entretiens... Oh! parlons d'autre chose : cette cicatrice paraît donc beaucoup?

GAULTIER.

Oui.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que j'entends dans la chambre à côté?

GAULTIER, se levant.

Le bruit que font nos jeunes seigneurs en attendant le lever de leur reine.

MARGUERITE.

Il ne faut pas les faire attendre, ils se douteraient peut-être pour qui je les ai oubliés; je vous retrouverai au milieu d'eux, n'est-ce pas, mon seigneur, mon véritable seigneur et maître, mon roi, qui seriez le seul, si c'était l'amour qui fit la royauté?... Au revoir.

GAULTIER.

Déja?...

MARGUERITE.

Il le faut... allez. (Elle tire un cordon, les rideaux se ferment. Gaultier est dans la chambre; le bras seul de Marguerite passe au milieu des deux rideaux. Gaultier lui baise la main; elle appelle.) Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE, derrière les rideaux.

Madame?

MARGUERITE, retirant sa main.

Faites ouvrir les appartements.

SCÈNE II.

GAULTIER, PIERREFONDS, SAVOISY, RAOUL, COURTISANS, puis MARIGNY.

SAVOISY.

Ah! Gaultier nous avait devancés, et c'est juste...Comment va ce matin la Marguerite des Marguerites... la reine de France, Navarre et Bourgogne?

GAULTIER.

Je ne sais, messieurs; j'arrive; j'espérais voir mon frère au milieu de vous... Salut, messieurs, salut; quelles nouvelles ce matin?

PIERREFONDS.

Rien de bien nouveau... Le roi arrive demain; il aura une belle entrée dans sa bonne ville. Les ordres sont donnés par messire de Marigny pour que le peuple soit joyeux et crie *Noël* sur son chemin : en attendant, il crie malédiction sur les bords de la Seine.

GAULTIER.

Et pourquoi?

SAVOISY.

Le fleuve vient de jeter encore un noyé sur sa rive, et le peuple se lasse de cette étrange pêche.

PIERREFONDS.

Ce sont autant d'anathèmes qui retombent sur ce damné Marigny, qui est chargé de la sûreté de la ville... Ma foi, les morts seront les bienvenus si nous pouvons étouffer le premier ministre sous un tas de cadavres.

GAULTIER, remontant vers les courtisans.

Il se passe d'étranges choses... Personne de vous n'a vu mon frère, messieurs?

PIERREFONDS.

C'est que si le roi n'y prend pas garde, mes seigneurs, il perdra par eau le tiers de sa population, la plus noble et la plus riche. Que diable de vertige pousse donc vos gentils

hommes à pareille fin, bonne au plus pour les jeunes chats et les manants?

SAVOISY.

Oh! messeigneurs, iriez-vous croire que ceux qui sortent morts de la Seine y descendent volontairement vivants? Non pas.

PIERREFONDS.

A moins qu'ils n'y soient menés par des démons et des feux follets, je ne vois pas trop...

SAVOISY.

La rivière est une indiscrète qui ne conserve pas les secrets qu'on lui confie. On a plutôt creusé une tombe dans l'eau que dans la terre; seulement l'eau rejette, et la terre garde. Depuis l'hôtel Saint-Paul jusqu'au Louvre, il y a bien des maisons qui baignent leurs pieds dans l'eau, et bien des fenêtres à ces maisons.

SIRE RAOUL.

Le seigneur de Savoisy a raison, et la tour de Nesle pour son compte...

SAVOISY.

Oui, je suis passé à deux heures du matin au pied du Louvre, et la tour de Nesle était brillante, les flambeaux couraient sur ses vitraux; c'était une nuit de fête à la Tour. Je n'aime pas cette grande masse de pierre qui semble, la nuit, un mauvais génie veillant sur la ville, cette grande masse immobile, jetant, par intervalles, du feu de toutes ses ouvertures comme un soupirail de l'enfer, silencieuse sous le ciel noir, avec sa rivière bouillonnante à ses pieds. Si vous saviez ce que le peuple raconte...

GAULTIER.

Messieurs, vous oubliez que c'est une hôtellerie royale.

SAVOISY.

D'ailleurs le roi arrive demain, et le roi, vous le savez, messieurs, n'aime pas les nouvelles qu'il n'a pas faites lui-même. N'est-ce pas, monsieur de Marigny?

MARIGNY, entrant.

Que disiez-vous d'abord, messieurs? que je puisse répondre à votre question.

SAVOISY.

Nous disions que le peuple de Paris était un peuple bien heureux d'avoir le roi Louis X pour roi, et monsieur de Marigny pour premier ministre.

MARIGNY.

Et il y a au moins la moitié de ce bonheur dont il ne jouirait pas long-temps, s'il ne tenait qu'à vous, monsieur de Savoisy.

UN PAGE, annonçant.

La reine, messeigneurs.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, PAGES, GARDES, ensuite UN BOHÉMIEN.

LA REINE.

Dieu vous garde, messieurs! vous savez que le roi mon seigneur et maître arrive demain; ainsi, si vous avez aujourd'hui quelque grace à demander à la régente, hâtez-vous, car je n'ai plus qu'un jour de puissance.

SAVOISY.

Nous ne vous presserons pas, madame; vous serez notre reine toujours, reine par le sang, reine par la beauté; et vous serez toujours véritablement régente de France, tant que notre roi, que Dieu garde! conservera des yeux et un cœur.

MARGUERITE.

Vous me flattez, comte. Bonjour, seigneur Gaultier, vous deviez m'amener votre frère?

GAULTIER.

Et vous me voyez bien inquiet de lui, madame. Oh! la maudite ville de Paris! elle est pleine de Bohémiens et sorciers... Ne haussez pas les épaules, monsieur de Marigny, je ne vous accuse pas; la ville, grandissant tous les jours ainsi qu'elle fait, échappe à votre puissance. Ce matin encore on a retrouvé sur la grève, un peu au-dessous de la tour de Nesle, un cadavre.

MARIGNY.

Deux, monsieur.

MARGUERITE, à part.

Deux!

GAULTIER.

Et qui voulez-vous qui fasse ces meurtres, sinon Bohémiens et sorciers qui ont besoin de sang pour leurs conjurations? Croyez-vous qu'on force la nature à révéler ses secrets sans d'horribles profanations?

MARGUERITE.

Vous oubliez, messire Gaultier, que monsieur de Marigny ne croit pas à la nécromancie.

SAVOISY, à la fenêtre.

Il n'y croit pas? Eh! madame, on n'a qu'à jeter les yeux dans la rue, on n'y voit que nécromanciens et sorciers; en face même de votre palais, en voici un qui semble attendre qu'on le consulte, tant il fixe les yeux avec acharnement sur cette fenêtre.

MARGUERITE.

Appelez-le, seigneur de Savoisy; je ne serais pas fâchée qu'il nous annonçât ce qui arrivera à monsieur de Marigny au retour du roi; voulez-vous, messieurs?

PIERREFONDS.

Notre reine est maîtresse.

SAVOISY, criant à la fenêtre.

Monte ici, Bohémien, et fais provision de bonnes nouvelles ; c'est une reine qui veut savoir l'avenir.

MARGUERITE.

Allons, messieurs, il faut recevoir dignement ce savant nécromancien.

SAVOISY.

Oui, sans doute ; mais, comme sa science peut lui venir également de Dieu ou de Satan, à tout hasard signons-nous. (Ils font tous le signe de la croix, à l'exception de Marigny.) Le voici ; pardieu ! il a passé à travers les murs ! (Allant à lui.) Bohémien maudit, la reine t'a fait venir pour que tu dises au premier ministre...

LE BOHÉMIEN, entrant par la porte de droite.

Laisse-moi donc aller à lui, si tu veux que je lui parle. Enguerrand de Marigny, me voilà.

MARIGNY.

Écoute, sorcier ; si tu veux être le bienvenu ici, annonce-moi plutôt mille disgraces qu'une disgrace, mille morts qu'une mort, et je puis ajouter encore qu'autant tes prédictions trouveront les autres confiants et joyeux, autant tu me trouveras tranquille et incrédule.

LE BOHÉMIEN.

Enguerrand, je n'ai qu'une disgrace et une mort à t'annoncer, mais une disgrace prochaine et une mort terrible. Si tu as quelque compte à régler avec Dieu, hâte-toi, car par ma voix il ne te donne que trois jours.

MARIGNY.

Merci, Bohémien ; car chacun de nous ne sait pas même s'il a trois heures ; d'autres t'attendent... merci.

LE BOHÉMIEN.

Que veux-tu que je te dise, à toi, Gaultier Daulnay ? à ton âge, le passé c'est hier, l'avenir c'est demain.

GAULTIER.

Eh bien ! parle-moi du présent.

LE BOHÉMIEN.

Enfant, demande-moi plutôt le passé ; demande-moi plutôt l'avenir ; mais le présent ! non, non !

GAULTIER.

Sorcier, je veux le savoir. Que se passe-t-il maintenant en moi ?

LE BOHÉMIEN.

Tu attends ton frère, et ton frère ne vient pas.

GAULTIER.

Et mon frère, où est-il ?

LE BOHÉMIEN.

Le peuple se presse en foule sur le rivage de la Seine.

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Il entoure deux cadavres en criant : Malheur !

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Descends, et cours à la grève.

GAULTIER.

Mon frère !

LE BOHÉMIEN.

Et là, regarde au bras gauche de l'un des noyés, et une voix de plus criera : Malheur ! malheur !

GAULTIER, se précipitant hors l'appartement.

Mon frère ! mon frère !

LE BOHÉMIEN, se retournant vers la reine.

Et vous, Marguerite de Bourgogne, ne voulez-vous rien savoir ? ou croyez-vous que je n'aie rien à vous dire ? Pensez-vous qu'une destinée royale soit surhumaine, et que des yeux mortels ne puissent y lire !

MARGUERITE.

Je ne veux rien savoir, rien.

LE BOHÉMIEN.

Et tu m'as fait venir, cependant ; me voici, Marguerite ; maintenant il faut que tu m'entendes.

MARGUERITE, seule sur son trône.

Ne vous éloignez pas, monsieur de Marigny.

LE BOHÉMIEN.

O Marguerite ! Marguerite ! à qui faut-il des nuits bien sombres au dehors, bien éclairées au dedans ?

MARGUERITE.

Qui donc a appelé ce Bohémien ? Qui l'a appelé ? que me veut-il ?

LE BOHÉMIEN, mettant le pied sur la première marche du trône.

Marguerite, n'est-ce pas qu'à ton compte il manque un cadavre ? n'est-ce pas que tu croyais ce matin entendre dire trois au lieu de deux ?

MARGUERITE, se levant.

Tais-toi donc, ou dis-moi qui te donne cette puissance de deviner.

LE BOHÉMIEN, lui montrant l'aiguille d'or de sa coiffure.

Voilà mon talisman, Marguerite. Ah ! tu portes la main à ta joue ! C'est bien, tout est dit. (A part.) C'est elle. (Haut.) Il faut que je te dise un dernier mot que nul n'entende. Arrière, seigneur de Marigny.

MARIGNY.

Bohémien, je n'ai d'ordre à recevoir que de la reine.

MARGUERITE, descendant du trône.

Éloignez-vous, éloignez-vous.

LE BOHÉMIEN.

Tu vois que je sais tout, Marguerite ; que ton amour, ton honneur, ta vie sont entre mes mains. Marguerite, ce soir je t'attendrai après le couvre-feu à la taverne d'Orsini. Il faut que je te parle seul.

MARGUERITE.

Une reine de France peut-elle sortir seule à cette heure?

LE BOHÉMIEN.

Il n'y a pas plus loin d'ici à la porte Saint-Honoré que d'ici à la tour de Nesle.

MARGUERITE.

J'irai, j'irai.

LE BOHÉMIEN.

Tu apporteras un parchemin et le sceau de l'état.

MARGUERITE.

Soit; mais d'ici là?

LE BOHÉMIEN.

D'ici là, vous allez rentrer dans votre appartement, qui sera fermé pour tout le monde.

MARGUERITE.

Pour tout le monde?

LE BOHÉMIEN.

Même pour Gaultier Daulnay, sur-tout pour Gaultier Daulnay. Messeigneurs, la reine vous remercie et prie Dieu de vous avoir en sa garde: défendez la porte de vos appartements, madame.

MARGUERITE.

Gardes, ne laissez entrer personne.

LE BOHÉMIEN.

A ce soir chez Orsini, Marguerite.

MARGUERITE, en sortant.

A ce soir.

(Le Bohémien passe au milieu des seigneurs, qui s'écartent et le regardent avec terreur.)

SAVOISY.

Messeigneurs, concevez-vous quelque chose de pareil? et cet homme n'est-il pas Satan?

PIERREFONDS.

Qu'a-t-il donc pu dire à la reine?

SAVOISY.

Monsieur de Marigny, vous qui étiez près de Marguerite, avez-vous entendu quelque chose de sa prédiction?

MARIGNY.

Il se peut, messieurs; mais je ne me rappelle que celle qu'il m'a faite.

SAVOISY.

Eh bien! croirez-vous désormais aux sorciers?

MARIGNY.

Pourquoi plus qu'auparavant? Il m'a annoncé ma disgrace; je suis encore ministre; il m'a annoncé ma mort... vrai Dieu! messieurs, si l'un de vous est tenté de s'assurer que je suis bien vivant, il n'a qu'à le dire: j'ai au côté une épée qui se chargera en pareil cas de répondre pour son maître.

GAULTIER, se précipitant dans la salle.

Justice, justice!

TOUS.

Gaultier!

GAULTIER.

C'était mon frère, messeigneurs, mon frère Philippe, mon seul ami, mon seul parent. Mon frère égorgé! noyé! mon frère sur la grève; malédiction! il me faut justice, il me faut son assassin, que je l'égorge; que je le foule aux pieds! Son assassin, Savoisy, le connais-tu?

SAVOISY.

Mais tu es insensé.

GAULTIER.

Non, je suis maudit; mon grade, mon sang, mon or à qui me le nommera. Monsieur de Marigny, prenez-y garde, c'est vous qui m'en répondez; vous êtes le gardien de la ville de Paris; pas une goutte de sang ne s'y verse, pas un meurtre qu'elle ne vous tache. Où est la reine? je veux voir la reine, je veux voir Marguerite; Marguerite me fera justice. Mon frère! mon frère!

(Il se précipite vers la porte du fond.)

SAVOISY.

Gaultier, mon ami...

GAULTIER.

Je n'ai pas d'ami; je n'avais qu'un frère, il me faut mon frère vivant ou son assassin mort! Marguerite, Marguerite! (Il secoue la porte.) C'est moi, c'est moi, ouvrez!

UN CAPITAINE.

On ne passe pas.

GAULTIER.

Moi! moi! je passe, laissez-moi... Marguerite, mon frère! (Les gardes le prennent à bras le corps et l'éloignent; il tire son épée.) Il faut que je la voie, je le veux. (Il est désarmé par les gardes.) Ah! ah! malédiction! (Il tombe et se roule.) Ah! mon frère, mon frère!!!

QUATRIÈME TABLEAU.

La taverne d'Orsini (décor du premier acte).

SCÈNE IV.

ORSINI, seul.

Allons, il paraît qu'il n'y aura rien à faire e soir à la tour de Nesle; tant mieux, car il faudra bien que ce sang versé retombe un jour sur quelqu'un, et malheur à celui qui sera choisi de Dieu pour cette expiation! (On frappe. Il se lève.) Aurais-je parlé trop tôt? (On frappe encore.) Qui va là?

MARGUERITE, en dehors.

Ouvrez, c'est moi.

ORSINI.

La reine... (il ouvre.) seule à cette heure?

MARGUERITE, s'asseyant.

Oui, seule et à cette heure; c'est étrange, n'est-ce pas? c'est que ce qui m'arrive est étrange aussi. Écoute, n'a-t-on pas frappé?

ORSINI.

Non.

MARGUERITE.

Il faut que tu me cèdes cette chambre pour une demi-heure.

ORSINI.

La maison et le maître sont à vous, disposez-en. (On frappe.)

MARGUERITE, se levant.

Cette fois-ci l'on a frappé.

ORSINI.

Voulez-vous que j'ouvre?

MARGUERITE.

Ce soin me regarde; laissez-moi seule.

ORSINI.

Si la reine a besoin de moi, son serviteur sera là.

MARGUERITE.

C'est bien. Que le serviteur se rappelle seulement qu'il ne doit rien entendre.

ORSINI.

Il sera sourd, comme il sera muet.

(Il sort.— On frappe.)

MARGUERITE.

Est-ce vous?

BURIDAN.

C'est moi.

SCÈNE V.

MARGUERITE, BURIDAN.

MARGUERITE, ouvrant et reculant.

Ce n'est point le Bohémien!

BURIDAN.

Non, c'est le capitaine; mais si le capitaine est le Bohémien, cela reviendra au même, n'est-ce pas? J'ai préféré ce costume; il défendrait mieux au besoin le maître qui le porte que la robe que le maître portait ce matin; puis, par le temps qui court, et à cette heure de nuit, les rues sont mauvaises. Enfin à tort ou à raison, c'est une précaution que j'ai cru devoir prendre.

MARGUERITE.

Vous voyez que je suis venue.

BURIDAN.

Et vous avez bien fait, reine.

MARGUERITE.

Vous reconnaîtrez de ma part, du moins, que c'est un acte de complaisance?

BURIDAN.

Que vous vinssiez ici par complaisance ou par crainte, j'étais sûr de vous y trouver : pour moi c'était l'essentiel.

MARGUERITE.

Vous n'êtes donc pas de Bohême?

BURIDAN.

Non, par la grace de Dieu; je suis chrétien, ou plutôt je l'étais; mais il y a long-temps déja que je n'ai plus de foi, n'ayant plus d'espoir... Parlons d'autres choses.

(Il prend une chaise.)

MARGUERITE, s'asseyant.

J'ai l'habitude qu'on me parle debout et découvert.

BURIDAN, debout.

Je te parlerai debout et découvert, Marguerite, parceque tu es femme et non parceque tu es reine. Regarde autour de nous. Y a-t-il un seul objet auquel tu puisses reconnaître le rang auquel tu te vantes d'appartenir, insensée? Ces murs noirs et enfumés ressemblent-ils à la tenture d'un appartement de reine? est-ce un ameublement de reine que cette lampe fumeuse et cette table à demi brisée? Reine, où sont tes gardes? reine, où est ton trône? Il n'y a ici qu'un homme et une femme; et, puisque l'homme est tranquille et que la femme tremble, c'est l'homme qui est roi.

MARGUERITE.

Mais qui donc es-tu pour me parler ainsi d'où vient que tu me crois en ta puissance, et qui te fait penser que je tremble?

BURIDAN.

Qui je suis? je suis à cette heure Buridan le capitaine... peut-être ai-je encore un autre nom qui te serait plus connu; mais en ce moment il est inutile que tu le saches... D'où vient que je te crois en ma puissance?... c'est que si tu ne pensais pas y être toi-même, tu ne serais pas venue ainsi... ce qui me fait penser que tu trembles, c'est qu'à ton compte comme au mien il te manque un cadavre; que la Seine n'en a rejeté et n'en pouvait rejeter que deux cette nuit.

MARGUERITE.

Et le troisième?

BURIDAN.

Le troisième... le troisième existe, Marguerite; le troisième, c'est Buridan le capitaine, l'homme qui est devant toi.

MARGUERITE, se levant.

C'est impossible.

BURIDAN.

Impossible!... écoute, Marguerite; veux-tu que je te dise ce qui s'est passé cette nuit à la tour de Nesle?

MARGUERITE.

Dis.

BURIDAN.

Il y avait trois femmes, voici leurs noms: la princesse Jeanne, la princesse Blanche, et la reine Marguerite. Il y avait trois hommes, et voici leurs noms : Hector de Chevreuse, Buridan le capitaine, et Philippe Daulnay.

MARGUERITE.

Philippe Daulnay?

BURIDAN.

Oui, Philippe Daulnay, le frère de Gaultier; celui-là, c'est celui qui a voulu que tu ôtasses ton masque... celui-là, c'est celui qui t'a fait à a figure la cicatrice que voici.

MARGUERITE.

Eh bien! Hector et Philippe sont morts, n'est-ce pas? et tu es resté seul vivant, toi?

BURIDAN.

Seul.

MARGUERITE.

Et voilà que tu t'es dit: Je dirai ce qui s'est passé, et je perdrai la reine; la reine aime Gaultier Daulnay, et je dirai à Gaultier Daulnay: La reine a tué ton frère... Tu es fou, Buridan, car l'on ne te croira pas... tu es bien hardi, car, maintenant que je sais ton secret comme tu sais le mien, je pourrais appeler, faire un signe, et, dans cinq minutes, Buridan le capitaine aurait rejoint Hector de Chevreuse et Philippe Daulnay.

BURIDAN.

Fais-le, et demain... Gaultier Daulnay ouvrira à la dixième heure du matin des tablettes qu'un moine de Saint-François lui a remises aujourd'hui, et qu'il a juré sur la croix et l'honneur d'ouvrir, si d'ici là il n'avait pas vu un certain capitaine, qu'il a rencontré à la taverne d'Orsini... Ce capitaine, c'est moi; si tu me fais tuer, Marguerite, il ne me verra pas, et il ouvrira les tablettes.

MARGUERITE.

Peuses-tu qu'il croira plus à ton écriture qu'à tes paroles?

BURIDAN.

Non, Marguerite, non; mais il croira à l'écriture de son frère, aux dernières paroles de son frère, écrites avec le sang de son frère, signées de la main de son frère; il croira à ces mots qu'il lira: *Je meurs assassiné par Marguerite de Bourgogne.* Tu n'as quitté Philippe qu'un instant, imprudente; ç'a été assez. Croira-t-il maintenant l'amant trahi? croira-t-il le frère assassiné? hein! Marguerite, réponds-moi, penses-tu à cette heure qu'il n'y ait qu'à faire tuer Buridan le capitaine pour te débarrasser de lui?... fouille mon cœur avec vingt poignards, et tu n'y trouveras pas mon secret. Envoie-moi rejoindre dans la Seine mes compagnons de nuit, Hector et Philippe, et mon secret surnagera sur la Seine, et demain, demain, à la dixième heure... Gaultier... Gaultier, mon vengeur, viendra te demander compte du sang de son frère et du mien... Voyons... suis-je un fou... un imprudent, ou mes mesures étaient-elles bien prises?

MARGUERITE.

Si cela est ainsi...

BURIDAN.

Cela est.

MARGUERITE.

Que voulez-vous de moi alors? voulez-vous de l'or? vous fouillerez à pleines mains dans le trésor de l'état. La mort d'un ennemi vous est-elle nécessaire? Voici le sceau et le parchemin que vous m'avez dit d'apporter. Êtes-vous ambitieux?... Je puis vous faire dans l'état ce que vous desirez être... Parlez, que voulez-vous?

BURIDAN.

Je veux tout cela. (Ils s'asseyent.) Écoute-moi, Marguerite; comme je l'ai dit, il n'y a ici ni roi, ni reine... il y a un homme et une femme qui vont faire un pacte, et malheur à qui des deux le rompra avant de s'être assuré de la mort de l'autre!... Marguerite, je veux assez d'or pour en paver un palais.

MARGUERITE.

Tu l'auras, dussé-je faire fondre le sceptre et la couronne!

BURIDAN.

Je veux être premier ministre.

MARGUERITE.

C'est le sire Enguerrand de Marigny qui tient cette place.

BURIDAN.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Mais tu ne peux les avoir que par sa mort.

BURIDAN, raillant.

Je veux son titre et sa place.

MARGUERITE.

Tu les auras.

BURIDAN.

Et je te laisserai ton amant et je te garderai ton secret... C'est bien. (Il se lève.) A nous deux maintenant, à nous deux le royaume de France; à nous deux nous remuerons l'état avec un signe; à nous deux nous serons le roi et le véritable roi; et je garderai le silence, Marguerite; et tu auras chaque soir ta barque amarrée au rivage, et je ferai murer les fenêtres du Louvre qui donnent sur la tour de Nesle; acceptes-tu, Marguerite?

MARGUERITE.

J'accepte.

BURIDAN.

Tu entends, Marguerite; demain à pareille heure je veux être premier ministre?

MARGUERITE.

Tu le seras.

BURIDAN.

Et demain matin à dix heures j'irai à la cour prendre mes tablettes.

MARGUERITE, se levant.

Vous y serez bien reçu.

BURIDAN, prenant un parchemin, et lui présentant la plume.

L'ordre d'arrêter Marigny.

MARGUERITE, signant.

Le voici.

BURIDAN

C'est bien. Adieu, Marguerite, à demain.

(Il prend son manteau et sort.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, seule, et le suivant des yeux.

A demain, démon; oh! si je te tiens un jour entre mes mains comme tu m'as tenue ce soir dans les tiennes... si ces tablettes maudites... Malheur, malheur à toi de me venir ainsi braver; moi, fille de duc, moi, femme de roi, moi, régente de France!... Oh! ces tablettes... la moitié de mon sang à qui me les donnera... Si je pouvais voir Gaultier avant demain dix heures, si je pouvais lui reprendre ces tablettes!... Gaultier qui ne me parlera que de son frère, qui va me demander justice du meurtre de son frère; mais il m'aime plus que tout au monde, et, s'il craint de me perdre, il oubliera tout, même son frère... Il faut que je le voie ce soir... où le trouver? je tremble de me confier encore à cet Italien, il sait déja tant de mes secrets! Il me semble avoir vu remuer cette porte... Buridan ne l'avait pas fermée... elle s'ouvre... un homme! Orsini? à moi, Orsini?

SCÈNE VII.

MARGUERITE, GAULTIER.

GAULTIER.

Marguerite! c'est toi, Marguerite?

MARGUERITE.

Gaultier! c'est mon bon génie qui me l'envoie.

GAULTIER.

Je t'ai cherchée toute la journée pour te demander justice, Marguerite... Je venais chez Orsini pour qu'il m'aidât à te voir, car il me faut justice... Te voilà ma reine... Justice! ustice!

MARGUERITE.

Et moi je venais chez Orsini, comptant t'envoyer chercher par lui; car, avant de me séparer de toi, je voulais te dire adieu.

GAULTIER.

Adieu, dis-tu?... Pardon, je ne comprends pas bien... car une seule idée me poursuit, m'obsède... je vois toujours sur cette grève nue le corps de mon frère, noyé... souillé... percé de coups... Il me faut son meurtrier, Marguerite.

MARGUERITE.

Oui; j'ai donné des ordres... ton frère sera vengé, Gaultier... son meurtrier, nous le trouverons, je te le jure... Mais le roi arrive demain, il faut nous séparer.

GAULTIER.

Nous séparer?... qu'est-ce que tu dis là?... mes pensées sont comme une nuit d'orage, et ce que tu viens de me dire comme un éclair qui me permet d'y lire un instant... Oui, nous nous séparerons... oui, quand mon frère sera vengé.

MARGUERITE.

Nous nous séparerons demain... le roi vient demain; oh! pourquoi dans le cœur de mon Gaultier, dans ce cœur qui était tout entier à sa Marguerite, un autre sentiment est-il venu remplacer l'amour? hier encore il était tout à moi, ce cœur. (Elle met la main sur la poitrine de Gaultier; à part.) Les tablettes sont là.

GAULTIER.

Oui, tout entier à la vengeance; puis après, tout entier à toi.

MARGUERITE.

Qu'as-tu donc là?

GAULTIER.

Ce sont des tablettes.

MARGUERITE.

Oui, des tablettes qu'un moine t'a remises ce matin: tu es le dépositaire heureux des pensées de quelqu'une des femmes de ma cour.

GAULTIER.

O Marguerite, te railles-tu de moi? Non: ces tablettes me viennent d'un capitaine que je n'ai vu qu'une fois, dont je ne sais pas même le nom, qui me les a envoyées je ne sais pourquoi, et qui était hier ici avec mon frère, mon pauvre frère.

MARGUERITE.

Tu penses que je croirai cela, Gaultier? mais qu'importe? la jalousie sied-elle à ceux qui vont être séparés à jamais? Adieu, Gaultier, adieu!

GAULTIER.

Que fais-tu, Marguerite? tu veux donc me rendre fou! Je viens, désespéré, te redemander mon frère, et tu me parles de départ! un premier malheur m'ébranle, et tu m'écrases avec un second! pourquoi partir, pourquoi me dire adieu?

MARGUERITE.

Le roi a des soupçons, Gaultier; il ne faut pas qu'il te trouve ici: d'ailleurs tu emporteras ces tablettes pour te consoler.

GAULTIER.

Tu crois donc réellement que c'est d'une femme?

MARGUERITE.

J'en suis sûre. Déja mille fois tu m'aurais rassurée en me les montrant.

GAULTIER.

Mais le puis-je? sont-elles à moi? J'ai juré sur l'honneur de ne les ouvrir que demain, ou de les rendre à celui à qui elles appartiennent, s'il me les réclame. Puis-je te rendre plus claire une chose que je ne comprends pas moi-même? J'ai juré sur l'honneur qu'elles ne sortiraient point de mes mains. Voilà tout: j'ai juré.

MARGUERITE.

Et moi, je n'avais rien juré sur l'honneur, n'est-ce pas? Je n'ai violé aucun serment pour toi, n'est-ce pas? Oublie que j'ai été pour toi parjure, car le parjure est dans l'amour plutôt encore que dans l'adultère. Oublie et garde ta parole, et moi ma jalousie. Adieu.

GAULTIER.

Marguerite, au nom du ciel!...

MARGUERITE.

L'honneur! l'honneur d'un homme!... Et l'honneur d'une femme, n'est-ce donc rien? Tu as juré; mais moi, un mot, une pensée de toi, m'a fait oublier un serment fait à Dieu, et je l'oublierais encore, et, si tu m'en priais, j'oublierais le monde entier pour toi!

GAULTIER.

Et cependant tu veux que je parte! tu veux que nous nous séparions!

MARGUERITE.

Oui, oui. Je l'ai promise au saint tribunal, cette séparation. Eh bien! si tu l'exigeais, si j'avais la certitude que ces tablettes ne sont pas d'une femme, eh bien! je braverais pour toi l'anathème de Dieu comme j'ai bravé celui des hommes; car penses-tu qu'à la cour on croie à la pureté de notre amour? Ils me croient coupable, n'est-ce pas? comme si je l'étais; eh bien! malgré la nécessité de ton départ, si tu me priais comme je te prie, je te dirais : Reste, mon Gaultier, reste; meure ma réputation, meure ma puissance! mais reste, reste près de moi, près de moi toujours.

GAULTIER.

Tu ferais cela?

MARGUERITE.

Oui! mais je suis une femme!... moi dont l'honneur n'est rien, qui peux être parjure impunément et qu'on peut torturer à loisir, pourvu qu'on ne manque pas à sa parole de gentilhomme; qu'on peut faire mourir de jalousie, pourvu qu'on garde son serment.

GAULTIER.

Mais si l'on savait jamais...

MARGUERITE.

Qui le saura? avons-nous des témoins ici?

GAULTIER.

Tu me les rendras demain avant dix heures?

MARGUERITE.

Je te les rendrai à l'instant même.

GAULTIER.

Mon Dieu, pardonnez-moi! mais est-ce un ange ou un démon qui me fait ainsi oublier mon frère, mes serments, mon honneur?

MARGUERITE, les prenant.

Je les tiens.

(Elle entre dans la chambre voisine.)

GAULTIER, seul.

Marguerite! Marguerite! O faiblesse humaine! oh! pardon, mon frère! étais-je venu pour parler d'amour? étais-je venu pour rassurer les craintes frivoles d'une femme? J'étais venu pour te venger; mon frère, pardon.

MARGUERITE, rentrant.

Oh! j'étais insensée! Non, non! il n'y avait rien dans ces tablettes; ce n'était point une femme qui te les avait données! Mon Gaultier ne ment pas lorsqu'il dit qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi. Eh bien! moi aussi je n'aime que lui; moi aussi je tiendrai ma promesse, et nous ne serons pas séparés; peu m'importent les soupçons du roi; je serais si heureuse de souffrir pour mon chevalier!

GAULTIER.

Pensons à mon frère, Marguerite.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami, des recherches ont déja été faites, et l'on soupçonne...

GAULTIER.

Et qui soupçonne-t-on?

MARGUERITE.

Un capitaine étranger qui n'est ici que depuis quelques jours, qui doit demain pour la première fois venir à la cour.

GAULTIER.

Son nom?

MARGUERITE.

Buridan, je crois.

GAULTIER.

Buridan! et vous avez donné l'ordre qu'il fût arrêté, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

C'est ce soir seulement que j'ai su cela, et je n'avais point là mon capitaine des gardes.

GAULTIER.

L'ordre! l'ordre! que j'arrête cet homme-là moi-même! Oh! un autre n'arrêtera pas l'assassin de mon frère! l'ordre, Marguerite! l'ordre, au nom du ciel!

MARGUERITE.

Tu l'arrêteras, toi?

GAULTIER.

Oui, fût-il en prière au pied de l'autel, je l'arracherai du pied de l'autel. Oui, je l'arrêterai par-tout où il sera.

MARGUERITE va à la table et signe un parchemin.

Voilà l'ordre.

GAULTIER.

Merci, merci, ma reine.

MARGUERITE, menaçant.

Oh! Buridan, c'est moi maintenant qui tiens ta vie entre mes mains.

ACTE TROISIÈME.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le devant du vieux Louvre. Le talus descendant à la rivière. Un balcon praticable. Une poterne. — Au lever du rideau, Richard regarde couler la rivière; d'autres manants causent en regardant le Louvre.

SCÈNE I.

RICHARD, SIMON passant, MANANTS.

SIMON.

Ohé! c'est toi, maître Richard? est-ce que de savatier, tu es devenu pêcheur?

RICHARD.

Non; mais tu sais que toute la noblesse du royaume s'en va au diable; et, comme il paraît que le chemin est plus court par eau que par terre, elle s'en va par eau.

SIMON.

Et qu'est-ce que tu fais là, le nez à la rivière et le dos au Louvre?

RICHARD.

Je regarde au pied de la vieille tour de Nesle s'il n'y a pas quelque pèlerin qui passe, afin de lui crier bon voyage.

UN ARBALÉTRIER, en faction à la porte de la poterne.

Holà! manants! allez causer plus loin.

RICHARD.

Merci, monsieur le garde. (S'en allant.) Le diable te tordele cou dans ta poivrière, à toi!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; SAVOISY, avec un page; SIRE RAOUL, puis SIRE DE PIERREFONDS.

SAVOISY, se trouvant face à face avec Richard.

Prends le bas du pavé, drôle.

RICHARD, descendant.

Oui, monseigneur. (S'en allant.) Tu prendras le haut de la Seine, toi, quelque jour.

SAVOISY.

Tu parles, je crois?

RICHARD.

Je prie Dieu qu'il vous conserve.

SAVOISY.

Fort bien.

LE PAGE.

La porte du Louvre est fermée, monseigneur.

SAVOISY.

Cela ne se peut pas, Olivier; il est neuf heures.

LE PAGE.

Cela est cependant, voyez vous-même.

SAVOISY.

Voilà qui est étrange! (A un autre seigneur qui arrive avec son page.) Comprenez-vous, sire Raoul, ce qui arrive?

RAOUL.

Qu'arrive-t-il?

SAVOISY.

Le Louvre fermé à cette heure!

RAOUL.

Attendons un instant, on va l'ouvrir, sans doute.

SAVOISY.

Le temps est beau, promenons-nous en attendant.

RAOUL.

Arbalétrier!

L'ARBALÉTRIER.

Monseigneur?

RAOUL.

Sais-tu pourquoi cette porte n'est pas ouverte?

L'ARBALÉTRIER.

Non, monseigneur.

PIERREFONDS, arrivant.

Salut, messires. Il paraît que la reine tient ce matin sa cour sous son balcon.

SAVOISY.

Vous avez deviné du premier coup, sire de Pierrefonds.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; BURIDAN, suivi de cinq gardes.

BURIDAN, plaçant ses gardes au fond.

Restez là.

SAVOISY.

Puisque vous êtes si excellent sorcier, pouvez-vous me dire quel est ce nouveau venu, et s'il est marquis ou duc, pour avoir une garde de cinq hommes?

PIERREFONDS.

Je ne le connais pas; c'est sans doute quelque Italien qui cherche fortune.

SAVOISY.

Et qui mène derrière lui de quoi la prendre.

BURIDAN, s'arrêtant et les regardant.

Et à son côté de quoi la garder, messeigneurs, une fois qu'il l'aura prise.

SAVOISY.

Alors, vous me donnerez votre secret, mon maître?

BURIDAN.

J'espère qu'il ne me faudra qu'une leçon pour vous l'apprendre.

SAVOISY.

Il me semble que j'ai entendu cette voix.

RAOUL et PIERREFONDS.

Moi aussi.

SAVOISY.

Ah! voilà notre digne ministre, sire Enguerrand de Marigny, qui vient monter sa garde avec nous.

BURIDAN, à ses gardes.

Attention!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MARIGNY.

MARIGNY, essayant d'entrer.

D'où vient qu'on n'entre pas au palais?

BURIDAN.

Je vais vous le dire, monseigneur; c'est parcequ'il y avait une arrestation à faire ce matin, et que l'intérieur du palais est lieu d'asile.

MARIGNY.

Une arrestation, sans que j'en sache quelque chose?

BURIDAN.

Aussi vous attendais-je là, monseigneur, pour vous en faire prendre connaissance : lisez.

SAVOISY et LES SEIGNEURS, regardant.

Il me semble que cela se complique.

MARIGNY.

Donnez.

BURIDAN.

Lisez haut.

MARIGNY.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine « régente de France, au capitaine Buridan, « d'arrêter et saisir au corps par-tout où il le « trouvera, le sire Enguerrand de Marigny. »

BURIDAN.

C'est moi qui suis le capitaine Buridan.

MARIGNY.

Et vous m'arrêtez de par la reine?

BURIDAN.

Votre épée?

MARIGNY.

La voici; tirez-la du fourreau, monsieur, elle est pure et sans tache, n'est-ce pas? Eh! maintenant, que le bourreau tire mon ame de mon corps, elle sera comme cette épée...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LA REINE et GAULTIER, au balcon.

GAULTIER.

Est-il parmi ces jeunes seigneurs, Marguerite?

MARGUERITE.

C'est celui qui parle à Marigny, et qui tient l'épée nue.

GAULTIER.

Bien.

(Ils disparaissent tous deux.)

MARIGNY.

Je suis prêt, marchons.

BURIDAN, aux gardes.

Conduisez le sire Enguerrand de Marigny au château de Vincennes.

MARIGNY.

Et de là?

BURIDAN.

A Montfaucon probablement, monseigneur: vous avez eu soin de faire élever le gibet, il est juste que vous l'essayiez. Ne vous plaignez donc pas.

MARIGNY.

Capitaine, je l'avais fait élever pour les criminels et non pour les martyrs. La volonté de Dieu soit faite!

SAVOISY.

Eh bien! je réponds que, s'il en réchappe, le ministre croira désormais aux sorciers.

BURIDAN, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Cet homme est un juste.

PIERREFONDS.

Ah! miracle! la poterne s'ouvre, messieurs.

SAVOISY.

Pour laisser sortir, ce me semble, mais non pour laisser entrer.

GAULTIER, sortant avec quatre gardes, met la main sur l'épaule de Buridan, qui lui tourne le dos.

Est-ce vous qui êtes le capitaine Buridan?

BURIDAN, se retournant.

C'est moi.

GAULTIER.

Eh quoi! c'est vous? vous qui étiez à la taverne d'Orsini avec mon frère? c'est vous qui êtes Buridan, soupçonné et accusé de sa mort?

BURIDAN, regardant le balcon.

Ah! c'est moi qu'on accuse?

GAULTIER.

En effet, c'est vous qui l'excitiez à ce funeste rendez-vous... Je l'en détournais, moi, vous l'y avez entraîné. Pauvre Philippe! c'est donc bien vous! Lisez cet ordre de la reine, monsieur.

SAVOISY.

Ah çà, mais la reine a donc passé la nuit à signer des ordres?

GAULTIER.

Lisez haut.

BURIDAN.

« Ordre de Marguerite de Bourgogne, reine « régente de France, au capitaine Gaultier « Daulnay, de saisir au corps par-tout où il le « trouvera, le capitaine Buridan. » Et c'est vous qu'on a choisi pour mon arrestation? On a

voulu, je le vois, que vous fussiez exact au rendez-vous que vous a donné le moine; il est dix heures, et à dix heures en effet nous devions nous rencontrer.

GAULTIER.

Votre épée?

BURIDAN.

La voici; mes tablettes?...

GAULTIER.

Vos tablettes?

BURIDAN.

Oui; ne les avez-vous plus?

SAVOISY.

Ah çà, mais il paraît qu'on arrête tout le monde aujourd'hui?

BURIDAN ouvre vivement ses tablettes et cherche.

Malédiction! Gaultier! Gaultier! ces tablettes sont sorties de vos mains?

GAULTIER.

Que dites-vous?

BURIDAN.

Ces tablettes sont passées entre les mains de la reine.

GAULTIER.

Comment cela?

BURIDAN.

Un instant, une minute, n'est-ce pas? par force ou par surprise... ces tablettes sont sorties un instant de vos mains, avouez-le donc.

GAULTIER.

Je l'avoue. Eh bien?

BURIDAN.

Eh bien! cet instant, si court qu'il ait été, a suffi pour signer un arrêt de mort; cet arrêt est le mien; et mon sang retombera sur vous, car c'est vous qui me tuez.

GAULTIER.

Moi?

BURIDAN.

Voyez-vous l'endroit où l'on a déchiré une feuille?

GAULTIER.

Oui.

BURIDAN.

Eh bien! sur cette feuille qui manque, il y avait écrit par votre frère, avec le sang de votre frère, signé de la main de votre frère...

GAULTIER.

Il y avait... quoi? achevez donc.

BURIDAN.

Oh! vous ne le croirez pas maintenant, maintenant que la feuille est déchirée; car l'on vous aveugle... car vous êtes un insensé.

GAULTIER.

Il y avait... au nom du ciel! achevez donc. Qu'y avait-il d'écrit sur cette feuille?

BURIDAN.

Il y avait...

MARGUERITE, paraissant au balcon.

Gardes, conduisez cet homme à la prison du Grand-Châtelet.

(Les gardes entourent Buridan.)

GAULTIER.

Mais qu'y avait-il?

BURIDAN.

Il y avait : « Gaultier Daulnay est un homme sans foi et sans honneur, qui ne sait pas garder un jour ce qui a été confié à son honneur et à sa foi... » Voilà ce qu'il y avait, gentilhomme déloyal; voilà ce qu'il y avait. (Se retournant vers le balcon.) Bien joué, Marguerite. A toi la première partie, mais à moi la revanche, je l'espère!... Marchons, messieurs.

(Sortie.)

SAVOISY.

Si j'y comprends quelque chose, je veux que Satan m'extermine!

MARGUERITE.

Vous oubliez que la porte du Louvre est ouverte, messeigneurs, et que la reine vous attend.

SAVOISY.

Ah! c'est juste; allons faire notre cour à la reine.

SIXIÈME TABLEAU.

Un caveau du Grand-Châtelet.

SCÈNE VI.

BURIDAN, seul, lié et couché.

Un des hommes qui m'ont descendu ici m'a serré la main, mais que pourra-t-il pour moi... en supposant même que je ne me sois pas trompé?... me procurer de l'eau un peu plus fraîche, du pain un peu moins noir et un prêtre à l'heure de ma mort... J'ai compté les deux cent vingt marches qu'ils ont descendu, les douze portes qu'ils ont ouvertes... Allons, Buridan, allons; songe à mettre de l'ordre dans ta conscience : tu as à démêler avec Satan un compte long et embrouillé... Insensé! dix fois insensé que j'ai été! je connais les hommes, leur honneur qui se brise comme verre, qui fond comme neige, quand l'haleine ardente d'une femme souffle dessus... et j'ai été suspendre ma vie à ce fil!... Insensé! cent fois, mille fois insensé!... Comme elle est contente à cette heure! comme elle raille! comme elle serre son amant entre ses bras!... Comme chacun de ses baisers arrache à Gaultier un remords du cœur! tandis que moi... moi, je me

roule sur la terre de ce cachot... J'aurais dû éloigner le jeune homme... Si jamais !... (Riant.) C'est possible!... c'est une seule étoile dans un ciel sombre; c'est un feu follet pour le voyageur perdu. Elle ne me laissera pas mourir ainsi: elle voudra me voir, ne fût-ce que pour insulter à ma mort... O démons!... démons qui faites le cœur des femmes... oh! j'espère que vous n'aurez oublié dans le sien aucun des sentiments pervers que je lui crois, car c'est sur l'un d'eux que je compte... Mais quel peut être cet homme qui m'a serré la main en me descendant ici? Peut-être vais-je le savoir, la porte s'ouvre.

SCÈNE VII.

BURIDAN, LANDRY.

LANDRY.

Capitaine, où êtes-vous?

BURIDAN.

Ici.

LANDRY.

C'est moi.

BURIDAN.

Qui, toi? je n'y vois pas.

LANDRY.

A-t-on besoin de voir ses amis pour les reconnaître?

BURIDAN.

C'est la voix de Landry!

LANDRY.

A la bonne heure.

BURIDAN.

Peux-tu me sauver?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Que diable alors viens-tu faire ici?

LANDRY.

J'y suis guichetier depuis hier.

BURIDAN.

Il paraît que tu cumules: guichetier au Châtelet, assassin à la tour de Nesle!... Marguerite de Bourgogne doit te donner bien de l'occupation dans ces deux emplois?

LANDRY.

Mais oui, assez.

BURIDAN.

Et tu ne peux ici rien pour moi, pas même me faire venir un confesseur, celui que je te désignerai?

LANDRY.

Non; mais je puis écouter votre confession, la répéter mot à mot pour un prêtre; et, s'il y a une pénitence à faire, foi de soldat! je la ferai pour vous.

BURIDAN.

Imbécile! Peux-tu me donner de quoi écrire?

LANDRY.

Impossible.

BURIDAN.

Peux-tu fouiller dans ma poche et y prendre une bourse pleine d'or?

LANDRY.

Oui, capitaine.

BURIDAN.

Prends donc, dans cette poche... celle-ci.

LANDRY.

Après?

BURIDAN.

Combien touches-tu de livres par an?

LANDRY.

Six livres.

BURIDAN.

Compte ce qu'il y a dans cette bourse pendant que je vais réfléchir. (Pause d'un instant.) As-tu compté?

LANDRY.

Avez-vous réfléchi?

BURIDAN.

Oui; combien y a-t-il?

LANDRY.

Trois marcs d'or.

BURIDAN.

Cent soixante-cinq livres tournois. Écoute. Il te faudra passer ici, dans une prison, vingt-huit ans de ta vie pour gagner cette somme. Jure-moi, sur ton salut éternel, de faire ce que je vais te prescrire, et cette somme est à toi: c'est tout ce que je possède. Si j'avais plus, je te donnerais plus.

LANDRY.

Et vous?

BURIDAN.

Si l'on me pend, ce qui est probable, le bourreau se chargera des frais d'enterrement, et je n'ai pas besoin de cette somme; si je me sauve, ce qui est possible, tu auras quatre fois cette somme, et moi mille.

LANDRY.

Qu'y a-t-il à faire, capitaine?

BURIDAN.

Une chose bien simple. Tu peux sortir du Châtelet, et, une fois sorti, n'y plus rentrer.

LANDRY.

Je ne demande pas mieux.

BURIDAN.

Tu iras te loger chez Pierre de Bourges, le tavernier, par-devers les Innocents; c'est là où je logeais. Tu demanderas la chambre du capitaine, on te donnera la mienne.

LANDRY.

Jusqu'à présent, cela ne me paraît pas bien difficile.

BURIDAN.

Écoute: une fois entré dans cette chambre, tu t'y renfermeras; tu compteras les dalles qui la pavent à partir du coin où se trouve un crucifix. (Landry se signe.) Écoute-moi donc. Sur la

septième, tu verras une croix ; tu la soulèveras avec ton poignard ; et, sous une couche de sable, tu trouveras une petite boîte de fer dont la clef est dans cette bourse ; tu pourras l'ouvrir pour t'assurer que ce sont des papiers et non pas de l'or. Puis, si demain, à l'heure de la rentrée du roi dans Paris, tu ne m'as pas revu sain et sauf ; si je n'ai t'ai pas dit : Rends-moi cette boîte et cette clef, tu les remettras toutes deux à Louis X, roi de France, et si je suis mort tu m'auras vengé. Voilà tout : mon ame sera tranquille, et c'est à toi que je le devrai.

LANDRY.

Et je ne courrai pas d'autre risque ?

BURIDAN.

Pas d'autre.

LANDRY.

Vous pouvez compter sur moi.

BURIDAN.

Sur ton salut éternel, tu promets de faire ce que je t'ai dit ?

LANDRY.

Sur la part que j'espère dans le paradis, je le jure.

BURIDAN.

Maintenant, adieu, Landry. Sois honnête homme, si tu peux.

LANDRY.

Je ferai ce que je pourrai, mon capitaine ; mais c'est bien difficile.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

BURIDAN, seul.

Allons ! allons ! viennent le bourreau et la corde, et la vengeance est assise au pied du gibet. La vengeance ! mot joyeux et sublime lorsqu'il est prononcé par une bouche vivante ; mot sonore et vide prononcé sur une tombe, qui, si haut qu'il retentisse, ne réveille pas le cadavre endormi dans le tombeau.

SCÈNE IX.

BURIDAN, MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE, entrant par une porte secrète, tenant une lampe à la main ; à Orsini.

Est-il lié de manière à ce que je puisse m'approcher de lui sans crainte ?

ORSINI.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Eh bien ! attendez-moi là, Orsini ; et, au moindre cri, soyez à moi.

(Orsini sort.)

BURIDAN.

Une lumière ! Quelqu'un vient !

MARGUERITE, s'approchant.

Oui, quelqu'un ! Ne comptais-tu pas revoir quelqu'un avant de mourir ?

BURIDAN, riant.

Je l'espérais ; mais je n'y comptais pas. Ah ! Marguerite, tu t'es dit : Il ne mourra pas sans que je jouisse de mon triomphe, sans qu'il sache que c'est bien moi qui le tue. Femme de toutes les voluptés, à moi, à moi celle-là ! Ah ! Marguerite, oui ! oui ! j'avais compté sur ta présence, tu as raison.

MARGUERITE.

Mais sans espoir, n'est-ce pas ? tu me connais assez pour savoir qu'après m'avoir réduite à la crainte, abaissée à la prière, il n'y a ni crainte ni prières qui me fléchissent le cœur. Oh ! tes mesures étaient prises, Buridan ; seulement, tu avais oublié que, dès que l'amour, l'amour effréné entre dans le cœur d'un homme, il y ronge tous les autres sentiments, qu'il y vit aux dépens de l'honneur, de la foi du serment ; et tu as été confier au serment, à la foi, à l'honneur d'un homme amoureux, amoureux de moi, la preuve, la seule preuve que tu eusses contre moi. Tiens, la voilà, cette page précieuse de tes tablettes, la voilà ! « Je meurs assassiné de la main de Marguerite. Philippe Daulnay. » Dernier adieu du frère au frère, et que le frère m'a remis. Tiens ! tiens, regarde ! (Prenant la lampe.) Meure avec cette dernière flamme, ta dernière espérance ! Suis-je libre maintenant, Buridan ? Puis-je faire de toi ce que je voudrai ?

BURIDAN.

Qu'en feras-tu ?

MARGUERITE.

N'es-tu pas arrêté comme meurtrier de Philippe Daulnay ? que fait-on des meurtriers ?

BURIDAN.

Et quel tribunal me jugera sans m'entendre ?

MARGUERITE.

Un tribunal ! mais tu es fou, est-ce qu'on juge les hommes qui portent en eux de tels secrets ? Il y a des poisons si violents, qu'ils brisent le vase qui les renferme. Ton secret est un de ces poisons. Buridan, quand un homme comme toi est arrêté, on le lie comme tu es lié, on le met dans un cachot pareil à celui-ci. Si l'on ne veut pas perdre et son ame et son corps à-la-fois, à minuit on fait entrer, dans sa prison, un prêtre et un bourreau : le prêtre commence. Il y a, dans cette prison, un anneau de fer pareil à celui-ci, des murs aussi sourds et aussi épais que ceux-ci, des murs qui étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie. Le prêtre sort le premier, et le bourreau ensuite ; puis lorsque le lendemain le guichetier entre dans la prison, il remonte tout effrayé, disant que le condamné à qui l'on avait eu l'imprudence de laisser les mains libres

s'est étranglé lui-même, preuve qu'il était coupable.

BURIDAN.

Je vois que nous avons même franchise, Marguerite; je t'avais dit mes projets et tu me dis les tiens.

MARGUERITE.

Tu railles, ou plutôt tu veux railler; ton orgueil se révolte de ma victoire; tu voudrais me laisser croire que tu as quelque moyen de m'échapper pour tourmenter mon sommeil ou mes plaisirs; mais non, non, ton sourire ne me trompe pas; les damnés rient aussi, pour faire croire à l'absence de la douleur: non, tu ne peux m'échapper, n'est-ce pas? C'est impossible, tu es bien lié, ces murs sont bien épais, ces portes bien solides; non, non, tu ne peux pas m'échapper, et je m'en vais. Adieu, Buridan; as-tu quelque chose à me dire?

BURIDAN.

Une seule.

MARGUERITE.

Parle.

BURIDAN.

C'est un souvenir de jeunesse que je veux te raconter. En 1293, il y a vingt ans de cela, la Bourgogne était heureuse; car elle avait pour duc bien-aimé Robert II. (Ne m'interromps pas et accorde dix minutes à celui pour qui va s'ouvrir l'éternité.) Le duc Robert avait une fille, jeune et belle, l'enveloppe d'un ange, et l'ame d'un démon; on l'appelait Marguerite de Bourgogne. (Laisse-moi achever.) Le duc Robert avait un page, jeune et beau, au cœur candide et croyant, aux cheveux blonds et au teint rosé; on l'appelait LYONNET DE BOURNONVILLE. Ah! tu écoutes avec plus d'attention, ce me semble! Le page et la jeune fille s'aimèrent; celui qui les aurait vus tous deux à cette époque et qui les reverrait maintenant ne les reconnaîtrait certes plus; et peut-être, s'ils se rencontraient, ne se reconnaitraient-ils pas eux-mêmes.

MARGUERITE.

Où va-t-il en venir?

BURIDAN.

Oh! tu vas voir, c'est une histoire bizarre. Le page et la jeune fille s'aimèrent donc à l'insu de tout le monde. Chaque nuit, une échelle de soie conduisait l'amant dans les bras de sa maîtresse, et chaque nuit la maîtresse et l'amant prenaient rendez-vous pour la nuit suivante. Un jour, la fille du duc Robert annonça en pleurant à Lyonnet de Bournonville qu'elle allait être mère.

MARGUERITE.

Grand Dieu!

BURIDAN.

Aide-moi à changer de place, Marguerite; cette position me fatigue. (Marguerite l'aide; Buridan, riant.) Merci. Où en étais-je, Marguerite?

MARGUERITE.

La fille du duc allait être mère.

BURIDAN.

Ah! oui, c'est cela. Huit jours après, ce secret n'en était plus un pour son père, et le duc annonça à sa fille que le lendemain les portes d'un couvent s'ouvriraient sur elle, et, comme celles du tombeau, se refermeraient sur elle pour l'éternité. La nuit réunit les deux amants. Oh! ce fut une nuit affreuse. Lyonnet aimait Marguerite comme Gaultier t'aime; nuit de sanglots et d'imprécations! Oh! la jeune Marguerite, oh! comme elle promettait d'être ce qu'elle a été!

MARGUERITE.

Après, après!

BURIDAN.

Ces cordes m'entrent dans les chairs et me font mal, Marguerite. (Marguerite coupe les cordes qui lient les bras de Buridan: il la regarde faire en riant.) Elle tenait un poignard comme tu en tiens un, la jeune Marguerite, et elle disait: Lyonnet, Lyonnet, si d'ici à demain mourait mon père, il n'y aurait plus de couvent, il n'y aurait plus de séparation, il n'y aurait que de l'amour. Je ne sais comment cela se fit, mais le poignard passa de ses mains dans celles de Lyonnet de Bournonville; un bras le prit, le conduisit dans l'ombre, le guida comme à travers les détours de l'enfer, souleva un rideau, et le page armé et le duc endormi se trouvèrent en face l'un de l'autre. C'était une noble tête de vieillard, calme et belle, que l'assassin a revue bien des fois dans ses rêves; car il l'assassina, l'infâme! mais Marguerite, la jeune et belle Marguerite n'entra point au couvent, et elle devint reine de Navarre, puis de France. Le lendemain, le page reçut, par un homme, nommé Orsini, une lettre et de l'or; Marguerite le suppliait de s'éloigner pour toujours: elle disait qu'après leur crime commun, ils ne pouvaient plus se revoir.

MARGUERITE.

Imprudente!

BURIDAN.

Oui, imprudente! n'est-ce pas? car cette lettre, tout entière de son écriture, signée d'elle, reproduisait le crime dans tous ses détails et dans toute sa complicité. Marguerite la reine ne ferait plus maintenant ce qu'a fait Marguerite la jeune fille, n'est-ce pas, imprudente?

MARGUERITE.

Eh bien! Lyonnet de Bournonville partit, n'est-ce pas? et l'on ne sait ce qu'il est devenu, on ne le reverra jamais. La lettre est perdue ou déchirée, et ne peut être une preuve. Que peut donc avoir de commun avec cette histoire Marguerite, reine, régente de France?

BURIDAN.

Lyonnet de Bournonville n'est pas mort; et

tu le sais bien, Marguerite; car je t'ai vue tressaillir tout-à-l'heure en le reconnaissant.

MARGUERITE.

Et la lettre, la lettre?

BURIDAN.

La lettre, c'est le premier placet qui sera offert demain à Louis X, roi de France, rentrant dans Paris.

MARGUERITE.

Tu dis cela pour m'épouvanter; cela n'est pas, cela ne peut être, tu te serais servi de ce moyen d'abord.

BURIDAN.

Tu as pris soin de m'en fournir un autre; j'ai réservé celui-là pour une seconde occasion, n'ai-je pas mieux fait?

MARGUERITE.

La lettre?

BURIDAN.

Demain ton époux te la rendra. Tu m'as dit quel était le supplice des meurtriers. Marguerite, sais-tu quel est celui des parricides et des adultères? écoute, Marguerite: on leur rase les cheveux avec des ciseaux rougis; on leur ouvre, vivants, la poitrine pour leur arracher le cœur; on le brûle, on en jette la cendre aux vents, et trois jours on traîne par la ville le cadavre sur une claie.

MARGUERITE.

Grace! grace!

BURIDAN.

Allons, allons; un dernier service, Marguerite, délie ces cordes. (Il tend les mains, Marguerite les délie.) Ah! il est bon d'être libre! vienne le bourreau maintenant! voilà des cordes. Eh bien! qu'as-tu? Demain on criera par la ville: Buridan, le meurtrier de Philippe Daulnay, s'est étranglé dans sa prison. Un autre cri lui répondra du Louvre: Marguerite de Bourgogne est condamnée à la peine des adultères et des parricides.

MARGUERITE.

Grace! Buridan.

BURIDAN.

Je ne suis plus Buridan; je suis Lyonnet de Bournonville... le page de Marguerite... l'assassin du duc Robert.

MARGUERITE.

Ne crie pas ainsi.

BURIDAN.

Et que peux-tu craindre? ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie.

MARGUERITE.

Que veux-tu? que veux-tu?

BURIDAN.

Tu rentres demain à la droite du roi, dans la ville de Paris; je veux rentrer à sa gauche; nous irons au-devant de lui ensemble.

MARGUERITE.

Nous irons.

BURIDAN.

C'est bien.

MARGUERITE.

Et cette lettre?...

BURIDAN.

Eh bien! quand on la lui présentera, c'est moi qui la prendrai; ne serai-je pas premier ministre?

MARGUERITE.

Marigny n'est point encore mort.

BURIDAN.

Hier à la taverne d'Orsini, tu m'avais juré qu'à la dixième heure ce serait fait de lui.

MARGUERITE.

Il me reste une heure encore, c'est plus qu'il n'en faut pour accomplir ma promesse, et je vais donner l'ordre...

BURIDAN.

Attends; une dernière question, Marguerite. Les enfants de Marguerite de Bourgogne et de Lyonnet de Bournonville, que sont-ils devenus?

MARGUERITE.

Je les ai confiés à un homme.

BURIDAN.

Le nom de cet homme?

MARGUERITE.

Je ne m'en souviens pas...

BURIDAN.

Cherche, Marguerite, et tu te le rappelleras.

MARGUERITE.

Orsini, je crois.

BURIDAN, appelant.

Orsini! Orsini!

MARGUERITE.

Que fais-tu?

BURIDAN.

N'est-il pas là?

MARGUERITE.

Non.

(Orsini entre.)

BURIDAN.

Le voici. Approche, Orsini; demain je suis premier ministre... tu ne le crois pas? dites-le-lui, madame pour qu'il le croie.

MARGUERITE.

C'est la vérité.

BURIDAN.

Le premier acte de mon pouvoir sera de faire donner la question à un certain Orsini, qui était à la cour du duc Robert II.

ORSINI.

Eh! pourquoi, monseigneur, pourquoi?

BURIDAN.

Pour savoir de lui comment il a accompli les ordres qu'il a reçus de sa souveraine Marguerite de Bourgogne, relativement à deux enfants.

ORSINI.

Oh! pardon, monseigneur, pardon de ne les

avoir pas fait mourir, comme on me l'avait ordonné.

MARGUERITE.

Ce n'était pas moi qui avais donné cet ordre... c'était...

BURIDAN.

Tais-toi, Marguerite.

ORSINI.

Pardon si je n'en ai pas eu le courage; c'étaient deux fils si faibles et si beaux!

BURIDAN.

Qu'en as-tu fait, malheureux?

ORSINI.

Je les ai donnés, pour les exposer, à un de mes hommes; et j'ai dit qu'ils étaient morts.

BURIDAN.

Et cet homme?

ORSINI.

C'est un des guichetiers de cette prison; on le nomme Landry, pardon.

BURIDAN.

C'est bien, Orsini; voilà un trait qui te fait honneur! une idée qui c'est venue à toi et qui n'est pas venue à une mère : qu'on n'avait pas besoin de tuer ses enfants lorsqu'on pouvait les exposer. Orsini, eusses-tu commis bien des crimes, voilà une action qui les rachète; il te reste donc un cœur! il te reste donc une ame! embrasse-moi, Orsini! embrasse-moi. Oh! tu auras de l'or ce que pesaient ces enfants; deux garçons, n'est-ce pas? ô mes enfants! mes enfants! Ah! assez, assez, tu vois bien que la reine me prend en pitié.

ORSINI.

Que me reste-t-il à faire, monseigneur?

BURIDAN.

Prends cette lampe, et éclaire le chemin... Prenez mon bras, madame.

MARGUERITE.

Où allons-nous?

BURIDAN.

Au-devant du roi Louis X, qui rentre demain dans sa bonne ville de Paris.

ACTE QUATRIÈME.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle du Louvre : porte au fond avec deux latérales; deux à gauche, une à droite au deuxième plan, et une croisée du même côté au premier plan.

SCÈNE I.

GAULTIER, puis CHARLOTTE.

GAULTIER, entrant.

Marguerite! Marguerite! elle ne sera point encore sortie de sa chambre.

CHARLOTTE, paraissant à la porte de la reine.

Est-ce vous, madame la reine?... Le seigneur Gaultier!

GAULTIER.

Charlotte, notre souveraine, que Dieu conserve! est en bonne santé, j'espère?...

CHARLOTTE.

Je n'en sais rien, monseigneur; je sors de sa chambre.

GAULTIER.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Elle n'y a point couché.

GAULTIER.

Que dis-tu là, Charlotte?

CHARLOTTE.

La vérité... Ah! mon Dieu! je suis bien inquiète.

GAULTIER.

Que dis-tu?

CHARLOTTE.

Je dis, monseigneur, que je venais voir si la reine n'était pas dans cette salle.

GAULTIER.

La reine n'est point dans son appartement, elle n'est point ici, elle n'est point au palais... O mon Dieu! mais ne sais-tu rien, enfant? ne sais-tu rien qui puisse nous indiquer où elle pourrait être?

CHARLOTTE.

Hier au soir elle m'a demandé sa mante pour sortir, et je ne l'ai pas revue depuis.

GAULTIER.

Tu ne l'as pas revue!... mais tu sais peut-être où elle allait... dis-le-moi, que je coure sur sur ses pas, que je sache ce qu'elle est devenue, que je la retrouve.

CHARLOTTE.

Je ne sais point où elle allait, monseigneur.

GAULTIER.

Écoute, ne crains rien; si c'est un secret qu'elle t'a confié, dis-le-moi, car elle me confie à moi aussi tous ses secrets; ne crains rien et répète-moi ce que tu sais, je lui dirai que je t'ai forcée de me le dire, et elle te pardonnera; et moi, moi, Charlotte, tu me tireras un poignard du cœur; n'est-ce pas? elle t'a dit où elle allait.

CHARLOTTE.

Elle ne m'a rien dit, je vous le jure.

GAULTIER.

Oui, oui, elle t'a recommandé la discrétion ; tu fais bien, enfant, de la lui garder... mais moi, moi, tu sais, elle m'aurait dit comme à toi où elle allait ; dis-le-moi ; attends, desires-tu quelque chose que tu n'espérais pas obtenir dans ce monde ?

CHARLOTTE.

Je ne desire rien, que de savoir ce qu'est devenue la reine.

GAULTIER.

Demande ce que tu voudras, et dis-moi où elle est, car tu dois le savoir, n'est-ce pas? demande ce que tu voudras : des bijoux, je t'en couvrirai ; as-tu un fiancé pauvre ? je le doterai; veux-tu l'avoir près de toi? je le ferai entrer dans mes gardes ; ce que n'espérait pas la fille d'un comte ou d'un baron, tu l'obtiendras... toi... sur une seule réponse...Charlotte, où est Marguerite? où est la reine ?

CHARLOTTE.

Hélas ! hélas ! monseigneur, je ne sais pas, mais peut-être...

GAULTIER.

Dis ! dis !

CHARLOTTE.

Cet Italien, Orsini...

GAULTIER.

Oui, oui ! tu as raison, et j'y cours, Charlotte... Oh ! si elle revient en mon absence ; oh ! dis-lui qu'elle m'accorde un instant avant la rentrée du roi ; tu la supplieras, n'est-ce pas ? tu lui diras que c'est moi, moi, son serviteur fidèle et dévoué, moi qui l'en prie : tu lui diras que je suis au désespoir, que j'en deviendrai fou si elle ne me dit pas un mot, un mot qui me rassure et me console.

CHARLOTTE.

Sortez, sortez, voici qu'on ouvre les appartements.

GAULTIER.

Oui, oui.

CHARLOTTE.

Bon courage, monseigneur, je vais prier pour vous.

(Gaultier sort, et Charlotte rentre chez la reine.)

SCÈNE II.

SAVOISY, PIERREFONDS, SEIGNEURS, puis SIRE RAOUL.

SAVOISY.

Vous n'êtes pas allé au-devant du roi, sire de Pierrefonds ?

PIERREFONDS.

Non, monseigneur ; si la reine y va, je l'accompagnerai ; et vous ?

SAVOISY.

J'attendrai notre sire ici : il y a sur la route une si grande affluence de peuple, que l'on ne peut y passer... Je ne veux pas me confondre avec tous ces manants.

PIERREFONDS.

Et puis vous avez pensé que le véritable roi ne s'appelant pas Louis-le-Hutin, mais Marguerite de Bourgogne, mieux valait faire sa cour à Marguerite de Bourgogne qu'à Louis-le-Hutin?

SAVOISY.

Peut-être y a-t-il quelque chose comme cela (A sire Raoul, qui entre.) Bonjour, baron ; quelle nouvelle ?

RAOUL.

Que voici le roi qui vient, messeigneurs.

SAVOISY.

Et la reine ne paraît-elle pas ?

RAOUL.

La reine est allée au-devant de lui, elle rentre à sa droite.

LE PEUPLE, en dehors.

Vive le roi ! vive le roi !

RAOUL.

Tenez, entendez-vous les cris des manants?

SAVOISY.

Nous avons fait une faute.

RAOUL.

Mais peut-être vous étonnerais-je bien, si je vous disais qui est à sa gauche.

SAVOISY.

Pardieu ! il serait plaisant que ce fût un autre que Gaultier Daulnay !

RAOUL.

Gaultier Daulnay n'est pas même dans le cortége.

SAVOISY.

Il n'est pas dans le cortège, il n'est pas ici ; est-ce qu'il y aurait eu fête cette nuit à la tour de Nesle? est-ce qu'il y aurait encore un cadavre ou deux sur la rive de la Seine? Voyons, qui était à sa gauche?

RAOUL.

Messeigneurs, à sa gauche était sur un cheval superbe ce capitaine italien que nous avons vu arrêté hier par Gaultier sous le balcon du Louvre et conduit au Grand-Châtelet.

SAVOISY.

C'est impossible.

RAOUL.

Vous allez le voir.

PIERREFONDS.

Que dites-vous de cela, Savoisy?

SAVOISY.

Je dis que nous vivons dans un temps bien étrange... Hier Marigny premier ministre... aujourd'hui Marigny arrêté... Hier ce capitaine arrêté... peut-être aujourd'hui ce capitaine sera-t-il premier ministre... On croirait, vu nos

honneur, que Dieu joue aux dés avec Satan ce beau royaume de France.

LE PEUPLE, en dehors.

Noël! Noël! vive le roi!

PIERREFONDS.

Et voici le peuple qui s'inquiète peu qui on arrête ou qui on fait premier ministre, qui crie Noël à tue-tête sur le passage du roi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE ROI, LA REINE, BURIDAN, PLUSIEURS SEIGNEURS.

LES SEIGNEURS, entrant.

Le roi! messieurs, le roi!

LE PEUPLE.

Noël! Noël! vive le roi!

LE ROI, entrant.

Salut, messeigneurs, salut; nous sommes heureux d'avoir laissé dans la Champagne une aussi belle armée, et de retrouver ici une aussi belle noblesse.

SAVOISY.

Sire, le jour où vous réunirez armée et noblesse pour marcher contre vos ennemis sera un beau jour pour nous.

LE ROI.

Et pour vous aider à faire les frais de la campagne, messieurs, je vais donner l'ordre qu'une taxe soit levée sur la ville de Paris à l'occasion de ma rentrée.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée.

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI, allant au balcon.

Oui, mes enfants, je m'occupe de diminuer les impôts, je veux que vous soyez heureux, car je vous aime.

BURIDAN, à la reine.

Rappelez-vous nos conventions; à nous deux le pouvoir, à nous deux la France.

LA REINE.

A compter d'aujourd'hui, vous prenez place avec moi au conseil.

BURIDAN.

Soyez-y de mon avis, je serai du vôtre.

LE PEUPLE, au-dessous de la croisée.

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI, du balcon.

Oui, oui, mes enfants. (Se retournant vers Buridan.) Vous entendez, sire Lyonnet de Bournonville? vous ferez faire un nouveau relevé des états et métiers de la ville de Paris, afin que chacun ne paie pour cette nouvelle taxe que ce qu'il a payé pour l'autre; il faut être juste.

SAVOISY.

Lyonnet de Bournonville! il paraît que ce n'est pas un chevalier de fortune, c'est un vieux nom.

LE ROI.

Nous rentrons au conseil; messires, avant de prendre congé de vous, voici notre main à baiser.

(Il va s'asseoir sur un fauteuil qu'un page a placé dans le milieu du théâtre, un peu au fond. Le groupe de seigneurs, qui se forme autour du roi, laisse les deux côtés du théâtre libres.)

GAULTIER, entrant vivement.

La reine! on m'a dit... la voilà.

LA REINE.

Gaultier! Approchez-vous, sire capitaine, et baisez la main du roi. (Bas, pendant qu'il passe devant elle.) Je t'aime, je n'aime que toi, je t'aimerai toujours.

GAULTIER.

Buridan! Buridan ici!

LA REINE.

Silence!

(Landry paraît au balcon.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LANDRY, sur le balcon.

BURIDAN, regardant le balcon et apercevant Landry.

Landry!

LANDRY, montrant la boîte de fer.

Capitaine!

BURIDAN.

Tu vois?

LANDRY.

Bien.

BURIDAN.

La boîte?

LANDRY.

Les douze marcs d'or?

BURIDAN.

Ce soir je te les porterai.

LANDRY.

Où?

BURIDAN.

A mon ancien logement, chez Pierre de Bourges, le tavernier.

LANDRY.

Ce soir, je vous remettrai la boîte.

BURIDAN.

J'ai à t'interroger sur beaucoup de choses.

LANDRY.

Je vous répondrai sur toutes.

BURIDAN, se retournant, aux gardes.

C'est bien, faites éloigner ces hommes.

LES GARDES.

Arrière, manants, arrière.

LE PEUPLE, en dehors, qui est censé sur le balcon.

Vive le roi! vive le roi!

(Les gardes font descendre le peuple à coups de manche de hallebarde.)

LE ROI.

Maintenant, occupons-nous des affaires du royaume... adieu, messeigneurs.

L'OFFICIER.

Place au roi! (Le roi sort par le fond.) Place à la reine! (La reine passe.) Place au premier ministre!

(Il passe et entre au conseil; les gardes seulement sortent.)

SCÈNE V.

SAVOISY, DE PIERREFONDS, GAULTIER, SIRE RAOUL, SEIGNEURS.

SAVOISY.

Çà, sommes-nous éveillés, dormons-nous, messeigneurs? quant à moi, je m'installe ici... (Il s'assied.) Si je dors, on m'éveillera; si je veille, on me mettra à la porte; mais je veux savoir comment finiront ces choses.

PIERREFONDS.

Si nous demandions à Gaultier, peut-être est-il dans le secret. Gaultier?

GAULTIER, se jetant sur un fauteuil de l'autre côté.

Oh! laissez-moi, messeigneurs, je ne sais rien... je ne devine rien... Laissez-moi, je vous prie.

SAVOISY.

La porte s'ouvre.

L'OFFICIER, entrant par le fond.

Le sire de Pierrefonds?

PIERREFONDS.

Voici.

L'OFFICIER.

Ordre du roi.

Il sort. Tous les courtisans se groupent autour de Pierrefonds.)

PIERREFONDS, lisant.

« Ordre d'aller prendre à Vincennes le sire Enguerrand de Marigny, et de le conduire à Montfaucon. »

SAVOISY.

Bien; c'est un arrêt de mort au bas duquel le roi a mis sa première signature; cela promet: bien des compliments sur la mission.

PIERREFONDS.

J'en aimerais mieux une autre; mais, quelle qu'elle soit, je vais l'accomplir. Adieu, messieurs.

(Il sort.)

SAVOISY.

Nous voilà toujours fixés sur un point; c'est que le premier ministre sera pendu... le roi avait promis de faire quelque chose pour son peuple.

L'OFFICIER, entrant.

Le sire comte de Savoisy?

SAVOISY.

Voici.

L'OFFICIER.

Lettres-patentes du roi.

(Il sort.)

TOUS, se rapprochant de Savoisy.

Ah! voyons, voyons.

SAVOISY.

Sang-Dieu! messeigneurs, vous êtes plus pressés que moi: le premier ordre ne m'invite pas beaucoup à ouvrir le second; et si par hasard c'était l'un de vous que je dusse aussi mener pendre, celui-là m'aura quelque obligation du retard... (Il le deploie lentement.) Ma commission de capitaine dans les gardes! Y savez-vous une place vacante, messieurs?

RAOUL.

Non; mais à moins que Gaultier...

SAVOISY, regardant Gaultier.

Sur Dieu! vous m'y faites songer.

RAOUL.

N'importe; recevez nos félicitations.

SAVOISY.

C'est bien, messieurs, c'est bien. Je dois à l'instant prendre mon poste dans les appartements... ainsi restez ici, si tel est votre bon plaisir. Messieurs, j'ai appris pour mon compte ce que je voulais. (Riant.) Le roi est un grand roi, et le nouveau ministre un grand homme.

(Il sort.)

L'OFFICIER, rentrant.

Sire Gaultier Daulnay?

GAULTIER.

Heim!

L'OFFICIER.

Lettres-patentes du roi.

GAULTIER, se levant.

Du roi!

(Il les prend, étonné.)

L'OFFICIER.

Messeigneurs, le roi, notre sire, ne recevra pas après le conseil; vous pouvez vous retirer.

GAULTIER, lisant.

« Lettres-patentes du roi, donnant au sire Daulnay le commandement de la comté de Champagne. » A moi le commandement d'une province!... « Ordre de quitter demain Paris pour se rendre à Troyes. » Moi, quitter Paris!...

RAOUL.

Sire Daulnay, nous vous félicitons, justice est faite, et la reine ne pouvait mieux choisir.

GAULTIER.

Félicitez Satan; car, d'archange qu'il était, il est devenu roi des enfers. (Il déchire l'ordre.) Je ne partirai pas! (S'adressant aux seigneurs.) Le roi n'a-t-il pas dit que vous pouviez vous retirer, messieurs?

RAOUL.

Et vous?

GAULTIER.

Moi, je reste.

RAOUL.

Si nous ne vous revoyons pas avant votre départ, bon voyage, sire Gaultier.

GAULTIER.

Dieu vous garde!

(Ils sortent.)

GAULTIER, seul.

Partir!... partir, quitter Paris!... Est-ce cela qu'on m'avait promis?... Mais qui me dira donc sur quel terrain je marche depuis quelques jours? Tout, à l'entour de moi, n'est que déception, chaque objet me paraît réel jusqu'à ce que je le touche, puis alors il s'évanouit entre mes mains.. Fantômes!

SCÈNE VI.

GAULTIER, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant du fond.

Gaultier!

GAULTIER.

Ah! c'est vous enfin, madame!

MARGUERITE.

Silence!

GAULTIER.

Assez long-temps je me suis tu, il faut que je vous parle, dût chaque parole me coûter une année d'existence... Vous raillez-vous de moi, Marguerite, pour promettre et retirer en même temps votre parole?... Suis-je un jouet dont on s'amuse? suis-je un enfant dont on se rit?... Hier vous me jurez que rien ne nous séparera, et aujourd'hui... l'on m'envoie loin de Paris dans je ne sais quelle comté!

MARGUERITE.

Vous avez reçu l'ordre du roi?

GAULTIER, montrant les morceaux qui sont à terre.

Eh! les voilà, tenez.

MARGUERITE.

Modérez-vous.

GAULTIER.

Vous avez pu approuver cet ordre?

MARGUERITE.

J'ai été forcée.

GAULTIER.

Forcée! et par qui? qui peut forcer la reine?

MARGUERITE.

Un démon qui en a le pouvoir.

GAULTIER.

Mais quel est-il? dites-le-moi.

MARGUERITE.

Feins d'obéir, et peut-être d'ici à demain pourrai-je te voir et tout t'expliquer.

GAULTIER.

Et tu veux que je me retire sur une pareille assurance?

MARGUERITE.

Tu ne partiras pas; mais va-t'en, va-t'en!

GAULTIER.

Je reviendrai : il me faut l'explication de ce secret.

MARGUERITE.

Oui, oui, tu reviendras : voici quelqu'un, quelqu'un vient.

GAULTIER.

Souviens-toi de ta promesse. Adieu.

(Il s'élance dehors.)

MARGUERITE.

Il était temps!

SCÈNE VII.

MARGUERITE; BURIDAN, entrant du fond.

BURIDAN.

Pardonne-moi si j'interromps tes adieux, Marguerite.

MARGUERITE.

Tu as mal vu, Buridan.

BURIDAN.

N'est-ce donc point Gaultier qui s'éloigne?

MARGUERITE.

Alors tu as mal entendu, ce n'étaient point des adieux.

BURIDAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

C'est qu'il ne part pas.

BURIDAN.

Le roi le lui ordonne.

MARGUERITE.

Et moi, je le lui défends.

BURIDAN.

Marguerite, tu oublies nos conventions?

MARGUERITE.

Je t'ai promis de te faire ministre, et j'ai tenu parole; tu m'avais promis de me laisser Gaultier, et tu exiges qu'il parte!

BURIDAN.

Nous avons dit : A nous deux la France, et non à nous trois; ce jeune homme serait en tiers dans le pouvoir et les secrets, c'est impossible!

MARGUERITE.

Cela sera pourtant.

BURIDAN.

As-tu oublié que tu étais en ma puissance?

MARGUERITE.

Oui, hier que tu n'étais que Buridan prisonnier, non aujourd'hui que tu es Lyonnet de Bournonville, premier ministre.

BURIDAN.

Comment cela?

MARGUERITE.

Tu ne peux pas me perdre sans te perdre toi-même.

BURIDAN.

Cela m'aurait-il arrêté hier?

MARGUERITE.

Cela t'arrêtera aujourd'hui. Hier tu avais tout à gagner et rien à perdre que la vie... Aujourd'hui, avec la vie tu as à perdre l'honneur, rang, fortune, richesses, pouvoir... tu tomberais de trop haut, n'est-ce pas? pour que l'espoir de me briser dans ta chute te décide à te

précipiter !... Nous sommes arrivés ensemble au faîte d'une montagne escarpée et glissante; crois-moi, Buridan, soutenons-nous l'un l'autre plutôt que de nous menacer tous deux.

BURIDAN.

Tu l'aimes donc bien?

MARGUERITE.

Plus que ma vie.

BURIDAN.

L'amour dans le cœur de Marguerite! j'aurais cru qu'on pouvait le presser et le tordre sans qu'il en sortît un seul sentiment humain... Tu es au-dessous de ce que j'espérais de toi. Si nous voulons, Marguerite, que rien n'arrête notre volonté où nous lui dirons d'aller, il faut que cette volonté soit assez forte pour briser sur sa route tout ce qu'elle rencontrera, sans coûter une larme à nos yeux, un regret à notre cœur... Nous sommes devenus des choses qui gouvernent, et non des créatures qui s'attendrissent. Oh! malheur, malheur à toi, Marguerite! je te croyais un démon, et tu n'es qu'un ange déchu.

MARGUERITE.

Écoute : si ce n'est pas de l'amour, invente un nom pour ma faiblesse ; mais qu'il ne parte pas, je t'en prie.

BURIDAN, à part.

Ils seraient deux contre moi, c'est trop.

MARGUERITE.

Que dis-tu?

BURIDAN, à part.

Je suis perdu si je ne les perds. (Haut.) Qu'il ne parte pas?...

MARGUERITE.

Oui, je t'en prie.

BURIDAN.

Et si je suis jaloux de lui, moi?

MARGUERITE.

Toi, jaloux!

BURIDAN.

Si le souvenir de ce que j'ai été pour toi me rend intolérable la pensée qu'un autre est aimé de toi; si ce que tu as pris pour de l'ambition, pour de la haine, pour de la vengeance; si tout cela n'était qu'un amour que je n'ai pu éteindre, et qui se reproduisait sous toutes les formes; si je ne voulais monter que pour arriver à toi, si maintenant que je suis arrivé je ne voulais que toi; si, pour mes anciens droits, mes droits antérieurs aux siens, je te sacrifiais tout; si en échange d'une de ces nuits où le page Lyonnet se glissait tremblant chez la jeune Marguerite pour n'en sortir qu'au jour naissant, je te rendais ces lettres auxquelles je dois d'être arrivé où je suis; si je te livrais mes moyens de fortune pour te prouver que ma fortune n'avait qu'un but, que, ce but atteint, peu m'importe le reste : dis, dis, si tu trouvais en moi ce dévouement, cet amour, ne consentirais-tu pas à ce qu'il partît?

MARGUERITE.

Parles-tu sincèrement, ou railles-tu, Lyonnet?

BURIDAN.

Un rendez-vous ce soir, et ce soir je te rends tes lettres; mais non plus, Marguerite, un rendez-vous comme celui de la taverne et de la prison, non plus un rendez-vous de haine et de menaces; non, non, un rendez-vous d'amour; un rendez-vous pour ce soir; et demain, demain, tu pourras le garder et me perdre, puisque tout ce qui fait ma force te sera rendu.

MARGUERITE.

Mais, en supposant que j'y consentisse, je ne puis te recevoir ici dans ce palais.

BURIDAN.

N'en sors-tu pas comme tu le veux?

MARGUERITE.

Puis-je sans me perdre te voir ailleurs?

BURIDAN.

La tour de Nesle?

MARGUERITE.

Tu y viendrais?

BURIDAN.

N'y ai-je pas été déja sans savoir ce qui m'y attendait?

MARGUERITE, à part.

Il se livre. (Haut.) Écoute, Buridan, c'est une étrange faiblesse; mais ta vue me rappelle tant de moments de bonheur, ta voix éveille tant de souvenirs d'amour que je croyais morts au fond de mon cœur...

BURIDAN.

Marguerite!...

MARGUERITE.

Lyonnet!...

BURIDAN.

Gaultier partira-t-il demain?

MARGUERITE.

Je te le dirai ce soir. (Lui donnant la clef.) Voici la clef de la tour de Nesle, séparons-nous. (A part.) Ah! Buridan, si cette fois tu m'échappes...

(Elle rentre.)

BURIDAN.

C'est la clef de ton tombeau, Marguerite; mais sois tranquille, je ne t'y renfermerai pas seule.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, rentrant, puis ORSINI.

MARGUERITE, à demi-voix, allant à une porte latérale.

Orsini? Orsini?

ORSINI.

Me voici, reine.

MARGUERITE.

Ce soir, à la tour de Nesle, quatre hommes armés et vous.

ORSINI.

Avez-vous d'autres ordres?

MARGUERITE.

Non, pas pour le moment; je vous dirai là-bas ce que vous aurez à faire; allez. (Il sort; elle se retourne et regarde autour d'elle.) Personne, c'est bien.

(Elle rentre.)

SCÈNE IX.

BURIDAN, puis SAVOISY.

BURIDAN, entrant par l'autre porte latérale, un parchemin à la main.

Comte de Savoisy? comte de Savoisy?

SAVOISY, entrant.

Me voici, monseigneur.

BURIDAN.

Le roi a appris avec peine les massacres qui désolent sa bonne ville de Paris; il suppose avec quelque raison que les meurtriers se réunissent à la tour de Nesle. Ce soir, à neuf heures et demie, vous vous y rendrez avec dix hommes, et vous arrêterez tous ceux qui s'y trouveront, quels que soient leur titre et leur rang; voici l'ordre.

SAVOISY.

Eh bien! je n'aurai pas tardé à entrer en fonction.

BURIDAN.

Et vous pouvez dire que celle-là est une des plus importantes que vous remplirez jamais!

(Il sort par la porte latérale et Savoisy par l'autre.)

ACTE CINQUIÈME.

HUITIÈME TABLEAU.

La taverne de Pierre de Bourges.

SCÈNE I.

LANDRY, seul, calculant.

Douze marcs d'or!... cela fait, si je compte bien, six cent dix-huit livres tournois... Si le capitaine tient sa parole et me compte cette somme en échange de cette petite boîte de fer dont je ne donnerais pas six sous parisis, je pourrai suivre son conseil et devenir honnête homme... Cependant il faudra faire quelque chose... que ferai-je?... Ma foi! avec mon argent je lèverai une compagnie; j'en prendrai le commandement; je me mettrai au service de quelque grand seigneur; j'empocherai ma solde tout entière, et je ferai vivre mes hommes sur les manants. Vive-Dieu! c'est un état où ni le vin, ni les femmes ne manquent; puis, s'il passe quelque voyageur un peu trop chargé d'or ou de marchandises, comme le royaume des cieux est sur-tout pour les pauvres, on leur en facilite l'entrée. Sang-Dieu! voilà, si je ne me trompe, une honnête et joyeuse vie; et, pourvu qu'on accomplisse fidèlement ses devoirs de chrétien, qu'on rosse de temps en temps quelque Bohême, qu'on écorche quelque juif, le salut m'y paraît une chose aussi facile que d'avaler ce verre de vin... Ah! voici le capitaine.

SCÈNE II.

LANDRY, BURIDAN.

BURIDAN.

C'est bien, Landry.

LANDRY.

Vous voyez que je vous attends.

BURIDAN.

Et tu bois, en m'attendant?

LANDRY.

Je ne connais pas de meilleur compagnon que le vin.

BURIDAN, tirant sa bourse.

Si ce n'est l'or avec lequel on l'achète.

LANDRY.

Voici votre boîte.

BURIDAN.

Voici tes douze marcs d'or.

LANDRY.

Merci.

BURIDAN.

Maintenant, j'ai donné rendez-vous ici à un jeune homme : il va venir, laisse-moi cette chambre un instant. Aussitôt que tu le verras sortir, reviens, j'ai à causer avec toi.

(On entend du bruit dans l'escalier.)

LANDRY.

Pardieu! il vous suivait de près. Tenez, te voilà qui se casse le cou dans l'escalier.

BURIDAN.

Bien : laisse-nous.

GAULTIER, sur la porte.

Le capitaine Buridan!

LANDRY.

Le voici.

SCÈNE III.

BURIDAN, GAULTIER.

BURIDAN, souriant.

Je croyais que vous connaissiez mon nouveau titre et mon nouveau nom, messire Gaultier? je me trompais, ce me semble; depuis ce matin on me nomme Lyonnet de Bournonville, et l'on m'appelle premier ministre.

GAULTIER.

Peu m'importe de quel nom on vous nomme, peu m'importe quel titre est le vôtre, vous êtes un homme qu'un autre homme vient sommer de tenir sa promesse : êtes-vous en mesure de la remplir?

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous faire connaitre le meurtrier de votre frère.

GAULTIER.

Ce n'est pas cela : vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Je vous ai promis de vous dire comment Enguerrand de Marigny est passé en un jour du palais du Louvre au gibet de Montfaucon.

GAULTIER.

Ce n'est point cela : qu'il soit coupable ou non, c'est un débat entre ses juges et Dieu; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Est-ce de vous apprendre comment l'homme arrêté par vous hier est aujourd'hui premier ministre?

GAULTIER.

Non, non : que ses moyens lui viennent de Dieu ou de Satan, peu m'importe; il y a dans tout cela des secrets terribles que je ne veux pas approfondir : mon frère est mort, Dieu le vengera; Marigny est mort, Dieu le jugera... Ce n'est pas cela; vous m'avez promis autre chose.

BURIDAN.

Expliquez-vous.

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Ainsi votre amour pour cette femme étouffe tout autre sentiment!... L'amitié fraternelle n'est plus qu'un mot, les intrigues sanglantes de la cour ne sont plus qu'un jeu... Oh! vous êtes bien insensé!

GAULTIER.

Vous m'avez promis de me faire voir Marguerite.

BURIDAN.

Avez-vous besoin de moi pour cela? Ne pouvez-vous entrer par la porte secrète de l'alcôve, ou tremblez-vous que, cette nuit comme l'autre, Marguerite ne rentre pas au Louvre?

GAULTIER, anéanti.

Qui t'a dit cela?

BURIDAN.

Celui avec lequel Marguerite a passé la nuit.

GAULTIER.

Blasphème!... Mais c'est toi qui es fou, Buridan.

BURIDAN.

Calme-toi, enfant; et ne tourmente pas ton épée dans le fourreau... C'est une femme belle et passionnée que Marguerite, n'est-ce pas? Que t'a-t-elle dit quand tu lui as demandé d'où lui venait cette blessure à la joue?

GAULTIER.

Mon Dieu! mon Dieu! prenez pitié de moi!

BURIDAN.

Sans doute elle t'a écrit?

GAULTIER.

Que t'importe?

BURIDAN.

C'est d'un style magique et ardent qu'elle peint la passion, n'est-ce pas?

GAULTIER.

Tes yeux damnés n'ont jamais vu, je l'espère, l'écriture sacrée de la reine?

BURIDAN, ouvrant la boîte de fer.

La reconnais-tu?... Lis : Ta Marguerite bien-aimée.

GAULTIER.

C'est un prestige! c'est un enfer!

BURIDAN.

N'est-ce pas, quand on est près d'elle, quand elle vous parle d'amour, n'est-ce pas qu'il est doux de passer la main dans ses longs cheveux qu'elle laisse si voluptueusement flotter, d'en couper une tresse comme celle-ci?

(Il lui montre une tresse de cheveux enfermée dans la boîte.)

GAULTIER.

C'est son écriture!... la couleur de ses cheveux!... Dis-moi que tu lui as volé cette lettre; dis-moi que tu lui as coupé ces cheveux par surprise.

BURIDAN.

Tu le lui demanderas à elle-même : je t'ai promis de te la faire voir.

GAULTIER.

A l'instant! à l'instant!

BURIDAN.

Mais peut-être n'est-elle pas encore au rendez-vous.

GAULTIER.

Un rendez-vous!... Qui a un rendez-vous

avec elle ?... Nomme-moi celui-là... Oh ! j'ai soif de son sang et de sa vie !

BURIDAN.

Ingrat ! et si celui-là t'y cédait sa place ?

GAULTIER.

A moi ?

BURIDAN.

Si, soit lassitude pour lui, soit compassion pour toi, il ne veut plus de cette femme ; s'il te la cède ; s'il te la rend ; s'il te la donne ?

GAULTIER, tirant son poignard.

Ah ! malédiction !...

BURIDAN.

Jeune homme !...

GAULTIER.

O mon Dieu !... pitié !...

BURIDAN.

Il est huit heures et demie ; Marguerite attend : Gaultier, la feras-tu attendre ?

GAULTIER.

Où est-elle ? où est-elle ?

BURIDAN.

A la tour de Nesle !

GAULTIER.

Bien.

(Il va pour sortir.)

BURIDAN.

Tu oublies la clef.

GAULTIER.

Donne.

BURIDAN.

Un mot encore.

GAULTIER.

Dis.

BURIDAN.

C'est elle qui a tué ton frère.

GAULTIER.

Damnation !...

(Il disparaît.)

SCÈNE IV.

BURIDAN, puis LANDRY.

BURIDAN, seul.

C'est bien, va la rejoindre, et perdez-vous l'un par l'autre ; c'est bien. Si Savoisy est aussi exact qu'eux, il fera d'étranges prisonniers ; maintenant une seule chose me reste à savoir... ce que sont devenus ces deux malheureux enfants. Oh ! si je les avais pour leur faire partager ma fortune et m'appuyer sur eux ! Landry sera bien fin si je ne parviens à apprendre de lui ce qu'ils sont devenus. Le voilà.

LANDRY.

Vous avez encore quelque chose à me dire, capitaine ?

BURIDAN

Oh ! rien. Dis-moi, combien faut-il de temps à ce jeune homme pour aller d'ici à la tour de Nesle ?

LANDRY.

Vu qu'il ne se trouvera pas de bateaux maintenant, il faudra qu'il remonte jusqu'au Pont-aux-Moulins ; c'est une demi-heure à-peu-près.

BURIDAN.

C'est bien ; mets ce sablier sur cette table ; je voulais causer de notre ancienne connaissance, Landry, de nos guerres d'Italie ; ajoute un verre et assieds-toi.

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient de rudes guerres et un bon temps ; les jours se passaient en bataille et les nuits en orgie. Vous rappelez-vous, capitaine, les vins de ce riche prieur de Gênes, dont nous bûmes jusqu'à la dernière goutte, ce couvent de jeunes filles dont nous enlevâmes jusqu'à la dernière nonne ? Toutes ces choses sont de joyeux souvenirs, mais de gros péchés, capitaine.

BURIDAN.

Au jour de la mort on mettra nos péchés d'un côté de la balance et nos bonnes actions de l'autre : j'espère que tu as fait assez provision de ces dernières pour que le bassin l'emporte ?

LANDRY.

Oui, oui, j'ai bien quelques œuvres méritantes, et dans lesquelles j'espère....

(Ils boivent.)

BURIDAN.

Raconte-les-moi, cela m'édifiera.

LANDRY.

Dans le procès des Templiers qui a eu lieu au commencement de cette année, il manquait un témoin pour faire triompher la cause de Dieu, et condamner Jacques de Molay, le grand-maître ; un digne bénédictin jeta les yeux sur moi, et me dicta un faux temoignage, que je répétai saintement mot à mot devant la justice, comme s'il était vrai ; le surlendemain les hérétiques furent brûlés, à la grande gloire de Dieu et de notre sainte religion.

BURIDAN.

Continue, mon brave ; on m'a raconté une histoire d'enfants...

(Ils boivent.)

LANDRY.

Oui, c'était en Allemagne ; pauvre petit ange ! j'espère qu'il prie là-haut pour moi, celui-là. Imaginez-vous, capitaine, que nous donnions la chasse à des Bohémiens, qui sont, comme vous savez, païens, idolâtres et infidèles ; nous traversions leur village qui était tout en feu. J'entends pleurer dans une maison qui brûlait, j'entre ; il y avait un pauvre petit enfant de Bohême, abandonné. Je cherche autour de moi, je trouve de l'eau dans un vase ;

en un tour de main, je le baptise; le voilà chrétien; c'est bon. J'allais le mettre dans un endroit où le feu ne pouvait l'atteindre, quand je réfléchis que le lendemain les parents seraient revenus et le baptême au diable. Alors je le couchai proprement dans son berceau, et je rejoignis les camarades; derrière moi le toit s'abîma.

BURIDAN, avec distraction

Et l'enfant périt?

LANDRY.

Oui; mais qui fut bien penaud? c'est Satan, qui croyait venir chercher une ame idolâtre, et qui se brûla les doigts à une ame chrétienne.

BURIDAN.

Oui, je vois que tu as toujours eu une religion bien dirigée; mais je voulais parler d'autres enfants... de deux enfants qu'Orsini...

LANDRY.

Je sais ce que vous voulez dire.

BURIDAN.

Ah!

LANDRY.

Oui, oui, c'étaient deux pauvres petits qu'Orsini m'avait dit de jeter à l'eau comme les chats qui n'y voient pas encore clair, et que j'eus la tentation de conserver de ce monde, vu qu'il m'assura qu'ils étaient chrétiens.

BURIDAN, vivement.

Et qu'en fis-tu?

LANDRY.

Je les exposai au Parvis-Notre-Dame, où l'on met d'habitude ces petites créatures

BURIDAN.

Sais-tu ce qu'ils devinrent?

LANDRY.

Non; je sais qu'ils ont été recueillis, voilà tout; car le soir ils n'y étaient plus.

BURIDAN.

Et ne leur imprimas-tu aucun signe afin de les reconnaître?

LANDRY.

Si fait, si fait... je leur fis, ils pleurèrent même bien fort; mais c'était pour leur bien, je leur fis avec mon poignard une croix sur le bras gauche.

BURIDAN, se levant.

Une croix rouge? une croix au bras gauche? une croix pareille à tous deux? Oh! dis que ce n'est pas une croix que tu leur as faite, dis que ce n'était pas au bras gauche, dis que c'était un autre signe...

LANDRY.

C'était une croix et pas autre chose; c'était au bras gauche et pas autre part.

BURIDAN.

Oh! malheur! malheur! mes enfants! Philippe Gaultier! l'un mort, l'autre près de mourir... tous deux assassinés, l'un par elle, l'autre par moi! justice de Dieu! Landry, où peut-on avoir une barque, que nous arrivions avant ce jeune homme?

LANDRY.

Chez Simon le pêcheur.

BURIDAN.

Alors une échelle, une épée, et suis-moi

LANDRY.

Où cela, capitaine?

BURIDAN.

A la tour de Nesle, malheureux!

NEUVIÈME TABLEAU.

La tour de Nesle.

SCÈNE V.

MARGUERITE, ORSINI.

MARGUERITE.

Tu comprends, Orsini? c'est une dernière nécessité, c'est un meurtre encore, mais c'est le dernier. Cet homme connaît tous nos secrets, nos secrets de vie ou de mort; les tiens et les miens. Si je n'avais lutté depuis trois jours contre lui au point d'être lasse de la lutte, nous serions déja perdus tous deux.

ORSINI.

Mais cet homme a donc un démon à ses ordres, pour être instruit ainsi de tout ce que nous faisons?

MARGUERITE.

Peu importe de quelle manière il a appris, mais enfin il sait. Avec un mot, cet homme m'a jetée à ses genoux comme une esclave; il m'a vue lui détacher un à un les liens dont je l'avais fait charger... et cet homme-là qui sait nos secrets, qui m'a vue ainsi, qui peut nous perdre; cet homme a eu l'imprudence de me demander un rendez-vous, un rendez-vous à la tour de Nesle. J'ai hésité cependant; mais, n'est-ce pas, c'était bien imprudent à lui? c'était tenter Dieu! Au moins, il s'est invité, lui; c'est autant de moins pour le remords.

ORSINI.

Eh bien! encore celui-ci; moi qui vous

mandais du repos, je suis le premier à vous dire : Il le faut.

MARGUERITE.

Ah! n'est-ce pas qu'il le faut, Orsini? tu vois bien, tu veux aussi qu'il meure; quand je ne te l'ordonnerais pas, pour ta propre sûreté tu le frapperais?

ORSINI.

Oui, oui! mais une trêve après; si votre cœur n'est point blasé, notre fer s'émousse, et ce sera assez, ce sera trop pour notre repos éternel.

MARGUERITE.

Oui, mais notre tranquillité en ce monde l'exige. Tant que cet homme vivra, je ne serai pas reine, je ne serai maîtresse, ni de ma puissance, ni de mes trésors, ni de ma vie; mais lui mort!... oh! je te le jure, plus de nuits passées hors du Louvre, plus d'orgie à la Tour, plus de cadavres à la Seine! Puis-je te donnerai assez d'or pour acheter une province, et tu seras libre de retourner dans ta belle Italie ou de rester en France. Écoute: je ferai raser cette tour; je bâtirai un couvent à sa place, je doterai une communauté de moines, et ils passeront leur vie à prier nu-pieds sur la pierre nue, à prier pour moi et pour toi; car, je te le dis, Orsini, je suis lasse autant que toi de tous ces amours et de tous ces massacres... et il me semble que Dieu me les pardonnerait si je n'y ajoutais pas ce dernier.

ORSINI.

Il sait nos secrets, il peut nous perdre. Par où va-t-il venir?

MARGUERITE.

Par cet escalier.

ORSINI.

Après lui, pas d'autres?

MARGUERITE.

Par le sang du Christ! je te le jure.

ORSINI.

Je vais placer mes hommes.

MARGUERITE.

Écoute! ne vois-tu rien?

ORSINI.

Une barque conduite par deux hommes.

MARGUERITE.

L'un de ces deux hommes, c'est lui. Il n'y a pas de temps à perdre : va, va; mais ferme cette porte, qu'il ne puisse venir jusqu'à moi. Je ne peux pas, je ne veux pas le revoir; peut-être a-t-il encore quelque secret qui lui sauverait la vie... Va, va, et enferme-moi.

(Orsini sort et ferme la porte.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, seule.

Ah! Gaultier, mon gentilhomme bien-aimé! il a voulu nous séparer, cet homme, nous séparer avant que nous fussions l'un à l'autre! Tant qu'il n'a voulu que de l'or, je lui en ai donné; des honneurs, il les a eus; mais il a voulu nous séparer, et il meurt. Oh! si tu savais qu'il a voulu nous séparer, Gaultier, toi-même me pardonnerais sa mort. Oh! ce Lyonnet, ce Buridan, ce démon, qu'il rentre dans l'enfer dont il est sorti! oh! c'est à lui que je dois tous mes crimes! c'est lui qui m'a faite toute de sang! Oh! si Dieu est juste, tout retombera sur lui. Et moi, oh! moi, moi! si j'étais mon propre juge, je ne sais pas si j'oserais m'absoudre. (Elle écoute à la porte.) On n'entend rien encore... rien.

LANDRY, du bas de la Tour.

Y êtes-vous?

BURIDAN, du balcon.

Oui.

MARGUERITE.

Quelqu'un à cette fenêtre! Ah!

SCÈNE VII.

MARGUERITE, BURIDAN.

BURIDAN, faisant voler la fenêtre en morceaux et se présentant.

Marguerite! Marguerite! seule! ah! seule encore, Dieu soit loué!

MARGUERITE, reculant.

A moi! à moi!

BURIDAN.

Ne crains rien.

MARGUERITE.

Toi, toi! venant par cette fenêtre! c'est une apparition, un fantôme.

BURIDAN.

Ne crains rien, te dis-je.

MARGUERITE.

Mais pourquoi par cette fenêtre, et non par cette porte?

BURIDAN.

Je te le dirai tout-à-l'heure; mais auparavant il faut que je te parle; chaque minute que nous perdons est un trésor jeté dans un gouffre. Écoute-moi.

MARGUERITE.

Viens-tu encore me faire quelque menace, m'imposer quelque condition?

BURIDAN.

Non, non; tiens, regarde; non, tu n'as plus rien à craindre. Tiens, voilà loin de moi mon épée! loin de moi mon poignard! loin de moi cette boîte où sont tous nos secrets! Maintenant tu peux me tuer, je n'ai pas d'arme, pas d'armure; me tuer, puis prendre cette boite, brûler ce qui s'y trouve, et dormir tranquille sur mon tombeau. Non, je ne viens pas te menacer. Je viens te dire... oh! si tu savais ce que je viens te dire! ce qui peut nous rester encore

de jours de bonheur, à nous qui, nous-mêmes, nous sommes crus maudits...

MARGUERITE.

Parle, je ne te comprends pas.

BURIDAN.

Marguerite, ne te reste-t-il rien dans le cœur, rien d'une femme, rien d'une mère?

MARGUERITE.

Où veux-tu en venir?

BURIDAN.

Celle que j'ai connue si pure n'est-elle plus accessible à rien de ce qui est sacré pour Dieu et les hommes?

MARGUERITE.

C'est toi qui viens me parler de vertus et de pureté! Satan qui se fait convertisseur! c'est étrange, tu en conviendras toi-même.

BURIDAN.

Peu importe quel nom tu me donnes, pourvu que ma parole te touche... Marguerite, n'as-tu jamais eu un instant de repentir? Oh! réponds-moi comme tu répondrais à Dieu; car, ainsi que Dieu, je puis tout en ce moment pour ton bonheur ou ton désespoir... je puis te damner ou t'absoudre; je puis, à ton gré, t'ouvrir l'enfer ou le ciel... Suppose que rien ne s'est passé entre nous depuis trois jours... oublie tout, excepté ton ancienne confiance envers moi... n'as-tu pas besoin de dire à quelqu'un tout ce que tu as souffert?

MARGUERITE.

Oh! oui, oui, car il n'est point de prêtre à qui on ose confier de pareils secrets!... Il n'y a qu'un complice, et tu es le mien, le mien, de tous mes crimes! Oui, Buridan... ou plutôt Lyonnet, oui, tous mes crimes sont dans ma première faute!... Si la jeune fille n'avait pas manqué pour toi, malheureux, à ses devoirs, son premier crime, son plus horrible n'aurait pas été commis; pour qu'on ne me soupçonnât pas de la mort de mon père, j'ai perdu mes fils!... Poursuivie par le remords, je me suis réfugiée dans le crime!... j'ai voulu étouffer dans le sang et les plaisirs cette voix de la conscience qui me criait incessamment : Malheur!... Autour de moi pas un mot pour me rappeler à la vertu, des bouches de courtisans qui me souriaient, qui me disaient que j'étais belle, que le monde était à moi, que je pouvais le bouleverser pour un moment de plaisir!... pas de forces pour lutter... des passions, des remords... des nuits pleines de spectres si elles ne l'étaient de volupté!... Oh! oui, oui, il n'y a qu'à un complice qu'on puisse dire de pareilles choses!

BURIDAN.

Mais, dis-moi, si près de toi tu avais eu tes fils?

MARGUERITE.

Oh! alors, aurais-je osé sous leurs yeux, quand la voix de mes enfants m'eût appelée ma mère!... aurais-je osé faire des projets de meurtre et d'amour! Oh! mes fils m'eussent sauvée, ils m'eussent rendue à la vertu peut-être... mais je ne pouvais garder mes fils! O mes fils! Oh! je n'osais pas prononcer ces mots!... car, parmi les spectres que j'ai revus, je n'ai point revu mes fils, et je tremblais en les appelant d'évoquer leurs ombres!

BURIDAN.

Malheureuse! ils étaient près de toi, et rien ne t'a dit : Marguerite, voilà tes fils!

MARGUERITE.

Près de moi?

BURIDAN.

L'un d'eux, malheureuse mère, l'un d'eux... tu l'as vu à tes genoux, demandant merci contre le poignard des assassins! Tu étais là, tu entendais ses prières... et tu n'a pas reconnu ton enfant, et tu as dit : Frappez!

MARGUERITE.

Moi, moi... où cela?

BURIDAN.

Ici, à cette place où nous sommes.

MARGUERITE.

Ah! quand?

BURIDAN.

Avant-hier.

MARGUERITE.

Philippe Daulnay? vengeance de Dieu!

BURIDAN.

Voilà ce qu'est devenu l'un... Marguerite, pense à ce qu'est l'autre.

MARGUERITE.

Gaultier?

BURIDAN.

L'amant de sa mère.

MARGUERITE.

Oh! non, non; grace au ciel, cela n'est pas, et j'en remercie Dieu, je l'en remercie à genoux... Non, non, je puis encore appeler Gaultier mon fils, et Gaultier peut m'appeler sa mère.

BURIDAN.

Dis-tu vrai?

MARGUERITE.

Par le sang du martyr qui a coulé là, je te le jure!... Oh! oui, oui, c'est la main de Dieu qui a dirigé tout cela, qui m'a mis au cœur cet amour bizarre, tout de mère et pas d'amante!... c'est Dieu... Dieu bon, Dieu Sauveur qui voulait qu'avec le repentir le bonheur revînt dans ma vie!... O mon Dieu! merci, merci!

(Elle prie.)

BURIDAN.

Eh bien! Marguerite, me pardonnes-tu, vois-tu encore en moi un ennemi?

MARGUERITE.

Oh! non, non, le père de Gaultier!

BURIDAN.

Ainsi, tu le vois, nous pouvons être heureux

encore!... Nos vœux d'ambition sont remplis, plus de lutte entre nous... Notre fils est le lien qui nous attache l'un à l'autre... Notre secret sera enseveli entre nous trois!

MARGUERITE.

Oui, oui.

BURIDAN.

Crois-tu que tu peux encore être heureuse?

MARGUERITE.

Oh! si je le crois! et il y a dix minutes, cependant, je ne l'espérais plus.

BURIDAN.

Une seule chose manque à notre bonheur, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Notre fils, notre fils là, entre nous deux... notre Gaultier.

BURIDAN.

Il va venir.

MARGUERITE.

Comment!

BURIDAN.

Je lui ai remis la clef que tu m'avais donnée. Il va venir par cet escalier par où je devais venir, moi.

MARGUERITE.

Malédiction! et comme c'était toi que j'attendais, j'avais placé... damnation!... j'avais placé des assassins sur ton passage!

BURIDAN.

Je te reconnais bien là, Marguerite.

(On entend un cri dans l'escalier.)

MARGUERITE.

C'est lui, lui qu'on égorge!

BURIDAN.

Courons!...

(Ils vont à la porte, qu'ils secouent.)

MARGUERITE.

Qui donc a fait fermer cette porte? Oh! c'est moi... moi! Orsini! Orsini! ne frappe pas, malheureux!

BURIDAN, secouant la porte.

Porte d'enfer!... mon fils! mon fils!!!

MARGUERITE.

Gaultier!

BURIDAN.

Orsini!... démon!... enfer! Orsini!!!

MARGUERITE.

Pitié! pitié!

GAULTIER, en dehors, criant et appelant au secours.

A moi! à moi! au secours!

MARGUERITE.

La porte s'ouvre!

(Elle recule.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GAULTIER.

GAULTIER, entrant, tout ensanglanté.

Marguerite, Marguerite! je te rapporte la clef de la Tour.

MARGUERITE.

Malheureux, malheureux! je suis ta mère!

GAULTIER.

Ma mère!... eh bien! ma mère, soyez maudite!

(Il tombe et meurt.)

BURIDAN, se penchant sur son fils, et à genoux.

Marguerite, Landry leur avait fait à chacun une marque sur le bras gauche. (Il déchire la manche de Gaultier et regarde le bras.) Tu le vois, ce sont bien eux... Enfants damnés au sein de leur mère... Un meurtre a présidé à leur naissance, un meurtre a abrégé leur vie!

MARGUERITE.

Grace! grace!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ORSINI, SAVOISY, GARDES.

ORSINI, entrant, entre deux gardes qui le tiennent.

Monseigneur, voilà les véritables assassins ce sont eux et non pas moi.

SAVOISY, s'avançant.

Vous êtes mes prisonniers.

MARGUERITE et BURIDAN.

Prisonniers, nous?

MARGUERITE.

Moi, la reine?

BURIDAN.

Moi, le premier ministre?

SAVOISY.

Il n'y a ici, ni reine, ni premier ministre; il y a un cadavre, deux assassins, et l'ordre signé de la main du roi d'arrêter cette nuit, quels qu'ils soient, ceux que je trouverai dans la tour de Nesle.

FIN DE LA TOUR DE NESLE.

PARIS — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
4, boulevart d'Enfer.

ACTE V, SCÈNE IX

JEANNE DE NAPLES,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

Par M. Paul Foucher;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 17 JUIN 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JEANNE II, reine de Naples	Mlle GEORGE.
MARINO BOFFA, grand-chancelier.	M. ALEXANDRE.
OLIVIER DE RIEUX, gentilhomme français	M. MÉLINGUE.
LORENZO ALOPO, gentilhomme napolitain	M. SURVILLE.
ATTENDOLO SFORCE, capitaine de condottieri	M. ROGER.
FABRIZIO MALACARNE, protonotaire	M. HÉRET.
FRANCESCA, sa nièce	Mme CHARLES C.
Le grand MAJORDOME du palais.	M. ALFRED.
D. LUIS DE CABRERA, ambassadeur d'Aragon	M. CHARLES C.
ALTAVILLA, seigneur napolitain	M. AL. ALBERT
MATTEO, vieil écuyer de Lorenzo	M. TOUSNAN.
ANIELLO, pêcheur de l'île de Capri	M. E. DUPUIS.
ANTONIA, sa femme	Mme DUPONT.
FOSCHINO, lieutenant de condottieri, au service de Sforce	M. VISSOT.
UN SECRÉTAIRE de la chancellerie.	M. EUGÈNE.
PROSPERO, page des Malacarne	Mlle LAURE.
GENTILSHOMMES, HOMMES D'ARMES, etc.	

L'action se passe, au premier acte, dans une villa de la reine Jeanne, à Sorrente, en 1414. Au second, dans la même villa, en 1415. Au troisième, dans l'île de Capri. Aux deux derniers, dans le palais de Jeanne II, à Naples.

NOTA. Le premier personnage inscrit en tête des scènes tient la droite du spectateur.

ACTE PREMIER.

Une grande salle d'une villa de la reine Jeanne, à Sorrente. Au fond, une galerie. Dans le lointain, la mer. Fauteuils sur le devant de la scène.

SCENE PREMIERE.

FABRIZIO MALACARNE, FRANCESCA, *très-richement parée.*

FABRIZIO. Cela est dit ainsi, et vous l'épouserez.

FRANCESCA. Un homme sorti de la lie du peuple.

FABRIZIO. Oui; mais il en est sorti; il est maintenant seigneur feudataire de sept châteaux, et va devenir connétable.

FRANCESCA. Ce n'est jamais qu'un paysan parvenu.

FABRIZIO. J'aime mieux un paysan parvenu qu'un grand seigneur ruiné.

FRANCESCA. Un chef de condottieri, qui aujourd'hui me donnera un palais pour asile, et demain ne m'offrira qu'à peine une tente, si la victoire la lui laisse!

FABRIZIO. Puisqu'il a toujours été vainqueur.

FRANCESCA. Quitter ainsi une famille...

FABRIZIO. Dont vous vous souciez tant!

FRANCESCA. Une patrie...

FABRIZIO. Que vous ne seriez pas très-éloignée de quitter dans une autre compagnie, peut-être, si, pour être à celui que vous aimez, il ne vous restait plus que cette ressource. Ecoutez, Francesca, l'union rêvée par votre cœur est impossible, impossible absolument.

FRANCESCA. Croyez-vous que celle qu'on veut m'imposer par la violence ne le soit pas autant? Depuis quinze jours vous avez épuisé avec moi prières, importunités, menaces; vous avez fatigué mon esprit, troublé mon ame, presque altéré ma raison. N'importe, je vous dis que vos projets ne s'accompliront pas, mon oncle. Je sais ce qu'exige l'honneur de notre nom, et Francesca le portera sans tache jusqu'à la mort..... Mais..... je ne veux pas me marier.

FABRIZIO. Vous vous marierez, et dès demain, car Marino Boffa, le grand-chancelier, doit remplacer cette nuit le connétable que nous avons perdu, et je veux que Sforce soit votre mari avant de conquérir sa nouvelle dignité.

FRANCESCA. Quoi! c'est le chancelier qui lui-même a prêté les mains à ce mariage.

FABRIZIO. Lui-même.

FRANCESCA, *à part*. Et moi qui voulais m'adresser à lui, si bon, si juste pour obtenir audience de la reine... Ah! tout m'abandonne à la fois. (*Haut.*) Ainsi vous qui aviez promis à ma mère de m'adopter, de m'aimer comme une fille unique, vous me sacrifiez à un autre penchant!...

FABRIZIO. Lequel?

FRANCESCA. Votre ambition, votre ambition sans pitié; mais je ne me laisserai pas immoler à cette rivale, mon oncle. C'est votre ambition, non pas la nôtre!... donnez-lui vos jours, non les miens.

FABRIZIO. Francesca, vous êtes injuste; j'ai toujours été préoccupé de votre véritable intérêt, de vos désirs, de vos fantaisies même. Vous aimez la parure, et j'ai voulu, ce soir, quand vous paraissez pour la première fois à la cour, que vous fussiez couverte de diamans à faire douter de la royauté de Jeanne II à côté de vous!

FRANCESCA. Je le crois bien; ma toilette est encore un côté de votre ambition!... Mes diamans ne parent que votre orgueil! Ah! que dirait ma pauvre mère, si de sa tombe elle pouvait me voir sacrifiée ainsi, elle qui m'aimait d'un amour si dévoué?

FABRIZIO. Votre mère! vous avez bien fait de parler de votre mère, Francesca, vous avez été vous-même au-devant de votre arrêt. Elle vous aimait d'un amour si dévoué, dites-vous? écoutez et jugez si vous étiez pour elle une affection exclusive... Peu de temps avant votre naissance, elle fut séparée d'Ottavio Malacarne, votre père, par une expédition aventureuse où celui-ci servait le roi Ladislas; au retour, son bâtiment fut assailli par une tempête horrible devant le port même!... Votre mère, qui vous aimait d'un amour si dévoué, jura entre les mains du religieux qui recevait sa confession de consacrer aux autels l'enfant dont elle allait devenir mère, si votre père était sauvé. Quand Ottavio fut rentré au port, votre mère se repentit du sacrifice... qui restait à faire; elle acheta bien cher le silence du religieux qui avait reçu son vœu écrit. Mais celui-ci en mourant a remis ce papier entre les mains de l'archevêque qui vous réclame maintenant, et qui menace d'en appeler au Saint-Père si vous résistez; et vous le savez, l'archevêque est tout puissant auprès de la reine, et l'archevêque, ainsi que la reine, dépendent du Saint-Père: vous n'avez donc nul espoir de refuge. Voilà ce qu'avait fait votre mère qui vous aimait d'un amour si dévoué...

FRANCESCA. Le cloître, le cloître, juste ciel!.. et c'est ma mère qui a changé le tombeau de mon père en un cloître pour moi!.. comme si ce n'était pas seulement vouer une autre victime aux coups de la mort...

FABRIZIO. Cet effroi du couvent me paraît au moins excessif dans une jeune fille qui ne veut pas se marier, dit-elle; remarquez, du reste, Francesca, que je ne veux pas vous vouer au couvent, parce que vous vous refusez l'hymen glorieux qui serait envié de toute autre; seulement je ne suis pas assez fort pour vous défendre seul contre les droits de l'église. Ses réclamations impitoyables, qui ne respectent pas la nièce du protonotaire, ne peuvent s'arrêter que devant la femme du grand-connétable, dont le crédit sera utile à l'archevêque. Ainsi épousez Sforce, salut pour vous, asile contre le couvent, gloire pour tous...

refusez-le; mais alors je ne puis vous refuser au cloître qui vous réclame.

FRANCESCA, *à elle-même.* O mon Dieu! mon Dieu! vous m'accablez sans pitié!... depuis quinze jours je lutte contre une persécution qui ne me laisse point de relâche et qui gagne sans cesse sur ma résistance, et voilà, mon Dieu! que vous m'enlevez tout courage, que vous m'ôtez le droit d'attester le souvenir de ma mère!... en détruisant ma plus chère croyance... vous me faites douter de tout... oui, de tout, même de lui... Ah! je le sens... on n'est jamais vaincue tant qu'il vous reste un seul appui... mais lorsque votre dernier soutien... votre plus aimé vous manque, il faut bien que l'on succombe... je succomberai.

FABRIZIO. Voici le capitaine Sforce..... dites-lui à lui-même que vous le refusez, si vous persistez encore dans vos intentions.

FRANCESCA. A lui-même!.. oh! non!... non!... cet homme a un regard qui fait peur!... il y a en lui une force qui vous écrase rien qu'en vous approchant!... Mon oncle, sauvez-moi de lui.... sauvez-moi de lui!

FABRIZIO. Lui seul peut vous sauver, Francesca.

SCENE II.

SFORCE, *arrivant par le fond,* FABRIZIO, FRANCESCA.

FABRIZIO. Nous vous attendions avec impatience, seigneur capitaine. Voici ma nièce. (*A part.*) Tout va bien, et dès demain, je pense...

SFORCE, *à part.* Il suffit. (*Haut.*) Votre nièce! Ah! je suis encore plus heureux que je ne pensais... et l'on devra me pardonner, en la voyant, l'importunité si pressante de mes recherches. Dès ce soir je pourrai présenter mon épouse à la reine. A neuf heures, Jeanne II doit sortir de son appartement, et mon bonheur alors deviendra une gloire en se manifestant à tous.

FRANCESCA. Seigneur Sforce, je suis reconnaissante... du prix que vous semblez attacher à ma main... mais ne peut-on différer?...

FABRIZIO. Impossible, Francesca; je n'ai demandé à vous présenter au baise-main de la reine que dans ce but..... Et déjà.... on arrive de tous côtés, voyez!.... Voici don Luis de Cabrera, l'ambassadeur du roi d'Aragon; voici l'archevêque de Naples!

FRANCESCA. L'archevêque!...

FABRIZIO. Il ne pourra refuser de bénir l'alliance de la nièce du protonotaire avec le grand-connétable.

FRANCESCA. Pardonnez-moi, mon oncle... mais la chaleur... je me sens prête à défaillir...

FABRIZIO. Suivez-moi, Francesca. Allons respirer dans la galerie qui donne sur la mer; un peu avant neuf heures nous serons ici, connétable.

SFORCE. Je ne manquerai pas au rendez-vous.

FRANCESCA. Mon Dieu! ne pourrai-je le voir un moment?...

Elle sort avec Fabrizio.

SCENE III.

SFORCE, *seul.*

Je vais donc avoir l'épée de connétable... je ne m'en battrai pas mieux... mais ce n'est plus en campagne que sont maintenant mes champs de bataille... c'est avec le sacrifice de ma liberté que je l'achète pourtant, cette épée, c'est cher... La jeune fille est belle, du moins à ce que j'ai cru voir, car je ne l'ai pas beaucoup remarquée. Il n'importe, c'est bien cher!... surtout pour n'être que connétable. Car, dût cette dignité suffire à mon ambition, elle ne satisferait pas mes condottieri, mes impatiens compagnons de fortune, à qui j'ai promis ma grandeur future pour prix de leurs fatigues et de leurs pèlerinages guerriers. J'ai donné à ces aventuriers mercenaires toutes les jouissances de la victoire: j'ai livré à leurs pillages des cités opulentes; mais ce n'est plus la richesse qu'ils me demandent, ce n'est plus la gloire, c'est une patrie. Ils déserteraient tôt ou tard un chef qu'ils ne pourraient changer en roi. Il faut donc que l'armée de Sforce, cet empire errant, ce peuple de combat, cette nation de passage et de hasard, se naturalise par la conquête dans quelque territoire dont elle aura d'abord servi les maîtres en esclaves. En attendant, il faut acheter l'épée de connétable à quelque prix que ce soit. Cette dignité est un premier échelon..... (*Apercevant Marino.*) Le chancelier?... lui parlerai-je de ma nomination prochaine?... Je n'ose... Fabrizio s'est réservé de me servir d'intermédiaire auprès de la nouvelle reine que je ne connais pas; il m'a cent fois répété qu'en me mêlant moi-même de cette affaire, je l'entraverais... Pourquoi le croire? si j'avais eu de

ces timidités-là, serais-je maintenant capitaine de condottieri!... Allons donc! pas de faiblesse!... plus on ose, moins on risque. D'ailleurs le chancelier doit être le plus franc des hommes : tout le monde à la cour en dit du mal. (*Haut.*) Chancelier.....

SCENE IV.

MARINO, SFORCE.

MARINO. Capitaine...

SFORCE. Excusez-moi ; quoique peu connu de votre seigneurie, les services que j'ai rendus au roi Ladislas enhardissent à vous aborder un officier, perdu dans cette cour nouvelle ou il est étranger !

MARINO. Qui a parlé si bien aux ennemis de nos rois, a bien droit de parler à leurs amis... Je vous écoute.

SFORCE. J'avais chargé le marquis Fabrizio Malacarne d'une demande auprès de vous... Mes prétentions au titre de connétable ont été transmises à la reine, grâce à lui qui les a fait valoir.

MARINO. Grâce à lui!... mais croyez-vous que la reine Jeanne ait besoin d'un de ses courtisans pour apprécier le mérite d'un de ses capitaines? Dieu merci! elle qui porte avec une si mâle énergie le fardeau de la couronne n'avait pas attendu les sollicitations du protonotaire pour assigner dans sa pensée cette récompense à vos services!

SFORCE, *à part.* Et lui qui m'avait fait accroire que son crédit seul... Ah! mon pauvre Sforce, dans les guerres de cour tu n'es encore qu'une mauvaise recrue..... (*Haut.*) Ainsi le marquis Fabrizio n'est pas le seul auteur de ma nomination, si je l'obtiens ?

MARINO. Capitaine, je ne suis ministre que depuis l'avénement de la reine Jeanne, qui était comme une fille pour mon amour avant de devenir ma souveraine, et que j'ai toujours suivie, malgré mon âge... même dans sa grandeur. J'étais auparavant magistrat, et je n'ai accepté mes fonctions nouvelles que pour appliquer la justice du magistrat à la politique du ministre. Cette ligne de conduite m'a déjà valu la haine mortelle du conseil d'état, et, je crois, de tout ce qui n'est pas le peuple et la reine. Il n'importe, j'y persisterai. Jugez maintenant si j'aurais fait à un solliciteur la concession du choix d'un connétable, si j'aurais prostitué à la faveur cette épée glorieuse qui porte le salut de l'état au bout de sa lame et qui en renferme la tranquillité au fond de son fourreau!...

SFORCE. Et moi qui achetais au prix de ma liberté... Ah! je ne me pardonnerai jamais mon innocence.

MARINO. Mais attendez... vous me rappelez une promesse dont le souvenir m'était échappé. Le marquis Fabrizio Malacarne m'avait en effet demandé de lui laisser le droit exclusif de vous annoncer cette bonne nouvelle... Il s'était fondé, en le réclamant, sur l'intérêt qu'il vous portait, sur les liens de famille qui bientôt, disait-il, devaient vous unir.... ce qui m'avait étonné. La nièce du protonotaire est recherchée depuis long-temps par un jeune gentilhomme qu'elle aime, et je croyais cette union approuvée du tuteur, comme elle l'est de tous. Je ne crois pas, du reste, que mon oubli involontaire puisse avoir le moindre inconvénient.

SFORCE. Au contraire, seigneur chancelier, et je ne puis vous dire quel service vous me rendez... (*A part.*) Eh bien! le marquis Fabrizio se faisait payer un peu cher par moi le droit de message. (*Haut.*) L'un des plus fidèles serviteurs de la reine est donc aujourd'hui son connétable?

MARINO. Vous pouvez m'en croire! et mieux encore, prenez ce titre, rendez-vous à la chancellerie; l'épée vous sera remise dès ce soir pour paraître devant la reine.

SFORCE. Ma nomination!.... (*A part.*) Quel malheur de ne pas savoir lire!.. (*Marino remonte la scène.*) Sforce, lorsque, pour consulter le sort, tu as jeté ta cognée dans l'arbre de Cotignola, ce n'est point le hasard qui l'y a retenue, c'est la destinée. Il y avait dans le tranchant de cette cognée de quoi forger mieux qu'une épée de connétable... Oui... oui... la couronne d'Italie est une couronne de fer... Espérance!...

Il sort par la gauche.

SCENE V.

OLIVIER DE RIEUX, DON LUIS DE CABRERA, *ambassadeur d'Aragon*, MARINO, SEIGNEURS *au fond.*

MARINO. Messieurs, la reine ne peut tarder à paraître... la cour sera brillante aujourd'hui.. car, outre les gentilshommes qui en font ordinairement l'honneur, plusieurs nouveaux officiers doivent lui être présentés.

DE CABRERA, *montrant Olivier de Rieux à Marino.* Dites-moi, seigneur chancelier, n'est-ce pas là l'envoyé du prince français,

qui ose rechercher la main de la reine en concurrence avec mon maître?

MARINO. Je ne sais... on m'a dit, en effet, que ce gentilhomme vient de France. C'est tout ce qui m'a été révélé à son égard... On le voit partout où se montre la reine...

DE CABRERA. Je veux l'interroger. Vous êtes Français, messire?...

OLIVIER. Je ne le cache pas.

DE CABRERA. Et votre nom?...

OLIVIER. Je l'ai dit en entrant...

DE CABRERA. (*A part.*) Il ne veut pas me répondre. C'est l'envoyé de Jacques de Bourbon. (*Haut.*) L'on connaît les projets de votre maître...

OLIVIER. Et qui a deviné que j'en ai un?

DE CABRERA. Moi, qui en sers un autre.

OLIVIER. Mais je trouve que vous outrepassez les devoirs que vous impose son service.

DE CABRERA. Qui, moi! l'ambassadeur du roi d'Aragon... qui recherche et obtiendrai la main de Jeanne pour le frère de mon maître, je n'ai pas le droit....

OLIVIER. Vous, ambassadeur du roi d'Aragon; excusez-moi, d'après vos questions, je vous avais pris tout au plus pour un chambellan de la reine Jeanne.

DE CABRERA. Messire, cette plaisanterie sent un peu trop le Français...

OLIVIER. Monseigneur, cette fierté est beaucoup trop espagnole!...

DE CABRERA, *la main sur son épée.* Si je ne respectais le lieu où nous sommes et les titres que je porte!...

MARINO, *passant entre les deux.* Eh! messeigneurs, de grâce, point de querelles.

OLIVIER. Vous avez raison, le moins habile doit céder la place à l'autre, et ici je reconnais pour mon maître l'ambassadeur du roi d'Aragon. Un prince espagnol est sur les rangs... un prince qui offre la Sicile. Jacques de Bourbon ne doit plus garder d'espérance!... il ne me reste plus qu'à lui porter cette triste nouvelle. Seigneur don Luis de Cabrera, si vous désirez continuer cette conversation, que ce soit avant demain midi, car demain ma place sera vide au grand hôtel de Saint-Janvier. Jusqu'à demain, à midi, je serai tout à vous, si vous l'exigez.

Il sort.

DE CABRERA. Je ne voulais de lui qu'un départ, je suis satisfait maintenant... Seigneur chancelier, j'aurais à vous entretenir....

MARINO. Je vous suis.

Ils disparaissent dans la foule.

SCENE VI.

LORENZO, MATTEO, *qui sortent d'un groupe et se trouvent sur le devant du théâtre.*

MATTEO. Je vous jure, seigneur, que votre pourpoint fait un mauvais pli, et que votre épée est de travers.

LORENZO. Que m'importe! (*A part.*) Je ne vois pas Francesca.

MATTEO. Comment..... que vous importe!... Au moment où vous allez paraître devant la reine, dont la faveur dispose de votre existence? Tout dépend avec les femmes du premier coup-d'œil; leur jugement se rend en un instant sur ceux que le hasard leur présente, et comme là réflexion seule pourrait le modifier, vous comprenez que c'est un jugement sans appel.

LORENZO. Eh! qu'ai-je besoin de la faveur de la reine? j'attendrai que je l'aie méritée par mes services.

MATTEO. Vouloir parvenir par des services, c'est inutile, si l'on a affaire à des ingrats... C'est toujours bien long avec les princes; vous avez des chances pour arriver plus vite... Laissez-moi serrer votre ceinturon, de grâce...

LORENZO. Et que diable as-tu donc pour me tourmenter ainsi? Laisse-moi.

MATTEO. Négliger de pareils avantages, avoir tous les droits d'être ambitieux, excepté l'ambition.

LORENZO. Et quels droits puis-je avoir d'être ambitieux, moi, pauvre gentilhomme à qui mon père n'a laissé que son nom et son épée?

MATTEO. Vous oubliez sa bonne mine, et n'est-ce rien par les fantaisies royales qui courent?.. Une femme sur un trône, voyez-vous, ce n'est jamais qu'un interrègne de mari ou d'amant plus ou moins prolongé. Je m'y connais, je suis du temps de la reine Jeanne Ire, dont celle-ci ne portera pas en vain le nom. Jeanne Ire eut de bon compte quatre maris, presque tous... infortunés, ce qui double les chances. Devenue vieille, elle adopta même un prince dans son besoin d'affections. Celle-ci n'a encore eu qu'un mari... unique... Vous voyez bien qu'il faut qu'elle se rattrape.

LORENZO, *sans l'écouter.* Est-ce que Francesca ne viendrait pas ce soir? Moi qui depuis quinze jours n'ai pu la rencontrer?

MATTEO. Aussi la reine est-elle le point de mire de toutes les ambitions amoureuses... Les ambassadeurs des rois d'Angleterre, d'Aragon, de Chypre, la demandent pour les frères de leurs souverains. Il y a

aussi sur les rangs Jacques de Bourbon, comte de la Marche, un prince français qu'on dit fort bel homme, et je parierais que Jeanne II trouverait volontiers que sa noblesse est la meilleure. D'un autre côté, nos jeunes seigneurs veulent garder pour eux au moins la main gauche de la reine. Ils déploient tous un éclat de parure qui éblouit, et le commerce des drapiers et des orfèvres de Naples gagne cent pour cent au sexe de notre souveraine. Les qualités de Jeanne II servent merveilleusement la prospérité du royaume; mais si la reine avait une ou deux légères faiblesses, l'industrie nationale n'aurait plus rien à désirer.

LORENZO. Et si je comprends ton bavardage tu t'imagines que la reine va tomber amoureuse de moi?

MATTEO. Pourquoi voudriez-vous l'en empêcher?...

LORENZO. C'est cependant ce que je ferais si une aussi bizarre aventure était possible. Toute reine qu'elle est, toute belle qu'elle paraît, toute séduisante qu'on la dit, elle perdrait ses peines... Ainsi donc commence par ne plus perdre tes paroles.

MATTEO. Comment! votre passion de jeune homme, que je croyais oubliée...

LORENZO. Matteo, je n'ai qu'un mot à te dire... si jamais il t'arrive de douter d'un sentiment dont ma vie entière prouvera la force et la durée, malgré le regret que j'aurais de me séparer du vieil écuyer de mon père, je te dirais : «Nous ne pouvons plus vivre ensemble... Je suis venu à la cour pour y retrouver Francesca ; je veux être présenté à la reine pour que son service me donne bientôt le droit de prétendre à la main de celle que j'aime. Francesca, c'est mon seul amour! Francesca, c'est toute mon ambition... Jeanne II règne sur Naples, Francesca règne sur moi. Mes amis sont ceux qui m'aideront à l'obtenir, mes ennemis ceux qui se placeront entre elle et moi ; notre bonheur, c'est tout mon avenir ; l'espérance que j'en ai, c'est ma vie... Je croyais que tu le savais, Matteo ; apprends-le donc si tu l'ignores, et songe à me prouver que tu ne m'oublies pas.

MATTEO, *à part.* Allons... il est comme son père... Il faut avec ces gens-là que la fortune fasse toujours les premiers pas... c'est qu'elle finira par se lasser...

LORENZO. Mais où peut-elle être?... je veux la chercher... la retrouver à tout prix...

MATTEO. Y pensez-vous, seigneur?.... quitter cette salle... au moment où la reine va y paraître...

LORENZO. Que m'importe?.. et d'ailleurs il est trop tôt, ma présentation ne peut avoir lieu encore.

MATTEO. Mais si vous alliez la manquer!... Manquer votre présentation, autant vaudrait déserter...

LORENZO. Un jour de bataille...

MATTEO. Pis encore que cela... le lendemain, le jour des récompenses.

LORENZO. Je te dis qu'il faut que je la voie.

MATTEO. Laissez-moi m'informer de l'heure où la reine doit paraître... Promettez-moi de m'attendre.

LORENZO. Allons, je te le promets, et reviens vite...

MATTEO. J'y cours. (*A part.*) J'ai assisté à onze présentations dans la famille!... aucune ne s'est offerte sous d'aussi mauvais auspices!

Il sort par la gauche.

SCENE VII.

LORENZO, FRANCESCA, *entrant rapidement par le fond.*

FRANCESCA. J'épiais le moment où vous seriez seul... j'ai la tête perdue... nous sommes à jamais séparés, Lorenzo?..

LORENZO. Francesca, que dites-vous...

FRANCESCA. On veut me marier...

LORENZO. Nommez-moi celui auquel on vous sacrifie, et bientôt il n'épousera plus personne!...

FRANCESCA. Vous ne savez pas tout encore, Lorenzo; si je ne l'épouse, je suis vouée au cloître par ma mère... oui, ma mère... elle avait condamné elle-même d'avance ma destinée... ses volontés suprêmes, écrites, déposées entre les mains de l'archevêque, sont un titre qui me perd! Oh! ce dernier coup, en m'ôtant la foi, m'a ôté l'espérance... je ne crois plus à rien, même à vous, Lorenzo; puisqu'elle m'avait sacrifiée, elle, vous pourrez bien me trahir, vous!

LORENZO. Moi!... vous trahir!... Oh! ma voix seule ne dément-elle pas cet affreux soupçon!

FRANCESCA. Il y a une autre voix en moi qui le crie... Dieu fasse du moins que ce ne soit qu'après ma mort!

LORENZO. Écoutez, Francesca, nous avons chacun au doigt un anneau à nos armes, un présent réciproque de notre amour: si jamais je vous trahissais, que celui que vous portez me soit remis! et ce sera l'arrêt de ma mort! Mais je rougis

déjà de me justifier..... Que faire? Vous n'avez nul espoir de fléchir votre oncle?

FRANCESCA. Prières, larmes, tout a été inutile, il me faudra plier et périr sous le joug...

LORENZO. Mais lorsque ceux à qui le ciel nous confie nous font de leur autorité sainte le joug le plus odieux, n'est-il pas permis de le briser?... Les droits dont ces protecteurs abusent violemment ne passent-ils pas à ceux qui savent mieux nous aimer?... Francesca, ne suis-je pas déjà votre époux... vous pouvez fuir avec moi?...

FRANCESCA. Fuir avec vous... déshonorer mon nom, ma famille... Oh! jamais, jamais!... Ma tête, affaiblie par quinze jours de lutte, par tant d'horribles secousses, ne peut mûrir un projet, ne peut même enfanter une idée!... Tout-à-l'heure, seule avec mon tuteur, dans cette galerie qui donne sur la mer, je me suis jetée à ses pieds... Il a été inexorable... alors je lui ai montré les flots, il a ri, l'insensé!....

LORENZO. Mais vous n'avez donc pas dit à ce prétendant que vous ne pouviez être à lui?...

FRANCESCA. Je lui avais écrit avant de savoir le nouveau malheur auquel je suis vouée; cette lettre était restée deux jours sur moi sans que j'osasse l'envoyer!... Tout-à-l'heure, incertaine, éperdue, à tout hasard, je viens de la lui faire remettre... Mais elle ne servira qu'à l'irriter... Mon mariage est un degré pour son ambition, il n'y renoncera point... D'ailleurs ce n'est plus que le moindre de mes périls...

LORENZO. Mais son nom!... le nom de cet homme!...

FRANCESCA. Grand Dieu! je l'aperçois... Il tient entre ses mains... oui... c'est ma lettre... il la froisse avec colère... Ah! je comprends...

LORENZO, *remontant un instant la scène.* Quoi! c'est Sforza... Ah! il vient par ici...

Un page passe sur le côté par la gauche.

FRANCESCA. Prospero, notre page... où vas-tu?

PROSPERO. De la part de votre oncle mander la supérieure de Sainte-Apolline, l'archevêque réclame sa présence.

Il sort par le fond.

FRANCESCA Allons, tout est dit, je suis condamnée. C'est une réponse à ma lettre.

LORENZO. Que vous a dit ce page?

FRANCESCA. Rien! oh! rien! qui puisse vous inquiéter!... Rassurez-vous, Lorenzo! Oui, d'un côté Sforce qui approche toujours furieux... de l'autre mon oncle qui s'entretient avec l'archevêque... Allons toute espérance est perdue!...

Elle fait quelques pas d'un air égaré.

LORENZO. Vous sortez! (*A part.*) Elle ne peut rester témoin de mon entretien avec Sforce... (*Haut.*) Mais nous nous reverrons bientôt?

FRANCESCA. Je l'espère!... (*A part.*) Les voilà qui approchent.... plus de refuge! plus de ressources.... Adieu! adieu, Lorenzo!...

Elle sort précipitamment par le fond.

SCENE VIII.

SFORCE, LORENZO.

LORENZO. Sforze... A nous deux... à nous deux maintenant!...

SFORCE, *la lettre à la main.* Et dire que je ne puis déchiffrer cette maudite lettre... Ne pas savoir lire!... je n'ai que cela d'un gentilhomme! Il n'importe! comme j'espère devenir quelque chose de mieux, je me déferai de cette ressemblance! C'est de la part de Francesca Malacarne, m'a-t-on dit!... Si elle pouvait me refuser!...

LORENZO. J'ai deux mots à vous dire, seigneur capitaine.

SFORCE. Tout à vous, mon jeune gentilhomme!... Mais auparavant vous allez me rendre un service! Qui que vous soyez, le ciel vous amène à propos, et vous me direz ce que contient cette lettre.

LORENZO. J'allais vous en demander compte!...

SFORCE. Vous! et quel intérêt?...

LORENZO, *prenant la lettre.* Vous le saurez assez tôt!... « Seigneur capitaine, vous re-
» cherchez obstinément mon alliance, et
» rien au monde ne pourrait vous y faire
» renoncer, m'a-t-on dit: serez-vous tou-
» jours aussi inflexible, cependant, quand
» vous saurez que mon cœur appartient
» à un autre, et que vouloir m'attaquer
» dans cet amour, c'est attenter à ma vie
» même.

» FRANCESCA MALACARNE. »

SFORCE, *à part.* Je la lui aurais dictée qu'elle n'eût pas mieux écrit!...

LORENZO. Cette jeune fille est noble et courageuse, capitaine! mais autant elle se montre loyale et fidèle, autant celui qu'elle aime serait lâche et infâme s'il n'allait se placer entre elle et vous, et vous demander raison d'une violence qui le rend aussi malheureux que Francesca, et qui l'offense cent fois plus qu'elle.

SFORCE. Je pense entièrement comme vous.

LORENZO. Eh bien! seigneur capitaine, cet homme qu'elle aime, c'est moi!... ces deux mots suffisent!... Ils vous dictent une rétractation, ou vous demandent un combat!

SFORCE. Un combat!... Je ne demanderais pas mieux, mon gentilhomme!... d'abord c'est mon métier... vous vous y prenez imprudemment, et tout autre qu'Attendolo Sforce serait peut-être forcé de soutenir ses prétentions, rien que pour ne pas céder à une menace!... Mais vingt ans de guerres heureuses, les meilleures armées de l'Italie, formées par moi, et rendues invincibles, sept châteaux et le grade de connétable, conquis à la pointe de l'épée, peuvent me permettre de refuser sans honte un défi!... Attendolo Sforce, mon jeune ami, n'a jamais usé de violence qu'envers des hommes et des ennemis, et placé aujourd'hui entre Francesca et son fiancé... c'est à ce dernier seul qu'il demande sa main!

LORENZO. Vous! est-il possible!... Mais tout n'est pas fini encore, et ce cloître qui la réclame...

SFORCE, *lui donnant un papier*. Que savez-vous de cloître?... L'archevêque, sur la nouvelle prématurée de mon mariage, m'avait renvoyé ce titre qui menaçait Francesca. La supérieure du couvent en est prévenue, m'a-t-on dit; vous pouvez détruire ce papier.

LORENZO. Capitaine, vous êtes notre sauveur!... Ah! ma reconnaissance...

SFORCE. Dites votre amitié. (*A part.*) Elle est pour moi en dehors du marché; il n'importe, elle ajoute aux bénéfices de la journée... L'épée de connétable conquise, un ami de plus et une femme de moins! Ne rien perdre et tout gagner!... Allons, décidément je profite à la cour!...

Il sort par le fond.

LORENZO. Francesca!... qu'elle va être heureuse!...

SCENE IX.

LORENZO, MATTEO, *très-pâle. Il entre par la gauche.*

MATTEO, *à Lorenzo*. La reine va paraître...

LORENZO. Eh! que m'importe!... la reine... Tu ne sais pas, Matteo, elle est sauvée du cloître qui la menaçait, elle est délivrée du prétendant qu'on lui imposait... Où est-elle? je veux la voir!...

Sourdes rumeurs dans la galerie.

MATTEO. Votre recherche ne ferait que retarder votre rencontre... Attendez plutôt ici... il est impossible que Francesca ne se trouve pas tout-à-l'heure dans cette salle, où la cour entière précédera bientôt la reine...

LORENZO. Ah! mon Dieu! quel supplice!... Attendre, attendre ici, être crucifié à cette place!... moi!... pour qui sa présence est plus que jamais un besoin; car sa présence, ce n'est plus que du bonheur!

SCENE X.

DON LUIS DE CABRERA, ALTAVILLA, MATTEO, LORENZO, SEIGNEURS *au fond.*

ALTAVILLA. Oui!... c'est une triste nouvelle, qui va jeter le deuil dans la fête!...

DE CABRERA. Une belle jeune fille, ma foi, à ce qu'on m'a dit!

ALTAVILLA. Et l'on ignore le motif?...

DE CABRERA. Quelque amour secret et contrarié, sans doute... Quoi qu'il en soit, c'est un déplorable événement!

LORENZO. Que disent-ils donc?... De quel malheur parlent-ils?...

MATTEO. Oh! c'est une nouvelle incursion de ces bandits qui désolent les environs de Naples.... Ils ont brûlé un village.

Il cherche à l'éloigner du groupe.

ALTAVILLA. Mais quel est le nom de cette jeune fille?

DE CABRERA. On ne me l'a pas dit!... On l'a vue se promener quelque temps près d'un balcon; mais elle a saisi le moment où la galerie se trouvait complètement déserte pour céder à son désespoir!... Ce n'est que plusieurs instans après, trop tard pour la sauver sans doute, qu'on l'a cherchée vainement. La seule trace qu'on ait trouvée d'elle, ç'a été son voile, flottant sur les flots...

LORENZO. Mais que disent-ils donc?... Laisse-moi, Matteo, je veux savoir ce qu'ils racontent!...

Il s'approche du groupe.

DE CABRERA. Et l'on n'a pu sauver cette infortunée?...

LORENZO. Grand Dieu!

DE CABRERA. La mer en cet endroit a des tourbillons terribles... Il n'y avait là personne que l'on pût sacrifier... D'ailleurs il eût été probablement trop tard. La lune a permis d'apercevoir à quelque distance un pêcheur sur sa barque. On l'a appelé;

mais l'éloignement et le bruit des flots l'ont empêché d'entendre. Il a disparu à l'horizon.

LORENZO. Mais quelle est donc cette femme qui a péri?...

DE CABRERA. Oh! pour cela, nous l'ignorons encore... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle était blonde!

MATTEO. Vous entendez, seigneur Lorenzo, elle était blonde... Ce ne peut être elle...

ALTAVILLA. On m'en avait parlé à moi comme d'une jeune et belle brune.

LORENZO. Ah! les misérables!... les misérables!... qui me retournent le cœur dans la poitrine avec la pointe d'un poignard!...

SCENE XI.

LES MÊMES, LE GRAND-CHANCELIER.

DE CABRERA. Parlez, chancelier, quelle est cette jeune fille?...

MARINO. Cette jeune fille est Francesca Malacarne!

LORENZO. Francesca!... Francesca!... Je veux la suivre!... je l'arracherai aux flots!... ou je m'y ensevelirai avec elle!...

MARINO. Retenez ce malheureux!... Il la perdrait sans la sauver!

Matteo et quelques autres le saisissent.

LORENZO. Oh! mais laissez-moi! laissez-moi donc! Malheur à vous.... si vous me retenez!... Respectez ma douleur ou craignez-la... Laissez moi suivre Francesca, ou prenez garde que je ne la suive pas seul!...

SCENE XII.

LE MAJORDOME, JEANNE II, *entre* LES SEIGNEURS *d'un côté et* LORENZO *et* MATTEO *de l'autre.*

LE MAJORDOME, *annonçant.* La reine!...

Jeanne paraît au fond, dans un magnifique costume de cour.

MATTEO. La reine!... Ah! nous sommes perdus!...

LORENZO. La reine!... Eh bien! tant mieux!... elle ordonnera qu'on me délivre!... O madame la reine, au nom du ciel! secourez-moi!... J'ai perdu celle que j'aimais!... Elle a cherché dans les flots un asile contre une famille de bourreaux!... et après qu'ils me l'ont tuée... ils ne veulent pas que je la rejoigne!... Est-ce que cela n'est pas tout simple, cependant, que je la suive?... Mais elle expire, madame!... Vous me comprendrez, vous!... vous ordonnerez qu'on me laisse!... Mais quoi! toujours!... ces bras qui m'étreignent, qui me retiennent!... Oh! malgré vous je la rejoindrai!... Mes forces sont épuisées!... la vie m'abandonne!... à toi... à toi... Francesca...

Il tombe sans connaissance.

JEANNE. Pauvre jeune homme!

Elle porte la main à ses yeux.

La toile baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la même salle de la même villa, à Sorrente.

SCENE PREMIERE.

SFORCE, FOSCHINO.

SFORCE, *entrant rapidement.* Mais laisse-moi donc! je te dis que j'ai audience du grand-chancelier à la villa de Sorrente, sans compter que je puis rencontrer le comte Lorenzo, tout-puissant en ce palais.

FOSCHINO. Mais, connétable, ce sont vos hommes qui se sont rassemblés dans la campagne, à la nouvelle de votre retour! ils veulent que le terme de votre exil soit aujourd'hui pour eux celui d'un repos qui leur pèse. Ils prétendent qu'ils s'ennuient faute d'argent, et qu'il leur faut double paie ou la guerre.

SFORCE. C'est-à-dire le pillage.

FOSCHINO. C'est notre supplément de solde.

SFORCE. Mais Naples est en paix, et à moins de les faire battre les uns contre les autres...

FOSCHINO. Alors ils demandent de l'argent : ils se lassent, disent-ils, d'avoir été

colporter leur valeur de royaume en royaume, sans être plus riches pour cela!

SFORCE. Il est décourageant, en effet, de sous-louer la victoire à tous les potentats de l'Italie, et de ne la garder jamais pour soi. Mais je n'ai pas d'argent; je suis connétable et non trésorier; me prennent-ils pour un roi ou pour le favori?.. Ah! si j'étais le comte Lorenzo, en ce moment l'arbitre de l'état...

FOSCHINO. Mais ce favori est détesté de tous; les vieux serviteurs du feu roi Ladislas s'indignent de l'avilissement du royaume et de la faiblesse de la reine pour un aventurier sans naissance, sans talens.

SFORCE. Oui, mais non sans valeur!.. la reine peut, du moins, justifier son choix par plus d'une action de bravoure dont le comte de Lorenzo nous a tous étonnés, lorsqu'il prit le commandement d'une expédition qui m'avait été soustrait par intrigue, et qu'il se mit en campagne, il y a un an, un peu après cette catastrophe qui avait paru tant l'affliger, et dont cette villa même fut le théâtre... Il est vrai que dans le poste de général, le comte n'a déployé que des qualités de soldat.

FOSCHINO. Quoi qu'il en soit, le pays, dégradé sous son joug, ne lui tient aucun compte de sa bravoure ou plutôt de sa témérité. Une révolte est imminente, et sans doute une révolution... et dans le désordre général, si vous vouliez...

SFORCE. Je pourrais finir par doubler votre solde.

FOSCHINO. Avez-vous oublié quelles préventions le comte a inspirées contre vous à la reine, et par quelle ingratitude vos services ont été payés?

SFORCE. Oui, l'injustice peut délier de la fidélité, et il y a eu plus que de l'injustice à mon égard. Ces fonctions de connétable que réclamait pour moi le vœu de l'armée, que la sûreté de l'état a forcé de confier à ma vieille expérience, par combien d'humiliations m'en a-t-on fait expier l'honneur, depuis qu'un jeune favori a pris le pas sur les vieux serviteurs du trône! toutes les occasions de gloire lui ont été réservées; on m'avait réduit à n'être plus à la cour qu'un dignitaire inutile... Mais ce n'était pas assez pour le comte.... ma présence oisive était pour lui encore dans le palais de Jeanne II un reproche muet; la vue d'un connétable de fortune gênait ce parvenu de hasard... les affronts ont succédé au dédain vis-à-vis de moi... Partout, aux banquets, aux fêtes royales, la dernière place m'était marquée à dessein, et devant les murmures unanimes que soulevait cette persécution, cette reine imprudente a répondu que c'était encore trop de bonté pour un paysan de la Romagne (*à part*); paysan, soit! mais celui-là a si bien labouré son champ, qu'on y verra bientôt pousser une récolte à laquelle on ne s'attend pas.

FOSCHINO. Enfin, si la reine tombe par son seul aveuglement, si la puissance est offerte à la main la plus forte ou la plus heureuse... croyez-moi.. avec un drapeau de guerre, on peut faire facilement un dais royal.

SFORCE. Foschino, je suis connétable du royaume, je n'ai mis un terme à mon exil volontaire, conseillé par ma dignité, que sur l'appel du chancelier qui me demande mon secours; que ceci te suffise aujourd'hui... d'ailleurs je ne crois pas que les périls de la reine soient encore si grands que tu les fais. Jeanne II n'a point d'ennemis au dehors; elle est aimée du peuple et protégée par l'église... crois-moi, elle peut régner long-temps.

FOSCHINO. Oh! non pas avec le favori... et le jour n'est pas loin...

SFORCE. Silence! ne comprends-tu pas que ce n'est ni l'heure ni le lieu d'un pareil entretien? j'aperçois le chancelier: laisse-nous, mais ne t'éloigne pas...

FOSCHINO. Que dire à vos braves condottieri?

SFORCE. Qu'ils se taisent et qu'ils attendent.

FOSCHINO. Ils attendront!

Il sort. On voit passer au fond de la galerie un homme vêtu très-simplement; le chancelier paraît un instant après et le suit des yeux.

SCENE II.

SFORCE, MARINO, UN SECRÉTAIRE.

MARINO, *au secrétaire, sans voir Sforce.* Connaissez-vous cet homme qui sort par la galerie?

LE SECRÉTAIRE. Non, chancelier.

MARINO. Plus de doute, alors; c'est celui qu'on voit s'attacher obstinément aux pas de la reine. Comment s'est-il introduit dans le château? qu'on le suive et qu'on l'observe.

Le secrétaire sort.

SFORCE. Vous avez réclamé ma présence à la cour, me voici.

MARINO. Le connétable! ah! je savais bien qu'on n'en appelait pas en vain à votre dévouement pour la reine et pour l'état!.. quels que soient les dangers qui

nous menacent, je crois encore à notre salut avec un si glorieux auxiliaire; cependant la tâche est difficile et périlleuse : vous savez quel est l'attachement de la reine pour cet obscur gentilhomme, cet ingrat Lorenzo, infidèle à une douleur encore bien récente...

SFORCE. Oui; il y a un an, après la mort de Francesca Malacarne, tout le monde croyait Lorenzo inconsolable; le vieux Fabricio, qui avait tyrannisé sa nièce vivante, avait succombé aux remords et au chagrin de sa perte... Lorenzo ne pouvait faire moins. Mais justement il a paru piquant à la reine de triompher de cette passion posthume; les femmes aiment tant à consoler... en général, et les reines, en particulier, veulent être toutes-puissantes partout; et, tandis que des princes lui offraient des royaumes en dot, tandis que nos plus beaux gentilshommes rehaussaient en vain leur bonne mine par des ajustemens dont le faste leur coûtait un patrimoine, la reine s'est éprise d'un pauvre jeune homme que ses larmes enlaidissaient, et que sa douleur empêchait d'être aimable. Elle a fait tous les frais auprès de lui; aussi, comment voulez-vous que Lorenzo, qu'un peu de gloire militaire avait déjà consolé, ne finît point par être ébloui? le présent n'est pas éternel, comment voulez-vous que le passé le soit?

MARINO. Si cette passion n'avilissait dans Jeanne qu'une femme ordinaire, ma douleur serait encore immense, car ma vie lui était dévouée avant que l'état en réclamât sa part; mais ce qui doit le plus m'armer contre cette préférence fatale, c'est qu'elle met la puissance et l'existence même de la reine en danger. Une foule de complots ont éclaté déjà, et chaque jour fait naître de nouvelles terreurs. Jeanne n'emploie d'autres armes contre tant de périls qu'une confiance généreuse, poussée quelquefois jusqu'à la folie; il faut à tout prix que Lorenzo tombe aujourd'hui, ou demain Jeanne et Lorenzo tomberont ensemble. La reine, j'en suis certain, peut encore quitter le favori sans rougir, mais il faut les séparer promptement; j'ai en vain épuisé les conseils du ministre, les prières de l'ami; je vous demande votre secours.

SFORCE. Et que voudriez-vous de moi pour servir vos projets?

MARINO. Un mariage digne et prompt peut seul rendre à Jeanne II son pouvoir et la confiance de ses sujets; plusieurs concurrens se présentent : un seul me paraît réunir tout en sa faveur; c'est un prince français de la maison de Bourbon, Jacques, comte de la Marche; sa réputation est éprouvée par des victoires, son ame l'a été par des malheurs; c'est un grand capitaine, qui apportera en dot à la reine une épée qui la défendra, et non un sceptre qui ferait sans cesse plier le sien. Au reste, la noblesse, par mes soins, s'est rassemblée aujourd'hui pour supplier la reine de s'associer un époux; c'est une dernière tentative. Veuillez prêter à cette juste réclamation d'un peuple entier l'autorité de votre nom : vous le savez, la noblesse, quoique se souvenant encore trop de votre naissance, se lève toujours à votre voix pour vous suivre; c'est une habitude qu'elle a prise en campagne; connétable, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous. Ah! promettez-moi que vous ne punirez la reine de ses torts à votre égard qu'en la sauvant. Promettez-moi, lorsqu'un seul appui nous reste, que la main la plus forte du royaume ne nous trahira pas à l'heure du danger.

SFORCE. Seigneur chancelier...le connétable Sforce ne démentira pas aujourd'hui la conduite de sa vie passée.

MARINO. Ah! ce mot me suffit : voici la reine qui vient de donner audience à l'ambassadeur d'Aragon; tous les gentilshommes vont se trouver sur son passage; ne vous montrez pas d'abord, je vous appellerai quand il en sera temps.

Sforce sort par la droite, les seigneurs entrent par le fond.

MARINO, *aux gentilshommes*. Messieurs, espérons encore.. Le connétable vient d'arriver pour s'unir à nous.

ALTAVILLA. Le connétable ici!.. sa conduite sera une règle sûre pour la nôtre.

SCENE III.

ALTAVILLA, MARINO, JEANNE, *une lettre à la main*; SEIGNEURS *au fond*.

JEANNE, *lisant*. « Si la reine voulait » monter aujourd'hui sur une de ses ga- » lères pour jouir de la beauté du jour » sur le golfe de Naples, et permettre au » plus humble et au plus dévoué de ses » sujets de l'y accompagner, elle rendrait » bien reconnaissant d'un tel honneur le » comte Lorenzo. » Allons! enfin... il y avait près d'un jour entier que je ne l'avais vu; mais cette lettre que m'a remise Matteo prouve qu'il pense à moi. (*Au majordome.*) Que la galère soit prête dans un quart d'heure...

MARINO. Eh bien ! madame, vous avez reçu l'ambassadeur d'Aragon?.... quel a été le résultat de cette audience?.. sans doute, vous avez continué à le ménager? et avez-vous reçu la réponse du Saint-Père?

JEANNE. Vous saurez tout quand nous serons seuls... Pourquoi tous ces gentilshommes rassemblés?

MARINO. Ils veulent vous exprimer leurs craintes pour tous nos intérêts, pour les vôtres, et déposer à vos pieds de respectueuses réclamations, que tous jugent nécessaires au salut du royaume... La reine nous pardonnera de lui répéter encore que peut-être sa vigilance, sa sollicitude infatigable, son énergie, si rare dans son sexe, ne suffisent pas aux exigences du pays et aux besoins de la couronne! Nous ne nous croirons donc pas trop hardis en demandant de nouveau à Votre Altesse que parmi les nobles princes qui recherchent sa main... elle veuille en choisir un pour l'associer à son pouvoir.

JEANNE. Encore des remontrances après des murmures... toujours la même leçon qu'on veut me faire sous toutes les formes... On croit donc ma patience bien longue... voilà cependant assez de temps qu'on en use...

MARINO. Madame, excusez notre témérité; mais votre noblesse, votre peuple entier demandent une réponse... veuillez la leur donner.

JEANNE. Chancelier, avez-vous enfin scellé le titre qui élève le comte Lorenzo à la dignité de camerlingue du palais?

MARINO. Quoi! madame, non contente de l'avoir fait comte, vous persistez, malgré nos prières, à confier cette importante fonction à un officier si jeune, et dont l'élévation subite a soulevé tant de haine!

JEANNE. Ah! silence sur ce point!... Chancelier... j'ai pu tolérer jusqu'à un certain degré l'imprudente leçon que la noblesse est venue me faire par votre voix; mais que je laisse attaquer devant moi mon plus fidèle serviteur... oh! ne l'espérez pas.

MARINO. Mais vous savez, madame, que ce nom fatal a été mêlé justement à tous les malheurs du royaume. Déjà plus d'une sanglante émeute a protesté contre le pouvoir que vous accordez à ce gentilhomme. La Calabre s'est révoltée, le mal gagne jusqu'au cœur du royaume, Naples s'agite à son tour et ne demande peut-être qu'un prétexte... Voulez-vous le donner au peuple en lui jetant pour signal cette nomination qu'il proscrivait d'avance?

JEANNE. Croyez-vous m'effrayer, chancelier? et dussent vos craintes être fondées, croyez-vous que Jeanne de Duras recule devant une révolte, elle qui fut élevée au bruit des armes? Ce bruit ne me rappellerait pas que je suis femme, il me ferait souvenir que je suis la sœur d'un héros. Une dernière fois, chancelier, voulez-vous savoir comment ma dignité protége contre l'envie les serviteurs qui m'ont vaillamment défendue? voulez-vous savoir jusqu'à quel point votre résistance est insensée? Cet officier, auquel vous vous attaquez en ce moment, l'ambassadeur du roi d'Aragon semblait l'avoir désigné devant moi dans une insulte. J'ai laissé à l'ambassadeur du roi d'Aragon deux heures pour sortir de Naples..... C'est la guerre?.... j'aurai la guerre! Cet officier, auquel vous vous attaquez en ce moment, le Saint-Père qui croit avoir en lui un ennemi, me demande son exil, ou sur-le-champ il doit mettre Naples en interdit, et offrir ma couronne à qui voudra la prendre; eh bien! Naples sera mis en interdit, et la couronne offerte à qui voudra la prendre; mais jusque-là je la porterai sans plier.

MARINO. Que de malheurs! Dieu veille sur nous!

SCENE IV.

SFORCE, *qui est entré pendant les dernières paroles de la reine*, ALTAVILLA MARINO, JEANNE.

SFORCE, *à part*. Une couronne à prendre...

MARINO. Eh bien! madame, puisque le peuple et la noblesse n'ont plus voix auprès de vous, vous entendrez quelqu'un que vous n'attendiez pas ici, le connétable, qui a sauvé l'empire sous votre frère, et qui vous demandera de ne pas rendre ses victoires inutiles...

JEANNE, *émue*. Le connétable...

MARINO. Ah! la vue de ce vieux soldat, sacrifié par vous, vous émeut déjà plus que tous nos discours : parlez, connétable, c'est l'intérêt de tout un peuple qui est entre vos mains.

SFORCE. Et l'intérêt du peuple exige que l'on obéisse à la reine... il n'y a jamais de salut dans une révolte... quoi que puisse ordonner ma souveraine, je m'y soumettrai. Ce jour n'a point ramené pour elle à la cour un ennemi de plus, et, quels que soient les malheurs, les humiliations que je doive peut-être au comte Lorenzo, si la

reine l'exige, le camerlingue du palais n'aura pas d'auxiliaire plus ferme et plus dévoué que moi.

Indignation de Marino, étonnement des gentilshommes.

JEANNE, *passant du côté de Sforce.* A la bonne heure, connétable ! je vous retrouve le plus dévoué comme le plus vaillant. (*Se retournant vers le chancelier.*) Voilà enfin une soumission qui devrait faire ouvrir des yeux aveuglés.

MARINO. Oh ! oui, madame ; ils s'ouvrent ! ils s'ouvrent enfin !... Encore un traître ! encore un masque qui tombe !.... encore une illusion de moins ! Tout nous trahit en ce jour, jusqu'à l'honneur d'un soldat ! d'un soldat qui déserte avec notre dernière espérance... Connétable ! connétable ! vous m'aviez promis aide et protection pour servir la cause publique... connétable, vous avez manqué à vos sermens ! Désormais vous avez en moi un ennemi implacable.

SFORCE. Je n'aurais pas refusé, si je l'avais dû, la guerre avec la reine : vous comprenez qu'elle ne m'effraie pas avec vous.

MARINO. Eh bien ! puisqu'il n'y a plus que moi dans cette cour qui sache servir Jeanne II malgré elle, et lui déplaire pour la sauver ; puisqu'on voit ses ennemis plier devant elle, c'est aux fidèles à se révolter à leur tour. Oui ! je ne peux plus obéir à une reine qui me commande les apprêts de son suicide... Si le soin de votre dignité vous fait préférer l'élévation d'un obscur gentilhomme à la sécurité du royaume, je refuse de sanctionner le titre qui élève le comte Lorenzo à la dignité de camerlingue. Que ce titre reçoive sa funeste consécration des mains d'un autre. Moi, qui pleure à la fois, en ce jour, une reine et un royaume, je recule devant tous les malheurs que vous attirez sur nous et sur vous-même... Faites tomber ma tête, s'il le faut ; mais je suis grand-chancelier pour veiller au salut et au repos de tous, et je ne scellerai pas la ruine de l'état avec le sceau de l'état.

Il tire les sceaux de son escarcelle et les jette sur la table.

SFORCE, *à part.* Un de moins encore !... Naples est à moi !

JEANNE. Et vous aussi, Marino ?... Je croyais avoir conservé du moins un ami qui aimât en moi ma gloire et non son influence : je vois que je me suis trompée. Je vois qu'ambitieux comme les autres, l'autorité d'une reine qui ne vous traite pas en maître n'est plus sacrée pour vous. Je ne punirai pas cet acte de rébellion imprudente de votre part ; je me souviens encore de vos longs services envers Naples et envers moi ; mais, quelque douleur que je ressente de renoncer à mon vieux guide au moment d'une route périlleuse... si vous ne reprenez pas les sceaux de l'état pour l'usage que j'en ai ordonné et que j'en ordonnerai encore, une autre main les recevra qui ne les rendra plus. Je vous donne une heure pour vous faire sujet loyal... ou déserteur coupable ; dans une heure on viendra savoir votre réponse.... puisse-t-elle ne pas mettre le comble aux souffrances qui font saigner mon cœur !.. Votre main, connétable ; suivez-moi, vous qui m'êtes revenu dévoué ; et puisse votre fidélité, qui me sert d'appui, servir aussi d'exemple en ce moment !

Elle sort avec Sforce et les gentilshommes.

SCENE V.

MARINO, *seul.*

Allons, tous les maux à la fois ! Le favori maintenant est invincible... aujourd'hui impossible d'attaquer Lorenzo ; dans quelques jours peut-être, impossible de sauver la reine, qui se perd avec lui ! Dans quelques jours la malheureuse Jeanne aura à combattre l'Aragon et l'Église avec un peuple mécontent, une noblesse divisée et une armée mercenaire commandée par un connétable infidèle... Et c'est par un homme, par un seul homme que Naples entier doit périr... Malheureux ! que faire ? détacher Lorenzo de la reine, s'il se peut : il n'est que ce moyen ; mais comment ?... Sans doute il ne l'aime pas, car la reine est malheureuse ! souvent j'ai surpris des larmes dans ses yeux ; le favori lui-même semble déchiré de remords ! Le souvenir de cette jeune fille morte, de Francesca, est impitoyable pour son cœur sans doute. Qui sait combien de maux elle nous eût épargnés si elle avait vécu ! à quoi tient le salut d'un empire !.. Que Dieu m'inspire et me seconde !... car ma raison désespère du trône et de l'état. (*Il s'approche de la fenêtre à gauche.*) La reine, toute à ses plaisirs, monte avec insouciance sur sa galère ; le comte lui donne la main... la malheureuse ! elle fête la veille de sa ruine... Mais que vois-je sur le rivage ? encore cet inconnu, cette ombre vivante de la reine !.. Que lui veut cet homme ?

SCENE VI.

LE SECRÉTAIRE, MARINO, *puis* ANIELLO.

LE SECRÉTAIRE. Monseigneur, un homme du peuple est venu vendre au joaillier de la couronne un diamant qui ne pouvait être entre ses mains que par un vol. Le joaillier a fait arrêter ce malheureux; mais il a refusé de se nommer et d'indiquer sa demeure. On l'a menacé de la torture et de l'emprisonnement perpétuel; alors il a demandé à vous parler en secret, à vous-même. Il dit que, si l'on veut user d'indulgence envers lui, il fera des révélations qui sauveront une existence illustre.

MARINO. Est-il là?

LE SECRÉTAIRE. Oui, monseigneur.

MARINO. Qu'on l'amène.... (*Aniello entre**.) Parle!.. qu'as-tu à me dire?

ANIELLO. Grâce! grâce, monseigneur!

MARINO. Tu me demandes ta grâce, et je ne connais pas encore ton crime... il n'importe; parle, si tu as quelque titre à la pitié.

ANIELLO. Ah! si des remords peuvent jamais mériter grâce, qui en fut plus digne que moi! Vingt fois j'ai voulu apporter ma vie à la justice, qui en est maîtresse aujourd'hui; mais ma vie, elle est nécessaire à un être souffrant: promettez-moi, monseigneur, que vous me la laisserez... Hélas! sans l'infortunée qui en a besoin, elle me serait si odieuse, que votre pardon serait à peine de la clémence.

MARINO. Si ton repentir peut égaler ton crime, tu n'auras pas en vain mis ta confiance en moi... parle.

ANIELLO. Cela suffit dans votre bouche, monseigneur; écoutez-moi. Je me nomme Aniello, je suis pêcheur à Capri. Il y a un an, ma famille mourait de misère; depuis trois jours mes enfans me demandaient du pain, et je n'en avais pas pour tous; un jour encore, mes filets, ma barque allaient être vendus... un jour encore et il fallait mourir. J'errais sombre et désolé sur ma barque; mes filets semblaient maudits. La nuit était venue; je passai sous les murs de cette magnifique villa; les fenêtres étincelantes d'une galerie donnaient sur la mer; une seule ombre s'y promenait; alors une des fenêtres s'ouvrit et je vis apparaître une jeune et belle femme. Je contemplais avec envie sa parure, dont un seul diamant eût suffi pour me sauver, moi et mes enfans. Tout-à-coup cette femme, qui, depuis un instant, semblait en proie à une vive agitation, met le pied sur le balcon et se précipite dans les flots.

MARINO. Que dis-tu?

ANIELLO. La mer, sous ces murs, était dangereuse..... il n'importe! je m'élançai cependant...

MARINO. Pour sauver ses jours.

ANIELLO. Non, ses diamans!.. je pensai que tout ce que roulait la mer appartenait au pêcheur. Après avoir cru dix fois périr moi-même, je ressaisis un corps glacé et enlevai ma proie dans ma barque, contemplant, à la lueur de la lune, les trésors que me léguait ce cadavre.... J'arrachai avidement les pierreries de son corsage, de son collier; mais quand je voulus enlever une bague que son doigt gonflé retenait encore, le cadavre fit un mouvement... la femme n'était pas morte!

MARINO. Quoi! vivante?

ANIELLO. Que faire alors? ramener cette jeune fille à la côte, lui restituer ses bijoux pour demander quelque faible récompense qu'on m'eût peut-être refusée, quand j'avais une fortune dans les mains? Un démon me tenta, je gardai les diamans et j'allais rendre la jeune fille à la mer...

MARINO. Malheureux!

ANIELLO. Mon bon ange ne m'avait pas encore abandonné: je n'eus pas le courage de ce crime. Je transportai à tout hasard l'inconnue dans ma cabane, au fond de ma petite île inhabitée. La tuer pour empêcher ses révélations eût été inutile: elle était folle.

MARINO. Folle.

ANIELLO. On brûla les débris de ses vêtemens, que ma femme remplaça par les siens; et sous son déguisement, sous l'altération de ses traits surtout, nul ne pouvait la reconnaître. Mais il ne profite jamais le bien dont on n'ose remercier le ciel! Tous mes enfans, pour le salut desquels j'avais commis ce vol, ont succombé l'un après l'autre à une affreuse épidémie, un châtiment du ciel!... Ma femme pleure et accuse l'étrangère de tous nos malheurs. La main de Dieu m'a frappé moi-même; et, arrêté comme voleur, j'ai demandé à être conduit vers vous, vous dont, en son délire, la jeune fille a quelquefois prononcé le nom, parmi d'autres que j'ai oubliés.

MARINO. Que dis-tu? Je ne puis en croire ce que j'entends... As-tu quelque indice qui me prouve?...

ANIELLO. Voici son anneau dont elle parle sans cesse... je n'ai osé m'en défaire à cause de cela. (*Il le lui donne.*) Je l'avais soustrait à tous les regards.

MARINO. Les armes de Malacarne! Fran-

Aniello, Marino.

cesca! Francesca!... En combien de temps peux-tu me mener à Capri?

ANIELLO. En deux heures.

MARINO. Partons!

ANIELLO. Mais vous me ferez grâce?

MARINO. Si tu me rends Francesca!

Ils marchent vers le fond; le majordome se présente devant eux.

SCENE VII.

ANIELLO, LE MAJORDOME, MARINO.

LE MAJORDOME. Son altesse, tout-à-l'heure, avant de s'embarquer, m'a chargé de vous demander les sceaux de l'état, si vous persistez à vouloir les lui rendre. La reine espère encore en vous; mais si vos intentions n'ont point changé, elle vous demanderait aussi la clef de l'entrée particulière qui, dans le palais de Naples, communique de son appartement dans le vôtre.

MARINO, *reprenant les sceaux sur la table.* Dites à la reine que je les garde... On ne doit pas déserter le champ de bataille, quand la victoire est encore possible. (*Au pêcheur.*) Partons!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

L'île de Capri. Au fond, la mer. Sur le devant de la scène, à gauche, une hutte de pêcheur praticable, qui partage à peu près la scène en deux. Porte dans l'intérieur de la cabane, à gauche, fermée par une tapisserie, fenêtre au fond. Orage et éclairs.

SCENE PREMIERE.

ANTONIA, *femme du pêcheur en dehors;* FRANCESCA, *pâle, amaigrie, les cheveux épars, la tête courbée, dans un état d'immobilité et de stupeur, assise sur un banc; ses vêtemens sont misérables; de temps en temps elle cherche son anneau sur sa main et semble attristée de ne pas le trouver. Elle est assise sur une pierre à la porte de la cabane.*

Au lever du rideau, tempête sur la mer.

ANTONIA. Aniello ne revient pas... son absence m'inquiète... serait-ce quelque nouveau malheur, quelque suite de la fatalité que cette femme semble nous avoir apportée... n'avons-nous pas assez souffert pourtant!.. pauvre Paolo, il n'est plus là pour jouer au bord de la mer... je ne le vois plus courir et revenir joyeusement chercher un baiser... il est là avec son frère, avec sa sœur!.. tous trois sous le sable à présent... tous trois morts... et c'est l'étrangère... Depuis hier, toujours silencieuse... elle dont le délire nous effrayait! pas un mot, à peine un mouvement.... C'est quelque démon sous une forme humaine... car elle nous a apporté notre fortune et notre malheur... Aniello ne revient pas.

SCENE II.

OLIVIER, ANTONIA, FRANCESCA.

OLIVIER. Je ne me trompais pas en suivant avec ma barque la galère de la reine... j'avais conjecturé qu'elle chercherait dans cette île un refuge contre les flots et la tempête... la voilà qui met pied à terre... Quelles sont ces femmes?..

ANTONIA. Un inconnu!.. et il a vu cette folle....

OLIVIER. Qui êtes-vous?

ANTONIA. Je suis la femme d'un pêcheur, je promène ma fille, une pauvre insensée que Dieu a frappée...

OLIVIER. L'orage va vous amener dans cette île nombreuse et illustre compagnie.

ANTONIA. Nombreuse compagnie... eh bien! il ne manquait plus que cela... Vite, vite... faisons rentrer l'étrangère.

Elle fait signe à Francesca de la suivre : celle-ci ne répond que par un gémissement sourd. Elle la saisit par le bras. Francesca se lève machinalement, la suit, et toutes deux rentrent dans la cabane, la traversent, soulèvent un rideau à gauche, et disparaissent de la scène.

OLIVIER. Voici la reine et sa suite qui se dirigent de ce côté... il faut m'éloigner pour un moment.

SCENE III.

LE MAJORDOME, HOMMES D'ARMES *précédant* JEANNE II *et* LORENZO; *puis* ANTONNIA.

LE MAJORDOME, *au capitaine des hommes d'armes, montrant le côté par où est sorti Olivier.* Je suis certain que voilà l'homme qui suit obstinément les pas de la reine... C'est quelque assassin sans doute... qu'on le retrouve dans l'île et qu'on l'amène mort ou vif... (*Le capitaine des hommes d'armes sort; entre Jeanne donnant la main à Lorenzo**.) Madame, nous venons d'apercevoir ici encore cet homme obstiné dont je vous parlais hier ; mais cette fois, je viens d'envoyer à sa poursuite le chevalier Costanzo, et ce malfaiteur ne pourra échapper.

JEANNE. Qui vous dit que ce soit un malfaiteur?.. pourquoi l'inquiéter?.. pourquoi charger de ce soin Costanzo, dont les manières rudes et violentes amènent toujours quelque malheur?.. Mais où puis-je trouver un abri?.. la pluie commence à tomber.

LE MAJORDOME. Il n'y a que cette cabane... elle est de bien misérable apparence.

JEANNE. Frappez toujours, elle est pour moi autant qu'un palais, si elle me garantit de l'orage... (*A part.*) Comme Lorenzo est morne et silencieux!

LORENZO, *à part.* J'avais demandé à la reine une promenade sur mer pour quitter un peu cette fatale villa de Sorrente, mais c'est en vain, ma tristesse me suit partout.

Le majordome frappe, Antonia sort.

ANTONIA. Que me voulez-vous, mes bons seigneurs?

LE MAJORDOME. Un abri contre la pluie pour une noble dame.

ANTONIA. Oh! ma cabane est bien chétive et bien misérable pour recevoir si noble compagnie.

JEANNE. Il n'importe, on te paiera bien.

ANTONIA. C'est que... (*A part.*) Oh! mon Dieu!.. s'ils allaient trouver...

JEANNE. Eh bien! tu hésites... pourquoi ce trouble?..

ANTONIA. Qui? moi? ma bonne dame... au contraire, je ne suis pas troublée.... mais voyez... il n'y a que cette chambre.

* Lorenzo, Jeanne, le majordome au fond, puis Antonia sur la porte extérieure de la cabane.

JEANNE. Elle suffit... Comte Lorenzo, entrez avec moi, j'ai à vous parler.

Elle entre dans la cabane, et fait signe à Lorenzo de s'asseoir.

ANTONIA, *à part.* Heureusement que l'étrangère est endormie.

JEANNE. Ne rentre pas dans cette salle... avant que je t'appelle.

Antonia disparaît par la gauche, le majordome et les hommes d'armes se dispersent, et cherchent un abri sous les arbres.

SCENE IV.

LORENZO, JEANNE, *dans la cabane.*

JEANNE. Toujours triste, Lorenzo.

LORENZO. Qui? moi?.. mais non.

JEANNE. Oh! je ne me trompe pas... je suis reine de Naples, de Sicile et de Jérusalem ; mes ennemis me disent puissante, et les femmes de ma cour même avouent que je suis belle... On croirait que mon amour devrait avoir le don de rendre un homme bien heureux, puisque ma bienveillance semble déjà si précieuse... Eh bien! non, et vous m'apprenez, Lorenzo, que le bonheur d'un homme est souvent plus difficile à faire que celui de tout un royaume... Vous m'aimez, vous le dites, je dois le croire pour mon excuse; mais il ne suffit pas que vous m'aimiez, il faut que vous soyez heureux et fier de me voir répondre à cet attachement. Lorenzo, il n'y a qu'une preuve de reconnaissance qui dédommage une femme de tous les sacrifices qu'elle veut faire à l'homme de son choix, c'est la félicité de cet homme, et cette preuve-là, Lorenzo, vous ne me la donnez pas.

LORENZO. Que voulez-vous, madame? je suis en butte à tant d'ennemis...

JEANNE. Voyez-vous qu'ils l'emportent auprès de moi?..

LORENZO. Tant de calomnies qui m'attaquent...

JEANNE. Est-ce que je les crois?

LORENZO. On cherche à nous séparer.

JEANNE. Sommes-nous donc si loin l'un de l'autre en ce moment?

LORENZO. Mais mon bonheur est-il aussi grand qu'il pourrait l'être?... Certes votre bienveillance me traite cent fois mieux que je ne le mérite... mais enfin l'amour d'une femme obscure eût fait peut-être plus encore.

JEANNE. Que vos plaintes soient justes ou non, Lorenzo, ce n'est pas là le sujet

de votre mélancolie, j'en suis certaine.... et je veux savoir la raison de cette tristesse.

LORENZO. Mais en supposant qu'elle fût réelle, ne suffirait-il pas, pour la motiver, de la vôtre, qui me prouve que la reconnaissance du pauvre Lorenzo ne peut vous rendre tout ce que ses souffrances vous doivent d'adoucissement, tout ce que sa fortune vous doit de gloire?

JEANNE. Eh bien alors! dites-moi le fond de votre pensée, et je vous dirai la mienne.

LORENZO. Ma pensée...

JEANNE. Oh! j'ai peur que nous n'ayons la même... Lorenzo, je suis jalouse...

LORENZO. Jalouse, et de qui?.. et comment?.. ai-je paru remarquer aucune des femmes qui composent votre cour? Voyez la belle comtesse d'Ortona; quand elle paraît à vos fêtes, tous les regards vous quitteraient pour se tourner de son côté, si pour rivaliser avec elle, vous n'étiez que reine... moi seul, ai-je paru m'apercevoir qu'elle existât?..

JEANNE. Aussi n'est-ce pas d'elle que je suis jalouse... celle-là, on aurait pu l'éloigner avant qu'on eût eu le temps de l'aimer... mais pour la femme que je crains, ce parti est impossible.

LORENZO. Alors je tremble pour elle.

JEANNE. Oh! n'ayez aucune inquiétude; je voudrais l'atteindre que je ne pourrais pas.

LORENZO. Elle est donc bien puissante?

JEANNE. Elle est morte.

LORENZO. Morte!..

JEANNE. Elle est plus qu'une reine vivante, et votre trouble, Lorenzo, me prouve que je ne me trompe pas... Oh! il n'y a pas de toute-puissance royale qui puisse combattre victorieusement un souvenir... N'est-ce pas qu'au fond des deux pensées qui nous dévoraient séparément en silence il y avait le même nom... Francesca!

LORENZO. Madame... Ah! vous m'aviez promis de ne jamais prononcer ce nom....

JEANNE. Qui se rattache à tant de regrets pour vous...

LORENZO. Des regrets... je ne puis en avoir à vos côtés..... mais vous m'aviez promis que jamais...

JEANNE. Aussi n'est-ce pas moi qui de nous deux l'ai prononcé la première.

LORENZO. Cependant mes lèvres n'ont pu s'ouvrir...

JEANNE. Lorenzo, vous oubliez vos rêves... Hier, dans le jardin du palais, accablé par la fatigue du jour, vous aviez succombé pendant quelques instans à un sommeil pénible.... je me suis approchée de vous, j'ai écouté vos paroles entrecoupées; vous avez prononcé le nom de Francesca, et vous avez porté à vos lèvres un anneau.

LORENZO. Cela ne se peut!

JEANNE. Voici l'anneau que j'ai ôté de votre doigt.

LORENZO. En effet, il n'y est plus.

JEANNE. Entre tous ceux qui chargeaient vos mains, mon instinct de jalousie ne s'est pas trompé, n'est-ce pas?

LORENZO. Madame, rendez-moi cet anneau.

JEANNE. Jamais.

LORENZO. Oh! il me le faut cependant! Cet anneau est un souvenir qui ne peut nuire à l'amour que je vous ai voué; le conserver est un devoir qui ne gêne point ceux qui m'attachent à vous... c'est une relique d'une sœur, un talisman qui me fait pleurer quand mes larmes m'étouffent... rendez-le-moi, madame, rendez-le-moi!

JEANNE. Vous ne l'aurez plus cet anneau; c'est tout ce qui survit de Francesca... de mon ennemie... je ne puis l'atteindre, elle... je détruirai du moins ce qui en reste.

LORENZO, *se levant et saisissant violemment Jeanne par le bras.* Jeanne, prenez garde à ce que vous dites.

JEANNE, *se levant aussi.* Comte Lorenzo, si j'appelais en ce moment où vous portez violemment la main sur la reine de Naples, rien ne sauverait votre tête; mais je serai plus clémente que vous, et je vous fais grâce.

LORENZO. Oh! pardon, mille fois pardon! ma colère est sans excuse... mais c'est que voyez-vous, madame, ce souvenir....

JEANNE. Oui, votre faute est sans excuse, Lorenzo, car vous avez déchiré sans pitié cette plaie qui me saignait incessamment au cœur... insensée, quand j'ai vu, il y a un an, votre désespoir, touchée jusqu'au fond de l'ame, j'ai voulu essuyer vos pleurs, j'ai voulu éteindre cette cruelle passion qui vous dévorait à mes yeux... j'ai cru pouvoir faire impunément les premiers pas... Aller au-devant de ce qui souffre, il me semblait que pour une reine, ce ne pouvait jamais être déroger!... Malheureuse, qui ne comprenait pas qu'il y avait contagion dans l'amour et surtout dans ses larmes!.. Oh! qu'elle est impitoyable cette jalousie du passé, cette maladie du souvenir, ce souci perpétuel et acharné de ce que vous ne savez pas... de ce que vous ne pouvez jamais savoir!.. Ah! je le sens,

je serai toujours la plus faible dans ma lutte avec cette image fatale que j'ai cru chasser de votre cœur et qui m'en exile à présent.. Elle me frappe impunément cette rivale, et je ne puis lui rendre ses coups... Moi, je vieillirai... elle sa pensée sera toujours jeune! moi, je paraîtrai avoir des torts... elle n'en aura jamais, elle, elle est morte!.. O mon Dieu! tant de sacrifices, tant d'abaissement inutiles!.. pour ne pas obtenir de vous, même ce juste retour d'attachement qu'obtiendrait toute femme qui ne serait pas reine, qui ne serait pas noble, qui ne serait pas belle!.. Être toujours immolée à un souvenir, à un fantôme qui attire l'amour et se dérobe à la vengeance!..... O mon Dieu! si c'est là le châtiment de ma faiblesse, il est trop cruel, mon Dieu, j'aime mieux la mort.

LORENZO. Des pleurs!... des pleurs!... ah! Jeanne pardonnez-moi, je suis un ingrat!.. un infâme!.. Faites grâce aux derniers soupirs d'une affection éteinte, qui ne se ranime que par le remords... Mais votre attachement, c'est tout mon bonheur, c'est tout mon orgueil!.. Ai-je pu oublier, grand Dieu! que, seul, noyé dans mes larmes, enseveli dans ma douleur, quand tout m'abandonnait, je vous ai vue apparaître... vous m'avez apporté la lumière dans la nuit, l'espérance dans mon abattement mortel, la vie dans mon tombeau... vous êtes descendue exprès du trône pour relever ce misérable dont on fuyait la douleur comme un fléau!.. Oh! mon existence comptée à vos genoux, heure par heure, mon sang répandu goutte à goutte pour vous, ne suffiraient point à vous payer de cette bonté d'ange que vous m'avez apportée de si haut!.. Ah! laissez-moi oublier que j'ai pu y répondre par une froideur ingrate, par de coupables ressouvenirs! Oh! dites-moi que vous me permettez de mériter ma grâce, si vous ne voulez pas que je meure de honte à vos pieds, où vous m'avez permis de chercher toutes les consolations et toutes les douceurs de mon avenir.

JEANNE. Est-il bien vrai, Lorenzo?.. ce n'est pas envers moi que votre amour se trompe... et Francesca n'est plus pour vous qu'un souvenir?..

LORENZO. Pas même un souvenir, c'est un rêve.

JEANNE. Et s'il se pouvait, ce qui ne peut pas être, que ce rêve fût une réalité pour vous?..... je serais toujours votre préférée?...

LORENZO. Vous me verriez encore chercher à vos genoux mon pardon!

Il baise la main de Jeanne. On entend des gémissemens faibles à gauche du théâtre.

JEANNE. Qu'est-ce que cela?

LORENZO. C'est le gémissement d'un être souffrant qui se réveille..... ou qui meurt.

JEANNE. Mais nous ne sommes donc pas seuls et cette femme nous a trompés!... Holà! à moi!.. (*Antonia reparaît sur le seuil de la porte intérieure.*) Il y a quelqu'un ici qui a pu écouter notre conversation.

ANTONIA. Non, madame, il n'y a personne...

JEANNE. Nous venons d'entendre une voix plaintive... Comte Lorenzo, soulevez cette tapisserie... et voyez...

Lorenzo fait un pas vers la tapisserie, Antonia l'arrête.

*ANTONIA. Non, madame; arrêtez de grâce, je vais tout vous dire. Il y a là ma fille, une pauvre insensée qui dort; elle est folle et endormie, madame... elle n'a pu vous entendre... elle est enveloppée et immobile comme un enfant, dans le manteau de mon mari... tenez, voyez vous-même...

JEANNE, *regardant.* On ne voit pas ses traits... Oh! qu'importe après tout? une fille du peuple, il ne peut y avoir grand mal... (*Bruit en dehors de la scène dans la campagne. Jeanne regarde par la fenêtre de la cabane.*) Mais qu'est-ce donc?... une arrestation... un homme qui se débat...ceci paraît très-grave... Comte Lorenzo, allez, et revenez me dire ce que c'est... (*Lorenzo sort; Jeanne donne une bourse à Antonia.*) Tiens, voilà pour toi et pour ta fille; tu n'as pas à te repentir, tu le vois, de l'hospitalité que tu m'as donnée.

ANTONIA, *à part.* Ah! enfin elle va s'éloigner, je suis sauvée...

Francesca, pâle et échevelée, paraît sur le côté. La reine, qui s'était levée pour sortir, l'aperçoit et la contemple avec étonnement.

JEANNE. C'est là ta fille?

ANTONIA, *à part.* Ah! malheur! (*Haut.*) Oui, madame, c'est ma fille.

JEANNE. Pauvre enfant!.. il y a dans ses traits une élévation qui n'appartient pas à la classe où elle est née... la douleur est plus visible encore dans ses traits que l'égarement... c'est peut-être le désespoir en elle qui s'est changé en folie.... Qu'elle approche.

ANTONIA. Ah! mon Dieu!..

Elle fait approcher Francesca.

JEANNE. Je ne sais pourquoi l'infortune

* Jeanne, Lorenzo, Antonia

de cette jeune fille m'attriste et m'épouvante.

ANTONIA, *à part*. Elle ne la connaît pas je respire...

JEANNE. Je veux l'interroger.... si un éclair de raison pouvait la ranimer... Quels sont tes malheurs, jeune fille ?.. peut-être as-tu aimé sans être aimée?.. peut-être as-tu été trahie par celui en qui tu te confiais.

Silence de Francesca.

ANTONIA. Oh ! madame, ne persistez pas à l'interroger ; si elle parlait, son délire vous ferait mal.

JEANNE, *à Antonia*. Je m'en chargerai si tu veux ; peut-être les médecins de Naples lui rendront-ils la raison.... Il y a avec moi un seigneur qui va revenir... et il sera de moitié dans mes bienfaits envers l'infortunée.

ANTONIA, *à part*. Un seigneur... il la reconnaîtra sans doute... (*Haut.*) Oh ! non, madame, non ! laissez-moi ma fille ; moi seule puis la guérir... J'entends du bruit... au nom du ciel, laissez-moi la cacher à tous les yeux... la vue d'un étranger pourrait augmenter son mal... peut-être une crise va la reprendre... Oh ! de grâce, madame, laissez-moi la ramener...

JEANNE. Eh bien ! soit... après tout, les malheurs d'un enfant appartiennent à sa mère... et puis pourquoi chercher toujours la vue des larmes? je l'ai déjà éprouvé.... la souffrance est contagieuse pour qui veut trop s'en approcher.

ANTONIA. Enfin...

Elle disparaît à gauche avec Francesca.

LORENZO, *rouvrant la porte*. C'est un homme que l'on voulait arrêter, madame, et qui, en se défendant, a blessé le capitaine de vos gardes.

SCENE V.

LE MAJORDOME, *amenant* OLIVIER, *au milieu de ses hommes d'armes, en dehors*, LORENZO; JEANNE *dans la cabane*.

LE MAJORDOME. Réponds... quel est ton nom, misérable ?

OLIVIER. A une question faite de cette manière... libre, je répondrais comme j'ai répondu à Costanzo.... prisonnier, mon arme est le silence, et vous ne me l'ôterez pas.

LE MAJORDOME. La torture t'arrachera bien un aveu.

OLIVIER. Elle ne m'arrachera pas même un cri.

LE MAJORDOME. Nous la ferons si cruelle .

OLIVIER. Que j'en mourrai... alors je garderai encore mieux mon secret.

LE MAJORDOME. Une dernière fois, veux-tu dire ton nom ?

OLIVIER. Je ne le dirai qu'à la reine.

JEANNE, *qui est sortie de la cabane*. Quel est-il ?*

OLIVIER. Je le dirai à vous seule, madame.

JEANNE. Que tout le monde s'éloigne... Comte Lorenzo, veuillez donner ordre que ma galère avance... le temps est favorable.

LORENZO. Madame, y songez-vous? cet inconnu dont la violence a été funeste.....

JEANNE. Peut-être l'a-t-on forcé à se défendre.... Pourquoi l'arrêter sur un sol libre ?.. je connais Costanzo, et veux interroger moi-même le prisonnier.

LORENZO. L'a-t-on fouillé du moins ?

LE MAJORDOME. Oui, seigneur ; outre son épée, on lui a pris cette dague, et on a ramassé ce papier qui est tombé de son sein dans la lutte.

OLIVIER. Grand Dieu !

LE MAJORDOME. Voyez son trouble.

JEANNE. Donnez-moi l'un et l'autre, et qu'on nous laisse.

LORENZO. J'obéis, madame.

SCENE VI.

OLIVIER, JEANNE, *tous deux en dehors*.

JEANNE. Une dague aux armes de Bourbon... ma dernière lettre au comte de la Marche, datée d'un an... Vous êtes donc au service de ce prince ?.. et en effet, je me rappelle à présent vos traits... il y a un an, vous avez paru un moment à cette cour?

OLIVIER. Oui, madame, je fus envoyé par le prince lorsqu'il annonça des prétentions dont il désespéra en apprenant la recherche du prince d'Aragon.

JEANNE. Depuis ce temps, votre visage semble avoir été tellement altéré par la souffrance, que je ne pouvais vous reconnaître... d'ailleurs, ce n'est point par du sang répandu que devait s'annoncer auprès de moi un chevalier de France !

OLIVIER. Madame, j'errais tranquille dans cette île, dont le sol appartient à tous... Que j'y sois venu sur vos pas, peu

* Le majordome, Olivier, Jeanne, Lorenzo.

importe, aucune loi ne le défend... votre capitaine m'a abordé en m'insultant, moi, le comte Olivier de Rieux, moi gentilhomme français... je n'ai pas cru devoir supporter un affront même d'un de vos serviteurs... (*à part*) et surtout d'une créature du comte Lorenzo.

JEANNE. Le devoir de la reine n'en est pas moins d'exiger une sévère expiation.

OLIVIER. Je suis prêt à la donner de tout mon sang, madame ; il y a des situations où le châtiment est une faveur.

JEANNE. En suivant mes pas opiniâtrément, comme vous l'avez fait, sous un costume qui n'était pas le vôtre, n'aviez-vous pas un but coupable?.. que veniez-vous faire en cette île aujourd'hui même ?

OLIVIER. C'est mon secret... tout ce que je puis vous dire, c'est que, sans les violences de votre capitaine, ce n'eût jamais pu être un meurtre.

JEANNE. Et qui m'en répond ?

OLIVIER. Mon nom, ma parole... les lettres de créance que m'avaient remises Jacques de Bourbon, la preuve de confiance qu'il m'a donnée en me laissant votre écrit entre les mains; et surtout, ce qui vous répond de moi, c'est votre confiance, votre générosité magnanime, qui ne peuvent laisser supposer qu'un chevalier devienne votre assassin... voilà, madame, voilà ce qui vous répond de moi.

JEANNE, *à part*. Il y a dans le regard de cet homme quelque chose qui ne veut pas qu'on doute de ses paroles... Advienne que pourra, que ce soit bonheur ou fatalité qui m'envoie mes inspirations, je les suivrai encore... A moi !.

Le majordome et les autres qui étaient au fond reviennent.

LE MAJORDOME. Eh bien ! madame, vous avez interrogé l'homme qui a frappé le capitaine... quelle vengeance ordonnez-vous de ce malheur ?

JEANNE. Dites une réparation... Où est l'épée enlevée au prisonnier?

LE MAJORDOME. La voici...

JEANNE, *la prenant*. Comte Olivier de Rieux, quoique provoqué imprudemment, vous avez fait aujourd'hui mauvais usage de cette épée !.. Mais vous êtes Français, gentilhomme et envoyé par Jacques de Bourbon, cela me suffit, reprenez-la... que les lois réciproques de l'hospitalité, votre salut aujourd'hui, ne soient plus méconnues par vous, et puisse l'avenir vous mériter votre grâce !...

Elle lui rend son épée.

OLIVIER. Vous me donnez la vie, madame... oh ! ce n'est point un présent que vous me faites, car elle vous appartient toujours.

LE MAJORDOME. Votre altesse croit anéantir les périls en les affrontant de plus près...

JEANNE. Oui, c'est en allant au-devant que je crois les vaincre ; il n'y a jamais de triomphe dans la fuite... (*A Lorenzo qui revient.*) Ma galère m'attend?..

LORENZO. Oui, madame.

JEANNE, *à Lorenzo*. Comte, votre main. (*Au majordome.*) A Sorrente !

Elle sort; dès que sa suite a quitté la scène, Marino et Aniello paraissent par la droite.

SCENE VII.

MARINO, ANIELLO.

MARINO. Je tremblais que la reine ne me vît... je n'aurais pu lui expliquer ma présence... mais je frémis encore qu'elle n'ait découvert Francesca... tout serait perdu... Entrons vite, et amenez-la.

Il entre dans la cabane avec Aniello.

SCENE VIII.

MARINO, ANIELLO, FRANCESCA.

MARINO. Francesca !... ah ! qu'elle est changée ! serait-il trop tard?.. (*Il la prend sur ses genoux.*) Cherchons à ranimer la raison et la vie chez cette infortunée !.. Francesca, me reconnaissez-vous?.. (*silence de Francesca*) c'est moi, Marino, votre ami..... Morte à toutes les impressions !.. Francesca !.. rien ne la frappe... pas même son nom !.. rien qui puisse lui faire retrouver ses souvenirs..... l'esprit semble éteint en elle..... Si j'interrogeais son cœur?.... Francesca, vous rappelez-vous Lorenzo?

FRANCESCA, *se ranimant*. Lorenzo !

MARINO. Ah ! il y a encore dans ce cœur une flamme où sa raison peut se rallumer... si je pouvais... oui, par cette fenêtre, on distingue Lorenzo aux pieds de la reine, sur la galère... Mon Dieu ! que le coup ne soit pas trop terrible.... mais le temps presse... il le faut... Francesca ! Francesca, regardez.

Il amène Francesca devant la fenêtre et lui montre Lorenzo et la reine qui passent au fond sur la galère.

FRANCESCA, *regarde machinalement, puis elle pousse un cri*. Ah ! Lorenzo ! c'est lui... (*Cherchant à son doigt un anneau.*) Il n'y est plus !.. Lorenzo ! ah ! je suis perdue !..

Elle pleure.

MARINO. Pauvre enfant ! Oh ! mon Dieu ! je te remercie, l'infortunée a retrouvé la raison.

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre des appartemens particuliers de la reine.

SCENE PREMIERE.

JEANNE, *assise*, LORENZO, *entrant.*

LORENZO. Vous venez de me faire mander, madame, et je me rends à vos ordres.

JEANNE. Asseyez-vous, Lorenzo.

LORENZO. Je vous écoute.

JEANNE. Hier, dans l'île de Capri, vous avez laissé échapper au milieu de notre entretien une parole qui est restée là sur mon cœur comme un souvenir pénible; vous m'avez dit : Votre bienveillance me traite cent fois mieux que je ne le mérite; mais enfin, une femme obscure eût fait peut-être plus encore pour moi que la reine.... Je ne ferai point de réponse pour le moment à cette accusation; mais ce matin, j'ai fait en secret composer, par un jurisconsulte célèbre, un manifeste qu'il a écrit sous mon inspiration, et sur lequel je désirerais votre avis, avant de le faire distribuer au peuple.

LORENZO. Quel bonheur ce serait pour moi si cet avis pouvait vous être utile!

JEANNE. Voici cet écrit.

LORENZO, *lisant.* « Napolitains, on » m'impose, comme l'accomplissement » d'un devoir, le soin de choisir un » époux. Mais je ne crois pas qu'il con- » vienne plus à vos intérêts qu'à la dignité » de ma couronne d'aller chercher, pour » gouverner Naples, un prince étranger » qui changerait le pouvoir de patrie. Ne » vaudrait-il pas mieux un vaillant gentil- » homme choisi dans le sein de la nation, » et qui se serait fait remarquer par sa va- » leur?.. » (*Il lit à voix basse.*) Se peut-il! moi! roi de Naples! moi, votre époux! Vous auriez pu former ce projet, madame?

JEANNE. Et maintenant, répondez? Une femme obscure aurait-elle fait pour vous plus que je fais en ce moment. J'ai longtemps hésité, il est vrai; j'ai craint la jalousie de la noblesse, les préventions du peuple; mais la publicité d'une préférence que mon cœur n'a pas su cacher soumet votre présence auprès de moi à tous les dangers, à toutes les amertumes d'une royauté, sans que vous en ayez pour me protéger les droits et le pouvoir. Vous voyez bien, Lorenzo, qu'au milieu de tant d'ennemis déclarés ou d'amis perfides, au moment de graves événemens peut-être, il me faut revêtir du pouvoir un conseiller sûr, un défenseur vaillant, à qui je puisse confier ma sûreté, et n'est-ce pas, Lorenzo, que je ne pouvais pas mieux choisir?

LORENZO. Vous n'en pouviez choisir un plus dévoué... mais je ne suis pas digne de tant d'honneur.

JEANNE. Ecoutez-moi, Lorenzo, je vais ce soir à la cathédrale; j'y fais célébrer un service; c'est le second anniversaire de la mort de mon frère Ladislas. Toute la noblesse, tous les dignitaires, tout le peuple, m'y attendent. Après cette cérémonie où ma présence serait un devoir sacré, quand même votre intérêt ne m'y appellerait pas, je parlerai dans la cathédrale même à l'archevêque, et l'instruirai de mon dessein; il dépend de moi par son ambition, et l'église napolitaine bénira notre union en dépit de Rome. Je rentre pour me préparer à la cérémonie; vous m'accompagnerez, et, en attendant, relisez cette proclamation qui doit nous gagner le peuple, et lui promet nos bienfaits; puis vous monterez à cheval, et ferez le trajet auprès de ma litière, afin que je vous sente là, toujours... L'heure me presse; adieu, Lorenzo; je vous quitte, mais non pour long-temps.

LORENZO. Ah! vous êtes un ange! Au revoir donc!

JEANNE. Au revoir, sire.

Elle lui sourit, lui donne la main et sort

SCENE II.

LORENZO, *puis* MATTEO.

LORENZO. N'est-ce point un rêve? Moi, roi avec elle! elle l'a dit, elle

le fait annoncer au peuple par cet écrit! Mais puis-je accepter ce bienfait suprême? en suis-je digne ?.. La beauté et le noble cœur de Jeanne m'ont touché jusqu'au fond de l'ame et m'ont enivré malgré moi. Mais je n'ose prendre devant l'autel l'engagement de la rendre heureuse toute ma vie; je craindrais d'y manquer, et ce serait infâme!..D'ailleurs, le choix de la reine, en tombant sur moi, donnerait sans doute le signal de sa perte. Oh! oui, je ne puis accepter cette alliance royale; ce serait peut-être trahison envers Jeanne... et puis, je ne sais... il me semble que mon infidélité envers Francesca morte est cent fois plus coupable si je la vends à une couronne...

* MATTEO, *entrant*. Êtes-vous là, monseigneur ?

LORENZO. Que me veux-tu, Matteo? et quel pouvoir a pu te faire ainsi pénétrer dans les appartemens de la reine?

MATTEO, *à part*. Il ne sait pas que les confidens ont souvent leurs entrées avant les favoris auprès d'une reine qui a une passion en tête.

LORENZO, *bas*. Je soupçonne cet homme d'être plus attaché à ce qu'il croit mon intérêt qu'à moi-même... Serait-il un espion de la reine? (*Haut.*) Que me veux-tu?

MATTEO. Je vous apportais une nouvelle. Je vous avais bien dit de vous défier de ce faux chevalier français arrêté dans l'île de Capri, et à qui la reine a fait grâce.

LORENZO. Eh bien?

MATTEO. Il se dit Olivier de Rieux, envoyé par Jacques de Bourbon; il ne l'est pas plus que moi. Quelqu'un qui arrive de France a vu le véritable Olivier de Rieux mourir au fond d'un château de Bourgogne; ainsi ce ne peut être qu'un de vos ennemis qui s'est glissé pour vous perdre auprès de la reine.

LORENZO. Et qui te le prouve?

MATTEO. Son coup d'essai à la cour n'a-t-il pas été d'attaquer le chevalier Costanzo, qui vous était si dévoué? C'est que vous avez tant d'envieux acharnés!... et dans ce moment, au reste, ils se réjouissent tous.

LORENZO. Et pourquoi ?

MATTEO. Ils disent qu'à la veille d'une guerre avec l'Aragon et avec l'église, au milieu de tant de complots formés contre vos jours, vous serez effrayé vous-même des dangers de votre position, et que vous y renoncerez.

LORENZO. Quoi! ils disent...

MATTEO. Et que vous abandonnerez la reine à tous les malheurs que vous avez attirés sur elle.

LORENZO. C'est pourtant ce que j'allais faire!.. Oh! c'était impossible... je pourrais refuser les honneurs, mais non les dangers du pouvoir.

MATTEO. Mais vous y resterez malgré tout. D'abord j'ai toujours cru à votre élévation; un astrologue me l'avait prédite, un astrologue infaillible.

LORENZO. Et je pourrais abandonner Jeanne en péril!... ne pas saisir l'occasion de mettre le pied sur la tête de ces envieux qui bourdonnent à mes oreilles... Oh! non, non... Moi, simple officier, je traiterai ou je combattrai bientôt d'égal à égal avec tous les rois, avec l'empereur, avec le saint-père. Je mettrai ma main dans toutes les mains souveraines, au dessus de cette foule de têtes jalouses et rebelles. Je paraîtrai au palais, dans les cathédrales, sur les places publiques, avec le sceptre et la couronne et le manteau d'or. Je suis trop avancé pour reculer... Je régnerai pour servir, pour défendre Jeanne II, ma souveraine. En ce moment, c'est par obéissance que je dois commander; mon premier devoir de sujet, c'est d'être roi

MATTEO. Être roi! que dit-il?... être roi, lui! se peut-il? l'astrologue ne m'avait pas dit pourtant qu'il s'élèverait jusque là... Ah! bah! il a pu se tromper.

LORENZO. Laisse-moi, Matteo, il faut que je relise attentivement cet écrit.

Il s'assied en lisant la proclamation.

MATTEO. J'obéis, j'obéis.... et c'est à un roi... quel bonheur!

Il sort; au même instant une porte masquée s'ouvre dans le mur à droite, et le chancelier paraît.

SCENE III.

LORENZO, MARINO.

MARINO. Il est seul. Francesca n'a pu supporter encore le trajet; mais n'importe, je l'attends, et je puis toujours parler à Lorenzo.

LORENZO, *à part*. Le chancelier... Cachons-lui cet écrit. (*Haut.*) Ce n'est pas moi sans doute que vous cherchez ici?

MARINO. C'était vous-même, comte.

LORENZO. Votre haine a donc quelque occasion de se satisfaire en ma présence?

MARINO. N'y a-t-il que la haine qui puisse m'attirer auprès de vous?

LORENZO. Mais vous ne dissimulez à personne cette haine que vous me portez, pas même à moi.

* Matteo, Lorenzo.

MARINO. Elle n'agit point, du moins. par surprise. J'estime en vous, comte Lorenzo, l'officier que distingue une rare valeur; mais j'ai vu avec peine, je l'avoue, que la faveur de la reine, méritée peut-être par vos faits d'armes, devînt, en vous choisissant, le sujet de tant de troubles dans le royaume.

LORENZO. Du moins votre conscience ne peut vous reprocher d'avoir contribué à mon élévation; depuis huit jours que je suis nommé camerlingue du palais, par la reine, je n'ai pu être reconnu en cette qualité, faute du titre que vous avez toujours refusé de sceller.

MARINO. Ce refus était si peu le résultat d'une haine personnelle, que je n'ai pas cru devoir y persister, voici ce titre qui vous manquait.

Il lui présente le papier, Lorenzo s'incline pour le prendre, puis il recule avec épouvante en voyant l'anneau au doigt du chancelier.

LORENZO. Grand Dieu! cet anneau à votre doigt. .. D'où vous vient-il? de qui le tenez-vous?

MARINO. Cet anneau, est-ce que vous le reconnaissez?

LORENZO. Permettez-moi de le considérer; si je ne me trompe, il doit y avoir un secret.

Il laisse tomber le papier qu'il tenait à la main et se saisit avidement de l'anneau, sur lequel toute son attention s'arrête; Marino ramasse le papier et le parcourt rapidement.

MARINO Qu'ai-je vu! O malheureuse Jeanne *!

LORENZO, *pâle, agité, d'une voix convulsive et entrecoupée.* Oui, cet anneau, c'est bien le sien... D'où vous vient-il?... Parlez!

MARINO. Tenez, vous laissez tomber un papier.

LORENZO. Qu'importe! qu'importe! répondez-moi.... cet anneau?...

MARINO, *à part.* Ah! il l'aime toujours... Naples est sauvé.

LORENZO. Mais répondez donc!

MARINO. Cet anneau, il me vient... (*Apercevant la reine.*) Dieu! la reine.... Il me vient d'Astolfo, frère de Fabrizio Malacarne. J'ignore qui l'avait donné à ce dernier.

LORENZO. Cette pauvre Francesca! elle l'avait peut-être remis à quelqu'un avant de mourir... Ah! donnez-moi cet anneau, seigneur chancelier.

MARINO, *le reprenant.* Je ne le puis encore; mais voici la reine.

*Marino, Lorenzo

SCENE IV.

MARINO, LORENZO, JEANNE, *tout en blanc, et revêtue de la couronne. Sa toilette rappelle celle de Francesca au premier acte.*

JEANNE. Encore ici, comte, et vous n'êtes pas prêt à partir... mais il fait nuit pourtant... Quoi! le temps qui m'a suffi pour ma parure, vous ne l'avez pas mieux employé? Qu'avez-vous donc? Pourquoi ce trouble?

LORENZO. Ce n'est rien, madame; j'obéis. (*Au chancelier.*) Nous nous reverrons.

Il sort.

JEANNE. Qu'a-t-il murmuré à vos oreilles?... des paroles de haine?

MARINO. Non, madame, il n'y a plus de haine entre lui et moi; je viens de lui remettre son titre de camerlingue, scellé par moi-même.

JEANNE. Ah! enfin, vous voilà réconciliés... Oh! quel beau jour ce serait pour moi, si je voyais mon plus vaillant défenseur et mon plus habile conseiller réunis tous deux pour mon bonheur!

MARINO. Pour votre bonheur!.... Non, madame, mais pour votre gloire et celle de l'état, ils seront d'accord bientôt, je l'espère.

SCENE V.

JEANNE, MARINO, LE MAJORDOME, SFORCE, SEIGNEURS.

LE MAJORDOME. Madame, le connétable et la cour.

JEANNE. Faites entrer. (*Ils entrent.*) Soyez le bienvenu, connétable.

MARINO, *à part.* Sforce, toujours ce traître!

JEANNE. Nous voilà tous rassemblés, messieurs.... l'heure de l'office est venue partons.

Tout le monde marche vers le fond. Olivier entre précipitamment.

SCENE VI.

MARINO, JEANNE, OLIVIER, SFORCE, SEIGNEURS *au fond.*

OLIVIER. Madame, madame, au nom du ciel, ne sortez pas.

JEANNE. Que voulez-vous dire?

OLIVIER. Au nom du ciel, ne sortez pas, il y va de vos jours.

JEANNE. Quel est ce danger, et quelles preuves avez-vous?

OLIVIER. Ah! malheureusement je n'ai pas encore de preuves à vous apporter... mais, madame, le péril qui menace vos jours est cent fois plus certain, sur un soupçon que celui qui menacerait tous les nôtres sur une preuve. J'ai moi-même entendu deux hommes dans une rue déserte de Naples concerter un complot contre vous. La reine sortira ce soir en litière découverte, disaient-ils; elle sera vêtue de blanc... il sera facile de la tuer avec une arquebusade. Je me suis approché pour mieux entendre, mais ils ont fui à ma vue, et m'ont échappé à travers cette ville où je suis étranger. Je viens de voir votre litière; elle est découverte; vous êtes vêtue de blanc... il fallait que ces hommes eussent des intelligences dans le palais pour avoir pu le savoir. Ce coup fatal peut être tiré sur votre passage, du milieu du peuple... ou par une fenêtre.... Au nom du ciel, madame, ne sortez pas.

MARINO. Oh! non; la reine ne sortira pas; le salut de l'état réside en elle, et elle n'a pas le droit de le compromettre.

JEANNE. Je regrette d'augmenter ici des inquiétudes peut-être moins fondées qu'on ne pense; mais il faut que j'aille ce soir à la cathédrale, et j'irai. (*A part.*) Et qui préviendrait sans cela l'archevêque? que dirait toute ma cour, tout mon peuple, qui attendent ma présence? Que dirait dans son tombeau mon frère qui attend mes prières?

MARINO. Quoi! madame, vous présenterez ainsi votre tête royale aux coups d'un assassin!

JEANNE. Oui, car là où une tête royale et un assassin se rencontrent, ce n'est pas la première qui recule... Et devant qui aurions-nous donc le pas, si ce n'est devant eux?

MARINO. Ah! madame, que votre généreuse illusion ne vous perde pas! Il y a des crimes qui ne s'épouvantent devant aucune religion, comme devant aucune majesté. Ne hasardez pas des jours adorés.... rien ne vous engage à cette démarche, à laquelle un roi même ne serait pas en droit de s'exposer.... mais une reine... une femme surtout...

JEANNE. Je ne crois pas à ce danger, et d'ailleurs, existât-il, mon sexe même m'ordonne de ne point reculer devant cette occasion du seul courage qui me soit permis... Nous ne pouvons combattre le danger, nous autres femmes, sachons donc l'affronter du moins... Là où un roi frappe, une reine tombe... Plus de bonheur pour eux, plus de gloire pour nous.

SFORCE. Je pense comme Votre Altesse qu'une reine ne doit jamais reculer.

MARINO. Vous avez raison, si derrière elle il y a des traîtres. (*A part.*) Sforce est du complot.

SFORCE, *regardant Marino.* Tu me paieras cher ton soupçon.

OLIVIER. Madame, si vous sortez, je ne vous demande qu'une chose... laissez-moi monter dans votre litière et occuper votre place accoutumée. . c'est un honneur insigne, je l'avoue... mais c'est pour aujourd'hui seulement que je deviens ambitieux.

JEANNE. Je vous remercie, capitaine, mais ce que vous demandez est impossible... (*A part.*) Lorenzo en serait peut-être jaloux... (*Haut.*) Les devoirs de la royauté exigent que je sorte... pour la dernière fois laissez-moi passer.

MARINO. Non, madame, vous ne passerez pas!

JEANNE. Marino!...

MARINO, *l'amenant sur le devant de la scène.* Vous ne passerez pas... Jeanne, je ne vous parlerai plus ici de la patrie, dont le nom est toujours dans ma bouche.... je ne vous parlerai plus de ce peuple, dont je vous rappelle éternellement les droits... je ne vous parlerai que de vous et de moi... qui ai changé de patrie sur vos pas, qui vous ai suivie de mon amour à Rome, en Allemagne, à Naples, partout, avant que vous fussiez reine, sans prévoir que vous pussiez jamais le devenir... Jeanne, Jeanne, je sens qu'au moment où vous allez vous exposer aux coups d'un assassin mon cœur est cent fois plus effrayé que s'il voyait ce royaume entier prêt à périr... Oh! qu'est-ce que cela me fait l'état maintenant?.. Jeanne, ayez pitié des larmes d'un vieillard... je le vois, cette sortie-là a pour but secret l'intérêt de Lorenzo... n'est-ce pas?.. eh bien! nous irons ensemble demain; je le servirai, s'il le faut, lui qui vous perd!..demain je l'aimerai...mais aujourd'hui, Jeanne, mon enfant...ma fille... grâce... grâce pour nous deux... N'est-ce pas, Jeanne, que vous ne sortirez pas?..

JEANNE. Pauvre Marino... comme il m'aime!.. Mon bon père... ah! que je suis touchée!... Mais, voyez-vous, il faut que j'aille ce soir à la cathédrale... vous le savez, c'est un service des morts... c'est un anniversaire sacré.

MARINO. Eh bien! je ne vous demande plus qu'une chose... que votre litière soit couverte, et mettez des vêtemens sombres qui ne vous signalent pas dans l'ombre aux coups des assassins!

JEANNE. Allons, je vous l'accorde... c'est bien triste pourtant... vous voulez me

sauver et vous me faites porter mon deuil d'avance... mais il faut bien faire quelque chose pour ceux qui vous aiment, et dites que je ne vous sacrifie pas tout!.... (*Au connétable.*) Allez, connétable, et prévenez qu'on m'attende.

Sforce sort. Entre un secrétaire de la chancellerie, qui remet un billet à Marino.

MARINO. Grand Dieu!.. Francesca...

JEANNE. Qu'avez-vous?

MARINO. Ce n'est rien... une affaire pressée, pour la chancellerie... Je vous quitte... j'ai votre promesse, madame, et j'y compte.

JEANNE. Comme vous pouvez compter sur mon amitié... Je vais revêtir une autre parure.

MARINO, *à part.* A bientôt, Jeanne, à bientôt... Merci, je sors tranquille.

Il sort.

SCENE VII.

JEANNE, OLIVIER, *puis* LORENZO.

JEANNE. Je suis reconnaissante, capitaine, de votre dévouement pour moi.... quelle récompense en voulez-vous?

OLIVIER. Le droit d'exercer pour ce jour de péril, les fonctions de capitaine de vos hommes d'armes, inoccupées en ce moment, et l'honneur de protéger la droite de votre litière.

JEANNE. Mais c'est au comte Lorenzo qu'est réservé le privilége que vous demandez.

LORENZO, *en entrant, a part.* Tout ce cortége magnifique que je viens de voir, demain ce sera donc le mien...mais, malgré moi... ce que m'a montré Marino... ce souvenir me trouble...* (*A Jeanne.*) Eh bien! votre majesté n'ordonne pas le départ?

JEANNE. Ce départ est différé... il faut d'abord, par mesure de prudence, que je change de robe... le blanc est trop périlleux aujourd'hui.

LORENZO. C'est dommage, madame, car jamais je ne vous avais vue aussi belle!... (*A part.*) Où donc ai-je admiré une parure semblable...

JEANNE. Vous trouvez?

LORENZO. Oui, je ne puis dire quel charme vous prête cette toilette à la fois simple et riche... ah! vous n'en devriez jamais porter d'autre.

* Lorenzo, Jeanne, Olivier

JEANNE. Vraiment!... (*A part.*) Jamais il n'a paru aussi ravi à ma vue...

LORENZO. Eh! quelle raison pourrait donc vous faire quitter cette parure?

JEANNE. Oh! rien... des chimères... des suppositions insensées, et, décidément, je la garde. (*A part.*) Au fait, ils ne me tueront pas plus avec une parure qui me sied bien qu'avec une autre.

OLIVIER. Ce qu'avaient obtenu les larmes d'un vieillard, au nom de tout un peuple, un mot de flatterie de Lorenzo suffit pour l'empêcher... (*A Jeanne.*) Mais, madame...

JEANNE. Plus bas...

OLIVIER. Vous oubliez ce que vous avez promis au chancelier... songez au péril qui vous attend, aux balles que ce point de mire va attirer sur votre litière...

JEANNE. Des périls!.. en effet... vous avez raison... il y aura danger auprès de moi ce soir. (*Haut.*) Lorenzo, je ne veux pas que vous m'accompagniez.... restez ici, Lorenzo, et j'exige même plus, donnez-moi parole de ne pas sortir du palais jusqu'à mon retour.

LORENZO. Mais pour quelle cause?

JEANNE. Plus tard vous saurez tout... Ce que je demande, me le refuserez-vous?

LORENZO. Que puis-je vous refuser, madame?...

JEANNE, *à Olivier.* Capitaine, je vous accorde ce que vous m'avez demandé, vous marcherez à droite de ma litière. (*A haute voix.*) Que nul ne puisse entrer dans le palais... Adieu, Lorenzo... (*bas*) je vais vous faire roi.

Elle sort.

SCENE VIII.

LORENZO, MARINO.

Demi-nuit.

LORENZO. Je ne sais... une sombre inquiétude...la vue de cet objet dans les mains du chancelier... Oh! après tout, que prouverait cela?... que Francesca s'était dessaisie de cet anneau avant de mourir.... c'est pour moi une douleur, mais non un remords de plus!..

MARINO, *reparaissant à la porte secrète.* Vous vous trompez, seigneur Lorenzo, Francesca ne s'est point dessaisie vivante de cet anneau... on l'a arraché à son cadavre!..

LORENZO. Grand Dieu! elle aurait été retrouvée?..

MARINO. Mais je conçois vos soupçons! qui a pu ainsi sacrifier à une infidélité un gage d'amour si précieux peut croire que celle qu'il a aimée en est capable aussi.... Qui peut trahir peut calomnier!.. Honte et opprobre!.. Un jeune homme et une jeune fille ont échangé ensemble deux anneaux... fiançailles secrètes et sacrées, qui devaient les rendre éternellement unis sur la terre et dans le ciel! La femme a expiré fidèle, l'homme a survécu coupable... le vivant a perdu l'anneau, la morte l'avait gardé!..

LORENZO. Francesca!.. retirée des eaux, je pourrai contempler ses restes, la revoir encore une fois!

MARINO. Et pourquoi la reverriez-vous? de quel droit voulez-vous reparaître devant elle, vous, infidèle et ambitieux?... Pourquoi la réveiller?.. elle est si heureuse! elle s'est endormie en se croyant aimée... ne troublez pas son dernier repos! Oh! ne profanez pas de vos regards celle qui est morte pour vous avoir trop chéri, car, si ses dépouilles mortelles sont inanimées, l'ame survit.... et qui survit peut souffrir!..

LORENZO. N'importe!.. ces restes inanimés, défigurés, méconnaissables, je veux les revoir... Il restera bien à ce cadavre des genoux pour que je les embrasse..... une main que je pourrai couvrir de mes larmes.

MARINO. Vous voulez revoir Francesca!.. eh bien! vous la reverrez!..... oui, elle viendra vous demander compte de vos sermens... elle va reparaître pour vous punir... Vous appelez Francesca, c'est son spectre que vous évoquez.

LORENZO. Spectre ou cadavre, qu'elle reparaisse!... elle!... elle!... ce qui en reste!... quelque chose d'elle!... Je veux voir quelque chose d'elle..... je ne sais quelle espérance insensée, impossible, la vue de cet anneau, l'influence de vos regards, où je lis un prodige, a fait naître en mon cœur malgré moi... mais il me faut Francesca.

MARINO. Et vous aurez le courage de subir cette apparition terrible, qui vient du monde des morts dans celui des vivans?...

LORENZO. Oui, dût-elle me ramener avec elle du monde des vivans dans celui des morts...

MARINO, *entr'ouvrant la porte secrète.* Regardez!..

LORENZO. Dieu tout-puissant! Francesca!..

Il tombe à genoux; Francesca paraît sur le seuil; Marino disparaît par la porte secrète.

SCENE IX.

FRANCESCA, LORENZO.

LORENZO, *répétant immobile.* Francesca!

FRANCESCA. Non, ce n'est pas Francesca!... Francesca était une jeune fille qu'on aimait, une jeune fille qui est morte avec la confiance d'une tendresse partagée. Cette mort, c'était encore du bonheur. Ce n'est pas plus Francesca qui est ici que ce n'est Lorenzo.

LORENZO. Francesca!... c'est sa voix, c'est elle!.. Francesca, ta main... que je sente ta main... que je sois sûr que tu vis!...

FRANCESCA. Ma main dans la vôtre!... oh! non pas, seigneur comte, oh! non; vous dérogeriez maintenant!

LORENZO. Toi, Francesca, vivante!.... toi, comme autrefois! se peut-il?.. par quel miracle?... dis-moi donc?... Mais tu m'aimes toujours... Oh! grâce pour mon crime!.. réponds-moi... mais pas de colère... pitié... Francesca... prends pitié de moi, dis-moi que tu ne vas pas disparaître, car je dois être insensé... Oh! frappe-moi, punis-moi, écrase-moi... tu en as le droit, je le sais... mais ôte-moi le remords de t'avoir tuée!... que je meure, s'il le faut, mais que tu vives!...

FRANCESCA. Oui, je vis... mon malheur est trop certain... Avant de vous connaître, Lorenzo, mon cœur ne vivait pas, mais il était tranquille; il a fallu que le sort vous présentât à moi pour le faire aimer et souffrir... Quand, abattue par tant de tortures, découragée par tant d'obstacles, égarée par tant de désespoirs, j'allai chercher dans la mort un asile... mon ame ne vivait plus... il a fallu qu'on me rappelât à la lumière... mais, brisée par tant de secousses, j'étais devenue insensible à tout, j'étais folle, ma raison ne vivait plus... il a fallu que l'on déchirât ce voile qui couvrait mon intelligence et lui dérobait un enfer... il a fallu que, frappée par le coup terrible de votre perfidie, je revinsse à toutes les douleurs de l'existence et de la raison.

LORENZO. Oh! oui, oui, tu as le droit de m'accuser, je suis bien coupable... oui, tu m'avais donné dans la tombe un noble rendez-vous, auquel l'honneur ne me permettait pas de manquer... tu y as été fidèle, toi! j'ai déserté lâchement. Oh! je ne prétends pas m'excuser! mais que veux-tu?.. j'ai cherché la mort des combats, elle m'a toujours fui! Oui, on a dû te dire, puisque tu sais tout, avec quelle rage j'avais poursuivi cette mort; avec la même rage elle m'a évité.

Je voulais tomber, on m'éleva ; je voulais un cercueil, et je n'arrivai qu'à un trône... et la vie impitoyable m'a repris, sans respecter ma douleur ; mon sang a recommencé à circuler, mes forces sont revenues, qui ont demandé un aliment... ma tête s'est rallumée, qui demandait des espérances à consumer... Oh! cependant jamais une femme ordinaire ne m'eût rendu aussi coupable ; mais une reine... Il m'a semblé que c'était une autre passion, qui n'était pas une perfidie si grande envers la nôtre... Je n'ai pas cru que ce fût un autre amour, cette trahison devant une couronne, cette infidélité sous le dais. Je n'ai pas été séduit par Jeanne II, j'ai été ébloui par elle... oh! je n'en suis pas moins un lâche, un infâme... mais elle ne t'a jamais remplacée, vois-tu?.. Je ne l'ai jamais aimée, elle, si bonne, si dévouée, si noble, si confiante, elle, envers qui je suis aussi traître qu'envers toi !.... Te dirai-je plus? à travers ma reconnaissance de ses bienfaits, qui me confondaient, il y avait pour elle en mon cœur plus que de l'indifférence; il y avait quelquefois de la haine... Oui, je la haïssais de m'avoir fait manquer à mes sermens, de m'avoir rendu coupable à mes propres yeux d'un semblant d'amour dont elle n'a pas encore cependant tous les droits... Oui, celle qu'entoure l'idolâtrie de tout un peuple, je l'ai quelquefois outragée, je l'ai punie en ton nom de mes fautes, j'ai arraché à ses yeux des larmes qui n'étaient pas encore essuyées quand elle montait sur son trône... Ah! crois-moi, Francesca, tu peux pardonner, car tu as été vengée aussi cruellement d'elle que tu te venges de moi !

FRANCESCA. Oh ! je ne vous accuse pas! je sais bien que, nous autres femmes, nous ne possédons qu'une part bien faible de vos passions. Nous, un amour nous fait vivre ou nous tue ; vous, un amour vous distrait un moment, et vous l'oubliez. Je ne vous en veux pas, Lorenzo; continuez votre route glorieuse, suivez votre noble carrière... Francesca est toujours morte pour vous, puisque Francesca est un obstacle à votre grandeur.

LORENZO. Francesca morte encore pour moi! maintenant, dis-tu?... Nous séparer encore... oh! non pas! non pas!.. Francesca, il y a un écrit adressé aux Napolitains par la reine, et qui leur annonçait un roi... Eh bien! c'était moi qu'il leur annonçait..... Oui, un jour encore, et j'étais l'époux d'une reine... un jour encore, et j'étais roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Eh bien! demain, je suis sans un titre, sans un grade, fugitif, proscrit sans doute, mais demain je me serai échappé avec toi pour te consacrer ma vie... Il est vrai, je t'ai trahie hier pour une royauté, mais demain je déserterai une royauté pour toi ... je suis tombé bien bas à tes yeux, mais je me relèverai; et, si grand qu'ait été mon crime, ma réparation du moins peut l'égaler.

FRANCESCA. Oh! ce sacrifice est trop grand, Lorenzo... Car, fuir pour moi la reine, c'est perdre plus que la couronne, c'est exposer votre tête! Non je ne puis accepter, voyez-vous? Quand même nous devrions échapper à tout ce qui nous menace... nous ne serions pas heureux... vous devez l'aimer..... cette femme, elle est belle.... elle est reine.... elle flatte votre amour-propre, enchante vos regards, séduit votre cœur... Oh! vous auriez peut-être des regrets, peut-être vous regretteriez votre royauté, moi ma démence! Oh! alors, voyez vous, j'en mourrais.... Non, Lorenzo, non, ce que vous voulez ne se peut pas.

LORENZO. Cela ne se peut pas, dis-tu? Quoi! je t'aurais revue pour te perdre? tu me serais revenue inutilement... oh! c'est cela qui est impossible! Non, Francesca, tu ne peux plus te soustraire à moi ; je t'ai reprise comme tu m'as repris, moi ton bien, moi qui me lèverais du tombeau à ta voix, qui déserterais le ciel pour me jeter sur tes pas en enfer... Tu m'appartiens par mon désespoir, par mes larmes par mon crime même : Dieu n'a pas fait un miracle pour que tu le rendisses inutile; il a fait battre ton cœur glacé... c'était pour notre amour... il t'a fait revivre... c'était pour moi.

FRANCESCA. Lorenzo !

LORENZO. Ecoute : nous allons fuir ensemble... Non, non, on nous verrait, je te perdrais inutilement avec moi. Pars d'abord. Tu sais, près de Pouzzole, la chaumière de ta nourrice, qui te pleure en ce moment, cette chaumière qui nous a réunis déjà en des temps plus heureux. Pars à l'instant, cette nuit... tu m'y attendras.... demain j'irai t'y rejoindre, nous fuirons, et bientôt nous serons unis devant quelque autel que ce soit, je te le jure.

Bruit au dehors.

FRANCESCA. Mais écoute...

LORENZO. C'est trop tard! on vient... tu n'as plus le temps de me donner un conseil... mais de prononcer un arrêt...

MARINO, *reparaissant à la porte secrète.* Francesca, venez, venez.... Il ne faut pas qu'on vous voie ici.

LORENZO. Tu le vois, il faut nous séparer...Eh bien! me condamnes-tu à mort?

MARINO. Mais venez vite, les portes du palais se rouvrent, la reine revient...

LORENZO. Eh bien ?..

FRANCESCA. Je pars à l'instant, je t'attendrai...

Elle disparaît.

LORENZO. Ah! enfin!.. Comment tromper la reine et Matteo?

SCENE X.

OLIVIER, ALTAVILLA, LORENZO, ARCHERS, GENTILSHOMMES.

OLIVIER, *le bras en écharpe.* Oui, messieurs, un misérable a osé faire feu sur la litière royale... La reine n'est pas blessée!

LORENZO, *à part.* Que dit-il ?.... on a attaqué Jeanne! et, au lieu de la défendre, je la trahissais...

ALTAVILLA. Mais vous-même, seigneur Olivier ?..

OLIVIER. Oh! ce n'est rien; du bonheur pour tous : la balle qui a frappé mon bras était destinée au cœur de la reine... vous voyez qu'il est heureux que je sois blessé.

ALTAVILLA. Et l'assassin est arrêté ?....

OLIVIER. Pas encore! on va prendre des mesures extraordinaires pour la sûreté de la reine et du royaume, que ce crime, qui sans doute n'est pas isolé, semble menacer maintenant....L'exécution de ces mesures est confiée au grand connétable Sforce. Le voici, il vous en apprendra davantage.

SCENE XI.

LES MÊMES, SFORCE, *suivi d'officiers au fond.*

SFORCE. Oui, tel est l'ordre que la reine vient de me donner. Comme il importe de saisir et de punir promptement tous les auteurs et les complices de la conspiration qui vient d'être découverte, sans qu'aucun puisse s'échapper, toutes les portes de Naples seront fermées, et nul, quel qu'il soit, ne pourra sortir de Naples que par un ordre de la reine, scellé du grand sceau de l'état. Quiconque braverait cet édit serait puni de mort... L'arrêt serait irrévocable si le coupable exerçait des fonctions qui rendissent sa présence nécessaire à Naples en ce moment de crise. Qu'avant une demi-heure, cet ordre soit notifié à tous les gardiens des portes de la ville. L'exécution n'en admet aucune exception, comme l'infraction n'en rencontrerait aucune grâce.

Il distribue des ordres aux officiers qui le suivent; ceux-ci se dispersent

LORENZO. Avant une demi-heure, Francesca aura eu le temps de fuir; mais moi, comment ferai-je ?

SFORCE *, *à part, regardant Lorenzo.* Que vient-on de me dire ? que la reine voulait faire régner le favori ! il faut qu'il tombe auparavant, lui et Marino.

LE MAJORDOME, *annonçant.* La reine !

Tout le monde se tourne vers la porte, excepté Lorenzo.

LORENZO. La reine !... malheureux !... que vais-je faire à présent ?

* Sforce, Olivier, Altavilla, Lorenzo.

ACTE CINQUIÈME.

Une salle du palais. Sur les murs, une suite de grands portraits. A gauche, une table. Plus loin, un prie-Dieu.

SCENE PREMIERE.

JEANNE, *seule, assise à une table couverte de papiers.*

C'est donc aujourd'hui... oui, tout-à-l'heure je vais donner à Naples un roi, un maître à ma vie... mon Dieu !.. que mon effroi dans ce moment ne me présage pas un repentir... je ne survivrais pas à la perte d'une affection qui me coûte tant de sacrifices..... (*Se tournant vers les portraits.*) Et vous, mes ancêtres, toi surtout, mon frère Ladislas, verrez-vous sans colère cet officier de fortune siéger triomphalement dans votre palais?.. ah! songez que, si le courage heureux a le droit de régner, c'est surtout dans Naples, où des soldats ont jadis fondé un royaume... L'archevêque

me secondera... il ne me manque plus pour faire Lorenzo roi... que lui-même... mais je ne puis partir sans lui, et depuis hier soir je n'ai pu le revoir une minute.... c'est le soin de ma sûreté qui me l'enlève sans doute... il faut donc régner en attendant!.. Qu'est-ce que ceci?.. cette lettre n'est pas récente... ah! c'est la dernière de messire Jacques de Bourbon, datée d'un an... D'où vient que Marino l'a remise aujourd'hui sous mes yeux ?.. ah ! c'est que je n'y ai pas répondu encore... depuis si long-temps, c'est avoir été peu courtoise!.. je dois adoucir envers lui mon refus par des marques de mon estime !.. (*Elle écrit quelques mots.*) Comment faire parvenir au prince... mais j'y pense, mon capitaine des gardes est un Français de sa suite... (*Elle sonne, un page paraît.*) Faites venir messire Olivier de Rieux... Oui, il se chargera de mon message, et en même temps je dois songer à récompenser personnellement ce brave capitaine.

SCENE II.

OLIVIER, JEANNE.

OLIVIER. Me voici, madame.

JEANNE. J'ai des torts à réparer envers vous et envers votre maître, capitaine!... commençons par vous. J'ai plus à faire à votre égard... je ne vous ai pas rendu grâces encore de votre vigilance, de votre zèle à découvrir un complot dont il n'a pas tenu à vous de m'épargner les périls... ce n'est qu'en me sauvant, au prix de votre sang, des suites de mon imprudence, que vous m'en avez punie!.. recevez ici le témoignage de ma reconnaissance, et permettez qu'elle ne soit pas stérile... la place de camerlingue du palais sera vacante bientôt..... le comte Lorenzo Alopo cessera de l'occuper... veuillez l'accepter avec le titre de comte.

OLIVIER. Mille grâces, madame... mais je refuse de prendre la place et les dépouilles du comte Lorenzo.

JEANNE. Et pourquoi ?

OLIVIER. J'aime mieux être capitaine des hommes d'armes... à la veille d'une guerre terrible que chaque instant rend plus inévitable... il y a meilleure chance pour continuer ma mission de dévouement que la soirée d'hier a commencée.

JEANNE. Qu'il en soit ainsi que vous le désirez... Il me fait peine cependant de songer que je ne puis vous récompenser des risques que vous avez bravés pour moi que par les nouveaux périls où je vous expose... Et maintenant parlons à votre maître, qui a demandé ma main ... sa recherche m'honore et me flatte, et, si l'estime seule eût pu me dicter mon choix, je n'aurais pas même hésité entre lui et les princes qui se sont présentés; mais devant vous, Olivier, qui avez conquis à jamais toute ma confiance, devant vous, déjà mon vieil ami, je puis parler à cœur ouvert... la voix de mon peuple m'accuse d'une préférence aveugle pour un jeune gentilhomme, dont la valeur téméraire ne la justifie peut-être pas entièrement... La voix de mon peuple a tort et raison à la fois... cette préférence existe, je ne puis le nier; mais elle est chaste et légitime.... je ne suis point la maîtresse de Lorenzo, mais aujourd'hui je serai sa femme.... il n'est point mon amant au moment où je vous parle, mais ce soir il sera roi.

OLIVIER. Que dites-vous?

JEANNE. La vérité !.. quoi qu'il arrive, quelque malheur que ce choix doive attirer sur ma tête, il est irrévocable. . le ciel, qui a fait rencontrer nos deux destinées, doit les réunir pour jamais... vous voyez que je ne puis laisser aucune espérance à votre maître, mais ma réponse ne peut l'affliger... Jacques de Bourbon ne peut avoir d'amour pour moi... nous ne nous connaissons pas.

OLIVIER. Qu'en savez-vous, madame?.. et si, au contraire, cet homme, ce prince, que sa destinée réserve à toutes les souffrances... qui, jeune encore, a déjà subi deux captivités à l'étranger et dans sa patrie, s'il était à Naples, inconnu, déguisé depuis plus d'un mois, vous suivant à toute heure, en tout lieu, d'un œil jaloux et d'une pensée infatigable... s'il vous avait, avec attendrissement, vue, bonne et charitable, ôter un diamant de votre couronne pour le jeter dans le haillon du pauvre... s'il vous avait avec admiration vue noble et courageuse, braver tous les périls sans autre défense que votre magnanime confiance, et vous offrir désarmée aux assassins !.. noble exemple que vous croyiez suivi par eux... si enfin il était en proie à tous les tourmens d'une passion bien fatalement prédestinée, puisqu'elle ne veut pas être guérie et ne peut pas être partagée maintenant; car tout ce que le peuple disait si haut dans ses murmures, tout ce que vous annoncez en ce moment, son cœur en bouillonnait déjà plein de rage et de jalousie; si envieux, sombre, désespéré, il errait depuis long-temps sur vos pas, comme un exilé auprès de la patrie qu'il a perdue;

s'il avait souvent mis ses jours en jeu pour rencontrer un de ces regards dont il n'attend qu'un arrêt de mort ; si son amour, renonçant à ses droits sur vos affections, sur votre gloire, sur votre bonheur, s'était du moins uni avec vous dans vos périls et vos souffrances, cette part de votre vie dont vous n'avez pu lui refuser la moitié!.. ah! s'il en était ainsi, madame, mon maître ne serait-il pas digne de pitié, moins par ce que vous lui refusez encore que par tout ce que vous accordez à un autre!..

JEANNE. Que dites-vous? je ne comprends point... Oh! je ne puis croire aux événemens étranges que vous supposez... non, j'ai déjà assez à me reprocher vis-à-vis de votre maître, sans qu'il ait encore de nouvelles souffrances à m'attribuer... Quoi qu'il en soit, veuillez lui faire transmettre ce paquet cacheté... j'espère qu'il y trouvera des marques de mon estime qui pourront adoucir ce que mon refus a de cruel, mais ma destinée entière appartient au comte Lorenzo, et Jeanne II sera reine avec lui, ou, sans lui, elle tomberait seule ; car elle sent bien qu'elle ne peut plus se maintenir, faible femme, sur ce trône sous lequel s'agitent tant de factions et que tant de chocs ennemis vont ébranler..... Vous me direz si le comte Jacques est satisfait de ce que je lui offre, pour dédommagement d'une union qui ne lui eût point donné, peut-être, tout le bonheur qu'il mérite... (*Voyant Olivier qui ouvre la lettre.*) Que faites-vous?

OLIVIER. Le comte Jacques vous remercie, madame ; il trouve en cet écrit de nouveaux sujets d'estime pour vous, et de douleur pour lui!.. mais le comte Jacques était, il y a un instant, capitaine de vos hommes d'armes, c'est tout ce qu'il ambitionnait... car ses fonctions lui donnaient la place la plus voisine d'une mort glorieuse et douce, elle eût été pour vous!... Mais le comte Jacques, d'après ce que vous lui annoncez, déserte un poste où il ne serait plus que le serviteur d'un roi et non de la reine, le défenseur de qui n'en a pas besoin... il jette à vos pieds cette épée qu'une autre épée ne vous permettra pas de regretter sans doute.... seulement, il vous suit du regard, et, si jamais tout vous manquait, même cet autre appui, il reviendrait.... Dieu fasse en votre faveur que l'occasion de ce dernier devoir soit encore éloignée pour lui!...

Il jette son épée aux pieds de la reine.

SCENE III.

JEANNE, *seule.*

C'était lui!.. ce dévouement, c'était de l'amour!.. ce capitaine, c'était un prince!.. Oh! combien j'ai été ingrate!.. puisse Lorenzo, quelquefois si coupable pour moi, me rendre tout ce que je lui ai sacrifié en rejetant un si noble époux!.. On vient! Qui entre ainsi sans être annoncé?... ce doit être Lorenzo.... non.... c'est son écuyer Matteo.

SCENE IV.

JEANNE, MATTEO.

JEANNE. C'est vous, Matteo? vous venez sans doute de la part de votre maître?.. qu'avez-vous à me dire?

MATTEO. Non, madame, je ne viens point de sa part; au contraire, je viens malgré lui.... et il serait capable de me tuer s'il savait...

JEANNE. Comment!.... que veut dire cela?

MATTEO. Ah! madame, pardonnez-lui, je vous en prie.

JEANNE. Comment, lui pardonner?

MATTEO. Consentez à le recevoir... de grâce...

JEANNE. Mais qui l'empêche....

MATTEO. Mais c'est votre altesse même.

JEANNE. Moi?.. expliquez-vous.

MATTEO. Cette nuit, mon maître m'a fait lever... il m'a fait jurer de ne parler à personne, et surtout à vous, de ce qu'il allait me dire... j'ai juré sur le salut de mon ame... et cependant, je manque à mon serment... mais comme c'est dans son intérêt, j'espère que le ciel me le pardonnera.

JEANNE. Après, après!..

MATTEO. Il m'a dit : La reine, par une résolution inattendue, mais irrévocable, me retire sa faveur, me dégrade de toutes mes dignités... dans quelques jours, ma disgrâce sera publique, je ne veux pas en subir l'affront... je pars ce matin même... dispose tout pour ce voyage... je te donne rendez-vous ici à dix heures... nous partirons ensemble, et je t'en dirai davantage plus tard.

JEANNE. Dix heures!.. mais le moment est arrivé!

MATTEO. Ah! madame, votre colère

ne peut être que juste; mais vous lui permettrez bien de chercher à obtenir son pardon en le méritant.

JEANNE. Tout ce que j'entends... je ne sais si je rêve.

MATTEO. Mais il faut, madame, pardonnez-moi de vous le dire, que vous l'ayez bien cruellement traité; car vous ne savez pas quels sermens il m'a fait faire...

JEANNE. Mais tu ne sais pas qu'il se joue de moi, tu ne sais pas qu'il se joue de nous deux! mais je ne l'ai pas banni... mais je le comblais de faveurs... mais je voulais le faire roi... mais il ne peut partir, il n'en a pas le droit... Il est attaché ici par la reconnaissance, par ses devoirs, par ses sermens. Va, dis-lui que je veux le voir à l'instant!..mais entends-tu ce que je te dis, que ce départ est une trahison?.. qu'il y va de ta tête et de la sienne! mais va à l'instant, va donc!

Elle le fait sortir vivement.

SCENE V.

JEANNE, *seule*, *puis* LE MAJORDOME.

Mon Dieu! mon Dieu!... Tout ceci est étrange, inexplicable: il me fuit au moment d'être roi, il trompe son vieux serviteur, il me trompe, moi!... Oh! si quelque infidélité!.... j'étais dédaignée!... Si moi, la reine, je n'étais que la seconde de son cœur.... un pis-aller peut-être; si un tel outrage m'était réservé!.. oh! il faut à tout prix que je sache... que je connaisse... mais je ne puis m'en fier à Matteo, car Matteo est tout dévoué à son maître...Matteo m'abuse peut-être! la première... je dois confier mes intérêts à des mains plus sûres; (*Appelant.*) A moi, grand majordome, allez à l'appartement du comte Lorenzo, et amenez-le-moi à l'instant!...

LE MAJORDOME. Mais, madame, j'ai cru entendre dire que le comte Lorenzo venait de sortir.

JEANNE. Sortir!.... se peut-il!.... il est donc vrai!... Eh bien alors, faites courir sur ses traces; et vous, pénétrez chez lui, forcez toutes les serrures!... apportez-moi tout ce que vous y trouverez, papiers, lettres... tout ce qui peut servir de témoignage... Allez! allez!... (*Le majordome sort.*) Oui, il me paiera cher sa trahison, lui et sa complice!... mais sa complice... quelle est-elle? Lorenzo depuis six mois n'a pas quitté la cour, et depuis six mois pas une femme n'a attiré ses regards... je n'avais à combattre dans son cœur que le souvenir d'une femme morte!.. et ce souvenir n'a pu être assez fort aujourd'hui pour lutter contre l'espérance d'une royauté!... non, il ne me fait pas même l'honneur de me préférer une rivale... il me fuit, parce qu'il ne m'aime pas!... parce qu'il est las de jouer avec moi un rôle qui lui pèse, parce qu'il trouve que le titre de roi ne le récompense pas assez de me consacrer sa vie!... et c'est pour lui, malheureuse, que j'ai sacrifié tout!... que j'ai dédaigné tant de princes et de rois!.. Pour lui, j'ai continué les scandales de Jeanne Ire; pour lui j'ai donné ma passion aveugle en spectacle à l'univers!..... pour lui j'ai foulé aux pied, ma dignité de reine et de femme, pour être trahie aussi publiquement que je l'ai préféré! (*Regardant les portraits.*) Oh! pardonnez-moi, mes ancêtres, mes nobles prédécesseurs, Guiscard, Robert le Sage, vous tous qui êtes morts de père en fils pour le salut de la patrie et l'illustration du royaume! qui êtes tous encore là, immobiles dans ce palais comme à votre poste d'honneur! toi surtout, Ladislas, mon frère! royal et vaillant soldat, pardonne-moi! je faisais monter cet aventurier sur ton trône, à côté de ta sœur! j'ai follement jeté sur les pas d'un parvenu toute cette gloire dont tu avais entouré notre royauté commune; oui, tu l'as vu, abandonnée à ce fatal penchant, j'ai méconnu ma mission de dévouement et de martyre. J'ai pour cet ingrat dégradé ma noblesse, opprimé le peuple, mis l'état en danger; je me suis attiré le mépris des hommes, l'indignation de l'église, la colère de Dieu... Ladislas, mon frère, pardonne-moi!..Non, tu te lèves, je le vois, tu me repousses du regard!... tu me dégrades du geste!... Grâce!... grâce!... je suis ta sœur... Mais non, ta sœur était une reine..... et cette femme qui est là, ce rebut de Lorenzo infidèle, ce jouet d'un favori qui l'a trahie, n'est plus de même race que toi. Entre princes de sang royal on ne se reconnaît pas au visage, mais à la couronne, et tu ne peux plus retrouver sur mon front celle que je prostituais au front d'un misérable!

SCENE VI.

JEANNE, LE MAJORDOME.

LE MAJORDOME. Madame, le comte Lorenzo était parti; on court sur ses traces.

JEANNE. Et vous n'avez rien trouvé chez lui?...

LE MAJORDOME. Nous avons visité son appartement, et enfin nous avons découvert ces lettres dans une cassette que nous avons brisée.

JEANNE. Des lettres... Enfin elles vont me révéler l'infâme qui était sa complice, sa maîtresse, sans doute. Grand Dieu!... ces lettres, ce sont les miennes, et ces hommes les ont vues. Honte et opprobre!...

LE MAJORDOME, *lui remettant une autre lettre.* Madame!... enfin une preuve décisive!... on vient d'arrêter un paysan qui portait un message au comte Lorenzo, et qui, ignorant sans doute sa fuite prématurée, rôdait autour du palais pour accomplir sa mission... Voici l'écrit qu'il portait.

JEANNE. Donnez... donnez... (*Lisant.*)
« Cher Lorenzo, quelque précieux que
» soient les momens... il est un devoir
» que tu dois accomplir, puisque je n'ai
» pu le faire; un devoir dont l'oubli nous
» maudirait, si j'en crois mes pressenti-
» mens... Entre dans le cimetière qui est
» aux portes de la ville, et fais une prière
» sur la tombe de mon oncle Fabrizio, qui
» est mort de la douleur de ma perte après
» l'avoir causée; cette œuvre pieuse nous
» méritera sans doute le bonheur qu'es-
» père avec toi celle qui t'attend.
» FRANCESCA. »

Francesca!... se peut-il! est-ce un rêve?... N'est-ce pas assez des vivans pour me trahir? faut-il que les perfidies sortent pour moi de la tombe! Mais elles y rentreront, je le jure. Oui, j'ai paru imiter les fautes de Jeanne Ire, j'imiterai ses crimes, puisqu'on m'y force... Oui, ce palais fut le témoin de bien des meurtres, dont il se souvient encore... Terribles confidences qu'il a gardées, et dont il fait pour moi des inspirations aujourd'hui. C'est ici que fut étranglé André de Hongrie avec le lacet que sa femme avait tissu elle-même. C'est ici que fut ordonnée la mort de Jeanne Ire, qui avait tué André de Hongrie. C'est ici que fut égorgé Charles de Duras, qui avait assassiné Jeanne Ire. De tant de formidables exécutions, il est resté dans ces murailles comme une odeur de sang! Dieu m'assiste!... je crois qu'elle me porte à la tête aujourd'hui!

Le majordome entre.

LE MAJORDOME. Madame! je vous annonce avec douleur que le comte Lorenzo est sorti de la ville par la porte de Pouzzole.

JEANNE. C'est impossible; d'après l'édit proclamé, ni lui ni aucun autre ne pouvaient sortir qu'avec un ordre scellé du grand sceau de l'état.

LE MAJORDOME. Il était accompagné d'un inconnu qui portait un de ces ordres dans toutes les règles. L'officier qui commandait à la porte de Pouzzole a dû le reconnaître pour valable.

JEANNE. Misérable Lorenzo! il a profité de l'accès facile qu'il avait dans le palais pour se servir frauduleusement des sceaux de l'état. Ah! ce dernier crime anéantit à jamais sa grâce. Mais on peut le poursuivre, le retrouver encore. A moi!... à moi!... à moi!... le chancelier... le connétable... le conseil d'état... Majordome, que tous mes dignitaires se rassemblent... Il y a trahison dans Naples, il faut qu'il y ait châtiment.

SCENE VII.

LE CONNÉTABLE, JEANNE, ALTAVILLA, *membres du conseil d'état au fond.*

JEANNE. Messieurs... messieurs... venez, oui... venez me faire raison d'un infâme, du comte Lorenzo, qui m'a trahie...

SFORCE. Qui vous a trahie? madame, quel est son crime?...

JEANNE. Quel est son crime!... Eh quoi!... il est défendu, sous peine de mort, de sortir de la ville dans l'état de trouble où elle se trouve; ce qui serait infraction coupable à la loi dans un particulier devient infâme perfidie dans un dignitaire que ses fonctions rendaient responsable de ma sûreté et de celle de l'état... et le comte Lorenzo, chargé de mes bienfaits, accablé d'honneurs, attaché ici par tous ses devoirs, par tous ses sermens, déserte en secret et traîtreusement son poste, sans une raison, sans une excuse, sans un prétexte... Et vous me demandez quel est son crime!... oui, on me demande quel est son crime!

SFORCE. Ah! si telle est la base de votre accusation, madame, oui, le comte Lorenzo est coupable; mais il ne l'est pas seul, à ce qu'il paraît... il a un complice que j'ignore... si par hasard ce complice, qui a favorisé et accompagné la fuite du comte, était dignitaire ou officier comme lui, il ne mériterait pas plus de grâce.

JEANNE. Oh! non! non!.. quand je voudrais pardonner, mon fidèle chancelier s'y opposerait, Marino, implacable contre toutes les trahisons d'état, mais pas si implacable que moi aujourd'hui.

SFORCE. Quelle sera la prison du comte Lorenzo ?

JEANNE. Qu'est-il besoin de prison quand le crime est avéré? pas de geôlier, un bourreau...

SFORCE. Et quels seront ses juges?

JEANNE. Pas de juges, un prêtre!

SFORCE. Il faut pourtant qu'il soit jugé ; voulez-vous que le conseil d'état se charge de ce soin pénible ?...

JEANNE. Le conseil d'état, soit... C'est dans son sein qu'il y a le plus de haine contre lui.

SFORCE. Lui et son complice s'il en a un...

JEANNE. Lui et son complice s'il en a un... Il croit, quand je fais tomber la tête de Lorenzo, que j'irai regarder à une autre.

SFORCE, *s'approchant de Jeanne.* Un mot, madame. Le droit de grâce vous reste toujours, et notre arrêt serait sans force peut-être devant les prières du condamné.

JEANNE. Je puis vous rassurer, écoutez... Je m'engage ici solennellement à renoncer à mon droit de grâce si Lorenzo et son complice sont condamnés par votre tribunal.

SFORCE, *s'avançant vers le prie-Dieu, à gauche.* Jurez-vous sur les devoirs et la foi royale, sur le salut de votre ame, que vous ne ferez aucune grâce, que vous ne ferez point évader le coupable ,et que vous n'apporterez au cours de la justice, si terrible qu'elle soit, aucun retardement.

JEANNE, *la main sur la Bible.* Je jure sur mes devoirs et ma foi royale et sur le salut de mon ame, que moi, reine de Naples, je ne ferai aucune grâce au comte Lorenzo et à ses complices, quels qu'ils soient, après l'arrêt du tribunal; je jure que je ne les ferai point évader, et, pour plus de sûreté, pour vous prouver qu'il n'y aura ni rémission ni retard, que l'échafaud soit dressé à l'instant même, dans la cour du palais, et que l'exécution suive la sentence.

SFORCE, *au majordome.* Vous entendez ce qu'ordonne la reine, obéissez!... (*Un condottiere entre et parle bas à Sforze. A part.*) Ah! enfin on ne m'avait pas trompé, et ma haine me guidait bien. (*Haut.*) Madame, votre vengeance ne se fera pas attendre, le comte Lorenzo et son complice, qui avaient échappé à la vigilance de vos hommes d'armes, n'ont pu tromper celle de mes fidèles condottieri; on les a arrêtés sur la route de Pouzzole, on les ramène.

JEANNE. Déjà ! (*Rouvrant la lettre de Francesca.*) Mais il m'avait trompée si indignement! qu'il en soit comme il est dit, le châtiment est juste.

SFORCE. Voici le comte Lorenzo et son complice.

SCENE VIII.

SFORCE, MARINO, JEANNE, LORENZO, *et* ALTAVILLA, *au fond.*

JEANNE. Grand Dieu ! Marino.

SFORCE, *à part.* Pour moi deux obstacles de moins, un concurrent et un ennemi frappés d'un seul coup.

JEANNE. Quoi ! vous, Marino ! mais c'est impossible, vous n'êtes pas complice de Lorenzo?

MARINO. Je suis son complice ; moi seul ai signé et fait valoir l'ordre qui lui ouvrait les portes de la ville.

JEANNE. Non ! cela ne se peut; vous, mon vieil ami, mon plus fidèle serviteur, vous n'avez pas violé si odieusement la loi

MARINO. Il y a de ces circonstances extrêmes où la violation de la loi est le salut de l'état. Il y avait dans Naples un favori..... un favori! c'est le fléau d'un peuple, et j'ai dû l'éloigner à tout prix. J'espérais qu'il échapperait par la fuite et que j'expierais seul notre faute commune ; mais, puisqu'il est repris, il faut que nos têtes tombent ensemble!... rien ne peut nous sauver. Mais je meurs content, j'entraîne dans ma tombe tous les dangers de l'état.

JEANNE. Non!... non!... Marino!..... vous ne pouvez être accusé, condamné, vous!... Il n'y a ni juge ni bourreaux pour un vieux et noble serviteur comme vous!...

MARINO. Il y a des juges et des bourreaux pour tout dignitaire qui a trahi ses devoirs, et j'ai trahi les miens. Madame, il n'y a plus de foi publique, il n'y a plus de confiance possible au peuple dans sa reine, il n'y a plus un jour de règne assuré pour vous, si vous violez outrageusement vos sermens sacrés et terribles. Je suis encore chancelier, et, avant de quitter les sceaux de l'état, je demande, au nom de la loi, à sceller l'arrêt de mort du comte Lorenzo et de son complice!..

JEANNE. Mon Dieu !..... mon Dieu !..... me condamneriez-vous à un parricide !

MARINO. N'espérez donc pas me sauver madame; mais voulez-vous faire davantage pour moi?... voulez-vous me donner plus que la vie?... Faites choix d'un défenseur qui vous protége contre Sforce, Sforce l'ambitieux, Sforce le traître.

SFORCE. Marino!..

MARINO. Oh! je n'ai pas peur de toi, Sforce, tu n'es que mon juge!... Où donc aurai-je le droit de parler haut, sinon le pied sur l'échafaud!...

JEANNE. Ah! tant de douleur!... ma tête s'égare!

MARINO. Eh! bien, messeigneurs du conseil d'état, vous êtes nos juges; qui vous empêche de nous interroger?

JEANNE, *à part.* Oh! ils n'oseront peut-être condamner!... Messeigneurs, vous pouvez juger les deux accusés, d'abord le chancelier. Je veux interroger le comte Lorenzo. Mais soyez tranquilles, l'un ne vous sera pas plus soustrait que l'autre!

MARINO, *en sortant.* Mon Dieu!... veillez sur elle!... (*A Sforce.*) Maintenant vous pouvez répondre à mes accusations par un arrêt!

SFORCE, *le suivant.* Mon règne commence d'aujourd'hui.

Sforce, Altavilla et les conseillers sortent, avec les hommes d'armes qui emmènent Marino.

SCENE IX.

JEANNE, LORENZO; *puis* FRANCESCA.

Moment de silence.

JEANNE, *à part.* Pas un mot!... j'ai voulu savoir si quelque souvenir de mes bienfaits, si quelques remords battaient pour moi dans son cœur!.. rien.. le silence!.. l'indifférence! (*Haut.*) Me direz-vous, comte Lorenzo, pourquoi vous avez voulu vous soustraire à mes bienfaits, et m'abandonner aussi cruellement, moi qui cependant vous dévouais ma vie, moi qui mettais sur votre tête aventurière la couronne de tant de rois? J'avais droit à plus d'égards, du moins, convenez-en.

LORENZO. Je ne nie point mon crime, et je suis prêt à l'expier.

JEANNE. Quel en était le but?...

LORENZO. Je ne puis le dire.

JEANNE. Vous n'avez plus rien dans le cœur de tout ce que vous juriez y ressentir pour moi?

LORENZO. J'ai le sentiment de ma faute, et j'en attends le châtiment!...

JEANNE. Oh mon Dieu!... et malgré moi encore j'hésite à le frapper... et j'ai peur de le punir, lui qui a craint si peu de m'offenser!... Oh! s'il voulait demander sa grâce!... mais non, il est toujours immobile et insensible! Ingrat!... il aimerait mieux sa mort que mon pardon.

Bruit au dehors.

FRANCESCA. J'entrerai... j'entrerai... je veux parler à la reine!...

LORENZO. Quelle voix!... Francesca!...

JEANNE, *avec force.* Francesca?... Ah! qu'elle entre... Francesca! c'était la folle de Capri.... Ah! elle, m'a payé de m'a pitié pour elle comme Lorenzo de mes bienfaits.

FRANCESCA. Grâce!... pour le comte!... moi seule suis coupable de sa fuite!..... Grâce!.. pour le comte!... (*Apercevant Lorenzo.*) Lorenzo!... ah! c'est lui!...

LORENZO. Que viens-tu faire ici, malheureuse?...

FRANCESCA. T'épargner la mort!

LORENZO. Dis la partager. Ah! non!... non, madame, ce serait pourtant trop horrible. N'est-ce pas, reine, que vous ne la frapperez pas?...

JEANNE. Ah! enfin!... comte Lorenzo, je vous vois tremblant et suppliant à mes pieds; vous retrouvez des larmes devant celle que vous avez trahie, pour sauver celle que vous aimez; mais vous ne la sauverez pas!

LORENZO. Elle aussi!...

FRANCESCA.* Mais moi seule l'ai entraîné dans ce crime, madame!... grâce pour lui. Ah! inexorable!... inexorable!... Lorenzo, nous sommes perdus

Elle se jette dans ses bras.

JEANNE. Oh! c'en est trop, j'aurais peut-être pardonné, si cet amour insolent ne fût venu outrager mes regards; mais maintenant plus de grâce pour vous. Je sais qu'en vous frappant je frappe aussi mon vieux chancelier, que je commets un parricide; mais j'aime mieux ma vengeance que mon salut. Qu'on mène le comte Lorenzo au tribunal. Cette femme, qu'on s'en assure et qu'on attende mes ordres. (*On emmène Francesca et Lorenzo.*) Allez! allez!... oui ingrats, oui, vous mourrez tous deux!

SCENE X.

LE COMTE DE LA MARCHE, JEANNE.

LE COMTE. Non, madame, ils ne mourront pas!

JEANNE. Comte!...

LE COMTE. Ils ne peuvent mourir, madame; je vous avais dit que je revien-

* Lorenzo, Francesca, Jeanne.

drais aux heures de la mauvaise fortune, lorsque tout appui vous manquerait. Je ne croyais pas que cette époque fatale dût aussitôt arriver pour vous! Prêt à partir pour la France, je reparais en ce moment pour vous soustraire au plus grand danger qui vous ait jamais menacée... au crime... Reine, je sais tout, vous ne pouvez vous souiller d'un triple assassinat; il faut faire grâce!

JEANNE. Je ne le puis, j'ai fait un serment sacré.

LE COMTE. Le serment d'un forfait ne peut l'être.

JEANNE. Me parjurer serait toujours un crime.

LE COMTE. Le parjure ne peut être un crime là où il est le repentir.

JEANNE. Mais je n'ai donc pas droit de me venger de Lorenzo que j'aimais tant et qui m'a trahie?

LE COMTE. Croyez-vous qu'en le punissant, vous vous consolerez? Ah! madame, plus ceux que nous aimons nous font de mal, et plus, en le leur rendant, nous le partageons... plus nous souffrons des coups que nous avons portés... Et à qui donc appartient la clémence, sinon à l'amour?... Croyez-moi, quand le cœur qui faisait vivre le nôtre nous trahit, la seule consolation qui reste, c'est encore de lui faire grâce. Reine, il ne se peut pas que vous trempiez vos mains généreuses dans un sang innocent ou précieux. Non, non, vous ne livrerez pas ainsi votre couronne à Sforce, votre peuple à l'anarchie, votre ame aux remords!

JEANNE. Ah! il dit vrai; ce serait affreux la vengeance, je le sens; et maintenant, quand j'ai fait la blessure, je tremble devant le sang qui en va couler... Oh! Dieu a été bien cruel de me prendre au mot de ma colère... On sort du conseil, je crois, la sentence est portée.

LE COMTE. Non, non.... rien encore.... Courage, madame... songez à l'avenir.

JEANNE. L'avenir!.. moi sur qui pèsent tant de douleurs et de honte.

LE COMTE. Tant de honte? et où est donc votre crime, à présent? Vous vous êtes approchée d'un être malheureux; vous avez voulu essuyer ses larmes; sa douleur vous a touchée; cette passion plaintive gagna votre cœur; vous vous êtes laissé séduire à la souffrance.... N'était-ce pas là une noble excuse du généreux abandon de votre ame... aimant et vous croyant aimée, vous avez résisté chastement à ce penchant; vous avez voulu faire un obscur gentilhomme roi, plutôt que de devenir sa maîtresse; trahie par lui, enfin, vous allez lui faire grâce, et rendre le bienfait pour l'infidélité, la clémence pour la trahison... Qu'y a-t-il donc de si honteux là-dedans?.. Non, non, vous pouvez lever la tête encore, Jeanne II! On vous accuse, mais votre conscience n'écoute point les autres, et tôt ou tard elle sera écoutée de tous. Entre la douleur et le crime, vous avez pris le meilleur rôle, celui de souffrir noblement. Vous le continuerez. Prêt à repartir en France pour jamais, je veux que votre serment m'assure que je laisse à Naples une grande reine qui foulera aux pieds toutes les faiblesses du passé, et qui, désormais affranchie de généreuses et fatales illusions, va régner devant Dieu pour son peuple.

JEANNE. Ah! comte, votre estime rend la vie à mon ame, mais elle ne peut lui donner l'espérance.

OLIVIER. Adieu, madame, je pars.

JEANNE. Oh! non, non, ne sortez pas... il me semble que vous emportez avec vous mon dernier salut... Que résoudre, mon Dieu?.. Faites-moi oublier Lorenzo, mais laissez-moi le sauver du moins. Oh! c'est impossible... Il y a là mon serment... mon serment terrible, devant lequel mon repentir se briserait en vain... mon serment que j'ai fait plus fort que moi et que je ne puis violer... Comte, vous partez... mais si je l'ordonnais, resteriez-vous?

LE COMTE. Si vous l'ordonniez... ah! vous seriez bien impitoyable, madame. Imposer de vous voir sans cesse à qui n'est aimé de vous... Il n'importe. J'aurais donné ma vie ce matin pour vous sauver de l'attentat auquel vous étiez exposée. Ce danger est aussi grand maintenant, disposez de moi.

JEANNE. Le conseil revient... l'arrêt est rendu... Oh! ils n'auront pas osé condamner.

SCENE XI.

LE COMTE, SFORCE, JEANNE, CONSEIL D'ÉTAT *au fond*, *puis* MARINO LORENZO, FRANCESCA.

SFORCE. Madame, l'arrêt du conseil prononcé d'une voix unanime, est, pour les deux accusés, la mort!

JEANNE. La mort!

SFORCE. D'après l'ordre que vous avez donné vous-même, notre sentence est exécutoire à l'instant; tout est prêt pour le supplice dans la cour du palais, et les accusés vont y descendre.

JEANNE. Je ne ferai rien de contraire à mon serment, messieurs.

ALTAVILLA. Voici le comte Lorenzo, madame, qui passe avec son complice pour aller à la mort.

* JEANNE, *bas au majordome*. Amenez Francesca...(*A Lorenzo.*) Approchez, comte. Il n'y a que l'amour qui se venge, et j'aurais trop de regrets de m'être vengée de vous. (*A haute voix.*) Il est fait à notre chancelier pleine et entière grâce de sa peine, et celle du comte Lorenzo est commuée en un exil perpétuel.

SFORCE. Madame, vous ne pouvez ainsi violer votre serment. Dieu, qui vous l'a entendu faire, ne le permettra pas.

*Sforce, Altavilla derrière lui; Lorenzo, Francesca, au second plan; Jeanne, Marino, sur le devant.

ALTAVILLA *et* LE CONSEIL. Non, non!

JEANNE. Vous ne m'avez pas permis d'achever; messieurs, de quel droit interrompez-vous votre reine? Ce n'est point par moi que ces grâces sont accordées, elles le sont par un pouvoir plus fort que vous, connétable, plus fort que vous tous, plus fort que moi-même.

SFORCE. Par qui donc?

JEANNE. Par le roi!.. par Jacques de Bourbon, comte de la Marche, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, par Jacques de Bourbon, comte de la Marche, mon maître et mon époux. A genoux, à genoux tous, à genoux devant lui... A genoux, moi la première.

Elle s'agenouille ainsi que tout le monde. Olivier s'élance vers elle et la relève.

LA TOILE TOMBE.

L'auteur ne veut pas laisser imprimer ce drame sans rendre grâce aux artistes qui ont plaidé si éloquemment sa cause devant le public. Il ne sera, je pense, que l'écho de la salle entière en disant que Mlle Georges, si majestueuse et si royale dans les quatre premiers actes, ne s'est jamais montrée tragédienne plus poétique et plus terrible que dans les dernières scènes. A côté de cette grande actrice, MM. Mélingue, Alexandre, Surville, Roger et Mme Charles C., ont créé avec bonheur et talent les principaux rôles de l'ouvrage. Les artistes chargés de personnages moins importans méritent aussi les remercîmens de l'auteur pour avoir concouru à l'ensemble, et il les prie d'en recevoir l'expression.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, AU MARAIS.

ACTE IV, SCÈNE IX.

VAUTRIN,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

par M. de Balzac,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 14 MARS 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JACQUES COLLIN, dit VAUTRIN.	M. FRÉDÉRIC-LEMAITRE.
LE DUC DE MONTSOREL.	M. JEMMA.
LE MARQUIS ALBERT, son fils.	M. LAJARRIETTE.
RAOUL DE FRESCAS. .	M. REY.
CHARLES BLONDET, dit le CHEVALIER DE SAINT-CHARLES.	M. RAUCOURT.
FRANÇOIS CADET, dit PHILOSOPHE, cocher.	M. POTONNIER.
FIL-DE-SOIE, cuisinier.	M. FRÉDÉRIC.
BUTEUX, portier.	M. E. DUPUIS.
PHILIPPE BOULARD, dit LAFOURAILLE.	M. TOURNAN.
UN COMMISSAIRE. . . .	M. HÉRET.
JOSEPH BONNET, valet de chambre de la Duchesse de Montsorel. . . .	M. MOESSARD.
LA DUCHESSE DE MONTSOREL (LOUISE DE VAUDREY).	Mme FRÉDERIC-LEMAITRE.
Mlle DE VAUDREY, sa tante.	Mlle GEORGES cadette.
LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.	Mme CÉNAU.
INÈS DE CHRISTOVAL, Princesse d'Arjos.	Mlle FIGEAC.
FÉLICITÉ, femme de chambre de la Duchesse de Montsorel.	Mme KERSENT.

DOMESTIQUES, GENDARMES, AGENS, etc.

La scène se passe à Paris, en 1816, après le second retour des Bourbons.

ACTE PREMIER.

Un salon à l'hôtel de Montsorel.

SCENE PREMIERE.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez attendue, combien vous êtes bonne!

Mlle DE VAUDREY.

Qu'avez-vous, Louise? Depuis douze ans que nous pleurons ensemble, voici le premier moment où je vous vois joyeuse : et pour qui vous connaît, il y a de quoi trembler.

LA DUCHESSE.

Il faut que cette joie s'épanche, et vous, qui

avez épousé mes angoisses, pouvez seule comprendre le délire que me cause une lueur d'espérance.

Mlle DE VAUDREY.

Seriez-vous sur les traces de votre fils?

LA DUCHESSE.

Retrouvé!

Mlle DE VAUDREY.

Impossible! Et s'il n'existe plus, à quelle horrible torture vous êtes-vous condamnée?

LA DUCHESSE.

Un enfant mort a une tombe dans le cœur de sa mère; mais l'enfant qu'on nous a dérobé, il y existe, ma tante.

Mlle DE VAUDREY.

Si l'on vous entendait?

LA DUCHESSE.

Eh! que m'importe! je commence une nouvelle vie, et me sens pleine de force pour résister à la tyrannie de monsieur de Montsorel.

Mlle DE VAUDREY.

Après vingt-deux années de larmes, sur quel événement peut se fonder cette espérance?

LA DUCHESSE.

C'est plus qu'une espérance! Après la réception du roi, je suis allée chez l'ambassadeur d'Espagne, qui devait nous présenter l'une à l'autre, madame de Christoval et moi : j'ai vu, là, un jeune homme qui me ressemble, qui a ma voix! Comprenez-vous? Si je suis rentrée si tard, c'est que j'étais clouée dans ce salon, je n'en ai pu sortir que quand *il* est parti.

Mlle DE VAUDREY.

Et sur ce faible indice, vous vous exaltez ainsi!

LA DUCHESSE.

Pour une mère, une révélation n'est-elle pas le plus grand des témoignages? A son aspect, il m'a passé comme une flamme devant les yeux, ses regards ont ranimé ma vie, et je me suis sentie heureuse. Enfin, s'il n'était pas mon fils, ce serait une passion insensée!

Mlle DE VAUDREY.

Vous vous serez perdue!

LA DUCHESSE.

Oui, peut-être! On a dû nous observer : une force irrésistible m'entraînait, je ne voyais que lui, je voulais qu'il me parlât, et il m'a parlé, et j'ai su son âge : il a vingt-trois ans, l'âge de Fernand!

Mlle DE VAUDREY.

Mais le duc était là?

LA DUCHESSE.

Ai-je pu songer à mon mari? J'écoutais ce jeune homme, qui parlait à Inès. Je crois qu'ils s'aiment.

Mlle DE VAUDREY.

Inès, la prétendue de votre fils le marquis? Et pensez-vous que le duc n'ait pas été frappé de cet accueil fait à un rival de son fils?

LA DUCHESSE.

Vous avez raison, et j'aperçois maintenant à quels dangers Fernand est exposé. Mais je ne veux pas vous retenir davantage, je vous parlerais de lui jusqu'au jour. Vous le verrez. Je lui ai dit de venir à l'heure où monsieur de Montsorel va chez le roi, et nous le questionnerons sur son enfance.

Mlle DE VAUDREY.

Vous ne pourrez dormir, calmez-vous, de grâce. Et d'abord renvoyons Félicité, qui n'est pas accoutumée à veiller.

Elle sonne.

FÉLICITÉ, *entrant.*

Monsieur le duc rentre avec monsieur le marquis.

LA DUCHESSE.

Je vous ai déjà dit, Félicité, de ne jamais m'instruire de ce qui se passe chez monsieur. Allez.

Mlle DE VAUDREY.

Je n'ose vous enlever une illusion qui vous donne tant de bonheur; mais quand je mesure la hauteur à laquelle vous vous élevez, je crains une chute horrible : en tombant de trop haut, l'âme se brise aussi bien que le corps, et laissez-moi vous le dire, je tremble pour vous.

LA DUCHESSE.

Vous craignez mon désespoir, et moi, je crains ma joie.

Mlle DE VAUDREY, *regardant la Duchesse sortir.*

Si elle se trompe, elle peut devenir folle.

LA DUCHESSE, *revenant.*

Ma tante, Fernand se nomme Raoul de Frescas.

SCENE II.

Mlle DE VAUDREY, *seule.*

Elle ne voit pas qu'il faudrait un miracle pour qu'elle retrouvât son fils. Les mères croient toutes à des miracles. Veillons sur elle! Un regard, un mot la perdraient; car si elle avait raison, si Dieu lui rendait son fils, elle marcherait vers une catastrophe plus affreuse encore que la déception qu'elle s'est préparée. Pensera-t-elle à se contenir devant ses femmes?

SCENE III.

Mlle DE VAUDREY, FÉLICITÉ.

Mlle DE VAUDREY.

Déjà?

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse avait bien hâte de me renvoyer.

Mlle DE VAUDREY.

Ma nièce ne vous a pas donné d'ordres pour ce matin?

FÉLICITÉ.

Non, mademoiselle.

Mlle DE VAUDREY.

Il viendra pour moi, vers midi, un jeune homme nommé monsieur Raoul de Frescas: il demandera peut-être la duchesse; prévenez-en Joseph, il le conduira chez moi.

SCENE IV.

FÉLICITÉ, *seule.*

Un jeune homme pour elle? Non, non. Je me disais bien que la retraite de madame devait avoir un motif: elle est riche, elle est belle, le duc ne l'aime pas; voici la première fois qu'elle va dans le monde, un jeune homme vient le lendemain demander madame, et mademoiselle veut le recevoir? On se cache de moi : ni confidences, ni profits. Si c'est là l'avenir des femmes de chambre sous ce gouvernement-ci, ma foi, je ne vois pas ce que nous pourrons faire. (*Une porte latérale s'ouvre, on voit deux hommes, la porte se referme aussitôt.*) Au reste, nous verrons le jeune homme.

Elle sort.

SCENE V.

JOSEPH, VAUTRIN.

Vautrin paraît avec un surtout couleur de tan, garni de fourrures, dessous noir; il a la tenue d'un ministre diplomatique étranger en soirée.

JOSEPH.

Maudite fille! nous étions perdus.

VAUTRIN.

Tu étais perdu. Ah çà! mais tu tiens donc beaucoup à ne pas te reperdre, toi? Tu jouis donc de la paix du cœur, ici?

JOSEPH.

Ma foi, je trouve mon compte à être honnête.

VAUTRIN.

Et entends-tu bien l'honnêteté?

JOSEPH.

Mais ça et mes gages, je suis content.

VAUTRIN.

Je te vois venir, mon gaillard. Tu prends peu et souvent, tu amasses, et tu auras encore l'honnêteté de prêter à la petite semaine. Eh bien! tu ne saurais croire quel plaisir j'éprouve à voir une de mes vieilles connaissances arriver à une position honorable. Tu le peux, tu n'as que des défauts, et c'est la moitié de la vertu. Moi, j'ai eu des vices, et je les regrette... comme ça passe! Et maintenant plus rien! il ne me reste que les dangers et la lutte. Après tout, c'est la vie d'un Indien entouré d'ennemis, et je défends mes cheveux.

JOSEPH.

Et les miens?

VAUTRIN.

Les tiens?... Ah! c'est vrai. Quoi qu'il arrive ici, tu as la parole de Jacques Collin de n'être jamais compromis; mais tu m'obéiras en tout?

JOSEPH.

En tout?... Cependant...

VAUTRIN.

On connaît son code. S'il y a quelque méchante besogne, j'aurai mes fidèles, mes vieux. Es-tu depuis long-temps ici?

JOSEPH.

Madame la duchesse m'a pris pour valet de chambre en allant à Gand, et j'ai la confiance de ces dames.

VAUTRIN.

Ça me va! J'ai besoin de quelques notes sur les Montsorel. Que sais-tu?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN.

La confiance des grands ne va jamais plus loin. Qu'as-tu découvert?

JOSEPH.

Rien.

VAUTRIN, *à part.*

Il devient aussi par trop honnête homme. Peut-être croit-il ne rien savoir? Quand on cause pendant cinq minutes avec un homme, on en tire toujours quelque chose. (*Haut.*) Où sommes-nous ici?

JOSEPH.

Chez madame la duchesse, et voici ses appartemens; ceux de monsieur le duc sont ici au-dessous; la chambre de leur fils unique le marquis est au-dessus, et donne sur la cour.

VAUTRIN.

Je t'ai demandé les empreintes de toutes les serrures du cabinet de monsieur le duc, où sont-elles?

JOSEPH, *avec hésitation.*

Les voici.

VAUTRIN.

Toutes les fois que je voudrai venir ici, tu trouveras une croix faite à la craie sur la petite porte du jardin : tu iras l'examiner tous les soirs. On est vertueux ici, les gonds de cette porte sont bien rouillés; mais Louis XVIII ne peut pas être Louis XV! Adieu, mon garçon; je viendrai la nuit prochaine. (*A part.*) Il faut aller rejoindre mes gens à l'hôtel de Christoval.

JOSEPH, *à part.*

Depuis que ce diable d'homme m'a retrouvé, je suis dans des transes...

VAUTRIN, *revenant.*

Le duc ne vit donc pas avec sa femme?

JOSEPH.

Brouillés depuis vingt ans.

VAUTRIN.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Leur fils lui-même ne le sait pas.

VAUTRIN.

Et ton prédécesseur, pourquoi fut-il renvoyé?

JOSEPH.

Je ne sais, je ne l'ai pas connu. Ils n'ont monté leur maison que depuis le second retour du roi.

VAUTRIN.

Voici les avantages de la société nouvelle: il n'y a plus de liens entre les maîtres et les domestiques; plus d'attachement, par conséquent, plus

de trahisons possibles. (*A Joseph.*) Se dit-on des mots piquans à table?

JOSEPH.

Jamais rien devant les gens.

VAUTRIN.

Que pensez-vous d'eux, à l'office, entre vous?

JOSEPH.

La duchesse est une sainte.

VAUTRIN.

Pauvre femme! Et le duc?

JOSEPH.

Un égoïste.

VAUTRIN.

Oui, un homme d'état. (*A part.*) Il doit avoir des secrets, nous verrons dans son jeu. Tout grand seigneur a de petites passions par lesquelles on le mène; et si je le tiens une fois, il faudra bien que son fils... (*A Joseph.*) Que dit-on du mariage du marquis de Montsorel avec Inès de Christoval?

JOSEPH.

Pas un mot. La duchesse semble s'y intéresser fort peu.

VAUTRIN.

Elle n'a qu'un fils! Ceci n'est pas naturel.

JOSEPH.

Entre nous, je crois qu'elle n'aime pas son fils.

VAUTRIN.

Il a fallu t'arracher cette parole du gosier comme on tire le bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux! Il y a donc un secret dans cette maison? Une mère, une duchesse de Montsorel qui n'aime pas son fils, un fils unique! Quel est son confesseur?

JOSEPH.

Elle fait toutes ses dévotions en secret.

VAUTRIN.

Bien! je saurai tout: les secrets sont comme les jeunes filles, plus on les garde, mieux on les trouve. Je mettrai deux de mes drôles de planton à Saint-Thomas-d'Aquin: ils ne feront pas leur salut, mais... ils feront autre chose. Adieu.

SCENE VI.

JOSEPH, *seul.*

Voilà un vieil ami, c'est bien ce qu'il y a depis au monde... il me fera perdre ma place. Ah! si je n'avais pas peur d'être empoisonné comme un chien par Jacques Collin, qui le ferait, je dirais tout au duc; mais dans ce bas monde chacun son écot! je ne veux payer pour personne. Que le duc s'arrange avec Jacques, je vais me coucher. Du bruit! la duchesse se lève. Que veut-elle?... Tâchons d'écouter.

SCENE VII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *seule.*

Où cacher l'acte de naissance de mon fils?... (*Elle lit.*) «Valence... juillet 1793...» Ville de malheur pour moi! Fernand est bien né sept mois après mon mariage, par une de ces fatalités qui justifient d'infâmes accusations! Je vais prier ma tante de garder cet acte sur elle jusqu'à ce que je le dépose en lieu de sûreté. Chez moi, le duc ferait tout fouiller en mon absence, il dispose de la police à son gré. On n'a rien à refuser à un homme en faveur. Si Joseph me voyait à cette heure allant chez mademoiselle de Vaudrey, tout l'hôtel en causerait. Ah! seule au monde, seule contre tous, toujours prisonnière chez moi!

SCENE VIII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

LA DUCHESSE.

Il ne vous est donc pas plus possible qu'à moi de dormir?

Mlle DE VAUDREY.

Louise! mon enfant, si je reviens, c'est pour dissiper un rêve dont le réveil sera funeste. Je regarde comme un devoir de vous arracher à des pensées folles. Plus j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, plus vous avez excité ma compassion. Je dois vous dire une cruelle vérité: le duc a certainement jeté Fernand dans une situation si précaire, qu'il lui est impossible de se retrouver dans le monde où vous êtes. Le jeune homme que vous avez vu n'est point votre fils.

LA DUCHESSE.

Ah! vous ne connaissez pas Fernand! Moi, je le connais: en quelque lieu qu'il soit, sa vie agite ma vie. Je l'ai vu mille fois...

Mlle DE VAUDREY.

En rêve!

LA DUCHESSE.

Fernand a dans les veines le sang des Montsorel et des Vaudrey. La place qu'il aurait tenue de sa naissance, il a su la conquérir; partout où il se trouve, on la lui cède. S'il a commencé par être soldat, il est aujourd'hui colonel. Mon fils est fier, il est beau, on l'aime! Je suis sûre, moi, qu'il est aimé. Ne me dites pas non, ma tante, Fernand existe; autrement, le duc aurait manqué à sa foi de gentilhomme, et il met à un trop haut prix les vertus de sa race pour les démentir.

Mlle DE VAUDREY.

L'honneur et la vengeance du mari ne lui étaient-ils pas plus chers que la loyauté du gentilhomme?

LA DUCHESSE.

Ah! vous me glacez.

Mlle DE VAUDREY.

Louise, vous le savez, l'orgueil de leur race est héréditaire chez les Montsorel comme l'esprit chez les Mortemart.

LA DUCHESSE.

Je ne le sais que trop! Le doute sur la légitimité de son enfant l'a rendu fou.

Mlle DE VAUDREY.

Non. Le duc a le cœur ardent et la tête froide: en ce qui touche les sentimens par lesquels ils vivent, les hommes de cette trempe vont vite dans l'exécution de ce qu'ils ont conçu.

LA DUCHESSE.

Mais, ma tante, vous savez pourtant à quel prix il m'a vendu la vie de Fernand? ne l'ai-je pas assez chèrement payée pour n'avoir aucune crainte sur ses jours? Persister à soutenir que je n'étais pas coupable, c'était le vouer à une mort certaine: j'ai livré mon honneur pour sauver mon fils. Toutes les mères en eussent fait autant! Vous gardiez ici mes biens, j'étais seule en pays étranger, en proie à la faiblesse, à la fièvre, sans conseils, j'ai perdu la tête; car, depuis, je me suis dit qu'il n'aurait pas exécuté ses menaces. En faisant un pareil sacrifice, je savais que Fernand serait pauvre et abandonné, sans nom, dans un pays inconnu; mais je savais aussi qu'il vivrait, et qu'un jour je le retrouverais, dussé-je pour cela remuer le monde entier! J'étais si joyeuse en rentrant, que j'ai oublié de vous donner l'acte de naissance de Fernand, que l'ambassadrice d'Espagne m'a enfin obtenu: portez-le sur vous jusqu'à ce qu'il soit entre les mains de notre directeur.

Mlle DE VAUDREY.

Le duc doit savoir déjà les démarches que vous avez faites, et malheur à votre fils! Depuis son retour il s'est mis à travailler, il travaille encore.

LA DUCHESSE.

Si je secoue l'opprobre dont il a essayé de me couvrir, si je renonce à pleurer dans le silence, ne croyez pas que rien puisse me faire plier. Je ne suis plus en Espagne ni en Angleterre, livrée à un diplomate rusé comme un tigre, qui, pendant toute l'émigration, a guetté mes regards, mes gestes, mes paroles et mon silence, qui lisait ma pensée jusque dans les derniers replis de mon cœur; qui m'entourait de son invisible espionnage comme d'un réseau de fer; qui avait fait de chacun de mes domestiques un geôlier incorruptible, et qui me tenait prisonnière dans la plus horrible de toutes les prisons, une maison ouverte! Je suis en France, je vous ai retrouvée, j'ai ma charge à la cour, j'y puis parler: je saurai ce qu'est devenu le vicomte de Langeac, je prouverai que depuis le 10 août il ne nous a pas été possible de nous voir, je dirai au roi le crime commis par un père sur l'héritier de deux grandes maisons. Je suis femme, je suis duchesse de Montsorel, je suis mère! nous sommes riches, nous avons un vertueux prêtre pour conseil et le bon droit pour nous, et si j'ai demandé l'acte de naissance de mon fils...

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC.

Il est entré lentement pendant que la Duchesse prononçait les dernières paroles.

LE DUC.

C'est pour me le remettre, madame.

LA DUCHESSE.

Depuis quand, monsieur, entrez-vous chez moi sans vous faire annoncer et sans ma permission?

LE DUC.

Depuis que vous manquez à nos conventions. Madame, vous aviez juré de ne faire aucune démarche pour retrouver ce... votre fils... A cette condition seulement, j'ai promis de le laisser vivre.

LA DUCHESSE.

Et n'y a-t-il pas plus d'honneur à trahir un pareil serment qu'à tenir tous les autres?

LE DUC.

Nous sommes dès lors déliés tous deux de nos engagemens.

LA DUCHESSE.

Avez-vous respecté les vôtres jusqu'à ce jour?

LE DUC.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Vous l'entendez, ma tante, et vous témoignerez de ceci.

Mlle DE VAUDREY.

Mais, monsieur, n'avez-vous jamais pensé que Louise est innocente?

LE DUC.

Mademoiselle de Vaudrey, vous devez le croire, vous! Et que ne donnerais-je pas pour avoir cette opinion? Madame a eu vingt ans pour me prouver son innocence.

LA DUCHESSE.

Depuis vingt ans, vous frappez sur mon cœur, sans pitié, sans relâche. Vous n'étiez pas un juge, vous êtes un bourreau.

LE DUC.

Madame, si vous ne me remettez pas cet acte, votre Fernand aura tout à craindre. A peine rentrée en France, vous vous êtes procuré cette pièce, vous voulez vous en faire une arme contre moi. Vous voulez donner à votre fils un nom et une fortune qui ne lui appartiennent pas; vous voulez le faire entrer dans une famille où la race a été conservée pure jusqu'à moi par des femmes sans tache, une famille qui ne compte pas une mésalliance...

LA DUCHESSE.

Et que votre fils Albert continuera dignement.

LE DUC.

Imprudente! vous excitez de terribles souvenirs. Et ce dernier mot me dit assez que vous ne reculerez pas devant un scandale qui nous couvrira tous de honte. Irons-nous dérouler devant les tribunaux un passé qui ne me laisse pas sans re-

proche, mais où vous êtes infâme? (*Il se tourne vers Mlle de Vaudrey.*) Elle ne vous a sans doute pas tout dit, ma tante? Elle aimait le vicomte de Langeac, je le savais, je respectais cet amour, j'étais si jeune! Le vicomte vint à moi: sans espoir de fortune, le dernier des enfans de sa maison, il prétendit renoncer à Louise de Vaudrey pour elle-même. Confiant dans leur mutuelle noblesse, je l'accepte pure de ses mains. Ah! j'aurais donné ma vie pour lui, je l'ai prouvé. Le misérable fait, au 10 août, des prodiges de valeur qui le signalent à la rage du peuple; je le confie à l'un de ses gens, il est découvert, mis à l'Abbaye. Quand je le sais là, tout l'or destiné à notre fuite, je le donne à ce Boulard, que je décide à se mêler aux septembriseurs pour arracher le vicomte à la mort, je le sauve! (*A Mme de Montsorel.*) Et il a bien payé sa dette, n'est-ce pas, madame? Jeune, ivre d'amour, violent, je n'ai pas écrasé cet enfant! Vous me récompensez aujourd'hui de ma pitié comme votre amant m'a récompensé de ma confiance. Eh bien! voici les choses au point où elles en étaient, il y a vingt ans — moins la pitié. Et je vous dirai comme autrefois: Oubliez votre fils, il vivra.

MLLE DE VAUDREY.

Et ses souffrances pendant vingt ans, ne les comptez-vous pour rien?

LE DUC.

La grandeur du repentir accuse la grandeur de la faute.

LA DUCHESSE.

Ah! si vous prenez mes douleurs pour des remords, je vous crierai pour la seconde fois: Je suis innocente! Non, monsieur, Langeac n'a pas trahi votre confiance; il n'allait pas mourir seulement pour son roi, et depuis le jour fatal où il me fit ses adieux en renonçant à moi, je ne l'ai jamais revu.

LE DUC.

Vous avez acheté la vie de votre fils en me disant le contraire.

LA DUCHESSE.

Un marché conseillé par la terreur peut-il compter pour un aveu?

LE DUC.

Me donnez-vous cet acte de naissance?

LA DUCHESSE.

Je ne l'ai plus.

LE DUC.

Je ne réponds plus de votre fils, madame.

LA DUCHESSE.

Avez-vous bien pesé cette menace?

LE DUC.

Vous devez me connaître.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne me connaissez pas, vous! Vous ne répondez plus de mon fils? eh bien! prenez garde au vôtre. Albert me répond des jours de Fernand. Si vous surveillez mes démarches, je ferai surveiller les vôtres; si vous avez la police du royaume, moi, j'aurai mon adresse et le secours de Dieu! Si vous portez un coup à Fernand, craignez pour Albert. Blessure pour blessure! Allez!

LE DUC.

Vous êtes chez vous, madame, je me suis oublié. Daignez m'excuser, j'ai tort.

LA DUCHESSE.

Vous êtes plus gentilhomme que votre fils; quand il s'emporte, il ne s'excuse pas, lui!

LE DUC, *à part.*

Sa résignation jusqu'à ce jour était-elle de la ruse? Attendait-on le moment actuel? Oh! les femmes conseillées par des bigots font des chemins sous terre comme le feu des volcans; on ne s'en aperçoit que quand il éclate. Elle a mon secret, je ne tiens plus son enfant, je puis être vaincu.

Il sort.

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté* LE DUC.

MLLE DE VAUDREY.

Louise, vous aimez l'enfant que vous n'avez jamais vu, vous haïssez celui qui est sous vos yeux. Ah! vous me direz vos raisons de haine contre Albert, à moins que vous ne teniez plus à mon estime ni à ma tendresse.

LA DUCHESSE.

Pas un mot de plus à ce sujet.

MLLE DE VAUDREY.

Le calme de votre mari, quand vous manifestez votre aversion pour votre fils, est étrange.

LA DUCHESSE.

Il y est habitué.

MLLE DE VAUDREY.

Vous ne pouvez être mauvaise mère?

LA DUCHESSE.

Mauvaise mère? non. (*Elle réfléchit.*) Je ne puis me résoudre à perdre votre affection. (*Elle l'attire à elle.*) Albert n'est pas mon fils.

MLLE DE VAUDREY.

Un étranger a usurpé la place, le nom, le titre, les biens du véritable enfant?

LA DUCHESSE.

Étranger, non. C'est son fils. Après la fatale nuit où Fernand me fut enlevé, il y eut, entre le duc et moi une séparation éternelle. La femme était aussi cruellement outragée que la mère. Mais il me vendit encore ma tranquillité.

MLLE VAUDREY.

Je n'ose comprendre.

LA DUCHESSE.

Je me suis prêtée à donner comme de moi cet Albert, l'enfant d'une courtisane espagnole. Le duc voulait un héritier. A travers les secousses que la révolution française causait à l'Espagne, cette supercherie n'a jamais été soupçonnée. Et vous ne voulez pas que tout mon sang bouillonne

à la vue du fils de l'étrangère qui occupe la place de l'enfant légitime !

Mlle DE VAUDREY.

Voilà que j'embrasse vos espérances. Ah ! je voudrais que vous eussiez raison, et que ce jeune homme fût votre fils. Eh bien ! qu'avez-vous ?

LA DUCHESSE.

Mais il est perdu, je l'ai signalé à son père, qui va le... Oh ! mais, que faisons-nous donc là? Je veux savoir où il demeure, aller lui dire de ne pas venir demain matin ici.

Mlle DE VAUDREY.

Sortir à cette heure, Louise, êtes-vous folle ?

LA DUCHESSE.

Venez ! car il faut le sauver à tout prix.

Mlle DE VAUDREY.

Qu'allez-vous faire ?

LA DUCHESSE.

Aucune de nous deux ne pourra sortir demain sans être observée. Allons devancer le duc en achetant avant lui ma femme de chambre.

Mlle DE VAUDREY.

Ah ! Louise ! allez-vous employer de tels moyens ?

LA DUCHESSE.

Si Raoul est l'enfant désavoué par son père, l'enfant que je pleure depuis vingt-deux ans, on verra ce que peut une femme, une mère injustement accusée.

ACTE DEUXIEME.

Même décoration que dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, LE DUC.

Joseph achève de faire le salon.

JOSEPH, *à part.*

Couché si tard, levé si matin, et déjà chez madame : il y a quelque chose. Ce diable de Jacques aurait-il raison ?

LE DUC.

Joseph, je ne suis visible que pour une seule personne ; si elle se présente, vous l'introduirez ici. C'est un monsieur de Saint-Charles. Sachez si madame peut me recevoir. (*Joseph sort.*) Ce réveil d'une maternité que je croyais éteinte m'a surpris sans défense. Il faut que cette lutte encore secrète soit promptement étouffée. La résignation de Louise rendait notre vie supportable ; mais elle est odieuse avec de pareils débats. En pays étranger, je pouvais dominer ma femme, ici ma seule force est dans l'adresse et dans le concours du pouvoir. J'irai tout dire au roi, je soumettrai ma conduite à son jugement, et madame de Montsorel sera forcée de lui obéir. J'attendrai cependant encore. L'agent qu'on va m'envoyer pourra, s'il est habile, découvrir en peu de temps les raisons de cette révolte : je saurai si madame de Montsorel est seulement la dupe d'une ressemblance, ou si elle a revu son fils après me l'avoir soustrait et s'être joué de moi depuis douze ans. Je me suis emporté cette nuit. Si je reste tranquille, elle sera sans défiance et livrera ses secrets.

JOSEPH, *rentrant.*

Madame la duchesse n'a pas encore sonné.

LE DUC.

C'est bien.

SCENE II.

JOSEPH, LE DUC, FÉLICITÉ.

Le Duc examine par contenance ce qu'il y a sur la table et trouve une lettre dans un livre.

LE DUC.

« A mademoiselle Inès de Christoval. » (*Il se lève.*) Pourquoi ma femme a-t-elle caché une lettre si peu importante? Elle est sans doute écrite depuis notre querelle. Y serait-il question de ce Raoul ? Cette lettre ne doit pas aller à l'hôtel de Christoval.

FÉLICITÉ, *cherchant la lettre dans le livre.*

Où donc est la lettre de madame ? l'aurait-elle oubliée ?

LE DUC.

Ne cherchez-vous pas une lettre ?

FÉLICITÉ.

Ah ! — Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

N'est-ce pas celle-ci ?

FÉLICITÉ.

Précisément.

LE DUC.

Il est bien étonnant que vous sortiez au moment où madame doit avoir besoin de vous, elle va se lever.

FÉLICITÉ.

Madame la duchesse a Thérèse ; et d'ailleurs, je sors par son ordre.

LE DUC.

Oh ! c'est bien, vous n'avez pas de comptes à me rendre.

SCENE III.

LE DUC, JOSEPH, SAINT-CHARLES, FÉLICITÉ.

Joseph et Saint-Charles arrivent par la porte du fond en s'etudiant attentivement.

JOSEPH, *à part.*

Le regard de cet homme est bien malsain pour moi. (*Au Duc.*) Monsieur le chevalier de Saint-Charles.

Le Duc fait signe que Saint-Charles peut approcher et l'examine.

SAINT-CHARLES, *lui remet une lettre, à part.*

A-t-il eu connaissance de mes antécédens, ou veut-il seulement se servir de Saint-Charles?

LE DUC.

Mon cher..

SAINT-CHARLES, *à part.*

Je ne suis que Saint-Charles.

LE DUC.

On vous recommande à moi comme un homme dont l'habileté, sur un théâtre plus élevé, devrait s'appeler du génie.

SAINT-CHARLES.

Que monsieur le duc daigne m'offrir une occasion, et je ne démentirai pas ce qu'une telle parole a de flatteur pour moi.

LE DUC.

A l'instant même.

SAINT-CHARLES.

Que m'ordonnez-vous?

LE DUC.

Vous voyez cette fille, elle va sortir, je ne veux pas l'en empêcher; elle ne doit pourtant pas franchir la porte de mon hôtel jusqu'à nouvel ordre. (*Appelant.*) Félicité?

FÉLICITÉ.

Monsieur le duc.

Le Duc lui remet la lettre, elle sort.

SAINT-CHARLES, *à Joseph.*

Je te connais, je sais tout: que cette fille reste à l'hôtel avec la lettre, je ne te connaîtrai plus, je ne saurai rien, et te laisse dans cette maison si tu t'y comportes bien.

JOSEPH, *à part.*

Lui d'un côté, Jacques Collin de l'autre, tâchon de les servir tous deux honnêtement.

Joseph sort, courant après Félicité.

SCENE IV.

LE DUC, SAINT-CHARLES.

SAINT-CHARLES.

C'est fait, monsieur le duc. Désirez-vous savoir ce que contient la lettre?

LE DUC.

Mais, mon cher, vous exercez une puissance terrible et miraculeuse.

SAINT-CHARLES.

Vous nous remettez un pouvoir absolu, nous en usons avec adresse.

LE DUC.

Et si vous en abusez?

SAINT-CHARLES.

Impossible: on nous briserait.

LE DUC.

Comment des hommes doués de facultés si précieuses les exercent-ils dans une pareille sphère?

SAINT-CHARLES.

Tout s'oppose à ce que nous en sortions: nous protégeons nos protecteurs, on nous avoue trop de secrets honorables, et l'on nous en cache trop de honteux pour qu'on nous aime; nous rendons de tels services, qu'on ne peut s'acquitter qu'en nous méprisant. On veut d'abord que pour nous les choses ne soient que des mots: ainsi la délicatesse est une niaiserie, l'honneur une convention, la traitrise diplomatie! Nous sommes des gens de confiance; et cependant l'on nous donne beaucoup à deviner. Penser et agir, déchiffrer le passé dans le présent, ordonner l'avenir dans les plus petites choses, comme je viens de le faire, voilà notre programme, il épouvanterait un homme de talent. Le but une fois atteint, les mots redeviennent des choses, monsieur le duc, et l'on commence à soupçonner que nous pourrions bien être infâmes.

LE DUC.

Tout ceci, mon cher, peut ne pas manquer de justesse; mais vous n'espérez pas, je crois, faire changer l'opinion du monde, ni la mienne?

SAINT-CHARLES.

Je serais un grand sot, monsieur le duc. Ce n'est pas l'opinion d'autrui, c'est ma position que je voudrais faire changer.

LE DUC.

Et, selon vous, la chose serait très-facile?

SAINT-CHARLES.

Pourquoi pas, monseigneur? Au lieu de surprendre des secrets de famille, qu'on me fasse espionner des cabinets; au lieu de surveiller des gens flétris, qu'on me livre les plus rusés diplomates; au lieu de servir de mesquines passions, laissez-moi servir le gouvernement: je serais heureux alors de cette part obscure dans une œuvre éclatante... Et quel serviteur dévoué vous auriez, monsieur le duc!

LE DUC.

Je suis vraiment désespéré, mon cher, d'employer de si grands talens dans un cercle si étroit, mais je saurai vous y juger, et plus tard nous verrons.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Ah! nous verrons? — c'est tout vu.

LE DUC.

Je veux marier mon fils...

SAINT-CHARLES.

A mademoiselle Inès de Christoval, princesse d'Arjos, beau mariage! Le père a fait la faute de servir Joseph Buonaparte, il est banni par le roi

Ferdinand, serait-il pour quelque chose dans la révolution du Mexique?

LE DUC.

Madame de Chistoval et sa fille reçoivent un aventurier qui a nom...

SAINT-CHARLES.

Raoul de Frescas.

LE DUC.

Je n'ai donc rien à vous apprendre ?

SAINT-CHARLES.

Si monsieur le duc le désire, je ne saurai rien.

LE DUC.

Parlez, au contraire, afin que je sache quels sont les secrets que vous nous permettez d'avoir.

SAINT-CHARLES.

Convenons d'une chose, monsieur le duc : quand ma franchise vous déplaira, appelez-moi chevalier, je rentrerai dans l'humble rôle d'observateur payé.

LE DUC.

Continuez, mon cher. (*A part.*) Ces gens-là sont bien amusans!

SAINT-CHARLES.

Monsieur de Frescas ne sera un aventurier que le jour où il ne pourra plus mener le train d'un homme qui a cent mille livres de rente.

LE DUC.

Quel qu'il soit, il faut que vous perciez le mystère dont il s'enveloppe.

SAINT-CHARLES.

Ce que demande monsieur le duc est chose difficile. Nous sommes obligés à beaucoup de circonspection avec les étrangers, ils sont les maîtres, ils nous ont bouleversé notre Paris.

LE DUC.

Ah! quelle plaie!

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc serait de l'opposition?

LE DUC.

J'aurais voulu ramener le roi sans son cortége, voilà tout.

SAINT-CHARLES.

Le roi n'est parti, monsieur le duc, que parce qu'on a désorganisé la magnifique police asiatique créée par Buonaparté! On veut la faire aujourd'hui avec des gens comme il faut, c'est à donner sa démission. Entravés par la police militaire de l'invasion, nous n'osons arrêter personne, dans la crainte de mettre la main sur quelque prince en bonne fortune ou sur quelque margrave qui a trop dîné. Mais pour vous, monsieur le duc, on fera l'impossible. Ce jeune homme a-t-il des vices? Joue-t-il?

LE DUC.

Oui, dans le monde.

SAINT-CHARLES.

Loyalement?

LE DUC.

Monsieur le chevalier...

SAINT-CHARLES.

Ce jeune homme doit être bien riche,

LE DUC.

Prenez vous-même vos informations.

SAINT-CHARLES.

Pardon, monsieur le duc; mais, sans les passions, nous ne pourrions pas savoir grand'chose. Monsieur le duc serait-il assez bon pour me dire si ce jeune homme aime sincèrement mademoiselle de Christoval?

LE DUC.

Une princesse! une héritière! Vous m'inquiétez, mon cher.

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne m'a-t-il pas dit que c'était un jeune homme? D'ailleurs l'amour feint est plus parfait que l'amour véritable: voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent! Il a dû rompre alors avec quelques maîtresses, et délier le cœur, c'est déchaîner la langue.

LE DUC.

Prenez garde! votre mission n'est pas ordinaire, n'y mêlez point de femmes : une indiscrétion vous aliénerait ma bienveillance, car tout ce qui regarde monsieur de Frescas doit mourir entre vous et moi. Le secret que je vous demande est absolu, il comprend ceux que vous employez et ceux qui vous emploient. Enfin vous seriez perdu, si madame de Montsorel pouvait soupçonner une seule de vos démarches.

SAINT-CHARLES.

Madame de Montsorel s'intéresse donc à ce jeune homme? Dois-je la surveiller, car cette fille est sa femme de chambre.

LE DUC.

Monsieur le chevalier de Saint-Charles, l'ordonner est indigne de moi, le demander est bien peu digne de vous.

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc, nous nous comprenons parfaitement. Quel est maintenant l'objet principal de mes recherches?

LE DUC.

Sachez si Raoul de Frescas est le vrai nom de ce jeune homme; sachez le lieu de sa naissance, fouillez toute sa vie, et tenez tout ceci pour un secret d'état.

SAINT-CHARLES.

Je ne vous demande que jusqu'à demain, monseigneur.

LE DUC.

C'est peu de temps.

SAINT-CHARLES.

Non, monsieur le duc, c'est beaucoup d'argent.

LE DUC.

Ne croyez pas que je désire savoir des choses mauvaises; votre habitude, à vous autres, est de servir les passions au lieu de les éclairer, vous aimez mieux inventer que de n'avoir rien à dire. Je serais enchanté d'apprendre que ce jeune homme a une famille ..

Le Marquis entre, voit son père occupé, et fait une démonstration pour sortir; le Duc l'invite à rester.

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE DUC, *continuant.*

Si monsieur de Frescas est gentilhomme, si la princesse d'Arjos le préfère décidément à mon fils, le marquis se retirera.

LE MARQUIS.

Mais j'aime Inès, mon père.

LE DUC, *à Saint-Charles.*

Adieu, mon cher.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il ne s'intéresse pas au mariage de son fils, il ne peut plus être jaloux de sa femme; il y a quelque chose de bien grave : ou je suis perdu, ou ma fortune est refaite.

Il sort.

SCENE VI.

LE DUC, LE MARQUIS.

LE DUC.

Épouser une femme qui ne nous aime pas est une faute, Albert, que, moi vivant, vous ne commettrez jamais.

LE MARQUIS.

Mais rien ne dit encore, mon père, qu'Inès repousse mes vœux ; et d'ailleurs, une fois qu'elle sera ma femme, m'en faire aimer est mon affaire, et, sans trop de vanité, je puis croire que je réussirai.

LE DUC.

Laissez-moi vous dire, mon fils, que ces opinions de mousquetaire sont ici tout-à fait déplacées.

LE MARQUIS.

En toute autre chose, mon père, vos paroles seraient des arrêts pour moi, mais chaque époque a son art d'aimer... Je vous en conjure, hâtez mon mariage. Inès est volontaire comme une fille unique, et la complaisance avec laquelle elle accueille l'amour d'un aventurier doit vous inquiéter. En vérité, vous êtes ce matin d'une froideur inconcevable. Mettez à part mon amour pour Inès, puis-je rencontrer mieux? Je serai, comme vous l'êtes, grand d'Espagne, et de plus je serai prince. En seriez-vous donc fâché, mon père?

LE DUC.

Le sang de sa mère reparaîtra donc toujours! Oh! Louise a bien su deviner où je suis blessé! (*Haut.*) Songez, monsieur, qu'il n'y a rien au-dessus du glorieux titre de duc de Montsorel.

LE MARQUIS.

Vous aurais-je offensé?

LE DUC.

Assez! Vous oubliez que j'ai ménagé ce mariage dès mon séjour en Espagne. D'ailleurs, madame de Christoval ne peut pas marier Inès sans le consentement du père. Le Mexique vient de proclamer son indépendance, et cette révolution explique assez le retard de la réponse.

LE MARQUIS.

Eh bien! mon père, vos projets seront déjoués. Vous n'avez donc pas vu hier ce qui s'est passé chez l'ambassadeur d'Espagne? Ma mère y a protégé visiblement ce Raoul de Frescas, Inès lui en a su gré. Savez-vous la pensée long-temps contenue en moi qui s'est fait jour alors? c'est que ma mère me hait! Et, je ne puis le dire qu'à vous, mon père, à vous que j'aime, j'ai peur qu'il n'y ait rien là pour elle.

LE DUC.

Je recueille donc ce que j'ai semé : on se devine pour la haine aussi bien que pour l'amour! (*Au Marquis.*) Mon fils, vous ne devez pas juger votre mère, vous ne pouvez pas la comprendre. Elle a vu chez moi pour vous une tendresse aveugle, elle tâche d'y remédier par sa sévérité. Que je n'entende pas une seconde fois semblables paroles, et brisons là! Vous êtes aujourd'hui de service au château, allez-y promptement : j'obtiendrai une permission pour ce soir, et vous serez libre d'aller au bal retrouver la princesse d'Arjos.

LE MARQUIS.

Avant de partir, ne puis-je voir ma mère, pour la supplier de prendre mes intérêts auprès d'Inès, qui doit la venir voir ce matin?

LE DUC.

Demandez si elle est visible, je l'attends moi-même. (*Le Marquis sort.*) Tout m'accable à la fois; hier l'ambassadeur me demande où est mort mon premier fils ; cette nuit, sa mère croit l'avoir retrouvé; ce matin, le fils de Juana Mendès me blesse encore! Ah! d'instinct la princesse le devine. Les lois ne peuvent jamais être impunément violées, la nature n'est pas moins impitoyable que le monde. Serai-je assez fort, même avec l'appui du roi, pour conduire les événemens?

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, LE DUC.

LA DUCHESSE.

Des excuses! Mais, Albert, je suis trop heureuse. Quelle surprise! vous venez embrasser votre mère avant d'aller au château, uniquement par tendresse. Ah! si jamais une mère pouvait douter de son fils, cet élan, auquel vous ne m'avez pas habituée, dissiperait toute crainte, et je vous en remercie, Albert. Enfin nous nous comprenons.

LE MARQUIS.

Ma mère, je suis heureux de ce mot-là, si je paraissais manquer à un devoir, ce n'était pas oubli, mais la crainte de vous déplaire.

LA DUCHESSE, *apercevant le Duc.*

Eh quoi! vous aussi, monsieur le duc, comme votre fils, vous vous êtes empressé... Mais c'est une fête aujourd'hui que mon lever!

LE DUC.

Et que vous aurez tous les jours.

LA DUCHESSE, *au Duc.*

Ah! je comprends! (*Au Marquis.*) Adieu! le roi devient sévère pour sa maison rouge, je serais désespérée d'être la cause d'une réprimande.

LE DUC.

Pourquoi le renvoyer? Inès va venir.

LA DUCHESSE.

Je ne le pense pas, je viens de lui écrire.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *annonçant.*

Madame la duchesse de Christoval et la princesse d'Arjos.

LA DUCHESSE, *à part.*

Quelle affreuse contrariété!

LE DUC, *à son fils.*

Reste, je prends tout sur moi. Nous sommes joués.

SCENE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA PRINCESSE D'ARJOS.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! madame, c'est bien gracieux à vous de m'avoir devancée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je suis venue ainsi pour qu'il ne soit jamais question d'étiquette entre nous.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Inès.*

Vous n'avez pas lu cette lettre?

INÈS.

Une de vos femmes me la remet à l'instant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.*

Ainsi, Raoul peut venir.

LE DUC, *à la duchesse de Christoval, la conduisant au canapé.*

Nous est-il permis de voir dans cette visite sans cérémonie un commencement à notre intimité de famille?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ne donnons pas tant d'importance à ce que je regarde comme un plaisir.

LE MARQUIS.

Vous craignez donc bien, madame, d'encourager mes espérances? N'ai-je donc pas été assez malheureux hier? Mademoiselle ne m'a rien accordé, pas même un regard.

INÈS.

Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer si tôt, je vous croyais de service; je suis toute heureuse de me justifier : je ne vous ai aperçu qu'en sortant du bal, et mon excuse, (*elle montre la duchesse de Montsorel*) la voici.

LE MARQUIS.

Vous avez deux excuses, mademoiselle, et je vous sais un gré infini de ne parler que de ma mère.

LE DUC.

Mademoiselle, ne voyez dans ce reproche qu'une excessive modestie. Albert a des craintes, comme si monsieur de Frescas devait lui en inspirer! A son âge, la passion est une fée qui grandit des riens. Mais ni votre mère, ni vous, mademoiselle, vous ne pouvez prendre au sérieux un jeune homme dont le nom est problématique et qui se tait si soigneusement sur sa famille.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Ignorez-vous également le lieu de sa naissance?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Nous n'en sommes pas encore à lui demander de semblables renseignemens.

LE DUC.

Nous sommes cependant trois ici qui ne serions pas fâchés de les avoir. Vous seules, mesdames, seriez discrètes : la discrétion est une vertu qui ne profite qu'à ceux qui la recommandent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et moi, monsieur, je ne crois pas à l'innocence de certaines curiosités.

LE MARQUIS.

Ma mère, la mienne est-elle donc hors de propos? Et ne puis-je m'enquérir auprès de madame, si les Frescas d'Aragon ne sont pas éteints?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *au Duc.*

Nous avons connu tous deux le vieux commandeur à Madrid, le dernier de cette maison.

LE DUC.

Il est mort nécessairement sans enfant.

INÈS.

Mais il existe une branche à Naples.

LE MARQUIS.

Oh! mademoiselle! comment ignorez-vous que les Médina-Cœli, vos cousins, en ont hérité?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais vous avez raison, il n'y a plus de Frescas.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Eh bien! si ce jeune homme est sans nom, sans famille, sans pays, ce n'est pas un rival dangereux pour Albert, et je ne vois pas pourquoi vous vous en occupez.

LE DUC.

Mais il occupe beaucoup les femmes.

INÈS.

Je commence à ouvrir les yeux...

LE MARQUIS.

Ah!

INÈS.

... Oui, ce jeune homme n'est peut-être point tout ce qu'il veut paraître : il est spirituel, il est même instruit, n'exprime que de nobles sentimens, il est avec nous d'un respect chevaleresque, il ne dit de mal de personne; évidemment, il joue le gentilhomme, et il exagère son rôle.

LE DUC.

Il exagère aussi, je crois, sa fortune; mais c'est un mensonge difficile à soutenir long-temps à Paris.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Vous allez, m'a-t-on dit, donner des fêtes superbes?

LE MARQUIS.

Monsieur de Frescas, mesdames, parle-t-il espagnol?

INÈS.

Absolument comme nous.

LE DUC.

Taisez-vous, Albert : ne voyez-vous donc pas que monsieur de Frescas est un jeune homme accompli?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Il est vraiment très-aimable, et si vos doutes étaient fondés, je vous avoue, mon cher duc, que je serais presque chagrine de ne plus le recevoir.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Vous êtes aussi belle ce matin qu'hier; vraiment j'admire que vous résistiez ainsi aux fatigues du monde.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à Inès.*

Ma fille, ne parlez plus de monsieur de Frescas, ce sujet de conversation déplaît à madame de Montsorel.

INÈS.

Il lui plaisait hier.

SCENE X.

LES MÊMES, JOSEPH, RAOUL.

JOSEPH, *à la duchesse de Montsorel.*

Mademoiselle de Vaudrey n'y est pas, monsieur de Frescas se présente, madame la duchesse veut-elle le recevoir?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Raoul, ici!

LE DUC.

Déjà chez elle!

LE MARQUIS, *à son père.*

Ma mère nous trompe.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je n'y suis pas.

LE DUC.

Si vous avez déjà prié monsieur de Frescas de venir, pourquoi commencer par une impolitesse avec un si grand personnage? (*La duchesse de Montsorel fait un geste. A Joseph.*) Faites entrer! (*Au Marquis.*) Soyez prudent et calme.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.*

En voulant le sauver, c'est moi qui l'aurai perdu.

JOSEPH.

Monsieur Raoul de Frescas.

RAOUL.

Mon empressement à me rendre à vos ordres vous prouve, madame la duchesse, combien je suis fier de cette faveur et désireux de la mériter.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je vous sais gré, monsieur, de votre exactitude; (*à part bas*) mais elle peut vous être funeste.

RAOUL, *saluant la duchesse de Christoval et sa fille, à part.*

Comment! Inès chez eux?

Raoul salue le Duc, qui lui rend son salut ; mais le Marquis a pris les journaux sur la table, et feint de ne pas voir Raoul.

LE DUC.

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, monsieur de Frescas, à vous rencontrer chez madame de Montsorel; mais je suis heureux de l'intérêt qu'elle vous témoigne, puisqu'il me procure le plaisir de voir un jeune homme dont le début obtient tant de succès et jette tant d'éclat. Vous êtes un de ces rivaux de qui l'on est fier si l'on est vainqueur, et par lesquels on peut être vaincu sans trop de déplaisir.

RAOUL.

Partout ailleurs que chez vous, monsieur le duc, l'exagération de ces éloges auxquels je me refuse serait de l'ironie : mais il m'est impossible de ne pas y voir un courtois désir de me mettre à l'aise, (*en regardant le Marquis qui lui tourne le dos*) là où je pouvais me croire importun.

LE DUC.

Vous arrivez, au contraire, très à propos, nous parlions de votre famille et de ce vieux commandeur de Frescas que madame et moi avons beaucoup vu jadis.

RAOUL.

Vous aviez la bonté de vous occuper de moi ; mais c'est un honneur qui se paie ordinairement par un peu de médisance.

LE DUC.

On ne peut dire du mal que des gens qu'on connaît bien.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Et nous voudrions bien avoir le droit de médire de vous.

RAOUL.

Il est de mon intérêt de conserver vos bonnes grâces.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Je connais un moyen sûr.

RAOUL.

Et lequel?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Restez le personnage mystérieux que vous êtes.

LE MARQUIS, *revenant avec un journal.*

Voici, mesdames, quelque chose d'étrange : chez le feld-maréchal, où vous étiez sans doute, on a surpris un de ces soi-disant seigneurs étrangers qui volait au jeu.

INÈS.

Et c'est là cette grande nouvelle qui vous absorbait?

RAOUL.

En ce moment, qui est-ce qui n'est pas étranger?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, ce n'est pas précisément la nouvelle qui me préoccupe, mais l'inconcevable facilité avec laquelle on accueille des gens sans savoir ce qu'ils sont ni d'où il viennent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.*

Veulent-ils l'insulter chez moi?

RAOUL.

S'il faut se défier des gens qu'on connaît peu, n'en est-il pas qu'on connaît beaucoup trop en un instant?

LE DUC.

Albert, en quoi ceci peut-il nous intéresser? Admettons-nous jamais quelqu'un sans bien connaître sa famille?

RAOUL.

Monsieur le duc connaît la mienne?

LE DUC.

Vous êtes chez madame de Montsorel, et cela me suffit. Nous savons trop ce que nous vous devons, pour qu'il vous soit possible d'oublier ce que vous nous devez. Le nom de Frescas oblige, et vous le portez dignement.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à Raoul.*

Ne voulez-vous pas dire en ce moment qui vous êtes, sinon pour vous, du moins pour vos amis?

RAOUL.

Je serais au désespoir, messieurs, si ma présence ici devenait la cause de la plus légère discussion; mais comme certains ménagemens peuvent blesser autant que les demandes les plus directes, nous finirons ce jeu, qui n'est digne ni de vous ni de moi. Madame la duchesse ne m'a pas, je crois, invité pour me faire subir des interrogatoires. Je ne reconnais à personne le droit de me demander compte d'un silence que je veux garder.

LE MARQUIS.

Et nous laissez-vous le droit de l'interpréter?

RAOUL.

Si je réclame la liberté de ma conduite, ce n'est pas pour enchaîner la vôtre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Il y va, monsieur, de votre dignité de ne rien répondre.

LE DUC, *à Raoul.*

Vous êtes un noble jeune homme, vous avez des distinctions naturelles qui signalent en vous le gentilhomme, ne vous offensez pas de la curiosité du monde : elle est notre sauve-garde à tous. Votre épée ne fermera pas la bouche à tous les indiscrets, et le monde, si généreux pour des modesties bien placées, est impitoyable pour des prétentions injustifiables...

RAOUL.

Monsieur!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *vivement et bas à Raoul.*

Pas un mot sur votre enfance; quittez Paris, et que je sache seule où vous serez... caché! Il y va de tout votre avenir.

LE DUC.

Je veux être votre ami, moi, quoique vous soyez le rival de mon fils. Accordez votre confiance à un homme qui a celle de son roi. Comment appartenez-vous à la maison de Frescas, que nous croyions éteinte?

RAOUL, *au Duc.*

Monsieur le duc, vous êtes trop puissant pour manquer de protégés, et je ne suis pas assez faible pour avoir besoin de protecteurs.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Monsieur, n'en veuillez pas à une mère d'avoir attendu cette discussion pour s'apercevoir qu'il y avait de l'imprudence à vous admettre souvent à l'hôtel de Christoval.

INÈS.

Une parole nous sauvait, et vous avez gardé le silence : il y a donc quelque chose que vous aimez mieux que moi?

RAOUL.

Inès, je pouvais tout supporter hors ce reproche! (*A part.*) O! Vautrin, pourquoi m'avoir ordonné ce silence absolu? (*Il salue les femmes. A la duchesse de Montsorel.*) Vous me devez compte de tout mon bonheur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Obéissez-moi, je réponds de tout.

RAOUL, *au Marquis.*

Je suis à vos ordres, monsieur.

LE MARQUIS.

Au revoir, monsieur Raoul.

RAOUL.

De Frescas, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

De Frescas, soit!

Raoul sort.

SCENE XI.

LES MÊMES, *excepté* RAOUL.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*

Vous avez été bien sévère.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Vous ignorez, madame, que ce jeune homme s'est pendant trois mois trouvé partout où allait ma fille, et que sa présentation s'est faite un peu trop légèrement peut-être.

LE DUC, *à la duchesse de Christoval.*

On pouvait facilement le prendre pour un prince déguisé.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas plutôt un homme de rien qui voudrait se déguiser en prince?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Votre père vous dira, monsieur, que ces déguisemens-là sont bien difficiles.

INÈS, *au Marquis.*

Un homme de rien, monsieur? On peut nous élever, mais nous ne savons pas descendre.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Que dites-vous, Inès ?

INÈS.

Mais il n'est pas là, ma mère! ou ce jeune homme est insensé, ou ces messieurs ont voulu manquer de générosité.

Mme DE CHRISTOVAL, *à la duchesse de Montsorel.*

Je comprends, madame, que toute explication est impossible, surtout devant monsieur de Montsorel; mais il s'agit de notre honneur, et je vous attends.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

A demain donc.

M. de Montsorel reconduit la duchesse de Christoval et sa fille.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE DUC.

LE MARQUIS.

Mon père, l'apparition de cet aventurier vous cause, ainsi qu'à ma mère, des émotions bien violentes: on dirait qu'au lieu d'un mariage compromis, vos existences elles-mêmes sont menacées. La duchesse et sa fille s'en vont frappées...

LE DUC.

Ah! pourquoi sont-elles venues au milieu de ce débat?

LE MARQUIS.

Ce Raoul vous intéresse donc aussi?

LE DUC.

Et toi donc? Ta fortune, ton nom, ton avenir et ton mariage, tout ce qui est plus que la vie, voilà ce qui s'est joué devant toi!

LE MARQUIS.

Si toutes ces choses dépendent de ce jeune homme, j'en aurai promptement raison.

LE DUC.

Un duel, malheureux! Si tu avais le triste bonheur de le tuer, c'est alors que la partie serait perdue.

LE MARQUIS.

Que dois-je donc faire?

LE DUC.

Ce que font les politiques, attendre!

LE MARQUIS.

Si vous êtes en péril, mon père, croyez-vous que je puisse rester impassible?

LE DUC.

Laissez-moi ce fardeau, mon fils, il vous écraserait.

LE MARQUIS.

Ah! vous parlerez, mon père, vous me direz...

LE DUC.

Rien! nous aurions trop à rougir tous deux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VAUTRIN.

Vautrin est habillé tout en noir; il affecte un air de componction et d'humilité pendant une partie de la scène.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, daignez m'excuser d'avoir forcé votre porte, mais (*bas et à lui seul*) nous venons d'être l'un et l'autre victimes d'un abus de confiance... Permettez-moi de vous dire deux mots, à vous seul.

LE DUC, *faisant un signe à son fils, qui se retire.*

Parlez, monsieur.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, en ce moment, c'est à qui s'agitera pour obtenir des emplois, et cette ambition a gagné toutes les classes. Chacun en France veut être colonel, et je ne sais ni où, ni comment on y trouve des soldats. Vraiment, la société tend à une dissolution prochaine, qui sera causée par cette aptitude générale pour les hauts grades et par ce dégoût pour l'infériorité. Voilà le fruit de l'égalité révolutionnaire. La religion est le seul remède à opposer à cette corruption.

LE DUC.

Où voulez-vous en venir?

VAUTRIN.

Pardon, il m'a été impossible de ne pas expliquer à l'homme d'état avec lequel je devais travailler la cause d'une méprise qui me chagrine. Avez-vous, monsieur le duc, confié quelques secrets à celui de mes gens qui est venu ce matin à ma place dans la folle pensée de me supplanter et dans l'espoir de se faire connaître de vous en vous rendant service?

LE DUC.

Comment... vous êtes le chevalier de Saint-Charles?

VAUTRIN.

Monsieur le duc, nous sommes tout ce que nous voulons être. Ni lui, ni moi n'avons la simplicité d'être nous-mêmes... nous y perdrions trop.

LE DUC.

Songez, monsieur, qu'il me faut des preuves.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, si vous lui avez confié quelque secret important, je dois le faire immédiatement surveiller.

LE DUC, *à part.*

Celui-ci a l'air, en effet, bien plus honnête homme et plus posé que l'autre.

VAUTRIN.

Nous appelons cela de la contre-police.

LE DUC.

Vous auriez dû, monsieur, ne pas venir ici sans pouvoir justifier vos assertions.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, j'ai rempli mon devoir. Je

souhaite que l'ambition de cet homme, capable de se vendre au plus offrant, vous soit utile.

LE DUC, *à part.*

Comment peut-il savoir si promptement le secret de mon entrevue de ce matin?

VAUTRIN, *à part.*

Il hésite : Joseph a raison, il s'agit d'un secret important.

LE DUC.

Monsieur...

VAUTRIN.

Monsieur le duc...

LE DUC.

Il nous importe à l'un comme à l'autre de confondre cet homme.

VAUTRIN.

Ce sera dangereux, s'il a votre secret; car il est rusé.

LE DUC.

Oui, le drôle a de l'esprit.

VAUTRIN.

A-t-il une mission?

LE DUC.

Rien de grave : je veux savoir ce qu'est au fond un monsieur de Frescas.

VAUTRIN, *à part.*

Rien que cela! (*Haut.*) Je puis vous le dire, monsieur le duc. Raoul de Frescas est un jeune seigneur dont la famille est compromise dans une affaire de haute trahison, et qui ne veut pas porter le nom de son père.

LE DUC.

Il a un père?

VAUTRIN.

Il a un père.

LE DUC.

Et d'où vient-il? quelle est sa fortune?

VAUTRIN.

Nous changeons de rôle, monsieur le duc, et vous me permettrez de ne pas répondre jusqu'à ce que je sache quelle espèce d'intérêt votre seigneurie porte à M. de Frescas.

LE DUC.

Vous vous oubliez, monsieur...

VAUTRIN, *quittant son air humble.*

Oui, monsieur le duc, j'oublie qu'il y a une distance énorme entre ceux qui font espionner et ceux qui espionnent.

LE DUC.

Joseph!

VAUTRIN.

Ce duc a mis des espions après nous, il faut se dépêcher.

Vautrin disparaît dans la porte de côté, par laquelle il est entré au premier acte.

LE DUC, *revenant.*

Vous ne sortirez pas d'ici. Eh bien! où est-il? (*Il sonne, et Joseph reparaît.*) Faites fermer toutes les portes de mon hôtel, il s'est introduit un homme ici. Allons, cherchez-le tous, et qu'il soit arrêté.

Il entre chez la Duchesse.

JOSEPH, *regardant par la petite porte.*

Il est déjà loin.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Raoul de Frescas.

SCENE PREMIERE.

LAFOURAILLE, *seul.*

Feu mon digne père, qui me recommandait de ne voir que la bonne compagnie, aurait-il été content hier? toute la nuit avec des valets de ministres, des chasseurs d'ambassade, des cochers de princes, de ducs et pairs, rien que cela! tous gens bien posés, à l'abri du malheur : ils ne volent que leurs maîtres. Le nôtre a dansé avec un beau brin de fille dont les cheveux étaient saupoudrés d'un million de diamans, et il ne faisait attention qu'au bouquet qu'elle avait à sa main, simple jeune homme, va! nous aurons de l'esprit pour toi. Notre vieux Jacques Collin .. Bon! me voilà encore pris, je ne peux pas me faire à son nom de bourgeois. Monsieur Vautrin y mettra bon ordre. Avant peu les diamans et la dot prendront l'air, et ils en ont besoin : toujours dans les mêmes coffres, c'est contre les lois de la circulation. Quel gaillard! il vous pose un jeune homme qui a des moyens. — Il est gentil, il gazouille très-bien, l'héritière s'y prend, le tour est fait, et nous partagerons. Ah! ce sera de l'argent bien gagné. Voila six mois que nous y sommes. Avons-nous pris des figures d'imbéciles! enfin tout le monde, dans le quartier, nous croit de bonnes gens tout simples. Enfin, pour Vautrin que ne ferait-on pas? Il nous a dit : « Soyez vertueux, » on l'est. J'en ai peur comme de la gendarmerie, et cependant je l'aime encore plus que l'argent.

VAUTRIN, *appelant dans la coulisse.*

Lafouraille?

LAFOURAILLE.

Le voici! Sa figure ne me revient pas ce matin, le temps est à l'orage, j'aime mieux que ça tombe sur un autre, donnons nous de l'air.

Il va pour sortir.

SCENE II.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

Vautrin paraît en pantalon à pied, de molleton blanc, avec un gilet rond de pareille étoffe, pantoufles de maroquin rouge, enfin, la tenue d'un homme d'affaires, le matin.

VAUTRIN.

Lafouraille?

LAFOURAILLE.

Monsieur.

VAUTRIN.

Où vas-tu?

LAFOURAILLE.

Chercher vos lettres.

VAUTRIN.

Je les ai. As-tu encore quelque chose à faire?

LAFOURAILLE.

Oui, votre chambre...

VAUTRIN.

Eh bien! dis donc tout de suite que tu désires me quitter. J'ai toujours vu que des jambes inquiètes ne portaient pas de conscience tranquille. Tu vas rester là, nous avons à causer.

LAFOURAILLE.

Je suis à vos ordres.

VAUTRIN.

Je l'espère bien. Viens ici? Tu nous rabâchais, sous le beau ciel de la Provence, certaine histoire peu flatteuse pour toi. Un intendant t'avait joué par-dessous jambe : te rappelles-tu bien?

LAFOURAILLE.

L'intendant? ce Charles Blondet, le seul homme qui m'ait volé! Est-ce que cela s'oublie?

VAUTRIN.

Ne lui avais-tu pas vendu ton maître, une fois? C'est assez commun.

LAFOURAILLE.

Une fois? Je l'ai vendu trois fois, mon maître.

VAUTRIN.

C'est mieux. Et quel commerce faisait donc l'intendant?

LAFOURAILLE.

Vous allez voir. J'étais piqueur à dix-huit ans dans la maison de Langeac...

VAUTRIN.

Je croyais que c'était chez le duc de Montsorel.

LAFOURAILLE.

Non; heureusement le duc ne m'a vu que deux fois, et j'espère qu'il m'a oublié.

VAUTRIN.

L'as-tu volé?

LAFOURAILLE.

Mais, un peu.

VAUTRIN.

Eh bien, comment veux-tu qu'il t'oublie?

LAFOURAILLE.

Je l'ai vu hier à l'ambassade, et je puis être tranquille.

VAUTRIN.

Ah! c'est donc le même?

LAFOURAILLE.

Nous avons chacun vingt-cinq ans de plus, voilà toute la différence.

VAUTRIN.

Eh bien! parle donc? Je savais bien que tu m'avais dit ce nom-là. Voyons.

LAFOURAILLE.

Le vicomte de Langeac, un de mes maîtres, et ce duc de Montsorel étaient les deux doigts de la main. Quand il fallut opter entre la cause du peuple et celle des grands, mon choix ne fut pas douteux : de simple piqueur, je passai citoyen, et le citoyen Philippe Boulard fut un chaud travailleur. J'avais de l'enthousiasme, j'eus de l'autorité dans le faubourg.

VAUTRIN.

Toi! Tu as été un homme politique?

LAFOURAILLE.

Pas long-temps. J'ai fait une belle action, ça m'a perdu.

VAUTRIN.

Ah! mon garçon, il faut se défier des belles actions autant que des belles femmes : on s'en trouve souvent mal. Était-elle belle, au moins, cette action?

LAFOURAILLE.

Vous allez voir. Dans la bagarre du 10 août, le duc me confie le vicomte de Langeac; je le déguise, je le cache, je le nourris au risque de perdre ma popularité, et ma tête. Le duc m'avait bien encouragé par des bagatelles, un millier de louis, et ce Blondet a l'infamie de venir me proposer davantage pour livrer notre jeune maître.

VAUTRIN.

Tu le livres?

LAFOURAILLE.

A l'instant. On le coffre à l'Abbaye, et je me trouve à la tête de soixante bonnes mille livres en or, en vrai or.

VAUTRIN.

En quoi cela regarde-t-il le duc de Montsorel?

LAFOURAILLE.

Attendez donc. Quand je vois venir les journées de septembre, ma conduite me semble un peu répréhensible; et, pour mettre ma conscience en repos, je vais proposer au duc, qui partait, de resauver notre ami.

VAUTRIN.

As-tu du moins bien placé tes remords?

LAFOURAILLE.

Je le crois bien, ils étaient rares à cette époque-là! Le duc me promet vingt mille francs si j'arrache le vicomte aux mains de mes camarades, et j'y parviens.

VAUTRIN.

Un vicomte, vingt mille francs? c'était donné.

LAFOURAILLE.

D'autant plus que c'était alors le dernier. Je

l'ai su trop tard. L'intendant avait fait disparaître tous les autres Langeac, même une pauvre grand'mère qu'il avait envoyée aux Carmes.

VAUTRIN.

Il allait bien, celui-là !

LAFOURAILLE.

Il allait toujours! Il apprend mon dévouement, se met à ma piste, me traque et me découvre aux environs de Mortagne, où mon maître attendait, chez un de mes oncles, une occasion de gagner la mer. Ce gueux-là m'offre autant d'argent qu'il m'en avait déjà donné. Je me vois une existence honnête pour le reste de mes jours, je suis faible. Mon Blondet fait fusiller le vicomte comme espion, et nous fait mettre en prison, mon oncle et moi, comme complices. Nous n'en sommes sortis qu'en regorgeant tout mon or.

VAUTRIN.

Voilà comment on apprend à connaître le cœur humain. Tu avais affaire à plus fort que toi.

LAFOURAILLE.

Peuh! il m'a laissé en vie, un vrai finassier.

VAUTRIN.

En voilà bien assez ! Il n'y a rien pour moi dans ton histoire.

LAFOURAILLE.

Je peux m'en aller?

VAUTRIN.

Ah çà! tu éprouves bien vivement le besoin d'être là où je ne suis pas. Tu as été dans le monde, hier : t'y es-tu bien tenu?

LAFOURAILLE.

Il se disait des choses si drôles sur les maîtres, que je n'ai pas quitté l'antichambre.

VAUTRIN.

Je t'ai cependant vu rôdant près du buffet, qu'as-tu pris ?

LAFOURAILLE.

Rien... Ah! si, un petit verre de vin de Madère.

VAUTRIN.

Où as-tu mis les douze couverts de vermeil que tu as consommés avec le petit verre?

LAFOURAILLE.

Du vermeil? J'ai beau chercher, je ne trouve rien de semblable dans ma mémoire.

VAUTRIN.

Eh bien! tu les trouveras dans ta paillasse. Et Philosophe a-t-il eu aussi ses petites distractions ?

LAFOURAILLE.

Oh! ce pauvre Philosophe, depuis ce matin, se moque-t-on assez de lui en bas? Figurez-vous, il avise un cocher, très-jeune, et il lui découd ses galons. En dessous, c'est tout faux! Les maîtres, aujourd'hui, volent la moitié de leur considération. On n'est plus sûr de rien, ça fait pitié.

VAUTRIN, *il siffle.*

Ça n'est pas drôle de prendre comme ça ! Vous aliez me perdre la maison, il est temps d'en finir. Ici, père Buteux! Holà, Philosophe! à moi, Fil-de-soie! Mes bons amis, expliquons-nous à l'amiable? Vous êtes tous des misérables.

SCENE III.

LES MÊMES, BUTEUX, PHILOSOPHE *et* FIL-DE-SOIE.

BUTEUX.

Présent! Est-ce le feu?

FIL-DE-SOIE.

Est-ce un curieux?

BUTEUX.

J'aime mieux le feu, ça s'éteint!

PHILOSOPHE.

L'autre, ça s'étouffe.

LAFOURAILLE.

Bah ! Il s'est fâché pour des niaiseries.

BUTEUX.

Encore de la morale, merci !

FIL-DE-SOIE.

Ce n'est pas pour moi, je ne sors point.

VAUTRIN, *à Fil-de-soie.*

Toi! le soir que je t'ai fait quitter ton bonnet de coton, empoisonneur...

FIL-DE-SOIE.

Passons les titres.

VAUTRIN.

Et que tu m'as accompagné en chasseur chez le feld-maréchal, tu as, tout en me passant ma pelisse, enlevé sa montre à l'hetman des Cosaques.

FIL-DE-SOIE.

Tiens! les ennemis de la France.

VAUTRIN.

Toi, Buteux, vieux malfaiteur, tu as volé la lorgnette de la princesse d'Arjos, le soir où elle avait mis votre jeune maître à notre porte.

BUTEUX.

Elle était tombée sur le marche-pied.

VAUTRIN.

Tu devais la rendre avec respect; mais l'or et les perles ont réveillé tes griffes de chat-tigre.

LAFOURAILLE.

Ah çà, l'on ne peut donc pas s'amuser un peu? Que diable! Jacques, tu veux...

VAUTRIN.

Hein ?

LAFOURAILLE.

Vous voulez, monsieur Vautrin, pour trente mille francs, que ce jeune homme mène un train de prince? Nous y réussissons à la manière des gouvernemens étrangers, par l'emprunt et par le crédit. Tous ceux qui viennent demander de l'argent nous en laissent, et vous n'êtes pas content.

FIL-DE-SOIE.

Moi, si je ne peux plus rapporter de l'argent du marché quand je vais aux provisions sans le sou, je donne ma démission.

PHILOSOPHE.

Et moi donc, j'ai vendu cinq mille francs notre

pratique à plusieurs carrossiers, et le favorisé va tout perdre. Un soir, monsieur de Frescas part brouetté par deux rosses, et nous le ramenons, Lafouraille et moi, avec deux chevaux de dix mille francs qui n'ont coûté que vingt petits verres de schnick.

LAFOURAILLE.

Non, c'était du kirsch !

PHILOSOPHE.

Enfin, si c'est pour ça que vous vous emportez...

FIL-DE-SOIE.

Comment entendez-vous tenir votre maison ?

VAUTRIN.

Et vous comptez marcher long-temps de ce train-là? Ce que j'ai permis pour fonder notre établissement, je le defends aujourd'hui. Vous voulez donc tomber du vol dans l'escamotage? Si je ne suis pas compris, je chercherai de meilleurs valets.

BUTEUX.

Et où les trouvera-t-il ?

LAFOURAILLE.

Qu'il en cherche!

VAUTRIN.

Vous oubliez donc que je vous ai répondu de vos têtes à vous-mêmes ! Ah çà, vous ai-je triés comme des graines sur un volet, dans trois résidences différentes, pour vous laisser tourner autour du gibet comme des mouches autour d'une chandelle? Sachez-le bien, chez nous une imprudence est toujours un crime. Vous devez avoir un air si complètement innocent, que c'était à toi, Philosophe, a te laisser découdre tes galons. N'oubliez donc jamais votre rôle : vous êtes des honnêtes gens, des domestiques fidèles, et qui adorez monsieur Raoul de Frescas, votre maître.

BUTEUX.

Vous faites de ce jeune homme un dieu! vous nous avez attelés à sa brouette; mais nous ne le connaissons pas plus qu il ne nous connaît.

PHILOSOPHE.

Enfin, est-il des nôtres?

FIL-DE-SOIE.

Où ça nous mène-t-il ?

LAFOURAILLE.

Nous vous obéissons a la condition de reconstituer la *Société des Dix Mille*, de ne jamais nous attribuer moins de dix mille francs d'un coup, et nous n'avons pas encore le moindre fonds social.

FIL-DE-SOIE.

Quand serons-nous capitalistes?

BUTEUX.

Si les camarades savaient que je me déguise en vieux portier depuis six mois, gratis, je serais deshonoré. Si je veux bien risquer mon cou, c'est afin de donner du pain a mon Adele, que vous m'avez défendu de voir, et qui depuis six mois sera devenue sèche comme une allumette.

LAFOURAILLE, *aux deux autres.*

Elle est en prison. Pauvre homme! ménageons sa sensibilité.

VAUTRIN.

Avez-vous fini? Ah çà, vous faites la noce ici depuis six mois, vous mangez comme des diplomates, vous buvez comme des Polonais, rien ne vous manque.

BUTEUX.

On se rouille!

VAUTRIN.

Grâce à moi, la police vous a oubliés! c'est à moi seul que vous devez cette existence heureuse! j'ai effacé sur vos fronts cette marque rouge qui vous signalait. Je suis la tête qui conçoit, vous n'êtes que les bras.

PHILOSOPHE.

Suffit!

VAUTRIN.

Obéissez-moi tous aveuglément!

LAFOURAILLE.

Aveuglément.

VAUTRIN.

Sans murmurer?

FIL-DE-SOIE.

Sans murmurer.

VAUTRIN.

Ou rompons notre pacte et laissez-moi! Si je dois trouver de l'ingratitude chez vous autres, à qui désormais peut-on rendre service?

PHILOSOPHE.

Jamais, mon empereur!

LAFOURAILLE.

Plus souvent, notre grand homme!

BUTEUX.

Je t'aime plus que je n'aime Adèle.

FIL-DE-SOIE.

On t'adore.

VAUTRIN.

Je veux vous assommer de coups!

PHILOSOPHE.

Frappe sans écouter.

VAUTRIN.

Vous cracher au visage, et jouer votre vie comme des sous au bouchon.

BUTEUX.

Ah! mais ici, je joue des couteaux!

VAUTRIN.

Eh bien, tue-moi donc tout de suite.

BUTEUX.

On ne peut pas se fâcher avec cet homme-là. Voulez-vous que je rende la lorgnette? c'était pour Adèle!

TOUS, *l'entourant.*

Nous abandonnerais-tu, Vautrin?

LAFOURAILLE.

Vautrin! notre ami.

PHILOSOPHE.

Grand Vautrin!

FIL-DE-SOIE.

Notre vieux compagnon, fais de nous tout ce que tu voudras.

VAUTRIN.

Oui, je puis faire de vous tout ce que je veux. Quand je pense à ce que vous dérangez pour pren-

dre des breloques, j'éprouve l'envie de vous renvoyer d'où je vous ai tirés. Vous êtes ou en dessus ou en dessous de la société, la lie ou l'écume ; moi, je voudrais vous y faire rentrer. On vous huait quand vous passiez, je veux qu'on vous salue; vous étiez des scélérats, je veux que vous soyez plus que d'honnêtes gens.

PHILOSOPHE.

Il y a donc mieux?

BUTEUX.

Il y a ceux qui ne sont rien du tout.

VAUTRIN.

Il y a ceux qui décident de l'honnêteté des autres. Vous ne serez jamais d'honnêtes bourgeois, vous ne pouvez être que des malheureux ou des riches: il vous faut donc enjamber la moitié du monde! Prenez un bain d'or, et vous en sortirez vertueux.

FIL-DE-SOIE.

Oh! moi, quand je n'aurai besoin de rien, je serai bon prince.

VAUTRIN.

Eh bien! toi, Lafouraille, tu peux être, comme l'un de nous, comte de Sainte-Hélène; et toi, Buteux, que veux-tu?

BUTEUX.

Je veux être philanthrope, on devient millionnaire.

PHILOSOPHE.

Et moi banquier.

FIL-DE-SOIE.

Il veut être patenté.

VAUTRIN.

Soyez donc, à propos, aveugles et clairvoyans, adroits et gauches, niais et spirituels (comme tous ceux qui veulent faire fortune). Ne me jugez jamais, et n'entendez que ce que je veux dire. Vous me demandez ce qu'est Raoul de Frescas?... Je vais vous l'expliquer: il va bientôt avoir douze cent mille livres de rente, il sera prince, et je l'ai pris mendiant sur la grande route, prêt à se faire tambour, à douze ans, il n'avait pas de nom, pas de famille, il venait de la Sardaigne, où il devait avoir fait quelque mauvais coup, il était en fuite.

BUTEUX.

Oh! dès que nous connaissons ses antécédens et sa position sociale...

VAUTRIN.

A ta loge!

BUTEUX.

La petite Nini, la fille à Giroflée, y est.

VAUTRIN.

Elle peut laisser passer une mouche.

LAFOURAILLE.

Elle! Ah! c'est une petite fouine à laquelle il ne faudra pas indiquer les pigeons.

VAUTRIN.

Par ce que je suis en train de faire de Raoul, voyez ce que je puis. Ne devait-il pas avoir la préférence? Raoul de Frescas est un jeune homme resté pur comme un ange au milieu de notre bourbier, il est notre conscience; enfin, c'est ma création: je suis à la fois son père, sa mère, et je veux être sa providence. J'aime à faire des heureux, moi qui ne peux plus l'être. Je respire par sa bouche, je vis de sa vie; ses passions sont les miennes, je ne puis avoir d'émotions nobles et pures que dans le cœur de cet être qui n'est souillé d'aucun crime. Vous avez vos fantaisies, voilà la mienne! En échange de la flétrissure que la société m'a imprimée, je lui rends un homme d'honneur, j'entre en lutte avec le destin, voulez-vous être de la partie, obéissez?

TOUS.

A la vie, à la mort!

VAUTRIN, *à part.*

Voilà mes bêtes féroces encore une fois domptées! (*Haut.*) Philosophe, tâche de prendre l'air, la figure et le costume d'un employé aux recouvremens, tu iras reporter les couverts empruntés par Lafouraille à l'ambassade. (*A Fil de-soie.*) Toi, Fil-de-soie, monsieur de Frescas aura quelques amis, prépare un somptueux déjeuner, nous ne dînerons pas. Après, tu t'habilleras en homme respectable, aie l'air d'un avoué. Tu iras rue Oblin, numéro 6, au quatrième étage, tu sonneras sept coups, un à un, tu demanderas le père Giroflée. On te répondra: D'où venez-vous? Tu diras: D'un port de mer en Bohème. Tu seras introduit. Il me faut des lettres et divers papiers de monsieur le duc de Christoval: voilà le texte et les modèles, je veux une imitation absolue dans le plus bref délai. Lafouraille, tu verras à faire mettre quelques lignes aux journaux sur l'arrivée... (*Il lui parle à l'oreille.*) Cela fait partie de mon plan. Laissez-moi.

LAFOURAILLE.

Eh bien, êtes-vous content?

VAUTRIN.

Oui.

PHILOSOPHE.

Vous ne nous en voulez plus?

VAUTRIN.

Non.

FIL-DE-SOIE.

Enfin, plus d'émeute, on sera sage.

BUTEUX.

Soyez tranquille, on ne se bornera pas à être poli, on sera honnête.

VAUTRIN.

Allons, enfans, un peu de probité, beaucoup de tenue, et vous serez considérés.

SCENE IV.

VAUTRIN, *seul.*

Il suffit, pour les mener, de leur faire croire qu'ils ont de l'honneur et un avenir. Ils n'ont pas d'avenir! que deviendront-ils? Bah! si les généraux prenaient leurs soldats au sérieux, on ne tirerait pas un coup de canon!

Après douze ans de travaux souterrains, dans

quelques jours j'aurai conquis à Raoul une position souveraine : il faudra la lui assurer. Lafouraille et Philosophe me seront nécessaires dans le pays où je vais lui donner une famille. Ah! cet amour a détruit la vie que je lui arrangeais. Je le voulais glorieux par lui-même, domptant, pour mon compte et par mes conseils, ce monde où il m'est interdit de rentrer. Raoul n'est pas seulement le fils de mon esprit et de mon fiel, il est ma vengeance. Mes drôles ne peuvent pas comprendre ces sentimens; ils sont heureux; ils ne sont pas tombés, eux! ils sont nés de plain pied avec le crime; mais moi, j'avais tenté de m'élever, et si l'homme peut se relever aux yeux de Dieu, jamais il ne se relève aux yeux du monde. On nous demande de nous repentir, et l'on nous refuse le pardon. Les hommes ont entre eux l'instinct des bêtes sauvages : une fois blessés, ils ne reviennent plus, et ils ont raison. D'ailleurs, réclamer la protection du monde quand on en a foulé toutes les lois aux pieds, c'est vouloir revenir sous un toit qu'on a ébranlé et qui vous écraserait.

Avais-je assez poli, caressé le magnifique instrument de ma domination! Raoul était courageux, il se serait fait tuer comme un sot; il a fallu le rendre froid, positif, lui enlever une à une ses belles illusions et lui passer le suaire de l'expérience! le rendre défiant et rusé comme... un vieil escompteur, tout en l'empêchant de savoir qui j'étais. Et l'amour brise aujourd'hui cet immense échafaudage. Il devait être grand, il ne sera plus qu'heureux. J'irai donc vivre dans un coin, au soleil de sa prospérité : son bonheur sera mon ouvrage. Voilà deux jours que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que la princesse d'Arjos mourût d'une petite fièvre... cérébrale. C'est inconcevable, tout ce que les femmes détruisent!

SCENE V.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

Que me veut-on? ne puis-je être un moment seul? ai-je appelé?

LAFOURAILLE.

La griffe de la justice va nous chatouiller les épaules.

VAUTRIN.

Quelle nouvelle sottise avez-vous faite?

LAFOURAILLE.

Eh bien! la petite Nini a laissé entrer un monsieur bien vêtu qui demande à vous parler. Buteux siffle l'air: *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Ainsi c'est un limier.

VAUTRIN.

Ce n'est que ça, je sais ce que c'est, fais-le attendre. Tout le monde sous les armes! Allons, plus de Vautrin, je vais me dessiner en baron de Vieux-Chêne. Ainzi barle l'y ton hallemant, travaille-le, enfin le grand jeu!

Il sort.

SCENE VI.

LAFOURAILLE, SAINT-CHARLES.

LAFOURAILLE.

Meinherr ti Vraissegasse n'y être basse, menne sire, hai zon haindandante, le baron de Fieil Chaine, il être oguipai afecque ein hargidecde ki toite pattir eine crante odelle à nodre maidre.

SAINT-CHARLES.

Pardon, mon cher, vous dites...

LAFOURAILLE.

Ché tis paron de Fié Chêne.

SAINT-CHARLES.

Baron!

LAFOURAILLE.

Fi! fi!

SAINT-CHARLES.

Il est baron?

LAFOURAILLE.

Te Fieille Chêne.

SAINT-CHARLES.

Vous êtes Allemand?

LAFOURAILLE.

Ti doute, ti doute! che zis Halzazien, et il èdre ein crante tifferance. Lé Hâllemands d'Allemâgne tisent ein follére, les Halzaziens tisent haine follèrre.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Décidément, cet homme a l'accent trop allemand pour ne pas être un Parisien.

LAFOURAILLE, *à part.*

Je connais cet homme-là. — Oh!

SAINT-CHARLES.

Si monsieur le baron de Vieux-Chêne est occupé, j'attendrai.

LAFOURAILLE, *à part.*

Ah! Blondet, mon mignon, tu déguises ta figure, et tu ne déguises pas ta voix! si tu te tires de nos pattes, tu auras de la chance. (*Haut.*) Ké toiche tire à mennesire pire l'encacher a guider zes okipazions?

Il fait un mouvement pour sortir.

SAINT-CHARLES.

Attendez, mon cher, vous parlez allemand, je parle français, nous pourrions nous tromper. (*Il lui met une bourse dans la main.*) Avec ça il n'y aura plus d'équivoque.

LAFOURAILLE.

Ya, menner.

SAINT-CHARLES.

Ce n'est qu'un à-compte.

LAFOURAILLE, *à part.*

Sur mes quatre-vingt mille francs. (*Haut.*) Et fous foulez que chespionne mon maidre?

SAINT-CHARLES.

Non, mon cher, j'ai seulement besoin de quelques renseignemens qui ne vous compromettront pas.

LAFOURAILLE.

Chabelle za haisbionner an pon allemante.

SAINT-CHARLES.

Mais non, c'est...

LAFOURAILLE.

Haisbionner. Et qué toische tire té fous à mennesir le paron?

SAINT-CHARLES.

Annoncez monsieur le chevalier de Saint-Charles.

LAFOURAILLE.

Ninis andantons. Ché fais fous l'amenaire; mais nai lui tonnez boind te l'archant à stil intendante: il èdre plis honnède ké nous teusses.

Il lui donne un petit coup de coude.

SAINT-CHARLES.

C'est-à-dire qu'il coûte davantage.

LAFOURAILLE.

Ia, meinherr.

Il sort.

SCENE VII.

SAINT-CHARLES, *seul.*

Mal débuté! dix louis dans l'eau. Espionner?... appeler les choses tout de suite par leur nom, c'est trop bête pour ne pas être très-spirituel. Si le prétendu intendant, car il n'y a plus d'intendant, si le baron est de la force de son valet, ce n'est guère que sur ce qu'ils voudront me cacher que je pourrai baser mes inductions. Ce salon est très-bien. Ni portrait du roi, ni souvenir impérial, allons! ils n'encadrent pas leurs opinions. Les meubles disent-ils quelque chose? est-ce acheté d'occasion? Non, c'est même encore trop neuf pour être déjà payé. Sans l'air que le portier a sifflé, et qui doit être un signal, je commencerais à croire aux Frescas.

SCENE VIII.

SAINT-CHARLES, VAUTRIN, LAFOURAILLE.

LAFOURAILLE.

Foilà, mennesir, le baron te Fieille-Chêne!

Vautrin paraît vêtu d'un habit marron très-clair, d'une coupe très-antique, à gros boutons de métal; il a une culotte de soie noire, des bas de soie noirs, des souliers à boucles d'or, un gilet carré à fleurs, deux chaînes de montre, cravate du temps de la Révolution, une perruque de cheveux blancs, une figure de vieillard, fin, usé, débauché, le paler doux et la voix cassée.

VAUTRIN, *à Lafouraille.*

C'est bien, laissez-nous. (*Lafouraille sort. A part.*) A nous deux, mons Blondet. (*Haut.*) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Un renard usé, c'est encore dangereux. (*Haut.*) Excusez-moi, monsieur le baron, si je vous dérange sans avoir l'honneur d'être connu de vous.

VAUTRIN.

Je devine, monsieur, ce dont il s'agit.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Bah!

VAUTRIN.

Vous êtes architecte, et vous venez traiter avec moi; mais j'ai déjà des offres superbes.

SAINT-CHARLES.

Pardon, votre Allemand vous aura mal dit mon nom. Je suis le chevalier de Saint-Charles.

VAUTRIN, *levant ses lunettes.*

Oh! mais attendez donc... nous sommes de vieilles connaissances. Vous étiez au congrès de Vienne, et l'on vous nommait alors le comte de Gorcum... joli nom!

SAINT-CHARLES, *à part.*

Enfonce-toi, mon vieux! (*Haut.*) Vous y êtes donc allé aussi?

VAUTRIN.

Parbleu! Et je suis charmé de vous retrouver, car vous êtes un rusé compère. Les avez-vous roulés!... ah! vous les avez roulés.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Va pour Vienne! (*Haut.*) Moi, monsieur le baron, je vous remets parfaitement à cette heure, et vous y avez bien habilement mené votre barque...

VAUTRIN.

Que voulez-vous? nous avions les femmes pour nous! Ah çà, mais avez-vous encore votre belle Italienne?

SAINT-CHARLES.

Vous la connaissez aussi? C'est une femme d'une adresse...

VAUTRIN.

Eh! mon cher, à qui le dites-vous? Elle a voulu savoir qui j'étais.

SAINT-CHARLES.

Alors, elle le sait.

VAUTRIN.

Eh bien, mon cher!... — vous ne m'en voudrez pas? — Elle n'a rien su.

SAINT-CHARLES.

Eh bien, baron, puisque nous sommes dans un moment de franchise, je vous avouerai de mon côté que votre admirable Polonaise.

VAUTRIN.

Aussi! vous?

SAINT-CHARLES.

Ma foi, oui!

VAUTRIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

SAINT-CHARLES, *riant.*

Oh! oh! oh! oh!

VAUTRIN.

Nous pouvons en rire à notre aise, car je suppose que vous l'avez laissée là?

SAINT-CHARLES.

Comme vous, tout de suite. Je vois que nous sommes revenus tous deux manger notre argent à Paris, et nous avons bien fait; mais il me semble,

baron, que vous avez pris une position bien secondaire, et qui cependant attire l'attention.

VAUTRIN.

Ah! je vous remercie, chevalier. J'espère que nous voici maintenant amis pour long-temps?

SAINT-CHARLES.

Pour toujours.

VAUTRIN.

Vous pouvez m'être extrêmement utile, je puis vous servir énormément, entendons-nous! Que je sache l'intérêt qui vous amène, et je vous dirai le mien.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Ah çà, est-ce lui qu'on lâche sur moi, ou moi sur lui?

VAUTRIN, *à part.*

Ça peut aller long-temps comme ça.

SAINT-CHARLES.

Je vais commencer.

VAUTRIN.

Allons donc!

SAINT-CHARLES.

Baron, de vous à moi, je vous admire.

VAUTRIN.

Quel éloge dans votre bouche?

SAINT-CHARLES.

Non, d'honneur! créer un de Frescas à la face de tout Paris, est une invention qui passe de mille piques celle de nos comtesses au congrès. Vous pêchez à la dot avec une rare audace.

VAUTRIN.

Je pêche à la dot?

SAINT-CHARLES.

Mais, mon cher, vous seriez découvert, si ce n'était pas moi, votre ami, qu'on eût chargé de vous observer, car je vous suis détaché de très-haut. Comment aussi, permettez-moi de vous le reprocher, osez-vous disputer une héritière à la famille de Montsorel?

VAUTRIN.

Et moi, qui croyais bonnement que vous veniez me proposer de faire des affaires ensemble, et que nous aurions spéculé tous deux avec l'argent de M. de Frescas, dont je dispose entièrement!... et vous me dites des choses d'un autre monde! Frescas, mon cher, est un des noms légitimes de ce jeune seigneur qui en a sept. De hautes raisons l'empêchent encore pour vingt-quatre heures de déclarer sa famille, que je connais: leurs biens sont immenses, je les ai vus, j'en reviens. Que vous m'ayez pris pour un fripon, passe encore, il s'agit de sommes qui ne sont pas déshonorantes; mais pour un imbécile capable de se mettre à la suite d'un gentilhomme d'occasion, assez niais pour rompre en visière aux Montsorel avec un semblant de grand seigneur... Décidément, mon cher, il paraîtrait que vous n'avez pas été à Vienne! Nous ne nous comprenons plus du tout.

SAINT-CHARLES.

Ne vous emportez pas, respectable intendant! cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, vous n'avez pas la prétention de m'en faire avaler davantage. Notre caisse se porte mieux que la vôtre, venez donc à nous! Votre jeune homme est Frescas comme je suis chevalier et comme vous êtes baron Vous l'avez rencontré sur les côtes d'Italie; c'était alors un vagabond, aujourd'hui c'est un aventurier, voilà tout!

VAUTRIN.

Vous avez raison, cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, disons-nous la vérité.

SAINT-CHARLES.

Je vous la paie.

VAUTRIN.

Je vous la donne. Vous êtes une infâme canaille, mon cher. Vous vous nommez Charles Blondet; vous avez été l'intendant de la maison de Langeac; vous avez acheté deux fois le vicomte, et vous ne l'avez pas payé.. c'est honteux! vous devez quatre-vingt mille francs à l'un de mes valets; vous avez fait fusiller le vicomte de Langeac à Mortagne pour garder les biens que la famille vous avait confiés. Si le duc de Montsorel, qui vous envoie, savait qui vous êtes... hé! hé! il vous ferait rendre des comptes étranges! Ote tes moustaches, tes favoris, ta perruque, tes fausses décorations et ces broches d'ordres étrangers... (*Il lui arrache sa perruque, ses favoris, ses décorations.*) Bonjour, drôle! Comment as-tu fait pour dévorer cette fortune si spirituellement acquise? Elle était colossale; où l'as-tu perdue?

SAINT-CHARLES.

Dans les malheurs.

VAUTRIN.

Je comprends... Que veux-tu maintenant?

SAINT-CHARLES.

Qui que tu sois, tape là, je te rends les armes, je n'ai pas de chance aujourd'hui: tu es le diable ou Jacques Collin.

VAUTRIN.

Je suis et ne veux être pour toi que le baron de Vieux-Chêne. Écoute bien mon ultimatum; je puis te faire enterrer dans une de mes caves à l'instant, a la minute; on ne te réclamera pas.

SAINT-CHARLES.

C'est vrai.

VAUTRIN.

Ce serait prudent! Veux-tu faire pour moi chez les Montsorel ce que les Montsorel t'envoient faire ici?

SAINT-CHARLES.

Accepté! Quels avantages?

VAUTRIN.

Tout ce que tu prendras.

SAINT-CHARLES.

Des deux côtés?

VAUTRIN.

Soit! Tu remettras à celui de mes gens qui t'accompagnera tous les actes qui concernent la famille de Langeac; tu dois les avoir encore. Si M. de Frescas épouse Mlle de Christoval, tu ne

seras pas son intendant, mais tu recevras cent mille francs. Tu as affaire à des gens difficiles, ainsi marche droit, on ne te trahira pas.

SAINT-CHARLES.

Marché conclu.

VAUTRIN.

Je ne le ratifierai qu'avec les pièces en main : jusque là, prends garde! (*Il sonne; tous les gens paraissent.*) Reconduisez monsieur le chevalier avec tous les égards dus à son rang (*A Saint-Charles, lui montrant Philosophe.*) Voici l'homme qui vous accompagnera. (*A Philosophe.*) Ne le quitte pas.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Si je me tire sain et sauf de leurs griffes, je ferai faire main-basse sur ce nid de voleurs.

VAUTRIN.

Monsieur le chevalier, je vous suis tout acquis.

SCÈNE IX.

VAUTRIN, LAFOURAILLE.

LAFOURAILLE.

Monsieur Vautrin!

VAUTRIN.

Eh bien!

LAFOURAILLE.

Vous le laissez aller?

VAUTRIN.

S'il ne se croyait pas libre, que pourrions-nous savoir? Mes instructions sont données: on va lui apprendre à ne pas mettre de cordes chez les gens à pendre. Quand Philosophe me rapportera les pièces que cet homme doit lui remettre, on me les donnera partout où je serai.

LAFOURAILLE.

Mais après, le laisserez-vous en vie?

VAUTRIN.

Vous êtes toujours un peu trop vifs, mes mignons : ne savez-vous donc pas combien les morts inquiètent les vivans? Chut! j'entends Raoul... laisse-nous.

SCÈNE X

VAUTRIN, RAOUL DE FRESCAS.

Vautrin rentre vers la fin du monologue; Raoul, qui est sur le devant de la scène, ne le voit pas.

RAOUL.

Avoir entrevu le ciel et rester sur la terre, voilà mon histoire! je suis perdu : Vautrin, ce génie à la fois infernal et bienfaisant, cet homme, qui sait tout et qui semble tout pouvoir, cet homme, si dur pour les autres et si bon pour moi, cet homme qui ne s'explique que par la féerie, cette providence, je puis dire maternelle, n'est pas, après tout, la providence. (*Vautrin paraît avec une perruque noire, simple, un habit bleu, pantalon de couleur grisâtre, gilet ordinaire, noir, la tenue d'un agent-de-change.*) Oh! je connaissais l'amour; mais je ne savais pas encore ce que c'était que la vengeance, et je ne voudrais pas mourir sans m'être vengé de ces deux Montsorel!

VAUTRIN.

Il souffre. Raoul, qu'as-tu, mon enfant?

RAOUL.

Eh! je n'ai rien, laissez-moi.

VAUTRIN.

Tu me rebutes encore? tu abuses du droit que tu as de maltraiter ton ami... A quoi pensais-tu là?

RAOUL.

A rien.

VAUTRIN.

A rien? Ah çà, monsieur, croyez-vous que celui qui vous a enseigné ce flegme anglais, sous lequel un homme de quelque valeur doit couvrir ses émotions, ne connaisse pas le défaut de cette cuirasse d'orgueil? Dissimulez avec les autres; mais avec moi, c'est plus qu'une faute; en amitié, les fautes sont des crimes.

RAOUL.

Ne plus jouer, ne plus rentrer ivre, quitter la ménagerie de l'Opéra, devenir un homme sérieux, étudier, vouloir une position, tu appelles cela dissimuler.

VAUTRIN.

Tu n'es encore qu'un pauvre diplomate, tu seras grand quand tu m'auras trompé. Raoul, tu as commis la faute contre laquelle je t'avais mis le plus en garde. Mon enfant, qui devait prendre les femmes pour ce qu'elles sont, des êtres sans conséquence, enfin s'en servir et non les servir, est devenu un berger de M. de Florian; mon Lovelace se heurte contre une Clarisse. Ah! les jeunes gens doivent frapper long-temps sur ces idoles, avant d'en reconnaître le creux.

RAOUL.

Un sermon?

VAUTRIN.

Comment! moi qui t'ai formé la main au pistolet, qui t'ai montré à tirer l'épée, qui t'ai appris à ne pas redouter l'ouvrier le plus fort du faubourg, moi qui ai fait pour ta cervelle comme pour le corps, moi qui t'ai voulu mettre au-dessus de tous les hommes, enfin moi qui t'ai sacré roi, tu me prends pour une ganache? Allons, un peu plus de franchise.

RAOUL.

Voulez-vous savoir ce que je pensais?... Mais non, ce serait accuser mon bienfaiteur.

VAUTRIN.

Ton bienfaiteur! tu m'insultes. T'ai-je offert mon sang, ma vie? suis-je prêt à tuer, à assassiner ton ennemi, pour recevoir de toi cet intérêt exorbitant appelé reconnaissance? Pour t'exploiter, suis-je un usurier? Il y a des hommes qui vous attachent un bienfait au cœur, comme on attache un boulet au pied des... suffit! ces hommes-là, je les écraserais comme des chenilles sans croire commettre un homicide! Je t'ai prié de m'adopter pour ton père, mon cœur doit être pour toi ce que le ciel est pour les anges, un espace où tout est bonheur et confiance; tu peux me dire

toutes tes pensées, même les mauvaises. Parle, je comprends tout, même une lâcheté.

RAOUL.

Dieu et Satan se sont entendus pour fondre ce bronze-là!

VAUTRIN.

C'est possible.

RAOUL.

Je vais tout te dire.

VAUTRIN.

Eh bien, mon enfant, asseyons-nous.

RAOUL.

Tu as été cause de mon opprobre et de mon désespoir.

VAUTRIN.

Où? Quand? Sang d'un homme! qui t'a blessé? qui t'a manqué? Dis le lieu, nomme les gens... la colère de Vautrin passera par là!

RAOUL.

Tu ne peux rien.

VAUTRIN.

Enfant, il y a deux espèces d'hommes qui peuvent tout.

RAOUL.

Et qui sont?

VAUTRIN.

Les rois, ils sont ou doivent être au-dessus des lois; et... tu vas te fâcher... les criminels, qui sont au-dessous.

RAOUL.

Et comme tu n'es pas roi...

VAUTRIN.

Eh bien! je règne en dessous.

RAOUL.

Quelle affreuse plaisanterie me fais-tu là, Vautrin?

VAUTRIN.

N'as-tu pas dit que le diable et le Dieu s'étaient cotisés pour me fondre?

RAOUL.

Ah! monsieur, vous me glacez.

VAUTRIN.

Rassieds-toi? Du calme, mon enfant: Tu ne dois t'étonner de rien, sous peine d'être un homme ordinaire.

RAOUL.

Suis-je entre les mains d'un démon ou d'un ange? Tu m'instruis sans déflorer les nobles instincts que je sens en moi; tu m'éclaires sans m'éblouir; tu me donnes l'expérience des vieillards, et tu ne m'ôtes aucune des grâces de la jeunesse; mais tu n'as pas impunément aiguisé mon esprit, étendu ma vue, éveillé ma perspicacité! Dis-moi d'où vient ta fortune? a-t-elle des sources honorables? pourquoi me défends-tu d'avouer les malheurs de mon enfance? pourquoi m'avoir imposé le nom du village où tu m'as trouvé? pourquoi m'empêcher de chercher mon père ou ma mère? Enfin, pourquoi me courber sous des mensonges? On s'intéresse à l'orphelin, mais on repousse l'imposteur! Je mène un train qui me fait l'égal d'un fils de duc et pair, tu me donnes une grande éducation et pas d'état, tu me lances dans l'empyrée du monde, et l'on m'y crache au visage qu'il n'y a plus de Frescas. On m'y demande une famille, et tu me défends toute réponse. Je suis à la fois un grand seigneur et un paria, je dois dévorer des affronts qui me poussent à déchirer vivans des marquis et des ducs: j'ai la rage dans l'âme, je veux avoir vingt duels, et je périrai! Veux-tu qu'on m'insulte encore? Plus de secrets pour moi: Prométhée infernal, achève ton œuvre, ou brise-la.

VAUTRIN.

Eh! qui resterait froid devant la générosité de cette belle jeunesse? Comme son courage s'allume? Allez, tous les sentimens, au grand galop! Oh! tu es l'enfant d'une noble race. Eh bien! Raoul, voilà ce que j'appelle des raisons.

RAOUL.

Ah!

VAUTRIN.

Tu me demandes des comptes de tutelle? les voici.

RAOUL.

Mais en ai-je le droit? sans toi vivrai-je?

VAUTRIN.

Tais-toi. Tu n'avais rien, je t'ai fait riche. Tu ne savais rien, je t'ai donné une belle éducation. Oh! je ne suis pas encore quitte envers toi. Un père... tous les pères donnent la vie à leurs enfans, moi, je te dois le bonheur... Mais est-ce bien là le motif de ta mélancolie? n'y a-t-il pas là... dans ce coffret... (*il montre un coffret*) certain portrait et certaines lettres cachées, et que nous lisons avec des... Ah!...

RAOUL.

Vous avez.....

VAUTRIN.

Oui, j'ai... Tu es donc touché à fond?

RAOUL.

A fond.

VAUTRIN.

Imbécile! L'amour vit de tromperie, et l'amitié vit de confiance. — Enfin, sois heureux à ta manière.

RAOUL.

Eh! le puis-je? Je me ferai soldat, et..... partout où grondera le canon, je saurai conquérir un nom glorieux, ou mourir.

VAUTRIN.

Hein!... de quoi? qu'est-ce que cet enfantillage?

RAOUL.

Tu t'es fait trop vieux pour pouvoir comprendre, et ce n'est pas la peine de te le dire.

VAUTRIN.

Je te le dirai donc. Tu aimes Inès de Christoval, de son chef princesse d'Arjos, fille d'un duc banni par le roi Ferdinand, une Andalouse qui taime et qui me plait, non comme femme, mais comme un adorable coffre-fort qui a les plus beaux yeux du monde, une dot bien tournée, la plus délicieuse caisse, svelte, élégante comme une corvette noire à voiles blanches, apportant les

galions d'Amérique si impatiemment attendus et versant toutes les joies de la vie, absolument comme la Fortune peinte au-dessus des bureaux de loterie : je t'approuve, tu as tort de l'aimer, l'amour te fera faire mille sottises... mais, je suis là.

RAOUL.

Ne me la flétris pas de tes horribles sarcasmes.

VAUTRIN.

Allons, on mettra une sourdine à son esprit, et un crêpe à son chapeau.

RAOUL.

Oui. Car il est impossible à l'enfant jeté dans le ménage d'un pêcheur d'Alghero de devenir prince d'Arjos, et perdre Inès, c'est mourir de douleur.

VAUTRIN.

Cinq cent mille livres de rentes, le titre de prince, des grandesses et des économies, mon vieux, il ne faut pas voir cela trop en noir.

RAOUL.

Si tu m'aimes, pourquoi des plaisanteries quand je suis au désespoir?

VAUTRIN.

Et d'où vient donc ton désespoir?

RAOUL.

Le duc et le marquis m'ont tout-à-l'heure insulté chez eux, devant elle, et j'ai vu s'éteindre toutes mes espérances... On m'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval. J'ignore encore pourquoi la duchesse de Montsorel m'a fait venir. Depuis deux jours elle me témoigne un intérêt que je ne puis m'expliquer.

VAUTRIN.

Et qu'allais-tu donc faire chez ton rival?

RAOUL.

Mais tu sais donc tout?

VAUTRIN.

Et bien d'autres choses! Enfin, tu veux Inès de Christoval? tu peux te passer cette fantaisie.

RAOUL.

Si tu te jouais de moi?

VAUTRIN.

Raoul, on t'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval... tu seras demain le prétendu de la princesse d'Arjos, et les Montsorel seront renvoyés, tout Montsorel qu'ils sont.

RAOUL.

Ma douleur vous rend fou.

VAUTRIN.

Qui t'a jamais autorisé à douter de ma parole? qui t'a donné un cheval arabe, pour faire enrager tous les dandys exotiques ou indigènes du bois de Boulogne? qui paie tes dettes de jeu? qui veille à tes plaisirs? qui t'a donné des bottes, à toi qui n'avais pas de souliers?

RAOUL.

Toi, mon ami, mon père, ma famille!

VAUTRIN.

Bien, bien, merci! Oh! tu me récompenses de tous mes sacrifices. Mais, hélas! une fois riche, une fois grand d'Espagne, une fois que tu feras partie de ce monde, tu m'oublieras : en changeant d'air, on change d'idées; tu me mépriseras, et... tu auras raison.

RAOUL.

Est-ce un génie sorti des Mille et une Nuits? Je me demande si j'existe. Mais, mon ami, mon protecteur, il me faut une famille.

VAUTRIN.

Eh! on te la fabrique en ce moment, ta famille! Le Louvre ne contiendrait pas les portraits de tes aïeux, ils encombrent les quais.

RAOUL.

Tu rallumes toutes mes espérances.

VAUTRIN.

Tu veux Inès?

RAOUL.

Par tous les moyens possibles.

VAUTRIN.

Tu ne recules devant rien? la magie et l'enfer ne t'effraient pas?

RAOUL.

Va pour l'enfer, s'il me donne le paradis.

VAUTRIN.

L'enfer! c'est le monde des bagnes et des forçats décorés par la justice et par la gendarmerie de marques et de menottes, conduits où ils vont par la misère, et qui ne peuvent jamais en sortir. Le paradis, c'est un bel hôtel, de riches voitures, des femmes délicieuses, des honneurs. Dans ce monde, il y a deux mondes; je te jette dans le plus beau, je reste dans le plus laid; et si tu ne m'oublies pas, je te tiens quitte.

RAOUL.

Vous me donnez le frisson, et vous venez de faire passer devant moi le délire.

VAUTRIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Tu es un enfant! (*A part.*) Ne lui en ai-je pas trop dit?

Il sonne.

RAOUL, *à part.*

Par momens ma nature se révolte contre tous ses bienfaits! Quand il met la main sur mon épaule, j'ai la sensation d'un fer chaud; et cependant il ne m'a jamais fait que du bien! Il me cache les moyens, et les résultats sont tous pour moi.

VAUTRIN.

Que dis-tu là?

RAOUL.

Je dis que je n'accepte rien, si mon honneur...

VAUTRIN.

On en aura soin, de ton honneur! N'est-ce pas moi qui l'ai développé? A-t-il jamais été compromis?

RAOUL.

Tu m'expliqueras...

VAUTRIN.

Rien.

RAOUL.

Rien?

VAUTRIN.

N'as-tu pas dit, par tous les moyens possibles?

Inès une fois à toi, qu'importe ce que j'aurai fait ou ce que je suis? Tu emmèneras Inès, tu voyageras. La famille de Christoval protégera le prince d'Arjos. (*A Lafouraille.*) Frappez des bouteilles de vin de Champagne, votre maître se marie, il va dire adieu à la vie de garçon, ses amis sont invités, allez chercher ses maîtresses, s'il lui en reste! Il y a noce pour tout le monde. Branle-bas général, et la grande tenue.

RAOUL.

Son intrépidité m'épouvante; mais il a toujours raison.

VAUTRIN.

A table!

TOUS.

A table!

VAUTRIN.

N'aie pas le bonheur triste, viens rire une dernière fois dans toute ta liberté; je ne te ferai servir que des vins d'Espagne, c'est gentil.

ACTE QUATRIEME.

La scène est à l'hôtel de Christoval.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

INÈS.

Si la naissance de monsieur de Frescas est obscure, je saurai, ma mère, renoncer à lui; mais, de votre côté, soyez assez bonne pour ne plus insister sur mon mariage avec le marquis de Montsorel.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Si je repousse cette alliance insensée, je ne souffrirai pas non plus que vous soyez sacrifiée à l'ambition d'une famille.

INÈS.

Insensée? qui le sait? Vous le croyez un aventurier, je le crois gentilhomme, et nous n'avons aucune preuve à nous opposer.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Les preuves ne se feront pas attendre. Les Montsorel sont trop intéressés à dévoiler sa honte.

INÈS.

Et lui! m'aime trop pour tarder à vous prouver qu'il est digne de nous. Sa conduite, hier, n'a-t-elle pas été d'une noblesse parfaite?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais, chère folle, ton bonheur n'est-il pas le mien? Que Raoul satisfasse le monde, et je suis prête à lutter pour vous contre les Monsorel à la cour d'Espagne.

INÈS.

Ah! ma mère, vous l'aimez donc aussi?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ne l'as-tu pas choisi?

SCENE II.

LES MÊMES, UN VALET, *puis* VAUTRIN.

Le valet apporte à la Duchesse une carte enveloppée et cachetée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à sa fille.*

Le général Crustamente, envoyé secret de sa majesté don Augustin Ier, empereur du Mexique... Qu'est-ce que cela veut dire?

INÈS.

Du Mexique! il nous apporte sans doute des nouvelles de mon père!

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *au valet.*

Faites entrer.

Vautrin paraît habillé en général mexicain, sa taille a quatre pouces de plus, son chapeau est fourni de plumes blanches, son habit est bleu de ciel avec les riches broderies des généraux mexicains: pantalon blanc, écharpe aurore, les cheveux traînans et frisés comme ceux de Murat; il a un grand sabre, il a le teint cuivré, il grasseye comme les Espagnols du Mexique, son parler ressemble au provençal, plus l'accent guttural des Maures.

VAUTRIN.

Est-ce bien à madame la duchesse de Christoval que j'ai l'honneur de parler?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Oui, monsieur.

VAUTRIN.

Et mademoiselle?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ma fille, monsieur.

VAUTRIN.

Mademoiselle est la senora Inès, de son chef princesse d'Arjos. En vous voyant, l'idolâtrie de monsieur de Christoval pour sa fille se comprend parfaitement. Mesdames, avant tout, je demande une discrétion absolue: ma mission est déjà difficile, et si l'on soupçonnait qu'il pût exister des relations entre vous et moi, nous serions tous compromis.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je vous promets le secret et sur votre nom et sur votre visite.

INÈS.

Général, il s'agit de mon père, vous me permettrez de rester.

VAUTRIN.

Vous êtes nobles et Espagnoles, je compte sur votre parole.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Je vais recommander à mes gens de se taire.

VAUTRIN.

Pas un mot : réclamer leur silence, c'est souvent provoquer leur indiscrétion. Je réponds des miens. J'avais pris l'engagement de vous donner à mon arrivée des nouvelles de monsieur de Christoval, et voici ma première visite.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Parlez-nous promptement de mon mari, général ? Où se trouve-t-il ?

VAUTRIN.

Le Mexique, madame, est devenu ce qu'il devait être tôt ou tard, un état indépendant de l'Espagne. Au moment où je parle, il n'y a plus un seul Espagnol, il ne s'y trouve plus que des Mexicains.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

En un moment ?

VAUTRIN.

Tout se fait en un moment pour qui ne voit pas les causes. Que voulez-vous ? Le Mexique éprouvait le besoin de son indépendance, il s'est donné un empereur ! Cela peut surprendre encore, rien cependant de plus naturel : partout les principes peuvent attendre, partout les hommes sont pressés.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Qu'est-il donc arrivé à monsieur de Christoval ?

VAUTRIN.

Rassurez-vous, madame, il n'est pas empereur. Monsieur le duc a failli, par une résistance désespérée, maintenir le royaume sous l'obéissance de Ferdinand VII.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mais, monsieur, mon mari n'est pas militaire.

VAUTRIN.

Non, sans doute ; mais c'est un habile courtisan, et c'était bien joué. En cas de succès, il rentrait en grâce. Ferdinand ne pouvait se dispenser de le nommer vice-roi.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Dans quel siècle étrange vivons-nous ?

VAUTRIN.

Les révolutions s'y succèdent et ne se ressemblent pas. Partout on imite la France. Mais, je vous en supplie, ne parlons pas politique, c'est un terrain brûlant.

INÈS.

Mon père, général, avait-il reçu nos lettres ?

VAUTRIN.

Dans une pareille bagarre, les lettres peuvent bien se perdre, quand les couronnes ne se retrouvent pas.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Et qu'est devenu monsieur de Christoval ?

VAUTRIN.

Le vieil Amoagos, qui là-bas exerce une énorme influence, a sauvé votre mari, au moment où j'allais le faire fusiller...

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL *et* SA FILLE.

Ah !

VAUTRIN.

C'est ainsi que nous nous sommes connus.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Vous, général !

INÈS.

Mon père, monsieur !

VAUTRIN.

Eh ! mesdames, j'étais ou pendu par lui comme un rebelle, ou l'un des héros d'une nation délivrée, et me voici ! En arrivant à l'improviste à la tête des ouvriers de ses mines, Amoagos décidait la question. Le salut de son ami le duc de Christoval a été le prix de son concours. Entre nous l'empereur Iturbide, mon maître, n'est qu'un nom : l'avenir du Mexique est tout entier dans le parti du vieil Amoagos.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Quel est donc, monsieur, cet Amoagos, qui selon vous est l'arbitre des destinées du Mexique ?

VAUTRIN.

Vous ne le connaissez pas ici ? Vraiment non ? Je ne sais pas ce qui pourra souder l'ancien monde au nouveau ? Oh ! ce sera la vapeur. Exploitez donc des mines d'or ! soyez don Inigo, Jan Varaco Cardaval de los Amoagos, las Frescas y Peral... mais dans la kyrielle de nos noms espagnols, vous le savez, nous n'en disons jamais qu'un. Je m'appelle simplement Crustamente. Enfin, soyez le futur président de la république Mexicaine, et la France vous ignore. Mesdames, le vieil Amoagos a reçu là-bas monsieur de Christoval, comme un vieux gentilhomme d'Aragon, qu'il est, devait accueillir un grand d'Espagne banni pour avoir été séduit par le beau nom de Napoléon.

INÈS.

N'avez-vous pas dit Frescas dans les noms ?

VAUTRIN.

Oui, Frescas est le nom de la seconde mine exploitée par don Cardaval ; mais vous allez connaître toutes les obligations de monsieur le duc envers son hôte par les lettres que je vous apporte. Elles sont dans mon portefeuille. J'ai besoin de mon portefeuille. (*A part.*) Elles ont assez bien mordu à mon vieil Amoagos. (*Haut.*) Permettez-moi de demander un de mes gens ? (*La Duchesse fait signe à Inès de sonner. A la duchesse.*) Accordez-moi, madame, un moment d'entretien. (*A un valet.*) Dites à mon nègre ; mais non, il ne comprend que son affreux patois, faites-lui signe de venir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Mon enfant, vous me laisserez seule un moment.

Lafouraille paraît.

VAUTRIN, *à Lafouraille.*

Jigi roro flouri.

LAFOURAILLE.

Joro.

INÈS, *à Vautrin.*

La confiance de mon père suffirait à vous mériter un bon accueil; mais, général, votre empressement à dissiper nos inquiétudes vous vaut ma reconnaissance.

VAUTRIN.

De la re... connais... sance! Ah! senora, si nous comptions, je me croirais le débiteur de votre illustre père, après avoir eu le bonheur de vous voir.

LAFOURAILLE.

Io.

VAUTRIN.

Caracas, y mouli joro, fistas, ip souri.

LAFOURAILLE.

Souri joro.

VAUTRIN; *aux dames.*

Mesdames, voici vos lettres. (*A part à Lafouraille.*) Circule de l'antichambre à la cour, bouche close, l'oreille ouverte, les mains au repos, l'œil au guet, et du nez.

LAFOURAILLE.

Ia, mein herr.

VAUTRIN, *en colère.*

Souri joro, fistas.

LAFOURAILLE.

Joro. (*Bas.*) Voici les papiers de Langeac.

VAUTRIN.

Je ne suis pas pour l'émancipation des Nègres: quand il n'y en aura plus, nous serons forcés d'en faire avec les blancs.

INÈS, *à sa mère.*

Permettez-moi, ma mère, d'aller lire la lettre de mon père. (*A Vautrin.*) Général...

Elle salue.

VAUTRIN.

Elle est charmante, puisse-t-elle être heureuse!

Inès sort, sa mère la conduit en faisant quelques pas avec elle.

SCENE III.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, VAUTRIN.

VAUTRIN, *à part.*

Si le Mexique se voyait représenter comme ça, il serait capable de me condamner aux ambassades à perpétuité. (*Haut.*) Oh! excusez-moi, madame, j'ai tant de sujets de réflexions!

LA DUCHESSE.

Si les préoccupations sont permises, n'est-ce pas à vous autres diplomates?

VAUTRIN.

Aux diplomates par état, oui; mais je compte rester militaire et franc. Je veux réussir par la franchise. Nous voilà seuls, causons, car j'ai plus d'une mission délicate.

LA DUCHESSE.

Auriez-vous des nouvelles que ma fille ne devrait pas entendre?

VAUTRIN.

Peut-être. Allons droit au fait: la senora est jeune et belle, elle est riche et noble; elle doit avoir quatre fois plus de prétendans que toute autre. On se dispute sa main. Eh bien! son père me charge de savoir si elle a plus particulièrement remarqué quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Avec un homme franc, général, je serai franche. L'étrangeté de votre demande ne me permet pas d'y répondre.

VAUTRIN.

Ah! prenez garde! Pour ne jamais nous tromper, nous autres diplomates, nous interprétons toujours le silence en mauvaise part.

LA DUCHESSE.

Monsieur, vous oubliez qu'il s'agit d'Inès de Christoval.

VAUTRIN.

Elle n'aime personne. Eh bien! elle pourra donc obéir aux vœux de son père.

LA DUCHESSE.

Comment, monsieur de Christoval aurait disposé de sa fille?

VAUTRIN.

Vous le voyez? votre inquiétude vous trahit. Elle a donc fait un choix! Eh bien! maintenant je tremble autant de vous interroger, que vous de répondre. Ah! si le jeune homme aimé par votre fille était un étranger, riche, en apparence sans famille, et qui cachât son pays...

LA DUCHESSE.

Ce nom de Frescas, dit par vous, est celui que prend un jeune homme qui recherche Inès.

VAUTRIN.

Se nommerait-il aussi Raoul!

LA DUCHESSE.

Oui, Raoul de Frescas.

VAUTRIN.

Un jeune homme fin, spirituel, élégant, vingt-trois ans.

LA DUCHESSE.

Doué de ces manières qui ne s'acquièrent pas.

VAUTRIN.

Romanesque au point d'avoir eu l'ambition d'être aimé pour lui-même, en dépit d'une immense fortune; il a voulu la passion dans le mariage, une folie! Le jeune Amoagos, car c'est lui, madame...

LA DUCHESSE.

Mais ce nom de Raoul n'est pas...

VAUTRIN.

Mexicain, vous avez raison. Il lui a été donné par sa mère, une Française, une émigrée, une demoiselle de Granville, venue de Saint-Domingue. L'imprudent est-il aimé?

LA DUCHESSE.

Préféré à tous!

VAUTRIN.

Mais ouvrez cette lettre, lisez-la, madame; et vous verrez que j'ai pleins pouvoirs des seigneurs Amoagos et Christoval pour conclure ce mariage.

LA DUCHESSE.

Oh! laissez-moi, monsieur, rappeler Inès.

Elle sort.

SCENE IV.

VAUTRIN, *seul.*

Le majordome est à moi, les véritables lettres, s'il en vient, me seront remises. Raoul est trop fier pour revenir ici; d'ailleurs, il m'a promis d'attendre. Me voilà maître du terrain; Raoul, une fois prince, ne manquera pas d'aïeux : le Mexique et moi nous sommes là.

SCENE V.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

LA DUCHESSE, *à sa fille.*

Mon enfant, vous avez des remercîmens à faire au général.

Elle lit sa lettre pendant une partie de la scène.

INÈS.

Des remercîmens, monsieur? Et mon père me dit que dans le nombre de vos missions vous avez celle de me marier avec un seigneur Amoagos, sans tenir compte de mes inclinations.

VAUTRIN.

Rassurez-vous, il se nomme ici Raoul de Frescas.

INÈS.

Raoul de Frescas, lui! Mais, alors, pourquoi son silence obstiné?

VAUTRIN.

Faut-il que le vieux soldat vous explique le cœur du jeune homme? Il voulait chez vous de l'amour, et non de l'obéissance; il voulait...

INÈS.

Ah! général, je le punirai de sa modestie et de sa défiance. Hier, il aimait mieux dévorer une offense que de révéler le nom de son père.

VAUTRIN.

Mais, mademoiselle, il ignore encore si le nom de son père est celui d'un coupable de haute trahison ou celui d'un libérateur de l'Amérique.

INÈS.

Ah! ma mère, entendez-vous?

VAUTRIN, *à part.*

Comme elle l'aime! Pauvre fille, ça ne demande qu'à être abusé.

LA DUCHESSE.

La lettre de mon mari vous donne, en effet, général, de pleins pouvoirs.

VAUTRIN.

J'ai les actes authentiques et tous les papiers de famille...

UN VALET, *entrant.*

Madame la duchesse veut-elle recevoir monsieur de Frescas?

VAUTRIN.

Raoul ici!

LA DUCHESSE, *au valet.*

Faites entrer.

VAUTRIN.

Bon! le malade vient tuer le médecin.

LA DUCHESSE.

Inès, vous pouvez recevoir seule monsieur de Frescas, il est agréé par votre père.

Inès baise la main de sa mère.

SCENE VI.

LES MÊMES, RAOUL.

Raoul salue les deux dames, Vautrin va à lui.

VAUTRIN, *à Raoul.*

Don Raoul de Cardaval.

RAOUL.

Vautrin!

VAUTRIN.

Non, le général Crustamente.

RAOUL.

Crustamente!

VAUTRIN.

Bien. Envoyé du Mexique. Retiens bien le nom de ton père : Amoagos, un seigneur d'Aragon, un ami du duc de Christoval. Ta mère est morte; j'apporte les titres, les papiers de famille authentiques, reconnus. Inès est à toi.

RAOUL.

Et vous voulez que je consente à de pareilles infamies? jamais!

VAUTRIN, *aux deux femmes.*

Il est stupéfait de ce que je lui apprends, il ne s'attendait pas à un si prompt dénouement.

RAOUL.

Si la vérité me tue, tes mensonges me déshonorent, j'aime mieux mourir.

VAUTRIN.

Tu voulais Inès par tous les moyens possibles, et tu recules devant un innocent stratagème?

RAOUL, *exaspéré.*

Mesdames!...

VAUTRIN.

La joie le transporte. (*A Roul.*) Parler, c'est perdre Inès et me livrer à la justice : tu le peux, ma vie est à toi.

ROUL.

O Vautrin! dans quel abîme m'as-tu plongé?

VAUTRIN.

Je t'ai fait prince, n'oublie pas que tu es au comble du bonheur. (*A part.*) Il ira.

SCENE VII.

INÈS, *près de la porte où elle a quitté sa mère*, RAOUL, *de l'autre côté du théâtre.*

RAOUL, *à part.*

L'honneur veut que je parle, la reconnaissance veut que je me taise; eh bien! j'accepte mon rôle d'homme heureux, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en péril; mais j'écrirai ce soir, et Inès saura qui je suis. Vautrin, un pareil sacrifice m'acquitte bien envers toi : nos liens sont rompus. J'ira i chercher je ne sais où la mort du soldat.

INÈS, *s'approchant après avoir examiné attentivement Raoul.*

Mon père et le vôtre sont amis, ils consentent à notre mariage, nous nous aimons comme s'ils s'y opposaient, et vous voilà rêveur, presque triste!

RAOUL.

Vous avez votre raison, et moi, je n'ai plus la mienne. Au moment où vous ne voyez plus d'obstacles, il peut en surgir d'insurmontables.

INÈS.

Raoul, quelles inquiétudes jetez-vous dans notre bonheur?

RAOUL.

Notre bonheur! (*A part.*) Il m'est impossible de feindre. (*Haut.*) Au nom de notre amour, je vous demande de croire en ma loyauté.

INÈS.

Ma confiance en vous n'était-elle pas infinie? Et le général a tout justifié, jusqu'à votre silence chez les Montsorel. Aussi vous pardonné-je les petits chagrins que vous étiez obligé de me causer.

RAOUL, *à part.*

Ah! Vautrin! je me livre à toi! (*Haut.*) Inès, vous ne savez pas quelle est la puissance de vos paroles : elles m'ont donné la force de supporter le ravissement que vous me causez... Eh bien, oui, soyons heureux!

Entre un valet.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE MONTSOREL.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur le marquis de Montsorel.

RAOUL, *à part.*

Ah! ce nom me rappelle à moi-même. (*A Inès.*) Quoi qu'il arrive, Inès, attendez pour juger ma conduite l'heure où je vous la soumettrai moi-même, et pensez que j'obéis en ce moment à une invincible fatalité.

INÈS.

Raoul, je ne vous comprends plus; mais je me fie toujours à vous.

LE MARQUIS, *à part.*

Encore ce petit monsieur! (*Il salue Inès.*) Je vous croyais avec votre mère, mademoiselle, et j'étais loin de penser que ma visite pût être importune. Faites-moi la grâce de m'excuser...

INÈS.

Restez, je vous prie : il n'y a plus d'étranger ici, monsieur Raoul est agréé par ma famille.

LE MARQUIS.

Monsieur Raoul de Frescas veut-il alors agréer mes complimens?

RAOUL.

Vos complimens? je les accepte (*il lui tend la main et le Marquis la lui serre*) d'aussi bon cœur que vous me les offrez.

LE MARQUIS.

Nous nous entendons.

INÈS, *à Raoul.*

Faites en sorte qu'il parte, et restez. (*Au Marquis.*) Ma mère a besoin de moi pour quelques instans, j'espère vous la ramener.

SCENE IX.

LE MARQUIS, RAOUL; *puis* VAUTRIN.

LE MARQUIS.

Acceptez-vous une rencontre à mort et sans témoins?

RAOUL.

Sans témoins, monsieur?

LE MARQUIS.

Ne savez-vous pas qu'un de nous est de trop en ce monde?

RAOUL.

Votre famille est puissante : en cas de succès, votre proposition m'expose à sa vengeance, permettez-moi de ne pas échanger l'hôtel de Christoval contre une prison. (*Vautrin paraît.*) A mort, soit! mais avec des témoins.

LE MARQUIS.

Les vôtres n'arrêteront point le combat?

RAOUL.

Nous avons chacun une garantie dans notre haine.

VAUTRIN, *à part.*

Ah çà, mais nous trébucherons donc toujours dans le succès! A mort? cet enfant joue sa vie comme si elle lui appartenait.

LE MARQUIS.

Eh bien, monsieur, demain à huit heures, sur la terrasse de Saint-Germain, nous irons dans la forêt.

VAUTRIN.

Vous n'irez pas. (*A Raoul.*) Un duel? la partie est-elle égale? Monsieur est-il comme vous le fils unique d'une grande maison? Votre père, don Inigo, Juan, Varaco de los Amoagos de Cardaval, las Frescas, y Péral vous le permettrait-il, don Raoul?

LE MARQUIS.

Je consentais à me battre avec un inconnu; mais la grande maison de monsieur ne gâte rien à l'affaire.

RAOUL, *au marquis.*

Il me semble que maintenant, monsieur, nous pouvons nous traiter avec courtoisie et en gens qui s'estiment assez l'un l'autre pour se haïr et se tuer.

LE MARQUIS, *regardant Vautrin.*

Peut-on savoir le nom de votre Mentor?

VAUTRIN.

A qui aurais-je l'honneur de répondre?

LE MARQUIS.

Au marquis de Montsorel, monsieur.

VAUTRIN, *le toisant.*

J'ai le droit de me taire; mais je vous dirai mon nom, une seule fois, bientôt, et vous ne le répéterez pas. Je serai le témoin de monsieur de Frescas. (*A part.*) Et Buteux sera l'autre.

SCENE X.

RAOUL, VAUTRIN, LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL; *puis* LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

UN VALET, *annonçant.*

Madame la duchesse de Montsorel.

VAUTRIN, *à Raoul.*

Pas d'enfantillage! de l'aplomb et au pas! je suis devant l'ennemi.

LE MARQUIS.

Ah! ma mère, venez-vous assister à ma défaite? Tout est conclu. La famille de Christoval se jouait de nous. Monsieur (*il montre Vautrin*) apporte les pouvoirs des deux pères.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Raoul a une famille? (*Madame de Christoval et sa fille entrent et saluent la Duchesse. A madame de Christoval.*) Madame, mon fils vient de m'apprendre l'événement inattendu qui renverse toutes nos espérances.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

L'intérêt que vous paraissez témoigner à monsieur de Frescas s'est donc affaibli depuis hier?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *examinant Vautrin.*

Et c'est grâce à monsieur que tous les doutes ont été levés? Qui est-il?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Le représentant du père de monsieur de Frescas, don Amoagos, et de monsieur de Christoval. Il nous a donné les nouvelles que nous attendions et nous a remis enfin les lettres de mon mari.

VAUTRIN, *à part.*

Ah çà, vais-je poser long-temps comme ça?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Vautrin.*

Monsieur connaît sans doute depuis long-temps la famille de monsieur de Frescas?

VAUTRIN.

Elle est très-restreinte : un père, un oncle... (*A Raoul.*) Vous n'avez même pas la douloureuse consolation de vous rappeler votre mère. (*A la Duchesse.*) Elle est morte au Mexique peu de temps après son mariage.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Monsieur est né au Mexique?

VAUTRIN.

En plein Mexique.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à madame de Christoval.*

Ma chère, on nous trompe. (*A Raoul.*) Monsieur, vous n'êtes pas venu du Mexique, votre mère n'est pas morte, et vous avez été dès votre enfance abandonné, n'est-ce pas?

RAOUL.

Ma mère vivrait!

VAUTRIN.

Pardon, madame, j'arrive, moi, et si vous souhaitez apprendre des secrets, je me fais fort de vous en révéler qui vous dispenseront d'interroger monsieur. (*A Raoul.*) Pas un mot.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

C'est lui! Et cet homme en fait l'enjeu de quelque sinistre partie... (*Elle va au Marquis.*) Mon fils...

LE MARQUIS.

Vous les avez troublés, ma mère, et nous avons sur cet homme (*il montre Vautrin*) la même pensée; mais une femme a seule le droit de dire tout ce qui pourra faire découvrir cette horrible imposture.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Horrible! oui. Mais laissez-nous.

LE MARQUIS.

Mesdames, malgré tout ce qui s'élève contre moi, ne m'en veuillez pas si j'espère encore. (*A Vautrin.*) Entre la coupe et les lèvres il y a souvent...

VAUTRIN.

La mort!

Le Marquis et Raoul se saluent et le Marquis sort.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à madame de Christoval.*

Chère duchesse, je vous en supplie, renvoyez Inès, nous ne saurions nous expliquer en sa présence.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à sa fille, en lui faisant signe de sortir.*

Je vous rejoins dans un moment.

RAOUL, *à Inès, en lui baisant la main.*

C'est peut-être un éternel adieu!

Inès sort.

SCENE XI.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, RAOUL, VAUTRIN.

VAUTRIN, *à la duchesse de Christoval.*

Ne soupçonnez-vous donc pas quel intérêt amène ici madame?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Depuis hier je n'ose me l'avouer.

VAUTRIN.

Moi, j'ai deviné cet amour à l'instant.

RAOUL, *à Vautrin.*

J'étouffe dans cette atmosphère de mensonge.

VAUTRIN, *à Raoul.*

Un seul moment encore.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Madame, je sais tout ce que ma conduite a d'étrange en cet instant, et je n'essaierai pas de la justifier. Il est des devoirs sacrés devant lesquels s'abaissent toutes les convenances et même les lois du monde. Quel est le caractère? quels sont donc les pouvoirs de monsieur?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à qui Vautrin a fait un signe.*

Il m'est interdit de vous répondre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Eh bien, je vous le dirai : monsieur est ou le complice ou la dupe d'une imposture dont nous sommes les victimes. En dépit des lettres, en dépit des actes qu'il vous apporte, tout ce qui donne à Raoul un nom et une famille est faux.

RAOUL.

Madame, en vérité, je ne sais de quel droit vous vous jetez ainsi dans ma vie?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Madame, vous avez sagement agi en renvoyant ma fille et le marquis.

VAUTRIN, *à Raoul.*

De quel droit? (*A Mme de Montsorel.*) Mais vous ne devez pas l'avouer, et nous le devinons. Je conçois trop bien, madame, la douleur que vous cause ce mariage pour m'offenser de vos soupçons sur mon caractère et de vous voir contredire des actes authentiques, que madame de Christoval et moi nous sommes tenus de produire. (*A part.*) Je vais l'asphyxier. (*Il la prend à part.*) Avant d'être Mexicain, j'étais Espagnol, je sais la cause de votre haine contre Albert; et, quant à l'intérêt qui vous amène ici, nous en causerons bientôt chez votre directeur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous sauriez?

VAUTRIN.

Tout. (*A part.*) Il y a quelque chose. (*Haut.*) Allez voir les actes.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Eh bien, ma chère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Allons retrouver Inès. Et, je vous en conjure, examinons bien les pièces, c'est la prière d'une mère au désespoir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Une mère? au désespoir?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *regardant Raoul et Vautrin.*

Comment cet homme a-t-il mon secret et tient-il mon fils?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Venez, madame!

SCENE XII.

RAOUL, VAUTRIN, LAFOURAILLE.

VAUTRIN.

J'ai cru que notre étoile pâlissait, mais elle brille.

RAOUL.

Suis-je assez humilié? Je n'avais au monde que mon honneur, je te l'ai livré. Ta puissance est infernale, je le vois. Mais à compter de cette heure, je m'y soustrais, tu n'es plus en danger, adieu.

LAFOURAILLE, *qui est entré pendant que Raoul parlait.*

Personne! bon, il était temps! Ah! monsieur! Philosophe est en bas, tout est perdu! l'hôtel est envahi par la police.

VAUTRIN.

Un autre se lasserait! Voyons? Personne n'est pris?

LAFOURAILLE.

Oh! nous avons de l'usage.

VAUTRIN.

Philosophe est en bas, mais en quoi?

LAFOURAILLE.

En chasseur.

VAUTRIN.

Bien, il montera derrière la voiture. Je vous donnerai mes ordres pour coffrer le prince d'Arjos, qui croit se battre demain.

RAOUL.

Vous êtes menacé, je le vois, je ne vous quitte plus, et veux savoir...

VAUTRIN.

Rien. Ne te mêle pas de ton salut. Je réponds de toi, malgré toi.

RAOUL.

Oh! je connais mon lendemain.

VAUTRIN.

Et moi aussi.

LAFOURAILLE.

Ça chauffe!

VAUTRIN.

Ça brûle.

LAFOURAILLE.

Pas d'attendrissement, il ne faut pas flâner, ils sont à notre piste, et vont à cheval.

VAUTRIN.

Et nous donc! (*Il prend Lafouraille à part.*) Si le gouvernement nous fait l'honneur de loger ses gendarmes chez nous, notre devoir est de ne pas les troubler. On est libre de se disperser; mais qu'on soit à minuit chez la mère Giroflée au grand complet. Soyez à jeun, car je ne veux pas avoir de Waterloo, et voilà les Prussiens. Roulons!

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe à l'hôtel de Montsorel, dans un salon du rez-de-chaussée.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, *seul.*

Il a fait ce soir la maudite marque blanche à la petite porte du jardin. Ça ne peut pas aller long-temps comme ça, le diable sait seul ce qu'il veut faire. J'aime mieux le voir ici que dans les appartemens, du moins le jardin est là; et en cas d'alerte, on peut se promener.

SCENE II.

JOSEPH, LAFOURAILLE, BUTEUX; *puis* VAUTRIN.

On entend pendant un instant faire prrrrrr.

JOSEPH.

Allons, bon! v'là notre air national, ça me fait toujours trembler. (*Lafouraille entre.*) Qui êtes-vous? (*Lafouraille fait un signe.*) Un nouveau?

LAFOURAILLE.

Un vieux.

JOSEPH.

Il est là.

LAFOURAILLE.

Est-ce qu'il attendrait? il va venir.

Buteux se montre.

JOSEPH.

Comment, vous serez trois!

LAFOUTAILLE, *montrant Joseph.*

Nous serons quatre.

JOSEPH.

Que venez-vous donc faire à cette heure? Voulez-vous tout prendre ici?

LAFOURAILLE.

Il nous croit des voleurs!

BUTEUX.

Ça se prouve quelquefois, quand on est malheureux; mais ça ne se dit pas.

LAFOURAILLE.

On fait comme les autres, on s'enrichit, voilà tout!

JOSEPH.

Mais monsieur le Duc va...

LAFOURAILLE.

Ton duc ne peut pas rentrer avant deux heures, et ce temps nous suffit; ainsi ne viens pas entrelarder d'inquiétudes le plat de notre métier que nous avons à servir...

BUTEUX.

Et chaud.

VAUTRIN, *paraissant vêtu d'une redingote brune, pantalon bleu, gilet noir, les cheveux courts, un faux air de Napoléon en bourgeois. Il entre, éteint brusquement la chandelle et tire sa lanterne sourde.*

De la lumière ici! Vous vous croyez donc encore dans la vie bourgeoise? Que ce niais ait oublié les premiers élémens, cela se conçoit; mais vous autres?... (*A Buteux, en lui montrant Joseph.*) Mets-lui du coton dans les oreilles, allez causer là-bas. (*A Lafouraille.*) Et le petit?

LAFOURAILLE.

Gardé à vue!

VAUTRIN.

Dans quel endroit?

LAFOURAILLE.

Dans l'autre pigeonnier de la femme à Giroflée, ici près, derrière les Invalides.

VAUTRIN.

Et qu'il ne s'en échappe pas comme cette anguille de Saint-Charles, cet enragé, qui vient de démolir notre établissement.... car je... je ne fais pas de menaces...

LAFOURAILLE.

Pour le petit, je vous engage ma tête! Philosophe lui a mis des cothurnes aux mains, et des manchettes aux pieds, il ne le rendra qu'à moi. Quant à l'autre, que voulez-vous? la pauvre Giroflée est bien faible contre les liqueurs fortes, et Blondet l'a deviné.

VAUTRIN.

Qu'a dit Raoul?

LAFOURAILLE.

Des horreurs! il se croit déshonoré. Heureusement, Philosophe n'adore pas les métaphores.

VAUTRIN.

Conçois-tu que cet enfant veuille se battre à mort? Un jeune homme a peur, il a le courage de ne pas le laisser voir et la sottise de se laisser tuer. J'espère qu'on l'a empêché d'écrire?

LAFOURAILLE, *à part.*

Aïe! aïe! (*Haut.*) Il ne faut rien vous cacher: avant d'être serré, le prince avait envoyé la petite Nini porter une lettre à l'hôtel de Christoval.

VAUTRIN.

A Inès?

LAFOURAILLE.

A Inès.

VAUTRIN.

Ah! puff! des phrases!

LAFOURAILLE.

Ah! puff!... des bêtises.

VAUTRIN, *à Joseph.*

Eh! là-bas! l'honnête homme!

BUTEUX, *amenant Joseph à Vautrin.*

Donnez donc à monsieur des raisons, il en veut.

JOSEPH.

Il me semble que ce n'est pas trop exiger, que de demander ce que je risque et ce qui me reviendra.

VAUTRIN.

Le temps est court, la parole est longue, employons l'un et dispensons-nous de l'autre. Il y a deux existences en péril, celle d'un homme qui m'intéresse et celle d'un mousquetaire que je juge inutile : nous venons le supprimer.

JOSEPH.

Comment! monsieur le marquis? — Je n'en suis plus.

LAFOURAILLE.

Ton consentement n'est pas à toi.

BUTEUX.

Nous l'avons pris. Vois-tu, mon ami, quand le vin est tiré...

JOSEPH.

S'il est mauvais, il ne faut pas le boire.

VAUTRIN.

Ah! tu refuses de trinquer avec moi? Qui réfléchit calcule, et qui calcule trahit.

JOSEPH.

Vos calculs sont à faire perdre la tête.

VAUTRIN.

Assez, tu m'ennuies! Ton maître doit se battre demain. Dans ce duel, l'un des deux adversaires doit rester sur le terrain; figure-toi que le duel a eu lieu, et que ton maître n'a pas eu de chance.

BUTEUX.

Comme c'est juste!

LAFOURAILLE.

Et profond! Monsieur remplace le Destin.

JOSEPH.

Joli état!

BUTEUX.

Et pas de patente à payer.

VAUTRIN, *à Joseph.*

Tu vas les cacher.

JOSEPH.

Où?

VAUTRIN.

Je te dis de les cacher. Quand tout dormira dans l'hôtel, excepté nous, fais-les monter chez le mousquetaire. (*A Buteux et à Lafouraille.*) Tâchez d'y aller sans lui : vous serez deux et adroits; la fenêtre de sa chambre donne sur la cour. (*Il lui parle à l'oreille.*) Précipitez-le, comme tous les gens au désespoir. (*Il se tourne vers Joseph.*) Le suicide est une raison, personne ne sera compromis.

SCENE III.

VAUTRIN, *seul.*

Tout est sauvé, il n'y avait de suspect chez nous que le personnel, je le changerai. Le Blondet en est pour ses frais de trahison, et comme les mauvais comptes font les bons amis, je le signalerai au duc comme l'assassin du vicomte de Langeac. Je vais donc enfin connaître les secrets des Montsorel et la raison de la singulière conduite de la duchesse. Si ce que je vais apprendre pouvait justifier le suicide du marquis, quel coup de professeur!

SCENE IV.

VAUTRIN, JOSEPH.

JOSEPH.

Vos hommes sont casés dans la serre, mais vous ne comptez sans doute pas rester là?

VAUTRIN.

Non, je vais étudier dans le cabinet de monsieur de Montsorel.

JOSEPH.

Et s'il arrive, vous ne craignez pas...

VAUTRIN.

Si je craignais quelque chose, serais-je votre maître à tous?

JOSEPH.

Mais où irez-vous?

VAUTRIN.

Tu es bien curieux!

SCENE V.

JOSEPH, *seul.*

Le voilà chambré pour l'instant, ses deux hommes aussi, je les tiens, et comme je ne veux pas tremper la-dedans, je vais...

SCENE VI.

JOSEPH, UN VALET; *puis* SAINT-CHARLES.

LE VALET.

Monsieur Joseph, quelqu'un vous demande.

JOSEPH.

A cette heure?

SAINT-CHARLES.

C'est moi.

JOSEPH.

Laisse-nous, mon garçon.

SAINT-CHARLES.

Monsieur le duc ne peut revenir qu'après le coucher du roi, La duchesse va rentrer, je veux lui parler en secret, et l'attends ici.

JOSEPH.

Ici?

SAINT-CHARLES.

Ici.

JOSEPH, *à part.*

O mon Dieu! et Jacques...

SAINT-CHARLES.

Si ça te dérange...

JOSEPH.

Au contraire.

SAINT-CHARLES.

Dis-le-moi, tu pourrais attendre quelqu'un.

JOSEPH.

J'attends madame.

SAINT-CHARLES.

Et si c'était Jacques Collin ?

JOSEPH.

Oh! ne me parlez donc pas de cet homme-là, vous me donnez le frisson.

SAINT-CHARLES.

Collin est mêlé à des affaires qui peuvent l'amener ici. Tu dois l'avoir revu? entre vous autres, ça se fait, et je le comprends. Je n'ai pas le temps de te sonder, je n'ai pas besoin de te corrompre, choisis entre nous deux, et promptement.

JOSEPH.

Que voulez-vous donc de moi?

SAINT-CHARLES.

Savoir les moindres petites choses qui se passent ici?

JOSEPH.

Eh bien! en fait de nouveauté, nous avons le duel du marquis: il se bat demain avec monsieur de Frescas.

SAINT-CHARLES.

Après?

JOSEPH.

Voici madame la duchesse qui rentre.

SCENE VII.

SAINT-CHARLES, *seul.*

Oh! le trembleur! Ce duel est un excellent prétexte pour parler à la duchesse. Le duc ne m'a pas compris, il n'a vu en moi qu'un instrument qu'on prend et qu'on laisse à volonté. M'ordonner le silence envers sa femme, n'était-ce pas m'indiquer une arme contre lui? Exploiter les fautes du prochain, voilà le patrimoine des hommes forts. J'ai déja mangé bien des patrimoines, et j'ai toujours bon appétit.

SCENE VIII.

SAINT-CHARLES, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, Mlle DE VAUDREY.

Saint-Charles s'efface pour laisser passer les deux femmes, il reste en haut de la scène, pendant qu'elles la descendent.

Mlle DE VAUDREY.

Vous êtes bien abattue?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *se laissant aller dans un fauteuil.*

Morte! plus d'espoir! vous aviez raison.

SAINT-CHARLES, *s'avançant.*

Madame la duchesse.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! j'avais oublié! Monsieur, il m'est impossible de vous accorder le moment d'audience que vous m'aviez demandé. Demain... plus tard.

Mlle DE VAUDREY, *à Saint-Charles.*

Ma nièce, monsieur, est hors d'état de vous entendre.

SAINT-CHARLES.

Demain, mesdames, il ne serait plus temps! la vie de votre fils, le marquis de Montsorel, qui se bat demain avec monsieur de Frescas, est menacée.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mais ce duel est une horrible chose!

Mlle DE VAUDREY, *bas à la Duchesse.*

Vous oubliez déjà que Raoul vous est étranger.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Saint-Charles.*

Monsieur, mon fils saura faire son devoir.

SAINT-CHARLES.

Viendrais-je, mesdames, vous instruire de ce qui se cache toujours à une mère, s'il ne s'agissait que d'un duel? votre fils sera tué sans combat. Son adversaire a pour valets des spadassins, des misérables auxquels il sert d'enseigne.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et quelle preuve en avez-vous?

SAINT-CHARLES.

Un soi-disant intendant de monsieur de Frescas m'a offert des sommes énormes pour tremper dans la conspiration ourdie contre la famille de Christoval. Pour me tirer de ce repaire, j'ai feint d'accepter; mais au moment où j'allais prévenir l'autorité, dans la rue, deux hommes m'ont jeté par terre en courant, et si rudement, que j'ai perdu connaissance; ils m'ont fait prendre à mon insu un violent narcotique, m'ont mis en voiture, et à mon réveil j'étais dans la plus mauvaise compagnie. En présence de ce nouveau péril, j'ai retrouvé mon sang-froid, je me suis tiré de ma prison, et me suis mis à la piste de ces hardis coquins.

Mlle DE VAUDREY.

Vous venez ici pour monsieur de Montsorel, à ce que nous a dit Joseph?

SAINT-CHARLES.

Oui, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et qui donc êtes-vous, monsieur?

SAINT-CHARLES.

Un homme de confiance dont monsieur le duc se défie, et je reçois des appointemens pour éclaircir les choses mystérieuses.

Mlle DE VAUDREY, *à la Duchesse.*

Oh! Louise!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *regardant fixement Saint-Charles.*

Et qui vous a donné l'audace de me parler, monsieur?

SAINT-CHARLES.

Votre danger, madame. On me paie pour être votre ennemi. Ayez autant de discrétion que moi, daignez me prouver que votre protection sera plus efficace que les promesses un peu creuses de monsieur le duc, et je puis vous donner la victoire. Mais le temps presse, le duc va venir, et s'il nous trouvait ensemble, le succès serait étrangement compromis.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Mlle de Vaudrey.*

Ah! quelle nouvelle espérance! (*A Saint-Charles.*) Et qu'alliez-vous donc faire chez monsieur de Frescas?

SAINT-CHARLES.

Ce que je fais en ce moment auprès de vous, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ainsi, vous vous taisez.

SAINT-CHARLES.

Madame la duchesse ne me répond pas: le duc a ma parole, et il est tout-puissant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et moi, monsieur, je suis immensément riche; mais n'espérez pas m'abuser. (*Elle se lève.*) Je ne serai point la dupe de monsieur de Montsorel, je reconnais toute sa finesse dans cet entretien secret que vous me demandez; je vais compléter, monsieur, vos documens. (*Avec finesse.*) Monsieur de Frescas n'est pas un misérable, ses domestiques ne sont pas des assassins, et il appartient à une famille aussi riche que noble, et il épouse la princesse d'Arjos.

SAINT-CHARLES.

Oui, madame, un envoyé du Mexique a produit des lettres de monsieur de Christoval, des actes extraordinairement authentiques. Vous avez mandé un secrétaire de la légation d'Espagne qui les a reconnus, les cachets, les timbres, les légalisations... ah! tout est parfait.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Oui, monsieur, ces actes sont irrécusables.

SAINT-CHARLES.

Vous aviez donc un bien grand intérêt, madame, à ce qu'ils fussent faux?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Mlle de Vaudrey.*

Oh! jamais pareille torture n'a brisé le cœur d'aucune mère.

SAINT-CHARLES, *à part.*

De quel côté passer? à la femme ou au mari.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Monsieur, la somme que vous me demanderez est à vous si vous pouvez me prouver que monsieur Raoul de Frescas...

SAINT-CHARLES.

Est un misérable?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Non, mais un enfant...

SAINT-CHARLES.

Le vôtre, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *s'oubliant.*

Eh bien, oui! Soyez mon sauveur, et je vous protégerai toujours, moi. (*A Mlle de Vaudrey.*) Eh! qu'ai-je donc dit? (*A Saint-Charles.*) Où est Raoul?

SAINT-CHARLES.

Disparu! Et cet intendant qui a fait faire ces actes, rue Oblin, et qui sans doute a joué le personnage de l'envoyé du Mexique, est un de nos plus rusés scélérats. (*La Duchesse fait un mouvement.*) Oh! rassurez-vous, il est trop habile pour verser du sang; mais il est aussi redoutable que ceux qui le prodiguent! et cet homme est son gardien.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ah! votre fortune contre sa vie.

SAINT-CHARLES.

Je suis à vous, madame. (*A part.*) Je saurai tout, et je pourrai choisir.

SCENE IX.

LES MÊMES, LE DUC, UN VALET.

LE DUC.

Eh bien! vous triomphez, madame: il n'est bruit que de la fortune et du mariage de monsieur de Frescas; mais il a sa famille... (*Bas à Mme de Montsorel et pour elle seule*) il a une mère. (*Il aperçoit Saint-Charles.*) Vous ici, près de madame, monsieur le chevalier?

SAINT-CHARLES, *au Duc en le prenant à part.*

Monsieur le duc m'approuvera. (*Haut.*) Vous étiez au château, ne devais-je pas avertir madame des dangers que court votre fils unique, monsieur le marquis? il sera peut-être assassiné.

LE DUC.

Assassiné?

SAINT-CHARLES.

Mais si monsieur le duc daigne écouter mes avis...

LE DUC.

Venez dans mon cabinet, mon cher, et prenons sur-le-champ des mesures efficaces.

SAINT-CHARLES, *en faisant un signe d'intelligence à la Duchesse.*

J'ai d'étranges choses à vous dire, monsieur le duc. (*A part.*) Décidément, je suis pour le duc.

SCENE X.

LA DUCHESSE, Mlle DE VAUDREY, VAUTRIN.

Mlle DE VAUDREY.

Si Raoul est votre fils, dans quelle infâme compagnie se trouve-t-il?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Un seul ange purifierait l'enfer.

VAUTRIN, *a entr'ouvert avec précaution une des portes-fenêtres du jardin. A part.*

Je sais tout. Deux frères ne peuvent se battre. Ah! voilà ma duchesse. (*Haut.*) Mesdames.

Mlle DE VAUDREY.

Un homme! Au secours!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

C'est lui!

VAUTRIN, *à la Duchesse.*

Silence! les femmes ne savent que crier. (*A Mlle de Vaudrey.*) Mademoiselle de Vaudrey, courez chez le marquis, il s'y trouve deux infâmes assassins! allez donc! empêchez qu'on l'égorge! Mais faites saisir les deux misérables sans esclandre. (*A la Duchesse.*) Restez, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Allez, ma tante, et ne craignez rien pour moi.

VAUTRIN.

Mes drôles vont être bien surpris! Que croiront-ils? Je vais les juger.

On entend du bruit.

SCENE XI.

LA DUCHESSE, VAUTRIN.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Toute la maison est sur pied! Que dira-t-on en me sachant ici?

VAUTRIN.

Espérons que ce bâtard sera sauvé.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mais on sait qui vous êtes, et monsieur de Montsorel est avec...

VAUTRIN.

Le chevalier de Saint-Charles. Je suis tranquille, vous me défendrez.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Moi!

VAUTRIN.

Vous! Ou vous ne reverrez jamais votre fils, Fernand de Montsorel.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Raoul est donc bien mon fils?

VAUTRIN.

Hélas! oui... Je tiens entre mes mains, madame, les preuves complètes de votre innocence, et... votre fils.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Vous! mais alors vous ne me quitterez pas que...

SCENE XII.

LES MÊMES, Mlle DE VAUDREY, *d'un côté;* SAINT-CHARLES, *de l'autre;* DOMESTIQUES.

Mlle DE VAUDREY.

Le voici! sauvez-la.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Mlle de Vaudrey.*

Vous perdez tout.

SAINT-CHARLES, *aux gens.*

Voici leur chef et leur complice, quoi qu'il dise, emparez-vous de lui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à tous les gens.*

Je vous ordonne de me laisser seule avec cet homme.

VAUTRIN, *à Saint-Charles.*

Eh bien, chevalier?

SAINT-CHARLES.

Je ne te comprends plus, baron.

VAUTRIN, *bas à la duchesse.*

Vous voyez dans cet homme l'assassin du vicomte que vous aimiez tant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Lui!

VAUTRIN, *à la duchesse.*

Faites-le garder bien étroitement, car il vous coule dans les mains comme l'argent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Joseph!

VAUTRIN, *à Joseph.*

Qu'est-il arrivé là-haut?

JOSEPH.

Monsieur le marquis examinait ses armes; attaqué par derrière, il s'est défendu, et n'a reçu que deux blessures peu dangereuses. Monsieur le duc est auprès de lui.

LA DUCHESSE, *à sa tante.*

Retournez auprès d'Albert, je vous en prie. (*A Joseph, lui montrant Saint-Charles.*) Vous me répondez de cet homme.

VAUTRIN, *à Joseph.*

Tu m'en réponds aussi.

SAINT-CHARLES, *à Vautrin.*

Je comprends, tu m'as prévenu.

VAUTRIN.

Sans rancune, bonhomme!

SAINT-CHARLES, *à Joseph.*

Mène-moi près du duc.

Ils sortent.

SCENE XIII.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

VAUTRIN, *à part.*

Il a un père, une famille, une mère. Quel désastre! A qui puis-je maintenant m'intéresser, qui pourrais-je aimer? Douze ans de paternité, ça ne se refait pas.

LA DUCHESSE, *venant à Vautrin.*

Eh bien?

VAUTRIN.

Eh bien, non, je ne vous rendrai pas votre fils, madame. Je ne me sens pas assez fort pour survivre à sa perte ni à son dédain. Un Raoul ne se retrouve pas! je ne vis que par lui, moi!

LA DUCHESSE.

Mais peut-il vous aimer, vous, un criminel que nous pouvons livrer...

VAUTRIN.

A la justice, n'est-ce pas? Je vous croyais meilleure. Mais vous ne voyez donc pas que je vous entraîne, vous, votre fils et le duc dans un abîme, et que nous y roulerons ensemble?

LA DUCHESSE.

Oh! qu'avez-vous fait de mon pauvre enfant?

VAUTRIN.

Un homme d'honneur.

LA DUCHESSE.

Et il vous aime?

VAUTRIN.

Encore.

LA DUCHESSE.

Mais a-t-il dit vrai, ce misérable, en découvrant qui vous êtes et d'où vous sortez?

VAUTRIN.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et vous avez eu soin de mon fils?

VAUTRIN.

Votre fils? notre fils. Ne l'avez-vous pas vu? il est pur comme un ange.

LA DUCHESSE.

Ah! quoi que tu aies fait, sois béni! que le monde te pardonne! Mon Dieu!... (*elle plie le genou sur un fauteuil*) la voix d'une mère doit aller jusqu'à vous, pardonnez! pardonnez tout à cet homme! (*Elle le regarde.*) Mes pleurs laveront ses mains! Oh! il se repentira! (*Se tournant vers Vautrin.*) Vous m'appartenez, je vous changerai! Mais les hommes se sont trompés, vous n'êtes pas criminel, et d'ailleurs toutes les mères vous absoudront!

VAUTRIN.

Allons, rendons-lui son fils.

LA DUCHESSE.

Vous aviez encore l'horrible pensée de ne pas le rendre à sa mère? Mais je l'attends depuis vingt-deux ans.

VAUTRIN.

Et moi, depuis dix ans, ne suis-je pas son père? Raoul, mais c'est mon âme! Que je souffre, que l'on me couvre de honte; s'il est heureux et glorieux, je le regarde, et ma vie est belle.

LA DUCHESSE.

Ah! je suis perdue! il l'aime comme une mère.

VAUTRIN.

Je ne me rattachais au monde et à la vie que par ce brillant anneau, pur comme de l'or.

LA DUCHESSE.

Et... sans souillure...

VAUTRIN.

Ah! nous nous connaissons en vertu, nous autres!... et — nous sommes difficiles. A moi l'infamie, à lui l'honneur! Et songez que je l'ai trouvé sur la grande route de Toulon à Marseille, à douze ans, sans pain, en haillons.

LA DUCHESSE.

Nu-pieds, peut-être?

VAUTRIN.

Oui. Mais joli! les cheveux bouclés...

LA DUCHESSE.

Vous l'avez vu ainsi?

VAUTRIN.

Pauvre ange! il pleurait. Je l'ai pris avec moi.

LA DUCHESSE.

Et vous l'avez nourri?

VAUTRIN.

Moi! j'ai volé pour le nourrir!

LA DUCHESSE.

Oh! je l'aurais fait peut-être aussi, moi!

VAUTRIN.

J'ai fait mieux!

LA DUCHESSE.

Oh! il a donc bien souffert?

VAUTRIN.

Jamais! Je lui ai caché les moyens par lesquels je lui rendais la vie heureuse et facile. Ah! je ne lui voulais pas un soupçon... ça l'aurait flétri. Vous le rendez noble avec des parchemins, moi je l'ai fait noble de cœur.

LA DUCHESSE.

Mais c'était mon fils!...

VAUTRIN.

Oui, plein de grandeur, de charmes, de beaux instincts: il n'y avait qu'à lui montrer le chemin.

LA DUCHESSE, *serrant la main de Vautrin.*

Oh! que vous devez être grand pour avoir accompli la tâche d'une mère!

VAUTRIN.

Et mieux que vous autres! Vous aimez quelquefois bien mal vos enfans. — Vous me le gâterez! — Il était d'un courage imprudent, il voulait se faire soldat, et l'empereur l'aurait accepté. Je lui ai montré le monde et les hommes sous leur vrai jour. Aussi va-t-il me renier.

LA DUCHESSE.

Mon fils ingrat?

VAUTRIN.

Non, le mien.

LA DUCHESSE.

Mais rendez-le-moi donc sur-le-champ!

VAUTRIN.

Et ces deux hommes la-haut, et moi, ne sommes-nous pas compromis? Monsieur le duc ne doit-il pas nous assurer le secret et la liberté?

LA DUCHESSE.

Ces deux hommes sont à vous, vous veniez donc...

VAUTRIN.

Dans quelques heures, du bâtard et du fils légitime, il ne devait vous rester qu'un enfant. Et ils pouvaient se tuer tous deux.

LA DUCHESSE.

Ah! vous êtes une horrible providence.

VAUTRIN.

Et qu'auriez-vous donc fait?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC, LAFOURAILLE, BUTEUX, SAINT-CHARLES, TOUS LES DOMESTIQUES.

LE DUC, *désignant Vautrin.*

Emparez-vous de lui! (*il montre Saint-Charles*) et n'obéissez qu'à monsieur.

LA DUCHESSE.

Mais vous lui devez la vie de votre Albert! Il a donné l'alarme.

LE DUC.

Lui!

BUTEUX, *à Vautrin.*

Ah! tu nous as trahis! pourquoi donc nous amenais-tu?

SAINT-CHARLES, *au duc.*

Vous les entendez, monsieur le duc?

LAFOURAILLE, *à Buteux.*

Tais-toi donc. Devons-nous le juger?

BUTEUX.

Quand il nous condamne.

VAUTRIN, *au duc.*

Monsieur le duc, ces deux hommes sont à moi, je les réclame.

SAINT-CHARLES.

Voilà les gens de monsieur de Frescas.

VAUTRIN, *à Saint-Charles.*

Intendant de la maison de Langeac, tais-toi, tais-toi! (*Il montre Lafouraille.*) Voici Philippe Boulard. (*Lafouraille salue.*) Monsieur le duc, faites éloigner tout le monde.

LE DUC.

Quoi! chez moi, vous osez commander?

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur, il est maître ici.

LE DUC.

Comment, ce misérable!

VAUTRIN.

Monsieur le duc veut de la compagnie, parlons donc du fils de dona Mendès...

LE DUC.

Silence.

VAUTRIN.

Que vous faites passer pour celui de...

LE DUC.

Encore une fois, silence!

VAUTRIN.

Vous voyez bien, monsieur le duc, qu'il y avait trop de monde.

LE DUC.

Sortez tous!

VAUTRIN, *au duc.*

Faites garder toutes les issues de votre hôtel, et que personne n'en sorte, excepté ces deux hommes. (*A Saint-Charles.*) Restez là. (*Il tire un poignard, et va couper les liens de Lafouraille et de Buteux.*) Sauvez-vous par la petite porte dont voici la clef, et allez chez la mère Giroflée. (*A Lafouraille.*) Tu m'enverras Raoul.

LAFOURAILLE, *sortant.*

Oh! notre véritable empereur.

VAUTRIN.

Vous recevrez de l'argent et des passeports.

BUTEUX, *sortant.*

J'aurai de quoi donc pour Adèle!

LE DUC.

Maintenant, comment savez-vous ces choses?

VAUTRIN, *rendant des papiers au Duc.*

Voici ce que j'ai pris dans votre cabinet.

LE DUC.

Ma correspondance et les lettres de madame au vicomte de Langeac!

VAUTRIN.

Fusillé par les soins de Charles Blondet, à Mortagne, en octobre 1792.

SAINT-CHARLES.

Mais vous savez bien, monsieur le duc.

VAUTRIN.

Lui-même m'a donné les papiers que voici, parmi lesquels vous remarquerez l'acte mortuaire du vicomte, qui prouve que madame et lui ne se sont pas revus depuis la veille du 10 août, car il a passé de l'Abbaye en Vendée accompagné de Boulard.

LE DUC.

Ainsi Fernand?

VAUTRIN.

L'enfant déporté par vous en Sardaigne est bien votre fils.

LE DUC.

Et madame!...

VAUTRIN.

Innocente.

LE DUC.

Ah! (*Tombant dans un fauteuil.*) Qu'ai-je fait?

LA DUCHESSE.

Quelle horrible preuve!... mort. Et l'assassin est là.

VAUTRIN.

Monsieur le duc, j'ai été le père de Fernand, et je viens de sauver vos deux fils l'un de l'autre, vous seul êtes l'auteur de tout, ici.

LA DUCHESSE.

Arrêtez! je le connais, il souffre en cet instant tout ce que j'ai souffert en vingt ans. De grâce, mon fils?

LE DUC.

Comment, Raoul de Frescas...

VAUTRIN.

Fernand de Montsorel va venir. (*A Saint-Charles.*) Qu'en dis-tu?

SAINT-CHARLES.

Tu es un héros, laisse-moi être ton valet de chambre.

VAUTRIN.

Tu as de l'ambition. Et tu me suivras?

SAINT-CHARLES.

Partout.

VAUTRIN.

Je le verrai bien.

SAINT-CHARLES.

Ah! quel artiste tu trouves et quelle perte le gouvernement va faire.

VAUTRIN.

Allons, va m'attendre au bureau des passeports.

SCENE XV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS, Mlle DE VAUDREY.

Mlle DE VAUDREY.

Les voici!

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.

Ma fille a reçu, madame, une lettre de monsieur Raoul, où ce noble jeune homme aime mieux renoncer à Inès que de nous tromper : il nous a dit toute sa vie. Il doit se battre demain avec votre fils, et comme Inès est la cause involontaire de ce duel, nous venons l'empêcher; car il est maintenant sans motif.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Ce duel est fini, madame.

INÈS.

Il vivra donc!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Et vous épouserez le marquis de Montsorel, mon enfant.

SCENE XVI.

LES MÊMES, RAOUL *et* LAFOURAILLE, *qui sort de suite.*

RAOUL, *à Vautrin.*

M'enfermer pour m'empêcher de me battre!

LE DUC.

Avec ton frère?

RAOUL.

Mon frère?

LE DUC.

Qui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Tu étais donc bien mon enfant! Mesdames, (*elle saisit Raoul*) voici Fernand de Montsorel, mon fils, le...

LE DUC, *prenant Raoul par la main et interrompant sa femme.*

L'aîné, l'enfant qui nous avait été enlevé, Albert n'est plus que le comte de Montsorel.

RAOUL.

Depuis trois jours, je crois rêver! vous ma mère! vous, monsieur...

LE DUC.

Eh bien! oui.

RAOUL.

Oh! là, où l'on me demandait une famille...

VAUTRIN.

Elle s'y trouve.

RAOUL.

Et... y êtes-vous encore pour quelque chose?

VAUTRIN, *à la Duchesse de Montsorel.*

Que vous disais-je? (*A Raoul.*) Souvenez-vous, monsieur le marquis, que je vous ai d'avance absous de toute ingratitude. (*A la Duchesse.*) L'enfant m'oubliera, et la mère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Jamais.

LE DUC.

Mais quels sont donc les malheurs qui vous ont plongé dans l'abîme?

VAUTRIN.

Est-ce qu'on explique le malheur?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

Mon ami, n'est-il pas en votre pouvoir d'obtenir sa grâce?

LE DUC.

Des arrêts comme ceux qui l'ont frappé sont irrévocables.

VAUTRIN.

Ce mot me raccommode avec vous, il est d'un homme d'état. Eh! monsieur le duc, tâchez donc de faire comprendre que la déportation est votre dernière ressource contre nous.

RAOUL.

Monsieur...

VAUTRIN.

Vous vous trompez, je ne suis pas même monsieur.

INÈS.

Je crois comprendre que vous êtes un banni, que mon ami vous doit beaucoup et ne peut s'acquitter. Au delà des mers, j'ai de grands biens, qui, pour être régis, veulent un homme plein d'énergie : allez-y exercer vos talens, et devenez...

VAUTRIN.

Riche, sous un nom nouveau? Enfant, ne venez-vous donc pas d'apprendre qu'il est en ce monde des choses impitoyables. Oui, je puis acquérir une fortune, mais qui me donnera le pouvoir d'en jouir?... (*Au duc de Montsorel.*) Le roi, monsieur le duc, peut me faire grâce; mais qui me serrera la main?

RAOUL.

Moi!

VAUTRIN.

Ah! voilà ce que j'attendais pour partir. Vous avez une mère, adieu!

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN COMMISSAIRE.

Les portes-fenêtres s'ouvrent : on voit un commissaire, un officier; dans le fond, des gendarmes.

LE COMMISSAIRE, *au Duc.*

Au nom du roi, de la loi, j'arrête Jacques Collin, convaincu d'avoir rompu son ban.

Tous les personnages se jettent entre la force armée et Jacques, pour le faire sauver.

LE DUC.

Messieurs, je prends sur moi de...

VAUTRIN.

Chez vous, monsieur le duc, laissez passer la justice du roi. C'est une affaire entre ces messieurs et moi. (*Au Commissaire.*) Je vous suis. (*A la Duchesse.*) C'est Joseph qui les amène, il est des nôtres, renvoyez-le.

RAOUL.

Sommes-nous séparés à jamais?

VAUTRIN.

Tu te maries bientôt. Dans dix mois [illegible]r du baptême, à la porte de l'église, regarde [illegible]en parmi les pauvres, il y aura quelqu'un qui veut être certain de ton bonheur. Adieu. (*Aux Agens.*) Marchons!

PARIS. — IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE V, SCÈNE XII.

LE

MANOIR DE MONTLOUVIER,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Par M. ROSIER,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 11 FÉVRIER 1839.

NOTA. L'auteur laisse aux directeurs de province le soin de distribuer les rôles de ce drame.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GUILLAUME DE FLAVY, capitaine des armées du roi, gouverneur de Compiègne. .	M. EUGÈNE GRAILLY.
LE BATARD D'ORBENDAS, son barbier.	M. MÉLINGUE.
MELCHY, serviteur de Guillaume de Flavy.	M. TOURNAN.
BRUNO, serviteur de d'Orbendas.	M. ALF. ALBERT.
MARTIGNY, officier français.	M. ÉMILE DUPUIS.
UN SICAIRE.	M. HIPPOLYTE.
LA VICOMTESSE, femme de Guillaume de Flavy.	Mlle GEORGES.
MARIE, jeune fille de 16 ans. .	Mlle THÉODORINE.
MARTHA, femme de 40 ans. .	Mme DUPONT.
L'ABBESSE de Sainte-Thérèse.	Mlle GEORGES CADETTE
UNE DAME de l'Abbaye. . .	Mlle CORDIER.

OFFICIERS FRANÇAIS, GENTILSHOMMES DE LA MAISON DE GUILLAUME DE FLAVY.

Sous le règne de Charles VII.

NOTA. Les personnages sont placés comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier occupe la gauche du spectateur.

ACTE PREMIER.

Pavillon ouvert sur un parc. Porte à gauche et porte à droite. Au fond, des arbres et des fleurs.

SCENE PREMIERE.

BRUNO, *venant du côté droit, et* D'ORBENDAS *du fond.*

BRUNO, *se tournant du côté d'où il vient.*

C'est un bien beau coup d'œil, qu'une table splendidement servie!

D'ORBENDAS, *appelant.*

Bruno?

BRUNO.

Ah! c'est vous? Je venais ici répéter la chanson que je dois chanter devant monseigneur.

D'ORBENDAS.

Va faire seller mon cheval à l'instant.

BRUNO.

Est-ce que vous n'assisterez pas au banquet que le sire de Flavy donne aux capitaines français qui lui sont venus porter la nouvelle des dernières victoires sur l'armée anglaise?

D'ORBENDAS.

Il faut bien que j'y assiste. Que ferait monseigneur, s'il n'avait pas là son barbier pour point de mire à ses plaisanteries? Mais je veux partir immédiatement après; va donc.

BRUNO, *s'en allant.*

J'y cours. (*Revenant.*) Est-ce que vous allez la voir?

D'ORBENDAS, *regardant autour de lui.*

Oui, silence!

BRUNO.

Vous connaissez ma discrétion. Le hasard m'avait rendu maître de votre secret. J'aurais pu le vendre bien cher à notre seigneur le sire de Flavy.

D'ORBENDAS.

Cela t'aurait valu cent ducats de la part de monseigneur, et la mort de la part de son barbier.

BRUNO.

Vous m'auriez tué?

D'ORBENDAS.

Sans pitié... mais je te connais: je sais que tu préfères la reconnaissance d'un ami à la munificence d'un maître.

Il lui tend la main.

BRUNO.

Et d'ailleurs, ne m'avez-vous pas sauvé la vie dans la dernière bataille contre les Anglais? Après cela, que pourrais-je dire à monseigneur? qu'à six lieues d'ici, près du manoir de Montlouvier, il y a une femme que vous allez voir, une femme que j'ai aperçue de loin à une fenêtre, témoignant à votre approche la joie la plus impatiente et la plus vive, mais dont il m'a été impossible de distinguer les traits.

D'ORBENDAS.

Il suffirait de cela pour exciter l'aventureuse curiosité de monseigneur: il a déjà remarqué mes fréquentes absences.

BRUNO.

Vous pensez qu'il s'occuperait d'une inconnue, au milieu de ces femmes charmantes, ravies à leurs maris, en ces temps de guerre et de désordre, et dont il égaie la sombre tristesse de son manoir de Montlouvier?

D'ORBENDAS.

La fantaisie pourrait lui en venir, je le connais! J'ai été, pendant dix ans, son barbier, son compagnon d'armes et l'actif confident de ses amours. Certes! il m'a généreusement récompensé des services que je lui ai rendus en amour comme en guerre. Grâce à lui, je suis riche; j'ai des terres, un château; mais pour le double de ma fortune, je ne voudrais pas que le sire de Flavy sût mon secret, ou qu'il vît cet ange une seule fois.

BRUNO.

Vous craindriez donc les séductions de monseigneur?

D'ORBENDAS.

Ses violences, Bruno. Ses séductions, oh! non. Elle est instruite, par mes soins, de ce qu'elle doit redouter dans le monde. La guerre pouvant, chaque jour, lui enlever mon appui, je n'ai pas voulu laisser son honneur sous la garde peu vigilante de l'innocence. J'ai éclairé sa raison, fortifié son cœur, de sorte qu'elle est tout à la fois la plus naïve, la plus pure et la plus intelligente des femmes.

BRUNO.

Et belle?

D'ORBENDAS, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

BRUNO, *prenant le portrait.*

Oh! je veux faire une poésie sur ce portrait.

D'ORBENDAS.

Eh bien! monsieur le trouvère, comprenez-vous maintenant pourquoi je l'ai toujours cachée aux yeux de monseigneur?

BRUNO, *baisant le portrait.*

Oh! qu'elle est belle!

D'ORBENDAS, *reprenant le portrait.*

Eh bien! eh bien! que fais-tu là, étourdi? et si c'était ma fille, ma femme ou ma maîtresse?

BRUNO.

Oh! dites-moi, dites-moi... je voudrais bien que ce fût votre fille.

D'ORBENDAS, *signe de silence.*

Voici la femme de monseigneur!... que mon cheval soit prêt dans un quart d'heure... je me rends au banquet.

BRUNO.

Oh! oui, si monseigneur savait!... Ce n'est pas votre femme, n'est-ce pas? (*D'Orbendas lui impose silence et sort par la droite; Bruno sort par le fond.*) Oh! non, il l'aime trop, pour que ce soit sa femme.

SCENE II.

MARTHA, LA VICOMTESSE, *venant de la gauche.*

MARTHA, *donnant le bras à la vicomtesse.*

Calmez-vous, madame; après un mois d'un cruel malaise, qui vous a retenue dans votre appartement, lorsque vous sortez aujourd'hui pour la première fois, pourquoi ne pas jouir avec bonheur de ces beaux jours du printemps? pourquoi vous affliger toujours ainsi, madame?

LA VICOMTESSE.

Oui, tu as raison, Martha: l'habitude de souffrir aurait dû me rendre insensible à la douleur; mais il faudrait me guérir de mon amour, pour me guérir de la jalousie qui me dévore, et je l'aime toujours, plus que jamais... c'est une fatalité.

MARTHA.

Vous l'aimez encore après tant d'outrages?

LA VICOMTESSE.

Oui, Martha, depuis douze ans que je suis sa femme, un seul jour n'est point passé sans qu'il

apportât son aliment à ma jalousie. Mon beau manoir de Montlouvier que j'aimais tant, il m'en a éloignée, il m'en a interdit le séjour, parce que, là, tu le sais, il introduit mes indignes rivales. Eh bien! Martha, cet homme lâche et cruel qui depuis douze ans me torture ainsi à plaisir; cet homme-là, tant je suis lâche aussi, cet homme-là, je l'aime! Il me foulerait sous ses pieds, je l'aimerais encore! Je te l'ai dit, c'est une fatalité!

MARTHA.

Ah! madame, votre première jalousie, qui fut injuste, vous a été bien funeste.

LA VICOMTESSE.

Conçois-tu, Martha, tout ce qu'il y eut de cruel pour mon cœur dans le choix qu'il fit de toi, il y a quelques années, de toi dont il ignorait le secret dévoûment à ma personne, pour le seconder de concert avec son serviteur d'Orbendas, dans ses séductions ou dans ses violences?

MARTHA, *soupirant.*

Et il fallut obéir, il fallut rester pour ne pas être séparée de vous, pour vous consoler. Mais pourquoi, madame, ne pas vous soustraire à toutes ces tortures? pourquoi ne pas vous éloigner? je vous suivrai partout où vous irez.

LA VICOMTESSE.

Il y a cinq ans, avant que tu fusses ici, j'ai voulu me retirer dans l'abbaye de Sainte-Thérèse; mais l'absence redoubla mes tourmens; mon imagination fut plus cruelle que le spectacle de la réalité : elle m'exagérait, elle multipliait les outrages de mon époux. J'étais encore plus malheureuse. Je ne restai qu'un mois dans ce calme séjour, je revins près de Flavy.

MARTHA, *avec accent.*

Pardon, madame, si je me permets de vous donner un conseil : il me semble que votre résignation, loin de ramener votre époux, augmente encore son éloignement et son mépris de vos peines. Si vous osiez...

LA VICOMTESSE, *amèrement.*

Que vas-tu me dire? Et quelle est la pensée de désespoir et de vengeance qui n'a pas germé dans cette ame profondément blessée? Le poison plusieurs fois s'est approché de mes lèvres; plusieurs fois, suspendue sur la couche de mon époux, égarée par ma fatale jalousie, j'ai failli donner à son sommeil une durée qui eût à jamais assuré mon repos; mais un souvenir, sans calmer ma douleur, sans éteindre ma colère, était là pour en arrêter les effets, pour me dire : Tu n'as pas le droit de te venger! (*Sans réflexion.*) Oh! ma fille!

MARTHA, *étonnée.*

Votre fille!

LA VICOMTESSE, *après un silence et un regard autour d'elle.*

Martha, ce mystère sacré est sorti de mon ame sous l'impression de la douleur. Oui, Martha, quoique le sort, aussi cruel que mon époux, ait ajouté à mes peines, en frappant notre union de stérilité, Martha, et je te commande toujours le même respect, Martha, j'eus une fille avant de m'unir à Flavy.

MARTHA.

Parlez plus bas, madame.

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Oui, et ce secret que je te confie, ce secret que seule j'ai gardé si long-temps, j'ai du bonheur à l'épancher dans ton sein... Oh! oui, c'est un bonheur pour moi de te parler d'elle. Regarde, Martha, ce ne sont plus ici les larmes du désespoir; ces larmes sont douces à répandre et me soulagent de l'amertume des autres.

MARTHA, *attendrie.*

Oh! madame...

LA VICOMTESSE, *frémissant.*

Et cependant, après dix-huit ans passés sur une horrible lâcheté dont je fus victime, regarde, Martha, je pâlis, je frémis encore en me rappelant cette époque funeste.

MARTHA, *regardant autour d'elle.*

Oh! prenez bien garde, madame.

LA VICOMTESSE, *conduisant Martha à l'autre extrémité de la scène, à gauche.*

Mon père était parti depuis quelques jours pour aller combattre l'ennemi à la frontière; son château et ceux des environs, tour à tour pris et repris par les Anglais et par les Français, n'étaient plus un asile sûr pour une jeune fille. Nous nous réfugiâmes, un grand nombre de dames et de damoiselles, dans l'église du monastère de Puzzarol, et là, après avoir barricadé la porte, éperdues, désespérées comme par un affreux pressentiment, nous étions en prières. Il était nuit; un épouvantable orage éclatait au-dessus de nos têtes... les débris d'une armée anglaise et d'un parti français confondus, après les vicissitudes d'une journée sanglante, exténués par la faim, surpris par la tempête, se rencontrant près de ce monastère, firent trève à leur animosité et y pénétrèrent ensemble. Tout fut mis au pillage; les pieux solitaires furent massacrés; et nous ne savions rien encore, nous autres pauvres femmes désolées, de ce qui se passait à quelques pas de nous : la voix de l'orage couvrait les bruyans éclats de l'orgie et nos ardentes supplications. Tout-à-coup, l'orage cesse; à travers les vitraux de l'église, nous apercevons une lueur de torches, et bientôt, près de la porte, s'élève entre ces misérables un horrible débat qui nous glaça de terreur. Les torches furent éteintes, la porte vola en éclats, nous étions dans les ténèbres... Nos prières et nos cris n'arrivèrent pas jusqu'à Dieu...

Elle chancelle.

MARTHA.

Madame! madame!

LA VICOMTESSE, *après une agitation.*

Les démons avaient ensuite fui dans l'ombre, et quand le jour parut, quand je sortis du sommeil où la terreur avait plongé mon ame, je m'aperçus que ma main était couverte de sang.

MARTHA.

Ah

LA VICOMTESSE, *avec une grande émotion.*

Je tenais un poignard dont la lame m'était entrée dans les chairs. Je rappelai mes souvenirs : je l'avais enlevé au monstre et j'avais voulu l'en frapper, lorsque l'épouvante avait triomphé de ma résolution. Oui, ce poignard était resté dans ma main par une étreinte convulsive, et dans un rêve affreux qui accompagna ce forfait, j'entendis une voix qui me disait : Garde ce poignard; qu'il ne te quitte plus; un jour tu en frapperas le lâche qui t'a outragée !

MARTHA.

Ce poignard ?

LA VICOMTESSE, *le montrant.*

Il portait le nom de l'infâme; regarde : Chevalier d'Eurondel !

MARTHA.

Un Anglais!

LA VICOMTESSE, *amèrement.*

Et sa devise, vois : Loyauté aux dames !

Elle frémit.

MARTHA.

Calmez-vous, calmez-vous !

LA VICOMTESSE, *remettant le poignard dans son sein.*

Le lendemain, une grande victoire avait chassé les Anglais de la province; je retournai au château, j'attendis mon père. Il arriva quelques jours après : c'était un vieillard vénérable; il avait été blessé, il se mourait; la confidence de ma honte l'eût tué, et d'ailleurs le bruit avait couru que le chevalier d'Eurondel était mort sur le champ de bataille : la vengeance était impossible. Ce bruit ne fut démenti que trois ans plus tard, quand j'étais déjà la femme de Flavy... Oui, il vit encore, cet homme ! il commande l'armée anglaise; il a un grand nom, la guerre l'a respecté... mais qui sait, Martha, qui sait si Dieu ne le jettera pas sur mon chemin pour que je lui rende son poignard ?

MARTHA.

Oh ! bannissez, madame, cet affreux souvenir.

LA VICOMTESSE, *comme pour effacer une horrible image par une image douce et chère.*

Oui, oui, laisse-moi te parler de ma fille! Mon frère, mon généreux frère qui n'est plus, était seul dans ma confidence; seul il sait avec Dieu que la naissance de cette enfant ne fut pas un crime de sa mère. Tiens, Martha, lis cette lettre qu'il m'écrivait il y a quinze ans : elle ne me quitte pas, je la relis sans cesse; elle m'encourage, elle me console d'un malheur dont je fus innocente, elle me relève dans ma propre estime.

MARTHA, *prenant la lettre et lisant.*

« Chère et malheureuse sœur, que mon père » ignore toujours le secret que tu m'as confié! Si » le lâche qui t'a déshonorée vivait encore, je lui » ferais expier son crime. Console-toi et oublie. » Tu es pour moi, comme pour Dieu, aussi chaste » et aussi pure qu'avant cette affreuse nuit de mal- » heur. » Oh ! mon Dieu !

LA VICOMTESSE, *reprenant la lettre.*

J'avais secrètement confié ma fille à une paysanne qui ignorait mon rang et mon nom; j'allais la voir plusieurs fois au printemps. Cette bonne femme, reconnaissante de mes bienfaits, m'appelait Notre-Dame de Bienvenue, et c'est sous ce nom qu'elle me faisait connaître à ma fille, et quand la pauvre enfant avait du chagrin, elle lui avait appris à dire, comme à une sainte protectrice : Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi !... Un jour, ma fille alors avait trois ans, le village où elle était fut pillé et brûlé par les Anglais. Il ne resta debout ni une pierre ni un être vivant... j'avais chargé mon frère de s'informer de ce qu'était devenue ma fille; mon frère mourut quelque temps après. J'avais épousé Flavy par la volonté toute-puissante de mon père, et aussi par l'irrésistible penchant de mon cœur, et depuis ce jour, depuis douze ans, de peur d'éveiller les soupçons de mon époux, je n'osai plus faire aucune démarche. (*Désolée.*) Oh ! ma fille a péri... oh ! si j'avais ma fille, je fuirais avec elle loin d'ici; je ne serais plus malheureuse, je ne serais plus jalouse; je n'aurais plus qu'une passion, l'amour de ma fille !

On entend rire aux éclats dans la coulisse à droite.

MARTHA.

Voici monseigneur qui revient du banquet avec les capitaines français... il ne faut pas que votre époux nous voie ensemble. Il se douterait de la nature de nos relations.

Elle sort par la gauche.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, FLAVY, MARTIGNY, SIX OFFICIERS, *puis* D'ORBENDAS*.

Les survenans arrivent par la droite ; tous s'inclinent a l'aspect de la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE, *à Flavy, à demi-voix.*

Monseigneur veut-il bien m'accorder la grâce d'un entretien particulier ?

FLAVY, *à part.*

Ceci est nouveau. (*Haut.*) Après avoir congédié ces messieurs, je vous attendrai ici, madame.

La Vicomtesse se retire par la gauche.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* LA VICOMTESSE.

MARTIGNY, *à Flavy.*

La vicomtesse est encore belle.

FLAVY.

Encore? savez-vous ce que cela veut dire, une femme encore belle ?

MARTIGNY.

Cela veut dire...

FLAVY.

Une femme qui ne l'est guère et qui est bien près de ne l'être plus. Laissons cela.

* Martigny, Flavy, les officiers, d'Orbendas.

MARTIGNY.

Décidément, monseigneur, vous ne retournez point avec nous à l'armée? vous ne voulez pas assister à nos dernières victoires?

FLAVY, *nonchalamment.*

Elles sont trop faciles. Vous n'avez plus qu'à chasser des fuyards.

MARTIGNY.

Et la formidable garnison anglaise qui occupe Bordeaux!... vingt mille hommes d'élite commandés par le chevalier d'Eurondel, un des plus braves gentilshommes anglais!

FLAVY.

Le chevalier d'Eurondel? j'ai fait mes preuves contre lui. Voici bientôt vingt ans que je l'ai rencontré sur les champs de bataille. Demandez-lui s'il sait ce que pèse mon genou sur une poitrine... Ah! si ses compagnons ne l'eussent pas arraché bien des fois de mes mains, la vicomtesse, ma noble dame, eût brûlé plus d'un cierge en l'honneur de M. Saint-Denis.

MARTIGNY.

La vicomtesse?

FLAVY.

Oh! elle est bonne Française!...: Elle déteste les Anglais en général, et en particulier, le chevalier d'Eurondel: Toutes les fois qu'on prononce ce nom devant elle, le rouge lui monte au visage: on voit bien que c'est un sang généreux qui coule dans ses veines.

MARTIGNY.

Faites-lui donc la galanterie de tuer cet Anglais, monseigneur.

FLAVY.

Il est trop loin de nous; je ne me déplace pas pour si peu. Notre roi Charles VII n'a plus besoin de mes services; je suis fatigué; il me faut du repos, de la solitude, de la tempérance... Comment trouvez-vous mon vin d'Espagne?

MARTIGNY.

Délicieux:

D'ORBENDAS, *paraissant.*

Il est vrai; mais il porte à la tête:

FLAVY:

Arrive donc, bâtard!... Ceci, messieurs, est un bâtard, mon barbier, qui a volé un nom.

D'ORBENDAS, *gaîment.*

Je n'en avais pas; il m'en fallait un. Personne ne voulait me le donner... je l'ai pris dans l'alphabet; qu'on le réclame:

FLAVY.

Il est trop laid pour cela: d'Orbendas!

D'ORBENDAS.

Et puis, ne vous vantez pas tant, messeigneurs: vous tous qui connaissez vos familles, vous ressemblez au vulgaire des hommes; cela est trivial. Pour nous autres, pauvres abandonnés, nous ressemblons au dieu Saturne... père et mère inconnus.

On rit.

FLAVY, *lui touchant l'épaule.*

Du reste, bon soldat, serviteur dévoué, cœur intrépide et force herculéenne. C'est lui qui, durant les trêves, me signalait les plus belles Anglaises des environs, et qui, de concert avec moi, en débarrassait leurs propriétaires naturels.

D'ORBENDAS.

Plus galant que cela, monseigneur: je débarrassais les femmes de leurs maris.

FLAVY.

C'est vrai: Il lui est arrivé, pendant que j'enlevais la femme, d'emporter le mari récalcitrant sur ses épaules.

D'ORBENDAS:

Et nous avons des Anglais d'un honnête pourtour!

LES AUTRES, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS.

Oh! notre patriotisme ne chômait pas; et lorsqu'un armistice nous défendait d'attaquer les Anglais, nous cherchions à conquérir des Anglaises.

FLAVY.

Toujours par esprit national; car bien souvent, n'est-ce pas, sauf l'attrait de nous tenir en haleine et d'exercer notre domination, nous n'avions pas plus de plaisir à enlever la femme d'un Anglais voisin, qu'à lui ravir son bœuf ou son cheval.

D'ORBENDAS.

Et le voisin souvent ne regrettait guère plus l'un que l'autre: témoin ce jour, où ayant dérobé son cheval et sa femme à mylord Pembrok, il vous laissa fuir, vous qui emportiez la femme, et courut après moi qui emmenais le cheval.

LES AUTRES, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS.

Ah! notre histoire serait curieuse à entendre!... celle de monseigneur surtout.

FLAVY.

Fais le modeste!

D'ORBENDAS.

Tout n'y est pas plaisant, par exemple!... si je citais, entre mille aventures de ce genre, celle du mois d'août quatorze cent quara...

FLAVY, *l'interrompant.*

Assez! assez!

D'ORBENDAS.

Je remercie Dieu de ne m'y être point trouvé:

FLAVY.

Dis plutôt que tu le regrettes.

D'ORBENDAS.

Non, sur mon ame!... Messeigneurs, je vous en fais juges: c'était...

FLAVY, *sévèrement.*

J'ai dit: Assez!

D'ORBENDAS, *aux autres.*

Vous voyez bien!

FLAVY, *légèrement.*

D'ailleurs les affaires d'amour ne te regardent plus.

MARTIGNY.

Comment cela?

FLAVY.

Depuis deux ans, il s'est amendé. Il n'a plus d'autre office près de moi que celui de barbier; il n'est plus le confident de mes amours, et j'ai été obligé de le remplacer par son camarade Melchy.

D'ORBENDAS, *souriant.*

J'ai eu des remords.

FLAVY, *à d'Orbendas, souriant.*

Eh bien! ami, j'ai suivi ton exemple : J'ai quitté, moi aussi, la voie de perdition; j'ai renoncé à l'amour.

D'ORBENDAS, *souriant.*

Vous, monseigneur?

FLAVY.

Il y a un mois, depuis la maladie de la vicomtesse, j'ai ordonné à Melchy d'aller au manoir de Montlouvier, et de rendre la liberté à mes prisonniers du genre féminin.

D'ORBENDAS.

Mme la vicomtesse sait-elle votre sage résolution?

FLAVY.

Pas encore, et tu me rappelles qu'elle m'a demandé un entretien.

MARTIGNY.

Nous vous laissons.

FLAVY, *aux Officiers.*

Ainsi, messieurs, vous pouvez dire au comte de Dunois, en retournant à l'armée, que Guillaume de Flavy n'est plus le même; qu'il respecte les personnes et les propriétés de toute espèce, et qu'il s'est fait ermite dans son château de Presle en *Tartenois.*

Il les reconduit.

SCENE V.

D'ORBENDAS, FLAVY.

D'ORBENDAS.

Renoncer aux amoureuses aventures... vous, monseigneur?... (*incrédule*) hum! hum!

FLAVY, *revenant.*

Cela t'étonne?

D'ORBENDAS.

Oui, monseigneur; car vous êtes jeune encore, et on dit que le diable ne se fit ermite que lorsque...

FLAVY.

Les vertus que donne la vieillesse ne sont pas autre chose que l'impuissance de mal faire.

D'ORBENDAS.

En effet, où est le mérite de ne plus courir, quand on n'a plus de jambes? Mais renoncer à l'amour dans la vigueur de l'âge, cela est beau, monseigneur!

FLAVY.

Tu m'approuves donc?

D'ORBENDAS.

Et je vous admire!

FLAVY.

Hypocrite, qui, pendant dix ans, a été mon Mercure!

D'ORBENDAS.

Ce n'est pas faute de vous avoir d'abord sagement conseillé; mais vous ordonnlez, il fallait céder, sous peine d'une disgrâce.

FLAVY.

C'est vrai; si je t'avais écouté...

D'ORBENDAS.

Ah! à la bonne heure!

FLAVY, *sérieusement.*

Mais dis-moi, d'Orbendas, si tu n'es plus depuis deux ans l'agent de mes amoureuses fantaisies, tu n'as pas cessé d'être le confident de mes pensées intimes; dis-moi, t'es-tu jamais demandé quel pouvait être le motif de mon inconstance près d'une femme jeune et belle?

D'ORBENDAS.

Très-souvent, monseigneur.

FLAVY.

Et que te répondais-tu?

D'ORBENDAS.

Rien.

FLAVY.

Rien?

D'ORBENDAS.

Qui vous fût favorable.

FLAVY.

Eh bien! ami, reçois une confidence que je n'ai faite à personne... Depuis douze ans, j'ai des soupçons!

D'ORBENDAS, *stupéfait.*

Sur Mme la vicomtesse?

FLAVY.

Sur elle.

D'ORBENDAS.

Oh! vous la méconnaissez, monseigneur... Et sur quoi fondez-vous...

FLAVY.

Sur de vagues indices.

D'ORBENDAS.

Et c'est là-dessus...

FLAVY, *s'animant.*

Et si j'avais eu seulement l'apparence d'une preuve, ma vengeance se serait-elle bornée aux représailles de l'infidélité?

D'ORBENDAS.

Quoi!

FLAVY.

La vicomtesse vivrait-elle encore?

D'ORBENDAS.

Éloignez ces idées.

FLAVY.

Mets-toi à ma place... Comment aurais-tu expliqué certains mots de la vicomtesse, échappés à l'indiscrétion des rêves?

D'ORBENDAS.

Et ces mots...

FLAVY.

Déshonneur! — Jamais! — Je suis perdue! — S'il savait!...

D'ORBENDAS, *cherchant.*

Ces mots peuvent s'appliquer à tout... Déshonneur!... Eh bien! qui sait si elle ne parlait pas du vôtre?

FLAVY, *à part.*

Je veux être damné si je comprends un mot!

L'ABBESSE.

Il m'a dit que demain, peut-être, il retirerait cette jeune fille.

FLAVY.

Ah! il vous a dit... Et le nom de...

L'ABBESSE.

Marie.

FLAVY, *à part.*

Marie!

L'ABBESSE.

Jugez de mon embarras!

FLAVY.

Et vous voudriez la garder?

L'ABBESSE.

Au contraire.

FLAVY.

Vous consentiriez à la lui livrer?

L'ABBESSE.

Oh! au contraire!

FLAVY.

Ah çà, mais que voulez-vous donc?

L'ABBESSE.

La dérober à son amour, en la conduisant moi-même dans le château d'un seigneur voisin à qui cette lettre la recommande.

FLAVY.

Et qu'attendez-vous de moi?

L'ABBESSE.

Nous ne sommes ici que des femmes, c'est un faible cortége que celui que nous pouvons donner à cette jeune fille, qui ignore tout. Elle considère comme son protecteur ce cruel Flavy, qui lui aura caché son nom et son rang pour la mieux séduire sans doute.

FLAVY, *à part.*

Quel diable de galimatias! (*Haut.*) Que puis-je faire?

L'ABBESSE.

Vous avez avec vous une noble dame et un gentilhomme; je vais conduire à l'instant la jeune Marie dans ce château voisin; mais les chemins ne sont pas sûrs; je crains de rencontrer...

FLAVY, *triomphant, à part.*

C'est bien. (*Haut*) Oui, quelques-uns de ces brigands qui ne se font non plus scrupule d'enlever une jeune fille à ses protecteurs, qu'une rose sauvage aux buissons du chemin. Disposez de nous, madame, nous nous offrons à vous accompagner.

L'ABBESSE.

Que de reconnaissance! et que je bénis le ciel de vous avoir conduit ici!

FLAVY.

Moi aussi, madame.

L'ABBESSE.

Elle est si pure, si ingénue, si loin de se douter des projets du sire de Flavy, qu'elle l'aime, elle l'estime, elle l'appelle son père.

FLAVY, *à part, stupéfait.*

Elle m'appelle son père!

L'ABBESSE.

Je crois qu'il est convenable qu'elle ignore ce qui se passe. Ne souillons point la pureté de son ame par la triste révélation qu'il est des hommes et des choses qui avilissent l'humanité; laissons-la dans son erreur: qu'elle croie que c'est par l'ordre de son protecteur que nous la conduisons chez ce seigneur ami. Plus tard, quand l'absence l'aura un peu effacé de son souvenir, on lui fera connaître la vérité.

FLAVY, *ébahi.*

Je le veux bien, madame.

L'ABBESSE.

Les momens sont chers, le sire de Flavy reviendra peut-être demain. Je vais avertir Marie, disposer tout pour notre départ, et quand tout sera prêt, je viendrai vous le dire.

FLAVY.

J'attends.

L'Abbesse sort par la gauche.

SCENE XI.

FLAVY, *seul.*

Ah çà, voyons, voyons, est-il bien sûr que je sois éveillé?... où est le mot de cette énigme?... quelle impénétrable obscurité! bah! qu'importe? ce qu'il y a de bien certain, c'est que la belle Marie va sortir de cette abbaye, accompagnée par moi, Melchy, Martha et l'abbesse... l'abbesse est de trop; mais point d'esclandre... à quelques pas d'ici, sans lui faire aucun mal... (*Il appelle.*) Melchy?

SCENE XII.

MELCHY, FLAVY.

FLAVY.

Tout va bien, tout se passe en douceur; l'abbesse me livre Marie.

MELCHY.

Pour combien?

FLAVY.

Pour rien.

MELCHY.

J'entends: pour une promesse. Vous avez dû l'amener là bien difficilement.

FLAVY.

C'est elle qui m'a tout proposé.

MELCHY.

Je ne comprends pas.

FLAVY.

Est-ce que je comprends, moi?

MELCHY.

Monseigneur raille.

FLAVY, *sérieusement.*

Écoutez et retenez: je suis un gentilhomme du voisinage.

MELCHY.

C'est vrai.

FLAVY.

Un brave et digne gentilhomme, protecteur de la veuve et de l'orphelin.

MELCHY.

Oh, çà! par exemple!

FLAVY, *fièrement.*

Melchy!

MELCHY, *à demi-voix.*

Au fait, puisqu'il faut mentir...

FLAVY.

Je me nomme le sire de Monviel.

MELCHY, *stupéfait.*

Ah!

FLAVY.

Je dois passer d'abord aux yeux de Marie pour l'ami intime de son protecteur.

MELCHY.

Et qu'est-ce que c'est que ce protecteur?

FLAVY.

Tout le monde l'ignore.

MELCHY.

J'en suis.

FLAVY.

Toi, tu es aussi un brave et digne gentilhomme.

MELCHY.

La fraude continue.

FLAVY.

Écoute: on nous propose de conduire Marie dans un château voisin; l'abbesse nous accompagne.

MELCHY.

C'est bien.

FLAVY.

Au contraire; mais à quelques pas d'ici, tu prendras l'abbesse en particulier, sous un prétexte...

MELCHY.

Pourquoi faire?

FLAVY.

Elle m'embarrasse.

MELCHY.

Voilà qui est clair: il faut vous en débarrasser.

FLAVY.

Tandis que Marie, Martha et moi presserons nos montures, toi...

MELCHY, *souriant.*

C'est bien, j'entends.

Il fait un signe de meurtre.

FLAVY.

Lâcheté!

MELCHY.

Alors je n'entends pas.

FLAVY.

Quand nous aurons disparu, Marie, Martha et moi, et que vous serez arrivés, l'abbesse et toi, sur la lisière de la forêt, tu tires ta large épée...

MELCHY, *faisant le signe de tuer.*

J'entends donc!

FLAVY.

Infamie!

MELCHY.

Alors, je n'y suis plus.

FLAVY, *appuyant.*

Tu mettras le cheval de l'abbesse hors d'état de nous suivre, et tu viendras nous joindre au galop sur la route de Montlouvier.

MELCHY.

Ah! je comprends!

FLAVY.

Instruis Martha de tout. Descendez dans la cour où Marie va se rendre; j'attends ici l'abbesse.

MELCHY, *en sortant.*

Tout cela n'est pas clair; mais on pêche en eau trouble.

SCENE XIII.

FLAVY, *seul.*

Je vais donc la voir, cheminer avec elle, puis la posséder pour toujours!... l'abbesse est dans une erreur!... la vicomtesse dans une ignorance!... Elle a juré d'ailleurs de ne plus aller au manoir de Montlouvier. Je pourrai donc m'enivrer, au sein d'une sécurité profonde, du seul amour vrai de toute ma vie... enfin j'entends l'abbesse.

Il jette un coup d'œil à la fenêtre de gauche.

SCENE XIV.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *sortant de la droite.*

Flavy! il est revenu! (*à part, avec triomphe*) mais la jeune fille est partie!

FLAVY, *quittant la fenêtre et tout stupéfait de voir la vicomtesse.*

La vicomtesse!... Que faites-vous ici, madame?

LA VICOMTESSE, *amèrement railleuse et poignante durant toute la scène.*

J'ai voulu savoir par moi-même comment vous vous acquitteriez du message important dont le roi vous avait chargé.

FLAVY, *emporté.*

Je suis trahi! mais vous saurez, madame, ce qu'il vous en coûtera d'épier ainsi tous mes pas, et, sans égard à votre rang et aux bienséances, de courir, la nuit, loin de votre château, comme une chercheuse d'aventures.

LA VICOMTESSE.

Oui, sans doute; c'est moi qui cherche des aventures, et vous, vous êtes l'époux outragé qui devez punir une femme infidèle.

FLAVY.

Madame, je vous ordonne...

LA VICOMTESSE.

Oh! vous pouvez vous dispenser de la menace; car je ne crains plus votre colère... oh! c'est une bien grande lâcheté, Flavy, d'avoir ainsi abusé, hier, une faible femme. Oh! maintenant je la comprends, je la vois dans tout son jour cette lâcheté, cette haine dont tu punis l'importunité de mon amour... Oui, oui, il n'eût pas été assez cruel pour moi de rencontrer, demain, dans mon château de Presle, ma grande rivale, la seule, elle qui n'en aura point dans ton cœur. Habituée à

FLAVY, *fièrement.*

Eh!...

D'ORBENDAS.

Les femmes ont la faiblesse d'en attacher à l'infidélité de leurs maris... Jamais!... eh bien!... jamais... pouvait terminer cette phrase : mon mari ne changera jamais.

FLAVY, *incrédule.*

Oh!

D'ORBENDAS.

Je suis perdue!... En effet, que voulez-vous que devienne une pauvre femme qui aime son mari, et qui s'en voit abandonnée?

FLAVY.

Mais ce mot : S'il savait!...

D'ORBENDAS.

Ah! s'il savait tout ce qu'il me fait souffrir!

FLAVY.

Et mille autres encore.

D'ORBENDAS.

Qui tomberaient tous devant mes raisonnables commentaires.

FLAVY.

Mais comment expliquerais-tu ceci? Elle m'aimait, je le pensais du moins; et durant les premiers jours de notre mariage, elle me repoussait en pleurant.

D'ORBENDAS.

Manége de femme qui veut donner du prix à sa défaite.

FLAVY.

Quand je lui demandais un bonheur légitime?

D'ORBENDAS, *vivement.*

Légitime, précisément. Rien n'a besoin d'être assaisonné comme ce qui est légitime. Ce qui ne l'est pas est friand de soi-même.

FLAVY.

Mais pourquoi pleurait-elle?

D'ORBENDAS, *embarrassé d'abord.*

Pourquoi, pourquoi... parce qu'il lui en coûtait de repousser un beau cavalier comme vous.

FLAVY.

Quoi qu'il en soit, tu peux maintenant t'expliquer ma conduite : des soupçons tour à tour dissipés et renaissans... le besoin de me distraire, de m'étourdir... mon amour pour elle s'est éteint au milieu de ces agitations... je cherche à ranimer cet amour, impossible. Mon orgueil s'alarme de la pensée d'être dupe, si j'étais fidèle... Enfin je ne l'aime plus... sa jalousie même m'irrite... je me dis que c'est un jeu; je la repousse à mon tour, et tu le disais : Je suis jeune encore.

D'ORBENDAS.

Quoi, ce retour à la sagesse...

FLAVY.

Il n'en est rien. Depuis quelque temps de nouveaux soupçons...

D'ORBENDAS.

Et partant de nouvelles maîtresses?

FLAVY, *redevenant enjoué.*

La rencontre fortuite d'une beauté!

D'ORBENDAS.

Je retire mon admiration.

FLAVY.

Chercher à se distraire, n'est-ce pas la preuve qu'on a du chagrin?

D'ORBENDAS.

Depuis douze ans, je ne connais pas d'homme plus affligé que monseigneur.

FLAVY, *dégagé.*

Et toi-même, austère censeur, penses-tu m'en faire accroire sur ton compte? Est-ce quelque pieux pèlerinage qui te fait quelquefois t'absenter pendant la nuit?

D'ORBENDAS, *à part.*

Attention! (*Haut.*) Oui, monseigneur, je vais porter des offrandes aux madones des environs.

FLAVY, *souriant.*

Madones en marbre?

D'ORBENDAS, *finement.*

En marbre, en pierre, en bois, la matière n'y fait rien.

FLAVY.

Et qu'espères-tu en obtenir?

D'ORBENDAS.

Le pardon de mes fautes et des vôtres, monseigneur.

FLAVY.

Des miennes?

D'ORBENDAS.

Vous êtes mon bienfaiteur; mais si vous m'enrichissez d'un côté, ce que j'offre aux saints, pour votre salut, me ruine d'un autre.

FLAVY, *riant.*

Ah! ah! ah!

D'ORBENDAS, *riant forcé.*

Ah! ah! ah! (*A part.*) Il m'a fait une peur!

Ici, Bruno et Melchy entrent, le premier par le fond, et le second par la droite.

MELCHY, *bas à Flavy.*

Je suis de retour.

BRUNO, *bas à d'Orbendas.*

Votre cheval est prêt.

D'ORBENDAS, *bas.*

Bien. (*Haut, s'inclinant.*) Monseigneur..

FLAVY, *le suivant jusqu'au fond.*

Pas un mot à qui que ce soit.

D'ORBENDAS, *finement.*

Votre réputation m'est trop chère, monseigneur.

Il sort avec Bruno.

SCENE VI.

FLAVY, MELCHY.

FLAVY, *revenant, avec avidité.*

Eh bien, Melchy, quelles nouvelles?

MELCHY.

A peu près nulles, monseigneur.

FLAVY.

Tu n'as donc pas exécuté mes ordres?

MELCHY.

Je les ai suivis de point en point. J'ai fait le six lieues en deux heures.

FLAVY.

Bien.

MELCHY.

Arrivé à cent pas de mon but, j'ai attaché mon cheval à un arbre de la forêt ; je me suis déguisé en mendiant, et je me suis dirigé vers l'abbaye de Sainte-Thérèse.

FLAVY.

Bien

MELCHY.

J'ai demandé du pain et quelques heures de repos.

FLAVY.

Enfin ?

MELCHY.

La femme qui garde la grille m'a long-temps examiné pour voir s'il n'y avait point danger pour les dames à introduire, contre l'usage, un homme dans l'abbaye; car vous savez qu'on ne fait d'exception à cette règle que pour les pères ou les protecteurs.

FLAVY.

Eh bien ?

MELCHY.

Je m'étais fait boiteux et manchot; j'avais courbé mon corps sur une béquille; j'avais éteint ma voix, assoupi mes yeux, allongé mon visage; j'avais l'air d'un pauvre débris d'homme et d'un épouvantail d'amour... j'ai été introduit.

FLAVY, *avec satisfaction.*

Ah !

MELCHY.

Après avoir pris quelque nourriture, j'ai entamé une conversation avec la gardienne de la porte, et ne savais pas trop comment la faire tomber sur le sujet qui m'amenait là, lorsque les dames et demoiselles de l'abbaye, de retour de la promenade du parc, sont venues à passer.

FLAVY.

Tu l'as vue ?

MELCHY.

J'ai demandé à la gardienne quelle était, à qui appartenait cette jeune personne, la plus modeste et la plus jolie.

FLAVY, *attentif.*

Qu'a-t-elle répondu ?

MELCHY.

Qu'elle était dans l'abbaye depuis deux ans.

FLAVY, *avec impatience.*

Sa famille, sa famille ?

MELCHY, *avec flegme.*

La gardienne n'ayant pas d'autre office que de garder la porte, et madame l'abbesse ne lui faisant jamais part de rien, tout naturellement elle ignore tout; je n'en sais pas plus qu'elle, et vous en savez autant que moi.

FLAVY, *s'emportant.*

Comment ! toute ton adresse s'est bornée...

MELCHY.

Puisqu'elle ne sait rien, que pouvais-je lui faire dire ?

FLAVY.

Tu pouvais t'adresser mieux, demander à parler...

MELCHY.

Oui, oui, il fallait éveiller des soupçons par des questions indiscrètes, et révéler que je n'étais venu là que pour m'enquérir de cette enfant !

FLAVY, *exalté.*

Il n'importe ! eh ! qu'ai-je besoin de savoir autre chose que son angélique beauté ? En quoi mon amour peut-il diminuer ou s'accroître par la différences des titres et des noms ?

MELCHY.

Vous l'aimez donc bien, monseigneur ?

FLAVY, *passionné.*

Oh ! Melchy !... quand je la vis pour la première fois, j'étais à la suite de Charles VII visitant ces contrées. Toutes les dames de l'abbaye, la supérieure en tête, étaient sorties pour saluer le roi sur son chemin.., je fus frappé comme d'un subit éblouissement, et le hasard ayant porté ses yeux vers moi, les miens y prirent un amour qui depuis lors me consume.

MELCHY.

Il y a un mois de cela. Je m'étonne qu'à défaut d'autre moyen vous n'ayez pas fait briser par vos gens les portes de l'abbaye.

FLAVY.

Mais songe aux frayeurs de cette jeune fille; je ne veux pas être pour elle Guillaume de Flavy, le farouche capitaine. Je l'aime, comme on aime Dieu, avec crainte et respect.

MELCHY, *à part.*

Avec respect ! monseigneur vieillit.

FLAVY.

Écoute : ceci est le dernier amour, l'unique amour vrai de ma vie, et je ne veux point qu'il soit troublé par les jaloux reproches de la vicomtesse. Je veux qu'elle ignore tout. Une fois que cette beauté sera en ma puissance, je la tiendrai cachée, comme un précieux trésor, dans mon manoir de Montlouvier, où la vicomtesse ne va jamais.

MELCHY.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

En me quittant, tu diras à Bruno de s'y rendre et de faire tout préparer pour m'y recevoir.

MELCHY.

Et vous me confierez la garde de ce paradis ?

FLAVY.

Ce sera là ta retraite, avec une bonne pension. Ah çà ! la façon dont il faut cette nuit nous introduire dans l'abbaye est bien convenue ?

MELCHY.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Tu préviendras Martha qu'elle vient avec nous. Sa présence nous est indispensable pour nous introduire ; puis pour accompagner cet ange jusqu'au manoir de Montlouvier.

MELCHY, *gaîment.*

C'est juste : de même qu'on se sert d'un oiseau pour en prendre d'autres, on se sert d'une femme pour séduire une autre femme.

FLAVY.

Va donc.

MELCHY, *faisant quelques pas.*

Je vole.

FLAVY.

Les trois meilleurs chevaux de mes écuries. La nuit approche ; elle peut être orageuse. Le ciel est chargé de nuages. Va donc, va.

MELCHY, *à part.*

Une méchante action! ma fortune commence.

Il sort par le fond.

SCENE VII.

LA VICOMTESSE, FLAVY.

LA VICOMTESSE, *venant de gauche.*

Monseigneur...

FLAVY.

Madame, je vous attends, je vous écoute ; qu'avez-vous à me dire?

LA VICOMTESSE.

Ce que déjà je vous ai dit bien souvent.

FLAVY.

Qu'espérez-vous de la monotonie des mêmes plaintes?

LA VICOMTESSE.

Oh ! rien.

FLAVY, *se retirant.*

Permettez donc, madame...

LA VICOMTESSE, *le retenant.*

Non, arrêtez : j'espère, soit honte pour vous, soit pitié pour moi, que vous mettrez un terme à vos mépris, à mes souffrances. Et, si vous n'avez point égard à la profondeur de mes chagrins, vous songerez à leur durée. Il y a douze ans que je languis dans les larmes, douze ans que je suis en proie à l'abattement ou au désespoir.

FLAVY.

En effet, madame, ce sont toujours les mêmes plaintes.

LA VICOMTESSE, *s'animant.*

Non, monseigneur, ce ne sont pas les mêmes; car je prétends donner à celles-ci une expression plus énergique et plus résolue.

FLAVY.

Veuillez vous hâter, madame.

LA VICOMTESSE.

Oh! vous m'écouterez jusqu'au bout.

FLAVY, *à part.*

S'il n'y a pas trop loin d'ici là.

LA VICOMTESSE, *émue.*

Vous ne saurez jamais, monseigneur, à quel point je vous aimais, à quel point il fallait vous aimer pour vous donner ma main.

FLAVY.

Ne dirait-on pas, madame, que vous avez bravé les plus grands dangers pour arriver jusqu'à moi? Votre noble père, fidèle serviteur du roi, pour enchaîner l'inconstance de mon caractère et me rendre aussi loyal et fidèle sujet que lui, me promit votre main sur le serment que je lui fis de poursuivre les Anglais à outrance. Je fus fidèle à ma promesse; il le fut à la sienne. Quel si grand obstacle, madame, eûtes-vous donc à franchir pour vous unir à moi, pour que votre amour révélât son héroïsme?

LA VICOMTESSE.

Quel obstacle?... vous ne le saurez pas, je ne vous le dirai pas.

FLAVY, *à part.*

Tant mieux, ce sera autant d'abrégé.

LA VICOMTESSE.

Mais ce que vous saurez, ce que vous n'avez pas oublié, c'est que, dès les premiers jours de notre mariage, votre amour cessa tout-à-coup de répondre au mien, ou plutôt je vis que vous n'aviez eu pour moi qu'indifférence; je vis que ma fortune seule avait déterminé votre choix.

FLAVY.

Votre fortune, à moi qui ai conquis et dissipé plus de trésors qu'il n'en faudrait pour acheter un royaume !

LA VICOMTESSE.

Ce ne fut point assez de votre froideur, je vous l'aurais pardonnée; j'aurais aimé seule et en silence ; je ne vous aurais point poursuivi de mes plaintes ; mais la haine affichée, mais un éclatant dédain, sans motif, sans prétexte...

FLAVY, *frémissant.*

Mon éloignement, sans motif?

LA VICOMTESSE.

Osez mentir!

FLAVY.

Pourquoi mentir, quand la vérité me défend?

LA VICOMTESSE.

La vérité!

FLAVY, *résolument.*

Oui, madame, quand je vous épousai, je vous aimais, et je vous aimerais encore, il n'eût tenu qu'à vous. Mais rappelez-vous, vous aussi, les premiers jours de notre union, ces premiers jours où la femme la plus défiante, estime assez sa jeunesse, sa beauté, l'ardeur d'un jeune époux, pour n'être point encore jalouse. Vous en souvient-il, madame? j'attendais bonheur et confiance; je ne trouvai, dès la première heure, que défiance et jalousie. Quand mes démarches ne pouvaient vous être suspectes, vous suspectiez ma pensée. Quand ma bouche vous jurait amour, vous me demandiez si mon cœur ne battait point pour une autre. Si, près de vous, dévoué à vous plaire, quelque récit joyeux venait sur mes lèvres pour attirer le sourire sur les vôtres, ma gaîté, disiez-vous, vous faisait mal; vous me demandiez un amour triste et sombre. Si j'étais sombre, vous m'accusiez d'ennui; si je parlais, je ne sentais pas; si je me taisais, ma pensée était loin de vous !

LA VICOMTESSE.

Ah ! c'est ce que je craignais...

FLAVY, *avec un peu de colère.*

Eh bien! madame, ces craintes, vos soupçons, vos obsessions, vos déguisemens pour me suivre, vos veilles pour épier mon sommeil, vos ridicules esclandres, vous aviez espéré que tout cela m'éloignerait des autres femmes; cela m'a éloigné de vous. Pour me distraire de ce supplice de tous les jours, pour me venger de l'injustice de vos premiers soupçons, je voulus pousser votre jalousie au dernier terme : j'espérais aussi par là vous en guérir.

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Cela m'a bien guérie, n'est-ce pas ?

FLAVY.

Ce ne fut pas ma faute, madame.

LA VICOMTESSE, *souriant amèrement.*

Et tu méprises d'autant mieux mes plaintes, n'est-ce pas, que, femme sans esprit, sans force et sans résolution, mon amour est à l'épreuve de tes outrages ?

FLAVY, *amèrement.*

Votre amour!

LA VICOMTESSE.

Et tu crois, n'est-ce pas, Flavy, que je puis souffrir plus long-temps? Tu crois que l'habitude a émoussé l'aiguillon de la douleur? Tu te trompes ! Je suis résolue à ne plus supporter le révoltant spectacle de tes amours.

FLAVY.

Eh! quoi, vous voulez me quitter, madame ?

LA VICOMTESSE.

J'irai au manoir de Montlouvier et j'ordonnerai à mes gens de chasser...

FLAVY, *à part.*

Elle souffre, je la plains, abusons-la.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, vous ne répondez pas!

FLAVY, *hypocritement galant.*

Une pensée me vient : c'est que les femmes, quoi qu'on en dise, ont rarement l'esprit d'à-propos.

LA VICOMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

FLAVY.

Quel moment avez-vous choisi, vicomtesse, pour le plus grand orage de votre colère?

LA VICOMTESSE.

Celui où le souvenir de vos outrages me revient plus poignant que jamais.

FLAVY.

Votre emportement est injuste, madame.

LA VICOMTESSE.

Tant que vous n'aurez point chassé...

FLAVY.

Cela m'est impossible maintenant.

LA VICOMTESSE.

Oh! impossible! et pourquoi impossible

FLAVY, *galant.*

Je l'ai fait depuis un mois, depuis le premier jour de votre maladie.

LA VICOMTESSE, *instamment.*

Votre parole de gentilhomme, que je pourrais aller au manoir de Montlouvier, sans m'exposer à rencontrer sur mes pas...

FLAVY.

Vous doutez encore! et vous voulez aller vous assurer par vous-même...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh, non! je n'irai pas; je n'irai jamais, jamais! si tu me jures qu'aujourd'hui même je pourrais y aller.

FLAVY.

Aujourd'hui même, je vous le jure. (*A part.*) Demain, c'est différent.

LA VICOMTESSE, *la main sur le cœur.*

Oh! ceci est une grande joie qui succède à une grande douleur. Oh! il était temps, Flavy, que tu me prisses en pitié; car bientôt je serais morte.

FLAVY, *à part.*

Sa confiance me fait mal, abrégeons!

LA VICOMTESSE.

Oh! oui, oui; maintenant j'oublie le passé, j'ai confiance.

FLAVY.

Je m'absente, cette nuit, pour un message important dont le roi m'a chargé par un de ses officiers.

LA VICOMTESSE.

Mais, dès demain, tu es à moi?

FLAVY.

A toi.

LA VICOMTESSE.

Pour toujours ?

FLAVY.

Pour toujours.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MELCHY, *au fond.*

MELCHY.

Les chevaux de monseigneur seront bientôt prêts.

FLAVY.

A demain!

LA VICOMTESSE.

A demain!

Flavy et Melchy sortent par le fond, à gauche.

SCENE IX.

LA VICOMTESSE, *seule, les mains sur son cœur.*

Oh! mon Dieu! tant de bonheur n'est pas acheté trop cher par tant de peines... Oh! que ces fleurs sont belles aujourd'hui! que cette verdure est riante! que l'air qu'on respire ici est doux et pur! (*Elle se promène.*) Oh! que c'est une grande volupté de vivre, quand on a été sur le point de mourir! Mais que vais-je faire, d'ici à demain, de ce bonheur qui me trouble, de cette impatience qui m'agite? J'appellerai toutes mes femmes;

je veux faire une promenade aux flambeaux; je veux respirer l'air embaumé de la nuit.

Le jour baisse, au fond, dans le jardin.

SCENE X.

MARTHA, *venant de la gauche;* LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *avec allégresse.*

Martha? c'est toi; viens, que je te parle, que je te dise... regarde-moi, embrasse-moi.

MARTHA, *gémissant.*

Ah! madame.

LA VICOMTESSE.

Qu'as-tu donc? quelque chagrin? dis-le-moi, je le dissiperai. Quelque fantaisie?... veux-tu de l'or, Martha, mes perles, mes bijoux? je te les donnerai; je suis heureuse, je veux que tu le sois aussi.

MARTHA.

Je ne sais si je dois vous dire d'abord...

LA VICOMTESSE.

Quoi! quelque fâcheuse nouvelle? que m'importe! Les Anglais peut-être ont dévasté quelques-uns de mes domaines? le feu du ciel a dévoré mes plus belles forêts? que m'importe! C'est que tu ne sais pas : mon époux est changé! il a chassé, entends-tu, chassé toutes ces femmes. Il m'aime, il me l'a dit, sois donc tranquille; l'épreuve est faite, la joie est là (*au cœur*), maîtresse souveraine et pour toujours... tu ne le savais pas; mais moi, je le sais, je sais tout!

MARTHA, *triste.*

Vous savez tout?

La Vicomtesse regarde Martha, frémit par degrés, puis brusquement.

LA VICOMTESSE.

Martha, je veux tout savoir!

MARTHA.

Vous l'ordonnez?

LA VICOMTESSE, *avec angoisse.*

Parle, parle, abrége mon supplice. Dis-moi tout, sans t'interrompre, car je n'aurais pas la force de t'interroger.

MARTHA.

Monseigneur part cette nuit pour l'abbaye de Sainte-Thérèse, accompagné de Melchy et de moi.

LA VICOMTESSE.

Parle donc, mais parle donc!

MARTHA.

Il y a là une jeune fille, la plus belle, dont votre époux s'est épris.

LA VICOMTESSE, *gémissant.*

Ah! c'est donc pour elle qu'il a renoncé aux autres? Ceci est donc un amour vrai, profond, le plus cruel de tous pour mon cœur!... Mais non, tu mens, tu te trompes, je te dis...

MARTHA.

Madame!

LA VICOMTESSE.

Non, dis-moi tout; c'est vrai, je t'interromps, parle, j'écoute, je ne dis rien.

MARTHA.

Par force ou par adresse, il doit l'enlever cette nuit, et la faire conduire au manoir de Montlouvier.

LA VICOMTESSE.

Il te l'a dit?

MARTHA.

Melchy me l'a dit. Votre époux change de costume, les chevaux attendent; j'ai promis de partir : je ne partirai pas.

LA VICOMTESSE.

Tu partiras.

MARTHA.

Mais, madame...

LA VICOMTESSE, *très-agitée.*

Je le veux. (*Silence.*) Je partirai moi-même à l'instant, suivie d'une de mes femmes; je prendrai le chemin de la forêt pour arriver plus vite. Tu ralentiras la marche de mon époux par quelque accident préparé; je préviendrai votre arrivée dans l'abbaye : je connais l'abbesse, je l'avertirai. Je verrai cette jeune fille, et si je ne puis la ravir à l'amour de mon époux, si j'arrive trop tard, tu m'introduiras demain secrètement dans le manoir de Montlouvier.

MARTHA, *la regardant.*

Madame, vos regards m'effraient.

LA VICOMTESSE, *ironiquement.*

Tu t'effraies! de quoi? Est-ce la première fois que tu me vois ainsi pâlir, frissonner, mourir?... depuis douze ans, voilà ma vie! il n'y aura eu qu'un intervalle de quelques instans... Tu exécuteras les ordres de monseigneur.

MARTHA.

J'obéirai... Mais vous, madame, vous exposer par une nuit sombre et orageuse comme celle-ci!

LA VICOMTESSE, *souriant amèrement.*

La nuit! l'orage!... Pauvre femme, qui as toujours vécu d'une vie paisible, si tu avais dans ton cœur ce que j'ai dans le mien, tu ne serais pas étonnée de ma résolution. La nuit! l'orage! que m'importe? je ne vois, je n'entends, je ne sens qu'une chose : c'est Flavy aux pieds d'une autre femme, lui parlant d'amour... (*Violemment.*) Mais, tu n'as donc jamais été jalouse, toi? Dieu ne t'a pas maudite! Pauvre femme, qui craint que je manque de force et de courage! Va, Flavy t'attend; je vais partir, je n'ai peur de rien!

La Vicomtesse et Martha sortent; la Vicomtesse par la gauche, Martha par le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur de l'abbaye de Sainte-Thérèse. Peintures sacrées aux murs, porte au fond, porte et fenêtre à gauche, porte à droite. Guéridon avec fruits et vases à gauche. Deux siéges à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBESSE, *brodant*; MARIE.

MARIE, *un livre à la main, écoutant à la porte du fond.*

Ce n'est pas lui!

L'ABBESSE.

Assieds-toi, et continue ta lecture.

MARIE, *s'asseyant et lisant.*

« Jeanne d'Arc...» (*Elle interrompt sa lecture, regarde au fond et écoute, puis elle lit.*) « Jeanne » d'Arc, poursuivie par les Anglais, allait rentrer » dans Compiègne, mais...» (*Elle dépose le livre, prête l'oreille, et dit.*) Oh! cette fois, je ne me trompe pas! (*Elle va au fond, écoute et dit tristement.*) Non, rien; je n'entends rien, que le bruit des vents et de l'orage!

Elle revient près de l'Abbesse.

L'ABBESSE, *se levant.*

Je te l'ai dit, Marie: par le temps qu'il fait, depuis quelques heures, les chemins sont impraticables; ton protecteur ne viendra pas de cette nuit; songe qu'il est une heure du matin, tu dois avoir besoin de repos.

MARIE.

Non, madame, je vous assure, je veillerais volontiers jusqu'au jour. Vous savez qu'il ne m'a jamais manqué de parole; il m'a écrit que je le verrais aujourd'hui, je l'attends, il viendra.

L'ABBESSE.

Tu l'aimes, n'est-il pas vrai, d'une amitié bien vive?

MARIE.

Oh! madame, comment ne l'aimerais-je pas? c'est mon unique appui sur la terre.

L'ABBESSE.

Et tu ne connais de lui que le bien qu'il t'a fait?

MARIE.

Oui, madame; il n'a même jamais voulu me dire son nom.

L'ABBESSE.

Cela est étrange!

MARIE.

Toutes les fois que je l'ai interrogé sur lui et sur moi, il m'a dit que je saurais tout la veille du jour où il vous remercierait de toutes vos bontés pour sa protégée; et ce jour n'est pas loin, car la dernière fois qu'il est venu, il m'a dit que peut-être il me retirerait pour me prendre avec lui.

L'ABBESSE.

Et tu n'as jamais cherché à deviner la cause du silence qu'il veut garder jusque là?

MARIE.

Oh! souvent, madame, car je suis bien impatiente de savoir quelle est ma famille, et à quel titre ce noble seigneur me protége depuis si longtemps. Dites-moi, n'avez-vous jamais pensé qu'il pourrait bien être mon...

L'ABBESSE.

Tu le voudrais?

MARIE.

Au prix de la moitié de mes jours, pour consacrer le reste à l'aimer, à l'appeler mon père.

L'ABBESSE.

Cela est bien, ma fille; ce sont là de nobles et dignes sentimens; mais si ce bienfaiteur a sollicité mes bontés pour toi, il t'a aussi recommandé la soumission et l'obéissance... il ne faut plus l'attendre; va te reposer, ma fille, je le veux, je t'en prie.

MARIE.

J'y vais, ma mère, mais je suis sûre de ne pas dormir... Bonne nuit, ma mère!

L'ABBESSE, *la baisant au front.*

Je te bénis, ma fille.

MARIE, *près de la porte du fond, et poussant un cri à la vue de d'Orbendas qui paraît à cette porte.*

Ah! (*Elle se jette dans ses bras, et puis le conduit à l'abbesse.*) Je savais bien, moi, qu'il viendrait!

SCENE II.

L'ABBESSE, MARIE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *à l'abbesse.*

Madame, je vous présente mes respects, et je vous demande pardon d'avoir troublé votre repos, ou retardé l'heure à laquelle vous allez le prendre. La violence de l'orage m'a forcé de m'arrêter dans le hameau voisin.

L'ABBESSE, *désignant Marie.*

Vous lui avez donné bien de l'inquiétude.

MARIE, *heureuse.*

Oui, mais cela est effacé par la joie qu'il me donne en ce moment.

SCENE III.

UNE DAME DE L'ABBAYE, L'ABBESSE, D'ORBENDAS, MARIE.

LA DAME, *venant de la gauche.*

Deux dames se présentent et demandent un gîte jusqu'à la fin de l'orage.

L'ABBESSE.

Je vais les recevoir. Que tout le monde soit sur pied toute la nuit, pour accueillir les dames à qui le mauvais temps peut faire demander un asile; préparez la troisième chambre. *(A d'Orbendas.)* Je vous laisse avec Marie.

L'Abbesse sort par la gauche, la dame par la droite.

SCENE IV.

D'ORBENDAS, MARIE.

MARIE.

Oh! vous voilà enfin! je vous ai attendu tout le jour... je commençais à craindre quelque accident... Vous êtes fatigué? j'ai fait préparer pour vous ces rafraichissemens.

D'ORBENDAS.

Bonne Marie!

MARIE, *prenant son manteau* *.

Donnez-moi votre manteau. (*Elle porte le manteau sur un siége.*) Je craignais surtout que vous n'eussiez rencontré sur votre chemin quelques-uns de ces bandits qui infestent encore la partie de la contrée d'où vous venez.

D'ORBENDAS, *lui prenant la main et lui souriant.*

Comment sais-tu de quel côté je viens?

MARIE.

Ce n'est pas difficile : l'abbaye a deux entrées à cause de la rivière qui la traverse dans un canal souterrain. Vous arrivez toujours par celle-ci (*le fond*), jamais par l'autre (*la gauche*) ; c'est une remarque que j'ai faite, et j'ai pensé quelquefois que vous pourriez être seigneur de ce manoir de Montlouvier perché sur la montagne et dont on aperçoit les tourelles d'ici, quand le temps est bien clair... car, voyez-vous, noble bienfaiteur, quoique vous m'ayez dit de me tenir l'esprit en repos, je cherche toujours à saisir les moindres circonstances qui peuvent me faire deviner qui vous êtes, qui je suis et le mystérieux lien qui nous unit tous deux.

D'ORBENDAS.

Cela te préoccupe?

MARIE.

Oh! oui, et je soupire après le jour où vous m'avez promis de me tout dire.

D'ORBENDAS.

Et si ce jour était venu?

MARIE.

Je vais savoir...

D'ORBENDAS, *s'asseyant à droite.*

Assieds-toi près de moi, Marie.

MARIE, *assise.*

Je vous écoute.

D'ORBENDAS.

N'est-ce pas, Marie, qu'en ce moment tu espères de mon récit la réalisation de tes rêves? car, libre de tout imaginer dans une histoire que tu ignores, tu n'as pas manqué sans doute de te donner d'illustres parens, possesseurs d'une grande fortune? Ta mère, dans ton esprit, est une noble dame, et ton père un puissant seigneur?

MARIE.

Non, je vous jure. Dans mes rêves, je fais de mon père un homme juste et bon, qui m'aime, et je donne à ma mère une figure douce et belle, avec des yeux touchans et qui me regardent toujours. Voilà tout. Quant à la fortune, il ne m'est pas arrivé d'y songer.

D'ORBENDAS.

Et moi, Marie?

MARIE, *attendrie et exaltée.*

Oh! vous, je n'ai pas besoin d'un grand effort d'imagination pour savoir que vous êtes le meilleur des hommes. Je n'ai qu'à me souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi.

D'ORBENDAS.

Écoute, Marie; je vais te laisser le choix entre deux existences. Quand tu me connaîtras, tu seras libre de me suivre ou de rester toujours dans cette abbaye.

MARIE.

La vie que je passe ici est douce et heureuse; mais il doit y avoir plus de douceur, plus de bonheur encore à vivre près de vous. Je vous suivrai.

D'ORBENDAS.

Écoute-moi donc. Je pourrais garder le silence sur ce qui me concerne, et il ne t'en coûterait pas beaucoup, je pense, d'ignorer toujours ce que tu as ignoré si long-temps; mais je craindrais que le hasard, jetant un jour sur nos pas quelqu'un qui m'aurait connu, tes illusions sur mon compte ne fussent dissipées et que tu n'eusses du regret de m'avoir suivi.

MARIE.

Oh! jamais, jamais! je vous écoute.

D'ORBENDAS.

Tu as entendu parler sans doute de ces fameux capitaines des compagnies, de ces routiers qui, sous le prétexte de chasser les Anglais du royaume de France, ont eux-mêmes traité la France en pays conquis?

MARIE.

Oui, oh! oui, bien souvent, et j'ai quelquefois pensé que ces hommes cruels pourraient bien se trouver dans l'histoire de ma famille. Madame l'abbesse nous les a peints comme des hommes de rapine et de meurtre, laissant la désolation partout où ils étaient passés, pillant les églises, massacrant les prêtres, incendiant les châteaux, ne respectant ni les hommes ni Dieu.

D'ORBENDAS.

Et en entendant ces récits, tu as bien des fois maudit ces hommes?

MARIE.

Bien des fois.

D'ORBENDAS.

Eh bien, Marie, tu m'as maudit.

MARIE, *avec effroi.*

Quoi! vous avez été...

D'ORBENDAS.

J'ai été... non pas même un de ces capitaines;

* Marie, d'Orbendas.

car, malgré leurs crimes, une sorte de gloire a fait retentir le nom de ces brigands, nobles pour la plupart ; et ils ont dans leur carrière de vaillantes prouesses qui restent attachées à ces noms comme pour effacer leurs crimes... moi, Marie, je n'ai été que le valet, le barbier de l'un d'eux. Ma vie est souillée des mêmes forfaits; mais brigand subalterne pour le rang et n'ayant pas de nom pour signer comme eux mes actions honorables, je leur ressemble en tout, moins la gloire qu'ils ont de plus.

MARIE.

O mon Dieu!

D'ORBENDAS.

Oui, Marie, voilà quel fut celui qui, sans l'obligation d'aucun devoir, sans que la voix du sang lui imposât des sacrifices, a élevé ton enfance comme il eût élevé celle de sa fille; et non content de veiller pour toi sur le présent, a employé depuis toute sa vie pour assurer ton avenir... Marie, tu ne me maudis pas?

MARIE, *graduellement touchée pendant le couplet précédent.*

Moi, vous maudire!

D'ORBENDAS, *se découvrant.*

Bénis-moi donc, ange du ciel, et je croirai que tous mes crimes sont expiés.

MARIE, *tombant à ses pieds.*

Bénissez votre fille, mon père.

D'ORBENDAS, *après l'avoir baisée au front, la relevant et se levant aussi.*

Mon enfant! tu connais mon histoire, et maintenant je vais te dire tout ce que je sais de la tienne.

MARIE, *pleurant et lui serrant la main.*

Vous n'êtes pas mon père, et depuis si longtemps je suis votre unique pensée! (*Elle essuie ses yeux.*) Parlez, parlez, je vous écoute.

D'ORBENDAS.

Il y a douze ans, lorsque la France, moitié anglaise, moitié française, était dévorée par la guerre civile, j'étais à la suite d'un de ces capitaines qui, m'ayant rencontré sur son chemin, content de mon audace, m'avait pris en affection. Trois compagnies de routiers, celle de mon maître, celle d'Antoine de Chabanne et de Geoffroy de Saint-Belin, dévastaient la Guyenne et pillaient les paysans français, quand les Anglais n'étaient pas là. Un jour, je l'ai bien retenu, c'était le 15 janvier 1438, la nouvelle nous arriva que les Anglais mettaient tout à feu et à sang dans le gros bourg de Saint-Rupert.

MARIE, *réfléchissant et suivant avec une profonde attention et une émotion extrême le récit de d'Orbendas.*

Saint-Rupert!

D'ORBENDAS.

Nous nous mîmes en marche pour les combattre, les chasser et recueillir le reste de leur butin.

MARIE, *à elle-même, comme retrouvant dans sa pensée de lointains souvenirs.*

Oui, oui. (*A d'Orbendas.*) Après.

D'ORBENDAS.

Lorsque nous arrivâmes, les Anglais avaient fui; tous les habitans avaient été massacrés, la flamme avait tout dévoré; nous ne trouvâmes que des ruines.

MARIE.

Ensuite, ensuite!

D'ORBENDAS.

Les soldats des trois compagnies erraient çà et là, soulevant les pierres noircies par le feu, les poutres brûlant encore, pour emporter quelque butin. Je faisais comme les autres, et me trouvant seul entre les quatre murailles d'une maison, j'aperçus un Anglais qui se cachait dans les décombres. Je m'avançai; il se leva, tenant entre ses bras un enfant qui nous regardait tour à tour avec effroi.., je me précipitai sur cet ennemi, et lui plongeant ma dague dans la poitrine, je lui arrachai l'enfant.

MARIE, *la main sur son cœur.*

Oui, oui.

D'ORBENDAS.

C'est que, vois-tu, Marie, à cette époque à jamais exécrable, les enfans étaient la plus précieuse partie d'un butin; et j'en ai vu par troupeaux, suivant les vainqueurs, pour être chèrement vendus ensuite à leurs parens. L'enfant dont je te parle me faisait espérer une riche rançon. Voilà pourquoi je tuai cet homme.

MARIE.

Oh! c'est horrible! pardonnez...

D'ORBENDAS, *avec insouciance.*

C'était un Anglais. (*Ému.*) Cette jolie enfant, Marie... (*Il la baise au front et essuie en silence une larme.*) Je te pris sous mon manteau, et je te dérobai à tous les yeux, de peur que quelqu'un ne vînt te disputer à moi. Quelque temps après, les trois compagnies étaient dans le Languedoc, et personne ne t'ayant réclamée, je t'avais emportée avec moi, et, à cette époque, Marie, je t'aurais volontiers vendue pour un ducat; mais personne ne voulait t'acheter, n'espérant pas te revendre. (*Avec une grande sensibilité et la regardant en pleurant.*) Oui, Marie, oui, ma fille, toi que j'aime uniquement sur la terre, gracieuse et noble enfant, je t'aurais alors vendue pour un ducat!

MARIE, *attendrie, mais avide de savoir le reste.*

Oh! poursuivez, poursuivez!

D'ORBENDAS.

Bientôt ta gentillesse, tes caresses naïves, ta faiblesse, l'abandon où tu te trouvais, tout cela me toucha le cœur; je résolus de te servir de père... Condamné à une vie errante et périlleuse, je te confiai à une femme qui reçut en échange de ses soins le fruit de mes rapines, et j'allai, moi, continuant mon infâme métier; mais, cette fois, pour t'assurer un sort brillant. Grâce à la générosité du capitaine que je servais, je devins riche. La femme qui avait soin de toi mourut, il y a deux ans; j'allai te prendre, je te rapprochai de moi, je te plaçai dans cette abbaye, et si je ne me fis pas

connaître, ce fut pour ne pas attirer sur toi le mépris dont j'eusse été l'objet. Si l'abbaye reçut de moi de magnifiques offrandes, si mon riche costume fit croire à un grand seigneur, ce fut encore pour toi, Marie, pour que tu fusses aimée, honorée...

MARIE, *reconnaissante et émue.*

O mon père!... et ma famille? vous n'avez rien appris de ma famille?

D'ORBENDAS.

Depuis deux ans, j'ai fait des démarches; j'ai visité les lieux où était le bourg de Saint-Rupert; j'ai signalé aux habitans du nouveau village la place où je t'avais trouvée.

MARIE.

Et vous n'avez rien découvert?

D'ORBENDAS.

Rien... mais toi, Marie, toi que je puis interroger maintenant sur un pareil sujet, rappelle tes souvenirs... ne pourrais-tu rien me dire?

MARIE.

J'étais bien jeune alors.

D'ORBENDAS.

Tu avais trois ou quatre ans.

MARIE.

Quand vous avez parlé du bourg de Saint-Rupert, il m'a semblé que je n'entendais pas ce nom pour la première fois.

D'ORBENDAS.

Mais cet Anglais qui te tenait dans ses bras, à qui t'avait-il enlevée?

MARIE.

Je ne m'en souviens pas... mais je sens flotter dans ma mémoire l'image de ces scènes de désolation dont vous m'avez parlé; j'ai même gardé le souvenir de ma terreur, et plusieurs fois, ce souvenir m'a éveillée pendant la nuit.

D'ORBENDAS.

Ne te souviens-tu de rien, antérieurement à ce funeste jour?

MARIE.

Oh! si, si... il est une chose aussi fraîche, aussi jeune, aussi vivante dans ma pensée, que si elle m'était arrivée hier.

D'ORBENDAS.

Parle, ma fille, parle... Peut-être...

MARIE.

Mais cette chose est tout-à-fait isolée, tout-à-fait seule; elle ne se lie à rien.

D'ORBENDAS.

Dis toujours, dis toujours.

MARIE, *cherchant dans sa pensée, lentement.*

C'est un jardin où je suis avec deux femmes, l'une sous le costume d'une paysanne, l'autre richement vêtue. La première m'élève dans ses bras, en voyant venir l'autre, et me dit : Voici Notre-Dame de Bienvenue; puis l'autre femme me presse sur son cœur, me caresse, pleure en m'embrassant; et quand elle se retire, je la regrette; et quand le soir arrive, quand la paysanne me fait faire la prière, je la termine par ces mots : Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi.

D'ORBENDAS.

Voilà tout?

MARIE.

Oui; et depuis, j'ai conservé l'habitude de prononcer ces paroles toutes les fois que je redoute un malheur; et, chose étrange, le malheur est toujours détourné... tenez, tout-à-l'heure, avant que vous fussiez venu, je craignais pour vous quelque funeste accident, et je m'en allais me reposer, en murmurant ces paroles... tout-à-coup vous avez paru!

D'ORBENDAS.

Et tu n'as pas retenu le nom de ces deux femmes?

MARIE.

Non... je n'ai retenu que leurs traits et le son de leur voix!

D'ORBENDAS.

Et tu ne sais pas d'où venait cette femme richement vêtue?

MARIE.

Non... à cette époque, je croyais qu'elle venait du ciel, car elle était douce et belle comme un ange!

D'ORBENDAS*, *prenant et mettant son manteau.*

Allons, il faut que je te quitte.

MARIE.

Déjà?

D'ORBENDAS.

Le jour approche. Je vais m'occuper de la réalisation de mes biens... mais, dis-moi, Marie, si le hasard nous fait découvrir tes parens, s'ils vivent encore, s'ils sont riches et puissans, tu m'abandonneras pour eux peut-être?

MARIE.

Moi!... non, jamais, jamais!... que je retrouve mes parens ou que je les aie perdus sans retour; qu'à l'avenir je vive près d'eux ou ailleurs, une chose est certaine; c'est que je serai toujours avec vous, que je ne vous quitterai pas!

D'ORBENDAS, *ému.*

Marie!

MARIE, *émue.*

Est-ce que vous n'êtes pas mon père?... vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle mon père?

D'ORBENDAS, *lui prenant les mains.*

Est-ce que je ne t'appelle pas ma fille?... va, bientôt, demain peut-être, tu me suivras dans un pays étranger; un jeune homme, un digne ami nous accompagnera, et nous vivrons heureux, toi, loin du théâtre de tes malheurs, moi loin de celui de mes...

MARIE, *lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher d'achever.*

Partout où vous voudrez, mon père.

D'ORBENDAS.

Que j'obtienne aujourd'hui de monseigneur l'écrit que je désire, et demain...

MARIE.

Oh! quel bonheur!

* D'Orbendas, Marie.

D'ORBENDAS, *appuyant.*

Jure-moi de ne redire à personne, entends-tu, pour quelque motif que ce soit, ce que je viens de t'apprendre.

MARIE.

A personne, je vous le jure.

D'ORBENDAS.

Adieu. Marie, adieu!

SCENE V.

L'ABBESSE, D'ORBENDAS, MARIE.

L'Abbesse vient de la gauche.

D'ORBENDAS, *saluant.*

Madame...

L'ABBESSE.

Vous partez déjà?

D'ORBENDAS.

Le temps me presse... l'orage est dissipé.

L'ABBESSE.

Il a dû être bien affreux. Une des dames qui viennent de nous demander asile pour la nuit a été si fort effrayée qu'elle a toutes les peines du monde à se remettre. Elle est d'une pâleur!...

D'ORBENDAS.

Je vous laisse aux soins de l'hospitalité, et bientôt, peut-être demain, je viendrai vous remercier de votre généreuse amitié pour Marie.

L'ABBESSE.

Elle va nous quitter?

D'ORBENDAS.

Je le pense, madame; mais elle et moi nous souviendrons toujours de vous avec une profonde reconnaissance.

Il s'incline.

MARIE.

Madame, permettez-moi d'accompagner mon bienfaiteur jusqu'à la grille du parc.

L'ABBESSE.

Je le veux bien; puis, Marie, va prendre un peu de repos.

Elle le baise au front; Marie et d'Orbendas sortent par le fond.

SCENE VI.

L'ABBESSE, LA DAME DE L'ABBAYE, LA VICOMTESSE.

L'ABBESSE, *à la dame qui sort de la porte à droite*

La chambre est-elle prête?

LA DAME DE L'ABBAYE.

Oui, madame.

La Vicomtesse entre par la gauche, la dame sort par là.

L'ABBESSE, *à la vicomtesse.*

Allez vous reposer, madame, vous en avez grand besoin.

LA VICOMTESSE.

Je désire vous parler, madame.

SCENE VII.

L'ABBESSE, LA VICOMTESSE.

L'ABBESSE.

Maintenant que je vous regarde avec plus d'attention, il me semble que déjà je vous ai vue, madame.

LA VICOMTESSE.

Il y a cinq ans... je suis la femme du sire de Flavy.

L'ABBESSE.

En effet, je me rappelle... serait-ce, madame, une résolution plus forte que la première qui vous amènerait ici?

LA VICOMTESSE.

Non, madame; mais pardon, je n'ai pas un moment à perdre.

L'ABBESSE.

Que je suis heureuse, noble vicomtesse, de pouvoir vous offrir un asile et mes soins; mais comment vous êtes-vous mise en chemin par ce temps d'orage?

LA VICOMTESSE.

J'ai vu l'orage, j'ai prévu la fatigue et les dangers, et je suis partie; je suis venue ici, je n'avais pas d'autre but.

L'ABBESSE, *étonnée.*

Vous n'alliez pas plus loin?

LA VICOMTESSE.

Voici l'objet de ma visite : N'avez-vous point, madame, dans votre abbaye, une jeune fille d'une beauté angélique, la plus jeune?

L'ABBESSE.

Oui, oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Quelle est sa famille?

L'ABBESSE.

Je l'ignore, et cette enfant l'ignore aussi. Il y a deux ans qu'un riche seigneur me l'a recommandée sans vouloir me dire son nom.

LA VICOMTESSE.

Un riche seigneur?

L'ABBESSE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.,

Qui s'environne de mystère? (*A part.*) C'est Flavy!

L'ABBESSE.

Dans quelques jours il doit la retirer.

LA VICOMTESSE, *avec force.*

Ce seigneur, madame, doit venir cette nuit.

L'ABBESSE.

Il est venu et il est reparti, il n'y a qu'un instant, lorsque vous entriez.

LA VICOMTESSE, *à elle-même.*

Il est arrivé avant moi !

D'ABBESSE.

Vous le connaissez?

LA VICOMTESSE.

Et la jeune fille est encore ici?

L'ABBESSE.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Grâce au ciel, nous pourrons la sauver.

L'ABBESSE, *alarmée.*

La sauver?

LA VICOMTESSE.

Savez-vous, madame, quel est le riche seigneur mystérieux qui vous a confié, il y a deux ans, cette jeune fille?

L'ABBESSE.

Vous m'épouvantez!

LA VICOMTESSE, *criant.*

C'est mon époux, c'est Guillaume de Flavy!

L'ABBESSE.

Ciel! je croyais ne l'avoir jamais vu. Son nom seul me fait trembler.

LA VICOMTESSE.

Oui, madame, oui; je comprends tout maintenant. Cette enfant, il l'aura ravie à sa famille dans un âge encore tendre, et vous, sans le savoir, vous avez gardé ici les amours du sire de Flavy.

L'ABBESSE.

Grand Dieu! mais il doit revenir demain!

LA VICOMTESSE.

Rassurez-vous, madame, le ciel a permis que je fusse instruite à temps. Flavy, vous reviendrez un jour trop tard!

L'ABBESSE.

Que faire?

LA VICOMTESSE.

Il n'est qu'un moyen de dérober cette enfant au déshonneur. Voulez-vous me confier son salut?

L'ABBESSE.

Oh! sauvez-la, sauvez-la, madame! préservez ce lieu d'un pareil scandale.

LA VICOMTESSE.

Nous l'enverrons chez mon oncle, le comte d'Armenis.

L'ABBESSE.

Votre oncle est le protecteur de cette abbaye, qui se trouve sur ses domaines; et plusieurs fois, il est venu à main armée la défendre contre la violence des compagnies.

LA VICOMTESSE.

Elle sera là, près de la plus vertueuse des femmes, loin des atteintes de Flavy.

L'ABBESSE.

Oh! c'est Dieu, madame, qui vous a envoyée ici.

LA VICOMTESSE.

Dieu, et ma jalousie! je vais vous donner une lettre pour le comte.

L'ABBESSE.

J'accompagnerai cette enfant... mais je crains, des femmes seules, les chemins ne sont pas sûrs,.. si vous écriviez au comte d'envoyer ici quelques-uns des gentilshommes de sa maison?

LA VICOMTESSE.

Il faudrait perdre un jour, et si mon époux revient ici demain...

L'ABBESSE.

Oui, sans doute, il faut partir sur-le-champ... Dieu veillera sur nous.

LA VICOMTESSE.

Du reste, madame, que tout le monde ignore ma visite et son objet... si Guillaume de Flavy venait à savoir!

L'ABBESSE.

Oui, oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Veuillez donc me faire donner ce qu'il faut pour écrire.

L'ABBESSE, *remontant pour indiquer la chambre à droite.*

Dans votre chambre, au fond du corridor, madame, vous trouverez... je vous suis.

LA VICOMTESSE, *à elle-même.*

Oh! cette, fois Flavy, tu n'auras pas lieu de triompher. Je t'enlève ta plus chère conquête... enfin je reposerai cette nuit.

Elle sort par la droite; au moment où l'abbesse va sortir aussi à la suite de la Vicomtesse, elle est appelée par une dame de l'abbaye.

SCENE VIII.

LA DAME DE L'ABBAYE, L'ABBESSE.

LA DAME, *entrant par la gauche.*

Madame, madame?

L'ABBESSE, *se retournant.*

Qu'y a-t-il?

LA DAME.

Deux gentilshommes se sont introduits dans l'abbaye.

L'ABBESSE.

Deux hommes, par quelle porte?

LA DAME, *désignant la gauche.*

Par la porte du pont.

L'ABBESSE, *à part, désignant le fond.*

Elle m'a fait trembler. J'ai craint le retour du sire de Flavy. (*Haut.*) Comment a-t-on laissé...

LA DAME.

Une dame, femme de l'un d'eux, s'est présentée seule d'abord; on a ouvert, et ils sont entrés à sa suite.

L'ABBESSE.

Une dame est avec eux! cela me rassure.

LA DAME.

Du reste, ils demandent à vous faire leurs excuses de cette supercherie.

L'ABBESSE, *indulgente.*

La fatigue, l'orage... dites-leur d'attendre quelques instans; je reviens.

Elle sort par la droite pour aller retrouver la Vicomtesse.

SCENE IX.

LA DAME, FLAVY, MELCHY, MARTHA.

LA DAME, *à gauche.*

Entrez, messieurs, entrez. (*Ils entrent.*) Madame l'abbesse va revenir; veuillez l'attendre.

Elle sort par la gauche.

FLAVY.

Enfin, nous voici dans la place. Nous verrons ce que c'est que cette noble abbesse.

Il regarde autour de lui.

MELCHY, *apercevant le guéridon.*

C'est une aimable dame. Voici des rafraîchissemens préparés pour nous.

FLAVY.

En vérité, je ne me connais plus. Je manque ici de ma résolution ordinaire. Le cœur me bat comme si je n'avais que vingt ans!

MELCHY, *lui versant à boire.*

Un peu de cette généreuse liqueur vous rendra le courage.

Il boit.

MARTHA, *à part, tandis qu'ils boivent.*

Madame est-elle arrivée? je ne sais quel parti prendre! Melchy ne me quitte pas... enfin madame m'a dit de faire tout ce que voudra monseigneur.

FLAVY, *désignant la droite.*

On ouvre cette porte. Passez dans la pièce voisine (*à gauche*) et attendez mes ordres. (*Martha et Melchy sortent.*) Hasard, inspire-moi, car je suis si troublé, que je ne puis imaginer aucun expédient.

SCENE X.

FLAVY, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *arrivant une lettre à la main; elle se retourne vers la porte de droite, d'où elle sort.*

Oui, madame, nous partons à l'instant. Reposez bien.

FLAVY, *s'inclinant.*

Noble abbesse, si les frayeurs d'une dame, si le froid, la faim, la pluie, l'orage et le danger, par une nuit obscure, de tomber et périr dans quelque ravin; si, avant tout, la conviction de l'indulgence d'une pieuse et noble abbesse n'excusent point la violation de cet asile, me voilà fort en peine pour excuser ma présence devant vous.

L'ABBESSE, *indulgente.*

La règle de ma maison a été violée, sans doute; mais on n'avait pas songé, en l'établissant, à des nuits aussi orageuses.

FLAVY, *s'inclinant.*

J'avais raison, madame, de compter sur votre indulgence.

L'ABBESSE.

M'excuserez-vous, à votre tour, de ne point accueillir un noble gentilhomme avec l'empressement... ne prenez point, je vous en prie, l'inquiétude que vous remarquez dans mes traits, pour un reproche de votre supercherie... vous êtes sans doute un seigneur du voisinage?

FLAVY, *à part.*

Inspirons la confiance. (*Haut.*) Oui, madame, le comte de Monviel.

L'ABBESSE.

Vous seriez ce seigneur renommé dans toute la Guyenne pour ses vertus et sa franchise?

FLAVY.

Vous me rendez confus, madame.

L'ABBESSE.

Eh bien! monseigneur, c'est votre ennemi qui cause mes alarmes et le trouble où vous me voyez.

FLAVY, *étonné.*

Mon ennemi?

L'ABBESSE.

Est-il dans le voisinage un seul gentilhomme qui n'ait eu à souffrir, dans ses biens ou dans ses affections, des violences du sire de Flavy?

FLAVY.

Il est vrai. (*A part.*) Je ne suis pas ici en bonne renommée.

L'ABBESSE.

Monseigneur, votre nom, votre réputation, me font presque vous remercier d'avoir pénétré dans l'abbaye contre la règle. Oh! maintenant, je n'ai plus de crainte.

FLAVY.

Je vous suis obligé, madame.

L'ABBESSE.

Monseigneur, en retour de l'hospitalité que je suis heureuse de vous donner, vous pouvez, si vous le voulez bien, être mon appui dans la grave circonstance où je me trouve.

FLAVY.

Parlez, madame... je vous promets d'avance...

L'ABBESSE.

Le sire de Flavy se présenta ici il y a deux ans.

FLAVY, *dont l'étonnement va croissant, à part.*

C'est la première fois que j'y viens.

L'ABBESSE.

Il me cacha son nom, et, couvrant son crime des apparences de la modestie, il me donna une jeune fille à élever.

FLAVY.

Il vous donna... (*A part.*) Je n'y suis pas du tout.

L'ABBESSE.

Cette jeune fille, je viens de le découvrir, il la destinait à son amour.

FLAVY, *stupéfait.*

Ah!

L'ABBESSE.

Il n'y a qu'une heure qu'il était ici.

FLAVY.

Guillaume de Flavy?

L'ABBESSE.

Oui, lui-même.

ce supplice, en quoi ma douleur aurait-elle pu s'accroître? Mais non, tu verses d'abord goutte à goutte l'espérance dans mon ame, tu en chasses la douleur, et tu y fais entrer la joie. Oh! que tu as bien étudié le merveilleux effet des contrastes sur le cœur d'une femme! confiante et crédule, je me serais endormie heureuse, attendant le retour d'un époux adoré; j'aurais devancé le jour pour aller à sa rencontre, et, en l'apercevant de loin, mon cœur aurait battu, je serais accourue le sourire sur les lèvres et la reconnaissance dans le cœur; et lui alors m'aurait présenté la jeune et belle fille, et répondant à mon sourire par un autre, il m'aurait dit : l'espérance qu'hier je t'avais donnée, la voici; voici ta joie et ton bonheur; et il aurait joui de me voir trembler et pâlir; de voir la douleur rentrer dans mon ame, plus poignante et plus vive... qui sait? tu avais peut-être espéré me voir tomber morte, ou pouvoir, en passant, me meurtrir le visage sous tes pieds, pour faire à ma rivale une galanterie digne de toi!

FLAVY, *à part, après s'être agité.*

Elle souffre; n'ajoutons pas, par un aveu brutal, l'outrage à l'infidélité.

LA VICOMTESSE.

Vous ne répondez pas?

FLAVY.

C'est vous-même, madame, qui courez à votre malheur. Vous n'êtes pas changée. Si j'ai manqué de franchise, c'est parce que vous manquez de confiance.

LA VICOMTESSE, *amère et ironique.*

Oui, oui, je t'ai méconnu; oui, je t'ai outragé.

FLAVY.

Madame, hier j'ai pris vos chagrins en pitié, et je voulais ménager votre susceptibilité ombrageuse en vous cachant que je suis chargé de la protection d'une jeune fille enfermée dans cette abbaye contre le vœu de ses parens éloignés.

LA VICOMTESSE, *de même.*

Je suis bien ingrate!

FLAVY.

Mais, puisque votre fatale jalousie vous a poussée à me suivre, ne vous en prenez désormais qu'à elle de vos plus amères douleurs.

Il va pour sortir, la Vicomtesse le retient.

LA VICOMTESSE.

Non, arrêtez. Pourquoi vous dérober aux éloges d'une si généreuse conduite? Vous, le protecteur désintéressé d'une jeune fille? cela est beau, admirable, inouï... Me pourriez-vous dire le nom de ses parens?

FLAVY.

Que peuvent faire des explications à qui suspecte la franchise? qu'importe à votre jalousie...?

LA VICOMTESSE.

Il importe à votre renommée.

FLAVY.

Ce sont les hommes qui la font, et je les méprise.

LA VICOMTESSE, *amèrement railleuse.*

Et les parens vous ont chargé de briser les chaînes de cette jeune fille?

FLAVY, *sèchement.*

Oui, madame.

LA VICOMTESSE, *de même.*

Et, comme ils sont éloignés, ils vous ont mandé sans doute de les remplacer quelque temps auprès d'elle?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et comme il est impossible de la conduire à eux, à cause des armées qui coupent toutes les communications, ils vous ont supplié de la garder près de vous?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

De lui prodiguer vos soins?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Enfin, de l'aimer?

FLAVY.

Oui, madame.

LA VICOMTESSE.

Et vous, en noble chevalier, vous irez, sur ce dernier point, au delà même des vœux de ces bons parens?

FLAVY.

Assez! assez!

LA VICOMTESSE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah!

FLAVY.

Madame!

LA VICOMTESSE, *poignante.*

C'est à moi maintenant de te plaindre. Tu es revenu trop tard! Cette jeune fille que tu aimes comme tu n'as jamais aimé; cette jeune fille, ta vie, ton adoration, ton délire, elle est partie, entends-tu, partie, perdue pour toi!

FLAVY, *allant froidement à la fenêtre.*

Perdue?

LA VICOMTESSE.

Elle a trouvé, dans un château voisin, une retraite sûre... Retourne seul dans ton château à toi, Flavy. Plus de plaisirs, plus d'ivresse, plus cette volupté du cœur que tu espérais. Rien, rien, dans ton château solitaire. Au lieu d'une femme jeune, belle, adorée, idolâtrée, moi, rien que moi fanée par la douleur; rien que la femme abandonnée, rien! un spectre abhorré au lieu d'un ange... Oh! maintenant, Flavy, c'est toi qui me fais pitié!

FLAVY, *la conduisant froidement à la fenêtre.*

Partie, perdue, dites-vous, ma protégée? Elle est avec Martha et Melchy; elle va partir et je pars avec elle.

LA VICOMTESSE, *effarée.*

Elle n'est point partie? Arrêtez! arrêtez!

FLAVY, *à la fenêtre.*

Silence! (*Au loin.*) Partez, Melchy, nous vous suivons.

LA VICOMTESSE.

Grâce, grâce!

FLAVY, *la prenant par la main et la faisant fléchir jusqu'à terre.*

Silence!

LA VICOMTESSE.

Oh! je te l'arracherai, cette jeune fille, je te l'arracherai!

Elle tombe à genoux, sur le point de s'évanouir; Flavy, debout, regarde au loin par la fenêtre, et témoigne que Marie est partie. — La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

AU MANOIR DE MONTLOUVIER.

Grande salle. Au fond, trois portes donnant sur une galerie. Portes latérales à droite et à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

MELCHY, *assis à gauche,* FLAVY, *du fond, par la porte du milieu.*

FLAVY.

Eh bien ! Melchy ?

MELCHY, *se levant.*

Ah ! monseigneur...

FLAVY.

J'ai été obligé de vous laisser au milieu de la route pour surveiller deux cavaliers suspects... Y a-t-il long-temps que vous êtes arrivés au manoir de Montlouvier?

MELCHY.

Deux heures, monseigneur.

FLAVY, *appuyant.*

Par la petite porte?

MELCHY.

Monseigneur l'avait recommandé.

FLAVY.

C'est toujours par là que vous devez entrer et sortir.

MELCHY.

J'ai parfaitement compris, monseigneur... Si nous sortions, Martha et moi, par la grand'porte, ce serait révéler à bien des gens que ce lieu sert de cage à quelque nouvel oiseau déniché par nos soins ; car nous sommes connus dans le pays, la vieille et moi, pour les fauconniers intimes de monseigneur.

FLAVY.

Et je tiens, cette fois, à avoir le moins de confidens possible, pour que la vicomtesse ne se doute de rien... Du reste, ne te dessaisis de la clef de la petite porte en faveur de personne.

MELCHY.

Je l'ai donnée à Martha pour la commission dont vous l'avez chargée.

FLAVY.

Martha, c'est différent... Elle n'est pas encore de retour?

MELCHY.

Elle commence à se rouiller.

FLAVY.

Le château de Presle n'est pourtant qu'à quelques lieues d'ici... J'ai chargé Martha d'aller sonder adroitement la vicomtesse, pour savoir si notre trace n'aurait pas été suivie.

MELCHY.

Quelle apparence?

FLAVY.

Eh! eh! ces deux cavaliers à qui j'ai fait rebrousser chemin...

MELCHY.

Non, non ; rassurez-vous, monseigneur... Personne ne viendra vous troubler dans vos nouvelles amours... Le petit nombre de gens que vous tenez ici est discret et fidèle : Martha pour servir la demoiselle ; Bruno, le jeune trouvère, pour lui chanter des chansons ; moi pour faire bonne garde. Dix ou douze personnes en tout... Une seule serait à craindre, d'Orbendas.

FLAVY.

Lui, le plus dévoué de mes serviteurs?... Il a le droit d'entrer partout où je suis... Laissons cela... Et Marie, dis-moi...

MELCHY, *désignant la gauche.*

Elle est là, elle a voulu être seule depuis quelques instans.

FLAVY.

Elle ne se doute pas, au moins...

MELCHY.

Elle en est à cent lieues: elle se croit ici dans le château d'un protecteur dont elle nous a parlé sans le nommer, et dont elle vous prend pour le représentant.

FLAVY.

Et tu n'as pas pu savoir...

MELCHY.

Elle n'a voulu rien dire sur ce point. Elle a fait, dit-elle, le serment de ne rien révéler de ce qui la concerne sans la permission de ce mystérieux protecteur. Du reste, elle est heureuse, confiante, épanouie.

FLAVY.

Et vous avez dit à ceux qui ont pu la voir que c'est ma protégée?

MELCHY.

Avec un sérieux dont monseigneur eût été content... Elle m'a demandé à visiter le manoir; je l'ai accompagnée, je lui ai ouvert toutes les portes. Elle a une intelligence, une mémoire!... Elle est vraiment charmante... Avec sa figure, elle pouvait se passer d'avoir de l'esprit, et elle a tant d'esprit qu'elle pourrait se passer de sa figure.

FLAVY.

Je suis impatient de la revoir.

MELCHY.

Voici justement Martha pour vous introduire.

SCENE II.

LES MÊMES, MARTHA *, *venant du fond.*

FLAVY.

Ah ! te voilà enfin!

* Melchy, Flavy, Martha.

MARTHA, *très-agitée.*

Les chemins sont si mauvais!

MELCHY.

Et tes jambes sont comme les chemins.

FLAVY, *à Melchy.*

Et ta langue est comme ses jambes. (*A Martha.*) Rends à Melchy la clef de la petite porte.

MARTHA.

La voici.

FLAVY, *à Melchy.*

Va t'assurer si elle est bien fermée.

MELCHY, *sortant par la porte du milieu, au fond.*

Oui, monseigneur.

MARTHA, *à part.*

Pourvu qu'en passant près du pavillon, il n'aperçoive pas Mme la vicomtesse!

FLAVY, *à Martha.*

Eh bien ! la vicomtesse, tu l'as vue?

MARTHA, *troublée.*

Elle n'était pas au château de Presle.

FLAVY.

Elle est allée peut-être se plaindre à son oncle, le comte d'Armenis.

MARTHA, *troublée.*

Je l'ignore.

FLAVY.

Annonce à Marie que je désire me présenter à elle.

MARTHA, *à part.*

Que je tremble! (*Haut.*) J'obéis, monseigneur.

Ils entrent à gauche, par la porte latérale ; Bruno paraît à la porte du milieu, au fond.

SCENE III.

BRUNO, *puis* D'ORBENDAS.

BRUNO, *sur la pointe du pied.*

Je voudrais bien savoir... On la dit si jolie!... (*Il va à gauche regarder par le trou de la serrure. D'Orbendas, en grand manteau, passant au fond, aperçoit Bruno, et s'avance doucement près de lui.*) Elle n'est pas dans cette première salle... Si quelqu'un me voyait ainsi, bien sûr, il dirait...

D'ORBENDAS, *le frappant sur l'épaule.*

Indiscret!

BRUNO, *effrayé.*

Oh! (*Apercevant d'Orbendas.*) Ah! vous avez trouvé au château de Presle le billet par lequel je vous annonçais que j'étais ici?

D'ORBENDAS.

Oui, mon ami.

BRUNO.

Vous avez bien tardé.

D'ORBENDAS.

En sortant de l'abbaye, j'ai voulu prendre quelques informations dans le voisinage de l'ancien bourg de Saint-Rupert... peine inutile... Que faisais-tu là?

BRUNO.

Je cherchais à voir une femme qui vient d'être amenée secrètement au manoir.

D'ORBENDAS, *à part, souriant.*

Monseigneur ne changera jamais. (*Haut.*) Mais c'est de l'indiscrétion!

BRUNO.

Tout au plus de l'impatience; car je dois la voir; je dois, d'après l'ordre de monseigneur, la charmer par mes chants.

D'ORBENDAS.

Prenez garde de vous laisser charmer par ses beaux yeux... s'ils sont beaux.

BRUNO.

Oh! quand on a vu le portrait de Marie... Mais vous ne me parlez pas d'elle.

D'ORBENDAS.

C'est pour elle que je veux parler à monseigneur... On m'a dit qu'il est ici.

BRUNO.

Oui, il est là (*à gauche*), près de sa nouvelle conquête. Cette dame doit appartenir à quelque puissante famille; car monseigneur a recommandé de faire bonne garde. Toutes les portes sont fermées, et monseigneur en a les clefs.

D'ORBENDAS.

Je veux parler à monseigneur pour obtenir de lui la donation écrite de tous les biens dont il a récompensé mes bons services; car, d'après un mot qu'hier j'ai entendu, il pourrait bien un jour me retirer ces propriétés dont j'ai joui jusqu'ici sans autre titre que sa parole. C'est la fortune de Marie... la tienne aussi peut-être.

BRUNO.

Oh! que me parlez-vous de fortune, si vous me faites espérer Marie?

D'ORBENDAS.

C'est que, mon ami, arrive un temps où les soupirs et les adorations sont une nourriture fort creuse... Si j'obtiens cet écrit, je proposerai à la vicomtesse la réalisation de ces terres, qui toutes lui ont appartenu, et qu'en diverses circonstances elle a données à monseigneur sur de vaines promesses de fidélité. Je sais qu'elle tiendrait beaucoup à les ravoir.

BRUNO.

J'ai bien peur que votre ami Melchy ne vous ait mal traité dans l'esprit de monseigneur. Hier encore, dans le parc, il lui reprochait sa munificence envers vous, et faisait valoir ses services aux dépens des vôtres.

D'ORBENDAS.

Ah! c'est lui... laisse-nous.

Melchy paraît par la porte du fond ; Bruno sort par là, et jette un regard de mépris à Melchy.

SCENE IV.

D'ORBENDAS, MELCHY.

MELCHY, *prenant de grands airs.*

Ah! te voilà, bâtard?

D'ORBENDAS, *moqueur.*

Oui, orgueilleux fils légitime d'un méchant femme et d'un père pendu.

MELCHY.

D'où viens-tu donc ainsi emmantelé ?

D'ORBENDAS.

D'un pays où l'on coupe la langue aux bélitres, et où je vois bien que tu n'as jamais été.

MELCHY.

Eh ! eh ! te voilà bien fier pour un complaisant hors de service !

D'ORBENDAS.

Et je te trouve bien peu modeste, toi, pour un fripon en exercice.

MELCHY.

En parlant mal de mon présent, sais-tu que tu dénigres ton passé ?

D'ORBENDAS.

Que m'importe !

MELCHY.

Tu lui dois pourtant ta fortune.

D'ORBENDAS.

Mon passé, je le méprise et je l'oublie ; ma fortune, je l'estime et je la garde.

MELCHY.

Elle est considérable !

D'ORBENDAS.

Eh ! mais assez pour exciter ton envie.

MELCHY.

Et l'attention de monseigneur aussi.

D'ORBENDAS.

Que veux-tu dire ?

MELCHY.

Que j'aurai soin de rappeler à monseigneur que c'est du bien assez mal acquis.

D'ORBENDAS.

Et à quel titre meilleur espères-tu celui qu'il se propose sans doute de te faire ?

MELCHY, *insolent et dédaigneux comiquement.*

La belle comparaison à établir entre nous deux !

D'ORBENDAS.

C'est vrai, je la trouverais plaisante.

MELCHY.

Un coquin émérite !

D'ORBENDAS.

Vaut mieux qu'un coquin sans mérite.

MELCHY.

Tu es bien enflé du tien, bâtard. Mais, après tout, quels services as-tu rendus à monseigneur, qui ne soient surpassés par les miens ?

D'ORBENDAS, *railleur, amer et méprisant.*

Tes services, à toi ?... Je veux bien comparer ceux qui nous sont communs ; car tu n'as jamais été soldat, toi ; tu n'as pas été son compagnon d'armes. Voyons : depuis que je t'ai cédé ma place auprès de monseigneur, coquin plein de bonne volonté, c'est vrai, mais sans esprit et sans audace, quelles brillantes conquêtes a-t-il dues à ton adresse, à ta témérité ? quelques femmes dont les maris bénissaient Dieu d'être enfin délivrés. Quelles portes as-tu forcées ? quels murs as-tu franchis pour arriver près d'une beauté difficile ? Moi, mordieu, j'allais en amour comme en guerre, muni de ces flexibles instrumens d'escalades fabriqués de mes mains, et dont je pourrais te montrer ici quelques échantillons bien conservés ; et, tout en servant mon maître dans ses amoureuses fantaisies, je n'oubliais ni ma patrie, ni la présence de l'étranger ! J'enlevais des Anglaises, les plus nobles, les plus belles, les femmes des généraux ennemis. Je me disais : S'ils ne sont pas battus, du moins ils seront... et cela me consolait d'une défaite ou d'une blessure. Mais toi, sans honneur, sans énergie et sans patriotisme, qu'es-tu ? un faquin né, faquin continué, faquin persévérant, faquin passé, présent, futur, faquin, rien que faquin, à tous les diables !

MELCHY.

A tous les diables tous les deux, si Dieu est impartial. Mais, dis-moi, dans la liste des amoureuses conquêtes que le sire de Flavy a faites par ton entremise, peux-tu citer une femme réunissant en elle tous les charmes dont un seul suffit à d'autres pour séduire ; un être descendu du ciel pour prouver aux femmes combien on les trompe lorsqu'on les compare aux anges ; une créature merveilleuse qui a fait le plus grand des miracles, celui d'inspirer à monseigneur un amour inconnu, un amour aussi pur, aussi timide que l'ange qui en est l'objet ?

Il fait quelques pas d'un air triomphant.

D'ORBENDAS, *allant à lui.*

Et c'est toi qui as trouvé cette exception ?

MELCHY, *vain.*

Moi !

D'ORBENDAS, *froid.*

Et tu comptes assez sur la reconnaissance de monseigneur...

MELCHY.

Pour obtenir de lui qu'il te retire des biens dont tu es indigne, et que j'ai mérités.

D'ORBENDAS, *frémissant.*

Pauvre fou, si tu savais ce que j'ai dans le cœur, et ce que je te destine, tu ne chercherais point à obtenir ce que tu dis là.

MELCHY, *bravache.*

Que ferais-tu ?

D'ORBENDAS, *terrible.*

Je dédaignerais de me servir de mon épée, parce que tu ne t'es jamais servi de la tienne ; mais avec cette main seule, armée d'un gantelet, je te meurtrirais le front jusqu'à ce que la pensée et la vie n'arrivent plus à ton cerveau.

MELCHY.

Nous allons voir.

Ils se menacent bruyamment.

SCENE V.

MARTHA, FLAVY, D'ORBENDAS, MELCHY.

Flavy et Martha sortent de la porte latérale de gauche ; Flavy se retourne vers la chambre et semble vouloir y rentrer.

MARTHA.

Laissez-la seule, monseigneur, elle désire se reposer.

FLAVY.

Oui, Martha, satisfaire les désirs de cette jeune fille est le plus ardent des miens.

D'ORBENDAS, *à part.*

Ah! il paraît qu'elle est jeune.

FLAVY, *désignant la porte de gauche, à d'Orbendas et à Melchy.*

Quant à vous, je vous recommande les soins les plus empressés, le respect le moins équivoque.

MELCHY, *bas à d'Orbendas.*

Entends-tu? du respect! c'est la première fois qu'il y aura eu de cela dans les amours de monseigneur.

FLAVY.

Toi, Martha, va pour elle dépouiller le jardin de sa plus belle parure.

MARTHA, *à part.*

Je cours prévenir madame.

Elle sort par la porte du milieu, au fond.

SCENE VI.

FLAVY, D'ORBENDAS, MELCHY.

FLAVY.

Qu'était-ce donc? vous disputiez, ce me semble, lorsque je suis entré.

MELCHY, *avec emphase.*

Il est vrai, monseigneur, je parlais au bâtard de mon dévoûment à votre personne.

D'ORBENDAS, *finement.*

Monseigneur est étonné que cela pût faire tant de bruit.

FLAVY.

Eh! mais, ce matin même, il a profité de ta lenteur pour faire preuve de zèle en te remplaçant auprès de moi dans l'office de barbier (*souriant*), et je crois qu'il serait disposé à te remplacer en toutes choses.

D'ORBENDAS, *souriant.*

C'est aussi mon avis.

MELCHY, *enflé.*

La reconnaissance me fait un devoir de ne pas imiter la négligence de monsieur; mais monsieur n'a pas bonne mémoire.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je tremble.

MELCHY.

Puis, je me dis : Monseigneur l'a tellement comblé, qu'il compte toujours sur son indulgence, et je remarque l'inconvénient de prodiguer sans mesure...

FLAVY.

Tu as raison.

D'ORBENDAS, *à part.*

Ciel!

FLAVY, *à Melchy.*

Ce que tu dis là dénote l'expérience des hommes; je profiterai de ton avis.

MELCHY, *à part.*

A merveille!

FLAVY.

Je ne commettrai plus la même faute, je serai plus prudent avec toi, et tu n'auras rien que dans mon testament... si je meurs avant toi... et si je laisse quelque chose.

MELCHY, *à part.*

J'ai dit une bêtise.

FLAVY.

Voilà comme on s'expose à faire des ingrats.

D'ORBENDAS, *avec reproche.*

Des ingrats!

MELCHY, *sourire forcé.*

Monseigneur a la bonté de plaisanter; mais il sait bien que tous les hommes ne se ressemblent pas.

Il se désigne, et il désigne d'Orbendas.

FLAVY, *à part.*

Le fat! (*Haut.*) J'entends. (*A d'Orbendas.*) Ton ami s'intéresse étrangement à tout ce qui t'appartient.

D'ORBENDAS, *finement.*

Comme il n'a pas grand'chose, je ne puis guère m'intéresser à lui.

MELCHY.

Il dépendrait de monseigneur de m'enrichir en te punissant.

FLAVY.

Comment cela?

MELCHY, *sournois.*

Monseigneur n'aurait qu'à lui retirer...

FLAVY.

Les biens que je lui ai donnés pour les transporter sur ta tête?

MELCHY, *s'inclinant.*

Si monseigneur m'en jugeait digne.

D'ORBENDAS, *à part.*

Que va-t-il dire?

FLAVY, *sévèrement, passant entre d'Orbendas et Melchy* *.

Monsieur Melchy, vous vous êtes mépris, je le vois, sur mes railleuses et fréquentes colères contre le bâtard, et vous les avez prises pour l'expression d'une amitié décroissante; et vous avez pensé que si j'en venais à la haine pour lui, j'en viendrais peut-être à l'affection pour vous.

MELCHY, *à part*

J'ai parlé trop tôt!

FLAVY.

Monsieur Melchy, je n'aime ni les sots ni les traîtres, et vous êtes un traître en dénigrant ici un camarade qui m'a toujours engagé, lui, à vous faire du bien.

MELCHY, *à part.*

Et je suis un sot, quoiqu'il ne le dise pas.

FLAVY.

Et vous êtes un sot d'avoir pris la mauvaise humeur pour la haine. Qu'avez-vous fait pour moi, vous, que vous n'ayez fait dans des vues intéressées? Lui, le bâtard, pendant dix ans, a partagé mes dangers et mes fatigues, et souvent j'ai dû à sa poitrine que la mienne fût sauve; entendez-vous cela, monsieur?

D'ORBENDAS, *à Melchy.*

Entends-tu cela, mon ami?

* D'Orbendas, Flavy, Melchy.

FLAVY.

Lui, monsieur, est un de ces hommes qu'on peut payer deux fois, une fois pour les services passés, et une autre pour les services à venir, sans crainte qu'ils volent les avances.

MELCHY.

Monseigneur ne m'a jamais mis à l'épreuve.

D'ORBENDAS, *à Melchy, finement.*

Et pour cause, cher ami.

FLAVY.

Vous, monsieur, vous êtes de ces hommes dont il faut payer les services au jour le jour; car si l'on vous payait la veille, on ne serait pas sûr du dévoûment du lendemain. Voici pour aujourd'hui. (*Il lui jette une bourse.*) Et toi, voici pour toujours.

Il donne un papier à d'Orbendas.

D'ORBENDAS, *enchanté.*

Ciel! la donation. Oh! monseigneur.

FLAVY, *à d'Orbendas.*

Va m'attendre dans mon pavillon, j'irai y apposer le sceau de mes armes. (*A Melchy.*) Pour vous, monsieur, souvenez-vous que quand on n'a pas de cœur, on est tenu d'avoir de l'esprit; laissez-moi tous deux.

D'ORBENDAS, *à part*.*

Maintenant il faut que je parle à la vicomtesse. (*A Melchy.*) Allons, mon ami, va, tâche de te procurer de l'esprit.

MELCHY.

Ce n'est pas à toi que je m'adresserai pour cela.

D'ORBENDAS.

Tu as grand tort; car volontiers je fais l'aumône aux pauvres.

Ils sortent sur un signe sévère de Flavy, par la porte du milieu, au fond, tout en se chamaillant.

SCENE VII.

FLAVY, *regardant vers la porte de gauche.*

Enfin elle est là! mes gens veillent et le manoir à tout événement serait bien défendu; mais elle ignore sa famille, et jusqu'au nom de son protecteur. Ce mystère est la preuve d'une naissance obscure, et cette protection qui n'ose s'avouer n'est pas fort à craindre... Que diraient cependant mes nobles compagnons d'armes, s'ils me savaient ici, moi, Flavy, occupé d'un amour de jeune homme! (*Souriant.*) Ils diraient que je finis par où les autres commencent. Il est vrai que j'ai commencé par où les autres finissent.

SCENE VIII.

MARIE, FLAVY.

MARIE, *de la porte latérale de gauche.*

Monseigneur!

* Flavy, d'Orbendas, Melchy.

FLAVY.

C'est vous, Marie?

MARIE.

J'ai voulu prendre un peu de repos; mais cela est impossible, je suis si impatiente de revoir mon bienfaiteur!

FLAVY.

Je rends grâce à cette impatience qui vous fait quitter votre solitude pour chercher la distraction. Parlez, belle Marie, manifestez un désir, il sera satisfait, car tout ici va s'empresser à vous plaire. Pas un seul nuage ne passera sur ce front si pur, sans être promptement dissipé par nos soins.

MARIE, *touchée.*

Oh! monseigneur, vous me rendez confuse... Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de bienveillance?

FLAVY.

Le ciel a fait pour vous ce qu'il n'a fait pour aucune autre: il a épuisé ses trésors pour vous embellir; il a placé sur vos lèvres un angélique sourire, dans votre voix un accent qui gagne le cœur, et dans vos yeux un charme qui attire et cependant impose.

MARIE, *émue.*

Oh! monseigneur, j'aime à vous entendre, je l'avoue; car je vois bien que c'est à lui, toujours à lui, à mon protecteur, que je dois vos paternelles bontés et vos bienveillantes paroles. Il vous aura dit, à vous, son ami, qu'il vous fallait me traiter comme il me traite lui-même, comme sa fille.

FLAVY, *à part.*

Tant de candeur ne mérite que des respects... (*Haut.*) Oui, Marie, oui, je veux le remplacer auprès de vous; je veux tout faire pour que vous ne regrettiez pas son absence. Je vous l'ai dit: elle sera peut-être un peu longue; mais comptez sur le dévoûment de son meilleur ami, de celui à qui il vous a confiée, pour vous distraire des chagrins que cette absence peut vous causer.

MARIE, *troublée.*

Son absence sera longue peut-être, dites-vous, monseigneur?... oh! voici une espérance et une crainte qui m'agitent également, et qu'il faut que je vous dise.

FLAVY.

Parlez.

MARIE, *regardant Flavy avec agitation.*

Mon protecteur était à la veille de découvrir ma famille; il me l'avait fait pressentir en me demandant si je l'oublierais, lui, dans le cas où je retrouverais mes parens. Aujourd'hui j'habite le manoir d'un puissant seigneur; vous me prodiguez les bontés les plus touchantes, et quand vous me regardez, il me semble que vous êtes ému... (*Très-émue.*) Oh! s'il était vrai... si vous étiez de ma famille, ce serait bien cruel de ne pas me le dire à l'instant... vous le voyez, je suis prête à tomber à vos genoux!

FLAVY.

Calmez-vous, belle Marie!

MARIE.

Mais cette espérance de mon cœur est empoisonnée par une crainte. Peut-être que vous, monseigneur, ayant sur moi des droits que mon protecteur ne peut avoir, vous l'avez éloigné une fois que sa mission a été remplie; vous avez craint que l'amour que j'ai pour lui depuis si long-temps n'empêchât de naître celui que ma famille doit attendre de moi, et vous m'avez séparée de lui peut-être pour toujours! Oh! s'il en est ainsi, monseigneur, vous vous êtes trompé... Oh! c'est que je ne puis pas plus vivre loin de lui qu'il ne peut, lui, j'en suis sûre, vivre loin de moi... Oh! c'est qu'il a fait trop de sacrifices; il a trop mis de son existence dans la mienne pour ne pas m'aimer comme je l'aime. (*Exaltée.*) C'est que, voyez-vous, mon père fût-il un roi et ma mère une reine, roi et reine de France, je ne consentirais à vivre près d'eux, je ne pourrais être heureuse près d'eux, qu'à la condition que mon protecteur, mon ami, le soutien de mon enfance vivrait auprès de moi.

FLAVY, *à part.*

L'oubli sera difficile. (*Haut.*) Votre espérance et votre crainte n'ont point de fondement. Je suis l'ami de votre protecteur, voilà tout, et s'il vous a confiée à moi, c'est qu'il a pensé qu'arrivée à l'âge où vous n'êtes plus une enfant, et destinée au monde, vous deviez commencer à prendre d'autres habitudes.

MARIE, *attendrie.*

Bon protecteur! il songe à tout pour moi! et il reviendra? je le reverrai?

FLAVY.

Sans doute.

MARIE, *charmée.*

Je le reverrai... merci, monseigneur, merci!

FLAVY.

On m'attend dans mon pavillon; je vous laisse seule pour quelques instans.

MARIE.

Seule?... oh! non, je vais penser à lui.

FLAVY, *à part, en sortant.*

Il faudra de la persévérance... Qu'importe! elle est si noble et si pure que ce serait encore du bonheur de rester près d'elle et d'attendre toujours!

Il sort par la porte du milieu, au fond.

SCENE IX.

MARIE, *seule.*

Oh! oui, penser à lui, c'est presque être avec lui!... il est dans mou souvenir comme s'il était là. Quel bien pourrait-il me faire qu'il ne m'ait déjà fait? Quelles douces paroles pourrait-il me dire que je ne les retrouve dans mon souvenir, lui qui m'a toujours parlé comme à une fille chérie? Oh! oui, penser à lui, c'est presque être avec lui!

SCENE X.

MARIE, LA VICOMTESSE, MARTHA.

Marie s'assied à gauche; la Vicomtesse et Martha paraissent au fond à la porte de droite, elles s'arrêtent là; la Vicomtesse regarde Marie avec des yeux pleins de colère et de jalousie.

MARIE, *assise, sans voir la Vicomtesse et Martha.*

Je le reverrai, ce seigneur me l'a dit. (*Ici, la Vicomtesse pâle, égarée, fait un pas avec Martha qui cherche à la calmer: elle écoute Marie qui continue.*) Ce bon seigneur, je l'aime! (*Émotion de la Vicomtesse.*) Avec quelle douceur il m'a traitée! que de bienveillance dans son regard!... Oh! oui, maintenant je suis rassurée, je suis tranquille, heureuse..... (*elle s'assoupit*) et le sommeil... (*Elle dort et rêve.*) Oh! oui, je l'aime!

La Vicomtesse s'avance doucement avec Martha, et sans oser regarder Marie.

LA VICOMTESSE, *à Martha.*

Elle l'aime!

MARTHA, *bas.*

Oh! madame, votre pâleur me fait trembler pour cette jeune fille; mais elle est innocente de vos malheurs.

LA VICOMTESSE, *amère.*

Et moi, qu'ai-je fait pour les mériter?

MARTHA.

Oh! calmez-vous, madame...

LA VICOMTESSE.

Elle est belle, dis-tu?

MARTHA.

Et douce comme un ange.

La Vicomtesse fait un pas de plus et regarde Marie en frémissant.

LA VICOMTESSE, *à Martha.*

Oh! oui, qu'elle est belle! Martha, elle aussi me fait peur!

MARTHA.

Oh! pitié, madame!

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi, laisse-moi!

MARTHA.

Si monseigneur vous surprend ici, je suis perdue, madame.

LA VICOMTESSE.

Sois sans crainte.

MARTHA.

Vous l'avez exigé; j'ai dû vous obéir, mais...

LA VICOMTESSE.

Si monseigneur me surprend, je lui dirai que seule j'ai pénétré ici; j'en ai le droit... Laisse-moi, laisse-moi!

MARTHA, *à part.*

Que va-t-il se passer, grand Dieu?

Martha sort par où elle est entrée.

* Marie, la Vicomtesse, Martha.

SCENE XI.

MARIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *regardant Marie endormie.*

Oh! c'est un don fatal du ciel, que la beauté!... Elle dort, elle est heureuse; moi, je veille et je souffre... mon cœur, fait pour aimer, pour n'éprouver que de doux sentimens, mon cœur connaît la haine! (*Avec un profond dépit.*) Elle, ici, chez moi, souveraine maîtresse! (*Compatissante.*) Pauvre enfant! (*Elle la regarde et se rembrunit.*) Oh! sous cet air de candeur et d'innocence, elle cache peut-être un cœur dépravé... tout cela peut-être était concerté entre eux... mais non, j'aurai mal entendu; elle ne peut encore aimer Flavy... non, elle n'a pas dit...

MARIE, *rêvant.*

Je l'aime!

LA VICOMTESSE, *poussant un cri.*

Oh! j'avais bien entendu!

MARIE, *s'éveillant, se lève et recule avec terreur.*

Oh! madame, vous me faites peur.

LA VICOMTESSE.

Je vous fais peur?

MARIE.

Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE, *à part.*

Soyons calme pour tout savoir. (*Haut, arrangeant ses cheveux.*) Ah! oui, ces cheveux en désordre, ma pâleur... je souffre; mais rassurez-vous, et répondez-moi.

Elle lui sourit avec effort.

MARIE.

Je n'ai plus peur, madame.

LA VICOMTESSE.

En parcourant le manoir, je ne m'attendais pas à rencontrer...

MARIE.

Je suis chez vous peut-être, madame?

LA VICOMTESSE.

Je suis de la maison de monseigneur... et m'intéresse à tout ce qui le regarde.

MARIE, *rassurée et souriant.*

Oh! madame, combien j'ai eu tort de craindre en vous voyant; on n'a ici que des bontés pour moi; c'est un bien noble et bien digne seigneur, n'est-il pas vrai, madame?

LA VICOMTESSE, *avec effort.*

Je le connais, oui, je le connais; et il vous a témoigné...

MARIE, *expansive.*

L'amitié la plus vive, et il m'a dit de touchantes paroles, telles que jamais je n'en ai entendu de pareilles.

LA VICOMTESSE, *ayant peine à se maîtriser.*

Et ces paroles ont ému votre ame?

MARIE.

Je l'avoue.

LA VICOMTESSE.

Il vous a dit...

MARIE, *expansive et ingénue.*

Que j'étais belle.

LA VICOMTESSE.

Cela est vrai.

MARIE, *de même.*

Qu'il serait heureux de remplacer mon bienfaiteur durant son absence, et qu'il aurait pour moi les plus tendres égards.

LA VICOMTESSE.

Cela est généreux.

MARIE.

Et en me parlant ainsi, il avait les yeux constamment attachés sur les miens avec une expression de bienveillance!...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Qui semblait dire qu'il vous aime?

MARIE.

Il me l'a dit.

LA VICOMTESSE.

Et vous, sans doute, reconnaissante de toutes ces bontés...

MARIE.

Moi, j'avais du bonheur à l'entendre, il représentait mon ami; je l'écoutais, je le regardais, mon cœur était ému; sa voix était si tendre, son regard si caressant, ses manières si nobles...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Assez, assez!... Tu ne vois donc pas que je deviens plus pâle?

MARIE.

Oh! vos regards me font trembler!

LA VICOMTESSE, *résolue.*

Veux-tu tout savoir, pauvre enfant abusée? Ce protecteur, cet ami, que monseigneur, dis-tu, remplace, il ne viendra pas; tu ne le verras plus!

MARIE, *dont la terreur s'accroît.*

Oh! ce n'est pas possible!

LA VICOMTESSE.

Et maintenant: ce noble et digne seigneur dont la voix si douce flattait ton oreille et te gagnait le cœur, sais-tu, pauvre enfant, sais-tu, ce que tu es pour lui? (*Avec explosion.*) Tu es sa maîtresse, et moi, je suis sa femme!... et voila pourquoi je suis pâle à te faire peur!

MARIE.

Lui, le comte de Monviel?... oh! non! je ne le crois pas.

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Le comte!... il te l'a dit; il a voulu couvrir une lâcheté de Guillaume de Flavy sous le nom du plus loyal gentilhomme de la contrée.

MARIE.

Le sire de Flavy!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que m'arrive-t-il?

LA VICOMTESSE.

Oh! c'est un grand malheur qui nous arrive à toutes deux; mais tu n'es pas, toi, la plus malheureuse; c'est que je suis jalouse, moi! c'est que je ne puis te dérober à l'amour de Flavy; c'est qu'il n'est aucun moyen de sortir de ce manoir; c'est que ton honneur et mon repos sont perdus, à moins que Dieu ne te fasse mourir!

MARIE, *les mains jointes et les yeux au ciel.*

Oh! mon Dieu!... Ma mère, ma mère, veillez sur moi.

LA VICOMTESSE.

Ta mère! mais que fait-elle donc, cette imprévoyante mère, de te laisser ainsi en proie au déshonneur?... ne t'a-t-elle pas dit, quand tu étais enfant, qu'il vaut mieux souffrir la mort que le déshonneur?

MARIE.

Je n'ai point connu ma mère... Oh! madame, si vous vouliez m'en tenir lieu? Sauvez-moi, sauvez-moi!

Elle se jette sur la Vicomtesse.

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, je t'en tiendrai lieu. (*Sombre.*) Ta mère eût préféré te voir morte que déshonorée!...

MARIE.

Oh! protégez-moi, madame, et ma mère, un jour dans le ciel, vous bénira d'avoir sauvé son enfant.

LA VICOMTESSE, *la regardant et la repoussant.*

Moi, te faire mourir!... non, non, c'est impossible!

MARIE, *reculant épouvantée.*

Cette pensée vous était venue?

LA VICOMTESSE.

Elle m'était venue pour toutes deux.

MARIE.

Oh! c'est horrible! tout m'abandonne!... et l'ange de mon enfance ne vient pas me porter secours!... Oh! qui me sauvera?

LA VICOMTESSE, *réfléchissant.*

Non, rien! rien!... (*A Marie.*) La mort, oui, la mort seule peut nous sauver toutes deux; pauvre enfant désolée, veux-tu?

MARIE.

Mourir!...

LA VICOMTESSE, *avec force.*

Mourir, avant d'être déshonorée! Ne t'abuse pas; ces flatteuses paroles qui endormaient ta confiance, si ta candeur s'obstine à ne les pas comprendre, ou si ta raison les repousse avec mépris, seront bientôt remplacées par la menace, par la violence... oh! c'est alors, enfant, car tu es noble et fière, c'est alors, pauvre enfant, que tu voudras mourir.

MARIE.

Oh! non, cet homme ne peut être cruel à ce point... et mes prières, mes larmes...

LA VICOMTESSE, *avec amertume.*

Des prières à lui! Ma voix s'est éteinte à l'en fatiguer... des larmes! mes yeux se sont flétris à en répandre. Enfant, c'est un homme impitoyable. Regarde: comme toi, j'ai été jeune et belle... (*désignant son visage*) regarde, regarde ce que cet homme a fait de moi.

MARIE, *attendrie.*

Oh! oui, vous êtes belle; mais vous avez dû être bien malheureuse... vous avez dû bien souffrir, car vos traits, vos regards... Oh! Dieu! en vous examinant, une pensée me vient... (*Criant.*) Si cette femme était folle!

Elle recule.

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Folle! non, non! désespérée, oh! oui, désespérée!

MARIE.

Oh! pardon, pardon, madame, la crainte a troublé ma raison.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, veux-tu que nous mettions toutes deux un terme à ces terreurs, à ces tortures?... Viens, suis-moi, que nos ames remontent ensemble vers le ciel; la tienne chaste et pure comme celle des anges, la mienne sanctifiée par la douleur... Viens, je paraîtrai sans crainte devant Dieu; d'ailleurs, tu seras là, et tu demanderas grâce pour moi.

La Vicomtesse emmène Marie jusqu'à la porte du fond, à droite; là, Marie s'échappe, et court à l'autre extrémité de la scène en criant:

MARIE.

Oh! non, non, j'ai trop peur de mourir!

LA VICOMTESSE, *de loin, terrible et menaçante.*

Tu l'aimes donc, cet homme?

MARIE, *épouvantée.*

Désespoir! désespoir! Oh! Notre-Dame de Bienvenue, protégez-moi!

Elle tombe à genoux les yeux au ciel.

LA VICOMTESSE, *faisant un pas.*

Qu'as-tu dit? répète ces paroles!

MARIE, *au comble de la terreur.*

Oh! pitié! pitié, madame, ce n'est pas vous que j'appelle.

LA VICOMTESSE, *dont l'émotion s'accroît.*

Qui es-tu? quel est ton nom?

MARIE.

Marie.

LA VICOMTESSE, *immobile, l'œil hagard, et se touchant le front.*

Ne suis-je pas folle en effet? n'est-ce pas une vision de la nuit? n'est-ce pas moi que j'entends? (*Criant.*) Marie!... N'est-ce pas moi dont la bouche prononce ce nom sacré qui est dans mon cœur?

MARIE, *suppliante, et toujours à genoux.*

Madame...

LA VICOMTESSE, *courant à Marie et la relevant.*

Ton nom, ton nom, encore ton nom!

MARIE.

Marie.

LA VICOMTESSE, *haletante.*

Où as-tu appris ces paroles?

MARIE.

A Saint-Rupert.

LA VICOMTESSE.

Répète, dis Saint-Rupert encore!

MARIE.

Saint-Rupert.

LA VICOMTESSE.

Et de qui les as-tu apprises?

MARIE.

De la paysanne par qui j'étais élevée.

LA VICOMTESSE.

Merci, mon Dieu, de l'illusion que vous m'envoyez... (*A Marie.*) Et à qui les adressais-tu ces paroles?

MARIE.

A une noble et belle dame qui venait... (*Elle la regarde.*) Vous pleurez!... Oh! ciel!

LA VICOMTESSE, *égarée, en délire.*

Où sommes-nous?... Oh! mon Dieu! pourvu que je n'aille pas mourir maintenant...

MARIE.

Oh! non, non... il ne faut pas mourir!

LA VICOMTESSE, *prenant dans ses mains la tête de Marie et la scrutant.*

Marie!... Saint-Rupert... Oh!... oh! oui, ma fille! ma fille!... pardonne-moi, ma fille!...

Elle va tomber aux pieds de Marie.

MARIE, *la retenant.*

Votre fille?

LA VICOMTESSE, *l'embrassant avec fureur.*

Oh! oui, ta mère, ta mère... tu vois bien que je suis ta mère!...

MARIE, *exaltée.*

Oh! mes rêves ne m'abusaient donc pas... c'est ainsi, ma mère, ainsi noble et belle que je vous voyais!...

LA VICOMTESSE, *avec un sourire ineffable et un orgueil de mère.*

Moi, je ne te voyais pas si belle, ma fille... (*Martha entre.*) Viens, Martha, accours, regarde... c'est ma fille, Marie... j'ai ma fille!... Vois-donc, Martha, vois donc comme elle est belle!...

SCENE XII.

MARIE, LA VICOMTESSE, MARTHA.

MARTHA.

Ciel! quoi! madame, votre fille?... Oh! mon Dieu! je crains encore plus maintenant.

LA VICOMTESSE, *tenant Marie dans ses bras.*

Tu crains!... que crains-tu? j'ai ma fille, Dieu m'a rendu ma fille... Dieu a dit au malheur de s'éloigner de moi pour jamais... Tais-toi, je suis tranquille, je suis heureuse, Dieu le veut! Mon Dieu! merci, mon Dieu! (*Elle presse Marie contre sa poitrine, et dit :*) Oh! non, non, tu ne mourras pas!... Oh! va, va, je ne te perdrai plus!...

MARTHA, *bas à la Vicomtesse.*

Vous oubliez donc, madame, l'amour de monseigneur?

LA VICOMTESSE, *serrant Marie avec terreur.*

Oh! oui, c'est vrai... j'oubliais... je remerciais Dieu... (*Après des [illegible] muettes.*) Marie, ma fille, mon enfant, va prier... laisse-moi seule.

MARIE.

Vous laisser?... Oh! c'est que maintenant, ma mère, loin de vous, il me semble que j'aurai peur de tout.

LA VICOMTESSE.

Laisse-moi... laisse-moi quelques instans.

MARIE.

Vous laisser, ma mère, quand je vous vois si agitée!...

LA VICOMTESSE, *la dévorant du regard.*

Et crois-tu que ta présence me calme?... Mais si tu restes là, ma fille, à la portée de mes lèvres et de mes regards, pourrai-je faire autre chose que te contempler, te presser dans mes bras, et oublier le danger qui nous menace?... Oh! non, laisse-moi... Ta vue précipite les battemens de mon cœur, ta vue me trouble, m'enivre, me rend folle, et jamais je n'ai eu plus besoin de toute ma raison.

MARIE.

J'obéis; je vais prier, ma mère.

LA VICOMTESSE, *à Marie, à voix basse, mais d'un accent animé.*

Ta mère!... oui, je suis ta mère... mais ne m'appelle pas tout haut ta mère, ne dis à personne que je suis ta mère.

MARIE.

Pourquoi?

LA VICOMTESSE, *de même.*

C'est que bientôt tu serais sans appui sur la terre, si quelqu'un venait à savoir... c'est qu'il y a un homme qui me tuerait, s'il savait que je suis ta mère!

MARIE, *vivement.*

Oh! je vous le jure, je me tairai.

LA VICOMTESSE, *toujours bas, en la pressant sur son cœur.*

Mais je suis ta mère, au moins, entends-tu bien?... tu es ma fille, ma fille bien-aimée!

Marie entre dans la pièce à gauche.

SCENE XIII.

LA VICOMTESSE, MARTHA.

LA VICOMTESSE, *désespérée, à Martha.*

Eh bien! Martha, que faire? que devenir?... C'est qu'il ne s'agit plus de moi, de mes vaines jalousies, de mes tourmens de sotte femme, de mes douleurs de fantaisie!... c'est que la nature parle; c'est que je suis mère; c'est que j'ai retrouvé ma fille; c'est qu'il faut la préserver de l'exécrable amour de mon époux.

MARTHA.

Oh! mon Dieu!

LA VICOMTESSE.

Sais-tu quelque moyen?... connais-tu quelque issue à cette horrible situation?

MARTHA.

Hélas! madame, dans la crainte d'une attaque de la part de votre oncle le comte d'Armenis, toutes les portes du manoir sont fermées; monseigneur en a les clefs lui-même, et nul n'entre

ou ne sort que sous ses yeux. Une évasion est impossible.

LA VICOMTESSE.

Impossible!... mais comment alors détourner Flavy de son amour?... Oh! j'ai blasphémé Dieu lorsque je me suis plaint de mes douleurs passées!... oh! c'est maintenant que mes tortures commencent!... (*Elle s'agite.*) Si je pouvais du moins donner un peu de force à mon cœur!... mais non, j'ai beau m'exciter à l'assurance, j'ai peur de tout, j'ai peur de cette émotion qui me donne le délire; je voudrais me calmer, garder ma présence d'esprit, je ne puis pas, je ne puis pas!... mon front brûle toujours, et mon cœur bat avec une violence qui m'épouvante!... Oh! mon Dieu! vous ne m'avez point condamnée pour le crime d'un autre qui donna le jour à cette enfant... Mon Dieu! inspirez-moi ce qu'il faut que je fasse... (*Silence, efforts pour se rassurer.*) Dis-moi, Martha, parmi ces hommes pervers dont il est entouré, n'en connais-tu pas un qui, pour de l'or, pour beaucoup d'or, voulût sauver ma fille?

MARTHA.

Hélas, madame, tous sont gagnés par ses largesses, ou intimidés par ses violences; d'ailleurs, la difficulté, l'impossibilité de l'entreprise...

LA VICOMTESSE, *après réflexion.*

Qu'importe! qu'ai-je à ménager maintenant? ai-je le choix pour délibérer?... Dis-moi, Martha, quel est de tous les gentilshommes de cette maison celui qui aurait le plus à réparer envers moi?

MARTHA.

D'Orbendas, je pense.

LA VICOMTESSE.

C'est un homme cupide, n'est-ce pas?

MARTHA.

Il entasse et ne dépense rien.

LA VICOMTESSE.

Il est ici, cours lui dire de venir me trouver.

MARTHA.

Le voilà.

D'Orbendas paraît à la porte du milieu, au fond.

LA VICOMTESSE.

Rejoins ma fille, priez ensemble; laisse-moi.

Martha sort par la porte latérale de gauche.

SCENE XIV.

LA VICOMTESSE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *découvert, avec respect.*

Madame la vicomtesse veut-elle bien m'accorder un moment d'audience? j'ai quelque chose à lui demander.

LA VICOMTESSE.

Je désire que ce soit un important service.

D'ORBENDAS, *montrant la donation que Flavy a [illegible].*

Monseigneur a bien voulu récompenser mon dévouement à sa personne par la donation écrite de plusieurs terres qui vous ont appartenu, et que monseigneur devait à votre munificente affection. Sachant, madame, que vous désirez rentrer dans la possession de ces terres, je viens vous en proposer l'échange pour des valeurs.

LA VICOMTESSE.

J'y consens; et maintenant écoutez-moi : j'ai un grand service à vous demander.

D'ORBENDAS.

J'écoute, madame.

LA VICOMTESSE.

Monsieur, vous avez été pour moi la cause de bien des larmes en favorisant les désordres de mon époux (*mouvement de confusion de d'Orbendas*); mais depuis deux ans vous n'êtes plus pour rien dans mes chagrins, et je vous ai tout pardonné.

D'ORBENDAS, *s'inclinant.*

Madame...

LA VICOMTESSE.

Le mal que vous m'avez fait, voulez-vous le réparer par un immense service?

D'ORBENDAS, *vivement.*

Oh! de grand cœur, madame.

LA VICOMTESSE.

Il y a ici une jeune fille que monseigneur...

D'ORBENDAS.

Je le sais, madame. Bruno me l'a dit.

LA VICOMTESSE.

Je prends le plus vif intérêt à son sort : vous n'ignorez pas les projets de mon époux... voulez-vous la sauver?

D'ORBENDAS.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Oh! parlez!... parlez!...

D'ORBENDAS.

Veuillez m'excuser, madame; je ne puis faire ce que vous me demandez, lors même que je le voudrais.

LA VICOMTESSE.

Mais, vous ne voyez donc pas ma désolation, mon désespoir?

D'ORBENDAS.

Madame, la nécessité de vous désobéir jette dans mon ame une cause d'éternelle douleur; mais le sire de Flavy est mon maître, il est mon bienfaiteur, je lui dois tout; il ne m'appartient pas de juger sa conduite, quelle qu'elle soit, quelle qu'elle puisse être... Je puis le supplier, le conseiller; mais agir secrètement contre sa volonté, je ne le puis, madame; je serais un ingrat. J'ai, dans le monde, une enfant à laquelle je m'intéresse, que j'aime comme si elle était ma fille, et, grâce aux bienfaits de monseigneur, cette enfant sera riche, heureuse...

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Vous voulez l'enrichir? mais moi, je doublerai, je centuplerai la fortune que vous lui réservez. Ce manoir, le plus [illegible] de la contrée; mes vastes seigneuries, qui renferment des villes et des fleuves; mes forêts dont l'aspect, du haut des montagnes est infini comme l'Océan; tous mes biens,

mes terres, mes trésors, je vous les abandonne si vous sauvez cette jeune fille.

D'ORBENDAS, *embarrassé.*

Pardon, madame, monseigneur m'a chargé d'une dépêche importante pour le comte de Dunois, dont l'armée s'approche de ce pays... j'ai hâte de m'acquitter de ce message.

Il fait un mouvement pour sortir.

LA VICOMTESSE, *suppliante.*

Oh! restez, restez; répondez-moi; je n'espère qu'en vous. Oh! oui, n'est-ce pas, tous mes biens!... vous sauverez cette innocente enfant, vous la sauverez... je vous le demande à genoux; je vous le demande au nom de l'enfant à qui vous tenez lieu de père?

D'ORBENDAS.

Oh! permettez, madame, il me faut partir...

LA VICOMTESSE, *éperdue.*

Mais si vous partez, si vous me refusez votre appui, monsieur, cette jeune fille est perdue!

D'ORBENDAS, *attristé.*

Laissez-moi partir.

Mouvement,

LA VICOMTESSE, *le ramenant.*

Oh! si vous la voyiez, vous seriez touché de son sort, car votre ame n'est pas insensible. Oui, je vais...

D'ORBENDAS, *s'échappant par le fond.*

Mon cœur est brisé...

LA VICOMTESSE, *appelant à gauche.*

Marie! Marie! viens, viens te jeter aux pieds de cet homme...

D'ORBENDAS, *se retournant.*

Marie!

Il s'arrête.

SCENE XV.

MARTHA, LA VICOMTESSE, MARIE, D'ORBENDAS.

D'ORBENDAS, *voyant Marie.*

Ciel!

Il reste stupéfait.

MARIE, *courant à lui et se jetant dans ses bras.*

C'est lui!...

LA COMTESSE, *stupéfaite.*

Quoi!...

MARIE, *montrant d'Orbendas à sa mère avec une confiance enthousiaste.*

Le voilà, c'est lui, l'ami, le bienfaiteur de mon enfance! oh! je pensais bien qu'il viendrait a mon secours.

LA VICOMTESSE, *folle de joie.*

Lui, d'Orbendas, ton protecteur?

MARIE.

Celui qui, depuis douze ans, me traite comme sa fille.

LA VICOMTESSE, *délirante.*

Lui, lui, ma fille!...

D'ORBENDAS.

Sa fille?

LA VICOMTESSE, *prenant la main de d'Orbendas* *.

Oh! à vous, je le dirai, je puis le dire: c'est ma fille! je suis sa mère! Oh! maintenant, je n'ai plus peur, nous la sauverons.

D'ORBENDAS, *regardant Marie.*

Est-ce un rêve? toi ici, Marie?

LA VICOMTESSE, *rapidement.*

Oui, elle, Marie, ma fille, ravie cette nuit au saint asile où vous l'aviez placée.

D'ORBENDAS.

Oh! quel étrange événement! (*Il réfléchit; puis à la comtesse.*) Madame, que votre époux ignore que je suis le protecteur de Marie! (*A Marie.*) Ma fille, ici, tu ne me connais pas!... gardez qu'un mot... Madame, veillez sur elle; cherchez, imaginez... il faut que je parte; mais, dans deux heures, je suis de retour près de vous, et alors...

MARTHA, *qui est au fond.*

Voici monseigneur!

D'ORBENDAS.

Il vient hâter mon départ: séparons-nous; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

LA VICOMTESSE.

Et vous la sauverez?... vous l'aimez?...

D'ORBENDAS, *désignant Marie avec amour.*

Demandez à ma fille!

La Vicomtesse baise la main de d'Orbendas, qui se dérobe et disparaît. Marie se jette dans les bras de sa mère; la Vicomtesse est radieuse.

* Marie, la Vicomtesse, d'Orbendas, Martha au fond, aux aguets et aux écoutes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Salle gothique fermée au fond par une grille à barreaux espacés. Derrière cette grille, on voit s'élever une tour à porte basse, sur laquelle porte est un aigle sculpté. Derrière cette tour, un mur avec une petite porte. Les deux battans de la grille, fermés au lever du rideau, restent ouverts depuis l'entrée de Flavy jusqu'à la fin de l'acte, et laissent voir en entier le pied de la tour et sa porte, le mur du fond et sa porte. Portes latérales à droite et à gauche. Table à droite, chargée de ce qu'il faut pour écrire. Siége à gauche, à l'autre extrémité.

SCENE PREMIERE.

MARTHA, *seule, revenant du fond.*

Rien!... d'Orbendas devait revenir dans deux heures; en voilà dix qu'il est absent et que madame et moi sommes dans des transes mortelles!

SCENE II.

MARTHA, MARIE.

MARIE, *sortant de la porte latérale de droite.*

Martha, ma bonne Martha, je ne puis rester dans cette cruelle incertitude... eh bien, est-il enfin arrivé?

MARTHA.

Pas encore.

MARIE.

Et ma mère? où est-elle, ma mère?

MARTHA, *avec précaution.*

Plus bas! Madame la vicomtesse demande, en ce moment peut-être, à monseigneur qu'il vous renvoie à l'abbaye.

MARIE.

Pensez-vous qu'elle l'obtienne?

MARTHA.

Hélas!

MARIE.

Cette pauvre mère si désolée à cause de moi!... Eh bien, je parlerai moi-même à monseigneur... oui, je lui parlerai, j'en aurai le courage!... je lui dirai...

MARTHA, *gémissant.*

Que pourrez-vous lui dire?

MARIE, *résolue.*

Je lui dirai... le voici!

SCENE III.

MARTHA, FLAVY, MARIE.

FLAVY, *entrant par la grille; à un gentilhomme qui le suit.*

Qu'on me prévienne aussitôt que le conseil sera assemblé. (*A part.*) La vicomtesse est ici! (*Se radoucissant à l'aspect de Marie.*) Ah! Marie! (*A Martha.*) Laissez-nous! (*Martha entre dans la salle à droite.*) Eh bien, belle Marie, le séjour de ce manoir commence-t-il à vous être agréable?

MARIE.

Agréable? tout y est si triste, si mystérieux!

FLAVY.

Aussi n'y resterez-vous pas long-temps, et je viens pour vous dire qu'aujourd'hui même peut-être...

MARIE.

Aujourd'hui?

FLAVY.

L'armée anglaise nous menace; je vous ai choisi une retraite charmante, où vous serez à l'abri de tout danger; vous partirez ce soir.

MARIE.

Oh! monseigneur, faites-moi reconduire à l'abbaye de Sainte-Thérèse. C'est à vos pieds que j'implore cette grâce; je n'en demande pas d'autre, je ne demande pas que vos regards s'arrêtent sur moi avec bonté, comme ce matin, je ne demande pas que vos paroles soient caressantes. Car, je ne sais pourquoi, tout cela me fait peur maintenant.

FLAVY, *souriant, avec dépit.*

Mon amitié vous fait peur! que ferait donc la haine.

MARIE.

Excusez ma franchise, je ne sais pas mentir, moi. La haine me chasserait d'auprès de vous, et l'amitié m'y retient; et voilà pourquoi j'aurais moins peur de la haine que de l'amitié.

FLAVY, *s'animant.*

Oui, oui, je reconnais là les conseils d'une femme, jalouse des tendres sentimens que vous m'avez inspirés.

MARIE.

Si vos sentimens étaient honorables, je n'eusse point rencontré, ici, chez les uns, des sourires qui m'outragent, et chez les autres, une expression de pitié qui m'épouvante, et qui tous deux m'annoncent un malheur.

FLAVY.

Bannissez toute crainte, belle Marie, plus tard vous me rendrez justice.

MARIE.

Il n'est pour vous, monseigneur, qu'un moyen

de vous faire aimer et respecter de moi; c'est d'ordonner qu'à l'instant je sois ramenée à l'abbaye de Sainte-Thérèse.

FLAVY.

Je ne le puis; elle est peut-être en ce moment au pouvoir des Anglais.

MARIE, *énergique.*

Eh bien! monseigneur, je n'ai plus rien à vous dire que ceci, car l'émotion que j'éprouve ne me permet pas de rester plus long-temps en votre présence: si vos sentimens pour moi peuvent être avoués, je prie Dieu de vous y maintenir; si au contraire, ils sont indignes de vous et de moi, je le prie de vous en faire changer. Vous êtes brave et renommé, vous pouvez être mon appui, mon protecteur, mon père; vous pouvez être aussi mon plus cruel persécuteur. Je répondrai à l'amitié par l'amitié, au respect paternel par le respect filial; mais à l'injure et à l'outrage, monseigneur, je ne saurais y répondre que par la haine et le mépris.

Elle entre à droite.

SCENE IV.

FLAVY, *seul.*

Du caractère! de la dignité!... Sa colère est vraie... Cela ne ressemble pas à toutes ces dames de haute lignée, qui vous aiment d'abord et qui feignent la haine; puis qui feignent l'amour quand elles n'aiment plus. (*Colère.*) C'est la vicomtesse sans doute qui l'aura vue et lui aura inspiré... (*Il appelle.*) Martha!

SCENE V.

FLAVY, MARTHA, UN GENTILHOMME, *au fond.*

LE GENTILHOMME, *du fond.*

Monseigneur, le conseil vous attend.

FLAVY.

Je vous suis.

Le gentilhomme sort.

MARTHA, *arrivant.*

Monseigneur?

FLAVY, *sévèrement.*

Vous avez mal exécuté mes ordres; la vicomtesse est ici; elle a pénétré jusqu'à cette enfant.

MARTHA, *embarrassée.*

Monseigneur...

FLAVY.

Veillez sur Marie jusqu'au moment de son départ.

MARTHA, *avec agitation.*

Elle doit partir?

FLAVY.

Ce soir, pour une retraite lointaine.

MARTHA.

L'accompagnerai-je, monseigneur?

FLAVY, *la regardant avec défiance.*

Peut-être.

Il sort par le fond.

SCENE VI.

MARTHA, *seule.*

Peut-être, a dit monseigneur!... Il soupçonne ma fidélité; il m'a retiré sa confiance... Pauvre Marie! si tous ses appuis allaient lui manquer à la fois!

SCENE VII.

MARTHA, BRUNO, *du fond.*

MARTHA.

Ah! Bruno! eh bien?

BRUNO.

Je croyais monseigneur ici... Je venais lui apporter une fâcheuse nouvelle.

MARTHA.

Mon Dieu!

BRUNO.

Le bruit court que d'Orbendas a été tué.

MARTHA.

Ciel!... Oh! que va dire madame?... Qui nous sauvera maintenant?

Elle sort par la porte latérale de droite.

SCENE VIII.

BRUNO, *seul.*

Mort!... Ah! que ne m'a-t-on permis de l'accompagner!... J'aurais combattu à ses côtés; je lui aurais fait un rempart de mon corps; j'aurais reçu le coup qui l'a frappé... Il vivrait encore, et il sauverait cette jeune fille... Allons porter cette affreuse nouvelle à monseigneur.

Il va vers le fond.

SCENE IX.

BRUNO, D'ORBENDAS, *du fond.*

BRUNO, *poussant un cri.*

Ah!... c'est vous, mon ami... oui, c'est vous... j'en mourrai de joie!

D'ORBENDAS, *le caressant.*

Enfant, c'est une sotte joie que celle qui tue.

BRUNO.

C'est donc vous?

D'ORBENDAS, *souriant.*

Tu me le demandes?... Je suis donc devenu bien douteux?

BRUNO.

On avait fait courir le bruit de votre mort.

D'ORBENDAS, *découvrant sa poitrine.*

Il est vrai que je l'ai échappée belle.

BRUNO.

Blessé!

D'ORBENDAS.

Par un Anglais... devant Dieu soit son ame!

BRUNO.

Devant Dieu?

D'ORBENDAS.

Je l'y ai envoyé.

BRUNO.

A la bonne heure!

D'ORBENDAS.

Laissons cela. Dis-moi, Marie...

BRUNO.

Depuis que vous êtes parti, Martha ne l'a point quittée.

D'ORBENDAS.

Bien! il suffit; le temps presse... Monseigneur, au moment de mon départ, m'a dit de venir l'attendre ici aussitôt que je serais de retour. Préviens-le à l'instant que je suis arrivé. J'ai à lui parler en particulier de la part du comte de Dunois.

BRUNO, *sortant par le fond.*

J'y cours... Oh! Marie est sauvée!

SCENE X.

D'ORBENDAS, *seul.*

Sauvée... oui, je l'espère... C'est pour elle que je suis revenu... sans cela!... Cette blessure m'avait remis en goût. Demain la bataille sera rude! Un peu de renfort au comte de Dunois, et messieurs les Anglais... Maintenant que Marie a retrouvé sa mère, si je puis parvenir à les mettre toutes les deux hors des atteintes de monseigneur, je prendrai une bonne part des coups d'estoc qui se vont donner... Aujourd'hui à ma fille; demain à la France qui est ma mère... Je n'en ai jamais connu d'autre, et je suis bon fils! je l'aime de tout mon cœur!

SCENE XI.

D'ORBENDAS, FLAVY.

FLAVY, *arrivant en hâte.*

Enfin, te voilà!... Par Dieu! tu t'es fait bien attendre.

D'ORBENDAS.

J'ai moi-même attendu bien long-temps.

FLAVY.

Pour un homme de ton exactitude, la mort seule pouvait justifier ce retard.

D'ORBENDAS.

Trouvez bon, monseigneur, que j'aime mieux être vivant et blâmé, que mort et justifié.

FLAVY, *impatient.*

Tu aimes mieux... tu aimes mieux... (*Lui tendant la main.*) Moi aussi; mais pourquoi ce long retard?

D'ORBENDAS.

Je suis arrivé près du comte de Dunois, au moment où il se fortifiait dans une position désavantageuse... Je lui ai remis votre lettre, qui lui a fait le plus grand plaisir... Il m'a dit qu'il acceptait votre proposition.

FLAVY.

Dès lors qu'il y a des dangers à courir, j'ai dû sortir de mon indolence et reprendre les armes.

D'ORBENDAS.

Oh! je vous reconnais bien là, monseigneur!

FLAVY.

Mais cela fait, que ne revenais-tu à l'instant?

D'ORBENDAS.

La garnison anglaise, chassée de Bordeaux, a fait une brusque irruption sur les retranchemens de monseigneur; nous nous sommes trouvés enveloppés; il a fallu jouer des couteaux: ce jeu a duré huit heures, et voici ce que j'y ai gagné.

Il découvre sa poitrine.

FLAVY.

A la bonne heure! c'est une raison.

D'ORBENDAS, *souriant.*

Je crois bien!... Les Anglais ont perdu beaucoup de monde. Cela devait être; car d'entrée de jeu, ils avaient dix fois plus de gens à perdre que nous.

FLAVY.

Bien! bien!

D'ORBENDAS.

Quand monseigneur a eu dégagé sa petite armée, il a voulu profiter du répit que l'ennemi va lui laisser jusqu'à demain pour ordonner aux seigneurs des environs de venir le seconder à la pointe du jour. Il a assigné un poste à chacun; le vôtre est à un mille d'ici, au gué de Marion; c'est le plus dangereux.

FLAVY, *exalté.*

Brave comte! voilà un ami

D'ORBENDAS.

Le roi lui a mandé d'empêcher l'ennemi de passer la rivière. Le comte a répondu au roi, sur son honneur, que s'il la passait, ce ne serait qu'à moitié.

FLAVY, *bravement.*

Et je jure, pour ma part, que pas un seul coursier anglais ne mouillera la corne de ses pieds dans l'étendue que je suis chargé de défendre.

D'ORBENDAS, *à part.*

A Marie, maintenant...Un ton libre et dégagé, pour éloigner tout soupçon.

FLAVY.

Je voudrais être à demain!... Tu auras soin de faire préparer la plus solide de mes armures, ma panoplie de Compiègne.

D'ORBENDAS, *souple, habile, fin, durant toute la scène.*

Le Dieu de la guerre n'a pas meilleure mine que vous, monseigneur, sous ce costume d'acier, et il me souvient que son éclat n'a pas peu con-

tribué à vous gagner le cœur des dames... (*Examinant.*) Je ne doute pas qu'il ne produise le même effet sur la gente Marie. (*Avec négligence.*) On dit cette enfant belle à miracle.

FLAVY, *avec un sourire hypocrite.*

Que m'importe sa beauté! je ne suis, je ne veux être que son protecteur.

D'ORBENDAS.

Et qui peut mieux protéger une dame que son amant?

FLAVY.

Je la fais ramener ce soir dans sa famille, d'où elle fut violemment arrachée par un zèle fanatique, pour être jetée dans une abbaye.

D'ORBENDAS.

Et monseigneur se fait une fête, à l'avance, d'aller visiter souvent sa protégée, pour recevoir les bénédictions de ses bons parens?

FLAVY, *souriant.*

Le spectacle de la reconnaissance est une chose si douce!

D'ORBENDAS.

Monseigneur, dans sa vie, a pu jouir, plus souvent qu'un autre, de cette espèce de reconnaissance qu'il inspirait aux pères, et surtout aux maris.

FLAVY, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

D'ORBENDAS, *à part.*

Rions, il le faut. (*Ils rient.*) J'ai pris au camp du comte de Dunois la carte du pays, et je sais tous les points que les Anglais occupent. Si monseigneur jugeait à propos de me dire quels lieux habitent les parens de sa protégée, je lui dirais à mon tour si l'escorte de cette enfant pourra y arriver sans malencontre.

FLAVY, *souriant.*

Sa famille habite non loin de mon château de Nully.

D'ORBENDAS.

Je suis désolé pour cette enfant et pour sa famille : les Anglais sont maîtres du pays de ce côté.

FLAVY.

Malédiction!

D'ORBENDAS.

Mais il serait facile de dérober cette intéressante beauté au danger qu'elle court ici. J'offre pour elle à monseigneur une terre que je tiens de sa munificence, et que la guerre qui tire à sa fin a respectée, et respectera, je l'espère.

FLAVY.

Le préau Saint-Jean?

D'ORBENDAS.

Délicieux séjour!

FLAVY.

J'accepte.

D'ORBENDAS, *à part, avec satisfaction.*

Ah!

FLAVY.

Je vais ordonner à Thierry et à Dugal de se disposer à y accompagner Marie.

D'ORBENDAS, *à part.*

Deux infâmes! (*Haut.*) Thierry et Dugal, monseigneur? deux coquins qui vendraient ce trésor en route, s'ils trouvaient un acheteur!

FLAVY.

Tu crois?

D'ORBENDAS.

Je sais.

FLAVY.

J'en choisirai deux autres.

D'ORBENDAS.

Monseigneur veut-il bien que je choisisse pour lui?

FLAVY.

Qui donc?

D'ORBENDAS.

Deux hommes dévoués, incorruptibles.

FLAVY, *étonné.*

Deux hommes comme cela chez moi?

D'ORBENDAS.

Deux, rien que deux.

FLAVY.

Nommes-les.

D'ORBENDAS.

Je nommerai le jeune Bruno, mon ami... (*Avec reproche.*) Monseigneur aurait dû déjà nommer l'autre.

FLAVY.

Tu ne veux donc pas te trouver au combat de demain? c'est la première fois, où, en pareil cas, on n'aurait pas vu d'Orbendas à côté de son maître.

D'ORBENDAS.

Mais, monseigneur, il y a temps pour tout : dans une heure sur la route du Préau Saint-Jean, et demain, avant les premiers coups de lance, à côté de mon noble maître. Est-ce que je voudrais renoncer à la chance de pouvoir me placer devant lui?

FLAVY, *lui tendant la main.*

Ami!

D'ORBENDAS.

Acceptez-vous, monseigneur?

FLAVY.

J'accepte.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je le tiens!

FLAVY.

Dans une heure il te faut partir.

D'ORBENDAS.

Dans une demi-heure.

FLAVY.

En secret!

D'ORBENDAS.

Je m'y connais!

FLAVY.

Va tout préparer pour le départ, et, en passant, tu diras aux officiers qui se disposent à quitter le manoir de venir me trouver ici. Je veux les charger de dire de vive voix au comte que demain je serai à mon poste. J'aurais peur qu'il en disposât en faveur d'un autre.

D'ORBENDAS.

Il n'aura garde.

Fausse sortie.

FLAVY.

Surtout prends bien tes précautions pour que tout le monde ignore la retraite de cette enfant.

D'ORBENDAS.

Recommandation inutile.

FLAVY.

C'est que je l'aime!

D'ORBENDAS, *riant.*

Et monseigneur qui prétendait hier, avoir renoncé à l'amour!

FLAVY.

Cet amour-ci est pur comme l'ange qui en est l'objet. J'aime pour la dernière fois.

D'ORBENDAS, *à part.*

Ce ne sera pas finir heureusement.

FLAVY.

Va donc, et sur la route, des égards, des soins, du respect.

D'ORBENDAS.

Je vous jure, monseigneur, qu'elle n'aura pas à se plaindre de moi.

Il sort par le fond et tourne à droite.

SCENE XII.

FLAVY.

Demain, donc, mon dernier fait d'armes! Je veux qu'il soit le plus éclatant de tous. L'expulsion définitive de l'étranger du sol de la France tient à l'issue de la bataille de demain. Oh! si je pouvais me présenter à Marie tout couvert de gloire, peut-être serais-je aimé!... ma noble et belle Marie! Mais disposons-la à partir avec d'Orbendas.

Il va vers la porte de droite.

SCENE XIII.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

La Vicomtesse arrive du fond extérieur à gauche.

FLAVY.

Vous ici, madame, au manoir de Montlouvier?

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas pour moi que je viens vous parler. (*A part.*) D'Orbendas a péri, dit-on! mon Dieu, soutenez mon courage!

FLAVY.

Pour qui donc?

LA VICOMTESSE, *se troublant.*

Pour ma... pour Marie... pour cette jeune fille.

FLAVY.

C'est contre mes ordres formels que vous êtes arrivée jusqu'à elle; car dès lors que vous n'avez pas voulu croire que je ne suis que son protecteur, j'ai dû, pour vous épargner de nouveaux chagrins, la dérober à vos regards jaloux.

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh! mais j'ai réfléchi depuis, et je crois maintenant que cette enfant n'est pour vous que ce que vous dites; elle n'est que votre protégée. Eh bien! je désire qu'elle soit aussi la mienne. A vous la force pour protéger cette enfant, si elle était menacée de quelque danger; à moi les soins d'une mère, les habitudes de l'intimité; à vous le bras armé du chevalier pour la défendre; à moi la douce main d'une amie pour la caresser. Cela, n'est-ce pas, est naturel, raisonnable; voilà ce que je viens vous demander.

FLAVY.

Voulez-vous me donner, madame, la plus forte, l'unique preuve que vous avez confiance en moi?

LA VICOMTESSE, *vivement.*

Oh! parle, parle, je ferai ce que tu voudras.

FLAVY.

Ne vous occupez plus de cette jeune fille, et dès lors je vous crois guérie.

LA VICOMTESSE, *s'agitant.*

Mais c'est que, vois-tu, c'est que je l'aime, moi, cette enfant, oui, je l'aime, je la plains... elle m'aime aussi; elle m'a demandé ma protection, mon amitié, je la lui ai promise, Flavy; donne-la moi pour compagne.

FLAVY, *embarrassé.*

Je ne puis, madame.

LA VICOMTESSE.

Mais alors tes ennemis diront que tu veux la déshonorer!

FLAVY.

Il est au-dessous de moi de prendre de timides précautions pour fermer la bouche à mes ennemis; j'aurais l'air de les craindre, je passerais pour un lâche!

LA VICOMTESSE.

Mais tu t'y exposes bien plus en t'obstinant à me refuser.

FLAVY, *fièrement.*

Comment cela? que pourront-ils dire?

LA VICOMTESSE, *s'animant.*

Ils diront que tu n'oses plus t'attaquer à des femmes retranchées derrière les murailles de leurs châteaux et défendues par de braves gentilshommes; ils diront que tu enlèves, comme un voleur timide, une pauvre enfant sans protecteur; ils diront, les infâmes! ils diront que tu es un lâche!

FLAVY.

Qu'osez-vous dire, madame?

LA VICOMTESSE, *s'animant de plus en plus, d'un ton ironique.*

Ce sont eux, ce n'est pas moi. Oh! moi, je te connais! je me rappelle la marquise d'Alphear, la comtesse d'Orbil, la baronne de Winstert et tant d'autres grandes dames enlevées par toi au milieu des ruines de leurs châteaux incendiés par toi; je me rappelle leurs défenseurs massacrés, et je te vois encore, après ces éclatantes prouesses, étalant à mes yeux tes glorieuses conquêtes, et châtiant ma jalousie de ce mortel spectacle,

sans pitié ni merci... (*Mouvement de Flavy.*) Oh je le sais bien, moi, que tu n'es pas un lâche!

FLAVY.

Trève, madame, à ces amères paroles!

LA VICOMTESSE.

Oh! Flavy, pardonne... Je te prie, je te supplie, accorde-moi la grâce que je demande.

FLAVY.

A part les motifs de fierté qui m'interdisent de vaines précautions, il en est un, madame, qui m'empêche de consentir à ce que vous demandez.

LA VICOMTESSE.

Quel est-il?

FLAVY.

C'est que dans quelques instans, je renvoie cette enfant loin d'ici, dans sa famille.

LA VICOMTESSE, *à part, alarmée.*

Dans quelques instans! (*Haut.*) Ah! vous la renvoyez dans sa famille?

FLAVY.

Oui, madame, vous voyez bien...

LA VICOMTESSE.

Sans doute; je ne puis plus dès lors vous la demander pour compagne ici.

FLAVY.

A la bonne heure!

LA VICOMTESSE.

Mais qui empêche, pour les mêmes raisons de convenance, que je conduise moi-même cette enfant?

FLAVY, *embarrassé.*

A peine convalescente, ayant besoin de repos, vous voulez...

LA VICOMTESSE.

Je sens qu'un voyage me serait salutaire.

FLAVY.

J'aurai plus de prudence que vous, madame.

LA VICOMTESSE, *suppliante.*

Par pitié, Flavy, permets-moi de l'accompagner.

FLAVY.

Non, madame.

LA VICOMTESSE, *allant à la porte latérale de droite.*

Eh bien, monseigneur, je ne quitte pas cette porte, et quiconque oserait la franchir, y trouvera la mort.

D'Orbendas paraît.

FLAVY, *à d'Orbendas.*

Exécutez mes ordres.

D'Orbendas va vers la porte de droite.

LA VICOMTESSE, *portant la main à son poignard, se retourne, voit d'Orbendas, et laisse tomber sa main; à part.*

D'Orbendas! (*Haut à Flavy.*) Monseigneur, je suis une insensée, ma tête est perdue... je vous demande grâce!

Elle est près de succomber à son émotion.

FLAVY, *par un mouvement de pitié.*

Revenez à vous, vicomtesse, et puisque le seul témoignage de mes paroles ne suffit pas pour vous rassurer...* (*à d'Orbendas*) d'Orbendas, quel ordre t'ai-je donné au sujet de cette jeune fille, tandis que je partirais pour la bataille de demain?

D'ORBENDAS, *expressivement à la Vicomtesse, pour la rassurer.*

De conduire cette jeune fille à dix lieues d'ici.

FLAVY, *avec un regard d'intelligence, à d'Orbendas.*

Dans sa famille!

Il se détourne.

D'ORBENDAS, *à la Vicomtesse, avec expression.*

Je dois la rendre à sa mère.

LA VICOMTESSE.

Monseigneur, me pardonnez-vous ce moment de délire et de folie?

FLAVY.

A condition, vicomtesse, que vous partirez à l'instant pour le château de Presle que vous n'auriez pas dû quitter.

BRUNO, *au fond.*

Un envoyé demande à parler à monseigneur, de la part du comte d'Arménis.

LA VICOMTESSE, *à part.*

De mon oncle!

FLAVY, *à part.*

Que me veut-il? (*Haut.*) Adieu, madame! (*A d'Orbendas.*) Veillez au départ de la vicomtesse, et puis nous songerons à celui de ma protégée... Attendez ici mes ordres.

Il sort par le fond à droite.

SCENE XIV.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *après un soupir d'allégement.*

Ah! d'Orbendas, c'est Dieu qui vous a envoyé! Oh! maintenant j'espère.

D'ORBENDAS.

Mieux que cela, madame... Marie est sauvée; monseigneur vous a dit une partie de la vérité! c'est moi qu'il a chargé de choisir à Marie une retraite loin d'ici.

LA VICOMTESSE, *heureuse.*

Oh! ma fille!

D'ORBENDAS.

C'est chez votre oncle que je la conduirai; vous partirez secrètement avec nous. Le comte d'Arménis nous donnera une escorte; nous passerons la frontière, nous irons en Allemagne.

LA VICOMTESSE.

Partout où vous voudrez, près de ma fille.

D'ORBENDAS.

Nous vivrons tous les trois dans la retraite, vous et moi, madame, n'ayant qu'une pensée, qu'un sentiment, le bonheur de Marie!

LA VICOMTESSE.

Oh! vous êtes notre ange protecteur, d'Orbendas!

* Flavy, d'Orbendas, la Vicomtesse.

D'ORBENDAS.

Ah! il faut que Marie me soit bien chère pour que je renonce à la bataille de demain! mais si la guerre dure encore, je reviendrai de temps en temps en France donner de mes nouvelles aux Anglais... (*Il fait signe de sabrer.*) Il y a quinze ans que j'ai contracté cette habitude.

LA VICOMTESSE.

Oui, vous êtes un brave défenseur du pays !

D'ORBENDAS.

Afin de ne pas éveiller de soupçons, tenez-vous dans la troisième pièce. (*Il désigne la porte latérale de gauche.*) Monseigneur va revenir pour me donner ses dernières instructions, assez inutiles, ma foi... nous partirons quand il m'aura quitté.

LA VICOMTESSE.

Oui, ou, je vais un instant, là, réparer ce désordre (*elle désigne ses cheveux, sa robe en souriant*); car j'ai l'air d'une folle, n'est-ce pas? Oh ! c'est que je le suis, d'Orbendas; je suis folle de joie!

Elle entre à gauche.

SCENE XV.

D'ORBENDAS.

Pauvre vicomtesse! Enfin, Dieu l'a prise en pitié !... Mais que dira monseigneur, quand il saura que j'ai dérobé Marie à son amour? Qu'importe? le devoir d'un bon serviteur est de prévenir les fautes de son maître. Je suis content de moi. Oui, je veux que la seconde moitié de ma vie fasse oublier à Dieu la première... (*Souriant.*) J'ai besoin pour cela d'être un saint homme jusqu'à la fin de mes jours. (*On entend un bruit de dispute.*) Mais quel est ce bruit? monseigneur s'emporte...

FLAVY, *en dehors de la grille à droite.*

Je ne veux plus vous entendre. (*Il paraît; quelques-uns de ses gentilshommes le suivent L'envoyé du comte d'Arménis paraît aussi, accompagné de quelques gentilshommes de son maître.*) Sortez, vous dis-je !

SCENE XVI.

FLAVY, L'ENVOYÉ, D'ORBENDAS, GENTILSHOMMES.

L'ENVOYÉ.

Monseigneur...

FLAVY.

Sortez.

L'ENVOYÉ.

Je n'ai pas tout dit, monseigneur.

FLAVY.

Qu'importe !

L'ENVOYÉ.

Dussiez-vous ordonner ma mort, mon devoir est d'exécuter jusqu'au bout les ordres de mon maître.

FLAVY, *colère.*

Vous êtes bien téméraire !... Parlez.

L'ENVOYÉ.

Mon noble maître, le comte d'Arménis, se plaint en outre que vous ayez ravi, cette nuit, par violence et guet-à-pens, une jeune fille de l'abbaye de Sainte-Thérèse située sur ses domaines et sous sa protection. Mon seigneur vous somme de faire ramener cette jeune fille à l'abbaye ; que sinon, et mon maître m'a dit de vous porter ses propres paroles, il serait ici avant la nuit de demain, et vous ferait pendre à la plus haute tour de ce manoir.

LES GENS DE FLAVY.

L'insolent !

D'ORBENDAS, *à part.*

Il gâte nos affaires !

FLAVY, *arrêtant ses gens.*

C'est à moi de répondre. (*A l'Envoyé.*) Puisque tu représentes ici ton maître, je te jette mon gant au visage, et si je te fais grâce de la vie, c'est pour que tu lui portes ma réponse. Tu diras à ton maître, le noble comte d'Arménis, que demain, jusqu'au moment de la bataille, je l'attendrai ici (*désignant le fond*), dans le donjon de l'Aigle. C'est la tour la plus élevée du château. Nous verrons, là, celui des deux qui fera pendre l'autre. (*A ses officiers à lui.*) Quant à vous, messieurs, annoncez à monseigneur de Dunois que demain je serai à mon poste.

SCENE XVII.

FLAVY, D'ORBENDAS.

FLAVY, *colère.*

C'est la vicomtesse qui m'a dénoncé à la haine de son oncle... Où est-elle?... je veux...

D'ORBENDAS, *vivement.*

Mme la vicomtesse est partie ; mais la nuit s'avance, il faut faire prévenir cette jeune fille...

FLAVY.

Elle ne partira pas.

D'ORBENDAS, *alarmé.*

Vous avez changé d'avis ?

FLAVY.

N'as-tu pas entendu l'envoyé du comte?

D'ORBENDAS.

Eh bien ?

FLAVY.

Il a sans doute mis ses gens en campagne, je n'ai que peu de monde ici pour te donner une escorte...

D'ORBENDAS.

Je m'en passerai.

FLAVY.

Non : je craindrais une rencontre, un enlèvement. (*Il appelle.*) Martha ?

SCENE XVIII.

MARTHA, MARIE, FLAVY, D'ORBENDAS.

MARTHA.

Monseigneur?

FLAVY.

Conduisez Marie dans le donjon de l'Aigle. Elle ne part pas.

Il fait quelque pas pour aller ouvrir la porte de la tour.

D'ORBENDAS, *bas à Marie.*

Courage!

MARIE, *apercevant d'Orbendas.*

Il est là! je n'ai plus peur.

Marie et Martha entrent dans la tour dont Flavy ferme la porte et retire la clef.

D'ORBENDAS, *à part.*

Quelle situation! il faut improviser un expédient ou périr!

FLAVY, *revenant.*

Maintenant, j'aurai besoin de ton zèle, de ton activité. Écoute; le temps presse. tu vas partir pour le château de Presle.

D'ORBENDAS.

Partir! (*A part.*) Mille diables cornus!

FLAVY.

Tu porteras une dépêche au capitaine de mes gendarmes, un ordre de venir en toute hâte. Mets-toi là, écris ce que je vais te dicter.

D'ORBENDAS, *à part.*

Que faire?

FLAVY.

Y es-tu? Dépêchons.

D'ORBENDAS, *à part.*

Je donnerais mille ducats d'une fraction d'idée!

Il cherche.

FLAVY, *vivement.*

Eh bien?

D'ORBENDAS, *vivement, répondant à sa pensée à lui.*

J'y suis, j'y suis!

Il s'assied devant la table, à droite.

FLAVY, *assis à gauche, à l'extrémité.*

Comme tu dis cela!

D'ORBENDAS, *se ravisant.*

Vous m'avez demandé du zèle; j'y suis! j'y suis!

FLAVY, *dictant, assis à gauche.*

Écris: « Capitaine, réunissez à l'instant tous » les hommes d'armes du château et des environs, » tous les paysans de mes fermes; armez-les, et » venez me joindre au manoir de Montlouvier.

D'Orbendas écrit très-vivement ce que lui dicte Flavy; puis il écrit autre chose, sur un autre feuillet, furtivement; de même jusqu'à la fin, d'une façon très-visible pour le public.

D'ORBENDAS, *répétant.*

« Capitaine. »

FLAVY.

Comment! tu n'as écrit que capitaine?

D'ORBENDAS.

Vous allez si vite... j'oublie.

FLAVY, *avec impatience.*

« Réunissez à l'instant tous mes gentilshom- » mes... »

D'ORBENDAS, *après avoir écrit sur son papier à lui.*

Vous aviez dit tous mes hommes d'armes. (*Il déchire l'autre papier.*) Tenez, monseigneur, j'aurai plus tôt fait de recommencer... ce n'était pas lisible. Allons doucement: « Capitaine, réunissez » à l'instant tous mes hommes d'armes... » Avec une compagnie, monseigneur, vous auriez de quo rabattre l'insolence...

FLAVY.

Et le combat de demain?...

D'ORBENDAS.

Je n'y pensais pas.

FLAVY.

A quoi penses-tu donc? je ne t'ai jamais vu si...

D'ORBENDAS, *écrivant toujours très-hâtivement.*

Si bête, n'est-ce pas, monseigneur? c'est toujours ce qui arrive, quand on a le plus besoin d'avoir de l'esprit.

FLAVY.

Enfin, où en es-tu? Dépêchons.

D'ORBENDAS, *se hâtant toujours.*

Où j'en suis?... (*A part.*) Je n'en sais rien.

FLAVY.

Tu te démènes comme un possédé, et tu n'avances pas. Avec la moitié de ce mouvement, un autre...

D'ORBENDAS.

La moitié? (*A part.*) S'il savait que j'écris pour deux!

Flavy va à lui; d'Orbendas fait disparaître son papier secret à lui sous l'autre qu'il montre sans se dessaisir.

FLAVY, *sur son épaule.*

Que de fautes encore! Il faudrait être un diable pour déchiffrer cela.

D'ORBENDAS.

Votre capitaine en est un.

FLAVY.

Continuons, continuons.

D'ORBENDAS.

Oh! si vous restez là, monseigneur, je vais écrire plus mal encore.

FLAVY.

Impossible.

D'ORBENDAS.

Je vous demande pardon.

FLAVY, *allant se rasseoir à gauche.*

Allons, allons.

D'ORBENDAS, *reprenant son manége.*

« Du château et des environs... » Dispensez-vous, monseigneur, j'ai retenu le reste.

FLAVY, *assis a gauche.*

N'est-ce pas, dis-moi, qu'elle est belle, cette jeune fille?

D'ORBENDAS, *improuvant.*

Oh ! oh !

FLAVY.

Une grâce, une candeur, et, avec cela, de la vivacité, de l'esprit.

D'ORBENDAS, *à part.*

C'est mon élève. (*Haut.*) Monseigneur devient bien facile.

FLAVY.

Et le comte d'Arménis voudrait.... Où en es-tu ?

D'ORBENDAS.

Vous dictez, vous parlez; vous me troublez au dernier point.

FLAVY, *vivement, colère.*

Répète.

D'ORBENDAS, *répétant en désarroi un fragment de son papier furtif.*

« Si monseigneur devient pressant, voici ce qu'il » faut faire. »

FLAVY.

Que dis-tu là ?

D'ORBENDAS, *à part.*

Oh ! (*Haut, se levant.*) Je dis : Si monseigneur devient trop pressant, voici ce que j'ai à faire : me lever, secouer les doigts (*il les secoue*), faire quelques pas pour me dégourdir et me remettre à la besogne.

Il se rassied.

FLAVY.

Décidément, tu as quelque chose.

D'Orbendas met dans sa poitrine son papier furtif.

D'ORBENDAS.

J'ai fini.

FLAVY, *allant à lui.*

Voici la nuit; donne, que je signe.

D'ORBENDAS.

Voilà.

FLAVY.

Quel griffonnage !

D'ORBENDAS.

Plus je me hâte et moins bien je fais; si vous m'aviez donné une demi-heure.

FLAVY.

Pourquoi pas une heure ?

D'ORBENDAS.

C'est ce que je voulais dire.

FLAVY.

Tu vas partir à l'instant.

D'ORBENDAS.

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Crève ton cheval, s'il le faut.

D'ORBENDAS.

S'il le faut, oui.

FLAVY.

Il le faut.

D'ORBENDAS.

Je le crèverai ! (*A part.*) C'est bien mon intention. (*Haut.*) Et un laissez-passer, monseigneur ? La nuit, on n'entre dans vos châteaux qu'au moyen...

FLAVY.

C'est juste... (*Il écrit.*) Voici.

D'ORBENDAS.

Merci.

FLAVY, *fausse sortie.*

Ah ! tu diras à Bruno de passer chez moi.

D'ORBENDAS, *rêvant.*

Oui, monseigneur.

FLAVY, *criant.*

Entends-tu ?

D'ORBENDAS.

Sans doute.

FLAVY.

Je veux qu'il chante à Marie sa dernière poésie d'amour.

D'ORBENDAS.

Où faudra-t-il aller vous rendre compte de mon message ?

FLAVY.

Au donjon de l'Aigle, près de Marie; je n'ouvrirai qu'à toi seul.

Il sort rapidement par le fond, et tourne à gauche; la nuit vient insensiblement.

SCENE XIX.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE ; *puis* BRUNO*.

D'ORBENDAS, *seul.*

J'avais donc deviné ses projets... Oh ! ma tête, ma tête !

LA VICOMTESSE, *épanouie, venant de la gauche.*

Me voici, partons.

D'ORBENDAS.

Je vais vous causer, madame, une bien amère douleur.

LA VICOMTESSE.

Quoi ?

D'ORBENDAS.

Marie ne part pas; voyez, monseigneur m'a chargé...

Il lui donne le billet qu'a dicté Flavy.

LA VICOMTESSE.

Vous allez partir pour le château de Presle ?

D'ORBENDAS.

Oh ! que non pas ! mais pour le château de votre oncle, le comte d'Arménis; je vais lui dire de se porter ici, avec ses gens, à l'instant même.

LA VICOMTESSE.

Et vous n'avez pas insisté auprès de mon époux ?

D'ORBENDAS.

Impossible de discuter avec lui : quand il veut une chose, c'est avec l'inflexibilité du destin.

LA VICOMTESSE, *alarmée.*

Il veut...

D'ORBENDAS.

Du calme, du calme, madame : de là dépend notre salut, si notre salut est possible.

* La Vicomtesse, d'Orbendas.

LA VICOMTESSE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

D'ORBENDAS.

Ah! si c'était un autre, un bon coup de poignard... mais je lui ai plusieurs fois sauvé la vie, je ne peux pas détruire mon ouvrage; et puis, il est mon bienfaiteur.

LA VICOMTESSE.

Il n'est pas le mien!

D'ORBENDAS.

J'ai besoin de votre secours pour sauver Marie.

LA VICOMTESSE, *résolue.*

Parlez, que faut-il faire?

D'ORBENDAS, *la conduisant jusqu'à la grille et lui montrant l'extérieur.*

Cette nuit, par cette fenêtre élevée, on jettera ici la clef de cette porte basse, qui conduit au donjon de l'Aigle par un escalier secret.

LA VICOMTESSE.

Ensuite?

D'ORBENDAS.

Vous prendrez cette clef, vous ouvrirez cette porte: c'est par là que j'introduirai le comte d'Arménis et ses gens; mais si j'arrivais trop tard, veillez sur votre fille.

LA VICOMTESSE.

C'est bien.

D'ORBENDAS.

La nuit est déjà profonde; tenez-vous là. (*Désignant le pied de la tour.*) Cette partie du manoir est déserte, vous ne serez pas surprise, tout le monde rentre par la grande porte. (*On entend le son du cor.*) Entendez-vous le signal de la retraite?... j'ai la clef de cette porte-ci, je vais partir.

Il désigne une porte extérieure au mur du fond.

LA VICOMTESSE.

Oh! partez, hâtez-vous!

D'ORBENDAS, *regardant en haut à gauche, à l'extérieur.*

Plus de cinquante pieds... il faut songer à tout.

LA VICOMTESSE, *accablée, pleurant.*

Oh! ma pauvre enfant!

BRUNO, *passant en courant au dehors, de droite à gauche*.*

La retraite! je suis en retard.

D'ORBENDAS.

Bruno?

BRUNO, *en scène.*

C'est vous... (*S'inclinant devant la Vicomtesse.*) Madame...

D'ORBENDAS.

J'ai à te parler.

BRUNO.

Il faut que je rentre; monseigneur m'a ordonné...

D'ORBENDAS.

Je le sais. Tu remettras en secret à Marie ce papier de ma part.

Il lui donne ce qu'il a écrit furtivement pendant la scène avec Flavy.

BRUNO, *pressé.*

Oui, oui.

D'ORBENDAS.

Je compte sur ton zèle, sur ton adresse.

BRUNO.

Ma vie est à vous.

Il sort par le fond à gauche.

D'ORBENDAS, *allant à la Vicomtesse.*

Allons, du courage, madame, nous en avons besoin; une voix secrète me dit que nous sauverons notre fille; car c'est aussi la mienne, madame: plus donc les sombres fantômes du désespoir, mais les riantes visions de l'espérance. Après tout, si jadis j'ai pu, pour monseigneur, enlever des femmes au milieu de leurs châteaux bien défendus, pourquoi ne pourrais-je pas arracher un ange au danger qui le menace? Jadis, c'était Satan qui m'inspirait, aujourd'hui c'est Dieu.

LA VICOMTESSE, *allant se placer à l'extérieur, appuyée contre la porte de la tour.*

Oui, c'est lui qui vous inspire, d'Orbendas; partez donc, et à la garde de Dieu!

D'ORBENDAS.

A la garde de Dieu!

Il sort par la porte du mur au fond. La Vicomtesse s'adosse à la tour et tire son poignard. La toile tombe.

* La Vicomtesse, Bruno, d'Orbendas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Le donjon de l'Aigle. Salle gothique et polygonale. Porte au fond, sans battans ni portière. On voit, par cette porte, la cage d'un escalier sombre, qui descend de gauche à droite. Au-dessus de cette porte, en ogive, un aigle à ailes déployées, avec cette devise : *Ardua tentat.* Premier plan à gauche, une porte secrète, invisible, qui est censée s'ouvrir au moyen d'un bouton; deuxième plan du même côté, une fenêtre; troisième plan du même côté, une porte d'entrée. Premier plan, à droite, une porte ; deuxième plan du même côté, une fenêtre à balustrade extérieure praticable. La balustrade, en fer à cheval, ne doit avoir qu'un pied d'élévation, pour être facilement enjambée. Cette fenêtre est ouverte sur un pan de décor qui doit faire face au public. Une lampe au plafond. Des effigies d'aigles sur les panneaux. De grands medaillons carrés aux murs, avec des sculptures coloriées du temps, représentant des sujets mythologiques où l'aigle figure : l'aigle aux pieds de Jupiter, Ganymède enlevé par un aigle, etc. Des écussons portant les armes de Flavy, d'hermines à la croix de gueules, chargée de cinq quinte-feuilles d'or. Une petite table à droite. L'escalier se termine à cet étage qui est le dernier : il ne monte plus, il descend. Ne pas consulter la gravure pour ce détail du décor.

SCENE PREMIÈRE

MARIE, *seule, triste et tremblante, sortant de la chambre à droite.*

Pourquoi monseigneur m'a-t-il fait conduire ici, dans ce lieu élevé, dans le donjon de l'Aigle? Oh! malgré toute cette magnificence, j'ai le pressentiment qu'il doit s'y passer quelque chose d'horrible. (*Désolée.*) Et d'Orbendas qui ne vient pas! et ma mère, où est-elle? Mon Dieu! seule, là, (*désignant la chambre à droite*) dans ma chambre, j'ai peur. (*Regardant à la fenêtre de droite.*) Que la nuit est profonde! il me semblait entendre, sous cette fenêtre, au fond de cet abîme... (*Elle regarde en bas.*) On dirait comme une ombre immobile et debout à la porte du donjon... (*elle recule de terreur jusqu'au fond, et regarde dans l'escalier*) et ici, un escalier tortueux et sombre comme le chemin de l'enfer.. (*Pleurant.*) O mes paisibles nuits de l'abbaye de Sainte-Thérèse, que je vous regrette! Là, je n'étais pas seule, et quand je m'éveillais, j'entendais autour de moi la douce respiration de mes compagnes, et je souriais à l'espérance des joies tumultueuses du jour.

On entend du bruit à la porte d'entrée à gauche ; Marie reste immobile de peur.

SCÈNE II.

BRUNO, MARIE.

BRUNO.

C'est moi! soyez sans crainte.

MARIE, *épanouie.*

L'ami de d'Orbendas!

BRUNO, *vivement, lui donnant le papier que d'Orbendas lui a remis à la fin du quatrième acte.*

Cet écrit de sa part.

MARIE.

Mais où est-il, lui?

BRUNO.

Il est allé prévenir l'oncle de votre mère, le comte d'Arménis, pour qu'il vienne vous délivrer.

MARIE, *épanouie.*

Ah!

BRUNO.

Mais lisez, lisez vite. Monseigneur m'a dit de venir vous chanter une poésie d'amour.

MARIE.

Oh! vous ne me quitterez pas!

BRUNO.

Monseigneur va monter. Il veille en ce moment aux derniers apprêts de son départ pour la bataille de demain, et il fait, sous ses yeux, fermer toutes les portes du manoir, dont il garde les clefs lui-même. Lisez! hâtez-vous!

MARIE, *lisant.*

« Intelligence et courage, ma fille! je veille sur » toi ; mais tout est perdu si tu manques de force » et d'adresse. » (*Parlant.*) J'en aurai. (*Continuant la lecture.*) « Lis ceci bien attentivement lorsque » tu seras seule. »

BRUNO, *vivement.*

On vient!

Marie cache le papier dans son sein. Flavy entre par la porte de gauche ; il est suivi de Melchy qui porte un gros trousseau de clefs qu'il dépose sur une table qui se trouve à droite.

SCENE III.

BRUNO, MELCHY, FLAVY, MARIE.

FLAVY.

Eh bien, Bruno, as-tu commencé de chanter ta ballade?

BRUNO, *troublé.*

Oui, monseigneur.

FLAVY.

Marie ne paraît pas y avoir pris un grand plaisir; car elle est toute troublée.

Sur un signe de Flavy, Melchy et Bruno sortent par la porte de droite.

MARIE.

C'est que, monseigneur, cette heure de nuit, je n'avais pas l'habitude de la consacrer aux choses mondaines... je priais.

FLAVY.

A l'abbaye, oui ; mais maintenant...

MARIE.

Permettez-moi de rentrer dans ma chambre pour remplir ce pieux devoir.

FLAVY.

A la condition que vous reviendrez près de moi, près de votre protecteur.

MARIE.

Mais...

FLAVY.

Sans cette promesse...

MARIE.

Je reviendrai.

Marie entre dans sa chambre, à droite.

SCENE IV.

FLAVY, *seul, rêvant.*

Noble et gracieuse enfant! Mais d'où vient que je manque de résolution près d'elle? Ah! c'est qu'elle ne ressemble pas aux autres femmes!... Oui, malgré les brûlantes inspirations de la nuit et de la solitude, mes sens sont calmes. Mon cœur seul est agité d'un sentiment que je ne connaissais pas... Serait-il donc vrai que, tôt ou tard, dans la vie, il faut éprouver cet amour qui subjugue l'ame sans faire naître d'impétueux désirs? Plus jeune, je n'ai connu que la violence... et aujourd'hui je cherche la témérité, et je ne trouve plus en moi, Flavy le redoutable capitaine, comme ils m'appellent. Oui, je serais même fâché que Marie fût faible comme les autres... Je ne sais ce qui se passe en moi! cette jeune fille n'est-elle que la vaine illusion de ce sentiment nouveau, ou bien est-elle une réalité céleste... J'éprouverai son cœur, je saurai ce qu'elle est... à la femme vulgaire, l'amour qu'elle veut; à l'ange l'hommage qu'il mérite.

SCENE V.

FLAVY, MARIE, *pâle et égarée.*

FLAVY, *à part.*

Comme elle est pâle!

MARIE.

Me voici, monseigneur.

FLAVY.

Marie, est-ce que vous souffrez?

MARIE, *s'évertuant.*

Moi? non, monseigneur.

FLAVY, *désignant la fenêtre de droite.*

Cette fenêtre... l'air de la nuit...

Il va pour la fermer.

MARIE, *vivement.*

Il me ranime au contraire, monseigneur.

FLAVY, *fermant celle de gauche.*

Je puis fermer celle-ci.

Il la ferme.

MARIE, *à part, jetant un coup d'œil sur le trousseau de clefs.*

D'Orbendas le veut : c'est Dieu pour moi. J'aurai la force de triompher de ma terreur.

FLAVY, *s'avançant.*

Marie!...

MARIE.

Monseigneur?

FLAVY.

Dans quelques heures l'ennemi m'attend ; je partirai, je vous quitterai, peut-être pour ne plus vous revoir!

MARIE.

Pourquoi ce pressentiment, monseigneur?

FLAVY.

Marie, si vous m'aimiez, si vous consentiez à me donner une légère preuve de cet amour, oh! alors, je le sens, je reviendrais sain et sauf de la bataille; je vivrais pour vous.

MARIE, *à part.*

Oh! mon courage! mon courage!

FLAVY.

Eh bien! vous ne répondez pas?

MARIE, *cherchant un ton dégagé.*

Doit-on parler d'amour d'une façon aussi sérieuse?

FLAVY.

Quoi!

MARIE.

Doit-on, pour plaire, se préoccuper de sinistres idées?

FLAVY.

Que voulez-vous dire?

MARIE.

Qu'au lieu de craindre une défaite, demain, vous devez espérer une victoire, et passer le temps d'ici là, comme la veille d'un triomphe, joyeusement.

FLAVY, *s'animant.*

Eh bien! oui, plus de pensées de guerre, de bataille ; plus de Français, plus d'Anglais. Qu'il n'y ait ici qu'un homme passionné, une femme jeune et belle, et l'amour entre eux deux, rien de plus, ici, jusqu'à demain... je vous aime.

MARIE, *avec douceur.*

Je vous aime aussi, monseigneur.

FLAVY.

D'amour?

MARIE.

Parlons d'autre chose.

FLAVY.

D'autre chose?

MARIE, *prenant le trousseau.*

N'importe laquelle, pour attendre le jour. Il est bien étonnant, monseigneur, que ce manoir de Montlouvier ait autant de portes.

Elle dépose le trousseau.

FLAVY.

Aussi l'appelle-t-on Montlouvier aux cent portes, comme Thèbes.

MARIE.

Il faut avoir l'habitude pour s'y reconnaître.

FLAVY, *à part.*

C'est une enfant! (*Haut.*) Laissons cela, Marie; un baiser sur votre main?

MARIE.

Non, monseigneur.

FLAVY, *souriant.*

Si je l'exigeais, cependant!

MARIE.

Exiger? non. Supplier, à la bonne heure.

FLAVY.

Eh bien! je vous supplie, Marie.

MARIE, *à part.*

Gagnons du temps. (*Haut.*) Je suis trop bonne; mais j'aime mieux m'en rapporter au hasard que de rendre ma volonté complice de ma faiblesse, en vous accordant ce que vous demandez.

FLAVY, *à part, avec regret.*

Elle faiblit! (*Haut.*) Quelle est votre pensée?

MARIE.

Je connais le nom de toutes les portes du manoir, et je n'ai jamais vu ces clefs.

Elle reprend le trousseau.

FLAVY.

Eh bien?

MARIE.

Convenons, monseigneur, que, toutes les fois qu'une clef désignée par moi, ne sera pas celle de la porte que j'aurai nommée en même temps, vous gagnerez la faveur d'un baiser. (*Elle montre sa main.*) Et qu'au contraire, vous n'aurez rien, toutes les fois que je rencontrerai juste.

FLAVY.

Vous me faites beau jeu. (*A part.*) Mon illusion s'en va; l'homme du passé se réveille!

MARIE, *montrant une clef et la détachant du trousseau.*

Porte franche.

FLAVY, *lui baisant la main.*

Non. porte royale.

MARIE, *déposant cette clef sur la table et en désignant une autre dans le trousseau, et ainsi de suite.*

Ah çà, monseigneur, vous y mettrez de la bonne foi?

FLAVY.

Oui, oui. (*A part.*) Pas si dupe.

MARIE.

Votre parole de gentilhomme?

FLAVY.

Quoi! tu veux?

MARIE.

Sans cela, plus de jeu.

FLAVY.

Je te la donne. (*A part.*) Je suis pris.

MARIE, *montrant une clef.*

Porte de Bourgogne?

FLAVY.

J'ai perdu.

MARIE.

Porte du Bois.

FLAVY.

J'ai du malheur.

MARIE.

Porte du Pape.

FLAVY.

Non, porte du Diable.

Il lui baise la main.

MARIE.

Porte des Cygnes. (*Flavy va pour lui prendre la main. Marie répète.*) Porte des Cygnes?

FLAVY, *s'abstenant et reculant.*

Oui, oui, c'est juste.

MARIE.

Porte des Archers.

FLAVY.

Non, non, porte du donjon de l'Aigle.

MARIE, *très-émue, tendant la main.*

Prenez-en deux, monseigneur, pour avoir attendu. (*Continuant.*) Porte...

FLAVY.

Non, arrêtez.

MARIE.

Ce jeu-là vous ennuie.

FLAVY, *ardent.*

Il me brûle, il m'enflamme; il me remplit le cœur de mille désirs.

MARIE, *à part.*

Mon Dieu! mon Dieu!

FLAVY.

Voyez, Marie: la nuit est sombre, nous sommes seuls. Le silence règne partout.

MARIE, *désignant la porte d'entrée à gauche.*

Excepté dans cette galerie, où j'entends les pas d'une sentinelle.

FLAVY, *allant à la porte.*

Si ce n'est que cela... (*A la sentinelle.*) Sentinelle, rentrez dans votre quartier, rejoignez vos camarades.

MARIE, *à part.*

Cette clef ouvre la porte qui est au bas de cet escalier.

Elle désigne le fond. Tandis que Flavy est allé parler à la sentinelle, Marie a vivement détaché la clef du donjon de l'Aigle, et l'a jetée par la fenêtre de droite.

FLAVY, *revenant.*

Plus d'indiscret témoin, plus aucun bruit qui arrive à notre oreille, que celui de nos paroles d'amour.

MARIE.

Je me retire, monseigneur; à demain.

FLAVY.

Demain, guerre et alarmes! cette nuit, bonheur et plaisir!

Il la regarde avec passion.

MARIE.

Ah! monseigneur, détournez de moi ces regards: ils me troublent, ils me font peur... Je suis épouvantée...

FLAVY.

Épouvantée? pourquoi?

MARIE.

C'est qu'il me semble que la courtoisie veut qu'un gentilhomme tempère l'ardeur de ses regards devant une femme tremblante, et ne se présente pas à elle avec ces instrumens de combat qui intimideraient la plus résolue.

Elle désigne l'épée et le poignard de Flavy.

FLAVY.

Je suis sans armes; les voici.

Il les donne à Marie.

MARIE, *les prenant et sur le point de les déposer sur la table.*

Trop près de nous encore. Leur aspect rappelle des souvenirs de puissance et de force, et monseigneur, je pense, ne veut pas être ici un maître qui commande?

FLAVY, *galant.*

Un esclave qui obéit.

MARIE, *désignant sa chambre.*

Je vais les porter là. (*Flavy sourit à Marie, et lui fait signe qu'il consent. A part.*) Oh! il est temps qu'on vienne à mon aide!

Elle entre dans sa chambre.

FLAVY, *à la fenêtre de droite.*

Le jour bientôt va paraître, et un signal de bataille peut se faire entendre d'un moment à l'autre.

SCENE VI.

FLAVY, LA VICOMTESSE.

FLAVY, *à la porte de la chambre de Marie.*

Marie! ma belle Marie!...

LA VICOMTESSE, *paraissant à l'escalier du fond, pâle et les cheveux en désordre, à part.*

Mon oncle d'Arménis arriverait trop tard.

FLAVY, *poussant la porte de la chambre.*

Marie! viens!...

LA VICOMTESSE, *près de Flavy.*

Me voici.

FLAVY, *au comble de l'étonnement et de la colère.*

Vous!

LA VICOMTESSE.

Vous ne m'attendiez pas, monseigneur!

FLAVY.

Pourquoi n'êtes-vous point partie, madame?

LA VICOMTESSE.

J'avais à vous parler. J'ai trompé d'Orbendas.

FLAVY.

Mais, pour pénétrer jusqu'à moi...

LA VICOMTESSE.

Voyez s'il ne manque aucune clef à ce trousseau.

FLAVY.

Quoi! Marie...

LA VICOMTESSE.

Elle a fait son devoir, je viens faire le mien.

FLAVY.

Le vôtre?... Vous venez au-devant de ma colère, et puis vous vous plaignez d'en éprouver les effets...

LA VICOMTESSE.

Ce n'est pas de votre colère que je me plains, c'est de votre amour pour cette jeune fille...

FLAVY.

Encore!

LA VICOMTESSE.

Toujours! jusqu'à ce que je meure!...

FLAVY.

Sortez, madame.

LA VICOMTESSE.

Je ne sortirai pas que vous n'ayez remis cette jeune fille entre mes mains.

FLAVY.

Sortez, vous dis-je... Nous nous avilissons tous deux, et c'est vous qui le voulez...

LA VICOMTESSE, *avec énergie.*

Je vous dis, monseigneur, qu'il me faut remettre cette jeune fille.

FLAVY.

Jamais!

LA VICOMTESSE.

Jamais!... C'est que je viens pour te dire un mot qui épouvantera ton amour; ce mot me sera mortel... tu me tueras, Flavy... mais tu respecteras cette jeune fille.

FLAVY.

Vous tuer!... moi!... pour d'injurieuses paroles qui n'excitent que ma pitié!

LA VICOMTESSE.

Ne me force pas de dire ce mot; car il te sera mortel aussi peut-être...

FLAVY.

Ah! c'en est trop, madame!... prétendre m'intimider par la menace... Je reconnais dans la témérité de vos paroles les encouragemens secrets de votre oncle, le comte d'Arménis. C'est vous, je le sais, qui l'avez fait prévenir; mais je ne le crains pas, je l'attends, je le brave, qu'il vienne!

LA VICOMTESSE.

Tu ne veux pas renvoyer cette enfant à l'abbaye de Sainte-Thérèse?

FLAVY, *furieux.*

De par votre oncle! non, madame.

LA VICOMTESSE, *terrible.*

Et de par moi?

FLAVY, *de même.*

De par vous!...

LA VICOMTESSE.

Ah! c'est que je puis te parler ainsi!...

FLAVY, *de même.*

Vous pouvez?...

LA VICOMTESSE.

Veux-tu savoir pourquoi?

FLAVY, *impatient et colère.*

Oui, pourquoi?

LA VICOMTESSE.

Parce que je suis...

FLAVY.

Parce que vous êtes?...

LA VICOMTESSE.

Parce que je suis...

FLAVY, *avec fureur.*

Parce que vous êtes insensée!

LA VICOMTESSE, *lui prenant le bras et le faisant tourner vers elle.*

Parce que je suis sa mère!

FLAVY.

Sa mère!

LA VICOMTESSE.

Oui, tiens, lis cette lettre de mon frère; et puis tue-moi; mais respecte Marie, elle est ma fille!

Elle lui donne la lettre de son frère, qu'elle a montrée à Martha, au premier acte. Marie paraît à la porte de sa chambre.

FLAVY, *parcourant la lettre.*

Votre fille! Marie, votre fille! oui, oui, oui... (*Au comble de la rage.*) Et vous restez là, et vous ne fuyez pas, et vous ne tremblez pas!

LA VICOMTESSE, *fière et calme.*

Non.

FLAVY, *s'avançant sur elle.*

Et vous ne lisez pas votre arrêt dans mes yeux!

MARIE, *s'interposant*.*

N'en croyez rien, monseigneur; cette femme n'a aucun droit sur moi, sa jalousie l'égare. Elle ne m'est rien, elle n'est pas ma mère. (*La repoussant.*) Vous n'êtes pas ma mère!

LA VICOMTESSE, *courant à elle.*

Je ne suis pas ta mère!

MARIE, *avec effort.*

Non, non, je ne vous connais pas, je...

Elle succombe à l'effort de ce pieux mensonge, et laisse tomber sa tête sur la poitrine de sa mère.

LA VICOMTESSE, *l'embrassant.*

Regardez, regardez, monseigneur, si je ne suis pas sa mère!

FLAVY.

Malédiction sur vous!

MARIE.

Sur vous, sur vous seul, monseigneur; car vous avez fait le malheur de ma mère.

La Vicomtesse effrayée fait passer Marie à sa droite**.

FLAVY, *à la Vicomtesse.*

Et vous osiez être jalouse! et vous avez, pendant douze ans, joué une abominable comédie, pour me faire croire à votre amour!

LA VICOMTESSE.

Oh! si vous vouliez m'entendre! Un homme implacable comme vous, sourd comme vous aux prières d'une jeune fille éperdue, le chevalier d'Eurondel, il y a dix-huit ans...

FLAVY.

Qui? lui! ce misérable, cet Anglais, le père de votre fille! Oh! ma rage s'en augmente, et veut plus qu'une vengeance ordinaire. (*Il déchire la lettre que lui a remise la Vicomtesse.*) Aucune trace ne restera de cet outrage, aucune, entendez-vous?

LA VICOMTESSE.

Je suis résignée à mon sort, ma fille est sauvée!

* La Vicomtesse, Marie, Flavy.

** Marie, la Vicomtesse, Flavy.

FLAVY.

Votre fille! elle aussi m'a indignement joué... Elle savait le secret de sa naissance, et là, il n'y a qu'un instant, elle m'a laissé me dégrader, quand je n'éprouvais auprès d'elle qu'un sentiment nouveau pour moi; lorsque je regrettais qu'elle consentît à m'entendre; lorsque je désirais qu'elle me repoussât, dût-elle le faire avec mépris.

MARIE.

Vous désiriez du mépris? c'est de la haine que vous m'inspiriez.

LA VICOMTESSE, *voulant arrêter Marie.*

Ma fille!

FLAVY, *à Marie.*

Vous sortirez d'ici à l'instant même; je vous chasse. (*Amèrement.*) Embrassez votre *noble* mère pour la dernière fois.

LA VICOMTESSE.

Oh! chassez-moi aussi, je vous abandonne tous mes biens. Ma fille et moi, nous passerons à l'étranger; je changerai de nom, et jamais ce secret fatal...

FLAVY.

Vous chasser, vous? vous laisser la vie, vous rendre la liberté en retour de mon déshonneur, pour que vous alliez rejoindre votre Anglais!

LA VICOMTESSE, *suppliante.*

Ah! monseigneur, si vous consentiez...

FLAVY, *frémissant.*

Dites à votre fille de sortir sur-le-champ, madame, dites-le-lui! hâtez-vous, hâtez-vous, croyez-moi, si vous l'aimez!

MARIE, *énergique et exaltée.*

Oui, monseigneur, je vais sortir, je vais me séparer de ma mère.

LA VICOMTESSE, *vivement à Marie, après avoir regardé Flavy qui frémit.*

Oui, va-t'en, Marie, va-t'en, laisse-moi!

MARIE.

Adieu, monseigneur, noble chevalier, capitaine des armées du roi de France, je vais dire partout vos merveilleuses prouesses.

LA VICOMTESSE, *allant à elle.*

Ma fille! ma fille!

FLAVY, *à Marie.*

Sortez! sortez!

MARIE.

Ah! vous croyez peut-être que j'ignore votre histoire? Je la sais toute, monseigneur, et je puis la raconter sur mon chemin. Vaillant gouverneur de Compiègne, vous souvient-il de Jeanne d'Arc?

FLAVY, *frémissant.*

Quoi! cette calomnie qu'on ose à peine murmurer à voix basse...

MARIE.

C'est une vérité que j'oserai dire tout haut.

FLAVY.

Malheur, malheur à vous!

LA VICOMTESSE.

Tais-toi, oh! tais-toi!

Elle tombe sur un siége à gauche.

MARIE, *passant vivement du côté de Flavy*.

Je veux aller criant partout : Jeanne d'Arc, après une héroïque défense, poursuivie par les Anglais, s'en revenait chercher un abri dans Compiègne. Le gouverneur, Guillaume de Flavy, jaloux de la gloire d'une jeune fille, refusa de lui en ouvrir les portes, et cet ange sublime des batailles fut pris et immolé par les Anglais. Son assassin, c'est Guillaume de Flavy, Flavy le lâche et le tueur de femmes!

FLAVY, *à la porte d'entrée à gauche.*

Norval! Norval!

LA VICOMTESSE, *courant à Flavy.*

Monseigneur, pitié, pitié pour ma fille!

FLAVY, *amer et poignant.*

Elle ne vous quittera pas, madame! (*Norval paraît avec des hommes à la porte d'entrée, à gauche.*) Placez quelques hommes au milieu de cet escalier, à la cinquantième marche, (*il désigne le fond*) et ne permettez à personne de monter ou de descendre sans un laissez-passer de ma main.

Les Soldats et Norval descendent l'escalier tortueux du fond ; Flavy sort par la gauche.

SCENE VII.

MARIE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *désespérée.*

Ah! ma fille, ma fille, pourquoi donc as-tu irrité cet homme? pourquoi as-tu blessé l'orgueil de cet homme qui est tout orgueil?

MARIE, *attendrie et dévouée.*

Parce que j'avais peur qu'il me séparât de vous, ma mère.

LA VICOMTESSE.

Et en attirant sur toi sa haine et sa colère, tu n'as pas eu peur de mes angoisses, de mes tortures, de mon désespoir?

MARIE, *jouant le calme.*

Mais, ma mère, tout n'est pas désespéré, et d'Orbendas...

LA VICOMTESSE.

Il arrivera trop tard...

MARIE, *écoutant.*

Si c'était lui!

LA VICOMTESSE, *voyant paraître Melchy à la porte d'entrée à gauche.*

Melchy!

MARIE.

Oh! ma mère, j'ai peur!

SCENE VIII.

MELCHY, LA VICOMTESSE, MARIE.

MELCHY, *triste.*

Madame... je viens...

LA VICOMTESSE.

Vous venez...

MELCHY.

Chargé par monseigneur...

LA VICOMTESSE.

Savez-vous ce qu'il a décidé de notre sort?

MELCHY.

Monseigneur m'a ordonné de venir vous l'apprendre.

LA VICOMTESSE.

Oh! parlez, parlez.

MELCHY, *désignant Marie.*

Je n'ose...

LA VICOMTESSE.

Retire-toi, Marie.

MARIE, *jouant le calme.*

Moi! je ne crains pas... je reste, je puis tout entendre.

LA VICOMTESSE.

Eh bien?

MELCHY.

Monseigneur a fait dire à tous ses gentilshommes de se tenir prêts à partir pour marcher contre les Anglais. Le signal du départ sera donné par deux coups de beffroi. Ce sera aussi celui qui avertira deux hommes armés de monter ici.

LA VICOMTESSE.

Oh!

MELCHY.

Ainsi, madame, quand vous entendrez... recommandez votre ame à Dieu... Et puis, pardonnez-moi si...

Il sort par la gauche sur un signe de la Vicomtesse, qui l'empêche de continuer.

SCENE IX.

LA VICOMTESSE, MARIE.

LA VICOMTESSE, *désolée, éperdue.*

Oh! c'est horrible! Et ne pas mourir de tant de terreur, de tant de désespoir! ne pas mourir de la pensée qu'on va venir pour tuer votre fille, pour la tuer, là, sous vos yeux!

MARIE, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère!

LA VICOMTESSE, *après mille agitations, s'assied; Marie est à genoux devant elle.*

Dis-moi, ma fille, mon enfant, maintenant que toute espérance est perdue, ma fille, n'empoisonnons pas ces derniers momens par d'inutiles craintes. Oh! ma fille, si tu avais du courage, du courage pour braver la mort; si j'étais sûre que l'aspect de ces deux hommes ne t'arrachât pas un de ces cris qui déchirent le cœur d'une mère... oh! vois-tu, je serais tranquille; car bientôt ces tourmens auront cessé, bientôt Flavy sera impuissant à nous faire souffrir. Nous serons sous la main de Dieu.

MARIE.

Oh! si vous étiez loin d'ici, ma mère, si j'étais seule, j'aurais du courage.

* La Vicomtesse, Marie, Flavy.

LA VICOMTESSE, *dissimulant.*

Oh! ne tremble pas pour moi, Marie. Je serais calme, si je te voyais forte et résolue... je suis calme, tranquille, tu vois... Mourir! mourir! cela n'est qu'un moment; mais vivre, vivre dans les alarmes, dans les angoisses, dans les terreurs, oh! cela est éternel. (*Désignant la gauche.*) Bientôt, Marie, quand nous aurons prié Dieu, Dieu qui permet qu'on désespère de la miséricorde des hommes, mais non pas de la sienne; Dieu qui punit les ames qui montent à regret vers lui... quand nous aurons prié, ma fille, au signal convenu, un bruit lointain se fera entendre... ce bruit s'approchera peu à peu... une porte s'ouvrira, nous entendrons des pas sourds dans cette galerie; puis, un moment après, deux hommes... (*Poussant un cri.*) Ah!

MARIE.

Ma mère!

LA VICOMTESSE.

J'avais cru les entendre!

Elles se lèvent.

MARIE, *désolée.*

Mon Dieu, d'Orbendas! il ne vient pas! *

LA VICOMTESSE, *désolée.*

Ah! c'est trop attendre, c'est trop souffrir, c'est trop mourir... Ces deux hommes seront seuls. Flavy ne sera pas là pour leur inspirer sa haine, je me jetterai à leurs pieds. Ils ont une mère, je leur parlerai de leur mère... Viens, Marie, que je reçoive tes embrassemens. (*Elle la dévore de caresses en pleurant.*) Viens, que je te contemple avec ivresse; viens, ma pauvre fille, si jeune et si belle, et dont mon cœur aura si peu joui... Dis-moi, ma fille, tu m'aimes, tu ne me maudis pas, tu me pardonnes ta destinée?

MARIE.

Pardonnez-moi la vôtre, ma mère.

Deux coups de beffroi à trois secondes l'un de l'autre.

LA VICOMTESSE, *debout comme une statue.*

Oh!

MARIE.

Perdues!

La Vicomtesse et Marie reculent lentement vers la chambre de droite, en regardant avec effroi la porte d'entrée à gauche, qui s'ouvre peu à peu.

SCENE X.

D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE, MARIE, *puis* MELCHY *et* UN HOMME.

D'ORBENDAS, *qu'on ne voit pas encore, dit dans l'escalier du fond.*

Voilà mon laissez-passer... (*Il paraît au fond. A part.*) Le comte d'Arménis et ses gens ne peuvent être ici que dans une heure. J'arrive à temps.

Il dépose son manteau sur un siége près de la fenêtre de droite; ce manteau enveloppe un objet qu'on ne voit pas. La Vicomtesse et Marie poussent un cri de joie étouffé en entendant et voyant d'Orbendas, qui leur fait signe d'entrer dans la chambre de droite, et de le laisser seul avec les deux assassins qui paraissent à la porte d'entrée à gauche.

MARIE, *à la Vicomtesse, avec foi.*

Oh! je comptais sur lui!

LA VICOMTESSE, *bas à Marie, avec espérance.*

Viens, viens, ma fille.

Elles disparaissent. En même temps se montrent Melchy et l'Homme se partageant une bourse.

SCENE XI.

UN HOMME, MELCHY, D'ORBENDAS.

MELCHY.

Ah! te voilà? Monseigneur se plaint de ton retard.

D'ORBENDAS, *se possédant.*

Je vous attendais.

MELCHY.

Nous voici.

D'ORBENDAS.

C'est bien.

MELCHY.

Monseigneur ne nous a donné que dix minutes pour lui annoncer (*désignant la fenêtre de gauche*) que notre salaire est gagné. Tu perds cinquante ducats. Voici ton remplaçant.

Il désigne l'Homme.

D'ORBENDAS.

Soit. Je me contenterai de l'honneur de diriger l'opération.

MELCHY.

Hâtons-nous. La réflexion ne vaut rien dans ces sortes d'affaires.

D'ORBENDAS, *à part.*

Les attaquer ensemble, imprudence! Ne donnons rien au hasard.

MELCHY.

A l'œuvre donc!

D'ORBENDAS, *avec un trouble qu'il maîtrise à peine.*

Est-ce que la jeune fille est condamnée aussi?

MELCHY.

Condamnée.

D'ORBENDAS, *se maîtrisant.*

Quel est le plus brave de vous deux?

MELCHY, L'HOMME, *ensemble.*

Moi.

D'ORBENDAS.

Vous êtes sur la même ligne.

MELCHY.

Dépêchons.

* Note pour les directeurs de province. On peut passer jusqu'à *Pardonnez-moi la vôtre, ma mère*, inclusivement.

D'ORBENDAS.

Qui veut se charger de Marie?

L'HOMME, *s'avançant.*

Moi!

MELCHY, *à part.*

J'aime mieux que ce soit lui.

D'ORBENDAS*, *poussant un bouton à gauche, une porte secrète s'ouvre, à part.*

Aux oubliettes. (*Haut, à l'Homme*): Eh bien! la jeune fille est ici (*désignant le cabinet de gauche*); la mère est là (*à droite; à l'Homme*): entre, et tu auras le salaire que tu mérites. (*L'Homme entre à gauche; à part.*) Devant Dieu soit son ame, s'il en a une.

La porte se ferme d'elle-même.

MELCHY, *après hésitation, le poignard à la main.*

Allons.

Il marche vers la droite.

D'ORBENDAS, *l'arrêtant.*

Melchy?

MELCHY.

Eh?

D'ORBENDAS.

Où vas-tu?

MELCHY, *montrant son poignard.*

Dire à la vicomtesse de faire sa prière, et puis...

D'ORBENDAS, *à voix basse très-accentuée.*

Et moi, je te dis de faire la tienne, et puis...

Il lui arrache son poignard, et l'en menace.

MELCHY, *effrayé.*

Qu'est-ce que cela signifie?

D'ORBENDAS, *de même.*

Que je prétends sauver la vicomtesse et Marie! Cela veut dire que toucher à une de ces deux femmes, c'est vouloir mourir.

MELCHY.

Grand Dieu!

D'ORBENDAS.

Ne tremble pas ainsi, et réponds-moi.

MELCHY.

Parle.

D'ORBENDAS.

As-tu une conscience, Melchy?

MELCHY, *embarrassé.*

Mais je...

D'ORBENDAS, *vivement.*

C'est bien, tu doutes; tu es sincère... Ce n'est donc point par la conscience qu'il faut te prendre, mais par la peur.

MELCHY, *d'une voix étouffée par la crainte*

Au secours!

D'ORBENDAS, *le poignard levé.*

Un second cri, et tu es mort!

MELCHY.

Je me tais.

D'ORBENDAS.

Combien de temps t'avait donné monseigneur pour ta noble expédition?

* D'Orbendas, l'Homme, Melchy.

MELCHY.

Dix minutes.

D'ORBENDAS.

Elles sont écoulées.

MELCHY.

Alors, je m'en vais...

D'ORBENDAS, *désignant la gauche.*

Oui, tu vas, de cette fenêtre, crier à monseigneur qu'il est vengé, afin qu'il ne monte pas.

MELCHY.

Mais si monseigneur vient à savoir...

D'ORBENDAS.

Il ne te fera pas un pire parti que celui que je vais te faire, si tu résistes.

FLAVY, *du dehors à gauche, dans la cour.*

Melchy? Melchy?

D'ORBENDAS*, *poussant Melchy à la fenêtre, sans se montrer.*

Réponds ce que j'ai dit.

Il tient son poignard levé sur lui.

MELCHY, *criant à la fenêtre, de haut en bas.*

Monseigneur, vos ordres sont exécutés.

D'ORBENDAS, *toujours le poignard à la main et sans se montrer à la fenêtre.*

C'est bien; pousse les volets.

MELCHY, *fermant les volets.*

Voilà.

D'ORBENDAS, *le prenant par la main.*

Et maintenant, viens.

MELCHY.

Que veux-tu faire de moi?

D'ORBENDAS.

Un reclus.

Il ouvre la petite porte de gauche en poussant le bouton.

MELCHY, *reculant.*

Mais c'est l'enfer!

D'ORBENDAS.

Eh bien! un réprouvé, tu seras chez toi.

MELCHY.

Tu veux donc me tuer?

D'ORBENDAS.

Non; mais te mettre hors d'état de nuire à mes projets. Trois pas en avant, et c'est fait de toi... Tourne à gauche, et tu n'as rien à craindre.

MELCHY.

Mais...

D'ORBENDAS.

Pas de discussion... Mort ou enfermé!

MELCHY.

Mais quand sortirai-je?

D'ORBENDAS, *le poussant.*

Quand Dieu voudra.

MELCHY.

Et s'il ne veut jamais?

D'ORBENDAS.

Il est le maître.

Au moment où il va pousser Melchy, la Vicomtesse l'appelle.

* Melchy, d'Orbendas.

SCENE XII.

LES MÊMES, LA VICOMTESSE, *puis* FLAVY.*

LA VICOMTESSE.

Au secours, d'Orbendas! l'émotion va tuer ma fille!

Elle désigne la chambre.

D'ORBENDAS, *quittant Melchy.*

Marie!

MELCHY, *à la fenêtre de gauche.*

D'Orbendas est un traître!

Il cherche à gagner la porte au-dessus.

D'ORBENDAS, *le frappant de son poignard et le jetant à terre. Melchy est mort.*

Misérable!

LA VICOMTESSE.

Oh!

D'ORBENDAS, *troublé.*

Malédiction!... Monseigneur averti... Marie défaillante!... Plus assez de temps pour vous sauver toutes deux!

LA VICOMTESSE, *allant à la porte de gauche.*

Sauvez, sauvez ma fille!

D'ORBENDAS.

Oh! j'ai pensé à tout! (*Il ouvre son manteau et découvre une échelle de corde. Il la jette en dehors de la fenêtre de droite, au-dessus de la balustrade où elle est retenue par des crochets.*) Veillez à cette porte (*de gauche*)! Madame, le salut de Marie dépend de quelques instans!

LA VICOMTESSE, *exaltée, tirant son poignard.*

Oui, oui, allez; j'aurai le courage d'une mère!

D'ORBENDAS, *entrant dans la chambre de droite.*

Marie! ma pauvre Marie!

Il disparaît.

LA VICOMTESSE, *prêtant l'oreille.*

O ciel! j'entends!... (*Criant.*) D'Orbendas, hâtez-vous!

D'ORBENDAS, *portant Marie dans ses bras.*

Marie revient à elle!... Soyez sans crainte; j'ai force et courage, et le ciel est pour nous!

Il enjambe la balustrade et descend graduellement.

LA VICOMTESSE, *criant à d'Orbendas.*

Monseigneur est là!

FLAVY, *dans la coulisse.*

Melchy!

LA VICOMTESSE, *poussant la porte de gauche.*

Trop tard! trop tard!... arrêtez! arrêtez!

FLAVY**, *paraissant à la porte de gauche,*

Vivante!... trahison!... Où est-il donc, ce lâche d'Orbendas?

LA VICOMTESSE, *reculant vers la fenêtre de droite.*

Grâce! grâce!

* Melchy, D'Orbendas, la Vicomtesse.

** Melchy, Flavy, la Vicomtesse.

FLAVY, *désignant la fenêtre de droite.*

Là!... c'est là!

LA VICOMTESSE, *à la fenêtre.*

Suspendus encore sur l'abîme!... Pitié!

FLAVY.

Qu'ils périssent tous deux!

LA VICOMTESSE, *le repoussant.*

Pitié, pitié pour ma fille!

FLAVY, *luttant.*

Livrez-moi donc passage!

LA VICOMTESSE.

Ma fille va périr! (*Elle tire son poignard.*) Le désespoir m'égare, et ce poignard... (*Jetant un coup d'œil à la fenêtre.*) Sauvée!

FLAVY.

Enfer!

LA VICOMTESSE.

Maintenant, tiens, punis-moi de t'avoir épargné un crime... Prends cette arme fatale (*Flavy prend le poignard*) que j'arrachai au chevalier d'Eurondel.

FLAVY, *sur le point de frapper la Vicomtesse.*

Quoi! ce poignard!...

LA VICOMTESSE.

Il porte la devise et le nom de l'infâme!

Il regarde le poignard.

FLAVY, *plus troublé.*

Oui, oui!... O ciel! et quand lui avez-vous arraché ce poignard?

LA VICOMTESSE.

Il y a dix-huit ans.

FLAVY, *vivement.*

Où donc, où donc?

LA VICOMTESSE.

Dans le monastère de Puzzarol.

FLAVY.

Une nuit, au milieu des ténèbres?

LA VICOMTESSE.

Oui, oui, et une voix trompeuse m'avait dit en rêve qu'un jour j'en frapperais le lâche qui m'a déshonorée.

FLAVY, *lui présentant le poignard.*

Vous pouvez l'en frapper, madame.

LA VICOMTESSE

Quoi!

FLAVY.

Oui, la veille de cette horrible nuit, j'avais, dans une rencontre, pris au chevalier son épée et ce poignard.

LA VICOMTESSE, *égarée d'espérance et de joie.*

Flavy!... est-il possible!... Flavy! mais alors ma fille....

FLAVY.

Ah! courons! Marie! Respectez les jours de Marie.

LA VICOMTESSE.

Elle fuit avec d'Orbendas! elle est sauvée!

FLAVY.

Elle est perdue. Toutes les issues gardées, ordre de tuer tout ce qui se présentera.

LA VICOMTESSE, *courant à la fenêtre de droite.*

Désolation!... Marie! d'Orbendas!

FLAVY, *çà et là.*

Marie... arrêtez.

LA VICOMTESSE.

Marie!

SCENE XIII.

FLAVY, D'ORBENDAS, LA VICOMTESSE, MARIE, *puis* DES SOLDATS *à toutes les portes.*

D'Orbendas et Marie viennent du fond.

D'ORBENDAS.

Rassurez-vous, madame, les gens du comte d'Arménis et un détachement de l'armée française viennent d'entrer dans ce manoir, et se rendent ici.

MARIE.

Je n'ai pas voulu partir sans vous, ma mère.

Ici les Soldats paraissent et restent au fond; quelques-uns portent des torches allumées.

LA VICOMTESSE, *prenant Marie*.*

Viens, Marie, viens te jeter aux genoux de ton...

Marie résiste, la Vicomtesse va à Flavy.

FLAVY, *l'arrêtant, bas.*

Taisez-vous! qu'elle ignore à jamais!... je ne mérite pas de l'appeler ma fille! (*Allant à Marie, avec une profonde émotion.*) Marie, noble et bonne Marie, pardonnez-moi: vous allez partir avec la vicomtesse pour le château du comte d'Arménis.

MARIE, *touchée.*

Oh! monseigneur!

FLAVY.

Quant à moi, d'Orbendas, l'ennemi m'attend, je vais marcher à lui... (*On entend le canon.*) L'Anglais approche!... que la gloire purifie ces journées de désolation et de violence...

D'ORBENDAS, *heureux.*

Oui, monseigneur, et bientôt de retour...

FLAVY, *bas à d'Orbendas.*

Ce n'est pas la gloire que je vais chercher, c'est la mort!

Il jette un regard de regret à la Vicomtesse et à Marie, qui sont heureuses, et il fait un mouvement pour sortir. — La toile tombe.

* D'Orbendas, Flavy, Marie, la Vicomtesse.

FIN.

12 Février 1839.

Je remercie de leur puissant concours au succès du drame *Le Manoir de Montlouvier:*

Mlle GEORGES, cette imposante et numismatique beauté de la tragédie antique, cette personnification si vivante et si animée du drame contemporain, Clytemnestre-Borgia, qui brillerait encore au Théâtre-Français, si le Théâtre-Français savait remettre à son front la radieuse étoile qu'il en a laissé tomber.

Mlle THÉODORINE, cette jeune et belle comédienne, si vraie, si gracieuse à la fois et si spirituelle; si touchante et si énergique; ce talent si complet déjà et cependant si prometteur encore.

Mlle GEORGES CADETTE, l'abbesse de Sainte-Thérèse, si habile, si digne, si noble, si distinguée, qui a su faire un rôle d'une scène.

M. MÉLINGUE, le mauvais ange des Marana, le bon ange des Flavy, toujours si brillant, si vigoureux, si dramatique, mais à qui l'occasion avait manqué jusqu'à ce jour, par la nature de son emploi, de révéler avec éclat un talent de haute comédie que les esprits pénétrans avaient soupçonné en lui, et dont il vient d'être atteint et convaincu, au premier chef, et à l'unanimité, sans circonstances atténuantes, devant un jury de deux mille personnes. M. Mélingue ressemble au type *bifrons* de la Fable, qui riait d'un côté et qui pleurait de l'autre. C'est le double masque du théâtre grec.

M. GRAILLY, comédien plein de chaleur et de spontanéité, chargé du rôle le plus difficile de la pièce, celui qui demandait tout ensemble de l'emportement et de la mesure, et qui a tourné la difficulté en vrai coureur des jeux olympiques, avec une intelligence exquise et un rare bonheur.

M. TOURNAN, si fin, si délié, si comique.

Et aussi, chargés des petits rôles, dont ils se sont acquittés à la satisfaction de tous, M. ALBERT, Mmes DUPONT et CORDIER, MM. Émile DUPUIS, HÉRET, HIPPOLYTE, etc.

ROSIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais

ACTE III, SCÈNE IV.

MARGUERITE D'YORCK,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES, AVEC UN PROLOGUE,

par MM. N. Fournier et Dessarsin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 23 MAI 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
PERKINS WARBECK.	M. Francisque aîné.	UN BOURGEOIS yorckiste. .	M. Lainé.
LINCOLN, seigneur du parti de Marguerite.	M. Deshayes.	UN CONSTABLE.	M. Bassan.
CLIFFORD, seigneur du parti de Marguerite.	M. Brésil.	LE GARDIEN.	M. Fonbonne.
SAMUEL WARBECK, père de Perkins.	M. Édouard.	LA SENTINELLE.	M. Coste.
PATTIESSON, bourgeois lancastrien.	M. Pradier.	MARGUERITE D'YORCK, sœur du feu roi Édouard IV.	Mme Gauthier.
WILKINS, bourgeois lancastrien.	M. Briand.	MARIE SWART, jeune orpheline de grande naissance. . . .	Mlle Clarisse.
		CATHERINE DE FARE, mère de Perkins.	Mlle Stéphanie.
		CHARLES, page de Marguerite.	Mlle Emma.

La scène se passe à Dublin au prologue, et à Cassel pendant les trois derniers actes.

PROLOGUE.

A la droite du spectateur, une maison exhaussée sur un perron. A gauche, une autre dont la porte est ouverte. En deçà, un banc de pierre. Au fond, le mur d'enceinte et une poterne fermée. A côté, à gauche, une petite maison, celle du gardien de la poterne ; une sentinelle sur la muraille. Au-delà, l'horizon à perte de vue. A la hauteur du troisième plan, une rue transversale. La nuit. Clair de lune.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, *pâle, l'œil hagard, les cheveux en désordre, affaissée sur le banc de pierre;* WILKINS, PATTIESSON, LE PEUPLE *éparpillé par groupes.*

CATHERINE.

Seigneur... seigneur...

PATTIESSON, *au milieu d'un groupe qui se trouve sur l'avant-scène à droite.*

Voilà trois heures qu'ils s'occupent de faire agoniser le pauvre Samuel Warbeck!... voilà trois heures que cette malheureuse est en prières... Cela fend l'ame...

WILKINS.

Depuis deux jours elle refuse toute nourriture;

aussi il y a des momens où elle divague... et maître Mackensie a prédit qu'elle mourrait folle. On assure qu'il a supporté la question ordinaire et extraordinaire avec un admirable courage, et qu'il n'a rien avoué... ni la trahison, ni la sorcellerie.

UN BOURGEOIS.

Beau miracle!... Quand le diable vient sur terre, c'est toujours dans le corps d'un juif ou dans celui d'un chat qu'il se loge... D'où vient que juif et chat ont la vie aussi dure l'un que l'autre?...

PATTIESSON.

Entre nous soit dit, messire, ce juif-là était plus honnête homme que bien des chrétiens de ma connaissance.

CATHERINE.

Seigneur!... Seigneur!... c'est une main de fer bien pesante que la vôtre... quand elle tombe ainsi sans miséricorde sur le cœur d'une pauvre femme!

PATTIESSON.

Oh! oui... pauvre femme, en effet... Et dire que si on avait pu décider ce malheux Samuel à se tenir caché seulement pendant trois jours, il aurait été sauvé!

LE BOURGEOIS.

Comment cela, s'il vous plaît?

PATTIESSON.

Le bruit court que le boulanger Simnel, prétendu comte de Warwick, a été complètement défait à Stoke, dans le Nottingham, et que l'armée du rebelle a été dispersée et mise en fuite, malgré l'habileté de mylord Lincoln, l'un des meilleurs généraux de l'Angleterre et la présence de Mme Marguerite d'Yorck, cette ennemie implacable de la maison de Lancastre.

LE BOURGEOIS YORKISTE.

Ce bruit est absurde.

PATTIESSON.

S'il venait de vous, cela pourrait être, messire. (*A Wilkins.*) Le bruit s'accrédite encore que le roi Henry VII, maître de tout le pays, avance sur Dublin à marches forcées : ainsi, qu'avant trois jours, celui qu'on va pendre aujourd'hui comme traître aurait été récompensé comme fidèle sujet...

LE BOURGEOIS.

Ce bruit est aussi vrai que celui qui voudrait nous faire croire que monseigneur le comte de Warwick n'est autre que Lambert Simnel, le garçon boulanger.

TOUS.

Mais, oui, oui...

PATTIESSON.

Hum!... qui vivra verra...

Les troupes commencent à sortir de la maison et à défiler sur le perron. Agitation dans le peuple.

LE BOURGEOIS.

En attendant, la séance est levée, et voici le bourreau qui vient lire la sentence au peuple.

Il se perd dans la foule.

PATTIESSON, *bas à Wilkins.*

Patience!... tout espoir n'est peut-être pas encore perdu.

WILKINS, *bas.*

Que voulez-vous dire?

PATTIESSON, *bas*

Vous le saurez bientôt.

Ils se perdent dans la foule.

SCENE II.

LES MÊMES, SAMUEL, *sur le perron; à sa droite,* LE CONSTABLE, *en grand costume, un papier à la main. Autour,* DES SOLDATS *et* DES VALETS *portant des torches.*

LE CONSTABLE.

Bonnes gens de Dublin, écoutez tous... (*Il se découvre; le peuple l'imite. Lisant.*) « Le parlement d'Angleterre, convoqué en cette ville de » Dublin par l'ordre et sous la présidence de très- » haut et très-puissant seigneur, Édouard, comte » de Lincoln... a ce jourd'hui vingt-quatrième » d'Auguste 1490, heure de minuit, rendu arrêt » de mort et d'infamie contre Samuel Warbeck » (*le montrant*) ici présent, juif de religion, » bourgeois de naissance, convaincu du crime de » haute trahison, comme ayant tenté de déta- » cher plusieurs bonnes ames du service de Dieu » et de la noble maison d'Yorck, à l'aide de char- » mes magiques et de sorcellerie... le condamne » en conséquence à être conduit devant la cathé- » drale de cette ville de Dublin, pour y faire » amende honorable... Arrivé au pied de l'écha- » faud, à être souffleté de la main du bourreau; » enfin, à être pendu... Puis, son cadavre con- » sumé sur un bûcher ardent, pour la cendre en » être jetée au vent. » Dieu sauve la vieille Angleterre!

SAMUEL.

Dieu sauve la vieille Angleterre!

CATHERINE, *avec angoisses.*

Miséricorde, mon Dieu! miséricorde!...

Le cortége funèbre s'est mis en marche; il arrive au milieu du théâtre. Samuel s'arrête.

SAMUEL, *à Catherine.*

Catherine, ma compagne bien-aimée, adieu!

CATHERINE.

Samuel! Samuel!... (*Elle se précipite dans ses bras.*) Oh! mais, tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?... c'est un horrible songe!

SAMUEL, *après l'avoir embrassée.*

Que la volonté de Dieu soit faite!... Quand on atteint le terme de la vie sans laisser derrière soi un seul sujet de repentir, l'espérance anéantit la terreur... Hélas! je n'ai qu'un regret, c'est de te quitter et de mourir sans avoir embrassé une dernière fois notre pauvre enfant...

CATHERINE.

Notre enfant. . c'est donc bien vrai qu'ils vont

tuer son père... c'est donc bien vrai que tu vas mourir?... (*Au peuple.*) Ah! gloire à toi, peuple de Dublin... tu as bien fait d'échanger la domination du roi Henry Tudor contre la tyrannie de maîtres si clémens; gloire à toi, gloire à eux!... Ces nobles fils de la maison d'Yorck, ils sont bien les rejetons de leurs ancêtres... Edouard, comte de Lincoln, le tueur de vieillards, est bien le digne héritier de Richard, duc de Glocester, le meurtrier d'enfans...

SAMUEL.

Catherine! Catherine!...

TOUS.

Ah! ah!

Paraît sur le perron Lincoln suivi de seigneurs.

SCENE III.

LES MÊMES, LINCOLN, SA SUITE.

LINCOLN.

Séparez-les, et hâtez-vous d'exécuter l'arrêt du parlement.

On veut les séparer.

CATHERINE, *s'attachant à Samuel.*

Laissez-moi... laissez-moi... je veux mourir avec lui.

QUELQUES VOIX.

Grâce!

VOIX PLUS NOMBREUSES.

Non... A mort le juif... à mort!

CATHERINE.

Oh! les misérables!

LINCOLN, *aux gardes.*

Marchons, messieurs.

CATHERINE.

Arrêtez... Monseigneur, il faut que je vous parle*. (*Ils se placent tous deux sur l'avant-scène.*) Monseigneur, est-ce que vous êtes bien décidé à le faire tuer?

LINCOLN.

Est-ce que je suis, moi, le parlement d'Angleterre?

CATHERINE.

Le parlement d'Angleterre!... Vous savez bien, mylord, que ce ramas d'aventuriers sans nom, et de gentilshommes sans ame qui vous sont plus vendus que le dernier de vos valets... tout cela n'est pas le parlement d'Angleterre.

LINCOLN.

Eh bien, quels que soient ses juges, son arrêt est irrévocable.

CATHERINE, *vivement.*

Monseigneur, la mort de ce vieillard serait un crime inutile dont vous ne vous souillerez pas.

LINCOLN.

Sur mon ame, ce juif mourra: c'est lui seul qui l'a voulu, c'est sa seule opiniâtreté.

CATHERINE.

Il ne pouvait faire autrement, monseigneur... sa vertu lui défendait de sacrifier l'héritage de son fils pour sauver ses jours... Mais ce qu'il a refusé de faire, je puis y consentir, moi!

LINCOLN.

Que m'importe à présent!...

CATHERINE.

Sa créance sur vous est la plus saine partie de sa fortune: nous vous en donnerons quittance parfaite et entière. Prenez tout, monseigneur, toutes nos richesses... pour la vie d'un époux et d'un père, et nous verserons sur vous des larmes de reconnaissance.

QUELQUES VOIX.

Grâce!

VOIX PLUS NOMBREUSES.

A mort le juif, à mort!

CATHERINE, *tremblante.*

Grâce!

LINCOLN, *aux soldats.*

L'heure est passée: emmenez le patient au supplice.

CATHERINE, *accablée.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Le cortége sort lentement.

LINCOLN, *à Catherine pendant la sortie.*

Écoute ceci, femme: ni toi, ni personne, ni Dieu, ni Satan, n'obtiendra la grâce de ce juif, il faut qu'il meure, il le faut, je l'ai juré... Je me suis humilié devant lui, et il m'a repoussé... Je le hais, et je n'aurai jamais d'ennemi que je ne renverse, jusqu'à ce que j'en rencontre un qui me fasse tomber à mon tour.

Il sort. Tout le monde sort, excepté Catherine.

SCENE IV.

CATHERINE, *seule, avec fureur.*

Ah! cela serait déjà venu, mylord, si le jeune homme était resté près du vieillard... le fils aurait vengé le père... Insensée! il me les aurait tués tous les deux. S'il avait cédé à mes prières, s'il était resté près de moi, à cette heure, je me verrais arracher mon fils avec mon époux... (*Avec rage.*) Et je suis là, moi, la femme du martyre, et je ne puis rien, je suis sans force et sans armes: rien ni pour le défendre, ni pour le venger, rien! Oh! c'est affreux, affreux!...

Entre Pattiessou, suivi de quelques bourgeois.

SCENE V.

CATHERINE, PATTIESSON, QUELQUES BOURGEOIS, *puis* WILKINS.

PATTIESSON, *au fond du théâtre, aux autres bourgeois.*

Cherchons bien, elle ne peut être loin d'ici... (*Appelant avec précaution.*) Mistress Catherine Warbeck!... mistress Warbeck!

* Samuel, le Constable, Catherine, Lincoln.

CATHERINE.

Qui m'appelle?

PATTIESSON, *l'apercevant.*

Ah! Dieu soit loué! nous vous trouvons enfin.

Ils s'approchent tous avec mystère et précaution.

CATHERINE, *frémissant.*

Oh! je comprends, mes a... mes bons amis; il n'y a pas de consolation pour moi... la pauvre veuve n'a plus d'espoir qu'en Dieu.

PATTIESSON.

C'est mieux que ça qui nous amène, mistress; c'est peut-être le salut de votre mari.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

PATTIESSON.

Que nous ne pouvons souffrir qu'on assassine ainsi sous nos yeux notre vénérable concitoyen; que tous ceux qui sont ici ont juré comme moi de sauver Samuel Warbeck ou de le venger.

CATHERINE.

Ah! vous êtes de braves Irlandais... courons, s'il en est temps encore!

PATTIESSON.

Ils n'en sont qu'à ce qu'ils appellent l'amende honorable. Dès que le cortége se sera remis en marche, nous l'attaquerons à l'improviste, et...

WILKINS, *entrant précipitamment, avec mystère.*

Ils reviennent vers le lieu de l'exécution.

CATHERINE, *vivement.*

Courons, messieurs, et que Dieu nous conduise!

Ils sortent tous.

SCENE VI.

PERKINS, LA SENTINELLE, *sur le rempart; puis* LE GARDIEN *de la poterne.*

PERKINS, *dans la campagne.*

Holà!... hé!... gens du rempart, faites ouvrir la poterne.

LA SENTINELLE.

On n'entre pas à cette heure.

PERKINS.

J'ai une lettre de passe.

LA SENTINELLE, *se tournant vers la scène.*

Oh! maître Jean, venez ouvrir la poterne.

LE GARDIEN.

On y va! on y va!

Il vient ouvrir la poterne. Perkins entre, il la referme.

PERKINS, *lui montrant un papier.*

Voyez, maître Jean... scellé du grand sceau d'Yorck et de Bourgogne, signé de madame la duchesse Marguerite elle-même.

LE GARDIEN, *après avoir lu.*

Parfaitement en règle, messire... Eh! mais quelles nouvelles de l'armée? car vous paraissez revenir de là.

PERKINS.

Mauvaises, maître Jean... il n'y a plus d'armée.

LE GARDIEN.

Vraiment!

PERKINS.

M. de Warwick est tombé au pouvoir du roi Henry; mais en attendant, il ne faut pas moins continuer d'exécuter les ordres de ceux qui sont encore nos maîtres.

LE GARDIEN.

C'est trop juste.

PERKINS.

Or, voici en quoi cela vous regarde. Je précède de quelques instans une noble fugitive accompagnée d'un seul page; échappée au massacre des siens, elle vient se mettre en sûreté derrière nos remparts. Vous allez vous tenir prêt à lui ouvrir la poterne.

LE GARDIEN.

Ne peut-on savoir le nom de cette noble dame?

PERKINS.

C'est sa grâce madame la duchesse Marguerite d'Yorck en personne.

LE GARDIEN.

J'obéirai, messire.

PERKINS.

Mais ici, maître, quoi de nouveau?

LE GARDIEN.

Rien que de triste, messire, de bien triste.

PERKINS.

Qu'est-il donc arrivé?

LE GARDIEN.

Vous le saurez assez tôt, messire Perkins Warbeck.

Il rentre chez lui.

SCENE VII.

PERKINS, *seul.*

Cet homme m'a dit cela d'une façon étrange. Quel sinistre événement?... sans doute ils savent déjà la défaite de Stoke, et elle remplit de consternation cette ville de Dublin, toute dévouée à la Rose-Blanche. Oui, Lancastre a terrassé Yorck. C'est un désastre irréparable: en d'autres temps, je m'en serais réjoui, car mon père appartenait à la cause de Henry de Lancastre; et moi, étranger à tous ces intérêts de cour, je suivais le parti de mon père; mais l'amour d'une jeune fille me rattache à la cause des vaincus; j'en ai fait le serment au lit de mort de mylord Swart, quand ce noble gentilhomme irrité était près de me maudire, moi, homme obscur et sans nom, qui lui avais ravi le cœur de sa fille. Ah! vous me pardonnerez, mon père, et quand je vous aurai pressé dans mes bras, vous permettrez que je vous quitte une fois encore pour voler auprès de celle qui est mon épouse devant Dieu, qui le sera bientôt devant les hommes. D'ailleurs, la rencontre que j'ai faite sur la route doit me porter bonheur. (*On entend le bruit d'un combat dans la coulisse; cris; cliquetis d'armes; quelques coups de feu.*) Qu'est-ce que cela?

CRIS, *dans la coulisse.*

A mort les Lancastriens!

PERKINS.

Le bruit d'une bataille. (*Il va voir.*) Ici comme partout, Yorck et Lancastre en sont aux mains.

CRIS.

Tue, tue, pas de quartier.

PERKINS

Cette fois, la fortune ne favorise pas la Rose Rouge... mais mon père n'a pu manquer à son poste, peut-être a-t-il besoin de mon aide.

Fausse sortie, quelques fuyards entrent.

SCENE VIII.

PERKINS, CATHERINE, PATTIESSON, WILKINS, BOURGEOIS, *mis en fuite.*

CATHERINE, *se précipitant en scène.*

Une épée... une épée...

PERKINS.

Ma mère!

CATHERINE, *sans le voir.*

Arrêtez, ne fuyez pas; tout n'est pas perdu sans ressource... une épée... une épée.

PERKINS.

Ma mère... qu'y a-t-il donc? ma mère !

CATHERINE, *le regardant d'un air égaré.*

C'est lui, c'est Lincoln... Lincoln le meurtrier.

PERKINS.

Ma mère, revenez à vous.

CATHERINE.

Lincoln, qui a fait condamner mon pauvre Samuel comme traître et sorcier, pour ne pas lui payer sa dette.

PERKINS.

Que dit-elle?

CATHERINE.

Qui maintenant va faire souffleter Samuel, le plus noble, le plus vertueux d'entre vous, par la main du bourreau.

PERKINS.

Horreur!

CATHERINE.

Qui va le faire pendre ensuite, et consumer son cadavre sur un bûcher, pour en jeter la cendre au vent.

PERKINS, *la prenant dans ses bras.*

Ah! mais c'est le délire, n'est-ce pas... c'est le délire ?

LE BOURREAU, *dans la coulisse.*

Samuel Warbeck, traître et sorcier; juif immonde, je te souffllette comme jadis tes aïeux ont souffletté notre divin Seigneur.

Catherine pousse un cri, et tombe évanouie dans les bras de Perkins.

PERKINS, *d'une voix tonnante.*

Emportez cette femme! (*Pattiesson et quelques hommes emportent Catherine dans la maison à gauche. Perkins mettant l'épée à la main.*) Une épée... une épée... pour tuer Lincoln... La voilà... suivez-moi tous.

Fausse sortie.

LE BOURREAU, *dans la coulisse.*

Peuple de Dublin, remerciez Dieu, justice es faite.

PERKINS, *s'arrêtant.*

Justice est faite... Ah! tout est fini... vengeance maintenant... vengeance... à nous deux, comte de Lincoln... Je ne te connais pas encore; mais la rage guidera mon bras.

PATTIESSON, *entrant*

Oh! Perkins... votre mère...

PERKINS.

Eh bien! ma mère...

PATTIESSON.

Rien ne peut la rappeler à la vie.

PERKINS.

Morte aussi, morte! ah! vengeance... vengeance !

SCENE IX.

PERKINS, MARGUERITE, CHARLES, *ensuite* LE GARDIEN.

CHARLES, *dans la campagne.*

Ohé, gens du rempart! faites ouvrir la poterne à sa grâce madame la duchesse Marguerite d'Yorck.

Le Gardien sort de chez lui, et va ouvrir la poterne.

PERKINS, *à lui-même.*

La duchesse Marguerite! elle qui me doit la vie... C'est une grande et généreuse princesse... je vais lui demander pour récompense de venger les deux vieillards: si elle me refuse, eh bien, je partirai pour accomplir ma tâche de fils et assouvir ma haine contre l'assassin... je partirai n'ayant plus rien sur la terre que le souvenir de Marie... mon amour perdu maintenant...

Il remet son épée dans le fourreau; pendant ce dialogue, Marguerite est entrée avec Charles.

MARGUERITE, *au fond du théâtre.*

Grâce à Dieu, nous voici enfin à l'abri derrière de bonnes murailles... Mais que veut dire ceci ? Personne pour nous recevoir! M. de Lincoln ignorerait-il notre venue?

LE GARDIEN.

Madame, il assiste en ce moment à l'exécution d'un juif.

PERKINS, *s'avançant.*

Madame, il assiste en ce moment à l'assassinat de mon père.

MARGUERITE, *effrayée.*

Qui est là?

PERKINS.

Celui qui vous a rencontrée sur la route environnée d'ennemis, tous vos gens tués, un seul

page restant à combattre près de vous... celui dont le bras a été assez heureux pour vous tirer de ce péril, et qui ne s'attendait pas à venir sitôt vous demander son salaire.

MARGUERITE, *très-agitée.*

Vous, mon libérateur... quoi, c'est vous? (*A Charles et au Gardien.*) Laissez-nous.

Ils sortent.

SCENE X.

PERKINS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Parlez sans crainte, messire... vous avez droit de tout attendre de ma reconnaissance. Vous disiez que M. de Lincoln...

PERKINS.

Est un infâme qui a fait tuer lâchement mon père pendant mon absence.

MARGUERITE, *à part.*

Oh! quelle merveilleuse ressemblance!

PERKINS.

Ma mère est morte aussi, morte de douleur sous mes yeux...

MARGUERITE, *à part.*

Même taille, même visage... plus je l'examine, plus j'en suis frappée; si je n'étais certaine moi-même que l'enfant n'a été que trop bien assassiné, je pourrais croire... mais ceux qui ne savent pas comme moi! mais la foule! Quel projet!

PERKINS.

C'est justice que je vous demande à genoux, madame, et vous ne me répondez pas!

MARGUERITE.

Relevez-vous, relevez-vous... nous ne voulons pas vous souffrir à nos pieds, vous qui leviez si haut le bras pour nous défendre... Relevez-vous, messire : c'est en effet justice que nous vous ferons.

PERKINS.

Justice du comte de Lincoln... c'est-à-dire son nom flétri par le bourreau comme il a fait flétrir le nom de mon père, son cadavre au haut d'un gibet comme il y a attaché le cadavre de mon père? c'est bien là ce que vous ferez, madame!

MARGUERITE.

Je le ferai.

PERKINS.

Oh! alors, prenez mon sang; c'est le sang de votre plus dévoué serviteur... prenez mon ame; c'est l'ame de votre ami le plus fidèle.

MARGUERITE.

A moi donc votre sang, messire... à moi votre ame...

PERKINS.

Et en échange la vie et l'honneur du meurtrier de mon père?

MARGUERITE.

Vous l'aurez. (*Étendant la main.*) Sur l'ame du duc Charles de Bourgogne, mon illustre époux, qui fut un noble prince, un preux chevalier, je le jure. Je serai maîtresse du temps et du lieu. Vous allez partir pour Londres : vous y recevrez les instructions de notre ami dévoué lord Stanley, et vous y resterez jusqu'à ce que je vous rappelle auprès de moi, à Cassel, où j'irai tenir ma cour.

LE PEUPLE, *dans la coulisse.*

Au feu, au feu, le juif!

PERKINS, *étendant la main.*

A vous duchesse Marguerite d'York, je jure d'obéir aveuglément en quoi que ce soit... je le jure devant la flamme du bûcher de mon père.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

L'oratoire de Marguerite. Porte au fond très-large, et restant ouverte; derrière, une galerie transversale. Deux petites portes latérales. Celle de droite de l'acteur donnant sur l'appartement de Marguerite, celle de gauche sur un passage dérobé. Sur l'avant-scène, à droite, une petite table sur laquelle des flambeaux, divers papiers, un timbre et un marteau d'argent. A gauche, un prie-Dieu.

SCENE PREMIERE.

LINCOLN, CLIFFORD, MARGUERITE, QUELQUES SEIGNEURS.

MARGUERITE, *posant les papiers sur la table.*

Vous le voyez, messieurs, le salut de la vieille Angleterre est une fois encore remis entre nos mains, et la dernière espérance de la maison d'Yorck se réfugie à notre cour de Cassel; bientôt peut-être, comme au temps du roi Édouard IV, nous pourrons lever haut la tête jusque dans Westminster; et il nous reste dans Londres et ailleurs des amis chauds et puissans qui, pousseront notre cri de guerre aussi bravement que nous-mêmes.

CLIFFORD.

Comptez sur notre zèle, madame; avec eux ou sans eux, nous saurons bien reconquérir le trône d'Angleterre pour votre neveu Richard.

MARGUERITE, *aux autres.*

Maintenant que vous connaissez le but et les moyens, il ne vous reste plus qu'à connaître l'homme; retrouvez-vous ici à l'aube du jour; nous vous satisferons sur ce dernier point; car nous avons pensé que nous vous devions, à vous, mes nobles seigneurs, qui êtes nos dévoués, de

vous le faire voir tel que nous l'allons voir nous-mêmes obscur et inconnu, avant de vous le montrer roi et conquérant avec l'aide de Dieu le trône de ses ancêtres ; à l'aube du jour, nos fidèles, n'oubliez pas.

Tous sortent par le fond, excepté Lincoln et Marguerite.

SCENE II.

MARGUERITE, LINCOLN.

LINCOLN.

Madame, est-ce un projet bien arrêté que le vôtre?

MARGUERITE.

Pourquoi cette question, monsieur le comte ?

LINCOLN.

C'est que dans toutes les parties, les joueurs habiles se ménagent d'ordinaire une porte de salut, et je vois pas quelle issue vous trouverez dans celle-ci.

MARGUERITE.

Et qui vous fait croire que nous perdrons? Ne suis-je pas Marguerite d'Yorck, la duchesse douairière de Bourgogne, sœur du roi Édouard IV, veuve de Charles-le-Téméraire? n'ai-je pas dans mes intérêts, outre nos amis de Londres, l'Irlande, l'Écosse, la France? et enfin n'est-ce pas pour le fils légitime du roi Édouard IV que nous combattrons ?... pour le noble duc d'Yorck, échappé par miracle au poignard des assassins?

LINCOLN.

C'est là chose facile à persuader à vos seigneurs flamands, ou même aux Anglais qui avec vous ont quitté l'Angleterre depuis vingt ans; mais espérez-vous, ma noble tante, que ceux qui étaient à Londres en l'année 1492 seront aussi aisés à convaincre? Tous, ils sont trop persuadés que Glocester n'était pas homme à s'arrêter sur la moitié d'un meurtre, et que ceux qu'il employait n'étaient pas gens à se laisser effrayer par le sang rosé d'un enfant. La cour du Louvre toute la première, pensez-vous donc qu'elle entrera de bonne foi dans cette cause, et qu'elle se fera scrupule de vous abandonner dès que sa politique la ramènera vers le Tudor?

MARGUERITE.

Peut-être avez-vous raison, mylord, et en effet il serait bon que nous eussions à la cour de France un des nôtres qui veillât à nos intérêts. Beau neveu, c'est vous que nous chargerons de ce soin.

LINCOLN.

Quoi! ma noble tante, une disgrâce, parce que je vous parle en parent dévoué?

MARGUERITE.

Ce n'est pas une disgrâce, c'est une mission de confiance, et pour vous rassurer... comte, nous possédons à Cassel, depuis quelques mois, une jeune fille que vous aimez.

LINCOLN.

Miss Marie Swart.

MARGUERITE.

Vous savez que son père, partisan dévoué de la Rose-Blanche, est mort proscrit dans le comté de Sussex, et que, par un dernier ordre confié au plus discret de ses serviteurs, il m'a envoyé ma jeune filleule, en me transmettant tous ses droits sur elle.

LINCOLN.

Oh! l'épouser serait le bonheur de ma vie, et les soins dont je l'entoure prouvent assez ma tendresse, que ne peuvent même rebuter ses froideurs.

MARGUERITE.

Vous ne partirez en France qu'après avoir épousé miss Marie.

LINCOLN.

Voilà, madame, une galante manière de me prouver que je n'ai pas perdu votre amitié : vous pouvez compter sur moi, et en quelque lieu qu'il vous plaise de m'envoyer, je vous jure de crier plus haut que tous les autres que le jeune homme couronné par ma souveraine est bien le prince Richard d'Yorck, par la grâce de Dieu, Richard IV, roi d'Angleterre.

Il sort par le fond.

SCENE III.

MARGUERITE, *seule.*

Oui, oui, vous partirez, beau neveu, si clairvoyant et si hardi, nous vous bâillonnerons par ce mariage ! Oui, oui, vous partirez, vous, son ennemi ; vous, le persécuteur de sa famille... Je ne veux pas que sa haine vous retrouve ici près de moi ; je veux fermer son cœur à la vengeance pour l'ouvrir tout entier à l'ambition... Que dis-je? est-ce bien là le sentiment que je voudrais réveiller dans son ame... Oh! j'ai honte de me l'avouer à moi-même : depuis le jour où il m'apparut défendant ma vie, criant vengeance sur le corps de son père, depuis ce jour, je l'ai là, devant les yeux ; Dieu n'a pas eu pitié de mes efforts, et sans relâche, pendant une année, il a terrassé mon orgueil en lutte avec ma folle passion! moi, princesse souveraine, moi, presque reine, j'aime ce jeune homme, sans nom et sans patrie; ce fils de juif, je l'aime! je veux le revoir, et cette machination qui va remuer trois royaumes n'est qu'un magnifique prétexte pour le ramener près de moi. Oh! j'en ferai un roi! j'en ferai le vengeur du grand nom d'Yorck, et puis après, je lui dirai que je l'aime, que pendant une année qu'il a passée loin de moi, pauvre et obscur, errant dans cette Angleterre qui lui réserve un trône, je l'ai pleuré sans cesse, et n'a

trouvé de bonheur que dans les illusions qui me rendaient son image; oh! la reconnaissance me fera aimer en retour. Déjà il a consenti à se prêter à mes projets; déjà il sait que nous avons de puissans amis à Londres, et jusque dans les conseils de Henry VII : il a vu Stanley, il en a reçu un message; protégé dans sa fuite, il a trouvé en débarquant une escorte qui a dû le conduire près d'ici. Oui, je veux lui parler la première, sans témoins; je vais le voir; le voir!... à cette pensée, comme mon cœur bat! comme mon front brûle! je vais le voir!

Elle frappe le timbre avec le marteau. Charles sort de son appartement.

SCENE IV.

CHARLES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Écoute, enfant : tu m'es dévoué?

CHARLES.

Ne suis-je pas votre filleul, ainsi que la belle Marie Swart?

MARGUERITE.

Tu connais la taverne de Nicolas Forster?

CHARLES.

Oui, madame, à quelques pas d'ici.

MARGUERITE.

Tu vas t'y rendre; tu la feras ouvrir en mon nom; tu y trouveras un jeune homme... Tu demanderas à ce jeune homme s'il est chargé d'un message pour moi, et s'il te répond oui, tu me l'amèneras le plus secrètement possible... Je compte sur ton zèle et ta discrétion; tu seras récompensé au retour.

Elle rentre dans son appartement.

SCENE V.

CHARLES, *seul.*

Récompensé, dit-elle?... oui, comme à l'ordinaire, par quelque bagatelle... Ah! quand donc n'aurai-je plus seize ans, et deviendrai-je écuyer? Alors, on ne vous paie plus en telle monnaie; mais en bons écus au soleil, et vous avez le droit de boire, de jouer, de faire tapage, et de rendre mieux que des coups de poing aux truands qui vous insultent; puis alors, on peut déclarer sans trembler son amour à la dame de ses pensées, tandis qu'un pauvre page... Oh! miss Marie! miss Marie!... C'est elle!

SCENE VI.

CHARLES, MARIE.

MARIE, *sortant de l'appartement de Marguerite.*

Ah! c'est toi, Charles?

CHARLES.

Si je vous importune, miss Marie, je m'éloigne.

MARIE.

Demeure un moment : tu n'es pas un étranger pour moi... C'est toi, qui, le premier dans cette cour, m'as montré un visage ami et un cœur dévoué; aussi t'ai-je donné toute la confiance que ton âge pouvait recevoir.

CHARLES.

Et j'ai tâché de m'en montrer digne... Hélas! pourquoi n'ai-je pas de plus heureuses nouvelles à vous annoncer?... Ce jeune homme qui vous inspire tant d'intérêt...

MARIE.

Eh bien?

CHARLES.

Mon frère s'est rendu à Dublin pour s'informer de lui; mais depuis un an il n'y a pas reparu.

MARIE.

Qu'est-il devenu?

CHARLES.

On l'ignore.

MARIE.

Depuis que Marguerite m'a fait quitter précipitamment le comté de Sussex, après la mort de mon père, rien n'a pu m'apprendre quelle retraite il a choisie, si le ciel permet qu'il existe encore.

CHARLES.

Vous l'aimez bien?

MARIE.

Dieu le sait!

CHARLES.

Qu'il est heureux!

MARIE.

Que dites-vous?

CHARLES.

Rien... oh! rien... Il ne faut pas faire attention à mes paroles... Je vous quitte pour remplir tout près d'ici une commission d'une grande importance... Je crois qu'il s'agit de ce prince échappé autrefois à ses assassins... Mme Marguerite l'attend... Elle ne vous l'a pas dit peut-être; mais moi, je vous dis tout, je vous suis si attaché!... Comptez toujours sur moi... Adieu!

SCENE VII.

MARIE, *seule.*

Fasse le ciel qu'il n'encoure jamais la colère de cette femme impérieuse!... J'entends encore ses paroles : « Ma fille, me disait-elle, je veux aujourd'hui assurer le bonheur de toute ta vie, en te choisissant un époux digne de toi... » Me marier à Lincoln... moi, dont le ciel a reçu les sermens!... moi, qui ai donné mon cœur et ma vie à celui qui s'était dévoué pour le salut de mon père et pour le mien!... Ah! je n'ai vécu

jusqu'ici que dans l'espérance de le revoir!... Que faire?... Dois-je tout avouer? dois-je fuir?... Ah! la proscription comme autrefois, avec lui, ce serait le bonheur; mais seule, mais livrée aux regrets, au désespoir!... (*Elle s'agenouille sur le prie-Dieu.*) O mon père! si du haut du ciel, c'est un châtiment que vous m'infligez pour avoir apostasié votre noblesse, pardon, pardon, mon père!... J'ai déjà expié ma faute par un martyre assez terrible; et penser que je ne le reverrais plus, ce serait une douleur qui suffirait bientôt pour consumer ma vie!

Elle reste absorbée.

SCENE VIII.

MARIE, CHARLES *et* PERKINS, *au fond.*

PERKINS.

Arrête, enfant, n'aperçois-tu pas quelqu'un dans cet oratoire?

CHARLES.

Suivez-moi sans rien craindre, messire, madame Marguerite vous attend.

PERKINS.

Quelle est cette femme?

CHARLES.

C'est miss Marie Swart.

PERKINS.

Miss Marie!... écoute, beau page, ta commission est terminée.

CHARLES.

Pourtant son altesse...

PERKINS.

Je la verrai tout-à-l'heure, prends cet écu d'or, et laisse-moi.

Charles sort.

SCENE IX.

MARIE, PERKINS.

MARIE, *sans le voir.*

Oh! Perkins, Perkins, pourquoi t'ai-je quitté sans mourir?

PERKINS, *s'avançant.*

Pour me revoir aujourd'hui, Marie, plus noble, et plus digne de toi.

MARIE.

C'est lui!

PERKINS.

Marie!

Ils s'embrassent.

MARIE.

Quel bonheur! puis-je y croire? lui que je pleurais! Oui, vois ces larmes, c'était pour toi! O mon ami! Dieu m'a entendue, et c'est lui qui t'envoie.

PERKINS.

Je te savais au palais de Marguerite.

MARIE.

Est-ce bien toi?

PERKINS.

Moi, qui viens te délivrer, ange captif, et venger le martyre de mon père.

MARIE.

Que veux-tu dire?

PERKINS.

Nous ne nous quitterons plus maintenant; encore un jour, et notre amour ne sera plus un secret pour personne, il n'y aura plus de proscription pour la fille du brave lord Swart; bientôt vous rentrerez, majestueuse et adorée, dans Londres, où je vous ferai plus noble que vous ne l'êtes déjà, où je vous ferai reine enfin!...

MARIE.

Reine!...

PERKINS.

Comme je serai roi d'Angleterre! Oh! quand Lincoln fit condamner mon père, comme traître et sorcier, afin de ne pas lui restituer l'argent qu'il lui devait...

MARIE.

Que dis-tu?

PERKINS.

Certes, il ne se doutait guère qu'il retrouverait sitôt, dans le fils déshonoré et banni, un héritier en état de revendiquer la dette paternelle, non plus la dette d'argent, mais la dette d'honneur et de sang, un vengeur qui ne lui ferait grâce ni d'une flétrissure, ni d'un supplice. Ah! Lincoln! Lincoln! toi-même tu me reconnaîtras pour ton roi, et ma première œuvre sera de punir l'assassin de mon père!

MARIE.

Quoi, c'est vous! ce prétendant, c'est vous!... vous un nouveau Simnel! Oh! quand on racontait les merveilles du duc Richard ressuscité, j'aurais dû me souvenir de votre ressemblance avec lui!

PERKINS.

N'est-ce pas que je lui ressemble à ce duc Richard, et que la reine Élisabeth, sa mère, s'y méprendrait elle-même? Et je lui ressemblerai d'ame comme je lui ressemble de visage; je serai noble comme il aurait été, je ferai les grandes choses qu'il aurait faites!... Ils m'ont laissé nu sur le bûcher de mon père, eh bien! moi, je vais chercher pour me couvrir un manteau de prince dans un cercueil; ils m'ont dépouillé de mon nom et de mon héritage, eh bien! moi, je me revêts du nom et de l'héritage d'un fils de roi! Miss Marie Swart, c'est à cette heure que votre père qui est près de Dieu vous pardonne d'être descendue jusqu'au bourgeois : car le bourgeois va gagner un blason plus noble que celui du plus noble gentilhomme.

MARIE.

Non, Perkins; ni mon père ni le vôtre ne vous pardonneraient ce sacrilége. O mon Perkins, vous n'entrerez pas dans cette route; c'est le chemin de l'infamie.

PERKINS.

L'infamie! qui donc oserait m'appeler infâme, quand la seule femme qui en aurait le droit, quand ma mère est dans la tombe.

MARIE.

Ils vous tueront!... comme l'autre, vous serez vaincu, et ceux qui vous auront appelé dans le piége seront les premiers à vous abandonner; on jette en pâture au vainqueur celui qu on aurait couronné sans sa défaite... mais je te répète qu'ils te tueront; il te tuera, lui, Lincoln, s'il ne peut te perdre, il t'assassinera, car il est deux fois ton ennemi, il est ton rival.

PERKINS.

Lincoln! mon rival!...

MARIE.

Qu'ai-je dit!

PERKINS.

Lincoln mon rival!... Encore tout dégouttant du sang de mon père, il a osé adresser un mot d'amour à celle qui est ma femme!... Oh! mais je ne serai jamais assez fort pour me venger, je ne pourrai jamais inventer assez de tortures pour lui faire expier chacun de ses forfaits.

MARIE.

Cette lutte!... c'est cette lutte entre toi et lui qui me glace d'effroi; c'est cette lutte que j'empêcherai, dussé-je vous séparer en m'offrant à vos coups!... (*Elle tombe à ses genoux.*) Mon bien-aimé, je t'en conjure à genoux, laisse-moi te sauver.

PERKINS, *voulant la relever.*

Marie!

MARIE.

Oh! je ne me relèverai que pour embrasser un front sans couronne.

PERKINS.

Tous les obstacles que les hommes me jetteront, hochets que je briserais!... mais les larmes d'une femme, de cette femme que j'aime!...

MARIE.

Ah! tu cèdes enfin.

PERKINS.

Relève-toi!

Il la prend dans ses bras.

SCENE X.

LES MÊMES, LINCOLN, CLIFFORD, SEIGNEURS.

LINCOLN, *entrant furieux, et suivi de tous.*

Marie, quel est cet homme?

Perkins et Marie se relèvent.

MARIE.

O ciel! Lincoln!

PERKINS.

Lui!

LINCOLN.

L'offense a eu lieu devant vous, messieurs, la réparation aura lieu devant vous.

Il met l'épée à la main.

PERKINS, *de même.*

Bien, mylord, c'est ainsi que je l'entends.

MARIE.

Messeigneurs, empêchez ce duel! *

LINCOLN.

Un duel! dites un châtiment.

CLIFFORD, *à Lincoln.*

Y pensez-vous, mylord? Dans le palais de la duchesse!

LINCOLN.

C'est juste. (*A Perkins.*) Sortons!

CLIFFORD, *à Lincoln.*

Monseigneur, savez-vous s'il est digne...

LINCOLN.

Vous avez raison, je ne daignerai le châtier moi-même qu'après qu'il m'aura dit son nom.

PERKINS.

Et si je ne te le dis pas?...

LINCOLN.

Je te traiterai comme le mérite ton costume.

PERKINS.

Faites donc si vous l'osez, monseigneur; car vous ne saurez pas qui je suis.

MARIE, *à Perkins.*

Oh! je vous en supplie.

LINCOLN.

Eh bien! reçois ceci, drôle; c'est le seul châtiment que j'inflige aux bourgeois insolens.

Il lève son épée pour le frapper du plat.

CLIFFORD, *le retenant.*

Mylord!

MARIE.

Grand Dieu!

PERKINS.

Mylord, le bourgeois va te rendre du tranchant pour du plat!

MARIE.

Par grâce, arrêtez-les!

Plusieurs seigneurs désarment Perkins.

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, *sortant de son appartement.*

MARGUERITE.

Que signifie tout ce bruit?

LINCOLN.

Rien, madame, un manant dont j'ai voulu punir l'insolence.

PERKINS, *s'approchant d'elle* **.

Il a levé le bras sur moi, madame; justice!

MARGUERITE, *à part.*

Grand Dieu! que vois-je? (*Haut.*) Messieurs, mylord comte, ce jeune homme est aussi noble que vous.

LINCOLN.

En ce cas, Dieu soit loué! que son épée se croise avec la mienne.

* Perkins, Marie, Clifford, Lincoln.

** Marie, Perkins, Marguerite, Lincoln, Clifford.

MARGUERITE.

Arrêtez!... vous lui devez respect, obéissance!

LINCOLN.

A lui!

MARGUERITE.

Courbez la tête, et prosternez-vous tous devant le duc d'Yorck.

LINCOLN, *avec rage.*

Le duc!

CLIFFORD, *et tous les seigneurs.*

Le roi Richard?

MARIE, *bas à Perkins.*

C'est maintenant qu'il faut fuir.

PERKINS, *bas.*

Silence, femme! il est trop tard... et puisque Dieu le veut... (*Haut.*) Voici la preuve, madame, de la vérité de vos paroles.

Il lui remet une lettre.

MARGUERITE, *bas.*

La lettre de Stanley!

PERKINS, *haut.*

Oui, mylord, je suis le duc Richard d'Yorck, et je reçois vos hommages pour les mettre aux pieds de ma noble tante, je ne reprends ce nom que pour en être digne. Vous tous, partisans de la maison d'Yorck, vos griefs, vos droits, vos vengeances ont trouvé un protecteur; me voilà pour combattre à votre tête, pour vous ramener au sein de la patrie, pour briser les chaînes d'un peuple opprimé, et pour faire triompher la justice de Dieu.

MARGUERITE, *à part.*

Il m'appartient enfin!

PERKINS.

Gloire à la bonne cause, messieurs, victoire à la Rose-Blanche!

TOUS.

Victoire à la Rose-Blanche.

ACTE DEUXIEME.

Une salle dans le château, ouverte au fond et terminée par une galerie transversale. Deux portes latérales au troisième plan. A gauche du public, au deuxième plan, le trône ducal. Au premier plan à droite, une porte secrète.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, *debout sur les marches du trône, une couronne d'or à la main;* PERKINS *agenouillé devant le trône; au fond, jusque dans la galerie, sont rangés en demi-cercle* LES SEIGNEURS, *parmi lesquels* LINCOLN *et* CLIFFORD, *au fond, des gardes sur l'avant-scène en-deçà du trône,* MARIE *et* LES FEMMES *de Marguerite. Au pied du trône entre Perkins et les Seigneurs,* CHARLES *et* LES PAGES.

MARGUERITE, *posant la couronne sur la tête de Perkins.*

Au nom du Dieu vivant et de monseigneur Saint-Georges, Richard d'Yorck, je te salue roi d'Angleterre.

Elle s'assied.

PERKINS, *se relevant.*

Au nom du Dieu vivant et de monseigneur Saint-Georges, moi, Richard d'Yorck, je jure de ne rendre qu'à Dieu cette couronne, qui est celle de mon père. (*Aux Seigneurs.*) Messieurs, dès aujourd'hui, nous renouvellerons ce serment sur le saint Évangile, et nous recevrons en même temps celui de nos amis et fidèles sujets. Maintenant, nous regardons comme notre premier devoir de vous faire connaître à tous de quelle manière le roi Richard IV pratique la vengeance envers ses ennemis. Comte de Lincoln, approchez.

MARIE, *à part.*

Que va-t-il faire?

PERKINS.

Votre épée, mylord?

LINCOLN.

Mon épée!

Plusieurs seigneurs se rangent en murmurant du côté de Lincoln, Marguerite descend du trône.

MARGUERITE.

Le roi vous a demandé votre épée, monsieur. (*Bas à Perkins.*) Messire, ne vous faites pas sitôt un si grand nombre d'ennemis; ne faites pas sortir cette épée du fourreau, de peur qu'elle ne déchire la pourpre à peine tissue de votre royauté!

PERKINS.

Comte, rendez-moi votre épée.

MARGUERITE.

Obéissez, comte. (*Bas à Perkins.*) Prenez garde, messire, prenez garde, ce n'est pas ici que doit commencer la guerre.

Lincoln a donné son épée à Perkins.

PERKINS.

Mylord, cette arme était indigne de vous, et nous ne pouvions souffrir qu'elle restât plus longtemps à votre côté. (*Il brise l'épée.*) Je brise cette arme, et je la foule aux pieds comme un instrument de félonie. (*Mouvement parmi les Seigneurs; il tire la sienne. Haut.*) Nous espérons que vous voudrez bien accepter la nôtre en échange, et que celle-là, vous ne la dirigerez ni contre notre poitrine, ni contre notre visage. (*Lincoln prend l'épée dédaigneusement. Murmure d'approbation parmi les Seigneurs.*) Mylord, comte de Lincoln, vous portez un nom que nous ne prononcerons jamais sans nous rappeler que

c'est celui d'un homme qui nous a insulté publiquement ; je ne veux pas que tu gardes ce nom-là, sir Édouard : l'apanage de mon oncle Glocester est demeuré vacant. A compter d'aujourd'hui, j'aurai pour traître envers moi quiconque t'appellera autrement que duc de Glocester, ou le lord grand-chancelier.

TOUS LES SEIGNEURS.

Vive Richard !

PERKINS.

Maintenant, mon cousin, voulez-vous m'embrasser?

LINCOLN.

Sire!...

PERKINS, *bas, l'attirant à lui.*

Mais embrasse-moi donc, mylord; ne comprends-tu pas que c'est un baiser de mort que je veux te donner, comme c'est un nom d'assassin dont je viens de t'honorer?...

LINCOLN, *bas à Perkins.*

Et je n'aurai garde, pour sûr, d'oublier l'un ou l'autre. (*Haut.*) Sire, permettez-moi donc d'embrasser une seconde fois votre grâce.

TOUS LES SEIGNEURS.

Vive Richard ! vive Richard !

MARGUERITE, *à part.*

Ce baiser couvre une haine à mort.

MARIE.

Oh! déjà les dangers que j'avais prévus!

PERKINS, *bas a Marie.*

Rassurez-vous, Marie, et quoi qu'il puisse arriver... souvenez-vous, madame, que vous êtes reine d'Angleterre.

MARGUERITE, *à part.*

Que faire?

PERKINS, *haut.*

La foule de nos partisans s'accroît d'heure en heure. Nous vous quittons, madame, pour aller rendre grâce à l'Éternel. (*A Lincoln.*) Beau cousin, venez-vous prier pour la gloire de l'Angleterre?...

LINCOLN.

Et pour le bonheur de votre majesté.

MARGUERITE, *à part.*

Il faut éloigner Lincoln, ou tout est perdu. (*A Marie.*) Restez, miss, j'ai besoin de vous parler.

SCENE II.

MARIE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Cette nuit, vous n'avez daigné répondre que par des larmes à la proposition d'un mariage entre vous et mylord Lincoln : ce matin, en vertu des droits que me donne sur vous ma double qualité de souveraine et de mère, je vous déclare que de nouveaux événemens ont rendu cette union indispensable.

MARIE.

Indispensable!

MARGUERITE.

Ce n'est plus par des pleurs et par le silence que je prétends être accueillie; c'est par le sourire de la reconnaissance : j'exige de vous un consentement formel.

MARIE.

Et si je ne puis vous le donner, madame... si au contraire, j'ose vous demander grâce, en vous disant que je n'aime pas mylord Lincoln ?

MARGUERITE.

Tu ne l'aimes pas, enfant! Oh! c'est que Dieu t'a prise en pitié, puisqu'il te garde de ce poison de feu qui ronge tant de cœurs, et qu'on appelle l'amour... Oh! non, tu ne l'aimes pas! mais ce que je te demande c'est un dévouement de fille et de sujette, c'est d'assurer mon bonheur à moi, et de sauver peut-être la vie à ton souverain !

MARIE.

Sauver la vie au roi en épousant Lincoln ! vous vous trompez, madame.

MARGUERITE.

Écoute-moi, ma fille; car je puis tout te confier, à toi, que j'ai choisie pour les sauver tous deux!... Je sens la nécessité de les séparer au plus tôt pour empêcher l'un de devenir traître et l'autre tyran ou victime. Je n'ai d'espoir qu'en toi pour dompter l'orgueil de lion de Lincoln; il t'aime avec toute l'ardeur de son ame exaltée : je lui ai donné ma parole que cette nuit il te conduirait à l'autel, et lui m'a juré la sienne qu'avant demain vous seriez en chemin tous deux pour la cour du roi Charles VIII de France... Tout-à-l'heure, dans mon oratoire, il ira te chercher pour la cérémonie. A présent, me refuseras-tu de tenir ma promesse?

MARIE.

Ah! ne m'accusez pas d'ingratitude, vous, madame, qui m'avez recueillie orpheline et qui m'avez traitée comme votre enfant; mais souffrez que la fille coupable confesse sa faute à sa mère... Si ce mariage était impossible?

MARGUERITE.

Impossible!

MARIE.

Impossible : car j'en aime un autre comme j'aurais aimé mon frère, comme j'ai aimé mon père; car cet autre a été mon sauveur, je me suis prosternée devant lui comme devant un envoyé du ciel... j'ai pleuré de reconnaissance à ses genoux, et il m'a relevée pour me presser sur son cœur... depuis ce jour, je n'ai plus connu d'autre bonheur que celui de le voir, d'autre chagrin que son absence... Ah! vous voyez bien que ce mariage serait un sacrilége.

MARGUERITE.

Et quel est cet homme que vous aimiez ainsi, miss?

MARIE.

Pardonnez-moi!

MARGUERITE.

A l'insu de votre père?

MARIE.

Oui, madame : car il n'était pas noble comme mon père.

MARGUERITE.

Et depuis ce temps, vous l'avez revu?

MARIE.

Cette nuit même.

MARGUERITE.

Cette nuit!... Et quel est le nom de votre séducteur, miss?

MARIE.

Madame... (*A part.*) Pourquoi tremblé-je de lui faire cet aveu?

MARGUERITE.

Son nom... je veux savoir son nom.

MARIE.

Et de quel nom l'appellerai-je devant vous, madame, puisque vous l'avez flétri sous le sien, pour le faire roi sous un autre?

MARGUERITE, *éclatant.*

C'est lui!... quoi! c'est lui que tu aimes, malheureuse?...

MARGUERITE.

Pardonnez-moi, ma mère!

MARGUERITE

Miss Marie, êtes-vous insensée?... Qu'avez-vous dit? Lui, Richard, votre roi!

MARIE.

Il n'était pas roi quand je l'ai aimé.

MARGUERITE.

L'aimer! toujours ce mot!... N'est-ce pas une pitié?... voilà la fille d'un petit gentilhomme qui prétend s'égaler à son souverain, à celui que j'ai fait mon maître!... Ah! malheur, malheur à toi, si tu as dit vrai!

CLIFFORD, *entrant.*

Madame...

MARGUERITE.

Que veut-on? qu'y a-t-il?

CLIFFORD.

Altesse, pardonnez à mon zèle; mais je ne sais si nous ne devons pas craindre quelque trahison contre mylord Richard.

MARIE.

Un danger!... pour lui!

MARGUERITE.

Sortez, miss; je veux être seule.

MARIE.

Mais, madame...

MARGUERITE.

Obéissez.

Marie sort.

SCENE III.

MARGUERITE, CLIFFORD.

MARGUERITE, *vivement.*

Qu'avez-vous dit, monsieur? une trahison, un danger!... expliquez-vous.

CLIFFORD.

Aux portes de ce palais, une femme âgée, misérablement vêtue, et traînant après elle un rassemblement de manans et d'ouvriers, demandait à haute voix qu'on la laissât entrer pour porter sa plainte à votre altesse.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cette femme?

CLIFFORD.

Une malheureuse que plusieurs de nos gens ont cru reconnaître... Depuis un an, on l'avait crue morte, et aujourd'hui elle paraît folle... Arrivée, dit-on, de Dublin, elle se promène par les rues, tantôt pleurant, tantôt menaçant avec colère... Objet d'étonnement et de pitié, elle parle tour à tour de son mari qu'elle a vu pendre et brûler, de son fils qu'on lui a enlevé...

MARGUERITE.

Son fils!... (*A part.*) Serait-ce, par hasard...?

CLIFFORD.

Et puis, elle mêle à ses plaintes le nom de Lincoln... le vôtre, madame, et celui d'un certain Perkins...

MARGUERITE, *à part.*

Perkins!... c'est sa mère! sa mère, que lui aussi croyait morte... Oui, plus de doute... (*A Clifford.*) Et cette femme, qu'en avez-vous fait?

CLIFFORD.

Nos hallebardiers voulaient la chasser; mais, pour calmer le peuple qu'elle ameutait, je l'ai laissée libre... Elle s'est dirigée vers le grand escalier; et tenez, altesse, elle est arrivée jusque dans cette galerie.

MARGUERITE, *à part**.

Elle! sa mère! vivante et à demi folle!

CLIFFORD.

Votre altesse consent-elle à voir cette femme?

MARGUERITE, *avec agitation.*

Non... mylord... non... pas encore... Qu'elle soit conduite dans cette partie de nos appartemens; surtout le plus grand secret!... que tout le monde ici... vous entendez, que tout le monde ignore la présence de cette femme... (*Le rappelant.*) Ah! dites à mylord Richard... (*Se reprenant.*) Mais d'abord, lorsque hier j'ai surpris Lincoln et lui, l'épée nue, dans mon oratoire... miss Marie, je crois, était présente...

CLIFFORD.

Elle était prosternée aux pieds du roi.

MARGUERITE.

A ses pieds?

CLIFFORD.

Elle semblait l'implorer.

MARGUERITE, *à part.*

Oh! il la repoussait peut-être... (*A Clifford.*) Fort bien!... Dites à mylord Richard que la duchesse Marguerite, la première de ses sujettes, attend ici qu'il lui plaise de l'entendre.

SCENE IV.

MARGUERITE, *seule.*

S'il ne l'aimait pas!... O mon Dieu! faites qu'il ne l'aime pas!... ou j'aurais peur moi-même de ma vengeance... Le voici!... Arrière l'orgueil et la honte!... je saurai lire jusqu'au fond de son cœur.

* Clifford, Marguerite.

SCENE V.

MARGUERITE, PERKINS.

PERKINS, *s'inclinant.*

Madame, cette entrevue que vous m'avez demandée comme à un roi, je m'y suis rendu comme un serviteur dévoué et soumis, attendant, plein d'obéissance, ce que vous exigerez de mon zèle.

MARGUERITE.

Mylord, je vous ai pris de bas pour vous élever haut; je vous ai choisi parmi les derniers de mes sujets pour vous faire monter au-dessus de moi-même, parce que vous m'avez paru noble de cœur; vous avez consenti à tout, Dieu merci! Vous êtes ambitieux, mylord.

PERKINS.

Je le suis aujourd'hui, madame; mais il y a quelques mois encore je ne songeais pas à l'être; j'étais né pour des passions douces; mes premières années se sont écoulées dans le calme, et si le sort l'avait permis, ma vie se serait achevée dans quelque profession obscure et paisible, sans se mêler aux agitations des cours ni aux périls des camps. Mais Dieu en décida autrement: le supplice de mon père et la mort de ma pauvre mère excitèrent dans mon ame des orages furieux dont je n'avais point d'idée, un désir immodéré de vengeance m'aiguillonnait sans relâche; plus de repos, plus de but paisible à atteindre; mais une activité inquiète, des larmes de rage, et la soif du sang. Alors vos propositions me parvinrent, j'en fus frappé comme d'un miracle de la volonté céleste, qui m'offait une vengeance contre l'assassin de mon père; j'acceptai sans autre idée, sans autre désir; l'éclat de la couronne n'avait pas encore ébloui mes yeux; mais quand j'approchai de ce trône que vous m'aviez préparé, quand je me vis à la tête de tant de nobles seigneurs, appelé en Angleterre par la voix d'un peuple opprimé, combien elle me parut belle, cette destinée d'un homme qui, par sa seule volonté, peut soulager tant de maux, faire bénir son nom par des milliers de voix, et faire glorifier son règne dans son siècle et dans la postérité! Oh! pour une mission si grande et si sainte, j'oubliai tout, mon devoir, mon pays et peut-être même ma vengeance, et je m'attachai à vous, ivre de joie et de reconnaissance! Oui, madame, vous l'avez dit: je suis ambitieux.

MARGUERITE.

Et je vous approuve, mylord: dans une telle entreprise, l'audace nous sauve du mépris, et le succès lavera l'imposture: entrez vainqueur à Londres, et vous serez le véritable Richard d'Yorck. Laissez après vous un glorieux souvenir, et celui qui osera vous accuser auprès des siècles futurs passera pour un ennemi de l'humanité. Poursuivez donc votre tâche; mais tout n'est pas fait encore; il faut assurer votre fortune.

PERKINS.

Sans doute, madame; je ferai en sorte de conserver par les armes ce que j'aurai conquis par les armes.

MARGUERITE.

La chance des combats peut vous rester fidèle vingt ans, et vous trahir ensuite. Ne pensez-vous pas comme moi qu'une alliance avec quelque noble maison cimenterait bien mieux la paix de l'Angleterre?

PERKINS.

Moi, madame, contracter une telle alliance?

MARGUERITE.

Est-ce que, dans toute l'Europe chrétienne, vous désespérez de trouver une main digne de la vôtre?

PERKINS.

Chaque prince eût-il un trône nouveau à m'offrir avec sa fille, je refuserais, madame; c'est un spectacle hideux à voir, et que je ne donnerai pas moi-même, que ces marchés de rois qui se vendent les uns aux autres une femme pour une couronne, et qui sacrifient sans pitié un cœur à une province.

MARGUERITE, *à voix basse.*

Oui, tu parles bien; oui, Richard, rejette l'alliance étrangère... l'Angleterre elle-même, dans sa maison royale, peut t'offrir une noble épouse, parente ou non, qu'importe? Rome n'est-elle pas là, pour annuler les liens du sang?... Une femme maîtresse de ton secret et intéressée à le garder, qui admirerait tes rares qualités et mettrait sa politique au service de tes nobles desseins, une femme qui aurait partagé tes périls, tes craintes et tes espérances, et qui, plus fière de toi que si tu fusses né sur le trône, ne demanderait à ta reconnaissance qu'une seule faveur, celle de t'aimer; qu'un seul titre, celui de ta sujette! ..

PERKINS, *à part.*

Qu'ai-je entendu, grand Dieu!

MARGUERITE.

Alors, jeune roi, deviné, compris par une ame égale à la tienne, prévenu par son obéissance, tu réalises tous tes rêves de grandeur, de gloire et de vengeance.

PERKINS.

Madame...

MARGUERITE.

Ah! ne réponds pas encore... réfléchis, prends une heure, un jour, si tu le veux.

PERKINS.

Non madame, je dois parler à l'instant même; j'ignore... et vous me laisserez ignorer quelle noble dame de la maison d'Yorck daignerait descendre de son rang pour s'unir à un aventurier: c'est un sacrifice tel que je ne saurais l'accepter. Non, je n'imprimerai pas une semblable tache sur le blason royal d'Angleterre; je ne l'exposerai pas, cette généreuse princesse, à partager la honte d'une imposture; si sa bonté l'aveugle, je la défendrai d'elle-même: c'est un devoir dicté par la reconnaissance.

MARGUERITE, *avec ironie.*

Je crois vous comprendre : vous agissez généreusement, messire, comme celui que nous appelons votre père, et vous l'imiterez sans doute, en choisissant une de vos sujettes?

PERKINS.

Si j'aime l'une de mes sujettes, madame, je l'épouserai.

MARGUERITE.

Et mon aveu?

PERKINS.

Je l'obtiendrai.

MARGUERITE

Jamais!

PERKINS.

A force de soumission et de respect.

MARGUERITE.

Tais-toi.

PERKINS.

Car vous conserverez toujours la place que méritent vos bienfaits, et une fois proclamé à Londres...

MARGUERITE, *l'interrompant.*

Perkins Warbeck!

PERKINS.

Je m'appliquerai à suivre vos conseils, vos leçons, vos ordres même.

MARGUERITE.

Perkins Warbeck!

PERKINS.

Vous serez reine, madame, plus encore que celle que j'aurai faite.

MARGUERITE, *éclatant.*

C'est moi seule qui fais les rois et les reines, messire Perkins, et tu oublies que je puis les défaire.

PERKINS.

Une menace, madame?

MARGUERITE.

Tu en doutes?

PERKINS.

Oh! je ne crains rien : si j'ai commis un crime, vous êtes ma complice; si l'on m'accuse d'une imposture, ne puis-je pas en nommer l'auteur? Ah! vous ne pouvez ouvrir l'abîme sans y tomber la première.

MARGUERITE.

Mylord, quelle réponse daignerez-vous faire à mon neveu Lincoln, au sujet de son mariage avec la fille de lord Swart?

PERKINS.

Je refuse.

MARGUERITE.

Tout est prêt cependant, et miss Marie m'obéira.

PERKINS.

Elle n'obéira qu'à son époux.

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

PERKINS.

Elle est ma femme.

MARGUERITE.

Mariés!

PERKINS.

Mariés secrètement depuis plus d'un an, dans le comté de Sussex.

MARGUERITE, *atterrée.*

Mariés! j'étais leur dupe!

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIE, QUELQUES DAMES, *portant un voile et une couronne de fiancée; puis* LINCOLN, *et* QUELQUES SEIGNEURS.

MARIE, *se jetant aux pieds de Marguerite.*

Ah! madame, j'embrasse vos genoux, éloignez de moi ce voile et cette couronne.

MARGUERITE.

Oh! une vengeance! une vengeance!

LINCOLN, *entrant.*

Venez, ma noble épouse, tout est prêt. Souffrez que je vous conduise à l'autel.

PERKINS*.

Toi, l'époux de miss Marie!... Misérable! je te défends de jamais prononcer ce nom, ni d'oser regarder cette noble dame autrement que genou en terre et chapeau bas : car cette femme, c'est la mienne. Messieurs, hommage à la reine!

MARGUERITE, *à part.*

La reine! (*Passant entre Marie et Perkins.*) Messire, ce n'est pas à vous de menacer; car voici un noble et loyal seigneur qui, au nom des droits les plus saints, m'a demandé l'ordre de vous arrêter.

PERKINS.

De m'arrêter! moi!

LINCOLN, *à part.*

Que dit-elle?

MARGUERITE, *faisant un signe à Lincoln, qui fait entrer Clifford.*

Je viens d'être avertie d'une trahison infâme dont j'aurais été dupe la première; et puisque vous nous forcez à l'éclat quand nous voulions le silence, lord Lincoln vous accuse par ma bouche de faux et d'imposture.

PERKINS.

Madame...

MARGUERITE, *à Lincoln.*

Dites, mylord, n'est-ce pas le crime dont vous offrez de fournir la preuve?

LINCOLN, *vivement.*

Oui, madame.

MARGUERITE, *montrant Perkins*

Lord Clifford, pour quelques instans cet homme est votre prisonnier.

PERKINS.

Mais je suis roi, madame.

MARGUERITE.

Vous le serez à Londres, si vous y arrivez; mais ici, à Cassel, je suis seule souveraine et maîtresse, et tous ceux que vous voyez sont prêts à m'obéir, à moi, à moi seule!... (*Perkins et Marguerite regardent Clifford et les gardes qui passent du côté de Marguerite.*) Tout-à-l'heure, devant toute

* Marguerite, Lincoln, Perkins, Marie.

ma cour; nous recevrons les preuves de l'accusation portée contre lui, et nous entendrons sa défense.

MARIE, *bas.*

Grâce! grâce!

MARGUERITE, *bas.*

Elle ne dépendra que de lui. (*Haut.*) Qu'on nous laisse!

Tous sortent, excepté Perkins, à qui elle fait signe de rester.

SCENE VII.

PERKINS, MARGUERITE.

PERKINS.

Qu'attendez-vous de moi?

MARGUERITE.

Le peuple et les soldats qui environnent cette enceinte sont encore à vous si vous le voulez; un moment va décider de votre sort, du mien, et peut-être de celui de l'Angleterre. Lincoln ignore tout; l'un de vous deux doit être sacrifié; vous le voyez; d'un mot je puis vous perdre ou vous sauver.

PERKINS.

Parlez; quel crime ai-je commis qui ne soit pas le vôtre?

MARGUERITE.

Votre crime, c'est cette folle passion que vous avez jetée en travers de nos desseins; la réparation de votre crime, c'est la rupture de votre indigne mariage!

PERKINS.

Duchesse Marguerite, faites dresser l'échafaud; ou si vous redoutez trop l'échafaud, faites aiguiser le poignard!

MARGUERITE.

L'échafaud donc... vous y monterez poussé par l'assassin de votre père.

PERKINS.

Ah! que dites-vous? Madame, je vous pardonne l'horrible piége ou vous m'avez entraîné; mais rappelez-vous notre pacte: laissez-moi venger mon père.

MARGUERITE.

Rompez cet odieux mariage, et vous redevenez Richard d'Yorck, roi d'Angleterre! sacrifiez votre femme, ou l'ame de votre père vous criera à l'heure de la mort: Malédiction!...

PERKINS.

L'ame de mon père, en me voyant monter vers elle, me recevra comme Dieu l'a reçue quand elle est montée vers lui. Miss Marie Swart est mon épouse devant le ciel, il n'y a que le ciel qui puisse détruire son ouvrage.

MARGUERITE.

Vous l'aimez plus que votre père mort: vous ne l'aimerez peut-être pas plus que votre mère vivante.

PERKINS.

Ma mère!

MARGUERITE.

Vivante, en ma puissance.

PERKINS.

Ma mère! vivante!

MARGUERITE.

Et que je puis tuer d'un mot, d'un geste.

PERKINS.

Vous ne ferez pas cela?

MARGUERITE.

Je le ferai!... Et choisissez à présent, choisissez entre cette femme et votre mère!

PERKINS.

Grâce!... Ces deux pauvres femmes ne vous ont jamais fait de mal pourtant, pour vous exciter ainsi au meurtre de l'une, ou au déshonneur de l'autre... grâce!

MARGUERITE.

Vous l'aimez donc aussi plus que votre mère?

PERKINS, *à genoux.*

Grâce!

MARGUERITE.

Choisissez.

PERKINS, *se relevant.*

Ah! vous êtes maudite de Dieu, vous qui voulez me rendre parricide! Mais vous êtes bien imprudente, savez-vous, duchesse Marguerite d'Yorck, d'oser, seule et sans gardes, me proposer de telles choses, vous qui n'êtes qu'une femme, à moi qui suis un homme, et de ne pas prévoir que si je suis entré ici sans épée, je pouvais dans ma poitrine avoir gardé un poignard. (*Il tire un poignard de son sein, Marguerite recule avec terreur.*) A votre tour, choisissez*.

MARGUERITE.

Vous m'assassineriez!

PERKINS.

Comme vous auriez assassiné Marie Swart ou Catherine de Fare.

MARGUERITE.

Malheureux!

PERKINS.

Jurez de les respecter toutes les deux, jurez...

MARGUERITE.

Jamais!

PERKINS, *levant le poignard.*

Eh bien!

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIE, *sortant de l'appartement de gauche.*

MARIE.

Grand Dieu! que vois-je! arrêtez!

Perkins laisse tomber le poignard.

PERKINS.

Malédiction! (*A Marie.*) Malheureuse! cette femme à qui tu viens de sauver la vie, elle veut t'assassiner.

MARIE.

Ce n'est pas elle, c'est vous que j'ai sauvé.

Marguerite a été prendre le marteau et a frappé deux fois le timbre, tout le monde entre.

* Marguerite, Perkins.

SCENE IX.

LES MÊMES, CLIFFORD, LES SOLDATS *au fond*, GENTILSHOMMES.

MARIE, *qui a ramassé le poignard et le présente à Marguerite.*

L'arme est entre mes mains, madame; c'est moi qui suis coupable.

MARGUERITE, *à voix basse.*

Je la garde : ce poignard qui s'est levé sur moi me rappellera que je vous dois une vengeance.

PERKINS*.

Enfant! qu'as-tu fait? cette femme, rien ne peut l'apaiser que ma mort.

MARGUERITE, *de même.*

Ce n'est plus ta mort seulement, c'est ton déshonneur qu'il me faut. (*Haut.*) Vous tous, je vous avais promis une preuve de l'imposture; j'attendais un témoin... il est là! qu'on ouvre cette porte. (*Désignant la porte de droite.*) Entrez, madame, et dites-nous quel est cet homme.

SCENE X.

LES MÊMES, CATHERINE, *fait quelques pas, arrive devant Perkins, le considère un moment, et s'écrie.*

Mon fils!

* Marie, Perkins, Marguerite, Lincoln.

PERKINS, *se jetant dans ses bras.*

Ma mère!

TOUS.

Sa mère!

CATHERINE.

Mon fils! c'est bien lui! Je le reconnais, c'est mon enfant! Je te croyais mort! ah! j'étais folle; mais tu ne me quitteras plus je redeviendrais folle!... Mon fils! mon fils!

Elle le presse et l'embrasse avec transport.

MARIE, *au désespoir.*

Mais vous lui donnez le coup de la mort, à votre fils!

CATHERINE, *égarée.*

La mort!

Elle écoute.

MARGUERITE, *sur les marches du trône.*

En vertu de ce témoignage qui t'a convaincu de faux et d'imposture, Perkins Warbeck, nous te condamnons à mourir du même supplice que ton père.

CATHERINE, *redevenant folle.*

Mon fils!... comme son père!... Une épée... une épée pour tuer Lincoln... Mon fils!.. une épée... une épée, mon fils!... Ah! ah! ah!

Elle tombe.

PERKINS, *se jetant sur sa mère.*

Ma mère! ma mère!... morte! (*Se relevant, à Marguerite en montrant le cadavre.*) Vous avez tué ma mère... vous avez tué ma mere!

ACTE TROISIEME.

Le cachot de Perkins dans les souterrains du château. Porte au fond. A gauche du public, une issue cachée donnant sur un couloir secret. Près l'avant-scène, un petit banc de pierre. Au fond, derrière la porte, une galerie souterraine qui ne se voit que lorsque la porte est ouverte.

SCENE PREMIERE.

PERKINS, *seul, endormi.*

Vous avez tué ma mère!... (*Il se réveille en sursaut.*) Rien! ce n'était qu'un rêve!... Je suis seul... seul dans mon cachot, seul en attendant le bourreau... seul ici, comme sur toute la terre maintenant; car je ne rêvais pas, quoique endormi... Non, c'était mon existence d'une année qui me repassait dans le cerveau comme un livre lugubre, rouge de sang à chaque page... Ainsi, un démon m'aura pris jeune et heureux pour me jeter dans une route de misère et de crime; ainsi, pour punir la lâcheté et l'infamie, j'aurai revêtu un manteau de roi, et il ne servira qu'à envelopper le cadavre de ma mère et le mien!... Oh! si l'on n'écoutait que la voix du désespoir, on s'écrierait en se déchirant la poitrine : S'il y a une justice au ciel, jamais, non, jamais elle n'est descendue sur la terre... Blasphémateur! blasphémateur!... Oh! prions, prions pour que mes paroles de ferveur montent vers Dieu avant mes cris de malédiction; car s'il a épuisé toute sa colère sur ma tête, je lui laisse encore une vie à protéger.

SCENE II.

PERKINS, MARIE, *au fond, conduite par* CHARLES, LE GEOLIER.

MARIE.

Merci, Charles; retournez vers madame Marguerite et portez-lui mon message.

CHARLES.

Miss Marie...

MARIE.

Laissez-moi... Adieu, Charles.

Charles sort.

LE GEOLIER, *à Marie.*

Voilà le prisonnier... Mais si la duchesse savait...

MARIE.

Vous n'avez rien à craindre d'elle, et votre famille sera riche pour toujours.

Le géôlier sort.

PERKINS, *sans voir Marie.*

O mon Dieu! séparez dans votre clémence la jeune fille innocente de l'homme furieux et coupable!... et souvenez-vous que, comme sa divine patronne, elle aura gagné le ciel au pied de la croix d'un martyre.

MARIE, *à elle-même.*

Par quel pressentiment est-ce donc pour moi qu'il prie?

PERKINS, *apercevant Marie.*

Marie! c'est elle!... Et je doutais de toi, Dieu tout-puissant, quand tu m'envoyais cette dernière joie!

MARIE.

Oui, mon bien-aimé, c'est lui qui m'a conduite vers toi, et qui a fait tomber les verroux de toutes ces portes... C'est sa voix qui m'a inspirée de te sauver; car je t'ai sauvé!

PERKINS.

Sauvé!

MARIE.

Oh! la duchesse ne résistera pas, cette fois, à mes prières.

PERKINS.

Tu as revu la duchesse?

MARIE.

Hélas! depuis trois jours que tu languis dans ce cachot, elle est invisible pour tout le monde; mais Charles, ce page qui nous est si dévoué, va lui remettre de ma part la demande de ta grâce, et je suis certaine du succès.

PERKINS.

Vous vous trompez, miss, la duchesse ne voudra plus maintenant même de votre déshonneur.

MARIE.

Oh! mais je n'ai pas renié le serment d'amour que je vous ai fait devant Dieu, et je porterai jusqu'au tombeau le nom de votre femme.

PERKINS.

Que dis-tu?... Réunis tous les deux... sauvés par toi... sauvés ensemble; et tu fuirais avec moi!... Ah! alors, je crois que j'aurai la faiblesse d'accepter la vie et de pardonner à cette femme; mais tu t'abuses; non, la duchesse Marguerite n'abdiquera pas sa haine, ni sa vengeance; elle n'abandonnera pas tout-à-coup son neveu Lincoln... Espères-tu donc que cette femme qui a tué ma mère me laissera la vie, pour que je revienne un jour lui demander compte de la vie de ma mère?

MARIE.

Oh! elle refuserait; mais c'est impossible, car tu ne peux pas mourir, je te dis que tu ne mourras pas.

PERKINS.

Mais dis-moi, quel moyen, que je ne puis comprendre, as-tu donc employé pour fléchir la duchesse?

MARIE.

Quel moyen?

PERKINS.

Oui, parle enfin: tu trembles, tu ne me réponds pas, tu détournes la tête. Ah! je crains de deviner: ce n'est pas ton déshonneur, dis-tu, c'est donc ta mort?

MARIE.

Perkins!

PERKINS.

Tu veux mourir, tu t'immoles à ta rivale, tu lui donnes ta vie pour sauver la mienne... Oui, c'est cela... mourir, toi... et tu as pensé que j'accepterais ce sacrifice? Tu m'as donc cru bien lâche..... moi, j'achèterais le pardon de cette femme au prix de ma vengeance trompée, au prix du sang de ma mère, au prix de ton sang; et je fuirais seul, trop heureux du jour qu'on me laisse, et j'irais vivre en infâme, oubliant tout ce que j'ai aimé,, tout ce que j'ai haï. O Marie! Marie! ai-je mérité tant de mépris?

MARIE.

Mais tu seras perdu sans me sauver; car si tu meurs, je meurs.

PERKINS.

Et je fais le même serment; aussi je reste pour l'accomplir.

MARIE.

Mais c'est l'échafaud qu'ils te réservent.

PERKINS.

Comme à mon père.

MARIE.

Tu n'y monteras pas.

PERKINS.

Je t'ai dit que je restais.

MARIE.

Et moi aussi, et nous mourrons ensemble, mais non pas de leurs mains... dans cette croix d'or... tiens...

PERKINS.

Du poison?...

MARIE.

Il était pour moi : en te quittant, je me serais donné la mort; c'est ce que j'écrivais à Marguerite. Eh bien! partageons, et si l'on vient te chercher... car, tu ne sais pas : depuis hier, l'infâme Lincoln a excité une émeute pour hâter ton supplice... (*On entend des clameurs confuses en dehors.*) Mon Dieu, je crois entendre... ces cris de rage... c'est ta tête qu'ils demandent... oh! c'est qu'alors la duchesse elle-même ne pourrait plus te sauver.

PERKINS.

Les clameurs redoublent.

MARIE.

Oh! je ne les verrai pas te frapper... il est temps, mon Dieu, il est temps; à moi d'abord.

Elle porte le poison à ses lèvres.

PERKINS, *la retenant.*

Marie!

LE GEOLIER, *entrant.*

La duchesse! sortez! sortez!... il n'est plus temps.

SCENE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Fuyez, Perkins, fuyez. (*Voyant Marie.*) Vous ici ?

MARIE.

Ah ! je ne m'étais donc pas trompée, vous apportez sa grâce, madame.

MARGUERITE.

Il ne s'agit plus de grâce à présent, son unique ressource est dans la fuite.

PERKINS.

Et c'est vous qui me l'offrez !

MARIE.

Oh ! merci, madame, merci ! vous acceptez mon sacrifice, vous avez reçu mon message.

MARGUERITE.

Quel message ?

MARIE.

Vous avez vu Charles ?

MARGUERITE.

Non ; je viens du camp révolté sous les murs de la ville... O messire ! croyez bien à mes paroles ; car ce n'est pas à cette femme que vous devez votre salut... Elle ! quelle nouvelle preuve d'amour et de dévouement pouvait-elle vous donner?... Avait-elle un crime à expier?... tandis que moi... Il faut que je vous persuade bien que c'est moi seule qui vous apporte les moyens d'échapper à la mort, et qui viens vous supplier de ne pas les repousser.

PERKINS.

C'est encore une trahison, cela, madame.

MARGUERITE.

Il ne voudra pas me croire, à présent. Mais vous ne comprenez donc pas que, depuis trois jours que je vous ai livré à vos ennemis comme une furieuse, le remords me ronge et me tue... que je suis morte à tout, excepté au souvenir de ce que j'ai fait... que depuis trois jours je leur ai refusé continuellement votre tête, avec menace de mort contre celui qui oserait me la demander, et qu'aujourd'hui, qu'ils ont eu recours à la révolte pour me dompter, si je vous sauve, je risque ma vie peut-être?... J'accours à vous, non plus la duchesse Marguerite, puissante et terrible, mais la pauvre Marguerite, malheureuse et repentante, qui pleure et qui supplie ; j'accours à vous, pour vous crier : Messire, là, dans votre cachot, est une issue secrète et connue de moi seule :* fuyez par cette issue, et bientôt vous serez libre. Il reste immobile, il ne voudra pas se sauver... Aidez-moi donc, madame... Eh bien ! si ce n'est pas assez, cette femme que vous aimez, elle est là, dans vos bras ; eh bien ! emmenez cette femme, partez tous les deux... c'est le châtiment que Dieu m'inflige... Oh ! répondez, répondez ! croyez-vous maintenant que je dis la vérité?

* Marguerite, Marie, Perkins.

PERKINS.

Vous aussi, madame !... Oh ! ne me contraignez donc pas à ne plus haïr !

MARIE.

Oh ! madame !...

MARGUERITE.

Entendez-vous ?... ils approchent ; vous n'avez pas un instant à perdre... fuyez... Mais cette porte résiste... quelqu'un est là... Ciel ! Lincoln !

SCENE IV.

LES MÊMES, LINCOLN, *entrant par la porte secrète à gauche.*

LINCOLN.

Ah ! je savais bien que vous vouliez le sauver !

MARGUERITE.

Oui, je suis princesse, et je lui fais grâce.

LINCOLN.

Cet homme appartient à la justice du peuple.

MARGUERITE.

Ne parlez pas de justice, mylord, et sacrifiez-moi votre haine ; laissez-le fuir.

LINCOLN.

Les soldats ameutés demandent sa tête, et je la leur ai promise... Prêts à forcer les murs de cette prison, ils allaient manquer leur proie ; mais moi, j'ai soupçonné ce secret passage, et je suis venu vous le disputer.

MARGUERITE.

Mylord, au nom de ma puissance souveraine...

LINCOLN.

Vous y avez renoncé en livrant cet homme au supplice.

MARGUERITE.

Sur vous, au moins, j'ai des droits sacrés.

LINCOLN.

Les plus sacrés sont ceux de la justice.

PERKINS.

Assassin de mon père, tais-toi !

Lincoln passe du côté de Perkins.

MARGUERITE.

Grâce, Lincoln !... il fuira ; ne crains rien de lui.

LINCOLN.

Il faut qu'il meure.

MARGUERITE.

Grâce, Lincoln !... Mon neveu, mon fils, au nom du ciel, livre-lui passage.

LINCOLN.

Mon poignard le clouera plutôt à cette place.

PERKINS.

Frappe donc, je suis sans armes ; aussi bien, j'attendais le bourreau.

MARIE.

Perkins !

LINCOLN.

Cette insulte...

MARGUERITE.

Mylord...

LINCOLN.

Retirez-vous, madame, laissez-moi le châtier moi-même... A genoux, traître! demande pardon, ou meurs.

PERKINS.

Misérable!

LINCOLN.

A genoux!

MARGUERITE.

Ah! c'en est trop... Perkins, à toi ce poignard, c'est le tien, défends-toi.

PERKINS, *prenant le poignard.*

Ah! mon père! mon père!

LINCOLN.

Que vois-je?

PERKINS.

Ah! à nous deux, mylord!

MARIE.

O ciel!

Marguerite et Marie tombent à genoux.

PERKINS, *frappant Lincoln.*

Pour la mort de Samuel Warbeck, Lincoln, à toi la mort!

LINCOLN.

Ah!...

Il tombe.

MARIE, *courant à Perkins et l'embrassant.*

Perkins!

MARGUERITE.

Le peuple a forcé les portes... pas un instant perdre... fuyez avec elle.

PERKINS.

Et pour elle.

MARGUERITE, *jetant le manteau de Lincoln sur les épaules de Perkins.*

Tenez... ce manteau.

PERKINS.

Adieu! Marguerite, adieu...

Il sort avec Marie, la porte se referme. Le peuple paraît; Clifford et les soldats s'avancent, l'épée nue.

TOUS.

Mort à l'imposteur!

MARGUERITE, *jetant le manteau de Perkins sur le corps de Lincoln.*

Justice est faite, Perkins est mort.

Les soldats frappent le corps de leurs épées.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE II, SCENE VII.

MARCEL,

OU

L'INTÉRIEUR D'UN MÉNAGE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par M. Hippolyte Auger,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 7 FÉVRIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MARCEL GAUTHIER, dessinateur en broderies (24 ans, 1er rôle.)	M. A. LAFFÉRIERRE.	Mme ALLARD, cousine de Caroline.	Mlle LÉONTINE.
GAUTHIER, vieillard, père de Marcel.	M. MONTIGNY.	M. DE FRANCMESNIL, homme du monde	M. ANATOLE GRAS.
CAROLINE, femme de Marcel.	Mme GAUTHIER.	Mme DE FRANCMESNIL, femme élégante.	Mlle STÉPHANIE.
NINA, petite lingère en chambre.	Mlle PAULINE.	GERVAIS, ouvrier, cousin et prétendu de Nina.	M. RAYMOND.

La scène est à Paris, en 1837.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre qui sert d'atelier. Porte au fond; à droite du spectateur une commode sur laquelle on voit quelques tasses. Dans l'angle, du même côté, un petit comptoir derrière lequel se trouvent des cartons. A gauche une porte de chambre à coucher. Dans l'angle une fenêtre; entre cette porte et cette fenêtre, un miroir; du même côté, sur le premier plan, une table sur laquelle sont des dessins de broderie; chaises dans la chambre. On voit ce qui tient aux habitudes de la vie, à l'intérieur d'un ménage.

SCENE PREMIERE.

MARCEL, GAUTHIER.

Au lever du rideau, Marcel est assis près de la table, le regard fixe, dans l'attitude d'un homme absorbé par la réflexion. Gauthier se trouve au fond, appuyé contre le comptoir.

GAUTHIER.

Je n'y comprends rien; le voilà tout pensif... Marcel!...

MARCEL, *réfléchissant.*

Que peut elle faire? où est-elle allée?...

GAUTHIER.

Marcel!... il ne m'entend pas... Marcel!

MARCEL, *revenant à lui.*

Ah! c'est vous, mon père?... vous étiez là?

GAUTHIER.

Tu l'as donc oublié? Il y a plus d'une heure que je t'examine; tu n'as pas fait un mouvement,

pas dessiné une fleur, pas donné un coup de crayon... A quoi penses-tu?

MARCEL.

A quoi je pense, mon père?... je pense au dessin d'une broderie nouvelle, pour une femme riche, qui l'a demandé à la lingère d'en bas.

GAUTHIER.

Ah! et voilà pourquoi tu restes comme une statue, en marmottant des paroles sans suite.

MARCEL, *effrayé*.

J'ai parlé?

GAUTHIER.

Oui, tu as parlé de ta femme.

MARCEL.

De Caroline?... n'est-ce pas tout naturel?

GAUTHIER.

Non, ce n'est pas naturel d'en parler comme ça.

MARCEL.

Je ne comprends pas... qu'ai-je dit?

GAUTHIER.

Tu n'as rien dit, c'est le mal; après cinq ans de mariage, on ne parle plus de sa femme sans rien dire, à moins qu'il n'y ait des raisons pour cela. Moi, il y a déjà long-temps que je remets à te dire quelque chose, et ma foi, puisque nous sommes seuls, je profite de l'occasion

MARCEL.

Silence, on vient.

Il écoute.

GAUTHIER.

Non, non, on ne vient pas... Il y a deux heures qu'elle est dehors, il n'y a pas de raison pour qu'elle rentre de sitôt... je vais me soulager du poids que j'ai là... D'abord, où est-elle ta femme, en ce moment?

MARCEL.

Elle est sortie...

GAUTHIER.

Corbleu! je le sais bien; après?

MARCEL.

Elle est auprès de la petite lingère, Nina, notre voisine, vous savez... Je me le rappelle à présent, elle m'a dit que Nina avait un ouvrage fort pressé et qu'elle irait l'aider.

GAUTHIER

Ta femme, travailler?... je n'en crois rien; si jamais elle touche une aiguille, c'est un prétexte qui cache quelque mystère: c'est bien la femme la plus cachotière qui soit sous le ciel, et pour percer la nuit dont elle entoure ses moindres actions, il faudrait un esprit plus fin que le nôtre.

MARCEL.

Mais, mon père, je ne sais pas pourquoi vous accusez toujours Caroline.

GAUTHIER.

C'est vrai, c'est toi seul que je devrais accuser... Voyons, ai-je tort aujourd'hui? es-tu heureux de ce mariage? Autrefois, je pouvais être fier de toi, Marcel; tu étais un gentil garçon, frais, rosé, soigné; tu aimais la lecture, tu cherchais à t'instruire, à orner ton esprit, à polir ton langage; et quand je te voyais passer, j'éprouvais tant de bonheur que les larmes m'en venaient aux yeux; je me disais: Voilà mon fils, je lui ai donné une bonne éducation, il en a profité... Mais une folle passion est venue tout déranger, ta tranquillité et la mienne, malgré les conseils de l'expérience et de la sagesse... oui, de la sagesse, je ne suis pas vieux et pauvre pour rien. Je t'ai dit tout ce que la raison pouvait souffler à ma langue, l'amour l'a emporté! tu as épousé... ta femme; et maintenant tu sembles, à vingt-quatre ans, plus souffrant que ton vieux père, plus près de la tombe peut-être; aujourd'hui, c'est de la pitié que j'éprouve en te voyant: les larmes qui mouillent mes yeux retombent sur mon cœur... Allons, mon enfant, je sais bien que mes reproches sont inutiles. Tu l'aimes beaucoup ta femme, n'est-ce pas?

MARCEL.

Oui, mon père, j'aime Caroline, je l'aime toujours avec passion; penseriez-vous qu'elle ne fût plus digne d'avoir toute ma tendresse?

GAUTHIER.

Je ne dis pas cela... mais, Marcel, dans un mariage d'amour, il n'y a de durable que l'amour, et l'amour passe vite; il y a toujours du malheur, parce que des deux personnes l'une aime plus que l'autre et plus long-temps que l'autre.

MARCEL.

Oui, sans doute, en général; cependant...

GAUTHIER.

C'est dans ton cœur que la passion dure, et depuis deux ans tu te débats en vain contre ce sentiment: il te tue.

MARCEL

Mais où voulez-vous en venir?... pourquoi le tairais-je?...

GAUTHIER.

Caroline est sortie, chaque jour elle sort; tu souffres de ses absences, tu négliges tes affaires pour la suivre de ton regard; tu rentres sans forces, abattu; et tu ne trouves dans ton ménage que le chagrin et peut-être la misère.

MARCEL.

Il y a beaucoup d'exagération dans ce que vous dites.

GAUTHIER.

Il y a huit jours, tu niais tout; à présent tu avoues forcément une partie de la vérité, bientôt... Tiens, veux-tu que je te fasse part de mes observations?... Eh bien! j'ai cru remarquer que ta femme t'a brouillé avec Mme Allard, sa cousine, son amie, sa confidente, et cela tout exprès pour avoir le prétexte d'aller seule chez elle!

MARCEL.

Quelle idée!

GAUTHIER.

Moi, je ne peux pas la souffrir cette madame Allard, légère, étourdie...

MARCEL.

Mais je vais quelquefois la voir, elle vient également ici; nous ne sommes pas ce qu'on appelle brouillés.

GAUTHIER.

Et quand l'as-tu trouvée en défaut pour jus-

tifier ta femme, pour donner quelque bonne raison aux choses les plus bizarres? On arrive chez elle croyant y trouver Caroline : « Où donc est Caroline? — Elle ne fait que de sortir. — Ah ! » Une autre fois: « Avez-vous rencontré Caroline sur l'escalier, monsieur... Gauthier ?.... ou bien toi, Marcel ? » Moi, je gagerais que ces deux femmes s'entendent...

MARCEL.

Pourquoi ?... Parlez, mon père, pourquoi s'entendraient-elles?... pour me tromper?

GAUTHIER.

On a vu de ces choses-là... Les femmes sont si coquettes !

MARCEL.

Mon père, encore une fois, vous accusez Caroline... parlez, vous ne pouvez pas me laisser dans cette incertitude.

GAUTHIER.

N'as-tu pas remarqué quelque changement dans la conduite de ta femme ?...

MARCEL.

C'est vrai, depuis deux ans... plus peut-être... tenez, mon père, six mois après la naissance de notre dernier enfant... oui, depuis cette époque, ma femme n'est plus la même. Mais je ne l'accuse pas, moi, qui en ai le droit, et vous... Enfin pourquoi toujours éveiller ainsi ma prudence?

GAUTHIER.

Pourquoi?... Dieu le sait pourquoi!... Écoute-moi, Marcel, tu aimes ta femme, oh! je sais ce que c'est... et moi aussi j'ai aimé la mienne... ta mère, ta pauvre mère... Écoute, mon fils... elle était belle... pardonne-moi ce que je vais t'apprendre... il arrive un âge où nos enfans ont presque le droit de nous juger : nous devrions le savoir et ne l'oublier jamais... ta mère était belle, charmante, et... tu marchais à peine... Un jour sa conduite me devint suspecte, je fus jaloux, tourmenté, comme tu l'es en ce moment... j'observai, et j'acquis bientôt la certitude affreuse... oui, j'étais trahi... je surpris ma femme avec son séducteur... je le tuai.

MARCEL, *avec effroi*

Vous l'avez tué !

GAUTHIER

Oui : c'était un de ces hommes élégans qui se croient tout permis. Je l'ai tué. Après cette action, j'appris à connaître ta mère... personne ne s'était trouvé là, près d'elle, pour l'éclairer sur ses devoirs, pour la sauver; tout le monde l'avait aidée à se perdre, et moi-même, par faiblesse, par amour... me comprends-tu maintenant? Vois-tu pourquoi je m'inquiète... Ah! le temps marche vite, et ne change pas grand' chose.

MARCEL.

Ainsi vous pensez que Caroline me trahit?...

GAUTHIER.

Je le crains... Si j'avais une certitude, ce n'est pas à toi que je parlerais, c'est à elle... et c'est dans son intérêt que je veille... tu comprends?

MARCEL.

Oui, mon père... (*A part.*) Il ne sait rien. (*Haut.*) Mais nous sommes souvent injustes dans nos soupçons... Attendez, vous allez voir rentrer ma femme, bien gaie, elle vous dira où elle a passé son temps... Oh! je gage qu'elle est chez Nina.

GAUTHIER.

Eh bien ! veux-tu que j'aille la chercher?

MARCEL, *vivement.*

Oui, oui, vous donnerez pour prétexte que j'ai besoin d'aller chez Mme Dufour, pour de l'ouvrage... c'est une lingère qui demeure loin d'ici, et je ne veux pas laisser la maison seule.

GAUTHIER.

A merveille.

MARCEL.

Ne causez pas, ne soyez pas trop long-temps, mon père.

GAUTHIER.

Non, je vais et je reviens... (*A part.*) Pauvre garçon!

Il va pour sortir.

SCENE II.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Bonjour, monsieur Marcel... bonjour, monsieur Gauthier ; ma cousine Nina n'est pas chez vous? Tiens !... elle n'est pas dans sa chambre non plus.

Étonnement de Marcel.

GAUTHIER.

Elle n'est pas dans sa chambre ?...

GERVAIS.

J'ai frappé, elle ne m'a pas répondu ; j'ai appelé, rien!

MARCEL.

C'est que vous allez souvent la déranger, Gervais, vous l'empêchez de travailler.

GERVAIS.

Dam! je viens lui faire la cour... je l'aime, sa mère veut bien que je l'épouse, et quoiqu'elle dise toujours que je suis trop jeune... Ah! la petite rusée, elle est capable de n'avoir rien dit, quand j'ai appelé... elle est timide, voyez-vous... mais au fond elle m'aime aussi, j'en suis sûr.

GAUTHIER.

Eh bien, mon garçon, attendez là, je m'en vais voir si elle est chez elle, votre cousine Nina.

GERVAIS.

C'est ça même... mais la voilà!

SCENE III.

LES MÊMES, NINA.

NINA.

Ouf! je suis tout essoufflée... bonjour, messieurs, quelle course !

MARCEL, *avec inquiétude.*

Vous n'étiez pas chez vous, Nina?

NINA.

Non.

GERVAIS.

Bien vrai, tricheuse?

NINA.

Oui, allons, finis, Gervais.

GAUTHIER.

Depuis long-temps?

NINA.

Depuis plus d'une heure. Pourquoi me demandez-vous donc cela?

GAUTHIER.

Mon fils croyait que sa femme était à travailler avec vous.

MARCEL, *avec une inquiétude plus marquée.*

Vous ne l'avez pas vue, Caroline?

NINA.

Si fait, un moment, ce matin

MARCEL.

Elle sera allée chez sa cousine, sans doute.

GAUTHIER.

Oui, oui, elle aura été aussi chez sa cousine.

NINA.

Mon Dieu! qu'on a de peine à se procurer de l'ouvrage! j'ai couru chez toutes les lingères du quartier sans rapporter autre chose que deux mauvaises collerettes!... Comme je crains que cela ne continue, mon voisin, je vous prie de me faire des dessins de fichus... oh! mais bien jolis! bien jolis! parce que je veux broder à mon compte.

GERVAIS.

Pour entrer en ménage?

GAUTHIER.

Et que disait donc ta femme, Marcel, que mademoiselle Nina avait un travail fort pressé?

NINA.

Ah! oui; mais il est achevé.

MARCEL, *de même.*

De ce matin, d'hier?

NINA.

Il y a plus de huit jours, n'est-ce pas, Gervais?

GERVAIS.

C'est la vérité.

MARCEL, *à part.*

Avant de partir, elle me l'a dit cependant, ma mémoire est fidèle.

NINA.

Mon petit voisin, vous me ferez de jolis dessins, voulez-vous?... quelque chose de bien nouveau...

GERVAIS.

Est-il heureux! jamais elle ne m'en a dit autant.

MARCEL, *préoccupé.*

Oui, Nina, oui...

NINA.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous? vous êtes pâle et vous tremblez...Seriez-vous malade?

GERVAIS.

Tiens! comme ça vous prend.

MARCEL.

Mon père, voulez-vous rester ici quelques minutes? je ne tarderai pas à rentrer.

Il s'habille.

GAUTHIER.

Fort bien... je vais causer avec mademoiselle Nina, si elle y consent.

NINA.

Comment donc, monsieur Gauthier! j'en serai charmée : vous êtes le père de monsieur Marcel, qui est le mari de Caroline, qui est mon amie. (*Bas.*) Nous causerons de votre fils, je vous dirai des choses.

GAUTHIER, *à Marcel.*

Dis donc, Marcel, fais tes affaires, mon garçon, ne te gêne pas.

GERVAIS.

Oui, nous sommes là, nous allons causer.

NINA.

Paresseux!... allons, retourne à ton ouvrage... Puisque je dois vous tenir compagnie, je vais commencer à travailler... (*Elle s'assied**.) On peut causer et broder en même temps: *la causerie avec la broderie, sert toujours la galanterie.* C'était un jeune homme qui disait cette devise-là aux demoiselles, chez ma maîtresse, quand j'étais en apprentissage.

MARCEL, *habillé.*

Là! je serai bientôt de retour, ne vous impatientez pas.

GERVAIS.

Un séducteur.

NINA.

Non; mais comme toi un fainéant

GERVAIS.

Eh bien! je m'en vais, mais je reviendrai

NINA, *bas à Gauthier.*

Voyez comme il est agité, votre fils, monsieur Gauthier.

MARCEL.

A bientôt, mon père...

Il va pour sortir.

GERVAIS.

Allons, venez, monsieur Marcel. (*A Nina.*) A bientôt, méchante.

Il sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme ALLARD.

GAUTHIER, *surpris.*

Ah! c'est madame Allard.

Mme ALLARD.

Bonjour.

MARCEL, *avec émotion.*

Bonjour, ma cousine.

Mme ALLARD.

Caroline est dans sa chambre?

MARCEL.

Non; elle est sortie depuis long-temps, et je la croyais chez vous.

Mme ALLARD

Elle y est venue; mais elle est repartie, et comme j'ai oublié de lui dire quelque chose, je venais... Pourquoi n'est-elle pas encore rentrée? Elle sera retournée chez moi.

GAUTHIER.

Sans doute. Et peut-on lui dire ce que vous veniez lui dire?

* Marcel, *s'habillant à gauche*, Gauthier, Nina *assise*, Gervais, *près d'elle.*

Mme ALLARD.

Non, non, ce n'est pas pressé. Vous alliez sortir, Marcel?

MARCEL.

Vous voilà, je reste. Asseyez-vous donc, je vous prie.

Il offre une chaise ; Mme Allard la prend, la reporte à sa place auprès du comptoir, y accroche son sac sans que personne le remarque.

Mme ALLARD.

Ce n'est pas la peine, je m'en vais.

GAUTHIER.

Quoi! vous n'attendez pas sa femme?

Mme ALLARD.

Je n'ai pas le temps; seulement recommandez-lui de venir me voir demain vendredi.

MARCEL, *à part.*

Vendredi! jamais elle n'y manque, jamais!

Mme ALLARD.

J'ai à lui parler.

GAUTHIER.

Ah! oui, vous avez à lui dire ce que vous avez oublié de lui dire ce matin.

Mme ALLARD.

C'est cela même. Je me sauve; j'ai beaucoup de courses à faire. Bonsoir, bonsoir.

SCENE V.

MARCEL, GAUTHIER, NINA, *travaillant.*

GAUTHIER, *bas à Marcel.*

Eh bien! que dis-tu de cela? C'est singulier!

MARCEL, *bas à son père.*

Mon père, je ne sais ce que j'éprouve, ma raison troublée, mon esprit inquiet se forgent des tortures bien ridicules, n'est-ce pas? Caroline ne saurait me tromper! Je suis tout tremblant de cette seule idée.

Il s'assied près de la table.

GAUTHIER, *de même.*

Allons, du courage.

Ils se parlent bas.

NINA, *à part en les regardant.*

Ce pauvre monsieur Marcel! qu'a-t-il donc? comme il paraît souffrir! je crois qu'il se trouve mal, portons-lui du secours... Non, je ne le dois pas; non, je ne dois rien voir : c'est mon devoir, à moi. Mais, en vérité, son état me fait pitié *.

GAUTHIER, *de même.*

Tu sens donc que cette situation ne peut durer plus long-temps? Il faut prendre un parti, il faut acquérir une certitude.

MARCEL, *de même.*

Oui, une preuve, un fait, une certitude, pour mes yeux. Alors mon ame sera forte, alors je pourrai cesser de l'aimer, je pourrai la fuir... la fuir! Ah! mon Dieu!

NINA.

Bien sûr que c'est Caroline qui le plonge dans cette douleur.

* Gauthier, *les coudes sur la table pour parler à son fils;* Marcel, *accablé;* Nina, *assise.*

MARCEL, *de même.*

Elle a été chez Nina, elle a été chez Mme Allard, puis après?... De quel côté diriger mes pas? Ah! mon père! mon père!

GAUTHIER, *de même.*

Pour Dieu! remets-toi. Nous parlerons de tout cela un peu plus tard; nous serons deux, nous aurons quatre jambes pour courir, quatre-z-yeux pour voir. Ce que je veux, mon enfant, c'est ton bonheur : c'est de la faire rentrer dans le devoir, si elle s'en éloigne.

MARCEL, *de même.*

Si cela est, il n'y a plus de bonheur pour moi, mon père.

NINA.

Certainement, ce n'est pas très-poli de parler si long-temps comme ça tout bas; mais ça ne me fait rien du tout : je comprends encore que je ne dois pas savoir ce qui se passe dans un ménage.

GAUTHIER, *de même.*

Après tout, nous pouvons nous tromper.

MARCEL, *de même.*

Oui, n'est-ce pas? Ah! si nous nous trompions, mon Dieu!...

NINA.

J'ai eu tort de rester. Quand une fois je suis ici, je ne sais pas comment ça se fait...

Elle se leve doucement et va pour sortir.

GAUTHIER, *à Nina.*

Quoi, mademoiselle Nina, vous nous quittez? Restez donc, nous causerons, vous savez bien. (*Il s'approche d'elle.*) C'est gentil, ce que vous faites-là.

NINA.

Non, c'est ordinaire. M. Marcel faisait autrefois des dessins bien plus élégans.

GAUTHIER.

Je veux dire que vous brodez mieux que Caroline.

NINA.

Ah! dam! l'habitude...

GAUTHIER.

Cependant c'est pour qu'elle puisse se livrer à ce travail que Marcel laisse ses deux enfans à la campagne.

NINA.

Les beaux petits! Dites donc, monsieur Marcel, il y a long-temps qu'on ne vous les a amenés.

MARCEL.

Que voulez-vous, Nina? ce sont des frais... D'ailleurs, Caroline trouve plus économique d'aller les voir; vous le savez bien, il y a peu de temps qu'elle a fait le voyage.

NINA.

Ah! oui, c'est vrai.

MARCEL.

Vous avez été assez obligeante, en son absence, pour soigner notre ménage.

NINA, *en soupirant.*

Étiez-vous inquiet, mon Dieu! vous aviez peur de quelque malheur en route. Ici, vous ne faisiez que des maladresses : je croyais que vous étiez malade

Marcel va s'asseoir pensif sur le comptoir.

GAUTHIER, *à part.*

Elle soupire, elle regarde mon fils d'un air d'intérêt et de pitié; que signifie cela? Essayons de le savoir : j'ai toujours soupçonné que Caroline... Faisons jaser cette jeune fille. (*Bas à Nina.*) Bien, mademoiselle Nina, pas un mot de plus, il ne se doute de rien.

NINA, *étonnée et bas à Gauthier*

Quoi! vous savez donc...

GAUTHIER

Oui. (*A part.*) C'est cela même, je devine toujours juste. (*Bas à Nina.*) Mais chut! (*A part.*) Hardi! (*Bas à Nina.*) Comment avez-vous donc découvert que Caroline, au lieu d'aller voir ses enfans, avait passé ce temps-là...

NINA, *bas.*

A Paris?

GAUTHIER.

Oui, oui, à Paris.

NINA, *bas.*

Oh! c'est un hasard bien singulier... au spectacle... Je vous raconterai cela. Maintenant taisons-nous, il ne faut pas augmenter la peine de votre fils; voyez-le tout pensif, mon Dieu!

GAUTHIER, *à part et avec désespoir.*

C'est donc certain!

SCENE VI.

LES MÊMES, Mme DE FRANCMESNIL, UN VALET.

LE VALET.

Est-ce ici la demeure de M. Marcel Gauthier, dessinateur?

MARCEL.

Oui; que voulez-vous?

LE VALET, *à la cantonnade.*

C'est ici, madame.

Mme DE FRANCMESNIL, *en entrant.*

Eh bien! monsieur, je suis obligée de venir moi-même chez vous, pour voir si vous voulez faire mes dessins? Ma lingère prétend qu'on ne peut rien avoir de vous; d'où viennent ces lenteurs? est-ce votre faute ou la sienne?

MARCEL, *en lui offrant un siége près de la table.*

Pardon, madame, de quoi s'agit-il?

Mme DE FRANCMESNIL.

Mais de six dessins de robes : j'ai demandé du nouveau, vous vous êtes engagé à en fournir; montrez-moi au moins ce que vous avez fait, si vous avez commencé. (*Allant à la table des dessins.*) Dieu! que c'est commun! Tout le monde porte ces choses-là!

MARCEL.

Encore une fois, pardon, madame, j'ai été si pressé...

Mme DE FRANCMESNIL.

Alors il ne fallait pas promettre. Je pars pour les eaux; comment vais-je faire? (*Allant à Nina.*) Que brodez-vous là, mademoiselle?

NINA.

Ce sont des collerettes, madame.

Mme DE FRANCMESNIL.

Elles sont jolies et de bon goût. Combien vendez-vous cela?

NINA.

Je ne vends pas, madame, je brode seulement.

Mme DE FRANCMESNIL.

Et combien vous paie-t-on pour ce travail?

NINA.

Trois francs.

Mme DE FRANCMESNIL.

On nous fait payer ces chiffons-là trente francs et souvent plus; c'est ainsi qu'on nous vole. Mademoiselle, faites-moi six collerettes de cette façon-là, et variez les dessins. Vous me les apporterez chez moi, directement : voici mon adresse. (*Elle lui remet une carte.*) Eh bien! monsieur?

MARCEL.

Voulez-vous jeter un coup d'œil, madame?

Mme DE FRANCMESNIL, *assise près de la table.*

Cela n'est pas mal, peut-être pas assez léger

Elle examine.

SCENE VII.

LES MÊMES, CAROLINE.

MARCEL, *apercevant sa femme, à Gauthier.*

Ah! la voici. (*Haut.*) Caroline, viens montrer des dessins à madame.

CAROLINE.

Un instant, mon ami.

Elle ôte son châle, son chapeau, met un tablier, près du comptoir.

NINA, *à elle-même.*

J'ai dit trois francs, et on ne me paie que cinquante sous.

GAUTHIER, *à part en examinant Caroline.*

Pas le moindre embarras dans son maintien.

MARCEL, *à Mme de Francmesnil.*

Ceci fera fort bien, exécuté, madame. (*A Caroline.*) Fais voir à madame le dessin de la nouvelle robe riche.

CAROLINE, *à part en reconnaissant Mme de Francmesnil.*

Ciel! elle ici?

MARCEL, *à lui-même.*

Pourquoi l'aspect de cette dame l'a-t-elle troublée tout-à-coup?

CAROLINE, *elle apporte des dessins et les fait voir.*

Madame comprend que toute cette partie a des jours.

Mme DE FRANCMESNIL.

Mais il faudra bien du temps pour broder tout cela?

CAROLINE.

Mais non, madame, en donnant à plusieurs personnes... J'ai là encore autre chose... (*Elle retourne au comptoir; elle aperçoit le sac de Mme Allard. A part.*) Ah! ma cousine est venue.

GAUTHIER, *bas à Marcel.*

Qu'y a-t-il donc là, sur cette chaise?

MARCEL, *bas à Gauthier.*

Le sac de Mme Allard. Toutes les fois qu'elle

vient ici, sans y trouver ma femme, elle y laisse quelque chose.

GAUTHIER, *de même.*

C'est convenu entre elles : c'est un moyen de se prévenir.

MARCEL, *de même.*

Et c'est de plus un prétexte pour sortir. Il faut reporter l'objet oublié.

GAUTHIER, *de même.*

Ah! quelle ruse diabolique!

Mme DE FRANCMESNIL, *à Caroline, qui est revenue près d'elle avec des dessins.*

Mon Dieu! vous avez là une jolie montre, madame; permettez, je vous prie.

Elle l'examine.

MARCEL.

De quoi est-il question?

GAUTHIER.

En voici bien d'une autre!

NINA, *à part.*

Cette belle dame est curieuse, vraiment.

Mme DE FRANCMESNIL, *étonnée.*

Je n'en reviens pas! D'où tenez-vous ce bijou?

CAROLINE.

D'une de mes parentes.

Mme DE FRANCMESNIL.

C'est étrange! cette montre ressemble à celle que j'ai perdue, il y a quelques années.

CAROLINE.

Madame...

Mme DE FRANCMESNIL.

C'était un meuble de famille, un cadeau que le roi Louis XV fit à la baronne de Brémond, mon aïeule maternelle. Il y a deux ans environ que cette montre a disparu de mon nécessaire.

CAROLINE, *à part.*

Deux ans...

Mme DE FRANCMESNIL

J'ai fait des démarches pour la retrouver; mais mon mari n'a pas voulu qu'on poursuivit cette affaire.

CAROLINE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

Mme DE FRANCMESNIL.

Ce n'est pas la valeur de ce bijou qui m'y fait tenir... mais seulement à cause de la ressemblance, je vous offre deux fois le prix de cette montre, si vous voulez me la céder.

CAROLINE.

Madame, c'est un don de ma cousine.

Mme DE FRANCMESNIL.

Si vous y tenez beaucoup...

CAROLINE.

Beaucoup...

Mme DE FRANCMESNIL

Qu'il n'en soit plus question.

GAUTHIER, *bas à Marcel*

Ce n'est pas mon avis, il y a du louche là-dessous.

MARCEL, *bas.*

Oui, oui, certainement.

NINA.

Par exemple, c'est drôle, tout ceci!

Mme DE FRANCMESNIL, *à part.*

Y a-t-il quelque secret de mon mari? j'ai eu tort de parler...

MARCEL, *à part, avec préoccupation.*

Que de soupçons me reviennent à la mémoire!...

Mme DE FRANCMESNIL, *à son domestique.*

Faites avancer ma voiture. (*A Caroline.*) Je vous prie d'apporter chez moi ces dessins, je veux les examiner, et vous travaillerez pour moi, je l'espère... (*A Marcel.*) Je puis compter sur vous, monsieur?...

Elle sort.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *hors* Mme DE FRANCMESNIL.

MARCEL, *à part.*

Cette montre... (*Haut et sortant de sa rêverie.*) Oui, madame, je suis à vos ordres... Elle est partie... Que signifie cette aventure? Y a-t-il en effet quelque mystère?...

CAROLINE, *avec aigreur*

Quel mystère peut-il y avoir?

GAUTHIER, *à Marcel.*

Allons, ne t'emporte pas, les scènes ne servent à rien... Mais il faut aller chez Mme Allard. (*A part.*) Il faut que ça s'explique...

CAROLINE.

Mais peut-être ne la trouverez-vous pas en ce moment, ma cousine; je l'ai vue ce matin, elle devait sortir.

GAUTHIER.

Cependant elle est venue pour vous parler.

MARCEL.

Allez toujours, mon père... et, tenez, remettez à Mme Allard ce sac qu'elle a laissé ici... je ne connais pas de femme plus oublieuse.

GAUTHIER, *à Nina.*

Venez-vous, mademoiselle Nina?... (*Bas.*) Il faut les laisser seuls...

NINA.

Bonsoir, Caroline... (*A part.*) Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il donc se passer entre eux?...

Gauthier et Nina sortent.

SCENE IX.

MARCEL, CAROLINE.

MARCEL, *en maîtrisant son émotion.*

Je n'ai rien dit... mais maintenant que nous sommes seuls, tu vas m'apprendre pourquoi tu es restée si long-temps absente?...

CAROLINE, *rangeant les dessins.*

J'ai été chez Nina, chez ma cousine, et puis chez Mme Dufour, la lingère... tu sais quelle distance il y a!..

MARCEL, *timidement.*

Et pourquoi avoir été chez Mme Dufour aujourd'hui?

CAROLINE.

Je me suis souvenue qu'elle devait nous donner beaucoup de choses à faire...

MARCEL.

Et pourtant tu ne rapportes pas de commandes?...

CAROLINE.

Il faudra y retourner demain, rien n'était prêt encore.

MARCEL.

Ah!... dis donc, ne trouves-tu pas cette histoire de la montre un peu singulière?...

CAROLINE.

Mais non, il y a beaucoup de montres qui se ressemblent. Et Mme de Francmesnil...

MARCEL.

Mme de Francmesnil!... ah! tu as plus de mémoire que moi... pour les noms.

CAROLINE.

Il faut le croire.

MARCEL.

Tu as été bien vite, n'est-ce pas?... Tu me parais un peu fatiguée.

CAROLINE, *avec un peu d'aigreur.*

Je craignais d'être trop long-temps; mon absence est toujours si mal interprétée.

MARCEL.

Quand ta cousine te donna cette montre, il y a deux ans... pour tes étrennes... je fus bien surpris, si tu te le rappelles... et je te disais : Comment Mme Allard a-t-elle un pareil bijou?...

CAROLINE.

Encore!... c'est désolant!

MARCEL.

Il me semble qu'on peut parler d'une chose aussi grave... Si ta cousine était riche, si elle avait un état, il n'y aurait rien d'étonnant de lui voir une montre de prix... mais...

CAROLINE.

Mon Dieu! faut-il redire ce que nous vous avons si souvent répété : un parent éloigné, que tu ne connaissais pas, laissa en mourant ce bijou à ma cousine et quelques meubles... Vous oubliez tout.

MARCEL.

Il faut le croire... je me souviens cependant que ce parent mourut, en effet, tout à point pour tes étrennes.

CAROLINE.

Ah! c'est très-spirituel!... Je déteste de semblables railleries, et ce serait m'obliger beaucoup que de me les épargner?

MARCEL.

Ne serait-ce pas m'obliger également que de m'épargner les sujets de plainte?

CAROLINE.

Quels sujets?... Quand la tête n'enfante que des craintes ridicules, absurdes, est-ce ma faute?

SCENE X.

LES MÊMES, UN COMMIS.

LE COMMIS

Voici un paquet de la part de Mlle Dufour... elle attendait depuis quelques jours qu'on vînt le chercher, et elle vous prie de ne pas perdre de temps.

MARCEL, *en modérant sa fureur.*

Tu n'as donc pas été chez Mme Dufour, Caroline?... (*Au commis.*) J'allais envoyer chez elle aujourd'hui même, vous le lui direz, mon ami... Vous avez sans doute fait d'autres courses avant de venir ici?

LE COMMIS.

Non, je quitte la boutique.

MARCEL.

Merci : bien des complimens chez vous

LE COMMIS.

Je n'y manquerai pas.

Il sort

SCENE XI.

MARCEL, CAROLINE.

MARCEL, *se croisant les bras.*

Ma tête n'enfante que des craintes ridicules, absurdes, tu le vois bien! . (*Ne se maîtrisant plus.*) toi, ta bouche ne s'ouvre que pour le mensonge! jamais un mot de vérité, jamais!...

CAROLINE, *l'interrompant.*

Vous allez recommencer vos scènes?... Je vous déclare que je ne suis pas d'humeur à vous écouter... Je sors; quand vous serez plus calme, je rentrerai.

Elle met son châle et son chapeau

MARCEL, *avec autorité.*

Oh! vous m'entendrez! *Il va fermer la porte.*) Qu'avez-vous fait de votre temps? Où avez-vous été?

Il ôte le châle brusquement.

CAROLINE.

Il suffit que vous me le demandiez ainsi pour que je ne veuille point parler.

MARCEL.

J'ai le droit de vous interroger, votre devoir est de me répondre.

CAROLINE.

Êtes-vous dans un état à bien apprécier ce que je puis vous dire?

MARCEL

Ah! ne le prends pas sur ce ton, Caroline, ce n'est pas celui de l'honnête femme. Cette assurance du maintien et de la voix, ton regard dément; sois moins fière si tu veux que je croie à ton innocence.

CAROLINE.

Croyez, ne croyez pas, que m'importe!

MARCEL, *avec ironie.*

Qu'importe en effet à la femme parjure l'estime de son mari?

CAROLINE.

Je suis satisfaite de l'estime de moi-même; ma conscience ne me reproche rien

MARCEL.

Encore une fois, cessez ce langage, il change la faute en crime.

CAROLINE.

Vous avez des expressions..

MARCEL, *plus furieux.*

Vos actions les surpassent. Parlerez-vous enfin? Je l'exige. Où avez-vous été durant cette absence? où avez-vous été?...

CAROLINE.

Mon Dieu! calmez-vous...

MARCEL.

Que je me calme!... quand tout vient justifier mes soupçons!... Eh bien, ne voyez-vous pas que je suis calme, tranquille, que j'écoute?... voyons... parlez... parlez donc!...

CAROLINE.

D'abord j'ai fait une course pour ma cousine.

MARCEL.

Où?... pourquoi?

CAROLINE.

Cette affaire n'est pas mon secret.

MARCEL.

Un secret! mais en doit-il exister entre nous?

CAROLINE.

Apparemment... ma cousine le veut...

MARCEL.

Ta cousine! toujours ce mot pour calmer ma fureur quand elle est juste... Mais que fait-elle donc cette femme? Pourquoi le mystère dont elle s'entoure, ainsi que toi? Quelle est son existence?... Depuis cinq ans j'observe et j'interroge, rien! non, rien ne peut m'expliquer cette vie...

CAROLINE, *avec dignité.*

Accusez-moi, vous en avez le droit peut-être; mais, monsieur, la conduite des autres ne vous regarde pas.

MARCEL.

C'est cela, je n'ai pas même le droit de vous demander compte de vos actions!

CAROLINE.

Quand on s'y prend de cette manière...

MARCEL.

Ainsi c'était de votre cousine et de ses affaires que vous vous êtes occupée.

CAROLINE.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, vous ne voulez pas me croire...

MARCEL.

On va me prouver que j'ai tort...

CAROLINE.

Certainement, vous avez tort; vous ne savez rien comprendre: égoïste, sans pitié, je ne suis à vos yeux qu'une esclave, il vous faut la soumission... et l'avilissement.

MARCEL.

L'avilissement? Non... je veux qu'on soit confiant avec moi.

CAROLINE, *en pleurant peu à peu.*

Vous ne m'accablez que d'injurieux soupçons. Vous faites le malheur de ma vie. Jamais vous ne pensez que je sois capable d'un bon mouvement et d'une action honorable... Oui, j'ai besoin de tout mon courage pour consentir à vivre plus long-temps avec vous ..

MARCEL.

Allons, la voilà qui pleure. . Ah! mon Dieu, que je suis malheureux!

CAROLINE.

Si vous croyez que c'est agréable de vivre comme ça! oh! non! allez, je ne sais pas où j'aimerais mieux être.

MARCEL.

Et moi donc!... Vous disiez que c'était pour votre cousine...

CAROLINE.

Certainement.

MARCEL.

Caroline...

Il s'approche d'elle et lui prend le bras timidement.

CAROLINE.

Oh! laissez-moi...

MARCEL, *assis sur un tabouret aux pieds de Caroline.*

Pardonne-moi mes craintes, ma jalousie... si je t'aimais moins, je serais moins exigeant sans doute... et moins heureux aussi! Caroline, mon amour, c'est ma vie, vois-tu... Si tu voulais, nous serions riches, car il n'y a rien que je ne puisse faire pour toi; mon cœur deviendrait une source intarissable de moyens pour réussir... si tu voulais, pour toi, pour toi! je crois que j'irais au faîte des grandeurs...

CAROLINE.

Marcel, tu n'y penses pas.

MARCEL, *la comblant de caresses.*

Si! si! je te vois, je te presse dans mes bras... je suis heureux!... Sais-tu ce qui manque à mon bonheur en ce moment? nos enfans.

CAROLINE.

Nos enfans!...

MARCEL.

S'ils étaient là, qu'un de tes baisers me deviendrait doux!... les pauvres petits! il y a long-temps que nous ne les avons embrassés!... Allons les voir, veux-tu? bientôt, demain, ce soir?... Partons, partons! mes enfans et toi, c'est le bonheur!...

CAROLINE, *à part.*

Ah! ma cousine, ma cousine!... (*Haut.*) Le pouvons-nous?

MARCEL.

Ah! c'est vrai!... l'argent nous manque... eh bien, dis-moi que tu m'aimes.

CAROLINE.

Tu me fais toujours de la peine aussi...

MARCEL.

Allons, sois bonne, oublie... un regard, une parole, un baiser!... oh! que tu es belle, Caroline, et que je t'aime, moi!

CAROLINE.

Vous serez plus raisonnable, monsieur?...

MARCEL, *avec tendresse.*

Oui, oui...

CAROLINE.

Vous ne soupçonnerez plus votre Caroline?

MARCEL.

Non, non.

CAROLINE, *à part.*

Pour moi, je réponds bien qu'à l'avenir...

MARCEL.

Car tu ne me trompes pas, bien vrai?

CAROLINE.

Encore! si je te trompais pardonnerais-je? nos querelles ne finiraient pas; mon intérêt serait de les faire durer.

MARCEL.

Quelquefois tu les as fait durer, mauvaise!

CAROLINE.

Pour vous punir, vilain jaloux

MARCEL.

Jaloux!... non! c'est que je ne puis rien que par toi... quand tu es là, dans notre ménage, il n'y a pas de palais qui me semble préférable. Je n'ai de cœur au travail que quand je te sens près de moi, que quand, en levant les yeux, je t'aperçois à mes côtés... aussi ne me fais pas de chagrin... cela m'ôte tout courage... Sais-tu pourquoi je me plais tant dans cette petite chambre? c'est que nous la remplissons à nous deux... Tiens, Caroline, dans tes bras, il n'y a pas de chagrins qu'on n'oublie! Je ne suis pas jaloux comme un mari, mais comme un amant... Mon Dieu! que je suis heureux de n'avoir point écouté mon désespoir et de vivre pour te voir, pour t'aimer!... oui, j'ai voulu plus d'une fois terminer mes souffrances, me donner la mort...

CAROLINE, *effrayée.*

La mort!

MARCEL.

Mais tu as souri, je suis revenu à la vie!... comme en ce moment, comme toujours, quand tu m'assures que tu n'es pas coupable...

CAROLINE.

Eh non!... te voilà plus raisonnable... je veux tout te dire...

MARCEL.

Moi, je ne veux rien savoir...

CAROLINE.

Si fait... Ma cousine, depuis son veuvage...

SCENE XII.

LES MÊMES, NINA, *en dehors.*

NINA, *frappant à la porte.*

Monsieur Marcel, y a-t-il quelqu'un?

MARCEL.

C'est Nina!... la petite sotte, nous déranger!... ne répondons pas.

CAROLINE.

Non, non, ça paraitrait singulier, il faut ouvrir...

Elle ouvre la porte.

MARCEL.

Ah! Caroline! c'est mal! (*A part.*) Elle semble échapper avec joie à cette explication.

NINA, *en entrant.*

Vous étiez enfermés?

CAROLINE.

Par hasard.

MARCEL.

Que voulez-vous donc, Nina?

NINA.

Rien... je venais vous dire que j'ai aperçu M. Gauthier, de loin.

SCENE XIII.

LES MÊMES, GAUTHIER, GERVAIS.

GAUTHIER, *à Marcel.*

Marcel, j'ai vu Mme Allard.

GERVAIS.

Me revoilà.

MARCEL.

Eh bien!

GAUTHIER

Elle m'a tout expliqué... la dame s'est trompée.

NINA, *à part.*

Je n'y comprends rien... M. Marcel est maintenant animé, joyeux... c'est drôle, le mariage!

MARCEL, *bas.*

Merci, mon père... (*Haut.*) Il se fait tard, au revoir.

GAUTHIER.

Oui, à demain.

GERVAIS.

Nina, viens-tu?

NINA.

Non, je n'ai pas besoin de toi pour m'en aller.

GERVAIS.

C'est égal, je t'ai vue! je ne puis pas dormir sans te voir.

GAUTHIER, *bas à Marcel.*

Eh bien! qu'a-t-elle dit?

MARCEL, *bas.*

Elle a pleuré.

GAUTIER, *bas.*

C'est toujours la meilleure raison d'une femme... la paix est faite? (*A part.*) Cependant on ne m'ôtera pas de l'idée... Il faut causer à présent avec Nina, je veux tout savoir. (*A Nina.*) Allons, mademoiselle Nina, allons-nous-en. Bonsoir, mes enfans, bonsoir.

GERVAIS.

Mon Dieu! mon Dieu! quand sera-t-elle ma femme?

NINA, *sortant.*

Comme il la regarde avec bonheur!

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon meublé avec une sorte de luxe. A droite un canapé, à gauche une table. Porte au fond; porte de cabinet dans l'angle gauche, et devant cette porte une chaise. Au lever du rideau on entend sonner.

SCENE PREMIERE.

Mme ALLARD, FRANCMESNIL.

Mme ALLARD.

On sonne!... à cette heure?... ce ne peut être que lui... (*Elle se lève et va ouvrir; Francmesnil entre.*) Ah! vous voilà, monsieur?

Un domestique suit Francmesnil avec des étoffes qu'il dépose sur une table, puis il sort.

FRANCMESNIL

Comment va Caroline!

Mme ALLARD.

Je ne vous attendais pas, je pensais même que vous aviez pris le parti de ne plus remettre les pieds chez moi... Deux jours sans vous voir! à la suite d'une querelle... où vous avez eu tous les torts... Enfin vous revenez, c'est une preuve que vous vous reconnaissez coupable et que vous êtes repentant.

FRANCMESNIL

Mais, comment va Caroline?

Mme ALLARD.

A merveille.

FRANCMESNIL

Concevez-vous rien à son humeur?

Mme ALLARD.

Mais oui! la pauvre femme n'a plus de certitude sur votre amour, et l'amour seul peut la soutenir dans la terrible position où vous l'avez placée vis-à-vis de son mari.

FRANCMESNIL.

Vous savez bien que je l'aime..

Mme ALLARD.

Il y a des degrés dans l'affection; nous voulons, nous, une passion exclusive, parce que nous la prouvons par des sacrifices...

FRANCMESNIL.

Pourquoi douter de moi, maintenant?...

Mme ALLARD.

Quelle garantie pouvez-vous nous offrir... là, franchement?... vous me faisiez la cour, je n'étais pas veuve encore... Un jour vous rencontrez chez moi ma petite cousine, vous vous adressez à elle en me donnant pour raison que vous ne vouliez pas troubler mon ménage... c'est très-bien!... Caroline a la faiblesse de vous aimer; vous lui promettez de l'épouser, elle vous croit, et puis un jour le hasard nous fait découvrir que vous allez en épouser une autre! Vous le savez bien aussi, Caroline ne s'est mariée que par dépit, que par vengeance, et elle vivrait tranquille au moins dans son ménage, si vous n'étiez pas venu, après trois ans, lui ravir le repos... Pauvre femme! elle a lutté, c'est une justice à lui rendre; mais a-t-on long-temps du courage contre son propre cœur?...

FRANCMESNIL.

Parlons de notre situation actuelle...

Mme ALLARD.

Son mari est jaloux, il la tourmente, et nous craignons qu'il ne se doute de la vérité.

FRANCMESNIL.

Il faut que je la voie, que je lui parle...

Mme ALLARD.

Mais elle a pris la résolution de ne plus vous accorder une seule entrevue; je suis chargée de vous le dire... et je l'approuve...

FRANCMESNIL.

Si vous êtes toutes deux liguées contre moi, je ne dois plus conserver d'espérance... cependant je veux, Mme Allard, que Caroline ait un dernier gage de ma tendresse... Tenez, en cheminant, j'ai vu dans un magasin quelques étoffes qui m'ont semblé de bon goût... voilà deux robes, choisissez-en une pour vous, et donnez l'autre à votre cousine, comme un présent de vous...

Mme ALLARD.

Je le crois bien!... c'est une femme sévère sur les principes... elle vous aime, ce n'est pas sa faute; mais recevoir le moindre cadeau de vous, qui êtes plus riche qu'elle!... jamais on ne la déciderait à cela... (*Elle ouvre le paquet que Francmesnil lui a montré.*) Ah! c'est gentil!... ça fera bien, avec des manches plates... je prends celle-ci... car je crois que l'autre conviendra mieux à Caroline...

FRANCMESNIL.

Et quand devez-vous la voir?...

Mme ALLARD, *sans l'écouter.*

Mais que mettrai-je avec cette robe?... ça va me nécessiter un châle... oh! ce ne sera pas cher, un petit châle...

FRANCMESNIL.

Pensez-vous que Caroline ait aussi besoin d'un petit châle?

Mme ALLARD.

Elle! non. Son mari d'ailleurs pourrait soupçonner quelque chose, et la prudence exige... Cette étoffe est charmante, employée elle fera à merveille. (*Elle la développe et se regarde dans un petit miroir.*) Mon Dieu que c'est désagréable de n'avoir pas de glace!... C'est à peine si l'on peut se voir la taille dans ce méchant miroir...

FRANCMESNIL.

J'ai donné l'ordre au tapissier de vous apporter un miroir plus grand

Mme ALLARD.

Oh! non!... non! je ne veux pas!...

FRANCMESNIL

La chose est faite...

Mme ALLARD

J'en suis contrariée... là, vrai... très-contrariée... j'aurais attendu...

FRANCMESNIL.

Je vous le demande... quand verrez-vous Caroline?

Mme ALLARD.

Elle m'a bien défendu de vous le dire; mais je suis pour vous d'une faiblesse impardonnable! elle doit venir aujourd'hui à une heure... ne me trahissez pas; que ce soit le hasard qui vous amène, si vous voulez absolument la voir.

FRANCMESNIL.

C'est bien... je vous quitte... parlez en ma faveur.

Mme ALLARD.

Eh! mon Dieu! que vous savez bien me faire faire tout ce que vous voulez! (*En reconduisant Francmesnil.*) A une heure, n'y manquez pas.

SCENE II.

Mme ALLARD, *seule.*

Caroline a tort de craindre... Ce pauvre Alexandre, il l'aime toujours... Ah! dam! il n'y a rien qui excite plus la passion que les difficultés... La pauvre femme! une dernière entrevue, on ne peut pas refuser ça.

Elle sort. On entend fermer la serrure.

SCENE III.

MARCEL, GAUTHIER.

GAUTHIER, *sortant du cabinet avec précaution.*

Il n'y a plus personne... arrive, Marcel, ne crains rien... nous touchons au but de toutes nos recherches.

MARCEL, *avec une vive émotion.*

Mon père! que faisons-nous, grand Dieu!

GAUTHIER.

Voilà déjà la force qui te manque?... mais il s'agit de savoir ce que fait ta femme.

MARCEL.

Depuis deux ans j'aspire à connaître ce secret, et c'est un abyme que j'aperçois sous mes pas... je recule épouvanté d'elle, de moi... Non, non, partons, je ne veux plus rien savoir

GAUTHIER.

Oh! ceci est trop fort.

MARCEL.

Mais songez donc que je vais la perdre peut-être... c'est la tombe qui s'ouvre pour elle et pour moi... vivre sans son amour ce n'est pas vivre!

GAUTHIER.

Marcel, pas de faiblesse; puisque ton père s'est mis de ton bord et de moitié dans tes chagrins, c'est à ton tour de prendre pitié de lui... Tu sais avec quelle persévérance j'ai épié toutes ses démarches depuis dix jours! bientôt je fus certain qu'elle ne venait pas seule ici; le hasard fit qu'une chambre voisine fût à louer; en la visitant je vis qu'elle communiquait à celle-ci par une porte qui donne là, dans ce cabinet noir... alors j'ai sacrifié mes dernières économies pour qu'elle fût à moi cette chambre d'observation...

MARCEL.

Vous voulez du sang, mon père? vous voulez du sang?

GAUTHIER.

Non pas, car celui que j'ai versé une fois n'est pas encore lavé dans ma conscience. Je veux que cette situation cesse; criminelle ou non, je veux que ta femme te soit rendue, afin que tu retournes à la raison, à la santé. Songe que tu dois du pain à deux enfans, que leur avenir dépend de toi.

MARCEL.

Mes enfans!

GAUTHIER

L'amour et la jalousie t'ont détruit, la misère t'assiége de tous côtés; il faut une tempête, la foudre, le plus grand des malheurs pour séparer deux époques... Ah! tu m'obéiras, comme au jeune âge, car tu es plus faible qu'un enfant, plus irrésolu qu'un vieillard; il m'a fallu penser, prévoir, me souvenir, vivre en toi et pour toi depuis dix jours: mon courage te donne la mesure de celui que tu dois avoir. Ah! quand j'eus appris que, sous prétexte d'aller voir ses enfans, la perfide avait passé son temps à Paris, dans les plaisirs, qu'on l'avait aperçue dans les théâtres, alors je suis retourné à ma jeunesse; j'ai retrouvé une activité que je ne croyais plus avoir... mais c'était pour toi, mon fils, mon pauvre Marcel... c'était pour elle aussi... Il faut la sauver d'elle-même s'il en est temps encore... Oui, toute ma vie s'est réveillée en mon cœur!

MARCEL, *en regardant l'appartement.*

Ici tout sourit à ses regards, l'aisance, presque le luxe... et dans mon ménage la misère va bientôt marquer sa trace au seuil de la porte; ici c'est pour elle le séjour du bonheur; dans mon ménage chaque heure a son désespoir et ses larmes?... Oui, oui, vous avez raison, mon père, la vengeance, les émotions fortes, tout ce qui sortira ma vie de son engourdissement... Mais n'entendez-vous rien?...

GAUTHIER.

Non, c'est dans l'escalier... soyons sur nos gardes; nous allons rentrer pour guetter, et, s'ils viennent, moi, dès qu'ils seront arrivés, je cours prévenir la femme de cet élégant monsieur, qui n'est sortie que pour revenir, soyons-en sûrs... il faut que la pierre fasse deux coups. Pourquoi le pauvre honnête homme ne se vengerait-il pas?

MARCEL.

Mais comment espérez-vous parvenir jusqu'à Mme de Francmesnil, et sous quel prétexte pourrez-vous l'amener ici?

GAUTHIER.

Je n'en sais rien encore, le ciel m'inspirera. De-

puis que je suis enfièvré de ta jalousie, et que ton honneur et ton repos sont devenus les miens, j'ai fait plus de mensonges que dans tout le cours de ma vie, tant il est vrai que le mal enfante le mal, qu'un vice conduit à un autre vice... Chut! cette fois c'est bien à la porte qu'on s'arrête; viens, on met la clef dans la serrure... hâtons-nous.

Ils entrent dans le cabinet.

SCENE IV.

Mme ALLARD, CAROLINE.

Mme ALLARD.

J'allais chez toi, il est heureux que je t'aie rencontrée en chemin. Que fais ton mari?

CAROLINE.

Il était sorti quand j'ai quitté la maison.

Mme ALLARD.

Et où est-il allé? Prends garde, il est bien calme depuis quelque temps, et cette tranquillité m'inquiète.

CAROLINE.

Quel que soit le motif de sa conduite, je commence à comprendre que je ne dois plus continuer à vivre de la sorte.

Mme ALLARD.

Tu as voulu te marier... sotte! j'étais certaine qu'Alexandre reviendrait à toi; sa position dans le monde lui commandait d'épouser une femme riche; mais...

CAROLINE.

J'aimais Alexandre, et le désespoir, quand je le vis s'unir à une autre, me rendit folle, je crois... Marcel se présenta...

Mme ALLARD.

Le dépit et la passion gâtent tout... Mais parle, que venais-tu faire?

CAROLINE, *en lui donnant une lettre.*

Je viens vous prier de lui donner cette lettre vous-même, la première fois que vous le verrez.

Mme ALLARD.

Et que lui écris-tu?

CAROLINE.

Que je ne veux plus le revoir jamais.

Mme ALLARD.

Mais il t'aime toujours de la même manière.

CAROLINE.

Moi, je sens mes torts, je veux les réparer.

Mme ALLARD.

Tu ne l'aimes donc plus?

CAROLINE.

Je suis mère, j'aime mes enfans; mon mari ne sait rien de mon crime; je puis encore, grâce au ciel! rentrer dans le droit chemin.

Mme ALLARD.

Quoi! tu ne crains pas qu'Alexandre te compromette?

CAROLINE.

Non; j'ai pu croire à son amour...

Mme ALLARD

Il suppliera, il versera des larmes...

CAROLINE.

Voilà pourquoi je veux éviter sa présence.

Mme ALLARD.

En ce cas, je vais tout de suite lui porter ta lettre; il est bientôt une heure, je le trouverai peut-être chez lui. Attends-moi, je te dirai l'effet qu'aura produit ta missive.

CAROLINE.

Oui, et tâchez de le convaincre de ma résolution.

Mme ALLARD, *en sortant.*

Oui, oui, sois tranquille

Elle sort.

SCENE V.

CAROLINE, *seule.*

Mon courage m'étonne, j'ai besoin de le soutenir pour faire cesser cette triste position où chaque instant peut amener une catastrophe. L'amour a-t-il pu me faire méconnaître tous mes devoirs? l'amour!... j'ai souhaité souvent reprendre une vie régulière... le passé nous pousse malgré nous, quoi que nous fassions... on doit se mettre en garde contre ses souvenirs. (*Elle s'assied sur le canapé*). Si autrefois je ne m'étais pas flattée de l'espoir de me voir sa femme, je ne serais pas ici en ce moment à trembler aux conséquences de ma conduite; mais quand on voit sa faute, il faut en appeler à la raison.

SCENE VI.

FRANCMESNIL, CAROLINE.

FRANCMESNIL, *qui est entré doucement et s'est approché d'elle.*

A quoi pensez-vous, mon ange?

CAROLINE, *se levant, étonnée.*

Vous, vous ici!... comment? pourquoi?...

FRANCMESNIL.

Vous étiez si préoccupée que vous ne m'avez pas entendu entrer...Vous oubliez donc que votre cousine m'a confié une clef?... Je vous trouve bien belle aujourd'hui, Caroline.

CAROLINE.

Monsieur, par quelle fatalité se fait-il que vous soyez venu en ce moment?... laissez-moi vous quitter... Je vous ai écrit, vous n'avez pas reçu ma lettre?

FRANCMESNIL.

Non; que signifie ce trouble?... qu'avez-vous?... parlez.

CAROLINE.

Mon mari m'aime, vous le savez; il est jaloux, tourmenté, malheureux...

FRANCMESNIL.

Après cinq ans de mariage, ma chère...

CAROLINE, *l'interrompant.*

Ne parlez pas ainsi, monsieur; l'amour seul

excusait à mes yeux une conduite que je me reprocherai toujours : vous me donnez le courage de vous dire que je vous vois pour la dernière fois.... oui, vous brûlerez mes lettres; les vôtres, je vous les rendrai.

FRANCMESNIL.

Allons, allons, pourquoi cette querelle?

CAROLINE.

Je vous dis la vérité.

FRANCMESNIL.

Je crois que tu prends plaisir à parler ainsi pour que je te ferme la bouche par un baiser.

Il l'a fait asseoir sur le canapé.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARCEL.

Marcel ouvre la porte du cabinet; il entre en se soutenant à peine; il s'appuie sur un fauteuil, sa pâleur est effrayante et le soupir qui sort de sa poitrine annonce sa présence; Caroline se lève précipitamment et pousse un cri.

CAROLINE.

Ciel! mon mari!

Elle tombe sur le canapé et se cache le visage.

FRANCMESNIL.

Monsieur, d'où sortez-vous? qui vous a introduit ici?

MARCEL, *tremblant et avec l'émotion la plus forte.*

Pour que je réponde à vos questions... laissez-moi me remettre. (*A Caroline, en s'approchant d'elle.*) Depuis deux ans, j'en avais la conviction intime; le moment de la vérité devait se présenter un jour, le voilà donc venu! *

FRANCMESNIL.

Monsieur, qu'exigez-vous de moi?

MARCEL, *réprimant un mouvement de fureur.*

De vous?... rien!

FRANCMESNIL.

Vous écouterez du moins ce que je dois vous dire pour sa justification, pour la mienne.

MARCEL.

Vous! que m'importe! je ne vous connais pas, vous ne m'avez rien promis, jamais; vous croyez pouvoir me ravir ma femme, mon bonheur, ma vie. C'est l'usage des gens vicieux que je dois accuser pour ce qui vous regarde; s'il en eût été autrement, j'avais là des armes, vous voyez... (*il montre deux pistolets*) je vous tuais, vous! j'en avais le droit, moi!... mais je ne puis tourner cet instrument de mort contre vos usages. Selon vous, je suis un mari absurde, parce que la misère n'accordait à mon foyer que les illusions de l'amour, que la volupté d'aimer et de me croire aimé; soit, je suis absurde.

FRANCMESNIL.

Calmez-vous, monsieur, et daignez m'entendre; je dois essayer de vous expliquer...

MARCEL.

Encore une fois, je ne vous demande rien.

* Francmesnil, Marcel, Caroline *sur le canapé.*

FRANCMESNIL.

Dans cette circonstance, l'honneur me fait un devoir de protéger...

MARCEL.

Elle? oh! tout change s'il est question d'elle.

FRANCMESNIL.

Vous n'êtes pas chez vous, monsieur, comment pénétrez-vous ici?

MARCEL, *avec autorité.*

J'y viens prendre ma place, et si vous n'êtes pas satisfait de la mesure que j'ai gardée vis-à-vis de vous, je parlerai aussi haut que vous, ici, comme ailleurs.

CAROLINE, *se levant précipitamment.*

Arrêtez! arrêtez!

MARCEL, *s'animant par degrés.*

Ah! s'il s'agit d'elle, je ne vous permets pas de dire un mot; seulement vous êtes libre d'écouter ce que je vais lui faire entendre : elle! c'est la plus indigne des femmes, car elle a trahi ses sermens.... je ne parle pas de ceux qu'elle a faits à l'autel, le jour de notre mariage, mais de ceux-là qu'hier encore elle employait pour endormir mes soupçons, par lesquels elle engageait sa vie! Elle! Caroline Allard! c'est la plus abjecte des créatures, car elle n'osera plus supporter le regard de son mari ni les caresses de sa famille.

CAROLINE.

Ah! Marcel, ne parlez pas ainsi.

MARCEL, *vivement.*

Qui voulez-vous tromper, lui ou moi?

FRANCMESNIL.

Il y a des fautes que je comprends...

MARCEL, *plus vivement.*

Quand on les comprend pourquoi les commettre?

FRANCMESNIL.

Il en est d'involontaires et qu'on peut réparer.

MARCEL.

Oui, oui! je comprends aussi, moi! vous voulez scheter mon honneur, ma femme, ma fille plus tard! Vous prétendez faire le monde ainsi qu'il vous convient qu'il soit, pour votre usage particulier. Écoutez, vous que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître; écoutez, puisque vous êtes là, puisque c'est vous que j'y trouve : Un jour, sur la place publique, devant une église, j'aperçus une jeune fille, jolie! oh! bien jolie! c'était Caroline Allard; dans la foule, ma main pressa la sienne sans qu'elle me repoussât; il y avait là foule, parce qu'on célébrait un mariage, celui d'un homme riche.

FRANCMESNIL.

Le mien, monsieur.

MARCEL, *au comble de la surprise.*

Le vôtre?

FRANCMESNIL.

Oui; un intérêt de position et de fortune me forçait à trahir la foi que je lui avais jurée, à elle, Caroline Allard!

MARCEL, *avec la plus profonde douleur.*

Mon Dieu! mon Dieu! pas même un refuge dans

le passé! pas même un jour de vertu! le mensonge depuis le premier serrement de mains, depuis le premier sourire... mais c'est affreux!... et c'est vous qui m'enlevez tout à moi, à moi qui n'ai rien qu'elle... son cœur, son amour!... mais non, elle ne m'a rien donné... jamais.... ah! si fait! elle m'a donné deux enfans!...

CAROLINE.

Ne les oubliez pas, Marcel.

MARCEL, *sans l'entendre.*

Ainsi, depuis des années, le bonheur vous a rapprochés, ici, dans ce domicile clandestin, un bonheur honteux... ainsi elle m'a trahi, elle, pour avoir un mari! et lui, il a trahi sa femme pour avoir de l'argent! et avec l'argent il a voulu pour maîtresse la femme de l'homme laborieux!... Je n'avais d'abord de colère et de mépris que pour elle, sans foi, sans pudeur, que pour la parjure... mais est-ce la femme qui vient se jeter à nos pieds? est-ce elle qui pénètre dans l'intérieur d'un ménage pour suborner un mari, pour régler les détails d'une intrigue? (*A Francmesnil.*) C'est donc toi, infâme! qui lâchement, à plaisir, es venu porter le trouble et le désespoir dans ma maison? Si tu ne me dois rien, es-tu quitte envers le monde, où tu joues un rôle? si tu ne m'as rien promis, n'as-tu pas des obligations envers la société? L'or qui reflète sur tes vices les colore-t-il à ce point de les faire aimer?... Sais-tu bien que tu m'as fait pleurer, moi, pendant deux ans? sais-tu que la vengeance est douce?... et ma main est bien près de ta joue... tiens, misérable!

Il lance son bras pour donner un soufflet à Francmesnil, qui l'esquive.

CAROLINE, *se plaçant entre eux et à genoux.*

Marcel! monsieur! monsieur!...

Pendant tout le couplet elle cherche à l'arrêter.

MARCEL.

Retirez-vous! il n'appartient qu'à la femme pure de se placer entre deux hommes irrités... baissez les yeux, fermez la bouche; vous n'avez plus l'ascendant de votre sexe... retirez-vous! (*Plus furieux, à Francmesnil.*) Eh bien! tu te tais! tu n'as même pas le courage de l'honnête homme pour te venger des injures que tu reçois! il te faut le duel, n'est-ce pas? il te faut des témoins, l'éclat, le bruit, les journaux? mais tu n'oserais te battre en duel avec l'ouvrier!... tu lui prends sa femme et tu reçois ses affronts, tu te crois quitte... mais moi je ne le suis pas, moi! j'oserai te poursuivre en tous lieux et te traiter ainsi partout, sur le seuil de ta demeure, sur la place publique, en plein soleil... moi, Marcel! moi, je traînerai ton nom dans la boue, pendant deux ans, s'il le faut, par représailles, de ce moment, de cette heure... Ah! (*A Caroline*) madame, interrogez cette montre que le roi Louis XV donna pour quelques complaisances à la baronne de Brémont... la mémoire des noms me revient aussi, à moi! Cette montre ne pouvait lui venir que de toi, cette montre, en ce moment, elle marque ta dernière heure, malheureux! et je puis te briser comme elle.

Il arrache la montre de la ceinture de Caroline et la jette avec violence. La porte s'ouvre, Mme de Francmesnil paraît suivie de Gauthier.

CAROLINE.

Marcel! Marcel! nous ne sommes plus seuls.

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme DE FRANCMESNIL, GAUTHIER.

Mme DE FRANCMESNIL, *inquiète, à son mari.*

Qu'y a-t-il donc? j'accours, monsieur; on vient m'annoncer que vos jours sont compromis.

MARCEL.

Ses jours? non, madame, mais son honneur... oh! pour lui c'est peu de chose, car il ne respecte pas l'honneur d'autrui.

FRANCMESNIL, *à sa femme.*

Madame, par quelle combinaison venez-vous en ce lieu?

MARCEL.

Et pourquoi n'y viendrait-elle pas? j'y suis bien, moi!

Il s'approche de Mme de Francmesnil avec insolence.

FRANCMESNIL, *l'arrêtant.*

Monsieur, respectez ma femme.

MARCEL.

Et toi, as-tu respecté la mienne?

FRANCMESNIL, *avec colère*

Misérable!

Il s'avance vers Marcel *.

GAUTHIER.

Halte là! mon beau monsieur, c'est mon fils, et si vous le menacez de la voix ou du geste...

Mme DE FRANCMESNIL.

Encore une fois, que dois-je penser?

CAROLINE, *à part.*

La honte ne fait donc pas mourir?

FRANCMESNIL, *bas à sa femme.*

Croyez bien, ma chère amie...

Mme DE FRANCMESNIL, *bas.*

Pourquoi vous justifier?

FRANCMESNIL, *bas.*

Vous êtes généreuse!

Mme DE FRANCMESNIL, *bas.*

Je suis ce que je dois être... mais cette scène est un scandale, et il faut apaiser ces gens irrités. (*A Marcel.*) Monsieur, quel que soit le motif qui vous ait porté à me faire assister à cet éclat, j'en souffre; mais je rends grâce au ciel si ma présence peut contribuer à calmer l'irritation naturelle que vous devez ressentir... Monsieur, vous avez des enfans?

Marcel interroge sa femme du regard.

CAROLINE, *d'un ton de reproche et avec douleur.*

Ah! monsieur!...

Mme DE FRANCMESNIL.

Nous les élèverons, et je me charge...

MARCEL, *l'interrompant.*

Non, madame, j'ai des bras et du courage, mes

* Francmesnil, Mme de Francmesnil, Marcel, Gauthier, Caroline *sur le canapé*

enfans sont à moi; vous ne me devez rien, je ne puis rien accepter pour eux ni pour personne.

Mme DE FRANCMESNIL.

Mais votre position est fâcheuse, je m'en suis aperçue chez vous.

MARCEL.

Ce n'est pas vous qui l'avez faite ce qu'elle est, vous n'avez rien à réparer.

GAUTHIER.

Bien, Marcel! bien, mon garçon!

Mme DE FRANCMESNIL.

Il est un devoir que l'honneur nous impose, nous le remplirons. (*A son mari.*) Votre main, s'il vous plaît, mes chevaux sont en bas.

FRANCMESNIL, *à Marcel avec dignité.*

Après ce qui s'est passé entre nous, monsieur, je vous répèterai ce que vous venez d'entendre de la bouche de madame : il est un devoir que l'honneur nous impose, nous le remplirons.

GAUTHIER, *se plaçant devant Francmesnil.*

Monsieur, ne l'oubliez plus, dans le mariage, il n'y a, pour le pauvre, de bonheur que par l'union : respectez le ménage du pauvre.

Ils sortent.

SCENE IX.

MARCEL, GAUTHIER, CAROLINE.

GAUTHIER.

Ah! nous sommes seuls enfin... Marcel, je suis content de toi, tu as eu le courage d'un honnête homme

MARCEL.

Mon père, laissez-nous, je vous prie.

GAUTHIER.

Je comprends... fort bien... je m'en vas.. (*A part.*) Quelle triste conformité! mon Dieu! est-ce donc là l'histoire de tous les ménages?

Il sort.

SCENE X.

CAROLINE, MARCEL.

MARCEL.

Comment comptez-vous vivre? resterez-vous dans cette demeure?

CAROLINE, *pâlissant.*

Marcel! que dites-vous, grand Dieu!

MARCEL.

Vous devez comprendre que nous ne devons plus rester sous le même toit.

CAROLINE.

Une séparation!

MARCEL.

Ce n'est pas moi qui l'ai voulue.

CAROLINE.

Vous m'abandonnez! et mes enfans?

MARCEL.

Ils sont à moi, j'en prendrai soin.

CAROLINE.

Marcel! ma fille! ma fille!

MARCEL.

L'éducation d'une fille commence à celle de sa mère, l'honneur d'un enfant germe au sein de sa famille... je veux que mes enfans aient de bons exemples, pour qu'ils soient un jour d'honnêtes gens.

CAROLINE, *à genoux.*

Malheureuse! je vous en supplie, ne me livrez pas au désespoir... pitié! ayez pitié de moi!

MARCEL.

Avez-vous eu pitié de moi, Caroline?

CAROLINE, *de même.*

Ne me refusez pas le repentir... ne me privez pas de mes enfans.

MARCEL.

Vous voilà comme souvent je me suis vu... le ciel est juste, Caroline.

CAROLINE, *en suppliant.*

Ne sois pas inexorable, Marcel : je veux être à toi, à toi seul, pour toujours... je serai une femme soumise; les joies de notre foyer renaîtront; c'est un avenir nouveau qui s'ouvrira pour nous.

MARCEL.

L'illusion est détruite à présent. Non, non, Caroline : hier, ce matin, tout était possible, par un aveu même... je te l'ai encore demandé comme une grâce; je t'ai dit que le confident ne te trahirait pas auprès du mari... Je t'aimais tant! et tu as nié! (*Avec fureur et montrant un pistolet qu'il laisse tomber.*) C'est pourtant vrai! elle a nié et je ne la tue pas! lâche que je suis!

CAROLINE, *se traînant à genoux.*

Grâce! pardon, Marcel!

MARCEL.

Laissez-moi, laissez-moi, infâme! sa bouche ne contient que des mensonges!

CAROLINE.

Eh bien! tuez-moi! par pitié, par justice, tuez-moi!

MARCEL.

Non, tu vivras, sans mari, sans enfans, sans honneur! tu vivras, jouet du riche, esclave de ses plaisirs! tu vivras pour lui, dans cette chambre dont l'air m'infecte.

CAROLINE.

Marcel! Marcel!

MARCEL, *la repoussant.*

Misérable! ne me touche pas.

Il la repousse.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mme ALLARD, NINA.

MARCEL, *à Mme Allard.*

Venez, venez jouir des effets de votre complaisance.

Mme ALLARD.

Qu'y a-t-il?

MARCEL.

Vous le demandez... (*Apercevant Nina.*) Nina! que vient-elle faire ici? mon Dieu! Nina, fuyez, fuyez ces femmes.

CAROLINE.

Marcel!

MARCEL.

Adieu, Caroline Allard, adieu pour jamais.

Il sort; Caroline tombe évanouie; le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, Mme ALLARD.

Mme ALLARD.

Puisque tu m'écris de venir... tu n'es donc plus fâchée contre moi?... mais, mon Dieu! quel désordre dans ta chambre? que se passe-t-il?... que me veux-tu?... Je suis une bonne femme, et tu as raison de compter sur mon amitié.

CAROLINE.

Pardon, ma cousine...

Mme ALLARD.

De quoi donc?

CAROLINE.

Je vous dérange, peut-être...

Mme ALLARD

Quand tu me dérangerais, le malheur n'est pas grand...

CAROLINE.

J'ai à vous parler... oui...

Mme ALLARD.

Parle.

CAROLINE.

Je suis bien malheureuse...Ne pensez pas que je veuille vous faire des reproches... vous m'avez aidée dans ma chute, vous avez contribué à me perdre, ne voulez-vous pas aujourd'hui me prêter votre secours pour réparer le mal?...

Mme ALLARD.

Moi, je veux ce que tu veux, et rien autre chose... Allons, te voilà toute tremblante! explique-toi...

CAROLINE.

Depuis le jour fatal... depuis quatre mois je ne vous ai pas vue, vous avez ignoré ce qui s'est passé.

Mme ALLARD.

Non pas, non pas! je m'intéresse trop à toi pour n'être pas curieuse...

CAROLINE.

Marcel a été malade... en danger de mourir...

Mme ALLARD.

Je sais cela.

CAROLINE.

Quoiqu'il refusât de me voir, je n'ai pas quitté cette demeure où le devoir et le repentir ont soutenu mes forces et mon courage: durant les heures de son sommeil, je pénétrais jusqu'à lui, je pouvais veiller et prier pour le pardon de ma faute; et là, près de cette porte, à son réveil, j'attendais qu'une plainte me rendît nécessaire, que le moindre de ses désirs me fournît l'occasion de lui révéler ma présence, de lui prouver mon dévouement.

Mme ALLARD.

Tu as agi en brave femme, je t'en félicite.

CAROLINE.

Enfin, mes soins et mon zèle ont touché son cœur, j'ai trouvé grâce devant lui, il m'a permis de rentrer dans son ménage... mais le repos, la tranquillité, l'espérance ne viennent plus, comme autrefois, parer cette demeure.. N'avoir qu'une chambre et craindre de s'y rencontrer; n'avoir qu'une table et ne s'y trouver que pour baisser les yeux, voilà notre supplice aujourd'hui.

Mme ALLARD.

Ça se passera.

CAROLINE.

Non, non... cet amour dont j'étais si fière, il n'existe plus.

Mme ALLARD.

Ça reviendra. Marcel t'a trop aimée pour ne pas t'aimer encore... et puisque tu es décidée à ne plus t'éloigner de ton devoir... et tu as raison! tu vois bien que je ne suis pas une mauvaise femme, ainsi que le père Gauthier le prétend... eh bien, petit à petit, tu sauras reprendre l'empire que tu avais sur ton mari, si tu sais agir avec adresse, prudence et circonspection..

CAROLINE.

Oh! plus d'adresse, plus de calcul, la droiture et la loyauté: un repentir sincère, une conduite pure, pour moi, l'avenir est là.

Mme ALLARD.

C'est fort bien, sans doute; mais ça ne suffit peut-être pas: que fais-tu pour ramener ton mari?

CAROLINE.

Que puis-je faire? Il m'évite; depuis que sa santé lui permet de sortir, il passe ses journées loin d'ici; il ne travaille plus, la misère se fait sentir, et il semble indifférent au désordre qui la suit... d'une humeur bizarre, tour à tour triste, sombre ou d'une gaîté folle, j'ai de la peine à le comprendre... Oui, cette joie me fait mal... Je puis supporter son silence, quelque morne qu'il soit; mais ce rire forcé, ce rire cruel, il déchire mon cœur... Mon Dieu! mon Dieu, il ne m'aime plus!

Mme ALLARD.

Rien ne le prouve

CAROLINE.

Je l'ai trahi...

Elle pleure.

Mme ALLARD.

Veux-tu suivre mes conseils? écoute-moi. D'abord tu as tort de te désoler ainsi; ça n'avance à rien... ensuite il faut ruser... on en a le droit, quand c'est pour le bien.

CAROLINE.

Marcel est sourd à ma voix, même quand je lui parle de nos enfans: voilà surtout le sujet de mon désespoir.

Mme ALLARD.

Je ne crois jamais à ce qui est trop fort.

CAROLINE.

Mais cette ame si tendre ne peut vivre sans amour!... Ma cousine, un pressentiment fatal attriste mes esprits, m'épouvante de la crainte qu'il n'aime une autre que moi...

Mme ALLARD.

As-tu des soupçons sur quelque personne?

CAROLINE.

Je ne sais... mais j'ai besoin de sa tendresse à présent, pour me soutenir dans ma conduite... son indifférence serait du mépris, et l'idée du mépris me torture le cœur... j'aimerais mieux la haine, je crois.

Mme ALLARD.

Parlons sérieusement: qu'as-tu projeté?.... pourquoi me fais-tu venir?

CAROLINE.

Pour me rendre un dernier service. J'ai toujours conservé les lettres de...

Mme ALLARD.

De M. Francmesnil.

CAROLINE.

Elles sont là... cachées; mais Marcel peut les découvrir, et je tremble que le hasard ne lui cause un tel chagrin.

Mme ALLARD.

Que ne les brûles-tu?

CAROLINE.

Non, non, on pourrait croire que je les ai conservées, et je veux détruire toute espérance en les lui rendant; elles sont là, venez; mais silence... j'entends le pas de Marcel.

Mme ALLARD.

Tu as l'oreille fine ..

CAROLINE, *à la porte.*

C'est lui!... comment faire?... il n'entre pas... où va-t-il?... (*Elle ouvre doucement la porte et regarde.*) Il s'arrête à la porte de Nina?... oui... pourquoi regarde-t-il par la serrure?... mon Dieu! que signifie ce mystère?... Mais il revient... ma cousine!... là! là! dans notre chambre; entrez... je ne veux pas qu'il vous voie ici...

Mme ALLARD.

Pour quelle raison?... Tu es folle, en vérité... mais je fais tout ce que tu veux. (*A part.*) Je trouverai bien le moyen de savoir s'il l'aime encore, en excitant sa jalousie...

Elle entre dans la chambre de Caroline.

SCENE II.

CAROLINE, MARCEL.

Il entre d'une manière brusque; il aperçoit Caroline, s'arrête un instant, puis va s'asseoir. Caroline, durant ce temps, range le ménage.

MARCEL.

Comment, le ménage n'est pas rangé?... à quoi avez-vous donc passé votre temps? après tout, ça m'est égal... Il n'est venu personne?... on n'a rien apporté?...

CAROLINE.

Non... qui donc devait venir... apporter quelque chose?...

MARCEL

Dam!... de l'ouvrage... mais c'est une question comme une autre... je dis ça comme je dirais autre chose... Ah! c'est bon comme ça... finissez...

CAROLINE.

Marcel, vous n'avez plus de patience

MARCEL.

Il se peut que je l'aie usée.

CAROLINE.

Je suis résignée à tout...

MARCEL.

Vous n'êtes pas la seule à faire contre fortune bon cœur.... Dites-moi, vous n'avez pas d'argent?...

CAROLINE.

Non...

MARCEL.

Il faudrait nous en procurer. Le propriétaire nous tourmente... il faut aller chez Mme Dufour, lui demander ce qu'elle doit...

CAROLINE.

Je le veux bien... plus tard...

MARCEL.

Plus tard il sera trop tard...

CAROLINE.

Ma présence est nécessaire ici en ce moment, les soins qu'il faut donner...

MARCEL.

Nina viendra.

CAROLINE.

J'éprouve maintenant quelque embarras à voir cette jeune fille chez nous...

MARCEL.

Pourquoi donc?

CAROLINE.

Nos relations ne sont plus les mêmes. . je parle

des nôtres... il est toujours inutile qu'une étrangère soit dans un pareil secret...

MARCEL.

D'abord, Nina n'est pas une étrangère... c'est votre amie, vous partagez son lit... depuis... ma maladie... Je vais me mettre au travail... c'est à vous de faire une course nécessaire...

CAROLINE, *à part.*

Il veut m'éloigner... (*Haut.*) Mais je ne demande qu'un instant.

MARCEL, *à part.*

Pour quelle raison ne veut-elle pas partir?... (*On entend du bruit dans la chambre.*) Ah!... (*Il surmonte subitement son émotion. Haut.*) Il y a quelqu'un dans la chambre?... Vous n'étiez donc pas seule?... il fallait me dire tout de suite que je vous gênais...

CAROLINE.

Je vous assure que...

MARCEL, *l'interrompant.*

Je ne vous demande rien... pas d'explication...

CAROLINE.

Mais moi, je veux tout vous dire...

MARCEL.

Encore une fois, je ne veux pas vous gêner... (*A part.*) Pourquoi suis-je ému?... (*Haut.*) Je vous laisse...

CAROLINE, *allant à la porte de la chambre.*

Venez, ma cousine, venez...

MARCEL, *à part en rentrant.*

Que vient faire cette femme?

Il va vers la porte et jette un coup d'œil dans la chambre avec la curiosité d'un jaloux.

SCENE III.

LES MÊMES, Mme ALLARD.

MARCEL, *affectant de la gaîté**.

Eh! bonjour, madame Allard! il y a des siècles que nous ne vous avons vue... votre santé est bonne?... Vous veniez causer avec Caroline?... c'est très-bien... c'est très-bien... que je ne vous gêne pas.

Mme ALLARD.

Je vois avec plaisir que vous vous portez mieux, mon cousin

MARCEL.

Je me porte à merveille, ma cousine... Eh bien, comment menez-vous les plaisirs?... Mais asseyez-vous donc!...

CAROLINE, *passant au milieu.*

Non, c'est inutile; et puisque je dois aller chez Mme Dufour... j'y vais tout de suite... j'avais écrit à ma cousine de venir me parler... au sujet de nos enfans... Marcel... les pauvres petits souffrent aussi de notre gêne...

* Marcel, *assis à la table;* Mme Allard, Caroline jusqu'aux deux passades.

Mme ALLARD.

Il faut les faire revenir de la campagne...

MARCEL.

Pour qu'ils soient plus misérables?... non... je veux qu'ils restent là-bas... ils y sont mieux...

CAROLINE, *bas à Mme Allard.*

Vous le voyez... vous l'entendez...

Mme ALLARD, *bas.*

Ça ne prouve rien, laisse-moi faire. (*Haut, en allant à Marcel.*) Marcel... j'espère bien que vous ne pensez pas que je me sois cachée parce que vous arriviez...

MARCEL, *avec une légère émotion.*

Pourquoi voudriez-vous que j'eusse cette pensée?...

Mme ALLARD

Je m'entends bien, et vous me comprenez de même... (*A part.*) Il est calme. (*Haut.*) Allons, viens, Caroline... laisse ton mari qui ne demande pas mieux que d'être seul... mets un châle... est-ce que tu n'as plus de châle?... je veux t'en donner un... (*A part*) Je crois qu'il nous regarde en en dessous...

CAROLINE, *à Marcel.*

Et si Mme Dufour ne me fait pas de réponse favorable?...

MARCEL.

Eh bien, vous n'aurez pas d'argent...

Mme ALLARD.

Il s'agit d'argent?... j'en ai à votre disposition, pas beaucoup, mais enfin... il vaut mieux peu que rien...

MARCEL, *un peu brusquement.*

Je vous remercie... non... nous pouvons nous passer de vos bons services...

Mme ALLARD, *bas à Caroline.*

Il t'aime encore, te dis-je!

CAROLINE, *bas.*

Mon Dieu! si c'était vrai.

Mme ALLARD.

Comme vous voudrez... Marcel, comme vous voudrez... bonsoir...

Elles sortent.

SCENE IV.

MARCEL, *seul.*

Que vient-elle faire ici, Mme Allard?... Cette leçon terrible n'a-t-elle donc pas profité?... mon Dieu! je ne pourrai donc pas en finir avec cet amour?... Malgré la trahison il dure!... La voilà partie... oui, oui, loin d'elle, quand je m'agite pour tromper mes douleurs, c'est sa pensée qui me ramène ici!... j'ai besoin de la voir... j'ai besoin de l'entendre; j'éprouve un plaisir secret à lui faire sentir le poids de mes misères... Oh! l'étrange bonheur!... mais il soutient mon courage, et je ne vis que par lui!... Si je pouvais lui rendre à mon

tour les maux qu'elle m'a fait souffrir! si je pouvais lui faire connaître la jalousie, ce démon qui ne laisse ni sommeil ni repos!... mais jalouse, elle m'aimerait... et elle ne m'a jamais aimé!... Mon Dieu! si je pouvais occuper mon cœur, ma pensée, mon temps, pour une autre qu'elle! si je pouvais me distraire!... Quand on n'a plus de bonheur, il faut des plaisirs... mais les plaisirs coûtent cher... et je n'ai rien! rien!... (*Avec amertume.*) Vraiment, tout est facile à certaines gens... quand la désunion arrive dans leur ménage, elle s'y loge commodément... l'hôtel est vaste, et l'on y fait deux parts pour toute chose; vis-à-vis du monde le mari voit sa femme, la femme accueille son mari... leur visage est riant; tout est bien parce qu'ils sont riches!... mais nous! on ne touche pas à notre bonheur que tout ne croule aussitôt... Le pauvre n'a que des vices, lui, s'il cesse d'être heureux! Ce n'est pas moi seul qui changerai les choses!.. Mais je suis jeune! me faut-il donc renoncer à la vie!... non, non, je sortirai de cet état, j'en sortirai... je le veux!... je veux l'oubli de mes souffrances, je veux des illusions, je veux du bonheur, je veux des plaisirs!... j'en aurai!... de l'argent, j'en aurai! il y a mille moyens de s'en procurer... le jeu?... oui, j'irai jouer... (*Avec désespoir.*) Je dois être heureux au jeu, moi!... je gagnerai, j'en ai la conviction, je gagnerai une somme... considérable... Alors, en honnête homme je fournirai aux besoins de... Caroline... oui... mes enfans ne manqueront de rien... et moi?... et moi non plus!... je veux faire de ma vie une longue suite de plaisirs... je veux que ma femme soit envieuse de ma nouvelle existence; qu'elle me regrette... qu'elle soit punie.. qu'elle vienne à son tour chercher vers moi son bonheur!... mais je ne céderai pas... je la verrais à mes genoux sans émotion, sans pitié... Si elle se conduit bien, tant mieux!... si elle se conduit mal, tant pis!... les fautes sont personnelles... J'ai déjà tout combiné; oui, la petite Nina est gentille; elle n'a pas d'amour pour Gervais, et je crois qu'elle a pour moi une sorte de penchant... avec elle, je ne serai pas seul; avec elle... mais je n'aime pas cette pauvre enfant, je ne l'aime pas d'amour... c'est égal... ça viendra... c'est le moyen d'arracher de mon cœur cette fatale passion... Il est pourtant vrai que j'ai voulu tomber à ses pieds; j'ai voulu pardonner!... oui, pardonner!... mais l'honneur me le défend! je saurai conserver ma dignité... On verra ce que je puis, moi! on verra!... Je jouerai aujourd'hui même... j'aurai de l'or... beaucoup d'or... je serai riche malgré tout... je serai heureux... Quel moyen employer?... ah!... cette montre... oui!.. la prudente Mme Allard a rapporté cette montre ici, je me le rappelle, à présent; elle a dit qu'il y avait pour cent francs d'or au moins; et j'ai vu cette montre là, hier, en cherchant... (*Il va pour ouvrir la commode.*) Pourquoi ce tiroir est-il fermé? mais je suis chez moi, je suis le maître ici. (*Il brise la serrure.*) Ah! cherchons.. je ne vois rien... Caroline l'aurait-elle ôtée?... la voilà!... la voilà!... mon Dieu, je tremble!... elle a vécu, cette montre... elle a marché, cette montre... elle a réglé les heures pour eux, pour leurs rendez-vous... (*Mouvement de résolution spontané.*) Nina! Nina!... je veux voir Nina!... Si vous avez besoin de moi, m'a-t-elle dit... la pauvre enfant!... appelez-moi. (*Il ouvre la porte et appelle.*) Nina! Nina!... Elle va venir... allons, Marcel, la passion s'endort dans le bonheur; tu te venges, tu dois être plus tranquille; et grâce à ce bijou tu peux avoir des plaisirs.

SCENE V.

MARCEL, NINA

NINA.

Me voici, monsieur Marcel, avez-vous besoin de moi?

MARCEL.

J'ai toujours besoin de vous voir, Nina... mais pourquoi me dites-vous monsieur Marcel? nous sommes des amis... j'étais impatient de vous parler... Venez, asseyez-vous là... (*Ils s'asseyent près de la table.*) Mon Dieu! que vous êtes jolie, Nina!

NINA.

Ne me dites pas ça... je n'aurais qu'à le croire, et ça me rendrait coquette... j'aime mieux que vous me parliez de votre amitié, si véritablement vous en avez pour moi.

MARCEL.

De l'amitié, Nina!... mais je ne conçois pas mon aveuglement jusqu'à présent!... je vous voyais chaque jour, sans vous voir.

NINA.

Et moi, vous ne disiez pas une parole qu'elle n'eût son écho dans mon cœur... je souffrais toutes vos peines, je pleurais toutes vos larmes... vrai!

MARCEL.

Nina, voulez-vous être franche avec moi?

NINA.

Est-ce que je peux vous cacher quelque chose?

MARCEL.

Épouserez-vous Gervais?

NINA.

Ce n'est pas lui que j'aime.

MARCEL.

Vous aimez donc un autre que lui?

NINA.

Je préfère rester fille...

MARCEL.

Oui, vous avez raison... le mariage, pour les pauvres gens... Oh! si j'avais su!... que d'ennuis je me serais épargnés!...

NINA.

Pauvre monsieur Marcel!

MARCEL.

Mais Caroline m'a tant soigné pendant ma ma-

ladie! avec vous, Nina... elle m'a sauvé la vie... ainsi que vous, Nina...

NINA.

N'était-ce pas un devoir?...

MARCEL.

Le devoir! le devoir!... maintenant sa vie soumise et régulière est un devoir aussi; et c'est triste de penser que le devoir seul... mais qu'importe!... Le passé a mis entre elle et moi une muraille même, au sein de notre ménage... d'ailleurs on n'est heureux que par l'amour... et je crois avoir de l'amour pour une autre...

NINA, *émue.*

Ah!... pour une autre que Caroline?... mais il faut le cacher, c'est une faute...

MARCEL.

C'est une faute, si l'on veut... mais comme vous le dites, Nina, il faut un peu de mystère... tenez, depuis ces événemens, je n'avais de repos ni le jour ni la nuit; et maintenant il me semble que ma vie est plus douce, plus tranquille, plus remplie... parce que tous mes instans ont un but.

NINA.

Ah!... tant mieux!

MARCEL.

Oui, je veux vous voir, et quand je ne vous vois pas, je songe à vous... Ne concevez-vous pas, Nina, qu'on trouve du bonheur à voir la personne qu'on aime, et à songer à elle quand on ne la voit pas?...

NINA

Oh! oui!

Ils se lèvent.

MARCEL.

Eh bien, voulez-vous passer la journée ensemble... une journée de plaisirs, le voulez-vous?

NINA.

Marcel... ma mère...

MARCEL.

Vous direz à votre mère que vous travaillez en ville, et que je vous ai procuré de l'ouvrage.

NINA.

C'est mentir.

MARCEL.

Oui, je sais bien, mais c'est un bon moyen pour ne pas dire la vérité... et ce soir nous irons au spectacle... vous l'aimez; je serai si heureux de vous procurer du plaisir.

NINA.

Que vous êtes bon!

MARCEL.

Nous irons à la Porte-Saint-Martin, voulez-vous?

NINA.

Mon Dieu! moi, je veux une seule chose, c'est celle qui peut vous plaire.

MARCEL.

C'est bien gentil ce que vous dites là; vous aimeriez peut-être mieux aller à l'Opéra? est-ce que vous avez été déjà à l'Opéra?

NINA.

Oui, une fois, vous savez bien, ce jour où j'y vis Caroline.

MARCEL, *en pâlissant*

Avec Francmesnil?

NINA.

Qu'avez-vous? je vous ai fait de la peine?

MARCEL

Non, non.

NINA.

Tenez, nous allons choisir dans ce journal... c'est la portière qui me le prête pour que je le lise à ma mère... voyez, cherchons. (*Marcel prend le journal et le parcourt machinalement.*) Mais ce n'est pas là... c'est à la fin.

MARCEL, *lisant.*

« Suicides, Accident, Duels... Une rencontre » eu lieu entre M. de F*** et M. Eugène de **» Pourquoi ne les nomme-t-on pas? (*Il poursuit.*) « M. de F*** a été grièvement blessé : on déses- » père de ses jours... on attribue cette affaire à » une querelle d'amour... »

NINA.

Vous voilà pensif; est-ce que cette nouvelle vous touche?

MARCEL.

Une querelle d'amour... les mêmes causes produisent les mêmes effets... la trahison toujours... ils se sont vengés ceux-là...

NINA.

La trahison... trahit-on quand on aime?

MARCEL.

Ce n'est pas vous qui voudriez me tromper, Nina!... Eh bien! apprends donc que je t'aime.. oui, je ne vis plus que pour toi... (*Avec frénésie, en lui prenant la tête.*) J'oubli toutes mes douleur, je suis heureux, bien heureux!

NINA

Et vous pleurez?

MARCEL.

De joie, d'espérance. (*Il la presse sur son cœur.*) et toi tu m'aimes, dis-le-moi... parle, que j'entende une voix qui me dise cette parole si douce : je t'aime.

On frappe à la porte.

NINA.

On a frappé...

MARCEL.

Oui, on frappe encore. (*A part.*) Si c'était elle!

Il va pour ouvrir.

NINA.

Ah! n'ouvrez pas, Marcel.

MARCEL.

Pourquoi donc? il faut voir qui c'est...

GERVAIS, *en dehors.*

Monsieur Marcel, monsieur Marcel!

NINA.

C'est Gervais.

MARCEL, *à voix basse.*

Eh bien, je ne tarderai pas à sortir, vous me rejoindrez dans une heure, je vous attendrai sur le quai, au coin du pont.

Il ouvre la porte.

SCENE VI.

LES MÊMES, GERVAIS, *puis* CAROLINE.

GERVAIS

Vous étiez enfermés?

CAROLINE, *entrant*

Enfermés?

MARCEL.

Oui, par hasard.. Vous n'avez pas été longtemps dans vos courses*.

GERVAIS.

Que faisiez-vous donc?

NINA.

Est-ce que ça te regarde?

GERVAIS.

Dam! je crois que oui... enfermés...

Caroline les examine avec inquiétude.

MARCEL.

Enfermés! Quel crime y a-t-il à cela!

GERVAIS.

Il n'y a pas de crime, mais si j'étais jaloux... si vous n'étiez pas un homme marié!... (*A Nina.*) J'ai reçu des nouvelles du pays... oui, des papiers. (*A part.*) Elle ne se doute pas que nos bans sont publiés, et que, dès demain elle peut être ma femme?

CAROLINE, *allant à Nina.*

Qu'as-tu donc, Nina? je te trouve toute confuse.

NINA.

Quelle idée?

MARCEL, *à part, en s'habillant.*

Elle paraît inquiète... à son tour, maintenant!...

CAROLINE, *à part.*

Mes craintes sont fondées... (*Apercevant Marcel qui s'habille.*) Est-ce que vous sortez?

MARCEL

Oui.

CAROLINE.

Faudra-t-il vous attendre pour dîner?

MARCEL.

C'est inutile... j'irai dîner avec mon père... il y a long-temps que je ne l'ai vu... après tout, je n'ai rien à faire... le temps est beau... je prendrai l'air, ça me fera du bien..

CAROLINE

Quoi, Marcel?

MARCEL.

Si vous voulez, de votre côté, aller dîner chez votre cousine... venez-vous, Gervais?

Il sort

Marcel, Caroline, Nina, Gervais.

GERVAIS, *avec intention.*

Oui, je vas à la mairie pour des affaires... c'est ta mère qui m'y envoie, Nina

NINA

Eh bien! cours.

GERVAIS, *de même.*

Tu saura bientôt le pourquoi, ma mignonne.

SCENE VII.

CAROLINE, NINA.

CAROLINE, *à part.*

Il faut savoir la vérité.. mais elle se taira, peut-être... j'interrogerai ses regards et sa contenance, voilà ce qu'on ne sait pas encore déguiser à son âge.

NINA, *à part.*

Je tremble de me trouver seule avec elle, à présent... mais je ne trahirai pas notre secret...

CAROLINE, *à Nina.*

Tu es toujours mon amie, Nina! je puis toujours compter sur toi?

NINA, *avec un peu d'aigreur et de prudence.*

Je ne sais pourquoi tu m'adresses cette question.

CAROLINE.

Pardonne-moi... c'est que j'ai besoin de te confier mes peines... tout est bien changé dans ma vie, dans mon ménage; tu as dû t'en apercevoir.

NINA.

C'est vrai.

CAROLINE.

Eh bien! connais-en la cause: avant d'épouser Marcel, un jeune homme élégant, aimable, m'avait fait la cour... une cour assidue, et moi, j'avais pour lui de l'amour; tu comprends?

NINA, *revenant à sa nature.*

Oh! oui... c'est involontaire cela.

CAROLINE, *en observant Nina*

On aime sans songer qu'on commet une faute. (*A part.*) Elle a tressailli.

NINA, *se remettant.*

Dam! le cœur est souvent plus fort que la raison.

CAROLINE.

Quand cet homme revint à moi, Marcel était mon mari; je luttai quelque temps; mais la faute du passé conduisit à une nouvelle faute, à un crime, car c'est un crime, vois-tu, que de trahir ses sermens... cet homme trahissait les siens aussi... dès lors, l'adversité plana sur nous, je rendis malheureux celui qui m'aimait d'un amour si tendre... aujourd'hui que j'ai reconnu mon erreur, aujourd'hui que le repentir m'a fait rentrer dans le devoir... Marcel, à son tour, me trahit, Marcel en aime une autre...

NINA, *troublée.*

Que dis-tu?

CAROLINE, *à part.*

Plus de doute, elle a tremblé!

NINA.

Et quelle preuve as-tu?

CAROLINE.

Quelle preuve!... Réponds toi-même, Nina : que penserais-tu de lui, s'il était venu troubler la vie d'une pauvre enfant, vivant pure, tranquille; s'il voulait détruire son avenir, s'il voulait en faire une malheureuse, une fille perdue ?...

NINA, *à part.*

Que dit-elle ?

CAROLINE.

Tu serais indignée, n'est-ce pas ?... car cette malheureuse ne pourrait plus se marier... Et le mariage, vois-tu, c'est une chose sainte!... Bonne au fond du cœur, cette fille ne voudrait tromper personne, elle vivrait sans considération, elle ferait rougir le front de sa vieille mère...

NINA, *à part.*

Grand Dieu!

CAROLINE.

Nina, ce qu'on a fait de moi, il ne faut pas que tu le deviennes jamais.

NINA, *stupéfaite.*

Moi!...

CAROLINE.

Oui, toi!... Si Marcel t'avait dit qu'il t'aimât; si Marcel, honnête homme jusqu'ici, cessait de l'être... c'est moi, c'est mon indigne conduite qui l'aurait poussé dans cette voie d'erreurs, et toutes ses fautes seraient ajoutées aux miennes et me seraient comptées!... Tu vois bien que je dois craindre, tu vois bien que je dois parler...

NINA.

J'ai peine à te comprendre, rien de tout cela n'est vrai, non...

CAROLINE.

Oh! tu ne voudrais pas être un nouveau sujet de discorde, toi!... Je suis mère, mes enfans nous demandent du pain, nous tendent les bras; que deviendront-ils si Marcel ne revient pas à moi, pour eux!... (*En pleurant.*) Nina! chère Nina, prends pitié d'eux et de moi!... quand je méconnaissais mes devoirs, j'ai respecté ta jeunesse, je n'ai pas voulu que ton amitié me servit, par amitié pour toi... aujourd'hui, si mon mari rompt la paix et l'union, il faut que tu me serves à le ramener, parce que cela est bien, parce que cela est juste, parce que les bons cœurs ne doivent pas se démentir.. Tu es une bonne fille, pure, sans reproches... sans reproches, n'est-il pas vrai, Nina?...

NINA, *combattant son émotion.*

Sans doute... mon Dieu!... Mais tu l'aimes donc, Marcel, à présent, tu l'aimes donc d'amour?..

CAROLINE.

Eh bien, oui! j'ai de l'amour pour lui!... un amour saint et sacré...

NINA, *à part, avec un moment de jalousie.*

Elle l'aime! elle l'aime!... (*Haut.*) Et s'il ne t'aimait plus, lui?

CAROLINE.

Ah!... je comprends... je comprends... (*Avec résolution.*) Nina, rends-moi mon mari.

NINA.

Pourquoi me soupçonner?...

CAROLINE.

On trompe ceux qui ne craignent pas, ceux qui n'ont pas trompé... Mais moi!... c'est la vérité, il t'a dit qu'il t'aimait; il est sorti pour t'attendre, il t'attend!... je ne sais où; mais il t'attend!... C'est avec toi qu'il passe le temps qu'il ravit au travail, à ses enfans... Oh! n'y va pas! je te le demande en grâce, n'y va pas!...

Elle tombe à ses genoux.

NINA.

Marcel ne m'a rien dit; est-ce que tu croirais que j'ai aussi de l'amour pour lui?

CAROLINE, *se relevant.*

Aussi! ce mot dit tout.

NINA.

Je ne mérite pas ce reproche.

CAROLINE.

Dissimulée!... elle est perdue!...

NINA.

Je suis bien bonne de t'entendre, en vérité, et de supporter une pareille scène.

CAROLINE.

Ah! oui, perdue!

NINA.

J'étais loin de m'attendre à ça...

CAROLINE, *avec exaltation.*

Mon mari, je le veux.

NINA.

Ton mari? est-ce moi qui dois le garder?...

CAROLINE, *indiquant la porte.*

Il suffit... Va-t'en... va-t'en...

NINA.

Je n'oublierai pas que tu me chasses.

Elle sort.

SCENE VIII.

CAROLINE, *seule.*

Ils s'entendent! oui, je me le rappelle en ce moment, j'ai souvent surpris des larmes dans les yeux de cette malheureuse, alors que Marcel accablé... de mon crime... oui, de mon crime!... Et j'ose, ici, demander aux autres une vertu que je n'ai pas eue, un courage dont j'ai refusé l'assistance?... Moi!... ah! ma punition commence! j'ai été coupable, je ne vois partout que des coupables... Mais ne paraissait-elle pas indignée de mes soupçons, Nina?... Si mes craintes n'étaient pas fondées? Si j'avais fait naître dans le cœur de cette enfant la première idée funeste?.. Mon Dieu!... et Marcel?... Son humeur, n'est-elle pas toute juste?... Après tant de chagrins, peut-il rentrer, en si peu de temps, dans le calme d'une vie heureuse? Parce que j'ai trahi mes devoirs, pourquoi supposer que les autres puissent en faire autant?... Ah! c'est bien mal!... je gage qu'il est avec son père, le pauvre Marcel, à chercher quelques distractions...

SCENE IX.

CAROLINE, GAUTHIER

CAROLINE, *en apercevant Gauthier.*

Ciel !... Monsieur Gauthier, avez-vous vu votre fils ?...

GAUTHIER.

Non, il y a long-temps que je ne l'ai vu ; le temps m'en durait, et je venais...

CAROLINE.

Il est allé chez vous.

GAUTHIER.

C'est singulier... je quitte la maison à l'instant même, il n'y a pas deux chemins... je ne l'ai pas rencontré... Vous paraissez inquiète, Caroline, qu'y a-t-il donc ?

CAROLINE.

Monsieur Gauthier, je vous le jure, à genoux, depuis le jour terrible, je n'ai pas mérité de votre fils un seul reproche; j'ai vécu soumise, repentante...

GAUTHIER.

Je vous crois. J'ai été acharné contre vous; mais je vous dois maintenant cette justice que je n'ai pas eu, depuis, le moindre reproche à vous faire, et je vous en remercie... ça faisait tant de mal à mon fils! et vous savez combien je l'aime, Marcel...

CAROLINE.

Eh bien! sauvez-le donc!

GAUTHIER.

Court-il quelque danger? parlez...

CAROLINE.

Un affreux danger, le plus grand de tous : il déserte son ménage, il séduit une jeune fille, Nina, notre voisine...

GAUTHIER.

C'est impossible!...

CAROLINE.

Ah! que je voudrais que ce mot fût vrai!

GAUTHIER.

Quelle preuve, Caroline? quelle preuve?...

CAROLINE.

Aucune ; mais...

SCENE X.

LES MÊMES, Mme ALLARD.

Mme ALLARD.

Où va donc ton mari? je viens de l'apercevoir sur le pont avec Nina, bras dessus, bras dessous.

CAROLINE, *à Gauthier.*

Vous l'entendez !...

GAUTHIER.

J'en suis stupéfait... (*A Mme Allard.*) Quoi! vous avez vu Marcel avec Nina? (*A Caroline.*) Et Marcel vous a caché qu'il dût sortir avec Nina?

Mme ALLARD.

Eh! mon Dieu! de quoi s'agit-il donc?

GAUTHIER.

Ce que j'ai été contre vous, je le serai contre lui; je ne souffre l'inconduite ni d'un côté, ni de l'autre... Mon fils, cesser d'être honnête homme!

CAROLINE.

Ah! je suis seule coupable!

GAUTHIER.

Non, rien ne fait pardonner l'oubli de nos devoirs : c'est parce que le mal se fait, qu'on ne doit pas le faire.

CAROLINE.

Ramenons-le doucement, sans bruit. Les privations que nous devons nous imposer...

GAUTHIER.

La misère n'est que l'excuse du lâche; il serait trop facile de se blanchir ainsi de ses fautes.

CAROLINE.

Peut-être est-il temps encore de lui faire sentir ses torts.

GAUTHIER.

Il en a conçu l'idée : c'est le premier pas vers l'abîme qui l'arrêtera.

SCENE XI.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Tenez, madame Marcel, puisque je montais, la portière m'a dit de vous remettre cette lettre qui est pour vous.

CAROLINE, *vivement.*

Donnez.

GAUTHIER.

Serait-elle de lui?

CAROLINE, *voyant l'adresse.*

Non.

Elle ouvre et lit.

GAUTHIER.

Gervais, vous ne savez pas où est allé mon fils.

Mme ALLARD.

Il est sorti avec Nina.

GERVAIS.

Comment, sorti avec Nina?

Mme ALLARD.

Oui; je les ai aperçus tous deux ensemble sur le quai.

GERVAIS.

Comment sur le quai? Où vont-ils donc comme ça? Ah bien! mais... je cours après eux; je les rattraperai. Ne craignez rien, allez, monsieur Gauthier, je vas vous le renvoyer, votre fils.

Il sort.

SCENE XII.

LES MÊMES, *hors* GERVAIS.

CAROLINE, *achevant de lire, et avec désespoir.*

Ah! malheureuse! Dans ce moment, mon Dieu! dans ce moment...

GAUTHIER.

Qu'y a-t-il donc?

CAROLINE, *lui donnant la lettre.*

Lisez. Mes enfans... on nous les ramène; je prévoyais ce retour forcé. Nous n'avons pu satisfaire aux demandes d'argent. Que faire? mon Dieu! que faire?

GAUTHIER, *à lui-même, avec accablement.*

La misère! c'est donc là que devait aboutir la désunion. Et je ne puis rien pour eux, moi!

Mme ALLARD.

Mais la somme que doit te donner Mme Dufour?

CAROLINE.

Elle ne saurait suffire.

Mme ALLARD.

Alors il me vient une idée; mais vous ne voudrez peut-être pas la suivre?

GAUTHIER.

Parlez.

Mme ALLARD.

Cette montre? tu sais.

CAROLINE, *avec indignation.*

Oh! non, non.

GAUTHIER.

Cette montre brisée?

Mme ALLARD.

Il y a pour plus de cent francs d'or. Je ne l'ai rapportée que pour t'en servir au besoin; parce qu'après tout, l'argent, c'est toujours de l'argent. J'ai bien fait, n'est-ce pas, monsieur Gauthier?

GAUTHIER.

Caroline, il s'agit de vos enfans, et dans cette circonstance la nécessité justifie tout. J'irai la vendre, cette montre; où est-elle?

CAROLINE.

Là, dans cette commode.

Mme ALLARD, *allant à la commode.*

Eh! mon Dieu! on a forcé un tiroir.

CAROLINE.

Que dites-vous?

GAUTHIER.

Quoi, la serrure est forcée!

CAROLINE, *cherchant.*

Et la montre n'y est plus.

Mme ALLARD.

Là! Marcel aura été la vendre ou la mettre en gage.

CAROLINE, *avec effroi.*

Pour sortir avec Nina!

GAUTHIER.

Marcel! s'il est vrai, tu es un infâme!

CAROLINE

Ah! le voilà.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCEL*.

MARCEL, *à part, contrarié.*

Mon père!

GAUTHIER.

D'où viens-tu? qu'as-tu fait? Nina... la montre...

CAROLINE, *cherchant à l'apaiser.*

Monsieur Gauthier...

MARCEL.

Mon père, qu'est-ce donc?

GAUTHIER.

Qu'as-tu fait de la montre?

MARCEL.

Caroline peut vous dire que nous devions la vendre; j'ai été la vendre.

GAUTHIER.

Mais où allais-tu avec Nina?

MARCEL.

Ne puis-je sortir avec Nina?

GAUTHIER.

Non, tu veux perdre cette jeune fille.

MARCEL, *avec ironie, en s'asseyant.*

Ah! c'est madame qui a été vous faire cette histoire.

GAUTHIER.

Tais-toi...

MARCEL.

Eh! mon pere!

GAUTHIER.

Tais-toi, tu me dois le respect, à moi.

CAROLINE, *allant à Marcel.*

Écoutez, Marcel, ce que je vais vous dire est sérieux...

MARCEL, *l'interrompant.*

Je ne supporterai pas un seul mot de reproches.

CAROLINE.

Je n'en veux pas faire entendre; mais c'est à moi de vous le dire à présent, et je vous parle devant votre père, nous ne saurions désormais vivre ensemble qu'à une condition...

MARCEL, *étonné*

Une condition?

CAROLINE.

Oui, c'est que jamais Nina ne reviendra chez nous : sa présence n'y pourrait produire que le trouble. Rappelez-vous ce que vous avez dit vous-même : je veux qu'il n'aient que de bons exemples, pour qu'ils soient un jour d'honnêtes gens.

MARCEL.

Ah! madame raille! (*A part.*) Elle ose me donner une leçon, à moi, elle!

GAUTHIER, *en lui remettant la lettre.*

Oui, on vous ramène vos enfans.

MARCEL.

Mes enfans!

GAUTHIER.

L'argent de la montre doit servir à leurs besoins. Tu dois du pain à tes enfans et à ta femme.

MARCEL.

Ma femme! ma femme a des amis riches!

* Marcel, Gauthier, Caroline, Mme Allard.

CAROLINE, *avec désespoir*

Ah! malheureuse!

GAUTHIER, *modérant sa fureur*

Marcel! Marcel, dès qu'elle a compris sa faute, elle s'est repentie; je l'estime, ta femme: elle est réhabilitée à mes yeux, aux yeux de tous. Toi, ta conduite actuelle n'a pas d'excuse.

CAROLINE, *avec dignité.*

Marcel, c'est l'expérience du malheur et la ferme résolution de bien vivre qui me donnent ici le courage de résister à votre volonté; mais plutôt que de voir dans mon ménage une femme qui vienne y prolonger la désunion, j'aimerais mieux...

MARCEL.

Une séparation! non! pas de séparation... Vous, vous vivrez partout où je veux vivre (*A part.*) Ne cédons pas!

CAROLINE

Ma place est dans ma famille jusqu'au jour où vous pourrez subvenir à nos besoins

MARCEL.

Vous faites sonner bien haut cette parole aujourd'hui! vos besoins!... vos besoins!... pourquoi ne plus vous adresser à M. de Francmesnil?

GAUTHIER, *furieux.*

Misérable!... Caroline, vous ne pouvez plus rester ici; venez, quittez cette demeure; venez, je suis votre père, et je serai le père de vos enfans, venez

MARCEL, *avec autorité et colère*

Je veux que ma femme habite avec moi, je le veux

GAUTHIER.

Tu n'as plus le droit d'être époux, puisque tu es assez lâche pour insulter une femme.

MARCEL.

Je veux mes enfans.

GAUTHIER, *veut entraîner Caroline; Marcel s'oppose à son départ et repousse son père; Gauthier ne se modère plus.*

Tes enfans, pour les laisser sans pain; non! reste seul, sans épouse, sans enfans, seul!

MARCEL

Mon père!

GAUTHIER

Ton père te méprise! ton père! tu ne le reverras jamais, oui, jamais!

CAROLINE, *poussant un cri.*

Ah! ce mot tue!

Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une petite chambre à coucher mansardée. Au fond, un lit sans rideau; on voit les trois flèches qui servaient à les retenir. La porte est à droite, une table à gauche, et, de ce côté, dans l'encoignure, quelques tablettes en bois blanc sur lesquelles sont des livres et différens ustensiles de ménage. L'aspect de cette chambre annonce une grande misère

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, NINA.

GERVAIS.

Comment, c'est la vérité, tout ce que tu me dis là?... Caroline a quitté son mari!... et où est-elle à présent?

NINA.

Avec ses enfans, chez le père Gauthier

GERVAIS.

Pour toujours?... et moi qui les croyais si heureux en ménage!... Ah! ça me fait naître des idées... pas gaies du tout...

NINA.

Puisque te voilà, tu vas aller, avant la nuit, rôder un peu sur les quais pour voir si tu n'aperçois pas Marcel quelque part... son père se tourmente; il est déjà venu trois fois chez nous pour savoir ce qui se passe; il ne veut pas avoir l'air de revenir ici; mais il m'a bien recommandé de veiller sur son fils et de le faire prévenir dès que Marcel serait rentré.

GERVAIS.

Eh bien, il n'est pas gêné; c'est toi qu'il charge de ce soin, après ce qui s'est passé?

NINA.

Il ne s'est rien passé; le père Gauthier et ma mère m'ont morigénée bien à tort, je t'assure. Caroline elle-même est revenue de ses préventions sur mon compte; elle était jalouse de son ombre... La paix est faite entre nous, et tu ne penses pas que je veuille me brouiller de nouveau.

GERVAIS.

Je te crois, maintenant que je suis bien certain que nous nous marions... Ah! ce n'est pas nous qu'on verra jamais faire mauvais ménage, n'est-ce pas, ma petite Nina?...

NINA.

Oui, oui, Gervais... mais va... tu dois savoir où il a l'habitude d'aller, M. Marcel?

GERVAIS.

A l'estaminet du coin, mais il n'y était pas; j'y ai regardé avant que de venir. C'est bien singulier ce changement-là dans le caractère d'un homme si rangé, si doux!... Voilà cependant où on en vient, quand on se laisse aller à la faignantise... il aimait trop sa femme, vois-tu, et puis elle, elle ne l'aimait pas assez...

NINA.

De tout ça le plus sûr, c'est qu'ils sont tous malheureux... mais voilà M. Gauthier, taisons-nous.

SCENE II.

NINA, GAUTHIER, GERVAIS.

GAUTHIER, *avec tristesse.*

Eh bien, Nina, mon fils?...

NINA.

Il n'a pas encore paru, monsieur Gauthier.

GAUTHIER.

Où a-t-il passé la nuit dernière? qu'a-t-il fait durant cette journée?... mon Dieu!

NINA.

Rassurez-vous, Gervais ira le chercher.

GERVAIS.

Il faudra bien que je le trouve... il ne s'est pas jeté à l'eau, morguenne!

NINA, *effrayée.*

Quelle idée!

GERVAIS.

Non, non, ne craignez rien, monsieur Gauthier: depuis quelque temps, il allait quelquefois dans un estaminet lire le journal, voir jouer au billard... eh bien, s'il n'est pas dans celui-là, c'est qu'il est dans un autre... je vais courir... enfin pour vous rendre service, il n'est rien que je ne fasse... Ah! dites donc, cette séparation-là, de lui et de Caroline, c'est une frime, n'est-ce pas, c'est une leçon que vous lui donnez?... Eh bien, comme j'épouse Nina, nous vous inviterons tous à la noce, ça fera une bonne occasion pour rarranger les choses...Hein, que dites-vous de ça?... sur ce, je m'en vas, et je vous ramène votre fils mort ou vif.

Il sort.

SCENE III.

NINA, GAUTHIER.

NINA, *à part.*

Encore!... l'imbécile!

GAUTHIER, *en soupirant.*

Voici le jour qui tombe... une inquiétude affreuse ne me permet pas un instant de repos.

NINA, *à part.*

Et moi, je tremble aussi. (*Haut.*) J'espère bien, monsieur Gauthier, que vous n'avez pas pris garde à ce qu'a dit Gervais?...

GAUTHIER

Si; je sais ce que peut produire l'isolement sur l'esprit de Marcel... j'ai eu tort... mon excuse est dans la droiture de mon cœur... mais le mal est fait... Marcel! mon pauvre Marcel!... où peut-il être?... S'il vous avait aimée, Nina, il serait auprès de vous, vous seriez dans la confidence de ses projets, vous nous aideriez à le ramener à la raison... mais s'il aime encore Caroline, j'ai tout à craindre de son désespoir!

NINA.

Espérons que les recherches de Gervais ne seront pas sans résultats; il rentrera cette nuit, soyez-en sûr...

GAUTHIER, *à lui-même.*

Situation terrible!... n'avoir pas même le droit de faire entendre un juste reproche... moi, j'ai voulu bien faire... la douleur de Caroline est vraie, sa conduite est noble...

NINA.

J'entends quelqu'un... c'est sans doute votre fils... non, c'est une dame qui traverse l'atelier.

SCENE IV.

NINA, GAUTHIER, Mme FRANCMESNIL, *en grand deuil.*

GAUTHIER, *avec abattement*

Que voulez-vous, madame?

Mme FRANCMESNIL.

Vous êtes étonné de me voir, monsieur, je viens parler à votre fils, je désire parler également à votre fille, et je ne les aperçois pas... Vous gardez le silence... vous pleurez?... Qu'est-il arrivé, monsieur?... je viens m'acquitter d'une triste mission; je viens remplir un pieux devoir... la dernière volonté de mon mari...

GAUTHIER.

Que dites-vous, madame?

Mme FRANCMESNIL.

Le duel, monsieur, cette justice du point d'honneur, cette raison des gens frivoles, le duel m'a rendue veuve... Avant de mourir, M. de Francmesnil s'est rappelé ses torts envers votre fa-

mille; il a voulu que je vinsse ici, afin d'obtenir un pardon de votre fils, et de remettre cet écrit à votre fille... j'obéis.

GAUTHIER.

Votre mari est mort... et j'ignore, moi, ce qu'est devenu Marcel... Voyez cette demeure, madame, le malheur a tout détruit... la désunion, la misère, une femme sans asile, des enfans sans avenir, sans pain... des orphelins, peut-être... jetés sur le pavé d'une grande ville : voilà ce qu'a produit l'oubli du devoir, madame...

NINA, *à part.*

Je ne le comprends pas, et pourtant il m'effraie.

Mme FRANCMESNIL.

C'est un sombre tableau que vous tracez là, monsieur; la douleur égare vos esprits, je l'espère...

GAUTHIER.

Dans Paris il n'y a pas d'heure qui ne soit souillée d'un suicide ou d'un assassinat; c'est l'enchaînement des passions et du mal.

Mme FRANCMESNIL.

J'oublie mes peines pour le sentiment des vôtres. Parlez, monsieur, comment puis-je les adoucir?... L'adversité, je l'éprouve, ne reconnaît pas de distinctions sociales; le malheur est un niveau qui courbe toutes les têtes, et je crois avoir le droit de vous consoler... Répondez-moi, je vous en conjure, comment puis-je voir M. Marcel Gauthier, comment puis-je lui parler, ainsi qu'à sa femme?..

GAUTHIER.

Dans la demeure d'un vieillard pauvre, vous trouverez une jeune femme et deux enfans, mais mon fils... il a quitté sa maison...

Mme FRANCMESNIL.

Je veux voir votre fille sans retard; conduisez-moi... et comptez sur mon zèle à faire tout ce qui pourra ramener la paix et le bonheur.

NINA, *au fond.*

Voilà Gervais!

SCENE V.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS, *apercevant Mme Francmesnil.*

Ah! pardon, madame...

GAUTHIER.

Parlez...

GERVAIS.

Monsieur Gauthier, j'accours vous annoncer une bonne nouvelle... je l'ai vu...

GAUTHIER.

Mon fils!

GERVAIS.

Oui... je me suis mis à courir pour le devancer et vous prévenir bien vite,

NINA, *à part.*

Je respire.

GAUTHIER.

Il ne faut pas qu'il nous voie ici... Venez, madame, et puisque vous daignez vous intéresser à de pauvres gens...

Mme FRANCMESNIL.

Fort bien, monsieur, je vous suis toute dévouée.

GERVAIS.

Mais vous allez le rencontrer dans l'escalier.

NINA, *à la porte.*

Si madame veut entrer un moment chez ma mère?...

GAUTHIER.

C'est ça, mon enfant, et soyez prête à me faire prévenir de tout ce qui pourrait arriver.

Ils sortent.

SCENE VI.

NINA; *puis* MARCEL

NINA, *à la porte.*

Là, ils sont sortis... les voilà rentrés chez ma mère; il ne les a pas rencontrés... Mon Dieu! je suis toute tremblante... et cependant c'est une émotion bien douce qui agite mon cœur, je le sens... Ah! le voilà!

Marcel entre pâle, défait, sans voir Nina, sans rien regarder; il descend la scène, Nina la remonte et se tient au fond en examinant tous ses mouvemens. La nuit est venue.

NINA, *à part.*

Il ne m'a pas aperçue...

MARCEL.

J'ai tout perdu!... tout!

NINA, *à part.*

Il paraît souffrir...

MARCEL.

Quand le malheur poursuit un homme, il le ronge.

NINA, *de même.*

Je n'ose l'approcher.

MARCEL.

Tout cet or que j'ai vu briller à mes yeux, je n'y saurais prétendre à présent, je n'ai plus rien pour tenter la chance, plus rien!

NINA, *de même.*

Que dit-il? je ne puis l'entendre.

MARCEL.

Plus rien! plus rien que les promesses de ces hommes que j'ai trouvés là. Soyez des nôtres, m'ont-ils dit, et votre vie sera comblée... A quel prix! le vol, le meurtre peut-être... Et déjà pour avoir été un moment en contact avec eux, n'a-t-on pas suspecté ma probité? ne m'a-t-on pas accusé d'un larcin? moi! Marcel Gauthier! la honte a couvert mon front, et je vis!

NINA, *de même.*

Mon Dieu! quel sombre désespoir! (*Elle s'approche.*) Marcel!

MARCEL, *effrayé.*

Nina! (*A part.*) Ah! ah! je suis chez moi.

NINA.

Je vous attendais.

MARCEL, *en regardant la chambre.*

Je suis chez moi... seul!

NINA

Non, pas seul; la pauvre Nina veille sur vous.

MARCEL, *avec abattement.*

Seul!

NINA.

Pourquoi cet abattement? Allons, reprenez courage.

MARCEL, *en la repoussant.*

Que voulez-vous?

NINA.

Vous me repoussez à présent; vous n'avez donc plus besoin de Nina?

MARCEL, *à lui-même.*

Toujours Nina! pas une voix qui dise: Caroline! (*A Nina.*) Laissez-moi, je veux dormir, il est nuit... Partez!

NINA, *à elle-même*

Je crains de le quitter.

MARCEL.

Vous êtes encore là?

NINA.

Oui, je veux allumer votre lampe, et si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi.

MARCEL

Merci...

NINA, *posant la lampe allumée sur la table.*

Mon Dieu! que vous êtes pâle! Vous souffrez, j'en suis sûre.

MARCEL.

Non, j'ai besoin de sommeil, de repos... allez.

NINA, *à part.*

Je sors... mais j'ai une clef, s'il arrivait quelque chose..

Elle sort.

SCENE VII.

MARCEL, *seul.*

Le sommeil et le repos! il n'y a plus pour moi de repos ni de sommeil... Non, non, tout espoir est détruit, même celui du travail... pour travailler, il faut des forces, du courage, je n'en ai plus!... Est-ce bien là ma demeure? Oui, tout y est sombre et froid... la misère a tout dégradé... et je dois vivre ici!... ici! abandonné de ma famille, maudit par mon père, vivre seul sous le poids d'une accusation!... non, non, un dernier usage de ma volonté et j'aurai rompu le lien qui m'attache à la misère; et je ne craindrai plus de rougir et de lever la tête en plein soleil. Oui, la mort m'attend, elle est là (*il indique les tablettes*) préparée goutte à goutte depuis long-temps, invisible à tous! Que de fois mes regards se sont tournés de ce côté! c'était une espérance dans ma vie de malheur... Allons, Marcel, un dernier effort!... le suicide... mais c'est un crime, un crime horrible! je ne le commettrai pas. Pardon, mon Dieu! pardon d'avoir eu cette funeste pensée... oh! je ne l'aurai plus, je ne veux plus l'avoir... ce poison ne sera plus là comme une tentation, non, non! (*Il cherche le poison qui se trouve entre les deux tablettes, dans un trou de la muraille et caché par le papier de tenture déchiré. En cherchant il fait tomber des papiers.*) Qu'est-ce? des lettres! «A Mme Mme Allard... (*Montrant l'adresse qui indique le nom de Mme Allard, il ouvre et lit.*) «Ma chère Caroline...» (*Avec une surprise mêlée de stupeur.*) C'est de Francmesnil... la ruse! l'intrigue! qu'ils l'avaient bien combinée! (*Il lit.*) « Je vous ai retrouvée, » je suis heureux, il faut que je vous parle, et » puisque vous consentez à me voir chez votre pa- » rente, j'y viendrai demain. » Elle a conservé ces lettres; elle y tient donc? peut-être met-elle son bonheur à les relire? (*Il lit une autre lettre.*) « Pourquoi t'inquiéter toujours? ne sais-tu pas que je n'ai de bonheur que par toi, ma Caroline; mon ame! tu m'aimes! ton amour, c'est ma vie, je... je... » Ma vue se trouble, ah! les infâmes! comme ils m'ont amené pas à pas à la honte, au déshonneur, à la mort! oui, à la mort! Qui me garantit son repentir? sa conduite actuelle n'est-elle pas une hypocrisie plus habilement jouée?... le crime! il n'y en a plus pour moi, mais pour eux... la vie, la vie souillée, c'est un crime aussi! et qui sait où peut m'entraîner le désespoir! aujourd'hui j'ai joué... demain, où m'arrêterais-je? ah!

Il boit. Un grand temps après lequel entre Nina.

SCENE VIII.

MARCEL, NINA.

NINA, *ouvrant doucement la porte et examinant du fond.*

Il n'est pas encore couché, tant mieux! je vais les prévenir.

Elle sort. Cette entrée doit se faire dans le plus grand silence.

SCENE IX.

MARCEL, *seul.*

Je suis calme; la mort, c'est la paix du malheureux... à ceux qui restent, le remords, à moi le calme du tombeau! maintenant, rendons-lui ces lettres, mais qu'elle sache au moins que je les ai lues. (*Il se met à la table, il cherche et il écrit.*)

« Caroline... » pourquoi ce nom? (*Il raye ce qu'il a écrit.*) « La trahison et le désespoir se sont ren- » contrés au même lieu... » Point de paroles inutiles. (*Il raye encore.*) Rien, non rien! ces mots seulement (*il enveloppe les lettres dans une feuille de papier et écrit*) : « A Mme Mme Marcel Gauthier. » Elle comprendra!... maintenant je dois un adieu à mon père... un adieu à mes enfans... mes pauvres enfans que je ne verrai plus... ah! je ne croyais pas qu'un regret pût me rendre des larmes... et je les sens couler malgré moi... je ne les verrai plus, ni leur mère!... Mon Dieu!... et c'est ici que j'ai pu concevoir un projet si terrible, que j'ai pu l'exécuter... ici, où tout est vivant de leur souvenir!... Oui, c'est là qu'elle se plaçait, là j'embrassais ses genoux... et là, mes enfans, je les ai vus me sourire dans leurs innocentes caresses! et mon père partout! (*Avec désespoir.*) Qui me les rendra? qui leur donnera un asile, du pain, des consolations? je veux les revoir, je ne veux pas mourir seul, mourir comme le méchant... la force me manque... ah! malheureux! malheureux! qu'ai-je fait?

SCENE X.

MARCEL, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Marcel!

MARCEL, *avec effroi.*

Mon père!

GAUTHIER.

Quand le fils ne revient pas au-devant de son père, le devoir du père est de revenir au-devant de son fils.

MARCEL.

Je ne suis donc plus maudit!

Il va pour se jeter aux pieds de Gauthier qui le relève.

GAUTHIER.

Dans mes bras! dans mes bras!... Marcel, je t'ai élevé, j'ai pardonné à ta mère, je l'ai respectée jusqu'à son dernier jour... il faut écouter ma voix, il faut suivre mon exemple. Avec une vie laborieuse, la prospérité peut renaître encore dans ton ménage : attends tout de l'avenir; le temps, c'est notre justice à nous... déjà tu es vengé.

MARCEL.

Vengé!

GAUTHIER.

Oui; celui qui a porté le trouble dans ta maison, il est mort!

MARCEL.

Mort!

GAUTHIER

Oui, tué en duel, pour une querelle d'amour; mais il a voulu réparer sa faute, et cette lettre, que sa veuve nous a apportée, te fera connaître Caroline.

MARCEL.

Caroline!

GAUTHIER

Lis!

MARCEL, *en tremblant. Il lit.*

« Je vous renvoie tout ce qui me reste de vous; » pitié et pardon... DE FRANCMESNIL. »

GAUTHIER.

Regarde, tu reconnais l'écriture de ta femme sur cette autre lettre? et le timbre de la poste avec la date et l'heure, tu le vois?

MARCEL.

Oui.

GAUTHIER.

Lis donc.

MARCEL, *lisant.*

« Monsieur, oubliez la femme que vous avez » détournée de ses devoirs; le remords a pénétré » mon cœur, je veux vivre pour mon mari que je » respecte et que j'aime... » Elle a écrit cela! (*Continuant.*) « Le ciel permettra que je puisse » obtenir mon pardon, et que je rentre dans la » bonne voie en mère de famille. » Elle a écrit cela, mon père!

GAUTHIER.

Oui.

MARCEL.

La joie me trouve sans forces.

Il reste anéanti.

GAUTHIER.

Allons, allons, remets-toi.

MARCEL.

Je n'y vois plus.

Il tombe sur une chaise.

GAUTHIER.

Oui, oui, je te trouve abattu... tu n'es pas rentré la nuit dernière; tu t'es agité, ça se conçoit.

MARCEL.

Et le sommeil...

GAUTHIER.

Oui, le sommeil t'accable. Eh bien! repose-toi là, là!

MARCEL, *accablé par un sommeil involontaire.*

Mon père!... Francmesnil!... mort!

GAUTHIER.

Pauvre garçon! l'émotion vient de l'anéantir: profitons de ce moment pour rétablir les choses comme elles doivent être.

Il ouvre la porte et appelle.

SCENE XI.

LES MÊMES, CAROLINE, *puis* Mme DE FRANCMESNIL, NINA, GERVAIS ET LES ENFANS

GAUTHIER.

Entrez, entrez sans bruit, il vient de céder à son accablement; il repose.

CAROLINE.

Mon Dieu! que j'éprouve de joie à rentrer dans mon ménage! oui, je suis heureuse et fière! (*A*

Mme de Francmesnil qui entre.) Ah! madame, votre générosité...

GAUTHIER.

Du silence!

Mme DE FRANCMESNIL.

Je ne puis avoir de tranquillité, madame, que lorsque j'aurai vu le bonheur dans votre maison. Laissez-moi veiller avec vous.

CAROLINE, *s'approchant de Marcel.*

Le voilà! la douleur est sur son visage, et pour lui le sommeil n'est pas le repos... (*Elle s'agenouille près de Marcel.*) Et c'est moi qui l'ai plongé dans cet état! Marcel, je saurai reprendre ma place dans ton cœur, reconquérir ta tendresse.

MARCEL, *endormi.*

Caroline!

CAROLINE.

Il m'a nommée!

MARCEL, *de même.*

Caroline, je t'aime.

CAROLINE, *se levant et allant à Gauthier.*

Il m'aime encore, mon père!

GAUTHIER.

N'en doutez pas, ma fille.

CAROLINE.

Le ciel n'est donc pas sourd aux cris de la douleur... Ah! mon père, s'il était vrai, je compterais les heures dans mes jours, les jours dans ma vie, pour les lui consacrer.

Elle pleure.

GAUTHIER.

Allons, ma fille, soyez plus calme; ne vous laissez pas aller à des émotions qui détruisent les forces dont vous avez besoin.

Mme DE FRANCMESNIL

Il s'éveille!

GAUTHIER.

Reprenez votre place accoutumée... Que les enfans soient là.

Nina entre avec les enfans; Caroline, agenouillée, les prend entre ses bras, et se place avec eux à quelques pas de Marcel; Mme de Francmesnil est placée au milieu du théâtre.

MARCEL, *s'éveillant.*

Que s'est-il passé?... Mon père! ai-je revu mon père?... (*Il aperçoit Gauthier qui lui montre Caroline. Marcel pousse un cri et se précipite vers eux. Moment de silence et de sanglots.*) Mon père! Caroline! mes enfans!

CAROLINE, *se jetant au-devant de lui.*

Marcel!

Embrassemens.

MARCEL.

Je vous revois, vous ne me quitterez plus... non, non, je veux vivre pour vous!... Vivre! malheureux, qu'ai-je fait?... la mort! sauvez-moi de la mort... Ce poison...

Il montre à Gauthier la fiole qui est sur la table. Gauthier pousse un cri.

CAROLINE.

Que dis-tu?

Elle va à l'endroit où était le poison.

GAUTHIER.

Il s'est tué!

CAROLINE, *en tombant à genoux.*

Sois loué, mon Dieu! j'ai sauvé mon mari!

GAUTHIER

Parlez!

TOUS, *exclamation.*

Parlez

CAROLINE.

Ne craignez pas la mort. (*A Marcel.*) Depuis long-temps je connaissais ton dessein, j'avais surpris ton secret; ce breuvage est sans danger, il ne devait produire que le sommeil.

MARCEL.

Je vivrai, mon Dieu!

CAROLINE.

Oui; j'ai conservé un père à mes enfans!... et maintenant, Marcel, si pour ton bonheur il faut quitter cette maison...

MARCEL.

Jamais! Mon père! mes enfans, ma femme, avec vous le bonheur dans mon ménage!

TABLEAU.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE IV, SCÈNE VII.

LA COMTESSE DE CHAMILLY,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par M. Ancelot.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 8 SEPTEMBRE 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU	M. MONTIGNY.	UN CONSEILLER AUX ENQUÊTES	M. PRADIER.
LE CHEVALIER DE CHAMILLY	M. A. LAFERRIÈRE.	MONTGLAT	M. BRILLANT.
CHARLES DE LANTHEUIL	M. FILLON.	MARIE D'ENTRAIGUES	Mme GAUTIER.
LACHENAYE, premier valet de chambre du roi Louis XIII	M. SAINT-FIRMIN.	LA BARONNE DE SAINT-CERNIN, sa tante	Mlle STÉPHANIE.
JACQUES SIROIS, sergent des archers du cardinal	M. DESHAYES.	DAMES DE LA COUR, GENTILSHOMMES, SOLDATS.	
LE MARQUIS DE RIEUX	M. DANGLADE.	GERVAISE, fille de chambre de Marie	Mlle SAINT-ALBE.
TRÉVILLE	M. BRAZIER.		
GUITAUD, officier cardinaliste	M. E. BONI.		

La scène se passe en 1639. *Le premier acte, dans le Jardin des Tuileries. Le deuxième acte, dans un château aux environs de Paris. Le troisième acte, au Louvre. Le quatrième acte, dans une maison à l'extrémité d'un faubourg de Paris*

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le Jardin des Tuileries. Un hangar sur le devant de la scène, avec siéges et table; de l'autre côté, une charmille avec un banc auprès.

SCENE PREMIERE.

GERVAISE, MARIE, Mme DE SAINT-CERNIN, *assises sur le banc; puis* LANTHEUIL.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Sainte Vierge! que nous sommes heureuses d'avoir trouvé ce banc! j'étais si fatiguée, et il y a tant de monde aux Tuileries aujourd'hui!

GERVAISE.

Est-ce que madame la baronne ne va pas se mêler à la foule qui se porte vers le pont Rouge pour voir passer sa majesté Louis XIII?

Mme DE SAINT-CERNIN.

En effet, voici l'heure où le roi va se rendre en grande pompe à Notre-Dame, pour remercier Dieu de la naissance du Dauphin. Je crois qu'il ne serait pas mal de nous trouver sur sa route; ma nièce, vous devez être heureuse de le voir, car la haute protection qu'il daigne vous accorder...

MARIE.

Oh! ma tante!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Comment, Marie, seriez-vous assez ingrate pour oublier que, orpheline et sans fortune, quoique de bonne maison, vous auriez vécu obscure dans le fond d'une province, si sa majesté, qui vous avait distinguée à Tours, pendant le bal qui lui fut donné par la ville, n'avait daigné s'occuper de votre avenir, vous appeler avec moi à Paris et songer à votre établissement?

MARIE.

Je ne l'oublie pas, ma tante.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Vous semblez n'y pas penser assez. Depuis quelque temps vous êtes distraite, préoccupée; ce n'est pas naturel.

GERVAISE, *regardant au loin.*

Madame, madame, j'aperçois le cortége qui commence à défiler.

Mme DE SAINT-CERNIN, *se levant.*

Allons voir, d'autant plus que je ne suis pas très-rassurée ici; nous sommes près de la ménagerie, et l'on dit qu'il n'est pas rare de voir des animaux briser les barreaux de leurs cages : la rencontre de pareils promeneurs me serait peu agréable.

GERVAISE.

Je le crois bien! aussi quelle idée de placer d'aussi vilaines bêtes dans un si beau jardin!

LANTHEUIL, *entr'ouvrant la charmille à voix basse.*

Marie!... un mot, de grâce!

MARIE, *poussant un cri.*

Ah!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Qu'est-ce que c'est?... auriez-vous vu quelque chose?

GERVAISE.

Une bête féroce peut-être?

MARIE.

Non, non!... mais je me sens tellement lasse... je ne pourrais faire un pas.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Il va donc falloir rester ici jusqu'au retour du cortége.

GERVAISE.

Oh! madame, que c'est beau!... voyez donc que de monde...

Mme DE SAINT-CERNIN.

Oui, vraiment, c'est un magnifique spectacle.

LANTHEUIL, *passant la tête à travers la charmille, à voix basse.*

Marie, ne pourrai-je donc plus vous voir comme autrefois à Tours, où nous étions si heureux?

MARIE, *à voix basse.*

Hélas! il ne faut plus peut-être songer à ce temps-là.

LANTHEUIL, *de même.*

N'y plus songer? pourquoi?

MARIE, *de même.*

On veut me marier.

LANTHEUIL, *de même.*

Et vous pourriez y consentir?

MARIE, *de même.*

Quel moyen aurais-je de résister?

On entend des cris au dehors.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ah! c'est le roi qui passe! et je ne puis le voir, ce bon roi qui nous veut tant de bien!

LANTHEUIL, *à voix basse.*

Ce moyen, si vous m'aimiez, Marie, vous le trouveriez.

MARIE, *de même.*

Que dois-je donc faire?

LANTHEUIL, *de même.*

Eh bien, demain... à la nuit close... sous votre fenêtre.

MARIE, *se levant.*

Monsieur!..

Des groupes commencent à passer dans le fond. Lantheuil disparaît.

Mme DE SAINT-CERNIN

Vous vous sentez donc mieux, ma nièce?

MARIE.

Oui, ma tante, éloignons-nous.

Mme DE SAINT-CERNIN.

C'est cela, venez, et allons nous assurer d'une bonne place pour le retour du roi.

Elles sortent d'un côté.

SCÈNE II.

LE COMTE DE TRÉVILLE, LE MARQUIS DE RIEUX, MONTGLAT, *et* AUTRES GENTILHOMMES.

MONTGLAT.

Les enragés! tout Paris sera enroué ce soir s'ils continuent à crier ainsi.

TRÉVILLE.

Et quelle foule pour saluer le futur... ne se nommera-t-il pas Charles?

MONTGLAT.

Eh! non, Louis.

DE RIEUX.

Ce sera Louis XIV! si Dieu lui prête vie!... cordieu! qu'il se dépêche donc de grandir! Du reste, il est déjà le bien-venu, car cet enfant-là donnera de la force à sa mère pour briser la tête du serpent.

TRÉVILLE.

Et le serpent?

MONTGLAT.

C'est le cardinal!

TRÉVILLE.

Nous y aiderons, et j'espère bien que l'affaire sera faite avant que l'enfant soit sevré.

DE RIEUX.

Dieu le veuille! et en l'honneur du royal poupon, jurons tous... (*quelques-uns tendant la main vers Rieux*) d'aller faire bombance aujourd'hui.

SCENE III.

LES MÊMES, CHAMILLY.

CHAMILLY, *paraissant dans le fond.*

Bien dit, marquis de Rieux ! j'en suis !

TOUS.

Eh ! c'est Chamilly ! vivat !

TRÈVILLE.

C'est notre brave chevalier !

DE RIEUX.

J'aurais dû me douter qu'il n'était pas loin, lorsqu'il s'agit de table, de femmes ou de cartes !...

MONTGLAT.

D'un coup de main ou d'un coup de tête...

TRÈVILLE.

Du guet à rosser ou de bourgeois à mettre en déroute...

DE RIEUX.

On entend un : Me voilà ! et c'est Chamilly qui se montre.

CHAMILLY.

Vous me flattez, messieurs.

DE RIEUX.

Non pas ; aussi le frère même du roi, monseigneur Gaston d'Orléans, qui s'y connaît, l'a-t-il admis à l'honneur de figurer dans ses tapages nocturnes. Voyons, Chamilly, qu'as-tu fait de beau depuis quelques jours ? la bande infernale s'est-elle signalée ?

CHAMILLY, *d'un ton d'insouciance.*

Oh ! rien qui vaille la peine d'être redit. Des écriteaux changés de place, des vitres cassées, un commissaire battu et grisé, une mêlée sur le Pont-au-Change avec des laquais, dont trois furent jetés à l'eau.

DE RIEUX.

Mais c'est déjà gentil !

CHAMILLY.

Bah ! les vitres ont été remises, le commissaire a recouvré la raison, les hommes ont été repêchés ; pas de résultat. Ainsi laissons cela, messieurs, et parlons du dîner. Mon intention serait de vous régaler tous et largement chez Puyvert !

TOUS.

Bravo ! bravo !

CHAMILLY.

Mais je n'en ferai rien, vu que mon crédit est mort dans tous les cabarets de Paris... (*On rit.*) J'ai joué toute la nuit.

TOUS, *excepté de Rieux.*

Nous aussi !

CHAMILLY.

Perdu toute la nuit !

TOUS, *excepté de Rieux.*

Nous aussi.

CHAMILLY.

Et il ne me reste qu'une pistole.

TOUS.

Et à nous rien !

CHAMILLY.

Vertudieu ! mes maîtres, que parliez-vous donc de bombance ?

DE RIEUX.

Un instant ! moi, messieurs, j'ai joué aussi, mais j'ai gagné et je régale... mon escarcelle est pleine, et nous la viderons ensemble.

TOUS.

Vivat !

CHAMILLY.

Ton escarcelle ? mais il n'en reste que les cordons.

DE RIEUX, *portant la main à sa ceinture.*

Miséricorde ! il dit vrai. (*On rit.*) J'ai été volé ! c'est cela ! dans cette foule, tandis que, comme un vrai badaud, je regardais passer le cortége !

CHAMILLY.

Vous riez de ça, vous, messieurs ; mais, par les cloches qui ont sonné mon baptême, un bon dîner perdu n'est pas chose plaisante. Vive Dieu ! mes gentilshommes, *à la rescousse !* il ne sera pas dit que Chamilly et ses dignes compagnons auront un jour de fête mangé leur pain se cà la fumée des cuisines. Il nous faut finance et bombance.

MONTGLAT.

Mais quel moyen employer ?

CHAMILLY.

Pardieu ! le plus simple et le plus divertissant ! le marquis de Rieux a été volé. On reprend son bien où on le trouve. La bourse du citadin est endimanchée aujourd'hui ; à notre tour, guettons les escarcelles qui pendent et coupons les cordons ! Il faut qu'un de ces bons bourgeois qui sont là, bouche béante, comme des canards altérés, paie l'écot !

DE RIEUX.

Embrasse-moi, chevalier, l'idée est sublime, et c'est moi qui la mettrai à exécution. Je suis le volé, je serai le voleur !

TRÈVILLE.

Diable ! diable ! messieurs, songez-vous que votre beau projet de couper des cordons peut nous valoir à chacun une corde ?

DE RIEUX.

Une corde ! Monsieur de Tréville, sommes nous donc des manans ?

TRÈVILLE.

Sois assuré, mon cher marquis, que tout bon gentilhomme que tu es, si le cardinal-duc a un jour ta pendaison en tête, dût-il, pour cela faire, te fournir un licol de soie, avec de beaux coulans d'or, c'est un plaisir qu'il ne se refusera pas.

CHAMILLY, *à part et d'un air sombre.*

Le cardinal !

MONGLAT.

Le ciel confonde Tréville et ses sottes prévisions ! il vient nous refroidir ; voyez Chamilly, il a l'air tout décontenancé.

CHAMILLY, *se remettant de son trouble.*

Moi, messieurs, nullement ; allons, allons, à l'œuvre !

DE RIEUX.

A la bonne heure! je suis prêt, et je réponds de la réussite.

MONGLAT.

Guettons le gibier.

Tous remontent le théâtre et semblent épier les mouvemens des promeneurs.

DE RIEUX.

Silence, en voici un qui s'avance en manière d'homme important : si j'en juge d'après son bonnet fourré, sa longue veste noire frangée et garnie de martre comme dans le cœur de l'hiver, ce doit être au moins un marchand de fromage de Hollande, ou bien un membre de la diète polonaise.

CHAMILLY.

N'y touchez pas, c'est Jacomény, mon usurier !

MONTGLAT.

Et le mien !

TRÉVILLE.

Et le mien !

DE RIEUX.

Raison de plus.

CHAMILLY.

Non, messieurs, respect à lui; en le volant, nous aurions l'air de vouloir nous venger. (*D'un air de contrition.*) Ne mêlons pas des passions mauvaises à nos bonnes intentions de plaisir et de joie.

DE RIEUX.

Bon, voici la foule qui se porte en masse de ce côté: en avant, Montjoie et Saint-Denis, je saurai bien trouver ma victime moi-même.

Il sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* DE RIEUX.

TRÉVILLE.

Eh bien, quand dînons-nous

CHAMILLY.

Tu es bien pressé, on est allé aux provisions.

MONTGLAT, *examinant toujours ce qui se passe, ainsi que les autres.*

Voilà qu'il accoste un petit jeune homme, une espèce d'oison de province, qui s'en vient humer le bon air à Paris, et dont l'escarcelle à pointes d'acier brille au soleil à réjouir le cœur.

CHAMILLY.

Il ne prétend pas, je l'espère, agir ouvertement, il s'agit d'adresse et non de violence.

MONTGLAT.

Non; tous deux se mêlent à la foule, on ne voit plus que leurs deux têtes, ils semblent s'éloigner l'un de l'autre, ils se rapprochent, bravo! une bande nombreuse de badauds vient de survenir, et imprime à la foule un mouvement qui peut être favorable.

CHAMILLY, *regardant ainsi que Tréville.*

Mais c'est une bagarre!

TRÉVILLE.

Voici de Rieux!

CHAMILLY.

Il tient l'escarcelle.

SCENE V.

LES MÊMES, DE RIEUX, *puis* LANTHEUIL.

TOUS.

Vivat! vivat!

MONTGLAT.

L'oison est plumé.

DE RIEUX, *en riant aux éclats.*

L'oison, c'est moi, messieurs, c'est moi qui suis volé de nouveau, volé deux fois, car la sacoche est vide, et tandis que je faisais le coupe-bourse, un tire-laine me soulevait mon manteau.

Rire général.

MONTGLAT, *regardant au fond.*

Eh! bon Dieu, je crois que voilà une visite qui nous arrive.

CHAMILLY.

Qu'est-ce que c'est?

LANTHEUIL, *paraissant tout-à-coup, et arrachant son escarcelle des mains de de Rieux.*

Ceci est à moi, et vous me l'avez volé!

On rit.

CHAMILLY, *à part.*

Que vois-je? c'est Charles de Lantheuil!

DE RIEUX, *en riant*

Vous pouvez la reprendre avec tout ce qu'elle contient.

On rit.

LANTHEUIL.

Vous êtes un misérable! (*on rit*) un fripon!

On rit plus fort.

DE RIEUX.

Il est très-drôle !... je crois qu'il se fâche!

LANTHEUIL.

Vous me rendrez raison.

DE RIEUX, *riant.*

Non, mon ami, non, je ne vous rendrai pas raison. Qui êtes-vous, monsieur?

LANTHEUIL.

Et vous, monsieur?

DE RIEUX, *avec impertinence et dédain.*

Puisqu'il faut se faire connaître, on me nomme Guy de Sourdiac, de Montmaur, marquis de Rieux; je suis capitaine dans les armées de sa majesté le roi de France. Maintenant, monsieur, êtes-vous gentilhomme, et quel est votre nom?

CHAMILLY, *se précipitant entre eux et saisissant la main de Lantheuil.*

Il se nomme Charles de Lantheuil, et il est mon ami.

LANTHEUIL.

Chamilly!

Il se jette dans ses bras.

DE RIEUX.

Tu le connais donc? Lantheuil, qu'est-ce que c'est que ça?

CHAMILLY.

Oui, il est mon ami, mon meilleur ami, car il est le seul qui m'ait toujours laissé puiser dans sa bourse.

DE RIEUX.

Je ne m'étonne pas qu'elle soit vide.

LANTHEUIL.

Pouvais-je moins faire pour celui qui m'a sauvé la vie ?

DE RIEUX.

Bah !

CHAMILLY.

La moindre chose : un soir, il y a six mois, il était attaqué par des tire-laines, je vins à son secours...

TRÉVILLE.

Des tire-laines ! alors, mon gentilhomme, vous devez en avoir la grande habitude, et l'affaire doit en rester là.

MONTGLAT.

Oui, oui, ce n'est pas pour si peu de chose qu'on doit braver les édits de Richelieu.

CHAMILLY.

Eh ! toujours ce nom ! voyons, Lantheuil, il ne s'agit ici que d'une plaisanterie que j'ai conseillée moi-même. Qu'on se donne la main, et pour sceller la réconciliation, tu dineras avec nous, si nous dînons.

TRÉVILLE.

Au fait, il est temps d'y songer, il faut que chacun de son côté s'occupe de ce grave intérêt. Marquis de Rieux, tâchons de rejoindre l'usurier Jacomény, nous avons bien encore quelques gages à laisser entre ses mains, il nous prêtera là-dessus.

DE RIEUX.

Soit fait ainsi qu'il est dit ! Vous, messieurs, tentez aussi quelques efforts.

CHAMILLY.

Les miens seraient parfaitement inutiles.

DE RIEUX.

Nous espérons être plus heureux : rendez-vous général dans deux heures au Cours-la-Reine, à la maison Rouge... Sans rancune, monsieur de Lantheuil !

LANTHEUIL.

Sans rancune.

SCENE VI.

LANTHEUIL, CHAMILLY.

CHAMILLY.

Eh bien, Charles, où en sont tes amours avec ta belle et noble orpheline de la Touraine ?

LANTHEUIL.

Je l'ai revue tantôt, un seul instant, ici même.

CHAMILLY.

Tes affaires avancent-elles ?

LANTHEUIL.

Moins que jamais ; j'ai appris d'elle qu'on veut la marier, et sans doute son voyage à Paris n'avait pas d'autre but.

CHAMILLY

Diable ! il faut empêcher cela.

LANTHEUIL

Et comment ?

CHAMILLY.

Tu pourrais tuer le mari.

LANTHEUIL.

J'y avais pensé, mais je ne le connais pas.

CHAMILLY.

Ah ! c'est un obstacle.

LANTHEUIL.

Et puis, cela me donnerait-il l'espoir d'obtenir celle que j'aime ? Marie, vous le savez, est d'une haute et puissante famille, et moi, simple gentilhomme, sans titre...

CHAMILLY.

C'est vrai ; mais elle n'a pas le sou, et cela rapproche terriblement les distances. Jusqu'à présent tu t'es borné à des soupirs, à des œillades, à des serremens de main...

LANTHEUIL.

Le véritable amour est si timide !

CHAMILLY.

Le véritable amour est un sot quand il laisse échapper l'occasion. Il faut prendre un parti.

LANTHEUIL.

Elle-même a semblé m'y encourager.

CHAMILLY.

Tu vois donc bien ! Sais-tu ce que je ferais à ta place, moi ? je l'enlèverais !

LANTHEUIL.

Ah ! chevalier !

CHAMILLY.

Voilà comme il faut conduire les affaires, comme on égalise les rangs comme on renverse les obstacles.

LANTHEUIL.

Mais l'enlever...

CHAMILLY.

En l'avertissant, bien entendu ! On lui écrit une lettre bien pressante, bien brûlante, bien désespérée...

LANTHEUIL.

Je n'oserai jamais.

CHAMILLY.

Attends, je vais te la dicter. (*Il frappe sur la table qui est sous le hangar.*) Holà ! quelqu'un ! (*A un garçon qui se présente.*) Deux bouteilles de clairet et de quoi écrire. (*Le garçon se retire.*) Il me reste une pistole, c'est à tes amours que je la consacre.

LANTHEUIL.

Comment, ici, dans ce jardin ?

CHAMILLY.

Nous y sommes plus seuls que partout ailleurs, la foule guette le retour du roi et nous avons du temps devant nous. (*Le garçon a servi ce qu'on lui a demandé, vin, biscuits, papier et encre, et il s'en va.*) Assieds-toi là, et prends la plume.

LANTHEUIL.

Que me conseillez-vous là, chevalier ? J'hésite, je l'avoue, je crains...

CHAMILLY.

Pas de crainte ! et écris.

LANTHEUIL.

Allons !... mademoiselle...

CHAMILLY.

Qu'est-ce que c'est que ça ? veux-tu bien met-

tre : « Belle et adorée Marie... » Voilà deux épithètes qui ne peuvent jamais nuire. (*Il dicte.*) » Une odieuse tyrannie s'appesantit sur vous ; on » veut vous marier; ni vous ni moi ne devons » le souffrir. Vous savez à quel point je vous » aime... »

LANTHEUIL.

Oh ! que cela est vrai !

CHAMILLY, *dictant.*

« Vous m'aimez...? »

LANTHEUIL.

Mais c'est à peine si j'en suis sûr !

CHAMILLY.

Est-ce qu'il faut avoir l'air de douter de ces choses-là ! (*Il dicte.*) « Vous serez à moi, Marie ! » Jamais vous n'appartiendrez à un autre, ou cet » autre, je le tuerai !... »

LANTHEUIL.

Oh ! des menaces...

CHAMILLY.

Très-bien ! très-bien ! ça fait peur ! va toujours ! (*Il dicte.*) « Un seul moyen nous reste, » c'est de fuir ensemble, et de forcer par là vos » persécuteurs de consentir à notre union. Vous » m'approuverez, Marie ! Vous vous confierez à » mon amour et à ma loyauté, ou je ne réponds » plus de mon désespoir ! » Maintenant, mets l'adresse.

LANTHEUIL, *se levant.*

Je n'oserai jamais faire parvenir cette lettre.

CHAMILLY.

Oui-dà ? eh bien ! je m'en charge, moi ! tu seras heureux, tu épouseras celle que tu aimes, je l'ai mis dans ma tête.

Il plie la lettre et la place dans sa poche.

LANTHEUIL.

Ah ! s'il était vrai, je ne troquerais pas mon sort contre celui du puissant Richelieu.

CHAMILLY.

Tais-toi, Lantheuil ! ne prononce jamais ce nom-là devant moi.

LANTHEUIL.

Qu'entends-je ?

CHAMILLY.

Il semble qu'ils aient juré tous d'assombrir cette journée ! c'est la troisième fois que ce nom fatal est jeté au travers de nos gais entretiens : me voilà tout triste à présent !

LANTHEUIL.

En effet, mon ami, j'ai plus d'une fois remarqué l'effroi subit qui vient succéder à votre joyeuse humeur, au nom seul du cardinal.

CHAMILLY.

C'est qu'entre le cardinal et moi il y a un terrible mystère.

LANTHEUIL.

Est-il possible ?

CHAMILLY.

Tu t'étonnes, car tu ne connais pas mon histoire ; je ne te l'ai jamais racontée, ni à toi, ni à d'autres ; et pourtant j'aurais besoin, je le sens là, de trouver un ami qui pût me comprendre et me conseiller

LANTHEUIL.

Mon dévouement vous est connu, chevalier ! ouvrez-moi votre cœur.

CHAMILLY

Eh bien ! oui ! j'en ai trop dit d'ailleurs pour ne pas achever : le peu de mots que j'ai prononcés te tromperait peut-être, et je ne veux pas que tu me prennes pour un de ses sicaires quand je suis une de ses victimes.

LANTHEUIL.

Vous, chevalier, vous, si gai, si insouciant ?

CHAMILLY.

Parfois ! mais, parfois aussi, tu l'as observé toi-même, une pensée cruelle vient me saisir au milieu de mes accès de folle gaîté ; car ma vie ne m'appartient plus, et cette ame que Dieu m'a faite habite dans un corps qui n'est plus à moi.

LANTHEUIL.

Je ne vous comprends pas.

CHAMILLY.

Tu vas me comprendre quand je t'aurai fait lire dans mon passé : il nous reste un flacon, vidons-le, et prête-moi l'oreille. Ma naissance t'est connue ; tu sais que je suis fils d'un Montmorency, qui, malheureusement, oublia d'épouser ma mère, mais qui, en me reconnaissant plus tard, répara du mieux qu'il put cette légère omission ; mes deux parens, Henri et Boûtteville de Montmorency sont morts, et c'est Richelieu qui les a tués.

LANTHEUIL.

Je sais cela.

CHAMILLY.

Aussi vais-je arriver tout de suite à ce qui me concerne ; mais auparavant buvons ! buvons à la mémoire de ceux qui ne sont plus !

LANTHEUIL.

A leur mémoire !

Ils se lèvent et boivent.

CHAMILLY, *se rasseyant.*

Il y a cinq ans, j'en avais vingt, j'étais lieutenant dans le régiment des gendarmes de Ventadour, et je résolus de m'armer contre ce prêtre qui m'avait forcé de chanter le *requiem* de toute ma famille. Plusieurs officiers de l'armée de monseigneur Gaston d'Orléans se mirent à comploter contre la vie du cardinal : j'étais du nombre.

LANTHEUIL.

Projet d'insensés.

CHAMILLY.

Pour enchaîner plus sûrement notre fidélité les uns envers les autres, nous avions signé un engagement ; nous l'avions signé de notre sang ! eh bien ! parmi nous il y avait un traître, et deux jours après, ce fatal traité était entre les mains du cardinal.

LANTHEUIL, *avec effroi.*

Du cardinal !

CHAMILLY.

Aussi dès le lendemain j'étais libre de m'étendre tout de mon long sur la paille d'un cachot, dans le donjon de Vincennes.

LANTHEUIL.

Grand Dieu !

CHAMILLY.

J'ignorais la trahison dont mes camarades et moi nous étions les victimes, et je prenais ma captivité en patience, lorsqu'un soir on entre dans mon cachot, on me fait monter dans un carrosse et l'on me conduit avec une honnête escorte jusqu'au petit Luxembourg, où logeait alors le cardinal-duc. Je ne tardai pas à paraître devant lui, et je le trouvai dans son costume d'église, debout, l'air hautain et se caressant la moustache. Quoique un peu déconcerté, ma fierté voulait tenir tête à son orgueil; mais il m'imposa silence, et d'une voix sèche et brève ! « Monsieur de Chamilly, me dit-il, vous avez mérité la mort comme traître au roi et pour avoir voulu tuer son ministre ! si je vous envoie devant la chambre de l'Arsenal, vous n'en sortirez que pour aller à la place de Grève ou au carrefour Saint-Paul, la corde sur les épaules ! Je pense, monsieur, que vous ne nierez pas votre signature ! » Et il me montra du doigt mon nom écrit de mon sang au bas du funeste engagement ! Que faire ? Je baissai la tête et ne répondis point. Il me scruta l'ame quelque temps de son regard d'hiène, puis il ajouta : « Il faut que vous mouriez ! Cependant il m'est pénible de voir encore le sang des Montmorency couler sur l'échafaud ; je veux vous sauver la honte du supplice, et vous-même exécuterez votre arrêt !... »

LANTHEUIL.

Est-il possible !

CHAMILLY.

Tu comprends ce que je devins en entendant de telles paroles. Il poursuivit : « Les Espagnols sont entrés en Picardie, ils se sont emparés de plusieurs villes, et Paris même est menacé : je vous nomme capitaine d'une des compagnies de volontaires qui vont marcher pour reprendre la cité de Corbie tombée en leur pouvoir : Allez combattre, monsieur, et faites-vous tuer ! je vous l'ordonne ! »

LANTHEUIL.

Achevez !

CHAMILLY.

Oui, mais buvons ! car rien ne dessèche le gosier comme de pareils souvenirs ! (*Ils boivent.*) Quand je l'eus remercié de m'avoir du moins choisi une mort honorable, il exigea ma parole de gentilhomme que je ne chercherais pas à me soustraire par la fuite à ma condamnation. Je la lui donnai.

LANTHEUIL.

Quel horrible traité ! Et qu'avez-vous donc fait, chevalier, pour vous en affranchir ?

CHAMILLY.

Rien, mon ami ; tout, au contraire, pour qu'il s'exécutât ! Si je te racontais toutes les actions d'éclat que je fis dans cette campagne, je n'en finirais pas ; toujours le premier au feu ; souvent seul au milieu des ennemis, frappant d'estoc et de taille, je cherchais partout la mort, et partout je trouvais la victoire ! C'est à peine si quelques coups de piques espagnoles trouèrent mon pourpoint et mon manteau ! Le diable, qui veut sans doute que je sois pendu, semblait me protéger ! Enfin que te dirai-je ! le moment vint où l'on parla de donner l'assaut à la ville de Corbie que nous assiégons. Pour me soustraire à l'échafaud, je ne comptais plus que sur l'huile bouillante, les grenades et les pots-à-feu ! Pas du tout ! la ville capitula ! J'ai toujours eu du malheur ! Buvons à la santé des enfans de Paris que je commandais et qui firent merveilles dans ces sanglantes affaires.

Il se lève le verre à la main.

LANTHEUIL, *se levant.*

A la santé des enfans de Paris !... (*Ils boivent, puis ils s'asseyent.*) Mais le cardinal ?

CHAMILLY.

Ah ! le cardinal ? depuis ce temps il semble m'oublier ; mais sans me perdre de vue pourtant, car notre traité de sang dure encore, et m'a fait son esclave !... Je dois, par son ordre, paraître devant lui à des époques marquées ; il faut que ma présence lui dise : Votre victime est toujours prête quand vous voudrez frapper !

LANTHEUIL.

Oh ! mon Dieu ! vous me faites trembler !

CHAMILLY.

Tu comprends maintenant, Lantheuil, pourquoi mon visage se rembrunit à son nom ! tu comprends quelle image affreuse vient me glacer l'ame, même au sein des plaisirs ? Puis-je rêver l'ambition ou le bonheur, moi à qui l'ordre de mourir peut arriver d'un instant à l'autre ? et pourtant, j'ai franchement aussi quelquefois mes jours de joie et d'oubli ! ce corps que le bourreau peut venir réclamer demain, je le jette à l'orgie pour le dérober à l'échafaud ! Allons ! que les saints me soient en aide, et vidons le reste de ce clairet épicé en l'honneur de ma verte vieillesse ! je suis peut-être plus vieux que je ne pense !

Il a rempli les verres.

LANTHEUIL, *se levant*

A la mort du cardinal !

CHAMILLY, *se levant et lui saisissant le bras.*

Silence, imprudent ! jette ce vin, Charles ! il te brûlerait la gorge en passant ! renie ce mot ! non, je ne veux pas que pour moi une idée de haine aille se loger dans ton cœur d'amoureux ! jette ce vin ! (*Il lui arrache le verre et jette le vin par terre.*) Eh ! mon Dieu, je suis moins à plaindre qu'un instant d'humeur noire n'a pu me le faire croire à moi-même ! n'est-il pas possible, que dans le fond de son cœur, le cardinal m'ait fait grâce ?

LANTHEUIL.

Grâce ? lui ?

CHAMILLY.

Pourquoi non ? une fois n'est pas coutume ! va, va, on ne m'enlèvera pas encore nos bons vins, nos folles orgies, mes créanciers toujours pleins de confiance, mes maîtresses qui m'adorent tant que le jeu m'est favorable, et mes amis qui m'aiment dans ma bonne comme dans ma mauvaise fortune ! un surtout, mon confident aujourd'hui, qui s'est parfois refusé à partager mes plaisirs,

mais qui sera là sans cesse pour partager mes peines et les alléger. N'est-il pas vrai, Charles?

LANTHEUIL, *se jetant dans ses bras*

Ah! toujours!

CHAMILLY.

Bannissons donc les inquiétudes, et buvons à tes amours!

On entend au dehors des cris d'effroi; des femmes et des hommes traversent le fond du théâtre en désordre; Chamilly et Lantheuil courent au-devant d'eux.

SCENE VII.

GERVAISE, LANTHEUIL, CHAMILLY, HOMMES *et* FEMMES.

LANTHEUIL.

Qu'est-ce donc?

CHAMILLY, *arrêtant Gervaise.*

Qu'y a-t-il?

GERVAISE.

Au secours! au secours!... il va nous dévorer.

CHAMILLY.

Qui cela? parlez.

GERVAISE.

Hélas, messeigneurs, un ours qui s'est échappé de la ménagerie!

LANTHEUIL

Un ours?

CHAMILLY.

Eh! vite, vite, Lantheuil, mettons-nous en chasse!

Ils sortent vivement.

SCENE VIII.

GERVAISE, HOMMES *et* FEMMES, Mme DE SAINT-CERNIN.

GERVAISE.

Où nous sauver, mon Dieu? ah! je n'ai plus de jambes!

Mme DE SAINT-CERNIN, *arrivant soutenue par un homme.*

Gervaise! Gervaise! vous êtes ici, et ma nièce?

GERVAISE.

Votre nièce, madame? est-ce que je l'ai vue? je n'ai vu que l'ours!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Un ours, Gervaise? c'était un tigre, c'était un lion.

UNE FEMME DE LA FOULE.

C'étaient deux lions.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Mais, ma pauvre nièce, où est-elle? je l'ai perdue au milieu du tumulte.

GERVAISE.

Pourvu que l'ours ne l'ait pas trouvée.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ah! si je pouvais courir!

SCENE IX.

LES MÊMES, MONTGLAT.

MONTGLAT.

Rassurez-vous, mesdames, rassurez-vous! l'ours est mort!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Il est mort? Dieu soit béni! et qui est-ce qui l'a tué?

MONTGLAT.

C'est le chevalier de Chamilly.

GERVAISE.

Ça doit être un bien brave homme.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Mais, Marie, ma chère Marie? (*Elle va vers le fond.*) Ah! qu'est-ce que je vois? c'est elle!

SCENE X.

LES MÊMES, CHAMILLY, *portant Marie entre ses bras; puis* LANTHEUIL, DE RIEUX, TRÉVILLE, ETC.

CHAMILLY

Un siége! un siége!

On approche une chaise et l'on y place Marie.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!

CHAMILLY.

Cette jeune dame est de votre famille?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Eh! monsieur, c'est ma nièce Marie d'Entraigues.

CHAMILLY, *à part.*

Qu'entends-je? ah! Lantheuil, nous avons manqué là une belle occasion.

Mme DE SAINT-CERNIN.

N'est-elle point blessée?

CHAMILLY.

Non, madame, non! un évanouissement. Mais, voyez, elle revient à elle.

MARIE, *se ranimant.*

Ma chère tante!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Marie, que je suis heureuse de te revoir!

CHAMILLY, *à part.*

Elle est charmante! il a bon goût, mon ami Lantheuil.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Voilà ton libérateur.

MARIE.

Ah! monsieur, que j'ai de grâces à vous rendre!

CHAMILLY.

Mademoiselle.

MARIE.

Sans lui, ma tante, vous ne m'auriez jamais revue.

Lantheuil, de Rieux et Tréville arrivent portant aussi des femmes évanouies dans leurs bras.

DE RIEUX.

Qu'est-ce qui réclame celle-ci?

UNE FEMME DE LA FOULE.

C'est ma cousine.

DE RIEUX, *la lui remettant*

La voilà

TRÉVILLE, *qui en porte une vieille.*

Et celle-ci? personne ne répond?

DE RIEUX, *à demi-voix*

Emporte-la chez toi.

TRÉVILLE, *la déposant sur un banc.*

Merci!

Mme DE SAINT-CERNIN, *qui donne des soins à Marie.*

Comme elle est pâle encore! un verre d'eau!

On apporte un verre d'eau, et tandis que madame de Saint-Cernin humecte les tempes de Marie, Chamilly dit à part.

CHAMILLY, *à part.*

Pardieu! je profiterai de la circonstance pour servir les amours de mon ami.

Il tire de sa poche la lettre qu'il a dictée à Lantheuil, entr'ouvre l'aumonière de Marie et la glisse dedans.

LANTHEUIL, *arrivant.*

Qu'ai-je vu? c'est Marie!

CHAMILLY, *bas.*

Silence! ta lettre est à son adresse.

A ce moment, six hommes amenés par Jacques Sirois, ont été vus se glissant dans la foule et s'approchant de Chamilly; l'un d'eux lui jette un mouchoir sur la bouche pendant que les autres l'enlèvent Lantheuil s'occupe de Marie.

CHAMILLY.

Ah!

JACQUES SIROIS, *à demi-voix.*

Taisez-vous!

On enlève Chamilly: la foule est occupée des divers intérêts qui l'agitent et ce mouvement lui échappe. La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la salle d'un château. Porte au fond; portes latérales; fenêtres à gauche du spectateur, ouvrant sur les jardins. A droite, table couverte d'un tapis; un grand fauteuil, des siéges.

SCENE PREMIERE.

LACHENAYE, JACQUES SIROIS, *entrant chacun par une porte latérale.*

LACHENAYE.

Salut à messire Jacques Sirois, brave archer et digne confident de monseigneur le cardinal de Richelieu!

JACQUES SIROIS.

A messire Lachenaye, premier valet de chambre du roi, salut!

LACHENAYE.

La santé de son éminence est bonne?

JACQUES SIROIS.

Meilleure qu'il ne conviendrait à la cabale que dirige sa majesté la reine.

LACHENAYE.

Mais je n'en fais point partie, moi, vous le savez.

JACQUES SIROIS.

Je le souhaite pour vous!... Et comment se porte le roi Louis XIII?

LACHENAYE.

A merveille!... Il daigne se porter à merveille ce grand roi.

JACQUES SIROIS.

Et la jeune orpheline de Touraine, la jolie Marie d'Entraigues!...

LACHENAYE.

Vient d'arriver dans ce château, amenée par moi avec sa noble tante. Le roi, qui depuis trois mois la voit de temps en temps, chez la comtesse de Soissons, veut beaucoup, mais beaucoup de bien à cette jeune fille.

JACQUES SIROIS.

Eh! pardieu, je le sais!... Mais dites-moi, messire Lachenaye, quel intérêt peut avoir le roi à marier celle-là?

LACHENAYE.

Un tout simple... Vous savez les propos, les quolibets qui ont poursuivi les innocentes relations de sa majesté avec Mlle d'Hautefort et Lafayette?... Ce grand roi veut aujourd'hui que le nom d'un mari serve de voile à la nouvelle et douce occupation de son cœur.

JACQUES SIROIS.

Ah! je comprends!... Mais je ne devine pas quel intérêt a son éminence à choisir l'époux.

LACHENAYE.

Vous avez bien peu de sagacité!..... N'importe-t-il pas à ce grand ministre d'avoir près de l'amie du roi un homme qui lui soit tout dévoué, qui use de son influence sur elle pour l'empêcher d'entrer dans les complots tramés contre le cardinal?

JACQUES SIROIS.

Oh! c'est juste!

LACHENAYE.

Et le jeune seigneur est-il venu?

JACQUES SIROIS.

Nous l'avons enlevé dans le jardin des Tuileries, jeté dans une litière fermée, et l'on vient

de le déposer là. (*Il indique la porte latérale.*) Il y a passé la nuit... Et tout est-il préparé ici?

LACHENAYE.

Oui, les dernières dispositions sont faites.

JACQUES SIROIS.

Vous n'oublierez pas que son éminence doit se rendre en ce château ?

LACHENAYE.

Je le sais, et je l'attends.

CHAMILLY, *dans la coulisse.*

Allez tous au grand diable d'enfer !

JACQUES SIROIS.

J'entends mon indocile prisonnier.

SCENE II.

LES MÊMES, CHAMILLY, *entrant vivement par une porte latérale.*

CHAMILLY.

Je vous dis encore une fois que je m'ennuie, et que je veux parler au maitre... ou à la maitresse du logis. (*A Lachenaye qu'il aperçoit.*) Ah! mille pardons, monsieur... je ne vous avais pas vu d'abord.

LACHENAYE.

Si M. de Chamilly se trouve mieux dans cette salle que dans la chambre où on l'avait placé, il y peut demeurer.

CHAMILLY.

Bien reconnaissant !... (*Se tournant vers Jacques Sirois.*) Ah çà! mais mon silencieux ravisseur, plus je vous examine, plus il me semble que j'ai vu votre figure quelque part !... N'étiez-vous pas avec moi au siége de Corbie?

JACQUES SIROIS.

C'est possible.

CHAMILLY.

Et au service de qui êtes-vous donc maintenant?

JACQUES SIROIS.

Vous l'apprendrez.

CHAMILLY.

Au moins, dites-moi où je suis.

LACHENAYE.

Patience, chevalier !... patience !

CHAMILLY.

Je crois que j'ai deviné. Voyons, avouez-le ; il faudra toujours bien que je le sache... C'est une femme, n'est-ce pas, qui m'a fait conduire en ce château ?

JACQUES SIROIS.

Une femme?

CHAMILLY.

Rien n'est plus commun que de pareilles aventures. Une chose semblable n'est-elle pas arrivée tout récemment au marquis de Rieux ?

LACHENAYE.

Quelle que soit la personne qui vous a fait venir ici, préparez-vous à paraître devant elle.

CHAMILLY.

Ah ! diable!... elle va se montrer à moi ?

LACHENAYE.

Sous peu d'instans elle entrera dans ce château.

CHAMILLY.

A merveille !... Et dites-moi, vous l'avez vue, vous ?

LACHENAYE.

J'ai l'honneur de l'approcher souvent.

CHAMILLY.

Est-elle un peu jolie ?

LACHENAYE, *souriant.*

Mais... les gens qui l'ont trouvée laide ne s sont jamais avisés de le lui dire.

CHAMILLY.

Oui-dà ?... j'en étais sûr!... c'est une haute et puissante dame!... Ne pouvez-vous d'avance me révéler son nom ?

LACHENAYE.

Pourquoi pas ?

CHAMILLY.

Ah ! enfin ! .. Eh bien ! cette jolie châtelaine ?

LACHENAYE.

C'est son éminence monseigneur le cardinal de Richelieu.

CHAMILLY.

Ah ! mon Dieu !... je suis perdu !

LACHENAYE.

Nous vous laissons, chevalier ; mais si vous avez besoin de quelque chose, tout le monde ici s'empressera de vous satisfaire.

CHAMILLY.

Merci... je n'ai pas faim.

Lachenaye et Sirois sortent.

SCENE III.

CHAMILLY, *seul.*

Richelieu !... Allons, le moment approche... mon juge va paraître, et personne ne soupçonnera mon sort !... excepté peut-être Lantheuil, mon ami, mon unique confident... Étrange situation que la mienne !... courbé sous la volonté d'un homme qui joue avec ma vie, comme le tigre avec sa proie !... ne pas pouvoir répondre d'un jour, d'une heure, d'un instant !... toujours l'épée de Damoclès suspendue sur ma tête !... Eh bien ! qu'il tranche donc le fil, et que tout soit dit !... Mais pourtant, si j'avais tort de m'alarmer ?... Que diable ! si le cardinal voulait de ma vie, il y a long-temps qu'il l'aurait prise !... Malgré moi, je ne sais quelle vague espérance me dit que je ne dois pas mourir encore !... Quelles nouvelles raisons pourraient l'engager à me frapper aujourd'hui ?... Non... je vivrai... tout me l'assure, je vivrai !... et mes créanciers ne perdront pas encore le seul gage que j'aie à leur offrir. (*Il s'approche de la porte du fond.*) Eh ! mais, qu'entends-je?... Il me semble qu'on pose des sentinelles en dehors de cette porte?... (*Il écoute.*) Oui, c'est leur pas lent et mesuré!... Oh ! ça va mal... ça va très-mal !

SCÈNE IV.

JACQUES SIROIS, CHAMILLY.

JACQUES SIROIS.

Monsieur le chevalier de Chamilly, votre épée!

CHAMILLY.

Mon épée? ah! la voici!

Il la lui remet.

JACQUES SIROIS.

Vous n'avez point d'autres armes cachées?

CHAMILLY, *se découvrant la poitrine.*

Voyez!

JACQUES SIROIS.

C'est bien!

CHAMILLY.

Mais enfin que veut-on faire de moi?

JACQUES SIROIS.

Vous allez le savoir, attendez!

Il se retire en emportant l'épée de Chamilly. La porte du fond se referme.

CHAMILLY, *seul un moment.*

O mes beaux rêves, vous vous êtes évanouis bien vite! allons! si c'est mon arrêt, écoutons-le du moins le regard fixe et la tête levée.

On entend du mouvement au dehors, le cardinal de Richelieu paraît à la porte du fond : il entre suivi de Jacques Sirois armé de son arquebuse. Un homme a remis des papiers au cardinal et se retire ; la porte se referme.

SCENE V.

RICHELIEU, CHAMILLY, JACQUES SIROIS *au fond, appuyé sur son arquebuse.*

Richelieu s'avance lentement, va s'asseoir à la table de droite sur laquelle il dépose les papiers qu'il tient à la main.

CHAMILLY, *à part.*

Du courage!

RICHELIEU, *assis et parcourant les papiers sans regarder Chamilly.*

Approchez, monsieur de Chamilly.

CHAMILLY, *à part.*

Va-t-il donc me lire mon arrêt lui-même, et cet homme est-il là pour l'exécuter?

RICHELIEU.

Qu'avez-vous fait, monsieur, des mois, des années que je vous ai laissés pour vous donner le temps du repentir?

CHAMILLY

Ma foi, monseigneur, j'ignorais à quel emploi vous destiniez mes instans.

RICHELIEU

Vous avez joué, monsieur! malgré les ordonnances, vous avez fréquenté les brelans, au milieu de ce que Paris renferme de fendeurs, d'escrocs et de spadassins.

CHAMILLY.

J'avoue, monseigneur, qu'il se pourrait bien faire que tous mes compagnons ne fussent pas d'une probité avérée, car bien que j'ose me vanter de connaître à fond tous les jeux...

RICHELIEU, *d'un ton colère.*

Hein?

CHAMILLY, *se reprenant.*

Oh! pardon!

RICHELIEU.

Continuez!

CHAMILLY, *balbutiant.*

Je voulais vous faire entendre que... j'ai plus perdu que gagné.

RICHELIEU.

Je le sais... aussi, vous avez ajouté un scandale à un autre : vos dettes sont énormes. Vous devez six mille pistoles à l'usurier Jacomény.

CHAMILLY, *avec étonnement.*

Tant que cela?

RICHELIEU.

Est-ce tout? non, ce n'était point assez du jeu et du vol...

CHAMILLY, *relevant la tête avec colère.*

Du vol?

Jacques Sirois fait tomber brusquement son arquebuse sur le parquet.

RICHELIEU.

Baissez le ton, s'il vous plaît, monsieur! oui, du vol! comment nommer autrement une dette faite lorsqu'on a vendu et dissipé son patrimoine et qu'aucun espoir ne reste de satisfaire son créancier?

CHAMILLY.

Mais je jouais, monseigneur... et la fortune...

RICHELIEU, *l'interrompant.*

Ce n'était point assez de tout cela; il fallait que la débauche fût de la partie! vous avez hanté publiquement les tavernes et souffert qu'un fils de France marchât avec vous dans cette voie de honte et de perdition! Ne vous en défendez pas, chevalier de Chamilly! malgré l'expérience du passé, vous avez renoué vos anciennes relations avec Monsieur.

CHAMILLY.

Pour troubler le repos de quelques bourgeois de Paris, c'est possible, mais non plus celui de l'État.

RICHELIEU.

Vous n'avez point exécuté les conditions que je vous avais imposées. Monsieur, vous deviez mourir devant Corbie.

CHAMILLY.

J'ai fait tout ce qu'il fallait pour cela. Je jure par le Christ que jamais je n'ai pris autant de soins pour ménager ma vie que j'en ai mis alors à l'exposer. Ce sergent que voilà et qui doit me reconnaître comme je le reconnais à présent, peut attester qu'il m'a vu au milieu de la mêlée et que j'y combattais en furieux, sans cuirasse et la poitrine découverte. Il était en même temps que moi devant Corbie; j'invoque ici son témoignage. qu'il parle!

Sirois reste impassible.

RICHELIEU.

Il ne parlerait que si je lui en connais l'ordre

Il se trouvait aussi comme vous à Castelnaudary, monsieur, mais non dans les mêmes rangs! Écoutez-moi, il faut en finir; voilà ce que nous ordonnons...

CHAMILLY, *à part.*

Allons donc! qu'il se dépêche!

RICHELIEU, *examinant Chamilly d'un regard scrutateur; puis son visage s'éclaircit et il reprend d'un ton doux et presque familier.*

Chevalier, il faut changer de vie et payer vos dettes.

CHAMILLY, *stupéfait.*

Plait-il, monseigneur?

RICHELIEU.

Oui, monsieur, un homme de votre nom, et qui, comme vous, a une large carrière... (*mouvement de Chamilly*) peut-être, ne doit pas choisir pour compagnons des gens de tripot et vivre aux dépens d'un usurier, d'un Jacomény! il faut rompre avec les uns et payer l'autre.

CHAMILLY, *à part.*

Se raille-t-il de moi?

RICHELIEU.

Vous m'avez entendu?

CHAMILLY.

Parfaitement, monseigneur! mais un point m'embarrasse.

RICHELIEU.

Lequel?

CHAMILLY.

C'est que, pour payer, il faut que j'emprunte.

RICHELIEU, *souriant.*

Singulière façon de payer ses dettes.

CHAMILLY.

Je n'en ai pas d'autre. Tout ce que je possède suffirait à peine pour satisfaire le dernier de mes créanciers dont Jacomény n'est que le chef.

RICHELIEU.

Miséricorde! vous avez donc mené un train de prince, monsieur?

CHAMILLY.

J'avais de rudes soucis, et votre éminence en connaît la cause! il fallait bien me distraire pour ne pas trop songer à ma fin qui pouvait être très-prochaine.

RICHELIEU

Eh bien! nous vous délivrerons de ces craintes qui vous mettent en si grosse dépense. Nous vous pardonnons, chevalier! nous vous faisons la vie sauve.

CHAMILLY.

Qu'entends-je?

RICHELIEU

Oui, nous vous faisons la vie sauve! mais ce n'est pas tout de vivre; c'est à vous débarrasser de vos dettes que nous voulons arriver.

CHAMILLY.

Vive Dieu! et gloire au grand cardinal! maintenant un avenir à moi et l'épée de Damoclès rentrée au fourreau?

RICHELIEU.

Nous le voulons ainsi.

CHAMILLY.

Oh! que puis-je faire, monseigneur, pour vous prouver ma gratitude?

RICHELIEU.

Avez-vous quelquefois songé au mariage?

CHAMILLY.

Jamais, monseigneur.

RICHELIEU.

Eh bien! j'y ai songé pour vous.

CHAMILLY.

Pour moi? c'est trop de bonté.

RICHELIEU.

Écoutez-moi: je vous sais discret et vous êtes brave; deux qualités que j'estime et qui me font désirer de vous attacher particulièrement à ma personne. Cet homme que voilà (*indiquant Sirois*) m'a rendu bon compte de vous: il vous a vu dans l'action devant Corbie comme vous l'avez remarqué vous-même, et depuis ce temps ma faveur vous est acquise.

CHAMILLY, *se tournant vers Sirois.*

Merci, mon brave.

Sirois reste immobile.

RICHELIEU.

J'ai donc décidé que vous vous marieriez: votre femme acquittera votre arriéré, vous donnera un rang à la cour et un état de maison, acceptez-vous?

CHAMILLY.

Comme j'accepterais une place en paradis, si mon bon ange venait me l'offrir.

RICHELIEU.

Il y aura bien quelques conditions, comme clauses secrètes du contrat, peut-être?

CHAMILLY.

Ah!... des clauses secrètes?

RICHELIEU.

Mais elles n'auront rien de trop pénible, vous y consentez d'avance?

CHAMILLY.

Il me serait difficile de faire autrement.

RICHELIEU.

Ainsi je reçois votre parole?

CHAMILLY.

Je vous la donne, monseigneur

RICHELIEU.

Et je peux à l'avenir compter sur votre dévouement?

CHAMILLY.

Comme sur ma reconnaissance.

RICHELIEU.

Jamais les sourdes cabales, les menées mystérieuses qui voudraient s'attaquer à moi ne vous auront pour complice?

CHAMILLY.

Je le jure!

RICHELIEU.

C'est bien.

CHAMILLY.

Pardon, monseigneur! mais ne puis-je du moins connaître dès à présent le nom de celle que votre éminence me destine?

RICHELIEU, *agitant une sonnette qui est sur la table.*

Sous peu d'instans, vous saurez tout: ce qui

vous reste à apprendre ne me regarde pas; (*il se lève*) mais rappelez-vous bien qu'un seul mot répété de ce qui s'est dit entre vous et moi vous perdrait, monsieur.

CHAMILLY.

Je m'en souviendrai, monseigneur.

RICHELIEU, *à Lachenaye, qui entre par une porte latérale.*

Monsieur Lachenaye, voici le chevalier de Chamilly disposé à vous entendre. (*A Chamilly.*) Adieu, monsieur.

Il sort lentement, en plongeant son regard sur Chamilly, qui s'incline; Sirois sort après lui et la porte du fond se referme.

SCENE VI.

CHAMILLY, LACHENAYE.

LACHENAYE.

Eh bien! monsieur de Chamilly?

CHAMILLY.

Eh bien! monsieur le premier valet de chambre du roi, que je n'avais pas l'honneur de connaître, car je fréquente peu la cour, je suis prêt à vous écouter.

LACHENAYE.

Vous êtes satisfait de votre entrevue avec son éminence?

CHAMILLY.

Jusqu'à présent, ça ne va pas trop mal, et si la suite répond au commencement...

LACHENAYE.

N'en doutez pas! le roi, notre grand roi, vous veut du bien, monsieur.

CHAMILLY.

Bah! lui aussi? allons, me voilà en veine de prospérité.

LACHENAYE.

Il veut vous marier.

CHAMILLY.

Me marier? un instant! cela ne se peut pas! je suis retenu.

LACHENAYE, *souriant.*

Nous savons, nous savons! mais rassurez-vous! il s'agit du même projet.

CHAMILLY.

Et de la même femme?

LACHENAYE.

Sans doute.

CHAMILLY.

Ah! à la bonne heure! car sans cela, je ne marierais pas, vous comprenez? surtout en légitime mariage.

LACHENAYE.

C'est juste.

CHAMILLY.

Puisqu'il en est ainsi, et que vous êtes chargé de me donner tous les détails, veuillez d'abord me parler de ma prétendue, je crois deviner qu'elle est vieille et laide! hein?

LACHENAYE.

Comment?

CHAMILLY.

Oh! ce ne serait point précisément un obstacle, car je ne suis pas romanesque, moi; mais si je ne me trompe pas, dites-le-moi tout de suite, pour que j'aie le temps de m'accoutumer à cette idée-là.

LACHENAYE.

Elle est jeune, jolie et bien née

CHAMILLY.

En vérité?

LACHENAYE.

Cette union vous assure de grands avantages, que je dois vous faire connaître. D'abord ce château vous est donné comme cadeau de noces de son éminence.

CHAMILLY, *examinant*

Ce château?

LACHENAYE.

Il vient d'être recrépi, décoré; il est comme tout neuf.

CHAMILLY.

Et ma prétendue?

LACHENAYE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle est jeune et belle?

CHAMILLY.

D'accord! pourtant...

LACHENAYE.

Dès que le mariage sera terminé, vous recevrez le titre de comte et le brevet de commandant de la vénerie.

CHAMILLY.

Oh! mais c'est un rêve! un beau château, un titre, une jolie femme, une charge à la cour! cependant il y a une condition secrète! quelle est-elle?

LACHENAYE

Le moment n'est pas venu de vous l'apprendre; d'ailleurs, c'est une chose très-simple, et qui ne vous donnera aucun mal.

CHAMILLY.

A la bonne heure! mais...

LACHENAYE.

Mais... mais le mariage doit se faire sous peu d'instans.

CHAMILLY.

Déjà?

LACHENAYE

Tout est prêt dans la chapelle, monsieur.

CHAMILLY.

Que diable, on ne se marie pas sans témoins? le mariage est une espèce de duel.

LACHENAYE.

Vos témoins sont arrivés.

CHAMILLY.

Ah! il paraît qu'on fournit tout?

LACHENAYE.

Je me plais à croire que vous n'hésitez pas! vous vous rappelez sans aucun doute que vous devez à votre seule docilité la clemence de monseigneur le cardinal; que son éminence a reçu votre parole, et que si vous la retiriez..

CHAMILLY.

Je serais infailliblement pendu! je sais cela

LACHENAYE.

Il est donc inutile que je vous le dise.

CHAMILLY.

Parfaitement inutile! Marié ce soir, ou pendu au carrefour Saint-Paul avant huit jours!

LACHENAYE.

Il me semble que dans cette alternative...

CHAMILLY.

Le choix ne peut pas être douteux; et vous avez raison.

LANTHEUIL, *en dehors.*

Il est ici! je le verrai! il faut que je le voie.

CHAMILLY.

Qu'entends-je? c'est la voix de mon ami Lantheuil!

Il court à la porte du fond.

SCENE VII.

LANTHEUIL, CHAMILLY, LACHENAYE.

LANTHEUIL, *entrant vivement.*

Ah! mon ami, mon cher chevalier, vous voilà!

CHAMILLY.

Enchanté de te revoir! mais comment as-tu pu t'introduire ici?

LANTHEUIL.

Quand je voulus vous rejoindre dans le jardin des Tuileries, je ne vous vis plus, je m'informai, et j'appris que vous aviez été saisi par six hommes et jeté dans une litière à quatre chevaux; je courus, et je fus assez heureux pour retrouver vos traces sur la route de Conflans? Je rôdais depuis quelques heures autour de ce château, lorsque j'en vis sortir le cardinal; je m'effrayai pour vous, et j'étais résolu à tout braver pour pénétrer jusqu'ici, quand j'aperçus MM. de Rieux et de Tréville, vos amis.

CHAMILLY.

Ah! de Rieux et Tréville sont ici?

LACHENAYE.

Oui, ce sont les témoins qu'on a mandés.

CHAMILLY.

Bien, bien! je comprends!

LANTHEUIL.

Leur entrée dans ce château m'offrit un moyen de m'y introduire à leur suite. Parlez, qu'avez-vous à m'apprendre? le cardinal?

CHAMILLY.

Charmant, mon ami, doux comme un agneau! Plus de craintes, plus d'angoisses, mes dettes payées, un titre, un emploi, une fortune!

LANTHEUIL, *l'embrassant.*

Ah! que je suis heureux!

CHAMILLY.

Et moi donc? mais ce n'est pas tout.

LANTHEUIL.

Qu'y a-t-il encore?

CHAMILLY.

Il y a... ah! diable? (*Se tournant vers Lachenaye.*) Puis-je lui dire?

LACHENAYE.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

CHAMILLY.

Un mariage, mon cher, un mariage!... oui, l'on me marie, et je me laisse faire; c'est drôle, hein? et pardieu, reste ici, tu seras un de mes témoins.

LANTHEUIL.

Impossible, chevalier, il faut que je retourne à Paris à l'instant même; la crainte seule de vos dangers a pu me faire perdre un temps bien précieux, peut-être.

CHAMILLY.

Oh! c'est dommage.

LANTHEUIL.

Dieu sait quel malheur m'attend à mon retour.

CHAMILLY.

Un malheur?

LANTHEUIL.

Apprenez que Marie d'Entraigues a disparu avec sa tante depuis ce matin.

CHAMILLY.

En vérité?

LACHENAYE, *à part.*

Ah! c'est déjà connu? (*Haut.*) Comment dites-vous, monsieur, de qui parlez-vous?

LANTHEUIL.

De Mlle Marie d'Entraigues.

CHAMILLY, *à Lachenaye.*

C'est la bien-aimée de mon ami Lantheuil, un secret entre nous, des amours dont je suis le confident; ne vous occupez pas de cela!

LACHENAYE, *à part.*

Ah! sa bien-aimée! diable, il faut qu'il parte!

LANTHEUIL.

Des bruits sourds se sont répandus sur son mariage, dont je vous ai parlé.

CHAMILLY.

Bah!

LANTHEUIL.

Et j'ignore ce qu'elle est devenue.

CHAMILLY.

Oh! c'est cruel!

LANTHEUIL.

On suppose qu'elles sont allées en Touraine.

CHAMILLY.

Ah!

LANTHEUIL.

On me l'a affirmé, et je suis résolu à courir sur leurs traces.

LACHENAYE.

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

LANTHEUIL, *allant à Lachenaye.*

Ah! monsieur, sauriez-vous quelque chose?... pourriez-vous m'éclairer sur leurs démarches?

LACHENAYE.

Je vous conseille d'aller en Touraine.

CHAMILLY.

Et je regrette bien d'être retenu ici, moi, je t'accompagnerais, nous la chercherions, nous la retrouverions ensemble.

LACHENAYE.

Monsieur la retrouvera beaucoup mieux tout seul: allez en Touraine.

LANTHEUIL.

Merci, monsieur, merci, je pars. Adieu, chevalier, adieu; dans ma douleur, j'éprouve du moins une consolation puisque je vous laisse heureux.

Chamilly le reconduit. Ils s'embrassent.

SCENE VIII.

LACHENAYE, CHAMILLY, *puis* JACQUES SIROIS.

CHAMILLY.

Pauvre garçon, il me fend le cœur.

LACHENAYE.

C'est assez vous occuper de lui; laissez-lui faire ce petit voyage, ça le calmera. Monsieur, l'heure approche, et...

CHAMILLY.

Ah! c'est juste!

LACHENAYE.

Vous êtes disposé à me suivre dans la chapelle?

CHAMILLY.

A vos ordres, monsieur! Ah! pardon, je voudrais bien savoir pourtant le nom de ma prétendue: ce pauvre Lantheuil est venu m'interrompre au moment où j'allais vous le demander.

LACHENAYE.

Son nom?

CHAMILLY.

Sans doute, c'est bien le moins.

LACHENAYE, *souriant.*

D'après ce que je viens d'entendre, j'hésite un peu, je l'avoue... Eh! pardieu, regardez, la voici qui va passer à l'extrémité de cette galerie, pour se rendre à la chapelle.

CHAMILLY, *regardant.*

Voyons donc? Ah! mon Dieu! mais c'est Mlle Marie d'Entraigues!

LACHENAYE.

Elle-même, qui accepte l'époux que je vais lui présenter.

CHAMILLY.

Elle m'accepte; c'est incroyable! La baronne de Saint-Cernin, sa tante, l'accompagne.

LACHENAYE.

C'est d'elle que vous allez recevoir sa main.

CHAMILLY.

Marie d'Entraigues! Permettez, monsieur de Lachenaye, permettez, je ne peux pas.

LACHENAYE.

Vous ne pouvez pas?

CHAMILLY.

Oh! épouser la bien-aimée de mon ami, pendant qu'il va la chercher en Touraine; non, non, c'est impossible!

JACQUES SIROIS, *suivi d'arquebusiers.*

Messire de Lachenaye, et monsieur de Chamilly sont attendus dans la chapelle.

LACHENAYE.

Vous l'entendez?

SIROIS.

Et avant une heure, il faut que j'aie rendu compte à monseigneur le cardinal de l'exécution de ses ordres.

CHAMILLY.

Au diable ses ordres!

JACQUES SIROIS.

Alors, monsieur de Chamilly, à la Bastille.

LACHENAYE, *à Chamilly.*

La chapelle, ou le carrefour Saint-Paul

CHAMILLY.

Marié ou pendu... oh!

Le cortége de la mariée a traversé au fond; pendant cette fin de scène, les arquebusiers, sur un signe de Sirois, se sont approchés de Chamilly.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du Louvre. D'un côté, l'entrée des appartemens de la reine, de l'autre les appartemens du roi.

SCENE PREMIERE.

TRÉVILLE, LE MARQUIS DE RIEUX, LACHENAYE, GUITAUT, JEUNES SEIGNEURS.

DE RIEUX, *entrant.*

Eh bien! messire de Lachenaye, sa majesté a-t-elle passé une bonne nuit?

LACHENAYE.

Parfaite! Il n'a fait qu'un somme, ce grand roi.

DE RIEUX, *en riant.*

Et Mme de Chamilly?

LACHENAYE, *stupéfait.*

Qu'est-ce à dire?

DE RIEUX.

Eh bien! quoi, ne lui avez-vous donc point encore rendu vos devoirs ce matin? vous devez être dans son intimité, c'est vous, dit-on, qui l'avez mariée.

LACHENAYE, *à part.*

Et non sans peine.

TRÉVILLE, *bas à de Rieux.*

De Rieux, prends garde.

DE RIEUX

Ah! M. de Lachenaye est un grand mareur! et les femmes ont beau jeu avec lui, mordious! cette jolie demoiselle d'Entraigues, il lui a fourni tout à la fois le mari et...

TRÉVILLE, *l'interrompant.*

De Rieux! de Rieux!

LACHENAYE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il va dire!

DE RIEUX.

Non, c'est que ce pauvre Chamilly, ça me fait de la peine pour lui.

TRÉVILLE.

Est-ce une raison pour calomnier sa femme?

DE RIEUX.

Comment calomnier! médire tout au plus! Ne sais-tu pas qu'à son mariage il y avait une condition secrète, et cette condition, c'était de n'être tout bonnement pour Mme de Chamilly qu'un frère, un prête-nom, un mari pour rire. (*Riant.*) Hein! qu'en dis-tu?

TRÉVILLE.

Et Chamilly aurait consenti...?

DE RIEUX.

Oh! il n'aimait pas la belle et il aimait le plaisir, les honneurs; on lui donnait de tout cela en échange.

TRÉVILLE.

Non.

DE RIEUX.

Eh! si! te dis-je. Au bout du compte, ce n'est pas une mauvaise affaire; mais ce qui m'indigne et me donne pour le moment un si bel accès de vertu, c'est que cet hypocrite de Lachenaye s'est mêlé de tout cela, moins encore pour servir le roi que pour obéir au cardinal.

TRÉVILLE.

Servirait-il deux maîtres à la fois?

LACHENAYE, *à part.*

Comme ils me regardent!

GUITAUT, *qui a entendu quelques mots.*

Si vous parlez du cardinal, messieurs, faites-le avec retenue, ou baissez la voix du moins.

DE RIEUX.

Comment, baisser la voix? Ne sommes-nous pas ici chez le roi de France, dans son palais du Louvre?

GUITAUT.

C'est-à-dire aux lieux où la cabale anti-cardinaliste se croit toute-puissante. Elle n'a rien pu contre le ministre cependant, et elle ne pourra rien...

DE RIEUX, *à part.*

Nous verrons.

GUITAUT, *continuant.*

Car il a pour lui le roi lui-même.

DE RIEUX, *bas à Tréville.*

Et nous la reine! Quand on a les femmes..

LACHENAYE, *à part.*

Oser parler ainsi!

DE RIEUX.

Au surplus, ce que n'a pu la cabale, comme vous appelez le parti des vrais royalistes, la maladie le pourrait faire. Richelieu, malgré les secours de ses médecins, ne peut déjà plus sortir de son château de Rueil, ni même de son lit, et dans ce moment la fièvre aussi est anti-cardinaliste! la fièvre se range de notre côté, vive la fièvre!

GUITAUT.

Ne vous y fiez pas. Richelieu a triomphé d'adversaires plus redoutables encore!

TRÉVILLE.

Eh! messieurs, s'agit-il de tout cela! où diable allez-vous entamer un pareil sujet!

LACHENAYE.

Sans doute, sans doute.

DE RIEUX.

N'êtes-vous donc point pour le roi, messire de Lachenaye?

LACHENAYE.

Moi? Oh! pour sa majesté, je me jetterais dans le feu.

GUITAUT.

Êtes-vous donc contre le cardinal?

LACHENAYE.

Moi! Oh! pour son éminence, je me jetterais dans l'eau.

DE RIEUX.

C'est un peu plus froid.

TRÉVILLE.

Allons, messieurs, brisons là. Chamilly nous attend pour une partie de longue paume. Qui m'aime me suive!

TOUS.

A la bonne heure! vivat!

DE RIEUX, *à Tréville, en voyant entrer Mme de Saint-Cernin.*

Voici justement la belle-tante de notre grand veneur. Ils en ont fait une dame de la reine de celle-là! C'est sans doute encore un espion du cardinal, car le maudit homme a des yeux et des oreilles partout.

TRÉVILLE.

Tant pis pour toi!

DE RIEUX.

Bah!

Ils sortent, après avoir salué Mme de Saint-Cernin.

SCENE II.

LACHENAYE, Mme DE SAINT-CERNIN.

LACHENAYE, *les regardant partir.*

Imprudens! Si j'avais seulement pensé en moi-même ce qu'ils viennent de dire tout haut, je croirais déjà sentir ma tête se détacher de mes épaules. (*A Mme de Saint-Cernin.*) Eh bien! madame la baronne, j'espère que vous n'avez point à vous plaindre du sort? Depuis trois mois que vous êtes installée en cour, les prospérités n'ont point cessé de pleuvoir sur vous et les vôtres.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Oui, la position est belle, je l'avoue; mais elle est dure parfois. Ma nièce, la jeune comtesse de Chamilly, l'a cruellement éprouvé hier.

LACHENAYE.

Comment?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ne le savez-vous pas? La reine lui a fait un affront public à la grande réception du soir. Lorsque Marie s'avança pour lui faire sa révérence, sa majesté, lui tournant brusquement le dos, la laissa

toute déconcerté, tremblante, en pleurs. C'est une disgrâce complète.

LACHENAYE.

Vous m'étonnez, vous m'étonnez prodigieusement. La reine soupçonnerait-elle donc...?

Mme DE SAINT-CERNIN, *avec fierté.*

Quoi?

LACHENAYE

Peu de chose; mais enfin...

Mme DE SAINT-CERNIN.

Enfin?

LACHENAYE.

La vive amitié que le roi porte à Mme de Chamilly...

Mms DE SAINT-CERNIN.

N'a rien que de pur et d'honnête. Vous êtes plus qu'un autre à même de le savoir, puisque vous intervenez parfois en tiers dans leur tête-à-tête du soir.

LACHENAYE.

Sans doute, sans doute. Rien n'est plus innocent. Le roi lui apprend à jouer aux échecs, il lui parle de ses oiseaux, de sa chasse, de la façon dont sa messe a été dite; puis il lui chante les romances qu'il compose, et il en compose beaucoup, ce grand roi! Autrefois, c'était a moi qu'il les chantait. J'aime autant que ce soit à un autre. Mais sait-on ce qui a pu irriter ainsi la reine contre la comtesse?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Moi, je parierais que c'est parce que Mme de Chamilly a refusé de faire partie de la cabale anti-cardinaliste.

LACHENAYE.

Elle a bien fait! voyez ce qui en en est arrivé à Mlles de La Fayette et d'Hautefort, qui l'ont précédée dans l'amitié du roi. Elles pleurent toutes deux aujourd'hui leur témérité, l'une sous son bandeau de religieuse, l'autre dans sa solitude de Bretagne; mais notre bon roi, il est sans doute instruit de l'affront fait par la reine à la jeune comtesse?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Dans ce moment même, Marie est auprès de lui.

LACHENAYE.

Bien! Il doit être furieux, c'est sûr. Il n'aimait pas déjà beaucoup sa femme, ça va aller de mal en pis. Madame la baronne, nous sommes bien-heureux d'avoir un dauphin, car si c'était à refaire...

Mme DE SAINT-CERNIN.

Monsieur!

LACHENAYE, *avec intention.*

Enfin, si madame de Chamilly a éprouvé quelques contrariétés, elle en doit être bien dédommagée par les soins, les attentions délicates dont son mari l'entoure?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Son mari? Ah! de ce côté, les chagrins ne lui manquent pas non plus. M. de Chamilly est un homme indigne, qui s'est dégradé dans mon estime.

LACHENAYE.

Pourquoi? N'habite-t-il pas ici au Louvre, avec sa femme, un même logement? c'est exemplaire! (*A part.*) Il est vrai que les appartemens sont séparés.

Mme DE SAINT-CERNIN.

L'ambition a fait taire en lui tout autre sentiment. Il doit être satisfait maintenant! Le voilà grand-veneur, il est comte.

LACHENAYE.

Il sera encore bien autre chose. J'avoue que M. de Chamilly est souvent absent, toujours en courses; on ne le voit guères occupé que de chasses, de jeu, de parties de plaisir! Et comment la jeune comtesse explique-t-elle la conduite de son mari à son égard?

Mme DE SAINT-CERNIN

Touchée de l'amitié du roi, éblouie par l'éclat de la cour, elle a eu à peine le temps de s'y reconnaître. Puis, elle a une idée si confuse du mariage! quoique douée d'une ame exaltée, d'un cœur tendre et inflammable, elle est si innocente!

LACHENAYE.

Pauvre femme!

Mme DE SAINT-CERNIN.

D'abord elle se sentait disposée à aimer son mari, comme cela est d'usage.

LACHENAYE.

Pas souvent... pas souvent.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Puis, elle crut l'avoir offensé sans le savoir, et attribua son éloignement à une bouderie de ménage; maintenant comme elle trouve que cela dure trop long-temps, elle le boude à son tour.

LACHENAYE.

Il n'y a pas de mal. (*A part.*) Qu'il observe le traité! car le roi est jaloux et vindicatif: il est très-vindicatif ce grand roi! (*Haut.*) Mais n'est-ce pas la jeune comtesse qui sort de chez sa majesté?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ah! mon Dieu! la pauvre enfant, elle a l'air tout bouleversé.

SCENE III.

LES MÊMES, MARIE, *puis* CHAMILLY.

MARIE, *accourant.*

Ma tante! ma tante! je suis perdue.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Que vous est-il donc arrivé?

LACHENAYE, *bas à Mme de Saint-Cernin.*

Je reviendrai bientôt savoir ce dont il retourne.

Il sort.

MARIE, *après l'avoir regardé partir*

Oui, perdue! le roi m'aime, ma tante.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Enfant! sans doute, il a pour vous une amitié sincère.

MARIE.

Oh! ce n'est pas cela! si vous l'aviez vu, dans son courroux contre la reine! si vous l'aviez entendu, madame! C'est moi qu'elle a voulu outrager en vous, s'écriait-il; eh bien, nous nous vengerons d'elle! Et son œil s'animait, sa main tremblait dans la mienne, et il me pressait sur son sein avec une violence!... Il m'a fait peur!

Mme DE SAINT-CERNIN.

C'est qu'il prenait à cœur l'affront que vous a fait sa majesté: vous ne pouvez qu'en être reconnaissante.

MARIE.

Puis, il a ajouté: Marie, c'est vous qui serez la vraie reine; vous en aurez la puissance, l'autre n'en conservera que le nom. Je vous rapprocherai de moi, je vous élèverai le plus près du trône que je pourrai, et elle en séchera de dépit. M. de Chamilly sera due, pour que vous soyez duchesse! je ferai pour vous autant que mon père a fait pour Gabrielle d'Estrées; je vous donnerai autant de richesses, autant d'honneur et plus d'amour! Voilà ce qu'il m'a dit, madame! Gabrielle d'Estrées? il veut donc que je sois sa maîtresse?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ma nièce, calmez-vous.

MARIE, *résolument.*

Où est mon mari?

Mme DE SAINT-CERNIN

Que lui voulez-vous?

MARIE.

Je veux le voir. En butte à l'amour du roi, à l'inimitié de la reine (que je comprends maintenant!), n'est-ce pas à M. de Chamilly de me protéger?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Lui?

MARIE.

Je ne puis plus vivre ainsi, je veux le voir. Il faut que tout s'explique entre nous enfin. S'il croit avoir sujet de me mépriser, de m'abandonner, qu'il vienne, qu'il m'accuse! je saurai bien me justifier peut-être. Il ne peut me haïr aussi, lui!

M. DE SAINT-CERNIN.

Pourquoi vous haïrait il?

MARIE.

Vous avez raison, il ne me hait pas, j'en suis sûre, car j'ai souvent surpris dans son regard l'expression de l'intérêt et de l'amitié. Mais pourquoi le vois-je à peine? si un léger malentendu seul nous divise, pourquoi, vous, ma tante, ne l'allez-vous point trouver pour le forcer de se rapprocher de moi?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Dieu m'en garde!

MARIE, *d'un air stupéfait*

Mais n'est-ce pas là votre devoir, madame? Eh bien, s'il refuse de venir à moi, j'irai à lui; il le faut, je le veux! il m'entendra, je me jetterai à ses pieds, et je le supplierai de m'aimer, pour que je puisse rester digne de son amour,

CHAMILLY, *à part.*

Qu'entends-je!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Digne de son amour, pauvre Marie! il faut donc enfin vous dévoiler ce que je prenais tant de peine à vous cacher! mais votre mari ne peut pas vous aimer, mais il n'en a pas le droit.

MARIE, *avec stupeur.*

Que dit-elle?

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ah! Marie, nous avons été bien trompées toutes les deux! M. de Chamilly savait que le roi vous aimait.

MARIE.

Il le savait! (*Avec désespoir.*) Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je donc devenir?

Elle pleure.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Marie, mon enfant, calmez-vous! Venez, ma nièce, nous ne pouvons rester ici.

MARIE, *s'évanouissant.*

Pardon, je ne puis marcher.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Ah! mon Dieu! elle se trouve mal! quelqu'un!

CHAMILLY, *s'élançant vers Marie.*

Elle se trouve mal!

Mme DE SAINT-CERNIN, *l'apercevant*

M. de Chamilly!

LACHENAYE, *arrivant et s'arrêtant au fond du théâtre.*

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? que vois-je? le mari! quelle audace!

CHAMILLY, *près de Marie.*

Marie, revenez à vous!

Mme DE SAINT-CERNIN, *à Chamilly.*

Monsieur le comte, ce n'est point là votre place

CHAMILLY, *avec indignation.*

Où est-elle donc ma place, madame? (*Il se retourne et aperçoit Lachenaye à sa droite, à part.*) Ah! mon espion!

Pour se donner un maintien il se met à frapper légèrement dans les mains de Marie.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Elle revient à elle!

CHAMILLY.

Elle ouvre les yeux! ô bonheur!

MARIE, *comme se réveillant.*

Ou suis-je?

CHAMILLY, *timidement.*

Madame la comtesse.

Marie, revenue à elle, lui lance un regard de mépris. Il se détourne, et rencontre le regard de Lachenaye, empreint d'une indignation burlesque.

MARIE, *se levant.*

Lui! partons, ma tante! (*A elle-même.*) Mais que faire? où aller? un seul parti me reste; oui, dût elle de nouveau m'accabler de ses dédains, je les braverai pour me justifier. (*Haut.*) Venez, venez, ma tante!

Mme DE SAINT-CERNIN.

Mais où allez vous?

MARIE.

Chez la reine!

Mme DE SAINT-CERNIN, *étonnée.*

Comment?

Elles entrent chez la reine.

LACHENAYE, *à part.*

Et moi, chez le roi. (*Haut à Chamilly.*) Monsieur le comte de Chamilly, le roi est très-mécontent de vous.

Il sort.

SCENE IV.

CHAMILLY, *seul.*

Eh! que m'importe à moi son courroux? Quoi! c'est d'aujourd'hui seulement qu'il a osé parler de son amour! quoi! Marie est pure encore! Caché là, j'ai tout entendu. Ah! le saint homme de roi, que Dieu le bénisse! Pauvre jeune fille, dans quel abime je l'avais précipitée!... quand j'ai connu cette fatale condition, je voulais me dérober à cet opprobre, au prix même de ma vie! et je n'en ai pas eu la force! Ce besoin de luxe, de plaisirs, ces titres, ces honneurs que je maudis aujourd'hui, tout m'a entraîné, et j'ai exposé cet ange de candeur à tous les périls, à toute la corruption des cours! Ah! misérable! Mais il est encore temps de réparer une partie de mes torts! je le tenterai! oui, pour protéger Marie, pour sauver son honneur, je lutterai contre le roi, contre le cardinal lui-même, s'il le faut! Marie, tu resteras pure et honorée, je le jure! je t'arracherai à tous les dangers qui t'entourent! Mais quel moyen employer? Avoir pour rival un roi! un roi de France! n'importe! je me dévoue! et... (*Apercevant Lantheuil qui arrive.*) Ah! mon Dieu! que vois-je? Lantheuil!

SCENE V.

LANTHEUIL, CHAMILLY.

LANTHEUIL, *accourant à Chamilly avec joie.*

Eh! c'est Chamilly... (*se reprenant*) ou plutôt monsieur le comte... car je sais tout ce qui vous est arrivé d'heureux; mais j'ai pensé que cela n'avait rien pu changer à votre amitié pour moi, et je suis venu!

CHAMILLY, *un peu décontenancé.*

Bonjour, Lantheuil, bonjour... (*A part.*) Oh! mon Dieu! lui ici!

LANTHEUIL.

Pardon, monsieur le comte! je croyais retrouver ici un ancien compagnon, le chevalier de Chamilly... Je le vois, je me suis trompé... Adieu.

Il fait un pas pour sortir.

CHAMILLY, *le retenant et lui tendant la main.*

Non, Lantheuil, de ce côté tu ne t'es pas trompé... pardonne-moi, mon ami, mais j'ai tant de tourmens!

LANTHEUIL, *se rapprochant de lui et avec intérêt.*

Vous, malheureux! je n'ai entendu parler cependant que de votre prospérité; vous êtes riche aujourd'hui, en faveur.

CHAMILLY.

Oui.

LANTHEUIL.

Pourriez-vous regretter le temps passé?

CHAMILLY.

Pourquoi pas? quand tu m'as quitté, j'étais pauvre, mais j'étais joueur; et n'est-elle pas seule attrayante cette fortune qu'on désire, qu'on espère, qu'on voit venir et s'échapper comme une maîtresse capricieuse? Aujourd'hui j'ai de l'or; en veux-tu?... je ne sais qu'en faire!.. autrefois j'avais des dettes... c'est encore une distraction. La mort avait prise de corps sur moi, mais je la bravais, je l'oubliais, je la faisais attendre, ainsi que mes autres créanciers! Je me sentais fier de mon insouciance et de ma vie de plaisirs; car il y avait force et courage jusque dans mes folies! Enfin, j'étais heureux... j'étais garçon! mon ami, je ne suis plus rien de tout cela!

LANTHEUIL.

Je sais en effet que vous êtes marié.

CHAMILLY.

Ah!... on t'a parlé de ma femme? Et que t'en a-t-on appris?

LANTHEUIL, *avec hésitation.*

Mais... elle est jolie, dit-on.

CHAMILLY.

Oui, mon ami, très-jolie. (*A part.*) Il ne sait rien.

LANTHEUIL, *à part.*

Ce trouble... Ce qu'on m'a dit de sa femme est donc vrai?

CHAMILLY.

Mais parlons de toi, de tes amours! (*se reprenant*) de tes nouvelles amours.

LANTHEUIL.

Mes amours sont toujours les mêmes; c'est toujours Marie que j'aime!

CHAMILLY.

Toujours?

LANTHEUIL.

Pendant trois mois, je l'ai cherchée partout; j'ai parcouru la Touraine, le pays où elle est née, où elle a habité. Rien! je suis revenu à Paris, j'ai cherché de nouveau... rien encore!

CHAMILLY, *à part.*

Pauvre garçon...

LANTHEUIL.

Ah! je suis bien malheureux, car je l'aime tant!

CHAMILLY, *à part*

Et quand il saura...

LANTHEUIL.

Mais vous aussi, vous avez des chagrins, et c'est une femme qui les cause!

CHAMILLY, *se reculant et regardant fixément Lantheuil.*

As-tu donc entendu quelqu'un affirmer que je fusse malheureux... en ménage? Nomme celui-là qui te l'a dit; il paiera pour tous; j'aurai son sang! oui, puisqu'il faut du sang pour laver l'honneur des femmes! nomme-le!

LANTHEUIL.

Moi, vous entraîner dans un duel, quand la loi le punit de mort!... mais on ne m'a rien dit... nul ne m'en a parlé... que vous! du moins, j'ai cru comprendre.

CHAMILLY.

Ah! tu n'aurais que trop de raisons de t'apitoyer sur moi, si j'osais te découvrir le fond de mon ame... Écoute, et n'accuse pas tes oreilles de tinter à faux, c'est la vérité que tu vas entendre : moi aussi, mon ami, moi aussi, j'aime!

LANTHEUIL.

Vous!

CHAMILLY.

J'étais sûr de ton étonnement; oui, je suis amoureux!... et conçois-tu bien ce que ce mot signifie, prononcé par moi? par moi, qui n'avais jamais aimé!... chez ceux que l'amour vient saisir presque au sortir de l'enfance, il n'est qu'un sens de plus, et il se mêle doucement à leur existence, sans secousses, sans efforts! mais dans un cœur usé par les plaisirs, endurci par une longue habitude d'indifférence il se présente menaçant, il brise, il dévaste! L'as-tu connu cet amour-là, toi?... non! tu t'es montré, tu as levé les yeux au ciel, tu as mis la main sur ton cœur, et l'on t'a aimé, n'est-ce pas?... et moi, ton confident, j'ai nié ton amour, je l'ai raillé, j'ai été impitoyable. (*Mouvement de Lantheuil.*) A ton tour, pas de pitié pour moi! non seulement je suis amoureux, mais je suis jaloux et ne suis pas aimé! je croyais n'avoir qu'un rival, j'en ai deux aujourd'hui; et telle est ma position sans exemple, que de tous les hommes sur qui pourrait tomber ma colère, tous deux je les excepte : contre eux mon bras serait sans force, mon épée se briserait dans ma main plutôt que de se diriger vers leur poitrine; à tous deux je dois respect, soit par devoir, soit par remords!... Eh bien, Charles, trouves-tu digne d'envie le sort du comte de Chamilly?

LANTHEUIL, *à part, après un moment de silence et de réflexion.*

Deux rivaux! le roi est l'un des deux; mais l'autre!... Pauvre Chamilly! je le plains.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE RIEUX, GUITAUD, TRÉVILLE ET AUTRES JEUNES SEIGNEURS *sortant de chez la reine.*

TOUS.

Vivat! vivat!

DE RIEUX, *à Chamilly*

Ah! c'est toi, cher comte! reçois nos complimens. Ta femme est charmante.

TRÉVILLE.

C'est un ange!

CHAMILLY.

Qu'y a-t-il, messieurs? et à propos de quoi?...

DE RIEUX.

A propos d'une bonne nouvelle que nous t'apportons : la jolie comtesse est réconciliée avec la reine.

CHAMILLY.

La reine n'avait aucune raison de lui garder rancune.

DE RIEUX.

Oh!... tu sais... les femmes sont jalouses de... les bruits qui avaient couru...

CHAMILLY, *sévèrement.*

Quels bruits?

DE RIEUX, *à part.*

Au fait, ce sont toujours les maris qui savent ça les derniers. (*Haut.*) Bref, la comtesse a osé affronter la colère de sa majesté; elles ont eu ensemble un entretien particulier; elles en sont sorties ravies l'une de l'autre.

TRÉVILLE.

Comme gage de réconciliation, madame de Chamilly se met des nôtres, elle est enfin de la cabale!

DE RIEUX.

Elle nous sauve!

CHAMILLY.

Elle se perd! miséricorde! veut-elle donc aussi se briser contre la puissance du cardinal?

DE RIEUX.

Plus de danger de ce côté; le roi a grande confiance en ta femme, il t'aime beaucoup. Grâce à elle, il reviendra à la reine, il se décidera enfin à accepter la démission de Richelieu.

TRÉVILLE.

Mais la voici elle-même qui sort de chez sa majesté.

CHAMILLY, *vivement.*

Ma femme!... Viens, Lantheuil, partons.

DE RIEUX, *à part.*

Voilà bien les maris, elle arrive, il s'en va.

LANTHEUIL, *à Chamilly.*

C'est votre femme qui vient, n'avez-vous pas entendu? Restons, je veux la voir : on la dit si jolie...

CHAMILLY, *apercevant les dames qui sortent de chez la reine, à part.*

Il n'est plus temps!

SCENE VII.

LES MÊMES, MARIE, Mme DE SAINT-CERNIN, *et autres* DAMES *qui ne font que traverser le théâtre au fond.*

LANTHEUIL, *s'adressant à demi-voix à Tréville.*

Quelle est parmi toutes ces dames la comtesse de Chamilly.

TRÉVILLE.

Celle qui tient un éventail à la main et que le marquis de Rieux salue en ce moment.

LANTHEUIL, *reconnaissant Marie.*

Que vois-je? ah! (*Il se passe la main sur les yeux.*) Une vision m'abuse. (*A Chamilly à demi-voix.*) Mais c'est elle! c'est Marie!

CHAMILLY, *d'un ton concentré.*

Oui, Marie d'Entraigues, ma femme!

Pendant ce temps les dames ont passé, suivies par la plupart des gentilshommes,

LANTHEUIL, *éperdu,*

Votre femme! ah! monsieur!

CHAMILLY, *le prenant dans ses bras.*

Lantheuil, mon ami, tu m'entendras, tu comprendras... un destin fatal a tout fait.

LANTHEUIL, *le repoussant.*

Laissez-moi.

Il sort en donnant les signes du plus violent désespoir.

DE RIEUX, *à part.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il a celui-là?

SCENE VIII.

TRÉVILLE, CHAMILLY, LE MARQUIS DE RIEUX, SEIGNEURS.

CHAMILLY, *à part.*

Il fallait qu'il le sût; eh bien, la confidence est faite; mais maintenant c'est à elle qu'il faut songer, un danger terrible la menace... oh! elle ne sait donc pas ce que c'est que de lutter contre Richelieu?... c'est la mort... Un seul parti me reste.

DE RIEUX, *s'avançant vers lui.*

Mais tu es là à te démener tout seul...

CHAMILLY.

Mes amis, vous m'êtes dévoués, n'est-ce pas? vous aimez les aventures où il y a du danger, où il faut de l'audace?

DE RIEUX.

Vertudieu! mets-nous à l'épreuve.

TRÉVILLE.

De quoi s'agit-il?

DE RIEUX.

D'aller à la tombée de la nuit rosser le guet sur le pont Saint-Michel?

TRÉVILLE.

De mettre le feu à un couvent?

DE RIEUX.

De détourner un père, une mère, de chercher querelle à un mari?

CHAMILLY, *se plaçant entre eux.*

Non, un enlèvement!

TRÉVILLE.

Enlever une femme?

DE RIEUX.

Si c'est la mienne, je t'aiderai de grand cœur.

CHAMILLY.

Quelle qu'elle soit, vous jurez de me seconder?

DE RIEUX *et* TRÉVILLE.

Nous le jurons!

TRÉVILLE.

Mais y aura-t-il résistance de la part de la belle?

CHAMILLY.

Je le crains.

DE RIEUX.

Eh! vive Dieu! sans cela la chose n'en vaudrait pas la peine.

CHAMILLY.

Eh bien, disposez nos amis, et ce soir, à la tombée de la nuit, rendez-vous général au bas du pont au Change, dans le cabaret de Puyvert.

TRÉVILLE *et* DE RIEUX.

Dans le cabaret de Puyvert.

Ils sortent d'un côté pendant que Lantheuil entre de l'autre.

SCENE IX.

LANTHEUIL, *puis* MARIE.

LANTHEUIL, *paraissant dans le plus grand abattement et pouvant se soutenir à peine.*

J'erre dans les détours de ce Louvre, sans pouvoir reconnaître ma route; ma tête est si faible! Marie, la maîtresse du roi, la femme de Chamilly! Ah! mais tout cela n'est-il pas un songe?... Non, car me voici revenu à cette même place où l'horrible vérité s'est révélée à moi; c'est là qu'il m'entretenait, avec des semblans d'amitié, de ses chagrins, et de sa femme... sa femme! elle, c'est là, c'est là qu'elle m'apparut. (*Marie paraît dans le fond du théâtre.*) Mon erreur se prolonge-t-elle? suis-je en proie au vertige? est-ce encore elle?

MARIE, *s'avançant.*

Oui, c'est moi, monsieur de Lantheuil : je vous ai vu traversant la galerie, agité, pâle, défait, je n'ai pu résister au sentiment de pitié qui s'élevait pour vous dans mon cœur.

LANTHEUIL, *avec amertume.*

La pitié!

MARIE.

Interprétez ce mot comme vous voudrez, mais voyez ce qu'il m'a fallu de courage, de résolution, pour que j'ose ici venir de moi-même affronter votre présence. Vous souffrez? moi aussi, je suis bien malheureuse; mais je l'ai mérité, sans doute!

LANTHEUIL.

Je ne l'ai pas mérité, moi, madame; j'ai du courage aussi, et cependant mon malheur dépasse mes forces, jugez-en : Il existait une jeune fille à qui j'avais donné mon cœur, à qui j'aurais donné ma vie. Dans ce temps, comme si le ciel eût pris plaisir à remplir mon ame de douces émotions, de sentimens de bonheur, j'avais un ami que j'aimais comme mon frère, il était le confident de mes amours... eh bien, cet ami, il m'a ravi ma maîtresse, cet ami, c'est le comte de Chamilly!

MARIE.

Le comte de Chamilly! il savait... (*A elle-même.*) Oh! que je le hais! (*Haut.*) Monsieur de Lantheuil, plaignez-moi, ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue. (*Elle lui tend la main, Lantheuil recule.*) Ah! mon Dieu, il ne veut pas que je me justifie!

Elle pleure.

LANTHEUIL.

Vous justifier! oh! faites-le, faites-le! trompez-moi encore s'il le faut, j'aurai de la joie à me laisser abuser; je veux avoir jusqu'à la fin confiance dans vos paroles, j'ai trop souffert en ouvrant l'oreille aux discours des autres: dites-moi que vous n'êtes pas mariée, j'y croirai, je tâcherai, pour ne pas mourir... Vous ne répondez point? vous pleurez, Marie, sur moi et sur vous, n'est-il pas vrai? sur moi, qui viens de voir se dissiper ma dernière illusion; sur vous, dont l'ame était créée pour la vertu peut-être.

MARIE, *relevant la tête.*

Monsieur!...

LANTHEUIL.

Car cette jeune fille que j'aimais, non seulement je l'ai retrouvée mariée, mais je l'ai retrouvée flétrie d'un titre odieux!

MARIE.

Flétrie! qu'osez-vous dire? Quoi! Charles, c'est vous qui me calomniez!

LANTHEUIL.

N'êtes-vous pas la comtesse de Chamilly?

MARIE, *avec abattement.*

Oui...

LANTHEUIL, *avec force.*

Eh bien! la comtesse de Chamilly est la maîtresse du roi!

Il sort.

SCENE X.

MARIE, *seule, restant immobile et dans une sorte de délire.*

Qu'a-t-il dit? c'est donc bien vrai? on le croit! et lui... lui aussi! Je suis donc déshonorée aux yeux de tous! Ah! mais c'est affreux! Le malheur ne suffisait-il pas? pourquoi sont-ils venus m'arracher de l'asile où je vivais heureuse et paisible? C'était pour me perdre! telle est donc la protection des rois! ainsi aux yeux du monde, aux yeux de Charles, M. de Chamilly est mon mari, le roi est mon amant; et cependant je peux prendre Dieu à témoin de mon innocence! Charles! Charles! il ne conservera pas son erreur! Il en mourra, dit-il! non! je veux le sauver! je veux du moins qu'il me rende son estime; mais par quel moyen? (*Apercevant de quoi écrire sur une table.*) Ah! sur le champ! (*Elle se met à la table et écrit.*) « M. de Chamilly est un étranger pour moi, car » ce mariage ne fut qu'une tromperie: vous aviez » mon amour, comment aurais-je pu appartenir » à un autre, cet autre fût-il le roi de France? » Vivez pour vous, vivez pour moi! Marie. »

SCENE XI.

GERVAISE, MARIE.

GERVAISE.

Oh! madame la comtesse, vous voilà! Mme la baronne vous cherche partout, elle est dans une inquiétude...

MARIE, *pliant la lettre et la cachetant.*

Ah! c'est vous, Gervaise? vous m'êtes dévouée: eh bien! vous allez porter cette lettre vous-même à son adresse sur-le-champ!

GERVAISE

Mais, bon Dieu! madame, comme vous paraissez troublée! N'allez-vous pas rentrer chez vous? on vous y attend avec tant d'impatience! car il y a de grandes nouvelles. La reine a fait une visite au roi, et l'on vous bénit, madame!

MARIE, *à elle-même.*

La reine! le roi! que m'importe! (*A Gervaise.*) Allez!

GERVAISE.

Oui, madame. (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle donc?

Elle sort.

SCENE XII.

MARIE, TRÉVILLE, GUITAUT *et autres, puis* LACHENAYE.

TRÉVILLE, *entrant par le fond, suivi de plusieurs gentilshommes.*

Victoire! madame la comtesse, la démission est enfin acceptée!

DE RIEUX, *sortant de chez le roi.*

Oui, messieurs, l'affaire est faite! Et comme le bruit est arrivé qu'en apprenant cette nouvelle, le vieux renard, guéri subitement de tous ses maux, s'est levé tout-à-coup et s'est fait équiper, j'ai charge de lui défendre même l'accès du Louvre.

TOUS.

Vive le roi!

TRÉVILLE.

Il n'y a plus à en douter!

DE RIEUX.

Bien mieux, puisque la santé est revenue à l'ex-ministre, sa majesté a jugé à propos de l'envoyer achever sa convalescence dans ses terres de Richelieu.

TOUS.

Vive le roi!

DE RIEUX.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que le brave Lachenaye doit à l'instant aller lui en notifier l'ordre lui-même de la part de sa majesté, et faire balayer le Palais-Cardinal; ce qui met le pauvre Lachenaye en grand émoi, car, entre nous, il est un peu la créature de Richelieu! c'est fort drôle. (*Tous riant.*) Mais tenez, le voici; quelle figure!

LACHENAYE, *sortant de chez le roi.*

Capitaine, comte de Tréville, vous allez m'accompagner avec beaucoup d'hommes, bien armés, car j'ai une rude commission. (*Tout le monde rit.*) Vous paraissez fort gais, messieurs.

DE RIEUX.

Vertu de ma mère, il y a de quoi! n'êtes-vous donc point satisfait aussi, maître Lachenaye, de la chute de notre ennemi?

LACHENAYE.

Moi, j'en suis ravi! (*A part.*) C'est peut-être imprudent ce que je dis-là. Ah! bah! à présent, c'est bien fini. (*Haut.*) J'en suis enchanté! transporté! Oh! le gueusard!

UN HUISSIER, *annonçant.*

Son éminence le cardinal-duc.

LACHENAYE.

Qu'est-ce qui dit cela? (*Il se retourne et voit Richelieu qui s'avance, s'appuyant sur un page.*) Miséricorde! je défaille!

DE RIEUX, *à part.*

Mordieux! j'ai trop tardé!

Stupéfaction générale.

SCENE XIII.

LES MÊMES, RICHELIEU, *en costume de guerre, suivi de* SIROIS *et de* PLUSIEURS GENTILSHOMMES. DEUX PAGES, *vêtus mi-partie de blanc et de rouge, portent devant lui, l'un son casque, et l'autre son épée et ses gantelets.*

RICHELIEU.

Messieurs, je reçois vos salutations; nous avons de tristes choses à vous apprendre. (*A Marie, qui fait un mouvement pour sortir.*) Un moment, madame la comtesse. (*Aux autres.*) L'une de nos armées royales vient d'être battue devant Thionville! Feuquières, le brave marquis de Feuquières qui la commandait, est mort, frappé d'une mousquetade. Picolomini, à la tête des impériaux, s'avance sur Verdun! Le cardinal-infant tente d'opérer une jonction avec lui par la Meuse. Préparez-vous, messieurs, car si nous ne faisons tête à l'orage, avant quinze jours peut-être on pourra voir du haut des tours de Notre-Dame flotter les bannières espagnoles!

TRÉVILLE, *d'un air résolu.*

Monseigneur, quoi qu'il en soit de tout cela...

RICHELIEU.

Je crois à votre zèle, monsieur, et je le mettrai à l'épreuve; mais vous voyez que je ne serai pas le dernier prêt; cependant, lorsque je reçus ces fâcheuses nouvelles, j'étais dans mon lit, faible, souffrant. Venez à moi, maître Lachenaye, et prêtez-moi votre aide pour me soutenir.

LACHENAYE, *à part.*

Je ne peux pas me soutenir moi-même

DE RIEUX.

Monseigneur, nous avons reçu des ordres.

RICHELIEU, *s'appuyant sur l'épaule de Lachenaye.*

Ah! c'est vous marquis de Rieux! Apprêtez-vous à dire adieu aux plaisirs de Paris, car je vous ai promu à un commandement important. Voici l'ordonnance préparée.

DE RIEUX.

Quoi! monseigneur...

LACHENAYE, *à part*

En voilà déjà un qui tourne bride!

RICHELIEU.

Oui, messieurs, déjà mes mesures sont prises, car il n'y a pas un moment à perdre. Les gardes suisses et les archers écossais vont être dirigés à l'instant sur Verdun; que de nouvelles levées provinciales soient publiées. Nous ne vous oublierons pas, messieurs, dans les ordonnances d'avancement.

LACHENAYE, *à part.*

Quel homme! quel grand homme!

RICHELIEU.

Vu l'état chancelant de ma santé, j'avais d'abord résolu de me retirer des affaires; oui, messieurs, et je ne tarderai pas sans doute, mais aujourd'hui il y va de la gloire et du salut du pays. Je dois rester encore, je resterai! (*Bas à Marie.*) Quant à vous, madame la comtesse, quoique vous ne soyez point de nos amis, vous pourrez bientôt témoigner que, si je sais me dévouer à la gloire de la France, je sais aussi protéger l'honneur des sujets de sa majesté. (*Lui montrant un papier.*) Vous connaissez cette lettre?

MARIE, *à part.*

Dieu! ma lettre à M. de Lantheuil! ah!

RICHELIEU.

Vous pouvez vous retirer, madame! nous nous reverrons quand je sortirai de chez le roi!

MARIE, *à part, en sortant.*

Que faire? que devenir?

RICHELIEU, *à Lachenaye.*

Maître Lachenaye ! précédez-moi chez le roi. (*Aux autres.*) Au revoir, messieurs.

Il entre chez le roi.

SCENE XIV.

TRÉVILLE, DE RIEUX, GUITAUT *et autres, puis* CHAMILLY.

Tous se regardent confondus.

DE RIEUX.

Eh bien?

TRÉVILLE.

Je crois que le roi va fort mal le recevoir.

DE RIEUX.

J'en doute.

CHAMILLY, *arrivant.*

Vive Dieu ! mes amis, je vous trouve à propos. (*Prenant à part de Rieux et Tréville.*) Eh bien ! tout est prêt.

DE RIEUX

Pour la guerre?

CHAMILLY

Eh ! non, pour l'enlèvement ! le moment est favorable, j'ai trouvé des hommes dévoués. Puis voici l'heure où, accompagnée seulement de sa tante ou d'une camériste, elle sort pour faire sa promenade aux Tuileries.

DE RIEUX.

Tiens, mon ami, nous n'avons pas la main heureuse aujourd'hui.

CHAMILLY.

Comment ! reculerais-tu déjà ?

DE RIEUX.

Non ! mais il s'agit d'affaires bien autrement importantes : le cardinal est là !

CHAMILLY.

Là ? chez le roi ?

DE RIEUX.

Et peut-être déjà rentré en faveur.

CHAMILLY, *à part.*

Ah ! raison de plus pour me hâter ! s'il reprend sa puissance, il se vengera d'elle. (*Haut.*) Mes amis, mes bons amis...

TRÉVILLE.

En fait d'enlèvement, j'en propose un autre, moi, celui du cardinal, si le roi fléchit encore ! nous sommes en nombre, tous les grands du royaume seront pour nous, je réponds de mes soldats.

CHAMILLY.

Ne comptez pas sur moi, messieurs ! jamais je ne porterai la main sur le cardinal ! jamais ! Mais puisque vous me refusez votre appui...

TRÉVILLE.

Ne nous refuses-tu pas le tien?

CHAMILLY.

Eh bien je saurai me passer de vous.

DE RIEUX.

Silence ! voici Lachenaye qui revient !

SCENE XV.

LES MÊMES, LACHENAYE.

LACHENAYE, *à part.*

La girouette a tourné. (*Haut aux autres.*) Messieurs, ça va mal, surtout pour vous, monsieur de Chamilly.

CHAMILLY.

Pour moi !

LACHENAYE.

Ou plutôt ça va très-bien. Le roi a pensé qu'il ne pouvait se passer de son illustre soutien, monseigneur le cardinal ! il a tout signé, même un arrêt qui remet en vigueur la loi contre l'adultère.

DE RIEUX *et* AUTRES.

Quelle horreur !

LACHENAYE.

Quant à vous, monsieur le comte, je vous annonce avec le plus vif regret que, par ordre de sa majesté, vous êtes éloigné de la cour.

CHAMILLY.

Eloigné de la cour !

LACHENAYE.

Avec votre femme...

CHAMILLY, *avec un transport de joie.*

Avec elle?

LACHENAYE, *lui remettant un papier.*

Voici l'arrêt, dont le duplicata vient d'être envoyé à la comtesse elle-même.

CHAMILLY, *prenant le papier et le baisant*

L'exil avec Marie, c'est l'exil dans le paradis terrestre ! ah ! vive le roi !

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-CERNIN.

CHAMILLY, *allant à elle.*

Chère tante !

Mme DE SAINT-CERNIN.

Qui vous réjouit donc si fort, monsieur?

CHAMILLY.

Vous ne savez pas ? Marie...

Mme DE SAINT-CERNIN.

Elle est partie, monsieur ; oui, je viens d'apprendre qu'à peine eût-elle reçu le fatal arrêt qui la contraignait de s'éloigner avec vous, elle s'écria: Jamais !... et elle a franchi les portes du Louvre sans qu'on ait pu savoir de quel côté ses pas se sont dirigés.

CHAMILLY, *abattu.*

Partie ! ah ! j'avais donc raison de vouloir l'enlever.

TRÉVILLE.

Comment? c'était sa femme!

DE RIEUX.

Enlever la comtesse de Chamilly, c'était presque un crime de lèse-majesté!

Tout le monde rit.

Mme DE SAINT-CERNIN.

Messieurs, respectez l'honneur de ma nièce.

CHAMILLY, *sortant de son abattement.*

Son honneur! qui donc oserait y porter atteinte? et ui-là, quel qu'il soit, je le déclare un lâche.

DE RIEUX.

Un lâche!

CHAMILLY.

Ah! c'est donc vous, monseigneur de Rieux, qui avez ainsi parlé? eh bien! vous êtes un infâme calomniateur.

DE RIEUX.

Monsieur le comte!

TOUS.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc?

DE RIEUX, *riant.*

Rien, messieurs, rien... c'est monsieur de Chamilly qui se travestit en berger pour me faire de l'idylle bouffonne, un fidèle époux qui, pour rejoindre sa femme, ira, s'il le faut, la chercher jusque dans l'alcôve du roi.

CHAMILLY, *tirant son épée.*

Misérable!

TOUS.

Pas d'armes! pas d'épées! les ordonnances! les ordonnances!

TRÉVILLE.

Que fais-tu? dans le palais du roi! malheureux! toi déjà disgracié!

CHAMILLY, *essuyant la sueur qui lui coule du front.*

Pardieu, mes amis, vous avez raison, j'allais me compromettre. (*Il remet son épée dans le fourreau.*) Vous le voyez, maintenant je suis calme, bien calme... la raison m'est revenue. Diable! les ordonnances! cependant j'ai un mot à dire à M. de Rieux. (*Mouvement des autres.*) Oh! ne craignez rien... nous nous entendrons, je vous le certifie. (*On lui ouvre le passage vers de Rieux, mais en l'observant avec inquiétude. Bas à de Rieux.*) Ce soir, à minuit, derrière la maison de Beaufroy.

DE RIEUX.

Il suffit.

CHAMILLY.

A l'épée, et jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La toile tombe.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une chambre assez élégante dans l'ancien style; fenêtre à droite du spectateur; à gauche, cabinet ouvrant sur la scène par une porte précédée de marches; porte au fond; un grand fauteuil, des chaises.

SCENE PREMIERE.

LANTHEUIL, MARIE.

LANTHEUIL, *à lui-même.*

Seule, là, près de moi!... endormie sous la garde de mon honneur!... Marie, innocente et pure, que j'outrageais de mes soupçons!... Oh! repose en paix, toi que j'osais accuser... toi que j'essayais de maudire!... Toute une vie de dévouement et d'amour suffira-elle à réparer mon crime? Mais son sommeil est agité!... Écoutons!...

MARIE, *rêvant.*

Mon mari!... non... non!... le roi!... jamais!... Oh! qui me sauvera?... Au secours!...

Elle s'agite.

LANTHEUIL.

Marie!... chère Marie!...

MARIE, *se réveillant.*

Ah!... qui m'appelle?... (*Elle jette les yeux autour d'elle et aperçoit Lantheuil.*) C'est lui!... lui!...

LANTHEUIL.

Oh! ne baisse pas tes beaux yeux!... ne les détourne pas de l'homme qui veillait sur toi comme l'avare veille sur le trésor qu'il croyait perdu!... Regarde-le, Marie! regarde-le, l'ami que tu as cherché dans tes souffrances!...

MARIE.

Oui, je vous ai cherché!... et j'ai quitté cet odieux palais, seule, à pied... et je suis venue vers vous, et je vous ai dit: Charles, je n'ai pas un appui dans ce monde, si vous me refusez le vôtre!...

LANTHEUIL.

Ah! mon sang, ma vie, tout n'est-il pas à toi?... à toi, qui, bravant les droits d'un époux indigne et les tendresses d'un roi, es venue demander protection au seul cœur capable de comprendre le tien!... Non!... à dater de ce jour, tu n'es plus comtesse!... tu es la femme du pauvre gentilhomme.

MARIE.

Votre femme?...

LANTHEUIL.

Dans quelques heures, Marie, nous partirons... Rome nous offre un refuge assuré: là, nous irons nous jeter ensemble aux pieds de celui qui reçut du ciel le pouvoir de lier et délier sur la terre; il brisera tes nœuds.

MARIE.

Que dites-vous ?...

LANTHEUIL.

Eh bien! Marie, pourquoi ce trouble?

MARIE.

Que vous dirai-je ?... Hier, placée entre celui qui s'est fait payer mon opprobre et celui qui l'avait acheté, ma pauvre tête s'est perdue peut-être !... Inspirations de la conscience, opinion du monde, j'ai tout bravé, j'ai tout méconnu pour venir à vous !... Mais aujourd'hui, je ne sais... j'ai peur !...

LANTHEUIL.

Ah ! Marie, je t'en conjure!

MARIE.

Hélas!... puis-je ne pas trembler en songeant aux périls où je vous entraîne ?

LANTHEUIL.

Qu'importent les périls?...

MARIE.

Ce Richelieu, dont j'attaquais la puissance, et qui sait que j'implorais vos secours, car un billet que je vous écrivais est tombé dans ses mains; cet homme dont je porte le nom; le roi, dont j'ai repoussé l'amour!... comment échapper à leur vengeance ?...

LANTHEUIL.

Qui nous soupçonnerait à l'extrémité d'un faubourg, si loin de ma demeure, dans cette maison écartée où nous sommes entrés la nuit, où nous resterons quelques heures à peine, car tout se dispose pour notre fuite ?

On entend un son de trompe.

MARIE.

Qu'entends-je ?... quel est ce bruit ?...

LANTHEUIL.

C'est le son de la trompe qui précède la voix du crieur public.

MARIE.

Ah !... écoutez !...

LA VOIX, *en dehors.*

« De par le roi et les lois du royaume, faisons » savoir à tous que sont remis en vigueur les édits » et ordonnances des rois saint Louis et Henri IV » contre le crime d'adultère. »

LANTHEUIL.

Juste ciel !...

MARIE.

Entendez-vous, Charles ? Avez-vous compris ?... C'est la vengeance de Richelieu qui commence!... la mort à l'épouse criminelle!... Cette loi de sang, c'est pour moi qu'il la fait revivre!... Cette voix, c'est moi qu'elle menace!...

LANTHEUIL.

Vous ?... et qui oserait vous accuser ?

MARIE.

Et qui oserait me défendre?... Le toit de mon époux, ne l'ai-je pas quitté ?... une nuit entière n'a-t-elle pas passé sur nos têtes depuis que je suis là, seule, avec vous ?... Me défendre?.. je ne le voudrais pas... Que me font aujourd'hui les jugemens des hommes ?... qu'ils me condamnent... c'est à Dieu que j'en appelle!... Que suis-je donc à M. de Chamilly?... Il me vendait!... et moi, je me donne!... que Dieu nous juge .. et que Richelieu me tue !

LANTHEUIL.

Eh bien! le ciel, qui t'entoure de dangers, a voulu que je devinsse digne de toi en te sauvant! Oui, te sauver, Marie, ou mourir avec toi!...

MARIE.

Mourir ?... oh! non!... (*Ses yeux se dirigent vers la fenêtre.*) Mais que vois-je de ce côté ?... (*Elle s'approche de la fenêtre.*) Un groupe de cavaliers... ils s'arrêtent à quelques pas de cette maison.

LANTHEUIL, *regardant aussi.*

Oui... ils préparent leurs armes... c'est un duel !...

MARIE.

Un duel ?... Les malheureux!... eux aussi, ils bravent des édits de mort!... (*Elle pousse un cri.*) Ah! regardez, Charles!... regardez !... ne le reconnaissez-vous pas ?

LANTHEUIL

Grand Dieu !... le comte de Chamilly!

MARIE.

C'est lui !... si près de moi!... Qui l'amène?... Il vient se battre, affronter la mort !... se placer entre la haine d'un ennemi et la hache du bourreau !... Ah! je ne puis résister à cette horrible angoisse! (*Elle s'est éloignée de la fenêtre et tombe à genoux.*) Mon Dieu! veille sur lui!... (*On entend le cliquetis des épées: elle se relève et reste immobile.*) Ciel!

LANTHEUIL.

L'obscurité de la nuit me cache les combattans.

MARIE, *à elle-même.*

Pourquoi ce duel ?... pourquoi dans ce lieu?...

LANTHEUIL.

Un homme est tombé !...

MARIE.

Oh! si c'était...

LANTHEUIL.

Je ne puis distinguer encore...

MARIE.

Il serait là, gisant sur la terre!... et moi, ici... près d'un autre!... Ah! il a droit à mes secours; car j'ai porté son nom!... car je lui avais juré au pied de l'autel tendresse et dévouement!

LANTHEUIL.

Non... il vit... il s'éloigne... (*Il revient près d'elle.*) Rassure-toi, Marie!... rassure-toi !...

MARIE, *reculant.*

Monsieur de Lantheuil!...

LANTHEUIL.

Qu'entends-je ?...

MARIE.

Ah! laissez-moi!... je veux voir... (*Elle court à la fenêtre, puis recule avec effroi.*) Oh!... que Dieu nous sauve!

LANTHEUIL.

Qu'est-ce donc?...

Il retourne à la fenêtre.

MARIE.

Ne voyez-vous point cette troupe de soldats qui s'avance vers cette maison ?

LANTHEUIL.

L'angle de ce mur me les avait dérobés... Le chef des archers du cardinal est à leur tête... Je reconnais au milieu d'eux le page de Chamilly !

MARIE.

Chamilly !... il a découvert notre asile !... il nous a livrés !... il se venge!... Et ce combat, là, sous mes yeux... ce n'était donc point un hasard ?

LANTHEUIL.

Ils approchent !...

MARIE, *à elle-même.*

Quel est cet ennemi qu'il a frappé ?... un homme peut-être qui avait eu pitié de moi, qui m'avait défendue ?

LANTHEUIL.

Que faire ?... quel parti prendre ?

MARIE, *s'asseyant.*

Les attendre et mourir !...

LANTHEUIL.

Mourir ?... Non... écoute !... La croisée de ce cabinet donne sur l'enclos de la maison... viens ! les rideaux attachés au balcon te permettront d'atteindre le sol, et en quelques minutes tu pourras gagner le couvent des bénédictines, où l'on ne te refusera pas un asile.

MARIE.

Oh ! mon Dieu... mon Dieu !

LANTHEUIL.

Il n'y a pas un moment à perdre !... viens !...

Il entre dans le cabinet et en ressort brusquement en fermant la porte.

MARIE.

Eh bien ?...

LANTHEUIL.

Impossible !... une échelle est dressée... c'est par là qu'ils vont entrer !

MARIE.

Par là ?...

Elle court vers le fond.

LANTHEUIL.

De ce côté, peut-être il est temps encore.

MARIE, *ouvrant la porte du fond.*

Ah !

Jacques Sirois, suivi de plusieurs archers et d'un homme en robe noire, entre.

SCENE II.

LANTHEUIL, UN CONSEILLER, JACQUES SIROIS, MARIE, ARCHERS.

LE CONSEILLER.

Pardonnez-moi, madame, la pénible mission dont je suis chargé. Depuis plus d'un jour cette maison vous sert d'asile, et vous n'y logez pas seule : M. de Chamilly n'a point paru ici : vous devinez sans peine de quel crime vous êtes accusée, et je dois vous sommer de me suivre au nom du roi et de la loi.

LANTHEUIL, *à part.*

Oh ! comment la sauver ?

MARIE.

Au nom du roi ! c'est au nom du roi qu'on m'arrête ! ah ! si je l'avais écouté, lui, il y a longtemps que je serais coupable, et qui oserait me punir ? et qui de vous ne serait à mes pieds ?

LANTHEUIL, *à part.*

Imprudente ! que dit-elle ?

LE CONSEILLER.

Ainsi, madame, vous avouez le crime qui vous est imputé ?

MARIE, *avec une sorte d'égarement.*

Eh bien, oui, je l'avoue... emmenez-moi, je veux mourir ! je veux rendre compte de ma conduite au roi et à Dieu.

LE CONSEILLER.

Madame...

MARIE, *avec exaltation.*

Que m'importent vos jugemens ? que me font vos lois hypocrites ? oui, j'ai quitté volontairement la maison de celui qu'on m'a donné pour époux ; oui, j'ai couru demander protection à un homme que je pouvais estimer... je suis venue me confier à sa loyauté ; j'ai voulu fuir M. de Chamilly. Qu'attendez-vous, monsieur ? je vous l'ai dit, je suis coupable, emmenez-moi ! emmenez moi !

SCENE III.

LES MÊMES, CHAMILLY, *ouvrant violemment la porte du cabinet.*

CHAMILLY.

Arrêtez !

MARIE.

Grand Dieu !

JACQUES SIROIS.

Monsieur de Chamilly !

LANTHEUIL.

C'était lui !

CHAMILLY.

Ne me reconnaissez-vous pas ? cette femme est la mienne, messieurs, quel autre que moi aurait le droit de l'accuser ?

LE CONSEILLER.

Mais, monsieur le comte...

CHAMILLY.

Qui ose lui imputer un crime ? La comtesse de Chamilly est innocente ; si elle est ici, c'est par mon ordre, c'est par mon ordre qu'elle est venue dans cette maison... par mon ordre qu'elle y a demeuré tout une nuit.

MARIE, *émue et surprise.*

Juste ciel !

CHAMILLY.

Pour elle, vos condamnations, vos supplices pour elle?... vous êtes bien hardis, vous qui ne craignez pas de l'outrager!

LE CONSEILLER.

Les aveux de Mme la comtesse...

CHAMILLY.

Ses aveux! ne les avez-vous pas compris? oui, elle s'accusait, pour vous contraindre à l'emmener, pour vous éloigner de cette maison, où elle savait que j'étais caché... là!... pour me sauver, elle se laissait flétir; car, s'il est ici un coupable que la loi puisse atteindre, ce coupable, c'est moi! moi, qui viens de punir son calomniateur. Par ma mère, eussé-je risqué de mourir sous la main d'un ennemi, ou sous le glaive de la loi, si je ne l'avais sue innocente?

MARIE, *à part.*

Oh! tant de générosité...!

LANTHEUIL, *à part.*

Il la sauve en se perdant!

CHAMILLY.

Je n'accepte point son sacrifice; changez de victime, messieurs; traînez-moi devant mes juges, livrez-moi à vos bourreaux; mais tant que je vivrai, qu'on respecte Mme de Chamilly.

MARIE, *à part.*

Quel supplice!

CHAMILLY, *allant à Marie.*

Remettez-vous, madame, et cessez de trembler pour moi.

MARIE, *dans le plus grand trouble.*

Oh! monsieur!

CHAMILLY, *bas.*

Silence! ne me démentez pas! (*Haut.*) Où donc prétendez-vous trouver l'épouse criminelle? est-ce dans les bras de son mari?

LE CONSEILLER, *à Chamilly.*

Ainsi, lorsque madame a quitté la cour et s'est rendue dans cette maison...

CHAMILLY, *vivement.*

Je l'avais confiée à la garde d'un ami. (*A Lantheuil avec une poignante ironie.*) Merci, Charles de Lantheuil, tu me l'as bien gardée!

LANTHEUIL, *à demi-voix.*

De grâce, monsieur, écoutez-moi!

CHAMILLY, *à demi-voix.*

Pas un mot! (*Haut.*) Place, messieurs, place à M. de Lantheuil; rien ne doit plus le retenir ici. (*Bas.*) Nous sommes quittes, partez.

LANTHEUIL, *à part.*

Plus d'espoir, plus de bonheur pour moi; il est redevenu digne d'elle. (*Haut.*) Adieu, madame. (*A part.*) Maintenant, c'est adieu pour toujours.

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* LANTHEUIL.

LE CONSEILLER.

Votre présence et vos paroles, monsieur le comte, me délivrent du cruel devoir que j'étais venu remplir, mais votre duel m'en impose un non moins pénible, vous ne l'ignorez pas?

CHAMILLY.

Faites, monsieur!

LE CONSEILLER, *à Jacques Sirois.*

Veillez sur M. de Chamilly; qu'il ne sorte pas de cette maison jusqu'à ce que de nouveaux ordres vous soient donnés. Je vais rendre compte à monseigneur le cardinal.

Il sort.

JACQUES SIROIS.

Et moi, je vais faire garder toutes les issues. (*Aux soldats.*) En avant, vous autres. (*A Chamilly.*) Au revoir, mon capitaine.

Il sort avec les soldats et referme les portes.

SCÈNE V.

MARIE, CHAMILLY.

MARIE, *à part, dans le plus grand trouble.*

Seule avec lui! et maintenant c'est à moi de rougir. Il va m'accabler de ses reproches, s'armer de tous ses droits d'époux, de l'ordre du roi, du roi!...

CHAMILLY, *s'approchant lentement de Marie et tombant à genoux devant elle.*

Marie, obtiendrai-je mon pardon?

MARIE, *avec un étonnement mêlé d'indécision.*

Monsieur, moi, vous pardonner! est-ce une raillerie? Ici, vous êtes le juge, vous êtes l'époux! Sans doute, je pourrais vous demander compte du bonheur qui m'avait été promis; moi, jeune fille, confiante, et pure, je vous avais donné ma vie; n'est-ce point vous qui m'avez repoussée, dédaignée?

CHAMILLY.

Ah! vous saurez...

MARIE.

Mais je ne vous reproche rien, monsieur; vous m'avez sauvé la vie, et plus encore! sans doute alors, ce n'est point à moi que vous songiez, je ne suis point digne d'exciter tant de dévouement: vous avez voulu que votre nom fût garanti de la honte, il le sera, monsieur; ordonnez de mon sort, je n'implore même pas votre indulgence.

CHAMILLY, *se relevant.*

Mon indulgence, à moi? vous! Par ma mère, connaissons-nous mieux, madame; c'est moi qui réclame la vôtre, car votre faute est mon ouvrage; à moi le remords, à moi le châtiment.

MARIE.

Quoi! tant de générosité n'était donc point une vaine apparence? oh! alors, monsieur, j'ai besoin de me justifier à vos yeux!

CHAMILLY, *l'interrompant.*

Non, vous seriez mille fois plus coupable, ai-je le droit de vous accuser? Mais c'est moi, madame, qui tiens à vous faire entendre ma justification,

vous ne la repousserez pas; asseyez-vous-là. Écoutez-moi, car le temps presse peut-être.

MARIE, *avec une sorte de stupeur.*

Je vous écoute, monsieur.

CHAMILLY.

Lorsque je vous épousai, madame, je ne vous connaissais pas, je ne pouvais vous aimer; ce mariage avait été arrangé à notre insu, et je l'acceptai comme un bienfait, car il me sauvait la vie.

MARIE.

Il vous sauvait la vie!

CHAMILLY.

Oui, madame, j'avais conspiré contre Richelieu, et ma tête lui appartenait. Pour tout châtiment, il me condamna au mariage.

MARIE.

Serait-il vrai?

CHAMILLY.

Ah! mieux eût valu la mort! mais je fus un insensé, car j'acceptai sans les connaître les conditions secrètes de ce funeste hymen. Lorsqu'elles me furent révélées, il n'était plus temps; nous étions mariés!

MARIE.

Vous ne les connaissiez pas d'avance?

CHAMILLY.

Non, je le jure! mais j'étais coupable encore, car je vous arrachais à un amour qui eût pu suffire à votre bonheur, et celui auquel je vous ravissais, il était mon ami!

MARIE.

Votre ami!

CHAMILLY.

Oui, madame. Eh bien! vous croyez-vous coupable envers moi maintenant?

MARIE.

Vous vous accusez bien amèrement, monsieur, et c'est votre justification que vous vouliez me faire entendre; mais elle ressort même de vos paroles. Quoi! vous n'aviez à choisir qu'entre l'échafaud et moi?

CHAMILLY.

Ah! madame, me pardonnerez-vous?

MARIE.

Dieu même a dû vous pardonner, puisque la voix du repentir s'est fait entendre dans votre cœur.

CHAMILLY.

La voix qui se fit entendre, ce ne fut point d'abord celle du repentir, ce fut celle de l'amour!

MARIE, *à part.*

Que dit-il?

CHAMILLY, *à part.*

Le moment est peut-être mal choisi; mais cordieu! il ne sera pas dit que je serai mort sans faire ma déclaration à ma femme! (*Haut.*) Oui, de l'amour, de l'amour que je ressentais pour vous, madame. Vous ouvrez les yeux à ce mot? vous ne l'aviez donc pas deviné? vous ne le saviez donc pas? vous n'avez donc pas de vanité de femme dans l'ame?

MARIE.

Comment l'eussé-je pu deviner? Vous, monsieur, vous! vous m'aimiez! je vous ai donc bien méconnu!

CHAMILLY.

Oui, j'en jure par Dieu qui m'entend, et devant qui je vais bientôt paraître, jamais passion ne fut plus forte et mieux sentie que la mienne! je m'étais joué de l'amour; c'est à force d'amour que je devais expier mon crime! Quand votre mépris me repoussait, quand votre haine m'ordonnait de vous fuir, moi amant, moi mari, perdu dans la foule qui vous entourait, je me tenais à distance, honteux, tremblant, épiant un de vos regards, et je me croyais heureux lorsque les sons détournés de votre voix arrivaient jusqu'à mon oreille. Car je m'étais laissé séduire par les honneurs, et, pour arrêter mes yeux sur les vôtres, pour effleurer votre main de la mienne, il fallait me cacher, oui, me cacher, comme un coupable, comme un homme sans foi, qui cherche à reprendre ce qui n'est plus à lui! le droit que je tenais de Dieu, je l'avais vendu!

MARIE.

Quoi! de pareilles souffrances, vous les avez connues! que je vous plains! que je vous plains!

CHAMILLY.

C'est alors que s'éleva en moi un sentiment semblable à la vertu, peut-être; il épura ma passion sans l'affaiblir. Réparer mes torts, protéger votre honneur, Marie, vous sauver des piéges dont vous viviez environnée et que moi-même j'avais creusés devant vous: tel fut dès lors mon but! pour l'atteindre, tout me parut possible; j'osai lutter contre le cardinal, contre le roi lui-même. Un homme a osé prononcer votre nom avec ironie, et cet homme, je l'ai tué! oui, je l'ai tué, pour que pas une femme n'eût le droit de détourner dédaigneusement la tête en passant auprès de la comtesse de Chamilly, pour que nul n'eût le droit de sourire avec mépris en la regardant!

MARIE, *exaltée.*

Tant d'amour! et je le maudissais! et je bravais tout pour le fuir! Mais que vois-je? monsieur, vous êtes blessé! dangereusement peut-être! et pour moi! pour moi!

CHAMILLY.

Rassurez-vous, ce n'est point cette blessure-là qui me tuera... mais Richelieu!...

MARIE, *avec désespoir.*

Oh! vous aurez votre grâce! ils vous épargneront! ils n'oseront pas vous frapper! je ne le veux pas! Vous avez des amis puissans! je les verrai. Ils seront touchés de mon désespoir. Je verrai le roi lui-même, s'il le faut! il ne sera pas inexorable! S'il l'était! eh bien, c'est devant toute la cour que je lui crierais: Rendez-moi mon mari, sire, car vous êtes plus coupable que lui! il a vengé mon honneur, et vous, vous avez voulu me le ravir!

CHAMILLY.

Marie! vous m'avez donc pardonné!

MARIE.

Vous pardonner! quand c'est moi qui aurai causé votre perte, peut-être!

Elle sanglote en courbant son front sur les mains de Chamilly.

CHAMILLY, *avec la plus vive émotion.*

Une larme sur ma main! allons! le bonheur pour moi ne sera pas de longue durée... mais il est venu du moins! il est venu! (*A demi-voix.*) Écoutez-moi bien, Marie d'Entraigues: j'aurais ma grâce, à quoi me servirait-elle? il faut bien que nous nous séparions, vous ne pouvez plus être à moi.

MARIE.

Que dites-vous?

CHAMILLY.

Cette lettre... (*il lui montre un papier*) écrite par vous...

MARIE.

A M. de Lantheuil!

CHAMILLY, *la déchirant.*

C'est le cardinal qui me l'a remise.

MARIE.

Eh quoi, monsieur! vous aviez lu cette lettre, et vous avez risqué vos jours pour sauver les miens!

CHAMILLY.

Écoutez-moi; car le temps presse. Moi vivant, quel serait votre sort? Cet autre, mes torts ont été graves envers lui. De ce côté, j'ai à réparer aussi; pour assurer votre bonheur à tous deux, je ne puis plus que mourir!

MARIE, *se relevant.*

N'achevez pas! et écoutez-moi à votre tour! je jure ici par le souvenir sacré de ma mère que, quel que soit l'avenir pour elle, la comtesse de Chamilly respectera et gardera le nom que vous lui avez donné.

CHAMILLY.

Qu'entends-je!

MARIE.

Je jure encore, monsieur, que Marie d'Entraigues est aujourd'hui aussi pure que lorsqu'elle parut à l'autel pour vous y engager sa foi.

CHAMILLY.

Marie! chère Marie! qui m'aurait dit qu'aujourd'hui je pleurerais de joie! Quoi! le bonheur pourrait exister encore pour nous! (*A part.*) Et mourir! ah! que je vais regretter la vie!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUES SIROIS.

JACQUES SIROIS.

Mon capitaine!

MARIE.

Ciel!

CHAMILLY.

Déjà!

JACQUES SIROIS.

Non! je ne viens pas encore vous chercher.

CHAMILLY.

Ah! tant mieux!

JACQUES SIROIS.

Ne vous rassurez pas trop cependant! je viens vous annoncer une visite.

CHAMILLY.

Qui est-ce donc?

JACQUES SIROIS.

Monseigneur le cardinal duc de Richelieu.

CHAMILLY *et* MARIE.

Ah! Richelieu!

SCENE VII.

MARIE, RICHELIEU, JACQUES SIROIS, CHAMILLY.

Richelieu arrive vivement; il s'appuie sur l'épaule de Jacques Sirois, à qui il fait signe d'approcher un fauteuil; il s'assied entre Chamilly et Marie.

RICHELIEU, *à Jacques Sirois.*

Demeurez ici! (*Jacques Sirois va se placer au fond, à part.*) La voilà! il l'a sauvée! je ne peux plus rien contre elle! la reine veut, pour me braver, la rappeler à la cour! Louis XIII la reverrait! et il est si faible!

Il plonge alternativement son regard sur Chamilly et sur Marie.

CHAMILLY, *à part.*

Va-t-il s'expliquer enfin? veut-il, comme le basilic, me tuer rien que de son regard?

RICHELIEU, *après un moment de silence, se tournant vers Chamilly.*

Ah çà, monsieur, faudra-t-il donc toujours que je me dérange pour vous? ne vous lasserez-vous point d'éprouver ma patience, et de jouer avec la vie? Avez-vous cru que je pardonnerais deux fois?

CHAMILLY.

Monseigneur?

RICHELIEU.

Taisez-vous, monsieur! vous connaissez les ordonnances, et cependant vous vous êtes battu aujourd'hui! vous avez tué!... Vous avez donc bien peu de mémoire? ai-je fait grâce au comte Boutteville de Montmorency? ai-je fait grâce au comte des Chapelles? Ils vous valaient bien pourtant! sur qui donc comptiez-vous pour vous sauver? ce n'est pas sur le roi, certes? car vous devez comprendre qu'il ne vous aime guères.

CHAMILLY.

Aussi, monseigneur, suis-je d'avance résigné à mon sort.

MARIE.

Ah! pitié pour lui!

RICHELIEU, *se tournant vers elle.*

Et de quel droit, vous, madame, m'adressez-vous une prière? Vous devriez songer que c'est près de moi une mauvaise protection que la vôtre! Croyez-moi, attendez mon arrêt en silence! j'ai peut-être aussi un compte à régler avec vous, qui n'avez pas craint de lutter ouvertement contre moi; avec vous, qui êtes entrée dans le parti de la reine!

CHAMILLY, *à part.*

Voudrait-il se venger d'elle?

RICHELIEU.

Maintenant qu'une imprudente générosité vous dérobe à la loi que vous braviez, les rêves d'ambition, les orgueilleuses espérances sont revenus sans doute?

MARIE.

Monseigneur...

RICHELIEU.

Oui, l'on a foi dans sa jeunesse, dans quelques attraits d'un jour, et l'on vient, faible femme, s'attaquer à Richelieu! on ose heurter de front une volonté contre laquelle se sont brisés les plus beaux écussons de France! (*Se tournant vers Chamilly.*) Vous, monsieur, je ne vous accuse point d'avoir trempé dans ces complots: vous avez été loyal, vous m'êtes resté dévoué, je l'ai su; mais, insensé, braver les édits! vous battre! et pourquoi?

CHAMILLY, *relevant la tête.*

Pour la vertu calomniée, monseigneur!

RICHELIEU.

Que puis-je pour vous, maintenant? Demain, la puissante famille du marquis de Rieux ne viendra-t-elle pas demander votre tête? Il faudra donc encore qu'un Montmorency monte sur l'échafaud? Je ne le voulais pas! vous le savez bien.

MARIE.

Non, j'irai, s'il le faut, jusqu'au roi...

RICHELIEU, *jetant sur elle un regard perçant.*

Ah! (*A part.*) Au roi, qui déjà la regrette et la redemande! (*Haut.*) N'essayez pas de reparaître à la cour, madame, je vous le conseille! Ce soir, M. de Chamilly doit entrer à la Bastille pour y attendre son jugement! vous, si le sentiment du devoir parle encore à votre cœur, un couvent est le seul asile qui vous reste! je n'ai pourtant pas le droit de vous y contraindre!

MARIE.

Vous n'avez pas non plus le droit de m'empêcher de suivre mon mari!

RICHELIEU.

Votre mari? le suivre?

MARIE.

Oui, monseigneur! partout!

RICHELIEU.

Partout?

Il réfléchit profondément.

CHAMILLY.

Chère Marie!

RICHELIEU, *d'un ton bref et comme venant de prendre un parti.*

Madame, avec ce mot-là vous venez peut-être de racheter sa vie!

MARIE.

Qu'entends-je?

RICHELIEU.

Si je vous disais: Je borne à l'exil le châtiment de M. de Chamilly, qu'il sorte de France! l'accompagneriez-vous?

MARIE.

A l'instant même!

RICHELIEU, *se levant.*

Partez donc!

CHAMILLY.

Ensemble? Merci, monseigneur! nul n'a reçu de vous un plus grand bienfait!

RICHELIEU.

D'autres bienfaits vous suivront, monsieur de Chamilly! Si Richelieu sait punir, il sait aussi reconnaître le dévouement.

CHAMILLY.

Marie, ne regretterez-vous rien?

MARIE, *allant se jeter dans ses bras.*

Oh! rien!

RICHELIEU, *sur le devant, à lui-même.*

La disgrâce à Mlle d'Hautefort! le couvent à Mlle de La Fayette! l'exil à celle-là! encore une favorite dont me voilà délivré!

LE CONSEILLER, *entrant au fond.*

Le carrosse qui doit emmener M. de Chamilly à la Bastille...

RICHELIEU.

Qu'il emmène le comte et la comtesse hors de France. Laissez passer, messieurs.

FIN.

PARIS.—IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis no 46, au Marais.

Il était impossible que la manière vraiment admirable dont Francisque a rempli le principal rôle de ce drame, n'inspirât point à M. Jacques Arago quelques-unes de ces rapides inspirations qui lui sont si familières.

Voici en effet les vers que l'auteur a adressés à l'artiste, le soir même du succès de l'ouvrage :

Ris, nous dit-on toujours, si tu veux faire rire,
Et de tes yeux aussi fais descendre des pleurs
Si tu veux dans notre âme appeler les douleurs.
Mais toi, Francisque, en ton sombre délire,
Tu changes à ton gré les mouvemens des cœurs,
Et te jouant de nos terreurs,
Tu nous fais de ta joie un horrible martyre.

ACTE III, SCENE XII.

L'ÉCLAT DE RIRE,

DRAME EN TROIS ACTES,

par MM. J. Arago et A. Martin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 30 JUIN 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
ANDRÉ, commis (26 ans). . .	M. Francisque aîné.	Madame LAGRANGE, mère d'André (45 ans).	Mme Stéphanie.
LÉOPOLD, commis (24 ans).	M. Deshayes.	ADÈLE, brodeuse (17 ans). .	Mme Amy.
LE DOCTEUR (45 ans). . .	M. Saint-Mar.	MADELEINE, servante (40 ans).	Mme Cheza.
M. ESTÈVE, banquier. . .	M. Pradier.		
BERNARD, caissier.	M. Fournel.		
UN GARÇON DE CAISSE.	M. Coste.		

ACTE PREMIER.

Un appartement modestement meublé. Porte au fond, deux portes latérales; une petite croisée mansardée.

SCENE PREMIERE.

MADELEINE, *seule, écoutant à la porte de gauche.*

Allons, allons, la respiration est plus calme, elle aura reposé cette nuit. (*Elle va à la porte de droite et regarde à travers la serrure.*) Quelle infamie! la chandelle usée jusqu'au bout; et lui, le mauvais sujet, assis tout habillé dans son fauteuil... Ça ne peut pas durer comme ça : il croit peut-être que je n'ai pas l'œil ouvert sur ses amourettes.

SCENE II.

MADELEINE, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant précipitamment.*

De grâce! par pitié! protégez-moi, sauvez-moi!

MADELEINE, *s'éloignant de l'entrée, à part.*

Dieu! la voisine! (*A Adèle à demi-voix*) Chut! chut! est-ce qu'on entre ainsi brusquement chez des malades?

ADÈLE, *tremblante.*

Oh! pardon, pardon, mademoiselle, j'ai si peur!

MADELEINE, *vivement.*

Peur ? de qui ? de quoi ?

ADÈLE.

D'un jeune homme qui m'a accostée familièrement dans la rue, qui m'a suivie jusque dans l'escalier; il me parlait...

MADELEINE.

Que vous disait-il ?

ADÈLE, *baissant les yeux.*

Je n'ai pas compris ce qu'il me disait.

MADELEINE.

Le scélérat !

ADÈLE.

Oh ! mon Dieu ! je l'entends : le voilà !

Elle s'abrite derrière Madeleine.

MADELEINE.

Ne tremblez pas comme ça, ma petite ; laissez-moi faire : je n'ai pas peur des hommes, moi, et je vais le recevoir comme il le mérite.

SCENE III.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *un cigare à la bouche, ouvrant la porte avec rudesse, à part.*

Elle venait ici, j'en étais sûr ; c'est la maîtresse d'André.

ADÈLE, *bas à Madeleine.*

C'est lui !

MADELEINE, *allant bravement à Léopold.*

Que voulez-vous ? qui demandez-vous ?

LÉOPOLD.

M. André.

MADELEINE.

Vous connaissez M. André ?

LÉOPOLD.

Je suis son meilleur ami.

MADELEINE.

Si je vous croyais, ça ferait votre éloge ; mais il n'en est rien.

LÉOPOLD

Comment cela, s'il vous plaît ?

MADELEINE.

Pour des raisons que je ne veux pas vous dire.

LÉOPOLD.

Nous travaillons dans le même bureau, et je venais le chercher, le patron le demande.

MADELEINE, *vivement.*

J'aurais dû le deviner ! vous êtes M. *Popold !*

LÉOPOLD.

Je vois que vous savez à peu près mon nom.

MADELEINE.

Il n'y a pas grande malice à ça : vous avez le chapeau sur l'oreille, vos boutons sont arrachés, vous infectez le tabac, vous poursuivez une jeune fille, vous devez être un méchant garnement ; et comme vous dites que vous travaillez avec M. André, sans hésiter, vous êtes, vous ne pouvez être que ce vaurien de *Popold.*

LÉOPOLD, *à part.*

Ah ! il paraît qu'André m'a joliment habillé ici. (*Haut.*) Je vous en prie, veuillez entendre ma justification.

MADELEINE.

Je n'ai pas le temps d'entendre votre *justification.*

LÉOPOLD.

Je serai bref.

MADELEINE.

N'importe.

LÉOPOLD, *à Adèle.*

Alors, c'est vous, mademoiselle, que je prends pour juge.

MADELEINE, *avec colère.*

Ne l'approchez pas ! ne l'approchez pas !... Sortez ! sortez ! *au trot satanas !* et que Dieu nous garde à l'avenir de votre visite !

LÉOPOLD.

En vérité, vous êtes trop honnête, et je ne vous la ferai pas attendre long-temps.

MADELEINE.

Je vous dis de ne plus mettre les pieds dans cette maison !

LÉOPOLD.

Comptez sur moi ; dès que je pourrai disposer d'un moment, je m'empresserai de le venir passer près de vous, de vous si aimable, et surtout si gracieuse.

MADELEINE.

Ah ! tu feins de ne pas me comprendre !

Elle a l'air de chercher un bâton.

LÉOPOLD, *à Madeleine.*

Au revoir, ma nouvelle amie. (*A Adèle.*) Mademoiselle, je vous salue.

MADELEINE.

C'est bien ; c'est bien. Mam'selle ne vous salue pas.

Léopold sort.

SCENE IV.

MADELEINE, ADÈLE.

MADELEINE.

A-t-on jamais vu un pareil garnement ! Dans quel temps vivons-nous, mon doux Jésus ! la jeunesse mâle ne respectera bientôt plus rien.

Elle va à la fenêtre.

ADÈLE, *à part en promenant ses regards autour d'elle.*

Hélas ! presque aussi pauvre que chez moi... il me semble que je dois espérer.

MADELEINE, *toujours à la fenêtre.*

Enfin ! ce n'est pas malheureux, il vient de tourner la rue.

ADÈLE.

Oh ! merci, mademoiselle, de la protection que vous avez bien voulu m'accorder ; croyez que ma reconnaissance....

MADELEINE.

Allons donc! Eh! qu'ai-je fait pour la mériter? (*Avec malice.*) Et puis d'ailleurs, convenez qu'à quelque chose malheur est bon: en tout, ce n'est que le premier pas qui coûte, et vous ne demandiez pas mieux que de vous faufiler ici.

ADÈLE.

Croyez, mademoiselle, que sans ce jeune homme...

MADELEINE, *avec douceur.*

Taisez-vous, vilaine sournoise; vous imaginez-vous que je n'ai pas déjà vu toutes vos manœuvres, et quand chaque matin j'aperçois un coin de votre rideau doucement soulevé, je suis bien sûre qu'à la fenêtre de cette chambre... (*elle indique la chambre à gauche*) un rideau s'ouvre à son tour.

ADÈLE, *avec timidité.*

Je ne comprends rien à ce reproche, mademoiselle.

MADELEINE.

Je ne suis pas sourde non plus, allez; et votre sansonnet est un petit bavard qui m'a révélé aussi bien des choses.

ADÈLE.

Quoi donc?

MADELEINE.

Cet oiseau ne s'est pas de lui-même avisé de répéter du matin au soir : *M. André! M. André!*

Elle imite le parler du sansonnet.

ADÈLE.

Je ne savais que lui apprendre... j'ai choisi... (*se reprenant*) j'ai pris un nom au hasard.

MADELEINE.

Vous disiez bien, *choisi au hasard;* mais il valait mieux lui apprendre comme à ses frères et cousins : *As-tu déjeuné, Jacquot? et de quoi? des croquets.*

Elle imite le sansonnet.

ADÈLE, *à part.*

Elle a deviné.

Elle soupire.

MADELEINE.

Mon Dieu! mon Dieu! n'étouffez pas ce gros soupir... Ne sais-je pas tout, moi, si curieuse, et qui devine quand on ne me dit pas? Mais taisons-nous, j'entends du bruit dans la chambre de la malade.

ADÈLE.

Elle va mieux, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Beaucoup mieux, grâce au ciel, et comme je vois que c'est à elle que vous voudriez parler, quand elle pourra vous recevoir, j'irai au carreau de la fenêtre de ma chambre, je ferai *pif, pif,* vous répondrez *pan, pan,* et vous viendrez.

ADÈLE.

Oh! mademoiselle, que vous êtes bonne!

MADELEINE.

Oui, la bonne de la maison; vite, vite, partez; au revoir.

ADÈLE.

Allons, je m'en vais moins attristée.

Elle sort par le fond.

SCENE V.

MADELEINE, *puis* ANDRÉ, *entrant par la porte à droite du spectateur.*

MADELEINE, *seule, fermant la porte du fond.*

C'est la première fois que je parle à cette jeunesse; eh bien, je l'aime déjà tout plein. Ah! voici M. André!

ANDRÉ, *vivement et avec anxiété.*

Eh bien, Madeleine, et ma mère?

MADELEINE.

Elle va mieux.

ANDRÉ, *avec joie.*

Vraiment? .. Elle a dormi?

MADELEINE.

Si tranquillement que, moi qui la regardais, ça a fini par me gagner... et pour la première fois depuis huit jours, je me suis permis aussi deux heures de sommeil.

ANDRÉ.

Bonne Madeleine! .. Ainsi le docteur ne se trompait pas hier, lorsqu'il nous assurait qu'elle allait tout-à-fait bien?

MADELEINE.

Le docteur ne se trompe jamais.

ANDRÉ.

Oh! j'ai tant souffert pendant cette longue et cruelle maladie, qui a mis en danger les jours de ma mère!... penser que j'aurais pu la perdre!... que, sans le secours de l'art, sans les soins dont nous l'avons tous entourée, elle serait morte peut-être... Morte!... ma mère!... elle pour qui je donnerais mille fois ma vie... pour qui je mendierais!... Oh! pour sauver ma mère, que ne ferais-je pas?... Tiens, Madeleine, je puis te l'avouer aujourd'hui que le péril est passé, mais il y a des momens où, quand je voyais les souffrances de ma mère, quand d'autre part je voyais nos ressources épuisées... l'argent qui nous manquait, et qui cependant était nécessaire pour la sauver... cet argent, pour me le procurer, j'aurais tout bravé... les dangers, la mort, le déshonneur peut-être!

MADELEINE.

Que dites-vous?... Ah! mon Dieu! mais vous êtes fou!

ANDRÉ, *se calmant.*

C'est vrai!... oui, c'est vrai!... Il y a eu des instans où, quand je restais en face de cette pensée cruelle, il me semblait que ma pauvre tête se brisait, que ma raison allait m'abandonner... mais grâce au ciel, tout cela est fini, plus rien à craindre... je suis calme, je suis heureux... écartons ces tristes idées. Dis-moi, il me semble qu'on a fermé cette porte tout-à-l'heure?

MADELEINE, *à part.*

Il a flairé la voisine.

ANDRÉ.

J'ai cru entendre une voix qui me glissait délicieusement à l'âme! elle me paraissait si douce!

MADELEINE.

C'est donc à dire que j'ai une voix de grenadier, moi?

ANDRÉ.

Non, mais... Tu as raison, je me trompais... un rêve...

MADELEINE, *à part.*

Le coquin, il rêve tout éveillé. (*Haut.*) Vous pouvez aller tranquillement à votre ouvrage.

ANDRÉ

Sans embrasser ma mère?

MADELEINE.

Oui, oui, elle dort; et puis on est déjà venu vous chercher.

ANDRÉ.

Qui donc?

MADELEINE.

Votre ami, un mauvais sujet qui parle aux gens le chapeau sur la tête, et qui pis est, sur le côté de la tête... M. Popold enfin; il paraît que la besogne presse.

ANDRÉ.

Tu diras à ma mère que je reviendrai dans la matinée.

MADELEINE.

Oui, oui.

ANDRÉ, *sortant une lettre de sa poche; à part.*

Encore cette lettre sous sa porte, ce sera la dernière.

MADELEINE.

Mais allez donc, on vous attend.

Il sort.

SCENE VI.

MADELEINE, *seule.*

Ah! ah! monsieur André, vous n'avez pas de confiance en moi... Eh bien! pour vous punir, je viendrai à votre aide sans que vous vous en doutiez. C'est que je suis méchante quand je m'y mets. (*Bruit de chaises dans la chambre de Mme Lagrange.*) Chut! voici la malade, elle s'est levée toute seule, c'est bon signe.

SCENE VII.

Mme LAGRANGE, MADELEINE.

MADELEINE.

Oh! oh! il paraît, madame, qu'il y a du mieux, vous avez l'air de la fille de votre fils.

Mme LAGRANGE.

Oui, ma bonne Madeleine, je souffre moins aujourd'hui.

MADELEINE.

Allons, allons, il faut espérer que vous serez bientôt rétablie.

Mme LAGRANGE.

André, où est-il?

MADELEINE.

Il est sorti, madame; on est venu le demander.

Mme LAGRANGE.

Déjà! tant pis!... oh! le méchant, il est parti sans me le dire.

MADELEINE.

Je n'ai pas voulu qu'il troublât votre sommeil.

Mme LAGRANGE.

Tu as eu tort, car si j'ai pris un peu de repos, si la journée s'annonce belle, si le soleil me réchauffe et m'égaye, il va me manquer toute la matinée un baiser de mon fils.

MADELEINE.

Eh! pardine, il vous en donnera douze de plus ce soir, et vous serez quittes... Mais moi aussi, j'ai quelque chose à vous conter.

Mme LAGRANGE.

Toi! et quoi donc?

MADELEINE.

Une visite.

Mme LAGRANGE.

De qui?

MADELEINE.

Une brave plante de fille.

Mme LAGRANGE.

Parle donc!

MADELEINE.

Attendez, je vais faire *pif, pif,* et la réponse va arriver; allez, allez, deux bonheurs valent mieux qu'un.

Elle sort par la gauche.

SCENE VIII.

Mme LAGRANGE, *seule, s'asseyant, puis* MADELEINE.

Mme LAGRANGE.

Que veut dire cette excellente amie? et comment reconnaître jamais tant de dévouement?.. Toujours la gêne, presque la misère!... Et pas une lettre de mon frère! son amitié m'était pourtant si connue... Et ce pauvre André qui use sa vie à un travail de toutes les heures. O mon Dieu! quel sera notre avenir à tous? (*On frappe. Elle appelle.*) Madeleine! Madeleine!

MADELEINE, *entrant.*

J'accours, madame.

Mme LAGRANGE.

Vois, il me semble qu'on a frappé.

MADELEINE.

Je sais ce que c'est, j'ai fait *pif! pif!* on a fait *pan! pan!* ce doit-être la jeune fille.

Elle va ouvrir.

SCENE IX.

LES MÊMES, ADÈLE.

MADELEINE.

Entrez, mademoiselle.

ADÈLE, *entrant et saluant.*

Madame...

Mme LAGRANGE, *à part.*

Quel air modeste, et comme elle est jolie!

MADELEINE.

Allons, approchez, visiteuse tremblante, nous ne mangeons pas les jeunes filles.

Mme LAGRANGE.

Nous compatissons à leurs peines.

ADÈLE.

Je sais que vous êtes bonne, madame, et je suis venue à vous en toute confiance.

MADELEINE, *un peu brusquement.*

Asseyez-vous là, pour de certaines confidences il faut être bien proches; allons, petite tourterelle, roucoulez, confessez tout, peut-être sommes-nous ici pour vous absoudre.

Mme LAGRANGE.

J'écoute.

ADÈLE.

Je viens, madame, vous ouvrir mon cœur. Quand on souffre, il faut s'adresser à qui a souffert... Monsieur votre fils.

MADELEINE, *à part.*

J'étais sûre qu'on commencerait par lui.

Mme LAGRANGE.

Où l'avez-vous vu?... quand vous a-t-il parlé? que vous a-t-il dit?

ADÈLE.

Vous allez tout apprendre : Je ne sais par quel hasard, depuis fort long-temps, nous nous rencontrions souvent le matin ou le soir sur l'escalier.

MADELEINE.

Ah! fripon de hasard, que de sottises tu nous fais faire!

Mme LAGRANGE.

Après?

ADÈLE.

Il s'arrêtait lorsque je passais près de lui, il me regardait d'un air respectueux, et semblait attendre de moi une parole... d'amitié...

MADELEINE.

Amitié!... le mot est bien trouvé.

Mme LAGRANGE.

Poursuivez.

ADÈLE.

Honteuse, je montais ou je descendais en silence, et mes yeux seuls lui disaient que j'étais touchée de sa politesse et de ses égards.

MADELEINE.

Les yeux des jeunes filles ne valent pas le diable.

Mme LAGRANGE.

Ne l'interromps pas.

ADÈLE.

Enfin, depuis vingt jours, M. André ne se trouve plus sur mon passage, mais tous les matins, on glisse sous ma porte, des lettres que je ne peux lui rendre.

Mme LAGRANGE.

Depuis vingt jours?

ADÈLE.

Oui.

Mme LAGRANGE.

Et combien de lettres avez-vous reçues de la sorte depuis ces vingt jours?

ADÈLE.

Vingt-deux.

MADELEINE, *à part.*

Oh! le scélérat! que de papier perdu!

Mme LAGRANGE.

Ces lettres, mademoiselle, vous les avez lues?

ADÈLE, *baissant les yeux.*

Oui, madame; les premières je les gardai sans les ouvrir, et puis la curiosité...

Mme LAGRANGE.

Rien que cela? (*Adèle baise la main de Mme Lagrange.*) J'entends. Et que vous disait-on dans ces lettres?

ADÈLE.

Des mensonges... d'abord que j'étais jolie...

MADELEINE.

Petite vaniteuse! vous savez bien que vous l'êtes.

ADÈLE.

Ensuite... que l'on m'aimait, qu'on avait un besoin impérieux de me voir...

Mme LAGRANGE.

Mais vous, que pensez-vous de mon fils? L'aimez-vous aussi? j'ai besoin de ne rien ignorer.

ADÈLE.

Ah! madame, vous savez que je suis votre voisine : je vous ai vue souffrante, j'ai compris les angoisses de M. André; j'ai été témoin de ses mortelles inquiétudes, de ses larmes, de son désespoir, alors que votre vie était en danger : comme lui, madame, je pleurais, comme lui j'étais à genoux, pour implorer la clémence divine, et nos prières amies montaient au ciel comme des sœurs.

Mme LAGRANGE, *souriant.*

Cela veut dire que vous aimez André comme un frère.

ADÈLE.

Oh! je l'aime plus que cela, madame, je l'aime!

MADELEINE.

Oui, nous comprenons, ça étouffe.

ADÈLE.

Maintenant voici les lettres de M. André, les voici, madame.

Elle donne les lettres à Mme Lagrange.

Mme LAGRANGE.

Vous me les rendez sans regrets?

ADÈLE.

J'aurais voulu les garder.

Mme LAGRANGE.

Gardez-les, puisque vous les avez reçues.

ADÈLE.

Je puis vous les rendre, je les sais par cœur.

Mme LAGRANGE, *à part.*

Quelle naïveté!

MADELEINE, *à part.*

Quelle terrible mémoire! vingt-deux, et de quatre pages peut-être!

Mme LAGRANGE.

Voici quelqu'un, c'est lui sans doute.

MADELEINE, *à Adèle.*

Cachez-vous ici, mademoiselle, et ne soufflez mot.

Elle la fait passer derrière elle.

SCENE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *entrant.*

Ma mère, un navire est arrivé de la Vera-Cruz; nous aurons sans doute des nouvelles de mon oncle?

Mme LAGRANGE.

Ne te flatte pas trop, mon ami, il paraît ne plus songer à nous.

ANDRÉ.

Oh! ma dernière lettre était pourtant si pressante! et à moins que le malheur ne l'ait poursuivi là-bas, comme nous ici.

ADÈLE, *a part.*

Pauvre garçon!

MADELEINE, *bas à Adèle.*

Taisez-vous, petite bavarde.

ANDRÉ, *tristement.*

Attendons encore!

MADELEINE, *bas à Adèle, en la poussant.*

Montrez-vous pour le consoler.

ANDRÉ, *apercevant Adèle.*

Ciel! vous ici, mademoiselle!

Mme LAGRANGE.

Oui, mademoiselle est venue me confier ce qu'on n'aurait pas dû me cacher.

ANDRÉ.

Je craignais de vous affliger, ma mère.

Mme LAGRANGE.

Du reste, je le savais depuis long-temps.

ANDRÉ.

Vous le saviez? et qu'avez-vous répondu, ma mère?

Mme LAGRANGE.

Vous l'apprendrez, monsieur, en demeurant quelques minutes avec mademoiselle; c'est elle que j'ai chargée de vous faire connaître mes intentions.

ANDRÉ.

Elle!

MADELEINE.

Oui, elle... est-ce que ça vous déplaît d'apprendre quelque chose de la bouche *d'elle!* Si vous l'aimez mieux, mademoiselle s'en ira... je resterai, moi...

ANDRÉ.

Toi?

MADELEINE.

Est-ce là ce que vous voulez?

Mme LAGRANGE.

Non, j'ai besoin de toi, Madeleine... viens me servir une tasse de lait.

MADELEINE.

J'aurai soin de vous la servir bien lentement.

Mme Lagrange et Madeleine sortent.

SCENE XI.

ADÈLE, ANDRÉ.

ADÈLE, *à part.*

Quelle femme!

ANDRÉ, *a part.*

Quelle mère! (*Haut.*) Eh bien! mademoiselle, j'attends mon arrêt... Que vous a dit ma mère?

ADÈLE.

Votre mère m'a parlé comme la meilleure, comme la plus indulgente des femmes. C'est avec une extrême bienveillance qu'elle a reçu mes aveux, qu'elle a écouté ce que j'avais à lui dire.

ANDRÉ.

Et que lui avez-vous dit, Adèle?

ADÈLE.

Ne le devinez-vous pas, monsieur?

ANDRÉ.

Ce que je vous ai tant de fois écrit, n'est-ce pas?... que du jour où je vous ai vue je me suis senti naître à l'âme une de ces passions qui font le bonheur ou le malheur de la vie. Oh! pardonnez, pardonnez-moi: je vous ai suivie, épiée avec les sentimens de la jalousie et de la plus coupable incrédulité; habitué à l'infortune, je ne pouvais croire que Dieu eût jeté sur mes pas, sans vices, sans coquetterie, une jeune et belle fille, vivant de son travail, de ses veilles et de ses larmes.

ADÈLE.

Oui, j'ai souvent pleuré, monsieur André, en reportant mes regards vers la chambre de votre mère.

ANDRÉ, *s'animant par degrés.*

Et croyez-vous, Adèle, que vos pleurs m'ont échappé, que vos craintes n'ont pas été comprises! Oh! ce qui vous a valu mon amour, ce n'est pas seulement ce frais visage, ce ne sont pas ces beaux yeux qui se baissent avec tant de modestie... non, c'est avant tout, cette âme si chaste que je craignais de l'outrager, en lui disant la ferveur de mon adoration; c'est la piété si naïve, c'est la souffrance empreinte sur vos traits et supportée avec une résignation si courageuse; ce qui vous a valu mon amour, Adèle, c'est votre amour pour ma mère; car je l'ai deviné!

SCENE XII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR *s'arrêtant sur le seuil.*

ADÈLE.

Et c'est pour cela, monsieur André, qu'il durera toujours; au lieu d'un enfant votre mère, en aura deux qui veilleront sur elle, qui prieront Dieu pour que la santé lui soit rendue. Oui, André je vous aime plus qu'une sœur n'aime son frère, plus qu'un fils n'aime sa mère, autant peut-être qu'une mère aime son fils. Hélas! je comprends à peine ce dernier amour, André, j'ai si peu connu ma mère, moi.

LE DOCTEUR, *à part.*

Quelle est cette jeune fille?

ANDRÉ.

Avez-vous dit, du moins, tous vos secrets à la mienne?

ADÈLE.

Non, André; mais sous peu elle recevra mes confidences.

LE DOCTEUR, *s'avançant.*

Bien, très-bien, mes enfans.

ANDRÉ.

Vous ici, docteur! et vous avez entendu?

LE DOCTEUR.

J'ai compris qu'il était question d'amour, d'union projetée, de bonheur à venir; et j'ai voulu ma part de cette joie.

ANDRÉ.

Merci, docteur, de vos bienveillantes paroles. Mais avant tout, je vous en prie, parlez-moi de ma mère : espérez-vous que sa santé se rétablira bientôt?

LE DOCTEUR.

Oui, André, je l'espère.

ANDRÉ, *avec entraînement.*

Oh! merci, merci encore! il y a tant de bonheur dans ce que vous me dites là! mais pardon, je cours prévenir ma mère.

Il sort par la gauche.

SCENE XIII.

ADÈLE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ah! mademoiselle, vous ne pouviez rencontrer un cœur plus digne de vous comprendre et de vous aimer. Aussi je vous promets d'employer tout mon crédit auprès de Mme Lagrange, afin que ce mariage n'éprouve aucun retard.

ADÈLE.

Eh bien, monsieur le docteur, puisque vous daignez me témoigner tant d'intérêt, je vais vous ouvrir mon âme et vous prier de vous joindre à moi pour leur faire un pénible aveu.

LE DOCTEUR.

Je me crois digne de tout entendre: parlez.

ADÈLE.

Je n'ai point connu ma famille, monsieur le docteur; sans ressources, presque mendiante, je suis arrivée à Paris, après un bien long et bien douloureux voyage... je venais de Wilna...

LE DOCTEUR, *ému.*

De Wilna!

ADÈLE.

De Wilna, où ma mère était morte; elle avait beaucoup souffert aussi, on l'avait trompée, séduite.

LE DOCTEUR, *vivement.*

Séduite!

ADÈLE.

Oui, un compatriote, un Français.

LE DOCTEUR, *avec anxiété.*

Ah! votre mère était française, et c'est sur la terre étrangère?...

ADÈLE.

Que sa fille a vu le jour. Séparée de celui qui fut mon père, elle reçut de Paris, pendant les premières années qui suivirent ma naissance, des lettres qui ne lui apportaient, hélas! que de stériles consolations, et un espoir qui ne devait point se réaliser.

LE DOCTEUR, *à part.*

O mon Dieu! mais cette histoire, c'est la mienne. (*Haut.*) Continuez, mademoiselle, continuez.

ADÈLE.

J'avais cinq ans à peu près, lorsqu'elle fut atteinte du mal cruel qui la conduisit au tombeau. Peu à peu ses forces s'en allaient; un jour pourtant, un message plus rassurant arriva de France. Ma mère l'ouvrit d'une main faible et tremblante. En le lisant, ses yeux se voilèrent de larmes, sa poitrine battit avec violence, elle me pressa convulsivement sur son cœur : « Il m'appelle à lui, me dit-elle, partons, mon enfant, tu vas enfin voir ton père! Partons! » (*Avec des sanglots.*) Elle partit en effet, ma pauvre mère... le ciel venait de s'ouvrir pour elle!

LE DOCTEUR, *à part.*

Quelle terrible révélation!

ADÈLE.

Un ami était l'intermédiaire discret des confidences de ma mère et de son séducteur.

LE DOCTEUR, *à part.*

C'est elle! ces regards, ces traits!... oh! c'est elle!

ADÈLE.

A Paris, on me dit que cet ami était mort à l'armée, et je compris alors que, dans la vie de ma mère et dans la mienne, il y avait un mystère que Dieu seul pouvait me dévoiler.

LE DOCTEUR, *à part.*

Dieu et moi! (*Haut.*) Et ces lettres? ces lettres dont vous me parlez?

ADÈLE.

Je les ai religieusement gardées, monsieur le docteur. Heureuse dans mon infortune, heureuse de n'avoir à maudire qu'un inconnu, dès longtemps j'ai cessé toutes démarches, et surtout, depuis que j'ai rencontré André sur mon passage, je me félicite presque de n'avoir point réussi.

LE DOCTEUR, *avec exaltation.*

Oh! maintenant, pour vous aimer, vous aurez une mère, un époux, un... ami.

ADÈLE.

Que vous êtes généreux! tant d'émotion... un si puissant intérêt...

LE DOCTEUR.

C'est que vous ne pouvez comprendre... j'avais une fille, moi aussi, une fille que j'adorais et que j'ai perdue...

ADÈLE.

Une fille! vous! (*Avec douleur.*) Morte peut-être!

LE DOCTEUR.

Oui, je l'ai crue morte; je l'ai pleurée comme on pleure une enfant bénie, mais j'espère maintenant que je la retrouverai, comme vous, sans doute, vous retrouverez votre père.

SCENE XIV.

LES MÊMES, Mme LAGRANGE, ANDRÉ, MADELEINE.

Mme LAGRANGE, *entrant pieusement, soutenue par André, et suivie de Madeleine.*

Bonjour, docteur, je me suis bien fait attendre, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR, *vivement.*

Je ne m'en plains pas, madame; car je gagne beaucoup à cette visite.

Mme LAGRANGE.

Quoi donc?

LE DOCTEUR.

Nous en causerons une autre fois, longuement, à notre aise; et dans peu de temps, quand vous serez tout-à-fait rétablie, je compte qu'à la noce de votre fils, vous ouvrirez gaiement le bal avec moi... Oh! je sais tout, je sais tout!

MADELEINE, *à part.*

Nos amoureux ont profité des instans.

Mme LAGRANGE, *avec tristesse.*

Hélas! docteur, ce n'est pas moi qui voudrais mettre obstacle à leur bonheur!

ANDRÉ, *avec joie.*

Comment, ma mère, vous consentez?

ADÈLE, *de même.*

Oh! madame, que vous êtes indulgente et bonne!

LE DOCTEUR, *montrant Adèle.*

Ah! mon cher André, quel trésor vous aurez là! (*A Adèle.*) Ne rougissez pas, mademoiselle, les éloges ne sauraient être exagérés, quand il s'agit de vous. Le récit touchant et naïf de vos malheurs m'a intéressé plus vivement que vous ne pouvez le croire. Votre amour pour André est à mes yeux une preuve de la pureté de votre âme. (*A Mme Lagrange.*) Il faut que ce mariage ait lieu, madame Lagrange, il le faut, je le répète, et nous y gagnerons tous : vous, qui trouverez deux consolateurs au lieu d'un; eux, fiers de leur bonheur et du vôtre, et moi... oh! moi, je vous le jure, je n'aurai plus rien à désirer!... Allons, c'est décidé; ne nous occupons plus maintenant que de votre santé.

Mme LAGRANGE.

Mes enfans, je vous en prie, laissez-nous seuls.

ANDRÉ.

Mais, ma mère...

LE DOCTEUR.

Allons, André, il faut bien satisfaire à une petite fantaisie de malade.

ANDRÉ.

Je me retire.

ADÈLE, *d'un ton câlin, à Mme Lagrange.*

Me permettrez-vous de revenir tout-à-l'heure vous faire une visite intéressée?

MADELEINE, *à part.*

C'est à revoir M. André qu'elle est intéressée.

Elle rentre dans la chambre de Mme Lagrange.

Mme LAGRANGE, *à Adèle.*

Revenez quand il vous plaira, mon enfant; n'êtes-vous pas déjà de la famille?

ADÈLE.

Adieu, monsieur le docteur. A bientôt, monsieur André!

ANDRÉ.

A bientôt!

Il lui baise la main, Mme Lagrange l'embrasse sur le front. Adèle sort par le fond.

LE DOCTEUR, *à part, avec attendrissement*

Oh! toute la grâce de sa mère!

ANDRÉ, *à part.*

Oh! pardon, ma mère, si je vous désobéis.

Il feint de sortir et reste à la porte de sa chambre entr'ouverte. Mme Lagrange est dans un fauteuil, le dos tourné à André, le Docteur s'assied auprès d'elle.

SCENE XV.

Mme LAGRANGE, LE DOCTEUR, ANDRÉ, *à la porte.*

LE DOCTEUR.

Madame Lagrange, vous n'aimez donc pas votre fils?

Mme LAGRANGE.

Vous savez trop bien le contraire pour que j essaie de vous détromper, docteur.

LE DOCTEUR, *de même.*

Non, madame, je vous le répète, vous ne l'aimez pas.

ANDRÉ, *à part.*

Que dit-il?

LE DOCTEUR, *avec sévérité.*

Vous semblez à plaisir retarder votre guérison: je ne le vois que trop, madame, vous ne suivez pas mes ordonnances.

ANDRÉ, *à part.*

Ses ordonnances?

Mme LAGRANGE, *baissant la voix.*

Docteur, je vous en supplie, parlez plus bas; vous allez tout savoir. Je souffrais moins ces jours-ci, j'ai cru pouvoir me dispenser...

LE DOCTEUR, *avec gravité.*

C'est différent, madame; si vous savez mieux que moi ce qui doit vous être salutaire, mes visites sont désormais inutiles.

Il se lève.

Mme LAGRANGE, *lui prenant la main.*

Oh! docteur, ne m'abandonnez pas, je vous promets d'être plus soumise à l'avenir.

LE DOCTEUR.

Voilà qui nous réconcilie; et pour première preuve de votre obéissance, vous allez suivre

exactement les lois que je vais vous imposer. J'ai décidé qu'un voyage dans les Pyrénées vous était indispensable, et vous partirez prochainement pour les eaux de Bagnères.

Mme LAGRANGE.

Comment! vous voulez...

LE DOCTEUR, *avec conviction.*

De ce voyage dépend votre guérison.

ANDRÉ, *à part.*

Qu'ai-je entendu, grand Dieu!

Mme LAGRANGE, *avec un soupir.*

Mon pauvre André!

LE DOCTEUR, *se levant..*

Je comprends tout ce que cette séparation a de cruel pour vous; mais, je vous l'ai dit, il faut absolument vous éloigner pendant trois mois... il le faut. A demain donc ma dernière visite et une confidence de moi que vous accueillerez, j'espère, avec bonheur. (*Mouvement de surprise de la part de Mme Lagrange.*) A demain!

Il sort.

Mme LAGRANGE, *appelant.*

Madeleine!... Ah! qu'André ignore cette ordonnance du docteur! Dieu sans doute me tiendra compte d'un tel sacrifice.

SCENE XVI.

Mme LAGRANGE, ANDRÉ, MADELEINE.

MADELEINE, *entrant.*

Me voici, madame. N'y a plus du mauvais, puisque M. le docteur s'en va si vite!

Mme LAGRANGE, *à André qui s'est rapproché.*

Ah! te voilà aussi!

ANDRÉ.

Eh bien, ma mère, que t'a prescrit le docteur?

Mme LAGRANGE.

Comme d'habitude, mon fils, rien. Le printemps est, dit-il, le seul remède à ma maladie.

ANDRÉ.

Tiens, bonne mère, si je l'osais, je t'adresserais une prière.

Mme LAGRANGE.

Dès que tu attends quelque chose de moi...

ANDRÉ.

Consultons un autre médecin.

MADELEINE.

C'est vrai, ça, on ne guérit pas les gens sans apothicaire.

Mme LAGRANGE.

Y penses-tu, André; la réputation du docteur est établie sur des faits; et tu as grand tort de douter de son dévouement et de sa science. D'ailleurs, j'ai foi en lui, et je ne consentirai jamais à m'adresser à un autre; je ne veux agir que d'après lui.

ANDRÉ, *tristement.*

C'est pour cela que tu fais tant de cas de ses ordonnances?

Mme LAGRANGE.

Je ne te comprends pas, André.

ANDRÉ.

J'étais là... je sais tout... de ce voyage dépend ta guérison!... Oh! ma mère!... ma mère!...

Il se jette dans les bras de sa mère et sanglote.

Mme LAGRANGE.

Du courage... du courage, mon André... ne te désole pas ainsi. Tu veux donc que je me trouve plus à plaindre encore? (*A part.*) Ce n'est guère possible pourtant.

ANDRÉ.

N'as-tu pas entendu le docteur?

Mme LAGRANGE.

Et c'est ce qui te cause un si violent chagrin!

ANDRÉ.

Il te l'a dit. Point de guérison à espérer si tu ne vas pas à Bagnères respirer l'air natal.

Mme LAGRANGE.

Eh bien, j'irai, mon enfant.

ANDRÉ, *sanglotant.*

Mais tu sais bien que cela ne se peut pas, pauvre mère!

Mme LAGRANGE.

N'attendons-nous pas chaque jour une lettre de ton oncle? Mon frère m'aime, André... il a bon cœur, il est riche, et il ne nous laissera pas longtemps dans une gêne si cruelle.

ANDRÉ, *avec désespoir.*

Mais attendre, c'est la mort!... Si je l'osais, ma mère... le docteur est si noble, si génereux...

Mme LAGRANGE.

Garde-t'en bien, mon fils; nous ne lui devons déjà que trop... et puis, il faut de la dignité dans l'infortune.

ANDRÉ.

Tu as raison... oui, tu as raison; mais pour te sauver, ma mère, je ne sais ce que je ne ferais pas.

Mme LAGRANGE, *avec reproche.*

Oh! André!

ANDRÉ, *exaspéré.*

Pardon, bonne mère; mais ma tête s'égare, mon sang me brûle à l'idée d'une séparation dernière. (*Après une pause.*) Ainsi donc, si nous ne recevons pas de lettres, tu ne partiras point, tu me cacheras, pour ne pas les suivre, les ordonnances du docteur, tu souffriras encore en silence, seule, et puis peut-être enfin, un adieu!... un adieu éternel!... (*Il se jette au cou de sa mère, l'embrasse à plusieures reprises et sort désespéré, en disant:*) O mon Dieu! mon Dieu! ma mère! ma raison y succombe!

SCENE XVII.

Mme LAGRANGE, MADELEINE.

MADELEINE, *à part.*

Que je suis bête de pleurer, comme si nous allions nous quitter, comme si j'allais voir partir ma bonne maîtresse, comme si nous avions de

écus pour la route, comme si tout ça pouvait être, comme si... C'est tout de même bien cuisant.

Elle s'appuie sur le manteau de la cheminée et sanglote.

Mme LAGRANGE, *à part.*

Que de tortures réservées à une mère!... Mourir! mourir! alors que j'avais cru à une résurrection presque miraculeuse. Oui, je le sens, un autre air m'est nécessaire, et je ne puis aller le respirer. N'importe, souffrons, souffrons encore, souffrons toujours; mais surtout cachons nos douleurs à tout le monde. (*A Madeleine.*) Tu pleures, Madeleine?

MADELEINE, *pleurant tout haut.*

Du tout, madame, du tout... Je dis que les médecins n'ont pas le sens commun, et que votre santé revient à vue d'œil.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE, *entr'ouvrant la porte.*

Encore moi! puis-je entrer?

MADELEINE.

Tiens, est-ce que vous n'êtes pas de la maison!

Mme LAGRANGE.

Eh bien, on ne vient pas me serrer la main!

ADÈLE, *entre, cachant quelque chose derrière elle.*

Pardon, ma mère; c'est une petite surprise, une grâce que j'implore.

MADELEINE.

Vous demandez donc toujours? vous n'en avez pas assez avec les vingt-deux lettres?

ADÈLE.

Si, si... mais c'est un petit bonnet tout simple, tout mignon, que j'ai fait pour ma mère.

Mme LAGRANGE.

Un bonnet!...

ADÈLE.

Oui; dès que j'ai cru voir approcher votre convalescence, j'ai pensé dans ma joie à cette tête un peu souffrante qu'il fallait rajeunir, et voilà...

Elle présente le bonnet à Mme Lagrange.

Mme LAGRANGE.

Pauvre chère enfant!... je l'accepte avec bonheur.

ADÈLE, *follement.*

Oh! que je suis contente! merci, merci! voyons s'il ira bien, essayons-le.

MADELEINE.

C'est cela, essayons le bonnet de première sortie. (*A part.*) Égayons-la autant que possible.

ADÈLE, *essayant le bonnet à Mme Lagrange.*

Immobile!... ne remuez donc pas la tête... là! là! comme ça il ne va pas mal au moins, n'est-ce pas, Madeleine?

MADELEINE.

On jurerait une jeune fille de quinze ans.

Mme LAGRANGE.

Veux-tu te taire, flatteuse!

MADELEINE.

Si on peut dire!... Mais vous êtes gentille à croquer... je ne sais pas même si vous avez été malade.

Mme LAGRANGE.

Folle!

MADELEINE.

Oui, folle de vous voir heureuse.

ADÈLE.

Ce n'est pas tout encore.

MADELEINE.

Comment, il y a autre chose?

ADÈLE.

Oui, pour vous, des mitaines brodées.

MADELEINE.

Pour moi? je n'accepterai rien... je ne veux rien... Voyons si elles m'iraient!

ADÈLE.

J'en suis sûre, ça prête, c'est élastique.

MADELEINE, *les essayant.*

Oui, c'est *eslatique*, ça tient chaud, et puis c'est cossu! j'ai l'air d'une princesse, d'une garde-champêtre; s'avez-vous, mam'selle, que je grille de vous punir de tout ça?

ADÈLE.

Comment donc?

MADELEINE.

En acceptant.

ADÈLE.

Je serais bien plus punie si vous refusiez.

MADELEINE.

Oh! va-t-elle enrager Catherine la Bossue, avec son tablier tout flambant rouge! et la grosse Dodine, qui ne jacasse plus que de sa robe lilas à dix-sept sous l'aune... Je ne leur parlerai plus que les mains en avant, comme ça... (*elle fait le geste*) afin que les mitaines leur crèvent les yeux; je veux les éborgner avec mes mitaines brodées... Sont-elles jolies! sont-elles jolies! j'ai bien envie de vous embrasser.

ADÈLE.

Oui, embrassons-nous toutes, et vivent les belles mitaines, les jolis bonnets et la santé.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *avec une profonde émotion et très-vite.*

Oh! ma mère! ma mère! partagez ma joie, mon délire!

Mme LAGRANGE.

Qu'as-tu, mon fils?

ANDRÉ.

Oh! je suis le plus fortuné des hommes, et M. Estève en est le plus généreux! Oh! tenez, laissez-moi respirer, le sang m'étouffe! je vis à peine... les larmes me brûlent... Oh! que le bonheur fait de mal! (*A part.*) Que je souffre!

ADÈLE, *à part.*

J'avais craint un malheur!

MADELEINE.

C'est vrai, il nous fait rire et pleurer en même temps.

Mme LAGRANGE.

Allons, mon André, parle, parle, et modère ton émotion.

ANDRÉ, *toujours très-ému.*

Eh bien, oui, je vais tout vous dire, tout vous conter, vous allez tout savoir, tout. (*A part.*) Je brûle!

Mme LAGRANGE.

Nous écoutons.

ANDRÉ, *de même.*

Mon patron, M. Estève, m'a toujours donné des témoignages d'affection; mes appointemens, il les a déjà augmentés; les plus rudes fatigues du bureau, il me les épargne; je suis celui de ses commis qu'il aime le plus.

Mme LAGRANGE.

Eh bien?

ANDRÉ, *avec une émotion toujours croissante.*

Eh bien! il vient tout-à-l'heure de mettre le comble à ses bontés... J'entre, personne n'était là, ni Léopold ni le caissier... (*hors de lui*) le caissier n'y était pas!... M. Estève arrive, il me serre la main, comme le ferait un père à son fils, et il y glisse... (*A part.*) O mon Dieu! pitié! (*haut*) un billet de banque, un billet de mille francs, ma mère! Tenez, le voilà; presque les appointemens de l'année.

MADELEINE.

Nous achèterons un château!

Mme LAGRANGE.

Quel noble cœur!

ADÈLE.

Quel brave homme!

ANDRÉ, *changeant de ton.*

Oh! nous les lui rendrons, ma mère, il ne faut pas que sa générosité l'entraîne trop loin, il faudra lui rendre tout cela, n'est-ce pas?

Mme LAGRANGE.

Oui, mon fils.

ANDRÉ.

Et maintenant vous partirez pour les eaux, vous recouvrerez la santé, la vie; vous nous reviendrez plus heureuse, et nous... Oh! nous!... ah! que le bonheur est lourd à porter!

Mme LAGRANGE.

Je suis plus forte que ça, moi.

MADELEINE.

Quelqu'un monte!

ANDRÉ, *à part.*

Je tremble!

ADÈLE.

Le docteur, sans doute.

MADELEINE.

Non, c'est M. Popold.

ADÈLE, *avec effroi.*

Lui!

MADELEINE, *à Adèle.*

Accrochez-vous à moi, mam'selle.

ANDRÉ, *à part.*

J'ai peur!

SCENE XX.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Pardon, mesdames et la compagnie... André, le patron a besoin de vous parler à l'instant.

ANDRÉ, *troublé par les regards de Léopold.*

Moi?... M. Estève!

LÉOPOLD.

Oui, vous.

Mme LAGRANGE.

Va, mon enfant, va le remercier, pour toi, (*montrant Adèle*) pour elle, et pour ta mère.

ANDRÉ, *se soutenant à peine.*

J'y vais, j'y vais.

MADELEINE, *à Léopold.*

On y va; prenez les devans, monsieur Popold.

ANDRÉ, *sortant accablé; à part.*

Je suis perdu!

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un bureau. Le fond est un grand vitrage avec un rideau vert à hauteur d'homme. Le coin de la chambre à la droite du spectateur, est occupé par un carre grillé, sur le haut duquel est un écriteau portant le mot *Caisse*. On aperçoit au travers un coffre-fort, une table couverte de papiers et cartons. Sur le premier plan, à gauche, est une table chargée aussi de papiers et cartons; la pareille est à droite, et placée parallèlement. Derrière celle de droite, est un porte-registre avec un grand livre. Une chaise est devant chaque table, et une autre est contre la grille, sous le mot *Caisse*. Porte au fond; une latérale à gauche.

SCENE PREMIERE.

BERNARD, *à son bureau, la tête appuyée dans sa main.*

Ainsi donc sa sagesse n'était qu'une odieuse hypocrisie... son zèle et son dévouement une basse cupidité!... O mon Dieu! mon Dieu! qu'une désillusion a d'amertume!... (*Avec attendrissement.*) Lui! lui! que nous entourions de tant de prévenances!... lui, que nous protégions de tant d'amitié!... Oh! n'importe, le devoir et la justice font entendre leur voix, et je suivrai la résolution que j'ai prise.

SCENE II.

BERNARD, ESTÈVE.

ESTÈVE, *entrant par la porte vitrée du fond.*

Vous m'avez fait prier de descendre à la caisse, Bernard... pourquoi n'êtes-vous pas monté à mon cabinet?

BERNARD, *sortant du grillage, et s'arrêtant devant la petite porte qui en ferme l'entrée.*

Parce que je suis ici sur mon terrain, monsieur... ce carré m'appartient; c'est ma propriété, mon domaine.... j'y commande, j'y trône, et je dois y être obéi.

ESTÈVE.

Eh bien, est-ce qu'il y aurait révolte combinée entre vos deux commis?

BERNARD.

Non, point révolte, monsieur... pis que cela.

ESTÈVE.

Diable! une conspiration, un attentat.

Ils descendent la scène.

BERNARD.

Oh! ne plaisantez pas, monsieur... ceci est très-sérieux, très-grave... ceci est solennel!... Il y va de l'avenir d'un jeune homme, de l'honneur d'une famille.

ESTÈVE.

Parlez, je vous écoute.

BERNARD.

Je réclame votre signature apposée au bas de cette plainte que j'achevais de rédiger quand vous êtes entré, et qui, dans quelques heures, sera remise au procureur du roi.

ESTÈVE.

Une plainte! le procureur du roi!... expliquez-vous.

BERNARD.

Vous comprendrez, monsieur, la rigoureuse nécessité de ma demande, lorsque vous saurez qu'hier un vol a été commis chez vous.

ESTÈVE.

Un vol!

BERNARD.

Dans la caisse. Je suis responsable des sommes qu'elle renferme, et il va de mon honneur de ne rien négliger pour arriver au châtiment du coupable.

ESTÈVE.

Oh! Bernard, vous m'affligez doublement!... Votre probité ne vous met-elle point à l'abri de tout injurieux soupçon?

BERNARD.

Je suis vivement touché de cette nouvelle preuve de confiance, monsieur; mais, à mon grand regret, je ne puis être aussi indulgent que vous; il y a récidive.

ESTÈVE.

Il serait possible!

BERNARD.

Une première fois, j'ai déjà, sans vous en prévenir et à mes dépens, comblé le vide.

ESTÈVE.

C'est justement ce que je ne veux pas.

BERNARD.

En cela, je n'ai fait que mon devoir, et je crois le faire encore aujourd'hui en m'adressant aux magistrats.

ESTÈVE.

Et à combien se monte la première perte?

BERNARD.

A cinq cents francs.

ESTÈVE.

Et la seconde?

BERNARD.

A mille!

ESTÈVE.

Je craignais un plus grand malheur.

BERNARD.

Il peut arriver, monsieur... Qui vous dit que celui qui a volé hier mille francs n'en volera pas demain dix mille!

ESTÈVE.

Nous veillerons, nous veillerons, et je vous prie, à mon tour, de ne donner aucune suite à ce fâcheux événement. Il me serait douloureux de comparaître devant un tribunal, la dignité de ma maison pourrait y perdre quelque chose... taisons-nous.

BERNARD.

Comment! vous ne contre-signerez point ma déposition?

ESTÈVE.

Je l'avoue, vous tenteriez vainement de m'y résoudre.

BERNARD.

En ce cas, monsieur, je vais vous rendre ces clefs que vous m'avez si loyalement confiées, libre à vous de m'accuser de les avoir gardées avec trop de négligence.

Il s'incline et va pour sortir, Estève l'arrête.

ESTÈVE.

Oh! Bernard, vous ne me quitterez pas... je vous ai toujours traité en ami... vous n'exécuterez pas cette menace.

BERNARD.

Monsieur Estève, mes enfans n'ont à attendre d'autre héritage qu'un nom sans tache, et je ne veux pas qu'après moi on puisse leur dire qu'un déficit a été trouvé dans cette caisse que moi seul avais le droit d'ouvrir.

ESTÈVE.

Qui le saura?

BERNARD.

Ainsi donc, pour assurer ma réputation, il faut que je me taise! Oh! non pas, non pas! je parlerai, et je parlerai haut.

ESTÈVE.

Mais toutes démarches bruyantes n'aboutiront qu'à un résultat infructueux.

BERNARD.

Peut-être.

ESTÈVE.

Vous me faites trembler. Auriez-vous déjà quelques soupçons? parlez sans crainte; ce que nous allons dire mourra entre nous.

BERNARD, *bas.*

Eh bien, j'ai la certitude que le voleur n'est pas étranger à la maison.

ESTÈVE, *de même.*

Je réponds de mes domestiques.

BERNARD, *de même.*

Je vois que vous m'avez compris.

ESTÈVE, *se tournant vers la table de gauche.*

En effet, ce jeune homme, je l'ai su depuis peu, mène une vie débauchée; il est dissipé, parresseur, joueur; il faut enfin le chasser, qu'il aille se faire flétrir autre part.

BERNARD, *de même.*

Nous ne nous entendons pas.

ESTÈVE, *de même.*

Comment! n'est-ce pas de Léopold qu'il est question?

BERNARD, *de même.*

Non, monsieur... Léopold peut avoir tous les défauts et les vices que vous lui reprochez; mais je vous atteste qu'il était absent quand le vol a dû être commis.

ESTÈVE, *de même.*

Qui donc accusez-vous?... André est incapable... Vous baissez les yeux! vous ne vous joignez point à moi pour proclamer l'innocence de cet honnête jeune homme! (*Silence de Bernard. Après une pause, Estève continue.*) O Bernard! Bernard! dites-moi, je vous en supplie, que vous n'élevez aucun doute sur sa probité; j'ai besoin, plus que jamais, d'entendre son éloge dans votre bouche. (*Grand silence.*) Quoi! pas un mot! (*Silence.*) Non, non, j'interprète mal votre silence... Comment, vous croyez...

BERNARD, *très-bas.*

Je ne crois pas, je suis sûr.

ESTÈVE, *bas.*

Vous l'avez donc vu?

BERNARD, *très-bas.*

Je vous le répète, j'en suis sûr.

ESTÈVE.

Oh! vous vous trompez, vous vous trompez, et vous refuser maintenant ma signature serait un outrage qu'André ne mérite pas. Donnez, donnez. (*Il va signer.*) Pauvre malheureux jeune homme, ma signature est ta réhabilitation.

BERNARD.

Je vous remercie, monsieur, de votre condescendance.

Ils gagnent la droite.

ESTÈVE.

Cependant, Bernard, avant d'agir, il importe pour vous, pour moi, pour André, que nous tentions une épreuve.

BERNARD.

Que voulez-vous faire?

ESTÈVE.

Les circonstances en décideront; demain vous porterez votre plainte.

BERNARD.

A demain donc!

SCENE III.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

Léopold arrive le cigare à la bouche, il le jette en apercevant M. Estève.

LÉOPOLD, *à part.*

Diavolo! le patron! il y aura de l'orage.

ESTÈVE, *sévèrement.*

Vous arrivez bien tard, monsieur!

LÉOPOLD.

La rue Saint-Georges est fort éloignée. (*A part.* Et j'ai fait une pause à l'estaminet.

ESTÈVE.

J'aime plus d'exactitude, entendez-vous!

LÉOPOLD.

J'étais déjà venu ce matin, monsieur.

BERNARD, *avec bonté.*

C'est vrai. Quelle réponse de la part de la maison Hert?

LÉOPOLD.

On a reçu avis, on payera la traite.

BERNARD.

Et M. Joussaud?

LÉOPOLD.

Il accepte les papiers de Londres.

BERNARD.

C'est bien, mon ami; mettez-vous à la besogne, et achevez cette correspondance de Francfort.

LÉOPOLD.

Oui, monsieur.

ESTÈVE.

Et nous, allons nous occuper de notre fidèle André. (*A Bernard.*) Vous avez beau dire, André n'est pas coupable.

BERNARD.

Peut-être avant la fin de la journée vous aurai-je fourni la preuve du contraire.

ESTÈVE.

Quel est votre dessein?

BERNARD.

Vous le saurez, monsieur.

Ils sortent par la gauche.

SCENE IV.

LÉOPOLD *feuillette le registre pendant la sortie d'Estève et de Bernard, et vient s'asseoir en disant :*

C'est drôle, M. Bernard qui m'a appelé *son ami!* ça ne lui était jamais arrivé; et le patron qui grossissait sa voix en me parlant... est-ce qu'il croirait me faire peur? Allons donc, ma mauvaise réputation me sauve, le bruit ne m'épouvante pas, et la preuve, c'est que j'en ferai aujourd'hui, à moins qu'on ne s'exécute de bonne grâce.

SCENE V.

LÉOPOLD, ANDRÉ.

André, entrant, jette sur Léopold et sur la caisse des regards inquiet, et va s'asseoir à l'autre table.

LÉOPOLD, *continuant, à part.*

Voici mon homme; attaquons-le dans les formes, la mine est bonne à exploiter, et il y a bien des frais de billard payés au bout de cette explication. (*Haut.*) André!

ANDRÉ.

Vous m'interrogez?

LÉOPOLD.

André, savez-vous ce que c'est qu'un bloc de longueur?

ANDRÉ.

Non.

LÉOPOLD.

C'est un des plus beaux coups du noble jeu de billard.

ANDRÉ.

Je ne connais presque aucun jeu.

LÉOPOLD.

Oui, presque, mais moi je les connais tous... Figurez-vous qu'hier, à l'estaminet du Renard, où l'on fait queue pour voir jouer, une partie sérieuse était en train; j'avais vingt-un points, et Jules, dit le *Crochu*, à cause des coups *idem* auxquels il excelle, n'en avait que quatre. Je jouais donc pour trois; je prends la bille admirablement, elle visite le fond de la blouse, et elle débloque.

ANDRÉ.

Eh bien?

LÉOPOLD.

Eh bien! Jules à demi enfoncé continue, et de carambolage en carambolage, de raccrocs en raccrocs il m'enfonce à mon tour radicalement.

ANDRÉ.

Pourquoi jouez-vous?

LÉOPOLD.

Tiens, pour jouer d'abord, ensuite pour gagner. Mais là n'est pas la question, *(il se rapproche d'André)* elle est dans ceci : j'ai joué, j'ai perdu; nous sommes au 3 du mois, et je n'ai pas le sou.

ANDRÉ.

C'est un malheur qui devrait vous corriger.

LÉOPOLD.

Oui, mais c'est un malheur que j'espère bien vous voir m'aider à réparer.

ANDRÉ.

Moi?

LÉOPOLD.

Oui, vous, André.

Il prend la chaise qui est près de la table d'André.

ANDRÉ.

Mais vous savez que je suis peu fortuné, que ma mère est à peine convalescente, que je lui consacre tout ce que je gagne, et que mes appointemens sont fort modiques?...

LÉOPOLD.

Avec de l'industrie on se fait des ressources.

ANDRÉ.

Je n'ai pas d'autre industrie que ma plume.

LÉOPOLD.

Bah! bah! il est certains *procédés* qui font gentiment leur *effet*, et qui rapportent beaucoup plus que les appointemens.

ANDRÉ, *à part.*

Grand Dieu! (*Haut.*) Que voulez-vous dire?

LÉOPOLD.

C'est un bloc de longueur que je cherche à vous faire comprendre.

Il tombe à cheval sur la chaise.

ANDRÉ.

Voyons, expliquez-vous mieux, Léopold.

LÉOPOLD.

C'est clair comme de l'eau de roche... Je n'ai pas le sou, le mois est long, et je vous prie de me prêter un peu d'argent.

ANDRÉ.

Je vous le répète, je n'en ai point!

LÉOPOLD.

Vous pouvez en avoir.

ANDRÉ.

Comment?

LÉOPOLD.

Cherchez.

ANDRÉ.

Emprunter sur l'avenir?

LÉOPOLD.

Je le veux bien, emprunt forcé.

Il revient au milieu de la scène, et André s'approche graduellement de lui.

ANDRÉ, *effrayé.*

Que dites-vous?

LÉOPOLD.

Écoutez; vous êtes un excellent sujet, délicat, timide contre les remontrances, modeste, laborieux, en un mot un modèle de toutes les perfections; moi, je suis un mal-élevé, un joueur, un paresseux, un libertin; je me révolte aux gronderies, je fais peu de besogne et souvent fort mauvaise, en un mot je suis le modèle de toutes les imperfections.

ANDRÉ.

Vous vous jugez bien sévèrement.

LÉOPOLD.

Du tout, je me rends justice... Or donc, ceci bien posé, il en résulte que si un... malheur arrive dans une maison, et qu'il faille accuser de ce malheur vous ou moi, c'est sur moi seul que se porteront les soupçons. Est-ce clair, et comprenez-vous enfin le bloc de longueur?

ANDRÉ.

Je vous en prie, expliquez-vous plus nettement encore, je suis dans une inquiétude...

LÉOPOLD.

Puisqu'il est nécessaire de vous mettre des barres sur les *t* et des points sur les *i*, voici : J'ai besoin d'argent, il faut que vous m'en prêtiez, et comme je veux que ce soit mon dernier mot, je vous laisse un moment seul, le caissier n'y est pas...

ANDRÉ, *hors de lui.*

Malheureux! que dites-vous?

LÉOPOLD, *froidement.*

Je dis que j'ai des yeux qui voient parfois au travers des portes vitrées, et qu'hier quand je rentrais... Mais je suis le plus discret des hommes... Est-ce entendu?

ANDRÉ, *furieux.*

Si bien entendu, Léopold, que j'aurai votre vie ou que vous aurez la mienne.

LÉOPOLD.

Ce n'est plus ça, c'est de l'argent que je demande, c'est de l'argent que j'exige!

ANDRÉ, *à demi-voix, et frénétiquement.*

O fatalité!... Eh bien, oui, j'ai commis un crime, un crime horrible!... ma mère souffrait, elle avait besoin de secours, elle était à son lit de mort, j'ai volé pour sauver ma mère, j'ai volé pour ne pas vivre orphelin; j'ai volé parce que je n'avais pas de quoi payer une tombe pour ma mère; j'ai commis un crime, un crime épouvantable, vous l'avez appris, Léopold, il faut que vous ayez ma vie... ou moi la vôtre!

Fausse sortie.

LÉOPOLD.

Cela ne me donnerait pas un petit écu de bénéfice.

ANDRÉ, *le prenant au collet.*

O misérable! suis-moi.

LÉOPOLD.

A la caisse? pas si bête. Allez-y seul.

ANDRÉ.

Ah! c'en est trop! et pour que ce secret meure entre nous deux, Léopold, je veux ta vie, entends-tu?

LÉOPOLD.

J'entends, moi, qu'il me faut de l'argent, et que si vous ne m'en donnez pas, M. Estève...

Ils luttent; Léopold est renversé sur la table à droite. Adèle et Madeleine entrent.

ADÈLE, *paraissant au fond.*

Ciel!

ANDRÉ.

Silence!

LÉOPOLD.

Voici votre Dulcinée!

ANDRÉ, *bas.*

Vous aurez ce que vous me demandez.

LÉOPOLD.

A la bonne heure, vous finissez par comprendre ce que c'est qu'un bloc de longueur.

SCENE VI.

MADELEINE, ADÈLE, ANDRÉ, LÉOPOLD.

ADÈLE.

Que faisiez-vous, messieurs?

ANDRÉ, *troublé.*

Rien... oh! rien, mon amie, une lutte, un jeu.

LÉOPOLD.

Oui, mademoiselle, nous essayions nos forces... il est plus vigoureux que moi... mais j'ai plus d'adresse que lui.

MADELEINE.

Ah! monsieur André, il ne faut pas plaisanter avec les chiens hargneux.

LÉOPOLD.

Vous êtes bien bonne.

ANDRÉ, *à part.*

Que je souffre! ô mon Dieu!

LÉOPOLD, *à Adèle.*

Vous êtes bien troublée, mademoiselle!

ANDRÉ.

En effet, vous êtes pâle... un malheur vous menace-t-il?... ma mère...

ADÈLE.

Non, au contraire... Un navire est arrivé, apportant une lettre de votre excellent oncle; elle est touchante, ses témoignages d'affection sincères, et si je ne vous dis pas tout, c'est afin de laisser une joie de plus à votre mère, allons, allons vite la rejoindre.

LÉOPOLD, *bas à André.*

Doucement, mon cher, et moi? cela presse aussi.

ANDRÉ, *bas.*

Je tiendrai ma parole.

MADELEINE.

C'est bien*, laissez-le venir, il n'a que trop l'occasion de vous parler et de vous voir.

ANDRÉ, *à part.*

O malheur! (*Haut.*) Venez, Adèle.

LÉOPOLD, *bas à André.*

A quand?

ANDRÉ, *bas à Léopold.*

A ce soir, à tout-à-l'heure.

ADÈLE, *à part, regardant Léopold avec crainte.*

Cet homme-là me fait peur.

Ils sortent.

LÉOPOLD, *à la porte.*

A bientôt, mon ami André, ne m'oubliez pas, je vous attends. (*A Adèle et à Madeleine.*) Mesdemoiselles, je suis tout vôtre des pieds à la tête.

SCENE VII.

LÉOPOLD, *assis à la table à gauche.*

Peste soit de cette petite fille qui est venue là si mal à propos; n'importe, ce qui est différé n'est pas perdu, je tiens mon homme bloqué au *grand coin*, et j'espère bien le forcer à jouer un beau *doublé* à mon profit. Maintenant, je n'ai plus à m'occuper des mises à l'estaminet du Renard, André les fera pour moi. Et après tout, ce n'est pas à lui que celà coûtera le plus cher.

SCENE VIII.

LÉOPOLD, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

M. Estève est-il chez lui?

LÉOPOLD.

Je vais le faire prévenir de votre arrivée par un garçon de caisse, monsieur le Docteur. (*Appelant.*) Moreau! (*Le garçon paraît.*) Allez prier M. Estève de descendre pour un instant.

Le garçon sort.

LE DOCTEUR, *à part.*

Ma fille! j'ai retrouvé ma fille!... Ah! chère enfant, je suis impatient de réparer près d'elle mes torts envers sa mère.

LÉOPOLD, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc, le docteur? il bat la *breloque*... voici le monarque... à la besogne.

* Adèle, André, Madeleine, Leopold.

SCENE IX.

LÉOPOLD, ESTÈVE, LE DOCTEUR.

ESTÈVE.

Eh! bonjour, cher docteur, que c'est bien à toi d'être venu me voir !

LE DOCTEUR.

Une affaire importante que j'ai à te communiquer me conduit, ce matin, près de toi.

ESTÈVE.

Merci de t'être souvenu de mon dévouement et de mon amitié. (*A Léopold.*) Léopold!

LÉOPOLD.

Monsieur!

ESTÈVE.

Voici des papiers à remettre, le plus tôt possible, chez mon courtier maritime, vous savez?

LÉOPOLD.

Oui, monsieur.

ESTÈVE.

Il n'y a point de réponse.

LÉOPOLD, *à part, en prenant son chapeau.*

Point de réponse, bravissimo! le marqueur de l'estaminet du Renard fera cette course-là, et moi... (*Il fait le geste de pousser une queue de billard.*) Encore un bloc de longueur au patron.

SCENE X.

ESTÈVE, LE DOCTEUR.

ESTÈVE.

Et maintenant que nous sommes seuls pour quelques minutes, qu'as-tu, mon ami? dis-moi, que t'est-il arrivé? Cette émotion...

LE DOCTEUR.

Oh! tu ne peux la comprendre encore. Écoute: tu te rappelles le court séjour que, dans notre sanglante retraite de Moscou, nous fîmes à Wilna.

ESTÈVE.

Oui, nous y passâmes quelques jours, moi, à peine sorti de l'école militaire, sous-lieutenant dans le 42me de ligne, toi, échappé des bancs classiques, officier de santé sous Berthier.

LE DOCTEUR.

C'est bien cela. L'ennemi nous cernait de près, les lances des Cosaques, d'accord avec l'hiver, ne nous laissaient point de repos, nous dûmes rejoindre à marches forcées le gros de l'armée.

ESTÈVE.

Et tu manquas à l'appel... tu fus fait prisonnier.

LE DOCTEUR.

Erreur, mon ami, erreur que j'ai laissé partager à tout le monde.

ESTÈVE.

Pourquoi? Dans quel but?

LE DOCTEUR, *bas.*

C'est que je m'étais déshonoré.

ESTÈVE.

Déshonoré! Tu m'épouvantes!

LE DOCTEUR.

Laisse-moi achever. J'étais logé dans un faubourg éloigné de la ville lorsque les trompettes sonnèrent le boute-selle, je voulus descendre et rejoindre mon régiment; un poste avancé de Kalmoucks placés en embuscade pour s'emparer des traînards était presque au pied de la maison que j'occupais. Je remontai chez moi; mais sur l'escalier que je gravissais en toute hâte, je heurtai sans le vouloir une jeune fille. — Pardon, mademoiselle, lui dis-je avec précipitation, oubliant qu'elle pouvait ne pas me comprendre, pardon. — Vous êtes Français, me dit-elle avec inquiétude, moi aussi, monsieur, je suis Française. Oh! rentrez, rentrez chez moi, j'espère qu'on ne viendra pas vous y chercher.

ESTÈVE.

Poursuis, poursuis.

LE DOCTEUR.

Adèle de Néris avait voulu suivre son frère. Celui-ci, capitaine dans la vieille garde, alla bravement se faire tuer à Smolensk, tandis que sa sœur, saisie d'une fièvre ardente et abandonnée aux soins d'une jeune Saxonne, se vit contrainte de s'arrêter à Wilna. Oh! qu'elle me pardonne, celle que Dieu a trop tôt rappelée auprès de lui. Adèle, j'aurais dû la respecter, la vénérer comme une protectrice, une envoyée du ciel; je la trompai, je lui parlai lâchement d'amour, de mariage... Elle succomba...

ESTÈVE.

Ne pouvais-tu l'épouser?

LE DOCTEUR, *à demi-voix et baissant la tête.*

Ma femme vivait encore. Je pus enfin, avec un débris de notre arrière-garde, quitter Wilna, où je fus forcé de laisser ma victime en larmes, lui promettant de la rejoindre en des temps meilleurs. Notre correspondance fut active; je lui écrivis souvent, sous un nom supposé, comme nous en étions convenus, afin qu'elle fût à l'abri de toute investigation de la part de nos ennemis.

ESTÈVE.

Eh! bien!

LE DOCTEUR.

Eh bien! elle devint mère et mourut cinq ans après, en confiant son enfant à la charité d'une servante qui disparut sans que j'aie jamais pu la retrouver.

ESTÈVE.

Et aujourd'hui?

LE DOCTEUR.

Aujourd'hui ma fille m'est rendue, et je suis libre... Sa naissance, sa vie de seize ans passés dans les souffrances, tout m'est connu; et mes lettres religieusement gardées par l'infortunée ne peuvent plus me laisser aucun doute.

ESTÈVE.

Enfin, cette jeune fille?

LE DOCTEUR.

Tu vas d'abord lui écrire que tu as reçu des

nouvelles de son père qui ne tardera pas à la rejoindre; puis, que tu as ordre de lui compter vingt mille francs sur la fortune qui lui revient.

ESTÈVE.

Cela est bien, mon ami, je vais exécuter tes volontés. Son nom.

Estève va s'asseoir à la place d'André et écrit.

LE DOCTEUR.

Adèle de Néris.

ESTÈVE.

C'est dit. (*Il appelle.*) Moreau! (*Le garçon paraît.*) Attendez un instant. (*Au Docteur.*) Je lui écris de venir toucher ces vingt mille francs à ma caisse. Voilà bien du bonheur pour une jeune fille.

LE DOCTEUR, *avec joie.*

Pauvre enfant!

ESTÈVE, *à Moreau.*

Portez cette lettre... (*Au Docteur.*) Sa demeure?

LE DOCTEUR.

Rue Saint-Georges, 19.

ESTÈVE, *se levant.*

Dans la même maison que l'un de mes commis.

Il donne la lettre à Moreau qui sort.

LE DOCTEUR.

Oui, André Lagrange, un noble cœur, un probe jeune homme, qui, depuis quelque temps, aime Adèle et en est vivement aimé. Oh! je les unirai, mon cher.

ESTÈVE, *vivement.*

Les unir! (*Il se lève et se rapproche du Docteur.*) Adèle et André? (*Après réflexion.*) Attends, crois-moi, attends encore.

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

ESTÈVE.

J'ai mes raisons; tu les sauras demain.

LE DOCTEUR.

Que dis-tu? tu m'épouvantes. Ne m'as-tu pas souvent parlé de lui avec les plus grands éloges?

ESTÈVE.

Oui, ma bienveillance accoutumée...

LE DOCTEUR.

Cette gratification dont tu as récompensé son zèle...

ESTÈVE, *rapidement.*

Une gratification, dis-tu?

LE DOCTEUR.

Hier, mille francs!... Allons, allons, n'ajoute pas à ta bonne action le mérite de la cacher.

ESTÈVE, *à part, avec douleur.*

Mille francs! hier!... plus de doute!

LE DOCTEUR.

C'est sa mère qui vient de me l'apprendre.

ESTÈVE, *à part.*

Ah! le malheureux! (*Haut.*) Ne te hâte pas de conclure ce mariage.

Ils gagnent la gauche.

LE DOCTEUR.

Je tremble.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, ESTÈVE, ANDRÉ.

Estève remonte la scène.

ANDRÉ, *entrant tout ému, à part.*

Ciel! quelqu'un ici! quel malheur!

ESTÈVE, *à part, en apercevant André.*

C'est lui! prévenons d'abord Bernard, et puisqu'il veut tenter cette épreuve, laissons André seul ici. (*Haut.*) Vous voilà, André!

ANDRÉ.

Pardon, monsieur, une affaire importante a nécessité mon absence pendant un quart d'heure.

ESTÈVE.

Quelle affaire si pressante... Cela ne se renouvellera plus, je l'espère. (*Il va regarder à la porte à gauche.*) Bernard! (*Celui-ci paraît.*) Prenez vingt mille francs en billets, et apportez-les moi dans mon cabinet.

Bernard va à la caisse, l'ouvre, prend les billets.

ANDRÉ, *avec vivacité, au Docteur.*

Bonjour, docteur... il y a maintenant de la joie dans la maison, et je m'estime heureux que vous y soyez pour quelque chose.

André va à sa place.

ESTÈVE, *revenant prendre le Docteur par le bras. (Toujours avec dignité.)*

Veux-tu passer dans mon cabinet, cher docteur? (*Montrant Bernard.*) Voici une personne devant laquelle il est urgent que nous reprenions notre conversation.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que vais-je apprendre, ô mon Dieu?

Estève et le Docteur sortent.

ESTÈVE, *à la porte.*

Bernard, je vous attends.

Bernard le suit très-vite, et laisse la porte de la caisse ouverte.

SCENE XII.

ANDRÉ, *puis* LÉOPOLD.

ANDRÉ, *regardant.*

La caisse est ouverte; le ciel me protége! hâtons-nous de restituer cet argent.

Il va vers la caisse.

LÉOPOLD, *entr'ouvrant la porte.*

Eh bien! André, est-ce fait?

ANDRÉ.

Taisez-vous!

LÉOPOLD.

J'entends, j'entends, vous désirez que je m'éloigne... on s'en va, on s'en va.

Il sort.

SCENE XIII.

ANDRÉ, *avec joie.*

Oui, oui, je vais enfin sauver mon honneur, celui de ma pauvre mère, et redevenir digne de l'amour d'Adèle... Allons, allons, je suis seul.

Il fouille dans sa poche, en tire un papier, s'approche de la caisse, l'ouvre, et au moment où il plonge la main dedans, entrent Bernard, Estève et le Docteur.

SCENE XIV.

ANDRÉ, BERNARD, ESTÈVE, LE DOCTEUR, *puis* LÉOPOLD.

ESTÈVE, *avec force lorsqu'André est sorti du grillage.*

Misérable! craignez le bagne!

Il prend André par le bras, et l'entraîne rudement près de la table à droite.

BERNARD.

Me croirez-vous maintenant, monsieur?

ESTÈVE.

Oh! moi qui l'aimais tant! il me remercie par un tel abus de confiance!

BERNARD, *à Estève.*

Dites le mot, monsieur, par un troisième vol.

André tombe sur une chaise, et part d'un violent éclat de rire.

ESTÈVE, *avec menace.*

Eh quoi! votre âme n'a-t-elle pas même le courage du remords?

André rit encore.

LE DOCTEUR, *à part.*

Oh! ma fille! ma fille!

BERNARD.

Point de grâce, monsieur, point de grâce! le crime est là, patent, avéré, et voyez...

Il va à la caisse.

ESTÈVE.

Savez-vous bien, André, que vous avez franchi le premier pas qui conduit à l'échafaud?

André rit toujours.

BERNARD, *revenant avec une lettre.*

Que vois-je! une lettre à votre adresse!

ESTÈVE.

Que signifie?... voyons vite! (*Il prend la lettre, l'ouvre, et lit tout haut.*) Écriture inconnue! « Je » rends aujourd'hui ce que j'ai volé. Demain, » peut-être, j'aurai la force de me faire connaître, » de me jeter aux genoux de mon bienfaiteur et » de lui dire: Grâce! pitié! »

Estève déploie la lettre qui renferme aussi un billet de banque.

BERNARD.

Et mille francs avec cela!

ESTÈVE.

Et le premier vol?

BERNARD.

Oh! plus de doute ce n'était pas lui!

LE DOCTEUR.

André! bon André! (*André part d'un éclat de rire. Le regardant.*) Ciel! cette pâleur mortelle... ce rire convulsif...

André rit de nouveau aux éclats. Moment de silence, pendant lequel le Docteur, après avoir fait un pas vers André, comme pour aller lui serrer la main, s'arrête, lui tâte le pouls et le cœur, le regarde fixement et demeure stupefait. André rit de temps à autre pendant ce jeu de scène.

LÉOPOLD, *montrant sa tête à la porte d'entrée, à part.*

Pincé!

Il va se placer à son bureau.

SCENE XV *.

LES MÊMES, ADÈLE, Mme LAGRANGE, MADELEINE.

MADELEINE.

Ah! nous y voici enfin... dites-lui votre bonheur, mademoiselle.

ADÈLE, *montrant une lettre à André.*

Oui, André, la joie est venue nous visiter dans notre maison, et je suis riche aussi, maintenant.

André se lève, regarde fixement Adèle et part d'un nouvel éclat de rire.

Mme LAGRANGE.

Il rit enfin; il a donc retrouvé le bonheur!

LE DOCTEUR.

Il a perdu la raison!

TOUS.

Ciel!

* A cette dernière scène les acteurs sont ainsi placés: Léopold, Estève, Mme Lagrange, Bernard, Adèle, le Docteur, André, Madeleine.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une cour avec de hautes murailles. Petite porte verrouillée; grande porte avec un judas et une clochette. A droite, sur le même plan, ouverture d'un cabanon. Croisée avec fortes grilles en bois sur un plan plus éloigné.

SCENE PREMIERE.

LÉOPOLD, *seul.*

Ils appellent cela une maison de correction, je voudrais bien savoir qui s'y corrige. Des filous, des escrocs, des vagabonds, des industriels de toute sorte, venant y expier des sottises de jeunesse, et moi, au milieu de cette canaille. En vérité, c'est déshonorant pour mes principes. Ils sont là, enfermés dans de vastes salles, et à moi seul, ils permettent de me promener dans cette cour. Ici, des malfaiteurs; là, des fous, des malheureux qui ont perdu la raison, sans doute parce qu'ils avaient perdu leur argent; et vivre au milieu de tout ce monde... pendant cinq ans, sans billard, sans estaminet, sans coups crochus, sans blocs de longueur, et cela, pourquoi? pour une première soustraction dont on a long-temps accusé le petit André. Il n'y a que les multiplications qu'on ne punit pas chez nos banquiers... Allons, allons, la résignation étant la plus précieuse qualité de l'infortune, résignons-nous. Encore si la journée qu'ils m'ont faite hier devait avoir des sœurs; bien gobergé, bien humecté, Bordeaux pur, je l'ai reconnu au passage; ils ont besoin de moi pour une épreuve; mais quelle épreuve? encore s'ils pouvaient me corriger? Mais, bah! *La garde meurt, elle ne se rend pas.* Ah! voici l'introducteur des ambassadeurs.

SCENE II.

LÉOPOLD, UN FOU.

LÉOPOLD.

Il saute toujours, lui; c'est le plus sage de tous les fous.

LE FOU, *saluant avec noblesse.*

Sa majesté n'est pas encore de retour, monsieur le comte ne peut être admis... pif!

Il fait un bond et une grimace.

LÉOPOLD.

J'attendrai.

LE FOU.

Oui, attendez, attendons, qu'ils attendent; ça se conjugue, paf! Savez-vous que la favorite du sultan a une migraine affreuse?

Il saute.

LÉOPOLD.

Oui, je l'ai appris hier.

LE FOU.

Mensonge, imposture, calomnie. Elle ne date que d'aujourd'hui, pouf!

Il fait un geste extravagant.

LÉOPOLD.

J'avais cru pourtant...

LE FOU.

Il ne faut pas trop se hâter de croire. Douter, c'est sagesse; sagesse, c'est douter. Il ne faut croire que ce que l'on voit, et encore... je vois la vertu, et je n'y crois pas... je vois la franchise, et je n'y crois pas... je vois la probité, et je n'y crois pas, pan! Tenez, on dit que vous êtes noble, généreux, sage, honnête; eh! bien, eh! bien, je n'y crois pas, v'lan!

Nouvelle grimace.

LÉOPOLD

Il n'est pas si fou qu'il en a l'air.

On entend une clochette à la porte d'entrée.

LE FOU.

Chut! silence! il me semble que j'entends des fanfares... Oui, c'est la sultane qui se lève, je vais lui passer ses pantoufles.

SCENE III.

LES MÊMES, MADELEINE.

LE FOU.

La voici. Dieu, qu'elle est belle! (*A Madeleine, en se prosternant.*) Madame, je me jette à vos pieds sacrés.

LÉOPOLD, *à part.*

Ici cette gaillarde fille!

MADELEINE, *à part.*

Ici ce mauvais drôle?

LE FOU, *à Madeleine.*

Avez-vous des cors?... je les extirpe avec une adresse merveilleuse, poun!

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il veut donc, cet olibrius?

LE FOU.

Le roi est de retour de la chasse: il a tué trois perdreaux et demi, deux lièvres et un tiers, et quatre rhinocéros; le tout pour son déjeuner; pif, pouf, paf!

Extravagances.

MADELEINE.

Je m'en lave les mains.

LE FOU.

Vous faites comme Ponce-Pilate. Le repas sera

excellent, magnifique, somptueux : pain à discrétion, marrons glacés, truffes aux pommes de terre, et beaucoup d'ail, de l'ail partout, partout, partout. Je vais vous annoncer au Grand Turc.

MADELEINE.

Eh ! allez m'annoncer au diable, si vous voulez.

LE FOU, *à Madeleine.*

Adieu, monsieur. (*A Léopold.*) Adieu, madame, Je suis l'introducteur des ambassadeurs... patapoun ! poun ! poun ! (*Fausse sortie, revenant se mettre entre Madeleine et Léopold, les prenant par le bras et leur parlant à voix basse.*) A propos, vous ne savez pas la conspiration qui se prépare; elle est formidable, effroyable, incroyable ! Deux pigeons, deux poulets, un petit caniche; le sang va couler; silence, mes amis, ne me trahissez pas, y va de ma vie, il y va de la vôtre, il y va de la vie de nous tous et des autres, patatra : je suis l'introducteur des ambassadeurs.

Il sort en sautillant.

SCENE IV.

MADELEINE, LÉOPOLD.

MADELEINE.

Où suis-je donc ?

LÉOPOLD.

Chez moi; bonjour amical au cerbère de la pudeur.

MADELEINE.

Cerbère vous-même, entendez-vous ?

LÉOPOLD.

C'est vous qui ne m'entendez pas; sans cela, vous m'auriez dit : merci.

MADELEINE.

Monsieur le docteur Gervais est-il arrivé ?

LÉOPOLD.

Oui, M. le docteur est arrivé.

MADELEINE.

Où est-il ? à l'infirmerie ?

LÉOPOLD.

Il est à l'infirmerie, ou à la lingerie, ou aux dortoirs, ou à la cuisine; il est plutôt en ce dernier endroit: voulez-vous que je vous y pilote ?

MADELEINE.

Je ne veux rien de vous.

LÉOPOLD.

Vous y perdez, car je ne vous dirai pas comment se porte M. André.

MADELEINE, *avec plus de bonté.*

Vous l'avez vu ? Comment se porte-t-il ?

LÉOPOLD.

Beaucoup mieux, puisqu'il rit plus que de coutume.

MADELEINE, *à part.*

Alors il va plus mal.

LÉOPOLD.

C'est drôle tout de même, de rire dans le désespoir.

MADELEINE.

Vous ne comprenez pas ça, vous qui riez tout de bon, quand vous faites le mal; mais lui, son rire, c'est la douleur, c'est le repentir. Le repentir, vous ne connaissez pas ça non plus, vous.

LÉOPOLD.

J'avoue que je n'ai jamais été fort lié avec ce sentiment; mais il m'est pourtant arrivé quelquefois de me repentir.

MADELEINE.

Vous, quand donc ?

LÉOPOLD.

Quand j'avais fait quelque farce un peu trop gaillarde, ou quand, pour briller, je manquais un bloc ou un carambolage.

MADELEINE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire avec vos calembolages et vos *brocs.*

LÉOPOLD.

Vous n'êtes pas forte alors, bobonne, et je vois que vous seriez facile à faire au même. Mais j'entends quelqu'un.

MADELEINE, *à part*

Ah ! c'est le docteur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, *irrité, à Léopold.*

Sortez !

LÉOPOLD.

Mais, monsieur !

LE DOCTEUR.

Sortez, vous dis-je !

LÉOPOLD, *sortant, à part.*

Où faut-il que j'attende monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Au parloir.

LÉOPOLD.

Suffit. (*A part.*) Il y viendra peut-être quelque cocotte... si je pouvais filer avec elle.

Il sort.

SCENE VI.

MADELEINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous êtes donc venue seule, Madeleine ?

MADELEINE.

Oui, monsieur ; mais elles me suivent de près, je les ai devancées pour vous dire d'abord que madame est bien faible, bien souffrante.

LE DOCTEUR.

N'importe ; il faut qu'elle vienne... il le faut absolument... j'ai résolu de tenter une terrible épreuve, cette épreuve doit avoir lieu aujourd'hui.

MADELEINE.

Je voudrais bien y être, monsieur, pour soute-

nir madame et mademoiselle, car il paraît qu'elles auront besoin de secours, et quoique je souffre beaucoup aussi, je suis forte, et j'aurai du courage pour elles et pour moi.

LE DOCTEUR.

Brave fille !

Bruit d'une sonnette.

MADELEINE.

Les voilà sans doute, elles n'ont pas tardé.

La porte s'ouvre, le Docteur va les recevoir.

SCENE VII.

LES MÊMES, Mme LAGRANGE, ADÈLE.

Mme LAGRANGE, *d'une voix faible.*

Eh bien ! docteur, nous voici tremblantes, accablées, oh ! ne nous abandonnez pas !

LE DOCTEUR.

Fiez-vous à moi, madame, et que le ciel nous vienne en aide.

Mme LAGRANGE.

Depuis trois mois je n'ai pas vu mon fils.

ADÈLE.

Depuis trois mois je n'ai pas vu mon ami.

Mme LAGRANGE.

Dans quel état, ô mon Dieu ! allons-nous le retrouvrer ?

ADÈLE.

Nous reconnaîtra-t-il seulement ?

MADELEINE.

Je le reconnaîtrai bien, moi.

Mme LAGRANGE.

Revenir à la santé, à l'espérance, et tout perdre par une fatale révélation !

LE DOCTEUR.

Je vous la devais, madame, mais à votre arrivée seulement; et si je vous ai trompée pendant votre absence, c'est que votre vie était aussi en jeu.

Mme LAGRANGE.

Espérez-vous, docteur?

LE DOCTEUR.

J'espère plus en Dieu qu'en mon expérience, madame, la journée d'hier m'a paru moins agitée, son rire moins fréquent, moins convulsif, et c'est pour cela que je me suis décidé.

Mme LAGRANGE, *avec une profonde douleur.*

Voir rire son enfant, et savoir que la torture le déchire !

On entend un violent éclat de rire.

LE DOCTEUR.

Silence ! je l'entends ! rentrons, rentrons, vite.

MADELEINE.

Oh ! docteur, permettez-moi de rester, j'aurai du courage.

ADÈLE, *se précipitant.*

Oh ! j'aurai du courage aussi, moi !

LE DOCTEUR.

Non, Adèle, votre cœur se briserait.

ADÈLE.

Oh ! par pitié, laissez-moi avec lui, docteur, laissez-moi avec André.

LE DOCTEUR.

Eh bien soit, j'y consens, ce sera peut-être un premier pas vers une certitude... Mais vous, vous seule d'abord.

Le Docteur et Madeleine soutiennent Mme Lagrange. Ils sortent tous trois.

SCÈNE VIII.

ADÈLE, ANDRÉ.

André, entrant, arrive jusqu'au milieu du théâtre, il promène de tous côtés des regards égarés, compte sur ses doigts, et cherche par terre, à droite et à gauche, de quoi écrire sur la muraille ; il aperçoit un morceau de blanc, s'en empare avec joie, et veut tracer des chiffres sur le mur à gauche, ne pouvant y parvenir, il traverse précipitamment le théâtre, et répète le même jeu sur le mur, à droite ; il remonte la scène dans le plus grand désespoir, et s'arrête devant le mur du fond sur lequel il écrit le nombre 1,000, et part d'un éclat de rire. Aux premiers mots d'Adèle, il se retourne avec effroi et efface le chiffre fatal.

ANDRÉ, *après l'avoir regardée fixement.*

Bonjour, Adèle, ta santé est rétablie, n'est-ce pas? tes joues sont fraîches, tes lèvres roses, tes yeux purs et limpides, le bonheur est la santé de l'âme, et tu es heureuse, toi.

ADÈLE, *tremblante.*

Je le serais bien plus si tu l'étais toi-même, bon André.

ANDRÉ.

Moi ! mais je le suis, je suis le plus heureux des hommes, je ris souvent, le rire, c'est de la joie, la joie, c'est le bonheur ; tu vois donc bien que je suis heureux.

ADÈLE.

Dites-moi, mon bon André, ne seriez-vous pas bien aise de quitter cette maison? ce séjour ne peut vous convenir, il est triste, sombre, on y respire à peine !

ANDRÉ.

Tu es folle ; la tristesse me va à merveille ; ici tout est en harmonie avec mon âme, et l'air libre m'étoufferait... (*Confidentiellement.*) Et puis, tu ne sais pas, Adèle m'a promis de venir me voir Elle viendra, j'en suis sûr ; je lui conterai mes peines, mes tortures, elle les sait, n'est-ce pas, docteur ?

ADÈLE, *à part.*

O mon Dieu ! (*Haut.*) Elle sait que vous souffrez, et elle souffre comme vous.

ANDRÉ, *s'animant par degrés.*

Dites-lui que ces mille francs, je les emploierai pour... n'est-ce pas? mille francs ! c'est une fortune ; voler mille francs, c'est le fait d'un misérable... Un voleur est arrêté, emprisonné d'abord, jugé, flétri, conduit au bagne... un voleur ! (*Avec emportement.*) Allons donc ! Est-ce qu'il y a des voleurs dans le monde?

ADÈLE.

Non, mon ami, il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir.

ANDRÉ, *d'un ton bref.*

Eh bien, si, il y en a... et quand je serai de-

vant mon juge suprême, je lui dirai que j'ai volé aussi, moi, que ma main brûle encore, que ma tête brûle toujours, que mon sang brûle, que mes remords me brûlent... vous voyez bien que je suis en enfer!

Il rit.

ADÈLE.

André, mon André, du calme, de la religion!

ANDRÉ, *très-vite.*

Du calme! il n'y en a plus pour moi; ma religion est la religion du crime; mon Dieu, c'est le vol; mon autel, le tréteau fatal; là, là, là, est garrotté celui qui vole, et puis un fer rouge le signale au mépris des hommes, à la colère de Dieu! Mais vous ne savez pas tout, mes juges, c'est pour elle que j'ai volé, c'est pour elle que je souffre... Elle, c'est ma mère que j'ai arrachée à la mort... une mère! c'est si doux à voir! une mère! c'est si doux à consoler! Vous n'avez donc pas de mère, puisque vous ne comprenez pas cela? vous n'avez donc pas de mère, ou vous la laisseriez mourir alors que vous pourriez la sauver? Vous êtes bien cruels, messieurs les juges, et moi, bien malheureux!

Il va s'asseoir sur un banc et paraît occupé à calculer.

SCENE IX.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *bas à Adèle.*

J'accours, me voici; allez vite, mademoiselle, le docteur dit qu'il faut se dévouer jusqu'au bout, qu'il y a du mieux, parce qu'il y a du plus mal. (*Regardant André.*) Le voilà qui s'arrête, je vais lui parler. (*Allant à lui avec un faux courage.*) André, voulez-vous me donner la main à moi?

ANDRÉ.

Oui, oui, c'est mille francs, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Oui, mille francs; mais vous les avez rendus.

ANDRÉ.

Qui?

MADELEINE.

Vous-même.

ANDRÉ, *lui repoussant la main.*

Laissez-moi, vous mentez, je n'ai rien rendu, j'ai tout volé, tout, absolument tout!.. Dis donc, Léopold, il ne faudra pas me trahir au moins... tu ne me trahiras pas?

MADELEINE.

Jamais! oh! jamais!

ANDRÉ.

Eh bien, alors, laissez-moi seul, je veux être seul. Sortez! qu'on me laisse, ou je frappe, ou je tue, ou je vole.

Il se frappe le front et se promène lentement.

MADELEINE, *à Adèle.*

Venez, mam'selle, le docteur va essayer une terrible chose, il a besoin de vous, venez.

ADÈLE.

Ah! Madeleine, il n'y a plus d'espérance!

Elles sortent.

SCENE X.

ANDRÉ, *seul, s'arrêtant et comptant sur ses doigts.*

Un, deux, trois, quatre, jusqu'à mille francs... comment arriver jusque là? Mille francs, c'est plus qu'un million... je les aurais volés dans un brasier!... Est-ce que vous ne l'auriez pas fait comme moi, vous tous qui avez une mère? mais non, vous ne l'auriez pas fait, vous auriez eu raison, vous auriez craint le bagne... oh! si je pouvais vendre mon ame pour payer ces mille francs volés!

Il compte sur ses doigts et rit.

SCENE XI.

ANDRÉ, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, *à part.*

Ils le veulent, obéissons; mais tenons-nous sur nos gardes. (*Haut.*) Comment ça va-t-il, André?

ANDRÉ.

Ce n'est pas difficile à connaître; et toi?

LÉOPOLD.

Moi, toujours le même.

ANDRÉ.

Je t'en fais mon compliment.

LÉOPOLD, *à part.*

Il est devenu flatteur. (*Haut.*) Tu ne sais pas ce que je venais t'annoncer?

ANDRÉ, *avec effroi.*

Le bagne?

LÉOPOLD.

Non, mon mariage.

ANDRÉ.

Contre qui?

LÉOPOLD, *à part.*

La question est un peu dure. (*Haut.*) En faveur d'une jeune personne que tu connais.

ANDRÉ.

Adèle?

LÉOPOLD.

Oui, Adèle.

ANDRÉ.

Et tu te nommes André?

LÉOPOLD.

Non, Léopold. (*André se passe rapidement la main dans les cheveux. A part.*) Ce nom lui fait de l'effet. (*Haut.*) Tu te rappelles bien Léopold?

ANDRÉ.

Oui, un bon garçon, un excellent sujet!

LÉOPOLD, *à part.*

Il est fou tout-à-fait.

ANDRÉ.

Où est-il? au bagne?

LÉOPOLD.

Presque.

ANDRÉ.

Il ne l'a pas volé. (*A son oreille.*) Il est vrai que j'ai volé mille francs aussi, moi, et je ne suis pas encore au bagne.

LÉOPOLD.

Dis, André, veux-tu que je te présente ma fiancée?

ANDRÉ.

Oui, certes, je le veux; je lui ferai mon cadeau de noce, des diamans, des bijoux... j'en achèterai pour mille francs! Va la chercher, dis-lui que j'ai hâte de la voir.

Il va au fond du théâtre, la porte s'ouvre.

SCENE XII.

Mme LAGRANGE, ADÈLE, MADELEINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Allons, courage, Adèle, il vous en faut beaucoup; prenez la main de monsieur.

Il désigne Léopold.

LÉOPOLD, *à part.*

Ça n'a pas trop l'air de lui faire plaisir.

ADÈLE, *à part.*

Quel cruel supplice!

Mme LAGRANGE.

Mon fils! mon cher fils!

ANDRÉ.

Que voulez-vous? qui vous appelle auprès de moi? je suis donc le fils de tout le monde? L'un m'appelle son ami, l'autre son frère, l'autre son fils... Je ne suis l'ami, le frère ni le fils de personne, entendez-vous! Qu'on me laisse, je veux être seul.

Il rit.

LÉOPOLD, *présentant Adèle.*

Je viens te présenter ma fiancée.

ANDRÉ.

Eh bien! Adèle, tu épouses celui que tu aimes, ton bon André! Sois heureuse, sois heureuse, Adèle.

Il lui tend la main sans la regarder.

ADÈLE.

O ma mère, je succombe!

LÉOPOLD.

Ce n'est pas trop amusant pour moi.

LE DOCTEUR.

Silence! rentrez!

LÉOPOLD, *à part.*

Quand donc me dira-t-on de sortir?

Il rentre. On entend une cloche lugubre qui sonne à de courts intervalles jusqu'à la fin de l'acte.

ANDRÉ.

Et tenez, n'est-ce pas la cloche joyeuse qui annonce la cérémonie? Oui, oui, c'est elle; ils partent, ils se donnent le bras, ils vont à l'église parés de fleurs.

LE DOCTEUR, *regardant à la croisée.*

Ciel! profitons de cette triste circonstance.

ANDRÉ.

Je veux les voir, courons! (*Il court à la croisée.*) Les voilà!

LE DOCTEUR, *bas aux autres.*

Restez, restez là tous, et silence... A ma tâche, maintenant! (*Après s'être rapproché d'André.*) Que faites-vous là, mon ami?

ANDRÉ.

Je regardais, je croyais assister à une noce, et c'est un enterrement qui passe.

Il rit; la cloche sonne toujours.

LE DOCTEUR, *gravement.*

Le monde est ainsi fait, André, la douleur réelle en place des joies rêvées.

ANDRÉ.

C'est vrai, très-vrai, ce que vous dites là. Voyez, plus de *mille* personnes suivent cette bière.

LE DOCTEUR, *à part.*

Sans cesse le nombre fatal! (*Haut.*) Il y a bien des cœurs qui saignent dans cette foule... ils pleurent.

ANDRÉ.

Un homme?

LE DOCTEUR.

Non, une femme.

ANDRÉ.

Une mère peut-être?

LE DOCTEUR.

Oui, et cette pauvre mère est morte pour son fils, pour le seul être au monde qui lui faisait supporter la vie.

ANDRÉ.

Le cruel!

LE DOCTEUR.

Ce fils s'oublia un jour, pour sauver sa mère souffrante, il emprunta un peu d'argent, et la honte de ne pouvoir le rendre...

ANDRÉ.

Il l'avait volé, peut-être!

LE DOCTEUR.

L'argent est rendu depuis long-temps; mais le regret, les remords du jeune homme, ont aliéné sa raison, il n'a plus reconnu ses amis, ni sa fiancée qui le pleure, ni sa mère qui est morte de désespoir.

ANDRÉ, *riant.*

Ah! le nom de cette mère? quel est son nom?

LE DOCTEUR.

Le nom de son fils, c'est André.

ANDRÉ, *avec effroi.*

André!... André!...

LE DOCTEUR, *aux autres.*

O mes amis, j'espère... le rire s'éteint.

ANDRÉ.

André! André! avez-vous dit?

LE DOCTEUR.

Oui, André Lagrange, un cœur noble, généreux.

ANDRÉ.

Un voleur! Et la mère... (*il indique ce qui se*

passe au dehors) la mère ! c'était donc la mère de cet André? c'est donc elle qu'on descend là-bas dans la tombe? c'est elle pour qui cette croix noire est préparée? c'est elle sur qui l'on jette la terre sainte?

Il revient sur le devant de la scène.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, c'est elle!

ANDRÉ, *avec un cri terrible.*

Ah! ma mère! ma mère!

LE DOCTEUR.

Oui, ta mère, André.

Mme LAGRANGE, *à part.*

Oh! je meurs!...

ANDRÉ, *se précipitant vers la croisée, en secoue les barreaux avec force.*

Ma mère!... Foule, amis, prêtres, fossoyeurs, arrêtez! arrêtez! arrêtez!... je veux voir ma mère! je veux la voir!... arrêtez!...

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui, vous allez la voir et la rappeler à la vie... Mais par ici, André, par ici.

ANDRÉ.

Oui, par ici. (*Apercevant sa mère.*) Ciel!

LE DOCTEUR, *à Mme Lagrange.*

Parlez-lui, parlez-lui!

Mme LAGRANGE.

Mon cher fils, mon André.

ADÈLE.

Mon ami.

ANDRÉ.

Ciel! elle parle, elle existe!... Ma mère!... oh! parlez, parlez-moi encore, parlez-moi toujours, si vous voulez que je vive.

Ses jambes fléchissent, on le soutient.

LE DOCTEUR.

Les larmes sont venues, il est sauvé!... (*A André.*) Allons, mon ami, du calme... votre mère est là près de vous; mais vous avez encore d'autres cœurs à ménager.

ANDRÉ, *revenant à lui et rappelant ses souvenirs.*

Oui, oui, Adèle, Madeleine! je les vois, je les reconnais!... et vous aussi, docteur.

Il tombe dans ses bras.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PROLOGUE, SCÈNE XXI.

LES PRUSSIENS EN LORRAINE

OU

L'HONNEUR D'UNE MÈRE,

DRAME EN QUATRE ACTES, IMITÉ D'UNE NOUVELLE DE M. P. DINAUX,

PAR M. GUSTAVE LEMOINE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 4 MARS 1840.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE MALSANNE, représentant de Lorraine à l'assemblée nationale.	M. SAINT-MARC.
ANTOINE SÉRAPHIN, frère de lait de Constance (21 ans). . .	M. DELAISTRE.
LE TUEUR, capitaine aux hussards de Brunswick.	M. JOSEPH.
KROMSPER, } hussards de Brunswick	M. ÉDOUARD BONI
WORMS, } hussards de Brunswick	M. LAISNÉ.
PIERRE, garçon de ferme. . .	M. CHARLET.
CHRISTOPHE, paysan de Verdun.	M. FONBONNE.
CONSTANCE DE MALSANNE (21 ans).	Mme GAUTIER
ERNEST, son fils (6 ans) . .	LA PETITE TATSIN.
LA MÈRE SÉRAPHIN, nourrice de Constance.	Mme CHEZA.

PAYSANS, PAYSANNES, HUSSARDS NOIRS.

La scène se passe en Lorraine, 1792.

Le théâtre représente l'intérieur de la ferme des bois, en Lorraine. A droite, maison de maître élégante, avec un long escalier tournant qui conduit à un tocsin. A gauche, bâtiment de la ferme et dépendances, qui disparaissent dans la coulisse. Au fond, la porte charretière, murs qui laissent voir la forêt de l'Argonne et à gauche, dans le mur, fenêtre à volet en bois. Au milieu du théâtre, poteau qui soutient des harnais.

SCENE PREMIERE.

PIERRE, CHRISTOPHE, PAYSANS, *puis* LA MÈRE SÉRAPHIN.

Pierre, à la tête des paysans qui entourent tumultueusement un courrier, descend la colline et entre sur le théâtre. Musique.

PIERRE.

M. de Malsanne, M. de Malsanne?...

LES PAYSANS.

Le représentant! le représentant

MÈRE SÉRAPHIN, *sortant de la maison à droite.*

Qu'y a-t-il donc? que voulez-vous?

PIERRE.

C'est Christophe, mère Séraphin, Christophe de Verdun.

MÈRE SÉRAPHIN.

Christophe de Verdun!... où est-il?... ah! le voilà!... as-tu vu Antoine, Christophe, as-tu vu mon fils?...

CHRISTOPHE.

Antoine? votre fils? non.

MÈRE SÉRAPHIN.

Tu aurais dû le voir, le rencontrer... il est allé à Clermont.

CHRISTOPHE.

A Clermont!... Ah! mais je ne suis pas venu par la grande route, moi! pas si bête!... je suis venu par les bois, par les chemins détournés... il y a six heures que je marche... c'est-à-dire que je cours... car c'est pressé.

PIERRE.

Mais allez donc, mère Séraphin, allez donc prévenir not' maître; vous entendez ben, c'est pressé.

MÈRE SÉRAPHIN.

J'y cours, j'y cours. (*A part.*) Et mon Antoine, mon pauvre Antoine!... est-ce qu'il lui serait arrivé malheur?

Elle rentre à droite.

SCENE II.

PIERRE, CHRISTOPHE, LES PAYSANS.

PIERRE.

Pourquoi donc que tu n'as pas pris par la grand' route, Christophe?

CHRISTOPHE.

Je n'ai pas pu, à cause des Prussiens!...

PIERRE.

Les Prussiens! est-ce que tu les as vus?

CHRISTOPHE.

Ils entourent Verdun!...

PIERRE.

Et M. de Beaurepaire, le brave gouverneur?

CHRISTOPHE.

Oh! tant qu'il sera vivant celui-là, les Prussiens ne prendront pas not' ville.

PIERRE.

Je crois ben, c'est un lapin!... et un Français solide; mais puisqu'ils entourent Verdun, comment as-tu passé, toi?

CHRISTOPHE.

Moi!... à la faveur du brouillard donc! et puis, je sis pas gros.

PIERRE.

Et ils ne t'ont pas vu?

CHRISTOPHE.

Oh! que si!... et ils ont tiré.

PIERRE.

Eh ben?

CHRISTOPHE.

Eh ben, ils m'ont manqué. (*Il rit.*) Ah! je courais, nom d'un petit bonhomme! fallait voir! et me v'là, ma place sauve et mes dépêches aussi.

UN PAYSAN.

Et quoi que ça dit, ça?

Il montre les dépêches.

CHRISTOPHE.

Tu es trop curieux, l'ami; je n'en sais pas plus que toi.

MÈRE SÉRAPHIN.

V'là M. de Malsanne!

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE MALSANNE.

PIERRE.

Place!... place!...

Les paysans se retirent avec respect.

DE MALSANNE.

Où est le courrier?

CHRISTOPHE.

Voici, monsieur le comte.

Il lui donne la lettre et salue

DE MALSANNE, *lisant.*

De Beaurepaire! que va-t-il m'apprendre? (*Il s'avance un peu à l'écart et lit.*) « Verdun, 1er septembre 1792. » (*Parlé.*) C'est aujourd'hui. « Monsieur le représentant, nous sommes » trahis; on me force de rendre Verdun au roi » de Prusse; mais je ne survivrai pas à mon » déshonneur. Quand vous recevrez cette lettre, » Verdun sera au pouvoir des Prussiens, et Beau- » repaire aura cessé de vivre. BEAUREPAIRE, » gouverneur de Verdun. »

Silence, pendant lequel les paysans regardent avec inquiétude.

PIERRE, *s'approchant.*

Eh ben, not' maître?...

DE MALSANNE, *ému.*

Mes amis, un malheur!... un grand malheur!

PIERRE.

Quoi donc?

DE MALSANNE.

Verdun est pris!

PIERRE.

Verdun!... et le commandant?...

DE MALSANNE.

Il s'est tué!

TOUS.

Mort!

DE MALSANNE.

Oui, mort, plutôt que de céder aux traîtres qui ont livré la ville à l'ennemi!

TOUS.

Ah! mon Dieu!

Consternation générale.

PIERRE.

Mais, not' maître, d'ici à Verdun, il n'y a que six lieues!

UN PAYSAN.

Mais c'est vrai; les Prussiens vont venir ici!...

DE MALSANNE.

Rassurez-vous, mes amis; ce n'est pas vous que le danger menace; votre hameau, à un quart de lieue d'ici, est loin de la grande route... ni le village, ni cette habitation cachée au milieu de la forêt de l'Argonne, n'ont rien à craindre de l'invasion... n'y ai-je pas, comme vous, ma femme et mon enfant?... d'ailleurs une ville prise n'ouvre pas à l'ennemi le chemin de la France? Les Prussiens ne passeront pas les défilés de l'Argonne? Dumouriez, à la tête de son armée, les défend... Kellermann couvre notre droite et s'avance du côté de Valmy... et moi-même, ne suis-je pas envoyé par l'assemblée pour organiser dans ce pays tous les moyens de défense?

PIERRE.

Eh ben, not' maître, qu'est-ce qui faut faire?

DE MALSANNE.

Il faut marcher sur-le-champ à la lisière du bois, abattre les arbres, couper la route aux Prussiens; à la place d'une armée, leur opposer une population entière, au lieu de murailles, le rempart invincible d'une forêt abattue; et le premier, le plus solide de tous, le courage des Français.

PIERRE.

Mais nos femmes?

DE MALSANNE.

Vos femmes? qu'elles cachent vos épargnes et ce que vous avez de plus précieux dans les puits, dans les mares; qu'elles enfouissent dans la terre vos grains et vos provisions; si l'ennemi vient, qu'elles abandonnent vos chaumières et se retirent au fond des bois!... ma femme, et vous savez si je l'aime, les y suivra. Combattons l'étranger par la solitude et la disette!

TOUS.

Oui, oui, chassons les Prussiens!

DE MALSANNE.

Pour cela que vous faut-il? Du courage! Tout Français en a... des bras? nous n'en manquerons pas... des outils? je vais vous en distribuer moi-même... Pierre, François, ouvrez la grange, et de là, à la forêt!

TOUS.

A la forêt! à la forêt!

Ils sortent tous avec la mère Séraphin qui disparaît un moment par la deuxième porte à gauche.

SCENE IV.

CONSTANCE DE MALSANNE, *tenant son enfant à la main, et sortant de l'habitation à droite, puis* MÈRE SÉRAPHIN *.

CONSTANCE.

Qu'ai-je entendu?... Verdun au pouvoir des Prussiens! l'ennemi si près de nous!

* Mère Séraphin, Constance.

MÈRE SÉRAPHIN, *revenant.*

Quel brave homme! En v'là un grand seigneur qui n'est pas fier, qui aime le peuple!... (*Apercevant Constance.*) Ah! vous voilà, madame! Eh ben, vous savez?...

CONSTANCE.

Oui, nourrice; j'ai tout entendu... et je veux que, dès demain, mon enfant parte pour Châlons, où est la mère de mon mari.

MÈRE SÉRAPHIN.

Seul!... Pourquoi?

CONSTANCE.

Moi, je veux rester au milieu de vous, avec mon mari, avec toi, ma bonne nourrice; mais pour mon enfant, je dois éviter jusqu'à l'apparence du danger.

MÈRE SÉRAPHIN.

Pourquoi vous en séparer? Il y aurait peut-être un moyen de le garder près de vous sans trembler pour ses jours... Vous savez, les ouvriers qui étaient ici la semaine dernière...

CONSTANCE.

Oui...

MÈRE SÉRAPHIN.

C'était moi qui les avais fait venir pour masquer une chambre secrète que j'ai fait disposer d'avance, à cette fin d'y cacher votre or, vos bijoux et tout ce qu'il y avait de plus précieux au château.

CONSTANCE.

Eh bien, après?...

MÈRE SÉRAPHIN.

Eh bien, dans cette chambre, il y a un lit, et votre enfant, on pourrait...

CONSTANCE.

Mon enfant dans cette chambre!...

Elle réfléchit.

MÈRE SÉRAPHIN.

Oh! elle est bien cachée, allez! et je défie qu'on la trouve! moi seule et Antoine, nous en avons le secret.

CONSTANCE.

Non; toute réflexion faite, j'aime mieux qu'il parte dès demain matin; j'aime mieux me priver de lui; quand il ne sera plus ici, je serai plus tranquille. Mais qui le conduira à Châlons?

MÈRE SÉRAPHIN.

Oh! je sais quelqu'un, moi, à qui vous pourriez bien le confier en toute sûreté, parce que celui-là, son dévouement pour vous et votre famille, ça date de loin; chez lui c'est dans le sang, voyez-vous!

CONSTANCE.

Antoine, n'est-ce pas? mon frère de lait?

MÈRE SÉRAPHIN.

Lui-même! et vous pourriez être sûre qu'il serait avec lui comme avec son père; car Antoine aime votre fils autant qu'il vous aime, vous et monsieur le comte, et ce n'est pas peu dire.

CONSTANCE.

Oh! oui, Antoine est fidèle, Antoine est dé-

voué, et à lui, mais à lui seul, je puis confier mon fils!

MÈRE SÉRAPHIN.

Oui; mais il n'est pas ici, il ne revient pas de Clermont, et ça commence...

Musique.

VOIX, *au dehors.*

Le v'là! le v'là!

CONSTANCE.

Quel est ce bruit?

MÈRE SÉRAPHIN, *qui est remontée.*

C'est lui! mon Antoine!...

SCENE V.

LES MÊMES, ANTOINE, *entrant par le fond avec les paysans, et puis ensuite* DE MALSANNE*.

PIERRE.

Le v'là, mère Séraphin, le v'là!

ANTOINE.

Oui, c'est moi, les amis; c'est moi!

MÈRE SÉRAPHIN.

Mon fils! mon Antoine!

Elle se jette dans ses bras.

ANTOINE.

Ma bonne mère!

MÈRE SÉRAPHIN.

Mon pauvre garçon!

ANTOINE, *pressant la main à tout le monde, et surtout à Mme de Malsanne.*

Not' sœur! not' sœur! mes amis! (*A M. de Malsanne qui entre*) Ah! monsieur le comte!... not' maître!... ah! que ça fait de bien! que je suis heureux!

DE MALSANNE.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc, Antoine?... tu as l'air fou!

ANTOINE.

Ma foi, écoutez donc, monsieur le comte, on le serait à moins... j'ai ben cru ne jamais vous revoir!

DE MALSANNE.

Pourquoi donc?

ANTOINE.

C'est que j'ai vu les Prussiens, et d'un peu près...

DE MALSANNE.

Tu as donc été à Verdun?

ANTOINE.

Non pas! ils sont ben venus me trouver aux Islettes.

TOUS.

Aux Islettes!

CONSTANCE, *à part.*

Déjà!

ANTOINE.

Ah çà, mais vous ne savez donc rien, vous autres?... vous n'avez donc pas entendu à c' matin le bruit de la fusillade?

TOUS.

Non, non.

* Christophe, Mère Séraphin, Antoine, de Malsanne, Constance, Pierre.

ANTOINE.

Ah ben! pour lors, j'en ai de belles à vous raconter!

DE MALSANNE.

Parle, mon garçon, parle!

ANTOINE.

Pour lors, imaginez-vous que je m'en revenais ben tranquille de Clermont, où j'avais laissé not' farine... v'là qu'avant d'entrer aux Islettes, je veux entrer au cabaret, un petit bouchon qui est là... l'histoire de rigoler un moment avec des amis que j'avais aperçus, et de boire un coup... (*S'interrompant.*) Tiens, ça me fait penser que je n'ai pas bu... (*La mère Séraphin fait un mouvement.*) Non, plus tard, ma mère, plus tard... soyez donc tranquille, il ne perdra rien pour attendre. V'là qu'au moment d'entrer, je me retourne, et je vois venir de loin comme un gros nuage de poussière. J' dis aux autres : Regardez donc là-bas, v'là le vent qui se lève. — Le vent, dit Pierrot, ça n' fait pas c' bruit-là! Pendant ce temps-là, le nuage approchait toujours. V'là quand il n'est plus qu'à une portée de fusil, Pierrot, qu'a une fière vue, nous dit: C'est des cavaliers qui accourent à toute bride! C'étaient les Prussiens!

TOUS.

Les Prussiens!...

ANTOINE.

Dans ce moment-là, je pense à vous, à not' sœur, à ma mère!

MÈRE SÉRAPHIN.

T'as pensé à moi, mon mignon, viens que je te baise pour la peine.

Elle l'embrasse.

ANTOINE, *froidement.*

Merci, ma mère! — Alors, je ne fais ni une, ni deux... je retourne ma charrette... nous dételons les chevaux... un coup d'épaule, et patatras la v'là par terre... juste en travers le chemin..... et puis passe à présent, Prussien!

TOUS.

Bravo! bravo!

ANTOINE.

Alors, on court... on se rassemble... on s'arme comme on peut.. des faux, des fourches... des fusils tout rouillés... de bons fusils!... y avait là quelques lurons... des tireurs à l'affût... Pierrot, d'abord, Jean-François et puis moi, qui ne suis pas trop manchot... et quand les Prussiens arrivent en criant: Hourra! pa ta pan! pan! pan! pan!... nous les saluons! faut être polis!

TOUS.

Bravo, Antoine! bravo!

ANTOINE.

Oui; mais nous ne défendions qu'une rue! et le Brunswick qui voit ça... c'étaient des Brunswick que nous travaillions... nous tourne d'un autre côté, et bientôt les v'là au galop dans le village, entrant, pillant, massacrant partout dans toutes les maisons! (*D'une voix sombre.*) Oh! alors,

d'une fenêtre où nous nous étions réfugiés avec Pierrot, j'ai vu quelque chose d'affreux et que je n'oublierai de ma vie !

TOUS, *avec intérêt.*

Quoi donc? quoi donc?

ANTOINE.

Vous savez ben, René? la première maison là, à gauche... en entrant dans le village, près du puits...

TOUS.

René le vigneron?

ANTOINE.

Lui-même, il était absent, et il n'y avait chez lui que sa mère... une femme d'âge, malade, et ses deux enfans. Un hussard noir, descendu de cheval, était entré dans sa maison... il n'avait trouvé rien à piller, faut croire, qu'une courte-pointe, qui enveloppait la pauvre infirme; en voyant saisir la couverture de sa grand'mère, la petite-fille à René crie à son frère : Frère, empêche-le!... empêche-le!... Alors le petit René, qui a ben l'âge de votre fils (*il montre l'enfant de Mme de Malsanne*), se cramponne à l'autre bout de la courte-pointe de toutes ses forces, et se laisse traîner ainsi par le hussard qui remonte sur son cheval attaché par la bride à la manivelle du puits. Au moment de partir, le Prussien tire à lui, le petit ne veut pas lâcher, et s'élève ainsi jusqu'à la margelle... mais là, le brigand lui donne une secousse.

CONSTANCE, *jetant un cri.*

Ah!...

DE MALSANNE.

Et puis?...

ANTOINE.

Et puis, je n'ai plus rien vu; car j'ai fermé les yeux... et nous n'avons entendu qu'un cri!

TOUS, *avec horreur.*

Oh!

CONSTANCE, *à part.*

Les monstres!

Elle serre son fils dans ses bras.

ANTOINE.

Mais sa mort fut bientôt vengée, allez!... de tous côtés, les paysans, les verriers des environs étaient accourus au bruit de la fusillade; en un instant, les maraudeurs prussiens sont balayés, chassés du village, à l'exception d'une vingtaine qui se sont réfugiés dans l'église et qui s'y sont renfermés; mais on les a cernés, ils ne peuvent plus sortir, et malheur à eux quand on pourra les prendre, car René est à la tête des assiégeans, et il a juré qu'il n'en réchapperait pas un seul.

DE MALSANNE.

Massacrer des prisonniers, Antoine!... mais c'est une atrocité, une infamie! ce serait imiter la barbarie de l'étranger!... Non, non; à lui les horreurs de la guerre! à lui la honte des massacres et des froides cruautés!

ANTOINE.

C'est ce que je leur ai dit aussi; mais ils étaient comme des enragés... ils ne voulaient rien en tendre.

DE MALSANNE.

Ils m'entendront, moi!

ANTOINE.

Comment! not' maître...

CONSTANCE.

Quoi, mon ami, tu voudrais...

DE MALSANNE.

Aller aux Islettes sur-le-champ... Pierre, vite mon cheval; tu selleras le tien aussi; Antoine est fatigué, c'est toi qui m'accompagneras.

PIERRE.

Oui, not' maître.

Il sort après avoir pris les harnois du poteau.

ANTOINE.

Mais à présent il est ben tard, not' maître.

DE MALSANNE.

Il n'est jamais trop tard pour aller sauver des malheureux, et épargner un crime à des Français... (*Aux paysans.*) Mes amis, j'espère à mon retour vous rapporter d'excellentes nouvelles... vous le voyez, l'ennemi a été repoussé; pour ce soir, vous pouvez aller vous reposer tranquilles... mais demain, de grand matin, à la forêt; d'ici-là, si un malheur arrivait à l'un de vous, qu'il accoure ici, et vite au tocsin!... N'oubliez pas que le rendez-vous est chez moi. Antoine, avant qu'ils partent, fais rafraîchir ces braves gens.

LES PAYSANS.

Vive not' maître!... vive M. de Malsanne!

Tous les paysans sortent avec Antoine et la mère Séraphin. Constance va s'asseoir sur un banc devant l'escalier.

SCENE VI.

DE MALSANNE, CONSTANCE *pleurant en silence*, L'ENFANT.

DE MALSANNE, *revenant.*

Eh bien, chère Constance, tu pleures?...

Il vient s'asseoir près d'elle.

CONSTANCE.

Nous voilà séparés!

DE MALSANNE.

Pour quelques heures seulement; demain, au jour, je serai revenu.

CONSTANCE.

C'est égal, je tremble!

DE MALSANNE.

Pourquoi?

CONSTANCE.

Je ne sais... mais cette guerre qui gronde si près de nous, le danger d'une invasion toujours présente qui nous menace... le récit d'Antoine, et puis ce départ, la nuit... Georges, si je n'allais plus te revoir...

Elle se penche sur lui en pleurant.

DE MALSANNE.

Enfant!

CONSTANCE.

C'est vrai, je deviens peureuse!

DE MALSANNE.

La femme d'un représentant... allons donc, sois donc raisonnable, forte et calme comme je t'ai toujours connue. Dans une demi-heure, je serai aux Islettes; à présent la route est libre, il n'y a pas le moindre danger... l'ennemi se garderait bien de se hasarder dans ces bois, qu'il ne connaît pas; au milieu de ces fondrières où sa perte serait infaillible.

CONSTANCE.

Mon ami, je n'ai pas de prières pour t'empêcher de faire ton devoir... mais, je t'en prie, ne va pas au delà; songe que tu as une femme et un enfant!

DE MALSANNE.

Est-ce que vous n'êtes pas tous deux ma pensée de chaque jour, de chaque instant? (*Il prend son fils.*) Cher enfant!... (*Il l'embrasse.*) Si je suis fier de représenter mes concitoyens, c'est pour lui... c'est pour qu'un jour nos paysans disent en le voyant: tiens, voilà le fils de celui qui a défendu autrefois nos champs et notre liberté, de celui qui a combattu l'invasion avec nous, dans nos rangs!... c'est pour qu'un jour la mémoire de son père protége la tête de mon enfant.

SCENE VII.

LES MÊMES, ANTOINE, PIERRE, LA MÈRE SÉRAPHIN, TOUS LES PAYSANS.

ANTOINE.

N'ot maître, les chevaux sont prêts.

DE MALSANNE, *pendant qu'on lui met son manteau de voyage.*

Allons, dis-moi adieu; à présent, je me reproche comme un crime chaque instant que je passe loin de ces malheureux. (*Il l'embrasse.*) Adieu!

Fausse sortie.

CONSTANCE, *courant après lui.*

Georges! Georges!

DE MALSANNE.

Eh bien! que veux-tu?... Encore des larmes!

CONSTANCE.

Tu reviendras?...

DE MALSANNE.

Au jour, plus tôt si je puis; mais toi, tu dormiras?... (*Silence.*) Je le veux!

CONSTANCE.

Oui, si tu reviens vite.

DE MALSANNE.

e te le promets; adieu!

LES PAYSANS.

Bon voyage, not' maître, bon voyage!

DE MALSANNE.

erci, mes amis, merci!

Il sort avec Pierre, Antoine et la mère Séraphin; les paysans disparaissent par la colline.

SCENE VIII

CONSTANCE, *assise et tenant son enfant qui est endormi; puis* LA MÈRE SÉRAPHIN.

CONSTANCE.

Parti! parti!... Pourquoi ce froid qui me glace le cœur? il me semble qu'une puissance invisible, qu'une destinée de malheurs vient de nous séparer pour toujours!... et puis, ce récit affreux d'Antoine... ce malheureux enfant!... je le vois toujours là devant mes yeux!... Mais let Islettes ne sont qu'à deux lieues; si l'ennemi allait venir ici!... si mon fils... Oh! demain, demain, il serait trop tard! (*A mère Séraphin qui reparaît.*) Nourrice!

MÈRE SÉRAPHIN.

Madame!

CONSTANCE.

Cette chambre, cette chambre dont tu m'as parlé!

MÈRE SÉRAPHIN.

Eh bien, madame, elle est là, au fond.

CONSTANCE, *avec élan.*

Viens, viens, conduis-moi... allons sauver mon fils.

Elles rentrent vivement toutes deux à gauche. La nuit vient.

SCENE IX.

ANTOINE, *entre en mangeant par le fond; puis* CONSTANCE.

ANTOINE.

Ah! ils sont déjà bien loin!... Ma foi, faut avouer que not' maître est un fier homme; se déranger exprès, la nuit, pour des Prussiens; sans compter que voilà un orage soigné qui se prépare; on parle de citoyen, en voilà un crâne!... Comment qu'il a dit ça?... « Il n'est jamais trop tard pour sauver des malheureux et épargner un crime à des Français. » Oh! je le connais, il les sauvera, il les sauvera!

Coup de tonnerre.

CONSTANCE, *rentrant.*

Quel coup de tonnerre affreux!... Cher enfant, il repose, et sur sa tête, le fracas de l'orage et de la guerre; mais il n'a rien à craindre de Dieu, et il ne connaît pas encore la méchanceté des hommes. Antoine, ferme avec soin partout.

ANTOINE.

Oui, not' sœur.

CONSTANCE.

Partir... la nuit... par l'orage!...

ANTOINE, *allant fermer au fond.*

Ah! bah! dans une demi-heure, ils seront aux Islettes... Et puis, dites donc, not' sœur, s'il arrivait malheur à un si brave homme, il n'y aurait donc personne là-haut!... Avant de me coucher, je vas voir si ma mère a besoin de moi.

Il se dirige vers la gauche.

CONSTANCE.

Antoine, demain matin, de bonne heure, tu viendras me trouver, j'aurai à te demander un service.

ANTOINE.

Je serai tout prêt, not' sœur, comme toujours.

CONSTANCE.

Bonsoir; je vais tâcher de reposer.

Elle entre à droite.

SCENE X.

ANTOINE, *seul.*

Ah! oui, reposer!... quand not' maître est dehors... la pauvre chère dame! elle va prier toute la nuit... En v'là une sainte! et bonne et douce! et qui aime ma mère, qui la soigne... comme si c'était la sienne propre!... dam!... c'est tout comme, puisqu'elle l'a nourrie... à preuve que j' suis son frère... son frère d' lait!... c'est que ça compte, ça, pour l'amitié! (*Tonnerre.*) Brrr!... que je jabotte... v'là des grosses gouttes qui commencent à tomber joliment.

Il se sauve et rentre à gauche.

SCENE XI.

Musique, l'orage redouble, une petite fenêtre en bois formant volet s'ouvre au fond. Kromsper passe la tête et regarde; ne voyant personne il saute dans la cour, où il est bientôt suivi par Worms et deux autres hussards de la mort. Ils s'orientent dans l'obscurité. Kromsper, voyant une lumière qui brille à travers les joints de la porte à gauche, dit à voix basse : *Silence!* Worms et les deux autres s'arrêtent et prêtent l'oreille; Kromsper regarde à travers les joints.

KROMSPER, WORMS, DEUX HUSSARDS *de la Mort.*

KROMSPER.

Silence! Une vieille femme!... et un paysan...

WORMS, *à droite.*

Par ici... rien!

KROMSPER.

Tout est fermé... nous sommes les maîtres!... la maison paraît bonne... située au milieu des bois, loin de toute habitation, nous pouvons nous y arrêter quelques heures sans crainte.

WORMS.

Tant mieux, car je ne suis pas tranquille.

KROMSPER.

Poltron! tu trembles toujours!

WORMS.

Écoute donc, après la chasse que nous ont donnée ces damnés paysans!... et puis...

KROMSPER.

Quoi?

WORMS.

Cette chaumière, où tu as mis le feu, en fuyant.

KROMSPER, *brutalement.*

Pourquoi nous ont-ils donné du lait aigre?

WORMS.

Et cet enfant?

KROMSPER.

Pourquoi ne voulait-il pas lâcher cette courte-pointe, qui garantit si bien mon cheval?

WORMS.

C'était pas une raison pour...

KROMSPER.

Silence!... on vient.

Ils se cachent. Kromsper derrière le poteau. Musique.

SCENE XII.

KROMSPER, WORMS, HUSSARDS *cachés*, ANTOINE, *une lanterne à la main, sort de la maison à droite.*

ANTOINE.

C'est bon, ma mère, c'est bon!... c'est vrai, ça, elle veut tout faire, ma mère!... v'la t'y pas qu'elle me gronde de vouloir l'aider à allumer son four... t'as besoin de repos... t'es fatigué... La fatigue!... à présent que je les ai revus, je n'y pense plus!.... (*L'orage redouble.*) Ah ben! en v'là un orage!... ça va tomber dru!... y fera meilleur ici que dehors.

KROMSPER, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est vrai, camarade.

Antoine se retourne étonné.

WORMS, *frappant de l'autre côté.*

Et c'est pour ça que nous sommes entrés?

ANTOINE.

Et par où donc que vous êtes entrés, vous?... la porte était fermée?..

KROMSPER.

Par la fenêtre, donc!...

ANTOINE.

Hé ben, excusez! ne vous gênez pas!...

KROMSPER.

Allons, tais-toi, et donne-nous à souper.

ANTOINE, *à part.*

Ce sont des Brunswick de ce matin, je les reconnais bien, les gredins!

KROMSPER, *rudement.*

Hé bien, et ce souper?

ANTOINE.

Ah! vous allez être bientôt servis... nous n'avons rien.

Il va s'asseoir.

KROMSPER.

Rien!

ANTOINE.

Que du lard, et de la galette. (*A part.*) Si ça pouvait les étouffer!

KROMSPER.

C'est du liquide qu'il nous faut.

ANTOINE.

Oh! vous n'en manquerez pas, le puits est profond... une eau magnifique!

KROMSPER, *menaçant.*

Nous te ferons bien trouver du vin, avec la lame de nos sabres...

ANTOINE, *froidement.*

Ah! c'est du vin que vous vouliez!... fallait donc le dire... y en a... mais pas fameux... du p'tit vin de pays!...

KROMSPER, *froidement.*

Nous te dirons ça quand nous l'aurons goûté... Allons, marche, paysan.

ANTOINE, *se levant avec lenteur.*

On y va... on y va!...

KROMSPER.

Où nous mènes-tu ?

ANTOINE.

Hé ben... dans la salle à manger...

KROMSPER, *défiant.*

Tu ne nous trompes pas?

ANTOINE.

Regardez vous-même.

Il ouvre la porte à gauche.

KROMSPER, *regardant avec défiance.*

Où conduit cette porte, là-bas, au fond?

ANTOINE.

Vous le voyez ben... à la cour de la ferme... en face les écuries.

KROMSPER.

Ça se trouve bien; comme ça, nous pourrons voir ce qui se passe dehors, et donner un coup d'œil à nos chevaux, que tu vas mettre à l'écurie... j'entends qu'ils ne manquent de rien non plus.

ANTOINE, *avec intention.*

On les servira... comme vous-mêmes, nous aimons beaucoup les bêtes, ici...

KROMSPER, *menaçant.*

Hein!... passe devant, et sers nous vite...

WORMS, *le poussant.*

Ou sinon... (*il fait le signe de couper la tête*) tu comprends?...

ANTOINE, *se retournant*

Parfaitement. (*Avec un mouvement de surprise très-prononcé.*) Tiens!...

WORMS.

Hé bien, qu'est-ce que t'as à me regarder ?

ANTOINE.

Moi!... je vous trouve bel homme... (*A part.*) Par exemple! je croyais bien l'avoir descendu, celui-là!

Il entre à gauche avec les Prussiens.

SCENE XIII.

CONSTANCE, *sortant de la maison, et paraissant étonnée.*

Personne!... pourtant j'ai entendu parler ici... sous mes fenêtres, il n'y a qu'un instant... et à la porte de la ferme, des piétinemens de chevaux. Est-ce que Georges serait déjà rentré?... Ce ne peut-être que lui!... oh! oui, c'est lui!... il aura, en route, rencontré quelqu'un, reçu quelque message qui rendait son voyage inutile... et il sera revenu; mais non, je ne me suis pas trompée... j'aperçois de la lumière du côté des écuries... c'est Georges!... ah! que je suis heureuse de le savoir près de moi! à présent je respire plus à l'aise.

SCENE XIV.

CONSTANCE, ANTOINE.

ANTOINE, *sortant par la gauche, dit à la canonnade avec colère.*

Ma mère, servez à boire si vous voulez!... pour moi, je ne suis pas le valet des Prussiens!

CONSTANCE.

Les Prussiens!...

ANTOINE, *l'apercevant.*

Oui... ils sont là!... ils sont venus... d'abord quatre, et puis dix!

CONSTANCE.

Grand Dieu!

ANTOINE.

Et plus laids!... des têtes hideuses!... un surtout!... des cheveux roux!... tout couvert de sang... on l'appelle le Tueur!

CONSTANCE.

Le Tueur!

ANTOINE.

Oui, c'est le chef!... tous les autres paraissent trembler devant lui.

CONSTANCE.

Le Tueur!

VOIX, *à l'intérieur.*

Du vin! du vin!

ANTOINE, *dont la colère monte toujours.*

C'est bon, c'est bon; ma mère vous a donné ce qui restait... maintenant il n'y en a plus!

CONSTANCE.

Antoine, mon ami, calme-toi.

ANTOINE, *pouvant à peine se contenir.*

Du calme! avec des gueux pareils!... mais non, je vous dis, il n'y en a plus, il n'y en a plus!

CONSTANCE.

Mais Antoine!... mon fils est là!

ANTOINE, *vite.*

Là!... votre fils!

CONSTANCE, *vite.*

Dans la chambre secrète, tu sais.

ANTOINE, *étourdiment.*

Dans la chambre... oh! quelle imprudence!

CONSTANCE, *étonnée.*

Imprudence!... dis-tu?

ANTOINE, *à part.*

Qu'allais-je faire, l'effrayer!... (*Haut et avec un calme affecté.*) C'est-à-dire... non... que je suis bête! mais non... il n'y a pas le moindre danger, au contraire...

CONSTANCE.

Pourtant, tu disais...

ANTOINE.

Une bêtise!... n'est-ce pas là que nous avons caché ce que vous aviez de plus précieux?... votre or, vos bijoux, à cause de cette porte masquée?... que le diable lui-même ne pourrait pas trouver?

CONSTANCE.

Mais s'il allait m'appeler... Antoine, s'ils allaient l'entendre!

ANTOINE.

A travers un mur épais!... en pierre de taille... ah ben, oui!... laissez donc, il est bien là, allez! c'est même un bonheur que vous l'ayez caché là? une fameuse idée!...

CONSTANCE.

Tu crois?

ANTOINE.

C'est l'endroit le plus sûr de toute la maison, et il n'y a pas le moindre danger... D'ailleurs je serai là, moi; j' vas leur porter du vin... ils en demandent.

CONSTANCE.

Ah! oui, tiens, le nôtre... il est meilleur. (*Elle lui indique à droite un panier à porter du vin.*) Donne-leur tout ce qu'ils demanderont, surtout ne les irrite pas.

ANTOINE, *sombre.*

Soyez tranquille; tout-à-l'heure j' dis pas, car en entrant à l'écurie, j'ai aperçu sur le dos d'un de leurs chevaux (*à demi-voix*) la courte-pointe!

CONSTANCE.

Grand Dieu!

ANTOINE, *sombre.*

Oh! alors de songer que le brigand était là, parmi eux, il m'a pris une démangeaison!...

CONSTANCE.

Antoine, mon fils! mon fils!

ANTOINE, *froidement.*

A présent, c'est différent... c'est à lui que je pense, et à vous, not' sœur.

CONSTANCE.

Pour lui, pour moi, sois prudent.

ANTOINE.

Doux comme un mouton.

CONSTANCE.

Pas un mot, pas un geste!

ANTOINE.

Ils me battraient, que je tendrais le dos.

CONSTANCE.

Bon Antoine!

ANTOINE.

J' vas leur porter du vin.

VOIX, *à l'intérieur.*

Du vin! du vin!

ANTOINE, *avec une amabilité forcée.*

Voilà, messieurs les Prussiens, voilà!... (*A Constance.*) Vous voyez, j' suis gentil... (*A part, en rentrant, à gauche.*) Oh! j' vas m' manger les poings!... mais quand je devrais les avaler, je saurai me contenir.

On entend choquer les verres dans l'intérieur. Constance écoute avec terreur sur une musique qui s'éteint peu à peu. Quand le bruit et la musique ont cessé elle reprend.

SCÈNE XV.

CONSTANCE, *seule et s'éloignant toujours de la chambre à gauche avec terreur.*

Quel bonheur que Georges soit absent... les hommes ne savent pas souffrir... il s'emporterait, lui!... et tout tout serait perdu!... tandis qu'Antoine... il me l'a promis... il endurera tout; mais le Tueur, comme ils l'appellent... quel nom affreux!... J'y pense toujours... malgré moi!... et Antoine... qui ne revient pas... chaque minute à présent, c'est la mort!... ah! cette attente est horrible!... c'est moi!

Cris à l'intérieur. Antoine sort, et la porte se referme vivement sur lui.

SCÈNE XVI.

CONSTANCE, ANTOINE.

ANTOINE, *sortant vivement.*

Ah!... les scélérats!...

CONSTANCE.

Antoine, et mon fils!... mon fils!...

ANTOINE.

Votre fils!... ah! c'est vrai... ne craignez rien.. il ne court aucun danger! et c'est moi qui suis une fichue bête de vous effrayer comme ça.

CONSTANCE.

Antoine, Antoine, tu m'avais promis...

ANTOINE.

C'est vrai... mais c'est que, voyez-vous, ils ont voulu battre ma mère!...

CONSTANCE.

Ta mère!...

ANTOINE.

Oui, parce qu'elle ne voulait pas leur donner du champagne!

CONSTANCE.

Je t'avais pourtant bien recommandé!

ANTOINE.

Pour lors, il y en a un qui a levé sa crosse... moi, je me suis jeté au-devant...

CONSTANCE.

Grand Dieu!

ANTOINE.

Oh! c'est rien... une bourrade, dans l'estomac... mais je n'ai eu que le temps de faire filer ma mère, par la grande cour... et d'aller chercher le vin qu'ils demandent.

CONSTANCE.

Oui, oui, fais vite, entends-tu, tu prendras les clefs de la cave... Non, moi-même, attends!... Ah! j'en deviendrai folle!... (*Bruit d'une glace qu'on brise. Antoine va regarder par la porte.*) Quel est ce bruit?

Hourra de soldats ivres.

ANTOINE.

Allons, bon! v'là not' belle glace* brisée!...

* Antoine, Constance.

(*S'animant.*) Ah! mais!... ah! mais!... ah! mais!...

CONSTANCE, *le retenant.*

Antoine, Antoine, nous la remplacerons. Mais calme-toi!... au nom du ciel, calme-toi!... Tu ne veux pas me faire mourir, n'est-ce pas? Descends à la cave, va chercher... Antoine! tu ne m'écoutes pas!...

ANTOINE.

Si, not' sœur, si!... j'y vas... Ah! mais... (*Redant toujours à droite.*) Je suis gentil; faut pourtant pas me faire monter la moutarde!...

On entend des chants dans l'intérieur, qui continuent jusqu'à la sortie de Constance.

SCENE XVII.

CONSTANCE, *puis* LA MÈRE SÉRAPHIN.

CONSTANCE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir?...

MÈRE SÉRAPHIN.

Madame, madame!

CONSTANCE.

Qu'y a-t-il encore? Qu'as-tu, mère?

MÈRE SÉRAPHIN.

En voilà un qui a pris une lumière!

CONSTANCE.

Une lumière!

MÈRE SÉRAPHIN.

Il se dirige du côté de la grange et dit qu'il va mettre le feu.

CONSTANCE.

Le feu!... (*Avec explosion.*) Ah! mon enfant! mon enfant!...

Elle s'élance à droite, et Antoine reparaît à la porte de la cave. Un silence.

SCENE XVIII.

ANTOINE, MÈRE SÉRAPHIN.

ANTOINE.

Qui donc a crié, ma mère?

MÈRE SÉRAPHIN.

Personne!... C'est madame qui est allée...

ANTOINE, *laissant tomber son panier.*

Où donc?

MÈRE SÉRAPHIN.

Leur parler, à ces gredins-là.

ANTOINE, *voulant courir.*

O ciel!

MÈRE SÉRAPHIN, *l'arrêtant.*

Ils voulaient mettre le feu!... Mais elle saura bien les mettre à la raison, elle!

Musique.

ANTOINE.

Silence!... (*Il écoute retenu par sa mère.*) Elle parle... on l'écoute!... Grand Dieu! me trompé-je? *Bruit sourd.*) L'insulte!... des cris!... Oh! courons!... *Il repousse sa mère et veut ouvrir la porte.*) Fermée!... Oh! les misérables!... Ah! le fusil de not' maître!

Il court à droite.

MÈRE SÉRAPHIN, *à Antoine qui revient.*

Où vas-tu?

ANTOINE, *avec force.*

La sauver, ma mère, ou péril avec elle.

Il sort par la gauche en courant.

MÈRE SÉRAPHIN, *tombant à genoux.*

Seigneur, seigneur, ayez pitié de nous!... (*Frappée d'une idée.*) Ah! le tocsin! le tocsin!... courons. (*Elle se dirige vers l'escalier et monte, le bruit redouble à l'intérieur, cris étouffés.*) Au secours! au secours!...

En ce moment, la porte à droite s'ouvre avec fracas. Constance en sort pâle, les cheveux défaits, et court à l'escalier.

SCENE XIX.

CONSTANCE, *puis* LE TUEUR.

CONSTANCE,

Au secours! au secours!... Oh! le monstre!... (*Pleurant.*) Mais mon enfant! mon pauvre enfant!... (*Le Tueur paraît.*) Tremble, scélérat!... je suis la femme d'un représentant!

LE TUEUR.

D'un représentant! C'est beaucoup mieux; alors, je t'enlève.

Il se précipite sur Constance, qui s'attache à l'escalier.

CONSTANCE, *se débattant.*

Ah! tuez-moi, tuez-moi plutôt.

LE TUEUR.

Ah! tu as beau faire, tu ne m'échapperas pas!

Il la tient par un bras.

SCENE XX.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, *paraissant au fond, armé d'un fusil.*

Brigand, laisse cette femme!

Il le couche en joue, tire, et le manque. Constance court vers Antoine et tombe à ses pieds.

LE TUEUR, *à des Prussiens accourus par la porte.*

Qu'on attache ce manant à un poteau! Pour avoir été si maladroit, je le condamne à rôtir.

CONSTANCE.

Oh! grâce! grâce!... Au secours! au secours!...

On entend le tocsin.

LE TUEUR, *avec force.*

Le tocsin!... Partons, camarades, et le feu partout!...

CONSTANCE, *se débattant.*

Mon enfant! mon enfant!...

Le Tueur disparaît avec elle: on entend encore des cris. Les Prussiens, qui ont fait d'abord Antoine, se sauvent. Kromsper, en s'éloignant, aperçoit la mère Séraphin qu'on ne doit voir qu'après, et tire sur elle.

LA MÈRE SÉRAPHIN, *blessée.*

Ah!...

Elle tombe sur la rampe de l'escalier.

SCENE XXI.

ANTOINE. MÈRE SÉRAPHIN.

ANTOINE, *attaché au poteau.*

Qu'ai-je entendu? Ce cri plaintif... il m'a tout ému.... Où donc est ma mère? (*Il l'aperçoit qui se traîne en descendant l'escalier.*) Ma mère!

Musique.

MÈRE SÉRAPHIN, *d'une voix mourante.*

Antoine, mon enfant!

ANTOINE.

Ma mère! ma mère blessée!... et ne pouvoir... (*Il se débat avec fureur.*) O rage!

MÈRE SÉRAPHIN, *au bas de l'escalier*

A moi, Antoine... je meurs!

Elle vient tomber sur l'avant-scène.

ANTOINE, *appelant.*

Ma mère!... ma mère!... Elle ne me répond plus!... (*Pleurant.*) Jésus, mon Dieu! ils me l'ont assassinée!... Ma mère!... la voir là, étendue sous mes yeux, et ne pouvoir lui porter secours. (*Musique. Regardant à gauche.*) Mais que vois-je? (*Des flammes s'élèvent de la partie de la ferme où est l'enfant*) le feu!... Et son enfant! son enfant!...

CONSTANCE, *au fond, entraînée par les Prussiens.*

Antoine, Antoine, sauve mon enfant.

ANTOINE.

Grand Dieu! not' sœur, not' sœur elle-même!... Oh! les misérables!... (*Avec la plus grande énergie.*) Et sans vengeance, mon Dieu, sans vengeance!...

Il tombe épuisé.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ERNEST SIRMET, colonel des hussards Chamboran.	M. FRANCISQUE AINÉ.
ÉMILE LESCAT, capitaine. .	M. MESNIER.
SÉRAPHIN (ANTOINE), maréchal-des-logis.	M. DELAISTRE.
MOUCHERON, clairon. (Déjazet.)	Mlle LÉONTINE.
LE COMTE DE RUTNER. .	M. JOSEPH.
LA COMTESSE DE RUTNER.	Mme STÉPHANIE.
MADAME MARGUERITE. . .	Mme GAUTHIER.
CHARLOTTE, } filles du comte	Mme AMY.
CISKA, } de Rutner.	Mlle CLARISSE.
FRANTZ.	M. PRADIER.
KARL, concierge.	M. FOURNEL.
UN DOMESTIQUE.	M. COSTE.

JEUNE FILLE, OFFICIERS, HUSSARDS.

La scène est en Prusse, 1813, dans le château de Rutner.

Salle intérieure du château de Rutner qui est censée au premier étage. Table, piano, paravent, cheminée à feu, tabouret sous le sopha : deux portes à droite : porte à gauche, au fond.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE RUTNER, Mme DE RUTNER, CISKA *et* CHARLOTTE, *près de la table.*

Le comte lit un journal devant la cheminée, Mme de Rutner travaille, ses filles sont au piano.

RUTNER, *à part.*

Je l'avais deviné... cet armistice accordé le 4 juin aux Français, par les puissances, n'était qu'une ruse de guerre... Hier, 10 août 1812, la trêve avec la France est expirée. (*Il sourit.*) Et les hostilités vont recommencer... (*Avec fureur.*) On a reformé un régiment de hussards de la Mort, et on m'a oublié, moi! moi! Rutner! non, ils ne m'ont pas oublié, mais c'est une disgrâce, je le vois trop... Après ça, servez donc les rois! (*Il jette son journal; silence pendant lequel on entend le piano.*) Est-ce que cette musique va durer long-temps?

Mme DE RUTNER, *avec douceur.*

C'est l'heure d'étudier leur piano.

RUTNER.

Un piano!... belle fadaise, pour les filles d'un homme qui n'a jamais entendu que la trompette et le tambour!

Mme DE RUTNER.

Mais...

RUTNER.

Allons, allons! qu'elles aillent plus loin jouer de leur serinette.

CISKA, *se levant.*

Serinette!... un piano d'Erard, le premier facteur français!

RUTNER, *se levant avec fureur.*

Eh bien! je le jetterai au feu, votre Français, et son piano aussi.

Mme DE RUTNER.

Ah! monsieur!...

Les deux jeunes filles ont fui épouvantées, par la droite.

SCENE II.

LE COMTE DE RUTNER, Mme DE RUTNER.

RUTNER, *se rasseyant.*

Des Français! toute la journée je n'entends prononcer que ce nom à mon oreille, et ce nom, je le déteste! (*Voyant Mme de Rutner qui met son chapeau.*) Vous sortez, madame?

Mme DE RUTNER.

Je vais un instant au village.

RUTNER.

Et qu'allez-vous faire au village?

Mme DE RUTNER.

Visiter quelques pauvres.

RUTNER, *brutalement.*

Il faut avoir grande envie de voir des gueux!

Mme DE RUTNER.

La prière des pauvres monte jusqu'à Dieu, et nous recommande à sa miséricorde.

RUTNER.

Puisqu'ils sont si bien avec lui, que ne commencent-ils par se recommander eux-mêmes?... Ou est Frantz?

Mme DE RUTNER.

Il est allé à la ville chercher les lettres.

RUTNER.

Ce vieux domestique, parce qu'il vous a vu naître, se croit tout permis, il sort ainsi à tout propos... Du reste, il ne fait qu'imiter les autres, tout le monde me laisse seul dans ce château *.

Mme DE RUTNER, *posant son chapeau sur un meuble.*

Je ne sortirai pas, monsieur.

RUTNER, *allant à la cheminée.*

Eh! mon Dieu! restez, sortez; que voulez-vous que cela me fasse?

Mme DE RUTNER.

Je cherche en vain, monsieur le comte, ce qui peut vous irriter ainsi.

RUTNER.

Vous ne voyez rien.

Mme DE RUTNER.

N'êtes-vous pas riche?... Pour payer vos services militaires, le roi de Prusse vous a donné ce château avec une dotation...

RUTNER, *amèrement.*

Oui, de l'argent!... et il m'a ôté mon régiment.

Mme DE RUTNER.

L'espoir qu'on avait de la paix...

RUTNER, *ironiquement.*

La paix!... la paix, avec les Français!... Vous n'avez pas deviné que cette suspension d'armes n'avait pour but que d'endormir leur empereur, jusqu'au moment où on serait préparé à le recevoir... Croirez-vous encore à la paix, maintenant que les Français et nos troupes sont depuis hier en présence?

Mme DE RUTNER.

Mais puisque votre régiment a été licencié, on ne pouvait...

RUTNER, *revenant.*

Allez-vous vous mettre aussi du parti de ces ingrats, qui ont presque transformé en crimes des expéditions vigoureusement conduites?... Ce régiment, on le reforme, madame, et ce n'est pas moi qu'on nomme pour le commander!... Mais ils ne voient rien; ils ne s'aperçoivent pas même que mon château est une excellente position... qu'ils me donnent quelques compagnies, et j'intercepte le passage des Français; s'ils passent, j'inquiète leurs mouvemens... Qu'ils m'envoient seulement des hommes et des armes; sur mes réserves, je leur fournirai de la poudre, moi... et après un beau et long siége, il m'en restera encore assez dans la tour des archives, pour faire sauter ce château au besoin.

Mme DE RUTNER.

Quoi! vingt années de guerre non interrompué contre les Français n'ont pas satisfait votre ardeur?

RUTNER.

Dites donc ma haine, madame; une haine mortelle, implacable! qui est passée toute entière dans mon sang... Avez-vous oublié que ce sont les Français qui m'ont tué mon neveu?... un neveu de vingt ans, qui devait être l'héritier de mon nom et de mes titres, puisque vous ne m'avez donné que des filles, vous! (*Changeant de ton.*) D'ailleurs, n'y a-t-il pas de ces cœurs fades, que vous comprenez très-bien, vous autres femmes, lorsqu'ils vous parlent de leur besoin d'aimer?... Eh bien! moi, j'ai besoin de haïr pour haïr, j'ai reçu l'énergie de l'âme... Grâce au ciel, il s'est rencontré un peuple ennemi sur qui cette passion a pu retomber de tout son poids, et grâce au ciel, encore, cette haine n'a pas toujours été impuissante!

Mme DE RUTNER.

Mais, après une existence si agitée, il me semble qu'une retraite glorieuse...

RUTNER.

Et croyez-vous qu'une pareille vie puisse me convenir?... se promener sous de vieux arbres, user des cartes, se brûler les jambes au feu de la cheminée, puis un jour enfin, mourir dans la toile, entre des femmes et un ministre; eh! non, mille dieux! il faut que ma vie s'achève comme elle a commencé... des agitations, des combats... il y en a qui mesurent leur existence à un certain ouvrage qu'ils veulent achever; ils ne meurent contens que quand ils ont amassé telle somme, acquis un champ, bâti une maison, marié leur fille; moi, je ne mourrai content que quand j'aurai vu la France et son empereur humiliés, écra-

* Rutner, Mme Rutner.

sés!... Tant que j'aurai un souffle de vie, tant qu'il me restera une cartouche, je l'userai contre les Français... Tenez, tenez, laissez-moi, j'aime mieux être seul!

Mme DE RUTNER.

Mais, vous me disiez...

RUTNER.

Ne vouliez-vous pas sortir? eh bien! sortez, maintenant... N'avez-vous pas entendu que je veux être seul?

Mme DE RUTNER.

J'obéis.

Elle prend son chapeau et sort.

SCENE III.

LE COMTE DE RUTNER.

Oui, je veux être seul; car seul, du moins, je puis donner carrière à ma haine et m'occuper des moyens de la satisfaire. (*Il s'assied.*) Ah! tu refuses mes services, gouvernement ingrat! Eh bien! je ferai la guerre pour mon compte, et vous entendrez encore parler du vieux lion. (*Baissant la voix.*) Autour d'ici s'organise sourdement, par mes soins, un corps nombreux de partisans, gens déterminés, qui n'ont rien à perdre, tout à gagner, d'anciens hussards de la Mort, de mes braves à moi, dont on a méconnu les services, comme on méconnaît les miens. A notre dernière réunion, dans les ruines de l'ancien château de Reinsberg, plus de cinq cents sont accourus au rendez-vous que je leur avais donné: tous m'ont proclamé leur chef; tous ont juré de m'obéir. Au premier signal des hostilités, au premier coup de feu, ils se lèvent, ils m'appellent et je me mets à leur tête... Malheur alors à tout convoi ennemi, à tout corps isolé qui se laissera surprendre!... Ma vie va recommencer; la guerre avec les Français, guerre sans pitié ni pardon, où le plus brave est celui qui fait le plus de mal à son ennemi! (*On ouvre la porte du fond.*) Qui est là?

SCENE IV.

LE COMTE DE RUTNER, FRANTZ.

FRANTZ, *tremblant.*

C'est moi, monsieur le comte.

Il dépose en entrant un paquet sur la table.

RUTNER.

Quand on vous veut, vous êtes dehors, et vous entrez sans qu'on vous appelle.

FRANTZ.

J'étais allé à la ville chercher un paquet pour ces demoiselles.

RUTNER.

Qu'est-ce que cela me fait à moi?

Il lui ordonne de sortir.

FRANTZ, *s'avançant.*

Pardon, monsieur le comte... mais au moment où j'allais entrer par la petite porte au fond du parc, un homme, enveloppé d'un grand manteau, et que je n'ai pu reconnaître, s'est approché de moi: Tu es Frantz, m'a-t-il dit; tu appartiens au comte de Rutner; pour lui, pour lui seul!... et il m'a remis ce billet.

RUTNER, *vivement.*

Pour moi! donne... (*Il le prend.*) L'écriture de Mikaësowit... le moment serait-il venu!... (*Lisant.*) « L'avant-garde française n'est plus » qu'à six lieues d'ici. » (*S'interrompant.*) Six lieues! (*Lisant.*) « Nous sommes prêts; rappe- » lez-vous votre promesse. » (*A part, et fermant le billet.*) Et je la tiendrai, mes braves! (*Haut.*) Frantz, mon cheval!

FRANTZ.

Monsieur le comte part?

RUTNER.

A l'instant.

FRANTZ.

Mais madame la comtesse est sortie et ne sait pas...

RUTNER.

Vous le lui direz quand elle rentrera.

FRANTZ.

Dois-je avertir les demoiselles?

RUTNER.

J'ai bien le temps de leur faire des adieux!

FRANTZ.

Mais, monsieur le comte...

RUTNER.

Mon cheval, te dis-je, mon cheval! Ah! messieurs les Français, vous n'attendrez pas longtemps!...

Il sort suivi de Frantz.

SCENE IV.

CHARLOTTE, CISKA.

Ciska la première entr'ouvre la porte, fait un pas en avant et regarde de tous côtés.

CISKA.

Il n'y est plus!... Charlotte.

CHARLOTTE.

Frantz n'y est pas non plus.

CISKA.

Cependant Karl m'avait bien dit qu'il l'avait vu rentrer et se diriger de ce côté, un paquet sous le bras.

CHARLOTTE.

Sans doute ce sont nos étoffes qu'il était allé chercher à la ville.

CISKA.

Pourvu qu'il ne les ait pas laissé voir à notre père... des étoffes françaises!... il serait capable de les brûler!... As-tu entendu? jeter au feu notre piano!... J'en suis fâché pour lui, mais il n'a pas d'oreille, mon très-honoré père!

CHARLOTTE.

Puisque nous étions en paix avec la France, nous avions bien le droit de faire venir un piano d'Érard et des robes de soie de Lyon...

CISKA.

Qu'y a-t-il donc là, sur la table?

CHARLOTTE.

Un rouleau enveloppé de papier.

CISKA.

Et dessus : A mesdemoiselles de Rutner.

CHARLOTTE, *sentant à travers le papier.*

Je sens la soie, ma sœur... (*sautant de joie*) ce sont nos robes! ce sont nos robes!

CISKA, *développant le rouleau.*

Oh! la belle étoffe!...

CHARLOTTE.

Les belles couleurs!

CISKA.

Voilà qui est broché!... Comme ils travaillent ces Français!

CHARLOTTE, *soupirant.*

Quel dommage qu'ils fassent tant la guerre!

CISKA, *soupirant.*

Et si peu de robes!

CHARLOTTE.

Le papier qui les enveloppait... c'est un journal!

CISKA.

Un journal français, c'est rare en Prusse!...

CHARLOTTE.

Ciska, sais-tu ce qu'il faut faire?

CISKA.

Non.

CHARLOTTE.

Il faut le garder pour le donner à la pauvre Française, Mme Marguerite... la première fois que nous irons la voir.

CISKA, *raillant.*

Bonne idée! comme elle est aveugle et que la jeune fille qui la conduit n'entend pas le français... ça lui fera bien plaisir.

CHARLOTTE.

Eh bien! gardons-le pour le lui lire quand nous la verrons.

CISKA.

Je crains bien que ce ne soit de long-temps! tant que notre père sera ici, ma mère n'osera jamais aller chez elle... une Française!... Tiens, si tu veux, un jour nous nous échapperons pour aller la voir.

CHARLOTTE.

Oh! ce serait mal! et notre père...

CISKA, *d'un air mutin.*

Et pourquoi aussi est-il toujours en fureur contre la France?... Je les aime, moi, ces Français!... et toi, au moins autant que moi!...

CHARLOTTE.

Oh! Tais-toi! (*Lisant.*) « Journal de Paris! » Oh! regarde donc, que de spectacles!

CISKA.

Voyons! (*Tournant la page.*) « Nouvelles de » l'armée!...» Ah!... (*Cachant le journal.*) Charlotte, qu'est-ce que tu me donneras, si je te lis quelque chose qui te fera grand, mais grand plaisir? Me laisseras-tu choisir ma robe la première?

CHARLOTTE.

Je veux bien!

CISKA.

Alors, écoute! (*Faisant semblant de lire.*) « Un » jeune officier français qui, aux eaux d'Aix-la-» Chapelle, avait su plaire à Mlle Charlotte de » Rutner...

CHARLOTTE.

Ah! il n'y a pas un mot de cela d'abord.

CISKA, *sans l'écouter.*

» Et que madame la comtesse de Rutner aurait » volontiers accepté pour gendre, si son mari n'a-» vait voué une haine mortelle à tout ce qui porte » le nom de français...

CHARLOTTE.

Mais finis donc, tu es insupportable!

CISKA.

Ceci est de moi; mais voici le journaliste : « Cet heureux guerrier, M. Émile Lescat, vient » d'être promu au grade de capitaine dans le ré-» giment de hussards chamboran, commandé par » le colonel Ernest Sirmet. »

CHARLOTTE.

Oh! dis-tu vrai?

CISKA.

Regarde plutôt.

CHARLOTTE, *vivement.*

Voyons!... je n'ai jamais vu son nom écrit. (*Elle regarde tristement.*) Hélas! à quoi cela sert-il?... Qui jamais oserait prononcer ce nom devant mon père?...

CISKA, *riant.*

Bah! bah!... maman l'aime comme un fils... je ne crois pas que tu le détestes... moi, j'aime tout ce qui vient de France, et puis un grade de plus, c'est déjà une difficulté de moins! et puis la paix peut se faire définitivement, et puis, et puis!... et puis.

CHARLOTTE.

Malheureusement, il n'y a guère d'apparence!... Écoute, à ton tour. (*Elle lit.*) « Malgré tous nos » vœux pour la paix, nous devons avouer que la » reprise des hostilités paraît prochaine! nous an-» nonçons avec un sentiment pénible que le roi » de Prusse vient d'autoriser la réorganisation » d'un régiment de hussards de la Mort; pour-» tant, lorsqu'il a fallu donner un chef à ces » barbares, on a reculé devant la triste célébrité » du trop fameux comte de Rutner! »

CISKA.

Ah! mon Dieu! il y a cela?

CHARLOTTE.

Je tremble!...

CISKA.

Voici ma mère, cachons le journal.

SCENE V.

LES MÊMES, Mme DE RUTNER.

CHARLOTTE, *courant à elle.*

Mère, comme vous êtes troublée! qu'avez vous?

LA COMTESSE.

C'est que je viens d'apprendre par Frantz le départ imprévu de votre père.

CHARLOTTE.

Parti pour long-temps, ma mère!

Mme DE RUTNER.

Je ne sais, et je ne puis comprendre... et puis, en arrivant au village, j'ai remarqué un air d'inquiétude sur toutes les figures; j'ai interrogé, on m'a répondu vaguement. On parle d'une première affaire qui aurait eu lieu ce matin entre les Français et nos troupes.

CHARLOTTE.

O mon Dieu! on se serait déjà battu!

CISKA.

Mais il est donc passé des courriers?

Mme DE RUTNER.

Non, et rien n'est certain : ce ne sont encore que des bruits, de ces nouvelles qui courent et grandissent, sans qu'on sache d'où elles viennent, et que l'air porte plus vite que tous les messagers. On dit que nos troupes auraient été repoussées.

CISKA.

Ce sont de faux bruits qu'on se plaît à répandre.

Mme DE RUTNER.

Je n'ai pas voulu rester plus long-temps dans l'incertitude, et en rentrant, j'ai envoyé Frantz jusqu'à la grande route.

CHARLOTTE.

Quelle vilaine chose que la guerre! (*Bruit.*) Écoutez, ma mère, c'est le bruit de la porte vitrée qui retombe... Frantz ne peut pas encore être revenu.

Frantz ouvre la porte.

CISKA.

C'est lui, cependant.

SCENE VI.

LES MÊMES, FRANTZ *.

Mme DE RUTNER.

Qu'avez-vous donc, Frantz? Si tôt de retour?

FRANTZ.

C'est que, madame la comtesse, je n'ai pas encore été jusqu'à la grande route. J'étais parti avec Karl; mais à quelque distance d'ici, nous avons vu venir à nous, dans l'obscurité, deux figures blanches; nous étions tous les deux un peu étonnés; nous avons continué cependant, et en approchant, nous avons trouvé deux femmes.

Mme DE RUTNER.

Deux femmes seules?

* Ciska, la Comtesse, Frantz, Charlotte.

FRANTZ.

Oui, madame la comtesse. C'étaient Mme Marguerite et la jeune fille qui la conduit.

CHARLOTTE.

Mme Marguerite!

CISKA.

Et où allaient-elles!

FRANTZ.

Elles venaient ici.

Mme DE RUTNER.

Ici! elle qui jusqu'à ce jour... il faut qu'un puissant motif...

FRANTZ.

Depuis ce matin, m'a dit la jeune fille, elle est dans une agitation qui ressemble à du délire, et quand elle a su que j'étais près d'elle : « Un asile, s'est-elle écriée, un asile! »

CHARLOTTE.

Que lui est-il donc arrivé?

FRANTZ.

Ah! elle ne m'a pas donné le temps de l'interroger... elle m'a tant prié de venir parler pour elle à madame la comtesse, que j'ai laissé Karl aller seul, et que je suis revenu sur mes pas. Elle est au bas de l'escalier.

Musique.

Mme DE RUTNER.

Qu'elle vienne, mon Dieu! puisque monsieur le comte est absent; qu'elle vienne et soit la bienvenue parmi nous!

CISKA.

Ah! quel bonheur, Charlotte, nous allons la voir!

CHARLOTTE.

Courons au-devant d'elle.

FRANTZ.

La voici!

Mme Marguerite arrive conduite par la jeune fille : la comtesse et ses filles se sont avancées jusqu'à la porte du fond; elles redescendent ensemble, et Frantz, en se retirant, emmène la jeune fille.

SCENE VII.

Mme DE RUTNER, CHARLOTTE, CISKA, Mme MARGUERITE.

Mme MARGUERITE, *presque égarée.*

Un asile! un asile!

CHARLOTTE.

Ma mère, voyez donc comme elle tremble!

Mme DE RUTNER *.

Remettez-vous, chère dame!

CISKA.

Vous n'avez plus rien à craindre ici!

Mme MARGUERITE.

La guerre! la guerre! ne l'entendez-vous pas? c'est elle! je la reconnais! elle me poursuit de nouveau... Oh! par pitié, un asile! donnez-moi un asile!

Mme DE RUTNER.

Vous ne nous quitterez plus! vous resterez avec nous, tant que mon mari sera absent.

On la fait asseoir.

*Mme de Rutner, Mme Marguerite, Ciska, Charlotte *derrière le fauteuil.*

CISKA.

Et puis, notre père a été colonel, ma bonne madame Marguerite, et il y a devant nous des régimens qui nous protégeraient au besoin.

Mme MARGUERITE, *assise.*

Pauvre femme! pauvres enfans, qui croient qu'un colonel, qu'un régiment protége les femmes! Les colonels, les régimens protégent les villes qui ont des murailles, les positions commodes pour bien tuer; mais ils laissent les femmes qui ne savent que trembler et souffrir. Est-ce que, moi aussi, je n'avais pas un château, un mari brave, prêt à périr pour sa femme, pour son fils, autour de moi des serviteurs dévoués; nous étions loin du chemin de la guerre, et pourtant elle a bien su nous trouver, la guerre!.. et six mois après, moi Française, jeune, belle, riche comme vous, mes chères demoiselles, quand je me réveillai comme d'un rêve affreux, sur le sol étranger, je n'étais plus qu'une mendiante, à qui tout était ravi, l'amour des siens, la France, la lumière!

Mme DE RUTNER.

Grand Dieu!

CISKA.

Mais votre famille?

CHARLOTTE.

Votre époux? votre enfant?

Mme MARGUERITE.

A peine rendue à la vie, mon premier soin avait été d'écrire en France; mais toutes mes lettres restèrent sans réponse : infirme et presque mourante, je ne pouvais m'arracher à ce sol ennemi, à ce sol odieux où j'avais été violemment entraînée, mais enfin ma bienfaitrice envoya un homme dévoué, qui au péril de sa vie, car on était toujours en guerre, traversa les pays, les peuples, les armées, pénétra en France, et après une année...

CISKA, *avec joie.*

Il revint, lui?

Mme MARGUERITE.

Oui!... mais seul!

TOUTES TROIS.

Seul!...

Mme MARGUERITE.

Je n'avais plus ni famille, ni mari, ni enfant!...

Mme DE RUTNER.

Morts! morts tous deux!...

Mme MARGUERITE.

Disparus depuis le jour fatal où je leur avais été enlevée, notre maison brûlée, notre domaine vendu, et nulle trace pour conduire jusqu'à eux. On avait cherché partout, sur la liste des victimes de nos discordes, sur celle des émigrés, sur celle de nos soldats... nulle part, le nom de mon mari. (*Pleurant.*) Pauvre Georges! il aura voulu me venger! Ils l'auront tué!... Et mon enfant! mon pauvre enfant, orphelin, dépouillé, sans pain, sans asile!... (*Se levant et d'une voix sourde.*) Ou peut-être même la proie des flammes... Oh! non! non! Dieu ne l'aura pas permis! Dieu aura fait un miracle pour sauver mon Ernest.

Elle pleure.

Mme DE RUTNER.

Oh! que de malheurs! mes enfans!

Mme MARGUERITE, *prêtant l'oreille.*

Écoutez!

Mme DE RUTNER.

Je n'entends rien.

CISKA.

Ni moi.

Mme MARGUERITE.

Oh! mais j'entends moi! c'est le galop des chevaux sur le pavé de la route! silence!..... (*Elles écoutent penchées vers la porte.*) Comme il est terrible!... comme ils vont vite!... Est-ce la peur, est-ce la soif du sang qui les pousse? A présent, ils quittent le pavé... il sont sur la terre!... Je ne les entends plus!.. S'ils venaient ici?

Mme DE RUTNER.

Votre effroi a passé jusqu'à mon cœur.

CISKA *et* CHARLOTTE, *se jetant dans les bras de Mme de Rutner.*

Ma mère!

Mme MARGUERITE, *tombant à genoux.*

Mon Dieu, rien pour moi qui ne peux plus que mourir!... mais pour cette mère, pour ces jeunes filles, grâce et pitié!... Vous le savez, mon Dieu! ils m'ont traînée, garrottée!... Je priais, ils m'ont frappée!... je menaçais, ils m'ont arraché les yeux!...

CHARLOTTE.

Oh! horreur!...

Mme MARGUERITE.

Eh bien, je vous le demande à genoux, que tout ce que j'ai souffert compte pour elles, pour elles qui m'ont consolée, pour elles qui m'ont aimée.

Toutes s'empressent autour d'elle et la relève.

CHARLOTTE.

Oh! à présent nous vous aimerons bien plus encore!

SCENE VIII.

LES MÊMES, FRANTZ, *entrant avec empressement. Musique.*

FRANTZ.

Madame!...

Mme MARGUERITE.

Ce sont eux!...

Mme DE RUTNER.

Non, chère dame, c'est Frantz qui vient prendre mes ordres. (*Les jeunes filles font signe à Frantz de ne rien dire; celui-ci, de son côté, leur indique qu'il a à leur parler et qu'il faut éloigner Mme Marguerite. Scène de terreur silencieuse; à Mme Marguerite.*) Vous avez besoin de repos, chère dame; Ciska va vous conduire dans la chambre voisine; nous ne serons pas loin de vous, et quand nous nous retirerons, Frantz restera dans ce salon; il y passera la nuit : si vous avez besoin de lui, vous l'appellerez; il sera là.

Mme MARGUERITE.

Oh! merci, merci mille fois de votre généreuse hospitalité.

CISKA.

Venez, c'est moi qui vais vous conduire.

Ciska lui donne le bras et sort avec elle.

SCENE IX.

Mme DE RUTNER, CHARLOTTE, FRANTZ.

A peine sont-elles entrées dans l'appartement indiqué que la comtesse et sa fille se retournent vivement.

Mme DE RUTNER.

Parlez!

CHARLOTTE.

Qu'y a-t-il?

FRANTZ, *très-vite et bas.*

Ah! madame, ils sont là!

Mme DE RUTNER.

Qui?

FRANTZ.

Les Français.

Mme DE RUTNER *et* SA FILLE.

Les Français ici!

Mme DE RUTNER.

Mais nos troupes, nos belles troupes?

FRANTZ.

Vaincues! En déroute, et les autres déjà à la grille du parc.

SCENE X.

LES MÊMES, MOUCHERON, *puis* SÉRAPHIN, HUSSARDS*.

MOUCHERON, *frappant sur l'épaule de Frantz.*

Un peu plus près, mon vieux, si tu veux bien le permettre.

SÉRAPHIN, *paraissant au fond.*

Silence!

MOUCHERON, *s'effaçant.*

Oui, l'ancien.

Les deux femmes et Frantz sont tous trembians sur le devant de la scène.

SÉRAPHIN, *s'avançant.*

Le maître de la maison?

Mme DE RUTNER.

Nous sommes seules.

SÉRAPHIN.

Tant pis!

MOUCHERON, *à part.*

Il l'aurait fait marcher rondement, le Prussien! cré nom!...

SÉRAPHIN, *à part.*

Des femmes!... enfin!... (*Haut.*) C'est donc à vous que j'ai affaire, madame?

Mme DE RUTNER.

Oui, monsieur.

* Moucheron, Séraphin, Mme Rutner, Charlotte.

SÉRAPHIN.

Voici l'ordre du jour: L'ennemi a été poussé l'épée dans les reins jusqu'au delà du pont.

MOUCHERON, *à part.*

Et faut être juste, ils ont usé plus de souliers que de cartouches.

SÉRAPHIN.

Ordre a été donner de cesser la poursuite et de se concentrer dans ce village.

MOUCHERON.

C'est moi que j'ai sonné le rappel.

SÉRAPHIN, *sévèrement.*

Silence, Moucheron! tu as le droit de parler, mais en dedans.

MOUCHERON, *la main au shako.*

Oui, l'ancien.

SÉRAPHIN.

Ce château a été désigné par mon colonel pour lui et son état-major; il faut qu'hommes et chevaux soient contens: nous sommes vingt; c'est soixante rations.

MOUCHERON, *à part.*

Vieux gourmand, va!

Mme DE RUTNER.

Frantz, donnez des ordres pour que tous les greniers et les magasins soient ouverts.

Frantz sort avec les hussards.

SÉRAPHIN.

Ce n'est pas tout, madame. Vous allez faire préparer sur-le-champ le plus beau de vos appartemens pour mon colonel.

MOUCHERON.

Jeune lapin, bon enfant, mais qui ne rit pas plus souvent que jamais!

SÉRAPHIN, *en colère.*

Te tairas-tu, méchant musicien!

MOUCHERON, *à demi-voix.*

Faites pas attention, mesdames, l'ancien a la voix fausse.

Fanfares et trompettes. Séraphin va au fond.

CISKA, *entrant vivement.*

Ma mère, Charl...

Elle s'arrête à la vue des Français.

MOUCHERON, *à part.*

Encore une, crénom! soigné le sexe du château!

Mme DE RUTNER.

Qu'y a-t-il, ma fille?

CISKA.

Dans la cour... un détachement français qui arrive et j'ai cru reconnaître...

La comtesse remonte.

CHARLOTTE.

Qui donc?

CISKA, *montrant Émile Lescat.*

Voyez.

SCENE XI.

LES MÊMES, ÉMILE LESCAT.

Mme DE RUTNER.

Monsieur Émile! c'est le ciel qui vous envoie!...

ÉMILE, *avec chaleur.*

Ah! madame! Chère Charlotte!... c'est vous que je retrouve!...

Il lui baise la main.

CHARLOTTE.

Ma mère, nous sommes sauvées.

MOUCHERON, *à part.*

Cré nom ! a-t-il une chance, le capitaine ! tomber juste en pays de connaissance aussi... croustillante.

SÉRAPHIN, *de mauvaise humeur.*

Le colonel!

Émile se range vivement.

VOIX, *dans la coulisse.*

Portez armes!... présentez armes!...

Plusieurs officiers entrent vivement et se rangent à gauche et à droite, puis entre le colonel Sirmet. Émile rassure les dames.

LE COLONEL.

On a fait son devoir, messieurs; l'empereur sera content, je vous remercie. (*A un officier.*) Capitaine Lenoir, vous vous êtes bien conduit; mais vous avez continué la poursuite après le rappel. Pendant huit jours vous céderez le commandement de votre compagnie au lieutenant Germain. Qui a ordonné ce soir la distribution des fourrages?

SÉRAPHIN, *s'avançant.*

Moi, colonel.

LE COLONEL, *à mi-voix, et avec un accent de regret.*

Toi!... (*Haut.*) On a pris violemment chez quelques habitans, et notamment dans ce château. Je ne le veux pas; je ne le veux pas absolument. Toute désobéissance sera rigoureusement punie, (*bas, à Séraphin*) même de ta part. A ton amitié je devais ce dernier avertissement; tu m'as entendu; retire-toi.

Séraphin sort mécontent et Moucheron le suit militairement*.

SCÈNE XII.

Mme DE RUTNER, SES FILLES, ÉMILE. *Au fond,* LE COLONEL, *recevant des dépêches de plusieurs officiers, auxquels il donne des ordres.*

ÉMILE *à la comtesse à voix basse et sur l'avant-scène.*

Jugez de ma joie, madame, quand j'ai su que ce château était le vôtre! Vous voir!

CISKA, *bas, à Charlotte.*

Vous, c'est toi!

ÉMILE.

Et être assez heureux pour calmer mes inquiétudes et celles de ces demoiselles. Le colonel Sirmet est mon ami, mon ancien à l'école militaire; ne vous arrêtez pas à sa figure sévère et à ses formes un peu absolues; c'est un noble cœur et l'un des plus beaux caractères de l'armée; mais orphelin dès son enfance, les affections de famille lui ont manqué. L'empereur l'aime et c'est tout dire; permettez-moi de vous présenter à lui.

LE COLONEL.

Messieurs, l'inspection dans une heure, allez. (*Les officiers sortent.*) Veuillez m'excuser, mesdames, si mon devoir m'a fait tarder d'un instant à vous offrir mes respects.

* Moucheron, le Colonel, Séraphin *au fond,* Émile, la Comtesse, ses Filles.

ÉMILE.

Colonel, c'est de Mme la comtesse et de ses charmantes filles que je vous ai si souvent parlé, depuis mon séjour à Aix-la-Chapelle.

LE COLONEL, *poli, mais froid.*

Madame, je me félicite d'avoir parlé, ainsi que vous venez d'entendre, avant de savoir où j'étais.

Mme RUTNER.

Colonel, nous tâcherons de vous témoigner toute notre reconnaissance pour la sécurité. (*Coup de feu, cris au dehors.*) Grand Dieu!

LE COLONEL, *rencontrant Émile.*

Rassurez-vous, mesdames, je vais savoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, SÉRAPHIN, MOUCHERON, HOUSSARDS.

LE COLONEL.

Qu'y a-t-il, Séraphin? Qui a tiré ce coup de carabine?

SÉRAPHIN.

Mon colonel, je n'ai rien vu; c'est lui. Parle, Moucheron.

MOUCHERON, *saluant militairement.*

Colonel, c'est la sentinelle placée sous les premiers arbres du parc.

LE COLONEL.

Pourquoi cette alarme?

MOUCHERON, *la main au schako.*

Voilà la chose : J'étais donc près du camarade à fourbir mes armes, comme tout bon Chamboran le doit, quand je le vois qui se baisse... qui se relève... qui avance le nez... qui penche la tête à droite, puis à gauche. — Quel manége que tu fais, champion, que je lui dis. — Je regarde, qu'il me dit. — Qu'est-ce que tu regardes, que je lui dis. — Cette chose, là-bas, qu'il me dit, en me montrant avec le bout de sa carabine. — Cette chose noire, que je lui dis, c'est un chat!,.. un chat gris, même. — Je ne crois pas, qu'il me dit, ça me fait plutôt l'effet d'un Prussien. — Crie : Qui vive? tu verras bien. — Il crie : Qui vive?... le chat gris ne dit mot. — Crie encore : il crie de nouveau; motus de la part du chat noir. — Lâche le chien... Cré nom!... il lâche le chien... nous courons dessus le chat... et... évanoui!...

SÉRAPHIN.

Mon colonel, je crois que le musicien fait erreur; le coup a été tiré sur un homme; car, et sur le moment, les camarades ont vu une ombre, enveloppée d'un grand manteau qui se glissait du côté du parc; on a couru après lui... mais il a disparu dans ses massifs.

LE COLONEL.

Redoublez de vigilance; il faut l'atteindre à tout prix. Qu'on fasse des patrouilles et qu'on fouille le parc.

Mme DE RUTNER, *à part.*

Je ne sais pourquoi je tremble!

SÉRAPHIN.

J'y vais, colonel.

Ils sort avec Moucheron.

ÉMILE, *à la comtesse.*

Quelque méprise, sans doute... quelque fausse alerte, dont nous aurons le mot tout-à-l'heure.

Mme DE RUTNER, *émue.*

Colonel, permettez-moi d'aller donner les ordres nécessaires pour que vos appartemens soient prêts, dans un instant.

LE COLONEL.

J'allais vous demander moi-même la permission de lire quelques dépêches pressées qu'on vient de me remettre... (*Il salue les dames.*) Émile, veillez à ce que tout se passe comme je l'entends.

ÉMILE, *sortant avec les dames.*

Oui, colonel.

SCENE XV.

LE COLONEL, *seul. Il s'assied à une table et parcourt quelques papiers en lisant une des lettres. Tristement.*

Déjà des complimens du prince de Neuchâtel sur ma conduite d'aujourd'hui!... Ces éloges, je sens que je les ai mérités, et cependant ils me touchent peu... c'est que la joie d'avoir bien fait, je n'ai personne avec qui la partager!... Ce soir chacun de mes officiers de mes soldats, écrit à une femme, à une mère, à une sœur!.. Il dit les dangers de cette première journée, ce qu'il a fait de bien, ce qu'il espère de ses chefs!... Que de cœurs vont battre à ces récits!... Moi, on me loue, on me récompense... on me donne des honneurs!... des grades!... nul ne s'en réjouit... car je n'ai laissé derrière moi personne qui me suive de la pensée!... Je suis seul!... toujours seul!... pas de famille!... à peine si mes souvenirs d'enfant me montrent une mère!... Mais chassons ces tristes idées, et remplissons notre devoir, comme si un être aimé devait être fier de moi!...

Il se met à écrire. Musique

SCENE XVI.

LE COLONEL, Mme MARGUERITE, *paraissant sur le seuil de son appartement.*

Mme MARGUERITE.

Je n'entends plus rien... tout le monde est sans doute retiré!... seule, je n'ose m'aventurer dans ces appartemens que je ne connais pas, et cependant, peut-être à cause de l'émotion de tantôt, je me sens un malaise!... j'ai froid!... On m'a dit qu'un domestique, que Frantz veillerait ici cette nuit... (*Elle fait quelques pas et appelle.*) Frantz!...

LE COLONEL, *se retournant.*

Une femme!... elle est aveugle!

Mme MARGUERITE.

Frantz... est-ce vous?

LE COLONEL.

C'est une Française!

Il se lève et va vers elle.

Mme MARGUERITE.

Ah! vous voilà!... tant mieux!... j'éprouvais une sorte de frisson... je me suis rappelé avoir senti du feu ici... Conduisez-moi près de la cheminée, voulez-vous? (*Le colonel lui donne le bras et la conduit à un fauteuil près de la cheminée.*) Si vous pouviez, Frantz, me donner aussi un coussin pour mes pieds. (*Il s'ouvrit, cherche syeu un coussin et l'apporte.*) Oh! merci! (*Le colonel la contemple avec une bienveillante curiosité.*) C'est singulier!... toujours froid! (*Le colonel aperçoit un paravent et en entoure Mme Marguerite.* Ah! voilà une bien bonne idée!... je vous remercie de cette attention, mon bon Frantz... je commence à me remettre!... Mme de Rutner est donc déjà retirée?

LE COLONEL.

Pas encore, je pense.

Mme MARGUERITE, *étonnée et se levant.*

Vous n'êtes pas Frantz?

LE COLONEL, *hésitant.*

Non, madame.

Mme MARGUERITE.

Qui donc êtes-vous?

LE COLONEL.

Un des soldats français qui viennent d'arriver.

Mme MARGUERITE.

Les soldats français!... Ce sont des Français qui sont ici!...

LE COLONEL.

Oui, madame.

Mme MARGUERITE.

Oh! oui, j'aurais dû les reconnaître!... pas de tumulte, pas de désordre...

LE COLONEL.

Le colonel ne le souffrirait pas.

Mme MARGUERITE.

Que béni soit ce colonel qui honore ainsi son pays... Dites-moi, mais parlons bas... vous êtes donc vainqueurs?

LE COLONEL, *se penchant vers elle et à voix basse.*

Oui.

Mme MARGUERITE, *bas.*

Vainqueurs! les Français!... Oh! cela me fait du bien... C'est beau la victoire, quand on en use ainsi!... Il y a long-temps que vous servez?

LE COLONEL.

Onze ans.

Mme MARGUERITE.

Vous avez commencé bien jeune.

LE COLONEL.

A seize ans.

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mme la comtesse m'a commandé de conduire à son appartement monsieur le colonel.

LE COLONEL.

Je vous suis.

Mme MARGUERITE, *se levant.*

Vous, monsieur... colonel!...

LE COLONEL.

Il est vrai.

Mme MARGUERITE.

Et vous avez daigné...?

LE COLONEL.

N'êtes-vous pas une femme?... une compatriote?...

Mme MARGUERITE.

Oh! votre main!... ce que Dieu aime et récompense le mieux, c'est le respect envers la vieillesse et le malheur... Je prierai pour vous.

LE COLONEL, *vivement ému.*

Merci, madame; jusqu'à présent personne n'avait prié pour moi.

Il se retire en regardant l'aveugle avec intérêt.

SCENE XVIII.

Mme MARGUERITE, *se rasseyant dans le fauteuil près de la cheminée. Musique.*

Oh! qu'il y avait long-temps que je n'avais entendu parler de mon pays!... les paroles de ce noble jeune homme m'ont rafraîchie comme une brise qui m'apporterait un parfum de la France! La France! beau pays, qui ne m'est plus rien... (*Elle essuie une larme.*) La dernière fois que je t'ai vue, ma pauvre France, comme tu étais triste et ravagée!... la lueur de tes incendies a frappé mon dernier regard... Oh! mes souvenirs... mes souvenirs!... laissez-moi reposer un moment!

Elle s'endort.

SCENE XIX.

Mme MARGUERITE, *endormie;* KARL, *puis* RUTNER.

KARL, *entrant avec précaution par la porte latérale à droite, et regardant de tous côtés sans apercevoir Mme Marguerite, cachée par le paravent.*

Personne!... (*A la porte par laquelle il est entré.*) Monsieur le comte, vous pouvez venir.

RUTNER.

As-tu exécuté mes ordres?

KARL.

Oui, monsieur le comte.

RUTNER, *rudement.*

Pourquoi n'es-tu pas venu me chercher plutôt, dans la tour des archives, où je m'étais réfugié?

KARL.

Je craignais d'attirer sur moi, et sur cette partie du château, les soupçons déjà éveillés par ce malheureux coup de feu; vous n'y avez échappé que par miracle.

RUTNER.

Les imbéciles! ils ont passé tout près de moi, et ils ne m'ont pas vu! mais j'étais bien tranquille, j'étais près de ma réserve de poudre, et ils ne m'auraient pas pris vivant!... Ah! messieurs les Français, vous avez trouvé que mon château était un bon gîte pour un état-major! vous y êtes entrés! (*avec un éclat de voix*) mais par l'âme de mes pères, vous n'en sortirez pas!

Musique jusqu'à la fin.

Mme MARGUERITE, *s'éveillant avec effroi.*

Ah!... quelle est cette voix?

Elle écoute.

RUTNER.

A minuit, Mikaëlowitz doit allumer des feux sur l'autre rive, et m'avertir ainsi que nos hommes traversent le fleuve pour venir surprendre le château, qui n'est pas gardé de ce côté.

Mme MARGUERITE, *à part.*

Qu'entends-je!

RUTNER.

Et bientôt, les Français, endormis par tes soins, et livrés sans défense à nos coups, paieront cher leur prétendue victoire.

Mme MARGUERITE, *à part.*

Grand Dieu!

RUTNER.

Vois donc si je puis sans danger aller à la chambre du grand balcon.

KARL.

Impossible! Frantz m'a dit qu'elle était occupée par le colonel français.

RUTNER.

Malédiction!... et c'est par ce balcon que je dois introduire les nôtres... Les Français m'échapperaient!... mais non... La clef du couloir dérobé?

KARL.

La voici.

RUTNER.

Le colonel, fatigué de sa journée, ne sera pas long à s'endormir.

KARL.

Au nom du ciel, qu'allez-vous faire?

RUTNER.

As-tu donc oublié qu'on m'appelait le Tueur?

Mme MARGUERITE, *avec horreur.*

Oh! c'est lui! c'est lui!...

Elle tombe évanouie. Le comte, près d'entrer à gauche, fait signe à Karl de se retirer.

ACTE DEUXIÈME.

Appartement gothique à pans coupés. Chambre à coucher. Au fond, croisée, avec un balcon en pierre qui disparaît, et qui est censé tenir toute la façade du château, de ce côté. A droite, la porte d'entrée qui communique avec une galerie intérieure. A gauche, porte masquée dans la boiserie. Table, fauteuils, lit caché au deuxième plan à gauche.

SCENE PREMIERE.

MOUCHERON; *au lever du rideau, il entre en portant les armes du colonel.*

Quel grand coquin de château!... j'ai cru que je ne pourrais jamais trouver la chambre du colonel! avec ça que dans ces scélérates de galeries on est arrêté, à chaque pas, par des vilaines figures de Hullans, de Pandours, de Brunswick et autres Kynserliques!... en peinture! en v'là des modernes!... j'étais toujours prêt à leur crier... (*Fort.*) Qui vive?... (*Silence.*) et puis, quand j'approchais... excusez!... *mortuus est!...* (*S'approchant du balcon.*) Tiens, tiens, tiens!... il y' a de l'eau là-dessous!... c'est profond, tout de même... moi qui nage comme un poisson, si je tombais, j'aurais de la peine à m'en retirer... et ce vieux balcon en ruines... comme c'est entretenu!... comme c'est délabré!... ça tient à rien du tout; appuyez-vous donc là-dessus, et vous prendrez un bain de pied, la tête la première!... (*Il redescend.*) Vieux château branlant, va!... où il n'y a pas seulement le moindre petit museau de femme!... à l'exception des bourgeoises!... (*avec mystère,*) mais ça... défendu!... c'est les particulières du capitaine!... farceur de capitaine!... sait-il se ménager les bonnes étapes!... cré nom!... (*il fourbit les armes*) tout-à-l'heure je l'entendais qui disait à la comtesse: Madame, mon amour renversera tous les obstacles?... j'ai déjà un grade soigné... rien ne me coûtera pour conquérir la main de l'aimable... Joséphine!... Non, c'est pas ça... de l'aimable Lodoïska, Poleska!.., un nom comme ça!... là-dessus, il lui a baisé la main avec un air... et puis, elle, elle a baissé les yeux, avec un autre air!... oh! quel drôle d'air! ça m'amusait, moi!... je pensais à ma petite Bavaroise, de Bade, qui me chantait toujours la même chanson... (*Il chante, en brossant, une chanson allemande.*) C'est égal, elle me revenait, la Bavaroise, et sa chanson aussi, cré nom!...

SCENE II.

MOUCHERON, *nettoyant les armes*, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, *allant se jeter dans un fauteuil.*

Sacré vingt-cinq mille millions de tonnerres!... gredin de pays!... vermine de Prussiens!...

MOUCHERON.

Oh! là là! papa!

SÉRAPHIN, *l'apercevant.*

Ah! c'est toi, gamin!... qu'est-ce que tu fais là?

MOUCHERON.

Vous voyez ben... je fais la toilette du colonel.

SÉRAPHIN, *à part.*

Ce petit malheureux-là, je ne peux pas le sentir; il est né en 93, un an après le départ des Brunswicks... regardez-moi cette frimousse!... on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un Prussien greffé. (*Haut, à Moucheron.*) Tâche de t' dépêcher, mauvais sonneur de cuivre.

MOUCHERON.

Dites donc, l'ancien, faut pas avoir l'air de mesquiner mon clairon... c'est lui qu'a gagné Wagram.

SÉRAPHIN.

Ton clairon?...

MOUCHERON.

C'est connu; tout le régiment vous le dira. Je n'avais que 15 ans! mais je soufflais, qu'on aurait juré de vingt-cinq mille milliasses de trompettes... c'est de là que datera ma catharre pulmonique, si jamais j'en ai une... L'empereur me dit: Camarade, n'y a plus rien à frire... sonne la retraite... moi, j' me trompe... j' sonne la charge... L'armée française s'ébranle... l'Autrichien est ébloui... et enfoncé!... voilà!...

SÉRAPHIN.

Sont-ils orgueilleux, ces musiciens à vent!

MOUCHERON.

Y a plus: après la victoire, l'empereur passa devant moi... il me regarda long-temps.,. ma figure l'avait frappé... j'étais fisque... immobile... tout-à-coup... il prit du tabac... dans sa blague... comme ça... (*il fait le geste de priser*) et puis, il me tourna le dos, sans me rien dire... (*Il met ses mains derrière son dos et marche vivement en imitant l'empereur.*) Cré nom! j'étais joliment fier!

SÉRAPHIN.

As-tu bientôt fini de m'étourdir, avec ton bourdonnement, puceron!...

MOUCHERON, *en colère.*

Moucheron, s'il vous plaît... Le coup de fion, pour le luste... et je m'en vas... Mais qué que vous avez donc, ce soir, maréchal des logis? Pourquoi que vous marronnez?

SÉRAPHIN.

Je marronne, parce que...

MOUCHERON.

C'est une raison que j'apprécie, l'ancien; mais vous en avez d'autres...

SÉRAPHIN.

J'ai... que le colonel m'a adjugé deux heures d'arrêt, pour demain, à cause des canards... sans compter que je n'en suis pas quitte, car il m'a dit de venir l'attendre ici... je sais ce que ça veut dire.

MOUCHERON, *brossant.*

Un galop, cré nom!...

SÉRAPHIN.

Et c'est toi qui en es cause!

MOUCHERON.

Moi!

SÉRAPHIN, *se levant.*

Oui, toi... intrigant!

MOUCHERON, *se levant.*

En v'là une sévère!... Comment! c'est pas vous qui m'avez dit : Moucheron, nous sommes en Prusse!... main-basse sur les poulaillers et autres volatiles. — Je vous ai dit : Et le colonel? — Vous m'avez dit : Motus! j' suis aveugle. — Je vous ai dit : J' peux pas, à cause de la consigne. — Vous m'avez dit : Des calottes.

SÉRAPHIN.

Eh bien, alors, il fallait recevoir les calottes, passivement et conformément à la consigne.

MOUCHERON.

Tiens, c'te bêtise!... j'ai mieux aimé tordre le cou aux musiciens de la basse-cour.

SÉRAPHIN.

A preuve que c'est toi qui les as exterminés... tes confrères!

MOUCHERON, *vivement.*

Mais c'est vous qui les avez mangés!...

SÉRAPHIN, *froidement.*

C'est pas pour le fait de consommation que tu es répréhensible de tes chefs... c'est pour le fait de soustraction...

MOUCHERON.

En v'là un Jésuite!...

SÉRAPHIN.

Puceron!...

MOUCHERON.

Moucheron, s'il vous plaît. (*A part.*) C'est vrai, il m'appelle toujours puceron!

SÉRAPHIN.

Silence!... voici le colonel.

SCENE III.

LE COLONEL SIRMET, ÉMILE, SÉRAPHIN, MOUCHERON *.

LE COLONEL, *à Séraphin qui se dispose à sortir.*

Où vas-tu?...

SÉRAPHIN.

Vous m'avez dit de venir... je suis venu... à présent je m'en vas.

* Moucheron, Séraphin, le Colonel, Émile.

LE COLONEL.

Reste.

SÉRAPHIN.

Et dormir!

LE COLONEL.

Pas encore.

SÉRAPHIN.

Mais faut que je prépare les rations pour demain.

LE COLONEL.

Soit, mais tu reviendras. (*D'un ton sévère.*) J'ai à te parler.

MOUCHERON, *bas à Séraphin.*

Galop!... galop!...

SÉRAPHIN, *furieux.*

Attends-moi, gamin, je m'en vais t'en donner un galop!

Il sort en le poursuivant.

SCENE IV.

LE COLONEL SIRMET, ÉMILE.

LE COLONEL, *lisant des papiers.*

Capitaine, je vois avec plaisir que le régiment a peu souffert... La position de ce château est excellente... il faut nous l'assurer... d'un moment à l'autre, je puis être forcé de marcher en avant; je ne crois pas vous déplaire en vous laissant ici, avec une compagnie.

ÉMILE.

Ah! colonel, vous cherchez toujours ce qui peut nous être agréable!

LE COLONEL.

J'ai moi-même un service à vous demander.

ÉMILE.

Parlez, colonel.

LE COLONEL.

En arrivant ici, j'ai trouvé une pauvre femme!

ÉMILE.

Une aveugle, peut-être.

LE COLONEL, *vivement.*

Précisément. L'auriez-vous vue?

ÉMILE.

Tout-à-l'heure, en faisant ma ronde de nuit, je l'ai trouvée dans le grand salon, évanouie.

LE COLONEL.

Évanouie!

ÉMILE.

Tout le monde était endormi; heureusement, un domestique, le vieux Frantz, était là... et je l'ai chargé de la transporter dans sa chambre qui est en face de la vôtre.

LE COLONEL, *vivement.*

Au point du jour, j'irai savoir de ses nouvelles.

ÉMILE.

Cette pauvre femme paraît vous intéresser vivement, colonel?

LE COLONEL.

Il est vrai... c'est une compatriote, une Française... Par quelques mots qui lui sont échappés,

j'ai vu qu'elle n'était pas heureuse... elle regrette la France!... eh bien, il faut qu'elle y rentre! il faut que le passage des Français lui donne le seul bonheur peut-être qui soit dans ses vœux!... (*Tirant un portefeuille et le donnant à Émile.*) Tenez, je n'ai pas de famille; cet argent m'est inutile... il assurera son retour. Vous connaissez plus que moi Mme de Rutner; arrangez tout cela avec elle et ses filles.

ÉMILE.

Ah! colonel, cette idée est digne d'un cœur comme le vôtre, et je vous remercie de m'y associer.

LE COLONEL.

Ah! dites-moi, capitaine, et cet homme sur qui l'on a tiré tantôt?

ÉMILE.

On a perdu sa trace.

LE COLONEL.

Et depuis, vous n'avez rien vu qui puisse vous faire soupçonner?...

ÉMILE.

Rien.

LE COLONEL, *pensif.*

C'est bien extraordinaire... Les sentinelles sont à leur poste?

ÉMILE.

Oui, colonel... et, en ce moment, le calme le plus profond règne dans le château.

LE COLONEL.

C'est bien; il se fait tard; vous devez avoir besoin de repos...

ÉMILE.

Et vous, colonel!

LE COLONEL.

Oh! moi, je dormirai tout habillé dans ce fauteuil .. Bonsoir, capitaine. (*Fausse sortie.*) Ah! je vous prie, envoyez-moi Séraphin!

Émile sort.

SCENE V.

LE COLONEL SIRMET, *puis* SÉRAPHIN.

LE COLONEL, *allant s'asseoir.*

Le voilà encore qui va recommencer, comme à la première campagne de Prusse! mais je ne le souffrirai pas. Me forcer à le punir, lui, mon ami! lui qui m'a servi de père!... Non, je ne puis m'y résoudre... Cette position est intolérable, et je dois la faire cesser. (*Séraphin entre en fermant la porte brusquement.*) Est-ce que tu ne pourrais pas fermer cette porte plus doucement?

SÉRAPHIN, *grondant.*

Faites mettre du coton aux serrures.

LE COLONEL, *se levant.*

Et puis, il y a une Française, une aveugle logée là, près de nous; quand tu passes dans cette galerie, tu pourrais faire moins de bruit avec tes grosses bottes...

SÉRAPHIN.

Écrivez au gouvernement de ne pas mettre de clous.

LE COLONEL.

Il paraît que tu n'es pas content, ce soir?...

SÉRAPHIN.

C'est ça que vous m'avez joliment arrangé tout-à-l'heure, à l'inspection!

LE COLONEL.

Je t'avais prévenu; pourquoi m'as-tu désobéi?

SÉRAPHIN.

Qué que j'ai fait?

LE COLONEL.

Regarde ton pantalon... les plumes y sont encore.

SÉRAPHIN, *après avoir regardé son pantalon.*

Je pouvais pas les manger avec.

LE COLONEL.

Tu pouvais ne pas les voler.

SÉRAPHIN.

Deux misérables canards! v'là-t-y pas! et encore qu'étaient durs comme tout... ils n'ont pas tant crié que vous, ceux-là!... Excusez! ça commence joliment! ça va-t-être une campagne bien amusante, si on ne peut pas seulement se permettre le canard!

LE COLONEL.

C'est justement pour ça que je t'ai fait appeler. Je ne veux pas que ce soit comme en 1806, où tu m'as forcé de te punir... Pour rien au monde je ne voudrais recommencer une pareille campagne... Celle-ci vient de s'ouvrir, et avant d'aller plus loin, j'ai voulu avoir avec toi une première et dernière explication.

SÉRAPHIN.

Je ne m'y oppose pas.

LE COLONEL, *s'asseyant.*

Écoute-moi donc: tu es porté pour la croix...

SÉRAPHIN, *vivement.*

Moi!

LE COLONEL.

Oui, à cause de ta belle conduite de ce matin, je t'ai recommandé à l'empereur.

SÉRAPHIN.

A moi le cordon! à moi le petit brimborion! à moi!... Oh! merci, mon colonel, merci!

LE COLONEL.

Ne te presse pas tant... tu es porté, c'est vrai; mais, comme un homme qui a encouru une punition ne peut être décoré, il faut que je t'efface.

SÉRAPHIN, *interdit.*

Ah!

LE COLONEL, *se tournant vers lui.*

Voilà pourtant à quoi tu me réduis! La croix qui manque à ta poitrine depuis si long-temps, la croix, toute ta fortune au monde, tout l'avenir que tu peux espérer, tu me forces de te l'enlever, tu me forces d'être dur et sévère avec toi! (*Avec un reproche d'attendrissement.*) Mais ça t'est bien égal... est-ce que tu as jamais craint de me faire de la peine?

SÉRAPHIN.

Moi! moi! vous faire de la peine! moi, qui me jetterais dans le feu pour vous!... Ah! c'est mal, ce que vous me dites là... et vous savez bien que je suis plus sensible à un reproche de vous qu'à vingt-cinq coups de baïonnette!

LE COLONEL.

Prouve-moi-le donc; cette punition, je puis encore te la remettre, et alors...

SÉRAPHIN.

Oui, oui, je comprends... alors rien ne s'opposerait plus à... au petit brimborion...

LE COLONEL, *avec bonté.*

Eh bien! je te la remets.

SÉRAPHIN.

Vrai! mon colonel?

LE COLONEL.

Mais à une condition.

SÉRAPHIN.

Laquelle? laquelle? Vous faut-il mon sang, ma vie?

LE COLONEL.

Moins que ça; il ne me faut que ta parole : mais ta parole...

SÉRAPHIN.

Je n'y ai jamais manqué.

LE COLONEL.

Je le sais, et si tu me la donnes, tu la tiendras. C'est toujours en Prusse que j'ai eu des reproches à te faire, et jamais ailleurs. Je ne sais pourquoi; car en Espagne, en Italie, en Allemagne, je t'ai toujours connu bon, généreux, désintéressé après la victoire!... et ici, toujours impitoyable, toujours pillard! des actes d'un pillage honteux, déshonorant! des actes d'inhumanité même... comme ce matin, avec ce vieux domestique qui te reprochait ton vol... eh bien, je ne veux plus rien de semblable, et pour l'avenir, je te demande d'engager ici ta parole...

SÉRAPHIN, *vivement.*

Je refuse.

LE COLONEL.

Comment?

SÉRAPHIN.

Ça ne se peut pas.

LE COLONEL.

Et ta promesse!...

SÉRAPHIN.

Je ne veux pas la faire...

LE COLONEL.

Et ta croix?

SÉRAPHIN.

J'y renonce.

LE COLONEL.

Mais, malheureux, vois donc...

SÉRAPHIN.

C'est tout vu; je ne la ferai pas.

LE COLONEL.

Mais tu es donc fou!...

SÉRAPHIN.

Tenez, mon colonel, ôtez-moi ma croix, dégradez-moi, fusillez-moi, tuez-moi!... je vous dirai toujours : Je ne peux pas vous promettre ça!

LE COLONEL.

Mais pourquoi, tête de fer?... pourquoi?

SÉRAPHIN, *s'animant.*

Pourquoi?... Je vous l'ai dit cent fois, pourquoi! parce que les Prussiens ont commis des atrocités en Lorraine, et que j'en commettrai en Prusse!... moi!... parce qu'ils m'ont fait du mal, et que je veux leur en faire, moi!... parce qu'ils m'ont tué ma mère, et qu'il faut que je les tue, moi!... voilà pourquoi.

LE COLONEL.

Mais à la queue de toutes les armées il y a des brigands!... et tu ne peux pas rendre une nation responsable du crime isolé de quelques individus.

SÉRAPHIN, *froidement.*

Ça se peut... mais il faut que je tue des Prussiens! (*Avec rage.*) J'en tuerai tant, voyez-vous, que je blanchirai la terre de leurs os!... (*Presque à part.*) Pauvre mère!... il n'y a pas de jour que je ne dise un Pater et que je ne descende un Prussien, à son intention... ça lui fait du bien, ça... (*à mi-voix*) et à la vôtre aussi...

LE COLONEL, *vivement.*

La mienne, dis-tu?

SÉRAPHIN, *à part.*

J'ai parlé.

LE COLONEL.

Tu l'as donc connue, ma mère!

SÉRAPHIN, *avec indifférence.*

Qu'est-ce qui a dit cela?

LE COLONEL.

Toi, dans l'instant.

SÉRAPHIN.

Moi!... non, vous avez mal entendu.

LE COLONEL.

Tu l'as dit.

SÉRAPHIN, *avec insouciance.*

Alors, mettez que je me suis trompé... c'est de a mienne que je voulais parler.

LE COLONEL.

Mais...

SÉRAPHIN.

Je vous l'ai déjà dit, mon colonel, votre père était seul... lorsque, en mourant, il vous confia à mes soins... j'ai accompli religieusement sa dernière volonté... je vous ai élevé, et voilà tout.

LE COLONEL, *attendri et la main sur son épaule.*

C'est vrai... c'est toi qui m'as élevé, mon vieux camarade, toi qui m'as servi de père, et c'est parce que je t'aime, vois-tu... parce que je t'aime, comme le fils le plus tendre, le plus dévoué... que je veux... que j'exige de toi, aujourd'hui... la promesse, la promesse formelle...

SÉRAPHIN.

Jamais!

Silence.

LE COLONEL.

C'est ton dernier mot?...

SÉRAPHIN.

Oui, colonel.

LE COLONEL.

Eh bien! alors, il faut nous séparer?

SÉRAPHIN, *consterné.*

Nous séparer!

LE COLONEL, *vivement.*

Aujourd'hui même... et c'est toi qui l'auras voulu, j'ai un de mes amis qui commande un régiment en Allemagne... je vais demander ton changement, je te recommanderai à lui... là, tu feras ce que tu voudras... et si tu te conduis mal, si tu te fais punir... du moins, ce ne sera pas moi, je ne le saurai pas... et à la fin de la campagne, nous nous reverrons.

SÉRAPHIN, *interdit.*

A la fin de la campagne!... Et pendant tout ce temps-là nous serons séparés!... et pendant tout ce temps-là, je resterai loin de vous!... loin de vous que j'ai élevé; de vous, que je n'ai pas plus quitté qu'une mère ne quitte son enfant... de vous... (*Ici les sanglots lui coupent la voix; avec force.*) Est-ce que c'est possible, ça!

LE COLONEL.

C'est possible, car cela sera; il le faut; il le faut absolument, pour moi, pour toi, pour tous deux. Il le faut, pour faire cesser cette lutte de tous les instans, qui me pèse, qui me fatigue... et que tu prolonges par ton inconcevable opiniâtreté .. tu ne veux pas m'obéir; moi, comme ton colonel, je suis coupable, en ne te punissant pas, et quand je te punis, c'est moi que je frappe, c'est moi qui souffre!... c'est moi qui suis malheureux! et je ne veux pas l'être plus longtemps... demain, tu partiras.

SÉRAPHIN, *stupéfait.*

Demain!...

LE COLONEL.

Je te donne jusque là pour réfléchir.

SÉRAPHIN, *suppliant.*

Mon colonel!...

LE COLONEL.

Voilà ce que j'avais à te dire... à présent, laisse-moi.

Il se promène.

SÉRAPHIN.

Nous séparer!... mon Dieu!... (*A part et pleurant.*) Je ne puis pourtant pas lui dire... oh! oh! mon Dieu! c'est affreux.

Il sort. Le Colonel fait un pas vers lui et s'arrête en essuyant une larme.

SCENE VI.

LE COLONEL, *vivement.*

Cette séparation... elle me brise le cœur... mais elle est devenue nécessaire... tout-à-l'heure, quand je l'ai vu partir, en pleurant, lui, vieux soldat qui n'a jamais sourcillé... j'ai été sur le point de le rappeler... de courir après lui, de me jeter dans ses bras... et demain, il eût fallu recommencer! non, non!... j'ai bien fait, et pour cette campagne, il vaut mieux me séparer de lui!... mon seul ami!... de lui qui seul a connu ma famille! mon père!... ma mère, peut-être!.. car il a beau dire, il l'a connue, et il me le cache! ma mère!... Oh! mais je ne la connaîtrai donc jamais! (*Avec désespoir.*) Jamais!... (*Il s'assied. Musique.*) Et pourtant, quand je cherche dans mes souvenirs d'enfant, il me semble que je vois encore une femme jeune, belle... en robe blanche, qui me tenait dans ses bras... je la vois là, devant mes yeux! (*Il s'endort.*) Ma mère! ma mère!... (*Se réveillant en sursant.*) Quel est ce bruit?... il me semblait avoir entendu... comme le frottement sourd et mystérieux... d'une main... (*Il écoute.*) Rien... je me suis trompé. (*Il ferme les yeux et les rouvre de nouveau.*) Mais non... le bruit recommence... il continue... (*Il se lève.*) De ce côté. (*Il se dirige vers la porte.*) C'est là!... on cherche à pénétrer ici... (*Il ouvre la porte brusquement.*) O ciel! l'aveugle!...

Madame Marguerite paraît.

SCENE VII.

LE COLONEL, Mme MARGUERITE.

Mme MARGUERITE, *pressant la main du Colonel.*

C'est vous, colonel?... Oh! merci, mon Dieu, merci!

Elle tombe dans les bras du Colonel, qui la porte à son fauteuil.

LE COLONEL.

Madame, remettez-vous; vous êtes près d'un ami, d'un protecteur... ici, vous n'avez rien à craindre...De grâce, qu'avez-vous?

Mme MARGUERITE, *revenant à elle.*

Je ne sais, mais le trouble, l'émotion, la terreur... je tremblais tant de ne pouvoir trouver votre chambre... et pourtant, je savais qu'elle était près de la mienne; mais je suis restée évanouie long-temps, et ma tête...

L'horloge du village sonne au loin minuit.

Mme MARGUERITE.

Quelle heure?

LE COLONEL.

Minuit.

Mme MARGUERITE, *se levant tout-à-coup en poussant un cri.*

Minuit!... Ah! je me souviens à présent... ils vont venir... Oh! conduisez-moi à votre fenêtre, à votre fenêtre, vous dis-je...

LE COLONEL, *la guidant.*

Nous y sommes.

Mme MARGUERITE, *très-agitée.*

Dites-moi, ne distinguez-vous rien là-bas, sur l'autre rive?

Silence.

LE COLONEL.

Non, rien!... (*Vivement.*) Ah! si!... une lumière qui vient de poindre!... mais si imper-

ceptible... deux, à présent! quatre!... toute la rive s'illumine, voilà qui est étrange!... on dirait d'un signal!...

Mme MARGUERITE, *avec force.*

Oh! oui, un signal!... le signal de votre mort à tous!

Toute cette fin de scène, très-vite.

LE COLONEL.

De notre mort!

Mme MARGUERITE, *très-vite.*

Cette nuit... sur le fleuve... des barques chargées de soldats... les Francais endormis... égorgés pendant leur sommeil...

LE COLONEL.

Quelle horreur!

Mme MARGUERITE, *prêtant l'oreille.*

Tenez... écoutez! écoutez!... Entendez-vous au loin ce bruit de rames qui battent sourdement les flots?... ce sont eux!

LE COLONEL, *prêtant l'oreille.*

En effet.

Mme MARGUERITE, *très-vite.*

Oh! courez, colonel, courez réveiller vos soldats; dans un moment, il sera trop tard, et votre dernière heure aura sonné.

LE COLONEL, *appelant de la porte.*

Séraphin! Séraphin!... personne!

MARGUERITE.

Oh! ils ne viendront pas si vous n'y allez vous-même, car une main perfide leur a donné à tous un sommeil fatal, un sommeil de mort!

LE COLONEL.

Trahison!... trahison! A moi, soldats, à moi!

Il sort vivement, et la porte se referme.

SCENE VIII.

Mme MARGUERITE, *puis* RUTNER.

Mme MARGUERITE, *tombant à genoux.*

O mon Dieu! sauve mes compatriotes!... sauve les Français! (*Bruit mystérieux d'une boiserie qu'on ouvre doucement du côté opposé à la porte.*) Mais je l'entends, c'est lui!... c'est l'assassin!... il vient ouvrir cette fenêtre... il vient pour leur livrer passage!... Oh! auparavant, il me tuera!

Elle se place devant la croisée qu'elle ferme. Au même instant, Rutner paraît avec une lanterne sourde et une échelle de cordes.

RUTNER, *à voix basse et sur le seuil de la porte.*

L'heure vient de sonner, ils vont venir!... Je n'entends rien... le Français est endormi, commençons par lui... lui mort, nous aurons bon marché des autres... (*Il dépose les cordes, tire un petit poignard et se dirige vers le lit.*) Personne!... et Karl qui m'avait dit... il s'est trompé, on l'aura logé ailleurs; n'importe, il n'échappera pas... Pour éviter toute surprise du dehors, fermons d'abord cette porte. (*Il court vers la porte, et met le verrou.*) A présent, mes hommes doivent se mettre en route, et je vais...

Mme MARGUERITE.

N'avancez pas!

RUTNER.

Qui est là?... (*Il présente sa lanterne.*) Une femme!... (*Il la regarde avec attention.*) Une aveugle!

Mme MARGUERITE, *avec un tremblement convulsif.*

Oui, mais cette femme aveugle est là pour empêcher le crime!

RUTNER.

Empêcher!... toi!... tu ne sais pas à qui tu parles!

Mme MARGUERITE.

Oh! si, je vous connais!

RUTNER.

Tu me connais, dis-tu?

Mme MARGUERITE.

Vous êtes le Tueur!

RUTNER, *la menaçant.*

Malheureuse!

Mme MARGUERITE, *jetant un cri.*

Ah!

RUTNER.

Tu me connais, et tu viens te jeter sur mon passage!... retire-toi!

Mme MARGUERITE.

Non!

RUTNER.

Retire-toi, te dis-je!

Il lutte avec elle pour lui faire lâcher la croisée.

Mme MARGUERITE, *se cramponnant.*

Oh! vous avez beau me torturer; cette fenêtre, vous ne l'ouvrirez pas.

RUTNER.

Lâche-moi!

Mme MARGUERITE.

Non, je m'attache à vous... vous me briserez plutôt.

RUTNER.

Eh bien! je te briserai!

Madame Marguerite épuisée lâche la croisée, Rutner l'ouvre; madame Marguerite se précipite sur le balcon du côté opposé à Rutner.

Mme MARGUERITE.

Au secours! au secours!

RUTNER.

Malédiction!... (*Elle disparaît un moment, poursuivie par Rutner; on entend pousser un cri plaintif. Rutner reparaît seul.*) Il le fallait; ses cris allaient nous découvrir... Mais on a parlé sous ce balcon... sans doute, nos amis... (*il regarde*) oui, ils sont en bas... déjà!... ils sont venus bien vite... oui, ce sont eux, car j'aperçois là-bas les signaux dont nous sommes convenus. (*A voix basse.*) Vous êtes là?

VOIX, *au dehors.*

Oui.

RUTNER, *après avoir été chercher l'échelle.*

Voici l'échelle... (*Il jette une échelle de corde qu'il attache au balcon.*) Montez doucement... (*Il reparaît; des cris à l'extérieur se font entendre.*)

Grand Dieu! j'entends du bruit... on vient!... (*Il redescend en scène.*) On monte!... l'alarme est donnée... on va enfoncer cette porte! fuyons!

En ce moment, Moucheron paraît le premier armé de deux pistolets et lui coupe la retraite en escaladant le balcon et sautant dans la chambre.

MOUCHERON.

Halte-là!

RUTNER, *stupéfait.*

Les Français!

SCENE IX.

RUTNER, MOUCHERON.

MOUCHERON.

Ah! ah! mon gaillard! ce n'est pas nous que tu attendais! (*Rutner fait un mouvement pour se précipiter sur lui; mais Moucheron le contient avec un pistolet de chaque main.*) Bouge pas, grand brigand, ou je te brûle!... Ah! tu jettes les femmes par la fenêtre, toi!... excusez, on t'en donnera... Mais notre brave colonel était là!... et il l'a sauvée!

RUTNER, *voulant se précipiter.*

O rage!

MOUCHERON.

Bouge pas, bouge pas, ou, foi de Moucheron, je te casse la tête.

En ce moment d'autres hussards escaladent le balcon; la porte cède sous les efforts de ceux qui sont en dehors, et le colonel entre vivement, suivi de tous ses officiers.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COLONEL SIRMET; *sa chevelure est humide; il est en capote,* MOUCHERON, OFFICIERS, HUSSARDS.

MOUCHERON.

Mon colonel, voici le gredin!... c'est moi que je l'ai arrêté.

LE COLONEL.

Qu'on s'empare de cet homme et qu'on le désarme. (*L'ordre est exécuté par deux soldats.*) Dieu soit loué! Messieurs, cette généreuse femme est hors de danger; s'il lui était arrivé malheur, je ne m'en serais jamais consolé; car, si nous sommes encore vivans, c'est à elle que nous le devons.

MOUCHERON, *apercevant la boiserie ouverte.*

Tiens, tiens, c'est par ici qu'il est entré, le brigand!

LE COLONEL.

Qu'on visite ce passage secret.

Moucheron et deux soldats sortent par la porte masquée, et Émile entre par l'autre.

SCENE XI.

LES MÊMES, ÉMILE.

LE COLONEL.

Eh bien, capitaine?

ÉMILE.

Colonel, l'ennemi s'est retiré en voyant que son projet était manqué, il paraît y avoir entièrement renoncé.

RUTNER, *à part.*

Les maladroits!

LE COLONEL.

Et l'aveugle? l'aveugle?

ÉMILE.

Le major répond de sa vie. J'ai envoyé Séraphin prévenir ces dames que l'état de cette pauvre femme réclamait sur-le-champ leur présence et leurs soins.

LE COLONEL, *lui serrant la main.*

Je vous en remercie vivement. (*Aux officiers*) Messieurs, que le conseil de guerre se rassemble sur-le-champ pour juger ce misérable... et ce qu'il aura décidé sera exécuté sans délai. (*A un officier.*) Lieutenant Germain, que vos hussards montent à cheval et gardent sévèrement les abords du fleuve. (*A Émile.*) Vous, capitaine, je vous confie le prisonnier. Allez, messieurs.

RUTNER, *à part.*

Personne ne me connaît; tout n'est pas désespéré.

Il sort avec Émile, les officiers et les soldats, excepté deux hussards. Ce mouvement d'entrée et de sortie doit être très-vif.

SCENE XII.

LE COLONEL SIRMET, HUSSARDS, *puis* MOUCHERON.

LE COLONEL, *allant au balcon.*

Les feux sont éteints... on n'entend plus que le bruit sourd du fleuve... je ne pense pas qu'ils reviennent de cette nuit. (*Cris au dehors à gauche.*) Quels sont ces cris? (*Moucheron paraît.*) Qu'est-ce? Aurait-on découvert?

MOUCHERON.

Rien, colonel. Ce passage étroit conduit au grand salon où nous étions hier, et nous n'avons trouvé personne... Mais c'est notre maréchal des logis, cré nom!

LE COLONEL.

Séraphin!... Que lui est-il arrivé?

MOUCHERON.

Nous l'avons rencontré au moment où il sortait de chez les dames du château... pour sûr, ça lui a fait un effet, car sa boule déménage... Il parle de 92, de hussards de la Mort, de portrait! est-ce que je sais! il grince des dents... il est comme un

furieux!... Nous voulions l'empêcher de se présenter devant vous dans cet état!... Ah! ben, oui, un vrai déchaîné!...

VOIX DE SÉRAPHIN, *au dehors.*

Laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi.

MOUCHERON.

Tenez, tenez, l'entendez-vous?

SÉRAPHIN, *est extrêmement pâle, tout son corps est agité par un tremblement nerveux.*

Je veux parler à mon colonel.

SCENE XIII.

LE COLONEL SIRMET, SÉRAPHIN, MOUCHERON, HUSSARDS.

LE COLONEL, *sévèrement.*

Eh bien, voyons! A qui en as-tu encore?

SÉRAPHIN, *égaré et sans voir son colonel.*

A mon colonel! à lui! à lui seul!...

LE COLONEL, *à part.*

Quelle agitation!... Je ne l'ai jamais vu ainsi!... (*Haut.*) Que tout le monde sorte.

SÉRAPHIN, *faisant un geste et à voix basse.*

Oui... que tout le monde sorte!...

MOUCHERON, *à part.*

Fini, toqué, l'ancien! toqué!...

Il sort avec les hussards.

SÉRAPHIN, *à part.*

Oh! ce portrait! ce portrait!...

SCENE XIV.

LE COLONEL, SÉRAPHIN.

LE COLONEL.

Eh bien, nous sommes seuls, qu'as-tu à me dire?

SÉRAPHIN, *allant au colonel et le pressant.*

J'ai à vous dire que nous ne nous séparerons plus, mon colonel; non, nous ne nous séparons plus, car à présent ma langue est déliée!...

LE COLONEL, *sévèrement.*

Explique-toi.

SÉRAPHIN.

Mon colonel, vous m'avez souvent parlé de votre mère?

LE COLONEL, *vivement.*

Oui, et toujours tu as éludé mes questions.

SÉRAPHIN.

Je vous ai dit que je ne l'avais jamais connue, votre mère!

LE COLONEL.

Eh bien, où veux-tu en venir?

SÉRAPHIN.

Eh bien, je mentais.

LE COLONEL.

Tu l'as connue? Parle! oh! parle! Qu'est-elle devenue?

SÉRAPHIN, *avec force.*

Je vous ai dit que la mienne était morte assassinée, n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Oui.

SÉRAPHIN, *même jeu.*

Sous mes yeux, n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Oui. Eh bien?

SÉRAPHIN, *même jeu.*

Eh bien, il eût mieux valu que la vôtre fût morte aussi, égorgée sous vos yeux!

LE COLONEL.

Que veux-tu dire?

SÉRAPHIN.

Oh! ne craignez rien... vous allez tout savoir... car il le faut maintenant. (*Il tire un papier de son sein.*) Vous voyez bien ce papier? c'est le testament de votre père : depuis vingt ans, il ne m'a pas quitté un seul instant... depuis vingt ans, je l'ai gardé, là, sur ma poitrine, comme une relique... Pour le défendre, j'ai défendu ma vie contre le sabre de l'ennemi... car je devais vous le remettre un jour à une condition. Le jour est venu, la condition est remplie... (*Donnant le papier.*) Prenez.

LE COLONEL, *étonné et prenant le papier.*

Mais ta main tremble, Séraphin.

SÉRAPHIN, *sombre.*

Et la vôtre tremblera plus que la mienne quand vous aurez lu.

LE COLONEL, *lisant.*

Que vois-je! des caractères de sang! Que vais-je donc apprendre? Qu'ai-je lu, grand Dieu!... Ma mère, ma mère! lâchement outragée par les Prussiens!... Oh! les infâmes!...

SÉRAPHIN, *pleurant.*

Pauvre sainte!...

LE COLONEL, *continuant de lire en pleurant.*

Ma mère frappée!... martyrisée!... ma mère!... ma mère!... oh!... oh!...

Il tombe sur un fauteuil en pleurant et en couvrant son visage de ses deux mains.

SÉRAPHIN, *avec une rage concentrée.*

Comprenez-vous, à présent... comprenez-vous pourquoi je suis si enragé après ces gueux-là!... et pourquoi j'ai soif de leur sang?... J'en ai soif, voyez-vous, depuis la nuit où, après vous avoir sauvé des flammes, je me suis fait soldat pour venger ma mère massacrée et la vôtre qu'ils entraînaient dans les bois à la queue de leurs chevaux!... j'en ai soif depuis le jour où, avec votre père, nous leur avons donné la chasse douze heures de suite, à la trace du sang de votre mère qui teignait les ronces et les cailloux!

LE COLONEL, *sanglotant.*

O mon Dieu!... mon Dieu!...

SÉRAPHIN.

J'en ai soif depuis le jour où votre père frappé à mort me dit : à toi ma haine à présent... à toi mon fils... élève-le, Séraphin, sers-lui de père!... mais avant tout fais-en un soldat, car il faut qu'il le tue!... vois-tu, il faut qu'il grandisse pour la vengeance.

LE COLONEL, *avec fureur.*

Oh! oui, la vengeance!... la vengeance!... la mienne sera terrible, Séraphin, terrible comme l'outrage qu'elle doit expier!... Mais toi, pourquoi l'avoir ajournée si long-temps?...

SÉRAPHIN.

Ah! c'est qu'il vous aimait bien, votre pauvre père!... c'est qu'il n'a pas voulu que vous eussiez là, vingt ans, comme moi, une haine qui brûle, une haine qui ronge!... c'est qu'il a voulu vous épargner tous ces tourmens-là, jusqu'au jour où nous le trouverions, le brigand!...

Silence.

LE COLONEL, *regardant Séraphin dont le sourire devient féroce.*

Et puisque tu parles aujourd'hui... puisque tu parles... nous l'avons donc trouvé?

SÉRAPHIN, *faisant un signe affirmatif avec un sourire cruel.*

Ne le voyez-vous pas?

LE COLONEL, *se levant.*

Trouvé!... lui!... où?... où?...

SÉRAPHIN, *avec force.*

Nous sommes dans son château!

LE COLONEL.

Le maître de ce château!... l'assassin de ma ma mère!... (*Saisissant Séraphin par le bras.*) Es-tu bien sûr de ce que tu dis là?

SÉRAPHIN.

Si j'en suis sûr!... oh! oui, j'en suis sûr!... car ses traits ils sont là... depuis vingt ans je les cherche... et tout-à-l'heure dans le salon de Mme de Rutner... un portrait en pied du gredin, en grand uniforme... je l'ai bien reconnu... Et puis le domestique m'a dit : C'est monsieur le comte!... Oh! nous le tenons, mon colonel, nous le tenons...

LE COLONEL.

Lui! moi chez lui!... mes armes, Séraphin, mes armes!... descends, informe-toi où il est... qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant... mais non... tu te trompes! il n'y est pas!... hier, en arrivant, je n'ai vu ici que des femmes!... Séraphin, s'il allait nous échapper!... s'il était mort!...

SÉRAPHIN, *consterné.*

Mort!... oh! je n'y avais pas pensé.

LE COLONEL.

Mort!... il serait mort!... mort sans torture!... sans vengeance!... misérable que je suis!... oh! non, il n'est pas mort! cela ne se peut pas, cela ne se peut pas! mon Dieu!...

Il s'élance vers la table, et sonne avec violence. Frantz paraît et demeure interdit en voyant la figure décomposée du colonel.

SCENE XV.

LE COLONEL SIRMET, SÉRAPHIN, FRANTZ.

LE COLONEL.

Votre maîtresse, je veux la voir.

FRANTZ.

Mais, monsieur le colonel...

LE COLONEL, *d'une voix tonnant.*

M'avez-vous entendu?..

FRANTZ.

C'est qu'à cette heure madame la comtesse n'est pas visible.

LE COLONEL, *sautant sur sa cravache.*

Insolent!... je veux la voir, vous dis-je, ici, à l'instant.

Frantz sort épouvanté.

SCENE XVI.

LE COLONEL, *seul.*

Ah! Rutner, malheur à toi si la mort ne te défend pas!... car, vivant, tu m'appartiens!...

SCENE XVII.

LE COLONEL, Mme DE RUTNER, SÉRAPHIN.

Mme DE RUTNER.

Quoique je ne puisse croire encore ce que le vieux Frantz...

LE COLONEL, *durement et assis.*

Il ne s'agit pas de cela, madame; répondez: vous êtes bien la femme du comte de Rutner?

Mme DE RUTNER, *tremblante.*

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

Qui a fait la campagne de 92, en Argonne?

Mme DE RUTNER.

Oui, monsieur.

LE COLONEL.

Et votre mari, madame, votre mari?

Mme DE RUTNER.

Ah! monsieur, grâce! grâce! je sais tout... je sais qu'il vient d'être arrêté...

LE COLONEL, *ne comprenant pas.*

Arrêté!...

SÉRAPHIN, *avec un cri de joie.*

C'était lui, mon colonel!

LE COLONEL.

Lui!... Séraphin!... lui!... oh! je le tiens donc, l'infâme!

Mme DE RUTNER.

Ah! monsieur, je sais que d'un mot vous pou-

vez l'envoyer à la mort!... mais vous aurez pitié!...

LE COLONEL, *s'avançant sur elle.*

Pitié!... dites-vous, pitié!... Que voulez-vous, madame? ce n'est pas moi que vous devez chercher!

Mme DE RUTNER.

Monsieur, monsieur, vous m'épouvantez!...

Plusieurs coups de feu au dehors.

LE COLONEL.

Quel est ce bruit?

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ÉMILE.

ÉMILE.

Colonel, le prisonnier...

LE COLONEL.

Qu'en avez-vous fait?

ÉMILE.

Il vient de s'évader!

LE COLONEL *et* SÉRAPHIN.

Évadé!

Séraphin sort vivement par la porte à gauche.

ÉMILE.

Il était là!... un barreau brisé, une échelle de corde!

LE COLONEL.

Vous l'avez laissé échapper, monsieur... c'était le comte!

ÉMILE.

Le comte de Rutner!

LE COLONEL, *avec violence.*

Et vous aimez sa fille!

ÉMILE, *indigné.*

Colonel!

LE COLONEL.

Ne l'aimez plus! (*mouvement d'Émile*) ne l'aimez plus, vous dis-je, car cet amour est maudit et maudit par moi! (*Nouveaux coups de feu. Cliquetis d'armes auxquels se mêlent ces cris.*) Le prisonnier! le prisonnier!

SCENE XIX.

LES MÊMES, MOUCHERON, *puis* RUTNER, *ramené violemment par les hussards; puis* Mme MARGUERITE.

MOUCHERON, *par la porte à gauche.*

Nous le tenons! nous le tenons! c'est le maréchal des logis qui l'a arrêté.

LE COLONEL, *bondissant de joie.*

Ah!

ÉMILE *et* Mme RUTNER, *en même temps.*

Grand Dieu!

LES HUSSARDS, *poursuivant Rutner.*

Mort au Prussien!

LE COLONEL.

N'avancez pas!... n'avancez pas!

UN MARÉCHAL DES LOGIS.

Il a blessé notre camarade Séraphin!... mort au Prussien!

TOUS.

Mort au Prussien!...

LE COLONEL, *d'une voix de tonnerre.*

N'avancez pas, vous dis-je, car il est à moi!... et le premier qui le touche est mort!...

Tous les soldats reculent, et le Colonel ne quitte plus Rutner de l'œil.

SCENE XX.

LES MÊMES, CISKA *et* CHARLOTTE, *conduisant* Mme MARGUERITE.

CISKA.

Oh! venez, venez prier pour notre père!

Mme MARGUERITE.

Où est le colonel?... le colonel?... (*Arrivée devant lui elle s'écrie:*) Oh! grâce pour leur père!... grâce pour le comte!

LE COLONEL, *s'avançant vers le comte avec rage.*

Grâce pour le Tueur!

Mme MARGUERITE, *égarée.*

Le comte de Rutner, le Tueur!... et je venais prier.... oh! non! non! laissez frapper la vengeance de Dieu!

Elle fuit épouvantée, et sort du château.

ACTE TROISIÈME.

Salle du château de Rutner attenante à l'appartement du Colonel; au fond, porte principale et deux fenêtres; dans des pans coupés, portes latérales à droite et à gauche.

SCENE PREMIÈRE.

Mme DE RUTNER, CHARLOTTE, CISKA.

Au lever du rideau, Mme de Rutner est assise et pleure. Charlotte est à ses genoux; Ciska à la porte du Colonel prête l'oreille.

CHARLOTTE.

Ma mère, ne pleurez pas! Dieu est bon, il aura pitié de nous.

Mme DE RUTNER, *s'essuyant les yeux.*

Nous n'avons plus que lui, ma fille, car tout sur terre nous abandonne, tout, jusqu'à Mme Marguerite qui a fui ce château.

CHARLOTTE.

Mais non pas le capitaine... il nous a été fidèle, lui, jusqu'à l'infortune.

Mme DE RUTNER.

Ciska, n'entendez-vous rien?

CISKA, *écoutant.*

Rien, ma mère, que les pas réguliers des sentinelles qui se promènent devant la chambre du colonel.

Mme DE RUTNER.

Depuis cette nuit, cinq fois je me suis présentée pour le voir; cinq fois j'ai été refusée. (*Pleu-*

rant.) O mes enfans, la volonté de cet homme est terrible!

CHARLOTTE.

M. Émile sera plus heureux, ma mère... c'est son ami, et vous connaissez son dévouement.

CISKA, *avec effroi.*

Ma mère, on vient!

Elle accourt vers sa mère.

SCENE II.

LES MÊMES, ÉMILE.

Les trois femmes sont groupées et tremblantes, Émile sort par la gauche.

CHARLOTTE.

C'est lui!

Mme DE RUTNER, *allant à lui.*

Eh bien, capitaine?

ÉMILE.

Mes prières, mes instances, tout a été inutile; je n'ai pu arriver jusqu'à lui : la consigne est aussi pour moi.

Mme DE RUTNER.

Vous aussi!

ÉMILE.

Madame, je ne dois plus vous le cacher, il faut fuir d'ici.

Mme DE RUTNER.

Fuir d'ici! moi! et pourquoi?

ÉMILE.

Il faut fuir, vous dis-je, pendant qu'il en est temps encore. Cette retraite obstinée du colonel, ce refus de vous voir, de m'entendre... il y a un malheur qui gronde sur cette maison.

Mme DE RUTNER.

Un malheur! mon Dieu! tout espoir serait-il perdu?

ÉMILE.

Le nom de votre mari malheureusement trop célèbre, lui-même pris cette nuit au moment d'une trahison... On peut craindre qu'usant de représailles, l'empereur...

Mme DE RUTNER.

L'empereur!

ÉMILE, *baissant la voix.*

Cette nuit, une estafette est partie pour le quartier-général... à chaque instant une réponse terrible peut venir. Avant qu'elle n'arrive, fuyez, madame.

Mme DE RUTNER, *avec noblesse.*

Je resterai, capitaine; les jours de mon mari sont menacés, ma place est à ses côtés.

SCENE III.

LES MÊMES, FRANTZ, *pâle et tremblant.*

FRANTZ.

Madame, lisez.

Il s'arrête à la vue d'Émile et cache les tablettes qu'il tient.

Mme DE RUTNER.

Qu'avez-vous, Frantz?

FRANTZ.

Je ne sais si je dois...

Mme DE RUTNER.

Parlez, parlez, le capitaine est notre ami.

FRANTZ.

Eh bien, madame, ces tablettes sont celles de monsieur le comte; il me les a jetées de sa prison. Il vous supplie, il vous commande de partir au plus vite avec vos filles.

Mme DE RUTNER, *après avoir lu.*

Lui aussi, il le veut.

ÉMILE.

Vous le voyez, le comte lui-même vous ordonne de quitter ce château... Hésiterez-vous encore?

FRANTZ.

Oh! non, ma bonne maîtresse, n'hésitez pas, n'hésitez pas, car tout ce que je vois...

Mme DE RUTNER.

Qu'y a-t-il?

FRANTZ.

Je ne sais... mais ces soldats français, si gais hier, ne sont plus les mêmes aujourd'hui... ils se rassemblent, ils parlent entre eux à voix basse; ils prononcent le nom de monsieur le comte avec des malédictions... partout des visages sinistres; partout des menaces!

ÉMILE.

Vous le voyez, madame, le nom de votre mari est connu; il retombe sur vous, son malheur vous enveloppe... Oh! je vous en supplie, consentez à me suivre... au bas de l'escalier, de ce côté, la garde est confiée à des hommes de ma compagnie! vous n'avez rien à craindre.

Mme DE RUTNER.

Mais lui, lui, le malheureux!

ÉMILE.

Et croyez-vous donc que je déserte votre cause? Aussitôt que je vous saurai en sûreté, je reviens, et à mes efforts pour le sauver, vous verrez si j'étais digne d'être votre fils.

Mme DE RUTNER.

Mais où voulez-vous nous conduire, mon Dieu?

ÉMILE.

Chez Mme Marguerite.

Mme DE RUTNER.

Chez Mme Marguerite! Elle qui a fui devant notre malheur! elle qui a reculé devant le nom de mon mari!

CISKA.

O ma mère, ne craignez rien; je réponds d'elle et de son cœur; à son tour, elle ne nous refusera pas un asile!

Mme DE RUTNER.

Vous le voulez! Capitaine, je m'abandonne à vous!

ÉMILE.

Venez, hâtons-nous!

Mme DE RUTNER.

Adieu, mon bon Frantz, adieu, mon vieux serviteur!

FRANTZ.

Que le ciel vous protége, mes bonnes maîtresses!...

Ils sortent.

VOIX *dans la coulisse.*

Qui vive?

FRANTZ.

Grand Dieu!

Il écoute avec anxiété.

ÉMILE.

Le capitaine Lescat!

LA SENTINELLE.

Passez.

FRANTZ, *avec joie.*

Ah!

SCENE IV.

FRANTZ, *seul.*

Parties!... à présent je respire ; relisons vite le billet de M. le comte, pour savoir par quel signal je dois lui annoncer leur départ. (*Il lit.*) « Aussitôt que tes maîtresses auront quitté le château, tu me préviendras en agitant ton mouchoir à la croisée qui est en face de la tour des archives, où l'on m'a enfermé. » (*Il va à la fenêtre de droite.*) Déjà elles ont dépassé la dernière sentinelle!... elles atteignent le village... je ne les vois plus... sauvées!... (*Tombant à genoux.*) Merci, mon Dieu... je te rends grâces! (*Se relevant.*) A présent, le signal convenu. (*Il s'approche de la croisée de gauche, et agite son mouchoir, avec joie.*) Ah! il m'a aperçu, il me répond... à présent il sait qu'elles sont sauvées... On vient... c'est le maréchal des logis! ce vieux diable incarné!... il était temps!

Il s'esquive par le fond.

SCENE V.

SÉRAPHIN, *puis* LE COLONEL.

SÉRAPHIN, *sortant de l'appartement du colonel, suivi de deux sentinelles; il place l'une à la porte du fond, extérieurement, et donne un ordre à la seconde qui s'éloigne; descendant en scène.*

Le colonel m'a dit d'amener le Prussien ici, il veut lui parler; seul avec lui!... un entretien... Que peut-il avoir à lui dire? Il nous le faut d'abord... Parmi les camarades du village, il y a des Lorrains qui se le rappellent bien... de vieilles moustaches!... des goujons de la Meuse! ils veulent le brûler à petit feu, comme lui autrefois voulait me rôtir... mais je leur ai dit : Patience!... cet agrément-là ne peut nous manquer... sa peau nous appartient. Quant à moi, j'ai bien attendu vingt ans, je peux bien attendre encore une demi-heure. (*Le colonel entre rapidement; il se promène avec agitation et d'un air sombre, sans prononcer une seule parole. Séraphin immobile et le suivant du regard.*) Pas un mot... pas une larme!... toujours cette agitation terrible! toujours ce silence effrayant!

LE COLONEL, *d'une voix brève et sans voir Séraphin.*

Va-t-il venir enfin?

SÉRAPHIN.

Il va venir. (*Avec hésitation.*) Mon colonel, vous allez donc voir cet homme?

LE COLONEL.

Long-temps j'ai combattu avant de pouvoir me décider à me trouver en face de lui... j'aurais voulu le punir, sans le voir... mais il le faut.

SÉRAPHIN.

Comment?

LE COLONEL, *baissant la voix.*

Comment!... et ma mère, Séraphin, ma mère, que tu oublies!... si elle vit encore, n'est-il pas le seul qui ait le secret de son existence? le seul qui puisse me dire si elle souffre sur terre, ou si elle est martyre dans le ciel!... Tu le vois bien, ami... Malgré toute l'horreur que m'inspire cet homme, je dois encore le subir. (*Avec une fureur concentrée.*) Mais il faudra bien qu'il parle et qu'il me dise ce qu'il a fait de sa victime.

SÉRAPHIN, *vivement.*

Eh quoi! vous allez mettre à sa merci le secret...

LE COLONEL.

Mon secret!... oh! rassure-toi... mon secret sera bien gardé, et l'honneur de ma mère aussi. Je saurai l'interroger, lire dans son âme sans qu'il puisse deviner le sentiment que m'agite et combien mon cœur battra, en attendant sa réponse.

SÉRAPHIN.

Le voici.

Rutner paraît au fond, entre les soldats.

LE COLONEL.

Laisse-moi.

SÉRAPHIN.

Seul? avec lui?... mais il est capable de tout!...

Il montre sa blessure.

LE COLONEL, *souriant avec dédain.*

Oh! ne crains rien.

SÉRAPHIN, *à part.*

Je ne crains rien... quand j'ai ma carabine, car au premier mouvement!... tué comme un chien.

Rutner entre conduit par les soldats, qui, sur un signe du colonel, se retirent à l'extérieur. Tandis que Rutner s'avance, Séraphin l'examine avec défiance ; il sort enfin, à regret ; mais avant que la porte du fond ne se referme, on le voit saisir une carabine et se poster le plus près possible de la porte.

SCENE VI.

LE COLONEL, LE COMTE DE RUTNER.

LE COLONEL, *à part.*

Contiens-toi, mon cœur, car tout-à-l'heure il te faudra peut-être regarder cet homme en face.

Pendant toute cette première partie, le Colonel ne regarde pas le comte.

RUTNER, *à part.*

Frantz a fidèlement exécuté mes ordres; maintenant, je puis défier la haine de ce Français. (*Haut.*) Je croyais vous trouver entouré de votre conseil de guerre?

LE COLONEL, *sombre et impassible.*

Vous êtes hors de la loi militaire.

RUTNER.

C'est donc un duel?

LE COLONEL.

Vous êtes hors des lois de l'honneur.

RUTNER.

Que me voulez-vous donc?

LE COLONEL.

Vous allez mourir.

RUTNER.

Je le sais.

LE COLONEL.

A tant de crimes, il faut une expiation; au moment où je vous parle, votre sentence est prononcée; elle sera terrible; songez-y cependant, il dépend encore de vous qu'elle ne soit pas exécutée toute entière.

RUTNER.

Expliquez-vous.

LE COLONEL.

Vous rappelez-vous la campagne de 92?

RUTNER, *avec intention.*

Parfaitement!

LE COLONEL.

Les Islettes?

RUTNER.

Oui.

LE COLONEL.

Et près de là, un château isolé?

RUTNER, *souriant ironiquement.*

Je m'en souviens.

LE COLONEL.

Dans ce château, il y avait une jeune femme?

RUTNER.

C'est vrai.

LE COLONEL.

Cette femme, qu'est-elle devenue?... Prenez garde!... de votre réponse va dépendre votre sort.

Jusqu'à ce moment le Colonel n'a pas regardé Rutner.

RUTNER, *froidement et après une pause.*

Je vous comprends bien, n'est-ce pas?... vous me demandez ce qu'est devenue votre mère?

LE COLONEL, *bondissant de surprise, et le regardant.*

Ma m... Tu savais...?

RUTNER.

Ton secret!... de ma prison, cette nuit, j'étais trop près de toi pour n'avoir pas tout entendu.

LE COLONEL.

Mais sais-tu bien que ce secret c'est la mort?

RUTNER.

Tu ne peux me condamner qu'une fois.

LE COLONEL, *suppliant.*

Eh bien! cette victime de ta barbarie, enlevée à son époux, à son enfant, qu'en as-tu fait?... Oh! parle, parle! par pitié!... Si elle vivait encore, si tu pouvais me la montrer; si elle pouvait voir à ses pieds son fils lui demander pardon de tout ce qu'elle a souffert pour lui! arroser ses mains de baisers et de larmes!... Si ses derniers jours étaient consolés par mes soins et ma tendresse!... Oh! Rutner! Rutner! pour tes crimes ainsi réparés Dieu serait clément!

RUTNER.

Tu me demandes ta mère?... ce qu'elle est devenue... Est-ce que je le sais, moi?

LE COLONEL, *avec indignation.*

Oh! infamie!

RUTNER.

Sa plainte s'est perdue au milieu des cris de la guerre!... son sang, au milieu du carnage!

LE COLONEL, *avec explosion.*

Barbare!... qui vois un fils à tes pieds te redemander sa mère à mains jointes, et qui, pour toute réponse à sa prière, à ses larmes, ne trouve qu'un nouvel outrage à lui jeter à la face!... Oh! tremble, Rutner, car de la douleur je remonte à la colère, et à mon tour, je puis exercer de terribles vengeances.

RUTNER.

Te venger de moi, toi! je te mets au défi!... L'occasion était belle; mais tu n'as pas su en profiter.

LE COLONEL.

Mais tais-toi, tais-toi donc, malheureux!

RUTNER, *souriant.*

Ma mort!... le sang ne rachète que le sang!... Mais ta mère!...

LE COLONEL, *s'élançant sur lui.*

Misérable!...

RUTNER.

Oh! je me ris de ta fureur à présent; ma femme et mes filles sont loin d'ici.

SÉRAPHIN, *entrant par le fond et montrant l'appartement à gauche.*

Elles sont là, mon colonel!

RUTNER, *stupéfait.*

Là!

SÉRAPHIN.

On voulait les faire évader... (*montrant les soldats qui paraissent au fond*) mais les camarades du village les ont ramenées.

SCENE VII.

LES MÊMES, SÉRAPHIN, SOLDATS.

LE COLONEL, *d'une voix tonnante.*

Rutner, tu as tenté Dieu! Dieu n'a plus de pardon pour toi!...

LE LIEUTENANT GERMAIN, *entrant vivement.*

Colonel, une ordonnance de l'empereur descend de cheval.

LE COLONEL, *avec joie.*

Enfin!

TOUS.

L'empereur!

LE COLONEL.

Oui, soldats, c'est la sentence de ce misérable signée de l'empereur lui-même! la sentence du brûleur de la Champagne et de la Lorraine, du tueur de vos enfans et de vos femmes. Soldats, dans un instant vous la connaîtrez, dans un instant vous aurez satisfaction. (*A des officiers.*) Messieurs, suivez-moi.

Il sort par la gauche, suivi des deux officiers.

LES SOLDATS, *menaçant Rutner.*

Mort à Rutner! mort à Rutner!

RUTNER *a un moment d'effroi; puis il se remet et dit à part.*

Oui, la mort! mais la mort pour tous!

SÉRAPHIN, *rude.*

Allons, marche! ton procès ne sera pas long; à la tour des archives!

RUTNER, *à part.*

A ma réserve de poudre!

Pendant qu'ils sortent par le fond, le capitaine Émile entr'ouvre avec précaution la porte des appartemens de Mme de Rutner, et ne se montre tout-à-fait que quand ils sont sortis.

SCENE VIII.

ÉMILE, *seul.*

L'empereur! a-t-il dit!... l'empereur lui-même a prononcé... Plus d'espoir de sauver le comte... Sa femme, ses filles ne connaissent pas toute l'étendue de leur malheur. Les infortunées!... elles ignorent encore l'arrêt terrible qui va les priver d'un époux et d'un père!... Ah! tâchons qu'elles ne l'apprennent que le plus tard possible! tâchons de les soustraire à l'horrible spectacle qui les attend.

SCENE IX.

LE CAPITAINE ÉMILE, LE LIEUTENANT GERMAIN.

Il fait quelques pas vers l'appartement de Mme de Rutner. Le lieutenant Germain sort de chez le Colonel.

ÉMILE.

Eh bien, lieutenant, la volonté de l'empereur?

LE LIEUTENANT.

Est terrible, capitaine.

ÉMILE.

Le comte?

LE LIEUTENANT.

Va périr dans une heure, et d'une mort infâme! le gibet!

ÉMILE, *consterné.*

Le gibet! grand Dieu!

LE LIEUTENANT.

De plus, je suis chargé de faire exécuter une consigne, que je dois vous communiquer, ainsi qu'à tous les capitaines.

ÉMILE.

Et cette consigne?

LE LIEUTENANT.

Lisez.

ÉMILE, *lisant.*

« Dans deux heures le départ; d'ici là le régi-
» ment prendra les armes... des sentinelles seront
» placées à toutes les issues du château... l'on
» fera feu sur quiconque, homme ou femme, ten-
» terait de sortir. » Grand Dieu! Que signifie?

LE LIEUTENANT.

Je l'ignore comme vous, capitaine; mais l'ordre du colonel n'admet pas de retard.

ÉMILE, *lui rendant le papier.*

Allez, monsieur.

Le lieutenant sort.

SCENE X.

ÉMILE, *en proie à la plus vive agitation.*

Quel est donc cet arrêt qui menace toute cette maison? Quoi! l'empereur!... L'année dernière, il est vrai, contre la ville d'Hersfeld sa sévérité fut terrible, et le soldat déchaîné... mais là, les coupables n'étaient pas connus... et ici, cette sentence cruelle qui vient frapper le comte semblerait s'étendre... Oh! non, c'est impossible!... l'empereur ne peut pas vouloir...

SCENE XI.

ÉMILE, Mme DE RUTNER, SES FILLES.

Mme DE RUTNER.

Ah! monsieur! grâce, grâce!...

Elle tombe à ses genoux avec ses enfans.

ÉMILE.

Q'avez-vous, madame?

Mme DE RUTNER, *égarée.*

Là, là! dans cette cour, les apprêts d'un supplice affreux!... Mon mari!... monsieur, sauvez mon mari!...

CISKA *et* CHARLOTTE.

O monsieur Émile, sauvez notre père!

ÉMILE, *se détournant avec désespoir, à part.*

Malheureuses femmes! (*Haut.*) Madame, l'empereur est inflexible.

Mme DE RUTNER.

Mais le colonel, lui! il ne l'est pas!... il ne ne pourra résister au désespoir d'une mère, aux larmes de deux pauvres enfans. Oh! oui, allons nous jeter à ses pieds... S'il nous repousse, eh bien, nous nous traînerons aux genoux de ses soldats; ses soldats seront moins barbares que lui!

Elle va pour sortir. Rumeurs au dehors.

ÉMILE.

Arrêtez!

Il écoute.

Mme DE RUTNER.

Pourquoi ces cris? Capitaine, vous pâlissez!

ÉMILE.

Moi, madame?

Mme DE RUTNER.

Vous pâlissez, vous dis-je! Que se passe-t-il, mon Dieu!...

SCENE XII.

LES MÊMES, FRANTZ, *du fond.*

FRANTZ, *pâle et défait.*

Ah! madame de Rutner! Ah! mesdemoiselles!

Mme DE RUTNER.

Quel nouveau danger nous menace?

Nouveaux cris au dehors.

FRANTZ.

Ne les entendez-vous pas? Les celliers, les caves ont été enfoncées, la grande salle a été mise à leur disposition... c'est là qu'ils sont furieux d'ivresse et de colère... le maréchal des logis Séraphin est à leur tête... il les anime, il les excite au pillage.

TOUS.

Le pillage?...

FRANTZ.

Oui, le pillage du château, pendant deux heures... Deux heures, le droit du sabre et de la violence!... C'est la volonté de l'empereur.

Mme RUTNER, *avec désespoir.*

Et vous ne le démentez pas, capitaine?

ÉMILE, *avec énergie.*

Espérez, madame, espérez encore... Charlotte, ne tremblez pas ainsi, car je puis encore briser mon épée de capitaine, et mourir pour vous.

Mme DE RUTNER, *tombant anéantie.*

Mais qui donc, qui donc aura pitié de nous?

Elle aperçoit madame Marguerite, pousse un cri, et va tomber à ses pieds.

Mme MARGUERITE.

Quelqu'un, mon Dieu!... que quelqu'un me réponde!

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mme MARGUERITE, *du fond.*

Mme DE RUTNER, *courant à elle.*

Vous!..... vous ne nous avez pas abandonnées!

Mme MARGUERITE.

Jamais!... (*Nouveaux cris.*) Mais pourquoi ces cris?

Mme DE RUTNER.

Mais, vous ne savez donc rien! le pillage!...

Mme MARGUERITE.

Grand Dieu!

Mme DE RUTNER.

Oh! vous nous sauverez, n'est-ce pas?... vous serez le bon ange qui nous défendra!

Mme MARGUERITE.

Le pillage qui amène le meurtre, l'incendie... et qui oserait en donner le signal?

ÉMILE.

Le colonel, qui a je ne sais quelle horrible engeance à exercer sur le château.

Mme MARGUERITE.

Lui, lui!... Oh! c'est impossible, cette vengeance, il ne l'exécutera pas!

ÉMILE.

Il l'exécutera, mais non pas moi vivant!... (*A Frantz.*) Frantz!

FRANTZ, *qui a été au fond.*

On vient par cette galerie.

ÉMILE, *tirant son épée.*

Le premier qui entre est mort!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL, *prêt à partir et le sabre nu.*

C'est donc moi que vous tuerez, monsieur!

Mme DE RUTNER *et* SES FILLES, *se traînant.*

Grâce! grâce!

ÉMILE, *suppliant.*

Eh bien, non, colonel, pour enflammer, pour soutenir votre colère, vous n'aurez pas même le prétexte d'une lutte... vous ne trouverez autour de vous que des prières, des larmes; (*avec force*) vous subirez le désespoir d'une mère!

Il sort vivement par le fond en faisant signe à Frantz de le suivre.

SCENE XV.

Mme DE RUTNER, SES FILLES, *pleurant sur le sopha;* LE COLONEL, *sur l'avant-scène;* Mme MARGUERITE, *venant à lui en le cherchant de la main.*

Mme MARGUERITE, *avec force.*

Est-ce vrai, colonel?

LE COLONEL, *impassible.*

Oui, madame.

Mme MARGUERITE.

Ces cris, ces chants qui parviennent jusqu'à mon oreille, ces apprêts horribles de violence et de pillage, tout cela est-il bien réel?

LE COLONEL.

Tout cela est, madame, et tout cela doit être.

Mme MARGUERITE *avec éclat.*

Eh bien! cela ne sera pas ou la voix d'une femme, les pleurs, les supplications d'une mère seront sans force sur l'âme d'un homme que rien n'a pu endurcir encore; qui, hier, bon et généreux, est venu s'asseoir au foyer de trois femmes, trois malheureuses femmes, qui depuis lors, et jamais auparavant, ne lui avaient fait de mal!... Oh! cela ne sera pas, colonel, car vous aussi, vous avez une mère.

LE COLONEL.

Silence, madame!

Mme MARGUERITE, *s'attachant à lui.*

Oh! oui, vous avez une mère.

LE COLONEL.

Madame, ne prononcez pas ce nom!

Mme MARGUERITE.

Si, si, je le prononcerai! je l'invoquerai, j'en couvrirai ces infortunées qui n'ont pas mérité votre colère, elles! en priant, en les défendant, en me traînant à vos pieds, je vous crierai: votre mère! au nom de votre mère, ne frappez pas une mère et ses filles.

LE COLONEL *la relevant et avec explosion.*

Vous trouvez donc cela bien infâme?...

Mme MARGUERITE.

Oh! oui, infâme! exécrable!

LE COLONEL.

Bien vil! bien lâche!...

Mme MARGUERITE.

Oui, lâche! plus lâche que le bourreau!... car le bourreau tue, et n'invente pas de supplices.

LE COLONEL.

Eh bien! il y a vingt ans, en France, un homme entra aussi dans un château, et lui il était à la tête d'une meute de brigands; il y trouva une femme, jeune, belle; une mère aussi... Et savez-vous ce qu'il a fait, cet homme?... il força la jeune mère, qui tremblait pour la vie de son enfant, à lui verser du vin à lui et à ses dignes compagnons, puis, quand à force d'insultes endurées, d'infamies souffertes, la pauvre mère crut avoir racheté la vie de son fils, il la prit mourante, elle résistait... il broya ses derniers efforts sous ses pieds!

Mme DE RUTNER, *se levant.*

Oh!...

LE COLONEL.

Et croyez-vous du moins qu'ils lui aient fait la grâce d'une mort tranquille? non; les misérables torturèrent son agonie; et l'outrage, et le supplice ne cessèrent que lorsqu'ils crurent reculer devant une morte!...

Mme DE RUTNER, *venant au Colonel.*

Dieu du ciel! cela est-il bien possible!

LE COLONEL, *à la Comtesse, avec force.*

L'homme qui a fait cela, madame, c'était votre mari... (*pleurant*) Cette femme, c'était ma mère!... Voilà! voilà, ce que Rutner a fait, et voilà ce que je ne ferai pas, car je ne suis ni un lâche, ni un Rutner!

Il jette son sabre.

Mme DE RUTNER, *à genoux.*

Oh! merci, monsieur, merci!

LE COLONEL, *très-vite.*

Et maintenant, adieu, madame, adieu!

Il va pour sortir.

Mme MARGUERITE, *très-vite.*

Arrêtez!... colonel, encore un mot!... Cette action infâme s'est passée en France, dites-vous?

LE COLONEL, *de même, sans la regarder.*

En France! en Lorraine!

Mme MARGUERITE, *de même.*

Aux Islettes?

LE COLONEL, *étonné.*

Aux Islettes.

Mme MARGUERITE.

A la ferme des Bois?

LE COLONEL.

A la ferme... Mais, d'où savez-vous...?

Mme MARGUERITE.

Et cette femme... Oh! mais j'en deviendrai folle!... cette femme était votre mère?

LE COLONEL, *pleurant.*

Oui, ma mère, ma pauvre mère, que je n'ai pu venger et à qui j'en demande ici pardon.

Mme MARGUERITE, *pouvant à peine parler.*

Et elle te pardonne, mon fils!

LE COLONEL.

Vous! ma mère!

Mme DE RUTNER.

Sa mère!

LE COLONEL, *la serrant dans ses bras.*

Ma mère, que je croyais morte!... Oh! mais, mon cœur ne me trompait donc pas, quand hier il me disait de vous aimer?

Mme MARGUERITE.

Mon Ernest! mon enfant chéri!

Mme DE RUTNER.

O colonel, en vous rendant votre mère, Dieu vous a béni de m'avoir rendu mes filles... Grâce, grâce entière! grâce pour mon époux!

SCENE XVI.

LES MÊMES, ÉMILE, *un billet à la main.*

ÉMILE, *avec chaleur.*

Oh! fuyez, colonel! au nom du ciel, fuyez de ces lieux!

LE COLONEL.

Pourquoi?

ÉMILE.

Ce billet du comte pour madame! A trois heures, cette salle, ce château vont s'écrouler sur nos têtes!

LE COLONEL.

Grand Dieu! (*Trois heures sonnent. Les femmes poussent un cri.*) Ah!

Explosion d'une mine. Une partie du château s'écroule avec fracas, et laisse voir à la lueur d'un incendie rougeâtre, la tour des archives éventrée par le milieu et les débris fumans des galeries intérieures. Le théâtre se garnit de soldats qui fuient l'incendie avec effroi.

SCENE XVII.

LES MÊMES, SÉRAPHIN, SOLDATS.

SÉRAPHIN, *effaré.*

Mon colonel! mon colonel! où est-il? (*Il le voit et lui saute au cou.*) Ah! sauvé! sauvé!

Mme MARGUERITE.

Antoine! Antoine!

SÉRAPHIN.

Qui m'a appelé? cette voix...

LE COLONEL, *l'amenant à sa mère.*

Tiens! regarde!

Séraphin la regarde quelque temps sans la reconnaître.

Mme MARGUERITE.

Antoine, tu ne me reconnais pas!... c'est moi!

SÉRAPHIN, *poussant un cri.*

Ah! not' sœur!... vous vivante!... vous si malheureuse! mon Dieu!

Il tombe à ses pieds et couvre ses mains de baisers et de larmes.

Mme MARGUERITE.

Malheureuse!... ah! oui, long-temps, mais... (*cherchant son fils qui tombe dans ses bras*) plus maintenant!

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE II, SCENE XIII.

LA CHOUETTE ET LA COLOMBE,

PIÈCE FÉERIE EN TROIS ACTES ET QUINZE TABLEAUX,

par MM. Paul de Kock et Carmouche,

MUSIQUE DE M. BÉANCOURT,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 9 SEPTEMBRE 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GANACHINI, prince de l'Ile des Lumières.	M. Neuville.
DROMADAIROS, frère de Violentine.	M. Hippolyte Rey.
FEUILLETÉ, jeune pâtissier, amoureux de Paquerette. . .	M. Francisque Je.
BOURIQUET, écuyer de Ganachini.	M. Charlet
CRIQUET, garçon pâtissier. .	Mme Gabrielle.
GOGO, singe.	M. Montero.
UN CHEF DES GARDES. . .	M. D'harcourt.
LA FÉE CHOUETTE.	Mlle Mélanie.
LA FÉE COLOMBE.	Mme Amy.
PAQUERETTE, jeune paysanne.	Mlle Clarisse.
VIOLENTINE, épouse de Ganachini.	Mlle Léontine.

Gardes, Paysans, Nymphes, Démons, Patronets.

ACTE PREMIER.

Au lever du rideau on voit le sommet de deux rocs escarpés. Au fond et de côté on n'aperçoit que le ciel. On entend gronder l'orage. Une chouette traverse les airs et vient se percher sur le sommet du roc à droite.

SCENE PREMIERE.

LA CHOUETTE, *seule.*

Ah! mon Dieu! quel temps! quel orage!... je n'ai pu résister au vent furieux qui m'emportait. Deux mille six cent cinquante-deux toises au-dessus du niveau de la mer! C'est la première fois qu'une chouette s'élève aussi haut.. Que vois-je là-bas, dans les airs? c'est cette pauvre colombe!... sans doute elle vient encore de courir le monde pour chercher des amans fidèles.

SCENE II.

LA CHOUETTE, LA COLOMBE.

Une colombe traverse le théâtre et va se percher sur le haut du rocher à gauche.

LA COLOMBE.

Ah! je n'en puis plus!... je n'avais jamais fait tant de chemin! Que... vois-je! la fée chouette!

LA CHOUETTE.

Elle-même, ma sœur... Qui vous amène si haut?

LA COLOMBE.

Un vautour m'a poursuivie, j'ai eu peur, j'ai volé jusqu'ici.

LA CHOUETTE.

Maintenant, si nous voulons nous reposer un

peu, rien ne nous empêche de redevenir femmes: c'est plus commode pour causer.

LA COLOMBE.

Je suis de votre avis.

Musique; les oiseaux disparaissent, les deux rochers s'ouvrent, il en sort deux fées; l'une, qui est la fée Chouette, a un costume brillant mais de couleur noire et grise; l'autre, la fée Colombe, est toute en blanc.

LA CHOUETTE.

Ah! j'ai craint un moment de ne plus pouvoir redevenir femme... et vraiment c'eût été dommage, car cette forme est toujours la plus jolie.

AIR : *Je suis heureux, je suis content.*

Pour subjuguer par ses atours,
Par ses attraits, par ses discours,
Pour les plaisirs, pour les amours,
En femme il faut rester toujours.

Par mon art à la ronde,
Captivant tous les yeux,
Moi, je suis dans le monde
Ce qu'on aime le mieux;
Tantôt d'un air novice
J'enflamme les amans,
Et puis avec malice
Je ris de leurs tourmens.
Pour subjuguer, etc.

En Europe, en Asie,
On s'émeut à ma voix;
D'une femme jolie
Partout on suit les lois.
Restons ce que nous sommes,
Car cette forme-là,
Ma sœur, aux yeux des hommes
Toujours l'emportera.

Pour subjuguer par ses atours, etc.

LA COLOMBE.

Oh! moi, je ne suis pas une coquette comme vous... ce que j'aime avant tout, c'est la constance, les amours sincères... enfin je suis la déesse de la fidélité : aussi, vous et vos pareilles, vous avez conspiré contre moi près de la reine des fées, parce que vous étiez jalouses de me voir occuper la première place après elle.

LA CHOUETTE.

Oui, mes sœurs et moi nous avons porté plainte à notre reine, et nous lui avons dit : « Pourquoi cette préférence accordée à la fée Colombe? que fait-elle pour la mériter?... elle préside aux amours fidèles... belle occupation!... c'est une véritable sinécure... est-ce qu'il y a des amans fidèles?

LA COLOMBE

Certainement il y en a... et plus que vous ne pensez, méchante langue.

LA CHOUETTE.

Oui, c'est ce que vous voulez nous faire croire; mais notre reine, qui ne se paie pas de vos belles paroles, a compris que vous deviez ou redescendre au dernier rang des fées, ou trouver sur terre quelques exemples de cette fidélité fabuleuse à laquelle, pour ma part, je ne crois pas.

LA COLOMBE.

Et j'en trouverai, je l'ai promis.

LA CHOUETTE, *d'un air de doute.*

Promettre et tenir... enfin, ma chère, nous vous attendons; c'était d'abord une douzaine d'amans bien épris qu'on vous demandait; puis on a réfléchi que ce serait trop exiger... on se contente de vous demander la paire... voilà tout! un homme et une femme qui s'aiment constamment... pendant une année... une seule!... ce n'est pas trop.

LA COLOMBE.

Assurément.

LA CHOUETTE.

Eh bien! c'est plus que vous n'en pourrez trouver; la preuve, c'est que vous cherchez encore.

LA COLOMBE.

Parce que toutes les nuits vous détruisez mon travail du jour! quand j'ai découvert un cœur bien tendre, bien aimant, vous arrivez bien vite lui souffler des pensées de coquetterie... vous ne vous plaisez qu'à faire le mal!

LA CHOUETTE.

Je ne m'en défends pas! c'est mon bonheur à moi! cette nuit j'ai fait enlever trois femmes, séduire cinq filles, et battre plus de cent personnes. Je ne suis pas la fée Chouette pour rien! je protége les coureurs de nuit, les envieux, les méchans, et surtout les femmes laides, parce que celles-là n'aiment pas le grand jour.

AIR : *Tout ce que je sais.*

Faire le mal c'est ma folie,
J'ai quelque chose d'un lutin;
Semer partout la zizanie,
Causer des tourmens, du chagrin,
C'est mon plaisir soir et matin.
Je rends les femmes plus coquettes
Quand ell's ne le sont pas assez,
Puis je fais les maris... chouettes
Et voilà, et voilà tout ce que je sais;
Troubler les ménages, les fêtes,
Voilà, voilà tout ce que je sais.

LA COLOMBE.

Le joli savoir que vous avez là! mais je vous assure qu'il y a beaucoup d'hommes fidèles... sans que cela paraisse... Tenez, cette nuit j'étais perchée dans un beau jardin, j'ai vu un homme assis dans un bosquet de roses, près d'une jolie femme, qui n'était pas la sienne, et tout-à-coup il s'est sauvé... parce qu'il avait peur d'en devenir amoureux!

LA CHOUETTE.

Ah! mon Dieu! et dans quel pays avez-vous trouvé cet homme-là?

LA COLOMBE.

C'était un Iroquois.

LA CHOUETTE.

Vous feriez bien mieux de chercher vos deux amans fidèles.

LA COLOMBE.

Soyez donc tranquille, on les trouvera.

LA CHOUETTE, *se moquant.*

Oui, une fidélité de six semaines.

LA COLOMBE.

J'en ai déjà trouvé une de onze mois.

LA CHOUETTE.

En vérité? mais c'est les trois quarts et demi de ce qu'on vous demande. Un homme et une femme qui s'aiment depuis onze mois!... où sont donc ces deux merveilles?

LA COLOMBE.

Oui, attendez que je vous le dise, pour que vous alliez les déranger dans leur honnête occupation! (*A part.*) Je me garderai bien de lui nommer Paquerette et Feuilleté! quoique je sois sûre d'eux, j'aime mieux ne pas les exposer à la tentation.

LA CHOUETTE, *à part.*

Elle ne se doute pas que depuis quinze jours j'ai découvert sa petite paysanne et son jeune pâtissier, dans les états du seigneur Ganachini. Maintenant toutes mes batteries sont dressées; la femme du prince est coquette et vindicative; leur frère a beau être laid comme un monstre, il est amoureux comme un pigeon; Ganachini est un vieil imbécile, qui fait tout ce que veut sa femme; ils seconderont mes projets.

LA COLOMBE.

Au revoir, ma sœur; dans un mois, mes protégés s'aimeront depuis un an; je vous les présenterai au tribunal de notre reine.

LA CHOUETTE.

Dans un mois.

LA COLOMBE.

J'ai affaire à deux mille lieues d'ici, je vais reprendre mes ailes...

LA CHOUETTE.

Et moi aussi, car j'ai donné rendez-vous à deux hiboux de mes amis... à Paris dans la rue de la Licorne.

LA COLOMBE, *à part.*

Allons retrouver mes jeunes amans.

LA CHOUETTE, *à part.*

Rendons-nous à la cour du prince Ganachini.

ENSEMBLE.

AIR : *Final de Bruno.*

Devenons oiseaux,
Prenons notre plumage!
Sous des cieux plus beaux
Sont des objets nouveaux.
Bravant le danger,
Pour nous quel avantage
De pouvoir changer,
De pouvoir voltiger!

LA COLOMBE, *à part.*

Près de Paquerette
Il faut retourner à l'instant;
Puisse cette jeune fillette
Rester fidèle à son amant;

LA CHOUETTE.

Moi, je vais sur terre
Jouer encor quelque bon tour
Et mettre tout le monde en guerre
Pendant la nuit, pendant le jour.

ENSEMBLE.

Devenons oiseaux, etc., etc.

Après le morceau les deux fées rentrent dans les rochers, qui se referment sur elles. Les oiseaux reparaissent sur le sommet de chaque pic et s'envolent. Ensuite les rochers s'enfoncent, les nuages du fond s'élèvent, et on voit un riche palais, ouvert au fond, un petit trône à gauche.

SCENE III.

GANACHINI, GARDES.

Les gardes de Ganachini ont un costume de soldats, mais pour coiffure un bonnet de coton; ils portent un fusil sur un bras, et sur l'autre une serviette comme les garçons limonadiers.

CHOEUR DES GARDES.

AIR : *Cocu, mon père.*

Nous s'rons rossés peut-être,
Le prince, notre maître,
Est comme un forcené
Parc' qu'il n'a pas bien dîné.

GANACHINI, *arrivant, sa serviette à la main.*

Oui, je suis en colère!
J'ai bien de quoi, j'espère!
On sucre mon salmis,
Et l'on brûle mes rôtis!

REPRISE.

Nous s'rons rossés peut-être, etc.

GANACHINI.

C'est pitoyable! c'est abominable!... c'est même très-désagréable! ça n'était pas mangeable; j'ai quitté la table, tout était manqué... tout absolument... mon potage croquait; encore s'il avait été aux croûtons, je ne dirais rien... Je demande des œufs à la coque; quand je veux y enfoncer des mouillettes, qu'est-ce que je trouve dedans? des petits poulets... Depuis que mon épouse Violentine m'a forcé de placer un tas de ses parens dans mes cuisines, ça ne va plus que d'une aile. Cette femme-là abuse du pouvoir que je lui ai laissé prendre sur moi... Quelle idée aussi, moi, Ganachini, prince de l'Ile des Lumières, d'aller épouser une de mes sujettes, une petite fille sans éducation, une *artisane* qui faisait des boutons, pas même des boutons, des queues de boutons que dis-je!... Il est vrai qu'elle a un œil retroussé et un nez fendu en amande... Ah! il n'y a pas trois yeux comme ça dans mes états. Mais madame dîne en ville fort souvent, ça lui est bien égal que mon repas soit manqué. (*Aux Gardes.*) Où est mon grand écuyer tranchant, Bouriquet, le cousin de ma femme?

UN GARDE.

Seigneur, votre écuyer Bouriquet est en train de faire une charlotte; il n'a plus qu'une pomme à faire cuire.

GANACHINI.

Une pomme! une pomme!... Qu'on l'appelle! (*L'apercevant à droite.*) Ah! le voilà!

SCENE IV.

LES MÊMES, BOURIQUET, *puis* VIOLENTINE.

Bouriquet paraît en costume d'écuyer, un tablier devant lui et tenant une casserole et une cuillère à la main.

GANACHINI.

Bouriquet, avancez un peu devant votre prince: je suis très-mécontent, Bouriquet; votre service se néglige... Qu'est-ce que tu fais-là?

BOURIQUET.

C'est une nouvelle sauce.

GANACHINI.

Voyons ça... (*Il goûte.*) C'est pas mauvais... mais il manque quelque chose; tu n'as pas assez battu... (*Il prend la casserole.*) Tiens, vois-tu? tu tournes, tu tournes... toujours dans le même sens... Vois-tu, ça commence à prendre?

VIOLENTINE, *en dehors.*

Mon mari! où est mon mari?... je veux lui parler.

GANACHINI, *tremblant.*

Ah! mon Dieu! c'est la voix de ma femme!... la princesse semble en colère. Tiens, Bouriquet, reprends ça... (*il lui donne la casserole*) qu'on ne voie pas à quoi je m'occupais... Ah! et ma serviette! Mon épouse prétend que je mange trop; elle m'appelle ventru.

BOURIQUET.

Est-ce que vous n'êtes pas le maître?

GANACHINI.

Si, si, je sais très-bien que je suis le maître; mais ma femme est étonnante, elle ne veut pas être la maîtresse.

BOURIQUET.

Ah! bah!

GANACHINI.

Non; elle prétend être le maître aussi... Chut, la voici.

VIOLENTINE.

AIR : *Flic, flac.*

Flic, flac, (*bis.*)
Dès qu'à l'improviste
Je forme un désir,
On doit aussitôt l'accomplir.
Flic, flac, (*bis.*)
Si l'on me résiste,
Femme, homme, animal,
Je frappe! tout ça m'est égal.
Certes, j'ai l'humeur folâtre,
Et j'aime à m'humaniser;
Mais parfois je veux me battre,
J'ai besoin de tout briser.

GANACHINI, *à part.*

C'est vrai qu'elle est très-casseuse.

VIOLENTINE.

Oh! les nerfs! les nerfs!... (*Regardant les gardes qui sont rangés les uns devant les autres.*) Qu'est-ce que vous faites-là, imbéciles?

Elle en pousse un, qui tombe sur celui de devant, et ainsi de suite tous les gardes tombent comme des capucins de carte.

Reprise de l'air.

Flic, flac, (*bis*)
Dès qu'à l'improviste, etc.

GANACHINI.

Comment, madame, vous renversez mes gardes du corps!

VIOLENTINE.

Ils sont gentils vos gardes!... bel uniforme que vous leur avez donné là! ils ont l'air de mitrons. Quel est ce casque qu'ils ont sur la tête?

GANACHINI.

Ma chère amie, c'est un casque à mèches.

VIOLENTINE.

C'est un bonnet de coton, intrigant!... Que faisiez-vous là avec Bouriquet?

GANACHINI.

Nous parlions politique, je lui donnais des ordres... au sujet d'une nouvelle sau... d'une nouvelle société que je veux former.

VIOLENTINE.

Qu'est-ce que tu tiens là, Bouriquet?... une *casterolle*, j'en étais sûre. Seigneur Ganachini, vous n'êtes qu'un goulu! (*A Bouriquet.*) Sortez!

GANACHINI, *bas à Bouriquet au moment où il passe près de lui.*

Tu iras m'acheter une belle volaille pour mon souper; tu me la mettras aux petits oignons.

VIOLENTINE.

Hein!

GANACHINI.

Rien; je lui dis de faire attention.

VIOLENTINE.

Gardes, laissez-nous, j'ai besoin de parler au seigneur Ganachini.

Bouriquet sort d'un côté, les gardes de l'autre.

SCENE V.

VIOLENTINE, GANACHINI.

VIOLENTINE, *lui indiquant un siége.*

Asseyez-vous.

GANACHINI.

Volontiers, ma douce amie.

Il s'assied.

VIOLENTINE, *debout.*

D'abord, seigneur, je vous dirai que je suis très-mécontente de vous.

GANACHINI.

Eh! pourquoi donc, Bibiche? il me semble cependant que depuis notre hymen je fais ce que je puis pour vous être agréable : j'ai placé toute votre famille à ma cour, j'ai mis tous vos cousins dans ma bouche; vos oncles, comme pour la douceur ce sont de vrais moutons, je les ai laissés dans mes chambellans; enfin, votre frère qui avait assez de goût pour ne rien faire, je l'ai attaché à ma personne... j'ai fait...

VIOLENTINE.

Vous n'avez fait que votre devoir, et bien juste!

si je vous ai épousé, à coup sûr ce n'est pas pour vos beaux yeux.

GANACHINI.

J'avais cru... pourtant... ma belle...

VIOLENTINE.

Taisons-nous!... ce que je veux maintenant, c'est que vous vous occupiez du bonheur de mon frère le prince Dromadairos.

GANACHINI.

Qu'est-ce qu'il demande?

VIOLENTINE.

Rien.

GANACHINI.

Accordé.

VIOLENTINE.

Mais depuis quelque temps il est triste, mélancolique, il bégaie deux fois plus qu'à l'ordinaire.

GANACHINI.

C'est vrai qu'il lui faut un quart d'heure pour dire: *Comment vous portez-vous?* De plus, il est borgne, bossu, boiteux... enfin, c'est une justice à lui rendre, il est horrible!... Mais ça ne vous empêche pas de l'aimer, de le gâter même.

VIOLENTINE.

C'est possible, j'aime les monstres, moi... j'ai toujours eu un faible pour les monstres.

GANACHINI.

Je ne sais pas pourquoi vous me regardez en disant cela.

VIOLENTINE.

Écoutez : je crois que ce qui manque à mon frère, c'est une épouse, il faut rassembler toutes les jeunes filles nobles de vos états, et mon frère choisira parmi les plus jolies.

GANACHINI.

Une jolie fille!... alors, ça n'ira pas du tout, il y aura incompatibilité de physique.

Air *de l'Écu de six Francs.*

Votre frère ayant une bosse,
Madame, je croyais, ici,
Qu'il fallait, pour faire une noce,
Que sa femme en eût une aussi (*bis.*)

VIOLENTINE.

Ah! vous nous en dites de belles:
Tous deux bossus, quel contre-sens!
Vous voulez donc, qu'au lieu d'enfans
Ils fassent des polichinelles?

GANACHINI.

C'est juste! passe encore s'ils se mariaient dans les jours gras... Mais une autre observation!

VIOLENTINE.

Vous en faites beaucoup aujourd'hui. Eh bien?

GANACHINI.

Si la jeune fille que choisira Dromadairos ne voulait pas de lui?

VIOLENTINE.

Est-ce qu'on n'accepte pas toujours un homme qui fait notre fortune?... est-ce que je ne vous ai pas épousé, vous?...

GANACHINI.

Vous raisonnez comme Mathieu Lænsberg!... Mais pourtant...

VIOLENTINE.

Ah! voilà trop de réflexions!... On vient!... Silence!...

SCENE VI.

LES MÊMES, BOURIQUET.

BOURIQUET, *entrant en riant.*

AIR *du vaudeville des Fleurs.*

Ah! c'est trop drôle, trop plaisant!
Je n'ai vu de ma vie
Une telle folie!
Ah! c'est trop drôle, trop plaisant!
C'est un tableau bien amusant.

VIOLENTINE.

Mais voyez un peu cette buse,
Qui vient ici nous rire au nez!

GANACHINI.

Dis-nous au moins ce qui t'amuse.

BOURIQUET.

Eh bien! puisque vous l'ordonnez...
Il va pour parler et se met à rire.
Ah! c'est trop drôle, etc.

VIOLENTINE.

Bouriquet, vous me manquez de respect!... (*Elle veut lui donner un soufflet, il passe derrière Ganachini, qui le reçoit.*) Ça vous apprendra à me rire au nez.

GANACHINI, *se tenant la joue.*

Oui, ça m'apprendra... à nous rire au nez!

BOURIQUET.

Pardon... c'est que je viens de rencontrer votre frère Dromadairos avec ce singe que vous lui avez donné et qu'il aime tant... vous savez, Gogo qu'il habille quelquefois comme une poupée, avec des dentelles, des cachemires, de la batiste?

GANACHINI.

C'est vrai. Dernièrement il avait mis son singe en batiste.

VIOLENTINE.

Et qu'y a-t-il de plaisant dans cette rencontre?

BOURIQUET.

C'est que le seigneur Dromadairos s'est placé dans une petite voiture, et il se fait rouler par Gogo dans tout le palais.

GANACHINI.

Il se fait rouler, ce cher beau-frère... il était digne d'inventer les omnibus!

BOURIQUET.

Tenez, le voici!

Reprise de l'air.

Ah! c'est trop drôle, etc.

SCENE VII.

LES MÊMES, DROMADAIROS, GOGO.

Dromadairos, qui est bossu, borgne et horrible, a un costume riche et burlesque : il est assis dans une brouette qui est poussée par un singe qui fait le tour du théâtre avant de s'arrêter. Ganachini va se remettre sur son trône.

VIOLENTINE.

Pas si vite, Gogo, pas si vite. Il va étourdir le prince!

GANACHINI.

Ça doit être fort amusant; il faudra que je me fasse rouler par mes sujets.

Le singe s'arrête ; Dromadairos descend de la brouette et va s'asseoir en tailleur sur une table en face du trône.

VIOLENTINE.

Bonjour, Dromadairos... bonjour, mon ami.

DROMADAIROS.

Bon... bonjour, ma... ma... ma sœur!

VIOLENTINE.

Bouriquet, filez!

GANACHINI, *bas à Bouriquet.*

Va donc m'acheter un dindon.

Bouriquet sort; le singe va s'asseoir en tailleur sur les genoux de Ganachini.

GANACHINI.

Allons, Gogo, pas de bêtises. Ce drôle-là a l'air de me prendre pour son père.

VIOLENTINE.

Mon petit Dromadairos, je vais t'apprendre une grande nouvelle.

DROMADAIROS.

Une nou... nou... ou... ouvelle!

Ganachini tire sa tabatière, le singe met ses doigts dedans et prise.

GANACHINI.

Gogo, voilà qui est un peu familier. (*Le singe éternue.*) Dieu vous bénisse!

VIOLENTINE, *à Dromadairos.*

Nous avons résolu de te marier.

DROMADAIROS.

Me ma... ma... marier! Ah! non! ah! ah! ah! non!...

GANACHINI.

Gogo, voulez-vous bien lâcher mon nez?

DROMADAIROS.

Je ne veux pas de vos prin... in... incesses... Qu'on me laisse trantran... trantran... tranquille!

VIOLENTINE.

Mais alors dis-nous pourquoi tu es triste, nigaud? Allons, qui vient encore nous déranger?

UN GARDE, *entrant.*

Une bohémienne célèbre vient de se présenter à la porte du palais.

VIOLENTINE.

Une bohémienne!... A-t-elle une voiture?

LE GARDE.

Non, elle a une canne. Elle demande la faveur de vous baiser les pieds.

GANACHINI.

Comment donc! mais elle nous baisera même le visage si ça lui est agréable.

VIOLENTINE.

Introduisez la bohémienne. (*Le Garde sort.*) Mon frère, cette femme va nous dire notre bonne aventure

DROMADAIROS.

Laisse-moi trantran... laisse-moi tranquille.

GANACHINI, *à part.*

Je crois que mon beau-frère devient crétin!

SCENE VIII.

GANACHINI, VIOLENTINE, DROMADAIROS, LA CHOUETTE, GARDES.

La fée Chouette est sous le costume d'une bohémienne, grande robe, bonnet pointu, masque, baguette à la main.

ENSEMBLE.

AIR *de Robert le Diable.*

GANACHINI, VIOLENTINE, DROMADAIROS.

C'est la bohémienne;
Je tremble à la voir;
D'une magicienne } *bis.*
Elle a le pouvoir. }

LA CHOUETTE, *à part.*

Je suis bohémienne;
Mais je ferai voir
D'une magicienne
Que j'ai le pouvoir.

LA CHOUETTE.

Salut au seigneur Ganachini, à son épouse Violentine, et à leur frère le seigneur Dromadairos.

GANACHINI.

Comment! vous avez tout de suite deviné nos noms! (*A part.*) Il est vrai qu'elle a pu les demander à mon suisse.

LA CHOUETTE.

Je sais tout... je devine tout... je prévois tout... je guéris les maladies les plus noires... les mélancolies les plus sombres.

GANACHINI.

Si vous aviez aussi quelque chose pour les cors aux pieds?

VIOLENTINE, *à Ganachini.*

Voulez-vous vous taire! (*A la Chouette.*) Mon frère Dromadairos et moi, nous allons essayer de votre talent.

LA CHOUETTE.

Volontiers.

SCENE IX.

LES MÊMES, BOURIQUET.

BOURIQUET, *accourant d'un air effaré.*

Seigneur! seigneur! une nouvelle terrible!

GANACHINI.

Qu'est-ce donc, Bouriquet?

BOURIQUET.

Il n'y a plus de dindons au marché!

GANACHINI.

Plus de dindons!... Nous allons nous y transporter tous les deux, et tout-à-l'heure je te réponds qu'il y en aura plus d'un! Madame, je vous laisse avec la bonhémienne.

VIOLENTINE.

C'est bien, allez; nous n'avons pas besoin de vous.

GANACHINI.

Viens, Bouriquet... Plus de dindons dans mes

états! on veut donc me forcer d'abdiquer?... je ne dois pas souffrir ça. Suivez-moi, gardes!

Ganachini sort avec Bouriquet et les gardes; le singe saute sur le dos de Ganachini et sort avec lui.

SCENE X.

LA CHOUETTE, VIOLENTINE, DROMADAIROS.

LA CHOUETTE.

Maintenant qu'on me donne un grand fauteuil.

DROMADAIROS.

Un fau... fau... auteuil...

VIOLENTINE.

Prenez le siége de mon mari; pour une magicienne il n'y a rien de trop beau.

DROMADAIROS.

Vous serez... jooliment bien... il est é...élas... élastique.

LA CHOUETTE, *se plaçant.*

Que l'un se place à ma droite... l'autre à ma gauche, et ne bougez pas surtout... à moins que vous ne vouliez être changés en melons.

VIOLENTINE.

Ne parlons pas de melons... ça me rappelle mon époux.

DROMADAIROS.

Je ne boubou... boououge plus!

La Chouette fait des conjurations avec sa baguette, elle touche Dromadairos et Violentine; le théâtre devient sombre.

VIOLENTINE.

Tiens, voilà le gaz qui s'éteint.

DROMADAIROS.

On n'y voit plus du tout.

VIOLENTINE.

Je commence à avoir peur.

LA CHOUETTE.

Seigneur Dromadairos, tu as vu passer un jour d'une fenêtre du palais une jeune paysanne charmante; depuis ce temps tu l'as cherchée en vain et tu en es éperdument amoureux; voilà le motif de ta tristesse.

DROMADAIROS.

Elle a de... de... deviné!

LA CHOUETTE.

Eh bien! cette jeune fille se nomme Paquerette; elle habite une petite chaumière près du moulin, au bord de la rivière... Enlève cette fille, tâche de te faire aimer d'elle, et tu deviendras aussi beau que tu es laid.

DROMADAIROS.

Ah! quel bo... bo... quel bonheur!

LA CHOUETTE.

Toi, Violentine, tu as vu en songe un jeune pâtissier qui te faisait des yeux séducteurs; ce pâtissier existe, il se nomme Feuilleté.

VIOLENTINE.

Il existe!... dans quel climat?

LA CHOUETTE.

Empare-toi d'abord de la personne de Paquerette, et puis il te sera facile de découvrir le jeune pâtissier.

VIOLENTINE.

Merci, bohémienne, merci! Mon pâtissier existe... ah! quelle galette je vais lui commander!

Ganachini rentre de la droite avec ses gardes, Bouriquet et Gogo.

SCENE XI.

LES MÊMES, GANACHINI, BOURIQUET, GOGO, GARDES.

GANACHINI.

Victoire! les dindons sont revenus!... j'en étais sûr... nous n'avons eu qu'a nous montrer. Ah! ah! la bohémienne est encore ici? (*A Violentine.*) Eh bien! chère amie, êtes-vous contente de ses prédictions?

VIOLENTINE.

Enchantée.

GANACHINI.

Puisqu'il en est ainsi, je veux faire une politesse à cette vieille femme... Vieille femme, je vous fais l'honneur de vous inviter a dîner... (*Silence.*) Eh bien! qu'est-ce qu'on dit?... merci qui? Comment, malhonnête, tu abuses de ton sexe pour me faire une grossièreté... et sur mon siége encore!... veux-tu bien vite descendre de là! (*Il court à elle et veut la prendre par le bras; il ne trouve plus que le vêtement de la bohémienne; une chouette s'en échappe en poussant un grand cri. Ganachini recule épouvanté.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

VIOLENTINE.

C'était une fée.

TOUS.

Une fée!

VIOLENTINE.

Je ne m'étonne plus si elle devine tout... l'amour de mon frère, le mien...

GANACHINI.

Votre amour! vous êtes amoureuse?

VIOLENTINE.

Ça ne vous regarde pas. La fée a deviné que mon frère adore une petite paysanne nommée Paquerette; elle ordonne que nous allions la lui chercher; partons.

GANACHINI.

Mais si nous soupions avant?...

VIOLENTINE.

Silence! la fée m'a appris qu'après avoir découvert Paquerette, nous trouverions un certain Feuilleté qui est le plus fameux pâtissier de vos états...

GANACHINI.

Comment! il y a un excellent pâtissier dans mes états et je ne le connais pas encore! c'est pitoyable... Je ne connais pas l'état de mes états!... Je veux sur-le-champ aller goûter de ses

brioches; j'en mangerai deux douzaines pour essayer. Bouriquet... qu'on m'amène mon alezan d'Arcadie. Partons!

DROMADAIROS.

Papa paartontons.

CHOEUR.

AIR *des Puritains.*

Sans tarder davantage,
A la reine on doit obéir;
Pour ce charmant voyage
Allons, amis, il faut partir.

DROMADAIROS.

Fi fillette jolie,
A pour moi des attraits.

GANACHINI.

Douce pâtisserie,
Je t'ouvre mon palais.

CHOEUR.

Sans tarder, etc., etc.

Dromadairos remonte dans sa bronette, que Gogo traîne de nouveau; on amène pour Violentine un palanquin dans lequel elle monte, et pour Ganachini un âne sur lequel il se place et se met à la tête du cortége. Marche.

— Le théâtre change. — On voit l'intérieur d'une chaumière; c'est une petite chambre bien modestement meublée. Au fond, un lit; à droite, une porte, une fenêtre; un vieux buffet à gauche.

SCENE XII.

PAQUERETTE, *seule, entrant.*

Ah! j'ai reporté mon ouvrage... et à présent j'ai le temps de travailler au joli petit tablier que je veux avoir quand je serai la femme de Feuilleté. Épouser mon petit pâtissier... je n'en demande pas davantage, moi.

AIR : *Chasseur écossais.*

Vivant en paix dans ce séjour tranquille,
L'ambition n'a point troublé mon cœur;
Loin du fracas, loin du bruit de la ville,
En s'aimant bien on trouve le bonheur.
Avant peu, je l'espère,
Je serai pâtissière;
De mon sort je suis fière;
Je le sens, en ce jour :
Mon mari, je le gage,
Ne sera pas volage,
Et dans notre ménage
Nous fixerons l'amour.

Et pourtant cette nuit j'ai fait un singulier rêve... il me semblait que je voyais au pied de mon lit une chouette, et ce vilain oiseau me disait : « Il ne tient qu'à toi d'être grande dame, princesse même!... d'avoir des palais... des laquais... et de gros bouquets!» Ah ben! tout ça ne m'a pas tenté du tout! J'aime ben mieux mon pauvre Feuilleté... Ah! je crois que je l'entends... oui, c'est lui... il chante toujours!

SCENE XIII.

PAQUERETTE, FEUILLETÉ.

FEUILLETÉ, *portant une galette.*

AIR *des Cancans.*

J'ai le cœur plein d'amour
Et brûlant comme mon four;
Oui, chez moi constamment
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.
Pour toi je sèche, je cuis,
Je soupire et je pâtis!
Goût' le gâteau que voilà,
Et mets un peu ta main là...
J'ai le cœur, etc.

PAQUERETTE.

Comment, Feuilleté, c'est pour moi cette belle galette?

FEUILLETÉ.

Et pour qui donc?... qui plus que toi est digne de ma pâte-ferme!... toi, ma jolie Paquerette... toi, ma passion... elle est peut-être un peu salée, mais c'est pour lui donner du goût.

PAQUERETTE.

Est-ce que tu as fini ton ouvrage?

FEUILLETÉ.

Ah! j'ai encore un flanc au four pour un baptême... en cerises, que m'a commandé le parrain... un peu cuit... de cent sous; mais Criquet est chez moi, il y veillera. Je ne voulais pas être plus long-temps sans te voir... c'est qu'une heure loin de toi, c'est plus long qu'une journée ensemble.

PAQUERETTE.

Sais-tu que c'est bien gentil ce que tu me dis là?

FEUILLETÉ.

Oh! quand nous serons mariés, je t'en dirai bien d'autres, va... mariés... l'un avec l'autre, je serai ta moitié, et tu seras mon tout!... Quel joli ménage nous ferons!... d'abord, je te bourrerai de pâtisseries et de caresses.

PAQUERETTE.

Et moi donc!

ENSEMBLE.

AIR : *Filles de l'Enfer.*

Lorsque nous serons époux, (*bis.*)
Que notre sort sera doux! (*bis.*)

ENSEMBLE.

Jamais de chagrin chez nous,
Jamais de soupçons jaloux.
Que notre sort sera doux,
Lorsque nous serons époux!

FEUILLETÉ.

Moi, je veux que tu deviennes
Grasse et rose comme un amour;
Chaqu' matin, je veux qu' tu prennes
Les premiers gâteaux d' mon four!
Nous ferons de bonn's recettes,
L'argent, dans c' comm'rce-là,
Vient en faisant des boulettes,
Et de tout temps on en fera!

ENSEMBLE.

Lorsque nous serons, etc.

PAQUERETTE.

Moi, je veux dans notr' boutique

Que tout séduise les yeux.
Pour attirer la pratique
J'aurai l'air bien gracieux.
Not' fortune, sans anicroches
Doit s'arrondir, car pour ça
I n' faut faire que des brioches,
Et de tout temps on en fera.

ENSEMBLE.

Lorsque nous serons, etc.

FEUILLETÉ.

C'est égal, Paquerette, je suis fâché que tu aies voulu attendre jusqu'à la fin de l'année pour nous marier, et quoique nous n'ayons plus qu'un mois à attendre, je trouve que c'est encore trop.

PAQUERETTE.

Pourquoi cela?

FEUILLETÉ.

Parce que cette nuit j'ai fait un vilain rêve... un rêve qui me tourmente... je voyais une chouette sur mon lit, et ce maudit oiseau ne cessait de me répéter : « Tu n'auras pas Paquerette... elle t'oubliera; une grande dame te consolera... patati... patata... »

PAQUERETTE.

Comment, une chouette te disait cela?... Oh! c'est bien singulier; j'ai vu en songe le même oiseau, qui m'annonçait aussi des choses extraordinaires.

FEUILLETÉ.

Ah! bah!... rêver chouettes tous les deux... c'est étonnant ça; je ne crois guère aux songes... pourtant je voudrais bien que quelqu'un pût m'expliquer ce que ça veut dire.

PAQUERETTE.

Il y a une personne dans le pays qui serait bien en état de nous le dire et surtout de nous donner de bons conseils, la mère Berthe.

FEUILLETÉ.

Oh! oui, cette vieille femme qui n'a plus qu'une dent, que tout le monde respecte et honore dans le village... on dit que c'est la crême des vieilles femmes... mais je n'ai jamais osé lui parler.

PAQUERETTE.

Ni moi, mais elle a l'air si bon, je suis sûre qu'elle nous écouterait avec plaisir.

FEUILLETÉ.

Si je le savais, je dirais : Allons la consulter.

Pendant que les deux amans causent, la fée Colombe, sous le costume d'une vieille paysanne, paraît tout-à-coup assise dans un vieux fauteuil qui roule et s'arrête contre Paquerette, de sorte qu'en se retournant les amans aperçoivent la vieille paysanne assise près d'eux.

PAQUERETTE.

Tiens!... eh mais! la v'là la mère Berthe.

FEUILLETÉ.

Eh! oui, vraiment... je l'ai pas entendu ouvrir la porte.

PAQUERETTE, *allant à elle.*

Bonjour, mère Berthe. Oh! que c'est aimable à vous de venir me voir! Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

LA COLOMBE.

Non, mes enfans, j'arrive, et je me reposais parce qu'à mon âge on est vite fatigué.

FEUILLETÉ.

Vous arrivez joliment à propos, dame Berthe; nous voulions aller vous consulter au sujet d'un rêve que nous avons fait tous les deux.

LA COLOMBE.

Je le sais, je vous ai entendus : vous avez vu tous deux une chouette.

FEUILLETÉ.

Oui, une chouette grise, c'est ça... et une chouette grise, c'est ma bête noire à moi.

PAQUERETTE.

Oh! mère Berthe, qu'est-ce que ce songe-là nous annonce?

LA COLOMBE.

Bien des choses, mes enfans : Paquerette, un grand seigneur voudra te séduire, t'enlever; peut-être même on te séparera de Feuilleté, qui de son côté aura bien des piéges à éviter, bien des tentations à combattre.

PAQUERETTE.

Ah! mon Dieu! comment triompher de ces malheurs?

FEUILLETÉ.

Comment garder ma Paquerette pour moi tout seul?

LA COLOMBE.

Mes enfans, vous possédez sans vous en douter un talisman qui peut vous protéger contre tout ce qu'on tenterait pour vous séparer.

AIR *du Talisman.*

Tous les deux d'un amour sincère
Vous vous aimez, je le sais bien;
Mais qu'à l'avenir rien n'altère
Entre vous ce tendre lien;
Alors, du sort le plus rebelle
Vous triompherez constamment :
Rester toujours fidèle
Il n'est pas d'autre talisman.

PAQUERETTE.

Rester fidèle, mais c'est charmant,
Nous emploierons ce talisman.

FEUILLETÉ.

Nous l'emploierons, je vous le jure.
D'abord, moi, ça m' va joliment.
Êtr' fidèl', c'est dans ma nature,
J' suis un canich' pour l'attach'ment.

PAQUERETTE.

Des conseils de la bonne mère
Nous nous souviendrons constamment;
Notre amour est sincère,
Nous emploierons ce talisman.

ENSEMBLE.

Rester fidèle, mais c'est charmant,
Nous emploierons ce talisman.

Pendant qu'ils chantent, le fauteuil se retire, emmenant la fée, qui disparaît; le fauteuil vide a repris sa place.

PAQUERETTE.

Tiens!... eh bien! la bonne mère est partie!

FEUILLETÉ.

C'est étonnant, pour une vieille femme, comme elle entre et sort lestement... Ah! mon Dieu! et mon flanc aux cerises que j'oublie; je retourne au four, car je ne peux pas trop me fier à Criquet. Au revoir, ma petite Paquerette; une fois ma commande livrée, je reviens près de toi.

PAQUERETTE.

Dépêche-toi, je t'attends.

FEUILLETÉ, *en sortant.*

J'ai le cœur plein d'amour,
Et brûlant comme mon four.
Oui, chez moi constamment
C'est tout chaud, c'est tout bouillant.

Il sort.

SCENE XIV.

PAQUERETTE, *seule.*

Être fidèle pour triompher des piéges qu'on veut nous tendre, il me semble que ce n'est pas bien difficile; apparemment que les dames de la ville ne savent pas ce que c'est un talisman!... (*On entend une marche, des fanfares.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela? (*Elle va à sa fenêtre.*) Quel brillant cortége!... je crois que c'est le seigneur Ganachini et sa famille qui se promènent... Eh! mais, le cortége approche, on se dirige vers ma chaumière... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

SCENE XV.

PAQUERETTE, GANACHINI, VIOLENTINE, DROMADAIROS, BOURIQUET, GARDES, SUITE.

CHOEUR.

AIR : *Cracovienne.* (Final du 1er acte du Débardeur.)

Le prince est en voyage,
Ah! quel bonheur pour tous!
Sur son passage,
Paysans, rangez-vous!
D'admirer sa personne
Vous avez le loisir,
A tous il donne
Aujourd'hui ce plaisir.

GANACHINI, *arrivant le dernier.*

Comment! c'est ici que vous me menez?... mais c'est très-vilain ici... moi qui ai l'habitude des palais, me conduire dans une petite rue borgne, sur un derrière, pour manger de la pâtisserie.

VIOLENTINE.

Taisez-vous, seigneur. (*A Paquerette.*) Jeune fille, c'est bien vous qu'on nomme Paquerette?

PAQUERETTE.

Oui, madame.

VIOLENTINE.

Vous ne vous attendiez pas à l'honneur de notre visite?

PAQUERETTE.

Oh! non, madame, et certainement si j'avais su... si vous vouliez vous asseoir... c'est que je n'ai que deux escabeaux.

VIOLENTINE.

Je ne suis pas fatiguée; quand je sors, mes sujets me portent toujours sur leurs épaules.

GANACHINI.

Moi, je suis toujours las... Ah! bien, puisqu'il n'y a pas de trône ici, je vais m'asseoir sur le lit; j'y serai plus à l'aise pour attendre les brioches.

Il grimpe sur le lit et s'étend dessus.

VIOLENTINE.

Oui, allez vous coucher, c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

PAQUERETTE, *à part.*

Eh bien! il est sans gêne ce vieux-là, qui se met sur mon lit... Mais qu'est-ce qu'ils viennent donc faire tous chez moi?

BOURIQUET, *à part.*

Je vas faire comme monseigneur, je vas me reposer moi.

Il s'assied sur un escabeau.

VIOLENTINE.

Avancez, villageoise; vous êtes loin de vous douter du bonheur qui vous attend.

PAQUERETTE.

Me voici, madame. (*A part.*) Je suis toute tremblante.

VIOLENTINE.

Apprenez, jeune paysanne, qu'un puissant seigneur a laissé tomber un regard sur vous, qu'il veut vous élever jusqu'à lui, enfin que le prince Dromadairos est épris de vos rustiques attraits.

PAQUERETTE.

Le prince Dromadairos! qu'est-ce que c'est que ça?

DROMADAIROS.

C'est mou mou... c'est mouoi, ma bébelle!

PAQUERETTE, *se sauvant de lui.*

Vous! ah! quelle horreur!

VIOLENTINE.

Qu'est-ce à dire, paysanne!... et que signifie cette exclamation?

PAQUERETTE.

Cela signifie, madame, que je trouve que le prince Dromadairos affreux, et que s'il veut de moi, je vous certifie que moi je ne veux pas de lui.

VIOLENTINE.

Impertinente! c'est ainsi que vous répondez à l'honneur qu'on veut vous faire?

PAQUERETTE.

D'abord, princesse, j'aime un jeune pâtissier...

VIOLENTINE.

Un pâtissier! son nom?

PAQUERETTE.

Feuilleté.

VIOLENTINE, *à part.*

C'est lui! (*Haut.*) Et ce jeune fabricant de tourtes vous aime-t-il?

PAQUERETTE.

Comment! s'il m'aime!... il doit m'épouser.

VIOLENTINE.

Ça ne prouve rien; moi qui vous parle, j'ai épousé... mais c'est pas de ça qu'il s'agit! Mon frère Dromadairos veut faire votre bonheur, comme le seigneur Ganachini a fait le mien; il

fera de la paysanne une duchesse, comme son beau-frère a fait une princesse d'une fabricante de queues de boutons... Une fois, deux fois, ça vous va-t-il?

PAQUERETTE.

Rien ne me va avec un magot pareil.

DROMADAIROS.

Maaagot!

PAQUERETTE.

J'aime mieux Feuilleté.

VIOLENTINE, *à part.*

Feuilleté n'est pas pour ton petit nez, ma chère, et puisque tu y tiens tant, je vais d'abord vous séparer. (*Haut.*) Seigneur Ganachini, faites avancer vos gardes. (*Pour toute réponse, on entend Ganachini ronfler très-fort.*) Il s'est endormi! j'en étais sûre! voilà à quoi il est bon!

DROMADAIROS.

Il fait do ooo dodo!

VIOLENTINE.

Qu'importe! nous nous passerons de lui pour agir... Holà! mes gens... prenez cette jeune fille et portez-la dans mon palanquin.

PAQUERETTE, *se débattant.*

Mais je ne veux pas... Au secours!

VIOLENTINE.

AIR *de la Bouquetière.*

Ma mie, en vain vous ferez résistance,
Lorsque j'ordonne, on ne raisonne pas;
Ce que je veux, c'est votre obéissance,
Jusqu'au palais il faut suivre mes pas.

PAQUERETTE, *se débattant.*

Pour toi, Feuilleté, quelle épreuve cruelle!

DROMADAIROS.

Tâ... tâ... tâ... tâ... tâchez de l'ou... l'ou... l'oublier.

VIOLENTINE, *à part.*

Je veux d'abord m'assurer de la belle,
Et puis penser à toi, séduisant pâtissier.

ENSEMBLE.

Ma mie, en vain, etc.

On entraîne Paquerette. Violentine et Dromadairos sortent avec tout le monde; il ne reste plus en scène que Ganachini, qu'on entend ronfler, et Bouriquet qui dort sur l'escabeau. La nuit vient.

SCENE XVI.

GANACHINI, BOURIQUET.

Après que tout le monde est sorti en chantant le chœur très-fort, Ganachini se réveille doucement et dit :

GANACHINI.

N'ai-je pas entendu un léger bruit?... non... je suis seul! Eh bien! où donc est mon épouse et mon cortége?... est-ce qu'on est parti sans moi?... ça serait fort malhonnête... me laisser dans cette bicoque, où l'on ne trouve rien à manger, moi qui meurs de faim... Je vais me lever et me rendre chez le pâtissier dont on m'a parlé en chemin. (*Pendant qu'il parle, le lit s'élève à six pieds de haut; il veut descendre.*) Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?... mon lit touche au plafond... je ne me suis pourtant pas endormi dans un nuage... comment descendre de là?... Holà!... à moi!... au secours!

BOURIQUET, *s'éveillant.*

Qu'est-ce qui appelle?... quel est l'animal qui m'éveille en sursaut?

GANACHINI.

Ah! c'est la voix de Bouriquet.

BOURIQUET.

Tiens, c'est monseigneur!

GANACHINI.

Bouriquet!

BOURIQUET.

Monseigneur?

GANACHINI.

Viens m'aider à descendre de ce lit.

BOURIQUET.

Comment! vous n'êtes pas assez grand pour descendre tout seul!... Il tombe en enfance, ma parole d'honneur! (*Il s'est levé et cherche la place du lit.*) Ah çà! où êtes-vous donc?

GANACHINI.

Je suis en l'air, mon garçon... ne me laisse pas en suspens... prends plusieurs chaises, tu m'atteindras.

BOURIQUET.

Comment diable avez-vous fait pour vous loger là?... je ne sais pas si je pourrai... (*En parlant il est allé chercher une chaise; pendant ce temps, le lit s'est dédoublé, il en est descendu un second à terre; Bouriquet en apportant sa chaise se heurte contre ce second lit.*) Qu'est-ce que c'est que ça? vous voilà redescendu!

GANACHINI, *en haut.*

Mais non, je t'attends.

BOURIQUET, *levant la tête.*

Comment! vous êtes là-haut... et votre lit est ici!

GANACHINI.

Mais mon lit est avec moi... imbécile!

BOURIQUET.

Imbécile, imbécile!... votre lit est devant moi... et la preuve c'est que je le tâte... c'est que je m'assieds dessus... c'est que je m'y couche dessus... tenez... (*Le lit de Ganachini descend et cache entièrement Bouriquet, qu'on entend crier.*) Ah! la! la!... ouf!... vous m'étouffez.

GANACHINI.

Eh bien! où es-tu donc? animal?... tu ne veux donc pas m'aider à descendre?

Pendant ce temps le lit de Bouriquet a remonté, celui de Ganachini se trouve en bas.

BOURIQUET, *se penchant.*

Descendre... mais vous êtes au-dessous de moi... je touche aux frises.

GANACHINI.

Est-ce possible?... c'est ma foi vrai... je suis en bas.

BOURIQUET.

Aidez-moi, prince... j'ai peur de rouler dans la ruelle.

GANACHINI.

Attends, mon garçon, je vais me lever et aller à toi... Eh ben! eh ben! (*Le lit de Bouriquet est redescendu et étouffe Ganachini.*) Eh bien, drôle!... vous vous permettez de me mettre sous votre lit... Pour quoi me prenez-vous!... Ah! ah! ah! j'étouffe! (*Il se débat; les deux lits n'en font plus qu'un, qui se trouve avoir repris sa place et dans lequel les deux hommes sont réunis. Ils se battent.*) Ah! drôle! ah! pendard! tu ne veux pas m'aider à descendre... Tiens! coquin!... Tiens! lâche!

Tout en se battant ils roulent tous deux à terre; le lit disparaît.

BOURIQUET.

Dites-donc, seigneur, il me semble que nous sommes descendus un peu vite!

GANACHINI, *se relevant.*

C'est ta faute, Bouriquet, tu es si entêté! Allons, va chercher mon âne, que je monte à cheval. (*Bouriquet sort.*) Je meurs de faim! il me tarde d'arriver chez ce pâtissier.

BOURIQUET, *à la porte avec l'âne.*

V'là votre âne, prince!

GANACHINI.

Fais-le entrer, je veux l'enfourcher ici.

BOURIQUET, *tirant la bride.*

Il ne veut pas venir... Entre donc, baudet. (*On voit l'âne contre la porte; Bouriquet tire toujours la bride et lui arrache la tête.*) Allons, bon! v'là la tête qui m'est restée dans les mains!

GANACHINI.

Que vois-je! il a guillotiné mon âne!... Lâche homicide, tu mourras de ma main.

Il le poursuit à coups de pied dans le derrière; tous deux disparaissent. Le théâtre change. On voit la boutique d'un pâtissier. A droite de l'acteur, le four, une table avec ce qu'il faut pour faire de la pâte.

SCENE XVII.

FEUILLETÉ, CRIQUET, MITRONS.

On voit Feuilleté qui travaille, et tous les petits patronets qui roulent de la pâte.

ENSEMBLE.

AIR *de Jocrisse aux enfers.*

Allons, travaillons,
Pâtissons,
Pétrissons,
Et montrons
Ce que nous savons.
Tout ça
Séduira,
Tentera,
Bourrera,
Et plus d'un s'en étouffera.

FEUILLETÉ.

C'est gentil d'être pâtissier,
Avec plaisir on travaille
Quand on s' trouv', par son métier,
Toujours dans la boustifaille.

Reprise.

Allons, travaillons, etc.

FEUILLETÉ.

Ah! voyons maintenant ce petit flan que j'ai confectionné à l'intention de Paquerette; il doit être cuit. (*Il prend la pelle et retire un petit flan de son four.*) Oh! comme c'est doré! comme c'est rissolé! Criquet!

CRIQUET.

Voilà, bourgeois.

FEUILLETÉ.

Tiens, prends ceci... va le porter à mamzelle Paquerette... Tu lui diras que je mets mon flan à ses pieds.

CRIQUET.

J'y cours, bourgeois.

FEUILLETÉ.

Surtout n'en mangez pas la moitié en route... C'est que je vous connais... toutes les fois que vous portez des brioches en ville, elles arrivent sans tête.

CRIQUET.

C'est les oiseaux qui les emportent, bourgeois.

FEUILLETÉ.

Les oiseaux! Vous me croyez donc bien serin pour me dire ça!... Allez. (*Criquet sort.*) Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui... mais je ne me sens pas en train de pâtisser!... Ce que la vieille Berthe nous a dit ne me rassure pas trop: on voudra m'enlever Paquerette... on tentera de me tenter!... Qu'est-ce que j'ai donc de si tentant?

AIR *de la Famille de l'Apothicaire.*

Je suis gentil, je le sais bien,
J'ai deux yeux dont pas un ne louche,
A mon nez il ne manque rien,
Je m' flatt' d'avoir un' fameus' bouche,
Mes oreilles sont sans défaut;
Mais, malgré ça, pour qu'on m' préfère,
Il me sembl' que du bas en haut
Je n'ai rien d'extraordinaire.

Eh! mais on dirait des cris... c'est la voix de Criquet... qu'a-t-il donc? il aura mangé mon flan, et il va me faire une colle!

CRIQUET, *entrant essoufflé.*

Ah! mon Dieu! ah! ciel! ah! quel malheur!...

FEUILLETÉ.

Voyons, petit gourmand, parle. Qu'est-il arrivé à mon flan?

CRIQUET.

Votre flan! Ah! c'est bien autre chose! On a enlevé mamselle Paquerette.

FEUILLETÉ.

Enlevé Paquerette! celle que j'aime tant! celle qui devait être ma femme!... Oh! c'est un coup que je ne supporterai pas... Vivre sans Paquerette, non, c'est impossible! C'est fini, je veux me tuer, me périr, me détruire de fond en comble.

TOUS LES PATRONETS, *le supplient.*

Ah! bourgeois! ne vous tuez pas!

FEUILLETTÉ.

Je n'écoute rien!... Et pour commencer, donne-moi ce grand coutelas qui est sur la table. Tu ne

veux pas me le donner... je le prendrai moi-même. (*Il prend un coutelas et s'en frappe la poitrine; le coutelas se brise en mille miettes comme un gâteau.*) Ma poitrine repousse le fer. Si je me noyais... Je n'ai pas d'eau dans ma fontaine... Ah! j'ai mon affaire... cette petite canardière... (*Il va prendre un grand fusil.*) Avec ça, en me tirant à six pas, j'aurai bien du malheur si je me manque... Mais comment ferai-je pour me viser moi-même à six pas de distance?... Ah! que je suis bête!... c'est Criquet qui me tirera. Tiens, Criquet, prends ce fusil, et commence par le charger.

CRIQUET.

Mais, bourgeois...

FEUILLETÉ.

Charge-le, je te l'ordonne. Tiens, il y a de la poudre et des balles dans le tiroir de cette table; mets une forte charge... mets cinq balles. Je ne serai pas fâché d'entendre le bruit des cinq balles.

CRIQUET, *à part.*

Oui, le plus souvent!... Je vais le charger avec de la brioche, c'est ben assez lourd.

FEUILLETÉ, *se retournant pour ne pas voir Criquet.*

Je ne veux pas voir ces affreux préparatifs. Eh bien! Criquet, ça y est-il?

CRIQUET, *fourrant de la brioche dans le fusil.*

Oui, bourgeois, v'là qu'est fait.

FEUILLETÉ.

A présent, tu vas m'ajuster. Mais comme on prétend que la mort n'est pas belle à voir en face, je ne veux pas me retourner... Vise-moi bien.

CRIQUET.

Où ça, bourgeois? dans le cou?

FEUILLETÉ.

Oh! non, ça pourrait me donner un torticolis.

CRIQUET.

Dans le dos?

FEUILLETÉ.

Non, je pourrais devenir bossu.

CRIQUET.

Où donc alors?

FEUILLETÉ.

Au-dessous du dos, à l'endroit où il change de nom. Allons, y es-tu? Une... deux... (*Criquet tire. On voit une brioche qui sort de la bouche de Feuilleté.*) Ah! ah! (*Il ôte la brioche de sa bouche.*) Qu'est-ce que c'est que ça? les balles se changent en brioches... Pas moyen de me tuer!... C'est à en mourir de chagrin!

Il s'assied désespéré près d'une table.

CRIQUET.

Bourgeois, le seigneur Ganachini et son écuyer entrent dans votre boutique.

FEUILLETÉ.

Eh! que m'importe tous les seigneurs du monde? c'est ma Paquerette qu'il me faut.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, GANACHINI, BOURIQUET.

GANACHINI.

Ah! me voilà donc chez ce pâtissier dont on m'a vanté le talent!... cela me paraît bien tenu ici. Petits patronets, où donc est votre chef?

CRIQUET, *montrant Feuilleté qui ne s'est pas dérangé.*

Le v'là, seigneur.

GANACHINI.

Comment! et il ne se lève pas pour me recevoir?... Il faut que ce soit un homme d'un grand mérite. (*S'approchant.*) Pâtissier! pâtissier! le seigneur Ganachini est devant... c'est-à-dire derrière vous.

FEUILLETÉ, *à part.*

Qu'est-ce que ça me fait à moi?

GANACHINI.

Pâtissier, je vous dirai que j'ai très-faim, mon ami.

FEUILLETÉ, *se levant.*

Ah! mon Dieu, seigneur, vous arrivez dans un mauvais moment... j'ai vendu tout ce que j'avais... Et maintenant je n'ai pas la tête à mon four. J'ai perdu celle que j'aime... on m'a enlevé ma chère Paquerette.

GANACHINI.

Paquerette! Comment dis-tu, mon ami?... ta maîtresse se nomme Paquerette, et elle habitait une chaumière ici près?

FEUILLETÉ.

Justement, monseigneur. Vous pourriez me donner de ses nouvelles?

GANACHINI.

Si je le puis! je crois bien! c'est ma femme qui a fait enlever ta belle pour la marier à son frère Dromadairos.

FEUILLETÉ.

Mais où est-elle enfin?

GANACHINI.

Parbleu! dans mon palais!

FEUILLETÉ, *se jetant à genoux.*

Ah! de grâce, rendez-la-moi.

GANACHINI.

Relève-toi, mon garçon. Je ne suis pas un tyran, moi... je n'ai jamais eu la moindre ressemblance avec un tyran... Je te rendrai ta maîtresse... mais c'est à une condition.

FEUILLETÉ.

Mettez-en trois, mettez-en vingt, je les accepte toutes.

GANACHINI.

Écoute. Depuis long-temps on m'a parlé d'un mets délicieux et que je voudrais bien connaître; c'est un pâté truffé aux abricots et au jus de réglisse avec des petits pois.

FEUILLETÉ.

Alors c'est un pâté à la julienne.

GANACHINI.

Eh! non, puisque ça s'appelle le pâté du grand schaa.

FEUILLETÉ.

Un pâté de chat?

GANACHINI.

Oui, du shaa de Perse : on prétend qu'une seule bouchée vous rajeunit de dix ans... Tu comprends que je veux en manger beaucoup!.. Si tu me fais ce pâté-là, je te promets de te rendre Paquerette.

FEUILLETÉ.

Vous me la rendrez, je vous ferai votre pâté.

GANACHINI.

Tu as donc la recette?

FEUILLETÉ.

Est-ce que je ne sais pas tout faire? (*A part.*) Le diable m'emporte si je m'en doute! mais, ma foi, au hasard!... il n'en a jamais mangé... et d'ailleurs je réussirai peut-être! on ne sait pas. (*Haut.*) Allons à la besogne! vous, préparez la pâte et mettez-la dans le moule... lestement. (*Deux patronets sortent.*) Vous, allez me chercher tout ce qu'il faut pour garnir l'intérieur.

TOUS.

Mais quoi, patron?

FEUILLETÉ.

Tout ce que vous voudrez... tout ce qui se mange... (*à part*) et au besoin ce qui ne se mange pas. (*Criquet et plusieurs patronets sortent de différens côtés. A d'autres.*) Vous, apportez-moi le grand baquet, le pétrin ordinaire serait trop petit. Voyons, voyons, dépêchons-nous.

Ils sortent, puis ils rentrent presque aussitôt, apportant un énorme baquet que l'on dépose au fond. Pendant ce temps, les patronets rentrent de différens côtés, apportant les ingrédiens du pâté; d'autres préparent le four; le reste entoure le baquet.

GANACHINI, *se frottant les mains.*

Bon! bon! ça chauffe.. ça chauffe! (*Apercevant deux patronets qui rapportent le pâté pétri et sortant du moule.*) Ah! voici la croûte!

FEUILLETÉ, *aux patronets qui lui apportent ce qu'ils ont été chercher.*

Des abricots?... bon! au baquet... (*A un autre*) Des petits pois?... bravo!... tout ce que vous avez demandé, prince...

GANACHINI.

N'oublie pas les truffes.

FEUILLETÉ, *prenant un panier qu'on lui apporte.*

Voilà! voilà! (*A part.*) Un litre de pommes de terre, ça fera le même effet... (*Il les donne à un patronet.*) Au banquet! au banquet!... (*A part.*) Qu'est-ce que je mettrai donc bien comme pièce de résistance? (*Apercevant la tête d'âne que Bouriquet a déposée sur une table.*) Tiens!... ça tiendra de la place. (*Il la prend et la fourre dans le pâté. A un patronet.*) Eh bien! tu n'apportes rien, toi?

LE PATRONET.

Je n'ai trouvé que ça, patron.

Il montre une énorme carotte de tabac.

FEUILLETÉ.

Une carotte de tabac... très-bien!... maintenant, si j'avais un petit oignon...

UN PATRONET, *en présentant une botte.*

Lequel faut-il mettre?

FEUILLETÉ.

Ah! bah! mets la botte.

GANACHINI.

Il ne pleure pas sur la marchandise.

BOURIQUET.

Il met bien des choses... tout ça ne pourra jamais aller ensemble.

GANACHINI, *lui montrant Feuilleté qui dans ce moment casse un jaune d'œuf dans le pâté.*

Si, si!... tiens, il vient de faire la liaison.

FEUILLETÉ.

Seigneur, on va mettre votre affaire au four.

Feuilleté met son pâté au four, sous lequel les marmitons ont fait un grand feu.

GANACHINI.

Bravo, mon ami, bravo, tu es habile, je le vois; et combien de temps faudra-t-il pour cuire le pâté?

FEUILLETÉ.

Mais... environ... deux minutes!

GANACHINI.

Cuit en deux minutes! c'est prodigieux!

FEUILLETÉ.

Ah! c'est que j'ai un four qui ne ressemble pas à tous les autres.,. c'est pis que la vapeur...

GANACHINI.

Quand tu voudras un brevet d'invention, mon ami... tu l'auras, ça ne te coûtera que treize francs.

FEUILLETÉ, *qui est allé voir dans le four.*

C'est fait! c'est magnifique!...

GANACHINI.

En vérité! voyons, mon ami, donne vite... retire-le du four.

FEUILLETÉ.

Ah! un moment! Vous m'avez promis de me rendre Paquerette... donnant, donnant... faites revenir ici celle que j'aime, et je vous donne votre pâté.

GANACHINI.

Comment, drôle! est-ce que tu te méfierais de moi, par hasard?

FEUILLETÉ.

Non, je ne me méfie de personne; mais les grands seigneurs ont la mémoire courte... Pas de Paquerette, point de pâté.

GANACHINI.

Ah! tu le prends sur ce ton-là! eh bien! j'aurai ce pâté et tu n'auras pas ta Paquerette. Viens, Bouriquet! allons chercher mes gardes, et revenons mettre ce drôle à la raison!

BOURIQUET.

Oui, et nous mangerons toute sa boutique.

Ganachini sort avec Bouriquet.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, *hors* GANACHINI *et* BOURIQUET.

FEUILLETÉ.

Voyez-vous ce vieux gourmand! il ne voulait pas tenir sa parole! mais il va revenir avec ses gardes; que ferai-je, seul contre tous? Ah! la mère Berthe m'a trompé!... J'ai beau bien aimer Paquerette, qui m'aime aussi de tout son cœur, ce talisman-là ne suffit pas... nos ennemis sont les plus forts.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LA COLOMBE.

En ce moment le grand baquet dans lequel on a pétri le pâté se développe et prend la forme d'un élégant et gracieux pavillon à colonnes au milieu duquel se trouve la fée Colombe, debout sur un piédestal. Le fond de la boutique s'est changé aussi en un joli point de vue de jardin.

FEUILLETÉ.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est que cela?

LA COLOMBE.

Feuilleté, cesse de te désespérer; garde-toi d'accuser la vieille Berthe, et souviens-toi de ses conseils, car c'est en les suivant que tu arriveras à posséder Paquerette. Puisque Ganachini manque à sa promesse, il faut que ce qu'il veut obtenir serve à t'introduire près de celle que tu aimes. Viens, suis-moi sans crainte.

FEUILLETÉ.

Où donc?

LA COLOMBE.

Dans ce four.

FEUILLETÉ.

Il doit y faire un peu chaud; mais pour retrouver Paquerette, oh! je me jetterais dans le feu... Allons, patronets, suivez votre maître!

La fée entre dans le four; Feuilleté s'y précipite, puis tous les petits mitrons après lui; le four se referme. Le petit pavillon se referme, et le fond de la boutique a repris son aspect primitif.

SCENE XXI.

GANACHINI, BOURIQUET, GARDES.

GANACHINI, *arrivant avec Bouriquet et ses Gardes.*

Allons, mes braves guerriers, il s'agit d'un pâté, c'est ici qu'il faut montrer du courage... Ah! le pâtissier et tous ses garçons se sont sauvés. Venez, soldats, faisons le siége du four. (*Ganachini tire son épée et va se cacher derrière Bouriquet; les soldats vont pour enfoncer la porte du four; en ce moment elle s'ouvre, le four prend un développement considérable. On aperçoit sur un beau dressoir un magnifique pâté haut de cinq pieds, et tout à l'entour un riche étalage de grandes pièces de patisserie échelonnées, telles que nougats, biscuits de Savoie, châteaux de sucre, etc., etc., le tout dans des proportions monstres.*) Oh! quel superbe tableau! quel pâté, Bouriquet! quel pâté!

BOURIQUET.

Il y a de quoi nourrir une armée.

GANACHINI.

Gardes, qu'on emporte ce pâté dans mon palais! (*Les gardes chargent le pâté sur un faisceau de tourne-broches. Tous les petits gâteaux se rangent derrière et suivent. Ritournelle du chœur, puis le chœur après le milieu.*) O prodige! les pâtés qui marchent tout seuls.

BOURIQUET.

Encore si c'étaient des fromages, ça m'étonnerait moins.

On se met en marche. Les gardes portent le pâté sur leurs épaules.

CHOEUR.

AIR *du Brasseur.*

Allons, marchons,
Allons, partons.
Mais de cette boutique
Nous emportons,
Oui, nous tenons
Un pâté magnifique.

FEUILLETÉ, *soulevant la croûte du pâté, et montrant sa tête lorsqu'on est au milieu du théâtre.*

Tu ne sais pas,
Vieux Mardi-Gras,
C' que renferm' ton trophée;
Dans ce pâté
Je suis porté;
Merci, ma bonne fée.

On voit s'envoler une colombe. — Marche.

ACTE DEUXIEME.

Un joli boudoir de palais. Porte au fond, petite porte à gauche. Une belle et grande glace au fond. Le pâté monstre est placé au milieu sur une table.

SCENE PREMIERE.

GANACHINI, BOURIQUET.

Au lever du rideau, Ganachini, assis à gauche, devant une table, sur laquelle il y a ce qu'il faut pour écrire, s'est endormi. Bouriquet, une pique à la main, fait sentinelle près du pâté.

BOURIQUET.

Allons, voilà encore monseigneur qui fait un somme; je lui avais remis quelques placets de ses sujets, et du moment qu'il faut qu'il s'occupe d'affaires, il tape de l'œil... il a fait apporter ce pâté colosse dans ce boudoir, qui appartient à son épouse, afin de lui causer une surprise agréable, et il a si peur qu'on y touche à son énorme pâté, qu'il m'a placé en sentinelle auprès; mais pen-

dant que monseigneur ronfle, qui m'empêche moi-même... parbleu! quand je prendrais seulement gros comme ma tête dans l'intérieur, ça ne paraîtra pas; essayons... (*Il regarde de tous côtés, puis se rapproche.*) Avec ma pique je vais le sonder.

FEUILLETÉ, *à part, levant la croûte du haut et montrant sa tête.*

Je vais t'apprendre à vouloir percer ma maison.

Bouriquet se dispose à percer le pâté avec sa pique; Feuilleté lui applique une claque sur la tête.

BOURIQUET, *se retournant.*

Hein! qui est-ce qui se permet de me donner des calottes?... si le seigneur Ganachini était réveillé... mais non, il dort.

SCENE II.

LES MÊMES, GOGO.

Gogo, l'épée au côté, un habit rouge et chapeau à cornes, entre par la porte du fond et se glisse de l'autre côté du pâté, qu'il semble regarder avec convoitise.

BOURIQUET, *tournant autour de Ganachini.*

Décidément, ce n'est pas lui qui m'a tapé; il dort comme plusieurs pots. (*Le singe essaie de grimper après le pâté; Feuilleté le tape comme Bouriquet et le fait dégringoler; Gogo cherche d'où lui vient le coup, sans apercevoir Bouriquet, qui lui-même ne le voit pas. Bouriquet dit:*) Je me serai figuré qu'on me battait, c'était une vision; retournons au pâté... (*Il revient à la charge; même jeu de Feuilleté. Bouriquet reprend.*) Oh! cette fois, je l'ai reçue, bien reçue, la claque... Ah! je trouverai celui qui m'a frappé, et gare à lui! (*Il tourne autour du pâté; Gogo de son côté fait le même jeu; ils arrivent nez à nez.*) C'est Gogo!... Ah! maudit singe, tu me donnes des renfoncemens!.. tu vas me le payer! (*Il court sur le singe, qui se met en garde et tire son épée.*) Ah! tu veux te battre!... eh bien, nous allons voir... oh! avec ma pique je t'aurai bientôt désarmé... Tiens, ramasse ton épée. (*Il se bat avec sa pique contre le singe et lui fait tomber son épée, mais Gogo remet la main à son fourreau et en tire une autre épée; Bouriquet la lui jette encore à terre; le singe en tire une troisième, et ainsi jusqu'à six.*) Ah çà! mais c'est donc une fabrique d'épées que son fourreau à ce maudit singe!... Je vais t'embrocher alors.

Gogo saute sur sa pique, ils se la disputent tous deux. Ganachini est éveillé par les cris de Bouriquet.

GANACHINI.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce qu'il y a?... Aurait-on attaqué mon pâté?

BOURIQUET.

Oui, seigneur, Gogo voulait l'entamer; si vous ne faites enfermer ce voleur-là, je ne réponds plus de rien.

GANACHINI.

Attends, Bouriquet, je vais te donner un ordre pour le chef de ma ménagerie; je lui recommanderai d'y retenir Gogo jusqu'à ce que j'aie mangé tout le pâté du sultan.

BOURIQUET.

Bon!... il y restera quelque temps alors.

GANACHINI.

Voyons que j'écrive ça avec une plume de fer. (*Il se met à écrire; à mesure qu'il écrit, la table rentre sous terre; elle finit par disparaître entièrement, et Ganachini, qui s'appuyait toujours dessus, tombe en faisant la culbute; Gogo se moque de lui en imitant sa culbute et faisant des gambades.*) Qu'est-ce que cela signifie? voilà mon bureau qui est fondu à présent!

BOURIQUET.

Je crois que le diable est entré dans le palais.

GANACHINI.

Chut! silence! j'entends ma femme!... Comme elle va être enchantée en trouvant ce pâté dans son boudoir!

SCENE III.

LES MÊMES, VIOLENTINE.

VIOLENTINE.

Qu'ai-je appris?... Monsieur Ganachini se permet de faire porter des pâtisseries dans mon boudoir!... est-ce qu'il voudrait faire une salle à manger de mon appartement?

GANACHINI.

Chère amie, ne te fâche pas; ce n'est pas un pâté ordinaire... Tiens, regarde, comment le trouves-tu?

VIOLENTINE.

Je conviens qu'il est magnifique; c'est la première fois que vous me faites voir quelque chose de beau.

GANACHINI.

Quand tu en auras goûté, tu seras bien plus enchantée... Il s'appelle le pâté du sultan à trois queues; il produit des effets surnaturels.

Lui montrant le bout de son doigt.

AIR *d'Un de plus.*

Gros comme ça (*bis.*)
De ce pâté vraiment unique
Sur-le-champ me rajeunira,
Et je deviendrai magnifique!...

VIOLENTINE, *riant.*

Je n' crois pas ça (*bis.*)
Quand mêm' vous mangeriez tout ça.

Mais il ne s'agit pas de manger maintenant: nous avons enlevée cette petite paysanne, cela ne suffit pas, il faut la décider à épouser Dromadairos. Paquerette est là... envoyez-moi sur-le-champ le prince mon frère.

GANACHINI, *allant vers le pâté.*

Mais il me semble qu'auparavant j'aurais pu goûter...

VIOLENTINE, *l'arrêtant.*

Faites ce que j'ordonne, sinon j'ai des attaques de nerfs... je casse des chaises, des tabourets sur vos épaules.

GANACHINI.

Je vous obéis, chère épouse... Venez, vous autres !

ENSEMBLE.

VIOLENTINE.

AIR : *Final de Richelieu.*

Montrez-vous soumis à ma voix ;
Je suis aimable et bonne,
Mais quand on méconnaît mes lois
Je n'épargne personne.

GANACHINI.

Je suis en tous point ses leçons ;
Ell' me met les menottes !...
Je devrais porter des jupons,
Puisqu'ell' porte les culottes.

REPRISE.

Montrons-nous soumis, etc.

Ganachini sort avec Bouriquet ; le singe les suit en se moquant d'eux et imitant la marche de Ganachini.

VIOLENTINE, *seule.*

Grand Dieu! quel animal le ciel m'a donné pour mari !

Ouvrant la petite porte à gauche.

SCENE IV.

VIOLENTINE, PAQUERETTE,

PAQUERETTE, *sortant de la pièce à gauche.*

Ah! j'espère qu'on va me rendre enfin la liberté... ça ne m'amuse pas du tout... votre palais.

VIOLENTINE.

Mais, paysanne, vous n'avez donc pas pour deux liards d'ambition?

PAQUERETTE.

Oh! non madame... je n'ai que de l'amour pour mon pâtissier.

VIOLENTINE.

Et cette superbe toilette qu'on vous offrait, est-ce que ça ne vous éblouit pas, paysanne?

PAQUERETTE.

Oh! mon Dieu non, madame.

AIR : *Rêve de Marie.*

Cette riche toilette,
Ces affiquets
Tout çà pour Paquerette
Est sans attraits.
Une simple bergère
Ne peut habiter un château;
J'aime mieux ma chaumière,
Je suis plus heureuse au hameau.
Allez ! votre richesse
Et vos atours
Ne vaudront jamais ma jeunesse
Et mes amours.
Gardez ! gardez votre richesse;
Moi je veux garder mes amours.

FEUILLETÉ, *montrant sa tête un moment.*

Oh ! que c'est bien dit ça !

Il disparaît.

VIOLENTINE.

Hein?

PAQUERETTE.

Plaît-il?

VIOLENTINE.

Qu'est-ce que vous avez dit?

PAQUERETTE.

C'est vous qui avez parlé toute seule.

VIOLENTINE.

Il faut qu'il y ait des souris dans cette chambre. Ah! j'entends le prince Dromadairos.

PAQUERETTE.

Encore ce vilain monstre! j'aimerais mieux voir le diable!

SCENE V.

LES MÊMES, DROMADAIROS.

VIOLENTINE.

Venez, prince... voilà une petite fille qui se permet de faire la rebelle... elle vous préfère un pâtissier... fi ! quels goûts roturiers!

DROMADAIROS.

Nous l'apri... pri... nous l'apprivoiserons.

PAQUERETTE.

Jamais... comment voulez-vous me séduire, vous? mais regardez-vous donc, seigneur.

Paquerette conduit Dromadairos devant la glace, qui alors s'ouvre par le milieu, et la fée Chouette en sort dans son costume de fée.

SCENE VI.

LES MÊMES, LA FÉE CHOUETTE.

TOUS.

Ah! mon Dieu !

VIOLENTINE.

Une femme dans une glace... et panachée!

LA CHOUETTE, *à Violentine et à Dromadairos.*

Rassurez-vous, je suis la fée Chouette, je viens servir vos projets en vous aidant à soumettre cette jeune fille... et pour cela... je vais rendre Dromadairos beau comme un amour!

Elle le touche de sa baguette, il devient bien fait, joli garçon et très-élégant.

DROMADAIROS.

Grand Dieu!... quel changement! voyez!... voyez, ma sœur !

VIOLENTINE.

Ah! bah! ce serait là mon frère?... ah! si vous pouviez changer mon mari comme ça... seulement sept fois par semaine.

DROMADAIROS, *bas à la fée.*

Resterai-je long-temps ainsi?

LA CHOUETTE.

Toujours, si tu parviens à plaire à Paquerette... dans le cas contraire, tu redeviendras ce que tu étais. (*A Violentine.*) Laissons-les seuls un moment.

VIOLENTINE.

C'est juste : le tête-à-tête obligé. (*A part.*) Ça me rappelle encore le temps où j'étais dans les queues de boutons.

LA CHOUETTE, VIOLENTINE.

AIR : *Walse.* (La Lucie.)

Il faut s'éloigner,
Il saura l'enchaîner;
Il doit, en ce jour,
La soumettre à l'amour.
Oui, les amoureux
Seuls s'entendent mieux.
C'est combler leurs vœux
De les laisser en secret
Se dire ici leur feu discret.

ENSEMBLE.

Pour qu'un rendez-vous
Paraisse bien doux,
C'est loin des jaloux
Qu'il faut laisser deux amans
Se déclarer leurs sentimens.

Ils reprennent tous quatre.

PAQUERETTE.

Pourquoi s'éloigner?
Pourquoi m'abandonner ?
Je veux en ce jour
Sortir de ce séjour.
Si les amoureux
Seuls s'entendent mieux,
C'est contre mes vœux
Que l'on me laisse en secret
Ici près de cet indiscret.
Pour qu'un rendez-vous
Paraisse bien doux
Bien loin des jaloux,
Il faudrait auparavant
Que ce monsieur fût mon amant.

Violentine sort par le fond, la Chouette rentre et disparaît dans la glace.

SCENE VII.

PAQUERETTE, DROMADAIROS.

PAQUERETTE.

Comment! on s'en va! on nous laisse seuls ?

DROMADAIROS, *s'approchant.*

Eh bien! que craignez-vous?

PAQUERETTE.

Oh! certainement je ne crains pas... mais je voudrais retourner chez moi.

DROMADAIROS.

Paquerette, vous voyez que l'amour a fait un miracle en ma faveur... n'en fera-t-il pas un ne vous rendant plus sensible?

PAQUERETTE.

Mon Dieu, seigneur, seriez-vous beau comme le jour, brillant comme le soleil, je ne vous en aimerais pas davantage!

DROMADAIROS.

Ah! jolie Paquerette, vous le prenez sur ce ton! Eh bien! on saura triompher de vos dédains, et pour commencer il me faut un baiser.

PAQUERETTE.

Un baiser... oh! vous ne l'aurez pas!

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! saprédié!* (Débardeur.)

Point de quartier! (*bis*) et point de grâce!
Il faut ici (*bis*) que l'on m'embrasse!
Un baiser, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Je l'obtiendrai, (*bis*)
Je le prendrai.

PAQUERETTE.

Ah! monseigneur! (*bis*) faites-moi grâce!
Je ne veux pas (*bis.*) que l'on m'embrasse!
Vous verrez, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Je m' défendrai, (*bis*)
Je m' sauverai.

DROMADAIROS.

Lorsque pour vos appas
Je soupire, hélas!
Lorsque pour vos beaux yeux
J'éprouve mille feux,
Il faut à mon amour
Céder en ce jour.
Car, enfin,
C'est l'arrêt du destin.

FEUILLETÉ, *montrant sa tête.*

Je crois que cela se gâte ;
Il veut l'embrasser, oui-dà!
Mais, quoiqu' je sois d'un' bonn' pâte,
Je ne souffrirai jamais ça!

PAQUERETTE.

Songez-y, monseigneur,
Un autre a mon cœur;
Je dois me marier
Avec mon pâtissier.
Puisqu'il va m'épouser,
Il peut m'embrasser.
A d'autr's ici
Moi je dis nenni.

REPRISE.

Point de quartier, etc.

Vers la fin du morceau, Dromadairos veut embrasser Paquerette malgré elle, mais Feuilleté lui jette une énorme boulette à la tête.

DROMADAIROS.

Qu'est-ce à dire! mademoiselle me jette des boulettes... oh! c'est trop fort! je vais trouver Violentine, et nous emploierons d'autres moyens pour vous forcer à obéir.

Il sort par le fond.

SCENE VIII.

PAQUERETTE, FEUILLETÉ.

FEUILLETÉ, *sortant du pâté et courant à Paquerette.*

Va, va chercher ta sœur, tes beaux-frères, et ton singe, qui est aussi de ta famille... nous nous moquons bien de toi!

PAQUERETTE.

Que vois-je! Feuilleté!

FEUILLETÉ.

C'est le vieux Ganachini qui m'a lui-même apporté dans son palais... pour me rapprocher de toi, je me serais caché dans une tourte... dans un pot à confiture... dans je ne sais quel pot!

PAQUERETTE.

O mon petit Feuilleté! emmène-moi bien vite hors de ce château.

FEUILLETÉ.

Je ne demande pas mieux. On vient! cache-toi là derrière moi, car je n'ai pas le temps de rentrer dans ma croûte.

Paquerette se cache derrière Feuilleté; Violentine entre par le fond.

SCENE IX.

LES MÊMES, VIOLENTINE.

VIOLENTINE.

Mon frère ne sait pas s'y prendre avec cette petite paysanne... Je vais lui parler, moi.

FEUILLETÉ, *à part.*

La princesse!

VIOLENTINE, *l'apercevant sans voir son visage.*

Un mitron!

PAQUERETTE.

Nous sommes perdus!

VIOLENTINE.

Qui êtes-vous? que faites-vous dans mon boudoir, gâte-sauce?

FEUILLETÉ.

Madame, je suis garçon pâtissier... je suis un de ceux qui ont apporté ce pâté dans ce palais.

VIOLENTINE, *le regardant.*

Que vois-je! ces traits... je ne me trompe pas...

FEUILLETÉ, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle a donc?

VIOLENTINE.

C'est lui!

PAQUERETTE, *bas à Feuilleté.*

Tiens! tu la connais!

FEUILLETÉ, *de même.*

Jamais!

VIOLENTINE, *à part.*

C'est lui que j'ai vu en rêve... la fée ne m'a pas trompé, il existe! (*Haut.*) Jeune patronet, vous vous nommez Feuilleté, n'est-il pas vrai?

PAQUERETTE, *de même.*

Comment! elle sait ton nom?

FEUILLETÉ, *de même.*

Elle l'aura deviné. (*Haut.*) Il est vrai, madame.

VIOLENTINE.

Écoutez-moi, Feuilleté... je m'intéresse à toi, je veux vous faire du bien. Que diriez-vous si je t'attachais à ma personne? si, au lieu de cette veste, tu avais un habit brodé?

FEUILLETÉ.

Je dirais que c'est une autre paire de manches.

PAQUERETTE, *à demi-voix.*

Oui, mais je dirais, moi, que je ne veux pas!

FEUILLETÉ, *de même, la retenant.*

Tais-toi donc... Ni moi non plus.

VIOLENTINE.

AIR *de la Poupée.*

Je veux que tu me suiv's partout,
Même quand j' voudrais faire une lieue;
Tu tiendras ma rob' par le bout;
Bref, tu seras mon porte queue.

FEUILLETÉ, *à part.*

Porte-queue... Avec cet emploi
On peut aux gens fair' la grimace,
Car la princesse, je le voi,
Ne me r'gard'ra jamais en face.

VIOLENTINE.

Eh bien! que répondez-vous?

PAQUERETTE, *soufflant Feuilleté.*

Non.

FEUILLETÉ, *bas à Paquerette.*

Silence! faut pas la fâcher. (*Haut.*) Moi, madame, je porterai votre queue, je porterai tout ce que vous voudrez.

VIOLENTINE.

C'est bien! vous êtes mon page... Venez me baiser la main.

FEUILLETÉ, *à part.*

Eh ben! pourquoi donc faire?... c'est pas sa queue, ça.

PAQUERETTE, *bas.*

N'y va pas.

VIOLENTINE.

Eh bien! Feuilleté, entendez-vous? je te permets de me baiser ma main.

FEUILLETÉ, *à part.*

Quel diable d'emploi me destine-t-elle donc?

VIOLENTINE.

Feuilleté, prenez-vous mon bras pour une enseigne?

FEUILLETÉ.

Madame, vous êtes bien bonne... mais... c'est que...

PAQUERETTE, *se montrant.*

C'est que je m'y oppose, moi!

VIOLENTINE.

La paysanne!

PAQUERETTE.

Oui, oui, la paysanne, qui ne veut pas qu'on lui prenne son fiancé.

VIOLENTINE.

Impertinente, sortez!

PAQUERETTE, *prenant le bras de Feuilleté.*

Tout de suite.

FEUILLETÉ.

Et moi aussi.

VIOLENTINE, *leur barrant le passage.*

Comment! tous les deux!... Oh! non pas!... A moi, gardes, soldats, laquais, Bouriquet!

SCENE X.

LES MÊMES, GANACHINI, BOURIQUET, DROMADAIROS, GARDES.

VIOLENTINE.

Arrêtez ce petit drôle... il veut enlever Paquerette.

GANACHINI.

C'est mon pâtissier.

DROMADAIROS.

Et tu vas payer cher ton insolence. Une épée... une épée.

GANACHINI, *lui montrant la sienne sur la table.*

Voilà la mienne... elle est toute neuve... je ne m'en sers jamais.

DROMADAIROS, *prenant l'épée.*

Je vais la lui passer au travers du corps.

FEUILLETÉ.

Le plus souvent! Ah! ah! ah! (*Il rit en ouvrant la bouche, Dromadairos s'avance alors, et lui mettant l'épée dans la bouche, l'enfonce jusqu'à la garde; mais Feuilleté la mange.*) Eh bien! en avez-vous une autre?

GANACHINI.

Il mange des épées... il faut qu'il ait pris de la graine de moutarde.

DROMADAIROS.

Oh! c'est égal, il ne nous échappera pas.

FEUILLETÉ.

C'est ce que nous verrons.

On veut saisir Feuilleté, il se débat et finit par se précipiter dans le pâté, où il disparaît.

GANACHINI.

Dans mon pâté maintenant! c'est une mauvaise farce qu'il fait là.

VIOLENTINE.

Mettez ce pâté en pièces.

GANACHINI.

Non... je m'y oppose.

VIOLENTINE.

N'écoutez pas mon mari.

On démolit le pâté, qui se trouve vide.

GANACHINI.

Que vois-je! je ne vois rien. Qu'est devenu ce jeune drôle?

LA VOIX DE FEUILLETÉ.

Il s'est changé en colibri.

Un colibri sort des débris du pâté et s'envole.

TOUS.

Changé en colibri!

DROMADAIROS, *le montrant du doigt.*

Le voilà! Soldats, en joue... feu!

Les soldats tirent sur l'oiseau, mais les canons des fusils se redressent; il en sort une fusée, ce qui les entoure d'une pluie de feu. Ganachini, Bouriquet et les soldats se sauvent, Violentine et Dromadairos emmènent Paquerette. — Le théâtre change.

SCENE XI.

Une forêt, un bosquet de feuillage à droite. — On entend un air de chasse.

BOURIQUET, *entrant avec un fusil qu'il tient à l'envers et un panier de provisions.*

C'est bon, c'est bon... chassez le colibri si ça vous convient... moi, je ne m'en mêle pas. Évidemment ce pâtissier a plusieurs sorciers dans sa poche... je ne me risquerais pas à tirer sur lui, mon fusil me crèverait dans les mains. Tant pis pour ma cousine la princesse, si elle est amoureuse de lui, et si, lui, ne veut pas d'elle! Ça la vexe, au point qu'elle a juré de se venger... et que, dans sa fureur, elle vient de nous mettre tous sur pied, avec ordre de faire un massacre général de tous les colibris. (*La musique recommence.*) Ah! voici tous nos chasseurs.

SCENE XII.

BOURIQUET, GANACHINI, GARDES.

Ganachini a un casque et par-dessus un abat-jour vert comme les gens qui ont mal aux yeux; il tient une longue canardière à la main.

GANACHINI, *aux Gardes.*

AIR: *Tontaine, tonton.*

Si colibri vient à paraître,
Faites un feu de peloton.

TOUS.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

GANACHINI.

Il me tarde de voir le traître
Entre les mains d'un marmiton.

TOUS.

Tonton, tontaine, tonton.

GANACHINI.

Vous le servirez sur ma table
Avec un filet de mouton.

TOUS.

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

GANACHINI.

Pour moi quel plaisir délectable
De le manger en mironton!
Tonton, tontaine, tonton.

LES GARDES.

Tonton, tontaine, tonton.

Ah! voici mon fidèle Bouriquet avec le panier de provisions; je vais m'arrêter ici. Vous, mes amis, continuez votre chasse... tuez sans miséricorde toutes les bêtes que vous rencontrerez.

BOURIQUET.

Toutes les bêtes!... Ah! mon Dieu! quelle boucherie!

GANACHINI.

C'est-à-dire, toutes les bêtes qui volent, tous

les oiseaux, et surtout les colibris; quand vous en verrez un, faites un feu de file.

BOURIQUET.

Vous avez dit tout-à-l'heure un feu de peloton.

GANACHINI.

Eh bien! imbécile, est-ce que ce n'est pas la même chose?... ils feront un feu de peloton de file.

BOURIQUET.

Ils vont tous s'en mêler.

Les gardes sortent en reprenant:

Si colibri vient à paraître,
Faisons un feu de peloton,
Tonton, toutaine, tonton.

SCENE XIII.

GANACHINI, BOURIQUET.

GANACHINI.

Ma foi, je suis déjà éreinté; moi, qui n'ai pas l'habitude de la chasse, l'exercice m'a donné un appétit et une soif d'enfer!... Heureusement je pense à tout; j'ai là-dedans deux bonnes bouteilles de Chypre et une excellente volaille froide.

BOURIQUET.

Eh ben! moi aussi j'ai une faim soignée; je vous tiendrai joliment compagnie, allez!

GANACHINI.

Qu'est-ce que c'est?... Comment, maroufle, tu crois que tu vas dîner avec ton prince, qui ne t'a pas invité?

BOURIQUET.

Dame, j'ai cru que vous alliez m'inviter.

GANACHINI.

Ce serait joli!... Et le décorum?... Allons, étale mes provisions sous ce feuillage, je serai fort bien là.

BOURIQUET, *à part, en prenant le panier.*

S'il pouvait s'étrangler à la seconde bouchée!

GANACHINI.

Je suis cependant fâché de n'avoir pas eu l'occasion de tirer ma poudre aux moineaux... Ah! si j'avais pu tuer ce damné colibri! (*On entend le gazouillement d'un oiseau; Ganachini, qui se disposait à s'asseoir, s'arrête.*) Tiens, il est là, je le vois, c'est un colibri.

On aperçoit un petit oiseau sur le bosquet.

BOURIQUET.

C'est, ma foi, vrai, et il ne bouge pas.

GANACHINI.

Il est posé, je puis le tuer presque à bout portant; voilà le cas de montrer mon adresse. (*Il prend son fusil.*) Mon fusil est chargé, s'il m'échappe il sera bien malin.

BOURIQUET.

Visez-le au bec, ça rabattra son caquet.

GANACHINI.

Je le vois au bout de mon fusil... tirons!

Ganachini tient l'oiseau en joue; au moment où il va tirer, son fusil se change en une grande seringue d'où sort un jet d'eau qui arrose Bouriquet, et l'oiseau disparaît.

BOURIQUET.

Eh ben! c'est agréable... Avec quoi diable aviez-vous donc chargé votre fusil?... c'est un ustensile de ménage ça.

GANACHINI.

Je suis pourtant certain que c'était un fusil avant ce qui vient d'arriver.

BOURIQUET.

Avant, oui... mais postérieurement...

LA FÉE COLOMBE, *paraissant au fond du bosquet.*

C'est pour t'apprendre à vouloir tuer mon protégé; tu resteras dans cette position jusqu'à ce que Feuilleté soit en sûreté, et pour apaiser ta faim et ta soif, il faudra qu'un autre veuille bien manger et boire pour toi.

Elle le touche de sa baguette, Ganachini reste dans la même position et immobile.

GANACHINI.

Ah! mon Dieu! je m'engourdis partout!

LA COLOMBE.

Tu resteras ainsi tant que je ne t'aurai pas envoyé le messager qui doit appliquer le remède sur le mal.

Elle disparaît dans le feuillage.

GANACHINI.

Ah! mon Dieu! que vais-je devenir?... être pris comme une gelée au rhum!... ne pouvoir bouger quand je me meurs de faim!...

BOURIQUET.

Tiens, et moi aussi j'ai faim! (*regardant le déjeuner*) la différence, c'est que, si vous vouliez, je remuerais joliment de la mâchoire.

GANACHINI, *vivement.*

Je te le défends, entends-tu bien?... je te le défends.

BOURIQUET.

Suffit, majesté, on se serrera le ventre.

GANACHINI, *à part.*

Et cependant, je meurs de besoin... et je m'en souviens, la fée a dit que je pourrais faire manger quelqu'un pour moi; je ne me figure pas que ça puisse produire le même effet... pourtant si ça devait me restaurer...

BOURIQUET, *à part.*

Si je me sauvais avec le déjeuner, il ne pourrait pas courir après moi.

GANACHINI.

Bouriquet, tu as donc bien faim?

BOURIQUET.

Moi?... non, pas trop. (*A part.*) Faut pas avoir l'air, il se défierait de moi.

GANACHINI.

Comment! tu n'as pas faim?... il ne me manquait plus que ça!... Mon petit Bouriquet, je t'en prie, force-toi un peu, mange mon déjeuner.

BOURIQUET

Que je mange?... mais vous me l'avez défendu!

GANACHINI.

J'ai eu tort... Fais-moi ce plaisir-là, mon garçon, mange-le pour moi.

BOURIQUET.

Pour vous?

GANACHINI.

Ça me fera du bien, la fée l'a dit.

BOURIQUET.

Oh! si ça peut vous obliger, je suis à vos ordres. (*Mordant dans une aile de volaille.*) C'est pour vous; trouvez-vous ça bon?

GANACHINI.

Très-bon; j'en voudrais encore.

BOURIQUET, *mangeant.*

Tenez, encore pour vous.

GANACHINI.

Je me sens un peu mieux, mais j'ai bien soif.

BOURIQUET.

Vous avez soif?... Que ne parliez-vous! je bois pour vous. (*Il boit.*) Comment trouvez-vous ce vin-là? il est chaud sur l'estomac, hein?

GANACHINI.

C'est un velours sur ma poitrine.

BOURIQUET, *buvant à même la bouteille.*

Pour moi à présent... pour vous... pour moi... pour vous...

GANACHINI.

Merci, merci, ça commence à bien faire.

BOURIQUET.

Déjà!... Oh! vous accepterez bien encore quelque chose?

GANACHINI.

Non, vrai, sans cérémonie!... je sens que j'en ai assez.

BOURIQUET.

Allons donc!... faites comme chez vous... Encore une bouteille.

Il prend une nouvelle bouteille et boit à même.

GANACHINI.

Mais quand je te dis assez!... tu vas me rendre malade... j'étouffe, arrête donc, bourreau!

Tout en parlant ainsi, Ganachini a commencé à gonfler d'une manière prodigieuse, sans cependant changer de position; son ventre est comme un tonneau.

BOURIQUET.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?... mon maître va éclater... Au secours! au secours!

Il se sauve en criant.

GANACHINI.

Eh bien! il se sauve, il me laisse seul avec mon ventre!... Et je ne puis aller chercher un médecin!

SCENE XIV.

GANACHINI, GOGO, *entrant.*

GANACHINI, *apercevant Gogo.*

Quelqu'un!... Monsieur!... (*Gogo fait une gambade.*) Ah! mon Dieu! c'est Gogo, il ne me comprendra pas! (*Appelant.*) Gogo! ici, Gogo! (*Le singe accourt, puis à l'aspect du ventre énorme de Ganachini, il recule effrayé et montre les dents.*) Gogo, mon ami, n'aie pas peur! (*Le singe se rapproche tout doucement et semble le reconnaître.*) Ah! tu me reconnais?... Écoute, mon ami; tu vas aller me chercher un médecin, tu lui diras... (*Le singe se met à faire des culbutes et des gambades; il se couche par terre, lève la jambe et touche du pied le ventre de Ganachini.*) Oui, c'est la qu'est mon mal; c'est ce goulu de Bouriquet qui a trop bu de vin pour moi; voyons, Gogo, un bon mouvement. (*Le singe se relève tout d'un coup, tire son épée et la plonge dans le ventre de Ganachini; il en sort un énorme jet de vin. Gogo ôte son chapeau et reçoit le vin dedans, puis quand il est plein, il le dédouble et présente un second chapeau, puis un troisième, un quatrième, etc., etc., et Ganachini se dégonfle peu à peu et reprend son aspect ordinaire.*) Ah! merci, mon ami, merci, tu m'as rendu la vie en me perçant le flanc!... Que ne peux-tu me rendre aussi le mouvement! mais il faut attendre pour cela le messager de la fée Colombe... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? (*Un énorme coq sort de la coulisse à droite et traverse lentement le théâtre; à sa vue, Gogo s'est sauvé.*) Quelle volaille! grand Dieu! quelle volaille!... A quelle broche pourrait-on mettre ce poulet nouveau? (*Le coq s'est arrêté au milieu du théâtre, a pondu un gros œuf et a disparu par la gauche.*) Un œuf! Ah! le bel œuf! un seul suffirait pour une omelette au lard... Si j'avais un pain de quatre livres pour mouillette... (*Gogo, qui est rentré, s'est approché de l'œuf, autour duquel il fait quelques lazzis; puis il le touche, le fait rouler, et finit par le casser; il en sort un diablotin; Gogo se sauve, le diablotin saisit un bâton, court sur Ganachini, à qui il en administre cinq à six bons coups.*) Ah! ah! c'est le messager de la fée Colombe, c'est le remède qu'elle m'a promis... il est violent son remède... Ah! assez, assez, je suis guéri!

Il se sauve en courant, poursuivi par le diablotin, qui continue de le rosser. — Le théâtre change. — L'intérieur d'une tour servant de prison, une fenêtre grillée à droite, un tas de paille, un banc de pierre. Du pain, une cruche.

SCENE XV.

PAQUERETTE, *seule, vêtue d'une pauvre robe grise.*

Voilà donc où je vais passer ma vie; car on m'a dit que je ne sortirais d'ici que si je consentais à épouser le prince Dromadairos... Oh! non, j'aime mieux être prisonnière et rester fidèle à Feuilleté, quoiqu'il soit devenu oiseau... Pauvre Feuilleté, où est-il perché en ce moment? pourvu qu'il ne soit pas mis en cage... Quand je pense qu'avec un peu de glu on peut me prendre mon amant, ça me fait trembler.

AIR: *Lavenses du couvent.*

Crains les chasseurs et crains l'orage;
On te mettrait en esclavage,

Et puis alors où te chercher?
Ah! ne va pas courir le monde ;
Près de la brune et de la blonde
Ne va pas surtout te percher. (*bis.*)
Vole, vole ;
N'écoute pas douce parole
D'un sexe quelquefois frivole ;
A nos amours,
A nos tendres amours,
Ah! pense toujours.

Ah çà! qu'est-ce que je vais donc faire ici pour m'amuser?... ils ne m'ont rien donné pour me distraire... pas seulement un petit chat... Si je trouvais une souris, je lui ferais un collier avec ce ruban, et ça m'amuserait... Mais non, rien! pas même un petit papillon, qui vienne voltiger autour de ma lanterne... Je vous demande à quoi ça me sert une lanterne?... à éclairer ces grands vilains murs de prison... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

En se retournant, elle aperçoit la lanterne, qui a grandi, s'est ouverte, et de laquelle est sortie la fée Chouette.

SCENE XVI.

PAQUERETTE, LA CHOUETTE.

PAQUERETTE.

Une dame qui était dans ma lanterne!

LA CHOUETTE.

Ne craignez rien, ma chère Paquerette.

PAQUERETTE.

Comme elle a l'air aimable!... Mais, madame, comment donc teniez-vous dans cette lanterne quand elle était toute petite?

LA CHOUETTE.

Je me fais aussi petite que je veux... je suis une fée.

PAQUERETTE.

Une fée!... je n'en avais jamais vu... Oh! la jolie baguette d'or!... voulez-vous me la prêter?

LA CHOUETTE.

C'est impossible.

AIR : *Tourne, tourne.*

Par cette baguette magique
Je punis, ou fais des heureux ;
Grâce à son influence unique,
Les mortels font ce que je veux ;
L'incrédule en vain se détourne ;
Avec cette baguette-là,
En quelque endroit que l'on séjourne,
Je n'ai qu'à faire comme ça,
Elle fait un geste avec sa baguette.
Soudain la tête tourne, tourne,
A mon pouvoir on cédera.

PAQUERETTE.

Oh! si votre baguette a tant de pouvoir, vous devez gouverner le monde... cependant je crois que vous exagérez un peu votre puissance.

Même air.

S'il est un Dieu que l'on révère,
Chacun l'encense tour à tour ;
Celui qui gouverne la terre,
Entre nous, tenez, c'est l'amour.
En quelque endroit que l'on séjourne,
Toujours lui seul l'embellira ;
C'est encor vers lui que retourne
Chaque désir qu'on formera ;
Par lui la tête tourne, tourne
Et sans cesse elle tournera.

LA CHOUETTE, *à part.*

Mais, en vérité, je crois que cette petite fille voudrait lutter avec moi. (*Haut.*) Oui, ma chère amie, l'amour est un dieu bien puissant; cependant il doit céder à des adversaires tels que moi. Ainsi, petite Paquerette, vous devez oublier votre pâtissier Feuilleté, parce que je puis vous prouver qu'avec lui vous serez très-malheureuse... tandis qu'en écoutant le prince Dromadairos, un sort brillant vous est réservé.

PAQUERETTE.

Oh! je ne vous crois pas, madame; c'est avec Feuilleté que je puis être heureuse!

LA CHOUETTE.

Et si je vous faisais lire dans l'avenir?

PAQUERETTE.

Lire dans l'avenir... oh! ce n'est pas possible, ça!

LA CHOUETTE.

Je vous ai dit que rien n'était impossible pour moi, et vous allez en juger.

La Chouette fait des conjurations, le théâtre devient sombre ; tout-à-coup elle frappe de sa baguette le fond à droite ; le fond s'ouvre et laisse voir l'intérieur d'une pauvre chaumière dont le toit est brisé; la neige le couvre en partie, tout annonce la misère et le dénument ; on voit Paquerette et Feuilleté couverts de haillons, couverts de neige, expirant de froid, de faim et de misère. La porte de la chaumière est enfoncée ; un ours affamé s'y précipite.

PAQUERETTE.

O mon Dieu! quel affreux tableau!... quelle misère!

LA CHOUETTE.

C'est le sort qui t'attend si tu épouses Feuilleté; mais avec le prince Dromadairos, au contraire.

Le tableau qu'on voyait se referme, et de l'autre côté le fond s'ouvre. On voit Paquerette dans un palais brillant, revêtue d'un costume éblouissant ; elle est entourée de pages, de suivantes, de valets, qui sont proternés à ses pieds. Le prince Dromadairos lui offre des bijoux et de riches parures.

PAQUERETTE.

Oh! le beau séjour!... les belles toilettes!... c'est magnifique tout cela.

LA CHOUETTE.

Eh bien! ton choix est-il fait maintenant?

PAQUERETTE.

Mon choix... oh! oui... certainement, il est fait.

LA CHOUETTE.

Et tu préfères?

PAQUERETTE.

Feuilleté... toujours Feuilleté... oui... la mi-

sère avec lui, plutôt que la richesse avec un autre.

LA CHOUETTE, *à part.*

Ah! si je n'étais pas fée, cette jeune fille me ferait donner au diable. (*A Paquerette.*) Adieu. Puisque tu t'obstines dans ta folle constance, tremble! tu éprouveras les effets de ma colère.

Elle se jette à travers une muraille et disparaît.

PAQUERETTE.

Allez, allez, madame la fée, vous avez beau vanter le pouvoir de votre baguette, mon amour sera plus fort que tous vos enchantemens. (*Le banc de pierre se développe en un joli bosquet de roses, d'où sort la fée Colombe.*) Ah! mon Dieu! encore une fée!

LA COLOMBE.

Oui, mais une fée protectrice, qui veille sur toi.

PAQUERETTE.

Cette voix... je ne me trompe pas! c'est celle de la bonne mère Berthe.

LA COLOMBE.

C'est celle de la fée Colombe, qui vient te dire: Courage! résiste à toutes les menaces comme à toutes les tentations, et tu reverras bientôt celui que tu aimes.

PAQUERETTE.

Mais pour le revoir il faudrait d'abord que je pusse sortir de cette vilaine prison.

LA COLOMBE.

Il suffit que lui-même puisse y entrer.

Elle touche de sa bagnette les barreaux de la fenêtre, où Feuilleté vient de paraître; la grille s'abat et forme une échelle à l'aide de laquelle Feuilleté descend; puis la grille se relève; la fée Colombe monte dans une gloire qui est sortie de terre et disparaît.

SCENE XVII.

PAQUERETTE, FEUILLETÉ.

PAQUERETTE.

Que vois-je! Feuilleté!

FEUILLETÉ.

Ma petite Paquerette!

PAQUERETTE.

Tu n'es donc plus oiseau?

FEUILLETÉ.

Dam! il paraît que non.

PAQUERETTE.

Que je suis contente de te voir!... ah! si tu savais comme je m'ennuie dans cette prison!

FEUILLETÉ.

Au fait, ça n'est pas gai ici... et c'est comme cela qu'ils veulent te séduire?

PAQUERETTE.

Et pour nourriture... tiens... du pain.

FEUILLETÉ, *regardant.*

Et une cruche!... c'est difficile à digérer.

PAQUERETTE.

Aussi, depuis que je suis enfermée ici, je n'ai rien pris du tout!

FEUILLETÉ.

Et moi, depuis que j'ai été oiseau, je n'ai avalé que quelques grains de mouron!... ça n'est guère restaurant! encore... s'il y avait de la farine ici... je ferais de la pâte... une galette... mais rien... rien du tout.

A la place du banc s'élève une table élégamment servie; auprès sont deux escabeaux.

PAQUERETTE.

Ah! Feuilleté... vois donc ce qui nous arrive.

FEUILLETÉ.

Oh! le joli petit couvert!

PAQUERETTE.

La bonne fée Colombe est partie, mais elle ne nous abandonne pas.

FEUILLETÉ.

Oublions que nous sommes en prison.

PAQUERETTE.

Oh! moi, du moment que je suis avec toi, je n'ai plus de chagrin.

ENSEMBLE.

AIR : *Poule de Suzanne.*

Non, plus de chagrin;
Ce joyeux festin
De notre constance
Est la récompense.

FEUILLETÉ.

Ah! se chagriner
N'est pas nécessaire,
Puisque ce dîner
Nous arriv', ma chère.
Pour que notre amour
Jamais ne finisse,
Buvons en ce jour
A not' protectrice.

REPRISE.

Non, plus de chagrin, etc.

PAQUERETTE.

A tes côtés je ne sens plus ma peine;
En prison
On est triste, dit-on,
Mais près de moi quand l'amour te ramène,
Ah! mon cœur
Y connaît le bonheur.

REPRISE.

Après avoir chanté, ils vont continuer de manger, lorsqu'on entend du bruit au dehors.

FEUILLETÉ, *se levant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?

PAQUERETTE, *de même.*

On monte l'escalier de la tour!... ce sont nos persécuteurs sans doute.

FEUILLETÉ.

Où me cacher? (*Le couvert disparaît de la table, et à la place, sur cette table, paraît un grand coffre.*) Merci, fée Colombe... Voilà mon affaire.

PAQUERETTE.

Moi, par ici... je ne veux pas les voir.

SCENE XVIII.

FEUILLETÉ *et* PAQUERETTE *cachés*, VIOLENTINE, GANACHINI, DEUX GARDES.

VIOLENTINE, *entrant la première.*

Venez, seigneur Ganachini... Mon Dieu! que vous êtes lent à monter cet escalier!

GANACHINI, *arrivant.*

Chère épouse, c'est ma courbature.

VIOLENTINE.

Comment! vous avez une courbature! où avez-vous attrappé ça?

GANACHINI.

A la chasse, bonne amie. (*A part.*) Ce diablotin tapait comme un sourd.

VIOLENTINE, *regardant autour d'elle.*

Eh ben! qu'est-ce que cela veut dire? comprenez-vous quelque chose à ceci?

GANACHINI.

A quoi, chère amie?

VIOLENTINE.

Comment! à quoi! Que sommes-nous venus faire dans cette tour?

GANACHINI.

Ma foi, je n'en sais rien... Vous m'avez dit: Montons à la tour... j'ai cru que M. Malberoug était mort!

VIOLENTINE.

Mais nous sommes venus ici pour voir la prisonnière, cette insolente paysanne que j'y avais fait enfermer... et elle n'y est plus, monsieur... elle n'y est plus!

GANACHINI.

C'est juste! elle n'y est plus du tout! Mais elle s'est donc sauvée par le trou de la serrure? on dit qu'il y a des gens qui passent par le trou de la serrure.

FEUILLETÉ, *entr'ouvrant le couvercle et montrant sa tête.*

Ah! ah! vieille ganache, va!

GANACHINI.

Madame, vous me manquez de respect.

VIOLENTINE.

Qu'est-ce que c'est? oubliez-vous à qui vous parlez? c'est vous qui me devez le respect, à moi, sexe faible et timide... Tâchez de vous en souvenir, ou je tape.

FEUILLETÉ.

Mauvaise bête!

VIOLENTINE, *donnant un soufflet à son mari.*

Tenez, voilà pour vos sottises.

GANACHINI.

Aye!... Vous m'avez manqué, madame!

VIOLENTINE.

Je vais recommencer alors.

FEUILLETÉ, *se montrant.*

Le joli ménage!

GANACHINI *et* VIOLENTINE, *qui ont vu Feuilleté.*

Le pâtissier!

VIOLENTINE.

Gardes, ouvrez ce bahut, et tirez-en celui qui s'y cache. (*Le garde s'avance, tourne l'entrée du coffre vers le public et lève le couvercle; il n'y a personne dedans.*) Personne!

GANACHINI.

C'est inconcevable!

FEUILLETÉ, *se montrant.*

Salut la compagnie!

VIOLENTINE.

Il y est... on n'a pas bien cherché.

Les gardes recommencent; même jeu.

GANACHINI.

Encore personne!... on est peut-être invisible là-dedans. Attendez, chère amie, je vais y entrer, et puis vous regarderez après cela si j'y suis.

VIOLENTINE.

Voilà la première fois que vous avez une idée spirituelle.

GANACHINI.

C'est que je pensais à autre chose. (*Il monte sur un tabouret et entre dans le coffre; à peine le couvercle est il refermé sur lui, qu'on entend des cri dans le coffre.*) A moi! au secours! à la garde!...

VIOLENTINE.

Mon mari appelle du secours... il a surpris le pâtissier. Ouvrez vite. (*Le Garde ouvre le bahut; on voit Ganachini et Feuilleté se battant; puis le couvercle se referme. Aux Gardes.*) Eh bien! vous le refermez! ouvrez donc!

LE GARDE, *essayant.*

Impossible!

VIOLENTINE.

Comment! impossible! (*Criant près du coffre.*) Seigneur Ganachini, ouvrez le coffre.

GANACHINI, *d'une voix étouffée.*

Je ne peux pas, le pâtissier m'étrangle!

VIOLENTINE, *de même.*

C'est bien! ne le lâchez pas, je vais faire enfoncer ce coffre.

GANACHINI.

Non, non, c'est inutile. (*Le coffre s'ouvre, Ganachini en sort.*) Me voici!

VIOLENTINE.

Et le pâtissier?

GANACHINI.

Ah! quelle râclée il m'a donnée!

VIOLENTINE.

Où est-il?

GANACHINI.

Il s'est sauvé.

VIOLENTINE.

Sauvé! c'est impossible!

Elle regarde dans le coffre; en ce moment Feuilleté paraît du côté opposé à la fenêtre en dehors, et les nargue à travers des barreaux.

GANACHINI, *l'apercevant.*

Le voilà! Courons!

Ganachini, Violentine et les deux Gardes sortent. Le théâtre change. Un site champêtre. Au fond une fontaine, puis un grand bassin: un banc de gazon.

SCENE XIX.

BLANCHISSEUSES, LA FÉE CHOUETTE, *en blanchisseuse, puis* **FEUILLETÉ.**

Les Blanchisseuses portent chacune un paquet de linge et un battoir.

CHOEUR DE BLANCHISSEUSES, *lavant leur linge au bassin.*

Il faut laver,
Lessiver ;
A la fontaine
Sans peine
On peut s'abreuver,
Se blanchir;
Quel plaisir !
Chacun vient s'y divertir.

UNE BLANCHISSEUSE.

Oui, de cette eau l'on peut bien boire ;
Dedans n' faut pas tomber pourtant !
Car chaqu' personne en sort toute noire,
Tandis que l' linge en sort tout blanc.

CHOEUR.

Il faut laver, etc.

Elles remontent au fond, près du bassin ; Feuilleté entre sans les voir.

FEUILLETÉ.

Je me suis échappé des griffes de monseigneur et de sa femme... mais impossible de retrouver Paquerette. Oh! n'importe, je la reverrai tôt ou tard... ma bonne fée l'a dit, il suffit pour cela de lui rester fidèle, et pour être plus sûr de lui tenir mon serment, je ne veux plus même regarder les autres femmes... Je ne connais de femme que Paquerette; toutes les autres... (*En se retournant il se trouve en face des Blanchisseuses, qui sont descendues et lui font la révérence.*) Tiens, en v'là un régiment !

UNE BLANCHISSEUSE.

Bonjour, beau jeune homme!

FEUILLETÉ.

Bonjour. (*A part.*) Je les trouve très-laides avec leurs gros jupons, leurs gros battoirs, leurs pieds nus et leurs paquets de linge sale.

UNE BLANCHISSEUSE.

Est-ce que vous venez pour vous baigner dans le bassin de cette fontaine ?

FEUILLETÉ.

Oh! le plus souvent que j'irais me baigner dans ce bain!... on assure que quand on en sort on est horrible... on est tout racorni, tout fripé.

LA CHOUETTE.

Bah! ce sont des contes, et la preuve, c'est que nous allons nous y baigner toutes.

FEUILLETÉ.

Ah! je conçois qu'à vous particulièrement ça ne vous fasse pas grand'peur... la vieille: mais moi, j'ai encore un peu de fraîcheur à perdre.

Il veut s'éloigner.

LA CHOUETTE, *courant après lui.*

Mais écoutez donc, vous êtes ben pressé... est-ce que vous ne nous aiderez pas à entrer dans l'eau ?

FEUILLETÉ, *à part.*

Hein! a-t-on vu c'te proposition!... ah! ça qu'est-ce qu'il lui prend donc à c'te bisaïeule? (*Haut.*) Je ne sais pas nager, et j'ai peur de l'eau... bonsoir!

Il s'éloigne d'elles.

LA CHOUETTE, *à part.*

Ah! tu ne veux pas même nous regarder en face ?

Elle fait signe à ses compagnes, qui la suivent au bord de l'eau, dans laquelle la Chouette entre et disparaît un moment.

FEUILLETÉ, *à part, sur le devant de la scène.*

C'est pas que j'aie peur de me laisser séduire, au moins, car, parole d'honneur! elles sont affreuses, et elles ne me tentent pas du tout, du tout... mais enfin j'ai juré de ne pas approcher une femme.

LA CHOUETTE, *dans l'eau.*

Au secours!... à moi!...

FEUILLETÉ, *se retournant.*

Hein? qu'est-ce qu'il y a?...

UNE BLANCHISSEUSE.

Au secours! elle se noie!

FEUILLETÉ.

Ah! mon Dieu! la pauvre grand'mère qui boit un coup. (*Il court au bord du bassin; au moment où il arrive, la Chouette disparaît, et toutes les blanchisseuses se changent en nymphes jeunes et belles.*) Qu'est-ce que je vois là!... fermons les yeux!...

CHOEUR DES NYMPHES, *qui entourent Feuilleté.*

AIR *d'une Vengeance.*

Pourquoi donc veux-tu nous fuir ?
Avec nous est le plaisir ;
De nos charmes
Tu t'alarmes,
Mais nous saurons te retenir.

UNE NYMPHE.

Avec nous dans cette onde
Pourquoi craindre de te plonger?
Cette eau n'est pas profonde ;
Viens, nous t'aprendrons à nager.

ENSEMBLE.

Pourquoi donc, etc.

Feuilleté cherche à fuir, les nymphes l'entourent en formant des danses, et cherchent à l'entraîner vers le bassin. Tout-à-coup Ganachini arrive par la droite; Feuilleté le saisit, le jette au milieu des nymphes et se sauve.

SCENE XX.

GANACHINI, NYMPHES.

GANACHINI.

Tiens... tiens... tiens... qu'est-ce que c'est que toutes ces petites femmes-là?... elles ont un costume qui me plait singulièrement. (*Les nymphes s'éloignent de Ganachini.*) Eh bien! mes petites poulettes, vous vous sauvez... est-ce que je vous fais peur?... Vous dansiez, ce me semble; mais

j'aime beaucoup la danse, moi... je serai votre cavalier à toutes... oh! j'ai un jarret étonnant.

UNE NYMPHE.

Vous! danser avec nous!... vous êtes trop vieux! vous ne pourriez pas...

GANACHINI.

Je ne pourrais pas! c'est-à-dire que je vous défie de me lasser... fandango, bolero, catchucha... cancan... je vous provoque à toutes les danses.

UNE NYMPHE.

Eh bien! nous acceptons le défi!

Les Nymphes commencent des danses de différens caractères ; Ganachini s'efforce de les imiter : il finit par danser le cancan avec plusieurs d'entre elles, puis va tomber épuisé de fatigue sur un banc de gazon.

GANACHINI.

Ah!... ouf... je n'en puis plus... ces dames ont une danse de caractère qui met sur les dents!... Ah! pour me délasser, je sens que je prendrais bien volontiers un bain.

LA NYMPHE.

Vous voulez vous baigner, seigneur? rien de plus facile.

Elles tournent autour de Ganachini : le banc sur lequel il est assis se change en une baignoire dans laquelle il se trouve ; elles disparaissent.

GANACHINI.

Eh! mais... il paraît qu'avec ces demoiselles, on n'a qu'à désirer... Merci, bayadères, mer... Tiens! elles sont parties!... au fait, elles auront deviné que j'allais me mettre comme le poisson dans l'eau.

Il ôte dans la baignoire une partie de ses vêtemens.

BOURIQUET, *arrivant.*

Eh! je ne me trompe pas... c'est monseigneur qui prend un bain en plein air.

GANACHINI, *lui jetant ses habits.*

Tiens, Bouriquet, prends tout cela, je commence à être plus à mon aise.

BOURIQUET.

Ah çà! mais vos vêtemens sont tout mouillés... je vais aller les faire sécher au soleil... sur une perche.

Il sort par le fond avec les vêtemens. Deux robinets partent au-dessus de la tête de Ganachini et le couvrent d'eau.

GANACHINI.

Ah! mais une minute... je n'étais pas encore prêt... Je ne veux pas que l'eau me tombe sur la tête, elle est trop chaude... Je brûle... je vais être bon à manger au bleu... je suis déjà à moitié cuit. (*Sa tête disparaît un moment dans la baignoire ; quand il la remontre, elle doit être extrêmement rouge.*) C'est pis qu'un bain de vapeur... il y a cent degrés... C'est fini, je suis au court bouillon.

Il disparaît entièrement.

SCENE XXI.

VIOLENTINE, DROMADAIROS, ÉCUYERS.

CHOEUR.

AIR : *C'est, dit-on, pour la fête* (Debardeur)

Il faut par mer et par terre
Poursuivre nos fugitifs;
Bientôt nous pourrons, j'espère,
Les retrouver morts ou vifs.

Pendant le chœur, les domestiques dressent une table pour mettre le couvert.

DROMADAIROS.

Je suis fatigué de courir après cette petite paysanne...

VIOLENTINE.

Et ce saligot de pâtissier... Qu'on nous serve la collation... ici, sous ces ombrages.

UN GARDE, *qui s'est approché de la baignoire.*

Si madame aime le homard, il y en a là un magnifique.

VIOLENTINE.

Servez-le, nous le mettrons en salade.

On place sur la table Ganachini changé en homard.

DROMADAIROS.

Ah! le beau poisson! je veux avoir le plaisir de le découper.

AIR : *Pêcheur, parle bas!*

Sur la table, allons, qu'on le couche;
Je vais attaquer ce poisson,
D'honneur, l'eau m'en vient à la bouche.
Il fallait un fier hameçon!...
Vous allez juger mon adresse.
Vite, un couteau ;
Je veux ici le mettre en pièce,
Je prends par le bas...
Le roi des mers ne m'échappera pas!...

Violentine découpe le homard, et commence à en manger avec Dromadairos, après en avoir distribué un membre à chaque personne de sa suite.

VIOLENTINE.

Ce homard-là est dur comme un âne... je suis sûre que c'est quelque vieux poisson mort de chagrin.

DROMADAIROS.

Il a un goût détestable... il sent le vieux bouc.

BOURIQUET, *accourant avec les habits.*

Voilà... voilà les habits bien séchés...

VIOLENTINE.

Tiens! c'est Bouriquet! Qu'est-ce que tu viens donc faire avec ces habits ?

BOURIQUET.

Je les rapporte au seigneur Ganachini, que j'ai laissé se baignant, là, dans cette baignoire.

VIOLENTINE.

Dans cette baignoire!... Ah! mon Dieu! on n'y a trouvé que ce homard monstre que nous mangeons!

BOURIQUET.

Ce homard!... Ah! plus de doute, c'est mon maître!... c'est votre époux que vous mangez!

VIOLENTINE.

C'est donc ça que c'était si coriace!... mais heureusement que nous n'en avons mangé qu'un peu; nous allons rapprocher tous les morceaux.

On rapproche tous les morceaux de homard sur la table. Bientôt Ganachini se retrouve vivant.

GANACHINI.

Aïe! aïe! j'ai un rhume de cerveau.

VIOLENTINE.

Mon mari est recollé, il a éternué!

GANACHINI.

Bouriquet, embrasse-moi.

BOURIQUET.

Ah! vous m'étranglez!

GANACHINI.

La main, mes amis!... Ah! je suis moulu!

VIOLENTINE.

Portons-le dans cette maison à deux pas d'ici, il se remettra tout-à-fait. Venez-vous, Dromadairos?

DROMADAIROS, *regardant au fond.*

Eh! mais, cette jeune laitière qui s'avance, il me semble reconnaître en elle ma fugitive... Allez toujours; si c'est Paquerette, cette fois, elle ne m'échappera pas.

VIOLENTINE.

Je vais vous attendre en prenant de l'absinthe; je n'ai pourtant mangé qu'une patte de homard, c'est égal, la patte de mon mari me reste sur l'estomac.

REPRISE DU CHOEUR.

Il faut par mer et par terre, etc.

Violentine s'éloigne avec les écuyers; Dromadairos reste en scène et se tient un peu à l'écart pour laisser entrer Paquerette.

SCENE XXII.

PAQUERETTE, DROMADAIROS.

PAQUERETTE *en laitière, une petite cruche sur la tête.*

AIR : *Barcarolle d'Amédée.*

Prends bien garde, petite,
Me dit-on chaqu' matin;
Près d' la fontain' pass' vite,
N' t'arrête pas en chemin;
Plus d'une chose affreuse
Arriv' dans c't' endroit-là...
Moi, qui n' suis pas peureuse,
Je chante quand j' pass' par là,
Tra la, la, tra la la...

DROMADAIROS, *à part.*

O bonheur! c'est elle, c'est Paquerette! (*S'avançant.*) Écoutez donc, jeune laitière!

PAQUERETTE, *à part.*

C'est le seigneur Dromadairos; pourvu qu'il ne me reconnaisse pas! (*Haut.*) Monseigneur, ne me retenez pas.

Même air.

Près de cette fontaine
J' n' veux pas m'arrêter:
Ni laitier' ni chât'laine
Ne doivent y rester;
Bientôt cette eau maudite
Nous ensorcellera;
La peur me prend tout d' suite,
J' n'ose plus chanter déjà...
Tra la, la, tra la la...

DROMADAIROS.

Je sais que l'on raconte des choses merveilleuses sur cette fontaine; c'est, dit-on, le séjour des fées, des génies; mais tes yeux, jolie laitière, ont plus de puissance que toutes les nymphes de ces eaux.

PAQUERETTE.

Monseigneur, laissez-moi, de grâce; vous allez me faire casser ma petite cruche.

DROMADAIROS.

Oh! je t'en donnerai dix autres, et bien plus belles, si tu veux m'écouter; car je suis riche, je puis faire ton bonheur.

PAQUERETTE, *se sauvant.*

Adieu, monseigneur.

DROMADAIROS, *la saisissant dans ses bras.*

Ah! petite Paquerette, vous espérez en vain m'échapper!

PAQUERETTE.

Il m'a reconnue!

DROMADAIROS.

Vous serez ma femme, c'est l'arrêt du destin.

PAQUERETTE.

Oh! le destin en a menti... car plutôt que d'être à vous, j'aimerais mieux me précipiter sur-le-champ dans les eaux de cette fontaine.

DROMADAIROS.

Y penses-tu?... ne connais-tu pas le pouvoir de ces eaux?... On n'en sort pas comme on y est entré... on y devient d'une laideur horrible, repoussante; j'y étais tombé étant enfant, c'est ce qui m'avait rendu comme tu m'as vu autrefois... et toi, Paquerette, toi, si séduisante, tu voudrais risquer ta beauté dans ces perfides eaux.

PAQUERETTE.

Oui, je le ferai... Oh! je vous le jure, si vous ne me laissez pas maîtresse de disposer de mon cœur, je me précipite dans ce bassin.

DROMADAIROS.

Je ne crois pas à tes menaces; tu seras à moi!

PAQUERETTE.

Jamais! jamais!

Paquerette se débat, se dégage, fuit Dromadairos, qui la poursuit, et se précipite dans le bassin de la fontaine.

DROMADAIROS.

Eh bien! je te suivrai partout!

Il se précipite aussi dans les eaux; bientôt on voit les eaux gagner du terrain, envahir le fond de la scène, puis la fontaine se transforme en un temple magnifique qui se trouve au milieu des eaux. Dans le temple on aperçoit la fée Colombe, près d'elle Paquerette; Feuilleté arrive sur le bord de l'eau et tend les bras à Paquerette.

FEUILLETÉ.

C'est elle!... c'est Paquerette!

LA COLOMBE.

Patience, fidélité, et vous serez bientôt réunis!

Paquerette tend les bras à Feuilleté; on aperçoit la tête de Dromadairos qui sort de l'eau; il est redevenu laid comme auparavant. Des naïades paraissent de tous côtés et se jouent dans les eaux.

ACTE TROISIEME.

On voit une place de village sur laquelle sont établis des boutiques, jeux, spectacle de marionnettes ; à gauche une auberge ayant pour enseigne : *Au Lapin éternel;* en avant un café-restaurant, de l'autre côté un confiseur. A droite une cage garnie d'une toile, sur laquelle on lit : *Spectacle extraordinaire, horreur de la nature, vue d'un monstre vivant d'une conformation inconnue jusqu'à ce jour.* Au milieu, au fond, une tente occupée par un marchand de vin.

SCENE PREMIERE.

FEUILLETÉ, PAYSANS.

Au lever du rideau, le tableau est animé comme à une foire. On voit des marionnettes jouer une scène, un paillasse appeler le monde ; les marchands vendent, les paysans achètent ou regardent. Feuilleté va et vient de l'un à l'autre, comme une autorité de l'endroit. Il est habillé moitié en charlatan, moitié en cuisinier ; il a un chapeau comme ceux des arlequins, auxquels, on fait prendre toutes les formes, et une barbe.

CHOEUR.

AIR *des Huguenots.*

Chantons, rions; du village c'est la fête ;
Buvons, dansons; qu'à s'amuser l'on s'apprête!
Chantons, (*bis*) du village c'est la fête:
Tout au plaisir,
Il faut nous divertir.

FEUILLETÉ, *s'approchant de la cage de toile et frappant dessus avec son couteau de cuisine.*

Messieurs, mesdames, et généralement toutes les personnes de la société, n'importe son sexe ou sa profession, j'ai l'honneur de vous annoncer qu'ici dedans vous verrez un monstre, comme vous n'en avez jamais vu dans vos voyages, ni même au sein de votre famille; j'ai été chercher celui-ci à deux mille lieues plus loin que le coucher du soleil ; il parle toutes les langues, mais son langage est inintelligible. Il se nourrit comme nous; cependant offrez-lui des diamans, des perles, il ne les refusera pas... Il ne mord jamais quand on se tient hors de sa portée... Messieurs et dames, dans un quart d'heure ce sera le beau moment, on verra le monstre prendre ses alimens et satisfaire à tous les besoins de la nature.

LES PAYSANS.

Dans un quart d'heure!

REPRISE.

Chantons, rions, du village c'est la fête:
Il faut (*bis*) qu'à s'amuser l'on s'apprête:
Tout au plaisir,
Il faut nous divertir.

Les villageois se dispersent sur la place, autour des différentes boutiques.

FEUILLETÉ, *à l'avant-scène.*

Ça va joliment! quelle heureuse idée j'ai eue de repêcher le prince Dromadairos dans le bassin de la fontaine où il était redevenu laid comme autrefois! je l'ai lié, garrotté, je l'ai mis dans une cage après l'avoir affublé d'une vieille peau de tigre... et le montre comme une curiosité... Ah! que je serais heureux si je retrouvais Paquerette! (*On entend des fanfares et des trompettes.*) Oh! oh! je crois que j'entends des flûtes à l'oignon... Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?

UN PAYSAN, *accourant.*

C'est le seigneur Ganachini et sa femme qui passent dans le village et vont s'arrêter à not' foire.

FEUILLETÉ.

Le prince et sa femme! j'ai bien fait de déguiser leur frère Dromadairos, et de mettre une vieille barbe de sapeur... Ils ne nous reconnaîtront pas, et je tâcherai d'apprendre des nouvelles de Paquerette.

SCENE II.

FEUILLETÉ, GANACHINI, VIOLENTINE, BOURIQUET, PAYSANS, GARDES.

Ganachini est en habit de voyage ; il a une épée, une canne, un parapluie, une chaufferette sous un bras et un manchon devant lui. Violentine a un casque et une cotte de mailles. Bouriquet a des bottes de postillon et une seringue sous le bras.

CHOEUR.

AIR : *Galop de Malbroug.*

Ah! pour nous quel jour de bonheur !
Quel honneur !
Notre prince vient faire en ces lieux
Des heureux.

GANACHINI, *aux paysans.*

Mes amis, je suis sensible
A ce que vous dites tous,
Et je ferai mon possible
Pour être très-bien chez vous.
Par goût jamais je ne donne;
Mais pour combler votre espoir,
De ne refuser personne
Je me suis fait un devoir.

REPRISE DU CHOEUR.

GANACHINI.

Oui, ma chère épouse, c'est entendu, le but de notre voyage est de chercher à retrouver la petite Paquerette et votre frère Dromadairos.

VIOLENTINE, *regardant la cage entoilée.*

Que fait-on voir dans ce spectacle?

FEUILLETÉ.

Princesse, c'est un monstre épouvantable, hideux, que j'ai rapporté de mes voyages.

VIOLENTINE.

Mon mari sait que j'aime beaucoup les monstres.

GANACHINI.

Voilà deux fois qu'elle dit cela en me regardant.

VIOLENTINE.

Vous nous ferez voir le vôtre quand nous aurons dîné.

GANACHINI.

Oui, pour notre dessert.

FEUILLETÉ.

Je dois prévenir madame que le monstre est fort méchant; ce matin, il a mordu le nez à plusieurs individus.

GANACAINI.

S'il mord, je ne veux pas le voir.

VIOLENTINE.

Ah! écoutez, maire, à votre fête, je veux aussi couronner une rosière. (*A part.*) La fée Chouette m'a dit que ce serait un bon moyen pour retrouver Paquerette.

GANACHINI.

J'aime beaucoup les rosières, moi, et partout où je passe, ces imbéciles de paysans me disent qu'ils n'en font plus, que ce n'est pas la saison.

FEUILLETÉ, *à part.*

Où diable trouver une rosière?... ces paysannes sont si menteuses!

GANACHINI.

En attendant, faites-nous servir à dîner... ensuite nous daignerons assister à votre fête.

LES PAYSANS.

Vive monseigneur!

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! pour nous quel jour de bonheur, etc., etc.

Les paysans sortent de différens côtés. Violentine, conduite par Feuilleté, entre dans l'auberge. Ganachini reste le dernier, paraît hésiter à entrer. Bouriquet revient tout essoufflé.

SCENE III.

GANACHINI, *puis* BOURIQUET.

BOURIQUET.

Vous ne venez pas, seigneur?

GANACHINI.

Non, j'aime mieux que ma femme se mette à table sans moi... elle ne me laisse jamais manger à ma faim! Il y a là-bas un petit marchand de vin très-propre... je vas te payer à boire un petit canon.

BOURIQUET.

Au fait, j'ai besoin de me rafraîchir.

Ils se dirigent vers le marchand de vin du fond; mais la boutique disparaît et l'on voit à la place un tonneau traîné par un porteur d'eau.

GANACHINI.

Eh bien! est-ce que j'ai la berlue?... le vin se change en eau!... Heureusement, voici un restaurant.

BOURIQUET.

C'est ça, faisons nous des bosses!

GANACHINI.

Qu'est-ce que c'est que des bosses? ce drôle devient d'une familiarité. (*Il va pour entrer au café, qui devient une boutique de gants.*) Garçon!...

BOURIQUET.

Tiens! v'là que vous allez chez un marchand de gants nous faire servir à dîner...

GANACHINI.

C'est, ma foi, vrai... c'est un marchand de gants, et je n'en porte jamais, c'est trop cher... fi donc!... c'est bon pour des goujats. (*Il va s'éloigner, plusieurs gants pendus au dehors de la boutique lui donnent des claques. Se sauvant.*) Qu'est-ce que ça signifie?...

BOURIQUET.

C'est le vent.

GANACHINI.

Tu crois?... c'est possible... Entrons chez ce confiseur là-bas... vois-tu Bouriquet... à l'enseigne du Bras d'or... Ses dragées ont fort bonne mine. (*Ganachini va pour entrer chez le confiseur; quand il est contre la porte, le bras qui sert d'enseigne lui donne un coup par derrière. Se retournant et ne voyant que Bouriquet derrière lui.*) Bouriquet, je n'aime pas ce genre de plaisanterie.

BOURIQUET.

Moi? je n'ai rien dit, je n'ai pas bougé.

GANACHINI.

Suffit, ne recommence pas!...

Il va pour entrer, même jeu de l'enseigne. Ganachini se retourne et donne un coup de pied au derrière de Bouriquet.

BOURIQUET.

Mais qu'est-ce qui vous arrive donc?

GANACHINI.

Cela t'apprendra à me désobéir... Entrons chez le confiseur.

La boutique du confiseur devient celle d'un marchand de sabots.

BOURIQUET.

Eh ben! elles sont gentilles les dragées?

GANACHINI.

Ah çà! mais si on croit que je trouverai ça beau, on se trompe... c'est infiniment ridicule... (*Tous les sabots s'agitent, et deux d'entre eux donnent des coups dans le derrière à Ganachini. Ganachini, furieux, se retournant vers Bouriquet.*) Comment, polisson! comment, mal appris, vous osez lever le pied derrière votre prince!... je vous apprendrai, moi...

Il tombe sur lui à grands coups de pied. Bouriquet se sauve. Ganachini le poursuit en lui prodiguant les coups de pied.

SCENE IV.

PAQUERETTE, *puis* FEUILLETÉ.

Paquerette arrive du côté opposé, en petite paysanne coquette ; elle a sur la tête une toque à laquelle est attachée une plume de colombe ; elle porte sur son dos comme une lanterne magique, et la dépose en entrant dans un coin.

PAQUERETTE.

AIR : *Mire dans mes yeux.*

Voyageant de ville en ville,
Je montre la vérité ;
Mon miroir est fort utile,
Souvent il est consulté;
Redoutable à la coquette,
A qui trahit son devoir.
Regarde dans mon miroir,
Aimable fillette;
Regarde dans mon miroir,
Tu pourras te voir.
Viens, viens, gentille brunette,
Viens viens, tu pourras te voir.

FEUILLETÉ, *qui est sorti de son auberge vers la fin du couplet.*

Tiens !... elle est gentille, cette petite.

PAQUERETTE, *à part.*

C'est Feuilleté ! et il ne me reconnaît pas ! Oh! la bonne fée Colombe m'avait bien dit que cette plume me rendrait méconnaissable!... (*Allant à lui.*) Monsieur, voulez-vous voir ma curiosité?

FEUILLETÉ.

Non, ma belle enfant, non, je n'ai que faire de ta curiosité...

PAQUERETTE.

Et moi... tenez, ne voulez-vous plus me regarder?

Elle ôte sa plume.

FEUILLETÉ.

Que vois-je! mais c'est Paquerette! ma fiancée!...

PAQUERETTE.

Oui, c'est moi, à qui la fée notre protectrice a donné cette plume... tant qu'elle est sur ma tête, je suis méconnaissable... et puis, avec mon talisman, on connaît les amans fidèles, et c'est par lui que j'espérais te retrouver.

FEUILLETÉ.

Mais apprends notre guignon... le seigneur Ganachini et sa femme sont là... dans mon auberge.

PAQUERETTE.

Peu m'importe! avec ma plume je ne les crains pas !

FEUILLETÉ.

Mais Ganachini veut que je lui trouve une rosière, et je ne sais comment la découvrir... Enfin, je sais faire du vin de Champagne, de la gelée de pomme de Rouen, et je ne peux pas découvrir une rosière.

PAQUERETTE.

Rassure-toi; avec mon miroir je lis dans le cœur de toutes les personnes qui se mirent dedans.

FEUILLETÉ.

Bravo! comme ça nous devons trouver la rosière demandée. J'entends les époux Ganachini... remets ta plume! Et vous, villageois, marchands, sauteurs, à votre affaire! Vingt-quatre sous d'amende pour celui qui n'amusera pas monseigneur.

SCENE V.

LES MÊMES, GANACHINI, VIOLENTINE, BOURIQUET, VILLAGEOIS, SAUTEURS, PAILLASSES; LA FÉE CHOUETTE, *toujours en vieille blanchisseuse.*

Pendant le chœur, la chouette arrive et se mêle à tous les jeux, mais en observant toujours Paquerette.

CHOEUR.

Final de la Reine d'un jour.

Aux jeux, à la folie
Livrons-nous tour à tour.
Que la fête est jolie!
Célébrons ce beau jour.

PAQUERETTE, *à part.*

Tout ira bien, j'espère.

LA CHOUETTE, *à part.*

Ici règne un mystère.

PAQUERETTE, *à part.*

Grâce à la plume qui me protége,
Je puis m'amuser à leurs dépens.

LA CHOUETTE, *à part.*

Je découvrirai le sortilége
Qui cache en ces lieux nos deux amans.

CHOEUR.

Aux jeux, à la folie, etc., etc.

Pendant le chœur, Ganachini et Violentine sont sortis de l'auberge en regardant la fée. La Chouette disparaît dans la foule.

GANACHINI.

On paraît s'amuser beaucoup ici... Mais la rosière... je demande la rosière... En as tu trouvé beaucoup?

FEUILLETÉ.

Seigneur, afin que vous ayez vous-même la facilité de choisir la jeune fille qui mérite la rose, on va vous apporter un miroir magique. (*Faisant approcher Paquerette.*) Tiens, petite, avance toi-même, et viens expliquer ton spectacle à monseigneur.

GANACHINI.

Ah! c'est cette jeune bachelette qui va nous montrer la marmotte. Allons, petite, apportenous ta curiosité. (*Ganachini et Violentine s'asseyent. Paquerette fait apporter par les paysans une glace que l'on met au milieu du théâtre.*) Voilà une très-belle glace. (*Il va se regarder.*) Eh bien! je ne me vois pas dedans.

PAQUERETTE.

Ah! monseigneur, c'est qu'il y a une manière de se regarder.

GANACHINI.

Il faut peut-être fermer les yeux.

PAQUERETTE.

Asseyez-vous d'abord, et dites qui vous désirez qui approche.

GANACHINI.

Maire, où sont les jeunes filles qui aspirent à être rosières ?

FEUILLETÉ.

Elles y aspirent toutes, seigneur.

VIOLENTINE.

Faites-en avancer une. (*Une jeune paysanne s'avance.*) Faites-nous voir le cœur de cette villageoise, que nous sachions si elle mérite la rose.

Paquerette place la paysanne devant la glace sans pourtant la masquer. Elle lui fait lever le bras gauche, et aussitôt dans la glace on voit un cœur vert.

GANACHINI.

Un cœur vert!... Comment! cette jeune fille a le cœur vert! Elle est donc malade?

PAQUERETTE.

Non, seigneur; cela signifie seulement qu'elle est ambitieuse, qu'elle espère un jour avoir des parures, des diamans, des cachemires, et qu'elle ferait tout pour cela.

GANACHINI.

Tout! c'est beaucoup! Ma chère enfant, j'en suis fâché, mais votre vertu ne me semble pas bien solide. Passons à une autre.

Le cœur disparaît. Une seconde paysanne est placée devant la glace; on voit paraître un cœur rouge.

VIOLENTINE.

Oh! voilà un cœur bien rouge... il doit être tout en feu!

PAQUERETTE.

Vous l'avez dit, princesse, cela annonce un caractère brûlant, passionné.

GANACHINI.

Paysanne, j'en suis désolé, mais... « *Tu n'auras pas ma rose, car tu la rôtirais.* » A une autre.

VIOLENTINE.

Cette glace est peut-être menteuse, je veux en faire l'essai.

GANACHINI, *à part.*

Comment! est-ce que mon épouse aurait aussi la prétention d'être rosière ?

PAQUERETTE.

Placez-vous, madame.

Violentine se place; on voit un cœur jaune.

GANACHINI.

Ah! mon Dieu! un cœur jaune!

PAQUERETTE.

Monseigneur, cela annonce...

GANACHINI.

Eh parbleu! tout le monde sait bien ce que cela annonce.

VIOLENTINE.

On n'a pas besoin d'explication!

GANACHINI.

C'est juste, on n'a pas besoin d'explication. A mon tour, je veux voir, non pas mon cœur, je le connais parfaitement, j'ai le cœur sur la main; mais comme les peintres ne m'ont jamais fait ressemblant, c'est ma tête que je veux voir dans cette glace. Allons, je pose pour la tête. (*Il se place; on voit la tête d'un cerf. Tout le monde rit.*) Une tête de cerf!... Quelle horreur!

BOURIQUET.

C'est très-ressemblant.

LA CHOUETTE, *s'avançant.*

Vous n'avez pas trouvé de rosière... mais faites poser celle qui montre cette curiosité.

PAQUERETTE.

Moi? mon Dieu, je le veux bien.

Elle pose; on voit un cœur blanc.

GANACHINI.

Un cœur blanc!... Ah! voilà la véritable!

VIOLENTINE.

Qu'est-ce qu'on disait donc!... qu'il n'y avait de rosière que Paquerette?

LA CHOUETTE, *enlevant la plume de Paquerette.*

La reconnaissez-vous?

TOUS.

Paquerette!

LA CHOUETTE.

Oui, c'est Paquerette. (*Arrachant la barbe à Feuilleté.*) Cet homme est son amoureux... et quant au monstre qu'il montrait dans cette cage...

DROMADAIROS, *écartant le rideau.*

Je suis Dro... Dro...

FEUILLETÉ, *courant à la cage et le frappant.*

Silence, Caressant.

Il referme le rideau.

GANACHINI.

Est-ce qu'il parle?

FEUILLETÉ.

Non, il grogne, voilà tout.

LA CHOUETTE.

Regardez.

Elle va à la cage, qu'elle touche, et qui se change en un fourneau sur lequel sont placées plusieurs casseroles; on voit le feu dessous.

GANACHINI, *enchanté.*

Un fourneau garni de ses casseroles!... Ah! je vais donc enfin dîner!...

Il s'en approche; tout-à-coup, du milieu du fourneau, s'élance Dromadairos dans sa peau de tigre. On recule avec effroi.

FEUILLETÉ, *aux paysans.*

Mes amis, on a mis le monstre en liberté; il va vous dévorer tous.

LES PAYSANS.

Il faut le tuer.

Dromadairos se sauve. Les paysans, armés de bâtons, le poursuivent. On le renverse à l'aide de fourches. On le tient étendu par terre; en même temps, d'autres approchent avec effort une grande dalle, et la laissent lourdement tomber sur le malheureux Dromadairos, quelle écrase.

LA CHOUETTE.

Malheureux, que faites-vous! c'est le seigneur Dromadairos!

VIOLENTINE.

Mon frère!... Misérables, enlevez cette pierre.

On relève la pierre, sur laquelle on trouve imprimée toute la silhouette de Dromadairos. Quant à lui, il est étendu par terre, plat comme une feuille de papier. Tout le monde pousse un cri d'horreur.

LA CHOUETTE.

Ne vous désolez pas encore. Qu'on m'apporte un petit soufflet... je vais essayer de lui donner de l'air.

On apporte un énorme soufflet, qu'on approche de la bouche de Dromadairos. On voit son corps se gonfler peu à peu; puis il se dresse, se relève en sautant, jette au loin sa tête de lion, offre le bras à la Chouette, et sort suivi de tous les paysans, qui crient au prodige, et de Violentine, qui a donné l'ordre à ses gardes d'arrêter et d'entraîner Paquerette et Feuilleté. — Le théâtre change. — Une petite chambre du palais. Au fond, deux fenêtres, une à gauche donnant sur un précipice, l'autre donnant sur une chapelle. Porte de côté.

SCENE VI.

BOURIQUET, *puis* GANACHINI.

BOURIQUET, *à des domestiques qui apportent une table toute servie.*

Par ici; monseigneur désire qu'on mette son couvert dans cette pièce qu'on appelle le Belvéder, parce que de cette fenêtre on a une vue magnifique, on plonge... on plonge... (*il va regarder*) et puis un précipice au bas... Ah! j'ose pas regarder; ça me donne des vestiges!

GANACHINI, *entrant du côté opposé.*

Bouriquet, as-tu exécuté mes ordres?

BOURIQUET.

Tenez, voyez plutôt, est-ce que ne v'là pas un repas à se donner une indigestion?

GANACHINI.

Ah! bravo, mon ami, très-bien!... Enfin, je vais donc pouvoir dîner; car tu remarqueras, Bouriquet, que depuis quelque temps je ne mange plus... tous le monde mange autour de moi, toi tout le premier; moi seul je reste à jeun... ça ne peut pas durer comme ça... Nous allons nous régaler.

BOURIQUET.

Ça va!

GANACHINI.

As-tu apporté tout ce que je voulais? Voyons. Un pâté de mauviettes; c'est bien... Bouriquet, je les mangerai toutes, je t'en préviens, j'adore les mauviettes... Ah! une croûte aux champignons; très-bien. Bouriquet, le plat est bien petit, je serai forcé de ne pas t'en laisser... Une gibelotte!... oh! c'est mon mets favori, je suis capable de l'avaler toute entière!

BOURIQUET, *à part.*

Eh ben! c'est gentil, si c'est comme ça que je me régale!

GANACHINI.

Quel est ce vin-là, Bouriquet?

BOURIQUET.

C'est du vin de Tonnerre... du vieux tonnerre!

GANACHINI.

Ça doit être chaud sur l'estomac. Est-ce que tu n'as pas monté de rhum, mon garçon?

BOURIQUET.

Non; est-ce que vous en vouliez?

GANACHINI.

Oui, d'autant plus que depuis quelques jours j'ai des maux de reins, et le rhumest, dit-on, très-bon pour chasser les maux de reins.

BOURIQUET.

Alors, c'est du romarin qu'il vous faudrait.

GANACHINI, *qui s'est mis à table.*

Voyons, voyons; par où vais-je commencer?... Si je mangeais de tout à la fois?... Non, l'un après l'autre vaudra mieux. Bouriquet, prends la bouteille, tu verseras.

BOURIQUET, *prenant la bouteille et un verre.*

Oui, je verserai... (*A part.*) Je m'en verserai d'abord.

GANACHINI.

Décidément je vais commencer par la croûte aux champignons, ça ouvre l'appétit. (*Il va pour se servir des champignons, il sort de l'assiette un énorme champignon qui se développe et prend la forme d'un parapluie.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

BOURIQUET.

Ça me fait l'effet d'un parasol.

GANACHINI.

Bouriquet, je ne t'avais pas demandé des champignons de cette grosseur-là... celui-là doit être vénéneux. A-t-on jamais vu apporter ça sur la table?... fi donc! on appelle ça des... des... choses de loup.

BOURIQUET.

N'en mangez pas, attaquez la gibelotte. (*A part.*) Moi, je vais attaquer le vin.

Ganachini coupe la croûte de dessus du pâté; il en sort un gros chat.

GANACHINI.

Une gibelotte de chat!... et de chat vivant!... Mais c'est une infamie! je suis volé! (*Il se retourne et voit Bouriquet qui se verse du vin.*) Eh bien! drôle, que fais-tu là?

BOURIQUET.

Je goûtais le tonnerre pour voir s'il n'était pas vénéneux comme les champignons.

GANACHINI.

Je le goûterai bien moi-même. Allons, verse, glouton!... Hum! Imbécile, qui m'apporte une gibelotte de chat! (*Bouriquet verse avec la même bouteille; il en sort de l'eau. Ganachini, regardant son verre qui est plein.*) De l'eau!... Comment, jobard! tu as apporté de l'eau pour mon dîner?

BOURIQUET.

Bah! laissez donc, je viens d'en boire; c'est du vin, et du bon!

GANACHINI.

Il y a de quoi perdre l'esprit. Voyons, verse

encore, brute; je vais prendre un autre verre... (*Bouriquet verse, il sort un jet de feu de la bouteille.*) Ah! misérable! arrête!... tu vas m'incendier à présent!

BOURIQUET.

Ah! écoutez donc, je comprends... du vin de Tonnerre ça sort quelquefois en éclairs apparemment.

GANACHINI.

Allons, il ne me reste plus pour régal que mes mauviettes, que je mangerai sans boire, puisqu'il le faut. (*Il prend la brochette; les mauviettes sont des pierrots qui prennent leur volée. Se levant de table.*) Elles s'envolent, elles partent toutes rôties. Bouriquet, cours donc après!

BOURIQUET.

C'est pas la peine... elles sont rôties, elles ne peuvent pas aller bien loin.

GANACHINI.

C'est affreux!... c'est épouvantable!... encore un repas de soufflé!

SCENE VII.

LES MÊMES, VIOLENTINE.

VIOLENTINE.

Eh bien! quel est ce tapage?... Comment, seigneur, c'est encore vous qui mettez la table ici! Mais il faut donc toujours que vous fricotiez?

GANACHINI.

Ah! vous appelez ça fricoter!

VIOLENTINE.

Taisez-vous! (*Aux Domestiques.*) Qu'on enlève cette table. (*A Ganachini.*) Et vous, commencez par filer... je n'ai pas besoin...

GANACHINI, *exaspéré.*

Moi, je n'ai besoin que d'une chose, c'est de manger un morceau... Suis-moi, Bouriquet; je vais à la cave, à la cuisine; je m'y établis, et pour qu'un plat quelconque entre dans mon palais, il faudra qu'il me passe... par le ventre.

ENSEMBLE.

AIR : *Final de la Concierge.*

VIOLENTINE.

L'appétit le domine;
Je ne veux pas qu'on dîne.
Je cours à la cuisine;
Comm' ça
Tout vous pass'ra.

GANACHINI.

L'appétit me domine;
Il faut bien que je dîne.
Courons à la cuisine;
Par là
(*Montrant sa bouche.*)
Tout passera.

BOURIQUET.

L'appétit le domine, etc., etc.

Ils sortent tous trois.

Le théâtre change. — Troisième tableau. — L'intérieur d'une grotte.

SCENE VIII.

LA FÉE CHOUETTE, FEUILLETÉ.

Feuilleté est endormi sur un morceau de roc; la fée Chouette est déguisée en ermite.

LA CHOUETTE, *regardant Feuilleté.*

Il est évanoui... après la chute qu'il a faite en s'échappant par la fenêtre du palais Ganachini, si je ne l'avais pas soutenu en l'air, je crois qu'il ne s'en serait pas relevé... Ce n'est pas sa mort que je veux, c'est sa fidélité qu'il me faut vaincre.

Elle s'approche de Feuilleté et chante.

Ici daigne m'entendre,
Et que ma voix bien tendre
Te fasse enfin comprendre
Mes feux
Et mes vœux.
Une douce flamme
Brûle mon cœur;
Je sens en mon âme
Sa vive ardeur.
Quand ma voix te presse,
Daigne en ce jour
Payer ma tendresse
D'un peu d'amour.

Feuilleté commence à revenir à lui; elle dit la reprise en s'éloignant un peu.

FEUILLETÉ, *ouvrant les yeux.*

Où suis-je donc?... je dois être mort, car je m'étais jeté dans un précipice.

LA CHOUETTE, *s'avançant.*

Grâce au ciel, mon frère, vous existez encore.

FEUILLETÉ.

Que vois-je!... un ermite... un vénérable ermite... Et comment se fait-il que je sois dans cette grotte?

LA CHOUETTE.

Je vous ai vu tomber dans un précipice... j'ai volé à votre secours; un baume merveilleux a guéri vos blessures.

FEUILLETÉ.

Puisque Paquerette est morte, qu'est-ce que vous voulez que je fasse au monde?

LA CHOUETTE.

Croyez-moi, la vie peut encore avoir pour vous quelques charmes. Si vous n'avez pas d'asile, restez avec moi, mon fils.

FEUILLETÉ.

Que je me fasse ermite?... mais je n'ai pas l'âge, mon vénérable père.

LA CHOUETTE.

Croyez-vous donc qu'il faille être vieux pour se résigner à la retraite?... regardez-moi.

Elle ôte sa fausse barbe.

FEUILLETÉ.

Qu'est-ce que je vois là! un ermite de vingt ans!

LA CHOUETTE.

Oui, mon frère.

FEUILLETÉ.

Et vous habitez seul dans cette grotte?

LA CHOUETTE.

Absolument seul.

FEUILLETÉ.

Et vous avez pour vivre?...

LA CHOUETTE.

Des racines que je cueille aux environs, et l'eau du torrent voisin.

FEUILLETÉ.

Des racines et de l'eau... ça ne doit pas faire de bon bouillon.

LA CHOUETTE.

Est-ce que j'ai la figure d'une personne qui pâtit?

FEUILLETÉ.

Ma foi non... je vous trouve fort bonne mine.

LA CHOUETTE.

Avez-vous besoin de quelque chose, mon frère?

FEUILLETÉ.

Au fait, ma chute m'a creusé l'estomac... voulez-vous me passer la cruche, mon frère?

LA CHOUETTE.

Attendez... pour les malades, j'ai quelque chose de meilleur que je tiens en réserve... l'eau vous ferait du mal. (*Elle lui donne une gourde d'osier.*) Buvez de ceci... buvez-en beaucoup... cela ne peut que vous faire du bien.

FEUILLETÉ, *après avoir goûté.*

Diable!... c'est au moins du cognac ça... et du très-vieux. (*Il boit.*) Si c'est là vot' boisson habituelle, mon cher frère, vous devez être quelquefois un peu pochard... Oh! je sens une chaleur... c'est étonnant, je n'ai plus du tout envie de mourir.

LA CHOUETTE, *à part.*

Bravo!

FEUILLETÉ, *un peu étourdi.*

Mais dites-moi un peu, mon petit père... plus je vous regarde... et plus vous me faites l'effet d'un ermite de contrebande.

LA CHOUETTE.

N'avez-vous jamais entendu parler de la belle Margaritta... première chanteuse du grand théâtre de Madrid?

FEUILLETÉ.

Le grand théâtre!... une première chanteuse... Il paraîtrait, cher frère, que nous ne sommes plus au prône.

LA CHOUETTE.

Margaritta, conduite par le hasard dans l'île des Lumières, y devint éperdument amoureuse d'un jeune artisan... d'un simple pâtissier.

FEUILLETÉ.

Je devine... ce pâtissier... c'est vous.

LA CHOUETTE.

Ce pâtissier s'appelle... Feuilleté.

FEUILLETÉ.

Hein?

LA CHOUETTE.

Et je suis Margaritta, la chanteuse!

Elle jette sa robe d'ermite et paraît en élégant costume de danseuse espagnole.

FEUILLETÉ, *reculant effrayé.*

Ah! mon Dieu!

LA CHOUETTE.

Tu vois bien que je ne t'ai pas menti, que tout est vrai dans mon récit... comme mon amour pour toi.

FEUILLETÉ.

Vous m'aimez?

LA CHOUETTE.

C'est parce que je t'aime que je t'ai secouru... rendu à la vie quand tu allais mourir... et toi... voudrais-tu me laisser périr de ma douleur?

FEUILLETÉ, *à part.*

Ah! mon Dieu!... je fléchis, je faiblis...

ENSEMBLE.

AIR :

LA CHOUETTE.

Il sent son cœur
Qui bat; est-ce de peur?
Auprès de moi,
Il sent un doux émoi;
Ici je veux
Qu'un baiser plein de feux
Ait attesté
Son infidélité.

FEUILLETÉ.

Je sens mon cœur
Qui bat; est-ce de peur?
Oui, malgré moi
Je suis tout en émoi;
Ici je veux
Pourtant braver ses yeux:
En vérité,
C'est d' la fidélité.

LA CHOUETTE, *s'approchant de Feuilleté.*

Pour calmer ma peine extrême,
Tu ne peux me refuser;
De toi, dans ce moment même,
Je ne veux qu'un seul baiser.

FEUILLETÉ.

Un baiser, c'est peu de chose,
Et je n'y vois pas grand mal;
Pourtant il m's'embl' que je n'ose,
Ou que ça me s'rait fatal.

LA CHOUETTE.

Allons... lorsque je t'eu prie,
Tu devrais l'avoir déjà;
Jamais à femme jolie
On ne refuse cela.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Il sent son cœur, etc., etc.
Je sens mon cœur, etc., etc.

A la fin du morceau, la Chouette s'est tout-à-fait rapprochée de Feuilleté, qu'elle invite du regard; celui-ci, qui paraît avoir la tête à peu près perdue, dit:

FEUILLETÉ, *à part.*

Elle est charmante... elle est enivrante!... il n'y a vraiment pas moyen de lui résister.

Il se penche pour l'embrasser; en ce moment on entend la voix de Paquerette chanter :

Être toujours fidèle,
Il n'est pas d'autre talisman.

FEUILLETÉ, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Qu'entends-je !... la voix de Paquerette... Oh! elle n'est pas encore perdue pour moi ! Arrière, ermite, chanteuse ou démon... qui que tu sois ! je n'embrasse pas... je n'embrasse pas.

Il se sauve en courant.

LA CHOUETTE, *seule.*

Il m'échappe... et c'est pour revoir Paquerette. Ah! c'est sur elle que retombera tout mon ressentiment ! Le délai fixé par notre reine est près d'expirer, je n'ai plus à moi que peu d'instans... c'est Paquerette que je vais attaquer... c'est par la terreur que je veux vaincre sa résistance ! Esprits du mal, démons hideux, puissances de l'enfer, c'est vous que ma voix appelle... accourez tous, venez seconder mes derniers efforts !

Elle sort. — Le théâtre change. — L'enfer.

CHOEUR DE DÉMONS.

AIR :

Tra, la, la.
La fête infernale
Qui vient de s'ouvrir
A la bacchanale
Nous dit d'accourir.
Chantons en cadence,
Démons forcenés,
La terrible danse
Effroi des damnés.
Tra, la, la.

On voit bientôt paraître, en haut d'un immense escalier, Paquerette entourée de démons qui tous obéissant aux ordres de la Chouette, cherchent à l'effrayer par leurs menaces et leurs cris terribles.

CHOEUR.

Viens, viens chez Lucifer,
Viens au fond de l'enfer. (*bis.*)
Oui, nous te tourmenterons,
Oui, nous te torturerons;
Voilà ton sort, (*bis.*)
La mort.

Un bruit terrible se fait entendre (coup de tam-tam). Musique sombre.

LA CHOUETTE.

Plus de fidélité.
Renonce à Feuilleté,
Sinon tu vas périr.

PAQUERETTE.

Eh bien ! fais-moi mourir !

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Arrêtez ! (*Le tonnerre gronde; les lueurs rouges s'éteignent. Le théâtre est dans l'obscurité. Les démons, comme dominés par une puissance supérieure, s'éloignent de Paquerette, qu'ils entouraient en la menaçant. Pendant ce temps la voix continue.*) Respectez cette jeune fille; ainsi le veut l'arrêt du destin ! et qu'au lieu d'être votre victime, elle reçoive le prix de sa fidélité !

Nouveau coup de tam-tam. Musique infernale et terrible. Tout l'enfer s'engloutit et disparaît, ainsi que les démons; on aperçoit au milieu des nuages le palais des Oiseaux, étincelant de lumière. Au fond, sur son trône, la reine des fées, entourée de ses sujettes. A la droite en avant, le trône de la fée Colombe. A gauche et sur un plan inférieur, celui de la fée Chouette. Chacune des fées est sur son trône. Au pied du trône de la Colombe se trouve le trône de la Fidélité, devant lequel se tiennent Paquerette et Feuilleté entourés de leurs amis et parens. Au pied du trône de la Chouette sont Ganachini, Violentine, Dromadairos et Bouriquet. L'orchestre joue en sourdine l'air du Talisman.

LA COLOMBE, *à la Chouette.*

Eh bien ! ma sœur, ai-je tenu ma promesse ?

LA CHOUETTE.

Ma sœur... je m'avoue vaincue.

LA COLOMBE.

Feuilleté, Paquerette, soyez heureux... et pour l'être toujours, soyez toujours fidèles.

PAQUERETTE *et* FEUILLETÉ.

Merci, bonne fée Colombe.

GANACHINI.

Vous entendez, chère amie... ne me faites jamais chouette, et nous vivrons heureux comme deux colombes.

VIOLENTINE.

Taisez-vous, vieux hibou.

CHOEUR.

Rester toujours fidèle,
Il n'est pas d'autre talisman.

Pendant la reprise du chœur, les gloires et les trônes sur lesquels sont assises les fées s'élèvent lentement vers le ciel, au milieu d'une pluie d'or. Les nuages, en quittant le sol, qu'ils touchaient, découvrent aux yeux la terre dans toute son immensité. — Tableau.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE III, SCENE XXII.

AUBRAY LE MÉDECIN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

par MM. Charles Desnoyer et Bernard Lopez,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THEATRE DE LA GAÎTE, LE 7 MAI 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
SIR GEORGES HAMILTON, jeune cavalier, attaché au parti des Stuarts (jeune premier).	M. Brézil.
AUBRAY, colonel d'un régiment de Têtes-Rondes (premier rôle). . . .	M. Joseph.
NORVAL, son lieutenant (jeune premier rôle fort).	M. Amy.
WILFRID, soldat, père de Norval (rôle de genre, emploi de Ferville).	M. Saint-Mar.
MACDOWEL, sergent (utilite). . .	M. Édouard.
ÉRIC, vieux serviteur de lady Melrose (utilite).	M. Pradier.
LADY MELROSE (premier rôle marqué).	Mme Stéphanie.
ARABELLE, sa fille (jeune première).	Mme Amy.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon chez lady Melrose.

SCENE PREMIERE.

ERIC, ARABELLE.

ARABELLE.

Eh bien, Éric, quelle nouvelle ?

ÉRIC.

Rien de positif encore, miss.

ARABELLE.

Rien!... depuis une heure le bruit du combat a cessé... et personne pour mettre un terme à nos inquiétudes!... Personne pour nous dire qui a remporté la victoire !

ÉRIC.

Sans doute, miss, Dieu aura exaucé vos prières et celles de milady votre mère.

ARABELLE.

Tu le crois, Éric, n'est-ce pas, tu le crois, que l'armée royale a enfin obtenu l'avantage sur celle des rebelles?... et que bientôt, Charles Stuart, le fils de celui qui est mort sur l'échafaud de

Withe-Hall, rentrera victorieux dans le palais de ses ancêtres ?

ÉRIC.

Je l'espère... La république existe encore de nom; mais les républicains eux-mêmes ne croient pas à la durée de cette existence... Que seulement on parvienne aujourd'hui à mettre à la raison quelques officiers puritains qui imposent encore leur volonté aux soldats lassés de la guerre civile; qu'on fasse rendre les armes à Monck, Trockmorton, et à leur âme damnée, le colonel Aubray, et je réponds qu'avant peu de jours...

Pendant ces derniers mots, lady Melrose entre par le fond, sans être vue des deux autres personnages.

ARABELLE.

Que dis-tu ?... le colonel Aubray... Je ne connais pas cet homme, moi; mais n'est-ce pas ce nom-là qui fait toujours tressaillir ma mère, lorsque tu le prononces devant elle ?

SCENE II.

LES MÊMES, LADY MELROSE.

LADY MELROSE, *qui pendant ces derniers mots s'est approchée de sa fille, et vient lui serrer la main avec affection.*

Il est vrai, mon enfant... ce nom, je ressens à l'entendre un effroi invincible, et...

ARABELLE.

Et que rien ne justifie peut-être ?

LADY MELROSE.

Rien... non, rien que mon aversion pour un ennemi des Stuarts.

ARABELLE.

Mais les Stuarts ont des adversaires bien plus dangereux, plus influens que ce colonel Aubray, et son nom plus que tout autre, son nom seul... oh ! je l'ai bien remarqué, ma mère, ce n'est pas la première fois, vous le savez bien, que je vous en demande le motif.

LADY MELROSE.

Le motif... Éric, voyez si quelqu'un de nos amis est de retour, et dès que vous saurez quelle a été l'issue de cette bataille...

ÉRIC.

Je viendrai vous le dire, milady.

Il sort.

SCENE III.

LADY MELROSE, ARABELLE.

ARABELLE.

Eh bien, ma mère, me voilà seule avec vous, et cette fois...

LADY MELROSE.

Arabelle, si j'ai fait éloigner Éric, c'était seulement pour qu'il ne m'entendît pas t'adresser un reproche...

ARABELLE.

Ah ! mon Dieu ! lequel ?... Vous me faites peur.

LADY MELROSE.

A l'avenir, tu n'essaieras plus, n'est-ce pas ? promets-le-moi... tu n'essaieras plus de pénétrer un secret que ta mère ne veut pas, ne doit pas te faire connaître.

ARABELLE.

Oh ! pardon, pardon, si j'ai osé vous interroger, ce n'était pas par curiosité, mais par amour.. Est-ce qu'une fille n'a pas le droit de réclamer la moitié des chagrins de sa mère ?

LADY MELROSE.

Des chagrins !... si j'en avais, je les oublierais bien vite auprès de ma fille... A ce nom, à ce nom d'Aubray se rattachent, il est vrai, des souvenirs cruels, et que j'ai bien de la peine à effacer de mon âme; mais je n'ai jamais vu, je ne connais point le colonel républicain qui porte ce nom, dont Éric nous parlait tout-à-l'heure... aussi, tu le vois, me voilà bien revenue de ces frayeurs imaginaires, je saurai les vaincre; mais si parfois encore elles revenaient m'assaillir, je t'en prie, mon Arabelle, n'oublie pas que ce mystère doit mourir là... (*elle met la main sur son cœur*) et ne m'interroge plus.

ARABELLE.

Je vous le jure !

LADY MELROSE.

Et maintenant, vois combien je suis exigeante, moi qui refuse de te dire mes secrets, je vais te demander les tiens.

ARABELLE, *vivement.*

Les miens !... je n'en ai pas... pour vous, ma mère, je n'en ai pas.

LADY MELROSE, *lui prenant la main.*

Et cependant il s'est opéré en toi un changement bien étrange; écoute-moi, mon enfant... (*Lady Melrose va s'asseoir, et sa fille prend place sur un siége moins élevé, et presque à ses genoux.*) Tu ne t'es séparée de moi que pendant une semaine, une seule, celle que tu as passée naguère auprès de notre vieille parente, la duchesse de Macclesfield... et jusque là, cloîtrées toutes les deux, pour ainsi dire, dans cet antique manoir, occupées seulement, toi, du soin de mon bonheur, et moi, de rêves brillans pour ton avenir, nous étions restées étrangères à tout ce qui se passait autour de nous... A quoi bon t'affliger du récit de nos discordes et de nos guerres civiles ?... ce que c'était que le prétendant, et Olivier Cromwell, les cavaliers et les soldats du parlement, c'est à peine si je te l'avais dit; bien plus, c'est à peine si tu soupçonnais pour quelle

cause ton père, le noble comte de Melrose, était mort, il y a cinq ans, sur un champ de bataille... D'où vient donc que depuis ces huit jours d'absence tu connais si bien toutes ces choses que j'avais voulu te laisser ignorer?

ARABELLE.

Ma mère!

LADY MELROSE.

D'où vient que je vois ta jeune tête s'exalter a des pensées... nobles et généreuses, sans doute, mais que jusqu'à présent tu ne paraissais pas même comprendre? D'où vient enfin que tu es devenue tout-à-coup royaliste plus passionnée que je le suis moi-même? Réponds-moi... oh! réponds-moi! Je te le dis encore, une mère est exigeante lorsqu'il s'agit de forcer son enfant à lui ouvrir son âme, et je veux tout savoir, je le veux!

ARABELLE.

Ma mère, que puis-je vous dire? je n'ai pas de secrets, vous vous trompez?

LADY MELROSE

Cependant...

ARABELLE.

Je vous le répète, aucun changement ne s'est opéré en moi; seulement, la réflexion m'est venue avec l'âge; mais croyez-moi, je ne vous cache rien, je n'ai pas d'aveu à vous faire.

SCENE IV.

LES MÊMES, ÉRIC.

ÉRIC, *rentrant vivement.*

Mylady! mylady! nous sommes perdus!

LADY MELROSE.

Que dis-tu, Éric?

ÉRIC.

La victoire est à nos ennemis, et c'en est fait de la cause royaliste.

ARABELLE.

O ciel!

ÉRIC.

Un détachement de têtes-rondes entre dans ce moment au château, sous la conduite du lieutenant Norval, un furieux, un enragé puritain, qui vient occuper militairement ce domaine d'après les ordres du colonel Aubray.

LADY MELROSE, *poussant un cri d'effroi.*

Ah!

ARABELLE, *à part.*

Toujours! toujours la même terreur au nom de cet homme!

SCENE V.

LES MÊMES, NORVAL, SOLDATS DU PARLEMENT.

NORVAL.

Soldats, gardez bien toutes les issues... toi, de ce côté, Nephtali... toi, par là, Willis... et toi... pardon, c'est vous, mon père?

WILFRID.

Moi, qui suis soldat comme les autres, et qui dois obéir comme les autres. Lieutenant, où est mon poste?

NORVAL.

Ne me quittez pas, mon père... Et vous tous, attention! Que personne ne puisse sortir du château.

LADY MELROSE.

Monsieur, pourquoi ces ordres? et que voulez-vous donc?

NORVAL.

Découvrir la retraite d'un jeune cavalier qui n'a pu trouver d'asile que dans cette maison.

ARABELLE, *vivement et avec effroi.*

Mais il n'y a ici personne.

NORVAL.

Nous allons voir.

Il marche vers la droite avec son père et deux autres soldats.

LADY MELROSE, *à sa fille, qui suit avec terreur tous les mouvemens de Norval.*

Qu'as-tu donc, Arabelle?

NORVAL, *se retournant au moment de disparaître.*

Hein!... plaît-il?... Que dites-vous, madame?

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Rien! rien!

NORVAL.

Rien?... nous saurons bientôt si mes soupçons étaient injustes... Malheur à lui s'il tombe entre nos mains! Le parlement ne pardonne pas, et son arrêt est formel: dans les deux heures qui suivront son arrestation, fusillé!

TOUTES DEUX.

Fusillé!

NORVAL.

Allons, suivez-moi, vous autres! suivez-moi!

Il sort par la droite.

SCENE VI.

ARABELLE, LADY MELROSE.

LADY MELROSE.

Mon enfant, ta main tremble et tes genoux fléchissent, et tes yeux fixés avec effroi de ce côté...

ARABELLE, *regardant à sa gauche.*

Oui, de ce côté... ils ne découvriront pas, je l'espère...

LADY MELROSE.

Au nom du ciel, explique-toi. Là, et connue seulement de nous deux et d'Éric, est la porte de la galerie qui conduit à la tombe de lord Melrose... Parle donc, que s'est-il passé? Tu me fais mourir d'épouvante.

ARABELLE.

Ma mère! ma mère! cet aveu que vous me demandiez, le voilà. Pendant ces huit jours que j'ai passés dans le château de la duchesse de Macclesfield, j'ai vu souvent auprès d'elle un officier de l'armée du prétendant, proscrit par nos ennemis, et que l'hospitalité de notre parente avait arraché à la mort.

LADY MELROSE.

Son nom?

ARABELLE.

Sir Georges Hamilton. C'est lorsqu'il nous dépeignait ses souffrances que j'ai appris à m'émouvoir des souffrances de la patrie; c'est en l'entendant nous raconter la mort sanglante de Charles Ier que j'ai appris à demander au ciel le triomphe de Charles II... Eh bien, ma mère, ce jeune homme, ce matin même, il y a deux heures, ici, je l'ai revu, toujours proscrit et fuyant, non pour sauver sa tête, mais pour dérober à toutes les recherches des papiers importans dont il est dépositaire, et que le colonel Aubray a juré de livrer au parlement.

LADY MELROSE.

Le colonel Aubray!

ARABELLE.

Dites, ma mère, ai-je été coupable de donner à mon tour un asile à ce malheureux jeune homme?

LADY MELROSE.

Mais où est-il, mon Dieu! où est-il?

ARABELLE.

Hélas! le sais-je à présent? D'abord, guidé par moi, c'est dans le caveau funéraire de notre famille, c'est auprès de la tombe de mon père qu'il s'était réfugié, et il ne devait quitter cette funèbre retraite qu'au signal dont nous étions convenus ensemble.

LADY MELROSE.

Un signal!... lequel?

ARABELLE.

Comptant comme vous, ma mère, sur la justice de Dieu, et trop certaine de la victoire de l'armée royaliste, je m'étais souvenue que vous deviez la célébrer en rassemblant autour de vous, dans une fête, tous vos amis et tous vos serviteurs, et que cette réunion s'ouvrirait... vous savez bien...

LADY MELROSE.

Oui, je sais... le chant national de notre vieille Angleterre... Mais toutes nos espérances ont été déçues.

ARABELLE.

Ce chant, répété par nos amis, en réjouissance de notre victoire, devait en même temps annoncer à sir Georges que sa vie n'était plus en danger. Alors il aurait pu se présenter dans ce salon, alors je vous aurais tout avoué, et, j'en suis sûre, vous eussiez approuvé ma conduite. Mais à peine m'avait-il promis d'attendre ce signal, qu'un autre est venu frapper son attention et lui faire oublier sa promesse.

LADY MELROSE.

Un autre!

ARABELLE.

Le bruit de la bataille qui se livrait à une demi-lieue du château... de la bataille qui devait décider du sort de notre patrie... à cette pensée, sir Georges a rejeté le secours que je lui avais offert, et il est parti, résolu à se frayer, les armes à la main, au milieu même de l'armée républicaine, un passage jusqu'à celle du roi, et maintenant... maintenant, ma mère, que nos ennemis ont triomphé, c'est lui sans doute, c'est lui qu'ils poursuivent... O mon Dieu! aura-t-il pu regagner l'asile qui devait le soustraire à leurs regards?... Mon Dieu! mon Dieu! ne me laisserez-vous donc pas le bonheur que j'éprouvais à sauver un proscrit?

LADY MELROSE.

Tais-toi! tais-toi, malheureuse enfant... les voilà... ils reviennent... songe bien qu'un mot, un geste, un seul regard imprudent peut leur livrer celui dont tu veux leur disputer la vie.

ARABELLE.

Oh! je ne l'oublierai pas, ma mère.

SCENE VII.

LES MÊMES, NORVAL, WILFRID.

NORVAL, *rentrant avec son père.*

Personne!...

WILFRID.

Pas l'ombre d'un cavalier, mon lieutenant.

LADY MELROSE.

Je vous l'avais dit, monsieur.

NORVAL.

Pardon, madame, si j'exécute jusqu'à la fin les ordres que j'ai reçus. Toutes les issues du parc, la ferme, la cour d'honneur, et jusqu'à la petite porte de fer qui conduit au souterrain du château, tout est gardé.

ARABELLE.

O ciel!

NORVAL.

Et moi, je reste dans ce salon, où mes soldats

doivent venir me rendre compte du résultat de leurs recherches.

ARABELLE, *bas à sa mère.*

Dans ce salon! soupçonnerait-il ? ..

LADY MELROSE, *bas.*

Tais-toi ! du courage! (*Haut.*) Nous vous laissons, monsieur. Nous allons prier le ciel de protéger les proscrits et de pardonner a leurs persécuteurs. Viens, Arabelle.

Elle sort par la gauche avec sa fille.

SCENE VIII.

NORVAL, WILFRID.

NORVAL, *la suivant des yeux avec dépit.*

Hein ! que dit-elle ? pardonner !...

WILFRID, *s'avançant.*

Elle a raison.

NORVAL.

Mon père !

WILFRID.

Oui, mon lieutenant, elle a raison, et je soubaite, comme elle, que sir Georges Hamilton nous échappe.

NORVAL.

Moi, j'espère le contraire.

WILFRID.

C'est un brave et loyal jeune homme, je le connais.

NORVAL.

C'est un partisan du prétendant, et je les déteste tous.

WILFRID.

Ah! bah! c'est toujours un Anglais, un concitoyen, et quand je le vois malheureux, je ne regarde pas s'il est pour la république ou pour le roi.

NORVAL.

Dites le prétendant, mon père.

WILFRID.

Comme tu voudras, mon lieutenant.

NORVAL.

N'espérez pas me fléchir, je serai sans pitié pour lui.

WILFRID.

Sans pitié! Norval, si tu le connaissais comme moi, tu fermerais les yeux, et tu le laisserais partir.

NORVAL.

Du tout.

WILFRID.

Si fait.

NORVAL.

Je vous jure, mon père...

WILFRID.

Je te jure, mon lieutenant, que tu le laisserais partir.

NORVAL

Brisons là-dessus... vous savez bien qu'en fait de politique nous ne pouvons pas être d'accord.

WILFRID.

C'est vrai, je ne l'ai jamais caché, je suis royaliste, moi !

NORVAL.

Mais vous êtes soldat de la république.

WILFRID.

Je la sers fidèlement et en conscience... tant qu'elle me paiera exactement... mais je ne l'aime pas, je ne puis pas la souffrir.

NORVAL.

Mon père...

WILFRID.

Oui, mon lieutenant, je te dis que j'exècre ta république et ton parlement et toute la séquelle qui nous gouverne... Ah! du temps du vieux Cromwell, je ne dis pas; il pouvait y avoir quelque bonneur, quelque plaisir, à se battre, à se faire casser bras et jambes a son service; mais après lui, rien, rien que des aventuriers qui sont venus, sans avoir rien fait pour s'en rendre dignes, s'arracher pièce par pièce et lambeau par lambeau l'héritage du protecteur... témoin notre colonel.

NORVAL.

Ah ! vous allez encore me parler de lui, et nos discussions vont recommencer.

WILFRID.

Témoin notre colonel, sir Aubray, qui est sorti on ne sait d'où, que personne ne connaissait quand on l'a envoyé pour nous commander, qui était, je crois médecin avant d'être colonel; sir Aubray, un spadassin renommé à Londres pour n'avoir jamais manqué son homme dans un duel, si bien qu'on dit de lui qu'il a tué autant d'adversaires à coups d'épée que de malades à coups de lancette.

NORVAL.

Par grâce, n'en parlons plus, mon père.

WILFRID.

Sir Aubray, un intrigant, un libertin ruiné par le jeu et la débauche, qui essaie de refaire sa fortune en se dévouant corps et âme à tous les caprices, toutes les cruautés de nos tyrans, et qui est parvenu à s'emparer de toi, Norval, au point de te faire partager ses fureurs, au point de se servir de toi comme d'un instrument de ses intrigues et de son ambition.

NORVAL.

Encore une fois, et au nom du ciel, brisons là-dessus.

WILFRID.

Sir Aubray, qui nous fait poursuivre aujourd'hui pour le livrer au supplice quelqu'un à qui je voudrais sauver la vie au péril de la mienne;

sir Aubray, enfin, à qui tu as promis, toi, de faire de tes soldats des espions et des bourreaux.

NORVAL.

Taisez-vous! taisez-vous!

WILFRID.

Ah! pardieu! je te trouve plaisant de m'imposer silence.

NORVAL.

Mais savez-vous bien que si vous n'étiez pas mon père, vous paieriez cher les paroles que vous venez de prononcer?

WILFRID.

Mais, sais-tu bien que si tu n'étais pas mon fils, je n'hésiterais pas à t'envoyer à tous les diables, quand tu devrais m'envoyer, toi, devant un conseil de guerre?

NORVAL.

Un conseil de guerre!... qu'avez-vous dit, ô ciel!... Pardon, pardon, mon père!

WILFRID.

Pardon, mon lieutenant.

NORVAL.

Je me suis emporté.

WILFRID.

Non, c'est moi.

NORVAL.

J'ai eu tort.

WILFRID.

Du tout, c'est moi... moi seul... maudite tête! je suis incorrigible... j'oublie toujours la subordination que je dois à mon officier.

NORVAL.

J'oublie toujours ce que je vous dois de respect et de reconnaissance éternelle, pour tous les soins dont vous avez entouré mon enfance. Pardon, encore une fois, pardon, mon père, mon bon père... Jeune, vous avez servi les Stuarts, et je ne prétends pas qu'à votre âge vous puissiez renier vos souvenirs et renoncer aux affections de votre jeunesse. Laissez-moi donc aussi, je vous en conjure, laissez-moi garder mes convictions. Je ne m'abuse pas sur l'avenir de cette cause pour laquelle j'ai combattu. Un jour, et il n'est pas loin peut-être, un jour elle doit être renversée... c'est la vôtre qui triomphera... Mais alors, j'en fais le serment, mon père, alors on ne me verra pas consacrer au service de Charles II des jours que j'avais voués à la cause du protecteur, et je briserai mon épée.

WILRID.

Je te le défends, entends-tu bien, je te le défends... et si je suis tout prêt à t'obéir quand il s'agit de service et de discipline, tu dois m'obéir à ton tour quand il s'agit de toi, de ton bonheur, de ta gloire, de ta vie toute entière. Oh! j'y mettrai de l'obstination, et pour cela, rien au monde ne m'empêchera de parler en père, et non plus en soldat. Eh! qu'importe qui nous gouverne, après tout? un roi, un parlement, un protecteur, un diable... Eh! qu'est-ce que cela nous fait à l'un et à l'autre? demande seulement qu'il n'y ait plus de guerre civile dans notre malheureuse Angleterre, et c'est elle, c'est elle seule, c'est la patrie que tu serviras; c'est pour elle que tu acquerras de la gloire, des grades, des titres, des honneurs.

NORVAL.

Des titres, des honneurs... à moi!

WILFRID.

Et pourquoi pas? on pourrait les placer plus mal. J'ai toujours rêvé, moi, que mon Norval, que mon fils arriverait à de hautes et de brillantes destinées.

NORVAL.

Eh bien, je vous l'avouerai tout bas, mon père, parfois aussi il m'est arrivé de faire le même rêve.

WILFRID.

En vérité! je vous y prends. Vous êtes ambitieux, monsieur le républicain!

NORVAL.

Ambitieux... non, ou plutôt.... Tenez, je me rappelle toujours les premières années de ma vie, celles que j'ai passées, enfant encore, dans une pauvre cabane, élevé par vous et ne voyant que vous, vous, qui m'appreniez alors à prononcer avec respect le nom du dernier roi d'Angleterre.

WILFRID.

Celui qui est mort sur un échafaud.

NORVAL.

Parfois vous me parliez de ma mère... qui n'était pas là pour partager avec vous les soins que vous me donniez; ma mère, que j'aurais tant aimée, et que je n'avais jamais connue. Elle était morte, me disiez-vous, en me donnant le jour.

WILFRID.

Oui, morte. (*A part.*) Pour lui, du moins!

NORVAL.

Parfois aussi vous me montriez un portrait..

WILFRID.

Il est voilé de noir à présent.

NORVAL.

Et déjà, comme à présent, vous pleuriez, oui, vous pleuriez, en vous agenouillant devant cette image.

WILFRID.

Il est vrai. Et toi, Norval?

NORVAL.

Moi, je pleurais aussi... je partageais votre deuil, vos regrets, sans les comprendre. Depuis, je me le rappelle, vous me disiez qu'un jour je ferais un riche et puissant seigneur, que j'étais appelé à commander à des hommes... Oh! vous l'avez dit, mon père.

WILFRID.

C'est vrai, c'est vrai, et je le dis encore.

NORVAL.

Et puis enfin, vous m'appreniez à répéter avec vous un refrain qui maintenant...

WILFRID.

Maintenant?... Ah! oui, notre chant national a été déclaré séditieux par arrêt du parlement. Depuis ce temps-là on le chante un peu plus qu'autrefois, seulement on le chante un peu plus bas. (*Fredonnant à demi-voix l'air du* God save.) Que Dieu sauve le roi!

NORVAL.

Silence! silence, mon père!

WILFRID.

Eh quoi! l'as-tu donc oublié, Norval? Ce chant doit faire battre le cœur de tout bon Anglais... car pendant des siècles entiers il nous a conduits à la victoire.

Chantant avec enthousiasme et à pleine voix.

Grand Dieu! sauve le roi!
Nous élevons vers toi
Notre prière!
Que ta main tutélaire,
Grand Dieu! sauve le roi!....

NORVAL, *l'interrompant vivement.*

Non, mon père, non.

Continuant l'air :

Dieu sauve l'Angleterre!

Dans ce moment, une porte s'ouvre à la droite du public, et sir Georges Hamilton entre en scène.

SCENE IX.

LES MÊMES, SIR GEORGES, *puis* LADY MELROSE, ARABELLE *et* DES SOLDATS.

WILFRID, *l'apercevant.*

O ciel! je ne me trompe pas, c'est lui... sir Georges!

NORVAL.

Georges Hamilton... N'est-il pas vrai, mon père?

GEORGES.

Lui-même, victime de quelque piége infernal. (*Ici rentrent par la porte à gauche lady Melrose et Arabelle. Il continue en les regardant.*) Georges Hamilton, qui ne s'attendait pas à se trouver au milieu de ses ennemis dans les salons de lady Melrose. Ce signal qui devait m'annoncer la victoire des royalistes, c'est par des sbires du parlement qu'il m'a été donné.

ARABELLE.

Ah! sir Georges, pouvez-vous croire...?

GEORGES.

Non, miss, non, vous n'êtes pas, vous ne pouvez être complice de cette horrible trahison. (*A Norval.*) Je suis en ton pouvoir; que tardes-tu donc à me livrer au supplice?

ARABELLE, *tombant aux genoux de Norval.*

Ah! pitié! pitié!

LADY MELROSE, *s'agenouillant comme elle.*

Serez-vous donc inexorable?

NORVAL.

Relevez-vous, milady, relevez-vous, je vous en supplie! emmenez cette jeune fille, emmenez-la; car il faut que je sois sourd à ses prières, aux vôtres!... il le faut! C'est à lui, c'est à sir Georges lui-même que j'en appelle... Demandez-lui si, au jour de leurs victoires, les royalistes nous pardonnent; demandez-lui si l'on a fait grâce à deux cents pauvres soldats puritains, pris et désarmés sur un champ de bataille... demandez-lui enfin, lorsqu'une voix souveraine a dicté une sentence de mort, s'il appartient à un soldat d'en arrêter l'exécution. Non, quand je le voudrais, quand je renoncerais à tout désir des plus justes représailles, quand je pourrais abjurer tout sentiment de haine et de colère contre un des plus dangereux ennemis de la république, il n'est pas en mon pouvoir de sauver Georges Hamilton.

ARABELLE, *se jetant en pleurant dans les bras de lady Melrose.*

Ma mère, il est perdu!

LADY MELROSE, *la soutenant et pleurant aussi.*

Et c'est pour y trouver la mort qu'un proscrit a reçu l'hospitalité dans notre demeure!

WILFRID, *bas à Norval.*

Tu as beau dire, mon lieutenant, c'est un concitoyen, c'est un Anglais comme toi.

NORVAL, *bas et cherchant à maîtriser son émotion.*

Assez, assez, mon père.

GEORGES, *s'approchant de lui.*

Monsieur, je rétracte les paroles outrageantes que je vous ai adressées; car je le vois dans vos yeux, ce n'est pas sans douleur que vous faites ici votre devoir; et comme vous pouvez, au fond de votre âme, accorder quelque estime à l'ennemi dont vous êtes forcé d'ordonner le supplice, j'ose vous adresser une prière.

NORVAL.

Parlez, que voulez-vous?

GEORGES.

Tous mes amis sont proscrits comme moi, et pas un d'entre eux, puisque vous avez remporté la victoire, pas un ne survivra peut-être pour porter à la comtesse Hamilton, à ma mère, qui m'attend et qui pleure, les derniers adieux de son fils.

NORVAL, *bas à Wilfrid.*

Sa mère! Il a une mère, lui!... et il faudra que je lui annonce...

WILFRID, *pleurant.*

Tu ne le pourras jamais, ni moi non plus.

GEORGES.

Promettez-moi de lui dire que je suis mort fidèle à notre sainte cause, mort en pensant à elle; vous ajouterez qu'il y avait au monde une autre personne.. (*ici, et jusqu'à la fin de la tirade, Georges regarde expressivement Arabelle,*

qui pleure toujours. Chacun des personnages suit avec attention ce mouvement, et comprend clairement la pensée de sir Georges) dont le souvenir se mêlait à celui de ma mère lorsque je marchais au supplice... une personne que j'aimais et à qui je l'ai dit seulement à ma dernière heure : quand je ne serai plus, je supplie la comtesse Hamilton de l'aimer aussi en mémoire de moi, et de la chérir comme sa fille... vous le lui direz, n'est-il pas vrai?

NORVAL, *regardant tour à tour et avec le plus vif intérêt Georges et Arabelle.*

Je vous le jure.

GEORGES.

Vous lui direz surtout que j'ai tenu la promesse faite à mon père mourant, et que je n'ai pas livré à nos ennemis les papiers qu'il a confiés à son fils.

NORVAL, *vivement.*

Ces papiers... en effet, je me souviens... Dans les instructions que j'ai reçues, il est écrit que je puis, que je dois vous laisser la vie, si j'obtiens de vous le secret d'état dont vous êtes dépositaire.

GEORGES

Un secret d'état!... vous êtes étrangement abusé, monsieur! Les papiers que j'avais entre les mains, il y a une heure, et que j'ai mis en sûreté dans la crainte de ce qui arrive, je n'ai jamais brisé le cachet dont ils sont revêtus, je ne les ai pas lus, je ne devais pas les lire... et je sais pourtant, car mon père m'en a fait le serment, je sais qu'ils ne renferment point un secret d'état, mais... (*S'éloignant avec Georges des autres personnages et lui parlant plus bas*) mais le secret d'une femme, d'une femme digne des respects et de la vénération de tous, et qui serait perdue, calomniée, couverte de honte et d'infamie, si un tel secret tombait au pouvoir de nos adversaires... (*Se reprenant sur un ton plus élevé.*) Vous voyez bien, lieutenant, que ma mère, ma mère elle-même, si elle était là, me défendrait, au péril de ma vie, de livrer ces papiers.

NORVAL.

Bien! c'est bien, monsieur... tant de générosité et de noblesse d'âme... (*Bas en se tournant du côté de Wilfrid.*) Mon père, vous aviez raison, c'est un horrible métier que celui qu'on nous fait faire.

WILFRID.

N'est-ce pas?

SCENE X.

LES MÊMES, UN SERGENT RÉPUBLICAIN.

LE SERGENT, *remettant un papier à Norval.*

Un message du colonel.

TOUS LES PERSONNAGES.

Du colonel!

NORVAL, *lisant à demi-voix.*

« Je suivrai de près cette lettre au château de » Melrose. Celui que nous poursuivons s'y est » réfugié, je le sais... et je suppose même que » déjà tu as fait exécuter la sentence qui le con» damne. Songe bien que tu en réponds sur ta » tête. » (*A lui-même.*) Sur ma tête!

WILFRID, *bas à son fils.*

Eh bien! qu'as-tu donc?

NORVAL.

Rien, rien, mon père... (*Reprenant tout bas sa lecture.*) « Le parlement attache une telle impor» tance à cette capture, qu'il a décidé d'une voix » unanime... » O ciel qu'ai-je lu? Ils le veulent donc!... Eh bien! il le faut! il le faut! (*Vivement, en se tournant vers le Sergent.*) Sergent Macdowel, redoublez de surveillance... Qu'on relève toutes les sentinelles, qu'on leur donne la consigne la plus sévère, et que mon père... mon père, entendez-vous? soit placé à la porte de fer qui conduit aux souterrains du château.

WILFRID, *bas.*

Comment? et pourquoi donc, Norval?

NORVAL.

Mon père, quand il s'agit de service et de discipline...

WILFRID.

C'est juste, je dois obéir... mais je t'en supplie, mon lieutenant, ne me commande pas pour le supplice de sir Georges.

Sortie de Wilfrid et du Sergent.

SCENE XI.

NORVAL, LADY MELROSE, ARABELLE, SIR GEORGES.

NORVAL, *redescendant vivement la scène, après après avoir groupé autour de lui les autres personnages.*

Tenez, monsieur; écoutez, milady, voilà ce que m'écrit le colonel Aubray. « Le parlement » attache une telle importance à cette capture, » qu'il a décidé d'une voix unanime que le lieu» tenant Norval, pour prix d'un tel service, re» cevrait le grade de capitaine, et la moitié des » biens confisqués à sir Georges... »

ARABELLE.

O ciel!

LADY MELROSE.

Quelle horreur!

NORVAL.

Comprenez-vous, monsieur, comprenez-vous combien ils m'ont cru vil et méprisable?... A moi vos richesses, votre or, comme on laisse au bourreau les vêtemens et les joyaux de sa victime... et cette épée de capitaine que je n'avais pu obtenir encore en leur donnant mon sang dans vingt

batailles, ils me l'accorderaient pour prix de votre tête... ah! les misérables!... Séchez vos larmes, miss ; celui que vous aviez sauvé, moi aussi maintenant, moi aussi, je veux l'arracher au trépas... je veux le rendre à sa mère.

GEORGES.

Que dites-vous?

ARABELLE.

Ah! s'il était possible!

NORVAL.

Qu'il regagne à l'instant cet asile que vous lui aviez donné, qu'il fuie, qu'il échappe, avant l'arrivée de sir Aubray.

LADY MELROSE, *pressant le ressort qui fait ouvrir la porte secrète.*

Par là! par là!... Mais, grand Dieu! de ce côté, à l'entrée du caveau, un soldat...

NORVAL.

Ne craignez rien, c'est mon père; il ne criera pas qui vive? lui, j'en suis sûr... Sir Georges, votre main.

GEORGES, *l'embrassant.*

Ah! mon ami! adieu! adieu!

NORVAL *et* LES DEUX FEMMES.

Adieu!

Sortie de sir Georges.

SCENE XII.

LADY MELROSE, NORVAL, ARABELLE.

NORVAL, *à lui-même.*

Et maintenant, quoi qu'il doive arriver, je ne me repens pas de ce que j'ai fait; mieux vaut pour moi mourir à sa place que d'être payé pour le tuer.

ARABELLE.

Ah! monsieur! monsieur!... la reconnaissance de toute ma vie...

LADY MELROSE.

Et l'amitié, l'estime de tout ce qui porte un cœur noble en Angleterre.

NORVAL.

Milady, miss... je ne vous demande qu'une seule promesse: si jamais un pauvre soldat républicain proscrit à son tour, et malheureux, sans asile...

LADY MELROSE.

Oh! vous n'en doutez pas, monsieur, je le sauverais.

ARABELLE.

Et moi aussi, comme vous avez sauvé sir Georges... je le sauverais au péril de ma vie.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE SERGENT ; *puis* SIR AUBRAY, DES SOLDATS *et* WILFRID.

LE SERGENT, *annonçant.*

Le colonel!

ARABELLE.

Ah! je suis toute tremblante!

LADY MELROSE, *regardant avec effroi le Colonel, qui paraît au fond du théâtre.*

Grand Dieu! c'est lui! c'est lui!

AUBRAY.

Lieutenant, où est sir Georges Hamilton?

NORVAL.

Loin d'ici.

AUBRAY.

Qui l'a fait évader?

WILFRID, *reparaissant à l'entrée de la porte à droite.*

Moi, colonel.

NORVAL, *vivement.*

Par mon ordre.

WILFRID.

Non pas... j'ai agi sans consulter personne, ne vous en déplaise, mon lieutenant; et c'est à moi seul qu'il faut demander compte de la fuite du prisonnier.

NORMAL.

Le colonel sait bien, mon père, que vous êtes de tous nos soldats le plus aveuglément soumis à toutes mes volontés... et vous n'êtes pas responsable d'une consigne que je vous ai donnée; moi seul...

WILFRID.

Du tout, c'est moi.

AUBRAY.

Tous les deux vous êtes coupables, traîtres à la république, et tous les deux vous subirez le sort que vous avez épargné à sir Georges.

Mouvement d'effroi des deux femmes.

WILFRID.

Du tout, ni l'un ni l'autre... Excusez, mon colonel, et vous aussi, mon lieutenant. Sir Georges Hamilton, à peine libre, a regagné l'avant-garde de l'armée royale, qui marchait sur le château ; quant à nous, nous avions crié victoire un peu trop vite; la chance a tourné depuis une heure... et la preuve, tenez, la preuve, la voilà!

On entend à une certaine distance chanter en chœur le refrain du *God save.*

NORVAL.

Qu'entends-je?

AUBRAY.

Ce chant séditieux!

WILFRID, *allant ouvrir une fenêtre.*

Tenez, regardez ; de toutes parts, nos factionnaires sont remplacés par d'autres. Plus personne, personne pour vous obéir, mon colonel ; et nous, mon lieutenant, nous aussi, mon cher Norval, nous sommes sauvés.

LADY MELROSE *et* ARABELLE, *avec joie.*

Sauvés !

Le chant se rapproche, et il est exécuté enfin à pleine voix et à grand orchestre. Toutes les portes du salon s'ouvrent, et sir Georges reparaît entouré de cavaliers.

SCENE XIV.

LES MÊMES, SIR GEORGES, CAVALIERS.

GEORGES.

Colonel Aubray, votre épée.

AUBRAY, *après un moment d'hésitation.*

La voilà. (*Ses yeux se fixent sur lady Melrose, et il dit à part.*) Que vois-je ? Lucy Barcklay, devenue lady Melrose!

GEORGES, *tendant la main à Norval.*

Mon ami, je pourrai donc bientôt m'acquitter envers vous... (*Norval, sans lui répondre, tire son épée du fourreau comme pour la lui remettre.*) Que faites-vous donc?... à l'exception de sir Aubray, tous les officiers sont maintenus dans leurs grades par Charles II.

NORVAL.

Par Charles II!... je vous l'avais dit, mon père, le dernier jour de la république, je briserai mon épée.

Il brise son épée. Aubray a toujours les yeux fixés sur lady Melrose, qui le regarde aussi avec une sorte de terreur. La toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une partie du parc de Saint-James. Au troisième plan, la grille du palais de White-Hall ; sur le devant de la scène, un banc au pied d'un arbre.

SCENE PREMIERE.

WILFRID, LE SERGENT MACDOWEL, PLUSIEURS SOLDATS.

Au lever du rideau, Wilfrid, en uniforme de lieutenant du roi, et assis sur le banc en face du sergent Macdowel, est entouré de quatre ou cinq soldats. Il joue aux cartes et trinque avec eux.

LE SERGENT.

Savez-vous, maître Wilfrid, que c'est bien à vous de nous traiter encore comme des camarades, maintenant ?

WILFRID.

Maintenant que je suis votre supérieur... c'est vrai, mes enfans, le vieux soldat est monté en grade, on a fait de lui un officier, et j'ose dire qu'il entend le commandement tout aussi bien qu'un autre; mais la fortune et les honneurs ne lui ont pas tourné la tête... il est toujours le même, toujours votre ami, et toujours joyeux de se retrouver avec vous, de trinquer comme autrefois avec ses vieux compagnons de gloire et de bivouac. A votre santé, camarades!

LE SERGENT.

A la vôtre, lieutenant! à la vôtre!

Tous les soldats s'empressent de trinquer avec Wilfrid.

WILFRID, *soupirant.*

Ah !... quand je dis que je suis joyeux... il y a toujours là, voyez-vous, un fond de chagrin dont j'ai bien de la peine à me rendre maître... Tu sais, Macdowel...

LE SERGENT.

Ah! oui... je sais... à cause... à cause de celui qui est là-bas en faction.

Ici un factionnaire traverse le théâtre de droite à gauche, sans que le public puisse voir sa figure. Tous les personnages se sont levés et le regardent avec intérêt.

WILFRID.

Précisément, lui-même... je ne peux pas m'habituer à lui donner des ordres, à celui-là.

LE SERGENT.

C'est comme moi... c'est comme nous tous... Il a beau être devenu mon subalterne et leur égal... nous ne pouvons pas faire autrement que de le traiter avec respect, et nous sommes toujours prêts malgré nous à lui présenter les armes.

WILFRID.

C'est trop juste... Dire qu'il n'est que soldat, quand il mériterait d'être général ! (*Ici le factionnaire disparaît.*) Et dire, surtout, que c'est pour moi qu'il s'est résolu à prendre le mousquet et la hallebarde !... Oui, pour moi... il y a six semaines on allait vendre ma chaumière... car je n'en suis pas beaucoup plus riche depuis que je suis lieutenant dans la garde de sa majesté au lieu d'être tout bonnement archer dans les troupes du parlement... Bref, je me désespérais... cette pauvre cabane où mon vieux père était mort, où j'avais vu naître Norval, c'était mon palais à moi... c'était là que je trouvais réunis autour de moi, comme par enchantement, les souvenirs de toute ma vie, et tout cela allait s'enfuir pour jamais!

Déjà les recors portaient les mains sur ce tableau, ce portrait que j'avais su conserver avec un soin religieux pendant nos longues années de guerres civiles... et je n'avais pas trois guinées pour le racheter... aussi je laissais faire sans rien dire... je pleurais, je crois, oui, je pleurais comme un enfant... lorsqu'il entra, lui, et jeta à leurs pieds une bourse assez pesante, ma foi, en les invitant d'une façon très-peu polie à sortir de chez moi. Ils décampèrent... Je le regardai avec surprise, je lui demandai d'où lui venait cette bourse... car je savais bien que depuis six mois que nous ne sommes plus en république, il était encore plus pauvre que moi... Il ne me répondit pas; il m'embrassa avec tristesse... le lendemain, j'avais le mot de l'énigme : le malheureux s'était vendu... Le lendemain, il était comme à présent en faction dans le parc de Saint-James ; il était mon subordonné et le tien, Macdowel; lui, qui avait juré de renoncer pour toujours à l'état militaire, il s'était fait, pour empêcher ma ruine, simple soldat, comme vous tous, dans les gardes de Charles II.

LE SERGENT.

Mais, grâce au ciel, ça ne durera pas, ça ne peut pas durer.

WILFRID.

Non, ça ne peut pas durer; je veux qu'il se décide, qu'il accepte un grade... que diable! il n'a qu'à vouloir...

LE SERGENT.

Oui, mais il ne veut pas : il est là-dessus d'une obstination....

WILFRID.

Je serai plus obstiné que lui, et aujourd'hui même je lui parlerai; il faudra bien qu'il écoute son père, enfin....

Ici des seigneurs et des dames paraissent au fond et se dirigent vers la grille qui conduit au palais.

LE SERGENT.

Ah! ah! voici déjà quelques-uns des invités à la fête de ce soir.

WILFRID.

Oui, les favoris, ceux qui sont à toutes les heures admis dans le palais du roi... Allons, ce n'est plus ici notre place. Macdowel, emmène tes soldats. A la nuit tombante, tu doubleras tous les postes... Moi, je vais, en passant, serrer bien fort la main de votre nouveau camarade. Au revoir, les amis.

TOUS.

Au revoir! au revoir!

WILFRID, *changeant de ton.*

Soldats, en avant, marche!

Ils sortent par la gauche. De l'autre côté, au deuxième plan, entrent sir Georges donnant la main à lady Melrose et Arabelle.

SCENE II.

LADY MELROSE, ARABELLE, SIR GEORGES.

LADY MELROSE.

Oui, sir Georges, c'est la reine qui me l'a demandée... je lui présente ma fille.

GEORGES.

Et la reine a eu certes une bonne inspiration... Jamais miss Arabelle ne fut plus séduisante qu'avec ce costume de cour.

ARABELLE.

Vous en diriez autant, sir Georges, si je portais les atours les plus simples... Mais depuis un mois que je suis arrivée à Londres, ma mère me gâte vraiment... Chaque jour de nouveaux cadeaux, des parures nouvelles.

LADY MELROSE.

Vas-tu t'en plaindre?

ARABELLE.

Me plaindre de ce que tous vos désirs semblent se borner à contenter mes fantaisies! me plaindre de ce que vous m'aimez comme jamais une mère n'a pu aimer sa fille!

LADY MELROSE.

N'es-tu pas ma seule affection, mon unique bonheur? Mais tu oublies, Arabelle, de remercier toi-mêmes sir Georges de nous avoir accompagnées jusqu'ici.

GEORGES.

Oh! c'est à moi plutôt, mylady, c'est à moi de rendre grâce au hasard qui m'a fait vous rencontrer quand vous descendiez de voiture à l'entrée du parc.

LADY MELROSE.

Mais, pour nous suivre, vous avez interrompu votre promenade à cheval.

GEORGES.

Quel gentilhomme n'en eût fait autant, pour escorter une dame d'honneur de la reine?

LADY MELROSE.

Et quel amant n'en eût fait autant, n'est-ce pas, pour suivre la dame de ses pensées?

GEORGES.

Milady!

LADY MELROSE.

Allons, à quoi bon vous contraindre avec moi, baronnet?... vous avez pour la comtesse de Melrose tous les égards et toutes les déférences... mais ce n'est pas à cause de son rang et de son crédit à la cour. Vous n'êtes pas ambitieux, vous! ou plutôt vous n'avez qu'une ambition, une seule.

Elle regarde sa fille en souriant.— Ici le factionnaire reparaît et traverse le théâtre de gauche à droite.

GEORGES.

Il est vrai, milady... Le jour où j'ai trouvé à votre château, près d'Exeter, un asile contre mes persécuteurs, le jour où cet officier républicain, ce brave jeune homme que j'ai vainement cherché depuis cette époque m'a sauvé si généreusement la vie... (*le soldat disparaît par la droite*) ce jour-là, vous avez lu dans mon âme, je croyais mourir; et je pouvais, sans offenser miss Arabelle, lui dire, en présence de sa mère, tout l'amour qu'elle m'avait inspiré... et maintenant... maintenant que je la connais mieux encore, jugez si je puis cesser de l'aimer, si je puis avoir d'autres pensées, d'autres rêves que ceux qui me consolaient lorsque j'étais près de marcher au supplice.

LADY MELROSE.

Et je vous l'ai dit, j'espère que bientôt ces rêves pourront devenir une réalité; mais il faut, avant tout, que je sollicite l'agrément de la reine à ce mariage, et dans l'instant je vais faire cette démarche; c'est pour cela surtout que j'ai voulu lui présenter mon Arabelle.

GEORGES.

A ce soir.

ARABELLE.

Au bal de la cour.

GEORGES.

Permettez-moi plutôt de vous rejoindre ici à votre sortie du palais.

LADY MELROSE.

Eh bien! dans une heure...

ARABELLE.

A bientôt, sir Georges.

GEORGES.

A bientôt! vous m'avez laissé du bonheur pour toute une vie!

Sir Georges les conduit jusqu'à la grille; il s'éloigne ensuite d'un autre côté. On a vu, pendant les dernières lignes de la scène, sir Aubray, pauvrement vêtu, et avec tout l'extérieur de la plus profonde misère, entrer par le fond à gauche. Il a observé un instant les trois personnages en scène; puis il a pris un crayon et écrit quelques lignes sur ses tablettes. Il s'approche d'un laquais qui vient d'ouvrir la grille du château à lady Melrose et à sa fille, lui remet les tablettes, et lui dit en lui donnant une pièce d'argent : *Allez, ne perdez pas un instant.* Il reste seul.

SCENE III.

AUBRAY, *seul.*

C'était ma dernière guinée! me rapportera-t-elle aussi peu que les autres?... Peut-être... Je l'ai risquée, quand je devrais d'ici à quelques heures mourir de faim pour l'avoir perdue... Et, au fait, un peu plustôt ou un peu plus tard, aujourd'hui ou demain... qu'importe? mourir de faim!... c'est toujours par là qu'il me faudra finir si je ne réussis pas... (*Parcourant la scène avec agitation.*) Ce billet que je viens d'écrire aura-t-il été remis à son adresse? La réponse se fait bien attendre... Ah! je meurs d'impatience! (*En remontant vivement jusqu'à la grille, il se trouve face à face avec le factionnaire qui vient de rentrer par la gauche.*) Norval! est-il possible?

SCENE IV.

NORVAL, AUBRAY.

NORVAL.

Sir Aubray!

AUBRAY.

Moi-même, un peu changé, tu le vois... l'avénement de Charles II m'a fait perdre, comme à toi, mon grade, ma position... le démon du jeu a fait le reste... je n'ai plus un schelling, je n'ai plus une obole, et me voilà au dernier chapitre de ma fatale histoire... Mais toi, j'ai peine encore à le croire... mon ancien lieutenant, soldat du roi!

NORVAL.

Il le fallait pour empêcher la ruine de mon père.

AUBRAY.

Tu n'es pas heureux!

NORVAL.

Mais vous l'êtes moins encore, à ce qu'il me semble : sir Aubray, disposez de moi si je puis vous être utile.

AUBRAY.

Tu me tends la main! Tu me fais des offres de service, à moi qui allais, il y a six mois...

NORVAL.

Ordonner ma mort... vous le deviez... la discipline l'exigeait.

AUBRAY.

Et tu me pardonnes?

NORVAL.

Je vous le répète, je suis à vous.

AUBRAY.

Mais, comment se fait-il que tu aies été oublié par lady Melrose et sir Georges Hamilton, à qui tu as rendu un si important service?

NORVAL.

Oublié... non... tous les deux ont voulu m'accabler de leur reconnaissance; mais moi, j'ai toujours su m'y dérober. Depuis six semaines seulement, mon métier de soldat du roi m'a rapproché d'eux sans qu'ils s'en doutent... je les vois tous les jours entrer au palais et en sortir; mais eux ne font pas attention à moi, et ne s'avisent pas de me chercher sous cet uniforme.

AUBRAY.

Pourquoi les fuir?

NORVAL.

Parce qu'il ne peut y avoir aucune relation entre moi et des favoris de Charles II; parce que, résolu à n'accepter ni places, ni faveurs, ni grade sous les Stuarts... je n'ai besoin auprès d'eux de la protection de personne... parce que, si je n'ai pas voulu être payé par la république pour donner la mort à sir Georges, je ne veux pas non plus être payé par sir Georges pour lui avoir sauvé la vie.

AUBRAY.

Je t'admire, et je rougis en même temps, mon cher Norval, de ne pouvoir être un puritain aussi rigide, aussi stoïque que toi... Je te l'avouerai même, dans ce moment, tout misérable que je suis, je ne désespère pas de refaire ma fortune par le crédit d'une grande dame.

NORVAL.

Que dites-vous?

AUBRAY.

Je l'attends... elle va venir.

NORVAL.

Elle va venir!

AUBRAY.

Je le crois du moins : je lui ai écrit quatre lignes, et il me paraît impossible qu'elle y résiste.

NORVAL.

Comment! quatre lignes!

AUBRAY.

Très-simples; je lui demande un instant d'entretien; je lui dis que je l'attends, voilà tout. Ce ne sont pas les expressions de mon billet qui auront sur elle quelque empire. C'est tout simplement ma signature.

NORVAL.

La signature du colonel Aubray... c'est avec ce nom, ce nom proscrit, que vous prétendez...

AUBRAY.

Non pas le colonel, mais le docteur Aubray.

NORVAL.

Le docteur!

Ici le sergent Macdowel vient d'entrer en scène par la gauche, suivi de trois ou quatre soldats.

SCENE V.

LES MÊMES, LE SERGENT.

AUBRAY.

Prends garde! voici Macdowel, je le reconnais, il vient te relever de ta faction... plus tard, tu sauras tout, mon bon Norval... car, entre nous, désormais, c'est à la vie et à la mort... Au revoir.

NORVAL.

Au revoir.

Macdowel et ses hommes se sont approchés. Un soldat prend la place de Norval, qui s'éloigne en regardant toujours Aubray.

SCENE VI.

AUBRAY, *seul.*

Je me suis trop avancé peut-être en lui disant qu'elle allait se rendre ici... Le temps s'écoule, et je ne la vois pas! Personne! personne encore! Suis-je bien sûr de cet empire que je prétends exercer sur elle?... Depuis six mois que je l'ai revue à Exeter, depuis six mois que j'ai suivi ses pas d'aussi près qu'il me l'a été permis, à moi, devenu presque un mendiant, n'ai-je pas été abusé par une incroyable ressemblance? Oh! non, non, c'est elle, je ne puis me tromper à ce point, et... (*Ici lady Melrose paraît, au fond, derrière la grille.*) Plus de doute, la voici. (*La grille s'ouvre, et lady Melrose descend lentement et en tremblant jusqu'auprès de sir Aubray.*) Comme elle est pâle! comme elle tremble! Oh! c'est bien elle!

SCENE VII.

AUBRAY, LADY MELROSE.

AUBRAY.

C'est une insigne bonté de votre part, milady, d'avoir exaucé la prière d'un malheureux... je vois que la renommée ne ment pas quand elle vous dépeint comme la providence des affligés.

LADY MELROSE.

Vous exagérez le mérite d'une action bien simple.

AUBRAY.

C'est que je la trouve bien extraordinaire, moi! Vous étiez assise au cercle de la reine... un passant, un misérable, vous fait demander... et vous quittez les salles du château pour venir auprès de lui sous les feuillages du parc!

LADY MELROSE.

C'est en effet ce que je viens de faire pour vous.

AUBRAY.

J'osais à peine l'espérer, et c'est pour cela que j'ai ajouté à mon nom, sur ce billet, le titre de docteur que je portais autrefois.

LADY MELROSE.

Ce titre!...

AUBRAY.

Oui, milady... j'ai pensé qu'il pourrait vous décider à rendre un service aujourd'hui, en vous

rappelant un service qui vous fut rendu il y a vingt ans.

LADY MELROSE.

Vingt ans !

AUBRAY.

Vous l'avez oublié peut-être!... Mais s'il faut aider votre mémoire, si mon nom ne suffit pas... je vous en supplie, examinez mon visage!

LADY MELROSE.

Oh! en ce moment... en ce moment... il est si pâle !

AUBRAY, *s'approchant d'elle.*

Moins pâle que le vôtre, milady... et pourtant je vous reconnais bien.

LADY MELROSE.

Fatalité étrange qui nous rassemble aujourd'hui!

AUBRAY.

Et circonstance plus étrange qui nous réunit autrefois!

LADY MELROSE.

Le docteur Aubray !

AUBRAY.

J'en étais sûr... ce titre m'a mieux servi auprès de vous que ne m'aurait servi, n'est-ce pas, celui de colonel?

LADY MELROSE.

Pourquoi cela ?

AUBRAY.

Il y a six mois, le colonel Aubray n'entra-t-il pas comme un ennemi dans votre château, près d'Exeter?

LADY MELROSE.

Je m'en souviens.

AUBRAY.

Vous vous en êtes bien souvenue, milady... et c'est mieux encore que vous vous en êtes vengée !

LADY MELROSE.

Moi!

AUBRAY.

Le colonel Aubray a été dépouillé de son grade!...

LADY MELROSE.

Et m'attribuez-vous ce malheur?

AUBRAY.

Le colonel Aubray a offert en vain ses services au nouveau gouvernement!...

LADY MELROSE.

Et me rendez-vous responsable de cette disgrâce?

AUBRAY.

Si j'ai sollicité cette entrevue, milady, c'était pour vous supplier d'avoir enfin pitié de votre victime!

LADY MELROSE.

Oh! je vous le répète, monsieur, je vous le jure! vos reproches m'affligent, me désespèrent: donnez-moi un moyen de vous prouver leur injustice!

AUBRAY.

Ce moyen est entre vos mains!

LADY MELROSE.

Entre mes mains! Et comment?

AUBRAY.

Vous avez du crédit à la cour, de l'influence sur la reine... vous êtes dans une merveilleuse position pour apostiller un placet et pour faire réussir une requête. Je n'ignore pas non plus que vous êtes dame d'honneur de la reine, et que chaque jour sa majesté vous honore d'une bienveillance plus signalée.

LADY MELROSE.

Eh bien! monsieur, pour détruire vos soupçons, pour adoucir vos maux... quelle que soit mon influence... je suis prête à l'employer en votre faveur!

AUBRAY.

Merci, milady, merci... Une femme est toujours une solliciteuse si intelligente!...

LADY MELROSE.

Parlez, que voulez-vous? parlez.

AUBRAY.

Eh bien, la commission de colonel des gardes du roi est disponible en ce moment par la mort de lord Salisbury, tué en duel.

LADY MELROSE.

Je ferai valoir vos droits.

AUVRAY.

D'anciens partisans de Cromwell, des parvenus de la république... Monk, Throgmorton, Worsley, ont été élevés par Charles II à la dignité de pairs d'Angleterre... eh bien! Aubray n'est-il pas, autant que Monk, Throgmorton et Worsley, digne de siéger à la Chambre haute?

LADY MELROSE.

J'espère contenter vos désirs.

AUBRAY.

Mais il faut que ma fortune change subitement... Il faut que ce soir même, au bal de la cour, l'ancien soldat de Worcester puisse figurer parmi les courtisans de White-Hall.

LADY MELROSE.

Pensez-vous que ma puissance aille jusqu'à faire ouvrir devant vous la porte du palais de nos rois?

AUBRAY.

Je ne vous demande que de me servir d'introductrice.

LADY MELROSE.

Mais, dans ma position, monsieur, ne suis-je pas forcée de surveiller toutes mes démarches? et croyez-vous que la médisance m'épargnera si je deviens ouvertement votre protectrice?

AUBRAY.

Est-ce donc à ce point que vous redoutez les insinuations de vos ennemis?

LADY MELROSE.

Oh! je suis femme, et soumise à des arrêts implacables... Je suis mère, et je dois me maintenir pure aux yeux de ma fille... Permettez donc qu'au lieu de vous présenter moi-même, je charge de ce soin un de mes nobles parens...

AUBRAY.

Écoutez-moi, milady. C'est une mauvaise manière d'obliger les gens que de charger un tiers de leur rendre service.

LADY MELROSE.

Mais quand il s'agit de l'honneur d'une femme!

AUBRAY.

L'honneur d'une femme!... Dans ce cas-là, permettez-moi de vous rappeler ce que j'ai fait moi-même.

LADY MELROSE.

Comment?

AUBRAY.

Pour vous, milady, ou du moins, pour miss Lucy Barckley, quelques années avant son mariage avec lord Melrose.

LADY MELROSE.

Monsieur, au nom du ciel, parlez plus bas.

AUBRAY.

Ce n'est pas comme aujourd'hui dans une résidence royale que nous nous sommes vus pour la première fois, madame... c'est dans une misérable chaumière que je retrouverais sans peine, et que depuis vous avez revue mille fois sans doute, puisqu'elle est voisine de votre château d'Exeter.

LADY MELROSE.

Que dites-vous? près d'Exeter? Quoi! c'était-là!

AUBRAY.

L'ignoriez-vous donc, milady, et faut-il que je vous retrace toutes les circonstances de notre première entrevue?

LADY MELROSE.

Non... oh! non, par grâce, par pitié, taisez-vous, sir Aubray... taisez-vous!

AUBRAY.

Soit... mais je fis alors, et sans hésiter, ce qu'on me demandait, milady... aujourd'hui, ce que je demande à mon tour, le ferez-vous?

LADY MELROSE, *après un temps, et avec la plus grande terreur.*

Sir Aubray, disposez de moi.

AUBRAY, *à part.*

J'en étais sûr! (*Haut.*) A ce soir!

LADY MELROSE.

A ce soir!

Sortie d'Aubray.

SCENE VIII.

LADY MELROSE, *seule.*

Près d'Exeter... et jusqu'à ce jour je l'avais ignoré!... Et c'est lui! lui, sir Aubray! qui vient enfin de me dire une parole de laquelle va dépendre le destin de toute ma vie!... Près d'Exeter! oh! j'irai! j'irai! c'est là, c'est dans cette cabane que je dois avant tout me rendre, là que je trouverai, je l'espère, le terme de vingt années de larmes et d'incertitude... Oui, je m'exilerai de Londres, de la cour de Charles II, pour n'y jamais reparaître. Mais ma fille, grand Dieu! ma fille! comment la décider à me suivre? (*Ici Arabelle paraît au dehors de la grille, et sa mère l'aperçoit.*) La voici!... Ah! que je n'aie jamais à rougir devant elle!...

Pendant cet à-parté, Arabelle a descendu la scène jusque auprès de lady Melrose.

SCENE IX.

LADY MELROSE, ARABELLE.

ARABELLE, *allant se jeter dans les bras de lady Melrose.*

Ma bonne mère, que je suis heureuse! Voici une heure que la reine m'a retenue; elle semble tant s'intéresser à moi par amitié pour vous!

LADY MELROSE.

Et si cette amitié qu'on m'envie peut-être n'était pour moi qu'une source de chagrin; si ce rang que j'occupe... ce rang en apparence si brillant... n'était au fond qu'un asservissement... qu'un esclavage!

ARABELLE.

Que voulez-vous dire?

LADY MELROSE.

Ne le comprends-tu pas? ne sais-tu pas que j'épousai lord Melrose sans être, moi, d'une famille aussi noble que lui?..... Eh bien! depuis la mort de ton père, ses parens me témoignent tout le dédain que de son vivant ils n'osaient me témoigner.

ARABELLE.

Que me dites-vous là?

LADY MELROSE.

On se figure, n'est-ce pas, que je suis entourée de respects et d'hommages?... Ne le crois pas, Arabelle! le patronage même de la reine n'est pas une égide pour me protéger!... Il me faut agir avec circonspection, parler avec timidité!... C'est que tout ce que je dis, on le dénature... tout ce que je fais, on l'interprète!... Et puis... l'Angle-

terre est encore palpitante des étreintes de la guerre civile!... Les épées sont rentrées au fourreau, c'est vrai... mais les vieilles haines ne sont pas de même rentrées dans l'âme! Au lieu d'une guerre en plein soleil, une guerre à huis-clos!... La rumeur des paroles au lieu du cliquetis des épées. Le soldat a fini : le libelliste a commencé. La honte au lieu du sang!... On ne frappe plus au cœur, on frappe au front!...

ARABELLE.

Calmez-vous, ma mère... Et qui peut vous inspirer de telles pensés? c'est la première fois...

LADY MELROSE.

Oh! tu m'aimes, toi, ma fille!... et si je te demande une preuve d'amour, tu ne me la refuseras pas?

ARABELLE.

Oh! parlez!

LADY MELROSE.

Eh bien! consens à fuir avec moi, à fuir cette cour que je redoute, cette ville que j'abhorre!

ARABELLE.

Pouvez-vous penser que j'hésite, quand vous le désirez?... Oh! toujours heureuse près de vous, j'irai au bout du monde avec ma mère!

LADY MELROSE, *la couvrant de baisers.*

Chère enfant! ton amour me reste... que je suis folle de me plaindre! Mais lui, lui, sir Georges partira-t-il avec sa fiancée?

ARABELLE.

Oh! je réponds de lui, et ce soir, pendant le bal, je me charge de lui dire...

LADY MELROSE.

Que votre mariage, au lieu d'être célébré dans quelques mois à la cour de Londres, le sera dans quelques jours à mon château d'Exeter.

ARABELLE.

Dans quelques jours?... est-il vrai, ma mère?

LADY MELROSE.

Viens, viens, mon Arabelle... ensemble, nous pourrons braver la rage de nos ennemis. Il y a encore pour vous deux un avenir d'amour!

ARABELLE.

Ma bonne mère, il y a encore pour nous trois une espérance de bonheur!

Elle sort par la droite avec sa fille. Au même moment, Norval et Wilfrid rentrent par la gauche, et paraissent continuer un entretien très-vif commencé au dehors.

SCÈNE X.

NORVAL, WILFRID.

WILFRID.

Non, je te répète que non.

NORVAL.

Je vous dis que si.

WILFRID.

J'en suis sûr, Norval.

NORVAL.

Vous vous trompez, mon lieutenant.

WILFRID.

Au diable mon titre et mon grade! c'est à présent le motif de nos éternelles querelles, comme autrefois la politique... Voyons, là, ne cherche plus à te contraindre avec moi et parle-moi franchement, mon fils, mon cher Norval!... La main sur le cœur, est-ce que tu es heureux de ta nouvelle position?

NORVAL.

Pourquoi pas?

WILFRID.

Ça n'est pas vrai, tu n'es pas heureux, tu ne peux pas l'être. Je t'en supplie, laisse-moi demander et obtenir pour toi de l'avancement.

NORVAL.

Du tout!... il me serait donné au nom de Charles II, je n'en veux pas!

WILFRID.

Toujours fidèle à Cromwell!... Fidélité à un mort!

NORVAL.

Plutôt qu'apostasie pour un vivant!

WILFRID.

Tu es fou!

NORVAL.

Soit! mais ma folie est incurable. Avez-vous quelques ordres à me donner, mon lieutenant?

WILFRID.

Toujours! toujours son lieutenant! il n'en démordra pas!... Ce titre-là m'humilie, me désespère quand c'est toi qui me le donnes! N'es-tu pas trente fois plus que moi capable de commander?

NORVAL.

Je pense que mille fois plutôt je suis fait pour vous obéir.

WILFRID.

Parce que je suis un vétéran?

NORVAL.

D'abord.

WILFRID.

Et ensuite?

NORVAL.

Ensuite... parce que je suis votre fils... Oh! je vous en conjure, n'insistez pas davantage. Je suis heureux, je vous dis que je suis heureux, et surtout que je suis à ma place, un soldat, rien qu'un soldat... Allez, je sais ce qu'il m'en coûtait autrefois, ce que je souffrais au fond de l'âme, lorsque j'étais forcé de vous commander... Je ne le veux plus, non, rien au monde, rien ne me décidera à changer la destinée que je me suis faite : quoi qu'il arrive, je ne veux plus d'une position,

d'un rang, d'un grade qui m'élève au-dessus de mon père.

WILFRID.

Au-dessus de ton père!... Ah! c'est donc là le grand motif qui t'arrête?

NORVAL.

Le seul!

WILFRID.

Qui t'empêche de reprendre enfin cette épée de capitaine qui t'appartenait jadis, et que tu as si bien méritée?

NORVAL.

Je vous l'ai dit.

WILFRID.

Eh bien, Norval, eh bien, je vais détruire tes scrupules. Tu peux sans hésiter remonter à la place qui t'est due, tu peux me donner des ordres comme autrefois, et comme autrefois aussi me conduire encore à la victoire contre les ennemis de l'Angleterre; car il faut bien que je te le dise, puisque tu me forces à cet aveu, et quoique mon cœur se déchire en te désabusant, Norval, tu n'es pas le fils du pauvre Wilfrid!

NORVAL.

Qu'avez-vous dit?... O ciel! je ne suis pas votre fils!

WILFRID.

Il y a environ vingt ans, le 10 décembre 1642, une nuit affreuse, par saint Georges! Charles Ier portait encore le titre de roi d'Angleterre, mais déjà on lui contestait son pouvoir et la guerre civile avait commencé. Des bandes puritaines saccageaient tous les villages des environs; je craignais que, d'un instant à l'autre, ma chaumière aussi ne fût livrée aux flammes; mais lorsque je m'attendais à voir paraître des têtes-rondes, ce fut un cavalier, un vieillard, qui se présenta devant moi.

NORVAL.

Un cavalier... et seul?

WILFRID.

Non, il portait une femme évanouie dans ses bras. Il me demanda instamment l'hospitalité, en s'écriant qu'il y allait de la vie et de l'honneur de cette femme...

NORVAL.

Et alors...

WILFRID.

Je lui dis de disposer de ma chaumière... Je voulus allumer du feu... mais mon hôte me supplia de ne faire briller aucune lumière... Personne, disait-il ne devait entrevoir les traits ni soupçonner le nom de cette femme... En parlant ainsi, il la déposait sur le lit et la couvrait d'un voile... et puis, la laissant dans cet état, il la confia à mes soins pendant qu'il allait lui-même chercher un médecin.

NORVAL.

Achevez.

WILFRID.

Eh bien! au bout de trois heures, mon hôte revint avec le médecin... la jeune femme devint mère... et ce fut toi, Norval, qui reçus la naissance.

NORVAL.

Moi! et vous ne savez rien de plus?

WILFRID.

Le vieillard, que je supposai alors être le père de la jeune femme, me confia la mission de veiller sur ton enfance... Il me remit un rouleau d'or en me disant que chaque année, à pareille époque, un messager m'apporterait une pareille somme.

NORVAL.

Hélas! ce messager n'est jamais venu; jamais, n'est-ce pas?

WILFRID.

Jamais.

NORVAL.

Mais vous, vous, cher et noble Wilfrid, vous avez donné du pain et un nom à l'enfant qui n'avait droit ni à porter votre nom ni à partager votre pain.

WILFRID.

Tu n'y avais pas droit, dis-tu! Oh! tu ne sais donc pas que c'est moi qui reçus tes premiers embrassemens... que je te vis, frêle enfant au berceau, me tendre tes bras, et frissonner à mes caresses, et sourire à mes regards!... N'attribue donc rien à ma bonté... attribue tout à mon amour... car combien de fois ai-je formé le désir égoïste que tu fusses réellement mon fils!

NORVAL.

Ah! que ne le suis-je en effet!

WILFRID.

Insensé!... que dis-tu? et moi-même, à quoi vais-je penser? Ton intérêt, ton avenir avant tout, Norval. Un jour, sans doute, ton origine te sera révélée.

NORVAL.

Mon origine!

WILFRID.

Tu n'as été jusqu'ici que le fils d'un paysan... mais je ne sais quel pressentiment m'annonce que tu deviendras un grand seigneur.

NORVAL.

Un grand seigneur!... Et pour commencer... le sergent va bientôt me remettre en faction près de cette grille... car voici l'heure du bal de la cour, et par votre ordre on va doubler tous les postes.

WILFRID.

Ça ne te regarde pas. Ce soir et toute cette nuit, j'ai trop à causer avec toi... je t'exempte de service.

NORVAL.

Un passe-droit... prenez garde, vous ferez crier contre vous.

WILFRID.

Laisse donc... on t'aime trop pour cela; et il n'y en a pas un qui ne tienne pour un honneur de monter la garde à ta place... Allons, au revoir, Norval.

NORVAL, *le retenant vivement, et lui serrant la main avec affection.*

Croyez-moi, quel que soit le sort que la fatalité me réserve, vous serez toujours le meilleur, le plus cher de mes amis, et comme tel, mon véritable père.

Il l'embrasse. Wilfrid s'éloigne par la gauche.

SCENE XI.

NORVAL, *seul.*

Oui, mon père... tout-à-l'heure encore, après la révélation qu'il venait de me faire, j'étais heureux, bien heureux de l'appeler ainsi, et de le presser dans mes bras, et maintenant... maintenant que je suis seul, comment bannir de mon âme toutes mes impressions de tristesse?... A qui dois-je le jour, puisque je ne suis pas le fils de Wilfrid? Peut-être le nom de mon père est-il depuis long-temps écrit sur le marbre d'une tombe!.. Ma mère! Oh! si un moment, un seul, je pouvais voir ma mère!...

Aubray entre; il arrive d'un air joyeux, et porte un costume de gala. La nuit vient peu à peu pendant la scène suivante.

SCENE XII.

AUBRAY, NORVAL.

AUBRAY, *accourant.*

J'arrive un des premiers... à merveille!

NORVAL.

Sir Aubray! quel changement!

AUBRAY.

Oui, regarde-moi un peu!... comment me trouves-tu?

NORVAL.

Votre front est moins sombre!

AUBRAY.

Je crois bien... après une tranche de venaison et une bouteille de Malvoisie!

NORVAL.

Mais par quel miracle...

AUBRAY.

Rien de plus simple; je t'avais dit que quelqu'un à la cour m'aiderait à refaire ma fortune.

NORNAL.

Eh bien?

AUBRAY.

C'est convenu, c'est entendu, elle m'y aidera, elle m'accorde sa protection. Grâce à elle, je serai admis ce soir au bal de la reine... J'ai ma lettre d'invitation, avec laquelle j'ai déjà retrouvé un peu d'or chez mon usurier... Que veux-tu, mon cher Norval? j'ai tant de dettes!... il est tout naturel que j'aie toujours un peu de crédit.

NORVAL, *avec impatience.*

Ah! c'est bien, je vous félicite.

AUBRAY.

Et tu sais la promesse que je t'ai faite; c'est entre nous deux à la vie et à la mort! Je n'ai qu'à vouloir, j'aurai des honneurs et des dignités pour toi comme pour moi, Norval; car je tiens en ma puissance une des plus nobles dames de la cour de Charles II... Ah! ah! ah qu'en dis-tu?... quel plaisir pour un ancien républicain! et combien je dois me rappeler avec délices la bienheureuse époque où j'ai vu lady Melrose pour la première fois, le 10 décembre 1642!

NORVAL.

Qu'entends-je? le 10 décembre 1642!

AUBRAY.

Oh! je t'ai promis que tu saurais tout, et je suis si heureux, que j'ai besoin d'un ami pour lui faire partager mon bonheur; j'ai besoin de trouver auprès de moi un adversaire aussi impitoyable de la noblesse pour qu'il rie avec moi des faiblesses et des aventures de la grande dame.

NORVAL, *se contraignant pour rire avec Aubray.*

Oui, parlez, parlez donc... que je sache de quoi je dois rire, sir Aubray... parlerez-vous enfin?

AUBRAY.

Eh bien, je venais de me faire recevoir médecin.

NORVAL, *à part.*

Médecin!

AUBRAY.

Un homme d'une soixantaine d'années environ vint frapper à ma porte... Il y avait de l'or, beaucoup d'or à gagner, disait-il... à trois lieues de là, une jeune fille allait devenir mère.

NORVAL.

Continuez, continuez.

AUBRAY.

Je le suivis. J'arrivai enfin dans les environs d'Exeter... Le cavalier qui m'avait amené eut le soin d'interdire toute lumière dans sa cabane.... mais les puritains avaient incendié un hameau à peu de distance... la réverbération des flammes me servit de flambeau.

NORVAL, *à part.*

O mon Dieu! mon Dieu! donnez-moi la force de me contenir. (*Haut.*) Et les traits que vous vîtes alors, vous les avez reconnus depuis?

AUBRAY.

D'une manière infaillible... elle-même ne l'a pas nié tout-à-l'heure.

NORVAL.

Tout-à-l'heure!... ah! vous l'avez vue?

AUBRAY.

Ici, ici même, elle est venue comme je te l'avais dit, pâle, tremblante; elle a bien reconnu le docteur Aubray, et le front incliné devant lui, et tombant presque à ses genoux, elle lui a promis sa protection, sa faveur.

NORVAL, *à part.*

A ses genoux! ma mère!

AUBRAY.

Tu vois bien, mon cher Norval, que je tiens dans mes mains la clef de ma fortune et de la tienne, car je suis maître du secret de cette dame, je suis l'arbitre tout-puissant de sa destinée et de son honneur.

NORVAL, *à part.*

L'honneur de ma mère!

Ici la nuit est tout-à-fait venue; le château est éclairé dans le fond, des dames et des seigneurs commencent à arriver de tous côtés, et entrent au palais par la grille.

AUBRAY.

La foule arrive, j'entre au bal. A demain!

NORVAL.

Mais un instant encore, de grâce, sir Aubray! vous ne m'avez pas dit...

AUBRAY.

Quoi donc?

NORVAL.

Le nom de cette dame.

AUBRAY.

Ah! tu en demandes trop, Norval. Je veux bien que tu profites avec moi du crédit de ma protectrice; mais son nom, jusqu'à ce que je sois bien sûr de ton dévouement absolu, sans réserve, son nom... je ne te le dirai pas.

NORRAL.

Pourtant, sir Aubray...

AUBRAY.

Je ne te le dirai pas... A demain, mon ami, à demain!

Il disparaît par la grille.

SCENE XIII.

NORVAL, *seul; puis* ARABELLE, LADY MELROSE *et* SIR GEORGES.

NORVAL.

Oh! je le suivrai, je le suivrai... et je saurai bien deviner quelle est cette noble dame qui le protége; et je saurai bien aussi la préserver, elle, des piéges que le misérable va lui tendre. A l'instant, à l'instant même, je veux la voir; oui, je veux la voir.

Il se précipite vers la grille.

LE SOLDAT *de garde.*

Arrière, compagnon, on ne passe pas.

NORVAL, *se laissant tomber sur un banc avec désespoir.*

C'est vrai, je n'ai point droit d'entrée à White-Hall! je n'ai ni blason ni titre... (*Deux valets entrent avec des flambeaux; puis viennent lady Melrose, Arabelle et sir Georges, qui se dirigent vers la grille. Norval, sans les voir, se relève, et dit avec exaltation :*) Oh! mais Dieu m'a rendu tout mon courage... je cherchais un but à ma vie, je l'ai trouvé : je dois défendre ma mère!

Arabelle, sir Georges et lady Melrose entrent au château. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Une cabane. Au fond, un portrait couvert d'un voile noir.

SCENE PREMIÈRE.

NORVAL, *seul, debout sur le devant du théâtre, écoutant avec impatience une musique de chasse qui se fait entendre au lointain, et diminue puis cesse tout-à-fait pendant les scènes suivantes.*

La chasse s'éloigne!... et je n'ai plus longtemps à attendre!... Il va venir! c'est près d'ici qu'il m'a donné rendez-vous... à quelques pas de la ferme de mon père, a-t-il dit... Mais quelle route aura-t-il prise pour me rejoindre? (*Regardant la porte du fond.*) Celle-ci, qui conduit directement à Exeter... ou bien... (*regardant une porte à la gauche du public*) ce sentier détourné, que je connais depuis mon enfance, et par lequel je suis venu tout-à-l'heure, dans la crainte d'être remarqué, suivi par quelqu'un... Wilfrid surtout... (*Regardant à gauche.*) Personne! personne encore! (*Remontant avec empressement vers la porte du fond.*) Ah! de ce côté, je crois entendre; c'est lui! c'est lui sans doute.

Wilfrid paraît sur le seuil de la porte.

SCENE II.

NORVAL, WILFRID.

WILFRID.

Non, monsieur, ce n'est pas lui.

NORVAL.

Mon père !

WILFRID.

Je ne suis pas votre père, et vous le savez bien, mylord.

NORVAL.

Mylord ! cette raillerie...

WILFRID.

Je ne raille pas... Dieu m'en garde! je n'en ai pas sujet ; depuis quinze jours, ce n'est pas seulement un fils, c'est un ami que j'ai perdu.

NORVAL.

Un ami! comment? est-ce votre cœur qui a changé? le mien est toujours le même.

WILFRID.

Non, monsieur, non, vous n'êtes plus le même ; celui que vous chérissiez autrefois avec toute la tendresse d'un fils, celui-là n'est plus rien pour vous !

NORVAL.

Ah ! pouvez-vous le croire?...

WILFRID.

C'est à peine si votre père... Pardon, je me donne encore ce nom malgré moi, par suite d'une vieille habitude... Oh! mais rassurez-vous, je tâcherai que ça m'arrive le moins souvent possible... c'est à peine si le pauvre Wilfrid vous voit un instant dans la journée... et de loin encore, sans que vous fassiez attention à lui... (*Norval s'empresse de lui tendre la main ; Wilfrid retire la sienne, et continue.*) C'est tout simple, vous avez retrouvé votre ancien ami, votre colonel républicain... qui est aujourd'hui colonel de la garde du roi... car on dirait que la république et la monarchie se sont donné le mot pour nous forcer à obéir à ce docteur Aubray, le plus misérable de tous les hommes.

NORVAL, *regardant avec inquiétude du côté de la porte du fond.*

Mon père, parlez plus bas.

WILFRID.

Ah! oui, je vous comprends, vous avez peur qu'il ne nous entende... il va venir... J'ai bien remarqué qu'il vous a parlé bas pendant la chasse du roi... et puis, vous vous êtes dirigé de ce côté... (*il montre la gauche*) croyant que j'étais comme vous, que je vous avais oublié, et que je ne faisais plus attention à vous... Vous vous êtes trompé, monsieur, j'ai le malheur de vous aimer encore un peu... je m'en corrigerai ; mais jusqu'à présent, il m'a été impossible de vous perdre de vue, et rien ne m'échappe... Vous ne le quittez plus, votre colonel !... Avant ces quinze jours, quand je vous proposais de vous exempter de service, il fallait voir les belles discussions que nous avions ensemble ; avec lui, c'est différent, il vous en exempte du matin au soir, et ça vous semble tout naturel... vous n'êtes plus soldat que de nom... Toujours, toujours avec lui, même au sein de l'orgie... Vous, Norval, vous... toi... j'allais encore dire mon fils... vous voilà devenu son compagnon de folies et de débauches... au point qu'on en murmure, et qu'on finit par vous prendre en défiance, et vous détester comme lui.

NORVAL.

Est-il possible?... ô ciel !

WILFRID.

Ça vous étonne?... Expliquez donc alors l'énigme de votre conduite ; moi, je n'y comprends rien, mais ça me désespère... On ne dit pas devant moi tout ce qu'on pense de vous ; mais je devine ce qu'on se dit tout bas à l'oreille, en vous voyant sans cesse auprès de sir Aubray, monsieur... On dit de lui que déjà il abuse de ses quinze jours de faveur pour faire du mal à tout le monde, pour persécuter, au nom de Charles II, ceux-là même qu'il poursuivait jadis au nom du parlement ; et l'on dit de vous, et on doit le croire par malheur... on dit que vous êtes son complice, son agent... son espion enfin !

NORVAL, *s'oubliant, et avec un mouvement de colère.*

Wilfrid !

WILFRID, *avec colère.*

Oui, son espion... voilà ce que j'ai deviné dans les regards de tous vos anciens camarades...

NORVAL.

Mon père, je vous en supplie, attendez, attendez pour me juger... Cet homme, vous ne l'aimez pas, et je le hais, moi ; vous rougissez de lui obéir... jugez si je dois être honteux de lui presser la main... et pourtant il le faut, entendez-vous, il le faut ?... Regardez-moi, voyez ces larmes, ces larmes brûlantes, que je cherche vainement à contenir, quand je songe à cette horrible contrainte que je m'impose... et dites-moi, dites-moi, si vous croyez encore que Norval, que votre fils soit l'ami, le complice, l'espion de sir Aubray ?

WILFRID.

Non, oh ! non, je ne l'ai jamais cru tout-à-fait, va, mon cher Norval ; mais que veux-tu ? ils le croient tous... et moi, moi, eh bien ! oui, j'en conviens, j'avais besoin d'entendre de ta bouche un mot, rien qu'un mot, pour me rassurer, pour me prouver que tu étais toujours le même. Pardonne-moi, je n'ai plus peur du colonel maintenant, il peut venir quand il voudra, je suis sûr de toi, je suis heureux !

Il va pour sortir.

NORVAL, *le retenant par la main.*

Ainsi, vous ne m'appellerez plus monsieur?

WILFRID.

Non.

NORVAL.

Ni mylord?

WILFRID.

Oh! non, ça me faisait trop de mal! Au revoir... mon ami.

NORVAL.

Oh! mieux que cela!

WILFRID.

Mon fils!

NORVAL.

A la bonne heure donc!... Au revoir, mon père!

Wilfrid l'embrasse et sort.

SCENE III.

NORVAL, *seul.*

Ces larmes, depuis trop long-temps comprimées... et qui m'ont fait tant de bien... ces larmes!... ah! qu'il n'en puisse voir la trace, lui, lorsque nous allons nous retrouver ensemble! Mais pourquoi, pourquoi, ne vient-il pas, mon Dieu? me tiendra-t-il cette parole qu'il m'a donnée?... Si je consens à le servir, il doit m'apprendre enfin le nom de sa noble protectrice... si je consens à le servir?... Que veut-il de moi?... Pendant ces quinze mortelles journées qui ont suivi notre entrevue dans le parc de Saint-James, impossible de lui arracher ce nom qu'il m'importe tant de connaître. Je me suis attaché à lui comme son ombre, et jamais je n'ai pu voir auprès de lui la grande dame qui vient de l'introduire à la cour de Charles II... Je me suis abaissé jusqu'à devenir son flatteur, son complaisant; j'ai pu applaudir à toutes ses mauvaises pensées; j'ai pu, quand mon cœur battait d'impatience et de colère à en briser ma poitrine, j'ai pu feindre de me réjouir avec lui, et rire de cette horrible domination qu'il exerce sur une femme, sur ma mère! et je n'ai rien surpris, rien!... et pas un mot de lui, pas un geste, pas un regard imprudent n'est venu me faire deviner quelle est cette femme!... Mon Dieu! mon Dieu! soutiens-moi, et ne permets pas que mon courage m'abandonne!... Mon Dieu! si tout-à-l'heure il refusait encore de répondre à mes questions, si j'allais éclater malgré moi, et demander compte à ce misérable de tant de bassesse et d'infamie... oh! je le tuerais sans doute; mais je ne saurais rien encore, et il emporterait son secret dans la tombe... et j'aurais perdu à jamais l'espoir de la retrouver, de l'embrasser, elle!... ou bien, c'est lui qui me tuerait, et il demeurerait l'arbitre tout-puissant de la destinée de ma mère... Je ne le veux pas, non, je ne le veux pas! Mon Dieu! mon Dieu, donne-moi de la patience... (*Regardant à gauche.*) Ah! enfin, par là, cette fois, je ne me trompe pas, c'est bien lui... Il me cherche des yeux, et déjà il m'accuse d'avoir manqué d'exactitude... Oh! rassure-toi, Aubray, me voilà, je cours à ta rencontre; il me tarde trop de te revoir, de t'interroger encore, et de te forcer à rompre le silence!

Il sort vivement par la gauche. Pendant la fin du monologue, on a vu au fond, à travers les fenêtres de la chaumière, paraître un paysan suivi de lady Melrose et d'Éric, et leur indiquant le chemin. Lady Melrose est couverte d'une grande mantille noire.

LE PAYSAN, *paraissant sur le seuil.*

Entrez, entrez, milady.

Elle entre, et regarde partout autour d'elle avec beaucoup d'émotion, sans que ce mouvement soit remarqué des deux autres personnages.

SCENE IV.

LADY MELROSE, ÉRIC, UN PAYSAN.

ÉRIC.

Quel motif a pu inspirer à votre seigneurie un si vif désir de visiter cette ferme?

LADY MELROSE, *s'efforçant de sourire.*

Aucun... aucun motif, Eric... mais en te disant mes projets pour le prochain mariage de ma fille, en causant avec toi des préparatifs que tu as à faire pour cette grande journée... je ne me suis pas aperçue que nous nous étions fort éloignés, et je le sens, la fatigue... j'ai désiré quelques instans de repos, voilà tout.

ÉRIC.

Si vous le jugez convenable, milady, je vais rejoindre tous les nôtres et je ferai avancer votre carrosse de ce côté.

LADY MELROSE.

J'allais te le demander Eric... Va, et dis à ma fille et à son prétendu qu'ils me trouveront dans cette ferme... je les attends.

Sortie d'Éric et du paysan.

SCENE V.

LADY MELROSE, *seule, se lève, puis marche avec agitation, et de nouveau regarde partout autour d'elle.*

C'est ici, oui, c'est ici! Oh! comme je suis émue et tremblante, depuis que j'ai passé le seuil de cette porte... Ici je vais apprendre enfin, peut-être, ce qu'est devenu mon enfant, mon pauvre fils, privé dès le berceau des caresses et de l'amour de sa mère... Oh! mes souvenirs! mes sou-

venirs ! les voilà... les voilà tous qui se réveillent à la fois, qui viennent en foule se presser, se confondre dans ma tête... c'est à en perdre la raison, grand Dieu ! Tout ce qui m'entoure je le reconnais... tout, jusqu'à ce tableau... ce tableau, il n'était pas, comme à présent, couvert d'un voile de deuil ; et quand mes yeux se sont rouverts après de longues heures d'angoisses et de tortures, quand j'ai voulu fuir le regard froid et insultant de sir Aubray... c'est là... c'est là que j'ai fixé ma vue... là ! Était-ce un songe? était-ce le délire de la fièvre... mais j'ai cru reconnaître... (*Elle lève le voile, regarde et s'écrie.*) Ah !... toujours ! toujours ! c'est lui ! lui, à qui j'avais donné asile dans nos premiers jours de proscription... lui, qui m'a abandonnée en proie aux remords et à la douleur, et que je n'ai revu qu'une seule fois, une seule... et dans quel jour, grand Dieu ! un jour où l'on se réjouissait à Londres ! où c'était, disait-on, une grande fête pour le peuple... c'est qu'une tête allait tomber sur l'échafaud... cette tête c'était la sienne ! à ses derniers instans, ses ennemis le poursuivaient encore de leurs outrages... et moi... sa victime, je pleurais, et je priais pour lui.

Elle s'est assise, et cache sa tête dans ses mains en pleurant.

AUBRAY, *en dehors.*

Allons, viens donc, Norval ! par ici ! par ici !

LADY MELROSE, *se relevant avec effroi.*

O ciel ! la voix de sir Aubray !... il vient de ce côté... Ah ! je suis perdue.

Elle ouvre une porte à droite, et sort précipitamment. Sir Aubray entre à gauche, suivi de Norval.

SCENE VI.

SIR AUBRAY, NORVAL.

AUBRAY, *entrant en riant.*

A merveille ! te voilà comme je te voulais, Norval : tu regardes comme une insigne bouffonnerie les convictions politiques, et tu comprends, enfin, combien tu serais dupe, ainsi que moi, de ne pas te servir de nos anciens adversaires pour arriver à la fortune.

NORVAL.

Oui, je le comprends... comme vous, je veux parvenir au moyen de leur crédit... et à leurs dépens.

AUBRAY.

A merveille ! c'est ainsi, quand les gouvernemens changent, que les hommes habiles savent rétablir l'équilibre de leurs affaires, et remontent peu à peu, sur les épaules même de leurs ennemis, tous les degrés de l'échelle dont on les avait renversés... Et ces grands dont la main va nous soutenir, nous ne les flattons pas, nous... nous nous faisons craindre, voilà tout... Oh ! malheur ! malheur à celui qui n'a pas en main de quoi faire un peu de mal aux puissans du jour dont il sollicite la protection ! fût-il un ami de cœur de vingt années, eût-il cent fois le mérite nécessaire pour l'emploi qu'il demande, on le repoussera avec dédain, comme un sot, ou on l'esquivera comme un importun... Mais qu'on le redoute, et on l'accueillera le sourire sur les lèvres, et les portes s'ouvriront à deux battans pour le recevoir... Et voilà comment, mon cher Norval, la grande dame qui nous protége préviendra tous nos désirs, toutes nos volontés, et nous jettera d'elle-même une part de la haute position qu'elle occupe, de ses richesses et de sa faveur.

NORVAL.

Vous avez dit la grande dame qui nous protége... mais je ne la connais pas encore, moi.

AUBRAY.

Mais tu lui es puissamment recommandé.

NORVAL.

Ah ! vous lui avez parlé de moi, sir Aubray.

AUBRAY.

Parlé?... non... je ne la vois plus... elle a fui de la cour ; mais je sais que de loin elle garde encore toute son influence. Hier, je lui ai fait parvenir une nouvelle demande écrite, quelque chose de plus important pour moi que tout le reste et qu'il me faut absolument... Je l'aurai ; mais je ne t'ai pas oublié ; Norval, je suis colonel des gardes du roi, je désire, je veux que tu commandes une compagnie.

NORVAL.

Capitaine ! moi !

AUBRAY.

Oh ! depuis long-temps, tu le sais, j'estime que tu as mérité ce grade... et cette fois tu ne le refuseras pas. J'attends ton brevet.

NORVAL.

Mais alors, au point où nous en sommes ensemble, sir Aubray, que tardez-vous donc encore à me dire...

AUBRAY.

En quoi tu peux m'être utile ? c'est tout simple. Un mot de moi peut renverser la haute réputation de vertu que cette dame s'est acquise... et voilà pourquoi elle me redoute, et voilà pourquoi elle me protége. Mais juge, Norval, de combien s'accroîtrait mon pouvoir si, à l'appui de mes déclarations dont elle a tant de frayeur, j'avais au besoin une preuve de ce que j'avancerai.

NORVAL.

Ah ! vous n'avez pas de preuve.

AUBRAY.

Je sais bien qu'il y a eu une lettre écrite par l'amant, le séducteur... et que cette lettre n'est pas arrivée jusqu'à celle à qui il l'avait adressée... mais je sais aussi que l'homme chargé de la lui porter a été tué il y a un an par les soldats de la

république, et je désespère de retrouver jamais cet écrit, à moins que ton père, à qui appartient cette maison, ne puisse nous donner quelques renseignemens utiles.

NORVAL.

Ah! mon père!

AUBRAY.

Peut-être est-il dépositaire de ce papier que je cherche; peut-être nous dirait-il ce qu'est devenu l'enfant qui a reçu la naissance ici, dans la nuit du 10 décembre 1642 Je me garderai bien d'aller l'interroger, moi... il refuserait de me répondre... je le crains, du moins.

NORVAL.

Et vous avez raison, il refuserait.

AUBRAY.

Mais toi, Norval, mon bon Norval, voyons, ne pourrais-tu pas ?...

NORVAL.

C'est une chose faite, colonel... Oh! je suis aussi impatient que vous de connaître ce mystère jusque dans ses moindres détails. Ce soir même, j'ai fait toutes ces questions à mon père; il n'a entre les mains aucun papier, rien qui puisse servir de preuve.

AUBRAY.

Rien!... et cet enfant?

NORVAL.

Ah! le fils de la grande dame...

AUBRAY.

Oui... Wilfrid sait-il quelque chose?

NORVAL.

Une seule chose: c'est que cet enfant, quelques heures après sa naissance...

AUBRAY.

Eh bien?

NORVAL.

Il est mort.

AUBRAY.

Mort!

Ici on entend pousser un cri dans la coulisse de droite.

NORVAL.

Qu'est-ce que cela? (*Il ouvre vivement la porte et regarde au dehors.*) Une femme évanouie... lady Melrose!

AUBRAY.

Tais-toi! tais-toi!... C'est elle, c'est ma protectrice!

NORVAL.

Ah! c'est elle... lady Melrose!...

AUBRAY.

Tu sais tout maintenant. Elle nous écoutait, et elle vient d'apprendre par ta bouche la mort de son enfant. Mais elle rouvre les yeux, elle nous reconnaît, et la voici qui vient à nous... Va-t'en!

NORVAL.

Cependant, colonel...

AUBRAY.

Va-t'en, te dis-je!

NORVAL, *à part.*

Je reste. Ma mère... c'est ma mère!...

SCENE VII.

LES MÊMES, LADY MELROSE.

LADY MELROSE, *rentrant par la droite, pâle comme la mort, et regardant les deux hommes avec terreur, puis s'adressant à sir Aubray.*

Ah! vous encore!... toujours vous!...

AUBRAY.

Toujours!... C'est notre destinée, milady, de nous rencontrer dans cette maison!

LADY MELROSE.

Et vous, monsieur, que j'ai vu si généreux autrefois, se peut-il...

AUBRAY.

Que vous le retrouviez aujourd'hui près de moi, dans une position si indigne de lui?... Vous voyez que je n'ai pas eu tort de solliciter pour lui votre protection, madame.

NORVAL, *à part.*

Oh! c'en est trop! la verrai-je ainsi humiliée et tremblante devant lui?... Maintenant que je la connais, elle, je n'ai plus à ménager cet infâme! (*Allant vivement au Colonel.*) Sir Aubray...

AUBRAY.

Eh bien! que me veux-tu?

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE SERGENT MACDOWEL.

LE SERGENT.

Colonel, un message de sa majesté!

AUBRAY.

Donne! (*Il lit bas, puis se retournant avec joie vers Norval.*) Félicite-moi!... cette preuve que je cherchais, je suis à la veille de la trouver peut-être.

NORVAL, *à part.*

Qu'a-t-il dit? O ciel! cette preuve...

AUBRAY, *au Sergent.*

Je vais te suivre.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* LE SERGENT.

LADY MELROSE, *pendant que sir Aubray continue de parcourir le papier qu'on lui a remis.*

Comme la joie brille dans ses yeux! sans doute quelque nouvelle perfidie!

NORVAL, *à part.*

Oh! je n'ai pas le droit encore de laisser éclater

ma colère... (*Regardant sir Aubray.*) Quand j'aurai déjoué tous les piéges dont il la menace, alors seulement je le punirai, lui... (*Regardant lady Melrose.*) Quand j'aurai sauvé son honneur, alors seulement je me ferai connaître à elle, et je l'appellerai ma mère!

AUBRAY, *à Norval, après avoir lu.*

Eh bien! encore là! Que tardes-tu donc à m'obéir? Mais je comprends, tu veux remercier milady de la faveur dont elle t'honore en sollicitant pour toi auprès de sa majesté l'épée de capitaine que je t'ai promise.

NORVAL.

En effet, puis-je espérer, milady...

LADY MELROSE.

Je me souviens toujours, monsieur, de votre noble conduite à mon château d'Exeter, et s'il est vrai en effet que ma protection, mon amitié puisse vous être utile, comptez qu'elle vous est acquise.

NORVAL.

Votre amitié, je la justifierai, milady... oh! je vous le jure, je la justifierai!

Il sort en la regardant toujours avec émotion.

SCENE X.

LADY MELROSE, SIR AUBRAY.

AUBRAY.

Pardon, milady, si, lorsque je devrais songer uniquement à vous exprimer toute ma reconnaissance, pardon si je ne vous parle en ce moment que pour solliciter de nouveaux bienfaits; mais cet ordre du roi doit être exécuté sur-le-champ, et je n'ai qu'un instant pour demander à votre seigneurie sa réponse à ma lettre d'hier.

LADY MELROSE.

Votre lettre, monsieur, votre lettre!

AUBRAY.

Ne vous serait-elle point parvenue?

LADY MELROSE.

J'ai pu croire que sir Aubray était en délire lorsqu'il a osé me l'adresser.

AUBRAY.

Comment?... et qu'y a-t-il donc de si étrange et de si déraisonnable dans mes prétentions?... Rétabli par vous, madame, dans la position que les événemens politiques m'avaient fait perdre, élevé en quelques jours à un degré de faveur qui commence à me faire des envieux à la cour, est-ce trop présumer de croire que vous me jugerez assez digne de votre confiance pour m'en accorder une marque plus précieuse et plus éclatante encore?

LADY MELROSE.

A vous, sir Aubray, à vous la main de ma fille!

AUBRAY.

Oui, la main de miss Arabelle... c'est maintenant le seul bien où j'aspire, le seul rêve de mon ambition... songez-y, songez-y bien, madame!... Une fois le gendre de lady Melrose, son honneur me deviendrait sacré, et bien loin de penser à y porter atteinte, je donnerais, s'il le fallait, tout mon sang pour le défendre.

LADY MELROSE.

Moi défendue par vous! monsieur! mon honneur sauvé par sir Aubray!... Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une mère?... vous croyez qu'on lui arrache son enfant comme on peut lui arracher la vie!... Que je consente, moi, que je souscrive à ce mariage sacrilége! non, monsieur, non, vous l'avez espéré en vain... Allez donc m'accuser à la face de tous; moi, je vais à l'instant, je vais m'accuser devant ma fille, et si le monde entier me condamne, eh bien! eh bien! à moi le châtiment comme à moi la faute... Que je sois réprouvée, mais que ma fille soit heureuse!

AUBRAY, *avec colère, et regardant expressivement le message du roi.*

Adieu donc, milady; il faut avant tout que j'exécute les ordres de sa majesté; et lorsque après cela j'oserai renouveler ma demande, j'espère encore qu'elle sera mieux accueillie.

Il sort par le fond. Au même instant Norval reparaît sur le seuil de la porte à gauche.

SCENE XI.

LADY MELROSE, NORVAL.

LADY MELROSE.

Les ordres de sa majesté!... Que dois-je croire? Oh! mais, quoi qu'il arrive, je serai forte pour défendre ma fille contre les perfidies de cet homme.

NORVAL.

Et, quoi qu'il arrive, milady, quelqu'un veillera sans cesse et pour vous et pour elle.

LADY MELROSE.

Vous, monsieur, vous, qui tout-à-l'heure auprès de sir Aubray...

NORVAL.

Moi, qui, il y a six mois, lui ai disputé les jours de sir Georges Hamilton; moi, qui depuis cette époque le hais et le méprise, et qui ai senti cette haine et ce mépris s'accroître de tous les chagrins qu'il vous cause!...

LADY MELROSE.

Ah! je vous crois, monsieur; ce que vous avez fait autrefois pour nous était d'un si noble cœur!... Il est impossible que vous me trompiez aujourd'hui... et devant vous, comme si je n'avais que Dieu pour témoin... Dieu, qui a vu mon repentir, et qui a pardonné à une faute si longuement, si cruellement expiée, je ne songe à déguiser rien de ce qui se passe dans mon âme... Au milieu des nouveaux périls qu'il me faut prévoir et

combattre, une seule pensée est là plus puissante que toutes les autres... Quand je voudrais, quand je devrais quitter ces lieux pour toujours, cette pensée, par une force invincible, m'y arrête malgré moi : c'est qu'ici mon fils est mort... mort sans doute parce qu'on l'avait arraché de mes bras... Voyez, voyez si j'ai confiance en vous, monsieur, je ne cherche pas à retenir mes larmes !

NORVAL.

Oh ! je comprends... je partage votre chagrin, madame... je pleurerais aussi, moi... si j'apprenais la mort de ma mère.

LADY MELROSE.

Ah ! votre mère !... elle existe ?

NORVAL.

Oui, oui, milady, elle existe... Dieu me l'a conservée, et cela me donne du courage, de l'énergie pour supporter la mauvaise fortune, et pour m'en créer une meilleure... elle existe !

ARABELLE, *au fond, à l'extérieur.*

Ma mère ! ma mère !

LADY MELROSE.

Arabelle !

La jeune fille paraît à la porte du fond, et sa mère court à sa rencontre. Norval reste en contemplation devant les deux femmes.

SCENE XII.

LES MÊMES, ARABELLE.

ARABELLE.

Ah ! ma mère, c'est vous... Éric m'avait assuré que je vous trouverais dans cette maison, et je tremblais que déjà vous n'en fussiez partie... j'avais tant besoin de vous voir !... si vous saviez, ma mère... (*Apercevant Norval, qui la regarde toujours avec la plus grande émotion.*) Mais vous n'êtes pas seule !

LADY MELROSE.

Oh ! devant lui tu peux parler... Tiens ! regarde bien, ne l'as-tu pas reconnu ?

ARABELLE.

En effet, je crois me souvenir... et cependant...

NORVAL, *à part.*

Pauvre jeune fille ! elle aussi, elle doute de moi... Et ne pouvoir les embrasser !...

LADY MELROSE, *qui a parlé bas à sa fille pendant cet à-parté de Norval.*

Je te dis que tu peux parler sans crainte.

ARABELLE, *avec un reste d'hésitation.*

Eh bien !... sir Georges nous avait quittées pour se rendre, suivant vos intentions, chez le notaire de notre famille... lorsque des soldats sont entrés au château sous la conduite de sir Aubray.

NORVAL *et* LADY MELROSE.

Des soldats !... sir Aubray !

ARABELLE.

Et dans un instant ils en ont occupé toutes les issues... vous savez bien, comme il y a six mois, le dernier jour de la république... J'ai demandé au colonel quel était le motif de cette violence ; il m'a répondu par des paroles évasives... et puis, il cherchait à calmer mes inquiétudes, il m'adressait je ne sais quelles félicitations, quels éloges, des vœux pour mon bonheur... oui, il a dit cela, mon bonheur : il protestait de son dévouement sans bornes pour lady Melrose et sa fille, et il me regardait avec un sourire qui augmentait encore mon effroi... Oh ! je ne l'avais jamais vu qu'avec défiance, cet homme ; mais aujourd'hui plus que jamais, j'ai senti que sa présence m'était odieuse, et j'ai compris enfin toute la terreur qu'il vous inspire... Pendant qu'il me parlait, on était entré par son ordre, dans le pavillon que sir Georges habite dans votre château depuis que vous avez fixé le jour de notre mariage... Sir Aubray n'a pas tardé à y rejoindre ses soldats ; il s'y est enfermé avec eux... et moi, moi, éperdue, tremblante, ne comprenant pas encore quel est le malheur qui nous menace, je suis venue chercher un refuge dans le sein de ma mère.

TOUS TROIS.

Sir Georges !

Sir Georges paraît sur le seuil de la porte du fond.

SCENE XIII.

LES MÊMES, SIR GEORGES.

GEORGES, *regardant fixement Norval.*

C'est vous, monsieur, c'est vous que je cherchais.

NORVAL.

Moi !

GEORGES.

Il faut que je vous parle à l'instant... à vous seul...

ARABELLE.

Mais vous ignorez peut-être...

GEORGES.

Je n'ignore rien de ce qui se passe, rien de ce que mes ennemis ont tramé pour me perdre, rien de ce que le roi Charles II laisse faire en son nom de perfide et d'infâme par les nouveaux courtisans qui ont usurpé sa faveur... et c'est pour cela que je veux vous parler, monsieur... Mylady, Éric et tous vos serviteurs vous attendent à deux pas de cette maison, et je l'espère, moi-même je ne tarderai pas à me retrouver auprès de vous.

ARABELLE.

Mais si vous étiez arrêté, si aujourd'hui nous ne devions pas vous revoir ?

GEORGES.

De grâce, veuillez me laisser avec lui... lui à qui je puis me confier comme à un ami, comme à un frère.

NORVAL, *lui serrant la main et regardant en même temps Arabelle.*

Oui, comme à un frère!...

Lady Melrose et sa fille, sur un nouveau geste de sir Georges, sortent en le regardant toujours avec inquiétude.

SCENE XIV.

SIR GEORGES, NORVAL.

GEORGES.

Je savais que je devais retrouver ici celui qui m'a sauvé la vie. Le lieutenant Wilfrid me l'avait dit en m'avertissant de ce qui se passe au château de Melrose. Je suis venu; car plus que jamais j'ai besoin des services d'un homme d'honneur...

NORVAL.

Expliquez-vous.

GEORGES.

Cet Aubray à qui l'on vient de donner le commandement des gardes du roi, cherche tous les moyens de me nuire et de me renverser... et comme il n'y a pas de calomnie qui puisse trouver prise sur ma vie, il s'est avisé, par un instinct de démon, d'employer, pour me perdre, au nom du roi, les mêmes moyens et les mêmes prétextes qui lui avaient servi jadis au nom du parlement; il s'est rappelé que lui et les siens me poursuivaient alors comme dépositaire d'un secret d'état, et il a persuadé d'abord à lord Rochester, puis, par son entremise, à Charles II lui-même, de m'en demander compte, comme avait voulu le faire la république. Ce secret que je ne connais pas moi-même, et qui a donné lieu à bien des interprétations différentes de la part de tous les partis....

NORVAL.

Eh bien! me trompé-je? et ne m'avez-vous pas dit il y a six mois que c'était le secret d'une femme?...

GEORGES.

En effet.

NORVAL, *à part.*

O ciel, et cette joie qui éclatait dans les yeux de sir Aubray quand il a reçu le message du roi, et ses menaces à lady Melrose....

GEORGES.

Vous ne m'écoutez plus, monsieur.

NORVAL.

Ah! pardon, pardon, je suis à vous... parlez... Cette femme...

GEORGES.

Je l'ai vainement cherchée dans toute l'Angleterre. Le nom obscur inscrit sur le médaillon qui contient ces papiers est inconnu de tous mes nobles amis; et désespérant de faire parvenir ce dépôt à son adresse, je l'ai remis à ma mère, dont le château est en face de celui de lady Melrose... mais aujourd'hui, aujourd'hui que le génie infernal de sir Aubray est en éveil pour découvrir cet écrit, je ne le trouve plus assez en sûreté dans la demeure de ma mère, puisque ces misérables ne respectent rien... Et cependant, monsieur, j'ai juré, il y a un an, à mon père blessé à mort par les balles républicaines, j'ai juré, en recevant de lui ce dépôt, qu'il ne tomberait jamais au pouvoir de nos adversaires. Vous m'aiderez à tenir ma parole, n'est-il pas vrai? et cette fois, je vous devrai plus que la vie.

NORVAL.

Vous voulez, n'est-ce pas, que je sois à mon tour dépositaire de ce médaillon et de cette lettre?..

GEORGES.

Oui, pour quelques jours... ce temps me suffira pour confondre sir Aubray, pour obtenir justice et réparation. (*Écrivant sur ses tablettes, et les lui remettant.*) Tenez... avec ce mot vous allez vous rendre auprès de la comtesse Hamilton.

NORVAL.

Sur-le-champ...

GEORGES.

Elle vous remettra...

NORVAL.

Bien! bien... et je fais à sir Georges Hamilton le même serment qu'il a fait à son père.

SCENE XV.

LES MÊMES, AUBRAY, *entrant suivi de* MACDOWEL *et* DES SOLDATS.

NORVAL *et* GEORGES.

Sir Aubray!

AUBRAY.

Où vas-tu, Norval?

NORVAL.

J'allais...

AUBRAY.

Reste, j'ai à te parler. Sir Georges, il m'a fallu remplir un devoir bien rigoureux... c'était la volonté du roi. Par bonheur, les perquisitions qu'on m'avait ordonné de faire au château de Melrose ont été inutiles, et sans doute on vous avait calomnié, car j'ai maintenant l'ordre de cesser toute recherche, vous êtes libre, et sa majesté vous attend pour vous témoigner son regret de tout ce qui vient de se passer. Baronnet, veuillez recevoir mes excuses.

GEORGES, *le regardant avec mépris.*

Vous avez dit que j'avais été calomnié, et cela est vrai. Mais Dieu me garde de m'abaisser jus-

qu'à demander compte au calomniateur du mal qu'il a voulu me faire! (*Regardant expressivement Norval.*) Je reste sur mes gardes, et je tiens à ce que j'avais résolu avant que sir Aubray vînt m'annoncer que j'étais libre et rentré en grâce.

AUBRAY.

Ce que vous aviez résolu... Que signifie?

Sir Georges continue de regarder Norval, et sort sans répondre à Aubray.

NORVAL, *à part.*

Je comprends... j'irai au château d'Hamilton.

SCENE XVI.

NORVAL, AUBRAY, LE SERGENT *et* LES SOLDATS.

NORVAL.

Ainsi, colonel, voilà déjà une de vos espérances qui devient impossible à réaliser.

AUBRAY, *avec un sourire.*

Hein! que dis-tu?

NORVAL.

Demain il épousera miss Arabelle.

AUBRAY.

Peut-être.

NORVAL.

Il est libre.

AUBRAY.

Qu'importe?

NORVAL.

Et vous n'avez pas cette preuve que vous attendiez et qui devait affermir davantage votre pouvoir sur la grande dame.

AUBRAY, *riant tout-à-fait.*

Pauvre Norval!

NORVAL.

Eh bien?

AUBRAY.

Attends un peu... (*Il remonte la scène, et s'adresse au sergent Macdowel.*) Fais éloigner tes hommes; dans un instant, vous me suivrez tous au rendez-vous de la chasse royale, chez lord Rochester.

SCENE XVII.

AUBRAY, NORVAL.

NORVAL, *à part.*

Encore cet infernal sourire!

AUBRAY.

Pour toi, Norval, j'ai promis que je n'aurais pas de secret... Tiens, regarde... un médaillon... une lettre...

Il les tire de son sein et les lui montre.

NORVAL.

Ah! qu'ai-je vu?... (*Haut à sir Aubray.*) Et c'est là...

AUBRAY.

C'est là ce que je voulais avoir, et j'ai pleinement réussi.

NORVAL.

Mais comment? par quel moyen?...

AUBRAY.

Pendant que mes soldats visitaient avec soin le château de lady Melrose, il m'est venu dans l'idée de me rendre seul à celui de la vieille comtesse Hamilton... et je n'ai pas eu de peine, en l'effrayant un peu pour les jours de son fils, à me faire livrer par la pauvre femme le secret d'état que j'ai poursuivi jadis pour la république... et que je vendrai peut-être à la royauté, si elle veut m'en donner un prix raisonnable.

NORVAL.

Mais, si je m'en souviens bien, ces papiers n'ont pas la valeur que vous leur supposez, colonel.

AUBRAY.

Ah! tu crois cela, Norval...

NORVAL.

Sir Georges me l'a dit, il y a six mois, lorsque vous m'aviez chargé de commander son supplice. Ce n'est pas de la politique, ce n'est qu'un billet sans importance, que sais-je? une lettre d'amour adressée à une femme.

AUBRAY.

Sans doute, à une femme... je n'ai pas encore enlevé le cachet... J'hésite; on pourra me savoir gré de ma discrétion.

NORVAL.

Et vous payer plus cher, n'est-ce pas, sir Aubray?

AUBRAY.

Beaucoup plus cher.

NORVAL.

Mais, du moins, vous avez lu l'adresse?

AUBRAY.

Oui; tu peux la lire aussi, Norval.

NORVAL, *lisant.*

« A miss Lucy Barcklay. » Ce nom...

AUBRAY.

Une petite bourgeoise.

NORVAL.

Vous voyez que vos soupçons...

AUBRAY.

Une petite bourgeoise devenue depuis une grande dame, la favorite de la reine, lady Melrose, enfin!...

NORVAL.

Lady Melrose!

AUBRAY.

C'est la preuve que je cherchais, et tu comprends

qu'un secret de femme peut être pour moi plus important, plus précieux qu'un secret d'état.

NORVAL.

Colonel Aubray, je ne crois pas, je ne puis croire que vous fassiez usage de cet écrit?

AUBRAY.

Si fait!... Qui m'en empêchera?

NORVAL.

Songez-y, oh! songez-y bien, cette dame n'a-t-elle pas déjà trop fait pour vous? Quelque haine que j'aie, ainsi que vous, pour tous ces nobles, nos anciens adversaires, je crois que vous devez de la reconnaissance à celle qui vous a rendu votre rang, votre grade; je crois que vous renoncerez à employer de pareils moyens pour l'asservir ou pour la perdre.

AUBRAY.

Tu es fou!

NORVAL.

Oh! je vous en supplie, revenez avec moi à des sentimens plus généreux, plus dignes de deux anciens soldats de Cromwell... Cet écrit, il faut l'anéantir!

AUBRAY.

Jamais! y penses-tu?... D'où te vient, Norval, ce beau retour de vertu puritaine et de désintéressement? Cet écrit, c'est ma fortune, la tienne, c'est le talisman qui doit faire de moi l'heureux époux d'une des plus riches héritières des trois royaumes.

NORVAL, *à part.*

De ma sœur!

AUBRAY.

Et si l'on me refuse, je la garde, cette lettre, je la garde pour en donner lecture à qui voudra l'entendre... s'il le faut, je la fais imprimer, pour que le nom de lady Melrose soit répété dans Londres, et serve à tous nos gentlemen et à John Bull de jouet et de risée.

NORVAL, *éclatant.*

Misérable!

AUBRAY.

Hein? plaît-il? Que signifie...

NORVAL.

Cela signifie, colonel Aubray, que je ne puis me contraindre davantage à l'aspect de tant de bassesse et d'infamie; cela signifie que tu es à mes yeux le plus lâche et le plus méprisable de tous les hommes; cela signifie que tu vas à l'instant, à l'instant même, me remettre ces papiers, ou que l'un de nous deux ne sortira pas vivant de cette chaumière!

A la fin de cette tirade, il s'est élancé sur sir Aubray. Macdowel et ses soldats, attirés par le bruit, sont rentrés en scène.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LE SERGENT MACDOWEL, SOLDATS.

AUBRAY, *froidement, à Macdowel.*

Qu'on arrête cet homme qui a levé la main sur son colonel!

NORVAL, *à part.*

Grand Dieu! qu'ai-je fait? (*Bas.*) Soit! ma vie est en ton pouvoir, mais il en est temps encore, déchire ces papiers, là, devant moi, et sans qu'aucun d'eux puisse te surprendre, à l'instant, à l'instant, ou je vais leur dire à tous quel est celui qu'on leur a donné pour chef; je vais leur dire comment il se fait lâchement l'ennemi, le persécuteur d'une femme!

AUBRAY, *froidement.*

A merveille! je t'attends, et je vais leur dire à tous pour les divertir la lettre d'amour écrite, il y a vingt ans, à celle qui est aujourd'hui première dame d'honneur de la reine.

NORVAL, *à part.*

O mon Dieu! mon Dieu! encore forcé de me taire!

AUBRAY, *se retournant impérieusement vers Macdowel.*

Qu'on l'arrête!

Ici Wilfrid rentre avec sir Georges.

SCENE XIX.

LES MÊMES, WILFRID, SIR GEORGES.

WILFRID.

Arrêter! qui donc?... mon fils, le capitaine Norval!

TOUS.

Capitaine!

WILFRID.

Oui, capitaine... ça vous étonne! C'est vous pourtant, sir Aubray, c'est vous qui avez sollicité pour lui, je venais vous en remercier.

AUBRAY.

Moi! comment? et que voulez-vous dire?

GEORGES.

Grâce à vous, monsieur, grâce à lady Melrose, qui a joint ses prières aux vôtres, son brevet était signé par le roi depuis ce matin.

WILFRID, *d'un air triomphant.*

Le voilà! le voilà!

AUBRAY.

Eh! qu'importe? c'est toujours sur un supérieur qu'il a osé lever la main: je suis colonel.

WILFRID.

Pardon, c'est ce qui vous trompe, vous ne l'ê-

tes plus... depuis ce matin, sa majesté vous a cassé de votre grade en même temps qu'elle a nommé mon fils capitaine.

GEORGES, *remettant un papier à Aubray.*

Les deux signatures ont été expédiées à la fois chez lord Rochester, et...

WILFRID.

Et vive le roi! Voilà ce qui s'appelle régner comme il faut, et rendre justice à tout le monde. Aussi Charles II est béni, adoré de tout notre régiment, surtout depuis que vous n'êtes plus notre colonel... (*Avec une joie qui tient de la folie.*) Vive le roi! vive le roi!

Tous les soldats répètent le cri de Wilfrid; Aubray regarde Norval avec fureur et tire son épée; Norval va prendre celle de Wilfrid. Celui-ci s'approche des soldats, leur parle bas ainsi qu'à Macdowel, et tous s'éloignent en silence.

SCENE XX.

WILFRID, SIR GEORGES, NORVAL, AUBRAY.

NORVAL, *montrant Wilfrid.*

Docteur Aubray, voici mon témoin!

AUBRAY.

Sir Georges refusera-t-il de m'en servir?

GEORGES.

Non; car je ne veux pas qu'en mourant tu puisses remettre à un autre ces papiers qui m'appartiennent, et que tu as traîtreusement arrachés à la frayeur de ma mère.

NORVAL.

En garde!

AUBRAY.

A l'instant!

Tous deux tirent leurs épées.

NORVAL.

Un combat à outrance! sans pitié ni merci!

AUBRAY.

Tant que la lame tiendra à la poignée.

NORVAL.

Tant que le cœur battra dans la poitrine.

Ils se mettent en garde. Deux ou trois bottes, après lesquelles, Norval fait quelques pas en arrière, pressé vivement par l'épée de sir Aubray.

WILFRID.

Ah! mon Dieu! pour la première fois de ma vie, j'ai peur! j'ai peur!

AUBRAY, *riant.*

Ah! ah! ah! déjà tu chancelles, Norval! déjà tu recules devant moi!

NORVAL.

Sir Aubray, je sens que tes coups sont moins terribles que tes paroles!

Il lui porte une botte assez vive que sir Aubray pare avec le plus grand sang-froid et toujours le sourire sur les lèvres; puis, après un instant, de nouveau, Norval est forcé de reculer, et il vient tomber à la droite du théâtre au moment même où lady Melrose paraît sur le seuil de la chaumière.

SCENE XXI.

LES MÊMES, NORVAL, AUBRAY.

TOUTES DEUX, *criant.*

Ah!

WILFRID, *avec désespoir.*

Norval!

LADY MELROSE.

Il est mort!

NORVAL, *se relevant l'épée à la main, et tenant en respect Aubray qu'il a fait reculer à son tour.*

Non; votre voix, madame, lui a rendu des forces nouvelles... non, il est invincible maintenant que vous avez prié pour lui... Malheur à toi, docteur, malheur à toi!

Il le presse très-vivement, le touche à la poitrine, et Aubray va tomber de l'autre côté du théâtre, en poussant un cri douloureux.

WILFRID, *se jetant dans les bras de Norval.*

Mon fils! mon cher Norval!... je te revois, je t'embrasse encore!

GEORGES.

Mais, du secours pour cet homme! du secours... Venez, venez, Wilfrid.

Sortie vive de Georges et de Wilfrid.

SCENE XXII.

ARABELLE, LADY MELROSE, NORVAL, SIR AUBRAY.

AUBRAY.

Les secours seront inutiles... Tu as frappé droit au cœur, Norval, et la blessure est mortelle.

NORVAL.

Maintenant enfin, à moi ce médaillon, à moi cette lettre.

AUBRAY, *montrant le médaillon et la lettre qu'il retient convulsivement.*

Pas avant que j'en aie fait lecture; pas avant que ma voix mourante ait fait rougir cette noble dame devant toi, devant sa fille.

NORVAL, *levant encore l'épée sur Aubray.*

Infâme!

AUBRAY.

Soit!... Donne au mourant un dernier coup d'épée, et j'aurai le bonheur peut-être qu'on t'arrêtera comme assassin.

Norval va pour sortir.

LADY MELROSE.

Ah! restez, Norval, restez, je vous en supplie!

AUBRAY, *lisant.*

« Chère et noble Lucy, quand cette lettre vous » parviendra, le captif qui t'écrit aura cessé de » vivre. Mais à cette heure solennelle, votre par- » don m'est aussi nécessaire que celui de Dieu... » Je fus coupable, moi, et c'est vous, c'est vous » dont toute la vie a été flétrie par ma faute... »

LADY MELROSE.

Écoute, ma fille, écoute.

ARABELLE.

Tout pour vous absoudre.

NORVAL.

Ne tremblez plus, mylady, sa vengeance est votre justification.

AUBRAY, *lisant.*

« Pardonnez-moi donc, Lucy, au nom de mes » infortunes, de notre amour, de notre enfant... » cet enfant, dont j'avais si long-temps perdu le » souvenir, il existe encore!... »

LADY MELROSE.

Il existe!

AUBRAY, *lisant.*

« Dans une pauvre cabane, près d'Exeter, le » soldat Wilfrid, l'a élevé comme son fils, sous » le nom de Norval... » (*Répétant avec fureur.*) Norval!

LADY MELROSE.

Mon fils!

ARABELLE.

Mon frère!

NORVAL.

Je le savais, je le savais, que j'étais votre fils, et j'en ai rempli les devoirs.

AUBRAY, *avec rage.*

Ah! mourir, mourir sans vengeance!... Mais peut-être les lignes suivantes... Oui, oui, j'espère encore... (*Il fait un nouvel effort et achève la lecture de la lettre.*) « Un jour, sans doute, Dieu » rendra le calme à notre patrie, et le trône à » Charles II; alors, mon fils Norval devra s'ap- » peler Lionel Stuart, seigneur feudataire du » comté de Clarendon, pair d'Angleterre; telle » est la volonté suprême, et la dernière prière de » celui qui va mourir sur l'échafaud de White-Hall.

» CHARLES Ier, roi d'Angleterre. »

NORVAL, *répétant avec exaltation.*

Charles Ier roi d'Angleterre!

Il tombe à genoux et se découvre en regardant le portrait placé au fond du théâtre.

AUBRAY.

Ah! cette lettre!... cette lettre qui ferait la grandeur de mon ennemi, comment l'anéantir?... je n'ai plus la force... Ah! par là! par là!

Il se traîne jusqu'à la cheminée où le feu est allumé... puis, au moment d'y atteindre et d'y jeter le papier, il tombe mort en poussant un grand cri. Le médaillon et la lettre sont à ses pieds.

NORVAL.

Mort!... (*Il ramasse le médaillon et la lettre, et relit les derniers mots.*) « Lionel Stuart, comte » de Clarendon, pair d'Angleterre! »

LADY MELROSE, *se rapprochant de lui.*

Et par ton cœur digne d'un si noble rang... Et moi, moi, que je serai fière et heureuse de mon fils!

Pendant tout le mouvement de scène précédent, lady Melrose et son fils, placés tous deux au milieu de la scène, se sont trouvés entièrement isolés de la jeune fille, qui pleure à l'extrême gauche, et du cadavre d'Aubray, étendu à droite auprès de la cheminée.

NORVAL, *regarde des deux côtés, puis se retournant avec tristesse vers lady Melrose.*

Non, ma mère, non, c'était un rêve... et pour toujours, il faut que j'y renonce.

LADY MELROSE.

Comment!... que dis-tu?

NORVAL.

Voyez cet homme étendu mort à nos pieds... je l'ai tué parce qu'il voulait déshonorer ma mère en publiant cette lettre... et j'irais accomplir moi-même la menace que je lui ai fait payer au prix de sa vie... Non, ma mère, non; sir Aubray en mourant m'a dicté mon devoir... Cet écrit, il faut l'anéantir!

Il jette la lettre dans le feu.

LADY MELROSE.

Que fais-tu, Norval?

NORVAL.

Je vous l'ai dit, mon devoir, et je suis heureux... Ce n'était pas un nom, ce n'était pas des titres qu'il me fallait, c'était l'amour d'une mère... Oui, avec vous, quand nous serons seuls, quand personne ne pourra nous entendre, votre fils, toujours votre fils... et ton frère, Arabelle!

TOUTES DEUX.

Oh! oui, toujours! toujours!

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, WILFRID, PAYSANS; *puis* SIR GEORGES, SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR.

NORVAL, *s'éloignant doucement des deux femmes, et leur montrant les nouveaux personnages qui arrivent.*

Mais devant le monde, rien que Norval, le capitaine Norval, qui vous doit son grade, et la reconnaissance de toute sa vie... (*Montrant Wilfrid qui s'avance doucement de son côté.*) Et lui, lui, le vieux soldat qui a recueilli mon enfance: mon père, toujours mon père!

WILFRID.

Toujours!

Il l'embrasse. Norval regarde encore avec expression les deux femmes. Sir Georges va les rejoindre. Les seigneurs viennent leur adresser des félicitations. Les paysans entourent le cadavre de sir Aubray. La toile tombe.

Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

SCÈNE XVII.

SANS NOM!

OU

DRAMES ET ROMANS,

MYSTÈRE-FOLIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE,

Par MM. Théaulon et de Biéville,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 22 JUILLET 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. BONHOMME, négociant.	M. MONVAL.
FÉLIX BONHOMME, son fils.	M. NUMA.
PAUL DE SAINT-MÉRY, avocat . .	M. DAVENNES.
Mme DANVILLE, veuve d'un ancien négociant associé de Bonhomme. . .	Mme USANNAZ.
ANGÈLE DANVILLE, sa belle-sœur.	Mme JULIENNE.
JULIETTE, fille de Mme Danville. . .	Mme MÉLANIE.
UN PAYSAN.	M. BORDIER.

La scène se passe dans le château de Mlle Angèle Danville, aux environs de Pontoise.

S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de toutes les pièces du répertoire du Gymnase Dramatique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

Un pavillon élégant dans un parc. Bibliothèques. A droite, une table surchargée de brochures. Fenêtres donnant sur le parc. Porte au fond donnant sur le parc.

SCENE PREMIERE.

Mme DANVILLE, M. BONHOMME.

Mme DANVILLE, *appelant.* Juliette! Angèle! ma fille! ma sœur!.. Comment! personne dans le château, dans le parc, dans le pavillon!... C'est pourtant ici que ma sœur et ma fille avaient l'habitude de travailler.

BONHOMME. Ah! ah! c'est ici que Mlle Angèle Danville, votre belle-sœur, donne à votre charmante fille ces leçons de morale

et de vertu qui doivent en faire une femme accomplie..... Ah! nous avons besoin de cela..... parce que mon fils, comme je vous l'ai dit, est un bon enfant... un très-bon enfant; mais ses idées donnent un peu dans le vague... ça a toujours été le défaut de sa mère, qui l'a élevé... Aussi, grâce à l'éducation maternelle... il s'est laissé séduire par je ne sais quelle littérature à la mode.... Il plaisante sur mon commerce, ne rêve qu'impressions de voyage... Je ne sais ce qu'il cherche.... ce qu'il veut découvrir; mais il est toujours par voie et par chemin... c'est au point, ma chère madame Danville, que ce matin j'ai été forcé de lui laisser un petit mot chez moi, pour lui apprendre nos projets et le faire accourir aussitôt après son retour. Du reste, c'est un fort aimable garçon, je m'en vante..... et de l'esprit!... je ne le comprends jamais... C'est le plus fort littérateur d'Ille-et-Vilaine.

Mme DANVILLE. Cette dernière qualité me touche fort peu; ce qui me détermine à conclure ce mariage, c'est ce que vous m'avez dit du bon naturel et du caractère doux et honnête de votre fils.

BONHOMME. Et puis aussi les cent mille écus que vous gagnez à terminer ainsi tous nos différens; car il est bien prouvé par nos livres que feu Danville, votre mari, me redevait...

Mme DANVILLE. Allez-vous recommencer?

BONHOMME. Non, non; ce que j'en dis, ce n'est pas pour faire valoir mon sacrifice... rien n'est plus loin de ma pensée!... D'ailleurs tout est conclu... les clauses du contrat sont arrêtées entre nous... Il ne nous reste plus qu'à passer chez votre notaire pour les faire rédiger..... et aussitôt que mon héritier arrivera, nous signerons. En attendant, je me promets le plus grand plaisir de la connaissance de mademoiselle votre sœur..... Feu Danville me l'a vingt fois citée comme une femme d'une raison, d'une religion... c'était, disait-il, la perle de Pontoise.

Mme DANVILLE. Sans aucun doute!... et c'est pour cela qu'en partant, il y a trois ans, pour aller régler les affaires de ma maison de Marseille, je confiai à cette chère sœur l'éducation de ma fille. J'aimai mieux cela que de la mettre dans un pensionnat de Paris, où l'on apprend aux demoiselles toute sorte de choses à présent. Avec ma sœur, je suis sûre que Juliette n'a eu que de bons exemples, et n'a lu que des livres....

Pendant ce temps, Bonhomme s'est approché de la table, et a pris une brochure.

BONHOMME, *lisant*. La Tour de Nesle....

Mme DANVILLE. C'est l'histoire de quelque martyre.

BONHOMME. C'est une comédie.

Mme DANVILLE. Alors c'est quelque comédie sacrée.

BONHOMME. C'est possible. (*Il prend un second volume.*) Le Notaire de Chantilly.

Mme DANVILLE. Il faut connaître un peu le droit.

BONHOMME. Lucrèce Borgia...

Mme DANVILLE. Voyez!... Lucrèce!... c'est pour lui donner des leçons de fidélité conjugale...

BONHOMME. Le Crapaud...

Mme DANVILLE. Nous sommes dans l'histoire naturelle.

BONHOMME. Le Chemin le plus court.

Mme DANVILLE. Ça doit être le guide du département.

BONHOMME. L'Herbagère...

Mme DANVILLE. C'est quelque nouvelle cuisinière bourgeoise... Une femme de ménage doit savoir faire un peu de tout.

BONHOMME. Mettent-ils des titres singuliers à leurs livres, à présent!...

AIR : *du Verre.*

L'esprit des auteurs autrefois
Grandissait à chaque chapitre,
Aujourd'hui nos auteurs sournois
Mettent leur esprit dans le titre;
Pareils à ces marchands rivaux
Qui, dans leur enseigne hautaine,
Promettent du vin de Bordeaux,
Et ne vendent que du surène.

Mme DANVILLE. C'est possible!... mais cela m'est absolument égal; en fait de livres, je ne lis que ceux de mon commerce. Ma belle-sœur, c'est différent; il paraît que maintenant c'est son goût, et je n'ai pas besoin de vous recommander de ne pas la contrarier là-dessus. Vous savez le respect et les égards qu'elle a droit d'attendre de notre part, à cause de son caractère, de ses vertus, de ses soixante mille livres de rente....

BONHOMME. Ah! Mlle Angèle est affligée de soixante mille livres de rente?

Mme DANVILLE. Je la crois même plus affligée que cela, et notez que ma fille est son unique héritière...car, à son âge, il est bien probable que ma sœur ne se mariera pas.

BONHOMME. C'est assez probable.

Mme DANVILLE. Mais... elles ne reviennent pas... j'avais pourtant écrit que nous arriverions aujourd'hui ou demain.

BONHOMME. Il est clair que ces dames ne nous attendent que demain, et qu'en

attendant elles se promènent... Si nous allions au-devant d'elles...

Mme DANVILLE. Non, non... les affaires avant tout... Notre voiture n'est pas encore remisée, rendons-nous à Pontoise pour faire rédiger le contrat. Ce sera toujours ça de fait.

BONHOMME. Soit! si vous voulez accepter mon bras...

On entend chanter dans la coulisse.

Mme DANVILLE. Eh! mais...

BONHOMME. Quelqu'un vient..... C'est peut-être mon fils.... non, non.... ce n'est pas lui... mon fils est bien mieux que ça!...

Mme DANVILLE. Quel est donc ce monsieur qui entre ici comme chez lui?...

SCENE II.

Mme DANVILLE, BONHOMME, PAUL *en chasseur.*

BONHOMME, *à Mme Danville.* Il n'engendre pas la mélancolie ce monsieur.

PAUL, *les apercevant.* Une dame et un étranger!...

Il les salue.

Mme DANVILLE. Pardon, monsieur... est-ce que nous nous serions trompés de pavillon?.. Ne sommes-nous pas ici chez Mlle Angèle Danville ?

PAUL. C'est bien ici, madame; mais Mlle Angèle et Mlle Juliette sont absentes pour le moment, je suis chargé de les représenter et...

Mme DANVILLE. Vous, monsieur? ..

BONHOMME. Monsieur est un parent?...

PAUL. Non, monsieur, je suis tout simplement propriétaire du château voisin, ces dames veulent bien m'admettre dans leur société, et je leur rends tous les petits services que je puis... J'ai même là, dans ma carnassière...

BONHOMME. Un lièvre?...

PAUL. Non.... Trois brochures que je viens de prendre pour elles à la diligence de Paris : *Julie, ou la Séparation*; *Eulalie Granger, ou Cinq années de Mariage*; et *une Femme malheureuse.*

Mme DANVILLE. Quand je vous disais! toujours des moralités..... (*A Paul.*) Ma sœur avait donc des affaires bien importantes pour s'absenter ainsi, quand je lui ai écrit que j'arriverais avec monsieur?

PAUL. Quoi! madame, vous seriez...

Mme DANVILLE. Madame Danville, monsieur...

BONHOMME. Et monsieur Bonhomme, monsieur... pour vous servir...

PAUL, *à part.* Grand Dieu! (*Haut.*) Ces demoiselles vous attendaient avec la plus vive impatience; tout est disposé au château pour vous recevoir, et depuis ce matin elles ne quittaient pas les fenêtres de ce pavillon, qui donnent sur la route de Paris; mais voilà que tout-à-coup une nouvelle se répand dans la campagne... une nouvelle terrible... étourdissante!... Toutes les dames des environs sont en émoi, et courent sur la route... Ces demoiselles prennent leurs schalls et leurs chapeaux...

Mme DANVILLE. Ah! mon Dieu! monsieur, qu'est-ce qu'il y a donc?

BONHOMME. Qu'est-ce qui est arrivé?

PAUL.

AIR : *du Porteur d'eau.*

On aime à se livrer chez nous
A des émotions terribles;
Plus une femme a les yeux doux,
Plus elle a les nerfs irascibles.

Mme DANVILLE.

Ma fille... Ma sœur...

PAUL.

De ces lieux
Leur sensible cœur les entraîne;
Elles ont couru toutes deux...

BONHOMME.

Pour secourir des malheureux!...

PAUL.

Pour aller voir passer la chaîne.

BONHOMME. La chaîne!...

Mme DANVILLE. La chaîne!

PAUL. Sans doute! cela vaut un drame de la Porte-Saint-Martin..... un roman d'Eugène Renduel... et puis, c'est une distraction toute morale.

BONHOMME. Votre serviteur de tout mon cœur; en fait de parties de plaisir, j'aimerais mieux autre chose.

Mme DANVILLE. Ça rentre probablement dans le système d'éducation de ma sœur... On ne peut pas condamner sans entendre. Monsieur, puisque vous restez au château, voulez-vous bien, au retour de ces demoiselles, leur dire que leur mère et sœur est arrivée avec M. Bonhomme?

BONHOMME. Et que nous aurons l'honneur de les saluer en revenant de Pontoise.

Mme DANVILLE. Venez, mon vieil ami, venez.

BONHOMME. Dites donc, ma chère amie, est-ce que ce jeune homme entre aussi dans le système d'éducation de votre fille?...

Mme DANVILLE. Je ne sais comment expliquer... Mais vous pouvez être tranquille, je vous l'ai déjà dit, ma sœur est la sagesse, la raison même.. (*Causant en s'en allant.*) Et je puis vous assurer...

Ils sortent.

SCENE III.

PAUL.

Ah! ça... que dit-elle donc?... sa sœur... la sagesse, la raison même... Autrefois, c'est possible, et je veux bien le croire... bien qu'à la voir aujourd'hui on ne dirait pas... Mais laissons là cette bonne Mlle Angèle, et ne nous occupons que de notre position... elle est difficile... Voilà la mère et le beau-père venus.... Le prétendu ne tardera pas à arriver... Le roman se complique... le drame se noue, comme dirait Mlle Angèle... Je ne sais comment sortir de là... Dans un moment de dépit, Juliette a écrit à sa mère qu'elle consentait à ce mariage... et le rendez-vous général de la noce a été donné dans ce château.. Heureusement j'ai pu m'y faire admettre pour veiller sur elle, pour la protéger.. Et je réussirai, car c'est bien le diable si moi, un avocat! je ne trouve pas un moyen ..et justement voici Juliette et sa tante pour m'inspirer.

SCENE IV.

ANGÈLE, JULIETTE, PAUL.

ANGÈLE, *entrant, tout emue.* Ah! quel spectacle!... Ah! monsieur Paul... ah! que vous avez eu tort de ne pas venir avec nous!...

JULIETTE. Ma pauvre tante est tout enthousiasmée.

PAUL. C'était donc de bien beaux criminels?...

ANGÈLE. Plus beaux qu'il n'est donné à la parole de l'exprimer... Les physionomies les mieux attaquées!... les traits les plus purs...

PAUL. Et puis on les conduit maintenant en calèche decouverte... c'est bien le moins.

ANGÈLE. Ne plaisantez pas! on ne saurait avoir trop d'égards pour ces hommes qui n'ont d'autres torts que d'être trop complets.

PAUL, *riant.* Certainement, car c'est l'excès de leur perfection même qui les a etés hors des bornes sociales.

ANGÈLE. Oh! vous ne passerez jamais ces bornes-là, vous!...

JULIETTE, *riant.* Je l'espère bien!

PAUL. Et moi aussi!

ANGÈLE. Et dire que moi, Angèle Danville, j'ai passé quarante-huit années de mon printemps sans les comprendre!... Oui, monsieur Paul, la lumière ne m'est venue que depuis deux ans, et encore peu à peu!... Mon intelligence, emmaillotée dans les langes d'une éducation routinière, se refusa long-temps à admettre des hommes comme les Ferragus, les Antony, les Hernani; mais après avoir lu nos grands auteurs et leurs grands ouvrages, mon esprit a grandi lui-même... Bientôt je rencontrai ces pages sublimes où le barde des femmes de cinquante ans rend justice à ce bel âge... à cet âge où la beauté atteint toute son étendue... toute sa vaste étendue! Alors je fus subjuguée: une révolution se fit dans mes idées, je me nourris de nos auteurs modernes, je rêvai... je fis mieux... je crus à leurs types.

PAUL. Quoi! mademoiselle...

ANGÈLE. Oui, monsieur, oui, je crus à ces hommes d'exception; je me dis: Pourquoi n'existeraient-ils pas, puisque j'existe bien, moi... moi qui partage leurs sentimens!... moi!... dont le cœur est sympathique au leur!

PAUL. A propos de sympathie, je dois vous faire savoir que madame votre sœur et M. Bonhomme sont arrivés...

JULIETTE. Grand Dieu!...

ANGÈLE. Imprudent!... Lui apprendre sans précaution.....

ANGÈLE, *à Juliette.*

AIR: *Un jeune Grec.*

Dieu! tu pâlis...
JULIETTE.
Qui? moi!...
ANGÈLE.
Ma pauvre enfant!
Prends ce flacon...
JULIETTE.
Je n'ai rien, je vous jure.
ANGÈLE.
Mieux que toi-même, ah! va, je te comprend,
C'est d'après moi que te fit la nature.
PAUL, *riant.*
Ah! pour cela...
ANGÈLE.
Vous en doutez je crois?
PAUL.
Non pas, je me rends sans querelle;
Bas, à Juliette.
Mais comme un peintre, je le vois,
Dame nature sait parfois
Embellir aussi son modèle.

ANGÈLE. Ah! si l'on m'avait appris ainsi à l'improviste l'arrivée d'une mère ou d'un prétendu quelconque, mes nerfs n'auraient pu résister à une telle percussion. Il est vrai que je suis plus complète qu'elle... Mais j'y pense, ton prétendu va arriver... Il est impossible que tu n'aies pas un secret à me confier.

JULIETTE. Je vous jure, ma tante...

ANGÈLE. J'en suis sûre... Mon cher voisin... veuillez nous excuser... mais cette chère enfant veut me parler mystérieusement.

PAUL. C'est bien, mademoiselle, je vais faire un tour dans le parc... (*A part.*) Que le diable l'emporte avec ses mystères!

Il sort.

SCENE V.

ANGÈLE, JULIETTE.

ANGÈLE. Parle... Juliette... verse dans le sein d'une amie tes secrets de jeune fille.

JULIETTE. Mais... je n'ai pas de secret, ma tante.

ANGÈLE. Tu en as.... tu dois en avoir... C'est comme cela dans tous nos drames, dans tous nos romans; une jeune fille sans secret serait une anomalie dans la nature. Oui, Juliette, et puisque tu refuses de me confier ton secret, je te dirai que je l'ai deviné.

JULIETTE. Vous, ma tante?...

ANGÈLE. Tu aimes M. Paul de Saint-Méry, notre jeune voisin.

JULIETTE. Vous penseriez!...

ANGÈLE. Prends garde, mon enfant... Ce jeune homme a toutes les qualités de la vie paisible... Il est à vingt-cinq ans avocat très-distingué... il a vingt mille francs de rente; mais, est-ce bien l'homme qu'il te faut?.. ne t'abuse pas... Est-ce l'être que tu as rêvé... l'être qui doit t'offrir un cœur assez tendre pour que toutes les aspérités de la vie y puissent fondre et disparaître?.. Si réellement il y a identité dans vos ames... ce n'est que lui que tu dois prendre pour l'autre partie de ton tout; mais si tu n'éprouves qu'un sentiment bénévole... et frivole... tu dois obéir aux volontés de ta mère... Tu pleureras un jour, Juliette; le lendemain je te ferai lire *Résignée*, et tout sera dit; voilà le monde... dans ce siècle de vérité.

JULIETTE. Eh bien! ma tante, s'il faut vous dire la vérité... vous m'avez devinée.

ANGÈLE. Quand je te le disais!... C'est très-bien... cela devait être! M. Paul s'était posé pour cela... A présent il ne manquerait plus au drame que ce fût pour moi que Paul eût de l'amour.

JULIETTE. Rassurez-vous, ma tante, c'est pour moi.

ANGÈLE. En es-tu bien sûre?

JULIETTE. Il me l'a dit.

ANGÈLE. Ce n'est pas une raison... mais pourquoi ne m'avoir pas avertie?

JULIETTE. Je le voulais... j'allais tout vous dire... mais une brouille survint entre nous, et maintenant que ma colère est passée et que je me suis réconciliée avec M. Paul, je ne sais plus comment faire.

ANGÈLE. Comment faire! tu le demandes! heureusement que je suis là, et que, si tu es une nièce faible, je suis une tante forte.

JULIETTE. Mais enfin, ma tante...

ANGÈLE. Il faut refuser toute alliance avec un Félix Bonhomme.

JULIETTE. Résister à ma mère!...

ANGÈLE. Je sais bien qu'au premier coup d'œil on ne peut pas se dissimuler... mais au fond, c'est le parti le plus énergique et par cela même le plus généreux! Oui, c'est noble! c'est excentrique!... Les drames et les romans nous le prouvent tous les jours... Votre mère traite votre mariage comme s'il s'agissait de la vente d'une livre de café... Sacrilége et profanation!... Le mariage... un lien tout de poésie... un drame qui se lie dans un bal... en diligence... dans une loge d'opéra, chez son dentiste, dans... un parc solitaire... partout enfin... et ne se dénoue qu'à la mort... ou à la police correctionnelle, si le nœud n'a point été cimenté par l'intelligence des sens, et mesuré sur notre organisation sociale.. Voilà, Juliette, voilà ce qui t'attend si ton faible cœur se refuse à la résistance.

JULIETTE. Mais à présent que j'ai consenti?...

ANGÈLE. Alors, comme je te le disais tout-à-l'heure, tu liras *Résignée*, c'est encore une position...

SCENE VI.

ANGÈLE, JULIETTE, PAUL.

PAUL. Pardon, mesdames, mais de la terrasse je viens de voir la voiture de madame votre sœur entrer au château.

JULIETTE. Ma mère!.. courons vite...

ANGÈLE, *bas à Paul.* Monsieur Paul, ma nièce m'a tout dit... et peut-être devrais-je m'étonner du mystère dont vous avez environné votre amour... vous ne saviez pas à quoi vous m'exposiez!...

PAUL. A quoi donc, mademoiselle?...

ANGÈLE, *rougissant.*

AIR : *des Comédiens.*

Me taire ici, c'est mon devoir de femme,
Mais ce mystère aurait pu, je le sens,

Trop compliquer le roman et le drame,
Et faire voir de cruels incidens...

PAUL, *à part.*

La pauvre folle! hélas, qu'elle est à plaindre!

ANGÈLE.

Rassurez-vous, toutefois, mes enfans,
De mon pouvoir vous n'avez rien à craindre,
Car dans mon cœur tous deux je vous défends.

ENSEMBLE.

Me taire ici, etc.

PAUL, *plaisantant.*

En vérité, je plains la pauvre femme,
Et ce mystère, etc.

JULIETTE.

Ah! quel bonheur je ressens en mon ame!
Je vais revoir ma mère après trois ans;
Je redirai ce nom que je réclame,
Ce nom de mère interdit si long-temps.

Angèle et Juliette sortent.

SCENE VII.

PAUL, *seul.*

Elle est étonnante, ma parole d'honneur! et pourtant elle pourrait encore nous servir... oui, mais il faudrait pour cela qu'elle daignât avoir du sens commun.. Eh! mais, quel est ce monsieur qui s'avance par la terrasse du parc?.. Ce n'est pas possible!.. cependant... non, je ne me trompe pas... et autant que je puis distinguer ses traits à travers l'épaisse moustache derrière laquelle il les cache, c'est ce jeune voyageur avec qui je me suis trouvé il y a deux ans... Plus de doute, c'est lui... c'est Félix... Félix... c'est aussi le nom du prétendu!..... Est-ce que par hasard..? Ce serait vraiment un coup du ciel!...

SCENE VIII.

PAUL, FÉLIX.

FÉLIX, *entrant sans voir Paul.* Un parc magnifique... un château tout royal... et cette belle propriété est à la tante qui n'a pas d'enfans... vu qu'elle est restée demoiselle dans toute l'acception du mot... Mon père a raison, ce mariage est rationnel... et puis mon existence de jeune adolescent touche à sa trente-sixième année, une rosée gris de perle tombe sur l'ébène de mes cheveux... il est temps de faire une fin.

PAUL. Je ne me trompe pas... c'est lui.

FÉLIX, *l'apercevant.* Paul de Saint-Méry!..

PAUL. Comment! c'est toi, mon cher Félix... mon brave compagnon dans mes voyages d'Italie?

FÉLIX. C'est vrai... nous avons visité ensemble la terre classique par excellence... Rome la sainte, Naples l'enflammée, Venise la belle, Florence la folle, ont reçu l'empreinte de nos pas... nous ont donné leur impression... Ça va bien?

PAUL. Merci... comme tu vois.

FÉLIX. Ce cher ami de diligence... et de bateau à vapeur! Voilà une fameuse impression de voyage... ça me produit l'effet d'un bifteck d'ours!.. Comment diable te trouves-tu ici?

PAUL. Ma mère est la propriétaire du château voisin.

FÉLIX. Ils ont tous des châteaux dans ce pays-ci...Tel que tu me vois, j'en aurai bientôt un aussi... car je viens épouser la nièce unique de ce riche et moderne manoir.

PAUL. Tu es donc M. Bonhomme?

FÉLIX. Félix Bonhomme.

PAUL. Tu ne m'avais jamais dit ce nom-là.

FÉLIX. Ah! je le crois bien.... Est-ce qu'il est présentable?... Où diable mon père est-il allé chercher un nom comme celui-là?

PAUL. Il est sûr que c'est un nom...

FÉLIX. A rendre ridicule l'homme de génie le mieux conditionné... ou plutôt le mieux organisé, comme nous disons.

PAUL. C'est juste... tu es dans les idées actuelles.

FÉLIX. Si j'y suis! mais dans mon département d'Ille-et-Vilaine, malgré le nom de mon père et son état de marchand de denrées coloniales, classiquement parlant, épicier en gros, je fais école... et dans tout ce qu'il y a de plus nouveau... de plus actuel dans nos cabinets littéraires, nous déchirons Télémaque, Gil Blas... au théâtre, nous sifflons Phèdre, Cinna et La Vaubalière .. c'est du fanatisme!

PAUL, *à part.* C'est le pendant de Mlle Angèle... Dieu!... s'ils pouvaient s'aimer!.... La tante serait la première à rompre le mariage.

FÉLIX. Mais ici... il va falloir renoncer à ces idées là..... des braves gens de Pontoise... des commerçans ça doit être arriéré.

PAUL. Mais pas du tout, c'est ce qui te trompe.

FÉLIX. Comment?

PAUL. Certainement... nous avons ici une tante... Ah! mon ami, quelle femme!..... à peine cinquante ans... mais parfaitement conservée... c'est elle qui mène tout... on ne fait rien sans son approbation.

FÉLIX. Ça ne m'étonne pas... je sais qu'elle doit nous laisser soixante mille livres de rente.

PAUL. Justement! elle s'est jetée à corps perdu dans la littérature à haute portée.

FÉLIX. Ah! ah!

PAUL. Et je crains qu'avec tout ton mérite tu ne sois encore au-dessous d'elle.

FÉLIX. Allons donc!

PAUL. Écoute donc, une femme qui lit tous les romans nouveaux, tous les drames qui paraissent...

FÉLIX. Tous! pas possible!

PAUL, *lui montrant la table.* Regarde plutôt.

FÉLIX. C'est, ma foi, vrai.

PAUL. Et quand je songe que tu t'appelles Bonhomme, je crains bien que ce nom ne te nuise auprès d'elle: et elle aura des attaques de nerfs quand elle entendra ton nom.

FÉLIX. Je le crois bien... car moi qui te parle, je suis prêt à en avoir toutes les fois qu'on m'appelle ainsi.

PAUL. Et quand elle verra que sa fortune est menacée de passer à M. Bonhomme... elle est capable de se marier avec le premier venu pour déshériter sa nièce..... Mme Bonhomme!

FÉLIX. Bien! très-bien! c'est parbleu ce que je ferais à sa place! mais ça ne m'irait pas du tout!... ça m'irait si peu, qu'à te parler franchement, j'ai tenu à venir ici de mon côté, et sans mon père, pour savoir si ce mariage est aussi avantageux qu'il le dit... car autrement, et sans me brouiller avec l'auteur présumé de mes jours.... tu penses bien qu'avec ma rare intelligence, je trouverai bien un moyen de le rompre. Et si la tante nous déshéritait... Ah ça! j'y pense... elle est bien conservée la tante?

PAUL. Comment!.. tu abandonnerais la nièce?

FÉLIX. Non, sans doute... mais j'avoue que ce que tu m'as dit de ses idées, de ses goûts... ce que je sais de sa fortune...

PAUL. Il est certain qu'en l'épousant tu serais bien plus sûr de l'héritage.

FÉLIX. Fi donc! tu t'imaginerais qu'un semblable motif... Paul, vous m'affectez cruellement!.. Mais n'importe... de toute façon il faudrait tâcher de parer la prévention défavorable que mon nom lui donnera contre moi... Sais-tu que c'est fort embarrassant.

PAUL. Embarrassant pour toi! une des intelligences supérieures de l'époque! On ne te connaît pas encore ici... fais ce qu'on a toujours fait, ce qu'on fera toujours dans ta position..... présente-toi à la tante.... sous un nom inconnu... captive son imagination... et une fois que tu tiendras cette ame indépendante et toute actuelle... tu t'appellerais Jean Bonhomme, comme le singe du boulevart, que tu es sûr d'être son héritier universel.

FÉLIX. C'est juste... C'est pyramidal de raisonnement.

AIR *du Cabaret* (de Santeul).

Arrière le nom de mon père!
Petit esprit, niais barbon,
Ne pouvais-tu sur cette terre
Te trouver un plus digne nom?
Pour ma mère... je la révère,
Elle a pleuré sur mon berceau...
Ce n'est pas ta faute, ô ma mère,
Si je n'ai pas un nom plus beau!

PAUL, *riant.* A la bonne heure! mais, en attendant, quel nom vas-tu prendre?

FÉLIX. Silence! tais-toi... j'en ai un... j'en ai un, te dis-je... un nom terrible, un nom fatal... un nom qui sue l'adultère et le meurtre... un nom qui, entouré de ses accessoires, doit faire vibrer tous les nerfs de la vieille demoiselle... Ah! femme, tu veux un nom retentissant..... Eh bien!..... je renie ma famille et je me nomme... Ant... Oh! mieux que ça!..... je le tiens... c'est-à-dire... je ne tiens rien du tout... je suis *l'homme sans nom*... c'est encore plus pittoresque.

PAUL. Homme sans nom!... elle va t'adorer.

FÉLIX. Ça me fait cet effet-là.

PAUL. Pour ne pas perdre de temps, je vais lui dire qu'un être mystérieux l'attend dans ce pavillon... Ce cher Félix!...

FÉLIX.

AIR: *d'Halevy.*

Oui, c'est par toi que j'espère,
Mon ami, mon protecteur,
Grâce à toi, je saurai plaire,
Je te devrai le bonheur!
J'allais, suivant l'ordinaire,
Porter d'un air assuré
Le même nom que mon père,
Et j'étais déshonoré!...

ENSEMBLE.

Mais c'est par toi que j'espère,
Mon ami, etc.

PAUL.

Oui, par moi, bientôt, j'espère,
Tu sauras gagner son cœur;
Mais, crois-moi, dans l'art de plaire,
Toi seul es ton protecteur.

Paul sort.

SCENE IX.

FÉLIX.

Propriétaire de ce château..... et une tante qui est dans mes idées... une tante qui se coule en bronze dans mon ame!... Oh! malgré ses cinquante ans, je me sens

entraîné vers elle, vers son ame ardente, vers son imagination de feu... vers ses soixante mille livres de rente... Et au fait, cette femme-là devait me plaire.... il y a chez moi un mélange d'amour pour l'actuel et le gothique, qui devait nous faire sympathiser.

AIR : *de Julie.*

Les objets même de la veille
N'ont plus d'intérêt à mes yeux,
Ou bien il faut que la merveille
Nous vienne de nos bons aïeux.
Ainsi, par un juste partage,
Jeune et gothique tour à tour,
J'unis aux gants jaunes du jour
Cette barbe du moyen âge.

Mais j'entends quelqu'un... serait-ce déjà elle ?... Oui, ça l'est.

SCENE X.

FÉLIX, ANGÈLE.

FÉLIX, *à part.* Une beauté écrasante !..

ANGÈLE. J'ai appris, monsieur, qu'une chute de cheval...

FÉLIX. Une chute de cheval... (*A part.*) Il paraît qu'il m'a jeté à bas de mon cheval...

ANGÈLE, *continuant.* Vous avait contraint à réclamer ici l'hospitalité... J'ai déjà remercié la personne qui vous a reçu... et je m'estime heureuse d'un accident qui nous procure l'honneur...

FÉLIX. Je croyais d'abord qu'il m'avait procuré une entorse... enfin il faut se contenter... (*Haut.*) C'est moi qui dois me féliciter, puisqu'une châtelaine aussi aimable... est là pour me tendre la main de l'hospitalité.

ANGÈLE. Châtelaine !.. je vois que vous êtes du moyen âge.

FÉLIX, *à part.* Elle dit cela à cause de mes cheveux... (*Haut.*) Et vous aussi, madame, à ce qu'il paraît.

ANGÈLE, *baissant les yeux.* Je suis encore demoiselle.

FÉLIX. Merci d'avoir bien voulu me l'apprendre... O damoiselle, vous êtes mille fois trop bonne, et cet accueil...

ANGÈLE. Mon accueil ne doit pas vous étonner... et partout vous devez être bien reçu.

FÉLIX. C'est selon... les temps et les genres...

ANGÈLE. Monsieur est sans doute un propriétaire des environs?..

FÉLIX. Propriétaire?.. ô ciel! propriétaire!

ANGÈLE. Qu'avez-vous ?

FÉLIX. Propriétaire! moi, moi sur qui la fatalité s'acharne depuis si long-temps ! moi qui lutte contre elle avec une ame de fer et des bras d'airain !...

ANGÈLE. Vous, grand Dieu !..

FÉLIX. Mais ne croyez pas que je la craigne... Je me ris de ses efforts, je la provoque, je lui jette le gant, je la défie! Oui, fatalité, je te défie !... (*Se croisant les bras et regardant le ciel.*) Après ! ! !

ANGÈLE. Oh ! que cet homme est grand!

FÉLIX. Et maintenant, me direz-vous encore : « Étranger, es-tu propriétaire ? » Non, mademoiselle, non, je ne suis pas propriétaire ; ce sont les heureux qui le sont... Moi, je suis simple locataire d'un cabinet très-peu garni... à Pontoise... où je suis ma vocation en utilisant les talens que j'ai reçus du hasard.

ANGÈLE. Que faites-vous donc?

FÉLIX. Je ne fais rien.

ANGÈLE. Comment vivez-vous donc ?...

FÉLIX. Je ne vis pas... je vivote... je me nourris de mes pensées et je m'abreuve d'espérances... j'attends.

ANGÈLE. Qu'attendez-vous ?...

FÉLIX. La femme qui doit me compléter, la femme que j'ai rêvée toute ma vie.

ANGÈLE. Vous avez rêvé une femme ?

FÉLIX. Auriez-vous rêvé un homme ?

ANGÈLE. Oh ! oui... oui... mais comme vous, j'attends.

FÉLIX. Alors, je vois que nous pouvons nous donner la main... Que dis-je ? cette main... si vous saviez à quel bras elle est attachée..... et ce bras, de quel corps d'homme il fait partie... et cet homme quel il est... vous détourneriez la tête avec horreur...

ANGÈLE. Oh ! inconnu, qui êtes-vous ?

FÉLIX. Vous me demandez qui je suis?

ANGÈLE, *effrayée.* Juste ciel ! je tremble de l'apprendre.

FÉLIX. Et si je vous disais que je me suis autant inconnu à moi-même que je puis vous l'être à vous-même.

ANGÈLE. Quel mystère !

FÉLIX. Oh ! un mystère profond comme la pensée d'un homme qui n'en a pas..... D'autres se nomment Pierre, Paul, Jean...

ANGÈLE. Fi donc !

FÉLIX. Anastase... Jérémie...

ANGÈLE. Bien !

FÉLIX. Antony !

ANGÈLE. Oh ! divin !... (*A part.*) Serait-ce lui ?

FÉLIX. Et pourtant... je surpasse en tout ce héros de la fatalité, cet Oreste en frac noir et en pantalon...

ANGÈLE. Il se pourrait... vous !

FÉLIX. Moi ! car Antony, enfin, s'appelait Antony, et moi... je ne m'appelle pas du tout !.. Jeté dans la vie je ne sais par où, ni par je ne sais qui, j'ignore même quelle est la terre qui porta mon berceau.

ANGÈLE. Vous parlez le français, cependant.

FÉLIX. Vous me flattez; mais ça ne prouve rien.

ANGÈLE, *à part.* O mon cœur, c'est là lui !... (*Haut.*) Mais à quel nom répondez-vous?

FÉLIX. A aucun... et puisque mon père et ma mère ont jugé à propos de ne m'en pas donner, je ne veux pas en avoir. Quand on veut que je réponde, on me dit Monsieur... quelques-uns me disent Monsieur Chose... c'est humiliant, n'est-ce pas?.... Eh bien, non ! j'aime mieux m'appeler Monsieur, tout court, ou bien, Monsieur Chose, que de porter un de ces noms qui crispent l'oreille.

ANGÈLE. Comme celui de Bonhomme, par exemple !...

FÉLIX, *à part.* Elle a mis juste le doigt dessus. (*Haut.*) Oui, comme celui de Bonhomme. Bonhomme !... peut-on s'appeler Bonhomme !... faut-il être absurde pour consentir à s'appeler Bonhomme !... et ne vaut-il pas mieux, ô femme, je t'en fais juge, ne vaut-il pas mieux porter le poids de la fatalité, ne vaut-il pas mieux être l'homme sans nom que d'offrir à une femme le nom de madame Bonhomme...

ANGÈLE. A la place de ma nièce j'en mourrais de chagrin.

FÉLIX. Oui, c'est le nom de son fiancé.

ANGÈLE. D'où le savez-vous ?

FÉLIX. D'où je le sais ?.. (*A part.*) Oh ! diable ! (*Haut.*) Je l'ai entendu dire à Pontoise.

ANGÈLE. Ah ! je préfère mille fois votre nom.

FÉLIX. Parce que je n'en ai pas.

ANGÈLE. Sans doute !.... car moi, dans cette position excentrique, je voudrais choisir le nom de mon époux... il y en a de si beaux dans nos drames et dans nos romans... Gaspardo !... Cosimo !... Angelo !... Frollo !...

FÉLIX. Quasimodo !...

ANGÈLE. Leoni !.... Hernani !.... Antony !...

FÉLIX. Riquiqui ! O femme ! trop heureux le mortel qui recevra de vous un de ces noms privilégiés... Oh ! s'il m'était permis, à moi qui n'ai ni père, ni mère, ni lieu, ni feu, ni Dieu... si j'osais...

ANGÈLE, *à part.* Que dit-il ?

FÉLIX. Je suis un insensé, n'est-ce pas? Oh ! dites que je suis un insensé !

ANGÈLE. Je ne me permettrai pas...

FÉLIX. Dites-le !... oh ! dites-le !...

ANGÈLE, *se récriant.* Monsieur...

FÉLIX. Par pitié !... par grâce !...

ANGÈLE, *tendrement.* Insensé !

FÉLIX. Encore...

ANGÈLE, *plus tendrement.* Insensé !

FÉLIX. Merci !..... vous êtes bonne, vous !...

ANGÈLE. Oh ! oui...

FÉLIX. Et cependant, s'il dépendait de vous de me rendre le plus heureux des hommes, vous me repousseriez.

ANGÈLE. Non, ne croyez pas, inconnu !..

FÉLIX. Oh ! oh ! force des préjugés !... parce que je vous serais totalement inconnu... parce que je n'aurais ni profession, ni papiers, parce que je serais sans nom, vous me défendriez de donner le mien à celle qui m'est chère !

ANGÈLE, *à part.* Oh ! plus de doutes, c'est lui que j'attendais.

FÉLIX. La fatalité a tracé autour de moi un cercle de malédictions que je ne pourrai jamais franchir.

ANGÈLE. Pourquoi désespérer ?..

FÉLIX, *d'un air sombre.* Mais je sais ce qui me reste à faire...

ANGÈLE. Arrêtez !... oh ! arrêtez, monsieur..... monsieur Chose !... vos jours n'appartiennent pas seulement à vous !...

FÉLIX. Que dites-vous ?...

ANGÈLE. Craignez, en en tranchant le cours, de supprimer à la fois deux existences.

FÉLIX. Deux existences !

ANGÈLE. Une d'homme et une de femme !

FÉLIX. Une femme ! une femme s'intéresserait à moi !...

ANGÈLE. De toutes les forces de son âme ! .. oui... oui... homme sans nom ! c'est votre position sociale qui la touche cette femme... Ah ! si elle n'avait pas une famille ?...

FÉLIX. Une famille... qu'est-ce qu'une famille !...

ANGÈLE. Sans doute... mais si l'établissement de sa nièce voulait qu'elle reste fille... cette femme.

FÉLIX. Ainsi donc, si cette femme était libre...

ANGÈLE. Ah ! si elle était libre !...

FÉLIX. Si l'établissement de sa nièce devenait impossible...

ANGÈLE. Que dites-vous?

FÉLIX. Le hasard est si grand! peut-être le prétendu déplaira-t-il...

ANGÈLE. Cela ne ferait rien... La mère est remplie de préjugés, et une fois sa parole donnée, il faudrait qu'on découvrît les plus fortes charges...

FÉLIX. Eh bien! si cela arrivait?

ANGÈLE. Oh! alors..... mais silence!... voici ma nièce...

Elle va au-devant de Juliette.

SCENE XI.

ANGÈLE, FÉLIX, JULIETTE.

JULIETTE. Ma tante! ma tante! (*S'arrêtant.*) Ah! je vous dérange, peut-être?...

FÉLIX, *à part.* C'est ma prétendue..... c'est joli... mais c'est trop correct... une beauté classique... Iphigénie...

ANGÈLE. Non, mon enfant... avance donc, que je te présente à monsieur.

Juliette et Félix se saluent.

JULIETTE, *à part.* O mon Dieu! est-ce que ce serait M. Bonhomme?

ANGÈLE. Un accident a contraint monsieur...

Elle cherche.

FÉLIX, *à part.* Elle n'ose pas dire monsieur Chose...

ANGÈLE. Enfin, monsieur est venu nous demander l'hospitalité, et j'espère que notre connaissance n'en restera pas là.

FÉLIX. Je l'espère bien aussi... on est si bien ici... (*Répétant en regardant Angèle.*) On est si bien ici!...

ANGÈLE, *à part.* Il va me compromettre...

JULIETTE, *bas, à sa tante.* Mais, ma tante, vous ne m'avez pas dit quel est ce monsieur.

ANGÈLE. Hélas! ma chère enfant, ce serait bien difficile... monsieur est un de ces êtres privilégiés, si rares de nos jours, et qui n'ont pas de nom.

JULIETTE. Monsieur n'a pas de nom?

FÉLIX, *à part.* Du moins pour toi... ou Satan sera bien fin...

BONHOMME, *en dehors.* Vous dites qu'il est par là? merci.

FÉLIX, *à part.* Dieu!... c'est la voix de mon père!... s'il me voit tout est perdu... (*Haut.*) Pardon, mesdames, je cours vous attendre dans le parc.

Il sort par la fenêtre, à gauche.

ANGÈLE. Par cette fenêtre!.. ah! Dieu! quel être noblement organisé!

SCENE XII.

ANGÈLE, JULIETTE, BONHOMME.

BONHOMME. Eh bien! où est-il donc mon fils Félix?... Eh! je ne me trompe pas... c'est lui qui court dans cette allée... où diable va-t-il donc?

JULIETTE, *à part.* Là!..... j'en étais sûre! au portrait que M. Paul m'en avait fait...

ANGÈLE. Lui, votre fils, vieillard?.... il ne l'a jamais été.

BONHOMME. Comment, il ne l'a jamais été?...

ANGÈLE. Certainement, puisqu'il est dans la même catégorie qu'Antony et le beau Dunois.

ANGÈLE.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Non, il n'est pas plus, sur ma foi,
Ton fils que je ne suis ta fille.
BONHOMME, *riant.*
Ainsi, d'après vous, je le vois,
Mon fils n'est pas de ma famille?
ANGÈLE.
Oser me contredire ainsi!
BONHOMME.
Ah! votre colère est fort belle!
Eh! mais, s'il est un Antony,
Que suis-je donc, mademoiselle?

ANGÈLE. Vieillard, encore une fois, celui que tu as pris pour ton fils est un homme sans nom.

BONHOMME. Sans nom! Corbleu! je vous certifie qu'il en a un.... et un fameux.... Félix Bonhomme.

ANGÈLE. Lui!.... blasphème et mensonge!

BONHOMME, *se fâchant.* Ah ça! mademoiselle...

ANGÈLE. Vieillard... vous êtes un visionnaire.

BONHOMME. Morbleu, mademoiselle...

ANGÈLE. Un affreux visionnaire!.... Viens, ma nièce, allons retrouver ta mère.

JULIETTE, *à part.* Ma pauvre tante!.... Vous verrez que la ruse de M. Paul achèvera de lui faire perdre la tête!

Elle sort avec sa tante

SCENE XIII.

BONHOMME, *seul.*

Encore une nouvelle extravagance!... Il sera donc toujours le même!... un homme sans nom!... mon fils!... Voudrait-il rompre encore ce mariage comme déjà... Allons donc!... ce n'est pas possible!... et cette fois le parti est trop avantageux... Je vais tâcher de le rejoindre pour avoir le mot de cette énigme.

SCENE XIV.

BONHOMME, Mme DANVILLE, *accourant.*

Mme DANVILLE, *vivement.* Ah! mon vieil ami, vous n'avez pas vu ma fille ni ma sœur?... Elles sont dans le parc, et le château est envahi par la gendarmerie.

BONHOMME. Est-il possible?...

Mme DANVILLE. L'un des malfaiteurs que l'on menait aux assises de Seine-et-Oise s'est évadé, dit-on, et l'on assure qu'il a franchi l'enceinte de cette maison pour gagner le bord de l'eau. Oh! ce ne sera rien, il sera bientôt repris, tout le monde est à sa poursuite... Mais le château est sens dessus dessous... je n'ai pu prévenir ma fille, et j'en suis très-inquiète. Si vous étiez assez bon pour la chercher.

BONHOMME. J'y cours, et par la même occasion je vais rejoindre mon fils, que j'ai entrevu dans le parc.

Mme DANVILLE. Il est ici... tant mieux. . J'ai hâte de terminer ce mariage, car, entre nous, je ne conçois rien à la conduite de ma sœur... elle qui était si raisonnable autrefois.

BONHOMME. Je n'osais pas vous le dire; mais je trouve aussi...

Mme DANVILLE. Hâtez-vous, mon ami, hâtez-vous... Je crains que si Juliette n'est pas avertie... elle ne soit trop effrayée.

BONHOMME. Rassurez-vous, car la voilà qui vient par ici. Je cours vous chercher mon fils.

Il salue Juliette en sortant.

SCENE XV.

Mme DANVILLE, JULIETTE.

JULIETTE. Je vous ai vue dirigeant vos pas vers ce pavillon, ma bonne mère, et j'accours bien vite près de vous.

Mme DANVILLE. Comme te voilà grande et jolie!... et quel présent de noce je fais là au fils de M. Bonhomme!... Tu es un vrai trésor... car ma Juliette... belle, riche et sage...

JULIETTE. Vous êtes donc bien décidée à ce mariage, ma mère?..

Mme DANVILLE. Comment, décidée?.... Mais n'est-ce pas une affaire conclue... et n'as-tu pas donné, par écrit, ton consentement?...

JULIETTE. Il est vrai, mais... (*Haut.*) Je ne sais plus que lui dire, j'ai tort.

FÉLIX, *à la fenêtre.* La mère et la fille!.. l'occasion est propice pour rompre ce mariage-là.

Mme DANVILLE. Ce mariage, qui assure ton bonheur, assure aussi la tranquillité de ta mère.

JULIETTE. Je croyais qu'une dame des environs vous avait écrit...

Mme DANVILLE. Oui, pour me demander ta main pour son neveu, jeune avocat; mais, naturellement, je viens de répondre qu'il était trop tard, et que demain tu serais la femme de M. Félix Bonhomme.

FÉLIX. C'est ce que nous allons voir!

SCENE XVI.

Mme DANVILLE, JULIETTE, FÉLIX, *entrant effaré, la cravate défaite, les cheveux hérissés.*

JULIETTE et Mme DANVILLE. O ciel!...

FÉLIX. Silence!.. femme respectable!.. Et vous, fille adorable... silence! ou je suis perdu.

Mme DANVILLE. Qui êtes-vous, monsieur?

FÉLIX. Qui je suis?...

JULIETTE. C'est M. Félix Bonhomme.. son père l'a reconnu.

Mme DANVILLE. Est-il possible?

FÉLIX. Oui: mais non pas ce Félix Bonhomme que vous vous étiez figuré, non pas ce Bonhomme doux et pacifique que l'on vous avait annoncé... Non; mais un Félix Bonhomme qui a rompu tout pacte avec la société, qui s'est fait aussi grand qu'on a voulu le faire petit... Félix Bonhomme, né commerçant et devenu bandit, assassin... meurtrier!...

JULIETTE, *à part.* Il est fou!...

Mme DANVILLE. Non... non... je ne puis croire...

FÉLIX. C'est-à-dire que je me flatte... non, femmes, ne le croyez pas.. Écoutez, on cherche un criminel...

JULIETTE. Ah! mon Dieu! ma mère...

Mme DANVILLE, *tremblante.* Oui, en effet!... les gendarmes... la justice...

FÉLIX, *avec amertume.* Oui, la justice des hommes, une justice assez injuste pour m'empêcher d'aimer en liberté... votre fille!

JULIETTE, *passant vers sa mère.* Ah!... maman!...

Mme DANVILLE. Vous oseriez encore aimer ma fille?...

FÉLIX, *à part.* Bravo!... elle commence à en avoir assez... (*Haut.*) Si je l'aime! comme un vrai scélérat que je suis.

Mme DANVILLE, *se serrant contre sa fille.* Juste ciel!...

FÉLIX. C'est moi que l'on conduisait aux assises de Seine-et-Oise, et qui me suis heureusement échappé de l'équipage de la justice pour venir réclamer la main de ma fiancée.

JULIETTE. Moi! grand Dieu!

Mme DANVILLE. Jamais! jamais! ne vous approchez pas... Ah! quel coup pour son père!...

FÉLIX. Jamais!.. l'ai-je bien entendu!.. jamais!... Parce que je suis dans le malheur, vous croyez que c'est une raison pour manquer à votre parole. Mais, songez-y donc, je suis dans la position la plus intéressante du drame moderne. Ah! craignez de me pousser au désespoir... craignez d'exciter dans mon sein un ouragan que rien ne pourrait calmer...

Mme DANVILLE. Et personne ne vient!...

FÉLIX. Savez-vous ce dont je suis capable... quand on me résiste... quand on allume ma rage... Savez-vous que j'ai déjà... assassiné trois jeunes filles!...

Mme DANVILLE et JULIETTE. Ah!...

FÉLIX. L'une avec un mouchoir, l'autre avec du laudanum...

Mme DANVILLE. Ah! vous me faites horreur!...

JULIETTE. Je me meurs!...

FÉLIX. Et la troisième en l'embrassant. Car sachez-le bien, ô ma fiancée, mon amour donne la mort!

Mme DANVILLE et JULIETTE. Au secours! au secours!...

FÉLIX Silence, femme!.. silence, jeune fille!... Veux-tu perdre ton gendre?.... veux-tu assassiner ton fiancé? Songe que la justice est là sous l'aspect cornu d'un gendarme qui réclame sa proie... Voudriez-vous, infâmes!... la lui jeter palpitante?...

Mme DANVILLE *et* JULIETTE, *s'enfuyant.* Au secours! au secours...

FÉLIX. A présent, criez tant que vous voudrez... mon effet est produit... elles m'ont en horreur... en exécration... et je puis me donner tout entier à la tante.

SCENE XVII.

FÉLIX, ANGÈLE.

ANGÈLE. Ah! malheureux! vous ne savez pas quel péril vous menace!..

FÉLIX. Comment! que voulez-vous dire?...

ANGÈLE. J'ai tout deviné! c'est vous! ce doit être vous... Les gens de justice, les sbires vous poursuivent; ils remplissent cette maison, et bientôt...

FÉLIX. La justice!... tout de bon!... diable!.. ceci passe la plaisanterie!

ANGÈLE. Rassurez-vous, oh! rassure-toi, *homme sans nom!* que les méchans s'acharnent sur toi, je te reste, moi!

FÉLIX. Vous! vous!.. oh! vous!

ANGÈLE. Je ne sais si la bienséance me permet un semblable aveu; mais les dangers que tu cours, l'émotion dans laquelle ils m'ont jetée, m'ôtent la force de te cacher plus long-temps mes sentimens.

FÉLIX. Extase et volupté!

ANGÈLE. Oui, *homme sans nom*, oui, celle que tu aimais t'attendait depuis long-temps.

FÉLIX. Paradis et délices!..

ANGÈLE. Quelque chose me disait que tu viendrais un jour, et, n'en doute pas au moins, c'est le ciel qui a causé l'accident....

FÉLIX. Non pas le ciel... mais le hasard...Oh! si tout ceci n'était qu'un rêve menteur!...

ANGÈLE. Non! ce n'est point un rêve... je t'aime!

FÉLIX. Merci!..

ANGÈLE. Tu es sans famille... je t'en tiendrai lieu!

FÉLIX. Vous en êtes bien capable.

ANGÈLE. Tu es sans fortune, dis-tu, je te donne la mienne...

FÉLIX. Oh!.. je nage... je nage dans la joie.

ANGÈLE. Ma main, mon cœur...

FÉLIX. Vos soixante mille livres de rente...

ANGÈLE. Tout est à toi!

FÉLIX. Oh!... (*A part.*) Oui, grand homme... oui, tu as raison, rien ne vaut

la femme de cinquante ans... (*Avec passion.*) Adèle!

ANGÈLE. Angèle.

FÉLIX. Angèle?.. eh bien, Angèle... oui, je vous aime, oui, je vous veux!... oui!.. oui!.. et puisque nous nous sommes devinés, compris, entendus... je vous enlève!..

ANGÈLE. Homme fort!..

FÉLIX. Y consens-tu, mon ame?..

ANGÈLE, *hésitant.* Je ne sais...

FÉLIX, *très-tendrement.* Angèle...

ANGÈLE. Eh bien!.. oui... car vous êtes ma vie... oui, car vous êtes mon ame... oui, car vous êtes le livre sublime où Dieu a écrit le dernier feuilleton de mon existence... Tu me veux! prends-moi... emporte moi!..

FÉLIX. Que je t'emporte!..

ANGÈLE, *avec délire.*

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Le sentiment où mon ame se livre,
Non, rien jamais ne l'égala,
Et si l'honneur me défend de te suivre,
L'amour, à toi, te dit... emporte-la!...

FÉLIX, *la saisissant.*

Vierge du drame! ah! voici ma réponse!
Tu connaîtras ma force et mon ardeur!...
En t'emportant, j'emporte le bonheur...

Il la soulève et la laisse retomber.

Je vois qu'il faut que j'y renonce!...

ANGÈLE. Homme faible!... il n'est plus temps!..

SCENE XVIII.

ANGÈLE, FÉLIX, Mme DANVILLE, JULIETTE, VALETS, PAYSANS *armés de fourches.*

CHOEUR.

AIR: *Bonheur de la table.* (Huguenots.)

Mme DANVILLE *et* LE CHOEUR.

Amis, de l'audace!
Que d'ici l'on chasse
Sans pitié, sans grâce,
Ce brigand maudit!
Qu'il tremble et pâlisse,
Car, pour son supplice,
Ici la justice
Par nous le saisit!

JULIETTE.

Si pour son audace
Il faut qu'on le chasse,
Messieurs, faites grâce
A votre ennemi!...
Laissez-le, qu'il puisse
Tromper la justice,
Et pour tout supplice
Qu'il sorte d'ici!...

FÉLIX.

Voyez! quelle audace!
C'est moi qu'on menace.
Je sais faire grâce
A mes ennemis...
Faut-il qu'on pâlisse?
Des fers, du supplice,
Et de la justice,
Ici je me ris.

ANGÈLE.

Du cœur! de l'audace!
Narguez leur menace!
Sachez faire face
A vos ennemis!
Gens de la justice,
Je suis sa complice!
Marchons au supplice;
S'il meurt, je le suis!

Mme DANVILLE. Le voilà!.. le voilà!..

TOUS. Ah! scélérat! (*Ils le saisissent.*) Nous le tenons, à la fin!

UN PAYSAN. Il faut le conduire aux gendarmes.

FÉLIX. Quelle péripétie!... et comme nos auteurs en tireraient parti!..

UN PAYSAN. Allons! marche!..

TOUS. Marche! marche!

ANGÈLE. Marchons!

FÉLIX. Mais pas du tout! c'est qu'ils m'emmèneraient comme un vrai Robert Macaire! (*Haut.*) Homme des champs!...

LE PAYSAN. Pas d'explications... marche!

FÉLIX. Mais quand je vous dis...

LE PAYSAN, *le menaçant.* Mais voyez s'il grouillera!...

FÉLIX. Grouillera!.. grouillera!.. Ne voyez-vous pas à ma figure honnête que je suis M. Félix Bonhomme...

TOUS. M. Bonhomme?..

ANGÈLE. Arrête!.. va au supplice, mais qu'on ne te déshonore pas!.. Non, ce n'est pas M. Félix Bonhomme!.. non, ce n'est pas le fils d'un commerçant... c'est un homme sans nom, c'est un criminel... emmenez-le... mais ne le prenez pas pour un homme vulgaire... du sang!.. mais pas de honte!

FÉLIX, *à part.* Elle est enragée! (*Haut.*) mais puisque j'ai là mon passeport... savez-vous lire?.. Félix Bonhomme ..

ANGÈLE. Il se pourrait!..

Mme DANVILLE. Nous allons bien savoir... voici M. Bonhomme le père...

FÉLIX. Cette fois, il arrive fort a propos.

SCENE XIX.

ANGÈLE, FÉLIX, Mme DANVILLE, JULIETTE, PAUL, BONHOMME, VALETS, PAYSANS.

LE PAYSAN, *à Bonhomme.* Connaissez-vous cet homme-là, monsieur?..

BONHOMME. Non, monsieur.

FÉLIX. Hein?..

LE PAYSAN. Il se dit votre fils.

BONHOMME. Lui!... un homme sans nom!

FÉLIX. Comment?.. mais vous savez bien...

LE PAYSAN. Allons, coquin, aux assises!

FÉLIX. C'est qu'ils m'y conduiraient!.. (*A Paul.*) Dis-leur donc la vérité.

PAUL. Oui, mes amis, c'est bien là M. Félix Bonhomme.

ANGÈLE. Ah! maudite!!

Elle tombe sur une chaise.

JULIETTE. Ma pauvre tante!

Elle court à elle.

PAUL, *aux paysans.* Allez, c'est moi, Paul de Saint-Méry, qui vous le certifie et lui sers de caution.

Mme DANVILLE. M. Paul de Saint-Méry... Ah! je commence à deviner tout ceci...

BONHOMME. Eh bien... oui, monsieur a dit vrai... c'est bien là mon fils... vous le preniez pour un criminel, c'est purement un imbécile.

LE PAYSAN. Alors... pardon... excuse... monsieur, mesdames, la compagnie...

Le chœur se retire.

ANGÈLE. Lui... Félix Bonhomme!... quelle horrible déception!...

BONHOMME. Ah ça, m'expliquerez-vous, misérable, dans quel but vous avez cherché à me déshonorer en vous disant...

FÉLIX. Pardon... voilà ce que c'est...

Mme DANVILLE. Ce n'est pas tout! monsieur s'est donné près de moi et près de ma fille pour un criminel, pour un malfaiteur... sans doute pour rompre un mariage...

FÉLIX. Madame...

Mme DANVILLE. Eh bien, monsieur... vous avez réussi... Je donne ma fille à M. Paul de Saint-Méry, et j'aimerais mieux perdre dix procès plutôt que de la marier à un...

BONHOMME. A un pareil extravagant, parbleu, ne vous gênez pas, il n'a que ce qu'il mérite; mais rassurez-vous, si le fils est un.... le père est un honnête homme, je transigerai avec vous comme il vous plaira, et il ne sera plus question de procès.

FÉLIX. Eh bien! je vous approuve. (*A Paul.*) Quant à toi, tu es un farceur; mais je ne t'en veux pas... épouse la nièce, je mettrai ma gloire à mériter la main de son aimable tante.

ANGÈLE. Ne l'espérez pas!.. jamais je ne m'appellerai Mme Bonhomme.

FÉLIX. Ayez donc un père! voilà à quoi ça sert!..... Mille fois mieux être *Sans Nom!*

CHOEUR.

AIR *de la Danoise.* (La Chaise brisée, de Musard.)

De nobles sentimens
Voulons-nous empreindre nos ames,
Vivent! vivent les drames,
Et vivent les romans!

FÉLIX, *au public.*

AIR : *Pégase est un cheval.*

En vain on rit de la manie
De peindre d'affreux incidens,
Le goût, l'esprit et le génie
Étincellent dans nos romans.
Du drame de plus d'un grand maître
Nous parodions les effets,
Vous, messieurs, daignez nous permettre
D'en parodier le succès.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LA CACHUCHA,

OU

TROIS CŒURS TOUT NEUFS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

M. MOREL;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 30 juillet 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

GEORGES MARTIN, libraire	M. KLEIN.
JOSEPH MARTIN, maître de danse, tenant un cabinet de lecture	M. BERNARD-LÉON.
FORTUNÉ BIROTTEAU, jeune provincial	M. SYLVESTRE.
BERTRAND, ses frères	M. ERNEST.
FINOT, ses frères	M. MAURAZIN.
ANITA, filles de Joseph Martin	Mlle NATHALIE.
JULIE, filles de Joseph Martin	Mlle VIRGINIE GOY.
AMÉNAIDE, filles de Joseph Martin	Mme GRASSOT.
JEANNETTE, domestique de Joseph Martin	Mme MONVAL.

La scène est à Paris, chez Joseph Martin.

Le théâtre représente un salon pauvre. — Porte au fond. — A gauche, une croisée au premier plan; au second plan, porte de la chambre des demoiselles.— A droite, au premier plan, porte donnant sur l'escalier; au second plan, porte donnant dans l'intérieur; trois œils-de-bœuf au fond.

SCÈNE I.

JEANNETTE, puis GEORGES MARTIN.

JEANNETTE.

V'là la clàsse rangée... la boutique est balayée... A présent, faut que je me mette un peu les pieds à la torture... car c'est un vrai supplice que cette mécanique que les maîtres de danse ont inventée pour faire tenir les pieds en dehors. (Elle se met les pieds dans la boîte.) Dire que je danserais aussi bien que les autres élèves de M. Martin, si je pouvais aller en mesure... c'est pourtant pas faute d'oreilles... Monsieur prétend que ça vient de ce que je ne sais pas lire... et ça se pourrait bien...

AIR : Il s'en repentira.

Je fus él'vé' jusqu'à présent
Dans la plus complète innocence;
Et c'est ce motif-là, vraiment,
Qui seul empêche que je danse.
C'qui l' prouv' bien c'est qu' dans mon endroit,
Aux yeux de tous, j' passais pour être
Innocente, à ne pas reconnaître
Mon pied gauch' d'avec mon pied droit.

G. MARTIN, entrant.

Est-ce qu'il n'y a personne ici?

JEANNETTE, toujours les pieds dans la boîte.

Quoi que vous voulez?

G. MARTIN.

Je veux parler à M. Joseph Martin.

JEANNETTE.

Monsieur ne l'a pas trouvé dans sa boutique de librairie?

G. MARTIN, d'un air méprisant.

De librairie?

JEANNETTE.

Oui, son cabinet de lecture.

G. MARTIN.

On m'a dit de monter à sa classe... car il paraît qu'il cumule.

JEANNETTE.

Je crois plutôt qu'il déjeûne.

G. MARTIN.

Allez le prévenir que monsieur Georges Martin veut lui parler.

JEANNETTE.

Tiens, vous vous appelez comme lui...

G. MARTIN.

C'est lui qui s'appelle comme moi.

JEANNETTE.

C'est drôle, ça...

G. MARTIN.

Allez donc...

JEANNETTE.

Je ne peux pas... monsieur m'a dit qu'il fallait tous les matins enfermer mes pieds dans ces petites boîtes-là, pendant une demi-heure... et il me gronderait...

G. MARTIN.

Je n'aime pas les domestiques qui font des observations... allez dire à votre maître que l'affaire qui m'amène l'intéresse fort... entendez-vous?

JEANNETTE, à part.

Est-il sec, cet homme là!

G. MARTIN.

Eh bien?

JEANNETTE, sortant de la boîte.

On y va... faut-il pas que je me déboîte les pieds, voyons.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

GEORGES MARTIN, seul.

J'ai voulu venir moi-même au remboursement de cet effet, non pas à cause de la somme... je suis au-dessus de ça... mais parceque j'ai à parler à cet homme... pourvu qu'il ne me fasse pas attendre... j'ai besoin chez moi... cet envoi de livres à faire à Toulouse... et puis c'est aujourd'hui que doit arriver ce que mon commis-voyageur m'annonce... je ne reviens pas du contenu de sa lettre... il a vu à Guéret mon ami Birotteau... ancien chef d'institution, qui a cédé son pensionnat pour se livrer tout entier à l'éducation des nombreux enfants que le sort lui a départis... Je suis enchanté que ce cher homme ne m'en veuille plus de lui avoir expédié, il y a deux ans, quinze douzaines d'*Epitome historiæ sacræ*, dans lesquels il manquait tout le chapitre premier *Deus creavit*... et même il va me faire passer trois de ses fils avec quelques productions de son pays, et même du Périgord... Ce n'est pas pour les truffes que je me réjouis, je suis au-dessus de ça... mais c'est d'avoir ces jeunes gens près de moi.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Ils feront très bien mon affaire,
Et m'aideront dans mes travaux.
Mon établissement sévère
Voulait des jeunes gens moraux...
Désormais, grace aux Birotteaux,
J'offrirai dans ma librairie,
Des mœurs intrépide champion,
Et la morale en théorie,
Et la morale en action!

Du moins quand je sortirai j'aurai quelqu'un à qui je pourrai confier ma librairie classique; car ces commis de Paris sont si peu lettrés et si enclins à toutes sortes de bagatelles... Je tremble sans cesse qu'en mon absence on ne demande un *Sénèque* ou un *Gradus ad Parnassum*... Mon commis serait dans le cas de livrer, à la place, la *Cuisinière bourgeoise* que j'ai achetée pour mon usage particulier... car c'est un ouvrage que je ne tiens pas... je suis au-dessus de ça... Mais ce maître de danse tarde bien... ah! je crois pourtant...

SCÈNE III.

GEORGES MARTIN, JOSEPH MARTIN.

J. MARTIN.

Monsieur... puis-je savoir à qui j'ai l'honneur...

G. MARTIN.

Monsieur Martin.

J. MARTIN.

C'est moi... mais je vous demande à qui j'ai l'honneur...

G. MARTIN.

Monsieur Martin.

J. MARTIN.

Je sais bien que je m'appelle Martin; je vous demande à qui j'ai l'honneur...

G. MARTIN.

Ah!... Georges Martin.

J. MARTIN.

Vous vous nommez aussi?...

G. MARTIN.

Oui, monsieur.

J. MARTIN.

Je ne suis pas surpris... il y a plus d'un... (il rit.) ah! ah! ah! qui s'appelle...

G. MARTIN, impatienté.

Venons au fait... Je demeure rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

J. MARTIN.

Et moi, rue des Francs-Bourgeois-au-Marais... Ceci est bizarre.

G. MARTIN.

Je suis libraire...

J. MARTIN.

Par exemple... voilà des rapports!... Nous sommes confrères...

G. MARTIN.

Qu'appellez-vous, monsieur? Apprenez qu'il y a une distance énorme...

J. MARTIN.

Entre le Marais et le Faubourg-Saint-Germain; c'est connu.

G. MARTIN.

Entre les chefs-d'œuvre sacrés qui emplissent mes magasins, et quelques romans immoraux qui courent les uns après les autres sur les rayons de votre boutique; n'importe... vous êtes libraire.

J. MARTIN.

Au rez-de-chaussée seulement... je loue des livres... Au premier, professeur de grace et de danse... Lorsque j'étais encore dans mon printemps... j'eus l'honneur de figurer à l'Opéra.

AIR : Quel art plus noble et plus sublime.

Ça peut bien être une faiblesse,
Mais de tout temps je me suis dit
Que je devais de la jeunesse,
Former et le corps et l'esprit.
Aussi chez moi c'est la coutume,
On en sort un homme parfait
Aux prix de deux sous le volume
Et de douze sous le cachet.

G. MARTIN.

Tout cela est étranger au motif de ma visite.., Vous tenez des livres, et moi aussi... et il résulte de cette similitude de noms, d'états et de demeures, une foule d'erreurs fort désagréables... On s'adresse souvent à moi au lieu de venir chez vous, *et vice versâ*.

J. MARTIN.

Vous dites?

G. MARTIN.

Vice versâ.

J. MARTIN.

Pardon, les idiômes étrangers sont de l'hébreu pour moi.

G. MARTIN, haussant les épaules.

Par une fatalité que ma fortune explique... car j'ai de la fortune...

J. MARTIN.

Vous n'en êtes que plus estimable.

G. MARTIN.

Quand il y a quelque chose à recevoir, on vient chez moi... quand on apporte, on va droit chez vous.

J. MARTIN.

Je n'en ai jamais murmuré... ne m'en étant point aperçu.

G. MARTIN.

Mais moi, monsieur, j'ai eu plusieurs fois occasion de m'en convaincre; je ne m'en suis pas plaint parcequ'il s'agissait d'objets de peu d'importance... et je suis au-dessus de ça... Mais aujourd'hui le fait est plus grave... on s'est présenté chez moi ce matin pour une somme de trois cent cinquante francs.

J. MARTIN.

En effet...

G. MARTIN.

Oui, en un mandat que mon commis a eu la maladresse d'acquitter.

J. MARTIN.

Comment... ce digne jeune homme?..

G. MARTIN.

En conséquence, je viens moi-même au remboursement de votre billet pour vous instruire de tous ces quiproquos, et vous engager à les faire cesser.

J. MARTIN.

Je vois peu de remède à ces méprises.

G. MARTIN.

Rien de plus simple... Vous vous nommez *Joseph* et moi *Georges*... faites toujours précéder votre nom de l'initiale de Joseph, et qu'on s'adresse pour vous à J. Martin, comme pour moi à G. Martin.

J. MARTIN.

Oh! permettez... permettez... Il y a beaucoup de personnes très bien élevées qui écrivent Joseph avec un G... c'est l'orthographe de M. de Voltaire... C'est comme gigot... qui prend indifféremment le G. ou le J... Consultez les plus célèbres cuisinières... on met gigot à toute sauce...

G. MARTIN.

Je vois que nous aurions de la peine à nous comprendre... Brisons là, et comptez-moi le montant de ce mandat.

J. MARTIN.

Aujourd'hui, impossible.

G. MARTIN.

Vous n'avez pas trois cent cinquante francs?

J. MARTIN.

Ce n'est pas là la question... mais ma caisse n'est ouverte que trois fois par semaine... Hier elle l'a été toute la journée, et je ne déroge jamais à ces règles de ma maison de commerce.

G. MARTIN.

Vous vous moquez, monsieur, et vous n'aurez pas l'indélicatesse de me faire revenir... Songez que j'ai pris un omnibus qui, de correspondance en correspondance, m'a conduit ici... ce n'est pas pour les six sols, je suis au-dessus de ça; mais je prodigue mon temps... et j'ai à expédier au plus tôt deux cents *Cornelius Nepos*... Enfin, monsieur, voulez-vous me payer, oui ou non?...

J. MARTIN.

Non.... c'est-à-dire, oui : de deux jours l'un, quand vous voudrez, mais jamais le mercredi.

G. MARTIN.

C'est ce que nous verrons.

AIR : De vous donner autant de peine.

A mon courroux quand je me livre
Je suis terrible, et mon huissier
Dès aujourd'hui va vous poursuivre,
Il saura vous faire payer!

J. MARTIN.

Si vous vouliez écouter la prudence,
Je vous dirais que d'abord il faudra,

Outre le fond, que vous fassiez l'avance
Des frais...

G. MARTIN.

Je suis au-dessus de cela!...

ENSEMBLE.

G. MARTIN.

A mon courroux, etc.

J. MARTIN.

A son courroux quand on se livre,
On a grand tort, et votre huissier
Sans doute pourra me poursuivre,
Mais non pas me faire payer.

SCÈNE IV.

JOSEPH MARTIN, seul.

Je me reproche d'avoir abusé mon confrère en librairie; je lui ai dit que je n'ouvrais ma caisse que trois fois par semaine; la vérité est que je l'ouvre beaucoup plus rarement... Décidément, je végète ici-bas. Pourvu de deux établissements qui ne prennent pas de développement, et de trois filles qui en prennent trop, nous ne vivons que d'espérances; et chaque matin mes trois Grâces se disent vainement: « Ma sœur, ne vois-tu rien venir? » les maris n'arrivent pas! Ah! pourquoi me suis-je fâché avec M. Birotteau, ce digne maître de pension chez qui je donnais des leçons de danse à Guéret... Mais l'ambition, cette passion des grandes ames, m'avait gagné; j'étais fatigué de battre des entrechats dans une chétive petite ville... j'avais de l'ardeur, du courage, du jarret, et je sentais le besoin de m'élever davantage. Un beau jour donc, j'envoyai promener M. Birotteau et je vins à Paris... Eh bien! j'eus tort, très grand tort! ce M. Birotteau était un homme que j'aurais dû ménager... père de dix garçons! quelle pépinière de maris! Quoique dans l'aisance, trois de ces jeunes nourrissons des Muses auraient pu être séduits par les charmes et vertus dont la nature et moi avons doté mes filles!...

SCÈNE V.

JOSEPH MARTIN, JEANNETTE.

JEANNETTE, accourant.

Monsieur, une lettre et des paniers qu'un homme vient d'apporter.

J. MARTIN.

De quelle part?

JEANNETTE.

Je ne sais pas... le porteur a dit comme ça qu'il allait revenir avec trois objets qui accompagnent les deux paniers.

J. MARTIN.

Ouvre toujours les paniers, tandis que j'en ferai autant à l'égard de la lettre.

JEANNETTE.

Oui, monsieur.

(Elle défait les paniers.)

J. MARTIN, regardant la signature.

Est-il possible? On a bien raison de dire que quand on parle du loup, on en voit... quelque chose!... Une lettre de M. Birotteau! qu'est-ce qu'il peut me vouloir? Lisons vite. (Il lit.) « Mon « cher Martin, bien que tous les torts soient de « votre côté évidemment, ne parlons plus de « la légère discussion élevée entre nous; je l'ou- « blie entièrement; pour vous le prouver clai- « rement, je vous prie d'accepter quelques pro- « ductions de nos départements. » Ce M. Birotteau écrit admirablement! c'est peint. « quel- « ques productions de nos départements qui « vous seront remises incessamment par...

JEANNETTE, qui a déballé.

Un dindon truffé.

J. MARTIN.

Hein?

JEANNETTE.

Et puis un pâté.

J. MARTIN, lisant.

« Vous seront remises incessamment par « trois de mes fils que je vous adresse. » Ses fils!... « J'ai pensé que mis par vous au courant « de votre commerce, ils pourraient s'associer « avec vous utilement, ou se rendre par suite « acquéreurs de votre établissement. Veuillez « donc, ces chers fils, les accueillir favorable- « ment; je vous dirai comme Horace: *O et « præsidium et dulce decus.* » Connais pas. « Et « comptez dans tout événement sur le sincère « attachement et l'entier dévouement de celui « qui sera éternellement, etc., etc. »

JEANNETTE, riant.

Ah! ah! ah! il écrit drôlement.

J. MARTIN.

Mais j'y pense, Jeannette, ces trois objets que le porteur est allé chercher, ce sont les trois jeunes gens.

JEANNETTE.

Ça se pourrait bien.

J. MARTIN.

Ils auront faim, je n'en doute pas... car il n'y a rien comme les voyages pour nourrir l'esprit et creuser l'estomac... Je ne puis me dispenser de les inviter à dîner. Occupe-toi du dîner, Jeannette... qu'est-ce que tu nous donneras?

JEANNETTE.

Pardine! puisque v'là une dinde.

J. MARTIN.

C'est la manne qui me tombe du ciel.

JEANNETTE.

Comment qu'il faudra la faire cuire?

J. MARTIN.

A la broche, Jeannette, à la broche: va t'y mettre tout de suite, et ne t'endors pas sur le... .

JEANNETTE.

Soyez tranquille... je m'en vais vous soigner ça....

(Elle sort en emportant les paniers.)

SCÈNE VI.

JOSEPH MARTIN; puis ANITA, AMÉNAIDE, JULIE.

J. MARTIN.

Je me trouve dans un de ces moments d'hallucination qui plongent l'ame dans un ravissement délicieux... Ce M. Birotteau ne me faisait pas l'effet d'un génie..... et cependant il est le mien, il est mon ange tutélaire.... car enfin, cette association qu'il me propose pour ses trois fils... quand j'ai trois demoiselles... c'est clair, ça ne peut pas s'entendre autrement : c'est une bénédiction nuptiale..... et j'en suis ivre de joie..... au point que j'en ferais une pirouette...

LES DEMOISELLES, en dehors.

Mon papa! mon papa!...

J. MARTIN.

Mes rejetons!... rentrons dans la vie privée.

LES TROIS DEMOISELLES.

AIR : De vous rendre hommage.

Heureuses,
Joyeuses
De vous caresser,
Nous accourons pour vous embrasser.
Heureuses,
Joyeuses,
Papa,
Nous voilà!
De vous aimer
Peut-on nous blâmer!...

ANITA.

Papa, Jeannette vient de nous dire qu'il vous arrivait...

J. MARTIN.

Des comestibles... oui, mes enfants.

TOUTES TROIS.

Des comestibles?

J. MARTIN.

Accompagnés de plusieurs autres objets, qui vont être celui d'un entretien particulier que nous allons avoir ensemble, si vous voulez bien le permettre?

AMÉNAÏDE, tragiquement.

Nous vous écoutons, respectable auteur de nos jours.

JULIE, chantant.

Nous connaissons, toutes trois, les devoirs
De la piété filiale.

ANITA, dansant la Cachucha.

Tra la... la la la...

J. MARTIN, l'arrêtant avec stupeur.

Encore!... quoi... encore... Anita!... lorsque Je vous ai expressément défendu de vous livrer à cette danse, que je ne puis souffrir... d'abord, parceque je suis trop bon Français pour ne pas détester ce produit étranger..... ensuite, parcequ'elle menace de détrôner nos danses nationales... ce qui amènerait ma ruine... et puis, enfin... ma fille... enfin... j'ai d'autres raisons.

ANITA.

Lesquelles, papa?...

J. MARTIN.

Qu'il vous suffise de savoir que je les sais.... j'espère que vous ne me ferez pas repentir de vous avoir laissée aller à l'Opéra, où vous vîtes Mlle Fanny Elssler s'abandonner à cette danse, que je qualifie de... choquante... de blâmable... comme père de famille.... et de.... sans aucun principe, en ma qualité de professeur..... Je songe à vous établir, ô mes enfants!... et la *Cachucha*..... voyez-vous..... si l'on savait.... oh! ciel!... vous entendez, Anita... s'il vous arrivait encore... et vous aussi, mesdemoiselles...

JULIE et AMÉNAÏDE.

Oui, papa...

J. MARTIN.

A la bonne heure.... Maintenant, posez-vous gracieusement, fermez la bouche, et ouvrez les oreilles.

(Il s'assied, ses filles l'entourent; Anita s'appuie sur son épaule.)

TOUTES TROIS.

Nous y sommes.

J. MARTIN.

Mes colombes, il arrive un moment où celui qui possède des enfants classés par le sort dans le sexe dont vous êtes le plus bel ornement, un jour où il est bien dédommagé de toutes ses tribulations, c'est le jour où il trouve pour ces mêmes enfants un appui.... un.... ami.... tranchons le mot, un mari...

TOUTES TROIS.

Un mari!

J. MARTIN.

Ce jour-là... ces enfants quittent leur famille, se livrent à de nouvelles affections, ne s'occupent plus de leurs parents; et c'est alors que ceux-ci peuvent se dire : Ah! qu'on est heureux d'être père ou mère!

AMÉNAÏDE, avec sentiment.

Oh oui!

J. MARTIN.

Eh bien! mes enfants, ce jour a lui pour moi.

JULIE.

Ah!...

ANITA, à part.

Est-ce qu'il saurait! ...

J. MARTIN.

Un de mes amis m'adresse de son endroit trois de ses fils, pétris d'esprit et de science, et j'espère que vous les recevrez avec toute l'aménité qui vous caractérise.

JULIE.

Des provinciaux !

J. MARTIN.

Préparez-vous à les captiver par vos manières distinguées et le charme de votre conversation... enchaînez-les à vos chars.

ANITA.

Vous savez, mon papa, combien nous sommes soumises à votre volonté... mais aujourd'hui...

J. MARTIN.

Aujourd'hui ?...

ANITA.

Certainement, mon bon père.... vous nous avez donné des talents.

J. MARTIN.

A remuer à la pelle...

ANITA.

Toutes trois nous savons lire, écrire et danser...

J. MARTIN.

Comme Terpsichore .. toi, surtout, Anita, tu as acquis dans cet art une supériorité...

ANITA.

C'était mon goût... ma vocation... surtout la découverte de la Ca...

J. MARTIN, l'arrêtant.

Anita !...

ANITA.

J'avoue que la danse me plaît, m'enivre, m'électrise...

JULIE.

La musique a sur moi le même empire...

AMÉNAÏDE.

Et moi je suis passionnée pour le drame moderne... et déja quelques succès sur des théâtres de société ont entr'ouvert à mes yeux un horizon hérissé de couronnes et de triomphes. Vous savez, mon papa, dans cette belle tirade : « Qu'est-ce ceci, mesdames, c'est une « fille de théâtre !... etc. »

J. MARTIN.

Je le sais, vous êtes trois artistes... mais je ne vois pas...

AMÉNAÏDE.

Vous ne voyez pas qu'à des ames d'artistes il faut des ames pour les comprendre... il faut une scène vaste, un monde éclairé et sympathique pour se produire...

J. MARTIN.

Eh bien ?

JULIE.

Et vous voulez nous unir à des provinciaux, qui ne seront pas en harmonie avec nous !

J. MARTIN.

Un instant !... je saisis ce que vous voulez dire avec votre harmonie : vous voulez parler de ces trois musiciens du 49e, que j'eus l'imprudence d'accueillir dans ma classe de danse, l'hiver dernier.

ANITA.

Des jeunes gens très aimables...

J. MARTIN.

Trop !... beaucoup trop aimables... c'est pourquoi j'allais me décider à les mettre à la porte de chez moi, nonobstant leurs énormes moustaches, lorsqu'ils reçurent l'ordre d'aller tenir garnison en province... ou ailleurs...

AMÉNAÏDE.

Que concluez-vous de tout cela ?

J. MARTIN.

De tout cela je conclus que vous devez oublier les trois virtuoses à moustaches... ces gens-là, ô mes filles, sont fort aimables, il est vrai... mais ce sont des maris qu'il vous faut... entendez-vous... des maris... c'est pour cela qu'en père qui veille au bonheur de sa postérité, je vous ordonne de séduire nos trois provinciaux... voilà mon ultimatum...

ANITA.

Cependant...

J. MARTIN.

Voilà mon ul-ti-ma-ton... je crois que je parle français.

AIR : Je regardais Madelinette.

Adieu ; chacune ici, j'espère,
Suivra mon avis paternel,
Car votre bonheur sur la terre
Dépend de ce jour solennel.

ANITA.

Mais ces messieurs sont-ils aimables ?

JULIE.

Sont-ils riches ?

AMÉNAÏDE.

Sont-ils aimants ?

J. MARTIN.

Ils vous paraîtront agréables,
Et vous goûterez leurs présents.

ENSEMBLE.

LES TROIS DEMOISELLES.

Je ne sais, hélas ! comment faire
Pour suivre l'avis paternel.
Ah ! notre malheur sur la terre
Dépend de ce jour solennel.

J. MARTIN.

Adieu, chacune ici j'espère, etc.

SCÈNE VII.

ANITA, JULIE, AMÉNAIDE, puis JEANNETTE.

ANITA.

Qu'allons-nous devenir ? Moi, d'abord, j'ai donné ma foi, et je n'en ai qu'une... je ne peux plus en disposer.

JULIE.

C'est juste.

AMÉNAÏDE.

Certainement, j'aime papa de tout mon cœur ; il est bon, il est sensible... mais c'est un tyran.

JULIE.

Oh! oui!

ANITA.

Nous n'avons qu'une chose à faire... et si vous m'en croyez, nous nous coaliserons..., nous disputerons..., nous nous révolterons.

JULIE.

Oui... oui, révoltons-nous. (Chantant.)

Conspirons, conjurons..

TOUTES TROIS.

Vive l'insurrection!

JEANNETTE, entrant.

Ah! ben! quoi que vous avez donc, mesdemoiselles?

ANITA.

Nous sommes en pleine révolution.

JEANNETTE.

Ah! ben! v'là du renfort qui vous arrive...

TOUTES TROIS.

Que veux-tu dire?

JEANNETTE.

Je veux dire que ces trois militaires si galants, et qui venaient à la classe de danse... enfin vos trois amoureux.

TOUTES TROIS.

Eh bien?

JEANNETTE.

Ils viennent d'arriver de leur garnison.

AMÉNAÏDE.

Est-il possible?

JEANNETTE.

Pardine... c'est le tambour qui me l'a dit.. et même ils seront ici dans une demi-heure.

ANITA.

Ah! mon Dieu!... mais notre situation se complique.

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

JULIE.

Mon père vient de nous dire de nous préparer à recevoir trois prétendus.

JEANNETTE.

Trois prétendus! ah! j'y suis... c'est ces trois objets qui arrivent de Guéret, en Auvergne.

AMENAÏDE.

En Auvergne!.. O ciel! des Auvergnats..., mais c'est affreux.

JEANNETTE.

Je ne sais pas si c'est affreux; je ne les ai pas vus... mais dans tous les cas, ça ne peut pas valoir trois jeunes et beaux troubadours.

JULIE.

N'est-ce pas?

AMÉNAÏDE.

Que faire?

JEANNETTE.

Je n'en sais rien, ma foi!.. avec ça que le temps nous presse... les militaires vont venir... et quoi que je leur dirai, moi?

ANITA.

Si nous pouvions leur parler, ils trouveraient peut-être un moyen.

AMÉNAÏDE.

Oh! oui!

JEANNETTE.

Joliment!... s'ils vous parlent vous vous lamenterez ensemble pendant une heure, et vous n'en serez pas plus avancés.

AMÉNAÏDE.

Comment! à nous trois nous n'aurons pas une idée!

JEANNETTE.

Attendez-donc... il m'en passe une.

TOUTES TROIS.

Voyons.

JEANNETTE.

Les autres qui viennent de là-bas... les Auvergnats, comme vous les appelez, ils croyent en arrivant ici qu'ils vont trouver des femmes aimables et spirituelles.

JULIE.

Je l'espère bien.

JEANNETTE.

Eh bien!... faites semblant d'être simples, gauches, niaises... ayez même l'air timide... ça vous va-t-il?

AMÉNAÏDE.

Mais pourquoi faire?

JEANNETTE.

Vous ne devinez pas?... pour les forcer à vous refuser.

AMÉNAÏDE.

C'est bien désagréable de se cacher sous des apparences si trompeuses.

JEANNETTE.

AIR: Il faut avoir perdu l'esprit.

Je ne vois pas d'autre moyen.

ANITA.

Comment nous donner un air bête?...

JEANNETTE.

Ma fin', si vous êtes coquette,
Moi je ne réponds plus de rien.

AMÉNAÏDE.

Ce rôle est bien triste, ma chère...

JEANNETTE.

Ah! dam'! c'est pour votre bonheur.

ANITA.

On voudrait bien ne pas leur plaire,
On ne veut pas leur faire peur.

JULIE.

J'entends du bruit.

AMÉNAÏDE.

Ce sont eux, sans doute.

ANITA.

Allons nous concerter, Jeannette les recevra.

JEANNETTE.

Oui, c'est ça, allez vite. (Elle les fait sortir par une porte latérale.) Concertez-vous, et donnez un coup-d'œil à la broche.

SCÈNE VIII.

JEANNETTE, FORTUNÉ, BERTRAND, FINOT.

JEANNETTE.

Voyons donc un peu ces prétendus, comment ils sont faits. (Elle va ouvrir la porte du fond et regarde.) Tiens! ça ne ressemble pas aux Auvergnats de Paris.

LES TROIS HOMMES, entrant.

AIR de Monsieur Sensible.

De notre domicile
Nous arrivons céans,
Voir Paris la grand' ville,
Et nous sommes dedans.

FORTUNÉ.

Je crois qu'on s'y plaira,
Ah!

BERTRAND.

Comme je m'instruirai,
Hé!

FINOT.

On doit bien vivre ici,
Hi!

TOUS TROIS.

Notre sort sera beau,
Oh!

JEANNETTE.

Que demandent ces messieurs?

(Les trois hommes saluent et se cognent les jambes les uns des autres. — Lazzis.)

LES TROIS FRÈRES.

M. Martin, s'il vous plaît?

JEANNETTE.

C'est ici. (Leur offrant des chaises.) Si ces messieurs veulent se donner la peine de s'asseoir.

FORTUNÉ.

La peine!... c'est un plaisir!

TOUS TROIS, s'asseyant.

Aye!

JEANNETTE.

Quoi que vous avez donc! Est-ce que j'aurais oublié mon aiguille?...

FINOT.

Les souvenirs de la voiture.

BERTRAND.

L'effet d'un pavé très inégal... *Quem Græci dixére cahos*, suivant la belle expression d'Ovide.

JEANNETTE.

Je comprends; vous avez été cahotés.... ferme.

FORTUNÉ.

Est-ce que le respectable M. Martin n'est pas visible?

JEANNETTE.

Ne vous impatientez pas.... il va venir.... Si ces messieurs voulaient se rafraîchir... Un petit verre d'eau-de-vie ou de rhum...

FINOT.

Merci... nous ne prenons que du lait...

JEANNETTE.

En attendant le dîner?...

FINOT.

Ah! on va bientôt dîner! j'en suis bien aise.

BERTRAND.

Nous ne prendrons rien avant d'avoir vu l'homme recommandable auquel nous sommes adressés.

JEANNETTE.

Alors, je vas aller lui dire que vous êtes là.

FORTUNÉ.

Vous nous ferez honneur et plaisir.

(Ils se lèvent tous les trois.)

JEANNETTE.

Ne vous dérangez pas. (A part.) Ils ont l'air fièrement gaudiches, tout de même.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

FORTUNÉ, BERTRAND, FINOT.

FORTUNÉ.

Elle est joliment gentille, c'te petite-là!...

BERTRAND.

Nous sommes donc dans la grande ville de Paris, que les anciens appelaient Lutèce.... *Lutetia Parisiensis*...

FINOT.

Vel Parisiorum.

FORTUNÉ.

Il n'y a pas à s'en dédire... Quand j'y songe nous voilà séparés de nos frères et de papa.... nous voilà séparés.... (Regardant Finot qui pleure.) Qu'est-ce qu'il a donc, lui?

BERTRAND.

Tu sais bien que Finot pleure tout de suite quand on lui parle de chez nous!

FORTUNÉ.

Faut pas pleurer comme ça... notre papa et nos frères ne sont pas égarés.... nous les reverrons.

BERTRAND, pleurant.

Certainement... nous les reverrons.

FORTUNÉ.

Comment! et toi aussi, Bertrand! mais puisqu'on.... vous.... dit.... que nous les reverrons (Ils pleurent tous trois.) Que c'est bête! Allons, sèchons nos larmes; puisque papa est à la tête de dix garçons, il faut bien qu'il en envoie par-ci.... par-là... Encore... nous sommes les plus favorisés, nous qui venons chez M. Martin, que le ciel a doué, dit-on, de la plus belle collection de livres de toutes dimensions.

BERTRAND.

Et si les projets de papa se réalisent, nous serons nous-mêmes propriétaires de tous ces livres-là.

FINOT.

Et nous les apprendrons tous par cœur.

BERTRAND.

C'est si flatteur d'être savant !...

FORTUNÉ.

C'est dommage que les femmes n'aiment pas le grec, ni le latin...

FINOT.

Les femmes ! Fortuné, vous savez bien que papa nous a défendu de parler de ces choses-là...

BERTRAND.

D'ailleurs, comment sais-tu que les femmes n'aiment pas le grec ?

FORTUNÉ.

C'est Gothon... la fille de Pierre, qui me l'a dit...

FINOT.

Pierre... le jardinier de papa. ?

FORTUNÉ.

Justement... elle me prenait à part... et puis elle me disait : « Monsieur Fortuné, pourquoi donc avez-vous toujours le nez dans vos vilains livres... venez plutôt causer avec moi, venez... venez.. »

BERTRAND.

Et tu y allais...

FORTUNÉ.

J'y allais... nous nous asseyions sur l'herbe...

FINOT.

Et puis...

FORTUNÉ.

Et puis... elle me disait toutes sortes de choses... et comme je ne comprenais pas... elle a osé m'appeler...

FINOT et BERTRAND.

Comment ?...

FORTUNÉ.

Je vous le donne en cent !... grand... grand serin !...

FINOT.

Enfin de quoi te parlais-t-elle ?...

FORTUNÉ.

De l'amour...

FINOT.

De l'amour !...

BERTRAND.

Elle connaît l'amour ?... *Cupido, flammis et arcu* ?...

FORTUNÉ.

Très peu... parceque vous concevez que la fille d'un jardinier ça n'a pas fait ses études...

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH MARTIN.

J. MARTIN, entrant vivement.

Où sont-ils, ces chers enfants ! que je les embrasse ?

FORTUNÉ, s'avançant.

De tout mon cœur.

J. MARTIN, les embrassant.

Ils sont charmants !... comme ils ressemblent à leur père !... (à Finot.) celui-ci surtout... (à Fortuné.) ah !... et celui-là aussi !... c'est étonnant comme il ressemble à son père... c'est bien un Birotteau... (à Bertrand.) ah ! pour celui-là, ma foi ! c'est à tomber à la renverse... c'est frappant !... vous ressemblez tous à votre père d'une manière surprenante, et cependant... il est plus grand que le plus petit... mais il est plus petit que le plus grand... et pourtant... il n'est pas de la taille de celui du milieu... arrangez ça... enfin... vous vous ressemblez tous les trois comme quatre gouttes d'eau... ou plutôt... comme quatre gouttes de lait... Ah çà ! mes enfants, vous savez que vous êtes ici chez vous... M. Birotteau a dû vous dire qu'on ne se gênait pas avec moi.

FORTUNÉ.

Ainsi vous voulez bien nous loger ?

BERTRAND, avec intention

Nous éclairer?

FINOT.

Et nous nourrir.?

FORTUNÉ.

Nous avons beaucoup entendu parler de vous.

AIR du Chevalier d'honneur.

Vous avez su, c'est l'avis de mon père,
Vous élever, grace à votre talent,
Au-dessus de plus d'un confrère.

J. MARTIN.

Ah ! je suis bien lourd à présent.

FORTUNÉ.

L'esprit se fatigue et s'arrête,
Quand on s'en sert avec éclat.

J. MARTIN.

Je vous réponds que mon état
N'a jamais fatigué ma tête.

BERTRAND.

Ça prouve qu'elle est solide... car, j'en suis sûr, chaque jour votre imagination fait un nouveau pas.

J. MARTIN.

Mon imagination se repose... d'autres sans moi s'agitent assez ! témoin le *Zapatéado*... et l'infernale *Cachucha*...

TOUS TROIS.

Nous ne connaissons pas.

J. MARTIN.

Je vous en félicite

FORTUNÉ.

Nous comptons beaucoup sur votre bienveillance... loin de la maison paternelle, privés de notre bonne mère...

J. MARTIN.

Je conçois vos douleurs !..

FORTUNÉ.

Car nous n'avons plus de mère !... oh ! daignez nous en servir !... adoptez-nous !... Pour reconnaître un si grand bienfait, nous vous couvrirons de bénédictions, et, quand la

Parque aura tranché le fil de vos jours, nous jetterons des fleurs sur votre tombe.

J. MARTIN.

Quel avenir enchanteur!... Pauvres orphelins, je suis ému!.. votre voix s'est introduite au fond de mon cœur; mais, pour vous prouver ma tendresse, je vais vous faire voir quelque chose qui vous flattera l'œil.

TOUS TROIS.

Quoi donc?

J. MARTIN, indiquant une porte latérale.

Regardez.

FORTUNÉ, regardant ainsi que ses frères.

Saperlotte! les belles femmes!

BERTRAND, à part.

Papa ne nous avait pas dit... C'est une surprise.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ANITA, AMÉNAIDE, JULIE, entrant.

ENSEMBLE.

ANITA, AMÉNAÏDE, JULIE.

AIR : d'Esmeralda.

Ne craignez rien,
Donnons-nous bien
Le plus gauche maintien;
Et dès ce soir,
Faisons leur voir
Qu'ils n'ont aucun espoir.

FORTUNÉ, BERTRAND, FINOT.

Qu'elles sont bien!
Quel beau maintien!
Et quel trouble est le mien!
Faut-il, ce soir,
Par leur pouvoir
Nous laisser émouvoir!

J. MARTIN.

Ah! je les tien,
Ne craignons rien,
Ici tout ira bien.
Rien qu'à les voir,
J'ai dès ce soir
Le plus heureux espoir.

LES TROIS DEMOISELLES, seules.

Par l'ordre de mon père,
Messieurs, d'un cœur sincère,
Nous accourons vous faire
Bien notre compliment.

LES TROIS JEUNES GENS, seuls.

O vierges agréables,
Vous êtes trop aimables,
Et nous sommes capables
De vous en faire autant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ne craignez rien, etc.

BERTRAND.

Comment, vénérable monsieur Martin, ceci est vos enfants?

FORTUNÉ.

Je les trouve d'une belle venue...

(Elles font la révérence.)

LES TROIS DEMOISELLES.

Monsieur est bien honnête.

J. MARTIN, bas aux jeunes gens.

Elles sont timides... il faut les encourager.

BERTRAND, bas à Fortuné.

Dis donc... c'est que je n'ose pas.

FINOT, de même.

Ni moi.

FORTUNÉ, à part.

Sont-ils poltrons! (Haut.) Allez donc toujours...

BERTRAND, avançant.

Mesdemoiselles... quand... le... la... les...

LES TROIS DEMOISELLES

Monsieur est bien bon...

FINOT, avançant.

Mesdemoiselles, je ne puis que répéter ce que vient de dire mon grand frère...

LES TROIS DEMOISELLES.

Monsieur est bien aimable...

FORTUNÉ.

Imbécilles!... est-ce que c'est comme ça?... vous allez entendre... (Il s'avance.) Mesdemoiselles... je... certainement je... bien certainement...

LES TROIS DEMOISELLES.

Monsieur est bien galant...

FORTUNÉ, se retirant, à ses frères.

C'est singulier... j'ai été ému... non... j'ai été ému...

J. MARTIN.

C'est dommage... il commençait bien... je suis sûr qu'il aura de l'éloquence, ce gaillard-là... Je ne connais rien de plus enchanteur que les premières impressions de trois cœurs tout neufs!...

JEANNETTE, entrant.

Le dîner est servi.

FINOT.

Oh! fameux!

(Fortuné le pousse.)

BERTRAND, bas.

Est-ce qu'on crie comme ça?

FINOT, bas.

Dam! j'ai faim, moi!

J. MARTIN.

Jeunes gens, offrez la main à mes filles, je vous y autorise.

FINOT, à Aménaïde, en lui offrant la main.

Mademoiselle...

BERTRAND, à Julie.

Mademoiselle...

FORTUNÉ, à Anita.

Mademoiselle...

FINOT, éprouvant une commotion au moment où il prend la main d'Aménaïde.

Ah!...

BERTRAND.

Oh!...

FORTUNÉ.

Oh!... oh!...

J. MARTIN, à part.

Ils sont pincés... ils n'en réchapperont pas.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ne craignez rien, etc.

(Ils sortent tous, excepté Jeannette.)

SCÈNE XII.

JEANNETTE, puis GEORGES MARTIN.

JEANNETTE, les regardant sortir.

Tiens... tiens... tiens... est-ce que mon moyen ne serait pas bon? On dirait que les cœurs des provinciaux battent déja la générale. Comme c'est combustible les cœurs de province! à Paris ils sont bien plus imperméables. Faut pourtant en débarrasser ces demoiselles... Les militaires sont venus me parler tout-à-l'heure... et je leur ai dit qu'on était à dîner... Ils voulaient d'abord se cacher quelque part; mais ensuite ils ont mieux aimé repasser... et ils vont revenir. Eh ben! moi qui oublie d'aller servir à table!...

G. MARTIN, en dehors.

Cet homme n'est jamais à sa boutique. (Entrant vivement.) M. Martin!

JEANNETTE.

Comment, monsieur, encore vous?

G. MARTIN.

Encore moi... c'est fort impoli!... M. Martin! vous dis-je; il me le faut.

JEANNETTE.

Vous venez encore pour votre effet.

G. MARTIN.

Il s'agit bien d'autre chose, à présent: mon effet est chez l'huissier! Savez-vous, mademoiselle, que votre maître me ruine en omnibus? depuis ce matin je ne quitte pas ces véhicules.

JEANNETTE.

Ce n'est pas sa faute.

G. MARTIN.

Sa faute ou non... ça n'en est pas moins fort désagréable pour moi..... Ah! mon Dieu! ça sent bien bon ici.

JEANNETTE.

Enfin, qu'est-ce qu'il y a donc encore?

G. MARTIN.

Il y a, que j'attends de Guéret des comestibles distingués.... j'ai du monde aujourd'hui, et ces objets n'arrivant pas, j'ai le sinistre pressentiment qu'ils se sont trompés d'adresse.

JEANNETTE, à part.

Ah! mon Dieu!... le dindon... est-ce que ce serait lui qui devait le recevoir?

G. MARTIN.

Voyons, avertissez vite votre maître.

JEANNETTE.

Mon maître, monsieur! il est sorti; il dîne en ville.

G. MARTIN.

Il dîne en ville!... cependant il y a ici une odeur...

JEANNETTE.

C'est rien... c'est mon dîner... à moi... toute seule...

G. MARTIN.

Votre dîner, jeune fille... je crois que vous vous moquez de moi... cette odeur...

JEANNETTE.

Mais, monsieur, je vous assure...

G. MARTIN.

Vous me trompez... je le sens... Ah! pourquoi n'ai-je pas le droit de faire ici une visite domiciliaire?...

JEANNETTE.

Mais, monsieur...

G. MARTIN.

Si j'étais persuadé qu'on se jouât de moi!...

AIR de l'Apothicaire.

Songez-y bien, si par malheur
Vous receviez mes comestibles,
Redoutez toute ma fureur...
Les Martins sont fort irascibles,

JEANNETTE.

Calmez, monsieur, ce grand courroux,
Ne craignez pas de gaspillage;
Si vos comestibl's vienn'nt chez nous,
On n'en f'ra pas mauvais usage.
Croyez que s'ils viennent chez nous
On n'en f'ra pas mauvais usage.

G. MARTIN.

Je l'espère bien!... Sorti... sorti. Allons! je retourne chez moi... Quelle odeur!... Dites bien à votre maître... que s'ils se présentaient chez lui, il envoie à mon domicile les êtres truffés dont est question.

JEANNETTE.

Soyez tranquille. (A part.) Il paraît qu'ils se sont passés de moi là-dedans.

G. MARTIN, flairant toujours.

Encore une course inutile!... je n'ai jamais consommé autant d'omnibus... Je suis au-dessus de ça quant à l'argent... mais il est bien fastidieux de se colporter ainsi d'un quartier dans un autre... (A la fenêtre.) Voici la voiture... Allons!... elle est pleine... plus de place!... Ah! si... celle du président... Cocher!... cocher! Encore trente centimes!

(Il sort vivement.)

JEANNETTE, le reconduisant.

Soyez tranquille, monsieur; je ferai votre commission.

SCÈNE XIII.

JEANNETTE, puis FORTUNÉ, FINOT, BERTRAND.

JEANNETTE.

Ah ben!... notre maître, qu'est-ce qu'il va dire? c'est que les comestibles sont joliment avariés à présent... (Regardant de côté.) Tiens, v'là les trois jeunes gens!... oh!... comme ils sont rouges! Voyons donc un peu ce qu'ils vont dire.

(Elle se retire au fond et écoute.)

LES TROIS JEUNES GENS.

AIR : Folie, orgie.

Folie,
Orgie,
Versez tout plein!
La table
Rend aimable,
Et nous met tous en train.

FORTUNÉ, à ses frères.

Hein! m'avez-vous remarqué?... je crois que j'ai été un peu aimable!

BERTRAND.

Et moi qui leur ai répété *la Batrachomyomachie* d'Homère en grec... ça a paru beaucoup les amuser... elles riaient à se tenir les côtes...

FINOT.

Moi, j'ai bien mangé.

FORTUNÉ.

C'est égal, j'avais besoin de prendre l'air.

BERTRAND.

Et moi aussi.

FINOT.

Moi, j'étouffais; la salle du père Martin est trop chaude.

FORTUNÉ.

Ignorants!... ce n'est point à la salle à manger que vous devez cette chaleur.

BERTRAND et FINOT.

A quoi donc?

FORTUNÉ.

Vous êtes amoureux... et moi pareillement.

BERTRAND et FINOT.

Ah! bah!

JEANNETTE, à part.

Eh ben! j'ai joliment réussi.

FORTUNÉ.

J'ai lu dans vos cœurs au travers du mien... l'innocence et la simplicité de ces trois jeunes filles nous ont fascinés... nous sommes fascinés.

JEANNETTE, à part.

Courons vite prévenir ces demoiselles.

(Elle sort.)

BERTRAND.

Comment as-tu découvert?...

FORTUNÉ.

Du moment où j'ai saisi la main d'Anita... j'ai éprouvé un frisson dans tout mon individu.

BERTRAND.

Comme moi quand j'ai pris celle de Julie.

FINOT.

Et moi celle d'Aménaïde.

FORTUNÉ.

Vous le voyez, nous sommes amoureux... car j'ai observé en vous, comme en moi, tous les symptômes dont m'avait parlé Gothon.

FINOT.

La fille du jardinier.

FORTUNÉ.

Chut!... j'entends ces demoiselles!...

FINOT et BERTRAND.

Que faire?...

FORTUNÉ.

Il faut les fasciner à leur tour!...

FINOT et BERTRAND.

Comment?...

FORTUNÉ.

Je ne sais pas... mais c'est égal... fascinons-les toujours...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ANITA, AMÉNAIDE, JULIE.

AIR d'Auber.

ENSEMBLE.

LES TROIS GARÇONS.

Nous étions innocents,
Devenons conquérants,
Ne soyons plus timides.
Papa l'a souvent dit :
Un jeune homme érudit,
Quand il veut a toujours de l'esprit.

LES TROIS FILLES.

Non pas d'airs innocents,
Près de ces conquérants
Ne soyons plus timides.
Renvoyons ces maris,
Effrayés, ébahis...
Chercher des femmes dans leurs pays.

ANITA, bas à ses sœurs.

Plus de timidité!... c'est convenu.

AMÉNAÏDE.

Oh! oui!

JULIE.

Moi... je veux bien... c'était ennuyeux.

LES TROIS JEUNES GENS.

Mesdemoiselles...

LES TROIS DEMOISELLES.

Messieurs...

FORTUNÉ.

Mesdemoiselles... nous sommes dans la stupéfaction de l'admiration.

ANITA.

Vous nous trouvez jolies?

FORTUNÉ.

Pour être provincial... on n'en est pas moins Français... et si nous étions insensibles devant vos charmes, nous ne serions pas Français... nous serions myopes.

LES DEMOISELLES, riant.

Ah! ah! ah!

ANITA.

Vous êtes des flatteurs...

FORTUNÉ, bas à ses frères.

Voilà le moment de les subjuguer... offrons-leur... une chaise.

(Tout le monde s'assied; ils se mettent en cercle... puis après s'être regardés en silence, ils se mettent à rire.)

ANITA, quand le calme est rétabli.

Puisque nous voici réunis, il faut bien passer le temps... si ces messieurs nous chantaient quelques romances.

FINOT.

Par exemple... ça se trouve bien... Fortuné a une voix superbe...

FORTUNÉ, intimidé.

Que c'est bête de dire ça... moi qui n'ose jamais chanter devant quelqu'un... si j'étais tout seul, je ne me ferais pas prier.

FINOT.

Figurez-vous, mesdemoiselles, qu'il sait la complainte du Juif-Errant tout entière... soixante-dix-neuf couplets, ça a beaucoup de succès à Guéret...

ANITA, riant.

Ah! ah! ah! le Juif-Errant!...c'est renouvelé des Grecs.

BERTRAND, très sérieusement.

Des Grecs, je vous demande bien pardon, mademoiselle, le Juif-Errant était Hébreu... Ahasvérus était Iduméen.

AMÉNAÏDE.

Hein?...

BERTRAND.

Iduméen... né natif de l'Idumée.

AMÉNAÏDE.

L'Idumée... l'Idumée... c'est toujours du rococo, et Julie sait des chansons nouvelles.

ANITA.

De mademoiselle Loïsa Puget encore... rien que ça...

FORTUNÉ.

Je ne connais pas.

ANITA.

Julie va nous chanter quelque chose...

JULIE.

Je ne me fais jamais prier.

FINOT.

Nous écoutons...

BERTRAND.

Favete linguis.

JULIE.

AIR : Le plus beau de Séville (Loïsa Puget).

Moi je n'aime pas la science,
Ça me paraît fort endormant.
Un savant réfléchit, il pense...
Rien n'est bête comme un savant.
Parlez-moi d'un beau militaire,
Qui vient auprès de vous s'asseoir,
Pour vous entretenir de guerre,
Et fumer du matin au soir.
Fi d'Ovidius!
De Virgilius!
Vive une histoire de bataille,
De canons, bombes et mitraille!
Bravo, bravo!
Le guerrier défend son drapeau!
Bravo, bravo!
Se faire tuer, c'est très beau!

DEUXIÈME COUPLET.

Le savant naïf et candide
Travaille du soir au matin;
Près des femmes toujours timide,
Il leur parle grec et latin;
Tandis qu'une vieille moustache,
Buvant, ne travaillant jamais,
A chaque instant crie et se fâche,
Et jure... mais en bon français.
Fi d'Horatius!
De Cornélius!
Dans une histoire de bataille,
Le guerrier couvert de mitraille,
Bravo, bravo!
Pour ne pas rendre son drapeau,
Bravo, bravo!
Se laisse tuer, c'est très beau!

LES TROIS DEMOISELLES.

Certainement, bravo!

(Elles applaudissent.)

ANITA.

Qu'en dites-vous?

FORTUNÉ.

Jurer... fumer... il me semble que c'est de la musique profane.

JULIE.

Comment, profane?

AMÉNAÏDE.

On ne chante pas mieux à l'Opéra-Comique; nous en savons quelque chose, nous qui avons souvent des billets.

BERTRAND.

Quoi! mesdemoiselles, vous allez au spectacle?

ANITA.

Je crois bien, nous jouons même la comédie en société... des proverbes.

FORTUNÉ.

Des proverbes... la sagesse des nations... nous connaissons ça.

« Jeune femme, pain tendre et bois vert,
Mettent la maison au désert. »

BERTRAND.

Ou bien : *Par pari refertur.*

FINOT.

« Ou bien : Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

LES DEMOISELLES, riant.

Ah! ah! ah!

ANITA.

Mais non... ce n'est pas ça, ce sont des pièces de comédies. — Aménaïde a même joué le drame à la rue Chantereine... Elle est superbe dans le rôle de la Thisbé, d'*Angelo*, tyran pas doux.

FORTUNÉ.

Nous sommes peu au fait de ce genre de littérature.

JULIE.

Eh bien! Aménaïde va nous débiter une tirade... Tu sais... celle qui est si belle.

AMÉNAÏDE.

Oh! oui! viens me donner la réplique.

BERTRAND, bas à ses frères.

J'ai peur qu'elles ne soient damnées.

ANITA.

Voyons, soyez attentifs... messieurs. Qu'est-ce que ceci?

AMÉNAÏDE.

« Qu'est-ce que ceci, madame?... c'est une « comédienne, une fille de théâtre, une bala- « dine, comme vous nous appelez, qui tient

« dans ses mains une grande dame, une femme « mariée, une femme respectée, une vertu !... « qui la tient dans ses mains, dans ses ongles, « dans ses dents ! qui peut en faire ce qu'elle « voudra de cette grande dame, de cette « bonne renommée dorée, et qui va la déchi- « rer, la mettre en pièces, la mettre en lam- « beaux, la mettre en morceaux! ah mesdames » les grandes dames, je ne sais pas ce qui va « arriver.... mais ce qui est sûr, c'est que j'en « ai une là, sous mes pieds! une de vous au- « tres! et que je ne la lâcherai pas! et qu'elle « peut être tranquille! et qu'il aurait mieux « valu pour elle la foudre sur sa tête, que « mon visage devant le sien!»

(Elle regarde les jeunes gens d'un air terrible. Arrivée à Fortuné, elle fait un geste menaçant, et en voulant s'éloigner il tombe de dessus sa chaise.)

ANITA, l'invitant à se relever.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Hein? n'est-ce pas que c'est joli?

FORTUNÉ, à part.

Je n'y ai rien compris.

JULIE.

Et comme c'est déclamé!

FORTUNÉ.

Bertrand déclame aussi fort bien...

FINOT.

Il sait par cœur un sermon du père Bourdaloue...

FORTUNÉ.

Il l'a appris pour la fête à papa... vous allez entendre... Monte sur une chaise.

BERTRAND.

Oui, tiens, j' vas monter sur une chaise, je serai plus d'aplomb.... (Déclamant.) *Vanitas vanitatum.... et omnia vanitas....* Mes chers frères!...

ANITA.

Oh! assez, assez... ça m'endort déja... pour nous réveiller, il faut danser.

JULIE et AMÉNAÏDE.

Oui, dansons, dansons.

LES JEUNES GENS.

Merci...

FINOT.

Nous ne savons pas danser.

AMÉNAÏDE.

Vous ne savez pas seulement la Cachucha?

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est que ça... la Cachucha?

JULIE.

C'est le pas à la mode!

FORTUNÉ.

La mode... connais pas.

ANITA.

Eh bien! regardez-nous... vous apprendrez... et tout-à-l'heure vous ferez comme nous.

ANITA, seule, danse sur l'air de la Cachucha de M. Hormille. — Après son pas.)

Ah! mais c'est ennuyeux de danser seule; mesdemoiselles, dansez avec moi.

AMÉNAÏDE et JULIE.

C'est ça, dansons!

(Elles dansent la Cachucha à trois, de M. Hormille)

FORTUNÉ.

Tiens... mais nous connaissons ça... c'est la Bourrée... c'est la Bourrée de chez nous...

BERTRAND et FINOT.

Mais, oui...

(Ils se mêlent d'une manière grotesque à la danse des jeunes filles.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Mesdemoiselles! mesdemoiselles!

FORTUNÉ, dansant toujours.

Laissez-nous, jeune fille, nous dansons la... enfin nous la dansons...

JEANNETTE.

J'en suis fâchée... mais il faut que je parle en particulier à ces demoiselles.

ANITA, quittant Fortuné.

A nous?

JULIE.

Qu'est-ce que c'est donc?

JEANNETTE, les attirant dans un coin.

Chut!... vos militaires sont ici... Je causais avec eux dans ma cuisine... nous avons entendu votre père... et ils se sont sauvés, chacun de leur côté, dans la maison... ils se seront fourrés dans quelque coin.

AMÉNAÏDE.

Que faire?

JEANNETTE.

Dansez toujours, je vas rester là, à la porte, pour les guetter.

FORTUNÉ.

Nous continuons... n'est-ce pas?

BERTRAND et FINOT.

Oui, oui, continuons.

(Ils recommencent à danser. En faisant une passe, les trois jeunes gens aperçoivent, à trois lucarnes, trois têtes de militaires qui les regardent; ils poussent un cri de surprise.)

LES TROIS JEUNES GENS.

Ah!...

LES MILITAIRES.

Très bien!... très bien!...

(Ils referment les lucarnes.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JOSEPH MARTIN.

J. MARTIN.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?...

FORTUNÉ, bas à ses frères, en tremblant.

Nous ne sommes pas en sûreté ici.

JEANNETTE.

Ces messieurs dansaient la Cachucha.

J. MARTIN.

La Ca... il serait possible!... quoi! mesdemoiselles... quoi! messieurs... vous auriez osé...

FORTUNÉ.

Allons-nous-en!...

J. MARTIN.

Eh bien!... où allez vous?...

FORTUNÉ.

Nous voudrions prendre l'air...

J. MARTIN.

Un instant... un instant... non pas, s'il vous plait... (A part.) Ah! ils dansaient la Cachucha!... bravo! je tiens mes trois gendres. (Haut.) Eh quoi!... jeunes gens... vous venez dans ma maison... on vous y ouvre les bras, on vous entoure de politesses et de mets succulents, et pour solder cette nuée de bienfaits, vous séduisez trois jeunes filles, dont l'innocence fait la gloire du quartier des Francs-Bourgeois!

BERTRAND.

Nous, séduire quelqu'un! peut-on dire!

J. MARTIN.

Et pour mieux jeter le trouble dans leurs jeunes cœurs, vous osez introduire ici la Ca... Ah! messieurs... Il n'est qu'un moyen pour vous de réparer ce scandale... c'est de vous unir à moi dès demain par l'entremise de mes filles.

FORTUNÉ.

Nous unir?

J. MARTIN.

En leur donnant vos noms, vos mains et vos cœurs.

BERTRAND.

C'est: les épouser: *dulces hymenæos.*

J. MARTIN.

Vous l'avez dit.

FINOT, à part.

Si nous étions bien sûrs...

J. MARTIN, avec colère.

Bien sûrs de quoi? car je suis sur le point de m'enlever!...

LES TROIS JEUNES GENS.

Sauvons-nous!...

(Effrayés, ils veulent s'enfuir, et sont retenus par Georges Martin qui entre.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GEORGES MARTIN.

G. MARTIN.

Arrêtez, jeunes gens.

(Il les ramène.)

J. MARTIN.

Qu'est-ce que c'est, monsieur; de quel droit venez-vous troubler des épanchements de famille.

JEANNETTE, à part.

Ça se complique... Je me sauve.

(Elle sort.)

G. MARTIN.

Je viens me plaindre, monsieur, de ce qu'au mépris de mes recommandations de ce matin, et sans respect pour la propriété d'autrui, vous vous soyez emparé de ce qui m'était adressé. Où sont les divers articles qui sont sortis de la diligence?

J. MARTIN.

C'est à vous qu'étaient destinés...

G. MARTIN.

Tout, monsieur.

ANITA, à ses sœurs.

Oh! quel bonheur!

J. MARTIN.

Il m'est impossible, monsieur, de vous rendre les objets autrement que l'un portant l'autre; car les jeunes gens sont truffés; la dinde y a passé!...

G. MARTIN.

Quoi! vous avez eu la bassesse de manger ma propriété?

J. MARTIN.

Bassesse, monsieur!

LES TROIS DEMOISELLES, retenant leur père.

Arrêtez!

G. MARTIN, aux trois jeunes gens.

Vous êtes, je n'en doute pas, les trois fils Birottcau?

FORTUNÉ.

En personnes.

G. MARTIN.

Eh bien! au lieu de venir chez moi, chez l'ami de votre père, vous avez dévié du droit chemin; une fatale ressemblance de noms vous a conduits dans l'immodeste réduit d'un danseur, d'un vil baladin.

LES JEUNES GENS.

Un danseur!

G. MARTIN.

Venez, venez... jeunes égarés!

J. MARTIN.

Du tout! je m'y oppose!

G. MARTIN, à J. Martin.

Qu'est-ce à dire?... (Aux jeunes gens.) Venez.

LES TROIS JEUNES GENS.

Non, nous ne voulons pas aller avec vous.

G. MARTIN.

Me voilà bien! Vous me les avez effarouchés.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Monsieur, une lettre.

G. MARTIN.

Est-elle bien pour vous?

JEANNETTE.

J'en réponds. (Bas aux demoiselles.) C'est de vos amoureux.

J. MARTIN.

Que vois-je? on demande mes filles en mariage.

LES TROIS DEMOISELLES.

En mariage!

J. MARTIN.

Oui, mes enfants; ces trois jeunes militaires à qui je donnais des leçons l'an dernier...

ANITA.

Est-il possible!

J. MARTIN.

Ils ont leur congé; et dès qu'on l'a su, Musard, Valentino et le Jardin-Turc leur ont fait des propositions; on se les arrache : les musiciens sont maintenant hors de prix. Aussi, je les accepte pour gendres.

LES TROIS DEMOISELLES.

Oh! merci, papa.

J. MARTIN.

Maintenant, homme mal élevé, vous pouvez emporter vos provinciaux; mes filles sont pourvues, ils me seront inutiles; dès que le contrat sera signé et que mes gendres auront versé la dot brillante qu'ils doivent naturellement apporter à mes filles, ma caisse sera ouverte, et vous rentrerez dans vos trois cent cinquante francs.

FORTUNÉ, à G. Martin.

Vous êtes donc réellement l'illustre libraire?...

G. MARTIN.

Eh! oui! Vous ne refusez plus de me suivre? à la bonne heure! je vous apprendrai à échapper aux embûches que l'on tend à la vertu dans cette ville immense qui sera long-temps un labyrinthe...

J. MARTIN.

Surtout pour vous, jeunes gens, qui n'avez pas le fil!... J'ai ressaisi ma gaîté!

ANITA.

Maintenant que nous avons des maris, mon papa, j'espère que nous pourrons danser la Cachucha.

J. MARTIN.

Tant que vous voudrez.

LES TROIS JEUNES GENS, à G. Martin.

Oh! oui, oui! vous allez voir!...

(Les six jeunes gens dansent la Cachucha; G. Martin, qui semblait persister à les emmener, reste, et témoigne la satisfaction que lui font éprouver les danseurs. — La toile tombe.)

FIN DE LA CACHUCHA.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
boulevart d'Enfer, 4.

BIJOU,

OU

L'ENFANT DE PARIS,

FÉERIE EN QUATRE ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. G. de Pixérécourt, Brazier et Duvert,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE 31 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
SATANOR, rôle immense.	M. LAURENT.
CHRYSOSTOME, alchimiste. . . .	M. ALPHONSE S.
POIROT, bonnetier de la rue Saint-Denis.	M. SIGNOL.
BIJOU, son fils, mauvais sujet. . .	Mlle ROUGEMONT.
NICODÈME, domestique de Poirot.	M. LEBEL.
LE PARRAIN.	M. DERONDEAU.
LE BEDEAU.	M. ETIENNE AHN.
UN BRIGADIER.	M. FERDINAND.
UN AUBERGISTE	M. VÉZIAN.
UN GARÇON D'AUBERGE. . . .	M. LÉCOLLE.
UN PAYSAN.	M. PAULINA.
UN AUTRE PAYSAN.	M. MILLOT.
UN BOHÉMIEN.	M. ETIENNE AHN.
MAITRE JOB, frère ignorantin. .	M. FERDINAND.
LA SAGESSE, sous le nom de DAHLIA.	Mlle FAIDY.
Mme POIROT.	Mme DUMONT.
UNE ESCLAVE.	Mlle LOUISA.

ENFANS, ECOLIERS, FRÈRES IGNORANTINS, PEUPLE, UNE NOURRICE, DOMESTIQUES, CAVALIERS, PAYSANS, GARÇONS D'AUBERGE, TROUPE DE SINGES, BAYADÈRES, TROUPE DE BOHÉMIENS, GARDES INDIENS, etc.

ACTE PREMIER.

Le laboratoire de l'alchimiste.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRYSOSTOME, *seul.*

Il est enveloppé dans une robe de chambre chargée de figures; il est coiffé d'un bonnet de poil et couché sur un tas de bouquins.

Je ne trouverai donc jamais le secret que je cherche depuis si long-temps avec une persévérance si tenace!... ce secret de la transmutation des métaux, cette science d'Hermès, qui doit changer la face du genre humain. N'atteindrai-je donc jamais ce but si ardemment désiré? serai-je réduit jusqu'à la fin de mes jours à exercer l'astrologie judiciaire, prétendue science à l'aide de laquelle tant de charlatans ont fait fortune, mais

qui ne rapporte presque plus rien, attendu que nous sommes trop nombreux à Paris? Ah! si cela continue, le nombre des imbéciles ne sera plus en harmonie avec celui des fripons. Enfin, qui vivra verra! Mais c'est que depuis huit jours je ne vois personne, ma bourse est à sec... Ah! ça va mal! ça va mal!

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Pour voir si la pratique arrive,
Je suis toujours sur le qui vive,
Et pourtant dans tout le quartier
Je passe pour un grand sorcier.
Moi qui dans le destin sais lire,
Qui sais tout dire et tout prédire...
Ah! je voudrais bien deviner
Si demain je pourrai dîner (*bis*).

On frappe.

On frappe! qui va là?

UNE VOIX, *en dehors.*

Ouvrez, maître Chrysostome; c'est votre voisin Pierre Poirot qui a besoin de vous voir.

CHRYSOSTOME.

Haussez le loquet et entrez.

SCENE II.

CHRYSOSTOME, POIROT.

POIROT.

Salut, maître Chrysostome; je vous présente mes respects.

CHRYSOSTOME.

Salut! et Dieu vous garde, maître Poirot, le plus honnête bonnetier de la rue Saint-Denis! Quel bon vent vous amène à mon laboratoire?

POIROT.

Il m'arrive une aventure des plus comiques, des plus bizarres, des plus divertissantes.

CHRYSOSTOME.

Quoi donc, maître Poirot? je ne vous ai jamais vu si guilleret.

POIROT, *gaîment.*

Ma femme est accouchée.

CHRYSOSTOME.

Bah! et de quoi?

POIROT.

D'un enfant, comme vous êtes un galant homme, après sept ans de ménage.

CHRYSOSTOME.

Ainsi vous voilà père.

POIROT.

Le bruit en court. Figurez-vous que c'est une surprise de Mme Poirot. Depuis sept ans elle m'a donné plus de cinquante alertes. Enfin cette fois-ci c'était tout de bon... figurez-vous un enfant magnifique, un amour, un énorme amour! je ne croyais pas Mme Poirot capable d'une production de cette espèce. Je viens vous consulter au sujet de mon fruit, savoir de vous quelle sera la destinée du bambin.

CHRYSOSTOME.

Rien de plus facile, maître Poirot; mais il faudrait pour cela que je visse le petit être.

POIROT.

Il est sur le pas de votre porte avec sa nourrice et les commères du quartier.

CHRYSOSTOME.

Allez et hâtez-vous.

POIROT.

Oui, grand astrologue... oui, homme immense... je vais chercher mon petit ancêtre, vous lui direz ce qu'il en est.

CHRYSOSTOME.

Partez donc, bavard insupportable!

POIROT.

Il ne vous comprendra peut-être pas, mais c'est égal.

Il sort.

SCENE III.

CHRYSOSTOME, *seul.*

Voilà des hommes comme il nous en faut. Disposons tout pour leur faire croire que je vais lire clairement dans la destinée de ce petit bonnetier.

Il se place comme pour une conjuration.

SCÈNE IV.

CHRYSOSTOME, POIROT, LA NOURRICE, LES COMMÈRES.

POIROT.

Ne bougez pas, il est en conférence avec les diables. (*Chrysostome fait un signe, tout le monde s'approche.*) Nous voilà!

CHRYSOSTOME.

Où est le petit Poirot?

POIROT, *à la nourrice.*

Avancez, nourrice! (*A Chrysostome.*) Le voilà! un amour... Cupidon... il ne lui manque que des ailes et une perruque blonde.

CHRYSOSTOME.

Silence, maître Poirot! vous êtes d'une loquacité fatigante. Quand cet enfant est-il né?

POIROT.

Hier à minuit moins cinquante minutes.

LA NOURRICE.

Pardon, excuse... à minuit cinq minutes.

CHRYSOSTOME.

Tâchez de vous entendre... si le marmot ci inclus est né après minuit, il est né aujourd'hui jeudi, jour funeste, qui n'a jamais vu naître que des niais et des imbéciles.

POIROT, *à part.*

Tiens... tiens... moi qui suis venu au monde la veille du Vendredi saint.

CHRYSOSTOME.

Tandis que si ce petit marmouset a paru avant minuit, il est né le mercredi, jour heureux, jour que les anciens consacraient à Mercure, dieu de l'éloquence et des filous; d'où je conclus que le fils Poirot aura le don de la parole et qu'il sera voleur comme un singe.

POIROT.

Voilà qui me désoblige beaucoup.

CHRYSOSTOME.

Rassurez-vous, maître Poirot, il ne le sera pas plus que vous. Je vois, à ce vaste développement frontal que votre fils aura du génie et de l'ambition; qu'il entreprendra de grands voyages, qu'il aura l'esprit aventureux, le caractère indocile... qu'il sera gourmand, menteur, paresseux, colère, bourru, qu'il vous causera tous les chagrins possibles: voilà les vertus dont il sera doué.

POIROT.

Et les défauts? vous ne m'en parlez pas.

CHRYSOSTOME.

Votre fils aura beaucoup d'aventures et entreprendra de grandes choses.

POIROT.

Il se pourrait! Mon fils! mon cher fils accomplirait des choses d'une dimension!... enfin des choses...

CHRYSOSTOME.

Étonnantes, maître Poirot. Je dois vous prévenir qu'il méprisera souverainement la profession de son père.

POIROT.

Et il aura raison. Je le vois déjà à l'âge de vingt ans, peut-être pape, ou huissier au Châtelet, ou roi de la côte de Coromandel, ou écrivain public. Qui sait? O mes ignobles aïeux! tas de bonnetiers que vous faites! ce n'est pas vous qui auriez eu l'idée d'engendrer une créature aussi étonnante... Vous êtes donc tous nés le jeudi, malheureux que vous êtes?...

CHRYSOSTOME.

Quel nom voulez-vous lui donner?

POIROT.

Ça regarde le parrain et la marraine. J'ignore pourquoi ils ne sont pas arrivés. Poupoule était d'avis de nommer notre fils Annibal ou Cadet... cela m'a paru absurde; j'aurais mieux aimé Zozo, Zizi...

LES COMMÈRES, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!...

POIROT.

Eh bien! proposez-m'en un meilleur.

LA NOURRICE.

Il me semble que Jacot serait préférable.

POIROT.

Oh! Jacot! Grand Dieu! Jacot! Madame Chalamel, vous qui êtes une femme d'esprit! je ne vous reconnais pas là... ce que vous proposez est bête comme un pot.

AIR *du Comte Ory.*

Nous avons le cœur trop noble,
De nous qu'est-ce qu'on dirait?
Jacot est un nom ignoble,
C'est un nom qui me déplaît,
C'est celui d'un perroquet...
Jacot, ce nom ferait rire;
Je ne veux pas, en un mot,
Qu'au fils de maître Poirot
Personne ait le droit de dire:
As-tu déjeuné, Jacot? (*bis.*)

CHRYSOSTOME.

Silence, tout le monde! (*Il lit.*) «Le nom le »plus salutaire à un enfant est celui que lui donne »l'affection de ses parens.» Vous chérissez votre fils?

POIROT, *le regardant.*

Je vous le demande? Mme Poirot a été sept ans à me le composer... si je le chéris? un amour?

CHRYSOSTOME.

Appelez-le Bijou.

POIROT.

Bravo! oh! le joli nom, Bijou! Poupoule sera aux anges... elle est capable de m'en donner un second tout de suite... elle est si sensible!... Bijou! ah! merci, grand astrologue. (*Aux commères.*) Allons, femmes, à l'église! Ah! voilà le parrain.

SCENE V.

CHRYSOSTOME, POIROT, LE PARRAIN, LA NOURRICE, LES COMMÈRES.

LE PARRAIN.

Arrêtez, nous ne pouvons pas baptiser le petit aujourd'hui.

POIROT.

Ah! mon Dieu! et pourquoi?

LE PARRAIN.

La marraine vient de se trouver mal subitement.

POIROT.

Alors, il faut remettre le baptême à demain.

LE PARRAIN.

Impossible! c'est demain vendredi.

UNE COMMÈRE.

Qu'est-ce que ça fait?

POIROT.

Ça fait beaucoup; il faut consulter le devin. (*A Chrysostome.*) Grand astrologue, que pensez-vous de cela?... Dois-je faire baptiser mon fils demain? le vendredi est-il un jour aussi désastreux qu'on le dit?

CHRYSOSTOME.

Il y a du pour ou du contre: celui qui se casse un bras ou une jambe le vendredi a le droit de considérer ce jour-là comme très-malheureux.

POIROT.

Vraiment?

CHRYSOSTOME.

Mais celui qui hérite de vingt mille livres tournois doit, au contraire, regarder le vendredi comme un jour favorable.

POIROT.

Comme il parle cet homme là! quel puits de science!... Allons, c'est décidé, mon fils sera baptisé demain vendredi; je foule aux pieds les préjugés, je les écrase comme des colimaçons. (*Au parrain.*) Compère, puis-je compter sur vous?

LE PARRAIN.

C'est à vos risques et périls; il ne faut pas jouer avec ces choses-là.

POIROT.

Ne craignez rien, les prédictions de maître Chrysostome sont gravées là; je défie l'enfer tout entier, Astaroth, Belzébut et toute la clique infernale,

d'empêcher mon fils de faire des choses gigantesques qui lui sont prédites. O grand homme! permets que je dépose à tes pieds l'hommage de ma reconnaissance: voilà dix livres tournois; est-ce assez pour tout ce que tu promets à mon cher Bijou? si ce n'est pas assez, dis-le, je n'ai plus d'argent sur moi, mais...

CHRYSOSTOME.

C'est plus qu'il n'en faut; le sage vit de peu; vous me redevez quinze livres.

POIROT.

Je vais vous les envoyer par mon premier garçon.

CHRYSOSTOME.

Ce n'est pas la peine, je ne veux pas.

POIROT.

Si, si.

CHRYSOSTOME.

Je passerai chez vous les prendre ce soir.

POIROT.

Homme désintéressé, va!

CHRYSOSTOME.

Adieu, maître Poirot.

POIROT.

Salut, maître Chrysostome. (*A part.*) C'est égal, je lui enverrai deux douzaines de bonnets de coton ornés de leurs mèches. (*Haut.*) Venez-vous, vous autres?

AIR:

Que tout soit prêt demain
Matin!
Pour aller à l'église,
Et de retour au magasin,
Qu'on se grise
Soudain.
Je vous ferai cadeau
Des choses obligées;
Il pleuvra des dragées,
S'il ne tombe pas d'eau.

TOUS.

Que tout soit prêt demain, etc.

Ils sortent. Le théâtre représente une rue du vieux Paris.

SCÈNE VI.

On entend un bruit souterrain, une muraille s'ouvre, Satanor paraît.

SATANOR, *seul, riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! c'est par ici que doit passer le cortége. (*D'une voix forte.*) A moi ce jeune enfant! Insolent boutiquier, tu veux faire l'esprit-fort, tu as osé défier la puissance infernale... ton enfant m'appartiendra; je lui inspirerai tous les vices, je le pousserai aux plus coupables excès; puis j'apparaîtrai pour recueillir son ame et le livrer à l'enfer que tu as défié.

Ici on entend dans le lointain le commencement de *Pâques-Fleuries*, dans *Fra Diavolo;* c'est l'annonce du baptême; Satanor se change en vieille mendiante et s'assied sur un banc de pierre.

SCÈNE VII.

POIROT, LE PARRAIN, LA MARRAINE, AMIS *des deux sexes*, ENFANS, CURIEUX, *qui suivent le cortége*, SATANOR, *en vieille femme, assis sur le banc.*

CHOEUR.

AIR *de Pâques-Fleuries.*

Pour ce baptême
Chacun accourt,
Car c'est un jour
Que chacun aime.
A ce baptême
Comme on rira!
Comme on boira!
Voici... voici
Ce jour si joli.

POIROT, *à la nourrice qui tient l'enfant.*

Tenez-le bien, nourrice, tenez-le bien! ce cher amour, je n'ai que celui-là; ne le laissez pas tomber; s'il me fallait encore attendre sept ans pour en avoir un autre, voyez où cela nous mènerait?... Voilà une troupe d'enfans qui me courent dans les jambes. Attendez donc, bambins. (*Il leur jette des dragées.*) Tenez, tenez, voilà des prâlines... cherchez par terre. On ne dira pas que je leur tiens la dragée haute.

LES ENFANS, *criant.*

Vivent les Poirots!

SATANOR, *tirant Poirot par le pan de son habit.*

N'oubliez pas une pauvre femme infirme, s'il vous plaît.

POIROT.

Mes enfans, vous dites, vivent les Poirots! c'est bête, ça a l'air d'un mauvais calembourg... Dites vive M. Poirot, tout court.

LES ENFANS, *criant.*

Vive M. Poirot tout court!

POIROT, *leur jetant des dragées.*

Allons, allons, c'est bien!

SATANOR, *tirant encore Poirot par son habit.*

N'oubliez pas une pauvre femme infirme!

POIROT, *se retournant de mauvaise humeur.*

Ah çà! n'allez-vous pas bientôt finir, la vieille? On ne peut pas faire un pas sans trouver un pauvre dans ce Paris. Éloignez-vous, je n'aime pas les mendians. Au diable, la vieille! au diable!

Il s'éloigne de Satanor.

LES ENFANS.

Ah! monsieur Poirot, des dragées encore!

POIROT, *riant.*

Petits gourmands que vous êtes! que c'est onéreux la paternité! En voilà des dragées!

Il jette une poignée de dragées aux enfans.

SATANOR.

Qu'elles soient aussi noires que ton ame! aussi amères que tes paroles!

Les enfans ramassent les dragées, qui deviennent noires dans leurs mains.

LES ENFANS.

Ahé! ahé! ah! le vieux ladre! le vieux cancre! Il nous a trompés... Ahé! ahé!

POIROT, *prenant une dragée.*

Comment! comment! voyons, que j'en croque une. (*Il la met dans sa bouche.*) Ah! pouach! c'est amer comme chicotin. (*Les enfans foulent aux pieds les dragées, qui font explosion; ils jettent des cris de frayeur, ramassent des pierres et les lancent sur la foule. La nourrice effrayée pose l'enfant sur le banc où s'est assis Satanor, et cherche à lui faire un rempart de son corps. Poirot effrayé.*) Nourrice, sauvez mon fils, et je vous promets des bonnets de coton pour le restant de vos jours. Arrêtez, petits scélérats, arrêtez! (*Les enfans l'accablent d'une grêle de pierres.*) Ces enfans n'ont aucune espèce d'éducation.

UN ENFANT, *le tirant par l'habit.*

Nous voulons t'assommer, vieux grigou, qui nous donnes des dragées d'attrape.

POIROT, *hors de lui.*

Maudit marmot! que le diable t'emporte!

SATANOR, *en riant, à part.*

Ton vœu sera exaucé!

SCENE VIII.

SATANOR, POIROT, LE CORTÈGE, SOLDATS.

Soldats! mes braves soldats, arrêtez ces petits misérables qui nous lapident. Je suis couvert de contusions; demain j'aurai le corps noir comme votre chapeau : quel spectacle pour Mme Poirot! (*Les soldats chargent les enfans, qui s'éloignent en huant toujours Poirot et ses amis. Satanor est resté sur le banc pendant le tumulte; il a fait une forte conjuration sur le berceau. Poirot tout essoufflé.*) Enfin nous en voilà débarrassés, estimables tristes-à-pattes: je n'ose pas vous proposer de l'argent, mais si un léger sixain de bonnets de coton pouvait vous être agréable...

LE CHEF.

Il nous est défendu de rien accepter.

SCENE IX.

SATANOR, POIROT, LA NOURRICE, LE PARRAIN, *et tout* LE CORTÈGE.

LE PARRAIN.

Dieu! quelle scène, ça m'a tourné la tête.

POIROT.

Pourvu que ça ne tourne pas le lait, nourrice? (*Elle prend l'enfant sur le banc.*) Allons, c'est égal, allons à l'église; ce n'est pas sans peine que nous serons parvenus à faire baptiser ce malheureux enfant.

LE PARRAIN.

Vous voyez, Poirot, ce que c'est que le vendredi.

POIROT.

C'est vrai, mon compère, je n'aurais jamais cru cela. . Quel bonheur encore qu'il n'y ait qu'un vendredi par semaine; s'il y en avait plusieurs, on ne saurait où se mettre. Allons, en marche, et espérons que le diable ne s'en mêlera plus.

SATANOR, *à part.*

Tu comptes sans ton hôte, bonnetier de malheur.

Le cortége se remet en marche, la nourrice reprend l'enfant et se place derrière le parrain; les amis forment le cortége. Satanor a quitté l'habit de vieille mendiante et a repris la forme du démon; l'enfant a reparu sur le banc.

SCENE X.

SATANOR, *seul.*

Ton fils est à moi... le voilà!

Il emporte l'enfant et disparaît à travers la muraille en riant aux éclats.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté* SATANOR; LE BEDEAU.

Le théâtre change et représente la façade d'une église gothique, dont les portes sont fermées; on entend dans l'intérieur des chants religieux, accompagnés par l'orgue et le son des cloches; le cortége arrive par la droite dans l'ordre où il marchait au tableau précédent; dès qu'il paraît, les portes de l'église s'ouvrent et laissent apercevoir la nef éclairée par des cierges; à gauche du spectateur, sont les fonts baptismaux, près desquels se tiennent le suisse et le bedeau. Poirot est très-affairé: il va et vient, il prend la nourrice par le bras et l'amène vers l'église.

CHOEUR DE JOSEPH.

Dieu tout puissant, soutien de l'innocence,
Un faible enfant s'est présenté,
Répands sur lui ta clémence,
Nous n'espérons qu'en ta bonté.

POIROT.

Ici! ici! c'est là que mon fils Poirot va entrer dans le giron de l'église... Pauvre petit Poirot, j'en pleure de joie. (*Au bedeau.*) Mon ami, je désire que ce baptême fasse époque; je vous prie de mettre en branle toutes les cloches de Saint-Jacques-l'Hôpital.

LE BEDEAU.

Avec plaisir, mon brave bourgeois; mais vous n'oublierez pas le sonneur.

POIROT.

C'est juste! voilà deux pièces de six sous; faites nous un sabbat de tous les diables.

LE BEDEAU.

M. le vicaire va venir; en attendant découvrez le néophyte.

POIROT, *à la nourrice.*

Non seulement le nez, mais tout le visage.

LE BEDEAU.

C'est ce que je dis.

POIROT.

Comment? Ah! le néophyte... j'entendais : Découvrez le nez au fils. Bien! bien! Si un léger sixain de bonnets de coton peut vous être agréable, je vous l'offrirai avec grand plaisir; car on doit s'enrhumer facilement dans cette immense basilique, Je vous offrirais bien des calottes; mais je n'en tiens pas.

CHOEUR DE JOSEPH.

La nourrice soulève le voile qui couvrait l'enfant ; elle trouve sous son bras un petit squelette tout noir et jette un cri ; tout le monde crie avec elle. Stupeur générale.

POIROT.

Mon fils ! Ah ! grand Dieu ! le diable me l'a changé !

CHOEUR.

AIR *de l'Orage du Barbier.*

Quel événement !
Quel changement
Épouvantable !
Oui, c'est Lucifer,
Oui, c'est l'enfer
Qui nous accable.

POIROT.

Lui, si beau, si blanc,
Noir à présent !
Ça l'défigure.
Ah ! quel démon m'a
Barbouillé ma
Progéniture ?

CHOEUR.

Quel événement, etc.

Pendant le chœur, tout le monde se sauve effrayé. Satanor paraît tenant l'enfant dans ses bras et riant aux éclats.

SCENE XII.

SATANOR, *seul.*

Stupide mortel ! je te rends ton fils maintenant; il est marqué du sceau de l'enfer, garde-le jusqu'à l'âge de quinze ans; après ce sera mon tour.

Il rit aux éclats et disparaît sous terre à travers les flammes. Le théâtre représente une forêt.

SCENE XIII.

NICODÈME, *entrant vivement et se tournant vers la cantonnade.*

Eh ! non, que j' n'irai plus à vot' école ! l' plus souvent ! Depuis six ans qu' ça dure c'est ennuyant à la fin ! et tout ça parc' que maître Poirot a z'un fils de mon âge, qu'est paresseux comme une marmotte et têtu comme un âne rouge. Parc' que mon père, qu'est l' métayer de M. Poirot n' peut pas payer ses fermages, faut que j' paie pour lui ! y m'a mis auprès du petit bonnetier pour être son souffre-douleurs ! C'est-y juste, ça ? non, c'est embêtant ! de quelque côté que je me tourne, je n' vois que des triques, des martinets, des houssines et des nerfs de bœuf. Primo, j' sis battu par Bijou chaque fois que j' fais pas ses volontés ; deuxio, j' sis rossé par son père et sa mère quand il répond mal, ou qu'y désobéit, ou qu'y n' fait pas bien ses thèmes ; troicio, j' suis échiné par mon père chaque fois que j' viens m' plaindre. Eh bien ! non, je n' veux plus d' ça ; plutôt que de le supporter davantage, j'ai résolu de m' périr de fond en comble ; j' veux m' tuer ou m' noyer. Se noyer avec le ventre creux, c'est malsain. Je voudrais dîner, car j'ai un appétit féroce ; je voudrais manger du porc aux oignons ; faudra-t-il que je finisse ma pauvre carrière sans en avoir mangé ? Il me semble que je m'engourdis, que je m'abîme. Asseyons-nous là, et tâchons de faire un somme. Qui dort dîne. quand je serai bien rassasié, je m'anéantirai, je me périrai, je disparaîtrai du globe pour me transvaser dans l'autre monde. (*Il s'endort; un tronc d'arbre placé devant lui se transforme en une table sur laquele apparaissent successivement des mets recherchés et des fruits magnifiques; on y distingue un cochon de lait entouré d'oignons. Nicodème rêve tout haut, et dit :*) Ah ! ah ! ah ! ah ! du porc frais ! oh ! que ça sera bon avec des oignons à l'entour ! Mon Dieu ! pardonnez-moi ma faiblesse, je suis un fameux gourmand, mais c'est plus fort que moi.

AIR :

Je n' rêve que porc frais !
C'est ma seule folie ;
Le porc poursuit ma vie !
N'en mang'rai-je donc jamais ?
Dieux ! il me semble que j'y mord,
Qu'il arrive à ma bouche !
Oui, je sens que je touche
Au porc.

Sa figure exprime la joie et le bonheur de la gourmandise satisfaite ; un bouquet de cactus sort de terre; une des fleurs s'ouvre et laisse voir un beau verre de cristal; l'autre en se développant présente un flacon rempli de vin rouge qui de lui-même se renverse et remplit le verre; Nicodème étend le bras, comme pour le saisir, mais les fleurs se referment et le bouquet disparaît; la table a repris sa première forme de tronc d'arbre ; Nicodème fort agité s'éveille.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? C'était donc un rêve, une menterie ? oui ! (*Il se frotte l'estomac.*) Je sens là que c'était une menterie ! Allons, c'est dit ici qu'il faut que je me périsse ; ma cravate et une branche d'arbre, voilà mon affaire ! (*Après une pause, et après avoir ôté sa cravate.*) Quel beau jeune homme que je vais détruire ! C'est égal, il me semble que je serai plus heureux dans l'autre monde que dans celui-ci. Il est impossible qu'il n'y ait pas là-bas du porc aux oignons. (*Il plie sa cravate en forme de corde, et s'approche d'un gros chêne pour attacher la cravate à une branche; en tournant à droite, il aperçoit un paysan à la cantonnade.*) Qu'est-ce' que c'est donc que ce rougeaud que j' vois là-bas ? on dirait qu'il mange une tartine de lard. Est-il heureux d' manger du porc ! (*Il s'éloigne de l'arbre.*) Dis donc, hé ! chose ! veux-tu m' donner de ton lard ?

SCENE XIV.

NICODÈME, SATANOR, *en paysan.*

SATANOR.

Eh ! non, que j' t'en donnerai pas.

NICODÈME.

Eh ben ! j' vas t' la prendre. (*Il poursuit Satanor, qui s'élance sur l'arbre et disparaît aux trois quarts; Nicodème le retient par le pied.*) Ah ! tu

crois peut-être que j' sais pas grimper à l'arbre? v'là c' qui t' trompe; j'attrape les écureuils à la course. Gare à toi, rougeaud!

Il tire de toutes ses forces par le pied Satanor qui glisse à terre sous la forme d'un énorme nain.

SCENE XV.

SATANOR, *sous la forme d'un nain*, NICODÈME.

NICODÈME, *tirant de toutes ses forces.*

A la garde! à la garde! qu'est-ce que c'est que ce monstre-là? Grâce! grâce? ne me faites pas de mal. (*Il se jette à plat ventre; Satanor se met à danser; au bout de quelque temps, Nicodème risque de lever la tête.*) Tiens, tiens, a-t-on jamais vu!... Dites donc, gros père, pourquoi que vous cabriolez comme ça?

SATANOR.

Parce que je suis content; il y a trois cents ans que je dors sur cette branche.

NICODÈME.

Trois cents ans! c'est vrai? (*Il regarde.*) Tiens, l'autre n'est plus sur l'arbre! qu'est-ce qu'il a donc fait? (*A Satanor.*) Trois cents ans! oh! la! là! quel somme! vous devez avoir la crampe! Qu'est-ce qui vous a mis là?

SATANOR

La vieille fée Ragotte, dont j'ai refusé d'être le mari.

NICODÈME.

Condamner un beau jeune homme à percher pendant trois cents ans comme un chardonneret!

SATANOR, *se remettant à danser.*

Dansons!

NICODÈME.

Merci. J' sais pas danser, en voilà assez. Il est vrai que ça vous déraidit les jambes, vous deviez en avoir besoin. S'en donne-t-il! s'en donne-t-il! c'est amusant de l' voir tricoter; là! là!...

Il lui frappe sur l'épaule.

SATANOR, *s'arrêtant.*

Que puis-je faire pour toi? Commande à ton esclave.

NICODÈME.

Vous êtes mon esclave, vous? par exemple! c'te bêtise!

SATANOR.

Encore une fois, commande, et tu verras : je sais tout faire.

NICODÈME, *à part.*

Voyons! si c'est vrai, j' vas ben t'attraper! (*Haut.*) Sais-tu faire la cuisine?

SATANOR.

Comme celui qui l'a inventée.

NICODÈME.

Eh bien! sers-moi tout de suite du porc aux oignons, un gros plat, car je meurs de faim.

SATANOR.

Voilà! regarde!

Il lui montre à gauche un énorme plat de porc aux oignons.

NICODÈME.

En v'là un fameux, tout d' même! v'là de quoi avoir au moins douze indigestions en votre honneur. (*Il fait le tour du plat en goûtant la sauce avec le bout du doigt.*) Oh! que c'est-y bon! j' vas-t-y m'en donner à gogo! (*Il se met à genoux pour flairer; en ce moment le plat se développe et devient une voiture d'oignons traînée par deux cochons qui entraînent rapidement Nicodème.*) Oh! monstre de nain! farceur de nain! vieux scélérat, tu m' paieras ça! va! Si jamais tu dépends de moi, je ne te dépendrai pas!

SCENE XVI.

MAITRE JOB, NICODÈME, *puis* BIJOU, ÉLÈVES.

Le théâtre change et représente une vaste salle de collége; les élèves, au nombre de 25 ou 30, sont rangés autour de la salle; maître Job est en chaire au lever du rideau et fait l'appel.

UN ÉLÈVE, *entrant.*

Voilà le précepteur, maître Job : mettons tout en place.

MAITRE JOB.

Ah! à la bonne heure! j'aime à vous voir ainsi tranquilles : vous aurez tous des billets de contentement. Gaudichet, Barbichon, Maillochet, Jobardin, Criquet... (*A chaque nom qu'il appelle, l'élève répond : Présent.*) Bijou Poirot.

LES ÉLÈVES.

Il n'y est pas.

BIJOU, *en dehors.*

Ahé! ahé!

UN ÉLÈVE.

Le voilà.

MAITRE JOB,

Oui, il parait en bonne disposition! Eh bien! malhonnête! est-ce ainsi qu'on entre en classe?... Otez votre chapeau.

BIJOU.

Maman me l'a défendu, je suis enrhumé.

Il va s'asseoir.

MAITRE JOB.

Toujours quelque motif pour désobéir.

Les élèves rient et causent; moment de tumulte.

SCENE XVII.

LES MÊMES, SATANOR, *sous les traits de Domingue, arrive comme un écolier, avec un carton en bandoulière, son petit panier au bras et une tartine de fromage blanc à la main. Son entrée excite un rire universel.*

MAITRE JOB.

Vous arrivez à une belle heure, monsieur Domingue!

DOMINGUE.

Ça n'est pas ma faute, monsieur Job, c'est parce que ma bonne...

BIJOU.

Sa bonne n'a pas eu le temps de le débarbouiller. (*Tous se mettent à rire.*) Mais au fait, je

ne veux pas qu'on se moque de lui, ce pauvre Domingue! s'il est nègre, c'est la faute de sa peau, pas autre chose! et je déclare que ceux qui le punissent sont des imbéciles et des paltoquets.

MAITRE JOB, *à Domingue.*

Quel langage!... allez-vous mettre à genoux.

SATANOR.

Tu me le paieras!

BIJOU.

Il y a trop long-temps que ça dure, les maîtres m'ennuient!... à bas! à bas les maîtres! ça va-t-il?...

TOUS.

Oui! oui!

BIJOU.

A bas la grammaire!

TOUS.

A bas la grammaire!

BIJOU.

A bas les professeurs!

TOUS.

A bas les professeurs!

BIJOU.

Congé!

TOUS.

Congé!

SATANOR.

Bon! bon! ça marche.

AIR : *Allez courir, mes belles.*

CHOEUR.

Amis, vite une émeute!
Poursuivons cette meute
De sots et de pédans!
Plus de dictionnaire!
Au diable la grammaire!
Et vivent les enfans!

BIJOU.

En avant les casquettes!
Au diable les banquettes!
En l'air tous les bouquins!
A la porte le maître!
Le grec par la fenêtre!
Au feu les vers latins!

SCENE XVIII.

LES MÊMES, PLUSIEURS PROFESSEURS *armés de martinets.*

Les six professeurs s'asseyent dans les stalles qui sont sous la chaire.

MAITRE JOB.

Mes petits messieurs, maintenant nous allons voir.

BIJOU, *se moquant d'eux.*

Ah! ces têtes! ces têtes!

MAITRE JOB, *prenant brutalement Bijou sous son bras et se disposant à lui administrer le fouet.*

Monsieur Bijou, c'est vous qui suscitez ces clameurs indécentes, vous allez payer pour tout le monde. Il faut un exemple, je vais vous le montrer, vous allez voir, messieurs.

BIJOU.

Qu'est-ce qu'il y a donc? voulez-vous bien me laisser?

MAITRE JOB.

Mais, Dieu merci, voici votre respectable mère.

BIJOU.

Elle arrive bien à propos.

SCENE XIX.

LES MÊMES, M. *et* Mme POIROT.

POIROT.

Qu'y a-t-il, maître Job? vous m'avez prié de passer aujourd'hui, et je viens avec Poupoule pour savoir de quoi il détourne.

MAITRE JOB.

Venez, malheureux père. Je me vois forcé de fustiger votre fils *coràm populo*, puis de le chasser de ma classe.

Mme POIROT, *alarmée.*

Est-il possible, mon Bijou, que tu fasses de pareilles choses?

POIROT.

Tu veux donc me faire maigrir?

Mme POIROT.

Mais qu'a-t-il donc fait, maître Job?

MAITRE JOB.

Des horreurs, madame, des horreurs.

POIROT.

Mon enfant, il y a un raisonnement bien simple à te faire : écoute ta mère.

Mme POIROT.

Dis-moi, Bijou? tu ne nous aimes donc pas?

BIJOU.

Si maman; mais ce n'est pas une raison pour que j'aime les pédans que vous m'avez donnés pour maîtres.

Mme POIROT.

Songe donc, mon ami, que nous ne voulons que ton bonheur; depuis que tu es né je n'ai qu'un désir, qu'une pensée, c'est l'avenir de mon Bijou.

POIROT.

Et moi idem... écoute ta mère.

BIJOU, *un peu ému.*

Oh! non, jamais je ne voudrais vous faire de peine.

Mme POIROT.

Eh bien! pourquoi ne travailles-tu pas à contenter tes maîtres?

BIJOU.

C'est... c'est que...

POIROT.

Écoute ta mère; comme elle parle, cette femme-là! j'en pleure. Quel dommage qu'étant toute petite, on ne l'ait pas attachée au barreau!

Mme POIROT.

Tu as peut-être cédé à l'influence de quelques mauvais conseils?

BIJOU.

Oh! non, maman; je n'ai qu'un ami, le voilà, un bon garçon, Domingue

POIROT.

Il est bien noir, c'est peut-être un nègre?

MAITRE JOB.

Oh! ce n'est pas Domingue qui lui donne de mauvais conseils... c'est un bon sujet dont nous sommes fort contens.

Mme POIROT, *se levant.*

Allons, maître Job, je suis sûre que mon Bijou, avec les conseils et les bons exemples de Domingue, ne nous donnera plus à l'avenir aucun sujet de plainte... n'est-ce pas, Bijou?

BIJOU, *hésitant.*

Maman...

SATANOR, *tout bas.*

Promets toujours, cela n'engage à rien.

POIROT.

Écoute ta mère, mon enfant! écoute ta mère! elle parle très-bien... moi, je suis fort ému, je voudrais m'asseoir et pleurer dans un petit coin.

Mme POIROT.

Embrasse-moi.

POIROT.

Embrasse ta mère, Poirot! je pleure comme un méprisable veau, je tourne au stupide.

SATANOR, *à part.*

Est-ce que nous allons tourner au sentiment? ça commence à m'impatienter.

Il fait un signe, la perruque et l'habit de Poirot s'enveloppent par un pouvoir magique; la culotte disparaît par le bas pendant qu'il lève la tête pour ressaisir sa perruque; il reste en caleçon et la tête chauve; la robe de Mme Poirot disparaît; elle reste en camisole de nuit; le fou rire s'empare des élèves.

POIROT, *avec un effroi comique et fort embarrassé de sa personne.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce qui m'arrive? Ma perruque! ma culotte!

Mme POIROT, *tendrement alarmée.*

Mon mari! ah! quelle horreur!

POIROT.

Ma femme en costume de nuit! je suis saisi.

LES ÉLÈVES.

Ah! le père à Bijou! la mère à Bijou!

MAITRE JOB.

Silence, polissons! silence!

POIROT.

Ah! maître Job! mon pauvre maître Job! dans quel piteux état...

Les enfans éclatent de plus belle.

MAITRE JOB.

Ah! vous ne voulez pas finir! Mes frères, tombez à coups de martinet sur ces petits ânes.

LES ÉLÈVES.

Anes vous-mêmes! tiens!

SATANOR, *à part.*

Bonne idée!

Au moment où les professeurs vont quitter leurs stalles et lèvent les martinets, ils sont changés en ânes; maître Job partage aussi cette métamorphose; les enfans ramassent les martinets, prennent les ânes par le col, et les font danser.

Mme POIROT.

Ah! je me meurs.

POIROT.

Pas encore, poupoule!

Brouhaha. Danse burlesque. — 6me et dernier tableau, vue de Montmartre.

ACTE DEUXIEME.

Une chambre chez Poirot; dans le fond, au milieu, une armoire; à droite de l'avant-scène, une chiffonnière haute de 3 pieds, et large de 18 pouces en tous sens; à gauche, un secrétaire à cylindre. — Au lever du rideau, le théâtre est sombre; on entend la voix de Poirot en dehors, il crie: *Au voleur! au voleur!* on a forcé ma caisse.

SCENE PREMIERE.

SATANOR, BIJOU, *portant des sacs d'argent et venant de la gauche.*

SATANOR.

Viens, viens, n'aie pas peur.

BIJOU.

Entends-tu mon père qui crie?

SATANOR.

Laisse-le crier; les pères crient toujours. D'ailleurs tu as perdu, il faut payer; tu es fils unique, c'est ton bien que tu prends.

BIJOU.

Tu crois? ce bon Domingue! il a des raisonnemens... Je suis joliment content tout de même de t'avoir rencontré dans cette maison de jeu; sans ton conseil, je ne savais que devenir, je n'avais plus le sou.

SATANOR.

Le moyen était bien simple.

BIJOU.

C'est vrai!

AIR *d'Arveld.*

Et par bonheur, moi, je suis fils unique,
Tout m'appartient ou tout m'appartiendra;
Le magasin, la maison, la boutique,
Le revenu, la ferme et cætera...
Mon père est bon; mais il est un peu chiche,
Je ne dois pas pour lui m' sacrifier;
Lorsque l'on n'a qu'un père, et qu'il est riche,
Le plus prudent est d'en faire un caissier.

SATANOR.

A la bonne heure! tu commences à me comprendre; tu fais des progrès.

BIJOU.

Cependant, si papa Poirot me trouvait avec ses écus, il ne serait pas content.

SATANOR.

Que t'importe! Pourvu que tu aies de l'or pour t'amuser, ne t'inquiète donc pas du reste. Tout pour toi, rien pour les autres, c'est ma maxime à moi, et c'est la bonne! (*Il rit.*) Eh! eh! eh!

POIROT, *dans la coulisse.*

Poupoule, tu n'as vu sortir personne de la maison?

Mme POIROT.

Personne, mon bichon!

POIROT.

Alors nous tenons les voleurs! ils ne peuvent être que dans mon cabinet. Ah! scélérats! nous vous tenons!

BIJOU.

Il vient ici, par où fuir? nous sommes bloqués.

SATANOR, *levant le dessus d'une chiffonnière placée à droite, presque sur l'avant-scène.*

Ne crains rien! dans ce meuble!

BIJOU.

Mais toi?

SATANOR.

Va toujours; bien fin qui me prendra!

Bijou saute lestement dans la chiffonnière, dont Satanor baisse le dessus, puis il entre dans le secrétaire qui est de l'autre côté; ils disparaissent tous deux; le secrétaire se transforme en canapé: Poirot entre.

SCÈNE II.

POIROT, Mme POIROT, BIJOU, SATANOR, DOMESTIQUES.

Poirot est en robe de chambre avec un haut bonnet de coton; Mme Poirot est en déshabillé ridicule.

POIROT.

Au voleur! où sont-ils? Eh bien! personne! Comment, je suis volé, pillé, saccagé, dilapidé, et je ne puis mettre la main sur les malfaiteurs? Je pose en fait qu'il n'existe pas sous la calotte des cieux, et même en Europe, un bonnetier aussi dégommé que moi! (*A demi-voix.*) Silence! j'ai entendu... voyons, dans cette armoire. (*Il l'indique; on l'ouvre.*) Rien!

Mme POIROT.

Pourquoi n'as-tu pas pris ton fusil, bichon?

POIROT.

C'est ça, pour que les voleurs me le prennent! Voyons dans le secrétaire! Pourquoi a-t-on apporté ce canapé à la place de mon secrétaire? Ah! poupoule, il se passe ici des choses bien extraordinaires! et quand je pense à ce qui est arrivé à maître Job et à ses six collègues, qui courent maintenant la campagne sous une forme pittoresque; quand je vois notre mobilier changer de place, nos meubles jouer aux quatre coins, je me trouve au milieu, comme e... De quoi ai-je l'air, je te le demande?

Mme POIROT.

Calme-toi!

POIROT.

Quelle désolation! Bien certainement ces misérables ne sont pas ici; alors ils sont ailleurs; cherchons encore, et fermons bien les portes. Poupoule, passe devant, puisque tu tiens la lumière.

Ils sortent tous et referment la porte à double tour; Bijou et Satanor reparaissent et se moquent d'eux.

SCÈNE III.

SATANOR, BIJOU.

SATANOR.

Cherche, cherche, vieux ladre!

BIJOU, *soulevant le dessus de la chiffonnière et riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

POIROT, *en dehors.*

Je les entends! Poupoule, rentrons, passe devant, puisque tu tiens la lumière. Ah! les brigands! ils rient! ils osent rire!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POIROT, Mme POIROT.

POIROT.

Je suis sûr qu'ils sont ici; j'ai entendu rire!

Mme POIROT.

Tu t'es trompé, bichon!

POIROT.

Voilà mon secrétaire revenu! j'ai la berlue ou le diable s'en mêle! (*On frappe.*) Qu'est-ce que c'est?

UN DOMESTIQUE.

C'est une caisse de marchandises que nous expédions pour le Havre.

POIROT.

Pourquoi l'avoir apportée ici?

LE DOMESTIQUE.

Pour que vous puissiez vérifier si la facture est exacte.

POIROT.

C'est bien! allez-vous-en! Ah! mais tout ça ne m' fait pas rentrer dans mon argent. Cherchons derechef, fouillons dans les plus petits meubles.

Mme POIROT.

Dans ma chiffonnière?

POIROT.

Je vais regarder dans tous les tiroirs.

Mme POIROT, *ouvrant les huit tiroirs qui sont en face du spectateur.*

Rien!

POIROT.

A-t-on jamais vu rien de plus lugubre, de plus effrayant? c'est inouï, c'est inimaginable! Ah! si le savant Chrysostome demeurait encore dans le cloître Saint-Jacques-de-l'Hôpital, j'irais le consulter! mais son décès m'en empêche Il l'avait bien prédit; il avait dit: Je mourrai un jour. Dieu! quel savant! c'était un fier homme. Allons, continuons nos recherches dans les autres pièces

de la maison. Passe devant, poupoule, puisque tu tiens la lumière. (*On se dispose à partir; Satanor sort du secrétaire et met un pied en terre; Poirot se retourne et le voit; Satanor entre vivement dans l'armoire.*) A la garde! à la garde! je l'ai vu, noir comme mon chapeau! il est là, dans l'armoire.

Tout le monde rentre; il se précipite sur la porte de l'armoire dont les gonds sont changés de place, et qui tourne alors sur pivot; Satanor s'échappe et entre alors dans la caisse placée au milieu de la chambre; la caisse se développe et devient un tapis; Poirot, qui est resté dans l'armoire, crie de toutes ses forces: *Au voleur!* Tout le monde revient; on ouvre l'armoire, Poirot en sort tout pâle.

Mme POIROT.

Est-il possible, mon bichon, qu'un homme de votre âge fasse des bêtises pareilles? Pourquoi vous êtes-vous fourré là?

POIROT.

On m'y a plaqué malgré moi!

Mme POIROT.

Mais quand le diable y serait...

POIROT, *avec abattement.*

Il... il... poupoule, il y est.

Mme POIROT.

Alors, pour chasser le diable, ce que nous avons de mieux à faire, c'est une prière à saint Polycarpe.

POIROT.

Je le veux bien, ma femme, faisons une prière courte, mais bonne; demandons à ce puissant saint l'extradition du mauvais génie qui m'accable de tapis, de chagrin et qui vide mes tiroirs.

CHOEUR.

AIR *des Chevaliers de la Fidélité.*

Jette sur nous un regard de clémence,
Saint Polycarpe, ô mon noble patron!
D'un bonnetier protége l'innocence,
Et de ces lieux fais sortir le démon.

Après la prière, un coup de tamtam annonce la fuite de Satanor; tout le monde se lève effrayé. Le tapis se referme et devient caisse.

Mme POIROT, *qui a regardé par la fenêtre.*

Je viens de voir quelque chose de très-monstrueux s'envoler par la cheminée de la chambre à coucher de mon mari! Ça ne peut être que le diable en question.

POIROT.

Es-tu bien sûre de ce que tu dis?

Mme POIROT.

Oui, bien sûre!

POIROT.

Ah! grand Dieu! que je suis content! je nage dans un océan de félicités! Suivez-moi tous au magasin; je veux vous prouver ma reconnaissance: vous savez que je ne suis pas pingre! Venez, mes enfans, venez! Passe devant, poupoule, puisque tu tiens la lumière. Il me semble que j'ai quatre-vingts livres de moins sur l'estomac; pour un rien je danserais!

Tout le monde sort sur une musique joyeuse; on ferme les portes à double tour.

SCENE V.

BIJOU, *sortant de la chiffonnière.*

Ils ont fermé les portes! me voilà bien! Domingue! Domingue! serait-il parti sans moi? Ce serait mal! et notre argent il l'aura emporté sans doute pour le mettre en un lieu sûr. En attendant, me voilà claquemuré! Au lieu du plaisir que j'espérais, il me faudra passer toute la nuit dans cette chambre! Oh! le plaisir! je ne connais que ça, moi! c'est à lui que l'on doit tout sacrifier! Père, mère, devoirs, famille... Domingue me l'a dit cent fois, et il a bien raison! (*Il vient s'asseoir sur le canapé.*) Que faire là? dormir! J'en ai besoin après avoir passé presque toute la nuit au jeu! (*Il s'endort.*) Bonsoir, tout le monde! à moi les jolis rêves!

SCENE VI.

BIJOU, *endormi,* LA SAGESSE.

A peine Bijou est-il endormi qu'une musique douce se fait entendre, la sagesse, sous les traits d'une jeune fille, vêtue de blanc et voilée, paraît à travers la muraille du fond, elle s'avance tout doucement vers Bijou qui paraît agité.

BIJOU, *effrayé de cette vision.*

J'ai peur!

LA SAGESSE.

Ne crains rien!

BIJOU, *endormi.*

Qui êtes-vous?

LA SAGESSE.

La sagesse! c'est moi qui te parle chaque jour par la bouche de ta mère.

BIJOU.

Je ne vous connais pas.

LA SAGESSE.

Je ne le sais que trop.

BIJOU.

Que me voulez-vous?

LA SAGESSE

Te garantir des piéges de l'être malfaisant auquel tu t'abandonnes! Ce Domingue, qui flatte tes penchans, qui te conduit à ta perte! c'est un mauvais génie: c'est le vice!

BIJOU.

Le vice?

LA SAGESSE.

Oui. Il te pousse à la paresse, à l'insubordination; il t'inspire le mépris de tes devoirs, de tes parens; il t'apprend à mentir, à jouer... et le jeu, vois-tu, c'est une effroyable passion! une frénésie qui n'a de terme que la vie! Si tu continues à suivre la route dangereuse où tu t'es engagé, tu traîneras une existence misérable, et tu causeras la mort de ta mère.

BIJOU.

Oh! ma mère!

LA SAGESSE.

Mais tu es jeune; il est temps encore de revenir sur tes pas! Tu peux tout réparer, si tu prêtes à mes conseils une oreille attentive.

BIJOU, *lui tendant les bras.*

Ah! oui, venez souvent me visiter, me donner vos conseils.

LA SAGESSE.

Je reviendrai; tu me verras; mais ce n'est plus sous cette forme que je t'apparaîtrai, c'est sous l'aspect d'une petite flamme bleue; elle te conduira toujours vers le bien. Adieu! profite de mes avis, deviens sage, et tu seras heureux.

La sagesse disparaît à travers la muraille; Bijou indique par ses mouvemens qu'il voudrait pouvoir la suivre des vapeurs légères enveloppent la chambre.

Deuxième Tableau.

Le théâtre change et représente un site sauvage. A gauche, un château fort crénelé, entouré d'eau. On y arrive par un chemin rapide qui conduit au pont levis. Il fait jour.

SCENE PREMIERE.

BIJOU, *garrotté et amené par des cavaliers de la maréchaussée.*

Je vous dis que vous êtes des scélérats, des brigands ; me lier comme un malfaiteur !

LE BRIGADIER.

Tout ce que vous voudrez, cher ami de mon cœur ; les gens qui arrêtent sont toujours des scélérats aux yeux de ceux qui sont arrêtés ; mais nous avons des ordres.

BIJOU.

Des ordres !... de qui ?

LE BRIGADIER.

Vous êtes bien curieux ! mais c'est égal, je veux bien vous le dire ! Nous sommes arrêté, parce que nous avons chipé au papa Poirot un nombre indéfini de pièces d'or, d'argent, de cuivre, et autre menue monnaie ; le papa nous fait mettre dans cet agréable donjon, vu qu'il n'y a pour locataires que des chats-huants, des hirondelles, des rats, des souris, et autres volatiles peu opulens, et auxquels vous ne pourrez rien prendre... Voilà pourquoi nous avons mis la main sur votre paisible collet.

BIJOU.

Vous êtes des misérables ! vous attentez à la liberté individuelle ; vous êtes les satellites de la tyrannie.

LE BRIGADIER.

Connu ! connu ! extrêmement connu !

BIJOU.

Et ne pouvoir me défendre !... Oh ! si mon pauvre Domingue était là...

LE BRIGADIER.

S'il était là, il serait empoigné comme vous, petit ami de mon cœur, vu qu'il nous a été signalé comme un gueux ; il paraît qu'il est voleur au physique et nègre de son état.

BIJOU.

Domingue ! oh ! vous ne l'attraperez pas ; il a plus d'esprit à lui tout seul que toute votre clique réunie.

LE BRIGADIER.

Criminel adolescent, je vous enjoigne de cesser ce dialogue injurieux pour la force armée, vu que voici le bonnetier, votre auguste père, qui tourne de ce côté ses respectables pas, orné d'une guirlande de paysans et de paysannes.

SCENE II.

POIROT, BIJOU, LE BRIGADIER, PAYSANS.

BIJOU, *d'un ton impérieux.*

Ah ! vous voilà, mon père ! je suis bien aise de vous voir.

POIROT.

Et moi aussi, mon fils.

BIJOU.

Est-il vrai que c'est vous qui m'avez fait arrêter ?

POIROT.

Oui, mon Bijou, tu m'as obligé de te faire claquemurer.

BIJOU.

Obligé ! voilà une fameuse bourde, par exemple !

POIROT.

J'y suis obligé pour ma sûreté et celle de mon numéraire ; une fois en prison, tu ne seras plus exposé à recevoir les mauvais conseils de Domingue.

BIJOU.

Vous avez tort de l'accuser, les moyens que vous employez pour me convertir ne réussiront pas ! J'ai quinze ans, je suis un homme.

POIROT.

Tu es un homme ; c'est ce qu'il faudrait voir.

BIJOU.

Je veux courir le monde, je veux être indépendant.

AIR : *On n'entre pas gratis.*

Les geôliers, les verroux
Dérangeraient ma vie !
Le seul bien que j'envie,
C'est de suivre mes goûts ;
Une prison maussade
Abrégerait mes jours,
Ou du moins pour toujours
J'y tomberais malade.
Liberté ! liberté !
Sans toi point de santé.

POIROT.

Je t'enverrai le médecin tous les dimanches.

BIJOU.

Il ne manquerait plus que ça !

Même air.

Le pauvre villageois,
Libre dans sa chaumière,
Pour charmer sa misère
Chante un refrain grivois ;
L'oiseau dans le feuillage
Fait entendre ses chants :
Mais plus de doux accens
Dès qu'on le met en cage.
Liberté ! etc.

POIROT.

C'est fort bien, mais ton père !... il n'y a donc plus de pères à présent, tout est donc changé ?... Cependant un père, c'est une chose fort utile, et

même jusqu'à un certain point indispensable; j'ose même ajouter qu'une mère ne l'est pas moins.

BIJOU.

Mon père, vous m'avez dit cent fois que j'étais né pour de grandes choses.

POIROT.

Oui, tu étais né pour de grandes choses; mais tu n'en fais que de petites.

BIJOU.

Comment?

POIROT.

Écoute, mon ami, et ne te fâche pas; je sais bien que l'homme est né pour la liberté. (*Tirant sa tabatière.*) Gendarme, en usez-vous?

LE BRIGADIER.

Jamais!

POIROT.

Cependant tu t'introduis nuitamment dans ma chambre; ne te fâche pas, tu t'empares de mes économies, du fruit de mes épargnes...

BIJOU.

Et c'est pour cela que vous portez une main sacrilége sur le premier de tous les biens!

POIROT.

L'homme est né libre, je le sais; ne te fâche pas, mais il faudrait pourtant voir un peu s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là. Remarque bien une chose; ne te fâche pas: Si toi qui es né libre, tu as le droit d'entrer chez moi, de me prendre mes sous, gros sous, pièces de six liards, de douze sous, de vingt-quatre sous, petits écus, écus de six livres, louis, doubles louis; enfin, de me chiper mon saint frusquin! voilà qui est parfait, tu es né libre; mais moi qui me trouve être né libre aussi, et qui, en raison de ça, veux conserver mes sous, gros sous, enfin tout ce qui m'appartient, comment faire?... voilà deux hommes dans un diable d'embarras; voilà deux hommes comme on n'a jamais vu deux hommes! Il faut une victime, et si expression n'était pas d'une horrible trivialité, je dirais: Il faut qu'il y en ait un qui la gobe... Mais c'est tellement trivial que je m'en abstiens.

LE BRIGADIER, *pleurant.*

Ce bonnetier m'arrache des larmes.

UN SOLDAT.

A moi aussi!

Toute la patrouille pleure, chacun pose son fusil et tire son mouchoir.

BIJOU.

Quel pitoyable raisonnement! Et vous croyez me réduire par de pareils moyens? jamais! votre tyrannie viendra se briser contre ma volonté.

POIROT.

Veux-tu que je te dise, Bijou?... je crois que le diable te pousse, d'autant plus qu'il m'a fait une menace le jour de ton baptême, et c'est pour cela que je t'ai fait amener en Basse-Bretagne. Voilà le donjon que mon amour paternel te destine.

LE BRIGADIER.

Jeune homme, vous ne remerciez pas votre père?

BIJOU, *pleurant.*

Domingue! ô mon pauvre Domingue, où est-tu?

POIROT.

Je viendrai te voir dans un mois; si tu es revenu à de meilleurs sentimens, nous verrons; je ne te dis que ça, nous verrons, tu es libre et moi aussi. Brigadier, qu'on l'enferme mort ou vif avec toute la douceur imaginable, et que personne ne pénètre jusqu'à lui.

LE BRIGADIER, *poussant Bijou.*

Allons, demi-tour à droite, marche!

POIROT.

AIR: *Non, point de pardon*

Non, non,
Point de pardon;
A ma justice
Il faut qu'on obéisse.
Non, non,
Point de pardon;
Que l'on sévisse,
Et qu'il aille en prison.

BIJOU.

Allons, j' m' soumets
A la force; mais
L'heureux temps viendra
Où tout changera.
Grâce aux progrès
Des esprits bien faits,
Un jour les enfans
Diront aux parens:
Non, non,
Plus d'soumission.
Oui, la jeunesse
A seule la sagesse,
Non, non,
Plus d'soumission;
C'est la jeunesse
Qui seule a raison.

POIROT *et les* GENDARMES.

CHOEUR.

Non, non, etc.

On veut entraîner Bijou qui se débat, les gendarmes l'enlèvent et l'emportent dans le donjon.

SCENE III.

POIROT, PAYSANS.

POIROT.

Adieu! être incorrigible âgé de quinze ans. (*Revenant près des paysans.*) Un enfant que j'ai réalisé après sept ans de ménage, obligé de le faire renfermer comme un quadrupède! voilà où j'en suis, paysans de la Basse-Bretagne. O mon fils! je t'aime! tu m'es cher... je suis incapable de faire un vœu qui puisse te nuire; mais je le dis dans toute la sincérité de mon ame: si le diable pouvait t'emporter, je lui ferais volontiers une rente viagère. (*A peine a-t-il prononcé ce vœu, que Satanor paraît dans le fond, et s'élance d'un seul bond jusqu'à la fenêtre du donjon, aucun des personnages ne s'en est aperçu.*) Enfin je suis tranquille, il est là; il y restera, je ne crains pas qu'il en sorte.

LES PAYSANS.

Vive M. Poirot!

CHOEUR DE PAYSANS.

AIR *du Solitaire.*

Allons, allons, mes chers amis,
Pour son cœur quel destin prospère (*bis*)!
Félicitons cet heureux père
Qui vient de faire
Emprisonner son fils (*ter*).

Il sort à gauche, porté en triomphe par les paysans; au même instant on voit Satanor, sortir par la fenêtre du donjon, emportant Bijou sur un dragon volant qui laisse après lui une longue trace de feu; tous deux rient à gorge déployée.

SCENE IV.

BUVEURS, NICODÈME.

Le théâtre représente une place de village; à droite, au premier plan, une auberge avec cette enseigne: *Au Vaisseau-Amiral*, figurée par un petit vaisseau suspendu au-dessus de la porte, près de l'entrée une mangeoire portative, et une pompe; à gauche, au premier plan, une autre auberge. Au lever du rideau, on entend des chants de buveurs dans l'auberge à droite, Nicodème paraît portant un sac au bout d'un bâton.

CHOEUR DE BUVEURS.

AIR: *A boire, à boire.*

A boire, à boire, à boire,
Versez-nous donc à boire,
Versez-nous de ce jus divin,
Nous en boirons jusqu'à demain.

NICODÈME, *s'arrêtant devant la porte de l'auberge.* Ils chantent, les faignans; je voudrais bien être à leur place, depuis ce matin que je trotte avec un sac sur le dos, et rien dans l'estomac... c'est dur à digérer. (*Il appelle.*) Domingue, pas de bêtises, voyons, réponds!... Voilà un mois qu'il me fait marcher, me berçant toujours de ce porc chimérique et de ces oignons imaginaires. Est-ce là une conduite à tenir avec un ami?... (*Il regarde dans l'auberge.*) Ils mangent, les scélérats!... je voudrais bien faire comme eux. Ah! pauvre Nicodème, me voilà maintenant à deux cents lieues de la Brie, dans un pays déplorable; et l'infâme Domingue, disparu... ça m'est égal, je me monte la tête! je dis que Domingue est un drôle! un polisson! (*On entend le bruit d'un soufflet; Nicodème porte la main à sa joue avec surprise et jette un cri.*) Ah! je ne me trompe pas, c'est bien une claque que je viens de recevoir. (*Il regarde avec inquiétude autour de lui; il n'aperçoit rien.*) Personne! la claque est anonyme. (*Il se promène en tenant sa joue.*) Oh! que c'est lâche! que c'est petit! (*Il reçoit un nouveau soufflet.*) Encore! (*Au moment où il porte la main à sa joue, il reçoit un coup de pied au derrière.*) Ah! voilà qui est abject, c'est ignoble! Je viens donc ici pour être insulté publiquement par des farfadets? car je ne vois personne... Essayons de parer les soufflets et les coups de pied. Ah! ah! malins! ah! ah! venez-y donc un peu, qu'on vous voie.

Il parcourt la scène à grands pas, en faisant le moulinet avec son bâton; il attrappe sans le savoir un garçon qui sort de l'auberge.

SCENE V.

NICODÈME, LE GARÇON.

LE GARÇON, *le repoussant violemment.* Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

NICODÈME.

Pardon! pardon!

LE GARÇON.

Il n'y a pas de pardon!... Est-ce qu'on joue du bâton tout seul sur la place publique?

NICODÈME.

Ah! tout seul, tout seul, c'est une question.

LE GARÇON.

Vous n'en êtes pas moins une buse!

NICODÈME.

Vous en êtes une autre!

LE GARÇON, *prenant un balai et menaçant Nicodème.* Attends! attends! je vais te frotter les épaules!

NICODÈME.

A la garde! à la garde! à l'assassin!...

SCENE VI.

LES MÊMES, L'AUBERGISTE, GARÇON D'AUBERGE.

L'AUBERGISTE.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

LE GARÇON.

C'est un animal qui me flanque des coups de bâton, à propos de rien.

NICODÈME.

Écoutez, maître Bonin!

L'AUBERGISTE.

Je m'appelle Boneau, et non pas Bonin...

NICODÈME.

Bonin... Boneau... Bonin... ça n'y fait rien... votre auberge m'a l'air bien approvisionné.

L'AUBERGISTE.

Oh! très-bien!

NICODÈME.

Je voudrais...

L'AUBERGISTE.

Parlez!

NICODÈME, *hésitant.*

Je voudrais un petit plat de porc aux oignons...

L'AUBERGISTE.

Volontiers! il y en a de tout prêt.

NICODÈME, *avec joie.*

Tout prêt! vertueux aubergiste! venez dans mes bras.

Il étreint l'aubergiste et l'embrasse à plusieurs reprises sur les deux joues.

L'AUBERGISTE, *étonné.*

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est donc?

NICODÈME.

Si vous saviez, voilà un mois que je désire m'en procurer... impossible! (*Le garçon apporte une table qu'il place près de la porte.*) Garçon, dépêchez-vous... quand je pense que je vais manger du porc aux oignons, j'en pleure de joie.

L'AUBERGISTE.

Cet homme-là me fait l'effet d'un imbécile... dis-donc, tu vas me faire le plaisir de le surveiller... il m'a tout l'air de ces aigrefins qui n'ont pas le sou et qui veulent faire un bon repas... surveille-le, je t'en prie.

Il rentre. Le garçon pose une nappe pliée sur le bord de la table et sort. On a dressé une table, on apporte le plat demandé par Nicodème ; il se met à table ; tout le monde sort.

SCÈNE VII.

NICODÈME, *seul à table.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? il ne met pas mon couvert?... allons! allons! je vais me servir moi-même. (*Il déploie la nappe et l'étend sur la table; elle disparaît. Il la remplace par une serviette, elle disparaît également.*) Voilà qui est fort! (*La table disparaît.*) La table aussi!... et les pieds qui courent après... il me paraît que dans ce pays-ci on n'a pas besoin de domestique pour ôter la nappe, fallait au moins attendre au dessert! (*Un coup de tamtam se fait entendre, la fourchette, le plat, la nappe, la table, tout a disparu. Il se retourne vers la table pour manger; il se lève et crie.*) Eh ben! eh ben! ah! grand Dieu! j'sis ensorcelé! ma table a fondu... (*Il est furieux.*) Être idéal! être amphibie!... montre-toi donc, misérable! qui me frappes dans mes affections les plus chères... Lâche! poltron! viens donc que je te donne des gnioles... tu n'as pas de cœur! oh! tu as beau faire! j'te trouverai... j' te r'joindrai!... (*Il sort le nez en l'air.*) Eh! la marchande de poupées, pourriez-vous m'enseigner où l'on vend du porc aux oignons?

SCENE VIII.

UN GARÇON, CONVIVES, *puis* NICODÈME.

On a remarqué sur la place, vers la droite, plus loin que l'auberge, une boutique de jouets. Dès que Nicodème a disparu, plusieurs grandes poupées descendent de l'étalage et vont manger tous les gâteaux étalés à gauche, puis elles retournent paisiblement à leur place.

LES CONVIVES, *dans la coulisse.*

Des gâteaux! des gâteaux; allons vite, garçon!

UN GARÇON, *sort de l'auberge.*

Tout de suite, messieurs, on va vous servir. (*Il s'arrête stupéfait devant la montre, prend les assiettes.*) Vides!... c'est ce rôdeur qui était là... Il nous a volés... c'est sûr (*Il crie.*) Au voleur! au voleur!

Les gens qui sont dans l'auberge sortent.

TOUS.

Au voleur!... où ce qu'il est le voleur?

UN GARÇON.

Le v'là qui court à travers champs.

TOUS.

Faut l'attraper et lui donner une danse.

On sort en courant du côté où est allé Nicodème, et on ne tarde pas à le ramener.

NICODÈME.

Qu'est-ce qu'il y a, mes braves gens! qu'est-que vous me demandez?...

UN GARÇON.

Je te demande les gâteaux qui étaient là... et qui n'y sont plus... c'est toi qui les as mangés.

NICODÈME.

Mangés, regardez plutôt dans mes poches.

UN GARÇON.

Il ne s'agit pas de tes poches... il faut les payer ou aller en prison.

NICODÈME.

Les payer! combien vous faut-il pour cela?

LE GARÇON.

Douze sous.

NICODÈME.

Je n'ai que six liards... Moi qui meurs de faim! j'voudrais ben les avoir mangés vos gâteaux... ça me ferait plaisir intérieurement. Mon Dieu! toi qui sais ce qui se passe dans l'estomac de tous les êtres... dis-leur la vérité!

UN GARÇON.

Au fait, il a l'air trop bête pour être un voleur.

NICODÈME.

Vous avez ben raison.

UN GARÇON, *le poussant.*

Allons! reste là dans un coin! si tu es ben sage on te donnera quelque chose.

NICODÈME.

Oh! merci! (*On lui tend la main.*) Ils m'ont rendu leur estime, ils ne tarderont pas à m'inviter à dîner. (*Les uns rentrent, les autres se promènent en visitant les boutiques.*) En attendant, il faut que je m'amuse pour endormir ma faim, qu'est-ce que je vas faire? (*Il ramasse une grande feuille de papier.*) J'ai une foule de projets gigantesques... je flotte entre deux idées... Ferai-je une cocotte ou un bateau... le bateau les flattera davantage. Oui, c'est décidé, je me jette dans les constructions navales. (*Il plie sa feuille de papier en forme de vaisseau.*) Voilà l'affaire! (*Quelques paysans s'approchent de lui et regardent avec curiosité ce qu'il a fait.*) Hein? qu'en dites-vous? en voilà un qui fait pâlir celui de l'enseigne!... Mais vous allez voir ça sur l'eau!... il s'agit de rédiger un petit océan de société pour la mer. Mon navire, cette mangeoire va remplir l'objet. (*Il apporte la mangeoire, va pomper de l'eau qu'il verse dans la mangeoire.*) Ceci vous représente de l'eau dans une mangeoire. Mettons-y maintenant le bâtiment... là!... hein?... (*Il regarde avec dédain l'enseigne.*) Ce n'est pas toi, capon, qui en ferais autant.

Le petit vaisseau de l'enseigne s'ébranle et descend dans la mangeoire : tout le monde est effrayé de ce prodige ; Nicodème lui-même est stupefait. Le petit vaisseau, une fois à flot, lâche une bordée de ses batteries, met le feu au vaisseau de papier et remonte se placer en enseigne.

UN PAYSAN, *à Nicodème.*

Hé ben! diras-tu à cette heure que tu n'es pas sorcier?

NICODÈME.

Ceci me casse bras et jambes.

LE PAYSAN.

Oui, oui, c'est un sorcier... Allons! allons! faut en débarrasser le pays; le v'là trouvé celui qui nous a fait tant de mal.

NICODÈME, *effrayé.*

Moi!...

UN PAYSAN.

C'est toi qui as fait mourir tous nos porcs cette année.

UN AUTRE PAYSAN.

Oui, et qui as fait manquer la récolte des oignons.

NICODÈME.

Moi? O braves paysans de la Basse-Bretagne, que vous connaissez mal mon cœur! moi, j'aurais détruit les deux plus nobles productions de la nature! les oignons et les cochons! Mes amis, vous n'y pensez pas.

LE GARÇON D'AUBERGE.

Non, non! pas de grâce! à mort! à mort le sorcier!

NICODÈME.

Quelle atrocité! Toi, grand scélérat! sois tranquille, je te distingue. (*An fort de la mêlée, on entend gronder la foudre, les paysans effrayés s'enfuient; le garçon tient bon et s'acharne après Nicodème : celui-ci s'empare d'un coutelas qui pendait au côté de son adversaire et lui coupe la tête; tout-à-coup il redescend effrayé.*) Qu'est-ce que j'ai fait, grand Dieu! Voilà un homme que j'ai privé de son chef!... quel affreux désagrément!... S'il a l'habitude de priser, comment va-t-il faire? je suis sûr qu'il m'en veut et n'ose l'interroger. Quelle position!... (*Il aperçoit des têtes de plâtre sur une planche dans une des boutiques qui garnissent la place.*) Ah! (*Il prend une tête de plâtre et la place sur le cou du paysan.*) Elle va! elle va! Allons, allons! elle va. (*Le paysan remet son chapeau sur sa tête de plâtre, salue Nicodème et lui tend amicalement la main.*) Il n'y a pas de quoi!... comment donc? ce sont de ces choses... vous ne m'en voulez plus? c'est bien heureux que personne ne m'ait vu; mais ça peut se répandre dans la contrée, il faut que je me sauve. (*Il se jette à genoux.*) O mon Dieu! jette un regard favorable sur mon individu. Procure un abri à un jeune homme de la Brie qui se trouve en Bretagne malgré lui! fais-moi retrouver mon village, fais que je puisse sortir de ce pays du beurre et du crime, remets-moi dans le chemin du fromage et de la vertu, et tu verras que j'étais né pour l'un et pour l'autre!...

Il se lève vivement et sort en courant.

Troisième Tableau.

Le théâtre change et représente un paysage riant sur le bord de la mer; un grand mur dans le fond, à droite, occupe la moitié de la scène.

SCENE PREMIERE.

BIJOU, SATANOR.

BIJOU.

Où me conduis-tu?

SATANOR.

Au bonheur!

BIJOU.

Tu m'as délivré, il est vrai; mais je ne sais... je te crains.

SATANOR.

Moi! ne suis-je donc pas ton ami?

BIJOU.

Oui... mais ce pouvoir magique que tu sembles exercer sur tout ce qui t'environne... ces prestiges...

SATANOR.

As-tu donc à t'en plaindre?... sans eux tu gémirais encore sous la férule de tes parens ou au fond d'un cachot.

BIJOU.

Sans doute; mais s'il faut que je te le dise, j'ai fait un songe qui me trouble... Un génie m'est apparu.

AIR :

Le joli rêve que j'ai fait!
J'étais couché sous le feuillage,
Lorsqu'à mes yeux, dans un nuage,
Apparut un ange discret;
Tout doucement il s'approchait:
En l'écoutant mon cœur battait!
Sa voix me dit : Point de faiblesse!
Enfant perdu que l'on trompait,
Ne vois-tu pas qu'on t'égarait!
Suis-moi, car je suis la Sagesse.
Le joli rêve que j'ai fait (*ter*).

SATANOR, *avec inquiétude.*

Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

BIJOU, *vivement.*

Oh! laisse-moi achever:

Le joli rêve que j'ai fait!
Qu'elle était belle sous son voile!
Sur son front une blanche étoile
De son doux éclat scintillait!
Tandis que son sein palpitait
Sous le poids d'un léger bouquet!
On sème de fleurs ta carrière,
Dit-elle; mais crains le regret...
Fuis le vice qui te perdait!
Bijou! Bijou! pense à ta mère!
Le joli rêve que j'ai fait (*ter*)!

SATANOR.

Le vice!

BIJOU.

Oui, et s'il faut tout t'avouer, elle m'a dit que c'était toi. .

SATANOR, *confus.*

Moi!... eh! eh! eh! tu crois aux visions?

BIJOU.

Je ne puis me défendre d'une certaine émotion, mes parens sont vieux...

SATANOR.

Tant mieux! l'héritage est plus proche.

BIJOU.

Et malgré leur sévérité, l'idée de les abandonner...

SATANOR.

Adieu donc! retourne chez ton père, puisque tu as un penchant si détermine pour l'esclavage, tandis que moi je t'offrais plus qu'un trône... Va donc! adieu!...

BIJOU.

Arrête! oh! ne m'abandonne pas.

SATANOR, *à part.*

Il hésite!... je triomphe.

BIJOU.

O sagesse! tu m'as trompé, car tu n'as pas donné à mon ame assez de force pour résister aux séductions de Domingue... il m'offre un si riant avenir!... (*Ici la flamme bleue paraît auprès de lui, une musique douce se fait entendre.*) La voilà! oh! je me rappelle sa promesse, c'est auprès de ma mère qu'elle veut me conduire.. oui, elle semble m'inviter à la suivre.

SATANOR, *à part.*

La sagesse! tentons un dernier effort! (*Il remonte la scène et redescend d'un air effrayé.*) Bijou! mon ami, voici venir des gendarmes; on a découvert ta retraite, on est à ta poursuite.

BIJOU.

Les gendarmes!... ah! sauve-moi, sauve-moi, je me livre à toi, à toi corps et ame.

SATANOR.

C'est tout ce que je voulais.

Il le saisit à bras le corps et l'emporte au fond.

BIJOU.

Où me mènes-tu?

SATANOR, *avec force.*

Au bout du monde!

Il traverse la muraille, toujours chargé de Bijou; dès qu'ils ont disparu, cette muraille s'écroule, et on les voit sur le tillac d'un brick qui fend l'air. La mer se couvre de tritons, syrènes et d'autres divinités marines.

SCENE II.

GENDARMES, POIROT.

POIROT.

Bons gendarmes, suivez-moi, il faut à tout prix rattraper les fugitifs... Scélérats, à mon nez, à ma barbe ils ont osé s'embarquer... Où vont-ils? je n'en sais rien... ni vous non plus. C'est égal! bons gendarmes, suivons-les à pied ou à cheval, à votre choix. Ingrat, il faut que je te rattrape. Et pas le plus petit bateau, pas le plus petit baquet! ah! un tonneau. Je m'embarque, et vogue la galère!

Il saute sur le tonneau; les gendarmes deviennent des frères ignorantins armés de verges et coiffés de bonnets d'âne; ils s'élancent au-devant de Nicodème, se jettent sur lui et se disposent à lui administrer une correction vigoureuse. Tableau général, le chœur continue piano dans le fond. Poirot s'éloigne par sauts et par bonds en criant comme un damné, car il a une peur épouvantable; Nicodème gémit piteusement.

AIR :

Il ne peut y survivre!
Son fils vient de partir!...
Il faut, il faut le suivre!
Oui, dût-il en mourir!

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les bords du Gange; et, au-delà de la perspective de Chandernagor, vue à travers une éminence formée par l'arbre de Bamines. A droite, l'entrée d'une habitation modeste. Le crépuscule du matin.

SCENE PREMIERE.

BIJOU, *seul.*

La petite flamme bleue voltige à travers la forêt, de gauche à droite; Bijou, dans un dénûment complet, entre aussi par la gauche se soutenant à l'aide d'un bâton; il paraît exténué.

Quand donc s'arrêtera cette flamme mystérieuse? où me conduit-elle? Je suis au bout de mon courage et de mes forces, je tombe de fatigue. (*Il tombe au pied d'un arbre, à gauche.*) Le bâtiment qui nous avait amenés d'Europe a fait naufrage à l'embouchure du Gange; nous devions nous rendre à Chandernagor. Là, me disait Domingue, j'allais rencontrer la fortune que je poursuis. Nous étions couchés sur la plage, et des rêves de bonheur traversaient mon imagination, lorsque la petite flamme vint briller à mes yeux. Sans éveiller Domingue qui reposait à mes côtés, je me levai et je la suivis; mais trois jours et trois nuits se sont écoulés depuis que je marche sans rencontrer une habitation; je n'ai vécu que de racines et d'eau: elles sont pénibles les voies de la Sagesse. Je le vois trop tard, Domingue m'a trompé! dans quel inté-

rêt? quel peut être son but? Je ne le comprends pas! mais ma conscience me dit que j'ai eu tort de suivre ses conseils! Me voilà loin, bien loin de ma bonne mère! et qui sait si je la reverrai jamais?

AIR *du Bouquet de bal.*

Elle a protégé mon enfance,
Elle a guidé mes jeunes ans;
Je devrais, par reconnaissance,
Payer d'amour ses soins touchans.
Qui me rendra sur cette terre
Les soins et le cœur d'une mère?
Hélas! ma mère n'est plus là,
Désormais qui me guidera.

Aujourd'hui, loin de moi peut-être,
Succombant à ses longs ennuis,
Ma mère, aux lieux qui m'ont vu naître,
Est morte en appelant son fils.
Peut-être le ciel qui m'éclaire
Est-il l'asile de ma mère!
Ma mère, si tu n'es plus là,
Désormais qui donc m'aimera!

En levant la tête, il voit la flamme bleue qui s'est posée sur le balcon de la maison. Sa figure se ranime, et il s'écrie avec joie:

Ah! la flamme s'est arrêtée! Merci, ma mère; ce bienfait, je le dois sans doute à ton souvenir.

Il se lève et marche péniblement vers la maison, mais ses forces le trahissent encore, et il retombe sur un siége de bambou.

SCENE II.

DAHLIA, BIJOU.

La sagesse, sous les traits d'une jeune et jolie Indienne, sort de l'habitation. Au moment où elle paraît, la flamme s'éteint, car elles ne font qu'une seule et même chose.

DAHLIA, *à part, sans être vue de Bijou.*

AIR *du Jour des noces,* ou *du château perdu.*

Il m'a suivie, oh! qu'il me soit fidèle!
Son jeune cœur n'est pas né pour le mal,
Vers ce séjour où le bonheur l'appelle,
Je l'ai guidé comme un léger fanal;
Mais j'ai bien peur... oui, je crains sa faiblesse,
Jusques au but le conduirai-je enfin?
Car quelquefois l'homme suit la sagesse,
Mais trop souvent il la laisse en chemin.

BIJOU, *sans lever la tête et d'une voix faible.*

On a parlé! Qui donc est là?

DAHLIA.

Une personne qui a entendu vos plaintes et qui vient vous offrir des secours.

BIJOU.

Oh! j'en ai grand besoin!

DAHLIA, *à l'entrée de la maison prend un vase rempli de lait.*

Prenez!

Elle lui donne du lait, de la pâte de riz et du pain.

BIJOU.

Que Brama vous le rende! (*Il boit et se retourne vers Dahlia pour lui rendre le vase; à part.*) Qu'elle est jolie! et combien je suis humilié de paraître à ses regards dans un pareil dénûment! (*A l'instant même et sur un signe de Dahlia, les sales vêtemens de Bijou disparaissent et font place à un élégant costume; surpris de cette métamorphose, il jette un cri de joie.*) Ah! (*A part.*) C'est sans doute là une des divinités du Gange, dont m'a parlé Domingue. (*Haut.*) Charmante inconnue, ne puis-je savoir qui vous êtes?

DAHLIA.

On me nomme Dahlia. Je suis la fille unique du plus riche nabab de l'Inde. Mon père était gouverneur de Titchinopoli; il m'a laissé en mourant des trésors immenses; mais c'est seulement lorsque j'aurai atteint ma seizième année que j'en serai mise en possession. Jusque là je dois vivre inconnue, ignorée et dans une solitude profonde; tous mes instans appartiennent à l'étude de la sagesse et au culte de Brama.

BIJOU.

Vous êtes bien heureuse! Si le ciel m'avait accordé une sœur pourvue comme vous de grâce et de raison, je ne me serais point livré à de coupables excès, j'aurais fait la joie de ma famille.

DAHLIA.

De coupables excès! à votre âge! Qui donc vous y a conduit?

BIJOU.

Je ne sais quel instinct fâcheux, que je n'ai jamais pu m'expliquer! une secrète influence me domine et m'entraîne malgré mes résolutions. Pour me soustraire au châtiment que j'avais trop mérité, j'ai fui la maison paternelle, poussé par mes goûts pour l'indépendance et les plaisirs. Je me suis élancé vers une vie aventureuse: j'ai voulu courir des chances de fortune; c'en est une, sans doute, une bien précieuse et inespérée que d'avoir rencontré dans ces lointains climats un ange tel que vous! Ah! je le sens, et ne crains point de vous le dire, s'il m'était permis de passer ma jeunesse à vos côtés, l'Inde serait pour moi la terre promise.

DAHLIA.

Peut-être vous seriez dangereux pour mon repos.

BIJOU.

Dangereux!... Oh! non, votre air impose le respect! Que ne vous devrais-je pas? Vos conseils, votre exemple changeraient ma destinée.

DAHLIA.

Mais dans ce pays l'opinion est toute-puissante; elle régit tout, et principalement le sort des femmes.

BIJOU.

N'êtes-vous pas indépendante et riche?

DAHLIA.

Je vous le répète, dans l'Inde, tout dépend de l'opinion; la moindre faute peut lui porter atteinte.

BIJOU.

Je n'aurai pour vous qu'une amitié de frère.

DAHLIA.

En êtes-vous bien sûr?

BIJOU, *timidement.*

Mais, je tâcherai! (*A part.*) Si j'allais troubler son bonheur! Elle est bien séduisante, bien jolie! c'est trop m'imposer peut-être?...

AIR de Bethévou dans *la chatte métamorphosée en femme.*

DAHLIA.

Pourquoi
Cet émoi ?

BIJOU *à part.*

Ah! malgré moi
Mon cœur frissonne.

Il veut s'éloigner.

DAHLIA, *le retenant.*

Voudrais-tu me fuir ?..

BIJOU, *se laissant ramener.*

C'est ton desir,
Je t'abandonne
Mon avenir.

DAHLIA.

Va, ne crains rien ; Brama
Tous deux nous bénira ;
Car sous cet humble toit,
Brama nous voit.
Je te réponds du sort ;
Tu n'as pas besoin d'or,
Car la sagesse encor
Est un trésor.

ENSEMBLE.

BIJOU.

Je sens que l'effroi
Fuit loin de moi,
Ah ! quelle est belle !
Tout bas mon cœur (*bis*).
Dit qu'auprès d'elle
Est le bonheur.

DAHLIA.

Calme ton émoi,
Viens avec moi,
Sois-moi fidèle !
Écoute ton cœur !
Crois au bonheur.
Sa voix t'appelle
Vers le bonheur.

Dahlia lui tend la main et le conduit dans sa demeure.

SCENE III.

Le théâtre change et représente une île bordée de rochers, une forêt en avant, la mer au fond ; à l'horizon une autre île dans la vapeur.

NICODÈME, *assis majestueusement sur un quartier de rocher, dit aux sauvages qui sont occupés à enterrer des morts :*

C'est bien, braves sauvages! c'est bien! enterrez-moi tous ces gaillards-là, qui sont venus troubler la paix de mes états! Ah! mon Dieu! quand je recevais des patoches chez ces bons frères ignorantins, je ne me doutais guère qu'un jour je serais à la tête d'un rassemblement d'hommes noirs. C'est encore Domingue qui m'a conseillé de m'expatrier; il a voulu m'emmener dans son pays. Une belle nuit, je m'étais endormi tranquillement au clair de la lune, voilà que je me réveille en pleine mer, sur le dos d'une énorme baleine! Quelle couchette incommode! Je me rappelais l'histoire de Jonas, et je me disais : Pour un rien, je me ferais avaler par cette énorme bête; je serais mieux dans son ventre que sur son dos : j'aurais moins froid. Au moment où je faisais cette piteuse réflexion, la baleine fait demi-tour à gauche, et me jette sur les côtes... les côtes du pays. Bon! je vois venir à moi une foule de particuliers, tous comme le cœur de la cheminée, et parlant une langue entièrement inconnue dans la Brie. Ils me font sauter, ils me font un tas de caresses; enfin je devine qu'ils m'ont nommé leur roi. C'est une belle place! je bois, je mange, je ne fais rien, je dors, excepté les jours de bataille. Mais il y a quelque chose qui me chiffonne; j'ai appris ça d'une vieille femme noire que j'ai fait jaser (les vieilles femmes, ça jase toujours, n'importe la couleur.)

AIR *de l'Apothicaire.*

Dans ce pays, ça fait frémir
Pour leur roi quell' triste anicroche !
Quand l' monarqu' ne peut plus servir,
Ses sujets le mett'nt à la broche...
Cet av'nir me donn' du chagrin,
Ce système', je n' crois pas qu'il m'aille,
Je voudrais être vot' souverain,
Sans êtr' traité comme une volaille.

N'est-ce pas, mes enfans, que vous ne voudriez pas vous comporter avec moi d'une manière si indécente? D'abord je suis très-maigre; il n'y a qu'à ronger.

UN SAUVAGE.

Krick... krock... malock... trac, trac!

NICODÈME.

Très-bien! bravo! je comprends vos réponses. (*A part.*) Quoique ça, je préfère la langue française, n'entendant pas un mot de ce que ces gens-là me disent... c'est bien gênant pour la conversation... Ah çà! mes petits amours, nous disons donc que nous sommes tous des héros!... nous avons tué huit douzaines d'ennemis... c'est gentil!... je suis content de vous. Au moyen de cette victoire, nous voilà propriétaires de la montagne d'aimant que ces coquins-là habitaient... j'en suis flatté... je suis bien aise d'avoir une montagne d'aimant dans mes domaines, quoique je n'aie pas la plus légère idée de ce que ça peut nous faire... vu qu'il n'y pousse rien, et qu'elle est si rude à grimper que des chèvres même s'y casseraient les jambes... enfin, c'est égal, je n'en suis pas moins fier d'être à la tête d'un peuple si guerrier que vous êtes. (*A part.*) Et cependant s'il y avait dans ce pays des Petites-Voitures pour Coulommiers, je m'en irais volontiers, car j'ai lieu de penser que mon ennemi, le père Poirot, est mort, et que je pourrais vivre maintenant à l'abri des calottes dont cet homme m'abreuvait... Je me suis si bien battu, ou plutôt, j'ai été si bien battu par ces scélérats-là, depuis hier, que je tombe de besoin, c'est le mot.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Ce n' sont pas des gens très-intègres,
De coups d' bâton ils m'ont noirci,
C'est p't'-être leur façon d' fair' des nègres,
C'est p't'-être l'usage de c' pays-ci,
N' vous gênez pas!... Eh! bien, merci!
Le procédé m' paraît comique,
Je n'leur en fais pas compliment,
J'ai bien dans l'idée qu'en Afrique
Ce n'est pas comm' ça qu'on s'y prend.

Si nous nous rafraîchissions un peu!... voilà une grosse noix qui est tombée de ce prunier sauvage. (*Il fouille dans sa poche.*) Je dois avoir sur moi un eustache.

Il tire un couteau, va pour couper le coco, le couteau lui échappe, attiré par la force de l'aimant et va se planter violemment dans une masse de rochers à droite où il se tient horizontalement.

NICODÈME, *étonné.*

Qu'est-ce que cela veut dire? c'est inconcevable, si je demandais au savant de l'endroit? (*Il va à un vieux sauvage.*) Vieux! toi, qui es un des plus anciens de mon royaume, pourrais-tu me dire pourquoi cet eustache s'est échappé de mon poignet avec la rapidité de l'éclair, pour aller se ficher là-bas?

LE VIEUX SAUVAGE.

Kranier... kranack.

NICODÈME.

Ah! oui, bien, c'est juste! il a raison, kranier, kranack. (*A part.*) Je crois plutôt que c'est encore un tour du diable; définitivement, le diable s'amuse de moi... il se rit de moi, il se joue de moi... je pourrais même dire... mais le terme est inconvenant; je me borne à soutenir qu'il me fait aller trop oin, par exemple!

SCENE IV.

LES MÊMES, SATANOR, *sous la forme d'un Orang-outang, descend d'un arbre à l'aide de plusieurs lianes, et va aussi enterrer les morts. Il imite tout ce que fait Nicodème.*

NICODÈME, *le regardant.*

Voilà un Orang-outang, qui est adroit comme un singe; il fait tout ce qu'il veut de ses mains. Comme c'est drôle, ces Orangs-outangs! (*Ici on entend un grand tintamarre, c'est un nouveau combat qui va s'engager; tous les sauvages se préparent à combattre; ils s'arment de massues et de flèches.*) Allons, voilà que ça va recommencer!... les enragés! ah! s'il faut se battre comme ça tous les jours, je donne ma démission... tant pis... (*Il crie.*) Sauvages, écoutez-moi... écoutez votre chef...

Tous les sauvages, qui se sont préparés au combat, s'approchent de Nicodème et chantent en dansant.

AIR : *Ouvrez sans retard.*

Kroff, kroff, mikakroff,
Kriff, kriff, kriff, mikakriff,
Kraff, kraff, mikakraff,
Mikacraff, mikriff.

NICODÈME, *tremblant.*

C'est sans doute leur chant de guerre. Dieu! quelle langue harmonieuse! quelle belle littérature... comme ça vous chatouille agréablement l'oreille! faudra que je prenne un petit sauvageon, j'lui donnerai deux sous par cachet pour me montrer sa langue pendant une demi-heure. Cela veut dire... Illustre monarque, mets-toi à notre tête, et viens combattre avec nous... mes enfans... chers sujets... allez toujours devant, et tapez ferme, je vous rejoins tout-à-l'heure. J'ai deux mots à dire à l'oreille de ce grand singe et je suis à vous.

Les sauvages s'éloignent en reprenant le chant :

Kroff, kroff, mikakroff, etc.

SCENE V.

NICODÈME, SATANOR, *sous la forme d'un Orang-outang.*

NICODÈME, *à Satanor.*

Qui que tu sois, homme des bois, joko, ou mandrille, tu viens de descendre de cet arbre avec tant d'agilité que je te regarde comme un animal supérieur. (*Le singe prend le couteau et trace quelques caractères sur l'écorce du cocotier.* Il écrit! il écrit!

AIR : *Vos maris en Palestine.*

C'est qu'il n'a pas dans sa poche
Sa main, comme dit l'vieux dicton;
Il écrit sur cette roche!
Ce singe a de l'instruction!
Ce que c'est que l'éducation!
O prodige que j'admire!
Tu charmes mes regards surpris;
Mes yeux en sont éblouis.
Je vois une bête écrire,
Ça me rappelle mon pays. (*bis.*)

Le singe lui fait signe de s'approcher.

Il veut que j'approche! voyons ce qu'il m'écrit. (*Il lit.*) « *Je suis ton ami Domingue.* » Domingue! (*Il se jette dans les bras du singe et le tient longtemps embrassé.*) Mon pauvre Domingue! qu'est-ce qui t'a abîmé come ça? Tu étais bien mieux auparavant! il n'y a pas de comparaison. (*Il continue de lire.*)« Ma transformation est un secret que je ne » puis révéler; mais sois sans inquiétude, je viens » à ton aide, ton désir est de changer de visage, » commande, ton esclave est prêt d'obéir. » Eh bien! comme je disais tout-à-l'heure, je ne sais pas si les murs entendent, probablement; je voudrais changer de couleur, ça ferait que ces coquins-là taperaient sur tout le monde indistinctement, parce que je dis que devant le bâton tous les hommes sont égals. (*Satanor lui apporte la moitié d'un gros coco, en lui faisant signe d'y plonger la tête.*)Merci! oh! merci, mon noble ami.(*A part.*) Je ne l'aurais jamais reconnu. (*Haut.*) Merci! mon brave ami! (*A part.*)J'ai pourtant été à l'école avec cet être-là. (*Haut.*) Comme ça, mes sujets ne me reconnaitront pas; je sais bien que je serai noir!

voilà l'ennui; mais, ma foi, il n'y a pas assez d'agrément à être blanc avec ces gens-là... Les gueux que ça fait!

AIR :

Les enragés, rien n' les arrête,
Ils vous taillent comme un cornichon ;
Ils vous font sauter une tête
Comme on fait sauter un bouchon.
Quoiqu' j'aie la face un peu commune,
Chacun tient à la tête qu'il a :
Je n'en trouverai jamais une
Qui m'aille aussi bien que celle-là.

Il trempe sa tête dans le coco qui doit le noircir, mais dans ce moment un bruit d'armes se fait entendre au fond, Nicodème, ayant retiré sa tête trop tôt, n'est noir que jusqu'au nez, ce qui lui donne une étrange figure ; Satanor fait des gambades en signe de joie.

NICODÈME.

Maintenant, donne-moi une armure quelconque, on a beau être nègre, on est bien aise d'être à l'abri des coups de massue... moi surtout qui ai eu tant de malheur sous ce rapport-là. (*L'arbre s'ouvre. Satanor y prend une armure complète.*) Merci, singe... à présent, je suis invincible. (*Au moment où il dit ces mots, il est emporté brusquement vers le rocher d'aimant, et y reste accroché. Il crie.*) Ah! ah! quelle atrocité, je suis collé, je suis collé... (*Le singe continue de gambader.*) Domingue! ah! scélérat de Domingue! c'est un tour que tu me joues...Veux-tu que je te dise, tu n'es qu'un plat!... un mauvais gamin...Sais-tu ce qui arrivera à un camarade d'école, tu ne risques rien, va!... si aussi bien nous étions à Paris, j'te ferais empailler et flanquer à la ménagerie pour le restant de tes jours et même au-delà.

Satanor lui fait des grimaces, s'attache à une liane, s'y étend et se balance; il fait mille singeries, puis disparaît.

SCENE VI.

POIROT, NICODÈME.

Poirot arrivant à la nage, il porte un sac de nuit sur le dos.

POIROT.

Ah! enfin me voilà à terre! J'étais sûr qu'à force de nager, si je ne me noyais pas, j'arriverais quelque part... je n'en puis plus; je crois que jamais, dans aucun pays du monde, on n'a pas vu un bonnetier plus éreinté.

NICODÈME, *à part.*

Je ne me trompe pas! c'est ce vieux coquin de père Poirot... je voudrais m'en aller.

POIROT.

Quelle aventure, Seigneur Dieu!... mon bâtiment fait naufrage et je suis obligé de nager pour trouver un endroit... Tout a péri, ma montre, mes bottes, et huit cents bonnets de coton, que j'avais emmenés pour mon usage; tout a été englouti, excepté une soixantaine de bonnets que j'ai dans ce sac de nuit; j'ai tout perdu; quand cette chaussure-là sera usée, j'irai comme un va-nu-pieds; et on me mettrait le pistolet sur la gorge, que je ne pourrais pas dire l'heure qu'il est; je vis comme une brute, et je n'ai pas un grain de tabac... j'avais du bon tabac dans ma tabatière, j'avais du bon tabac, il ne m'en reste pas; j'en avais du bon et du râpé, je n'en ai plus pour mon pauvre nez. Quelle situation pour un père qui court après son fils! Quand j'arrive dans quelque pays, on me dit : Oui, nous l'avons vu; mais il est reparti. C'est une position, ça? et on me dira que le sort n'agit pas avec moi de la manière la plus dégoûtante!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Rien n'est affreux comm' le mal que j'endure,
Après avoir fait tant de chemin ;
Quand je crois t'nir ma progéniture,
Comme une anguill' ell' me gliss' dans la main.
Lorsque j'échappe aux fureurs de la vague,
Destin cruel! cess'ras-tu d'nous frapper?
Je nous compare à deux ch'vaux du jeu d' bague,
Qui cour'ent toujours sans pouvoir s'attraper.

Il s'assied au pied d'un arbre. Des singes paraissent sur tous les arbres et le regardent avec curiosité.

Je suis rendu! je puis dire que je suis plus fatigué que quatre bonnetiers réunis, et pas un grain de tabac! Je ne sais pas si c'est l'effet du ventre creux dont je jouis pour le moment, il me passe par la tête une foule d'idées saugrenues et fort tristes. Je m'imagine que je vois Mme Poirot qui me reproche mon absence. Pauvre chère femme, pourquoi ne l'ai-je pas emmenée avec moi!... Le vaisseau a coulé à fond, c'est vrai, elle se serait peut-être noyée, c'est encore possible; mais au moins, je saurais où elle est, tandis que je suis dans la plus mortelle inquiétude... et pas un grain de tabac! C'est pourtant ce petit monstre de Nicodème qui a entraîné mon pauvre Bijou dans toutes ces escapades.

NICODÈME.

Il parle de moi! s'il n'était plus en colère, je lui dirais deux mots; voilà un homme qui pourrait joliment me décrocher!

POIROT.

Si jamais je te rattrape, quel plaisir j'aurai à te casser sur le dos diverses badines d'une forte dimension... Oh!

NICODÈME.

Ne lui disons rien, alors.

POIROT.

Où suis-je ici? Aurais-je le malheur d'être dans une île déserte comme défunt Robinson? je n'ai pas encore vu la queue d'un habitant; voilà la nuit qui tombe, je présume qu'il doit être six heures et quelques minutes à la paroisse Saint-Jacques-de-l'Hôpital; mais, dans ce misérable pays, je n'ai pas la plus faible idée de l'heure qu'il est; ma position est bien méprisable, et j'ai une envie de dormir à quarante sous par tête.

NICODÈME.

Dors donc, abominable cancre, et ne te réveille jamais; c'est ce que je te souhaite du plus profond de mon cœur.

POIROT.

Malgré les grands chagrins qui me rongent, je ne vois pas pourquoi je ne me coifferais pas de nuit. (*Il ouvre son sac de nuit et en tire un bonnet de coton.*) Je ne vois pas pourquoi je ne me mettrais pas sur la tête un de mes articles. (*Il examine le bonnet.*) Quelle marchandise! comme c'est établi!... et dire qu'il y en a huit cents comme ça au fond de la mer, qui sait? peut-être dévorés à l'heure qu'il est! (*Il soupire.*) Ah! que je suis fâché de n'avoir pas emmené Mme Poirot! C'est égal, couchons-nous et tâchons de dormir; quand je ne ronflerais que pendant quarante-huit heures, c'est toujours ça

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

Quand on n'a pas un grain d'tabac,
Quand on n'a rien dans l'estomac,
Quand la terr' vous sert de hamac,
On dit qu'une bonn' conscience
C'est l'oreiller par excellence.

ENSEMBLE.

Dors donc, malheureux bonnetier,
Car tu n'as qu'ça pour oreiller.

NICODÈME, *à part.*

Dors donc, satané bonnetier,
Et que l' diabl' te serv' d'oreiller.

Il s'endort. Satanor, qui a guetté le moment, jette un cri auquel répondent tous les autres singes; il descend rapidement de son arbre à l'aide d'une liane; ses singes gambadent près de Poirot, tandis que d'autres se balancent sur une grande liane qui traverse tout le fond du théâtre. Nicodème tremble de toutes ses forces.

POIROT, *rêvant.*

Ma femme, mon fils! je me retrouve au milieu de ma famille.

NICODÈME.

Je ne sais pas si c'est de froid ou de peur, mais je tremble comme un fiévreux; quelle position pour un monarque qui est attaché à son pays par le dos. Où ce damné de Domingue a-t-il été récolter tant de singes que ça? Il en avait donc une cloyère à ses ordres... s'ils sont anthropophages et qu'ils m'aperçoivent, je suis propre, ils m'avaleront comme une huître! (*Les singes font un mouvement de son côté; il baisse rapidement la visière de son casque et reste immobile. Satanor s'est fait apporter un tronçon d'arbre; deux singes soutiennent doucement la tête de Poirot, et substituent le tronçon d'arbre au sac de nuit qui lui servait d'oreiller.*) Il paraît que cet ignoble père Poirot a toujours la faiblesse des bonnets de coton!

Une fois coiffés, les singes remontent sur les arbres; l'un d'eux cueille une noix de coco et la jette sur Poirot qui s'éveille.

POIROT.

Holà! Ah! mon Dieu! je suis volé! A la garde! à la garde! (*Il court comme un homme qui a perdu la tête.*) Où est-il?... où est-il? mon voleur?..... (*Il aperçoit les singes sur les arbres.*) Grand Dieu! c'est une bande de malfaiteurs, les voilà perchés. Mes amis, écoutez-moi : ce que vous venez de me prendre, à quoi ça peut-il vous servir? Ils sont de mauvaise qualité, ça ne vous fera pas d'usage, tenez, regardez! (*Il ôte son bonnet et essaye de le déchirer, pour montrer aux singes combien le tissu en est faible; tous les singes l'imitent.*) Mais je ne me trompe pas, ce sont des singes, de méprisables jokos, le rebut de la nature humaine... c'est fait pour moi! (*Il jette son bonnet par terre avec dépit, chacun des singes en fait autant; Poirot enchanté vent ramasser ses bonnets; mais à peine en a-t-il ressaisi un, que tous les singes l'imitent encore, descendant des arbres et reprenant les bonnets. Combat entre Poirot et les singes qui finissent par s'enfuir après avoir pris même le bonnet de Poirot.*) Il paraît, décidément, que la nature m'a jeté sur une île habitée par des singes. Me voilà bien! on n'agit pas comme ça envers un bonnetier qui cherche son fils, la nature est une drôlesse. (*Apercevant Nicodème.*) Quel est ce scarabée? Oh! je n'en ai jamais vu de cette grosseur.

NICODÈME, *à part.*

Oh! il me prend pour un gros insecte; est-il bête ce malheureux homme!

POIROT, *fort étonné.*

Ça remue! il est encore vivant! c'est une espèce de homard.

NICODÈME.

Ma cuirasse me compromet.

POIROT, *avec joie.*

La belle pièce! si je suis dans une île déserte, j'aurai de quoi vivre pendant un mois avec cet être-là!

NICODÈME.

Oh! le vieux gueux!

POIROT.

Mais ça pince, il faut l'assommer avec précaution; je vais cueillir un bâton un peu recommandable.

NICODÈME, *criant.*

Grâce! grâce!

POIROT, *étonné.*

Ça parle!... Qui es-tu, indigne scarabée, qui es-tu?

NICODÈME, *pleurant.*

Hélas! mon Dieu! mon Dieu! je suis le roi de ce pays-ci.

POIROT.

Le roi? oh! quelle aventure! Sire, je me découvrirais si vos sujets m'avaient laissé de quoi... Mais comment se fait-il que vous soyez attaché à ce rocher, comme un animal comestible?

NICODÈME.

Ah! mon pauvre ami, c'est une histoire... Je suis roi des sauvages, et ils me traitent comme un laquais.

POIROT, *à part.*

Ce n'est pas l'embarras, un roi sauvage, c'est un grade qui correspond à celui de caporal chez nous.

NICODÈME.

Vous me feriez bien plaisir si vous vouliez me détacher de ce rocher à quoi je tiens.

POIROT.

Volontiers, grand roi ; je ne vous demande en échange de ce service que deux faveurs : la première, c'est de me faire restituer les bonnets de coton qui m'ont été enlevés par une portion de vos sujets, je vous en donnerai six ; un bienfait en vaut un autre ! la seconde, c'est de m'indiquer un bureau de tabac ; j'ai le nez, passez-moi l'expression, j'ai le nez hors de moi.

Il saisit Nicodème à bras le corps et le détache violemment du rocher.

NICODÈME, *levant la visière.*

Merci, père Poirot !

POIROT.

Que vois-je ? Nicodème ! Scélérat que tu es !

NICODÈME.

Comment se porte madame ?

POIROT.

Misérable ! qu'as-tu fait de mon fils ?

NICODÈME.

Père Poirot, ne nous fâchons pas. Je ne sais pas où est Bijou ; mais ce que je sais, c'est que je donnerais l'impossible pour être ailleurs. Je suis roi de cette île qui est peuplée de nègres et de singes, ce qui est à peu près la même chose ; je vous respecte infiniment, et si vous m'ennuyez, je lâche sur vous une brigade de mes sujets. Voilà mon opinion ; partez de là, et soyez gentil !

POIROT.

Que je sois gentil ? quand je n'ai plus un seul bonnet de coton à mettre ! (*Ici les singes paraissent au fond.*) Ah ! voilà mes voleurs ! Nicodème, Nicodème, viens m'aider, et je pardonne tout le mal que tu m'as fait ! Je veux mes bonnets ! mes bonnets ou la mort !

NICODÈME.

Allons, père Poirot, du courage ! (*A part.*) Il bisque, ce vieillard ! je suis à moitié vengé !

Ils courent tous deux après les singes. Le théâtre change.

SCENE VII.

POIROT, NICODÈME, *amenés par* SATANOR *qui les tient et les entraîne.*

POIROT, *en dehors, à gauche.*

Veux-tu me lâcher, vilaine bête ! veux-tu me lâcher ?

NICODÈME.

Père Poirot, défendez-moi donc ! délivrez-moi de ce monstre ! je n'ai jamais voyagé d'une manière plus incommode : ce gueux de singe me broie !

POIROT.

Que veux-tu que j'y fasse ? C'est un affreux pays ! Veux-tu me lâcher, horrible bête ! Ce n'est donc pas assez d'avoir pris tous les bonnets d'un malheureux père, tu veux encore me détruire ! tu n'as donc pas d'entrailles ? Orang-outang ! tu n'es donc pas père ? (*Le singe, tenant toujours Nicodème, s'arrête comme pour écouter Poirot qui continue avec sentiment.*) Tu n'as donc jamais reçu les caresses de ton fils ? Ton épouse n'a donc point couronné ton hyménée ? dis, Orang-outang, réponds-moi ?

NICODÈME.

Monsieur Poirot, ne pourriez-vous pas dire ça un peu plus vite ? dans la passe où je suis, je n'aime pas les longs discours !

POIROT, *à Satanor.*

Lâche mon collègue ! c'est un petit imbécile qui n'est propre à rien.

NICODÈME.

Merci, père Poirot !

Ici Satanor se trouve en face d'un vieux tronc d'arbre, il lâche Nicodème et disparaît dans l'arbre. Poirot a saisi la mèche du bonnet de Satanor au moment où celui-ci disparaît.

POIROT.

Nicodème ! ô mon brave Nicodème ! le bon Dieu est pour nous, je rattrape un de mes bonnets, je rentre dans mes pertes, viens m'aider !

NICODÈME.

Il y a encore de la diablerie là-dedans ! ce bonnet tient d'une force... (*Il se met derrière Poirot, l'aide à tirer le bonnet qui s'allonge de manière à les faire reculer jusqu'à l'extrémité de la scène.*) Monsieur, qu'est-ce que vous dites de ça ?

POIROT, *tirant toujours.*

Je dis que je jure devant tout ce que j'ai de plus cher, que jamais je n'ai établi de bonnets de cette dimension : je n'en aurais jamais trouvé le débouché ! (*Ils passent derrière un arbre et reviennent sur l'avant-scène où ils tombent tous deux, le bonnet ayant enfin cédé ; ils jettent un cri.*) T'es-tu fait mal ?

NICODÈME.

Comme vous voyez, et vous ?

POIROT.

Moi, je suis blessé.

NICODÈME.

Blessé ! où ?

POIROT.

Dans mon amour-propre.

NICODÈME.

Il est drôlement placé !

POIROT.

Je suis humilié de voir de quelle manière le diable agit envers nous ; il nous traite... tranchons le mot, il nous traite comme deux misérables galopins. (*D'un air attendri.*) Nicodème, veux-tu faire un arrangement nous deux ?

NICODÈME.

Quoi ? quel arrangement ?

POIROT.

Nous sommes bien malheureux ! mon pauvre ami, le malheur rapproche les distances ; quoique je sois un homme établi et que tu ne sois qu'un vil paysan, je t'élève jusqu'à moi. Si tu veux, nous allons donner à la postérité un exemple doublement touchant d'amitié mutuelle. Nous allons faire comme Oreste et Pylade, deux lapins très-tendres qui vivaient sous l'ancien régime ; faisons une assurance contre les calottes, car, mon pauvre

Nicodème, nous sommes dans un pays où il y a plus de donneurs de giffles que de marchands de comestibles.

NICODÈME.

Je m'en aperçois à mes épaules et à mon estomac.

POIROT.

Unissons-nous, moitié partout! Celui qui aura des vivres partagera avec l'autre, celui qui recevra des torgnoles, idem pour idem.

NICODÈME.

Ça va!

POIROT.

Je suis enchanté d'avoir trouvé ça! Tu le jures?

NICODÈME.

Je le jure!

AIR *de la Vieille.*

Vraiment, c'est le ciel qui m'inspire,
Unissons-nous dès aujourd'hui;
Si l' diable contre nous conspire
Eh bien! conspirons contre lui.
Et s'il nous condamne au martyre,
Que chacun d' nous de l'autre soit l'appui.
Devenons frères dès aujourd'hui.
Si nous n'avons qu' du pain et du fromage,
En bons amis nous en f'rons l' partage :
Le bien, le mal, il faut que tout se partage
Les coups d' bâtons aussi bien que l' fromage
Peines, plaisirs, torgnol's et coups de pié,
Entre nous tout sera de moitié;
C'est l' privilége de l'amitié

ENSEMBLE.

Peines, plaisirs... etc., etc.

POIROT.

Je crois que d'après ce traité d'alliance nous pouvons défier maintenant Lucifer.

NICODÈME.

Tout l'enfer! et envoyer messieurs les diables...

POIROT.

A tous les diables!

NICODÈME.

C'est ça, à tous les diables!

En ce moment, un énorme fantôme sort des entrailles de la terre, se place entre les deux personnages, les enlève par les cheveux ou par les oreilles, et les emporte au milieu des cris de détresse que poussent ces malheureux!..

Le théâtre représente une riche habitation appartenant à Dahlia: un jardin charmant, des fleurs indigènes les plus rares, des berceaux de bambous, des cascades naturelles. Au changement, Dahlia et Bijou richement vêtus sont assis à gauche dans un joli berceau et fument; des bayadères exécutent des danses indiennes au son des instrumens du pays joués par des esclaves; une cantatrice, espèce d'almée, chante les vertus et la beauté de Dahlia. Tout en un mot est animé et gracieux, des parfums délicieux s'échappent à travers des vases de la Chine placés çà et là.

SCENE VIII.

BIJOU, DAHLIA, ESCLAVES, BAYADÈRES.

CHOEUR.

AIR *des Fiancés de Robin des Bois.*

Amans heureux, que les amours
Suivent partout vos traces,
Et que les grâces
Embellissent vos jours.
Oui, le ciel, j'espère,
De cet hymen prospère
Protégera le cours.

BIJOU.

Il est donc bien vrai que tu m'aimes et que je vais devenir ton époux!

DAHLIA.

Oui; et quand moi, la plus riche héritière de l'Inde, je consens à te donner ma main malgré la loi du pays qui me défend de m'unir à un étranger, j'ai lieu d'espérer que tu abjureras tes erreurs passées, et que tu rentreras dans la voie de la sagesse.

BIJOU.

Toujours la sagesse! Il me semble que ce mot ne devrait pas sortir d'une bouche aussi jolie!

DAHLIA.

Comment, mon ami, au moment de te marier, ce mot-là te fait peur?

BIJOU, *malignement.*

J'espère bien te le faire oublier.

DALHIA.

Je te laisse pour m'assurer que les préparatifs de la fête sont terminés.

BIJOU.

Ne me fais pas trop attendre ton retour; la fête sera brillante, n'est-ce pas, mon ange? j'aime le bruit, le mouvemement, les plaisirs! il me faut des sensations vives et variées!

DAHLIA.

Tu seras satisfait.

Il la baise au front.

CHOEUR DE ROBIN DES BOIS.

LES JEUNES FILLES, *en s'éloignant.*

Amans heureux, que les amours } (*Bis.*)
Suivent partout vos traces, }
Et que les grâces
Embellissent vos jours.
Oui, le ciel, j'espère,
D'une heureuse carrière.
Protégera le cours.

CHOEUR.

Amans heurux, etc., etc.

SCENE IX.

BIJOU, *seul.*

Je vais donc me marier aujourd'hui! dans une heure, je vais m'enchaîner pour toujours! Ce mot a quelque chose qui glace! C'est singulier! j'aime Dahlia, je suis heureux auprès d'elle; mais, dès qu'elle me quitte, je sens comme des regrets; j'éprouve une tristesse vague qui ressemble presque à l'ennui! Domingue me l'a bien dit, qu'on se lasse de tout, même du bonheur! Une fois marié, plus de voyages, plus d'aventures! il faudra rester près de ma femme. Je crains que ce ne soit pas amusant! J'aurai des richesses, des honneurs, en un mot plus rien à désirer. Toujours faire la même chose, ce sera bien monotone.

AIR : *Si tu voyais mon Andalouse.*

Plaisirs bruyans de mon enfance!
Il faudra bientôt vous quitter
Au sein même de la puissance!
Doux charmes de l'indépendance,
J'ai bien peur de vous regretter.
Amour, il n'est rien que tu n'oses!
Tu veux arrêter mon essor;
De mon cœur en vain tu disposes.
Quand les chaînes seraient de roses,
Elles me blesseraient encor.

Plaisirs bruyans de mon enfance! etc.

SCENE X.

BIJOU, SATANOR, *sous le costume d'un vieux bonze.*

BIJOU.

Inutiles regrets! cette délicieuse demeure réunit tout ce qui peut plaire aux regards; mais ce n'est pas moins une prison, car Dahlia seule en possède les clefs... et je ne puis sans elle ou sans son aveu... ah! si Domingue était là!... lui si ingénieux, si adroit... il m'offrirait bien vite le moyen...

SATANOR, *soulève une dalle de marbre; il paraît à mi-corps, il est plié en deux et marche à l'aide d'un bâton.*

Pardon, jeune homme, d'avoir troublé ta solitude.

BIJOU.

Tu m'as fait peur!

SATANOR.

Ce n'était pas mon intention.

BIJOU.

Qui es-tu?

SATANOR.

Un vieux bonze qui viens de parcourir à pied tout le continent oriental.

BIJOU.

Tu es bien heureux!... Mais comment es-tu entré dans ce palais où nul étranger ne pénètre?

SATANOR.

Je côtoyais lentement la terrasse du jardin, quand une porte basse, pratiquée dans la muraille, s'est offerte à ma vue; je suis entré dans un corridor souterrain et n'ai point tardé à me trouver sous ce pavé de marbre.

BIJOU.

Sois le bien venu! Quand on a voyagé, on a beaucoup vu, on en sait beaucoup aussi. J'ai besoin de conseils, ton âge et ton expérience pourront m'être utiles.

SATANOR.

Parle, je suis prêt à te servir.

BIJOU.

Je m'ennuie.. que dois-je faire pour dissiper la mélancolie qui m'afflige?

SATANOR.

Voyager. A ton âge on a besoin de mouvement.

BIJOU.

Certainement, le bruit, l'activité, voilà ce qui convient à la jeunesse.

SATANOR.

Sans doute!

BIJOU.

Eh bien! le croiras-tu? on veut me marier, et j'ai seize ans à peine.

SATANOR.

C'est trop tôt.

BIJOU.

C'est ce que je me disais tout-à-l'heure.

SATANOR.

Continue le plus long-temps possible à jouir des douceurs du bel âge... il est toujours temps de se donner des chaînes. Cette folie est la plus dangereuse et surtout la plus triste de toutes celles qui affligent l'humanité.

BIJOU.

Je pense absolument comme toi... j'adore le plaisir sous quelque forme qu'il se présente, le jeu, les festins, la danse...

SATANOR, *lui montrant une gourde.*

Sans en excepter ce délicieux nectar...

BIJOU.

Ce plaisir si vif, dit-on, Dahlia me le défend.

SATANOR.

Il paraît qu'elle exerce sur toi un empire bien absolu? Prends garde : la dignité de l'homme ne lui permet pas de s'assujettir aux caprices d'un sexe qui lui est inférieur en tout.

BIJOU, *fièrement.*

Je n'en suis pas là.

SATANOR.

Cependant tu n'oses boire. parce qu'elle te l'a défendu.

BIJOU, *piqué.*

Je n'ose? donne!...

Il prend une coupe de cristal sous le berceau.

AIR : *Verse, verse le vin de France.*

Nargue de la froide raison,
Cette radoteuse m'ennuie,
Elle tient mon ame en prison;
Je lui préfère la folie! (*Bis.*)
C'est à table qu'est le plaisir,
Là le passé n'est plus qu'un songe!
Le passé ne peut revenir,
Si le présent n'est qu'un mensonge,
Ah! que l'ivresse le prolonge!
Non, le présent n'est point un songe,
C'est la porte de l'avenir.

Il tend sa coupe et légèrement ivre encore.

DEUXIÈME COUPLET.

On peut oublier en buvant
Le faux ami qui vous délaisse;
On oublie aussi que souvent
On est trahi par sa maîtresse (*bis*).
Oui, tout s'embellit à nos yeux,
En rose alors tout se colore,
Plus de désirs ambitieux,
Pas un regret qui nous dévore,
Peines, chagrins, tout s'évapore
Verse, ami, verse, verse encore
C'est l'ivresse qui rend heureux

SATANOR, *à par*

Le voilà comme je le voulais.

BIJOU, *chancelant.*

C'est singulier, il me semble que ma tête s'enflamme, que mon imagination s'exalte... Oh ! que je voudrais être sur un beau vaisseau qui me porterait au bout du monde, qui me conduirait dans des climats nouveaux !

SATANOR.

Qui t'en empêche?

BIJOU.

Puisque je vais me marier: en quittant ces lieux je craindrais d'affliger ma bienfaitrice, celle qui m'a recueilli quand j'étais malheureux ; et puis, je l'aime.

SATANOR.

Bah ! tu le crois... tu prends pour de l'amour un caprice, un goût éphémère.

BIJOU.

Que je serais heureux de recommencer mes caravanes, d'avoir des aventures romanesques, car moi, je suis né pour les grandes choses ; on me l'a toujours dit.

SATANOR.

Ce n'est pas en restant ici que tu les accompliras.

BIJOU, *s'animant.*

Oh ! si je pouvais m'en aller ! mais je suis gardé à vue. Dahlia, qui connaît mon caractère léger, me tient enfermé dans ce palais.

SATANOR.

Elle te traite donc comme un enfant ?

BIJOU, *s'exaltant un peu.*

Au fait, je suis mon maître, je ne vois pas pourquoi on me retiendrait ici de force.

SATANOR.

A la bonne heure ! voilà parler en homme !

BIJOU, *toujours plus échauffé.*

Si je veux m'en aller, moi, que m'importent les richesses et les honneurs sous lesquels on veut cacher mes chaînes?... tout cela ne vaut pas l'indépendance... Oh ! l'indépendance ! pour moi, c'est le vrai bonheur, c'est l'air, c'est la vie ! Mais toutes les issues sont gardées; comment sortir ?

SATANOR.

En mettant le feu au palais.

BIJOU, *revenant à lui.*

Oh ! quelle horreur ! ruiner ma bienfaitrice !

SATANOR.

Ses richesses sont immenses, elle en fera rebâtir un autre.

BIJOU.

Exposer sa vie peut-être.

SATANOR.

Ses esclaves la garantiront. Courage, jeune homme, avant tout la liberté ! buvons à ta délivrance !

BIJOU.

Oui, buvons à ma délivrance.

Il tend la coupe, Satanor verse; chantant.

Quel bonheur de quitter ces lieux !
Qu'importe qu'ici l'on m'adore,
Au loin je serai plus heureux,
Pas un regret qui me dévore.
Peines, chagrins, tout s'évapore.
Verse, ami, verse, verse encore,
C'est l'ivresse qui rend heureux.

En chantant ces derniers vers, Bijou lève la coupe en l'air, Satanor se tient derrière et fait un geste diabolique, la coupe s'enflamme et le feu prend au berceau de bambous.

SATANOR.

Voilà ce que je voulais.

BIJOU, *se retourne et voit l'incendie s'étendre avec rapidité vers le bâtiment principal.*

Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait? Dahlia ! ma bienfaitrice ! au secours ! au secours !

Il sort en courant.

SATANOR.

Il est trop tard... cette étincelle va produire un incendie général.

Satanor fait une conjuration ; des monstres traversent les airs en vomissant des flammes ; d'autres s'élancent des entrailles de la terre ; la dalle qui a livré passage à Satanor quitte le sol et se change en colonne de feu, du haut de laquelle Satanor préside à cette scène infernale ; le jardin, le palais, tout est en feu ! l'édifice disparaît ; et à la place, on ne voit plus qu'un vaste incendie. Bijou rentre avec les esclaves, portant des vases et des seaux.

CHOEUR.

Au feu ! au feu ! au feu !
Sonnez les cloches de détresse !
Quel malheur ; ah ! grand Dieu !
Le palais est en feu !!!

Bijou se jette à travers les flammes et sort en courant du côté du palais ; les esclaves qui restent en scène vont puiser de l'eau à une cascade naturelle, placée à droite, et courent la jeter sur les parties enflammées ; mais Satanor commande, et par son affreuse puissance, l'eau se change en feu. C'est de la lave en fusion que l'on jette. Tumulte, cris, désordre, perturbation générale.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente des ruines éclairées par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATANOR, UN BOHÉMIEN, PLUSIEURS BOHÉMIENS, ET BOHÉMIENNES.

CHOEUR.

AIR : *Versez donc, mes amis, versez.*

Bohémien !... marche toujours...
L'univers est ton tributaire ;
Sans soucis de tes heureux jours
Poursuis toujours,
Toujours le cours.

UNE JEUNE BOHÉMIENNE.

Trouvant le plaisir en tout lieu,
Au hasard jetés sur la terre,
Qu'avons-nous besoin d'autre Dieu
Que le soleil qui nous éclaire?

CHOEUR.

Bohémien !.. etc., etc.

LA JEUNE BOHÉMIENNE.

Ainsi que les brouillards du ciel,
Puisque le bonheur s'évapore,
Chez nous point de joug éternel :
L'hymen s'enfuit quand vient l'aurore.

CHOEUR.

Bohémien !.. etc., etc.

SATANOR, *sous le costume de chef de bohémiens.*

C'est bien, enfans, chantez, chantez, cela fait paraître le temps moins long.

UNE BOHÉMIENNE.

Dis donc, maître, cet endroit me paraît pittoresque, nous y pourrons planter nos tentes.

SATANOR.

Je ne vois rien qui nous empêche d'y demeurer quelque temps.

Les bohémiens s'asseyent, vont et viennent.

SCENE II.

LES MÊMES, POIROT, *et* NICODÈME, *amenés par plusieurs bohémiens.*

UN BOHÉMIEN.

Allons ! allons !... marchez !... et plus vite que ça !...

NICODÈME.

On marche le plus vite qu'on peut; on n'a pas des jambes de rhinocéros.

POIROT, *bas à Nicodème.*

Ah ! mon pauvre Nicodème !... je ne connais pas ces gens qui nous ont arrêtés; mais ils ont un physique bien peu flatteur.

NICODÈME.

Vous avez voulu venir en Écosse.

POIROT.

Faisant naufrage sur ses côtes, il n'y avait pas moyen d'aller ailleurs... mais il y a une chose qui me rassure, vois-tu? c'est que si ces gens-là sont du pays, j'ai de fortes raisons de croire que ce sont des Écossais.

NICODÈME.

Parbleu !

POIROT.

Et alors, étant Écossais, ils doivent être fiers, étant fiers, ils ne doivent pas nous maltraiter: ce serait une platitude de leur part.

SATANOR, *d'une voix forte.*

Que dites-vous là?

POIROT.

Rien, commandant !

NICODÈME.

A-t-il une voix, celui-là !... si un homme comme ça ne serait pas mieux chantre dans une cathédrale que chef de voleurs !

SATANOR.

Approchez !

POIROT.

Volontiers ! (*A part.*) Je tremble comme si j'étais en chemise, par quinze degrés de froid sur le Pont-au-Change.

Poirot et Nicodème s'approchent de Satanor.

SATANOR, *à Poirot.*

Quel lieu habites-tu?

POIROT

Paris, la rue Saint-Denis.

SATANOR.

Et que viens-tu faire dans les montagnes de l'Écosse?

POIROT.

Je me promenais comme un bonnetier qui cherche son fils...

NICODÈME.

Et ses bonnets de coton, car il a perdu l'un et les autres.

POIROT.

Le diable s'est mêlé de mes affaires; vous en seriez touché si je vous disais les guignons dont je suis abreuvé. Un malheureux père qui court les mers ! un homme qui est réduit aux conditions d'un Juif errant, moins les cinq sous en question, et tout cela en compagnie de ce malheureux !... jugez de mon agrément.

SATANOR.

Je ne me paye point de vos sornettes: ignorez-vous qu'une fois parmi les bohémiens, on ne

peut plus les quitter? Pour vous punir d'avoir osé pénétrer au milieu de nous, vous mériteriez la mort; mais je vous fais grâce, je ne vous inflige que les épreuves en usage parmi nous.

POIROT.

Est-ce difficile à exécuter?

SATANOR.

Tu en jugeras. (*Aux bohémiens.*) Emparez-vous de ces deux intrigans, et qu'on expédie cela promptement.

CHOEUR DES BOHÉMIENS.

AIR *de Guillaume.*

En avant! les épreuves
Sur chaque voyageur!...
Qu'ils nous donnent des preuves
Et d'honneur
Et de cœur.

LE BOHÉMIEN.

Sur-le-champ qu'on embroche
Ce stupide vieillard!

POIROT, *suppliant.*

Je s'rai mis à la broche,
Ils m'trait'nt comme un canard.

LE BOHÉMIEN.

En avant! les épreuves, etc., etc., etc.

POIROT, *chancelant.*

Soutiens-moi, Nicodème, mon courage est à son erme, je déménage; et toi, comment vas-tu?

NICODÈME.

Comme vous voyez, monsieur Poirot... Ah! je ne vous survivrai guère, je suis arrivé sur les frontières de la vie... C'est dommage: si je pouvais avoir seulement la moindre chose pour me rafraîchir.

LE BOHÉMIEN.

Voilà deux œufs frais pour vous deux.

POIROT.

Oh! brave bohémien! oh! bohémien recommandable!

Ils prennent chacun un œuf qu'ils frappent l'un contre l'autre; à l'instant le feu part; Poirot et Nicodème effrayés les jettent au loin.

NICODÈME.

Ah! mon pauvre monsieur Poirot, c'est ici que nous finirons! Je serais d'avis de commander nos obsèques.

POIROT.

Le fait est, mon pauvre ami, que six mille livres de rente n'importe où seraient plus agréables que le métier que nous faisons depuis que nous avons quitté nos lares. Nous sommes les jouets du destin, de véritables jouets! tels qu'on les fabrique en Allemagne. Je suis très-humilié de ce qui m'arrive.

LE JEUNE BOHÉMIEN.

Maître! ces deux voyageurs paraissent avoir besoin de se réconforter, si tu remettais à demain la suite des épreuves?

UN BOHÉMIEN.

Au fait, il n'est pas nécessaire de les détruire aujourd'hui, on les achèvera aussi bien demain.

SATANOR.

Soit: il faut que tu nous serves d'espion. Tu vas aller à la découverte, et voir s'il n'y a pas de gardes dans les environs. Qu'on lui amène un cheval.

NICODÈME.

Un cheval! C'est que je ne suis pas très-fort... Dans mon pays, j'ai monté un grand nombre d'ânes; mais pour le cheval...

SATANOR.

On va te donner des bottes qui te faciliteront...

NICODÈME.

A la bonne heure! (*On lui apporte une paire de bottes. La première est trop étroite, il la fait craquer; il essaie la seconde, elle grandit démesurément; il finit par y entrer tout entier.*) Celle-là est un peu large. (*Il passe la tête au-dessus de la botte.*) Père Poirot, je la trouve réellement trop large.

POIROT.

C'est la réflexion que je faisais.

NICODÈME, *sortant de la botte.*

Décidément, j'aime mieux m'en passer.

SATANOR.

Tu n'es qu'un poltron; mais comme nous avons perdu hier un mulet, je t'accorde la survivance: tu vas nous aider à transporter nos effets.

NICODÈME.

J'aime mieux ça.

UN BOHÉMIEN.

Prends ce pot-à-beurre, ces deux soufflets et ces deux tuyaux, et en route.

Nicodème fait un paquet de tous ces objets... à peine les a-t-il réunis qu'ils s'en vont tout seuls.

NICODÈME.

Un ancien roi des sauvages! quelle ignominie!

Ici on entend du bruit au dehors.

SCENE III.

LES MÊMES, UN BOHÉMIEN.

LE BOHÉMIEN.

Alerte! alerte! nous sommes découverts! les gardes écossaises sont à nos trousses.

SATANOR.

Pas de crainte, ils ne nous trouveront pas.

Au signe de Satanor toute la troupe qui s'est levée subit une métamorphose généralle. Au lieu de bohémiens, on voit une troupe brillante de seigneurs, de dames, d'écuyers et de pages réunis pour une chasse.

CHOEUR.

AIR *de Robin des Bois.*

Partons! qu'à sa voix
Le cor se fasse entendre;
Tous il faut nous rendre
Au fond des bois!
Gaîment de la chasse
Observons toujours les lois.
Poursuivons la trace
Du cerf aux abois;
Le cor nous appelle;

Que chacun, fidèle,
Se livre avec zèle
A son noble essor;
La meute affamée,
D'ardeur animée,
Suit sous la ramée
Le signal du cor.
Tra, la, la.

Ils s'éloignent en chantant.

SCENE IV.

Le théâtre change et représente un délicieux boudoir chez Dahlia : des tentures de cachemires, des vases de la Chine, et., etc.

DAHLIA, *entre en rêvant.*

Elle tient un livre à la main, et semble méditer un passage.

En vain Confucius et Zoroastre, ces premiers législateurs du monde, me conseillent l'indulgence, je repousse leurs préceptes, je méconnais leurs voix éloquentes pour me livrer à mon juste ressentiment. Je ne suis plus une divinité, je ne suis plus la sagesse. C'est sous la forme d'une simple mortelle que j'ai reçu de cet ingrat une injure personnelle impardonnable. Heureuse de sa docilité, et fière de mon ouvrage, je le croyais digne de moi. Il avait éveillé dans mon cœur un sentiment inconnu jusqu'alors. Un jour encore, et il devenait le maître absolu de ma personne, de mes richesses! le monstre! je le hais maintenant, je le méprise autant que je l'aimais.

AIR *de Téniers.*

Comblé des dons de ma main protectrice,
Il trompe ainsi, déshonorant mon choix,
Son amie et sa bienfaitrice...
C'est être coupable deux fois.
On voit souvent l'homme infidèle
Se rire, hélas!.. du serment qu'il a fait.
Si l'on pardonne à qui trahit sa belle,
Qu'il soit flétri s'il oublie un bienfait!
Honte éternelle à l'oubli des bienfaits!

SCENE V.

DAHLIA, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Dahlia, une femme couverte des livrées de la misère se présente à l'entrée du palais, et demande instamment la faveur d'être admise auprès de vous; elle paraît étrangère à notre pays et à nos usages.

DAHLIA.

Tu peux l'introduire.

SCENE VI.

DAHLIA, Mme POIROT.

Mme POIROT.

Si j'en crois la renommée, jeune et belle Dahlia, vous êtes la plus vertueuse et la plus sage des vierges du Gange... Je viens donc avec confiance déposer dans votre sein les douleurs d'une mère au désespoir, et solliciter votre appui, sans lequel je n'ai plus qu'à mourir.

DAHLIA.

Dites-moi vos malheurs, ne craignez pas de m'y trouver insensible.

Mme POIROT.

La France m'a vue naître. J'y étais établie, non pas selon le vœu de mon cœur, mais ainsi que l'avaient exigé des convenances de familles; après sept années de mariage, le ciel m'avait accordé un fils. Objet de mes plus tendres affections, il faisait mon bonheur et ma joie; sur lui reposaient toutes mes espérances... Hélas! à peine adolescent, je vis avec effroi se développer en lui des penchans vicieux; il devint sourd à mes remontrances, à mes prières; enfin, que vous dirai-je? il abandonna le toit paternel, et pendant longtemps je crus l'avoir perdu sans retour.

DAHLIA.

Pauvre mère!...

Mme POIROT.

Après bien des recherches et bien des larmes, j'apprends qu'il est dans ce pays, que vous avez daigné lui tendre une main protectrice, et que vous n'avez trouvé en lui que de la froideur et de l'ingratitude; j'apprends que sa vie est menacée par la loi, vous seule pouvez le sauver... daignez écouter ma prière: c'est une mère en pleurs qui vous supplie pour son enfant.

DAHLIA.

Bonne mère! vos malheurs m'ont émue; je vais vous conduire à la prison de votre fils. Une dernière épreuve décidera si je dois vous le rendre ou l'abandonner au sort qu'il a mérité.

Elles sortent.

SCENE VII.

BIJOU, *assis sur une natte de jonc.*

Demain je dois paraître devant mes juges; ceux-là ne puniront que l'incendiaire, mais l'ingrat!... celui qui a trahi l'honneur, qui a payé le bienfait par l'outrage, quelle sera sa peine? le remords, la honte... Pour n'être pas public, ce châtiment n'en sera pas moins affreux. Voilà donc où m'a conduit une faiblesse pour ce perfide compagnon de mes débauches, ce guide infernal qui m'a constamment égaré depuis le jour funeste où il s'est attaché à moi? Le vice m'a conduit au crime, et je ne suis plus maintenant qu'un objet d'opprobre... O ma mère!... heureusement le bruit de mes déportemens ne parviendra jamais jusqu'à toi.. Pauvre mère!... elle en mourrait sans doute... Que vois-je?

AIR *du Muletier.*

Est-ce donc un présage heureux?
De crainte mon regard se voile...
Quelle est donc, quelle est cette étoile
Qui vient scintiller à mes yeux?
Eh! mais elle a grandi déjà!
O ciel! n'est-ce point un prestige?

Oui! je crois reconnaître... ah! grand Dieu! quel prodige! L'asile maternel... je la vois; elle est là,
Oui, c'est ma mère..... la voilà!

Il se jette à genoux; la musique continue piano jusqu'à la fin de la scène. En ce moment la flamme bleue parcourt sa prison... Un point lumineux presque imperceptible brille au fond et s'agrandit insensiblement jusqu'à laisser voir dans un tableau magique une petite chambre dans laquelle Mme Poirot est assise sur un fauteuil de malade.

SCÈNE VIII.

BIJOU, Mme POIROT.

BIJOU.

Que vois-je? c'est elle!... O mon Dieu! sa pâleur, ses traits sillonnés par le chagrin!... Malheureux! voilà ton ouvrage. (*Il se jette à genoux devant le tableau.*) O ma mère, pardonne! si tu pouvais voir mes regrets, tu croirais à mon repentir, à mes remords; tu m'accorderais un pardon généreux! Que ne puis-je arrêter ta vie qui s'échappe!... Mon Dieu! prends mes jours et conserve ceux de ma mère.

Il sanglote et tombe prosterné vers la terre.

SCENE IX.

DAHLIA, BIJOU, SATANOR.

Un bruit de verroux et de clefs se fait entendre; le tableau diminue, se réduit à un point lumineux et finit par disparaître.

SATANOR, *vêtu en geôlier.*

Holà! jeune prisonnier, que fais-tu donc ainsi prosterné?

BIJOU.

J'implore mon pardon.

SATANOR, *avec un rire infernal.*

Et de qui?

BIJOU.

De ma mère.

SATANOR, *continuant à rire.*

Bah! bah! a-t-elle demandé ton aveu pour te lancer dans la vie? Tu as usé à ta fantaisie du présent qu'elle t'a fait, tu n'en dois compte à personne.

DAHLIA, *paraissant à la place de la flamme bleue.*

Loin de toi cet esprit corrupteur, qui depuis ton enfance a su prendre tous les masques pour te perdre... Vois-le donc enfin sous sa véritable forme.

Au signe de Dahlia, ses vêtemens de geôlier disparaissent, et l'on ne voit plus à la place que Satanor dans sa hideuse nudité; Bijou est effrayé.

SATANOR.

Tu te flattes de m'arracher ma proie.

DAHLIA.

Paix, Satan!... la sagesse est l'image de la divinité... humilie-toi devant elle.

SATANOR.

Satan s'humilier!...

DAHLIA.

Je te réduis au silence!

Satanor ne pousse plus que des cris étouffés; sa rage est au comble; il grince des dents, il menace Bijou, qui s'éloigne; Satanor s'élance, et veut l'enlacer de son bras nerveux; Dahlia s'avance noblement vers Satanor, qui recule comme un enfant; il disparaît pour se montrer bientôt auprès de Bijou, qu'il saisit à bras-le-corps et qu'il entraîne.

BIJOU.

Défends-moi, Dahlia!

DAHLIA.

Monstre! retourne aux enfers, le ciel te l'ordonne.

Satanor, dans les dernières convulsions de la rage, s'engloutit au milieu des flammes.

BIJOU.

O ma bienfaitrice!

DAHLIA.

Tu le vois, l'oubli des devoirs a failli te conduire à ta perte... ton cœur n'était qu'égaré, je te pardonne, tu succéderas à mon père. Suis-moi, je vais te mettre en possession de son riche héritage.

BIJOU.

Mais sa fille que j'ai tant offensée?

DAHLIA.

Elle est à toi! sois toujours fidèle à la sagesse.

BIJOU.

Je te le jure.

Il se relève, lui baise la main; ils sortent; le théâtre change et représente l'entrée d'une ville considérable de l'Inde, vue à vol d'oiseau; une foule immense se précipite au devant du cortége de Dahlia et de Bijou, portés sur un riche palanquin et entourés d'une cour brillante; gardes, bayadères, prêtres tout concourt à cette grande solennité; Poirot et Nicodème arrivent conduits par une esclave de Dahlia.

POIROT.

Mam'selle ou madame, je ne sais pas au juste, c'est bien éventuel, faites-moi la grâce de me dire où nous sommes.

L'ESCLAVE.

Vous êtes aux portes de Titchinopoli.

POIROT.

Hein?

NICODÈME.

Comment que vous dites ça?

L'ESCLAVE.

Titchinopoli.

POIROT.

Le petit Chinois poli?

L'ESCLAVE.

Eh non! Titchinopoli.

POIROT.

Qu'est-ce que ce peut être cet endroit-ci?

L'ESCLAVE.

Une des principales villes de l'Inde, dont le souverain a désiré vous voir.

POIROT.

Me voir, moi?

NICODÈME.

C'est peut-être la reine des singes qui veut m'épouser ?

L'ESCLAVE.

Du tout, notre belle souveraine épouse un jeune prince de votre famille.

POIROT.

De ma famille ? le prince Poirot ? qui diable ce peut-il être ? Jusqu'ici j'ignorais la dynastie des Poirots..

L'ESCLAVE.

Vous allez voir, rangez-vous, Européens... les illustres époux vont faire leur entrée dans leur capitale.

Marche. Dahlia, Me Poirot et Bijou, sont portés sur un riche palanquin.

POIROT.

Dis donc, Nicodème, regarde cette grosse mère qui est là sur cette mécanique ; c'est singulier ! comme elle ressemble à Mme Poirot ! Ne trouves-tu pas ?

NICODÈME.

C'est vrai !

Mme POIROT.

Mon ami !...

POIROT.

Ma femme ! quelle aventure ! elle est encore très-bien ! je suis content de la voir. (*Voyant Bijou.*) Tiens ! et lui aussi ? v'là mon Bijou retrouvé ! c'est ma foi lui qui est le prince... (*Il tombe à genoux.*) O grand Chrysostome ! tu l'avais bien prédit ! quel dommage que cet homme-là soit mort ! sans cet événement-là, je l'inviterais à la noce.

On descend du palanquin.

DAHLIA.

Embrassez votre père ! Cédant à un pouvoir supérieur, Bijou a commis bien des fautes ; mais son cœur n'était pas corrompu ; il rentre aujourd'hui dans les voies de la sagesse.

BIJOU.

Pour ne plus les quitter.

Mme POIROT.

Je suis sa caution.

POIROT

Alors tu es madame mère, je suis monsieur père ; et lui, qu'est-ce que nous en ferons ?

NICODÈME.

Il y a ici du porc et des oignons ? Quelle bêtise ! qu'est-ce qui ne connaît pas les cochons-d'Inde ! Je demande la place de chef de cuisine.

BIJOU.

Je te l'accorde !

Ici Mme Poirot et Poirot subissent une métamorphose brillante ; Nicodème est travesti en marmiton, et tient un cochon de lait sous son bras, et une grosse botte d'oignons sous l'autre.

NICODÈME.

Les voilà ! je les tiens ! J'attrape enfin le bonheur de ma vie.

BIJOU.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Envers Bijou serez-vous donc méchant ?
Non : dans mon cœur un rayon d'espoir brille.
Car de Paris vous êtes tous enfans,
Et Bijou, près de vous doit se croire en famille.
Devenez donc mes guides, mes appuis ;
Oh ! j'ai besoin de vos soins tutélaires !
Comme Joseph, que l'enfant de Paris
Ne soit point trahi par ses frères !

FIN.

Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

LES

PILULES DU DIABLE,

FÉERIE EN TROIS ACTES ET VINGT TABLEAUX,

PAR

MM. Ferdinand Laloue, Aniret Bourgeois et Laurent,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU CIRQUE-OLYMPIQUE, LE SAMEDI 16 FÉVRIER 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ALBERT, jeune peintre français. . .	M. Henri.
MAGLOIRE, son domestique.	M. Lebel.
SOTTINEZ, hidalgo.	M. Laurent.
SERINGUINOS, apothicaire.	M. Dupuis.
BABILAS, garçon apothicaire.	M. Raymond.
RODRIGUEZ, alguazil.	M. Ferdinan.
BIGARO, perruquier.	M. Signol.
BERNADILLE.	M. Arnold.
UN DOCTEUR.	M. Vézian.
UN ALGUAZIL. . . . . / UN PORTEUR.	M. Lécolle.
UN MARCHAND DE VINS.	M. Millot.
UN FOU.	M. King.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
UN OUVRIER. . . . . / UN FOU.	M. Ahn.
UN HOMME DU PEUPLE. . . .	M. Marcelin.
ISABELLE, fille de Seringuinos. . .	Mlle Faidy.
LA FOLIE.	Mlle Rougemont.
LA SORCIÈRE.	Mme Delile.
MARCELINE, servante de Seringuinos.	Mlle Aimée.
UNE BLANCHISSEUSE.	Mme Charles T.
UNE AUTRE BLANCHISSEUSE.	Mlle Rosalie.
UN ECOLIER.	Mlle Esther.
Peuple, Valets, Alguazils, etc.	

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

Une boutique d'apothicaire, un comptoir, des mortiers et tous les détails d'une officine. Une rue de Madrid au fond.

SCENE PREMIERE.

SERINGUINOS, BABILAS, ISABELLE, Acheteurs.

CHOEUR D'ACHETEURS.

Air : *Vous allez quitter ces lieux.*

Vite, garçons, servez-nous !
Vos remèdes les plus doux ;
Pour guérir de tous les maux,
Vive S'ringuinos !

SERINGUINOS, *quand les acheteurs sont sortis.*

Allez, mes braves gens, avalez ça, et vous m'en direz des bonnes nouvelles.

BABILAS.

Il faut convenir, seigneur Seringuinos, que vous avez une drôle de méthode... la même bouteille pour les boiteux et les hydropiques.

SERINGUINOS.

Babilas, mon ami, quoique mon premier élève, vous n'êtes qu'un sot! Quelle étiquette avez-vous mise sur ces petits flacons?

BABILAS.

Remède universel.

SERINGUINOS.

Eh bien! vous voyez que cela convient à tous les maux, depuis la brûlure jusqu'à l'apoplexie.

BABILAS.

Je vous demande pardon, je ne savais pas...

SERINGUINOS.

Parbleu ! il y a bien autre chose que vous ne savez pas. Jeune homme, quand vous aurez passé comme moi quarante ans à manipuler les substances...

BABILAS.

Dam ! je connais déjà la rhubarbe, le quinquina, le séné, la casse.

SERINGUINOS.

La casse ! la casse!... tu connais trop la casse ! témoin ces deux grands bocaux que tu as mis en mille morceaux.

ISABELLE, *au comptoir.*

Mon père, voici la recette d'aujourd'hui : six ducats, quinze réaux et trois maravédis.

SERINGUINOS.

C'est bien, signora ! laissez là tous ces papiers et donnez-moi la clef de ma caisse.

ISABELLE.

Mais pour demain, mon père?

SERINGUINOS.

Demain vous ne descendrez pas à la boutique.

ISABELLE.

Pourquoi donc, mon père?

SERINGUINOS.

Vous me le demandez, quand vous projetez un

mariage avec un jeune peintre français, un homme qui ne s'occupe que de portraits... vous, la fille d'un apothicaire! c'est une mésalliance.

ISABELLE.

Mais qui vous a dit...?

SERINGUINOS.

Cette lettre que j'ai saisie au passage, et que portait un gros balourd de domestique.

ISABELLE.

Que ce Magloire est bête!

SERINGUINOS, *lisant.*

« Ma chère Isabelle, si votre vieil imbécile de » père...»

BABILAS.

Imbécile!

SERINGUINOS.

Oui, pardieu! il y a imbécile en toutes lettres. Est-ce que tu me trouves imbécile, toi, Babilas?

BABILAS.

Pas plus que moi.

SERINGUINOS.

Diable! mais c'est déjà trop... Enfin, passons. (*Lisant.*) « Ta, ta, ta... de père ne consent pas à » notre union, je vous enlève pour vous arracher » aux persécutions de Sottinez, cet hidalgo ridi- » cule que l'on veut vous donner pour époux, et » nous irons en France où l'amour et le bonheur » vous attendent. ALBERT. » Ceci, signora, me paraît assez clair... qu'en dites-vous?

ISABELLE.

Je dis que je ne puis empêcher ce jeune Français d'avoir de l'amour pour moi.

SERINGUINOS.

Oui; mais moi je puis l'empêcher de vous enlever... n'est-ce pas, Babilas?

BABILAS.

Vous en avez le droit.

SERINGUINOS.

Je puis vous forcer à épouser le seigneur Sottinez.

ISABELLE.

Oh! mon père, n'y comptez pas... j'aimerais mieux mourir.

SERINGUINOS.

Laissez-moi donc tranquille...est-ce qu'on meurt pour épouser un homme un peu moins beau qu'un autre? Avec Sottinez vous aurez une grande maison, des laquais, des fêtes, des repas...

ISABELLE.

Tout ce que vous voudrez; mais je vous déclare que je déteste le seigneur Sottinez, y compris sa grande maison, ses fêtes et ses laquais.

SERINGUINOS.

Signora, je suis votre père, n'est-ce pas, Babilas?

BABILAS.

Je vous l'ai toujours entendu dire.

SERINGUINOS.

Or, comme un père qui a une fille doit avoir sur elle une certaine autorité, je jure ici... écoute bien, Babilas. Je jure que vous épouserez le seigneur Sottinez ou que vous entrerez à l'instant même au couvent.

ISABELLE.

Entre deux ennuis je choisis le moindre... j'irai au couvent.

SERINGUINOS.

Je vais donner une ordonnance à la supérieure, et vous serez incarcérée suivant la formule.

ISABELLE.

Tout ce que vous voudrez.

SERINGUINOS.

J'attends le seigneur Sottinez. Peut-être devant lui prendrez-vous un autre parti. Qu'en penses-tu, Babilas?

BABILAS.

Je ne pense pas, je fais un cornet..... ça absorbe toutes mes idées.

SERINGUINOS.

C'est juste; on ne peut pas avoir la tête à tout. Ah! qu'un père serait heureux s'il n'avait pas d'enfans!

SCENE II.

LES MÊMES, SOTTINEZ, *suivi de quatre laquais.*

SERINGUINOS, *allant à lui.*

Ah! seigneur hidalgo, que je suis heureux de vous voir!

SOTTINEZ.

Je le crois; c'est ce que l'on me dit toujours quand je me présente... Laquais, tenez-vous à distance respectueuse. Et la charmante Isabelle, éprouve-t-elle aussi quelque plaisir à me voir?

BABILAS, *à part.*

Oui, à le voir loin.

SERINGUINOS, *embarrassé.*

Il y a plaisir et plaisir. Celui qu'elle éprouve n'est pas de nature à se laisser voir... la pauvre petite est si timide!

SOTTINEZ.

Pourquoi donc, jolie signora? de la timidité avec un homme qui se dit votre esclave, qui met à vos pieds sa personne, ses biens, ses titres!

ISABELLE.

D'abord, seigneur hidalgo, je ne suis pas timide: je dis assez nettement ce que je pense; c'est pourquoi je vous engage à mettre vos biens, vos titres et votre personne aux pieds de mon père, si cela l'amuse, et à me laisser, moi, parfaitement tranquille, attendu que je ne vous aime pas, et qu'il est probable que je ne vous aimerai jamais.

SOTTINEZ.

Ah çà! dites donc, brave et digne apothicaire, voici une déclaration que je trouve peu galante.

BABILAS, *à part.*

Elle lui a bien dit cela, la petite!

SERINGUINOS, *se retournant.*

Allez tourner vos cornets, Babilas. Tenez, seigneur Sottinez, quand les petites filles sont grandes, on ne les reconnaît plus; on devrait les marier en bas-âge pour en être le maître... Ma fille était mon plus bel ouvrage; je m'étais plu à la composer moi-même pour en faire l'ornement de mes cheveux blancs, et voici qu'elle m'outrage, qu'elle me bafoue, et qu'en un mot, elle me fait passer pour une ganache, n'est-ce pas, Babilas?

BABILAS.

Oui, je trouve que ganache est le mot propre.

SERINGUINOS.

J'en étais sûr... c'est révoltant! mais nous verrons. Isabelle! Isabelle! vous allez voir... approchez ici, signora.

ISABELLE, *quittant le comptoir.*

Me voici, mon père.

SERINGUINOS.

Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous épouser le seigneur Sottinez?

ISABELLE.

Encore moins trois fois qu'une fois; je ne veux pas l'épouser du tout. J'aime Albert et je ne serai jamais qu'à lui.

SOTTINEZ.

Quel est cet Albert?

SERINGUINOS.

C'est un peintre.

SOTTINEZ.

Bien! c'est un gueux... je m'en doutais, les jeunes filles aiment toujours ces drôles-là.

SERINGUINOS.

C'est votre dernier mot, signora?

ISABELLE.

Mon dernier, à moins que vous ne vouliez encore celui-ci : c'est que plus je vois monsieur, plus je me fais un devoir de le détester.

SERINGUINOS.

Eh bien! à l'instant même vous allez partir pour le couvent de la Visitation, et nous verrons là si M. Albert vous fera parvenir des billets doux.

ISABELLE.

Je suis prête. Du moins si je ne vois pas Albert, je n'aurai pas les visites du seigneur Sottinez, et il y aura compensation.

SERINGUINOS.

Marceline! Marceline!

MARCELINE.

Voilà!

SERINGUINOS.

Descendez la cape et la mantille de la signora, et dites à Paquita la caméristé qu'elle accompagnera sa maîtressse.

MARCELINE.

J'y vais.

SOTTINEZ.

Mes laquais sont là, ma litière est à deux pas; si vous voulez en disposer pour conduire la signora; c'est une preuve d'estime que je vous donne, apothicaire, pour votre conduite courageuse en cette circonstance.

SERINGUINOS.

Ah! mais c'est que je veux qu'on sache que je suis le maître. (*A part.*) Quelques semaines de couvent nous la rendront douce comme un mouton; j'en ai déjà essayé.

SOTTINEZ.

Il parait que ça vous a bien réussi.

SERINGUINOS, *à Marceline qui rentre.*

Allons, dépêchons; mettez-lui sa cape, son voile, et partons.

ISABELLE, *en sortant.*

Adieu, Babilas; si tu vois Albert, dis-lui que j'ai préféré le couvent au mari qu'on me présentait, et que je ne demande pas mieux que d'être enlevée pour échapper à l'ennui des poursuites de don Sottinez.

SERINGUINOS, *à Babilas.*

Si tu dis un mot, je te chasse... surveille bien la maison, et si Albert paraissait ou son domestique Magloire... réunissez-vous tous, et chassez-les.

Ils sortent.

SCÈNE III.

BABILAS *et* LES GARÇONS.

BABILAS.

Il est bon enfant, le patron... chassez-les!... avec ça qu'il a l'air d'un gaillard à se laisser chasser, le seigneur Albert... Allez donc mettre la main sur lui, pour attraper un grand coup d'épée dans la poitrine; et puis maître Seringuinos me fera prendre de son remède universel; j'en fais toute la journée de son remède universel... quinze parties d'eau entièrement claire sur une partie de mélasse : avale-ça, compte là-dessus, et va te faire enterrer... Quant à Magloire, son domestique, c'est une autre affaire... voilà les gens que j'aime... bien bête... bien poltron... c'est agréable au moins, on sait à qui l'on parle.

SCENE IV.

LES MÊMES, MAGLOIRE.

MAGLOIRE, *entrant tout effaré.*

Cachez-moi, mes amis, cachez-moi dans un bocal, dans un mortier, dans un cornet, dans ce que vous voudrez.

BABILAS.

Eh ben! qu'est-ce qu'il y a donc?

MAGLOIRE.

Vous ne les voyez pas venir?

BABILAS, *regardant dans la rue.*

Je ne vois personne.

MAGLOIRE.

Bien sûr?

BABILAS.

Bien sûr! d'ailleurs il est midi; ce n'est pas à cette heure-là qu'à Madrid on voit du monde dans les rues.

MAGLOIRE.

Voilà précisément ce qui est cause de mon malheur!

BABILAS.

Il est fou!

MAGLOIRE.

Est-il bête, lui!... il ne voit pas que j'ai peur, et que ça vous donne un air... Ah! braves commis apothicaires, si vous saviez quelle aventure!... Je venais ici tout bonnement comme quelqu'un qui marche devant lui... j'entends crier; mais c'était un cri qui ne ressemblait pas à celui des hommes... c'était un chien... on venait de lui marcher sur la patte... j'étais ému comme tout chrétien doit l'être; tout-à-coup arrivent trois grands coquins de laquais qui sortent de la maison du grand inquisiteur... C'est toi qui as marché sur la patte de Bibi, car à midi il n'y a dans les rues que des Français ou des chiens... nous allons t'assommer... Après un argument comme celui-là... il n'y avait rien à répondre... j'ai vu que j'étais dans mon tort... je me suis sauvé; ils m'ont poursuivi jusqu'au coin de la rue; il était temps que j'arrivasse, cher Babilas!... De grâce, que se peut-il qu'on me fasse?

BABILAS.

Le cas est grave! diable! le chien du grand inquisiteur.

MAGLOIRE.

Voyez-vous ça?

BALILAS.

Est-ce que par hasard vous seriez hérétique?

MAGLOIRE.

Non, je suis domestique.

BABILAS.

Hérétique, domestique...

MAGLOIRE.

Oui! c'est le ique qui pourrait me compromettre... que faut-il faire?

BABILAS.

Il ne faut plus venir dans notre quartier.

MAGLOIRE.

Ce ne serait pas mal vu; mais j'ai affaire par ici tous les jours...

BABILAS.

Chez nous, n'est-ce pas?

MAGLOIRE.

Qui vous a dit ça?

BABILAS.

Pour apporter des billets doux à Mlle Isabelle... malin!

MAGLOIRE.

Oui, malin!... le père Seringuinos m'en a attrapé un hier.

BABILAS.

C'est ce qui fait que Mlle Isabelle est entrée au couvent aujourd'hui, et qu'en conséquence vous n'avez plus rien à faire par ici.

MAGLOIRE.

C'est-il bien vrai?... Ah! mon pauvre maître, quelle désolation!... il est dans le cas de faire quelque malheur!... Mlle Isabelle au couvent... bien, me voilà joli garçon; s'il apprend que c'est par ma faute, il est dans le cas d'escalader le couvent; il faudra que je le suive... ce sera pis encore que le chien de l'inquisiteur...Gueusard de pays, va!...j'ai déjà été suffisamment grillé par le soleil... je finirai quelque jour par être rôti tout-à-fait, à l'aide d'un cent de fagots... c'est une jolie perspective.

BABILAS.

Aussi vous vous jetez dans les intrigues.

MAGLOIRE.

Moi!... en voilà une idée! c'est-à-dire qu'on m'y jette, dans les intrigues, qu'on m'y précipite comme une victime... Dieu de Dieu, que je regrette Saint-Malo! là, du moins, on n'a de soleil que ce qu'il en faut pour sa consommation.

AIR *de la Colonne.*

Mon Saint-Malô, je t'aime! ô ma patrie!
Oui, pour mon cœur, toi seul as des attraits!
Sur des charbons je passe ici ma vie,
Mon embonpoint, ma grâce, mon teint frais,
J'ai tout perdu, voir' même mes mollets;
Là-bas du moins, de pauvres créatures
Ne brûlent pas en l'honneur des cagots,
Et si l'on voit flamber quelques fagots,
C' n'est jamais qu' pour fair' des fritures!
Ah! qu'on fait là d' bonnes fritures!

SCENE V.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *à Magloire.*

Que fais-tu encore là, imbécile? Je t'avais dit de venir me retrouver au pharaon... ton retard est cause que mon dernier doublon a passé sous le râteau du banquier... je suis ruiné.

MAGLOIRE.

Bien! il ne nous manquait plus que cela.

ALBERT.

Le destin est contre moi depuis quelque temps... s'il ne me restait Isabelle et son amour.

MAGLOIRE.

Ah! monsieur, les femmes, c'est comme le jeu, il ne faut pas trop compter dessus.

ALBERT.

Que veux-tu dire, drôle?

SERINGUINOS, *qui entre avec Sottinez.*

Ce garçon veut dire qu'Isabelle va se marier, mon gentil cavalier.

ALBERT.

Se marier!... cela n'est pas vrai... et qui épouse-t-elle?

SOTTINEZ.

Moi, don Sottinez de la Ribrera, d'Alcantara de la Siéra, et cætera, et cætera, filleul du grand inquisiteur!

ALBERT.

Fussiez vous le filleul du diable, par mon saint patron, Isabelle sera veuve avant d'être mariée... En garde! et voyons si tous vos noms au bout l'un de l'autre pourront parer cette botte.

SERINGUINOS.

Arrêtez!... quoi, dans ma boutique!... répandre le sang dans un local destiné à secourir l'humanité!... A moi, mes garçons, armez-vous, et retenez ce furieux.

ALBERT.

Allons donc, mon brave, dégaînez un peu, pour l'honneur de votre illustre généalogie.

SOTTINEZ.

Avec un roturier, fi donc! monsieur le peintre, vous viendrez chez moi me peindre en pied; c'est un cadeau que je veux faire à ma fiancée.

ALBERT.

Je ne peins pas la caricature.

SOTTINEZ.

Insolent!

SERINGUINOS.

Rentrons, mon illustre gendre, laissons cet insensé.

SOTTINEZ.

Je le ferai bâtonner par mes gens.

ALBERT.

Moi qui n'ai pas de gens, je prendrai cette peine-là moi-même à la première occasion... comptez-y, seigneur Sottinez.

Seringuinos, Sottinez et les garçons rentrent, il ne reste en scène qu'Albert, Magloire et Babilas.

SCENE VI.

ALBERT, MAGLOIRE, BABILAS, *puis* LA SORCIÈRE.

ALBERT, *tombant sur une chaise.*

Ce moment de colère m'avait fait oublier ma douleur... Isabelle inconstante!... le jeu trahissant toutes mes espérances... mes travaux arrêtés... est-on plus malheureux!

LA SORCIÈRE, *en vieille femme.*

Jeune homme, voudriez-vous me donner une once de jus de réglisse... c'est pour mon catarrhe.

BABILAS.

Asseyez-vous là, je vais vous servir.

ALBERT, *continuant.*

Non, certainement, aucun homme n'a entassé plus de malheurs les uns sur les autres... Ingrate Isabelle... je me serais consolé de tout avec elle... j'aurais travaillé pour la rendre heureuse... elle m'aurait rendu l'amour de mon art... tout est fini, il faut terminer une vie qui ne me présente plus que des chagrins.

MAGLOIRE, *qui a écouté.*

Que dites-vous, mon pauvre maître? et moi, que deviendrais-je sans vous?

ALBERT.

Sois tranquille, je ne te laisserai pas seul dans ce pays maudit... tu mourras avec moi!

MAGLOIRE.

Du tout, du tout! je veux bien vivre avec vous; mais pour ce qui est de mourir! j'aime mieux que vous me payiez mes gages et que vous me donniez mon congé.

ALBERT.

Allons, mets-toi là, et causons raisonnablement. Qu'est-ce que la vie?

MAGLOIRE.

Mais dam! c'est d'aller, venir, manger, boire, dormir; tout ça me va assez, moi.

ALBERT.

Mais les chagrins, le travail, les coups de bâton?

MAGLOIRE.

Quand j'ai du chagrin, je chante pour m'égayer; du travail, j'en fais le moins que je peux, et quand vous me faites l'honneur de me donner des coups de bâton, je me frotte les épaules, et le lendemain il n'y paraît plus.

ALBERT.

Laisse-moi faire. Garçon! garçon! la pharmacie fournit plusieurs moyens à un homme qui veut se donner la mort, n'est-ce pas?

BABILAS.

Sans doute, seigneur Français... mais pour qui?

ALBERT.

Pour moi.

BABILAS, *à part.*

Tiens, au fait, nous serions débarrassés de lui. (*Haut.*) Vous voudriez avoir quelque chose de prompt...

ALBERT.

Comme la foudre!

BABILAS.

Nous avons l'arsenic, qui est assez agréable!... nous avons l'opium, qui est aussi assez estimé!... nous avons l'acide prussique: c'est même ce que nous avons de mieux... je crois que vous seriez content de l'acide prussique, ça tue comme un coup de mousquet.

ALBERT.

Va pour l'acide prussique... servez-nous-en pour deux, et bonne mesure! c'est moi qui paie.

MAGLOIRE.

Un instant... je demande ma part en élixir de longue vie.

ALBERT.

Tu ne seras jamais qu'un poltron.

MAGLOIRE.

Je souhaite au moins l'être fort long-temps.

LA SORCIÈRE, *qui a tout entendu.*

Tu veux mourir, jeune homme?

ALBERT.

Oui, ma bonne femme, le plus tôt possible... j'ai été trahi par ma maîtresse... je ne possède plus rien... à quoi sert de vivre?

LA SORCIÈRE.

Mais si je te faisais riche, si je te rendais ta maîtresse?

ALBERT.

Oh! alors!

LA SORCIÈRE.

Si je te faisais plus puissant que le roi de toutes les Espagnes, serais-tu reconnaissant?

ALBERT.

Sans doute.

LA SORCIÈRE.

Viendrais-tu exactement au rendez-vous que je te donnerais?

ALBERT.

Certes! ce rendez-vous fût-il au bout du monde.

LA SORCIÈRE.

Attends alors. Jeune homme, fais-moi des pilules selon cette ordonnance.

BABILAS.

Mais, ma bonne vieille, vous me demandez de faire fondre des choses que le feu le plus ardent ne saurait dissoudre.

LA SORCIÈRE.

Je te fournirai le feu... Voici d'ailleurs quatre doublons pour toi.

BABILAS.

A la bonne heure; mais si tout cela forme des pilules, le diable se fera apothicaire.

MAGLOIRE.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi? tu aimerais mieux vendre ta drogue qui tue, n'est-ce pas? Je le déteste, ce petit pharmacien.

BABILAS, *à la sorcière.*

Voilà tout ce que vous m'avez demandé.

LA SORCIÈRE.

Broyez le tout ensemble.

BABILAS, *frappant.*

C'est impossible.

LA SORCIÈRE.

Je t'ai promis le feu, le voilà. (*Une flamme entoure le mortier.*) Donne-moi les pilules, elles sont faites.

BABILAS.

Comment les prendre dans ce mortier? il doit être rouge.

MAGLOIRE.

S'il pouvait se rôtir les doigts, j'en éprouverais une satisfaction intérieure.

LA SORCIÈRE.

Il est froid; maintenant, donne-moi les pilules. (*Babilas tout tremblant met la main dans le mortier, reste surpris en trouvant le mortier froid et les pilules faites. A Albert.*) Tiens, mon ami, voici le talisman que je t'avais promis: quand tu désireras quelque chose, avale une de ces pilules, et ce que tu auras demandé, tu l'auras.

ALBERT.

C'est une plaisanterie, tu te moques de moi... pourtant j'ai bien envie d'essayer sur Magloire.

MAGLOIRE.

Je ne prendrai rien, merci... j'avais déjeuné avant de venir.

ALBERT.

Tu auras toutes les richesses promises par la bonne femme.

LA SORCIÈRE, *à Albert.*

Si tu hésites une minute à te servir d'une de ces pilules, elles perdront tout leur pouvoir. Allons, désire quelque chose, et avale ma pilule.

MAGLOIRE.

Avalez, monsieur, avalez; la vieille a l'air bon enfant.

Seringuinos et Sottinez entrent dans la boutique.

ALBERT, *apercevant Sottinez.*

Ah! parbleu, je vais bien voir. (*Il avale une pillule.*) Je désire que monsieur soit transformé en dindon; ça ne doit pas être difficile, car il en a déjà l'esprit.

Sottinez est transformé en dindon.

SERINGUINOS.

Hein! qu'est-ce qui a laissé entrer un dindon dans ma boutique?... veux-tu t'en aller, vilaine bête!

Il le chasse à coups de pieds, et sort avec lui

MAGLOIRE.

Fameux, fameux!... Oh! fameux!

LA SORCIÈRE.

Me crois-tu, maintenant?

ALBERT.

Et toutes les pilules ont la même vertu?

LA SORCIÈRE.

Toutes.

MAGLOIRE.

Monsieur, il y a bien long-temps que vous ne m'avez payé mes gages... donnez-moi une pilule... je vous tiens quitte... je veux me venger de ce petit goguenard de Babilas qui en conte à Pa-

quitta et qui voulait me faire boire de l'acide prussique.

ALBERT.

Tiens, mon garçon !

MAGLOIRE.

Je ne peux pas vous dire tout haut ce que je désire, mais ça se fera tout de même, n'est-ce pas?

LA SORCIÈRE.

Oui.

MAGLOIRE.

Je vas vous le dire à l'oreille, à vous. (*Il lui parle à l'oreille, avale une pilule : le mortier sur lequel est appuyé Babilas se change en une énorme seringue.*) Ah ! bien, très-bien ! en voilà des pilules soignées !

LA SORCIÈRE.

Eh bien ! Albert, doutes-tu encore?

ALBERT.

Une dernière épreuve; je veux être devant le couvent de la Visitation.

Aussitôt la boutique, la grande seringue disparaissent, et le théâtre change.

Deuxième Tableau.

Une place publique à Madrid ; dans le fond le portail avancé du couvent de la Visitation ; à gauche et à droite, plusieurs boutiques, un marchand de vins avec cette enseigne : AU ROI DE MAROC.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, MAGLOIRE, LA SORCIÈRE.

LA SORCIÈRE.

Te voilà transporté où tu désirais être.

MAGLOIRE.

Voilà une manière de voyager : à la bonne heure, on ne sent pas les cahots.

ALBERT, *étonné.*

C'est vrai... je suis bien devant le couvent de la Visitation... Bonne femme, ta puissance est grande.

LA SORCIÈRE.

Je te la cède pour tout un jour... seulement, à minuit, n'oublie pas le rendez-vous que je te donne.

ALBERT.

Mais où te trouverai-je?

LA SORCIÈRE.

Quand minuit sonnera, prononce seulement ces mots : Chez Sara la sorcière, et tu seras arrivé.

ALBERT.

Comptez sur moi.

MAGLOIRE.

Ah ! madame est sorcière... c'est un joli état... si madame prenait des élèves, je la prierais de penser à moi... j'aurais, je crois, des dispositions... Il y a long-temps que madame exerce ; car madame ne me paraît pas faite d'hier.

LA SORCIÈRE.

Impertinent ! (*A Albert.*) N'oublie pas mon rendez-vous !

MAGLOIRE.

Tiens, j'irais bien aussi à son rendez-vous... C'est dommage qu'elle soit si laide.

LA SORCIÈRE.

Ah ! tu me trouves laide, toi... je m'en souviendrai.

Elle donne un soufflet à Magloire, elle le fait pirouetter ; quand il se retourne, il a un nez énorme et rouge comme une écrevisse ; la Sorcière disparaît.

MAGLOIRE, *courant au trou dans lequel la Sorcière s'est enfoncée.*

Dites donc vous, la vieille ! vous avez la main leste. (*Portant la main à son nez.*) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai donc au milieu du visage?... Ce nez-là n'a jamais été à moi... elle m'a changé mon nez... mais je ne veux pas de celui-là... Hé ! dites donc là-bas... rendez-moi donc mon nez, s'il vous plaît ? (*Une bouffée de flammes sort du trou.*) Pouah ! je suis sûr que c'est là l'antichambre de l'enfer. (*Le trou se referme.*) Plus moyen de lui parler... qu'est-ce que je vas donc faire de ce nez-là ?... regardez donc, monsieur...

ALBERT, *occupé du couvent.*

Bah ! bah ! laisse donc ce nez-là te va fort bien... je ne suis pas fâché d'ailleurs qu'on ne te reconnaisse pas... Si j'ai besoin de toi, cela sera plus commode.

MAGLOIRE.

Vous pouvez être tranquille, je me verrais passer que je ne me reconnaîtrais pas.

ALBERT.

Tiens, ne vois-tu pas... derrière la grille du balcon ?... c'est elle ! c'est Isabelle.

MAGLOIRE.

Monsieur, allons-nous-en... vous allez faire encore quelque folie.

ALBERT.

Je veux la voir ; aide-moi à monter sur cette barrière.

MAGLOIRE, *l'aidant.*

Ah ! mon Dieu ! si on venait !... Aïe ! aïe !...

ALBERT.

Qu'as-tu donc, butor ?

MAGLOIRE.

Vous me donnez un grand coup de coude dans le nez...

ALBERT.

Pourquoi mets-tu ton nez là?

MAGLOIRE.

Où voulez-vous que je le mette ? Il faut s'habituer à manœuvrer une pièce de cette taille-là.

ALBERT, *sur la barrière.*

Je ne puis aller plus haut. (*Il descend.*) Allons, essayons du pouvoir de mon talisman.

Il avale une pilule; en ce moment, la barrière devient une échelle ; Albert parvient jusqu'à Isabelle, qui le reçoit au balcon ; Magloire veut le suivre; l'échelle redevient barrière, et Magloire reste dehors.

MAGLOIRE.

Bien, il a emporté toutes les pilules... qu'est-ce que je vas devenir ici?... Justement, je vois un de nos ennemis se diriger de ce côté... c'est le petit Babilas... il paraît qu'il n'est plus dans son instrument hydraulique... j'aurais pourtant voulu que le seigneur Seringuinos s'en servît pour faire quelques pratiques... Babilas aurait fait une drôle de mine.

SCENE II.

BABILAS, MAGLOIRE.

BABILAS.

Ah ! sorciers, mes gaillards, nous allons voir ce que le corrégidor va dire de vos diableries... transformer des hommes en dindon, en...

Il fait un geste indiquant la chose dont il parle.

MAGLOIRE.

Il rage, le petit apothicaire ; s'il allait me reconnaître... ô mon nez, cache-moi bien. Je dois avoir un profil monumental !

BABILAS.

Dites-moi, mon garçon, n'est-ce pas ici que demeure monsieur le corrégidor?

MAGLOIRE, *contrefaisant sa voix.*

Oui, mon ami.

BABILAS.

Vous êtes peut-être son domestique?

MAGLOIRE.

Oui, mon cher.

BABILAS.

Est-il chez lui?

MAGLOIRE.

Il est sorti.

BABILAS.

Alors, je vais l'attendre. Voulez-vous accepter un verre de vin de Porto et me tenir compagnie? Vous avez l'air d'un bon compagnon, et je vois, à la couleur de votre nez, que le vin ne vous déplait pas et ne vous fait pas peur.

MAGLOIRE.

J'accepte volontiers un verre de vin. (*A part.*) Je suis sauvé, mon profil me tire d'affaire.

Ils s'asseyent.

BABILAS.

Comment vous appelez-vous?

MAGLOIRE, *à part.*

Il faut le dépister. (*Haut.*) Chrysostome Camard.

BABILAS.

Le nom est bien choisi... Garçon, une bouteille de Porto, et deux verres. Buvez donc.

MAGLOIRE, *qui fait tous ses efforts, ne peut faire entrer son nez dans son verre.*

Ah! mais voilà un inconvénient auquel je n'avais pas songé : ce nez-là me fera mourir de la pépie comme les poules... (*il essaie encore*) j'y renonce.

Pendant que Magloire tourne la tête, l'enseigne descend et boit le vin.

BABILAS, *se parlant à lui-même.*

Nous verrons toute cette engeance sur un bon tas de fagots, je me ferai un plaisir de danser autour... Enfin, vous êtes parvenu à boire?

MAGLOIRE.

C'est-à-dire que je n'ai pas bu et que mon verre est vide. (*Se levant furieux.*) Je ne comprends plus rien à tout ça... des nez qui tombent des nues, des barrières qui deviennent des échelles... Je demande un peu d'eau bénite... qu'on m'en cherche, qu'on m'en trouve.

BABILAS.

Il est fou! (*Il verse.*) Allons, buvez un second verre de vin, ça vous remettra. (*L'enseigne redescend encore, prend le verre, et boit.*) C'est le diable!

MAGLOIRE.

Quand je vous le disais. Sauve qui peut!

Ils se sauvent.

LE MARCHAND DE VIN.

Eh bien! qu'est-ce qui paie! (*Courant.*) Au voleur! au voleur!

SCENE III.

SERINGUINOS, SOTTINEZ, RODRIGUEZ, *chef des alguazils.*

SERINGUINOS.

Oui, Rodriguez, vous voyez dans le seigneur Sottinez un hidalgo qui, il y a une heure à peine, était enveloppé dans la peau d'un simple dindon, il lui en reste encore quelque chose dans la démarche.

RODRIGUEZ.

Vous m'étonnez.

SOTTINEZ.

Comme si un sorcier ne pouvait pas choisir un animal plus noble : on dirait que ce faquin a voulu me faire une épigramme.

RODRIGUEZ, *très-gravement.*

Je partage votre opinion... le dindon me paraît une allusion fort désagréable.

SERINGUINOS.

Enfin, mon cher gendre, vous voilà déplumé; mais c'est égal, si vous aviez conservé cette forme grotesque, ne croyez pas que j'aurais manqué de procédés à votre égard... Non, non, je vous aurais donné la meilleure place de ma basse-cour, et vous y auriez été traité avec tous les égards dus à votre rang et à vos malheurs; seulement, je n'aurais pas pu vous donner ma fille, j'aurais redouté l'incompatibilité d'humeurs... A présent que vous avez repris tous vos avantages physiques, rien ne s'oppose plus...

RODRIGUEZ.

Vous me paraissez entièrement d'accord : que voulez-vous de moi?

SERINGUINOS.

Pour la célébration de cet hymen, il ne manque plus que le consentement de la mariée. Ma fille a la faiblesse d'exécrer monsieur et d'en aimer un autre; mais nous voulons faire pendre ou brûler cet autre, qui est un sorcier... Voilà pourquoi il faut rassembler vos alguazils, et vous mettre tous ensemble à la poursuite du séducteur.

SOTTINEZ, *regardant au balcon.*

Eh! mais le voilà auprès d'Isabelle.

RODRIGUEZ.

Dites-lui de m'attendre, je cours chercher d renfort.

ALBERT, *se penchant dans la rue.*

Magloire! Magloire... fais avancer une voiture.

SERINGUINOS.

Je vais t'en donner une voiture.... Suivez-moi, mon illustre gendre.

Ils entrent. Pendant ce temps, le balcon descend à terre, avec Albert et Isabelle; Seringuinos s'en aperçoit : il crie à Sottinez de courir après les fugitifs; celui-ci sort du couvent, se trouve remonté par le balcon à côté de Seringuinos : Albert se sert de son talisman, la table du marchand de vin se change en une petite voiture traînée par deux petits génies.

SERINGUINOS *et* SOTTINEZ, *criant.*

A la garde!

Les alguazils arrivés à ces cris sont transformés en laquais qui suivent et précèdent la voiture.

CHOEUR.

Quelle bonne aventure!
Les tables et les bancs
Se changent en voiture
Pour servir les amans.

Troisième Tableau.

Le théâtre représente une campagne. A droite, un poteau portant cette inscription : ROUTE DE MADRID A SÉVILLE; dans le fond, un pan de mur a demi écroulé.

SCENE PREMIERE.

SERINGUINOS, SOTTINEZ, RODRIGUEZ, *et* LES ALGUAZILS.

SERINGUINOS, *à Rodriguez.*

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; les

hommes que vous avez envoyés au couvent de la Visitation ont été changés en laquais qui ont galamment accompagné les fugitifs à côté de leurs voitures.

RODRIGUEZ.

Vous m'étonnez.

SERINGUINOS.

Pardieu! ça nous a bien surpris aussi, nous qui avons été enlevés par ce maudit balcon... Nous avons affaire à d'atroces sorciers.

RODRIGUEZ.

Vous m'étonnez d'autant plus que ceci ne me paraît pas naturel.

SOTTINEZ.

Eh bien! que ferons-nous?

SERINGUINOS.

Nous nous raidirons, mon gendre, nous continuerons nos poursuites; nous avons pour nous le droit et la force publique.

RODRIGUEZ.

S'il m'était permis de donner un avis...

SERINGUINOS.

Parlez, brave alguazil, vos conseils doivent nous diriger.

RODRIGUEZ.

Mon opinion serait donc de reprendre au plus tôt les fugitifs; car plus ils auront d'avance sur nous, et plus nous serons éloignés d'eux.

SERINGUINOS.

Voilà qui est puissamment raisonné! comme l'instruction du militaire se développe de nos jours!... Mais dites-moi, vous qui avez autant de sagesse dans le conseil que de valeur dans l'action, où et comment reprendrons-nous les fugitifs?...

RODRIGUEZ.

Où? dans leur voiture, s'ils y sont encore. Comment? en arrêtant leur voiture, si elle marche toujours.

SERINGUINOS.

C'est pourtant vrai... je n'avais pas songé à ça, ni vous non plus, mon gendre.

SOTTINEZ.

Je ne m'occupe pas des détails.

RODRIGUEZ.

S'ils voyagent, c'est probablement sur une route; or, divisons-nous et coupons tous les chemins.

SERINGUINOS.

Quel habile plan de campagne! voyons, orientons-nous. *Route de Madrid à Séville.* D'abord il faut garder ce point; ils peuvent venir par là.

Le poteau indique le contraire.

SOTTINEZ.

Non, ils viendront par ici, voyez: *Route de Madrid à Séville.*

SERINGUINOS.

C'est juste, je me trompais. (*Le poteau change.*) Nous disons donc... eh! non, je ne me trompais pas.

Le poteau change.

RODRIGUEZ.

Vous vous trompez, seigneur Seringuinos, voici le chemin qui vient de Madrid.

SERINGUINOS.

Allons, c'est que je n'ai plus la tête à moi.

RODRIGUEZ.

Alors je vais distribuer les postes, le seigneur hidalgo avec deux hommes se portera sur la route d'Aranjuez; moi, avec deux autres, je cernerai la route de Cadix, et vous, mon brave apothicaire, vous resterez ici pour garder nos derr...

SERINGUINOS.

Ça me regarde.

RODRIGUEZ.

Partons.

CHOEUR.

Allons, partons,
Montrons de la vaillance;
Allons, partons,
Courons à la vengeance.

SOTTINEZ.

Si j'entrevois le séducteur,
Ce fer vengera mon honneur.

SERINGUINOS.

Arrêtez, un serment bien fait
Produit toujours un bon effet.

ENSEMBLE.

Allons, jurons
D'avoir de la vaillance;
Allons, jurons
De venger notre offense.

Ils sortent.

SCENE II.

SERINGUINOS, *seul.*

Je ne suis pas fâché d'avoir un poste un peu tranquille. J'aimerais mieux faire de la pharmacie pendant dix ans que de courir un jour après une jeune fille que l'amour possède et que le diable emporte... J'ai vraiment l'air du Cassandre de la pantomime; il ne me manque plus que les coups de bâton, ça viendra peut-être. Je ne puis mettre un pied devant l'autre; asseyons-nous auprès de ce poteau... Ah! ça soulage! Mon fusil, là! je ne l'ai chargé qu'à gros sel, car je veux bien qu'il leur en cuise, mais je ne veux pas les tuer... Oh! mon Dieu, je tombe de lassitude, mes yeux se ferment.

Il s'endort.

SCENE III.

ALBERT, ISABELLE.

ALBERT.

Arrêtons-nous ici, ma chère Isabelle; nous sommes, je crois, à l'abri des poursuites de votre père et de Sottinez.

ISABELLE.

Il m'a fallu une bien grande confiance en votre loyauté pour consentir à cet enlèvement.

ALBERT.

Ne m'aimez-vous pas mieux que le couvent?

ISABELLE.

Oui, sans doute... mais je ne suis pas sans quelque effroi... tout est surnaturel autour de moi... cette voiture... ce balcon...

ALBERT.

C'est un pouvoir qui m'est venu par hasard... je vous dirai tout cela.

ISABELLE.

Mais qu'allons-nous faire?

ALBERT.

Nous allons déjeuner, si vous voulez bien... le grand air et la rapidité de la course ont dû vous donner de l'appétit.

ISABELLE.

Déjeuner, où?

ALBERT, *prenant une pilule.*

Là!...

Le vieux pan de mur se transforme en un bosquet; on y voit une table servie; les amans s'asseyent et déjeunent.

ISABELLE.

O prodige!

SERINGUINOS, *s'éveillant.*

Je crois que j'ai eu l'imprudence de dormir à mon poste... je ne sais pas; mais il me semble que je ferais difficilement un homme de guerre. (*Se levant.*) Si le ravisseur avait passé pendant ce petit somme réparateur, que répondrais-je à mon malheureux gendre?... Voyons, si le sable ne laisse pas voir les traces d'un équipage... Rien... Que je suis bête, une voiture du diable, ça doit rouler très-légèrement... (*Apercevant Albert et Isabelle.*) Ah! grand Dieu !que vois-je là! ce sont eux... infâme ravisseur... où est mon fusil?... mon fusil! (*Le poteau s'en empare et fait feu. Le mur se referme et les amans disparaissent.*) Ah! mon Dieu, je suis mort! Oh! non, non, heureusement que ce n'était que du gros sel... mais je suis piqué comme par un milliard de sangsues... c'est un affreux supplice... il me semble que je ne pourrai plus jamais m'asseoir.

SCENE IV.

SERINGUINOS, SOTTINEZ, RODRIGUEZ, ALGUAZILZ.

SOTTINEZ.

Qu'y a-t-il donc, cher beau-père?

SERINGUINOS.

Ah! ah! mon gendre...

RODRIGUEZ.

Vous vous trouvez mal, apothicaire?

SOTTINEZ.

Une chaise, vite..

SERINGUINOS.

Du tout... du tout... une chaise!... en voilà une idée... autant vaudrait me mettre à la bouche d'un canon...

RODRIGUEZ.

Vous m'étonnez!...

SOTTINEZ.

Enfin qu'est-il arrivé?... ce coup de feu que vous avez tiré...

SERINGUINOS.

Je n'ai rien tiré du tout... c'est le poteau.

SOTTINEZ.

Le poteau?

RODRIGUEZ.

Il es fou!

SERINGUINOS.

Je suis fou!... je suis fou!... je les ai vus, comme je vous vois...

SOTTINEZ.

Qui?

SERINGUINOS.

Isabelle et son ravisseur.

RODRIGUEZ.

Où?

SERINGUINOS.

Là, dans ce bosquet... elle buvait, l'ingrate... il mangeait, le traître.

SOTTINEZ.

Où voyez-vous un bosquet, ici?

SERINGUINOS.

Je n'en vois plus... tout a disparu; c'est dans ce moment là que le poteau...

RODRIGUEZ.

Le bosquet, le poteau... vous avez rêvé tout ça...

SOTTINEZ.

Oui, c'est un rêve.

SERINGUINOS.

Est-ce aussi un rêve, que le sel que j'ai reçu, et qui me fera prendre pour long-temps toute espèce de siége en aversion?

RODRIGUES.

Le bonhomme aura dormi, et en se levant il aura fait partir son fusil.

SERIGUINNOS.

Croyez en ce que veus voudrez, moi, je sais à quoi m'en tenir; les fugitis sont là. (*Il montre le mur.*) Brave Rodriguez, recherchez moi mon arme, mettez-moi du plomb, des balles... de la mitraille... c'est dans ce mur qu'était ce bosquets fantastique; eh bien! je veux le battre en brèche...

RODRIGUEZ.

Flattons sa manie.. (*Haut.*) Oui, intrépide pharmacien, rapportez vous-en à moi... Ce bonhomme pourrait commettre quelque accident.... je m'importe peu de ce qu'il dira.... mais ce sera une charge de tabac. (*Il amorce le fusil, et le charge en vidant sa tabatière dans le canon.*) Ce sternutatoire suffit à sa valeur.

SERINGUINOS, *prenant le fusil.*

A moi, maintenant!

Il fait feu sur le mur, et tous les personnages sont pris d'un éternuement général; ils sortent en se heurtan les uns contre les autres.

Quatrième Tableau.

Le théâtre change et représente l'antre de la sorcière; on voit sur les murs, des animaux de toutes espèces, des portraits représentant des figures hideuses: à droite et à gauche des statues; dans le milieu du théâtre une table et deux chaises; dans le fond, un grand chaudron.

SCENE PREMIERE.

LA SORCIÈRE, *seule.*

Viendra-t-il à ce rendez-vous? Je le crois, le pouvoir que je lui ai donné, il voudra le conserver. Déjà par moi il a échappé aux poursuites de Seringuinos et de Sottinez; et pourtant je ne suis pas sans inquiétude, à mon âge.

AIR:

Que n'ai-je en partage
Encore du jeune âge
L'attrait!
Il viendrait;
Quand on est si vieille,
On tremble à la veille
D'un doux
Rendez-vous!
Mais vieillesse
Vaut jeunesse,
Quand la tendresse
Peut suffire au bonheur!...
Dans mon ame
Est la flamme,
Car une femme
N'a pas de ride au cœur!
Quand on est si vieille, etc.

Minuit sonne.

Ah! voilà l'heure! (*On frappe à la porte.*) C'est lui sans doute.

SCENE II.

LA SORCIÈRE, ALBERT.

ALBERT.

Je suis exact, bonne femme, tu le vois.

LA SORCIÈRE.

Mon talisman ne t'a pas manqué?

ALBERT.

Non, et je t'en rends grâce; par toi j'ai mis Isabelle en sûreté dans une maison de Madrid... que faut-il faire pour te prouver ma reconnaissance? parle.

LA SORCIÈRE.

Assieds-toi. (*Au gnôme.*) Arribak! donne un siége au seigneur cavalier.

Le gnôme apporte une chaise.

ALBERT.

Quel singulier domestique!

LA SORCIÈRE.

C'est moi qui l'ai créé : je lui ai tout donné, excepté la parole; il est prompt, agile et dévoué; je veux t'en donner un semblable.

ALBERT.

Tu en as un autre!

LA SORCIÈRE.

Non, je vais le faire... Holà! mes femmes de chambres apportez l'urne. (*Deux vieilles femmes apportent une urne de bronze. Elle est isolée du théâtre par quatre pieds; la sorcière lève le couvercle; elle est vide; elle fait autour de l'urne une conjuration; on découvre l'urne, il en sort un gnôme semblable à celui qui est déjà sur le théâtre. Arribak, furieux de se voir un concurrent, menace le nouvel arrivé; combat comique entre les deux gnômes.*) Holà! c'est assez! (*Les deux gnômes vont s'asseoir aux deux côtés du théâtre.*) Tu vois, Albert, jusqu'où va ma puissance? A ma voix l'enfer se trouble, et les démons obéissent; pour moi et pour ceux que j'aime je puis disposer de toutes les félicités que donne la richesse. Mais il y a si long-temps que je possède cette puissance, que tout ce qu'elle a de surnaturel ne saurait plus me donner une jouissance ni me faire éprouver une émotion : en me donnant une telle autorité sur les choses terrestre, le destin m'a faite vieille et immortelle; le bonheur qui n'a point de terme pèse autant que le malheur. Je puis pourtant rajeunir, ma vie peut être réduite à la durée commune : c'est là où tendent tous mes vœux.

ALBERT.

Eh bien?

LA SORCIÈRE.

Mais le destin y a mis une condition.

ALBERT.

Laquelle?

LA SORCIÈRE.

C'est qu'un jeune et beau cavalier deviendra mon époux.

ALBERT.

Ah! diable! mais ce sera peut-être difficile à trouver, attendu la profession, qui n'est pas très-catholique.

LA SORCIÈRE.

Ce que je ne puis te dire, je vais te l'écrire. (*Après qu'elle a écrit.*) Lis!

ALBERT, *lisant.*

« Il faut oublier Isabelle, il faut être mon » époux, et tu partageras ma puissance et mon » bonheur. » Et quand la mort viendra nous prendre tous deux, quel sera mon sort?

LA SORCIÈRE.

Tu serviras le même maître que moi.

ALBERT.

Satan, n'est-ce pas?

LA SORCIÈRE.

Oui, Satan!

ALBERT.

Ah! parce que tu m'as vu faire quelques folies, tu me crois assez avancé dans le vice pour renier mon Dieu et te livrer mon ame! Non, par mon saint patron, il n'en sera rien, vieille maudite! Tu veux m'enlever à Isabelle et me donner au diable!... malheur à toi! je vais savoir tout de suite si tu es éternelle! (*Il s'élance furieux vers la sorcière; mais elle disparaît, ses vêtemens seuls restent sur la chaise.*) La vieille coquine est partie au sabat... bon voyage!

Il veut sortir: mais les gnômes s'emparent de lui, et avec mille contorsions ils l'entraînent dans le fond de l'antre. On entend le tonnerre, on voit les éclairs; un orage accompagne le départ de la sorcière: Albert disparaît avec les gnômes.

SCENE III.

MAGLOIRE, *entrant avec précaution.*

Laisser un chrétien à la porte d'un temps pareil, ça me paraît un peu familier... ma foi, j'entre, j'aime mieux être un peu plus indiscret et un peu moins mouillé... c'est moins dangereux pour la poitrine... avec ça que je n'ai rien pris depuis ce matin... Ah! si une pilule que mon maître m'a donnée pour me défaire de ce diable de nez... je commençais pourtant à m'y faire... à présent, quand je me touche la figure, il me semble qu'il me manque quelque chose... Où suis-je, ici?... c'est sans doute l'antichambre des appartemens de cette bonne sorcière... C'est bien meublé?... ça a l'air d'un cabinet de curiosités... Voilà pourtant un vilain animal; ce crocodile me paraît peu réjouissant... Tiens, et ce grand poisson qui a des ailes, ce doit être une espèce rare... j'ai souvent pêché à la ligne, et jamais il n'en a mordu un de ce genre-là... Une tête d'éléphant... ça vient en Afrique... Et une momie... ça vient en Egypte... Voilà un singe si bien empaillé que je l'aurais pris pour une personne naturelle... Et le grrrand pélican blanc, qui se perce le flanc pour nourrir ses enfans... Un bel ours, ma foi!... il a l'air aimable... Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer... je vous présente mes hommages. (*L'ours salue.*) Il salue, ma foi!... Dans son temps il aura reçu de l'éducation. Ce n'est pas un ours mal léché, comme on dit... Monsieur, je vous salue... Comment donc! mais enchanté d'avoir fait votre connaissance. (*Il se recule auprès du singe, qui lui donne un coup de bâton.*) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?... Allons donc, farceur, vous ne vous conduisez pas avec la décence qu'on devrait attendre d'un singe empaillé. (*La momie lui donne un coup de pied.*) Ah ça! mais voilà cette vieille momie qui s'en mêle... ça fait de mauvaises plaisanteries avec une figure de deux ou trois mille ans... c'est joli, à votre âge... Assez d'histoire naturelle comme ça; passons à la peinture... Un chien, un chat, ce sont des portraits de famille. (*Il s'assied.*) Des animaux empaillés, un grimoire sur la table... Tout ça n'est pas d'une gaîté folle... Je trouve que mon maître est bien long-temps en conférence avec cette digne sorcière... Ah! je ne sais pas si c'est de faim ou d'ennui, mais il me semble que je bâille à me décrocher la mâchoire... Oh! oh! (*Il bâille, tous les animaux empaillés, les portraits, le chat et le chien bâillent comme lui.*) Allons, les voilà qui bâillent tous à présent!... le chat aussi!... (*Le chat fait gros dos, ses yeux deviennent étincelans.*) Il me dévore des yeux... et le chien. (*Il aboie.*) Le chien qui s'en mêle... tout ça peut être fort extraordinaire, mais ça n'est pas très-rassurant... et en attendant mon maître... je voudrais bien m'occuper pour n'avoir pas le temps d'avoir peur... Qu'est-ce que je pourrais faire?... S'il y avait quelque chose à man-

ger... Voilà qui me distrairait beaucoup... mais je ne suis pas ici dans la salle à manger, malheureusement... Si je lisais... c'est ça, voilà justement le grimoire de la sorcière... Voyons... (*Il s'assied.*) Chapitre premier, des Conjurations !... il faut choisir le dernier quartier de la lune. (*La chandelle s'élève à dix ou douze pieds.*) Ah! voilà une chandelle d'une dimension peu usitée chez messieurs les épiciers... Il n'y a pas moyen de lire comme ça. (*Il monte sur la chaise.*) De la lune entre minuit et une heure du matin... (*La chandelle redescend et Magloire se rassied.*) J'aime mieux ça pour la lecture... Au moment où les oiseaux des ténèbres (*pendant qu'il lit la chaise et la chandelle montent*) font entendre leurs cris, lorsque le feu est préparé et que la baguette de coudrier tournoie dans la main... (*La chandelle redescend.*) Ah! bien alors, si on ne peut pas lire, ça devient ridicule... (*S'apercevant combien il est élevé.*) Ah! mon Dieu!... je ressemble à la tour Saint-Jacques-la-Boucherie... la tête me tourne... à moi!... à moi!... (*A ce moment sort de la table un énorme squelette.*) Merci, monsieur... bien obligé. (*Le squelette et la chaise redescendent.*) Ce monsieur est bien maigre!... (*Magloire se sauve et se jette dans une énorme marmite placée sur un fourneau; les gnômes arrivent, et jettent des légumes et de l'eau dans la chandière; ils allument le feu.*) Ah! je bous!... j'écume de colère!...

Il sort de la marmite, et il est enveloppé de légumes.

Cinquième Tableau.

Le théâtre changé représente une place publique; au fond à gauche, un puits; au milieu, un obélisque; au second plan, une maison avec fenêtre praticable; à droite, la boutique d'un apothicaire; à gauche, celle d'un marchand de vins: au premier plan, un banc de pierre. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *puis* MAGLOIRE.

ISABELLE.

Albert ne revient pas, je meurs d'inquiétude... toute cette nuit j'ai vu rôder des alguazils autour de cette maison... Mais un homme vient là-bas, c'est sans doute Albert.

MAGLOIRE, *tout effaré.*

Enfin me voilà dans une rue de Madrid... Maudite sorcière, va!

ISABELLE.

Magloire! qu'as-tu donc à crier comme ça?

MAGLOIRE.

Ah! c'est vous, signora? vous demandez ce que j'ai à crier? Je ne crierai jamais assez pour tout ce qu'on m'a fait... est-ce que je ne sens pas les légumes... deux bouillons de plus, et l'on pouvait me servir avec du persil ou à la sauce tomate.

ISABELLE.

Je ne comprends pas un mot à tout ce que tu me dis là!

MAGLOIRE.

Est-ce qu'on peut rien comprendre à tout ce qu'ils font avec leurs sortiléges... Mon pauvre maître, à quelle sauce l'auront-ils mis, lui?

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé à Albert?

MAGLOIRE.

Est-ce que je sais, moi? il était aussi chez la sorcière.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu!

SCENE II.

ALBERT, MAGLOIRE, ISABELLE.

ISABELLE.

Albert! ah! que je suis heureuse de vous revoir!...

MAGLOIRE.

Ah! mon cher maître!

ISABELLE.

Ce garçon m'avait effrayée; il paraît n'avoir plus la tête à lui.

MAGLOIRE.

J'ai bien cru un moment que je ne l'avais plus à moi.

ALBERT.

Cette vieille sorcière se sera vengée sur lui... Entre dans la maison, et bois un grand verre d'eau, cela te remettra.

MAGLOIRE.

Oui, monsieur... je crois pourtant qu'un grand verre de vin me remettrait mieux.

ALBERT.

Bois ce que tu voudras et laisse-nous.

MAGLOIRE.

Oui, monsieur.

Il sort.

SCENE III.

ALBERT, ISABELLE.

ISABELLE.

Enfin que vous est-il arrivé?

ALBERT.

Le pouvoir sur lequel je comptais m'échappe... la sorcière a voulu me faire renoncer à vous... il fallait l'épouser pour lui rendre la jeunesse et partager sa puissance, j'ai refusé... je m'en suis fait une mortelle ennemie.

ISABELLE.

Pour moi vous avez refusé un pouvoir aussi grand... mon amour pourra-t-il reconnaître tant de générosité?

ALBERT.

Pour lui je rejetterais toutes les félicités du monde; mais ce que je crains, c'est que la sorcière ne prête à nos ennemis l'appui qu'elle nous avait donné.

ISABELLE.

Et c'est moi qui causerais votre malheur!... si l'on vous saisit... Sottinez est tout-puissant; l'inquisition est redoutable.

ALBERT.

Je brave ses tortures.

ISABELLE.

Non, c'est à moi de vous laisser libre!

ALBERT.

En épousant Sottinez?

ISABELLE.

Non... mais en quittant cette vie, où je ne puis vous rendre heureux.

Elle court vers le puits; mais à l'instant il se transforme en une riche estrade, sur laquelle est placée une jeune fille: c'est la Folie.

LA FOLIE.

Albert, en refusant la vieille sorcière, tu as refusé la fortune, et la fortune c'est le bonheur; en préférant ta maîtresse à de l'or, tu as fait, selon l'opinion de bien des gens, une folie; toi jeune fille, en voulant te donner la mort, tu projette une folie plus grande encore: il est juste

que la Folie vous vienne en aide; c'est moi qui vous protégerai maintenant; mais comme, si je vous quittais, je pourrais bien vous oublier... je remplacerai Paquita... Oui, ma belle Espagnole, je me mets à votre service pour toute la journée... Mais voici vos jaloux qui viennent de ce côté avec une troupe d'alguazils... Rentrons, je vous expliquerai mes projets.

SCENE IV.

SERINGUINOS, SOTTINEZ, BABILAS, RODRIGUEZ, ALGUAZILS.

SERINGUINOS.

Es-tu bien sûr de ce que tu dis, Babilas?

BABILAS.

Autant qu'on peut en être sûr de ce temps-ci, où tout est sens dessus dessous... Je suis certain que j'ai vu entrer dans cette maison la signora Isabelle et ce damné peintre français! Mais dire que le diable n'a pas pris leur figure... c'est ce que je ne sais pas.

SOTTINEZ.

Mon beau-père!

SERINGUINOS.

Mon gendre! mon illustre gendre!

SOTTINEZ.

Si votre élève dit vrai, ma fiancée est dans cette maison.

SERINGUINOS.

Très-bien!

SOTTINEZ.

Il s'agit d'enfoncer la porte, d'arriver auprès de la signora, et de nous emparer, soit par ruse, soit par la force, de sa personne chérie.

SERINGUINOS.

Fort bien!... Rodriguez faites enfoncer la porte.

RODRIGUEZ.

Un instant! je ne puis entrer dans la maison sans l'auguste présence du corrégidor... faisons de l'arbitraire, mais légalement.

SOTTINEZ.

Mais on séduit ma fiancée! plus nous attendrons, et plus on la séduira... vous comprenez, alguazil?

RODRIGUEZ.

Je comprends parfaitement, jeune hidalgo; dépêchez-vous donc d'aller chercher le corrégidor.

SERINGUINOS.

Il a encore raison. Allons, mon gendre, allons chercher le corrégidor; vous, Rodriguez, faites garder les rues par vos soldats; toi, Babilas, reste là... je t'ai pris pour tout faire.

Sottinez et Seringuinos sortent; Rodriguez place les alguazils aux deux coins des rues; Babilas se promène de long en large.

SCENE V.

BABILAS, *seul.*

Se donne-t-il un mal pour épouser une femme qui ne veut pas de lui, ce seigneur Sottinez!... J'aime bien Paquita, notre gentille camériste; mais si elle se sauvait avec un autre, je ne courrais pas après... mais il n'y a pas de danger; pourtant elle est assez coquette, cette petite Paquita, et je crois m'être aperçu qu'elle faisait des yeux doux à ce gros lourdaud de Magloire.

LA FOLIE, *sous les traits de Paquita, lui donnant un soufflet.*

Ah! je suis coquette! ah! je fai des yeux à Magloire!

BABILAS.

Eh bien! quoi donc? qu'y a-t-il donc? Ah! c'est vous, Paquita? j'aurais dû vous reconnaître tout de suite au soufflet; c'est assez votre genre.

LA FOLIE.

Et c'est ce que mérite un méchant garçon (*tendrement*) qui doute de mon amour et de ma fidélité.

BABILAS.

J'ai tort, la, j'ai tort, Paquita.

LA FOLIE.

Vous n'aurez plus de ces mauvaises pensées-là?

BABILAS.

Non, sans doute... ah çà, mais vous avez donc quitté la maison en même temps que la signora Isabelle?

LA FOLIE.

Il le fallait bien : je ne voulais pas la laisser seule avec ce jeune Français, et justement j'ai profité d'un instant où l'on ne me voyait pas pour prévenir le seigneur Seringuinos qu'ils vont sortir à l'instant même. Où est-il, mon Dieu, où est-il?

BABILAS.

Il vient d'aller avec Sottinez chercher le corrégidor...

LA FOLIE.

Il ne reviendra pas à temps; ne pourrais-tu pas courir après lui?

BABILAS.

Mais qui veillera à la porte?

LA FOLIE.

Moi!

BABILAS.

Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas.

LA FOLIE.

Va vite, cours, mon garçon.

BABILAS.

Oui, gentille camériste... l'amour va me donner des ailes.

Il court.

LA FOLIE.

A l'autre maintenant.

Elle se transforme en grosse servante de cabaret, et se dirige vers le coin de rue où est placé Rodriguez.

RODRIGUEZ.

On ne passe pas.

LA FOLIE.

Et pourquoi donc ça?

RODRIGUEZ.

C'est l'ordre.

LA FOLIE.

Mais l'ordre ne peut pas m'empêcher d'envoyer mes garçons au marché. Je suis la marchande de vin du coin; est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

RODRIGUEZ.

Ah! je vous reconnais maintenant; c'est que la nuit...

LA FOLIE.

Quant à mes garçons et à ma servante, je leur donnerai ma lanterne, et ce sera le mot d'ordre pour passer, n'est-ce pas?

RODRIGUEZ.

C'est convenu. Vous entendez, vous autres, vous laisserez passer ceux qui auront une lanterne.

UN ALGUAZIL.

Allumée?

RODRIGUEZ.

Oui; que cet homme est bête!

LA FOLIE, *à Albert et Isabelle.*

Allons, partons.

ALBERT.

J'ai entendu ce que vous disiez à cet homme; mais je ne vois qu'une lanterne.

LA FOLIE.

Quand il y en a pour un, il y en a bien pour quatre.

La lanterne se divise d'abord en trois.

MAGLOIRE, *entrant.*

Tiens, je vais prendre une lanterne aussi...Tiens, il y en a encore une, je vais la prendre encore... si l'on passe avec une lanterne, on passe mieux avec deux. Ah! encore une! j'en prends trois alors, je suis sûr de mon affaire. (*La lanterne s'est divisée en trois; Magloire en tient une dans chaque main, et la dernière entre les dents.*) Si je ne passe pas avec ça, j'aurai bien du malheur.

Quand il se dispose à sortir, Rodriguez lui met la main sur le collet.

RODRIGUEZ.

Ah! toi, je t'arrête.

MAGLOIRE.

Non, non, j'ai mes lanternes, je suis en règle!

RODRIGUEZ.

On passe avec une lanterne, mais on ne passe pas avec trois.

On s'empare de Magloire ; le peuple arrive.

LE MARCHAND DE VIN.

On m'a volé ma lanterne! C'est ce coquin-là, tenez-le bien!

MAGLOIRE.

Qu'est-ce qu'il dit, celui-là?

LE MARCHAND DE VIN.

Je dis que tu m'as volé ma lanterne.

MAGLOIRE.

Tenez, criard, en voilà trois; vous m'en redevrez deux. Bonsoir.

RODRIGUEZ.

Il n'y a pas moins vol... ne le lâchez pas.

MAGLOIRE.

Ah çà, vous êtes fou, puisque je lui donne trois lanternes.

UN HOMME DU PEUPLE.

Il a raison... à bas les alguazils!

On se jette sur les soldats, qui prennent la fuite; le marchand de vin prend les lanternes et rentre chez lui.

MAGLOIRE, *les suivant d'abord.*

Merci, brave peuple! merci, Navarrois et Castillans! rossez ces drôles-là et protégez un malheureux jeune homme qui ne peut faire un pas sans être arrêté par quelque anicroche. A-t-on idée de ce qui m'arrive!... c'est à dégoûter du service; j'ai envie de donner ma démission.

BABILAS, *entrant sans voir Magloire.*

Je crois que Paquita m'a joué quelque tour... je n'ai trouvé ni Seringuinos ni Sottinez; la porte de la maison est ouverte, les alguazils sont partis; il n'y a pas de doute, les oiseaux sont dénichés. (*Il va s'asseoir sur le banc où est Magloire.*) Reposons-nous un peu, il n'y a pas de jambes qui résisteraient à un pareil métier.

La pierre du banc glisse, jette Babilas sur Magloire, qui tombe à terre.

MAGLOIRE.

Qu'est-ce que c'est que ce butor? Animal, est-ce qu'on se jette ainsi sur le monde? Tiens, c'est Babilas!

BABILAS.

Tiens, c'est Magloire!

MAGLOIRE.

Ah çà, pourquoi que tu me pousses comme ça?

BABILAS.

Est-ce que je sais, moi? J'étais là assis tranquillement.

Il se remet.

MAGLOIRE.

Et moi, j'étais là aussi. (*Il se rassied. Même jeu du banc; Magloire tombe une deuxième fois.*) Ah! petit sournois, tu crois donc que je n'ai pas été assez battu aujourd'hui? Attends! attends!

Il se jette sur Babilas et le prend aux cheveux.

MAGLOIRE.

AIR *de la belle Ecaillère.*

Il faut ici que je t'assomme.
Vit-on jamais un pareil animal
Se jeter ainsi sur un homme?
C'est vraiment un peu trop brutal.

BABILAS.

Je vais bien te rosser, ma foi.

MAGLOIRE.

Viens-y donc, toi?

BABILAS.

Bon! attends-moi.

BABILAS *et* MAGLOIRE.

Il faut ici que je t'assomme, etc.

RODRIGUEZ *et* LES ALGUAZILS, *arrivant.*

De par la loi, moi, je vous somme
De cesser ce combat brutal.
Holà! si l'un de vous s'assomme,
J'en vais dresser procès-verbal.

BABILAS.

Tenez-le bien... c'est un fou furieux.

MAGLOIRE.

Il m'a jeté deux fois du haut de ce banc.

RODRIGUEZ.

Jeunes hommes, calmez-vous; je n'approuve pas les combats, et je vous exhorte à rengainer vos coups de poings.

BABILAS.

Moi, je ne lui en veux pas.

MAGLOIRE.

Je l'ai un peu battu, je suis content.

BABILAS.

A preuve que je ne suis pas fâché, c'est que je paie une bouteille de Porto; acceptez-vous, militaire?

RODRIGUEZ.

Fort volontiers, puisque cela vous réconcilie.

BABILAS.

Entrons là.

A peine sont-ils entrés que la boutique du marchand de vins se change en celle de l'apothicaire et celle de l'apoticaire en marchand de vins.

SCENE VI.

ALBERT, ISABELLE, LA FOLIE, *toujours en Paquita.*

ALBERT.

Nous sommes cernés de tous côtés... Rentrons, nous nous défendrons mieux dans cette maison.

ISABELLE.

Mais nous serons bientôt découverts.

LA FOLIE.

Jeunes gens, la Folie vous protége.

Ils se cachent derrière la fontaine.

SCENE VII.

BABILAS, MAGLOIRE, RODRIGUEZ *et* LES ALGUAZILS, *sortant de la boutique de l'Apothicaire.*

MAGLOIRE.

Ah! pouah! pouah!... qu'est-ce que c'est que ça?

BABILAS.

C'est un mélange de manne et de séné.

MAGLOIRE.

Ah! j'ai la colique.

BABILAS.

Oh! le ventre!

RODRIGUEZ.

J'éprouve de singuliers symptômes.

UN ALGUAZIL.

Commandant, sans vous commander, il ne m'est pas possible de continuer mon service.

RODRIGUEZ.

Que je ne vous retienne pas, camarade.

MAGLOIRE.

Oh!

BABILAS.

Ah! il n'y a pas moyen.

Ils sortent tous par divers points, en faisant des contorsions et en se tenant le ventre.

SCENE VIII.

SERINGUINOS, SOTTINEZ, ALGUAZILS, PEUPLE.

SERINGUINOS.

Les voilà! nous les tenons.

LA FOLIE.

Un moment.

Le théâtre se change en un magnifique jardin chinois; l'obélisque se transforme en un élégant pavillon, dans lequel viennent se réfugier la Folie, Isabelle et Albert; Seringuinos et Sottinez sont pour un instant cloués à leur place, ainsi que les alguazils.

SOTTINEZ.

Eh bien! beau-père, courez donc.

SERINGUINOS.

Je ne puis bouger, je suis cloué là.

Un coup de tamtam se fait entendre.

LA FOLIE.

A moi, enfans de la Folie!

Les alguazils sont transformés en Pierrots, Seringuinos en Zéphir, Sottinez en Flore; arrivent de toutes parts les personnages du carnaval, qui forment une farandole autour du pavillon, et empêchent Sottinez et Seringuinos de pénétrer jusqu'à Isabelle; les danseurs forcent Sottinez et Seringuinos, à prendre part à cette fête, qui se termine par un galop général.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Premier Tableau.

Une salle à manger d'auberge aux environs de Madrid; une grande table: au-dessus une glace, et au-dessus de la glace, deux portraits; sur un guéridon un jeu de trictrac.

SCENE PREMIÈRE.

ALBERT, ISABELLE, UN GARÇON D'AUBERGE.

ALBERT.

L'ami, prépare-nous vite une chambre, et choisis-la bien éloignée de toutes les autres.

LE GARÇON, *en souriant.*

Je comprends.

Il sort.

ALBERT.

Rassurez-vous, mon Isabelle: si un mauvais génie nous poursuit, un pouvoir surnaturel nous protége, vous en avez eu tout-à-l'heure une preuve éclatante.

ISABELLE.

Sans doute; mais notre charmante protectrice a disparu, peut-être nous a-t-elle oubliés; et que deviendrons-nous si elle nous abandonne?

ALBERT.

Ma foi, Dieu seul le sait, j'ai dévoré jusqu'à ma dernière pilule; mais grâce au ciel, il me reste encore quelques doublons, et l'or est aussi un talisman: il va nous procurer ce qu'il y a de mieux dans cette hôtellerie. (*Il sonne.*) Holà, quelqu'un.

SCENE II.

LES MÊMES, LA FOLIE, *sous le costume d'une hôtellière piquante et jolie.*

LA FOLIE, *parlant provençal.*

Vous avez appelé, seigneur cavalier? je suis à vos ordres.

ALBERT, ISABELLE.

Que vois-je? c'est... c'est elle.

LA FOLIE.

Oui, c'est moi, qui ne vous oublie pas, ingrats que vous êtes. Je suis venue, parce que je crains pour vous quelque perfidie de la part de Sara la sorcière. Je sais qu'elle a quitté son antre, et cela ne peut être qu'à votre intention, elle va vous poursuivre encore; mais elle me rencontrera sur sa route, et à moins qu'elle n'ait intéressé à sa cause le diable en personne, je vous réponds que nous sortirons triomphans de la lutte.

ISABELLE.

Pourquoi avez-vous pris ce costume?

LA FOLIE.

Pour recevoir don Sottinez, Seringuinos, Babilas et leur cortége d'alguazils.

ALBERT.

Est-ce qu'ils ont découvert nos traces?

LA FOLIE.

Tenez, les voilà qui entrent dans la grande cour.

ISABELLE.

Oh! sauvons-nous, Albert, j'ai reconnu don Sottinez.

LA FOLIE.

Vous avez l'un et l'autre besoin de repos: Isabelle, entrez dans ce cabinet; vous Albert, dans celui-ci, et dormez sans crainte de la sorcière.

AIR *de la Fiole.* (Allons donc vite, à table.)

Contre vous sa vengeance
Ne peut rien;
Ayez bonne espérance,
Tout va bien!
Charmante Isabelle,
Voici votre appartement,
Une demoiselle
Doit dormir sans son amant!

ENSEMBLE.

Contre nous sa vengeance
Ne peut rien,
Ayons bonne espérance,
Tout va bien!

Isabelle et Albert entrent chacun d'un côté différent.

SCENE III.

LA FOLIE, SOTTINEZ, SERINGUINOS, BABILAS, RODRIGUEZ, ALGUAZILS.

LA FOLIE.

Entrez, entrez, messeigneurs.

SERINGUINOS.

Vous direz ce que vous voudrez, mon futur gendre; mais je suis éreinté au moral ainsi qu'au physique; je ne connais pas de cathédrale qui possède autant de cloches que moi... et toi, Babilas?

BABILAS.

On userait des jambes de chameau à faire ce métier-là.

RODRIGUEZ.

Je ne sens plus ni ma langue ni mes bottes.

SOTTINEZ.

Quand je devrais faire toutes les étapes du juif errant, je rattraperai Isabelle, ou j'y perdrai mon nom.

SERINGUINOS.

Comme j'y perdrais ma rate, j'y renonce.

Il s'assied.

RODRIGUEZ.

J'avoue qu'une chaise a pour moi des charmes irrésistibles.

Il s'assied.

SOTTINEZ.

Est-ce que vous allez rester là?

SERINGUINOS.

Écoutez, Sottinez : je suis père, je pourrais même être grand-père, et j'ai les jambes de mon emploi, vous mon cher gendre, qui êtes taillé en cerf, courez après les fugitifs. Je vous permets d'emmener Babilas; comme je le paie pour tout faire, il n'a rien à dire.

BABILAS.

Je déclare à la face du seigneur Seringuinos que je serais incapable d'attraper une écrevisse ou un fiacre à la course.

SOTTINEZ.

Allons, reposez-vous donc; mais je vous préviens que je ne vous accorde que vingt-neuf minutes pour boire, manger et dormir.

BABILAS.

Je ferai observer à votre seigneurie que nous n'aurons que le temps bien juste de nous livrer à un seul de ces exercices.

SOTTINEZ.

Eh bien! choisissez.

BABILAS.

Je mange!

RODRIGUEZ.

Je bois.

SERINGUINOS.

Moi, je dors.

LA FOLIE.

Que désirez-vous, seigneurs cavaliers? Bon vin, bonne table, bon gîte et bonne mine?... voilà ce que Zanetta offre toujours à ses hôtes.

SERINGUINOS.

Je donnerais ma pharmacie pour un lit, fût-il de sangle.

BABILAS.

Et moi, mon cher maître, je donnerais tout ce que vous possédez... pour un civet.

LA FOLIE.

Comme je vous le disais... mon vin est excellent, mais on a vidé ce matin ma dernière bouteille; mon cuisinier sort de chez un archevêque, mais on a épuisé toutes mes provisions; enfin, la reine n'a pas de lits plus mollets que les miens; mais tous mes matelas sont à carder.

SERINGUINOS.

Ah ça! dites donc, il paraît que vous n'avez à nous servir que de la bonne mine?

SOTTINEZ.

Alors, remettons-nous en route.

SERINGUINOS.

Du tout: il y a sur l'enseigne : Ici on boit, on mange, et on loge à pied ou à cheval... Mais, malheureuse femme, c'est pour que tu obéisses à ton enseigne que le gouvernement te permet de lui payer tes impositions, ta patente et tous les droits-réunis.

RODRIGUEZ.

Je partage l'avis du préopinant... cette femme ment évidemment, et en ma qualité d'œil du gouvernement, je vais inspecter rigoureusement tout l'établissement.

SERINGUINOS.

Je vous suis.

BABILAS.

Nous vous suivons.

SERINGUINOS.

Il me faut mon lit.

BABILAS.

Il me faut mon civet.

SOTTINEZ.

Vous n'avez plus que vingt-trois minutes.

RODRIGUEZ.

Marchez devant, hôtellière.

LA FOLIE.

Ils vont m'amuser.

AIR *de Changée en nourrice* (Porte-Respect).

Oui, mettons-nous en chasse,
Fouillons bien chaque place,
Inspectons tous les coins;
Malgré la ménagère,
Nous saurons, je l'espère,
Suffire à nos besoins!

BABILAS.

Cherchons dans les assiettes;
Moi, je veux jusqu'aux miettes...

SERINGUINOS.

Je veux un traversin!

RODRIGUEZ.

Avant de passer outre,
Allons voir dans son outre
S'il reste un peu de vin.

LA FOLIE.

Oui, mettez-vous en chasse,
Fouillez-bien chaque place,
Inspectez tous les coins:
Mais vous aurez beau faire,
Vous ne pourrez, j'espère,
Suffire à vos besoins.

Ils sortent. Sottinez reste seul.

SCENE IV.

SOTTINEZ, *seul.*

Il faut avouer que je suis l'homme le plus mystifié des quatre parties du monde!... Que de tribulations depuis hier!... et pour une femme qui ne m'aime pas! Si je la rattrape, Dieu sait ce qui m'attend... une femme aussi égrillarde sera une épouse un peu... Eh bien! ça m'est égal, je veux me venger de mon rival; mais je ne sais plus à quel saint me vouer... tous m'ont manqué dans la main, et j'ai passé en revue toute la légende.

UNE VOIX.

Sottinez! Sottinez!

SOTTINEZ.

D'où part cette voix criarde?

LA VOIX.

Sottinez, tu m'as oublié.

SOTTINEZ.

Dieu me pardonne! elle est partie de ce petit calorifère; je rêve tout éveillé.

LA VOIX.

As-tu du courage?

SOTTINEZ.

Je ne sais pas : que faut-il faire?

LA VOIX.

Lève ce couvercle, et regarde-moi sans reculer.

SOTTINEZ.

Qu'est-ce qui va sortir de là-dedans?

Il jette le couvercle; aussitôt le calorifère devient une sorte de trépied, sur lequel est assise Sara.

SCENE V.

SOTTINEZ, SARA.

SOTTINEZ.

Tiens, c'est une vieille femme.

SARA.

Sottinez, tu veux te venger?

SOTTINEZ.

A tout prix.

SARA.

Est-ce ton dernier mot?

SOTTINEZ.

Pour faire enrager mon rival, pour lui rendre tout ce que je lui dois de mésaventures, je serais capable...

SARA.

De m'épouser.

SOTTINEZ.

Hein?

SARA.

Le courage te manque déjà. Adieu...

SOTTINEZ.

Un moment: c'est une proposition comme une autre, et je n'ai pas dit non.

SARA.

C'est qu'il me faut plus qu'une promesse; je veux un engagement signé, un pacte dans toutes les règles.

SOTTINEZ.

Mais d'abord, qui êtes-vous?

SARA.

Sara la sorcière.

SOTTINEZ.

Une sorcière!

SARA.

Richesse et puissance! voilà ce que je t'apporte en dot.

SOTTINEZ.

Vous êtes riche?

SARA.

Assez pour t'acheter un royaume et le payer comptant.

SOTTINEZ.

Un royaume... et vous pourrez...?

SARA.

Tout pour mon mari.

SOTTINEZ.

Vous me livreriez mon rival?

SARA.

Le pacte signé, je le remets entre tes mains; tu pourras le faire pendre ou brûler à ta fantaisie.

SOTTINEZ.

Et Isabelle?

SARA.

Signe, et je te la donnerai, pour en faire tout ce que tu voudras... excepté ta femme pourtant.

SOTTINEZ.

C'est bien tentant. (*A part.*) Si j'étais aveugle, je signerais tout de suite... mais elle a une tête de vieux griffon. (*Haut.*) Quel âge pouvez-vous bien avoir, la? de cinquante-cinq à quatre-vingt-sept ans.

SARA.

Je ne veux pas te tromper, j'ai onze cent onze ans.

SOTTINEZ.

Onze cent onze ans! C'est donc la veuve de Mathu Salem? Après tout, c'est une curiosité, qu'une femme pareille... Eh bien! touchez là... votre âge me décide.

AIR: *Fille de l'Apothicaire.*

Je n'aurais pas donné ma main
A quelque vieille douairière;
Mais je puis bien du genre humain
Vouloir épouser la grand'mère;
Je pourrai dire aux hidalgos:
La femme, ici, que je m'adjuge
Est au moins fille du chaos,
Et sœur cadette du déluge!
Elle naquit dans le chaos,
Et se baigna dans le déluge.

Je signerai quand vous voudrez.

SARA.

Mets-toi devant cette table et écris.

SOTTINEZ.

Je ne vois ni plume, ni encre, ni parchemin.

SARA.

Regarde bien.

La table devient un secrétaire garni de tout ce qu'il faut pour écrire.

SOTTINEZ.

Bravo!... vous avez voulu me donner un échantillon de votre savoir faire, l'attention est délicate... (*A part.*) Elle a dû être bien, cette femme-là, du temps des Romains et des Carthaginois... C'est signé.

SARA.

Voici un talisman avec lequel tu pourras faire tout ce que tu voudras.

SOTTINEZ.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SARA.

Une mèche de mes cheveux... Maintenant que veux-tu?

SOTTINEZ.

Albert et Isabelle.

SARA.

Ils sont là, dans ces deux chambres.

SOTTINEZ.

Ah! ah! mon petit monsieur, nous allons rire... Qu'en ferai-je du seigneur Albert?... Si je l'envoyais dans une maison de fous?

SARA.

Il y est.

SOTTINEZ.

Et Isabelle, où l'envoies-tu?

SARA.

Chez son père... mauvais sujet.

SOTTINEZ.

A propos... qu'est devenu le vénérable Seringuinos?

SARA.

Il vient à toi... A demain, mon gentil futur, à demain.

SOTTINEZ.

Jusqu'au plaisir de vous revoir. (*Sara disparaît avec son trépied.*) J'aurai un talisman... Ma foi, vivent les vieilles femmes!

SERINGUINOS, *entrant.*

Il n'y a pas moyen de dormir ici! Mon gendre je veux m'en aller.

SOTTINEZ.

Votre gendre! votre gendre!... Si ça vous est égal, appelez-moi autrement. (*A part.*) Ma future n'aurait qu'à se fâcher.

SERINGUINOS.

Je voudrais quitter ces lieux... je voudrais me retirer.

SOTTINEZ.

Ma voiture est à la porte.

SERINGUINOS.

J'aimerais mieux une chaise à porteurs, je dormirais là pendant la route.

SOTTINEZ, *appelant.*

Une chaise à porteurs! (*Deux grands laquais apportent une chaise.*) Placez-vous-là, pharmacien, vous serez comme dans votre lit.

SERINGUINOS.

Je ne demande pas autre chose. Merci, mon gendre... (*Dans la chaise.*) Je n'ai jamais été si bien de ma vie.

SOTTINEZ, *aux porteurs.*

Quelque chose qui arrive, vous n'arrêterez qu'à Madrid. Adieu, beau père, je monte en voiture, et je vous attendrai chez vous.

SERINGUINOS, *parlant aux porteurs par la petite fenêtre de la chaise.*

Allons, partez, mes amis; allez bien doucement, que je sois là-dedans comme dans une barcelonnette.

LA FOLIE, *paraissant.*

Veux-tu bien marcher, vieux paresseux!

A ce moment, les porteurs se mettent en marche; mais la chaise se défonce, et Seringuinos, forcé de suivre le mouvement, marche aussi vite que ceux qui le portent.

SERINGUINOS, *à sa petite croisée.*

Dites donc! dites donc!... qu'est-ce que c'est qu'une voiture pareille? j'aimerais autant aller à pied; je ne pourrai jamais dormir comme ça... Arrêtez... arrêtez!

UN PORTEUR.

Nous avons ordre de n'arrêter qu'à Madrid; en route!

SERINGUINOS.

Ah! que c'est bête!... J'aime mieux descendre! (*Il sort en criant.*) Arrêtez! arrêtez!

SCENE VI.

LA FOLIE, *riant.*

Encore un bon tour joué à ce vilain Seringuinos... Mais, hélas! Sara l'emporte; le diable s'en mêle, et son pouvoir est irrésistible; mais je n'abandonnerai pas mes protégés... j'irai trouver Satan lui-même; il a parfois de bons momens... il aime à m'entendre raconter toutes les sottises de ce pauvre genre humain, et si je puis le faire rire, j'en obtiendrai tout ce que je voudrai... On vient, c'est Babilas et Rodriguez. Malheur à eux! ceux-là n'ont pas Sara pour les protéger.

Elle sort.

SCENE VII.

BABILAS, RODRIGUEZ.

Babilas tient deux plats et Rodriguez une bouteille et un verre.

RODRIGUEZ.

Victoire! victoire!

BABILAS.

Tiens, où donc est le seigneur Sottinez?

RODRIGUEZ.

Il se sera remis en course.

BABILAS.

S'il pouvait se casser quelque petite chose, ça me ferait plaisir.

RODRIGUEZ.

Jeune homme, je suis d'avis de souper en causant ou de causer en soupant.

BABILAS.

Vous avez raison, militaire... Mettons-nous là... Si j'allais éveiller maître Seringuinos...

RODRIGUEZ.

Du tout... J'ai étudié dans les proverbes, et il y en a un qui dit fort sagement : Qui dort...

BABILAS.

Dîne.

RODRIGUEZ.

Maître Seringuinos est servi... pensons à nous.

BABILAS.

Voilà des pigeons dont vous me direz des nouvelles.

RODRIGUEZ.

Voyons; à table.

Les chaises sur lesquelles ils vont s'asseoir disparaissent et reparaissent loin de la table.

BABILAS.

Vous m'avez pris ma chaise, militaire... Tiens la voilà là-bas.

RODRIGUEZ.

Ce n'est pourtant pas moi qui l'ai changée d place... Et la mienne, où est-elle?

BABILAS.

Tiens! la voilà de l'autre côté!... Ah! j'en tiens une.

Ils veulent les aller prendre, mais elles disparaissent encore et reviennent près de la table.

RODRIGUEZ.

Et moi aussi... C'est très-fatigant cet exercice-là.

BABILAS.

Ces chaises sont d'une nouvelle invention.

RODRIGUEZ.

Servez-moi, Babilas; je vais déboucher la bouteille.

Pendant que Rodriguez débouche la bouteille, ce que Babilas lui avait-servi est avalé par le portrait placé au-dessus de la glace.

BABILAS.

Voilà.

RODRIGUEZ.

Servez-moi donc!

BABILAS.

Vous avez déjà fini!

RODRIGUEZ.

Quoi?

BABILAS.

Je vous ai donné un pigeon...

RODRIGUEZ.

Allons donc!

BABILAS.

Je vous le jure sur votre épée militaire. (*A part.*) Je crois que ses grandes bottes lui servent à divers usages; il y fait des provisions.

RODRIGUEZ.

Servez-moi donc, Babilas! vous voyez bien que je suis occupé.

BABILAS.

Allons, je vais recommencer. Militaire, vous n'avez pas la mémoire de l'estomac. (*Pendant que Babilas sert Rodriguez, ce qu'il avait sur son*

assiette est aussi enlevé et avalé par le portrait.) Ah çà, est-ce que les assiettes fuient?

RODRIGUEZ.

Prenez le plat.

Le plat est aussi avalé par le portrait. Rodriguez et Babilas se lèvent effrayés.

BABILAS.

Il y a quelque ogre sous la table. (*Ils se baissent tous deux pour regarder sous la table. La table disparaît dans la glace.*) Ah! je tombe de mon haut. (*Il tombe, croyant s'asseoir, mais la chaise a encore disparu, et il tombe assis par terre; même jeu pour Rodriguez. Se relevant.*) Voilà les farces qui recommencent... Oh! mais, ça ne se passera pas comme ça... (*Hésitant.*) Militaire, donnez-moi votre sabre, s'il vous plaît... je veux faire un malheur, j'ai besoin de faire un malheur.

Il veut prendre le sabre et casse la bouteille que Rodriguez tenait à la main.

RODRIGUEZ.

Imbécile!

Il saisit un jeu de trictrac et poursuit Babilas, qui se sauve.

MAGLOIRE *paraît.*

C'est ici que mon maître a dû s'arrêter. (*Les regardant courir.*) Tiens, on joue aux barres... dites donc, j'en suis.

A ce moment, Rodriguez, croyant atteindre Babilas, veut lui jeter le trictrac sur la tête, mais Babilas se détourne, et c'est Magloire qui reçoit le coup; aussitôt le trictrac se transforme en une cage dans laquelle Magloire est enfermé. Babilas et Rodriguez effrayés se sauvent. Magloire disparaît avec la cage.

Deuxième Tableau.

Le théâtre change et représente une place publique plantée d'arbres; au fond, une maison de santé; à droite, un hospice de fous.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, *seule.*

J'ai vu Satan, il était de bonne humeur, je l'ai ait rire, j'en ai obtenu tout ce qu'il a pu m'accorder. Je pourrai maintenant lutter à armes égales contre la vieille. Allons d'abord rassurer ce pauvre Albert, qui m'accuse sans doute de l'avoir abandonné, je lui rendrai son Isabelle ou j'y perdrai ma marotte.

Elle entre dans la maison des fous.

SCENE II.

SERINGUINOS, *toujours dans sa chaise; les porteurs arrivent au pas de course; le pauvre apothicaire suit le mouvement.* BABILAS *court à côté de la chaise.*

BABILAS.

Arrêtez! arrêtez!... c'est ici. (*Se jetant à la tête du premier porteur.*) Veux-tu bien arrêter, enragé? Tu vas faire mourir cet honnête homme.

La chaise s'arrête et Seringuinos en sort.

SERINGUINOS.

Ah! mon pauvre Babilas, tu m'as sauvé la vie... si ça avait continué, j'allais marcher sur les genoux.

BABILAS.

Je vous ai vu passer dans la rue d'Oviédo, vous alliez comme le vent; je n'ai pu vous rejoindre qu'ici.

UN PORTEUR.

Notre bourgeois, si vous êtes content, n'oubliez pas les porteurs... quelque chose pour boire.

SERINGUINOS.

Quelque chose pour t'étrangler plutôt, misérable.

LE PORTEUR.

Nous sommes pourtant venus bon train.

SERINGUINOS.

Va-t'en de même, ou bien...!

LE PORTEUR.

Cependant il faut qu'on nous paie, ou nous allons vous ramener où nous vous avons pris.

SERINGUINOS.

Du tout! du tout! j'aime encore mieux payer. Tenez, voilà six maravédis... si jamais on me voit reprendre vos voitures! (*Les porteurs sortent avec la chaise.*) Si c'est une nouvelle invention, je crois que ce moyen de transport aura peu de succès.

BABILAS.

Mais pourquoi vous êtes-vous mis dans cette chaise?

SERINGUINOS.

C'est Sottinez qui, ayant pitié de ma faiblesse, avait fait avancer ces hommes... il ne croyait sans doute pas cette locomotion aussi fatigante; Babilas je veux me reposer.

Ses jambes ploient.

BABILAS.

Où ça? pas une chaise, pas un banc.

SERINGUINOS.

Babilas, je ploie sous le fardeau de mes malheurs.

BABILAS.

Venez à la maison.

SERINGUINOS.

C'est ça, pour entendre les propos de tout le quartier sur mes infortunes de famille! Je vais demander un asile à Bernadille, le maître de cette maison de santé... c'est une de mes pratiques... frappe à la porte, Babilas.

Babilas va frapper.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BERNADILLE.

BERNADILLE.

Bonjour, seigneur Seringuinos; que voulez-vous de moi?

SERINGUINOS.

Mon cher ami, je voudrais me reposer!...

BERNADILLE.

Donnez-vous la peine d'entrer...

SERINGUINOS.

Je voudrais me reposer toute la journée, toute la nuit, et recommencer demain... il me semble que je dormirais mille et une nuits sans m'arrêter.

BERNADILLE.

Très-bien, très-bien... tant que vous voudrez... Vous êtes donc bien fatigué?

SERINGUINOS.

Je suis rompu... et si je me tiens debout pour vous parler, c'est par décence... et parce que Babilas me soutient... N'est-ce pas, Babilas que je suis bien pesant?

BABILAS.

Pesant n'est pas le mot, vous êtes éreintant... si

ça vous était égal d'entrer pour finir la conversation, ça m'irait assez...

SERINGUINOS.

Un seul mot, Babilas... Seigneur Bernadille... je vous demande une chambre... en payant, s'entend... mais une chambre dans laquelle on n'entende pas voler une mouche... j'ai besoin de silence... j'ai tant vu de choses... j'en ai tant entendu, que j'ai besoin d'un calme aussi plat que possible...

BERNADILLE.

Voici une chambre qui donne sur ce jardin... je vais vous la donner... il n'y a dans cette partie de la maison que des paralytiques qui font peu de bruit, comme vous pensez...

SERINGUINOS.

Leur société me sera infiniment agréable... Entrons, Babilas...

Ils entrent avec Bernadille dans la maison.

SCENE IV.

LA FOLIE, *seule.*

Ah! tu veux te reposer, vieil entêté... nous allons voir... tu n'es pas au bout de tes tribulations...

Elle se cache. Seringuinos, Bernadille et Babylas paraissent à la fenêtre du milieu.

BERNADILLE.

Vous voyez, seigneur Seringuinos, que vous êtes ici en bon air... et que tout est silencieux autour de vous.

SERINGUINOS.

C'est parfait... Donne-moi une robe de chambre, Babilas, et un bonnet de coton.... je ne me repose bien qu'en bonnet de coton. (*S'étendant dans son fauteuil.*) Ah!... quel plaisir d'étendre ses malheureux membres!... (*A peine Seringuinas est-il resté un moment au repos, que toutes les fenêtres de la maison s'ouvrent. A chaque étage, et à chaque appartement, s'exercent les états les plus bruyans. Là, c'est un piqueur qui donne du cor; ailleurs, c'est un serrurier qui forge, un chaudronnier, un menuisier; vacarme épouvantable.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça!... c'est à n'y pas tenir. Bernadille! Bernadille. (*Aussitôt que Seringuinos a quitté la fenêtre, toutes les autres fenêtres se referment vivement. Seringuinos sort de la maison avec Bernadille et Babilas.*) C'est un guet-apens!... c'est une horreur!

BABILAS.

Pour un ami, ce n'est pas délicat.

BERNADILLE.

Qu'avez-vous donc, seigneur Seringuinos?

SERINGUINOS.

Comment! vous me logez à côté d'un tas de serruriers qui frappent toujours, d'autres qui donnent du cor; c'est à n'y pas tenir; j'ai pourtant bien besoin de me reposer.

Pendant ce temps les fenêtres se sont rouvertes, et on voit dans chaque appartement un malade en robe de chambre; les uns lisent, les autres dorment.

BERNADILLE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites; regardez, presque tous mes pensionnaires dorment, et ils ne peuvent se livrer à un exercice plus paisible et surtout moins bruyant. (*Bas à Babilas.*) Est-ce que la tête est dérangée?

BABILAS, *à lui-même.*

Il y a quelque chose.

SERINGUINOS.

Vous allez voir que c'est moi qui ai tort... Je dois convenir que ces particuliers-là me paraissent des gens raisonnables... cependant j'ai bien entendu ta là! ta à!... Enfin, mon cher ami, il est possible que ce soit un effet de mon imagination... depuis vingt-quatre heures j'ai la tête comme un volcan en pleine éruption. Allons, rentrons, Babilas, car je ne me suis pas encore beaucoup reposé.

Ils rentrent.

SCENE V.

LA FOLIE, *seule.*

Si tu dors aujourd'hui, tu auras le sommeil bien dur; je vais t'envoyer une troupe de gaillards qui pourront bien troubler ta solitude.

Elle rentre dans l'hospice des fous.

SERINGUINOS, *reparaissant à la fenêtre.*

Je m'étais décidément trompé; je crois qu'il me faudrait quelques bonnes douches d'eau glacée sur le chef. (*Toutes les fenêtres se rouvrent, et le vacarme recommence. Seringuinos criant par la fenêtre.*) Ah! pour le coup, j'en croirai mes oreilles! (*Criant.*) Bernadille, Bernadille! (*toutes les fenêtres se referment*) accourez, venez... Babilas! Babilas!

SCENE VI.

BERNADILLE, BABILAS, SERINGUINOS *à la fenêtre.*

BABILAS.

Qu'est-ce qu'il y a encore?

BERNADILLE, *en bas et levant la tête.*

Seigneur Seringuinos, je serai forcé de vous prier de retourner chez vous; vos cris troublent la tranquillité habituelle de ma maison.

SERINGUINOS, *exaspéré.*

La tranquillité... elle est belle, la tranquillité de votre maison! c'est un sabbat à briser le tympan... Je déménage...

BERNADILLE.

C'est son esprit qui déménage.

SERINGUINOS.

Je vous le dis, c'est un trait infâme.

BERNADILLE.

Allez au diable!

SERINGUINOS.

Je crois que j'en arrive.

SCENE VII.

LES MÊMES, SOTTINEZ.

SOTTINEZ, *entrant.*

Mon beau-père! où est mon beau-père?

BERNADILLE.

Qui êtes-vous, monsieur?

SOTTINEZ.

Son gendre, apparemment.

BERNADILLE.

Qui demandez-vous?

SOTTINEZ.

Mon beau-père.

BERNADILLE.

Si vous continuez sur ce ton, nous resterons long-temps sans nous comprendre

SERINGUINOS, *à la fenêtre.*

Ah! vous voilà, mon cher Sottinez?

SOTTINEZ.

J'ai de bonnes nouvelles; Isabelle est en mon pouvoir.

SERINGUINOS.

Vraiment!

SOTTINEZ.

Et j'ai un talisman invincible avec lequel je vous conduirai au bout du monde.

SERINGUINOS.

Comme c'est un peu loin, je vous préviens que je n'irai pas en chaise à porteurs. Venez, mon cher gendre, je vais vous conter mes calamités; je suis victimé de toutes les manières, et Babilas aussi.

SOTTINEZ, *à Bernadille.*

Mais que s'est-il passé?

BERNADILLE.

Ce qu'il y aurait de mieux à faire (*montrant l'hospice des fous*) ce serait de le mettre là pendant quelques jours.

SOTTINEZ.

Vous croyez!

BERNADILLE.

Parole d'honneur! demandez à ce garçon.

BABILAS.

Oui, je crois que décidément le patron est toqué.

Ils rentrent dans la maison.

SCENE VIII.

LA FOLIE, *seule.*

Bien; les voilà réunis; c'est ce que je voulais... Sottinez, nous allons voir si même avec ton talisman tu pourras lutter contre moi... Et d'abord tombez, grilles et verroux qui retenez là-dedans de pauvres diables qui n'ont que le malheur de ne savoir pas cacher leur folie; à vous, pauvres amans trompés, pauvres femmes abandonnées, à vous tous un peu d'air et de liberté.

A un signe de la Folie, toutes les portes, toutes les grilles tombent, et des fous en grand nombre s'élancent sur la place.

SCENE IX.

LA FOLIE, ALBERT, LES FOUS.

AIR *du Marche de la Muette.*

Quoi! plus de prisons, plus de fers!
Oublions tous les maux soufferts;
Pour nous enfin souffle un air pur,
Et pour nous brille un ciel d'azur.

A ce moment Sottinez, Seringuinos et Bernadille paraissent aux croisées.

SOTTINEZ.

En voilà un sabbat!

LA FOLIE, *aux fous.*

Mes amis, je suis la Pucelle d'Orléans; voici mon gentil roi Charles VII. (*Elle prend Albert par la main.*) J'ai promis que je le ferais entrer à Reims... sus aux Anglais!

TOUS.

Sus aux Anglais!

SOTTINEZ.

Voilà une folle qui est amusante; elle se croit...

SERINGUINOS.

D'Orléans.

LA FOLIE.

Les voilà sur leurs remparts, les traîtres; il faut les en chasser. A l'assaut!

TOUS.

A l'assaut!

SERINGUINOS.

Ah çâ, dites donc, je serais flatté de voir arriver la garde ou de m'en aller.

UN FOU.

Moi, je suis l'empereur de la Chine, je vous fournirai des munitions.

Il jette un tas de pierres.

TOUS.

Bravo!

UN AUTRE FOU.

Et moi, Jupiter, je vais vous donner une échelle pour escalader le ciel.

Il en apporte une.

SERINGUINOS.

Défendons-nous.

Il saisit une énorme seringue.

LA FOLIE.

AIR *de Guillaume Tell.*

Vite et tôt,
Vite et tôt,
Soldats, en bataille;
Car il faut,
Et bientôt,
Les chasser d'en haut.
Vite et tôt,
Vite et tôt,
Malgré leur mitraille,
Nous allons les prendre d'assaut.

CHOEUR.

Vite et tôt, etc.

LA FOLIE.

A l'assaut!

SOTTINEZ.

Un moment. Vous ne nous chasserez pas d'ici, madame la pucelle.

LA FOLIE.

C'est ce que nous allons voir.

A un signe de la Folie, la maison est renversée, le toit est en bas et la porte en l'air; Sottinez et Seringuinos sortent et marchent sur les mains et la tête en bas; tout le monde s'arrête; le théâtre change.

Troisième Tableau.

Une boutique de barbier avec cette enseigne; BIGARO, BARBIER, SAIGNEUR, COIFFEUR, DENTISTE ET PÉDICURE; un énorme rasoir au-dessus de la porte.

SCENE PREMIERE.

SOTTINEZ, *puis* BIGARO.

SOTTINEZ, *entrant.*

Holà! barbier-coiffeur!... il n'y a donc personne dans cette baraque?

BIGARO, *paraissant.*

Si, signor; que désire votre excellence? a-t-elle la barbe longue, je la coupe; les dents avariées, je les arrache; des cors génans, je les extirpe; le tout pour le bien de l'humanité et la modeste somme de deux maravédis.

SOTTINEZ.

Mets tous tes fers au feu, drôle! et relève mes boucles, qui en ont terriblement besoin.

BIGARO.

C'est de la tête qu'il s'agit; vous ne pouviez mieux vous adresser, seigneur cavalier: vous voyez en moi le coiffeur breveté de onze têtes couronnées dont je soigne aussi les cors, durillons, ognons, poireaux, lentilles et mâchoires; regardez dans la montre, excellence, vous y verrez l'œillère du roi de Couge, vous y verrez...

SOTTINEZ.

Je n'ai pas le temps d'écouter tes sornettes: coiffe-moi vite, on m'attend.

BIGARO.

A quelque rendez-vous d'amour. Son excellence est assez bel homme pour que les dames de Madrid se l'arrachent.

SOTTINEZ.

Tu trouves, faquin?

BIGARO.

Il ne vous manque que d'avoir passé par les doigts de l'adroitissime Bigaro; asseyez-vous, excellence... (*il avance un fauteuil*) une seconde, et je suis sur votre tête.

Il rentre chez lui.

SCENE II.

SOTTINEZ, *seul, se regardant.*

Ce raseur a raison, mon physique n'a vraiment pas trop souffert des aventures désagréables qui l'ont affecté. Mais à présent, mon petit croûton, vous ne me mettrez plus sans dessus dessous, vous ne me ferez plus marcher les talons de bottes en l'air, exercice plus qu'incommode et tout-à-fait immoral... Ma vieille future a mis ordre à ce renversement de choses; elle m'a muni d'un talisman... une mèche de ses cheveux d'une entière blancheur et d'une longueur...ce n'est pas étonnant, c'est une pousse de onze cent onze ans; je m'en suis fait une chaîne. (*Il montre une espèce de corde à puits.*) Avec ça j'ai pu reprendre Isabelle, je l'ai confiée au père Seringuinos, et quand je serai coiffé nous partirons; et pour nous éloigner plus vite de Madrid, nous prendrons le chemin de fer, c'est une invention nouvelle dont je veux essayer... Si mon rival me poursuit, je pourrai, à l'aide de mon talisman, me donner le plaisir de l'éreinter de toutes les manières... Ah! ah! je m'en donnerai, je le ferai tourner comme un tonton, je le ferai danser sur la pointe des cheveux.

BIGARO, *rentrant avec un fer.*

Me voilà, altesse, me voilà.

En ce moment la Folie, en costume de danseuse espagnole, entre en dansant.

SCENE III.

LES MÊMES, LA FOLIE.

SOTTINEZ.

Par saint Jacques de Compostelle, voilà une jolie fille!

LA FOLIE.

Vous trouvez, signor?

BIGARO, *tout en coiffant Sottinez.*

C'est quelque saltimbanque.

SOTTINEZ.

Qui es-tu? et comment t'appelles-tu?

LA FOLIE.

J'ai nom Zambinella, et je suis danseuse; j'ai fait la fortune de mon directeur, et il vient de me renvoyer parce que, dit-il, je ne suis plus assez légère.

Elle fait un entrechat.

SOTTINEZ.

Mais c'est une sylphide.

BIGARO.

Un vrai vent.

LA FOLIE.

Il trouve mes yeux sans expression.

Elle regarde Sottinez.

SOTTINEZ.

Mais ils sont assassins, tes yeux

LA FOLIE.

Mes bras sans grâce.

Elle prend une pose.

SOTTINEZ.

Le rustre!

LA FOLIE.

Mes jambes trop maigres.

Elle lève la jambe jusqu'au nez de Sottinez.

BIGARO.

Quels mollets!

SOTTINEZ.

Vénus n'était pas plus roudelette.

LA FOLIE.

Ma taille mal prise.

SOTTINEZ.

C'est un imbécile.

LA FOLIE.

Et vous?

SOTTINEZ.

Hein?

LA FOLIE.

Êtes-vous de son avis?

SOTTINEZ.

Pas du tout.

LA FOLIE.

Voulez-vous de moi?

SOTTINEZ, *se levant.*

Certainement. (*A part.*) Elle est bien plus jolie qu'Isabelle.

LA FOLIE.

Vous êtes directeur?

SOTTINEZ.

Je serai tout ce que tu voudras.

LA FOLIE.

Alors vous me ferez débuter par mon pas châle; c'est mon triomphe, vous allez en juger. Avez-vous une écharpe à me prêter?

SOTTINEZ.

Je n'ai que des perruques

LA FOLIE, *prenant la grosse chaîne en cheveux que porte Sottinez.*

Voilà ce qu'il me faut.

SOTTINEZ.

Un moment!

LA FOLIE.

Je ne veux pas que vous me preniez de confiance.

SOTTINEZ.

Mais...

LA FOLIE.

AIR: *Oui, vous êtes de mon cœur.* (Chambord.)

A l'instant, de mon talent

Vous allez juger vraiment ;
Cette chaîne
Qui vous gêne
Va me servir, c'est charmant.

SOTTINEZ.

Trop vive bayadère,
Rendez-moi ce bijou.

LA FOLIE.

Non, non, je veux vous plaire
En dansant mon pas indou.

SOTTINEZ.

Pour elle, du talisman
Séparons-nous un moment ;
Cette chaîne,
Sans grand' peine,
Me reviendra... c'est charmant.

La Folie danse quelques pas.

SOTTINEZ.

Tu es un ange, et je te donnerai tout ce que tu voudras.

LA FOLIE.

Je ne veux rien, seigneur, qu'un souvenir de vous, et je garde cette chaîne.

SOTTINEZ.

Hein ? comment? je m'y oppose.

LA FOLIE.

Pourtant je ne vous la rendrai pas

SOTTINEZ.

Mais tu ne sais pas...

LA FOLIE.

Je sais au contraire, don Sottinez, que cette chaîne est un talisman; je sais qu'avec elle tu aurais eu presque de l'esprit, tandis que sans elle tu ne seras plus qu'un fat imbécile. J'avais juré de te prendre ce don précieux de la vieille Sara ; je le tiens et je le garde.

SOTTINEZ.

Oh ! tu me rendras ma chaîne.

LA FOLIE.

Jamais.

SOTTINEZ, *courant après la Folie.*

AIR *de la Galopade.*

Ah ! je l'aurai.

LA FOLIE, *se sauvant.*

Jamais contre mon gré.

SOTTINEZ, *même jeu.*

Me voler de la sorte !

LA FOLIE.

Le vent m'emporte,
Si je veux,
En tous lieux.

SOTTINEZ.

Ah ! rends-moi mes cheveux !

LA FOLIE.

Tu t'essouffles en vain.

SOTTINEZ.

Je suis comme un crin,
Crains ma colère.

LA FOLIE.

Si tu veux courir,
puis te donner ce plaisir.

SOTTINEZ.

Quand je te tiendrai,
Je m' vengerai.

LA FOLIE.

Mais, pauvre hère,
Pour me ressaisir,
Prends donc les ailes du zéphyr.

ENSEMBLE.

SOTTINEZ.

Ah ! je l'aurai,
Vois-tu? bon gré mal gré.
Me voler de la sorte !
Si l' vent t'emporte
En tous lieux,
Moi je veux
Reprendre mes cheveux.

LA FOLIE.

Ah ! je l'aurai,
Vois-tu? bon gré mal gré.
Tu gardes en vain la porte,
Le vent m'emporte
En tous lieux,
Et je veux
Te souffler tes cheveux.

Elle sort en courant, et Sottinez la suit.

BIGARO.

Eh ben ! dites donc, et mon argent? Oh ! mais ça ne se passera pas comme ça.

Il prend un fer qui chauffait, et veut courir après Sottinez; il rencontre Magloire qui entrait dans la boutique et qu'il brûle avec son fer.

SCENE IV.

BIGARO, MAGLOIRE.

MAGLOIRE.

Aïe ! merci ! oh ! là ! là !... oh ! là là !...

BIGARO.

Est-ce que je vous ai fait mal ?

MAGLOIRE.

Au contraire, vous m'avez brûlé le nez... Dieu! que ça me cuit ! j'en aurai deux ou trois cloches; il ne me manquait plus que ça !

Il a une énorme fluxion, et le nez tout rougi par le fer.

BIGARO.

Monsieur, vous ne vous en irez pas d'ici sans que j'aie réparé ce petit accident.

MAGLOIRE.

Vous êtes bien honnête, mais j'ai une dent...

BIGARO.

Contre moi ? c'est mal.

MAGLOIRE.

Du tout ! j'ai une dent, dis-je, qui ne me permet pas de sentir mon nez.

BIGARO.

Vous avez mal aux dents ? comme c'est heureux!

MAGLOIRE.

Ah ! monsieur, j'ai peur d'en devenir hydrophobe. Ça me vient d'un coup d'air que j'ai attrapé dans un jeu de trictrac.

BIGARO.

Qu'est-ce qu'il dit ?

MAGLOIRE.

C'est un bien vilain jeu, monsieur, que le jeu de trictrac !

BIGARO.

Vous avez la figure dans un fâcheux état, mais je vais vous guérir en un clin d'œil.

MAGLOIRE.

Vous arrachez les dents, perruquier?

BIGARO.

J'ai même eu pour cela un brevet d'invention de l'empereur de Maroc.

MAGLOIRE.

Vous avez une belle clientelle, pédicure ; mais je vais vous dire, monsieur, je suis fort délicat des nerfs, et la vue de vos horribles instrumens...

BIGARO.

Rassurez-vous, jeune homme, je n'ai pas eu mes brevets d'invention pour travailler comme tout le monde.

MAGLOIRE.

Vous avez donc aussi inventé quelque chose?

BIGARO.

Monsieur, mon invention est si simple, qu'au premier aspect elle semble...

MAGLOIRE.

Je comprends... Essayons-en ; car je passe des momens bien désagréables.

BIGARO, *examinant la mâchoire.*

La dent est de la plus profonde noirceur.

MAGLOIRE.

Scélérat de trictrac... Si vous aviez pu inventer le moyen de m'arracher cette dent sans y toucher...

BIGARO.

C'est précisément cela

MAGLOIRE.

Vrai!... voilà qui est admirable!... Je voudrais être roi, grand artiste, je placerais cent écus sur votre tête.

BIGARO.

Voilà mon instrument.

MAGLOIRE.

Tiens! c'est une pelote de ficelle!

BIGARO.

Je vais fixer l'extrémité de cette ficelle dans votre mâchoire, puis je m'en irai à l'autre bout de la place, et la dent viendra me trouver.

MAGLOIRE.

Je serai curieux de la voir s'en aller.

BIGARO.

Attention!

Il se place en face de Magloire, et tire un pistolet de sa ceinture.

MAGLOIRE.

Qu'est-ce que vous allez faire, coiffeur?

BIGARO, *visant.*

Presque rien, je vise à la tête. Une... deux... trois.

Il tire.

MAGLOIRE.

Aie! aie! (*Il s'est rejeté en arrière pour éviter le coup de feu, et la dent paraît au bout de la ficelle.*) En voilà une, d'invention!

BIGARO, *montrant une énorme dent.*

Et voilà une terrible dent.

MAGLOIRE.

Comment! c'est à moi ça!... j'avais ce poteau-là dans la bouche!

BIGARO.

Si vous voulez m'en faire l'hommage, je la ferai passer pour une dent de rhinocéros.

MAGLOIRE.

Avec plaisir, coiffeur. Maintenant, il me faut encore quelque chose. Regardez-moi ça... (*Il montre sa tête chauve.*) Croiriez-vous que j'avais hier les plus beaux cheveux du monde? un grand diable me les a emportés; pourriez-vous m'en procurer?... je les veux rouges et bon teint.

BIGARO.

Dans cinq secondes, vous pourrez vous coiffer à la Louis XIV. Vous voyez cette tête à perruque, eh bien! en la frottant de ma pommade blanquo-blaguomaque, elle va se couronner d'une forêt de cheveux... De quelle couleur les voulez-vous?

MAGLOIRE.

Rouges... c'est une couleur que j'affectionne pour les cheveux et pour les bas.

BIGARO.

Voyez.

La tête à perruque se couvre de cheveux.

MAGLOIRE.

Oh! comme ça pousse... Ah! je n'y tiens pas! je veux en essayer... j'éprouve depuis long-temps le désir d'avoir des moustaches, je veux m'en faire cadeau... Passez-moi le pot. (*Il y met le doigt, et son doigt est aussitôt velu comme un pinceau.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

BIGARO.

Imprudent!

MAGLOIRE.

Voilà une pommade bien dangereuse... je ne pourrai plus me présenter dans le monde avec un doigt panaché... Vous allez me couper ça, et tout de suite.

BIGARO.

Passez-moi votre doigt. Ah çà! je n'ai jamais vu de crins aussi durs... mes ciseaux n'en peuvent venir à bout.

MAGLOIRE.

Je ne puis pourtant pas rester comme ça!... Arrivez donc, perruquier... n'avez-vous pas quelque rasoir? (*Il entre dans la boutique, et passe la tête par la fenêtre. Le rasoir se détache, et coupe la tête de Magloire. La tête roule et s'en va, et Magloire sort de la boutique en courant à tâtons après sa tête.*) Ma tête! ma tête!

Bigaro sort en courant avec Magloire.

Quatrième Tableau.

Le théâtre représente le point de départ du chemin de fer; au fond un grand mur.

SCENE PREMIERE.

JOBARD, BABILAS, LA FOLIE, *en costume de chauffeur anglais*; VOYAGEURS.

LA FOLIE.

AIR : *L'or est une chimère.*

On n' connaît plus à la ronde
D'aut' postillon que l' chauffeur!...
Nous avons changé le monde
En inventant la vapeur.
Malgré moi je m'irrite
De m' voir dépasser par l'éclair!
Mais, je veux aller si vite,
Que nos voyageurs manqu'ront d'air.
On n' connaît plus à la ronde, etc.

Nous allons essayer une nouvelle machine.

JOBARD.

Très-bien.

LA FOLIE.

Vous serez comme dans une bouffée de vent... nous passerons sur la route comme un orage, nous arriverons comme le tonnerre, et nous disparaîtrons comme l'éclair.

BABILAS.

Ah! voilà ma société qui arrive.

LA FOLIE, *à part.*

C'est pour toi que je suis ici, don Sottinez... tu n'as plus ton talisman, à nous deux.

SCENE II.

LES MÊMES, SOTTINEZ, SERINGUINOS, ISABELLE, *puis* ALBERT, *en costume de chauffeur, comme la Folie.*

SOTTINEZ.

Arrivez donc.

SERINGUINOS.

Mon gendre, vous me ferez mourir de vieillesse avant l'âge.

SOTTINEZ.

Je vous ferai partir d'abord, et bien vite... (*A part.*) Depuis que j'ai perdu mon talisman, je suis en proie à une continuelle venette.

ISABELLE.

Où me conduisez-vous donc?

SOTTINEZ.

Le plus loin possible de mon rival.

ISABELLE.

Il nous rattrapera toujours.

SOTTINEZ.

Je l'en défie.

ALBERT, *s'approchant d'Isabelle.*

Je suis là, chut !

SERINGUINOS.

Fille dénaturée ! n'aurez-vous pas pitié des cheveux blancs et des jarrets de votre malheureux père?

ISABELLE.

Je n'aimerai jamais don Sottinez.

SERINGUINOS, *bas.*

Je commence à le croire.

BABILAS.

Elle a une tête, la petite Seringuinos.

SOTTINEZ.

Il me faut quatre places.

LA FOLIE.

Nous n'en avons plus que trois.

SERINGUINOS.

Babilas nous suivra à pied, je l'ai pris pour tout faire.

BABILAS.

Mais je ne vous rattraperai jamais.

LA FOLIE.

En voiture.

TOUS.

En voiture.

Albert emmène Isabelle.

SERINGUINOS.

Ma fille ! où va-t-on charger ma fille ?

LA FOLIE.

Soyez tranquille, papa, elle est en bonnes mains; vous monterez avec votre compagnon dans ce petit wagon, qui ne tient que deux personnes.

Tous les voyageurs montent dans les wagons. Albert et Isabelle sont dans celui qui précède le petit wagon de Sottinez. Tous les wagons se mettent en route et disparaissent; un seul reste en place, c'est celui de Sottinez: derrière lequel est la machine, que conduit la Folie.

BABILAS.

Ohé ! ohé ! chauffeur, vous oubliez une voiture. Ah ! bah ! ils sont loin.

SOTTINEZ.

Et Isabelle ?

BABILAS.

Elle s'en va comme si le vent l'emportait.

SERINGUINOS.

Mon gendre, faites donc marcher la voiture.

BABILAS.

Si vous allez de ce train-là, je vas vous suivre devant.

SOTTINEZ.

C'est une horreur ! c'est une indignité ! Quand je devrais sauter en l'air, je veux rattraper Isabelle.

LA FOLIE.

Eh bien ! saute donc, Sottinez !

A un signe de la Folie, le petit wagon saute en éclats ; au bruit tout le monde accourt.

AIR :

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!
Quel malheur c'est là !
Ah ! quel vacarme
Ah ! quelle alarme !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!
Quel malheur !... hélas !...
Oui, c'est la machine en éclats.

BABILAS.

Mon pauvre maître doit être en compote. (*On voit tomber du ciel des morceaux épars.*) Qu'est-ce qui me tombe sur la tête ?... un bras, une jambe... Dieu du ciel ! c'est un morceau de mon maître... oui, je reconnais son bras à sa manche jaune... Ramassez tout, mes amis, n'en laissez rien perdre... (*On met les morceaux dans un panier.*) Du grand Seringuinos voilà donc ce qui reste !... Et le seigneur Sottinez, où est-il ? je n'en vois pas le plus petit morceau.

A ce moment, on aperçoit, sur le grand mur du fond, Sottinez, plaqué de tout son long.

UNE FEMME.

Mais le voilà !

BABILAS.

C'est vrai ! c'est bien lui !... il est complètement aplati !

SOTTINEZ.

A moi ! à moi !

BABILAS.

Il n'est pas mort. Eh ! vite, il faut aller chercher une échelle.

TOUS.

Une échelle !

On apporte une échelle, on monte jusqu'à Sottinez ; mais, au moment de l'atteindre, on le voit changer de place, et il se trouve à l'autre extrémité du mur.

SOTTINEZ.

A droite ! à droite !

BABILAS.

Il a raison, vous donnez à gauche... (*On dresse l'échelle, mais Sottinez disparaît, et se trouve plaqué au milieu du mur.*) Vous ne savez ce que vous faites, je vais l'aller chercher... Gardez-moi ça, s'il vous plaît.

Il remet le panier à une femme et monte à l'échelle ; mais au moment où il va saisir Sottinez, celui-ci disparaît dans le mur. Cri général. Le théâtre change.

Cinquième Tableau.

Une salle d'auberge ; au fond, une grande glace; à droite du spectateur, une table.

SCENE PREMIERE.

SOTTINEZ, BABILAS, LE DOCTEUR.

On apporte Sottinez, qu'on dépose sur un fauteuil; Babilas suit Sottinez en portant dans un panier les restes de Seringuinos.

BABILAS.

Allez doucement, mes amis; prenez garde de le casser comme mon infortuné patron. Dites donc, docteur, croyez-vous que le seigneur Sottinez en reviendra

LE DOCTEUR.

Il est bien bas.

BABILAS.

Vous voulez dire bien plat... Il ne devrait pas être permis de mettre un homme dans un état pareil.

SOTTINEZ, *d'une voix éteinte.*

Babilas, suis-je encore complet?

BABILAS.

En apparence, il ne vous manque pas grand' chose.

SOTTINEZ.

Je suis bien faible, mon ami.

LE DOCTEUR, *bas à Babilas.*

Comme le malade est désespéré, je vais essayer sur lui un remède nouveau, je vais lui faire boire de mon baume de porte-en-terre.

BABILAS.

Vous l'avez baptisé là d'un bien vilain nom.

LE DOCTEUR.

Tenez, Sottinez, avalez le contenu de cette fiole.

SOTTINEZ.

Merci, docteur... C'est un calmant, n'est-ce pas?

Il boit.

LE DOCTEUR, *bas à Babilas.*

C'est un adroit mélange de vitriol, de vif-argent et de plomb fondu.

BABILAS.

Vous croyez que ça le calmera ?

SOTTINEZ, *après avoir bu, se levant tout-à-coup.*

Ah! qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOCTEUR.

Il est sauvé! il est sauvé!

SOTTINEZ.

J'ai le diable au corps, je brûle... au feu! au feu!

BABILAS.

Si on allait chercher un pompier...

SOTTINEZ.

De l'eau! Babilas, de l'eau!

BABILAS, *lui donnant un verre.*

Voilà, seigneur... Si maître Seringuinos était encore de ce monde, il lui administrerait un calmant plus local.

SOTTINEZ.

Encore Babilas, encore!

BABILAS, *lui donnant un autre verre.*

Voilà, seigneur.

SOTTINEZ.

Encore, encore!...

BABILAS.

C'est un incendie; formons la chaîne, mes amis, formons la chaîne. (*Les gens qui sont là forment la chaîne et se passent de main en main des verres que Sottinez avale.*) Il a du feu de Bengale dans l'estomac.

SOTTINEZ, *s'arrêtant.*

Ah! j'en ai assez, ça va mieux; vous pouvez vous retirer, mes amis.

LE DOCTEUR.

Voilà une cure qui me fera honneur.

SCENE II.

SOTTINEZ, BABILAS.

SOTTINEZ.

Je crois, Babilas, que j'ai été bien malade; je ne me souviens plus de rien du tout; seulement je rêvais, car ce ne peut être qu'un rêve, je rêvais que j'étais transformé en volant et que je sautais de raquette en raquette.

BABILAS.

Vous n'avez pas rêvé, seigneur, vous avez en effet sauté comme un bouchon de vin de Champagne; c'était à faire frémir.

SOTTINEZ.

Et Seringuinos, où est-il?

BABILAS.

Là, dans ce panier à salade.

SOTTINEZ.

Comment se trouve-t-il là dedans?

BABILAS.

Mal, je suppose.

SOTTINEZ.

Comment a-t-il pu y entrer?

BABILAS.

Par morceaux... il est retombé en miettes, le malheureux.

SOTTINEZ.

Et Isabelle ?

BABILAS.

Partie, disparue, perdue.

SOTTINEZ.

Encore une fois perdue!... Mais cette vieille sorcière s'est moquée de moi de la façon la plus inconvenante... et je survivrais à la perte d'Isabelle, je survivrais au malheureux Seringuinos!... non, nature marâtre! je vais me venger de toi, je vais détruire ton plus bel ouvrage. Babilas, je vais me tuer; bouche-toi les oreilles, mon ami... je vais... (*Il tire un pistolet de sa poche.*) Mais j'y songe, ça me fera peut-être mal... une idée... cette glace reflète fidèlement mon image; cette glace, c'est un autre moi-même... si je tirais sur cet autre?

BABILAS.

Vous casseriez la glace.

SOTTINEZ.

Je me casserais la tête en même temps.

AIR : *Ah! si madame le savait.*

Allons, le sort en est jeté,
Je vais me brûler la cervelle!

BABILAS.

Vraiment la manière est nouvelle;
Pour le bien de l'humanité,
Votre exemple sera cité.
Du suicid', la mode est générale,
On n' voit partout que pendus et noyés!

SOTTINEZ.

C'est un service qu' j' rends à la morale.

BABILAS.

Et plus encore aux miroitiers...
Quell' fortun' pour les miroitiers!

SOTTINEZ.

Me voilà bien en face de moi-même; allons, du courage. Adieu, Babilas.

Il tire dans la glace; celle-ci disparaît, et à la place on aperçoit Sara.

SCENE III.

LES MÊMES, SARA.

Tu as douté de moi, Sottinez; c'est pourquoi je ne suis pas venue tout de suite à ton aide... tu t'es laissé enlever ton talisman, je t'en rapporte un autre; tu pourras cacher facilement celui-là... prends, et songe que, si je te rends la puissance que tu avais si maladroitement perdue, c'est que je compte sur ta parole, c'est demain qu'il faudra exécuter le pacte signé. Babilas, réunis les morceaux de ton maître, fais-lui boire le reste de ce baume et le bon apothicaire pourra servir encore l'humanité souffrante! A demain, Sottinez.

La glace se referme.

SCENE IV.

SOTTINEZ, BABILAS.

BABILAS.

Ah! enfin, voilà quelque chose d'heureux qui nous arrive; nous avons un talisman; il n'est pas gros, ça doit être un diamant au moins.

SOTTINEZ.

C'est un œil de perdrix.

BABILAS.

Parbleu! nous n'avions pas besoin de la vieille, j'en avais à votre service.

SOTTINEZ.

Se serait-elle encore moquée de moi?

BABILAS.

J'en ai peur; mais nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir; si elle remet l'infortuné Seringuinos sur ses jambes, elle fera un fameux miracle... Rassemblons-le; aidez-moi un peu s'il vous plaît. (*Il tire une jambe du panier.*) Qu'est-

ce que c'est que ça? Ah! c'est une jambe... est-ce la droite ou la gauche? Si j'avais pu prévoir ce qui arrive, j'aurais numéroté tout ça. (*Il tire une autre jambe.*) Ah! voilà la paire. A présent cherchez-moi la partie inférieure de cet infortuné, donnez-moi son torse. Oh! comme il est déjà desséché! Ah! bon, voilà la tête; quelle bonne petite boule! Y a-t-il encore quelque chose dans le panier?

SOTTINEZ.

Certainement.

BABILAS.

Je n'aurais jamais cru qu'il fallait tant de morceaux pour faire un apothicaire... Là! Nous n'avons rien oublié?

Babilas a placé tous les morceaux les uns sur les autres en les appliquant contre le mur; Seringuinos est complet, sauf le bras gauche.

SOTTINEZ.

Le panier est vide.

BABILAS.

A présent le baume. Quoi qu'en ait dit la vieille, je ne placerais pas deux sous sur la tête de mon patron. (*Ici Seringuinos commence à remuer.*) Ah! mon Dieu! regardez donc, seigneur Sottinez, le baume opère... voilà le patron qui remue; il a déjà ouvert un œil. Tenez, le voilà qui bâille... mais il bâille très-bien... il nous regarde, il a l'air très-solide sur ses jambes. (*Babilas se baisse pour regarder les jambes de Seringuinos, celui-ci en avance une et renverse Babilas du coup. Babilas à terre.*) Décidément il remue.

SERINGUINOS.

Babilas, où suis-je? d'où viens-je? et qu'est-ce que tu fais là?

BABILAS.

Je vous raccommode, patron. Il est comme neuf, ma parole d'honneur!

SOTTINEZ.

Ce cher Seringuinos!

SERINGUINOS.

Babilas, je prendrais bien quelque chose, mon ami.

BABILAS.

Vous avez faim, patron?

SERINGUINOS.

Oui, j'ai du vague dans la tête et beaucoup de vide dans l'estomac; je prendrais bien quelque chose, mon ami.

SOTTINEZ.

Qu'on apporte une table.

On apporte une table.

SERINGUINOS.

C'est assez bien servi, mais je ne vois qu'un couvert.

SOTTINEZ.

Vous avez raison: quand je dîne, je veux avoir mes aises; nous aurons chacun notre table.

La table se divise en trois tables garnies de mets et de lumières.

SERINGUINOS.

C'est charmant. Babilas, donne-moi une chaise.

BABILAS

Prenez garde; asseyez-vous tout doucement, vous ne devez pas encore tenir à grand'chose.

SERINGUINOS.

Qu'est-ce que tu me chantes donc, toi? je n'ai jamais été si dispos, je danserais la gigue si je le voulais.

SOTTINEZ.

A table, à table.

BABILAS.

Je suis curieux de voir manger cet assemblage de pièces et de morceaux.

SERINGUINOS.

C'est drôle, mais il me manque quelque chose.

BABILAS.

Quoi donc?... est-ce que vous n'avez pas de fourchette?

SERINGUINOS.

Si fait... mais je ne sais pas où la mettre. Ah! mon Dieu! Babilas, qu'est-ce que j'ai fait de mon bras gauche?

BABILAS.

Bon, je l'ai oublié là-bas.

SERINGUINOS.

Babilas, qu'est-ce que ça veut dire?

BABILAS.

C'est vrai, il lui en manque un... Ah! quel bonheur!... c'était votre bras malade... en voilà un bonheur!... Vous êtes né coiffé.

SERINGUINOS.

C'est possible, mais je ne suis pas né manchot, et je veux mon bras.

BABILAS.

Plaignez-vous donc! et si j'avais oublié la tête... qu'est-ce que vous diriez?...

SOTTINEZ.

Ne vous désolez pas, Seringuinos... ce bras n'est qu'égaré, et en promettant une récompense honnête, on vous le rapportera.

BABILAS.

Certainement, celui qui l'aura trouvé en sera fort embarrassé; que voulez-vous qu'on fasse d'un bras d'apothicaire? Il y a encore un peu de baume dans la fiole: quand le bras reviendra, nous le collerons.

SCENE V.

LES MÊMES, ALBERT *et* ISABELLE *en pèlerins*, UN GARÇON.

LE GARÇON.

Que voulez-vous, mes braves gens?

ALBERT.

Servez-nous à dîner.

LE GARÇON.

Est-ce pour la grâce de Dieu?

ALBERT.

Non, pour la grâce de ce doublon.

ISABELLE, *bas à Albert.*

Mon père et Sottinez!

ALBERT.

Faites bonne contenance, et ne craignez rien. (*Au Garçon.*) A quoi penses-tu?

LE GARÇON.

Mon digne homme, je réfléchis à une chose... c'est qu'il n'y a plus rien dans la maison! ces seigneurs ont tous pris.

ALBERT.

Ils ne refuseront pas de partager avec nous, qui arrivons d'accomplir un vœu à Saint-Jacques-de-Compostelle.

SERINGUINOS.

Il est bon là, le pèlerin. J'arrive de bien plus loin, moi. J'ai presque touché la lune... j'ai besoin de me refaire.

SOTTINEZ.

Et moi, j'ai été assez aplati pour qu'il me soit permis de chercher à me rendre quelque rotondité... je ne céderais pas un os de poulet.

BABILAS, *à part.*

Moi, je donnerais bien quelque petite chose à la pèlerine.

SOTTINEZ.

A table! à table... Les pèlerins mangeront après nous, s'il en reste.

SERINGUINOS.

Mais il n'en restera pas.

ALBERT.

C'est ce que nous allons voir.

A ce moment, tous les mets qui sont sur les tables de Babilas, Sottinez et Seringuinos, passent sur la table d'Albert.

BABILAS.

Mangez, patron, mangez...

SERINGUINOS.

Qu'est-ce que tu veux que je mange? je n'ai plus rien.

SOTTINEZ, *riant.*

Ah! ah! la farce est bonne.

SERINGUINOS.

C'est pour ça que j'en voudrais goûter.

BABILAS.

Il est écrit quelque part que je ne mangerai jamais.

A ce moment, un chien traverse le théâtre en courant et tenant le bras de Seringuinos à la gueule.

SERINGUINOS.

Babilas, je viens de voir passer mon bras... je l'ai reconnu.

BABILAS.

Vraiment?

SERINGUINOS.

Sottinez, Babilas... aidez-moi à rattraper ce misérable chien. Babilas, Sottinez... courez, criez avec moi... Au voleur!... au voleur!... au voleur!...

Ils sortent tous les trois en courant après le chien, qui traverse encore une fois le théâtre.

Sixième Tableau.

L'ILE DE LA FOLIE.

Le théâtre représente un site fantastique; à droite et à gauche, les jardins de la Folie, garnis de fleurs et d'oiseaux aux couleurs les plus vives; au fond, un grand escalier conduisant au palais de la Folie; le palais est à jour et en or; l'escalier est en argent; de tous côtés, des jeux de balançoires, d'escarpolettes et autres; les sujets de la Folie se livrent à ces jeux, et quand la petite décoration disparaît, tout est en mouvement dans la grande décoration.

SCENE PREMIERE.

LA FOLIE, ALBERT *et* ISABELLE *arrivent dans un char traîné par une foule de gros papillons.*

LA FOLIE.

Nous sommes arrivés.

ISABELLE.

Où sommes-nous donc ici?

LA FOLIE.

Dans mon empire. C'est ici que vous vous reposerez de vos fatigues, et que vous attendrez que la vieille Sara se lasse de vous persécuter.

ALBERT.

Que d'actions de grâces!...

LA FOLIE.

Vous ne me devez rien que d'être gai, car la gaieté est de rigueur dans mon empire.

ISABELLE.

Pour être complètement heureuse, il me manque mon père, mon pauvre père, qui, tout en se donnant beaucoup de mal pour me rendre malheureuse, m'aime cependant, j'en suis sûre.

LA FOLIE.

Je ne puis amener ici ton père, qui est sous l'influence du nouveau talisman que Sara a donné à Sottinez.

ISABELLE.

Mon pauvre père!

LA FOLIE.

Et toi, Albert, te manque-t-il aussi quelque chose?

ALBERT.

J'avais un pauvre diable à mon service, et que pour cela sans doute on persécute là-bas; ce garçon m'est dévoué, et s'il était là près de moi, je serais complètement heureux.

LA FOLIE.

J'avais prévenu tes désirs, et j'ai protégé Magloire, qui sans moi aurait perdu la tête; je te le rends au grand complet.

MAGLOIRE, *traverse le théâtre en courant; sa tête, mal fixée sur ses épaules, tourne toujours. Criant.*

Ah! mon Dieu! j'ai des vertiges, des éblouissemens...

LA FOLIE.

Sa tête n'est pas encore bien assurée sur ses épaules; j'avais sans doute oublié quelque chose. Magloire! Magloire! viens à nous, mon garçon.

MAGLOIRE, *revenant; sa tête ne tourne plus.*

Ah! enfin, elle s'est arrêtée... je voyais trente-six chandelles...

SCENE II.

LES MÊMES, MAGLOIRE.

MAGLOIRE.

Je la tiens, et elle tient... Où suis-je? et que vois-je?

ALBERT.

Mon pauvre Magloire!

MAGLOIRE.

Mon maître, mon cher maître!... oh! dites-moi tout de suite... c'est bien ma tête, n'est-ce pas? on ne m'en a pas donné une autre? il me semble qu'elle est plus petite.

LA FOLIE.

Rassure-toi, j'aurais eu trop de peine à trouver la pareille.

MAGLOIRE.

Et mon chapeau?... c'est gentil, j'ai perdu mon chapeau, un meuble de famille superbe...

LA FOLIE.

Allons, ma charmante Isabelle, chassez ces nuages de tristesse qui obscurcissent votre front, vous reverrez votre père.

ISABELLE.

Il me semble que, si je pouvais lui parler, je le toucherais, je le déciderais à renoncer à ses projets; s'il ne peut venir à moi, ne puis-je aller à lui.

LA FOLIE.

Gardez-vous bien de quitter cette île! une fois hors d'ici, vous retomberiez au pouvoir de Sara. Mais ce bruit m'annonce que mes ordres ont été exécutés, la fête va commencer.

MAGLOIRE.

Faites excuse, madame la princesse, est-ce qu'on ne prend rien chez vous?

LA FOLIE.

Que veux-tu?

MAGLOIRE.

Un morceau sur le pouce, voilà tout; un dindon me serait fort agréable.

LA FOLIE, *à un écuyer.*

Donnez-lui tout ce qu'il demandera.

MAGLOIRE.

Commeon ne sait pas ce qui peut arriver, je vais m'en donner pour quinze jours. Magloire sort.

LA FOLIE.

Que mes gentils sujets se préparent à donner à mes hôtes une fête brillante.

La Folie, Isabelle et Albert, assis sur une estrade, regardent la fête. Ballet. Après le ballet, le tonnerre gronde, le ciel devient couleur de feu, et Sara, élevée sur un groupe de serpens, se dresse derrière le trône de la Folie. — Mouvement général.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Premier Tableau.

Le théâtre représente l'intérieur d'une verrerie en pleine activité.

SCENE PREMIERE

LES OUVRIERS *de la verrerie, puis* SERINGUINOS.

CHOEUR DES OUVRIERS.

AIR *de M. Roger.*

Nos fourneaux sont prêts,
Nous ferons merveilles;
Soufflons les bouteilles
Qu' nous vid'rons après.
D' travail on dirait
Les verriers avides;
Ils font des verres vides,
D' même au cabaret.

PREMIER OUVRIER.

Allons, ferme camarades, chauffez les fourneaux. Qui vient là? est-ce encore de la pratique? Eh! c'est maître Seringuinos.

SERINGUINOS.

Oui, mes amis, c'est moi.

PREMIER OUVRIER.

Ça va bien, patron?

SERINGUINOS.

D'abord, faites-moi donner un tabouret, une chaise, un petit banc, un fauteuil; car, tel que vous me voyez, je jouis d'une courbature perpétuelle, par suite des courses incalculables que mon gendre m'a fait entreprendre pour rattraper ma fille.

PREMIER OUVRIER.

Et la tenez-vous?

SERINGUINOS.

Bah! je crois qu'on prendrait plutôt la lune avec les doigts; j'y ai renoncé, mon gendre aussi, car il a eu la charité de me laisser tranquille; il était temps; j'étais sec comme une botte de chiendent quand je suis rentré dans mon domicile.

PREMIER OUVRIER.

Et vous pleurez votre fille?

SERINGUINOS.

Le soir, quand la boutique est fermée... Mais ne suis que pharmacien à l'heure qu'il est, et e viens voir si ma commande de fioles et de bocaux est prête.

PREMIER OUVRIER.

Tout est en feu pour vous dans la verrerie. Allons, camarades, chauffons, chauffons.

Au moment où ils ouvrent la grande porte du four pour y mettre du bois, un gros paquet tombe par la cheminée du four : c'est Magloire, qui arrive tout noir de fumée et les cheveux roussis.

SCENE II.

LES MÊMES, MAGLOIRE.

MAGLOIRE, *criant.*

Au feu! au feu!... éteignez-moi, éteignez-moi donc!

TOUS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SERINGUINOS.

Il est tout noir, c'est un nègre ou un ramoneur.

MAGLOIRE.

C'est donc de plus fort en plus fort! Ah! qui que vous soyez, charrons, cyclopes, fumistes ou marchands de marrons, allez me chercher les pompiers, j'ai pris feu par en haut.

L'OUVRIER.

Un coup d'éponge suffira.

Il lui jette un verre d'eau à la figure.

MAGLOIRE.

Merci. (*Il se frotte les yeux et s'essuie la figure.*) Ah! je m'éteins, je m'éteins; mais je dois fumer encore.

SERINGUINOS.

Je ne me trompe pas, c'est Magloire.

MAGLOIRE.

L'apothicaire! est-ce que je suis tombé dans votre cuisine?

SERINGUINOS.

Te voilà donc, malheureux!

MAGLOIRE.

Malheureux! c'est le mot; je vous en prie, apothicaire, dites-moi toute la vérité; le feu a tout dévoré, n'est-ce pas? mes cheveux ne sont plus roux.

SERINGUINOS.

Ils sont roussis.

MAGLOIRE.

Vrai? ils sont encore roux? (*Mettant la main à sa tête et s'apercevant qu'il n'en a plus.*) Ah! roussis! quel affreux calembourg!

SERINGUINOS.

Me rapportes-tu ma fille, scélérat?

MAGLOIRE.

Je l'ai perdue en chemin; heureusement pour elle, car depuis douze heures trois quarts je voyage la tête en bas.

SERINGUINOS.

D'où venez-vous?

MAGLOIRE.

D'une île déserte, où l'on nous a reçus à bras ouverts.

SERINGUINOS.

Elle était donc habitée, ton île déserte?

MAGLOIRE.

Habitée! habitée comme la rue Saint-Denis; de plus, pavée en fleurs et bâtie en sucre candi; figurez-vous une boutique de confiseur de trois lieues de circonférence; on m'avait logé dans un magnifique biscuit de Savoie; en attendant le dîner, je grignottais les murs de mon hôtel, quand tout-à-coup je fus distrait de cette occupation par un grand diable qui m'attacha à la queue d'un cerf-volant.

SERINGUINOS.

D'un cerf-volant?

MAGLOIRE.

Oui, d'un cerf-volant qui voyageait côte à côte d'un magnifique ballon, dans la nacelle de ce

ballon était votre fille qu'on enlevait encore à son Albert, comme moi à mon biscuit; elle allait me dire comment la chose s'était passée, quand un gros oiseau vint se prendre de bec avec mon cerf-volant; celui-ci perdit sa queue à la bataille, et aussitôt je me mis à descendre plus vite que je n'étais monté. Je me demandai en route : Tomberai-je pile ou face. Je suis tombé pile.

Il montre son haut-de-chausses tout déchiré.

SERINGUINOS.

Allons, ma fille est décidément perdue pour son père et son futur. Je vois aussi, mon pauvre Magloire, que le diable ne t'a pas plus épargné que moi.

MAGLOIRE.

Vous êtes retombé sur votre pharmacie, vous, tandis que moi me v'là sans cheveux, sans place et sans le sou. Je pense à une chose, voulez-vous comme moi, apothicaire?

SERINGUINOS.

Qu'est-ce que tu sais faire?

MAGLOIRE.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Je sais faire les cornichons,
Je sais le loto, la musique,
Je sais élever les cochons,
Et je sais parler politique.
J' possède encor des talens plus coquets,
Et je les exerce avec grâce :
Je sais attacher les corsets,
Et je donne du cor de chasse.

SERINGUINOS.

Avec ces talens-là tu ne peux pas me convenir.

MAGLOIRE.

Ainsi vous me laissez sur le pavé? Eh bien! je ne vous veux pas de mal, apothicaire, mais je donnerais beaucoup pour vous voir dans la plus profonde débine; oui, je voudrais vous voir réduit à vous nourrir de votre fonds; oui, je voudrais vous voir faire des bouillons de guimauve et des fritures de sangsues.

SERINGUINOS.

Ce jeune homme est un grand polisson.

L'OUVRIER.

Allons, garçon, ne te désole pas, ton affaire peut s'arranger; l'ouvrage donne bien, je t'offre une place dans l'atelier, si notre état te convient.

MAGLOIRE.

Il me convient beaucoup... Qu'est-ce que c'est que votre état?

L'OUVRIER.

Tu es dans une verrerie.

MAGLOIRE.

Ah! j'y suis, vous faites des bouteilles?... ça me connaît, les bouteilles.

L'OUVRIER.

Tu acceptes?

MAGLOIRE.

Tope là! me v'là donc dans la verrerie. Je connaissais déjà une rue de ce nom-là.

L'OUVRIER.

Allons, allons, à la besogne; et d'abord prends le costume de l'emploi.

MAGLOIRE.

C'est-à-dire que, pour prendre votre costume, je n'ai qu'à quitter le mien. (*Se déshabillant et regardant ses mollets.*) Le malheur ne m'a pas trop déformé, je suis toujours de Saint-Malo.

L'OUVRIER.

Charge-toi de ce fourneau, nous allons souffler les fioles de maître Seringuinos.

CHOEUR.

AIR : *Gai, gai.*

Chaud, chaud, travaillons bien,
La besogne est bonne
Et donne;
Chaud, chaud, travaillons bien,
Car c'est dimanche demain.

Ils sortent.

SCENE III.

MAGLOIRE, SERINGUINOS.

SERINGUINOS.

Moi aussi je souffle, et comme un bœuf, c'est-à-dire qu'un œuf qu'on mettrait à ma place cuirait en cinq minutes.

MAGLOIRE.

Prenez mon costume, apothicaire, il est bon pour la circonstance.

SERINGUINOS.

Comme je ne peux pas m'en aller sans ma commande, ma foi, je vais me mettre à mon aise.

MAGLOIRE.

En voilà un qui doit être laid en négligé.

SERINGUINOS, *ôtant cinq ou six gilets.*

Je suis un peu couvert, vois-tu.

MAGLOIRE.

Comment! vous avez tout ça sur le corps ?

SERINGUINOS.

Ce n'est pas tout.

Il en ôte toujours.

MAGLOIRE.

Ah çà! mais dites donc, quand vous aurez ôté tous vos gilets, qu'est-ce qui restera?... un bâton... une baguette... une asperge?

SERINGUINOS, *déshabillé.*

Eh bien! j'ai encore plus chaud comme ça.

MAGLOIRE.

Le fait est que cette verrerie est une vraie poêle à frire. Ah! je donnerais quelque chose pour être dans une bonne glacière (*A peine a-t-il achevé, que les vêtemens de Magloire et de Seringuinos sont enlevés, la verrerie se transforme en glacière, on ne voit plus que neige et glace autour de Seringuinos et de Magloire qui se mettent à grelotter. Le fond s'ouvre, laissant voir des gamins qui glissent sur un étang glacé.*) Voilà une atroce plaisanterie.

SERINGUINOS, *courant après ses habits.*

Ah! mes habits! mes habits! Mon cher ami! comment te trouves-tu?

MAGLOIRE.

Je me trouve gelé, et vous?

SERINGUINOS.

Moi, j'ai l'onglée depuis les pieds jusqu'aux oreilles inclusivement. Ah! mais voilà une petite maison qui paraît bien chauffée. Tiens, regarde la fumée.

MAGLOIRE.

On dit qu'il n'y a pas de feu sans fumée, il n'y a pas non plus de fumée sans feu... Frappons... Eh! eh! la maison!

UN HOMME, *couvert de fourrures, sortant de la cabane.*

Que voulez-vous? et qui êtes-vous?

SERINGUINOS.

Ce que je veux? je voudrais me chauffer, ce

garçon voudrait se chauffer aussi... Nous sommes deux infortunés fort mal vêtus pour la saison... l'un apothicaire, et l'autre domestique... Mais le froid et le costume nous rendent égaux... Permettez-nous d'entrer.

L'HOMME.

Un instant!... vous me faites l'effet de deux voleurs.

MAGLOIRE.

Vous voulez dire de deux volés, nous n'avons pas une veste pour nous deux.

L'HOMME.

Ou bien vous êtes deux fous échappés de quelque hospice, car il n'y a que des fous qui courent les champs dans un pareil équipage.

SERINGUINOS, *à Magloire.*

C'est vrai, nous sommes dans notre tort.

MAGLOIRE.

Mais du tout!... Dites-lui donc que nous étions dans une verrerie, et que le diable qui nous poursuit... Un instant, je veux entrer, il me faut du feu... je commence à être pris comme la Seine sous le Pont-Neuf... J'entre de gré ou de force.

L'HOMME, *prenant un fusil dans la cabane.*

N'avancez pas, ou je brûle.

SERINGUINOS, *reculant.*

Non pas, non pas; je veux bien me chauffer, mais je ne veux pas être brûlé.

L'HOMME.

Au large, ou je lâche le chien.

MAGLOIRE.

Allons-nous-en, apothicaire; j'aime mieux battre la semelle que de causer avec ce monsieur à fourrure... Ah! voilà du monde qui arrive par là, on va nous donner des habits.

Entrée des Étudians, qui se rassemblent autour de Seringuinos et de Magloire, qui ne savent quelle contenance tenir et qui tremblent de froid.

CHOEUR.

AIR : *Galop de la Pâtissière.*

Vive l'hiver et son verglas,
Et la blanche surface
D'un océan de glace!
Pour nous la neige a des appas,
Et le ciel noir est sans frimas.

SERINGUINOS.

Vit-on pareil temps en Espagne?
Que n'ai-je une fourrure, un manteau!

LA FOLIE.

Venez chasser l'ours sur la montagne,
Bonhomme, on vous donnera la peau.

CHOEUR.

Vive l'hiver, etc.

MAGLOIRE.

C' n'est pas étonnant si j' grelotte,
Par l' temps qui fait être tout nu!

LA FOLIE.

Mon cher, dans c' cas on se frotte
De neig', le r'mède est bien connu.

CHOEUR.

Vive l'hiver, etc.

Pendant le chœur, Seringuinos et Magloire ont vainement tenté de fuir; à la fin du chœur, ils s'échappent, et sont poursuivis par les Étudians, qui leur jettent des boules de neige.

Deuxième Tableau.

Le théâtre représente un site agreste. A droite, une auberge; devant la porte de l'auberge, une table et deux chaises. Au fond, une mare servant à laver; sur une corde, du linge est étendu.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *puis* LA FOLIE.

ALBERT.

C'est bien ici que la Folie m'a donné rendez-vous, mais je ne la vois pas... Comment saurai-je si elle est venue déjà?... qui demanderai-je?... sais-je seulement quelle nouvelle forme il aura pris fantaisie à ma protectrice d'adopter?... (*Allant s'asseoir.*) Ah! je commence à douter de l'infaillibilité de sa puissance.

UN GARÇON, *sortant de l'auberge.*

Que demande monsieur?

ALBERT, *brusquement.*

Rien!

LE GARÇON.

Mais...

ALBERT, *se fâchant.*

Mais...

LA FOLIE, *en costume d'étudiant, venant s'asseoir à la table en face d'Albert.*

Mais ce garçon a raison; apporte-nous des cigarrettes et du feu. (*A Albert.*) Tout en fumant, camarade, nous causerons.

ALBERT.

D'abord, je ne suis pas votre camarade, et je ne veux pas causer.

Il lui tourne le dos.

LE GARÇON.

Voilà ce que monsieur a demandé.

Il dépose une lumière et des cigarrettes sur la table, et s'en va.

LA FOLIE, *tendant une cigarrette à Albert.*

Vous fumerez toujours, et moi, je causerai pour deux. Je vous dirai, mon cher, que je suis sorti de chez moi pour le service d'un mien ami, auquel, par la plus inconcevable imprudence, j'a laissé souffler sa maîtresse.

ALBERT, *se retournant.*

Qu'entends-je?

LA FOLIE.

Furieux d'avoir été pris pour dupe, j'ai juré de me venger... n'ai-je pas raison? qu'en pensez-vous?

ALBERT.

Je ne me trompe pas, c'est... c'est vous.

LA FOLIE.

Allons donc! tu me reconnais enfin, pauvre amoureux! et maintenant, tu veux bien être mon camarade, tu veux bien causer avec moi, n'est-ce pas?

ALBERT.

Oui, car vous allez me parler d'Isabelle.

LA FOLIE.

Comme si l'on pouvait te parler d'autre chose! Aussitôt que Sara, profitant d'un manque de précaution de ma part, nous eut enlevé ton Isabelle, je te quittai pour courir consulter le grand livre du destin; j'appris que Sara avait conduit Isabelle dans un magnifique château qu'elle a fait construire à Santa-Cruz, tout exprès pour la célébration de son mariage, car c'est aujourd'hui même que Sara épouse Sottinez; tu ne dois donc rien craindre de ce dernier, car la vieille jalouse veille à présent sur ta maîtresse, aussi bien et mieux que toi-même.

ALBERT.

Pourquoi cet enlèvement, alors?

LA FOLIE.

Sara l'avait promis à Sottinez, et celui-ci ne se marie qu'à la condition qu'Isabelle, qui ne peut plus être à lui, ne sera du moins à personne.

ALBERT.

Que comptes-tu faire?

LA FOLIE.

Ce costume t'annonce assez que j'ai conçu un nouveau projet; j'ai trouvé le moyen infaillible

de faire perdre à Sara ce pouvoir maudit qu'elle n'emploie plus qu'à te persécuter; mais je ne puis agir que lorsque Sara sera la femme de Sottinez; alors il lui sera impossible de ne pas tomber dans le piége que je lui tendrai. Jusque là, je ne puis que la lutiner, la ridiculiser, et je n'y manquerai pas... je veux qu'on se souvienne longtemps des noces de dame Sottinez. C'est à Santa-Cruz que doit avoir lieu la cérémonie, c'est à Santa-Cruz que nous allons nous rendre; mais j'y veux aller en nombreuse et bruyante compagnie. (*A ce moment on voit entrer en courant et en désordre une troupe de jeunes écoliers.*) Justement, voilà des auxiliaires qui m'arrivent.

LES ÉCOLIERS.

Deux heures! nous sommes libres, Dieu merci.

LA FOLIE.

Eh bien! mes gentils camarades, quel usage comptez-vous faire de votre liberté?

UN ÉCOLIER.

Nous allons jouer aux barres.

UN AUTRE ÉCOLIER.

Au cheval fondu.

LA FOLIE.

Tout cela est fort divertissant, j'en conviens, mais j'ai quelque chose de mieux à vous proposer: je vous invite tous à une noce.

TOUS.

A une noce?

LA FOLIE.

Et une noce comme on n'en a jamais vu: le seigneur Sottinez épouse une femme de onze cent onze ans.

TOUS.

Onze cent onze ans!

LA FOLIE.

Chansons, balivernes, charivari, il faut que rien ne manque à ce mariage.

UN ÉCOLIER.

Faudra faire beaucoup de bruit.

UN AUTRE ÉCOLIER.

Faudra casser quelque chose, ça me va.

TOUS.

Oui, oui.

LA FOLIE.

Ainsi donc, mes amis, en route, et guérre aux nouveaux mariés!

TOUS.

Guerre!

CHOEUR.

AIR *des Puritains.*

Pour égayer la fête,
Allons, amis, il faut courir;
A rire qu'on s'apprête,
C'est un plaisir
Qu'il faut saisir.

Ils sortent sous la conduite de la Folie et d'Albert. A peine sont-ils disparus que de l'autre côté arrivent des Blanchisseuses qui, armées de leurs battoirs, prennent place à la mare.

SCENE II.

LES BLANCHISSEUSES, *puis* SERINGUINOS *et* MAGLOIRE.

LES BLANCHISSEUSES.

AIR: *Fla, fla.*

Pan, pif, paf, pan,
Que chacun frappe
Le ling' qu'aujourd'hui
Nous devons rendre bien blanchi.
Pan, pif, paf, pan,
Que le battoir tape;
Faut, pour not' honneur,
Qu' tout soit d'une entière blancheur.

Seringuinos et Magloire paraissent revêtus d'habits qui ne sont pas faits à leur taille et tout-à-fait grotesques.

SERINGUINOS.

Arrêtons-nous, Magloire... je suis sûr que j'ai quelque chose de gelé.

MAGLOIRE, *grelottant.*

Quelque chose... mais j'ai tout, absolument tout, gelé... les pieds, les mains, le nez... le nez surtout, je ne le sens plus... Et dire que nous n'avons trouvé pour nous couvrir et rappeler la chaleur que des pantalons de nankin et des paletots d'été!...Aussi, faute de pouvoir réchauffer le dessus, je vais réchauffer le dedans... Je vais demander à ces belles blanchisseuses l'adresse du débit de consolations.

AIR *des Laveuses du Couvent.*

Holà! fillette brune et blanche,
Qui restez, le poing sur la hanche,
A regarder chaque passant,
Indiquez-moi, je vous en prie,
Où s' vend la plus vieille eau-de-vie?
Ce qu'il nous faut présentement,
C'est un cabaret, mon enfant.
Vite!
Oh! bien vite!
Ayez la bonté de m'instruire.
Ah! prenez pitié du martyre
D'un beau garçon,
Suivi d'un vieux glaçon,
Qui cherchent un bouchon,

UNE BLANCHISSEUSE.

Vous demandez le cabaret... levez le nez... il est devant vous.

MAGLOIRE.

C'est, ma foi, vrai... Holà! garçon...

SERINGUINOS.

Qu'est-ce que tu vas faire?... As-tu de l'argent pour payer? Le mien est parti avec mes gilets...

MAGLOIRE.

Je vous laisserai en gage, on vous trouvera bon pour un petit verre. Holà, garçon!

SERINGUINOS.

Je m'y oppose... Tiens, nous allons fumer, si tu veux... voilà deux cigarettes sur cette table; elles sont payées, sans doute, je t'en régale; fumons... ça ne nous coûtera rien, et ça nous réchauffera.

MAGLOIRE.

Vous croyez?... Va pour les cigarettes, faute de mieux. Ah! voilà la chandelle qui s'en va.

SERINGUINOS.

Du tout; elle ne s'en va pas: tu vois bien que j'allume.

Ils veulent allumer leurs cigarres, mais la chandelle se met à tourner.

MAGLOIRE.

Voilà les bêtises qui recommencent.

SERINGUINOS.

Attends, je vais allumer au passage.

Mais alors les chaises tournent aussi, et Seringuinos et Magloire jettent les hauts cris. Les Blanchisseuses accourent.

LES BLANCHISSEUSES.

Est-ce que vous êtes fous, de tourner comme ça?...

SERINGUINOS.

Il ne me manquait plus que la gymnastique; j'ai maintenant les reins plus malades que les jambes... je ne pourrai jamais retourner à Madrid...

LA BLANCHISSEUSE.

Tenez, brave homme! j'ai là ma petite voiture, et comme je laisse un paquet ici, il y aura juste de la place pour vous... Je vous emmènerai jusqu'à la ville.

SERINGUINOS.

Oh! voilà une blanchisseuse à laquelle je donnerai mon linge et ma bénédiction.

MAGLOIRE.

Et moi!...

SERINGUINOS.

Tu reviendras comme tu pourras.

LA BLANCHISSEUSE.

Aidez-moi, vous autres, à conduire ce brave homme jusqu'à ma voiture.

UNE AUTRE.

Oui, oui... (*A Magloire.*) Dis donc, mon gros, puisque tu restes ici, garde notre linge, entends-tu?

REPRISE DU CHOEUR.

Pan, pif, paf, pan, etc.

SCENE III.

MAGLOIRE, *seul.*

Il me laisse là, ce cuistre d'apothicaire... il me laisse là, comme si le vieux grigou n'était pas cause de tous mes malheurs... car enfin s'il avait voulu donner sa fille à mon maître, rien de ce qui m'arrive ne me serait arrivé... Ah! s'il me retombe jamais sous la main, je jure que... Voilà du beau linge, voilà surtout des bas rouges qui sont bien blancs... On savonne supérieurement dans ce pays-ci. (*Pendant qu'il examine le linge, deux énormes grenouilles viennent boire au bord de la mare.*) Qu'est-ce que c'est que ça? Ce sont, ma foi, des grenouilles..... Je n'en ai jamais vu de cette espèce... Je crois qu'elles me regardent... ces grenouilles gigantesques n'ont été envoyées ici que pour me faire quelque mauvaise farce. J'ai envie de m'en aller. (*Il veut se sauver; mais les grenouilles s'attachent à lui, et le poursuivent derrière la table et les chaises.*) Les vilaines bêtes vont me dévorer; au secours!... au secours!...

Aux cris de Magloire, les grenouilles se jettent dans la mare, et les Blanchisseuses arrivent. Le linge a tout-à-coup disparu.

SCENE IV.

MAGLOIRE, LES BLANCHISSEUSES.

LES BLANCHISSEUSES.

Qu'est-ce qu'il a?

MAGLOIRE.

Des grenouilles!

UNE BLANCHISSEUSE.

Qu'est-ce qui t'a fait peur?

MAGLOIRE.

Des grenouilles... il y en a partout, j'en vois partout... J'ai beau vous regarder, je ne vois que des grenouilles, et d'affreuses grenouilles.

UNE BLANCHISSEUSE.

Ah çà! mais je ne vois plus notre linge, moi.

LES BLANCHISSEUSES.

C'est vrai...

MAGLOIRE.

Bah!...

UNE BLANCHISSEUSE.

Qu'est-ce qui l'a pris?

MAGLOIRE.

Parbleu! les grenouilles.

UNE BLANCHISSEUSE.

Tu te moques de nous... Je gage que c'est toi qui nous as volées.

MAGLOIRE.

Moi... oh! vos bas ne sont pas plus blancs que ma conscience... Je demande qu'on me fouille... j'exige qu'on me fouille.

UNE BLANCHISSEUSE.

C'est aussi ce que je vais faire.

MAGLOIRE.

Prenez garde, je suis très-chatouilleux... Eh bien!...

UNE BLANCHISSEUSE.

Eh bien!... qu'est-ce que je disais? voilà une cravate...

UNE AUTRE.

Voilà ma collerette.

UNE AUTRE.

Voilà mes bas rouges.

MAGLOIRE.

Des bas rouges! oh! voilà une perfidie bien noire! je suis sûr que c'est la grosse grenouille qui m'a joué ce tour-là...

UNE BLANCHISSEUSE.

C'est un voleur.

TOUTES.

Oui, oui!...

UNE AUTRE.

Faut le mener chez le corrégidor.

MAGLOIRE.

Chez le corrégidor?

UNE AUTRE.

Non, je m'y oppose.

MAGLOIRE.

Oh! blanchisseuse magnanime!

UNE AUTRE.

Le coquin graisserait la patte au corrégidor... il faut nous faire justice nous-mêmes... la mare est là... envoyez-le rejoindre ses grenouilles.

MAGLOIRE.

Noyé! j'aime mieux le corrégidor.

UNE AUTRE.

Elle a raison... A la mare!...

TOUTES.

A la mare.

AIR *du Domino noir.*

C'est vraiment un bain qu'il faudra prendre
Dans notre lavoir,
Vous allez voir;
Et pour vous sécher on va vous rendre
Le dos tout noir,
Sous le battoir.

Elles s'emparent de Magloire, et le jettent dans la mare, et chaque fois qu'il veut en sortir, elles le frappent de leur battoir. Enfin il jette un cri terrible, et s'élance tout trempé hors de la mare, poursuivi par les deux grenouilles; à cette vue, les Blanchisseuses se sauvent. Le théâtre change.

Troisième Tableau.

Le théâtre représente une place de village aux environs de Madrid; à gauche le portail de l'église; à droite, dans le fond, une petite maison. Sur un plan plus avancé une fontaine.

SCENE PREMIERE.

SOTTINEZ, RODRIGUEZ.

SOTTINEZ, *au suisse.*

Vous entendez!... je veux une cérémonie magnifique; un mariage de prince, et je paierai comme un roi. Ah çà! dites-moi, Rodriguez; Isa-

belle, que ma digne épouse a fait renfermer dans mon château de Santo-Mayor, est-elle bien gardée ?

RODRIGUEZ.

J'y ai laissé six de mes plus braves soldats.

SOTTINEZ.

Je compte sur leur courage, et sur les murailles, qui sont très-élevées. Maintenant, allons au-devant de ma fiancée; le cortége doit être prêt à se mettre en marche.

Ils sortent.

SCENE II.

LA FOLIE *et les* JEUNES ÉTUDIANS.

LA FOLIE, *paraissant.*

Ah! vilain fat! tu veux une maîtresse et une femme?... sois tranquille, je veillerai sur l'une, et je vais égayer les noces de l'autre. Avez-vous vos instrumens ?

LES ÉTUDIANS.

Les voilà !

Ils font voir des casseroles, des pincettes, des poêles, tous les instrumens d'un charivari.

LA FOLIE.

Bien ! Ah ! vieille folle, tu vas voir comme les étudians fêtent les mariages bien assortis.

AIR : *Non, non, point de pardon.*

Pan, pan,
C'est en frappant
Que l'harmonie
Aujourd'hui prend sa vie,
Pan,
Pan,
Que l'harmonie
Nous brise le tympan.

LA FOLIE.

Nous avons vraiment
Un joli talent !
Comme au grand concert
Le cuivre nous sert.
Avec nos chaudrons,
Là, nous donnerons
A l'heureux mari
Un charivari.
Pan, pan, etc.

A merveille! nous allons nous en donner; voilà le cortége qui s'avance; à nos postes.

SCENE III.

Le cortége paraît. RODRIGUEZ *et deux* ALGUAZILS *marchent à la tête;* SOTTINEZ *donne la main à* SARAH, *qui est vêtue de brillans habits qui font encore ressortir sa laideur. Des* INVITÉS, *des* LAQUAIS, *et quelques* ALGUAZILS *viennent ensuite.*

CHOEUR.

Marche du Calife.

Cet auguste hyménée,
Formé par les amours,
Doit à la mariée
Promettre d'heureux jours.
Venue à ce grand âge
Sans faire un seul faux pas,
Elle doit être sage,
Ou l'on n'en verra pas.

Lorsque le cortége est arrivé auprès de l'église, les Etudians, cachés dans tous les coins, paraissent et donnent leur charivari.

SOTTINEZ.

Quelle cacophonie!... Rodriguez, courez sus à ces petits garnemens!... qu'il n'en échappe pas un !...

LA FOLIE.

La, la, seigneur Sottinez, ne vous fâchez pas. Nous nous retirons, mais vous nous reverrez encore.

AIR : *Allons-nous-en, gens de la noce.*

Nous souhaitons, selon l'usage,
Au marié des descendans :
De leur mère s'ils sont l'image,
Ils seront de jolis enfans,
D' jolis enfans,
D' charmans enfans.

ENSEMBLE.

Nous souhaitons, etc., etc.

SCENE IV.

LES MÊMES, *excepté* LA FOLIE *et les* ÉTUDIANS.

SOTTINEZ.

Je suis dans une fureur !...

SARAH.

Calmez-vous, mon ami... dans le voisinage d'une église je perds mon pouvoir; mais nous verrons plus tard... Entrons, entrons.

SOTTINEZ.

Babylas, toi, mon garçon, reste là, sur cette place; et si les vauriens revenaient, va chercher le corrégidor et la force armée.

Reprise de la marche.

Cet auguste hyménée, etc., etc.

SCENE V.

BABILAS, *seul.*

Je donnerais bien quelque chose pour que ces mariages-là soient finis. Avant toutes ces bêtises, j'étais un garçon apothicaire, vivant tranquillement dans son laboratoire... je faisais de la science!... à présent, je fais des courses... j'avais mes quatre repas bien réguliers; à présent, je ne sais vraiment pas comment j'existe. (*Au public.*) Vous avez pu remarquer une chose, c'est que je me mets souvent à table et que je ne mange jamais... Je ne sais pas si ça vous amuse, mais ça ne me fait pas rire du tout... J'ai envie, pendant la cérémonie, de voir s'il n'y aurait pas moyen de casser une croûte... Voilà justement un marchand de vin où je trouverai ce qu'il me faut: essayons encore. (*Il s'approche de la petite maison du fond.*) Hé ! la maison, y aurait-il moyen de se rafraîchir ici ?

UNE FEMME, *d'une taille ordinaire, sortant.*

Oui, seigneur, que voulez-vous ?

BABILAS.

Une bouteille de Xérès et une alla podrida.

LA FEMME.

Vous allez être servi.

MAGLOIRE.

Elle a l'air assez naturel; il n'y a pas trop de diablerie là-dedans... Puisque je vais enfin goûter à quelque chose, n'oublions pas les affaires de mon maître... Voyons ce qui se passe à l'église. (*Pendant qu'il est allé à l'église, la maison grandit de moitié. Revenant*) Eh bien, petite mère, sommes-nous prêts? (*Il aperçoit une énorme femme sur la porte.*) Oh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... une Patagone...

LA GRANDE FEMME.

Que demandez-vous, jeune seigneur?

MAGLOIRE.

Quelle voix suave!... mais, j'y songe : si les morceaux sont en proportion de la marchande, je n'y perdrai pas... Je veux une bouteille de Xérès et une alla podrida. (*La grande femme, avec un garçon aussi grand qu'elle, apporte une énorme table, à laquelle Magloire ne peut atteindre.*) Quand je disais que ça finirait par des farces! c'est de plus fort en plus fort; je ne puis même pas me mettre à table... autant vaudrait me servir sur la porte Saint-Denis... Allez au diable et remportez tout cela. (*On emporte la table, et la maison devient extrêmement petite.*) Au fait, je suis un imbécile; avec une échelle j'aurais pu prendre ce qui était sur la table... Dites donc, vous autres... (*Il se retourne et aperçoit la petite maison.*) Allons, voilà une maison de marionnettes, à présent!

UNE TOUTE PETITE FEMME.

Que voulez-vous, mon beau seigneur?

MAGLOIRE.

Eh bien! j'y mettrai de l'entêtement!... j'irai jusqu'au bout. Ma petite dame, je voudrais une bouteille de Xérès et une alla podrida.

LA PETITE FEMME.

Vous allez être servi.

MAGLOIRE.

On va m'apporter un dîner de colibri ou d'oiseau mouche, bien sûr. (*La petite femme apporte une très-petite table, une toute petite bouteille et un petit plat. S'asseyant par terre.*) Qu'est-ce que je disais? le repas ne sera pas long!

Au moment de manger, la Folie, reparaissant avec les écoliers, renverse la table, et Magloire ne mange pas.

SCENE VI.

SOTTINEZ, SARAH *et* LES INVITÉS, *sortant de l'église;* LA FOLIE *et* LES ÉTUDIANS *reparaissant;* MAGLOIRE, *entrant aussi.*

LA FOLIE.

Vive le seigneur Sottinez! gloire à sa charmante épouse! Seigneur marié, voici de jeunes seigneurs qui demandent à danser à vos noces.

MAGLOIRE.

Ah! bien! bon! c'est la noce de l'hidalgo.

SOTTINEZ.

Voulez-vous bien vous retirer, petits tapageurs! (*A un domestique.*) Faites avancer mon carrosse. (*A Sarah.*) Ma toute belle, montez dans cette voiture qui nous attend; nous éviterons les criailleries de ces petits drôles.

Des laquais ouvrent la voiture, Sottinez, Sarah et un autre invité montent.

LA FOLIE.

Bon voyage, seigneur Sottinez!

AIR : *Postillon de mame Ablou.*

Nous fêtons votre noce,
C'est un bien heureux moment!
Dans ce joli carrosse
Montez, couple charmant.

LA FOLIE.

Cocher, de tes chevaux
Excite une peu l'envie...
Qui craindrait les cahots
Près de femme jolie?...

A ce moment les chevaux entraînent le siége et les roues de devant. Les roues de derrière se sauvent avec les laquais; la caisse du carrosse se change en un puits où tombent les époux et ceux qui les accompagnent.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! Dieu! quelle aventure!...
Les mariés sont gentils;
La noce et la voiture
Tout est au fond du puits!

On retire Sarah, qu'on emporte; elle est toute mouillée. Rodriguez est retiré aussi. Sottinez est retiré par les étudians.

LA FOLIE.

Mes amis, il n'y a pas de moyen meilleur pour le sécher que de le faire courir... Sus! sus au marié!

LA FOLIE.

AIR : *Tentation de saint Antoine.*

Courez vite... prenez le patron,
Et faites-le-moi danser en rond!
Courez vite, prenez le patron,
Et faites-le danser en rond!
Bon!

SOTTINEZ.

Mauvais garnemens, laissez-moi donc!

LES ÉTUDIANS.

Non, tu danseras,
Tu valseras,
Tu sauteras! (*bis.*)

Ils lui font faire deux ou trois fois le tour du théâtre; enfin Sottinez se jette dans la fontaine, qui se change en une boutique de savetier. Sottinez est transformé en savetier.

SOTTINEZ, *chantant et frappant..*

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux...

LA FOLIE, *à part.*

Sarah, assez éloignée du lieu saint pour reprendre sa puissance, a tiré Sottinez de ce mauvais pas. Allons maintenant nous occuper d'Isabelle. (*Haut.*) Adieu, mes amis, la campagne est finie.

Elle sort.

MAGLOIRE, *qui s'était mis aussi à la poursuite de Sottinez.*

Ah çà, mais voilà un savetier qui va nous dire où ce qu'il est fondu le marié. Dites donc, bonhomme?

SOTTINEZ, *sortant de la boutique.*

Qu'est-ce que vous voulez, mes bonnes gens du bon Dieu?

MAGLOIRE.

As-tu vu un hidalgo que nous venons de tirer de l'eau ?

SOTTINEZ.

Je n'ai rien vu du tout. Laissez-moi reporter mon ouvrage, car je travaille et va-t-en ville.

RODRIGUEZ.

Laissez-le partir et épongez-moi !

SOTTINEZ.

Adieu, mes bons seigneurs !... Vous me paierez tout cela !

Il sort en chantant.

SCENE VII.

MAGLOIRE, RODRIGUEZ.

MAGLOIRE, *allant à Rodriguez, qui, tout mouillé, s'est tenu dans un coin.*

Vous étiez donc de la société aussi? je ne vous en fais pas mon compliment; il paraît que le guignon ne vous lâche pas non plus.

RODRIGUEZ.

C'est pourtant ce vieux Seringuinos qui m'a jeté dans toutes ces tribulations.

MAGLOIRE.

C'est vrai, Seringuinos est un vieux gueux! c'est lui qui a causé toutes nos infortunes. Ah! scélérat d'apothicaire! si je pouvais te rattraper!

A ce moment paraît Seringuinos couché sur un chariot à quatre roues; il est sur des paquets de linge. Une petite Blanchisseuse conduit le cheval.

SERINGUINOS.

Mes amis, suis-je encore loin de Madrid?

MAGLOIRE.

Ah ! le voilà, le vieux cancre !

SERINGUINOS.

C'est Magloire !

MAGLOIRE, *arrachant à Rodriguez le grand sabre qu'il porte.*

C'est le ciel qui nous l'envoie. L'apothicaire y passera, il faut que j'en purge la terre.

Il court à lui, et d'un coup de sabre coupe en deux le chariot et Seringuinos ; une moitié du corps s'en va avec les roues de devant, et l'autre moitié avec les roues de derrière.

SERINGUINOS.

Babilas! Babilas! du baume! du baume!

MAGLOIRE, *essuyant le sabre de Rodriguez et le lui rendant.*

Votre sabre a un fier fil, militaire.

SCENE VIII.

SOTTINEZ, BABILAS, DES ALGUAZILS, DES LAQUAIS, LE GNOME.

SOTTINEZ, *a repris son costume ordinaire.*

Où sont-ils ces petits messieurs? je vais leur donner la férule. Ah! Rodriguez, venez vous mettre à la tête de votre valeureuse troupe... Toi, Babilas, tu commanderas ma livrée, que j'ai fait armer en guerre.

SCENE IX.

LES MÊMES, ALBERT, LES ÉTUDIANS, LE GNOME.

ALBERT.

Ah! je vous trouve enfin, seigneur Sottinez! il est temps que tout ceci finisse! cette rivalité ridicule doit avoir un terme... allons, l'épée à la main! vous devez être las de tous ces sortilèges qui, se combattant tour à tour, n'amènent aucun résultat; ici il ne faut qu'un bon bras et un cœur ferme... Allons!

SOTTINEZ.

Voilà un fort beau discours! mais je ne me battrai point! je n'ai pas l'habitude de faire ces choses-là moi-même; voici mon domestique, qui s'en acquittera fort bien.

BABYLAS.

Comment! vous voulez que je me batte ou plutôt que je me fasse battre par le seigneur Albert ?

SOTTINEZ.

Mais non, jeune sot! c'est contre le domestique de monsieur que tu te battras, contre Magloire.

MAGLOIRE, *imitant Sottinez.*

Je déclare que je ne me battrai point! je ne fais pas ces choses-là moi-même. (*Montrant le gnome.*) Voici monsieur le gnome qui s'en acquittera fort bien!

BABYLAS.

C'est une idée ça. (*Montrant l'autre gnome.*) Et voici monsieur qui ne vous craint pas!

ALBERT.

Trêve de mauvaises plaisanteries; en garde!

LES ÉTUDIANS.

Non, non, laissez faire! laissez faire!

Combat comique des deux gnomes; le gnome de Sottinez est vaincu.

ALBERT.

A votre tour, Sottinez!

SOTTINEZ.

Non pas! A moi, alguazils!

Albert et les Étudians tombent sur les alguazils et Sottinez. Bousculade générale. Le théâtre change.

Quatrième Tableau.

LA NUIT DES NOCES.

Une petite chambre à coucher gothique.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.

Enfermée!... je suis enfermée dans ce château!... Je suis au pouvoir de Sottinez... Oh! mais je sais un moyen de recouvrer ma liberté... Ils n'ont pas cadenassé cette fenêtre, et je puis, en me précipitant du haut de ce balcon... (*Elle va se lancer, lorsqu'une lettre attachée à une pierre est jetée dans la chambre.*) Une lettre d'Albert!... Oh! dois-je encore espérer?... (*Elle lit.*) « Mon Isabelle, nos tourmens vont finir.... Votre » père, que j'ai pu rejoindre, a été touché de » mes prières; soit tendresse pour vous, soit fa» tigue, il ne résiste plus, il consent à notre union

» Je voulais aussitôt escalader les murs de votre » prison; notre protectrice m'a retenu. Le pou- » voir de Sarah, m'a-t-elle dit, renverserait en- » core vos espérances; mais grâce à moi, ce pou- » voir lui échappera cette nuit même; alors la » victoire contre Sottinez sera certaine... Imitez- » moi, mon Isabelle; mais soyez certaine que » cette épreuve sera la dernière. Votre amant, » votre époux,

ALBERT.

SCENE II.

ISABELLE, BABILAS.

ISABELLE.

Ah! c'est toi, Babilas... Viens-tu me rendre libre?

BABILAS.

Tout au contraire... Je suis à présent dévoué, corps et ame, au seigneur Sottinez, qui est riche comme un Crésus et puissant comme un sorcier... Je viens par ses ordres vous prendre, et je vais vous conduire dans une autre partie de ce magnifique château, qu'on a bâti en vingt-quatre minutes, tout juste pour la célébration des noces de don Sottinez et de dona Sarah.

ISABELLE.

Comment, don Sottinez se marie?

BABILAS.

Il est marié, à très-peu de chose près.

ISABELLE.

Je suis sauvée alors!

BABILAS.

Du tout... Sa femme ayant de mille à onze cents ans de plus que lui, vous comprenez qu'il n'a fait qu'un mariage de raison... Il compte bien vous épouser par amour; et comme les lois espagnoles défendent le cumul en fait d'épouses, le seigneur Sottinez, après le premier quartier de la lune de miel, s'embarquera pour Constantinople, charmant pays où l'on peut changer de femmes comme de bonnets... Mais, chut! voici les mariés qui viennent prendre possession de leur appartement. Je vais vous conduire dans le vôtre.

ISABELLE.

Oh! Albert!... Albert!...

Babilas emmène Isabelle; la porte du fond s'ouvre à deux battans; on voit paraître un cortége brillant, Sottinez et Sarah; on allume les bougies, on tire les rideaux du lit, tout le monde se retire.

SCENE III.

SOTTINEZ, SARAH.

SOTTINEZ.

Vous m'indemnisez noblement des dernières persécutions de mon mauvais génie... Je suis en admiration devant mon château, don magnifique que vous m'avez fait, chère épouse, et que tous les passans admirent; ils n'en ont jamais vu de cette forme... Votre architecte doit être un drôle de corps; il ne fait rien comme les autres.

SARAH.

J'ai voulu te donner une preuve de mon attachement.

SOTTINEZ.

Moi, de mon côté, je vous ai fait apporter une corbeille de mariage.

SARAH.

C'est fort galant!... Je veux voir tout de suite ce qu'elle contient. (*Elle ouvre la corbeille.*) Que vois-je? de la poudre... un tour... des mouches... une tabatière et des lunettes!... C'est la défroque de votre grand'mère que vous m'apportez là!

SOTTINEZ, *à part.*

Tout cela me paraît être assez de circonstance.

SARAH.

Don Sottinez, voilà le cas que je fais de votre corbeille. (*Elle ouvre la fenêtre, et jette la corbeille.*) A présent que nous sommes seuls, vous allez, je l'espère, quitter ce ton froid, ces manières glaciales... Allons, voyons, monsieur, parlez-moi comme à votre petite femme; car je suis votre petite femme.

SOTTINEZ.

Oh! voilà le moment fatal!

SARAH.

Allons, embrassez-moi... je vous le permets.

SOTTINEZ.

Certainement je n'abuserai pas de mes droits... Je n'effaroucherai pas votre pudeur.

SARAH.

Sottinez, vous m'ennuyez; embrassez-moi... je le veux.

SOTTINEZ.

Il me passe un frisson partout!

SARAH.

Insensé! tu hésites... Si tu savais le bonheur qui t'attend!

SOTTINEZ.

Peste! quel bonheur!... Enfin, je fermerai les yeux.

SARAH.

Allons donc!

SOTTINEZ, *s'approchant et finissant par l'embrasser.*

Ouf!... (*Aussitôt les rides, les cheveux blancs et les vêtemens de Sarah disparaissent. Elle apparaît jeune, fraîche et jolie.*) Que vois-je?

SARAH.

Oh! la prédiction s'est accomplie!... Je suis jeune... jeune, n'est-ce pas?... Oh! oui, je le sens là (*elle met la main sur son cœur*) et là.

Elle met la main sur son front.

SOTTINEZ.

Dors-je tout debout?

SARAH.

Je dois être jolie, n'est-ce pas? aussi jolie qu'autrefois?

SOTTINEZ.

Je ne peux pas vous dire... il y a long-temps... mais vous êtes ravissante.

SARAH.

Un miroir, Sottinez! vite, un miroir!

SOTTINEZ.

Voilà, voilà.

SARAH.

Plus de rides, plus de cheveux blancs! mon teint a repris sa fraîcheur, ma taille son élégance; n'est-ce pas, Sottinez, que je suis jolie?

SOTTINEZ.

Charmante!

SARAH.

N'est-ce pas que vous ne vous repentez plus de m'avoir épousée?

SOTTINEZ.

Au contraire.

SARAH, *le regardant.*

Laissez-moi donc vous examiner à mon tour.

SOTTINEZ.

Examinez, chère amie.

SARAH, *soupirant.*

Ah! quel dommage qu'Albert n'ait pas voulu me rajeunir! Je veux souper, je veux boire du Champagne, je veux vous griser pour vous rendre aimable, si c'est possible.

SOTTINEZ.

Chère amie, j'aimerais mieux reprendre la conversation de tout-à-l'heure.

SARAH.

Nous avons le temps; je veux souper, vous dis-je, et je veux du Champagne surtout... Allons, qu'on me serve.

SOTTINEZ.

Quel démon!

Sarah a sonné, on voit sortir du plancher une table servie.

SARAH.

Allons, faites sauter les bouchons et versez..... versez à plein verre... Mais buvez donc.

SOTTINEZ.

Le Champagne m'incommode; j'aimerais mieux causer.

On frappe à la porte.

SARAH.

Qui frappe?

SOTTINEZ.

Ça m'est égal.

SARAH.

Il faut ouvrir.

SOTTINEZ.

Du tout! la nuit de ses noces, on n'y est pour personne.

SARAH.

Moi, j'y veux être pour tout le monde. Il y a si long-temps qu'on me voit vieille et laide... je veux enfin qu'on me voit jeune et jolie!... Ouvrez, je le veux.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA FOLIE, *en costume de petit tambour.*

LA FOLIE.

Faites excuse, commandant et la compagnie!

SARAH.

Tiens! c'est un petit jeune homme.

SOTTINEZ.

Qui es-tu? que veux-tu?

LA FOLIE.

Je m'appelle Cherubino, je suis tambour de la compagnie d'alguazils du signor Rodriguez, et je viens chercher l'ordre.

SOTTINEZ.

Pourquoi ne l'est-il pas venu chercher lui-même?

LA FOLIE.

Parce qu'il fait une partie de drogue et qu'il a un nombre infini de pincettes sur le nez.

SOTTINEZ.

Voilà un château bien gardé! Attends-moi là, petit, je vais t'écrire le mot d'ordre.

Il entre dans la chambre à côté.

SCENE V.

LA FOLIE, SARAH.

LA FOLIE, *à part.*

Si tu ne restes pas fidèle à Sottinez, tu perds toute ta puissance, Sarah. A nous deux. (*Haut.*) Pardon, excuse, commandante, vous étiez en train de vous marier, et je vous ai dérangée, peut-être.

SARAH.

Non, mon ami, tu ne pouvais venir plus à propos, au contraire.

LA FOLIE, *regardant Sarah.*

Crédié! quel dommage qu'on ne fume pas devant les dames! je vous aurais demandé la permission d'allumer ma cigarre à vos yeux, commandante.

SARAH.

Tiens, il est galant, le petit militaire... Quel âge as-tu, mon garçon?

LA FOLIE.

Dix-sept ans, commandante.

SARAH.

Pourquoi t'es-tu fait tambour?

LA FOLIE.

Par amour pour le beau sexe? Je me disais: Avec ma caisse j'obligerai les femmes à tourner la tête de mon côté, et comme je ne suis pas trop mal, il m'en reviendra peut-être quelque chose. Eh bien! commandante, ça ne m'a pas réussi du tout. Voilà deux mois que je suis tambour, je fais des roulemens à m'engourdir les poignets, et je n'ai rien attrapé, pas la plus petite œillade. (*Soupirant.*) Et ce n'est pourtant pas faute de bonne volonté. Oh! Dieu! c'est si joli une jolie femme!... Mille-z-yeux, si j'avais été à la place du commandant, je me serais fait sauter par la fenêtre pour être venu me déranger au moment de... mais, entre nous, je crois qu'il est un peu melon le commandant.

SARAH.

Chut! s'il t'entendait... Attends, pour qu'il nous laisse tranquilles, je vais le faire dormir.

LA FOLIE.

Dormir!... il pourra dormir entre une femme comme vous et des bouteilles ficelées comme celles-ci?... mille-z-yeux, moi, dans cette société-là, je resterais éveillé toute ma vie.

SARAH.

Il dort à n'entendre pas tirer le canon... Dis-moi, petit... je suis sûre que tu aimes le Champagne, toi?

LA FOLIE.

Commandante, l'amour et le Champagne me sont deux voluptés parfaitement inconnues.

SARAH.

Je vais t'en faire goûter.

LA FOLIE.

De quoi?

SARAH.

Du Champagne: tiens, prends ce verre et bois.

LA FOLIE.

Ah! que c'est gentil... ça pique la langue et ça chatouille le gosier.

SARAH.

Bois encore.

LA FOLIE, *s'égayant.*

Ah! mais, dites donc, commandante, ça va m'étourdir, et alors, je me connais, je dirai des bêtises.

SARAH.

Tant mieux! ça m'amusera.

LA FOLIE.

Oui, mais j'en ferai peut-être.

SARAH.

Ca m'amusera encore.

LA FOLIE.

Ah ben, alors, je vais boire à même la bouteille, ça ira plus vite... Ah çà!... et votre mari?

SARAH.

Il dort.

LA FOLIE.

Voilà un jobard de commandant... Ah! si j'étais seulement capitaine...

SARAH.

Que ferais-tu?

LA FOLIE

Je vous enlèverais, ma commandante.

SARAH.

Toi?

LA FOLIE.

Oui, moi. Pour vous, belle des belles, je me ferais fusiller.

SARAH.

Fusiller!

LA FOLIE.

Trois fois plutôt qu'une. J'ai bu du Champagne, à présent qu'une femme m'aime seulement vingt-quatre heures, et je donne après cela ma vie à qui voudra la prendre.

SARAH.

Comment! pour moi tu risquerais?...

LA FOLIE.

Tout.

SARAH.

Tu m'aimes donc?

LA FOLIE.

Écoutez, commandante, pour vous je déserterais... je donnerais mes moustaches, si j'en avais... je tuerais mon commandant. Grâce à vous, j'ai la tête à l'envers, le cœur qui me brûle, les mains qui me démangent. Auprès de vous, je ne sais plus ce que je dis... je ne sais plus ce que je fais, je ne sais plus ce que je pense... Dam, si tout ça n'est pas de la folie, ça doit être de l'amour, commandante.

SARAH.

Oui, c'est de l'amour... de l'amour comme j'en voulais inspirer, comme j'en éprouve moi-même. Pauvre enfant! pour moi il sacrifierait sa vie, et j'hésiterais à sacrifier ma puissance! je vivrais éternellement... pour être éternellement avec un sot!...Non, non... je suis jeune, eh bien, à moi tous les plaisirs, toutes les extravagances de la jeunesse...

LA FOLIE, *à part.*

Je la tiens!... Sottinez, je t'enlève ta femme et ta puissance.

SARAH.

AIR : *Avec l'amour et l'amitié.*

Ami, je cède à ta tendresse,
Ensemble enfin nous allons fuir.

LA FOLIE.

Quoi? pour moi si belle maîtresse!

SARAH.

Allons, vite, il nous faut partir.

LA FOLIE.

Oh! mon bonheur est de l'ivresse,
Et c'est vraiment pour en mourir.

SARAH.

Le bonheur ne fait pas mourir,
Pour toi je perds une vie éternelle;
Mais que m'importe? à présent je suis belle
Et si pour toi je fais une folie,
Avec l'amour il n'est rien qu'on n'oublie.
Partez, sagesse, avec mes cheveux blancs;
Plaisirs, amours, revenez, j'ai vingt ans.

ENSEMBLE.

Partez, sagesse, avec les cheveux blancs;
Amour, reviens, elle n'a que vingt ans.

A la fin du duo, la Folie et Sarah se sauvent; à peine sont-elles parties, que la foudre gronde et éclate.

SCENE VI.

SOTTINEZ, *sortant du cabinet où il s'est endormi.*

Qui est-ce qui vient d'éternuer?... Comme il fait noir ici!... Est-ce que ma femme serait couchée?... Sarah!... charmante Sarah!... c'est ton époux qui t'appelle... Personne ne répond!... Babilas!... Rodriguez!.... Mais où sont-ils donc?... (*Le fond du théâtre s'élève et laisse voir un grand transparent; en haut, l'énorme mâchoire d'un grand diable.*) Oh! mon Dieu! que vois-je là? Babilas!... (*En ce moment Babilas paraît et saute dans la gueule du grand diable, qui se referme.*) Seringuinos! (*Même jeu.*) Rodriguez! (*Rodriguez et ses alguasils sautent l'un après l'autre.*) Il les avalera tous!... Épargnez au moins ma jolie Sarah! (*A ce moment Sarah et le petit tambour sautent ensemble dans la gueule du diable.*)Ma femme avec le petit tambour! ah! je veux les... c'est une horreur!... c'est une atrocité... avant la noce!... (*Il saute lui-même.*) Mon Dieu! qu'est-ce qui me pousse comme ça?... où vais-je? où cours-je?

Sottinez est entraîné; aussitôt le théâtre change et représente l'empire de la Folie; des Arlequins, des Pierrots, des Polichinelles, etc., remplacent les statues et les cariatides qui ornent les jardins; l'architecture est composée de joyeux attributs, l'aspect de ce lieu rappelle toutes les joies des temps de folie. Albert et Isabelle sont à genoux devant Seringuinos, qui les unit; Magloire et Babilas se tiennent tendrement embrassés; Sottinez tient Sarah par les deux mains pour qu'elle ne lui échappe pas; Rodriguez et ses alguazils sont derrière Sottinez. La Folie domine ce tableau.

LA FOLIE.

Albert, je t'ai tenu parole; Seringuinos te donne Isabelle... Sarah! en échange de ton pouvoir, tu as de la jeunesse et de la beauté, et un imbécile pour mari, tu ne me dois que des remerciemens. Maintenant que tout le monde est heureux, je veux qu'une fête générale célèbre mon triomphe. Prenez place à mes côtés... et vous, mes sujets, amusez-nous.

DIVERTISSEMENT.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ACTE II, SCENE XIII.

LE CHATEAU DE VERNEUIL,

DRAME EN CINQ ACTES,

par M. Poujol,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 30 JUILLET 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*
LE MARQUIS DE ROSEBOIS.	M. JOSEPH.
M. D'ORBESSON, conseiller au Châtelet.	M. SAINT-MAR.
MONTALAIS, intendant du Marquis.	M. DELAISTRE.
LÉON, duc de Verneuil sous le nom d'Adrien.	M. EUG. MONROSE.
DELMAR, médecin.	M. AMY.
DEUXIÈME MÉDECIN.	M. ÉDOUARD.
BERNARD, concierge du Châtelet.	M. FOURNEL.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
JOSEPH, domestique.	M. CHARLET.
HOMMES DU PEUPLE.	M. FONBONNE.
	M. DHARCOURT.
	M. PASCAL.
UN HUISSIER.	M. COSTE.
UN PIQUEUR.	M. JULES.
Mme VERDIER.	Mme GAUTIER.
LUCIE.	Mlle CLARISSE.
LOUISE.	Mme AMY.
DENISE.	Mlle GABRIELLE
THÉRÈSE.	Mlle FANNY.

La scène se passe en 1770. Au château de Verneuil pendant les premier, deuxième, quatrième et cinquième actes; et au Châtelet pendant le troisième.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène; le premier, à gauche du spectateur.

ACTE PREMIER.

Un riche salon gothique. Porte d'entrée au fond. A gauche, dans la boiserie, une porte secrète. A côté, un cabinet. A droite, la porte de l'appartement du jeune duc; auprès, une cheminée avec une pendule et des flambeaux. Du même côté, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE

LE MARQUIS, *seul, puis* JOSEPH.

Le Marquis est assis dans un fauteuil près de la table, il paraît enseveli dans ses réflexions.

JOSEPH, *entrant.*

Monsieur le marquis, les médecins que vous avez envoyé chercher à Paris viennent d'arriver au château. Ils demandent à vous être présentés.

LE MARQUIS, *se levant vivement.*

Faites-les entrer... faites-les entrer sur-le-champ.

Joseph introduit les trois docteurs et sort.

SCENE II.

LE MARQUIS, DELMAR, DEUX MÉDECINS.

LE MARQUIS, *allant au-devant d'eux.*

J'attendais, messieurs, votre arrivée avec

impatience que vous concevrez sans peine, lorsque vous saurez que votre art et votre science peuvent seuls sauver les jours du jeune duc de Verneuil, mon pupille.

DELMAR.

Monsieur le marquis, aussitôt que j'ai eu reçu la lettre si pressante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je me suis hâté d'aller trouver mes deux confrères, et je les ai déterminés à m'accompagner.

LE MARQUIS.

Puissiez-vous, messieurs, n'être pas arrivés trop tard! La maladie a fait des progrès rapides, et le malheureux Léon est dans un tel état d'abattement que, sans la confiance si justement méritée que j'ai dans vos rares lumières, il ne me serait plus permis de concevoir aucune espérance.

DELMAR.

Veuillez nous faire conduire près du jeune duc.

LE MARQUIS

Je vais moi-même.

DELMAR.

Pardon, monsieur le marquis, ayez la bonté de ne pas assister à notre consultation La vive tendresse que vous portez à votre pupille nous ferait un devoir de ne pas nous expliquer, peut-être, avec toute la franchise que réclame l'état du malade.

LE MARQUIS.

Faites, messieurs. (*Montrant la porte à droite.*) Voici l'appartement de Léon. Moi, je vais attendre ici le résultat de votre conférence. C'est la vie ou la mort que vous m'apporterez.

Les médecins entrent chez le Duc.

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, la vie ou la mort. Si Léon succombe, je suis perdu, déshonoré comme tuteur infidèle. Cinq cent mille livres que j'ai englouties au jeu sur la fortune de mon pupille... et que dirai-je lorsqu'il faudra rendre mes comptes? et à qui, grand Dieu? au conseiller d'Orbesson, dont la fille est appelée par le testament du feu duc à recueillir la succession de son cousin. Un conseiller au grand Châtelet! il sera inexorable. D'ici à la majorité de Léon je pouvais hériter de mon oncle, et alors il m'était facile de tout réparer. Mais s'il expire, aucune espérance de salut. (*Moment de silence.*) Et Montalais qui m'a quitté en me disant qu'il se rendait à Paris et qu'il reviendrait pour me sauver. Me sauver! et comment? il n'a pas voulu s'expliquer davantage. J'ajoute peu de croyance à ce qu'il m'a dit, et pourtant je ne puis me défendre d'une secrète espérance. Montalais a partagé mes erreurs, mes dissipations; il a du zèle, de l'adresse... Mais trois jours sont écoulés depuis son départ, et aucune nouvelle lui... M'aurait-il abandonné?

SCENE IV.

LOUISE, *au fond*, LE MARQUIS.

LOUISE, *entrant timidement.*

Pardon, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *avec bonté.*

C'est toi, ma chère Louise. Que veux-tu?

LOUISE.

Depuis huit jours, monsieur le marquis, j'ai eu beau venir, beau faire, on n'a jamais voulu me laisser pénétrer jusqu'à M. Léon; et vous savez pourtant quelle amitié il a pour sa petite Louise! amitié d'enfance, puisque je suis la fille du fermier du château, et que nous avons été presque élevés ensemble. Oui, monsieur le marquis. Aussi je l'aime plus que s'il était mon frère. On dit partout qu'il est bien malade, et je ne puis lui prodiguer mes soins. Je suis bien sûre qu'il prendrait de ma main toutes les drogues qu'on lui ordonnerait. Eh bien, on ne veut pas seulement me le laisser voir, quand ce ne serait qu'une minute. Ah! si vous vouliez me permettre...

LE MARQUIS.

Impossible, bonne Louise; il y a dans ce moment une consultation de médecins.

LOUISE.

Seraient-ce trois hommes noirs qui viennent d'arriver de Paris?

LE MARQUIS.

Oui, Louise.

LOUISE, *pleurant.*

O mon Dieu! trois médecins! M. le duc est un homme mort!

LE MARQUIS.

Espérons que le ciel aura pitié de nous. Louise, va attendre dans la salle voisine, et peut-être pourras-tu voir encore Léon.

LOUISE.

Monsieur le marquis, que vous êtes bon! (*Prête à sortir.*) Ah! j'oubliais! voici une lettre qu'un exprès de Paris vient d'apporter.

LE MARQUIS.

Donne vite.

LOUISE, *lui donnant la lettre.*

Il a dit qu'elle était très-pressée.

LE MARQUIS, *à part.*

Ciel! elle est de Montalais. (*Haut.*) Laisse-moi, Louise, laisse-moi.

LOUISE.

Monsieur le marquis, avec votre permission, je vais attendre. Vous tiendrez votre promesse?

LE MARQUIS.

Oui, oui. Mais laisse-moi, je veux être seul.

Louise sort.

SCENE V.

LE MARQUIS, *seul, ouvrant la lettre.*

Une lettre de Montalais! Que va-t-il m'apprendre? (*Lisant.*) « Monsieur le marquis, j'ai » réussi... » (*S'interrompant.*) Il a réussi. (*Continuant.*) « Je serai aujourd'hui près de vous, mais » à la nuit. J'entrerai par la petite porte du parc » et m'introduirai au château par l'issue souter- » raine dont l'entrée est dans la grotte des ro- » chers. A dix heures je frapperai à la porte se- » crète pratiquée dans la boiserie du grand salon. » (*A lui-même.*) C'est ici. (*Continuant.*) « Ayez soin » d'éloigner tout le monde et que nous soyons » seuls. » Quel mystère! et il assure qu'il va me sauver; mais par quel moyen? (*Regardant la pendule.*) Neuf heures! encore une heure d'attente.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DELMAR, LES DEUX MÉDECINS.

LE MARQUIS, *allant au-devant d'eux.*

Eh bien, messieurs?

Il les examine.

DELMAR.

Il m'en coûte, monsieur le marquis, de porter le désespoir dans votre âme. Le jeune duc est perdu : il n'a pas une heure à vivre

LE MARQUIS.

Une heure à vivre! O mon Dieu! Eh quoi! messieurs, n'est-il donc plus aucun espoir? votre art serait-il impuissant? Vous ne prescrivez, vous n'ordonnez rien?

UN MÉDECIN.

Tout serait inutile. La maladie est arrivée à son dernier période. Nous avons été appelés trop tard.

LE MARQUIS.

Trop tard, dites-vous? Ah! monsieur, que ce mot est cruel!

LE MÉDECIN.

Nos soins ne pouvant être d'aucune utilité au malade, il ne nous reste plus qu'à nous retirer. Veuillez, monsieur le marquis, recevoir nos regrets et nos salutations.

Les deux Médecins sortent.

SCENE VII.

LE MARQUIS, DELMAR.

LE MARQUIS.

Monsieur Delmar, au nom du ciel, ne m'abandonnez pas, ayez pitié de mon désespoir. Tout ce que vous demanderez vous l'obtiendrez.

DELMAR.

Je pardonne à votre douleur. Ma faible science appartient au pauvre comme au riche.

LE MARQUIS.

Ainsi le malheureux Léon...

DELMAR.

A moins d'un miracle, le duc ne peut être rappelé à la vie, et pour opérer ce miracle, il faudrait se servir d'un moyen qui ne serait pas sans danger.

LE MARQUIS.

Ah! parlez, parlez; l'état du duc n'est-il pas désespéré?

DELMAR.

C'est la seule raison qui pourrait me décider à permettre l'usage d'une portion des plus violentes; la secousse serait terrible, et, je dois le dire, probablement mortelle. Pourtant j'ai vu, dans quelques circonstances bien rares, il est vrai, et dont je ne me flatterais pas de rencontrer ici un nouvel exemple, j'ai vu des malades sauvés par l'action surnaturelle d'un remède qui devait les emporter.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur, ordonnez vite, ordonnez puisque c'est seulement dans ce moyen extrême qu'il reste une lueur d'espérance. (*Delmar écrit l'ordonnance, le Marquis appelle.*) Louise, Louise.

DELMAR, *écrivant.*

Je vous répète, monsieur le marquis, que je ne conserve aucun espoir... c'est au contraire parce qu'une catastrophe me paraît aujourd'hui inévitable, que je crois pouvoir autoriser une tentative désespérée.

Il donne l'ordonnance.

LE MARQUISE, *à Louise qui paraît.*

Louise, cette potion, il la faut sur-le-champ... Ici près, à la pharmacie du château, ne perds pas un instant. Songe qu'il y va de la vie de Léon.

LOUISE.

Ah! donnez, donnez.

LE MARQUIS.

C'est de ta main qu'il prendra cette potion.

LOUISE.

Il l'aura bientôt.

Elle sort vivement.

SCENE VIII.

DELMAR, LE MARQUIS.

DELMAR.

Je ne voudrais pas, monsieur le marquis, vous faire concevoir une illusion qui, venant à se dissiper, ajouterait encore à votre douleur. Je ne saurais trop vous répéter que votre pupille ne laisse aucun espoir.

LE MARQUIS.

Recevez cependant tous mes remerciemens, monsieur... Et dites-moi, l'effet de cette potion se fera-t-il long-temps attendre?

DELMAR.

Il peut se manifester presque à la minute, comme il pourrait aussi n'agir que dans quelques heures. Mais cette dernière ordonnance une fois exécutée, laissez faire la nature; la science n'a plus rien à tenter. Je vais...

LE MARQUIS.

Quoi! vous me quittez!

DELMAR.

Deux confrères que j'honore, et à l'expérience desquels je dois rendre hommage, se sont déclarés impuissans contre le mal auquel, selon toute apparence, va succomber votre pupille. Moi-même, si je consens à vous laisser une prescription nouvelle, c'est sans en attendre aucun succès .. Je ne pourrais, sans manquer à toutes les convenances, prolonger mon séjour ici, et ma présence y serait d'ailleurs tout-à-fait inutile. Agréez, monsieur de Rosebois, mes salutations.

LE MARQUIS.

J'aurais voulu vous accompagner.

DELMAR.

Dispensez-vous de ce soin ; je vous laisse auprès de votre pupille.

Delmar salue et sort ; le Marquis, qui a fait quelques pas pour le reconduire, redescend la scène ; Louise traverse vivement, portant la potion.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LOUISE.

LOUISE, *sans s'arrêter.*

Voici! voici! monsieur le marquis. Oh! mon Dieu! serai-je arrivée assez à temps?

Elle entre dans la chambre de Léon.

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Arriver à temps! est-ce possible, mon Dieu? et puisque Léon est condamné, pouvons-nous conserver un rayon d'espoir ? (*Regardant dans la chambre.*) La voilà près du malade... elle soulève sa tête... elle approche la potion de ses lèvres. Oh! penser que maintenant tout est fini peut-être, et que la mort... Car puisque M. Delmar a voulu s'éloigner, c'est que le sauver est impossible... Cette potion, s'il l'a ordonnée, c'est qu'il a vu, qu'il a partagé mon angoisse, c'est qu'il a voulu tromper ma douleur. Ainsi donc, pour moi, plus d'avenir que le déshonneur, plus de ressources que l'exil ou la mort; car le marquis de Rosebois ne peut paraître devant les tribunaux... et c'est là que va me traîner la justice des hommes. Oh! cette pensée est affreuse! elle brise ce qu'il me reste de courage. En vain je me dis que Montalais ne m'a pas abandonné, qu'il va venir. Eh! que puis-je espérer de son retour? Montalais n'arrivera que pour recevoir le dernier soupir de mon pupille.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LOUISE, UNE FEMME DE CHARGE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

On entend un grand cri; puis Louise, pâle et hors d'elle-même, paraît, suivie des personnages qui viennent d'être indiqués.

LOUISE.

Il est mort! M. le duc est mort!

LE MARQUIS, *tombant dans un fauteuil.*

Mort! O mon Dieu!

Il se cache la figure dans ses mains.

LOUISE.

C'est cette fatale potion... et c'est moi, moi, qui la lui ai présentée... Malheureuse, pourquoi suis-je venue aujourd'hui? Et c'est vous, monsieur le marquis, qui m'avez ordonné... Nous avons tué M. Léon.

LE MARQUIS, *au désespoir.*

Louise, épargne-moi. (*A tous.*) Sortez... oh! sortez!

Louise sort en pleurant, et suivie de la femme de charge et des domestiques, dont l'un, avant de sortir, a posé un flambeau allumé sur la table.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul; il reste accablé dans son fauteuil. Dix heures sonnent à la pendule. On entend frapper plusieurs coups dans la boiserie de droite. Le Marquis se levant.*

Ciel! Montalais.

Il va fermer la porte à droite, ainsi que celle de gauche ; il répond au signal, la porte secrète s'ouvre, et Montalais paraît.

SCENE XIII.

MONTALAIS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *allant avec empressement vers Montalais.*

Tu arrives trop tard; le duc est mort.

MONTALAIS.

Eh bien! le duc de Verneuil est mort : vive le duc de Verneuil! Regardez!

LE MARQUIS, *regardant dans la pièce secrète.*

Ciel! que vois-je! est-ce une illusion?... La vivante image de Léon... quel prodige de ressemblance.

MONTALAIS.

N'est-ce pas que c'est à s'y tromper?... aussi faudra-t-il que tout le monde s'y trompe.

LE MARQUIS.

Que prétends-tu... que veux-tu faire?

MONTALAIS.

Que cette vivante image, que ce prodige de

ressemblance prenne la place du duc mort. Je veux, de ce jeune homme, faire un duc de Verneuil sans le bon vouloir du roi. Je veux vous donner, monsieur le marquis, un pupille qui ne refusera aucune signature ; je veux, en outre, qu'il me procure une honnête retraite pour aller expier mes vieux péchés, si toutefois le ciel m'accorde de longues années et la grâce d'un repentir sincère. Voilà ce que je veux.

LE MARQUIS.

Comment! tu peux croire?

MONTALAIS.

Rien n'est impossible à l'homme de génie; et j'en ai du génie, du génie d'intrigue, si vous voulez ; mais c'est le bon! Écoutez-moi, monsieur le marquis, et rappelez vos souvenirs. Il y a six semaines, j'ai fait un voyage à Paris; j'étais chargé par vous de remettre une lettre à M. d'Orbesson, dont l'hôtel est situé place Royale. Au moment d'entrer, j'aperçus un jeune homme assis sur un banc placé en face de l'hôtel d'Orbesson. Sa ressemblance extraordinaire avec votre pupille me frappa. En sortant je le retrouvai sur le même banc, et toujours les yeux fixés sur les fenêtres de l'hôtel. Je m'approchai, m'assis près de lui, et nous échangeâmes quelques paroles. J'appris qu'il n'avait jamais connu son père, que depuis trois ans il avait quitté sa mère, et qu'il était entré élève peintre dans un atelier, rue des Tournelles n° 17. Dans le temps je vous ai parlé, je crois, de cette rencontre et de l'étonnement que m'avait causé la ressemblance de ce jeune homme avec le duc.

LE MARQUIS.

En effet, je me rappelle...

MONTALAIS.

Quant à moi, monsieur le marquis, elle ne m'était pas sortie de la tête; aussi, lorsqu'il y a trois jours votre médecin vous déclara que l'état du duc empirait sensiblement, je prévis la catastrophe qui vient de vous frapper ou plutôt de nous frapper, car entre vous et moi tout est commun... nous sommes deux vrais amis.

LE MARQUIS, *choqué.*

Monsieur l'intendant, vous oubliez...

MONTALAIS, *froidement.*

En effet, j'oublie que du jour où j'ai découvert et favorisé les malversations du marquis de Rosebois au préjudice de son pupille, le marquis et moi nous sommes devenus mieux que des amis, nous sommes devenus deux complices.

LE MARQUIS, *à part.*

C'est vrai! (*Haut.*) Enfin ce jeune homme?

MONTALAIS.

Eh bien! j'avais calculé d'avance tout le parti que nous pourrions tirer de sa ressemblance avec *notre* pupille : aussi en partant pour Paris n'avais-je qu'une crainte, celle de ne pas retrouver mon inconnu..... Mais, ô bonheur! à la place Royale je l'aperçus sur le même banc et toujours en contemplation devant les fenêtres du conseiller; je l'abordai; il me reconnut. La conversation devint plus intime. Je vis que ce jeune homme avait des idées de grandeur et d'ambition qui décelaient une âme forte ; que l'ignorance dans laquelle on l'avait laissé du nom de son père avait fait naître en lui l'espoir d'être un jour reconnu par un père puissant et riche. Je démêlai bien vite qu'il avait reçu une éducation au-dessus de la classe à laquelle il semblait appartenir. Il sait plus de latin que vous et moi, plus même que le précepteur du duc... Je ne parle pas du duc, qui n'en savait pas un mot. Adroitement je lui laissai penser que je n'étais pas venu le trouver sans motif, et je lui fixai une heure pour le lendemain. Il fut exact au rendez-vous. Hardiment je lui dis que je connaissais le mystère de sa naissance, mais que ce mystère était tel qu'il devait se soumettre à tout ce qu'on exigerait de lui. Jugez de l'effet de ces paroles sur l'imagination d'un jeune homme qui rêve honneurs et richesses et qui est amoureux, car j'avais oublié de vous dire qu'il est amoureux fou.

LE MARQUIS.

Que nous fait l'amour de ce jeune homme?

MONTALAIS.

Cela nous fait, monsieur le marquis, qu'avec l'amour on mène un homme où l'on veut. Tenez, moi qui vous parle, je n'ai aimé qu'une fois dans ma vie... eh bien! foi de Montalais, pour obtenir ma Joséphine, j'aurais été au bout du monde! Ah! par exemple, une fois arrivé au but, mon ardeur s'est bien vite calmée... puis est venue la satiété, et un beau jour je me suis sauvé... sans trop m'inquiéter de savoir si je ne laissais pas derrière moi quelque chose de plus qu'une maîtresse. Mais mon jeune homme n'en est encore qu'à la première période... période d'amour aveugle, d'enthousiasme, d'exaltation...Il nous suivra partout les yeux fermés.

LE MARQUIS.

Saurait-il déjà ce que tu attends de lui?

MONTALAIS.

Pas précisément; il fallait d'abord le décider à me suivre : je l'emmène dans un endroit écarté... ma voiture était là, et au milieu des nouveaux rêves de bonheur, de fortune et d'amour, que font naître dans sa cervelle de dix-huit ans mes espérances mystérieuses, un bon souper et quelques verres de champagne mêlés d'un narcotique habilement préparé, je parviens, sans éveiller l'attention de personne, à le conduire jusque dans cette chambre secrète.

LE MARQUIS.

Et maintenant?...

MONTALAIS.

Maintenant le moment est venu de lui dérouler ce que j'appelle le mystère de sa naissance; et pour cela, j'ai bâti dans ma tête le plan d'un roman si bien arrangé, que mon duc de la place Royale se croira, sans le moindre scrupule, le duc de Verneuil.

LE MARQUIS.

Mais ton projet me paraît d'une hardiesse....

MONTALAIS.

Tant mieux!

LE MARQUIS.

Admettons que tu puisses déterminer ce jeune homme à accepter le rôle que tu veux lui confier, crois-tu qu'il ne se trahisse pas dans ses paroles ou dans ses actions, et qu'il puisse complètement oublier ce qu'il a été, ce qu'il a fait?

MONTALAIS.

Se trahir! il a trop d'esprit, d'adresse et d'amour... Se rappeler ce qu'il a été? Eh! monsieur le marquis le manant qu'un gros héritage envoie à la ville se rappelle-t-il qu'il a labouré le champ d'un autre? La grisette qui saute d'une mansarde dans un brillant équipage se rappelle-t-elle qu'elle raccommodait le linge d'un pauvre étudiant? Le gros banquier ne se souvient jamais qu'il allait toucher pour un patron les billets qu'il fait aujourd'hui recevoir pour enfler son portefeuille; et le fermier général, assis à une table splendide, n'a jamais pensé qu'il avait, dix ans de sa vie, pris un modeste repas dans un restaurant encore plus modeste. Rassurez-vous donc; je gage qu'avant quinze jours le duc de Verneuil de ma façon tirerait l'épée contre celui qui voudrait lui renier son illustre naissance.

LE MARQUIS.

Mais comment peux-tu croire que dans ce château personne ne s'aperçoive...?

MONTALAIS.

Vous-même, le premier, vous n'eussiez rien vu... Mais récapitulons, s'il vous plaît, les chances pour ou contre. Vous dites que dans ce château on pourra s'apercevoir... qui? Le jeune duc est malade depuis plus d'un mois... deux seules personnes de confiance l'approchent; mais la maladie a changé le duc; son retablissement doit le changer encore davantage. Son précepteur est parti; et les autres gens du château, qui ne l'ont pas vu depuis long-temps, l'accepteront comme une vieille connaissance. Craignez-vous les voisins? Il en vient si peu ici! et d'ailleurs, je lui ferai si bien sa leçon, je lui donnerai tant de renseignemens sur eux, sur leurs familles et leurs petites intrigues! Enfin, je le mettrai si parfaitement au courant des années de son enfance, que je veux perdre mon nom... ce qui ne serait pas grand' chose, si le père du duc, revenant à la vie, n'embrassait pas notre nouveau Léon comme son propre fils.

LE MARQUIS.

Mais tu ignores que mon pupille vient de rendre le dernier soupir en présence de Louise et de plusieurs de mes gens, et que cet événement fatal doit être déjà répandu dans tout le château?

MONTALAIS.

Eh bien! nous allons répandre le bruit contraire... Le duc a eu une crise violente suivie d'un long évanouissement ayant toutes les apparences de la mort, et c'est précisément cette crise qui l'a sauvé.

LE MARQUIS.

Et que faire de ce pauvre Léon que la mort a réellement frappé?

MONTALAIS.

Ne m'avez-vous pas dit que le mystère avait présidé à sa naissance?

LE MARQUIS.

Oui, c'est dans cette chambre qu'il a reçu le jour... Son père, qui n'était alors que marquis de Verneuil, avait contracté une union secrète avec une jeune personne noble, mais sans fortune. Ce château servait d'asile à la jeune épouse; et comme le vieux duc, dans ses parties de chasse, venait souvent y passer des semaines entières, le marquis fit réparer cet appartement secret, ainsi que le souterrain qui a son entrée dans le parc. On dit que cette construction mystérieuse date du temps de la ligue. Ce fut pendant un séjour que le duc fit ici que la jeune marquise, soustraite à ses regards, et cachée dans cette partie de bâtiment inconnue à tout le monde, donna le jour à Léon. Le vieux duc mourut, et alors le marquis, devenu l'héritier des titres et des biens de son père, déclara son union et fit connaître Léon pour son fils. C'est lui-même qui me confia ce que je viens de te dire et qui me révéla l'existence de cet appartement secret.

MONTALAIS.

O bizarre destinée! la même chambre qui a vu naître mystérieusement Léon va encore recevoir mystérieusement sa dépouille mortelle; et c'est de là, lorsque la nuit sera plus avancée, que le jeune duc de Verneuil ira, dans un des caveaux qui longent le souterrain, reposer tranquillement... et bien obscurément dans le château de ses pères.

LE MARQUIS.

Quoi!... tu oseras?

MONTALAIS.

Nous avons maintenant deux ducs: est-ce le mort ou le vivant que vous voulez garder?

LE MARQUIS.

Mais...

MONTALAIS.

Mais j'aurai du courage pour vous et pour moi. (*On entend un gémissement partant de la chambre secrète.*) Silence!... le breuvage cesse d'agir... Le nouveau duc va se réveiller. Laissez-moi seul avec lui... Je vais achever mon ouvrage. (*Montrant la chambre où est Léon.*) Retirez-vous dans cet appartement, et veillez à ce que personne ne puisse venir ici.

LE MARQUIS.

Moi! rester près du lit de mort de mon pupille? Ah! grand Dieu!

MONTALAIS.

Monsieur le marquis, je ne puis être partout. Répondez-moi du duc mort; moi, je vous réponds du duc vivant..... Il s'éveille... sortez vite.

Le Marquis se retire dans l'appartement du Duc.

SCENE XIV.

ADRIEN, MONTALAIS.

ADRIEN, *arivant dans le salon comme un homme toujours sous l'influence du sommeil.*

Lucie! je suis noble, je suis riche; je puis maintenant prétendre à ta main. Ah! dis-moi que tu m'aimes, que tu m'as aimé quand je n'étais qu'Adrien.

MONTALAIS, *à part.*

Très-bien!... A peine éveillé, le voilà dans son rôle.

ADRIEN.

Mes yeux se rouvrent... ce pesant sommeil qui m'accablait se dissipe; mes rêves de bonheur disparaissent... mes idées reviennent. (*Regardant autour de lui.*) Mais, grand Dieu! où suis-je donc?

MONTALAIS.

Dans votre château, monseigneur.

ADRIEN, *étonné.*

Dans mon château?

MONTALAIS.

Oui, monsieur le duc.

ADRIEN.

Je suis duc et j'ai un château... moi! moi!... je suis duc... je possède un château!

MONTALAIS.

Pourquoi pas?

ADRIEN.

Je ne sais si je dors encore?... mais non, je suis bien éveillé, ce n'est pas un rêve comme ceux qui tout-à-l'heure agitaient mes esprits... Oui, je me rappelle tout maintenant... Je te reconnais, toi... Tu es l'homme qui est venu me trouver sur le banc de pierre de la place Royale. Tu es l'homme dont les paroles mystérieuses ont fait germer dans mon âme des idées de grandeur. Tu es l'homme qui, hier au soir, m'a entraîné.

MONTALAIS.

Oui, c'est moi.

ADRIEN.

Est-ce pour te jouer d'un pauvre jenne homme à l'imagination vive et ardente, au cœur dévoré par l'amour, que tu m'as amené ici?

MONTALAIS.

Je vous ai amené ici pour vous donner une famille, le titre de duc, une grande fortune, et la main de la femme que vous aimez.

ADRIEN.

Grand Dieu! dis-tu vrai?... Mais c'est impossible... N'est-ce pas que je rêve encore?

MONTALAIS.

Rêvez donc toujours, monsieur le duc, si cela vous plaît; rêvez tant que vous voudrez, car vous n'avez pas à craindre le réveil.

ADRIEN.

Quoi! tu voudrais...

MONTALAIS.

Moi, je ne veux rien; c'est à vous de vouloir... tout dépend de vous.

ADRIEN.

De moi!

MONTALAIS.

Tenez, monsieur le duc...

ADRIEN.

Toujours duc!

MONTALAIS, *approchant deux fauteuils.*

Prenons chacun un fauteuil... (*Ils s'asseyent.*) Maintenant, rassemblez toutes vos idées; rappelez-vous ce qui s'est passé entre nous, et écoutez-moi avec la plus grande attention.

ADRIEN.

J'écoute.

MONTALAIS.

Vous devez concevoir que ce n'est pas sans de grands motifs que je vous ai abordé sur la place Royale; que je me suis adroitement ménagé quelques entretiens avez vous, et que j'ai su vous faire trouver à votre réveil dans le château où vous avez reçu le jour...

ADRIEN.

C'est ici que je suis né?

MONTALAIS.

Veuillez me prêter la plus grande attention... J'avais reçu l'ordre de vous chercher...

ADRIEN.

Me chercher, moi, pauvre jeune homme, qui n'ai jamais connu mon père; moi, qui depuis trois ans vivais seul à Paris, abandonné... car il y a trois ans que j'ai quitté ma mère, dont un sentiment plus fort que moi rejetait les caresses et les conseils; ma mère, qui voulait me donner un état qui enchaînait mes idées de fortune et d'indépendance, et qui détruisait mon avenir... Et c'est moi que l'on faisait chercher... Mais, qui donc, monsieur, pouvait penser au malheureux Adrien?

MONTALAIS.

Votre tuteur.

ADRIEN.

Mon tuteur?

MONTALAIS.

C'est par ses ordres que j'ai agi... Maintenant, je viens à la coupable intrigue qui vous a privé si long-temps de votre état. (*A part.*) Me voici à mon roman; je défie à cette jeune tête exaltée d'avoir l'idée de le mettre en doute. (*Haut.*) Le feu duc de Verneuil eut deux fils le même jour, l'un d'une maîtresse adorée, l'autre d'une femme que son père lui avait ordonné d'épouser. Il eut la coupable idée de vouloir que le fils de l'amour hérità de son nom, de ses titres et de son immense fortune. Un échange eut lieu: le fils de la maîtresse entra au château, et le fils de la duchesse en sortit pour être confié aux soins d'une femme mercenaire. Peu de temps après le duc mourut, laissant la tutelle de son héritier au marquis de Rosebois. Il y a trois mois, le marquis trouva dans un tiroir secret d'un meuble ayant

appartenu au feu duc un papier écrit de sa main dans un moment, sans doute, où il éprouvait des remords d'avoir abandonné son fils légitime. Dans ce papier, le duc avouait la substitution qui avait eu lieu entre ses deux enfans. Quel était le devoir du marquis? de chercher à approfondir cet inconcevable mystère, et surtout de prendre tous les moyens pour ne point déshonorer la mémoire de l'homme qui lui avait donné une grande marque de confiance en le désignant pour tuteur de son fils. Il me chargea de faire des recherches pour découvrir l'enfant si injustement dépouillé. Je désespérais d'y réussir, lorsque le hasard me fit vous rencontrer à la place Royale. Votre extrême ressemblance avec votre frère me frappa. Vous n'aviez jamais connu votre père; une femme vous avait élevé et se disait votre mère; mais la nature s'était toujours refusée à ce que vous lui donnassiez ce nom. Votre air, votre ton, vos idées nobles et généreuses, tout décelait en vous une naissance illustre. Point de doute, j'avais trouvé l'objet de mes recherches. Je partis pour venir instruire le marquis de Rosebois du résultat de mes démarches, mais non sans avoir pris les renseignemens nécessaires pour vous rejoindre lorsqu'il en serait temps. A mon arrivée, je trouvai votre frère atteint d'une maladie grave qui, en peu de jours, ne laissa plus d'espoir. Nous conçûmes alors, le marquis et moi, un plan qui vous remettait, vous, fils légitime, à votre place, sans déshonorer la mémoire de votre père, et en évitant le scandale d'un procès fort incertain, que l'héritière de la maison de Verneuil aurait fait indubitablement. Il fallait vous amener secrètement ici; c'est ce que j'ai fait... Maintenant, c'est de vous que dépend de reprendre votre nom, vos titres, et votre fortune.

ADRIEN.

Je reste confondu... tout ce que je viens d'apprendre me cause une surprise... Je serais né duc de Verneuil, et j'aurais été banni par mon père!... Grand Dieu! est-il possible?... Ah! réponds, réponds-moi; j'ai besoin de te l'entendre répéter: tout ce que tu viens de me dire est-il vrai?

MONTALAIS.

Quel intérêt aurais-je à mentir? Est-ce votre tuteur, ou bien moi, qui pouvons prendre votre titre et votre fortune?... Que voulons-nous? acquitter une dette sacrée; car l'écrit de votre père prouve que sa volonté était de reconnaître un jour ses torts envers vous. Nous le voulons sans bruit, sans scandale, sans procès surtout. Vous voyez donc bien que je n'ai aucun motif pour vous débiter une fable.

ADRIEN.

Il est vrai; mais, hélas! que me reste-t-il à faire, et par quels moyens...?

MONTALAIS.

Depuis une heure seulement votre frère n'est plus.

ADRIEN.

Mon frère n'est plus!

MONTALAIS.

Sa mort n'est connue que de votre tuteur et de moi. Votre ressemblance avec lui trompera tous les yeux; et en vous laissant guider par mes conseils et par mes avis, personne ne pourra rien soupçonner... Vous allez à l'instant prendre la place de votre frère.

ADRIEN, *avec agitation.*

Moi, prendre la place d'un frère qui vient d'expirer!... oh! ce serait trop horrible!

MONTALAIS.

Il le faut cependant... le temps presse... décidez-vous.

ADRIEN.

Non, non!

MONTALAIS.

Songez que vous renoncez pour toujours à la main de celle que vous adorez.

ADRIEN.

Lucie serait perdue pour moi... Le conseiller d'Orbesson...

MONTALAIS, *l'interrompant vivement.*

Eh! quoi!... votre Lucie est la fille de M. d'Orbesson?

ADRIEN.

Tu la connais?

MONTALAIS.

C'est votre cousine.

ADRIEN.

Lucie, ma cousine! c'est à ma cousine que j'ai sauvé la vie?

MONTALAIS.

Vous lui avez sauvé la vie?

ADRIEN.

Le 31 mai dernier, lors du mariage du dauphin, dans cette soirée, qui devait être un jour de fête, et qui ne fut qu'une nuit de deuil pour Paris, j'eus le bonheur d'arracher Lucie à une mort affreuse; son père, qui n'était pas alors à Paris, m'envoya de l'or pour s'acquitter, disait-il, envers moi; mais je refusai, et ne voulus que cette bague que portait Lucie, et qui ne me quittera jamais.

MONTALAIS.

Admirez, monsieur le duc, la marche secrète de la Providence, qui veut que vous soyez le libérateur de votre cousine... Et vous hésiteriez encore!

ADRIEN.

Ah! Lucie! Lucie! c'est pour toi seule!

MONTALAIS.

Très-bien... (*Allant ouvrir la porte d'un cabinet à gauche.*) Veuillez entrer ici; dans quelques instans nous viendrons vous chercher, et vous ferez tout ce que je vous prescrirai.

ADRIEN.

Il le faut... je m'abandonne à toi.

Il entre dans le cabinet.

SCENE XV.

La nuit est avancée.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

LE MARQUIS.

Eh bien!

MONTALAIS.

Il est à nous. Malgré une histoire assez bien arrangée sur le mystère de sa naissance, il m'a fallu encore vaincre bien des scrupules; mais l'amour est venu à notre aide, et nous avons un jeune duc de Verneuil qui, lorsqu'il aura, grâce à mes leçons, joué quelques jours son rôle, vous signera aveuglément tout ce que vous voudrez... (*Regardant autour de lui.*) Tout est calme et tranquille... maintenant il faut agir... Lorsque vous m'entendrez venir, ouvrez la porte secrète.

Il entre dans l'appartement du duc.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, *seul.*

Quel affreux moment!... je respire à peine... misérable que je suis!... Malheureux Léon! vivant, je t'ai ravi une partie de ton héritage, et mort je te dépouille encore... Mais Montalais s'approche...

Il va ouvrir la porte de la chambre secrète.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

MONTALAIS, *restant sur le seuil de la porte de l'appartement du Duc.*

Arrêtez! le duc respire encore!

LE MARQUIS.

Grand Dieu! que devenir?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le parc. A droite du spectateur, une table et des chaises de jardin sous un bosquet de verdure. A gauche, du quatrième au cinquième plan, un pavillon élevé sur un rocher. Dans l'épaisseur de ce rocher, recouvert en partie par des arbrisseaux, une porte secrète en pierre, tournant sur pivot. Du même côté, plusieurs avenues d'arbres conduisant au château. Au fond, un mur d'enceinte avec une petite porte verte ouvrant sur une forêt.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, LOUISE.

Ils arrivent par l'avenue qui longe le pavillon.

LOUISE.

Ah çà! monsieur Joseph, voilà-t-il assez longtemps que nous marchons, et allez-vous enfin me dire ou vous me conduisez?

JOSEPH.

Ici, mademoiselle Louise, ici même. Nous sommes au terme de notre promenade.

LOUISE.

Alors expliquez-moi bien vite pourquoi, tout-à-l'heure, en m'apercevant sous le vestibule, vous m'avez fait signe de vous suivre, et pourquoi vous m'avez amenée avec tant de mystère dans cet endroit du parc, si éloigné du château.

JOSEPH, *après un silence et regardant autour de lui.*

Pourquoi? vous allez le savoir. Mais personne ne peut-il nous entendre?

LOUISE.

Personne... Nous sommes seuls... Je vous écoute.

JOSEPH, *à voix basse.*

Sachez donc, mademoiselle Louise, que cette nuit j'ai été témoin d'une aventure si bizarre, si extraordinaire, que j'ai voulu vous en faire le récit sur le lieu même où elle s'est passée.

LOUISE.

Une aventure extraordinaire?

JOSEPH.

Vous en jugerez. Mais d'abord répondez-moi? Avez-vous lu des romans à fantômes, de ces romans où il y a des êtres mystérieux qu'on entend toujours et qu'on ne voit jamais? De ces romans où il y a des vieux châteaux que l'on brûle, des hommes qu'on assassine et des jeunes filles qu'on enlève; de ces romans, enfin...

LOUISE, *l'interrompant.*

Des bêtises, quoi!

JOSEPH.

Des bêtises... des bêtises... vous ne croyez donc pas aux revenans, vous?

LOUISE.

Est-ce que par hasard vous y croiriez?

JOSEPH.

Ma foi...

LOUISE.

Un homme! fi! c'est honteux.

JOSEPH.

Honteux tant que vous voudrez; il n'est pas moins vrai que j'en ai vu un, moi.

LOUISE.

Un quoi?

JOSEPH.

Un revenant.

LOUISE.

Où?

JOSEPH, *désignant le rocher.*

Là !

LOUISE.

Quand ?

JOSEPH.

Cette nuit.

LOUISE.

Laissez donc !

JOSEPH.

Je l'ai vu comme je vous vois.

LOUISE.

Vous l'avez rêvé.

JOSEPH.

Pour rêver il faut dormir; et je ne me suis pas couché. Ah!

LOUISE.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas couché ?... ah!

JOSEPH.

Afin d'être plus tôt levé ce matin. Voici la chose : Hier, après le dîner, et mon service fini, je pousse jusqu'au prochain village... une petite lieue, tout au plus; malheureusement je rencontre un ami qui me propose un cent de piquet et une bouteille du crû ; j'accepte, mais de cent de piquet en cent de piquet, de bouteille en bouteille, dix heures sonnent: je prends aussitôt ma course; mais le diable s'en mêle; impossible d'aller droit mon chemin; de sorte que j'arrive au château qu'il était plus de minuit et que je trouve la grille fermée.

LOUISE.

Éveiller le concierge, c'était apprendre à tout le monde que M. Joseph rentrait à une heure indue, et dans un état sans doute très-peu présentable.

JOSEPH.

C'est aussi ce que je pensai. Que faire alors? Revenir sur mes pas, longer le mur du parc, et l'escalader près de cette porte, me parut une idée lumineuse. J'escalade donc; mais à peine suis-je à terre, que, dirigeant mes pas de ce côté, j'aperçois à la faible clarté des étoiles...

Il s'arrête.

LOUISE.

Eh bien ?

JOSEPH.

J'aperçois, dis-je, comme une espèce d'ombre, comme une sorte de fantôme d'une taille gigantesque, qui se glisse furtivement devant moi, et disparaît tout-à-coup à travers le rocher.

LOUISE, *riant.*

Voilà qui serait merveilleux si ce n'était le petit vin du crû qui vous avait porté à la tête.

JOSEPH.

Riez, mademoiselle Louise, riez... Mais ce n'est pas tout. A peine remis de ma frayeur, je m'engage dans cette longue avenue qui aboutit à une aile du château, lorsque, arrivé sous le bâtiment, une clarté soudaine frappe mes yeux. Et savez-vous d'où elle partait cette clarté ?... de la fenêtre grillée que l'on aperçoit d'ici, de cette fenêtre où l'on ne vit jamais de lumière, de cette fenêtre enfin qui n'a ni escalier ni chambre; car vous savez aussi bien que moi que nous n'avons jamais pu la découvrir dans l'intérieur des appartemens situés de ce côté. Que dites-vous de tout cela?

LOUISE.

Je dis que tout cela est la suite de votre longue station au cabaret, et que j'y regarderai à deux fois avant de prendre pour mari un homme qui boit outre mesure et croit aux revenans. Vous étiez gris, mon cher.

JOSEPH.

Est-ce aussi parce que j'étais gris que je me suis trouvé nez à nez avec un chiffon de papier suspendu à un fil dont l'autre bout tenait à cette même fenêtre?

LOUISE, *étonnée.*

Un papier!

JOSEPH.

Avec de l'écriture dessus. Je m'en suis emparé, sans m'informer s'il était à mon adresse.

LOUISE, *vivement.*

Et qu'y a-t-il d'écrit?

JOSEPH.

Dam! je l'ignore, attendu que tout petit j'ai oublié d'apprendre à lire, et qu'étant grand je ne l'ai jamais pu.

LOUISE.

En effet; ce que vous venez de me dire est bizarre, extraordinaire... Je ne sais plus que penser... mais ce papier...

JOSEPH, *tirant un écrit de sa poche.*

Le voilà...

LOUISE, *le prenant vivement.*

Donnez!... donnez... (*Elle le retourne dans tous les sens.*) Allons, bon! juste comme vous, monsieur Joseph.

JOSEPH.

C'est dommage, je suis sûr qu'il se passe quelque chose d'étrange au château. Ce papier nous aurait peut-être dévoilé un grand mystère.

Montalais, qui arrive par la gauche, a entendu ces derniers mots et a aperçu l'écrit tenu par Louise.

SCENE II.

LES MÊMES, MONTALAIS.

MONTALAIS*.

Que faites-vous ici, Joseph? et quel est ce papier?

Il arrache le papier des mains de Louise.

JOSEPH, *balbutiant.*

Ce papier?... ce papier... monsieur Mantalais?

MONTALAIS.

Répondrez-vous?... Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! je l'ai trouvé.

MONTALAIS.

Trouvé ?... où ?

* Joseph, Montalais, Louise.

JOSEPH.

Là-bas... sous cette fenêtre.

Il indique une des avenues à gauche.

MONTALAIS.

Sous cette fenêtre? (*A part, après avoir jeté un coup d'œil sur l'écrit.*) L'écriture du duc ! (*Haut.*) Avez-vous lu ce papier ?

LOUISE.

Oh ! non, monsieur Montalais; Joseph et moi, nous ne sommes pas plus savans l'un que l'autre.

MONTALAIS.

C'est bien... Au surplus, cet écrit n'a aucune espèce d'importance. Mais laissons cela. (*Tirant une clef de sa poche et la donnant à Joseph.*) Tenez, Joseph, ouvrez la petite porte qui donne sur la forêt. Votre jeune maître, entièrement rétabli de la cruelle maladie qui faillit le conduire au tombeau, est parti ce matin pour la chasse. Il rentrera par cette porte pour se rendre au château.

JOSEPH, *prenant la clef et ne bougeant pas de place.*

Ce cher monsieur Léon, il peut se vanter de l'avoir échappé belle. Il y a à peine quinze jours qu'un moment on l'a cru mort, et voilà qu'il n'y paraît déjà plus... C'est qu'il n'est pas du tout changé.

LOUISE, *à part.*

Il l'est furieusement pour moi, toujours... Mais, puisqu'il doit passer par ici, je ne m'éloignerai pas. Je veux absolument avoir une explication avec lui.

MONTALAIS.

Mais allez donc, Joseph !

JOSEPH.

Oui, monsieur Montalais... (*Il va ouvrir la petite porte du fond, puis il en remet la clef à Montalais, et dit bas à Louise.*) Motus sur ce que je vous ai raconté. Vous savez qu'au château on n'aime pas les curieux, et encore moins les bavards.

LOUISE, *à part.*

Ce pauvre Joseph... c'est peut-être à cause de ça qu'il a tant d'ennemis.

Ils sortent.

SCENE III.

MONTALAIS, *seul.*

Il faut convenir que j'ai montré bien peu de prévoyance en laissant au jeune duc la facilité d'écrire... Lisons : « Qui que vous soyez, il y a » dans ce château un jeune prisonnier qui ré- » clame votre secours. Envoyez-lui, par la même » voie dont il se sert pour vous faire parvenir » cette lettre, de quoi briser les barreaux de sa » croisée, et comptez à tout jamais sur sa recon- » naissance. » Diable, monseigneur! c'est ainsi que vous charmez les ennuis de votre captivité! voilà un passe-temps qui aurait furieusement dérangé nos projets si cet écrit fût tombé en dautres mains que celles de Joseph et de Louise! Notre position devient de plus en plus embarrassante. Nous ne pouvons rester plus longtemps avec deux ducs sur les bras. Quelle bizarrerie du hasard! Notre pupille se meurt, ou plutôt il est mort. J'amène un remplaçant dont les traits et le son de voix sont identiques avec ceux du défunt, et qui, grâce au roman que je lui ai débité, jouera son rôle avec une conviction et un esprit admirables. Au moment de l'échange, le duc, qu'on croyait mort, pousse un soupir... Que fallait-il faire? ce que j'ai fait, ce que je ferais encore si c'était à recommencer. Le duc, me suis-je dit, respire encore, il est vrai, mais n'est-il pas dans un état désespéré? Ce retour inattendu à la vie n'est-il pas le dernier effort de la nature? Tout calculé, je transporte le moribond dans la chambre secrète et le fais remplacer par mon duc de la place Royale. Mais voilà que, malgré l'absence de la faculté, ou peut-être même à cause de son absence, le mourant est ressuscité tout-a-fait... S'enuuyant des sornettes que je lui débite depuis quinze jours pour colorer sa réclusion, il médite un projet de fuite. Pendant ce temps, son successeur, identifié avec son rôle, et se croyant réellement duc de Verneuil, a trompé tous les yeux; il tranche du grand seigneur avec un laissé-aller digne des plus grands éloges, et s'irrite de ce que son tuteur n'a pas encore conclu son mariage avec mademoiselle d'Orbesson. Il nous faut cependant prendre un parti. Un des deux ducs doit être sacrifié, et il est naturel que ce soit le dernier venu. C'est dommage : il va bien... il m'aurait fait honneur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

LE MARQUIS.

Montalais, je te cherchais...

MONTALAIS.

Moi, monsieur le marquis, j'allais vous chercher.

LE MARQUIS.

Il faut que Léon reprenne la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Depuis trop long-temps je déplore la malheureuse faiblesse qui m'a fait adopter un projet aussi coupable.

MONTALAIS.

C'est très-bien... je suis fort partisan des grands et nobles sentimens quand ils peuvent s'arranger avec notre intérêt. Il s'agit maintenant de décider par quel moyen nous nous débarrasserons d'Adrien, et ce qu'il nous reste à faire pour mettre le principal acteur de la conspiration hors d'état de commettre la plus légère indiscrétion.

LE MARQUIS.

J'ai pensé à tout. Adrien n'est-il pas parti pour la chasse ?

MONTALAIS.

Oui, monsieur le marquis : il a même annoncé qu'à la chute du jour il rentrerait au château par cette porte qui ouvre sur la forêt.

LE MARQUIS.

Voilà qui servira merveilleusement mon projet...

MONTALAIS, *étonné.*

Vous avez un projet, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Oui, et dont l'exécution est facile, car j'ai pris toutes mes mesures.

MONTALAIS.

En vous entendant parler, je marche de surprise en surprise.

LE MARQUIS.

Tu attendras ici le retour d'Adrien, et tu lui feras servir quelques rafraîchissemens. Puis, en continuant de l'entretenir dans ses rêves de grandeur, d'amour et de fortune, tu lui feras prendre une nouvelle dose du breuvage narcotique dont tu as déjà si bien fait usage à la place Royale.

MONTALAIS.

Très-bien ; mais après ?

LE MARQUIS.

Après, sous le prétexte de ce voyage à Beauvais que tu as annoncé il y a plusieurs jours, tu feras venir ton cabriolet là, derrière cette porte. La nuit sera arrivée; Adrien, plongé dans un profond sommeil, sera porté par toi dans cette voiture et entraîné loin de ce château.

MONTALAIS.

Et quel sera le terme de mon voyage?

LE MARQUIS.

Bicêtre.

MONTALAIS, *étonné.*

Bicêtre?

LE MARQUIS, *tirant un papier de sa poche.*

A la vue de cette lettre de cachet, on le recevra comme un jeune homme atteint de folie, se croyant noble et riche, et prononçant parfois le nom du duc de Verneuil.

MONTALAIS.

Monsieur le marquis, je m'humilie. Cette lettre de cachet est un trait de génie que je rougis de n'avoir pas trouvé. Rien de mieux imaginé, de plus simple, et je vous réponds du succès.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas de temps à perdre. Il faut commander ta voiture et faire apporter ici des rafraîchissemens.

MONTALAIS.

Et c'est ici qu'il s'endormira pour ne se réveiller que dans un cabanon de Bicêtre. Cela me fait de la peine, je ne le cache pas; je me sens porté d'inclination pour lui. Il y a de l'étoffe chez ce gaillard-là... nous en aurions fait quelque chose.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas que ce malheureux trouve la mort à Bicêtre. Plus tard, je le ferai passer aux colonies, où je lui assurerai une honnête existence, faible dédommagement des maux qu'il aura soufferts.

MONTALAIS.

Bien, monsieur le marquis ; j'agirai avec plus de force et de courage. Mais Adrien ne peut tarder à rentrer. Je vais exécuter vos ordres, et serai ici avant que le bruit des cors ne nous ait annoncé le retour de la chasse.

LE MARQUIS.

Moi, je rentre pour écrire une lettre de remerciemens à M. le lieutenant de police.

MONTALAIS.

Vous ne pouvez moins pour le service signalé qu'il nous rend.

Ils sortent ensemble par l'avenue qui longe le pavillon ; et Louise, qui guettait leur départ, arrive par une allée à côté.

SCENE V.

LOUISE, *seule.*

Partis... M. Léon ne peut tarder à rentrer. Je pourrai enfin lui parler sans témoin. Avant sa maladie, c'était toujours lui qui guettait toutes les occasions de me voir; mais depuis, c'est un autre genre. Il n'a plus l'air de me connaître... Oh! cela ne peut pas durer long-temps comme ça... il faudra bien qu'il s'explique; s'il a oublié le passé, je m'en souviens, moi! (*On entend le son du cor dans la forêt. Louise écoute. Peu à peu le bruit se rapproche.*) Bon! voici la chasse qui rentre.

SCENE VI.

LOUISE, ADRIEN, *en habit de chasse*, PIQUEURS.

Ils entrent par la petite porte au fond*.

ADRIEN.

Parbleu ! voilà une chasse qui me fera honneur. J'ai eu la main heureuse aujourd'hui. (*Aux Piqueurs.*) Qu'en dites-vous, vous autres?

UN PIQUEUR.

Il est certain que monsieur le duc a fait preuve d'une adresse peu commune... son carnier est là pour l'attester.

LOUISE, *à part.*

Lui adroit! et de sa vie il n'a pu abattre un simple petit moineau !

ADRIEN.

Qu'on me débarrasse de tout cet attirail!

Il remet son fusil et son carnier à un Piqueur.

LOUISE, *à part.*

Pas un mot! pas un seul regard !

ADRIEN, *aux Piqueurs.*

Vous pouvez vous retirer. Je veux me reposer ici quelques instans ; je rentrerai au château par cette avenue beaucoup plus courte et plus agréable que le sentier qui borde la lisière du bois. Allez !

Les Piqueurs sortent par la porte du fond.

* Piqueurs, Adrien, Louise.

SCENE VII.

LOUISE, ADRIEN, *assis.*

LOUISE, *à part.*

Il ne me voit seulement pas... Je n'y tiens plus. (*Haut, et s'approchant du Duc, qui vient de s'asseoir.*) Monsieur le duc paraît fatigué... Ce n'est pas étonnant, entré en chasse avec le jour...

ADRIEN.

Ah! c'est vous, mademoiselle... (*cherchant le nom*) mademoiselle Louise, je crois?

LOUISE, *piquée et à part.*

Jusqu'à mon nom qu'il a oublié... (*Haut.*) Oui, monsieur Léon, Louise Duchemin, fille d'un des fermiers de monsieur le marquis de Rosebois, votre tuteur; et de plus attachée à la laiterie du château... Pardon si je vous rappelle toutes ces choses; mais comme monsieur le duc paraît les avoir oubliées, ainsi qu'une foule d'autres...

ADRIEN, *se levant.*

Une foule d'autres?... que voulez-vous dire?

LOUISE.

Dame! autrefois c'était ma petite Louise par-ci, ma petite Louise par-là; c'était une simple fleur des champs que vous placiez à mon côté et un baiser que vous cherchiez à me prendre. A la Saint-Louis, c'était quelque joli cadeau que vous me faisiez, ainsi qu'à la fête du village, où, par parenthèse, vous ouvriez et fermiez le bal toujours avec moi... C'était enfin... Oh! mais votre maladie vous a fait perdre entièrement la mémoire, et vous êtes surtout bien changé à mon égard; car, depuis votre rétablissement, plus de douces paroles, plus de fleurs, plus de baisers, plus de danse ni de petits cadeaux, plus de... Ah! monsieur Léon, tout ça me fait bien du chagrin, allez!...

ADRIEN, *avec bonté et lui prenant la main.*

Voyons, calmez-vous.

LOUISE.

Autrefois aussi, vous m'auriez dit : Calme-toi, ma petite Louise!

ADRIEN, *à part.*

Diable! il paraît que défunt mon frère était un amateur... Hem! voyez-vous ça?... c'est qu'elle est vraiment gentille, la petite! Et ce Montalais qui ne m'avertit pas! (*Haut.*) Eh bien! ma petite Louise, tu as peut-être raison de te plaindre; et moi, je n'ai pas tort d'en agir ainsi avec toi. Tu comprends qu'à la veille de me marier, le décorum, les convenances... (*A part.*) Ma foi, elle prendra tout ça pour ce que cela vaut.

LOUISE.

C'est vrai, vous allez vous marier; je l'avais oublié, monsieur Léon. Vous épouserez une jeune et belle héritière, à laquelle vous devrez tous vos soins, tout votre amour... Je comprends maintenant votre indifférence pour moi... En effet, qu'est-ce que la petite Louise Duchemin, fille d'un simple fermier, auprès de Mlle Lucie d'Orbesson, fille d'un conseiller au Châtelet de Paris? On dit que l'amour ne s'inquiète guère des distances, mais je vois que monsieur le duc de Verneuil s'en inquiète beaucoup, lui!

ADRIEN.

Il me semble pourtant que je les ai souvent rapprochées... (*à part*) mon frère, du moins!... (*Haut.*) Mais comment sais-tu que Mlle d'Orbesson est jeune et belle?... La connaîtrais-tu?

LOUISE.

Elle a été nourrie à la ferme; nous sommes sœurs de lait. Tous les ans, la veille de sa fête, je lui porte un bouquet, et elle me traite toujours comme une amie... elle est si bonne!

ADRIEN, *avec enthousiasme.*

Oh! c'est un ange. Esprit, grâces, beauté, elle réunit tout cela en elle... Louise, n'est-ce pas, que celui qui possèdera son cœur et sa main sera le plus heureux des hommes?

LOUISE.

Oui, monsieur Léon... (*A part.*) Comme c'est flatteur pour moi!

ADRIEN.

Je veux que tout ce qui m'entoure se ressente de mon bonheur... Toi, surtout, ma petite Louise, fais choix de quelque honnête garcon qui sache apprécier tout ce que tu vaux; et pour te prouver que je ne suis pas un ingrat, je me charge de ta dot... (*A part.*) Une dette de mon frère que j'acquitte...

LOUISE.

Mon choix est fait, monsieur le duc : j'épouserai Joseph, votre valet de chambre. Il n'est pas beau, par exemple; mais en revanche il est bien bête. N'importe; il fera, je crois, un excellent mari.

ADRIEN.

Soit. Pour te donner une nouvelle marque d'attachement, je veux que ton mariage ait lieu le même jour que le mien. Et maintenant que la paix est conclue entre nous, il faut qu'un doux baiser en devienne le gage.

Il l'embrasse. Joseph paraît, portant un plateau sur lequel sont plusieurs flacons de vin; il s'arrête.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH, *puis* MONTALAIS *et* DOMESTIQUES.

LOUISE, *avec un soupir.*

Le dernier baiser peut-être.

ADRIEN, *à part.*

Le premier, du moins, j'en réponds bien.

JOSEPH, *à part, sans être vu de Louise et d'Adrien.*

Monsieur le duc qui chasse sur mes terres! Si on était jaloux pourtant!

Il pose le plateau dans le bosquet.

LOUISE.

On vient! je me sauve!

Entrent Montalais et quelques domestiques portant des fruits, des biscuits, etc.

JOSEPH, *aux domestiques, leur désignant la table sur laquelle il a posé le plateau.*

Placez ça là, et sortons. M. Montalais désire être seul avec notre jeune maître.

Ces divers ordres s'exécutent.

SCENE IX.

MONTALAIS, ADRIEN.

ADRIEN.

Eh! te voilà, mon cher Montalais! (*Désignant le bosquet.*) Que signifie?...

MONTALAIS.

J'ai pensé, monsieur le duc, qu'il vous serait agréable à votre retour de la chasse de prendre quelques rafraîchissemens en attendant l'heure du souper, et je vous ai fait apporter ici une légère collation.

ADRIEN.

Heureuse idée! je me sens un appétit de chasseur; c'est tout dire. (*Il entre dans le bosquet et se place à table.*) Voyons, prends un siége, et mets-toi là; tu me tiendras compagnie.

MONTALAIS, *s'inclinant.*

Oh! monsieur le duc!

ADRIEN.

Mets-toi là, te dis-je! Nous sommes seuls; au diable l'étiquette!

MONTALAIS, *se plaçant à table.*

Ce sera donc pour avoir l'honneur de vous servir. (*Il le sert, et lui verse à boire.*) Eh bien! monsieur Léon, comment vous trouvez-vous de votre nouvel état?

ADRIEN.

Mais, tu le vois, on ne peut mieux; et je m'en acquitte, je crois, comme un homme habitué depuis long-temps aux grandeurs. Cependant, le marquis et toi, vous savez ce qui en est.

MONTALAIS.

C'est une justice à vous rendre, un compliment à vous faire. La promptitude que vous avez mise à vous familiariser avec votre nouveau genre de vie a surpassé nos espérances. Il n'est personne ici qui ne puisse reconnaître en vous le digne rejeton des ducs de Verneuil.

ADRIEN.

Que veux-tu! Bon sang ne peut mentir, dit le proverbe. Le passé me semble un rêve, je suis bien forcé de croire à la réalité du présent, et l'avenir me paraît si beau, que maintenant j'oserais défier le sort de m'atteindre.

MONTALAIS, *à part.*

Pauvre garçon! il me fait de la peine.

ADRIEN.

Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir jamais connu les auteurs de mes jours. O mon père! malgré vos torts à mon égard, je n'en chéris pas moins votre mémoire, et il me serait bien doux aujourd'hui de recevoir de votre main la femme qui doit unir sa destinée à la mienne!

MONTALAIS, *à part.*

Diable! nous tombons dans le sentiment. (*Haut.*) Pour Dieu! monsieur le duc, chassez de si sombres pensées, et ne songez qu'au bonheur qui vous attend lorsque vous serez l'époux de l'adorable Lucie. Voyons, je porte la santé de votre belle fiancée!

ADRIEN, *avançant son verre.*

Bien dit, mon cher Montalais; je veux te faire raison.

MONTALAIS, *prenant un flacon auquel on n'a pas encore touché.*

Ce vin ne paraît sur la table de M. de Rosebois que dans des occasions solennelles. Certes, nous ne pouvions en choisir une plus belle que celle-ci.

Il lui verse du flacon qu'il tient à la main.

ADRIEN.

Allons, à la dame de mes pensées! à mon prochain mariage!

MONTALAIS.

Oui, monsieur le duc, à votre prochain mariage.

ADRIEN.

A mon adorable Lucie!

MONTALAIS.

A la reine de votre cœur! (*A part, tandis qu'Adrien boit.*) Douce illusion, dont il trouvera la fin au fond de son verre. (*Il jette le contenu du sien à terre sans être vu d'Adrien, qui paraît frappé d'une idée aussi triste que subite.*) Eh bien! quelle noire pensée vient se mêler à de riantes idées?

ADRIEN.

Une réflexion soudaine, un retour sur moi-même.

MONTALAIS.

Qu'est-ce donc?

ADRIEN.

On a bien raison de dire que la fortune change les hommes; elle a fait de moi un ingrat.

MONTALAIS.

Un ingrat! Envers qui?

ADRIEN.

Envers la malheureuse femme qui me servit si long-temps de mère. Aujourd'hui, pour la première fois depuis que j'habite ce château, je me suis souvenu d'elle. Tandis que je vis dans l'opulence, la misère est sans doute son partage! Oh! je ne me pardonnerai jamais un tel oubli.

MONTALAIS.

Il peut se réparer, monsieur le duc.

ADRIEN.

Oui, je lui enverrai de l'or, beaucoup d'or.

MONTALAIS, *à part.*

S'il savait que demain il n'aura plus le sou!

ADRIEN.

Il faut la mettre à l'abri du besoin pour le reste de ses jours.

MONTALAIS, *à part.*

Est-il généreux pour un homme ruiné! (*Haut.*) Si vous le voulez, je me chargerai, moi, de remplir vos intentions.

ADRIEN.

Peut-être que les recherches seront plus longues que tu ne te l'imagines.

MONTALAIS.

Soyez tranquille, ça sera bien vite fait.

ADRIEN, *bâillant.*

Cette chasse m'a fatigué à un point... je me sens une sorte d'engourdissement...

MONTALAIS, *à part.*

Allons donc! ça n'est pas malheureux. (*Haut.*) Défaut d'habitude, monsieur le duc... Le repos de cette nuit aura bientôt tout réparé.

ADRIEN.

En effet, le sommeil m'accable. (*Tendant son verre.*) Voyons, que je cherche à réveiller mes esprits.

MONTALAIS, *lui versant du même flacon.*

A la bonne heure! voilà le vrai moyen!

ADRIEN, *plaçant son verre auprès de lui.*

L'infortunée dont je te parlais, lorsque je l'ai quittée, habitait la ville de Vendôme... Y demeure-t-elle toujours? c'est ce que je crois... (*Luttant contre le sommeil.*) Il te sera facile de t'en assurer quand je t'aurai dit son nom.

MONTALAIS, *l'écoutant à peine.*

En effet, j'ai besoin de savoir... (*A part, en l'observant.*) Il tarde bien à s'endormir!

ADRIEN, *s'endormant.*

Eh bien! cette pauvre femme s'appelait...

Il bâille.

MONTALAIS.

Vous me direz cela plus tard, monsieur le duc; dormez... vous avez besoin de repos.

ADRIEN.

Dormir, oui... mais je veux que tu saches... Elle s'appelait Joséphine Verdier.

MONTALAIS, *se levant vivement.*

Que dites-vous? celle qui éleva votre enfance s'appelait Joséphine...

ADRIEN, *les yeux à demi fermés.*

Verdier... C'était ma mère.

MONTALAIS.

Et vous avez dix-sept ans?

ADRIEN.

Dix-sept ans, oui.

MONTALAIS.

Et vous êtes né à Paris?

ADRIEN.

Oui... on disait que j'étais né à Paris. Mais toi, Montalais, tu m'as bien dit, toi, que je suis né au château de Verneuil.

Il s'endort tout-à-fait.

MONTALAIS, *au comble de la surprise, l'œil fixé sur lui.*

Le fils de Joséphine Verdier! né il y a dix-sept ans à Paris!... mon fils à moi!... l'enfant qui venait à peine de recevoir le jour quand j'abandonnai la mère!... En voilà une découverte!... Qui est-ce qui aurait pu soupçonner? Eh bien! c'est égal, ça fait un drôle d'effet. C'est mon fils, à qui, sans m'en douter, j'ai fait cadeau d'une fortune immense et du titre de duc! Il est vrai que, sans m'en douter davantage, j'allais le faire enfermer à Bicêtre. (*Vivement.*) Oh! mais non, cela ne sera pas! Enfermer mon fils, le dépouiller d'une fortune et d'un rang qui maintenant lui appartiennent... et tout cela pour faire plaisir à un imbécile de marquis, dont jusqu'à ce jour je n'ai été que le premier valet! Allons donc! est-ce que c'est possible? est-ce que c'est dans la nature? D'ailleurs ne nous sommes-nous pas déjà trop avancés avec Léon pour pouvoir revenir sur nos pas?... Cette réclusion, dont en ce moment il est encore victime, tôt ou tard il nous en demanderait compte. Décidément l'intérêt du présent, celui de l'avenir, la nature, tout me fait une loi de maintenir mon fils au rang où je l'ai placé! (*Regardant Adrien.*) Il dort profondément! (*Regardant autour de lui.*) La nuit est sombre... personne!... Allons! puisqu'un des deux est de trop ici, que mon fils prenne la place du duc, et que le duc sorte du château... mais qu'il en sorte pour n'y rentrer jamais!

Il charge Adrien sur ses épaules et disparaît avec lui dans le souterrain.

SCENE X.

JOSEPH, *entrant par la petite porte du fond au moment où Montalais disparaît, et l'ayant aperçu.*

Ah! qu'ai-je vu! suis-je bien éveillé? ai-je encore mes yeux et ma tête? mes jambes tremblent et faiblissent, les oreilles me tintent. Cependant, il n'y a pas à dire, je les ai vus... Mieux que ça, je les ai vus tous les deux passer à travers ce rocher, et j'en suis bien sûr!... Pour avoir vu double, il n'y a pas même, comme l'autre fois, du vin du pays! Qu'est-ce que ce revenant vient faire dans le château? et encore, voilà qu'il amène un ami. Ah! mon Dieu! quel parti prendre? Si je criais, ou si je m'en allais!... Crier, il pourrait trouver ça mauvais... j'aime mieux m'en aller.

SCENE XI.

JOSEPH, LE MARQUIS, *s'avançant avec précaution.*

JOSEPH, *tremblant*.*

Oh! mon Dieu! j'entends du frou frou dans le feuillage. Ils reviennent, c'est certain.

LE MARQUIS.

On a marché. Est-ce toi, Montalais?

JOSEPH.

Je suis un homme mort.

LE MARQUIS.

On ne répond pas!... (*S'avançant.*) Qui donc est là?

JOSEPH, *tombant à genoux.*

Grâce! grâce!

* Le Marquis, Joseph.

LE MARQUIS.

Joseph, pourquoi êtes-vous ici ? qu'y venez-vous faire ?

JOSEPH.

C'est vous, monsieur le marquis! que le ciel soit loué!

LE MARQUIS.

Répondez. Qui vous amène ici ? vous aviez reçu l'ordre de garder la voiture de M. Montalais jusqu'à son départ: vous ne deviez pas la quitter.

JOSEPH.

J'aurais beaucoup mieux fait, monsieur le marquis; car alors je n'aurais pas été témoin...

LE MARQUIS.

Témoin de quoi?

JOSEPH.

D'une apparition fantastique.

LE MARQUIS.

Quel conte me débitez-vous là ?

JOSEPH.

Un conte! c'est bien une histoire. J'ai vu, comme je vous vois, deux hommes entrer dans ce rocher.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! diable! Montalais, que la présence de ce garçon aura effrayé, se sera empressé de disparaître avec Adrien. (*Haut.*) Que parlez-vous d'hommes et de rocher?

JOSEPH.

Oui, monsieur le marquis... sans porte ils y sont entrés.

LE MARQUIS.

Je n'aime pas chez moi les poltrons ni les curieux, et encore moins les inventeurs de contes de revenans. Retournez au château, et s'il vous arrive d'ouvrir la bouche sur votre prétendue vision, je vous chasse. Allez.

JOSEPH.

Je vous jure, monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Rentrez, et ne répliquez pas.

JOSEPH, *à part.*

Oh! pour m'en aller, je ne demande pas mieux; lorsque j'en serai à la troisième apparition, on me croira peut-être.

Il sort par une des avenues du parc.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Montalais ne doit pas être loin; la prudence seule l'aura fait mettre Adrien en lieu sûr.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, MONTALAIS.

Ce dernier sort par la porte secrète du rocher; il tient à la main une petite lanterne sourde. Toute cette scène doit être jouée à mi-voix et avec beaucoup de mystère.

MONTALAIS, *se tenant sur le seuil de la porte secrète et appelant* *.

Monsieur de Rosebois!

LE MARQUIS.

On a prononcé mon nom... qui m'appelle?

* Montalais, le Marquis.

MONTALAIS.

Moi, Montalais.

LE MARQUIS, *allant au-devant de lui.*

Eh bien ?

MONTALAIS.

Tout a réussi.

LE MARQUIS.

Adrien?

MONTALAIS.

Est là... derrière la porte du souterrain... Et Joseph ?

LE MARQUIS.

Je l'ai renvoyé au château.

MONTALAIS.

Personne... Allons, il faut partir... (*Lui remettant sa lanterne.*) Éclairez-moi, monsieur le marquis.

Il rentre dans le souterrain, et revient ensuite, tenant Léon dans ses bras. Le corps de celui-ci est recouvert d'un large manteau qui le dérobe à la vue du spectateur.

LE MARQUIS.

Son sommeil est profond? tu ne crains pas?...

MONTALAIS.

Qu'il se réveille? (*Avec expression.*) C'est impossible!

LE MARQUIS.

Je me fie à toi.

Il éclaire les pas de Montalais.

MONTALAIS, *sur le point de sortir.*

Ah! j'oubliais... (*lui remettant un papier*) c'est une petite note nécessaire pour votre gouverne, pendant mon absence.

Il franchit la porte du parc et la ferme à clef en dehors.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Maintenant, je suis tranquille, et bientôt je pourrai réintégrer mon pupille dans tous ses droits... Mais d'abord, prenons connaissance de cet écrit. (*S'éclairant avec sa petite lanterne et lisant.*) « Monsieur le marquis, je confie au pa-» pier ce qu'il eût été peut-être dangereux de » vous dire. Votre plan était mal conçu; il de-» vait vous perdre. Léon vous aurait toujours » gardé rancune, et vous eussiez été obligé de » rendre vos comptes de tutelle, dont le résultat » était votre éternel déshonneur... » (*Parlant.*) Où veut-il en venir? (*Lisant.*) « Il n'en sera pas » ainsi avec Adrien, qui vous signera aveuglé-» tout ce que je voudrai... c'est donc Léon que » j'emmène, et je vous sauve. » Grand Dieu! qu'ai-je lu?... Léon! mon pauvre Léon!... Oh! mais c'est un trait infâme! abominable!... et je le souffrirais?... Ah! je saurai bien m'opposer... (*Allant vivement à la petite porte du fond.*) Fermée! fermée... (*Il ébranle la porte et cherche à l'ouvrir.*) Vains efforts!... (*Appelant.*) Montalais! Montalais! Arrête, misérable, arrête!... Je ne veux pas qu'il parte. (*A ce moment, on entend le bruit de la voiture, qui s'éloigne avec vitesse.*) Mon Dieu! parti!... Ah! je suis perdu!

Il tombe comme anéanti sur une chaise.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Une cour dépendante du grand Châtelet. Au fond, une grille occupant toute la largeur du théâtre et laissant voir à quelque distance un corps de logis au milieu duquel est pratiqué un petit guichet. A droite, une arcade donnant sur la rue Saint-Denis. A gauche, les bâtimens des salles et des greffes du Châtelet. Un perron conduit à la porte principale. Au milieu de la grille est une porte ouvrant sur une salle basse du Châtelet. A l'angle droit de cette grille une autre porte, mais plus petite, et donnant sur un couloir fermé qui mène dans une salle réservée.

SCENE PREMIERE.

DENISE, THÉRÈSE, UN PAYSAN. GENS DE TOUS ÉTATS.

Au lever du rideau, une foule de personnages, hommes et femmes, sont auprès de la grille qui est fermée. On se presse, on se bouscule.

PREMIER HOMME.

Ne poussez donc pas si fort, vous autres, ou je vas jouer des pieds et des coudes.

DEUXIÈME HOMME.

Dame! j' voulons voir aussi, moi.

DENISE.

Voir quoi? puisque la grille n'est pas encore ouverte?

DEUXIÈME HOMME.

Pourquoi donc qu'on ouvre si tard au jour d'aujourd'hui?... est-ce qu'il y aurait du nouveau, par hasard, au Châtelet?

THÉRÈSE.

C'est ben possible. Ce pauvre garçon qu'on a si traîtreusement assassiné dans un champ du Bourget a peut-être été reconnu... Ça serait pas malheureux, vraiment, depuis près de trois semaines qu'il est là sur c'te pierre!

UN PAYSAN.

Vous nous la baillez belle, vous... le jeune homme mort est là depuis trois semaines?... Allons donc, c'est pas croyable!

DENISE.

Est-il bête, ce paysan-là! il croit que c'est le jeune homme au naturel... quand on dit lui... c'est son image.

LE PAYSAN.

Son image? en de quoi?

DENISE.

En cire, lourdaud.

PREMIER HOMME.

Eh! oui, qu'on l'a fait en grandeur naturelle et habillé avec les habits du défunt... qu'il paraît que c'est vivant de ressemblance.

THÉRÈSE.

Et il est là comme s'il respirait encore.

LE PAYSAN.

Ça doit être intéressant.

THÉRÈSE.

Ah! voici le père Bernard, le concierge du Châtelet.

DEUXIÈME HOMME.

C'est heureux... Est-il clampin, cet être-là!

Tous se serrent contre la grille.

SCENE II.

LES MÊMES, BERNARD *derrière la grille.*

PREMIER HOMME.

Allons donc, papa Bernard, ça ne va donc pas, aujourd'hui? Est-ce que nous aurions gagné la goutte dans les jambes?

DENISE, *au premier homme.*

Quand il va la boire chez la mère Grichon, il trotte plus vite que ça, le vieux.

BERNARD.

Ah çà! vous êtes donc bien pressés, les enfans?

TOUS.

Oui, oui.

BERNARD, *ouvrant la grille.*

En ce cas, régalez-vous, la vue n'en coûte rien.

TOUS, *se précipitant vers le guichet.*

Allons, allons voir.

BERNARD, *en-deçà de la grille.*

En voilà-t-il du monde pour voir la ressemblance de ce malheureux jeune homme!... Et dire que depuis trois semaines c'est comme ça tous les jours! Si M. le lieutenant de police m'avait permis de prendre deux sous par personne, ma fortune serait déjà faite... Chien de métier, où il n'y aurait tant seulement pas de l'eau à boire, si parfois de beaux messieurs et de belles dames ne demandaient à entrer dans la salle réservée!... ça met toujours dans le gousset quelques pauvres petites pièces de douze sous.

SCENE III.

BERNARD, LE CONSEILLER D'ORBESSON, LE MARQUIS.

Ces deux derniers entrent par l'arcade et continuent une conservation commencée. En les apercevant, Bernard s'est retiré au fond.

LE MARQUIS*.

Ainsi, mon cher monsieur d'Orbesson, vous n'avez rien trouvé à redire au contrat?

LE CONSEILLER.

Pas le plus petit mot Le notaire a saisi on ne peut mieux nos intentions réciproques. Les intérêts de votre pupille, ceux de ma fille sont parfaitement garantis. (*Souriant.*) Je défierais le pro-

* Le Marquis, le Conseiller.

cureur le plus habile de trouver dans cet acte important matière au plus petit procès.

LE MARQUIS.

Je m'applaudis d'avoir conçu l'idée de resserrer par le mariage de votre fille avec Léon les liens de famille qui existent déjà entre ces deux enfans.

LE CONSEILLER.

Heureuse idée vraiment, puisqu'elle confond leur fortune respective ; je me plais à croire qu'eux-mêmes ils ne pourront aussi qu'y applaudir lorsqu'ils se connaîtront.

LE MARQUIS, *à part.*

S'il savait qu'ils se connaissent déjà. (*Haut.*) Je me rends caution pour mon pupille, mon cher conseiller; son impatience est grande, je vous le jure. Vous ne sauriez vous imaginer comme il pressait mon départ pour Paris, et combien notre arrivée au château le comblera de joie ; il compte les momens.

LE CONSEILLER.

Impatience bien naturelle et d'un excellent augure pour l'hymen qui se prépare... (*Avec un sérieux comique.*) Nous ne ferons pas long-temps attendre notre jeune duc ; le contrat est dressé, tous nos préparatifs finis; dans quelques heures nous montons en voiture avec Lucie et le notaire, et cette nuit nous serons au château de Verneuil. Mais pardon, monsieur le marquis, tout en nous entretenant de nos affaires, je n'ai pas remarqué où je vous conduisais.

LE MARQUIS, *regardant autour de lui.*

Nous sommes au Châtelet.

LE CONSEILLER.

Oui, monsieur le marquis ; j'y viens parce que, chargé de l'instruction relative à ce jeune homme qu'on a trouvé assassiné au Bourget, je ne puis m'absenter de Paris sans avoir obtenu au préalable la permission de M. le premier président, et m'être fait suppléer par un autre conseiller au grand Châtelet.

LE MARQUIS.

Ah ! ce jeune homme dont les gazettes se sont fort occupées, et qui n'a pas encore été reconnu ? N'existe-t-il donc aucun indice qui puisse mettre la justice sur les traces d'un crime si horrible ?

LE CONSEILLER.

Aucun. Toutes les recherches faites jusqu'à ce jour ont été infructueuses. J'espère cependant pénétrer ce mystère d'iniquité, grâce à un prodige de l'art, dont ces mêmes gazettes ont donné les détails.

LE MARQUIS.

En effet, j'ai lu que ses traits avaient été conservés d'une manière presque miraculeuse.

SCENE IV.

LES MÊMES, UN HUISSIER, *arrivant par le perron.*

L'HUISSIER, *à M. d'Orbesson.*

Monsieur le conseiller, j'allais envoyer à votre hôtel ; M. le lieutenant de police vous a fait demander.

LE CONSEILLER.

Je me rends à ses ordres. (*A Rosebois.*) Veuillez m'accompagner, monsieur le marquis... ce sera l'affaire de quelques instans.

LE MARQUIS.

Non. Si vous le permettez, je resterai : ce que j'ai lu dans les papiers, ce que vous m'avez dit sur ce jeune infortuné, sur le mystère qui enveloppe le crime dont il a été victime, sur l'habileté de l'artiste qui a su donner à une matière morte toutes les apparences de la vie, tout cela me fait vivement désirer de le voir.

LE CONSEILLER.

C'est véritablement curieux. (*Appelant le gardien qui se promène au fond de la grille, tandis que les curieux vont et viennent.*) Bernard.

BERNARD, *s'avançant.*

Monsieur le conseiller...

LE CONSEILLER.

Conduisez M. le marquis de Rosebois dans la salle réservée. (*Au Marquis.*) De là vous pourrez voir parfaitement bien ; je vous retrouverai ici, et rien ne mettra plus obstable à notre départ.

LE MARQUIS.

A bientôt, mon cher conseiller.

BERNARD, *à part.*

Un marquis, ça doit être généreux, et ne pas regarder à quelques pièces de douze sous.

Bernard et le Marquis sortent par la petite porte pratiquée dans l'angle de la grille, et disparaissent ensuite. L'huissier rentre au Châtelet. Le Conseiller va pour monter le perron, lorsqu'il se trouve en face de Delmar, qui le descend.

SCENE V.

LE CONSEILLER, DELMAR.

LE CONSEILLER.

Ah ! c'est vous, docteur !... Eh bien ! depuis notre dernière entrevue rien de nouveau, n'est-ce pas ?

DELMAR.

Rien, monsieur le conseiller ; toujours la même affluence de monde pour contempler ce malheureux jeune homme, et toujours la même ignorance sur ce qu'il peut être. Chacun le plaint, s'apitoie sur son sort, mais personne ne le reconnaît... et pourtant, les traits de son visage n'ont été nullement altérés.

LE CONSEILLER.

Parbleu, je le sais bien, moi, qui ai vu le cadavre le jour où il fut trouvé au Bourget. Je l'avoue, les résultats du travail de l'artiste ont surpassé mon espoir... j'en suis encore tout émerveillé.

DELMAR.

Mais qu'ai-je appris? vous quittez Paris pour plusieurs jours, m'a-t-on assuré ?

LE CONSEILLER.

Il est vrai, et je suis désespéré de ne pouvoir suivre cette malheureuse affaire... Je pars pour marier ma fille... un parti superbe, convenable sous tous les rapports... Jugez-en : avant peu, Mlle d'Orbesson sera duchesse.

DELMAR.

Duchesse! c'est un beau titre auquel son esprit et ses grâces lui donnent des droits incontestables. Un mariage d'inclination, peut-être ?

LE CONSEILLER.

Nullement; ma fille était l'héritière de son cousin; et en mariant le cousin à la cousine tout se trouvera confondu.

DELMAR.

Je vous en félicite bien sincèrement, tout en regrettant que votre longue expérience nous abandonne dans une affaire si obscure : nous marchons dans un dédale dont vos lumières nous eussent aidé à sortir.

LE CONSEILLER.

Que voulez-vous, mon cher docteur! la tendresse paternelle passe avant tout... je ne voudrais pas laisser échapper l'occasion de faire ma fille duchesse de Verneuil.

Il sort par le perron.

SCENE VI.

DELMAR, *seul.*

Duchesse de Verneuil! ce nom vient de réveiller en moi un souvenir... Il me semblait, en effet, que les traits de cet infortuné ne m'étaient pas inconnus... C'est au château de Verneuil que je me rappelle... Oui, le jeune duc qui se mourait... Comment! il serait revenu à la vie! il faut bien qu'il en soit ainsi... M. d'Orbesson ne m'a-t-il pas dit qu'il allait lui donner sa fille?... Je n'ai vu le duc que mourant, et cependant il existe une ressemblance...

Il réfléchit.

SCENE VII.

DELMAR, Mme VERDIER, *entrant par l'arcade; elle est pâle, défaite et se soutient à peine.*

Mme VERDIER.

Mon Dieu! suis-je enfin arrivée au terme de mon voyage? qui pourra me dire? (*Apercevant Delmar.*) Ah!... (*Allant vers lui.*) Monsieur, pardon... auriez-vous la bonté de m'indiquer de quel côté je dois diriger mes pas pour voir les malheureux que l'on expose au Châtelet?

DELMAR, *frappé de son état de souffrance.*

Là-bas, madame, sous ce guichet. Mais qu'avez-vous? vous vous soutenez à peine. Tous vos traits expriment la douleur et la souffrance..... Craindriez-vous de trouver ici la certitude d'un affreux malheur ?

Mme VERDIER.

Hélas! il n'est que trop vrai! Voilà plus de trois ans que mon fils m'a quittée pour se fixer à Paris. Je recevais assez régulièrement de ses nouvelles ; mais depuis plusieurs mois elles ont cessé tout-à-coup... Justement alarmée, j'ai fait, depuis sa dernière lettre, des recherches qui toutes ont été sans succès.

DELMAR.

N'avez-vous pas d'autre motif de crainte?

Mme VERDIER.

Il y a quelques jours, j'ai lu dans les gazettes les détails d'un horrible assassinat commis au Bourget sur un jeune homme dont le signalement se rapporte à celui de mon fils Adrien. L'âge est aussi le même, dix-sept ans. Jugez alors, monsieur, de ce que j'ai dû ressentir à cette lecture. Partagée entre la crainte et l'espérance, et ne pouvant rester plus long-temps dans cette cruelle incertitude, j'ai quitté Vendôme, et je suis venue à Paris, pour m'assurer si je n'étais pas la plus malheureuse des femmes!

DELMAR.

Calmez-vous, madame, et espérez encore. Votre fils, dites-vous, était depuis trois ans à Paris. Dans cet espace de temps il a dû se faire des amis, former quelque liaison intime... Eh bien! l'infortuné qui est gisant dans cette triste enceinte n'a encore été reconnu par personne, quoique la foule se porte ici tous les jours et que les gazettes aient donné la plus grande publicité à cet affreux événement. Il paraît donc certain que la victime n'habitait pas la capitale lorsqu'elle a été frappée par une main homicide; car si c'était votre fils, nul doute que le voile épais qui couvre ce forfait n'eût été déjà déchiré.

Mme VERDIER.

Ah! monsieur, puissiez-vous dire vrai!... vos paroles font naître en mon âme un espoir auquel je n'osais plus m'abandonner!

DELMAR.

Venez donc, madame, acquérir la preuve de ce que j'avance, et permettez que je vous accompagne ; dans un pareil moment je ne veux ni ne dois vous quitter.

Mme VERDIER.

Que de grâces n'ai-je pas à vous rendre, monsieur!... Mais attendons quelques instans encore... Près de franchir le seuil de cette enceinte, une terreur nouvelle s'empare de mon âme... Ah! monsieur... si mon espoir devait être déçu... si dans ce malheureux j'allais reconnaître...

DELMAR.

Allons, madame, du calme, du courage... Songez que le public n'est admis chaque jour dans cette enceinte que pendant un laps de temps assez court. Tel est le réglement qui régit le Châtelet, et que nul ne pourrait enfreindre sans l'ordre exprès de M. le lieutenant de police. Eh bien! l'heure à laquelle cette grille doit être fermée va sonner bientôt; et si vous ne vous hâtez, vous serez forcée d'attendre à demain.

Mme V IER.

Demain! demain, dites-vous?... Oh! quel que soit le sort que le ciel me réserve, je veux le connaître aujourd'hui... Venez, monsieur, venez... conduisez-moi !

Conduite par Delmar, Mme Verdier entre par la grille dans l'enceinte du Châtelet ; puis ils disparaissent tous les deux. Un instant après le Marquis arrive par la petite porte.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul, dans une extrême agitation.*

C'est lui!... oui, c'est bien Léon, mon pupille, chassé par moi du château de ses pères, que je viens de voir là, frappé de plusieurs coups de poignard!... Je n'ai pu le méconnaître, car j'ai frémi en l'envisageant; car il semblait m'accuser et demander vengeance... Grand Dieu ! comment ai-je pu résister à cet affreux spectacle? Comment l'horreur dont j'ai été saisi ne m'a-t-elle pas trahi aux yeux de tous? Mais quel est le monstre qui a eu le courage d'arracher la vie à ce jeune homme?... Qui!... si ce n'est l'infâme Montalais! Oh! mes pressentimens ne me trompaient pas! lorsqu'il y a quinze jours la lecture de son dernier billet m'apprit qu'à la place de ce jeune étranger il emmenait Léon, mon pupille... J'ai deviné quelque horrible catastrophe... je ne sais quelle voix secrète m'a crié que cet homme allait me perdre..... O mon Dieu! que faire?... que devenir?... où cacher mon trouble?... Dieux! le conseiller!

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE CONSEILLER D'ORBESSON.

LE CONSEILLER, *sur le haut du perron et parlant à la cantonnade.*

Il suffit, monsieur le président... Mon délégué me tiendra au courant de cette affaire.

Il descend le perron*.

LE MARQUIS, *à part.*

Ah! tout serait perdu s'il entrevoyait la vérité.

LE CONSEILLER.

Me voilà, monsieur le marquis... je ne me suis pas fait attendre? Eh bien! vous avez satisfait votre curiosité... que pensez-vous de ce que vous avez vu?

LE MARQUIS, *cherchant à cacher son trouble.*

En effet, monsieur le conseiller, on dirait que ce malheureux enfant respire encore.

LE CONSEILLER.

Vous seriez-vous jamais imaginé que l'art pût atteindre ce degré de perfection?

LE MARQUIS.

Oh! jamais! (*A part.*) Ses questions me font mourir.

* Le Conseiller, le Marquis.

LE CONSEILLER.

Par ce moyen nous parviendrons certainement à découvrir le coupable.

LE MARQUIS.

Ah! vous croyez y réussir?

LE CONSEILLER.

Je l'espère. Que d'exemples de forfaits longtemps cachés dans l'ombre et dont on a fini par arrêter les auteurs!... Il ne faut qu'un moment, un heureux hasard... Le crime, souvent, se décèle lui-même...

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble.

LE CONSEILLER.

Mais, monsieur le marquis, c'est nous occuper de bien tristes objets, quand nous ne devrions penser qu'au bonheur de Lucie et de Léon... J'ai obtenu de monsieur le premier président la permission que j'étais venu solliciter. Je suis libre et entièrement à vous.

LE MARQUIS.

En ce cas, rien ne nous empêche de partir pour le château de Verneuil.

LE CONSEILLER.

Hâtons-nous donc... Il me tarde d'embrasser votre pupille.

LE MARQUIS, *à part, avec douleur.*

Mon pupille... et il est mort!

Ils s'éloignent par l'arcade. Au même moment on entend le son d'une cloche ; c'est le signal de la fermeture du Châtelet. Tout le peuple qui, depuis le commencement de l'acte, est entré dans l'intérieur, revient de ce côté-ci de la grille.

SCENE X.

HOMMES *et* FEMMES DU PEUPLE.

PREMIER HOMME.

Déjà fini... Excusez... à peine si on a le temps de voir.

DEUXIÈME HOMME.

C'est égal... c'est beau tout de même, je reviendrai demain.

PREMIER HOMME.

Demain il n'y sera plus.

DEUXIÈME HOMME.

Tiens, pourquoi donc ça?

PREMIER HOMME.

T'as donc pas entendu c'tte pauvre femme qu'était là avec le médecin du Châtelet? Eh bien! c'était sa mère.

DEUXIÈME HOMME.

La mère du médecin?

PREMIER HOMME.

Eh! non, bêta; la mère du jeune homme. Elle s'est mise à crier : C'est lui! c'est mon fils! C'était à vous fendre le cœur, quoi!... Puisque c'est comme ça, la place sera bientôt vide.

DENISE.

C'est pas sûr; car, après avoir d'abord crié: C'est mon fils! elle a crié ensuite : Non, c'est pas mon

fils... Comme si le cœur d'une mère pouvait se tromper dans un pareil quart d'heure.

PREMIER HOMME.

Tenez, je crois, moi, qu'il y a quelque gabegie là-dessous.

DEUXIÈME HOMME.

Je crois plutôt que le petit n'a jamais eu ni père ni mère.

DENISE.

A moins qu'il ne soit venu au monde chez les enfans trouvés.

DEUXIÈME HOMME.

C'est encore ben possible.

La foule se disperse. Bernard paraît en-dedans de la grille et en ferme la porte à clef.

SCENE XI.

DELMAR, Mme VERDIER.

Ils rentrent en scène par la petite porte pratiquée dans l'angle de la grille.

DELMAR *.

Arrêtez, madame... au nom du ciel, répondez-moi!

Mme VERDIER.

Eh! que voulez-vous que je vous dise, monsieur? Que pourrais-je ajouter à ce que vous savez déjà? A l'aspect de ce malheureux, il m'a semblé d'abord retrouver l'enfant que je cherche, et je n'ai pu retenir mes larmes... Puis, remise d'une première émotion, je l'ai considéré plus attentivement, et j'ai acquis la presque certitude que ce n'est pas lui!

DELMAR.

C'est alors qu'a brillé dans vos yeux un éclair de joie; mais tout-à-coup j'ai vu votre visage s'assombrir, et puis vous avez laissé échapper d'étranges paroles : « Justice de Dieu, avez-vous dit, si c'était l'autre... Si c'était Adrien! »

Mme VERDIER, *très-troublée.*

J'ai dit cela? Oui... j'ai dû le dire... Comprenez-vous en effet, monsieur... si c'était l'autre... Oh! la ressemblance était si grande!

DELMAR, *très-surpris.*

Encore une fois, madame, permettez-moi de vous demander l'explication de vos paroles : tout-à-l'heure quand je vous ai rencontrée ici, quand j'ai offert de vous servir de guide, j'avais cru voir chez vous les angoisses et l'anxiété d'une mère... J'espérais les dissiper en vous prouvant que la victime du Bourget n'est pas l'enfant que vous cherchez depuis trois ans; vous venez, vous reconnaissez qu'en effet ce n'est pas lui... mais quel ne doit pas être mon étonnement de voir qu'au lieu de rendre le calme à votre âme, je n'ai fait au contraire que remplacer un semblant d'inquiétude, une douleur passagère, par un désespoir réel, par une terreur que je n'ose comprendre... de voir en un mot, il faut bien vous le dire, que vous paraissez regretter de n'avoir pas reconnu l'enfant que vous cherchez dans l'infortuné qu'a frappé le fer d'un assassin!

* Mme Verdier, Delmar.

Mme VERDIER *.

Eh bien! monsieur... eh bien! oui... vous dites vrai!... et les reproches que vous m'adressez, si cruels qu'ils puissent être, je les accepte, car je les ai mérités!

DELMAR.

Quoi! madame...

Mme VERDIER.

Je les ai mérités, monsieur!... c'est le juste châtiment d'un crime que j'ai commis, et que j'expie en ce moment d'une façon bien cruelle.

DELMAR.

Un crime .. vous!

Mme VERDIER.

Oui, un crime qui prit sa source dans mon amour maternel, dans cet amour dont vous croyez mon cœur incapable... C'est un fatal secret que je veux vous dire et qui serait mort avec moi, si je ne sentais le besoin de soulager ma conscience, et de vous expliquer ce que peuvent avoir d'étrange mes actions ainsi que mes paroles... Puisse l'aveu que je vais vous faire trouver grâce devant vous!

DELMAR.

Oh! parlez, parlez!

Mme VERDIER.

Joséphine Verdier est mon nom, Paris la ville qui m'a vue naître; mes parens étaient pauvres; ils ne vivaient que du travail de mes mains. Heureuse dans ma médiocrité, sans désirs comme sans ambition, je passais des jours paisibles au sein de ma famille, lorsque mon malheur me fit rencontrer un homme à l'extérieur aimable, aux paroles flatteuses, mais au cœur lâche et corrompu; il m'aima... ou du moins il me le dit En promettant de devenir mon époux, il parvint à m'inspirer l'amour qu'il feignait d'éprouver... Que vous dirai-je? j'étais jeune, crédule, je succombai aux piéges tendus à mon inexpérience... Un instant j'avais rêvé le bonheur, le réveil fut terrible!... mon lâche séducteur m'abandonna... et j'allais devenir mère!

DELMAR.

Oh! le misérable!

Mme VERDIER.

Mes parens ne purent survivre à ma honte. Je restai seule au monde avec mon fils, dont je ne voulus point me séparer. Mon Adrien voyait à peine le jour depuis quelques semaines, lorsqu'un soir, un brillant équipage s'arrêta devant la modeste maison que j'habitais dans le quartier de la Cité: un jeune homme en descendit, se présenta chez moi, et m'adressa ces mots dont ma mémoire conserve encore le souvenir. « Mademoiselle, une personne mariée secrètement à un homme puissant et riche, mais qui a de fortes raisons pour tenir caché son mariage, vient de mettre au monde un fils qu'elle veut voir élever sous ses yeux. Vous êtes mère, consentez à me suivre, à vous soumettre à tout ce que j'exigerai de vous, et de l'or, beaucoup d'or, sera le prix de vos soins autant que de votre obéissance. »

* Delmar, Mme Verdier.

DELMAR.

Vous acceptâtes?

Mme VERDIER.

J'étais pauvre, souffrante et sans travail; je consentis à tout. Mes préparatifs furent bientôt terminés; je suivis l'inconnu, dont le ton et les manières ne pouvaient m'inspirer ni crainte ni défiance... Nous partîmes: la voiture roula toute la nuit; mais l'obscurité ne me permit pas de distinguer la route, que nous parcourions d'ailleurs avec la rapidité de l'éclair. Lorsque le jour commença à paraître, le jeune seigneur, car je ne pus douter qu'il ne fût noble, me pria de consentir à me laisser couvrir les yeux; je n'opposai aucune résistance... Enfin, après avoir voyagé encore pendant plusieurs heures dans une forêt, à en juger par la difficulté de notre marche, la voiture s'arrêta. On m'aida à descendre; puis, après avoir fait quelques pas, je sentis au froid glacial qui me saisit par tout le corps, que nous pénétrions dans un passage souterrain. Nous montâmes ensuite un escalier étroit, et au bout de quelques secondes, lorsque mes yeux furent rendus à la lumière, je me trouvai dans une chambre secrète d'un vaste château; cette chambre avait deux issues cachées, l'une communiquant à un riche salon, l'autre ouvrant sur le passage souterrain par lequel j'étais entrée dans le château.

DELMAR.

Après, après?

Mme VERDIER.

Je ne tardai pas à m'assurer que le seigneur qui m'avait amenée en était le propriétaire, et que l'enfant confié à mes soins était le sien. Il ne se passait pas de jour que sa jeune épouse ne vînt me visiter; elle me comblait de caresses et d'égards... A la liberté près, on ne me laissait point de vœux à former... Comment payai-je tant de bonté? par la plus noire ingratitude!... Jusqu'à mon départ de Paris, je n'avais été que malheureuse... Bientôt, hélas! je devins coupable!... Par une bizarrerie de la nature, qui n'est cependant pas sans exemple, cet enfant avait une ressemblance si parfaite avec le mien, que souvent moi-même je faillis m'y laisser prendre. Fatale ressemblance! que de fois ne t'ai-je point maudite! tu me suggéras une pensée criminelle à laquelle je n'eus ni le courage, ni la force de résister, et dont le souvenir est pour moi une source inépuisable de remords.

DELMAR.

Ciel! O malheureuse! je crains de vous comprendre... Auriez-vous donc osé substituer votre enfant à celui pour lequel on vous avait appelée?

Mme VERDIER.

C'est là mon crime... Rien ne put me détourner d'un projet que m'avait inspiré mon amour maternel; car pour moi, pauvre fille déshonorée, sans ressource aucune, l'amour maternel, c'était d'assurer un avenir brillant à mon fils; il n'avait pas de nom, je lui en donnai un; il ne possédait rien, je lui fis une fortune... Insensée que j'étais! je ne prévoyais pas qu'en assurant son bonheur j'allais me séparer de lui pour toujours et me préparer des regrets éternels! Je pensais au contraire que jamais il ne serait entièrement perdu pour moi... Quelques précautions que l'on prenne, me disais-je, de quelque mystère que l'on s'entoure, je découvrirai tôt ou tard le nom de cette puissante famille, je retrouverai ce château... et alors qu'il me sera doux de retrouver aussi mon Adrien, de le revoir riche, brillant et heureux; de le suivre de loin, en silence, dans cette existence de bonheur que je lui aurai faite, moi sa mère, qui n'avais rien à lui donner que mon amour... Qu'il me sera doux de songer que s'il m'est défendu de l'embrasser et de lui donner le nom de fils, du moins, en le voyant passer riche et heureux, je puis me dire: Cette fortune, c'est à moi qu'il la doit; ce bonheur-là, c'est mon ouvrage!

DELMAR.

Et vous n'avez pas même vu se réaliser ces espérances criminelles qu'avait rêvées votre folle ambition?

Mme VERDIER.

Hélas! monsieur, j'aurais voulu me repentir qu'on ne m'en aurait pas même laissé le temps, car on m'emmena brusquement du château, en se servant des mêmes moyens dont on avait fait usage pour m'y conduire.

DELMAR.

Mais le nom du château, le nom du jeune seigneur?

Mme VERDIER.

Ils furent toujours un mystère pour moi.

DELMAR.

Et depuis, ne fîtes vous aucune démarche pour savoir ce qu'était devenu votre fils Adrien?

Mme VERDIER.

Elles ont été infructueuses... Quelques années après ma sortie du château, je quittai Paris pour aller me fixer à Vendôme, où une ancienne amie désirait vivement ma présence. L'enfant, qui, aux yeux de tout le monde, passait pour le mien, et que j'élevais selon mes faibles ressources, me témoignait peu de tendresse, son cœur restait presque muet pour moi; enfin, un jour, il y a de cela trois ans, il s'enfuit de la maison où je l'avais mis en apprentissage, et depuis, je ne l'ai jamais revu. Comprenez-vous maintenant, monsieur, ce que ma conduite et mes paroles ont pu avoir d'étrange? Comprenez-vous mon hésitation à reconnaître le malheureux jeune homme assassiné aux portes de Paris?... Et puis, quand j'ai cru pouvoir affirmer que je ne retrouvais pas en lui l'enfant que j'ai élevé, le fils d'un grand seigneur, comprenez-vous, monsieur, que la première pensée qui m'est venue au cœur, c'est que le cadavre trouvé au Bouget était peut-être celui de mon véritable enfant, de celui que depuis dix sept ans j'ai perdu par ma faute!

DELMAR, *à part.*

Cette extrême ressemblance entre les deux en-

fans... Ce jeune duc qui se mourait et qui est revenu si subitement à la vie, et puis le récit que je viens d'entendre, tout cela m'étonne à un point!... J'entrevois un mystère d'iniquité; il s'élève en moi des doutes affreux, qu'à l'aide de cette femme, je pourrai peut-être éclaircir; je ne dois rien négliger pour parvenir à découvrir la vérité. (*Haut.*) Madame, vous fûtes bien coupable... Cependant, il existe peut-être un moyen d'expier votre faute et de retrouver un fils dont vous eûtes la cruauté de vous séparer. Consentez-vous à me seconder dans un projet bien hardi, sans doute, mais qui peut nous mener à une découverte importante?

Mme VERDIER.

Disposez de moi, monsieur; que faut-il faire?

DELMAR.

Répondez-moi, d'abord... Avez-vous conservé un souvenir assez récent du château où vous fûtes enfermée, pour pouvoir reconnaître ce que vous en avez vu?

Mme VERDIER.

Oh! parfaitement!

DELMAR.

Reconnaîtriez-vous aussi la chambre secrète que vous habitiez, la porte cachée dans la boiserie, et celle enfin conduisant au passage souterrain?

Mme VERDIER.

Tout, tout, monsieur!

DELMAR.

En ce cas, partons!

Mme VERDIER.

Mais où me conduisez-vous?

DELMAR, *avec force.*

Au château de Verneuil, madame, au château de Verneuil!

Il l'entraîne et sort avec elle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Même décor qu'au premier acte. Il fait à peine jour.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, DOMESTIQUES.

Le Marquis entre, précédé d'un domestique qui porte deux bougies allumées, et suivi de plusieurs autres valets.

LE MARQUIS, *à un Domestique.*

Qu'on réveille Montalais et qu'il vienne sur-le-champ me trouver. (*Le Domestique sort.*) Un fauteuil. (*Le Domestique, qui a posé les bougies sur une table, place auprès un fauteuil.*) C'est bien... sortez.

Les domestiques se retirent.

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Je respire à peine... la fatigue, l'inquiétude, ou plutôt le remords, ne me laissent pas depuis hier un moment de tranquillité... Qu'il me tardait de voir Montalais... Eh! grand Dieu, pourquoi?... Pour m'assurer d'un crime que je ne saurais, hélas! révoquer en doute... Misérable que je suis, à quel excès de dégradation suis-je parvenu!

Il s'assied et tombe dans une profonde rêverie.

SCENE III.

LÉON, LE MARQUIS.

LÉON, *à part, en entrant.*

Le marquis de retour à cette heure; et il revient seul... mon inquiétude est trop grande, il faut que je sache... (*S'approchant du Marquis, et haut.*) Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *sortant de sa rêverie.*

Quoi! c'est vous!... vous ici!... Vous n'avez donc pas reposé cette nuit?

LÉON.

Comment l'aurais-je pu? La lettre que vous m'avez adressée hier me confirmait que M. d'Orbesson avait accordé la main de sa fille à votre pupille...

LE MARQUIS, *avec contrainte.*

Cela est vrai. (*A part.*) A mon pupille!

LÉON.

Au comble d'un bonheur qui était, et qui est encore pour moi un songe, j'attendais avec impatience le moment où je pourrais vous assurer de ma vive reconnaissance, et celui où je pourrais aussi revoir la femme dont le premier regard a fait battre mon cœur, et dont le ciel, par un prodige, me rend aujourd'hui l'époux..... Cependant, je vous l'avoue, j'éprouve une inquiétude, un effroi... Votre retour si précipité a jeté la terreur dans mon âme... M. d'Orbesson et son adorable fille devaient vous accompagner, et vous arrivez seul...

LE MARQUIS.

Rassurez-vous; M. d'Orbesson et sa fille seront ici dans quelques heures.

LÉON.

Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas? Vous m'avez appelé aux honneurs, à la fortune; vous me donnez le bonheur... Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

LE MARQUIS.

Oui, Léon, vous me devez beaucoup...(*A part.*) Ah! s'il savait tout ce que je souffre!

SCENE IV.

LES MÊMES, MONTALAIS.

MONTALAIS, *en entrant* *.

Pardon, monsieur le marquis, je ne vous attendais pas si matin ; votre lettre n'annonçait votre arrivée que pour midi... Mais où sont donc M. et Mlle d'Orbesson ?

LE MARQUIS.

Notre voiture s'est brisée à quatre lieues d'ici ; il fallait quelques heures pour la réparer, et comme j'avais hâte (*avec intention*) d'avoir avec vous un entretien particulier, je suis venu à franc étrier.

MONTALAIS.

Monsieur le marquis devrait prendre quelques instans de repos.

LE MARQUIS, *à part.*

Du repos !... à moi du repos... (*Haut.*) Je vous le répète, j'ai besoin de vous parler.

LÉON.

Je vous laisse, monsieur... (*A part, en s'en allant.*) Pourquoi cet entretien secret ? encore du mystère !... ah ! je ne serai tranquille que lorsque j'aurai vu Lucie !

Il sort.

SCÈNE V.

MONTALAIS, LE MARQUIS.

MONTALAIS.

Que désire, que veut monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Savez-vous de quoi Paris s'occupe dans ce moment, monsieur Montalais ?

MONTALAIS.

Monsieur Montalais ! Voici du nouveau... Je confesse très-humblement à monsieur le marquis que je me soucie fort peu de ce dont Paris s'occupe.

LE MARQUIS, *avec force.*

Paris ne parle, ne s'entretient que d'un jeune homme égorgé non loin du Bourget.

MONTALAIS, *faisant un mouvement qu'il cherche à maîtriser, et à part.*

Du Bourget ?

LE MARQUIS, *avec intention.*

Monsieur Montalais, ainsi que vous me l'avez assuré... (*avec émotion*) le duc de Verneuil, mon pupille...

MONTALAIS.

Est renfermé dans un cabanon de Bicêtre.

LE MARQUIS, *se levant.*

Mon pupille, misérable, est mort assassiné.

MONTALAIS.

Qui vous a dit...?

LE MARQUIS.

J'ai vu de mes yeux...

MONTALAIS.

Vous l'avez vu ?

LE MARQUIS, *avec force.*

Et je vois là, devant moi, celui qui l'a frappé. Montalais, tu es l'assassin de Léon de Verneuil !

MONTALAIS, *froidement.*

Du moment que vous savez tout, je ne vois pas à quoi servirait de nier plus long-temps.

LE MARQUIS.

Comment, misérable, tu as eu le courage de frapper un malheureux enfant sans défense !

MONTALAIS.

Vous aviez bien eu le courage, vous, de l'envoyer s'éteindre dans un cachot de Bicêtre. J'ai été moins cruel et surtout moins imprudent que vous, monsieur le marquis ; tôt ou tard, le jeune duc, s'il eût vécu, aurait reparu pour nous inquiéter ; j'accorde que nous n'eussions pas à craindre une évasion ; mais ce jeune homme aurait parlé ; on l'aurait traité de fou, n'est-ce pas ? je le veux bien encore ; mais à force de répéter qu'il était duc de Verneuil, ne comprenez-vous pas qu'il aurait fini par le persuader à quelque officieux protecteur, lequel eût provoqué une enquête... Est-ce là ce que vous vouliez ?... Non, c'est ce qu'à tout prix il fallait éviter, et il n'y avait pour cela qu'un seul moyen, la mort du duc.

LE MARQUIS.

Ainsi, dès le moment où tu as quitté le château, emmenant avec toi le malheureux Léon...

MONTALAIS.

Dès ce moment, Léon avait été condamné, et je n'emportai qu'un cadavre.

LE MARQUIS.

Horreur ! mais pourquoi, malgré mes ordres, avoir de préférence immolé mon pupille, pourquoi avoir épargné l'enfant étranger ?

MONTALAIS.

Parce que cet enfant... c'était le mien.

LE MARQUIS.

Ton fils !... lui ?

MONTALAIS.

Lui, vers qui le hasard m'avait guidé, lui, mon fils, que je venais de retrouver dans l'inconnu de la place Royale.

LE MARQUIS.

Quoi ! le duc de Verneuil, l'unique héritier d'une noble maison, l'époux que je donne à la fille du conseiller d'Orbesson, n'est que le fils d'un laquais !

MONTALAIS.

Hélas ! oui, monsieur le marquis. Mais pour vous consoler de ce désappointement, dites-vous que le vrai duc de Verneuil aurait peut-être trouvé quelque chose à reprendre dans les comptes de son tuteur ; qu'il aurait au moins approuvé à cet égard le contrôle minutieux et sévère que pourra bien exercer le conseiller d'Orbesson ; tandis qu'au contraire le fils du laquais signera tout les yeux fermés, et que dût-il ne pas le faire par considération pour vous, noble marquis, il le ferait par égard pour votre complice, qui est son père.

* Léon, Montalais, le Marquis.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

Tout cela est vrai... mais quel abîme, grand Dieu! quel abîme!... Et voilà donc comme une première faute peut conduire au plus épouvantable des forfaits!

MONTALAIS.

Silence! on vient.

SCENE VI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE *.

Monsieur le marquis, un monsieur tout en noir vient de s'adresser à moi pour savoir si M. le conseiller d'Orbesson était au château. Sur la réponse que je lui ai faite que monsieur le conseiller n'était pas encore arrivé, il a demandé à parler à monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *à Montalais.*

Sans doute un ami, un parent de la famille d'Orbesson, invité pour la signature du contrat de mariage. (*A Louise.*) Priez-le de venir me trouver.

LOUISE.

Oui, monsieur le marquis.

MONTALAIS.

Je vous quitte; j'ai besoin de parler au duc.

LE MARQUIS, *tressaillant, à part.*

Au duc!

MONTALAIS, *bas.*

M. d'Orbesson ne peut tarder à paraître. Sa fille peut être frappée de la ressemblance qui existe naturellement entre le jeune homme qui lui a sauvé la vie et l'époux qu'on va lui présenter. Il est bon de rappeler à notre soupirant de la place Royale qu'il ne doit être que le duc de Verneuil.

Il sort.

SCENE VII.

LOUISE, LE MARQUIS.

LOUISE, *qui allait sortir et qui revient sur ses pas.*

Monsieur le marquis, j'oubliais de vous dire que ce monsieur m'a adressé beaucoup de questions sur monsieur le duc.

LE MARQUIS, *vivement.*

Des questions sur le duc... Que voulait-il savoir?

LOUISE.

Il m'a demandé si je connaissais M. Léon depuis long-temps, s'il avait toujours habité le château; et puis, il m'a parlé de sa maladie... Ce n'est pas l'embarras, il y avait à jaser sur cet article-là... C'est tout de même drôle que cette maladie ait pu le changer tellement que parfois je ne sache pas trop si c'est bien le même qu'auparavant.

* Montalais, et Marquis, Louise *au fond.*

LE MARQUIS, *qui a réfléchi, et a part.*

Refuser de voir cet homme serait peut-être dangereux. (*A Louise.*) Allez prévenir ce monsieur que je l'attends.

Louise sort.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Pourquoi ces questions? Pourquoi veut-il parler au conseiller? Ah! sans doute, je m'alarme trop facilement; je le sens, il ne me sera plus permis de rester un moment sans être en proie aux tortures de l'enfer!

SCENE IX.

LE MARQUIS, DELMAR.

DELMAR, *entrant et saluant.*

Ai-je l'honneur d'être reconnu de monsieur le marquis?

LE MARQUIS, *allant à lui.*

Monsieur le docteur Delmar?

DELMAR.

Moi-même.

LE MARQUIS.

Comment pourrais-je avoir oublié le médecin dont la science a sauvé mon pupille!

Ces derniers mots ont été dits avec peine.

DELMAR.

Je vous avoue, monsieur le marquis, que j'étais loin de m'attendre à un si grand succès. Lorsque j'ai appris hier que le jeune duc de Verneuil allait épouser la fille de M. le conseiller d'Orbesson, j'ai éprouvé une surprise, une joie difficile à décrire.

LE MARQUIS.

C'est hier seulement que vous avez été instruit de son mariage?

DELMAR.

Par M. d'Orbesson lui-même. Nous nous sommes rencontrés au Châtelet où mon devoir m'appelait.

LE MARQUIS, *à part.*

Au Châtelet?

DELMAR.

Il s'agissait de cet assassinat dont le mystère occupe tout Paris. M. d'Orbesson a été nommé conseiller-rapporteur de cette affaire. Il m'a fait part de son voyage pour Verneuil où il doit signer le contrat de mariage de sa fille; je suis venu pour lui donner connaissance de renseignemens précieux qu'on vient de recueillir sur la victime de cet odieux attentat.

LE MARQUIS.

Eh quoi! monsieur, aurait-on découvert...

DELMAR.

Une femme l'a reconnu pour son fils.

LE MARQUIS, *vivement.*

Pour son fils!... sa mère l'aurait reconnu!

DELMAR.

Elle n'ose encore l'affirmer positivement, mais tout porte à croire qu'elle a dit la vérité.

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire!

DELMAR.

Vous sentez, monsieur le marquis, de quel intérêt il est pour la justice d'approfondir ce fait si important; et c'est pour y parvenir que j'ai désiré voir M. d'Orbesson, et que je me suis permis de me présenter au château de Verneuil.

LE MARQUIS, *à part.*

La présence de cet homme ne peut que nous être utile. (*Haut.*) Quel que soit le motif qui vous a appelé ici, vous deviez être sûr, monsieur le docteur, d'être bien reçu : le sauveur de mon cher Léon a des droits à ma reconnaissance. M. d'Orbesson peut arriver d'un instant à l'autre, et j'espère que vous voudrez bien l'attendre. Je vous prie de vous regarder dans le château de Verneuil comme chez vous, et vous nous ferez le plaisir et l'amitié de signer au contrat de mariage.

DELMAR.

J'accepte votre aimable hospitalité et je vous remercie de tant d'honneur. Permettez-moi, monsieur le marquis, de réclamer une nouvelle preuve de votre obligeance : je désire vivement voir le jeune duc; vous devinerez facilement le motif qui m'anime : le médecin qui a désespéré d'un malade ne saurait trop tôt s'assurer qu'il est plein de vie et de santé; et si maintenant monsieur le duc...

LE MARQUIS.

Je cours trouver Léon. Soyez assuré qu'il ne se fera pas attendre pour venir vous témoigner sa reconnaissance. Je reviens à l'instant.

Il sort.

SCENE X.

DELMAR, *puis* Mme VERDIER.

DELMAR, *suit des yeux le Marquis, et après qu'il s'est assuré qu'il est sorti il va à la porte de l'appartement à gauche.*

Venez, madame, venez. (*Mme Verdier paraît.*) Reconnaissez-vous ce salon?

Mme VERDIER, *après avoir examiné.*

Oui, monsieur, parfaitement. C'est là, dans cette boiserie que doit se trouver la porte qui mène à l'appartement secret. (*Elle s'approche de la boiserie.*) Mes souvenirs ne m'ont pas trompée. Voyez vous-même.

Elle fait jouer le ressort; la porte s'ouvre.

DELMAR.

Grand Dieu! quelle intrigue infernale aurons-nous donc à pénétrer?

Mme VERDIER, *montrant la chambre au fond.*

Cette chambre est telle qu'elle était quand je l'ai habitée. C'est dans une petite pièce, à gauche de l'alcôve, que j'ai caché les deux lettres dont je vous ai parlé.

DELMAR.

Ces lettres sont de la dernière importance. Personne ne vient; vous aurez le temps nécessaire pour vous en emparer. (*Mme Verdier entre dans la chambre secrète. Un moment seul.*) Ces lettres nous apprendront, je l'espère, le nom des parens du jeune enfant que cette femme a nourri ici avec tant de mystère. Ciel! quelqu'un s'approche!... tout serait perdu si elle était aperçue... Que faire?... Ah! il n'y a pas d'autre moyen...

Il referme la porte qui est dans la boiserie.

SCENE XI.

DELMAR, MONTALAIS.

DELMAR, *se jetant dans un fauteuil.*

Tâchons de calmer mon émotion.

MONTALAIS, *regardant Delmar, et du haut de la scène.*

Voyons donc ce docteur qui a sauvé le duc, ce qui est vrai, mais qui veut le voir, ce qui n'est pas prudent, et que le marquis lui amenait bénévolement, si je n'y avais mis ordre. Ce médecin m'inquiète... Il vient trouver M. d'Orbesson au sujet... Et cette histoire d'une mère qui a reconnu son fils... Ne serait-ce pas quelque piége qu'on voudrait nous tendre? Il est bien à désirer que monsieur le docteur ne voie le duc et M. d'Orbesson que lorsque le contrat sera signé. (*S'avançant vers Delmar et haut.*) Monsieur...

DELMAR, *se levant.*

Monsieur...

MONTALAIS.

Je suis envoyé par monsieur le marquis pour vous prévenir que M. Léon, dans son impatience, bien naturelle sans doute, de connaître celle qu'il va bientôt nommer son épouse, est parti pour aller l'attendre au dernier relais... Monsieur le marquis a cru devoir le suivre de près. Il m'a chargé de vous faire agréer ses excuses et de vous conduire à l'appartement qui vous est destiné.

DELMAR.

Je remercie monsieur le marquis de cette attention, mais je ne veux causer aucun embarras; j'attendrai ici le retour de M. de Rosebois.

MONTALAIS.

Ce retour peut se faire long-temps attendre... Monsieur le docteur doit être fatigué de la route, et quelques instans de repos...

DELMAR.

Du tout, du tout... Je suis très-bien dans ce salon.

MONTALAIS, *à part.*

Pourquoi donc veut-il rester ici? (*Haut.*) Les ordres de monsieur le marquis ont été tellement formels que je ne pourrais les enfreindre sans me compromettre. M. de Rosebois veut que vous

* Mme Verdier, Delmar.

soyez traité dans le château de Verneuil comme lui-même. Je vais avoir l'honneur de vous conduire; votre appartement est préparé, et vous y trouverez tout ce que vous pourrez désirer.

DELMAR, *à part.*

Une plus longue résistance éveillerait peut-être les soupçons de cet homme, qui doit être le Montalais que l'on m'a signalé comme l'âme damnée du marquis... Mais Mme Verdier... je saurai bien trouver un prétexte pour revenir bientôt. (*Haut.*) Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument, je suis à vos ordres.

MONTALAIS, *à part.*

Il se décide enfin... c'est fort heureux! (*Haut.*) Monsieur, veuillez prendre la peine de me suivre.

Il sort accompagné de Delmar.

SCENE XII.

Mme VERDIER, *ouvrant avec précaution la porte secrète.*

Je n'entends plus rien... (*Regardant dans le salon.*) Mais le docteur, où est-il?... Grand Dieu! parti!... Que devenir?... La porte qui mène au parc est fermée... impossible de fuir par là... peut-être que de ce côté... mais si je viens à être rencontrée, que dire?... On vient! il faut rentrer! M. Delmar, qui me sait ici, ne peut m'abandonner!...

Elle entre précipitamment dans la chambre secrète.

SCENE XIII.

MONTALAIS, *seul.*

Le docteur est en lieu de sûreté, et je m'applaudis fort de ma prudence. Son appartement est très-retiré; deux tours à la serrure me répondent du personnage; j'ai mis la clef dans ma poche, et s'il voulait sortir, la négligence d'un domestique aura tout fait. Monsieur le médecin du Châtelet, vous ne paraîtrez que lorsque je le jugerai convenable. Il était temps! Voici tout notre monde.

SCENE XIV.

MONTALAIS, LÉON, LE MARQUIS, LUCIE, LE CONSEILLER, LOUISE.

LE CONSEILLER, *à Lucie.*

Ma chère Lucie, comment te trouves-tu? La vive émotion que tu as éprouvée lorsque monsieur le duc t'a été présenté, ta pâleur subite m'avaient fortement alarmé.

LUCIE.

Rassurez-vous, mon père, je me sens beaucoup mieux. (*A part.*) Plus je le regarde, et plus je me dis que je ne me suis pas trompée.

LÉON, *à Lucie.*

Mademoiselle, suis-je assez malheureux? Mon plus cher désir était d'assurer à jamais votre bonheur, de vous consacrer tout mon amour, et lorsqu'il m'est permis de contempler tant de charmes, ma présence vous cause une agitation qui alarme mon cœur et vient détruire mes espérances de félicité.

LUCIE, *à part.*

Le même son de voix... Mais c'est lui, c'est Adrien! (*Haut et avec embarras.*) Monsieur le duc...

LE CONSEILLER, *vivement.*

Mais vous-même, monsieur Léon, en voyant ma Lucie, vous n'avez pas été maître d'un trouble et d'une surprise qui ne m'ont pas échappé... (*A Rosebois.*) Marquis, c'est bien naturel chez deux jeunes gens qui vont signer leur contrat de mariage et qui se voient pour la première fois.

LUCIE, *à voix basse.*

Monsieur le duc, c'est la première fois que nous nous voyons?

LÉON, *balbutiant.*

Mademoiselle, je n'avais pas encore eu le bonheur...

LE MARQUIS, *à d'Orbesson.*

Votre charmante fille a besoin de prendre un peu de repos; nous allons la laisser aux soins de la bonne Louise. Le notaire, que nous avons amené de Paris, nous attend dans mon cabinet; si vous y consentez, nous irons prendre lecture du contrat...

LE CONSEILLER.

Volontiers. Louise, je te confie ta sœur de lait: tâche de ramener son aimable gaieté. (*Embrassant sa fille sur le front.*) Ma fille, songe que ton père veut que tu sois heureuse.

LE MARQUIS, *à Léon.*

Monsieur le duc veut-il nous accompagner?

LÉON.

Vous avez été pour moi un second père. Assurer par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, le bonheur à venir de Mlle d'Orbesson est mon unique désir: je ne puis remettre en des mains plus dignes de ma confiance de si chers intérêts. Je vous laisse, messieurs. (*Allant à Lucie et lui baisant la main*) Lucie, c'est vous seule qui prononcerez sur ma destinée.

Il s'éloigne lentement en regardant toujours mademoiselle d'Orbesson.

LUCIE, *à part.*

Lucie, a-t-il dit! Quels regards il jetait sur moi! Ses yeux sont baignés de larmes! Il faut que j'éclaircisse cet étonnant mystère.

Le Marquis et le Conseiller sont sortis par la porte à droite; le Duc par la gauche.

MONTALAIS, *resté dans un coin du théâtre.*

La première entrevue a eu lieu. La jeune personne flotte dans une indécision où, je crois, le cœur est pour beaucoup; le duc ne s'en est pas mal tiré: dans quelques minutes le contrat sera signé. Allons surveiller monsieur le docteur.

Il sort.

SCENE XV.

LOUISE, LUCIE.

LUCIE, *à elle-même.*

Ce qui m'arrive me jette dans un étonnement !... il n'est pas possible qu'il existe une pareille ressemblance... Mais Adrien, duc de Verneuil! Je m'y perds.

LOUISE.

Mon Dieu, mademoiselle, comme vous voilà pensive et rêveuse ! Est-ce qu'on est toujours comme ça quand on va se marier ?

LUCIE.

Louise, dis-moi. Depuis long-temps tu connais le duc?

LOUISE.

Nous avons été élevés ensemble et nous ne nous sommes jamais quittés.

LUCIE, *étonnée.*

Le duc ne s'est jamais absenté de ce château ?

LOUISE.

Quelquefois, et seulement pour des parties de chasse de deux ou trois jours; voilà tout.

LUCIE.

Il n'a point fait de voyage à Paris?

LOUISE.

Non, mademoiselle; je l'aurais bien su. Mais tenez, je devine où vous en voulez venir : vous ne seriez pas fâchée d'avoir quelques renseignemens sur votre futur époux; vous ne pouviez mieux vous adresser, car personne ne le connaît mieux que moi.

LUCIE.

Voyons, parle. (*A part.*) Peut-être apprendrai-je...

LOUISE.

D'abord, il a deux caractères.

LUCIE.

Deux caractères !

LOUISE.

Oui, mademoiselle, celui d'avant sa maladie et celui d'après. Avant il était joyeux, toujours content; il m'aimait, quoi ! qu'il me cherchait partout pour me le dire. Maintenant il est grave, pensif; il ne me dit plus du tout qu'il m'aime; et quand il me rencontre, car il ne me cherche plus, c'est : « Bonjour, mademoiselle Louise; comment vous portez-vous, mademoiselle Louise? » et voilà tout. Pourriez-vous m'expliquer aussi, mademoiselle, comment il se fait que, ne vous ayant jamais vue, il me parlait sans cesse de vous comme s'il vous connaissait ?

LUCIE, *étonnée.*

Comme s'il me connaissait ?

LOUISE.

Oui, mademoiselle, toujours de vous et jamais de moi. Je m'entends, c'est depuis sa maladie, car avant c'était tout le contraire, il ne m'ouvrait jamais la bouche de vous.

LUCIE, *à part.*

Plus de doute, c'est lui qui m'a sauvé la vie. Ah! mon Dieu, serait-il vrai? Il faut que je m'assure... (*Haut.*) Louise, ma bonne Louise, j'attends de toi un service, un grand service.

LOUISE.

Que faut-il faire, mademoiselle?

LUCIE.

Il faut aller trouver M. Léon. Tu lui diras, mais à lui seul, que je désire avoir avec lui un entretien secret.

LOUISE.

Oui, mademoiselle; j'y cours. (*A part en s'en allant.*) C'est pour ma sœur de lait maintenant les entretiens secrets; depuis sa maladie les miens sont bien passés. (*Elle va pour sortir et revient aussitôt.*) Mademoiselle, votre commission est toute faite. J'aperçois là M. Léon qui, je gage, guette aussi le moment d'avoir avec vous un entretien secret.

LUCIE.

Laisse-nous, Louise.

LOUISE, *au duc qui entre.*

Monsieur le duc, on vous attend.

Elle s'éloigne.

SCENE XVI.

LÉON, LUCIE.

LÉON.

Vous désirez me parler, mademoiselle?

LUCIE.

Oui, monsieur le duc. Dans la position étrange où je me trouve, un entretien entre nous était indispensable. Avant de faire part à mon père des motifs qui ont causé mon étonnement et mon trouble à votre aspect, j'ai voulu vous ouvrir franchement mon cœur, et j'attends de vous la même franchise.

LÉON, *à part.*

Que va-t-elle exiger de moi ?

LUCIE.

Est-ce bien aujourd'hui que nous nous sommes vus pour la première fois ?

LÉON.

Mademoiselle, j'ai déjà eu l'honneur de vous répondre...

LUCIE.

Oui, vous avez balbutié quelques paroles que j'ai à peine entendues. Mais ici, nous sommes seuls; sur votre foi de gentilhomme, vous ne m'avez jamais vue, vous ne m'avez jamais parlé qu'au château de Verneuil.

LÉON.

Mademoiselle, j'ignore quel intérêt vous pouvez avoir à exiger de moi un pareil serment.

LUCIE.

Vous allez le savoir. Je n'ai consenti à épouser le duc de Verneuil que pour obéir à mon père,

qui désirait vivement cette union. Mon cœur ne m'appartient plus.

LÉON, *à part.*

Ciel! que va-t-elle dire!

LUCIE.

J'aime...

Elle regarde fixement Léon.

LÉON, *à part.*

O mon Dieu!

LUCIE.

J'aime un jeune homme qui m'a préservée d'une mort horrible. Pauvre et sans nom, il porte une âme noble et généreuse. Il a repoussé les bienfaits de mon père et n'a voulu accepter de moi qu'une simple bague. (*Léon retire vivement sa main.*) Adrien, vous portez encore ma bague!

LÉON, *tombant à ses pieds.*

Eh bien, oui, je suis Adrien! Adrien au comble de la joie et du bonheur, puisqu'il est aimé, aimé pour lui-même de l'adorable Lucie!

LUCIE.

Mon cœur partage vos sentimens... Mais par quel enchaînement de circonstance retrouvé-je Adrien duc de Verneuil?

LÉON, *avec feu.*

Oui, je suis le duc de Verneuil! ce nom illustre, cette fortune immense qui m'est chère, parce que je vais la partager avec vous, tout cela m'appartient. Trop long-temps j'en ai été dépouillé. C'est à mon tuteur, à M. le marquis de Rosebois que je dois la fin de mes maux. Un profond mystère, dont j'ai juré de garder le secret, a présidé à ma naissance. Mais une fois votre époux, vous saurez tout, et vous verrez que le pauvre Adrien, aujourd'hui duc de Verneuil, est digne de vous.

LUCIE.

Adrien ou Léon, mon cœur vous appartient.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE MARQUIS, MONTALAIS, LOUISE, UN NOTAIRE, INVITÉS DES DEUX SEXES, DOMESTIQUES.

LUCIE, *allant au-devant de son père et l'embrassant* *.

Mon père, votre Lucie est la plus heureuse des femmes.

MONTALAIS, *bas au Marquis.*

Elle a eu un entretien secret avec Léon: tout se sera passé selon nos désirs. Allons, monsieur le marquis, du calme, de la gaieté et quelques mots d'affection pour votre pupille.

LE MARQUIS, *à part.*

Que je souffre!

LE CONSEILLER, *à sa fille.*

Ma chère Lucie, quel changement soudain! la joie et le bonheur se peignent sur ton visage, et le duc lui-même... Quel miracle s'est-il donc opéré?

LUCIE.

Vous le saurez, mon père.

* Montalais, le Marquis, le Conseiller, Lucie, Louise, Invités *au fond.* Domestiques *derrière.*

LE CONSEILLER.

Ton mariage ne t'effraie donc plus?

LUCIE.

Mon bon père!...

Le notaire s'est placé à une table.

LE CONSEILLER, *aux Invités.*

Messieurs, procédons à la signature. *Donnant la plume à Lucie.*) Comme mariée, à toi de signer la première, ma chère Lucie.

LUCIE, *après avoir signé et remettant la plume à Léon.*

A vous, monsieur le duc.

Léon va pour signer; on entend un grand bruit.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DELMAR.

DELMAR, *se précipitant dans le salon et arrêtant Léon prêt à signer.*

Monsieur, quel nom allez-vous mettre sur ce contrat? Léon duc de Verneuil ou Adrien Verdier?

LÉON, *laissant tomber la plume.*

Ciel!

LE CONSEILLER.

Monsieur Delmar!

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis perdu!

MONTALAIS, *de même.*

Comment a-t-il pu s'échapper?

LUCIE.

Adrien! Oh! mon Dieu!

DELMAR.

En vain on a cherché à me dérober à vos regards, monsieur le conseiller; j'ai brisé tous les obstacles, et je suis arrivé à temps pour vous dire: Monsieur d'Orbesson, suspendez la signature de ce contrat; elle pourrait vous livrer à d'éternels regrets.

MONTALAIS.

Qu'osez-vous dire?

DELMAR.

La victime du Châtelet est Adrien Verdier ou Léon duc de Verneuil. (*Montrant Léon.*) Ce jeune homme est le duc ou Adrien Verdier.

MONTALAIS.

Et sur quoi, monsieur, appuyez-vous une pareille assertion?

DELMAR.

Sur un témoignage irrécusable, celui d'une mère... (*Ouvrant précipitamment la porte secrète.*) Venez, madame.

SCENE XIX.

LES MÊMES, Mme VERDIER.

MONTALAIS, *la reconnaissant, à part.*

Ciel! Joséphine!

Mme VERDIER, *envisageant Montalais.*

Grand Dieu! Le père d'Adrien!

Elle tombe privée de sentiment. Étonnement général.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

La chambre secrète. A droite, une porte masquée ouvrant sur les appartemens du château. Au fond, une alcôve dont les rideaux sont fermés. Une porte dans l'alcôve donnant sur un escalier conduisant dans un passage souterrain. A gauche, un bureau avec tout ce qu'il faut pour écrire. Quelques chaises.

SCENE PREMIERE.

LE CONSEILLER, UN GREFFIER, DOMESTIQUES.

LE CONSEILLER, *en entrant.*

C'est ici, dans cette chambre, qui jusqu'à ce jour a échappé à tous les regards, que je procéderai à l'instruction. (*Au greffier.*) Monsieur le greffier, faites tout disposer à cet effet, et voyez si M. le docteur Delmar peut se rendre auprès de moi. (*Le greffier fait signe à un domestiques d'approcher le bureau; puis il sort. Les domestiques le suivent. Pendant ce temps le conseiller continue. A lui-même.*) Mme Verdier doit être enfin remise. Je comprends son émotion à la vue du misérable qui l'a séduite et qu'elle retrouvait dans la personne de ce Montalais. Delmar m'a tout expliqué : le malheur et la faute de cette femme; c'est dans ce château qu'a eu lieu, il y a dix-sept ans, le coupable échange accompli par elle; les deux lettres retrouvées dans la boiserie de cette alcôve où elle les avait cachées ne nous permettent plus d'en douter : dans ces deux lettres, le duc parle à la duchesse du service qui leur est rendu par la demoiselle Joséphine Verdier; mais puisque toute cette mystérieuse histoire est vraie, le jeune homme que le marquis de Rosebois m'a présenté sous le nom de Léon duc de Verneuil, n'est autre que le fils de cette femme et de l'intendant du marquis! Et alors n'est-il pas également probable que ce malheureux assassiné au Bourget doit être le véritable héritier des ducs de Verneuil? Son étonnante ressemblance avec le jeune homme vivant dans ce château... Et pourtant le docteur m'assure que Mme Verdier, placée en face du malheureux exposé au Châtelet, a fini par déclarer positivement qu'elle ne reconnaissait pas en lui l'enfant élevé par elle sous le nom d'Adrien! Qui donc pourra nous aider à pénétrer cet horrible mystère?

SCENE II.

LE CONSEILLER, DELMAR.

LE CONSEILLER.

Eh bien, docteur?

DELMAR.

J'apporte de nouveaux renseignemens, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER.

Qu'avez-vous appris?

DELMAR.

Vous savez que Mme Verdier n'avait pas encore vu le jeune homme que tout le monde ici appelle duc de Verneuil; en entrant dans le salon, ses yeux n'ont d'abord aperçu que Montalais; elle s'est évanouie, et vous vous rappelez qu'à ma prière toute la société, sans en excepter le jeune Léon, a bien voulu s'éloigner jusqu'à ce que cette pauvre femme eût repris l'usage de ses sens.

LE CONSEILLER.

Et tous deux nous sommes restés près d'elle; c'est là que vous m'avez raconté ce qu'elle vous avait appris. A cet évanouissement profond succéda bientôt une agitation trop grande pour que nous pussions obtenir d'elle aucun nouveau renseignement.

DELMAR.

C'est alors que vous m'avez laissé; mais depuis, tout à l'heure, j'étais parvenu à la calmer un peu... J'avais fait ouvrir une des fenêtres donnant sur le parc; j'invite Mme Verdier à s'en approcher pour respirer plus à l'aise... elle s'avance; ses yeux se portent sur une des allées... un cri lui échappe : « Ah! c'est lui! — Qui lui? — Lui! Adrien! l'enfant que j'ai élevé... le voilà... là... là! » Je regarde... c'était le duc!

LE CONSEILLER.

Le duc! Elle a cru reconnaître dans le duc le jeune homme qu'elle a élevé?... mais c'est impossible, docteur!

DELMAR.

C'est en effet le premier mot que je lui ai dit: « C'est impossible, madame!... vos yeux vous ont trompée!» Mais, au milieu de son désordre, elle répétait avec tant d'énergie : « C'est lui!... je l'ai reconnu!» qu'elle a fait passer dans mon esprit, non pas la conviction, mais une incertitude qui vient encore compliquer l'embarras de notre situation.

LE CONSEILLER.

Songez qu'à Paris déjà elle a cru reconnaître... Et puis elle s'est rétractée...

DELMAR.

Vous dites vrai, monsieur le conseiller... Mais à Paris elle n'avait pas cette assurance : « Lui-même, dit-elle en parlant du jeune Léon, lui-même me reconnaîtra bien!... »

LE CONSEILLER.

Mais comment expliqueriez-vous cela?... Ce jeune homme ne peut avoir été élevé en même temps ici sous le nom de Léon, et à Vendôme sous celui d'Adrien... Cette femme est folle...

DELMAR, *vivement.*

Non! Cette femme a toute sa raison... Mais cette inexplicable affaire est un abîme de ténèbres où la justice humaine ne doit peut-être pas espérer de faire luire le flambeau de la vérité.

LE CONSEILLER.

Nous ne négligerons rien, mon cher docteur, pour y parvenir. Déjà, j'ai entièrement approuvé le moyen hasardé sans doute, mais peut-être décisif, que vous m'avez proposé; les ordres les plus précis ont été donnés à cet égard. Je suis prêt maintenant, si vous le jugez nécessaire, à mettre Mme Verdier en face du jeune Léon.

DELMAR.

Je n'ose croire que l'état de cette dame lui permette encore...

JOSEPH, *entrant.*

Mme Verdier vient de rouvrir les yeux... elle a demandé monsieur le docteur.

DELMAR.

J'y vais. (*Au Conseiller.*) La crise est passée... dans un quart d'heure, j'espère être ici avec elle.

LE CONSEILLER.

D'ici là, je vais voir si tout est prêt pour notre dernière épreuve.

DELMAR.

Je vous ai indiqué le souterrain qui communique de cette pièce dans le parc.

LE CONSEILLER.

Oui, la porte est à droite dans cette alcôve; c'est par là que je ferai tout disposer.

DELMAR.

Nous nous retrouverons ici.

Il sort par la porte secrète des appartemens.

LE CONSEILLER.

Ah! Joseph, allez trouver M. le marquis de Rosebois et priez-le de descendre dans cet appartement.

Il sort par l'alcôve.

SCENE III.

JOSEPH, LÉON.

Au moment où Joseph va pour sortir, il rencontre Léon.

LÉON.

Je croyais trouver ici monsieur le conseiller.

JOSEPH.

Il vient de sortir; mais dans quelques instans il sera de retour.

Il salue et sort.

SCENE IV.

LÉON, *seul.*

Je dois rompre ce coupable silence; oui, j'avouerai tout au conseiller. Lucie sera perdue pour moi, mais j'aurai fait mon devoir. On m'a indignement trompé. J'ai été sans le savoir l'instrument d'une coupable intrigue. Je ne dois pas plus long-temps porter un nom qui ne m'appartient point. Ah! je ne regretterai ni titres ni richesses; mais Lucie... Lucie... Allons, point de faiblesse; obéissons à l'honneur... Mais grand Dieu! Comment paraître devant le conseiller? Comment oser lui dire: Je ne suis qu'un misérable que l'amour a égaré. Hélas! Me croira-t-il? Il faudra donc rougir devant le père de Lucie! Non, non, je n'aurai jamais ce courage... Écrivons-lui; et fuyons ensuite de ce château, où je ne suis entré que pour connaître l'opprobre et le désespoir.

Il se place au bureau.

SCENE V.

LÉON, *écrivant,* MONTALAIS, *paraît à la porte secrète des appartemens.*

MONTALAIS, *sans être vu de Léon.*

Joseph ne m'a pas trompé... le voilà!... lui seul à présent peut me perdre ou me sauver. (*S'approchant de Léon.*) Que faites-vous donc là, monsieur le duc?

LÉON.

J'écris au conseiller, et je quitte le château.

MONTALAIS.

Pourquoi écrire au conseiller et quitter le château?

LÉON.

Pour révéler à M. d'Orbesson ce qui s'est passé entre nous et aller loin d'ici cacher ma honte et mon malheur.

MONTALAIS.

Vous n'écrirez pas à M. d'Orbesson, et vous resterez ici.

LÉON.

Qui pourrait m'y contraindre?

MONTALAIS.

Moi... Et d'abord voici pour la lettre.

Il la prend et la déchire.

LÉON.

Que faites-vous, misérable!

MONTALAIS.

Vous m'appelez misérable?

LÉON.

N'est-ce pas toi qui m'as perdu? N'est-ce pas toi qui m'as amené ici, et qui, à l'aide de mensonges ingénieux, d'espérances si douces pour un cœur épris d'amour, m'as précipité dans l'abîme?

MONTALAIS.

Et dans quel abîme êtes-vous donc tombé?

LÉON.

Le médecin Delmar ne m'a-t-il pas signalé comme n'étant pas le duc de Verneuil?

MONTALAIS.

Mais ce savant docteur, qui condamne les gens qui reviennent à la vie; ce docteur qui ne sait rien que par des on dit; qui n'a d'autre preuve que la déposition d'une femme qui redemande son fils et qui ne peut le reconnaître. (Vous entendez! une mère qui ne peut reconnaître son fils!) Croyez-vous donc impossible de prouver que ce docteur est tombé dans une erreur grossière?

LÉON.

Non, non, Delmar connaît tout. Mais toi, toi, qui veux encore que je brave une accusation terrible et vraie, réponds-moi: suis-je le duc de Verneuil?

MONTALAIS, *froidement.*

Non.

LÉON.

Ainsi donc, j'ai été le jouet de tes paroles insidieuses, de tes récits mensongers?

MONTALAIS.

Oui, et vous avez bien fait, dans l'intérêt de deux personnes.

LÉON.

Deux personnes?

MONTALAIS.

Vous d'abord.

LÉON.

Ensuite?

MONTALAIS.

Votre père...

LÉON.

Mais qui donc est mon père?

MONTALAIS.

C'est à moi que vous le demandez... à moi!... et rien dans ma conduite ne vous a fait deviner...

LÉON, *terrifié.*

Ah! mon Dieu... quel soupçon!... oh! ce serait horrible... Tais-toi, tais-toi... je ne veux pas connaître mon père.

MONTALAIS.

Et moi, je veux que vous le connaissiez... ton père, Adrien, c'est...

LÉON.

Non! non!... N'achevez pas!... C'est impossible!... Je ne veux pas vous croire!... Mon cœur me dit que c'est une nouvelle imposture!... Je sens là que je ne suis pas...

MONTALAIS.

Tu es mon fils!

LÉON.

Oh! par pitié, ne me donnez pas ce nom!... Laissez-moi, laissez-moi!... je cours trouver le conseiller.

Il se lève et va pour sortir.

MONTALAIS.

Va trouver le conseiller, et tu envoies ton père à l'échafaud!

LÉON, *s'arrêtant.*

A l'échafaud!

MONTALAIS.

Tu avais pris la place du duc; le duc, qui passait pour mort, respirait encore; un des deux devait être sacrifié: c'était toi qui étais désigné; mais tu prononças le nom de ta mère, je reconnus mon fils, mon choix fut bientôt fait.

LÉON.

Ainsi, ce malheureux trouvé au Bourget...

MONTALAIS.

Est le duc...

LÉON.

O mon Dieu! mon Dieu!

MONTALAIS.

Veux-tu connaître l'assassin?

LÉON.

Non, non...Taisez-vous, par grâce, taisez-vous!

MONTALAIS.

Soit; mais si tu dis un seul mot, si un seul instant tu renonces à être le duc de Verneuil; si tu hésites à me seconder, je suis perdu! Il n'existe aucune preuve, tout dépend de toi. Ainsi, d'un côté, les honneurs, les richesses, la main de la femme que tu aimes; de l'autre, l'opprobre, la misère... Lucie perdue pour toi, et une mort ignominieuse pour ton père.

LÉON.

Fuyez, fuyez, pendant qu'il en est temps encore... J'ai de l'or, des bijoux; je vous donnerai tout ce que je possède.

MONTALAIS.

Fuir!... Ce serait m'avouer coupable; je resterai. C'est dans ce château que je saurai si mon fils sait tout braver pour sauver son père, comme j'ai su, moi, tout oser pour assurer la fortune et le bonheur de mon fils.

LÉON, *avec désespoir.*

Mon bonheur!

MONTALAIS.

Je te laisse, Adrien; mais je te reverrai devant le conseiller, le médecin Delmar, et ta mère, ta mère!

LÉON.

Ma mère!

MONTALAIS.

Qui ne doit être à tes yeux qu'une étrangère, qui ne doit voir en toi que le duc de Verneuil.

Il sort.

SCENE VI.

LÉON, *seul.*

Je suis anéanti!... Moi, le fils d'un assassin!... O rêves de gloire, de fortune et d'amour... Je suis le fils d'un assassin!... Et c'est pour moi qu'il a frappé ce malheureux jeune homme. (*Marchant à grands pas.*) Oui, je garderai le silence sur l'auteur d'un pareil forfait... Il me faudra appeler le mensonge, soutenir le rôle que ma crédulité m'a

fait accepter... Il le faut, si ce n'est par amour filial... Et vous me pardonnerez, mon Dieu, de n'avoir pas encore trouvé dans mon cœur ce tendre sentiment... Il le faut du moins par devoir... Oh! qu'il échappe seulement à la justice des hommes, et j'abandonne ce château, et je rends à Lucie les biens qui lui appartiennent ; et puis, j'irai, changeant de nom, chercher la mort sur une terre étrangère... Ciel! que vois-je?... Le père de Lucie!

Le Conseiller arrive par l'alcôve.

SCENE VII.

LÉON, LE CONSEILLER.

LE CONSEILLER, *à part.*

Tout est prêt de ce côté; voici notre jeune homme, et le docteur ne peut tarder. (*Haut en s'avançant.*) Ma présence paraît étonner monsieur le duc.

LÉON, *embarrassé.*

J'avoue que je ne m'explique pas encore comment vous avez pu pénétrer ici...

LE CONSEILLER.

Monsieur le duc ignore peut-être qu'il existe dans cette partie du château une issue secrète conduisant au parc?

LÉON.

Une issue secrète!... C'est la première fois...

LE CONSEILLER, *avec intention.*

Ignorance toute naturelle chez monsieur le duc, qui probablement n'a pas toujours habité ici?

LÉON, *avec embarras.*

Que voulez-vous dire?

LE CONSEILLER, *de même.*

Que monsieur le duc n'a peut-être pas été élevé au château de Verneuil... que sans doute il n'y est pas né...

LÉON, *à part.*

O mon Dieu! soupçonnerait-il...? (*Haut.*) Je pensais que monsieur le conseiller savait parfaitement le contraire...

LE CONSEILLER.

Je croyais le savoir en effet, mais des doutes se sont élevés...

LÉON.

Et qui donc pourrait douter...?

LE CONSEILLER.

Une personne à laquelle vous pouvez répondre vous-même.

LÉON.

Et cette personne...

LE CONSEILLER, *indiquant la porte des appartemens.*

La voilà.

LÉON, *à part, après avoir regardé.*

Elle! Elle, qui, dit-on, est ma mère!... O mon Dieu! donnez-moi le courage de la démentir.

Mme Verdier arrive conduite par Delmar.

* Le Conseiller, Léon.

SCENE VIII.

LES MÊMES, DELMAR, Mme VERDIER.

LE CONSEILLER.

Approchez, madame, et dites-nous si vos yeux ne vous ont pas trompée; croyez-vous toujours reconnaître l'enfant que vous avez élevé?

Mme VERDIER, *à part.*

Je tremble!

LÉON, *à part.*

Cruelle épreuve!

DELMAR, *à Mme Verdier.*

Eh bien?

Mme VERDIER, *regardant Léon en face.*

C'est lui!... oh! je l'ai bien reconnu!... c'est Adrien!

LE CONSEILLER, *à Léon.*

Vous entendez.

LÉON, *à part.*

Oh! c'est pour mon père! (*Haut, avec un étonnement simulé.*) Adrien! quel est ce nom?... je ne puis comprendre...

Mme VERDIER, *vivement.*

Oh! la voix, la même voix!... Il y a trois ans que je l'ai entendue; mais je la reconnais, et puis tout son visage... Adrien! Adrien, aie pitié de moi... Tu vois mon anxiété... Oh! réponds, réponds! n'est-ce pas que c'est toi?... N'est-ce pas que tu n'es point le duc?

LÉON.

Madame...

Mme VERDIER.

Madame!... Mais ne reconnais-tu pas celle qui t'a élevée?... Ne te souvient-il plus de tes premières années?... Ou bien, tu sais tout peut-être; tu sais que je ne puis te retrouver vivant, toi, sans être certaine d'avoir à pleurer...

DELMAR, *l'arrêtant.*

Madame!...

LÉON, *à part.*

Que dit-elle?

Mme VERDIER.

Oh! mais, vois-tu, je ne puis plus avoir de doute, c'est bien toi qui es là... toi que j'ai élevé, toi qui as grandi près de moi, que tu appelais ta mère... Tu sais bien, toi, que tu n'as pas été nourri dans ce château... Tu te souviens de notre petite ville, de notre pauvre maison de Vendôme, réponds, n'est-ce pas que tu n'as rien oublié de tout cela?

LÉON, *à part.*

O mon père! quel supplice j'endure pour vous! (*Haut.*) Madame, je ne sais que vous répondre... Je vois bien que vous n'avez nullement l'intention de m'abuser, ni d'abuser personne... Vous êtes de bonne foi dans votre erreur; mais, je vous le répète, je ne suis pas celui que vous cherchez... Je n'ai jamais quitté ce château... Je ne suis jamais allé à Vendôme.

Mme VERDIER.

Jamais?

LÉON, *toujours avec effort.*

Jamais!... Et si je ne vous avais aperçue un instant ce matin, quand vous avez paru au salon pour y tomber privée de sentiment, je dirais que je vous vois en ce moment pour la première fois.

LE CONSEILLER.

Qu'avez-vous à dire, madame?

Mme VERDIER, *au comble de la surprise.*

Rien, monsieur le conseiller, rien, si ce n'est qu'ici, comme à Paris, je suis donc le jouet d'une fatale ressemblance... et que monsieur doit être...

LÉON.

Je suis le duc de Verneuil!

Mme VERDIER, *à part en le regardant.*

Le duc!... Mais le duc, c'est mon fils!... Oh! que dois-je croire!

LE CONSEILLER, *bas à Delmar.*

Qu'en dites-vous, docteur?

DELMAR, *de même.*

Je m'y perds!

LE CONSEILLER, *de même.*

Sans doute du côté du marquis quelque éclaircissement...

Entre Joseph.

SCENE IX.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur le conseiller, d'après vos ordres, je me suis rendu près de M. le marquis; après une longue promenade dans le parc, M. le marquis était rentré au château, annonçant qu'il voulait être seul; il s'est ensuite enfermé dans son appartement... Je n'ai pas cru devoir me présenter.

DELMAR, *bas au Conseiller.*

J'y cours, et je saurai bien pénétrer jusqu'à lui.

Il sort.

Mme VERDIER, *à part.*

O ciel! aurais-je donc retrouvé mon fils!

LÉON, *de même.*

Ai-je enfin sauvé mon père!

Il va pour sortir. Entre Lucie.

SCENE X.

LES MÊMES, LUCIE.

LUCIE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, monsieur, et permettez qu'en votre présence je révèle à mon père un secret que déjà j'ai trop long-temps gardé peut-être.

LE CONSEILLER.

Lucie, que veux-tu dire?

LUCIE.

Vous vous souvenez sans doute, mon père, de l'émotion que j'éprouvai lorsque monsieur me fut présenté sous le nom du duc de Verneuil?

LE CONSEILLER.

En effet, je m'en souviens; tu as pâli, une vive émotion s'est manifestée sur tous tes traits.

LUCIE.

Eh bien! mon père, il faut bien vous le dire, c'est que je reconnaissais dans monsieur le jeune homme qui, à Paris, dans la fatale soirée du 31 mai, m'a sauvée d'une mort certaine.

LE CONSEILLER.

Est-il possible!

Mme VERDIER, *à part.*

A Paris!

LÉON, *à part.*

Tout est perdu!

LUCIE.

D'abord j'ai cru que je m'abusais; mais, pressé par mes questions, il m'a avoué, en me montrant la bague que je lui avais donnée lorsqu'il avait refusé vos dons généreux, que c'était bien lui qui portait alors le nom d'Adrien, et que plus tard il me dévoilerait les motifs du mystère dont il s'était enveloppé.

Mme VERDIER, *à part.*

Adrien, a-t-elle dit!

LUCIE, *à Léon.*

Pardonnez-moi, monsieur, si je ne tiens pas la promesse que je vous avais faite; mais dans la position où nous nous trouvons l'un et l'autre, je serais indigne de la tendresse de mon père, si j'avais pour lui le moindre secret.

LE CONSEILLER, *à Léon.*

Eh bien, monsieur, le moment n'est-il pas venu de vous expliquer? Qu'avez-vous à répondre?

LÉON.

Que je vais me couvrir de honte à vos yeux, monsieur le conseiller, et mériter votre mépris. (*A part.*) Encore ce dernier sacrifice à mon père!

LE CONSEILLER.

Parlez...

LÉON.

Hier, monsieur, mais hier seulement, j'ai trompé votre fille... Cette bague ne m'appartient pas!

LUCIE, *vivement.*

Quoi! ce n'est pas à vous-même que je l'ai remise?

LÉON.

Non, mademoiselle; le hasard seul m'en a rendu possesseur. Lorsque vous l'avez reconnue, lorsque vous m'avez pressé de questions, vous m'avez laissé entrevoir de quel prix elle était... alors j'eus la coupable pensée de m'en servir pour acquérir quelques droits à la tendresse de celle que j'allais nommer mon épouse, de celle qui déjà avait fait battre mon cœur : voilà mon crime. Reprenez donc cette bague; maintenant je ne suis plus digne de la porter!

LUCIE.

Mais alors, monsieur, expliquez-vous.

SCENE XI.

LES MÊMES, DELMAR, GENS DE JUSTICE.

DELMAR, *entrant vivement.*

Ah! monsieur le conseiller, un événement affreux!...

LE CONSEILLER.

Qu'est-ce donc? Le marquis.....

DELMAR.

Après avoir frappé inutilement à la porte de son appartement et redoutant un malheur qui n'était que trop réel, je l'ai fait enfoncer, et arrivé dans la chambre à coucher de M. de Rosebois, nous l'avons trouvé près de son bureau; il était renversé dans un fauteuil, et tenant encore à la main la plume qui lui avait servi à écrire les premières lignes d'un billet que la mort ne lui a pas permis d'achever.

LE CONSEILLER.

La mort!

DELMAR.

En vain je lui ai prodigué mes soins... le poison l'avait tué.

LE CONSEILLER.

Empoisonné! Le malheureux était donc bien coupable!

DELMAR.

Voici, monsieur le conseiller, l'écrit trouvé près de l'infortuné marquis.

LE CONSEILLER, *après avoir lu bas.*

Pas une minute à perdre. (*Aux gens de justice.*) Qu'on cherche Montalais; qu'il soit amené près de moi à l'instant même, et surtout qu'on prenne toutes les mesures pour qu'il ne puisse s'échapper.

SCENE XII.

LES MÊMES, MONTALAIS.

MONTALAIS.

Et pourquoi donc fuirais-je? quel crime ai-je commis et de quoi m'accuse-t-on?

LE CONSEILLER.

Vous le saurez bientôt; mais écoutez. Un événement aussi cruel qu'inattendu vient d'arriver...

MONTALAIS, *avec un grand sang-froid.*

Vous voulez parler de la mort de M. de Rosebois!

LE CONSEILLER.

Quoi! vous savez déjà!...

MONTALAIS.

Inquiet de ne pas voir paraître le marquis, je suis entré dans son appartement à l'aide de cette double clef. Il venait d'expirer, laissant sur une table, près de lui, un billet à peine commencé et dans lequel j'étais nommé. J'aurais pu le soustraire et le détruire; je m'en suis bien gardé, car je veux que le mystère qui règne ici soit éclairci, que la vérité se fasse enfin jour, et que mon innocence soit hautement reconnue. Les quelques lignes de M. de Rosebois devaient éveiller votre curiosité et me mériter les honneurs d'un prompt interrogatoire. Il paraît que je ne me suis pas trompé. Monsieur le conseiller, je vous attends.

LE CONSEILLER.

Vous rappelez-vous bien les derniers mots tracés par le marquis?

MONTALAIS.

Très-bien... Cependant si vous vouliez avoir la bonté de les lire.

LE CONSEILLER, *lisant.*

« Je succombe à mes remords. Le poison va me » soustraire au déshonneur. Je veux employer » mes derniers momens à retracer les événemens » qui m'ont précipité dans l'abîme. Ce sont les » conseils de Montalais qui m'ont perdu. C'est » lui qui a tout inventé, tout préparé, tout exé- » cuté... Il est... » Là il s'est arrêté, frappé par la mort qu'il ne croyait pas si prompte.

MONTALAIS.

Eh bien, vous, monsieur le conseiller, qui avez cru venir dans ce château pour signer le contrat de mariage de votre fille, et qui procédez maintenant à une enquête judiciaire; vous, monsieur le docteur, qui condamnez si promptement vos malades et qui vous mêlez de justice plus promptement encore, savez-vous seulement pourquoi le marquis s'est donné la mort?... (*Moment de silence.*) Vous l'ignorez... Eh bien! moi je vais vous l'apprendre. Le marquis s'est tué parce qu'il avait emprunté, ou plutôt volé à la fortune de son pupille cinq cent mille francs qu'il a follement dissipés.

LE CONSEILLER.

Cinq cent mille francs!

MONTALAIS.

Tout autant; le fait est facile à vérifier. Le jeune duc mort, le marquis devait rendre ses comptes de tutelle, et sa perte était certaine. Je voulus le sauver; je courus chercher à Paris un jeune homme sans parens, abandonné, et dont la ressemblance avec le duc était telle que moi-même j'étais resté immobile de surprise en le voyant. Après l'avoir plongé dans un profond sommeil, je l'amenai dans cette chambre, et j'allais le substituer au duc que M. le docteur Delmar avait laissé pour mort, quand le duc, en dépit de ma prévision et des ordres de messieurs les médecins, revint à la vie! Que faire?... Je séquestrai mon duc d'emprunt dans cet appartement ignoré, et après l'avoir endormi de nouveau, je le ramenai à Paris, et je l'abandonnai non loin du Bourget, en lui laissant quelques pièces d'or. Tout ce qui s'est passé depuis m'est étranger. Un jeune homme, dit-on, a été trouvé assassiné au Bourget; ce jeune homme est la parfaite image du duc. Tout porte à croire, et c'est même probable, que c'est le malheureux que j'ai ramené à Paris. Mais suis-je donc son assassin? Et pourquoi aurais-je commis ce crime? Pour m'emparer de l'or que je lui avais donné? Est-ce

probable? Pour m'assurer son silence? Mais il ignorait où il avait été conduit, le rôle qu'il devait jouer, et ne connaissait que moi. On n'assassine pas sans motifs, et je n'avais aucun motif pour assassiner.

LE CONSEILLER, *après un silence.*

Et comment expliquez-vous l'étrange aveu échappé à madame Verdier, qui reconnaît en vous le père d'un enfant qui l'a quitté depuis long-temps, et que son cœur de mère redoute d'avoir trouvé dans la victime du Bourget?

MONTALAIS.

Une femme se présente au Châtelet; elle cherche son enfant : à la vue du malheureux assassiné, elle s'écrie : C'est lui!... C'est mon fils!... Puis elle balbutie, regarde encore, et finit par ne plus pouvoir affirmer ce qu'elle avait d'abord dit. M. le docteur, qui se trouvait là, s'écrie à son tour : Moi aussi je l'ai connu. C'est au château de Verneuil que je l'ai vu. Là-dessus tous les deux se rendent ici, s'introduisent furtivement. M. le docteur demande à grands cris le duc, et ce duc qu'il a laissé à l'agonie ou qui a été tué au Bourget, paraît devant lui plein de vie et de santé. Mais n'importe, ils ont eu connaissance de cet appartement mystérieux. Plus de doute, c'est dans ce château que le crime, qui occupe tout Paris, a été commis. De là, la scène à effet lors de la signature du contrat de mariage, l'apparition fantestique de madame (*il montre Mme Verdier*), qui, ô nouvelle surprise! jette les yeux sur moi et daigne me reconnaître comme son séducteur, l'homme qui l'a abandonné, le père de son fils. (*Moment de silence.*) Moi! j'aurais un fils... J'apprendrais qu'il est tombé sous les coups d'un assassin... et je resterais froid et insensible!... Et mon cœur de père ne trahirait pas ma douleur, mon désespoir! non, messieurs, c'est impossible.

LE CONSEILLER.

Mais, dites-moi, si le jeune homme que vous avez conduit ici, et que vous avez ensuite abandonné sur la route du Bourget, se présentait à vos regards, vous n'hésiteriez pas à le reconnaître?

MONTALAIS, *avec fermeté.*

Non, monsieur. Je ne saurais me tromper, et je regrette bien qu'il ne me soit plus permis de m'assurer si en effet la victime du Bourget... mais il est trop tard!

DELMAR, *indiquant l'alcôve.*

Il est trop tard? Détrompez-vous! regardez.

Les rideaux de l'alcôve s'ouvrent et laissent voir l'image d'Adrien, en cire, le mannequin est assis dans un fauteuil en face du public. Léon a remonté la scène et se trouve non loin du portrait d'Adrien. Tous les personnages sont saisis d'étonnement. Au fond, des soldats de maréchaussée.

LUCIE.

Ciel!

LÉON, *à part, au dernier degré du désespoir.*

O mon père! Mon père!...

Mme VERDIER, *à part.*

Je respire à peine.

MONTALAIS.

C'est lui, c'est lui.

DELMAR, *à Montalais.*

Vous reconnaissez le jeune inconnu amené par vous ici et reconduit par vous à Paris?

MONTALAIS.

Oui.

DELMAR.

Vous l'affirmez?

MONTALAIS.

Je l'affirme.

DELMAR.

Eh bien! c'est donc le duc de Verneuil qui est mort assassiné, car celui qui est mort assassiné n'est autre que l'enfant élevé par Mme Verdier, et l'enfant élevé par Mme Verdier, c'était le duc de Verneuil!

MONTALAIS.

Hein!

DELMAR.

Oui, cette femme abandonnée il y a dix-sept ans par son séducteur, puis conduite à la même époque au château de Verneuil pour y élever en secret l'enfant du duc, cette femme, en quittant ces lieux, avait substitué son propre fils à l'enfant qui lui était confié!

MONTALAIS.

Que dites-vous!... l'enfant élevé dans ce château pendant dix-sept ans sous le nom de Léon...

DELMAR.

C'était Adrien.

MONTALAIS.

Ah! misérable que je suis, j'ai tué mon fils!

Mme VERDIER.

Ton fils!

MONTALAIS.

Le voilà!... J'ai frappé dans les souterrains de ce château celui qui jusqu'alors avait porté le nom de duc de Verneuil!

Mme VERDIER.

Ah! malheureuse! mon fils est mort!

LÉON.

Merci, mon Dieu! je ne suis pas le fils d'un assassin!...

LE CONSEILLER.

Le coupable s'est trahi lui-même... (*Aux soldats.*) Qu'on s'assure de cet homme.

Les soldats entourent Montalais qui est tombé sur un siége, anéanti par son désespoir.

Mme VERDIER.

Mon Adrien, mon fils, du haut des cieux jette un regard sur nous! prie pour ton père, ô mon fils... et pardonne à ta mère!

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA FILLE DU CIEL,

PIÈCE-FÉÉRIE EN TROIS ACTES ET DOUZE TABLEAUX,

PRÉCÉDÉE DE

L'ILE DES LUTINS,

PROLOGUE EN UN ACTE,

Par MM. CLAIRVILLE et GUÉNÉE;

Décorations de MM. PHILASTRE, CAMBON, Ch. LALOUE et DEVILLIERS.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Délassemens Comiques, le 7 octobre 1843.

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

MIRANDA, Reine des Lutins.	Mmes LAVERNY.
PHOSPHORIEL, lutin	BERGEON.
ETHER, *id.*	BRUNEVAL.
EMERAUDIN, *id.*	A. BELMONT.
FOLLET, *id.*	GAUTIER.
ZEPHIRIN, *id.*	CAROLINE.
EOLYN, *id.*	JENNY.
AZOLI, *id.*	CLARISSE.
FOLLET, *id.*	ARMANDE.
MARMOTTIN, Roi des marmottes.	MM. TOURTOIS.
ROCAILLON, mauvais génie.	SEVIN.
LUTINS.	

PROLOGUE.

Le théâtre représente un site gracieux, de l'eau, des fleurs, au milieu du théâtre un massif de feuillage, au milieu duquel s'élève un grand chêne. Tout le paysage doit se dessiner sur un horizon de ciel et de mer.

SCÈNE I.

ETHER, EMERAUDIN, FOLLET, ZÉPHIRIN, EOLYN, AZOLI, PLUSIEURS LUTINS.

Au lever du rideau, les uns sont groupés sur l'herbe, d'autres se balancent dans le feuillage. Emeraudin, couché sur un banc de verdure, souffle des flocons de fil vierge qu'il envoie vers le ciel. Ether, nonchalamment étendu sur un hamac de fleurs, se balance en fumant des feuilles de roses. Follet, dans une attitude gracieuse, appuyé contre un arbre, reste à les contempler.

CHOEUR.

AIR d'Haydn (la Création).

Pour charmer les ennuis
D'un trop long esclavage,
Doux zéphirs du rivage,
Murmurez vos doux bruits.

ETHER.

C'est le flot expirant qui mugit sur la rive.

ÉMERAUDIN.

C'est le vent qui soupire à travers les forêts.

FOLLET.

Et des mondes lointains un écho nous arrive
Qui, de l'immensité, nous redit les secrets

REPRISE.

Pour charmer, etc.

FOLLET.

Sommes-nous bien tous au rendez-vous donné par notre reine?

LES LUTINS.

Oui, tous.

FOLLET.

Attention, je vais faire l'appel....Zéphirin?

ZÉPHIRIN.

Présent.

FOLLET.

Azoli.

AZOLI.

Voilà.

FOLLET.

Eolyn.

EOLYN, *dans un arbre.*

Présent.

FOLLET.

Où cela présent?

EOLYN.

Sur cet arbre.

FOLLET.

On descend dans ce cas, je ne puis aller faire l'appel jusque sur la cime des arbres. (*Continuant*) Emeraudin?

EMERAUDIN, *sur son banc.*

Par ici.

FOLLET.

Ether.

ETHER, *dans son hamac.*

Ether fume.

FOLLET.

Oh! le Sybarite.... des cigarettes de jasmin, d'Héliotrope.

ETHER.

AIR : Tyrolienne de Mme Malibran.

A l'éternel auteur de toutes choses
Je rends hommage en fumant ces fleurs-là,
Car vers celui qui fit naître les roses
Ce doux encens bientôt remontera.
Se balançant. Ah! ah! ah!

FOLLET, *continuant l'appel.*

Phosphoriel!... (*silence.*) Phosphoriel.

ETHER.

Ne sais-tu pas qu'il est en congé, en mission pour obtenir des indulgences en faveur de Miranda, notre reine.

FOLLET.

Ah! c'est juste.

EMERAUDIN.

Oui, mais que peut avoir fait notre gracieuse souveraine pour avoir besoin d'indulgences... cela m'intrigue.

FOLLET.

Curieux!

ETHER.

Je ne sais pas ce qui s'est passé la nuit dernière dans le palais de Miranda ; mais ce doit être quelque chose d'extraordinaire... A minuit, la terre a tremblé, des lumières ont apparu à toutes les fenêtres.

AZOLI.

Tu auras rêvé.

EOLYN, *mystérieusement.*

Non, il ne rêvait pas.

TOUS.

Vraiment tout cela serait vrai...

EOLYN.

Cette nuit, à la même heure, j'étais de garde dans l'antichambre de Miranda et j'ai entendu comme des cris de douleurs qui partaient de son appartement.... garde fidèle, j'allais m'élancer au secours de notre souveraine, quand un pouvoir magique a enchaîné mes pas et ma bonne volonté.

TOUS.

Quel mystère!

EMERAUDIN.

Est-ce qu'il devrait en exister un pour des lutins.

ZÉPHIRIN.

C'est vrai, çà, on est lutin ou on ne l'est pas.

FOLLET.

C'est cela, plaignez-vous; que vous manque-t-il! Les fleurs ne naissent-elles pas à votre volonté. C'est pour vous que l'abeille distille son miel le plus exquis.... Les élémens eux-mêmes ne semblent-ils pas s'entendre pour éterniser sur cet île un ciel pur.

ETHER.

D'accord; mais autrefois, nous étions les rois de la terre, nous pouvions désespérer les amoureux, tromper les maris, séduire les jeunes filles, et maintenant il nous est défendu d'avoir une pauvre petite amourette sous peine de devenir feu-follet.

FOLLET.

C'est que nous avons mérité notre sort.

AIR de la permission de 10 heures.

Instans si courts
De nos folles amours,
Séjour charmant de nos beaux jours
Mon cœur vous regrette toujours,
Toujours amans
Et toujours inconstans,
En puissans rois,
Nous donnions tous des lois.
Que de minois furent soumis
Et compromis.
Que de maris
Furent trahis.
A toutes les femmes
Nous commandions en souverains,
On sait que les dames
Aimèrent toujours les lutins.

Toujours voltigeant
Notre empire
Etait grand
On nous voyait séduire
Partout
Et surtout
Tout!

ENSEMBLE.

REPRISE.

Toujours voltigeant
Notre empire
Etc., etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MARMOTTIN.

MARMOTTIN, *sortant de terre.*

Qui est-ce donc qui me réveille en sursaut?

TOUS LES LUTINS.

Marmottin.

ETHER.

Le roi des marmottes.

FOLLET.

Le protecteur de la confédération du royaume des taupes.

MARMOTTIN.

Que diable, c'est indécent, Messieurs les lutins, il y a du monde là-dessous.

ZÉPHIRIN.

Nous t'avons réveillé....

MARMOTTIN.

Sans doute, moi et mon royaume.

EOLYN.

Tant mieux; tu vas nous dire ce qui se passe dans tes états.

MARMOTTIN.

Il ne s'y passe rien du tout.

ETHER.

Comment, pas un petit évènement? Pas un gros scandale!

MARMOTTIN.

Un scandale dans les pays des marmottes, dans le royaume des taupes, dans une république où toute la conversation se borne à

ces mots : Comment avez-vous passé la nuit? dormez bien.

EMERAUDIN,

Comment, vous dormez donc toujours?

MARMOTTIN.

Sans doute.

AIR de la bergère châtelaine.

Toujours dans mon domaine
On ronfle à l'unisson.
Ma garde citoyenne
S'endort en faction.
L'orateur dans sa chaire
Souvent s'endort aussi,
Et chaque cuisinière
S'endort sur le rôti.

Tout dort dans ma province
C'est l'ordre souverain
Du prince
Marmottin. } *bis.*

TOUS LES LUTINS.

Tout dort dans sa province, etc.

2e COUPLET.

MARMOTTIN.

Ce sommeil, je l'atteste,
Sert tous les intérêts.
Nos huissiers font la sieste
Et ne font pas de frais.
Quand l'avocat se gonfle
Il endort le jury.
Le voleur même ronfle
Et les juges aussi.

TOUS LES LUTINS.

Tout dort, etc.

3e COUPLET.

MARMOTTIN.

On dort chez nos Lorettes,
A l'Opéra l'on dort,
On dort sur nos gazettes,
A l'Institut l'on dor..
A l'épouse qu'il aime
Le mari dit : je dors.
En vous parlant moi-même
Malgré moi je m'endors.

Marmottin ferme les yeux et laisse tomber sa tête. Tous ses lutins reprennent en sourdine.

Tout dort dans sa province;
Dormez jusqu'à demain
Beau prince
Marmottin.

Ici une fanfare annonce l'entrée de la reine.

MARMOTIN, *se réveillant en sursaut.*

Hein! quoi ?.. Que me veut-on ?.. Ah! que c'est bête de faire des peurs comme ça?

ÉTHER.

Mes amis, voici Miranda, notre reine.

MARMOTTIN.

La reine des lutins, je me sauve.

EOLYN.

Bonne nuit.

SÉPHIRIN.

Ne fais pas de mauvais rêves...

FOLLET, *annonçant.*

La reine!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *moins Marmottin*, LA REINE MIRANDA.

CHOEUR.

AIR du mari de la Reine.

Honneur, honneur à notre reine,
Honneur, honneur à Miranda,
Qu'elle nous commande et sans peine
A sa puissance souveraine
Chacun de nous obéira.
Honneur, honneur à notre reine,
Honneur, honneur à Miranda.

EMERAUDIN.

Reine, ce qui s'est passé cette nuit dans votre palais, a causé beaucoup d'inquiétude à vos serviteurs zélés.

MIRANDA.

Plus bas, mes amis, plus bas... si notre ennemi commun... si Rocaillon pouvait pénétrer le mystère dont dépend mon repos.

ETHER.

Reine, rassurez-vous, si Rocaillon, si le monstre qui cause notre effroi s'approchait de ces lieux, sa présence nous serait annoncée par quelque nouveau malheur.

MIRANDA.

Lutins, répondez : Aucun de vous n'a jamais douté de l'infaillibilité de sa souveraine?

TOUS.

Jamais.

MIRANDA.

Immortelle et par conséquent dégagée de toutes faiblesses terrestres, cette reine aurait rougi de se donner un maître... de partager son pouvoir même avec un Dieu.

TOUS.

Nous le savons.

MIRANDA.

Que diriez-vous donc si je vous apprenait que les destins ont voulu que je devinsse mère...

TOUS.

Ah!

MIRANDA.

Un jour, et ce temps est déjà loin, fatiguée des plaisirs de la chasse, des ardeurs d'un soleil de feu, je m'étais endormie la figure voilée dans un bosquet de Myosotis, et moi, dont la mission est de rendre force et courage au voyageur luttant contre la fatigue, je ne pouvais moi-même supporter mon accablement, je ne pouvais agir, me relever, c'était comme un léthargie, comme une main de fer qui m'enchaînait dans ce bosquet... Bientôt le sommeil s'empara de mes sens, un rêve affreux, épouvantable, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire me fit voir à mes genoux un gnome, un monstre; je voulais crier, ma voix expira sur mes lèvres... je voulais prier... je priai, sans doute, mais les dieux furent sourds à ma prière... que vous dirai-je enfin.. quand je me réveillai, le songe avait disparu... j'étais seule et bientôt j'oubliai tout, le rêve, la fèret, le gnome... Mais hier, comme à l'époque dont je vous ai parlé, mes yeux se sont appesantis, il m'a semblé tout à la fois que je souffrais et que j'étais heureuse de mes souffrances. Je m'endormis encore, et quand je m'éveillai, une âme, un

feu follet qui m'appelait sa mère, voltigeait à mes côtés et vint effleurer mon front comme pour y déposer un baiser filial.

FOLLET.

Il se pourrait! vous seriez mère.

MIRANDA.

Et maintenant jugez de mes terreurs... Si Rocaillon, notre mortel ennemi, cet esprit infernal qui, pour m'arracher la puissance, ne reculerait devant aucun crime, venait à soupçonner qu'il existe une âme dans laquelle il pût me frapper..... Nul doute qu'il ne tentât de coupables efforts pour la ravir à ma tendresse. — Jurez de m'aider à la défendre.

AIR de la traite des noirs (H. Potier).

Approchez-vous, venez ici,
Venez à la voix d'une mère,
C'est un ange qu'il faut soustraire
A la rage d'un ennemi.
Moi, dont le pouvoir est si grand,
Dont la puissance est éternelle;
Je tremble comme une mortelle
Quand il s'agit de mon enfant.

EMERAUDIN.

Ah! ne craignez rien, bonne Reine, nous jurons tous de veiller sur lui :

TOUS.

Oui, nous le jurons.

La ritournelle de l'air suivant.

MIRANDA.

Quel est ce bruit?

EOLYN.

Eh! je ne me trompe pas, c'est lui, c'est Phosphoriel.

MIRANDA.

Phosphoriel que j'avais envoyé en mission sur la terre, qui peut le ramener sitôt.

ETHER.

Comme il a l'air agité.

FOLLET.

Le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHOSPHORIEL.

PHOSPHORIEL.

AIR du Dieu et la Bayadère.

Je vous salue à mon retour
Bords enchantés, divin séjour,
Charmans lutins, amis joyeux
Je vous revois, je suis heureux.

ETHER.

Hâte-toi, parle donc,
Sur terre que fait-on?

PHOSPHORIEL.

Les femmes ont toujours
De nouvelles amours.
Les maris
Sont trahis.
Voilà mes chers amis
Le monde en abrégé.
Ainsi rien n'est changé.

ENSEMBLE.

PHOSPHORIEL.

Je vous salue, etc.

LES LUTINS.

Il faut célébrer son retour
Car il revient dans ce séjour.
Partageons en transports joyeux
Et comme lui soyons joyeux.

MIRANDA.

Eh! bien, Phosphoriel, ta mission?

PHOSPHORIEL.

Pardon, Reine, je ne vous voyais pas.

MIRANDA.

Parle, les indulgences...

PHOSPHORIEL.

Elles vous seront expédiées.

ETHER, *à Follet.*

Maintenant je comprends le besoin d'indulgences.

FOLLET, *à Ether.*

Tais-toi.

MIRANDA.

Je te remercie, on n'est pas plus expéditif.

PHOSPHORIEL.

Oh! j'avais un si puissant motif pour hâter mon retour.

MIRANDA.

Un motif... et lequel!

PHOSPHORIEL.

Une grâce à vous demander.

MIRANDA.

Pour toi.

PHOSPHORIEL.

Non, pour une pauvre mère que j'ai laissée près de Rome, veillant et priant près du berceau de sa fille.

MIRANDA.

De sa fille, dis-tu.

PHOSPHORIEL.

AIR : Sur le rocher stérile.

Dans une humble chaumière
Quel pénible tableau;
Je vis la pauvre mère
Pleurant près d'un berceau,
Sans secours sur la terre
Sa fille allait périr,
De sa douleur amère
J'ai cru devoir venir
Vous prévenir.
Ah! rendez à sa mère
L'ange qui va mourir
Oui mourir.

LES LUTINS.

Ah! rendez à sa mère
L'ange qui va mourir
Oui mourir.

MIRANDA.

Me prier pour une mère et dans l'instant où, moi-même, j'ai tant à craindre!..... quelle idée!..... Ecoute, Phosporiel, je ne puis rien, tu le sais, sans le concours des puissances supérieures..... Je vais les implorer en faveur de ta protégée... dis-moi son nom.

PHOSPHORIEL.

Fidéline... Sa mère est femme du sculpteur Sténo... Ils habitent une chaumière dans la fôret des chênes.

MIRANDA.

Il suffit. — Je vais consulter les destins protecteurs... dans un instant, Phosphoriel, je te ferai connaître leur volonté.

AIR du ballet de Giselle.

Ayez bonne espérance
Et surtout confiance,
Dans peu de temps je pense
Calmer votre tourment.

A part.
Si le veut la bonté divine
Je la sauve en substituant,
A l'ame de sa Fidéline,
L'ame de mon enfant.

ENSEMBLE.

TOUS LES LUTINS *(reprise).*
Ayons bonne espérance
Et surtout confiance,
Dans peu de temps je pense
Voir calmer votre tourment.

MIRANDA.
Ayez bonne espérance, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *moins Miranda.*

PHOSPHORIEL.
Je suis sûr à présent de l'existence de ma protégée.

EMERAUDIN.
Ce cher Phosphoriel, que nous sommes heureux de le revoir.

PHOSPHORIEL.
Et moi donc.... Quoi qu'à vrai dire le monde que je quitte est un séjour charmant; les femmes y sont si jolies, les amoureux si drôles.... les maris si ridicules.

ETHER.
Quel désespoir de ne pouvoir, comme autrefois tyranniser les uns, rire des autres.

FOLLET.
Et courtiser, séduire, tromper, persécuter les Françaises, les Italiennes, les Allemandes, etc.

PHOSPHORIEL.
Hélas! celui d'entre nous qui se laisserait prendre aux attraits d'une femme, perdrait à l'instant même son immortalité.

ETHER.
Comme c'est gentil, condamnés au célibat.... Si encore les dieux avaient pour nous les bontés dont ils ont fait preuve envers Miranda.... S'ils nous envoyaient des épouses mystérieuses, des amantes anonymes....

PHOSPHORIEL.
Comment, que veux-tu dire?

EOLYN.
Ah! c'est vrai, tu ne sais pas.... Apprends donc....

Un grand bruit se fait entendre au dehors.

ETHER.
Que se passe-t-il?

FOLLET.
Que vois-je? Le rocher qui bordait le fleuve renversé.

ETHER.
D'où vient ce nouveau désastre.

ZÉPHIRIN.
Peux-tu le demander? Il nous annonce la présence de notre ennemi.

FOLLET.
C'est lui, c'est Rocaillon.

TOUS.
Rocaillon.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROCAILLON.

ENSEMBLE.

AIR des premières armes de Richelieu.

LES LUTINS.
De sa rage ennemie
Les efforts seront vains,
C'est le mauvais génie
De l'île des lutins.

ROCAILLON.
Redoutez ma furie
Vos efforts seront vains,
Je suis le seul génie
De l'île des lutins.

A la fin de cet ensemble, tous les lutins vont se cacher derrière les arbres et les bosquets.

ROCAILLON.
Vous fuyez, lâches! que le souffle des vents glacés vous dessèchent le corps, lutins.

EMERAUDIN.
Oh! qu'il est méchant.

ROCAILLON.
Tremblez.... l'enfer m'a donné la force.

PHOSPHORIEL.
Mais le ciel nous a donné la malice (*Se montrant au milieu du théâtre*), et je te brave, Rocaillon.

ROCAILLON.
Misérable.

Il s'élance sur Phosphoriel, lève son bras, et le laisse retomber lourdement, mais déjà Phosphoriel a changé de place et un buisson d'épines l'a remplacé,

ROCAILLON.
Enfer.

LES LUTINS.
Ah! ah! ah!

PHOSPHORIEL.
A qui mal veut, mal arrive.

ROCAILLON.
Tiens donc maudit. (*Il veut lui donner un coup de pied, un rocher sort de terre à la place où se trouvait Phosphoriel.*) Malédiction.

PHOSPHORIEL.
Et de deux....

LES LUTINS, *riant.*
Ah! ah! ah!

ROCAILLON.
Et ne pouvoir les anéantir.

Tous les lutins se rassemblent au fond.

PHOSPHORIEL.
Tu le vois, nous te bravons tous.

ROCAILLON.
Satan, protège-moi.

Il veut se précipiter vers le fond, mais à peine arrivé au milieu du théâtre, une cage sort de terre, et Rocaillon se trouve enfermé.

LES LUTINS, *riant.*
Ah! ah! ah! ah!

ROCAILLON.
O rage!

LES LUTINS.
AIR : Ah! le bel oiseau, maman!
Ah! le bel oiseau vraiment
Quel plumage,
Quel ramage.
Ah! le bel oiseau vraiment
N'est-ce pas qu'il est charmant?

ETHER.
Il a le chant du coucou.

FOLLET.
Du chat-huant il a la tête.
EMERAUDIN.
L'élégance du hibou.
EOLYN.
Les grâces de la chouette.
ROCAILLON *avec effort.*
Ah! je briserai ces barreaux.
LES LUTINS *dansant autour de la cage.*
Ah! le bel oiseau vraiment, etc.
ROCAILLON.
Oh! malheur, malheur sur vous,
AZOLI.
Eh! mais ne parle-t-il pas.
ZÉPHIRIN.
L'épouvantable lanagge,
ETHER.
Allons prendre nos ébats,
PHOSPHORIEL.
Laissons les oiseaux en cage.
ROCAILLON.
Oh! fureur! fureur!
LES LUTINS *sortant en narguant Rocaillon.*
Ah! le bel oiseau vraiment, etc.

SCÈNE VII.

ROCAILLON.

Ils m'échappent et toujours, toujours cette puissance invincible qui les protège.... Lutins maudits, que tous les venins que le soleil ramasse sur les grêves fangeuses vous gangrène le cœur.... Enfer! enfer! Ne me vengeras-tu pas?

SCÈNE VIII.

ROCAILLON, MARMOTTIN.

MARMOTTIN *sortant de terre.*
Ah! ça, l'on ne peut donc pas dormir.
ROCAILLON.
Marmottin!
MARMOTTIN.
Mon nom!... Que vois-je, Rocaillon.
ROCAILLON.
Délivre-moi:
MARMOTTIN.
Toi, en cage, *riant*, ah! ah! ah!
ROCAILLON.
Délivre-moi, te dis-je.
MARMOTTIN.
C'est bon.... c'est bon, on va essayer.... Qui diable a donc pu te fourrer là dedans?
ROCAILLON.
Les lutins, nos mortels ennemis.
MARMOTTIN.
Heureusement la terre est à mes ordres.... tiens te voilà libre.
La cage disparaît.
ROCAILLON *s'élançant sur Marmottin.*
Ah! je me vengerai.... Les misérables, il me faut leur vie.
MARMOTTIN.
Veux-tu me lâcher.... Que diable, tu m'étrangles....
ROCAILLON.
Marmottin!
MARMOTTIN *reprenant Galeine.*
Qu'est bête! on prévient les gens.
ROCAILLON.
Veux-tu seconder ma vengeance?
MARMOTTIN.
J'aime mieux aller dormir.
ROCAILLON *le saisissant.*
Lâche....
MARMOTTIN.
Lâche-moi....
ROCAILLON.
Et ne vois-tu pas que tous ces lutins ont conjuré contre nons, qu'ils ne sont forts que de notre faiblesse.... que si nous voulions, nous pourrions les anéantir!
MARMOTTIN.
Je ne te dis pas non.... mais je tombe de sommeil.... bonsoir!
ROCAILLON *le saisissant.*
Tu ne me quitteras pas.... je veux que tu rassembles les esprits souterrains, tous ces gnomes qui souffrent dans les entrailles de la terre, et que je veux délivrer, moi.
MARMOTTIN.
Encore une belle idée!... Mon ami Rocaillon, tu te feras quelque mauvais parti, crois-moi, la nuit porte conseil.... Allons faire un somme.
ROCAILLON.
Je te dis que je veux parler aux gnomes que tu commandes; ordonne qu'ils paraissent ou tu ne sortiras pas vivant de mes mains.
MARMOTTIN.
Du moment que tu me pries.... mais c'est égal.... ça peut nous compromettre.
ROCAILLON *menaçant.*
Marmottin.
MARMOTTIN.
Enfin puisque tu le veux.... paraissez gnomes!... et monstres terrestres.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GNOMES DE TOUTE ESPÈCE

CHOEUR.

AIR : Mariage au tambour.
Une voix appelle
Au fond du néant,
Cette voix est-elle
La voix de Satan.
ROCAILLON.
Non, non, c'est la mienne
Venez, noirs esprits
Partagez ma haine
Pour nos ennemis.
LES GNOMES.
Vengeance, vengeance
Ou vaincre ou mourir,
C'est l'indépendance
Qu'il faut conquérir.
ROCAILLON.
AIR : Fragment de Robert-le-Diable.
Que chacun de vous me seconde
Soyons maitres du monde
Et rois de l'univers
Je veux briser vos fers,
Armez vos bras,
Suivez mes pas.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES LUTINS.

Tous les lutins venant se placer devant le palais.

PHOSPHORIEL.

Vous n'approcherez pas.

AIR : Fragment de la Favorite.

ENSEMBLE.

LES GNOMES.

Vengeance, vengeance
Ou vaincre ou mourir,
C'est l'indépendance
Qu'il faut conquérir.
Plus d'esprits timides
De cœurs allarmés
Soyons intrépides
Nos bras sont armés.

LES LUTINS.

De votre imprudence
Dieu peut vous punir,
Craignez sa vengeance
Vous allez mourir.
A vaincre nos guides
Sont accoutumés ;
Des dieux intrépides
Les bras sont armés.

A la fin de ce chœur un grand mouvement s'opère : les deux partis se précipitent l'un sur l'autre, lorsqu'au milieu d'eux la reine des lutins paraît dans un nuage qui descend du ceintre. A ses côtés est une flamme bleue portée par deux amours.

MIRANDA.

Gnomes et vous lutins, arrêtez!

ROCAILLON.

L'enfer lui-même ne pourrait arrêter nos bras.

MIRANDA.

Téméraires!

Elle a fait un signe. Tous les gnomes ont laissé tomber leurs armes et sont restés comme attachés au sol dans une immobilité complète.

Ecoute maintenant, Rocaillon. Les dieux, irrités de tes forfaits, viennent, à ma prière, de consentir à délivrer cette île de ta présence, et pour te punir tu vas être chevillé dans les entrailles tortueuses de ce vieux chêne, où tu attendras dans les angoisses de la torture la fin des siècles.

ROCAILLON, *cherchant à lutter contre un pouvoir irrésistible.*

Non.... jamais.... à moi.... jamais.... non.

MIRANDA.

Esprits invisibles, obéissez. (*A ce moment on voit le chêne s'ouvrir, Rocaillon, se débattant toujours, recule comme entraîné malgré lui et disparaît dans l'arbre.*) Gnomes! que son supplice vous épouvante.... C'est ainsi que Dieu punit les rebelles. Approche, Phosphoriel, à ma prière aussi, les destins viennent d'exaucer tes vœux.... L'âme de Fidéline venait de retourner au ciel.... les Dieux te la rendent... Songe qu'en l'exposant de nouveau aux tentations du monde tu deviens responsable de ses fautes ; sois donc le bon génie qui veillera sur elle ; ne la quitte jamais, et jure par ton immortalité de combattre toujours pour son salut à côté de son ange gardien.

PHOSPHORIEL.

Je le jure.

MIRANDA.

Tant que cet arbre resterait dans cette île, les gnomes chercheraient à délivrer leur chef, qu'il soit donc entraîné et perdu dans une des fôrets du monde (*A la flamme que portent les amours.*) Adieu, chère âme... qu'ici trop d'écueils et de dangers environnent. Vas dans un monde où tu n'auras à combattre que des mortels et soutiens la lutte avec force et courage, jusqu'au moment où, victorieuse et rayonnante, tu remonteras dans les cieux.

A ce moment les amours se détachent de la gloire et viennent porter l'âme à Phosphoriel. A ce moment aussi l'arbre dans lequel est enfermé Rocaillon recule et s'éloigne en diminuant. Lorsque les amours sont arrivés près de Phosphoriel, une trappe s'ouvre et l'on voit d'un côté Phosphoriel descendre sur la terre avec l'âme de Fidéline, de l'autre la reine des lutins remonter dans les cieux, et dans le fond l'arbre diminuant toujours.

CHOEUR DES LUTINS.

Air nouveau de M. Guénée.

Deviens son appui sur la terre
Et sois son ange tutélaire
Surtout rappelle-toi, mon frère,
L'arrêt que le sort a porté,
Songe à ton immortalité

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER. — L'ARBRE DU DIABLE.

PREMIER TABLEAU.

PERSONNAGES :

ROCAILLON.	MM. SÉVIN.	UN BUCHERON.	GOBERT.
SATAN.	BRÉVILLE.	MARGOTON.	Mlle ELÉONORE.
STENO.	CONSTANT.	BUCHERONS.	
JOBARDINES.	OCTAVE.		

Le théâtre représente une forêt. Un arbre plus gros que les autres et d'une forme bizarre se trouve sur le troisième plan.

SCÈNE I.

PLUSIEURS BUCHERONS.

CHOEUR.

AIR du Forgeron (Mlle Puget).

Joyeux bûcherons
Cognons
Et taillons
Pan, pan, pan, pan
Chantons en frappant.
Travaillons, amis,
Ce soir au logis
L'amour, l'ameur
Doit avoir son tour.

Du courage
Bientôt, je gage,

Après l'ouvrage
Viendra le repos.
Et d'avance
J'vois l'opulence
Qui récompense
Tous nos
Travaux.

De la persévérance!
Pan, pan, pan, pan, pan,
Un peu de patience
Pan, pan, pan, pan, pan!
Cinq heures sonnent.

UN BUCHERON.

Mais l'heure sonne, adieu l'ouvrage
Vite, mettons-nous en voyage
Hélas! trop tôt nous reviendrons
Partons, partons,
Gais bûcherons.

CHOEUR.

Laissons nos travaux
L'heure du repos
Vient à propos
Soulager nos maux.
Partons, mes amis,
Courons au logis,
L'amour, l'amour
Doit avoir son tour
Du courage, etc.

Tous les bûcherons sortent d'un côté. On voit arriver de l'autre Sténo et Jobardinès.

SCÈNE II.

STENO, JOBARDINÈS.

STÉNO.

Avanceras-tu, maudit poltron!

JOBARDINÈS, *entrant à reculons.*

Poltron! poltron! Çà vous est bien aisé à dire à vous qui êtes brave.

STÉNO.

Par Saint-Janvier! que diable as-tu toujours à regarder en arrière?

JOBARDINÈS.

Je cherche Margoton, Margoton qui devait nous suivre et que nous avons laissée au village voisin.... hé! Margoton! Margoton!

STÉNO.

Eh! laisse Margoton qui ne tardera pas sans doute à nous rejoindre. Ou si tu veux à toute force l'attendre.... reposons-nous un instant ici.

JOBARDINÈS, *avec effroi.*

Nous reposer dans cette forêt!... Mais songez donc, Monsieur, que cinq heures viennent de sonner, que dans une demi-heure il fera nuit et que voici l'instant, le véritable quart d'heure, où les esprits, les fantômes et les sorcières vont se promener à cheval sur des manches à balai.

STÉNO, *riant.*

Ah! ah! ce pauvre Jobardinès.

JOBARDINÈS.

Encore si vous aviez une raison pour rester, je dirais : restons; si vous étiez apothicaire, je dirais : cherchons des simples, mais vous qui êtes sculpteur, que diable venez-vous chercher dans une forêt?

STÉNO.

J'y viens chercher un modèle.

JOBARDINÈS.

Hein! parmi les fantômes.

STÉNO, *montrant le chêne.*

Non.... mais parmi ces arbres.... Tiens, regarde celui-ci.

JOBARDINÈS, *plus effrayé.*

Mais c'est l'Arbre du Diable.

STÉNO.

Voici huit jours que je l'ai remarqué en passant dans le carrefour.... Vois sous cette écorce raboteuse se dessiner un torce vigoureux, suis ce contour, n'est-ce pas le profil d'une jambe musculeuse? Avec cet arbre je ferai un chef-d'œuvre!..... Mais ne perdons pas de temps, suis moi chez les bûcherons, à tout prix il faut que leurs cognées m'en rendent maître.

JOBARDINÈS.

Oh! alors je suis bien tranquille, vous ne trouverez personne qui veuille accepter cette commission-là.

STÉNO.

Pourquoi?

JOBARDINÈS.

Vous ne savez donc pas que cet arbre est consacré à Satan.

STÉNO, *avec incrédulité.*

A Satan.

JOBARDINÈS.

Oh! vous avez beau rire, l'Arbre du Diable est connu de dix lieues à la ronde.... Aussi les bûcherons l'ont respecté jusqu'à ce jour, parce que les vieux de la contrée prétendent que si on l'abattait, les plus grands fléaux se répandraient sur tout le pays... on a même fait une chanson là-dessus...

STÉNO, *l'interrompant.*

Allons, trève à tous ces contes bleus! il me faut cet arbre, je l'aurai, et si vous continuez à trembler comme vous le faites vous ne serez jamais l'époux de ma fille, de ma Fideline.

JOBARDINÈS.

Mais je ne vous l'ai pas demandée... votre fille...c'est vous qui, depuis un instant, voulez me persuader que je l'aime.

STÉNO.

Sans doute.... j'ai vu cela tout de suite.

JOBARDINÈS.

Depuis quand donc vous en êtes-vous aperçu?

STÉNO.

Depuis que tu as hérité de ton oncle Perez.... le chanoine de Rome le plus charitable....

JOBARDINÈS.

Ah! vous trouvez qu'il était charitable... c'est drôle je croyais qu'il demandait la charité.... Pauvre cher oncle, dire qu'il est mort millionnaire et que moi, il y a huit jours encore, votre apprenti sculpteur... je puis maintenant marcher votre égal et vous commander ma statue.

STÉNO.

A tes ordres, mon garçon, tu n'es pas beau... mais pour obliger mon gendre...

JOBARDINÈS.

Allons bon, voilà le gendre qui revient.... mais qui vous dit que je veuille.

STÉNO.

Il faut que je marie ma fille; tant qu'elle n'a été qu'une enfant, mes soins et ma surveillance ont pu suffire... Mais Fideline touche à ses dix-sept ans, et, à cet âge, il n'y a qu'un mari pour remplacer une mère.

JOBARDINÈS.

Au fait, c'est vrai, vous être veuf.

STÉNO.

Et en perdant ma pauvre femme... j'ai fait une perte...

JOBARDINÈS.

Vous l'avez pleurée...

STÉNO.

Sans doute...

JOBARDINÈS, *à part.*

Il a pleuré sa femme et l'on dit que c'est un homme de génie...

STÉNO.

Elle fut si bonne mère... Tiens il y a de çà dix-sept ans; notre pauvre Fideline, âgée de quelques jours à peine tomba malade... Ah ! c'est dans ces affreux momens qu'on apprécie le cœur d'une mère... Je la vois encore priant sur le berceau de sa fille... offrant ses jours pour sauver cette jeune existence et quand, vaincue par la douleur, notre enfant ferma les yeux comme pour ne plus les rouvrir... Sa mère mourut... et mourut trop tôt, car sa fille n'était qu'évanouie... cinq minutes après une existence nouvelle semble ranimer ma Fidéline... Mais ma pauvre femme était morte.

JOBARDINÈS, *sanglottant.*

Qu'c'est bête, qu'c'est bête de m'attendrir comme çà... et dans une forêt encore... la douleur va m'ôter tout mon courage...

STÉNO.

Ah ! quelle aurait été la joie de la pauvre mère, d'assister au mariage de sa Fidéline.

JOBARDINÈS, *à part.*

Bon ! voilà le mariage revenu... ce sculpteur a une idée fixe... (*haut*). Mais pour se marier il faut qu'on aime... et je me suis jamais aperçu que mademoiselle Fidéline...

STÉNO.

Aveugle... quand tu avais mérité quelque correction, qui te protégeait contre ma colère ?

JOBARDINÈS.

Elle, çà c'est vrai !...

STÉNO.

Quand tu n'avais que du pain sec, qui ajoutait quelques fruits à ton repas ?...

JOBARDINÈS.

Tiens, c'est vrai. Je me rappelle qu'elle m'a donné des guignes...

STÉNO.

Tu vois donc bien...

JOBARDINÈS.

Vous croyez que ces guignes, c'était de l'amour...

STÉNO.

Sans doute... D'ailleurs je me suis aperçu que de ton côté.

JOBARDINÈS.

Eh bien ! de mon côté...

STÉNO.

Tu la regardais avec des yeux...

JOBARDINÈS.

C'est ma seule manière de voir...

STÉNO.

Tu l'aimes, te dis-je.

JOBARDINÈS.

Comme c'est drôle.

AIR : Et voilà comme tout s'arrange.

Un sage a dit avec raison
Que le cœur peut s' tromper lui-même,
Je croyais qu'c'était Margoton
Qu' j'adorais d'un amour extrême
Je savais bien qu' mon cœur battait
Que l'amour causait mon martyre
Mais sans savoir pour qui c'était ;
C'est pour vot' fille à c' qui parait
Vous avez très-bien fait d' me l' dire.

STÉNO.

Comment, tu avais cru aimer Margoton.

JOBARDINÈS.

Dame oui... à preuve qu'elle ne s'est arrêtée au village voisin que pour faire l'acquisition de sa robe de noce avec le bouquet de fleur d'orange... j'vas vous dire, Margoton me disait toujours des bêtises et les bêtises çà fait rire... alors quand on rit... mais puisque vous m'assurez que c'est mamzelle vot'fille...

STÉNO.

Sans doute...

MARGOTON, *en dehors.*

Monsieur Sténo, Monsieur Sténo...

STÉNO.

Ah ! justement voilà Margoton.

JOBARDINÈS.

Enfin nous allons pouvoir quitter cette forêt.

STÉNO.

Par ici, Margoton, par ici...

JOBARDINÈS.

Tiens, elle a déjà sa robe de noce... c'est égal ça ne va pas m'empêcher de lui dire que je me suis trompé d'inclination.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARGOTON.

MARGOTON.

AIR : Emiralda la Bohémienne.

Je m'étais égarée
Et seule tout-à-fait
J' n'étions pas rassurée
Dans c'te grande forêt.
Enfin je vous retrouve,
Quel doux plaisir j'éprouve
Voilà bien ce qui prouve
Que les hommes parfois
Sont bons à quelque chose.
Et que pour plus d'une cause
Une fille s'expose
Quand ell' va seule au bois
Mais j'vous ai vu r'paraître
Au bonheur je revais
Bonjour, bonjour, notre maître,
Bonjour Jobardinès.

JOBARDINÈS, *à part.*

C'est drôle, quant j'la vois mon cœur sautille... c'est qu'il se trompe...

STÉNO.

Comme te voilà belle, mon enfant.

MARGOTON.

Oui, not'maître... et si vous voulez que je vous dise pourquoi...

STÉNO.

C'est inutile (*à part*). La confidence pourrait m'embarrasser (*haut*).Ecoutez-moi tous les deux... vous allez m'attendre ici.

JOBARDINÈS.

Vous attendre!

STÉNO.

Oui, je me rends à la cabane de ces bûcherons pour faire couper cet arbre.

MARGOTON, *effrayée.*

Hein? L'Arbre du Diable! comment not' maître vous voulez?...

STÉNO.

Oh! je ne crains rien... (*à part*) seul avec elle Jobardinès parlera, et je ne me serai mêlé de rien.

JOBARDINÈS.

Mais monsieur...

STÉNO.

AIR : Sans délai et sans retard.

Adieu, je reviens...

JOBARDINÈS.

Merci.

C'est vraiment un tour infâme
Je n' veux pas avec un' femme
Qu'on me laisse seule ici.

STÉNO.

Comment comprendre sa frayeur,
Pauvre garçon tu me fais rire.

MARGOTON.

Allez, Monsieur, n'ayez pas peur
Je ne cherch'rai pas à vous séduire

ENSEMBLE.

STÉNO ET MARGOTON.

Le nigaud ne tremble ainsi
Qu' parc' qu'il craint au fond d' l'âme
De rester avec un' femme
Seul en tête à tête ici.

JOBARDINÈS.

Je veux m'en aller aussi
C'est vraiment un tour infâme
De m' laisser avec un femme
Seul en tête à tête ici.

SCÈNE IV.

MARGOTON, JOBARDINÈS.

JOBARDINÈS.

Ah! je me précipite sur ses pas (*il va jusqu'au fond; mais, arrivé près de la coulisse, Margoton l'arrête par le pan de son habit et le fait redescendre à reculons*). Voulez-vous me lâcher.

MARGOTON.

Pourquoi donc me fuyez-vous, dites, mon gros lapin.

JOBARDINÈS.

D'abord et d'une, je ne suis plus votre gros lapin. Traiter un millionnaire de gros lapin, quelle inconvenance!

MARGOTON.

Eh! bien non, là, mon petit chat.

JOBARDINÈS.

Chat, lapin, c'est toujours des animaux... Le traiteur du village ne fait pas de différence.

MARGOTON.

Si vous saviez ce que j'ai fait tout à l'heure chez la couturière, j'ai brûlé mes sabots, mes fichus, ma belle robe des dimanches, et quand j'ai vu tout çà flamber... çà m'a fait rire... çà m'a fait rire...

JOBARDINÈS.

Rire (*à part*). Est-ce que cette grosse folâtre aurait perdu la caboche...

MARGOTON.

Parce que je me disais, je n'aurai plus besoin de tout çà maintenant que ma petite biche est riche, richissime... elle va m'épouser, et m'acheter des escarpins diamans, des robes d'or et des camisolles d'argent.

JOBARDINÈS.

D'abord, je ne suis pas plus votre petite biche que je ne suis votre gros lapin et votre petit chat. Je vous prie de ne plus me donner des noms de bêtes... Ensuite je vous préviens que je ne peux plus vous épouser.

MARGOTON.

Vous ne voulez plus m'épouser quand j'ai déjà ma robe de noce... Pourquoi!

JOBARDINÈS.

Parce que vous avez abusé de ma confiance.

MARGOTON.

Je n'ai abusé de rien, entendez-vous.

JOBARDINÈS.

Non, c'est le minet. Vouloir me persuader que je vous aime quand j'en aime une autre.

MARGOTON.

O ciel! vous en aimez une autre.

JOBARDINÈS.

Oh! que vous le savez bien... vous vous disiez : épousons, épousons toujours et si plus tard l'amour qu'il couve pour mamzelle Fidéline se déclare, ma foi, tant pis pour lui il s'arrangera comme il voudra.

MARGOTON.

Fidéline, ma jeune maîtresse, vous l'aimez d'amour.

JOBARDINÈS.

Je l'aime de confiance... son père prétend que j'en suis fou...

MARGOTON.

C'est possible... Mais en tous cas, Fidéline ne vous le rend pas.

JOBARDINÈS.

Et pourquoi, Margoton?

MARGOTON.

Parce qu'elle en aime un autre.

JOBARDINÈS.

Et quel est cet autre?

MARGOTON.

Oh! je n'en suis pas bien sûre, mais j'ai cru m'apercevoir que le petit Tonio...

JOBARDINÈS, *avec importance.*

Cet orphelin que monsieur Sténo a élevé par charité... fi donc!... un enfant!...

MARGOTON.

Oui... un enfant qui est plus malin que toi.

JOBARDINÈS, *irrité.*

Que toi!... cette fille me tutoie... Margoton je vous défends de me parler autrement qu'à la troisième personne.

MARGOTON.

Eh bien ! soit ! Monsieur sera content.

JOBARDINÈS.

Oh! très-bien.

MARGOTON.

Mais je dirai à Monsieur.

JOBARDINÈS.

De mieux en mieux.

MARGOTON.

Que tu n'es qu'un imbécile.

JOBARDINÈS.

Un imbécile.

MARGOTON.

Un ingrat.

JOBARDINÈS.

Un ingrat... Sortez.

MARGOTON.

Sortir... est-ce que la forêt n'appartient pas à tout le monde.

JOBARDINÈS.

Ah! j'étoufferais de rage si je n'étais pas millionnaire.

MARGOTON.

Mais je m'en vais... parce que vous me faites pitié.

JOBARDINÈS.

Pitié, ça m'est égal... la pitié n'est pas de l'amour.

MARGOTON.

AIR : Du réveillon au 5e étage.

Vos millions
N'excitent pas mes tentations
Lorsque l'on est ingrat et sot
On ne saurait en avoir trop.

A tout jamais pour vous mon cœur se ferme
Aussi de peur d'éprouver un échec
Sans plus tarder je retourne à la ferme
Et je vous laisse tout seul avec vos millions.

ENSEMBLE.

Ah ! nous verrons
Qui doit un jour profiter de mes/vos dons,
Tous vos regrets seraient superflus,
Allez mamzel' / Non, non, monsieur } je ne vous aime plus.

Elle s'éloigne

SCÈNE V.

JOBARDINES.

Comment, elle me laisse aussi ?... Ah! mais, ah! mais, voilà la peur qui me galope d'une fière façon... C'est que je suis seul... seul dans une forêt... à une heure indue... et devant ce diable d'arbre ou plutôt cet Arbre du Diable qui a l'air de me regarder d'une manière peu rassurante. Oh ! il me vient une idée qui me glace... si cet arbre avait entendu la conversation de maître Sténo relativement à (*il fait signe de l'abattre*). Crac... Et s'il me croyait le complice de ce sculpteur téméraire... détrompons-le bien vite (*il s'approche de l'arbre avec crainte et faisant de nombreuses révérences*). Estimable chêne, maître Sténo voulait vous couper quelque chose... mais rassurez-vous, il ne vous coupera rien du tout... d'abord je n'épouse pas sa fille et... (*bruit*). Ah ! enfin... voilà mon maître qui revient avec tous les bûcherons pour le démolir... Maintenant que je ne suis plus seul, je m'en moque... on peut lui couper tout ce qu'on voudra...

SCÈNE VI.

JOBARDINÈS, STÉNO, LES BUCHERONS.

CHOEUR.

AIR : Du Naufrage de la Méduse.

Que voulez-vous
De nous ?
Vite, parlez, nous voici tous !
De vous servir
Vous obéir
J'ai le désir.

STÉNO.

Camarades, voulez-vous gagner une bonne somme?

LES BUCHERONS.

Parlez.

STÉNO.

Voulez-vous détruire un préjugé que trop longtems a entretenu la superstition populaire ?

UN BUCHERON.

Que faut-il faire ?

STÉNO.

Abattre cet arbre.

TOUS, *reculant avec frayeur.*

L'Arbre du Diable.

STÉNO.

Allons, un ducat à qui portera le premier coup de cognée (*les bûcherons hésitent*). Deux ducats (*même jeu*). Dix ducats !

JOBARDINÈS.

Les capons !

STÉNO.

Vingt ducats !

LE BUCHERON, *jetant sa cognée.*

Jamais !... Si le fer porte à cet arbre une entaille sacrilège, les plus grands fléaux se répandront sur notre contrée.

STÉNO.

Eh bien ! puisque nul de vous n'est assez fort pour entreprendre cette tâche... c'est donc moi qui l'accomplirai (*il prend la hache du bûcheron, s'élance vers l'arbre et fait une première entaille*). Voyez... le tonnerre n'a pas grondé, la terre n'a pas tremblé sous nos pas...

JOBARDINÈS, *s'approchant de l'arbre.*

C'est que c'est vrai pourtant... il lui a fait une entaille... Voyons donc un peu (*il s'approche... l'arbre lui donne un soufflet*). Ah !

que c'est bête... voilà bien une farce de bûcheron.

STÉNO.

Encore quelques coups de cognée et cet arbre sera renversé comme les autres.

Il frappe un second coup.

JOBARDINÈS.

Oh! celui-là est bien appliqué (*il regarde en l'air l'arbre lui donne un coup de pied*). Bûcherons, je vous préviens que vos plaisanteries me déplaisent.

STÉNO, *s'élançant encore vers l'arbre.*

Et maintenant j'aurai mon modèle (*il veut s'avancer. Le tonnerre gronde... Les éclairs flamboient, il recule malgré lui*). Quelle force inconnue m'a repoussé ainsi?

JOBARDINÈS, *tremblant.*

Du courage, maître, du courage.

STÉNO.

Oui... j'en aurai et dussé-je moi-même.

Il veut s'avancer. Le tonnerre redouble... Les bucherons ssisis de frayeur se placent devant lui en le menaçant de leurs cognées.

CHOEUR DE BUCHERONS.

AIR nouveau de M. Guénée.

Arrête misérable
Toi qui veux attirer sur nous
En abattant l'arbre du diable,
De l'esprit infernal la haine et le courroux.

Sténo se dégage, leur échappe; porte un dernier coup à l'arbre. Rocaillon, délivré, saute à terre. A sa vue les bucherons s'enfuient. Jobardinès tombe la face contre terre. Sténo reste terrifié.

SCÈNE VII.

ROCAILLON, STÉNO, JOBARDINES.

ROCAILLON.

Enfin!... libre!... je suis libre (*à Sténo*). Toi qui m'a délivré merci.

STÉNO, *regardant autour de lui.*

Il me semble que je sors d'un long sommeil... que s'est-il donc passé?

ROCAILLON, *poussant du pied Jobardinès.*

Esclave.

JOBARDINÈS.

Hein!... Qu'est-ce qui m'appelle? (*il lève la tête et retombe*). Ah!

ROCAILLON.

Achève ton ouvrage et coupe ces liens qui me retiennent encore.

JOBARDINÈS.

Comment que je... Ah! qu'il est vilain.

ROCAILLON, *d'une voix forte.*

Tu m'as entendu?

JOBARDINÈS.

Oui... oui... parfaitement... Ah! qu'il est donc vilain (*Jobardinès frappe*). Il paraît qu'on lui rend là un fameux service.

ROCAILLON.

Oui... car voilà dix-sept ans que je suis enfermé dans cet arbre.

JOBARDINÈS.

Fichtre! vous deviez être gêné là dedans.

STÉNO.

Et que donneras-tu à ceux qui t'ont rendu la liberté.

ROCAILLON.

Ecoute, la première année j'ai promis de découvrir les trésors de la terre à celui qui me délivrerait.

JOBARDINÈS.

Ah! bravo!

ROCAILLON.

La seconde! j'ai dit que je le rendrais le plus fortuné des rois.

JOBARDINÈS.

Ah! quelle chance!... nous allons être empereurs...

STÉNO.

Et la troisième?

ROCAILLON.

Furieux de ne pas voir de terme à ma captivité j'ai juré de le mettre à mort.

JOBARDINÈS, *tombant.*

A mort!

Rocaillon va frapper quand Satan paraît.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SATAN.

SATAN, *sortant de terre.*

Arrête... ne les frappe pas!... Ils n'ont pas commis de crimes encore et leurs âmes monteraient vers Dieu... laisse-les vivre et bientôt elles m'appartiendront.

ROCAILLON.

Satan, sois obéi.

Satan étend ses bras sur Sténo et Jobardinès qui sortent.

SATAN.

Génie du mal, je suis content de toi. Cours répandre la terreur parmi les humains, va distiller le venin du vice et forcer la vertu à descendre dans mon sombre empire.

ROCAILLON.

Roi des enfers, je jure de t'obéir; meurtres, pillages, incendies, rien ne me coûtera pour tenir mon serment.

SATAN.

Fais tous cela, génie du mal, et je te donnerai la force de te venger.

ROCAILLON.

Donne-moi donc celle d'anéantir.

SATAN.

Prends garde que ta force s'anéantisse elle-même.

ROCAILLON.

Que veux-tu dire?

SATAN.

Ecoute l'arrêt du Destin... Te souvient-il des bosquets de l'île des lutins... Te souvient-il de cette nuit sombre où l'enfer te livra le le sort d'une immortelle?

ROCAILLON.

Mais un nuage avait couvert mes yeux... mon bonheur même fut un supplice.

SATAN.

Ainsi l'ont voulu les destins... Rocaillon tu as une fille.

ROCAILLON.

Moi!

SATAN.

Les Dieux ont décidé que du jour où la rencontrant sur la terre, tu deviendrais son meurtrier, ton corps serait à l'instant la proie des flammes... Tu peux frapper, persécuter tous les humains. Mais le jour où tu frapperas ta fille, tu rentreras dans le néant pour n'en plus sortir.

ROCAILLON.

Eh bien! que l'enfer me protège... Et maintenant à l'œuvre!

Rocaillon sort par le fond, Satan rentre sous terre.

DEUXIÈME TABLEAU,

LE GÉNIE DU MAL.

PERSONNAGES :

STÉNO.	MM. CONSTANT.
JOBARDINÈS.	OCTAVE.
PHOSPHORIEL.	Mlle BERGEON.
ROCAILLON.	M. SEVIN.
FIDELINE.	Mlles CÉCILE D'ARCOURT.
MARGOTON.	ELÉONORE.

PARENS, AMIS.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière : meubles simples, mais propres; portes latérales, porte au fond, une fenêtre au fond aussi, et à droite de la porte.

SCÈNE I.

FIDELINE, MARGOTON.

Elles sortent de la porte à droite.

MARGOTON.

Là!... Voilà qui est terminé et vous serez la plus jolie petite mariée de tous les environs de Rome.

FIDELINE, *avec coquetterie.*

Tu crois?... flatteuse!

MARGOTON.

Non, vrai!... Vous êtes à croquer... et dire que c'est moi qui vous aide à vous faire belle pour votre mariage avec mon ex-futur Monsieur Jobardinès... faut-il que je sois bonne.

FIDELINE.

Ah! que ne puis-je placer sur ta tête ma couronne de mariée.

MARGOTON.

Le fait est que Jobardinès n'est pas beau, mais en revanche il est fort bête... ah! mais bête... Quand il était pauvre il m'appelait son petit trésor, et maintenant qu'il est riche il me dit : hé! la bonne!...

FIDELINE, *pensive.*

Ce n'est pas là ce que j'avais rêvé!... Vois-tu, Margoton, quelquefois il me passe dans la tête des idées d'orgueil, de domination; il me semble que ma place est ailleurs que dans cette cabane... Il me semble que je suis faite pour commander...

MARGOTON.

Voyez vous cela.

FIDELINE.

Oui, mais commander non pas seulement à ce monde qui m'entoure, mais aux élémens... aux bois... aux fleurs.

MARGOTON.

Plus que çà d'ambition!

FIDELINE,

AIR des Pages de Louis XV.

Pour moi ces fleurs qu'on voit naître
Gardent leur plus pur encens,
Et semblent me reconnaître
Quand je passe dans les champs.
Enfin le jour de ma fête
Je les ai vu remuer
La rose et la paquerette
Devant moi courbaient la tête
Comme pour me saluer.

MARGOTON.

Ah! ouiche... C'était le vent qui était cause de cette politesse là.

FIDELINE.

Même air.

Et ces oiseaux du bocage
Que l'on voit fendre les airs
Et confondre leur ramage
Pour me donner des concerts:
Nieras-tu leur nombre immense?

MARGOTON.

Pardin! ce n'est pas malin.

FIDÉLINE.

Ils viennent ici, je pense,
Pour saluer ma présence.

MARGOTON.

Et dévorer votre pain?
Car vous leur jetez du pain.

FIDELINE.

Au fait, tu as peut-être raison!... Je suis folle, chassons ces idées, et puisque mon père veut ce mariage mon devoir est de lui obéir.

MARGOTON.

A propos de votre père?... Qu'est-ce qui lui est donc arrivé depuis hier?... il est triste, rêveur... il prononce des mots sans suite, il parle de Satan, de l'arbre du diable et jusqu'à cet imbécile de Jobardinès qui veut l'imiter et qui fait de grands yeux et de grands bras... on dirait d'un Télégraphe ambulant.

FIDELINE.

J'ai remarqué comme toi la préoccupation de mon père et quand je lui en ai demandé la cause il m'a répondu d'un ton sévère : Fidéline, ton mariage sera célébré demain... » Alors je me suis tue, j'ai essuyé une grosse larme et me voici résignée.

MARGOTON.

Encore une fois, Mamzelle, ne vous résignez pas... vrai, vous en seriez fâchée plus tard... Car, voyez-vous, Jobardinès n'est pas ce qu'il vous faut... c'est brusqne, ignorant, paresseux, gourmand, ivrogne etc, etc... il y a beaucoup d'et cœtera.

FIDELINE.

Mais tu l'eusses bien épousé, toi?

MARGOTON.

Oh! moi, c'est différent; je l'aurais corrigé avec le temps et si le temps n'avait pas suffi, avec une jolie petite branche de citronnier...

FIDELINE.

Ah! Margoton!

MARGOTON.

Dites donc, Mamzelle, si Jobardinès ressemblait tant seulement au petit Tonio.

FIDELINE.

Mon frère!

MARGOTON.

Oui votre frère d'adoption. — En v'là un qui est aimable et prévenant, et gentil, et obéissant, et soumis, et...

FIDELINE.

Oh! oui, c'est mon ange gardien... lorsque nous étions enfans tous deux, un jour il m'a sauvé la vie en me retirant de la mer où j'étais tombée en pêchant sur le rivage; plus tard... il y a de cela deux ans ne m'a-t-il pas encore délivrée de ce vilain loup qui me poursuivait dans le bois.

PHOSPHORIEL, *à la porte*

Peut-on entrer?

MARGOTON, *lui ouvrant.*

Tiens! quand on parle du loup...

SCÈNE II.

Les Mêmes, PHOSPHORIEL.

FIDELINE.

Est-ce qu'un frère a besoin de se faire annoncer chez sa sœur?

PHOSPHORIEL.

Oh! un frère!

MARGOTON.

Dam! c'est tout comme... Depuis dix-sept ans élevés ensemble, jouant ensemble, vous disputant ensemble.

FIDELINE.

Oh! bien rarement.

MARGOTON.

Et puis est-ce que maître Sténo ne vous appelle pas aussi son enfant?

PHOSPHORIEL.

Il est vrai.

AIR : Romance du Puits d'Amour.

Seul, isolé sur cette terre
Sans avenir et sans secours
J'allais mourir quand votre père,
De l'orphelin sauva les jours :
Chaque soir pour lui, moi, je prie,
Car je dois à mon bienfaiteur
Le bonheur de toute ma vie,
Puisque je lui dois une sœur.

FIDELINE.

Bon Tonio.

MARGOTON.

Eh! mais... j'y pense... il ne sait pas la grande nouvelle... faites donc votre compliment à votre petite sœur.

PHOSPHORIEL.

En effet, je n'avais pas aperçu cette riche toilette.

FIDELINE.

Est-elle de votre goût?

AIR du Piége.

Regardez bien ma robe de satin,
N'est-ce pas qu'elle est élégante?

PHOSPHORIEL.

Porté par vous ce corsage est divin.

FIDÉLINE.

Vous approuvez, je suis contente.

PHOSPHORIEL.

Votre beauté sur tout se réfléchit,
Lorsqu'à Rome chaque coquette
Par la toilette s'embellit
Vous embellissez la toilette.

MARGOTON.

Hein! Voilà un compliment qui ne sent pas le frère du tout et il ne faudrait pas parler ainsi devant monsieur Jobardinès... le futur de mamzelle.

PHOSPHORIEL, *avec émotion.*

O ciel! que dites-vous? quoi Fidéline!... vous vous mariez!...

MARGOTON, *à part.*

Je vous demande un peu ce que çà peut lui faire... Tiens, est-ce que par hazard?...

FIDELINE.

Oui, Tonio, aujourd'hui même, dans quelques heures mon contrat sera signé...

PHOSPHORIEL.

Et à moi, moi votre frère, votre ami d'enfance, vous n'avez pas confié... Ah! c'est mal, très-mal.

FIDELINE.

Tonio, mon frère, pardonnez-moi! Mais ce mariage s'est décidé de suite et je n'ai même pas été consultée.

PHOSPHORIEL, *avec espoir.*

Ainsi vous n'aimez pas celui qu'on vous destine.

FIDELINE.

En quoi cela peut-il vous intéresser? pourquoi cette question?

PHOSPHORIEL, *s'oubliant.*

Pourquoi?... parce que j'ai trop longtems gardé un secret qui m'étouffe, enfin parce que je...

Ici une musique céleste se fait entendre, et les lutins répètent l'air final du prologue qui n'est entendu que de Phosphoriel.

LES LUTINS.

Devieus son appui sur la terre
Et sois son ange tutélaire,
Surtout rappelle-toi, mon frère.
L'arrêt que le sort a porté;
Songe à ton immortalité.

PHOSPHORIEL.

Ah! malheureux!... Un mot de plus et elle était à jamais perdue pour moi.

FIDELINE.

Tonio! écoutez-moi.

PHOSPHORIEL.

Adieu, Fidéline, adieu pour toujours.

Il sort précipitamment.

SCÈNE III.

FIDELINE, MARGOTON, *puis* STÉNO.

FIDELINE.

Eh! bien, il s'en va.

MARGOTON.

Comme il court!

FIDELINE, *l'appelant.*

Tonio.

MARGOTON, *à part.*

Et mamzelle qui veut le retenir! Est-ce que décidément il y aurait de l'amour sous jeu?

FIDELINE.

Pauvre Tonio... Je compreds sa douleur, il craint que je sois malheureuse et son amitié...

MARGOTON.

Son amitié... son amitié... Tenez, mamzelle, voulez-vous que je vous dise quelque chose?

FIDELINE.

Quoi donc? parle.

MARGOTON.

Vous vous trompez sur le compte de Tonio... et je commence à croire que... (*apercevant Sténo qui entre.*) Maître Sténo.

FIDELINE.

Mon père! (*montrant Sténo qui est allé silencieusement s'asseoir sans les voir.*) Vois, toujours plongé dans ses rêveries.

MARGOTON.

Il me fait l'effet d'un songe creux.

STÉNO, *sortant de sa rêverie.*

Je crois toujours l'apercevoir... là... près de moi... il me semble que je vois ce monstre sortir de l'arbre du Diable, puis Satan paraître... et alors je frémis... j'ai peur.

JOBARDINÈS, *en dehors.*

Par ici, vous autres!..

STÉNO, *se levant.*

Qui vient là?

MARGOTON.

C'est Jobardinès!... J'éprouve le besoin de l'égratigner.

STÉNO, *voyant sa fille.*

Ah! te voilà, Fidéline... Bonjour, mon enfant!... J'entends ton futur et nos amis qui viennent signer à son contrat... tu dois être bien heureuse!

FIDELINE, *soupirant.*

Heureuse!... pauvre Tonio!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOBARDINES, PARENTS, AMIS.

CHOEUR.

AIR du Mardi-Gras (Folies).

Danse et festin (*bis*)
Pour célébrer en ce jour leur hymen,
Chantons en chœur (*bis*)
Des deux époux la joie et le bonheur.

STÉNO, *présentant Jobardinès.*

Je vous présente mon gendre.

MARGOTON, *bas à Jobardinès et montrant Fidéline.*

Tombez donc à ses genoux.

JOBARDINÈS, *à genoux.*

Vot'papa vient de m'apprendre
Que j'étais amoureux d' vous.
S'il en est ainsi, mamzelle,
Si d'vous j'ai su me faire aimer,
Confirmez-moi cett'nouvelle.

MARGOTON, *à part, faisant signe de lui donner un soufflet.*

Que ne puis-j'le confirmer!

JOBARDINÈS, *se relevant.*

Vous ne dites rien?...Qui ne dit mot consent.

REPRISE DU CHOEUR.

MARGOTON, *bas à Jobardinès.*

Dites donc quelque chose d'aimable à votre future.

JOBARDINÈS.

Oui, la bonne (*à Fidéline*). Belle Fidéline... Belle Fidéline... belle Fidéline.

FIDELINE.

Monsieur Jobardinès.

JOBARDINÈS.

Belle Fidéline.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

MARGOTON.

Encore... Ah! vous vous répétez.

JOBARDINÈS.

Ce sera pour un autre jour... Je suis trop troublé aujourd'hui pour avoir de l'esprit.

MARGOTON.

Il est toujours troublé.

JOBARDINÈS.

Çà vous est bien aisé à dire à vous la bonne.. s'il vous était arrivé des aventures comme à maître Sténo et à moi...

FIDELINE.

Que vous est-il donc arrivé?

JOBARDINÈS.

Si vous aviez vu l'arbre du Diable.

TOUS, *avec terreur.*

L'arbre du Diable.

JOBARDINÈS.

Vous frémissez? il y a bien de quoi! que feriez-vous si vous aviez vu... Ah!... figurez-vous qu'il parle...

MARGOTON.

Qui?

JOBARDINÈS.

Et puis il donne des claques.

MARGOTON.

Qui çà?

JOBARDINÈS.

Ensuite il vous allonge des coups de pied.

MARGOTON.

Mais qui donc?

JOBARDINÈS.

L'arbre du Diable... Aussi c'est la faute de maître Sténo qui a voulu couper ce chêne maudit.

AIR de Marianne.

Brave, audacieux, intrépide,
S'avançant la hache à la main,
Maître Sténo d'un coup rapide,
Frappe cet arbre qui, soudain,
A cette attaque
Par une claque,
Venge sur moi l'affront que l'on lui fait.
Monsieur s'élance,
Il recommence;
Et je reçois un deuxième soufflet;
Il paraît, d'après ces racées
Que je reçus dans tous les sens
Que ce vieux chêne, au lieu de glands,
Donne des giroflées.

MARGOTON.

Ah! ah! le poltron aura rêvé!

STÉNO.

Du tout... Jobardinès a dit la vérité.

TOUS.

La vérité!

JOBARDINÈS.

La vérité sortant de son puits... en costume national... mais ce n'est pas tout... à peine maître Sténo a-t-il donné son dernier coup de cognée qu'il s'élance pour en porter un nouveau... v'li, v'lan.... les élémens se déchaînenent, l'arbre s'ouvre, et savez-vous ce qu'il en sort...

TOUS.

Quoi donc ?

JOBARDINÈS.

Suivez-moi bien... Nous nous retournons et nous apercevons...

Tous se retournent. Rocaillon entre par la fenêtre. Ils jettent un cri et s'enfuient ainsi que Jobardinès et Margoton.

FINAL.

Musique nouvelle de M. Guénée.

CHOEUR.

Quel monstre épouvantable!
Et quel air furieux,
Rien de plus effroyable
Ne s'offrit à nos yeux.
C'est Satan, c'est le diable
Qui paraît à nos yeux.
Ils s'enfuient.

ROCAILLON, *s'élançant sur Fideline et la prenant dans ses bras.*

A moi cette femme!

STÉNO.

Arrête, monstre infâme!
Rocaillon disparait sous terre avec Fideline.

FIDELINE.

Mon père!... *Ils s'engloutissent.*

STÉNO *veut aller au secours de sa fille, mais il reste immobile.*

Mon enfant!... hélas!
Quel pouvoir me domine
Je ne puis faire un pas...
Ma fille!.. à moi... Sauvez ma Fideline.

CHOEUR.

Quelle terreur me domine
D'où vient que je ne puis pas
Pour sauver sa Fideline,
Comme lui, faire un seul pas.

STÉNO.

Plus d'espoir!.. qui pourra sauver ma fille?

PHOSPHORIEL, *s'avançant.*

Moi.

STÉNO.

Que veux-tu dire? Explique-toi.

PHOSPHORIEL.

Père, calmez votre effroi
Que l'espoir vous accompagne,
Et vous, dans la montagne
Courez tous avec ardeur
Poursuivre le ravisseur.

CHOEUR.

Allons,
Partons
Avec ardeur,
Courons vite
A la poursuite
Du ravisseur.
Ils sortent.

PHOSPHORIEL.

ROMANCE.

Puissans lutins,
Esprits divins,
Le cœur d'un frère
En vous espère;
Exaucez ma prière,
Mon vœu solennel
Protégez sur terre
Un ange du ciel.

Une musique céleste se fait entendre.—Phosphoriel reprend ses habits de lutin.—Puis la terre s'ouvre, des flammes en sortent et Phosphoriel descend.

La musique n'a pas cessé quand Phosphoriel est descendu, des voix se font entendre.

LES VOIX, *reprise du chœur final du prologue.*

Deviens son appui sur la terre, etc.

TROISIÈME TABLEAU.

LE ROYAUME DES TAUPES.

PERSONNAGES :

PHOSPHORIEL.	Mme BERGEON.
MARMOTTIN.	MM. TOURTOIS.
ROCAILLON.	SEVIN.
JOBARDINES.	OCTAVE.
UN CRIEUR PUBLIC. . . .	HENRY.
UN TAMBOUR.	CÉLESTIN.
FIDELINE.	Mmes CÉCILE DARCOUR.
MARGOTON.	ELÉONORE.
CATHARINA.	SÈVIN.
TAUPES.	

Le théâtre représente les entrailles de la terre. — D toutes parts des rochers. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

PHOSPHORIEL.

On le voit descendre avec précaution un sentier taillé dar le roc qui conduit dans le royaume des taupes

Pauvre Fidéline!... que sera-t-elle deve nue? J'ai vainement fouillé les retraites le plus mystérieuses, les mondes les plus sou terrains, les plus impénétrables... Impossibi de retrouver ses traces... Ma dernière espé rance était de la rencontrer chez Marmottin ce fidèle allié de l'infâme Rocaillon. Eh bien non, j'ai beau chercher... Personne!... (*on en tend des ronflemens*). Quel est ce bruit? *l ronflemens continuent*). Ah! c'est juste, m qui oubliais que je suis dans le royaume d Taupes.

AIR : Adieu, je vous fuis, bois charmants.

Toutefois un tel ronflement...
Serais-je tombé quand j'y pense
Près de quelque grand corps savant
En train de tenir sa séance?..
C'est à réveiller les voisins
Ecoutant.
A dormir consacrer leur vie!
Les taupes comme les humains
Ont-elles une académie!

Allons, cherchons encore et puisse Miranda me guider dans l'accomplissement de mon œuvre.

SCÈNE II.

Pendant quelques instants on n'entend que des ronflements énormes et la scène reste vide.

UN CRIEUR PUBLIC, *avec une tête de taupe.*

Voilà ce qui vient de paraître... Voilà du nouveau... çà ne coûte qu'un sou... Ah! dans le royaume des taupes, fichu métier que celui de crieur public... pas un curieux... Je vous demande un peu si je ne serais pas mieux dans mon lit (*il baille*). Voilà ce qui vient de paraître, voilà le détail des fêtes et cérémonies qui auront lieu dans le royaume des taupes à l'occasion du mariage célébré hier entre notre grand roi Marmottin 1er et Catherina youp youp, Taupe de grande maison. (*il baille*). 1° Il sera fait une distribution de racines de guimauve et de chiendent aux Taupes inhumées du royaume (*il baille*). 2° Il y aura grand concert à la cour, et tout le monde sera admis... sauf ceux qui ne seront pas invités... (*il baille*). 3° Le soir, le grand Marmottin passera en revue toutes les Taupes de son royaume (*il baille*)... le rappel... sera battu... ah! ah!... à sept heures du...

Il tombe sur un banc et s'endort.

SCÈNE III.

Quand le crieur est endormi on voit paraître un tambour avec une tête de taupe battant le rappel. D'abord il bat très-fort, puis plus doucement, puis il s'assied sur un banc, le sommeil le gagne, il laisse tomber ses baguettes, pendant cette scène, toute de pantomime, l'orchestre joue l'air *Entendez-vous? C'est le tambour.* Puis on voit paraître un bataillon de taupes en grand uniforme, suivi du cortège du roi.

SCÈNE IV.

MARMOTTIN, CATHARINA, TAUPES.

CHOEUR.

AIR : Dormez mes chères amours

Honneur (*bis*) à Marmottin,
De son royaume souterrain
Une reine a les rennes en main;
De cette charmante princesse
Chantons la beauté, la sagesse,
Faisons des vœux pour leur hymen,
Qu'ils dorment du soir au matin,
Et chantons en chœur ce refrain.
Honneur (*bis*) au prince Marmottin,
Honneur, honneur...

Tout le cortége s'endort et le chœur ne finit pas.

CATHARINA.

Eh! bien, nos sujets s'endorment.

MARMOTTIN.

Pardonnez, princesse, mais les habitans de mon royaume adorent le sommeil.

CATHARINA.

Mais c'est une trahison, un vrai guet-à-pens.

MARMOTTIN.

Ma petite poule.

CATHARINA.

Non, prince... Laissez-moi!

MARMOTTIN.

Voyons, Catharina youp-youp, est-ce qu'il faut se fâcher comme çà?

CATHARINA.

Vous êtes un monstre.

MARMOTTIN.

Moi!

CATHARINA.

Répondez, prince, que m'avez-vous dit hier soir après le coucher de la Mariée?...

MARMOTTIN.

Mais je vous ai dit bonne nuit...

CATHARINA.

C'est faux!

MARMOTTIN.

Que veux-tu, Catharina? quand on a envie de faire dodo...

CATHARINA.

Dodo... dodo...

MARMOTTIN.

Est-ce ma faute si je dors vingt-quatre heures sans me réveiller...

CATHARINA.

Ah! mon Dieu... 24 heures...

MARMOTTIN.

24 heures... belle bagatelle!... Une fois j'ai dormi 7 ans, 3 jours, 17 minutes, 2 secondes...

CATHARINA.

Prince, je plaiderai en séparation.

MARMOTTIN.

Allons, allons, Catharina, pour vous faire plaisir je tâcherai de me corriger... Je ne dormirai plus que d'un œil.

CATHARINA.

Et vous prendrez du café...

MARMOTTIN.

Moka!

Tout le cortége se met à ronfler.

CATHARINA.

Quelle est cette harmonie?

MARMOTTIN.

Une petite surprise que vous ménageait ma galanterie... ils rêvent en ce moment à un petit ballet qu'ils doivent exécuter en l'honneur de notre mariage, j'ai fait venir ici toutes les taupes mâles et femelles de mon Académie-Royale de musique... Vous allez voir.

Il prend un pistolet qu'il tire en l'air... Tout le monde s'éveille, Ballet de taupes. — D'abord les danses sont très-agitées, puis peu à peu chacun des danseurs s'endort et Marmottin en fait autant.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROCAILLON, FIDELINE.

Pendant le ballet l'orage a commencé à gronder, quand Rocaillon paraît au sommet des rochers, portant Fideline dans ses bras; le tonnerre éclate et le bruit éveille tous les personnages endormis.

CHOEUR.

AIR de Robert.

Quel vacarme !
Quelle alarme,
Songeons à nous cacher...
Le tonnerre
Dans la terre
Viendrait-il nous chercher.

ROCAILLON, *déposant Fideline sur un banc.*

Loin du regard des hommes
Il faut à l'instant
Marmottin, roi des Gnomes
Cacher cette enfant.

TOUS.

Cacher cette enfant.

ROCAILLON, *à Marmottin,*

Tu dois me reconnaître.

MARMOTTIN.

Ah ! compte sur nous
Rocaillon, notre maître,
Taupes, à genoux.

ENSEMBLE.

ROCAILLON.

Que l'on veille,
Qu'on surveille
Cet aimable tendron.
Pour renaître
Votre maître
A brisé sa prison.

CHOEUR.

O merveille
Sans pareille
C'est lui, c'est Rocaillon.
Pour renaître
Notre maître
A brisé sa prison.

MARMOTTIN.

Enfin, maître, te voilà libre.

ROCAILLON.

Oui, libre, et tout disposé à faire bon usage de ma liberté.

MARMOTTIN.

La capture de cette jeune mortelle...

ROCAILLON.

A inauguré ma rentrée dans un monde dont les Dieux ont voulu m'exclure. Dix-sept ans de captivité ! oh ! j'ai soif de vengeance... Et c'est sur les humains que retomberont les effets de ma rage (*montrant Fidéline*). Et tu le vois, j'ai commencé.

FIDELINE.

Est-ce un rêve, mon Dieu !... où suis-je ?

ROCAILLON.

Dans un asile où nul ne viendra te chercher.

FIDELINE.

Mon père !...

ROCAILLON.

Ton père ! Tu ne le reverras jamais.

FIDELINE.

Mon pauvre père !

ROCAILLON.

Ah ! tu pleures... que ces larmes me font de bien, les larmes, le désespoir, les angoisses, cela fait rire le génie du mal !

FIDELINE.

Je suis perdue (*à genoux*). Mon Dieu.

ROCAILLON.

Je te défends de prier... et toi, Marmottin, que cette jeune fille soit conduite dans les entrailles de la terre, dès aujourd'hui elle est morte pour le monde.

FIDELINE.

Mourir, si jeune !...

MARMOTTIN.

Maître, je suis à vos ordres...

ROCAILLON.

Partons.

FIDELINE.

Grâce, pitié !...

ROCAILLON.

Les Dieux ont-ils eu pitié de moi ? Partons.

ENSEMBLE.

AIR du page du Régent.

MARMOTTIN, ROCAILLON, LES TAUPES.

Ah ! servons sa vengeance,
Il faut nous opposer
A toute délivrance
Qu'on tenterait d'oser.

FIDELINE.

O terrible vengeance
Ils veulent s'opposer
A toute délivrance
Que l'on voudrait oser.

Tout le monde sort. Après la sortie générale, on entend la ritournelle de l'air suivant et l'on voit paraître, sur le sommet des rochers, Margoton, qui a l'air de faire des signes à un personnage qu'on ne voit pas encore.

SCÈNE VI.

MARGOTON, JOBARDINÈS.

MARGOTON.

AIR d'Azémia.

J'ai peur et je ne sais pourquoi :
Avance donc grand Nicodème ;
J'ai peur, je ne sais pas pourquoi,
Mais je frissonne.

JOBARDINÈS, *paraissant.*

Et moi de même.

MARGOTON.

Approchez donc.

JOBARDINÈS.

Non pas.

MARGOTON.

Pourquoi ?

JOBARDINÈS.

C'est que...

MARGOTON.

Parlez.

JOBARDINÈS.

Je n'ose.

MARGOTON.

Vilain poltron ! pourquoi trembler ?

JOBARDINÈS.

Je n'en sais pas la cause
Mais en marchant sur ce terrain
Dans ce royaume souterrain,
J'ai peur des esprits malins.
Des fantômes, des lutins.

MARGOTON.

Marchons tous deux.

JOBARDINÈS.

Je tremble.

MARGOTON.

On a moins peur ensemble

Soudain un grand bruit se fait entendre. Les deux personnages tombent à genoux.

JOBARDINÈS.

J'ai peur et je ne sais pourquoi.

MARGOTON.

Rassurez-moi, grand Nicodème.

JOBARDINÈS.
J'ai peur, je ne sais pas pourquoi.
Mais je frissonne.

MARGOTON.
Et moi de même.

JOBARDINÈS.
Mais quel vilaine invention
Nous envoyer chez le démon,
C'est une abomination.

JOBARDINÈS.
Et dire que voilà plus de deux heures que nous sommes perdus dans ces catacombes.

MARGOTON.
C'est votre faute... Vous me prenez par la main pour traverser la campagne et tout en me parlant de notre mariage vous n'apercevez pas un affreux précipice dans lequel vous m'entraînez avec vous.

JOBARDINÈS.
Ai-je eu peur!... heureusement, je suis tombé sur vous... Çà m'a fait moins de mal.

MARGOTON.
Comme c'est gentil... Si je n'étais pas tombée moi-même sur un lit de feuillage, je vous demande un peu dans quel état je me trouverais maintenant.

JOBARDINÈS.
Je voudrais bien savoir dans quels états nous nous trouvons... Ce doit être dans les états du Diable.

MARGOTON.
Et quand je pense que c'était pour chercher ma rivale, mademoiselle Fidéline que nous nous étions mis en route.

JOBARDINÈS.
Désormais c'est bien fini. Je jure, si jamais nous revoyons la lumière, de ne jamais épouser que vous, Margoton.

MARGOTON.
Vous m'aimez donc toujours, mon gros chou-chou.

JOBARDINÈS.
Je ne vous aime pas dans ce moment-ci, parce que j'ai trop peur pour çà, mais quand je serai rasssuré...

Il baille.

MARGOTON.
Ne baillez donc pas comme çà... Çà vous donne des... ah! ah! ah!

Elle baille tout-à-fait.

JOBARDINÈS.
C'est drôle, j'éprouve comme un engourdissement.

MARGOTON.
C'est comme moi.

JOBARDINÈS.
Pour nous dégourdir et nous rassurer tout en cherchant notre chemin, parlons de nos amours.

MARGOTON.
Je le veux bien, ma petite fleur des pois.

JOBARDINÈS.
Fleur des pois, Chouchou, hier vous me donniez des noms de bêtes v'là qu'à présent vous me donnez des noms de légumes... çà m'humilie...

Il baille.

MARGOTON.
AIR : Attendu qu'un trompeur, etc.
V'là qu'vous bâillez encor. *Elle bâille aussi.*

JOBARDINÈS.
V'là qu'vous bâillez de même
Margoton, je vous aime... *Il bâille.*

MARGOTON.
V'là qu'vous bâillez plus fort.

JOBARDINÈS, *allant s'asseoir.*
Oui, malgré mes efforts,
Je ferme ma prunelle.

MARGOTON, *allant s'asseoir aussi.*
Jobardinès.

JOBARDINÈS, *presqu'endormi.*
Mamzelle.

MARGOTON.
Je dors.

JOBARDINÈS.
Je dors.

SCÈNE VI.

JOBARDINÈS, MARGOTON, *endormis*, PHOSPHORIEL.

PHOSPHORIEL.
Je ne me suis pas trompé, les sillons tracés dans la montagne, oui, je n'en saurais douter, le génie du mal a traversé ce royaume... perfide Rocaillon... Tremble si tu es le ravisseur de ma Fideline.

ROCAILLON, *dans la coulisse.*
AIR des Burgraves
Livrons gaiment nos cœurs aux femmes,
Et tous nos corps à Lucifer.
Nos âmes
Aux flammes
Nos âmes
A l'enfer.

PHOSPHORIEL.
La voix de Rocaillon!

CHOEUR.
Nos âmes
Aux flammes,
Nos âmes
A l'enfer.

JOBARDINÈS, *éternuant.*
Atchi.

MARGOTON, *rêvant.*
Dieu vous bénisse!

PHOSPHORIEL.
Que vois-je? Jobardinès, Margoton.

ROCAILLON, *dans la coulisse.*
Au noir séjour quand on arrive
Satan fait mettre le couvert
Qui l'aime me suive
Et vive
L'enfer.

CHOEUR, *dans la coulisse.*
Qui l'aime le suive,
Et vive
L'enfer.

PHOSPHORIEL.
Ah! je pénétrerai... (*Il va pour s'élancer du côté d'où partent les chants, il en est empêché par des flammes qui sortent de terre.*)
Qui peut enchaîner ainsi mes pas.

Eclats de rire dans la coulisse.

JOBARDINÈS, *rêvant.*

Taisez-vous donc, Margoton.

MARGOTON, *rêvant.*

Vous m'ennuyez.

PHOSPHORIEL

On vient... caché derrière ce rocher.

Il se cache.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROCAILLON, FIDELINE, PHOSPHORIEL, MARMOTTES.

ROCAILLON, *entraînant Fideline.*

N'espère pas qu'on te délivre,
Je te tiens dans mes bras de fer.
L'esclave doit ivre
Me suivre
En enfer.

REPRISE.

L'esclave, etc.

FIDELINE.

Monstre, puisqu'il m'est impossible d'échapper à ta rage, frappe donc, et que la mort me délivre du supplice de te voir.

ROCAILLON.

Prends patience, ma toute belle... ton heure viendra.

JOBARDINÈS, *rêvant.*

Ah! que c'est bête, Margoton vous me chatouillez...

TOUS.

Un homme.

JOBARDINÈS, *éternuant.*

Atchi (*se réveillant*). Hein, quoi, où suis-je... (*apercevant Rocaillon et toutes les Taupes qui l'entraînent et tombant à genoux*). oh! grâce, pitié!

MARGOTON.

Quoique c'est donc?... Qu'est ce qui y a? (*apercevant à son tour Rocaillon et les taupes et tombant à genoux de l'autre côté*). Ah! au secours, à la garde!

ROCAILLON.

Deux mortels en ces lieux!

MARMOTTIN.

Vengeance!

TOUS.

Vengeance.

Pendant cette double scène, on a vu Phosphoriel gravir les rochers du fond et s'arrêter sur la cime la plus élevée.

PHOSPHORIEL.

Récitatif.

Vous qui m'avez promis de veiller sur ses jours,
Mes frères, mes amis, venez à mon secours.

En ce moment toutes les montagnes se métamorphosent en nuages sur lesquels paraissent tous les lutins.

CHOEUR.

AIR de Camille.

LES LUTINS.

La puissance divine
Sauve ta Fideline,
Mais songe à l'avenir que le ciel te destine.
Allons, partons, *bis*
Partons et bravons
De ce monstre sauvage
La puissance et la rage.
Courage *bis*
Nous triompherons.

ROCAILLON, MARMOTTIN, LES TAUPES.

La puissance divine
Sauve sa Fidéline.
Quel est donc l'avenir que l'enfer nous destine.
Allons, allons, *bis*
Bravons, combattons,
Combattons avec rage,
Pour venger cet outrage.
Courage *bis*
Nous triompherons.

Pendant ce chœur, on a vu Fideline entraînée par une puissance invisible vers les lutins, gravir péniblement les monts couverts de nuages, arriver jusqu'à Phosphoriel et tomber mourante à ses pieds. — Rocaillon, Marmottin et les taupes veulent se précipiter sur ses traces, ils sont arrêtés par un geste des lutins.

ACTE DEUXIÈME. — L'ATELIER DE STÉNO.

CINQUIÈME TABLEAU.

PERSONNAGES :

PHOSPHORIEL.	Mme BERGEON.	FIDELINE.	Mlles D'ARCOURT.
STENO.	MM. CONSTANT.	MARGOTON.	ELÉONORE.
JOBARDINÈS.	OCTAVE.		

Le théâtre représente l'intérieur de l'atelier de Sténo. Portes latérales. Porte au fond. A droite et à gauche plusieurs statues antiques. — Sur une table des outils de sculpture. — A gauche un canapé.

SCÈNE I.

FIDELINE, PHOSPHORIEL.

Fideline est endormie sur le canapé. Phosphoriel est debout derrière elle.

PHOSPHORIEL.

AIR de l'oiseau bleu.

Le sommeil ferme sa paupière.
Un repos doux et salutaire
Arrachant son ame à la terre,
La porte aux pieds de l'éternel.

FIDELINE, *rêvant.*

Phosphoriel... Phosphoriel.

PHOSPHORIEL.

Anges du ciel,
Venez dissiper son effroi;
Mes frères veillez avec moi.

FIDELINE, *rêvant toujours.*

Au secours!... Protégez-moi contre ce monstre! Mon père! Ah!

PHOSPHORIEL.

Même air.

Grand Dieu! quel souvenir l'agite,
De frayeur son ame palpite;
Gentils lutins, accourez vite,
Dissiper ce songe cruel.

A cet instant, des accords de harpe se font entendre. — canapé se change en un bosquet et des roses viennent balancer sur la tête de Fideline.

FIDÉLINE.

Phosphoriel! Phosphoriel!

PHOSPHORIEL.

Anges du ciel,
Venez dissiper son effroi ;
Mes frères, veillez avec moi.

FIDELINE, *rêvant toujours.*

Qu'entends-je ? Quels célestes accords viennent charmer mes oreilles ?

PHOSPHORIEL.

O mes frères... merci.

FIDELINE, *rêvant toujours.*

Quel est ce genie qui m'apparait et me rend à la liberté ? C'est lui... C'est Tonio.

PHOSPHORIEL.

Elle a prononcé mon nom.

FIDELINE, *rêvant encore.*

Tonio ! mon frère !... Ne t'éloigne pas !... Mais non... non... ce n'est pas toi !... Oh ! dis-moi que tu n'es pas Tonio.... dis-moi que tu es immortel, que tu es le bon ange que ma mère m'a envoyé.

PHOSPHORIEL, *s'oubliant.*

Fideline ! ma Fideline !

Ici la musique céleste cesse et termine par l'air du prologue. —Le canapé reprend sa première forme.

FIDELINE, *se réveillant.*

Ah !

PHOSPHORIEL.

Malheureux ! qu'allais-je faire ?

FIDELINE.

Où suis-je ?

PHOSPHORIEL, *s'avançant.*

Auprès de moi, de votre frère !

FIDELINE.

Tonio ! sous ces habits ?

PHOSPHORIEL.

Sans doute... D'où peut venir votre étonnement ? Ces habits sont ceux que je dois porter.

FIDELINE.

Tu n'es donc pas Phosphoriel ?

PHOSPHORIEL.

En vérité, ma petite sœur : je commence à croire que vous avez rêvé.

FIDELINE.

Oh ! oui... j'ai fait un rêve affreux... Il me semblait qu'un monstre venait m'arracher des bras de mon père et que m'entraînant dans les entrailles de la terre, il me forçeit à devenir sa fiancée.

PHOSPHORIEL.

Pauvre sœur !

FIDELINE.

AIR de Castilbeza (Monpou).

Ce monstre affreux soudain vers moi s'avance,
Je veux le fuir ;
Malgré mes cris, il ose en sa puissance
Me retenir.
Dans sa fureur il menaçait ma vie ;
Lorsqu'entre nous
Je vis paraitre un ange, un bon génie,
Et c'était vous !
Oui c'etait vous.
Même air.
J'entends alors d'une harpe lointaine
Les doux concerts.
Puis sur son aile un bon ange m'entraine
Au sein des airs.
Son front couvrait d'une vive lumière,
L'azur du ciel :
Et ce bon ange, il se nommait, mon frère,
Phosphoriel.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Que ne puis-je dissiper son erreur.

FIDELINE.

Et pourtant j'ai peine à croire que c'est un rêve, je crois encore voir ce monstre... Je crois toujours voir Phosphoriel.

PHOSPHORIEL, *à part avec émotion.*

Que dit-elle ?

FIDELINE, *regardant son costume.*

Il me semble me rappeler encore... Ah ! ce costume de mariée.

PHOSPHORIEL.

Cela seul est une réalité.

FIDELINE.

En effet, je me souviens que mon père m'a fiancée.

PHOSPHORIEL.

A cet imbécile de Jobardinès.

FIDELINE.

Où sont donc nos parens, nos amis ?... Il me semble qu'ils étaient réunis ponr la signature du contrat.

PHOSPHORIEL.

Ils ne tarderont pas sans doute à reparaître (*avec dépit*). Vous êtes si empressée de conclure cette union.

FIDELINE.

Je dois obéir aux volontés de mon père. (*Pleurant*). Oh ! Mais si vous saviez... je suis bien malheureuse.

PHOSPHORIEL.

Fideline !

FIDELINE, *à part.*

Sortons, car je me trahirais. (*Haut avec effort*). Adieu Tonio.

PHOSPHORIEL.

Adieu, ma sœur !

FIDELINE, *à part.*

Phosphoriel, mon bon petit génie, ne viendras-tu pas à mon secours.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Et ne pouvoir exaucer ses vœux.

ENSEMBLE. *A part.*

AIR : Le bonheur (roi d'Yvetot).

C'en est fait, pour mon cœur
Il n'est plus d'espérance ;
Une telle alliance
Doit faire mon malheur.

Fideline entre à droite

SCÈNE II.

PHOSPHORIEL.

Pauvre Fideline, elle a tout oublié et pour elle comme pour son père, comme tous les mortels, tout ce que l'existence a de fantastique, de mystérieux n est que songe... Que ne puis-je rêver aussi comme eux... Ce mariage... Eh ! bien, ce mariage ?... D'où vient qu'à cette seule pensée je sens mon cœur battre ? d'où vient que j'éprouve un trouble inconnu, étrange !... Oh ! je ne puis plus me le dissimuler... je l'aime... oui, moi, génie

des airs, j'aime une mortelle ! et elle va appartenir à un autre... Oh ! non, cette union ne s'accomplira pas, et dussé-je lui faire l'aveu de mon amour... Que dis-je?... et la défense de Miranda?... et la loi du destin ?... en l'oubliant, je deviendrais feu follet, je perdrais mon immortalité !

AIR du démon de la Nuit.

Malgré ce décret solennel
Si je lui disais : je vous aime,
Pour enfreindre la loi suprême
Je serais exilé du ciel...
Beau ciel, vers ta voûte éternelle,
Mon cœur ne se sent plus porté.
Qu'importe l'immortalité
Si je ne puis vivre avec elle !

Même air.

Avec elle il faudrait vieillir
Je verrais changer mon visage,
Puis il viendrait bientôt un âge
Où l'amour n'est qu'un souvenir.
Eh bien ! que le Temps sur son aile
Me perde dans l'éternité.
Qu'importe l'immortalité
Pourvu que je meure avec elle.

Mais on vient : c'est Jobardinès et Steno... Caché derrière ces statues, j'écouterai leur entretien. Malheur à mon rival si ce fatal mariage s'accomplit.

SCÈNE III.

PHOSPHORIEL, STÉNO, JOBARDINES.

Phosphoriel allant s'asseoir à droite. Sténo et Jobardinès entrent par le fond.

JOBARDINÈS.

Maître Sténo, je vous en conjure, écoutez-moi.

STÉNO.

Je ne veux rien entendre... Je te répète que les obstacles qui sont venus s'opposer à ton mariage ne peuvent rien changer à tes intentions.

JOBARDINÈS.

Mais puisque je vous dis que j'ai promis à Margoton de l'épouser.

STÉNO.

Eh ! bien, tu te dédieras.

JOBARDINÈS.

Mais songez donc que cette grosse enfant dessèche d'amour, que je l'ai fascinée... Qu'elle compte me posséder... Même que la malheureuse s'est déjà parée d'un bouquet nuptial qu'elle a acheté d'occasion.

STÉNO.

Encore une fois je te dis que tu aimes trop Fideline pour y renoncer.

JOBARDINÈS.

Bah ! vous croyez que...

STÉNO.

Tu l'adores plus que jamais.

JOBARDINÈS.

Au fait, il a peut-être raison.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Il va céder.

JOBARDINÈS.

Mais si Margoton me dégrade la figure?

STÉNO.

Q'importe!... est-ce qu'un millionnaire doit épouser une servante ?...

JOBARDINÈS.

Je suis prêt à rougir de cette mésalliance; mais elle ne m'effraie pas, tandis qu'en épousant votre fille je ne suis pas très-rassuré...

STÉNO.

Comment?

JOBARDINÈS.

Ecoutez donc... il nous est déjà arrivé tant d'avaries..... des arbres qui (*Il fait le geste d'un soufflet*) Des monstres vert-pomme; un diable garance, des marmottes, le ciel, l'enfer, etc.

STÉNO.

Oui, c'est singulier, le songe que tu as fait, je l'ai fait moi-même; tout ce que tu as vu, cette nuit j'ai cru le voir... Mais le jour est venu dissiper mes visions, et Dieu merci, je ne crois plus à des chimères.

JOBARDINÈS.

Chimères tant qu'il vous plaira; mais il me semble que ma joue est encore toute chaude du soufflet que m'a donné l'arbre, et quand je pense au royaume des taupes mes yeux se ferment malgré moi.

STÉNO.

Chansons, te dis-je : d'ailleurs il ne s'agit maintenant que du mariage de ma fille, je veux que tu l'épouses et tu l'épouseras morbleu.

JOBARDINÈS.

Il y tient.

PHOSPHORIEL.

Comment empêcher cet hymen de s'accomplir.

STÉNO.

Ainsi c'est décidé... je vais chercher Fideline; car nos parens sont réunis et on n'attend plus que la mariée.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGOTON.

MARGOTON.

La mariée!... la voilà ! la voilà !

JOBARDINÈS, *à part.*

Margoton... je suis pincé.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Comment va-t-il se tirer de là?

MARGOTON.

Je viens de voir arriver tous les invités... il ne faut pas les faire attendre... Dépêchez-vous de vous habiller, mon futur. — Je vous apporte votre costume de marié, c'est le tailleur qui l'a remis à votre valet de chambre qui l'a remis à mademoiselle Fideline qui me l'a remis pour que je vous le remette.

JOBARDINÈS.

Certainement, Margoton, je...

STÉNO, *bas.*

C'est le moment de tout lui avouer...

JOBARDINÈS, *à part.*

Pourvu qu'elle ne m'arrache pas l'œil droit.

MARGOTON.

Eh! bien, qu'attendez-vous?... Quand vous me regarderez comme un imbécile!... Voyons, vous habillerez-vous à la fin?

JOBARDINÈS.

Devant vous, Margoton, je n'oserai jamais...

MARGOTON.

Alors je m'en vas... C'est-à-dir e non, je reste; je suis votre femme.

STÉNO, *bas.*

Parle donc.

MARGOTON.

Dépêchez-vous.

JOBARDINÈS, *à part.*

Je suis pris entre deux portes.... Margoton, c'est que...

MARGOTON, *se fâchant.*

Ah! çà décidément ai-je un futur ou n'en ai-je pas?

JOBARDINÈS.

Eh bien, s'il faut vous l'avouer...

STÉNO, *bas à Jobardinès.*

Ferme!

JOBARDINÈS.

Margoton, faut-il vous l'avouer?...

MARGOTON.

Parle donc, imbécile.

JOBARDINÈS, *avec mystère.*

Vous n'avez pas de futur.

MARGOTON.

Comment... et vous.....

JOBARDINÈS.

Moi... je ne vous épouse plus.

MARGOTON.

Qu'est-ce que j'entends-là?... Et pourquoi cette rupture? Pourquoi?... Répondrez-vous?...

JOBARDINÈS.

Parce que...

MARGOTON.

Parce que... quoi?

JOBARDINÈS.

Parce que j'épouse Mlle Fideline.

MARGOTON.

Encore!... ah! c'est trop fort à la fin (*s'avançant sur Jobardinès*). Monstre!... Perfide! Gringalet!

STÉNO, *arrêtant Margoton.*

Margoton!...

MARGOTON.

Laissez-moi, not' maître, il faut que je le prive de la vue!... Ah! vous croyez qu'on pourra dire à une femme : « Je vous épouse, habillez-vous, mettez de la fleur d'orange, » puis : « Je ne vous épouse plus, déshabillez-vous, et ôtez votre fleur d'orange. » Non... non... pas de ça!... Vous m'épouserez. Ah! mais...

STÉNO.

Voyons, sois plus raisonnable et viens avec moi... je te ferai comprendre en chemin les obstacles qui s'opposent à ton mariage...

MARGOTON.

Mais not' maître...

STÉNO.

Suis-moi te dis-je... et toi, Jobardinès, achève ta toilette, et viens nous rejoindre dès qu'elle sera terminée.

MARGOTON.

Ah! que j'aurais de plaisir à lui arracher quelque chose.

AIR : En attendant l'heure du bal.

C'est une horreur!
Pour mon honneur.
C'est une indigne offense!
De cet affront
Sur votre front
Je veux tirer vengeance.

JOBARDINÈS.

Appaisez-vous
Votre courroux
Me semble assez étrange...

MARGOTON.

Je veux pour un autre que vous
Garder ma fleur d'orange.

ENSEMBLE.

C'est une horreur, etc.

Ils sortent.

PHOSPHORIEL, *les suivant.*

Oh! je saurai bien rompre ce mariage!

Le théâtre change.

SIXIÈME TABLEAU,
LE FEU FOLLET.

PERSONNAGES :

PHOSPHORIEL.	Mlle BERGERON.
STENO.	MM. CONSTANT.
JOBARDINÈS.	OCTAVE.
UN PAYSAN	ALEXANDRE.
FIDELINE.	Mlles CÉCILE D'ARCOURT.
MARGOTON.	ELÉONORE.
PAYSANS.	
PAYSANNES.	

Le théâtre représente une campagne. — A la gauche de l'acteur un bosquet avec des charmilles.

SCENE I.

STÉNO, FIDELINE, MARGOTON, PHOSPHORIEL, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR : Pantalon des Huguenots.

Chantons
Rions,
C'est jour de folies
Dansons
Valsons
Fillettes jolies.

STÉNO.

Neuf heures... Décidément cela passe la plaisanterie, et je commence à m'alarmer... Nous sommes attendus chez le tabellion et déjà le jour commence à baisser.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Chez le tabellion.

FIDELINE.

Mais pourquoi tenir si fort à ce mariage?

STÉNO.

Pourquoi, dis-tu, belle demande! Le parti le plus riche à vingt lieues à la ronde.

MARGOTON.

Et le garçon le plus bête de toute l'Italie.

STÉNO.

Margoton

MARGOTON.

Dame, aussi c'est vrai ça, Monsieur. Voilà trois fois que je m'habille et que je me déshabille, toujours avec ma fleur d'orange, sans que ça tire à la moindre conséquence... Çà devient monotone. Certes, je ne tiens pas à la fortune de M. Jobardinès; mais sa bêtise me l'avait fait remarquer... On ne trouve pas tous les jours un mari si bête que ça; c'est une trouvaille... et v'là pourquoi j'y tenais.

STÉNO.

Toi, épouser un millionnaire! Il faut te rendre justice, mon enfant, c'était bon quand Jobardinès était ton égal!

MARGOTON.

Lui! mon égal.

AIR : Dans tous c'que j'fais, dans tout c'que j'dis.

Je suis gentille, il est fort laid,
Il est pataud, je suis coquette;
Je suis bien faite, il est mal fait;
J'ai de l'esprit, il est fort bête.
S'il n'a pour lui que ses ducats,
Ils doivent venir à son aide.
Il peut bien m'donner c'que j'ai pas
Pour tous les trésors que j'possède.

FIDELINE.

Je trouve que Margoton raisonne fort bien, et que ce mariage...

STÉNO.

Si Margoton continue à parler de la sorte, je la chasse... Et toi, ma Fideline, tu sais bien que je ne veux que ton bonheur..... Pourquoi toujours entraver mes projets?

FIDELINE, *regardant Phosphoriel.*

Pauvre Tonio, comme il est triste.

UN PAYSAN.

Ah! voilà M. Jobardinès.

STÉNO.

Ce n'est pas malheureux.

SCENE II.

LES MÊMES, JOBARDINÈS.

JOBARDINÈS.

Ah! me voici en grande toilette. Dépêchons-nous d'aller chez le tabellion, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

STÉNO.

Que veux-tu dire!

JOBARDINÈS.

Depuis le jour fatal où vous avez voulu abattre ce vilain arbre, tous les malheurs qui sont arrivés dans le pays devraient assez vous convaincre des dangers que nous courons... Hier encore, est-ce que le clocher de l'église n'a pas écrasé tous les fidèles qui se trouvaient à l'office, et les rochers qui bordent la côte, est-ce qu'ils ne se sont pas abattus sur les habitations des pêcheurs?... Y n'y a pas à dire, toute la contrée est dans la désolation,.... On n'entend parler que de malheurs, de crimes, de désastres... et choisir un pareil moment pour se marier... franchement cela n'est pas raisonnable, et si vous m'en croyez...

STÉNO.

Toi aussi... c'est-à-dire que c'est un complot, une conspiration... Mais de par saint Ambroise, mon patron, je ne serai pas plus long-temps dupe... Le tabellion nous attend, qu'on me suive... ou le premier qui va rester en route me répondra de son refus.

JOBARDINÈS.

Mais, beau-père...

STÉNO.

Pas un mot de plus.

AIR du Portrait du Diable.

Que tout cela finisse
Que l'on parte à l'instant,
Il faut qu'on m'obéisse
L'tabellion nous attend.

ENSEMBLE.

Que tout cela finisse, etc.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Non, cet homme qu'on lui destine
Jamais ne sera son mari:
bas à Fideline Avant de signer Fideline,
Venez, je vous attends ici.

FIDELINE.

Ici, Tonio, qu'avez-vous à me dire?

PHOSPHORIEL.

Je vous en prie, il y va de mon bonheur.

FIDELINE.

De votre bonheur... je viendrai.

STÉNO.

Eh! bien... Fideline.

FIDELINE.

Je vous suis.

REPRISE DU CHOEUR.

Il faut qu'on obéisse, etc.

SCÈNE III.

PHOSPHORIEL.

C'en est donc fait... Elle va être à jamais perdue pour moi... Ah! les Dieux en me donnant mission de la défendre, de la protéger sur la terre, auraient bien dû me protéger contre moi-même... Moi, un lutin... Non, un lutin se rit de tout, ne s'atttache à rien, un lutin commande aux mortels et ne leur obéit pas; je ne suis plus une puissance; quand je suis près de Fideline, je tremble de plaisir; quand un autre s'en approche, je frémis de jalousie... et ne pouvoir lui dire que je l'aime, que je l'adore, lorsque tout à l'heure... Ah! pauvre Phosphoriel!

Il s'assied et semble absorber par ses réflexions.

SCENE IV.

FIDELINE, PHOSPHORIEL.

FIDELINE.

Que je vienne lui parler, seule ici, avant la signature du contrat... et en me disant cela il avait un air de mystère... qu'est-ce que Tonio peut avoir à me dire... avant la signature de mon contrat... Ah! mon Dieu, est-ce

que par hasard... (*tristement*) Oh! non, il n'aurait pas attendu si long-temps.

PHOSPHORIEL.

Ah! c'est vous, Fideline, vous êtes venue, que vous êtes bonne!

FIDELINE.

Je vous ai vu triste, malheureux, n'était-il pas du devoir d'une sœur de venir consoler son frère.

PHOSPHORIEL.

Ah! Fideline!

FIDELINE.

Voyons, mon bon petit Tonio, parlez et parlez vite... non que je m'ennuie près de vous... (*soupirant*) oh! non, mais toute la famille est rassemblée et le tabellion est déjà gravement assis devant le registre des mariages.

PHOSPHORIEL.

Ah! Fideline, ne prononcez pas ce mot-là devant moi.

FIDELINE.

Et pourquoi?

PHOSPHORIEL.

Aimeriez-vous votre mari?

FIDELINE.

M. Jobardinès?... oh! mon Dieu, je n'en sais rien... Mais mon père, ma famille, tout le monde dit que c'est pour mon bonheur.

PHOSPHORIEL.

Dites-moi... Fideline... quand il est près de vous, êtes-vous heureuse?

FIDELINE.

Près de lui... mon Dieu non... Mais cet effet là, je l'ai souvent éprouvé (*baissant les yeux*) près d'une autre personne.

PHOSPHORIEL.

Et quand il est loin de vous, son souvenir occupe-t-il votre pensée?

FIDELINE.

Jamais... mais il ne faut pas croire pour ça que j'ai un mauvais cœur... Quand je suis seule, je songe à mon père... à ma pauvre mère qui n'est plus (*baissant les yeux*), et puis à une autre personne.

PHOSPHORIEL.

Une autre personne.

FIDELINE.

Celle dont je vous parlais tout-à-l'heure.

PHOSPHORIEL.

Et cette personne, c'est...

FIDELINE.

AIR Si ça t'arrive encore.

A vous faire un pareil aveu
J'éprouve un embarras étrange.

PHOSPHORIEL.

Parlez.

FIDELINE,

Eh bien! c'est vous.

PHOSPHORIEL.

Grand Dieu!

FIDELINE.

Oh! oui, je pense à vous!

PHOSPHORIEL.

Qu'entends-je?
Voulez-vous abuser mon cœur,

FIDELINE.

Mais non, n'est-il pas ordinaire
Quand on est une bonne sœur
De penser à son frère.

2e COUPLET.

PHOSPHORIEL.

De ce titre je suis jaloux,
Un frère a certaine puissance,
En renonçant à cet époux
Montrez-lui votre obéissance.

FIDELINE.

Quoi, vous voulez...

PHOSPHORIEL.

Votre bonheur.
Et puis n'est-il pas ordinaire
Quand on est une bonne sœur
D'obéir à son frère.

FIDELINE.

Oh! Tonio... une pareille rupture... le désespoir de mon père... ce que vous me demandez là est impossible.

PHOSPHORIEL.

Quand je suis à vos pieds, quand je vous supplie...

FIDELINE.

Et que vous importe à vous, Tonio, qui ne m'aimez pas...

PHOSPHORIEL.

Moi, je ne vous aime pas.

CHOEUR DES LUTINS, *dans la coulisse.*

Souviens-toi de l'arrêt que le sort a porté,
Songe à ton immortalité.

PHOSPHORIEL, *à part.*

Cet avertissement de mes frères... Malheureux, j'allais me perdre.

FIDELINE.

Ah! si en me mariant avec M. Jobardinès je devais causer le désespoir de quelque pauvre garçon qui m'aimât en secret... car il y a des jeunes garçons qui vous aiment en secret.., j'hésiterais peut-être... C'est si terrible d'avoir à se reprocher le malheur de quelqu'un. Mais non, dans le pays personne ne songe à moi... autour de moi, personne.

PHOSPHORIEL, *avec désespoir.*

Et ne pouvoir parler (*on entend au loin le bruit des cloches*). Oh! ciel! ces cloches.

FIDELINE.

Celles de la paroisse.

ENSEMBLE.

Musique nouvelle de M. Guénée.

FIDELINE.

C'est pour mon mariage
Qu'elles sonnent, je gage,
A leur lugubre bruit
Mon pauvre cœur frémit.

PHOSPHORIEL.

C'est pour son mariage
Qu'elles sonnent, je gage,
A leur lugubre bruit
Mon pauvre cœur frémit.

FIDELINE.

Adieu, Tonio.

PHOSPHORIEL.

Vous si douce et si bonne
Voulez-vous donc briser mon cœur.

FIDELINE.

Adieu, Tonio.

PHOSPHORIEL.

Restez je vous l'ordonne,

FIDELINE.
Mon ami, vous me faites peur.
ENSEMBLE.
C'est pour mon mariage, etc.
PHOSPHORIEL.
Restez de grâce.
FIDELINE.
Pourquoi me retenir?
PHOSPHORIEL.
Fideline!
FIDELINE.
Je dois partir.
PHOSPHORIEL.
Ecoutez-moi.
CHOEUR DES LUTINS, *dans la coulisse.*
Souviens-toi de l'arrêt que le sort a frappé,
Songe à ton immortalité.
PHOSPHORIEL.
Votre voix n'est pas assez forte,
Et j'le sens, l'amour l'emporte.
FIDELINE.
On m'attend.
PHOSPHORIEL.
Par pitié.
FIDELINE.
Laissez-moi.
PHOSPHORIEL.
Des dieux je brave l'anathème,
Je vous aime!

A ce moment Phosphoriel disparaît dans le bosquet, et une petite flamme bleu vient se balancer à la place qu'il occupe.

FIDELINE.
Tonio, où êtes-vous donc?... Parlez encore... Je ne vous vois pas.
PHOSPHORIEL.
Chargé par les Dieux de veiller sur ton existence, je n'ai pu te voir sans t'aimer, t'aimer sans te le dire, et les Dieux m'ont puni... Tu vois cette petite flamme; de lutin je suis devenu feu-follet... Fideline, si tu veux me revoir, à minuit je t'attendrai.
FIDELINE.
Où donc?
PHOSPHORIEL.
Dans le vieux cimetière, sur la tombe de ta mère...

On entend les cloches de la paroisse retentir au loin.—Le feu-follet s'éloigne, et Fideline le suit.

7me TABLEAU.
LE CIMETIÈRE.

PERSONNAGES :

PHOSPHORIEL.	Mme BERGEON.
ROCAILLON.	M. SEVIN.
ETHER.	Mlles BRUNEVAL.
EMERAUDIN.	BELMONT.
FOLLET.	GAUTHIER.
ZEPHIRIN.	CAROLINE.
EOLYN.	CLARISSE.
AZOLI.	ARMANDE.
MIRANDA.	LAVERNY.
STENO.	MM. CONSTANT.
JOBARDINES.	OCTAVE.
FIDELINE.	Mmes CÉCILE DARCOURT
MARGOTON.	ELÉONORE.
LA MORT.	RHÉAL.

OMBRES, PARENS, AMIS.

SCÈNE I.

ROCAILLON.
Tout repose dans l'asile de la mort, tout est silencieux comme les tombes qui m'entourent... et moi, je suis heureux dans ce sombre asile... C'est ici que toutes mes victimes sommeillent... Eh! bien, Satan, ai-je tenu mon serment?... es-tu content de moi?... Dans cette contrée, tout a succombé aux efforts de ma rage!... Ce temple où l'on maumaudissait ton nom et où l'on sanctifiait celui du Seigneur, je l'ai renversé... Pour désoler le pays, meurtres, incendies, pillages... rien ne m'a coûté!... Satan, le génie du mal a-t-il accompli son œuvre?... Et pourtant j'ignore ce que j'éprouve, mais je commence à me lasser de ces triomphes faciles, il me faudrait une autre proie... Cette jeune fille que Phosphoriel a délivrée... Je ne sais mais près d'elle un sentiment étrange,.. D'où vient donc que mon bras s'est arrêté... que la pitié s'est emparé de mon âme... la pitié! oh! je la retrouverai cette belle jeune fille et la jetterai dans une de ces tombes hideuses, comme les cadavres qu'elles renferment... On vient... que vois-je? les lutins?... Qui les amène en ce lieu funéraire?... Ah! je ne veux pas encore me trouver sur leur passage... Ma vengeance ne serait point assez complète, les hommes d'abord, les Dieux ensuite.

Il sort par la droite.

SCÈNE II.

ETHER, EMERAUDIN, FOLLET, ZÉPHIRIN, EOLYN, AZOLI, LUTINS.

CHOEUR.
AIR : Final du For-l'Evêque.
Avançons, pas de bruit!
Les ombres de la nuit
Nous couvrent de leurs voiles;
Surtout soyons prudens
Et marchons à pas lents
Au doux feu des étoiles.
EMERAUDIN.
O mon Dieu! qu'il fait sombre ici!...
ZÉPHIRIN.
Où sommes-nous donc?...
ETHER.
Dans un cimetière.
TOUS.
Dans un cimetière.
EOLYN.
Quoi!... c'est ici que nous voltigeons quand le destin nous a condamnés à devenir feux-follets...
ETHER.
Oui, mes frères, et nos ailes ne peuvent s'étendre que sur les tombeaux!
EMERAUDIN.
C'était bien la peine de nous faire quitter la voûte azurée pour nous amener dans cet horrible séjour!
AZOLI.
Tu vas nous apprendre au moins pour quelle raison tu nous a amenés ici!
TOUS.
Oui!... oui!... Pourquoi?

ETHER.

Pour sauver Phosphoriel.

TOUS.

Phosphoriel!

ETHER.

Vous savez que chargé par Miranda de protéger la jeune mortelle qui lui avait été confiée, Phosphoriel fut assez insensé pour l'aimer d'amour.

EMERAUDIN.

Eh! bien... Où est le grand mal?... Moi, je sens là que j'aimerais bien d'amour.

TOUS, *soupirant.*

Et moi aussi.

ETHER, *de même.*

Et moi aussi!... Mais Phosphoriel a poussé la folie jusqu'à déclarer son amour, et vous connaissez la loi du destin.

TOUS.

Pauvre Phosphoriel!

ETHER.

AIR : En vérité je vous le dis.

L'arrêt que le sort a porté
Comme le ciel est immuable,
Le lutin qui se rend coupable
Doit perdre l'immortalité.
Phosphoriel pour une femme
Méprisa le divin décret,
Et, pour le punir de sa flamme,
Il est devenu feu-follet.

2e COUPLET.

EMERAUDIN.

Tu n'iras plus, frère, au printemps,
Te reposer au sein des roses;
Pour toi les fleurs fraîches écloses
Ne garderont plus leur encens.
Il faut un jour que tu succombes,
Et ton aile aux cieux qui planait,
Ne s'étendra que sur les tombes :
Plaignons le pauvre feu-follet!

ETHER.

Tous ces malheurs ne sont rien près du nouveau danger qui le menace.

EOLYN.

Quel danger?

ETHER.

Apprenez que persistant dans son aveugle passion, Phosphoriel a donné rendez-vous à cette jeune fille sur la tombe de sa mère.

AZOLY.

Quelle imprudence!

EMERAUDIN.

Il faut nous opposer à cet entretien qui le rendrait plus coupable encore.

ZÉPHIRIN.

Quel moyen employer?...

ETHER.

Je l'ai trouvé.

TOUS.

Ecoutons.

ETHER.

La jeune fille va venir au rendez-vous trouver Phosphoriel... devenons tous feux-follets, elle ne saura lequel de nous est son amant, lequel elle doit suivre... Nous l'éloignerons de ces lieux, nous l'égarerons dans la campagne, et nous aurons sauvé Phosphoriel.

TOUS.

Nous sommes prêts.

ETHER.

Justement j'aperçois Fideline... A l'œuvre!

TOUS

A l'œuvre!

CHOEUR.

AIR de la jolie fille de Gand.

C'est elle qui vient en ces lieux;
Son front est triste et soucieux.
De la prudence
Et du silence,
Surtout sachons tromper ses yeux.
Ils se cachent derrière les tombes

SCENE III.

FIDELINE.

L'instant est venu où Phosphoriel doit m'attendre sur la tombe de ma mère. Hatons-nous (*elle descend la scène et semble inquiète*). D'où vient que je tremble.... D'où vient qu'un secret effroi s'empare de mon cœur... Je ne sais, mais il me semble que ce que je fais est mal, que cette démarche est coupable... car enfin j'ai quitté mon père, mon fiancé, tout le monde pour venir à ce rendez-vous (*s'agenouillant sur la tombe de sa mère*). Ma mère, vous que je n'ai jamais connue, que j'ai toujours aimée, vous qui connaissez tous mes secrets, qui savez combien je l'aime, protégez votre fille (*elle se relève et parait chercher*). Mais je ne vois pas Phosphoriel (*appelant*). Phosphoriel! J'ai beau l'appeler, l'écho seul répond à ma voix.

AIR : Gentil démon de la nuit.

Gentil petit feu-follet
Parais, je t'appelle,
Ne te montre pas rebelle,
Comble mon souhait.
Gentil petit feu-follet
Prouve-moi ton zèle,
Comble mon souhait
Gentil feu-follet.
Lorsqu'ici je te désire,
Tu dois montrer ton ardeur;
Vers moi laisse-toi conduire,
C'est ta flamme qui fait luire
L'espérance dans mon cœur.
Gentil petit feu-follet, etc.

(*A ce moment, sur chaque tombe parait un feu-follet*). Que vois-je.... et que de feux-follets.... Lequel dois-je suivre.... lequel est Phosphoriel.... (*Un feu-follet s'avance vers elle*). Non... ce n'est pas lui.

Même air.

Phosphoriel où peut-il être
Mon Dieu qui me le dira?
Suivons-les tous et peut-être
Que, s'il vient à m'apparaître,
Mon cœur le reconnaîtra.
Gentil petit feu-follet
Parais, je t'appelle :
Ne te montre pas rebelle,
Comble mon souhait
Etc., etc., etc.

Elle suit les feux follets qui s'éloignent dans plusieurs directions. D'abord elle semble indécise, puis elle disparaît. Jobardinès entre par le fond.

SCÈNE IV.

JOBARDINES.

M. Sténo... Beau-père... Où êtes-vous, Ah! bien oui... Que c'est donc bête un beau-père qui ne répond pas, surtout quand c'est dans un cimetière, à minuit moins un quart (*frissonnant*). Brrrr... les nuits sont fraîches... Allons, j'aurai perdu la société... Après ça il y a peut-être un peu de ma faute, j'avais si peur que je marchais les yeux fermés... En voilà une de noce... à la mairie, à l'église, pas plus de mariée que sur la main... Enfin, l'on nous apprend qu'on a vu Fideline se dirigeant du côté du cimetière, et le beau-père de prétendre que sa fille est allée pleurer sur la tombe de sa mère, comme si l'on ne pouvait pas choisir pour pleurer un autre jour que celui d'une noce et une autre chose qu'une tombe... Avec ça que j'ai dans cet établissement un fonds de cousins et de consines.

Air de l'Apothicaire,

S'ils allaient me voir en ces lieux,
Eux que depuis long-temps j'évite
Ils croiront que je viens chez eux
Afin de leur faire visite.
Dieu! comme ils m'épouvanteraient
Si, répondant à ma tendresse,
Tous mes parens se relevaient
Pour me rendre ma politesse.

Prévenons le quiproquo (*parlant très-haut*). Je ne tiens pas aux cérémonies moi, je serais désolé de déranger quelqu'un, moi (*à part*). Ça doit les mettre à leur aise (*haut*). Je ne viens ici que pour chercher Mlle Fideline.

SCÈNE V.

JOBARDINES, ROCAILLON, *puis* LA MORT

ROCAILLON.

Fideline, as-tu dit?

JOBARDINÈS, *tombant à genoux.*

Ah! c'est le diable... Grâce, M. le diable.

ROCAILLON.

Répondras-tu... Où est cette jeune fille?

JOBARDINÈS, *tremblant.*

Je n'en sais rien... M. le diable...

ROCAILLON.

Qui es-tu?

JOBARDINÈS, *tremblant plus fort.*

Son fufufutur... M. le diable.

ROCAILLON.

Son futur... Tu vas périr.

JOBARDINÈS.

J'y j'y renonce.

ROCAILLON.

Tu vas périr, entends-tu?

A ces mots, la mort, sous la forme d'un squelette, sort de terre.

LA MORT.

Génie du mal respecte l'asile de la mort.

JOBARDINÈS.

Ah! ce doit être mon oncle Bénédict... Merci, mon oncle Bénédict...

LA MORT.

Génie du mal, ton pouvoir cesse où le mien commence.

JOBARDINÈS.

C'est plutôt l'organe de mon cousin Piétro. Ah! bien obligé, mon cousin Piétro.

ROCAILLON.

Quelle puissance invincible... Il faut pourtant que je tue cet homme.

JOBARDINÈS.

Mais non, mais non.

LA MORT.

Tes efforts seront impuissans, génie du mal, ne viens pas troubler le sommeil de tes victimes.

Rocaillon recule devant la mort qui le chasse jusque dans la coulisse. Au moment où la mort va passer devant lui, Jobardinès, qui se levait, l'aperçoit et retombe en jetant un grand cri.

SCENE VII.

JOBARDINES, STENO, MARGOTON, PARENS, AMIS.

CHOEUR.

AIR de Lucienne.

Qu'on avance
En silence
L'espérance
Nous conduit,
Marchons sans bruit
Il est minuit.

STÉNO, *montrant une tombe.*

C'est là, sur la tombe de ma pauvre Marianna qu'elle devrait être... et personne... Avançons encore.

Il heurte Jobardinès.

JOBARDINÉS.

Grâce, pitié... respectables parens.

MARGOTON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOBARDINÈS.

Tiens, c'est le beau-père, toute la noce, et Margoton aussi... Regardez ce que c'est, sans elle je vous prenais pour des esprits.

MARGOTON.

Grossier?

STÉNO.

Voyons, parle, ma fille, l'as-tu rencontrée?

JOBARDINÈS.

Ma future... Il est bien question de ma future, quand je viens de faillir être assassiné en allant à sa recherche... Quelle récompense honnête!

MARGOTON.

Que dit-il!

JOBARDINÈS.

Plus bas, Margoton, les cimetières ont des oreilles.

STÉNO.

T'expliqueras-tu?

JOBARDINÈS.

Figurez-vous que tout-à-l'heure un affreux monstre (*à part*). Monstre me semble hasardé... S'il m'entendait (*haut avec intention*). Je veux dire un individu mal couvert (*toujours avec intention*). Vous me direz peut-être il n'avait pas les moyens... Figurez-vous, dis-

je, que ce monsieur qui avait sans doute des contrariétés (*haut avec intention*), car quel est celui qui n'a pas ses petites contrariétés... voulait tenter de me ravir l'existence.

STÉNO.

Un assassinat!

JOBARDINÈS.

Eh! non... il me prenait pour un autre.. Tant il y a pourtant que je l'eusse gobé (*haut avec intention*). (Une erreur est si vite arrivée!) Si mon cousin Piétro ou mon oncle Bénédict sortant de sa tombe ne lui eussent fait des représentations à mon bénéfice.

STÉNO.

Pauvre fou!

MARGOTON.

Et vous avez reconnu leurs voix?

JOBARDINÈS.

Comme j'entends la vôtre... Dieu ! qu'ils étaient laids.

STÉNO.

Et nous qui perdons notre temps à écouter cet imbécille... Allons, poursuivons nos recherches; suis-nous...

JOBARDINÈS.

Dans un cimetière... jamais...

STÉNO.

Eh! quoi, au milieu de nous.

JOBARDINÈS.

Eh! bien, alors entourez-moi tous que je puisse marcher les yeux fermés... Margoton donnez-moi la main, je vous épouserai pour la peine.

MARGOTON.

Poltron!

JOBARDINÈS.

Margoton, je m'accroche à vos jupes.

STÉNO.

Hâtons-nous.

REPRISE DU CHOEUR.

Ils sortent par la droite.

SCENE VIII.

Le Feu Follet.

La ritournelle de l'air suivant commence à l'orchestre. On voit un feu follet traverser lentement le théâtre et venir se reposer sur la tombe de Marianna.—C'est alors que la voix de Phosphoriel se fait entendre.

PHOSPHORIEL, *derriere le tombeau.*

AIR : Musique nouvelle de M. Guénée.

Pauvre Phosphoriel tu n'es plus qu'une flamme,
Un triste feu follet, un souffle, une lueur,
Hélas! j'ai tout perdu pour l'amour d'une femme
L'immortalité, le bonheur.

On entend sonner minuit.

SCENE IX.

FIDELINE, PHOSPHORIEL.

FIDELINE, *entrant pendant que sonne l'horloge.*

Le voilà... Ses frères se sont éloignés, car j'ai bien vu qu'ils me trompaient, et j'ai refusé de les suivre (*s'arprochant de la tombe et appelant*). Tonio, Tonio, ou plutôt Phosriel est-ce vous?

PHOSPHORIEL, *invisible.*

C'est moi, Fideline.

FIDELINE.

Pourquoi m'avez-vous quittée, pourquoi ce changement que je n'ai pu comprendre?

PHOSPHORIEL.

Je te l'ai dit, Fideline, les Dieux m'ont puni de mon amour. Je ne suis plus qu'une puissance évanouie, n'existant que comme trace du passé.

FIDELINE.

Pourquoi les Dieux vous ont-ils puni de m'avoir aimée... J'étais aussi coupable que vous, Tonio, car je vous aimais bien aussi, moi.

PHOSPHORIEL.

Ne te souviens-tu plus de mes paroles; je t'ai dit que j'avais été chargé de veiller sur toi... J'étais le bon ange qui devait te protéger... En trahissant les Dieux, j'ai mérité mon sort.

FIDELINE.

Pauvre Tonio

PHOSPHORIEL.

Il y a dix-sept ans, Fideline, que dans un de mes voyages à Rome... je vis une pauvre mère pleurer sur le berceau de sa fille morte; cette petite fille, c'était toi; la pauvre mère elle repose aujourd'hui dans ce tombeau.

FIDELINE, *s'agenouillant.*

Ma mère!

PHOSPHORIEL.

Tu venais de mourir et moi pour calmer le désespoir de la pauvre Marianna, pour te rendre à ses embrassemens... je retournai dans l'île des Lutins, et notre Reine Miranda alla chercher ton âme dans les Limbes...

FIDELINE.

Quel souvenir vous réveillez en moi... Oui, dans mes rêves il m'avait semblé... ô mes souvenirs... mes souvenirs. Attendez, je crois m'y voir encore, un palais resplendissant de lumières, et puis des anges, des fleurs, des nuages d'or... ô mon rêve, mon beau rêve... Je vous vois encore Phosphoriel, car c'était vous... c'était bien vous qui veniez me chercher... et cette voix, cette voix que j'entendais... cette voix si douce... attendez que je me rappelle.

AIR du mariage au tambour.

C'est une voix douce et tendre
Qui me disait :
Sur la terre il faut redescendre
Beau feu follet.
Là-bas une femme en prière
S'adresse à moi.
Va donc soulager sa misère
Au ciel une seconde mère
Veille sur toi.

Oui dans vos bras je vis ma flamme
S'éteindre alors ;
Je n'étais plus une seule âme
J'avais un corps.
Et loin de ce palais naguère
Pour moi si beau,
Je me retrouvais sur la terre
Auprès d'une nouvelle mère
Dans un berceau.

A ce moment le tonnerre se fait entendre.

PHOSPHORIEL.

Le ciel gronde et la terre s'agite. — Fideline, les tombeaux vont s'ouvrir... Ta voix a réveillé ta mère.

Un grand bruit se fait entendre. Tous les tombeaux s'ouvrent et les fantômes reparaissent. L'ombre de Marianna sort de son tombeau.

8me TABLEAU.

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'OMBRE DE MARIANNA, OMBRES.

L'OMBRE DE MARIANNA.

C'est la voix de Miranda que l'on doit entendre.

Même air.

Je te revois ma Fideline
Je te revois.
Devant moi ton beau front s'incline
Comme autrefois.
Je te revois, fille cherie,
Ange du ciel,
Et toi qui fus son bon génie
Parais je te rends à la vie
Phosphoriel.

A ce moment le feu follet s'éteint. Phosphoriel reparaît sous ses habits de lutin. Toutes les tombes se métamorphosent en bosquets. tout le cimetière en jardin, tous les fantômes en lutins, et l'ombre de Marianna reprend les traits de Miranda.

PHOSPHORIEL.

Quel prodige ! ô ciel ! quel nouveau miracle...

MIRANDA.

Fideline, Mariana n'était pas ta mère.

FIDELINE.

Grand Dieu!!

MIRANDA.

Les destins ont trompé Phosphoriel et celle qui te donna le jour, ne pourra t'appeler sa fille que lorsqu'un monstre acharné contre sa puissance aura subi le chatiment de ses crimes... D'ici là peut être de longues et terribles épreuves te sont réservées. Mais alors tu quitteras à jamais ta dépouille terrestre, pour aller rejoindre ta mère dans les cieux.

Tous les lutins s'agenouillent.

ACTE TROISIEME. — LA NUIT DES NOCES.

NEUVIEME TABLEAU.

PERSONNAGES :

PHOSPHORIEL. . . . . Mme BERGEON.
ROCAILLON. . . . . MM. SEVIN.
STÉNO. . . . . CONSTANT.
JOBARDINÈS. . . . . OCTAVE.
FIDELINE. . . . . Mlle Cécile D'ARCOURT
MARGOTON. . . . . ELÉONORE.
PARENS, AMIS.

SCÈNE I.

STENO, JOBARDINES, PHOSPHORIEL FIDELINE, MARGOTON, AMIS, PARENS.

Phosphoriel sous son costume de Tonio. Fideline et Margoton sont en costume de mariées.

Au lever du rideau une grande table traverse tout le théâtre. Steno est au milieu, à sa droite est Fideline, à sa gauche Margoton, toutes les deux en mariées avec le bouquet de fleur d'orange. A côté de Fideline est Phosphoriel également en marié, avec un ruban à sa boutonnière, et à côté de Margoton, Jobardinès en grand costume et portant un énorme bouquet. On est à la fin du souper,

CHOEUR.

AIR de la Société des Lapins.

Célébrons ce double mariage,
Aujourd'hui si l'hymen les engage
Le bonheur deviendra leur partage.
Chantons tous,
Fétons tous
Les époux.

STÉNO.

Nous sommes au dessert, que la gaîté soit folle,
Il faut aux mariés chanter quelques couplets.

MARGOTON.

Chantez, je le veux bien, mais pas de gaudriole.

STÉNO.

Eh bien! qui chantera ?

JOBARDINÈS, *se levant.*

C'est moi, Jobardinès.

CHOEUR.

Ecoutons, c'est une chansonnette,
Nous devons l'arroser de piquette.

En chœur le refrain se répète :

Ecoutons, (*bis*)
Et chantons.

JOBARDINÈS.

AIR :

Ah ! Margoton, ma jouvencelle,
Quand je t'épouse mon cœur bat.

TOUS.

Bah ! bah ! bah ! bah ! bah ! bah ! bah !

JOBARDINÈS.

Souvent de nous rester fidèle,
La femme qui nous fait serment

TOUS.

Ment, ment, ment, ment, ment, ment, ment.

JOBARDINÈS.

Mais lorsque femme a tant de grâce,
Ce qu'on ressent n'a pas de nom.

TOUS.

Non, non, non, non, non, non, non.

JOBARDINÈS.

Et la crainte bientôt s'efface,
Ne pensez-vous pas tous ainsi ?

TOUS.

Si, si, si, si, si, si, si.

JOBARDINÈS.

Parlez, qui voudrait à ma place,
Passer la nuit à ses genoux ?

TOUS.

Nous, nous, nous, nous, nous, nous, nous.

2e COUPLET.

JOBARDINÈS.

Margoton est pauvre mais sage,
Et je lui donne tout mon bien.

TOUS.

Bien, bien, bien, bien, bien, bien.

JOBARDINÈS.

Je ne crains pas dans mon ménage
Qu'elle ne me fasse coup sur coup.

TOUS.

Cou, cou, cou, cou, cou, cou, cou.

JOBARDINÈS.

A minuit en joyeux compère
Lorsqu'ayant bien bu nous serons

TOUS.

Ronds, ronds, ronds, ronds, ronds, ronds,

JOBARDINÈS.

J'emmènerai ma ménagère,
Vous savez sans doute pourquoi.

TOUS.

Quoi, quoi, quoi, quoi. quoi, quoi, quoi.

JOBARDINÈS.

Quoi, dites-vous, mais c'est pour faire,
Quand j'aurai tiré le rideau,
Do, do, do, do, do, do, do.

TOUS.

Bravo, bravo.

Tout le monde se lève. Les amis et les parens rangent les tables.

MARGOTON.

Je vous conseille d'applaudir c'est une jolie chanson. Monsieur Jobardinès je vous prie de vous rappeler que nous ne sommes plus dans le royaume des taupes... Prenez exemple sur Monsieur Tonio... Voyez, comme il regarde sa future... Il ne parle pas de faire do do, lui.

PHOSPHORIEL.

Ah! je suis si heureux! si étonné de mon bonheur, je crois encore que c'est un rêve.

STÉNO.

Non pas, garçon... Si jamais quelqu'un mérita l'amour de ma Fidéline, certes c'est toi... Je n'oublirai pas que cette nuit... Mais aussi qui diable avait pu la conduire dans ce cimetière.

FIDELINE.

Oh! ne m'interrogez pas, mon père. Depuis quelques jours tout ce qui m'arrive est tellement extraordinaire, je n'ose rassembler mes idées, mes souvenirs m'épouvantent... Il y a des instans où je crois devenir folle.

PHOSPRORIEL.

Pauvre Fideline!

STÉNO.

Ce qu'il y a de certain, c'est que voilà trois fois que Tonio te sauve la vie et que sans lui tu restais dans le cimetière, où cet imbécile de Jobardinès...

JOBARDINÈS.

Ah! beau-père, je vous prie de ne pas m'humilier.

STÉNO.

C'est lui qui, par ses frayeurs nous a sans doute fait perdre tes traces...

JOBARDINÈS.

Mes frayeurs, vous les comprendriez mes frayeurs, si tant seulement vous aviez pu voir mon oncle, ou mon cousin, ou peut-être une de mes tantes...

STÉNO.

Mais pourquoi ne m'aviez-vous jamais parlé de votre amour... Certe, j'aime l'argent, et la fortune de Jobardinès le rendait, à mes yeux, un fort bon parti... mais ce n'est pas à la fortune que j'aurais sacrifié le bonheur de ma fille... Je vois encore ce pauvre Tonio, lorsqu'il te ramena mourante, évanouie. Il pleurait... sauvez-la, nous cria-t-il, sauvez-la, car je l'aime, car elle m'aime aussi et si vous la laissez mourir... je ne lui survivrai pas... Heureusement, le tabellion nous attendait depuis la veille, si bien, qu'au lieu d'un contrat...

MARGOTON.

Nous en avons fait deux.

JOBARDINÈS.

Et l'on m'a enfin éclairé sur mes véritables sentimens, il a été décidé à la majorité de six boules blanches, que j'étais amoureux de Margoton, et je me suis marié sur la foi des six boules.

MARGOTON, *lui tapant sur les joues.*

Et vous avez bien fait, mon gros trésor... mon petit bijou.

JOBARDINÈS.

Margoton, ne vous réjouissez pas... je ne vous appartiens encore qu'imparfaitement.

AIR de Mme Favart,

Ah! malgré moi je tremble au fond de l'âme
Quand je pense que cette nuit
Le diable encor peut enlever ma femme,
Et l'enlever avant minuit.
Depuis huit jours, je vois, pour mon martyre
La fleur d'orange embellir vos appas,
Et le destin semble toujours me dire
Regardez et ne touchez pas.

On entend minuit sonner.

STÉNO.

Diable, nous sommes restés longtemps à tables... minuit... Allons Jobardinès, donne le bras à ta femme et nous, les amis, laissons la place aux nouveaux mariés.

FIDELINE.

Me laisser seule avec lui, je tremble.

PHOSPHORIEL.

Rester seul avec elle... ô bonheur!

CHOEUR.

AIR du Pré-aux-Clercs.

Partons voici l'heure
Pour combler leurs vœux.
Dans cette demeure
Laissons-les tous deux.

Tous sortent excepté Phosporiel et Fideline.

SCÈNE II.

PHOSPHORIEL, FIDELINE.

PHOSPHORIEL.

Enfin nous voila seuls... libres dans notre petit ménage... êtes-vous contente, Fideline.

FIDELINE.

Oui, monsieur Tonio.

PHOSPHORIEL.

Monsieur... Est-ce qu'on appelle son mari monsieur?

FIDELINE.

Ah! c'est que maintenant que tout le monde est parti... il me semble.

PHOSPHORIEL.

Que vous m'aimez moins, Fideline?

FIDELINE.

Oh! non... non Tonio. Mais ce tête-à-tête... seule avec un jeune homme, et la nuit encore...

PHOSPHORIEL, *à part.*

Pauvre petite! (*haut*). Mais quand ce jeune homme est un mari qui nous aime, qui nous chérit.

FIDELINE.

Voilà justement ce qui me fait trembler.

PHOSPHORIEL.

Et pourquoi donc?

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant.
Ah ! si j'étais votre amoureux,
Je comprendrais votre frayeur extrême
Quand je vous dirais : je vous aime,
Vous devriez baisser les yeux.
Mais un mari...

FIDELINE.

C'est bien plus dangereux,
Quand d'un amant l'audace est par trop grande,
Pour se débarrasser de lui,
On le chasse et tout est fini;
Mais un mari quand il demande
A toujours le droit d'être obéi (*bis*).

PHOSPHORIEL.

Allons, rassurez-vous, Fideline, je serai bien sage.

FIDELINE.

Bien vrai.

PHOSHHORIEL.

Je le jure pour ce baiser.

Il l'embrasse.

FIDELINE.

Méchant, ne pouviez-vous jurer par autre chose.

PHOSPHORIEL, *l'embrassant encore.*

Calmez-vous, je vais le remettre où je l'ai pris.

FIDELINE, *souriant.*

C'est vrai, c'est bien la même place.

PHOSPHORIEL.

Tu souris... Allons je le vois, tu n'es plus fâchée.

FIDELINE.

Tu n'es plus, il me tutoie, Monsieur Tonio respectez votre femme.

PHOSPHORIEL, *avec feu.*

Oh non !.. elle est trop jolie pour çà ; mais l'aimer, la chérir, la défendre...

FIDELINE.

Voulez-vous bien finir, monsieur.

PHOSPHORIEL.

Si quelqu'un doit te respecter, ce sont nos enfans, les jolis enfans que nous aurons.

FIDELINE, *baissant les yeux.*

Ah! vous croyez.

PHOSPHORIEL.

Certainement... A propos, dis donc, ma petite Fidéline, ne trouves-tu pas qu'il se fait tard ?

FIDELINE.

Mais non, Monsieur, mais non.

PHOSPHORIEL.

Il doit être au moins une heure du matin...

FIDELINE.

Une heure !

PHOSPHORIEL.

Il me semble avoir entendu tout-à-l'heure l'horloge de la paroisse...

FIDELINE.

L'horloge de la paroisse avance...

PHOSPHORIEL.

Tu es sûre...

FIDELINE, *chastement.*

Ah ! mon Dieu, est-ce que vous avez déjà envie de dormir.

PHOSPHORIEL.

Dormir! oh que non.

FIDELINE.

Eh! bien, alors...

PHOSPHORIEL.

C'est pour toi que je parle... cette journée de fatigues...

FIDELINE.

Je ne suis pas fatiguée.

PHOSPHORIEL.

Cette riche toilette qui semble te gêner...

FIDELINE.

Elle ne me gêne pas du tout.

PHOSPHORIEL.

Vois-tu, à ta place, Fideline.

AIR de la Bergère châtelaine.
Moi, j'ôterais cette couronne
Pour mettre ce joli bonnet.

FIDELINE, *obéissant.*
Je vous obéis... suis-je bonne !
Voyons êtes-vous satisfait ?

PHOSPHORIEL.
Puis j'ôterais cette ceinture
Gênante, inutile parure.

FIDELINE, *ôtant la ceinture.*
D'accord, mais retenez-le bien,
Désormais je n'ôte plus rien.

2e COUPLET.

PHOSPHORIEL.
A la fin tout fatigue et pèse,
Oui, tout jusques à ce tissu.
Et pour être plus à mon aise,
J'ôterais encor ce fichu.

FIDELINE.
Y pensez-vous.

PHOSPHORIEL.
Il se soulève.

FIDELINE.
Mais finissez donc.

PHOSPHORIEL.
Je l'enlève.

FIDELINE.
Vous l'avez pris, ce n'est pas bien.
Du moins ne m'enlevez plus rien.

PHOSPHORIEL.

Fideline! je vous en conjure.

FIDELINE, *entrant dans l'alcôve.*

Laissez-moi, Monsieur, je vous défends de me suivre.

PHOSPHORIEL.

Ah! je brave la défense.

Il va pour se précipiter sur les pas de Fideline. Le fond du théâtre change et à la place de l'alcôve est un mur devant lequel se trouve Rocaillon.

SCÈNE III.

PHOSPHORIEL, ROCAILLON.

ROCAILLON, *riant.*

Ah! ah ! ah !

PHOSPHORIEL.

Rocaillon!

ROCAILLON.

Lui-même !

PHOSPHORIEL.

Misérable !

ROCAILLON.

Phosphoriel, je me venge.

PHOSPHORIEL.

Rends-moi Fidéline.

ROCAILLON.

Elle est à jamais perdue pour toi.

PHOSPHORIEL.

Fideline, te dis-je...

ROCAILLON.

Viens donc la chercher.

PHOSPHORIEL.

Ah! perdue... perdue pour toujours.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOBARDINES, MARGOTON, STENO.

STÉNO.

Que se passe-il donc?

JOBARDINÈS.

Est-ce que le feu est à la maison?..

PHOSPHORIEL.

Ah! mes amis si vous saviez... Fideline...

TOUS.

Eh! bien!..

PHOSPHORIEL.

Elle m'est ravie!

TOUS.

Grand Dieu!..

MIRANDA.

Arrête, Sténo!.. tu ne peux plus rien pour le bonheur de Fideline. Que ta crainte se dissipe, Fideline n'était pas ta fille!..

DIXIÈME TABLEAU.

PERSONNAGES:

PHOSPHORIEL.	Mme BERGEON.
ROCAILLON.	MM. SÉVIN.
MARMOTTIN.	TOURTOIS.
SATAN.	BRÉVILLE.
TOUS LES LUTINS.	
MIRANDA.	Mmes LAVERNY.
FIDELINE.	CÉLINE D'ARCOURT
GNOMES.	

Le théâtre représente un petit eaveau. A gauche de l'acteur l'entrée d'une espèce de grotte. Au fond, coté droit, une ruine donnant sur un précipice.

SCÈNE I.

ROCAILLON, FIDELINE.

Rocaillon debout devant Fideline évanouie.

ROCAILLON.

Enfin, je la tiens en mon pouvoir... La frayeur lui a fait perdre les sens... l'émotion l'a brisée (*la contemplant*). Qu'elle est belle ainsi!..

FIDELINE.

Tonio!.. mon père!..

ROCAILLON.

Elle revient à elle!

FIDELINE.

Où suis-je?.. Qui ma conduite ici?.. où est Tonio. (*apercevant Rocaillon et poussant un cri*). Ah!

ROCAILLON.

Fidéline! c'est en vain que tu appelles ceux qui peuvent te protéger... tu es seule, seule avec moi.

FIDELINE.

O mon Dieu!..

ROCAILLON.

Pourquoi détourner ainsi tes yeux?.. Ils sont si beaux..

FIDELINE.

Laissez-moi.

ROCAILLON.

Pourquoi retirer ta main?.. Elle est si douce.

FIDELINE.

Eloignez-vous.

ROCAILLON.

Tu m'appartiens et nulle volonté humaine ne pourra te soustraire à mon pouvoir.

FIDÉLINE.

Que vous ai-je donc fait et pourquoi me persécuter ainsi depuis si longtems?

ROCAILLON.

Ce que tu as fait?... Un miracle!.. Par toi, j'ai trahi tous mes sermens... je me suis fait parjure... Oui, Fideline, ce cœur qui avait voué une haine éternelle à tes semblables, qui ne battait que pour le meurtre et la vengeance est devenu sensible à ta vue; ce cœur est devenu lâche, il a eu pitié d'une mortelle. Il a trahi Satan pour une femme.

FIDELINE.

Vous me faites peur.

ROCAILLON.

Peur. Le génie du mal te faire peur, et toi jeune fille crois-tu donc que ta présence ne me cause aucun effroi. Avant de te connaître j'étais fort, j'étais invincible et semblable à l'ange qui a vaincu Satan, tu viens renverser mon pouvoir, briser ma puissance... J'avais juré de frapper tous les mortels qui se trouveraient sur ma route et tu parais, je te vois, tu me braves, et tu existes encore.

FIDELINE.

Frappez donc, si ma mort peut seule assouvir votre rage.

ROCAILLON.

Ta mort, non, non... Tu m'as vaincu, et ce qu'il me faut aujourd'hui pour te vaincre à mon tour, c'est de renverser ta puissance comme tu as renversé la mienne... C'est anéantir le pouvoir que tu tiens des cieux comme tu as anéanti mon pouvoir infernal.

FIDELINE.

Vous me faites horreur... oh! mon Dieu, quel pouvoir inconnu... mes yeux se ferment... ma tête est lourde.

ROCAILLON.

Tu m'appartiendras, te dis-je...

FIDELINE.

Jamais tant que je serai vivante.

ROCAILLON.

Ah! ah! ah!

FIDELINE.

La force m'abandonne et malgré moi.. la fatigue...

ROCAILLON.

Ecoute, pauvre insensée, et vois si tu peux échapper à ton sort..... La caverne où nous sommes touche à l'empire des Marmottes... l'air que tu respires engourdit les sens, brise les forces, endort les facultés humaines, malgré toi déjà tes yeux se ferment... tes genoux

fléchissent... cinq minutes encore et tu dormiras.

FIDELINE.

Juste ciel!

ROCAILLON.

Ne cherche point à fuir, ce lieu n'a pas d'issue.

FIDELINE.

Pitié... grâce!

ROCAILLON.

Ni grâce... ni pitié.

FIDELINE.

O mon Dieu ne me sauverez-vous pas?

ROCAILLON.

Je te laisse appeler les Dieux à ton aide et je vais chercher les démons.

FIDELINE.

Les chercher...

ROCAILLON.

N'ai-je pas une revanche à prendre, ils ont vu ma défaite, ils seront témoins de ma victoire (*voyant Fideline se débattre contre le sommeil*). A bientôt... ma jolie fiancée... c'est ici notre chambre nuptiale...dormez en m'attendant... je reviens.

Il disparaît dans la grotte.

SCENE III.

FIDELINE.

L'attendre... dormir non... la mort, la mort plutôt...ô mon Dieu, réveillez mon courage... Donnez-moi des forces... je... ma tête... et puis... ah!.. Perdue... perdue... non... je me souviens (*indiquant le fond*). Cette ruine, un précipice... ah! je ne tomberai pas en son pouvoir (*se traînant sur ses genoux*). Merci, merci, mon Dieu... mais... non... je veux... je ne puis... l'enfer... grâce... ah!

Elle tombe évanouie. Le fond du décor disparaît et une gaze légère laisse apercevoir les lutins et Miranda.

ONZIÈME TABLEAU.

CHOEUR DE LUTINS.

AIR de Faust.

Fille du ciel ne perds pas l'espérance,
Sur toi d'ici nous veillerons toujours.
Que dans ton cœur règne la confiance,
Nous sommes là pour protéger tes jours.

MIRANDA.

Espoir, Fideline, subis, sans te plaindre, l'arrêt de la destinée... ta mère veille sur toi.

PHOSPHORIEL.

Courage, ma belle fiancée, le moment approche où, réunis dans le ciel, nous serons heureux pour l'éternité.

FIDELINE.

Oh! oui, j'aurai du courage!.. Je braverai ce monstre, sa vengeance, ses tortures... mais de grâce oh! ma mère, ne me laissez pas sans force en son pouvoir... Phosphoriel, c'est ta fiancée, c'est Fideline qu'un infâme veut flétrir... Brise le charme qui le protège, je ne demande que la force de mourir...

A ce moment tous les lutins se prosternent aux pieds de Miranda.

LES LUTINS.

Sauvez-la, noble reine... Sauvez Fideline.

MIRANDA.

Vous le voulez? (*étendant sa baguette*). Dissipez-vous, songes terrestres, Dieux du sommeil éloignez vos pavots... Fideline lève-toi...

A ce moment le fond se referme, le songe disparaît, Fideline se réveille.

FIDELINE.

Où suis-je? où m'a-t-on conduite?.. ô ciel... cet affreux séjour... mais tout-à-l'heure... là... là je me rappelle... et rien... (*on entend des cris dans la grotte*). De ce côté, grand Dieu! lui! toujours lui! ah! que mon sort s'accomplisse.

SCÈNE IV.

FIDELINE, ROCAILLON, MARMOTTIN, GNOMES DE TOUTES ESPÈCES.

CHOEUR.

AIR du Frechutz.

De notre grotte souterraine
Nous nous empressons d'accourir
Pour rendre hommage à cette reine
Que le maître vient de choisir.

ROCAILLON.

Que vois-je? Eveillée, debout!

MARMOTTIN.

Ah! (*il baille*). Que c'est bête!.. Pourquoi m'avoir réveillé en sursaut?

ROCAILLON.

Réponds, Marmottin : ce lieu n'est-il plus soumis à tes enchantemens?..

MARMOTTIN.

Tiens... c'est vrai... depuis que je suis ici, je me sens tout guilleret.

FIDELINE.

Tu m'as dit d'implorer mes Dieux, Rocaillon, et ce sont mes Dieux qui m'ont sauvée.

ROCAILLON.

Pas encore... car ils t'ont laissée en mon pouvoir.

FIDELINE.

Je ne te crains plus.

ROCAILLON.

Enfans, j'ai promis de vous donner une reine et c'est cette mortelle que j'ai choisie.

MARMOTTIN.

Comment, toi aussi, tu te maries?.. Je ne t'en fais pas mon compliment... j'étais bien plus heureux jadis... Catharina youp, youp, ne me laisse pas fermer l'œil (*il baille*) ah!

ROCAILLON.

Silence! (*aux gnomes*). Réjouissez-vous amis, et rendez hommage à votre reine.

AIR de la tentation.

Gloire, honneur à la proie
Que l'on jette aux enfers.
Pour nos cœurs quelle joie
Elle est là dans nos fers.

Ils dansent autour de Fideline. Ronde infernale après laquelle deux gnomes apportent un autel. Cérémonie bizarre du mariage des gnomes.

ROCAILLON, *étendant la main sur l'autel.*

Moi, Rocaillon, roi des gnomes, je jure par l'enfer de prendre cette mortelle pour épouse.

FIDELINE, *de même.*

Et moi, je jure, par ma mère, de n'être jamais à vous.

ROCAILLON.

Fideline, tu me braves...

FIDELINE.

Oui... je ne tremble plus maintenant, car ma mère veille sur moi!

ROCAILLON, *saisissant Fideline.*

Qu'elle vienne donc te soustraire à ma puissance.

FIDELINE.

Ma mère!.. ma mère!

ROCAILLON.

Prières inutiles! personne ne répond à ta voix, personne ne viendra te secourir.

SCENE V.

LES MÊMES, PHOSPHORIEL, LUTINS.

Tous les lutins sortent de la grotte.

PHOSPHORIEL.

Tu te trompes Rocaillon!

A ce moment Rocaillon entraine Fideline du côté de la ruine.

ROCAILLON.

Encore lui!

PHOSPHORIEL.

Monstre, rends-nous cette jeune fille.

ROCAILLON.

Dis au tigre de lâcher sa proie.

PHOSPHORIEL.

Nous saurons bien te ravir la tienne... (*à ceux qui l'entourent*). Suivez-moi.

ROCAILLON, *tenant Fideline suspendue sur l'abîme.*

N'avancez pas, où je la précipite dans ce gouffre!

PHOSPHORIEL.

Nous bravons tes menaces.

Ils s'élancent vers Rocaillon.

ROCAILLON, *précipitant Fideline dans l'abîme.*

Phosphoriel, c'est toi qui l'aura tuée.

FIDELINE.

Ah!

Elle disparait.

SCENE VI.

LES MÊMES, moins FIDELINE, SATAN.

SATAN, *sortant de terre.*

Rocaillon, tu viens de tuer ta fille.

ROCAILLON.

Ma fille!

SATAN.

Souviens-toi des bosquets de l'Ile des Lutins... c'est là que sans pouvoir distinguer ses traits, tu séduisis une immortelle... Cette immortelle c'était Miaanda la reine des lutins.

ROCAILLON.

Miranda.

SATAN.

De cette rencontre, ordonnée par les destins, naquit un enfant, et les Dieux ordonnèrent que du jour où cet enfant tomberait sous tes coups tu deviendrais la proie des enfers... génie du mal tu as accompli ta destinée, viens recevoir la récompence de tes crimes.

Ils disparaissent sous terre. A ce moment le théâtre change et représente le palais de Miranda.

DOUZIÈME TABLEAU.

APOTHÉOSE.

SCENE DERNIERE.

FIDELINE.

Ma mère!

MIRANDA.

Oui, ta mère, qui du haut des cieux n'a cessé de veiller sur toi... Phosphoriel, tu n'as pas enfreinds les lois du ciel, car c'est une de ses filles que tu adorais, Fideline, fille du ciel, viens chercher dans les bras d'une mère et d'un époux, le bonheur que Dieu réserve à ses enfans!

Pendant la phrase précédente, on entend au fond un chœur d'anges qui chantent piano pendant toute la phrase, et qui, lorsque Miranda se tait, reprennent plus fort jusqu'au baisser du rideau.

FIN.

TROYES. — IMP. PAYN, RUE DU FLACON, 9.

O ur